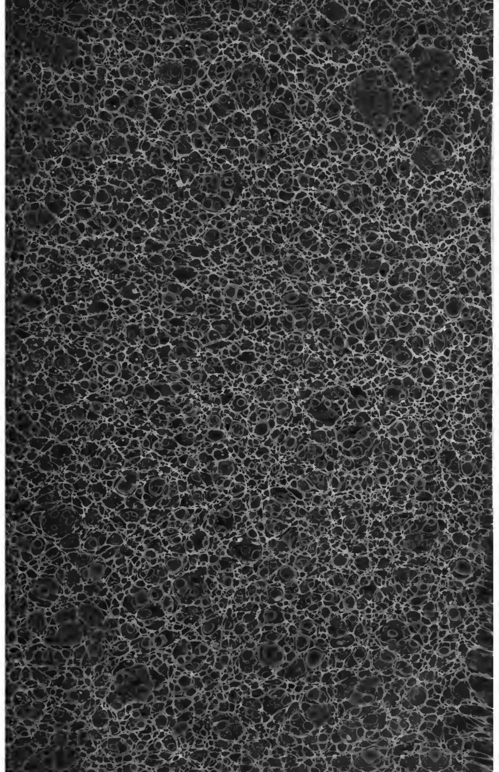




NAZIONALE
1
21 -F
6
BIBLIOTECA
VTT. EMANUELE
ROMA





OEUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME V.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS, QUAI DES AUGUSTINS, 55.

OEUVRES

COMPLÈTES

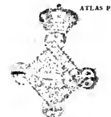
DE ROLLIN

AVEC

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LES SCIENCES, LES ARTS, L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DES ANCIENS,

PAR ÉMILE BÈRES,



ATLAS PAR A. H. DUFOUR ET ALBUM ANTIQUE PAR ALBERT LENOIR.

—

HISTOIRE ROMAINE.

TOME II.

ON SOUSCRIT A PARIS,

AU BUREAU CENTRAL, LIBRAIRIE CLASSIQUE DE A. POILLEUX, QUAI DES AUGUSTINS, 55.

Et chez

A. DESREZ, libraire-éditeur du PANTHÉON LITTÉRAIRE, rue Neuve-des-Petits-Champs, 50.

A. PAYEN, libraire, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 18.

Louis JANET, libraire, rue Saint-Jacques, 59.

A LA CAISSE GÉNÉRALE DE RECOUVREMENTS, rue Laffitte, 33.

En province et à l'Étranger chez les principaux libraires.

1838



HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME

JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM.

LIVRE XVIII.

Ce livre ne renferme que l'histoire de trois années, 542, 543, 544. Il contient principalement divers combats de Marcellus contre Annibal, la prise de Tarente par Fabius, les avantages remportés par Scipion en Espagne, la mort de Marcellus, le passage d'Asdrubal en Italie, l'entière défaite de ce général par les deux consuls Livius et Néron.

§ I. — MARCELLUS PREND QUELQUES VILLES DU SAMNIUM. FULVIUS EST BATTU ET TUÉ DANS UN COMBAT CONTRE ANNIBAL, PRÈS D'HERDONÉE. COMBATS ENTRE MARCELLUS ET ANNIBAL SANS AVANTAGE BIEN DÉCIDÉ. CONJURATION DES CAMPANIENS DÉCOUVERTE. ON RAVITAILLE LA CITADELLE DE TARENTE. AMBASSADEURS DE SYPHAX A ROME, ET DES ROMAINS A SYPHAX. AMBASSADE AU ROI D'ÉGYPTE. LA FLOTTE ROMAINE RAVAGE L'AFRIQUE. DISPUTE AU SUJET DU DICTATEUR. NOUVELLE DISPUTE ENTRE LE DICTATEUR ET LES TRIBUNS. LÉLIUS ARRIVE A ROME. DÉPARTEMENT DES PROVINCES. VALÉRIUS FLACCUS, NOMMÉ PRÊTRE DE JUPITER, RÉFORME SES MOEURS, ET RÉTABLIT UN PRIVILÉGE ATTACHÉ A SA CHARGE. PLAINTES ET MURMURES DES COLONIES ROMAINES : DOUZE REFUSENT DE FOURNIR LEUR CONTINGENT. LES CONSULS LEUR FONT DE VIFS REPROCHES. LES DIX-HUIT AUTRES COLONIES FONT LEUR DEVOIR AVEC JOIE. ON TIRE DU TRÉSOR SECRET POUR LES PRESSANTS BESOINS DE L'ÉTAT. ON NOMME DES CENSEURS. ILS EXERCENT LEUR CHARGE AVEC UNE JUSTE SÉVÉRITÉ.

M. CLAUDIUS MARCELLUS. IV[1].
M. VALÉRIUS LÉVINUS. II.

Les affaires d'Espagne nous ont fait perdre de vue pour quelque temps celles d'Italie[1]. Le consul Marcellus s'étant rendu maître de Salapie par intelligence, comme nous l'avons dit, prit de force Maronée et Mèles sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'Annibal y avait laissés en garnison, et abandonna à ses soldats tout le butin, qui fut assez considérable. Il y trouva aussi deux cent quarante mille boisseaux de blé, et cent dix mille boisseaux d'orge

Ces avantages[2] ne lui causèrent pas tant de joie qu'il ressentit de douleur pour la perte que fit quelques jours après la république auprès de la ville d'Herdonée[3], lieu malheureux pour les Romains, qui y avaient déja été battus deux ans auparavant par Annibal. Le proconsul Cn. Fulvius, portant le même prénom et le même nom que le préteur qui avait été vaincu dans l'action que je viens de rappeler, était campé auprès d'Herdonée, dans l'espérance de reprendre cette ville, qui, après la bataille de Cannes, avait quitté le parti des Romains. Annibal, informé que le proconsul se tenait peu sur ses gardes, marcha vers Herdonée avec tant de promptitude, que les Romains le virent arrivé avant qu'ils fussent informés de sa marche. Il leur présenta la bataille, que Fulvius, plein d'audace et de bonne opinion de lui-même, accepta sans balancer.

[1] An. R. 542; av. J. C. 210.

[1] Liv. lib. 27, cap. 1.
[2] Liv. ibid.
[3] Ou Erdonée, dans la Pouille.

Le combat fut vif, et les Romains se comportèrent en braves gens. Dans le feu de l'action, Annibal détacha sa cavalerie, dont une partie alla fondre sur leur camp, et l'autre attaqua par derrière ceux qui étaient aux mains avec les Carthaginois. Pour lors les Romains, se voyant entre deux ennemis, furent mis en désordre. Les uns prirent la fuite ouvertement; les autres, après avoir fait de vains efforts pour se défendre, furent taillés en pièces. Cn. Fulvius lui-même resta sur la place, avec onze tribuns légionnaires : sept mille hommes selon quelques-uns, et treize mille selon d'autres, périrent dans cette action. Le vainqueur demeura maître du camp et de tout le butin.

Marcellus[1], sans être trop effrayé de cette perte, écrivit au sénat pour lui apprendre le malheur du proconsul et de l'armée qui avaient péri auprès d'Herdonée. Il marqua « qu'il marchait contre Annibal; et qu'ayant « bien su, après la bataille de Cannes, rabat« tre l'orgueil que lui donnait une victoire si « complète, il saurait bien encore lui arra« cher la joie que lui inspirait ce dernier « avantage. » En effet, il va chercher Annibal, et lui présente la bataille. L'action fut vive et longue, et l'avantage à peu près égal. Annibal se retire de nuit, et est suivi par le consul, qui le joignit dans l'Apulie auprès de Venouse. Là ils passèrent plusieurs jours à se harceler dans des actions où les Romains avaient presque toujours l'avantage, mais qui pouvaient plutôt passer pour de légères escarmouches que pour de véritables combats. Annibal décampait ordinairement pendant la nuit, et épiait l'occasion de tendre des piéges à son ennemi : mais Marcellus s'attachait à ne le suivre que de jour, et après avoir fait reconnaître soigneusement les lieux.

Cependant Q. Fulvius Flaccus[2], qui commandait toujours dans Capoue avec le titre de proconsul, découvrit une nouvelle conspiration tramée par les Campaniens. Dans la crainte que le séjour trop délicieux de cette ville ne corrompît ses soldats comme il avait corrompu ceux d'Annibal, il en avait fait sortir ses troupes, et les avait obligées de se bâtir des casernes hors des portes et des murailles. Ces casernes étaient la plupart construites de claies, de planches ou de roseaux, et couvertes de chaume, toutes matières combustibles. Cent soixante et dix Campaniens, à la sollicitation de deux frères de la famille des Blosiens, l'une des plus considérables de la ville, avaient conjuré de brûler le tout dans l'espace d'une seule nuit. Le complot ayant été découvert par les esclaves des Blosiens mêmes, le proconsul fit aussitôt fermer les portes de la ville; et, ayant mis les soldats sous les armes, il arrêta tous les complices; et après qu'on leur eut donné la question avec beaucoup de rigueur, ils furent condamnés à la mort, et exécutés sur-le-champ. On donna la liberté aux dénonciateurs, et à chacun d'eux dix mille as[3].

Au milieu de divers événements heureux ou malheureux qui attiraient l'attention des Romains, on n'oubliait pas la citadelle de Tarente. On envoya M. Ogulnius et P. Aquilius en Etrurie pour acheter des blés, et les faire transporter par mer à Tarente. Avec ces provisions partit un renfort pour la garnison de la citadelle, composé de mille soldats moitié romains, moitié alliés, tirés de l'armée qui gardait la ville de Rome.

On était sur la fin de la campagne[4], et le temps de l'élection des magistrats approchait Mais Marcellus ayant écrit au sénat qu'il était actuellement occupé à poursuivre Annibal qui fuyait devant lui et refusait le combat, et qu'il était de la dernière importance de ne le pas perdre de vue, les sénateurs se trouvèrent dans l'embarras : car d'un côté ils ne jugeaient pas qu'il fût à propos d'interrompre les opérations militaires du consul en le faisant revenir à Rome dans le temps qu'il était le plus nécessaire à l'armée; et de l'autre, ils craignaient que la république ne se trouvât sans consuls pour l'année prochaine. Ils crurent que le meilleur parti était de mander le consul Valère, quoiqu'il fût en Sicile, et qu'il lui fallût repasser la mer. Ainsi le préteur L. Manlius lui écrivit par ordre du sénat, et lui envoya les lettres de Marcellus, afin qu'il con-

[1] Liv. lib. 27, cap. 2.
[2] Liv. lib. 27, cap. 3.

[3] 500 livres. = 513 fr. E. B
[4] Liv. lib. 27, cap. 4.

nût, par la lecture qu'il en ferait, les raisons que les sénateurs avaient de le faire revenir plutôt que son collègue.

Ce fut à peu près dans ce temps qu'il vint à Rome des ambassadeurs de la part du roi Syphax pour apporter la nouvelle des avantages que ce prince avait remportés dans la guerre qu'il avait contre les Carthaginois. Ils assuraient que « Carthage n'avait pas de plus « grand ennemi que Syphax, ni les Romains « de meilleur ami : qu'il avait déjà envoyé des « ambassadeurs en Espagne aux deux Sci- « pions ; que maintenant il envoyait à la « source même et à la capitale de l'empire « demander l'amitié des Romains. » Le sénat ne se contenta pas de faire à Syphax une réponse très-obligeante ; il nomma pour ambassadeurs auprès de lui. L. Génucius, P. Pételius et P. Popilius, qui furent chargés, en accompagnant ceux de Syphax à leur retour, de lui porter pour présent une robe à la romaine, une tunique de pourpre, une chaise curule et une coupe d'or pesant cinq livres (sept marcs six onces et demie). Ils avaient ordre, par la même occasion, de voir les autres petits rois d'Afrique, et de leur offrir de la part du sénat des robes brodées de pourpre et des coupes d'or du poids de trois livres (quatre marcs cinq onces et demie).

On fit aussi partir M. Atilius et Manius Acilius pour se rendre à Alexandrie auprès de Ptolémée (Philopator) et de Cléopatre, qui régnaient alors. Ils devaient leur demander le renouvellement de l'alliance et de l'amitié qui avait été contractée entre la république et les rois d'Égypte, et leur donner pour présents, au roi une robe et une tunique de pourpre avec une chaise d'ivoire, et à la reine un manteau brodé avec une espèce de voile de pourpre[1].

M. Valérius[2], conformément aux lettres de son collègue et à l'ordre du sénat, partit de Sicile avec dix galères pour se rendre à Rome, après avoir remis le commandement de la province et de l'armée au préteur Cincius, et envoyé en Afrique M. Valérius Messala, général de la flotte, avec ce qui lui restait de

[1] Amiculum.
[2] Liv. lib. 27, cap. 5.

vaisseaux, tant pour ravager le pays ennemi que pour examiner les mouvements et les desseins des Carthaginois. Le consul, étant arrivé à Rome, assembla aussitôt le sénat, et lui rendit compte de ce qu'il avait fait en Sicile. Il dit, « qu'après une guerre de près de « soixante ans[1], pendant laquelle on avait « souvent essuyé des pertes très-considéra- « bles sur terre et sur mer, il avait enfin « achevé de soumettre cette île à la puissance « du peuple romain : qu'il n'y restait pas un « seul Carthaginois, et que tous les Siciliens « que la crainte avait chassés de leur patrie « étaient revenus dans leurs villes et dans « leurs campagnes, où ils s'occupaient à la- « bourer la terre et à l'ensemencer ; que cette « île, si longtemps ravagée par la guerre, se « voyait heureusement repeuplée, et en état, « par le rétablissement de l'agriculture, non- « seulement de nourrir ses habitants, mais « encore de fournir des vivres en abondance « au peuple romain, tant en paix qu'en « guerre. »

Ensuite on fit entrer dans le sénat Mutines, et ceux qui, comme lui, avaient bien mérité de la république. On leur accorda à tous des honneurs et des récompenses proportionnés à leurs services, selon la parole que leur en avait donnée le consul : on donna même à Mutines la qualité de citoyen romain, en vertu d'une loi que proposa un tribun du peuple autorisé par un arrêt du sénat.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, M. Valérius Messala[1], étant arrivé en Afrique avant le jour avec cinquante vaisseaux, fit une descente sur les terres d'Utique, dont les habitants ne s'attendaient point à une pareille hostilité ; et, après avoir ravagé tout le pays, il rentra dans ses vaisseaux avec un grand nombre de prisonniers et un riche butin, et retourna aussitôt en Sicile, où il aborda au port de Lilybée, n'ayant employé que treize jours à cette expédition. Alors il interrogea ses prisonniers sur la situation des affaires de l'Afrique afin d'en rendre compte au consul. « Il sut par leur rapport qu'il y « avait à Carthage cinq mille Numides com-

[1] Cinquante-cinq ans, depuis l'année de Rome 488.
[2] Liv. lib. 27, cap. 5.

« mandés par Masinissa, fils de Gala, jeune « prince d'une valeur extraordinaire, et qu'on « levait dans toute l'Afrique d'autres soldats « mercenaires pour les envoyer à Asdrubal « en Espagne : et que ce dernier avait ordre « de passer au plus tôt en Italie avec le plus de « troupes qu'il pourrait pour se joindre à son « frère Annibal; que les Carthaginois fondaient « toutes leurs espérances sur cette jonction : « qu'outre cela ils équipaient une grande « flotte pour rentrer en Sicile, et qu'on croyait « qu'elle y passerait incessamment. »

Quand le consul M. Valérius eut lu les lettres de Messala, qui l'instruisaient de toutes ces particularités, les sénateurs furent si effrayés de ces préparatifs des ennemis, qu'ils crurent que le consul ne devait pas attendre le temps des élections, mais nommer un dictateur pour y présider, et retourner sur-le-champ dans sa province. Une difficulté les arrêtait. Le consul déclara que, quand il serait de retour en Sicile, il choisirait pour dictateur M. Valérius Messala, qui y commandait actuellement la flotte. Or, les sénateurs prétendaient que le dictateur ne pouvait être nommé que sur les terres appelées *romaines*, et que ces terres étaient renfermées dans les bornes de l'Italie. Après plusieurs contestations, le peuple, de concert avec le sénat, ordonna que l'on créât dictateur Q. Fulvius Flaccus, qui était pour lors à Capoue. Le consul prévint le jour de cette assemblée du peuple, en partant secrètement la nuit qui le précéda pour retourner en Sicile. Les sénateurs, déconcertés par cette retraite, écrivirent au consul Marcellus, pour le prier de secourir la république abandonnée par son collègue, et de nommer dictateur celui que le peuple avait désigné. Marcellus créa dictateur Q. Fulvius; et celui-ci nomma pour général de la cavalerie P. Licinius Crassus, grand-pontife.

Lorsqu'il s'agit de procéder à l'élection des consuls, il survint une nouvelle difficulté [1]. La centurie des jeunes appelée *Galeria*, à laquelle il était échu par le sort de donner la première son suffrage, nomma consul Q. Fulvius, actuellement dictateur, et Q. Fabius, et les autres centuries paraissaient déterminées à confirmer ce choix. Deux tribuns s'y opposèrent, prétendant qu'il était contre l'ordre de créer consul celui qui était dictateur, et de le faire ainsi passer sans intervalle d'une charge à une autre; et que d'ailleurs il n'était pas moins contre la bienséance d'élever au consulat celui-là même qui présidait à l'élection des consuls. Après de longues disputes, le dictateur et les tribuns convinrent de s'en rapporter au sénat. Comme la chose n'était pas sans exemple, et que d'ailleurs il paraissait d'une grande importance qu'on mît à la tête des armées les généraux les plus habiles et les plus expérimentés dans le métier de la guerre, le sénat fut d'avis qu'on ne devait point apporter d'obstacle à la liberté des suffrages. Les tribuns s'étant rendus à ces raisons, l'assemblée suivit son plan : Q. Fabius Maximus fut créé consul pour la cinquième fois, et Q. Fulvius Flaccus pour la quatrième. Ensuite l'on créa préteurs L. Veturius Philo, T. Quintius Crispinus, C. Hostilius Tubulus et C. Aurunculéius.

Sur la fin de cette campagne, une flotte carthaginoise, composée de quarante vaisseaux, sous la conduite d'Amilcar, passa en Sardaigne, et fit une descente sur les terres des Olbiens; mais le préteur P. Manlius Vulson étant venu à la rencontre des ennemis, ils se rembarquèrent; et, ayant tourné autour de l'île, ils allèrent ravager le territoire de Caralis (*Cagliari*), dans la partie opposée, et s'en retournèrent en Afrique avec un butin considérable de toute espèce.

Vers le même temps C. Lélius arriva à Rome [1], trente-quatre jours après être parti de Tarragone. Il entra dans la ville avec ses prisonniers, autour desquels il se fit un grand concours de peuple. Ils n'étaient que quinze ou seize, mais gens distingués. Dès le lendemain, ayant été introduit dans le sénat, il raconta ce qu'avait fait Scipion en Espagne : « qu'il avait pris en un jour Carthagène, la « capitale de toute la province : qu'il avait « repris plusieurs des villes qui s'étaient sou- « levées, et en avait attiré d'autres dans le « parti de la république. » Le rapport des

[1] Liv. lib. 27, cap. 6.

[1] Liv. lib. 27, cap. 7

prisonniers se trouva conforme aux lettres que M. Valérius Messala avait écrites. Ce qui alarma davantage les sénateurs, fut le passage d'Asdrubal dans l'Italie, dans un temps où elle avait bien de la peine à résister aux seules forces d'Annibal. Lélius fut ensuite présenté au peuple, à qui il rendit compte de toutes choses comme il avait fait au sénat. On ordonna des actions de grâces pendant un jour pour les heureux succès que P. Scipion avait eus, et Lélius fut renvoyé promptement en Espagne avec les mêmes vaisseaux qui l'avaient amené.

Q. FABIUS MAXIMUS. V.
Q. FULVIUS FLACCUS. IV.

Les deux consuls entrérent dans l'exercice de leur charge, selon la coutume, le jour des ides de mars, c'est-à-dire le quinze[1]. Ils eurent l'un et l'autre pour département l'Italie: Fabius du côté de Tarente, et Flaccus dans la Lucanie et le Brutium. On continua le commandement à Marcellus pour une année. Crispinus fut envoyé à Capoue, C. Aurunculéius en Sardaigne, L. Véturius à Rimini. M. Valérius et L. Cincius furent continués en Sicile. On ne fit aucun changement dans les généraux ni dans les armées d'Espagne, sinon que l'on continua le commandement à Scipion et à Silanus, non pour un an, mais pour autant de temps que le sénat le jugerait à propos.

C. Mamilius Vitulus parvient le premier d'entre les plébéiens à la dignité de grand-curion[3].

Dans le même temps, P. Licinius, grand-pontife, obligea C. Valérius Flaccus, malgré lui, de se faire sacrer prêtre de Jupiter. Le fait est très-particulier[4]. Ce Flaccus s'était décrié pendant sa jeunesse par son indolence et par le dérèglement de ses mœurs. Ces deux défauts l'avaient rendu odieux à L. Flaccus, son frére, et à tous ses autres parents. Licinius, ami sans doute de sa maison, ne perdit pas l'espérance de le ramener à son devoir. Il lui représenta quel malheur c'était pour lui que d'affliger ainsi et de déshonorer toute sa famille; et lui fit entendre qu'un moyen sûr de rétablir sa réputation, serait de prendre une charge de prêtre de Jupiter, et d'en remplir de telle sorte les fonctions, que la sagesse de sa conduite couvrît et fît oublier toutes les fautes et tout le dérangement de sa vie passée. Le jeune homme le crut, et se livra à ses conseils. Occupé uniquement de l'étude des cérémonies sacrées, du soin des sacrifices et du culte des dieux, il renonça si bien à ses anciennes habitudes, que parmi les jeunes Romains il n'y en avait aucun qui fût plus généralement estimé des premiers du sénat, ni plus considéré dans sa famille et dans toute la ville.

C'est une grande affliction pour des pères, il faut en convenir, et la plus sensible qui puisse leur arriver, que de voir leurs enfants s'écarter de leur devoir et s'abandonner au dérèglement. Mais ce qui arrive ici est pour eux une importante leçon, qui leur apprend à mettre de la différence[1] entre des fautes causées par la vivacité de l'âge qui laissent des ressources, et celles qui viennent d'un caractère endurci dans le mal et absolument incorrigible; à ne point désespérer du retour de leurs enfants; à les y préparer par des remontrances mêlées de bonté et de douceur; à ne point employer à leur égard des menaces outrées et des voies de rigueur, qui ne sont propres qu'à aigrir et à irriter leurs passions; enfin, et ce moyen ne se trouve que dans le christianisme, à mériter par leur propre conduite que celui qui a un pouvoir souverain sur les cœurs change celui de leurs enfants.

Le jeune homme dont nous parlons s'acquit avec le temps une si grande réputation de probité et de sagesse, qu'il se crut en état d'entreprendre de rentrer en possession d'un privilége attaché autrefois à sa charge, et dont ceux qui l'avaient exercée avant lui étaient

[1] An. R. 543; av. J. C. 209.

[2] Liv lib. 27, cap. 7.

[3] Il y avait trente curies à Rome, comme il a été expliqué ailleurs. Chaque curie avait son chef, nommé *curion*, qui était chargé de tout ce qui regardait les cérémonies de religion de sa curie. Le premier d'entre eux s'appelait le *grand-curion*.

[4] Liv. lib. 27, cap. 8.

[1] « Adhibenda est moderatio, quæ sanabilia ingenia « distinguere a deploratis sciat. » (Sen. *de Clem.* lib. 1, cap 2.)

déchus depuis plusieurs années par leur indignité. Ce privilége consistait à avoir droit d'entrer dans le sénat. En effet, pour faire revivre cette prérogative, il s'y présenta. Le préteur L. Licinius lui ayant ordonné de sortir, il demanda le secours et l'appui des tribuns. Il soutenait que c'était un privilége accordé anciennement aux prêtres de Jupiter, avec la robe bordée de pourpre et la chaise curule. Le préteur, au contraire, prétendait qu'un pareil droit devait être fondé non sur des exemples surannés qu'on tirait des ténèbres d'une antiquité inconnue, mais sur une possession constante et sur un usage récent; et il assurait qu'aucun prêtre de Jupiter n'avait joui de ce droit depuis un temps immémorial. Les tribuns répliquèrent que la mauvaise conduite des prêtres avait pu faire tort à leurs personnes, non à leur sacerdoce. Le préteur ne persista point dans son opposition. Flaccus fut admis dans le sénat avec un consentement général des sénateurs et du peuple; et tout le monde jugea qu'il avait mérité cette distinction plutôt par la pureté de ses mœurs que par le droit de sa charge.

Un soulèvement inopiné causa, dans cette même année, beaucoup d'alarme à Rome; et il pouvait en effet avoir de très-funestes suites[1]. Les Latins et les alliés murmuraient ouvertement dans leurs assemblées, et se plaignaient « que par les levées d'hommes et d'argent « qu'on faisait depuis dix ans sur eux on avait « épuisé leurs familles et leur bourses : qu'il « n'y avait point de campagne qui ne fût si- « gnalée par quelque grande défaite : que « les batailles ou les maladies leur enlevaient « tous leurs citoyens : qu'ils regardaient « comme perdus pour eux beaucoup plus ceux « qui avaient été enrôlés par les Romains que « ceux qui avaient été pris par les ennemis, « puisque Annibal les renvoyait sans rançon « dans leurs pays, au lieu que les Romains les « reléguaient loin de l'Italie, dans des con- « trées où ils vivaient en exilés bien plus qu'en « soldats; que ceux de Cannes souffraient de- « puis huit ans en Sicile un opprobre qui ne « finirait qu'avec leur vie; puisque les Cartha- « ginois, dont la retraite seule devait les dé- « livrer, étaient plus forts et plus redoutables « que jamais: que, si l'on ne leur envoyait « point les anciens soldats, et qu'on les obli- « geât toujours d'en fournir de nouveaux, il « ne leur resterait bientôt plus personne : « qu'ainsi, avant que de se voir réduits à la « dernière disette d'hommes et d'argent, ils « étaient résolus de refuser au peuple romain « des secours; qu'aussi bien la nécessité les « mettrait au premier jour hors d'état de les « lui accorder: que, si les Romains voyaient « tous les alliés dans la même disposition, ils « songeraient infailliblement à faire la paix « avec les Carthaginois; qu'autrement l'Italie « ne serait jamais tranquille tant que vivrait « Annibal. » Voilà ce qui se passa dans les assemblées des alliés.

Trente[1] d'entre les colonies romaines avaient actuellement à Rome leurs députés. De ces trente il y en eut douze qui déclarèrent nettement aux consuls qu'elles n'avaient ni argent ni soldats à leur donner. Les consuls, frappés d'une déclaration aussi funeste qu'elle était nouvelle, crurent que, pour les détourner d'un dessein si pernicieux, il était plus à propos d'employer les réprimandes qu'une douceur qui ne servirait qu'à les rendre plus fiers. Ils leur répondirent donc « qu'ils avaient été assez « hardis pour faire aux consuls une proposi- « tion que les consuls eux-mêmes n'oseraient « répéter dans le sénat; que le discours qu'ils « tenaient ne devait pas être regardé comme « un simple refus de contribuer à l'entretien « de la guerre, mais comme une véritable ré- « volte contre le peuple romain : qu'ils retour- « nassent donc au plus tôt dans leurs colonies, « et qu'ils en délibérassent tout de nouveau « avec leurs concitoyens, de manière que l'on « pût penser qu'une proposition si criminelle « avait été plutôt sur leurs lèvres que dans « leurs cœurs: qu'ils eussent soin de leur « représenter qu'ils n'étaient ni des Campa- « niens ni des Tarentiens, mais des Romains; « que leurs pères, nés à Rome, en avaient été « détachés pour aller habiter les terres qu'on « avait prises sur les ennemis, et afin d'aug- « menter et d'étendre le nom romain; que ce

[1] Liv. lib. 27, cap. 9.

[1] Il y en avait jusqu'à ce temps-ci, selon Sigonius, cinquante-trois.

« que des enfants devaient à leurs pères, ils « le devaient à Rome, et qu'ils ne pouvaient « pas penser autrement, à moins qu'ils n'eussent étouffé dans leurs cœurs tous les sentiments d'une juste reconnaissance: qu'encore un coup, ils remissent l'affaire en « délibération, et qu'ils fissent réflexion que « le discours qui venait de leur échapper n'allait pas à moins qu'à détruire l'empire romain, et à mettre la victoire entre les mains « d'Annibal. »

Les consuls, à différentes reprises, employèrent inutilement bien des discours pour faire entendre raison aux députés. Insensibles à toutes leurs remontrances, ils répliquèrent « qu'ils « n'avaient aucune représentation à faire de « la part des Romains à ceux qui les avaient « envoyés, et qu'il n'était pas nécessaire que « leurs peuples remissent en délibération une « affaire qui était toute décidée, puisqu'ils n'avaient ni argent ni soldats à fournir. »

Les consuls, voyant qu'ils étaient inflexibles, firent leur rapport dans le sénat. Cette nouvelle jeta dans tous les esprits une telle consternation, que la plupart s'écrièrent « que c'en « était fait de l'empire; que les autres colonies imiteraient un si pernicieux exemple, « et que tous les alliés sans doute avaient « conspiré de livrer la ville de Rome à Annibal. »

Les consuls exhortèrent les sénateurs à prendre courage, et les consolèrent par l'espérance de trouver plus de fidélité et de soumission dans les autres colonies. Ils ajoutèrent « que « même celles qui étaient sorties de leur devoir pourraient y rentrer, et que, si on leur « envoyait des députés du sénat qui n'usassent point de prières, mais qui prissent un « ton d'autorité, ils réveilleraient dans leurs « cœurs les sentiments de crainte et de respect « pour l'empire romain. »

Le sénat s'en rapporta à leur prudence, et leur donna pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeraient être le plus convenable au bien de la république [1]. Après donc qu'ils eurent sondé la disposition des autres colonies, ils demandèrent à leurs députés s'ils étaient disposés à fournir à la république le contingent qu'ils devaient. M. Sextilins, député de Frégelles, répondit au nom de tous « que les soldats qu'ils « étaient obligés de fournir étaient tout prêts, « qu'ils en donneraient même un plus grand « nombre s'il le fallait: et que dans tout le « reste ils exécuteraient avec zèle et avec empressement tout ce que le peuple romain « jugerait à propos de leur ordonner; que les « moyens de le faire ne leur manquaient pas, « et la volonté encore moins [1]. »

Les consuls, après avoir beaucoup loué leur zèle et leur fidélité, ajoutèrent « que des offres si généreuses méritaient des remerciments de la part du sénat; » et ils les y introduisirent. Le sénat, non content de leur avoir répondu par un décret conçu dans les termes les plus honorables, chargea encore les consuls de les présenter dans l'assemblée du peuple, d'y faire valoir tous les services que la république avait reçus d'eux en différentes occasions, et surtout ce dernier, par lequel ils mettaient le comble à tous les autres.

On ne peut, ce me semble, entendre le récit que je viens de faire sans se sentir touché et attendri, encore tant de siècles après, par rapport à des peuples si fidèles et si généreux. Il n'est donc pas étonnant que Tite-Live, zélé comme il l'était pour la gloire de Rome, fasse éclater ici sa joie, son admiration et sa reconnaissance à l'égard de ces mêmes colonies. Il croirait [2], dit-il, les frustrer de la justice et de la gloire qui leur était due s'il laissait dans le silence une action si éclatante: et il se regarde comme chargé par sa double qualité de Romain et d'historien de transmettre à la postérité, de consacrer en quelque sorte les noms de ces dix-huit colonies, dont on peut dire que le zèle sauva pour lors l'empire romain; et il nous les a tous conservés dans l'endroit dont il s'agit.

Pour les douze autres colonies qui refusèrent d'obéir, le sénat ordonna au consul de

[1] Liv. lib. 27, cap. 10.

[1] « Ad id sibi neque opes deesse, animum etiam superesse. » (Liv.)

[2] « Ne nunc quidem post tot secula sileantur, fraudenturve laude suâ, Signini fuere, et Norbani, etc. « Harum coloniarum subsidio tum imperium populi romani stetit. » (Liv.)

les laisser dans un parfait oubli, sans congédier leurs députés, ni les retenir à Rome, ni leur parler en aucune façon. Ce silence[1], par où l'on affectait de punir leur refus, parut plus convenable à la dignité du peuple romain que tout l'éclat qu'on aurait pu faire.

Entre les autres moyens que les consuls mirent en usage pour être en état de continuer la guerre, ils tirèrent du trésor secret l'or[2] qu'on y gardait avec soin, et que l'on tenait en réserve pour les besoins pressants de la république. On en tira environ quatre mille livres pesant[3] (six mille deux cent cinquante de nos marcs); et de cette somme on en donna aux deux consuls, aux proconsuls M. Marcellus et P. Sulpicius, et au préteur L. Véturius, à qui la Gaule était échue, à chacun cinq cents livres[4] pesant (781 marcs et deux onces). Le consul Fabius en reçut de plus cent livres[5] (156 marcs et deux onces), qui devaient être portées dans la citadelle de Tarente. Le reste fut employé à payer comptant les vêtements que l'on faisait faire pour l'armée d'Espagne, dont le général et les soldats acquéraient tant de gloire.

Fulvius, après cela, tint les assemblées pour la nomination des censeurs. On éleva à cette charge M. Cornélius Céthégus et P. Sempronius Tuditanus, qui n'avaient pas encore été consuls[6]. Le peuple, avec le concours de l'autorité du sénat, porta une loi qui donnait à ces censeurs la commission de louer au profit de la république les terres de Capoue.

Il s'éleva une contestation entre les deux censeurs touchant le choix du prince du sénat. On appelait ainsi celui dont le nom paraissait à la tête du tableau des sénateurs; et c'était un grand honneur à Rome. Le soin de dresser ce tableau était échu par sort à Sempronius; et, par conséquent, c'était à lui à nommer le prince du sénat. Il avait jeté la vue sur Q. Fabius Maximus. Cornélius, son collègue, s'opposait à ce choix. Il prétendait qu'on devait, à cet égard, observer la coutume des anciens, qui avaient toujours déféré cet honneur au plus ancien des censeurs qui vivait encore; et c'était alors Titus Manlius Torquatus. Sempronius répliquait que les dieux, qui lui avaient attribué ce choix par le sort, lui donnaient aussi une liberté entière: qu'en conséquence, il nommerait Fabius, qui était incontestablement le premier et le plus illustre citoyen de Rome, au jugement même d'Annibal. Cornélius, après avoir encore résisté quelque temps, se rendit enfin; et Sempronius donna pour prince et pour chef au sénat Q. Fabius Maximus, alors consul.

On fit ensuite lecture, selon l'usage du tableau des sénateurs. Il y en eut huit dont les noms furent passés; ce qui emportait la dégradation. De ce nombre était L. Cécilius Métellus, lequel, après la bataille de Cannes, avait donné à plusieurs officiers l'infâme conseil d'abandonner l'Italie. On en usa de même à l'égard des chevaliers qui se trouvaient dans le même cas: mais il y en avait très-peu. On priva de leurs chevaux, c'est-à-dire qu'on dégrada du rang de chevalier tous ceux qui s'étaient trouvés à la bataille de Cannes parmi les légions, et qui servaient alors en Sicile: le nombre en était fort grand. A cette rigueur on en ajouta une autre, en déclarant qu'on ne leur tiendrait aucun compte des années qu'ils avaient servi jusque-là, et en les obligeant à faire dix campagnes montés à leurs dépens; ce qui était le temps de service prescrit aux cavaliers. On rechercha aussi ceux qui, ayant dix-sept ans au commencement de la guerre, auraient dû entrer dans le service, et ne l'avaient pas fait. Ils furent réduits au dernier degré entre les citoyens, ne conservant de tous les droits attachés à cette qualité que celui d'être employés dans les rôles pour porter les charges de l'état. Ensuite les censeurs firent marché avec les entrepreneurs pour rétablir les édifices que le feu avait consumés.

[1] « Ea tacita castigatio maximè ex dignitate populi « romani visa est. » (Liv.)

[2] Cet or était appelé *vicesimarium*, parce qu'il provenait du vingtième du prix auquel était estimé un esclave affranchi par son maître. Cet impôt fut établi l'an de Rome 397.

[3] 4,000 livres pesant faisaient 1,300 kilogrammes, et valaient 4,278,000 fr. d'aujourd'hui, et, relativement à la valeur de l'or de cette époque, la somme ne montait qu'à 3,770,000 fr. E. B.

[4] Aujourd'hui 536,000. fr. E. B.

[5] Aujourd'hui 107,000 fr. E. B.

[6] Liv. lib. 27, cap. 11.

§ II. — Fabius se prépare à assiéger Tarente. Marcellus se présente devant Annibal près de Canouse. Premier combat avec un égal avantage de part et d'autre. Second combat où Annibal est supérieur. Vive réprimande de Marcellus à son armée. Troisième combat, où Annibal est vaincu et mis en fuite. Plusieurs peuples rentrent sous l'obéissance des Romains. Fabius assiége et prend Tarente par intelligence. Il n'en emporte qu'une seule statue. Annibal tend un piége à Fabius. Sa ruse est découverte. Jeunesse de Caton. Scipion fait rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains. Asdrubal et Scipion songent à en venir aux mains. Indibilis et Mandonius quittent les Carthaginois pour se joindre à Scipion. Belle réflexion de Polybe sur l'usage qu'il faut faire de la victoire. Combat entre Scipion et Asdrubal. Celui-ci est vaincu et mis en fuite. Scipion refuse le nom de roi qui lui est offert par les Espagnols. Massiva, jeune prince numide, renvoyé par Scipion à ses parents sans rançon et avec des présents. Jonction des trois généraux carthaginois. Leurs résolutions.

Les consuls[1], ayant terminé à Rome toutes les affaires qui les y retenaient, partirent pour la guerre. Fulvius, le premier, se rendit à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après, ayant conjuré son collègue, en parlant à lui-même, et Marcellus par les lettres qu'il lui écrivit, de faire une vigoureuse guerre à Annibal pour occuper toutes ses forces, pendant que lui-même attaquerait Tarente avec chaleur. Il leur représenta l'importance de ce siége, en leur faisant sentir qu'on n'aurait pas plus tôt enlevé cette place au général carthaginois, que, n'ayant plus d'amis ou d'alliés dont il pût espérer aucun secours, il serait infailliblement obligé d'abandonner l'Italie.

Il envoya en même temps un courrier au gouverneur qui commandait la garnison de Rhége, lui ordonnant premièrement d'aller avec ses troupes ravager les terres des Brutiens, et ensuite d'attaquer la ville de Caulonia[2]. Ce commandant exécuta ces ordres avec zèle et empressement.

Marcellus, pour remplir les intentions du consul, et parce que d'ailleurs il était persuadé qu'aucun général romain n'était plus capable que lui de tenir tête à Annibal, se mit en campagne dès que la terre put fournir des fourrages, et alla se présenter devant lui près de Canouse[1]. Annibal tâchait alors d'engager les habitants de cette ville à la révolte. Mais, dès qu'il sut que Marcellus approchait, il décampa. Le pays était tout découvert, et peu propre à des embûches : c'est ce qui l'obligea de chercher ailleurs des lieux remplis de bois, de défilés et de coteaux. Marcellus le suivait de près, campait toujours à sa vue, et n'avait pas plus tôt achevé ses travaux, qu'il lui présentait la bataille.

Annibal, content d'escarmoucher avec quelques petits détachements de cavalerie et de frondeurs, ne croyait pas qu'il fût de son intérêt de hasarder une bataille générale. Cependant, quelque précaution qu'il prît pour l'éviter, il se vit forcé d'en courir les risques; car Marcellus, qui ne le perdait pas de vue, l'ayant atteint, se mit à attaquer de toutes parts ses travailleurs, et l'empêcha de se retrancher. Ainsi ils en vinrent aux mains, et combattirent avec toutes leurs forces, jusqu'à ce que la nuit, étant sur le point d'arriver, les sépara sans que la victoire se fût encore déclarée. Ils se retranchèrent fort à la hâte à cause du peu de jour qui leur restait, et passèrent la nuit assez près les uns des autres.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Marcellus rangea son armée en bataille. Annibal accepta le défi, et, avant que de commencer la charge, il exhorta ses soldats à bien faire : « qu'ils se souvinssent de Trasimène et de « Cannes, et rabattissent la fierté d'un ennemi « incommode, qui ne leur donnait pas un « moment de repos, qui les harcelait sans « relâche dans leurs marches et dans leurs « campements, et ne leur laissait pas le temps « de respirer; qu'il leur fallait voir tous les « jours en même temps le lever du soleil, et « l'armée des Romains en bataille : que, pour « l'obliger à faire la guerre avec moins de vi« vacité, il fallait lui faire éprouver de nou« veau la valeur des Carthaginois. » Animés par ces remontrances, et irrités d'ailleurs par l'acharnement d'un ennemi qui les tourmen-

[1] Liv. lib. 27, cap. 12.

[2] *Castel vetere*, dans la Calabre ultérieure.

[1] Liv. lib. 27, cap. 12. — Plut. in Marcello, pag. 313.

tait sans cesse, ils commencèrent le combat avec une animosité extraordinaire. Après que l'action eut duré plus de deux heures, l'aile droite des alliés commença à plier du côté des Romains. Marcellus, qui s'en aperçut, fit aussitôt avancer la douzième légion à l'avant-garde. Mais, pendant que les uns lâcheut pied sans se reconnaître, et que les autres ne se présentent pour les remplacer qu'avec beaucoup de lenteur, tout le corps de bataille fut ébranlé et mis en désordre, et, la crainte l'emportant sur la honte, tous prirent ouvertement la fuite. Il fut tué dans le combat environ deux mille sept cents tant citoyens qu'alliés; et parmi eux quatre centurions romains et deux tribuns légionnaires. On perdit quatre drapeaux de l'aile droite des alliés, qui la première avait fui, et deux de la légion qui avait été envoyée pour prendre sa place.

Quand les soldats furent rentrés dans le camp[1], Marcellus les réprimanda d'un ton si vif et si sévère, qu'ils furent encore plus sensibles aux reproches de leur général irrité qu'à la douleur d'avoir combattu tout le jour avec désavantage. « Je rends grâces aux dieux « immortels, dit-il, autant qu'on le peut faire « après un si mauvais succès, de ce que l'en- « nemi vainqueur n'est pas venu attaquer « notre camp dans le temps que vous vous y « retiriez avec tant de précipitation : car as- « surément la même terreur qui vous a fait « quitter le champ de bataille vous aurait fait « abandonner votre camp. D'où peut donc « venir cette frayeur et cette consternation? « Qui peut vous avoir fait oublier en si peu « de temps qui vous êtes et quels sont vos en- « nemis? Ne sont-ce pas les mêmes que vous « avez vaincus et poursuivis tant de fois pen- « dant toute la campagne précédente, que « vous avez harcelés jour et nuit tout récem- « ment, et que vous avez fatigués par des es- « carmouches continuelles? Mais j'ai tort « d'exiger de vous que vous souteniez la gloire « de vos précédents avantages : je ne vous re- « mettrai ici devant les yeux que l'égalité du « succès entre vous et vos ennemis dans le « combat d'hier. C'était une grande honte « pour vous que cette égalité. Qui eût cru « que vous fussiez capables de tomber encore « plus bas, et de vous couvrir d'une ignomi- « nie encore plus grande? quel changement « peut-il être arrivé dans l'espace d'une nuit « et d'un jour? vos troupes ont elles diminué? « celles des ennemis ont-elles augmenté? « Pour moi, il ne me paraît pas que je parle « à mes soldats, ou à des Romains. Je vois « bien les mêmes hommes et les mêmes ar- « mes; mais ce ne sont plus les mêmes cou- « rages. Si vous n'aviez pas dégénéré de vous- « mêmes, les Carthaginois vous auraient-ils « vus fuir? auraient-ils enlevé les drapeaux « d'une seule compagnie ou d'une seule co- « horte? Ils pouvaient bien, jusqu'à présent, « se vanter d'avoir taillé en pièces les légions « romaines; vous leur avez aujourd'hui pro- « curé la gloire d'avoir vu des Romains tour- « ner le dos devant eux. »

A ces paroles, ce ne fut qu'un cri de toute l'armée. Ils prièrent Marcellus d'oublier ce qui s'était passé ce jour-là, et de mettre dans la suite leur courage à telle épreuve qu'il voudrait. « Oui, dit-il, dès demain je vous met- « trai à l'épreuve en vous menant au combat, « afin que vous obteniez la grâce que vous « demandez, victorieux plutôt que vaincus. » En attendant, il commanda que l'on donnât du pain d'orge aux cohortes qui avaient perdu leurs drapeaux, et que les centurions des compagnies à qui ce déshonneur était arrivé demeurassent, pendant un temps marqué, dans la grande place du camp sans baudrier, leur épée nue à la main; ce qui était un genre de peine militaire usité parmi les Romains : qu'au surplus ils fussent tous sous les armes dès le lendemain matin, tant la cavalerie que l'infanterie. Alors il les congédia bien mortifiés, mais avouant qu'ils avaient bien mérité la réprimande qu'on venait de leur faire : que ce jour-là il n'y avait eu dans toute l'armée d'homme et de romain que leur général; et que, pour lui faire oublier leur faute, il fallait ou vaincre ou mourir.

Le lendemain, ils se trouvèrent tous sous les armes[1], suivant l'ordre de Marcellus. Ce général loua la contenance et la disposition où il les voyait, et déclara qu'il placerait aux

[1] Liv. lib. 27, cap. 13. — Plut. in Marcello, pag. 313.

[1] Liv. lib. 27, cap. 14. — Plut. in Marcello, pag. 313.

premiers rangs ceux qui avaient commencé à fuir et les cohortes qui avaient perdu leurs drapeaux : tous l'avaient demandé avec instance comme une grâce. Il les avertit, au reste, qu'il fallait combattre et vaincre, et faire en sorte que la nouvelle de leur victoire arrivât à Rome aussitôt que celle de leur défaite et de leur fuite. Il leur ordonna ensuite de prendre de la nourriture, afin d'avoir assez de vigueur pour soutenir le combat, s'il durait longtemps. Après avoir dit et fait tout ce qui était capable d'animer le courage des soldats, il les mena au combat.

Quand Annibal vit qu'ils venaient le chercher, *ce Marcellus*, dit-il, *est un étrange homme ! il ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune*[1]. *Vainqueur, il nous pousse l'épée dans le reins : vaincu, il revient au combat avec plus de fierté qu'auparavant.* Après avoir dit ces paroles, il fit sonner la charge, et vint à la rencontre des Romains. Le combat fut bien plus opiniâtre que la veille, les Carthaginois faisant tous leurs efforts pour conserver l'avantage du jour précédent, et les Romains pour effacer la honte de leur défaite.

Marcellus avait placé sur les deux ailes de la première ligne les troupes qui avaient mal fait leur devoir le jour précédent ; elles étaient commandées par L. Cornélius Lentulus et C. Claudius Néron. Pour lui, il s'était réservé le corps de bataille, afin d'être témoin de tout ce qui se passerait, et en état d'animer ses troupes. Annibal avait mis à la première ligne les Espagnols, qui étaient l'élite de son armée et en faisaient la principale force. Mais, voyant que le combat demeurait trop longtemps douteux, il fit conduire les éléphants vers le front de la bataille, espérant qu'ils pourraient causer quelque désordre parmi les ennemis. En effet, ils portèrent le trouble parmi les enseignes et dans les premiers rangs, et ils écrasèrent ou mirent en fuite tous ceux qui se trouvèrent d'abord à leur rencontre. La déroute aurait été plus grande, si C. Décimius Flavus, tribun légionnaire, ayant saisi l'étendard de la première compagnie des *hastaires*, n'eût ordonné aux soldats de cette compagnie de le suivre. Il les mena dans l'endroit où ces bêtes énormes, ramassées en un peloton, causaient le plus de ravage, et leur commanda de lancer contre elles leurs javelots. Il n'y en eut pas un qui ne portât, étant jetés de si près contre de si grosses masses d'animaux pressés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous blessés; mais ceux qui sentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leur corps, prenant la fuite, et, dans cet état, n'étant pas moins redoutables à leurs gens qu'aux ennemis, entraînèrent aussi ceux qui étaient sans blessures. Alors tous les soldats romains qui se trouvèrent à portée coururent, à l'exemple des premiers, après cette troupe fugitive, et accablèrent de traits tous les éléphants qu'ils purent joindre. Ces animaux se jetèrent donc sur les Carthaginois avec beaucoup de furie, et firent parmi eux plus de ravage qu'ils n'en avaient fait parmi les Romains, d'autant que la peur a bien plus de pouvoir sur eux, et les emporte avec bien plus de violence, que ne fait la voix ou la main de ceux qui les gouvernent.

L'infanterie romaine s'avança aussitôt contre les Carthaginois, dont les éléphants avaient rompu les rangs, et n'eut pas de peine à mettre en fuite des gens qui avaient perdu de vue leurs drapeaux et qui ne pouvaient plus se rallier. Alors Marcellus détacha après eux sa cavalerie, qui les poursuivit jusqu'aux portes de leur camp, où ils rentrèrent avec peine, pleins de frayeur et de consternation. Pour surcroît de malheur, deux éléphants étaient tombés morts au milieu de la porte même ; et, comme ils en fermaient l'entrée, les soldats étaient obligés de se jeter dans le fossé, et de sauter par-dessus la palissade, pour se sauver. Aussi ce fut là qu'il s'en fit un plus grand carnage. Il y eut environ huit mille soldats et cinq éléphants de tués. Cette victoire coûta cher aux Romains. Les deux légions perdirent environ dix-sept cents hommes, et les alliés plus de treize cents, sans parler d'un grand nombre de blessés, tant des citoyens que des alliés; mais la terreur du nom d'Annibal était encore alors si grande parmi les Romains, que l'on pouvait regarder comme un exploit

[1] « Cum eo nimirùm, inquit, hoste res est qui nec « bonam nec malam ferre fortunam potest. Seu vicit, « ferociter instat victis : seu victus est, instaurat cum « victoribus certamen. » (Liv.)

éclatant d'avoir réduit ses troupes à prendre la fuite, quoique cet avantage fût acheté par une perte considérable.

Annibal décampa dès la nuit suivante. Marcellus aurait bien voulu le poursuivre, mais la multitude de ses blessés l'en empêcha. Ceux qu'on avait envoyés pour observer la marche des ennemis rapportèrent le lendemain qu'Annibal se retirait dans le Brutium.

Dans le même temps les Hirpiniens, les Lucaniens et les Volscentes se rendirent au consul Q. Fulvius [1], et lui livrèrent les garnisons carthaginoises qu'ils avaient dans leurs villes. Ce général les reçut avec beaucoup de douceur, louant leur disposition présente, et leur reprochant légèrement leur faute passée. Les Brutiens firent aussi quelques démarches vers les Romains, mais sans beaucoup d'effet, apparemment parce que la présence d'Annibal les tenait en respect. Fabius, de son côté, prit de force la ville de Manduria, dans le pays des Salentins [2] : il y fit quatre mille prisonniers et un butin fort considérable.

De là Fabius se rendit à Tarente [3], et campa à l'embouchure même du port. Caton, fort jeune encore, servait sous lui dans cette campagne. Fabius prépara tout pour le siége. La mer était libre pour les Romains, la flotte des Carthaginois ayant été envoyée à Corcyre (*Corfou*), pour seconder le dessein de Philippe d'attaquer les Etoliens. Le hasard fournit à Fabius une occasion de terminer promptement et sans peine une entreprise si importante. Annibal avait mis dans cette ville un corps de Brutiens pour aider à la défendre : celui qui le commandait aimait éperdument une femme dont le frère servait dans l'armée de Fabius. Sur une lettre que cette femme écrivit à son frère, celui-ci se jeta, de concert avec son général, dans Tarente, comme déserteur. Aidé des caresses artificieuses de sa sœur, il gagna bientôt la confiance de cet officier, et il l'engagea enfin à livrer aux Romains le quartier de la ville dont la garde lui avait été confiée. Lorsqu'ils eurent concerté les moyens d'exécuter ce dessein, le soldat sortit secrètement de la ville pendant la nuit, alla trouver Fabius, et l'instruisit des mesures qu'il avait prises avec le Brutien. Le général romain ne perdit point de temps. Après qu'il eut donné, au commencement de la nuit, le signal dont on était convenu à ceux qui défendaient la citadelle, et à ceux qui avaient la garde du port, et qu'il se fut placé lui-même vis-à-vis d'un certain endroit de la ville que le soldat lui avait indiqué, les trompettes commencèrent à se faire entendre tout à la fois de la citadelle, du port et des vaisseaux qui venaient de la haute mer vers la ville; et l'on affecta de pousser de grands cris, et de faire un extrême fracas dans tous ces endroits, dont la ville n'avait rien à craindre. Fabius cependant tenait ses troupes bien cachées dans le poste qu'il avait occupé, et leur faisait observer un grand silence. L'officier général qui gardait le canton de la ville vis-à-vis duquel Fabius s'était mis en embuscade, voyant que tout était tranquille de ce côté-là, au lieu qu'il entendait partout ailleurs un grand bruit, appréhenda que, tandis qu'il demeurerait les bras croisés dans son poste, Fabius ne donnât quelque assaut d'un autre côté. Ainsi il marcha avec ce qu'il avait de monde vers la citadelle, où il entendait qu'il y avait le plus de mouvement et de tumulte. Fabius s'en aperçut bientôt. Il fit porter aussitôt des échelles à la partie du mur où était postée la cohorte des Brutiens, comme il l'avait appris du soldat qui ménageait cette intelligence. Ce fut par là que l'on commença à gagner la muraille, et à passer ensuite dans la ville avec le secours des Brutiens, qui recevaient les Romains à mesure qu'ils se présentaient. On enfonça ensuite la porte la plus prochaine, ce qui donna lieu aux soldats de Fabius d'entrer en plus grand nombre. Alors, poussant de grands cris, vers le lever du soleil, ils s'avancèrent jusque dans la place publique sans trouver aucune résistance, et attirèrent sur eux tous ceux qui combattaient du côté de la citadelle et du port.

Le combat commença à l'entrée de la place avec assez de chaleur, mais ne fut pas soutenu de même de la part des Tarentins, bien inférieurs aux Romains en courage, en armes, en

[1] Liv. lib. 27, cap. 15.

[2] Dans la terre d'Otrante.

[3] Liv. lib. 27, cap. 15, 16. — Plut. in Fab. pag. 187. — App. in Bell. Annibal. pag. 342.

expérience et en forces. Ainsi, dès que les Romains eurent lancé contre eux leurs javelines, avant presque que d'en venir aux mains, ils tournèrent le dos, et se sauvèrent, par différents détours, dans leurs maisons ou dans celles de leurs amis. Les Romains firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, sans distinction de soldats ou de bourgeois, de Carthaginois ou de Tarentins. Ils n'épargnèrent pas beaucoup les Brutiens, soit qu'ils les méconnussent, soit pour assouvir leur ancienne haine, soit enfin pour faire croire que Tarente avait été prise par la force des armes, et non par trahison. Si c'était par l'ordre de Fabius même, comme le dit Plutarque, qu'ils en eussent usé de la sorte à l'égard des Brutiens, à qui ils étaient redevables de la prise de la ville, ce serait pour lui une puérile vanité et et une horrible perfidie; mais il me semble qu'un tel soupçon ne peut pas tomber sur un si grand homme.

Après que les soldats eurent versé bien du sang, ils se dispersèrent par la ville pour la piller. On dit que l'on y fit trente mille prisonniers. On y trouva une grande quantité d'argent, tant en monnaie qu'en vaisselle : quatre-vingt-sept mille livres d'or pesant [1]; ce qui fait cent trente-cinq mille neuf cent trente-sept marcs quatre onces, ou quarante-trois millions cinq cent mille livres, sans compter l'argent. Cette somme paraît exorbitante. Plutarque ne parle que de trois mille talents, qui font neuf millions, en supposant que ce sont des talents d'argent. La différence est énorme.

Tarente était presque aussi riche en statues et en tableaux que l'avait été Syracuse. Les statues représentaient les dieux de Tarente de hauteur naturelle, chacun avec les armes qui lui étaient propres, et dans la posture de combattant. Le questeur demandant à Fabius ce qu'il voulait qu'on fît des dieux des Tarentins, *Laissons*, dit-il, *aux Tarrentins leurs dieux qui les ont si mal servis, et qui sont irrités contre eux.* Il emporta seulement une statue d'Hercule, qui était d'une grandeur extraordinaire, et que Plutarque appelle pour cette raison *le colosse d'Hercule*. Strabon nous apprend qu'elle était d'airain, et de la main de Lysippe, le plus habile statuaire de l'antiquité. Fabius la plaça dans le Capitole, et mit tout auprès sa propre statue.

[1] 87,000 livres d'or, ou 28,800 kilogrammes, aujourd'hui 93 millions de fr. E. B

Pendant que ces choses se passaient à Tarente, Annibal força de se rendre à lui ceux qui avaient assiégé Caulonia : et, ayant appris que Tarente était aussi attaquée, il se mit en devoir de l'aller secourir, marchant jour et nuit, sans donner de repos à ses troupes. Mais, ayant su en chemin que la ville était prise, *Les Romains*, dit-il, *ont aussi leur Annibal. Nous avions pris Tarente par ruse, ils l'ont reprise par la même voie.* Il lui arriva pour la première fois d'avouer, dans cette occasion, à ses amis en particulier, « qu'il voyait depuis « longtemps qu'il lui serait très-difficile de se « rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il « avait; mais qu'alors il le trouvait absolument « impossible. »

Annibal, pour ne paraître pas avoir fui [1], ne retourna point d'abord sur ses pas, mais campa dans le même endroit où il avait appris cette mauvaise nouvelle, environ à cinq milles de la ville. Après y être resté un petit nombre de jours, il se retira à Métaponte, dont il envoya deux habitants à Fabius, qui était encore à Tarente, avec des lettres supposées des premiers de la ville, qui promettaient à ce consul de lui livrer Métaponte avec la garnison carthaginoise, à condition qu'on oublierait et qu'on leur pardonnerait tout le passé. Fabius n'usa pas en cette occasion de sa prudence accoutumée. Il ajouta foi trop légèrement aux discours qu'on lui tenait, marqua aux députés le jour qu'il devait s'approcher de Métaponte, et les renvoya avec des lettres pour les premiers de cette ville, qui furent portées sur-le-champ à Annibal. Ce général, ravi de voir que sa ruse avait réussi jusqu'à tromper Fabius même, plaça une embuscade près de Métaponte. Mais le consul, ayant trouvé les auspices contraires, aussi bien que les entrailles de la victime qu'il avait immolée, ne sortit point de Tarente. Les Métapontins, qui ne le virent point arriver au jour marqué, renvoyèrent vers lui les mêmes députés pour le presser de

[1] Liv. lib. 27, cap. 16. — Plut. in Fab. pag. 185.

venir. Il les fit arrêter, et la crainte de la question dont il les menaça leur fit tout avouer.

J'ai dit auparavant que Caton servait sous le consul Fabius Maximus lorsque celui-ci forma le siége de Tarente. Comme ce Romain paraîtra dans la suite avec éclat dans la république, il n'est pas hors de propos de faire connaître comment il avait passé sa jeunesse.

Caton était de Tusculum[1]. Avant que d'aller à la guerre, il passa ses premières années dans les terres que son père lui avait laissées près du pays des Sabins[2]. Un travail continuel, une vie sobre et réglée, lui avaient fait un tempérament fort et robuste, et capable de soutenir les plus rudes fatigues.

Près de sa maison de campagne était la petite métairie qui avait appartenu à Manius Curius. Il allait souvent s'y promener; et, considérant la petitesse du champ, la pauvreté et la simplicité de la maison, il ne pouvait se lasser d'admirer ce grand homme, qui, étant devenu le plus illustre des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses, et chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivait lui-même ce petit champ, et, après tant de triomphes, habitait encore une si chétive maison. Il trouvait une véritable grandeur d'âme dans cette simplicité; et, non content d'une stérile admiration, il la prit pour modèle, et se fit un devoir et un honneur de l'imiter.

Il y avait en ce temps-là un homme des plus nobles et des plus puissants de Rome, qui, par son grand sens et par son bon esprit, était très-capable de démêler et de connaître une vertu naissante, et qui, par sa bonté, sa générosité, sa douceur, était très-propre à la nourrir et à l'aider à se produire au grand jour: c'était Valérius Flaccus[3]. Il avait des terres contiguës à la petite métairie de Caton. Là, il entendait souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son jeune voisin, et du travail qu'il faisait aux champs. On lui racontait que dès le matin il allait aux petites villes des environs plaider les causes de ceux qui s'adressaient à lui pour les défendre : que de là il revenait dans son champ, où, jetant une mauvaise tunique sur ses épaules, il travaillait avec ses domestiques; et, qu'après le travail, assis avec eux à table, il mangeait du même pain, et buvait du même vin. On lui rapportait encore d'autres marques d'un caractère sage et modéré, et des discours pleins de sens et de raison. Il eut la curiosité de le voir et de l'entendre, et il l'invita à souper. Depuis ce moment, ayant fait une liaison particulière avec lui, il reconnut dans ce jeune homme un caractère si sage et des talents si propres pour la ville, qu'il vit bien que c'était comme une plante excellente qui méritait d'être cultivée et transplantée dans un meilleur terroir. Il lui conseilla donc et lui persuada d'aller à Rome pour se mettre en état d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Il n'y fut pas longtemps sans se faire des amis et des admirateurs, surtout par la force et l'éloquence de ses plaidoyers : car, regardant le talent de la parole comme un instrument non-seulement utile, mais absolument nécessaire à quiconque ne voulait pas vivre dans l'obscurité, et qui songeait à se faire considérer dans la république, il l'avait cultivé avec un fort grand soin.

D'abord, parmi les plus anciens sénateurs[1], il choisit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. Cicéron fait parler ainsi Caton à ce sujet : « Encore tout jeune[2], j'aimai ce respectable vieillard, comme s'il eût été de mon âge. « Il avait une gravité mêlée de bonté et de « politesse, et son grand âge n'avait rien di- « minué de la douceur de son caractère tout « aimable. » De jeunes gens[3] qui recherchent ainsi, dans quelque emploi que ce soit, la connaissance et l'amitié de ceux qui s'y distinguent par leur mérite et leur probité, donnent de grandes espérances pour l'avenir : car il y a tout lieu de présumer que, se plaisant à leur conversation, étant témoins de leur conduite,

[1] Ville du Latium, *Frascati*.

[2] Plut. in Cat. pag. 336.

[3] Ce Valérius Flaccus ne devait pas être, ce semble, beaucoup plus âgé que Caton, puisqu'il fut consul et censeur avec lui. Plutarque néanmoins en parle ici comme d'un homme déjà assez important.

[1] Plut. in Cat. pag. 337.

[2] « Ego Q. Maximum ... adolescens ita dilexi senem, « ut æqualem. Erat enim in illo viro comitate condita « gravitas : nec senectus mores mutaverat. » (Cic. *de Senect* n. 10.)

et les regardant comme leurs modèles, ils se piqueront un jour de les imiter [1].

Caton était d'une famille très-ancienne, mais plébéienne, et qui n'avait jamais été illustrée dans aucun de ses ancêtres par les charges curules, ce qui faisait à Rome la noblesse. Ceux qui, sortis de ces familles, commençaient à s'élever, étaient appelés *les hommes nouveaux* (*homines novi*). Caton [2], qui n'avait point l'avantage de la naissance, songea à se rendre recommandable par un autre endroit, c'est-à-dire par le mérite et la vertu, et à devenir la source et le principe de la noblesse de sa famille. C'était dès lors une coutume à Rome que les jeunes gens de bonne volonté qui aspiraient aux charges se rendissent accusateurs de quelque illustre citoyen qui aurait prévariqué contre son devoir d'une manière criante, pour signaler leur entrée dâus le monde par une si éclatante démarche, et pour se rendre le peuple favorable. Un jeune homme qui tenait cette conduite méritait en effet d'être loué de tous les gens de bien ; parce qu'en même temps qu'il travaillait à écarter de la république un méchant citoyeu, il prenait un engagement solennel d'être vertueux, et ajoutait au devoir commun et général une obligation particulière et personnelle de mener une vie sage et irréprochable ; car, quand un homme a tant fait

[1] « Facillimè et in optimam partem cognoscuntur adolescentes, qui se ad claros et sapientes viros, benè consulentes, reipublicæ contulerant, quibuscum si frequentes sint, opinionem afferunt populo, eorum fore se similes, quos sibi ipsi delegerint ad imitandum. » (*De Offic.* lib. 2, n. 26.)

[2] « Venit mihi in mentem M. Catonis, hominis sapientissimi, qui quum se virtute, non genere, populo romano commendari putaret, quum ipse sui generis initium ac nominis ab se gigni et propagari vellet, hominum potentissimorum suscepit inimicitias. » (In *Verr.* ult. n. 180.)

« Hoc magis ab omnibus ejusmodi civis laudandus ac diligendus est, qui non solùm a republicâ civem improbum removet, verùm etiam se ipsum ejusmodi fore profitetur ac præstat, ut sibi non modò communi voluntate virtutis atque officii, sed etiam ut quâdam magis necessariâ ratione rectè sit honestèque vivendum..... Nam qui sibi hoc sumpsit, ut corrigat mores aliorum ac peccata reprehendat, quis huic ignoscat, si quâ in re ipse ab religione officii declinârit ? (In *Verr.* III, 1, 2.)

que de se donner pour censeur et pour accusateur des fautes d'autrui, lui pardonnerait-on s'il faisait le plus léger écart du sentier étroit de la justice et de la vertu ? Telle fut la route que prit Caton pour parvenir aux dignités, et il ne craignit point, dans cette vue, de s'attirer l'inimitié des citoyens les plus puissants de Rome. Son zèle pouvait n'être pas toujours éclairé, mais il était fort louable en lui-même.

Caton fit sa première campagne sous Fabius [1], consul alors pour la quatrième fois. Cinq ans après, sous son cinquième consulat, il le suivit à l'expédition de Tarente : il pouvait avoir dans ce temps environ vingt-quatre ans, et, l'année suivante, il servit en Sicile en qualité de tribun légionnaire.

Telle fut la jeunesse d'un homme qui jouera bientôt un grand rôle dans la république.

P. Scipion avait employé tout l'hiver précédent à faire rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains, en les gagnant, tantôt par des présents, tantôt par la restitution gratuite de leurs otages et de leurs prisonniers [2]. Dès le commencement du printemps, un des plus illustres d'entre les Espagnols, nommé Edescon, vint le trouver. Sa femme et ses enfants étaient au pouvoir des Romains. Mais, outre cette raison, il était comme entraîné par une disposition générale de tous les esprits à préférer le parti des Romains à celui des Carthaginois. La même cause engagea Mandonius et Indibilis, qui étaient sans contredit les princes les plus considérables de l'Espagne, à se retirer avec tous leurs vassaux sur des collines qui commandaient le camp des Carthagiuois, et d'où, en continuant de tenir les hauteurs, ils pouvaient gagner l'armée romaine sans rien appréhender de la part d'Asdrubal qu'ils abandonnaient.

Ce général, voyant que les affaires des Romains prenaient extrêmement le dessus, pendant que celles des Carthaginois dépérissaient de jour en jour, et que le cours qu'avaient pris les choses ne pouvait être arrêté que par quelque coup d'éclat, par quelque avantage marqué, résolut d'en venir incessamment

[1] Cic. de Senect. cap. 10.

[2] Liv. lib. 27, cap. 17 — Polyb. lib. 10, pag. 601.

[3] Polyb. lib. 10, pag. 607. — Liv. lib. 27, cap. 17.

aux mains avec les ennemis. Scipion souhaitait la bataille avec autant d'ardeur qu'Asdrubal, non-seulement parce que ses bons succès lui élevaient le courage, mais encore parce qu'il aimait mieux n'avoir à combattre qu'un ennemi que de les avoir tous à la fois sur les bras, ce qui ne manquerait pas d'arriver s'il leur donnait le temps de se joindre. Après tout, supposé qu'il lui fallût en venir aux mains avec plus d'un ennemi, il avait, par une sage prévoyance, trouvé le moyen d'augmenter son armée, en sorte qu'elle était en état de ne rien craindre : car, comme il vit que le service de la flotte n'était plus nécessaire depuis que celle des Carthaginois avait abandonné toutes les côtes d'Espagne, il mit ses vaisseaux à couvert dans le port de Tarragone, et joignit aux troupes de terre celles qui étaient destinées à servir sur mer. Il pouvait sans peine leur fournir à tous des armes, parce qu'il en avait trouvé un grand nombre parmi les dépouilles de Carthagène, et qu'il en avait encore fait fabriquer une prodigieuse quantité par les ouvriers qu'il avait enfermés dans les arsenaux et les magasins de cette ville.

Ce fut avec ces forces que Scipion, dès le commencement du printemps, sortit de Tarragone, et alla chercher les ennemis avec Lélius, qui était revenu de Rome, et sans lequel il ne voulut tenter aucune entreprise importante. Il ne trouva dans son chemin que des amis et des alliés qui venaient de toutes parts à sa rencontre, chacun à l'entrée de leur pays, et qui l'accompagnaient ensuite et grossissaient son armée. Ce fut dans cette marche que Mandonius et Indibilis vinrent se joindre avec leurs troupes [1]. Indibilis porta la parole, et son discours ne se ressentit en rien de la grossièreté d'un barbare. Il parla avec beaucoup de dignité et de retenue, prenant à tâche d'excuser son changement de parti, comme fondé sur la nécessité, plutôt que de s'en faire honneur comme d'une résolution prise de gaîté de cœur, et exécutée à la première occasion qui s'en était présentée. Il dit « qu'il savait bien que le nom de déserteur « était aussi suspect aux nouveaux alliés qu'il « paraissait détestable aux anciens : qu'il ne « blâmait point ce sentiment commun à tous « les hommes, pourvu qu'on ne considérât « pas le nom seul de transfuge, mais les rai- « sons que chacun pouvait avoir de le devenir. « Il étala ensuite les services importants que « son frère et lui avaient rendus aux généraux « carthaginois, auxquels il opposa l'avarice « insatiable et l'arrogance insupportable dont « toute la nation carthaginoise les avait payés [1], « et enfin les mauvais traitements de toute « espèce qu'elle leur avait déjà souffrir à eux « et à leur sujets : qu'ainsi il y avait déjà long- « temps que lui et son frère n'étaient plus « unis que de corps et extérieurement avec « les Carthaginois, mais que leur cœur et « leur affection était du côté de ceux par « qui ils savaient que la justice et les lois « étaient religieusement observées : que les « dieux mêmes trouvaient bon qu'on recou- « rût à eux pour obtenir leur protection con- « tre l'injustice et la violence des hommes : « que, pour eux, tout ce qu'ils demandaient « à Scipion, c'était de ne leur faire ni un « mérite ni un crime de leur changement « mais de juger d'eux par la conduite qu'il « leur verrait garder à l'avenir. »

Scipion leur répondit « que c'était là sa « disposition, et qu'ils ne taxerait point d'in- « fidélité et de désertion des princes qui n'a- « vaient pas cru être obligés à observer « l'alliance avec un peuple qui méprisait éga- « lement les lois divines et les lois humaines. » Alors on leur rendit leurs femmes et leurs enfants, qu'ils reçurent en pleurant de joie : et ce jour-là même Scipion les logea et les régala comme ses amis et ses hôtes. Le lendemain il fit un traité avec eux, et les renvoya dans leur pays pour en tirer les secours qu'ils s'engageaient de lui fournir.

Polybe [2], à l'occasion de ce qui vient d'être rapporté, fait une réflexion bien sensée, et d'une grande importance en matière de politique et de gouvernement. Il est beau, dit-il, de conduire une guerre de façon qu'on remporte l'avantage sur les ennemis ; mais il faut encore plus d'habileté et de prudence pour bien

[1] Liv. lib 27, cap. 17.

[1] On en verra bientôt une preuve.
[2] Polyb. lib. 10, pag. 606.

user de la victoire. Les Carthaginois ne savaient que vaincre. Après avoir défait les armées romaines et tué les deux généraux Publius et Cnéus Scipion, se flattant qu'on ne pouvait plus leur disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée.

La manière dont Indibilis fut traité, et que Polybe rapporte dans un autre endroit, en est une preuve bien claire[1]. C'était un des princes les plus puissants d'Espagne et des plus affectionnés au service des Carthaginois. Sa fidélité fut mise à une rude épreuve, puisqu'elle lui coûta la perte de son royaume. Il y avait été rétabli depuis, en récompense de son attachement et de son zèle pour les intérêts de Carthage. Asdrubal, fils de Gisgon, devenu fier et insolent depuis l'avantage qu'il avait remporté sur les Romains, et abusant de son crédit pour satisfaire son avarice, exigea d'Indibilis une somme considérable; et comme ce prince ne se pressait point d'exécuter un ordre si injuste, Asdrubal, sous un faux prétexte et une calomnieuse accusation, l'obligea à lui donner sa fille en otage.

Quelle fut la suite des mauvais traitements que les Carthaginois firent aux peuples d'Espagne[2]? Au lieu d'amis et d'alliés, ils en firent des ennemis. Et ils ne pouvaient pas éviter ce malheur, pensant, comme ils faisaient, que, pour contenir les alliés dans le devoir, il fallait les traiter avec hauteur et dureté, et ne sachant pas que la meilleure manière de conserver les empires est de suivre constamment les maximes qui ont servi à les conquérir. Or, il est évident que le vrai moyen de s'acquérir l'obéissance et la soumission d'un peuple, c'est de lui faire du bien actuellement, et de lui en faire espérer encore davantage dans la suite. Mais si, après l'avoir conquis, on le maltraite et on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris que ce changement de maximes dans ceux qui gouvernent entraîne après lui le changement de conduite dans ceux qu'ils avaient soumis. La crainte et la terreur[3] sont de faibles liens pour contenir les peuples dans l'obéissance; elles ne retiennent que la main, et n'ont point de pouvoir sur le cœur. La preuve en est que, dès qu'elles disparaissent, la haine et la révolte éclatent.

Les Romains n'en usaient pas de la sorte. Dès les commencements de la république[1], où ils étaient encore très-faibles, leur grande maxime fut de traiter les vaincus avec bonté et douceur, et de leur faire sentir leur autorité par des bienfaits, non par la violence. Ils cherchaient à s'attacher des amis plutôt qu'à faire des esclaves, et ils ne croyaient pas qu'une domination pût être ferme et stable, si les sujets n'obéissaient que malgré eux, et non de cœur. Et c'est ce qui les a rendus si puissants.

La désertion d'Indibilis acheva de déterminer Asdrubal à donner le combat. Il comptait que la victoire, s'il la remportait, le mettrait en état de faire rentrer les peuples d'Espagne dans leur devoir; et que, s'il était vaincu, il se retirerait dans les Gaules avec les troupes qu'il aurait ramassées, et passerait en Italie pour secourir son frère Annibal[2].

L'armée d'Asdrubal était alors dans la campagne de Castulon, près de la ville de Bétule ou Bécule[3]. Averti de l'approche des Romains, il alla se poster sur un coteau, au haut duquel il y avait une plaine assez étendue. Il était couvert par ses derrières d'une bonne rivière; le reste, c'est-à-dire le devant et les côtés, était défendu par une pente assez rude à monter. Un peu au-dessous de cette plaine, par une descente assez douce, on en trouvait une seconde qui allait un peu en pente,

[1] Excerpt e Polyb. apud Vales pag. 29.

[2] Polyb. lib. 10, pag. 606.

[3] « Metus et terror infirma vincula caritatis : quæ « ubi removeris, qui timere desierint, odisse incipient. » (TAC. in *Agric.* cap. 32.)

[1] « Populo romano jam a principio inopi, melius visum amicos, quàm servos, quærere; tutiusque rati « volentibus, quàm coactis, imperitare. » (SALLUST. in *Bel. Jug.*)

« In pace, beneficiis magis, quàm metu, imperium « agitare. » (Id. in *Bel. Catil.*)

[2] Polyb. lib. 10, pag. 608-610. — Liv. lib. 27, cap. 18, 19.

[3] Les géographes varient beaucoup sur la situation de *Castulon* et de *Bétula* ou *Bécula*.

Cellarius et La Martinière placent ces deux villes près de la source du *Bætis*, ou *Guadalquivir*; Castulon, au nord du fleuve. = Selon d'Anville *Castona*. E.-B.

mais qui se terminait néanmoins à une espèce de rive d'un accès aussi difficile que la première. Le lendemain, Asdrubal, voyant que les Romains se tenaient en bataille devant leurs retranchements, fit descendre dans cette seconde plaine la cavalerie des Numides et les soldats armés à la légère, Baléares et Africains. Scipion, parcourant à cheval les divers rangs de son armée, animait les troupes en leur représentant « que l'ennemi, désespérant de leur « résister en rase campagne, et se défiant « de son propre courage, croyait trouver de « la sûreté dans la situation du lieu où il avait « établi son camp; mais que les soldats ro- « mains avaient bien escaladé les murailles de « Carthagène, encore plus hautes que le poste « qu'occupait Asdrubal. » Il n'en dit pas davantage, et se mit aussitôt en mouvement avec un détachement des plus légers et des plus braves de son armée, pour aller attaquer les Numides et les frondeurs qu'Asdrubal avait postés sur la seconde plaine. Outre la difficulté du chemin, qui était rude et escarpé, il fallut essuyer une grêle de toute sorte de traits qu'on fit pleuvoir sur eux. Mais, quand ils furent arrivés à un terrain uni, et qu'on en fut venu aux mains, les ennemis, dès le premier choc, furent renversés. Les Romains en firent un grand carnage et forcèrent ceux qui restaient à aller rejoindre le gros de l'armée sur la plus haute éminence.

Scipion, ayant ordonné ensuite aux victorieux de suivre le chemin qui les menait directement au centre des ennemis, partagea ce qui lui restait de troupes avec Lélius, et lui commanda, en prenant sur la droite, de chercher autour de la colline une route par où il pût monter avec plus de facilité. Pour lui, prenant à gauche, après un circuit assez court, il alla attaquer les ennemis en flanc. Le désordre se met d'abord parmi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux Romains qui s'avancent par différents endroits en poussant de grands cris. Ils étaient dans cet embarras lorsque Lélius arriva. Aussitôt ils reculèrent en arrière pour empêcher qu'on ne les prît à dos; et, la première ligne ayant aussi plié pour suivre ce mouvement, ceux des Romains qui montaient par le milieu gagnèrent le haut; ce qu'ils n'auraient pu faire tant que les Carthaginois auraient gardé leurs rangs, et que les éléphants auraient couvert le front de leur bataille. La déroute fut générale, et le carnage fort grand. On leur tua dans cette action environ huit mille hommes.

Asdrubal, avant la bataille, avait pris la précaution de sauver le trésor. Alors, ayant fait partir les éléphants les premiers, et ramassé autant de fuyards qu'il put, il se retira vers le Tage pour gagner ensuite les Pyrénées et passer dans les Gaules.

Scipion ne crut pas devoir le poursuivre, comme je le dirai bientôt. Il abandonna le camp des ennemis au pillage, et on accorda tout le butin aux soldats, excepté les personnes libres, dont le nombre montait à dix mille hommes de pied, et deux mille cavaliers. Il fit vendre les Africains, et renvoya les Espagnols sans rançon.

Ils furent si sensibles à cette générosité, que, s'étant rassemblés autour de lui[1], tant ceux qu'il avait pris la veille que ceux qui s'étaient rendus à lui auparavant, ils le saluèrent du nom de roi avec une acclamation et un consentement général. Scipion leur répondit, après avoir fait faire silence par un héraut, « qu'il ne connaissait point de titre plus glo- « rieux que celui d'*imperator* qu'il avait reçu « de ses soldats; que le nom de *roi*[2], estimé « et respecté partout ailleurs, était insuppor- « table à Rome; que, s'ils croyaient remarquer « en lui les qualités royales, et s'ils les regar- « daient comme ce qu'il y a de plus grand « dans l'homme, ils pouvaient penser de lui « ce qu'il leur plairait, mais qu'il les priait « de ne lui point donner ce nom. » Ces peuples, tout barbares qu'ils étaient, sentirent quelle grandeur d'âme il y avait de mépriser ainsi, comme du haut de sa vertu, un nom qui fait l'objet des vœux ou de l'admiration du reste des mortels. Il fit ensuite des présents à tous les seigneurs espagnols; et parmi une

[1] Liv. lib. 27, cap. 18, 19.

[2] « Regium nomen, alibi magnum, Romæ intolera- « bile esse. Regalem animum in se esse, si id in hominis « ingenio amplissimum ducerent, tacitè judicarent, vo- « cis usurpatione abstinerent. Sensère etiam barbari « magnitudinem animi, cujus miraculo nominis alii « mortales stuperent, id ex tam alto fastigio aspernan- « tis » (Liv.)

grande multitude de chevaux qui faisaient partie du butin, il pria Indibilis d'en prendre trois cents à son choix.

Pendant que le questeur était occupé à vendre les prisonniers africains, selon l'ordre qu'il en avait reçu, on lui présenta un jeune enfant d'une beauté et d'une physionomie qui le faisait distinguer de tous les autres[1]. Ayant appris qu'il était de race royale, il l'envoya à Scipion. Ce général lui demanda « qui et de « quel pays il était, et comment si jeune en- « core, il s'était trouvé à la bataille. » Il répondit « qu'il était numide, et s'appelait Mas- « siva; qu'ayant eu le malheur de perdre son « père, il avait été élevé dans le palais de « Gala, roi des Numides, qui était son aïeul « maternel; qu'il avait passé tout récemment « en Espagne avec Massinissa son oncle, « lorsque celui-ci était venu avec sa cavalerie « pour secourir les Carthaginois; que Massi- « nissa, jusque-là ne lui avait pas voulu per- « mettre, à cause de sa jeunesse, de se trouver « à aucun combat, que, le jour que la bataille « s'était donnée entre les Carthaginois et les « Romains, il avait pris secrètement un che- « val et des armes, et s'était jeté dans la mé- « lée à l'insu de son oncle, mais que, son « cheval s'étant abattu sous lui, il avait été « renversé par terre et pris par les Romains. »

Scipion chargea quelqu'un de la garde de ce jeune prince: et ayant terminé les affaires qui l'obligeaient à rester sur son tribunal, il rentra dans sa tente; et, l'ayant fait venir, il lui demanda s'il serait bien aise de retourner auprès de Massinissa. L'enfant lui répondit, en versant des larmes de joie, que c'était tout ce qu'il souhaitait le plus au monde. Alors Scipion lui donna un anneau d'or, une tunique appelée chez les Romains *laticlave*, une casaque militaire à l'espagnole, avec une agrafe d'or, et un cheval richement équipé, après quoi il le congédia, en lui donnant une escorte de cavaliers, qui avaient ordre de l'accompagner aussi loin qu'il voudrait.

Scipion[2], ayant assemblé le conseil de guerre pour délibérer sur le parti qui restait à prendre contre les ennemis, quelques-uns étaient d'avis qu'il poursuivît Asdrubal sans perdre de temps. Mais il ne jugea pas à propos de le faire, craignant que Magon et l'autre Asdrubal n'arrivassent assez tôt pour joindre leurs troupes à celles de leur collègue. C'est pourquoi, se contentant d'envoyer quelques troupes pour garder le passage des Pyrénées, il employa le reste de la campagne à recevoir les peuples d'Espagne qui revenaient dans l'alliance des Romains.

La crainte de Scipion était bien fondée: car, quelques jours après le combat de Bétule, il était à peine sorti des défilés de Castulon en retournant à Tarragone, qu'il apprit que Magon et Asdrudal, fils de Gisgon, étaient venus de la partie ultérieure de l'Espagne joindre Asdrubal, fils d'Amilcar, trop tard pour lui sauver une défaite qu'il avait déjà essuyée, mais assez tôt pour lui donner de bons conseils et d'utiles secours pour l'avenir. L'événement marque combien Scipion agit avec prudence, en hâtant comme il fit le combat: quelques jours de délai pouvaient ruiner toutes ses mesures et l'exposer à un grand danger.

Fabius[1], dans la suite, lui reprochera comme une faute d'avoir laissé échapper de ses mains Asdrubal, en ne le poursuivant point après le gain de la bataille, et de lui avoir donné lieu de passer en Italie; ce qui pouvait causer la ruine de Rome, s'il avait joint son frère Annibal. C'en serait une grande en effet, s'il avait été possible d'empêcher ce passage: mais la manière faible dont Fabius, extrêmement acharné pour lors contre Scipion, lui fait ce reproche, laisse entrevoir, ce me semble, que lui-même ne le trouvait pas trop bien fondé; car il se contente de lui reprocher le fait sans apporter aucune raison qui en prouve l'imprudence.

Les trois généraux réunis ensemble tinrent conseil sur les diverses opérations de la campagne prochaine. Dans l'examen que l'on fit de la disposition des différents peuples de l'Espagne, le seul Asdrubal, fils de Gisgon, se flattait que ceux qui habitaient aux extrémités de la province, du côté de l'Océan et de Cadix, connaissant peu les Romains, étaient encore dans les intérêts des Carthaginois, et que

[1] Liv. lib. 27, cap. 18, 19.
[2] Liv. lib. 27, cap. 20.

[1] Liv. lib. 28, cap 42.

l'on pouvait compter sur leur fidélité. Mais l'autre Asdrubal et Magon rendaient un témoignage bien différent par rapport au reste de l'Espagne. Ils convenaient que Scipion, « par ses bienfaits, avait gagné tous les esprits, tant en général qu'en particulier, et que les troupes des Carthaginois seraient exposées à des désertions continuelles, jusqu'à ce qu'on eût fait passer tous les soldats espagnols ou aux extrémités de la province, ou même dans la Gaule : que, pour ces raisons, quand même le sénat de Carthage ne l'aurait pas ordonné, Asdrubal aurait dû passer en Italie, où était le fort de la guerre, et où la querelle des deux empires devait se décider : que ce parti devenait nécessaire, quand ce ne serait que pour tirer les Espagnols d'un pays où le nom de Scipion était en si grande vénération; qu'il devait donc remplacer par des soldats espagnols toutes les pertes que son armée avait faites, soit par le mauvais succès du combat, soit par les désertions : qu'il était aussi à propos que Magon laissât le commandement de son armée à Asdrubal, fils de Gisgon, et passât avec une bonne somme d'argent dans les îles Baléares pour y faire des levées de soldats, et que ce même Asdrubal, avec ses troupes, se retirât au fond de la Lusitanie (*le Portugal*), et évitât d'en venir à un combat avec les Romains; qu'on tirât de toute la cavalerie ce qu'il y avait de meilleur pour former un corps de trois mille chevaux, avec lequel Masinissa parcourût l'Espagne citérieure[1] pour secourir les alliés des Carthaginois et ravager les campagnes des ennemis. » Après avoir formé ces projets, ils se séparèrent pour aller les exécuter. C'est là tout ce qui se passa en Espagne cette année.

[1] Ce sont des Carthaginois qui parlent ici. Il paraît naturel d'entendre par l'*Espagne citérieure* ce que les Romains appelaient l'*Espagne ultérieure*, c'est-à-dire depuis l'Èbre jusqu'à l'Océan.

§ III. — MARCELLUS, ACCUSÉ PAR SES ENNEMIS, SE JUSTIFIE AVEC SUCCÈS. LES NOUVEAUX CONSULS ENTRENT EN CHARGE. JEUX APOLLINAIRES RENDUS ANNUELS. LES HABITANTS D'ARRÉTIUM SONT OBLIGÉS DE DONNER DES OTAGES. ON TRAITE L'AFFAIRE DES TARENTINS DANS LE SÉNAT. AFFAIRE DE LIVIUS. UN DÉTACHEMENT DE ROMAINS DONNE DANS UNE EMBUSCADE D'ANNIBAL. NOUVELLE EMBUSCADE D'ANNIBAL : MARCELLUS Y EST TUÉ. CONTRASTE DE FABIUS ET DE MARCELLUS. ANNIBAL EST PRIS LUI-MÊME DANS SES PIÉGES A SALAPIE. IL FAIT LEVER LE SIÉGE DE LOCRES. LE CONSUL CRISPINUS ÉCRIT AU SÉNAT POUR LUI APPRENDRE LA MORT DE MARCELLUS, ET EN REÇOIT DIFFÉRENTS ORDRES. LA FLOTTE ROMAINE BAT CELLE DES CARTHAGINOIS PRÈS DE CLUPÉA. AFFAIRES DES GRECS. MORT DE CRISPINUS CONSUL. CLAUD. NÉRON ET M. LIVIUS DÉSIGNÉS CONSULS. ILS SE RÉCONCILIENT. DÉPARTEMENT DES DEUX CONSULS. DÉNOMBREMENT. LIEU DES ASSEMBLÉES COUVERT. LES CONSULS FONT LES LEVÉES AVEC UNE NOUVELLE SÉVÉRITÉ. ASDRUBAL PASSE LES ALPES. IL ASSIÉGE PLAISANCE. RÉPONSE DURE DE LIVIUS A FABIUS, PEU VRAISEMBLABLE. IL REMPORTE UNE VICTOIRE SUR ANNIBAL ; ET BIENTÔT APRÈS UNE SECONDE. LETTRES D'ASDRUBAL A ANNIBAL INTERCEPTÉES. DESSEIN HARDI QUE FORME NÉRON. IL PART POUR ALLER JOINDRE LIVIUS SON COLLÈGUE. ALARME DE ROME SUR LA NOUVELLE DU DÉPART DE NÉRON. IL DÉCLARE SON DESSEIN A SES TROUPES. NÉRON ARRIVE AU CAMP DE LIVIUS, ET JOINT SES TROUPES A CELLES DE SON COLLÈGUE. COMBAT CONTRE ASDRUBAL. ENTIÈRE DÉFAITE DE SON ARMÉE : LUI-MÊME EST TUÉ. NÉRON RETOURNE A SON ARMÉE. TÊTE D'ASDRUBAL JETÉE DANS LE CAMP D'ANNIBAL. IL SE RETIRE DANS LE FOND DU BRUTIUM. TRIOMPHE DE LIVIUS ET DE NÉRON. RÉFLEXION SUR L'ENTREPRISE DE NÉRON, ET SUR LA CONDUITE DE LIVIUS.

Il semble que, dès que Scipion paraît sur la scène, la gloire de tous les autres généraux romains commence à s'éclipser. Celle de Fabius se soutenait néanmoins encore; et la prise de Tarente, quoique plutôt l'effet de la ruse que de la force, ne laissait pas de lui faire honneur. Mais la réputation de Fulvius s'affaiblissait beaucoup, et Marcellus était même en mauvais renom depuis qu'il avait été battu par les Carthaginois; outre qu'on était mécontent de ce qu'il avait mis ses troupes à couvert dans Venouse sans attendre la fin de la campagne, pendant qu'Annibal marchait la tête levée dans toute une grande partie de l'Italie. C. Publicius Bibulus, tribun du peuple, était son ennemi déclaré. Par les déclamations continuelles dont il faisait retentir toutes les assemblées depuis la journée où Marcellus

avait été maltraité par Annibal, il l'avait déjà décrié dans l'esprit de la populace ; et l'on ne parlait pas moins que de le dépouiller de son emploi, lorsque ses amis obtinrent qu'il laissât un de ses lieutenants à Venouse pour y commander en sa place, pendant qu'il viendrait à Rome se justifier des accusations que l'on formait contre lui pendant son absence.

Par hasard Marcellus et Fulvius arrivèrent à Rome le même jour : le premier, pour repousser l'affront qu'on lui préparait ; et l'autre, pour présider aux assemblées qui allaient se tenir pour la nomination des consuls.

L'affaire de Marcellus[1] se traita dans le cirque Flaminien avec un grand concours du peuple et de tous les ordres de la république. Le tribun du peuple attaqua non-seulement Marcellus, mais tout le corps des nobles. « Il leur « reprochait que c'était par leurs artifices et « leurs délais affectés qu'Annibal demeurait « depuis dix ans dans l'Italie, et semblait s'en « être mis en possession par un séjour plus « long qu'il n'en avait jamais fait à Carthage : « que le peuple romain était bien récompensé « d'avoir continué le commandement à Marcellus, dont l'armée, deux fois battue par « l'ennemi, se donnait du bon temps, et vi- « vait à l'aise pendant tout l'été à l'ombre des « murs et des maisons de Venouse. » Marcellus répondit en peu de mots et avec beaucoup de noblesse, se contentant de rapporter modestement ses principales actions, dont le simple récit, sans réflexions et sans autres preuves, était pour lui une pleine apologie. Mais les premiers et les plus considérables d'entre les citoyens prirent hautement sa défense, et parlèrent en sa faveur avec beaucoup de force et de liberté. Ils exhortèrent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus que leur ennemi même, en l'accusant de lâcheté, lui qui était le seul de leurs généraux qu'Annibal évitait avec soin, et contre lequel il persévérait à fuir le combat avec autant d'empressement qu'il en avait à le chercher contre tous les autres.

Le jugement ne fut pas douteux. Non-seulement la proposition que faisait le tribun d'ôter le commandement à Marcellus fut rejetée, mais dès le lendemain toutes les centuries le créèrent consul d'un commun consentement. On ne peut s'empêcher de sentir une indignation secrète contre la licence effrénée du tribun qui oblige un aussi grand homme que Marcellus à comparaître devant le peuple comme accusé, et à venir rendre compte de ses actions. Mais c'est cette licence, toute vicieuse et blâmable qu'elle était, qui a conservé longtemps dans Rome la liberté, qu'on pouvait appeler l'âme de la république, en contenant les généraux et les magistrats dans le devoir par une juste subordination, et par une entière dépendance de l'autorité du peuple et de l'empire des lois.

On donna à Marcellus pour collègue T. Quintius Crispinus, qui était actuellement préteur. Le lendemain on nomma à la préture P. Licinius Crassus Dives, qui était grand pontife, P. Licinius Varus, Sex. Julius Cæsar, Q. Claudius Flamen.

Dans le temps même qu'on tenait l'assemblée, les citoyens eurent quelque inquiétude au sujet de l'Etrurie, dont on craignait le soulèvement; et le préteur qui était sur les lieux avait mandé que ceux d'Arrétium paraissaient être à la tête de l'entreprise. Marcellus y fut envoyé sur-le-champ; et sa présence y arrêta tout d'un coup les mouvements qui commençaient à éclore.

M. CLAUDIUS MARCELLUS. V.
T. QUINTIUS CRISPINUS.

Ces deux consuls entrèrent en charge la onzième année de la guerre d'Annibal[2]. On leur donna à l'un et à l'autre pour département l'Italie, avec les deux armées qui avaient servi sous les consuls de l'année précédente. On assigna aussi à chacun des autres magistrats et généraux son emploi et sa province. Toutes les forces de la république consistèrent cette année en vingt et une légions ; c'est-à-dire, cent cinq mille hommes de pied et six mille trois cents chevaux.

La peste dont la ville fut alors affligée donna

[1] Liv. lib. 27, cap. 21. — Plut. in Marcello, pag. 311.

* An. R. 541 ; av. C. J. 208

[2] Liv. lib 27, cap. 22.

lieu au peuple de vouer et d'établir pour toujours les jeux apollinaires [1], et d'en fixer le jour, qui fut le 5 juillet.

L'inquiétude augmentant tous les jours au sujet de ceux d'Arrétium [2], le sénat écrivit au propréteur Tubulus qu'il eût à leur demander sur-le-champ des otages; et ils y envoyèrent C. Térentius Varron, avec pouvoir de recevoir ces otages et de les amener à Rome. Dès que celui-ci fut arrivé à Arrétium avec des troupes, il mit des corps de garde dans tous les postes convenables; et, ayant fait venir les sénateurs dans la place publique, il les somma de donner des otages. Et, sur ce qu'ils demandèrent deux jours pour en délibérer, il leur déclara que, s'ils n'obéissaient sur-le-champ, il enlèverait dès le lendemain tous les enfants des sénateurs. Aussitôt il commanda aux officiers de faire si bonne garde aux portes, que personne ne pût sortir de la ville. La négligence dont on usa dans l'exécution de cet ordre donna lieu à sept des principaux sénateurs d'en sortir la nuit avec leurs enfants. Leurs biens furent confisqués et vendus le lendemain. On tira des autres sénateurs six-vingts otages, qui furent conduits à Rome, et l'on prit de justes mesures pour s'assurer de la ville.

L'affaire des Tarentins fut ensuite agitée dans le sénat avec beaucoup de chaleur en présence de Fabius [3]. Ce général, qui avait employé la force des armes pour les réduire, employa alors son crédit pour les défendre. Tous les autres étaient déclarés contre eux, et soutenaient qu'étant aussi coupables que les Campaniens, ils devaient être punis avec autant de sévérité. Après bien des contestations, le sénat, conformément à l'avis de Manius Acilius, ordonna qu'on tiendrait une forte garnison dans la ville, que tous les habitants seraient contenus dans l'enceinte de leurs murailles, et que, dans la suite, quand l'Italie serait devenue plus tranquille, on examinerait tout de nouveau leur affaire.

On ne fut pas moins partagé sur la manière dont on devait traiter M. Livius, gouverneur de la citadelle de Tarente. Les uns voulaient qu'il fût noté par un arrêt du sénat pour avoir livré par sa négligence la ville aux ennemis : les autres lui décernaient des récompenses pour avoir défendu la citadelle pendant cinq ans; et ils prétendaient que c'était à lui qu'on avait obligation de ce qu'on avait repris Tarente. *Il est vrai*, dit Fabius en souriant; *car si Livius n'avait point perdu cette ville, je ne l'aurais point reprise.* L'affaire n'eut point de suite.

Les deux consuls s'étaient joints dans l'Apulie, et campaient séparément entre Venouse et Bantia, ne laissant entre eux qu'environ une lieue d'intervalle. Annibal, quittant le pays des Locriens, s'approcha de leur armée. Les consuls, d'un caractère également vif et bouillant, mettaient presque tous les jours leurs troupes en bataille, ne doutant point qu'ils ne pussent terminer heureusement la guerre, si Annibal osait hasarder le combat contre les deux armées consulaires jointes ensemble. C'est de quoi le général carthaginois était bien éloigné. Il se renfermait uniquement dans les ruses qui avaient coutume de lui réussir, et il ne songea qu'à dresser des embûches à ses ennemis.

Comme il ne se donnait que de légers combats entre les deux armées, où les deux partis avaient alternativement l'avantage [1], les consuls crurent que l'on pourrait, pendant cette espèce d'inaction, former le siége de Locres; et pour cela ils ordonnèrent à une partie des troupes qui étaient en garnison dans Tarente d'aller investir Locres par terre, pendant que le préteur de Sicile, L. Cincius, l'assiégerait par mer. Annibal, averti de ce qui se passait, détacha trois mille hommes de pied et deux mille cavaliers, à qui il ordonna d'aller se mettre en embuscade sur le chemin de Tarente à Locres, dans un vallon au-dessous de Pétilia. Les Romains, qui n'avait point envoyé à la découverte, donnèrent dans ce piége. Les ennemis leur tuèrent sur la place environ deux mille hommes, et en firent deux cents prisonniers. Le reste, ayant pris la fuite, se dispersa dans la campagne et dans les bois, et regagna Tarente.

Il y avait entre le camp des Carthaginois et

[1] Liv. lib. 27. 23.
[2] Id. ib. cap. 24.
[3] Liv. lib. 27, cap. 25. — Plut. in Fab. pag. 187.

[1] Liv. lib. 27, cap. 26. — Plut. in Marcello pag. 315.

celui des Romains une éminence couverte de broussailles et de cavités. Les Romains s'étonnaient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit si commode, ne l'avait pas occupé; mais c'est cela même qui aurait dû leur être suspect. Il y avait envoyé pendant la nuit quelques escadrons numides, avec ordre de se tenir cachés le jour dans le milieu du bois sans remuer en aucune façon, de peur que les Romains ne les aperçussent, ou que la lueur de leurs armes ne les trahît. Dans le camp de Marcellus, on pensait et l'on parlait de la manière la plus capable de favoriser le dessein de l'ennemi. On disait hautement qu'il fallait se saisir de cette colline et s'y fortifier, parce que, si Annibal les prévenait, ils auraient l'ennemi au-dessus de leurs têtes. Le consul Marcellus fut frappé de ces discours; et s'adressant à son collègue, *Que n'allons-nous nous-mêmes sur le lieu*, dit-il, *avec un petit nombre de cavaliers? Quand nous aurons examiné ce poste de nos propres yeux, nous serons plus sûrs du parti qu'il nous faudra prendre*. Est-ce donc là une fonction de généraux et de consuls? Crispinus y consentit, et sur-le-champ ils partirent avec deux cent vingt cavaliers, tous Etrusques, excepté quarante, qui étaient de Frégelles. M. Marcellus, fils du consul, et d'autres officiers, les accompagnèrent. Les ennemis avaient placé un soldat qui, sans être vu des Romains, découvrait tous les mouvements qui se faisaient dans leur armée. Cette sentinelle ayant donné son signal, ceux qui étaient en embuscade laissent approcher Marcellus jusqu'au pied du tertre. Ils eurent même l'attention de ne point quitter leur poste que leurs camarades n'eussent fait un circuit, les uns à droite, les autres à gauche, pour enfermer les ennemis par derrière. Alors ils se levèrent, et tous ensemble, en poussant de grands cris, vinrent fondre sur le détachement des Romains. Les consuls, voyant qu'il leur était également impossible de gagner la hauteur dont les ennemis étaient maîtres, et de retourner en arrière, étant enveloppés de tous côtés, prirent le parti de se défendre courageusement; et ils auraient plus longtemps disputé la victoire, si la fuite des Etrusques n'eût jeté la frayeur parmi les autres. Cependant les Frégellans, abandonnés de leurs compagnons, ne cessèrent point de combattre tant que les consuls à leur tête les animèrent par leurs discours et par leur exemple; mais lorsqu'ils virent qu'ils étaient blessés l'un et l'autre, et que Marcellus même, après avoir été percé d'un coup de lance, était tombé mourant de dessus son cheval, alors le peu qui restait prit la fuite avec Crispinus, percé de deux javelots, et le jeune Marcellus, qui était blessé. Aulus Manlius, tribun légionnaire, et M. Aulius, l'un des commandants des alliés, furent tués dans l'action: l'autre, qui était L. Arennius, fut fait prisonnier. Des licteurs des consuls il y en eut cinq qui tombèrent vivants entre les mains des ennemis: le reste fut tué ou s'enfuit avec le consul. Quarante-trois cavaliers périrent, ou dans le combat ou dans la fuite: dix-huit demeurèrent prisonniers. On commençait à faire quelque mouvement dans le camp pour aller au secours des consuls, lorsqu'on y vit revenir Crispinus et le fils de son collègue, tous deux blessés, avec les tristes restes d'une si malheureuse expédition.

On ne peut refuser à Marcellus l'honneur d'avoir été un des plus grands capitaines romains. Fabius et lui contribuèrent également, quoique par des voies bien différentes[1], à sauver la république; et c'est avec raison que l'un fut appelé *le bouclier*, et l'autre *l'épée* de Rome. Fabius, d'un caractère ferme et constant, ne se départit jamais du plan qu'il forma d'abord, absolument nécessaire, au moins dans les commencements, pour rétablir les affaires et pour rendre peu à peu la confiance aux troupes découragées, et, semblable à une rivière qui coule sans bruit et qui gagne toujours du terrain, il s'appliqua et réussit à miner insensiblement les forces d'un ennemi fier des victoires qu'il avait remportées. Marcellus, au contraire, d'une valeur vive et brillante, fit succéder à la consternation dont les Romains étaient saisis depuis longtemps l'impatience de combattre, et leur éleva le courage jusqu'à les porter non-seulement à ne pas céder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtrément; en sorte qu'Annibal ren-

[1] Plut. in Fab. p. 185. — Plut in Marcello

contrait à tous moments sur ses pas Marcellus, comme un torrent impétueux qui renversait tous ses desseins et ruinait toutes ses entreprises. Ainsi la fermeté et la constance de l'un à se tenir toujours sur la défensive, mêlée à l'audace et à la vivacité de l'autre, qui hasardait tout, fut le salut de Rome.

Mais il faut avouer que, si la gloire de leur vie a été à peu près égale, quoique par un genre de mérite tout différent[1], la fin de Marcellus paraît donner l'avantage à la sage lenteur de Fabius. Cette mort[2], déplorable par toutes sortes d'endroits, l'est surtout en ce qu'on peut lui reprocher d'avoir exposé au danger de périr sa personne, celle de son collègue, et en même temps toute la république, par une vivacité qui ne convenait ni à son âge (il avait plus de soixante ans), ni à la prudence qu'il devait avoir acquise depuis tant d'années qu'il faisait la guerre. Quand la présence du commandant est nécessaire ou d'un grand poids pour le succès d'une action importante et décisive, il doit pour lors payer de sa personne ; mais lorsque l'avantage qui reviendra de la victoire n'est que médiocre, ou qu'il hasarde tout en s'exposant, ce n'est plus bravoure, mais témérité et bravade. Il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un général et un simple soldat. Il ne s'exposera que comme il convient à un général, comme la tête, et non comme la main ; comme celui qui doit donner les ordres, et non comme ceux qui doivent les exécuter. Euripide dit dans une de ses pièces, *que, si un général doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la vertu*[3]; comme pour faire entendre qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse et sans prudence, et que la vertu seule, non un vain désir de gloire, a droit sur la vie d'un général, parce que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres. Aussi Appien[1] remarque-t-il qu'Annibal le loua comme soldat, et le blâma fort comme capitaine.

Annibal[2], pour profiter de la terreur qu'il savait bien que la mort de Marcellus et la blessure de son collègue avaient répandue parmi les ennemis, alla aussitôt camper avec son armée sur l'éminence au bas de laquelle le combat s'était donné. Il y trouva le corps de Marcellus, et lui fit donner la sépulture. Pour Crispinus, effrayé de la mort de son collègue et de sa propre blessure, il se retira la nuit suivante sur les premières et les plus hautes montagnes qu'il rencontra, et y fortifia son camp de manière à ne pouvoir être attaqué par aucun côté.

Dans cette occasion les deux généraux firent paraître l'un et l'autre beaucoup d'adresse et de prudence, l'un pour tendre des piéges à son ennemi, l'autre pour les éviter. L'anneau de Marcellus était tombé au pouvoir d'Annibal avec son corps. Crispinus, craignant qu'il ne s'en servît pour tromper les alliés de la république, écrivit à toutes les villes voisines que son collègue avait été tué, qu'Annibal avait entre ses mains le cachet dont Marcellus se servait pendant sa vie ; que, par conséquent, il ne fallait ajouter aucune foi aux lettres qui porteraient le nom de Marcellus et l'empreinte de son cachet. La précaution était sage, et ne fut pas inutile. A peine le courrier de Crispinus était-il arrivé à Salapie, qu'on y reçut une lettre d'Annibal, mais écrite au nom de Marcellus, qui leur mandait qu'il viendrait à Salapie la nuit suivante, que les soldats de la garnison se trouvassent prêts à exécuter ses ordres, supposé qu'il eût besoin d'eux[3]. Ceux de Salapie s'aperçurent aussitôt de la fraude, et, bien persuadés qu'Annibal, irrité de leur trahison, cherchait l'occasion de s'en venger, aussi bien que de la perte de ses cavaliers, ils renvoyèrent le messager d'Annibal, qui était un déserteur romain, afin de pouvoir, sans témoin, prendre de justes mesures contre la tromperie de leur ennemi.

[1] Liv. lib. 27, cap. 27. — Plut. in Marcello.

[2] Mors Marcelli, quum alioqui miserabilis fuit, tum quod nec pro ætate (major jam enim sexaginta annis erat), neque pro veteri prudentiâ ducis, tam improvidè se collegamque, et prope totam rempublicam in præceps dederat. » (Liv.)

[3] Plut in compar. Pelop. et Marc., t. 2, p. 376, ed. Reisk.

[1] App. in Bello Hannib. p. 312.

[2] Liv. lib. 27, cap. 28. — Appian. pag. 343.

[3] Voyez ci-devant, tom. 2, pag 812.

Les officiers disposèrent les habitants sur les murailles de la ville et dans tous les lieux qui avaient besoin d'être gardés, ordonnèrent aux sentinelles et aux corps de garde de veiller cette nuit avec plus d'attention que jamais, et placèrent les plus braves soldats de la garnison auprès de la porte par où ils jugeaient qu'Annibal devait arriver. Il s'en approcha en effet vers la fin de la nuit. Les déserteurs romains étaient à l'avant-garde, armés à la romaine; et, parlant tous latin, ils appellent les sentinelles, et leur ordonnent d'ouvrir la porte au consul, qui était près d'arriver. Les sentinelles, feignant de se mettre en mouvement à leur voix, s'agitent et se remuent beaucoup pour ouvrir la porte. Comme la herse était abattue, ils se servent en partie de leviers, en partie de cordes, pour la relever. Les déserteurs ne la virent pas plus tôt assez haute pour y pouvoir passer debout, qu'ils se présentèrent en foule pour entrer; mais lorsqu'il en fut passé environ six cents, les gardes, lâchant la corde qui tenait la herse suspendue, la laissèrent retomber avec un grand fracas. Les habitants aussitôt se jetèrent sur les transfuges qui étaient entrés, et qui portaient leurs armes négligemment attachées derrière leur dos, comme des gens qui marchent sans rien craindre parmi des amis et des alliés: d'autres assomment à coups de pierres, de bâtons et de traits, ceux des ennemis qui sont restés hors des portes. Ainsi Annibal, après avoir été pris lui-même dans les filets qu'il avait tendus, se retira bien confus, et s'en alla du côté de Locres, pour faire lever le siége de cette ville, que Cincius attaquait vigoureusement avec les machines de tout genre qu'il avait amenées de Sicile.

Magon[1], qui défendait la place, ne comptait presque plus pouvoir la sauver, lorsque la nouvelle de la mort de Marcellus lui donna quelque espérance. Elle fut bientôt augmentée par le courrier qui lui apprit qu'Annibal, après avoir fait prendre es devants à la cavalerie numide, venait lui-même à son secours avec son infanterie, qu'il faisait marcher avec toute la diligence possible. C'est pourquoi, dès qu'il fut averti de l'approche des Numides par le signal qu'on lui en donna de dessus une hauteur, il fit aussitôt ouvrir les portes de la ville, et vint fondre lui-même sur les ennemis avec une fierté et une vigueur qui étonnèrent les assiégeants. Cette surprise, et non l'égalité des forces, balança d'abord l'avantage du combat; mais les Numides ne furent pas plus tôt arrivés, que les Romains effrayés regagnèrent la mer et leurs vaisseaux, laissant au pouvoir des Carthaginois les machines dont ils s'étaient servis pour battre les murailles de Locres. Ainsi il n'en coûta à Annibal que de se montrer pour faire lever le siége de Locres.

Lorsque Crispinus apprit que le général carthaginois était parti pour le pays des Brutiens[1], il ordonna à M. Marcellus, tribun légionnaire, qui apparemment n'avait été blessé que légèrement, de conduire à Venouse l'armée que son collègue avait commandée. Pour lui, il partit avec ses légions pour se rendre à Capoue, porté dans une litière, dont il avait peine à supporter le mouvement à cause de ses blessures, qui étaient très-considérables. En partant il écrivit au sénat pour lui apprendre la nouvelle de la mort de son collègue, et le danger où il était lui-même. Il manda « qu'il ne pouvait se rendre à Rome pour y présider à l'élection des « magistrats, parce qu'outre le fâcheux état « où le mettaient ses blessures, il craignait « pour la ville de Tarente, sur laquelle Annibal, étant dans le Brutium, pouvait faire « quelque entreprise; qu'il priait qu'on lui « envoyât quelques sénateurs, gens de tête « et d'expérience, avec lesquels il pût conférer. »

La lecture de cette lettre causa, en même temps, et beaucoup de douleur pour la mort de l'un des consuls, et beaucoup d'inquiétude pour la vie de l'autre. Ils envoyèrent Q. Fabius le fils à l'armée de Venouse, et au consul trois députés, qui furent Sext. Julius César, L. Licinius Pollio, et L. Cincius Alimentus, qui était revenu de Sicile depuis quelques jours. Ils eurent ordre de lui dire que, s'il ne pouvait pas venir lui-même à Rome pour présider aux élections, il créât un dictateur pour tenir les assemblées en sa place.

[1] Liv. lib. 27, cap. 28.

[1] Liv. lib. 27, cap. 29.

Pendant cette même campagne [1], V. Valérius passa de Sicile en Afrique avec une flotte de cent vaisseaux; et ayant fait une descente auprès de Clupée, il ravageait tout le pays d'alentour sans trouver aucune résistance. Mais il fut obligé de rentrer promptement dans ses vaisseaux, parce qu'il apprit que la flotte des Carthaginois, composée de quatre-vingt-trois bâtiments, était près d'arriver. Il lui donna bataille dans le voisinage de Clupée, et la battit; et, ayant pris dix-huit vaisseaux et mis tout le reste en fuite, il revint à Lilybée avec un grand butin.

Il y avait en ce même temps de grands mouvements en Grèce [2], suscités ou fomentés par les Romains pour donner de l'occupation à Philippe. Les Etoliens d'un côté, soutenus des Romains, Philippe et les Achéens de l'autre, y jouaient les principaux rôles. J'ai parlé de ces évènements dans l'Histoire ancienne, à laquelle ils appartiennent plus particulièrement; je rapporterai dans la suite ce qui a plus de rapport à l'histoire romaine.

Sur la fin de cette année [3], le consul T. Quintius Crispinus, après avoir créé un dictateur pour tenir les assemblées, mourut de ses blessures. Ce dictateur fut T. Manlius Torquatus, qui nomma pour général de la cavalerie Cn. Servilius.

Comme les deux armées consulaires se trouvaient sans généraux si près des ennemis [4], le premier soin des sénateurs, toute autre affaire cessante, fut de créer des consuls dont la prudence, jointe à la valeur, pût les mettre à couvert des ruses d'Annibal. Ils faisaient réflexion « que toutes les pertes que l'on avait « souffertes dans cette guerre ne devaient être « imputées qu'au caractère impétueux et « bouillant des généraux qui avaient com- « mandé; et que, surtout dans cette dernière « année, les consuls, pour s'être trop aban- « donnés à l'ardeur qui les portait à en venir « aux mains avec Annibal, s'étaient jetés eux- « mêmes dans le précipice; mais que les « dieux, par un effet de leur bonté et de leur « miséricorde, avaient épargné les armées, « qui n'avaient point de part à cette faute, et « n'avaient fait tomber que sur les consuls la « peine due à leur témérité. »

Les sénateurs, en examinant sur qui ils pouvaient jeter les yeux pour le consulat, jugeaient que C. Claudius Néron méritait cet honneur préférablement à tout autre. Comme néanmoins, en convenant de ses excellentes qualités, il leur paraissait d'un caractère un peu trop vif et trop entreprenant eu égard aux conjonctures présentes, et par rapport à un ennemi tel qu'Annibal, ils croyaient qu'il lui fallait donner un collègue dont la retenue et la prudence fussent capables de modérer son ardeur.

M. Livius, plusieurs années auparavant, avait été condamné, comme nous l'avons rapporté, par un jugement du peuple au sortir de son consulat. Il avait ressenti si vivement cet affront, qu'il s'était retiré à la campagne; et il avait été huit ans sans mettre le pied dans Rome, refusant d'avoir aucun commerce avec des citoyens injustes et ingrats. Au bout de ce temps, les consuls M. Marcellus et M. Valérius l'engagèrent enfin à revenir à la ville; mais, renfermé dans le secret de sa maison, il ne prit aucune part aux affaires publiques, conservant toujours un extérieur triste et morne, et laissant croître sa barbe et ses cheveux. Les censeurs L. Véturius et P. Licinius l'obligèrent ensuite de quitter toutes ces marques d'une affliction si persévérante et de venir au sénat. Il céda à leur autorité; mais quelque affaire qu'on y traitât, il n'ouvrait jamais la bouche que pour donner tout au plus son avis en un mot. Enfin il rompit ce silence obstiné pour défendre un de ses parents dans une affaire d'honneur : ce pouvait être ce M. Livius, gouverneur de Tarente, dont nous avons parlé au commencement de cette année. Cette nouveauté attira sur lui les yeux et l'attention de tout le sénat; chacun fit ses réflexions. On disait « que le peuple l'avait « condamné injustement, et que ç'avait été « une perte très-considérable pour la répu- « blique d'avoir été privée pendant une guerre « si importante du secours et des conseils « d'un homme qui pouvait lui être si utile : « que l'unique moyen de réparer cette faute,

[1] Liv. lib 27, cap. 29.
[2] Liv. lib. 27, cap. 30, 32.
[3] Liv. lib. 27, cap. 33.
[4] Liv. lib. 27, cap. 33, 34.

« était de le donner pour collègue à Néron. »

Le peuple se prêta volontiers à cette proposition. Livius seul s'opposa au consentement général de toute la ville. Il leur reprochait leur inconstance. *Vous ne vous êtes point laissé toucher*, leur disait-il, *à mes tristes prières, ni à tout cet extérieur lugubre convenable à la misère d'un accusé ; et maintenant vous m'offrez la pourpre malgré moi. Vous accablez le même homme d'honneurs et d'ignominie. Si vous me croyez homme de bien, pourquoi m'avez-vous condamné? Si vous me jugez coupable, pourquoi me confiez-vous un second consulat, après vous être si mal trouvés du premier?* Les sénateurs tâchaient de le ramener en lui proposant « l'exemple de Camille, lequel, condamné à un exil injuste, ne était revenu pour sauver Rome des mains des Gaulois. Ils lui représentaient qu'aux mauvais traitements de la patrie [1], comme à ceux d'un père ou d'une mère, on ne doit opposer que la douceur et la patience. » Enfin ils firent tant, qu'ils vainquirent sa résistance, et l'obligèrent d'accepter le consulat avec Néron.

Trois jours après on procéda à l'élection des préteurs [2], puis on fit le département des provinces. T. Manlius eut ordre de passer la mer avec le caractère d'ambassadeur, pour examiner ce qui se passait dans la Grèce ; et comme on devait célébrer, pendant cette campagne, les jeux olympiques [3], où l'on voyait ordinairement un grand concours de tous les peuples du nom grec, il était chargé, s'il pouvait passer en sûreté à travers les ennemis, de se trouver à cette assemblée, et là de déclarer aux Siciliens que la guerre avait obligés de quitter leur pays, et aux citoyens de Tarente qu'Annibal avait exilés, que le peuple romain leur permettait de retourner dans leur patrie, et de rentrer en possession des biens qui leur avaient appartenu avant la guerre.

Comme l'année où l'on allait entrer menaçait la république des plus grands dangers, et qu'il n'y avait point de consuls actuellement en charge, tous les yeux étaient tournés sur ceux que l'on venait de désigner ; et l'on souhaitait ardemment qu'ils tirassent au plus tôt au sort, afin que chacun d'eux sût de bonne heure quel serait son département, et connût l'ennemi auquel il devait avoir affaire.

On parla aussi de les remettre bien ensemble avant qu'ils partissent pour la guerre [1], et ce fut Fabius qui en fit la proposition. Le sujet de leur division était que Néron avait porté témoignage contre Livius dans le jugement où celui-ci fut condamné. Livius s'était toujours montré le plus irréconciliable, parce qu'il croyait avoir été méprisé dans le temps de sa disgrâce, et le mépris, dans de telles circonstances, est beaucoup plus piquant. Ainsi il résistait à toutes les instances qu'on lui faisait, prétendant même que leur division serait avantageuse à la république, en ce que chacun d'eux remplirait ses devoirs avec plus de zèle et d'application, et se tiendrait plus sur ses gardes pour ne point donner d'avantage à son ennemi. Enfin néanmoins il céda à l'autorité du sénat, et la réconciliation se fit sincèrement de part et d'autre, à ce qu'il parut par la suite ; grand éloge pour ces deux consuls, et surtout pour Livius! jamais sujet d'inimitié ne fut plus vif ni plus piquant [2] ; cependant la vue du bien public et le respect pour les prières de tant d'illustres sénateurs, non-seulement étouffèrent en eux tout souvenir et tout ressentiment du passé, mais établirent entre eux une union et une concorde dignes d'une ancienne et constante amitié qui n'aurait jamais souffert d'altération.

On n'assigna pas aux consuls, comme on avait fait les années précédentes, des provinces voisines, et où ils pussent agir l'un et l'autre ensemble et de concert : mais on les envoya aux deux extrémités de l'Italie, en sorte que l'un avait pour son partage le pays

[1] « Ut parentum sævitiam, sic patriæ, patiendo ac « ferendo leniendam esse. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 27, cap. 35.

[3] Dodwel prétend et prouve que ces jeux avaient été célébrés l'été précédent.

[1] Liv. lib. 27, cap. 35. — Val Max. lib. 4, cap. 2.

[2] « Quæ fuerunt inimicitiæ graviores in civitate? quas « in viris fortissimis non solùm exstinxit reipublicæ di- « gnitas et ipsorum, sed etiam ad amicitiam consuetu- « dinemque traduxit. » (Cic de Provinc. consul. 22.)

des Brutiens et la Lucanie, où il devait faire tête à Annibal, pendant que l'autre, dans la Gaule cisalpine, irait au-devant d'Asdrubal; car on apprenait que celui-ci était près de passer les Alpes, et cette nouvelle donnait beaucoup d'inquiétude aux Romains.

Cette année les censeurs P. Sempronius Tuditanus et M. Cornélius Céthégus achevèrent le dénombrement [1], et cela pour la première fois depuis l'arrivée d'Annibal dans l'Italie. Dans ce dénombrement il se trouva cent trente-sept mille cent huit citoyens, c'est-à-dire près de la moitié moins [2] qu'il n'y en avait avant la guerre [3] : car l'année d'avant l'entrée d'Annibal dans l'Italie le nombre des citoyens se montait à deux cent soixante et dix mille deux cent treize.

Cette année aussi l'on couvrit d'un toit la partie de la place publique appelée *comitium*, où était la tribune aux harangues, dans le voisinage du lieu où s'assemblait le sénat, *curia*.

C. CLAUDIUS NÉRO [4].
M. LIVIUS. II.

Après qu'on eut satisfait à différents devoirs de religion, les consuls ne songèrent plus qu'à lever des soldats [5], ce qu'ils firent avec plus d'exactitude et de sévérité qu'il ne s'était pratiqué les années précédentes. L'arrivée d'un nouvel ennemi dans l'Italie avait redoublé la crainte et l'inquiétude de ces généraux; et le nombre des jeunes gens considérablement diminué rendait les nouvelles recrues beaucoup plus difficiles.

Tout le monde était d'avis que les consuls partissent incessamment pour la guerre : car on jugeait qu'il était nécessaire que l'un fût en état de s'opposer à Asdrubal lorsqu'il descendrait des Alpes, pour empêcher qu'il ne soulevât les habitants de la Gaule cisalpine et ceux d'Etrurie, qui n'attendaient que l'occasion de se déclarer contre les Romains; et que l'autre donnât tant d'occupation à Annibal dans le pays des Brutiens, où il était, qu'il ne pût aller au-devant de son frère. Pour hâter leur départ et lever toutes les difficultés, le sénat leur donna une pleine et entière liberté de choisir entre toutes les armées celles qu'ils aimeraient le mieux, de faire tels échanges qu'il leur conviendrait, et de faire passer les officiers et les soldats d'une province dans une autre, selon qu'ils le jugeraient le plus à propos pour le bien de la république. Les consuls usèrent de cette permission qu'on leur donnait, avec beaucoup d'union et de concert.

Quelques auteurs marquent que Scipion envoya d'Espagne à Livius des secours très-considérables : savoir, huit mille, tant Espagnols que Gaulois, deux mille Romains qu'il avait détachés d'une légion, et environ dix-huit cents cavaliers, moitié Espagnols, moitié Numides; et que M. Lucrétius fut chargé de conduire ce renfort en Italie par mer : que C. Mamilius lui envoya aussi de Sicile des frondeurs et des archers, environ quatre mille.

Les lettres que l'on reçut alors à Rome de la part du préteur Porcius [1], qui était actuellement dans la Gaule cisalpine, augmentèrent l'inquiétude qu'y causait le passage d'Asdrubal. Elles portaient qu'il était sorti de ses quartiers d'hiver, et qu'actuellement il passait les Alpes; que les Liguriens avaient formé un corps de huit mille hommes, qui ne manqueraient pas de se joindre au général carthaginois dès qu'il serait arrivé en Italie, à moins qu'on n'envoyât des troupes pour occuper cette nation dans son pays : que, pour lui, il s'avancerait autant qu'il le pourrait, sans exposer une armée aussi faible que la sienne. Ces lettres obligèrent les consuls de hâter leur levées, et de se rendre dans leurs départements plus tôt qu'ils n'avaient résolu, afin de contenir chacun son ennemi dans sa province, et d'empêcher la jonction des deux frères.

Ce qui contribua le plus au succès de ce dessein, ce fut l'opinion d'Annibal même :

[1] Liv. lib. 27. cap. 36.

[2] *Minor aliquanto numerus.* On voit ici qu'*aliquantus* signifie quelquefois *multus*, comme aussi dans ce passage de Cicéron : *auri navem evertat gubernator, an paleæ; in re* ALIQUANTUM, *in gubernatoris inscitia nihil interest.* » (*Parad.* III. I.)

[3] Liv. epit. lib. 20.

[4] An. R. 545; av. J. C. 207.

[5] Lib. lib. 27, cap. 38.

[1] Liv. lib. 27, cap. 39. — Appian. pag 313.

car, quoiqu'il espérât bien que son frère arriverait pendant cette campagne en Italie, cependant, lorsqu'il faisait réflexion à tout ce qu'il avait souffert lui-même au passage du Rhône et des Alpes pendant cinq mois entiers qu'il avait eu à lutter contre les lieux autant que contre les hommes, il ne comptait pas qu'Asdrubal passât avec autant de facilité qu'il le fit. C'est ce qui le retint plus longtemps dans ses quartiers d'hiver.

Mais Asdrubal trouva beaucoup moins de difficultés et d'obstacles qu'on ne l'avait pensé généralement, et qu'il ne l'avait appréhendé lui-même : car non-seulement les Auvergnats et tout de suite les autres nations de la Gaule et des Alpes le reçurent, mais encore elles le suivirent à la guerre. Et outre que son frère avait frayé ces routes, qui auparavant étaient impraticables, les habitants du pays eux-mêmes, à force de voir passer du monde au milieu d'eux depuis douze ans, étaient devenus plus traitables et moins farouches : car avant ce temps-là, n'ayant jamais vu d'étrangers sur leurs montagnes, et n'en étant point sortis eux-mêmes pour aller visiter d'autres contrées, ils n'avaient aucun commerce avec tout le reste des humains. Et d'abord, ne connaissant pas le dessein d'Annibal, ils s'étaient imaginés qu'il en voulait à leurs cabanes et à leurs forts, et qu'il venait pour leur enlever leurs troupeaux et les emmener eux-mêmes prisonniers. Mais depuis douze ans que l'Italie était le théâtre de la guerre, ils avaient eu le temps de comprendre que les Alpes n'étaient qu'un passage; que deux nations puissantes, séparées l'une de l'autre par un espace immense de terres et de mers, disputaient ensemble de l'empire et de la gloire. Voilà ce qui ouvrit et facilita le passage des Alpes à Asdrubal [1]. Il amenait avec lui quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux, et quinze éléphants.

Mais le siége qu'il forma de la ville de Plaisance lui fit perdre tout l'avantage qu'il aurait pu tirer de sa diligence. Il avait cru qu'il se rendrait aisément maître de cette ville située au milieu d'une plaine, et que par la ruine d'une colonie si illustre il jetterait la terreur parmi toutes les autres. Et ce ne fut pas seulement à lui que cette vaine tentative fut préjudiciable, mais encore à Annibal : car celui-ci, voyant qu'Asdrubal, après être arrivé en Italie beaucoup plus tôt qu'on n'avait lieu de l'espérer, s'amusait autour de Plaisance, n'avait pas cru devoir sortir si promptement de ses quartiers d'hiver. Il savait combien les siéges sont des entreprises longues et pénibles, et quelles difficultés il y avait éprouvées lui-même en plus d'une occasion.

Les Romains, en voyant leurs consuls prendre au sortir de Rome deux routes opposées, partagèrent aussi leurs inquiétudes comme entre deux guerres qu'ils avaient à soutenir en même temps. « Ils se souvenaient des « maux qu'Annibal seul avait causés à l'Italie. « Pouvaient-ils espérer que les dieux leur se« raient assez favorables pour leur accorder « la victoire sur deux ennemis tout à la fois? « Ils faisaient réflexion que jusqu'ici ils ne « s'étaient soutenus que par une alternative « de pertes et d'avantages qui s'étaient ba« lancés mutuellement : que la république, « abattue par les défaites de Trasimène et de « Cannes, avait été comme relevée de sa « chute par les heureux succès qu'elle avait « eus en Espagne : que la perte des deux « Scipions, défaits et tués coup sur coup avec « leurs armées dans cette même Espagne, « avait été suivie de près de plusieurs avanta« ges que Rome avait eus dans la Sicile et « dans l'Italie; outre que la distance qu'il y a « entre l'Italie et l'Espagne, où ce malheur « était arrivé, avait donné aux Romains le temps « de respirer : mais qu'actuellement ils avaient « deux guerres à soutenir en même temps dans « le sein de l'Italie; qu'ils avaient sur les bras « deux armées formidables commandées par « les deux plus illustres généraux des Cartha« ginois; et que le poids du danger, qui aupa« ravant était séparé, venait maintenant fon« dre tout entier sur un seul et même lieu : « que celui des deux frères qui aurait le « premier vaincu se joindrait aussitôt à l'au« tre. » La mort toute récente des deux derniers consuls augmentait encore leur consternation, et ne présentait à leurs esprits que de tristes présages pour l'avenir. Telles étaient les réflexions pleines de trouble et d'inquié-

[1] Appian.

tude que faisaient les Romains en accompagnant, selon la coutume, les consuls à leur départ.

Tite-Live rapporte que Fabius, toujours attentif au bien public, et ne perdant jamais de vue le plan qu'il avait si heureusement suivi en faisant la guerre contre Annibal, crut devoir avertir le consul Livius [1], avant qu'il partît, de ne rien hasarder jusqu'à ce qu'il connût le génie et les forces de ceux qu'il aurait à combattre. *Je donnerai la bataille*, reprit brusquement Livius, *dès que je verrai l'ennemi*. Et comme Fabius lui demandait quel pouvait être le motif de cette grande précipitation : *Ou j'aurai*, dit le consul, *la gloire de vaincre les ennemis, ou je goûterai le plaisir bien doux, quoique peut-être peu légitime, de me venger de mes citoyens*. De telles dispositions, si elles eussent été véritablement dans le cœur de Livius, auraient dû faire tout appréhender aux Romains, et donneraient une bien mauvaise idée de lui. Mais sa conduite ne ressemblera en rien à ce discours, et doit faire croire qu'il ne l'a point tenu. Et réellement il semble que l'avertissement de Fabius aurait bien mieux convenu à Néron, dont le caractère était vif et bouillant, qu'à son collègue, qu'on avait choisi exprès pour tempérer la vivacité de l'autre.

Avant que Néron arrivât dans sa province, le préteur C. Hostilius attaqua dans une rencontre Annibal, lui tua près de quatre mille hommes, et lui enleva neuf drapeaux.

Hostilius, en allant vers Capoue, rencontra le consul Néron auprès de Venouse. Là, ce général forma de l'élite des deux armées un corps de quarante mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux, pour s'en servir à faire la guerre contre Annibal.

Celui-ci, ayant tiré toutes ses troupes des quartiers d'hiver [2], et des villes du Brutium où elles étaient en garnison, vint à Grumante en Lucanie [3], dans l'espérance de reprendre les villes de ce pays que la crainte avait obligées de rentrer dans le parti des Romains. Le consul s'y rendit aussi de Venouse, ayant fait reconnaître les lieux par où il passait, et campa à quinze cents pas des ennemis. Entre le camp des Romains et celui des Carthaginois il y avait une plaine dominée par une colline toute découverte, que les Romains avaient à leur droite, et les ennemis à leur gauche. Cette hauteur ne donna point d'ombrage ni aux uns ni aux autres, parce que, n'y ayant ni bois, ni enfoncement, elle n'était point propre à des embûches. Il se faisait des deux côtés quelques légères escarmouches au milieu de la plaine. Néron paraissait n'avoir d'autre but que de retenir Annibal, et d'empêcher qu'il ne lui échappât : Annibal, au contraire, cherchant à s'ouvrir un libre passage, faisait tous ses efforts pour attirer Néron au combat. Alors le consul, usant contre Annibal des ruses que celui-ci avait employées tant de fois contre les Romains, détacha de son armée un corps d'infanterie composé de cinq cohortes et de dix compagnies [1], et leur ordonna de monter pendant la nuit sur le coteau, de descendre dans le vallon qui était derrière, et de s'y tenir cachés ; stratagème qu'il crut devoir réussir avec d'autant plus de facilité, qu'une colline si nue et si découverte laissait moins craindre de surprise. Il convint avec les deux officiers qui devaient commander ce détachement, du temps où ils sortiraient de leur embuscade et viendraient attaquer les ennemis.

Pour lui, dès la pointe du jour, il rangea en bataille toutes ses troupes, tant infanterie que cavalerie. Dans le même moment, Annibal donna aussi aux siens le signal du combat. Sur-le-champ ils courent aux armes, ils sortent précipitamment hors de leurs retranchements, traversent la plaine pour aller aux ennemis. Néron, voyant qu'ils s'avançaient avec plus d'ardeur que d'ordre et de discipline, commanda à C. Aurunculéius de faire partir les cavaliers de la troisième légion, dont il était tribun, avec le plus d'impétuosité qu'il pourrait contre les Carthaginois, l'assurant

[1] Liv., lib 27, cap. 40

[2] Liv. lib. 27, cap. 41. 42.

[3] *Basilicata*, et partie de la principauté citérieure.

[1] *Additis quinque manipulis*. Le manipule formait deux compagnies. La cohorte contenait trois manipules. Chaque manipule était de six-vingts hommes pour les hastaires et les princes, et de soixante seulement pour les triaires.

que, répandus pêle-mêle dans la plaine comme ils étaient, il serait aisé de les rompre et de les écraser avant qu'ils se missent en bataille.

Annibal n'était pas encore sorti de son camp, qu'il entendit les cris des combattants. Aussitôt il mena toutes ses troupes contre l'ennemi. Les cavaliers que Néron avait fait agir dès le commencement avaient déjà répandu la terreur dans les premiers rangs des Carthaginois. La première légion et un corps à peu près égal d'infanterie des alliés commençaient aussi à combattre. Les Carthaginois, en désordre, en venaient aux mains avec l'infanterie ou la cavalerie des ennemis, selon que le hasard les portait d'un ou d'autre côté. Les renforts qu'on envoie coup sur coup pour soutenir les plus avancés augmentent insensiblement la mêlée et le désordre. Malgré le tumulte et l'effroi, Annibal, en vieux et expérimenté capitaine, aurait mis en bataille toutes ses troupes, capables elles-mêmes de seconder son habileté par le grand usage qu'elles avaient de la guerre, si les cris des cohortes et des compagnies romaines qui fondaient du haut de la colline sur les Carthaginois, et qui les attaquaient par derrière, ne lui eussent fait appréhender qu'on ne lui fermât le chemin de son camp. Voilà ce qui acheva de déconcerter les soldats d'Annibal, et les obligea de prendre ouvertement la fuite.

Le carnage fut moins grand, parce que la proximité de leur camp leur offrit bientôt un asile contre la cavalerie des Romains, qui les poursuivait avec beaucoup de chaleur et leur marchait sur les talons, pendant que les cohortes qui descendaient de la colline par un chemin découvert et d'une pente aisée les avaient pris en flanc. On leur tua cependant plus de huit mille hommes; on fit plus de sept cents prisonniers; on enleva neuf drapeaux; et quoique les éléphants n'eussent été d'aucun usage dans un combat tumultuaire comme celui-là, il y en eut pourtant quatre de tués et deux de pris. Les vainqueurs ne perdirent pas plus de cinq cents hommes, tant citoyens qu'alliés.

Le lendemain, Annibal se tint en repos dans son camp. Néron rangea les siens en bataille; mais, voyant que personne ne paraissait, il leur ordonna de ramasser les dépouilles des ennemis, et de réunir les corps de leurs camarades en un tas pour leur donner la sépulture. Pendant plusieurs jours consécutifs le consul se présenta aux portes des Carthaginois avec tant de fierté, qu'il semblait vouloir y donner l'assaut; jusqu'à ce qu'enfin Annibal, ayant fait allumer un grand nombre de feux et dresser plusieurs tentes dans la partie de son camp qui donnait sur celui des ennemis, il en partit vers le milieu de la nuit, laissant un petit nombre de Numides, qui devaient se montrer aux portes et aux retranchements pendant qu'avec le reste de l'armée il marchait du côté de l'Apulie.

Dès le matin l'armée romaine, à son ordinaire, vint se présenter. Les Numides, ayant paru pendant quelque temps sur les retranchements comme on le leur avait ordonné, pour amuser les Romains, partirent à toute bride et allèrent rejoindre le gros de leur armée. Le consul, remarquant qu'il régnait un grand silence dans le camp des Carthaginois, et que ceux mêmes qu'il avait vus le matin aller et venir aux portes étaient aussi disparus, y fit entrer deux cavaliers, qui, en ayant examiné toutes les parties avec soin, lui rapportèrent qu'Annibal l'avait absolument abandonné. Alors le consul y entra avec ses troupes; et ne les y ayant laissées qu'autant de temps qu'il fallut pour le parcourir et le piller, il les fit rentrer dans le sien avant la nuit.

Le lendemain, dès le matin, il se mit en marche; et, suivant à grandes journées les traces de l'armée ennemie, il la joignit assez près de Venouse [1], où il la combattit encore, et tua deux mille Carthaginois. Annibal décampa de là, et, marchant toujours pendant la nuit et sur des hauteurs pour éviter d'en venir aux mains avec les ennemis, il gagna la ville de Métaponte. Aussitôt il fit partir Hannon, qui commandait dans le pays, avec un petit détachement pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Brutiens; et, ayant joint à son armée le reste des troupes de cet officier, il retourna sur ses pas à Venouse, et s'avança de là jusqu'à Canouse. Néron n'avait point cessé de le poursuivre; et lorsqu'il avait marché vers Métaponte, il avait fait venir

[1] Liv. lib. 27, cap. 42.

Q. Fulvius dans la Lucanie, pour ne point laisser ce pays sans défense.

Annibal fait maintenant un triste personnage, et bien différent de celui qu'il avait fait dans les premières années de la guerre. Il ne lui restait de ressource que dans l'arrivée de son frère, et il en attendait des nouvelles avec impatience.

Asdrubal, après avoir été obligé de lever le siége de Plaisance, avait fait partir quatre cavaliers gaulois et deux numides pour porter à Annibal les lettres qu'il lui écrivait [1]. Ces cavaliers, ayant traversé heureusement toute la longueur de l'Italie en passant toujours au milieu des ennemis, enfin, lorsqu'ils étaient près d'arriver, en cherchant à joindre Annibal qui se retirait alors vers Métaponte, furent portés par des chemins qu'ils ne connaissaient pas, jusqu'à Tarente. Là, ils furent pris par des fourrageurs de l'armée romaine qui couraient la campagne, et menés au propréteur Q. Claudius. Ils tâchèrent d'abord d'éluder ses demandes par des réponses vagues; mais la crainte des tourments dont il étala l'appareil à leurs yeux les ayant bientôt forcés de dire la vérité, ils lui avouèrent qu'ils portaient des lettres à Annibal de la part d'Asdrubal son frère. Claudius, sur-le-champ, fit conduire avec une bonne escorte les cavaliers au consul Néron, et lui fit rendre les lettres cachetées comme elles l'étaient. Il apprit par la lecture de ces lettres qu'Asdrubal prétendait se joindre à son frère dans l'Ombrie; et il fut instruit encore plus à fond des desseins de ce général par les questions qu'il fit aux prisonniers, et par les réponses qu'il en tira. Alors il se persuada que, dans les conjonctures présentes, les consuls ne devaient pas se contenter de faire la guerre suivant la méthode accoutumée, en se tenant renfermés chacun dans les bornes de leur département, pour faire tête à l'ennemi que le sénat leur avait destiné : qu'il fallait former quelque dessein grand, hardi, nouveau et imprévu, dont le projet ne jetât pas moins de terreur parmi les Romains que parmi les Carthaginois, mais dont l'exécution heureuse changeât les alarmes des premiers en une joie aussi grande qu'inespérée. Ce dessein était de tromper Annibal en laissant auprès de lui son camp toujours dans le même état, de manière qu'il pût croire que le consul était présent; de traverser lui-même toute la longueur de l'Italie, d'aller se joindre à son collègue pour accabler Asdrubal, et de revenir ensuite dans son camp avant qu'Annibal se fût aperçu de son absence.

[1] Liv. lib. 27, cap. 43.

Néron envoya les lettres d'Asdrubral aux sénateurs, et les instruisit de ce qu'il avait résolu de faire. Il leur donna différents avis sur les précautions qu'il croyait qu'on devait prendre dans la conjoncture présente. En même temps, il dépêcha des cavaliers dans tous les pays par où il devait conduire son armée, pour ordonner, de sa part, à tous les habitants des villes et des campagnes, de tenir sur le chemin des vivres tout prêts pour la nourriture des soldats, d'y faire conduire des chevaux et d'autres bêtes de somme pour porter ceux qui se trouveraient fatigués. Pour lui, il choisit dans toute armée ce qui s'y trouvait de meilleures troupes, dont il forma un corps de six mille hommes de pied et de mille cavaliers, à qui il fit entendre qu'il voulait attaquer une ville de Lucanie dans le voisinage de son camp, et surprendre la garnison carthaginoise qui la défendait : qu'ils fussent tout prêts à marcher quand il l'ordonnerait. Il partit de nuit, et prit sa route du côté du Picénum (*Marche d'Ancône*), ayant laissé Q. Catius, un de ses lieutenants, pour commander en son absence.

La nouvelle du dessein du consul et de son départ ne jeta pas moins de consternation dans Rome qu'il y en avait eu quelques années auparavant lorsqu'Annibal était venu camper aux portes de la ville. On ne savait si l'on devait louer une résolution si hardie, ou la blâmer. Il paraissait que l'on n'en jugerait que par l'événement; ce qui est une injustice visible, mais ordinaire aux hommes. « On « exagérait les périlleuses conséquences que « pourrait avoir un projet qui semblait livrer « en proie à Annibal un camp laissé sans chef « et sans forces; un projet qui ne pouvait « avoir de succès qu'autant que l'on réussi- « rait à tromper le général le plus attentif et

[1] Liv. lib. 27, cap. 41 — Appian. pag. 343.

« le plus clairvoyant qui fut jamais. Qu'arriverait-il si Annibal venait à apprendre le « départ de Néron, et qu'il entreprît ou de le « poursuivre avec toute son armée, ou de « fondre sur son camp, laissé en proie et sans « défense? Ils se rappelaient ces horribles « défaites qui avaient mis l'empire romain si « près de sa ruine, et cela dans un temps où « ils n'avaient en tête qu'un seul général et « une seule armée : au lieu que maintenant « ils se voyaient sur les bras deux guerres « puniques, deux grandes armées, et presque « deux Annibal; car ils égalaient Asdrubal à « son frère, et même s'étudiaient à trouver « des raisons pour lui donner l'avantage. Et, « suivant les impressions de la crainte [1], toujours ingénieuse à faire envisager les objets « du mauvais côté, ils grossissaient à leurs « yeux tout ce qui était favorable à l'ennemi, « et diminuaient au contraire tout ce qui « pouvait leur donner à eux-mêmes quelque « espérance. »

Cependant Néron était déjà en marche. Il n'avait point d'abord fait connaître à ses soldats où il les menait. Lorsqu'il eut fait assez de chemin pour pouvoir s'ouvrir à eux sans danger [2], il leur exposa son dessein, ajoutant « que jamais entreprise n'avait été ni plus « hasardeuse en apparence, ni plus sûre en « effet ; qu'il les menait à une victoire certaine, puisque, l'armée de son collègue étant « déjà formidable par elle-même, pour peu « qu'ils y ajoutassent de renfort ils ne pouvaient manquer de faire pencher la balance: « que la surprise seule que causerait parmi « les ennemis au moment du combat l'étrange nouvelle de l'arrivée d'un second « consul avec une armée suffisait pour leur « assurer la victoire ; que, dans la guerre, « tout dépend de la renommée [3], et que les « plus légers motifs décident souvent de la « confiance ou de la crainte du soldat : qu'au « reste, ils auraient tout l'honneur d'un succès que les hommes, suivant leur manière « ordinaire de juger, attribueraient certainement tout entier à ceux qui seraient venus « les derniers au secours des autres : qu'ils « voyaient eux-mêmes avec quel empressement « les peuples venaient au-devant d'eux ; qu'ils « entendaient les éloges que l'on donnait à leur « valeur et les vœux que l'on faisait pour leur « prospérité. »

En effet, tous les chemins par où ils passaient étaient bordés d'une foule d'hommes et de femmes accourus des lieux voisins, qui mêlaient les louanges aux vœux et aux prières, relevant le courage de l'entreprise, et en demandant aux dieux l'heureux succès. Il y avait un combat de générosité entre les peuples et les soldats; ceux-là voulant donner avec abondance, et ceux-ci ne voulant rien recevoir au delà du nécessaire. Ainsi, le courage et l'ardeur des troupes de Néron croissant toujours, on arriva enfin, en six ou sept jours d'une marche forcée, près du camp de Livius [1]. Néron avait envoyé des courriers devant, pour avertir Livius de son arrivée, et lui demander s'il voulait que leur jonction se fît le jour ou la nuit, et s'ils camperaient ensemble ou séparément. Son collègue trouva plus à propos qu'il arrivât de nuit. Afin de mieux tromper l'ennemi, et de lui cacher la venue de ce nouveau renfort, il fut résolu que l'on ne donnerait point au camp de Livius plus d'étendue qu'il n'en avait auparavant, et que les officiers, les piétons, les cavaliers de Néron, seraient reçus et recueillis chacun par son semblable.

Les troupes de Néron entrèrent dans le camp à la faveur des ténèbres et du silence. La joie fut réciproque dans les deux armées. Dès le lendemain on tint un conseil de guerre, auquel le préteur L. Porcius assista. Il était campé dans le voisinage des consuls ; et, avant même qu'ils fussent arrivés, conduisant son armée par des lieux élevés, tantôt il s'était présenté aux ennemis dans des défilés étroits pour en disputer le passage, tantôt il les avait attaqués en flanc ou par derrière, et avait mis en pratique toutes les ressources que l'art militaire

[1] « Omnia majora etiam vero præsidia hostium, minora sua, metu interprete semper in deteriora inclinato, ducebant. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 27, cap. 45.

[3] « Famam bellum conficere, et parva momenta in « spem metumque impellere animos. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 27, cap 46

peut fournir au plus faible pour fatiguer un ennemi plus fort et plus puissant.

Dans le conseil la plupart étaient d'avis « que l'on différât de quelques jours le com- « bat, pour donner le temps à Néron et à ses « soldats de se reposer et de reprendre ha- « leine. Mais Néron non-seulement conseilla, « mais pria avec instance de ne point rendre « téméraire par le délai une entreprise que la « promptitude rendait infaillible. Il représenta « qu'Annibal, retenu par une espèce de char- « me qui ne pouvait pas durer longtemps, ne « s'était avisé ni de le suivre, ni d'attaquer « son camp : que, si l'on faisait diligence, on « pouvait espérer qu'Asdrubal serait vaincu, « et lui retourné à son armée avant qu'Anni- « bal eût fait aucun mouvement : que d'ac- « corder du temps à l'ennemi, c'était livrer « à Annibal le camp qui lui était opposé, et « lui ouvrir le chemin pour se joindre à son « frère ; qu'il fallait donc donner sur-le-champ « la bataille, et profiter de l'erreur des enne- « mis, tant absents que présents, qui igno- « raient également les uns et les autres le « nombre et les forces de ceux qu'ils avaient « en tête, ceux-ci les croyant plus grandes, et « ceux-là les croyant moindres qu'elles n'é- « taient en effet. »

Cet avis l'emporta, et l'on sortit du camp en ordre de bataille. Asdrubal se mit aussi d'abord en devoir de combattre ; mais, en habile général attentif à tout, ayant remarqué de vieux boucliers qu'il n'avait point encore vus [1], des chevaux plus fatigués et plus efflanqués que les autres, et jugeant même à l'œil que le nombre des ennemis était plus grand que de coutume, il fit sonner la retraite, et retourna dans son camp. Il n'oublia rien pour éclaircir ses soupçons; et, sur les rapports que lui firent ceux qu'il avait envoyés à la découverte, il connut à la vérité que le camp du consul n'avait pas plus de circuit qu'auparavant, non plus que celui du préteur Porcius, et c'est ce qui l'embarrassait. Mais apprenant qu'on n'avait donné qu'une fois le signal dans le camp de Porcius, et qu'on l'avait donné deux fois dans celui du consul, ce capitaine expérimenté, et accoutumé à faire la guerre contre les Romains, ne douta plus que les deux consuls ne fussent réunis.

Il entra pour lors dans une terrible inquiétude sur ce qui était arrivé à son frère. Il ne pouvait s'imaginer, ce qui était pourtant très-véritable, qu'un capitaine comme Annibal se fût laissé faire illusion jusqu'au point de ne pas savoir où étaient le général de l'armée à qui il avait affaire. Il jugea qu'assurément il fallait que son frère eût reçu quelque échec considérable, et il craignit fort d'être venu trop tard à son secours.

Occupé de ces tristes pensées, il fit éteindre tous les feux qui étaient dans son camp, et ordonna à ses troupes de décamper. Dans le désordre d'une marche nocturne et précipitée, ses guides lui échappèrent ; de sorte que l'armée, qui ne connaissait pas le pays, erra d'abord à l'aventure au travers des champs ; et, bientôt après, la plupart des soldats, accablés de sommeil et de lassitude, abandonnèrent leurs drapeaux, et se couchèrent de côté et d'autre le long du chemin. Asdrubal, en attendant que l'on vit plus clair, ordonna à ses gens de continuer leur marche le long du Métaure, et n'avança pas beaucoup en suivant les bords obliques tortueux de ce fleuve, qu'il avait dessein de passer dès qu'il le pourrait ; mais il ne trouva point de gué, ce qui donna le temps aux ennemis de le joindre avec leurs trois armées.

Toutes les troupes, étant réunies, se rangèrent en bataille. Néron commandait à la droite, Livius à la gauche, le préteur au corps de bataille. Asdrubal avait commencé à s'emparer d'une hauteur assez voisine du fleuve, dans le dessein de s'y retrancher; mais, voyant qu'il lui était impossible d'éviter le combat, il fit tout ce que l'on pouvait attendre de la présence d'esprit et du courage d'un grand capitaine. Il prit tout d'un coup un poste avantageux et rangea ses troupes dans un terrain étroit, leur donnant plus de profondeur que de largeur. Il plaça les éléphants à l'avant-garde, et mit les Gaulois, qui étaient la partie la plus faible de ses troupes, à la gauche, où ils étaient appuyés à la hauteur dont j'ai parlé. Il se chargea lui-même de l'aile droite avec les Espagnols, vieilles troupes en qui il avait le

[1] Liv. lib. 27, cap. 47-49.

plus de confiance. Enfin, il plaça les Liguriens dans le milieu, immédiatement après les éléphants.

Asdrubal commença l'attaque, bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion, et il marcha contre l'aile gauche des Romains, commandée par Livius. Là se donnérent les plus grands coups. De part et d'autre, des troupes aguerries et pleines de courage, animées encore par la présence des généraux, combattaient avec une opiniâtreté invincible, sans que, pendant longtemps, la victoire se déclarât d'aucun côté.

Les éléphants avaient mis d'abord quelque désordre dans les premiers rangs du centre des Romains; mais ensuite les cris qu'on poussait de part et d'autre lorsque le combat fut plus échauffé, les effrayèrent de telle sorte, qu'il ne fut plus possible de les gouverner, et qu'ils se tournèrent également contre les deux partis.

Néron ayant fait d'inutiles efforts pour monter sur la colline qu'il avait en face, et, voyant qu'il n'était pas possible d'aller aux ennemis par ce chemin : *Quoi!* s'écria-t-il, en s'adressant à ses troupes, et ne pouvant souffrir plus longtemps cette inaction, *sommes-nous donc venus ici de si loin et avec tant de diligence pour demeurer les bras croisés et être simples spectateurs?* Il part aussitôt avec la plus grande partie de l'aile droite, passe derrière la bataille, fait tout le tour de l'armée, et vient fondre obliquement sur l'aile droite des Carthaginois; et bientôt, s'étendant, il prend même l'ennemi par les derrières. Jusque-là le combat avait été douteux; mais quand les Espagnols, et, bientôt après, les Liguriens, se virent attaqués en même temps de front, par les flancs et en queue, la déroute fut entière, et ils furent taillés en pièces. Le carnage passa bientôt jusqu'aux Gaulois, où l'on trouva encore moins de résistance. Vaincus par le sommeil, et accablés par la fatigue, à laquelle tous les anciens ont remarqué que cette nation succombait facilement, à peine pouvaient-ils soutenir le poids de leurs corps et de leurs armes; et, comme on était sur le midi, brûlés tout à la fois de la chaleur et de la soif, ils se laissaient tuer ou prendre sans se mettre en peine de défendre leur vie et leur liberté.

Il y eut plus d'éléphants tués par leurs gouverneurs mêmes que par les ennemis. Ces gouverneurs étaient munis d'une espèce de couteau pointu, et d'un maillet; et quand ils voyaient que leurs bêtes entraient en fureur, et qu'ils n'en étaient plus les maîtres, ils enfonçaient ce couteau avec le maillet entre les deux oreilles à l'endroit où le cou se joint à la tête. C'était là le moyen le plus sûr et le plus prompt qu'on pût employer pour les tuer quand on ne pouvait plus les gouverner; et l'invention en était due à Asdrubal.

Ce général mit dans cette journée le comble à la gloire qu'il s'était déjà acquise par un grand nombre de belles actions. Il mena ses soldats épouvantés et tremblants au combat contre un ennemi qui les surpassait en nombre et en confiance. Il les anima par ses paroles, il les soutint par son exemple; il employa les prières et les menaces pour ramener les fuyards, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, et ne pouvant survivre à tant de milliers d'hommes qui avaient quitté leur patrie pour le suivre, il se jeta au milieu d'une cohorte romaine, où il périt en digne fils d'Amilcar, et en digne frère d'Annibal.

Ce combat fut le plus sanglant de toute cette guerre; et, soit par la mort du général, soit par le carnage qui fut fait des troupes carthaginoises, il servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Appien [1] remarque que ce fut pour consoler et dédommager les Romains de cette terrible perte, que Dieu leur accorda ici un avantage si considérable. Il fut tué dans ce combat cinquante-six mille ennemis, et l'on en fit prisonniers cinq mille quatre cents. On retira des mains des Carthaginois plus de quatre mille citoyens qui étaient prisonniers chez eux: ce qui fut une consolation pour la mort de ceux qui avaient été tués dans cette bataille; car cette victoire coûta assez cher aux Romains, puisqu'ils l'achetèrent par la perte de huit mille des leurs, qui furent tués sur la place. Les vainqueurs étaient si las de tuer et de répandre du sang, que le len-

[1] Appian. pag. 343.

demain on vint dire à Livius qu'il était aisé de tailler en pièces un gros d'ennemis qui s'enfuyait: *non*, *non* répondit le général, *il est bon qu'il en reste quelques-uns pour porter la nouvelle de la défaite des ennemis et de notre victoire*.

Néron, dès la nuit qui suivit le combat, partit pour retourner à son armée [1]; et, faisant encore plus de diligence à son retour qu'il n'en avait fait en venant, il rentra, après six jours de marche, dans le camp qu'il avait laissé près d'Annibal. Il trouva moins de monde sur sa route, parce qu'il n'avait point envoyé de courriers devant lui. Ceux qui s'y rencontrèrent étaient transportés d'une joie qu'ils ne pouvaient contenir.

Mais ce qu'il est difficile d'exprimer et de faire sentir, ce sont les divers mouvements qui agitèrent les citoyens de Rome, soit pendant qu'ils furent dans l'incertitude de l'événement, soit quand ils eurent appris la nouvelle de la victoire. Depuis qu'on y avait su le départ de Néron, tous les jours les sénateurs entraient dès le matin dans le sénat avec les magistrats, et le peuple remplissait la place publique; et personne ne retournait dans sa maison que la nuit ne fût venue; tant ils étaient occupés du soin des affaires publiques! Les dames travaillaient pour le bien commun d'une autre manière, en se répandant en foule dans les temples, et y offrant continuellement aux dieux leurs prières et leurs vœux. Ces païens nous apprennent combien et comment nous devons nous intéresser au salut de l'état.

Pendant que toute la ville était ainsi partagée entre la crainte et l'espérance, un bruit assez confus et assez incertain se répandit à Rome que deux cavaliers qui s'étaient trouvés à la bataille étaient venus dans le camp que l'on avait placé à l'entrée de l'Ombrie, et qu'ils y avaient annoncé la défaite des ennemis. Cette nouvelle paraissait trop importante pour être crue légèrement, et l'on n'osait pas se flatter qu'elle fût vraie. Bientôt après on reçut la lettre que L. Manlius Acidinus écrivait du camp d'Ombrie, et qui confirmait l'arrivée des cavaliers et leur rapport. Cette lettre fut portée à travers la place publique jusqu'au tribunal du préteur; et tout le monde courut avec tant d'empressement et d'ardeur aux portes de la salle où se tenait le sénat, que le courrier ne pouvait en approcher, chacun l'arrêtant pour lui faire des questions, et demandant avec grands cris que la lettre fût lue dans la tribune aux harangues avant que d'être portée au sénat. Les magistrats eurent de la peine à faire écarter la foule, et à faire céder l'avidité et l'empressement populaire à l'ordre et à la décence qu'il convenait d'observer. La lettre fut lue d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, et elle fit différentes impressions sur les citoyens, selon la différence de leur caractère: car les uns, sans rien attendre davantage, se livrèrent sur le champ à tous les transports d'une joie excessive; les autres refusaient d'y ajouter foi jusqu'à ce qu'ils eussent vu les députés des consuls, ou entendu la lecture de leurs lettres.

Enfin l'on apprit que ces députés arrivaient. Alors tous les citoyens, jeunes et vieux, coururent au-devant d'eux avec un égal empressement, chacun brûlant d'envie d'apprendre le premier une si agréable nouvelle [3], et de s'en assurer sur le témoignage de ses yeux et de ses oreilles. Ils remplirent les chemins jusqu'au pont Milvius [4]. Les députés arrivèrent dans la place publique entourés d'une multitude infinie de toutes sortes de gens qui s'adressaient ou à eux, ou à ceux de leur suite, pour savoir ce qui s'était passé: et à mesure qu'ils apprenaient que le général des ennemis avait été tué, et toute son armée taillée en pièces; que les consuls vivaient, que leurs légions n'avaient souffert aucune perte considérable, ils allaient aussitôt faire part aux autres de la joie dont ils étaient remplis. Les députés arrivèrent assez difficilement dans le sénat; et l'on eut encore plus de peine à empêcher que le peuple n'y entrât avec eux, et ne se confondît avec les sénateurs. Les lettres ayant été lues devant eux, furent portées dans l'assemblée du peuple, à qui l'on en fit aussi la lecture. L. Véturius, l'un des députés, ex-

[1] Liv. lib. 27, cap. 50

[3] « Primus quisque auribus oculisque haurire tantum « gaudium cupientes. » (Liv.)

[4] Aujourd'hui *Ponte-Mole*, à la distance de près d'une lieue de Rome.

posa ensuite plus en détail ce qui s'était passé; et son récit fut suivi de cris de joie et d'applaudissements de tout le peuple, qu'il serait difficile de bien représenter.

Les citoyens sortirent aussitôt de la place publique pour aller, les uns dans les temples remercier les dieux d'une si grande faveur, les autres dans leurs maisons pour apprendre à leurs femmes et à leurs enfants un succès si grand et si inespéré. Le sénat ordonna des actions de grâces publiques pour trois jours, en reconnaissance de la victoire signalée que les consuls Livius et Néron avaient remportée sur les Carthaginois. Le préteur C. Hostilius indiqua dans l'assemblée du peuple ces processions, où se trouvèrent les hommes et les femmes en très-grand nombre.

Cette victoire causa dans la république une révolution salutaire, et, depuis ce jour, les citoyens recommencèrent à contracter ensemble, à vendre, acheter, faire des emprunts et des paiements, comme on a coutume de faire quand on jouit d'une paix tranquille. C'est dans cette même année, selon Pline [1], que l'on commença dans Rome à battre de la monnaie d'or.

Pendant tous ces mouvements, le consul Néron était arrivé dans son camp [2]. La tête d'Asdrubal jetée dans celui des Carthaginois apprit à leur général le funeste sort de son frère. Deux des prisonniers que le consul fit passer dans son camp l'instruisirent en détail de ce qui s'était passé à la journée de Métaure. Annibal, consterné d'une nouvelle également funeste à sa patrie et à sa maison, s'écria qu'*il reconnaissait à ce cruel coup la fortune de Carthage*. Horace lui met dans la bouche des paroles qui expriment bien ses sentiments : *C'en est fait : je n'enverrai plus à Carthage de superbes courriers* [3]. *En perdant Asdrubal, je perds toute mon espérance et tout mon bonheur*. Il décampa dans le moment, et se retira aux extrémités de l'Italie dans le Brutium; où il ramassa tout ce qui lui restait de troupes, n'étant plus en état de les conserver séparées les unes des autres comme auparavant. Il ordonna en même temps à tous les Métapontins de quitter leur ville, et à tous ceux de la Lucanie qui étaient dans son parti d'abandonner leur pays, et de le venir joindre chez les Brutiens.

Quoiqu'il y ait eu quelque intervalle entre la victoire et le triomphe des consuls [1], je rapporterai ici tout de suite ce qui regarde ce triomphe, pour ne point interrompre le fil d'une histoire si intéressante, et que l'on sent bien que Tite-Live a travaillée avec un soin particulier, et, s'il est permis de parler ainsi, avec une sorte de complaisance.

Vers la fin de la campagne, les deux consuls eurent également permission de revenir à Rome; avec cette différence pourtant, que Livius y ramena ses troupes, qui n'étaient plus nécessaires dans la Gaule, au lieu que celles de Néron eurent ordre de rester dans la province pour s'opposer aux desseins d'Annibal. Les deux consuls, par les lettres qu'ils s'écrivirent, convinrent que, pour garder jusqu'au bout cette bonne intelligence qu'ils avaient observée jusque-là entre eux, ils régleraient leur départ de deux provinces si éloignées, de façon qu'ils pussent arriver en même temps à Rome, et que celui qui serait le premier à Préneste [2] y attendrait son collègue. Le hasard voulut qu'ils y vinssent le même jour. De là ils envoyèrent un courrier à Rome, avec un édit qui ordonnait au sénat de s'assembler trois jours après dans le temple de Bellone pour les recevoir.

Étant partis au jour marqué, ils trouvèrent, en approchant de la ville, que le peuple en était sorti en foule pour venir au-devant d'eux. Ils s'avancèrent vers le temple de Bellone entourés de cette multitude infinie, chacun, non content de les saluer, s'empressant d'approcher d'eux et de baiser leurs mains victorieuses. Les uns les félicitaient de leur victoire; d'autres les remerciaient du service important qu'ils avaient rendu à la république en la délivrant du péril extrême qui la menaçait. Après

[1] Plin. lib. 33, cap. 3.

[2] Liv. lib. 27, cap. 51.

[3] Carthagini jam non ego nuncios
Mittam superbos. Occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.
(Horat. lib. 4, od. 4.)

[1] Liv. lib. 28, cap. 9.

[2] Maintenant *Palestrine*, ville de l'Etat de l'Eglise.

qu'ils eurent rendu compte au sénat de leur conduite, selon la coutume de tous les généraux, ils demandèrent premièrement que « l'on rendît aux dieux des actions de grâces « solennelles pour le courage qu'ils leur « avaient inspiré dans cette guerre, et pour « l'heureux succès dont ils l'avaient couron- « né ; et, en second lieu, qu'on leur permît à « eux-mêmes d'entrer en triomphe dans la « ville. » Tous les sénateurs répondirent d'une commune voix « que c'était avec une extrême « joie qu'ils leur accordaient leur demande, « étant pénétrés de la plus vive reconnais- « sance pour un succès si éclatant, dont Rome « était redevable en premier lieu à la protec- « tion des dieux, et après eux au courage et à « la prudence des consuls. »

On va voir entre ces deux généraux un rare exemple d'union et de concorde. Comme ils avaient agi avec un concert parfait dans la bataille et la victoire, ils voulurent aussi montrer le même concert dans le triomphe. Mais, parce que l'action s'était passée dans la province de Livius, que c'était lui qui le jour de la bataille avait eu les auspices et le commandement, et que son armée était revenue à Rome avec lui, au lieu que Néron avait laissé la sienne dans la province, ils convinrent que le premier entrerait dans la ville porté sur un char attelé de quatre chevaux, accompagné de son armée, au lieu que Néron serait simplement à cheval sans aucune suite.

Le triomphe ainsi réglé augmenta encore la gloire des deux consuls, mais surtout de celui qui, supérieur en mérite, cédait si généreusement tous les honneurs à son collègue. Aussi tous les éloges furent-ils pour Néron. On disait « que celui qu'on voyait à cheval « sans pompe et sans suite avait traversé en « six jours toute la longueur de l'Italie, et « avait combattu en Gaule contre Asdrubal « dans le même temps qu'Annibal le croyait « campé près de lui dans l'Apulie ; qu'ainsi « le même consul [1], en un même jour et aux « deux extrémités de l'Italie, avait tenu tête « aux deux plus redoutables ennemis de la « république, en opposant à l'un sa pruden- « ce, et à l'autre sa personne : que d'un côté « le nom de Néron avait suffi pour contenir « Annibal ; et qui pouvait douter que, de « l'autre, la victoire remportée sur Asdrubal « ne dût être attribuée au renfort du même « Néron, qui, par sa prompte arrivée, avait « étourdi et accablé le général carthaginois ? « que l'autre consul pouvait donc, tant qu'il « voudrait, se faire traîner sur un char ma- « gnifique, attelé d'un plus grand nombre en- « core de chevaux ; que c'était cet unique « cheval qui portait le vrai triomphateur ; et « que Néron, quand même il irait à pied, se- « rait mémorable à jamais, soit par la gloire « qu'il avait acquise dans cette guerre, ou « par celle qu'il avait méprisée dans le triom- « phe. » Tant qu'on fut en marche jusqu'au Capitole, le peuple tint de pareils discours au sujet de Néron, et ne cessa d'avoir les yeux attachés sur lui.

L'argent qu'on avait pris sur les ennemis, et qui montait, selon Polybe, à plus de trois cents talents [1] (neuf cent mille livres), fut porté dans le trésor public. Livius distribua à chacun de ses soldats quatorze [2] sesterces (trente-cinq sous.) Néron en promit autant aux siens, quand il serait de retour à son armée.

On remarqua que, le jour du triomphe, les soldats, qui étaient ceux de Livius, célébrèrent Néron dans leurs chansons beaucoup plus que leur propre général ; que les cavaliers donnèrent mille louanges à L. Véturius et à Q. Cécilius, lieutenants des consuls, et exhortèrent le peuple à les nommer consuls pour l'année suivante. Les consuls eux-mêmes confirmèrent ce témoignage avantageux de la cavalerie en faisant valoir dans l'assemblée du peuple les services de ces deux officiers, dont le courage et le zèle avaient beaucoup contribué à la victoire.

[1] « Ita unum consulem pro utrâque parte Italiæ adversùs duos duces, duos imperatores, hinc consilium suum, « hinc corpus opposuisse : nomen Neronis satis fuisse « ad continendum castris Annibalem : Asdrubalem verò, « quâ aliâ re, quàm adventu ejus, obrutum atque exstinctum esse ? Itaque iret alter consul sublimis curru « multijugis, si vellet, equis : uno equo per Urbem ve- « rum triumphum vehi : Neronemque, etiamsi pedes in- « cedat, vel partâ eo bello, vel spretâ eo triumpho glo- « riâ, memorabilem fore. » (Liv.)

[1] 300 talents valent 1 156,000 fr. E. B.

[2] 2 francs. E. B.

Dans l'importante action que nous venons de rapporter, c'est-à-dire dans la défaite d'Asdrubal, qui eut de si grandes suites, et qui, à proprement parler, décida du sort de la seconde guerre punique, les consuls font tous deux un beau et grand personnage ; et il me semble que, s'il fallait prendre parti pour l'un ou pour l'autre, on serait embarrassé auquel des deux on devrait donner la préférence. La hardiesse du dessein que forma Néron, la singularité de l'entreprise, jointe surtout à l'heureux succès dont elle fut suivie, jette un éclat qui frappe, qui étonne, et qui enlève les suffrages. Aussi voyons-nous que, dans leur triomphe, quoique Livius parût seul donné en spectacle, l'armée et le peuple se déclarèrent pour Néron ; tous les yeux étaient attachés sur sa personne, et ce fut en sa faveur principalement que les louanges et les applaudissements furent prodigués.

Mais ce hardi projet, qui excite si fort l'admiration, est-il donc véritablement louable en lui-même? et quel jugement en portera-t-on, si on le sépare de cet éclat éblouissant qui l'environne après l'événement? Les alarmes des Romains, pendant que Néron était en marche pour aller joindre son collègue, étaient-elles mal fondées? et avaient-ils tort d'être disposés à accuser de témérité un général qui livrait en quelque sorte son armée et son camp en proie à l'ennemi en les laissant sans chef et dénués de la meilleure partie de leurs forces? et était-il vraisemblable qu'un guerrier aussi actif et aussi vigilant que l'était Annibal, dût demeurer pendant plus de douze jours endormi jusqu'au point de ne s'apercevoir en aucune sorte du départ des troupes et de l'absence du consul?

Il faut avouer que, s'il y avait eu en cela de la témérité, le succès, quelque heureux qu'il ait été, ne pourrait ni couvrir ni excuser la faute du général; mais on ne peut pas porter ce jugement de l'entreprise de Néron. Il n'est pas si étonnant qu'Annibal ait ignoré le départ des troupes du consul, ou n'en ait pas été fort touché. Un général fait tous les jours des détachements de son armée, plus ou moins grands, qui sont sans conséquence. Celui-ci n'était pas fort considérable. Sept mille hommes, ôtés d'une armée de plus de quarante mille, ne l'affaiblissaient pas assez pour la mettre hors d'état de défense. Il y laissait des officiers dont il connaissait l'habileté et le courage, et qu'il savait être très-capables de commander en chef : d'ailleurs, trois ou quatre corps d'armées romaines, qui environnaient de toutes parts Annibal, suffisaient pour l'empêcher de faire de grands progrès en l'absence du consul, quand même il s'en serait aperçu. Ajoutons que ce général, qui voyait ses forces beaucoup diminuées par plusieurs échecs qu'il avait reçus, semblait être devenu moins vif et moins hardi pour attaquer. C'était donc avec raison que l'entreprise de Néron, qui contribua si fort à la victoire, fut généralement admirée. J'aurais grand tort si je prétendais justifier de même plusieurs actions de sa vie.

D'un autre côté, la conduite de Livius n'est pas moins digne d'admiration. On sait combien les généraux romains, même les plus sages, étaient jaloux de la gloire de terminer seuls et par eux-mêmes une entreprise ou une guerre qu'ils avaient commencée, et combien ils craignaient qu'un rival ne vînt la leur enlever, ou même la partager avec eux. Livius ne fait rien paraître de cette faiblesse ordinaire aux plus grands hommes, ou plutôt de cette délicatesse de gloire et d'honneur. Il était en état d'arrêter et de vaincre par lui-même Asdrubal, ou du moins il pouvait s'en flatter : cependant il voit sans jalousie son collègue, peu de temps auparavant son ennemi déclaré, venir partager avec lui l'honneur de la victoire. Il fallait que sa réconciliation eût été bien sincère, et qu'il y eût en lui un amour de la patrie bien vif et bien dominant, pour étouffer absolument dans son cœur une sensibilité si naturelle à l'homme, et surtout à l'homme de guerre. On voit aussi par là combien la réponse dure qu'on lui met dans la bouche à l'égard de Fabius a peu de vraisemblance.

LIVRE XIX.

Ce livre renferme l'histoire de quatre années, 545, 546, 547, 548. Il contient principalement les expéditions de Scipion en Espagne, la première guerre des Romains contre Philippe, roi de Macédoine, la nomination du même Scipion au consulat, et le dessein qu'il forme de porter la guerre en Afrique.

§ I. — Etat des affaires d'Espagne. Silanus défait deux corps d'ennemis coup sur coup, et fait prisonnier Hannon, l'un des chefs. Prise d'Oringis dans la Bétique par L. Scipion. P. Scipion se retire à Tarragone. La flotte romaine, après avoir ravagé l'Afrique, bat celle des Carthaginois. Traité conclu entre les Romains et quelques autres peuples contre Philippe. Philippe remporte quelques avantages contre les Etoliens. Sulpicius fuit devant ce prince; et celui-ci, à son tour, fuit devant Sulpicius. Les Romains et Philippe se mettent en campagne. Attale et Sulpicius attaquent et prennent Orée. Sulpicius est obligé de lever le siége de Chalcis. Description de l'Euripe. Attale est presque surpris par Philippe. Ce prince retourne en Macédoine. Les Etoliens font la paix avec Philippe. Les Romains font aussi la paix avec ce prince, et les alliés de part et d'autre y sont compris. Département des nouveaux consuls. Extinction du feu dans le temple de Vesta. Culture des terres rétablie en Italie. Eloge d'Annibal. Eloge de Scipion. Réflexion de Tite-Live sur les affaires d'Espagne. Scipion remporte une grande victoire sur les Carthaginois, commandés par Asdrubal et Magon. Scipion retourne à Tarragone. Masinissa se joint aux Romains. Scipion recherche l'amitié de Syphax, va le trouver en Afrique, et s'y rencontre avec Asdrubal. Scipion assiége et prend Illiturgis, et la détruit entièrement. Castulon se rend, et est traitée avec moins de sévérité. Jeux et combats de gladiateurs donnés par Scipion en l'honneur de son père et de son oncle. Résolution horrible des habitants d'Astapa. Ils sont tous tués. Entreprise sur Cadix. Maladie de Scipion, qui donne lieu à une sédition. Révolte des Romains campés à Sucrone. Scipion use d'une adresse infinie pour apaiser et punir la sédition.

C. CLAUDIUS NÉRON [1].
M. LIVIUS. II.

Nous avons vu l'effet que la mort d'Asdrubal avait produit en Italie : voici quelle était alors en Espagne la situation des Romains et des Carthaginois [2]. Asdrubal, fils de Gisgon, s'était retiré dans la Bétique. Les côtes de la mer Méditerranée, et toute la partie orientale de la province, étaient occupées par les troupes de Scipion, et soumises à la domination des Romains. Hannon, qui était venu d'Afrique avec une nouvelle armée pour succéder à Asdrubal, fils d'Amilcar, s'étant joint à Magon, entra dans la Celtibérie, qui est au milieu des terres, où il se vit bientôt à la tête d'une puissante armée.

Scipion envoya contre lui M. Silanus avec dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Celui-ci fit tant de diligence, malgré la difficulté des chemins, qu'il arriva assez près des ennemis, avant qu'ils eussent eu aucune nouvelle de sa marche. Il n'en était éloigné

[1] An. R. 545; av. J. C. 207.
[2] Liv. lib. 28. cap. 1.

que de dix mille pas lorsqu'il apprit[1], des transfuges celtibériens qui lui avaient servi de guides, qu'il y avait assez près du chemin par où il devait passer, deux armées ennemies: l'une sur la gauche, commandée par Magon, et composée de neuf mille Celtibériens nouvellement levés, qui n'observaient presque aucune discipline; l'autre, sur la droite, toute de Carthaginois aguerris et bien disciplinés, commandée par Hannon. Silanus n'hésita point. Il ordonna à ses troupes de prendre le plus qu'elles pourraient sur la gauche, évitant de se faire voir aux gardes avancées des ennemis. Elles n'en étaient plus qu'à mille pas, lorsque les Celtibériens les virent enfin, et commencèrent à s'ébranler mais avec beaucoup de consternation et de désordre. Silanus avait fait prendre de la nourriture à son armée et l'avait rangée en bataille. Magon, aux premiers bruits qu'il entendit, accourut promptement, et disposa ses troupes dans le meilleur ordre qu'il lui fut possible. On en vint aux mains. Les Celtibériens ne firent pas une longue résistance, et furent taillés en pièces. Les Carthaginois, qui, sur la nouvelle du combat, étaient venus de l'autre camp et s'étaient hâtés extrêmement pour arriver à leur secours, eurent le même sort. Hannon, leur général, fut pris avec ceux des Carthaginois qui étaient arrivés les derniers, et qui avaient trouvé leurs compagnons déjà défaits. Presque toute la cavalerie et ce qu'il y avait de vieilles troupes dans l'infanterie suivit Magon dans sa fuite, et, en dix jours de marche, alla se ranger sous les drapeaux d'Asdrubal, dans la province de Cadix: mais les Celtibériens, nouvelles milices, se dispersèrent dans les forêts prochaines, et de là regagnèrent leurs maisons.

Par cette victoire, remportée fort à propos, Silanus étouffa des mouvements qui n'étaient pas fort considérables dans leur naissance, mais qui pouvaient devenir la source d'une guerre très-dangereuse, si les Carthaginois, après avoir soulevé les Celtibériens, avaient eu le temps de faire prendre aussi les armes aux nations voisines. C'est pourquoi Scipion lui donna tous les éloges que sa diligence et sa valeur méritaient; et, pour ne point frustrer lui-même l'espérance que cet heureux succès donnait de terminer bientôt la guerre, il partit sur-le-champ pour aller chercher aux extrémités de l'Espagne Asdrubal, le seul ennemi qui restait à vaincre.

Ce général carthaginois était alors campé dans la Bétique, pour retenir dans le parti des Carthaginois les peuples de cette contrée qui étaient leurs alliés: mais, ayant appris le dessein de Scipion, il décampa avec une précipitation qui ressemblait plus à une fuite qu'à une retraite, et se réfugia sur les bords de l'Océan, du côté de Cadix; et, comme il était persuadé que tant qu'il tiendrait ses troupes réunies en un seul corps, il serait exposé aux attaques des ennemis, il distribua ses soldats en différentes villes, dont les murailles défendraient leurs personnes, comme leurs armes en défendraient les murailles.

Scipion, jugeant que les villes où les ennemis s'étaient renfermés lui coûteraient, pour les prendre, peu de peine à la vérité, mais beaucoup de temps, résolut de retourner sur ses pas dans l'Espagne citérieure[1], c'est-à-dire en deçà de l'Èbre: cependant, pour ne pas laisser absolument ce pays à la discrétion des Carthaginois, il envoya son frère L. Scipion avec dix mille hommes de pied et mille chevaux pour assiéger Oringis, la ville la plus opulente de cette contrée. Elle ne fit pas une longue résistance. Les habitants, dans la crainte que l'ennemi, s'il les prenait d'assaut, n'égorgeât tous ceux qui lui tomberaient sous la main, sans distinction ou d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent les portes de la ville aux Romains. Tous les Carthaginois furent chargés de chaînes, aussi bien que trois cents des habitants qui avaient fait tous leurs efforts pour faire avorter le dessein de leurs compatriotes. On rendit aux autres leur ville, leurs biens et la liberté. Il y eut à la prise de cette ville environ deux mille des ennemis de tués: les Romains ne perdirent pas plus de quatre-vingt-dix hommes.

Cette conquête donna une grande joie à L. Scipion et à ses troupes et leur fit beau-

[1] Liv. lib. 28, cap. 1, 2.

[1] Liv. lib. 28, cap. 3, 4.

coup d'honneur lorsqu'ils allèrent rejoindre leur général et son armée, conduisant devant eux une foule de prisonniers qu'ils avaient faits à cette expédition. P. Scipion donna à son frère toutes les louanges qu'il méritait, parlant dans les termes les plus honorables de la prise d'Oringis, dont il égalait la gloire à celle qu'il avait acquise lui-même en se rendant maître de Carthagène. Mais, comme l'hiver approchait, et qu'il ne lui restait pas assez de temps pour tenter le siége de Cadix, ou pour aller attaquer les diverses parties de l'armée d'Asdrubal dispersée par la province, il repassa avec toutes ses troupes dans l'Espagne citérieure; et, ayant mis ses légions en quartier d'hiver, et fait partir son frère pour Rome avec Hannon et les plus considérables des prisonniers carthaginois, il s'en alla lui-même à Tarragone.

Cette même année la flotte romaine, commandée par le proconsul M. Valérius Lévinus, passa de Sicile en Afrique, et fit de grands ravages sur les limites du territoire de Carthage, et même autour des murailles d'Utique [1]. Comme elle s'en retournait en Sicile, elle rencontra celle des Carthaginois, composée de soixante et dix vaisseaux de guerre. Elle l'attaqua, prit dix-sept galères, et en coula quatre à fond : tout le reste fut mis en déroute. Le général romain, ayant ainsi vaincu les ennemis par terre et par mer, s'en retourna à Lilybée avec un butin considérable de toute espèce; et, comme il ne paraissait plus de vaisseaux ennemis sur toute cette mer, on fit passer de Sicile à Rome des convois de blé très-considérable.

Il a été parlé, au livre seizième, § II, du traité conclu entre les Romains et ceux d'Etolie contre Philippe, roi de Macédoine. On avait invité plusieurs autres peuples et plusieurs rois à y entrer. Il paraît qu'Attale, roi de Pergame [2], Pleurate et Scerdilède, tous deux rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie, profitèrent de cette invitation. Les Etoliens exhortèrent ceux de Sparte à en faire autant. Leur député représenta vivement aux Lacédémoniens tous les maux dont les rois de Macédoine les avaient accablés, surtout le dessein qu'ils avaient toujours eu et qu'ils avaient encore d'opprimer la liberté de la Grèce. Il conclut en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avaient anciennement faite avec les Etoliens, qu'ils entrassent dans le traité conclu avec les Romains, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, député des Acarnaniens, parla ensuite, et se déclara ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services « que Philippe, père d'Alexandre, et Alexandre « lui-même, avaient rendus à la Grèce en « attaquant et ruinant les Perses, qui en « étaient les plus cruels ennemis. Il insista « sur la honte et le danger qu'il y avait de « donner entrée dans la Grèce à des barbares : il appelait ainsi les Romains. Il dit « qu'il était de la sagesse des Spartiates de « prévoir de loin l'orage qui commençait à se « former en Occident, et qui bientôt sans « doute éclaterait, d'abord sur la Macédoine, « puis sur la Grèce entière, dont il causerait « la ruine. »

Le fragment de Polybe, où cette délibération est rapportée, ne marque point quel en fut le succès. La suite de l'histoire fait connaître que Sparte se joignit aux Etoliens et accéda au traité. Elle était pour lors partagée en deux factions, dont les intrigues et les disputes, poussées jusqu'aux dernières violences, excitaient de grands troubles dans la ville. L'une portait avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre était ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paraît que Machanidas était à la tête de la dernière, et que, profitant des troubles qui agitaient pour lors la république, il s'en rendit maître, et en devint le tyran. Les alliés songèrent à faire au plus tôt usage du surcroît de forces que leur donnait le nouveau traité par l'union de plusieurs peuples.

Attale Ier, roi de Pergame, rendit de grands services au peuple romain dans la guerre contre Philippe. Cette petite souveraineté avait été fondée, un peu plus de quarante ans avant le temps dont nous parlons, par Philétère, officier fort estimé pour sa bravoure et sa prudence. Lysimaque, l'un des successeurs

[1] Liv. lib. 28, cap. 4.

[2] Polyb. lib. 9, pag. 561-571.

d'Alexandre, lui confia ses trésors, qu'il avait renfermés dans le château de Pergame. Après la mort de Lysimaque, Philétère demeura maître des trésors et de la ville. Il les laissa en mourant à Eumène Ier, son neveu, qui augmenta sa principauté de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie. Attale Ier, son cousin, dont il s'agit ici, lui succéda. Il prit le titre de roi après avoir vaincu les Galates, et le transmit à sa postérité, qui en jouit jusqu'à la troisième génération.

Je vais achever tout de suite l'histoire de cette guerre des Romains et de leurs alliés contre Philippe, en la reprenant depuis le consulat de Marcellus et de Crispinus, où nous l'avons laissée, jusqu'à la paix conclue sous le consulat de Scipion et de Crassus. Moyennant cet arrangement, je ne serai point obligé de couper, par des faits beaucoup moins importants, le fil de l'histoire de la guerre d'Annibal, qui est ici notre grand objet.

Machanidas fut des premiers à se mettre en campagne [1]. Il entra avec ses troupes sur les terres des Achéens, dont il était tout voisin. Aussitôt les Achéens et leurs alliés députent vers Philippe, et le pressent de venir en Grèce les défendre et les soutenir. Il ne tarda pas. Les Etoliens, sous la conduite de Pyrrhus, qui, cette année, avait été nommé leur général, conjointement avec le roi Attale [2], s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia. Pyrrhias avait avec lui les troupes qu'Attale et Sulpicius lui avaient envoyées. Philippe le battit deux fois, et les Etoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe se retira à Phalère [3] avec son armée.

Il en partit pour se rendre à Argos, où l'on était près de donner les jeux néméens, dont il était bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence. Pendant qu'il était occupé à la célébration de ces jeux, Sulpicius, étant parti de Naupacte [4], et ayant débarqué entre Sicyone et Corinthe [1], ravagea tout le plat pays. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les jeux, marcha promptement contre les ennemis; et, les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite, et les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux jeux, il fut reçu avec un applaudissement général, d'autant plus, qu'ayant quitté son diadème et sa pourpre royale, il s'égalait et se confondait avec les simples citoyens, spectacle bien agréable et bien flatteur pour des villes libres. Mais autant que ses façons populaires l'avaient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux.

Quelques jours après la célébration des jeux, Philippe s'avance jusqu'à la ville d'Elis [2], qui avait reçu garnison étolienne [3]. Le premier jour il ravagea les terres voisines, puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, et fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes, pour engager les Etoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet. Mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes romaines. Sulpicius étant parti de Naupacte avec quinze galères, et ayant débarqué quatre mille hommes, était entré de nuit dans la ville d'Elis [4]. Le combat fut rude. Démophante, général de la cavalerie des Eléens, ayant aperçu Philopémen, qui commandait celle des Achéens, s'avança hors des rangs, et courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pied ferme; et, le prévenant, il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Démophante tombé, sa cavalerie prit la fuite. D'un autre côté, l'infanterie éléenne combattait avec avantage. Le roi, voyant que les siens commençaient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie romaine. Son cheval, percé d'un coup de javelot, le jette par terre. Alors le combat devient furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le roi signala son courage en cette

[1] An. R. 544; av. J. C. 208.
[2] Liv. lib. 27, cap. 30. — Polyb. lib. 10, pag. 612.
[3] Ville de Thessalie.
[4] Sur le golfe de Corinthe, maintenant *Lépante*.

[1] Liv. lib. 27, cap. 30, 31.
[2] Ville de l'Elide dans le Péloponnèse.
[3] Liv. lib. 27, cap. 32.
[4] Plut. in Philop. pag. 360.

occasion, ayant été obligé de combattre longtemps à pied au milieu de la cavalerie. Le carnage fut grand. Enfin Philippe, ayant été enlevé par les siens, et mis sur un autre cheval, se retira. Il alla camper à cinq milles de là; et, le lendemain, ayant attaqué un château où s'était renfermée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, et prit vingt mille bêtes, tant de gros que de menu bétail; faible avantage, et qui ne devait pas le consoler de l'affront qu'il venait de recevoir à Elis.

Dans ce moment, il reçut nouvelle que les barbares avaient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur-le-champ pour aller défendre son pays, ayant laissé à ses alliés deux mille cinq cents hommes de son armée. Sulpicius avec sa flotte se retira à Egine [1], où il se joignit au roi Attale, et y passa l'hiver.

Dès que le printemps fut venu [2], le proconsul Sulpicius et le roi Attale sortirent d'Egine, et se rendirent à Lemnos [3] avec leurs flottes, qui, jointes ensemble, faisaient soixante galères [4]. Philippe, de son côté, pour être en état de faire face à l'ennemi, soit par terre, soit par mer, s'avança vers Démétriade [5]. Les ambassadeurs des alliés de la Macédoine vinrent de tous côtés pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvaient. Il les écouta favorablement, et leur promit à tous de leur envoyer du secours selon que le temps et le besoin l'exigeraient. Il le fit en effet, et envoya différents corps de troupes en différent endroits pour les mettre en sûreté contre l'attaque des ennemis; après quoi il retourna à Démétriade. Et, afin de pouvoir courir à propos au secours des alliés qui seraient attaqués, il établit, dans la Phocide, dans l'Eubée et dans la petite île de Péparèthe [6], des signaux, et plaça de son côté sur le Tisée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour l'observer, afin d'être averti promptement de la marche des ennemis et des endroits qu'ils auraient dessein d'attaquer.

J'ai expliqué ailleurs [1] avec étendue ce que Polybe a écrit sur les signaux par le feu. La matière est fort curieuse.

Le proconsul et le roi Attale s'avancèrent vers l'Eubée, et formèrent le siége d'Orée, qui en est une des principales villes [2]. Elle avait deux citadelles très-bien fortifiées, et pouvait faire une longue résistance: mais Plator, qui y commandait pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeants. Il avait donné exprès les signaux trop tard, afin que le secours ne pût pas arriver à propos. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpicius avait assiégée aussitôt après qu'Orée avait été prise. Les signaux y furent donnés à propos: et le commandant, sourd aux promesses du proconsul, se préparait à faire une bonne défense. Sulpicius vit bien qu'il avait fait une tentative imprudente, et il eut la sagesse d'y renoncer sur-le-champ. La ville était très-bien fortifiée par elle-même, et d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux, dans lequel le flux et le reflux n'arrivent pas sept fois par jour à des temps fixes et marqués, comme c'est, dit Tite-Live, le bruit commun, mais où ce mouvement alternatif est bien plus fréquent, et où les flots sont agités, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec tant de violence, qu'on dirait que ce sont des torrents qui se précipitent par bonds du haut des montagnes sans règle et sans mesure: de sorte que les vaisseaux ne peuvent, en aucun temps, y trouver ni repos ni sûreté.

Attale assiégea Oponte, ville des Locriens, située assez près de la mer. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, ayant fait en un seul jour plus de soixante milles, c'est-à-dire plus de vingt lieues [3]. La ville venait d'être prise quand il approcha; et il aurait pu surprendre Attale qui la ravageait, si celui-ci, averti de son arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer.

Attale, s'étant retiré à Orée, et ayant ap-

[1] Petite île dans le golfe Saronique. *Engia.*
[2] An. R. 545; av. J. C. 207.
[3] *Stalimène*, île de l'Archipel.
[4] Liv. lib. 28, cap. 5.
[5] Ville de Thessalie dans la Magnésie.
[6] Petite île de la mer Egée vers la Thessalie.

[1] Tom II, pag. 541, de notre édition.
[2] Liv. lib. 28, cap. 5, 6.
[3] Liv. lib. 28, cap. 7.

pris que Prusias, roi de Bithynie, était entré dans ses états, reprit le chemin de l'Asie, et Sulpicius retourna à l'île d'Egine. Philippe, après avoir pris plusieurs petites villes, et fait échouer le dessein de Machanidas, tyran de Sparte, qui songeait à attaquer les Eléens, occupés à préparer la célébration des jeux olympiques, se rendit à l'assemblée des Achéens, qui se tenait à Egium[1], où il comptait trouver la flotte carthaginoise, et la joindre à la sienne: mais celui qui la commandait ayant appris qu'Attale et les Romains étaient partis d'Orée, se retira, dans la crainte qu'ils ne vinssent l'attaquer.

Philippe avait une vraie douleur[2] de voir que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivait jamais à temps pour exécuter ses projets, la fortune, disait-il, prenant plaisir à éluder tous ses efforts[3], à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, et à lui ravir des mains tous ses avantages lorsqu'il était près de les saisir. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, et y parla avec un air de fermeté et de confiance. Ayant pris les dieux et les hommes à témoin qu'il n'avait manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher partout les ennemis, il ajouta qu'il était[4] difficile de décider s'il faisait paraître plus d'audace à les chercher, ou eux plus de promptitude à le fuir: que c'était déjà de leur part un aveu qu'ils se croyaient inférieurs à lui en forces; mais qu'il espérait remporter bientôt sur eux une victoire complète, qui en serait une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires, et fait quelques légères expéditions, il retourna en Macédoine pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

Il se passa une année[5] pendant laquelle les Romains, occupés de soins plus importants, donnèrent peu d'attention aux affaires de la Grèce. Les Etoliens se voyant négligés de ce côté-là[1], qu'ils regardaient comme leur unique ressource, firent leur paix avec Philippe dans l'année où Scipion fut consul avec Crassus[2]. A peine le traité était-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius, proconsul, avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, et trente-cinq vaisseaux de guerre; ce qui était un secours fort considérable. Il sut fort mauvais gré aux Etoliens d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du traité d'alliance.

Cependant il ne s'opiniâtra point à poursuivre la guerre[3]; et les Epirotes, qui en souhaitaient aussi la fin, s'étant assurés de ses dispositions, envoyèrent des députés vers Philippe, qui était retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenaient comme assurés que, s'il consentait à avoir une entrevue avec Sempronius, ils conviendraient facilement des conditions. Le roi reçut cette proposition avec joie, et se rendit en Épire. Comme de part et d'autre on souhaitait la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son royaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le traité fut bientôt conclu. On convint que trois ou quatre villes ou petits peuples de l'Illyrie demeureraient aux Romains, et l'Atintanie[4] à Philippe, au cas que le sénat y consentît. Le roi fit comprendre dans le traité Prusias, roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Epirotes: les Romains, de leur part, y comprirent ceux d'Ilium, le roi Attale, Pleurate, Nabis, tyran de Sparte, qui avait succédé à Machanidas, les Eléens, les Messéniens, les Athéniens. Le peuple romain ratifia le traité, parce qu'on était bien aise que la république fût délivrée de tout autre embarras pour tourner toutes ses forces contre l'Afrique. Ainsi fut terminée cette guerre en Grèce par une paix qui ne fut pas de longue durée.

[1] Ville de l'Achaïe proprement dite.

[2] « Philippus mœrebat et angebatur quum ad omnia « ipse raptim isset, nulli tamen se rei in tempore occur« risse, et rapientem omnia ex oculis elusisse celerita« tem suam fortunam. » (Liv.)

[3] Liv. lib. 28, cap. 8.

[4] « Vix rationem iniri posse, utrùm ab se audacius, « an fugaciùs ab hostibus geratur bellum. » (Liv.)

[5] An. R. 546; av. J. C. 206.

[1] Liv. lib. 29, cap. 12.

[2] An. R. 547; av. J. C. 205.

[3] Liv. ibid.

[4] Dans la Macédoine, contre l'Epire.

Je reprends le fil de l'histoire de la guerre contre Annibal, que j'ai un peu interrompu pour raconter de suite ce qui regarde celle contre Philippe.

L. VÉTURIUS[1].
Q. CÆCILIUS.

C'est ici la treizième année de la seconde guerre punique. Les deux consuls eurent pour province le Brutium (la Calabre ultérieure)[2], et furent chargés de tenir tête à Annibal. On marqua leurs départements à tous ceux qui devaient commander.

Tous les prodiges qu'on annonça pour lors en grand nombre ne causèrent pas tant de crainte et tant d'alarmes que l'extinction du feu dans le temple de Vesta[3]. La vestale par la négligence de qui ce malheur était arrivé fut frappée de verges par l'ordre du grand-pontife P. Licinius; et l'on ordonna à ce sujet des prières particulières pour apaiser la colère des dieux,

Avant que les consuls partissent pour la guerre, le sénat les avertit de prendre soin de rappeler dans les campagnes ceux qui les avaient abandonnées, et de rétablir la culture des terres. Ce qui rendait ce rétablissement difficile, c'est que la guerre avait emporté la plupart des hommes libres qui s'attachaient au labourage, qu'on ne trouvait pas assez d'esclaves pour les remplacer; que les troupeaux avaient été enlevés, et les métairies ruinées ou brûlées en beaucoup d'endroits. Malgré ces obstacles, l'autorité des consuls rendit aux campagnes un grand nombre de leurs habitants.

Dès que le printemps fut venu, les consuls partirent pour aller se mettre à la tête de leurs armées. Ils passèrent dans la Lucanie, qu'ils firent rentrer sous la puissance du peuple romain, sans être obligés d'employer la force des armes.

Cette année se passa sans qu'il y eût aucune action entre eux et Annibal[4]: car ce général, après avoir vu tout récemment sa famille et sa patrie frappées d'un si terrible coup par la mort d'Asdrubal son frère, et par l'entière défaite de son armée, ne crut pas qu'il lui convînt d'aller attaquer des ennemis victorieux. Les Romains, de leur côté, voyant qu'il se tenait en repos, jugèrent à propos de l'y laisser, tant son nom seul leur paraissait redoutable dans le temps même qu'autour de lui tout tombait en décadence! Ici Polybe, et après lui Tite-Live, font une réflexion tout à fait capable de donner une grande idée d'Annibal. Il semble, disent-ils, que ce grand homme se soit montré encore plus digne d'admiration dans la mauvaise fortune que dans la bonne. En effet, n'est-ce pas une chose qui tient du prodige, que depuis treize ans qu'il faisait la guerre dans un pays étranger, fort loin de sa patrie, avec des succès fort différents, à la tête d'une armée composée, non de citoyens carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations qui n'étaient unies entre elles ni par les mêmes lois, ni par le même langage, et dont les habits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, et les dieux même, étaient différents, il ait su les lier ensemble, et serrer leur union par des nœuds si étroits, que pendant cette longue suite d'années il ne se soit jamais élevé ni aucune discorde entre ses troupes, ni aucune sédition contre leur chef, quoique souvent les vivres et l'argent leur eussent manqué dans un pays ennemi? ce qui, dans la première guerre punique, avait causé tant de désordres entre les commandants et les soldats! Mais depuis qu'il eût perdu son unique ressource par la mort d'Asdrubal et la défaite de son armée, et qu'il eut été obligé de se retirer dans un petit coin du Brutium en abandonnant tout le reste de l'Italie, à qui ne paraîtra-t-il pas surprenant qu'il ne se soit excité aucun mouvement parmi ses soldats dans une conjoncture où tout lui manquait? car les Carthaginois, assez embarrassés à trouver des moyens de se conserver dans l'Espagne, ne lui envoyaient pas plus de secours que s'il eût eu tout en abon-

[1] An. R. 546; av. J. C. 206.
[2] Liv. lib. 28, cap. 11.
[3] Liv. lib. 28, cap. 11.
[4] Liv. lib. 28, cap. 12. — Polyb. lib. 11, pag. 637

dance dans l'Italie. Voilà un de ces traits qui caractérisent un homme supérieur, et qui font voir jusqu'à quel point Annibal avait porté l'habileté dans le métier de la guerre.

Celle de Scipion n'était pas moins admirable. La sage vivacité de ce général, encore fort jeune, rétablit entièrement les affaires des Romains en Espagne, comme la courageuse lenteur de Fabius l'avait fait auparavant en Italie. De si heureux commencements se soutinrent toujours par une conduite uniforme, qui ne se démentit jamais en rien, et par une suite non interrompue de grandes et belles actions qui mirent le comble à sa gloire, et terminèrent heureusement la plus dangereuse guerre qu'eurent jamais les Romains.

Tite-Live remarque ici que les affaires d'Espagne, par rapport aux Carthaginois, étaient à peu près dans la même situation que celles d'Italie[1] : car les Carthaginois, ayant été vaincus dans un combat où leur chef fut pris, avaient été obligés de se retirer aux extrémités de la province, et jusque sur les bords de l'Océan. Toute la différence qu'il y avait, c'est que l'Espagne, tant par le génie des habitants que par la nature et la situation des lieux, était beaucoup plus propre à renouveler la guerre, non-seulement que l'Italie, mais que toutes les autres parties de l'univers. Aussi, quoique ce soit la première des provinces qui sont en terre ferme où les Romains soient entrés, c'est cependant la dernière qui ait été tout à fait soumise; ce qui n'arriva que sous Auguste.

Dans le temps dont il s'agit, Scipion donna de grandes preuves de son habileté et de son courage. Asdrubal, fils de Gisgon, le plus illustre des généraux carthaginois après ceux de la famille barcienne, étant revenu de Cadix, passa dans l'Espagne ultérieure[2]. Avec le secours de Magon, frère d'Annibal, il fit de grandes levées dans tout le pays[3], et mit sur pied une armée de cinquante mille hommes d'infanterie[1], et de quatre mille cinq cents chevaux. Les deux généraux carthaginois campèrent auprès de Silpia[2] dans une vaste plaine, à dessein d'accepter la bataille, si les Romains la leur présentaient.

Scipion jugea bien qu'il n'était pas en état de résister à de si grandes forces avec les seules légions romaines, et qu'il fallait absolument leur opposer, au moins pour la montre, des secours tirés de l'Espagne même, en évitant cependant de se confier à ces barbares, et d'en associer à son armée un si grand nombre, qu'en lui manquant de foi ils pussent causer sa perte, comme ils avaient causé celle de son père et de son oncle. Le détail du combat qui va suivre prouvera avec quelle sagesse il exécuta ce projet. Étant parti de Tarragone, et ayant reçu en chemin à Castulon quelques secours que Silanus lui amenait, il s'avança jusqu'à la ville de Bécula[3] avec toutes ses forces, qui montaient à quarante cinq mille hommes de pied, et trois mille chevaux.

Quand les deux armées furent en présence, il se donna de légères escarmouches de part et d'autre. Après que les deux partis eurent assez essayé leurs forces dans plusieurs petits combats, Asdrubal le premier mit ses troupes en bataille. Les Romains aussitôt en firent autant. Les deux armées étaient rangées devant les retranchements de leur camp, où elles demeuraient en repos, l'une attendant que l'autre commandât la charge. Le soir étant venu sans que ni l'une ni l'autre se fussent ébranlées, Asdrubal d'abord, et Scipion après lui, firent rentrer les soldats dans leur camp. Ce manége dura plusieurs jours, sans qu'on en vînt à une action.

Les deux armées demeuraient toujours rangées de la même sorte. D'un côté les Romains, et de l'autre les Carthaginois, mêlés d'Africains, étaient au corps de bataille. Les Espagnols, également alliés des Romains et des Carthaginois, étaient sur les ailes dans les

[1] Liv. lib. 28, cap. 12.

[2] On appelait *Espagne citérieure* celle qui était en deçà de l'Ebre par rapport aux Romains, et *ultérieure* celle qui était au delà. Celle-ci comprenait la Lusitanie (*le Portugal*) et les pays voisins au midi.

[3] Liv. lib. 28, cap. 12-16.

[1] Polybe fait monter cette armée à 70 mille hommes d'infanterie.

[2] Il paraît, par le récit qui va suivre, que cette ville doit avoir été située dans la Bétique.

[3] Ces deux villes étaient près de la source du *Bætis*, ou *Guadalquivir*; Castulon, au nord du fleuve.

deux armées. Trente-deux éléphants placés devant les premiers rangs des Carthaginois paraissaient de loin comme des châteaux ou comme des tours. On comptait dans les deux camps que les troupes combattraient dans l'ordre où elles avaient été rangées jusqu'alors : mais Scipion avait résolu de changer toute cette disposition le jour qu'il livrerait véritablement la bataille. Dès le soir, il donna ordre qu'on fît prendre de la nourriture aux hommes et aux chevaux avant le jour, et que la cavalerie se tînt prête à marcher au premier ordre.

A peine le jour avait-il paru, qu'il détacha toute sa cavalerie avec les soldats armés à la légère contre les corps de garde des Carthaginois. Un moment après il partit lui-même avec toute son infanterie, plaçant, contre l'opinion des ennemis et des siens, les soldats romains sur les ailes, et les Espagnols dans le milieu de la bataille. Asdrubal, éveillé au bruit de cette attaque imprévue, sortit promptement de sa tente. Il n'eut pas plus tôt aperçu les Romains devant ses retranchements, les Carthaginois en désordre, et toute la plaine couverte d'ennemis, que de son côté il envoya toute sa cavalerie contre celle de Scipion, sortit lui-même de son camp à la tête de son infanterie, sans rien changer à l'arrangement dont il avait usé jusque-là dans sa bataille. Le combat fut longtemps douteux entre les cavaliers; et il était difficile que de leur part il devînt décisif, parce que ceux qui pliaient (ce qui arrivait alternativement aux deux partis) trouvaient une retraite assurée auprès de leur infanterie.

Mais, lorsque les deux corps de bataille ne furent plus qu'à cinq cents pas l'un de l'autre, Scipion mit fin à ce combat, ayant ordonné aux légions de s'ouvrir pour recevoir au milieu d'elles la cavalerie et les soldats légèrement armés, dont il fit deux troupes, qu'il plaça au corps de réserve derrière les deux ailes : et quand il fut sur le point de donner sur les ennemis, il commanda aux Espagnols, qui étaient dans le milieu de sa bataille, de marcher serrés et à petits pas. Pour lui, de l'aile droite où il commandait, il envoya dire à Silanus et à Marcius d'étendre l'aile gauche qu'ils conduisaient comme ils lui verraient étendre la droite, et de faire marcher les plus alertes de leurs gens de pied et de cheval contre l'ennemi pour commencer la mêlée avant que les bataillons du milieu fussent à portée de se choquer. Ainsi, ayant allongé les deux ailes, ils marchaient à grands pas contre l'ennemi, menant chacun trois cohortes d'infanterie, trois escadrons de cavalerie, et les armés à la légère, tandis que le reste les suivait, formant une ligne oblique avec le corps de bataille pour aller attaquer les Carthaginois par les flancs.

Il restait un vide dans le milieu, parce que les Espagnols marchaient plus lentement, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu; et déjà les ailes en étaient aux mains, que les Carthaginois et les Africains, qui faisaient la principale force des ennemis, n'étaient pas encore arrivés à la portée du trait. D'ailleurs, ils n'osaient pas s'avancer sur les ailes pour secourir ceux des leurs qui y combattaient, de peur de dégarnir leur centre, et de l'exposer à découvert à l'ennemi qui était près de l'attaquer. Ainsi leurs ailes avaient affaire à deux ennemis tout à la fois : à la cavalerie et aux soldats armés à la légère, qui avaient fait un circuit pour les prendre en flanc; et aux cohortes, qui les pressaient de front pour les séparer du corps de leur bataille. On voit dans tout ce qui vient d'être dit ce que peut l'habileté d'un commandant.

Les ailes se battirent pendant quelque temps avec courage : mais la chaleur étant devenue plus grande, les Espagnols, qui avaient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étaient d'une faiblesse à ne pouvoir soutenir leurs armes, pendant que les Romains, pleins de force et de vigueur, avaient encore cet avantage sur eux, que, par la prudence de leur général, ce qu'il y avait de plus fort dans leur armée n'avait eu affaire qu'à ce qu'il y avait de plus faible dans celle des ennemis. Ceux-ci donc, épuisés de force et de courage, lâchèrent pied, gardant cependant leurs rangs comme si toute l'armée eût fait retraite par l'ordre de son général. Mais alors le vainqueur ayant commencé à les pousser de tous côtés avec d'autant plus de vigueur qu'il les voyait reculer, il ne leur fut pas possible de résister plus longtemps; et, malgré tous les

efforts et toutes les remontrances d'Asdrubal, la crainte l'emportant sur la honte, ils se débandèrent, prirent ouvertement la fuite, et se retirèrent avec beaucoup d'effroi dans leur camp. Les Romains les y auraient poursuivis, et s'en seraient rendus maîtres sans un violent orage pendant lequel il tomba une si grande abondance de pluie, que les vainqueurs eux-mêmes eurent bien de la peine à regagner leur camp.

Asdrubal, voyant que les Turdétans l'avaient abandonné, et que tous les autres alliés étaient près d'en faire autant, décampa la nuit suivante pour empêcher que le mal n'allât plus loin. A la pointe du jour, Scipion, averti de la retraite des ennemis, ordonna à sa cavalerie de les poursuivre. Quoique par l'erreur de ses guides sa marche eût été inutilement allongée, elle atteignit néanmoins les ennemis, et, les prenant tantôt en queue et tantôt en flanc, elle les fatiguait sans relâche; et elle retarda assez leur fuite pour donner aux légions le temps d'arriver. Depuis ce moment ce ne fut plus un combat, mais une véritable boucherie, jusqu'à ce que le général, exhortant lui-même ses soldats à fuir, se sauva sur les montagnes voisines avec un gros d'environ six mille hommes à moitié désarmés; tout le reste fut tué ou pris. Asdrubal, voyant que ses troupes passaient de moment à autre dans le camp des ennemis, abandonna son armée, gagna le bord de la mer pendant la nuit, et se jeta dans des vaisseaux qui le portèrent à Cadix.

Scipion, ayant appris la fuite d'Asdrubal, laissa à Silanus dix mille hommes de pied et mille chevaux pour achever de dissiper les restes de cette armée [1]. Pour lui, en soixante et dix jours il retourna à Tarragone avec le reste de ses troupes, examinant tout de suite, et chemin faisant, la conduite que les villes et les petits princes du pays avaient tenue à l'égard des Romains, et distribuant les récompenses ou les peines selon leurs mérites.

Après son départ, Masinissa, ayant pris des mesures secrètes avec Silanus pour être admis dans l'alliance des Romains [2], passa en Afrique avec un petit nombre de ses sujets, dans le dessein d'attirer au même parti toute sa nation. Tite-Live n'assigne aucun motif de ce changement de Masinissa, et se contente de dire que la constante fidélité avec laquelle il persévéra dans l'amitié des Romains jusqu'à la fin de sa vie, qui fut très-longue, fait juger qu'il ne le fit pas sans de bonnes raisons.

Mais par le détail que nous ferons ailleurs des révolutions arrivées en ce temps-ci, même dans la Numidie, il paraîtra que les Carthaginois prirent parti contre Masinissa [1]. Ce fut là vraisemblablement ce qui engagea ce prince à se détacher de leur alliance; ensuite le mariage de Sophonisbe, qui lui avait été promise, et qui fut donnée à Syphax, acheva de le rendre irréconciliable à leur egard.

Magon suivit Asdrubal à Cadix avec les vaisseaux que ce dernier lui avait renvoyés. La fuite ou la désertion dispersèrent dans les villes voisines tout le reste du parti carthaginois abandonné de ses chefs; on n'en vit plus rien paraître, au moins qui fût considérable par son nombre ou par ses forces. C'est ainsi que Scipion chassa les Carthaginois de l'Espagne, six ans après qu'il eut pris le commandement des armées de cette province, et treize après que la guerre eut commencé entre les deux nations.

Silanus, n'ayant plus d'ennemis à combattre, revint trouver Scipion à Tarragone, et lui apprit que la guerre était absolument terminée.

Quelque temps après, L. Scipion arriva à Rome, où son frère l'envoyait avec un grand nombre de prisonniers illustres pour y annoncer la soumission de l'Espagne entière. Cette nouvelle répandit dans la ville une joie universelle; on élevait jusqu'au ciel la sagesse et la valeur de ce jeune héros. Lui seul, insatiable de gloire, ne regardait tout ce qu'il avait fait jusqu'alors que comme une légère ébauche des grandes entreprises qu'il méditait. Occupé du dessein de porter la guerre jusqu'aux murs de Carthage, il jugea nécessaire de se ménager en Afrique quelque intelligence et quelque appui.

[1] Liv. lib. 28, cap. 16.
[2] Liv. lib. 28, cap. 16.

[1] Liv. lib. 28, cap. 29.

Syphax régnait alors dans la meilleure partie de la Numidie, sur les peuples appelés *Masœsyli*. C'était un prince puissant, mais qui se piquait peu de bonne foi et de constance dans les engagements qu'il formait, comme il est assez ordinaire aux barbares. Il avait autrefois traité d'alliance et d'amitié avec les deux Scipion, père et oncle de celui dont il s'agit ici; et depuis il s'était rejoint au parti des Carthaginois. Scipion, qui croyait avoir besoin de lui pour réussir dans son grand dessein, entreprit de le regagner, et lui envoya Lélius avec des présents considérables. Syphax ne se fit pas beaucoup presser. Il voyait alors les affaires des Romains prospérer de tous côtés; celles des Carthaginois, au contraire, aller toujours en empirant, soit en Espagne, soit en Italie. Il déclara néanmoins qu'il ne voulait rien conclure qu'avec le général romain en personne. Lélius s'en retourna, ayant seulement tiré parole de Syphax pour la sûreté de Scipion, s'il se déterminait à le venir trouver.

L'amitié de ce prince était de la dernière importance pour les vues que Scipion avait sur l'Afrique. C'était le roi le plus opulent de tout le pays; il avait déjà été en guerre avec les Carthaginois. Ses états étaient dans une situation très-commode par rapport à l'Espagne, dont ils n'étaient séparés que par un trajet de mer assez court. Scipion crut qu'un si grand avantage valait bien la peine qu'il s'exposât à un danger même considérable pour se le procurer; et sans balancer il part de Carthagène avec deux vaisseaux pour aller trouver Syphax. Dans le même temps, Asdrubal, fils de Gisgon, général carthaginois, qui venait d'être obligé d'abandonner l'Espagne, se retirait près du même prince avec sept vaisseaux. Il était déjà dans le port lorsqu'il aperçut les deux galères romaines qui étaient encore en pleine mer. Il fit quelques mouvements pour aller les attaquer; mais le vent, qui était assez fort, ayant amené en peu de temps Scipion dans le port, Asdrubal n'osa plus entreprendre de l'insulter, et ne songea qu'à se rendre auprès de Syphax, où bientôt Scipion le suivit.

Syphax fut bien flatté de se voir ainsi recherché par deux généraux des deux plus puissants peuples de l'univers, qui venaient en un même jour lui demander son secours et son amitié. Il les invita tous deux à loger dans son palais; il fit même des efforts pour les engager à terminer par une entrevue tous leurs différends; mais Scipion s'en défendit en représentant qu'il n'avait point personnellement d'intérêts à démêler avec Asdrubal, ni de pouvoirs pour traiter d'affaires d'état avec un ennemi. Il voulut bien néanmoins, à la prière du roi, manger avec Asdrubal, et même se mettre sur un même lit avec lui.

La conversation de Scipion avait tant d'attraits, et sa dextérité à manier les esprits était si grande, qu'il charma, pendant le repas, non-seulement Syphax, prince barbare, et plus aisé à gagner par une politesse et une douceur qui lui étaient tout à fait nouvelles, mais même Asdrubal, cet ennemi si acharné contre les Romains, et contre Scipion en particulier. Ce Carthaginois avoua, depuis, que cet entretien lui avait donné une plus haute idée de Scipion que ses victoires et ses conquêtes. Il ajouta qu'il ne doutait point que Syphax et son royaume ne fussent désormais entièrement dévoués aux Romains; tant Scipion avait un art merveilleux pour s'insinuer dans les esprits et pour gagner la confiance de tous ceux avec qui il traitait!

Mais une autre pensée occupait Asdrubal et lui causait de cruelles inquiétudes. « Il sentait « bien que ce n'était ni pour se procurer une « agréable promenade le long des côtes de la « mer, ni par une vaine curiosité, qu'un ca« pitaine d'une si haute réputation avait passé « en Afrique avec deux galères, en abandon« nant ses troupes dans une province nouvel« lement conquise, et s'était livré, en terre « ennemie, à la bonne foi d'un prince, sur « laquelle il n'avait pas fort lieu de compter; « qu'assurément le but de Scipion, dans ce « voyage, était de se frayer un chemin pour « attaquer l'Afrique. Il savait qu'il y avait « longtemps que ce général en méditait la « conquête, et demandait assez hautement « pourquoi, Annibal ayant bien eu l'audace « de porter la guerre dans le cœur de l'Italie, « Scipion n'irait pas la faire jusqu'aux portes

[1] Liv. lib 28, cap. 17, 18. — App. Bell. hisp. 271.

« de Carthage. » Il concluait de tous ces raisonnements que les Carthaginois devraient dorénavant songer, non à recouvrer les Espagnes, mais à conserver l'Afrique; et il ne se trompait pas.

On pourrait demander s'il y avait de la prudence à Scipion d'entreprendre le voyage dont il s'agit ici, et de s'exposer sans nécessité à tous les dangers qui en pourraient être la suite. Quelques moments plus tôt, Asdrubal pouvait se saisir de sa personne; et quel malheur aurait-ce été pour Rome! Il ne courait guère moins de risque de la part de Syphax, prince qui n'était pas esclave de sa parole, actuellement allié des Carthaginois, et qui, se voyant maître de la personne de leur plus redoutable ennemi, pouvait fort bien être tenté de le leur livrer. Nous verrons dans la suite Fabius lui reprocher cette action comme téméraire et contraire aux règles. Mais l'autorité de Fabius, prévenu extrêmement contre Scipion, ne doit pas être ici d'un grand poids. Pour moi, je n'ose entreprendre de résoudre un pareil doute, j'en laisse la décision aux lecteurs. Si l'événement était un bon juge en pareille matière, la réponse serait aisée; mais le sage Fabius marque que l'événement n'est le maître que des personnes peu sensées[1]. *Eventus stultorum magister est.* Quoi qu'il en soit, Scipion n'eut pas lieu de se repentir de son voyage, et il ne retourna en Espagne qu'après avoir fait une ligue offensive et défensive avec Syphax contre les Carthaginois. Etant remonté sur ses galères, il rentra au bout de quatre jours dans le port de Carthagène, et s'appliqua aussitôt aux affaires de la province.

Les Romains, à la vérité, n'avaient plus rien à craindre de la part des Carthaginois dans l'Espagne; mais il y avait encore quelques villes dont les habitants, se souvenant de la haine qu'ils avaient témoignée contre les Romains, ne demeuraient tranquilles que par crainte et non par attachement. Les plus grandes, aussi bien que les plus coupables, étaient Illiturgis et Castulon. La dernière, après avoir été amie des Romains dans le temps de leur prospérité, les avait quittés pour les Carthaginois aussitôt après la défaite des Scipions et de leurs armées. Ceux d'Illiturgis avaient même signalé leur révolte par une cruauté horrible, en égorgeant ceux des Romains qui, après la perte de la bataille, étaient venus chercher un asile parmi eux. Scipion, dès son entrée dans l'Espagne, savait bien ce que ces peuples avaient mérité; mais la vengeance n'eût pas été pour lors à sa place. Maintenant que l'Espagne était tranquille, il crut qu'il était temps de punir les coupables.

Ayant donc fait venir L. Marcius de Tarragone, il lui ordonna d'aller assiéger Castulon avec la troisième partie de ses troupes; et lui-même mena le reste de l'armée contre Illiturgis, où il arriva après cinq jours de marche, accompagné de Lélius[1]. Les habitants, avertis de loin, par les reproches de leur conscience, de ce qu'ils avaient à craindre, avaient fait tous les préparatifs nécessaires pour se bien défendre. Convaincus qu'ils ne pouvaient éviter les supplices et la mort, ils étaient déterminés à vendre bien cher leur vie. Cette résolution avait été prise généralement dans la ville. Hommes et femmes, vieillards et enfants, tout était soldat. La fureur et le désespoir leur tenaient lieu de courage et rendaient superflue toute exhortation. Les assiégés se défendirent avec tant d'ardeur, que cette armée, qui avait dompté l'Espagne, eut plus d'une fois la honte de se voir repoussée loin des murailles par la bourgeoisie d'une seule ville. Scipion, craignant que ce mauvais succès n'abattît le courage des siens, et n'augmentât encore l'audace des ennemis, crut devoir prendre part au péril. C'est pourquoi, après avoir reproché aux soldats leur peu de vigueur, il fit apporter des échelles, et déclara hautement qu'il allait monter lui-même à l'assaut si les autres refusaient de le faire. Il était déjà au pied de la muraille, lorsque tous les soldats, effrayés du péril où ils voyaient leur général exposé, lui crièrent d'une commune voix qu'il se retirât; et en même temps, ils plantèrent leurs échelles à plusieurs endroits tout à la fois, et montèrent avec beaucoup d'intrépidité.

[1] Liv. lib. 22, cap. 39.

[1] Liv. lib. 28, cap. 19, 20. — App. Bell. hisp. pag. 272

Lélius, de son côté, ne poussait pas son attaque avec moins d'ardeur. Ce fut alors que les assiégés commencèrent à perdre courage; et ceux qui défendaient les murs ayant été renversés, les Romains s'en rendirent aussitôt maîtres. La citadelle, en même temps, à la faveur du tumulte qui s'excita dans la ville, fut prise par le côté même par lequel on la croyait imprenable, des déserteurs africains qui servaient dans l'armée romaine, ayant grimpé avec beaucoup de peine jusqu'au haut du roc par des routes qui paraissaient impraticables.

Le carnage fut horrible, et l'on vit bien alors ce que pouvaient la colère, la haine, la vengeance. Personne ne songea à faire des prisonniers ou du butin, quoique les biens des habitants fussent à la discrétion des soldats. Le vainqueur fait main basse sur tous ceux qu'il rencontre, et égorge indifféremment hommes et femmes, vieux et jeunes, jusqu'aux enfants qui étaient encore à la mamelle. Ensuite ils mettent le feu aux maisons, et détruisent tout ce que l'incendie a épargné, tant ils sont acharnés à effacer jusqu'aux traces qui pourraient conserver la mémoire d'une ville devenue si odieuse.

Scipion conduisit son armée de là à Castulon, qui était défendue non-seulement par les Espagnols du lieu, mais encore par quelques troupes carthaginoises, restes de l'armée d'Asdrubal que la fuite y avait rassemblés. L'arrivée de Scipion avait été prévenue par la nouvelle de la prise et de la ruine d'Illiturgis, qui avait jeté dans les esprits la crainte et le désespoir. Comme la cause des Carthaginois qui s'y trouvaient renfermés était différente de celle des habitants, et que chacun ne songeait qu'à ses intérêts sans se mettre en peine de ceux d'autrui, leur défiance mutuelle dégénéra bientôt en une discorde toute ouverte. Les assiégés livrèrent Himilcon, chef des Carthaginois, ses troupes et la ville à Scipion. Cette victoire fut moins sanglante que la précédente : aussi les habitants de Castulon étaient-ils moins coupables que ceux de Illiturgis, et leur reddition volontaire avait bien adouci la colère des Romains.

Après cette expédition, Marcius fut détaché pour aller réduire, sous la puissance des Romains, ceux des barbares qui n'étaient pas tout à fait domptés ; et Scipion retourna à Carthagène [1], afin d'y remercier les dieux des avantages qu'il avait remportés par leur protection, et d'y célébrer les jeux et donner le combat de gladiateurs dont il avait fait faire les préparatifs, pour honorer la mémoire de son père et de son oncle.

Il n'employa dans ces combats ni esclaves, ni mercenaires accoutumés à trafiquer de leur sang, mais tous gens qui s'étaient présentés volontairement, et sans aucun motif d'intérêt. Les uns avaient été envoyés par les rois du pays, qui étaient bien aises de faire connaître la valeur de leurs sujets : quelques-uns étaient venus d'eux-mêmes pour faire leur cour à Scipion; d'autres, par bravade et par émulation, avaient fait ou accepté des défis, en conséquence desquels ils se battirent. Il y en eut enfin qui s'engagèrent à terminer par la voie des armes des querelles qu'ils n'avaient pu ou qu'ils n'avaient pas voulu finir autrement. On y vit même des personnes d'une condition illustre, tels que Corbis et Orsua, deux cousins germains, qui voulurent y décider, le fer à la main, à qui appartiendrait la principauté de la ville d'Ibis, qu'ils se disputaient entre eux. Corbis était le plus âgé; mais Orsua était le fils du dernier possesseur, à qui son frère aîné avait remis cette seigneurie en mourant. Scipion tâcha de les accommoder à l'amiable, et de les réconcilier ; mais ils lui déclarèrent que leurs plus proches parents leur avaient déjà fait cette proposition qu'ils n'avaient point voulu écouter, et que le dieu Mars était le seul qu'ils voulussent reconnaître pour arbitre de leur différend. La fureur avec laquelle ils se battirent, préférant la mort à la nécessité de se voir soumis l'un à l'autre, fut tout à la fois et un spectacle intéressant pour l'armée, et une leçon bien propre à faire sentir quel mal c'est parmi les hommes que la passion de régner. L'aîné demeura victorieux et paisible possesseur de la ville. Le combat des gladiateurs fut suivi de jeux funèbres, autant magnifiques qu'ils pouvaient l'être dans la province et dans un camp.

Cependant les lieutenants de Scipion agis-

[1] Liv. lib. 28, cap. 21

saient conformément à ses ordres dans les lieux où ils les avaient envoyés. Marcius, ayant passé le fleuve Bétis[1], reçut à composition deux villes opulentes, sans avoir eu besoin d'employer la force des armes. Il n'en fut pas ainsi d'Astapa. L'armée romaine s'étant approchée de cette ville pour l'attaquer, les habitants, qui savaient que, par des brigandages et des meurtres commis de sang-froid, ils avaient irrité les Romains contre eux au point de n'en pouvoir espérer de pardon, et d'ailleurs comptant peu sur la bonté de leurs murailles, ou sur la force de leurs armes, formèrent contre eux-mêmes une résolution étrange et barbare. Ils entassèrent au milieu de la place publique leurs meubles les plus riches avec tout leur or et leur argent, firent asseoir sur ce monceau précieux leurs femmes et leurs enfants, et entourèrent le tout de bois sec et propre à s'embraser en un moment. Ensuite ils ordonnèrent à cinquante jeunes gens vigoureux et bien armés de garder en ce lieu, tant que le succès du combat serait douteux, et leurs trésors et les personnes qui leur étaient infiniment plus chères que leurs biens, et, quand ils s'apercevraient qu'il n'y aurait plus d'espérance, de mettre le feu au bûcher, et de ne rien laisser de ce qui était confié à leur garde, sur quoi l'ennemi pût exercer sa fureur; que, pour eux, s'ils ne pouvaient sauver la ville ni éviter d'être vaincus, ils périraient tous dans le combat. Ils ajoutèrent des imprécations horribles contre ceux que le manque de courage, ou l'espérance de sauver leur vie, empêcheraient d'exécuter ce projet.

Après avoir pris ces mesures, ils ouvrirent tout d'un coup les portes de la ville, et vinrent fondre sur les Romains avec une extrême furie. On ne s'attendait pas à une telle sortie. Quelques escadrons, avec les soldats armés à la légère, sortirent dans le moment même du camp pour aller à leur rencontre; mais ils furent vivement repoussés, et les Romains auraient été obligés de combattre près de leurs retranchements, si le corps des légions, s'étant mis en bataille le plus promptement qu'il put, ne fût allé au-devant des ennemis.

[1] Liv. lib. 28, cap. 22, 23.— App. Bell. hisp. pag. 273.

Alors même ceux d'Astapa, se précipitant comme des désespérés au milieu des armes et des blessures, jetèrent pendant quelque temps le désordre dans les premiers rangs de l'infanterie romaine. Mais ces vieux soldats, opposant une valeur constante à l'audace et à la témérité de ces furieux, arrêtèrent, par le carnage des premiers, la fougue de ceux qui suivaient. Voyant néanmoins qu'aucun ne pliait, et que, déterminés à mourir, ils se faisaient tuer sans quitter leur poste, ils ouvrirent leur bataillon, ce qui leur était aisé, vu leur grand nombre, et, ayant enfermé les ennemis au milieu, ils les obligèrent de se resserrer en rond, et les tuèrent tous depuis le premier jusqu'au dernier.

Le meurtre qui se faisait en même temps dans la ville, était bien plus affreux; car c'étaient des concitoyens qui égorgeaient une troupe de femmes et d'enfants incapables, par leur sexe ou par leur faiblesse, d'aucune défense; qui ensuite jetaient leurs corps, la plupart encore vivants, dans un bûcher allumé exprès, dont la flamme était presque éteinte par l'abondance du sang qui ruisselait de toute part; et qui, enfin, las de tuer, se jetèrent avec leurs armes dans les flammes, pour être consumés avec leurs compatriotes qu'ils venaient de massacrer d'une manière si déplorable.

Tout était exécuté, lorsque les Romains entrèrent dans la ville. Et, d'abord, à un spectacle si atroce, ils s'arrêtèrent étonnés et interdits. Mais, un moment après, lorsqu'ils eurent aperçu l'or et l'argent qui brillaient à travers les autres choses que le feu dévorait, l'avidité naturelle fit son effet. Ils se jetèrent avec tant d'empressement au milieu de l'incendie pour en tirer ces richesses, que plusieurs y périrent, d'autres furent endommagés par la vapeur des flammes, ceux qui s'étaient avancés les premiers n'ayant pas la liberté de reculer, parce qu'ils étaient pressés par les derniers, qui voulaient avoir part au butin. Ainsi la ville d'Astapa fut entièrement consumée par le fer et par le feu, sans que le soldat pût en aucune sorte profiter du butin.

Marcius n'eut plus besoin d'employer la force pour soumettre tout le reste du pays;

et, ayant tout pacifié par la seule terreur de ses armes, il ramena ses troupes victorieuses à Carthagène, où Scipion l'attendait.

Je ne sais si l'histoire fournit un plus terrible exemple de la fureur et de la rage où le désespoir peut porter les hommes. On ne peut pas en faire retomber la haine sur les Romains, l'ennemi auquel ils avaient affaire étant opiniâtrément déterminé à mourir, et ne voulant ni demander ni recevoir de quartier.

Dans le même temps, il vint de Cadix des transfuges qui offrirent à Scipion de lui livrer cette ville, la garnison carthaginoise et le général qui la commandait[1]. Magon s'y était retiré après sa défaite ; et, ayant rassemblé des vaisseaux sur l'Océan, il avait tiré quelques secours des côtes d'Afrique, qui étaient au delà du détroit, et des quartiers d'Espagne les plus voisins, par le ministère d'Hannon, officier carthaginois. Scipion reçut la parole des déserteurs et leur donna la sienne ; et, les ayant renvoyés il fit partir Marcius avec un corps de troupes pour aller attaquer Cadix par terre, pendant que Lélius, de concert avec lui, presserait cette ville du côté de la mer avec sept galères à trois rangs et une à cinq.

Cependant Scipion fut attaqué d'une maladie assez fâcheuse, et que la renommée faisait beaucoup plus dangereuse qu'elle n'était en effet, comme il arrive d'ordinaire par la pente qu'ont naturellement les hommes à exagérer et à grossir toujours de quelque nouvelle circonstance les récits qu'on leur fait [2]. Toute la province, et surtout les quartiers les plus éloignés, furent remplis de trouble et de confusion par ces nouvelles mêlées de vrai et de faux. Et l'on vit quelles suites aurait eues la mort de ce général, si elle eût été réelle, puisque le bruit qui s'en répandit à faux en causa de si terribles. Les alliés devinrent infidèles, et les soldats séditieux. Mandonius et Indibilis, ayant soulevé leurs sujets et nombre de Celtibériens, vinrent ravager les terres des alliés du peuple romain ; et, dans le camp de Sucrone, les soldats oublièrent ce qu'ils devaient à leur général et à leur patrie.

Près de Sucrone[1] était un corps de huit mille Romains, qu'on avait fait camper en ce lieu pour contenir dans le devoir les peuples voisins de l'Èbre. Ces troupes avaient déjà commencé à se mutiner avant que la nouvelle de la maladie de Scipion se fût répandue. Le long repos, comme il arrive d'ordinaire, avait insensiblement produit la licence. Accoutumées pendant la guerre à vivre au large dans le pays ennemi, elles souffraient avec peine de se voir réduites à l'étroit en temps de paix. D'abord ce n'étaient que des murmures secrets. *S'il y a encore des ennemis dans la province*, disaient ces soldats, *pourquoi nous retient-on dans un pays tranquille, où nous demeurons les bras croisés sans rien faire? Ou, si la guerre est terminée, pourquoi ne nous fait-on pas repasser en Italie?* La nouvelle de la maladie de Scipion, suivie de près du bruit de sa mort, augmenta infiniment leurs mauvaises dispositions. Ils demandèrent leur solde avec plus de hauteur et de fierté qu'il ne convenait à des soldats bien disciplinés. Dans les corps-de-garde, on porta l'insolence jusqu'à dire des injures aux tribuns qui faisaient la ronde, et plusieurs allèrent piller pendant la nuit les villages voisins dont les habitants étaient du nombre des alliés : enfin, en plein jour et tout ouvertement, ils abandonnaient leurs drapeaux, et s'en allaient où ils jugeaient à propos, sans demander congé à leurs officiers. On n'avait plus d'égard dans ce camp ni aux lois de la guerre, ni à l'autorité des commandants : le caprice et la fantaisie des soldats tenaient lieu de règle.

Ils conservaient cependant encore une apparence de camp romain, uniquement dans l'espérance que leurs tribuns se rendraient complices de leur sédition et de leur fureur. Dans cette pensée, ils souffraient que leurs officiers s'assemblassent en conseil de guerre dans la principale place du camp ; ils leur demandaient le signal, et faisaient la garde chacun à leur tour, selon la coutume. Ainsi,

[1] Liv. lib. 28. cap. 23.

[2] Lib. liv. 28, cap. 24-29. — Appian. Bell. hisp. pag. 273-275.

[1] Ville située à l'embouchure du fleuve Sucro, aujourd'hui *Xucar*

quoique dans le fond ils eussent absolument secoué le joug, néanmoins ils s'imposaient eux-mêmes la loi de garder tous les dehors de soldats soumis et obéissants. Mais enfin, quand ils s'aperçurent que leurs tribuns désapprouvaient leur conduite, qu'ils la voulaient réformer, et refusaient de prendre part à leur révolte et d'entrer dans leur conspiration, ils ne gardèrent plus de mesures, et la sédition éclata ouvertement. Ils chassèrent leurs officiers du camp, et d'une voix unanime déférèrent le commandement à deux simples soldats, auteurs de la sédition, nommés C. Albius, de Calès, et C. Atrius, d'Ombrie. Ces deux insolents ne se contentèrent pas des ornements de tribuns des soldats; ils eurent l'impudence de prendre les marques du souverain pouvoir, et de faire porter devant eux les haches et les faisceaux, sans faire réflexion que cet appareil superbe, qu'ils employaient pour retenir les autres dans le respect et dans la crainte, serait bientôt l'instrument du supplice que leur crime avait mérité.

Les séditieux attendaient de moment à autre des courriers qui leur apprissent les funérailles de Scipion : mais, plusieurs jours s'étant passés sans que le bruit de sa mort se confirmât, alors on commença à en rechercher les premiers auteurs, chacun s'en défendant et aimant mieux paraître avoir cru trop légèrement une pareille nouvelle que l'avoir inventée. Ce fut alors que les chefs du soulèvement, ne se voyant plus soutenus avec la même chaleur qui avait paru d'abord dans les esprits, commencèrent à envisager avec frayeur les faisceaux qu'ils avaient follement usurpés, et à redouter les effets d'une puissance véritable et légitime, prête à faire tomber sur eux tout le poids d'une juste vengeance.

La sédition était déjà sinon étouffée, du moins fort étourdie, lorsqu'on apprit par des courriers sur qui l'on pouvait compter, premièrement que Scipion vivait, et ensuite qu'il était absolument hors de danger. Bientôt après, sept tribuns légionnaires, envoyés par Scipion même, arrivèrent dans le camp. La vue de ces officiers aigrit d'abord les esprits; mais leurs manières douces et familières, accompagnées d'un air de bonté, firent bientôt rentrer tout le monde dans le calme. Se mêlant dans les cercles où ils voyaient plusieurs soldats s'entretenir ensemble, ils prenaient part à la conversation, et, sans leur faire aucun reproche sur leur conduite passée, ils paraissaient seulement curieux d'apprendre ce qui pouvait causer leur mécontentement et leurs alarmes. Les soldats se plaignaient de ce qu'on ne leur avait point payé leur solde aux jours marqués. Ils ajoutaient que c'était eux qui, par leur courage, avaient sauvé la gloire du nom romain, et conservé la province que la mort des deux Scipions et la défaite de leurs armées avaient exposée au dernier danger. Les tribuns répondaient que ces plaintes étaient légitimes et leur demandes raisonnables, et qu'ils ne manqueraient pas d'en avertir le général : qu'ils étaient ravis qu'il ne fût rien arrivé de plus fâcheux : qu'il était aisé de les satisfaire ; que Scipion et la république étaient en état et avaient intention d'accorder à leurs services et à leur courage la récompense qu'ils avaient méritée.

Scipion n'était point embarrassé quand il s'agissait de faire la guerre, c'était son métier ; mais, n'ayant point encore éprouvé de sédition, celle-ci l'inquiétait. Il craignait, de la part de son armée, des excès qui ne laissassent plus de lieu à la clémence : il craignait luimême d'outrer la sévérité. Il résolut d'user de prudence et de modération, comme il avait déjà commencé. Pour cet effet, il envoya dans les villes tributaires ceux qui étaient chargés de lever les deniers de la république; et cette démarche fit espérer aux soldats qu'ils toucheraient incessamment la solde qui leur était due. Quelques jours après, il publia une ordonnance qui leur enjoignait de venir à Carthagène pour recevoir leur paye, séparément par compagnies, ou tous ensemble s'ils l'aimaient mieux. La sédition était déjà bien affaiblie : mais quand on sut que ceux des Espagnols qui s'étaient soulevés rentraient dans le calme, elle fut tout à fait éteinte; car Mandonius et Indibilis n'avaient pas plus tôt appris que Scipion jouissait d'une parfaite santé, qu'abandonnant leur entreprise, ils étaient retournés dans leur pays : ainsi il n'y avait plus ni citoyen ni étranger que les soldats de Sucrone pussent associer à leur révolte.

Après bien des réflexions, ils prirent l'unique parti qui se présentait à eux : c'était de remettre leur sort entre les mains de leur général, soit qu'il voulût user à leur égard d'une juste rigueur, soit qu'il penchât vers la clémence, de quoi ils ne désespéraient pas entièrement. « Ils se représentaient qu'il avait « bien pardonné à des ennemis vaincus par la « force des armes : que dans leur sédition il « n'y avait pas eu une épée tirée, pas une « goutte de sang répandue : qu'étant demeu« rés bien loin du dernier excès du crime, ils « ne méritaient pas non plus une excessive « rigueur. » C'est ainsi qu'ils se flattaient eux-mêmes, suivant la pente naturelle qu'ont les hommes à diminuer et à excuser leurs fautes. Ils étaient seulement en doute s'ils iraient chercher leur solde tous ensemble ou en différentes bandes. Ils prirent le parti qui leur parut le plus sûr : c'était de ne point se séparer.

Scipion, de son côté, délibérait sur la conduite qu'il devait tenir à leur égard. Son conseil était partagé en deux sentiments : les uns voulaient que l'on se bornât au supplice des chefs, qui étaient environ trente-cinq ; les autres croyaient qu'une sédition si criminelle demandait une punition plus générale. L'avis le plus doux prévalut. Au sortir du conseil on avertit les soldats qui étaient à Carthagène de se tenir prêts à marcher contre les Espagnols révoltés, et de se munir de vivres pour plusieurs jours. On voulait donner lieu de croire que c'était sur cette expédition qu'on venait de délibérer.

Quand les séditieux approchèrent de Carthagène, ils apprirent que le lendemain toutes les troupes que Scipion avait dans cette ville devaient partir sous la conduite de Silanus. Cette nouvelle ne les délivra pas seulement de la crainte et de l'inquiétude que leur laissait le souvenir de leur crime, mais encore leur causa une extrême joie. Ils s'imaginaient avec plaisir que leur général allait rester seul avec eux, et qu'ils seraient plus en état de lui donner la loi que de la recevoir de lui. Ils entrèrent dans la ville vers le coucher du soleil, et virent les troupes de Carthagène qui faisaient tous les préparatifs de leur départ.

Pendant la nuit, ceux sur qui l'on voulait faire tomber la punition furent arrêtés. On avait pris de bonnes mesures pour se saisir d'eux sans bruit. Vers la fin de la nuit, les bagages de l'armée, qu'on feignait de faire partir, commencèrent à se mettre en marche. A la pointe du jour, les troupes s'avancèrent jusque hors de la ville, mais s'arrêèrent à la porte, et l'on mit des gardes à toutes les autres portes pour empêcher que qui que ce fût ne sortît.

Après ces précautions, ceux qui étaient arrivés la veille vinrent à l'assemblée, où ils étaient appelés, avec un air de fierté et d'arrogance, comme des gens qui, par leurs cris, allaient donner de la terreur à leur général, loin de rien craindre de sa part. Alors Scipion monta sur son tribunal, et en même temps les troupes qu'on avait fait sortir de la ville en armes, étant rentrées, se répandirent autour des soldats qui étaient venus à l'assemblée sans armes comme c'était la coutume. Dans ce moment toute leur fierté les abandonna, comme ils l'avouèrent depuis ; et ce qui les effraya davantage, fut la vigueur et l'embonpoint de Scipion, qu'ils s'étaient attendus de trouver abattu d'une longue maladie, et un visage plus allumé et plus en feu qu'ils ne lui avaient jamais remarqué, même aux jours de bataille. Il demeura quelque temps assis sans rien dire, jusqu'à ce qu'on vint l'avertir que les auteurs de la sédition avaient été conduits dans la place publique, et que tout était prêt.

Alors, ayant fait faire silence par le héraut, il parla en ces termes : « Je n'eusse jamais cru « qu'ayant à parler à mes soldats je pusse être « embarrassé sur ce que j'aurais à leur dire : « cependant aujourd'hui et les pensées et les « expressions me manquent ; je ne sais même « quel nom je dois vous donner. Vous appel« lerai-je citoyens ? vous vous êtes révoltés « contre votre patrie ; soldats ? vous avez se« coué le joug de l'autorité de votre général, « et violé la religion du serment qui vous liait « à lui ; ennemis ? l'extérieur, les visages, « l'habillement, annoncent des citoyens ; les « actions, les discours, les complots me mon« trent en vous des ennemis. En effet, en « quoi vos intentions et vos espérances ont« elles été différentes de celles des Espagnols « révoltés ? Vous êtes même plus coupables

« et plus insensés qu'eux : car, après tout, « ils ont suivi pour guide de leur fureur « Mandonius et Indibilis, princes de race « royale; au lieu que vous avez eu la bas« sesse de reconnaître pour vos généraux un « Atrius, un Albius, tous deux vil et infâme « rebut de l'armée. Niez que vous ayez tous « trempé dans un dessein si détestable et si « extravagant; soutenez que ç'a été le projet « d'un petit nombre d'insensés et de scélérats: « je vous croirai volontiers, et j'ai intérêts de « le croire.

« Pour moi, après avoir chassé les Cartha« ginois de l'Espagne, je ne m'imaginais pas, « vu la conduite que j'avais gardée, qu'il y « eût dans toute la province un seul lieu où « ma vie fût odieuse, un seul homme qui sou« haitât ma mort. Combien me trompais-je « dans cette espérance! Au moment que le « bruit de ma mort s'est répandu dans mon « camp, mes soldats, mes propres soldats, « non-seulement l'ont appris avec indiffé« rence, mais ils en ont même attendu la con« firmation avec empressement. Je suis bien « éloigné de penser que toute l'armée ait été « dans ces sentiments.. Si je le croyais, je ne « pourrais plus supporter une vie qui serait « devenue à charge à tous mes citoyens et à « tous mes soldats, et j'en ferais ici le sacri« fice à vos yeux.

« Cessons de parler de ce qui me regarde. « Supposons que vous ayez cru ma mort avec « plus de témérité que de joie, ou même que « je n'aie pas mérité autant que je me l'ima« ginais votre attachement et votre fidélité. « Mais que vous avait fait la patrie, que vous « trahissiez en vous unissant avec Mandonius « et Indibilis? que vous avait fait le peuple « romain pour tourner vos armes contre lui? « quelle injure en aviez-vous reçue pour vou« loir en tirer une pareille vengeance? Quoi! « votre paye différée de quelques jours pen« dant la maladie de votre général vous a « paru une raison assez forte pour violer tou« tes les lois divines et humaines? Autrefois « une condamnation injuste et un exil mal« heureux poussa Coriolan à assiéger Rome; « mais le respect seul qu'il devait à sa mère « lui fit tomber les armes des mains, et l'o« bligea de renoncer à son entreprise....

« Quel était, après tout, le but de la vôtre, « et quel fruit prétendiez-vous tirer d'un com« plot aussi insensé qu'il était criminel? Es« périez-vous ôter au peuple romain la pos« session de l'Espagne, et vous en rendre « maîtres? Mais, quand je serais mort, la « république aurait-elle fini avec ma vie? « l'empire du peuple romain aurait-il été « détruit avec moi? Aux dieux ne plaise que « la durée d'un état, fondé sous leurs auspi« ces pour subsister éternellement, devienne « égale et soit bornée à celle d'un corps fra« gile et périssable comme le mien! Le peu« ple romain a survécu à la perte de Paul « Emile, de Marcellus, des deux Scipions, « mon père et mon oncle, et de tant d'illus« tres généraux qui ont péri dans la même « guerre; et il survivra à mille autres que le « fer ou la maladie pourront emporter. Vous « avez assurément perdu la raison et le bon « sens en perdant de vue votre devoir; et l'on « ne peut vous regarder que comme des gens « tombés en frénésie et possédés d'un esprit « de vertige.

« Mais que tout le passé demeure enseveli « dans un éternel oubli, s'il se peut, ou du « moins dans un profond silence. De mon « côté, je ne vous en ferai plus de reproches. « Puissiez-vous oublier aussi pleinement que « moi les excès auxquels vous vous êtes por« tés! Ainsi, quant à ce qui vous regarde « tous en général, si vous vous repentez de « votre faute, je suis content. Pour Albius, « Atrius, et les autres scélérats qui vous « ont corrompus, ils laveront leur crime dans « leur sang. Si vous avez repris l'usage de « votre raison, leur supplice non-seulement « ne vous fera point de peine, mais vous sera « même agréable; car il n'y a personne à « qui ils aient fait plus de tort qu'à vous. »

Sitôt que Scipion eut cessé de parler, on présenta de concert aux yeux et aux oreilles des coupables tout ce qui pouvait porter la terreur dans leurs âmes. Les soldats de l'autre armée, qui s'étaient répandus autour de l'assemblée commencèrent à frapper de leurs épées sur leurs boucliers; et, dans le même moment, on entendit la voix du héraut qui citait ceux qu'on avait condamnés dans le conseil. Après les avoir dépouillés de leurs

habits, on les traîna au milieu de la place ; et sur-le-champ on fit paraître les instruments de leur supplice. Pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, et qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurèrent immobiles, et tellement saisis de crainte, qu'il ne leur échappa ni aucune plainte ni même aucun gémissement.

On tira ensuite les corps des suppliciés du milieu de la place, qu'on eut soin de nettoyer ; et les soldats, ayant tous été appelés l'un après l'autre, vinrent prêter un nouveau serment entre les mains des tribuns, au nom de Scipion, et dans le même moment on leur paya tout ce qui leur était dû.

Il aurait manqué quelque chose à la gloire de Scipion, si sa dextérité à manier les esprits et son habileté à traiter les affaires les plus délicates, qualités absolument nécessaires à quiconque est chargé du gouvernement, n'eussent été mises à l'épreuve. L'affaire dont je parle, c'est-à-dire la révolte ouverte d'un corps de troupes de huit mille hommes, était des plus embarrassantes. On ne pouvait point sévir contre une armée entière, et l'on ne devait point laisser un tel crime impuni. Une rigueur outrée et une indulgence excessive étaient également dangereuses : aussi notre général prit-il un sage milieu entre ces deux extrémités, en ne faisant tomber la punition que sur un petit nombre des plus criminels, et accordant le pardon à tout le reste, mais après une réprimande d'autant plus vive et plus sensible, qu'elle était mêlée de plus de douceur et de bonté, et ne paraissait forte que par la raison et par la vérité. On a vu et admiré les précautions qu'il prit pour se mettre en état de faire sans risque et sans danger une si terrible exécution. Elle coûta beaucoup sans doute au bon cœur de Scipion. Nous le verrons incessamment s'en s'expliquer lui-même. Un général ne se résout à retrancher et à faire périr quelques membres gangrenés que pour sauver le corps entier. Selon Platon [1], cité par Sénèque, l'homme prudent ne punit pas simplement parce qu'on a péché, car le passé n'est plus susceptible de correction, mais afin qu'on ne pèche plus à l'avenir ; et c'est ce que produit la punition exemplaire qui empêche les autres de tomber dans un pareil malheur. Tout cela demande une grande sagesse ; et il faut avouer qu'elle paraît ici avec éclat dans la conduite de Scipion. Ainsi fut terminée la révolte de Sucrone.

[1] « Nam, ut Plato ait, nemo prudens punit, quia « peccatum est, sed ne peccetur. Revocari enim præ« terita non possunt : futura prohibentur ; et quos volet « nequitiæ malè cedentis exempla fieri, palam occidet, « non tantùm ut pereant ipsi, sed ut alios pereundo de« terreant » (SEN. *de Irâ*, lib. 1. n. 16.)

§ II. — TENTATIVE INUTILE DE LÉLIUS ET DE MARCIUS SUR LA VILLE DE CADIX. COMBAT NAVAL ENTRE LÉLIUS ET ADHERBAL DANS LE DÉTROIT MÊME. LÉLIUS ET MARCIUS RETOURNENT VERS SCIPION. CE GÉNÉRAL MARCHE CONTRE MANDONIUS ET INDISILIS, ET LES DÉFAIT ENTIÈREMENT. INDIBILIS ENVOIE SON FRÈRE MANDONIUS VERS SCIPION, QUI LEUR ACCORDE LE PARDON. ENTREVUE DE SCIPION ET DE MASINISSA. MAGON REÇOIT ORDRE DE PASSER EN ITALIE, ET D'ALLER SE JOINDRE A ANNIBAL. IL FAIT UNE TENTATIVE INUTILE SUR CARTHAGÈNE. IL RETOURNE A CADIX, DONT ON LUI FERME LES PORTES. MAGON PASSE DANS LE ÎLES BALÉARES. CADIX SE REND AUX ROMAINS. SCIPION RETOURNE A ROME. IL EST CRÉÉ CONSUL. DÉPUTATION DE CEUX DE SAGONTE AUX ROMAINS. DISPUTE AU SUJET DU DESSEIN QU'AVAIT SCIPION DE PORTER LA GUERRE EN AFRIQUE. DISCOURS DE FABIUS CONTRE SCIPION. RÉPONSE DE SCIPION A FABIUS. RÉFLEXION SUR LE DISCOURS DE FABIUS. SCIPION, APRÈS QUELQUE DOUTE, S'EN RAPPORTE AU SÉNAT, QUI LUI PERMET DE PASSER EN AFRIQUE. FABIUS TRAVERSE, AUTANT QU'IL LE PEUT, L'ENTREPRISE DE SCIPION. ZÈLE MERVEILLEUX DES ALLIÉS POUR CE CONSUL. IL PART POUR SE RENDRE EN SICILE, ET SON COLLÈGUE DANS LE BRUTIUM. MAGON ABORDE EN ITALIE, ET S'EMPARE DE GÊNES.

Revenons à Lélius et à Marcius, qui étaient partis, comme nous l'avons dit, le premier avec une escadre de huit vaisseaux [1], et l'autre par terre, pour assiéger de concert Cadix, dont ils comptaient se rendre facilement les maîtres par une secrète intelligence que les Romains y avaient ménagée. Ils furent trompés dans leur espérance. Magon, qui était alors à Cadix, ayant découvert la conspiration, avait fait arrêter tous les complices, et avait chargé le préteur Adherbal de les conduire à Carthage. Celui-ci, en conséquence, les ayant embarqués sur une galère à cinq rangs de rames, lui fit prendre les devants,

[1] Liv. lib. 28, cap. 30

parce qu'elle était plus pesante, et la suivit de près avec huit galères à trois rangs. Lorsque la galère à cinq rangs entrait dans le détroit, Lélius, parti du port de Cartéia avec une pareille galère et suivi de sept autres à trois rangs, fondit vivement sur Adherbal et sur ses galères. L'action s'engagea sur-le-champ, mais ne ressembla en rien à un combat naval. L'habileté de la manœuvre, les efforts des rameurs, les ordres des capitaines, tout était inutile. La rapidité des eaux serrées dans ce détroit gouvernait seule toutes les opérations du combat, et emportait les galères tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Au milieu pourtant de ce trouble et de cette confusion, la quinquérème des Romains coula à fond deux trirèmes des ennemis, et brisa toutes les rames d'un des côtés d'une troisième, le long de laquelle elle passa avec violence. Elle aurait traité de même toutes les autres, si Adherbal, avec les cinq qui lui restaient, n'eût gagné la pleine mer à force de voiles.

Lélius, retourné victorieux à Cartéia, apprit tout ce qui était arrivé à Cadix : que la conspiration avait été découverte [1], que les conjurés étaient envoyés à Carthage, et que l'affaire était manquée absolument. Voyant qu'il ne restait plus aucune espérance de la faire réussir, il écrivit à L. Marcius que le seul parti qu'ils avaient à prendre était de retourner vers leur général : ce qu'ils firent tous deux quelques jours après, et allèrent rejoindre Scipion à Carthagène.

Leur départ délivra Magon d'une grande inquiétude; et la nouvelle qu'il apprit du soulèvement des Illergètes lui fit concevoir un grand dessein. Il envoya au sénat de Carthage des députés, lesquels, exagérant extrêmement la révolte des Illergètes, et la sédition arrivée dans le camp des Romains, conclurent à ce qu'on envoyât à Magon des secours, faisant entendre que par ce moyen il se flattait de faire rentrer les Carthaginois dans la possession de l'empire d'Espagne, qu'ils avaient reçu de leurs ancêtres.

Mandonius et Indibilis, étant retournés dans leur pays, demeurèrent quelque temps en repos, attendant des nouvelles du parti que prendrait le général romain au sujet de la sédition, et ne désespérant point, si l'on accordait le pardon aux citoyens, d'obtenir aussi la même grâce [1]. Mais, quand ils eurent appris avec quelle rigueur on avait puni les coupables, ils jugèrent bien qu'ils ne seraient pas traités moins sévèrement. C'est pourquoi, ayant fait reprendre les armes à leurs sujets, et ayant ramassé les troupes auxiliaires qu'ils avaient eues auparavant, ils passèrent avec une armée de vingt mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux dans les terres des Sédétans [2], où ils avaient campé au commencement de la sédition. Il paraît que bientôt après ils repassèrent l'Ebre, et retournèrent dans leur pays.

Scipion, ayant facilement regagné l'affection de ses soldats, et par le paiement de la solde qu'il fit compter à tous sans distinction d'innocents ou de coupables, et par des manières de bonté et de douceur qui annonçaient un parfait oubli du passé, crut devoir leur parler avant que de les mener contre l'ennemi. Il assembla donc l'armée; et après avoir témoigné un vif ressentiment contre la révolte et la perfidie des princes rebelles, il ajouta « qu'il partait pour aller tirer vengeance « de leur crime avec des dispositions bien « différentes de celles où il s'était trouvé « lorsqu'il lui avait fallu ramener à leur de- « voir des citoyens qui s'en étaient écartés : « que pour lors ç'avait été pour lui comme « déchirer ses propres entrailles que de se « voir obligé d'expier par la mort de trente « misérables une faute, soit d'imprudence, « soit même de mauvaise volonté, qui enve- « loppait huit mille hommes; et que cette « exécution lui avait coûté bien des larmes et « des gémissements. Mais qu'à présent il al- « lait d'un grand cœur verser le sang cou- « pable d'une nation étrangère qui, par une « perfidie détestable, venait de rompre les « seuls liens qui l'attachaient à lui, c'est-à- « dire ceux de l'amitié et de la bonne foi :

[1] Liv. lib. 28, cap. 31.

[1] Liv. lib. 28, cap. 31, 34

[2] Ces peuples habitaient dans la partie méridionale de l'Aragon, en deçà de l'Ebre.

« qu'à l'égard de son armée, outre qu'elle « n'était composée que de citoyens et d'alliés « latins, il voyait avec plaisir qu'il ne s'y trouvait presque point de soldats qui n'eussent été « amenés d'Italie en Espagne, ou par son père, « ou par lui-même; qu'ils étaient tous attachés « au nom des Scipions; qu'ils étaient accoutumés à combattre sous leurs auspices: que « de sa part il comptait les ramener à Rome « pour avoir part au triomphe qu'ils lui auraient mérité par leur courage; et qu'il se « flattait aussi que, quand il demanderait le « consulat, ils s'intéresseraient pour lui comme « s'il s'agissait de l'honneur de toute l'armée: « qu'à l'égard de l'expédition où il les con« duisait, il faudrait qu'ils eussent oublié « leurs propres exploits pour la regarder « comme une véritable guerre: que les Ilergètes, contre lesquels ils allaient marcher, « ne devaient être comptés que pour des brigands, qui n'étaient propres qu'à piller les « terres, qu'à brûler les maisons et à enlever « les troupeaux de leurs voisins; que, quand « il s'agirait de combattre en bataille rangée, « ils mettraient toute leur ressource, non dans « la force de leurs armes, mais dans la légèreté de leurs pieds: qu'ils le suivissent donc « sous la protection des dieux pour punir des « téméraires et des perfides. »

Il les congédia après ce discours, en leur ordonnant de se tenir prêts pour marcher le lendemain. Il partit en effet comme il l'avait dit, et en dix jours de chemin il arriva sur les bords de l'Èbre. Il passa ce fleuve sans perdre de temps, et, après quatre autres journées, il campa à la vue des ennemis. Les rebelles, attirés dans une embuscade, furent battus d'abord, et perdirent assez de monde. Cet échec ne fit que les irriter; et, dès le lendemain matin, ils parurent en bataille. Le combat se donna dans une vallée qui n'était pas fort spacieuse. Les Espagnols furent entièrement défaits: leur cavalerie et les deux tiers de leur infanterie furent taillés en pièces; l'autre tiers, qui n'avait point eu de part au combat, parce que le lieu était trop étroit, échappa aux vainqueurs avec les deux princes auteurs de la révolte. Les Romains se rendirent maîtres du camp des ennemis, où ils firent trois mille prisonniers, outre le butin de toute espèce qui tomba entre leurs mains. Ils perdirent dans cette occasion douze cents hommes, tant citoyens qu'alliés, et eurent plus de trois mille blessés. La victoire eût été moins sanglante, si la bataille se fût donnée dans un lieu plus étendu, et d'où la fuite eût été plus aisée.

Indibilis, renonçant à une guerre qui lui avait si mal réussi, crut que, dans le mauvais état de ses affaires, il n'avait point de ressource plus assurée que la clémence de Scipion, dont il avait déjà fait une heureuse épreuve. Il lui envoya donc son frère Mandonius [1], qui, s'étant prosterné aux pieds du vainqueur, « rejeta tout ce qui s'était passé « sur une malheureuse fatalité qui avait « répandu partout un air empoisonné de ré« volte, et avait entraîné comme malgré eux « non-seulement les Ilergètes et les Lacé« tans, mais les Romains même: qu'après « la faute qu'ils avaient faite, ils étaient ab« solument déterminés, lui, son frère, et « tous leurs sujets, ou à rendre à Scipion, « s'il l'ordonnait, une vie qu'ils tenaient de sa « bonté, ou à lui en dévouer tout le reste, « s'il était assez généreux pour les conserver « une seconde fois; qu'ils remettaient leur « sort entre les mains du vainqueur, et n'at« tendaient rien que de sa miséricorde. »

Scipion, ayant reproché vivement aux deux frères, tant absent que présent, leur perfidie, ajouta « que par leur crime ils avaient mérité « de perdre la vie, mais qu'ils la conserveraient « par sa bonté et celle du peuple romain: « qu'il ne leur ôterait point leurs armes « comme on avait coutume d'en user à l'égard « des peuples rebelles, n'ayant pas besoin de « se précautionner par cette voie contre une « révolte qu'il ne craignait point; qu'il n'exi« gerait pas d'eux non plus des otages pour « s'assurer de leur fidélité, parce que, s'ils y « manquaient, ce serait contre eux-mêmes « qu'il sévirait, et non contre des innocents: « qu'ayant éprouvé ce que pouvaient la bonté « et la colère du peuple romain, c'était à eux « de choisir entre l'une ou l'autre, et de voir « s'ils aimaient mieux l'avoir pour ennemi que « pour ami. »

[1] Liv. lib. 28, cap. 34.

Après avoir ainsi parlé à Mandonius, il le congédia, en exigeant de lui seulement une certaine somme qu'il destinait au paiement de ses troupes. Pour lui, après avoir ordonné à Marcius de l'aller attendre dans l'Espagne ultérieure, et renvoyé Silanus à Tarragone, il resta encore quelques jours dans le même lieu, pour y recevoir des Ilergètes l'argent qu'il leur avait demandé; après quoi il alla en grande diligence rejoindre Marcius assez près de l'Océan.

Différentes raisons avaient successivement différé la conclusion de la négociation entre Scipion et Masinissa, parce que ce prince ne voulait point traiter avec d'autres qu'avec le général en personne[1]. C'est ce qui obligea alors Scipion à entreprendre un voyage si long et qui l'écartait si fort de la province tarragonaise, où il prétendait s'embarquer pour retourner à Rome. Masinissa était à Cadix; dès qu'il fut informé par Marcius de l'arrivée de Scipion, pour avoir un prétexte de s'éloigner il fit entendre à Magon que ses chevaux dépérissaient en demeurant renfermés dans l'île, qu'ils étaient à charge aux habitants en même temps qu'ils souffraient eux-mêmes de la disette générale; outre qu'une inaction trop longue amollissait le courage des cavaliers. Par ces remontrances il engagea le général carthaginois à lui permettre de passer dans le continent pour ravager les terres des Espagnols les plus voisines. De là il envoya trois des principaux d'entre les Numides vers Scipion, pour convenir avec lui du temps et du lieu de leur entrevue, avec ordre à deux d'entre eux de rester auprès de lui en qualité d'otages. Le troisième fut renvoyé à Masinissa pour l'amener au lieu marqué par Scipion; et ils s'y rendirent de part et d'autre, accompagnés d'un petit nombre de personnes.

Le prince numide avait déjà conçu une haute idée du mérite de Scipion sur le seul bruit de ses exploits; et il s'était même formé de sa personne une image digne d'un héros. Mais la vue enchérit encore sur l'imagination, et augmenta de beaucoup l'estime et la vénération dont il était déjà prévenu. En effet[1], l'air de noblesse et de majesté que Scipion avait naturellement était encore relevé par la longueur et la beauté de sa chevelure et par la parure mâle et militaire de ses vêtements, qui n'avait rien d'affecté, ni qui ressentît le luxe; d'ailleurs il était alors dans la force de l'âge, et l'embonpoint qu'il avait repris après une longue et dangereuse maladie avait comme renouvelé en lui une fleur de jeunesse qui lui donnait encore un plus grand éclat. Masinissa, frappé d'étonnement au premier coup d'œil, commença par le remercier de la bonté qu'il avait eue de lui renvoyer son neveu sans rançon. Il l'assura « que depuis ce « jour-là il avait cherché avec empressement « l'occasion d'une entrevue, et qu'il l'avait « saisie avec joie dès le moment que la bonté « des dieux la lui avait fait naître : qu'il souhaitait avec passion de lui rendre à lui « et au peuple romain de tels services, que « jamais prince étranger ne leur en eût rendu « de pareils : que, quoiqu'il eût toujours eu « ce désir jusqu'alors, il n'avait pu le mettre « à exécution dans l'Espagne, qui était pour « lui une terre inconnue et étrangère; mais « qu'il comptait bien l'accomplir dans sa terre « natale, en Afrique, où le droit de sa naissance « l'appelait au trône; que, si les Ro- « mains y faisaient passer Scipion à la tête « d'une armée, il tenait pour certain qu'on « verrait bientôt la fin de l'empire de Car- « thage. »

Cette entrevue et ce discours causèrent une grande joie à Scipion. Il savait que Masinissa et ses Numides faisaient toute la force de la cavalerie ennemie. D'ailleurs il croyait voir sur le visage et dans les yeux de ce jeune prince des marques d'un courage noble et élevé. Lui ayant donné sa parole et reçu la sienne, il retourna à Tarragone, et Masinissa à Cadix, après avoir, de concert avec les Romains, enlevé quelque butin de dessus les ...

[1] Liv. lib. 28, cap. 35. — Appian. pag. 275.

[1] « Præterquam quòd suàpte naturâ multa majestas « inerat, adornabat promissa cæsaries, habitusque cor- « poris non cultus munditiis, sed virilis verè ac militaris; « et ætas in medio virium robore, quod plenius nitidius- « que ex morbo velut renovatus flos juventæ faciebat. » (Liv.)

terres voisines, afin qu'il ne parût pas qu'il eût fait dans le continent un voyage inutile.

Magon, voyant que l'espérance qu'il avait fondée, premièrement sur la sédition des soldats romains, ensuite sur la révolte d'Indibilis, avait disparu, et que les affaires d'Espagne étaient absolument désespérées, se préparait à repasser en Afrique, lorsqu'il reçut ordre du sénat de Carthage de se rendre en Italie avec la flotte qu'il avait à Cadix, d'attirer à sa solde le plus grand nombre qu'il pourrait de Gaulois et de Liguriens, et d'aller se joindre à Annibal, afin de ne pas laisser ralentir une guerre qui avait été commencée avec tant d'ardeur, et dont les premiers succès avaient été si heureux. Pour exécuter cet ordre, outre l'argent qui lui avait été envoyé de Carthage, il tira des sommes considérables de Cadix, ayant pillé non-seulement le trésor public de cette ville, mais encore les temples des dieux, et forcé tous les particuliers de lui apporter tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent.

Il se mit en mer avec ces secours[1]; et comme il côtoyait l'Espagne, ayant débarqué ses soldats assez près de Carthagène, il pilla les campagnes voisines, et fit ensuite approcher sa flotte de la ville même. Là, ayant tenu ses soldats dans leurs vaisseaux pendant le jour, il les en fit sortir pendant la nuit, et les conduisit à cette partie de la muraille par où les Romains avaient attaqué et pris la ville, croyant que la garnison qu'on y avait laissée n'était pas assez forte pour la défendre, et que les habitants peut-être, peu contents du gouvernement présent, feraient quelque mouvement dont il pourrait profiter. Il fut entièrement trompé dans son espérance. A la première approche des Carthaginois, les Romains, ayant ouvert la porte de la ville, fondirent sur eux en poussant de grands cris; et en ayant fait un grand carnage, ils les poursuivirent jusque sur le bord de la mer.

Magon, s'étant rembarqué, se présenta pour rentrer dans Cadix; mais, n'y ayant point été reçu, il aborda avec sa flotte à Cimbis, petit port assez voisin de Cadix même. De là il envoya des députés dans l'île pour se plaindre aux habitants de ce qu'ils lui avaient fermé leurs portes, à lui qui était leur ami et leur allié. Les chefs en rejetèrent la faute sur la populace, qui s'était voulu venger par là, disaient-ils, de quelque pillage que ses soldats avaient fait avant que de s'embarquer. Il demanda à parler aux premiers magistrats. Ils ne furent pas plus tôt venus le trouver, qu'il les fit mettre en croix, après les avoir fait déchirer à coups de fouet. C'est ainsi qu'il traita les chefs d'une ville non-seulement alliée de Carthage, mais qui avait avec elle une origine commune, car Cadix était aussi une colonie de Tyr. De là il alla à l'île de Pityuse[1], située à cent milles du continent, et habitée pour lors par des Phéniciens. Sa flotte y fut fort bien reçue; et on lui fournit non-seulement des vivres en abondance, mais encore des hommes et des armes pour réparer la perte qu'il avait faite auprès de Carthagène.

Magon passa ensuite dans les îles Baléares, à cinquante milles de là. Il y a deux îles de ce nom, appelées maintenant *Majorque* et *Minorque*. La plus grande, qui était aussi la plus considérable par le nombre de ses habitants et de ses soldats[2], avait un port où il espérait passer commodément l'hiver, dans lequel on était près d'entrer. Mais, dès que les Carthaginois approchèrent, les Baléares firent pleuvoir sur eux une si effroyable grêle de pierres, que, bien loin d'oser entrer dans le port, ils regagnèrent bien vite la pleine mer[3]. On sait que les Baléares étaient la nation de l'univers la plus habile à manier la fronde; on les formait à cet exercice dès le plus bas âge, et l'on ne donnait point de pain aux enfants pour déjeuner qu'ils n'eussent frappé au but avec la fronde. Magon passa dans la plus petite de ces îles, assez fertile, mais moins peuplée et moins aguerrie que l'autre. Il y eut un succès plus heureux. Il y leva deux milles hommes de troupes auxiliaires, et, les ayant envoyés à Carthage pour y passer l'hiver, il tira les vaisseaux à sec. Il paraît que

[1] Liv. lib. 28, cap. 35.

[1] Les anciens comptaient deux îles Pityuses, que l'on appelle aujourd'hui *Yviça* et *Formentera*.
[2] Liv. lib. 28, cap. 37.
[3] Strab. lib. 3, pag. 168.

c'est de ce Magon que le port de Minorque a été appelé *le port Mahon*, *portus Magonis*, Dès que Magon eut abandonné les bords de l'Océan, ceux de Cadix se rendirent aux Romains.

Après que Scipion eut achevé de chasser les Carthaginois de l'Espagne [1], il en partit avec dix vaisseaux pour retourner en Italie, remettant le gouvernement de la province à L. Lentulus et à L. Manlius Acidinus, qui y avaient été envoyés pour commander en qualité de proconsul. Le sénat lui donna audience hors de la ville, dans le temple de Bellone, où il exposa tout ce qu'il avait fait en Espagne; combien de fois il avait combattu en bataille rangée, combien de villes il avait prises sur les ennemis, et combien il avait soumis de nations à l'empire du peuple romain. Il dit qu'ayant trouvé en arrivant en Espagne quatre généraux à la tête de quatre armées victorieuses, il n'avait pas laissé, en la quittant, un Carthaginois dans toute la province. Il témoigna quelque désir du triomphe, en récompense de tous ces services rendus à la république; mais il ne s'opiniâtra point à le demander, sachant que jusqu'à ce jour on n'avait accordé cette distinction à aucun commandant qui eût agi sans être revêtu de quelque magistrature. Or, Scipion était allé en Espagne avec la simple qualité de proconsul, qui n'était pas une charge. Au sortir de l'audience du sénat, il entra dans la ville, faisant porter devant lui quatorze mille trois cent quarante-deux livres d'argent en masses, et une grande quantité d'argent monnayé, qu'il fit mettre dans le trésor public.

Ensuite L. Véturius Philon tint les assemblées pour la création des consuls; et toutes les centuries, d'un consentement unanime et avec des marques extraordinaires d'estime et de faveur, nommèrent P. Scipion, et lui donnèrent pour collègue P. Licinusi, grand pontife. On remarqua que cette assemblée fut plus nombreuse qu'aucune n'avait jamais été depuis que cette guerre avait commencé. Les citoyens y étaient venus de toutes parts, non-seulement pour donner leurs suffrages à Scipion, mais encore pour avoir le plaisir de le voir. C'était un concours étonnant de peuple autour de sa maison. Cette foule l'accompagna lorsqu'il alla au Capitole offrir à Jupiter les cent bœufs qu'il avait fait vœu en Espagne de lui immoler après son retour. Il n'y avait personne qui ne se promît que, comme Lutatius avait terminé la première guerre de Carthage, P. Scipion terminerait la seconde, et chasserait de l'Italie les Carthaginois comme il les avait chassés de l'Espagne. Dans cette vue, on lui destinait pour province l'Afrique, comme s'il n'y avait plus d'ennemis dans l'Italie. On procéda ensuite à l'élection des préteurs.

P. CORNÉLIUS SCIPION [1].
P. LICINIUS CRASSUS.

Ce fut la quatorzième année de la seconde guerre de Carthage que P. Scipion et P. Licinius Crassus prirent possession du consulat. Scipion proposa d'abord au sénat et obtint qu'il lui fût permis de célébrer les jeux auxquels il s'était engagé par un vœu dans le temps que les soldats s'étaient révoltés en Espagne, et de tirer de l'argent qu'il avait porté dans le trésor public les sommes nécessaires pour cette dépense.

Alors il introduisit les députés des Sagontins dans le sénat, où le plus âgé d'entre eux commença en ces termes [2] : « Quoiqu'il ne « soit pas possible, messieurs, de rien ajou- « ter aux maux que nous avons soufferts pour « vous conserver une fidélité inviolable, ce- « pendant, après les bienfaits que nous avons « reçus de vous et de vos généraux, nous ne « saurions nous plaindre de notre sort. » Il fit ensuite un long dénombrement de tout ce qu'avaient fait pour eux, d'abord les deux Scipions, puis celui qui venait d'être nommé consul. « C'est pour vous rendre grâces de « ces bienfaits, si grands que nous n'aurions « osé les attendre des dieux mêmes, que le « sénat et le peuple de Sagonte nous ont en- « voyés vers vous, et en même temps pour vous « féliciter de ce que vos armes ont eu depuis

[1] Liv. lib. 28, cap. 38.

[1] An. R. 547; av. J. C. 205.
[2] Liv. lib. 28, cap. 39.

« quelques années des succès si avantageux « dans l'Espagne et dans l'Italie, que, dans « la première, vous avez poussé vos conquê- « tes non-seulement jusqu'à l'Ebre, qui ser- « vait autrefois de bornes à votre empire, « mais jusqu'aux bords de l'Océan, c'est-à- « dire jusqu'aux extrémités de la terre, et « que vous n'avez laissé à Annibal, dans l'au- « tre, que l'espace qu'il occupe avec son « camp, dans lequel vous le tenez comme « assiégé. On nous a ordonné, non-seulement « de rendre au grand Jupiter les actions de « grâces que méritent de si singulières fa- « veurs, mais encore de lui offrir, avec votre « agrément, cette couronne d'or, et de la « placer dans son temple en reconnaissance « des victoires qu'il vous a accordées sur vos « ennemis. Nous vous supplions de nous le « permettre, et de ratifier par votre autorité « les bienfaits que nous avons reçus de vos « généraux. »

Le sénat répondit aux députés des Sagontins « que la ruine et le rétablissement de Sa- « gonte seraient pour toutes les nations une « preuve authentique de la fidélité inviolable « que les deux peuples s'étaient gardée l'un « à l'autre : que les généraux de la républi- « que, en rétablissant Sagonte, avaient agi « conformément aux désirs du sénat ; qu'il « confirmait avec joie tous les avantages qu'ils « leur avaient accordés, puisqu'en agissant « ainsi, ils n'avaient fait que suivre la volonté « et exécuter les ordres qu'ils avaient reçus « de la compagnie : qu'il leur permettait « d'offrir à Jupiter le don qu'ils avaient ap- « porté. » Ensuite on ordonna que les députés fussent nourris et logés aux dépens de la république tant qu'ils resteraient sur ses terres, et que, par forme de présent, on leur comptât à chacun dix mille as [1]. Aussitôt après on fit entrer dans le sénat les ambassadeurs des autres nations, et on leur donna audience. Ceux de Sagonte ayant demandé la permission de visiter les différentes parties de l'Italie, autant qu'ils le pourraient faire en sûreté, on leur donna des guides pour les conduire, avec des lettres de recommandation pour tous les magistrats des villes où ils passeraient, à qui l'on ordonnait de les recevoir avec distinction.

Après qu'on eut terminé ces affaires, qui étaient de moindre conséquence, on délibéra sur celles de la république, et principalement sur la levée de nouvelles troupes, et sur les départements qu'il fallait assigner aux généraux [1]. Tous les citoyens destinaient assez ouvertement l'Afrique à Scipion ; et lui-même, pensant que s'attacher à suivre pas à pas Annibal en Italie c'était une occupation peu brillante, et qui conviendrait mieux à un vieillard accablé d'années qu'à un jeune et vaillant guerrier comme il était, ne dissimulait pas qu'il croyait avoir été nommé consul, non pour continuer la guerre, mais pour la finir ; ce qu'il ne pouvait exécuter à moins qu'il ne passât en Afrique, et n'allât porter la terreur des armes romaines jusqu'aux murs de Carthage. Il ne craignait pas même de faire connaître que, si le sénat s'opposait à ce dessein, il agirait hautement auprès du peuple pour en obtenir la permission.

Les premiers des sénateurs désapprouvaient ce projet; mais la plupart n'osaient pas s'expliquer ouvertement, soit qu'ils craignissent le consul, ou qu'ils cherchassent à lui faire leur cour [2]. Fabius Maximus, se croyant au-dessus de ces timides ménagements, ouvrit le premier l'avis contraire aux désirs de Scipion. Voici le discours que Tite-Live lui met dans la bouche : « Je sais, messieurs, qu'il y en a « plusieurs entre vous qui croient que ce que « nous mettons aujourd'hui en délibération « est une affaire déjà décidée, et que c'est « perdre le temps que de dire son avis sur le « projet de faire passer cette année nos ar- « mées en Afrique. Mais je ne vois pas com- « ment on peut avoir cette pensée, puisque ni « le sénat, ni le peuple, n'ont encore autorisé « ce dessein : ou, si le consul regarde le dé- « partement de l'Afrique comme lui étant as- « suré, je ne puis m'empêcher de dire que « c'est de sa part se jouer, non-seulement de

[1] Dix mille *as* valent à peu près cinq cents francs = 513 fr. E. B.

[1] Liv. lib. 28. cap 40. — Plut Fab. pag. 188.
[2] Liv. lib. 28. cap. 40-42.

« chaque sénateur en particulier, mais même « de tout le sénat, que de feindre de le consulter sur une matière déjà conclue et « arrêtée.

« Je sens bien qu'en m'opposant à cet empressement extraordinaire de passer en Afrique, je m'attirerai infailliblement deux reproches : on dira, en premier lieu, qu'un « tel sentiment est l'effet de cette lenteur que « l'on prétend m'être naturelle, et que je permets aux jeunes gens d'appeler timidité et « engourdissement, pourvu que les personnes sensées avouent que, si les conseils des « autres ont paru d'abord plus spécieux, l'événement a fait voir jusqu'ici que les miens « étaient plus solides et plus salutaires : d'un « autre côté, l'on m'accusera peut-être de « porter envie à un consul plein de mérite, et « d'être jaloux de la gloire qu'il acquiert tous « les jours, et dont je ne puis souffrir l'accroissement.

« Mais, s'il ne suffit pas, pour mettre à l'abri d'un soupçon si injurieux, de considérer « soit ma vie et ma conduite passée, soit les « honneurs de la dictature et de cinq consulats que j'ai exercés, soit enfin toute la « gloire que je me suis acquise tant en guerre « qu'en paix, et qui est au point de m'inspirer plutôt le dégoût et la satiété que de laisser place à de nouveaux désirs, mon âge, « au moins, devrait bien me justifier de ce « reproche ; car enfin s'imaginera-t-on que « je puisse être susceptible de jalousie à l'égard d'un jeune homme qui n'est pas même « de l'âge de mon fils? Pendant ma dictature, « lorsque je jouissais encore de toutes mes « forces, et que je courais la plus importante « et la plus brillante carrière, je n'opposai que « la patience et la modération aux insultes de « mon général de la cavalerie ; et l'on ne me « vit point faire de résistance, ni dans le sénat, ni devant le peuple, à l'égalité, aussi « injurieuse qu'inouïe, que l'on voulait mettre et que l'on mit en effet entre lui et « moi. J'aimai mieux employer les actions « que les paroles, pour obliger celui que tous « les citoyens m'avaient égalé à me mettre lui-même au-dessus de lui. Est-il donc vraisemblable qu'aujourd'hui, comblé et rassasié « d'honneurs, je cherche à entrer en lice et « en dispute avec un jeune homme qui, tout « estimable qu'il est d'ailleurs, ne fait que « commencer à s'ouvrir la route de l'honneur « et de la gloire? S'imaginera-t-on que, las « comme je le suis, non-seulement des affaires, mais de la vie même, je songe à le supplanter pour obtenir en sa place la commission de porter la guerre en Afrique? Non, « non, il me faut vivre et mourir avec la « gloire que j'ai acquise. J'ai arrêté le cours « des victoires d'Annibal pour mettre en état « la jeunesse qui devait venir après moi d'aller « plus loin et de le vaincre.

« Mais vous devez me pardonner, Scipion, « si, n'ayant jamais fait plus de cas de l'estime « des hommes et de ma propre réputation que « de l'utilité publique, je ne préfère pas non « plus votre gloire au bien de l'état. Quoique, « après tout, est-il bien vrai que je mette « obstacle à votre gloire? Sans doute, si nous « n'avions point de guerre ici, ou si nous « avions affaire à un ennemi qu'il ne fût pas « fort glorieux de vaincre, vous retenir en « Italie, même par la vue du bien public, ce « serait vous ôter avec la guerre les moyens « d'acquérir de l'honneur ; mais Annibal étant « actuellement en Italie à la tête d'une armée « considérable, avec laquelle il la tient comme « assiégée depuis quatorze ans, aurez-vous « lieu d'être mécontent de vous-même, et « sera-ce un exploit peu glorieux pour vous, « si vous venez à bout, pendant votre consulat, de chasser de l'Italie un ennemi qui « nous y a causé tant de maux et tant de défaites sanglantes, et si vous avez l'honneur « de terminer cette seconde guerre de Carthage comme Lutatius a eu celui de mettre « fin à la première?

« Je m'en rapporte à votre propre jugement. Pouvez-vous penser qu'il soit plus honorable pour vous d'avoir chassé les Carthaginois de l'Espagne qu'il ne le sera de délivrer l'Italie de la guerre qui la désole depuis « tant d'années? Annibal n'est point encore « dans un état à faire croire que celui qui veut « aller faire la guerre ailleurs évite de l'avoir « pour ennemi plutôt par mépris que par « crainte. Vous dites que vous ne voulez passer en Afrique que pour l'y attirer et l'y combattre. Pourquoi user de tant de détours ?

« pourquoi n'aller pas directement l'attaquer « où il est? L'ordre naturel ne demande-t-il « pas que vous mettiez votre pays en sûreté « avant que d'attaquer celui des ennemis? que « la paix soit dans l'Italie avant que de faire « passer la guerre dans l'Afrique? et que nous « soyons délivrés nous-mêmes de toute crainte « avant que d'entreprendre de porter la ter- « reur de nos armes chez les ennemis?

« Si vous pouvez rendre ce double service « à la patrie, à la bonne heure. Après avoir « vaincu ici Annibal, allez attaquer Carthage. « Mais si l'un de ces deux avantages doit être « nécessairement réservé à de nouveaux con- « suls, faites réflexion que le premier, outre « qu'il est beaucoup plus considérable et plus « glorieux en lui-même, conduit naturelle- « ment au second, et en renferme tout l'hon- « neur comme en étant la cause et le principe.

« Je ne parle point de l'impossibilité où « nous sommes de trouver des fonds suffisants « pour entretenir tout à la fois deux armées, « en Italie et en Afrique, pour équiper des « flottes, et pour fournir les vivres et toutes « les autres provisions nécessaires aux troupes « de terre et de mer. Indépendamment de cet « embarras, qui n'est pas petit, il n'y a per- « sonne parmi nous qui ne comprenne à quel « péril nous expose une pareille entreprise : « car enfin, si Annibal vainqueur faisait mar- « cher une seconde fois ses troupes contre « Rome (j'espère que les dieux détourneront « de dessus nos têtes un si grand malheur; « mais ce qui est arrivé une fois, on est forcé « de le regarder comme possible); si donc « nous nous trouvions dans un danger si pres- « sant, pourrions-nous alors vous appeler de « l'Afrique à notre secours comme nous avons « appelé Q. Fulvius de Capoue?

« Mais êtes-vous sûr que la fortune vous « sera favorable en Afrique? La mort funeste « de votre père et de votre oncle défaits et « tués avec leurs armées, dans l'espace de « trente jours, après de si glorieux succès, « vous montre ce que vous pouvez et ce que « vous devez craindre.

« Je ne finirais point si je voulais compter « tous les rois et tous les généraux qui, pour « être passés témérairement dans le pays de « leurs ennemis, ont été entièrement défaits « avec les armées qu'ils y avaient conduites. « Les Athéniens, cette république si sage et « si prudente, laissant la guerre qu'ils avaient « dans leur pays, passèrent en Sicile avec une « flotte nombreuse sous la conduite d'un « jeune guerrier, également illustre par sa « naissance et par sa valeur. Quelle fut la « suite d'une expédition si hardie? Un seul « combat naval abattit pour jamais la puis- « sance de cette république, la plus florissante « qui fût alors.

« J'ai tort de vous rapporter des exemples « étrangers et si anciens. Cette même Afri- « que, dont il s'agit maintenant, et le célèbre « Régulus, sont pour nous une triste mais sa- « lutaire leçon qui doit nous apprendre jus- « qu'où va l'inconstance de la fortune.

« Croyez-moi, Scipion, lorsque du haut de « vos vaisseaux vous apercevrez cette puis- « sante et belliqueuse contrée, vous avouerez « que vos Espagnes n'ont été qu'un jeu en « comparaison de l'Afrique : car enfin qui ne « voit pas la différence infinie qu'il y a entre « ces deux expéditions? Après avoir traversé « sans aucun danger, sans rencontrer un seul « vaisseau ennemi, la mer qui baigne les côtes « de l'Italie et de la Gaule, vous abordâtes à « Emporie [1], ville alliée de notre empire; « vous y débarquâtes tranquillement vos trou- « pes, que vous conduisîtes de là à Tarragone, « autre ville alliée, sans trouver sur la route « aucun obstacle ni aucun péril, passant tou- « jours par des terres d'amis et d'alliés. Au sortir « de cette ville, vous fûtes reçu dans des pays « gardés et occupés par nos troupes. Vous « rencontrâtes vers les bords de l'Èbre les ar- « mées de votre père et de votre oncle, que « leur malheur même, et le désir de venger « la mort de leurs généraux, avaient rendues « plus formidables que jamais. Elles avaient à « leur tête L. Marcius, choisi à la vérité tu- « multuairement et par le suffrage des soldats « pour le commander, mais à qui il ne man- « quait que la naissance et l'avantage d'avoir « passé par les premières charges pour pou- « voir être mis en parallèle avec les plus « grands capitaines. Vous assiégeâtes Cartha- « gène fort à votre aise, sans qu'aucune des

[1] *Ampurias*, ville d'Espagne en Catalogne.

« trois armées carthaginoises se mit en état de « la défendre.

« Toutes ces actions, et celles qui suivirent, « dont je ne prétends point diminuer le mé« rite, ne sont en nulle sorte comparables « pour la difficulté aux obstacles et aux dan« gers qui se rencontreront dans la guerre « d'Afrique. Nous n'y avons aucun port où « notre flotte puisse aborder, aucun pays dis« posé à nous recevoir, aucune ville qui nous « soit alliée, aucun roi qui nous soit ami, au« cun endroit enfin où nous puissions ou cam« per ou marcher sans avoir aussitôt les enne« mis sur les bras. Pouvez-vous compter sur « Syphax et sur les Numides? C'est bien « assez pour vous de vous y être fié une fois « impunément. La témérité n'est pas toujours « heureuse, et la fraude ordinairement cher« che à s'attirer la confiance dans des choses « de peu de conséquence, pour se dédomma« ger ensuite en trompant avec plus d'avan« tage dans quelque occasion importante et « qui en vaille la peine. Votre père et votre « oncle ne furent accablés par les armes des « ennemis qu'après avoir été abandonnés par « la trahison des Celtibériens leurs alliés; et « vous-même n'avez pas eu tant à craindre de « la part d'Asdrubal et de Magon, avec qui « vous étiez en guerre, que de celle de Man« donius et d'Indibilis avec qui vous aviez fait « amitié. Pouvez-vous compter sur la fidélité « des Numides, vous qui avez éprouvé la ré« volte de vos propres soldats?

« Il est vrai que Syphax et Masinissa aiment « mieux l'empire de l'Afrique pour eux-mê« mes que pour les Carthaginois; mais ils ai« ment mieux y voir dominer les Carthaginois « que toute autre nation. La jalousie mainte« nant, et différentes vues d'intérêt, les ani« ment les uns contre les autres, et les divi« sent, parce qu'ils n'ont rien à craindre du « dehors. Montrez-leur les armes des Romains « et des armées étrangères, ils se réuniront « dans le moment, et accourront de toutes « parts comme pour éteindre un incendie qui « les menace tous également. Vous savez que « les Carthaginois ont défendu l'Espagne avec « assez d'opiniâtreté, quoiqu'à la fin ils aient « succombé. Ils montreront bien un autre « zèle et un autre courage quand il s'agira de « défendre les murailles de leur patrie, les « temples de leurs dieux, leurs autels et leurs « foyers; lorsqu'en allant au combat ils seront « suivis de leurs femmes éplorées et de leurs « petits enfants, qui n'auront de ressource que « dans leur valeur.

« Il y a plus. Ne peut-il pas arriver que les « Carthaginois comptant assez sur la force et « la bonté de leurs murailles, sur l'union des « peuples d'Afrique, sur la fidélité des rois « leurs alliés, envoient une nouvelle armée « d'Afrique en Italie dès qu'ils nous verront « privés de votre secours et de celui de vos « légions? Ne peut-il pas arriver que, sans « dégarnir l'Afrique, ils ordonnent à Magon, « qui, étant sorti des îles Baléares avec sa « flotte, côtoie actuellement la Ligurie, de se « joindre à Annibal? Nous nous trouverons « alors dans les mêmes alarmes où nous avons « été tout récemment lorsque Asdrubal est « passé en Italie; cet Asdrubal que vous lais« sâtes échapper de vos mains en Espagne, « vous qui vous faites fort de fermer avec vos « troupes toutes les issues, non-seulement de « Carthage, mais de l'Afrique entière. Vous « me direz que vous l'avez vaincu; et c'est « par cette raison-là même que je suis fâché, « autant pour votre honneur que pour l'inté« rêt de la république, que vous ayez laissé le « chemin de l'Italie ouvert à un général que « vous veniez de battre.

« Je ne puis vous faire un parti plus avan« tageux que d'attribuer à votre bonne con« duite tous les heureux succès que vous avez « eus pendant que vous avez commandé nos « armées, et de rejeter les disgrâces sur l'in« constance de la fortune. Plus vous avez de « valeur et d'habileté dans la guerre, plus « Rome et toute l'Italie ont intérêt de se con« server pour elles-mêmes un si bon défen« seur. Vous ne sauriez nier vous-même que « le fort de la guerre ne soit où est Annibal, « puisque vous déclarez que vous ne passez « en Afrique que dans le dessein de l'y attirer. « Par conséquent c'est contre lui que vous de« vez faire la guerre, ou dans ce pays-ci, ou « dans celui où vous voulez passer. Aurez« vous donc plus d'avantage sur lui en Afri« que, où vous serez seul avec votre armée, « qu'en Italie, où vous serez secondé de votre

« collègue et de ses troupes? La victoire encore toute récente des consuls Néron et Livius ne nous apprend-elle pas de quelle importance il est que les deux consuls agissent de concert? Annibal ne sera-t-il pas plus à craindre lorsqu'il combattra sous les murailles de Carthage, soutenu des forces de toute l'Afrique, que dans un petit coin du Brutium, où il est aujourd'hui renfermé, et où il attend en vain depuis si longtemps de nouveaux renforts? Quel dessein, de mieux aimer combattre dans un lieu où vos forces seront moindres de la moitié, et celles de l'ennemi beaucoup plus grandes, qu'ici, où vous aurez deux armées à employer contre une seule, déjà affaiblie par tant de combats, et fatiguée d'une guerre si longue et si pénible!

« Voyez quelle différence il y a entre votre conduite et celle de votre père. Après avoir été nommé consul, il partit pour aller commander en Espagne; mais, ayant appris qu'Annibal passait les Alpes pour se rendre en Italie, il revint sur ses pas pour aller le combattre à la descente des Alpes. Et vous, qui voyez Annibal en Italie, vous songez à vous en éloigner; non que vous trouviez cette entreprise utile à la république, mais parce que vous vous imaginez qu'elle vous fera plus d'honneur : comme lorsque vous abandonnâtes votre province et votre armée sans être autorisé ni par un ordre du peuple, ni par un décret du sénat; et qu'en vous mettant en mer avec deux galères seulement, vous exposâtes avec votre personne le salut de la république et la majesté du peuple romain qui vous avait confié le commandement de ses armées.

« Pour moi, messieurs, je pense que P. Scipion a été nommé consul non pour lui, mais pour nous et pour la république; et que les troupes qu'il commande ont été levées pour défendre Rome et l'Italie, et non afin que nos consuls, usant d'une autorité despotique comme s'ils étaient des rois, les transportent partout où il leur plaira, et les fassent servir à leurs desseins ambitieux. »

Fabius, par ce discours qu'il avait préparé avec soin, fit entrer dans son sentiment la plus grande partie des sénateurs. Les anciens surtout étaient entraînés par l'autorité de ce grand homme, et préféraient sans balancer sa sagesse et son expérience consommée à la valeur impétueuse d'un jeune général. Scipion était trop avancé pour reculer; et d'ailleurs, persuadé avec raison de la beauté et de l'utilité de son projet, piqué personnellement du peu de ménagement que Fabius avait gardé avec lui, il n'était pas sans doute disposé à lui sacrifier ses lumières. Il prit donc la parole à son tour, et s'expliqua en ces termes : « Fabius lui-même a bien senti, messieurs, et il en est d'abord convenu, que son avis pouvait être soupçonné de jalousie. Pour moi, je n'oserais pas former une telle accusation contre un si grand homme : mais, soit faute de s'être bien expliqué, soit parce qu'en effet il a la vérité contre lui, il me paraît qu'il ne s'est pas tout à fait purgé de ce soupçon : car, pour persuader que ce n'est pas l'envie qui le fait agir, il a relevé en termes magnifiques les honneurs par lesquels il a passé et la réputation que ses exploits lui ont acquise; comme si c'était aux gens du commun à se mesurer avec moi, et que, si j'ai à appréhender la jalousie de quelqu'un, ce ne fût pas précisément de la part de celui qui, étant arrivé au comble de la gloire, où j'avoue que j'aspire comme lui, serait fâché que je devinsse un jour son égal. Il a parlé de sa vieillesse, et m'a mis, du côté de l'âge, au-dessous de son fils même; comme si le désir de la gloire se bornait à cette vie mortelle, et ne s'étendait pas jusqu'à la postérité la plus reculée. Je suis persuadé que les grandes âmes se comparent non-seulement avec les hommes illustres de leur temps, mais encore avec les héros de tous les siècles. Pour moi, je ne vous dissimulerai pas, Fabius, que j'ai conçu le dessein, non-seulement de vous égaler, mais même, si je le puis (permettez-moi de le dire) de vous surpasser. Aux dieux ne plaise que ni vous à mon égard, ni moi par rapport à ceux qui me suivront, nous entrions dans une disposition de jalousie qui nous fasse craindre que quelque citoyen ne nous ressemble! Une telle façon de penser serait préjudiciable non-seulement à ceux à qui nous porterions envie, mais encore à

« toute la république, ou, pour mieux dire, à « tout le genre humain.

« Fabius a fort exagéré les périls où je m'exposerai si je passe en Afrique; de façon « même qu'il a semblé craindre pour moi « aussi bien que pour la république. Mais « d'où lui vient tout d'un coup cette inquiétude pour ma vie et pour ma réputation? « Après que mon père et mon oncle eurent « été tués, que leurs armées eurent été presque absolument défaites, que les Espagnes « étaient perdues, que quatre généraux carthaginois à la tête de quatre armées tenaient « tout le pays sous leur puissance; lors enfin « que, dans l'assemblée où il s'agissait de « nommer un chef pour aller commander « dans cette province, personne, excepté moi, « ne se présenta, de sorte que le peuple romain fut obligé de me confier à l'âge de « vingt-quatre ans le soin d'une guerre si « désespérée, pourquoi ne se trouva-t-il alors « personne qui représentât la faiblesse de mon « âge, les forces des ennemis, les difficultés « de la guerre, et la mort encore récente de « mon père et de mon oncle? A-t-on fait aujourd'hui en Afrique quelque perte plus « sanglante que celle que nous avions faite « alors en Espagne? Y a-t-il en Afrique « des généraux plus habiles et des armées plus « nombreuses qu'il n'y en avait dans ce temps-là en Espagne? Avais-je alors plus d'expérience et de capacité pour faire la guerre « que je n'en puis avoir à l'heure qu'il est? « Les Carthaginois sont-ils des ennemis plus « redoutables pour nous dans un pays que « dans un autre?

« Il est bien aisé, après que j'ai défait et « mis en fuite quatre armées carthaginoises; « après que j'ai pris un si grand nombre de « villes ou par force, ou par composition; « après que j'ai dompté tant de princes, tant « de rois, tant de nations féroces et barbares, « et que j'ai poussé mes conquêtes jusqu'aux « bords de l'Océan; en un mot, après que j'ai « réduit toute l'Espagne sous notre pouvoir, « de sorte qu'il n'y reste pas la moindre étincelle de guerre, il est sans doute bien aisé « de rabaisser mes exploits. Il sera aussi facile, lorsque j'aurai vaincu et dompté l'Afrique, de diminuer des objets qu'aujourd'hui, pour me retenir en Italie, l'on affecte « de grossir, et que, par des termes pleins « d'empbase et d'exagération, on représente « comme des monstres.

« Fabius prétend que nous n'avons aucun « moyen d'aborder en Afrique, que nous n'avons sur les côtes aucun port qui nous soit « ouvert : et en même temps il nous parle de « la défaite et de la prison de Régulus; comme « si ce général avait échoué dès son entrée « dans cette province! Et il ne vent pas se « souvenir que ce Régulus, tout malheureux « qu'il a été dans la suite, trouva pourtant le « moyen d'entrer dans l'Afrique; que la première année il remporta sur les ennemis des « avantages considérables, et qu'il fut toujours « invincible tant qu'il n'eut affaire qu'aux « Carthaginois. C'est donc en vain, Fabius, « que vous prétendez m'effrayer par son « exemple. Quand ce malheur nous serait arrivé tout récemment, et dans la guerre présente, et non pas dans la première guerre « il y a cinquante ans, pourquoi la défaite et « la captivité de Régulus m'empêcheraient-elles en ce cas de passer en Afrique, après « que la défaite et la mort des deux Scipions « ne m'ont point empêché de passer en Espagne? Pourquoi ne me piquerais-je pas « de rendre à ma patrie les services que le « Lacédémonien Xanthippe a bien pu rendre « à Carthage? Son exemple ne peut servir « qu'à augmenter ma confiance en me montrant qu'un seul homme peut causer de si « étonnantes révolutions.

« Vous nous citez encore les Athéniens, « qui, laissant l'ennemi au milieu de leur « pays, passèrent témérairement en Sicile. « Mais puisque vous avez assez de loisir pour « nous conter ces fables grecques, que ne « nous parlez-vous plutôt d'Agathocle, roi « de Syracuse, qui, pour délivrer la Sicile « des ravages que les troupes carthaginoises « y exerçaient depuis longtemps, passa dans « cette même Afrique, et porta la guerre « dans le sein du même pays, d'où elle était « venue infester la Sicile?

« Mais pourquoi chercher dans l'antiquité « et chez les étrangers des exemples qui « prouvent combien il y a d'avantage à se « rendre l'assaillant, à éloigner de son pays

« le danger, et à le porter dans celui de l'en« nemi ? Annibal ne nous en fournit-il pas la « preuve la plus présente et la plus forte ? Il « y a bien de la différence entre désoler les « terres étrangères, et voir ravager les sien« nes. Celui qui attaque a plus de courage « que celui qui se défend. D'ailleurs, les ob« jets inconnus et qu'on ne considère que « dans l'éloignement paraissent toujours plus « redoutables. Pour bien juger de ce que l'on « doit espérer ou craindre de son ennemi, il « faut entrer sur ses terres et le voir de près. « Annibal n'avait jamais espéré de faire sou« lever contre les Romains dans l'Italie tous « les peuples qui prirent son parti après la « bataille de Cannes. Combien les Carthagi« nois trouveront-ils moins de zèle et d'atta« chement dans les peuples d'Afrique, eux « qui ne sont pas moins infidèles à l'égard de « leurs alliés que durs et cruels à l'égard de « leurs sujets !

« Il y a d'ailleurs une grande différence « entre Rome et Carthage. Abandonnés de « nos alliés, nous nous sommes soutenus par « nos propres forces et par la valeur des sol« dats romains, au lieu que les Carthaginois « n'emploient que des troupes mercenaires, « des Africains et des Numides, nations les « plus inconstantes et les plus perfides de « l'univers.

« Pourvu qu'on ne m'arrête point ici, vous « apprendrez dans un même temps et mon « arrivée en Afrique, et la désolation de tout « le pays, et la retraite précipitée d'Annibal, « et le siége de Carthage. Attendez-vous à « recevoir d'Afrique des nouvelles et plus « agréables et plus fréquentes que vous n'en « receviez d'Espagne. Je n'ai pas conçu ces « espérances au hasard ; elles sont fondées « sur la fortune du peuple romain, sur la « protection que nous avons lieu d'attendre « des dieux témoins et vengeurs de la rupture « du traité par les Carthaginois, et sur l'al« liance des rois Syphax et Masinissa, à l'a« mitié desquels je me fierai de façon que je « me tiendrai bien en garde contre leur in« constance.

« Les circonstances des temps et des lieux « me découvriront bien des avantages que je « ne puis apercevoir de si loin ; et il est d'un « homme sage et d'un habile général de sai« sir les occasions favorables qui se présen« tent, et de tourner les hasards à son profit « par sa bonne conduite.

« J'aurai Annibal pour antagoniste, comme « vous le souhaitez, Fabius : mais je l'en« traînerai dans sa patrie, plutôt qu'il ne me « retienne dans la mienne. Je le forcerai de « combattre dans son propre pays, et Car« thage sera le prix du vainqueur plutôt que « quelques forts à demi ruinés du Brutium.

« Vous dites que Rome et l'Italie seront en « danger pendant que je ferai ce trajet, que « je débarquerai mes troupes en Afrique, et « que je m'avancerai vers Carthage : mais « prenez garde, Fabius, que ce ne soit faire « affront et injustice à mon illustre collègue, « de croire qu'il n'est pas capable de défendre « sa patrie contre Annibal affaibli et presque « abattu comme il est aujourd'hui, tandis que « vous avez bien pu arrêter le cours rapide « de ses progrès dans le temps qu'il avait en« core toutes ses forces, et que, fier de trois « victoires consécutives, il marchait la tête « levée dans toutes les parties de l'Italie « comme dans un pays de conquête.

« Après tout, quand le dessein que je pro« pose ne serait pas le plus propre à terminer « promptement cette guerre, il serait cepen« dant de notre honneur de faire connaître « aux rois et aux peuples étrangers, que « nous avons assez de courage non-seulement « pour défendre l'Italie, mais encore pour « aller attaquer l'Afrique. Il serait honteux « pour le peuple romain qu'on publiât qu'au« cun de ses généraux n'ose former un projet « pareil à celui d'Annibal, et que l'Afrique, « ayant été tant de fois attaqué et ravagée par « nos flottes et par nos armées pendant la « première guerre, qui n'avait pour objet que « la Sicile, aujourd'hui qu'il s'agit du salut « de l'Italie, jouit d'une parfaite tranquillité. « Il est temps que l'Italie se repose après « avoir essuyé tant de ravages et d'incendies ; « il est temps que l'Afrique éprouve à son « tour les fléaux que la guerre entraîne après « elle. Plutôt que Rome, du haut de ses « murailles, voie une seconde fois l'armée « ennemie campée à ses portes, faisons voir « aux Carthaginois, de dessus leurs rem-

« parts, les légions romaines menaçant leur « patrie d'une ruine prochaine : que l'Afrique soit désormais le théâtre de la guerre ; « rendons-lui tous les maux qu'elle nous a « faits, la terreur, la fuite, le ravage des « campagnes, la désertion des alliés, et toutes les autres calamités que nous avons « éprouvées pendant quatorze ans.

« Voilà ce que j'avais à dire des affaires de « la république et du projet de la campagne « prochaine. Je craindrais de vous ennuyer « par des discours inutiles et déplacés, si, à « l'exemple de Fabius, qui s'est appliqué à « rabaisser les succès que j'ai eus dans l'Espagne, j'entreprenais d'élever ma réputation sur les ruines de la sienne. Je n'en « ferai rien, messieurs ; et tout jeune que je « suis, j'aurai encore l'honneur de l'emporter sur un homme de son âge par ma modération et ma retenue. Vous avez pu remarquer dans toute ma conduite que, sans « chercher à me faire valoir, je me suis toujours contenté de l'estime que je vous aurais « donné lieu de concevoir de moi par mes « actions plutôt que par mes paroles. »

Voilà une dispute bien vive et une espèce de procès entre deux grands hommes, qui ont plaidé chacun leur cause avec beaucoup d'éloquence. J'en laisse aux lecteurs le jugement définitif. Tite-Live ne s'explique point sur le motif secret qui animait ici Fabius, mais il lui met dans la bouche un discours qui le fait assez connaître. Il ne serait point étonnant (et c'est ainsi qu'en juge Plutarque) que, du caractère dont était ce sage temporiseur, il eût improuvé une entreprise aussi hasardeuse que paraissait celle de transporter la guerre en Afrique, et qu'il eût mis dans tout leur jour les dangereuses conséquences qu'il croyait y voir. Mais cette application à rabaisser en tout les heureux succès de Scipion, à diminuer la gloire de ses plus belles actions, à relever avec une malignité affectée ses prétendues fautes, ressemble beaucoup au langage de la jalousie et de l'envie. L'acharnement que nous verrons bientôt qu'il fera paraître en toute occasion pour traverser l'entreprise de Scipion semble manifester les sentiments de son cœur. Fabius était un grand homme certainement, mais il était homme. Nous avons admiré sa modération et sa patience dans la dispute qu'il eut avec Minucius. Il était alors soutenu par le sentiment et la conviction intérieure de sa supériorité de mérite au-dessus de son rival ; mais ici la vue d'un mérite naissant qu'il ne peut se dissimuler, et dont l'éclat, qui ira toujours en croissant, peut obscurcir la réputation qu'une longue suite d'années et de services lui a acquise, lui donne une inquiétude dont il n'est pas le maître, et le tire de cette assiette tranquille où le tenait la possession d'une gloire que personne ne lui avait encore disputée.

Quoi qu'il en soit, le sénat ne fut pas content du discours de Scipion, parce que le bruit s'était répandu que, s'il n'obtenait pas de cette compagnie la permission de passer en Afrique, il la demanderait au peuple [1]. C'est pourquoi Q. Fulvius, qui avait été quatre fois consul et censeur, somma le consul de déclarer en présence des sénateurs s'il s'en rapporterait à eux de la distribution des départements, ou s'il porterait l'affaire devant le peuple. Et comme il répondit qu'il ferait ce qu'il jugerait le plus avantageux à la république : « Si je vous ai interrogé, répliqua sur-le-champ Fulvius, ce « n'est pas que je ne susse déjà par avance « quelle serait votre réponse, et ce que vous « aviez dessein de faire : car vous faites assez « sentir vous-même que vous ne vous êtes « présenté au sénat que pour le sonder, et « non pour le consulter ; et l'on sait que, si « nous ne vous accordons pas sur-le-champ « le département que vous désirez, vous avez « une requête toute prête à présenter au peuple : ainsi je me crois en droit de refuser de « dire mon avis, par la raison que, quand « même il serait suivi de tous, le consul « ne voudrait pas s'y conformer ; et je prie « les tribuns de ne pas permettre qu'à ce sujet il me soit fait aucune violence. » Il s'éleva là-dessus une dispute, Scipion prétendant que les tribuns ne devaient pas autoriser un sénateur à refuser de dire son avis lorsqu'il était interrogé par le consul. Mais les tribuns, sans avoir égard à ses représentations, donnèrent leur décret en ces termes : « Si le consul « s'en rapporte au sénat pour la distribution

[1] Liv. lib. 28, cap. 45.

« des départements, nous voulons qu'on s'en « tienne à ce qui aura été décidé, et nous ne « permettrons pas que l'affaire soit portée « devant le peuple : s'il ne s'en rapporte pas « au sénat, nous sommes prêts à secourir ceux « qui refuseront de s'expliquer sur cet arti- « cle. » Le consul demanda un jour pour en conférer avec son collègue.

Le lendemain Scipion déclara qu'il se soumettait au jugement du sénat. En conséquence, le sénat fit le département des provinces entre les deux consuls, sans les tirer au sort, parce que la dignité de grand-pontife ne permettait pas à Licinius Crassus de sortir de l'Italie. On décerna à Scipion la Sicile, avec les trente galères que C. Servilius avait commandées l'année précédente, et on lui permit de passer en Afrique, s'il jugeait que le bien de la république le demandât. Licinius fut chargé de faire la guerre contre Annibal, dans le Brutium, avec l'armée de l'un des deux consuls de l'année précédente, à son choix. On régla aussi les autres départements; ensuite on célébra les jeux que Scipion avait fait vœu de donner. Le concours du peuple fut grand, et il assista à ces jeux avec une grande satisfaction. On envoya à Delphes des présents, pour faire part à Apollon du butin qu'on avait pris sur Asdrubal.

Fabius, n'ayant pu réussir à empêcher qu'on ne permît à Scipion de passer en Afrique, s'il le jugeait à propos, employa tout son crédit à le traverser dans l'exécution de ce projet [1]. La permission de faire de nouvelles levées ayant été refusée à Scipion par les intrigues secrètes de son adversaire, il se réduisit à demander qu'il lui fût permis au moins d'emmener avec lui tous les soldats volontaires qu'il pourrait attirer dans son armée. Fabius s'y opposa de tout son pouvoir. Il allait criant dans les assemblées, soit du sénat, soit du peuple, « qu'il ne suffisait pas à Scipion de « fuir Annibal, s'il n'emmenait aussi toutes « les forces qui restaient en Italie, repaissant « la jeunesse de vaines espérances, et leur « persuadant d'abandonner leurs pères, leurs « femmes, leurs enfants et leur ville, aux por- « tes de laquelle on voyait un puissant enne- « mi, jusque-là toujours invincible. » Malgré ces vives clameurs, Scipion obtint ce qu'il demandait, et sept mille volontaires se joignirent à lui.

[1] Liv. lib. 28, cap. 45. — Plut. in Fab. pag. 188, 189.

Fabius avait empêché qu'on ne lui assignât les fonds nécessaires pour son armement. Scipion, pour ne pas rebuter le sénat, n'insista pas beaucoup sur cet article : il se contenta de demander qu'il lui fût permis de recevoir des alliés les différents secours qu'ils voudraient bien lui fournir pour construire et équiper de nouvelles galères ; ce qu'on ne put lui refuser. On voit ici combien il est important à un général de se faire aimer des peuples. Il s'agissait de mettre sur pied vingt galères à cinq rangs de rames, et dix à quatre. Le zèle des alliés fut si grand, que, se piquant à l'envi de secourir le consul, promptement et chacun selon ses facultés, quarante-cinq jours après que le bois eut été abattu, les vaisseaux furent mis en mer tout équipés et tout armés.

Tout étant prêt, Scipion partit pour la Sicile, et Licinius pour le pays des Brutiens. Entre les deux armées que celui-ci trouva dans sa province, il choisit celle qui avait servi sous les ordres du consul L. Véturius [1]. Métellus garda le commandement de l'autre. Les préteurs partirent aussi pour se rendre dans leurs départements.

Comme on manquait de l'argent nécessaire pour la continuation de la guerre, on ordonna aux questeurs de vendre une partie du territoire de Capoue qui avait été confisqué au profit de la république. Le préteur de la ville eut ordre de veiller à ce que les Campaniens n'habitassent point ailleurs qu'aux lieux qui leur avaient été assignés pour demeures, et de punir les contrevenants.

Pendant cette même campagne, Magon, fils d'Amilcar, sortit de Minorque, où il était resté pendant l'hiver, et conduisit en Italie douze mille hommes de pied et environ deux mille cavaliers, toute jeunesse choisie [2], qu'il avait embarquée sur trente galères accompagnées d'un grand nombre de vaisseaux de charge : et, comme il n'y avait point de troupes pour garder les côtes, il s'empara d'abord

[1] Liv. lib. 28, cap. 46.
[2] Liv. lib. 28. cap. 46.

de la ville de Gênes; et de là, cherchant à exciter quelque soulèvement, il profita de l'occasion d'une guerre entre deux peuples de la Ligurie pour faire alliance avec l'un des deux contre l'autre, et entrer ainsi en action. Mais il fut obligé de diminuer considérablement ses forces de mer; et, ayant laissé son butin à Savone avec dix vaisseaux pour le garder, il envoya le reste de sa flotte à Carthage, pour défendre la côte maritime contre les entreprises de Scipion, qu'on disait devoir incessamment passer en Afrique. L'armée de Magon croissait de jour en jour, les Gaulois, que le bruit de son nom avait attirés, venant se joindre à lui.

Ces nouvelles alarmèrent fort les sénateurs. Ils ordonnèrent sur-le-champ au proconsul M. Livius de conduire à Rimini l'armée qu'il commandait en Etrurie, et au préteur Cn. Servilius de faire sortir de Rome, s'il croyait que le bien de la république le demandât, les légions de la ville. Il en donna le commandement à M. Valérius, qui les mena à Arrétium.

Dans le même temps, Cn. Octavius prit autour de la Sardaigne, dont il était préteur, environ quatre-vingts barques carthaginoises chargées du blé qu'on envoyait à Annibal.

Il ne se passa rien, cette année, dans le Brutium, qui mérite d'être rapporté. Des maladies contagieuses désolèrent également les troupes des Romains et celles des Carthaginois; et, pour surcroît de malheur, ces dernières eurent beaucoup à souffrir de la famine. Annibal passa toute la campagne auprès du temple de Junon Lacinie, où il éleva un autel, dont il fit la dédicace, et sur lequel il fit graver en caractères grecs et puniques, et en termes pompeux, un ample dénombrement de ses exploits guerriers.

III — Scipion arme trois cents cavaliers romains aux dépens de pareil nombre de Siciliens. Il choisit dans les légions les plus anciens soldats et les plus expérimentés. Il prend toutes les mesures nécessaires pour son grand dessein; il règle quelques affaires de Sicile. Indibilis renouvelle la guerre en Espagne. Bataille dans laquelle Indibilis est tué et son armée défaite. Mandonius et les autres auteurs de la révolte sont livrés aux Romains. Lélius ravage l'Afrique avec sa flotte. Alarme de Carthage. Mesures que prennent les Carthaginois pour se mettre en état de défense. Masinissa vient trouver Lélius, et se plaint de la lenteur de Scipion. Lélius retourne en Sicile. Magon reçoit les convois de Carthage. Locres reprise sur les Carthaginois. Avarice et cruauté de Pléminius et des Romains dans la ville de Locres. Combat dans cette ville entre les Romains mêmes. Pléminius traité cruellement par deux tribuns. Scipion donne gain de cause à Pléminius. Celui-ci fait mourir les tribuns avec une cruauté inouïe. Maladie répandue dans l'armée du consul Licinius. La mère des dieux, appelée *la Mère Idée*, est apportée de Pessinonte à Rome. Scipion Nasica est déclaré le plus homme de bien de toute la république. Arrêt du sénat contre les douze colonies qui avaient refusé de payer leur contingent. On ordonne le paiement des sommes prêtées à la république par les particuliers. Députés de Rome. Plainte douloureuse des Locriens contre Pléminius. Fabius parle contre Scipion avec beaucoup d'aigreur. Le sénat nomme des commissaires pour examiner l'affaire de Pléminius et les plaintes formées contre Scipion. Les commissaires partent pour Locres. Pléminius est condamné, et envoyé à Rome. Les commissaires arrivent à Syracuse. Scipion est pleinement justifié. Retour des commissaires à Rome. Mort de Pléminius. Scipion comblé de louanges dans le sénat. Réflexion sur la conduite de Fabius à l'égard de Scipion.

P. CORNÉLIUS SCIPION [1].
P. LICINIUS CRASSUS.

Scipion ne fut pas plus tôt arrivé en Sicile, qu'il forma diverses compagnies des volontaires qui l'y avaient suivi. Mais il en réserva trois cents des plus beaux hommes, des plus jeunes, des plus vigoureux, qu'il tenait auprès de sa personne sans armes. Ils ne pouvaient

[1] An. R. 547; av. J. C. 205.

deviner ce que voulait dire cette distinction [1], ni à quoi on les destinait. Cependant il choisit, parmi les Siciliens, les plus considérables par leur naissance et par leur fortune, trois cents cavaliers pour passer avec lui en Afrique, et leur indiqua un jour où ils devaient s'assembler et paraître devant lui montés et équipés comme il le leur avait ordonné. Cette guerre, qui allait les arracher du sein de leur patrie, et les exposer, tant par mer que par terre, à des travaux et à des périls auxquels ils n'étaient point accoutumés, leur causait une inquiétude mortelle, aussi bien qu'à leurs parents. Au jour marqué ils se présentèrent devant Scipion avec leurs armes et leurs chevaux. « J'apprends, leur dit alors ce général, « qu'il y en a parmi vous qui se font une peine « de m'accompagner en Afrique. Ceux qui « sont dans ces sentiments me feront plaisir « de me le déclarer dès à présent. Ils peuvent « compter que je ne leur en saurai point du « tout mauvais gré, aimant beaucoup mieux « qu'ils s'expliquent ici que d'attendre à se « plaindre quand nous serons sur les lieux, « où ils ne seraient que des soldats inutiles à « la république. » Il s'en trouva d'abord un plus hardi que les autres, qui ne fit point de difficulté d'avouer à Scipion qu'il resterait en Sicile, si on lui en laissait la liberté. « Jeune « homme, dit alors Scipion, puisque vous me « dites si ingénument votre pensée, je vais « vous fournir un soldat qui prendra votre « place, et à qui vous livrerez vos armes, « votre cheval, et tout votre équipage de « guerre. Emmenez-le sur-le-champ dans vo- « tre maison, et ayez soin qu'on lui fasse faire « l'exercice de façon qu'il apprenne à manier « un cheval et à se servir de ses armes. » Le jeune Sicilien ayant accepté cette condition avec joie, Scipion lui mit entre les mains un des trois cents à qui il n'avait point encore donné d'armes. Tous les autres, voyant leur camarade dégagé sans avoir déplu au général, s'excusèrent comme avait fait le premier, et cédèrent leur place à celui qui leur fut présenté. Ainsi trois cents cavaliers romains furent équipés aux dépens des trois cents Siciliens, sans qu'il en coûtât rien à la république. Les Siciliens se chargèrent de les faire instruire et exercer; et l'on dit qu'ils devinrent un excellent corps de cavalerie, et rendirent de grands services à la république en plusieurs combats.

Faisant ensuite la revue des légions, il choisit par préférence les plus anciens soldats, surtout ceux qui avaient servi sous M. Marcellus, parce qu'il les croyait les mieux disciplinés et les plus propres aux siéges des villes, par la longue expérience qu'ils en avaient faite à celui de Syracuse, qui avait duré si longtemps; car Scipion ne se proposait rien moins dès lors que d'attaquer et de ruiner Carthage.

L'hiver approchant, il distribua son armée dans les villes, ordonna aux différents peuples de Sicile de lui fournir du blé pour épargner celui qu'il avait amené d'Italie; fit radouber les anciens navires, et les envoya sous la conduite de C. Lélius piller les côtes d'Afrique; tira les nouveaux à bord auprès de Palerme, parce que, ayant été fabriqués à la hâte de bois encore vert, il était à propos qu'ils demeurassent à sec pendant l'hiver.

Ayant pris toutes les mesures nécessaires pour se mettre en état de bien commencer la campagne prochaine, il vint à Syracuse, qui n'était pas encore bien remise des rudes secousses qu'elle avait essuyées pendant la guerre. Les habitants l'ayant prié de leur faire rendre les effets que quelques-uns des vainqueurs leur avaient enlevés pendant la guerre, et qu'ils retenaient avec la même violence depuis même que le sénat en avait ordonné la restitution, il regarda comme un premier devoir de faire observer la foi publique. C'est pourquoi, premièrement par un édit, puis par des jugements rendus contre ceux qui s'opiniâtraient à garder leur proie, il remit les Syracusains en possession de leurs biens. Cet acte de justice fut infiniment agréable, non-seulement à ceux qui en profitèrent, mais encore à tous les autres peuples de Sicile, qui, par reconnaissance, firent de plus grands efforts pour aider Scipion dans cette guerre. C'est cette bonté et cette justice des généraux et des gouverneurs de provinces, qui faisaient aimer le gouvernement romain.

Pendant cette même campagne il s'éleva

[1] Liv. lib. 29, cap. 1.

une guerre dangereuse en Espagne, excitée par Indibilis, prince des Ilergètes [1]; et la cause de ce soulèvement ne fut autre que l'estime et l'admiration pour Scipion portées jusqu'au mépris pour tous les autres capitaines de la république. Indibilis se persuadait « que « Scipion était le seul général qui restât aux « Romains, tous les autres ayant été tués par « Annibal : que c'était pour cela même qu'a- « près la défaite des deux Scipions en Espa- « gne, ils n'avaient trouvé que lui qu'ils pus- « sent envoyer en leur place; et qu'ensuite, « se voyant extrêmement pressés dans l'Italie, « ils avaient été obligés de le rappeler pour « l'opposer à Annibal : qu'outre que ceux qui « commandaient actuellement en Espagne « n'étaient capitaines que de nom, on en avait « encore retiré toutes les vieilles troupes; « que les soldats que l'on y avait laissés n'é- « taient que des apprentis qui s'alarmaient à « la vue du moindre péril : que jamais on ne « trouverait une occasion si favorable de dé- « livrer l'Espagne du joug des Romains : que « les Espagnols avaient été jusque-là esclaves « ou des Carthaginois, ou des Romains, et « quelquefois des deux nations ensemble : que « les Carthaginois avaient été chassés du pays « par les Romains; que, si les Espagnols vou- « laient s'unir et agir de concert, il leur se- « rait aisé d'en chasser aussi les Romains, et « de reprendre les mœurs, les lois et la façon « de vivre de leurs pères, en se délivrant pour « jamais de toute domination étrangère. » Par de pareils discours il souleva non-seulement ses vassaux, mais encore les Ausétans et les autres peuples circonvoisins. Il assembla en très-peu de jours trente mille hommes de pied et quatre mille cavaliers dans le pays des Sédétans, où il avait ordonné de se rendre.

D'un autre côté, L. Lentulus et L. Manlius Acidinus, qui commandaient pour les Romains, ne crurent pas devoir négliger ces premiers mouvements, qui pouvaient avoir des suites importantes. Ayant joint leurs forces, ils entrèrent dans le pays des Ausétans; et le traversant sans y faire aucun dégât, quoiqu'ils fussent informés de leur révolte, ils arrivèrent jusqu'à la vue des ennemis, dont ils n'étaient éloignés que de trois milles. Ils tentèrent d'abord les voies de la négociation pour les engager à rentrer dans le devoir et à mettre bas les armes. Mais les Espagnols, pour toute réponse, ayant envoyé leur cavalerie contre les fourrageurs des Romains, celle des Romains vint au secours; ce qui occasionna un combat de cavalerie, où il ne se passa pourtant rien de mémorable de part ni d'autre.

Le lendemain il se donna une bataille dans toutes les formes. Des deux côtés on combattit avec beaucoup de courage. La victoire fut longtemps douteuse, jusqu'à ce que, le roi Indibilis ayant été d'abord percé de plusieurs coups [2], puis renversé mort d'un coup de javeline, ceux qui combattaient autour de lui prirent la fuite et entraînèrent après eux le reste de l'armée. Les Romains les poursuivirent vivement, et en firent un grand carnage. Il y eut ce jour-là treize mille Espagnols de tués, et huit cents de pris. Les Romains ne perdirent guère plus de deux cents hommes, tant citoyens qu'alliés.

Les Espagnols qui étaient restés se dispersèrent premièrement dans les campagnes, puis se retirèrent chacun dans leurs villes. Ils furent ensuite convoqués par Mandonius pour tenir une assemblée, dans laquelle, las de la guerre, ils se plaignirent amèrement de ceux qui les avaient engagés à la renouveler, et furent d'avis qu'on envoyât des ambassadeurs aux Romains pour leur livrer leurs armes et se remettre sous leur puissance. Lorsque ces députés furent arrivés dans le camp des Romains, après avoir rejeté la révolte sur Indibilis et les autres grands, dont la plupart avaient été tués dans le combat, ils se soumirent eux et toute leur nation aux vainqueurs. Les généraux romains leur répondirent qu'ils n'accepteraient leurs offres qu'à condition qu'on leur livrerait Mandonius et les autres auteurs de la révolte : qu'autrement ils allaient faire entrer leurs armées dans le pays des Ilergètes, des Ausétans et des autres peuples rebelles.

Les députés ayant rapporté cette réponse dans l'assemblée, Mandonius et les autres

[1] Liv. lib. 29, cap. 2. — Appian. pag. 276.

[2] Liv. lib. 29, cap. 2.

chefs furent arrêtés sur-le-champ, et livrés aux Romains. On rendit la paix aux Espagnols, mais on leur doubla les impôts pour cette année; on leur demanda du blé pour six mois, des casaques et des toges pour l'armée, et il y eut trente peuples qui furent obligés de donner des otages. Le soulèvement de l'Espagne ayant été ainsi apaisé en très-peu de temps et sans beaucoup d'efforts, toutes les forces de la république furent tournées contre l'Afrique.

C. Lélius[1] s'étant approché d'Hippone pendant la nuit, fit sortir, dès le point du jour, les soldats de la flotte, et les mena piller la campagne. Comme ils ne trouvèrent aucune résistance de la part des habitants, aussi tranquilles que dans un temps de paix, ils y firent un grand dégât. La nouvelle qui en fut portée à Carthage remplit la ville d'effroi et de consternation. On publiait que la flotte des Romains, commandée par Scipion, était arrivée, car on savait que ce général était déjà passé en Sicile. Comme dans ce premier abord ils n'avaient pu reconnaître exactement le nombre ni des vaisseaux dont la flotte ennemie était composée, ni des soldats qui ravageaient le pays, la crainte toujours ingénieuse à augmenter le mal, leur grossissait le danger. Ils se livrèrent donc d'abord à la frayeur et à une espèce de désespoir, puis à des réflexions tristes et accablantes, en considérant « que la fortune avait tellement changé de « face à leur égard, qu'après avoir eu leurs « troupes victorieuses campées aux portes de « Rome, après avoir défait tant d'armées des « ennemis, et soumis tous les peuples de l'I- « talie de gré ou de force, ils étaient eux- « mêmes à la veille de voir, par un revers « des plus funestes, l'Afrique ravagée, et « Carthage assiégée par les Romains, avec « cette différence qu'ils avaient beaucoup « moins de ressources que les Romains pour « soutenir de pareilles calamités; que le peu- « ple de Rome et le pays latin fournissaient « une jeunesse qui semblait renaître de ses « propres ruines, et se multiplier en quelque « sorte après les plus grandes défaites; que, « pour eux, ni Carthage, ni la campagne, « ne pouvaient leur donner des soldats; qu'il « n'employaient que des troupes mercenaires « tirées d'Afrique, toujours prêtes, sur la « moindre lueur d'un gain plus grand, à chan- « ger de maîtres et à manquer de fidélité; « que, de deux rois qu'ils avaient eus pour « alliés, Syphax n'avait plus le même atta- « chement pour eux depuis que Scipion s'é- « tait abouché avec lui, et que Masinissa les « avait ouvertement abandonnés, et était de- « venu leur plus grand ennemi; qu'il ne leur « restait plus d'espérance ni de ressource; « que d'ailleurs Magon n'avait point réussi à « soulever les peuples de la Gaule contre les « Romains, et n'avait pu encore se joindre à « Annibal; qu'enfin la réputation d'Annibal « lui-même diminuait de jour à autre, aussi « bien que ses forces. »

La même terreur qui, sur la première nouvelle de l'arrivée de la flotte romaine, avait comme assoupi et abattu leur courage, les réveilla ensuite, et ils commencèrent à chercher les moyens de se délivrer du péril qui les menaçait. Il fut résolu qu'on ferait promptement des levées, tant dans la ville que dans les campagnes; qu'on enverrait des officiers en différents endroits de l'Afrique pour en tirer des troupes auxiliaires; qu'on fortifierait la ville; qu'on y ferait entrer des vivres et des armes, tant offensives que défensives, et qu'on équiperait une flotte pour l'envoyer à Hippone contre celle des Romains.

Dans le temps qu'ils s'occupaient de ces préparatifs, ils apprirent enfin que c'était Lélius, et non pas Scipion, qui était arrivé, et qu'il n'avait amené de troupes que ce qu'il en fallait pour faire des courses dans la campagne; mais que le fort de la guerre était encore dans la Sicile. Cette nouvelle leur donna le temps de respirer; ce qui n'empêcha pas qu'ils n'envoyassent sur-le-champ des ambassadeurs à Syphax et aux autres rois du pays, pour les faire souvenir de l'alliance qui les unissait avec les Carthaginois. Ils en dépêchèrent aussi vers le roi Philippe, avec ordre de lui offrir deux cents talents d'argent[1] (deux cent mille écus) pour l'engager à passer en Sicile ou dans l'Italie. Ils envoyèrent aussi

[1] Liv. lib. 29, cap 4

[1] 770,000 fr. E. B.

des ordres à leurs généraux en Italie, de faire les derniers efforts pour y retenir Scipion, et de n'épargner rien de tout ce qui serait capable de jeter la terreur dans l'esprit des Romains. Ils joignirent à ces ordres des renforts pour Magon : vingt-cinq vaisseaux de guerre, six mille hommes de pied, huit cents chevaux, sept éléphants, et des sommes d'argent considérables, qu'il devait employer à lever des troupes auxiliaires avec lesquelles il fût en état de s'approcher de Rome et de se joindre à Annibal. Telles étaient les mesures que prenaient les Carthaginois pour se mettre en sûreté contre les desseins des ennemis.

Cependant Lélius faisait un butin immense dans le pays, qu'il avait trouvé sans défense et sans troupes, lorsque Masinissa, qui avait appris l'arrivée d'une flotte romaine, vint à lui avec un petit nombre de cavaliers. Il se plaignit de la lenteur de Scipion, et représenta « qu'il aurait déjà dû être passé en « Afrique avec son armée, pendant que les « Carthaginois étaient consternés, et que Syphax était occupé à faire la guerre contre « lui (Masinissa); que ce prince était actuellement embarrassé et flottant entre l'alliance « romaine et celle des Carthaginois; mais que, « si on lui donnait le temps de mettre ordre « à ses affaires, il ne tiendrait aux Romains « aucune des paroles qu'il leur avait données; qu'il fit donc à Scipion toutes les « instances possibles pour l'engager à se rendre au plus tôt en Afrique; que, pour lui, « quoiqu'il eût été obligé d'abandonner ses « états, il ne laisserait pas de se joindre aux « Romains avec un secours considérable d'infanterie et de cavalerie. Au reste, il exhortait Lélius à s'éloigner de l'Afrique, ajoutant qu'il y avait grande apparence que « la flotte des ennemis était partie de Carthage, et qu'il ne lui conseillait pas de la « combattre en l'absence de Scipion. » Après cet entretien, Masinissa prit congé de Lélius; et celui-ci, dès le lendemain, partit avec ses vaisseaux chargés de butin, et retourna en Sicile, où il fit part à Scipion des avis que Masinissa lui avait donnés.

A peu près dans le même temps, les vaisseaux qu'on avait envoyés de Carthage à Magon arrivèrent en Italie près de Gênes. Magon, en conséquence des ordres qu'il reçut, fit le plus de levées qu'il lui fut possible[1]. Les Gaulois n'osaient pas lui fournir ouvertement des troupes, parce que l'armée des Romains était actuellement sur leurs terres ou dans le voisinage. M. Livius fit passer d'Etrurie en Gaule l'armée qu'il commandait, et se joignit à Sp. Lucrétius, dans le dessein, ou d'aller au-devant de Magon, en cas qu'il sortît de la Ligurie pour s'approcher de Rome, ou, si le Carthaginois demeurait en repos dans un coin des Alpes, de rester dans le pays, aux environs de Rimini, pour couvrir de là l'Italie.

Quand Lélius fut retourné en Sicile, Scipion, animé par les remontrances de Masinissa, n'avait pas moins d'impatience de passer en Afrique que les soldats en avaient de l'y suivre lorsqu'ils voyaient tirer des vaisseaux le butin immense que Lélius y avait fait. Mais ce grand projet fut encore retardé par une entreprise moins importante dont l'occasion se présenta à la traverse. Il s'agissait de reprendre la ville de Locres, qui, dans le soulèvement général de l'Italie, avait quitté les Romains pour suivre le parti des Carthaginois.

Sur un avis que Scipion reçut à Syracuse d'une intelligence secrètement ménagée pour remettre Locres sous le pouvoir des Romains[2], il y fit conduire trois mille soldats de ceux qui étaient à Rhége, et chargea le propréteur Q. Pléminius de cette entreprise. Lui-même s'avança à Messine pour être plus à portée d'apprendre des nouvelles de tout ce qui se passerait. Les trois mille hommes, étant arrivés de nuit à Locres, furent reçus dans la citadelle, d'où ils fondirent sur les sentinelles des Carthaginois qu'ils trouvèrent endormies. Dans le trouble et la confusion d'une attaque si imprévue, les Carthaginois, frappés de terreur, et sans songer à se défendre, se réfugièrent dans la seconde citadelle; car il y en avait deux assez voisines l'une de l'autre. Les habitants étaient maîtres de la ville, qui, placée au milieu des deux partis, allaient devenir la proie de celui qui resterait vainqueur. Tous les jours il se livrait de petits combats entre ceux qui

[1] Liv. lib. 29, cap. 5.
[2] Liv. lib. 29, cap. 6-8.

faisaient des sorties des deux citadelles. Q. Pléminius commandait les Romains, et Amilcar la garnison carthaginoise; et l'un et l'autre, tirant des secours des lieux voisins, augmentaient peu à peu le nombre de leurs soldats. Enfin Annibal lui-même marcha au secours des siens; et les Romains auraient succombé, si le peuple de Locres, indigné de l'orgueil et de l'avarice des Carthaginois, ne se fût déclaré pour ses anciens alliés.

Dès que Scipion eut appris ce qui se passait à Locres, et qu'il sut qu'Annibal en personne était près d'y arriver, pour ne pas laisser périr les troupes qu'il y avait envoyées, dans un péril d'où il ne leur était pas aisé de se tirer par elles-mêmes, il partit promptement de Messine, où il laissa son frère Lucius à sa place. Annibal était déjà arrivé sur les bords d'une rivière qui n'était pas éloignée de Locres, et de là il avait envoyé un courrier aux siens pour les avertir d'attirer au combat, dès que le jour paraîtrait, les Romains et les Locriens, et de le continuer jusqu'à ce qu'il vînt attaquer la ville d'un côté, tandis que tout le monde serait attentif à ce qui se passerait de l'autre. La flotte romaine cependant arriva à Locres quelques heures avant la nuit. Scipion débarqua ce qu'il avait amené de soldats, et avant le coucher du soleil il entra avec eux dans la ville. Dès le lendemain, les Carthaginois, étant sortis de leur forteresse, commencèrent le combat; et Annibal, résolu d'escalader la ville, s'approchait déjà des murailles, lorsque tout d'un coup les Romains, ayant fait ouvrir les portes, firent sur lui une vigoureuse sortie, qui le surprit fort, car il ignorait que Scipion fût entré dans la place. Ils tuèrent deux cents hommes. Annibal fit rentrer les autres dans son camp aussitôt qu'il sut que le consul était à la tête des ennemis; et, ayant fait avertir ceux qui étaient dans la forteresse de songer eux-mêmes à leur sûreté, il décampa la nuit suivante. Les Carthaginois, se voyant abandonnés, prirent le parti, le lendemain, de mettre le feu aux maisons qui étaient en leur pouvoir, afin d'arrêter l'ennemi par le tumulte que causerait cet incendie; et, étant sortis de la citadelle, ils rejoignirent Annibal avant la nuit.

Scipion, voyant que les ennemis avaient abandonné leur citadelle et leur camp, fit assembler les Locriens; et leur ayant fait une sévère réprimande au sujet de leur révolte, il punit de mort ceux qui en étaient les auteurs, et donna leurs biens aux chefs de la faction opposée, pour récompense de leur inviolable fidélité. Il ajouta, à l'égard des Locriens en général, « qu'il ne prendrait point sur lui de « leur accorder des grâces ou de leur imposer « des peines : qu'ils députassent vers le sénat, « à qui seul il appartenait de décider de leur « sort; qu'en attendant, ce qu'il pouvait leur « assurer, c'est que, malgré leur infidélité en- « vers le peuple romain, ils se trouveraient « mieux sous les Romains justement irrités « qu'ils n'avaient été sous les Carthaginois « qu'ils avaient pour amis et pour alliés. » Ensuite, ayant laissé Pléminius comme son lieutenant pour garder la ville avec les troupes qui l'avaient prise, il retourna à Messine avec celles qu'il avait amenées avec lui.

Pendant que les Locriens avaient été sous la domination des Carthaginois, ils en avaient été traités avec tant de hauteur et de cruauté, qu'ils pouvaient, ce semble, supporter des injustices médiocres, non-seulement avec patience, mais presque avec une sorte de joie. Cependant (qui le croirait?) Pléminius et les soldats romains qui gardaient la ville sous ses ordres surpassèrent tellement Amilcar et la garnison carthaginoise en toutes sortes d'excès d'avarice et d'inhumanité, qu'on eût dit qu'ils se proposaient moins de l'emporter sur leurs ennemis par la force des armes que par l'audace à commettre les plus grands crimes. Dans les mauvais traitements que les commandants et les soldats firent souffrir à ces malheureux habitants, ils n'omirent rien de ce qui peut faire haïr et détester aux petits et aux faibles le pouvoir des grands et des puissants. Il n'est point d'infamies et de cruautés qu'ils n'exerçassent sur eux, sur leurs femmes, sur leurs enfants. Leur avarice n'épargna pas même les choses sacrées, et, sans parler du pillage des autres temples, elle se porta jusqu'à enlever les trésors de celui de Proserpine, sur lesquels, jusque-là, personne n'avait osé porter les mains, excepté le seul Pyrrhus, qui même eut ensuite horreur de son sacrilége, et, se croyant poursuivi par la vengeance

divine, reporta dans le temple tous les trésors qu'il en avait enlevés.

La tempête qu'éprouva Pyrrhus après son crime fut regardée comme une punition du ciel; et de même Tite-Live attribue ici à la colère des Dieux la fureur et la rage qui s'empara de tous ceux qui avaient eu part à ce dernier sacrilége, et qui arma les chefs contre les chefs, les soldats contre les soldats, pour se détruire les uns les autres par une barbarie qui n'a point d'exemple.

Pléminius avait la principale autorité dans la ville, et avait sous lui les troupes qu'il avait amenées de Rhége[1]; et Scipion y avait fait venir de Sicile deux tribuns légionnaires, qui commandaient de même les soldats qu'il leur avait donnés. Un jour qu'un des soldats de Pléminius s'enfuyait avec une coupe d'argent, poursuivi par ceux de la maison où il l'avait prise, il rencontra par hasard en son chemin les tribuns Sergius et Matiénus, qui lui arrachèrent la coupe dont il était saisi. Il commença à crier et à appeler ses camarades à son secours, qui accoururent dans le moment, aussi bien que les soldats des tribuns; en sorte que, le nombre croissant insensiblement de part et d'autre avec le tumulte, il se livra enfin un combat dans les formes entre la troupe de Pléminius et celle des tribuns. Les soldats de Pléminius ayant été battus, coururent vers leur chef, lui montrant leurs blessures et le sang dont ils étaient couverts, poussant de grands cris, exagérant la violence de leurs adversaires, et leur imputant même d'avoir chargé d'injures atroces Pléminius pendant le combat.

Alors ce commandant, outré de colère, sortit brusquement de son logis; et, ayant appelé les tribuns, il commanda qu'après les avoir dépouillés on les battît de verges. Il se passa du temps avant qu'on pût exécuter cet ordre, parce que les tribuns se défendaient, et imploraient le secours de leurs soldats. En effet, ceux-ci ayant appris ce qui se passait, accoururent de tous les quartiers de la ville, comme si l'on eût donné le signal d'un combat contre l'ennemi. En arrivant, ils virent qu'on commençait déjà à déchirer leurs officiers à coups de verges. Ce spectacle les transporta d'une rage si violente, qu'oubliant dans le moment, non-seulement le respect qu'ils devaient à la majesté du commandement, mais foulant aux pieds tout sentiment d'humanité, ils commencèrent par traiter avec la dernière cruauté les licteurs de Pléminius. Ensuite, ayant écarté tous ceux qui auraient pu le défendre, ils se jettent sur Pléminius lui-même, l'accablent de mille coups; et, après lui avoir coupé le nez et les oreilles, ils le laissent sur la place presque sans vie.

Scipion, ayant appris ces nouvelles à Messine, où il était encore, repassa à Locres sur une galère; et, ayant pris connaissance de l'affaire, il donna gain de cause à Pléminius, lui conserva l'autorité qu'il avait dans la ville, déclara les tribuns coupables, et ordonna qu'on les conduisît à Rome au sénat chargés de chaînes. Après quoi il retourna à Messine, et de là à Syracuse.

Mais Pléminius, transporté de fureur et de rage, se plaignit que Scipion ne lui avait pas rendu pleine justice; et, se persuadant que personne n'était en état de juger sainement de la punition que méritait une telle injure que celui qui l'avait soufferte, il ordonna qu'on amenât les tribuns en sa présence, les fit déchirer de mille coups, et, après leur avoir fait souffrir tous les supplices qu'il est possible d'imaginer, non content de les avoir vu expirer sous ses yeux, il fit jeter leurs corps à la voirie, et défendit qu'on leur donnât la sépulture. Il traita avec la même cruauté les principaux de Locres, qui étaient allés se plaindre de ses violences et de ses injustices; et depuis ce temps-là la colère et la vengeance lui firent redoubler les excès auxquels il ne s'était porté auparavant que pour assouvir son avarice et sa brutalité. Par là non-seulement il devint lui-même l'objet de l'exécration publique, mais il ternit encore la réputation du général qui l'avait mis en place.

Le temps des assemblées pour l'élection des consuls approchait, lorsqu'on reçut à Rome des lettres du consul Licinius qui mandait au sénat « que la maladie était dans son armée; « que lui-même en était attaqué; et qu'il « n'aurait pas été possible de résister aux en-

[1] Liv. lib. 29, cap. 9.

[1] Liv. lib. 29, cap. 10.

« nemis, si la même contagion ne se fût répandue dans leur camp avec encore plus de « violence : que, pour cette raison, ne pouvant « pas se rendre lui-même à Rome, il nom- « merait, si les sénateurs le trouvaient bon, « Q. Cécilius Métellus dictateur pour tenir les « assemblées en sa place : qu'il était à propos « de congédier l'armée de Métellus, parce « que, d'une part, elle n'était d'aucun usage « depuis qu'Annibal avait mis ses troupes en « quartier d'hiver, et que d'ailleurs la maladie « y faisait de si horribles ravages, qu'il n'y « resterait pas un soldat, si on ne la séparait « au plus tôt. » Les sénateurs répondirent au consul qu'ils lui laissaient la liberté de faire là-dessus ce qu'il jugerait le plus convenable au bien de la république.

Les esprits des Romains avaient été tout d'un coup frappés d'une inquiétude scrupuleuse à l'occasion des pluies de pierre (c'est-à-dire de grosse grêle) qui étaient tombées assez fréquemment pendant cette année; ce qui les avait obligés de consulter les livres de la sibylle ou sibyllins [1]. On y trouva un oracle qui déclarait que, quand un ennemi étranger aurait porté la guerre dans l'Italie, le moyen de le vaincre et de le chasser d'Italie était d'aller chercher la Mère Idée à Pessinonte, et de l'amener à Rome. Cette déesse était aussi appelée *Rhéa*, *Ops*, *la mère des dieux*; et le nom d'*Idée* lui venait du mont *Ida* en Phrygie, où elle était honorée d'un culte particulier : son temple le plus respecté était dans la ville de Pessinonte. Les sénateurs avaient été d'autant plus touchés de cette prédiction trouvée par les décemvirs, que les députés qui avaient porté à Delphes l'offrande dont il a été parlé ci-dessus marquaient qu'Apollon Pythien, après avoir agréé le sacrifice, avait répondu *que les Romains étaient sur le point de remporter sur leurs ennemis une victoire beaucoup plus grande que celle qui avait donné lieu aux présents qu'on lui avait offerts*. A ces deux motifs d'espérance ils ajoutaient la confiance extraordinaire qui avait porté Scipion à demander pour département l'Afrique; confiance que l'on pouvait regarder comme un présage assuré qu'il terminerait cette guerre à l'avantage des Romains. Pour hâter donc l'accomplissement des destins, des présages, des oracles qui leur promettaient la victoire, ils songèrent aux mesures qu'il y avait à prendre pour transporter la déesse à Rome.

Dans cette vue, ils envoyèrent en ambassade vers Attale, roi de Pergame, avec lequel ils avaient été unis dans la guerre contre la Macédoine, M. Valérius Lévinus, qui avait été deux fois consul, persuadés que ce prince se porterait volontiers à faire plaisir au peuple romain en ce qu'il pourrait. Lévinus avait avec lui quatre collègues; on leur donna cinq galères à cinq rangs, afin qu'ils parussent avec dignité parmi des peuples à qui on voulait donner une grande idée du peuple romain. En faisant route pour l'Asie, ils abordèrent à Delphes, dont ils consultèrent l'oracle pour savoir quel succès ils devaient espérer de l'entreprise qui faisait le sujet de leur voyage. Il leur fut répondu « que ce serait par l'entremise du roi « Attale qu'ils obtiendraient ce qu'ils venaient « chercher de si loin : que, quand ils auraient « conduit la déesse à Rome, ils eussent soin « de l'y faire recevoir par les mains du plus « honnête homme qui fût en cette ville. » Ils arrivèrent à Pergame, d'où Attale, après les avoir reçus d'une manière fort gracieuse et fort honorable, le conduisit à Pessinonte en Phrygie. Là, il leur mit entre les mains une pierre que les habitants avaient en grande vénération, l'appelant *la mère des dieux*, et il leur donna pouvoir de la transporter à Rome.

Lorsqu'ils furent près d'arriver, M. Valérius Falton, l'un des députés, prit les devants pour annoncer dans la ville l'arrivée prochaine de la déesse, et avertir qu'on cherchât le plus homme de bien, et le plus digne de recevoir la déesse, comme l'oracle de Delphes l'avait ordonné. Ce fut un grand embarras pour le sénat de se voir obligé de décider quel était le plus homme de bien de la république. « Il n'y « avait point de citoyen [1], dit Tite-Live, qui « n'eût préféré sans hésiter cette victoire

[1] Liv. lib. 29, cap. 10, 11 et 14. — Appian. Bell. Annib. pag. 345.

[1] « Veram certè victoriam ejus rei sibi quisque mallet, quam ulla imperia honoresve suffragio seu Patrum « seu plebis delatos. »

« remportée à juste titre, à tous les commandements et à toutes les dignités qu'on pouvait obtenir par les suffrages du sénat et du peuple. » « Parcourez tous les fastes, dit un autre auteur [1], et tous les triomphes qui y sont rapportés, et vous reconnaîtrez qu'il n'est point de gloire plus éclatante que celle de tenir le premier rang parmi les gens de bien. » Il y a donc dans la vertu une grandeur bien réelle, puisqu'elle doit être préférée à tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus recherché ; mais on sera bien étonné de voir que parmi tant de grands hommes d'une si haute réputation et d'un mérite si généralement reconnu qui étaient alors à Rome, une distinction si honorable tomba sur un jeune homme qui n'avait pas encore vingt-sept ans : c'était Publius Scipion, surnommé *Nasica*, fils de Cnéus, qui était mort en Espagne. Il est bien fâcheux que l'histoire ne nous apprenne point quelles qualités déterminèrent le sénat à prononcer ce jugement.

Le jeune Scipion eut ordre d'aller jusqu'à Ostie au-devant de la déesse avec toutes les dames romaines, de la tirer du vaisseau qui la portait, et de la mettre entre les mains des dames. Quand le vaisseau fut entré dans le Tibre[2], il arriva, s'il en faut croire les historiens, un accident qui causa une grande surprise et une grande douleur : le vaisseau s'arrêta tout d'un coup sans qu'il fût possible de le faire avancer. Alors une des dames romaines, nommée *Claudia Quinta*, dont la réputation avait été jusque-là équivoque (c'était sa trop grande parure qui avait donné lieu à ces mauvais bruits), pria les dieux que, si les soupçons contre sa vertu étaient sans fondement, le vaisseau, auquel elle avait attaché sa ceinture pour le tirer, la suivît : ce qui arriva dans le moment. Scipion prit la déesse des mains des prêtres, et la transporta sur le bord, où elle fut reçue par les dames romaines. Se succédant les unes aux autres pour partager un si glorieux fardeau, elles entrèrent dans la ville, dont tout le peuple était sorti pour aller au-devant de la déesse ; et, partout où elle passait, les portes des maisons étaient garnies de vases où fumait l'encens pour honorer son passage. En même temps tout retentissait des prières qu'on lui adressait pour lui demander d'entrer dans Rome avec bonté, comme dans son domicile, et d'y établir sa résidence. Enfin les dames la déposèrent dans le temple de la Victoire sur le mont Palatin ; et ce jour devint dans la suite un jour de fête pour les Romains. Il n'y eut point de si petit citoyen qui n'allât porter son offrande au mont Palatin. Les jours suivants on fit la cérémonie du *lectisterne* [1], et l'on représenta les jeux qui furent appelés *megalesia*, c'est-à-dire *les grands jeux*, du nom de la déesse, *grand'mère des dieux.*

Au reste, comme nous l'avons déjà dit, cette déesse, recherchée avec tant de soin, apportée de si loin, attendue avec tant d'impatience, reçue avec tant de joie et tant de marques de respect, n'était autre chose qu'une pierre sans sculpture et sans forme. Peut-on lire les honneurs divins rendus à cette pierre brute par un peuple si sage d'ailleurs, sans déplorer les funestes effets de l'idolâtrie, et sans remercier avec une vive reconnaissance le Dieu miséricordieux qui nous en a préservés ?

M. CORNÉLIUS CÉTHEGUS[2].
P. SEMPRONIUS TUDITANUS.

C'était ici la quinzième année de la seconde guerre avec les Carthaginois. Pendant qu'on délibérait sur les recrues des légions, quelques sénateurs remontrèrent que, la république étant enfin, par la bonté des dieux, délivrée des dangers et des craintes qui l'avaient alarmée pendant tant d'années [3], il était temps de ne plus souffrir ce que de fâcheuses conjonctures avaient obligé de tolérer. Cette proposition ayant excité la curiosité et l'attention du sénat, ils ajoutèrent que les douze colonies latines qui, sous le consulat de Q. Fa-

[1] « Explica totos fastos, constitue omnes currus triumphales : nihil tamen morum principatu speciosius reperies. » (VAL. MAX. lib. 8, cap. 15.)
[2] Sueton. in Tib. cap. 2. — Appian.

[1] Il a été parlé ailleurs de cette cérémonie.
[2] An. R. 548 ; av. J. C. 204.
[3] Liv. lib. 29, cap. 15.

bius et de Q. Fulvius, avaient refusé de fournir leur contingent, jouissaient depuis près de six ans d'une exemption entière de toutes les charges de la guerre, comme d'un privilège honorable qu'on eût accordé à leurs bons services; pendant que les alliés soumis et obéissants, pour prix de leur fidélité, étaient épuisés par les levées que l'on faisait tous les ans dans leur pays.

Ce discours, en rappelant dans l'esprit des sénateurs le souvenir d'une sorte de rébellion qu'ils avaient presque oubliée, renouvela en même temps le courroux et l'indignation qu'elle méritait. Ainsi le sénat, ayant voulu que cette affaire fût réglée avant toute autre, décerna que les consuls ordonneraient aux douze colonies dont il s'agissait d'envoyer à Rome leurs magistrats, avec dix des principaux citoyens de chacune, et leur déclareraient « que chaque colonie eût à donner au « peuple romain une fois autant d'hommes « de pied qu'elle en eût jamais fournis depuis « que les ennemis étaient dans l'Italie, en se « réglant sur les années où les levées avaient « été les plus fortes, et, de plus, six-vingts « cavaliers : que, si quelqu'une n'avait pas « assez de cavaliers, il lui serait libre de donner trois fantassins pour un cavalier ; mais « qu'on eût soin de choisir les hommes de « chaque espèce les plus à leur aise, et de les « envoyer hors de l'Italie dans tous les lieux « où l'on avait besoin de recrues: que, si « quelques-unes refusaient d'obéir, on retînt « leurs magistrats et leurs députés sans les « admettre à l'audience du sénat quand ils la « demanderaient, jusqu'à ce qu'ils eussent « satisfait: qu'outre cela les mêmes colonies, « sur chaque somme de mille as, en paieraient un de tribut annuel; et que l'on y « ferait le dénombrement des personnes et « des biens suivant la forme que les censeurs « romains leur prescriraient, c'est-à-dire « suivant l'usage qui se pratiquait à l'égard « du peuple romain ; et que les censeurs des « colonies, avant que de sortir de charge, « apporteraient leur registre à Rome, où ils « feraient serment qu'il aurait été dressé conformément à la loi. »

En vertu de cet arrêt, les magistrats et les principaux de ces colonies furent appelés à Rome, où les consuls leur notifièrent la volonté du sénat à l'égard des troupes et du tribut. Ils se récrièrent tous à l'envi les uns des autres contre une exaction qui leur paraissait excessive. Ils représentèrent « qu'ils ne pou« vaient point fournir un si grand nombre de « soldats ; qu'à peine étaient-ils en état de « donner le contingent exprimé dans le traité : « qu'ils demandaient en grâce qu'on leur per« mît de se présenter dans le sénat pour lui « faire des remontrances : qu'ils n'avaient « pas mérité qu'on les accablât de la sorte ; « mais que, quand il faudrait périr, ni leur « faute, ni le courroux du sénat, ne pou« vaient pas leur faire donner plus de soldats « qu'ils n'en avaient. » Les consuls, sans rien rabattre de ce qui avait été arrêté, retinrent les députés à Rome, et renvoyèrent les magistrats dans leurs colonies pour y faire des levées, leur déclarant « qu'ils n'auraient point « d'audience qu'ils n'eussent amené les trou« pes qu'on exigeait d'eux. » Ainsi, n'ayant plus d'espérance de paraître devant le sénat, ni d'obtenir aucun adoucissement, ils firent les levées prescrites dans les douze colonies, et trouvèrent aisément le nombre de soldats qu'on leur demandait, parce que leur jeunesse avait eu le temps de se multiplier pendant plusieurs années qu'ils avaient joui d'une totale exemption.

Une autre affaire, qui avait été ensevelie dans un silence encore plus long que la précédente, fut ensuite proposée par M. Valérius Lévinus. Il dit qu'il était juste de rendre enfin à plusieurs particuliers[1] les sommes qu'ils avaient bien voulu avancer à la république pendant qu'il était consul avec Marcellus; que personne ne devait être étonné qu'il prît un intérêt personnel à faire acquitter la foi publique, puisque non-seulement il avait été consul l'année que ces deniers avaient été prêtés, mais que de plus c'était lui qui avait proposé cette contribution volontaire, le trésor public étant épuisé, et le peuple n'étant pas en état de payer les tributs ordinaires. Cet avis fit plaisir à tout le sénat et les consuls ayant été priés de mettre l'affaire en délibération, il fut ordonné que ces dettes se-

[1] Liv. lib. 29, cap. 16.

raient acquittées en trois paiements, dont le premier se ferait sur-le-champ par les consuls de cette année, et les deux autres par ceux qui seraient en charge la troisième et la cinquième année suivante.

L'arrivée des députés de Locres qui venaient porter leurs plaintes à Rome de tous les maux qu'ils souffraient [1], et dont on n'avait point été informé jusqu'à ce jour, suspendit toute autre affaire, et attira seule l'attention de toute la ville. L'indignation publique éclata moins encore contre le crime et l'impiété de Pléminius, que contre la négligence inexcusable de Scipion dans une affaire si importante, et contre son indulgence aveugle à l'égard d'un officier généralement décrié; car c'étaient là les reproches que l'on faisait à ce général. La suite nous montrera s'ils étaient fondés ou non.

Les députés des Locriens, au nombre de dix, revêtus d'habits de deuil, portaient en leurs mains des branches d'olivier, suivant l'usage pratiqué par les Grecs lorsqu'ils demandaient des grâces; et, les présentant aux consuls qui étaient assis sur leur tribunal dans la place publique, ils se prosternèrent à leurs pieds en poussant des cris et des gémissements lamentables. Les consuls leur ayant demandé qui ils étaient et ce qu'ils voulaient, ils répondirent qu'ils étaient Locriens, et qu'ils avaient essuyé de la part de Pléminius et des soldats romains des outrages que le peuple romain n'aurait jamais fait souffrir même à des Carthaginois. Ils demandèrent permission de s'adresser au sénat pour y exposer leur misère.

Lorsqu'ils eurent obtenu l'audience qu'ils désiraient, le plus âgé d'entre eux prit la parole et tint ce discours : « Je sais, messieurs, « que, pour vous mettre en état de bien juger de nos plaintes, il est important que « vous sachiez comment Locres a été livrée « à Annibal, et comment nous sommes rentrés sous votre domination après avoir « chassé la garnison carthaginoise : car, si « nous pouvons vous prouver évidemment « que le conseil public de Locres n'a eu aucune part à la révolte, et que c'est non-seulement de notre consentement, mais encore « par nos efforts et par notre courage que « vous êtes rentrés en possession de notre « ville, vous serez touchés plus vivement des « injustices atroces et énormes dont votre « lieutenant et vos soldats ont accablé de bons « et de fidèles alliés.

« Mais je crois devoir remettre à un autre « temps l'exposition des causes qui ont occasionné cette double révolution, et cela pour « deux raisons : premièrement, afin que cette « matière soit traitée en présence de Scipion « qui a repris notre ville, et qui est un témoin irréprochable de tout ce que nous « avons pu faire de bien et de mal; en second lieu, parce que, de quelque façon « que nous nous soyons conduits à votre « égard, nous n'avons point certainement « mérité les maux qu'on nous a fait souffrir.

« Nous ne pouvons nier, messieurs, que « tant qu'Amilcar a été dans notre ville avec « ses Numides et ses Africains, nous n'ayons « essuyé de leur part des traitements indignes « et affreux : mais quelle comparaison avec « ce que nous éprouvons aujourd'hui? Je « vous prie, messieurs, de prendre en « bonne part ce que je vais prendre la liberté « de vous dire; je ne le fais qu'avec une extrême répugnance. On peut dire qu'actuellement tout le genre humain attend en suspens, qui du peuple romain ou du peuple « carthaginois deviendra le maître de l'univers. Or, s'il fallait déterminer ce choix sur « les outrages que nous avons reçus des Carthaginois, et sur ceux que nous recevons « actuellement de votre garnison, il n'y a « personne qui ne préférât leur domination « à la vôtre. Et cependant voyez quels sont « les sentiments des Locriens à votre égard. « Lorsque nous éprouvions de la part des « Carthaginois un traitement beaucoup moins « dur, nous avons eu recours à votre général; « et présentement que nous souffrons de la « part de votre garnison des injures qui passent les hostilités les plus atroces, c'est à « vous seuls que nous adressons nos plaintes. « Ou vous aurez compassion de notre misère, « messieurs, ou nous n'avons rien à espérer « même des dieux immortels.

[1] Liv. lib. 29, cap. 16.
[2] Liv. lib. 29, cap. 17, 18.

« Q. Pléminius, votre lieutenant, a été « envoyé à Locres pour la reprendre sur les « Carthaginois, et il y est demeuré avec les « mêmes troupes dont il s'était servi pour « cette expédition. Cet officier (car l'excès de « nos maux nous donne le courage de par- « ler avec liberté), cet officier n'a rien ni « d'un homme, excepté la figure, ni d'un « Romain, excepté l'habillement et le langage. « C'est un monstre horrible semblable à ceux « que la fable suppose s'être emparés du dé- « troit qui nous sépare de la Sicile, pour le « malheur de ceux qui naviguaient le long de « ces côtes. Encore s'il était le seul qui exer- « çât contre vos alliés son avarice, sa cruauté, « sa brutalité, peut-être pourrions-nous par « notre patience suffire à ce gouffre, quelque « profond et immense qu'il soit : mais il a « tellement lâché la bride à la licence et au « désordre, que de tous vos centurions, de « tous vos soldats, il en a fait autant de Plé- « minius. Il n'y en a pas un qui ne pille, qui « ne dépouille, qui ne frappe, ne blesse et « ne tue; pas un qui ne déshonore les fem- « mes mariées et les jeunes personnes de l'un « et de l'autre sexe, après les avoir arrachées « par force des bras de leurs parents. Tous « les jours notre ville est prise d'assaut, tous « les jours elle est pillée; jour et nuit l'on « entend de toutes parts les cris douloureux « des femmes et des enfants qu'on enlève et « qu'on emporte par violence. Pour tout dire, « en un mot, je pose en fait qu'il n'est au- « cune famille à Locres, aucune personne « qui n'ait souffert sa part des maux dont je « parle; et que, d'un autre côté, il n'est au- « cune espèce d'injustice, de violence, d'in- « famie, qu'on n'y ait exercée sur quiconque « a pu en être l'objet.

« Mais j'ai à vous parler d'un article qui « nous touche encore plus que tout le reste, « parce qu'il regarde les dieux, et dont il ne « vous est pas indifférent d'être instruits, « parce qu'il pourrait attirer leur colère sur « vous s'il demeurait impuni. Nous avons « chez nous un temple de Proserpine, de la « sainteté duquel vous avez sans doute en- « tendu parler dans le temps que vous sou- « teniez la guerre en Italie contre Pyrrhus. « Il en coûta cher à ce prince pour avoir en- « levé les trésors de ce temple, qui jusque-là « avaient été inviolables. Sa flotte fut battue « d'une horrible tempête, et tous les vais- « seaux qui portaient les trésors de la déesse « vinrent échouer sur nos côtes. Un si affreux « désastre ouvrit enfin les yeux à ce prince « malgré son orgueil et sa fierté : il reconnut « qu'il y avait des dieux; et ayant fait cher- « cher avec soin tout l'argent qu'il avait pris, « il le fit reporter dans le temple de Proser- « pine. Cette satisfaction n'empêcha pas qu'il « ne fût malheureux le reste de sa vie. Ayant « été chassé d'Italie, il termina ses jours à « Argos par une mort également funeste et « indigne de sa gloire passée.

« Votre lieutenant et vos tribuns, quoique « bien informés de ce fait et de beaucoup d'au- « tres pareils, n'ont pas laissé de porter leurs « mains sacriléges sur ces trésors, et de se « souiller, eux, leurs maisons et vos soldats, « d'une proie si abominable. Je craindrais, « messieurs, si vous n'aviez soin d'expier leur « sacrilége par une réparation exemplaire, « que la déesse ne s'en vengeât sur votre répu- « blique, qui en est innocente, comme elle l'a « déjà fait sur les coupables. Il s'est formé « entre eux deux partis. Pléminius comman- « dait l'un, et les tribuns légionnaires étaient « à la tête de l'autre. Ils en sont venus aux « mains plusieurs fois avec une animosité et « un acharnement aussi grand que s'ils com- « battaient contre les Carthaginois. Il s'est « commis de part et d'autre des cruautés « inouïes. Voilà de quelle manière la déesse « punit les violateurs de son temple.

« Pour ce qui regarde les injures que nous « avons reçues, nous n'avons et n'aurons ja- « mais recours qu'à vous seuls pour en ob- « tenir la vengeance. Nous ne demandons pas « que vous ajoutiez foi sur-le-champ à nos « plaintes, et que vous condamniez Plé- « minius sans l'entendre. Qu'il se présente « en personne, qu'il entende nos accusations, « qu'il les réfute. Si dans tout ce que nous « avons annoncé il se trouve la moindre exa- « gération, nous ne refusons pas d'être livrés « par vous à toutes ses fureurs et à sa bru- « talité. »

Quand les députés eurent cessé de parler, Fabius leur demanda s'ils avaient porté leurs

plaintes à Scipion. Ils répondirent « qu'ils lui « avaient envoyé des députés, mais qu'il était « occupé aux préparatifs de la guerre; et « qu'actuellement, ou il était déjà embarqué « pour l'Afrique, ou près de s'embarquer : « que d'ailleurs ils avaient éprouvé combien « le lieutenant avait de crédit sur l'esprit de « son général, lorsque Scipion, ayant pris « connaissance de l'affaire de cet officier avec « les tribuns, avait fait mettre les derniers « en prison, au lieu qu'il avait laissé dans sa « place cet officier, aussi coupable ou même « plus coupable qu'eux. »

Après cet éclaircissement, on congédia les Locriens[1], et l'on commença à délibérer. Plusieurs du sénat attaquèrent avec aigreur non-seulement Pléminius, mais Scipion lui-même. Q. Fabius fut celui qui parla avec le plus d'emportement, en reprochant à Scipion « qu'il « était né pour corrompre la discipline mili« taire; que c'était ainsi qu'en Espagne la « sédition de ses soldats avait fait plus de tort « à la république que les armes des Cartha« ginois, que, par une licence inconnue jus« qu'ici parmi les Romains, et purement ty« rannique, il usait à l'égard des troupes, « tantôt d'une indulgence excessive, tantôt « d'une rigueur qui allait jusqu'à la cruauté. « Il conclut à ce que Pléminius fût amené à « Rome, et tenu en prison pendant qu'on « lui ferait son procès; et que, si les accu« sations des Locriens se trouvaient bien « fondées, il fût étranglé dans la prison, et « tous ses biens confisqués : qu'on rappelât « Scipion à Rome pour être sorti de sa « province sans la permission du sénat, et « qu'on engageât les tribuns du peuple à le « faire dépouiller par le peuple de son com« mandement : qu'on répondît aux Locriens « que le sénat et le peuple romain n'avaient « nulle part aux injustices dont ils se plai« gnaient, et en étaient fort touchés; qu'on « leur déclarât qu'ils étaient regardés à Rome « comme des gens de bien et d'honneur, « comme de bons amis et de fidèles alliés; « qu'on leur restituât leurs enfants, leurs fem« mes et leurs biens : qu'on s'informât exac« tement à quelle somme montaient les tré« sors qui avaient été enlevés, et qu'on en « remît le double dans le temple; qu'on fît « un sacrifice d'expiation, après avoir préa« lablement conféré avec le collége des pon« tifes pour apprendre d'eux quelles céré« monies il convenait de faire, à quels dieux « il fallait s'adresser, et quelles victimes il « fallait immoler pour expier le sacrilége de « ceux qui avaient pillé les trésors de Proser« pine : enfin il voulait que tous les soldats « qui étaient en garnison à Locres, fussent « transportés dans la Sicile, et qu'on envoyât « à leur place quatre cohortes des alliés du « nom latin. »

La dispute qui s'alluma entre ceux qui favorisaient Scipion et ceux qui lui étaient contraires fit qu'on ne put recueillir les voix ni terminer ce jour-là. Outre les attentats de Pléminius et la désolation des Locriens, on reprochait encore à ce général une façon de se vêtir peu séante pour un homme de guerre[1], et surtout pour un Romain. On ajoutait « qu'il « passait son temps à entendre les discours et « les dissertations des rhéteurs et des philo« sophes, et à juger de l'adresse et de la force « des athlètes : que ses officiers et toute sa « maison vivaient dans la même mollesse au « milieu des délices de Syracuse : qu'il sem« blait avoir oublié Carthage et Annibal : que « toute son armée, plongée dans la même li« cence qui avait corrompu les soldats de Su« crone et ceux de Locres, était plus redou« table aux alliés du peuple romain qu'à ses « ennemis. »

Quoique ces accusations, en partie vraies, en partie fausses, fussent appuyées sur quelque vraisemblance, on s'en tint cependant à l'avis de Q. Métellus qui convenait avec Fabius dans tous les autres chefs, mais lui était opposé dans ce qui regardait la personne de Scipion[2]. « Que penserait-on, disait-il, du sé« nat et du peuple romain, si, après avoir « choisi Scipion encore jeune pour recouvrer « les Espagnes, ce qu'il avait exécuté avec « beaucoup de prudence et de valeur; si,

[1] Liv. lib. 29, cap. 19.

[1] C'était d'user d'un manteau et de chaussures qui étaient propres aux Grecs. *Cum pallio crepidisque inambulare in gymnasio.*

[2] Liv. lib. 29, cap. 20.

« après l'avoir créé consul pour terminer la « guerre de Carthage ; si, dans le temps même « qu'il faisait espérer à toute la république « qu'il arracherait Annibal du sein de l'Italie « et soumettrait l'Afrique, ils le rappelaient « tout d'un coup de sa province, et le forçaient « de revenir à Rome avec Pléminius, en le « condamnant en quelque sorte sans l'entendre? Que cette conduite serait d'autant plus « étrange, que les Locriens déclaraient que « c'était en son absence qu'on les avait accablés de tous les maux qu'ils avaient soufferts, et qu'ainsi on ne pouvait lui reprocher tout au plus que d'avoir eu un peu trop « d'indulgence et de ménagement pour le « commandant qu'il avait établi dans leur ville. « Que son sentiment était que l'on fît partir « dans trois jours pour la Sicile le préteur « M. Pomponius, à qui cette province était « échue ; que les consuls envoyassent avec lui « dix commissaires tirés du sénat à leur choix, « et deux tribuns du peuple, avec un édile ; « et que le préteur, avec ce conseil, prît connaissance de toute l'affaire : que, s'ils reconnaissaient que ce fût par l'ordre ou du « consentement de Scipion qu'on eût exercé « sur les Locriens les violences dont ils se « plaignaient, alors ils lui ordonnassent de sortir de sa province : qu'en cas qu'il fût déjà « passé en Afrique, les deux tribuns du peuple et l'édile, avec deux commissaires au « choix du préteur, partissent aussitôt pour « l'Afrique; les tribuns et l'édile, pour ramener Scipion à Rome; les deux commissaires, « pour commander l'armée jusqu'à ce qu'on « eût envoyé un nouveau général en sa place : « que si, au contraire, M. Pomponius et les « dix commissaires du sénat trouvaient que « Scipion n'eût eu aucune part au malheur « des Locriens, il restât en ce cas à la tête de « ses troupes, et continuât la guerre ainsi qu'il « l'avait projetée. »

L'arrêt du sénat ayant été dressé sur ce plan, qui était fort sage et fort mesuré, on pria les tribuns du peuple de choisir parmi eux ou de tirer au sort les deux qui devaient partir avec le préteur et les commissaires [1]. Le collége des pontifes fut consulté sur ce qu'il fallait faire pour expier les vols et les sacriléges commis dans le temple de Proserpine. Les tribuns qui partirent avec le préteur et les commissaires furent M. Claudius Marcellus, et M. Cincius Alimentus. On leur associa un édile plébéien, qui devait, par leur ordre, arrêter Scipion en cas qu'il refusât d'obéir au préteur, soit en Sicile, soit en Afrique, s'il y était déjà passé, et le ramener à Rome en vertu de l'autorité sacrée et inviolable attachée à la charge de tribun du peuple. Ce conseil jugea à propos de se rendre à Locres avant que de passer à Messine.

Ils commencèrent par faire charger de chaînes et conduire à Rhége Pléminius, et trente-deux de ses complices. Après quoi leur premier soin fut, selon les ordres dont ils étaient chargés, de s'acquitter de tout ce que la religion exigeait pour la réparation du sacrilége. Ayant donc ramassé tout l'argent qui se trouva chez Pléminius et ses soldats, ils y joignirent celui qu'ils avaient apportés avec eux ; et, après avoir remis le tout dans le trésor de la déesse, ils lui offrirent un sacrifice d'expiation.

Le préteur ensuite fit assembler la garnison, lui ordonna de sortir de la ville et de camper au milieu de la campagne, défendant à tout soldat, sous des peines très-rigoureuses, de rester dans la ville, ou d'emporter avec soi quoi que ce fût qui ne lui appartînt pas. Il permit alors aux Locriens de reprendre leur bien où ils le trouveraient, et de répéter ce qui aurait disparu. Avant toutes choses, il voulut qu'on leur rendît sur-le-champ les personnes libres, menaçant des châtiments les plus rudes ceux qui retiendraient qui que ce pût être. Enfin, ayant assemblé les Locriens, il leur déclara « que le sénat et le peuple romain leur rendaient leur liberté et leurs lois : « que, si quelqu'un d'entre eux voulait accuser Pléminius, ou quelque autre, il n'avait « qu'à le suivre à Rhége : que, s'ils avaient « dessein d'accuser Scipion au nom de leur « ville comme ayant ordonné ou approuvé les « violences dont on avait usé envers eux, ils « envoyassent leurs députés à Messine, et « qu'il y examinerait toute cette affaire avec « son conseil. »

Les Locriens firent de grands remercîments au préteur et aux commissaires, au sénat et au

[1] Liv. lib 29, cap. 20, 21.

peuple romain, ajoutant qu'ils iraient accuser Pléminius : « qu'à l'égard de Scipion, quoi« qu'il eût paru peu sensible à leurs maux, « c'était un personnage qu'ils aimaient mieux « avoir pour ami que pour ennemi : qu'ils « étaient bien persuadés que ce n'était ni par « son ordre, ni de son consentement qu'on leur « avait fait de si énormes injustices; qu'il « avait ou trop cru Pléminius, ou trop peu « écouté les Locriens : qu'il y avait des hom« mes qui naturellement étaient assez enne« mis du crime pour souhaiter qu'il ne se « commît pas, mais qui n'avaient pas assez « de fermeté pour le punir quand il avait été « commis. »

Ce discours, qui justifiait Scipion, fit grand plaisir au préteur et aux commissaires, qui se trouvaient par là déchargés d'une commission fort onéreuse. Ils condamnèrent Pléminius, et avec lui trente-deux autres qu'ils envoyèrent à Rome pieds et mains liés. Pour eux, ils prirent le chemin de la Sicile pour examiner par eux-mêmes si les reproches que l'on faisait à Scipion sur sa conduite particulière, et sur le peu de discipline de son armée, avait quelque fondement, et pour en rendre compte ensuite au sénat.

Scipion[1] ayant appris qu'ils venaient à Syracuse, se mit en état de se justifier par des effets, et non par des paroles. Il fit assembler ses troupes, et donna ordre que la flotte se trouvât toute prête, comme si l'on eût dû combattre ce jour-là les Carthaginois par mer et par terre. Le jour qu'ils arrivèrent il les reçut chez lui avec beaucoup d'honnêteté et de politesse; et, dès le lendemain, il leur montra les deux armées de terre et de mer, non-seulement en état de donner bataille aux ennemis, mais représentant en effet, chacune à sa manière, une image de combat. Ensuite il conduisit le préteur et les commissaires dans les magasins et dans les arsenaux, où ils trouvèrent en abondance et dans le meilleur ordre qui fût possible, toutes les provisions, les armes et les machines dont on a besoin dans la guerre. La vue de ces préparatifs, tant en gros et en général que dans le détail et le particulier, les remplit d'une si grande admiration, qu'ils demeurèrent pleinement persuadés que, si les Carthaginois pouvaient être vaincus, ce devait être par ce général et par son armée. Ils exhortèrent donc Scipion à passer en Afrique sous la protection des dieux, et à remplir au plus tôt l'espérance que le peuple romain avait conçue de lui le jour que toutes les centuries l'avaient nommé consul; et ils partirent de Sicile avec la même joie que s'ils étaient retournés à Rome pour y apporter la nouvelle de la victoire, et non des préparatifs magnifiques que Scipion avait faits pour être en état de la remporter.

Pléminius[1] et ses complices ayant été conduits à Rome, furent aussitôt mis en prison; et d'abord, ayant été amenés devant le peuple par les tribuns, ils trouvèrent les esprits si prévenus par le souvenir des injures qu'ils avaient faites aux Locriens, qu'il ne semblait pas qu'ils pussent espérer aucune indulgence. Mais, comme on les faisait paraître souvent dans la place publique, la difformité de Pléminius, à force de frapper les yeux des citoyens, fit insensiblement succéder la compassion à la haine et à la colère; outre que la considération de Scipion, tout absent qu'il était, contribuait beaucoup à leur rendre la multitude favorable.

Il y de la diversité entre les auteurs, sur la manière dont ce misérable termina sa vie. Selon quelques-uns, il mourut dans la prison avant que le peuple eût prononcé son jugement. Selon d'autres, il resta en prison plusieurs années, au bout desquelles ayant gagné quelques scélérats pour faire mettre le feu en différents endroits de la ville, afin de pouvoir se sauver à la faveur du tumulte, il fut découvert et étranglé dans le cachot.

Pour ce qui regarde Scipion, son affaire ne fut jamais traitée que dans le sénat, où tous les commissaires et les tribuns, d'une commune voix, parlèrent avec tant d'éloges de sa flotte, de son armée et de son mérite personnel, que tous les sénateurs décernèrent unanimement qu'il passât au plus tôt en Afrique, lui laissant la liberté de choisir parmi les troupes qui étaient en Sicile, celles qu'il

[1] Liv. lib. 29, cap 22.

[1] Liv lib. 29, cap 22.

mènerait avec lui, et celles qu'il laisserait pour la garde de la province.

C'est ainsi que finit l'importante commission donnée à plusieurs des premiers magistrats de Rome pour une affaire dont le principal objet était Scipion. Elle se termina à son avantage, et, par conséquent, elle ne fit pas d'honneur à Fabius, le plus ardent de ses adversaires. Quelque grande et juste estime qu'ait acquise à ce dernier un mérite supérieur, sa conduite à l'égard de Scipion fait naître contre lui de violents soupçons de jalousie et d'envie, vice capable de ternir seul la plus éclatante réputation. Il s'oppose au dessein que formait ce jeune général de passer en Afrique; et il le fait avec une aigreur et une malignité qui ressentent bien la passion, quoique couvertes et déguisées, peut-être, à ses propres yeux, d'un zèle apparent du bien public. Le dessein ayant été approuvé dans le sénat contre son avis, il emploie tout son crédit à en traverser l'exécution, en empêchant qu'on ne lui fournisse les fonds nécessaires et qu'on ne lui permette de faire de nouvelles levées. Scipion ayant surmonté tous ces obstacles, et étant passé en Sicile, Fabius saisit des bruits vagues répandus contre lui, et, sans autre examen, conclut à le rappeler et à lui ôter le commandement. Reconnait-on dans un tel procédé la sagesse d'un vieillard, d'ailleurs si respectable? Voilà où conduit l'amour-propre nourri par de longs succès, et une grande estime de sa propre excellence[1], qui ne souffre point de rival.

Digression sur les Repas des Romains.

Cette matière, dont j'ai promis de parler, demanderait beaucoup d'étendue, si l'on songeait à la traiter un peu à fond. Je me contenterai, selon ma coutume, d'en donner une légère idée.

Les Romains ne faisaient, à proprement parler, qu'un repas : c'était le souper. Ils prenaient bien quelque peu de nourriture vers le milieu du jour, pour se soutenir, et se mettre en état d'attendre le repas du soir. *Pransus non avidè*, dit Horace[1] *quantùm interpellet inani ventre diem durare*. Mais ce léger dîner ne peut s'appeler un repas, non plus que le déjeuner et le goûter, qui n'étaient que pour les enfants.

L'heure du souper était la neuvième ou la dixième heure du jour, c'est-à-dire trois heures, ou même deux heures avant le coucher du soleil. Jusque-là on s'était appliqué tout entier aux affaires sérieuses; mais pour lors on avait l'esprit libre de tout soin, et l'on se trouvait alors en état de recevoir chez soi ses amis. Prévenir ce temps pour se mettre à table et pour souper, c'est ce qu'Horace appelle *diem frangere.... partem solido demere de die;* abréger le jour, en couper et en retrancher une partie. Ils disaient aussi, pour signifier la même chose, *epulari de die*. C'était un air de débauche qu'évitaient les gens sages, de se mettre ainsi de bonne heure à table.

A Rome, le bain précédait toujours le souper : ce qui, d'un côté, était nécessaire pour entretenir la propreté, les Romains n'usant point de linge sur eux, et, de l'autre, pouvait servir à aiguiser l'appétit. Les riches et les gens accommodés avaient des bains domestiques. Pline le jeune, dans la description qu'il fait de ses maisons de campagne, nous marque quel soin l'on prenait alors d'y construire des bains où l'on trouvât toutes les commodités nécessaires pour y prendre à son aise ce soulagement. Pour les gens du peuple, il y avait des bains publics, dont quelques-uns étaient même des édifices somptueux, et dans lesquels la magnificence des empereurs avait semblé prendre plaisir à se signaler.

Au sortir du bain, avant que de se mettre à table, on prenait un habit plus ou moins léger, selon la saison, et le maître de la maison se piquait souvent d'en fournir de magnifiques à ses hôtes.

Le lieu où l'on prenait les repas s'appelait *triclinium*, parce que la table était environnée de trois lits. Les tables ont été de différentes figures, selon la différence des temps, carrées, rondes, en demi-cercle. Je ne parlerai que

[1] « Nimius sui suspectus, et insitum mortalitati vitium « se suaque mirandi. » (SEN. *de Benef.* lib. 2. cap. 26.)

[1] Lib. 1, sat. 6.

des premières, qui ont été d'un plus fréquent usage. L'un des quatre côtés demeurait vacant et libre pour servir les mets.

Dans les premiers temps, les Romains mangeaient assis sur de simples bancs, à la manière des peuples de Crète et de Sparte. Dans la suite, la coutume d'être couchés en mangeant s'établit parmi eux : on croit qu'elle leur vint de l'Asie et de la Grèce. Les dames conservèrent longtemps l'ancien usage d'être assises à table, plus conforme à la modestie et à la pudeur du sexe[1]. Valère Maxime rapporte qu'aux repas religieux que l'on donnait aux dieux, les déesses étaient assises pendant que les dieux étaient couchés sur des lits.

On rangeait un lit autour de chacun des trois côtés de la table. Chaque lit tenait pour l'ordinaire trois personnes, quelquefois quatre et cinq, mais rarement. Les lits étaient couverts de tapis, et garnis de coussins pour les convives. Dans les commencements, et la matière et les couvertures des lits, tout était fort simple; mais le luxe y introduisit dans la suite une magnificence extraordinaire. Ce luxe vint d'Asie[2]. Ce fut dans le triomphe de Cn. Manlius qu'on vit pour la première fois à Rome des lits d'airain, des tapis et des couvertures d'étoffes les plus fines et les plus précieuses, des buffets travaillés avec un extrême soin et une grande dépense. Et ce n'étaient encore là que les premiers commencements, et comme les semences de ce prétendu bon goût, que, quelque temps après, des hommes d'un génie inventif et d'une merveilleuse sagacité pour tous les raffinements du luxe[3], et en même temps d'une prodigalité sans bornes, portèrent à des excès qu'on a peine à croire.

Nous avons déjà dit que les convives commençaient par prendre le bain, après quoi ils se revêtaient d'habits destinés pour la table. Avant que de monter sur les lits, ils quittaient leurs souliers pour plus grande propreté. Dans les parties de plaisir ils usaient des essences et des parfums les plus exquis, et portaient des couronnes de fleurs sur la tête. Ils montaient en cet état sur leurs lits.

Le repas commençait toujours par des libations et des prières que l'on faisait aux dieux, en versant un peu de vin sur la table, en leur honneur : coutume de l'antiquité la plus reculée, comme on le voit dans Homère et dans Virgile. Didon, dans le premier repas qu'elle donne à Enée, adresse ses prières à Jupiter, et lui fait ensuite des libations.

Jupiter, hospitibus nam te dare jura loquuntur, etc.
Dixit, et in mensa laticum libavit honorem [1].

Cette cérémonie était généralement établie[2] : *mensam adisti*, est-il dit dans une des déclamations attribuées à Quintilien, *ad quam quum venire cœpimus, deos invocamus*. Les anciens finissaient toujours les repas par où ils les avaient commencés, c'est-à-dire par les prières et les libations, comme on le voit en plusieurs endroits des Morales de Plutarque. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici la traduction d'un passage grec d'Héliodore[3], qui est fort précis. *Il est temps* (y est-il dit) *de renvoyer les convives*; *mais auparavant, souvenons-nous de Dieu. On porta ensuite la coupe des libations à tous les assistants, et le repas finit de la sorte.* Cet acte de religion, par où commençaient et finissaient les repas, était comme une protestation publique que faisaient les païens qu'ils reconnaissaient tenir de la libéralité de Dieu toutes les nourritures dont ils faisaient usage. Et c'est pour cela que les auteurs anciens parlent toujours de la table comme d'une chose sacrée[4]. Tacite appelle les cérémonies employées aux repas, *sacra mensæ*.

C'est une chose bien triste, et qui marque un grand oubli de Dieu, de voir que la coutume de consacrer en quelque sorte le

[1] Lib. 2, cap. 1.
[2] « Luxuriæ peregrinæ origo ab exercitu asiatico invecta in Urbem est. Il primùm lectos æreos, vestem « stragulam pretiosam et abacos Romam advexerunt..... « Vix tamen illa, quæ tum conspiciebantur, semina erant « futuræ luxuriæ. » (Liv. lib 39, cap. 6.)
[3] « Prodigi et sagacis ad luxuriæ instrumenta ingenii. » (Plin. lib. 9, cap. 11.)

[1] Æneid. lib 1, v. 735-740.
[2] Quint. Declam. 301.
[3] Heliodor, Æthiop. lib 5, sub finem.
[4] Annal. lib. 15, cap. 52.

commencement et la fin des repas par la prière et par l'action de grâces, observée de tout temps par les païens, soit maintenant parmi nous abolie entièrement à la table de presque tous les grands seigneurs et de tous les riches, et n'ait plus lieu que parmi les bourgeois; encore commence-t-elle à y être négligée, tant le mauvais exemple des grands a de force et devient contagieux!

Après qu'on avait satisfait aux devoirs de religion, on créait un roi du festin, qui prescrivait les lois qu'on devait y garder, et le nombre des coups qu'il fallait boire. C'était le sort ordinairement qui décidait de cette royauté.

. . . . Quem Venus[1] arbitrum[2]
Dicet bibendi? . . . .
Nec regna vini sortiere talis[3].

Quelquefois, par exemple, on obligeait de boire autant de coups qu'il y avait de lettres dans le nom de la personne dont on buvait la santé. Cicéron observe que Verrès[4], qui avait foulé aux pieds toutes les lois du peuple romain, obéissait ponctuellement aux lois de la table. Au reste, cette cérémonie de joie et de gaîté s'observait dans les repas les plus sages. Caton le censeur disait que cette royauté de table, et cette espèce de législation établie par une coutume ancienne, lui faisait grand plaisir[5].

Il est temps de faire servir les mets. Dans les repas d'appareil, des esclaves lestement vêtus[6], et ceints de serviettes blanches, apportaient en cérémonie les plats. Ils étaient suivis par un écuyer tranchant[7], qui, d'une main légère et savante, dépeçait les viandes avec art, et souvent en cadence. Il y avait d'autres esclaves préposés au buffet pour présenter les coupes, verser du vin, changer les assiettes. Le buffet était l'endroit de la salle à manger où le maître du logis étalait avec le plus de pompe sa magnificence en y exposant en grand nombre des vases et des coupes d'or et d'argent ciselés par la main des plus habiles ouvriers, et souvent enrichis de pierreries.

Leurs repas étaient à plusieurs services, comme parmi nous. Une singularité qui mérite de n'être pas oubliée, c'est qu'au premier service on donnait toujours des œufs frais: *ab ovo usque ad mala*, dit Horace, pour signifier, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin. Il paraît aussi qu'ils faisaient servir le fruit sur une autre table que celle qu'on avait employée pour le fond du repas. De là l'expression de Virgile, *mensæ grata secundæ dona*, pour marquer le dessert, fruits crus ou cuits, ou confits, pâtisseries légères, et autres choses semblables, qu'ils appelaient d'un nom commun *dulciaria*, ou *bellaria*.

Dans les beaux temps de la république, les repas, quoique simples, étaient préparés avec soin, mais sans délicatesse recherchée. La gaîté et la liberté qui y régnaient, jointes à l'agrément et à la solidité de la conversation, en faisaient le principal assaisonnement. Caton le censeur, tout austère qu'il était ailleurs, se déridait et quittait son sérieux à table. Il n'était point ennemi de la joie. Il buvait volontiers et souvent, mais toujours modérément; et il dit lui-même qu'il aimait les petits coups: *me delectant pocula, sicut in symposio Xenophontis, minuta et rorantia*[8]. Quand il était à sa campagne, il priait tous les jours à souper quelques-uns de ses amis du voisinage, et il passait joyeusement le temps avec eux, en se montrant homme de très-bonne et très-agréable compagnie, non-seulement à ceux de son âge, mais encore aux jeunes gens, comme ayant une grande expérience du monde, et

[1] Ce mot signifie ici le coup de dé le plus heureux, comme serait parmi nous *rafle de six*.

[2] Horat. lib. 2, Od. 7.

[3] Lib. 1, Od. 4.

[4] « Iste prætor severus ac diligens, qui populi romani « legibus nunquam paruisset, iis diligenter legibus pare« bat, quæ in poculis ponebantur. »

[5] « Me verò et magisteria delectant a majoribus insti« tuta, et is sermo qui more majorum a summo adhibe« tur in poculis. » (Cic. *de Senect.* n. 46.)

[6] « Agmen servorum nitentium, et ministrorum or« natissimorum turba linteis succincta. » (Sen.)

[7] « Alius pretiosas aves scindit, et per pectus et clunes « certis ductibus circumferens eruditam manum, in « frusta excutit. » (Idem)

[8] Cic. de Senect n. 46. — Plut. in Cat. p. 351.

ayant vu par lui-même et entendu des autres une infinité de choses curieuses, que l'on écoutait avec plaisir. Il était persuadé que la table était un des moyens les plus propres à faire naître et à entretenir l'amitié. A la sienne, les propos les plus ordinaires étaient les éloges des bons et braves citoyens, et jamais on ne disait un mot des méchants ou de ceux qui étaient sans mérite. Caton ne souffrait pas qu'on en parlât à sa table ni en bien ni en mal, et il était attentif et adroit à en détourner l'occasion. C'était la douceur de l'entretien qui lui rendait agréables les repas qui duraient longtemps [1]; et il savait bon gré, disait-il, à la vieillesse, qui, en diminuant en lui le besoin du boire et du manger, lui avait en récompense augmenté le goût et le plaisir de la conversation [2]. Il fait une remarque fort sensée sur la différence du nom que les Grecs et les Romains donnent au repas. Les premiers l'appellent συμπόσιον, *compotatio*, ce qui signifie proprement *une assemblée de personnes qui boivent* et mangent *ensemble*; par où ils paraissent donner dans les repas la préférence à ce qui en fait le moindre mérite [3]. Chez les Romains le repas est appelé *convivium*, une assemblée de personnes qui *vivent ensemble*, c'est-à-dire qui conversent entre elles, qui s'entretiennent, qui tiennent des discours également spirituels et agréables; car c'est là proprement *vivre*. Aussi Caton disait-il que ce qui lui plaisait le plus dans les repas n'était point la bonne chère, mais la compagnie et la conversation de ses amis [4]. Y a-t-il parmi nous beaucoup de tables où les repas se passent de la sorte? Il ne paraît pas que l'on se pique d'y faire grande dépense d'esprit.

Le luxe d'Asie, quand on l'eut vaincue, passa bientôt à Rome, et infecta les tables comme tout le reste. Les bouffons, les farceurs, les joueuses d'instruments [1], les danseuses en firent l'accompagnement ordinaire. Les repas furent préparés avec plus de soin et de dépense. Alors, dit Tite-Live, un cuisinier, dont les anciens faisaient peu de cas et peu d'usage, devint un homme de conséquence; et ce qui n'avait été jusque-là qu'un bas et vil ministère fut regardé comme un emploi et un art important. Le mal alla toujours en croissant, et fut porté à des excès qui paraissent à peine croyables. Les repas de Luculle sont connus de tout le monde. On en vint à cette perversité de goût, de n'estimer les mets que l'on servait dans un festin que par leur rareté, et par le prix énorme qu'ils coûtaient [2], non par leur bonté et leur qualité réelle. Quelquefois il ne faut qu'un homme pour gâter ainsi toute une nation, comme on l'a dit du fameux Apicius [3], qui, s'étant donné pour maître dans la science des bons morceaux, vint à bout de corrompre tout son siècle.

Sénèque nous peint avec des couleurs bien vives, dans le portrait qu'il fait de cet Apicius, l'image d'un homme sensuel et voluptueux, qui reçoit avidement et savoure comme à longs traits le plaisir par tous ses sens. Voyez, dit-il, un Apicius appuyé sur un coussin rempli de roses [4], contemplant la magnificence de

[1] « Ego propter sermonis delectationem tempestivis « quoque conviviis delector, nec cum æqualibus solùm « (qui pauci admodùm restant), sed cum vestra etiam « ætate atque vobiscum : habeoque senectuti magnam « gratiam, quæ mihi sermonis aviditatem auxit, potionis « et cibi sustulit. » (Cic. *de Senect*. n. 46.)

[2] Cic. de Senect. n. 45.

[3] Ut quod in eo genere minimum est, id maximè pro« bare videantur. »

[4] « Neque ipsorum conviviorum delectationem volup« tatibus magis, quàm cœtu amicorum et sermonibus me« tiebar. »

[1] « Tum psaltriæ, sambucistriæque, et convivalia lu« dionum oblectamenta addita epulis : epulæ quoque « ipsæ et curâ et sumptu majore apparari cœptæ. Tum « coquus, vilissimum antiquis mancipium et æstimatione « et usu, in pretio esse; et quod ministerium fuerat, ars « haberi cœpta. » (Liv. lib. 39, cap. 6.)

[2] « Appositas dapes non sapore, sed sumptu æstima« bant. » (Pacat. *in Panagyr. Theod.*)

« O miserabiles, quorum palatum nisi ad pretiosos ci« bos non excitatur! pretiosos autem non eximius sapor, « aut aliqua faucium dulcedo, sed raritas et difficultas pa« randi facit. » (Sen. *de Consolat. ad Helv.* cap. 9.)

[3] « Apicius, scientiam popinæ professus, disciplinâ suâ « seculum infecit. » (Id. ibid. cap. 10.)

[4] « Vide hos eosdem (Nomentanum et Apicium) a suggestu rosæ spectantes popinam suam, aures vocum « sono, spectaculis oculos, saporibus palatum suum de« lectantes. Mollibus lenibusque fomentis totum lacessi« tur corpus; et, ne nares interim cessent, odoribus va« riis inficitur locus ipse, in quo luxuriæ parentatur. » (Id. *de Vitâ Beatâ*, lib 11.)

sa table, satisfaisant son ouïe par les concerts les plus harmonieux, sa vue par les spectacles les plus charmants, son odorat par les parfums les plus exquis, et son palais par les viandes les plus délicates.

On fit, à diverses reprises, plusieurs sages règlements pour arrêter la dépense excessive des repas et des festins. Le premier parut l'an de Rome 571, sous le consulat de Q. Fabius et de M. Claudius, et fut appelé *lex Orchia*. Mais le luxe, plus fort que les lois, rompit toutes les barrières qu'on s'efforça de lui opposer en différents temps, et demeura presque toujours victorieux et triomphant. Tacite nous apprend que le luxe de la table, qui depuis plus de cent ans était excessif, s'amortit beaucoup sous Vespasien; et entre plusieurs autres raisons de ce changement, il en apporte une qui fait beaucoup d'honneur à cet empereur. Comme Vespasien, dit cet auteur, gardait dans sa table et dans toute sa manière de vivre l'ancienne simplicité [1] des Romains, plusieurs, pour plaire au prince, se piquèrent de l'imiter. Ainsi son exemple, plus puissant que toutes les lois et toutes les peines dont elles menaçaient, vint à bout en peu de temps de réformer les désordres publics. Il en sera ainsi dans tous les états quand celui qui est le maître et le distributeur des récompenses se déclare pour la vertu : pour lors l'honneur, l'espérance, la protection et surtout l'exemple du prince, ont une force infinie sur l'esprit des sujets, et sont capables d'abolir ou du moins de faire disparaître les vices les plus enracinés.

Je reviens à quelques circonstances du repas, dont j'ai différé de parler jusqu'ici. La table, dans les premiers temps, était nue; et, à mesure qu'on levait un service, on avait soin de l'essuyer, et de la tenir dans une grande propreté. On la couvrit dans la suite d'une nappe, qui s'appelait *mantile*. Mais ce qui paraît étonnant, c'est que, longtemps même après le siècle d'Auguste, ce n'était point la mode que l'on fournît des serviettes aux conviés, *mappas* : ils en apportaient de chez eux. Catulle se plaint d'un certain Asinius qui lui avait pris la sienne, et le menace de le diffamer par ses vers, s'il ne la lui renvoie promptement.

Marrucine Asini, manu sinistrâ
Non bellè uteris in joco atque vino.
Tollis lintea negligentiorum...
Quare aut hendecasyllabos trecentos
Exspecta, aut mihi linteum remitte.

Martial dit à peu près la même chose d'un Hermogène.

Attulerat mappam nemo, dum furta timentur :
Mantile e mensâ sustulit Hermogenes.

Je ne m'arrête point à une coutume assez commune chez les anciens, mais fort basse et indigne, de se faire vomir exprès pour réveiller l'appétit, et pour se mettre en état de manger sur nouveaux frais, comme si l'on n'avait point encore commencé à le faire. Ils prenaient pour cela d'un vin léger et fade, qui ne manquait pas de produire l'effet qu'ils voulaient. Quelle honte! « Ils vomissent pour « manger [1], dit Sénèque, et ils mangent pour « vomir; et ils ne se donnent pas le temps de « digérer des viandes qu'ils font venir à grands « frais du bout du monde. »

Je ne parle point non plus de la variété et de l'excellence des vins que les Romains employaient dans leurs repas. Horace en fait l'éloge en plus d'un endroit. Il était assez voluptueux et d'assez bon goût pour mériter d'en être cru sur sa parole.

Leur coutume de garder des vins pendant un très-long temps est connue de tout le monde [2]. Pline en cite un exemple qui étonne. On avait conservé jusqu'au siècle où il vivait des vins recueillis sous le consulat de L. Opimius, et qui avaient par conséquent duré près de deux cents ans.

[1] « Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, « antiquo ipse cultu victuque. Obsequium indè in principem, et æmulandi ardor, validior quàm pœna ex legibus et metus. » (Tac. *Annal.* lib. 3, cap. 55.)

[1] « Vomunt ut edant, edunt ut vomant; et epulas, « quas toto orbe conquirunt, nec concoquere dignantur. » (Sen. *de Consol. ad Helv.* cap. 9.)

[2] Plin. lib. 14, cap. 4.

Je finirai cette digression par une difficulté qui laisse toujours du doute et de l'embarras dans l'esprit. L'habitude où nous sommes de manger assis fait que nous avons peine à comprendre que la posture des Romains, qui mangeaient couchés sur des lits, pût être aussi commode. Il faut pourtant bien que cela ait été ainsi, puisque les Romains, après avoir longtemps suivi la coutume de manger assis, la quittèrent enfin pour adopter l'autre, qu'ils ont toujours observée depuis: en sorte que c'était chez eux une marque de douleur et de deuil que de manger assis. Plutarque rapporte que Caton ne mangea qu'assis depuis l'ouverture de la guerre entre César et Pompée. On ne sait pas l'époque précise de ce changement: mais il y a beaucoup d'apparence qu'il fut la suite et l'effet du commerce des Romains avec les Asiatiques. On sait que ces peuples, vaincus par les armes romaines, communiquèrent à leurs vainqueurs le goût du luxe et des délices, et l'attention à rechercher les aises et les commodités de la vie. Voyons donc comment dans cette situation, qui nous paraît fort gênante, ils mangeaient, buvaient, et s'entretenaient avec les convives.

J'ai déjà dit qu'il y avait ordinairement trois personnes sur un lit. Ce lit était un peu plus bas que la table. Ils avaient la partie du corps supérieure un peu élevée et soutenue par des coussins, et la partie inférieure étendue en long sur le lit derrière le dos de celui qui suivait. S'appuyant sur le coude gauche, ils se servaient de la main droite, qu'ils avaient libre, pour boire et pour manger. Il arrivait ainsi que celui qui était le second avait la tête vis-à-vis de la poitrine du premier; et que, s'il voulait lui parler, principalement lorsque la chose devait être secrète, il était obligé de se peucher sur son sein, en comprenant sous ce nom depuis le bas du visage jusqu'à la ceinture. Ce qui est dit ici peut servir à faire entendre quelle était la situation de saint Jean dans la cène [1] par rapport à Jésus-Christ, et comment la femme pécheresse pouvait répandre ses parfums sur les pieds du Sauveur. Il y a beaucoup d'apparence que, dans la conversation, lorsqu'elle était longue, ce qui arrivait ordinairement, celui qui parlait, pour se faire entendre des convives, se tenait presque à son séant, ayant le dos soutenu par des coussins. C'est au lecteur à juger si cette posture était fort commode.

[1] Le tableau de la Cène, par le Poussin, dont il y a plusieurs copies, et dont les estampes sont fort multipliées, représente fort bien la disposition des lits et des conviés, et la situation particulière de saint Jean.

LIVRE XX.

Ce livre renferme l'histoire de près de cinq années, depuis 548 jusqu'à 552. Les principaux faits contenus dans ce livre sont l'arrivée de Scipion en Afrique, l'incendie des deux camps ennemis, la défaite et la prise de Syphax, l'histoire de Sophonisbe, la sortie d'Annibal de l'Italie, sa défaite au combat de Zama en Afrique, la paix accordée aux Carthaginois, qui termine la seconde guerre punique.

§ I. — Syphax épouse Sophonisbe, fille d'Asdrubal. Syphax renonce à l'amitié de Scipion et à l'alliance des Romains. Scipion cache à ses soldats l'infidélité de Syphax. Scipion se rend à Lilybée, et prépare tout pour le départ de la flotte. Elle part. La flotte aborde en Afrique. La terreur se répand dans les campagnes et dans les villes. Scipion ravage les terres, après avoir défait un détachement de cavalerie carthaginoise. Masinissa vient se joindre à Scipion. Action de cavalerie. Hannon est défait par Scipion, et tué. Scipion ravage l'Afrique. Il entreprend le siége d'Utique, et est obligé de l'interrompre. Convois envoyés à Scipion. Le consul Sempronius est battu par Annibal, puis le bat à son tour avec beaucoup d'avantage. Le consul Cornélius contient l'Étrurie dans le devoir. Conduite bizarre et indécente des censeurs Livius et Néron. Loi Cincia.

M. CORNÉLIUS[1].
P. SEMPRONIUS.

Pendant que les Romains étaient occupés des affaires que je viens de rapporter, les Carthaginois, de leur côté, prenaient des mesures contre les desseins de leurs ennemis[1]. Ils avaient élevé des guérites et allumé des feux sur tous les promontoires; et, après avoir passé l'hiver dans des alarmes et des inquiétudes continuelles, s'informant de tout, et tremblant à chaque nouvelle qu'ils recevaient, ils conclurent enfin avec le roi Syphax une alliance qui n'était pas peu importante pour leur défense et privèrent Scipion d'un des principaux appuis sur lesquels il avait compté pour former son plan de passer en Afrique. Asdrubal, fils de Gisgon, n'était pas seulement uni avec Syphax par les liens de l'hospitalité qu'ils avaient contractée ensemble, lorsque, revenant d'Espagne, il s'était trouvé, comme nous l'avons dit, dans le palais de ce prince avec Scipion; mais il y avait entre eux un projet d'une alliance plus étroite, et le Carthaginois négociait le mariage de sa fille Sophonisbe avec le prince numide. Il l'avait autrefois promise à Masinissa; mais les intérêts de sa patrie l'emportèrent aisément sur cet engagement. Il se hâta de consommer le traité avec Syphax; et, le voyant transporté pour Sophonisbe d'un amour violent, il la fit venir de Carthage, et la maria sans différer. Au milieu des fêtes et de la réjouissance des noces, Asdrubal pria Syphax de joindre à l'alliance particulière qu'ils venaient de faire entre eux une alliance publique entre les Numides et les Carthaginois. Le roi accepta la proposition; et tous deux firent serment que les deux nations auraient désormais les mêmes amis et les mêmes ennemis.

[1] An. R. 548; av. J. C. 204.

[1] Liv. lib. 29, cap. 23.

Au reste, Asdrubal n'ayant pas oublié l'alliance que Syphax avait aussi jurée à Scipion, et connaissant le peu de fondement qu'il y avait à faire sur les promesses de ce prince barbare, il craignit que le mariage de sa fille ne fût un lien trop faible pour l'arrêter quand Scipion serait passé en Afrique. C'est pourquoi, profitant des premières ardeurs du prince numide, il l'engagea, par ses instances, auxquelles se joignirent les caresses de la jeune épouse, à envoyer des ambassadeurs à Scipion en Sicile, pour lui déclarer « que les « promesses qu'il lui avait faites lorsqu il l'a« vait reçu à sa cour ne devaient plus être un « motif pour lui de passer en Afrique ; qu'il « avait épousé la fille d'Asdrubal fils de Gis« gon, avec qui Scipion avait logé dans son « palais ; et qu'en conséquence de cette union « particulière il avait fait une alliance publi« que avec le peuple de Carthage : que ses « premiers vœux étaient que les Romains fis« sent la guerre contre les Carthaginois loin « de l'Afrique, comme ils avaient fait jus« qu'alors, afin qu'il ne se trouvât pas dans la « nécessité de prendre part à leur démêlé, et « de s'attacher à un parti en se déclarant con« tre l'autre ; mais que, si les Romains ve« naient à attaquer l'Afrique, et que leur « armée s'approchât de Carthage, il ne pour« rait pas s'empêcher de combattre pour l'A« frique, qui lui avait donné la naissance, et « pour la patrie de son épouse et de son beau« père. »

Les ambassadeurs que Syphax avait chargés de cette commission trouvèrent Scipion à Syracuse. Quoique l'inconstance de Syphax fît perdre à ce général une ressource considérable, et sur laquelle il avait beaucoup compté pour faire réussir les desseins qu'il avait formés contre l'Afrique, il ne se rebuta point ; mais, renvoyant promptement les ambassadeurs de ce prince avant que le sujet de leur voyage fût divulgué dans l'armée, il les chargea pour leur maître d'une lettre par laquelle il l'exhortait, en des termes très-forts, « à ne « point violer les lois de l'hospitalité qui les « unissait l'un et l'autre ; à se souvenir de l'al« liance qu'il avait faite avec le peuple ro« main ; à ne point trahir sa foi, son honneur, « sa conscience ; enfin, à respecter et à crain« dre les dieux témoins et vengeurs des trai« tés. » Au reste, comme il n'était pas possible de cacher l'arrivée des Numides, qu'on avait vus en différents endroits de la ville [1], et qu'il était à craindre, d'un côté, que le motif de leur voyage ne fût découvert par le soin même qu'on prendrait de le céler, et, de l'autre, que le bruit de cette rupture, quand il viendrait à éclater, ne rebutât les troupes, Scipion, pour détourner le mauvais effet que cette nouvelle pourrait causer, lui en substitua une fausse et tout opposée. Ayant donc fait assembler les soldats, il leur dit « qu'il n'y « avait plus de temps à perdre : que les rois « ses alliés le pressaient de venir incessam« ment à leur secours : que Masinissa aupa« ravant était venu trouver Lélius pour se « plaindre à lui d'un si long retardement : « que maintenant Syphax lui faisait demander « par ses ambassadeurs quelle raison pouvait « le retenir si longtemps en Sicile qu'il le « priait, ou de passer au plus tôt en Afrique, « ou, si le plan était changé, de l'en avertir « afin qu'il prît les mesures qu'il jugerait né« cessaires pour sa propre sûreté et pour celle « de son royaume : qu'ainsi, comme tout « était prêt pour le départ, et qu'il n'était pas « possible de différer davantage, son dessein « était d'envoyer sa flotte à Lilybée, d'y as« sembler toutes ses troupes tant d'infanterie « que de cavalerie, et de s'embarquer pour « l'Afrique, sous la protection des dieux, au « premier vent favorable. »

Le mensonge net et hardi que Scipion emploie ici par rapport à Syphax conviendrait mieux à un Carthaginois qu'à un Romain ; et il est bien éloigné de la disposition que l'on a admirée dans Epaminondas, aussi grand homme de guerre que Scipion, mais plus délicat que lui sur les droits de la vérité [2], pour laquelle il avait un tel respect, qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis de mentir, même en riant et par manière de divertissement : *adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

Scipion, en conséquence, écrivit à M. Pomponius, pour le prier de venir le trouver à Li-

[1] Liv. lib. 29, cap. 24.
[2] Corn. Nep. in Epamin. cap. 3.

lybée, s'il le jugeait à propos, afin qu'ils examinassent de concert quelles légions et quelle quantité de troupes il conviendrait de conduire en Afrique [1]. En même temps il envoya des ordres sur toute la côte pour assembler et amener à Lilybée tous les vaisseaux de charge qui s'y rencontreraient. Tout ce qu'il y avait de troupes et de vaisseaux en Sicile s'étant rendu à Lilybée, la ville ne pouvait contenir tant de soldats, ni le port tant de bâtiments; et toute cette multitude avait une si grande ardeur de mettre à la voile et de passer la mer, qu'il semblait qu'on les menait en Afrique, non pour faire la guerre, mais pour recueillir les fruits d'une victoire déjà certaine. Surtout les soldats qui étaient restés de l'armée de Cannes étaient persuadés qu'il n'y avait que Scipion qui pût leur donner lieu de mériter par d'utiles et d'importants services la fin de leur honte et le rétablissement dans tous leurs droits. Scipion, de son côté, ne méprisait pas ce genre de troupes. Il était convaincu que ce n'était pas par leur lâcheté que la bataille de Cannes avait été perdue; et il savait qu'il n'y avait point de plus vieux soldats dans toutes les armées romaines; et que d'ailleurs ceux-ci étaient expérimentés non-seulement dans les différents genres de combats, mais encore dans les sièges. Ces troupes composaient la cinquième et la sixième légion. Il en fit la revue, et en forma un corps d'élite, écartant les soldats dont il n'espérait pas tirer un bon service, et les remplaçant de ceux qu'il avait amenés d'Italie. Il renforça même ces légions pour le nombre, et voulut qu'elles eussent chacune six mille deux cents hommes de pied et trois cents cavaliers. Parmi les alliés du nom latin, cavalerie et infanterie, il préféra aussi ceux qui s'étaient trouvés à la bataille de Cannes. On ne sait pas précisément à quoi montait le nombre des troupes qui s'embarquèrent : les historiens varient beaucoup sur ce sujet. La flotte était composée de cinquante gros vaisseaux, et de près de quatre cents barques.

Scipion eut grand soin qu'elle ne manquât de rien; et pour cela il entra par lui-même dans le dernier détail, pour voir si ses ordres avaient été bien exécutés. M. Pomponius, qui avait été chargé des provisions de bouche, en fit mettre dans les vaisseaux pour quarante-cinq jours, dont il y en avait de cuites pour quinze. On y mit aussi de l'eau, tant pour les hommes que pour les bêtes, pour un pareil nombre de jours. Les vaisseaux de charge étaient au centre, couverts, à la droite, de vingt gros bâtiments commandés par le général lui-même, et par L. Scipion son frère, et, à la gauche, d'autant de vaisseaux de même espèce, sous la conduite de C. Lélius, commandant de la flotte, et de M. Porcius Caton, questeur. Les gros vaisseaux avaient chacun un fanal; ceux de charge, deux: l'amiral en avait trois par distinction, et pour être plus aisément remarqué. Il commanda aux pilotes d'aborder au canton d'Emporics [1], dont les habitants, peu belliqueux, et même amollis par les délices et la fertilité du terroir, paraissaient peu capables de faire résistance. Le départ fut fixé pour le lendemain.

On avait déjà vu plusieurs flottes [2] romaines partir de Sicile et du même port de Lilybée. Mais ni pendant cette guerre, ni dans tout le cours de la première, il n'y en avait eu aucune dont le départ eût été célébré par un aussi grand concours de spectateurs, quoique cependant, si l'on jugeait d'une flotte par le nombre de ses bâtiments, on en avait vu qui avaient transporté au delà de la mer les deux consuls avec deux armées consulaires, composées de presque autant de vaisseaux de guerre que Scipion avait alors de barques de charge: mais l'importance de cette seconde guerre, infiniment supérieure à l'autre; le danger extrême où l'Italie s'était trouvée, et où elle se trouvait encore après tant de sanglantes défaites; la haute réputation de Scipion, fondée sur les glorieux exploits qu'il avait déjà exécutés, et sur ceux que l'on attendait de son courage et de son bonheur; le dessein hardi de passer en Afrique, qui n'était point encore venu dans l'esprit d'aucun des généraux; le bruit qu'il avait répandu

[1] Liv. lib. 29, cap. 24.

[1] Le canton d'*Empories* était sur la petite Syrte, appelée maintenant *golfe de Gabes*, sur la côte du royaume de Tunis.

[2] Liv. lib. 29, cap. 26.

avec nn air et un ton de confiance, qu'il allait arracher Annibal du sein de l'Italie et faire repasser la gnerre en Afriqne, où elle serait enfin terminée; tont cela avait excité une cnriosité avide dans l'esprit des peuples, et attiré une attention extraordinaire sur le départ de la flotte. Le port était rempli non-seulement de tous les habitants de Lilybée, mais encore d'un grand nombre de dépntés de tous les peuples de Sicile, qne le désir de faire leur cour à Scipion on leurs affaires auprès du prêtenr Pomponius avaient amenés dans cette ville. De plus, les soldats des légions qui restaient en Sicile s'y étaient rendns pour dire adieu à leurs camarades; et, si la flotte attirait les yenx de cette multitude infinie qui couvrait le port et les parties du rivage d'où elle ponvait être aperçue, cette mnltitude ellemême n'était pas nn spectacle moins brillant pour la flotte.

Dès qu'il fut jonr, Scipion parut sur le til'ac dn vaisseau amiral; et, ayant commandé an héraut de faire silence: « Dienx et déesses de « la terre et de la mer, dit-il, je vous prie et « vous conjure de donner nn heurenx succès « à tous les desseins qne j'ai formés et forme- « rai dans la snite, et de les faire tourner à « mon utilité et à ma gloire, anssi bien qn'à « celle du peuple romain, des alliés du nom « latin, et de tous cenx qui portent les armes « sous les auspices du penple romain et les « miens, tant par terre que par mer; de nons « accorder de jour en jonr, et de nous con- « tinuer sans cesse de plus en plus votre pro- « tection; de nous procurer la victoire et le « triomphe sur nos ennemis; de nons rame- « ner dans notre patrie chargés de leurs dé- « pouilles et pleins de joie et de santé; de « nous donner les moyens de nons venger de « nos ennemis publics et particnliers, et de « faire retomber sur la république des Car- « thaginois tous les malhenrs dont ils avaient « menacé le peuple romain. » Après cette prière on égorgea la victime, dont il jeta, selon la contnme, les entrailles crues dans la mer, et avec le son de la trompette il fit donner le signal dn départ.

Étant partis avec un vent favorable, ils perdirent bientôt le rivage de vne. Mais sur le midi il s'éleva nn brouillard si épais, qu'à peine les vaisseaux pouvaient-ils éviter de s'entrechoqner : qnand ils furent avancés en pleine mer, le vent tomba; et le même brouillard ayant continné pendant tonte la nuit suivante, il se dissipa an lever dn soleil, et le vent recommença à les ponsser avec la même force, en sorte qn'ils aperçnrent bientôt la terre. Un moment après, le pilote dit à Scipion qa'ils n'étaient pas à plus de cinq milles [1] de l'Afrique : qu'il apercevait le promontoire de Mercure [2]; et que, s'il lui ordonnait de tourner de ce côté-là, tonte la flotte serait bientôt dans le port. Scipion pria aussitôt les dieux que ce fût pour son bonheur et pour celui de la république qu'il eût vn la terre d'Afriqne, et il ordonna au pilote d'aller aborder un pen plus bas.

Ils étaient poussés par le même vent; mais il s'éleva nn brouillard semblable à celni de la veille, et à pen près dans le même temps, qui leur déroba la vue de la terre et fit tomber le vent. La nnit snrvint, qui les mit dans l'impossibilité entière de songer à aborder. Ils jetèrent l'ancre ponr empêcher que les vaisseaux ne se heurtassent les uns contre les autres, ou n'allassent donner contre le rivage. Dès que le jour parut, le vent recommença, et, le brouillard s'étant dissipé, on découvrit tous les bords de l'Afrique [3]. Scipion demanda ce qne c'était qne le promontoire le plus prochain; et sur ce qu'on lui dit qu'il s'appelait LE BEAU : *Ce nom est d'un bon présage*, dit-il, *abordez à cet endroit*. Aussitôt toutes les proues furent tournées de ce côté-là, et les troupes furent mises à terre.

Après le débarquement, les Romains campèrent sur les hauteurs les plus voisines. Déjà, à la vue, premièrement de la flotte, puis des soldats qui sortaient en foule de leurs vaisseaux [4], la terreur et la consternation s'étaieat répandues, non-seulement dans les campagnes voisines, mais dans les villes même. Une multitnde confuse d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'enfuyaient en poussant leurs trou-

[1] Une lieue et demie.

[2] Le cap Bon, au royaume de Tunis, près de la ville appelée anciennement *Clypea*.

[3] Liv. lib. 29, cap. 27.

[4] Liv. lib. 29, cap. 28

peaux devant eux, avait rempli tous les chemins ; de sorte qu'on eût dit que l'Afrique était abandonnée de tous ses habitants. Mais les gens de la campagne apportaient encore dans les villes une terreur plus grande que celle dont ils étaient saisis eux-mêmes. Surtout il se répandit à Carthage une épouvante et une consternation presque aussi grande que si la ville eût été prise d'assaut : car, depuis les consuls Régulus et Manlius, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans, les Carthaginois n'avaient point vu d'armée romaine dans leur pays ; toutes les hostilités s'étaient bornées à quelques descentes qui n'avaient point eu de suites : c'est ce qui rendit alors la frayeur plus grande. En effet, ils n'avaient ni une armée assez forte, ni un général assez expérimenté, pour les défendre contre les troupes et le général des Romains. Asdrubal, fils de Gisgon, avait beaucoup de réputation et de mérite : mais on se souvenait encore que ce même Scipion l'avait battu plusieurs fois en Espagne, et l'avait enfin chassé de la province ; et ils ne le croyaient pas plus en état de tenir tête à Scipion, que leurs troupes levées à la hâte de résister aux vieilles bandes des ennemis. C'est pourquoi, comme si dans le moment Scipion eût dû venir attaquer Carthage, ils crièrent aux armes, fermèrent leurs portes, disposèrent des soldats armés sur les murs, et placèrent partout des corps-de-garde et des sentinelles, et l'on veilla toute la nuit.

Le lendemain cinq cents cavaliers qu'on avait envoyés du côté de la mer pour examiner les démarches des Romains et les troubler dans leur débarquement, rencontrèrent les corps-de-garde des ennemis : car Scipion avait déjà envoyé sa flotte du côté d'Utique ; et pour lui [1], s'étant un peu éloigné de la mer, il s'était emparé des hauteurs voisines, et avait placé une partie de sa cavalerie dans des postes avantageux, tandis que le reste était allé piller la campagne. Il se livra donc un combat de cavalerie qui ne fut pas avantageux aux Carthaginois. Il y en eut quelques-uns tués dans le combat même, mais beaucoup davantage dans la fuite, du nombre desquels fut un jeune officier Carthaginois, nommé *Hannon*, qui commandait ce parti. Scipion ne se contenta pas de ravager les campagnes d'alentour ; il attaqua et prit une ville du voisinage, assez riche, dans laquelle, outre un butin considérable dont il chargea aussitôt ses vaisseaux, et qu'il envoya en Sicile, il fit huit mille prisonniers, tant libres qu'esclaves.

Dans le commencement d'une expédition telle qu'était celle des Romains contre l'Afrique, les plus légers secours sont quelquefois d'une grande importance [1], et font toujours un sensible plaisir. Ce fut donc avec une grande joie que Scipion vit arriver dans son camp Masinissa. Ce prince, encore jeune pour lors, avait essuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de son royaume, obligé à fuir de province en province, et près souvent de perdre la vie. Syphax, animé par Asdrubal, s'était déclaré contre lui et lui avait fait une cruelle guerre. Syphax était roi des Masésyliens, Masinissa des Masyliens : ces deux peuples portaient également le nom de Numides. Masinissa vint donc se joindre à Scipion, selon quelques-uns, avec deux mille chevaux ; selon d'autres, avec deux cents seulement : l'état fâcheux de ses affaires rend ce dernier sentiment plus vraisemblable.

Les Carthaginois, ayant fait des levées, mirent sur pied un nouveau corps de cavalerie en la place de celui qui avait été défait avec son chef, et en donnèrent le commandement à Hannon, fils d'Amilcar. Ils envoyèrent lettres sur lettres, députés sur députés à Asdrubal et à Syphax pour les presser d'agir. Ils ordonnaient à l'un de venir défendre sa patrie presque assiégée par les ennemis ; ils conjuraient l'autre d'accourir au secours de Carthage et de toute l'Afrique. Scipion était alors environ à mille pas de la ville d'Utique, où il était venu camper après avoir resté quelques jours au bord de la mer vis-à-vis de sa flotte.

Comme Hannon, avec la cavalerie qu'on lui avait donnée, bien loin de pouvoir attaquer les ennemis, n'était pas même en état de les empêcher de piller la campagne, son premier soin fut de faire des levées pour augmenter le nombre de ses cavaliers [2]. Sans rejeter ceux

[1] Liv. lib. 29, cap 28, 29.

[1] Liv. lib. 29, cap. 29-33.
[2] Liv. lib. 29, cap. 34.

des autres nations, il enrôla le plus qu'il put de Numides, qui étaient les meilleurs hommes de cheval qu'il y eût en Afrique. Il avait rassemblé environ quatre mille chevaux lorsqu'il s'enferma dans la ville de Saléra. Scipion, après avoir bien instruit Masinissa de la manœuvre qu'il devait observer, lui donna ordre d'aller caracoler jusqu'aux portes de cette ville pour attirer les ennemis au combat. Ils ne manquèrent pas de sortir et de fondre sur Masinissa. Peu à peu le combat s'engagea, et fut longtemps douteux. Enfin ce prince, comme s'il se fût senti plus faible, commença à lâcher pied, non par une fuite précipitée, mais en se battant en retraite, et il attira les ennemis jusqu'aux collines qui cachaient la cavalerie romaine. Alors les gens de Scipion, qui étaient frais aussi bien que leurs chevaux, parurent, et entourèrent Hannon et ses Africains, qui s'étaient bien fatigués à force de combattre Masinissa ou de le poursuivre. Masinissa, de son côté, en faisant volte-face, revint au combat. Hannon, et environ mille cavaliers qui faisaient son avant garde, ayant été coupés par les Romains, et mis par là hors d'état de se sauver, furent tués sur la place. Tous les autres, effrayés de la perte de leur chef, s'enfuirent à bride abattue. Mais les vainqueurs les poursuivirent pendant près de dix lieues, et en prirent ou tuèrent encore environ deux mille, parmi lesquels il se trouva deux cents cavaliers carthaginois des plus illustres par leurs richesses et par leur naissance.

Le jour même que ce combat se donna, les vaisseaux qui avaient porté en Sicile le premier butin dont on a parlé revinrent avec de nouvelles provisions.

Scipion fit des présents considérables aux officiers à proportion de leur valeur : mais il traita Masinissa avec plus de distinction qu'aucun autre [1]. Il mit une forte garnison dans Saléra : et étant parti avec le reste de ses troupes, non-seulement il ravagea toutes les campagnes par où il passa, mais il prit même, chemin faisant, un grand nombre de villes ou de bourgs; et, ayant porté de tous côtés la terreur de ses armes, il revint dans son camp sept jours après en être sorti, traînant après lui une grande multitude d'hommes et d'animaux, et un butin infini de toute espèce, qu'il fit porter dans ses vaisseaux, et il les renvoya en Sicile chargés une seconde fois de riches dépouilles.

Le vainqueur, abandonnant le pillage et les autres expéditions de peu de conséquence, tourna toutes ses forces contre la ville d'Utique, dans le dessein, après l'avoir prise, d'en faire une place d'armes qui lui serait très-avantageuse pour l'exécution de ses projets. Il l'attaqua en même temps par terre et par mer, étant abondamment fourni de toutes les machines nécessaires pour un siége. Carthage se donna autant de mouvement pour sauver cette place que si elle avait été elle-même attaquée. Asdrubal, par les levées qu'il fit avec toute la diligence possible, mit sur pied jusqu'à trente mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux. Mais, avec des forces si considérables, il n'osa pas approcher des ennemis que Syphax ne fût venu le joindre. Ce prince arriva enfin avec cinquante mille hommes de pied et dix mille chevaux; aussitôt Asdrubal se mit en marche, et vint camper avec lui assez près d'Utique et des retranchements des Romains. Tout le fruit que tirèrent les Carthaginois d'un armement si considérable fut d'obliger Scipion à interrompre le siége d'Utique, après avoir fait inutilement pendant quarante jours tous les efforts imaginables pour s'en rendre maître. Ainsi, comme l'hiver approchait, il alla camper sur un promontoire qui s'étendait assez avant dans la mer, et se joignait à la terre ferme par une espèce d'isthme assez étroit, enfermant dans les mêmes retranchements l'armée de terre et celle de mer.

Outre les blés que Scipion avait enlevés des campagnes qu'il avait pillées, et ceux qu'on lui avait amenés de Sicile et d'Italie [1], le propréteur Cn. Octavius lui en apporta encore une grande quantité, qui lui étaient envoyés de Sardaigne par Ti. Claudius, préteur de cette province : de sorte que non-seulement il remplit les greniers qu'il avait déjà, mais il fut obligé d'en faire encore bâtir de nouveaux.

[1] Liv. lib. 29, cap. 35.

[1] Liv. lib. 29, pag. 36.

Comme ses soldats manquaient d'habits, il renvoya le même Octavius en Sardaigne pour en conférer avec le préteur de cette province. Octavius s'acquitta heureusement de cette commission; et en très-peu de temps il rapporta à Scipion douze cents robes (*togas*) et douze mille tuniques.

Dans la même campagne où ces choses se passèrent en Afrique, le consul P. Sempronius, qui avait pour province le Brutium, fut attaqué dans sa marche par Annibal. Les deux partis combattirent par pelotons, plutôt qu'en bataille rangée. Le consul fut repoussé, et laissa sur la place douze cents des siens. Il regagna son camp avec assez de désordre. Cependant Annibal n'osa pas l'y attaquer. Ainsi le consul partit de ce lieu la nuit suivante, après avoir fait avertir le proconsul P. Licinius de venir le trouver avec ses légions. Dès que les deux généraux se furent joints, ils vinrent avec les deux armées chercher Annibal pour lui présenter le combat, qu'il accepta sans balancer. Il était encouragé par la victoire qu'il venait de remporter, et Sempronius par l'augmentation de ses forces. Le consul mit ses légions aux premiers rangs, et celles de Licinius au corps de réserve. Il défit et mit en fuite les Carthaginois, leur tua plus de quatre mille hommes, en fit prisonniers près de trois cents, et prit quarante chevaux avec onze drapeaux. Annibal, abattu par cette défaite, mena son armée du côté de Crotone.

Pendant ce temps-là le consul M. Cornélius, dans l'autre partie de l'Italie, employait la rigueur des jugements plutôt que la force de ses armes pour contenir ou ramener dans le devoir les Étrusques, qui, aux approches de Magon, s'étaient presque tous laissé emporter à l'amour de la nouveauté et au désir de changer de maîtres.

A Rome, les censeurs M. Livius et C. Claudius firent la revue du sénat. Q. Fabius Maximus fut nommé prince du sénat pour la seconde fois. Ils mirent un nouvel impôt sur le sel, ou plutôt l'augmentèrent : j'en ai parlé ailleurs. Le dénombrement fut achevé plus tard que de coutume, parce que les censeurs envoyèrent dans les provinces pour savoir au juste le nombre des soldats dont chaque armée était composée. Celui de tous les citoyens, en comptant les soldats, se trouva monter à deux cent quatorze mille hommes. Ce fut C. Claudius Néron qui ferma le lustre, c'est-à-dire qui fit la clôture du dénombrement.

On commença ensuite la revue des chevaliers; et les deux censeurs, par une circonstance qui paraît singulière, étaient de ce nombre. Quand on fut venu à la tribu Pollia, dans laquelle était M. Livius, comme le crieur hésitait à citer le censeur lui-même : *Citez M. Livius*, lui dit Néron [1]; et, soit qu'il conservât contre lui un reste d'inimitié, soit qu'il affectât mal à propos de faire paraître une austère sévérité, il obligea Livius de se défaire de son cheval [2], sous prétexte qu'il avait été condamné par le peuple. M. Livius à son tour, dans la revue de la tribu Narniensis, obligea Néron, qui en était, de vendre son cheval, pour deux raisons : premièrement, pour avoir porté contre lui un faux témoignage; et, en second lieu, parce qu'il ne s'était pas réconcilié de bonne foi avec lui. Ainsi tout le peuple romain fut témoin d'un démêlé très-scandaleux entre deux censeurs qui s'acharnaient mutuellement à détruire chacun la réputation de son collègue aux dépens de la sienne propre. Lorsqu'il fut question de sortir de charge, C. Claudius jura, selon la coutume, qu'il n'avait rien fait qui ne fût conforme aux lois; et, étant monté dans le trésor public, il mit son collègue parmi le nombre de ceux à qui il laissait le nom flétrissant de *tributaires*, ÆRARIOS [3]. M. Livius poussa encore plus loin la vengeance; car, étant venu après son collègue au trésor public, excepté la tribu Mécia, qui ne l'avait ni condamné, ni créé consul et censeur après sa condamnation, il flétrit de la même ignominie tout le reste du peuple romain, c'est-à-dire trente-quatre tribus entières, « en punition, aujouta-t-il, de ce qu'elles « l'avaient condamné injustement, puis l'a- « vaient nommé consul et censeur; ne pou- « vant nier qu'elles n'eussent péché, ou une

[1] Liv. lib. 29, cap. 37. — Val. Max. lib. 2, cap. 9.

[2] C'était le dégrader de sa qualité de chevalier.

[3] On appelait ainsi ceux à qui les censeurs ôtaient tout droit, toute marque de citoyen, excepté l'obligation de payer le tribut.

« fois dans le jugement qu'elles avaient porté « contre lui, ou deux fois dans les assemblées « où elles l'avaient élevé aux charges depuis « sa condamnation. Il dit que Claudius se « trouvait compris dans les trente-quatre tri- « bus ; mais que, s'il y avait eu quelque exem- « ple qu'un citoyen eût été en même temps « condamné deux fois à une même peine, il « n'aurait pas manqué d'imprimer cette note « à C. Claudius nommément. »

Le jugement que porte Tite-Live de cette conduite des censeurs est remarquable. Il approuve celle de Livius par rapport au peuple. Le peuple, dit-il, méritait bien d'être noté pour son inconstance, et la leçon qui lui fut donnée à ce sujet convenait parfaitement à la sévérité d'un censeur et à la gravité des magistrats de ce temps-là [1] : mais l'animosité que ces deux censeurs firent paraître l'un contre l'autre était d'un fort mauvais exemple, et partait d'une bizarrerie d'esprit qui déshonorait la sage conduite qu'ils avaient gardée pendant leur consulat, et jetait une sorte de flétrissure sur leurs plus belles actions. Aussi ce travers les rendit-il odieux ; et dès qu'ils furent sortis de charge, C. Bébius, tribun, croyant avoir trouvé occasion de se faire valoir à leurs dépens, les accusa devant le peuple. Mais les sénateurs assoupirent cette affaire, pour ne point exposer dans la suite la censure au caprice de la multitude.

Cette même année fut portée, par M. Cincius Alimentus, tribun du peuple, une loi qui défendait aux avocats de recevoir des parties ni argent ni présent [2]. Le motif de cette loi était de délivrer le peuple d'une espèce de concussion qu'exerçait sur lui l'ordre des sénateurs, duquel étaient presque tous ceux qui se chargeaient de plaider. Fabius Maximus, alors très-âgé, ne laissa de monter à la tribune aux harangues pour appuyer la proposition du tribun. La loi passa, et elle est célèbre dans l'histoire : il est fait mention plus d'une fois de la loi Cincia jusque sous les empereurs.

[1] « Pravum certamen notarum inter censores : castigatio inconstantiæ populi censoria, et gravitate temporum illorum digna. » (Liv.)

[2] Cic. de Senect. n. 10. — Tacit. Ann. lib. 11, cap. 5. — Liv. lib. 34, cap. 3.

Lorsque le temps des élections approcha, on fit revenir à Rome M. Cornélius, qui n'avait point de guerre dans l'Etrurie, plutôt que Sempronius, qui avait Annibal en tête. On créa consuls Cn. Servilius Cépion, et C. Servilius Géminius. On procéda ensuite à l'élection des autres magistrats.

§ II. — PARTAGE DES PROVINCES ENTRE LES CONSULS. ÉLOGE DE LICINIUS. COMMANDEMENT PROROGÉ A SCIPION. LES CONSULS SE RENDENT A LEURS DÉPARTEMENTS. SCIPION FORME UN GRAND DESSEIN, ET CEPENDANT AMUSE SYPHAX PAR L'ESPÉRANCE D'UN ACCOMMODEMENT. SCIPION EXÉCUTE SON DESSEIN, ET BRULE LES DEUX CAMPS DES ENNEMIS. CONSTERNATION GÉNÉRALE DANS CARTHAGE. LES CARTHAGINOIS ET SYPHAX LÈVENT DE NOUVELLES TROUPES POUR CONTINUER LA GUERRE. ON DONNE UN COMBAT : SCIPION REMPORTE LA VICTOIRE. IL SOUMET TOUTES LES VILLES QUI ÉTAIENT DE LA DÉPENDANCE DE CARTHAGE. CONSTERNATION DES HABITANTS DE CETTE VILLE. ANNIBAL EST RAPPELÉ EN AFRIQUE. LES CARTHAGINOIS ATTAQUENT LA FLOTTE ROMAINE, ET REMPORTENT UN LÉGER AVANTAGE. MASINISSA RENTRE EN POSSESSION DE SON ROYAUME. SYPHAX REMET DE NOUVELLES TROUPES SUR PIED. IL EST VAINCU PAR LÉLIUS ET MASINISSA, ET FAIT PRISONNIER. CIRTA, CAPITALE DES ÉTATS DE SYPHAX, SE REND A MASINISSA. DISCOURS DE SOPHONISBE A MASINISSA. MASINISSA ÉPOUSE SOPHONISBE. SYPHAX EST AMENÉ DANS LE CAMP DES ROMAINS. IL TACHE DE SE JUSTIFIER DEVANT SCIPION, EN ACCUSANT SOPHONISBE. REPROCHES DE SCIPION A MASINISSA, PLEINS DE DOUCEUR ET DE MÉNAGEMENTS. MASINISSA ENVOIE DU POISON A SOPHONISBE. ELLE L'AVALE AVEC FERMETÉ. SCIPION CONSOLE MASINISSA ET LE COMBLE DE LOUANGES. LÉLIUS CONDUIT A ROME SYPHAX ET LES PRISONNIERS. LES CARTHAGINOIS ENVOIENT DEMANDER LA PAIX A SCIPION. CONDITIONS DE PAIX PROPOSÉES PAR SCIPION. LÉLIUS ARRIVE A ROME. JOIE QU'Y CAUSE LA NOUVELLE DES VICTOIRES REMPORTÉES EN AFRIQUE. AMBASSADEURS DE MASINISSA BIEN REÇUS DU SÉNAT. MAGON EST VAINCU. IL REÇOIT ORDRE DE REPASSER EN AFRIQUE. IL MEURT EN CHEMIN.

CN. SERVILIUS CÆPIO [1].
C. SERVILIUS GÉMINUS.

Ces deux consuls entrèrent en charge la seizième année de la seconde guerre punique. Ils tirèrent les provinces au sort, qui fit

[1] An. R. 549; av. J. C. 203.

échoir le Brutium à Cépion, et l'Etrurie à Servilius Géminus. On régla ensuite le département des autres commandants.

P. Licinius, qui avait commandé l'année de son consulat et la suivante, fut rappelé. Tite-Live nous en fait ici un portrait qui le représente comme un homme accompli. Il avait tous les avantages extérieurs de la nature et de la fortune : la naissance, les richesses, la bonne mine, la force du corps. Il était homme éloquent dans tous les genres : également capable de plaider dans le barreau, d'opiner avec dignité dans le sénat, et de haranguer devant le peuple. Comme il était grand pontife, il avait fait une étude particulière des lois de la religion, et s'y était rendu très-habile. Enfin, à tous les autres talents acquis et naturels qu'il possédait dans un degré aussi éminent qu'aucun autre Romain de son temps, il joignait les qualités militaires, et son consulat lui avait donné occasion de les faire paraître.

La durée du commandement était fixée pour tous les autres : on ordonna que P. Scipion conserverait le sien jusqu'à ce que la guerre fût terminée, sans limiter aucun temps; et l'on indiqua des prières publiques pour demander aux dieux leur faveur et leur protection sur l'entreprise que Scipion avait déjà heureusement commencée en passant en Afrique. Les forces de terre et de mer avec lesquelles les Romains firent la guerre cette année montaient à vingt légions, et cent soixante gros vaisseaux.

Quand les consul eurent satisfait à tous les devoirs de religion, ils partirent, aussi bien que les préteurs, chacun pour leurs départements[2]. Mais tous étaient principalement occupés de l'Afrique, comme si le sort la leur eût donnée pour province, soit qu'ils crussent que le salut et la gloire de la république dépendaient des succès qu'on aurait de ce côté-là, soit qu'ils voulussent faire plaisir à Scipion, sur qui tous les citoyens avaient alors les yeux tournés. C'est pourquoi on y transporta à l'envi, non-seulement de la Sardaigne, comme je l'ai déjà dit, mais encore de la Sicile et de l'Espagne, des vêtements, des blés, des armes, et toutes sortes de provisions.

Scipion, de son côté, agissait en homme supérieur, embrassant tout à la fois, faisant face à tout. Il avait de quoi s'occuper; car, outre le siége d'Utique qu'il continuait, il était obligé de se tenir en garde contre Asdrubal, qui était campé à sa vue; et les Carthaginois avaient mis en mer une flotte bien équipée, dans le dessein de lui couper les vivres.

Au milieu de tant de soins il n'avait pas tout à fait renoncé à l'espérance de regagner Syphax, se flattant que peut-être les premiers feux de sa passion pour Sophonisbe, qui l'avait entraîné du côté des Carthaginois, seraient ralentis, sachant d'ailleurs que les Numides ne se faisaient pas un scrupule de violer la foi des traités[1]. Il profita donc du voisinage des armées pour lier une négociation avec ce prince et pour sonder ce qu'il pensait, en lui laissant entrevoir quelque espérance d'accommodement entre les deux peuples; ce qui flatta agréablement l'ambition de Syphax, et l'engagea à faire une suspension d'armes.

Quelques-uns de ceux qu'il avait envoyés vers ce prince lui rapportèrent que les Carthaginois étaient logés dans leur camp sous des huttes faites uniquement de bois et de branchages, sans aucun mélange de terre; et que celles des Numides, de joncs et de feuillages, étaient partie au dedans et partie hors du fossé et des retranchements. Ce récit fit naître à Scipion une pensée qu'il roula beaucoup dans son esprit, mais qu'il tint d'abord fort secrète. Jusque-là il avait toujours rejeté les propositions qu'on lui apportait de la part de Syphax, qui étaient qu'il fallait que les Carthaginois sortissent de l'Italie, et les Romains de l'Afrique, toutes choses demeurant au reste dans le même état où elles étaient avant la guerre. Scipion commença alors à se rendre moins difficile, faisant paraître qu'il ne croyait pas que ce qu'on lui proposait fût impossible.

Syphax, charmé de cette nouvelle, ne prit plus garde de si près à ceux qui allaient et

[1] Liv. lib. 30, cap. 1.
[2] Liv. lib. 30, cap. 3.

[1] Polyb. lib. 14, pag. 677-679. — Liv. lib. 30, cap. 3 et 4. — App. de Bell. pun. pag. 10-15.

venaient. Scipion ne manqua pas de profiter de cette facilité. Il envoya dans le camp du prince et plus souvent, et plus de monde à la fois : on resta même pendant quelques jours dans le camp les uns des autres sans défiance et sans précaution. Pendant cet intervalle Scipion fit partir avec ses députés quelques personnes intelligentes, et des officiers déguisés en esclaves, pour observer les entrées et les issues des deux camps, et s'informer de la manière dont on y faisait la garde le jour et la nuit. Il y avait deux camps : celui d'Asdrubal, où l'on comptait trente mille hommes de pied, et trois mille chevaux ; et celui des Numides, où il y avait dix mille chevaux et cinquante mille hommes d'infanterie. Ils n'étaient éloignés l'un de l'autre que de dix stades (une demi-lieue.) On voit par là quel intérêt avait Scipion de trouver un moyen d'éviter le combat contre des ennemis si supérieurs en nombre.

La manière dont l'affaire se traitait dans les entrevues donnait de jour en jour plus d'espérance à Syphax, et par lui aux Carthaginois, avec qui il agissait de concert, que la paix pourrait enfin se conclure. Quand Scipion eut pris toutes les mesures nécessaires pour faire réussir son dessein, ses députés déclarèrent à Syphax que Scipion leur avait défendu de revenir sans lui rapporter une réponse positive, trouvant que l'affaire traînait trop en longueur. Cette apparence d'empressement fit croire au prince que les Romains souhaitaient la paix avec ardeur, et le porta à ajouter au projet d'accommodement quelques nouvelles conditions plus dures que les premières. Elles fournirent à Scipion un prétexte plausible de rompre la trêve. Il dit donc au courrier qui les lui apporta de la part du roi qu'il en délibérerait avec le conseil de guerre : et dès le lendemain il répondit « que, quelque désir « qu'il eût de faire réussir la négociation, les « conditions proposées par le roi n'avaient « pas paru supportables ; qu'il allât donc déclarer à son maître que l'unique moyen qui « lui restait de vivre en paix avec les Romains était de renoncer à l'alliance des « Carthaginois. » Aussitôt il rompit la trêve, afin de pouvoir exécuter son projet sans qu'on pût l'accuser de mauvaise foi.

Pendant les conférences, Scipion, ayant mis sa flotte en mer, y avait embarqué ses machines de guerre. Il avait en même temps envoyé deux mille hommes pour s'emparer d'une éminence qui commandait la ville d'Utique, et qu'il avait déjà occupée. Ces mouvements avaient deux motifs : le premier, de détourner l'attention des ennemis du véritable dessein qu'il avait ; le second, d'empêcher que les habitants d'Utique, pendant qu'il agirait contre Syphax et Asdrubal, ne fissent quelque sortie sur son camp, où il laissait peu de monde. Il vint à bout de tromper non-seulement les ennemis, mais ses troupes mêmes, qui, jusque-là, sur les préparatifs qu'il faisait, avaient cru qu'il songeait uniquement à surprendre Utique.

Après avoir pris des mesures si justes, Scipion tint conseil ; et ayant ordonné à ceux qu'il avait employés pour reconnaître l'état du camp des ennemis de rendre compte de ce qu'ils y avaient remarqué, et prié Masinissa, qui en avait une connaissance particulière, de dire ce qu'il pensait, il déclara enfin lui-même l'entreprise qu'il voulait exécuter la nuit suivante, qui était de brûler les deux camps des ennemis [1]. Il ordonna aux tribuns de faire sortir les légions du camp au premier signal qu'on leur donnerait après que l'on serait sorti du conseil. Les troupes prirent de la nourriture, et partirent, selon l'ordre qu'elles en avaient reçu, immédiatement après le coucher du soleil. Quelque temps après elles se mirent en ordre de bataille, et, marchant au petit pas, elles arrivèrent sur le minuit au camp des ennemis, distant du leur d'environ deux lieues : là, Scipion donnant une partie de ses troupes à Lélius, le chargea d'aller, accompagné de Masinissa et de ses Numides, attaquer le camp de Syphax et d'y mettre le feu. Et en même temps, prenant Lélius et Masinissa à part, il les conjura de remédier par un redoublement de vigilance et d'attention au trouble que la nuit pouvait apporter dans l'exécution d'une telle entreprise : que, pour lui, il attaquerait Asdrubal et les Cartha-

[1] Polyb. lib 14, pag. 679-682. — Liv. lib. 30, cap. 3 et 4 — App. de Bello pun. pag. 10, 12.

ginois ; mais qu'il ne commencerait que quand il aurait vu le feu au camp de Syphax.

Il n'attendit pas longtemps : car, dès que la flamme eut pris aux premières cabanes ; elle se communiqua de proche en proche avec tant de promptitude, qu'en très-peu de temps toutes les parties du camp furent embrasées. On peut juger de la consternation que jeta parmi les ennemis un incendie nocturne, si promptement et si universellement répandu. Mais les barbares, qui l'attribuaient au hasard, sans penser en aucune façon aux Romains, étant accourus sans armes et presque nus pour l'éteindre, tombèrent entre les mains des ennemis bien armés, surtout des Numides, que Masinissa, par la connaissance qu'il avait des lieux, avait disposés dans tous les endroits par où l'on pouvait échapper. Le feu en étouffa plusieurs à moitié endormis dans leurs lits; plusieurs, se pressant les uns sur les autres, furent écrasés dans les portes mêmes, trop étroites pour recevoir tous ceux qui s'y précipitaient pour se sauver.

L'éclat que jetait un si grand embrasement frappa d'abord les sentinelles des Carthaginois : ensuite d'autres, que le bruit et le fracas avaient réveillés, s'en étant aussi aperçus, tombèrent dans la même erreur que les troupes du roi. Ils crurent que ce feu n'était qu'un accident fortuit. Les cris que poussaient les soldats blessés et égorgés par les Romains, pouvant être attribués à l'effroi que leur causait un incendie nocturne, les empêchaient d'en deviner la véritable cause. Ainsi, tous s'empressant de courir au secours des Numides, sans porter avec eux autre chose que ce qui pouvait servir à éteindre le feu, parce qu'ils ne croyaient pas avoir rien à craindre de la part des ennemis, ils tombaient entre leurs mains sans armes et sans défense. Tous furent tués, non-seulement par un effet de la haine ordinaire aux ennemis, mais encore plus parce qu'on ne voulait pas qu'il en restât un seul qui pût porter aux autres la nouvelle de ce qui se passait. Scipion ensuite alla attaquer les portes du camp d'Asdrubal, qui étaient toutes abandonnées, comme il est naturel dans un pareil tumulte. Aussitôt il fit mettre le feu aux premières tentes : la flamme parut d'abord en plusieurs endroits séparés ; puis, venant à se réunir, elle embrasa le camp tout entier, et dévora en un moment tout ce qui était combustible. Les hommes et les animaux à demi brûlés gagnaient les portes pour se sauver : mais elles furent bientôt fermées par la foule même de ceux qui, s'y jetant en confusion, tombaient tous ensemble, et demeuraient entassés les uns sur les autres. Ceux que la flamme avait épargnés périrent par le fer. Presque en une seule heure, les deux camps de Syphax et d'Asdrubal furent détruits. Cependant les deux chefs échappèrent avec environ deux mille hommes de pied et cinq cents chevaux, la plupart sans armes, blessés ou endommagés par les flammes, reste déplorable de deux armées si nombreuses. Le fer ou le feu firent périr environ quarante mille hommes et huit éléphants. Plus de cinq mille hommes restèrent prisonniers, parmi lesquels il y avait un grand nombre de Carthaginois des plus qualifiés, et onze sénateurs : on prit aussi cent soixante-quatorze drapeaux, plus de deux mille sept cents chevaux numides, six éléphants, et une quantité prodigieuse d'armes que le général brûla pour en faire un sacrifice à Vulcain, qui, selon les idées païennes, venait de lui rendre un si bon service.

Asdrubal, fort mal accompagné, s'était sauvé dans la ville la plus prochaine; et tous ceux qui avaient évité la mort s'y réfugièrent en suivant leur général à la piste. Mais bientôt après il en sortit, craignant que les habitants ne le livrassent à Scipion. Il ne se trompait pas : les Romains ne se présentèrent pas plus tôt devant les portes de cette ville, qu'elles leur furent ouvertes. Comme les Africains qui l'habitaient s'étaient rendus volontairement, on ne leur fit aucun mal. Scipion prit de suite deux autres villes, dont il accorda le butin aux soldats, avec tout ce que l'on avait pu sauver de l'incendie des deux camps. Syphax alla camper à huit lieues de là, dans un lieu bien fortifié, et Asdrubal se rendit à Carthage pour rassurer les citoyens, et empêcher qu'ils ne prissent quelque parti faible et timide.

Tout ce qu'on a jamais vu, dit Polybe, d'événements surprenants n'approche pas de celui-ci, et nous ne connaissons rien qui puisse nous en former l'image. Aussi, ajoute-t-il,

c'est le plus beau et le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique sa vie n'ait été qu'une suite d'un grand nombre d'actions éclatantes. En effet, rien ne manque ici de ce qui est propre à faire réussir d'importants projets : une sagacité et une attention merveilleuse à profiter des plus légères ouvertures que le hasard présente; une vive et active prévoyance qui prépare sans trouble et sans empressement toutes les mesures nécessaires, une exactitude scrupuleuse, qui descend dans les moindres détails ; mais surtout un secret impénétrable, qui est l'âme des grandes entreprises.

La première nouvelle de la ruine des deux armées jeta dans les esprits des Carthaginois tant de terreur et de consternation, qu'ils ne doutèrent point que Scipion n'abandonnât sur-le-champ le siége d'Utique pour venir attaquer Carthage[1]. C'est pourquoi les suffètes qui étaient à Carthage ce que les consuls étaient à Rome, assemblèrent le sénat, qui se trouva partagé entre trois avis différents : les uns voulaient que l'on envoyât des ambassadeurs à Scipion pour traiter avec lui de la paix ; les autres, que l'on rappelât Annibal pour défendre sa patrie contre des ennemis qui la menaçaient d'une ruine prochaine; d'autres enfin, imitant dans l'adversité la constance des Romains, soutenaient qu'il fallait mettre sur pied de nouvelles troupes, et prier Syphax de demeurer constamment attaché à ses alliés, et de ne point se décourager pour une première défaite. Ce sentiment, soutenu de la présence d'Asdrubal et du crédit de la faction barcine opposée à la paix, prévalut sur les deux autres.

On commença donc à faire des levées dans la ville et dans les campagnes, et l'on envoya des ambassadeurs à Syphax[2], qui, de son côté, se préparait à recommencer la guerre de toutes ses forces : car sa femme ne s'était pas contentée d'employer comme auparavant les caresses, déjà assez puissantes sur l'esprit d'un mari aussi passionné que Syphax ; mais elle y avait ajouté les prières les plus tendres et les plus pressantes, le conjurant, toute baignée de larmes, de ne point abandonner son père et sa patrie, et de ne point souffrir que Carthage fût dévorée par les mêmes flammes qui avaient consumé les deux camps. Les ambassadeurs ajoutaient, pour l'encourager, qu'ils avaient rencontré dans leur chemin quatre mille Celtibériens, tous jeunes et braves, que les officiers de Carthage avaient enrôlés en Espagne, et qu'Asdrubal viendrait bientôt le joindre avec des troupes considérables. Syphax, après avoir fait aux ambassadeurs une réponse très-obligeante et très-favorable, leur montra une grande multitude de Numides qu'il avait levés dans la campagne, et à qui il avait donné depuis peu de jours des chevaux et des armes; et il les assura « que son dessein était de mettre « sur pied toute la jeunesse de son royaume : « qu'il savait bien que c'était par une surprise « et non dans un combat qu'ils avaient fait la « dernière perte, et qu'il fallait avoir été « vaincu par la force des armes pour s'avouer « inférieur à son ennemi dans la guerre. » Il congédia les ambassadeurs de Carthage avec cette réponse; et peu de jours après, Asdrubal et Syphax joignirent tout de nouveau leurs forces, qui montaient environ à trente mille combattants.

Scipion, regardant Syphax et les Carthaginois comme des ennemis hors de combat, ne songeait plus qu'à presser le siége d'Utique[1]; et déjà il faisait approcher ses machines des murailles de cette ville, lorsqu'il apprit que les ennemis s'étaient remis en campagne avec de nouvelles armées. Il fut donc obligé d'interrompre ses attaques; et laissant, pour conserver au moins les apparences d'un siége, la partie la moins considérable de l'armée dans ses lignes et sur ses vaisseaux, il partit lui-même avec l'élite et le plus grand nombre de ses troupes pour aller chercher les ennemis. Il se posta d'abord sur une éminence éloignée de quatre milles du camp de Syphax. Le lendemain il descendit avec sa cavalerie dans une large plaine qui est au-dessous de cette hauteur, et passa tout le jour à harceler les ennemis, et à les défier, en poussant les escarmouches jusqu'aux portes de leur camp. Pendant les deux jours suivants, les armées

[1] Polyb. lib. 14, pag. 682. — Liv. lib. 30, cap 37.
[2] Polyb. lib. 14, pag. 682. — Liv. lib. 30, cap. 37

[1] Polyb. lib. 14, pag. 683-685. — Liv. lib. 30, cap 8.

'irent réciproquement des courses l'une sur 'autre, et se livrèrent de légers combats, dans lesquels il ne se passa rien de mémorable.

Le quatrième jour, les deux partis se rangèrent véritablement en bataille. Scipion, selon l'usage des Romains, plaça les princes à la seconde ligne, derrière les hastaires, qui formaient l'avant-garde, et les triaires en corps de réserve. Il mit la cavalerie italienne à l'aile droite, Masinissa et les Numides à la gauche. Syphax et Asdrubal opposèrent leurs Numides à la cavalerie italienne, et les Carthaginois à Masinissa. Les Celtibériens étaient au corps de bataille, et devaient combattre contre les légions romaines rangées vis-à-vis d'eux. Ce fut en cet ordre qu'ils en vinrent aux mains. Dès la première charge, les deux ailes des ennemis plièrent : les Numides de Syphax, qui n'étaient la plupart que des paysans, ne purent résister à la cavalerie romaine; ni les Carthaginois qui n'étaient non plus que de nouvelles milices, à Masinissa, qui joignait à sa valeur et à son expérience la fierté que donne une victoire toute récente. Les Celtibériens, quoique abandonnés et à découvert, par la fuite des deux ailes, restèrent cependant dans leur poste, parce que, ne connaissant pas le pays, ils ne pouvaient espérer de trouver leur salut dans la fuite; et la perfidie qui leur avait fait prendre les armes contre les Romains, bienfaiteurs de leur nation, leur ôtait toute espérance d'en obtenir quartier. Cependant les ailes étant rompues, ils furent bientôt enveloppés par les princes et les triaires. On en fit un carnage horrible dont fort peu échappèrent. Les Celtibériens ne laissèrent pas d'être fort utiles aux Carthaginois; car non-seulement ils se battirent avec courage, mais ils favorisèrent encore beaucoup leur retraite. Si les Romains ne les eussent pas eus en tête, et qu'ils se fussent mis d'abord à la poursuite des fuyards, il ne s'en serait sauvé qu'un très-petit nombre. Leur longue résistance donna moyen à Syphax de se retirer chez lui avec sa cavalerie, et à Asdrubal de regagner Carthage avec ce qui s'était sauvé de la bataille.

Le lendemain, Scipion[1] envoya à la poursuite des vaincus Lélius et Masinissa, avec toute la cavalerie romaine et numide, et un détachement d'infanterie. Pour lui, avec le gros de l'armée, il réduisit sous la puissance des Romains toutes les villes voisines qui étaient de la dépendance des Carthaginois, employant la crainte et la force contre celles qui refusaient de se rendre volontairement. Tout le pays, fatigué de la longueur de la guerre et des impôts qu'il avait fallu pour la soutenir, était depuis longtemps préparé à un soulèvement général.

A Carthage, quoique l'incendie des deux camps eût beaucoup ébranlé les esprits, la confusion devint bien plus grande par la perte de la bataille. Ce second coup les consterna, et leur fit perdre toute espérance : ils ne doutèrent point que pour cette fois Scipion, après avoir soumis le pays d'alentour, ne tournât ses armes contre la capitale même. Cependant il se trouva de sages et généreux sénateurs qui s'appliquèrent, dans un désastre si accablant, à relever le courage de leurs concitoyens et à leur faire prendre un parti vigoureux. Ils étaient d'avis qu'on allât par mer attaquer les Romains qui étaient devant Utique; qu'on tâchât de leur faire lever le siége, et qu'on leur présentât un combat naval pendant qu'ils ne s'attendaient à rien moins, et qu'ils n'avaient rien de prêt pour soutenir une pareille attaque. D'autres ajoutaient qu'il fallait, sans perdre de temps, envoyer des députés à Annibal en Italie, pour le rappeler en Afrique, parce que le succès que l'on pouvait avoir contre la flotte ennemie, soulagerait à la vérité la ville d'Utique, mais ne délivrerait pas de crainte celle de Carthage, qui ne pouvait être défendue que par Annibal et son armée. D'autres enfin représentaient que ce qu'il y avait de plus pressant était de fortifier Carthage, de la mettre hors d'insulte, et de se tenir prêts à en soutenir le siége. Ces trois avis furent réunis, et mis sur-le-champ à exécution. Dès le lendemain, la flotte se mit en mer; les députés partirent pour l'Italie, et l'on travailla aux fortifications de la ville avec une ardeur incroyable.

Scipion, n'ayant point trouvé de résistance en quelque lieu qu'il se présentât avec son armée victorieuse, avait fait un butin considé-

[1] Polyb. lib. 14, pag. 685. — Liv. lib. 30, cap. 9.

rable. Il jugea à propos de le faire porter dans son premier camp devant Utique, d'aller avec ses troupes attaquer Tunis, et de camper à la vue de la ville même de Carthage, dans la pensée que son approche y jetterait l'épouvante. Les Carthaginois, ayant mis en peu de jours sur leurs vaisseaux l'équipage et les vivres nécessaires, se disposaient à mettre à la voile pour exécuter leur projet, lorsque Scipion arriva à Tunis. Ceux qui gardaient cette place, dans la crainte d'être attaqués et forcés, se retirèrent. Tunis était environ à cinq ou six lieues [1] de Carthage.

Les Romains travaillaient déjà à se retrancher en cet endroit, lorsqu'ils aperçurent la flotte des ennemis qui voguait de Carthage à Utique [2]. C'est pourquoi Scipion leur ordonna aussitôt d'abandonner leur ouvrage, et de se mettre en marche, craignant que les vaisseaux qu'il avait laissés au siége d'Utique ne fussent surpris et mis en désordre par ceux des Carthaginois, auxquels ils n'étaient pas en état de résister, parce que ceux-ci étaient agiles et munis de tout ce qui est nécessaire pour bien manœuvrer dans un combat; au lieu que ceux des Romains, chargés de tout l'attirail d'un siége, n'étaient point du tout propres à livrer une bataille. Il ne se régla point ici sur l'usage que l'on a coutume de suivre dans ces sortes de combats. Ayant placé à l'arrière-garde et près de la terre les vaisseaux de guerre, qui sont destinés ordinairement à défendre les autres, il opposa aux ennemis, du côté de la mer, en forme de murailles, tous ces vaisseaux de charge, dont il avait fait quatre rangs. Et pour empêcher que dans le tumulte du combat ils ne se déplaçassent, il les attacha tous ensemble, en traversant les mâts et les antennes d'un bâtiment dans un autre, et liant le tout avec de gros câbles, ce qui formait un corps dont les parties étaient inséparables. Ensuite il les couvrit de planches, afin que les soldats pussent passer de l'un à l'autre; et, sous ces espèces de ponts formés par les planches, il laissa des intervalles, par où les esquifs devaient passer entre les barques pour aller reconnaître les ennemis et se retirer en sûreté. Tout ceci ayant été exécuté à la hâte, il mit sur les vaisseaux de charge environ mille hommes choisis, et y fit porter toutes sortes de traits, surtout de ceux qui se lancent de loin, en assez grande quantité pour n'en point manquer, quelque long que fût le combat. Avec ces préparatifs et dans cet ordre, ils attendaient l'arrivée de l'ennemi dans l'intention de le bien recevoir.

Si les Carthaginois n'avaient point perdu de temps, il auraient surpris les Romains dans le trouble et dans l'embarras, et les auraient accablés dès la première attaque. Mais, étant encore effrayés des pertes qu'ils avaient faites sur terre, et ne se fiant pas trop à la mer, quoiqu'ils y fussent de beaucoup les plus forts, ils employèrent un jour entier à naviguer avec beaucoup de lenteur, et n'abordèrent qu'après le coucher du soleil au port que les Africains nommaient *Ruscinon*. Le lendemain, quand le soleil fut levé, ils mirent leurs vaisseaux en état dans la haute mer, comme pour donner une bataille dans les formes, et supposant que les Romains viendraient les attaquer Ils demeurèrent assez longtemps dans cette situation; mais, voyant que les Romains ne faisaient aucun mouvement, ils vinrent fordre enfin sur leurs vaisseaux de charge. Cette action n'avait point l'air d'un combat naval; elle ressemblait plutôt à une attaque livrée par des vaisseaux à une muraille. Comme les vaisseaux de charge des Romains surpassaient de beaucoup en hauteur les galères ennemies, les traits des Carthaginois, jetés de bas en haut, devenaient la plupart inutiles; au lieu que ceux des Romains, lancés de haut en bas, avaient toute leur force. Les Carthaginois, après avoir essuyé longtemps cette grêle de traits qui les incommodait beaucoup, commencèrent enfin à jeter de dessus leurs vaisseaux dans les barques de charge des crochets de fer (qu'ils appelaient *harpagons*); et comme les Romains ne pouvaient les couper, non plus que les chaînes auxquelles ils étaient suspendus, la galère à proue qui avait accroché un vaisseau de charge l'entraînait en se retirant en arrière, et avec lui toute la ligne dont il faisait partie, jusqu'à ce que les cordages qui le liaient avec les au-

[1] A six-vingts stades, selon Polybe, ou, ce qui revient au même, à quinze milles, selon Tite-Live.

[2] Liv. lib. 30, cap. 10 — Appian de Bello pun. pag. 13. — Polyb. lib. 14, pag. 686.

tres vinssent à se rompre par la violence dont il était emporté. Cette rude secousse mit en pièces les planches dont les ponts étaient faits, en sorte que les soldats romains eurent à peine le temps de passer sur le second rang des barques. Six de ces bâtiments de charge, ayant été traînés par la poupe à Carthage, y causèrent beaucoup plus de réjouissance que le succès ne le méritait en lui-même [1]. Mais après tant de sanglantes défaites reçues coup sur coup, après tant de larmes répandues sur les malheurs publics, le plus léger avantage était l'occasion d'une joie infinie, surtout parce qu'il arrivait contre toute espérance. D'ailleurs, c'était une consolation pour eux, et une idée qui les flattait, de penser que la flotte romaine aurait été entièrement détruite, si leurs capitaines avaient fait plus de diligence, et que Scipion ne fût pas venu à propos pour la secourir.

Pendant le même temps, Lélius et Masinissa arrivèrent en Numidie après quinze jours de marche. Les Masyliens, sujets de Masinissa, se rendirent aussitôt avec beaucoup de joie et d'empressement auprès de leur roi [2], dont ils souhaitaient depuis longtemps le retour et le rétablissement. Quoique Syphax, dont on avait chassé de tout le pays les lieutenants et les garnisons, se tînt enfermé dans les bornes de son ancien royaume, son dessein n'était pas d'y demeurer longtemps. Sa femme, qu'il aimait éperdument, et Asdrubal, son beau-père, le sollicitaient sans relâche à continuer la guerre; et les forces d'un état aussi puissant que le sien, qui abondait en hommes et en chevaux, auraient pu donner du courage à un prince encore moins féroce et moins présomptueux que lui. Ayant donc ramassé tout ce qu'il avait de gens capables de servir, il leur distribua des chevaux et des armes, et rangea la cavalerie par escadrons, et l'infanterie par cohortes, comme il l'avait autrefois appris des centurions romains que les Scipions lui avaient envoyés d'Espagne. A la tête d'une armée aussi nombreuse que celle qu'il avait eue quelque temps auparavant, mais au reste composée de soldats enrôlés tout récemment et sans aucune connaissance de la discipline militaire, il se crut en état d'aller chercher les Romains.

Dès que Syphax se fut campé à la vue de l'ennemi, il y eut de fréquentes escarmouches qui engagèrent bientôt un combat de cavalerie dans les formes. Tant qu'elle agit seule, les Romains eurent de la peine à résister aux Masésyliens, que Syphax envoyait par gros détachements. Mais, dès que les gens de pied, en passant par les intervalles que les escadrons laissaient entre eux, eurent rassuré les cavaliers, les barbares demeurèrent étonnés de se voir sur les bras un ennemi auquel ils ne s'attendaient pas : bientôt après ils s'arrêtèrent, étant peu faits à ce genre de combat extraordinaire pour eux; et ils plièrent enfin tout à fait, la cavalerie romaine prenant sur eux, par le secours de ses fantassins, une supériorité qu'elle n'avait pas par elle-même. Déjà les légions approchaient. Les Masésyliens, loin d'être en état de leur résister, n'en purent pas même soutenir la vue, tant ils furent abattus, ou par le souvenir de leurs défaites passées, ou par la crainte du danger présent. Là, pendant que Syphax se jette à travers les escadrons romains pour voir si la honte de l'abandonner seul au pouvoir des ennemis pourrait arrêter la fuite des siens, il tomba de son cheval, qui avait reçu une grande blessure, et, ayant été fait prisonnier, fut mené à Lélius : spectacle bien doux pour Masinissa, détrôné autrefois par ce prince! La plus grande partie des vaincus se réfugia à Cirta, capitale du royaume de Syphax. Le carnage fut moins grand dans ce combat, où la cavalerie seule avait donné. Il y eut environ cinq mille des ennemis tués sur la place, et plus de deux mille faits prisonniers à l'attaque du camp, où les vaincus s'étaient jetés en foule après avoir perdu leur roi.

Masinissa sut bien profiter de la victoire. Il représenta à Lélius « que, s'il ne considérait « que ce qui lui serait le plus agréable, rien « ne pouvait lui être plus doux que d'aller se « faire reconnaître dans son royaume, où il « venait d'être rétabli. Mais il ajoutait que, « dans la bonne fortune comme dans la mau- « vaise, on ne devait jamais perdre un mo- « ment : que si Lélius lui permettait de prendre

[1] « Major quàm pro rè lætitia, sed eò gratior, quòd « inter assiduas clades ac lacrymas unum quantumcum- « que ex insperato gaudium affulserat. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 30, cap. 11. — Appian. pag. 13, 14

« les devants avec la cavalerie, il marcherait « droit à Cirta, et qu'infailliblement il s'en « rendrait maître en montrant aux habitants « effrayés leur roi prisonnier; que Lélius le « pouvait suivre à petites journées avec l'in« fanterie. »

Ce plan fut suivi. Masinissa se rendit devant Cirta, et aussitôt il demanda une entrevue aux principaux de cette ville. Comme ils ignoraient le malheur de Syphax, ni le récit de ce qui s'était passé dans la bataille [1], ni les promesses de Masinissa, ni ses menaces, ne purent rien gagner sur eux qu'il ne leur eût montré leur roi prisonnier et chargé de chaînes. A un si triste spectacle, ce ne fut qu'un cri de douleur et de gémissement, qui passa bientôt dans toute la ville. Les uns, par crainte, abandonnèrent les murailles; les autres, pour gagner les bonnes grâces du vainqueur, ouvrirent les portes de la ville et se rendirent à lui. Masinissa, ayant mis des corps-de-garde aux portes et autour des murailles pour empêcher que personne ne s'enfuît, courut au palais du roi afin de s'en rendre maître.

Sophonisbe, femme de Syphax et fille d'Asdrubal, vint le recevoir dans le vestibule, et, l'ayant reconnu au milieu de la foule dont il était accompagné à l'éclat de ses armes et de ses habits, elle se jeta à ses pieds, et, après qu'il l'eut relevée, elle lui parla de la sorte : « Les dieux, votre courage et votre fortune « vous ont rendu maître de mon sort; mais, « s'il est permis à une captive d'adresser une « prière timide à celui qui est l'arbitre de sa « vie et de sa mort, si vous daignez souffrir « que j'embrasse vos genoux et cette main « victorieuse, je vous conjure par la majesté « royale dont nous partagions il n'y a qu'un « moment avec vous le sacré caractère, par « le nom de Numide qui vous est commun « avec Syphax, par les dieux de ce palais, « que je prie de regarder votre arrivée d'un « œil plus favorable qu'ils n'ont vu son triste « départ, je vous conjure de m'accorder cette « seule grâce, de décider par vous-même du « sort de votre prisonnière, et de ne point « souffrir que je tombe sous la superbe et « cruelle domination d'aucun Romain. Quand « je n'aurais été que la femme de Syphax, « c'en serait assez pour me faire préférer la « foi d'un prince numide, et né dans l'Afri« que comme moi, à celle d'un étranger. « Mais vous sentez ce qu'une Carthaginoise, « ce que la fille d'Asdrubal doit craindre de « la part des Romains. Si vous ne pouvez me « soustraire à leur puissance que par la mort, « je vous la demande comme la plus grande « grâce que vous puissiez m'accorder. »

Sophonisbe était à la fleur de son âge, et d'une rare beauté. Ses prières, qui ressemblaient plutôt à des caresses, réveillèrent aisément dans le cœur de Masinissa un feu mal éteint. Il ne put la voir, sans être attendri, tantôt embrasser ses genoux, tantôt lui baiser la main; et ce prince victorieux, vaincu à son tour par les charmes de sa prisonnière, lui promit, sans balancer, ce qu'elle lui demandait, et s'engagea à ne la point livrer au pouvoir des Romains. Il commença par promettre. La réflexion vint après. Plus il examina la promesse qu'il venait de faire, plus il trouva de difficulté à l'accomplir. Dans cet embarras, il suivit aveuglément le conseil imprudent et téméraire que lui suggéra sa passion. Il prend le parti de l'épouser le jour même, afin que ni Lélius qui devait arriver dans peu, ni Scipion lui-même, ne prétendissent plus avoir droit de traiter comme leur prisonnière une princesse devenue femme de Masinissa.

Dès que la cérémonie fut achevée et le mariage consommé, Lélius arriva; et, loin d'approuver ce qui s'était passé, il fut sur le point de faire enlever Sophonisbe du lit nuptial pour l'envoyer à Scipion avec Syphax et les autres prisonniers. Mais il se laissa vaincre aux prières de Masinissa, et voulut bien remettre la chose au jugement du général. Il se contenta donc d'envoyer au camp Syphax et les autres prisonniers, et il partit avec Masinissa pour achever la conquête de la Numidie.

Dès qu'on eut appris dans le camp des Romains qu'on y amenait Syphax, tous les soldats en sortirent avec le même empressement qu'ils auraient eu pour aller voir la pompe d'un triomphe [1]. Ce malheureux prince marchait le premier chargé de chaînes, et

[1] Liv. lib. 30, cap. 12. — Appian. pag. 11, 15

[1] Liv. lib. 30, cap. 13.

était suivi d'une troupe de Numides les plus qualifiés. Les Romains, pour relever leur victoire, exagérant à l'envi la grandeur et la puissance de Syphax et de sa nation, se disaient les uns aux autres « que c'était là ce roi « pour qui les Romains et les Carthaginois, « les deux plus puissants peuples de la terre, « avaient eu tant de considération et de déférence; que Scipion, leur général, n'avait « pas fait difficulté, en abandonnant sa pro- « vince et son armée, de passer en Afrique « avec deux galères pour lui venir demander « son amitié; et qu'Asdrubal, général des « Carthaginois, ne s'était pas contenté de le « venir trouver en personne dans son palais, « mais lui avait donné sa fille en mariage: « que ce qui montrait encore plus jusqu'où « avaient été son pouvoir et ses forces, c'est « qu'après avoir chassé Masinissa de son « royaume, il l'avait réduit à la triste nécessité de se cacher dans les forêts, et à ne « pouvoir mettre sa vie en sûreté qu'en ré- « pandant le bruit de sa mort. »

Syphax, arrivé dans le camp, fut conduit à la tente de Scipion. Le souvenir de l'ancienne grandeur de ce prince, comparée avec le triste état où il le voyait, les droits sacrés de l'hospitalité, l'amitié particulière et l'alliance publique qu'ils avaient contractée ensemble, touchèrent vivement ce général, et il lui fit ôter ses chaînes. Ces mêmes motifs donnèrent de la confiance et du courage à Syphax lorsqu'il fut question de répondre à son vainqueur: car Scipion lui ayant demandé à quoi il avait pensé lorsque non-seulement il avait renoncé à l'alliance des Romains, mais leur avait même déclaré la guerre, il rejeta d'abord uniquement sur Sophonisbe la cause de sa rupture avec les Romains, reconnaissant « que la « première source de son malheur[1] était d'a- « voir reçu dans sa maison et dans son lit « une femme carthaginoise: que les mêmes « flambeaux qui avaient allumé ces noces fa- « tales avaient embrasé son palais: que c'était « cette peste et cette furie qui, par ses charmes empoisonnés, lui avait ôté l'usage de « sa raison; et qu'elle n'avait point cessé de « le tourmenter qu'elle ne lui eût mis elle- « même entre les mains des armes criminel- « les contre son ami et son hôte. Il ajouta « qu'au milieu de tant de maux il lui restait « néanmoins une consolation, puisqu'il voyait « passer dans la maison de son plus cruel « ennemi la même furie qui avait causé sa « ruine: que Masinissa n'était ni plus sage « ni plus constant que lui; que la jeunesse le « rendait même plus téméraire; qu'au moins « avait-il fait paraître dans son mariage pré- « cipité plus de folie et de passion qu'on n'en « pouvait reprocher à Syphax. »

Ce discours, dicté encore plus par la jalousie que par la haine, fit naître de grandes inquiétudes dans l'esprit de Scipion. La précipitation avec laquelle Masinissa avait brusqué son mariage sans attendre et consulter Lélius, en faisant passer en un moment Sophonisbe de la qualité de prisonnière à celle d'épouse, justifiait les reproches de Syphax. Une conduite si peu mesurée choquait d'autant plus Scipion, que lui-même avait toujours été insensible à la beauté des prisonnières qu'il avait faites en Espagne, quoiqu'il fût alors dans le plus grand feu de la jeunesse. Son inquiétude était comment il pourrait ramener Masinissa à la raison; car il ne voulait pas l'aliéner.

Il était occupé de ces pensées lorsque Lélius et Masinissa arrivèrent[1]. Il leur fit à tous deux un accueil également gracieux: il leur donna à l'un et à l'autre, en présence des principaux officiers de l'armée, toutes les louanges qui étaient dues à leurs exploits. Puis, tirant Masinissa en particulier, il lui parla en ces termes: « Je crois, prince[2], que c'est la « vue de quelques bonnes qualités que vous

[1] « Tum se insanisse..... quum carthaginiensem ma- « tronam domum acceperit. Illis nuptialibus facibus re- « giam conflagrâsse suam: illam furiam pestemque om- « nibus delinimentis animum suum avertisse atque alie- « nâsse, nec conquiêsse donec ipsa manibus suis nefaria « sibi arma adversùs hospitem atque amicum induerit. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 30, cap. 14.

[2] « Aliqua te existimo, Masinissa, intuentem in me « bona, et principio in Hispaniâ ad jungendam mecum « amicitiam venisse, et posteà in Africâ te ipsum, spes- « que omnes tuas, in fidem meam commisisse. Atque « nulla earum virtus est, propter quas appetendus tibi « visus sum, quâ ego æquè atque temperantiâ et conti-

« avez cru remarquer en moi qui vous a en« gagé et à faire d'abord alliance avec moi en « Espagne, et, depuis mon arrivée en Afri« que, à me confier votre personne et toutes « vos espérances. Or, de toutes les vertus qui « vous ont fait croire que je méritais d'être « recherché de vous, celle dont je me fais le « plus d'honneur est la force à repousser les « traits des passions trop ordinaires à notre « âge. Je voudrais bien, Masinissa, qu'à tou« tes les grandes qualités qui vous rendent « si estimable vous ajoutassiez encore celle « dont je parle. Non, prince, croyez-moi, « non certainement, nos ennemis les plus re« doutables ne sont pas ceux qui nous atta« quent les armes à la main; ce sont les plai« sirs, qui nous tendent des piéges de toutes « parts. Celui qui par sa vertu a su les domp« ter et leur mettre un frein, peut se vanter « d'avoir remporté une victoire bien plus il« lustre que n'est celle qui nous a rendus « maîtres des états et de la personne de Sy« phax. Je me suis fait un vrai plaisir de « rendre témoignage en public aux grandes « actions que vous avez faites en mon absence, « et j'en conserve avec joie le souvenir. A « l'égard du reste, j'aime mieux l'abandonner « à vos réflexions que de vous en faire rougir « en vous le représentant. C'est par les forces « et sous le commandement des généraux du « peuple romain que Syphax a été vaincu et « fait prisonnier. De là il s'ensuit que lui, sa « femme, son royaume, ses sujets, ses villes, « ses campagnes, en un mot tout ce qu'il a « eu en son pouvoir appartient au peuple ro« main; et quand même Sophonisbe ne serait « pas Carthaginoise, et que nous ne verrions « pas son père à la tête des armées carthagi« noises, il faudrait néanmoins l'envoyer à « Rome, afin que le sénat et le peuple romain « décidassent du sort d'une princesse qui a « fait prendre contre nous les armes à un roi « allié de l'empire. Tâchez donc, prince, de « vous vaincre vous-même: prenez garde de « déshonorer tant de vertu par un seul vice, « et de perdre tout le mérite des services que « vous nous avez rendus par une faute plus « grande que n'est l'intérêt qui vous l'a fait « commettre. »

Ce discours dut jeter Masinissa[1] dans un étrange embarras. Comment tenir à Sophonisbe la parole qu'il lui avait donnée? comment refuser Scipion, de qui il dépendait? comment se vaincre lui-même? car sans doute sa passion, quoique confondue par les sages avis de Scipion, ne put pas s'éteindre en un moment. La rougeur sur le front et les larmes aux yeux, il lui promit d'obéir, en le priant néanmoins d'avoir quelque égard à la parole par laquelle il s'était témérairement engagé envers Sophonisbe à ne la remettre au pouvoir de qui que ce fût; mais lorsqu'il fut seul dans sa tente, il se livra un terrible combat dans son cœur entre sa passion et son devoir. On l'entendit pendant longtemps pousser des gémissements qui marquaient l'agitation violente où il était. Enfin, après un dernier soupir, il se détermina à une résolution bien étrange, mais par laquelle il crut s'acquitter en même temps de ce qu'il devait et à Sophonisbe et à sa gloire. Il appela un officier fidèle, qui, selon l'usage pratiqué alors par les rois, gardait le poison dont ils faisaient leur dernière ressource dans les extrémités imprévues. Il lui ordonna de le préparer, de le porter à Sophonisbe, et de lui dire de sa part « que « Masinissa n'aurait rien souhaité davantage « que de pouvoir observer le premier enga« gement qu'il avait contracté avec elle en « l'épousant: mais que, ceux de qui il dé« pendait lui en ôtant la liberté, il lui tenait « du moins l'autre promesse qu'il lui avait « faite d'empêcher qu'elle ne tombât sous la « puissance des Romains; qu'elle prît donc « son parti avec tout le courage d'une Car« thaginoise, d'une fille d'Asdrubal, et de l'é« pouse de deux rois. »

« nentiâ libidinum gloriatus fuerim. Hanc te quoque ad « cæteras tuas eximias virtutes adjecisse velim. Non est, « non (mihi crede) tantum ab hostibus armatis ætati nos« træ periculum, quantum ab circumfusis undique volup« tatibus. Qui eas suâ temperantiâ frenavit ac domuit, « multò majus decus majoremque victoriam sibi pepe« rit, quàm nos Syphace victo habemus. Quæ me ab« sente strenuè ac fortiter fecisti, libenter et commemo« ravi, et memini. Cætera te ipsum reputare tecum, « quam, me dicente, erubescere malo. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 30, cap. 15.

L'officier alla trouver Sophonisbe, et après qu'il lui eut présenté le poison : *J'accepte*, dit-elle, *ce présent nuptial, et même avec reconnaissance, s'il est vrai que Masinissa n'ait pu faire davantage pour sa femme : dis-lui pourtant que je quitterais la vie avec plus de gloire et de joie, si je ne l'eusse point épousé la veille de ma mort.* Elle prit ensuite le poison avec autant de constance qu'il paraissait de fierté dans sa réponse.

Scipion, ayant été informé de tout, entra dans de nouvelles craintes. Il crut avoir tout à appréhender des transports d'un jeune prince que la passion venait de porter à de telles extrémités. Il le mande sur-le-champ : et tantôt il le console en lui parlant avec douceur et tendresse ; tantôt il lui fait quelques reproches sur la nouvelle faute qu'il venait de commettre, mais accompagnés d'un air de bonté et d'amitié qui en tempérait l'amertume.

Le lendemain, pour faire diversion à la tristesse de ce prince, il assembla l'armée ; et là, en présence de toutes les troupes, après l'avoir appelé et reconnu roi au nom du peuple romain, après l'avoir comblé des louanges les plus flatteuses, il lui fit présent d'une couronne et d'une coupe d'or, d'une chaise curule, d'un sceptre d'ivoire, d'une robe de pourpre brodée, et d'une tunique ornée de palmes aussi en broderie, en ajoutant que c'étaient là les superbes ornements des triomphateurs, et que Masinissa était le seul, entre tous les étrangers, que le peuple romain jugeât digne de pareilles marques d'honneur. Il combla aussi de louanges Lélius, et lui donna une couronne d'or. Il récompensa ensuite tous les autres officiers, chacun à proportion des services qu'il avait rendus. Ces honneurs accordés à Masinissa adoucirent beaucoup sa douleur, et lui firent espérer qu'après la mort de Syphax il pourrait bien devenir maître de toute la Numidie.

Scipion [1], ayant chargé Lélius de conduire à Rome Syphax et les autres prisonniers, et fait partir avec lui les ambassadeurs de Masinissa, alla une seconde fois camper auprès de Tunis, et acheva les fortifications qu'il y avait commencées.

[1] Liv. lib 30, cap. 16.

La joie qu'avait causée aux Carthaginois le médiocre avantage remporté sur la flotte romaine fut d'une courte durée, et se changea bientôt en une consternation générale lorsqu'ils apprirent la défaite et la prise de Syphax, sur qui ils avaient compté presque plus que sur Asdrubal et son armée. Personne n'osant plus parler pour la continuation de la guerre, car il n'aurait pas été écouté, ils envoyèrent demander la paix à Scipion par trente députés, qui étaient les principaux du sénat, formant un conseil étroit, dont les avis influaient beaucoup sur les décisions du sénat en corps. Dès qu'ils furent arrivés dans le camp des Romains, et de là à la tente de Scipion, ils se prosternèrent aux pieds de ce général, apparemment selon l'usage des Orientaux, d'où les Carthaginois tiraient leur origine. Leur discours fut aussi rampant que l'avait été cette première démarche. Sans entreprendre de justifier leur conduite, ils rejetèrent la faute de tout ce qui s'était passé sur Annibal et sur la cabale violente de ceux qui favorisaient son ambition. Ils demandaient grâce pour leur république, qui avait mérité deux fois [1] de périr par la témérité de ses citoyens, et qui devrait une seconde fois son salut à la clémence de ses ennemis, ajoutant qu'ils savaient « que le peuple romain ne cherchait pas la perte de ses adversaires, mais « seulement la gloire de les vaincre et de les « soumettre : que, pour eux, ils étaient disposés à recevoir, comme d'humbles esclaves, « telles conditions qu'il plairait à Scipion de « leur imposer. »

Ce général leur répondit « qu'il était venu « en Afrique dans l'espérance de terminer la « guerre par une victoire complète, et non « par une paix ; et que cette espérance s'était « accrue par les heureux succès que les dieux « avaient accordés jusqu'ici à ses armes : que « cependant, quoiqu'il eût la victoire presque « entre les mains, il ne leur refusait pas la « paix, pour faire connaître à tout l'univers « que le peuple romain se piquait d'entreprendre et de terminer les guerres avec « justice ; qu'il leur accorderait donc la paix

[1] Ils entendent les deux guerres puniques.

[2] Liv. lib 30, cap. 16. — Appian. pag. 17.

« aux conditions suivantes: que les Carthaginois rendraient tous les prisonniers, les « déserteurs, les esclaves fugitifs; qu'ils retireraient leurs troupes de l'Italie et de la « Gaule, qu'ils renonceraient absolument à « l'Espagne et à toutes les îles qui étaient « entre l'Afrique et l'Italie; qu'ils livreraient « aux Romains tous leurs vaisseaux de guerre, « à l'exception de vingt, et leur fourniraient « cinq cent mille boisseaux de froment et « trois cent mille boisseaux d'orge. » Les auteurs ne conviennent pas de la somme d'argent qu'il exigea d'eux. Selon Tite-Live, quelques-uns assuraient qu'il leur demanda cinq mille talents [1] (quinze millions); d'autres, cinq mille livres d'argent pesant [2] (qui, en estimant le marc trente livres tournois, font seulement deux cent trente-quatre mille trois cent soixante-quinze livres); d'autres enfin disaient qu'il les obligea de fournir double paye à ses soldats. Il leur donna trois jours pour délibérer sur ces propositions; et, en cas que Carthage les acceptât, il convint d'accorder une trêve pendant laquelle ils enverraient des ambassadeurs à Rome. Les conditions furent acceptées, parce que les Carthaginois ne songeaient qu'à gagner du temps jusqu'à ce qu'Annibal fût revenu en Afrique. Ainsi ils ordonnèrent deux ambassades: l'une vers Scipion pour conclure la trêve, et l'autre à Rome pour demander la paix. Ils firent partir avec cette dernière un petit nombre de prisonniers et de transfuges, seulement pour la forme, et pour faire croire qu'ils désiraient véritablement la paix.

Cependant Lélius était arrivé à Rome, il y avait déjà plusieurs jours, avec Syphax et les plus considérables des prisonniers numides. Il exposa au sénat tout ce qui s'était passé en Afrique [3]; ce qui causa une grande joie pour le présent, et donna de grandes espérances pour l'avenir. Les sénateurs, ayant délibéré sur ce rapport, furent d'avis que l'on envoyât Syphax à Albe pour y être gardé en prison, et que l'on retînt Lélius à Rome jusqu'à l'arrivée des ambassadeurs de Carthage. De plus, on ordonna des actions de grâces aux dieux, dont la solennité durerait quatre jours; et le préteur P. Élius, ayant congédié le sénat et convoqué l'assemblée du peuple, monta sur la tribune aux harangues avec Lélius. Dès que les citoyens eurent appris, de la bouche même du lieutenant de Scipion, que les armées des Carthaginois avaient été défaites et mises en déroute, qu'un roi célèbre et puissant avait été fait prisonnier, et que toute la Numidie avait été soumise, ils s'abandonnèrent à une joie démesurée, qu'ils témoignaient par des cris et autres mouvements impétueux, qui sont ordinaires à la multitude en pareilles occasions. C'est pourquoi le préteur ordonna sur-le-champ que les temples fussent ouverts par toute la ville, et qu'on laissât au peuple la liberté de les visiter pendant tout le jour, et de rendre aux dieux les actions de grâces que méritaient de si grands bienfaits. Cette vive reconnaissance parmi un peuple idolâtre est pour nous une grande leçon, et souvent un grand reproche.

Le lendemain, le même préteur introduisit dans le sénat les ambassadeurs de Masinissa, « qui commencèrent par féliciter les Romains « des victoires que Scipion avait remportées « en Afrique. Puis ils rendirent des actions « de grâces au nom de leur maître, premièrement de ce que Scipion l'avait non-seulement reconnu, mais fait roi, en le rétablissant dans les états de son père, dans « lesquels, après la ruine de Syphax, il régnerait dorénavant, si le sénat le trouvait bon, « sans rival et sans compétiteur; ensuite, de « ce qu'après lui avoir donné de grands éloges « en pleine assemblée, il lui avait encore fait « des présents magnifiques, dont ce prince « avait déjà tâché de se rendre digne, et qu'il « s'efforcerait de mériter encore davantage « dans la suite; qu'il conjurait les sénateurs « de ratifier par un décret tout ce que Scipion « avait fait en sa faveur, tant par rapport au « titre de roi que pour tous les autres dons et « bienfaits dont il l'avait honoré: qu'il les « priait aussi de vouloir bien, s'ils n'y trouvaient point d'inconvénient, relâcher tous « les prisonniers numides qui étaient dans les « prisons de Rome; que cette grâce ferait « honneur à Masinissa parmi ses sujets. » On

[1] 19,000,000 fr. E. B.

[2] 5000 livres pesant d'argent, ou 1720 kilogrammes. E. B.

[3] Liv. lib. 30, cap. 17.

répondit aux ambassadeurs « que le roi devait « partager avec les Romains les félicitations que « méritaient les heureux succès de l'Afrique ; « que Scipion, en lui déférant le nom de roi, « et en lui donnant tous les autres témoignages « d'estime et de bienveillance, avait parfaite- « ment répondu aux intentions du sénat, qui « approuvait et ratifiait le tout avec beaucoup « de plaisir. » Ils réglèrent ensuite les présents que les ambassadeurs devaient porter à leur roi, savoir : deux casaques de pourpre avec des agrafes d'or, deux tuniques de sénateur appelées *laticlaves*, deux chevaux richement harnachés, deux cuirasses avec le reste de l'armure d'un cavalier, deux tentes accompagnées de tout l'attirail militaire que l'on a coutume de fournir aux consuls. Le préteur eut ordre de faire porter ces dons à Masinissa. Les ambassadeurs reçurent, par forme de présent, chacun cinq mille pièces de monnaie avec deux habits, et ceux de leur suite chacun mille pièces et un habit ; on donna aussi un habit à chacun des Numides qu'on avait tirés des prisons, et que l'on rendait au roi. Les ambassadeurs furent logés et régalés aux dépens du peuple romain.

Dans la même campagne où se passa tout ce que je viens de raconter, le préteur P. Quintilius Varus et le proconsul M. Cornélius combattirent en bataille rangée, dans le pays des Gaulois Insubriens, contre Magon, général des Carthaginois, et frère d'Annibal. La victoire fut longtemps disputée, et tourna enfin du côté des Romains, mais elle leur coûta cher. Ce fut la dernière bataille qui se livra entre les Carthaginois et les Romains en Italie. Magon, qui avait été blessé dans le combat, se retira la nuit suivante vers les côtes de la mer, où il trouva des députés de Carthage, qui étaient abordés peu de jours auparavant dans le golfe de Gênes, et qui lui ordonnèrent de repasser incessamment en Afrique, où son frère Annibal avait reçu ordre pareillement de se rendre au plus tôt. Il s'embarqua sur-le-champ avec ses troupes ; mais il ne fut pas plus tôt au-delà de l'île de Sardaigne, qu'il mourut de sa blessure.

§ III. — ANNIBAL QUITTE L'ITALIE AVEC DOULEUR, ET AVEC UNE ESPÈCE DE RAGE. INQUIÉTUDE DES ROMAINS AU SUJET DE SCIPION. AMBASSADE DES SAGONTINS A ROME. SUR LA REMONTRANCE DE QUELQUES SÉNATEURS, ON ORDONNE DES PRIÈRES PUBLIQUES EN ACTIONS DE GRACES DU DÉPART D'ANNIBAL. LES AMBASSADEURS DE CARTHAGE DEMANDENT LA PAIX AU SÉNAT. ILS SONT RENVOYÉS A SCIPION. LE CONSUL SERVILIUS EST RAPPELÉ DE SICILE EN ITALIE. LES CARTHAGINOIS VIOLENT LA TRÊVE PAR LA PRISE DE QUELQUES VAISSEAUX. LES AMBASSADEURS DE SCIPION SONT INSULTÉS A CARTHAGE. ANNIBAL ARRIVE EN AFRIQUE. PLAINTES DES ALLIÉS DE GRÈCE CONTRE PHILIPPE. MORT DU GRAND FABIUS. DÉPARTEMENT DES PROVINCES SOUS LES NOUVEAUX CONSULS. INQUIÉTUDE DES ROMAINS SUR LE DÉPART D'ANNIBAL. SCIPION RENVOIE A ANNIBAL SES ESPIONS. ENTREVUE DE SCIPION ET D'ANNIBAL. DISCOURS D'ANNIBAL TIRÉ DE POLYBE. RÉPONSE DE SCIPION, TIRÉE DU MÊME POLYBE. DISCOURS D'ANNIBAL, TIRÉ DE TITE-LIVE. RÉPONSE DE SCIPION, TIRÉE DU MÊME TITE-LIVE. PRÉPARATION AU COMBAT DÉCISIF. SCIPION RANGE SON ARMÉE EN BATAILLE. ANNIBAL EN FAIT AUTANT. LES DEUX GÉNÉRAUX EXHORTENT LEURS ARMÉES. BATAILLE DE ZAMA ENTRE ANNIBAL ET SCIPION. VICTOIRE DES ROMAINS. ELOGE D'ANNIBAL.

Nous avons marqué auparavant qu'on avait envoyé des députés à Annibal pour lui donner ordre de repasser en Afrique avec ses troupes sans perdre de temps [1]. Il ne les écouta qu'en frémissant de colère et de rage, et eut bien de la peine à retenir ses larmes. Quand ils eurent cessé de parlé : « Ce n'est plus, dit-il, par des « voies indirectes, comme on a fait jusqu'à « présent, en empêchant qu'on ne m'envoyât « des troupes et de l'argent, mais par des or- « dres bien clairs et bien positifs, que mes « ennemis me forcent de revenir en Afrique. « Voilà donc enfin Annibal vaincu, non par « les Romains qu'il a tant de fois mis en fuite « et taillés en pièces, mais par la jalousie et « la mauvaise volonté des sénateurs de Car- « thage ! La honte de mon retour causera « bien moins de joie à Scipion, mon ennemi, « qu'à Hannon, mon concitoyen, qui, ne pou- « vant accabler ma famille par d'autres « moyens, veut enfin l'ensevelir sous les « ruines de Carthage. » Prévoyant depuis longtemps que les choses en viendraient là,

[1] Liv. lib. 30, cap. 20. — Appian. Bell. Annib. pag 346-348.

il avait eu soin de tenir des vaisseaux tout prêts. C'est pourquoi, après avoir distribué dans un petit nombre de villes du Brutium qui tenaient encore pour lui, plus par crainte que par affection, tout ce qu'il avait de soldats incapables de servir, pour ne pas paraître abandonner totalement la partie, il emmena avec lui l'élite de ses troupes, ayant eu la cruauté de faire égorger dans le temple même de Junon Lacinie, qui jusque-là avait été un asile inviolable pour les malheureux, un grand nombre de soldats qui, nés en Italie, refusaient de le suivre en Afrique.

Il y avait dans ce temple une colonne d'or massif[1]. L'historien Célius racontait qu'Annibal prit la résolution de l'emporter avec lui, mais que la déesse Junon, lui ayant apparu de nuit, en songe, et l'ayant menacé de lui faire perdre l'œil unique qui lui restait, s'il osait commettre un tel sacrilége, il avait laissé la colonne dans le temple. Je doute fort qu'Annibal, sur la foi d'un songe, eût ainsi renoncé à une si belle proie.

Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal qu'Annibal en sortant d'une terre étrangère et ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, « accusant les dieux et les hommes de son « malheur, et prononcant contre lui-même, « dit Tite-Live, mille imprécations de ce qu'au « sortir de la bataille de Cannes il n'avait pas « conduit à Rome ses soldats encore tout fumants du sang des Romains[2] : que Scipion, « qui, pendant son consulat, n'avait pas seu-« lement vu les Carthaginois dans l'Italie, « avait eu le courage et la hardiesse d'aller « attaquer Carthage, au lieu que lui, qui avait « tué plus de cent mille hommes à Trasimène « et à Cannes, avait malheureusement perdu « son temps autour de Casilin, de Cumes et « de Nole. » C'est avec de semblables plaintes mêlées de reproches amers contre lui-même, qu'il s'arracha du sein de cette Italie dont il était en possession depuis si longtemps.

Les Romains apprirent en même temps la retraite d'Annibal et celle de Magon. La joie que leur devait causer une si heureuse délivrance fut diminuée par l'inquiétude où ils entrèrent au sujet de Scipion, sur qui seul tombait tout le poids de la guerre. En effet, ils avaient ordonné à leurs généraux d'Italie d'y retenir Annibal et Magon, et ils furent très-mécontents de ce que leurs ordres avaient été si mal exécutés.

Dans ces jours-là même il arriva à Rome des ambassadeurs des Sagontins qui amenaient avec eux des officiers qu'on avait envoyés de Carthage en Espagne pour y lever des troupes, et qu'ils avaient faits prisonniers. Ils exposèrent dans le vestibule du sénat les sommes dont ces officiers s'étaient trouvés chargés, qui montaient à deux cent cinquante livres d'or pesant et huit cents livres d'argent. On accepta les prisonniers qu'ils amenaient, et qui furent sur-le-champ enfermés sous bonne garde; mais on les obligea de reprendre l'or et l'argent, et on les remercia de leur attention et de leur zèle. On leur fit, outre cela, des présents, et on leur donna des vaisseaux pour s'en retourner en Espagne.

Quoique l'on eût souhaité à Rome qu'Annibal n'eût pas eu la liberté de passer en Afrique, c'était néanmoins un grand bien pour l'Italie d'être délivrée d'un si redoutable ennemi; et quelques sénateurs des plus anciens et des plus considérables, touchés de l'espèce d'indifférence avec laquelle on avait regardé à Rome cet événement, firent une réflexion bien sensée, et qui peut être d'un grand usage pour tous les temps. Ils firent observer, « que « les hommes étaient moins sensibles aux « biens qu'ils recevaient qu'aux maux dont ils « étaient affligés[3]. Combien le passage d'An-« nibal en Italie avait-il répandu de terreur et « de consternation parmi les Romains ! Quels « malheurs, quelles pertes, quelles défaites, « n'avaient-ils pas essuyés depuis ce temps-là, « qu'ils avaient vu les ennemis campés aux « portes de Rome ! quels vœux n'avaient-ils « point faits pour être délivrés de ces calami-« tés ! combien de fois s'étaient-ils écriés dans « leurs assemblées : *Ne verrons-nous jamais*

[1] Cic. de Divinat. lib 1, n 48.

[2] Tite-Live suppose toujours que ce délai était une faute essentielle, dont Annibal lui-même se repentit dans la suite.

[1] Liv. lib. 30, cap 21.

[3] « Segniùs homines bona, quàm mala, sentire. »

« *cet heureux jour où l'Italie, délivrée de ses* « *cruels ennemis, jouira d'une paix heureuse* « *et tranquille !* que les dieux les avaient « exaucés, et leur avaient enfin accordé cette « grâce après seize années de misères et « d'alarmes, et que personne ne proposait de « leur rendre pour un si grand bienfait les « actions de grâces qui leur étaient dues : « tant il était vrai que les hommes [1], loin « d'être reconnaissants des anciennes faveurs, « marquaient peu de sensibilité pour les grâ- « ces même qu'ils recevaient actuellement ! » Après ce discours, on demanda avec empressement que le préteur Élius mît la chose en délibération : et sur-le-champ il fut ordonné d'un commun consentement que pendant cinq jours on visiterait avec une piété reconnaissante tous les temples de la ville, et qu'on immolerait aux dieux six-vingts grandes victimes.

On avait déjà congédié Lélius et les ambassadeurs de Masinissa lorsqu'on apprit que ceux de Carthage, qui venaient demander la paix, étaient abordés à Pouzzoles, d'où ils devaient se rendre par terre à Rome [2]. On jugea à propos de rappeler Lélius pour traiter de la paix en sa présence. Les ambassadeurs ne furent point reçus dans la ville. On les logea dans cette maison publique du champ de Mars dont il a été parlé ailleurs, et ils eurent audience dans le temple de Bellone. Ils y tinrent à peu près le même langage dont ils avaient usé en parlant à Scipion, imputant au seul Annibal toute la cause de cette guerre : « que c'était « sans l'ordre du sénat qu'il avait passé l'Èbre, « puis les Alpes ; et que c'était de sa propre « autorité qu'il avait déclaré la guerre d'abord « aux Sagontins, et depuis aux Romains eux- « mêmes : mais qu'à juger sainement des « choses, le traité d'alliance qui avait été fait « du temps et par l'entremise du consul Luta- « tius, n'avait encore souffert aucune atteinte « de la part du sénat et du peuple de Car- « thage ; que, pour ces raisons, toutes leurs « instructions se bornaient à demander l'ob- « servation de la paix qui avait été conclue « pour lors entre les Romains et les Cartha- « ginois. »

Alors le préteur, suivant l'ancien usage, ayant permis aux sénateurs de faire aux députés telles questions qu'ils jugeraient à propos, plusieurs des anciens qui avaient eu part aux traités les interrogèrent sur différents articles. Mais les députés qui étaient presque tous fort jeunes, ayant répondu qu'ils n'avaient aucune connaissance de ces choses, qui s'étaient passées dans leur enfance, on se récria de toutes parts contre la mauvaise foi ordinaire des Carthaginois, qui, à dessein, avaient choisi de jeunes ambassadeurs pour demander une ancienne paix, dont ils ne se souvenaient en aucune sorte, et dont ils n'avaient aucune connaissance.

Alors on les fit sortir du sénat, et l'on recueillit les voix. M. Livius voulait qu'on fît venir le consul C. Servilius, qui était le moins éloigné, pour délibérer de la paix en sa présence. Il représenta « que, l'affaire étant des « plus importantes, il ne paraissait pas qu'il « fût de la dignité du peuple romain qu'on la « décidât sans la participation des deux con- « suls, ou au moins de l'un d'entre eux. » Q. Métellus, toujours favorable à Scipion, dit « que comme c'était Scipion qui, en taillant « en pièces les armées carthaginoises, et ra- « vageant leurs campagnes, les avait réduits « à la nécessité de demander humblement la « paix, personne ne pouvait mieux juger de « l'intention avec laquelle ils faisaient cette « démarche que celui qui menaçait actuel- « lement les murailles de Carthage ; qu'il « croyait donc que c'était uniquement sur ses « conseils qu'il fallait se régler pour leur « accorder la paix ou pour la leur refuser. » M. Valérius Lévinus, qui avait été consul avec Marcellus, soutenait « que c'étaient des « espions, et non des ambassadeurs, qui « étaient venus de Carthage ; et il conclut « qu'il fallait leur ordonner de sortir inces- « samment de l'Italie, et leur donner des « gardes pour les conduire jusqu'à leurs vais- « seaux, et cependant écrire à Scipion qu'il « continuât la guerre sans relâche. » Lélius et Fulvius ajoutaient « que Scipion n'avait « compté sur la paix qu'autant que Magon

[1] « Adeò, ne advenientem quidem gratiam homines « benignè accipere, nedum ut præteritæ satis memores « sint ! »

[2] Liv. lib. 30, cap. 22.

« et Annibal ne seraient point rappelés d'I-
« talie : que les Carthaginois ne refuseraient « aucune condition tant qu'ils attendraient « ces deux généraux et leurs armées ; mais « qu'ils ne les verraient pas plus tôt de retour, « que, sans se soucier des traités ni des dieux « même, ils reprendraient aussitôt les armes.» Tout bien examiné, l'on se tint à l'avis de Lévinus, et les ambassadeurs furent renvoyés sans avoir rien obtenu, et presque sans réponse.

Cependant le consul Cn. Servilius, s'attribuant la gloire d'avoir rendu la paix à l'Italie, passa en Sicile dans le dessein de poursuivre Annibal jusqu'en Afrique [1]. Il s'imaginait, par une vanité ridicule, que c'était lui qui avait chassé d'Italie le général carthaginois, et, par conséquent, qu'il lui convenait de le poursuivre. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, les sénateurs d'abord furent d'avis que le préteur écrivît au consul que le sentiment du sénat était qu'il revînt en Italie. Mais le préteur ayant remontré que le consul n'aurait aucun égard à ses lettres, on créa dictateur P. Sulpicius, qui, en vertu d'une autorité supérieure à celle du consul, ayant obligé Servilius de revenir en Italie, passa le reste de l'année, avec M. Servilius, son général de cavalerie, à parcourir les villes d'Italie que la guerre avait détachées du service des Romains, et à examiner les différentes circonstances de leur défection qui pouvaient rendre chacune d'elles plus ou moins coupables.

Pendant la trêve, un grand convoi envoyé par Lentulus, préteur de Sardaigne, et composé de cent vaisseaux de charge, escortés de vingt vaisseaux de guerre, arriva en Afrique sans avoir couru aucun risque de la part des ennemis ni de la mer [2]. Cn. Octavius ne fut pas si heureux : car, étant sorti de Sicile avec deux cents vaisseaux de charge et trente vaisseaux de guerre, lorsqu'il était presque arrivé à la vue de l'Afrique sans aucun péril, le vent commença à l'abandonner, puis, lui devenant tout à fait contraire, dispersa ses vaisseaux de charge. Pour lui, avec les gros bâtiments, après avoir lutté un temps considérable contre les flots qui le repoussaient, il arriva à force de rames au promontoire d'Apollon : mais les barques furent poussées la plupart contre l'île d'Egimure, qui ferme du côté de la haute mer le golfe dans lequel Carthage est bâtie, environ à trente milles de la ville. Le reste fut porté vis-à-vis la ville même, à l'endroit appelé pour lors *les bains chauds*. Tout ceci se passait à la vue de Carthage. Le peuple donc courut à la place publique. Les magistrats assemblèrent aussitôt le sénat. La multitude, qui était dans le vestibule, pressait les sénateurs de donner les ordres nécessaires pour ne point laisser échapper une proie si considérable, qui venait d'elle-même se livrer entre leurs mains. Les plus modérés eurent beau représenter qu'on avait envoyé demander la paix, et que le temps de la trêve n'était pas encore expiré, le peuple, confondu avec les sénateurs, fit de si grandes instances, qu'enfin il obligea le sénat de permettre à Asdrubal de passer avec une flotte de cinquante vaisseaux dans l'île d'Egimure, et de parcourir les rivages et les ports voisins, de ramasser les bâtiments des Romains que la tempête avait écartés, et de les conduire à Carthage. On reconnaît ici le caractère des Carthaginois, avides du gain jusqu'à la fureur, et peu délicats sur la bonne foi.

Scipion fut d'autant plus indigné de cette insolence des Carthaginois, que la trêve qu'il avait accordée à leurs instantes prières durait encore, et qu'ils n'avaient pas même attendu le retour des ambassadeurs qui étaient allés à Rome. Il envoya trois députés à Carthage pour se plaindre de cette infraction, qui ôtait toute espérance de conclure la paix. Ils furent insultés à leur arrivée par la multitude, qui s'assembla autour d'eux ; et ils l'auraient peut-être encore été davantage à leur retour, si les magistrats, à leur prière, ne leur avaient donné une escorte qui les conduisit à peu de distance du camp des Romains. Encore, dans ce court intervalle, arriva-t-il que quatre galères détachées de la flotte carthaginoise, qui était à la rade d'Utique, vinrent attaquer la galère qui portait les ambassadeurs. Elle se

[1] Liv. lib. 30, cap. 23.
[2] Liv. lib. 30, cap. 24. — Appian. Bell. pun. 18, 19. — Polyb. lib. 15, pag. 689.

[1] Liv. lib. 30, cap. 25. — Polyb. lib. 15, pag. 689-692.

défendit longtemps avec vigueur; mais enfin, pour échapper aux ennemis, il fallut qu'elle se fît échouer contre le rivage. Il n'y eut que le vaisseau de perdu.

C'est après cette double rupture de la trêve que Lélius et Fulvius[1] arrivèrent de Rome dans le camp de Scipion avec les députés de Carthage. Ce général pouvait user de représailles; mais, ne songeant, pour toute vengeance, qu'à surpasser en vertu les Carthaginois, et à opposer sa généreuse probité à leur mauvaise foi, il les renvoya après leur avoir dit « qu'en-« core que les Carthaginois eussent non-seu-« lement rompu la trève en attaquant ses « vaisseaux, mais même violé le droit des « gens en insultant ses ambassadeurs, cepen-« dant il ne se conduirait point à leur égard « d'une manière qui pût démentir ou la gra-« vité romaine ou sa propre générosité. » Dès qu'ils furent partis, il se mit en état de continuer la guerre comme il l'avait commencée.

Annibal était près d'aborder, lorsqu'un des matelots, à qui il avait ordonné de monter au haut du mât pour reconnaître la terre, lui dit que la proue du vaisseau amiral était tournée vers un tombeau ruiné. Ce présage lui ayant déplu, il ordonna au pilote de passer outre. Ainsi il alla débarquer un peu plus loin, auprès de Leptis.

Sur la fin de l'année dont nous parlons, les villes de Grèce alliées du peuple romain envoyèrent des députés à Rome pour se plaindre que leurs terres avaient été ravagées par les troupes de Philippe, et que ce prince n'avait point voulu recevoir les ambassadeurs qu'on avait envoyés pour lui demander justice. Ils annoncèrent en même temps qu'il avait fait partir quatre mille hommes sous la conduite de Sopater, avec de grosses sommes d'argent, pour aller au secours d'Annibal en Afrique. Sur ces nouvelles, le sénat fut d'avis qu'on lui envoyât des ambassadeurs pour lui déclarer, de la part des Romains, qu'une semblable conduite leur paraissait une infraction au traité de paix qui avait été fait entre eux et lui. C. Térentius Varron, C. Mamilius, et M. Aurélius, que l'on chargea de cette ambassade, partirent sur trois galères à cinq rangs, qu'on leur donna pour ce voyage.

Cette même année fut remarquable par la mort du grand Fabius. Il fut généralement regretté par tous les bons citoyens[1]. Les particuliers, dans le dessein d'honorer sa mémoire, et de témoigner leur reconnaissance pour les services considérables qu'il avait rendus à la patrie, contribuèrent chacun à ses funérailles, comme à celles d'un père commun. Le peuple avait accordé le même honneur à son aïeul Fabius Rullus.

Celui dont nous parlons ici mourut dans un âge extrêmement avancé[2], s'il faut en croire Valère-Maxime; car, selon cet auteur, il fut augure durant soixante-deux ans; et il était déjà sans doute homme formé quand il entra dans cette place, d'où Valère-Maxime conclut qu'il vécut presque un siècle entier. Mais cette opinion souffre quelque difficulté. Si sa vie fut fort longue, elle fut aussi fort illustrée par ses rares qualités et ses belles actions, qui lui auraient mérité le surnom de GRAND, MAXIMUS, quand il ne l'aurait pas trouvé déjà établi dans sa famille. Il surpassa[3], par rapport aux charges, la gloire de son père[4], et égala celle de son aïeul Rullus, qui fut comme lui cinq fois consul, et fut le premier de cette maison surnommé *Maximus*. Il est vrai que Rullus livra plus de batailles que lui, et remporta plus de victoires: mais avoir su tenir tête à un ennemi tel qu'Annibal, c'est un mérite et une gloire qui peut entrer en comparaison avec les plus grands exploits. Il montra plus de prudence et de circonspection que d'ardeur et de vivacité. On ne peut dire précisément si cette conduite lente et mesurée venait de son propre fonds et de son caractère, ou si c'était la con-

[1] Liv. lib. 30, cap. 25. — Polyb. lib. 15, pag. 693.

[1] Liv. lib. 30, cap. 26.

[2] Val. Max. lib. 8, cap. 13, 3.

[3] « Superavit paternos honores, avitos æquavit. Plu-« ribus victoriis et majoribus prœliis avus insignis Rul-« lus: sed omnia æquare unus hostis Annibal potest. « Cautior tamen quàm promptior hic habitus fuit: et, « sicut dubites, utrùm ingenio cunctator fuerit, an quia « ita bello propriè quod tum gerebatur aptum erat; sic « nihil certius est, quam unum hominem nobis cunctan-« do rem restituisse, sicut Ennius ait. » (LIV.)

[4] Fabius Gurgès n'a été que trois fois consul, et Fabius Cunctator le fut cinq fois

joncture du temps et la nature de la guerre dont il fut chargé qui lui inspira cet esprit de précaution et de retenue. Mais ce qui est certain, c'est que par là ce sage temporiseur sauva la république, comme Ennius le remarque dans un vers connu de tout le monde :

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

M. SERVILIUS [1].
TI. CLAUDIUS.

Les nouveaux consuls désiraient avec une égale ardeur d'avoir l'Afrique pour département. L'affaire fut renvoyée au peuple [2], qui continua le commandement à Scipion. Le sénat fut néanmoins obligé, sans doute par leurs instances importunes, d'ordonner que l'un des deux consuls passerait en Afrique avec une flotte de cinquante galères, toutes à cinq rangs de rames, et aurait une autorité égale à celle de Scipion. Le sort fit échoir cet emploi à Ti. Claudius. L'autre consul eut pour département l'Etrurie. Pour s'attirer la protection du ciel, on ordonna aux consuls, avant qu'ils partissent pour la guerre, de faire célébrer les jeux et d'immoler les grandes victimes que le dictateur T. Manlius avait promises aux dieux [3], sous le consulat de M. Claudius Marcellus et de T. Quintius, en cas qu'au bout de cinq ans la république se trouvât dans le même état où elle était alors : ce qui fut exécuté.

Cependant les esprits étaient partagés entre l'espérance et la crainte, et ces deux sentiments croissaient ensemble de jour en jour [4]. « On ne savait si l'on devait se réjouir de ce « qu'Annibal, après avoir été pendant seize « ans comme en possession de l'Italie, l'avait « enfin abandonnée, ou s'affliger de ce qu'il « était repassé en Afrique avec ses troupes. « On disait que la guerre, pour avoir changé « de théâtre, n'en était pas moins dangereuse : « que Q. Fabius, qui venait de mourir, leur « avait souvent prédit qu'Annibal serait beaucoup plus redoutable lorsqu'il combattrait « pour la défense de sa patrie qu'il ne l'avait « été en attaquant une terre étrangère : que « Scipion n'aurait pas affaire à un roi barbare « comme Syphax sans expérience de la « guerre, ni à son beau-père Asdrubal plus « disposé à fuir qu'à combattre, ni à une multitude de paysans ramassés à la hâte et à « demi armés : mais à Annibal, ce fameux « capitaine, qui était né, pour ainsi dire, dans « la tente de son père, et avait été élevé au « milieu des armes; qui avait servi dès son « enfance et commandé dès sa jeunesse; qui, « toujours suivi de la victoire, avait rempli « du bruit de son nom les Espagnes, les Gaules et l'Italie, et laissé dans toutes ces provinces de glorieux monuments de ses exploits : que ce général marchait à la tête de « soldats aussi anciens que lui dans le service, « endurcis dans des périls et des travaux qui « paraissaient au-dessus des forces humaines, « qui s'étaient couverts mille fois du sang romain, et portaient avec eux les dépouilles « gagnées, non-seulement sur des soldats, « mais même sur des généraux : que Scipion « rencontrerait dans la bataille plusieurs Carthaginois qui avaient tué de leur main des « préteurs, des généraux, et des consuls; qui « se faisaient remarquer par des couronnes et « d'autres récompenses militaires, témoins « assurés de leur bravoure; qui avaient pris « des villes, forcé des camps : que tous les « magistrats romains ensemble ne faisaient « pas porter devant eux autant de faisceaux « qu'Annibal en avait conquis sur les généraux « tués en diverses batailles. »

Par ces sortes de réflexions ils augmentaient eux-mêmes leurs frayeurs et leurs inquiétudes. D'ailleurs, étant accoutumés depuis un bon nombre d'années à voir la guerre se faire, pour ainsi dire, sous leurs yeux en différentes parties de l'Italie, d'une manière assez lente et sans espérance d'une fin prochaine, ils sentaient redoubler leur attention et leurs alarmes lorsqu'ils voyaient Scipion et Annibal prêts à en venir aux mains pour terminer une si fameuse querelle. Ceux même qui avaient le

[1] An. R. 550; av. J. C. 202.
[2] Liv. lib. 30, cap. 27.
[3] Ce vœu aurait dû être accompli l'année précédente, et l'ordre en avait été donné. Il survint apparemment quelque obstacle.
[4] Liv. lib. 30, cap. 28.

plus de confiance en Scipion, et qui comptaient le plus sur la victoire, éprouvaient plus d'émotion et une inquiétude plus vive à mesure que l'heure fatale et décisive approchait.

Les Carthaginois étaient à peu près dans les mêmes dispositions. Tantôt, voyant de près Annibal et considérant la grandeur de ses exploits militaires, ils se repentaient d'avoir demandé la paix avec tant d'empressement : tantôt, faisant réflexion qu'ils avaient perdu deux batailles; que Syphax, leur ami et leur allié, était prisonnier; qu'ils avaient été chassés de l'Espagne et de l'Italie, et que toutes ces disgrâces étaient l'ouvrage de la prudence et de la valeur du seul Scipion, ils ne pouvaient s'empêcher de trembler, et de craindre que les destins n'eussent fait naître ce général pour la ruine et la destruction de Carthage.

Annibal, étant arrivé à Adrumette [1], donna quelques jours à ses soldats pour se remettre des fatigues de la navigation [2]. Mais, étant pressé par les courriers qu'on lui envoyait coup sur coup pour l'avertir que tous les environs de Carthage étaient pleins d'ennemis, il se rendit à Zama, en marchant avec beaucoup de diligence. Ce lieu n'est éloigné de Carthage que de cinq journées. Il envoya de là trois espions pour examiner les mouvements de l'armée ennemie : mais ces espions furent arrêtés par les gardes avancées des Romains et conduits devant Scipion. Ce général, toujours plein de confiance et de générosité, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre de sa part. Il les mit même entre les mains d'un tribun des soldats, à qui il ordonna de les conduire dans toutes les parties du camp, et de leur laisser tout voir et tout examiner à leur aise. Ensuite, leur ayant demandé s'ils avaient satisfait leur curiosité, il leur donna une escorte et les renvoya à leur général.

Annibal n'apprit de ses espions que des nouvelles fâcheuses : entre autres, que Masinissa était arrivé ce jour-là même avec un corps de six mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Mais ce qui le frappa davantage, fut l'air de confiance et d'assurance que faisait paraître Scipion, et qu'Annibal regardait comme une preuve trop bien fondée des forces de son ennemi. Ainsi, quoiqu'il fût l'auteur de la guerre, et que son retour eût occasionné la rupture de la trêve et des négociations, il se flatta que, s'il traitait de la paix avec toutes ses forces, il obtiendrait des conditions plus favorables que s'il était vaincu. Il envoya donc d'abord vers Masinissa, le faisant ressouvenir du séjour qu'il avait fait à Carthage pendant son bas âge, pour y recevoir une éducation qui répondît à sa naissance, et lui représentant qu'il devait, par cette raison, regarder cette ville comme une seconde patrie [1]. Il lui demandait pour toute grâce de lui obtenir une entrevue avec Scipion. Masinissa, qui conservait une vive reconnaissance pour les instructions qu'il avait reçues à Carthage, et qui avait encore beaucoup d'amis dans cette ville, s'employa avec joie auprès de Scipion, et lui exposa la demande d'Annibal, que Scipion n'eut pas de peine à lui accorder.

Ces deux généraux, de concert, rapprochèrent leur camp l'un de l'autre, afin de pouvoir négocier de plus près [2]. Scipion se campa assez près de Nadagare, dans un lieu qui, outre les autres avantages, n'était éloigné de l'eau que d'un jet de trait. Annibal se posta à quatre milles de là, sur une éminence assez avantageuse, si ce n'est qu'il lui fallait aller chercher de l'eau bien loin. Ils choisirent pour leur conférence un lieu placé entre les deux camps, et assez découvert pour ne faire craindre aucune surprise. Le jour d'après ils sortirent chacun de leur camp avec quelques cavaliers, qu'ils firent ensuite retirer. Alors ces deux généraux, non-seulement les plus illustres de leur temps, mais comparables aux plus fameux capitaines et aux plus grands rois des siècles précédents, s'abouchèrent, ayant chacun un interprète. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire, se regardant l'un l'autre attentivement, et saisis d'une admiration réciproque. Annibal parla le premier.

Nous avons dans Polybe et dans Tite-Live les discours que se tinrent l'un à l'autre ces

[1] Selon plusieurs, *Hamamet* sur la côte de Barbarie.
[2] Polyb. lib. 15, pag. 693. — Liv lib. 30, cap. 29. — Appian. 21.

[1] Appian 20.
[2] Polyb. lib. 15 pag. 694. — Liv. lib. 30, cap 29.

deux généraux. J'ai cru qu'on ne me saurait point mauvais gré si je les insérais ici également. Je ne prendrai parti ni pour l'un ni pour l'autre, et ne préviendrai point le jugement du lecteur. Je me contente de le faire souvenir que Polybe a écrit le premier, et que c'était un militaire.

I. Discours d'Annibal, tiré de Polybe, lib 15, cap. 694.

« Je souhaiterais de tout mon cœur que les « Romains et les Carthaginois n'eussent jamais pensé à étendre leurs conquêtes, ceux-« là au delà de l'Italie, ceux-ci au delà de « l'Afrique, et qu'ils se fussent renfermés les « uns et les autres dans ces beaux empires, « dont il semble que la nature avait elle-« même fixé les bornes et les limites. Il s'en « faut bien que de part ni d'autre nous nous « soyons conduits de la sorte. Nous avons « d'abord pris les armes pour la Sicile. Nous « nous sommes ensuite disputé la domination « de l'Espagne. Enfin, aveuglés par la for-« tune, nous avons été jusqu'à vouloir nous « détruire réciproquement. Vous avez été ré-« duits à défendre les murs de votre patrie « contre moi; et nous, à notre tour, nous « sommes dans le même danger. Il serait bien « temps qu'après avoir commencé par apaiser « la colère des dieux, vous et moi nous son-« geassions à terminer par nous-mêmes cette « jalousie opiniâtre qui a jusqu'à présent armé « les deux nations l'une contre l'autre.

« Pour moi, instruit par l'expérience jus-« qu'où va l'inconstance de la fortune, com-« bien il faut peu de chose pour causer les « plus terribles révolutions, enfin comment « elle semble prendre plaisir à se jouer des « hommes, je suis très-disposé à la paix; mais « je crains fort, Scipion, que vous ne soyez « pas dans les mêmes dispositions : vous êtes « dans la fleur de votre âge; tout vous a réussi « selon vos souhaits, en Espagne et en Afri-« que; rien, jusqu'à présent, n'a traversé le « cours de vos prospérités. Tout cela me fait « appréhender que, quelque fortes que soient « mes raisons pour vous porter à la paix, « vous ne vous laissiez pas persuader.

« Cependant considérez, je vous prie, com-« bien peu l'on doit compter sûr la fortune. « Vous n'avez pas besoin pour cela de cher-« cher des exemples éloignés : jetez les yeux « sur moi. Je suis cet Annibal qui, devenu « par la bataille de Cannes maître de presque « toute l'Italie, allai quelque temps après à « Rome même, et, campé à quarante stades « de cette ville, me regardais déjà comme « l'arbitre absolu du sort des Romains et de « leur patrie. Et aujourd'hui, de retour en « Afrique, me voici obligé de venir traiter « avec un Romain des conditions auxquelle. « il voudra bien m'accorder mon salut et celui « de Carthage. Que cet exemple vous ap-« prenne à ne pas vous élever d'orgueil, et « à faire réflexion que vous êtes homme.

« Quand on délibère sur quelque affaire, la « sagesse demande qu'entre les biens on choi-« sisse le plus grand, et qu'entre les maux on « prenne le moindre. Or, qui est l'homme « sensé qui voulût s'exposer de sang-froid à « un si grand péril que celui qui vous me-« nace? Quand vous remporteriez la victoire, « vous n'ajouteriez pas beaucoup ni à votre « gloire, ni à celle de votre patrie : au lieu « que, si vous êtes vaincu, vous perdrez en « un moment tout ce que vous avez acquis « jusqu'à présent de gloire et d honneur.

« A quoi donc se réduit tout ce discours? « A vous faire convenir de ces articles : que « la Sicile, la Sardaigne et l'Espagne, qui ont « fait ci-devant le sujet de nos guerres, de-« meureront pour toujours aux Romains, et « que jamais les Carthaginois ne prendront « contre eux les armes pour leur disputer la « possession de tous ces pays-là; et que « pareillement toutes les autres îles entre l'I-« talie et l'Afrique appartiendront aux Ro-« mains. Ces conditions me paraissent de-« voir convenir aux deux peuples : d'un côté, « elles mettent les Carthaginois en sûreté « pour l'avenir, et de l'autre elles vous sont « très-glorieuses, à vous en particulier, et à « toute votre république. » Ainsi parla Annibal.

Réponse de Scipion, tirée du même. lib. 15, pag. 696, 697.

Scipion répondit « que ce n'étaient pas les

« Romains, mais les Carthaginois, qui avaient « été la cause de la guerre de Sicile et de « celle d'Espagne ; qu'il en prenait à témoin « Annibal lui-même, qui certainement ne « pouvait en disconvenir ; mais que les dieux « avaient même décidé la question, en se « déclarant par le succès, non pour les « Carthaginois, auteurs d'une guerre in- « juste, mais pour les Romains, qui n'avaient « fait que se défendre : que cependant ces « heureux succès ne lui faisaient pas perdre « de vue l'incertitude des choses humaines. » Il ajouta : « Si avant que les Romains pas- « sassent en Afrique vous fussiez sorti de l'I- « talie, et que vous eussiez proposé les con- « ditions que vous venez de nous offrir, je ne « crois pas qu'on eût refusé de les écouter ; « mais aujourd'hui que vous avez été obligé « de quitter l'Italie malgré vous, et que nous « sommes en Afrique les maîtres de la cam- « pagne, l'état des affaires est bien changé. « Nous avons bien voulu, à la prière de vos « concitoyens qui ont été vaincus, commencer « avec eux un traité, dont les articles ont été « mis par écrit. Outre ceux que vous pro- « posez, ce traité portait que les Carthaginois « nous rendraient nos prisonniers sans rançon, « qu'ils nous livreraient leurs vaisseaux de « guerre, qu'ils nous paieraient cinq mille ta- « lents, et qu'ils nous fourniraient pour tout « cela des otages. Telles sont les conditions « dont nous sommes convenus. Nous avons « envoyé à Rome, les uns et les autres, pour « les faire ratifier par le sénat et par le peuple, « nous, de notre côté, témoignant que nous « les approuvions, et les Carthaginois de- « mandant avec instance qu'elles leur fussent « accordées. Et après que le sénat [1] et le peu- « ple romain ont donné leur consentement, « les Carthaginois manquent à leur parole et « nous trompent. Que faire après cela ? pre- « nez ma place, je vous prie, et répondez-moi. « Faut-il les décharger des conditions les « plus onéreuses du traité ? Certes, l'expé- « dient serait merveilleux pour leur appren- « dre à tromper dans la suite ceux qui les « auraient obligés. Mais, direz-vous, s'ils ob- « tiennent ce qu'ils demandent, ils n'oublie- « ront jamais un si grand bienfait. On en « peut juger par leur conduite encore toute « récente. Ce qu'ils nous ont demandé avec « d'humbles supplications, ils l'ont obtenu ; « et cependant, sur la faible espérance que « votre retour leur a fait concevoir, ils ont « commencé par nous traiter en ennemis. Si « aux conditions qui vous ont été proposées « on en ajoutait quelque autre encore plus « rigoureuse, en ce cas on pourrait porter « une seconde fois notre traité devant le « peuple romain : mais, puisqu'au contraire « vous retranchez de celles dont on était « tombé d'accord, il n'y a plus de rapport à « lui en faire. Si vous me demandez donc à « mon tour à quoi je conclus, c'est, en un « mot, qu'il faut que vous vous rendiez, vous « et votre patrie, à discrétion, ou qu'une ba- « taille décide en votre faveur. »

[1] Il a été dit ci-dessus, d'après Tite-Live, plus croyable en cette partie, que le sénat romain avait renvoyé les ambassadeurs carthaginois presque sans réponse. Leurs demandes ne furent pas même proposées au peuple.

II Discours d'Annibal, tiré de Tite-Live. lib. 30, pag. 30.

« Puisqu'il était dans l'ordre des destins « qu'après avoir été la première cause de la « guerre présente, et ayant eu tant de fois la « victoire entre les mains, je fusse réduit à « faire les premières démarches pour de- « mander la paix, je suis ravi qu'ils m'aient « adressé à un général tel que vous pour la « lui demander. Vous vous êtes signalé par « plusieurs exploits célèbres ; mais ce ne sera « pas le trait de votre vie le moins glorieux, « qu'Annibal, à qui les dieux ont accordé tant « de fois la victoire sur les capitaines romains, « ait été obligé de vous céder, et que vous « ayez terminé une guerre qui a été mémo- « rable par vos défaites avant que de l'être par « les nôtres. Et ce qu'on peut encore regarder « comme un caprice et comme un jeu de « la fortune, c'est que votre père ait été le « premier des généraux romains à qui je me « suis présenté les armes à la main pour le « combattre, et qu'aujourd'hui je vienne sans « armes trouver son fils pour lui demander « la paix.

« Il aurait été à souhaiter que les dieux « eussent inspiré à nos pères un esprit de « modération et de paix, et que nous nous « fussions renfermés, vous dans les bornes « de l'Italie, et nous dans celles da l'Afrique : « car enfin la Sicile et la Sardaigne, dont l'é- « vénement vous a rendus maîtres, ne sont « que de faibles dédommagements pour tant « de flottes considérables, tant d'armées nom- « breuses et tant de grands capitaines que ces « deux provinces vous ont coûté : mais lais- « sons là le passé, que l'on blâme inutilement, « puisqu'il n'est pas possible de le changer. « Nos succès ont été balancés jusqu'ici, et, en « attaquant les autres dans leur pays, nous « nous sommes exposés à périr dans le nôtre. « Rome a vu les armées carthaginoises cam- « pées à ses portes et au pied de ses murailles, « et nous entendons aujourd'hui de Car- « thage le bruit des armes et du camp des « Romains.

« Maintenant nous traitons de la paix dans « le temps où tout vous réussit, c'est-à-dire, « dans une conjoncture qui nous est aussi « contraire qu'elle vous est favorable. Vous « et moi, qui en traitons, nous sommes assu- « rément ceux qui avons et le plus d'intérêt « qu'elle soit bientôt terminée, et le plus d'au- « torité pour n'être pas désavoués par nos ré- « publiques. Nous n'avons besoin pour la con- « clure que d'une disposition d'esprit qui ne « cherche pas à l'éloigner. Pour moi, qui re- « viens en un âge déjà avancé dans ma patrie, « après en être sorti presque dans mon en- « fance, pendant un si long intervalle j'ai « appris, par la variété des succès que j'ai « éprouvés, à compter plus sur la raison et la « prudence que sur le hasard et la fortune. « Je crains qu'il n'en soit pas ainsi de vous, « et que votre jeunesse et le bonheur qui vous « a toujours accompagné jusqu'ici ne vous « inspirent certains sentiments de hauteur, « ennemis de l'esprit de paix et de modéra- « tion. On ne s'occupe guère de l'adversité « quand on n'a jamais été malheureux. Vous « êtes aujourd'hui ce que je fus autrefois à « Trasimène et à Cannes. Vous aviez à peine « appris à obéir qu'on vous a confié le com- « mandement des armées, et depuis ce temps- « là vous avez réussi au delà de vos espé- « rances dans toutes les entreprises que vous « avez formées, quelque hardies qu'elles aient « été. Faisant servir à votre gloire les cala- « mités même de votre famille, vous avez « vengé la mort de votre père et de votre « oncle, et donné à tout l'univers un témoi- « gnage éclatant de votre courage et de votre « piété. Après avoir chassé des Espagnes « quatre armées carthaginoises, vous avez « recouvré ces provinces, que les Romains « venaient de perdre. On vous a fait consul ; « et, dans des conjonctures où tous les autres « capitaines ne se sentaient pas assez de cou- « rage pour défendre l'Italie, vous avez été « assez hardi pour passer en Afrique, où vous « n'êtes pas plus tôt arrivé, qu'après avoir « défait deux armées coup sur coup, après « avoir brûlé et pris deux camps dans une « même heure, après avoir défait et pris Sy- « phax, le plus puissant roi de tout le pays, « et réduit sous votre obéissance un grand « nombre de villes, tant de son empire que « du nôtre, vous m'avez enfin arraché de cette « Italie dont j'étais en possession depuis seize « ans. Il se peut donc faire que vous soyez « plus charmé de l'éclat de la victoire que des « douceurs de la paix [1]. Je connais le carac- « tère des Romains : vous donnez dans le « brillant plus que dans le solide. Je me suis « vu autrefois, faites-y réflexion, dans un état « de prospérité pareil à celui dont vous jouis- « sez aujourd'hui. Si les dieux, avec la bonne « fortune, nous donnaient aussi le bon es- « prit, nous penserions à ce qui peut arriver « dans la suite autant qu'à ce qui est arrivé « par le passé.

« Sans vous proposer l'exemple de tant « d'autres capitaines, le mien seul peut vous « instruire des différentes révolutions de la « fortune. Moi, que vous avez vu, il n'y a pas « longtemps, campé entre Rome et le Téve- « ron, prêt à escalader les murailles de votre « capitale, vous me voyez maintenant, après

[1] « Potest victoriam malle, quam pacem, animus, « Novi vobis spiritus magis magnos, quàm utiles. Et « mihi talis aliquandò fortuna affulsit. Quòd si in secundis « rebus bonam quoque mentem darent dii, non ea solùm « quæ evenissent, sed etiam ea quæ evenire possent, re- « putaremus. »

« avoir perdu deux frères illustres, tremblant « pour Carthage, déjà presque assiégée, et « contraint de vous demander, par grâce, d'é« pargner à ma patrie les alarmes que j'ai fait « sentir à la vôtre.

« Plus la fortune nous flatte, moins nous « devons nous y fier. Aujourd'hui que tout « vous prospère et que notre état est douteux, « la paix vous sera glorieuse à vous qui la « donnez, au lieu qu'à nous qui la deman« dons elle sera plus nécessaire qu'honorable. « Une paix certaine vaut mieux qu'une vic« toire en espérance. La première dépend de « vous, l'autre est au pouvoir des dieux. Ne « vous exposez pas à perdre en un moment « ce que vous avez gagné en tant d'années. « En faisant attention à vos forces, considérez « aussi l'inconstance de la fortune et l'incerti« tude des combats. Il y aura de côté et d'au« tre des armes et des bras. C'est surtout dans « la guerre que l'événement répond le moins « aux espérances dont on s'est flatté. La vic« toire, supposé qu'elle se déclare pour vous, « n'ajoutera pas tant aux avantages que la paix « vous assure, qu'un mauvais succès en di« minuera. Un moment peut vous ôter et « tout ce que vous avez acquis par le passé et « tout ce que vous pouvez espérer pour l'a« venir. En faisant la paix, Scipion, c'est vous « qui décidez de votre sort: si vous voulez « combattre, ce sont les dieux qui en dispo« seront. Régulus eût été, dans ce pays même « où nous sommes actuellement, un exemple « des plus éclatants de bonheur et de courage, « si, après avoir vaincu nos pères, il leur eût « accordé la paix. Mais, pour s'être laissé « aveugler par la prospérité et n'avoir pas usé « modérément de son bonheur, il fit une chute « d'autant plus déplorable, que la fortune « l'avait élevé plus haut.

« Je sais que c'est à celui qui donne la paix « d'en prescrire les conditions ; mais peut-être « ne sommes-nous pas indignes de déterminer « nous-mêmes la peine que nous devons su« bir. Nous consentons que vous demeuriez « les maîtres de tous les pays qui ont donné « occasion à la guerre: de la Sicile, de la Sar« daigne, de l'Espagne, et de toutes les îles « qui sont entre l'Afrique et l'Italie. Renfer« més dans les bornes étroites de l'Afrique, « nous verrons, puisque les dieux le veulent « ainsi, les Romains étendre leur domination, « tant par terre que par mer, sur plusieurs « nations étrangères.

« Je conviens qu'à cause du peu de sincérité « que l'on a fait paraître pendant la trêve et « dans les démarches qui ont été faites pour « obtenir la paix, la bonne foi des Carthagi« nois peut vous être suspecte; mais l'obser« vation de la paix dépend beaucoup de l'au« torité de ceux qui l'ont négociée. J'apprends « que ce qui a principalement engagé vos « sénateurs à nous la refuser, est le défaut de « dignité dans les ambassadeurs qu'on leur « avait envoyés pour en traiter avec vous. « Aujourd'hui c'est Annibal qui la demande ; « et il la demande parce qu'il la croit avan« tageuse. Les mêmes avantages qui me dé« terminent à la demander m'engagent aussi « à la maintenir; et comme j'ai fait en sorte « que l'on ne pût se plaindre des suites d'une « guerre dont j'étais l'auteur, jusqu'à ce que « les dieux même aient paru porter envie à « ma gloire, j'emploierai aussi tous mes soins « pour empêcher que l'on ne puisse me faire « de reproches sur une paix que j'aurai pro« curée. »

RÉPONSE DE SCIPION, TIRÉE DU MÊME, Lib. 30, cap. 31.

« Je savais bien, Annibal, que c'était l'es« pérance de votre retour qui avait engagé les « Carthaginois à rompre la trêve qu'on venait « de faire, et à renoncer à la paix qui semblait « être sur le point de se conclure: et vous « n'en disconvenez pas vous-même, quand « vous retranchez des conditions proposées « tout ce qu'on nous accordait d'abord, ex« cepté ce qui est depuis longtemps en notre « possession. Au reste, comme vous avez soin « de faire sentir à vos citoyens de quel far« deau votre retour les délivre, c'est à moi « aussi d'empêcher que les avantages qu'ils « nous cédaient par le traité qu'on avait pro« jeté, étant aujourd'hui supprimés, ne de« viennent la récompense de leur perfidie. « Vos Carthaginois ne méritent pas qu'on leur « accorde les premières conditions; et ils

« prétendraient que leur fraude leur tournât « à profit? Ce n'est point le désir de s'empa- « rer de la Sicile qui a engagé nos pères à y « porter la guerre, ni l'ambition qui nous a « fait passer en Espagne. Autrefois le danger « pressant des Mamertins nos alliés, dans ces « derniers temps la ruine cruelle de Sagonte, « voilà les motifs qui nous ont mis en main « des armes justes et légitimes. Vous avouez « vous-même que vous avez été les agresseurs; « et les dieux l'ont attesté bien clairement, en « accordant dans la première guerre l'avan- « tage au parti qui avait pour lui le bon droit, « comme ils le font et le feront encore dans « celle-ci.

« Pour ce qui me regarde, je ne perds point « de vue ni la faiblesse humaine, ni l'incon- « constance de la fortune, et je sais que tous « nos projets sont exposés à mille revers. Au « surplus, si vous aviez volontairement aban- « donné l'Italie avant que je fusse passé en « Afrique, et que vous fussiez venu me trou- « ver pour m'inviter à faire la paix, j'avoue « que dans de telles circonstances je n'eusse « pu rejeter vos propositions sans vous don- « ner lieu de m'accuser de hauteur et de vio- « lence. Mais comme c'est malgré vous et « après une longue résistance que je vous ai « forcé de quitter votre proie et de revenir en « Afrique, permettez-moi de le dire, il n'y a « point de raison de bienséance qui m'oblige « à me rendre à vos désirs. Ainsi, en cas que « l'on ajoute aux premières conditions (vous « les connaissez) quelque nouvel article en « réparation de nos vaisseaux pris avec leur « charge, et de l'outrage fait à nos ambassa- « deurs pendant la trêve, je pourrai en con- « férer avec mon conseil de guerre: mais, si « même ces premières conditions vous pa- « raissent trop dures, préparez-vous à la « guerre, puisque vous n'avez pu souffrir la « paix. »

Après ces discours, les deux généraux retournèrent chacun vers le détachement qu'ils avaient laissé à quelque distance; et ils déclarèrent que, l'entrevue ayant été inutile, il fallait nécessairement en venir aux mains.

Dès qu'ils furent arrivés dans leur camp, « ils ordonnèrent aux soldats de préparer leurs « armes et leurs courages pour une bataille « qui allait décider du sort des deux nations par « une victoire qui n'aurait point de retour[1] : « qu'avant la fin du jour suivant on saurait « si ce serait Rome ou Carthage qui donne- « rait la loi, non à l'Afrique ou à l'Italie, mais « à tout l'univers : que le péril qui menaçait « les vaincus était égal à la récompense qui at- « tendait les vainqueurs. » En effet, les Romains, s'ils étaient malheureux, n'avaient aucun moyen de se sauver d'une terre inconnue et ennemie; et les Carthaginois, après avoir employé en vain leur unique et dernière ressource, ne pouvaient manquer de périr, s'ils étaient vaincus.

Le lendemain, les deux plus grands généraux des deux peuples les plus puissants du monde, et les deux armées les plus aguerries que l'on vit jamais, s'avancèrent en pleine campagne pour une action qui allait mettre le comble, de part ou d'autre, à la gloire acquise par tant d'exploits, ou l'effacer et la détruire pour toujours.

Voici de quelle manière Scipion rangea ses troupes en bataille[2]. Il mit à la première ligne les hastaires, laissant des intervalles entre les cohortes ; à la seconde les princes, plaçant leurs cohortes, non derrière les intervalles de la première ligne, comme c'était la coutume des Romains, mais derrière les cohortes de cette première ligne, afin de laisser des ouvertures aux éléphants de l'armée ennemie, qui étaient en très-grand nombre. Les triaires étaient à la troisième ligne dans le même ordre, et formaient le corps de réserve. Il plaça Lélius à l'aile gauche avec la cavalerie italienne, et Masinissa à la droite avec ses Numides. Il mit dans les intervalles de la première ligne des soldats armés à la légère, et leur donna ordre de commencer le combat; de manière que, s'ils ne pouvaient soutenir le choc des éléphants, ils se retirassent, ceux qui seraient les plus légers à la course, derrière toute l'armée, par les intervalles qui la traversaient en droite ligne; et ceux qui se verraient trop pressés, par les espaces qui traversaient les lignes à droite et à gauche, afin de laisser à ces animaux un passage dans le-

[1] Liv. lib. 30, cap. 32. — Polyb. lib. 15, pag. 697.

[2] Polyb. lib. 15, cap. 697. — Liv. lib. 30, cap. 33 — Appian. 22.

quel ils fussent exposés aux traits qu'on leur lancerait de tous côtés.

Annibal, voulant imprimer plus de terreur aux ennemis, posta à la tête de l'armée ses quatre-vingts éléphants, nombre qu'il n'avait point encore eu dans aucune bataille[1]. Il mit à la première ligne les troupes auxiliaires des Liguriens et des Gaulois, avec les Baléares et les Maures, qui montaient en tout à près de douze mille hommes. La seconde ligne, qui faisait la principale force de l'armée, était composée d'Africains et de Carthaginois. Il plaça à la troisième ligne les troupes qui étaient venues avec lui d'Italie, et il les éloigna de la seconde ligne de plus d'un stade[2]. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des Numides, et sur la droite celle des Carthaginois.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées. J'aurais souhaité que Polybe ou Tite-Live eussent marqué précisément où montait le nombre des troupes de chaque côté. Appien donne en tout cinquante mille hommes à Annibal, et quatre-vingts éléphants; à Scipion, environ vingt-trois mille hommes de pied, quinze cents hommes à cheval, tant Romains qu'Italiens, sans compter la cavalerie de Masinissa fort nombreuse, et quinze cents chevaux d'un autre prince numide.

Avant que de commencer le combat, les généraux de part et d'autre eurent soin d'animer leurs troupes[3]. Annibal, outre le dénombrement qu'il faisait des victoires qu'il avait remportées sur les Romains[3], des chefs qu'il avait tués, des armées qu'il avait taillées en pièces, employait divers motifs pour exhorter à bien combattre une armée composée de nations différentes entre elles par leur langage, leurs coutumes, leurs lois, leurs habillements, leurs armes, et qui n'avaient pas le même intérêt de faire la guerre. « Il promettait aux troupes « auxiliaires, outre leur paye ordinaire, de « grandes récompenses à prendre sur les dé- « pouilles des ennemis : il réveillait la haine « que les Gaulois portaient naturellement au « nom romain : il offrait aux Liguriens les « fertiles campagnes de l'Italie, à la place des « montagnes stériles qu'ils habitaient : il fai- « sait craindre aux Maures et aux Numides la « domination tyrannique de Masinissa. Pour « ce qui regarde les Carthaginois, il leur re- « présentait qu'il s'agissait de défendre les « murailles de leur patrie, leurs dieux péna- « tes, les tombeaux de leurs ancêtres, leurs « pères et leurs mères, leurs femmes et leurs « enfants : qu'il n'y avait pas de milieu ; qu'ils « allaient ce jour-là ou perdre la liberté et la « vie par leur défaite, ou acquérir l'empire de « l'univers par leur victoire. » Il se servait de truchements pour se faire entendre par les différentes nations.

Scipion, de son côté, « faisait ressouvenir « ses Romains des victoires qu'ils avaient rem- « portées dans l'Espagne, et tout récemment « en Afrique : il leur faisait valoir l'aveu qu'An- « nibal lui-même avait fait malgré lui de sa « faiblesse en demandant la paix : il les aver- « tissait qu'ils touchaient à la fin de la guerre « et de leurs travaux ; qu'ils avaient dans leurs « mains la ruine et les dépouilles de Carthage, « et le retour dans leur patrie, » et il disait tout cela d'un air et d'un ton de vainqueur[1].

Tout étant prêt pour le combat, et les cavaliers numides ayant longtemps escarmouché de part et d'autre, Annibal donna ordre de mener les éléphants contre les ennemis[2] Les Romains aussitôt firent sonner les trompettes, et poussèrent en même temps de si grands cris, que les éléphants qui marchaient contre la droite des Romains, retournèrent en arrière, et mirent le désordre parmi les Maures et parmi les Numides qui formaient la gauche. Masinissa, les voyant ébranlés, acheva aisément de les mettre en déroute. Le reste des

[1] « Polyb. lib. 15, pag. 699. — Liv. lib. 30, cap. 33.

[2] Tite-Live dit seulement qu'Annibal laissa une médiocre distance entre ces deux lignes : *modico indè intervallo relicto*. Il ajoute que ces soldats d'Italie avaient la plupart suivi Annibal par nécessité plutôt que par inclination : et dans la suite, il dit qu'il les plaça à l'arrière-garde et dans quelque éloignement, parce qu'il ne savait s'il devait les regarder comme amis ou comme ennemis. *Italicos intervallo quoque diremptos, incertos socii an hostes essent*. Polybe ne dit rien de tout cela.

[3] Polyb. lib, 15, pag. 698, 699. — Liv. lib. 30 cap. 32, 33. — Appian. 23.

[1] « Celsus hæc corpore, vultuque ita læto, ut vicisse « jam crederes, dicebat. »

[2] Polyb. lib. 15, pag 700 702. — Liv. lib. 30, cap 33-35. — Appian. pag. 23-26.

éléphants s'avança entre les deux armées dans la plaine, et fondit sur les armés à la légère des Romains, dont ils écrasèrent un grand nombre, malgré la grêle des traits dont ils étaient eux-mêmes accablés de toutes parts. Enfin épouvantés, les uns enfilèrent les intervalles que Scipion avait prudemment ménagés, les autres, en fuyant revinrent sur l'aile droite, toujours poursuivis par la cavalerie romaine, qui, à coups de traits, les chassa jusque hors le champ de bataille. Lélius prit ce moment pour charger la cavalerie carthaginoise, qui tourna le dos et s'enfuit à toute bride. Lélius la poursuivit avec ardeur pendant que Masinissa faisait la même chose de son côté.

L'armée des Carthaginois était dénuée à droite et à gauche du secours de sa cavalerie : alors l'infanterie de part et d'autre s'avança à pas lents et en bon ordre, à l'exception de celle qu'Annibal avait amenée d'Italie, qui formait la troisième ligne, laquelle demeura dans le poste qui lui avait d'abord été donné. Quand on fut proche, les Romains, jetant de grands cris selon leur coutume, et frappant de les épées sur leurs boucliers, se lancent sur leurs ennemis. Du côté des Carthaginois, le corps des troupes étrangères qui formait la première ligne jette aussi de grands cris, mais confus et mal d'accord ensemble, parce que c'étaient toutes différentes nations. Comme on ne pouvait se servir ni des javelines, ni même des épées, et que l'on combattait main à main, les étrangers eurent d'abord quelque avantage sur les Romains, par leur agilité et par leur hardiesse, et en blessèrent un grand nombre. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre et par la nature de leurs armes, gagnent du terrain, encouragés par la seconde ligne qui les suivait et ne cessait de les animer à bien combattre ; au lieu que les étrangers, n'étant ni suivis ni secourus des Carthaginois, dont l'inaction au contraire les intimidait, perdent courage, lâchent pied ; et, se croyant abandonnés ouvertement par leurs propres troupes, tombent, en se retirant, sur leur seconde ligne, et l'attaquent pour se faire jour. Ceux-ci se trouvent contraints de défendre courageusement leur vie ; de sorte que les Carthaginois, attaqués par les étrangers, se virent, contre leur attente, deux ennemis à combattre, leurs propres troupes et les Romains. Tout hors d'eux-mêmes, et comme transportés de fureur, ils firent un grand carnage des uns et des autres, et mirent le désordre parmi les hastaires, qui pourtant se rallièrent bientôt, parce que ceux qui commandaient les princes, c'est-à-dire la seconde ligne, firent alors avancer leurs troupes. La plus grande partie des étrangers et des Carthaginois périrent en cet endroit, taillés en pièces, partie les uns par les autres, partie par les Romains. Annibal ne voulut pas souffrir que les fuyards se mêlassent parmi ceux qui tenaient encore, dans la crainte que, remplis d'effroi comme ils étaient, et couverts de blessures, ils n'y portassent le désordre. Il ordonna même au premier rang de leur présenter la pique, ce qui les obligea de se retirer le long des ailes dans la plaine.

L'espace entre les deux armées étant alors tout couvert de sang, de morts et de blessés, Scipion se trouva dans un assez grand embarras : car, comment faire marcher ses troupes en bon ordre par-dessus cet amas confus d'armes et de cadavres encore sanglants et entassés les uns sur les autres ? Il ordonne que l'on porte les blessés derrière l'armée : il rappelle les hastaires, qui poursuivaient les postes vis-à-vis le centre des ennemis, en attendant une nouvelle charge, et fait serrer les rangs aux princes et aux triaires sur l'une et l'autre aile.

Quand ils furent sur le même front que les hastaires, alors il se commença entre les deux partis un nouveau combat. L'infanterie de part et d'autre s'ébranle et charge avec beaucoup de courage et de vigueur. Comme des deux côtés le nombre, la résolution, les armes étaient égales, et que l'opiniâtreté était si grande que l'on mourait sur la place où l'on combattait plutôt que de lâcher pied, le sort du combat demeura longtemps douteux, sans qu'on pût conjecturer qui demeurerait maître du champ de bataille. Les choses étant dans cet état, Lélius et Masinissa, après avoir poursuivi assez longtemps la cavalerie ennemie, revinrent fort à propos pour attaquer l'infanterie carthaginoise par les derrières. Ce fut cette dernière charge qui décida la victoire. Un grand nombre de Carthaginois furent tués

sur le champ de bataille, où ils se trouvèrent investis presque de toutes parts. Plusieurs, s'étant dispersés dans les plaines d'alentour, y furent accablés par la cavalerie des Romains qui tenait tout le pays. Les Carthaginois laissèrent sur la place plus de vingt mille morts, tant de leurs citoyens que de leurs alliés. Il y en eut à peu près autant de pris, avec cent trente-trois drapeaux ou étendards, et onze éléphants. Les vainqueurs ne perdirent que quinze cents hommes. Ainsi finit cette grande action, qui contribua beaucoup à rendre les Romains les maîtres du monde.

Après la bataille, Scipion fit poursuivre ce qui s'était échappé de Carthaginois, pilla leur camp, et rentra ensuite dans le sien [1]. Quant à Annibal, il se retira, sans perdre de temps, avec un petit nombre de cavaliers, et se sauva à Adrumette, après avoir tenté avant le combat, et dans le combat même, tous les moyens qui pouvaient lui procurer la victoire [2]. Surtout il fit paraître une adresse singulière et une prudence consommée dans l'ordonnance de sa bataille et dans la disposition de ses troupes. C'est un éloge qu'il reçut de la bouche de Scipion même, et de tous les connaisseurs.

Polybe lui rend le même témoignage, et il s'exprime en ces termes [3]. On peut dire qu'Annibal fit dans cette occasion tout ce qu'il était possible de faire, et tout ce que l'on devait attendre d'un général qui avait une si longue expérience dans le métier de la guerre, et qui s'était acquis une si grande et si juste réputation de prudence et de bravoure. Premièrement il entra en conférence avec Scipion pour tâcher de finir la guerre par lui-même. Ce n'était pas déshonorer ses premiers exploits : c'était se défier de la fortune, et se mettre en garde contre l'incertitude et la bizarrerie du sort des armes. Dans le combat, il se conduisit de façon qu'ayant à se servir des mêmes armes que les Romains, il ne pouvait mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains est très-difficile à rompre. Chez eux, l'armée en général, et chaque corps en particulier, combat de quelque côté que l'ennemi se présente, parce que leur ordre de bataille est tel, que les cohortes les plus proches du péril se tournent toujours toutes ensemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'assurance et de hardiesse, la grandeur de leurs boucliers et la force de leurs épées contribuant beaucoup à les rendre fermes dans le combat, et difficiles à être vaincus. Cependant Annibal employa tout ce que la prudence et l'habileté pouvaient fournir de moyens pour vaincre tous ces obstacles. Il avait amassé grand nombre d'éléphants, et les avait mis à la tête de son armée pour troubler et rompre l'ordonnance des Romains. En postant à la première ligne les étrangers soudoyés, et après eux les Carthaginois, il avait en vue de lasser d'abord les ennemis, et d'émousser leurs épées à force de tuer. De plus, mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduisait à la nécessité de combattre, suivant la maxime d'Homère [1]. Enfin, il avait placé à une certaine distance les plus braves et les plus fermes, afin que, voyant de loin l'événement, et ayant toutes leurs forces, ils pussent, quand le moment favorable serait venu, tomber avec valeur sur les ennemis. Si ce héros, jusqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui se pouvait faire, n'a pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppose aux desseins des grands hommes ; et d'ailleurs il arrive assez souvent qu'un habile général est vaincu par un plus habile.

J'ai cru devoir rapporter cette réflexion de Polybe sur l'intelligence que fit paraître Annibal dans la disposition de son armée à la bataille de Zama. J'en laisse le jugement aux connaisseurs et aux gens de métier ; car la chose n'est pas sans difficulté. Je rapporte le sentiment des auteurs sans m'en rendre garant.

[1] Liv. lib. 30, cap. 35.

[2] « Omnia et in prælio, et ante aciem, priusquam excederet pugnâ, expertus, et confessione etiam Scipionis, omniumque peritorum militiæ, illam laudem adeptus singulari arte aciem illâ die instruxisse. » (Liv.)

[3] Polyb. lib. 15, pag. 702.

[1] Iliad. lib. 4, v. 297.

§ IV. — Annibal retourne a Carthage. Scipion se prépare a assiéger Carthage. Les ambassadeurs de Carthage viennent lui demander la paix. Numides défaits. Conditions de paix proposées par Scipion aux Carthaginois. Gisgon s'y oppose. Annibal lui impose silence. La flotte de Ti. Claudius est battue d'une rude tempête. La victoire de Scipion annoncée a Rome, y cause une grande joie. Dispute au sujet du département des provinces. Le sénat donne audience d'abord aux ambassadeurs de Philippe, puis a ceux de Carthage. Paix accordée aux Carthaginois. Prisonniers rendus aux Carthaginois sans rançon. Les ambassadeurs retournent a Carthage. Cinq cents vaisseaux brulés en pleine mer. Déserteurs punis. Annibal rit dans le sénat pendant que les autres pleurent. Scipion donne a Masinissa le royaume de Syphax. Réflexion de Polybe sur le gouvernement de Carthage et de Rome au temps de la seconde guerre punique. Scipion retourne a Rome, et y reçoit l'honneur du triomphe. Il est honoré du surnom d'*Africain*.

Annibal, après la perte de la bataille, s'était retiré, comme je l'ai dit, à Adrumette. Le sénat l'ayant mandé, il se rendit à Carthage [1], où il n'avait pas mis le pied depuis trente-six ans qu'il en était sorti encore fort jeune [2]. Il avoua en plein sénat qu'il avait été entièrement vaincu, que la bataille qui venait de se donner terminait absolument la guerre, et que Carthage ne pouvait plus maintenant espérer de salut qu'en obtenant des Romains la paix.

Pour Scipion, il fit porter dans ses vaisseaux le butin, qui était fort considérable: et, étant retourné lui-même au bord de la mer [3], il y apprit que P. Lentulus avait abordé au camp des Romains près d'Utique avec cinquante gros vaisseaux, et cent barques chargées de toutes sortes de provisions. Croyant qu'il ne fallait pas donner aux Carthaginois le temps de se remettre de leur consternation, mais jeter de tous les côtés en même temps la terreur dans le sein de la capitale, après avoir envoyé Lélius à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire, il ordonna à Cn. Octavius de conduire par terre les légions jusqu'aux portes de Carthage; et lui-même, avec son ancienne flotte et celle que venait d'amener Lentulus, il partit de son camp devant Utique, et s'avança vers le port de Carthage.

Il n'en était pas fort éloigné, lorsqu'il aperçut une galère carthaginoise, parée de bandelettes et de branches d'olivier, qui venait à sa rencontre. Elle portait dix ambassadeurs, tous des premiers de la ville, lesquels, en conséquence de l'avis qu'avait donné Annibal dans le sénat, avaient été envoyés pour demander la paix. Ils s'approchèrent de la poupe du vaisseau que montait Scipion; et, lui présentant les rameaux d'olivier comme suppliants, ils implorérent sa miséricorde et sa clémence. Il ne leur donna point d'autre réponse, sinon qu'ils vinssent le trouver à Tunis, où il allait camper. Pour lui, après avoir curieusement examiné la situation de Carthage, moins pour en faire usage dans la circonstance présente que pour humilier ses ennemis, il retourna à Utique, où il fit revenir aussi Octavius.

Etant parti de là pour aller à Tunis, il apprit en chemin que Vermina, fils de Syphax, venait au secours des Carthaginois avec une armée où il y avait plus de cavalerie que d'infanterie. Aussitôt il envoya contre ces Numides une partie des légions avec toute sa cavalerie. Ce détachement les attaqua le premier jour des saturnales, et les défit entièrement. Les cavaliers romains, les ayant investis de toutes parts, leur fermèrent même le chemin de la fuite, leur tuèrent quinze mille hommes sur la place, en prirent douze cents, avec quinze cents chevaux numides, et soixante-deux drapeaux. Vermina s'échappa au milieu du tumulte avec un petit nombre des siens.

Cependant Scipion était arrivé à Tunis, et s'était campé dans le même poste qu'il avait déjà occupé. Ce fut là que les députés de Carthage le vinrent trouver au nombre de trente. Quoiqu'ils parussent devant lui dans un état plus humilié et plus lugubre qu'auparavant [1], tel que l'exigeait leur misère présente, il leur témoigna cependant moins de compassion, n'ayant pas encore oublié leur perfidie. Il assembla son conseil. D'abord tous ceux qui le composaient, animés d'une juste indignation, opinaient à la ruine de Carthage. Mais ensuite, faisant réflexion à l'importance d'une telle en-

[1] Liv. lib. 30, cap. 35.
[2] Voyez la note 2, pag. 131.
[3] Liv. lib. 30, cap. 36.

[1] Liv. lib. 30, cap. 37. — Polyb. lib. 15, pag. 705.

treprise, à la longueur du temps qu'entraînerait le siége d'une ville si grande et si bien fortifiée, et Scipion lui-même craignant qu'un successeur ne lui vînt enlever à peu de frais l'honneur de terminer une guerre qui lui avait coûté tant de travaux et de périls, tous les avis inclinèrent à la paix.

Le lendemain il fit rappeler les ambassadeurs; et, après leur avoir reproché en termes fort vifs leur mauvaise foi et leur perfidie, et les avoir exhortés à reconnaître enfin, après tant de défaites qui devaient être pour eux d'utiles leçons, qu'il y avait des dieux qui vengeaient les traités rompus et les serments violés, il leur déclara les conditions auxquelles on voulait bien leur donner la paix : « qu'ils « garderaient leurs lois et leur liberté : qu'ils « posséderaient dans l'Afrique les villes et les « campagnes, telles et dans la même étendue « qu'ils les avaient tenues avant la guerre : « qu'à compter de ce jour-là il ne serait fait « contre eux aucun acte d'hostilité : qu'ils « rendraient aux Romains tous les prisonniers « et tous les transfuges; qu'ils leur livreraient « tous leurs gros vaisseaux, excepté dix ga« lères, et tout ce qu'ils avaient d'éléphants « domptés, et n'en dompteraient plus dans la « suite : qu'il ne leur serait pas permis de faire « la guerre ni dans l'Afrique, ni hors de l'A« frique, sans le consentement du peuple ro« main : qu'ils rendraient à Masinissa les mai« sons, terres, villes, et autres biens qui lui « avaient appartenu, ou à ses ancêtres, dans « toute l'étendue du pays qu'on leur détermi« nerait : qu'ils fourniraient de vivres l'armée « romaine pendant trois mois; qu'ils en paie« raient la solde jusqu'à ce que leurs députés « fussent revenus de Rome : qu'ils paieraient « aux Romains, en cinquante années, dix mille « talents d'argent [1], partagés en portions éga« les, c'est-à-dire deux cents talents chaque « année : que, pour assurance de leur fidélité, « ils donneraient cent otages que le général « romain choisirait dans leur jeunesse depuis « quatorze ans jusqu'à trente : qu'il leur ac« corderait la trêve qu'ils demandaient, à con« dition que les barques qu'ils avaient sur« prises pendant la première seraient rendues « aux Romains avec tout ce qui était dedans « lors de leur prise; que, sans cette restitu« tion, ils ne devaient espérer ni trêve ni « paix. »

Les ambassadeurs, ayant reçu cette réponse, partirent au plus tôt pour Carthage, et en firent part au sénat et au peuple. Pendant qu'ils parlaient dans l'assemblée du peuple [1], Gisgon, sénateur carthaginois, ayant commencé un discours pour détourner ses concitoyens d'accepter ces conditions, qui lui paraissaient fort onéreuses, et se faisant écouter d'une multitude également incapable de faire la guerre et de souffrir la paix, Annibal, indigné qu'en de pareilles conjonctures on tînt de tels propos et qu'on y donnât attention, prit Gisgon par le bras, et le fit descendre assez brusquement de la tribune. Une démarche si violente, et bien éloignée du goût d'une ville libre comme était Carthage, excita un murmure universel. Annibal en fut troublé, et sur-le-champ il s'excusa. « Sorti de cette ville à l'âge de neuf ans [2], « leur dit-il, et n'y étant revenu qu'après « trente-six ans d'absence, j'ai eu tout le temps « de m'instruire dans le métier de la guerre, « et je me flatte d'y avoir assez bien réussi. « Pour vos lois et vos coutumes, on ne doit « pas être surpris que je les ignore; et c'est « de vous que je veux les apprendre. » Cette espèce de satisfaction ayant adouci les esprits et apaisé le murmure, il continua de la sorte : « C'est mon zèle pour le bien public qui m'a « fait tomber dans la faute qui vous choque; « car je ne puis assez m'étonner qu'un Cartha« ginois instruit de tout ce qui s'est passé de « notre part à l'égard des Romains, et les « voyant devenus par la victoire maîtres ab« solus de notre sort, ne se trouve pas trop « heureux de ce qu'ils nous traitent si favora« blement. Ne nous amusons donc point à

[1] Dix mille talents attiques feraient trente millions. Ceux-ci, qui étaient des talents euboïques, faisaient un peu moins.

[1] Polyb. lib. 15, pag. 706. — Liv. lib. 30, cap. 37.

[2] Tite-Live et Polybe s'expriment ainsi de concert. Cependant Annibal était à Carthage, selon Tite-Live, après la mort d'Amilcar, lorsque Asdrubal, son beau-frère, ainsi qu'il a été rapporté au liv. 13, demandait qu'on le lui envoyât en Espagne. Il ne paraît pas aisé de sauver cette contradiction.

« discourir; hâtons-nous de nous réunir tous « dans le sentiment d'accepter avec actions de « grâces des conditions plus favorables que « nous ne pouvions les espérer; et ne son- « geons qu'à offrir des sacrifices aux dieux, « et à leur demander que le peuple romain « ratifie le projet de son général. »

Cet avis parut très-sage et tout à fait convenable aux intérêts de la république, et à l'extrémité de maux et de dangers où elle se trouvait. On résolut unanimement d'accepter la paix aux conditions proposées, et sur-le-champ le sénat nomma des ambassadeurs pour la conclure.

Ce qui embarrassait le plus, c'était la restitution que les Romains demandaient préalablement : car on n'avait sous la main que les bâtiments mêmes qui leur avaient été pris, et il n'était pas aisé de retrouver les effets, ceux qui se les étaient appropriés les tenant bien converts et cachés. On conclut que l'on commencerait par rendre les vaisseaux; qu'on chercherait ceux qui les avaient montés, et qu'on leur rendrait la liberté : qu'à l'égard des autres effets, on en paierait le prix que Scipion jugerait à propos d'y mettre.

Quand les députés furent revenus trouver Scipion, les questeurs eurent ordre de fixer, par l'examen de leurs registres, la valeur de tout ce qui avait appartenu à la république sur ces vaisseaux, et les particuliers de déclarer le prix de leurs effets : et pour le tout, on fit payer comptant aux Carthaginois vingt-cinq mille livres pesant d'argent. Quand cela fut fait, on leur accorda une trêve de trois mois, à condition que, tant qu'elle durerait, ils n'enverraient point d'ambassadeurs autre part qu'à Rome; et que, s'il leur en venait à eux-mêmes de quelque nation que ce fût, ils ne les congédieraient point qu'auparavant ils n'eussent informé le général romain, et des puissances qui les avaient envoyés, et des demandes qu'ils étaient venus faire. Scipion fit partir pour Rome, avec les députés carthaginois, L. Véturius Philon, M. Marcius Ralla, et L. Scipion son frère.

Les convois qui vinrent ces jours-là de Sicile et de Sardaigne mirent les vivres à si bas prix, que les marchands laissaient leurs blés aux capitaines des galères pour le prix de la voiture.

On avait été alarmé à Rome au premier bruit de la rupture des négociations avec les Carthaginois et du renouvellement de la guerre[1]; et l'on avait ordonné à Tib. Claude Néron, l'un des consuls, de passer promptement en Sicile avec sa flotte, et de là en Afrique, et à son collègue M. Servilius de rester près de Rome jusqu'à ce qu'on sût au juste en quel état se trouvaient les affaires d'Afrique. Le consul Claude agit avec beaucoup de lenteur dans les préparatifs et dans le départ de la flotte, piqué de ce que les sénateurs avaient rendu Scipion, plutôt que lui, maître des conditions auxquelles on devait conclure la paix. Étant enfin parti avec sa flotte, il fut attaqué d'une furieuse tempête qui brisa plusieurs de ses vaisseaux, et maltraita fort les autres. L'hiver l'ayant surpris à Caralis (aujourd'hui *Cagliari*) en Sardaigne, où il était occupé à les radouber, et le temps de sa magistrature étant écoulé, réduit à l'état de simple particulier, il ramena sans gloire sa flotte dans le Tibre.

Les députés que Scipion envoyait d'Afrique à Rome y étant arrivés avec ceux des Carthaginois, le sénat s'assembla dans le temple de Bellone[2]. Alors L. Véturius Philon raconta, avec une extrême satisfaction de toute l'assemblée, comment les Carthaginois avaient perdu, près de leur capitale, une bataille qui ne leur laissait plus de ressource, et qui terminait enfin en faveur des Romains une guerre qui avait causé tant de maux. Quoique l'avantage remporté sur Vermina, fils de Syphax, ne fût qu'un léger surcroît de bonne fortune, il n'omit pas d'en faire mention. Alors on lui ordonna de monter sur la tribune aux harangues, et de faire part au peuple d'une nouvelle si agréable. Aussitôt les citoyens s'abandonnèrent à la joie; et, après s'être félicités d'un si grand succès, ils se répandirent dans tous les temples pour en remercier les dieux, conformément au décret qui ordonnait des actions de grâces publiques pendant trois jours.

Les députés des Carthaginois et ceux du roi Philippe, car il en était aussi venu à Rome de la part de ce prince, ayant demandé au-

[1] Liv. lib. 30, cap. 38, 39.
[2] Liv. lib 30, cap 40.

dience au sénat, on leur repondit que ce seraient les nouveaux consuls qui la leur donneraient.

CN. CORNÉLIUS LENTULUS [1].
P. ÆLIUS PÆTUS.

On attendait, pour régler le département des consuls, que les ambassadeurs de Macédoine et ceux de Carthage eussent eu audience[2], et l'on prévoyait que, la guerre étant finie d'un côté, elle allait commencer d'un autre. Le consul Lentulus brûlait du désir d'avoir l'Afrique pour son département. Il voyait bien que, si la guerre continuait encore, la victoire ne lui coûterait pas bien cher; et que, si l'on faisait la paix, il lui serait fort glorieux d'avoir mis fin pendant son consulat à une guerre si importante. Ainsi il déclara qu'il ne mettrait rien en délibération que préalablement on ne lui eût donné le commandement en Afrique : car son collègue n'y prétendait rien, étant d'un naturel sage et modéré; outre qu'il lui semblait qu'il ne serait pas moins inutile qu'injuste de vouloir disputer cet honneur à Scipion.

Les tribuns du peuple Q. Minutius Thermus et Manius Acilius Glabrion représentèrent « que Cn. Cornélius faisait une tentative dans « laquelle le consul Tib. Claudius avait déjà « échoué l'année d'auparavant, puisque, le « sénat ayant fait proposer au peuple de sta« tuer sur une pareille demande formée par « ce consul, toutes les trente-cinq tribus lui « avaient préféré Scipion. » L'affaire ayant été débattue avec beaucoup de chaleur, et dans le sénat, et devant le peuple, enfin la décision en fut remise au sénat. Les sénateurs donc, après avoir prêté serment de statuer selon les règles de l'équité et du bien public (car c'était là une des conditions dont on était convenu), ordonnèrent que l'un des deux consuls, selon l'arrangement qu'ils prendraient ensemble, ou qui serait réglé par le sort, resterait en Italie pendant que l'autre commanderait une flotte de cinquante vaisseaux : que celui à qui la flotte serait échue passerait en Sicile, et de là en Afrique, si la paix ne se faisait pas avec les Carthaginois; qu'en ce cas le consul agirait par mer, et Scipion par terre avec la même autorité que devant : que, si les Carthaginois acceptaient les conditions de paix qu'on leur proposait, les tribuns feraient décider par le peuple si ce serait le consul ou Scipion qui leur donnerait la paix et ramènerait l'armée victorieuse en Italie, supposé qu'il fût à propos de la ramener; que, si cet honneur était déféré à Scipion, le consul ne passerait point de Sicile en Afrique. On continua à P. Scipion le commandement des armées à la tête desquelles il se trouvait en Afrique.

Toutes ces résolutions du sénat, pleines de sagesse et d'équité, étaient pour le consul Lentulus une forte leçon et une tacite réprimande que sa jalousie lui avait justement attirée. Transporté d'un aveugle désir de gloire, il voulait enlever à Scipion un honneur qu'il était évident que le peuple lui destinait à titre de justice et de reconnaissance pour tous les travaux et les dangers qu'il avait essuyés dans cette guerre. Le collègue de Lentulus avait agi bien plus sagement en reconnaissant qu'une telle entreprise était contraire en même temps et à l'équité et à la prudence [1], puisqu'elle ne pouvait réussir. La jalousie, vice bas et indigne d'un homme d'honneur, mérite d'être couverte de honte et exposée à un mépris général.

Après que le sénat eut réglé tout ce qui regardait les divers départements tant des consuls que des autres commandants, on songea à donner audience aux ambassadeurs de Philippe et à ceux des Carthaginois[2].

Ceux de Philippe furent introduits les premiers dans le sénat. Leur discours contenait trois chefs. Ils commencèrent par justifier leur maître des hostilités que les ambassadeurs romains, revenus depuis peu de Macédoine, l'avaient accusé d'avoir exercées contre les alliés de la république. En second lieu, ils se plaignirent eux-mêmes des alliés du peuple

[1] An. R. 551; av. J. C. 201.
[2] Liv. lib. 30, cap. 40.

[1] « Qui gloriæ certamen cum Scipione, præterquam quòd iniquum esset, etiam impar futurum cernebat. » (Liv.)
[2] Liv. lib. 30, cap. 42.

romain, mais beaucoup plus aigrement de M. Aurélius, l'un des trois ambassadeurs qu'on avait envoyés à Philippe: car ils lui reprochaient que, malgré son caractère, il était resté en Grèce pour y faire des levées de soldats; qu'il avait fait la guerre au roi de Macédoine contre le traité, et qu'il en était souvent venu aux mains avec ses lieutenants: enfin ils demandaient qu'on rendît à Philippe, Sopater avec les soldats macédoniens qu'il avait commandés, et qui, étant dans l'armée et à la solde d'Annibal, avaient été faits prisonniers par les Romains.

M. Furius, qu'Aurélius avait envoyé de Macédoine exprès pour le défendre, répondit à ces accusations: « qu'Aurélius avait été « laissé dans le pays pour empêcher que les « alliés de la république, las des injures et « des ravages que Philippe exerçait conti- « nuellement sur eux, ne prissent enfin son « parti; qu'au reste il n'était point sorti des « terres des alliés, et qu'il s'était borné à « empêcher que les soldats du roi ne fissent « impunément des courses sur leurs terres: « que Sopater, l'un des principaux de la cour « du roi de Macédoine, et même son parent, « avait été envoyé en Afrique avec quatre mille « hommes et de l'argent pour secourir Anni- « bal et les Carthaginois. »

Après que Furius eut cessé de parler, on demanda aux Macédoniens ce qu'ils avaient à répliquer; et comme leurs réponses parurent embarrassées, sans leur permettre d'en dire davantage, on leur déclara « qu'il était aisé de « voir que le roi cherchait la guerre; et que, « s'il ne changeait de conduite, il la trouverait « bientôt: qu'il avait doublement violé le « traité, d'abord en maltraitant les alliés du « peuple romain et faisant piller leurs cam- « pagnes par ses soldats, puis en donnant des « secours d'hommes et d'argent aux ennemis « de la république: que Scipion n'avait rien « fait dont on pût raisonnablement se plaindre « lorsqu'il avait mis dans les fers, et traité en « ennemis, des soldats qu'il avait faits prison- « niers dans le temps qu'ils combattaient con- « tre le peuple romain: que, pour ce qui « regardait Aurélius, le sénat et le peuple « l'approuvaient fort d'avoir secouru par les « armes les alliés de la république, puisque la « foi d'un traité n'avait pu les mettre à cou- « vert de la violence de Philippe. »

Les Macédoniens ayant été renvoyés avec une réponse si menaçante, les Carthaginois furent appelés. Dès qu'on eut remarqué leur âge avancé, et que l'on sut qu'ils étaient les plus distingués de Carthage par leur naissance et leurs emplois, on commença à croire que c'était sérieusement que les Carthaginois songeaient à la paix. Le plus considérable d'entre eux était Asdrubal, surnommé *Hædus*, grave sénateur qui avait toujours conseillé la paix à ses concitoyens, et qui s'était en toute occasion déclaré fortement contre la faction barcine; c'est ce qui l'autorisa davantage à imputer la faute de cette guerre à la cupidité d'un petit nombre de particuliers, et à en décharger le conseil public de Carthage. Il fit un discours fort sensé, excusant les Carthaginois sur quelques articles, passant condamnation sur d'autres pour ne point aigrir et aliéner les esprits en niant sans pudeur des choses évidemment vraies, enfin exhortant les sénateurs à user modérément de leurs avantages. Il leur fit entendre « que, si les Cartha- « ginois avaient voulu suivre ses conseils et « ceux d'Hannon, ils auraient eux-mêmes « dicté les conditions de la paix, au lieu que « maintenant ils étaient réduits à recevoir « celles qu'on leur imposait: qu'il était rare [1] « que les dieux donnassent aux hommes en « même temps la bonne fortune et le bon « esprit: que ce qui rendait le peuple romain « invincible, c'est que dans la prospérité il « savait faire usage de la prudence et écouter « les conseils de la raison: qu'au reste il serait « étonnant qu'il en usât autrement; que ceux « pour qui les heureux succès étaient nou- « veaux, n'étant plus maîtres alors d'eux-mê- « mes, s'abandonnaient à une joie immodérée « et insolente parce qu'ils n'y sont point ac- « coutumés; mais que les Romains avaient

[1] « Raró simul hominibus bonam fortunam bonamque « mentem dari. Populum romanum eó invictum esse « quòd in secundis rebus sapere et consulere meminerit. Et herclè mirandum fuisse, si aliter facerent: ex « insolentiá, quibus nova bona fortuna sit, impotentes « lætitia insanire: populo romano usitata, ac propè jam « obsoleta ex victoriâ gaudia esse, ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxisse. »

« contracté une telle habitude de vaincre, « qu'ils étaient devenus presque insensibles « au plaisir que cause la victoire; et qu'ils « devaient l'accroissement de leur empire « beaucoup plus à la clémence dont ils usaient « envers les vaincus qu'à leurs victoires mê- « mes. » Les autres ambassadeurs parlèrent d'un ton plus humilié et plus propre à exciter la compassion. « Ils déplorèrent le sort de « leur patrie en faisant sentir de quel degré de « grandeur et de puissance elle était tombée « dans un abîme de misère: qu'il ne restait « aux Carthaginois, après avoir porté si loin « leurs conquêtes, que les murailles de Car- « thage même: qu'enfermés dans leur en- « ceinte, ils ne voyaient plus rien, ni sur mer « ni sur terre, qui leur obéît; et que la pos- « session de leur ville même et de leurs dieux « pénates ne leur resterait qu'autant que le « peuple romain voudrait bien ne pas pousser « la rigueur jusqu'aux dernières extrémités.» Il paraissait que les sénateurs étaient touchés de compassion, lorsque l'un d'entre eux, irrité de la perfidie dont les Carthaginois venaient de donner, dans la rupture de la trêve, une preuve encore toute récente, « demanda aux « ambassadeurs par quels dieux ils jureraient « l'observation du traité de paix, après avoir « trompé ceux qui avaient été témoins de leur « premier serment. » *Ce sera*, lui répondit Asdrubal, *par ces mêmes dieux qui punissent si sévèrement les parjures*.

Appien met dans la bouche de ce même Asdrubal Hædus une fort belle harangue, mais adressée à Scipion. Il rapporte aussi celle du consul Cn. Lentulus dans le sénat.

Tous les sénateurs romains étaient portés à la paix [2]. Mais le consul Cn. Lentulus, qui avait le commandement de la flotte, s'opposa au décret qu'ils étaient près de rendre dans cet esprit. Alors les tribuns Mau. Acilius et Q. Minutius demandèrent au peuple assemblé « si sa volonté était qu'on fît la paix avec les « Carthaginois, et par qui il souhaitait qu'elle « se fît et que l'armée fût ramenée d'Afrique.» Toutes les tribus se déclarèrent pour la paix, et chargèrent Scipion du soin de la conclure et de ramener les troupes en Italie. En conséquence de l'ordonnance du peuple, le sénat décerna que Scipion, de l'avis de dix commissaires, ferait la paix avec les Carthaginois à telles conditions qu'il jugerait à propos.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir remercié le sénat, demandèrent qu'il leur fût permis d'entrer dans la ville, et de s'entretenir avec leurs concitoyens qui étaient retenus dans les prisons de la république. Ils représentèrent « qu'il y en avait parmi eux des plus con- « sidérables de Carthage avec qui ils étaient « liés par le sang et l'amitié: qu'il y en avait « d'autres que leurs parents les avaient char- « gés de voir. » Quand ils les eurent visités, ils demandèrent une nouvelle grâce, c'était de pouvoir racheter ceux de ces prisonniers qu'ils voudraient. On leur en demanda les noms. Ils en désignèrent environ deux cents, que le sénat fit conduire en Afrique par les commissaires romains, à qui il ordonna de les remettre entre les mains de Scipion, en chargeant ce général de les rendre aux Carthaginois sans rançon dès que la paix serait conclue.

Les ambassadeurs de Carthage partirent de Rome, et, s'étant rendus auprès de Scipion, ils firent la paix aux conditions marquées ci-devant. Ils lui livrèrent leurs vaisseaux de guerre et leurs éléphants, lui rendirent les esclaves et les transfuges romains et quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouva un sénateur nommé Q. Terentius Culléon. Scipion fit conduire les vaisseaux en pleine mer, où ils furent brûlés. Ils montaient, selon quelques auteurs, à cinq cents. La vue de cet embrasement allumé si près de Carthage causa autant de douleur à ses citoyens qu'aurait pu faire l'incendie de Carthage même. Les déserteurs furent punis plus sévèrement que les esclaves [1], car on trancha la tête à tous ceux qui étaient du pays latin, et ceux qui étaient Romains furent mis en croix.

Il y avait quarante ans que la dernière paix avait été fait avec les mêmes Carthaginois, sous le consulat de Q. Lutatius et d'Aulus Manlius. La guerre avait recommencé vingt-

[1] Appian. Bell. pun. 27-29, 33-35.
[2] Liv. lib. 30, cap. 48.

[1] Liv. lib. 1, cap. 30. cap. 41.

trois ans après, sous celui de P. Cornélius et de Tib. Sempronius. Elle fut terminée la dix-septième année [1], pendant le consulat de Cn. Cornélius et de P. Ælius Pætus. On entendit souvent dire depuis à Scipion que, s'il n'avait pas fini cette guerre par la destruction entière de Carthage, on devait s'en prendre à la cupidité et à l'ambition, premièrement de Tib. Claudius, puis de Cn. Cornélius, qui avaient tous deux cabalé pour le supplanter et pour avoir l'honneur de terminer cette guerre.

Quand on procéda à l'imposition d'une taxe sur les particuliers pour le premier paiement des tributs réglé par le traité [2], comme cette contribution paraissait bien onéreuse aux Carthaginois épuisés par une si longue guerre, la tristesse fut grande, et plusieurs dans le sénat ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal alors se mit à rire. Asdrubal Hædus lui faisant de vifs reproches de ce qu'il insultait ainsi à l'affliction publique, lui qui en était la cause : « Si l'on pouvait, dit-il « alors, pénétrer dans le fond de mon cœur « et en démêler les dispositions comme on « voit ce qui se passe sur mon visage, on re« connaîtrait bientôt que ce ris que l'on me « reproche n'est pas un ris de joie, mais l'ef« fet du transport et du désespoir que me « causent les maux publics. Et ce ris, après « tout, est-il plus hors de saison que ces lar« mes indécentes que je vous vois répandre ? « C'était lorsqu'on nous a ôté nos armes, qu'on « a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a inter« dit toute guerre contre les étrangers, c'é« tait alors qu'il fallait pleurer ; car c'est là le « coup et la plaie mortelle qui nous a abattus. « Mais nous ne sentons les maux publics « qu'autant qu'ils nous intéressent personnel« lement; et ce qu'ils ont pour nous de plus « affligeant et de plus douloureux, est la « perte de notre argent. C'est pourquoi, lors« qu'on enlevait à Carthage vaincue ses dé« pouilles, lorsqu'on la laissait sans armes et « sans défense au milieu de tant de peuples « d'Afrique puissants et armés, personne de « vous n'a versé une larme ni poussé un sou« pir ; et maintenant, parce qu'il faut contri« buer par tête à la taxe publique, vous vous « désolez comme si tout était perdu. Ah ! que « j'ai lieu de craindre que ce qui vous arrache « aujourd'hui tant de larmes ne vous paraisse « bientôt le moindre de vos malheurs ! »

[1] La dix-septième année accomplie, et la dix-huitième commencée

[2] Liv. lib. 30, cap. 11.

Cependant Scipion se préparait à partir. Il assembla ses troupes, et déclara publiquement qu'il ajoutait aux états que Masinissa tenait de ses pères, Cirta et les autres villes et terres de Syphax dont les Romains s'étaient rendus maîtres, et qu'il lui en faisait présent en leur nom. Il ordonna à Cn. Octavius de conduire la flotte en Sicile, et d'en laisser le commandement au consul Cn. Cornélius. Enfin il envoya ordre aux Carthaginois de députer de nouveau à Rome alors pour y faire ratifier par le sénat et le peuple le traité qu'il venait de conclure avec eux, de l'avis des dix commissaires.

Je finirai ce qui regarde la seconde guerre punique par une réflexion de Polybe, qui caractérise bien la situation différente des deux républiques rivales dont nous parlons.

Au commencement de la seconde guerre punique et du temps d'Annibal [1], on peut dire en quelque sorte que Carthage était sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur, étaient déjà flétries. Elle avait commencé à déchoir de sa première élévation, et elle penchait vers sa ruine ; au lieu que Rome alors était, pour ainsi dire, dans la force et la vigueur de l'âge, et s'avançait à grands pas vers la conquête de l'univers.

La raison que Polybe rend de la décadence de l'une et de l'accroissement de l'autre est tirée de la différente manière dont étaient gouvernées alors ces deux républiques.

Chez les Carthaginois, le peuple s'était emparé de la principale autorité dans les affaires publiques. On n'écoutait plus les avis des vieillards et des magistrats : tout se conduisait par cabales et par intrigues. Sans parler de ce que la faction contraire à Annibal fit contre lui pendant tout le temps de son commandement, le seul fait des vaisseaux romains pillés pendant un temps de trêve, perfidie à laquelle le peuple força le sénat de prendre part et de prêter son nom, est une preuve bien claire de ce que dit ici Polybe.

[1] Polyb. lib. 6, pag. 493-495.

Au contraire, c'était à Rome le temps où le sénat, cette compagnie d'hommes si sages, avait plus de crédit que jamais, où les anciens étaient écoutés et respectés comme des oracles. On sait combien le peuple romain était jaloux de son autorité. Nous avons vu néanmoins qu'une centurie composée des jeunes, à qui il était échu par le sort de donner la première son suffrage, qui entraînait ordinairement celui de toutes les autres, ayant nommé deux consuls, elle se désista, sur la simple remontrance de Fabius, du choix qu'elle avait fait, et en nomma d'autres.

De cette différence de gouvernement Polybe conclut qu'il était nécessaire qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un état gouverné par les avis téméraires de la multitude. Rome, en effet, guidée par les sages conseils du sénat, eut enfin le dessus dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats; et elle établit sa puissance et sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

C'est par ces moyens et d'autres pareils qu'on a pu remarquer, dans le cours de l'histoire, que la Providence, qui préside aux états et aux royaumes, qui en règle les événements, qui en fixe la durée, et qui inspire à ceux qui les conduisent la prudence, le courage, et toutes les autres qualités nécessaires pour le gouvernement; c'est ainsi, dis-je, que de loin, et par des accroissements suivis et continuels, elle préparait Rome à cette grandeur et à cette puissance qu'elle lui avait destinée de toute éternité. Rome sentait bien qu'elle devait tous ses heureux succès à une cause supérieure [1] qui la protégeait d'une manière particulière; et elle le témoigna en mille occasions : mais elle avait le malheur de ne la point connaître, et de prodiguer les marques de sa reconnaissance à des divinités sourdes et impuissantes.

La présence de Scipion n'était plus nécessaire dans l'Afrique. Après avoir procuré à sa patrie une paix si glorieuse, il embarqua ses troupes, et passa à Lilybée en Sicile[1]. De là il fit partir la plus grande partie de ses soldats sur les galères pour aller droit à Rome par mer. Pour lui, Tite-Live nous donne lieu de penser qu'il vint aborder à Rhége; car cet historien rapporte que Scipion traversa l'Italie entre deux haies de peuples qui accouraient de toutes parts pour avoir la satisfaction de voir leur libérateur, au courage et au bonheur duquel ils se croyaient redevables du repos, de la tranquillité, et de tous les biens dont la paix allait les faire jouir. Arrivé à Rome au milieu de cette joie publique, il y entra en triomphe avec plus de pompe et de magnificence que l'on n'en avait jamais vu. Le roi Syphax et plusieurs seigneurs de sa cour précédaient son char. Le sénateur Q. Térentius Culléon, qui avait été tiré des fers, suivait le même char, la tête couverte d'une espèce de chapeau qui était la marque de la liberté qu'il avait recouvrée. Syphax ne survécut pas longtemps à sa honte, et il mourut dans la prison. Scipion mit dans le trésor public plus de cinq millions en argent. Il fit donner à chacun des soldats deux deniers et demi (vingt-cinq sous) du butin fait sur les ennemis. Il fut honoré du glorieux surnom d'*Africain*, qui lui resta pour toujours, et qui semblait renouveler à chaque moment le souvenir de son triomphe. Scipion est le premier qui ait pris un surnom tiré de la nation qu'il avait vaincue. Dans la suite, d'autres Romains, à son exemple, ont illustré leurs familles par des titres pareils; mais qu'ils n'avaient pas mérités par des victoires aussi éclatantes.

[1] « Hujus beneficii gratiam, judices, fortuna populi « romani, et vestra felicitas, et dii immortales sibi de« beri putant. Nec verò quisquam aliter arbitrari po« test, nisi qui nullam majestatem esse ducit numenve « divinum... Ea vis (divina) sæpè incredibiles huic urbi « felicitates atque opes attulit. Non est humano consilio, « ne mediocri quidem, judices, deorum immortalium « curâ, res illa perfecta. » (Cic. *pro Milone*, n. 83 et 85.

[1] Liv. lib. 30, cap. 45.

LIVRE XXI.

Ce livre renferme l'histoire de quatre années, 552, 553, 554, 555. Il contient principalement la seconde guerre contre Philippe, qui est terminée par la victoire que Quintius Flaminius remporte à Cynocéphales ; et quelques expéditions en Espagne et dans la Gaule cisalpine.

§ I. — GUERRE DE MACÉDOINE. ÉPOQUES DE LA GUERRE DES ROMAINS CONTRE PHILIPPE. COMMENCEMENT DE CETTE GUERRE. DIVERSES PLAINTES PORTÉES AUX ROMAINS CONTRE PHILIPPE. LE PEUPLE S'OPPOSE D'ABORD A CETTE GUERRE. LE CONSUL FAIT REVENIR LE PEUPLE A L'AVIS DU SÉNAT, ET LA GUERRE EST DÉCLARÉE A PHILIPPE. AMBASSADEURS DE PTOLÉMÉE. SOULÈVEMENT DE LA GAULE EXCITÉ PAR AMILCAR. AMBASSADEURS ENVOYÉS A CARTHAGE ET A MASINISSA. AMBASSADEURS DE VERMINA, FILS DE SYPHAX, VERS LES ROMAINS. SUCCÈS DE L'AMBASSADE DES ROMAINS EN AFRIQUE. ARGENT ENLEVÉ DU TEMPLE DE PROSERPINE. REMONTRANCES DE PLUSIEURS PARTICULIERS AU SÉNAT, SUR CE QUI LEUR ÉTAIT DU PAR LA RÉPUBLIQUE. LE CONSUL SULPICIUS ARRIVE EN MACÉDOINE. CENTHO RAVAGE LA VILLE DE CHALCIS. PHILIPPE ATTAQUE INUTILEMENT LA VILLE D'ATHÈNES. IL L'ATTAQUE UNE SECONDE FOIS AVEC AUSSI PEU DE SUCCÈS, ET DÉSOLE TOUTE L'ATTIQUE. LES ROMAINS RAVAGENT LES FRONTIÈRES DE LA MACÉDOINE. DES ROIS, VOISINS DE LA MACÉDOINE, SE JOIGNENT AU CONSUL. PRÉPARATIFS DE PHILIPPE. ASSEMBLÉE DES ETOLIENS, OU PHILIPPE, LES ATHÉNIENS ET LES ROMAINS ENVOIENT LEURS AMBASSADEURS. L'ASSEMBLÉE SE SÉPARE SANS RIEN CONCLURE. LE CONSUL ENTRE EN MACÉDOINE. RENCONTRE DES DEUX PARTIS. DIVERSES ACTIONS PEU IMPORTANTES ENTRE LES DEUX ARMÉES. PHILIPPE REMPORTE QUELQUE AVANTAGE SUR LES FOURRAGEURS ROMAINS. PUIS IL EST BATTU LUI-MÊME, ET OBLIGÉ DE FUIR. SULPICIUS RETOURNE A APOLLONIE. LES ETOLIENS SE DÉCLARENT POUR LES ROMAINS. DÉCRETS DES ATHÉNIENS CONTRE PHILIPPE. LA FLOTTE SE RETIRE. ON ACCORDE L'OVATION A LENTULUS POUR LES SUCCÈS REMPORTÉS EN ESPAGNE. L. FURIUS DÉFAIT L'ARMÉE DES GAULOIS QUI ASSIÉGEAIT CRÉMONE. JALOUSIE DU CONSUL AURÉLIUS CONTRE FURIUS. CELUI-CI REVIENT A ROME, ET DEMANDE LE TRIOMPHE. IL LUI EST ACCORDÉ APRÈS DE LONGUES CONTESTATIONS. P. SCIPION FAIT CÉLÉBRER DES JEUX. SES SOLDATS SONT RÉCOMPENSÉS. ARMÉE DES ESPAGNOLS DÉFAITE. RETOUR DU CONSUL AURÉLIUS A ROME. ON NOMME DE NOUVEAUX CONSULS. COMBATS DE GLADIATEURS.

La seconde guerre punique, qui venait de se terminer d'une manière si glorieuse pour les Romains, fut suivie presque immédiatement de celle qu'ils eurent à soutenir contre les Macédoniens[1] ; celle-ci n'était en aucune sorte comparable à la première, ni par le mérite du chef, ni par le courage des troupes, ni par l'importance des événements et la grandeur des dangers ; mais elle était en quelque sorte plus illustre par la gloire des anciens rois de Macédoine, par l'éclat du nom même de la nation, et par la vaste étendue de son empire, qui avait autrefois embrassé une grande partie de l'Europe et une plus grande partie encore de l'Asie.

Au reste, la guerre contre Philippe avait commencé à peu près dix ans auparavant, l'an de Rome 541, lorsque Rome fit alliance avec les Etoliens. On pourrait même en faire remonter le commencement trois ans plus haut.

[1] Liv. lib. 31. cap. 1.

Et cette même guerre avait été terminée trois ans avant la fin de la seconde guerre punique. Les Romains depuis avaient eu plusieurs sujets de mécontentement de la part de Philippe, roi de Macédoine, tant parce qu'il avait mal observé, à l'égard des Etoliens et des autres alliés de la république, les conditions de la paix, que parce qu'il avait envoyé tout récemment à Annibal, en Afrique, des secours d'hommes et d'argent. Lors donc qu'ils se virent libres et tranquilles après la paix qu'ils avaient faite avec les Carthaginois, diverses plaintes qu'on apporta à Rome de différents côtés contre Philippe les disposèrent à recommencer la guerre contre ce prince.

P. SULPICIUS GALBA II [1].
C. AURÉLIUS COTTA.

C'est sous ces consuls que commença la guerre contre la Macédoine. Plusieurs événements y avaient préparé de loin.

Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, avait laissé en mourant un fils âgé seulement de cinq ans, qui fut appelé Ptolémée Epiphane [2]. Philippe, et Antiochus, roi de Syrie, firent entre eux une ligue criminelle pour envahir ses états. La cour d'Egypte, dans le danger où la mettait l'union de ces deux princes contre son roi pupille, avait eu recours aux Romains pour implorer leur protection et leur offrir la tutelle du roi et la régence de ses états pendant sa minorité, assurant que le feu roi l'avait ainsi ordonné à sa mort.

Les troupes de Philippe ravageaient actuellement l'Attique [3], et y faisaient un butin considérable : ce qui donna lieu aux habitants d'avoir recours aux Romains. Les ambassadeurs des Rhodiens et du roi Attale se joignirent à ceux d'Athènes pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux rois, et pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses députés, sollicitait plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, et qu'il avait sans doute quelque grand dessein en tête.

Les Romains, sur la demande des ambassadeurs d'Egypte, n'hésitèrent point à accepter la tutelle du jeune prince; et en conséquence ils avaient nommé de leur côté trois ambassadeurs, qui furent chargés de notifier aux deux rois la délibération du sénat, et de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les états de leur pupille; qu'autrement les Romains seraient obligés de leur déclarer la guerre. Les autres plaintes que j'ai marqué qu'ils reçurent presque en même temps hâtèrent le départ des trois ambassadeurs. L'un d'eux, M. Æmilius Lépidus, se transporta en Egypte, prit possession de la tutelle au nom du sénat et du peuple romain, et établit un premier ministre pour gouverner pendant le bas-âge du roi, comme il a été dit dans l'Histoire ancienne [1]. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance que de se déclarer si généreusement pour un roi et pour un pupille opprimé. Voilà ce qui faisait la gloire du peuple et du sénat de Rome, qui était le refuge des rois et des peuples [2]. L'ambition des magistrats et des généraux d'armée était de se rendre, par leur équité et leur bonne foi, les défenseurs des provinces et des alliés. Aussi, dans ces heureux temps, l'empire romain était-il regardé comme le port et l'asile de tout l'univers, où les nations opprimées étaient sûres de trouver une prompte et puissante protection contre l'injustice et la violence. Les choses changèrent bien dans la suite.

Le sénat, après avoir répondu favorablement à tous les ambassadeurs [3], fit partir M. Valérius Lévinus, qui avait déjà fait la guerre contre Philippe, et le chargea, en lui donnant la qualité de propréteur, de s'approcher de la Macédoine avec une flotte pour

[1] An. R. 552; av. J. C. 200.
[2] Polyb. lib. 16, pag. 6, et Legat. pag. 4 — Justin. lib. 30, cap. 2 et 3. — Val. Max. lib. 6, cap. 6.
[3] Liv. lib. 31, cap. 1, 2.

[1] Tom. II, pag. 557 et suiv. de notre édition.
[2] « Regum, populorum, nationum portus erat et refugium senatus. Nostri autem magistratus imperatoresque ex hâc unâ re maximam laudem capere studebant, si provincias, si socios æquitate et fide defenderent. Itaque illud patrocinium orbis terræ veriùs, quàm imperium, poterat nominari. » (Cic. de Offic. lib. 2, n. 26, 27.)
[3] Liv. lib. 31. cap. 3.

examiner les choses de plus près, et pour être en état de secourir promptement les alliés.

Cependant on délibérait sérieusement à Rome sur le parti qu'il fallait prendre[1]. Dans le temps même que le sénat était assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe était près d'entrer en personne dans l'Attique, et qu'infailliblement il se rendrait maître d'Athènes, si on ne leur envoyait un prompt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus, propréteur, et d'Aurélius son lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avait tout à craindre de la part de Philippe, que le danger était très-pressant, et qu'il n'y avait point de temps à perdre.

Sur ces nouvelles, le sénat crut que l'on ne pouvait se dispenser d'entreprendre la guerre contre Philippe. Le consul Sulpicius, à qui le département de la Macédoine était échu par le sort, en porta la proposition devant le peuple[2]. Elle fut d'abord rejetée par presque toutes les centuries. Les citoyens, à peine sortis d'une guerre qui leur avait coûté tant de peines et de dangers, en avaient par eux-mêmes un extrême éloignement, qui était encore beaucoup augmenté par les discours séditieux de Q. Bébius. C'était un des tribuns du peuple, lequel, rappelant l'ancien usage où étaient autrefois ses prédécesseurs de se faire valoir auprès de la multitude en se déclarant contre les sénateurs, les accusait de faire naître exprès guerre sur guerre pour tenir toujours le peuple dans l'oppression, et ne lui point laisser de repos. Les sénateurs souffrirent avec beaucoup de peine un reproche si calomnieux et si injuste : ils chargèrent d'opprobres dans le sénat même le tribun qui en était l'auteur, et exhortèrent fortement le consul de retourner une seconde fois devant le peuple, de lui reprocher avec force son indolence pour le bien public, et de lui faire sentir de quelle honte il allait se couvrir, et quel tort il ferait à l'état, si dans les circonstances présentes il différait de déclarer la guerre à Philippe.

[1] Liv. lib. cap. 5.
[2] Liv. lib 31, cap. 6.

Le consul, ayant convoqué l'assemblée dans le champ-de-Mars, avant que d'envoyer les centuries aux suffrages, leur parla de la sorte[1]. « Il paraît, messieurs, que vous ignorez qu'il « ne s'agit point ici de délibérer s'il faut avoir « la guerre ou la paix (car Philippe, en se « préparant à vous faire une rude guerre, ne « vous en laisse pas le choix libre), mais si vous « devez transporter vos légions en Macédoine « ou attendre que l'ennemi fasse passer ses « troupes en Italie. Quelle différence il y a « entre ces deux partis ! vous avez dû certai- « nement le connaître par votre expérience « dans la dernière guerre contre les Cartha- « ginois; car qui doute que, si, dès que les « Sagontins assiégés eurent recours à nous, « nous avions été prompts à leur porter du « secours, comme l'avaient fait nos pères à « l'égard des Mamertins, nous n'eussions fait « tomber sur l'Espagne tout le poids de la « guerre que notre négligence a attirée dans « l'Italie, où peu s'en faut qu'elle ne nous « ait accablés? Nous avons agi plus sagement « à l'égard de ce même Philippe lorsqu'il « s'engagea par un traité fait avec Annibal « de passer en Italie; et il est clair que ce fut « en faisant partir sur-le-champ Lévinus avec « une flotte pour l'aller attaquer dans son « propre pays que nous le retînmes dans la « Macédoine. Ce que nous fîmes pour lors « pendant que nous avions Annibal dans le « cœur de l'Italie, nous hésitons à le faire « maintenant que ce redoutable ennemi est « chassé de l'Italie, et que les Carthaginois « sont vaincus sans retour ! Souffrons que « Philippe, en se rendant maître d'Athènes, « fasse essai de notre lenteur comme Annibal « le fit en prenant de force Sagonte, nous le « verrons arriver en Italie, non au bout de « cinq mois, comme Annibal après la prise de « Sagonte, mais au bout de cinq jours, depuis « qu'il aura fait partir sa flotte de Corinthe. « Souvenez-vous de l'alarme que jeta autre- « fois dans toute l'Italie Pyrrhus, roi d'Epire, « lorsque, fier de sa victoire, il vint presque « jusqu'aux portes de Rome, et cela dans un « temps où la république, plus florissante « qu'elle n'avait jamais été, ne manquait ni de

[1] Liv. lib. 31, cap. 7, 8

« troupes ni de généraux, et n'était point « épuisée par de longues et de sanglantes « guerres. Peut-on comparer pour la puissance Pyrrhus à Philippe, l'Epire à la Macédoine? Mais, pour ne vous point rappeler à d'anciens temps, faites réflexion à ce « qui vient d'arriver tout récemment. Si vous « aviez refusé de passer en Afrique, vous « auriez encore ici Annibal et les Carthaginois : que la Macédoine, plutôt que l'Italie, « sente toutes les horreurs de la guerre par le « ravage de ses villes et de ses campagnes. « Nous avons éprouvé plus d'une fois que nos « armes sont plus heureuses au dehors que « dans notre propre pays. Retournez donc, « messieurs, aux suffrages, et rendez-vous à « l'avis des sénateurs, auquel les dieux immortels, que j'ai consultés par les auspices « et les sacrifices, promettent toutes sortes de « prospérités. »

Quand le consul eut cessé de parler, l'affaire fut mise de nouveau en délibération, et la guerre fut ordonnée. On indiqua des prières publiques qui devaient être continuées pendant trois jours, pour demander aux dieux qu'ils accordassent un heureux succès à la guerre contre Philippe, qui venait d'être ordonnée par le peuple. Sulpicius consulta les féciaux pour savoir s'il fallait que la déclaration de guerre fût faite au roi Philippe en personne, ou simplement dans une place de son royaume la plus prochaine. Ils répondirent que la chose était indifférente, et que de manière ou d'autre elle serait légitime. Le sénat laissa au consul le choix de celui qui serait chargé d'aller déclarer la guerre au roi. On régla ensuite le département des provinces, le nombre des troupes qui devaient servir cette année, et le choix des généraux qui devaient les commander.

On avait déjà satisfait aux prières publiques qui avaient été ordonnées, et l'on avait visité avec les cérémonies ordinaires tous les temples des dieux. Le peuple, qui était fort religieux et fort attentif à se rendre les dieux favorables, surtout dans le commencement d'une nouvelle guerre, ordonna encore que le consul à qui la province de Macédoine était échue promettrait aux dieux des jeux et des sacrifices.

Pendant qu'on travaillait aux préparatifs de la guerre, il arriva des ambassadeurs de la part de Ptolémée[1], roi d'Égypte, qui déclarèrent « que les Athéniens avaient envoyé demander à leur maître du secours contre Philippe ; mais que, quoiqu'ils fussent ses alliés « aussi bien que du peuple romain, le roi ne « croyait pas devoir envoyer en Grèce ni armée ni flotte pour attaquer ou défendre qui « que ce fût sans le consentement du peuple « romain. » Le sénat, après avoir remercié le roi de son attention obligeante, répondit « que le dessein du peuple romain était de « défendre ses alliés : que si dans la suite il « se trouvait avoir besoin de quelques secours « pour cette guerre, il le ferait savoir au roi, « parce qu'il comptait entièrement sur sa « bonne volonté. » On renvoya les ambassadeurs, après leur avoir fait des présents et rendu tous les honneurs possibles.

Tous les esprits étant uniquement attentifs à la guerre de Macédoine, on reçut d'un autre côté des nouvelles auxquelles on n'avait pas lieu de s'attendre[2], c'est qu'Amilcar, officier carthaginois, qui était resté de l'armée d'Asdrubal dans la Ligurie, avait soulevé les Insubriens, les Cénomans, les Boïens, et d'autres peuples de la Gaule cisalpine. Le préteur L. Furius, qui commandait dans cette province, écrivait au sénat que les ennemis, après avoir ravagé et brûlé en partie Plaisance, marchaient actuellement contre Crémone ; qu'il était hors d'état de secourir ces deux colonies, n'ayant pour toutes troupes que cinq mille hommes, et que ce serait les exposer à la boucherie que de les envoyer contre une armée qui montait au moins à quarante mille hommes.

Après la lecture de ces lettres, le sénat commanda au consul C. Aurélius de donner ordre sur-le-champ à son armée, à qui il avait marqué un jour pour le rendez-vous en Etrurie, de se rendre le même jour à Rimini. Il lui fut ordonné à lui-même ou d'aller en personne au secours des colonies attaquées, si les affaires de la république lui permettaient de quitter Rome, ou de charger de cette commission le préteur L. Furius. Il prit ce dernier parti.

[1] Liv. lib. 31, cap. 9.
[2] Liv. lib. 31, cap. 10.

En même temps le sénat ordonna qu'on enverrait trois ambassadeurs, d'abord à Carthage, puis en Numidie vers le roi Masinissa [1]. C. Térentius Varron, P. Lucrétius, et Cn. Octavius, furent nommés pour cette commission.

Ils avaient ordre « de se plaindre au sénat « de Carthage de ce que leur officier Amilcar « avait fait prendre les armes aux Gaulois et « aux Liguriens contre le traité, et de leur « déclarer que, s'ils voulaient conserver la « paix qu'on leur avait accordée, ils eussent « à rappeler leur citoyen, et à le remettre entre « les mains des Romains. Ils devaient aussi « leur marquer qu'on n'avait pas rendu aux « Romains tous les transfuges : qu'on apprenait à Rome qu'il en était resté un grand « nombre à Carthage, où ils allaient et venaient publiquement; qu'ils eussent soin « d'en faire une recherche exacte pour les « leur rendre conformément au traité. »

Les mêmes ambassadeurs étaient chargés « de « congratuler Masinissa, de la part du « peuple romain, de ce que non-seulement « il avait recouvré le royaume de ses pères, « mais l'avait augmenté de la partie la plus « florissante des états de Syphax. » Ils devaient aussi lui apprendre « qu'on avait dé« claré la guerre au roi Philippe, parce qu'il « avait secouru les Carthaginois contre les « Romains; et en conséquence le prier d'en« voyer aux Romains un secours de cavaliers « numides pour être employés dans cette guerre. » Ils étaient chargés de présents pour le roi, et avaient ordre de lui dire « qu'il trou« verait dans la reconnaissance du peuple ro« main tous les secours dont il pourrait avoir « besoin, soit pour affermir son autorité, soit « pour augmenter ses états. »

Dans le même temps, les ambasssadeurs de Vermina, fils de Syphax, s'adressèrent au sénat [2], « excusant les hostilités de leur maître « contre les Romains sur l'imprudence de « l'âge, et rejetant toute la faute sur les con« seils trompeurs des Carthaginois. Ils re« présentèrent que Masinisssa, d'ennemi des « Romains, était devenu leur ami et leur allié : « que Vermina s'efforcerait par ses bons ser« vices de ne le céder ni à Masinissa, ni à « aucun autre prince, en zèle et en attache« ment pour le peuple romain. » Le sénat répondit aux ambassadeurs « que c'était sans « aucune juste raison que Syphax, d'allié et « d'ami du peuple romain, en était devenu « tout d'un coup ennemi; et que ce n'était « pas avec moins d'injustice que Vermina, son « fils, avait signalé ses premières années en « attaquant les Romains : qu'ainsi il devait « demander la paix au peuple romain avant « que de prétendre en être reconnu roi, allié « et ami; que c'était un honneur que le peu« ple romain n'avait coutume d'accorder qu'à « ceux qui lui avaient rendu de grands ser« vices : que les députés de Rome seraient « incessamment en Afrique, et qu'ils marque« raient à Vermina les conditions auxquelles « le peuple romain consentait de lui donner « la paix ; que, s'il souhaitait qu'on y ajoutât « ou qu'on en retranchât quelque article, ou « qu'on y fit quelque changement, il aurait « recours de nouveau au sénat. » Les députés romains partirent avec les instructions dont nous venons de parler. Ils avaient chacun une galère à cinq rangs.

Quand ils furent arrivés en Afrique, les Carthaginois leur répondirent que tout ce qu'ils pouvaient faire par rapport à Amilcar, était de prononcer contre lui la peine de l'exil et de confisquer ses biens [1]. Quant aux déserteurs et aux esclaves romains, qu'ils avaient rendu tous ceux qu'ils avaient pu découvrir : qu'au reste ils enverraient des ambassadeurs à Rome pour donner satisfaction au sénat sur ces deux articles. En même temps ils firent porter à Rome deux cent mille boisseaux de froment, et autant en Macédoine pour la subsistance des armées.

De Carthage les ambassadeurs romains se rendirent auprès de Masinissa, qui les reçut parfaitement bien. Il offrit à la république deux mille numides. Les ambassadeurs n'en acceptèrent que mille : ce prince les fit embarquer lui-même, et les envoya en Macédoine avec deux cent mille boisseaux de froment et autant d'orge.

Quand Vermina sut que les ambassadeurs

[1] Liv. lib. 31, cap. 11.
[2] Liv. lib. 31, cap. 11.

[1] Liv. lib. 31, cap. 19.

romains étaient en chemin pour venir dans ses états, il alla au-devant d'eux jusque sur les frontières de son royaume. Il se soumit par avance à toutes les conditions qu'il leur plairait de lui prescrire, ajoutant que toute paix avec les Romains lui paraîtrait juste et avantageuse. Elle lui fut accordée. Les articles lui en furent marqués d'autorité, et il eut ordre d'envoyer des députés à Rome pour en recevoir la ratification.

Cependant le sénat romain avait reçu avis d'un nouveau sacrilége commis à Locres dans le temple de Proserpine[1]. C'était le préteur Q. Minucius, à qui le Brutium était échu pour département, qui avait donné cet avis, marquant en même temps qu'on n'avait pu découvrir les auteurs du crime. Le sénat vit avec indignation que les sacriléges se multipliaient, et que l'exemple encore tout récent du crime et de la punition de Pléminius n'avait pas été capable d'intimider et d'arrêter les impies. Le consul Aurélius fut chargé d'écrire au préteur « que le sénat ordonnait qu'on fît des informations sur ce vol, comme on en avait fait « quelques années auparavant en pareil cas : « qu'on remît dans le trésor l'argent qui se « retrouverait ; qu'on suppléât à ce qui pourrait y manquer ; et qu'on fît, si on le jugeait à propos, des sacrifices expiatoires, « tels que les pontifes en avaient ordonné auparavant en réparation d'un sacrilége si criminel. »

Après qu'on eut satisfait à tous les devoirs de religion au sujet de différents prodiges, des particuliers en fort grand nombre, à qui des trois paiements des sommes qu'ils avaient prêtées à la république il y avait dix ans, sous le consulat de M. Valérius et de M. Claudius, il en était dû encore les deux derniers, présentèrent requête au sénat[2]. Ils n'avaient pu obtenir satisfaction des consuls, qui leur avaient répondu que le trésor n'était point en état d'acquitter actuellement cette dette à cause des grandes dépenses auxquelles la nouvelle guerre obligeait indispensablement pour entretenir de nombreuses troupes, et pour équiper des flottes considérables. « Ces particuliers représentaient « donc que si la république voulait employer « pour la guerre de Macédoine les sommes « qui lui avaient été prêtées pour celle de Carthage, des guerres nouvelles se succédant « toujours les unes aux autres, la récompense « de leur zèle pour la république serait de se « voir privés pour toujours de leur bien. »

Le sénat trouvait ces remontrances fort justes ; et elles l'étaient en effet : mais la république était absolument hors d'état d'acquitter ces dettes. Une telle situation devait causer beaucoup de peine à des sénateurs qui respectaient la justice et aimaient véritablement le peuple. Ils trouvèrent un sage tempérament, que les intéressés mêmes leur fournirent : ce fut de céder à ces particuliers les fonds de terre appartenant au public jusqu'à la distance de cinquante milles[1] de Rome, lesquels se trouvaient actuellement à vendre. Les consuls furent chargés de faire l'estimation de ces fonds de terre, et imposèrent sur chaque arpent un as de redevance par année, pour servir de témoignage que ces fonds étaient de la censive de la république. Et quand l'état pourrait acquitter ces dettes, on laissait aux particuliers qui aimeraient mieux avoir de l'argent comptant que de conserver ces fonds, la liberté de les rendre à l'état. Ils acceptèrent ces conditions avec joie. Il y a dans toute cette conduite un esprit d'équité et d'amour du bien public qui fait beaucoup d'honneur aux Romains, et qui devrait servir de modèle à tous ceux qui sont chargés du gouvernement, dont un des plus essentiels devoirs est de regarder la bonne foi dans les engagements publics comme une chose sacrée et inviolable, à laquelle on ne doit jamais donner atteinte. Cette persuasion établie fortement dans les esprits est la plus grande ressource des États[2].

Enfin le consul Sulpicius, après avoir fait dans le Capitole les prières et les vœux accoutumés, partit de Rome revêtu de sa cotte d'armes[3], et précédé de ses licteurs. Il passa de Brunduse en Macédoine en deux jours.

[1] Liv. lib. 31, cap. 12.
[2] Liv. lib. 31, cap. 13.

[1] Quinze ou seize lieues environ.
[2] « Nulla res vehementiùs remp. commendat (ou « continet) quam fides : quæ nul a esse potest, nisi erit « necessaria solutio rerum creditarum. » (Cic. de Offic lib. 2. n. 84.)
[3] *Paludatus.*

A son arrivée, il y trouva les députés d'Athénes, qui le conjurèreut de les délivrer du siége que les troupes de Philippe avaient mis devaut leur ville. Il envoya sur-le-champ C. Claudius Centho au secours d'Athéues avec vingt galéres et quelques troupes.

Centho, étant entré dans le Pirée avec ses galères, rendit aux habitants le courage et la confiance. Il ue se contenta pas de mettre la ville et tout le pays voisin en sûreté[1] : mais ayant appris que la garuison de Chalcis n'observait aucune règle ui aucune discipline, se regardant comme éloignée de tout danger, il partit avec sa flotte, arriva près de la ville avant le jour; et, ayant trouvé les sentinelles endormies, il y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics remplis de blé, et à l'arsenal qui était plein de machines de guerre, et tailla en pièces tout ce qui se trouva de soldats dans la ville. S'il avait eu assez de troupes pour laisser une garnison dans Chalcis sans abandonner la défeuse d'Athènes, c'aurait été, au commencement de cette guerre, un coup de la dernière importance que d'enlever à Philippe la ville de Chalcis et l'Euripe : car le détroit de l'Euripe ferme l'entrée de la Grèce par mer, comme le défilé des Thermopyles par terre. Mais il n'était pas en état de partager le peu de troupes qu'il avait. Ainsi, après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin qu'il avait fait, il retourna au Pirée, d'où il était parti.

Philippe, qui était pour lors à Démétriade, à la première nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains : mais ils n'y étaieut plus, et il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante et demi ruinée[3]. Substituant à la joie qu'il aurait eue de secourir ses alliés le plaisir de se venger de ses ennemis, il songea à rendre la pareille à Athénes, et à la surprendre comme les Romains avaient surpris Chalcis. Il en serait venu à bout, si un de ces coureurs qu'on appelait *hémérodromes*[4], ayant aperçu de la hauteur où il était placé les troupes du roi, n'en avait porté promptement la nouvelle à Athènes, où il arriva vers minuit, et où tout était endormi. Philippe y arriva aussi peu d'heures après, et avant le jour. Le prince, apercevant les lumières qu'on avait allumées en différents endroits, et entendant le tumulte et les cris des citoyens qui couraient partout où le péril et la nécessité les appelaient, se détermina à attaquer la ville de vive force, puisqu'il n'avait pu réussir à la surprendre.

Les Athéniens avaient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murs à la porte Dipyle. Philippe marcha à la tête de son armée, se jeta lui-même dans la mêlée; et ayant tué ou blessé de sa main plusieurs des ennemis, il les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colère sur les maisons de plaisance et sur les lieux publics d'exercice, comme le lycée, mettant le feu partout, et ruinant tout ce qui se rencontrait sur ses pas, sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avait de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Eleusis, où il manqua aussi son coup.

Il revint peu de temps après devant Athènes, et livra une seconde attaque à cette ville avec aussi peu de succès qu'en avait eu la première. Repoussé honteusement par les Athéniens, il alla tout de nouveau ravager les campagnes[1]. Après la première tentative, il n'avait détruit que les tombeaux qu'il avait trouvés hors de la ville: maintenant, pour ne rien épargner de tout ce que la religion devait rendre inviolable, il fit brûler et démolir tous les temples des bourgs et villages de la contrée. Le marbre qui se trouvait en abondance dans l'Attique, travaillé par les excellents ouvriers qui savaient mettre cette matière en œuvre, avait orné tout le pays de ces édifices sacrés, que ce prince sacrifia pour lors à sa fureur et à sa vengeance. Non content de raser les temples et de renverser les statues des dieux, il fit encore mettre en morceaux toutes les pierres qui étaieut restées entières, afin qu'il ne restât aucun vestige de tant de beaux monuments, et qu'on n'en pût pas

[1] Liv. lib. 31, cap. 14.
[2] Liv. lib. 31, cap. 23.
[3] Liv. lib. 31, cap. 24.
[4] On les appelait ainsi parce qu'en un jour ils faisaient beaucoup de chemin à la course.

[1] Liv. lib. 31, cap. 26.

montrer même les ruines. Après une si glorieuse expédition, il se retira en Béotie. Un roi si peu maître de sa colère et qui se livre à de tels excès n'en mérite guère le nom.

Le consul, qui campait entre Apollonie et Dyrrachium, envoya en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du lieutenant Apustius, qui ravagea le plat pays [1] et se rendit maître de plusieurs petites villes.

Les Romains, ayant commencé la guerre par ces expéditions assez heureuses, virent arriver dans leur camp plusieurs rois ou princes voisins de la Macédoine [2] : entre autres Pleurate, fils de Scerdilède, roi d'une partie de l'Illyrie; Amynandre, roi des Athamanes; et Bato, fils de Longare, prince des Dardaniens. Longare avait été assez puissant pour faire la guerre en son nom contre Démétrius, père de Philippe. Le consul répondit à ces princes, qui lui offraient leurs services contre le roi de Macédoine, que, quand il entrerait dans le pays ennemi avec son armée, il emploierait les troupes que les Dardaniens et Pleurate lui fourniraient. Pour Amynandre, il le chargea d'engager les Etoliens à entrer dans la ligue contre Philippe. Il fit dire à Attale, dont les ambassadeurs étaient aussi venus le trouver, qu'il attendît la flotte des Romains à Egine où il était en quartier d'hiver; et que, quand elle s'y serait rendue et jointe à lui, il continuât à faire la guerre aux Macédoniens par mer, comme il avait commencé. Il envoya aussi des ambassadeurs aux Rhodiens pour les exhorter à agir de concert avec les alliés contre Philippe.

Ce prince de son côté, étant arrivé en Macédoine, se préparait fortement à la guerre. Il fit partir son fils Persée, qui était encore fort jeune, avec des lieutenants capables de le conduire, et une partie de ses troupes, pour s'emparer des défilés qui sont à l'entrée de la Pélagonie [3]. Il rasa Sciathe et Péparèthe, villes assez considérables, situées dans les îles de la mer Egée, de même nom, pour empêcher qu'elles ne devinssent la proie de la flotte ennemie. Il envoya des ambassadeurs aux Etoliens, dont il connaissait l'inquiétude et l'inconstance, pour les exhorter à demeurer unis avec lui contre les Romains.

Les Etoliens devaient tenir à un certain jour marqué leur assemblée générale. Philippe, les Romains et les Athéniens y envoyèrent leurs ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. « Il se borna à demander que « les Etoliens s'en tinssent aux conditions de « la paix qu'ils avaient conclue quelques an- « nées auparavant avec Philippe [1], ayant « éprouvé alors combien l'aillance avec les « Romains était contraire à leurs intérêts. Il « leur cita l'exemple de Messine et de toute « la Sicile, dont les Romains s'étaient rendus « maîtres sous prétexte d'y porter du secours. « Il leur exagéra la rigueur avec laquelle les « Romains traitaient les villes conquises, Sy- « racuse, Tarente, Capoue; cette dernière « surtout, qui n'était plus Capoue [2], mais le « tombeau des Campaniens, un cadavre de « ville, sans sénat, sans peuple, sans magis- « trats, plus cruellement traitée par ceux qui « l'avaient laissé subsister en cet état que s'ils « l'eussent entièrement détruite. Si des étran- « gers, dit-il, plus éloignés de nous par leur « langage, leurs mœurs, leurs coutumes et « leurs lois, que par les espaces de terre et « de mer qui nous en séparent, viennent à « s'emparer de ce pays, il y aurait de la folie « à espérer qu'ils nous veuillent traiter plus « humainement qu'ils n'ont fait leurs voisins. « Entre nous autres peuples du même pays, « et qui parlons la même langue, Etoliens, « Acarnaniens, Macédoniens, il peut s'élever « de légers différends, qui n'ont point de sui- « tes ni de durée: mais avec des étrangers, « avec des barbares, tous tant que nous som- « mes de Grecs, nous sommes et serons con- « tinuellement en guerre; car c'est la nature, « toujours invariable, et non quelque cause « passagère, qui les arme contre nous, et nous « contre eux. Dans ce même lieu, il n'y a que

[1] Liv. lib. 31, cap. 27.
[2] Liv. lib. 31, cap. 28.
[3] Province de Macédoine.

[1] Liv. lib. 31, cap. 29-32.
[2] « Capua quidem sepulcrum ac monumentum Cam- « pani populi, elato et extorri ejecto ipso populo, super- « est; urbs trunca, sine senatu, sine plebe, sine magis- « tratibus, prodigium; relicta crudelius habitanda, quàm « si deleta foret. » (Liv.)

« peu d'années, vous fîtes la paix avec Philippe. Les mêmes causes subsistent encore, « et nous espérons que vous garderez aussi la « même conduite. »

Les députés d'Athènes, du consentement des Romains, parlèrent ensuite. « Ils commencèrent par exposer d'une manière touchante l'acharnement impie et sacrilége de « Philippe contre les monuments les plus sacrés de l'Attique, contre les temples les plus « augustes, contre les tombeaux les plus respectés; comme s'il eût déclaré la guerre « non-seulement aux hommes et aux vivants, « mais encore plus aux mânes des morts et « à la majesté même des dieux: que l'Etolie « et toute la Grèce devaient s'attendre à un « pareil traitement si Philippe en trouvait « l'occasion. » Ils finirent en priant et en conjurant les Etoliens « d'avoir compassion « d'Athènes, et d'entreprendre, sous la conduite des dieux et sous celle des Romains, « dont la puissance ne le cédait qu'à celle des « dieux, une guerre aussi juste que celle qu'on « leur proposait.

« Le député romain, après avoir réfuté fort « au long les reproches du Macédonien sur « le traitement que Rome avait fait souffrir « aux villes conquises, et avoir opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récemment on « venait d'accorder la paix et la liberté, soutint que, bien loin qu'on pût accuser les « Romains de cruauté, ce qu'ils avaient à « craindre c'était plutôt que, par l'excès de « leur bonté et de leur douceur, ils n'invitassent les peuples à se déclarer plus facilement « contre eux, parce que les vaincus avaient « toujours une ressource assurée dans leur « clémence. Il représenta d'une manière « courte, mais vive, les actions criminelles « de Philippe, ses cruautés horribles et ses « débauches encore plus détestées que ses « cruautés; tous faits d'autant plus connus de « ceux devant qui il parlait qu'ils étaient plus « voisins de la Macédoine et en relation perpétuelle avec Philippe. Mais, pour me renfermer dans ce qui vous regarde (dit ce « député en s'adressant aux Etoliens), nous « avons entrepris la guerre contre Philippe « pour votre défense: vous avez fait la paix « avec lui sans notre participation. Peut-être « direz-vous pour vous justifier que, nous « voyant occupés à la guerre contre les Carthaginois, forcés par la crainte vous avez « accepté des lois que vous imposait le plus « fort: et nous, de notre côté, appelés ailleurs par des soins plus importants, nous « avons négligé une guerre à laquelle vous « aviez renoncé. Maintenant délivrés, grâce « aux dieux, de la guerre de Carthage, nous « tournons toutes nos forces contre la Macédoine. C'est une occasion pour vous de « rentrer dans notre amitié et notre alliance, « que vous ne devez pas négliger, à moins que « vous m'aimiez mieux périr avec Philippe « que vaincre avec les Romains. »

Damocrite, préteur des Etoliens, sentit bien que ce dernier discours entraînerait tous les suffrages: on prétend que Philippe l'avait gagné par argent[1]. Sans paraître embrasser aucun parti, il représenta que l'affaire était trop importante pour être décidée sur-le-champ, et qu'il fallait prendre du temps pour y songer mûrement. Par là il éluda les projets et les espérances des Romains; et il se vantait d'avoir rendu un service considérable à sa nation, qui attendrait l'événement pour se déterminer, et alors se déclarerait pour le plus fort.

Philippe cependant préparait vigoureusement la guerre par terre et par mer; mais le consul la faisait actuellement[2]. Il était entré en Macédoine, et s'était avancé vers les Dassarètes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoraient encore tous deux quelle route l'ennemi avait prise. On fit de part et d'autre un détachement de cavalerie pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrèrent: comme elles n'étaient composées que de gens d'élite, le combat fut rude et la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place, du côté des Macédoniens, quarante maîtres, et trente-cinq du côté des Romains.

Le roi, persuadé que le soin qu'il prendrait d'ensevelir ceux qui étaient morts dans cette rencontre contribuerait beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, et les animerait à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs

[1] Liv. lib. 31, cap. 32.
[2] Liv. lib. 31, cap. 33, 34.

corps dans le camp afin que toute l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendrait. Il n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que les sentiments et les dispositions de la multitude [1]. Ce spectacle, qu'on croyait devoir animer les soldats, ne servit qu'à ralentir leur courage. Ils n'avaient eu affaire jusque-là qu'avec les Grecs, qui n'employaient guère que des flèches, des demi piques et des lances, et, par cette raison, faisaient de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entières enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vue les saisit de frayeur, et leur fit comprendre contre quels ennemis on les menait.

Le roi lui-même, qui n'avait point encore vu de près les Romains dans un combat en forme, en fut effrayé. Ayant su par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étaient arrêtés, il s'y fit conduire par les guides avec son armée, qui était de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; et il se posta à une distance d'un peu plus de deux cents pas de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit bien fortifier de bons fossés et de bons retranchements. Quand du haut de sa colline il considéra la disposition du camp romain, il s'écria *que ce n'était pas là un camp de barbares* [2].

Le consul et le roi demeurèrent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisième, Sulpicius sortit de son camp et rangea ses troupes en bataille [3]. Philippe, qui craignait de hasarder une action générale, envoya contre les ennemis un détachement de quatorze cents hommes, moitié infanterie et moitié cavalerie, auquel les Romains en opposèrent un de pareil nombre, qui eut l'avantage et mit l'autre en fuite. Le lendemain ils évitèrent heureusement une embuscade que le roi leur avait préparée. Ainsi le soldat romain, supérieur par la force, et inutilement attaqué par la ruse, se retira plein de joie et de confiance. Le consul voulut profiter de cette bonne disposition; et le jour suivant il alla présenter la bataille au roi, ayant placé au premier rang les éléphants que les Romains avaient pris sur les Carthaginois, et dont ils firent alors usage pour la première fois. Philippe ne jugea pas à propos d'accepter le défi; et il demeura renfermé dans son camp, malgré les reproches insultants de Sulpicius, qui l'accusait de crainte et de lâcheté.

Comme, dans un tel voisinage des deux armées, les fourrages étaient fort dangereux, le consul s'éloigna d'environ huit milles (plus de deux lieues et demie), et s'avança vers un lieu nommé *Octolophe*, d'où les fourrageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchements, comme si la peur l'y eût retenu, afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver [1]. Quand Philippe les vit répandus en grand nomdre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie, que les Crétois suivirent autant que le pouvaient faire des gens de pied, et alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains et les fourrageurs. Là, divisant ses troupes, il en envoya une partie contre les fourrageurs, avec ordre de faire main basse sur tout ce qui se présenterait; et lui, avec l'autre partie, il se saisit de tous les passages par où ils pourraient revenir. La fuite et le carnage remplissaient la plaine, sans qu'on sût rien encore dans le camp romain de ce qui se passait dehors, parce que les fuyards tombaient dans les troupes postées à toutes les avenues par le roi; et ceux qui gardaient les chemins en tuaient un bien plus grand nombre que ceux qui étaient envoyés pour combattre.

Enfin, cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le consul donna ordre aux cavaliers d'aller, chacun par où il pourrait, au secours des fourrageurs. Pour lui, il fit sortir les légions du camp, et les mena en bataillon carré

[1] « Nihil tam incertum nec tam inæstimabile est, quàm « animi multitudinis. Quod promptiores ad subeundam « omnem dimicationem videbatur facturum, id metum « pigritiamque incussit. » (Liv.)

[2] Le même mot est attribué à Pyrrhus.

[3] Liv. lib. 31, cap. 35.

[1] Liv. lib. 31, cap. 36-40.

contre les ennemis. Les cavaliers, dispersés de côté et d'autre, s'égarèrent d'abord, trompés par les cris qui venaient de divers endroits. Plusieurs rencontrèrent les ennemis. Le combat s'engagea en même temps de différents côtés. La plus rude mêlée fut à l'endroit où le roi commandait en personne. Ce corps de troupes était fort nombreux, tant en infanterie qu'en cavalerie, et, de plus, infiniment animé par la présence du roi; et les Crétois, qui combattaient serrés et de pied ferme contre des ennemis dispersés et en désordre, en tuaient un grand nombre.

Il est certain que, s'ils avaient su se modérer dans la poursuite des Romains, ils remportaient non-seulement un avantage présent, mais qui pouvait influer dans le succès de toute la guerre. Ils perdirent une si belle occasion pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, qui les porta au milieu des cohortes romaines accourues en diligence avec leurs officiers. Alors les fuyards, ayant aperçu les enseignes romaines, firent volte-face, et poussèrent leurs chevaux contre les ennemis, qui étaient tout en désordre. En un moment la face du combat changea, et ceux qui poursuivaient auparavant prirent la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuyant; et ils ne périssaient pas seulement par le fer, mais plusieurs se précipitant dans des marais, s'enfoncèrent tellement dans la boue, qu'ils y restèrent avec leurs chevaux.

Le roi lui-même courut un grand risque: car ayant été jeté à bas de son cheval, qui avait reçu une rude blessure, il allait être percé de coups, si un cavalier, mettant promptement pied à terre, ne lui eût donné le sien. Mais ce cavalier lui-même, ne pouvant plus fuir assez promptement, fut tué par les ennemis après avoir sauvé la vie à son roi. Philippe fit de longs circuits autour des marais, et arriva enfin dans le camp, où l'on n'espérait plus de le voir.

Nous avons déjà vu plusieurs fois, et l'on ne saurait trop le faire remarquer aux gens du métier, pour les mettre en état d'éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent de trop d'ardeur des officiers, qui, n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient et négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, et se laissent enlever, par un désir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avaient entre les mains et qui leur était assurée.

Philippe n'avait pas perdu beaucoup de monde dans cette action, mais il en craignait une seconde; et pour l'éviter, il se proposa de se retirer, et de dérober sa retraite à l'ennemi. Dans ce dessein, il envoya sur le soir un héraut au consul lui demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Le consul, qui était au bain ou à table, fit dire à ce héraut que le lendemain matin il lui rendrait réponse. Philippe, pendant ce temps-là, ayant laissé dans son camp beaucoup de feux allumés pour tromper les Romains, en partit sans bruit dès que la nuit fut venue. Comme il avait d'avance sur le consul la nuit entière et une partie du jour suivant, il lui fit perdre l'espérance de pouvoir l'atteindre.

Sulpicius ne se mit en marche que quelques jours après. Le roi avait espéré l'arrêter dans des défilés dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchements, et de gros amas de pierres et d'arbres; mais la patience et le courage des Romains surmontèrent et écartèrent toutes ces difficultés. Le consul, après avoir fait le dégât dans le pays, et s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il était parti au commencement de la campagne.

Les Etoliens[1], qui n'attendaient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardèrent pas alors à se déclarer en faveur des Romains, qui prenaient le dessus. S'étant joints avec Amynandre, roi des Athamanes, ils firent quelques courses dans la Thessalie qui leur réussirent assez mal, Philippe les ayant battus en plusieurs occasions, et réduits à se retirer avec grand'peine en Etolie. Un de ses lieutenants vainquit aussi les Dardaniens, qui étaient entrés en Macédoine pendant l'absence du roi. Ces petits avantages le consolèrent du mauvais succès qu'il avait eu contre les Romains.

Dans cette même campagne, la flotte romaine, jointe à celle d'Attale, s'approcha d'Athènes. La haine des Athéniens contre Phi-

[1] Liv. lib. 31, cap. 40-43.

lippe[1], dont la crainte les avait forcés de modérer les effets, éclata alors sans mesure à la vue d'un secours si puissant. Dans une ville libre comme Athènes, où le talent de la parole avait un pouvoir souverain, les orateurs avaient pris un tel ascendant sur le peuple, qu'ils lui faisaient prendre telle résolution qu'ils voulaient. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna « que toutes les statues et représentations du roi Philippe et de tous ses « ancêtres, de l'un et de l'autre sexe, seraient « absolument détruites ; que leurs noms seraient effacés, avec tous les titres et toutes les « inscriptions dont on aurait pu, par le passé, « les honorer : que les fêtes, les sacrifices, les « sacerdoces établis en leur honneur seraient « déclarés impurs, profanes et détestables : « que les prêtres, toutes les fois qu'ils offriraient aux dieux des prières pour les Athé« niens, pour leurs alliés, pour leurs armées, « et pour leurs flottes, chargeraient en même « temps de toutes sortes d'anathèmes et d'exé« crations Philippe, ses enfants, son royaume, « ses troupes de terre et de mer, en un mot « tous les Macédoniens en général, et tout « ce qui leur appartenait. » On ajouta à ce décret « que tout ce qui serait proposé dans « la suite propre à décrier et à déshonorer « Philippe serait agréé par le peuple ; et que « quiconque oserait dire ou faire quelque « chose en faveur de Philippe, ou contre les « décrets dont on venait de le flétrir, pour« rait être tué sur-le-champ sans autre for« malité. » Enfin, pour ne rien oublier, et renfermer tout dans une expression générale, le décret finissait par ordonner « que tout « ce qui avait été autrefois décerné contre les « enfants du tyran Pisistrate aurait lieu contre « Philippe. » Les Athéniens faisaient ainsi la guerre à Philippe par des décrets et des ordonnances, qui étaient pour lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguèrent à proportion les louanges, les honneurs, et toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale et des Romains.

Quelque temps auparavant, lorsque ce même Attale[2] était entré dans le Pirée avec sa flotte, dans le dessein de renouveler son traité d'alliance avec les Athéniens, tous les habitants de la ville, avec leurs femmes et leurs enfants, tous les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, et l'on pourrait presque dire les dieux mêmes, sortis en quelque sorte de leurs demeures étaient allés au-devant de lui, et l'avaient reçu comme en triomphe. On convoqua l'assemblée pour entendre les propositions que ce prince avait à leur faire. Mais il jugea sagement[1] qu'il convenait mieux à sa dignité de leur déclarer ses intentions par un écrit, qui serait lu lui absent, que de s'exposer à rougir en rapportant lui-même de vive voix les services qu'il avait rendus à leur république, et en recevant de leur part des éloges outrés, qui feraient infiniment souffrir sa modestie. Ce fut pour lors que l'on proposa d'ajouter une onzième tribu aux dix anciennes qui formaient le corps de l'état, laquelle porterait le nom d'*Attale*.

On ne reconnaît point ici cette noblesse de sentiments, ce zèle vif et ardent pour la liberté, cet éloignement ou plutôt cette haine comme naturelle de toute flatterie et de toute basse soumission, qui était le caractère le plus marqué de ces anciens républicains, et qui avait fait autrefois leur gloire.

La flotte des Romains et d'Attale[2], à laquelle s'étaient joints vingt vaisseaux rhodiens, courut les côtes, et fit quelques expéditions, dont le détail n'a rien de fort intéressant ; après quoi elle se sépara, et chacun alla prendre dans son pays des quartiers d'hiver.

Pour moins interrompre ce qui regarde la guerre contre Philippe, j'ai omis quelques faits que je rendrai ici. J'en userai quelquefois de la sorte sans en avertir.

Le proconsul L. Cornélius Lentulus[3], étant revenu d'Espagne, après avoir exposé au sénat les services qu'il avait rendus à la république pendant plusieurs années dans cette province, demanda que pour récompense on

[1] Liv. lib. 31, cap. 44, 45.
[2] Liv. lib. 31, cap. 14 et 15.

[1] « Ex dignitate magis visum, scribere eum de quibus « videretur, quàm præsentem aut referendis suis in civi« tatem beneficiis erubescere, aut significationibus ac« clamationibusque multitudinis assentatione immodicâ « pudorem onerantis. » (Liv.)
[2] Liv. lib. 31, cap. 45, 47.
[3] Liv. liv. 31, cap. 20.

lui permit d'entrer en triomphe dans la ville. Les sénateurs ne disconvenaient pas qu'il n'eût mérité cet honneur; mais il n'y avait point d'exemple qu'un général eût triomphé, à moins qu'il n'eût commandé en qualité de dictateur, de consul ou de préteur, et Lentulus n'avait eu en Espagne que le titre de proconsul. C'était sur ce fondement qu'on avait refusé le triomphe à Scipion lui-même après son retour d'Espagne. Cependant on prit ici un tempérament, et l'on accorda à Lentulus l'ovation, c'est-à-dire le petit triomphe.

J'ai remarqué auparavant que le préteur L. Furius[1], en l'absence du consul, avait reçu ordre de marcher promptement au secours de Crémone assiégée par les Gaulois. Il ne perdit point de temps, s'approcha des ennemis, et leur présenta la bataille. Furius donna de si bons ordres, et anima tellement ses troupes, que les Gaulois, après une longue résistance, prirent la fuite et se retirèrent en désordre dans leur camp. La cavalerie des Romains les y poursuivit; et les légions y étant arrivées peu de temps après, l'attaquèrent et le prirent. Il se sauva à peine six mille des ennemis: Il en fut tué ou pris plus de trente-cinq mille, avec quatre-vingts drapeaux et plus de deux cents chariots remplis d'un riche butin. Amilcar, capitaine des Carthaginois, y fut tué, avec trois généraux gaulois des plus distingués. Le vainqueur tira de leurs mains deux mille citoyens libres de Plaisance qu'ils avaient faits prisonniers, et qu'il rétablit dans leur colonie. Une victoire si considérable causa une extrême joie aux Romains. Dès qu'on en eut appris la nouvelle par les lettres du préteur, le sénat ordonna des actions de grâces aux dieux, dont la solennité durerait trois jours.

Quoique le préteur eût presque terminé cette guerre, le consul Aurélius[2], ayant fini les affaires qui le retenaient à Rome, ne laissa pas de se rendre dans la Gaule, et de prendre le commandement de l'armée victorieuse que lui remit le préteur. A son arrivée, il ne put dissimuler le dépit et le ressentiment dont il était pénétré, de ce que le préteur avait agi pendant son absence. Il y a dans la jalousie un travers d'esprit et une bassesse de sentiments qui devrait faire haïr et détester ce vice à tout le monde. C'était le consul lui-même qui avait ordonné à Furius, de la part du sénat, d'agir sans délai. Voulait-il que, pour l'attendre, il demeurât les bras croisés, et qu'il laissât prendre Crémone sous ses yeux? Au lieu d'entrer en part de la victoire, et de s'en faire honneur en rendant justice au vainqueur, il lui ordonna de passer dans l'Etrurie, pendant que lui-même mena ses légions sur les terres des ennemis; et, par les ravages qu'il exerça, il fit une guerre dont il remporta plus de butin que de gloire.

Le préteur Furius, voyant qu'il n'y avait rien à faire dans l'Etrurie, et, persuadé d'ailleurs qu'en l'absence d'un consul irrité et jaloux, il obtiendrait plus facilement le triomphe auquel il aspirait, et qu'il croyait avoir justement mérité par la défaite des Gaulois, revint en diligence à Rome, où l'on ne l'attendait point[1]. Le sénat lui donna audience dans le temple de Bellone. Après avoir rendu compte de sa conduite, et exposé les circonstances de sa victoire, il demanda qu'il lui fût permis d'entrer triomphant dans la ville.

Cette démarche avait quelque chose de peu régulier. Aussi les anciens du sénat opiniâtraient-ils à lui refuser le triomphe, « parce que ce « n'était point avec sa propre armée, mais « avec celle du consul, qu'il avait vaincu les « Gaulois; et surtout parce qu'il avait quitté « sa province, ce qui était sans exemple, par « l'avidité d'emporter le triomphe à la faveur « de l'absence du consul. » Les consulaires allaient plus loin; et, comme ils étaient intéressés à soutenir la splendeur et la majesté du consulat, qui semblait avoir été peu ménagée par Furius, ils prétendaient « qu'il « avait été de son devoir d'attendre le consul « avant que de rien tenter; qu'il aurait pu, « en demeurant campé près de la ville, dé- « fendre la colonie, et tirer les choses en « longueur sans donner bataille, jusqu'à ce « qu'Aurélius fût arrivé : que le sénat ne de- « vait pas imiter sa témérité, mais attendre

[1] Liv. lib. 31, cap. 21, 22.
[2] Liv. lib. 31, cap. 47.

[1] Liv. lib. 31, cap. 47.
[2] Liv. lib. 31, cap. 48. 49.

« le retour du consul ; qu'alors, ayant entendu « les raisons de part et d'autre, il serait plus « en état de décider la question. »

Le plus grand nombre, frappés de la grandeur de la victoire remportée par Furius, et sollicités vivement par ses amis et ses proches, soutenaient « que l'unique point de la difficulté était de savoir si ce préteur avait agi « comme général en chef et sous la direction « de ses propres auspices, et si ses actions en « elles-mêmes étaient dignes du triomphe ou « non : que l'ordre du sénat au consul, ou de « partir lui-même pour aller défendre en personne une ville alliée, ou d'en donner la « commission au préteur, était pour ce dernier une apologie sans réplique; que d'ailleurs [1], en fait de guerre, les moindres délais faisaient perdre les occasions les plus « avantageuses, et que souvent un général « donne une bataille, non qu'il y soit porté « d'inclination, mais parce qu'il y est forcé « par l'ennemi : qu'il ne fallait envisager que « le combat en lui-même, et les suites qu'il « avait eues ; que la victoire était complète; « que les ennemis avaient été défaits et taillés « en pièces; que leur camp avait été pris et « pillé : que des deux colonies, l'une avait été « délivrée du péril qui la menaçait, et l'autre « avait recouvré ceux de ses citoyens que les « ennemis avaient faits prisonniers : qu'enfin « une seule bataille avait terminé la guerre « avec autant de gloire que de bonheur : que « non-seulement cette victoire avait réjoui les « hommes, mais que les dieux même en avaient « été remerciés par de solennelles actions de « grâces pendant trois jours ; ce qui était une « approbation authentique de la conduite de « Furius, à la famille et au nom [2] duquel les « dieux semblaient même avoir attaché le glorieux privilége de vaincre les Gaulois et de « triompher d'eux. »

Ces discours de Furius et de ses amis, aidés de la présence de ce préteur, l'emportèrent sur les égards que plusieurs croyaient dus au rang suprême du consul absent, et firent décerner au préteur l'honneur du triomphe. Il fit porter dans le trésor public 320,000 as [1], qui reviennent à seize mille livres de notre monnaie, et 170,000 livres pesant d'argent [2], faisant deux cent soixante et cinq mille six cent vingt-cinq de nos marcs : mais il ne fit conduire devant son char ni prisonniers, ni dépouilles, et ne fut point accompagné de soldats. On voyait que tout était au pouvoir du consul, et lui appartenait, excepté la victoire.

Après ce triomphe, Scipion fit célébrer avec beaucoup de magnificence les jeux auxquels il s'était engagé par un vœu, tandis qu'il commandait en Afrique en qualité de proconsul [3]; et l'on accorda aux soldats qui avaient servi sous lui deux arpents de terre pour chaque année qu'ils avaient porté les armes en Espagne ou en Afrique.

Cette même année C. Cornélius Céthégus, qui commandait en Espagne comme proconsul, défit une armée considérable dans le pays des Sédétans. Les Espagnols laissèrent dans ce combat quinze mille hommes sur la place, et soixante et dix-huit drapeaux entre les mains des vainqueurs.

Le consul C. Aurélius, étant venu à Rome pour présider aux assemblées où l'on devait nommer des consuls, ne se plaignit point, comme on avait cru qu'il le ferait, « de ce que « le sénat n'avait pas attendu qu'il fût de retour pour faire valoir lui-même ses droits et « son autorité contre le préteur, mais de ce « qu'il avait décerné le triomphe à Furius sur « la simple exposition que ce préteur avait « faite de ses exploits, sans entendre aucun « de ceux qui avaient eu part à cette guerre « comme lui. Il représenta que la raison qui « avait porté leurs ancêtres à ordonner que le « triomphateur serait accompagné des lieutenants-généraux, des tribuns, des centurions « et des soldats, c'était afin que la vérité des « faits fût attestée d'une manière authentique. » Après cette plainte assez modérée, et qui faisait voir que le consul était au moins en partie revenu de ses premiers transports de

[1] « Non exspectare belli tempora moras et dilationes « imperatorum : et pugnandum esse interdùm, non quia « velis, sed quia hostis cogat. » (Liv.)

[2] Ils font allusion au grand Camille, de la maison duquel était issu le préteur dont il s'agit ici.

[1] 16 400 fr. E. B.

[2] 55 000 kilog. E. B.

[3] Liv. lib. 31, cap. 49.

jalousie contre Furius, il marqua le jour des assemblées, dans lesquelles furent créés consuls L. Cornélius Lentulus et P. Villius Tappulus.

Cette année, les vivres se donnèrent à très-vil prix [1]. Comme on avait apporté d'Afrique des quantités prodigieuses de blé, les édiles curules le distribuèrent au peuple à quinze deniers le boisseau.

Publius Valérius, et Marcus, son frère, firent célébrer pendant quatre jours, en l'honneur de M. Valérius Lévinus, leur père, des jeux funèbres, qui furent suivis d'un spectacle de vingt-cinq couples de gladiateurs. Ce Lévinus est celui que nous avons vu consul avec Marcellus, et qui, après avoir bien servi la république dans la guerre, se distingua aussi par la sagesse de ses avis dans le sénat, en différentes occasions dont nous avons parlé.

§ II. — DÉPARTEMENT DES CONSULS. PREMIER PAIEMENT DU TRIBUT IMPOSÉ AUX CARTHAGINOIS. SÉDITION EXCITÉE EN MACÉDOINE PAR DEUX MILLE SOLDATS DES LÉGIONS. PHILIPPE RETOURNE EN MACÉDOINE. IL DEVIENT INQUIET SUR LES SUITES DE LA GUERRE. IL TRAVAILLE A S'ATTACHER SES ALLIÉS EN LEUR RELACHANT QUELQUES VILLES, ET A GAGNER L'AFFECTION DE SES SUJETS EN DISGRACIANT UN MINISTRE QUI EN ÉTAIT GÉNÉRALEMENT HAÏ. SCIPION ET ÆLIUS CRÉÉS CENSEURS. CN. BÉBIUS EST DÉFAIT DANS LES GAULES. CONTESTATION SUR LA DEMANDE QUE FAIT QUINTIUS DU CONSULAT. CARACTÈRE DE CE JEUNE ROMAIN. DÉPARTEMENT DES PROVINCES. LES AMBASSADEURS DU ROI ATTALE DEMANDENT DU SECOURS AU SÉNAT CONTRE LES INVASIONS D'ANTIOCHUS, ROI DE SYRIE. JUDICIEUSE RÉFLEXION DE PLUTARQUE. QUINTIUS PART DE ROME, ET ARRIVE A L'ARMÉE EN EPIRE. IL PREND LE PARTI D'ALLER ATTAQUER PHILIPPE DANS LES DEFILÉS OU IL S'ÉTAIT RETRANCHÉ. CONFERENCE ENTRE QUINTIUS ET PHILIPPE. LE CONSUL ATTAQUE PHILIPPE DANS SES DÉFILÉS, LE DÉFAIT, ET L'OBLIGE DE FUIR. LE ROI PARCOURT LA THESSALIE, ET SE RETIRE EN MACÉDOINE. L'EPIRE ET LA THESSALIE SE SOUMETTENT A QUINTIUS. PRISE D'ERÉTRIE ET DE CARYSTE. QUINTIUS ASSIÉGE ELATÉE. ASSEMBLÉE DES ACHÉENS A SICYONE. LES AMBASSADEURS DES ROMAINS ET DE LEURS ALLIÉS, ET CELUI DE PHILIPPE, Y SONT ÉCOUTÉS. APRÈS DE LONGUES CONTESTATIONS, L'ASSEMBLÉE SE DÉCLARE POUR LES ROMAINS. LUCIUS, FRÈRE DU CONSUL, FORME LE SIÉGE DE CORINTHE, ET EST OBLIGÉ DE LE LEVER. LE CONSUL PREND ELATÉE. PHILOCLÈS SE REND MAÎTRE D'ARGOS. AFFAIRE DE GAULE. CONJURATION D'ESCLAVES DÉCOUVERTE ET ÉTOUFFÉE. COURONNE D'OR ENVOYÉE A ROME PAR ATTALE.

[1] Liv. lib. 31, cap. 50.

L. CORNÉLIUS LENTULUS [1].
P. VILLIUS TAPPULUS.

L'Italie échut par sort à L. Cornélius Lentulus, et la Macédoine à P. Villius.

Cette année, les Carthaginois apportèrent à Rome l'argent qu'ils devaient pour le premier paiement du tribut qui leur avait été imposé. Les questeurs s'étant plaints qu'il n'était pas de bon aloi, et que, l'ayant mis dans le creuset [2], ils y avaient trouvé le quart d'alliage, ils furent obligés d'emprunter à Rome de quoi suppléer à ce déchet. La foi punique ne se dément point. Après avoir satisfait à ce devoir, ils prièrent le sénat de vouloir bien leur rendre leurs otages. On leur en remit une partie entre les mains, avec promesse de leur délivrer le reste, supposé qu'ils persistassent à demeurer fidèles.

P. Villius, en arrivant en Macédoine, vit renaître une violente sédition, qu'on n'avait pas assez pris soin d'éteindre dans sa naissance. Elle avait été excitée par deux mille soldats, de ceux qui, après avoir vaincu Annibal en Afrique [3], avaient été ramenés en Sicile, et de là transportés, sur le pied de volontaires, en Macédoine. Ils soutenaient « que ce transport n'avait point été volontaire de leur part, et que les tribuns des soldats les avaient forcés de s'embarquer malgré toute leur résistance : mais que, de quelque manière que la chose se fût passée, soit qu'ils eussent accepté le service, soit qu'on leur eût fait violence, le temps de leurs campagnes était fini : qu'il y avait un grand nombre d'années qu'ils n'avaient vu l'Italie : qu'ils avaient vieilli sous les armes en Sicile, en Afrique, en Macédoine : qu'ils étaient usés par les fatigues, et épuisés de sang et de forces par les blessures qu'ils avaient reçues. » Le consul répondait à ces plaintes que la demande qu'ils faisaient du congé

[1] An. R. 553; av. J. C. 199.
[2] Liv. lib. 32, cap. 1. — Id. ibid. cap. 3.
[3] Liv. lib. 32, cap. 3.

« était raisonnable, si, pour l'obtenir, ils « avaient employé des voies justes et des « prières modestes; mais que, ni la raison « qu'ils alléguaient, ni quelque autre que ce « fût, ne pouvait jamais justifier une sédition : « qu'ainsi, s'ils voulaient rester sous leurs « drapeaux et obéir à leurs officiers, il écri- « rait au sénat, et serait le premier à sollici- « ter leur congé; qu'ils l'obtiendraient plutôt « par leur soumission que par leur opiniâ- « treté. » Cette réponse les calma.

Philippe attaquait alors de toutes ses forces Thaumaques, ville de Thessalie, située fort avantageusement. L'arrivée des Etoliens [1], qui, sous la conduite d'Archidame, étaient entrés dans la place, obligea le roi d'abandonner le siége. Il remena ses troupes en Macédoine, pour y passer l'hiver qui approchait.

Le repos dont il jouissait alors, lui laissant le temps de faire des réflexions sur l'avenir, lui causait de cruelles inquiétudes sur les suites d'une guerre [2] où il voyait réunis contre lui tant d'ennemis qui le pressaient par terre et par mer : d'ailleurs il craignait que l'espérance de la protection romaine ne lui fît perdre ses alliés, et que les Macédoniens, mécontents du gouvernement présent, ne songeassent à remuer, et ne se laissassent aller à lui manquer de fidélité. Il mit toute son application à écarter ces dangers.

Par rapport aux alliés, il relâcha, ou plutôt promit de relâcher quelques villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité, à laquelle ils ne s'attendaient pas : et en même temps il envoya des ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devait se renouveler tous les ans; faible lien à l'égard d'un prince qui lui-même n'était pas scrupuleux sur l'observation des serments!

Pour ce qui regarde les Macédoniens, il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide, l'un de ses ministres et de ses confidents, qui était haï et détesté des peuples à cause de ses rapines et de ses concussions, et qui leur avait rendu le gouvernement fort odieux [1]. Il était d'une fort basse naissance, originaire de Tarente, où il avait exercé les plus bas ministères, et d'où il avait été chassé pour avoir voulu livrer la ville aux Romains. Il alla se jeter entre leurs bras : mais bientôt il trama une nouvelle trahison contre ceux qui lui donnaient un asile, entretenant des intelligences avec les principaux de Tarente et avec Annibal. Son intrigue fut découverte, et il se réfugia chez Philippe, qui, ayant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, et avec cela une ambition démesurée que les plus grands crimes n'effrayaient point, se l'était attaché particulièrement, et lui avait donné toute sa confiance : digne instrument d'un prince qui était lui-même sans probité et sans honneur! Héraclide, dit Polybe, avait apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'était livré aux plus infâmes prostitutions. Fier et terrible à l'égard de ceux qui lui étaient inférieurs, il se montrait bas et rampant adulateur à l'égard de ceux qui étaient au-dessus de lui. Il avait un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même auteur, il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant royaume, par le mécontentement général que ses injustices et ses violences y excitèrent. Le roi le fit arrêter et mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragments de Polybe sur ce sujet, l'histoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes : mais ce morceau seul nous instruit parfaitement au sujet de Philippe, dont nous aurons beaucoup à parler dans la suite, et nous montre ce que nous devons penser d'un prince capable de choisir pour ministre un tel homme.

Il ne se passa rien de considérable dans cette campagne entre les Romains et Philippe [2], encore moins que dans la précédente. Les consuls n'entraient dans la Macédoine que sur l'arrière-saison, et tout le reste du temps se consumait en de légères escarmouches, pour

[1] Liv. lib. 32, cap. 4.
[2] Lib. lib. 32, cap. 5.

[1] Liv. lib. 32, cap. 5. — Polyb. lib. 13, pag. 672, 673.
[2] Liv. lib. 32, cap. 5, 6.

forcer quelques passages ou pour enlever des convois.

Cependant à Rome le consul Lentulus, qui y était resté, tint les assemblées pour la création des censeurs [1]. Parmi plusieurs personnages illustres qui demandaient cette charge, on choisit P. Cornélius Scipion l'Africain, et P. Ælius Pétus. Ces magistrats gardèrent ensemble une grande union; et dans la lecture qu'ils firent, selon la coutume, du rôle des sénateurs, ils n'en ôtèrent aucun.

Dans le même temps, L. Manlius Acidinus revint d'Espagne. Quoique le sénat lui eût accordé le petit triomphe, l'opposition du tribun M. Porcius Læca l'empêcha de jouir de cet honneur. Il fut obligé d'entrer dans la ville en simple particulier.

Le préteur Cn. Bébius Tamphilus, à qui C. Aurélius, consul de l'année précédente, avait remis la province de Gaule, étant entré témérairement sur les terres des Gaulois Insubriens, fut investi avec toutes ses troupes, et perdit plus de six mille cinq cents hommes. Une perte si considérable, reçue d'un ennemi que l'on ne craignait plus, obligea le consul de partir de Rome et de se rendre sur les lieux. En arrivant, il trouva la province remplie de trouble et d'alarme. Après avoir fait au préteur tous les reproches que méritait son imprudence, il lui ordonna de sortir de la province et de s'en retourner à Rome. Mais lui-même il ne fit rien de mémorable dans la Gaule, ayant été rappelé presque aussitôt à Rome au sujet des assemblées pour l'élection des consuls.

Il y eut quelque trouble dans ces assemblées par rapport à T. Quintius Flamininus [2], qui demandait le consulat. Comme c'est ici la première fois que nous avons occasion de parler de ce jeune Romain, qui se rendit dans la suite fort illustre, nous commencerons par tracer son caractère d'après Plutarque. Il était fort prompt, soit à se mettre en colère, soit à rendre service [3] : avec cette différence pourtant, qu'il ne gardait pas longtemps sa colère et ne se portait point aux dernières rigueurs; au lieu qu'il ne faisait jamais plaisir à demi, et se piquait de fermeté et de constance dans les grâces qu'il avait accordées. Il conservait toujours pour ceux à qui il avait accordé quelque bienfait la même amitié et la même bonne volonté que s'ils eussent été ses bienfaiteurs, regardant comme un grand avantage pour lui-même de pouvoir conserver l'amitié de ceux qu'il avait une fois obligés. Naturellement avide d'honneur et de gloire, il voulait ne devoir qu'à lui-même ses plus belles et ses plus grandes actions. C'est pourquoi il recherchait plus volontiers ceux qui avaient besoin de son aide que ceux qui pouvaient l'aider; regardant les uns comme une ample matière à sa vertu, et les autres comme des rivaux prêts à lui enlever une partie de sa gloire.

Il acquit dans les différents postes qu'il occupa une grande réputation, non-seulement de valeur, mais de probité et de justice; ce qui le fit choisir pour commissaire et pour chef des colonies que les Romains envoyèrent dans les deux villes de Narnia et de Cosse. Cette distinction lui éleva si fort le courage, que, passant par-dessus les autres charges qui étaient les premiers grades par lesquels les jeunes gens étaient obligés de passer, il osa aspirer tout d'un coup au consulat, quoiqu'il n'eût encore été que questeur, et se présenta pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies.

M. Fulvius, et Manius Curius, tribuns du peuple, s'opposèrent à sa demande, disant que c'était une chose étrange et inouïe qu'un jeune homme, encore novice et sans expérience, entreprît d'emporter tout d'un coup comme de vive force la première dignité de la république. Ils reprochaient aux nobles que depuis quelque temps ils méprisaient l'édilité et la préture, et qu'avant de donner au peuple aucune preuve de leur habileté et de leur mérite par l'exercice des magistratures inférieures, ils aspiraient de plein vol au consulat. La contestation fut portée du Champ-de-Mars dans le sénat. Quand chacun eut exposé ses raisons, les sénateurs décidèrent que le peuple devait être le maître d'élever aux charges ceux des citoyens qu'il lui plairait, pourvu qu'ils eussent les qualités requises par les lois. Il n'y en-

[1] Liv. lib. 32, cap. 7.

[2] Plutarque le nomme *Flaminius*, mais il se trompe : c'étaient deux familles différentes.

[3] Plut. in Flamin. pag. 369. — Liv. lib. 32, cap. 7.

avait point encore qui imposassent la nécessité de passer par ces différents degrés [1]. Les tribuns n'insistèrent pas davantage, et se soumirent à la décision du sénat. Ainsi le peuple nomma pour consuls Sex. Ælius Pétus, et T. Quintius Flamininus. Celui-ci n'avait pas encore trente ans : ce qui est encore une singularité remarquable, mais non pas une contravention aux lois ; car les lois qui fixèrent l'âge compétent pour posséder chacune des charges curules sont postérieures à ce temps-ci. M. Porcius Caton fut un des préteurs, et il eut pour département la Sardaigne.

SEX. ÆLIUS PÆTUS [2].
T. QUINTIUS FLAMININUS.

Les nouveaux consuls, étant entrés en charge, tirèrent au sort les provinces. L'Italie échut à Ælius, et la Macédoine à Quintius [3].

Au commencement de cette année, Antiochus, roi d'Asie, attaqua vivement Attale par terre et par mer. Celui-ci envoya à Rome des ambassadeurs « qui représentèrent au sénat le « danger extrême où se trouvait leur maître. « Ils demandèrent en son nom [4], ou qu'il plût « aux Romains de le défendre par eux-mêmes, « ou qu'ils lui permissent de rappeler sa flotte « et ses troupes. Le sénat répondit que rien « n'était plus raisonnable que la demande « d'Attale : qu'ils ne pouvaient lui donner du « secours contre Antiochus, qui était leur ami « et leur allié ; mais que le roi était le maître « de rappeler sa flotte et ses troupes : que « l'intention du peuple romain n'était point « d'être en aucune sorte à charge à ses alliés, « et qu'il ne manquerait pas de reconnaître « les services et l'attachement zélés d'Attale : « qu'au reste il emploierait ses bons offices « pour lui procurer la paix avec Antiochus. » En effet, les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus pour lui remontrer « qu'Attale leur avait prêté ses troupes et ses « vaisseaux dont ils se servaient contre Phi- « lippe, leur ennemi commun : qu'il leur fe- « rait plaisir s'il voulait bien le laisser en re- « pos : qu'il paraissait raisonnable que les rois « amis et alliés du peuple romain gardassent « entre eux la paix. » Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres du roi Attale.

J'ai dit que la Macédoine était échue par sort à Quintius. Ce fut, selon Plutarque, un grand bonheur pour les Romains [1] : car les affaires et les ennemis qu'ils avaient sur les bras ne demandaient pas un général qui voulût tout emporter par les armes et par la force, mais plutôt qui sût employer, selon les conjonctures, la douceur et la persuasion. En effet, le roi Philippe tirait à la vérité de son seul royaume de Macédoine assez d'hommes pour fournir à quelques combats ; mais c'était la Grèce principalement qui le mettait en état de soutenir longtemps une guerre en lui fournissant l'argent, les vivres, les munitions, les retraites : en un mot, c'était l'arsenal et le magasin de son armée. Ainsi, pendant qu'on n'aurait point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe, cette guerre ne pouvait être terminée par un seul combat. Alors la Grèce n'était pas encore accoutumée aux Romains, et elle ne faisait que commencer à avoir quelque liaison avec eux. C'est pourquoi, si le général des Romains n'avait été homme doux et traitable, plus porté à terminer les différends par des conférences que par la force, assez insinuant pour persuader ceux à qui il parlait, et assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté et douceur, et toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des accommodements, la Grèce n'aurait pas facilement renoncé à un ancien engagement, auquel elle était accoutumée, pour embrasser une alliance étrangère. La suite des actions de Quintius fera mieux sentir la solidité de cette réflexion.

Quintius, ayant remarqué que les généraux qui avaient été envoyés devant lui contre Philippe, c'est-à-dire Sulpicius et Villius, n'étaient entrés dans la Macédoine que sur

[1] Sylla, dictateur, porta dans la suite une loi qui défendait de demander la préture avant la questure, et le consulat avant la préture. » (APPIAN. *Bellor. civil.* lib. 1.)
[2] An. R. 554; av. J. C. 198.
[3] Liv. lib. 32, cap. 8.
[4] Id. ibid.

[1] Plut in Flamin. pag. 369.

l'arrière-saison, et qu'ils n'y avaient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur [1], consumant le temps en de légères escarmouches pour forcer quelques passages ou pour enlever quelques convois, songea tout au contraire à mettre le temps à profit et à hâter son départ. Ayant donc obtenu du sénat qu'on lui donnât son frère Lucius pour commander son armée de mer, il choisit parmi les soldats qui, sous la conduite de Scipion, avaient vaincu les Carthaginois en Espagne et en Afrique, environ trois mille hommes, qui étaient encore en état de servir et pleins de bonne volonté pour le suivre. Il y en joignit encore cinq mille; et avec un corps de huit mille hommes de pied et huit cents chevaux. il passa en Epire, et se rendit à grandes journées au camp des Romains. Il trouva Villius campé devant l'armée de Philippe, qui depuis longtemps gardait les passages et les défilés, et tenait l'armée romaine en échec.

Le consul, après avoir pris le commandement des troupes, et renvoyé Villius, commença par considérer avec soin l'assiette du pays. L'unique passage pour arriver aux ennemis était un petit chemin entre de hautes montagnes et le fleuve Aoûs [2], qui coule au pied de ces montagnes. Ce chemin, taillé dans le roc, était si étroit et si escarpé, qu'une armée ne pourrait y passer que très-difficilement quand il ne serait pas défendu; et, pour peu qu'on le défendît, il paraissait impraticable. Quintius assembla le conseil de guerre pour savoir s'il marcherait aux ennemis par le chemin le plus droit et le plus court pour les aller forcer dans leur camp; ou si, abandonnant un dessein aussi pénible que dangereux, il ferait un long circuit, mais sans danger, pour entrer dans la Macédoine par la Dassarétie. Les avis se trouvèrent partagés. Quintius aurait pris volontiers le dernier parti. Mais, outre que ce détour traînait les affaires en longueur, et laissait au roi le temps de lui échapper en s'enfonçant dans les déserts et les forêts, comme il avait déjà fait, il craignait de s'éloigner de la mer, d'où il tirait ses vivres. Ainsi il résolut de forcer les passages, quoi qu'il dût lui en coûter. Il se prépara donc à cette hardie entreprise.

Cependant Philippe ayant demandé une entrevue par l'entremise des Epirotes pour tâcher de trouver des moyens de conciliation et de paix, Quintius y consentit sans peine [1]. La conférence se tint sur les bords du fleuve Aoûs. Le consul offrit au roi la paix et l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs en liberté et soumis à leurs propres lois, et qu'il retirerait ses garnisons de leurs places. Après quelques discussions vagues, qui n'avançaient pas beaucoup la conclusion, Philippe voulut savoir distinctement quels étaient les peuples à qui les Romains prétendaient rendre la liberté; et le consul nomma les Thessaliens les premiers. La Thessalie, depuis Philippe, père d'Alexandre, avait toujours été soumise aux Macédoniens. Ainsi le roi fut si indigné de la proposition que lui faisait le consul, que, transporté de colère, il s'écria : *Quelles lois plus dures m'imposeriez-vous donc, Quintius, si vous m'aviez vaincu?* Et sur-le-champ il rompit la conférence. On vit pour lors clairement, et les plus affectionnés au parti de Philippe furent forcés de le reconnaître, que les Romains étaient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macédoniens en faveur des Grecs; ce qui leur gagna le cœur des peuples.

La conférence n'ayant point réussi, il fallut en venir à la force ouverte. Dès le lendemain il y eut une escarmouche fort vive engagée par les corps de garde avancés [2]. Et comme les Macédoniens se retiraient sur leurs montagnes par des sentiers rudes et escarpés, les Romains, animés par l'ardeur du combat, ayant voulu les poursuivre, eurent beaucoup à souffrir, parce que les Macédoniens avaient disposé sur ces rochers des catapultes et des balistes, et les accablaient à coups de pierres et de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre, et la nuit sépara les combattants.

Les affaires étaient dans cette situation, lorsqu'un pasteur envoyé par Charopus, l'un

[1] Liv. lib. 32, cap. 9. — Plut. in Flamin. pag. 370.

[2] Plutarque nomme l'Apsus, rivière plus septentrionale que l'Aoûs. Mais toute la suite des faits nous détermine à préférer Tite-Live.

[1] Liv. lib. 32, cap. 10.

[2] Liv. lib. 32, cap. 11.

des principaux de la nation des Epirotes, qui favorisait le parti des Romains, vint trouver le consul [1]. Il lui dit qu'il faisait paître son troupeau dans le défilé où le roi était campé avec ses troupes; qu'il connaissait tous les détours et les sentiers écartés de ces montagnes : que, si le consul voulait envoyer avec lui quelque détachement de soldats, il les conduirait par des chemins sûrs et faciles au-dessus de la tête des ennemis. Quoique Quintius ne fût pas absolument sans défiance, et que sa joie fût mêlée de quelque crainte, cependant, frappé du nom et de l'autorité de Charopus, il résolut de tenter l'entreprise.

Il fait donc partir un tribun des soldats avec quatre mille hommes de pied et trois cents chevaux. Le jour ils demeuraient cachés dans des fonds couverts de bois [2]; et dès que la nuit était venue, ils se remettaient en marche à la clarté de la lune, laquelle heureusement était alors dans son plein [3]. Le pâtre, dont on s'était assuré en l'enchaînant, marquait la route qu'il fallait tenir. On était convenu que, lorsque les troupes du détachement seraient arrivées au-dessus de la tête des ennemis, on le ferait connaître au consul par le moyen d'une fumée élevée en l'air; mais qu'elles ne pousseraient aucun cri, qu'il n'eût fait connaître, par un signal qu'il donnerait de son côté, que le combat contre Philippe était commencé.

Pour ôter aux ennemis tout soupçon, il continua de les harceler vivement, comme s'il eût prétendu les forcer dans leurs postes. Au troisième jour dès le matin, Quintius aperçut sur le haut des montagnes une fumée, d'abord assez médiocre, mais qui, grossissant de plus en plus, obscurcit bientôt l'air, et s'éleva par grands tourbillons. Alors, ayant donné au détachement le signal dont il était convenu, il marche droit contre la hauteur, toujours exposé aux traits des Macédoniens, et toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendaient les passages. Les Romains jetaient de grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons qui étaient sur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris par un bruit épouvantable, et tombent en même temps sur les Macédoniens, qui, se voyant attaqués en tête et en queue, perdent courage, et prennent tous la fuite. L'armée de Philippe aurait été entièrement défaite, si les vainqueurs eussent pu la poursuivre; mais la cavalerie fut arrêtée par la difficulté des lieux, et l'infanterie par la pesanteur de ses armes. Philippe s'enfuit d'abord avec précipitation et sans regarder derrière lui. Mais, après avoir fait plus d'une lieue et demie, jugeant, comme il était vrai, que la difficulté des chemins avait arrêté les ennemis, il s'arrêta sur une éminence, et envoya des officiers dans tous les vallons et sur toutes les montagnes voisines pour ramasser ceux des siens que la fuite avait dispersés. Les vainqueurs, trouvant le camp des Macédoniens abandonné, le pillèrent tout à leur aise, et rentrèrent dans le leur, où ils prirent du repos pendant la nuit.

Philippe d'abord prit la route de Thessalie [1]; et, parcourant rapidement les villes de cette province, il entraînait avec lui ceux des habitants qui étaient en état de le suivre, mettait le feu dans les maisons; et, après avoir permis aux maîtres d'emporter avec eux les effets qu'ils pourraient, il livrait tout le reste aux soldats, faisant éprouver à ses alliés des traitements qu'ils auraient à peine appréhendés de la part de leurs ennemis.

Quintius Flamininus n'en usa pas de la sorte [2]. Il passa par l'Épire sans ravager le pays, quoiqu'il sût que les principaux, à l'exception de Charopus, avaient été contraires aux Romains. Mais comme ils obéissaient de bonne grâce, il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'au ressentiment qu'il pouvait avoir du passé; ce qui lui gagna le cœur des Epirotes, et les lui attacha d'inclination. Il sentit bientôt combien cette conduite de douceur et de modération lui fut avantageuse; car il ne fut pas plus tôt arrivé sur les frontières de la Thessalie, que la plupart des villes s'empressèrent pour lui ouvrir

[1] Liv. ibid. — Plut. in Flamin. pag. 370.
[2] Liv. ibid.
[3] Plut. in Flamin. pag. 371.

[1] Liv. lib. 32, cap. 12, 13. — Plut. in Flamin. pag. 371.
[2] Liv. lib. 32, cap. 14, 15.

leurs portes, Atrax fut presque la seule qui ne se rendit point[1]. Elle était très-bien fortifiée. et avait une nombreuse garnison, toute composée de Macédoniens. Elle fit une si longue et si vigoureuse résistance, que le consul se trouva enfin obligé de lever le siége.

La flotte romaine cependant[2], soutenue de celles d'Attale et des Rhodiens, agissait de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Erétrie et Caryste, qui étaient tenues aussi par des garnisons macédoniennes : après quoi les trois flottes s'avancèrent vers Cenchrée, port de Corinthe.

Le consul, étant passé dans la Phocide[3], emporta plusieurs petites places, qui ne lui firent pas grande résistance. Elatée l'arrêta, et il fut obligé de l'assiéger dans les formes.

Pendant qu'il était occupé à ce siége, il forma un dessein important, qui était de détacher les Achéens du parti de Philippe, et de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flottes unies étaient prêtes à former le siége de Corinthe, dont actuellement Philippe était le maître. Rien ne pouvait faire plus de plaisir aux Achéens que de leur rendre cette grande et importante ville. Le consul crut devoir les tenter par cette offre[4], et leur en fit porter les paroles par les ambassadeurs de Lucius son frère, d'Attale, des Rhodiens et des Athéniens. Les Achéens donnèrent audience à tous ces ambassadeurs dans une assemblée de la nation, qui se tint à Sicyone.

Les Achéens se trouvèrent fort embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre. Nabis, tyran de Lacédémone, était un fâcheux voisin qui les incommodait extrêmement. Ils redoutaient encore plus les armes romaines. Ils avaient de tout temps, et tout récemment encore, de grandes obligations aux Macédoniens : mais Philippe leur était suspect à tous à cause de sa perfidie et de sa cruauté, et ils appréhendaient que la douceur qu'il affectait actuellement ne dégénérât en tyrannie lorsqu'il serait une fois au-dessus de ses affaires. Telle était la disposition des Achéens, flottant entre tous les partis, trouvant partout des inconvénients, et ne voyant rien à quoi ils pussent se déterminer avec sûreté.

L. Calpurnius, qui venait de la part des Romains, eut audience le premier. Après lui, on écouta les députés d'Attale et ceux des Rhodiens, ensuite ceux de Philippe, car ce prince avait aussi envoyé une ambassade à cette assemblée, dont le succès l'inquiétait. On réserva la dernière place aux Athéniens, afin qu'ils fussent en état de réfuter ce qu'aurait avancé l'ambassadeur de Philippe. Ils parlèrent avec plus de force et de liberté que tous les autres contre le roi, parce que nul n'en avait été si maltraité qu'eux, et ils déduisirent fort au long toutes ses injustices et toutes ses cruautés. La conclusion de la harangue des Athéniens, aussi bien que des trois premières qui avaient été faites dans cette assemblée, fut d'exhorter les Achéens à se joindre aux Romains contre Philippe. Les ambassadeurs de ce prince, au contraire, sommaient les Achéens de respecter la sainteté du serment qu'ils avaient prêté en faisant alliance avec leur maître ; ou, s'ils ne voulaient pas se déclarer ouvertement pour lui, ils se réduisaient à leur demander qu'ils gardassent une exacte neutralité. Ces harangues remplirent le premier jour de l'assemblée tout entier. On remit la délibération au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblée, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des magistrats, ceux qui voudraient parler à le faire. Personne ne se leva. Tous, se regardant les uns les autres, gardèrent un profond silence. Alors Aristène, premier magistrat des Achéens, pour ne pas renvoyer l'assemblée sans qu'on eût délibéré, prit la parole. *Qu'est donc devenue*, leur dit-il, *cette vivacité et cette chaleur avec laquelle vous disputez entre vous dans les repas et dans vos entretiens particuliers au sujet des Romains et de Philippe, presque jusqu'à en venir aux mains? Pourquoi donc maintenant, dans une assemblée indiquée uniquement pour ce sujet, après que vous avez entendu les harangues et les raisons de part et d'autre, demeurez-vous muets? Sera-t-il temps de parler quand une fois la résolution aura été prise et arrêtée?*

[1] Liv. lib. 32, cap. 17.
[2] Liv. lib. 32, cap. 16, 17.
[3] Liv. lib. 32, cap. 18.
[4] Liv. lib. 32, cap. 19-23.

Des reproches si sensés et si raisonnables, faits par le premier magistrat, non-seulement ne purent porter aucun des assistants à dire son avis, mais n'excitèrent pas même le moindre bruit, le moindre murmure dans une assemblée si nombreuse, et composée des députés de tant de peuples. Tout demeura muet et immobile, personne n'osant s'exposer en parlant librement sur une matière si délicate.

Alors Aristène, obligé enfin de s'ouvrir, se déclara nettement pour les Romains. « La manière, dit-il, dont les députés des deux « partis opposés nous parlent suffit seule pour « nous dicter l'avis que nous devons suivre. « Les Romains, les Rhodiens, et Attale, « nous pressent de nous joindre à eux pour « faire la guerre à Philippe, et appuient leur « demande de fortes raisons, tirées de la « justice de leur cause et de notre propre intérêt. L'ambassadeur de Philippe demande « aussi, mais faiblement, que nous demeu« rions attachés à son maître, et il se contente « que nous gardions une exacte neutralité. « D'où pensez-vous, messieurs, que vienne « une manière d'agir si différente? Ce n'est « point certainement modestie du côté de Phi« lippe, ni audace du côté des Romains. C'est « la connaissance de leurs forces, ou de leur « faiblesse, qui les fait parler diversement. « Nous ne voyons rien ici de la part de Phi« lippe que son ambassadeur, ce qui n'est pas « fort propre à nous rassurer : au lieu que la « flotte des Romains mouille près de Cen« chrée, et le consul avec ses légions n'est « pas fort loin.

« Quel secours pouvons-nous attendre de « Philippe? Ne voyons-nous pas comment il « défend ses alliés? Pourquoi a-t-il laissé pren« dre Erétrie et Caryste? pourquoi a-t-il « abandonné tant de villes de Thessalie, aussi « bien que la Phocide et la Locride entières? « pourquoi actuellement souffre-t-il qu'on « assiége Elatée? Est-ce forcément, ou par « crainte, ou volontairement, qu'il a aban« donné les défilés de l'Epire, et qu'il a livré « à l'ennemi ces barrières impénétrables, « pour aller se cacher dans le fond de son « royaume? Si c'est volontairement qu'il a « livré tant d'alliés à la merci des ennemis, « doit-il les empêcher de pourvoir eux-mêmes « à leur propre sûreté? Si c'est par crainte, « il doit nous pardonner la même faiblesse. « S'il y a été forcé, croyez-vous, Cléomédon « (c'était le nom de l'ambassadeur de Phi« lippe), que les forces de la république « achéenne puissent soutenir les armes romai« nes, auxquelles les Macédoniens ont été « obligés de céder? Quintius ayant trouvé « Philippe dans un poste inaccessible, l'en a « arraché, lui a pris son camp, l'a poursuivi « en Thessalie, et lui a enlevé, presque sous « ses yeux, les plus fortes places de ses alliés. « Si nous sommes attaqués, le roi sera-t-il « en état de nous soutenir contre de si formi« dables ennemis? ou serons-nous en état de « nous défendre nous-mêmes?

« Le tempérament que l'on nous propose, « qui est de demeurer neutres, est un moyen « sûr de nous rendre la proie du vainqueur, « qui ne manquera pas de tomber sur nous « comme sur de rusés politiques qui atten« daient l'événement pour se déclarer. Croyez« moi, messieurs, il n'y a point de milieu : il « faut que nous ayons les Romains pour amis « ou pour ennemis; ils viennent eux-mêmes « avec une flotte nombreuse nous offrir leur « amitié et leur secours. Nous refuser à un « tel avantage, et ne pas saisir avidement une « occasion si favorable qui ne reviendra plus, « c'est le dernier des aveuglements; c'est « vouloir se perdre de gaîté de cœur et sans « ressource. »

Ce discours fut suivi d'un grand bruit et d'un grand murmure dans toute l'assemblée, les uns y applaudissant avec joie, les autres s'y opposant avec violence. Le même partage se trouva entre les magistrats : on les appelait *démiurges*. De dix qu'ils étaient, cinq déclarèrent qu'ils mettraient l'affaire en délibération; cinq protestèrent contre, alléguant qu'il était défendu par une loi aux magistrats de rien proposer, et à l'assemblée générale de rien statuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe.

Ce jour se passa encore tout entier en disputes et en cris tumultueux. Il n'en restait plus qu'un; car la loi ordonnait de finir l'assemblée quand le troisième jour serait expiré. Les disputes s'allumèrent si violemment sur ce qui devait se décider le lendemain, qu'à

peine les pères purent-ils s'empêcher de porter leurs mains sur leurs enfants. Memnon de Pellène était un des cinq magistrats qui refusaient de faire le rapport. Son père le pria longtemps et le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur sûreté, et de ne les pas exposer, par son opiniâtreté, à une perte certaine. Voyant que ses prières étaient inutiles, il jura qu'il le tuerait de sa propre main, s'il ne se rendait à son avis, le regardant, non comme son fils, mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces, et se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain, la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération, et les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensaient, les Dyméens, les Mégalopolitains et quelques-uns des Argiens, se retirèrent de l'assemblée avant qu'on fît le décret. Personne n'en fut surpris, et ne leur en sut mauvais gré, parce qu'ils avaient des obligations particulières à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avait rendu des services considérables. La reconnaissance est une vertu de tous les temps, de tous les pays, et l'ingratitude est partout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmèrent sur-le-champ par un décret un traité d'alliance avec Attale et les Rhodiens; et, quant à ce qui regardait l'alliance avec les Romains, comme elle ne pouvait pas se conclure sans l'autorité du sénat et du peuple romain, il fut résolu qu'on enverrait une ambassade à Rome pour terminer cette affaire.

En attendant on fit partir trois députés pour se rendre auprès de L. Quintius, qui actuellement assiégeait Corinthe après s'être emparé de Cenchrée; et en même temps on envoya l'armée des Achéens se joindre à la sienne pour presser le siége [1]. D'abord l'attaque fut assez faible, parce qu'on espérait que la division se mettrait dans la ville entre la garnison et les habitants. Quand on vit que rien ne remuait, on fit approcher les machines de tous côtés; et l'on forma diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, et où les Romains furent toujours repoussés.

[1] Liv. lib. 32, cap. 23.

Il y avait dans Corinthe un grand nombre de déserteurs italiens, qui, n'attendant aucun quartier de la part des Romains, s'ils tombaient sous leur pouvoir, se battaient en désespérés. Philoclès, capitaine de Philippe, ayant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, et par là ayant ôté l'espérance aux assiégeants de la pouvoir forcer, il fallut bien que L. Quintius se rendît enfin à l'avis d'Attale qui conseillait de lever le siége. Les Achéens ayant été renvoyés, Attale et les Romains remontèrent sur leurs flottes. Le premier se rendit au Pirée, et les autres à Corcyre.

Pendant que les flottes attaquaient Corinthe, le consul T. Quintius était occupé au siége d'Elatée, où il eut un succès plus heureux [1]; car, après une longue et vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître, d'abord de la ville, puis de la citadelle

Dans le même temps ceux d'Argos, qui étaient toujours attachés à Philippe, trouvèrent le moyen de livrer leur ville à Philoclès [2], cet officier dont nous venons de parler. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venaient de faire avec les Romains, Philippe se trouvait maître de deux de leurs plus fortes places, de Corinthe et d'Argos.

Le consul Sex. Ælius ne fit rien de considérable dans la Gaule [3]. Il passa presque toute l'année à ramasser les habitants de Crémone et de Plaisance, que les malheurs de la guerre avaient dispersés, et à les rétablir dans leurs colonies.

Une conjuration, formée d'abord à Sétia [4] par les esclaves des jeunes seigneurs carthaginois qui y étaient gardés comme otages, et ensuite grossie d'un assez grand nombre d'autres esclaves qui s'étaient joints aux premiers, donna quelque alarme à Rome. Mais la conjuration fut découverte, et étouffée dans le moment même.

Cette même année, les ambassadeurs du roi Attale [5] apportèrent à Rome une couronne d'or pesant deux cent quarante-six livres [6]

[1] Liv. lib. 32, cap. 24.
[2] Liv. lib. 32, cap. 25.
[3] Liv. lib. 32, cap. 26.
[4] Ville du pays des Volsques.
[5] Liv. lib. 32, cap. 27.
[6] 80 kilogrammes. E. B.

(c'était plus de 348 de nos marcs), qu'ils mirent dans le Capitole, et remercièrent le sénat de ce qu'il avait bien voulu envoyer à Antiochus des ambassadeurs, à la prière desquels ce prince était sorti des états d'Attale.

Caton était pour lors un des préteurs ; et il avait eu pour département la Sardaigne[1]. Il s'y conduisit d'une manière qui fit admirer son désintéressement, sa sobriété, sa patience dans les travaux les plus rudes, son éloignement incroyable de toute ombre de luxe et de faste, et son amour pour la justice. Les préteurs qui l'avaient précédé ruinaient le pays en se faisant fournir des pavillons, des lits, des habits, et foulaient le peuple par une suite nombreuse de domestiques et d'amis, et par des dépenses excessives en jeux, en festins, et autres pareilles somptuosités. Caton, au contraire, ne se distingua que par une simplicité sans exemple dans ses habits, sa table et ses équipages. Il ne prit jamais un seul denier du public. Quand il allait visiter les villes de son gouvernement, il marchait à pied, sans aucune voiture, suivi seulement d'un officier public, qui lui portait une robe et un vase pour faire ses libations dans les sacrifices. Cet homme si simple, si modeste, et d'un extérieur si négligé, reprenait l'air grave et majestueux d'un magistrat romain, et se montrait d'une fermeté inexorable et d'une rigueur inflexible quand il s'agissait d'arrêter les désordres et de faire observer les règlements établis pour maintenir la bonne discipline et les lois. Il réunissait en lui deux caractères, qui paraissent inalliables, la sévérité et la douceur : de sorte que jamais la puissance romaine n'avait paru à ces peuples ni si terrible, ni si aimable.

La Sardaigne était remplie d'usuriers qui, en paraissant aider les particuliers par les sommes d'argent qu'ils leur prêtaient dans leurs besoins, les ruinaient de fond en comble. Caton leur fit une guerre ouverte, et les chassa tous de l'île. Je ne vois pas pourquoi Tite-Live semble trouver qu'en cela Caton se montra trop sévère. *M. Porcius Cato, sanctus et innocens, asperior tamen in fœnore coercendo habitus ; fugatique ex insulâ fœneratores.* Peut-on traiter avec trop de rigueur des gens qui sont la peste et la ruine des états ? Plût à Dieu que l'on écartât ainsi pour toujours de nos villes et du royaume cette foule criminelle d'usuriers qui entretiennent les jeunes gens de famille déréglés dans leurs désordres et leurs débauches !

[1] Plut. in Cat. pag. 339. — Liv. ibid.

Qu'il me soit permis, avant que de rapporter les événements de l'année suivante, d'insérer ici quelques traits forts propres à nous faire connaître le caractère de Caton. Ces traits ne sont pas imitables en eux-mêmes, et pourront paraître avoir quelque chose d'excessif; mais ils sont dignes d'admiration dans le principe qui les produisait, je veux dire l'amour de la simplicité, de la sobriété, et d'une vie dure et laborieuse.

Il avait écrit lui-même, dans quelqu'un de ses ouvrages[1], qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent dragmes (cinquante livres) : que, lors même qu'il commandait les armées ou qu'il était consul, il buvait du même vin que ses esclaves : que pour son repas (les Romains n'en faisaient qu'un) il ne faisait jamais rien acheter au marché qui passât la somme de trente as, c'est-à-dire environ vingt sous de notre monnaie. Et sa vue était, en menant une vie dure et sobre, de fortifier sa santé, et de se mettre en état de mieux servir sa patrie et de supporter plus facilement les fatigues de la guerre.

Dans ses marches, il allait toujours à pied[2], chargé de ses armes, et suivi d'un seul esclave qui portait ses provisions ; et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de se fâcher contre cet esclave, ou de se plaindre, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas ; mais que souvent, quand il avait du loisir, après avoir rempli ses fonctions militaires, il le soulageait, et lui aidait lui-même à préparer le souper. A l'armée il ne buvait jamais que de l'eau, excepté quelquefois que, brûlé d'une soif ardente, il y mêlait du vinaigre[3], ou que, se sentant affaibli par la fatigue, il prenait un peu de vin.

[1] Plut. in Cat. pag. 338.

[2] Ibid. pag. 336.

[3] Le vinaigre est rafraîchissant. Tous les soldats romains en portaient avec eux pour tempérer la crudité de l'eau, qu'ils étaient obligés de boire, quelquefois assez mauvaise.

Un jour qu'il blâmait l'excessive dépense que dès lors quelques particuliers commençaient à faire pour la table[1], il dit *qu'il était bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf.* On sait quelle était la fureur du luxe et de la dépense des Romains par rapport aux poissons en particulier.

Pendant qu'il commandait l'armée, il ne prit jamais du public plus de trois *médimnes* de froment par mois pour lui et pour toute sa maison, c'est-à-dire moins de treize de nos boisseaux de froment, et un peu moins de trois demi-médimnes d'orge ou d'avoine par jour pour ses chevaux et bêtes de voiture.

§ III. — Loi Porcia. Six préteurs créés pour la première fois. Le commandement dans la Macédoine est continué à Quintius. Entrevue entre Philippe et Quintius sans succès. Philippe abandonne Argos à Nabis, tyran de Sparte. Alliance de Nabis avec les Romains. Les Béotiens se joignent aussi à eux. Mort d'Attale. Eloge de ce prince. Bataille de Cynocéphales, où Philippe est vaincu par Quintius. Vanité insolente des Etoliens. Quintius accorde à Philippe une trêve et une entrevue. Il délibère avec les alliés au sujet de la paix. Entrevue de Philippe et de Quintius. La paix y est conclue. La victoire remportée sur Philippe cause à Rome une grande joie. Le projet de paix envoyé par Quintius à Rome y est approuvé. On députe dix commissaires pour régler les affaires de la Grèce. Conditions du traité de paix. Les Etoliens décrient sourdement ce traité. Les articles en sont publiés aux jeux isthmiques. Les Grecs entendent avec des transports de joie incroyables la voix du héraut qui leur annonce la liberté. Réflexions sur ce grand événement. Quintius parcourt les villes de la Grèce. Cornélius, l'un des dix commissaires, se rend auprès de Philippe, et ensuite à l'assemblée des Etoliens.

C. CORNÉLIUS CÉTHÉGUS[2].
Q. MINUCIUS RUFUS.

Quelques savants rapportent à cette année[3] la fameuse loi Porcia, qui défendait, sous des peines très-sévères, que l'on battît de verges aucun citoyen romain. Ce n'était qu'un renouvellement des anciennes lois sur le droit d'appel au peuple; seulement celle-ci, comme je viens de le dire, ajoutait l'imposition de griéves peines aux contrevenants. On peut voir ce que nous avons remarqué à ce sujet au tome I, page 468. L'auteur d'une loi si célèbre et si intéressante n'est pas connu avec certitude. On croit, non sans vraisemblance, que c'est un tribun qui se nommait P. Porcius Læca.

Cette même année on nomma pour la première fois six préteurs, à cause de l'augmentation des provinces et de l'accroissement de l'empire[1]. De ces six départements deux avaient pour objet l'administration de la justice dans la ville : l'un entre citoyens et citoyens, l'autre entre citoyens et étrangers Les quatre autres étaient des gouvernements de provinces : Sicile, Sardaigne, Espagne citérieure, Espagne ultérieure.

Après que le sort eut réglé le département des préteurs, les consuls se disposaient aussi à tirer au sort l'Italie et la Macédoine, lorsque les tribuns du peuple L. Opius et Q. Fulvius s'y opposèrent[2] Ils remontraient « que, la « Macédoine étant une province éloignée de « Rome, rien n'avait été jusqu'à ce jour plus « contraire au succès de la guerre qu'on y « faisait que la révocation faite à contre-temps « du consul qui en était chargé, à qui l'on « envoyait un successeur lorsqu'il avait à « peine acquis sur les lieux les connaissances « dont il avait besoin pour réussir : que l'on « entrait dans la quatrième année depuis le « commencement de cette guerre : que Sulpicius avait passé la plus grande partie de « son consulat à chercher Philippe et son armée : que Villius avait été contraint de partir lorsqu'il commençait à joindre l'ennemi « de près : que Quintius, après avoir été retenu à Rome la plus grande partie de l'année pour les affaires de la religion, s'était « pourtant conduit de telle sorte, qu'il était « aisé de juger que, s'il fût arrivé plus tôt « dans la province, ou que l'hiver lui eût « laissé plus longtemps la liberté d'agir, il au-

[1] Plut. in Cat. pag. 340.
[2] An. R. 555; av. J. C. 197.
[3] Pigh. Annal.

[1] Liv. lib. 32, cap. 27.
[2] Liv. lib. 32, cap. 28.

« rait pu terminer entièrement la guerre ; et « qu'actuellement il se disposait à la recom- « mencer au printemps d'une manière à faire « espérer que, si on ne lui envoyait point de « successeur, il la finirait heureusement dans « la campagne prochaine. » Les nouveaux consuls, ayant entendu ces remontrances des tribuns, promirent qu'ils se soumettraient à la décision du sénat, pourvu que les tribuns en fissent autant. Les tribuns y consentirent ; et en conséquence les sénateurs donnèrent aux deux consuls l'Italie pour département, et prorogèrent à Quintius celui de Macédoine jusqu'à ce qu'on l'envoyât relever. Voilà une dispute commencée et finie avec bien de la sagesse et de la modération.

Après la prise d'Elatée, Quintius avait déjà distribué ses troupes dans la Phocide et dans la Locride pour y passer l'hiver, lorsque Philippe lui envoya un hérant d'armes pour lui demander une entrevue[1]. Il ne se rendit pas difficile, et la lui accorda, parce qu'il ne savait pas encore ce qu'on avait résolu à Rome à son sujet, et qu'une conférence le laissait maître, ou de continuer la guerre, si on lui prorogeait le commandement, ou de porter les choses à la paix, si on lui envoyait un successeur. La conférence se tint sur le bord de la mer, près de Nicée, ville de Locride, très-voisine des Thermopyles. Philippe, qui s'y était rendu de Démétriade par mer, ne quitta point son vaisseau. Il avait avec lui plusieurs seigneurs de Macédoine, et Cycliade, exilé achéen. Le général romain était sur le rivage, accompagné d'Amynandre, roi des Athamanes, et des députés de tous les alliés. Après quelques disputes sur le cérémonial, Quintius fit ses propositions : chacun des alliés fit aussi ses demandes. Philippe y répondit ; et comme il commençait à s'emporter contre les Etoliens, Phénéas, leur magistrat, l'interrompant, lui dit : *Il ne s'agit pas ici de paroles ; il faut, ou vaincre les armes à la main, ou céder au plus fort.* La chose est claire, même pour un aveugle, reprit Philippe, cherchant à piquer Phénéas, qui était incommodé de la vue. Philippe était naturellement railleur[1], et ne pouvait se contenir même en traitant des affaires les plus sérieuses ; ce qui est un grand défaut dans un prince.

Cette première entrevue s'étant passée en altercations, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on était convenu. Toute la raison qu'il donna de son retardement, c'est « qu'il avait passé la « plus grande partie du jour à délibérer sur la « dureté des lois qu'on lui imposait, sans « savoir à quoi se déterminer. » Mais on conjectura, assez vraisemblablement, qu'il avait voulu par là ôter aux Etoliens et aux Achéens le temps de lui répondre ; et il confirma cette pensée en demandant que, pour ne point perdre le temps en vaines disputes, la conférence se passât entre le général romain et lui. Ce ne fut point sans peine qu'on lui accorda cette demande. Quintius et Philippe s'abouchèrent donc en particulier : ensuite de quoi Quintius ayant rapporté aux alliés les propositions que le roi lui faisait, nul d'eux ne les agréa ; et on était près de rompre toute conférence lorsque Philippe demanda qu'on remît la décision au lendemain, promettant qu'il céderait à leurs raisons, s'il ne venait pas à bout de leur faire goûter les siennes. Quand on se fut rassemblé, il pria instamment Quintius et les alliés de ne pas s'opposer à la paix, et il se réduisit à demander du temps pour envoyer à Rome des ambassadeurs, s'engageant à accepter telles conditions qu'il plairait au sénat de lui imposer, si celles qu'il proposait n'étaient pas jugées suffisantes. On ne put lui refuser une demande si raisonnable ; et l'on convint d'une trêve de deux mois, à condition néanmoins que sur-le-champ il ferait sortir les garnisons qu'il avait dans les places de la Locride et de la Phocide. On envoya de part et d'autre des ambassadeurs à Rome.

Quand ils furent arrivés, on commença par entendre ceux des alliés. Ils s'emportèrent en invectives contre Philippe. Mais ce qui frappa le sénat, c'est qu'ils firent observer et prouvèrent évidemment, par la situation des lieux,

[1] Liv. lib. 32, cap. 32-37. — Polyb. lib. 17, pag. 742-752.

[1] « Erat dicacior naturâ quàm regem decet, et ne inter « quidem risu satis temperans. » (Liv.)

que, si le roi de Macédoine retenait Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, et Corinthe dans l'Achaïe, villes qu'il appelait lui-même, en terme non moins véritables qu'injurieux, *les entraves de la Grèce*, la Grèce ne pourrait jamais jouir de la liberté. On fit ensuite entrer les ambassadeurs du roi. Comme ils commençaient un grand discours, on leur coupa la parole en leur demandant s'ils céderaient ces trois villes ou non. Ayant répondu qu'ils n'avaient point reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article, ils furent congédiés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius, à qui l'on avait prorogé le commandement dans la Macédoine, comme nous l'avons dit, maître de faire la paix ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le sénat n'était pas fâché qu'on la continuât; et, de son côté, il aimait bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix; ainsi il n'accorda plus d'entrevue à Philippe, et lui fit dire qu'il n'écouterait plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenait d'abord d'abandonner toute la Grèce.

Philippe tourna donc toutes ses pensées du côté de la guerre [1]. Comme il ne pouvait pas aisément conserver les villes de l'Achaïe à cause de leur grand éloignement, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis, tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qui lui serait rendu en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, et qui resterait à Nabis si les choses tournaient autrement. Nabis fut introduit de nuit dans la ville, et en traita les habitants en véritable tyran, exerçant contre eux toutes sortes de violences et de cruautés.

Le tyran oublia bientôt de qui et à quelle condition il tenait la ville [2]. Il envoya des députés à Quintius et à Attale pour leur faire savoir qu'il était maître d'Argos, et pour les inviter à une entrevue dans laquelle il espérait qu'ils conviendraient aisément des conditions du traité d'alliance qu'il souhaitait faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence le proconsul et le roi de Pergame se rendirent près d'Argos; démarche peu convenable à l'un et à l'autre. L'entrevue se fit. Les Romains voulaient que Nabis leur fournît des troupes et cessât de faire la guerre aux Achéens. Le tyran accorda le premier article; mais il ne voulut avec les Achéens qu'une trêve de quatre mois. Le traité fut conclu à ces conditions. Cette alliance avec un tyran aussi décrié pour sa perfidie et ses cruautés que l'était Nabis n'est pas fort glorieuse aux Romains : mais dans un temps de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité et de l'honneur.

Quand le printemps fut venu, Quintius et Attale songèrent à s'assurer de l'alliance des Béotiens, qui jusque-là avaient été incertains et flottants [1]. Ils allèrent ensemble, avec quelques députés des alliés, à Thèbes, qui était la capitale du pays et le lieu de l'assemblée commune. Antiphile, le premier magistrat, leur était favorable et les soutenait sous main. Les Béotiens avaient cru d'abord qu'ils venaient sans troupes et sans escorte, parce qu'ils avaient laissé leur monde à quelque espace derrière eux : ils furent bien surpris quand ils virent que Quintius s'était fait suivre d'un détachement assez considérable, et ils jugèrent dès lors qu'il n'y aurait point de liberté dans l'assemblée; elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulèrent leur surprise et leur douleur, qu'il aurait été inutile et même dangereux de faire paraître.

Attale parla le premier, et fit valoir les services que ses ancêtres et lui-même avaient rendus à toute la Grèce, et en particulier à toute la république des Béotiens. Se laissant emporter à son zèle pour les Romains, et s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportait, il tomba faible et comme à demi mort au milieu de sa harangue (c'était une attaque de paralysie), et il fallut le transporter hors de l'assemblée, ce qui interrompit pour quelque temps la délibération. Aristène, préteur des Achéens, reprit la parole; et son discours fut d'autant plus capable de faire impression, qu'il ne donnait point d'autre conseil aux Béotiens que celui qu'il avait donné aux Achéens mêmes. Après lui Quintius dit peu de choses, et fit plus valoir la justice et

[1] Liv. lib. 32, cap. 38.
[2] Liv. lib. 32, cap. 39.

[1] Liv. lib. 33, cap. 1, 2.

la bonne foi des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages; et l'alliance avec les Romains fut conclue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer, ni tenter une résistance inutile.

Quintius resta encore quelque temps à Thèbes pour voir quel cours prendrait la maladie d'Attale. Quand il vit que c'était une paralysie formée qui ne menaçait pas la vie de ce prince d'un danger présent, il s'en retourna à Elatée. Bien content de la double alliance qu'il avait conclue avec les Achéens et les Béotiens, par laquelle il avait mis en sûreté ses derrières, il tourna tous ses soins et tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Dès que l'état et les forces d'Attale le permirent, on le transporta à Pergame, où il mourut peu de temps après, âgé de soixante et douze ans, dont il en avait régné quarante-quatre[1]. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices et de déréglements. L'usage généreux et magnifique qu'il fit de ses richesses, mais conduit et tempéré par la prudence, lui donna le moyen d'augmenter ses états et de se décorer lui-même du titre de roi. Il comptait n'être riche que pour les autres, et il était persuadé que c'était placer son argent à une grosse et légitime usure que de l'employer en bienfaits et d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, et montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, père affectionné, il remplit tous les devoirs et de prince et de particulier. Il laissa quatre fils: Eumène, Attale, Philetère et Athénée[2]. Il avait pris un grand soin de leur éducation, et s'était appliqué surtout à établir entre eux une union tendre et sincère, qui est le plus ferme appui des maisons puissantes. Polybe remarque comme un bonheur fort rare dans les familles des princes, que les frères d'Eumène, qui succéda à Attale[3], loin d'exciter aucun trouble pendant son règne, contribuèrent beaucoup à en assurer la paix et la tranquillité. Le goût des lettres et des sciences régnait dans la cour de Pergame[1]. Attale avait fait orner et embellir dans l'Académie d'Athènes, lieu célèbre, comme l'on sait, par les philosophes qui y ont enseigné avec éclat, le jardin où Lacyde, disciple et successeur d'Arcésilas, faisait ses leçons. Il invita ce philosophe à venir à sa cour; mais Lacyde lui répondit, avec une franchise vraiment philosophique, qu'il en était des princes comme des tableaux, qui souvent, pour être estimés, demandent de n'être vus que de loin. J'ai parlé ailleurs de la fameuse bibliothèque de Pergame[2].

Les armées, des deux côtés, s'étaient mises en marche pour en venir aux mains et pour terminer la guerre par une bataille. Elles étaient à peu près égales en nombre, et composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes[3]. Les officiers et les soldats, de part et d'autre, souhaitaient avec une égale ardeur d'en venir aux mains. Plus le temps du combat approchait, plus ils sentaient augmenter leur courage et croître leur ambition. Les Romains pensaient que, s'ils étaient vainqueurs des Macédoniens, dont les victoires d'Alexandre avaient rendu le nom si fameux, il ne se pourrait rien ajouter à leur gloire; et les Macédoniens se flattaient que, s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus célèbre et plus éclatant que celui d'Alexandre même. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étaient aussi arrivés; mais, ne sachant point encore au juste où ils étaient campés, il ordonna à ses troupes de couper des troncs et des branches d'arbre pour en faire des palissades, et pouvoir fortifier un camp partout où il en serait besoin. C'est ici que Polybe, et après lui Tite-Live, comparent les palissades des Romains avec celles des Grecs. On trouve cette digression dans l'Histoire ancienne[4].

[1] Polyb. in Excerpt. pag. 101. 102. — Liv. lib. 33. cap 21.
[2] Strab. lib. 13, pag. 623-625.
[3] Polyb. in Excerpt. pag. 169.

[1] Diog. Laert. in Lacyde.
[2] Hist. Anc., tom. II, pag 740, de notre édition.
[3] Polyb. lib. 17, pag. 754-762. — Liv. lib. 33, cap. 3-11. — Plut. in Flamin. pag. 372, 373. — Justin. lib. 30, cap. 4.
[4] Tom. III, pag. 312, de notre édition.

Quintius arriva bientôt près de l'armée macédonienne, et marcha à sa rencontre à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légères escarmouches, où la cavalerie étolienne se distingua, et eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrêtèrent près de Scotusse [1]. La nuit qui précéda le combat, il tomba une grosse pluie accompagnée de tonnerres, de sorte que le lendemain matin le temps était si couvert et si sombre, qu'à peine voyait-on à deux pas de l'endroit où l'on était. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer des hauteurs appelées *Cynocéphales*, qui séparaient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi dix compagnies de cavalerie, et environ mille soldats armés à la légère, pour aller reconnaître l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades, à cause de l'obscurité du temps. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens, qui s'était emparé des hauteurs. D'abord cette rencontre surprit; ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoya avertir les généraux de ce qui se passait. Les Romains, mal menés, dépêchèrent à leur camp pour demander du secours. Quintius envoya aussitôt Archédame et Eupolème, tous deux Etoliens, et les fit accompagner de deux tribuns qui commandaient chacun mille hommes, et de cinq cents chevaux, qui, joints aux premiers, firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens, on ne manquait pas de valeur; mais, accablés sous le poids de leurs armes, qui n'étaient propres que pour combattre de pied ferme, ils se sauvèrent par la fuite sur les hauteurs, et de là envoyèrent au roi demander du secours.

Philippe, qui avait détaché pour un fourrage une partie de son armée, instruit du danger où étaient ses premières troupes, et voyant que l'obscurité commençait à se dissiper, fit partir Héraclide, qui commandait la cavalerie thessalienne; Léon, sous les ordres duquel était celle de Macédoine; et Athénagore, qui avait sous lui tous les soldats étrangers et mercenaires, à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournèrent à la charge, et à leur tour chassèrent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complète, sans la résistance qu'ils rencontrèrent dans la cavalerie étolienne, qui combattit avec un courage et une hardiesse étonnante. C'était ce qu'il y avait de meilleure cavalerie chez les Grecs, surtout pour les rencontres et les combats particuliers. Elle soutint le choc et l'impétuosité des Macédoniens, de façon qu'elle empêcha que les Romains ne fussent mis en déroute. Ils abandonnèrent les hauteurs, mais firent leur retraite sans désordre et sans confusion.

Il venait à Philippe courrier sur courrier, qui criaient que les Romains épouvantés prenaient la fuite, et que le moment était venu de les défaire entièrement. Ni le temps ni le terrain ne plaisaient à Philippe. Les collines sur lesquelles on combattait étaient rudes, rompues en différents endroits, et fort élevées. Cependant il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée qui demandait à combattre, et il la fit sortir de ses retranchements. Le proconsul en fit autant de son côté, et mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des généraux, dans ce moment décisif, anima ses troupes par les motifs les plus intéressants. « Philippe représentait aux siennes les Perses, les Bactriens, les Indiens, « toute l'Asie et tout l'Orient domptés par les « armes victorieuses de la Macédoine, ajoutant qu'il fallait maintenant combattre avec « d'autant plus de courage, qu'il s'agissait ici, « non de l'empire, mais de la liberté, objet le « plus cher et le plus précieux pour des gens « de cœur. Le proconsul mettait devant les « yeux de ses soldats leurs propres victoires « encore toutes récentes : d'un côté, la Sicile « et Carthage; de l'autre l'Italie et l'Espagne « assujetties aux Romains; et, pour tout dire « en un mot, Annibal, le grand Annibal, « comparable certainement, et peut-être supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie par « leurs mains triomphantes; et, ce qui devait « les encourager encore davantage, ce même « Philippe, contre lequel ils allaient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes,

[1] Ville de la Pélasgie, province de Thessalie, près de Larisse.

« et obligé de prendre la fnite devant eux. »

Animés par de tels discours [1], ces soldats, qui se disaient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées et des victoires nouvellement remportées, se préparent de part et d'autre au combat. Flamininus, ayant commandé à son aile droite de ne pas branler de son poste, place les éléphants devant cette aile, et, marchant d'un pas fier et assuré, mène lui-même l'aile gauche aux ennemis. Dès que ceux des Romains qui avaient été obligés de quitter les hauteurs aperçnrent leur général et son armée, ils recommencèrent à combattre, et, fondant sur les ennemis, les forcèrent nne seconde fois à lâcher pied.

Alors Philippe s'avança en diligence sur les hauteurs avec les soldats armés de rondaches, et l'aile droite de sa phalange, et donna ordre à Nicanor, l'un des premiers de sa cour, de le suivre incessamment avec le reste de ses troupes. Quand il fut arrivé au haut de l'éminence, il y aperçut quelques corps morts et quelques armes que les Romains y avaient laissées; ce qui lui fit juger qn'on avait combattu dans ce lieu, que les Romains y avaient été défaits, et qu'on en était aux mains près de leur camp. Cet objet le transporta d'une joie extraordinaire. Mais, un moment après, voyant les siens en fuite par le changement qu'avait occasionné l'arrivée du proconsul, il douta nn moment s'il ne devait pas faire rentrer les troupes dans le camp. Néanmoins, comme les Romains approchaient toujours, et que ceux des siens qui avaient les premiers combattu, obligés de prendre la fnite, et présentant le dos à l'ennemi qui les poursuivait, ne ponvaient manquer d'être taillés en pièces, s'il n'allait à leur secours, et qu'enfin il ne lui était pas aisé à lui-même de faire retraite sans s'exposer, il se trouva forcé d'en venir aux mains avant que le reste de son armée l'eût joint.

Le roi, ayant ramassé ceux qni fuyaient, forma sa droite de ceux qui portaient des rondaches et d'une partie des soldats qui composaient la phalange; et, pour empêcher qu'on ne les pût enfoncer, il diminua de la moitié le front de la bataille pour doubler les rangs en dedans, lui donnant beaucoup plns de profondeur que de largeur; et en même temps il leur commanda de se serrer de façon que les hommes et les armes se tonchassent, et de marcher contre l'ennemi piques baissées. Quintius avait aussi en même temps reçu dans ses intervalles cenx qui avaient chargé d'abord les Macédonieus.

Le combat étant engagé, on poussa de côté et d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avait visiblement tout l'avantage. Le poste élevé d'où elle combattait en tombant impétueusement snr les Romains, le poids de son ordonnance, l'excellence de ses armes, tout cela lni donnait une grande supériorité. Les Romains ne pnrent soutenir le choc de ces troupes serrées et couvertes de leurs boucliers, dont le front présentait une haie de piques. Ils furent donc obligés de plier.

Il n'en fut pas de même de l'aile gauche de Philippe, qui ne faisait que d'arriver. Elle ne put presque pas se former en phalange, ses rangs étant rompus et séparés par les hauteurs et les inégalités qui remplissaient le terrain. Quintius, ne voyant point d'autre remède au désavantage que les siens avaient à l'aile gauche, passa brusquement à son aile droite, poussa d'abord ses éléphants contre cette phalange mal assurée, et qui faisait une fort mauvaise contenanee, puis fondit lui-même sur elle avec ses troupes toutes fraîches, persuadé que, s'il pouvait l'enfoncer et la mettre en désordre, elle entraînerait avec elle l'autre aile, quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile n'ayant pu se maintenir en phalange, ni doubler ses rangs pour se donner de la profondeur, ce qui fait toute la force de l'ordonnance macédonienne, elle fut entièrement renversée.

En cette occasion, un tribun, qui n'avait pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voyant que Philippe, fort éloigné du

[1] « His adhortationibus utrinque concitati milites, « prælio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis « imperio gloriantes, ferentesque in bellum, alii majorum « suorum antiquam et obsoletam gloriam, alii virentem « recentibus experimentis virtutis florem. » (JUSTIN. lib. 30, cap. 4.)

reste de la bataille, poussait vivement l'aile gauche des Romains, il quitte l'aile droite, qui déjà était pleinement victorieuse, et, sans prendre conseil que de lui-même et de la disposition présente des armées, il marche vers la phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derrières, et les charge de toutes ses forces. Or tel est l'état de la phalange par la longueur excessive de ses piques et par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner en arrière, ni combattre d'homme à homme. Le tribun enfonce donc toujours en tuant à mesure qu'il avançait; et les Macédoniens, ne pouvant se défendre, jettent bas leurs armes et prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avaient plié, s'étant ralliés, étaient venus en même temps attaquer en front la phalange.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportait de son côté, avait compté sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes, et les Romains fondre sur eux par les derrières, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, et de là il considéra en quel état étaient toutes choses. Quand il vit que les Romains qui poursuivaient son aile gauche touchaient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces et de Macédoniens, et chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous côtés la victoire s'était déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, et il s'y arrêta pour attendre ceux qui s'étaient sauvés de la défaite. Il avait pris la sage précaution d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuyards pendant quelque temps. On accusa les Etoliens d'avoir été cause que Philippe se sauva; car, au lieu de le poursuivre, ils s'amusèrent à piller son camp; de sorte que les Romains, quand ils revinrent de la poursuite, ne trouvèrent presque plus de butin à faire. Les reproches furent vifs de part et d'autre, et à cette occasion commença à éclater l'aigreur entre les deux nations.

Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers et le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains dans cette bataille ne fut que d'environ sept cents hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restèrent sur le champ de bataille, et cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynocéphales.

A l'occasion de ce combat, Polybe fait une digression sur la phalange macédonienne, dont il expose les avantages et les inconvénients. On la trouve dans l'Histoire Ancienne, tome, pag. 145.

Les Etoliens s'étaient certainement distingués dans cette bataille, et n'avaient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'insolence, de s'attribuer à eux seuls cet heureux succès, au préjudice de Quintius et des Romains[1]. Une inscription en vers, composée dans ce sens par un poète du temps, qui se nommait *Alcée*, répandit ce bruit dans toute la Grèce. Quintius, déjà mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle les Etoliens s'étaient jetés sur le butin sans attendre les Romains, fut encore plus choqué de tous ces discours injurieux pour lui personnellement. Depuis ce temps-là il agit fort froidement à leur égard, et ne leur communiqua plus rien des affaires publiques, affectant, en toute occasion, d'humilier leur orgueil.

Quelques jours après le combat, il vint des ambassadeurs de Philippe à Quintius, qui était à Larisse, sous prétexte de demander une trêve pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevue[2]. Le proconsul accorda l'une et l'autre, et ajouta des honnêtetés pour le roi, en disant qu'*il devait avoir bonne espérance*. Ces paroles choquèrent extrêmement les Étoliens. Comme ils connaissaient mal les Romains, et qu'ils en jugeaient par leurs propres dispositions, ils s'imaginèrent que Flamininus n'était devenu favorable à Philippe que parce que celui-ci l'avait corrompu à force de présents; et que

[1] Polyb. in Excerpt leg. pag. 788. — Liv. lib. 33, cap. 11. — Plut. in Flamin. pag. 373.

[2] Polyb. in Excerpt. leg. pag. 789. — Liv. lib 32, cap. 12.

ce général, le plus désintéressé qui fut jamais, et le moins capable de se laisser gagner par les attraits d'un gain sordide, avait dessein de s'enrichir des libéralités du roi.

Le proconsul avait accordé au roi une trève de quinze jours, et était convenu avec lui du temps où ils devaient conférer ensemble. Mais, en attendant, il convoqua l'assemblée des alliés pour leur communiquer les conditions auxquelles il croyait que l'on pouvait lui accorder la paix. Amynandre, roi des Athamanes, qui parla le premier, sans s'amuser à faire de longs raisonnements, dit « qu'il fallait terminer la guerre de façon qu'en l'absence même des Romains la Grèce fût en état de conserver la paix et de défendre sa liberté par elle-même. »

Alexandre, Etolien, prit ensuite la parole, et dit « que, si le proconsul pensait qu'en faisant un traité avec Philippe, il procurerait une paix solide aux Romains, ou une liberté durable aux Grecs, il se trompait : que l'unique moyen de finir la guerre avec les Macédoniens, c'était de détrôner Philippe ; que la chose était alors très-aisée, pourvu qu'on profitât de l'occasion que l'on avait entre les mains. »

Quintius, adressant la parole à Alexandre : « Vous ne connaissez, lui dit-il, ni le caractère des Romains, ni mes vues, ni les intérêts des Grecs. Ce n'est pas l'usage des Romains, quand ils font la guerre à une puissance, et qu'ils l'ont vaincue, de la détruire entièrement : Annibal et les Carthaginois en sont une bonne preuve. Pour moi, mon dessein n'a jamais été de faire à Philippe une guerre irréconciliable. J'ai toujours été disposé à lui accorder la paix dès qu'il se soumettrait aux conditions qui lui seraient imposées. Vous-mêmes, Etoliens, dans les assemblées qui se sont tenues à ce sujet, vous n'avez jamais parlé d'ôter à Philippe son royaume. Serait-ce la victoire qui nous inspirerait un tel dessein? quel indigne sentiment! Quand un ennemi nous attaque les armes à la main, il convient de le repousser avec fierté et hauteur; mais, quand il est terrassé, le devoir du vainqueur est de faire paraître de la modération, de la douceur, de l'humanité. Quant aux Grecs, il est de conséquence pour eux que le royaume de Macédoine soit moins puissant qu'autrefois, je l'avoue ; mais il leur importe également qu'il ne soit pas tout à fait détruit. C'est pour eux une barrière contre les Thraces, les Illyriens et les Gaulois [1], sans laquelle, comme il est déjà souvent arrivé, tous ces barbares ne manqueraient pas de fondre sur la Grèce. »

Flamininus conclut en disant que son avis et celui de l'assemblée était, si Philippe promettait d'observer fidèlement tout ce qui lui avait été prescrit auparavant par les alliés, de lui accorder la paix après qu'on aurait consulté le sénat ; et que les Etoliens pouvaient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeraient à propos. Phénéas, préteur des Etoliens, ayant représenté avec vivacité « que Philippe, s'il échappait au danger, ne tarderait pas à former de nouveaux projets et à donner occasion à une nouvelle guerre : *C'est mon affaire*, reprit le proconsul : *je donnerai bon ordre qu'il ne puisse rien entreprendre contre nous.* »

Le lendemain Philippe [1] arriva au lieu de la conférence ; et, trois jours après, Quintius, avec tous les députés des alliés, donna audience au roi, qui parla avec tant de sagesse et de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit « qu'il acceptait et exécuterait tout ce que les Romains et les alliés lui avaient prescrit dans la dernière entrevue ; et que pour le reste il s'en remettait entièrement à la discrétion du sénat. » A ces mots, il se fit un grand silence d'approbation dans l'assemblée. Il n'y eut que l'Etolien Phénéas qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au reste, ce qui engageait Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui était venue qu'Antiochus songeait sérieusement à passer en Europe avec une armée. Il craignait que Philippe, dans l'espérance de recevoir un secours considérable de ce prince, ne prît le parti de se borner à la défense de ses places, et par ce moyen ne

[1] Plusieurs peuplades de Gaulois s'étaient établies dans les contrées voisines de la Thrace.

[1] Polyb. in Excerpt. leg. pag. 791. — Liv. lib. 33, pag. 13. — Plut. pag. 374.

traînât la guerre en longueur. Il sentait d'ailleurs que, si un autre général venait prendre sa place, on ne manquerait pas d'attribuer à ce nouveau venu tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au roi quatre mois de trêve, lui ordonna de payer sur-le-champ quatre cents talents[1], prit pour otages Démétrius son fils et quelques-uns des grands de sa cour, et lui permit d'envoyer à Rome pour recevoir du sénat la décision de son sort. Quintius donna sa parole au roi que, si la paix ne se faisait point, il lui rendrait son argent et ses otages. Après cela, tous les intéressés envoyèrent des ambassadeurs à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

L. FURIUS PURPUREO[2].
M. CLAUDIUS MARCELLUS.

Ce fut sous ces nouveaux consuls qu'on reçut à Rome des lettres de Quintius qui apprenaient le détail de la victoire remportée sur Philippe[3]. On en fit lecture, d'abord dans le sénat, puis devant le peuple; et l'on ordonna des actions de grâces publiques pendant cinq jours, pour remercier les dieux de la protection qu'ils avaient accordée aux Romains dans la guerre de Macédoine.

Quelques jours après arrivèrent les ambassadeurs[4] au sujet de la paix que l'on se proposait de faire avec le roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le sénat. Les ambassadeurs y firent de longs discours, chacun selon ses intérêts et ses vues: mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant proposée au peuple, le consul Marcellus, qui souhaitait avec passion d'aller commander les armées dans la Grèce, fit tous ses efforts pour que le projet fût rejeté: mais il ne put réussir. Le peuple approuva le plan de Flamininus et ratifia les conditions. Le sénat nomma ensuite dix des plus illustres de son corps pour aller régler les affaires de la Grèce avec le proconsul et assurer la liberté aux Grecs.

Les Achéens demandèrent, dans la même assemblée, à être reçus au nombre des alliés du peuple romain. Cette affaire, qui souffrait quelques difficultés, fut renvoyée aux dix commissaires.

Il s'était élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe et ceux des Romains, laquelle fut portée de part et d'autre à de violents excès. Mais elle n'eut pas de suite, ayant été apaisée par le proconsul, qui y apporta un prompt remède.

Les dix commissaires partis de Rome[1] pour régler les affaires de la Grèce ne furent pas longtemps sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du traité de paix qu'ils réglèrent de concert avec Quintius: « que toutes les autres[2] villes grecques, tant « en Asie qu'en Europe, seraient libres et se « gouverneraient selon leurs lois; que celles « qui obéissaient à Philippe, ou dans lesquelles il avait garnison, ce prince les évacuerait « avant la célébration des jeux isthmiques: « qu'il rendrait aux Romains les prisonniers « et les transfuges, et leur livrerait tous ses « vaisseaux pontés, ne gardant que cinq felouques et sa galère à seize rangs de rames; « qu'il donnerait mille talents[3], moitié incessamment, et l'autre moitié en dix ans, « cinquante chaque année en forme de tribut. « Parmi les otages qu'on exigea de lui était « Démétrius, le plus jeune de ses deux fils, « qui fut envoyé à Rome. »

Ce fut ainsi que Quintius termina la guerre de Macédoine au grand contentement des Grecs, et fort heureusement pour Rome: car, sans parler d'Annibal, qui, tout vaincu qu'il était, pouvait encore susciter bien des affaires aux Romains, Antiochus, voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits qui lui avaient fait donner le surnom de *grand*, songeait actuellement à porter ses

[1] Quatre cent mille écus. = 400 talents attiques valent 2,300,000 fr. E. B.
[2] An. R. 556; av. J. C. 196.
[3] Liv. lib. 33, cap. 24.
[4] Liv. lib. 33, cap. 24. — Polyb. in Excerpt. leg. pag. 793.

[1] Polyb. in Excerpt. leg. pag. 795. — Liv. lib. 33, cap. 30.
[2] Ce mot *autres* est mis ici parce que les Romains prétendaient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade et Corinthe.
[3] Trois millions. = 1000 talents attiques valent 5,758,000 fr. E. B.

armes en Europe. Si donc Quintius n'avait pas prévu par sa grande prudence ce qui pouvait arriver; que la guerre contre Antiochus se fût jointe, au milieu de la Grèce, à la guerre que l'on avait contre Philippe; et que les deux plus grands et plus puissants rois qu'il y eût alors, unis de vues et d'intérêts, se fussent élevés en même temps contre Rome, il est certain qu'elle se serait trouvée encore engagée dans des combats et des dangers aussi grands que ceux qu'elle avait eus à soutenir dans la guerre contre Annibal. Mais une providence particulière veillait sur Rome, et arrangeait les événements d'une manière conforme aux desseins qu'elle avait sur cette future capitale du monde.

Ce traité de paix[1], dès qu'on en eut quelque connaissance, satisfit beaucoup tous les esprits raisonnables. Les Etoliens seuls en parurent mécontents. Ils le décriaient sourdement parmi les alliés, disant « qu'il ne contenait que des paroles, et rien davantage: « qu'on amusait les Grecs par un vain titre « de liberté, et que sous ce beau nom les « Romains couvraient leurs vues intéressées: « qu'à la vérité ils laissaient libres les villes « situées dans l'Asie, mais qu'ils paraissaient « se réserver celles de l'Europe, comme « Orée, Erétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe: qu'ainsi, à proprement parler, la « Grèce n'était point délivrée de ses chaînes, « et que tout au plus elle avait changé de « maître. »

Ces plaintes chagrinaient d'autant plus le proconsul qu'elles n'étaient pas tout à fait sans fondement. Les commissaires, selon les instructions qu'ils avaient reçues à Rome, conseillaient à Quintius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade, qui étaient les clefs de la Grèce, et d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Il obtint dans le conseil que Corinthe serait mise en liberté; mais il fut résolu qu'on tiendrait garnison dans la citadelle, aussi bien que dans les deux villes de Chalcis et de Démétriade; et cela pour un temps seulement, et jusqu'à ce que l'on n'eût plus rien à craindre de la part du roi de Syrie.

Les jeux isthmiques[1], qu'on allait célébrer, attiraient toujours une grande multitude de monde, tant à cause de l'inclination que les Grecs avaient naturellement pour ces spectacles, où l'on disputait le prix de la force du corps, de la légèreté à la course, et même de l'habileté en toutes sortes d'arts[2], qu'à cause de la facilité qu'ils avaient de se rendre en un lieu où l'on aborde également par les deux mers. Mais ils y accoururent alors en plus grand nombre que jamais, pour être instruits par eux-mêmes des nouveaux arrangements qui allaient changer l'état de la Grèce, et pour apprendre au vrai quelle serait leur destinée et leur fortune. Les conditions du traité de paix, qui n'étaient pas encore entièrement connues, faisaient le sujet de toutes les conversations; et l'on en parlait différemment, la plupart ne pouvant se persuader que les Romains voulussent se retirer de toutes les places qu'ils avaient prises.

Tout le monde était dans cette incertitude lorsque, les Romains ayant pris leurs places, le héraut s'avance au milieu de l'arène. Un coup de trompette ayant averti de faire silence, il prononce à haute voix ce qui suit: *Le sénat et le peuple romain, et T. Quintius Flamininus, général de leurs armées, après avoir vaincu Philippe et les Macédoniens, déclarent libres, exempts de recevoir garnison, ou de payer aucun tribut, maîtres de se gouverner par leurs lois et selon leurs usages, les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les habitants de l'île d'Eubée, les Achéens Phthiotes*[3], *les Magnésiens, les Thessaliens et les Perrhèbes.*

A ces paroles[4], que plusieurs n'avaient

[1] Liv. lib. 33, cap. 31. — Polyb in Excerpt. leg pag. 796.

[1] Il en est parlé dans le tome I de l'Histoire Ancienne, page 736, de notre édition.

[2] Liv. lib. 33, cap. 32. — Plut. in Flamin. pag. 374. — Polyb. Excerpt. leg. pag. 797.

[3] Peuple totalement distingué de la ligue achéenne. Ceux qui la composaient n'avaient pas besoin d'être déclarés libres: ils l'étaient.

[4] « Audità voce præconis, majus gaudium fuit, quam « quod universum homines caperent. Vix satis credere « se quisque audisse. Alii alios intueri mirabundi velut

ouïes qu'à demi[1], à cause du bruit qui les interrompit, tous les spectateurs, transportés hors d'eux-mêmes, ne furent plus maîtres de leur joie : se regardant les uns les autres avec surprise, et s'interrogeant mutuellement sur les articles qui intéressaient chacun en particulier, ils n'en pouvaient croire ni leurs yeux, ni leurs oreilles, tant ce qu'ils voyaient et entendaient leur paraissait semblable à un songe ! Il fallut que le héraut recommençât encore la même proclamation, qui fut écoutée avec un profond silence, et l'on ne perdit pas un mot du décret. Alors, pleinement assurés de leur bonheur, ils se livrèrent de nouveau sans mesure aux transports de leur joie avec des cris et des applaudissements si souvent et si fortement répétés, que la mer en retentit au loin, et que des corbeaux, qui dans ce moment volaient par hasard sur l'assemblée, tombèrent dans le stade ; et on reconnut pour lors que de tous les biens humains il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté. La célébration des jeux s'acheva à la hâte et fort rapidement, sans que ni les esprits, ni les yeux, fussent attentifs au spectacle, personne ne s'y intéressant plus, et un seul objet remplissant entièrement l'âme, et n'y laissant point de place à tous les autres plaisirs.

Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le général romain, en sorte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, et de jeter à ses pieds des couronnes et des festons de fleurs, il aurait couru quelque risque de sa personne, si la vigueur de l'âge (car il n'avait guère que trente-trois ans) et la joie d'une journée si glorieuse ne l'avaient soutenu et mis en état de résister à toutes ces fatigues.

Je demande en effet s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus et pour tout le peuple romain. Que sont les triomphes du monde en comparaison de ces cris de joie d'une multitude innombrable, et de ces applaudissements qui partent du cœur et qui sont l'effet naturel d'une vive reconnaissance ? Qu'on entasse ensemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice ? C'est un grand malheur que les princes ne soient pas sensibles, comme ils devraient l'être, à une joie aussi pure et à une gloire aussi touchante que celle de faire du bien aux hommes.

Le souvenir d'une si belle journée et d'un bienfait si touchant se renouvelaient de jour en jour[1] ; et pendant un fort long temps il n'était parlé d'autre chose dans les repas et dans les entretiens[2]. On disait avec des transports d'admiration, et dans une sorte d'enthousiasme, « qu'il était donc au monde une « nation qui, à ses frais et à ses risques, en-« treprenait des guerres pour procurer aux « autres le repos et la liberté ; et cela non en « faveur de peuples voisins ou joints du moins « par une continuité de terres qui se touchent, « mais que cette généreuse nation passait les « mers pour empêcher qu'il n'y eût, quel-« que part que ce fût, une domination injuste, « et pour faire régner partout les lois, l'équité, « la justice ! qu'à la seule voix d'un héraut la « liberté avait été rendue à toutes les villes

« somnii vanam speciem. Quod ad quemque pertineret, « suarum aurium fidei minimùm credentes, proximos « interrogabant. Revocatus præco, quum unusquisque « non audire, sed videre libertatis suæ nuntium averet, « iterùm pronunciat eadem. Tùm ab certo jam gaudio « tantus cum clamore plausus est ortus, totiesque repe-« titus, ut facilè appareret nihil omnium bonorum mul-« titudini gratius, quàm libertatem, esse. Ludicrum « deindè ita raptim peractum est, ut nullius nec animi, « nec oculi spectaculo intenti essent. Adeò unum gau-« dium præoccupaverat omnium aliarum sensum vo-« luptatum.

[1] Liv. lib. 23, cap. 32. — Plutarch. et Polyb. ut suprà.

[1] Liv. lib. 33, cap. 33.

[2] « Nec præsens omnium modò effusa lætitia est, sed « per multos dies gratis et cogitationibus et sermonibus « revocata. Esse aliquam in terris gentem quæ suâ im-« pensâ, suo labore ac periculo bella gereret pro libertate « aliorum : nec hoc finitimis, aut propinquæ civitatis ho-« minibus, aut terris continenti junctis præstet : maria « trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum impe-« rium sit, et ubique jus, fas, lex, potentissima sint. « Unâ voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ « urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse : ad « effectum adducere, virtutis et fortunæ ingentis. »

« de la Grèce et de l'Asie! qu'il y avait une « magnanimité digne d'admiration à former « seulement un tel dessein; mais que de le « mettre à exécution, c'était l'effet d'un rare « bonheur et d'une vertu consommée! »

Ils rappelaient tous les grands combats que la Grèce avait entrepris pour la liberté [1]. « Après avoir soutenu tant de guerres, di- « saient-ils, jamais sa valeur n'a reçu une si « douce récompense que lorsque des étran- « gers sont venus combattre pour elle. C'est « alors que, sans avoir presque versé une « goutte de sang, ni répandu de larmes, « elle a remporté le plus beau de tous les prix « et le plus digne d'être recherché. La valeur « et la prudence sont rares à la vérité dans « tous les temps; mais de toutes les vertus, « la plus rare, c'est la justice. Les Agésilas, « les Lysandre, les Nicias, les Alcibiade, « ont bien su conduire des guerres et gagner « des batailles par terre et par mer; mais « c'était pour eux et pour leur patrie, non « pour des étrangers. Cette gloire était réser- « vée aux Romains. »

Voilà les réflexions que les Grecs faisaient sur un si heureux événement, et les effets répondirent promptement à la glorieuse proclamation faite aux jeux isthmiques : car les commissaires se partagèrent pour aller faire exécuter leur décret dans toutes les villes.

Quelque temps après, Flamininus, étant allé à Argos, fut fait président des jeux néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, et n'oublia rien de tout ce qui pouvait augmenter la célébrité et la magnificence de la fête [2], et il fit publier encore dans ces jeux, comme il avait fait dans les isthmiques, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En visitant toutes les villes, il y faisait de bonnes ordonnances, y réformait la justice, rétablissait l'amitié et la concorde entre les citoyens, apaisait les séditions et les querelles, faisait revenir les bannis : mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres et à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avait été d'avoir vaincu les Macédoniens; de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui. A quoi, en effet, leur aurait-elle servi, si la justice et la concorde n'eussent été rappelées au milieu d'eux? Quel modèle pour un gouverneur, pour un intendant de province! et quel bonheur pour les peuples qui en trouvent de tels!

On rapporte que le philosophe Xénocrate, ayant été délivré un jour à Athènes, par l'orateur Lycurgue, des mains des fermiers qui le traînaient en prison pour lui faire payer une somme que les étrangers devaient au trésor public, et ayant rencontré, bientôt après, les fils de son libérateur, il leur dit : *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnaissance que les Grecs témoignèrent à Flamininus et aux Romains n'aboutit pas seulement à les faire louer : elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en portant tout le monde à prendre confiance en eux, et à s'abandonner à leur bonne foi : car on ne se contentait pas de recevoir les magistrats et les généraux qu'ils envoyaient dans les provinces; on les appelait et l'on se remettait avec joie entre leurs mains pour tous ses intérêts; et non-seulement les peuples et les villes, mais les princes et les rois même, quand ils avaient quelque sujet de plainte contre les rois voisins, avaient recours à eux, et se mettaient comme sous leur sauvegarde : de sorte qu'en peu de temps, par un effet de la protection divine [1] (c'est l'expression de Plutarque), toute la terre fut soumise à leur domination.

Cornélius, l'un des commissaires, s'était rendu auprès de Philippe; et après avoir terminé les autres affaires avec ce prince, avant que de le quitter, il lui demanda s'il était d'humeur à écouter un conseil utile et salutaire. Le roi lui ayant répondu que, bien loin de le trouver mauvais, il lui serait même obligé de lui faire connaître ce qui convenait le plus à ses intérêts, alors Cornélius l'exhorta fortement, puisqu'il avait conclu la paix avec le peuple romain, à envoyer des ambassadeurs

[1] Plut. in Flamin. pag. 375.
[2] Plut. in Flamin. pag. 375.

[1] Θεοῦ συνεφαπτομένου.
[2] Liv. lib. 33, cap. 35.

à Rome pour convertir le traité de paix en un traité d'alliance et d'amitié. Il lui fit entendre que, comme Antiochus paraissait avoir des desseins, on pourrait le soupçonner, s'il ne faisait pas cette démarche, d'avoir attendu l'arrivée de ce prince pour se joindre à lui, et recommencer la guerre. Philippe trouva l'avis fort sage, et promit de faire partir incessamment ses ambassadeurs pour Rome.

Alors Cornélius, de Tempé, où il avait trouvé le roi, se rendit à Thermes[1], où les Etoliens tenaient régulièrement en certain temps une assemblée générale. Il y fit un long discours pour les exhorter à demeurer fermes dans le parti qu'ils avaient pris, et à ne s'écarter jamais de l'amitié et de l'alliance qu'ils des principaux d'Étolie se plaignirent, mais avaient faite avec les Romains. Quelques-uns d'un ton modeste, que les Romains, depuis la victoire, ne paraissaient pas aussi bien disposés pour leur nation qu'ils l'avaient été auparavant : d'autres se portèrent à des reproches durs et injurieux, prétendant que, sans les Etoliens, non-seulement les Romains n'auraient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auraient pas pu mettre le pied dans la Grèce. Cornélius, pour ne point donner lieu à des disputes et à des altercations qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoyer au sénat, en leur promettant qu'on leur rendrait bonne justice. C'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

[1] Tite-Live dit que ce fut aux Thermopyles : il se trompe.

LIVRE XXII.

Ce livre renferme environ l'espace de six ans, depuis 555 de Rome jusqu'à 561. Il contient principalement la guerre contre Nabis, tyran de Sparte, le soin que prend Quintius de régler les affaires de la Grèce, la guerre contre les Gaulois, les exploits guerriers de Caton en Espagne, la dispute excitée à Rome au sujet de la loi Oppia, les préparatifs et les commencements de la guerre contre Antiochus.

§ I. — Sur le rapport que les dix commissaires, revenus de Grèce, font dans le sénat au sujet de Nabis, on laisse Quintius maître de prendre tel parti qu'il jugera à propos. La guerre contre Nabis est résolue dans l'assemblée des alliés, convoqués à Corinthe par Quintius. Il s'approche de Sparte pour en former le siége. Prise de Gythium par le frère de Quintius. Entrevue de Nabis et de Quintius. Celui-ci amène les alliés à son avis, qui était d'accorder la paix à Nabis. Conditions proposées à ce tyran. L'entrevue n'ayant point eu d'effet, Quintius presse vivement le siége de Sparte. Nabis se soumet. La paix lui est accordée. Argos recouvre sa liberté. Quintius y préside aux jeux néméens. Mécontentement des alliés au sujet du traité conclu avec le tyran. Quintius, pendant l'hiver, règle les affaires de la Grèce. Beau discours de Quintius dans l'assemblée des alliés à Corinthe. Les esclaves romains répandus dans la Grèce sont rendus à Quintius. Il fait sortir les garnisons romaines de la citadelle de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade. Il règle les affaires de Thessalie. Quintius retourne à Rome et y reçoit l'honneur du triomphe. *Affaires de la Gaule*. Heureux succès des deux consuls. Le triomphe est accordé à l'un d'eux et refusé à l'autre. Nouvelles défaites des Gaulois. Nouvelle guerre contre ces peuples. Le consul Minucius délivré d'un extrême danger par la courageuse hardiesse des Numides. Acharnement furieux des Liguriens. Victoire et triomphe du consul Nasica sur les Boïens. *Affaires d'Espagne*. Echec que reçoivent les Romains dans l'Espagne citérieure. Départ de Caton pour l'Espagne. Description d'Empories. Ruse de Caton. Il remporte une victoire sur les Espagnols. Il désarme tous les peuples en deçà de l'Ebre, et fait abattre toutes les murailles des villes. Eloge de Caton. Il va dans la Turdétanie au secours du préteur. Triomphe de Caton.

L. VALÉRIUS FLACCUS [1].
M. PORCIUS CATO.

On peut regarder la guerre de Nabis comme une suite de celle contre Philippe qui venait d'être terminée. Je la place ici pour achever tout de suite ce qui regarde Quintius.

Les dix commissaires qui avaient été envoyés dans la Grèce, étant de retour à Rome, rendirent compte au sénat de ce qui concernait la paix conclue avec Philippe. Après quoi ils avertirent les sénateurs « qu'on était à la « veille d'avoir à soutenir une autre guerre « non moins importante contre Antiochus, « roi de Syrie; et que les Etoliens, nation in« quiète et pleine de mauvaise volonté contre « les Romains, étaient dans la disposition de « prendre les armes contre eux, et de se join« dre à Antiochus [2]. » Je diffère à parler des

[1] An. R. 557; av. J. C. 195.
[2] Liv lib. 33, cap. 41, 45.

mouvements qui amenèrent cette guerre, pour réunir ensemble tous les événements qui la regardent, et les montrer sous un même point de vue. Les commissaires ajoutèrent « que la « Grèce nourrissait elle-même dans son sein « un dangereux ennemi dans la personne de « Nabis, actuellement tyran de Sparte, et qui « le deviendrait bientôt de toute la Grèce, « s'il le pouvait; tyran infâme par son avarice « et par sa cruauté, qui égalaient tout ce que « l'antiquité avait vu de plus affreux en ce « genre. » Après que l'on eut longtemps discuté s'il y avait assez de fondement pour lui déclarer sur-le-champ la guerre, ou si l'on se contenterait de laisser à Quintius la liberté de faire sur cet article ce qu'il jugerait le plus convenable à la république, on s'en tint à ce dernier parti, et l'on abandonna le tout à sa prudence.

Tous les peuples de la Grèce goûtaient dans un tranquille repos les douceurs de la paix et de la liberté, et ils n'admiraient pas moins alors la tempérance, la justice et la modération du vainqueur romain, qu'ils avaient admiré auparavant son courage et son intrépidité dans la guerre [1]. Les choses étaient dans cette situation lorsque Quintius reçut de Rome le décret qui lui permettait de déclarer la guerre à Nabis. Sur cela, il convoque l'assemblée des alliés à Corinthe; et après leur avoir expliqué de quoi il s'agissait : *Vous voyez*, leur dit-il, *que le sujet de la présente délibération vous regarde uniquement. Il s'agit de décider si Argos, ville également ancienne et illustre, située au milieu de la Grèce, jouira de la liberté comme les autres villes, ou si nous la laisserons entre les mains du tyran de Sparte, qui s'en est emparé. Cette affaire n'intéresse en rien les Romains, si ce n'est que l'esclavage d'une seule ville ne leur laisserait pas la gloire pleine et entière d'avoir délivré toute la Grèce. Délibérez donc sur ce qu'il y a à faire : vos résolutions décideront de ma conduite.*

Les sentiments n'étaient pas douteux. Il n'y eut que les Etoliens qui ne purent s'empêcher de faire éclater leur mécontentement contre les Romains, et qui allèrent jusqu'à les accuser de mauvaise foi, parce qu'ils retenaient Chalcis et Démétriade dans le temps même qu'ils se vantaient d'avoir rendu la liberté à toute la Grèce. Ils ne s'emportèrent pas moins contre tous les autres alliés, surtout contre les Athéniens, à qui ils reprochaient d'être devenus, de zélés défenseurs de la liberté qu'ils avaient été autrefois, de lâches adulateurs de la puissance romaine. Les alliés, indignés d'entendre de tels discours, demandaient qu'on les délivrât aussi du brigandage des Etoliens, qui n'étaient Grecs que par le langage, mais qui, par les mœurs et par le caractère, étaient de vrais barbares. Comme la dispute s'échauffait, Quintius les réduisit à ne parler que sur l'affaire proposée. Il fut résolu d'un consentement unanime qu'on déclarerait la guerre à Nabis, tyran de Sparte, s'il refusait de laisser Argos dans son ancienne liberté; et chacun proposa d'envoyer de prompts secours, ce qui s'exécuta fidèlement.

Aristène, général des Achéens, joignit Quintius près de Cléones [1] avec dix mille hommes de pied et mille chevaux. Philippe envoya de son côté quinze cents hommes, et les Thessaliens quatre cents chevaux. Le frère de Quintius arriva aussi avec une flotte de quarante galères, à laquelle les Rhodiens et le roi Eumène joignirent les leurs. Un grand nombre de Lacédémoniens exilés se rendirent au camp des Romains dans l'espérance de recouvrer leur patrie. Ils avaient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte appartenait de droit. Encore enfant, il en avait été chassé par le tyran Lycurgue après la mort de Cléomène.

On avait songé d'abord à commencer la campagne par le siège d'Argos; mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au tyran. Celui-ci avait eu soin de bien fortifier Sparte, entourant la ville d'un fossé [2], d'une palissade et d'un rempart, et il avait fait venir de Crète mille soldats d'élite qu'il joignit aux mille autres qui étaient déjà dans ses troupes. Il avait encore à sa solde trois mille étrangers, et outre cela dix mille hommes du pays sans compter les Ilotes.

[1] Liv. lib. 34, cap. 22-24.

[1] Ville de l'Argolide dans le Péloponnèse.
[2] Liv. lib. 34, cap. 26-29.

Nabis prit en même temps des mesures pour se précautionner contre les mouvements intérieurs et domestiques. Ayant fait venir le peuple sans armes à l'assemblée, et ayant posté à l'entour ses satellites armés, il déclara « que la conjoncture présente l'obligeant de « prendre des précautions extraordinaires « pour sa propre sûreté, il allait faire arrêter « et enfermer un certain nombre de citoyens : « qu'il aimait mieux empêcher ceux qui lui « étaient suspects de le trahir que de punir « leur trahison : que, dès qu'on aurait re- « poussé les ennemis du dehors, de la part « desquels il n'y avait pas beaucoup à crain- « dre si le dedans était tranquille, il relâche- « rait ses prisonniers. » Il en nomma environ quatre-vingts, qui étaient les principaux de la jeunesse, les enferma en lieu sûr, et la nuit suivante les fit tous égorger. Il fit aussi mourir dans les villages plusieurs Ilotes soupçonnés d'avoir voulu passer chez les ennemis. Ayant ainsi jeté la terreur dans les esprits, il songeait à se défendre courageusement, bien résolu de ne point sortir de la ville dans le mouvement où elle était, et de ne point hasarder une bataille contre des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Quintius s'étant avancé jusqu'à l'Eurotas, qui coule presque sous les murs de la ville, et travaillant à y établir son camp, Nabis détacha contre les ennemis ses troupes étrangères. Comme les Romains ne s'attendaient pas à cette sortie, parce que jusque-là personne ne les avait inquiétés dans leur marche, ils furent mis d'abord un peu en désordre : mais, soutenus par le secours qui survint dans le moment, ils se rétablirent bientôt et repoussèrent l'ennemi jusque dans la ville.

Le lendemain, Quintius ayant conduit ses troupes en ordre de bataille le long de la rivière et de la ville, quand l'arrière-garde fut passée Nabis la fit attaquer par ses étrangers. Alors les Romains, ayant fait volte-face, le choc fut très-rude de part et d'autre : mais enfin les étrangers furent enfoncés et mis en fuite. Les Achéens, qui connaissaient le pays, les poursuivirent vivement dans la campagne, et en firent un grand carnage. Quintius se campa près d'Amycles, et, après avoir ravagé toutes les belles campagnes qui étaient aux environs de la ville, il retourna camper sur les bords de l'Eurotas, et de là fit le dégât dans les vallons situés au pied du mont Taygète et dans les terres voisines de la mer.

Dans le même temps, le frère du proconsul, qui commandait la flotte romaine, forma le siége de Gythium [1], place alors très-forte et très-importante [2]. Les flottes d'Eumène et des Rhodiens survinrent fort à propos, car les assiégés se défendaient avec un grand courage. Le proconsul amena aussi quatre mille hommes d'élite. Enfin, après une longue et vive résistance, la ville se rendit.

La prise de Gythium alarma le tyran. Il envoya un héraut à Quintius pour lui demander une entrevue, qui lui fut accordée [3]. « Outre « plusieurs autres raisons que Nabis faisait va- « loir en sa faveur, il insista fortement sur « l'alliance presque encore toute récente que « les Romains, et Quintius lui-même, avaient « faite avec lui dans la guerre contre Philippe ; « alliance sur laquelle il devait d'autant plus « compter, que les Romains se faisaient pas- « ser pour de fidèles et religieux observateurs « des traités, auxquels ils se vantaient de ne « donner jamais atteinte ; que de sa part il n'y « avait rien de changé depuis le traité ; qu'il « était le même qu'il avait toujours été aupa- « ravant, et qu'il n'avait donné aux Romains « aucun sujet de plainte et de reproche. » Ce raisonnement était concluant ; et, pour dire le vrai, Quintius n'avait rien de solide à y opposer. Aussi, en lui répondant, ne fit-il que se répandre en plaintes vagues, et que lui reprocher son avarice, sa cruauté, sa tyrannie. Mais lors du traité était-il moins avare, moins cruel, moins tyran ? Il ne fut rien conclu dans cette première entrevue.

Le lendemain Nabis convint d'abandonner la ville d'Argos, puisque les Romains l'exigeaient ; comme aussi de leur rendre les prisonniers et les transfuges. Il pria Quintius, s'il avait quelques autres demandes à lui faire, de les mettre par écrit, afin qu'il en pût délibérer avec ses amis. Quintius, en étant convenu, tint conseil avec les alliés. « La plupart étaient

[1] Cette ville était le port des Lacédémoniens.
[2] Liv. lib. 34, cap. 29.
[3] Liv. lib. 35, cap. 30-32.

« d'avis de continuer la guerre contre Nabis[1], « laquelle ne pouvait être glorieusement finie « qu'en exterminant le tyran, ou du moins de « la tyrannie : qu'autrement on ne pouvait « compter que la liberté eût été rendue à la « Grèce : que les Romains ne pouvaient « point faire d'accord avec Nabis sans le re- « connaître solennellement, et sans autoriser « son usurpation. » Quintius inclinait pour la paix. « Il craignait que le siége de Sparte ne « traînât en longueur ; pendant ce temps-là la « guerre d'Antiochus pouvait éclater tout à « coup : et n'aurait-on pas alors besoin de « toutes les forces et des Romains et des alliés « pour les opposer à un ennemi si puissant ? » Telles étaient les raisons qu'il alléguait pour déterminer à un accommodement. Peut-être que des vues particulières se joignaient à celles du bien public. Il craignait qu'un nouveau consul n'eût pour département la Grèce, et ne vînt lui enlever la gloire de terminer, par une victoire complète, une entreprise qu'il avait si fort avancée.

Voyant que ses raisons faisaient peu d'impression sur l'esprit des alliés, il feignit de se rendre à leur avis, et par ce détour il les amena tous dans le sien. « A la bonne heure, « dit-il, assiégeons Sparte, puisque vous le « jugez à propos, et n'épargnons rien pour « faire réussir notre entreprise. Comme vous « savez que souvent les siéges traînent plus « en longueur qu'on ne voudrait, arrangeons- « nous pour prendre ici nos quartiers d'hiver, « s'il le faut; ce parti est digne de votre cou- « rage. J'ai suffisamment de troupes pour ve- « nir à bout du siége ; mais plus le nombre « en est grand, plus nous avons besoin de « vivres et de convois. L'hiver qui approche « ne nous offre qu'une terre toute nue, et « nous laisse sans fourrage. Vous voyez de « quelle étendue est la ville, et combien par « conséquent il nous faut de béliers, de cata- « pultes, et d'autres machines de toutes sortes. « Ecrivez chacun à vos villes, afin qu'elles « nous fournissent abondamment et promp- « tement tout ce qui nous sera nécessaire. Il « est de notre honneur de pousser vigoureu- « sement ce siége ; et il nous serait honteux, « après l'avoir commencé, d'être obligés de « le quitter. » Chacun alors, faisant ses réflexions sur le parti que l'on proposait, aperçut bien des difficultés qu'il n'avait pas prévues, et sentit combien la proposition qu'ils allaient faire à leurs villes y serait mal reçue lorsque les particuliers se verraient obligés de contribuer du leur aux frais de la guerre. Ainsi, changeant tout d'un coup de sentiment, ils laissèrent au général romain la liberté de faire ce qu'il jugerait le plus utile pour le bien de sa république et pour celui des alliés.

Alors Quintius, ayant tenu un conseil auquel il n'appela que les premiers officiers de l'armée, convint avec eux des conditions de paix qu'on pouvait offrir au tyran[1]. Les principales étaient « qu'avant dix jours Nabis éva- « cuerait Argos, aussi bien que les autres « villes de l'Argolide où il avait des garnisons; « qu'il restituerait aux villes maritimes toutes « les galères qu'il leur avait prises, et ne con- « serverait pour lui que deux felouques à « seize rames; qu'il rendrait aux villes alliées « du peuple romain tous leurs prisonniers, « leurs transfuges et leurs esclaves; qu'il « rendrait aussi aux Lacédémoniens bannis « leurs femmes et leurs enfants qui voudraient « les suivre, sans pourtant les y contraindre; « qu'il donnerait cinq otages au gré du géné- « ral romain, du nombre desquels serait son « fils; qu'il paierait actuellement cent talents « d'argent[2] (cent mille écus), et dans la « suite cinquante chaque année pendant le « cours de huit ans : on lui accordait une trêve « de six mois pour envoyer de part et d'autre « des ambassadeurs à Rome, et y faire ratifier « le traité. »

Aucun de ces articles ne plaisait au tyran, mais il fut surpris et se trouvait heureux qu'on n'eût point parlé de faire revenir les bannis. Ce traité, quand on en sut le détail dans la ville, excita un soulèvement général. Ceux qui avaient épousé les femmes des bannis, les esclaves mis en liberté par le tyran, les soldats même, s'en plaignaient tous hautement. Ainsi il ne fut plus mention de paix, et la guerre recommença tout de nouveau.

[1] Liv. lib. 34 cap 33, 34.

[1] Liv. lib. 34, cap. 35

[2] 575,000 francs. E. B.

Quintius alors songea à pousser vivement le siége, et commença par examiner la situation et l'état de la ville. Sparte avait été longtemps sans murailles, et n'avait point voulu avoir d'autre fortification que le courage de ses citoyens [1]. Ce n'était que depuis que les tyrans y dominaient qu'on y avait bâti des murs [2], et cela seulement dans les endroits qui étaient ouverts et d'un facile accès; tout le reste n'était défendu que par sa situation naturelle, et par des corps de troupes qu'on y plaçait. Comme l'armée de Quintius était fort nombreuse (elle montait à plus de cinquante mille hommes, parce qu'il avait fait venir toutes les troupes de terre et de mer), il résolut de s'étendre tout autour de la ville, et de l'attaquer en même temps de tous côtés pour y jeter la terreur, et pour mettre les assiégés hors d'état de se reconnaître. En effet, tout étant attaqué dans le même moment, et le danger étant égal de toutes parts, le tyran ne savait quel parti prendre, ni quels ordres donner, ni où il fallait envoyer du secours; et il était tout hors de lui.

Les Lacédémoniens soutinrent quelque temps l'attaque des assiégeants qui étaient entrés dans la ville, tant que l'on combattit dans des défilés et dans des lieux étroits. Leurs traits cependant et leurs javelots avaient peu d'effet, parce qu'étant fort serrés ils n'avaient pas les bras libres pour les lancer fortement. Les Romains, gagnant toujours du terrain, se sentirent tout d'un coup accablés de pierres et de tuiles qu'on jetait sur eux du haut des toits. Mais, ayant mis leurs boucliers sur leurs têtes, ils s'avancèrent ainsi en tortue, sans que ni les traits, ni les tuiles, pussent leur nuire en aucune façon. Quand ils furent arrivés dans des rues plus larges, alors les Lacédémoniens, ne pouvant plus soutenir leur effort, ni tenir devant eux, prirent la fuite, et se retirèrent dans les lieux les plus élevés et les plus escarpés. Nabis, croyant la ville prise, cherchait avec grande inquiétude comment et de quel côté il pourrait s'échapper. Pythagore, son gendre et son beau-frère en même temps, sauva la ville. Il fit mettre le feu aux édifices qui étaient proches du mur. Les maisons furent bientôt enflammées; l'incendie gagna en peu de temps, et la fumée seule était capable d'arrêter les ennemis en les aveuglant et les mettant hors d'état d'agir. Les Romains étaient accablés non-seulement d'une grêle de tuiles et de pierres, mais encore de la chute des solives et de poutres brûlantes qui se détachaient de moment à autre. C'est pourquoi ceux qui étaient encore hors de la ville, et qui se préparaient à y entrer, s'éloignèrent promptement des murailles; et ceux qui y étaient entrés les premiers, craignant que les flammes qu'ils apercevaient derrière eux ne leur fermassent toute issue, en sortirent au plus vite. Quintius, dans ce désordre inopiné, fit sonner la retraite, et, après s'être vu presque maître de la place, il fut contraint de remener ses troupes dans le camp.

Les trois jours suivants il profita de la terreur qu'il avait jetée dans la ville, tantôt en entreprenant de nouvelles attaques, tantôt en faisant fermer différents endroits, pour ôter aux assiégés toute issue et toute espérance de se sauver. Nabis, se voyant sans ressource, députa Pythagore vers Quintius pour ménager un accommodement. Le proconsul refusa d'abord de l'écouter, et lui ordonna de sortir du camp. Mais le suppliant, s'étant jeté à ses genoux, et remettant le sort de Nabis à la discrétion des Romains [1], obtint enfin pour son maître la trêve aux mêmes conditions qui lui avaient auparavant été prescrites. L'argent fut compté sur-le-champ, et les otages remis entre les mains de Quintius.

Pendant tous ces mouvements, les Argiens, qui, sur les nouvelles qu'ils recevaient l'une sur l'autre, comptaient déjà Lacédémone prise, se rétablirent eux-mêmes en liberté et chassèrent leur garnison. Quintius, après avoir accordé la paix à Nabis [2], et pris congé d'Eumène, des Rhodiens, et de son frère, qui re-

[1] Liv. lib. 34, cap. 36-39.

[2] Il y avait un peu plus de cent ans que Sparte avait commencé à se fortifier de murs, premièrement lorsque Cassandre, l'un des successeurs d'Alexandre, attaqua plusieurs villes dans la Grèce; ensuite lorsqu'elle fut attaquée par Démétrius, puis par Pyrrhus. Enfin Nabis y ajouta de nouvelles fortifications. (Justin. Pausan.)

[1] Liv. lib. 34, cap. 40.

[2] Liv. ibid.

tournèrent à leurs flottes, se rendit à Argos, qu'il trouva dans des transports de joie incroyables. La célébration des jeux néméens, qui n'avait pu se faire au temps marqué à cause du trouble des guerres, avait été différée jusqu'à l'arrivée du général romain et de son armée. Ce fut lui, comme nous l'avons déjà rapporté, qui en fit les honneurs, et qui y distribua les prix; ou plutôt ce fut lui qui fut le spectacle. Les Argiens surtout ne pouvaient lever les yeux de dessus celui qui avait entrepris cette guerre exprès pour eux, qui les avait délivrés d'une dure et honteuse servitude, et qui venait de les faire rentrer dans leur ancienne liberté, dont ils goûtaient toute la douceur avec un sentiment d'autant plus vif qu'ils en avaient été longtemps privés.

Les Achéens voyaient avec un sensible plaisir la ville d'Argos réunie à leur ligue et rétablie dans tous ses privilèges[1]. Mais un tyran maintenu au milieu de la Grèce, et la servitude qui s'était comme retranchée dans Lacédémone, d'où elle était toujours en état de se faire craindre, laissaient dans les esprits une inquiétude qui troublait la joie commune.

Pour les Etoliens, on peut dire que la paix accordée à Nabis était leur triomphe. Depuis ce honteux et indigne traité, car ils l'appelaient ainsi, ils décriaient partout les Romains. Ils faisaient remarquer que dans la guerre contre Philippe on n'avait mis bas les armes et cessé de poursuivre à toute outrance ce prince qu'après l'avoir obligé de sortir de toutes les villes de la Grèce: qu'ici l'usurpateur était conservé dans la possession tranquille de Sparte, pendant que le roi légitime (ils entendaient Agésipolis), qui avait servi sous le proconsul, et tant d'illustres citoyens de Sparte, étaient condamnés à passer le reste de leur vie dans un triste exil: en un mot, que le peuple romain s'était rendu le protecteur et le satellite du tyran.

Les Etoliens, dans ces plaintes, qui n'étaient point sans fondement, bornaient leurs vues aux seuls avantages de la liberté: mais dans les grandes affaires il faut tout envisager, et se contenter de ce que l'on peut exécuter avec succès, sans vouloir tout embrasser à la fois. C'était la disposition de Quintius, comme lui-même le fera observer dans la suite.

Quintius retourna d'Argos à Elatée, d'où il était parti pour cette guerre contre Sparte[1]. Nous avons raconté d'avance, dans le livre précédent, qu'il employa tout l'hiver à rendre la justice aux peuples, à réconcilier entre elles les villes, à apaiser les inimitiés entre les premiers citoyens, et à rétablir partout le bon ordre; ce qui était le véritable fruit de la paix, la plus glorieuse occupation du vainqueur, et une preuve certaine que la guerre n'avait été entreprise que par des motifs justes et raisonnables.

Au commencement du printemps, Quintius se rendit à Corinthe, où il avait convoqué une assemblée générale des députés de toutes les villes[2]. Là il leur représenta comment Rome s'était prêtée avec joie et empressement aux prières de la Grèce qui avait imploré son secours, et avait fait avec elle une alliance dont il espérait que l'on n'aurait pas lieu de se repentir. Il parcourut en peu de mots les actions et les entreprises des généraux romains qui l'avaient précédé, et rapporta les siennes avec une modestie qui en relevait le mérite. Il fut écouté avec un applaudissement général, excepté lorsqu'il vint à parler de Nabis, où l'assemblée, par un murmure modeste, fit sentir sa surprise et sa douleur de ce que le libérateur de la Grèce avait laissé dans le sein d'une ville aussi illustre que Sparte un tyran non-seulement insupportable à sa patrie, mais redoutable à toutes les autres villes.

Quintius, qui n'ignorait pas la disposition des esprits à son égard sur ce sujet, crut devoir rendre compte de sa conduite en peu de mots. Il avoua « qu'il n'aurait point fallu entendre à aucune condition de paix avec le « tyran, si cela avait pu se faire sans risquer « la perte entière de Sparte: mais il observa « que, comme il était à craindre que la ruine « de Nabis n'entraînât celle d'une ville si considérable, il avait paru plus sage de laisser

[1] Liv. lib. 31, pag. 40.

[1] Lib. liv. 34, cap. 48. — Plut. in Quint. pag. 375.
[2] Liv. lib. 34, cap. 48-50.

« le tyran affaibli et hors d'état de nuire, que « de hasarder de voir peut-être la ville périr « par des remèdes trop violents, et par les « efforts mêmes que l'on ferait pour la « sauver. »

Il ajouta à ce qu'il avait dit du passé « qu'il « se préparait à partir pour l'Italie et à y faire « retourner toute l'armée : qu'avant dix jours « ils entendraient dire qu'on aurait retiré les « garnisons de Démétriade et de Chalcis ; et « qu'il allait, à leurs yeux, rendre aux Achéens « la citadelle de Corinthe : qu'on verrait par « là lesquels étaient plus dignes de foi des « Romains ou des Etoliens ; et si ces derniers « avaient eu raison de répandre partout que « l'on ne pouvait plus mal faire que de confier « sa liberté au peuple romain, et que l'on n'a- « vait fait que changer de joug en recevant « les Romains pour maîtres au lieu des Ma- « cédoniens ; mais que l'on savait que les Eto- « liens ne se piquaient pas de discrétion et de « sagesse, ni dans leurs discours, ni dans « leurs actions : que, pour ce qui regardait « les autres peuples, il leur recommandait de « juger de leurs amis par les actions, et non « par les paroles ; et de bien discerner à qui « ils devaient se fier, et contre qui ils devaient « se tenir en garde. Il les exhorta à user mo- « dérément de la liberté, en leur représentant « que, retenue dans de justes bornes, elle « était salutaire aux particuliers aussi bien « qu'aux villes ; que, sans ce tempérament, « elle devenait à charge aux autres, et perni- « cieuse à ceux qui en abusaient : que les « principaux des villes, que les différents or- « dres qui les composent, que les villes elles- « mêmes, en général, s'appliquassent avec « soin à garder mutuellement une parfaite « union ; que, tant qu'elles demeureraient « unies, ni roi, ni tyran, ne pourraient rien « contre elles : que la discorde et la sédition « ouvraient la porte à tous les dangers et à « tous les maux, parce que le parti qui se sent « le plus faible au dedans cherche de l'appui « au dehors, et aime mieux appeler l'étranger à « son secours que de céder à ses concitoyens. »

Il termina son discours en les conjurant avec bonté et tendresse « d'entretenir et de « conserver par leur sage conduite la liberté « dont ils étaient redevables à des armes étran- « gères, et de faire connaître au peuple romain « qu'en les rendant libres il n'avait pas mal « placé sa protection et ses bienfaits. »

Ces avis furent reçus comme les avis d'un père. Tous, en l'entendant parler ainsi, pleuraient de joie, et Quintius lui-même ne put retenir ses larmes. Un doux murmure marquait les sentiments de toute l'assemblée. Ils se regardaient les uns les autres attendris et pleins de reconnaissance, et ils s'exhortaient à graver profondément dans leur mémoire et dans leur cœur des conseils qu'ils devaient respecter comme des oracles.

Ensuite Quintius, ayant fait faire silence, les pria de s'informer exactement de ce qui pouvait rester dans la Grèce de citoyens romains esclaves, et de les lui envoyer en Thessalie dans l'espace de deux mois [1]. Il leur représenta qu'il ne serait pas honnête pour eux-mêmes de laisser en esclavage ceux à qui ils devaient leur liberté. Tous se récrièrent avec applaudissement, et regardèrent comme un nouveau bienfait de Quintius l'attention qu'il avait eue de les avertir d'un devoir si juste et si indispensable. Le nombre de ces esclaves était fort grand. Ils avaient été pris par Annibal dans la guerre punique ; et, comme les Romains n'avaient pas voulu les racheter, il les avait vendus. Il en coûta à l'Achaïe seule cent talents, c'est-à-dire cent mille écus, pour rembourser aux maîtres le prix des esclaves, pour chacun desquels on payait cinq cents deniers, c'est-à-dire deux cent cinquante livres. Le nombre, par conséquent, montait ici à douze cents. Qu'on juge par proportion de tout le reste.

L'assemblée n'était pas encore finie qu'on vit la garnison descendre de la citadelle, puis sortir de la ville. Quintius la suivit de près, et se retira au milieu des acclamations des peuples, qui l'appelaient leur sauveur et leur libérateur, et faisaient mille vœux au ciel pour lui [2].

Il tira pareillement les garnisons de Chalcis et de Démétriade, et y fut reçu avec les mêmes applaudissements. De là il passa en Thessalie,

[1] Liv. lib. 34, cap. 48-50

[2] Liv. lib 34, cap. 48-50

dans le dessein non-seulement de rendre la liberté aux villes de cette contrée [1], mais d'y rétablir une forme de gouvernement supportable, après la confusion et le désordre qui y avaient régné jusque-là : car ce n'étaient pas seulement les malheurs des temps, ou la tyrannie des rois, qui avaient causé parmi eux ces troubles, mais encore leur caractère naturellement inquiet et remuant, n'y ayant jamais eu parmi eux, depuis leur origine jusqu'au temps dont nous parlons, et même jusqu'à celui où écrivait Tite-Live, ni assemblée particulière dans chaque ville, ni états-généraux de toute la nation, qui n'eussent été troublés par le tumulte des partis et des séditions. Il se régla principalement sur le revenu des citoyens pour choisir des juges et pour former un sénat, persuadé qu'un des moyens les plus efficaces pour rétablir le bon ordre parmi ce peuple était de mettre le crédit et la puissance entre les mains de ceux qui, par la situation de leur fortune, avaient le plus d'intérêt à maintenir la paix et la tranquillité dans la nation.

Quintius, ayant réglé les affaires de la Thessalie, passa par l'Epire, vint à Orique, s'embarqua pour l'Italie, et arriva à Rome, où toutes ses troupes se rendirent aussi. Le sénat lui donna audience hors de la ville [2], comme c'était la coutume; et après qu'il eut rendu un compte exact de tout ce qu'il avait fait, les sénateurs lui décernèrent d'un consentement unanime l'honneur du triomphe, qu'il avait si bien mérité. La cérémonie dura trois jours, pendant lesquels il fit passer en revue devant le peuple les précieuses dépouilles qu'il avait amassées dans la guerre contre le roi de Macédoine. Démétrius, fils de Philippe, et Arméne, fils de Nabis, étaient parmi les otages, et ornaient le triomphe du vainqueur : mais ce qui en faisait le plus bel ornement, étaient les citoyens romains délivrés d'esclavage, qui suivaient le char la tête rase en signe de la liberté qui venait de leur être rendue. Il fit distribuer à chacun de ses soldats vingt-cinq deniers [3] (douze livres dix sous), le double aux centurions, le triple aux cavaliers.

J'ai déjà averti que je me donnais la liberté de différer ou d'anticiper certains faits sans m'astreindre à raconter année par année ce qui s'est passé, pour ne point trop couper la suite d'une même histoire, et pour en exposer les divers événements sous un même point de vue. Les dates, qui sont toujours à la marge pour chaque consulat, facilitent le moyen de rapprocher les uns des autres, quand on le voudra, les faits qui ont concouru pour le temps. Je reviens donc sur mes pas.

C. CORNÉLIUS CÉTHÉGUS [1].
Q. MINUCIUS RUFUS.

Ces deux consuls avaient eu pour département la Gaule. Après avoir rempli les devoirs ordinaires de religion, ils partirent tous deux pour leur province [2]. Cornélius marcha par le plus droit chemin contre les Insubriens, qui étaient actuellement sous les armes avec les Cénomans leurs alliés. Bresse (*Brixia*) était la capitale de ceux-ci, et Milan des Insubriens. Q. Minucius, prenant sur la gauche, tourna vers la mer, et, s'avançant du côté de Gênes, attaqua d'abord les Liguriens. Tout lui réussit parfaitement. Déjà il avait réduit sous la puissance romaine toutes les nations qui sont en deçà du Pô, excepté les Boïens et les Ilvates, dont les premiers étaient Gaulois, et les autres Liguriens. On faisait monter à quinze le nombre des bourgades qui s'étaient rendues, et à vingt mille celui de leurs habitants. De là le consul mena ses légions sur les terres des Boïens [3].

Peu avant son arrivée, les Boïens avaient passé le Pô avec leur armée, et s'étaient joints aux Cénomans et aux Insubriens pour opposer toutes leurs forces réunies aux ennemis, qu'ils croyaient aussi devoir se joindre pour les attaquer. Mais, quand ils apprirent que l'un des deux consuls ravageait leurs terres, ils y retournèrent pour les défendre. Cependant les

[1] Liv. lib. 34, cap. 48-50.
[2] Liv. lib. 34, cap 52.
[3] 20 fr. 50 cent. E. B.

[1] An. R. 555; av. J. C. 197.
[2] Liv. lib. 32, cap. 29-31.
[3] Leur capitale était *Bononia* (Bologne.)

Insubriens et les Cénomans se campèrent sur les rives du fleuve Mincio, et le consul Cornélius environ à cinq mille pas au-dessous d'eux. Celui-ci, ayant gagné les Cénomans, les engagea à demeurer dans l'inaction pendant que l'on en serait aux mains. Le combat se donna. Les Insubriens furent pleinement défaits. On prétend qu'ils laissèrent sur la place trente-cinq mille hommes; et qu'il y en eut près de six mille de pris, avec cent trente drapeaux et plus de deux cents chariots. Les villes des Cénomans qui s'étaient engagées dans la révolte des Insubriens se soumirent aux vainqueurs.

Les Boïens, qui étaient retournés chez eux, ayant appris la pleine défaite des Insubriens, n'osèrent point hasarder un combat contre Minucius, et se répandirent dans les places de leur pays. Sur ces nouvelles, les Ilvates, peuple de Ligurie, se rendirent sans tenter une inutile résistance. Les consuls informèrent le sénat de ces heureux succès. On ordonna que les temples seraient ouverts pendant quatre jours, et que, pendant ce temps-là, on rendrait aux dieux des actions de grâces pour tous ces avantages, qu'ils regardaient comme un effet sensible de leur protection.

Quand les deux consuls furent de retour à Rome, le sénat leur donna audience dans le temple de Bellone. Ils demandèrent tous deux ensemble que le sénat leur accordât le triomphe pour les avantages qu'ils avaient remportés sur les ennemis de la république [1]. Pour lors deux tribuns du peuple déclarèrent qu'ils ne permettraient pas qu'ils fissent leur demande en commun, n'étant pas raisonnable que la même récompense fût accordée à des services qui ne la méritaient pas également. Quelque bon témoignage que Cornélius rendît à Minucius, ne craignant point de diminuer sa gloire en la partageant avec son collègue, il fallut, après de longues contestations, faire la demande séparément. Le triomphe fut accordé à Cornélius pour avoir vaincu les Insubriens et les Cénomans. Quant à Minucius, il ne put obtenir du sénat le même honneur. Mais il s'en dédommagea en triomphant de son autorité privée sur le mont Albain, à l'exemple de quelques autres généraux qui s'étaient trouvés dans le même cas que lui.

[1] Liv. lib. 33, cap. 22, 23

L. FURIUS PURPUREO [1].
M. CLAUDIUS MARCELLUS.

Il s'en fallait bien que les Gaulois, si l'on en excepte les Cénomans, fussent pleinement soumis, et se regardassent comme entièrement vaincus [2]. Ils donnèrent encore de l'exercice aux nouveaux consuls. Dans un premier combat, Marcellus, attaqué par les Boïens, perdit trois mille hommes. Il répara bientôt cette perte. Ayant passé le Pô, il mena ses troupes dans le territoire de ceux de Come, qui, soulevés par les Insubriens, s'étaient joints à eux avec toutes leurs forces. Il se donna un combat dans lequel, si l'on en croit un historien (Valérius Antias), Marcellus tua aux ennemis plus de quarante mille hommes, leur prit cinq cents drapeaux, quatre cent trente-deux chariots, et un grand nombre de colliers d'or, dont il en offrit un d'une pesanteur extraordinaire à Jupiter Capitolin. Ce jour même, le camp des vaincus fut forcé et pillé. Quelques jours après, la ville de Come fut prise, et vingt-huit châteaux se rendirent tout de suite.

Les deux consuls, ayant réuni leurs troupes, passèrent dans le pays des Liguriens, où les Boïens les suivirent. Il s'y livra un second combat, où il parut bien, dit Tite-Live, que la colère peut beaucoup pour animer la valeur; car les Romains, indignés que les Gaulois ne cessassent point de les fatiguer par leurs révoltes, et songeant beaucoup moins à vaincre qu'à se venger, s'abandonnèrent de telle sorte à leur ressentiment, qu'à peine laissèrent-ils échapper un seul des ennemis qui pût annoncer la défaite de ses compagnons.

Quand on eut reçu à Rome les lettres des consuls, qui contenaient la nouvelle de ces heureux succès, le sénat ordonna que pendant trois jours on rendît aux dieux des actions de grâces dans tous les temples. Peu de jours après, Marcellus revint à Rome, où le triomphe lui fut décerné sur les Insubriens et sur les ba-

[1] An. R. 556; av. J. C. 196.
[2] Liv. lib. 33, cap. 36, 37.

bitants de Come. Il laissa à son collègue l'espérance de triompher des Boïens.

L'année suivante, le consul Valérius Flaccus[1] remporta aussi une victoire sur les Boïens.

Scipion l'Africain fut consul pour la seconde fois en l'année 558. Il semble avoir dédaigné de se mesurer avec des ennemis peu dignes de lui. Il laissa à son collègue T. Sempronius la gloire trop aisée de vaincre les Insubriens et les Boïens : elle lui coûta pourtant fort cher. Attaqué d'abord très-vivement dans son camp, il perdit beaucoup de monde pour les repousser : mais enfin il les mit en fuite, et les força de regagner leur camp en désordre. Il demeura sur le champ de bataille onze mille Gaulois et cinq mille Romains.

La guerre des Gaulois et des Liguriens[2] était devenue, par rapport aux Romains, comme une guerre anniversaire : mais elle éclata avec plus de violence, et causa plus de terreur dans l'année où nous entrons, qui est la 559e de Rome, qu'elle n'avait fait auparavant. Sur la nouvelle que l'on reçut, que quinze mille Liguriens étaient entrés sur les terres de Plaisance, et avaient mis tout le pays à feu et à sang, s'étant avancés jusqu'aux murailles mêmes de la colonie et aux rives du Pô, et qu'à leur exemple les Boïens étaient sur le point de se soulever, le sénat déclara *qu'il y avait* TUMULTE. C'était une formule qui marquait l'importance de la guerre, et qui avait lieu particulièrement dans celle contre les Gaulois, comme je l'ai déjà observé ailleurs. Alors toute exemption cessait, et l'on avait droit de faire prendre les armes aux citoyens même qui avaient un privilége pour en être exempts dans les guerres ordinaires.

L'espérance du butin attirait tous les jours de nouvelles troupes aux Gaulois[3], et déjà il s'était assemblé autour de Pise plus de quarante mille hommes. L'arrivée du consul Minucius avec son armée sauva la ville. Les ennemis aussitôt allérent camper au delà du fleuve Arno. Le consul les y suivit dès le lendemain, et campa à mille pas d'eux. De son poste il défendait les terres des alliés, en tombant sur les troupes que les ennemis envoyaient pour les ravager : mais il évitait de leur donner bataille comme ils le souhaitaient, ne comptant pas assez sur ses troupes, qui étaient levées nouvellement, et ramassées de différents endroits.

L'autre consul, L. Cornélius Mérula, en passant sur les confins de la Ligurie, avait conduit son armée dans le pays des Boïens, où il faisait la guerre contre ces peuples tout autrement que son collègue ne la faisait contre les Liguriens. C'était lui qui présentait la bataille aux Boïens; et ceux-ci n'osaient l'accepter, aimant mieux voir leurs terres ravagées que de s'exposer aux risques d'une action générale. Le consul ayant désolé tout le pays par le fer et par le feu, en sortit et marcha vers Modène. Les Boïens le suivirent sans bruit; et, pendant la nuit, s'étant avancés au delà du camp du consul, ils s'emparèrent d'un défilé par où il lui fallait nécessairement passer, et où ils comptaient le surprendre. Mais le consul, ayant découvert leur dessein, et évité les embûches qu'on lui préparait, marcha contre eux, et les obligea d'en venir à un combat. Il fut long et sanglant. Enfin les Boïens furent mis en déroute et taillés en pièces : quatorze mille demeurèrent sur la place; près de onze cents furent faits prisonniers; on prit deux cent douze drapeaux et soixante-trois chariots. Les Romains achetèrent assez cher cette victoire. Ils perdirent cinq mille hommes, tant de leurs citoyens que des alliés, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs officiers de marque.

Sur la fin de l'année, les troupes de la république se virent deux fois exposées à un grand danger dans la Ligurie[1]. Premièrement, les ennemis attaquèrent le camp des Romains, et furent sur le point de s'en rendre maîtres. Peu de jours après, le consul s'étant engagé dans un défilé, les Liguriens s'emparèrent de l'issue par où il lui fallait sortir. Minucius, voyant le chemin fermé par devant, se mit en devoir de retourner sur ses pas : mais une partie de leurs troupes avait aussi bouché la

[1] Liv. lib. 34, cap. 46, 47.
[2] Liv. lib. 34, cap. 56.
[3] Liv. lib. 35, cap. 3, 5.

[1] Liv. lib. 35, cap 11.

gorge par où il était entré ; ce qui rappela dans l'esprit des troupes le souvenir des embûches de Caudium, et en retraça à leurs yeux l'image. Le consul avait parmi les troupes auxiliaires de son armée environ huit cents Numides. Celui qui les commandait vint le trouver, et offrit de s'ouvrir un passage à travers les ennemis, et de délivrer l'armée, ajoutant qu'il en avait un moyen sûr. Minucius le combla de louanges, et lui promit de bien récompenser un service si important. Aussitôt les Numides montent à cheval, et se mettent à caracoler jusqu'aux corps de garde des Liguriens, sans cependant faire aucune attaque. Au simple coup d'œil rien n'était plus méprisable que cette cavalerie. Tant hommes que chevaux, ils étaient petits et maigres : les cavaliers étaient sans ceintures, et n'avaient pour armes que de simples javelots. Les chevaux sans mors couraient d'une façon difforme, ayant l'encolure roide, la tête basse et allongée. Pour augmenter ce mépris, ils se laissaient tomber à dessein de dessus leurs chevaux, se donnant en spectacle, et s'exposant à la risée de l'ennemi. Les Liguriens, qui d'abord se tenaient sur leurs gardes dans leurs postes, prêts à se défendre si on les eût attaqués, se déchargèrent la plupart de leurs armes, et se mirent à regarder, les bras croisés, un spectacle qui les faisait rire. Cependant les Numides caracolaient de côté et d'autre, puis s'enfuyaient et revenaient sur leurs pas, s'avançant toujours peu à peu vers la sortie du défilé, comme s'ils étaient emportés malgré eux, et qu'ils n'eussent pu retenir leurs chevaux. Enfin, piquant des deux, ils forcèrent les Liguriens de s'ouvrir et de les laisser passer. D'abord ils mirent le feu aux premières maisons qu'ils rencontrèrent, et ensuite au premier bourg qui se trouva sur leur route, et à plusieurs autres de même, tuant tous ceux qui leur tombaient sous la main. Les Liguriens, du lieu où ils étaient campés, aperçurent premièrement la fumée de ces incendies ; un moment après ils entendirent les cris des malheureux qu'on brûlait et qu'on massacrait dans les bourgs et dans les villages ; et enfin les vieillards et les enfants qui avaient pu échapper à la fureur des Numides, vinrent jeter l'alarme et l'épouvante dans tout le camp. Alors la plupart des Liguriens, sans prendre conseil ni attendre l'ordre de personne, courent chacun de leur côté pour défendre leurs proches et leurs biens. En peu d'heures, le camp se trouva abandonné, et le consul, délivré du péril, continua son chemin, et arriva où il avait dessein de se rendre.

L'année suivante (560) le même Minucius[1] remporta une victoire assez importante sur les Liguriens ; et leurs terres furent bientôt après ravagées par le consul Quintius[2], pendant que d'un autre côté Domitius, son collègue, soumit une partie des Boïens.

L'acharnement des peuples de Ligurie[3] contre les Romains tenait quelque chose de la fureur. Ils avaient mis sur pied (an 561) une armée, en faisant usage de ce qu'ils appelaient *la loi sacrée*, par laquelle les soldats s'engageaient, avec les plus terribles serments, à ne sortir du combat que vainqueurs. Ils vinrent tout d'un coup, pendant la nuit, fondre sur le camp du proconsul Minucius. Ce général tint ses soldats sous les armes jusqu'au jour, fort attentif à empêcher que l'ennemi ne forçât par quelque endroit ses retranchements, où il se tint renfermé. Dès que le jour parut, il sortit sur eux par deux portes en même temps ; mais il ne repoussa pas les Liguriens par ce premier effort, comme il l'avait espéré. Ils disputèrent la victoire pendant plus de deux heures. Enfin, épuisés des fatigues du combat et d'une longue veille, ils ne purent résister plus longtemps à des troupes toutes fraîches, qui se succédaient continuellement les unes aux autres ; et la crainte étouffant en eux le souvenir de leurs serments, ils tournèrent enfin le dos. Il y eut de leur part quatre mille hommes de tués, et les Romains n'en perdirent pas trois cents.

Environ deux mois après, le consul P. Cornélius Scipion, surnommé Nasica, gagna une grande bataille contre l'armée des Boïens, et demeura maître de leur camp. Ils se soumirent sur-le-champ. Le consul les obligea de lui donner des otages, et leur ôta la moitié de

[1] Liv. lib. 35, cap. 21.
[2] Id. ibid. cap. 40.
[3] Liv. lib. 36, cap. 38.

leurs terres, afin que le peuple romain y envoyât des colonies, s'il le jugeait à propos. Il partit aussitôt pour Rome, après avoir congédié son armée et lui avoir marqué un jour pour se rendre auprès de la ville, et triompher ensuite avec lui : car il ne doutait point qu'on ne lui accordât le triomphe; ce qui souffrit pourtant plus de difficulté qu'il ne pensait. Le lendemain donc de son arrivée, il convoqua le sénat dans le temple de Bellone; et, après avoir fait le récit de la victoire qu'il avait remportée, il demanda qu'on lui permît d'entrer triomphant dans la ville. P. Sempronius Blésus, tribun du peuple, « reconnaissant qu'il « était fort digne de cet honneur, dit qu'il « n'était pas d'avis qu'on le lui accordât sur-« le-champ : qu'il s'était un peu trop hâté de « congédier son armée et de revenir lui-même « à Rome; qu'ils auraient pu rendre de grands « services à la république en passant dans la « Ligurie, et qu'il serait fort à propos d'y ren-« voyer le consul et ses légions, afin qu'ils « achevasseut de dompter les Liguriens; que « ce serait alors le temps de lui accorder le « triomphe. »

Le consul répondit « que le sort ne lui avait « pas donné la Ligurie pour province, mais le « pays des Boïens; qu'il avait vaincu ces peu-« ples en bataille rangée, avait pris leur camp, « et forcé, deux jours après, toute la nation à « se rendre; que c'était d'eux qu'il demandait « à triompher, et non des Liguriens; qu'au « reste, on ne devait pas s'étonner que l'armée « victorieuse, ne trouvant plus d'ennemis « dans la province, fût revenue à Rome pour « y honorer le triomphe de son général; que « de la renvoyer, comme le tribun le propo-« sait, ce serait pour elle une honte et une « flétrissure qu'elle n'avait point certainement « méritée, non plus que lui : que, pour ce « qui le regardait personnellement, il se trou-« vait trop honoré pour toute sa vie du glo-« rieux témoignage que le sénat lui avait « rendu en le choisissant comme le plus « homme de bien de la république pour re-« cevoir la mère des Dieux ; que ce seul titre, « quand on n'y ajouterait pas celui de consul « et de triomphateur, suffirait pour rendre « son nom célèbre dans tous les siècles. » Des remontrances si raisonnables non-seulement mirent tous les sénateurs dans ses intérêts, mais engagèrent même le tribun à se désister de son opposition. Ainsi il triompha des Boïens d'une manière plus honorable encore pour lui que s'il n'y avait trouvé aucune difficulté.

Après avoir parcouru les affaires de la Gaule et de la Ligurie, je passe maintenant à celles de l'Espagne. On ne peut pas dire qu'elle ait été absolument sans guerre pendant les quatre années que Philippe occupa principalement les armes romaines, puisque Cn. Cornélius, qui y avait été envoyé en 552[1], remporta dans l'année 556, dont nous allons parler, le petit triomphe pour les heureux succès qu'il avait eus en Espagne. Mais ces guerres avaient été peu considérables, comme on le peut conjecturer par le silence de Tite-Live.

Peu de temps après que le traité de paix avec Philippe avait été conclu, la joie que causait cet heureux événement fut un peu troublée par les tristes nouvelles que l'on reçut d'Espagne[2]. Elle formait deux provinces : l'Espagne citérieure, qui était en deçà de l'Èbre; et l'Espagne ultérieure, qui était au delà. On apprit « que le préteur C. Sem-« pronius Tuditanus avait été défait dans la « province citérieure; que son armée avait « été battue et mise en fuite, et que dans cette « action il avait été tué plusieurs personnes de « marque; que Tuditanus lui-même, ayant été « enlevé de dessus le champ de bataille dan-« gereusement blessé, était mort peu de jours « après. »

L. VALÉRIUS FLACCUS[3].
M. PORCIUS CATO.

Caton eut pour département l'Espagne citérieure. Avant qu'il partît pour s'y rendre, il s'éleva à Rome une célèbre contestation au sujet de la loi Oppia, à laquelle il eut grande part. J'en parlerai dans la suite, après que j'aurai rapporté ses expéditions guerrières.

Après que cette dispute eut été terminée,

[1] Liv. lib. 31, cap. 50; et lib. 33, cap. 27.
[2] Liv. lib. 33, cap. 25.
[3] An. R. 557; av. J. C. 195.

Caton partit avec vingt-cinq galéres[1], dont les alliés en avaient fourni cinq, et vint au port de la Lune[2], où il avait ordonné à son armée de se rendre. Ayant fait ramasser le long de la côte tous les bâtiments qui s'y trouvérent de quelque espéce qu'ils fussent, il y embarqua ses soldats et leur commanda de le suivre au port de Pyrénée[3], d'où son dessein était d'aller aux ennemis avec toute sa flotte. Il arriva à Empories[4], où il mit tous ses soldats à terre, excepté ceux qui devaient servir sur mer.

Il y avait à Empories deux villes séparées par un mur, dont l'une était occupée par des Grecs originaires de Phocée, comme les Marseillais, et l'autre était habituée par des Espagnols[5]. Il est étonnant que des étrangers; exposés d'un côté aux incursions maritimes, et de l'autre aux attaques des Espagnols, nation féroce et belliqueuse, aient pu se maintenir si longtemps le long de cette côte, et conserver leur liberté. On ne peut attribuer cet effet merveilleux qu'à la vigilance et à la discipline, que rien n'entretient davantage parmi les faibles que la crainte qu'ils ont d'être surpris par des voisins plus puissants qu'eux. La partie du mur qui donnait sur la campagne était très-bien fortifiée, n'ayant qu'une seule porte, dont la garde était confiée à quelqu'un des magistrats qui ne l'abandonnait jamais. Pendant la nuit il y avait toujours un tiers des citoyens postés sur les murailles pour les garder, et ils s'acquittaient de ce devoir, dans lequel ils se succédaient les uns aux autres, non par forme et pour obéir à la loi, mais avec autant de soin, de vigilance et d'exactitude que si les ennemis eussent été à leurs portes. Ils ne recevaient aucun Espagnol dans leur ville, et ne s'en éloignaient eux-mêmes que rarement et avec précaution; mais ils avaient pleine liberté de sortir du côté de la mer. A l'égard de la porte qui donnait sur la ville des Espagnols, ils ne sortaient jamais par là qu'en grand nombre, et c'était ordinairement ce tiers des habitants qui avaient gardé les murs pendant la nuit. Voici les raisons qui les engageaient à sortir. Les Espagnols, peu faits à la navigation, étaient ravis de commercer avec cette nation en achetant d'elle les marchandises étrangères qu'elle apportait dans ses vaisseaux, et en lui vendant à son tour ce que les récoltes leur fournissaient au delà de leur nécessaire. Ce besoin mutuel qu'ils avaient les uns des autres ouvrait aux Grecs l'entrée de la ville espagnole. Ce qui contribuait encore à leur sûreté, c'était la protection des Romains, dont ils cultivaient l'amitié avec autant de zéle et de fidélité que les Marseillais, ne différant d'eux que pour la puissance. Aussi reçurent-ils le consul et son armée avec beaucoup d'empressement et de joie.

M. Helvius, qui avait défait les Celtibériens dans l'Espagne ultérieure[1], et pris la ville d'Illiturgis[2], étant retourné à Rome, reçut l'honneur du petit triomphe; et Q. Minucius, qui avait commandé dans l'Espagne citérieure, fut honoré du grand triomphe.

Pendant que le consul était campé assez près d'Empories, des ambassadeurs du prince des Illergètes vinrent le trouver, accompagnés de son fils[3], « pour lui demander du secours « contre les rebelles, sans quoi ils n'étaient « pas en état de leur résister. Ils lui repré- « sentèrent que cinq mille hommes suffiraient « pour défendre le pays, et que l'ennemi ne « les verrait pas plus tôt paraître qu'il se re- « tirerait. Caton répondit qu'il était touché « du péril et des inquiétudes de ce prince; « mais qu'ayant dans son voisinage un si « grand nombre d'ennemis avec lesquels il « était tous les jours à la veille d'en venir aux « mains, il ne pouvait, sans s'exposer à un « danger manifeste, affaiblir son armée en la « partageant. » Les députés, ayant entendu ce discours, se prosternérent aux pieds du consul, « le conjurant de ne pas abandonner « leur pays dans le triste état où il se trouvait

[1] Liv. lib. 34, cap. 18.
[2] Au golfe de Spezzia sur la côte de Gênes.
[3] Ce port paraît être le *Port-Vendre* dans le Roussillon.
[4] Ampurias, ville d'Espagne en Catalogne.
[5] Liv. lib. 34, cap. 18.

[1] Liv. lib. 34, cap. 10.
[2] On distingue deux villes de ce nom, l'une dans la Tarragonaise, l'autre dans la Bétique.
[3] Liv. lib. 34, cap. 11-13. — Frontin, lib. 4, cap. 7.

« réduit : car que deviendraient-ils s'ils étaient « rejetés par les Romains? qu'ils n'avaient « point d'autres alliés qu'eux, point d'autre « ressource dans tout l'univers : qu'ils au- « raient pu se mettre à couvert du malheur « qui allait les accabler, s'ils avaient voulu « manquer de fidélité et se soulever avec les « autres; mais qu'ils avaient méprisé toutes « les menaces de leurs voisins, dans l'espé- « rance que les Romains seraient assez puis- « sants pour les défendre; que si, contre leur « attente, ils se voyaient abandonnés, et que « le consul fût inexorable à leurs prières, ils « prenaient les dieux et les hommes à témoin « que c'était malgré eux qu'ils entreraient « dans la révolte des autres peuples d'Espa- « gne, et que, si c'était une nécessité pour « eux de périr, du moins ils ne périraient pas « seuls. »

Caton les renvoya ce jour-là sans aucune réponse. Il se trouva agité toute la nuit de deux pensées également inquiétantes. Il aurait bien voulu ne pas abandonner ses alliés, et en même temps il aurait souhaité ne point partager ses troupes. Il voyait de part et d'autre de grands inconvénients. Enfin il prit un parti peu conforme à la sincérité, mais utile pour ses vues. Il répondit le lendemain aux députés que, quoiqu'il craignît de s'affaiblir en prêtant aux autres une partie de ses troupes, cependant il avait plus d'égard au péril qui les menaçait qu'à la situation où il se trouvait lui-même. Il fait avertir le tiers des soldats de chaque cohorte de faire cuire des vivres et de les porter dans les vaisseaux, et les capitaines des vaisseaux de se tenir prêts à partir trois jours après. Ayant donné ces ordres, il renvoya deux des ambassadeurs pour en avertir le roi des Illergètes, et retint auprès de lui le fils de ce prince, en le comblant d'amitié et de présents. Il ne laissa point partir les ambassadeurs qu'ils n'eussent vu les soldats embarqués.

Tout cela n'était qu'une feinte et une ruse. Caton, ne pouvant fournir actuellement aux alliés le renfort de troupes qu'ils demandaient, avait imaginé ce moyen de leur en donner au moins l'espérance. Il savait que souvent, surtout dans la guerre, l'apparence produit le même effet que la réalité même; et que la seule idée d'un secours que l'on n'a point encore, mais sur lequel on croit devoir compter sûrement, suffit pour inspirer des sentiments de confiance et de hardiesse [1]. En effet, cette nouvelle, annoncée dans le pays comme indubitable, persuada non-seulement aux Illergètes, mais encore aux ennemis, que le secours des Romains était près d'arriver, et les rebelles se retirèrent sur-le-champ.

Comme la saison permettait de se mettre en campagne et d'agir, Caton alla camper à mille pas d'Empories; et de là, en laissant toujours une partie de ses soldats dans son camp pour le garder, il envoyait le reste piller les terres des ennemis, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre [2]. Ils firent si bonne guerre, que les Espagnols n'osaient plus sortir de leurs forteresses. Quand il se fut suffisamment assuré de la disposition de ses soldats et de celle des ennemis, il assembla ses troupes, et leur dit « que « jusque-là elles s'étaient contentées de piller « les ennemis, qu'il s'agissait maintenant de « les combattre, et de s'enrichir, non plus « des fruits de leurs campagnes, mais des « dépouilles de leurs villes : qu'il était hon- « teux aux Romains qu'on leur disputât la « possession d'un pays dont ils s'étaient vus « tout récemment les maîtres; qu'il fallait le « recouvrer les armes à la main, et forcer ces « peuples, qui savaient mieux se soulever avec « témérité que soutenir la guerre avec con- « stance, à reprendre le joug qu'ils avaient « secoué. » Les voyant tous pleins d'ardeur, il leur déclara que, dès la nuit suivante, il les conduirait au camp des ennemis. En attendant, il leur ordonna de prendre de la nourriture et du repos.

Après avoir consulté les auspices, il partit au milieu de la nuit pour s'emparer du poste qu'il avait en vue avant que les ennemis s'en aperçussent, et fit passer ses troupes au delà et derrière le camp des ennemis. Son dessein était, comme il le déclara à ses soldats, de les mettre dans la nécessité de vaincre, ne

[1] « Sociis spem pro re ostentandam censet. Sæpè vana « pro veris, maximè in bello, valuisse; et credentem se « aliquid auxilii habere, perindè atque haberet, ipsâ « fiduciâ, et sperando atque audendo servatum. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 34, cap. 13-16.

leur laissant d'autre ressource que le courage. Quand le jour parut, après avoir mis ses troupes en bataille, il envoya trois cohortes jusqu'au pied des retranchements de l'ennemi. Ces barbares, étonnés de voir l'armée romaine à leur dos, courent aux armes. Les trois cohortes se retirérent promptement comme elles en avaient reçu l'ordre, pour engager les Espagnols, par cette fuite simulée, à sortir de leurs retranchements, et cela arriva en effet. Pendant qu'ils s'agitent et se donnent beaucoup de mouvement pour se mettre en bataille, Caton, qui avait eu le temps de ranger les siens dans le meilleur ordre, fond sur eux avant qu'ils aient pu prendre leurs postes. Il fit d'abord avancer contre eux la cavalerie des deux ailes; mais celle de la droite ayant été sur-le-champ repoussée, et s'enfuyant, commençait à jeter le désordre dans l'infanterie même. Alors le consul ordonna à deux cohortes choisies de passer derrière l'aile droite des ennemis, et de se montrer à leur dos avant que l'infanterie en vint aux mains de part et d'autre. Ce mouvement jeta d'abord la terreur parmi les Espagnols, qui se voyaient en même temps attaqués de front et par derrière; mais néanmoins ils firent une vigoureuse résistance. Aprés avoir épuisé leurs traits et leurs javelots, ils en vinrent aux mains, et le combat recommença avec une nouvelle ardeur. Caton, s'apercevant que les siens commençaient à se lasser, fit avancer quelques cohortes de réserve pour les soutenir et les ranimer. Comme c'étaient des soldats encore tout frais, et qui attendaient le signal avec impatience, ils avaient un grand avantage sur des troupes épuisées de fatigue par un combat qui avait déjà duré longtemps. Ainsi rangés en pointe, ils enfoncent les Espagnols, les font plier, et enfin les mettent entièrement en déroute; en sorte que, s'étant dispersés dans la campagne, ils tâchaient de regagner leur camp.

Caton, les voyant dans un tel désordre, donne ordre à la seconde légion, qu'il avait laissée en corps de réserve, de marcher de pied ferme au camp des ennemis pour y donner l'assaut. Les vainqueurs en avaient déjà commencé l'attaque. Le consul, qui était attentif à tout, voyant moins d'ennemis à la porte qui était à sa gauche, y court à la tête des princes et des hastaires de la seconde légion. Ceux qui défendaient cette porte ne purent résister à la vigueur avec laquelle elle fut attaquée; et les autres, voyant que les Romains étaient entrés dans leurs lignes, et qu'ils allaient être maîtres de leur camp, commencèrent à jeter par terre leurs drapeaux et leurs armes, et coururent aux portes opposées pour se sauver. Mais, comme elles étaient trop étroites pour recevoir la foule de ceux qui s'y jetaient, les soldats de la seconde légion tombent sur eux et en font un grand carnage, tandis que les autres pillent le camp. Tite-Live dit qu'un historien (c'est Valérius Antias) assurait qu'il était resté ce jour-là quarante mille Espagnols sur la place; mais le même Tite-Live, en plus d'un endroit, accuse cet écrivain d'être sujet à exagérer, et même à mentir: et Caton[1], qui certainement n'était pas soupçonné d'affaiblir ses avantages, s'était contenté de dire qu'il y avait eu beaucoup d'ennemis de tués, sans en marquer le nombre.

Les peuples, après cette victoire, vinrent de plusieurs côtés reconnaître la puissance des Romains; et lorsque Caton arriva à Tarragone, toute la partie de l'Espagne située en deçà de l'Ebre, et appelée pour cette raison *citérieure*, paraissait entièrement domptée.

Les corps l'étaient[2], mais non les cœurs; ce qui parut par les révoltes réitérées de certains peuples, lesquels, après s'être soumis, reprenaient les armes dès que le consul était éloigné. Caton, craignant que les autres n'en fissent autant, prit le parti de désarmer tous les Espagnols qui habitaient en deçà de l'Ebre. Ces nations féroces, pour qui ce n'était pas vivre que de vivre sans manier les armes, furent si sensibles à cet affront, que plusieurs se donnèrent volontairement la mort. Le consul, averti de cette résolution désespérée, fit appeler les sénateurs de toutes les villes, et, les ayant assemblés: « Il est plus de votre « intérêt que du nôtre, leur dit-il, que vous

[1] « Cato ipse, haud sané detrectator laudum suarum, » etc.

[2] Liv. lib. 34, cap. 17, 18. — Appian. de Bell. hisp. pag 277.

« demeuriez paisibles et soumis, puisque toutes « vos révoltes ont toujours causé plus de mal« heurs à vos peuples que de peine à nos « armées. Le seul moyen que je trouve d'ar« rêter vos soulèvements, c'est de vous mettre « dans l'impossibilité de vous soulever. Mon « dessein est d'employer la voie la plus douce « pour vous réduire à cette heureuse néces« sité. C'est à vous de m'aider en cela de vos « conseils. Je suis disposé à suivre celui que « vous me donnerez, préférablement à tout « autre. » Voyant qu'ils demeuraient dans le silence: « Je vous donne, dit-il, quelques « jours pour faire là-dessus vos réflexions. » Comme à une seconde assemblée ils ne lui donnaient pas plus de réponse, il prit son parti par lui-même; et, les retenant, selon toute apparence auprès de lui, il envoya dans toutes les villes du pays des courriers qui devaient, dans un même jour et à une même heure, remettre entre les mains des anciens des lettres de la part du consul. Elles portaient ordre de détruire dans le jour même toutes leurs fortifications, avec menaces de réduire en captivité ceux qui n'obéiraient pas sur-le-champ. Dans l'incertitude où chaque ville était si de pareils ordres avaient été signifiés aux autres, ou s'ils n'étaient que pour elle seule, et dans l'impossibilité où elles se trouvaient toutes de prendre conseil et de concerter ensemble, elles se déterminèrent à obéir; et l'ordre fut exécuté en un même jour par la plupart des peuples. Dès que Caton en eut été informé, il partit pour soumettre ce qui restait des rebelles, et en vint facilement à bout.

Dans la disposition à la révolte où étaient presque tous les peuples, parce qu'après avoir goûté la douceur de la liberté, tout joug leur était devenu insupportable, Caton se crut obligé, pour le bien même de la province, de leur ôter toute ressource et tout moyen de résistance. On reconnut en effet que, pour peu que l'on eût tardé, le soulèvement serait devenu général; et l'on vit dans cette occasion de quel prix est l'habileté d'un général. Le consul [1], en qui les lumières de l'esprit égalaient la fermeté du courage, voyait et examinait tout par ses yeux, et donnait une attention entière aux entreprises importantes, sans négliger les moindres affaires. Il ne se contentait pas de prévoir ce qu'il convenait de faire, et de donner ensuite ses ordres aux officiers subalternes, il exécutait la plus grande partie de ses projets par lui-même. Il n'y avait personne, dans toute l'armée, de qui il exigeât plus de peine et de fatigue qu'il ne s'en imposait à lui-même, prenant toujours pour son partage ce qu'il y avait de plus pénible. Il se piquait de ne le point céder au moindre des soldats, pour la frugalité, le travail, les veilles. Enfin il n'avait rien dans l'armée qui lui fût particulier et le distinguât des autres, que l'honneur du commandement.

Le préteur P. Manlius [1], qui avait été donné à Caton pour second et pour aide, faisait la guerre contre les Turdétans, qui, soutenus de dix mille Celtibériens, lui donnaient bien des affaires. Il en écrivit au consul, et lui demanda du secours. Caton y marcha aussitôt. Ne pouvant attirer les ennemis au combat, il s'avança dans un pays qui n'avait point encore ressenti les malheurs de la guerre, et il y mit tout à feu et à sang. Après quelques autres expéditions, ayant laissé au préteur la plus grande partie de son armée, il ne retint avec lui que sept cohortes, avec lesquelles il retourna du côté de l'Ebre, où il soumit de nouveau quelques peuples qui s'étaient soulevés en son absence.

Caton [2], étant retourné à Rome, y reçut l'honneur du triomphe. C'était l'année de Rome 558.

Il y eut encore, les années suivantes, quelques mouvements dans l'Espagne, mais il ne s'y passa rien de considérable.

[1] « In consule ea vis animi atque ingenii fuit, ut omnia maxima minimaque per se adiret atque ageret: « nec cogitaret modò imperaretque quæ in rem essent, « sed pleraque ipse per se transigeret; nec in quemquam omnium gravius severiusque, quam in semetipsum, imperium exerceret: parcimoniâ, et vigiliis, et « labore, cum ultimis militum certaret; nec quidquam « in exercitu suo præcipui, præter honorem atque imperium haberet. »

[1] Liv. lib. 34, cap. 19, 20.

[2] Liv. lib. 34, cap. 46.

§ II. — Contestations dans Rome au sujet de la loi Oppia. Discours du consul Caton en faveur de cette loi. Discours du tribun Valère contre la loi. Elle est abrogée. Printemps sacré. Places distinguées pour les sénateurs dans les jeux. Rumeur qu'excite la distinction des places accordées aux sénateurs dans les spectacles. Réglement contre l'usure. Ambassade des Rhodiens vers Antiochus, roi de Syrie. Réponse des commissaires de Rome aux ambassadeurs d'Antiochus. Ambassade des Romains vers ce prince. Retour des dix commissaires à Rome. Ils marquent qu'il faut se préparer à la guerre contre Antiochus. Annibal devient suspect aux Romains. Ambassadeurs envoyés de Rome à Carthage. Annibal sort de Carthage et se sauve. Il va trouver Antiochus à Ephèse. Discours d'un philosophe en présence d'Annibal. Conférence entre Quintius et les ambassadeurs d'Antiochus sans effet. Antiochus prend des mesures avec Annibal pour faire utilement la guerre aux Romains. Contestation entre Masinissa et les Carthaginois laissée indécise par les députés de Rome. Clôture du lustre. Forte brigue pour le consulat. Le crédit de Quintius l'emporte sur celui de Scipion l'Africain.

L. VALÉRIUS FLACCUS [1].
M. PORCIUS CATO.

J'ai différé jusqu'ici à parler de la célèbre contestation qui s'éleva, sous le consulat de Caton, au sujet des bijoux et de la parure des dames romaines, à laquelle ce consul eut une grande part.

Dans l'intervalle entre deux guerres importantes [2], dont l'une (contre Philippe) était à peine terminée, et l'autre (contre Antiochus) était sur le point d'éclater, survint à Rome une querelle sur un objet peu considérable en soi, mais qui ne laissa pas d'échauffer beaucoup les esprits. M. Fundanius et L. Valérius, tribuns du peuple, proposèrent la cassation de la loi Oppia. Elle avait été établie sous le consulat de Q. Fabius et de Ti. Sempronius, dans le plus grand feu de la guerre d'Annibal, et peu après la bataille de Cannes, si funeste à la république. Cette loi défendait aux dames romaines « d'employer plus d'une demi-once « d'or à leur usage, de porter des habits de « diverses couleurs, et de se faire voiturer à « Rome, ou à mille pas à la ronde, dans un « char attelé de chevaux, si ce n'était à l'oc- « casion des sacrifices publics. » Deux autres tribuns du peuple, de la famille des Junius Brutus, prenaient la défense de la loi, et déclaraient qu'ils ne souffriraient pas qu'elle fût abrogée.

Il est bon, pour l'honneur des dames, par rapport à la question dont il s'agit ici, de se souvenir que dès les premiers temps elles avaient un grand zèle pour le bien public et peu d'attachement à leurs bijoux, puisqu'elles portèrent [1] tout leur or et tous leurs ornements au trésor pour servir à l'accomplissement d'un vœu fait par Camille à l'occasion de la prise de Véies. Le sénat ne laissa point une si pieuse et si généreuse libéralité sans récompense, et accorda aux dames de se faire conduire aux sacrifices dans un char distingué et plus honorable, *pilento*; et en toute occasion, jour de fête ou non fête, dans un char plus commun, *carpento*. Il est étonnant que dans les discours qui vont suivre on n'ait point rappelé le souvenir de ce fait, qui y a tant de rapport.

Il y a beaucoup d'apparence que la loi Oppia, dont Tite-Live n'a point rapporté l'établissement dans son lieu, était demeurée sans exécution quant au premier article qui regarde l'or, puisque, quelques années après la bataille de Cannes [2], dans un temps où la république, manquant absolument de fonds, fit porter au trésor public tout l'or et l'argent des citoyens, on laissa aux dames une once d'or pour employer à leur parure. Elles n'étaient donc pas alors réduites à leur unique demi-once que la loi Oppia leur permettait. Après ces observations, je reviens au récit du fait.

Plusieurs des principaux de la ville se joignirent aux tribuns dans cette dispute, les uns en faveur de la loi, les autres contre. Le Capitole était rempli d'une foule de gens du peuple, partagés de sentiments aussi bien que les riches. Les dames, persuadées qu'elles ne devaient point s'astreindre aux règles ordinaires de la bienséance dans une affaire où

[1] An R. 557; av. J. C. 195.
[2] Liv. lib. 31, cap. 1.

[1] Liv. lib. 5, cap. 25.
[2] Liv. lib. 26, cap. 36.

elles étaient personnellement et si vivement intéressées, se répandaient dans les rues, et assiégeaient tous les passages qui conduisaient à la place publique, priant tous ceux qui descendaient pour s'y rendre, de vouloir bien, dans un temps où la république rentrait dans son premier état de prospérité, et où la fortune des particuliers augmentait de jour en jour, permettre aux dames de reprendre aussi leurs anciens ornements. Elles allèrent jusqu'à s'adresser aux consuls, aux préteurs et aux autres magistrats, pour les conjurer de leur être favorables.

M. Porcius Caton, l'un des consuls, inexorable et sourd à toutes leurs prières, parla ainsi en faveur de la loi dont on proposait la cassation[1]. « Si chacun de nous, messieurs, « avait su conserver son autorité dans sa « maison et se faire rendre par sa femme l'obéissance qui lui est due, nous serions moins « embarrassés aujourd'hui à les contenir toutes dans le devoir. Mais, parce que nous « nous sommes laissé donner la loi chez nous, « ce sexe impérieux veut nous l'imposer jusque dans la place publique ; et, après nous « avoir vaincus chacun en particulier, elles « espèrent nous dompter tous ensemble et de « compagnie. Ignorons-nous qu'il n'y a rien « de plus dangereux que de permettre aux « dames de tenir des assemblées particulières « et de former entre elles des brigues et des « cabales? Qu'est donc devenue cette ancienne modestie et retenue qui régnait « parmi le sexe? Pour moi, je vous avoue que « ce n'a pas été sans rougir que j'ai passé à « travers cette foule de femmes pour arriver « dans la place publique. Si je n'avais pas été « arrêté par le respect que j'ai pour chacune « en particulier plus que pour toutes en général, et que je n'eusse pas voulu leur épargner la honte de se voir apostrophées par « un consul, je leur aurais assurément adressé « la parole : N'avez-vous point de honte, « mesdames, leur aurais-je dit, de courir « ainsi de rue en rue, d'assiéger les chemins « et les passages, d'adresser vos prières et « de faire la cour à des hommes qui ne sont « point vos maris? Cette grâce même dont il « s'agit, ne pouviez-vous pas la demander à « vos maris dans le secret de vos maisons? « Êtes-vous donc plus libérales de caresses « en public qu'en particulier, et envers des « étrangers qu'à l'égard de ceux à qui seuls « vous devez et votre amour et les marques « qui le témoignent? Mais, pour mieux dire, « vous seriez-vous seulement informées chez « vous de ce qui se passe ici, et quelles sont « les lois que l'on casse ou que l'on établit, « si vous vous étiez renfermées dans les bornes que la pudeur prescrit à votre sexe? « Nos ancêtres n'ont pas permis aux femmes « de traiter aucune affaire, même particulière, sans être autorisées, et les ont toujours tenues sous le pouvoir de leurs pères, « de leurs frères, ou de leurs maris. Et bientôt, si les dieux n'y mettent ordre, nous « les verrons prendre part au gouvernement « de l'état.

« Ne croyez pas, messieurs, que leur unique but soit de recouvrer les avantages que « la loi Oppia leur a retranchés. Elles aspirent à une liberté, ou, pour parler plus « juste, à une licence sans bornes. Vous savez par combien de lois, comme par autant « de freins, nos ancêtres les ont soumises à « leurs maris, et combien nous avons de peine « encore, malgré tous ces liens, à les retenir dans le devoir et dans l'obéissance. Si « elles viennent à bout de rompre ces liens « les uns après les autres, il ne vous sera plus « possible de les supporter. Dès qu'elles vous « seront devenues égales, elles se croiront « en droit de vous dominer.

« Mais, dira-t-on, tout ce qu'elles demandent, c'est que l'on ne leur impose point « une nouvelle servitude ; ce n'est point à la « justice qu'elles prétendent se soustraire, « mais à un esclavage qu'on leur impose injustement. Non, messieurs, elles ne bornent point là leurs prétentions : en vous « forçant d'abroger une loi dont vous avez « reconnu l'utilité par l'expérience de tant « d'années, elles veulent donner atteinte à « toutes les autres. Il n'en est point qui soit « également commode pour tous[2] ; et tout ce

[1] Liv. lib. 34, cap. 2-4.

[2] « Nulla lex satis commoda omnibus est : id modò « quæritur, si majori parti, et in summam prodest. »

« que l'on se propose quand on en établit « quelqu'une, c'est qu'elle soit utile au plus « grand nombre des citoyens et à la républi- « que en général. Si ceux à qui une loi dé- « plaira ont la liberté de la faire abolir, à quoi « servira que le peuple fasse des règlements « pour être cassés par ceux contre qui ils au- « ront été faits ?

« Mais, après tout, quel est donc l'impor- « tant objet qui alarme si fort aujourd'hui les « dames, et qui les fait courir dans les places « tout éperdues, et se mêler presque dans les « assemblées du peuple romain ? Viennent- « elles demander qu'on rachète leurs pères, « leurs maris, leurs enfants ou leurs frères, « devenus prisonniers d'Annibal ? Grâces aux « dieux, la république est à couvert de ces « calamités, et nous espérons qu'elle le sera « toujours. Mais cependant, quand le cas est « arrivé, vous avez été sourds à de pareilles « prières, quelque légitimes qu'elles fussent. « Si ce n'est pas la tendresse pour leurs pro- « ches, c'est peut-être un motif de religion « qui les assemble, pour aller recevoir la « mère des dieux tout fraîchement arrivée de « Pessinonte en Phrygie ? Car enfin je sou- « haiterais qu'elles pussent donner quelque « raison spécieuse de leur soulèvement. « Ecoutons-les parler elles-mêmes, mes- « sieurs. Nous demandons, disent-elles, qu'il « nous soit libre de paraître à vos yeux tout « éclatantes d'or et de pourpre ; de passer par « la ville, jours de fête et autres, portées sur « nos chars, comme triomphantes, et foulant « aux pieds la loi qui gênait notre orgueil ; « enfin qu'on ne mette plus de bornes à nos « dépenses ni à votre luxe. Voilà, à propre- « ment parler, à quoi tendent leurs requêtes.

« Je me suis souvent plaint devant vous [1], « messieurs, du luxe des femmes et de celui « des hommes, autant des magistrats que des « particuliers. Vous m'avez souvent entendu « dire que la république était attaquée de « deux maladies contraires, l'avarice et le « luxe, deux fléaux qui ont renversé les plus « grands empires. L'état devient plus floris- « sant de jour en jour ; il fait continuellement « de nouveaux progrès ; il a déjà étendu sa « domination dans la Grèce et dans l'Asie, « contrées opulentes et remplies de tous les « attraits qui peuvent réveiller les passions ; « nous avons déjà porté nos mains jusque « sur les trésors des rois : mais c'est précisé- « ment cette opulence qui m'alarme et me « fait trembler pour la république. Je crains « que les dépouilles des vaincus ne nous soient « funestes, et que, de ravisseurs de tant de « richesses, nous n'en devenions les esclaves. « Croyez-moi, messieurs, Marcellus, en ap- « portant dans cette ville les précieuses sta- « tues de Syracuse, y a introduit de dange- « reux ennemis. Je n'entends plus que gens « qui admirent les ornements de Corinthe et « d'Athènes, et qui se moquent des statues « de terre de nos dieux, placées sur le fron- « tispice des temples de Rome. Pour moi, je « préfère ces dieux tels qu'ils sont à ceux des « nations étrangères ; car ils nous ont été « jusqu'ici favorables, et j'espère qu'ils le « seront toujours tant que nous les laisserons « dans leurs places, et que nous ne penserons « point à leur en substituer d'autres.

« Du temps de nos pères, le roi Pyrrhus « chargea Cinéas, son ambassadeur à Rome, « d'offrir des présents non-seulement aux « hommes, mais aux dames aussi, pour les « engager dans ses intérêts. La loi Oppia n'é- « tait point encore établie contre le luxe et la « cupidité des femmes ; cependant aucune « d'elles n'accepta les dons qu'on leur présen- « tait. Quelle raison peut-on apporter d'un si « généreux refus ? La même qu'avaient eue « nos ancêtres de ne point faire de loi sur « cette matière, c'est qu'il n'y avait point de « luxe que l'on fût obligé de réprimer. « Comme les maladies doivent être connues « avant qu'on cherche les remèdes qui y con- « viennent, de même les passions naissent « avant les lois qui sont faites pour les « dompter. Dans un temps où les dames re-

[1] « Sæpè me querentem de feminarum, sæpè de viro- « rum, nec de privatorum modò, sed etiam magistratuum « sumptibus audistis ; diversisque duobus vitiis, avaritiâ « et luxuriâ, civitatem laborare : quæ pestes omnia ma- « gna imperia everterunt. Hæc ego, quò melior lætior- « que in dies fortuna reipublicæ est, imperiumque « crescit, et jam in Græciam Asiamque transcendimus, « omnibus libidinum illecebris repletas, et regias etiam « attrectamus gazas ; eò plus horreo, ne illæ magis res « nos ceperint, quàm nos illas. »

« jetaient la pourpre et l'or qu'on leur offrait, « il n'était pas besoin de lois pour en arrêter « l'abus. Les choses sont bien changées. Si « aujourd'hui Cinéas revenait avec ses pré- « sents, il trouverait les femmes dans la place « toutes prêtes à les recevoir.

« Pour moi, il y des passions dont je ne « comprends pas bien quelle peut être la « cause ; car, comme je ne trouverais pas « étrange qu'une dame se fît une espèce de « honte et ressentît quelque indignation si elle « voyait qu'on lui défendît ce que l'on per- « mettrait aux autres, aussi je ne vois pas ce « qui peut faire de la peine à aucune en parti- « culier dans une loi qui ne met nulle diffé- « rence contre elles à l'égard de la parure et « de l'ajustement. C'est une honte vicieuse et « blâmable que de rougir d'une sage écono- « mie, ou même de la pauvreté. Mais la loi « vous met à couvert de cette honte, en pre- « nant sur elle, par l'égalité qu'elle met entre « les riches et les pauvres, la privation des or- « nements et du faste qui vous manquent à « toutes indistinctement.

« C'est précisément cette égalité que je ne « puis souffrir, dit une dame riche. Pourquoi « ne suis-je pas distinguée des autres par l'or « et par la pourpre que je suis en état de faire « briller dans mon habillement? Pourquoi la « pauvreté des autres est-elle cachée à l'ombre « de cette loi, en sorte que l'on peut attribuer « à sa défense et non au défaut de moyens la « simplicité dans laquelle elles paraissent? « Voulez-vous, messieurs, exciter entre vos « femmes une émulation de luxe qui porte « les riches à se donner des joyaux et des or- « nements où les autres ne puissent atteindre, « et les pauvres à faire des efforts au-dessus « de leur fortune pour éviter le mépris que « leur attirerait une différence si marquée? « Certes, dès qu'une fois elles auront com- « mencé à regarder comme honteux ce qui « ne l'est pas, le vice, qui seul doit les faire « rougir, cessera de leur donner de la confu- « sion. Celle qui aura assez d'argent pour « elle-même se parera à ses dépens ; celle qui « n'en aura pas, en demandera à son mari. « Malheureux ce mari, soit qu'il accorde à sa « femme ce qu'elle lui demandera, soit qu'il « le lui refuse, lorsqu'il la verra recevoir d'un « autre ce qu'il n'aura pas voulu qui donner « lui-même ! Ne les voit-on pas déjà adresser « publiquement et sans scrupule leurs prières « à des hommes qui ne sont point leurs « époux, et solliciter vivement des suffrages « favorables, qu'elles obtiennent même de « quelques-uns, pendant qu'elles-mêmes sont « inexorables sur ce qui regarde leurs maris, « leurs enfants et la fortune de leur famille ? « Faites-y bien réflexion ; sitôt que la loi ne « mettra plus de bornes aux dépenses de vos « femmes, il ne vous sera pas possible d'y en « mettre jamais vous-mêmes. Et ne vous ima- « ginez pas, Romains, que les choses demeu- « reront sur le même pied où elles étaient « avant l'établissement de la loi. Qu'un crimi- « nel ne soit point accusé [1], ou qu'il soit ren- « voyé absous, la différence est grande, et le « mal est bien plus considérable dans le se- « cond cas. On peut dire aussi que le luxe, si « on ne lui avait livré aucune attaque, serait « bien plus tolérable et moins violent qu'il ne « le sera désormais, semblable en quelque « sorte à une bête féroce que les chaînes n'ont « fait qu'irriter, et qui, étant lâchée, n'en de- « vient que plus furieuse. Mon sentiment est, « messieurs, que vous laissiez subsister la loi « Oppia sans lui donner aucune atteinte. « Quelque parti que vous preniez, je souhaite « que les dieux le fassent tourner au bien et à « la gloire de la république. »

Alors les tribuns [2] qui avaient déclaré qu'ils s'opposeraient à l'entreprise de leurs collè- gues, ayant appuyé le discours de Caton de quelques raisons à peu près semblables, L. Valérius répondit à leurs objections par ce discours : « S'il ne s'était présenté que des « particuliers, soit pour attaquer, soit pour « défendre la proposition que nous faisons « au peuple, j'aurais gardé le silence, et, « lorsque la matière m'aurait paru suffisam- « ment éclaircie par les discours de part et « d'autre, je me serais cru obligé d'attendre « tranquillement vos suffrages ; mais, nous

[1] Et hominem improbum non accusari tutius est, « quàm absolvi : et luxuria non mota tolerabilior esset, « quam erit nunc, ipsis vinculis, sicut fera bestia, irri- « tata, deindè emissa.

[2] Liv. lib. 34, cap 5-7.

« voyant attaqués par un consul, homme d'ailleurs infiniment respectable par lui-même, et qui, pour nous combattre, a non-seulement employé son autorité, qui seule aurait été déjà d'un assez grand poids, mais encore un discours travaillé et assez long, je me trouve obligé de lui répondre.

« Après tout, sa véhémence s'est exercée beaucoup plus à censurer la conduite des dames qu'à réfuter notre proposition. Il s'est servi des termes odieux d'intrigue, de cabale, de soulèvement, en parlant de la sollicitation et des prières que les dames emploient pour vous engager à abolir, aujourd'hui que nous sommes en pleine paix, et que la république est heureuse et florissante, une loi qu'on a établie contre elles dans les conjonctures les plus tristes d'une guerre dangereuse et sanglante. L'exagération est forte et outrée; mais nous connaissons tous Caton pour un orateur non-seulement plein de force[1], mais quelquefois même dur et outré dans ses expressions, quoique dans le fond il ait l'esprit et le cœur doux et humain. Car enfin qu'est-ce que les dames ont fait d'étonnant et d'extraordinaire lorsque, dans une cause qui les regarde, elles ont paru en public pour solliciter leurs juges? Est-ce donc aujourd'hui pour la première fois qu'on les y a vues paraître en grand nombre? Vos livres des *Origines*[2] nous fournissent la preuve du contraire. Vous nous y apprenez vous-même qu'elles l'ont fait plusieurs fois, et toujours pour le bien de la république. Vous me direz qu'aujourd'hui leurs motifs sont différents. Je le sais: mais il me suffit de montrer que la démarche dont on leur fait un crime n'est point une chose nouvelle. Et qu'ont-elles fait, après tout? Il faut certainement que nous soyons bien délicats et bien dédaigneux[3], si nous nous trouvons offensés des prières des dames les plus distinguées de la ville, pendant que les maîtres écoutent patiemment celles de leurs esclaves.

« Je viens maintenant au point précis de la question, sur quoi le consul a prétendu, premièrement qu'on ne devait abolir aucune loi; et, en second lieu, que la loi Oppia, établie contre le luxe des femmes, était celle de toutes à laquelle on devait le moins donner d'atteinte.

« Pour raisonner juste ici, il faut distinguer deux sortes de lois. Il y en a qui ont été établies, non pour un temps, mais pour toujours, et pour une utilité perpétuelle et générale. Celles-là ne doivent jamais être abrogées à moins que l'expérience n'ait fait connaître qu'elles étaient défectueuses, ou que quelque changement arrivé dans l'état ne les ait rendues inutiles. Il y en a d'autres auxquelles on n'a eu recours que dans de certaines conjonctures et dans des besoins particuliers: ces dernières sont, pour ainsi dire, mortelles et passagères, et doivent cesser dès que les raisons qui les ont exigées ne subsistent plus. Souvent la guerre abolit les lois qui avaient été faites pendant la paix, et la paix annule celles à qui la guerre avait donné naissance, comme on gouverne différemment un vaisseau dans le calme et dans la tempête.

« La date de la loi Oppia est trop récente pour n'être pas connue de tout le monde, et l'on sait qu'elle n'a que vingt ans d'antiquité. Si, avant cette loi, les dames ont vécu un si grand nombre d'années sans s'être attiré aucun reproche, doit-on appréhender qu'après qu'elle sera abrogée, elles ne se jettent dans la licence et le dérèglement? Je conviens que, si cette loi avait été instituée pour réprimer le luxe des dames, on pourrait craindre qu'après qu'elle sera cassée, elles ne s'y livrassent avec moins de retenue encore qu'auparavant. Mais les circonstances mêmes dans lesquelles on la porta font connaître évidemment ce qui y donna lieu. Annibal était dans le cœur de l'Italie: vainqueur à Cannes, il avait déjà réduit sous sa puissance Tarente, Arpi et Capoue; il menaçait Rome

[1] « Et M. Catonem oratorem non solùm gravem, sed « interdum etiam trucem esse scimus omnes, quum ingenio sit mitis. »

[2] C'est une histoire composée par Caton, dont les premiers livres traitaient de l'origine et de la fondation de chaque ville d'Italie.

[3] « Superbas, medius fidius, aures habemus, si, quum « domini servorum non fastidiant preces, nos rogari ab « honestis feminis indignamur. »

« de l'assiéger avec son armée victorieuse. « Nos alliés nous avaient abandonnés ; nous « n'avions ni soldats pour recruter nos ar« mées, ni matelots pour équiper notre flotte, « ni argent pour payer la solde à nos troupes; « en un mot, tout nous manquait. Tous les « citoyens portaient dans le trésor public leur « or et leur argent : celui des veuves et des « pupilles était de même employé aux né« cessités de l'état. Peut-on s'imaginer que, « dans des conjonctures si tristes, les dames « se plongeassent dans un luxe qu'on fût « obligé de réformer par une loi? Qui ne voit « pas que ce fut la disette et la misère publi« que qui, obligeant tous les particuliers à « consacrer leurs biens aux besoins pressants « de l'état, établit cette loi pour n'être obser« vée qu'autant de temps que le demande« raient les raisons qui l'avaient fait établir.

« Quoi! toutes les compagnies, tous les « ordres, tous les particuliers même, se res« sentiront des prospérités de l'empire, et nos « femmes seront les seules qui ne goûteront « point le fruit de la paix et de la tranquillité « publique! Nous porterons la pourpre dans « les magistratures et dans les sacerdoces, » nos enfants en feront leur ornement, nous « en permettrons l'usage aux magistrats des « colonies et des villes municipales, et à « beaucoup d'autres officiers d'un rang en« core plus bas; les dames romaines seront « les seules à qui la pourpre sera interdite! « Nous pourrons nous en faire des ameuble« ments, et nos femmes ne pourront pas « en avoir un mantelet!

« Encore, par rapport à la pourpre, qui « s'altère et se consume par l'usage, je con« çois un prétexte, injuste sans doute, mais « néanmoins coloré de quelque apparence, « dont vous pouvez couvrir la dureté de vo« tre refus. Mais ce prétexte même vous « manque à l'égard de l'or, sur lequel, à la « façon près, il n'y a rien à perdre. Bien loin « que l'usage de ce précieux métal, permis « aux dames, soit ruineux, c'est une res« source pour les besoins des familles et « même de l'état, comme vous l'avez déjà « éprouvé en un grand nombre d'occasions.

« Caton disait qu'aucune dame en particu« lier n'avait lieu d'être jalouse tant que les « autres n'étaient pas vêtues plus superbe« ment qu'elle. J'en conviens ; mais toutes « ensemble sont pénétrées d'indignation et « couvertes de honte quand elles voient les « femmes des Latins parées de ces ornements « qu'on leur refuse ; quand elles les voient « toutes brillantes de pourpre et d'or, por« tées pompeusement par la ville sur leurs « chars, tandis qu'elles les suivent à pied, « comme si c'était dans les villes du Latium « et non pas à Rome que résidât la supério« rité de la puissance et de l'empire! Si une « distinction si humiliante est capable de mor« tifier les hommes, quelle impression croyez« vous qu'elle doive faire sur des femmes, qui « ont moins de force d'esprit, et qui sont ex« trêmement sensibles aux plus légers sujets « de chagrin!

« Elles ne peuvent exercer les magistratu« res ni les sacerdoces; l'avantage de vain« cre, de triompher, et d'étaler aux yeux « des citoyens les dépouilles des ennemis « n'est point pour leur sexe. La propreté, la « parure, les ajustements sont leur partage : « voilà ce qui fait leur joie et leur gloire; ce « sont là leurs richesses et leur trésor, et, si « j'ose le dire, leur petit règne domestique. « Pourquoi leur envier cette faible satis« faction?

« Mais, après tout, que craignez-vous de « leur part? Quand la loi Oppia sera abolie, « ne serez-vous pas toujours les maîtres de « leur retrancher ce que vous jugerez à pro« pos? Dépendront-elles moins de vous en « qualité de femmes, de filles et de sœurs? « Tant que leurs proches vivent, elles sont « toujours dans la sujétion, et elles détestent « elles-mêmes la liberté que leur procure la « mort de leurs maris et de leurs pères. Elles « aiment beaucoup mieux que leurs orne« ments dépendent de vous que de la loi; et, « de votre côté, vous devez les traiter comme « des compagnes, et non comme des escla« ves, et souhaiter qu'elles vous regardent « comme des pères ou des époux affectionnés « plutôt que comme des maîtres impérieux.

« Je n'ai point oublié les noms odieux de « sédition et de révolte dont a usé le consul « en parlant du concours des dames dans la « ville. Ne voudrait-il point nous faire crain-

« dre que, comme fit autrefois le peuple irrité, elles n'aillent aujourd'hui se saisir du « mont Sacré ou du mont Aventin? Les « femmes sont nées pour la soumission, et « elles ne cherchent point à secouer le joug. « C'est pour vous une raison de travailler à « l'adoucir et de les traiter avec d'autant plus « de modération, qu'elles sont moins en état « de résister à votre puissance. »

Après que l'on eut ainsi parlé ce jour-là pour et contre la loi, on vit le lendemain une foule de dames encore plus grande se répandre dans le public. Toutes ensemble elles allèrent assiéger les maisons des tribuns qui s'opposaient au changement qu'elles souhaitaient si fort, et ne leur donnèrent point de repos qu'ils n'eussent promis de se désister; et en conséquence la loi Oppia fut abrogée, sans aucune difficulté, par le suffrage de tous les tribuns; ce qui arriva, comme nous l'avons déjà dit, vingt ans après qu'elle eut été établie.

Caton, dès que cette affaire fut conclue, partit pour l'Espagne, et y fit la guerre avec les succès que nous avons rapportés ci-devant.

Je devrais passer maintenant à la guerre des Romains contre Antiochus, laquelle fera désormais notre grand objet, et qui mérite certainement toute notre attention. Mais auparavant je rapporterai quelques faits détachés du reste de l'histoire, et que j'ai réservés jusqu'ici pour ne point interrompre le fil de la narration.

P. CORNÉLIUS SCIPIO AFRICANUS. II [1].
TI SEMPRONIUS LONGUS.

On avait acquitté, sous les consuls M. Porcius et L. Valérius, l'an de Rome 557 [2], le vœu du printemps sacré fait vingt-deux ans auparavant, après la bataille de Trasimène. Il se trouva quelques défauts dans la manière dont les choses s'étaient passées : on le recommença l'année suivante, 558. On déclara que le vœu du printemps sacré comprenait tous les bestiaux nés cette année pendant les deux mois de mars et d'avril.

Les censeurs Sex. Ælius Pætus et C. Cornélius Céthégus nomment pour prince du sénat le consul P. Scipion, qui avait déjà obtenu cet honneur sous les censeurs précédents [1]. Ces censeurs se firent aussi un grand mérite auprès du sénat par l'ordre qu'ils donnèrent aux édiles curules d'assigner aux sénateurs des places distinguées dans les spectacles, auxquels ils avaient assisté jusque-là confondus avec le peuple.

Ce fut dans les jeux romains célébrés l'an de Rome 558 que le sénat assista pour la première fois à ces spectacles, séparé d'avec le peuple[2]. Cette nouveauté donna lieu, comme il arrive d'ordinaire, à bien des discours, et fut approuvée ou blâmée à Rome, selon les différents intérêts que chacun y prenait. Les uns disaient « qu'enfin l'on avait accordé à « l'ordre de la république le plus auguste « une distinction qui lui était due depuis long-« temps. Les autres, au contraire, publiaient « que l'on faisait honneur au sénat aux dé-« pens du peuple; que toutes ces différences « que l'on mettait entre les ordres de la ré-« publique étaient autant d'atteintes que l'on « donnait à l'union et à la liberté : que pen-« dant cinq cent cinquante-huit ans tous les « citoyens avaient assisté aux spectacles, « confondus les uns avec les autres; quelle « nouvelle raison pouvaient avoir, ou les sé-« nateurs d'éviter la compagnie des simples « citoyens, ou les riches de ne vouloir plus « s'asseoir à côté des pauvres? que c'était un « nouveau genre de fierté et d'orgueil dont « on ne trouvait point d'exemple dans aucune « autre république. » Enfin l'on ajoute que Scipion l'Africain lui-même se repentit d'avoir appuyé ce changement de l'autorité du consulat : tant il est vrai que dans un état tous les changements sont odieux [3], et que l'on aime mieux s'en tenir aux anciens usages, à moins

[1] An. R. 558; av. J. C. 194.
[2] Liv. lib. 31, cap. 44.

[1] Liv. lib. 34, cap. 54.
[2] Liv. lib. 34, cap. 54.
[3] « Adeò nihil motum ex antiquo probabile est : ve-« teribus, nisi quæ usus evidenter arguit, stari malunt. » (Liv.)

que l'on n'en ait évidemment reconnu l'abus! Cicérou remarque aussi que non-seulement les citoyens de Rome les plus sages et les mieux intentionnés désapprouvèrent cette démarche de Scipion, mais que lui-même se la reprocha souvent[1]; et il y a grande apparence qu'elle contribua beaucoup à aliéner de lui les esprits, et à changer en une espèce d'aversion et de haine cette faveur du peuple qui jusque-là s'était déclarée à son égard d'une manière si flatteuse et si brillante.

Un désordre devenu fort criant attira dans le même temps l'attention du public[2]. L'usure avait multiplié à l'infini les dettes des citoyens. On avait fait des lois en différents temps pour en arrêter l'excès[3]; mais l'avarice avait trouvé le secret de les éluder en forçant ceux qui avaient besoin d'argent de passer les obligations des sommes qu'on leur prêtait, sous le uom de quelqu'un des alliés du nom latin, qui n'étaient pas soumis aux lois de Rome. L'usure, devenue libre par cette fraude, accablait impunément les débiteurs. Après qu'on eut examiné quels remèdes on pouvait apporter à ce mal, enfin l'on crut qu'il fallait ordonner aux alliés de venir déclarer les sommes qu'ils auraient prêtées depuis un certain jour, qui fut fixé, avec permission aux débiteurs de faire juger selon le droit romain ou selon le droit latin, à leur choix, les contestations qu'ils auraient avec leurs créanciers. Les lois romaines étaient plus rigoureuses que celles des Latins, contre l'usure. Mais ces déclarations ayant fait connaître à quel excès la fraude avait porté les dettes des citoyens, M. Sempronius, l'un des tribuns du peuple, proposa et fit recevoir une loi qui ordonnait aux alliés de se conformer, en matière de prêts faits à des Romains, à la jurisprudence qui se pratiquait à Rome.

Tacite a eu raison de dire que, malgré les sévères réglements[4] que l'on opposait de temps en temps à l'usure, l'avarice, merveilleusement feconde en ressources, trouvait toujours de nouveaux moyens de se soustraire à la rigueur des lois. En effet, l'année qui suivit le règlement dont nous venons de parler[1], il y eut plusieurs usuriers condamnés à de très-grosses amendes.

Nous avons remarqué, sous le consulat de C. Marcius et de Cn. Manlius II, l'an de Rome 398, que l'intérêt de l'argent prêté fut fixé à un pour cent par an, *unciarium fœnus* : dix ans après, à la moitié, *semunciarium fœnus*. Cela paraît difficile à croire : cependant tel est le sens de ces expressions latines, selon les plus habiles interprètes.

Je viens maintenant au grand objet qui va nous occuper pendant longtemps, je veux dire la guerre contre Antiochus. Celle de Macédoine avait fini fort à propos pour les Romains, qui, sans cela, auraient eu sur les bras en même temps deux puissants ennemis, Philippe et Antiochus : car il était évident que bientôt Rome serait obligée d'entrer en guerre avec le roi de Syrie, qui avançait tous les jours ses conquêtes de plus en plus dans l'Asie, et se préparait à passer en Europe, résolu de secourir Philippe qui se défendait encore, et de l'empêcher d'être écrasé par les Romains.

C. CORNÉLIUS[2].
Q. MINUCIUS.

Les Rhodiens, dans cette occasion, donnèrent une preuve éclatante de leur fidélité au peuple romain et de leur zèle pour le bien général de la Grèce[3] : car, sans être effrayés de la guerre formidable qu'une démarche si hardie pouvait leur attirer, ils envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus jusqu'à Néphélide, promontoire de la Cilicie, pour lui déclarer que, s'il passait plus avant, ils marcheraient à sa rencontre avec leur flotte; non qu'ils eussent aucun sujet de haine contre lui, mais

[1] « Ille, ut dicitur, non solùm a sapientissimis hominibus qui tùm erant, verum etiam à se ipso accusatus est quòd, quum consul esset cum Ti. Longo, passus esse tùm primum a populari consessu senatoria subsellia separari. *Fragm. orat. pro C. Cornel.*

[2] Liv. lib. 34, cap. 7.

[3] Ces lois sont rapportées ailleurs.

[4] « Multis plebiscitis obviam itum fraudibus : quæ toties repressæ, miras per artes rursùm oriebantur. » (TACIT. ANNAL. lib. 6, cap. 16.)

[1] Liv. lib. 35, cap. 41.

[2] An. R. 555; av. J. C. 197.

[3] Liv. lib. 33, cap. 20.

pour empêcher qu'il ne se joignît à Philippe, et qu'il ne troublât les Romains dans le dessein qu'ils avaient de mettre la Grèce en liberté. Quoique la commission dont étaient chargés ces ambassadeurs fût de nature à fort irriter un monarque aussi puissant qu'était Antiochus, il retint cependant les mouvements de sa colère, et leur répondit « qu'il enverrait ses ambassadeurs à Rhodes « avec ordre de renouveler les alliances que « lui et ses ancêtres avaient faites avec cette « république, et de l'assurer que ni elle ni « ses alliés n'avaient rien à appréhender d'un « prince qui n'avait aucun dessein de leur « nuire; et qu'à l'égard des Romains, ce qui « prouvait qu'il n'avait point envie de rompre « avec eux, c'était l'ambassade qu'il leur avait « envoyée tout récemment, et les réponses « gracieuses et honorables que le sénat lui « avait faites. » Car en effet les ambassadeurs dont il parlait étaient depuis peu arrivés de Rome où ils avaient reçu l'accueil le plus favorable, et avaient été comblés, à leur départ, de toutes les marques possibles d'amitié et de bienveillance. En quoi les Romains, selon les règles ordinaires de la politique, s'étaient accommodés à l'état présent de leurs affaires; car ils étaient encore incertains du succès qu'aurait la guerre de Macédoine.

L. FURIUS PURPUREO [1].
M. CLAUDIUS MARCELLUS.

Quand cette guerre fut terminée, les Romains prirent un autre ton. Dans l'audience que Quintius et les dix commissaires du sénat donnèrent en Grèce aux divers ambassadeurs des rois et des républiques, ceux du roi Antiochus furent introduits les premiers [2]. Et sur ce qu'ils ne donnèrent, comme ils avaient fait à Rome, que des paroles en l'air sans aucune réalité, on leur déclara, non plus en termes ambigus comme auparavant, lorsque Philippe était encore à craindre, mais de la manière la plus claire et la plus positive, « qu'il eût à « abandonner la possession des villes de Grèce « et d'Asie qui avaient été soumises à Philippe « ou à Ptolémée, et qu'il laissât en repos toutes « tes celles qui étaient libres : que surtout il « ne passât point en Europe, ni lui ni ses armées. » L'assemblée ayant été congédiée, trois de ces commissaires partirent pour se rendre auprès d'Antiochus.

Ce prince avait toujours continué ses projets. Les trois commissaires et un député envoyés de Rome le trouvèrent à Lysimachie [1], ville de la Chersonèse de Thrace [2], occupé à la rebâtir.

Ils étaient accompagnés de quelques députés des villes grecques d'Asie. Dans les premiers entretiens qu'eut le roi avec les Romains, tout se passa en civilités et en témoignages d'amitié réciproque; mais, quand on commença à traiter d'affaires, les choses changèrent bien de face. L. Cornélius, qui portait la parole, demanda « qu'Antiochus rendît à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avait « usurpées sur lui; qu'il évacuât toutes celles « qui avaient appartenu à Philippe, et dont il « s'était saisi par surprise pendant que le roi « de Macédoine était occupé contre les Romains, n'étant pas juste qu'il recueillît les « fruits d'une guerre qui avait coûté à ceux-ci « tant de peines et de dangers; qu'il laissât en « paix les villes grecques de l'Asie qui jouissaient de leur liberté. Il ajouta que les Romains étaient fort surpris qu'Antiochus eût « passé en Europe avec deux armées nombreuses de terre et de mer, et qu'il rétablît « la ville de Lysimachie, entreprise qui ne « pouvait avoir d'autre but que de les attaquer. »

Antiochus répondit à tout cela article par article, « premièrement, que Ptolémée allait « devenir son gendre, et qu'il aurait satisfaction quand le mariage qui était déjà arrêté « s'accomplirait; que, pour les villes grecques « qui demandaient à conserver leur liberté, « c'était de lui qu'elles devaient la tenir, et « non des Romains. A l'égard de Lysimachie,

[1] An. R. 556; av. J.C. 196.
[2] Liv. lib. 33, cap. 34, 35.

[1] Liv. lib. 33, cap. 39, 40. — Polyb. lib. 17, pag. 769, 770. — App. de Bell. Syr. pag. 88-89.
[2] Presqu'île de la Romanie dans la Turquie d'Europe.

« il dit qu'il la rebâtissait pour servir de résidence à son fils Séleucus; que la Thrace, « et la Chersonèse qui en faisait partie, étaient « à lui; qu'elles avaient été conquises sur Ly- « simaque par Séleucus Nicator, un de ses « ancêtres, et qu'il y venait comme dans son « héritage. Pour l'Asie et les villes qu'il avait « prises sur Philippe, qu'il ne savait pas sur « quel titre les Romains prétendaient lui en « disputer la possession; qu'il les priait de ne « pas plus se mêler des affaires de l'Asie que « lui ne se mêlait de celles de l'Italie. »

Les Romains, ayant demandé qu'on fît entrer les députés de Smyrne et de Lampsaque, on le leur permit. Ils tinrent des discours dont la liberté échauffa tellement Antiochus, qu'il s'emporta violemment, et s'écria qu'il ne s'en rapportait point sur ces affaires à l'arbitrage des Romains, mais qu'il acceptait les Rhodiens pour juges. L'assemblée se sépara en désordre : aucun des partis n'eut satisfaction, et tout prit le train d'une rupture ouverte.

L. VALÉRIUS FLACCUS [1].
M. PORCIUS.

Quand les dix commissaires envoyés pour régler les affaires de Philippe et de la Grèce furent de retour à Rome, et qu'ils eurent rendu compte de leur commission [2], ils avertirent le sénat « qu'il fallait s'attendre et se préparer à « une nouvelle guerre plus dangereuse encore « que celle qui venait d'être terminée; qu'An- « tiochus était entré en Europe avec une forte « armée de terre et de mer; que, sur un « faux bruit de la mort de Ptolémée, il s'était « mis en chemin pour aller s'emparer de l'E- « gypte, sans quoi la Grèce serait déjà le théâ- « tre de la guerre : que les Étoliens, peuple « naturellement inquiet et remuant, et malin- « tentionné contre Rome, ne demeureraient « pas longtemps en repos. »

Une autre affaire non moins sérieuse occupa les Romains et leur donna de justes craintes : elle regardait Annibal. Il avait été tranquille six ans à Carthage depuis la paix conclue avec

[1] An. R. 557; av. C. J. 195.
[2] Liv. lib. 33, cap. 44.

les Romains [1], et il y avait rempli les premières places. Pendant ce temps il avait entrepris et était venu à bout de réformer la justice et les finances. La paix et les affaires civiles étaient devenues pour lui un nouveau théâtre où il avait fait paraître d'aussi grandes qualités que celles qui nous l'ont fait admirer jusqu'ici dans la guerre, se montrant ainsi un de ces génies supérieurs nés pour exceller en tout. On peut voir le détail de ces faits dans le premier tome de l'Histoire Ancienne.

La double réforme introduite dans le gouvernement fit beaucoup crier contre Annibal. Ses ennemis ne cessaient d'écrire à Rome aux premiers de la ville et à leurs amis « qu'il avait « de secrètes intelligences avec Antiochus, roi « de Syrie; qu'il en recevait souvent des cour- « riers, et que ce prince lui avait envoyé sous « main des personnes affidées pour prendre « avec lui de justes mesures sur la guerre « qu'il méditait : que c'était un caractère fé- « roce et indomptable [2], comme ces animaux « qu'il n'est pas possible d'apprivoiser; qu'il « se plaignait que Carthage s'amollissait dans « l'oisiveté et s'endormait pour ainsi dire dans « l'inaction, et qu'il prétendait que le seul « bruit des armes pouvait la réveiller de son « assoupissement et lui rendre son ancienne « vigueur. » Ces discours étaient écoutés à Rome; et ce qui s'était passé dans la guerre précédente, dont il avait été presque seul l'auteur et le promoteur, y donnait une grande vraisemblance.

Scipion s'opposa toujours fortement aux violentes résolutions que l'on voulait prendre sur ce sujet, en représentant qu'il n'était point de la dignité du peuple romain de prêter son nom à la haine et aux accusations des ennemis d'Annibal [3], d'appuyer de son autorité leurs injustes passions, et de s'acharner à le poursuivre jusque dans le sein de sa patrie, comme si c'eût été trop peu pour les Romains de l'a-

[1] Liv. lib. 33, cap. 45.
[2] « Ut feras quasdam nunquam mitescere, sic immi- « tem, implacabilem ejus viri animum esse. Marcescere « otio situque civitatem, queri eum, et inertiâ sopiri (*ce « mot a été substitué à* operis, *qui ne faisait aucun « sens*), nec sine armorum sonitu excitari posse. » (Liv.)
[3] Liv lib. 33, cap. 47.

voir vaincu dans la guerre les armes à la main. Malgré des remontrances si sages et si pleines d'humanité, le sénat nomma trois députés, et il les chargea de porter leurs plaintes à Carthage, et de demander qu'on leur livrât Annibal. Quand ils y furent arrivés, qnoiqu'ils convrissent leur voyage d'nn autre prétexte, Annibal sentit bien qne c'était à lui senl qne l'on en voulait. Il avait coutnme de dire que les Romains avaient donné la paix aux Carthaginois pour lui faire à lui seul nne guerre qui ne finirait qu'avec sa vie. Il se résolut donc de céder an temps; et, après avoir pris toutes les mesures nécessaires ponr sa retraite, il parut une grande partie du jour dans la place publique, pour ne donner aucun soupçon. Sur le soir il sortit de la ville avec deux domestiques qui ne savaient rien de son dessein, arriva sur les bords de la mer, et se sauva dans nn vaisseau qn'il avait fait préparer secrètement, déplorant le sort de sa patrie encore plus que le sien [1].

Les ambassadenrs romains, étant introduits dans le sénat de Carthage, représentèrent « qn'on était bien informé à Rome qne c'était « surtout à la sollicitation d'Annibal que Phi« lippe avait fait la guerre au peuple romain : « qu'actuellement le même Annibal ne cessait « d'envoyer à Antiochus tantôt des lettres et « tantôt des courriers dans la même vue, et « qu'il ne se tiendrait jamais en repos qn'il « n'eût allumé le feu de la guerre dans tont « l'univers. Ils ajoutèrent que, si les Carthaginois voulaient persuader au peuple romain « que le conseil public n'avait aucune part à « toutes ces intrigues, ils ne devaient pas les « laisser impunies. » Les Carthaginois répondirent, sans balancer, qn'ils étaient disposés à faire tont ce que les Romains trouveraient juste et raisonnable.

Mais Annibal n'était plus en leur pouvoir. Il aborda à Tyr, métropole et fondatrice de Carthage, où il fut reçu comme dans une antre patrie [2]. Après s'y être arrêté quelques jours, il partit pour Antioche, d'où le roi venait de sortir : il alla le trouver à Éphèse. L'arrivée d'un capitaine de ce mérite et de cette réputation lui fit grand plaisir, et ne contribua pas peu à le déterminer à la guerre contre les Romains; car jusque-là il avait toujours paru incertain et flottant sur le parti qu'il devait prendre.

C'est dans cette ville qu'nn philosophe, qui passait pour le plus beau parleur de l'Asie (il s'appelait Phormion), eut l'imprudence de faire un long disconrs, en présence d'Annibal [1], sur les devoirs d'nn général d'armée et sur les règles de l'art militaire. Tont l'auditoire fut charmé de son éloquence. Comme on pressa le Carthaginois de dire ce qu'il en pensait, choqué de la présomption d'un philosophe qni avait prétendu donner des leçons sur la guerre, à Annibal : *J'ai bien vu* [2], dit-il, *des radoteurs en ma vie, mais je n'en ai jamais vu qui égalât ce fade et importun babillard.*

L. CORNÉLIUS [3].
Q. MINUCIUS.

Du côté d'Antiochus et des Romains tout se préparait à une guerre prochaine. Il était venn à Rome des ambassadeurs de tous les peuples de la Grèce, d'une grande partie de l'Asie Minenre et de plusienrs rois. Ils eurent une prompte et favorable audience du sénat : mais, comme l'affaire d'Antiochus était d'nne longue discussion, elle fut renvoyée à Quintius et aux dix commissaires, dont quelques-uns avaient déjà conféré avec le roi dans l'Asie, ou dans la ville de Lysimachie.

La dispute fut vive de part et d'autre. Les ambassadeurs du roi, sur les propositions que leur fit Quintius, marquèrent « qu'ils étaient « étrangement snrpris que, leur maître les « ayant envoyés simplement pour faire al« liance et amitié avec les Romains, ceux-ci « s'ingérassent de lui donner la loi, et de lui « prescrire quelles villes il ponvait garder, et « quelles villes il devait abandonner ; qn'ils

[1] « Sæpiùs patriæ, quàm suos eventus miseratus » (Liv.) *Gronove a substitué* suos *à* suorum.

[2] Liv. lib. 33, cap. 48.

[1] Cic. de Orat. n. 75.

[2] « Respondisse fertur, multos se deliros senes sæpè « vidisse; sed qui magis quàm Phormio deliraret, vidisse « neminem. »

[3] An. R. 559 ; av. J. C. 193.

[4] Liv. lib. 34, cap. 57.

« pouvaient en user ainsi avec Philippe, à « qui ils accordaient la paix après l'avoir « vaincu ; et non avec Antiochus, qui n'avait « jamais été en guerre avec eux. »

Quintius, loin de rien rabattre de ses premières propositions, s'expliqua encore plus précisément, et dit « qu'il avait deux partis à « leur proposer, sans l'un desquels ils pou-« vaient déclarer au roi qu'il ne devait point « compter sur l'amitié des Romains. Le pre-« mier, dit-il, c'est que, s'il ne veut pas que « nous nous mêlions de ce qui regarde l'Asie, « il faut que de son côté il renonce absolu-« ment à l'Europe. Le second, que s'il re-« fuse de se refermer dans les bornes de l'A-« sie, et qu'il veuille étendre sa domination « jusque dans l'Europe, il ne doit pas trou-« ver étrange que les Romains se croient aussi « en droit de conserver les amis qu'ils avaient « déjà dans l'Asie, et même de s'y en faire « de nouveau. »

Hégésianax, qui portait la parole pour le roi, répondit « qu'il y avait une énorme dif-« férence entre ôter à Antiochus les villes de « Thrace et de Chersonèse, que ses ancêtres « avaient possédées à titre de conquête, et « fermer aux Romains l'entrée de l'Asie, où « ils n'avaient jamais possédé un pouce de « terre : que le roi leur maître voulait faire « avec les Romains une amitié qui lui fît « honneur, et non un traité qui le couvrît de « confusion. »

Quintius, de concert avec ses collègues, après beaucoup de discours et de répliques, donna sa dernière réponse, en déclarant aux ambassadeurs du roi « que les Romains per-« sistaient dans la résolution qu'ils avaient « prise de mettre en liberté les villes grec-« ques de l'Asie, comme ils avaient fait celles « de l'Europe : qu'ils vissent si cette condition « convenait à Antiochus. » Ils répondirent « qu'ils n'avaient ni la volonté, ni le pouvoir « d'accepter aucune condition qui tendît à « priver Antiochus d'une partie de ses états. » La conférence finit sans que l'on y eût rien conclu.

Dès le lendemain Quintius introduisit dans le sénat tous les ambassadeurs de la Grèce et de l'Asie, et, après leur avoir exposé ce qui avait été dit et agité de part et d'autre dans la conférence, il les chargea de faire savoir, chacun à ceux qui les avaient envoyés, « que « le peuple romain était déterminé à défen-« dre leur liberté contre Antiochus avec le « même zèle et le même courage qu'il avait « témoigné contre Philippe, et qu'il espérait « le faire avec le même succès. » Les ambassadeurs d'Antiochus conjurèrent le sénat « de « ne rien précipiter dans une affaire de cette « importance ; de laisser au roi le temps de « faire ses réflexions, et d'en faire eux-mê-« mes de leur côté avant que de prendre une « résolution qui allait troubler le repos de « l'univers. » Il ne fut encore rien décidé : et l'on députa vers le roi les mêmes ambassadeurs qui avaient déjà conféré avec lui à Lysimachie, savoir, Sulpicius, Villius, Ælius.

A peine furent-ils partis que des ambassadeurs carthaginois arrivèrent à Rome, et donnèrent avis au sénat qu'Antiochus, excité par Annibal, se préparait certainement à faire la guerre. Cette nouvelle donna de l'inquiétude aux Romains, et leur fit craindre que les Carthaginois aussi, entraînés par l'exemple de leur premier citoyen, ne reprissent les armes. Annibal, comme on l'a déjà dit, s'était retiré auprès d'Antiochus. Ce prince le reçut avec beaucoup de bienveillance et de distinction, lui témoigna toute l'estime et lui fit tous les honneurs possibles, comme à un capitaine d'un rare mérite, qui pouvait, par ses conseils et par la réputation seule de son nom, lui être d'un grand secours dans le dessein qu'il projetait. L'avis d'Annibal dès lors, et il persista toujours dans le même sentiment, fut « qu'il fallait porter la guerre dans « l'Italie : que par ce moyen le pays ennemi « leur fournirait des troupes et des vivres : « que si ce pays demeurait tranquille, et « qu'on laissât aux Romains la liberté de faire « la guerre au dehors, il n'y avait point de « peuple, ni de roi qui fût capable de leur « résister ; en un mot, que Rome ne pouvait « être vaincue que dans Rome même. » Il ne demandait que cent galères, dix mil hommes de pied et mille chevaux. Il assurait « qu'avec « cette flotte il irait d'abord en Afrique où il

[1] Lib. lib. 34, cap. 60.

« espérait engager les Carthaginois à se joindre à lui ; et que, s'il n'y réussissait pas, « il irait droit en Italie, où il trouverait le « moyen de susciter bien des affaires aux « Romains : qu'il fallait que le roi passât « en Europe avec le reste de ses troupes, « et qu'il s'arrêtât dans quelque endroit de « la Grèce sans se transporter encore dans « l'Italie, mais se tenant toujours prêt à y « passer, et donnant ainsi aux Romains des « alarmes continuelles. » Le roi d'abord goûta extrêmement ce projet ; et c'était, sans contestation, le meilleur parti que l'on pût prendre.

Annibal crut devoir prévenir et préparer les amis qu'il avait à Carthage pour les mieux faire entrer dans ses desseins. Outre que des lettres sont peu sûres, elles ne peuvent s'expliquer suffisamment, ni entrer dans un assez grand détail. Il envoie donc un homme de confiance, et lui donne ses instructions. Il s'appelait Ariston, et était de Tyr[1]. A peine est-il arrivé à Carthage qu'on se doute du sujet qui l'y amène. On l'épie, ou le fait suivre, enfin l'on prend des mesures pour l'arrêter. Mais il les prévient et se sauve de nuit, après avoir fait afficher, au-dessus du tribunal même sur lequel le magistrat venait tous les jours s'asseoir, un placard où étaient écrites en gros caractères ces paroles : *Les ordres dont on a chargé Ariston ne s'adressent à aucun citoyen en particulier, mais à tous les sénateurs en général.* Le sénat jugea à propos d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour informer les consuls et le sénat de ce qui s'était passé à cette occasion, et en même temps pour se plaindre des injures que la république de Carthage recevait de Masinissa.

Ce prince avait aussi envoyé ses ambassadeurs à Rome. Ainsi le sénat, après avoir entendu les raisons des parties, nomma des députés, à la tête desquels était Scipion l'Africain, pour aller terminer l'affaire sur les lieux[2]. Il s'agissait d'un pays nommé Empories, qui est situé autour de la petite Syrte. Cette contrée était extrêmement fertile : la seule ville de Leptis payait aux Carthaginois un talent de tribut par jour (mille écus). Les députés revinrent sans avoir rien prononcé, regardant sans doute cette indécision comme plus convenable à la situation présente des affaires, qu'un jugement qui n'aurait pas manqué de mécontenter les uns ou les autres. Pourquoi donc le sénat s'était-il rendu arbitre du différend, et pourquoi avait-il pris la qualité de juge ? Une telle politique ne lui fait pas d'honneur. Cette respectable compagnie commençait à tenir peu sincèrement aux règles d'une exacte justice quand l'intérêt de l'état s'y opposait ; et elle s'accoutumait à n'être plus aussi scrupuleuse sur ce point qu'elle avait été dans les commencements.

C. Cornélius Céthégus, l'un des deux censeurs, ferma le lustre[1]. Le nombre des citoyens se trouva monter à deux cent quarante-trois mille sept cent quatre[2].

Cette même année les mouvements entre les candidats pour parvenir au consulat furent plus vifs et plus animés que jamais : les personnages les plus distingués et les plus puissants dans les deux ordres se mirent sur les rangs. Mais ceux qui attiraient le plus les yeux et l'attention des citoyens, étaient L. Quintius Flamininus[3], qui avait commandé la flotte dans la Grèce, et P. Cornélius Scipion Nasica, fils de ce Cnéus qui avait fait de si grandes actions en Espagne. Ils étaient tous deux de race patricienne. Ce qui partageait le plus entre eux les suffrages, c'était le crédit et la faveur de leurs frères (*fratres*)[4], les deux plus grands généraux de leur temps. Scipion l'Africain avait acquis une gloire plus brillante, mais par cette raison même il était plus exposé à l'envie : la réputation de Quintius était plus récente, il avait triomphé cette même année. A quoi l'on peut ajouter que le premier avait toujours été sous les yeux des

[1] Liv. lib. 34, cap. 61.
[2] Liv. lib. 34, cap. 62.

[1] Liv. lib. 35, cap. 9.
[2] Le texte de Tite-Live porte *cent* ; mais il est visible, par les lustres précédent et suivant, que c'est une faute.
[3] Liv. lib. 35, cap. 10.
[4] Scipion n'était que cousin germain du candidat de ce nom. Les cousins-germains étaient appelés en latin *fratres patrueles*, et les frères propres *fratres germani*.

citoyens depuis dix ans, assiduité qui affaiblit ordinairement la considération que l'on a pour les grands hommes, comme Cicéron le fait remarquer en plaidant pour Muréna [1]. D'ailleurs, depuis qu'il avait vaincu Annibal, le peuple lui avait déféré un second consulat et la censure. Une dernière raison, que Tite-Live ne touche pas néanmoins, pouvait avoir beaucoup aliéné de lui les plébéiens; c'était le nouvel usage introduit sous son second consulat, et autorisé par lui, de donner aux sénateurs des places distinguées dans les spectacles. La faveur, le crédit de Quintius, avait encore toute la force de la nouveauté; le temps n'en avait point flétri, pour ainsi dire, la fleur et l'éclat. Depuis son triomphe il n'avait rien demandé, ni reçu aucune récompense. Il faisait remarquer au peuple, qu'il sollicitait, non pour un cousin, mais pour un frère, qui avait été son lieutenant et son second dans la guerre qu'il avait si glorieusement terminée, et qui avait agi contre les ennemis de la république par mer, pendant que lui-même les pressait de son côté par terre. Voilà les raisons qui donnèrent à un indigne sujet, comme il paraîtra par la suite, la préférence sur un compétiteur qui était présenté par Scipion l'Africain, son cousin-germain, par toute la famille des Scipions, dans une assemblée tenue par un consul de la maison Cornélia, dont la famille des Scipions était une branche, qui d'ailleurs avait pour lui le préjugé glorieux de tout le sénat, qui, en le chargeant de recevoir la mère des dieux dans la ville, l'avait déclaré le plus homme de bien qu'il y eût dans la république. Scipion l'Africain ne put pas même obtenir la place de consul plébéien pour C. Lélius, qu'il appuyait aussi de sa recommandation. On donna à Quintius pour collègue Cn. Domitius Ahénobarbus.

[1] « Isis oostra assiduitas, Servl, nescis qosntùm ln-« terdùm afferat homloibus fssildii, quaotùm satieta-« tis..... Utriqoe nostrûm desiderium nihil obfuisset. » (Pro. Mur. cap. 21.)

§ III. Les Etoliens envoient des ambassadeurs a Nabis, a Philippe et a Antiochus, pour les engager a prendre les armes contre les Romains. Nabis commence la guerre. Ambassadeurs romains vers Antiochus. Conversation entre Scipion et Annibal. Entrevue de Villius avec le roi, puis avec son ministre. Antiochus tient un grand conseil sur la guerre des Romains. Annibal entre en éclaircissement avec Antiochus, et en est favorablement écouté. Retour des ambassadeurs a Rome. Députés envoyés dans la Grèce. Expédition de Philopémen contre Nabis. Thoas, député par les Etoliens vers Antiochus, le presse de passer dans la Grèce. Quintius détrompe les Magnètes; ils demeurent attachés plus que jamais aux Romains. Assemblée générale des Etoliens, où, malgré les remontrances de Quintius, on appelle Antiochus pour venir délivrer la Grèce. Entreprise perfide des Etoliens contre trois villes. Meurtre du tyran Nabis. Antiochus songe a passer dans la Grèce. Thoas lui inspire de la jalousie contre Annibal. Antiochus passe en Europe. Discours du prince dans l'assemblée des Etoliens. Il est déclaré généralissime. Il fait une tentative inutile sur Chalcis. Assemblée des Achéens. Discours de l'Ambassadeur d'Antiochus. Discours de l'ambassadeur des Etoliens. Réponse de Quintius. Les Achéens se déclarent contre Antiochus. Ce prince se rend maître de Chalcis et de toute l'Eubée.

Rome n'avait point alors de plus grands ennemis que les Etoliens. Thoas, actuellement leur souverain magistrat, ne cessait de les animer en leur représentant avec chaleur et emportement le mépris où ils étaient chez les Romains depuis la victoire remportée sur Philippe, à laquelle pourtant les Etoliens avaient eu la plus grande part. Ses remontrances eurent l'effet qu'il en avait espéré. Dans une assemblée générale qui se tint à Naupacte [1], on députa Damocrite vers Nabis, Nicandre à Philippe, et Dicéarque, frère de Thoas, à Antiochus, avec des instructions particulières pour chacun de ces princes, mais tendant toutes à un même but, c'est-à-dire à les engager également, quoique par différents motifs, à se déclarer contre les Romains.

Le premier représenta au tyran de Sparte « que les Romains avaient entièrement énervé « sa puissance en lui ôtant les villes mariti-

[1] Liv. lib. 35, cap. 12.

« mes, puisque c'était de là qu'il tirait ses ga-
« lères, ses troupes, ses matelots, qu'en-
« fermé presque dans ses murs il avait la
« douleur de voir les Achéens dominer dans
« le Phéloponnèse : qu'il n'aurait jamais une
« occasion pareille à celle qui se présentait
« actuellement de recouvrer son ancien pou-
« voir : que les Romains n'avaient point d'ar-
« mée dans la Grèce : qu'il pouvait s'emparer
« facilement de Gythium, qui était fort à sa
« bienséance; et que la prise d'une ville
« comme celle-là ne paraîtrait pas aux Ro-
« mains un sujet qui méritât de faire passer
« de nouveau leurs légions dans la Grèce. »

Nicandre avait des motifs encore plus forts pour animer Philippe, qui avait été dégradé d'un rang beaucoup plus élevé, et à qui l'on avait ôté beaucoup plus de choses qu'au tyran. « Il faisait valoir, outre cela, l'ancienne
« réputation des rois de Macédoine, et l'uni-
« vers conquis par leurs armes. Il ajoutait
« que le parti qu'il lui proposait n'avait au-
« cun risque pour lui; qu'il ne lui demandait
« point de se déclarer avant qu'Antiochus fût
« passé en Grèce avec son armée. Et si vous
« seul, ajoutait-il, sans être secouru par
« Antiochus, avez soutenu si longtemps avec
« vos seules forces la guerre contre les Ro-
« mains et les Etoliens unis ensemble, com-
« ment les Romains vous résisteraient-ils
« maintenant que vous aurez pour alliés An-
« tiochus et les Etoliens? Il n'oubliait pas la
« circonstance d'Annibal, ennemi né des Ro-
« mains, et qui leur avait tué plus de géné-
« raux et de soldats qu'il ne leur en res-
« tait. »

Dicéarque prit Antiochus par d'autres endroits. « Avant tout il lui fit sentir que, dans
« la guerre contre Philippe, les Romains
« avaient profité de la défaite de ce prince,
« mais que l'honneur de la victoire apparte-
« nait tout entier aux Etoliens; qu'eux seuls
« leur avaient ouvert l'entrée dans la Grèce,
« et qu'ils les avaient mis en état de vaincre
« l'ennemi en leur prêtant leurs forces. Il fai-
« sait un long dénombrement des troupes
« d'infanterie et de cavalerie qu'ils fourni-
« raient au roi, aussi bien que des places for-
« tes et des ports de mer dont ils étaient maî-
« tres. A l'égard de Philippe et de Nabis, qui
« n'étaient pas là pour le démentir, il avan-
« çait, aussi hardiment que s'il en eût été
« chargé de leur part, qu'ils étaient résolus
« de se joindre à lui, et de saisir la première
« occasion qui se présenterait de recouvrer
« ce qu'ils avaient perdu dans la guerre pré-
« cédente. »

Voilà quels mouvements se donnaient les Etoliens pour susciter à Rome des ennemis de tous côtés. Les deux rois néanmoins ne s'ébranlèrent point alors; et celui même qui prit dans la suite le parti qu'ils souhaitaient ne s'y déterminait que lentement.

Nabis se hâta davantage, et il envoya sur-le-champ dans toutes les places maritimes pour les porter à la révolte[1]. Il gagna par présents plusieurs des principaux, et il se défit sous main de ceux qu'il trouvait attachés opiniâtrément au parti des Romains. Quintius, en partant de Grèce, avait chargé les Achéens de veiller à la défense des villes maritimes. Ils députèrent aussitôt au tyran pour le faire souvenir du traité qu'il avait fait avec les Romains, et pour l'exhorter à ne pas rompre une paix qu'il avait désirée et demandée avec tant d'ardeur. Ils envoyèrent en même temps du secours à Gythium que le tyran avait déjà assiégé, et des ambassadeurs à Rome pour y donner avis de tout ce qui se passait.

Antiochus ne se déclarait pas encore, mais il prenait des mesures secrètes pour le grand dessein qu'il roulait dans son esprit. J'ai dit auparavant que les Romains avaient envoyé Sulpicius[2], Ælius et Villius en qualité d'ambassadeurs vers ce prince. Ils avaient en ordre de passer d'abord chez Eumène. Ils se rendirent donc à Pergame, la capitale de son royaume. Ils le trouvèrent dans un grand désir que l'on déclarât la guerre à Antiochus, parce que, comptant sa défaite assurée, il espérait en tirer de grands avantages.

Sulpicius étant demeuré malade à Pergame, Villius, qui avait appris qu'Antiochus était occupé à la guerre de Pisidie, se rendit à Ephèse, où il trouva Annibal. Il eut plusieurs entretiens avec lui, dans lesquels il tâcha, mais inutilement, de lui persuader qu'il n'a-

[1] Liv. lib. 35, cap. 13.
[2] Liv. lib. 15, cap. 13.

vait rien à craindre de la part des Romains. Mais il réussit mieux, supposé qu'il en ait eu le dessein, à le rendre suspect au roi. En faisant au Carthaginois de fréquentes visites, en lui témoignant beaucoup d'amitié, il fit naître dans l'esprit d'Antiochus de la défiance contre lui, comme nous aurons bientôt occasion de le voir.

Tite-Live cite des historiens qui avaient écrit que Scipion l'Africain était de cette ambassade, et que ce fut lui qui eut avec Annibal les conversations dont je viens de parler[1]. Il en rapporte même une, d'après eux, avec un assez grand détail, et marque que *Scipion ayant demandé à Annibal qui il jugeait qu'on dût regarder comme le plus grand des généraux*, le Carthaginois lui répondit, *que c'était Alexandre-le-Grand, parce qu'avec un petit nombre de Macédoniens il avait défait des armées innombrables, et avait conduit ses troupes victorieuses jusqu'au bout de l'univers avec plus de facilité que s'il n'avait voyagé simplement que pour son plaisir. Qui mettez vous après Alexandre-le Grand?* continua Scipion. *Pyrrhus*, dit Annibal. *C'est lui qui le premier a enseigné l'art de bien camper, de bien prendre ses postes, de placer ses corps de troupes à portée de se soutenir mutuellement. D'ailleurs jamais homme n'eut tant de dextérité que ce prince pour se concilier les esprits; et il posséda ce talent dans un degré si parfait, que, tout étranger qu'il était, les nations d'Italie préférèrent son empire à celui des Romains, qui depuis si longtemps tenaient le premier rang dans le pays. Enfin*, reprit Scipion, *je voudrais savoir à qui vous donnez la troisième place. Je la prends pour moi-même sans balancer*, reprit Annibal. *Vous!* répliqua Scipion en souriant; *et que direz-vous donc si vous m'aviez vaincu? En ce cas*, reprit Annibal, *je me mettrais hardiment au-dessus d'Alexandre et de Pyrrhus, et de tout ce que nous connaissons de grands capitaines.* Scipion fut frappé de cette réponse adroite[2], assaisonnée d'une louange fine à laquelle il ne s'attendait pas; car il semblait qu'Annibal le préférait à tous les autres en le mettant à part comme un général avec qui nul autre ne devait entrer en comparaison. Tite-Live ne donne pas cette conversation pour certaine; et il y a des raisons de la suspecter.

Villius s'étant avancé d'Ephèse à Apamée, Antiochus s'y rendit après avoir terminé la guerre contre les Pisidiens. Leur entrevue se passa en contestations à peu près semblables à celle qu'avaient eue à Rome les ambassadeurs du roi avec Quintius[1]. Elle fut troublée par la nouvelle que reçut alors ce prince de la mort de son fils aîné, qui fut regretté généralement. Villius, pour ne point se rendre importun dans un temps de deuil et de tristesse, était retourné à Pergame, où il trouva Sulpicius parfaitement rétabli. Le roi les demanda peu après. Ils eurent un entretien avec son ministre, qui se termina à des plaintes réciproques de part et d'autre, après quoi ils retournèrent à Rome sans avoir rien conclu.

Dès qu'ils furent partis, Antiochus tint un grand conseil sur les affaires présentes, où chacun à l'envi s'emporta contre les Romains, sachant que c'était un moyen sûr de faire sa cour au prince[2]. « Les uns relevaient la fierté « de leurs demandes et trouvaient étrange « qu'ils entreprissent d'imposer des lois au « plus grand roi de l'Asie, comme s'ils avaient « affaire à un Nabis vaincu : encore avaient- « ils traité celui-ci avec plus de ménagement, « l'ayant laissé maître et souverain dans Lacédémone, sa patrie, pendant qu'il leur pa- « raissait indigne que Smyrne et Lampsaque « obéissent à Antiochus. D'autres avouaient « que ces villes étaient, pour un si grand « monarque, un objet peu important, et mé- « ritaient à peine qu'il prît les armes pour les « conserver : mais que l'injustice couvrait « toujours, dans les commencements, ses « prétentions ambitieuses sous des demandes « simples et modestes qu'elle portait bientôt « aux plus criants excès. » Alexandre d'Acarnanie, à qui l'espérance d'une meilleure for-

[1] Liv. lib. 35, cap. 14.

[2] « Et perplexum punicè astu responsum, et improvisum assentationis genus Scipionem movisse, quòd « e grege se imperatorum velut inæstimabilem secrevisset. »

[1] Liv. lib. 35, cap. 15, 17.

[2] Liv. lib. 35, cap. 17, 18.

une avait fait quitter la cour de Philippe depuis les disgrâces de ce prince, pour passer dans celle d'Antiochus, sur l'esprit duquel il avait pris un entier ascendant, était de ce conseil. Comme s'il s'y était agi de délibérer, non pas s'il fallait faire la guerre ou non, mais où et comment il la fallait faire, « il montrait au roi une victoire assurée, s'il passait « en Europe, et s'il allait s'établir dans quelque partie de la Grèce. Il disait d'un ton « affirmatif que les Etoliens, qui en occupaient le centre, se déclareraient les premiers contre les Romains : qu'aux deux « extrémités, Nabis d'un côté, pour recouvrer « ce qu'il avait perdu, soulèverait contre eux « tout le Péloponnèse ; et que de l'autre, Philippe, encore plus mécontent, et semblable « à ces animaux que les chaînes dont on les « tient liés rendent plus furieux, ne manquerait pas, au premier signal de guerre, de « prendre aussi les armes : qu'il n'y avait « point de temps à perdre, et que le point « décisif était de s'emparer des postes favorables, et de s'assurer des alliés. Il ajoutait « qu'il fallait envoyer sans délai Annibal à « Carthage pour donner de l'inquiétude et de « l'occupation aux Romains. »

Annibal, que ses entretiens avec Villius avaient rendu supect au roi, ne fut point appelé à ce conseil. Il s'était déjà aperçu en plusieurs occasions que le roi était refroidi à son égard et ne lui marquait plus la même confiance [1]. Il eut une explication avec lui, dans laquelle il lui ouvrit son cœur. Rappelant les premières années de son enfance où il avait juré sur les autels d'être l'ennemi éternel des Romains : « C'est ce serment, dit-« il, c'est cette haine qui m'a mis les armes « à la main pendant trente-six ans, qui m'a « fait chasser de ma patrie pendant la paix, « et qui m'a obligé de venir chercher un « asile dans vos états. Si vous frustrez mes « espérances, guidé par cette même haine « qui ne mourra qu'avec moi, j'irai partout « où je saurai qu'il y a des forces et des armes susciter des ennemis aux Romains. « C'est pourquoi je conseille à ceux de vos « amis qui vous font la cour à mes dépens de « chercher quelque autre matière à leurs ca- « lomnies. Je hais les Romains, et suis haï « d'eux. J'en prends à témoin les mânes de « mon père Amilcar et les dieux ; tant que « vous songerez à leur faire la guerre, vous « pouvez mettre Annibal au nombre et à la « tête de vos amis. Si quelque raison vous « fait pencher vers la paix, prenez d'autres « conseils que les miens. » Antiochus, touché de ce discours, parut rendre à Annibal toute son amitié et toute sa confiance. »

L. QUINTIUS [1].
CN. DOMITIUS.

Les ambassadeurs, qu'on avait envoyés vers les rois étant de retour à Rome, on comprit bien, par le rapport qu'ils firent de leur commission, qu'il fallait s'attendre à la guerre contre Antiochus [2] : mais on ne jugea pas qu'il y eût encore assez de sujet d'armer contre lui. Il n'en fut pas ainsi de Nabis, tyran de Sparte, qui avait rompu ouvertement le traité, et qui attaquait actuellement toutes les villes maritimes de la Laconie. On envoya en Grèce le préteur Atilius avec une flotte pour prendre la défense des alliés.

Comme Antiochus ne s'était point encore déclaré[3], les deux consuls eurent ordre de partir pour leur province, et se rendirent dans le pays des Boïens qu'ils ravagèrent chacun de leur côté. Les préteurs eurent aussi d'heureux succès dans l'Espagne.

Les guerres qui occupaient alors les armes de la république donnaient moins d'inquiétudes aux sénateurs que celle qu'on voyait se préparer de la part d'Antiochus. Sur les divers bruits qui couraient de ses desseins, ils prirent différentes précautions pour mettre la république en sûreté dans tous les endroits par où il pourrait l'attaquer. Ils jugèrent aussi à propos d'envoyer en Grèce quatre députés pour observer sur les lieux mêmes l'état

[1] Liv. lib. 35, cap. 19.

[1] An. R. 560 ; av. J. C. 92.
[2] Liv. lib. 35, cap. 21.
[3] Id. ibid.
[4] Liv lib. 35, cap. 23

des choses, veiller a l'intérêt des alliés, et les conserver toujours dans l'amitié et l'attachement pour les Romains. T. Quintius était à la tête de cette députation.

Nabis cependant attaquait Gythium avec toutes ses forces, et, irrité contre les Achéens de ce qu'ils avaient envoyé du secours aux assiégés, il ravageait leurs campagnes pour s'en venger [1]. Ils avaient alors pour général le célèbre Philopœmen, dont il est parlé avec plus d'étendue dans l'Histoire Ancienne [2]. Ils l'envoyérent contre Nabis, qu'il attaqua d'abord avec sa flotte : mais comme il n'avait point d'expérience dans la marine, il fut vaincu. Il eut bientôt sa revanche sur terre, et remporta une victoire sur Nabis, qui ne l'empêcha pas néanmoins de se rendre maître de Gythium. Philopœmen, dans la vue de forcer Nabis à quitter son entreprise sur Gythium, qu'il ne savait pas que le tyran avait déjà prise, s'approcha de Sparte même, comme pour en former le siége. Nabis accourut sur-le-champ au secours de sa patrie. Il se donna un second combat bien plus sanglant que le premier. Il y eut un si grand nombre de Lacédémoniens ou tués, ou faits prisonniers, qu'à peine resta-t-il au tyran la quatrième partie de son armée. Il s'était retiré, pendant le combat, dans la ville. Philopœmen, voyant qu'il s'y tenait renfermé, et n. se croyant pas en état de l'assiéger dans les formes, passa les trente jours suivants à ravager les campagnes de la Laconie. L'ayant ainsi réduit à la dernière extrémité, il se retira comblé de gloire et comme en triomphe.

Pendant cette expédition des Achéens contre Nabis, les Etoliens avaient envoyé une ambassade à Antiochus pour l'exhorter à passer en Gréce. Thoas, le chef de cette ambassade, lui représenta « que les Romains, « ayant retiré leurs légions de Grèce, l'avaient « laissée sans défense : que l'occasion ne pou« vait être plus favorable pour s'en saisir : « qu'il trouverait tout disposé à le recevoir, « et qu'il n'aurait qu'à se montrer pour se ren» dre le maître du pays. » Ce portrait flatté qu'on lui fit de l'état des affaires de la Grèce, le frappa extrêmement, et ne lui laissa presque plus aucun doute sur le parti qu'il avait à prendre.

Quintius, en parcourant la Grèce avec les autres députés, avait trouvé tous les peuples fort bien disposés, excepté les Magnètes, que l'on avait aliénés des Romains en répandant le bruit qu'ils étaient déterminés à livrer à Philippe la ville de Démétriade, qui appartenait aux Magnètes [1]. Quintius eut besoin de toute son éloquence et de toute son adresse pour les détromper des fausses préventions qu'on leur avait données; et il en vint heureusement à bout. Euryloque, auteur de tous ces bruits séditieux, ne se croyant plus en sûreté dans le pays, se réfugia chez les Etoliens.

Thoas, qui tenait le premier rang dans l'Etolie, et qui avait été envoyé vers Antiochus, était revenu, et en avait amené avec lui Ménippe, que le roi envoyait aux Etoliens en qualité d'ambassadeur. Avant que l'assemblée générale fût convoquée, ces deux hommes avaient travaillé de concert à préparer et à prévenir les esprits en exagérant avec emphase les armées de terre et de mer qu'avait le roi [2], ses nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie, les éléphants qu'il avait fait venir des Indes, surtout (motif puissant pour la multitude) l'or immense que le roi apporterait suffisant pour acheter les Romains mêmes.

Quintius était informé régulièrement de tout ce qui se disait et se passait en Etolie. Quoique tout lui parût désespéré de ce côté-là, cependant, voulant n'avoir rien à se reprocher, et mettre encore plus les Etoliens dans leur tort, il jugea à propos d'envoyer dans l'assemblée quelques députés des alliés pour faire ressouvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains, et pour être en état de répondre librement à ce que pourrait avancer l'ambasssadeur d'Antiochus. Il chargea de cette commission les Athéniens, que la dignité de leur ville et leur ancienne liai-

[1] Liv. lib. 35, cap. 25-30. — Plut. in Philop. pag. 363, 364.
[2] Tom. II.

[1] Liv. lib. 35, cap. 21, 32.
[2] Liv. lib. 35, cap. 33

son avec les Etoliens y rendaient pl s prop es que tous les autres.

Thoas ouvrit l'assemblée en annonçant qu'il était venu un ambassadeur de la part du roi Antiochus. On le fit entrer. Il commença par dire « qu'il aurait été à souhaiter pour les « peuples de la Grèce et de l'Asie qu'Antio- « chus fût intervenu plus tôt dans leurs af- « faires, et pendant que celles de Philippe se « soutenaient encore : que par ce moyen « chacun aurait conservé ses droits, et que « tout ne serait pas tombé sous le pouvoir « des Romains. Mais à présent encore, dit-il, « si vous mettez à exécution les desseins « que vous avez formés, Antiochus pourra, « avec l'aide des dieux et votre secours, ré- « tablir dans leur ancienne splendeur les af- « faires de la Grèce, en quelque mauvais « état qu'elles soient. »

Les Athéniens, à qui l'on donna ensuite audience, sans dire un mot du roi, se contentèrent « de rappeler aux Etoliens le sou- « venir de leur alliance avec les Romains, et « des services que Quintius avait rendus à « toute la Grèce, les conjurant de ne rien « précipiter dans une affaire aussi impor- « tante que celle dont il s'agissait actuelle- « ment[1] ; que les résolutions hardies, prises « avec chaleur et vivacité, pouvaient avoir « d'abord un premier coup d'œil flatteur ; « qu'on en sentait ensuite les difficultés dans « l'exécution, et que rarement elles avaient « un heureux succès ; que les ambassadeurs « romains, et parmi eux Quintius, n'étaient « pas éloignés : que pendant que tout était « encore indécis, il paraîtrait plus sage de « prendre la voie d'une conférence paisible « avec d'anciens alliés, pour se faire rendre « ce qu'ils croyaient leur être dû, que d'en- « gager précipitamment l'Europe et l'Asie « dans une guerre dont les suites ne pour- « raient être que funestes. »

La multitude, toujours avide de nouveauté, était entièrement pour Antiochus, et ne voulait pas même qu'on admît les Romains dans l'assemblée. Les anciens et les plus sages eurent besoin de tout leur crédit pour obtenir qu'on les invitât. Quintius s'y rendit, moins dans l'espérance de faire aucune impression sur des esprits si fort prévenus, que pour convaincre tous les peuples que les Etoliens seuls étaient les auteurs de la guerre qui allait s'allumer, et que les Romains ne s'y engageaient que malgré eux, et forcés par la nécessité. « Il commença par rappeler le souve- « nir des temps où les Etoliens étaient entrés « en alliance avec les Romains, parcourut lé- « gèrement les différentes occasions où ils « avaient manqué à leurs engagements ; et, « après avoir dit peu de chose sur ce qui « faisait actuellement l'objet ou le prétexte « des contestations, il se réduisit à marquer « que, s'ils croyaient avoir quelque juste su- « jet de plaintes, il paraissait bien plus rai- « sonnable pour eux de faire leurs remon- « trances au sénat, qui serait toujours prêt à « les écouter, que de susciter de gaîté de « cœur, entre les Romains et Antiochus, une « guerre qui allait troubler l'univers, et qui « causerait infailliblement la ruine de ceux « qui en auraient été les promoteurs. »

L'événement justifia ses représentations ; mais elles furent vaines alors. Thoas et ceux de sa faction furent écoutés favorablement, et obtinrent que, sans délai, et en présence même des Romains, on ferait un décret par lequel on appellerait Antiochus pour venir délivrer la Grèce, et pour se rendre l'arbitre des différends entre les Etoliens et les Romains. Quintius ayant demandé qu'on lui donnât copie de ce décret, Damocrite, qui était alors en charge, s'oublia jusqu'au point de répondre insolemment à un homme d'un caractère si respectable « qu'il avait bien d'autres affai- « res pour le présent, et que dans peu il irait « lui-même en personne lui porter ce décret « en Italie en campant sur les bords du Ti- « bre. » Tant un esprit de vertige et d'emportement avait alors saisi toute la nation, et même les premiers magistrats des Etoliens ! Quintius et les autres ambassadeurs retournèrent à Corinthe.

Les Etoliens, en attendant qu'Antiochus arrivât, et aussi pour ne pas paraître compter uniquement sur son secours, prenaient de leur côté toutes les mesures possibles pour

[1] « Ne temerè eam (Græciam) celeritate nimiâ con- « siliorum everterent. Consilia calida et audacia primâ « specie læta, tractatu dura, eventu tristia esse. »

changer la situation présente de la Grèce[1]. Tout le monde convenait que dans chaque république les principaux, et ceux d'entre eux qui étaient les plus gens de bien, étaient attachés aux Romains, et se tenaient heureux de leur être alliés; mais que la multitude et ceux qui n'étaient pas contents de leur fortune soupiraient après le changement. Les Etoliens donc, ne comptant point réussir par la voie de persuasion, résolurent de recourir à la ruse et à la surprise; et ils furent assez hardis pour former en un même jour trois entreprises étonnantes : c'était de s'emparer en même temps de Démétriade, de Chalcis et de Lacédémone. Trois des principaux citoyens furent chargés chacun de l'une de ces trois ditions.

Dioclès partit pour Démétriade; et, par le secours de la faction d'Euryloque, qui était actuellement en exil, et qui parut alors à la tête des troupes que Dioclès avait amenées, il se rendit maître de la ville.

Thoas n'eut pas le même succès à Chalcis. Ceux qui étaient à tête de la faction romaine et de la ville en même temps, ayant pressenti le dessein des Etoliens, se tinrent si bien sur leurs gardes, qu'il fut impossible de les surprendre.

L'entreprise contre Sparte était bien plus délicate. Il s'agissait de surprendre le plus défiant de tous les hommes. Nabis depuis longtemps sollicitait le secours des Etoliens[2]. Alexaméne fut chargé d'y conduire mille hommes de pied. On y joignit trente cavaliers, qui étaient l'élite de la jeunesse, auxquels les magistrats commandèrent d'exécuter ponctuellement les ordres de leur commandant, quels qu'ils fussent. Alexamène fut reçu par le tyran avec grande joie. Quelques jours après, étant sortis tous deux en pleine campagne, les cavaliers, en conséquence de l'ordre qu'ils avaient reçu, se jettent sur Nabis et le massacrent. Ainsi périt Nabis par la main d'un traître. La Providence emploie souvent un scélérat pour en punir un autre. Le crime d'Alexamène ne demeura pas longtemps impuni. Sa première attention fut de regagner promptement la ville pour s'emparer du palais et des richesses du tyran. Pendant qu'il s'occupe uniquement de ce soin, aussi bien que ses troupes, il est tué lui-même par les bourgeois, qui, dans ce tumulte, avaient pris les armes pour se défendre.

Pendant que les Etoliens se donnaient tous ces mouvements, Antiochus se préparait à passer dans la Grèce. Il était embarrassé à prendre son parti par rapport à Annibal[1]. Après l'éclaircissement dont nous avons parlé, qui avait, ce semble, dissipé tous ses soupçons, il avait paru déterminé à lui donner le commandement d'une partie de sa flotte pour passer en Afrique et y ramasser des troupes. Mais quels ravages ne fait point la flatterie dans la cour et dans l'esprit des princes! L'Etolien Thoas employa ce moyen pour écarter Annibal, dont le crédit auprès du roi lui faisait ombrage. Premièrement il fit beaucoup valoir la puissance des Etoliens, qui s'étaient rendus maîtres de Démétriade; et, après avoir ébloui et trompé un nombre de Grecs par les hyperboles outrées dont il avait usé en parlant des forces d'Antiochus, il employa les mêmes artifices et les mêmes mensonges pour enfler les espérances et le courage du roi. Il lui faisait entendre qu'il était appelé dans la Grèce par les vœux de tous les peuples, et que, dès qu'ils apercevraient sa flotte en mer, ils courraient tous avec empressement pour le recevoir.

Ensuite il entreprit de détourner ce prince du dessein qu'il avait d'envoyer Annibal en Afrique en lui représentant « qu'il n'était « pas de sa prudence de diviser sa flotte, et « encore moins d'en donner le commande- « ment à Annibal : que c'était un exilé et un « Carthaginois à qui sa fortune ou son génie « pouvaient suggérer dans un même jour « mille projets différents : que d'ailleurs cette « réputation même qu'il avait acquise dans « la guerre, et qui faisait comme son apa- « nage, était trop éclatante pour un simple « lieutenant : que le roi devait paraître seul « chef, seul général, et attirer seul les yeux

[1] Liv. lib. 35, cap. 34 et 37.
[2] Liv. lib. 35, cap. 35.

[1] Liv. lib. 35, cap. 42 et 43.

« et l'attention de l'armée; au lieu que, si « Annibal était employé, cet étranger seul « aurait la gloire de tous les heureux succès. » Il n'y a point[1], dit Tite-Live, d'esprits plus susceptibles de jalousie que ceux qui n'ont point une grandeur d'âme égale à leur naissance et à leur rang, parce qu'alors tout mérite leur devient odieux, comme un bien étranger auquel ils n'ont point de part. C'est ce qui parut bien clairement dans l'occasion présente. On avait su prendre ce prince par son faible. Un sentiment de jalousie, qui est la marque et le défaut des petits esprits, étouffa en lui toute autre pensée et toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien celui-ci, et montra quel malheur c'est pour un prince d'ouvrir son cœur aux basses suggestions de l'envie, et ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

Antiochus enfin s'embarqua avec quarante vaisseaux pontés, soixante qui ne l'étaient pas, et deux cents barques chargées de toutes sortes de provisions et de machines de guerre[2]. Il arriva d'abord à Démétriade, où il débarqua dix mille hommes de pied, cinq cents chevaux, et six éléphants. Ces forces auraient à peine suffi quand il ne se serait agi que de s'emparer d'un pays sans défense, loin qu'elles pussent soutenir le choc de la puissance romaine. Dès que que les Etoliens eurent appris l'arrivée d'Antiochus, ils assemblèrent la nation, et firent un décret par lequel ils l'invitaient à se rendre à leur assemblée. Le roi, l'ayant reçu, vint à Lamia, où elle se tenait. Il y fut reçue par une multitude infinie de peuple qui remplissait l'air de cris, battait des mains, et se livrait à tous les transports par lesquels on a coutume de témoigner une joie extraordinaire.

Introduit dans l'assemblée avec assez de peine, tant la foule était grande, « il commença par s'excuser de ce qu'il venait avec « beaucoup moins de troupes qu'on ne l'avait « espéré[1], faisant entendre que cet empressement était une preuve de son zèle pour leurs « intérêts, puisqu'au premier signal qu'ils lui « en avaient donné, il était parti malgré la « mauvaise saison, et sans attendre que tout « fût prêt : mais que bientôt leur attente se« rait remplie; que, dès que le temps serait « propre à la navigation, ils verraient toute « la Grèce couvertes d'armes, d'hommes, de « chevaux, et toutes les côtes de la mer bor« dées de galères : qu'il n'épargneraient ni « dépense, ni peine, ni danger pour délivrer « réellement la Grèce, et pour y procurer le « premier rang aux Etoliens : qu'avec ses « nombreuses armées il arriverait aussi d'A« sie des convois de toutes sortes : qu'ils eus« sent soin seulement de fournir pour le pré« sent à son armée tout ce qui lui serait « nécessaire. » Ce discours était plus propre à éblouir par une grandeur fastueuse qu'à persuader par un air de vérité[2]. Après avoir ainsi parlé, le roi se retira.

Un tel début ne dut pas plaire beaucoup[3]; et en effet les plus sensés virent bien qu'Antiochus, au lieu d'un secours effectif et présent comme il l'avait promis, ne leur donnait presque que des paroles fort incertaines et des espérances éloignées, et encore plus douteuses. Il y eut donc partage de sentiments. Phénéas, actuellement prêteur, voulait qu'on prît seulement Antiochus pour médiateur et pour arbitre entre eux et les Romains, et non pour chef de la guerre : mais Thoas emporta les suffrages et le fit nommer généralissime. On lui donna un conseil composé de trente des principaux de la nation, afin qu'il délibérât avec eux quand il jugerait à propos.

Le premier sujet de délibération entre le roi et les Etoliens fut de savoir par quelle expédition il fallait commencer[4]. On jugea à propos de faire une nouvelle tentative sur Chalcis; et l'on comptait que, pour réduire cette place, il n'était pas besoin de faire de grands préparatifs et de grands efforts, et qu'il suffi-

[1] « Nulla ingenia tam prona ad invidiam sunt, quàm « eorum qui genus ac fortunam suam animis non æquant: « quia virtutem et (*ou plutôt* ut) bonum alienum ode« runt. »

[2] Liv. lib. 35, cap. 43.

[1] Liv. lib. 35, cap. 44.

[2] « Plus in oratione dignitatis quàm fidei erat. » (Tacit. *Annal.* lib. 1. cap. 11.

[3] Liv. lib. 35, cap 45.

[4] Liv. lib. 35, cap. 46, 47.

sait de se hâter. On se mit donc en mouvement sans perdre de temps, mais sans beaucoup de troupes. Le roi ignorait-il que dans la guerre les premiers succès décident de la réputation pour la suite[1]? Quand on fut près de la ville, il laissa les principaux des Etoliens s'aboucher avec les magistrats de Chalcis, qni en étaient sortis à leur arrivée.

« Les Etoliens les exhortèrent vivement à « faire alliance et amitié avec Antiochus, « mais sans renoncer à celle des Romains. Ils « dirent que ce prince était passé dans la « Grèce, non pour y porter la guerre, mais « pour la délivrer réellement et de fait, et « non en simples parol's comme avaient fait « les Romains : qu'il ne pouvait y avoir rien « de plus utile pour les peuples de la Grèce « que d'être amis en même temps des deux « puissances, parce que l'une les défendrait « toujours contre l'autre, et que par là elles « se tiendraient mutuellement en respect : « qu'ils vissent, s'ils ne prenaient pas ce parti, « à quoi ils s'exposaient, le secours des Ro« mains étant éloigné, et le roi présent et à « leurs portes.

Miction, l'un des principaux de Chalcis, répondit « qu'il ne pouvait deviner pour la « délivrance de qui Antiochus avait quitté son « royaume, et était passé en Grèce : qu'il n'y « savait aucune ville qui eût reçu garnison « romaine, ou qui payât quelque tribut à « Rome, ou qui se plaignît d'être opprimée : « que, pour les Chalcidiens, ils n'avaient be« soin ni de libérateur, puisqu'ils étaient « libres, ni de défenseur, puisqn'ils vivaient « en paix sous la protection des Romains : « qu'ils ne rejetaient pas l'amitié du roi ni des « Etoliens, mais que ce prince et eux ne « pouvaient leur donner un témoignage plus « certain de leur amitié que de sortir de leur « île et de se retirer : qn'ils étaient bien dé« terminés, non-seulement à ne les pas rece« voir dans leur ville, mais à ne faire avec « eux aucune alliance que de concert avec les « Romains. »

Qnand on eut rapporté cette réponse au roi, qui était resté sur le rivage près de ses vaisseaux, il prit le parti de s'en retourner pour le présent à Démétriade, n'ayant pas amené avec lui des troupes assez considérables pour attaquer la ville par la force. Une première démarche si peu sage et si mal concertée ne lui fit pas d'honneur, et ne fut pas d'un bon augure pour l'avenir.

On se tourna d'nn autre côté, et l'on essaya de gagner quelques peuples de la Grèce, et surtout les Achéens[1]. Ceux-ci donnèrent audience aux ambassadeurs d'Antiochus et des Etoliens, à Ege, où se tenait leur assemblée, en présence de Qnintius, ambassadeur des Romains.

L'ambassadeur d'Antiochus parla le premier. C'était un homme vain[2], comme le sont d'ordinaire ceux qui vivent à la cour des princes, et qui subsistent par leurs bienfaits[3]. Prenant donc un ton emphatique et imposant, il dit « qu'une cavalerie innombrable passait « l'Hellespont pour venir en Europe, com« posée partie de cuirassiers, partie d'archers « qui de dessus leurs chevaux, dans la fuite « même, lançaient à coup sûr leurs flèches « en se retournant. A cette cavalerie, capa« ble d'écraser seule toutes les forces de « l'Europe réunies ensemble, il ajoutait une « infanterie encore plus nombreuse et plus « formidable : les Dabes, les Mèdes, les Ely« méens, les Cadusiens, noms inconnus et « effrayants. Il soutenait qu'il n'y avait point « de ports dans la Grèce qui pussent contenir « sa flotte, dont la droite était composée des « Tyriens et des Sidoniens, la gauche des « Arcadiens et des Sidètes de Pamphylie, na« tions les plus habiles incontestablement et « les plus expérimentées dans la marine : « qu'il était inutile de faire un dénombre« ment des sommes immenses que le roi était « en état de fournir pour cette guerre, tout « le monde sachant que les royaumes d'Asie « avaient toujours abondé en or : qu'il fallait « juger de la même sorte des autres prépara« tifs de guerre : qu'ainsi les Romains n'au-

[1] « Ut ini ia belli provenissent, famam in cætera fore. » (Tacit. *Hist.* lib 2, cap 20)

[1] Liv. lib. 35. cap. 48.

[2] « Is, ut plerique quos opes regiæ alunt, vaniloquus, « maria terrasque inani sonitu verborum compleverat. » (Liv.)

[3] Liv. ibid.

« raient point ici affaire à un Philippe, ou à un « Annibal, celui-ci simple citoyen de Carthage, « l'autre renfermé dans les bornes étroites de « son royaume de Macédoine, mais au puis-« sant monarque de toute l'Asie et d'une par-« tie de l'Europe : que cependant, quoiqu'il « vînt des extrémités de l'Orient pour délivrer « la Grèce, il n'exigeait rien des Achéens « qui fût contraire à la fidélité qu'ils croyaient « devoir aux Romains, leurs premiers amis « et alliés : qu'il ne demandait point qu'ils « joignissent leurs armes aux siennes contre « eux, mais seulement qu'ils demeurassent « neutres, sans se déclarer ni pour les uns « ni pour les autres. »

Archidamus, ambassadeur des Etoliens, parla en conformité[1], ajoutant « que le parti « le plus sûr et le plus sage pour les Achéens « était de demeurer simples spectateurs de la « guerre, et d'en attendre en paix l'événe-« ment, sans y prendre part et sans courir « aucun risque. » Puis s'échauffant peu à peu, il se répandit en reproches et en injures contre les Romains en général, et personnellement contre Quintius. « Il les traitait d'ingrats, qui « avaient oublié qu'ils devaient au courage « des Etoliens non-seulement la victoire rem-« portée sur Philippe, mais encore le salut de « leur armée et de leur général : car enfin « quelle fonction de capitaine Quintius avait-« il faite dans la bataille ? qu'il ne l'avait vu « occupé dans cette action qu'à consulter les « auspices, qu'à immoler des victimes, qu'à « faire des vœux, comme s'il eût été là en qua-« lité d'augure et de prêtre, pendant que lui il « exposait sa personne et sa vie aux traits des « ennemis pour le défendre et le conserver. »

A cela Quintius répondit « qu'on voyait « bien à qui Archidamus avait cherché à « plaire par son discours : que, convaincu « de la parfaite connaissance qu'avaient les « Achéens du caractère des peuples d'Etolie, « qui faisaient consister toute leur bravoure en « paroles et non en actions, il s'était peu mis « en peine de ménager leur estime, mais « n'avait songé qu'à se faire valoir auprès des « ambassadeurs du roi, et, par leur moyen, « auprès du roi même : que, si l'on avait pu « ignorer jusqu'ici ce qui avait formé l'alliance « d'Antiochus et des Etoliens, le discours de « leurs ambassadeurs le faisait connaître sen-« siblement : que de part et d'autre ce n'a-« vaient été que mensonges et vanteries : que, « faisant montre et parade de forces qu'ils « n'avaient point, ils se séduisaient et s'en-« flaient mutuellement par de fausses promes-« ses et de vaines espérances : les Etoliens, « d'un côté, avançant hardiment, comme on « venait de l'entendre, que ce sont eux qui « seuls ont vaincu Philippe et ont sauvé les « Romains, et qu'ils attireraient à leur parti « toutes les villes de la Grèce ; et le roi, d'un « autre côté, assurant qu'il allait mettre en « marche des troupes innombrables d'infan-« terie et de cavalerie, et couvrir la mer de « ses flottes. Ceci, dit Quintius, me rappelle « un repas que m'a donné à Chalcis un ami « fort honnête homme et fort entendu à trai-« ter ses hôtes. Surpris de la quantité et de la « variété des mets qui nous furent servis, « nous lui demandâmes comment, au mois « de juin, il avait pu amasser tant de gibier. « Cet homme, qui n'était pas glorieux et vain « comme ces gens-ci, se mettant à rire, nous « avoua de bonne foi que tout ce gibier pré-« tendu n'était que du porc assaisonné diver-« sement, et mis à différentes sauces. Il en « est de même des troupes du roi, qu'on « nous a tant fait valoir, et dont on a cher-« ché à enfler le nombre par de grands noms : « Dahes, Mèdes, Cadusiens, Elyméens, tout « cela n'est qu'un même peuple, c'est-à-dire « des Syriens ; peuple d'esclaves plutôt que « de soldats, tant ils ont l'âme basse et ser-« vile. Que ne puis-je, Achéens, vous re-« présenter tous les mouvements et toutes « les courses de ce grand roi, qui tantôt se « rend à l'assemblée des Etoliens pour y men-« dier un secours de vivres et d'argent ; et « tantôt se présente en vain aux portes de « Chalcis, d'où il est obligé de se retirer « honteusement, après avoir considéré le port « d'Aulide et l'Euripe pour tout fruit de cette « rare expédition ! Antiochus a compté mal à « propos sur les vaines promesses des Eto-« liens ; et ceux-ci à leur tour se sont laissé « éblouir par les forfanteries d'Antiochus et

[1] Liv. lib. 35, cap. 48.
[2] Liv. lib. 35, cap. 49.

« de ses ministres. C'est ce qui doit vous « apprendre, Achéens, à ne vous laisser pas « surprendre à leurs artifices, et à vous fier « pleinement à la bonne foi des Romains, « dont vous avez fait épreuve tant de fois. Je « m'étonne qu'on ose vous dire que le parti le « plus sûr pour vous est de vous conserver « neutres. Ce moyen est sûr, mais pour de- « venir la proie du vainqueur. »

La délibération de l'assemblée des Achéens ne fut ni longue ni douteuse. Le résultat fut qu'on déclarerait la guerre à Antiochus et aux Etoliens[1]. Ils firent partir sur-le-champ, suivant le conseil de Quintius, cinq cents hommes de troupes auxiliaires pour Chalcis, et autant pour le Pirée.

[1] Liv. lib 35, cap. 50.

Antiochus apprit par son ambassadeur le mauvais succès qu'il avait eu dans l'assemblée des Achéens. Pour s'en dédommager, il fit un nouvel effort contre Chalcis, et s'en approcha avec un bien plus grand nombre de troupes que la première fois. La faction contraire aux Romains l'emporta, et la ville lui ouvrit ses portes[1]. Les autres villes de l'île en firent bientôt autant, et il se rendit maître de toute l'Eubée (île de *Négrepont.*) Il compta pour beaucoup d'avoir commencé la première campagne par la conquête et la réduction d'une île si considérable. Mais qu'est-ce qu'une conquête où l'on ne rencontre point d'ennemis à combattre?

[1] Liv. lib. 35, cap. 51.

LIVRE XXIII.

Ce livre renferme l'espace de trois années, 561, 562, 563. Il contient la guerre des Romains contre Antiochus, terminée par la conquête de l'Asie Mineure, qui mérita à L. Scipion le surnom d'*Asiatique*.

§ I. — Préparatifs pour la guerre contre Antiochus, du côté de la religion. Préparatifs du côté des soins humains. Départ du consul Acilius pour la Grèce. Réponse du sénat aux ambassadeurs de Philippe, de Ptolémée, de Masinissa et des Carthaginois, qui venaient offrir des secours aux Romains. Antiochus tient un conseil de guerre à Démétriade. Beau discours d'Annibal, dont les conseils ne sont suivis en rien. Antiochus prend quelques villes de Thessalie. Il épouse une jeune fille de Chalcis et passe tout l'hiver en festins. Le consul Acilius arrive dans la Grèce. Beaucoup de villes se rendent à lui. Antiochus, destitué de tout secours, se retire dans le défilé des Thermopyles. Victoire considérable remportée par le consul Acilius sur le roi Antiochus au pas des Thermopyles. Caton eut grande part à cette victoire. Antiochus se retire à Chalcis, et de là à Ephèse. Caton porte à Rome la nouvelle de la victoire. Acilius tâche en vain de gagner par la douceur les Etoliens. Il assiége Héraclée, et la force après plus d'un mois de résistance. Philippe assiége la ville de Lamia : le consul lui ordonne d'en lever le siége. Les Etoliens pressent Antiochus de continuer la guerre. La prise d'Héraclée détermine les Etoliens à demander la paix. Les dures conditions que leur impose le consul les rebutent. Acilius forme le siége de Naupacte. Quintius sauve cette ville, qui était sur le point d'être forcée. Ambassadeurs de Philippe à Rome. Annibal tire Antiochus de la sécurité où il était à Ephèse. Victoire navale remportée par Livius, amiral de la flotte romaine, sur celle d'Antiochus. L. Cornélius Scipion et C. Lélius sont nommés consuls.

P. CORNÉLIUS SCIPIO NASICA[1].
MANIUS ACILIUS GLABRIO.

Dès que les consuls eurent pris possession de leur charge, le sénat leur ordonna d'immoler des victimes de la grande espèce dans les principaux temples, et de prier les dieux d'accorder au sénat et au peuple romain leur protection dans la nouvelle guerre qu'ils étaient sur le point d'entreprendre[2]. Les aruspices assurèrent que les entrailles de ces victimes n'annonçaient que d'heureux présages ; que cette guerre se terminerait par la victoire, et étendrait les bornes de l'empire plus loin qu'elles n'avaient encore été portées. En conséquence la guerre fut ordonnée contre Antiochus par le sénat et par le peuple. Les consuls ayant tiré au sort leurs départements, la Grèce échut à Acilius, l'Italie à Cornélius ; et, parmi les préteurs, l'Espagne ultérieure échut à L. Æmilius Paulus, dont nous parlerons dans la suite avec plus d'étendue[3]. Il y commanda en qualité de proconsul ; c'est pourquoi Plutarque observe qu'il avait douze licteurs. On ordonna des prières publiques

[1] An. R. 561 ; av. J. C. 191.
[2] Liv. lib. 36, cap. 1.
[3] Plut. in Æmil. Paul.

pendant deux jours [1]. On s'engagea, par des vœux solennels, de célébrer les grands jeux en l'honneur de Jupiter pendant dix jours, si le succès de la guerre était favorable, et d'offrir des présents dans tous les temples des dieux. Quelle honte un paganisme si religieux, quoique aveugle, ne ferait-il point à des généraux chrétiens, s'ils rougissaient de la piété et de la religion !

On n'omit rien non plus du côté des soins humains [2]. Le préteur C. Livius, à qui le commandement de la flotte était échu, eut ordre de passer au plus tôt dans la Grèce avec trente vaisseaux, et d'y joindre ceux qu'il recevrait d'Atilius. On envoya six députés en Afrique, trois à Carthage, et trois dans la Numidie, pour y amasser des blés qui seraient portés en Grèce, dont le peuple romain devait payer le prix. On avait pris les mêmes précautions dans la Sicile et dans la Sardaigne. On était tellement occupé des soins et des préparatifs de cette guerre, que le consul P. Cornélius défendit, par un décret, à tous les sénateurs et aux magistrats du second ordre [3] de s'éloigner de Rome de plus d'une journée. Il défendit aussi qu'il se trouvât en même temps plus de quatre sénateurs absents de la ville. Le consul Acilius, pour ne manquer en rien aux cérémonies prescrites, s'adressa aux féciaux, par ordre du sénat, pour savoir s'il fallait déclarer la guerre en parlant à Antiochus en personne, ou s'il suffisait de s'adresser à quelqu'une de ses places; et s'il la fallait déclarer séparément aux Etoliens. La réponse fut, sur le premier point, que la chose était indifférente; sur le second, que les Etoliens avaient eux-mêmes fait la déclaration de la guerre par les actes d'hostilité qu'ils avaient exercés.

Le consul Acilius, après avoir ainsi pourvu à tout, et avoir marqué le rendez-vous de ses troupes à Brunduse pour le quinze de mai, partit lui-même de Rome quelques jours auparavant.

[1] Liv. lib. 36, cap. 1.

[2] Liv. lib. 36, cap. 2.

[3] Les magistrats du premier ordre étaient les censeurs, les consuls, les préteurs : ceux du second, les édiles, les questeurs, les tribuns.

Dans le même temps, les ambassadeurs de Philippe, roi de Macédoine, et ceux de Ptolémée, roi d'Egypte, arrivèrent à Rome, où ils venaient offrir aux Romains des troupes, de l'argent et des vivres pour la guerre qu'ils allaient commencer. Ceux de Ptolémée apportaient d'avance mille livres pesant d'or, qui équivalent à quinze cent soixante-deux marcs quatre onces de notre poids, et vingt mille livres pesant d'argent [1], c'est-à-dire trente et un mille deux cent cinquante marcs. On remercia ces deux princes de leur générosité et de leur attention, mais on n'accepta point leurs présents. Et sur ce qu'ils offraient l'un et l'autre de venir dans l'Etolie avec toutes leurs forces, et d'y faire la guerre pour la république, le sénat en marqua à Ptolémée sa reconnaissance, mais le dispensa de ce soin. Pour Philippe, on répondit à ses ambassadeurs que le sénat et le peuple romain lui seraient obligés s'il voulait bien seconder le consul Acilius.

Il vint aussi des ambassadeurs des Carthaginois et du roi Masinissa. Les premiers promirent que leur république ferait porter à l'armée du consul cinq cent mille boisseaux d'orge, et un nombre de boisseaux de blé encore plus grand vraisemblablement, mais qui manque dans le texte de Tite-Live. Ils offraient aussi d'envoyer à Rome un nombre de boisseaux de ces deux espèces de grains, qui égalerait la moitié de ce qu'ils destinaient pour l'armée. Ils priaient le sénat de vouloir bien accepter ces provisions à titre de présents. Ils ajoutaient que Carthage équiperait une flotte et la garnirait de troupes soudoyées à ses dépens, et paierait comptant au peuple romain toutes les sommes qu'elle devait acquitter en différents termes et pendant plusieurs années. Les ambassadeurs de Masinissa déclaraient que leur maître ferait voiturer dans l'armée de Grèce cinq cent mille boisseaux de froment et trois cent mille d'orge, et à Rome trois cent mille boisseaux de froment et deux cent cinquante mille d'orge, et qu'il enverrait au consul Acilius cinq cents cavaliers et vingt éléphants. A

[1] Liv. lib. 35, cap. 4

l'égard des grains, on répondit aux uns et aux autres que les Romains ne les accepteraient qu'à condition d'en payer le prix. On remercia les Carthaginois de leur flotte, sans rien accepter que les vaisseaux qu'ils pouvaient devoir en vertu du traité, et on leur déclara qu'on ne recevrait les sommes dont ils étaient redevables qu'à l'échéance de chaque paiement.

Antiochus cependant, après avoir sollicité plusieurs villes ou par ses envoyés, ou par lui-même, à entrer dans son alliance, se rendit à Démétriade, où il voulait tenir un grand conseil pour y délibérer sur les opérations de la campagne que l'on était près de commencer[1]. Annibal, qui depuis longtemps n'avait point été admis au conseil, fut appelé à celui-ci. Le premier point que l'on mit en délibération regardait les Thessaliens. Il s'agissait de savoir quelle voie l'on devait prendre pour les soumettre, la douceur ou la force. Comme les sentiments étaient fort partagés, Annibal, que l'on pria de dire son avis, fit un discours par lequel il ramena le roi et tous ceux qui assistaient à ce conseil, de cet article particulier, qui seul les occupait, au plan général de la guerre.

« Si, depuis que nous sommes passés dans « la Grèce, dit-il, on m'avait consulté quand « il a été question de l'Eubée, des Achéens « et de la Béotie, je vous aurais donné le « même conseil, à l'égard de ces peuples, que « je vous donne aujourd'hui à l'égard des « Thessaliens[2]. Ce conseil est que, préalablement à tout, il faut travailler à attirer dans « notre parti Philippe et les Lacédémoniens, « de quelque manière que ce soit; car, pour « ce qui regarde ces autres peuples, faibles « comme ils sont par eux-mêmes, qui doute, « quand ils se seraient donnés à nous, qu'ils « ne se rejoignent aux Romains dès qu'ils « verront leur armée dans la Grèce? Combien donc est-il plus avantageux pour nous « d'engager dans notre alliance Philippe, « qui, s'étant une fois déclaré, ne pourra « plus reculer?

[1] Liv. lib. 36, cap. 6.
[2] Liv. lib. 36. cap. 7.

« D'ailleurs, si Philippe se joint à nous, « les Romains seront-ils en état de nous résister, tandis que nous leur opposerons les « mêmes forces qui leur ont donné la victoire « sur ce prince, j'entends les Etoliens et les « Athamanes, au courage desquels tout le « monde sait qu'ils ont été redevables de « tous leurs heureux succès contre Philippe? « Ce prince soutenait alors seul tout le poids « de la guerre; au lieu qu'aujourd'hui les « deux plus grands rois de l'univers, avec « toutes les forces de l'Asie et de l'Europe, « combattront contre un seul peuple, qui, du « temps de nos pères, était à peine en état » de tenir tête au seul roi d'Epire; et vous « savez ce que c'était que la puissance de « Pyrrhus comparée à la vôtre! car je ne « parle point des divers succès de la guerre « que je leur ai faite; ils ne vous sont point « inconnus.

« Mais, me dira-t-on, y a-t-il quelque apparence que Philippe veuille entrer dans « notre ligue? Deux choses me le font espérer : premièrement l'union de nos intérêts, « qui sont les mêmes de part et d'autre, et « réellement inséparables; ce qui est le plus « ferme lien des traités et des alliances : en « second lieu, vos discours, messieurs les « Etoliens; car vous n'ignorez pas que Thoas, « votre ambassadeur, qui est ici présent, a « toujours avancé comme un fait certain, à « quiconque a voulu l'entendre, que Philippe « frémissait de courroux de ce que les Romains, sous l'apparence d'une fausse paix, « lui avaient imposé le joug d'une véritable « servitude.

» Que si, pour des raisons qui nous sont « inconnues, ses dispositions sont changées, « et que nous ne puissions pas lui persuader « de se joindre à nous, prenons au moins des « précautions pour l'empêcher de s'unir avec « nos ennemis. Votre fils Séleucus, dit Annibal, en s'adressant au roi, est à Lysimachie[1] : ordonnez-lui de traverser la Thrace, « et d'aller, avec les troupes qu'il a, ravager « les confins de la Macédoine. La nécessité de « défendre son pays ne permettra pas à Phi-

[1] Ville de la Chersonèse de Thrace.

« lippe de marcher au secours des Romains.
« Voilà, grand roi, ce que je pense à l'é« gard de Philippe. Pour ce qui concerne le « plan général de la guerre, vous savez quels « ont toujours été mes sentiments. Si j'avais « été cru d'abord, les Romains n'appren« draient pas aujonrd'hui, de loin, la prise « de Chalcis et du fort de l'Euripe, mais ils « verraient la Toscane et la Ligurie en fen, « et, ce qui est plns terrible pour eux que « toute autre chose, ils verraient Annibal « dans le cœur de l'Italie. Je suis donc en« core d'avis qne vous fassiez venir tontes vos « troupes, tant de terre que de mer, et que « votre flotte soit suivie d'un grand nombre « de barques chargées de vivres : car, quoi« qne nous soyons ici en petit nombre par « rapport à la guerre qne nous entreprenons, « nous sommes encore trop pour le peu de « provisions que le pays peut fournir. Quand « vous aurez réuni toutes vos forces, vous « enverrez une partie de votre flotte à Cor« cyre (*Corfou*), afin que de là elle empêche « les Romains de passer librement la mer. « Vous en ferez passer une autre sur les côtes « de l'Italie qui regardent la Sardaigne et « l'Afrique. Vons vous avancerez vous-même « jnsque sur la côte maritime d'Illyrie près de « l'Epire, d'où vons serez à portée, soit de « défendre la Grèce, soit même de passer en « Italie, si le besoin de vos affaires le de« mande. Voilà ce que je pense. Je puis « n'être pas fort habile pour toute autre « guerre : mais j'ai dû certainement appren« dre, par mes bons et mauvais snccès, com« ment il faut la faire aux Romains. Je ne « pnis que vous donner mes conseils, et vous « offrir mes services. Qu'il plaise aux dieux « de faire réussir le parti que vous prendrez, « qnel qu'il soit. »

On ne put pas s'empêcher, dans le moment, d'approuver l'avis d'Annibal; et c'était en effet l'unique qu'on pût donner à Antiochus dans l'état où étaient les choses. Il ne le suivit pourtant en rien, si ce n'est qu'il fit partir Polyxénidas pour aller en Asie, et en amener sa flotte et ses troupes. Quant à tout le reste du plan d'Annibal, les courtisans et les flatteurs du roi l'en détournèrent encore, comme ils l'avaient déjà fait auparavant, en lui représentant « que la victoire ne pouvait « lui manquer : que, s'il suivait le plan d'An« nibal, ce capitaine en aurait tout l'honneur, « parce que c'était lui qui l'avait formé : qu'il « fallait que le roi eût toute la gloire des suc« cès, et pour cela qu'il se fît lui-même un « autre plan, sans s'arrêter à celui du Car« thaginois. » Quel avis, de rejeter un bon plan parce qn'il vient d'un autre! C'est le travers d'esprit que Tacite reproche à un lieutenant de Néron, qui, pour ne paraître point avoir besoin de conseil [1], suivait toujours le parti contraire à celui qu'on proposait, au risqne de prendre le pire. Voilà comment deviennent inutiles les meilleurs avis, et comment aussi se détruisent les plus puissants empires. Dieu n'a besoin pour cela que de laisser dominer un méchant conseil dans les délibérations des princes.

Le roi, ayant joint les troupes des alliés aux siennes, se rendit maître de Phères et de quelqnes autres villes de Thessalie [2]. Il fnt obligé de lever le siège de devant Larisse, Bébius, préteur des Romains, y ayant envoyé promptement du secours. Antiochns se retira à Démétriade.

De là il passa à Chalcis, où il devint éperdument amoureux de la fille de son hôte. Quoique ce prince eût près de cinquante ans, la passion qu'il ent pour cette jenne fille, qui n'en avait pas vingt, fut si forte, qu'il résolut de l'épouser. D'abord il fit parler, puis parla lui-même au père [3], du dessein qu'il avait de devenir son gendre. Ce particulier avait de la peine à contracter une alliance qui était si fort au-dessus de sa condition; mais il se rendit enfin aux instances réitérées de ce prince. Alors Antiochus fit la cérémonie de ses noces avec le même appareil et la même profusion que s'il eût été en pleine paix. Oubliant les deux grandes entreprises qu'il avait formées, la guerre contre les Romains, et la délivrance de la Grèce, il employa tout le reste de l'hiver en divertissements et en fêtes

[1] « Ne alienæ sententiæ indigens videretur, in diversa « ac deteriora transibat. » (TACIT. *Annal.* lib. 15, cap 10.)

[2] Liv. lib. 36, cap. 8-10

[3] Liv. lib. 36, cap. 11.

à l'occasion de ses noces. Ce goût pour les plaisirs passa aisément du roi à tous les officiers et à toute l'armée, et fit partout négliger la discipline militaire. Il ne revint de l'assoupissement où cette mollesse l'avait jeté que quand il apprit que le consul Acilius marchait à grandes journées contre lui dans la Thessalie.

Le consul avait passé la mer avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux et quinze éléphants [1]. Il chargea des tribuns légionaires dont il connaissait la capacité, de conduire l'infanterie à Larisse, pendant que lui-même il alla avec sa cavalerie joindre Philippe, qui était déjà en action, et, après avoir forcé divers postes de Thessalie de concert avec le préteur romain Bébius, assiégeait actuellement Limnée. A son arrivée la ville se rendit. Le consul alla ensuite à Larisse, pour y délibérer sur les opérations de la campagne. Pendant le séjour qu'il y fit, Philippe soumit toute l'Athamanie.

Acilius resta pendant quelques jours à Larisse, principalement pour remettre sa cavalerie des fatigues de la navigation, et de la longue marche qu'elle avait faite en sortant des vaisseaux [2]. Quand il vit que ce peu de repos avait rendu à son armée toute sa vigueur et tout son courage, il se mit en marche. A mesure qu'il avança, Pharsale, Scotusse, Phères, et plusieurs autres villes de Thessalie, se rendirent à lui avec les garnisons qu'Antiochus y avait laissées.

Pendant ces expéditions, Antiochus était à Chalcis. Là, s'apercevant que de tous les avantages qu'il avait espéré tirer des Grecs il ne lui restait que le souvenir d'un quartier d'hiver passé agréablement, et les noces qu'il y avait contractées avec si peu de décence [3], il commença à se plaindre, d'un côté, des vaines promesses des Etoliens et de l'impudente mauvaise foi de Thoas; et de l'autre à admirer Annibal, non-seulement comme un grand général, mais comme un homme d'une prudence consommée, et qui prévoyait sûrement tout ce qui devait arriver. En effet, il voyait clairement de ses yeux l'accomplissement de tout ce qu'Annibal lui avait prédit en l'avertissant qu'il ne devait compter ni sur les promesses des Etoliens, ni sur la fidélité des peuples qui, en l'absence des Romains, se rendraient à lui. Cependant, pour ne pas ruiner entièrement par une indolence volontaire un projet où il s'était engagé témérairement, il envoya avertir les Etoliens ses alliés de faire prendre les armes à toute la jeunesse de leur pays. Il conduisit au rendez-vous dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Il y trouva les Etoliens en moindre nombre que jamais. Quand il s'en plaignit aux principaux du pays, qui n'étaient venus qu'avec une poignée de leurs clients, ils répondirent qu'ils avaient fait tous leurs efforts pour amener avec eux le plus de monde qu'ils pourraient; mais qu'ils n'avaient rien gagné ni par leur autorité, ni par leurs promesses, sur l'esprit d'une jeunesse qui avait opiniâtrément refusé de s'enrôler.

Alors, destitué et du secours de ses sujets, qui ne se hâtaient point de sortir de l'Asie, et de celui qu'il avait cru trouver en Grèce sur la parole de ses alliés, il se retira dans le défilé des Thermopyles. C'est une chaîne de montagnes qui partage la Grèce par le milieu, comme l'Apennin partage l'Italie d'occident en orient. A l'extrémité de ces montagnes, vers l'orient, est le mont OEta, dont le sommet le plus élevé était appelé *Callidrome*, au bas duquel, dans la vallée qui aboutit au golfe Maliaque [1], est un chemin qui n'a pas plus de soixante pas de large. C'est la seule route par où une armée puisse passer, supposé qu'elle ne trouve aucun obstacle. C'est la raison pour laquelle ces défilés sont appelés *Pyles*, c'est-à-dire portes; et par d'autres *Thermopyles*, à cause des bains chauds qui s'y trouvent. Ce lieu est célèbre par le courage avec lequel les Lacédémoniens le défendirent ou plutôt s'y firent tuer en combattant généreusement contre les Perses.

Antiochus se campa au même lieu, mais non pas avec la même intrépidité et la même résolution. Il fortifia encore le défilé par di-

[1] Liv. lib. 36, cap. 14.
[2] Liv. ibid.
[3] Liv. lib. 36, cap. 15.

[1] Aujourd'hui le golfe de *Zeitoun*.

vers ouvrages, et en ferma l'entrée d'un double fossé, d'une double palissade, et même, en quelques endroits, d'un mur, que la quantité de pierres qu'il trouvait sous sa main lui donna la facilité d'élever [1]. Antiochus croyait d'abord s'être bien mis en sûreté en se saisissant du pas des Thermopyles, et l'ayant fortifié comme il avait fait. Comptant donc que les Romains ne pourraient jamais i'y forcer, il envoya quatre mille Etoliens (c'était tout ce que l'Etolie lui avait fourni de troupes), moitié pour garder Héraclée, située tout près de l'entrée du défilé, moitié à Hypate, qui n'en était pas fort éloignée. Ces quatre mille hommes, peu après, s'étant réunis tous ensemble, s'enfermèrent dans Héraclée. Mais le roi ne vit pas plus tôt les Romains s'approcher, que la frayeur le saisit. Il savait que les Perses avaient trouvé dans ces montagnes mêmes des sentiers qui les avaient conduits au-dessus des têtes des Lacédémoniens, et que tout récemment Philippe avait aussi été enveloppé par les Romains dans de semblables défilés auprès du fleuve Aoüs. Il envoya donc un courrier aux quatre mille Etoliens leur donner ordre de s'emparer des sommets des montagnes pour empêcher les Romains d'y trouver aucun passage. Deux mille seulement obéirent et s'emparèrent des hauteurs, se partageant en trois corps. Le consul, avant le combat, crut devoir exhorter ses troupes. Les officiers et les soldats de son armée étaient presque les mêmes qui avaient combattu contre Philippe. Il les anima en peu de mots par le souvenir de la célèbre victoire qu'ils avaient remportée sur ce roi, tout autrement guerrier et exercé dans les combats qu'Antiochus, qui, nouvel époux amolli par les délices et par les festins, s'imaginait que l'on faisait la guerre comme on célèbre des noces. Il leur ordonna ensuite de prendre de la nourriture et du repos.

Acilius avait pris une précaution qui fut la principale cause de sa victoire. Sachant que les Etoliens avaient gagné le haut des montagnes, il détacha M. Porcius Caton et L. Valérius Flaccus, lieutenants consulaires [1], chacun avec deux mille hommes d'élite, pour aller attaquer les Etoliens et les chasser de leur poste. Le lendemain, dès que le jour parut, il donna le signal et rangea ses troupes en bataille, donnant fort peu de front à son avant-garde, selon la nature du lieu. Antiochus en fit autant dès qu'il vit paraître les enseignes des Romains. D'abord ses soldats, placés devant et autour des ouvrages, soutenaient facilement l'ennemi, qui faisait toutes sortes d'efforts pour les enfoncer de quelque côté, d'autant plus qu'ils étaient secondés fort à propos par ceux qui d'en haut faisaient pleuvoir sur les Romains avec leurs frondes une grêle de pierres et de balles de plomb, et lançaient sur eux en même temps des flèches et des javelots. Mais ensuite, se voyant pressés d'un grand nombre de Romains, qui s'avançaient toujours, et auxquels ils ne pouvaient plus résister, ils rentrèrent en dedans de leurs retranchements; et, soutenus de leur rempart qu'ils avaient alors devant eux, ils en formaient un second avec leurs lances qu'ils présentaient à l'ennemi. Plusieurs Romains, pour s'être avancés avec trop de témérité, furent percés et demeurèrent sur la place. Le consul, on se serait vu obligé d'abandonner l'entreprise, ou aurait perdu beaucoup de monde, si Caton, après avoir chassé les Etoliens de la cime appelée *Callidrome*, et en avoir tué la plus grande partie qu'il avait trouvés endormis, ne se fût montré avec sa troupe sur la partie de la colline qui commandait le camp des ennemis. Il avait essuyé des peines et des dangers inexprimables pour arriver au sommet de cette montagne, passant au travers de rochers impraticables, et dans des routes bordées d'affreux précipices. Flaccus n'eut pas le même succès; et quelques efforts qu'il eût faits, il ne put jamais arriver au poste auquel il tendait, et qui était gardé par un autre corps d'Etoliens.

Les soldats d'Antiochus, n'apercevant encore que de loin les gens que Caton amenait avec lui, s'imaginèrent que c'étaient les Eto-

[1] Liv lib. 36, cap. 16-21. — Plut. in Cat. pag. 343, 344. — Appian. in Syr. pag. 96-98.

[1] Plutarque, Appien et Cicéron disent que Caton servait alors comme simple tribun légionnaire.

liens qui, ayant vu les deux partis aux mains, venaient au secours de leurs alliés. Mais quand ils reconnurent de près les drapeaux et les armes des Romains, ils furent tous saisis de frayeur, et la plupart jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Antiochus, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracassa les dents, fut obligé par la douleur à tourner bride. Après sa retraite, aucune partie de son armée n'osa attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute ; mais la fuite devenait extrêmement difficile aux vaincus, parce que d'un côté ce n'étaient que marais profonds, et de l'autre que roches escarpées, qui empêchaient qu'on ne pût s'écarter presque ni à droite ni à gauche. Les Romains, qui s'étaient mis en devoir de les poursuivre, se trouvèrent aussi fort embarrassés, d'abord par les fossés et les palissades, puis par la difficulté du vallon étroit qu'il leur fallait traverser, mais surtout par les éléphants qu'Antiochus avait placés à son arrière-garde, et qui arrêtaient tout court les gens de pied, et encore davantage les chevaux, plus effrayés à la vue de ces masses énormes que par tout le fracas de la bataille même. Ils perdirent aussi du temps à piller le camp des vaincus. Cependant ils poussèrent ce jour-là jusqu'à Scarphie [1], et, ayant tué ou pris un grand nombre non-seulement d'hommes et de chevaux, mais même d'éléphants, ils revinrent dans leur camp.

Au sortir de cette action, le consul tint longtemps embrassé Caton encore tout échauffé et hors d'haleine, et, en présence de l'armée, il s'écria, dans les transports de sa joie, que ni lui ni le peuple romain ne pourraient jamais récompenser dignement ses services. Caton, qui combattait ici comme lieutenant, ou, plus vraisemblablement, comme simple tribun légionnaire, avait été consul et à la tête des armées en Espagne, où il s'était fort distingué, comme nous l'avons raconté ci-devant; mais il ne croyait pas se dégrader en acceptant un emploi subalterne pour le service de l'état, et cela était ordinaire chez les Romains.

[1] Ville de Locride dans le voisinage des Thermopyles.

Le consul avait fait partir vers la fin de la nuit sa cavalerie pour aller après l'ennemi. Il se mit lui-même en marche avec les légions dès que le jour parut. Antiochus, qui avait beaucoup d'avance sur lui, n'ayant point cessé de fuir avec précipitation qu'il ne fût arrivé à Elatée [1], ramassa dans cette ville les débris de la bataille et de la fuite, d'où il se retira à Chalcis, ne ramenant avec lui de toute son armée que cinq cents hommes tout au plus. Il n'y attendit pas le consul ; mais, en étant parti promptement, il mouilla l'ancre au port de Tène [2], et passa à Ephèse. Dès qu'Acilius parut devant Chalcis, les portes lui en furent ouvertes. Toutes les autres villes de l'Eubée se rendirent sans attendre qu'on les sommât; et le consul ayant, en très-peu de jours, reconquis toute l'île sans user de violence à l'égard de qui que ce fût, ramena son armée aux Thermopyles; beaucoup plus estimable par la modération qu'il fit paraître après la victoire que par la victoire même [3].

De là il envoya Caton porter lui-même à Rome la nouvelle de cette victoire, marquant dans ses dépêches, en termes énergiques, la part considérable qu'il y avait eue. Il est beau pour un général de rendre ainsi justice au mérite d'autrui, et de ne point donner d'accès dans son cœur à la jalousie. L'arrivée de Caton à Rome remplit la ville d'une joie d'autant plus vive, que l'on avait plus appréhendé les suites d'une guerre contre un roi si puissant et d'une si grande réputation. On ordonna des prières publiques et des sacrifices en actions de grâces pendant trois jours.

Dans le temps même que se donnait la bataille, dix galères d'un côté et trois d'un autre, qui venaient au secours du roi, et étaient arrivées en Grèce, ayant appris sa défaite, s'en retournèrent à Ephèse. D'autres vaisseaux chargés de convois considérables pour Antiochus avaient déjà passé le détroit qui est près de l'île d'Andros. Atilius, qui commandait la flotte romaine, les ayant attaqués, en coula

[1] Ville considérable de la Phocide.

[2] Petite île parmi les Cyclades.

[3] « Multò modestiâ post victoriam quàm ipsâ victoriâ « laudabilior. » (Liv.

une partie à fond et prit tout le reste, à l'exception de ceux qui étaient à l'arrière-garde, qui rebroussèrent chemin et s'en retournèrent en Asie.

Quoique les Etoliens, par leurs procédés violents et pleins d'insolence, se fussent rendus indignes de tout ménagement, Acilius tâcha néanmoins de les rappeler à leur devoir par la douceur [1]. Avant que de former le siége d'Héraclée, il fit représenter à ceux qui s'y étaient renfermés « que l'expérience au moins « devait leur apprendre le peu de fond qu'ils « pouvaient faire sur Antiochus : qu'il était « encore temps d'avoir recours à la clémence « du peuple romain : qu'ils n'étaient pas les « seuls peuples de la Grèce qui eussent manqué de fidélité à des alliés dont ils avaient « reçu tant de bienfaits ; mais qu'au moins les « autres avaient condamné leur aveuglement « et leur ingratitude aussitôt après la défaite « et la fuite du roi, dont les sollicitations et « les promesses les avaient séduits : qu'encore « que les Etoliens fussent les plus coupables, « puisqu'ils n'avaient pas suivi ce prince, mais « l'avaient attiré dans la Grèce, qu'ils n'avaient pas seulement pris part à la guerre « comme alliés d'Antiochus, mais en devaient « être regardés comme les chefs et les auteurs, cependant, s'ils pouvaient se résoudre à se repentir en livrant aux Romains « Héclarée, ils ne devaient pas désespérer de « leur grâce et de leur salut. »

Ces remontrances furent inutiles ; et le consul, voyant qu'il en fallait venir à la force, forma le siége de cette ville avec toutes ses troupes. Héraclée était une place très-forte, d'une grande étendue, et en état de faire une longue et vigoureuse défense [2]. Le consul ayant mis en usage les balistes, les catapultes et toutes les autres machines de guerre dont il avait amassé un grand nombre, fit attaquer la ville en même temps par quatre endroits. Les assiégés se défendaient avec un courage, ou, pour mieux dire, avec une fureur qui ne se peut exprimer. Ils rétablissaient sur-le-champ les pans de murs qui avaient été abattus ; ils faisaient de fréquentes sorties avec une violence qu'il était difficile de soutenir, parce qu'ils se battaient en désespérés. Ils brûlaient en un moment la plus grande partie des machines que l'on employait contre eux. L'attaque fut continuée ainsi pendant vingt-quatre jours de suite, sans interruption ni jour ni nuit.

Il est aisé de juger que les forces de la garnison, qui n'était pas fort nombreuse en comparaison des Romains, devaient être épuisées par un travail si violent et si continu. Le consul forma un nouveau plan. Il faisait cesser l'attaque sur le minuit, et ne la faisait recommencer que le lendemain matin vers les neuf heures. Les Etoliens, ne doutant point que cela ne vînt de lassitude, et que les assiégeants ne fussent autant accablés de fatigue qu'eux-mêmes, profitaient du repos qu'on leur laissait et se retiraient en même temps que les Romains. Cette pratique dura quelque temps ; mais le consul, ayant fait retirer ses troupes à l'ordinaire sur le minuit, trois heures après fit attaquer la ville par trois endroits seulement, plaçant à un quatrième côté un corps de troupes qui avait ordre de demeurer tranquille jusqu'au moment où on leur donnerait le signal pour agir. A cette attaque, ceux des Etoliens qui dormaient eurent bien de la peine à se réveiller, et ceux qui veillaient coururent de tous côtés où le bruit les appelait. Au point du jour, sur le signal du consul, on donna l'assaut à l'endroit de la ville qui jusqu'alors n'avait point été attaqué, et que les assiégés, par cette raison, avaient dégarni. La place fut emportée dans le moment, et les Etoliens se réfugièrent précipitamment dans la citadelle. La ville fut livrée au pillage, moins par esprit de haine et de vengeance que pour dédommager le soldat, à qui jusque-là on n'avait point permis de piller aucune des villes que l'on avait prises. La citadelle, qui manquait de vivres, ne put pas tenir longtemps, et, à la première attaque, la garnison se rendit. Entre les prisonniers était Damocrite, l'un des principaux de la nation, qui, au commencement de la guerre, avait répondu à Quintius *qu'il lui porterait en personne dans l'Italie le décret par lequel les Étoliens venaient d'appeler Antiochus*. Les Romains, qui se souvenaient de cette réponse insolente, en ressentirent davantage la joie de leur victoire.

Dans le même temps que le consul avait

[1] Liv lib. 26, cap 22.
[2] Liv. lib. 36, cap. 21-24.

commencé le siége d'Héraclée, le roi Philippe, de concert avec lui, avait entrepris celui de Lamia, qui n'était éloignée d'Héraclée que de sept milles, c'est-à-dire un peu plus de deux lieues[1]. Ce voisinage de deux villes assiégées, l'une par les Romains, l'autre par les Macédoniens, forma une vive émulation entre les deux peuples, chacun s'efforçant de soutenir l'honneur de sa nation. Philippe trouva beaucoup plus de difficultés devant Lamia qu'il ne s'y était attendu. Les Macédoniens poussaient une mine avec des peines infinies dans un terrain rude et pierreux, où ils rencontraient des roches si dures, que leurs outils s'émoussaient sans les pouvoir entamer. Le roi, voyant que cet ouvrage avançait si peu, tâcha d'engager les habitants, par les conférences qu'il eut avec les principaux, à lui remettre la ville entre les mains. Il était persuadé que, si Héraclée était prise la première, ils aimeraient mieux se rendre aux Romains qu'à lui, et que le consul voudrait se faire honneur de la conquête de cette place, et un mérite auprès des habitants d'en avoir fait lever le siége aux Macédoniens. Il avait raisonné juste; car, aussitôt que le consul fut maître d'Héraclée, il envoya dire à Philippe de lever le siége, prétendant « qu'il « était juste que les Romains, qui avaient la « peine de combattre les Etoliens, recueillis- « sent les fruits de la victoire. » Il fallut obéir. Un prince peut-il n'être pas infiniment sensible à un tel affront? La ville se rendit quelque temps après aux Romains.

Quelque jours avant la prise d'Héraclée, les Etoliens, assemblés à Hypate, envoyèrent à Antiochus des ambassadeurs, du nombre desquels étaient Nicandre et Thoas[2]. Ils avaient ordre de prier ce prince, premièrement de revenir lui-même en Grèce avec une nouvelle flotte et une nouvelle armée : secondement, si quelque raison l'en empêchait, de leur envoyer des troupes et de l'argent. Ils lui représentèrent « qu'il était de son honneur et de « sa bonne foi de ne point abandonner ses « alliés dans leur besoin; que d'ailleurs sa « sûreté et celle de ses états demandait qu'il « occupât les Romains dans la Grèce de telle « façon qu'ils n'eussent ni le temps ni la li- « berté de détruire entièrement les Etoliens, « pour passer ensuite dans l'Asie avec toutes « leurs forces. » Ces raisons, qui étaient sans réplique, firent impression sur l'esprit du roi. Ainsi il donna sur-le-champ aux ambassadeurs l'argent dont ils avaient besoin pour soutenir la guerre, et leur promit de leur envoyer incessamment les troupes de terre et de mer qu'ils demandaient. Il retint auprès de lui Thoas, qui y resta volontiers pour solliciter en personne les secours que le roi faisait espérer.

Mais la perte d'Héraclée acheva d'abattre le courage et de ruiner les espérances des Etoliens; et, peu de jours après le départ des ambassadeurs dont nous venons de parler, renonçant absolument à la guerre, ils en envoyèrent d'autres au consul pour lui demander la paix[1]. Ils commençaient à le haranguer, lorsque ce général les arrêta tout court, leur dit qu'il avait autre chose à faire que de les entendre; et, leur accordant une trêve de dix jours, il les renvoya à Hypate avec L. Valérius Flaccus, à qui il leur ordonna d'exposer leurs raisons comme ils auraient fait à lui-même. Lorsqu'ils y furent arrivés, les principaux de la nation tinrent conseil chez Flaccus pour examiner avec lui de quelle manière ils devaient traiter avec avec le consul. Ils paraissaient disposés à lui rappeler dans la mémoire les alliances qu'ils avaient contractées avec le peuple romain, et les services qu'ils avaient rendus à la république. « Flaccus leur « conseilla de ne point faire mention de trai- « tés qu'eux-mêmes avaient rompus. Il ajouta « que leur salut dépendant, non de la bonté « de leur cause, mais de la clémence du peu- « ple romain, le meilleur parti qu'ils eussent « à prendre, c'était d'avouer leur faute et « d'en demander pardon : que, s'ils agissaient « en suppliants, il leur servirait de médiateur « auprès du consul et dans le sénat à Rome, « où il serait nécessaire qu'ils envoyassent « aussi des ambassadeurs. Suivant l'avis de « Flaccus, ils conclurent tous que l'unique « moyen de se sauver était de s'abandonner

[1] Liv. lib. 36, cap. 25.
[2] Liv. lib. 36, cap. 26.

[1] Liv. lib. 36, cap. 27-29.

« à la bonne foi des Romains ; ils se flattaient « que cette confiance les piquerait d'honneur « et leur ôterait la volonté de maltraiter des « suppliants, et ils se réservaient au fond du « cœur le dessein et l'espérance de profiter des « occasions favorables que la fortune pourrait « leur présenter. »

Quand ils furent devant le consul, Phénéas, chef de l'ambassade, fit une harangue longue et pathétique, dans l'espérance d'adoucir la colère du vainqueur, et finit en disant « que les Etoliens *abandonnaient leurs personnes et tout ce qui leur appartenait à la bonne foi des Romains.* » Les Etoliens ne comprenaient pas toute la force que les Romains attribuaient à cette expression, *s'abandonner à la bonne foi de quelqu'un.* Ils répétaient vraisemblablement ce que Valérius leur avait dicté : en quoi il y aurait de la part de celui-ci une fraude tout à fait condamnable. Cette expression signifiait, dans le sens des Romains, s'abandonner à la bonne foi de celui à qui l'on parle, sans réserve, sans exception, et si absolument, qu'il peut après cela, sans aucune autre formalité, disposer des biens, de la personne et de la vie même de ceux qui se sont ainsi soumis. En un mot, c'était se rendre à discrétion. Quand Phénéas eut prononcé ces paroles : *Pensez-y mûrement*, dit le consul aux Etoliens, *et voyez si votre résolution est bien prise de vous soumettre en cette façon.* Phénéas lui montra le décret où ces termes étaient écrits mot pour mot, tels qu'il les avait prononcés.

Puisque cela est ainsi, reprit le consul, *je vous somme de me livrer sans délai votre citoyen Dicéarque et Ménétas d'Épire* (cet homme étant entré dans Naupacte avec des troupes, en avait soulevé les habitants), *et Amynandre avec les principaux des Athamanes, par le conseil desquels vous vous êtes révoltés contre nous.* Phénéas attendit à peine que le consul eût achevé de parler. Alors prenant la parole avec vivacité : *Nous nous sommes livrés à vous*, dit-il, *comme amis, non comme esclaves ; et je suis persuadé que c'est faute de faire réflexion aux usages des Grecs, que vous exigez de nous des choses qui y sont absolument contraires. Je me mets peu en peine*, répliqua le consul, *qu'il semble aux Étoliens que j'agisse contre les usages des Grecs; il me suffit que, conformément aux usages des Romains, j'use de mon autorité sur des peuples qui viennent de s'y soumettre par leur propre décret, et que j'avais déjà soumis par les armes. C'est pourquoi, si vous n'obéissez dans le moment, je vais vous faire mettre en prison.* Et sur-le-champ il fit apporter des chaînes, et les fit entourer de ses licteurs.

A ces menaces, toute la fierté de Phénéas et des autres Etoliens tomba ; ils commencèrent à sentir leur état. Phénéas dit *que lui et les autres Étoliens voyaient bien qu'il fallait obéir aux ordres du consul : mais qu'il était nécessaire d'assembler la nation pour en faire un décret; qu'il demandait pour cet effet une trève de dix jours.* Le consul la leur accorda, à la prière de Flaccus ; et les députés retournèrent à Hypate. Là, Phénéas ayant exposé à ceux qui formaient le conseil les demandes du consul, et le péril auquel lui et ses collègues s'étaient vus exposés, ces conseillers ne purent s'empêcher de gémir sur la triste situation des Etoliens ; mais ils n'en conclurent pas moins pour l'obéissance, et sur-le-champ ils firent convoquer toute la nation.

Quand tout le peuple assemblé sut de quoi il s'agissait, il fut tellement aigri de la hauteur et de la dureté du consul, que, s'ils eussent été en paix, la colère qui les transportait eût été capable de leur faire prendre les armes. A l'indignation que causait la rigueur de ces ordres, se joignait la difficulté de les exécuter. Comment pouvaient-ils livrer aux Romains, surtout la personne du roi Amynandre? Les esprits étaient dans cette disposition, lorsque Nicandre, revenu de son ambassade de Syrie, flatta la multitude d'une vaine espérance, en lui faisant entendre qu'Antiochus se préparait à continuer la guerre, tant par mer que par terre, avec plus de vivacité que jamais ; et les sommes dont ce prince l'avait chargé semblaient en être de bons garants. Ainsi la négociation commencée avec les Romains n'eut point de suite.

On ne peut nier que l'insolence et la perfidie des Etoliens, et leur haine acharnée contre Rome, ne méritassent les plus durs traitements ; mais la conduite du consul, pleine d'une fierté insultante, et fondée sur un pré-

tendu consentement et sur des paroles dont les Etoliens n'entendaient point la force, est bien étrange, et paraît extrêmement éloignée du caractère romain.

Acilius, apprenant que l'assemblée d'Hypate refusait la paix, et que les Etoliens s'étaient réunis à Naupacte pour soutenir dans cette place tout l'effort de la guerre, se détermina à les y suivre[1]. Après avoir essuyé des fatigues incroyables dans les défilés des montagnes qu'il lui fallut traverser, où un petit nombre de troupes aurait pu l'arrêter tout court, il arriva enfin devant la ville, et en forma le siége, qui ne coûta pas moins de peine, de travaux et d'ouvrages que celui d'Héraclée.

Dans le même temps, Philippe[2], par la permission du consul, faisait la guerre de son côté, et la faisait avec avantage. Il se rendit maître de Démétriade, de la Dolopie, de l'Apérantie, et de quelques villes de la Perrhèbie.

Quintius, qui s'était trouvé à l'assemblée des Achéens, et les avait engagés à rendre aux Romains Zacynthe, passa ensuite à Naupacte[3], qui se trouvait réduite à la dernière extrémité. Il y avait deux mois que les Romains la battaient avec beaucoup de vigueur; et, s'ils l'eussent prise de force, sa ruine aurait infailliblement entraîné celle de l'Etolie entière. Quintius avait toutes sortes de raisons d'être mécontent des Etoliens, qui seuls avaient voulu lui ôter le titre glorieux de libérateur de la Grèce, et qui avaient méprisé ses conseils, lorsque, prévoyant tout ce qui venait de leur arriver, il avait tâché de les détourner d'une entreprise si insensée. Cependant, persuadé qu'il était de son honneur de ne laisser périr aucune des nations d'un pays qu'il avait remis en liberté, il commença à se promener autour des murailles pour se faire remarquer aux Etoliens. Le bruit se répandit aussitôt dans la ville que Quintius paraissait. Dans le moment même on accourut de toutes parts sur les murs. Ces infortunés citoyens, tendant les mains vers Quintius, et l'appelant par son nom, se mirent tous à pleurer et à implorer son secours avec de grands cris. Quintius, touché de leur état jusqu'à verser des larmes, leur fit signe de la main qu'il n'était pas en son pouvoir de les tirer du péril qui les menaçait.

Il alla ensuite trouver le consul, et entra en conversation avec lui. *Manius*, lui dit-il, *est-ce que vous ne voyez pas les suites de tout ceci? ou, les prévoyant, croyez-vous qu'elles soient indifférentes pour le bien de la république?* Le consul, surpris de cette question dont il ne comprenait pas le sens, le pria de s'expliquer plus clairement. *Quoi!* reprit Quintius, *vous ne vous apercevez pas qu'après avoir vaincu Antiochus, vous perdez le temps à assiéger deux villes, sur le point de voir expirer celui de votre consulat; au lieu que Philippe, qui ne s'est point trouvé à la bataille, a déjà conquis non-seulement des villes, mais encore des provinces, telles que sont l'Athamanie, la Perrhébie, l'Apérantie et la Dolopie. Et cependant il nous importe bien moins d'affaiblir les Etoliens que d'empêcher les accroissements extraordinaires de Philippe.*

Le consul convenait de la solidité de ces réflexions, mais il avait honte de lever le siége d'une ville qu'il battait depuis deux mois. Il laissa Quintius maître de faire tout ce qu'il voudrait. Celui-ci s'étant approché des murs une seconde fois, les cris recommencèrent, et on le supplia de nouveau avec instance d'avoir pitié de la nation. Il demanda qu'on lui envoyât quelques députés. Phénéas et les principaux sortirent, et vinrent se jeter à ses pieds. Les voyant en cet état: *Votre malheur*, leur dit-il, *étouffe en moi tout sentiment de colère et de vengeance. Vous voyez l'accomplissement de tout ce que je vous avais prédit; et vous n'avez pas la consolation de pouvoir dire que vous ne méritez pas ce que vous souffrez. Mais, destiné comme je le suis, à défendre et à conserver la Grèce, l'ingratitude n'arrêtera point mon inclination à faire du bien. Députez au consul pour obtenir de lui une trêve qui vous donne le temps d'envoyer des ambassadeurs à Rome, pour faire vos soumissions au sénat. Je vous servirai d'intercesseur et d'avocat auprès du consul.* Ils suivirent en tout le conseil de Quin-

[1] Liv. lib. 36, cap. 30.
[2] Id. ibid. cap. 32, 33.
[3] Liv. lib. 36, cap. 34, 25.

tius. Le consul leur accorda une trève, leva le siége, et fit passer son armée dans la Phocide.

Quelle différence entre la conduite d'Acilius et celle de Quintius! Ce contraste frappant entre deux généraux, par rapport au même peuple, fait sentir combien la bonté, la douceur, la clémence, à l'égard même de ceux qui s'en sont rendus le plus indignes, sont utiles à la conduite des grandes affaires.

Le roi Philippe[1] envoya des ambassadeurs à Rome pour féliciter les Romains sur l'heureux succès de cette campagne, et pour offrir des présents et des sacrifices aux dieux dans le Capitole. Ils y furent reçus avec de grandes marques de considération, et l'on remit entre leurs mains Démétrius, fils de Philippe, qui était retenu à Rome en qualité d'otage. Ainsi finit en Grèce la guerre qu'y fit contre le roi de Syrie le consul Manius Acilius.

Nous avons parlé ailleurs de la victoire de Scipion Nasica[2], collègue d'Acilius, remportée sur les Boïens, et du triomphe de ce consul.

Antiochus[3] depuis sa défaite, demeurait tranquille à Ephèse, s'assurant, sur la parole de ses courtisans et de ses flatteurs, qu'il n'avait rien à craindre de la part des Romains, et qu'ils ne songeaient point du tout à passer en Asie. C'est ainsi que la providence divine abandonne à leur propre indolence les princes qu'elle a résolu d'humilier et d'abattre. Annibal, qui pour lors avait assez de crédit auprès de lui, fut seul capable de le tirer de cet assoupissement léthargique. Il lui déclara nettement « qu'il avait grand tort de se flatter « de vaines espérances comme il faisait, et de « se laisser endormir par des discours desti« tués de toute raison et de toute vraisem« blance: qu'il savait, par des voies sûres, « que Rome avait fait partir, depuis peu, de « ses ports une nouvelle flotte et un nouveau « général; qu'il leur en coûterait moins pour « passer de Grèce en Asie que d'Italie en « Grèce: qu'il devait s'attendre qu'au premier « jour il aurait à combattre par terre et par « mer contre les Romains dans l'Asie, et pour « l'Asie, et qu'il fallait se résoudre ou à re« noncer à l'empire, ou à le défendre les ar« mes à la main contre des ennemis qui n'as« piraient à rien moins qu'à se rendre maîtres « de l'univers. » Le roi comprit alors tout le danger où il était. Il envoya des ordres pour faire hâter la marche des troupes d'Orient qui n'étaient pas encore arrivées. Il fit équiper sa flotte, s'y embarqua, et alla dans la Chersonèse. Il fortifia Lysimachie, Seste, Abyde, et les autres places des environs, pour empêcher les Romains de passer en Asie par l'Hellespont.

C. Livius[1] commandant de la flotte romaine, était parti de Rome avec cinquante gros vaisseaux. Quand il fut arrivé à Corfou, il apprit que le consul et Antiochus étaient campés autour des Thermopyles (car la bataille alors n'était pas encore donnée). Il se hâta donc de venir au Pirée, où était la flotte romaine commandée par Atilius. Elle consistait en vingt-cinq gros bâtiments, auxquels ajoutant les six que les Carthaginois avaient fournis aux Romains, la flotte de Livius se trouva composée de quatre-vingt-un gros vaisseaux de guerre, sans compter un très-grand nombre de moindres bâtiments. Il partit sans perdre de temps, et arriva à Délos, où les vents contraires le retinrent quelques jours.

Pendant cet intervalle, Antiochus avait été chassé de la Grèce par le consul, et il était actuellement dans l'Hellespont, lorsque la flotte romaine était à la rade de Délos. Polyxénidas, amiral de la flotte de ce prince, lui en ayant donné avis, aussitôt Antiochus revint à Ephèse, et, sans différer, tint conseil pour délibérer s'il était à propos de tenter la fortune d'un combat naval. Polyxénidas opina « qu'il fallait attaquer les ennemis avant « que la flotte d'Eumène et les galères des « Rhodiens les eussent joints: que par ce « moyen ils seraient à peu près égaux aux « Romains par le nombre, mais beaucoup « supérieurs par la vitesse des vaisseaux et la « variété des secours: que les bâtiments des « Romains, par la façon grossière dont ils

[1] Liv. lib. 36 cap. 35.
[2] Id. ibid. cap. 38-40.
[3] Id. ibid. cap. 41.

[1] Liv. lib. 36, cap. 42-45.

« étaient construits, avaient peine à se re- « muer, outre que, venant de si loin dans un « pays ennemi, ils étaient chargés de provi- « sions; au lieu que ceux du roi ne portaient « que des soldats et des armes : que d'ailleurs « ils tireraient un grand avantage de la con- « naissance des mers, des terres et de vents, « dont l'ignorance seule était capable de je- « ter beaucoup de désordre parmi les enne- « mis. » Polyxénidas, en donnant ce conseil, lit d'autant plus d'impression sur les esprits, que c'était à lui à l'exécuter.

Ils employèrent deux jours en préparatifs; et dès le troisième Polyxénidas partit avec cent vaisseaux, dont il y en avait soixante et dix de couverts, le reste sans ponts, et vint à Phocée[1]. Comme le roi ne devait pas se trouver à cette action, quand il eut appris que la flotte ennemie approchait il se retira à Magnésie, près du mont Sipyle, pour mettre ses troupes de terre en état d'agir. La flotte s'avança jusqu'à Cyssonte, qui est un port des Erythréens, comme dans un poste où elle attendrait l'ennemi avec plus d'avantage.

Quand les vents du nord, qui avaient retenu les Romains à Délos pendant plusieurs jours, furent tombés, ils continuèrent leur route, et arrivèrent devant Phocée, qui se soumit sur-le-champ. Eumène, avec vingt-quatre vaisseaux pontés et un peu plus de bâtimeuts découverts, vint y joindre la flotte des Romains, qui se préparait à donner combat aux ennemis. De là étant partis avec cent cinq navires couverts, et environ cinquante sans ponts, ils furent d'abord repoussés du côté de la terre par les aquilons qui leur donnaient en flanc; de sorte que, pour éviter de s'y aller briser, ils furent obligés de se mettre à la queue les uns des autres, et de se ranger sur une longue file. Quand la violence de ces vents se fut un peu apaisée, ils firent effort pour gagner le port de Coryce, au-dessus de Cyssonte.

Polyxénidas, qui ne cherchait que l'occasion de combattre, apprit avec joie que les Romains venaient au-devant de lui. Ainsi il mit sa flotte en bataille, etendit l'aile gauche vers la pleine mer, ordonna à ses lieutenants de ranger la droite vers la terre; et en cet état il s'avançait de front contre les ennemis. Le Romain, s'étant aperçu de sa manœuvre, fit plier les voiles, abaisser les mâts; et en même temps qu'il mettait ses vaisseaux en état de combattre, il attendait ceux qui venaient après lui. Il en avait déjà rangé environ trente de front, dont il composa son aile droite; et pour donner moyen à la gauche de se former, haussant les petites voiles, il s'avança dans la pleine mer, ordonnant à ceux qui le suivaient de tourner leurs proues contre l'aile droite des ennemis rangée le long du rivage. Eumène était à l'arrière-garde. Mais dès qu'il jugea par le bruit qu'il entendait, que les deux flottes étaient près de se heurter, il poussa ses vaisseaux avec le plus de vitesse qu'il put.

Lorsqu'ils furent tous à portée de se voir, trois vaisseaux se détachèrent de la flotte du roi, et vinrent à la rencontre de deux bâtiments carthaginois qui précédaient celle des Romains. Comme la partie n'était pas égale, deux des bâtiments d'Antiochus entourèrent un des deux carthaginois; et d'abord ils lui brisèrent toutes ses rames, puis sautèrent dedans l'épée à la main, et s'en rendirent maîtres après avoir renversé ou tué ceux qui le défendaient. Le vaisseau qui restait seul, voyant l'autre pris par les ennemis, alla se rejoindre au reste de la flotte avant que les trois Syriens vinssent l'envelopper.

Livius, outré de colère à cette vue, s'avança contre les ennemis avec la galère amirale qu'il montait. En même temps, les deux qui avaient pris le vaisseau carthaginois viennent à sa rencontre dans l'espérance de remporter sur lui le même avantage. Livius, pour rendre sa galère plus stable, ordonne aux matelots d'abaisser les rames des deux côtés dans la mer, d'accrocher avec leurs corbeaux les galères ennemies qui approchaient, et de se jeter sur leur bord pour combattre de près et main à main. Il les exhorte à se souvenir qu'ils sont Romains, et à ne pas regarder comme des hommes ces vils esclaves des rois orientaux. Alors on vit un seul bâtiment en attaquer et en prendre deux avec plus de facilité que deux n'en avaient pris un quelques moments auparavant.

Déjà les deux flottes se choquaient de toutes

[1] Ville de l'Asie Mineure (*Natolie.*)

parts, et tous les vaisseaux, s'étant mêlés, avaient rendu le combat général. Eumène, qui était arrivé le dernier et après le commencement de l'action, ayant remarqué le désordre que Livius avait mis à l'aile gauche des ennemis, alla fondre sur leur aile droite, qui se défendait encore avec un avantage égal.

La défaite des Syriens commença par l'aile gauche. Quand Polyxénidas vit la supériorité qu'avaient les soldats romains sur les siens par la valeur, il fit lever ses petites voiles et s'enfuit avec précipitation. L'aile droite, après avoir soutenu quelque temps l'effort d'Eumène, ne tarda pas à suivre l'amiral. Les Romains, secondés d'Eumène, les poursuivirent vivement à force de rames, dans l'espérance d'atteindre leur arrière-garde. Mais à la fin, voyant que les vaisseaux des vaincus, beaucoup plus légers, avaient trop d'avantage sur les leurs chargés de provisions et de machines, ils s'arrêtèrent ayant pris treize galères avec les soldats et les matelots, et en ayant coulé dix à fond. Les Romains ne perdirent que celle qui avait été prise au commencement du combat par les deux qui l'avaient investie. Polyxénidas ne discontinua de fuir que quand il se vit dans le port d'Ephèse. Les Romains restèrent ce jour-là à Cyssonte, d'où la flotte d'Antiochus était sortie pour aller à leur rencontre; et dès le lendemain ils se remirent en mer pour aller chercher les ennemis. Au milieu de leur course ils rencontrèrent vingt-cinq galères des Rhodiens commandées par Pausistrate.

Avec ce renfort, ils poussèrent jusqu'à Ephèse, et se rangèrent en bataille à l'embouchure même du port. Mais, comme l'ennemi ne faisait aucun mouvement, contents de l'aveu qu'il faisait de sa faiblesse ils se retirèrent. Eumène et les Rhodiens retournèrent chez eux. Pour ce qui est de Livius, il prit la route de Chios, où il débarqua le lendemain. Il y resta quelques jours pour laisser reposer sa chiourme, puis se rendit à Phocée. Y ayant laissé quatre galères à cinq rangs de rames pour la garde de la ville, il mena la flotte à Canes. Là, comme l'hiver était proche, il mit ses vaisseaux à sec, et les entoura d'un fossé et d'une palissade.

Sur la fin de l'année on tint à Rome l'assemblée, dans laquelle furent créés consuls L. Cornélius Scipion et C. Lélius, dans l'espérance qu'ils termineraient la guerre de Syrie, qui était alors le grand objet de l'attention des Romains [1].

§ II. — Les ambassadeurs étoliens sont renvoyés sans avoir obtenu la paix. Scipion l'Africain fait donner à son frère la Grèce pour département. Le sénat laisse au consul la liberté de passer en Asie, s'il le juge à propos. Cornélius part de Rome. Le sénat fait construire une nouvelle flotte. Inquiétude des Étoliens. Retour de leurs ambassadeurs. Le nouveau consul arrive en Grèce. Après bien des refus, enfin il accorde aux Étoliens une trêve de six mois pour envoyer des ambassadeurs à Rome. Le consul prend le chemin de l'Asie, après avoir pressenti les dispositions de Philippe. Ce prince le reçoit, lui et son armée, avec une magnificence royale. Grands préparatifs d'Antiochus, surtout pour équiper une nouvelle flotte. Livius se met en mer, passe dans l'Hellespont et se rend maître de Seste. Polyxénidas, ayant trompé Pausistrate, défait entièrement la flotte rhodienne. Livius abandonne le siége d'Abyde. Les Rhodiens équipent une nouvelle flotte. Les deux flottes unies s'approchent d'Ephèse, et ne peuvent attirer les ennemis au combat. Æmilius Régillus prend le commandement de la flotte à la place de Livius. Séleucus assiége Pergame. Eumène, et, bientôt après lui, les Romains et les Rhodiens viennent au secours de cette ville. Antiochus envoie proposer la paix au préteur Æmilius, mais inutilement. Les Achéens, commandés par Diophane, font lever le siége de Pergame. La flotte d'Antiochus, commandée en partie par Annibal, est défaite par les Rhodiens. Antiochus tâche d'engager Prusias dans son parti. Les lettres des Scipions le déterminent à se tourner du côté des Romains. Combat naval entre le préteur Æmilius et Polyxénidas, près de Myonnèse, où les Syriens sont vaincus.

L. CORNELIUS SCIPIO [2].
C. LÆLIUS.

Les nouveaux consuls étant entrés en charge, le premier soin du sénat, après avoir satisfait aux devoirs de la religion, fut d'examiner l'af-

[1] Liv. lib. 36, cap. 45.
[2] An. R. 562; av. J. C. 190.

faire des Etoliens [1]. Leurs ambassadeurs demandaient avec instance qu'on la terminât avant que le temps de la trêve qu'on leur avait accordée fût expiré : en quoi ils étaient appuyés du crédit de Quintius, qui était alors revenu de la Grèce à Rome. Comme ils comptaient beaucoup plus sur la clémence du sénat que sur la bonté de leur cause, ils prirent le parti de demander grâce pour leurs fautes récentes en considération de leurs services passés. Au reste, tant qu'ils restèrent dans la salle où le sénat était assemblé, ils eurent beaucoup à souffrir des questions pressantes que leur faisaient les sénateurs, à l'envi les uns des autres, pour leur arracher l'aveu de leur inconstance et de leur infidélité, plutôt que pour entendre leurs excuses et leurs apologies. Quand ils en furent sortis, les sentiments se trouvèrent fort partagés sur la manière dont on devait les traiter. Le souvenir de leur conduite injurieuse et violente avait presque éteint dans les cœurs tout sentiment de compassion. On les regardait, non comme des ennemis ordinaires, mais comme des animaux féroces et intraitables. Enfin, après que l'affaire eut été débattue pendant plusieurs jours avec beaucoup de chaleur, le résultat de la délibération fut que, sans leur accorder la paix ni la leur refuser, on leur donnait l'option, ou de s'abandonner à la discrétion du sénat, ou de payer au peuple romain mille talents [2], et de s'engager à n'avoir point d'autres amis ni d'autres ennemis que les siens. Ils firent de grandes instances pour apprendre sur quels articles le sénat souhaitait qu'ils s'en rapportassent à sa discrétion. On ne leur donna point de réponse positive. Ainsi ils furent congédiés sans avoir obtenu la paix qu'ils étaient venus demander; et ils eurent ordre de sortir dès ce jour-là de la ville, et, dans l'espace de quinze jours, de l'Italie.

Alors on commença à délibérer sur les provinces qui devaient être assignées aux consuls [3]. Tous deux désiraient la Grèce; et, le sénat leur ayant ordonné de tirer au sort, ou de convenir entre eux, Lélius, qui avait un grand crédit dans cette compagnie, dit qu'il était plus honnête de laisser ce choix à la prudence des sénateurs que d'en remettre la décision au caprice du sort. L. Scipion répondit qu'il ferait là-dessus ses réflexions; et, ayant conféré avec son frère, qui lui dit qu'il pouvait s'en rapporter hardiment au sénat, il déclara qu'il acceptait le parti proposé par Lélius. Le cas était nouveau, ou du moins le temps en avait fait entièrement oublier les exemples; et les sénateurs s'attendaient à une longue contestation, lorsque Scipion l'Africain, se levant, dit « que, s'ils accordaient le « département de la Grèce à son frère, il irait « servir sous lui en qualité de lieutenant. » Cette déclaration fut reçue avec l'applaudissement de toute l'assemblée, et termina dans le moment la dispute. La Grèce fut décernée à Scipion, et l'Italie à Lélius, d'un consentement presque général. On était ravi d'éprouver si les conseils d'Annibal vaincu seraient plus salutaires à Antiochus que ceux de Scipion son vainqueur au consul et à ses légions. Les préteurs ensuite tirèrent au sort leurs départements, et le commandement de la flotte échut à L. Æmilius Régillus.

On laissa à Cornélius, qui devait commander en Grèce, la liberté de passer de là dans l'Asie, s'il jugeait que le bien de la république le demandât [1]. On donna au préteur Régillus vingt vaisseaux de guerre avec tout leur équipage, auxquels il eut ordre de joindre mille matelots et deux mille hommes de pied qu'il lèverait lui-même, et avec ses forces de passer en Asie, où C. Livius lui remettrait le commandement de la flotte.

Le consul Cornélius, après avoir terminé les affaires qui le retenaient à Rome [2], et avoir fait tous les préparatifs nécessaires, sortit de la ville en habit de guerre, selon l'usage, emmenant avec lui, outre huit mille hommes qu'il avait levés par ordre du sénat, environ cinq mille volontaires, qui, ayant fini leur temps de service sous Scipion l'Africain, prirent alors avec joie un nouvel engagement sous les enseignes de son frère.

Le sénat donna à L. Aurunculéius la com-

[1] Liv. lib 37, cap. 1.
[2] Trois millions. = 5750000 fr. E. B.
[3] Liv. lib. 37, cap. 1.

[1] Liv. lib 37, cap. 2.
[2] Liv. lib. 37, cap. 4.

mission de faire construire trente galères à cinq rangs, et vingt à trois, parce que le bruit s'était répandu qu'Antiochus, après la bataille navale qu'il avait perdue, équipait une flotte beaucoup plus considérable que la première.

Au commencement de cette année arrivèrent à Rome quarante-trois prisonniers de guerre étoliens des principaux de la nation, du nombre desquels étaient Damocrite et son frère, conduits par deux cohortes, que Manius Acilius avait détachées exprès; et, en arrivant, ils furent jetés en prison.

Cependant les Etoliens attendaient avec grande inquiétude le retour de leurs ambassadeurs [1]. La réponse qu'ils rapportèrent, et qui ôtait toute espérance de paix, jeta la nation étolienne dans la dernière consternation. Justement effrayés du péril qui les menaçait de la part des Romains, ils s'emparèrent du mont Corax pour fermer le passage à leur armée; car ils ne doutaient point que, dès le commencement du printemps, Acilius ne vînt tout de nouveau assiéger Naupacte. Mais il les surprit par un projet auquel ils ne s'attendaient point, et alla attaquer Lamia [2], qui apparemment s'était révoltée. Elle fit d'abord une défense fort vigoureuse, mais enfin elle fut obligée de se rendre. De là il alla attaquer Amphisse [3], dont les habitants montrèrent beaucoup de courage.

On avait déjà fait brèche en plusieurs endroits [4], quand Acilius apprit que son successeur avait débarqué à Apollonie [5], et qu'il traversait l'Epire et la Thessalie pour le venir joindre. Il amenait avec lui treize mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Quand le consul fut au golfe Maliaque [6], il envoya sommer ceux d'Hypate de lui livrer leur ville. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire que par un décret de l'assemblée générale des Etoliens. Alors, pour ne pas s'arrêter au siége d'Hypate avant qu'Amphisse fût rendue, il tourna du côté de cette dernière ville, ayant fait partir devant lui Scipion l'Africain, son frère. A leur approche, les habitants s'étaient retirés dans la citadelle, qui passait pour imprenable.

Le consul s'était campé à six milles de là, lorsque les ambassadeurs des Athéniens, après s'être adressés à son frère, le vinrent trouver pour implorer sa clémence en faveur des Etoliens. L'Africain leur avait fait une réponse assez favorable. Cet homme d'un génie supérieur, qui toujours visait au grand, ne cherchait qu'un prétexte honnête d'abandonner la guerre d'Etolie afin de tourner toutes les forces de la république contre Antiochus et l'Asie, avait ordonné aux Athéniens non-seulement de tâcher de fléchir les Romains, mais d'amener les Etoliens eux-mêmes à préférer la paix à la guerre. Et sur-le-champ les Etoliens avaient envoyé d'Hypate une ambassade nombreuse pour demander la paix. L'Africain, par son discours, augmenta l'espérance qu'ils avaient de l'obtenir. Il leur dit « que lorsqu'il « avait commandé, premièrement en Espa-« gne, et ensuite en Afrique, de plusieurs « nations qu'il avait soumises au peuple ro-« main il n'y en avait aucune à qui il n'eût « donné des preuves de clémence et de bonté, « plus encore que de bravoure et d'habileté « dans le métier des armes. » L'affaire paraissait en bon train; mais les ambassadeurs des Etoliens s'étant présentés au consul, il leur fit, sans doute conformément à ses ordres, cette même réponse que le sénat leur avait faite à Rome, et qui les avait mis en fuite. Les Etoliens, frappés d'une rigueur à laquelle l'intercession des Athéniens et l'accueil favorable de l'Africain, ne les avaient point préparés, répondirent qu'ils allaient rendre compte de leur commission à ceux qui les avaient envoyés.

Quand ils furent de retour à Hypate, les chefs de la nation se trouvèrent fort embarrassés; car ils n'étaient pas en état de fournir les mille talents qu'on exigeait; et ils craignaient, s'ils se rendaient à discrétion, que les Romains ne se crussent en droit de les maltraiter dans leurs personnes. Ils renvoyèrent donc les mêmes ambassadeurs au consul et à son frère l'Africain, pour les prier, s'ils

[1] Liv. lib. 37, cap. 3, 4.
[2] Ville de Thessalie dans la Phthiotide.
[3] Ville de la Locride.
[4] Liv. lib. 37. cap. 6, 7.
[5] Ville maritime de Macédoine.
[6] *Malia*, qui donne le nom au golfe Maliaque, était dans la Phthiotide, qui fait partie de la Thessalie.

avaient sincèrement dessein de leur donner la paix et non de les tromper par de vaines espérances, ou de leur remettre une partie de la somme qu'ils demandaient, ou de souffrir qu'en se rendant ils ajoutassent une exception qui mît leurs personnes à couvert. Le consul fut inexorable. Ils étaient réduits au désespoir. Echédéme, le plus considérable des ambassadeurs athéniens, ne perdit pas toute espérance comme eux. Il leur conseilla de demander une trêve de six mois pour envoyer de nouveaux ambassadeurs à Rome, en leur faisant entendre que le bénéfice du temps pouvait apporter de grands changements dans les affaires. La trêve leur fut accordée. Peut-être qu'Echédème leur avait donné ce conseil de concert avec le consul et son frère l'Africain, à qui il importait infiniment de n'être point retenus en Grèce par la guerre d'Etolie. Aussitôt le siége d'Amphisse fut levé; et Acilius, ayant remis son armée au consul, reprit le chemin de Rome.

Il ne restait plus d'obstacle aux desseins et aux désirs du consul. Il songea aussitôt à se rendre en Thessalie pour traverser ensuite la Macédoine et la Thrace, et passer de là en Asie[1]. Mais son frère lui fit faire une réflexion: « J'approuve fort, lui dit-il, la route que « vous voulez prendre: mais toute votre sû« reté dépend des dispositions du roi Phi« lippe; car, s'il nous demeure fidèle, il nous « ouvrira lui-même les chemins, et fournira « à notre armée les vivres et toutes les pro« visions dont elle a besoin pour une si lon« gue marche; mais, s'il venait à nous aban« donner, vous seriez exposé à de grands « dangers en passant par la Thrace. C'est « pourquoi je vous conseille, avant que de « vous engager, de sonder l'esprit de ce « prince. Le moyen le plus sûr de s'assurer « de ses véritables sentiments, c'est de lui « envoyer un courrier qui le surprenne sans « qu'il s'y attende. »

On chargea de cette commission Ti. Sempronius Gracchus, jeune Romain plein d'ardeur et de vivacité. Il partit d'Amphisse; et avec les chevaux qu'il trouva disposés sur sa route, il fit une si prodigieuse diligence, qu'il arriva à Pella le troisième jour. Le roi était à table, et même en pointe de vin, quand Gracchus lui fut présenté. Ce fut déjà pour le courrier une marque qu'il n'avait point en tête de desseins qui dussent donner de l'inquiétude aux Romains. Ce prince le reçut fort gracieusement; et, dès le lendemain, il lui montra les convois qu'il tenait tout prêts pour l'armée romaine, et lui donna toutes les assurances possibles que les ponts étaient dressés sur les rivières et les chemins rendus faciles et praticables. Le courrier s'en retourna, avec la même diligence qu'il était venu, porter cette heureuse nouvelle au consul, qu'il rencontra à Thaumaces[1].

Aussitôt l'armée, remplie de confiance et de joie, entra dans la Macédoine, où elle trouva tout à souhait[2]. Philippe reçut les Romains avec toutes les marques de bonne volonté que l'on pouvait attendre de l'allié le plus fidèle et le plus zélé. Il leur fournit avec une générosité véritablement royale tous les rafraîchissements et les secours nécessaires. Dans les repas qu'il donna au consul, à son frère, et aux principaux officiers de l'armée, il montra un air aisé et gracieux[3], et une politesse qui n'étaient pas sans mérite auprès de Scipion l'Africain: car ce grand homme qui excellait en tout, n'était point ennemi d'une certaine élégance de mœurs, ni même de la magnificence, pourvu qu'elle ne dégénérât point en luxe.

L'éloge que donne ici Tite-Live à Scipion l'Africain en est un grand aussi pour Philippe. Ce prince recevait chez lui ce qu'il y avait pour lors de plus illustre dans le monde: un consul du peuple romain, général en même temps de ses armées, et, ce qui était encore plus grand, Scipion l'Africain, frère du consul. La profusion est ordinaire, et paraît pardonnable, dans ces occasions. Il n'y en eut point dans la réception que Philippe fit à ses

[1] Liv. lib. 37, cap. 7.

[1] Ville de Thessalie.

[2] Liv. lib. 37. cap. 7.

[3] « Multa in eo et dexteritas, et humanitas visa, quæ « commendabilia apud Africanum erant, virum, sicut « ad cætera egregium, ita a comitate, quæ sine luxuria « esset, non alienum. » (Liv.)

hôtes. Il les traita en grand roi, et avec une magnificence qui convenait à leur dignité et à la sienne, mais qui n'avait rien d'excessif ni d'outré, ni qui ressentît le faste et l'ostentation; et qui était infiniment relevée par des manières prévenantes, et par une attention à placer avec goût et à propos tout ce qui pouvait faire plaisir à ses hôtes. *Multa in eo et dexteritas et humanitas visa.* Ces qualités personnelles lui firent plus d'honneur dans l'esprit de Scipion, et le lui rendirent plus estimable, que n'auraient pu faire les profusions les plus somptueuses. Ce bon goût de part et d'autre, rare dans les princes et dans les grands seigneurs, est pour eux un beau modèle. Mais il faut avoir bien du courage et de la force d'esprit, un sentiment de la vraie grandeur bien épuré, et un mérite bien supérieur en tout, pour ne se point laisser entraîner par le torrent de l'exemple, et pour se mettre au-dessus d'une mode devenue universelle. Un roi pourtant devrait sentir que c'est à lui à donner la loi, et non à la recevoir; et Pline a raison de dire que la conduite des princes devient infailliblement la règle des sujets [1], qui, pour faire le bien, n'ont pas besoin d'édits et de réglements, mais de bons exemples.

Le consul et son frère, en reconnaissance de la manière noble et généreuse dont Philippe avait reçu l'armée, lui remirent au nom du peuple romain, selon le pouvoir qu'ils en avaient reçu, le reste de la somme qu'il devait payer en vertu du traité.

Philippe parut se faire un devoir et un plaisir d'accompagner l'armée romaine, et de lui fournir tout ce qui lui était nécessaire, non-seulement dans la Macédoine, mais jusque dans la Thrace. L'expérience qu'il avait faite de la supériorité des forces de Rome aux siennes, et l'impuissance où il se voyait de secouer le joug de l'obéissance et de la soumission, toujours dur à un roi, l'obligeaient de ménager un peuple de qui désormais son sort dépendait; et il y avait de la sagesse à lui de faire de bonne grâce ce qui était devenu pour lui d'une nécessité indispensable : car, pour le fond, il était difficile qu'il ne conservât pas contre les Romains un vif ressentiment de l'état où ils l'avaient réduit. Les rois ne s'accoutument point à dépendre des autres et à leur être soumis.

Antiochus, depuis la bataille navale qu'il avait perdue près de Coryce, ayant eu tout l'hiver pour se préparer à soutenir l'effort des Romains tant sur terre que sur mer, s'était surtout appliqué à équiper une nouvelle flotte, de peur de perdre entièrement la possession de la mer [1]. Il avait besoin d'un nombre extraordinaire de vaisseaux pour être en état de tenir tête aux ennemis. C'est pourquoi il avait envoyé Annibal en Syrie pour en faire venir les vaisseaux des Phéniciens; et il avait ordonné à Polyxènidas de radouber les anciens qu'il avait déjà, et d'en faire construire de nouveaux, persuadé que le souvenir de sa défaite le rendrait plus soigneux et plus attentif à bien s'acquitter de cette commission. Pour lui, il passa l'hiver dans la Phrygie, envoyant ses ordres de toutes parts pour rassembler toutes ses forces. Il avait laissé son fils Séleucus dans l'Eolide, avec une armée pour contenir les villes maritimes dans le devoir : car elles étaient sollicitées, et par Eumène, qui régnait à Pergame, et par les Romains, qui tenaient Phocée et Erythrée.

Les Rhodiens, pour réparer la faute qu'ils avaient faite la campagne précédente en arrivant trop tard, envoyèrent, dès l'équinoxe du printemps, le même Pausistrate au secours des Romains, à la tête d'une flotte composée de trente-six bâtiments [2]. Déjà Livius, qui avait hiverné à Canes, comme nous l'avons dit, en était parti avec trente vaisseaux et les sept galères à quatre rangs qu'Eumène lui avait amenées, et il s'avançait vers l'Hellespont pour favoriser le passage des troupes du consul en Asie. Ayant laissé devant Abyde dix vaisseaux, il alla, avec le reste de la flotte, assiéger Seste, qui est vis-à-vis dans l'Europe. Les soldats, les armes à la main, attaquaient déjà les murailles, lorsque les prêtres de Cybèle, la mère

[1] « Vita principis censura est, eaque perpetua. Ad hanc « dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio no« bis opus est, quam exemplo. » (PLIN. in *Panegyr. Traj.*)

[1] Liv. lib. 37, cap. 8.
[2] Liv. lib. 37, cap. 9.

des dieux, revêtus de leurs habits sacerdotaux, s'agitant comme des furieux, selon leur coutume, se présentèrent aux portes, criant qu'ils étaient les ministres de Cybèle, et qu'ils venaient, par ordre de cette déesse, prier les Romains d'épargner une ville qui était sous sa protection. On suspendit l'attaque; et, un moment après, le sénat, à la tête de tous les magistrats, vint rendre la ville à Livius. La flotte passa de là à Abyde. Livius d'abord fit sonder l'esprit des habitants, tâchant de les engager à se rendre de bonne grâce; mais les voyant déterminés à se défendre, il résolut d'employer la force.

Pendant que ces choses se passaient dans l'Hellespont, Polyxénidas, amiral de la flotte royale, qui était un exilé de Rhodes, apprit que celle de ses compatriotes était partie de l'île, et que Pausistrate, qui la commandait, en haranguant le peuple, avait parlé de lui avec beaucoup de hauteur et de mépris[1]. Piqué de cette injure, et animé du désir de la vengeance, il résolut de faire repentir Pausistrate de ses bravades. Il lui envoya un homme qu'il savait être connu de cet amiral, avec ordre de lui dire que Polyxénidas était en état de lui rendre, s'il y consentait, un grand service à lui et aux Rhodiens, et que Pausistrate, à son tour, pourrait rétablir Polyxénidas dans sa patrie. Il promettait de ne faire aucun des préparatifs nécessaires, et de livrer à Pausistrate la flotte du roi tout entière, au moins la plus grande partie; et, pour un service si important, il ne demandait d'autre récompense que la permission de revenir à Rhodes. Pausistrate jugea l'affaire trop importante pour la rejeter avec mépris ou la croire avec légèreté. Les courriers allaient et venaient de l'un à l'autre sans que Pausistrate se laissât persuader, jusqu'à ce que Polyxénidas, en présence du messager de l'amiral rhodien, eut écrit, signé et cacheté de son sceau une lettre qu'il lui confia, par laquelle il assurait Pausistrate qu'il exécuterait ce qu'il avait promis. Un engagement si formel dissipa tous les doutes. La négligence simulée que fit paraître Polyxénidas dans les préparatifs de sa flotte acheva de convaincre Pausistrate, et le fit tomber lui-même dans une négligence réelle. Polyxénidas sut bien en profiter. Pour dérober sa marche aux ennemis, il mit à la voile après le coucher du soleil, avec soixante et dix gros bâtiments, et, secondé d'un vent favorable, arriva au port de Pygèle vers la fin de la nuit. Il s'y tint en repos tout le jour pour la même raison, et il s'approcha, pendant la nuit, des côtes de Panorme. La flotte rhodienne était dans le port de cette ville. Il y entra avec le jour, et l'attaqua dans un temps ou Pausistrate ne s'attendait à rien moins. Celui-ci, qui était un vieux guerrier fort expérimenté, ne prit point l'alarme, rangea ses vaisseaux en ordre de bataille le mieux qu'il put dans un trouble si subit, combattit avec un courage extraordinaire, et fut tué dans l'action. Sa flotte fut entièrement défaite. Il y eut vingt-neuf vaisseaux coulés à fond ou brûlés: il ne s'en sauva que sept, qui s'ouvrirent courageusement un chemin à travers les ennemis, et allèrent joindre la flotte romaine dans l'Hellespont.

Dans le temps même Séleucus reprit Phocée par la trahison de ceux qui étaient chargés de garder les portes, et qui les lui ouvrirent.

Les habitants d'Abyde, après avoir soutenu le siége pendant plusieurs jours, traitèrent, avec les Romains, de la reddition de la place[1]. Le seul article qui les arrêta regardait les soldats de la garnison, que Livius voulait bien laisser sortir, mais sans leurs armes, au lieu qu'ils prétendaient les conserver. L'affaire allait être terminée, lorsque la nouvelle de la défaite des Rhodiens arracha à Livius la victoire d'entre les mains. Ce général, craignant que Polyxénidas, enflé de ce succès, n'allât surprendre et attaquer la flotte qu'il avait laissée à Canes, et qui y était à sec, abandonna le siége pour aller la joindre et la mettre en mer.

La défaite de la flotte des Rhodiens leur causa une grande douleur et les jeta dans une grande alarme : car, outre leurs vaisseaux et leurs soldats, ils avaient perdu l'élite et la fleur de la jeunessse rhodienne, la plupart des

[1] Liv. lib. 37, cap. 10, 11.

[1] Liv lib. 37, cap. 12.

nobles ayant suivi Pausistrate, qui était fort aimé et considéré des siens à cause de son rare mérite[1]. Mais bientôt, faisant réflexion qu'ils avaient été vaincus par la fraude et non par la valeur des ennemis, ils revinrent de leur abattement. L'indignation et le désir de se venger d'un compatriote qui les avait attirés dans ce piége, se joignant à l'espérance qui renaissait dans leur cœur, ils équipèrent sur-le-champ dix galères, et, quelques jours après, dix autres. Ils en donnèrent le commandement à Eudamus, persuadés que, s'il n'avait pas les autres qualités d'un général au même degré que Pausistrate, au moins serait-il plus circonspect, précisément par la raison qu'il avait moins de feu et moins de brillant.

Quand il eut joint sa flotte à celle de Livius, ils allèrent de concert à Ephèse[2] pour donner bataille aux ennemis, ou pour leur arracher l'aveu de leur lâcheté, s'ils refusaient de combattre; ce qui ferait un bon effet sur l'esprit des alliés. Livius, amiral de la flotte, rangea ses vaisseaux de front vis-à-vis l'embouchure du port; mais, voyant que personne ne se présentait ni n'acceptait le défi, il laissa une partie de sa flotte à l'ancre près de l'entrée du port, pendant que l'autre débarqua les soldats pour aller piller les campagnes voisines de la côte. Ils emmenaient déjà un grand butin, et s'approchaient des murailles de la ville, lorsque Andronic, qui était en garnison à Ephèse, fit une sortie sur eux, et, après leur avoir enlevé la plus grande partie de leur butin, les força de rentrer dans leurs vaisseaux, et de regagner la mer. Les deux flottes s'en retournèrent à Samos[3], d'où elles étaient venues.

L. Æmilius Régillus[4], étant arrivé à Samos, prit le commandement de la flotte des mains de Livius. Celui-ci, quelque temps après, se rendit en Grèce pour conférer avec les Scipions, qui étaient alors aux environs de la Thessalie, et de là repasser en Italie.

Séleucus, fils d'Antiochus, pour profiter de l'absence d'Eumène, roi de Pergame, qui avait quitté ses états, et avait joint ses troupes à celles des Romains, forma le dessein d'aller attaquer Pergame, la capitale de tout le royaume. Attale, frère du roi, se posta d'abord devant les murailles avec un corps de cavalerie et de soldats armés à la légère, et par de fréquentes escarmouches il harcelait les ennemis plutôt qu'il ne les combattait. Mais l'expérience de quelques jours lui ayant fait connaître qu'il n'était en aucune façon capable de leur tenir tête, il se renferma dans la ville, et aussitôt Séleucus en forma le siége. A peu près dans le même temps, Antiochus, étant parti d'Apamée, campa premièrement à Sardes, puis assez près du camp de Séleucus, à la source du fleuve Caïcus, avec une grande armée, composée d'un amas de plusieurs nations.

Quand la nouvelle du siége de Pergame eut été portée à Samos, Eumène partit sur-le-champ pour aller défendre son pays, et vint avec sa flotte à Elée. Y ayant trouvé des troupes de cavalerie et d'infanterie prêtes à le suivre, il s'avança avec cette escorte au secours de Pergame, et il y arriva avant que les ennemis se fussent aperçus de sa marche, et qu'ils eussent fait aucun mouvement pour l'arrêter. Aussitôt les escarmouches recommencèrent, sans qu'Eumène osât hasarder un combat général; mais, peu de jours après, la flotte romaine et celle des Rhodiens vinrent de Samos à Elée[1], pour tirer ce prince de danger.

En effet, dès qu'Antiochus[2] sut qu'ils avaient débarqué leurs troupes à Elée, et qu'un si grand nombre de vaisseaux s'étaient rassemblés dans ce seul port, apprenant d'ailleurs que le consul était déjà arrivé dans la Macédoine[2], et qu'il se disposait à passer l'Hellespont, il crut ne devoir pas attendre à demander la paix qu'il se vît pressé par terre et par mer. Il alla donc se camper sur une éminence vis-à-vis d'Elée. Il y laissa toute son infanterie; et étant descendu avec sa cavalerie, qui se montait à six mille hommes, dans une plaine si-

[1] Liv. lib. 37, cap. 42.
[2] Liv. lib. 37, cap 13.
[3] Ile de l'Archipel.
[4] Liv. lib. 37, cap 18

[1] Elée était l'arsenal de marine des rois de Pergame, à cinq lieues de cette ville.
[2] Liv. lib 37 cap. 19.

tuée au-dessous des murailles mêmes d'Elée, il envoya un trompette à Æmilius, avec ordre de lui dire que le roi était venu pour lui faire des propositions de paix.

Æmilius, avant que de lui répondre, fit venir Euméne de Pergame, et tint avec lui un conseil où il admit aussi les Rhodiens. Ceux-ci n'étaient pas opposés à la paix; mais Eumène soutint que dans les conjonctures présentes ils ne traiteraient ni avec honneur ni avec autorité. *Pourons-nous honnêtement*, dit-il, *enfermés comme nous sommes dans une ville où l'on nous tient assiégés, recevoir les conditions qui nous seront proposées? D'ailleurs, quelle force aura un traité que nous aurons négocié en l'absence du consul, et sans l'autorité du sénat et du peuple romain?* Il ajouta plusieurs autres raisons, et conclut à ne point entrer en conférence au sujet de la paix. On s'en tint au sentiment d'Eumène, et l'on répondit à Antiochus qu'avant l'arrivée du consul on ne pouvait écouter aucune proposition.

Ce prince, voyant qu'il n'y avait point de paix à espérer, ravagea tout le pays autour d'Elée et de Pergame; puis y laissant son fils Séleucus, il exerça les mêmes hostilités, en chemin faisant, sur les terres d'Adramytte [1], et passa ensuite dans les plaines de Thèbes, cette ville dont Homère a rendu le nom célèbre par la mention qu'il en a faite dans son Iliade. Comme ces plaines étaient très-fertiles et très-riches, les soldats d'Antiochus y firent un plus grand butin qu'en aucun autre canton. Æmilius et Euméne, ayant fait le tour de la côte avec leurs vaisseaux, vinrent au secours de la ville d'Adramytte.

En ce même temps, mille hommes de pied et cent cavaliers, partis de l'Achaïe sous la conduite de Diophane [2], vinrent aborder à Elée, où ils furent reçus, au sortir de leurs vaisseaux, par des officiers que leur envoya Attale, qui les introduisirent dans Pergame pendant la nuit. C'étaient tous soldats vétérans et accoutumés à faire la guerre; celui qui les commandait avait appris son métier en servant Philippe sous Philopémen, le plus grand capitaine qu'il y eût alors dans la Grèce. Cet officier ne demanda que deux jours, tant pour faire reposer ses hommes et ses chevaux que pour examiner les troupes des ennemis et étudier toutes leur démarches.

Depuis que la crainte avait obligé Attale et les siens de se renfermer dans leur ville, le mépris que les Syriens conçurent pour les assiégés les jeta dans la sécurité et la négligence. La plupart ne se mettaient pas en peine de tenir leurs chevaux sellés et bridés. Il n'en restait qu'un petit nombre sous les armes : tout le reste était dispersé dans la campagne, où les uns passaient le temps à se divertir, pendant que les autres cherchaient le frais et l'ombre pour boire et manger, ou pour dormir plus à leur aise. Diophane ; ayant observé du haut des murailles l'état où étaient les ennemis, fit armer ses gens, et leur commanda de se tenir, à la porte de la ville, prêts à exécuter les ordres qu'il leur donnerait. Pendant ce temps il alla trouver Attale, et lui dit qu'il avait dessein de faire une sortie sur les ennemis. Attale eut assez de peine à y consentir, voyant qu'il allait se hasarder avec mille hommes de pied contre quatre mille, et avec cent chevaux contre trois cents. Diophane sortit et se posta assez près de ces assiégeants, en attendant l'occasion de fondre sur eux avec avantage. Ceux qui étaient dans la ville regardaient l'entreprise de Diophane comme une folie, et non comme un effet de courage et de hardiesse; et les ennemis eux-mêmes, ayant jeté les yeux sur sa troupe avec assez d'indifférence, et voyant qu'elle ne se donnait aucun mouvement, ne rebattirent rien de leur indolence accoutumée, se moquant même de cette poignée d'hommes qu'ils voyaient paraître. Diophane tint les siens tranquilles pendant quelque temps, comme s'ils n'étaient sortis de la ville que par curiosité, et pour examiner ce qui se passait hors des murailles. Mais quand il s'aperçut que les ennemis ne gardaient point leurs rangs, il partit comme un éclair à la tête de sa cavalerie, après avoir ordonné aux gens de pied de le suivre promptement en jetant tous ensemble de grands cris; et il alla fondre avec une impétuosité extraordinaire sur le corps-de-garde des ennemis, qui ne s'attendaient à rien moins.

[1] Ville de Mysie.
[2] Liv lib. 37, cap. 20, 21.

Une attaque si brusque, accompagnée de tant de cris menaçants, effraya non-seulement les hommes, mais encore les chevaux, qui, rompant leurs licous, augmentèrent encore par leur fuite le désordre et la confusion des assiégeants. Il ne leur était pas même aisé de seller, de brider et de monter ceux que la peur n'avait pas emportés, les cavaliers achéens causant parmi eux un tumulte qu'on n'eût jamais attendu d'un si petit nombre. L'infanterie s'étant jetée à son tour sur les ennemis, épars de côté et d'autre et à moitié endormis, en fit un grand carnage, et mit en déroute ceux qui purent échapper à leurs coups. Diophane, les ayant poursuivis tant qu'il le put sans s'exposer, rentra triomphant dans la ville, après avoir signalé la valeur de la nation achéenne, et mérité l'estime de tous les habitants de Pergame, qui, tant hommes que femmes, avaient vu son action de leurs murailles.

Cet événement fait bien sentir et toucher au doigt la différence qu'il y a entre des officiers braves, expérimentés, vigilants, occupés de leur devoir, tel qu'était Diophane, digne élève de Philopémen, et des guerriers qui n'en ont que le nom, amollis par les délices, ne songeant qu'à faire bonne chère et à se divertir, incapables de soutenir les moindres fatigues, peu touchés des sentiments d'honneur, et encore moins du bien du service.

Le lendemain de cette première sortie, après que les deux partis furent demeurés en présence presque tout le jour sans agir, les Syriens s'étant retirés un peu avant le coucher du soleil, Diophane tomba encore brusquement sur eux, comme il avait fait la veille, les mit tous en fuite, et maltraita fort l'arrière-garde, sans qu'aucun se retournât pour faire tête aux ennemis. Cette audace des Achéens força enfin Séleucus de renoncer au siége de Pergame et d'abandonner le pays.

Antiochus, ayant appris que les Romains étaient arrivés avec Eumène pour secourir Adramytte, s'éloigna de cette ville, mais ravagea tout le pays d'alentour. Après avoir pris quelques places peu importantes, il se retira à Sardes.

La flotte romaine retourna à Elée, d'où elle était partie. Alors Eumène fut renvoyé chez lui, et chargé de préparer tous les secours et toutes les commodités nécessaires pour traverser l'Hellespont[1]. Les Rhodiens allèrent se mettre à la rade, auprès de Rhodes, pour empêcher le passage de la flotte ennemie, qu'on disait être partie de Syrie. Une seconde escadre, envoyée de Rhodes contre la même flotte, et commandée par Pamphilidas, se joignit à la première, qui avait pour amiral Eudamus. Ces deux escadres, jointes ensemble, formaient une flotte de trente-six galères, trente-deux à quatre rangs, et quatre à trois. Dans celle d'Antiochus il y avait trente-sept gros bâtiments, dont trois étaient à sept rangs, quatre à six, et, de plus, dix trirèmes ou vaisseaux à trois rangs. Les deux flottes se rencontrèrent vers les côtes de Pampbylie. Dès que les Rhodiens eurent doublé le promontoire qui s'avance de Sida dans la mer, ils aperçurent les ennemis, et furent aperçus d'eux. Annibal commandait l'aile gauche de la flotte royale, du côté de la haute mer : Apollonius, l'un des principaux officiers d'Antiochus, commandait la droite. Le combat se donna. Les Rhodiens, qui étaient seuls dans cette action, en eurent tout l'honneur. Par la bonté de leurs galères et l'adresse de leurs matelots, ils battirent les ennemis. Ils vinrent même à bout de pousser Annibal dans le port de Mégiste, voisin de la ville de Patare, et ils l'y bloquèrent si bien, qu'il lui fut impossible d'agir et de rendre aucun service au roi.

Antiochus reçut la nouvelle de cette défaite à peu près en même temps qu'il eut avis que le consul romain s'avançait à grandes journées dans la Macédoine, et qu'il se préparait à passer par l'Hellespont. Il vit bien alors que le danger était sérieux, et il se hâta de prendre toutes les mesures possibles pour le prévenir.

Il envoya des ambassadeurs à Prusias[2], roi de Bithynie, pour lui apprendre que les Romains se disposaient à entrer en Asie. Ils étaient chargés de lui faire sentir les suites de cette entreprise, et de lui représenter vivement « que les Romains n'avaient point

[1] Liv. lib. 37. cap. 22-24 — Appian. in Bell. Syr. pag. 184.
[2] Liv. lib. 37, cap. 25.

« d'autre dessein que d'abolir partout la « royauté pour dominer seuls dans l'uni- « vers : qu'après avoir vaincu et subjugué « Nabis et Philippe, c'était maintenant à lui « (Antiochus) qu'ils en voulaient : que, s'il « avait le malheur de succomber, l'incendie, « gagnant de proche en proche, passerait « bientôt en Bithynie : que, pour Euméne, « il n'en était pas question, puisqu'il s'était « jeté lui-même dans les fers et soumis vo- « lontairement à la servitude. »

Ces motifs avaient fait impression sur l'esprit de Prusias : mais les lettres qu'il reçut en même temps du consul Scipion et de son frère, dissipèrent tous ses soupçons et toutes ses craintes. « Ce dernier lui représentait la « coutume perpétuelle du peuple romain, de « combler d'honneurs et de bienfaits les rois « qui recherchaient son alliance, et il en ci- « tait des exemples, auxquels lui-même il « avait eu grande part. Il marquait qu'en « Espagne plusieurs, de petits princes qu'ils « étaient auparavant, étaient devenus de « grands rois depuis qu'ils s'étaient mis sous « la protection des Romains : qu'il ne s'était « pas contenté de rendre à Masinissa le « royaume de ses pères, mais qu'il y avait « encore ajouté les états de Syphax, par qui « ce prince avait été dépouillé des siens; en « sorte qu'il était non-seulement le plus riche « et le plus puissant des rois de l'Afrique, « mais qu'il n'y en avait point dans le reste « de l'univers à qui on ne pût le comparer, « pour la grandeur, les forces et la majesté : « que Philippe et Nabis, après avoir été vain- « cus dans la guerre par Quintius, avaient été « laissés sur le trône : que l'année précédente « on avait remis à Philippe le tribut qu'il s'était « engagé de payer, et qu'on lui avait renvoyé « son fils, qui était retenu à Rome en otage; « et que ce prince lui-même avait conquis « plusieurs villes hors de la Macédoine, sans « que les généraux romains s'y fussent op- « posés : que Nabis serait encore sur le trône, « si sa propre fureur et la perfidie des Eto- « liens ne le lui avaient fait perdre avec la « vie. »

L'arrivée de Livius, qui avait auparavant commandé la flotte, et que le peuple romain avait envoyé vers Prusias en qualité d'ambassadeur, acheva de fixer son esprit. Il lui fit sentir de quel côté on devait raisonnablement présumer que tournerait la victoire, et combien il était plus sûr pour lui de se fier à l'amitié des Romains qu'à celle d'Antiochus.

Antiochus, frustré de l'espérance qu'il avait eue d'attirer Prusias dans son parti, ne songea plus qu'à s'opposer au passage des Romains dans l'Asie, pour empêcher qu'elle ne devînt le théâtre de la guerre[1]. Il crut que le meilleur moyen d'y réussir était de recouvrer l'empire de la mer, qu'il avait presque perdu par la perte des deux batailles dont j'ai parlé : qu'alors il serait en état d'employer ses flottes où il lui plairait, et qu'il serait impossible aux ennemis de traverser le détroit de l'Hellespont, et de transporter leur armée en Asie, quand ses flottes n'auraient autre chose à faire qu'à l'empêcher. Il résolut donc de hasarder encore une bataille, et pour cela il se rendit de Sardes à Ephèse, où était la flotte. Il en fit la revue, la mit dans le meilleur état qu'il fut possible, l'équipa abondamment de tout ce qui était nécessaire pour une nouvelle action, et l'envoya encore une fois, sous le commandement de Polyxénidas, chercher les ennemis et les combattre. Ce qui le détermina principalement à ce parti, c'est qu'il avait appris qu'une grande partie de la flotte des Rhodiens était demeurée près de Patare pour l'assiéger, et que le roi Eumène était allé au-devant du consul dans l'Hellespont avec tous ses vaisseaux.

Polyxénidas trouva Æmilius et la flotte romaine près de Myonnèse, ville maritime d'Ionie. Les Romains avaient quatre-vingts galères, en comptant les vingt-deux des Rhodiens. La flotte d'Antiochus était composée de quatre-vingt-neuf bâtiments, dont il y en avait trois à six rangs et deux à sept. Les Romains l'emportaient sur les Syriens par la force de leurs vaisseaux et par la valeur de leurs soldats; les Rhodiens, par la vitesse de leurs galères, l'expérience de leurs pilotes et la dextérité de leurs rameurs. Mais ce qui causa le plus de frayeur aux ennemis, ce furent les feux que leur présentaient les vaisseaux des Rhodiens : invention dès aupara-

[1] Liv. lib. 37, cap. 29, 30.

vant pratiquée avec succès par ceux-ci, et qui leur procura encore en cette occasion la victoire; car les galères du roi n'osant présenter leurs proues à celles des ennemis, qui étaient armées de feux, se détournaient pour les éviter, et par là recevaient dans le flanc les coups d'éperon qu'elles n'étaient pas en état de rendre; et, si quelqu'une s'offrait par le côté de la proue, elle était remplie de ces flammes, qu'elle redoutait beaucoup plus que les armes des ennemis. Mais la valeur des soldats contribua plus que tout le reste à la victoire des Romains; car le préteur, ayant enfoncé le corps de bataille des Syriens, alla fondre par derrière, en faisant un circuit, sur ceux qui étaient attachés aux Rhodiens; et en un moment les galères d'Antiochus, investies au centre et à l'aile gauche, furent prises ou coulées à fond. Ceux qui étaient à l'aile droite se soutenaient encore, plus effrayés du malheur de leurs compagnons, que d'aucune perte qu'ils eussent faite eux-mêmes. Mais quand ils virent que la plus grande partie de la flotte était enveloppée, et que la galère amirale de Polyxènidas prenait le large en laissant les autres dans le péril, ils levèrent aussitôt leurs petites voiles, et s'enfuirent à Ephèse, où le vent les portait. Polyxènidas perdit dans cette journée quarante-deux bâtiments, dont les Romains en prirent treize, et brûlèrent ou submergèrent les autres. Du côté des Romains il y en eut deux de brisées, et quelques autres un peu maltraités. Une seule galère rhodienne fut prise. Telle fut l'issue du combat qui se donna à Myonnèse.

§ III. — Antiochus, troublé par la perte du combat naval, abandonne aux Romains le passage de l'Hellespont. Réflexion sur l'imprudence et l'aveuglement d'Antiochus. Il ramasse le plus de troupes qu'il peut. Æmilius envoie des galères pour le passage du consul. Il assiége Phocée, qui se rend. Le consul passe l'Hellespont et entre en Asie. Antiochus envoie proposer la paix aux Romains. L'ambassadeur d'Antiochus tache de gagner Scipion l'Africain par des offres considérables. Belle réponse de Scipion. Antiochus se prépare à la guerre. Il renvoie à Scipion son fils. Le consul va chercher le roi pour le combattre. Les armées se rangent en bataille de part et d'autre. Chariots armés de faux. Le combat se donne près de Magnésie. L'armée du roi est vaincue et taillée en pièces. Les villes de l'Asie Mineure se rendent aux Romains. Antiochus demande la paix. Discours de ses ambassadeurs. Réponse de Scipion l'Africain. Conditions de paix imposées au roi. Eumène part pour Rome avec les ambassadeurs. Cotta rend compte au sénat et au peuple romain de la victoire remportée sur Antiochus. Audience donnée à Eumène, puis aux Rhodiens. Audience donnée aux ambassadeurs d'Antiochus. Le traité de paix est ratifié. Dix commissaires nommés pour régler les affaires d'Asie. Conditions principales du traité. Triomphe naval de Régillus. L. Scipion, de retour à Rome, prend le surnom d'*Asiatique*, et reçoit l'honneur du triomphe. La conquête d'Asie introduit le luxe dans Rome. Réflexions sur la conduite des Romains à l'égard des républiques grecques et des rois tant de l'Europe que de l'Asie, et en même temps sur les rapports que tous ces événements ont à l'établissement de l'Eglise chrétienne.

La perte du combat naval près de Myonnèse frappa tellement Antiochus, qu'il en parut totalement déconcerté. Comme si le bon sens l'eût abandonné tout à coup, il fit sur-le-champ des démarches visiblement contraires à ses intérêts. Dans la consternation où il était, il envoya des ordres pour faire retirer ses troupes de Lysimachie et des autres villes de la Chersonèse, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des ennemis, qui marchaient de ce côté-là pour passer en Asie [1]: au lieu qu'il aurait fallu envoyer en ces lieux des forces, s'il n'y en eût point eu auparavant, parce que c'était le seul moyen d'empêcher ce passage, ou du moins de le retarder; car Lysimachie, qui était une place très-bien fortifiée, aurait pu soutenir un long siége et le faire durer peut-être jusque bien avant dans l'hiver, ce qui aurait extrêmement incommodé les ennemis par la disette de vivres et de fourrages; et cependant il aurait pu songer à s'accommoder avec les Romains, sans parler de tous les avantages imprévus qne le bénéfice du temps peut procurer.

Non-seulement il commit une grande faute

[1] Liv. lib. 37, cap. 31. — Appian. in Bell. Syr. pag. 104

en retirant de là ses troupes dans le temps qu'elles y étaient le plus nécessaires, mais il le fit avec tant de précipitation, qu'on y laissa toutes les munitions de guerre et de bouche, dont il avait fait des magasins considérables. Aussi, quand les Romains s'en rendirent maîtres, ils y trouvèrent les provisions dont ils avaient besoin pour leur armée avec autant d'abondance que si elles eussent été préparées exprès pour eux; et le passage de l'Hellespont fut si libre et si facile, qu'ils transportèrent leur armée sans la moindre opposition.

On voit ici sensiblement ce qui est marqué si souvent dans les Ecritures, que, quand Dieu veut perdre et punir un royaume, il ôte au roi, ou aux commandants, ou aux ministres, le conseil, la prudence, le courage. C'est la menace qu'il fait à son peuple par Isaïe[1]. *Le Dominateur, le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem et de Juda le courage et la vigueur... tous les gens de cœur et tous les hommes de guerre, tous les juges et les vieillards... les hommes d'autorité, et ceux qui peuvent donner conseil.* Mais ce qui est bien remarquable, c'est que l'historien païen[2] dit ici dit en termes formels, et le répète deux fois, *que Dieu ôta l'esprit au roi et lui renversa le raisonnement*[3]*; punition*, dit-il, *qui arrive toujours quand les hommes sont près de tomber dans quelque grand malheur. Il lui ôta*, c'est-à-dire qu'il refusa le bon sens, la prudence, le jugement; il écarta de son esprit toute pensée salutaire, il le rendit distrait, et même opposé à tous les bons conseils qu'on pouvait lui donner.

C'est ce que David demandait à Dieu à l'égard d'Achitophel, ministre d'Absalom: *Seigneur*[4], *renversez, je vous prie, les conseils d'Achitophel.* Le terme original est bien plus énergique, *infatua*: quelque sages que soient ses avis, faites-les paraître fous et insensés à Absalom. Et c'est ce qui arriva. *Ce fut par l'ordre du Seigneur que le conseil d'Achitophel, qui était le plus utile, fut ainsi détruit;* AFIN QUE LE SEIGNEUR FIT TOMBER ABSALOM DANS LE MALHEUR dont il était digne.

Il n'est point de siècle où il n'arrive de pareils événements, marqués si visiblement au doigt de Dieu, que les hommes les plus grossiers et les moins religieux ne peuvent s'empêcher d'y reconnaître la Providence.

Après le combat naval, Antiochus se retira à Sardes[1], d'où il envoya des ambassadeurs en Cappadoce au roi Ariarathe pour lui demander du secours, et dans tous les autres endroits d'où il espéra en pouvoir tirer, n'étant plus occupé que du dessein de combattre les Romains par terre.

Le préteur Æmilius fit voile vers Chios (ou *Scio*); et après avoir radoubé ceux de ses navires qui avaient été maltraités, il envoya L. Æmilius Scaurus dans l'Hellespont avec trente galères, pour passer l'armée du consul en Asie. Il laissa aux Rhodiens la liberté de s'en retourner dans leur île, après avoir partagé avec eux le butin qu'on avait fait sur les ennemis par mer et par terre. Mais, avant que d'user du congé que leur donnait le préteur, ils voulurent encore rendre service aux Romains en aidant au consul à passer ses troupes en Asie; et ce ne fut qu'après ce nouveau témoignage de leur zèle qu'ils s'en retournèrent enfin à Rhodes.

Cependant Æmilius avait formé le siége de Phocée. La ville, après s'être longtemps défendue, ouvrit enfin ses portes aux Romains, à condition qu'on ne traiterait point les habitants comme ennemis[2]. Mais la colère et l'avarice des soldats l'emportèrent sur l'autorité du préteur, et malgré sa défense la ville fut pillée.

Enfin le consul arriva à Lysimachie, qu'il trouva abandonnée par les ennemis, et remplie de toutes sortes de provisions. Il y séjourna pendant quelques jours[3], pour attendre

[1] Isai. cap. 3, v. 1-3.

[2] Appian. in Bello syr. pag. 104.

[3] Θεοῦ βλάπτοντος ἤδη τοὺς λογισμούς, ὅπερ ἅπασι, προσιόντων ἀτυχημάτων, ἐπιγίγνεται... οὐ μὴν οὔτε τὸν διάπλουν ἐφύλαξεν ὑπὸ θεοβλαβείας. (App.)

[4] Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel..... « Domini autem nutu dissipatum est consilium Achitophel utile, *ut induceret Dominus super Absalom malum.* » (2 *Reg.* cap. 15 v. 31; et cap. 17, v. 14.)

[1] Liv. lib. 37, cap. 31.

[2] Liv. lib. 37, cap. 31, 32.

[3] Liv. lib. 37, cap. 33

l'arrivée des bagages et des malades qu'il avait été obligé de laisser en divers châteaux de la Thrace. Lorsque tout fut rassemblé, ils se remirent en chemin, et arrivèrent aux bords de l'Hellespont; et aidés d'Eumène, qui avait fait les préparatifs nécessaires, ils passèrent de l'autre côté sans tumulte et sans confusion, comme s'il se fût agi d'entrer dans un pays ami, et sans trouver aucune résistance. Ce fut un grand sujet de joie et de confiance pour les Romains, de trouver ainsi libre le passage de l'Asie, où ils s'étaient attendus qu'ils auraient beaucoup plus de difficultés et de périls à essuyer.

Ils restèrent pendant quelque temps sur les bords de l'Hellespont, parce que c'étaient les jours où les Saliens promenaient dans Rome les boucliers sacrés, jours où il n'était pas permis de se mettre en chemin. Cette raison, qui regardait encore Scipion l'Africain d'une manière plus particulière, parce que lui-même était du nombre des Saliens, l'avait empêché de suivre l'armée, et l'on ne voulait pas partir qu'il n'eût rejoint.

Quand Antiochus sut que les Romains étaient passés, il commença à se croire perdu. Il souhaitait alors de se délivrer d'une guerre où il s'était engagé mal à propos, et sans en avoir examiné mûrement toutes les suites. Il songea donc à envoyer une ambassade aux Romains pour leur proposer des conditions de paix[1]. Tout ce que ce prince avait entendu dire du caractère de Scipion l'Africain, de sa grandeur d'âme, de sa générosité, de sa clémence à l'égard des vaincus tant en Espagne qu'en Afrique, lui faisait espérer que ce grand homme, rassasié de gloire, ne se montrerait pas difficile pour un accommodement, d'autant plus qu'il avait un présent à lui faire, auquel un père ne pouvait point n'être pas infiniment sensible. Antiochus avait entre ses mains le fils de Scipion, encore tout jeune, qui avait été pris au commencement de la guerre, et il était dans la disposition de le lui renvoyer. On ne sait point précisément ni le temps ni l'occasion où le jeune Scipion avait été fait prisonnier. Ce qui est certain, c'est que, si le roi de Syrie avait été en paix avec le peuple romain, et que les Scipions eussent été unis avec lui par les liens particuliers de l'amitié et de l'hospitalité, le fils de Scipion n'aurait pu être traité à sa cour avec plus de politesse, de bienveillance et de distinction.

Ce fut pendant ce séjour des troupes qu'Héraclide de Byzance, ambassadeur d'Antiochus, arriva dans le camp des Romains. Ayant appris que Scipion l'Africain était absent, il ne voulut point se présenter au consul. Dès que celui qu'il attendait fut arrivé, il demanda audience, qui lui fut accordée sur-le-champ. Il commença par dire « que ce qui avait rendu « inutiles les autres négociations de paix en« tre son maître et les Romains était ce qui « lui faisait espérer un heureux succès de « celle-ci; parce que toutes les difficultés qui « les avaient pour lors arrêtés étaient mainte« nant levées : que le roi, pour ne point lais« ser lieu de se plaindre qu'il voulût retenir « quelque chose en Europe, avait abandonné « Lysimachie; qu'en Asie même il était prêt « à renoncer à toutes ses prétentions sur « Smyrne, Lampsaque, Alexandrie de Troade, « et sur toute autre ville que les Romains re« vendiqueraient comme alliée avec leur ré« publique : qu'il consentait de payer au peu« ple romain la moitié des frais de la guerre. « Il finit en les exhortant à se souvenir de « l'inconstance des choses humaines, et à ne « pas trop compter sur leur prospérité pré« sente : qu'il devait bien leur suffire de don« ner pour bornes à leur empire l'Europe, qui « était d'une étendue immense; que, s'ils vou« laient absolument y ajouter encore quelque « partie de l'Asie, le roi aurait assez de mo« dération pour y consentir, pourvu que les « limites en fussent marquées et fixées bien « clairement. »

L'ambassadeur s'imaginait que des propositions selon lui si avantageuses ne pourraient être refusées; mais les Romains n'en jugeaient pas ainsi. « Au regard des frais de la guerre, « comme c'était le roi qui l'avait suscitée mal « à propos, ils trouvaient qu'il était juste de « les lui faire payer en entier. Ils ne se con« tentaient pas non plus qu'il fît sortir ses « garnisons de l'Ionie et de l'Eolide : ils pré-

[1] Liv. lib. 37, cap. 34, 35. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 23. — Appian. in Bell. syr. pag. 105-110.

« tendaient rendre la liberté à toute l'Asie, « comme ils l'avaient rendue à toute la Grèce; « ce qui ne pouvait se faire, si le roi n'abandonnait toute l'Asie en deçà du mont Taurus. »

Héraclide, fort mécontent de cette audience publique et ne pouvant consentir à des conditions qui passaient de beaucoup ses pouvoirs, essaya, selon les ordres qu'il en avait reçus, de gagner en particulier Scipion l'Africain. Il lui déclara avant tout que le roi lui rendrait son fils sans rançon [1]. Puis, connaissant peu la grandeur d'âme de Scipion et le caractère des Romains, il l'assura que, s'il pouvait faire obtenir la paix à Antiochus, ce prince lui donnerait telle somme qu'il voudrait, et partagerait avec lui l'autorité dans le gouvernement de ses états, ne se réservant que le nom de roi; ou, si nous nous en tenons à Polybe, qui s'exprime plus modestement, qu'il partagerait avec lui toutes les richesses de son royaume.

Scipion répondit en ces termes : « Je ne « m'étonne pas que vous connaissiez peu Scipion et les Romains en général, puisque « vous ne connaissez pas même l'état où se « trouve le prince qui vous a envoyé vers « nous. Si vous prétendiez que l'incertitude « du succès nous portât à vous accorder plus « facilement la paix, il fallait que votre maître « se maintînt dans la possession de Lysimachie pour nous empêcher de passer dans la « Chersonèse, ou qu'il vînt à notre rencontre « dans l'Hellespont pour nous disputer le passage en Asie : mais, dès qu'il nous l'a abandonnée, c'est avoir reçu le frein et le joug. « Entre les offres qu'il me fait [2], celle de me « rendre mon fils me touche sensiblement : à « l'égard des autres, je prie les dieux que l'état de ma fortune puisse s'en passer; au « moins mon cœur ne les regardera-t-il jamais comme nécessaires, et j'espère qu'elles « ne seront point capables de me tenter. Si « Antiochus, pour une grâce particulière, « n'exige de moi qu'une reconnaissance de « particulier, je lui ferai connaître que je ne « suis point ingrat : mais, comme homme public, qu'il n'attende rien de moi, comme je « ne dois rien recevoir de lui. Tout ce que je « puis faire maintenant, c'est de lui donner, « en bon et fidèle ami, un conseil salutaire : « allez donc lui dire de ma part, que, s'il m'en « croit, il mettra bas les armes, et ne refusera aucune des conditions de paix qu'on lui « propose. »

Antiochus ne put goûter de telles propositions, et il crut ne courir aucun risque en hasardant une bataille, puisqu'il ne serait pas possible, après qu'il l'aurait perdue, qu'on lui imposât des conditions plus dures. Ainsi, renonçant à l'idée d'un accommodement, il ne songea plus qu'à se préparer à la guerre.

Le consul, ne voyant plus rien qui dût l'arrêter, se mit en marche, et arriva à Ilion. Les Romains regardaient cette ville comme le berceau de leur origine, et comme leur patrie primitive, d'où Enée était parti pour aller s'établir en Italie. Le consul offrit des sacrifices à Minerve, qui présidait à la citadelle [1]. La joie fut égale de part et d'autre, presque comme entre des pères et des enfants qui se revoient après une longue séparation. Les habitants de cette ville, voyant leurs petits-fils, vainqueurs de l'Occident et de l'Afrique, revendiquer l'Asie comme un royaume qui avait appartenu à leurs aïeux, s'imaginaient voir Ilion sortir de ses cendres, et renaître plus illustre que jamais. Les Romains de leur côté sentaient une joie infinie de se voir dans la demeure ancienne de leurs pères, qui avait donné la naissance à Rome, et d'y contempler les temples et les statues des divinités qui leur étaient communes avec cette ville.

Etant partis de là, ils arrivèrent en six jours de marche à la source du fleuve Caïcus. Le roi était campé dans le voisinage de Thyatires [2]; il y apprit que P. Scipion s'était fait porter malade à Elée; il lui renvoya son fils. La vue d'un objet si cher fit impression sur le corps aussi bien que sur l'esprit, en rendant à ce père affligé et malade la joie et la santé. Après avoir tenu longtemps son fils embrassé, et satisfait aux premiers transports de la ten-

[1] Liv. lib. 37, cap. 36.

[2] « Ego ex munificentiâ regiâ maximum donum filium « habebo : aliis deos precor ne unquam fortuna egeat mea, « animus certè non egebit. » (Liv.)

[1] Justin. lib. 31, cap. 8. — Liv. lib. 37, cap. 37.

[2] Liv. ibid.

dresse paternelle : *Allez*, dit-il aux ambassadeurs, *allez assurer le roi que je suis extrêmement sensible à sa généreuse attention; et dites-lui que je ne puis, pour le présent, lui donner d'autre marque de ma reconnaissance qu'en lui conseillant de ne point songer à combattre avant qu'il me sache arrivé au camp.* Peut-être Scipion espérait-il qu'un délai de quelques jours donnerait lieu au roi de faire de plus sérieuses réflexions qu'il n'avait fait jusque-là, et de songer à conclure une solide paix : car de quel secours sa présence pouvait-elle être au roi dans un combat?

Quoique la supériorité des troupes d'Antiochus, beaucoup plus nombreuses que celles des Romains, fût pour lui un motif puissant de hasarder sans délai la bataille, cependant l'autorité d'un homme comme Scipion, sur qui il avait toujours compté en cas de quelque fâcheux accident, l'emporta dans son esprit. Il passa la rivière de Phrygie (l'Hyllus, selon Strabon), alla se poster près de Magnésie au pied du mont Sipyle, et y fortifia son camp de manière qu'il le mit hors d'insulte.

Le consul l'y suivit de près. Les armées furent plusieurs jours en présence sans qu'Antiochus fît sortir la sienne du camp. Il avait soixante-dix mille hommes de pied [1], douze mille chevaux, et cinquante-quatre éléphants. Les Romains n'avaient en tout que trente mille hommes et seize éléphants. Le consul, voyant que le roi ne faisait point de mouvement, assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, en cas qu'il refusât toujours d'en venir aux mains. Il représenta « que, l'hiver étant proche, il faudrait, « malgré la rigueur de la saison, tenir les sol- « dats sous des tentes; ou, si l'on prenait des « quartiers d'hiver, différer à l'année suivante « la décision de la guerre. » Jamais les Romains ne marquèrent de mépris pour un ennemi comme dans cette occasion. Tous s'écrièrent qu'il fallait sur-le-champ marcher contre Antiochus, et profiter de l'ardeur des soldats, qui étaient tout prêts à forcer les palissades et à franchir les fossés pour aller l'attaquer jusque dans son camp, s'il n'en sortait point. Peut-être que le consul souhaitait prévenir l'arrivée de son frère, dont la présence aurait beaucoup diminué de sa gloire.

Le lendemain, après que l'on eut reconnu la situation du camp, le consul en fit approcher son armée rangée en bataille. Le roi, craignant qu'un plus long délai n'abattît le courage des siens [1], et n'augmentât la confiance des ennemis, fit enfin sortir ses troupes. Ainsi, de part et d'autre, tout se prépara à une action qui devait être décisive.

Dans l'armée du consul tout était assez uniforme et pour les hommes et pour les armes. Il y avait deux légions romaines, composées chacune de cinq mille quatre cents hommes, et deux corps pareils de troupes latines. Les Romains occupaient le centre; les Latins étaient aux deux ailes, dont la gauche était appuyée au fleuve. La première ligne du centre était composée des hastaires [2], *hastati*; la seconde, des princes, *principes*; la troisième, des triaires, *triarii*. Voilà ce qui formait, à proprement parler, le corps de bataille. A côté de l'aile droite, pour la couvrir et la soutenir, le consul avait placé sur une même ligne à peu près trois mille hommes d'infanterie, soit Achéens, soit troupes auxiliaires d'Eumène, et, tout de suite, un peu moins de trois mille chevaux, dont huit cents étaient des troupes d'Eumène, et le reste Romains ou Latins. Il mit à l'extrémité de cette aile cinq cents armés à la légère, Tralliens ou Crétois. L'aile gauche ne parut pas avoir besoin d'un pareil renfort, parce qu'on jugeait que le fleuve, et les bords qui étaient fort escarpés, la défendaient suffisamment. Il y plaça cependant quatre compagnies de cavalerie. On laissa pour la garde du camp deux mille soldats, tant Macédoniens que Thraces, qui avaient suivi volontairement l'armée. Les seize éléphants furent laissés derrière les triaires, pour servir comme de corps de réserve et d'arrière-garde. On ne songea point à les opposer à ceux des ennemis, non-seulement parce que ceux-ci étaient en bien plus grand nombre (cinquante-quatre contre seize), mais encore

[1] Liv. lib. 37, cap. 38.

[1] Liv. lib. 37, cap. 39. 40.

[2] Ce sont les noms des trois corps qui formaient l'infanterie des légions romaines.

parce que les éléphants d'Afrique, les seuls qu'eussent les Romains, étaient beaucoup inférieurs, et pour la grandeur et pour la force, à ceux des Indes, et ne pouvaient soutenir leur choc.

L'armée du roi était plus variée par la diversité des nations et par la différence des armes. Seize mille hommes de pied, armés à la macédonienne, faisaient le corps de bataille. Cette phalange était divisée en dix petits corps, dont chacun présentait un front de cinquante hommes sur trente-deux de profondeur; et, dans chacun des intervalles qui les séparaient, on avait placé deux éléphants. Elle faisait la principale force de l'armée. La vue seule des éléphants inspirait de la terreur. Ils étaient fort grands, et, de plus, rehaussés encore par leurs ornements de tête et leurs aigrettes, où brillaient l'or, l'argent, la pourpre, l'ivoire; vaines parures qui invitent l'ennemi par l'espérance du butin, et ne défendent point une armée. Ces éléphants portaient sur leurs dos des tours montées par quatre hommes qui combattaient, sans compter le conducteur. Au côté droit de cette phalange était rangée de suite, et sur une même ligne, une partie de la cavalerie, savoir: quinze cents Gaulois d'Asie (appelés *Gallo-Græci* par les Romains, et *Galates* par les Grecs); trois mille cuirassiers armés de toutes pièces (*cataphracti*); mille autres cavaliers, qui étaient l'élite des Mèdes et des autres peuples voisins. On plaça de suite, à quelque distance d'eux, une troupe de seize éléphants pour les soutenir. Du même côté, en prolongeant toujours la même aile, était placé le régiment du roi, composé des argyraspides, ainsi appelés parce qu'ils avaient des boucliers d'argent. Après eux, douze cents archers à cheval des Dahes, auxquels on en avait joint deux mille cinq cents autres des Mysiens; puis trois mille armés à la légère, partie Crétois, partie Tralliens. Toute cette aile était fermée par quatre mille, tant frondeurs qu'archers, moitié Cyrtéens, et moitié Elyméens. L'aile gauche était disposée et garnie à peu près comme la droite, si ce n'est que devant une partie de la cavalerie on avait placé les chariots armés de faux, et les chameaux appelés *dromadaires*, montés par des archers arabes, qui avaient des épées minces et longues de six pieds, pour pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces animaux. Le roi commandait la droite; Séleucus, son fils, et Antipater, son neveu, la gauche; et trois lieutenants généraux le corps de bataille.

Un brouillard, qui s'était élevé le matin, couvrit les deux armées d'épaisses ténèbres; puis un vent du midi amena une humidité qui se répandit sur toute la plaine. Ces deux inconvénients ne nuisirent pas beaucoup aux Romains, mais furent très-incommodes et très-contraires aux troupes du roi; car les premiers, n'occupant qu'une médiocre étendue de pays, ne laissaient pas de se voir les uns les autres; et leurs armes, la plupart solides et pesantes, ne furent nullement endommagées par l'humidité. Mais les différentes parties de l'armée d'Antiochus étaient si éloignées les unes des autres, que, bien loin que les deux extrémités se pussent entrevoir, ceux du centre ne pouvaient pas même distinguer ce qui se passait aux deux ailes, et l'humidité amollit tellement les cordes de leurs arcs et de leurs frondes, et les courroies de leurs javelots, qu'il ne leur fut pas possible d'en faire usage.

D'ailleurs les chars armés de faux, par le moyen desquels Antiochus avait espéré de jeter la terreur et le désordre parmi les troupes ennemies, commencèrent la déroute des siennes[1]. Voici quelle était la forme de ces chars. du milieu du timon sortaient dix pointes de fer, longues d'une coudée (d'un pied et demi), destinées à enfoncer tout ce qui se présenterait de front. A chaque côté du joug, ou du siége, il y avait deux faux, l'une de niveau avec le joug même, et l'autre tournée vers la terre; la première pour trancher obliquement, l'autre pour couper de haut en bas ceux qui seraient tombés, ou qui voudraient se glisser par dessous. Enfin, à chaque roue, deux autres faux étaient attachées à l'essieu, dans la même situation et pour le même effet. Antiochus, concevant que s'il plaçait ces chars à l'arrière-garde ou au centre, ceux qui devaient les conduire seraient obligés de les faire passer à travers ses troupes, les avait mis au premier rang, comme on l'a déjà dit.

[1] Liv. lib. 37, cap 41.

Eumène, qui connaissait ce genre de combat, et qui savait combien ce secours était équivoque, si l'on prenait soin d'effrayer les chevaux qui conduisaient les chars, plutôt que de les attaquer de près, ordonna aux archers de Crète, aux frondeurs, et à ceux des cavaliers qui étaient armés de javelots, de ne pas aller contre ces chars tous ensemble, mais partagés par petits pelotons, et de les accabler de tous côtés d'une grêle de traits, en jetant tous en même temps de grands cris.

Ses ordres furent exécutés, et eurent tout le succès qu'il en attendait. Dès qu'on eut lâché ces chars[1], et ce fut là comme le prélude du combat, les chevaux qui les traînaient, effrayés des cris horribles qu'on jetait de toutes parts, et accablés de pierres, de traits, de javelots, prennent le mors aux dents, ne gardent plus d'ordre, sont emportés de côté et d'autre dans l'espace qui était vide entre les deux armées, sans que le frein puisse les arrêter, et se tournent contre leurs propres troupes aussi bien que les chameaux. Ce vain épouvantail ainsi dissipé, on en vint aux mains.

Mais cette première terreur causa bientôt la perte de toute l'armée du roi; car les troupes qui étaient près de ces chariots, effrayées du désordre et de la consternation des chevaux, prirent elles-mêmes la fuite, et laissèrent tout à découvert et sans défense, jusqu'aux cuirassiers. Ceux-ci, attaqués par la cavalerie romaine, n'en purent soutenir le choc, et se débandèrent dans le moment, plusieurs demeurant sur la place, parce que la pesanteur de leurs armes ne leur permit pas de se sauver par la fuite. Toute l'aile gauche fut mise en déroute, et porta le désordre et l'alarme jusque dans le corps de bataille formé par la phalange.

Alors les légions romaines l'attaquèrent avec avantage, les phalangites ne pouvant faire usage de leurs longues piques, parce que les fuyards se repliaient sur eux et les empêchaient d'agir, pendant que les Romains lançaient de tous côtés contre eux leurs javelines. Les éléphants, rangés dans les intervalles de la phalange, ne lui furent d'aucun secours. Les soldats romains, accoutumés dans les guerres d'Afrique à combattre contre ces bêtes, avaient appris comment il en fallait éviter l'impétuosité, ou en les perçant de leurs javelines par les flancs, ou, s'ils en pouvaient approcher, en leur coupant les jarrets avec leurs épées. Les premiers rangs de la phalange furent donc mis en désordre; et déjà l'on commençait à mettre en pièces l'arrière-garde que l'on avait enveloppée, lorsque l'on apprit que l'aile gauche des Romains était en grand danger.

Le consul, persuadé que sa gauche serait assez défendue par les bords escarpés du fleuve, ne l'avait appuyée d'aucun secours, sinon de quatre compagnies de cavalerie, qui même s'étaient éloignées du fleuve pour se joindre au reste de l'armée. Anthiochus, de la droite où il commandait, aperçut ce vide, et vint attaquer par là les ennemis avec ses troupes auxiliaires et sa cavalerie pesamment armée; et non-seulement il pressait les Romains de front, mais, passant à côté de la rivière, il commençait à les battre en flanc. La cavalerie romaine, ayant été mise en désordre et pris la fuite, l'infanterie la suivit bientôt, et elles ne s'arrêtèrent point qu'elles ne fussent arrivées à la vue de leur camp.

M. Æmilius, tribun des soldats, était demeuré pour la garde du camp. Lorsqu'il vit les Romains y venir en fuyant, il sortit avec toutes ses troupes au-devant d'eux, leur reprochant leur lâcheté et leur fuite honteuse. Il fit plus, il ordonna aux siens de tuer impitoyablement les premiers des fuyards qu'ils rencontreraient et qui refuseraient de tourner visage. Cet ordre, donné à propos et exécuté ponctuellement, eut tout son effet. Une plus grande crainte en surmonta une moindre. Les fuyards s'arrêtèrent d'abord, puis ils retournèrent au combat. Æmilius, avec son corps de troupes, qui était de deux mille hommes, tous braves et aguerris, s'oppose au roi qui poursuivait vivement les fuyards. Attale, frère d'Eumène, sur l'avis qu'il reçut de la déroute de l'aile gauche, ayant quitté la droite, y accourut, et y arriva à propos avec deux cents chevaux. Antiochus, voyant que ceux qu'il poursuivait auparavant revenaient à la charge, et que les troupes qui arrivaient, les unes du camp, et les autres de la bataille, al-

[1] Liv. lib. 37, cap. 41-44.

laient le presser de tous côtés, tourna le dos à son tour, et se retira avec précipitation.

Ainsi les Romains, vainqueurs à l'aile droite et à la gauche, passant sur les corps morts qu'ils avaient accumulés, surtout au centre, où ils avaient trouvé plus de résistance à cause de la bravoure des troupes, et où la fuite avait été plus embarrassée à cause de la pesanteur des armes, coururent vers le camp des vaincus pour le piller. Les cavaliers d'Eumène les premiers, et ensuite tous ceux du consul, se mirent à poursuivre l'ennemi dans la plaine, tuant tous ceux qui tombaient sous leurs mains. Mais ce qu'il y eut de plus pernicieux pour les fuyards, ce fut la rencontre des chariots, des éléphants et des chameaux; car étant épars de tous côtés, et se renversant les uns sur les autres par l'empressement qu'ils avaient d'échapper au vainqueur, ils étaient écrasés sous les roues des chars et sous les pieds des animaux. Il en fut tué dans le camp encore plus que dans la bataille. Ce fut là que la fuite emporta le plus grand nombre des vaincus, et qu'ils combattirent avec le plus d'opiniâtreté devant le retranchement, dans l'espérance d'être soutenus de ceux qu'on avait laissés dans le camp pour le garder. Aussi les Romains, qui s'étaient attendus à l'emporter du premier assaut, irrités d'avoir été arrêtés si longtemps aux portes, répandirent le sang à flots, quand une fois ils y furent entrés.

Antiochus perdit, dans cette journée, cinquante mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Le nombre des prisonniers ne se monta qu'à quatorze cents hommes. On prit aussi quinze éléphants avec leurs conducteurs. Il y eut plusieurs blessés du côté des Romains; mais ils ne laissèrent sur la place que trois cents hommes de pied et vingt-quatre cavaliers. Eumène ne perdit pas plus de vingt-cinq des siens. Le lendemain ils dépouillèrent les morts et rassemblèrent leurs prisonniers.

On remarqua qu'une des causes de la perte de cette bataille fut la manière dont le roi avait rangé sa phalange. Elle faisait la principale force de son armée, et jusque-là elle avait passé pour invincible. C'étaient tous vieux soldats, aguerris, robustes, pleins de vigueur et de courage. Il fallait donc, pour les mettre en état de lui rendre plus de service, leur donner moins de profondeur et plus de front: au lieu que, les ayant rangés sur trente-deux de profondeur, il en rendait la moitié inutile, et plaçait sur le reste du front des troupes de nouvelle levée, sans courage et sans expérience, sur lesquelles il ne devait point compter. Anthiochus, en cela, n'avait pourtant fait que suivre la méthode observée par Philippe et par Alexandre, qui rangeaient ainsi la phalange. Mais dans la suite, les habiles généraux la réduisirent à seize, et même jusqu'à huit de profondeur, selon l'exigence des différents cas et des différents besoins.

Le fruit de la victoire remportée à Magnésie, près de Sipyle, fut la reddition de toutes les villes de l'Asie Mineure, qui vinrent ou sur-le-champ, ou peu après, se soumettre aux Romains[1]. Annibal et Scipion ne se trouvèrent ni l'un ni l'autre à cette bataille. Le premier était bloqué par les Rhodiens dans la Pamphylie, et l'autre était resté malade à Elée.

Antiochus, ayant pris la fuite avec quelques-uns des siens, arriva vers minuit à Sardes avec un petit nombre de troupes qu'il avait ramassées en chemin. Là, apprenant que son fils Séleucus et quelques-uns des grands de sa cour s'étaient retirés à Apamée, il partit vers la fin de la nuit pour s'y rendre avec sa femme et sa fille. Bientôt après, ils passèrent en diligence le mont Taurus pour gagner la Syrie.

Le consul était déjà à Sardes, où P. Scipion, son frère, vint le trouver, s'étant mis en chemin dès que sa santé le lui avait permis[2]. Ce fut là qu'un trompette d'Antiochus vint prier Scipion l'Africain d'obtenir du consul, son frère, que ce prince pût lui envoyer des ambassadeurs; ce qui lui fut accordé. Quelques jours après, le roi envoya Zeuxis, qui avait été gouverneur de Lydie, et Antipater, son neveu. Ils s'adressèrent d'abord à Euméne, qu'ils croyaient le plus opposé de tous à la paix, à cause des anciens démêlés qu'il avait eus avec Antiochus. Mais, l'ayant trouvé plus traitable que ni eux ni le roi ne l'avaient espéré, ils allèrent trouver P. Scipion, qui les présenta

[1] Liv. lib. 37, cap. 45.
[2] Liv. ibid.

au consul. Ce général assembla tout son conseil pour leur donner audience ; et lorsqu'on les eut introduits : « Romains, dit Zeuxis, « sans chercher à nous excuser, nous vous « demandons simplement ce que nous devons « faire pour expier l'imprudence où est tombé « Antiochus, et pour vous engager à l'oublier « et à lui donner la paix. Vous avez toujours « pardonné avec générosité et grandeur d'â« me aux rois et aux peuples que vous avez « vaincus. Combien devez-vous être mainte« nant plus portés à le faire après une victoire « qui vous rend les maîtres de l'univers ! « Mettant bas toute animosité contre les mor« tels[1], vous ne devez plus songer désormais, « à l'exemple des dieux, qu'à pardonner et « à faire du bien au genre humain. »

Avant que les ambassadeurs arrivassent, la réponse des Romains était toute prête. P. Scipion, qui fut chargé de la faire, leur parla en cette sorte[2] : « De toutes les choses « qui sont de nature à être soumises au pou« voir des dieux[3], nous n'en possédons que « ce qu'il leur a plu de nous donner. A l'é« gard de notre courage, qui ne dépend que « de nous, il a toujours été le même, en quel« que situation que nous nous soyons trouvés : « comme la mauvaise fortune n'a jamais pu « l'abattre, la prospérité n'est pas capable « de l'enfler. Pour prouver ce que je dis, sans « parler de tant d'autres peuples ou rois, je « vous apporterais l'exemple de votre Annibal, « si je n'avais le vôtre même à vous proposer. « Quand nous eûmes passé l'Hellespont, « avant que d'avoir vu votre camp et votre « armée, lorsque l'événement de la guerre « était encore incertain, vous vîntes pour « traiter avec nous de paix. Or les mêmes « conditions que nous vous proposâmes alors « que les choses étaient égales de part et d'au« tre, nous vous les proposons encore au« jourd'hui que vous êtes vaincus et nous « vainqueurs. Vous abandonnerez tout ce que « vous avez en Europe et tout ce que vous « possédez dans l'Asie en deçà du mont Tau« rus. Vous nous donnerez pour les frais de la « guerre quinze mille talents euboïques[1] : cinq « cents comptant, et deux mille cinq cents « quand le sénat et le peuple romain auront « ratifié la paix ; vous paierez les douze mille « autres, en douze paiements égaux d'année « en année. Il est juste que vous rendiez aussi « à Eumène quatre cents talents[2], et le reste « du blé qui était dû à son père. Quand ces « conditions auront été acceptées de votre « part, afin que nous puissions compter sur « leur exécution, vous nous donnerez vingt « otages à notre choix. Mais le peuple romain « ne sera jamais assuré d'être en paix avec « un prince qui garderait Annibal à sa cour. « Avant tout, nous demandons que vous nous « le livriez, aussi bien que Thoas l'Etolien, « qui a le plus contribué à allumer cette « guerre. Le roi, pour avoir trop attendu, « fera la paix dans un temps où sa fortune « est devenue plus chancelante. S'il diffère « encore, qu'il sache qu'il est plus difficile « de faire descendre la majesté des rois du « faîte au milieu, que de la précipiter du mi« lieu jusqu'en bas[3]. »

Le discours de Scipion commence par une maxime grande en apparence, mais qui ne l'est réellement que par l'orgueil. Cette distinction entre les biens extérieurs, soumis à la providence divine, et les biens de l'âme, dépendants uniquement de la volonté humaine, est l'opinion constante et presque universelle du paganisme. Cicéron[4] s'en explique bien plus fortement encore par la bouche de

[1] « Positis jam adversùs omnes mortales certamini« bus, haud secùs quam deos, consulere et parcere vos « generi humano oportet. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 37, cap. 45.

[3] « Romani, ex iis quæ in deûm immortalium potestate « erant, ea habemus, quæ dii dederunt. Animos, qui « nostræ mentis sunt, eosdem in omni fortunâ gessimus, « gerimusque : neque eos secundæ res extulerunt, nec « adversæ minuerunt. » (Liv.)

[1] Les quinze mille talents attiques feraient quarante-cinq millions ; ceux d'Eubée valaient un peu moins. — Quinze mille talents euboïques valent près de 58 millions de francs. E. B.

[2] Quatre cent mille écus.

[3] « Sciat regum majestatem difficiliùs a summo fasti« gio ad medium detrahi, quàm mediis ad ima præci« pitari. » (Liv.)

[4] De Nat. deor. lib. 2, n. 86, 87.

Cotta, qui était comme lui de la secte des académiciens. « Tous les hommes [1], dit-il, « sont persuadés qu'ils tiennent des dieux « tous les biens fortuits et extérieurs, et tou- « tes les commodités de la vie, mais non pas « la vertu. Y a-t-il jamais eu quelqu'un qui « ait remercié les dieux de ce qu'il était homme « de bien? Non, certes: mais bien de ce qu'il « avait des richesses et des honneurs, et de « ce qu'il jouissait d'une bonne santé. On « appelle Jupiter *très-bon et très-puissant*, « non parce qu'il nous rend justes, sages, « tempérants, mais parce qu'il nous procure « les biens, l'opulence, la santé. » C'est ce que pensait Horace aussi [2], et ce qu'il exprime en peu de mots par ces deux vers:

Sed satis est orare Jovem, quæ donat et aufert.
Det vitam, det opes: æquum mi animum ipse parabo.

Voilà les sentiments que tirent les hommes du fond de leur nature corrompue, qui ne peut souffrir la juste dépendance où est la créature à l'égard de Dieu, en tout généralement et sans exception.

Les ambassadeurs d'Antiochus avaient ordre d'accepter toutes les conditions qu'il plairait aux Romains de leur prescrire. Ainsi il ne fut plus question pour le roi que d'envoyer des ambassadeurs à Rome [3]. Le consul distribua ses troupes dans les villes de Magnésie sur le Méandre, de Tralles, et d'Éphèse, pour y passer l'hiver. Quelques jours après on lui amena dans cette dernière les otages qu'il avait demandés au roi. Eumène partit pour Rome en même temps que les ambassadeurs de ce prince, et ils y furent suivis par tous ceux des différents peuples de l'Asie.

Dès qu'Annibal et Thoas eurent appris qu'on négociait un traité, jugeant bien qu'ils seraient sacrifiés, ils pourvurent l'un et l'autre à leur sûreté avant qu'il fût conclu.

M. FULVIUS NOBILIOR [1].
CN. MANLIUS VULSO.

Je passe quelques faits de l'année précédente, auxquels je reviendrai.

Sous ces nouveaux consuls arrivèrent à Rome M. Aurélius Cotta, lieutenant de L. Scipion, avec les ambassadeurs d'Antiochus, le roi Eumène, et les ambassadeurs des Romains.

Cotta exposa [2], premièrement dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, tout ce qui s'était passé en Asie. On ordonna trois jours de processions et d'actions de grâces publiques pour de si heureux succès, et l'on immola quarante grandes victimes.

Alors on donna audience à Eumène [3] avant tous les autres. « Il commença par remercier « en peu de mots le sénat de la protection « éclatante qu'il lui avait accordée en le déli- « vrant lui et son frère du siége mis devant « Pergame, la capitale de ses états, et en « mettant son royaume en sûreté contre les « entreprises injustes d'Antiochus. Puis il « félicita les Romains sur l'heureux succès de « leurs armes par terre et par mer, et sur « la glorieuse victoire qu'ils venaient de rem- « porter, par laquelle ils avaient chassé An- « tiochus de l'Europe et de toute la partie de « l'Asie située en deçà du mont Taurus. Il « ajouta que, pour ce qui regardait sa per- « sonne et les services qu'il avait tâché de « rendre à la république, il aimait mieux que « le sénat en fût informé par le rapport des « généraux romains que par sa propre bou- « che. »

Une retenue si modeste fut généralement approuvée; mais on le pria de vouloir bien marquer expressément en quoi le sénat et le peuple romain pouvaient lui faire plaisir, et

[1] « Hoc quidem omnes mortales sic habent, externas « commoditates... à diis se habere: virtutem autem ne- « mo unquam acceptam Deo retulit..... Num quis quòd « bonus vir esset, gratias diis egit unquam? at, quòd di- « ves, quòd honoratus, quòd incolumis. Jovemque *opti- « mum, maximum*, ob eas res appellant, non quòd nos « justos, temperantes, sapientes efficiat, sed quòd salvos, « incolumes, opulentos, copiosos. »

[2] Lib. 1, epist. 18. [v. III.]

[3] Liv. lib. 37. cap. 45.

[1] An. R. 563; av. J. C. 189.

[2] Liv. lib. 37, cap. 52.

[3] Liv. lib. 37, cap. 52, 53. — Polyb.

ce qu'il attendait d'eux, l'assurant qu'il pouvait compter sur leur bonne volonté. Il répondit « que, si le choix d'une récompense lui « était proposé par d'autres, et qu'on lui « permît de consulter le sénat, il prendrait « la liberté de demander conseil à une com« pagnie si respectable sur la réponse qu'il « devrait rendre, pour ne point s'exposer à « faire des demandes peu modestes et peu « mesurées; mais que, comme c'était du sénat « même qu'il attendait tout ce qu'il pouvait « espérer, il croyait devoir s'en rapporter « uniquement à sa générosité. » On le pressa de nouveau de vouloir bien s'expliquer clairement et sans ambiguité. Dans ce combat mutuel d'honnêtetés et de déférences, Eumène, ne pouvant gagner sur lui de céder, sortit de l'assemblée. Le sénat persista toujours dans son sentiment; et sa raison était que le roi seul connaissait ce qui pouvait lui convenir, et ce qui était à sa bienséance. On le fit donc rentrer, et on l'obligea de s'expliquer.

Eumène fit alors un très-beau discours, dont le but était de demander au peuple romain, pour récompense de ses services, une grande partie de l'Asie Mineure, qui avait été enlevée à Antiochus; mais, comme il savait que les Rhodiens devaient s'opposer à sa demande sous des prétextes fort spécieux, il réfuta par avance tout ce qu'ils devaient dire de contraire à ses intérêts. En effet les Rhodiens, ayant été admis à l'audience, après avoir parlé modestement de leurs services, représentèrent vivement qu'il était de l'honneur du peuple romain de rendre la liberté à toutes les villes de l'Asie, comme il l'avait rendue à celles de la Grèce.

Ces deux discours, dont Tite-Live a pris le fond et un grand nombre de traits dans Polybe, sont fort éloquents; mais comme ils regardent plus les intérêts des peuples de l'Asie que ceux des Romains, et que je les ai rapportés assez au long dans l'Histoire Ancienne[1], j'ai cru devoir les omettre ici.

On fit entrer les ambassadeurs d'Antiochus après ceux des Rhodiens. Ils se bornèrent à demander qu'il plût au sénat de ratifier la paix que L. Scipion leur avait accordée. Il le fit, et, quelques jours après, elle fut aussi ratifiée dans l'assemblée du peuple[1]. Le traité de paix fut conclu solennellement dans le Capitole, entre le sénat et le peuple romain d'une part, et Antipater, chef de l'ambassade et neveu d'Antiochus, de l'autre.

On donna ensuite audience aux autres députés de l'Asie, auxquels on répondit en général que les sénateurs, selon l'usage ancien, enverraient dix commissaires en Asie pour y faire les règlements qui conviendraient, dont telle serait à peu près la substance: qu'Eumène serait mis en possession de tous les pays qui avaient été soumis à Antiochus en deçà du mont Taurus[2], excepté la Lycie et la Carie; ces pays renfermaient la Lycaonie entière, les deux Phrygies, la Mysie, les villes de la Lydie et de l'Ionie, excepté celles qui étaient libres le jour qu'on avait combattu contre Antiochus: que toutes les villes de l'Asie qui avaient payé tribut à Attale, roi de Pergame, le paieraient aussi à Eumène son fils; que celles qui avaient été tributaires d'Antiochus seraient libres et exemptes de toute imposition: que, pour ce qui regardait les Rhodiens, on leur accordait la Lycie et cette partie de la Carie qui est dans le voisinage de leur île, au delà du Méandre, avec les villes, les bourgs, les châteaux et les terres qui s'étendent vers la Pisidie, à l'exception des places qui avaient été libres la veille de la bataille que l'on avait gagnée sur Antiochus. Eumène et les Rhodiens parurent tout à fait contents de ce règlement, qui leur était effectivement très-avantageux.

La guerre contre Antiochus donna lieu à trois triomphes dans Rome: le premier fut celui de Man. Acilius, qui triompha d'Antiochus et des Etoliens; le second fut accordé à L. Æmilius Regillus[2], qui avait battu sur mer Polyxénidas, amiral de la flotte d'Antiochus; le troisième est celui de Scipion, qui, pour s'égaler à son frère par un surnom glorieux, se fit appeler l'*Asiatique*.

[1] Tome II

[1] Liv. lib. 37, cap. 55.
[2] Liv. lib. 37, cap. 45 et 56.

En arrivant à Rome[1], il exposa au sénat les avantages qu'il avait remportés en Asie. Les Romains rendirent aux dieux des actions de grâces solennelles pour une victoire si considérable, et accordèrent à leur général l'honneur du triomphe, qu'il avait si justement mérité. Ce triomphe, par le spectacle extérieur, surpassa celui de Scipion l'Africain; mais, du côté du péril et de la difficulté de la guerre et de l'importance des actions, il lui était autant inférieur que L. Scipion l'était à son frère, ou Antiochus à Annibal. Il fit passer sous les yeux du peuple deux cent-trente-quatre drapeaux, les images de cent-trente-quatre villes, douze cent vingt dents d'éléphant, deux cent vingt-quatre couronnes d'or, une quantité considérable d'or et d'argent, ou en lingots, ou monnayés, ou travaillés en vases de toute espèce. De plus, il fit conduire devant son char trente-deux, soit généraux d'armée ou gouverneurs de provinces, ou seigneurs de la cour d'Antiochus. Il fit distribuer à chaque soldat vingt-cinq deniers[2] (douze livres dix sous), le double aux centurions, le triple aux cavaliers. Après son triomphe, il fit donner aux troupes le double de la paye et de la ration de blé ordinaires, comme il avait déjà fait en Asie aussitôt après la défaite d'Antiochus. Il y avait près d'un an qu'il était sorti du consulat lorsqu'il remporta le triomphe.

Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, coûta peu de sang aux Romains, et contribua pourtant beaucoup à l'agrandissement de leur empire. Mais en même temps cette victoire contribua aussi d'une autre manière au dépérissement et à la ruine de ce même empire en introduisant à Rome, par les richesses qu'elle y fit entrer, le goût du luxe, de la mollesse et des délices; car c'est à cette victoire remportée sur Antiochus, et à cette conquête de l'Asie, que Pline[3] attache l'époque de la corruption des mœurs dans la république romaine, et du funeste changement qui y arriva.

[1] Liv. lib. 37, cap. 59.
[2] 20 fr. 50 cent.
[3] Plin. 13, 3.

L'Asie[1], vaincue par les armes de Rome, vainquit Rome à son tour par ses vices. Les richesses étrangères y étouffèrent l'amour de la pauvreté et la simplicité ancienne, qui en avait fait l'honneur et la force. Le luxe[2], qui entra comme en triomphe à Rome avec les superbes dépouilles de l'Asie, traînant à sa suite tous les désordres et tous les crimes, y fit plus de ravage que n'auraient pu faire les armées les plus nombreuses, et vengea ainsi l'univers vaincu.

Réflexions sur la conduite des Romains à l'égard des républiques grecques, et des rois, tant de l'Europe que de l'Asie, et en même temps sur les rapports que tous ces événements ont à l'établissement de l'Église chrétienne

On commence à démêler dans les faits que j'ai rapportés jusqu'ici un des principaux caractères des Romains, qui décidera bientôt du sort de tous les états de la Grèce, et qui causera dans l'univers un changement presque général: je veux dire l'esprit de domination. Ce caractère ne se montre pas d'abord en entier et dans toute son étendue: il ne se développe que peu à peu et comme par degrés; et ce n'est que par des accroissements insensibles, mais cependant assez rapides, qu'il est enfin porté à son comble.

Il faut l'avouer, ce peuple, dans de certaines occasions, fait paraître une modération et un désintéressement qui, à n'en considérer que les dehors, sont au-dessus de tout ce qu'on lit dans les autres histoires, et qui semblent mériter toute notre admiration. Fut il jamais une journée plus belle et plus glorieuse que celle où le peuple romain, après avoir

[1] Armis vicit, vitiis victus est.
Senec. de Alexandro.

[2] Prima peregrinos obscœna pecunia mores
Intulit, et turpi fregerunt secula luxu
Divitiæ molles...
Nullum crimen abest facinusque libidinis, ex quo
Paupertas romana perit...
Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Juvenal. Satir. 6.

essuyé une longue et périlleuse guerre, avoir passé les mers et s'être consumé en frais, fait déclarer, par la voix d'un héraut, dans une assemblée générale, qu'il rend la liberté à toutes les républiques et à toutes les villes de la Grèce, et ne veut d'autre fruit de sa victoire que le doux plaisir de faire du bien à des peuples que le seul souvenir de leur ancienne réputation pouvait lui rendre chers? On ne peut lire le récit de ce qui se passa dans cette célèbre journée sans en être attendri presque jusqu'aux larmes, et sans entrer dans une espèce d'enthousiasme d'estime et d'admiration pour un peuple si généreux.

Si cette délivrance des villes grecques avait été pleinement gratuite, qu'elle n'eût eu d'autre principe qu'une inclination bienfaisante, et que la conduite des Romains n'eût jamais démenti des sentiments si louables, rien certainement ne serait plus grand ni plus glorieux. Mais, pour peu qu'on perce ces dehors éclatants, on entrevoit aisément que cette prétendue modération des Romains avait ses racines dans une profonde politique, sage à la vérité, et prudente selon les maximes des ambitieux, mais bien éloignée de ce noble désintéressement que les historiens ont fait tant valoir dans l'occasion dont il s'agit. On peut dire que les Grecs alors se livrèrent à une joie bien peu fondée, croyant être libres en effet, parce que les Romains les déclaraient tels.

Deux puissances, dans le temps dont nous parlons, partageaient la Grèce: les républiques grecques, et la Macédoine; et elles étaient toujours en guerre, les unes pour conserver les débris de leur ancienne liberté, l'autre pour achever de les soumettre et de se les asservir. Les Romains, parfaitement instruits de cette situation de la Grèce, sentaient bien qu'ils n'avaient rien à craindre de ces petites républiques, affaiblies par le temps, par leurs divisions intestines, par des jalousies réciproques, et par les guerres qu'elles avaient eues à soutenir au dehors. Mais la Macédoine, qui avait des troupes aguerries, qui ne perdait point de vue la gloire de ses anciens rois, qui avait porté autrefois ses conquêtes jusqu'au bout du monde, qui conservait toujours un vif désir, quoique chimérique, de la monarchie universelle, et qui avait une alliance comme naturelle avec les rois d'Égypte et de Syrie, sortis de la même origine, et réunis par les intérêts communs de la royauté; la Macédoine, dis-je, donnait de justes alarmes à Rome, qui, depuis la défaite de Carthage, ne pouvait plus trouver d'obstacles à ses desseins ambitieux que dans ces puissants royaumes qui partageaient entre eux le reste de l'univers, et en particulier dans celui de Macédoine, plus voisin de l'Italie que tous les autres.

Rome songea donc à mettre un contre-poids à la puissance macédonienne, et à enlever à Philippe le secours qu'il se flattait de tirer de la Grèce. Ce secours aurait peut-être été capable en effet de le rendre invincible aux Romains, si toute la Grèce s'était réunie avec la Macédoine contre l'ennemi commun. Pour empêcher ce concert funeste à leurs vues, les Romains se déclarent hautement pour ces républiques, font gloire de les prendre sous leur protection, sans autre dessein, ce semble, que de les défendre contre leurs oppresseurs. Et afin de se les attacher par un lien plus ferme, ils affectent de leur montrer pour récompense de la fidélité qu'elles leur garderont, la liberté, dont toutes ces républiques étaient jalouses au delà de tout ce que l'on peut dire, et que les rois de Macédoine leur avaient toujours disputée.

L'appât était habilement préparé, et il fut avidement saisi par les Grecs, dont le plus grand nombre ne portait pas ses vues plus loin. Mais les plus sensés et les plus clairvoyants découvrirent le péril caché sous cette amorce, et ils avertirent de temps en temps les peuples, dans les assemblées publiques, de se défier de ce nuage qui se formait en Occident, et qui bientôt, changé en un terrible orage, les submergerait tous.

Rien ne fut plus doux ni plus équitable d'abord que la conduite des Romains. Ils traitaient avec bonté les villes et les peuples qui s'étaient mis sous leur protection; ils leur donnaient du secours contre leurs ennemis: ils s'appliquaient à pacifier leurs différends, et à faire cesser les troubles qui s'excitaient entre eux, et n'exigeaient rien de leurs alliés pour tous ces services. Par là leur autorité s'établissait de jour en jour et préparait les peuples à une entière soumission.

En effet, sous prétexte de leur offrir leurs bons offices, d'entrer dans leurs intérêts, de les réconcilier ensemble, ils se rendirent les arbitres souverains de ceux à qui ils avaient rendu la liberté, et qu'ils regardaient en quelque sorte comme leurs affranchis. Ils envoyaient chez eux des commissaires pour entendre leurs plaintes, pour examiner les raisons de part et d'autre, et pour terminer leurs querelles. Par rapport aux articles où ils ne pouvaient pas les accorder sur le lieu, ils les invitaient à envoyer à Rome leurs députés. Ensuite ils y citèrent, de plein droit, ceux qui refusaient de s'accommoder, les obligeaient d'y plaider leurs causes devant le sénat, et même d'y comparaître en personne. D'arbitres et de médiateurs devenus juges, ils prirent bientôt le ton de maîtres, regardèrent leurs arrêts comme des décisions irrévocables, trouvèrent fort mauvais que l'on ne s'y soumît pas d'avance, et traitèrent de rébellion une seconde résistance.

Ainsi le sénat de Rome s'érigea en tribunal suprême de l'univers, jugeant en dernier ressort tous les peuples et tous les rois. A la fin de chaque guerre il décidait des peines et des récompenses que chacun avait méritées. Il ôtait au peuple vaincu une partie de ses terres pour en gratifier les alliés de la république; en quoi il trouvait un double avantage : il attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre et beaucoup à espérer, et en affaiblissait d'autres dont Rome n'avait rien à espérer et tout à craindre.

Nous verrons un des premiers magistrats de la république des Achéens « se plaindre fortement, dans une assemblée publique, de cette « injuste usurpation d'une autorité souveraine : demander de quel droit les Romains « prenaient un si fier ascendant sur eux; si « leur république n'était pas aussi libre et « aussi indépendante que celle de Rome; sur « quel titre celle-ci prétendait assujettir les « Achéens à lui rendre compte de leur conduite; si elle trouverait bon que les Achéens, « à leur tour, s'ingérassent d'entrer dans « l'examen de ses affaires; et si, de part et « d'autre, les choses ne devaient pas être « égales. » Toutes ces réflexions étaient de bon sens, fondées en raison, sans réplique; et les Romains n'avaient rien à y opposer que la loi du plus fort.

Rome en usa de même et garda la même politique à l'égard des rois. Elle s'attacha d'abord ceux qui étaient les plus faibles et qui pouvaient moins lui résister. Elle leur donna le titre d'alliés, qui les rendait en quelque sorte sacrés et inviolables, et qui était à leur égard comme une sauvegarde contre d'autres rois plus puissants. Elle s'appliqua à augmenter leurs revenus, et à étendre leur domaine, pour faire voir ce que l'on pouvait attendre de sa protection. C'est ce qui porta le royaume de Pergame à un si haut point de grandeur.

Dans la suite les Romains, sous divers prétextes, attaquèrent ces grands potentats, qui étaient les maîtres de l'Europe et de l'Asie. Et avec quelle hauteur ne les traitèrent-ils pas, même avant la victoire! Un puissant roi enfermé dans un cercle étroit par un simple particulier de Rome, et obligé de donner sa réponse avant que d'en sortir, quelle fierté! Mais, après les avoir vaincus, comment en usent-ils à leur égard? Ils les contraignent de leur donner leurs enfants et les héritiers de leur couronne pour otages et pour garants de leur bonne conduite, leur font mettre bas les armes, leur défendent de faire ni guerre, ni alliance, que sous leur bon plaisir; les relèguent au delà des monts, et ne leur laissent, à proprement parler, qu'un vain titre et un fantôme de royauté dépouillée de ses droits et de ses avantages.

On ne peut pas douter que la Providence n'eût destiné les Romains à devenir les maîtres du monde, puisque leur future grandeur avait été prédite dans les Ecritures. Mais ces divins oracles leur étaient inconnus; et d'ailleurs la prédiction de leurs conquêtes ne justifiait point leur ambition, dont Dieu se servait pour l'exécution des desseins qu'il avait formés de toute éternité. Quoiqu'il soit difficile d'assurer, et encore plus de prouver, qu'ils aient formé d'abord le plan de tout soumettre, on ne peut cependant disconvenir, en examinant avec attention toutes leurs démarches, qu'ils agissaient comme s'ils eussent eu ce pressentiment, et qu'une espèce d'instinct les eût portés à s'y conformer en tout.

Quoi qu'il en soit, nous voyons, par l'événement, où s'est terminée cette rare modération des Romains que leurs panégyristes ont si fort vantée! Ennemis de la liberté de tous les peuples, pleins de mépris pour les rois et pour la royauté, regardant tout l'univers comme leur proie, ils ont embrassé par une ambition insatiable la conquête du monde entier : ils ont enlevé sans distinction toutes les provinces et tous les royaumes, et ont renfermé sous leur domination tous les peuples; en un mot, ils n'ont mis de bornes à leurs vastes projets que celles que les déserts et les mers les ont forcés d'y mettre. C'est ce que la suite nous fera connaître clairement.

Jusqu'ici nous avons vu les beaux siècles de la république. L'ambition, qui a toujours été l'âme de toutes les entreprises des Romains, a été accompagnée de tant de belles actions, de rares qualités, d'éclatantes vertus, qu'elle a pu, relevée surtout par tant d'heureux succès, ne paraître pas fort choquante, et même être regardée comme la marque de grands et nobles sentiments qui s'élèvent au-dessus des âmes vulgaires, et qui seuls peuvent contribuer à la gloire et à l'accroissement d'un état : du moins c'est l'idée qu'en avaient les païens. Cette ambition ne sera pas toujours si modeste et si retenue. Elle se produira bientôt sans voile et sans déguisement; et, dans les derniers temps de la république, elle se portera à des excès qui en causeront la ruine et changeront la forme du gouvernement.

J'ai dit que la Providence destinait les Romains à devenir les maîtres de l'univers. Cette vérité, qui est fondée sur la révélation, et par conséquent incontestable, devient de plus en plus sensible; et, pour peu que l'on soit attentif à la suite et à l'ordre des événements que l'histoire nous présente, on reconnaît que tout se rapporte et se dispose au grand et éternel dessein de Dieu sur l'établissement de son Eglise. A mesure que les temps de l'incarnation approchent, les conquêtes des Romains deviennent plus rapides et tiennent plus visiblement du prodige. Ils se hâtent de préparer l'empire où le règne divin du Fils de Dieu devait s'établir. Ils rendent la prédication de l'Evangile plus facile et plus prompte en réunissant toutes les nations si différentes de mœurs, de coutumes, de langue, d'intérêts, sous un même gouvernement, qui aura mêmes lois, même commerce, même morale, et où régnera la jurisprudence la plus raisonnable que l'on ait encore vue dans le paganisme, ennemie de la polygamie, des mariages incestueux, des divorces arbitraires et licencieux, tous désordres si communs et si autorisés en Syrie, en Egypte, en Orient. Il semble que le troisième empire, formé par Alexandre, et divisé en quatre principales monarchies, sent que la fin de sa durée est proche, et se presse de céder la place au quatrième empire, prédit par le prophète Daniel, et qui doit engloutir tous les autres empires et états de l'univers pour se les incorporer, et pour les soumettre ensuite à Jésus-Christ, le roi des rois et le roi de tous les siècles.

PETIT TRAITÉ SUR LES TRIOMPHES.

Comme il est parlé très-souvent de triomphe dans l'histoire romaine, j'ai cru qu'il était à propos de ramasser dans un même endroit ce qu'il y a de plus essentiel à savoir sur cette matière, et de plus propre à en donner aux lecteurs une juste et suffisante idée.

L'honneur du triomphe était chez les Romains la récompense du mérite guerrier la plus éclatante et la plus glorieuse, comme la description de ce qui s'y passait le fera bientôt connaître. Aussi était-ce là l'objet le plus vif de l'ambition des généraux, et en même temps un motif puissant de se signaler dans le commandement des armées par des actions de valeur et de prudence, et de remporter sur les ennemis des victoires qui pussent les rendre dignes de cet honneur.

Romulus, fondateur de Rome, prince né pour les grandes actions [1], et qui avait le talent de les faire valoir, fut le premier qui, après avoir vaincu quelques peuples voisins, rentra dans la ville en triomphe avec son armée victorieuse, au milieu des cris de joie et des applaudissements de tout le peuple.

Il y avait différentes sortes de triomphe : le grand, appelé proprement *triumphus;* le petit,

[1] « Ipse quum factis vir magnificus, tum factorum ostentator haud minor. » (Liv. 1, cap. 10.)

nommé *ovatio*. On croit que ce dernier était ainsi appelé parce qu'on y immolait une brebis, au lieu que, dans le grand triomphe, la victime était un taureau. L'ovation s'accordait ou quand la victoire n'était pas fort considérable, ou quand elle avait été remportée dans un département étranger, ou par un général qui avait commandé sans être revêtu des charges de préteur ou de consul, ou enfin quand les ennemis étaient d'une condition méprisable, tels que les esclaves révoltés.

La différence qu'il y avait entre le grand triomphe et le petit, c'est que, dans celui-ci, le triomphateur n'était point monté sur un char, mais entrait dans la ville, à pied [1], sans être revêtu de l'habit triomphal, ayant une couronne, non de laurier, mais de myrte; non au son des trompettes, mais seulement des flûtes. En un mot, ce triomphe était beaucoup moins solennel que le grand. Le consul Postumius Tubertus [2] fut le premier qui remporta cette sorte de triomphe, l'an de Rome 251.

Le grand triomphe n'était accordé que pour des victoires considérables; et il fallait, selon une loi rapportée par Valère-Maxime [3], qu'il y eût au moins cinq mille hommes des ennemis tués dans un même combat, et un nombre beaucoup moindre de citoyens. Ce qui avait donné lieu à cette loi était l'ambition outrée de quelques généraux, lesquels, pour des expéditions et pour des combats de peu d'importance, demandaient qu'il leur fût permis d'entrer en triomphe dans Rome. Et afin que cette loi ne fût point rendue inutile par la fraude et le mensonge, on en porta une seconde qui obligeait les généraux de jurer, entre les mains du questeur de la ville, que le nombre des ennemis et des citoyens tués dans le combat, qu'ils avaient indiqué dans les lettres écrites au sénat, était conforme à la vérité, et qu'ils n'avaient ni augmenté l'un, ni diminué l'autre.

On n'accordait l'honneur du triomphe que pour avoir étendu et augmenté les limites de l'état, et non pour avoir simplement recouvré, par la force des armes, ce qui lui appartenait auparavant. C'est pour cette raison qu'on refusa le triomphe à Q. Fulvius, qui avait repris Capoue, et à L. Opimius, qui avait obligé les Frégellans de rentrer sous l'obéissance du peuple romain.

Quelque heureux succès qui eût suivi les entreprises d'un général dans une guerre civile, le sénat n'ordonnait point des actions de grâces aux dieux, comme c'était la coutume dans les autres guerres, et n'accordait point le triomphe pour une victoire qui pouvait être utile à la république, mais qui était toujours regardée comme lugubre et funeste, ayant été remportée sur des citoyens, et méritant plutôt des larmes et des gémissements que des marques de joie.

Le triomphe, dans la rigueur, ne devait être accordé qu'à celui qui avait commandé en chef, *cum imperio*, et sous les auspices duquel se faisait la guerre. Ainsi le préteur ne pouvait aspirer à cet avantage quand le consul, à qui il était subordonné, et qui avait seul la plénitude du pouvoir, s'était trouvé présent à l'action [1]. C'est sur ce principe que, dans la dispute [2] qui s'éleva entre le consul Lutatius et Valérius Falto, préteur, Atilius Calatinus, qui avait été nommé pour arbitre, donna gain de cause à Lutatius. Cependant, comme la maladie avait empêché le consul d'agir, et que l'honneur de la victoire appartenait tout entier au préteur, on crut devoir le récompenser par le triomphe.

D'abord c'était le sénat seul qui accordait le triomphe [3]. Denys d'Halicarnasse marque que P. Servilius Priscus fut le premier qui triompha par l'autorité du peuple et malgré le sénat. Il était consul l'an de Rome 259. Tite-Live, qui ne parle point de ce triomphe, recule de plus de quarante-cinq ans l'époque de cette nouveauté. Ce fut, selon lui, l'an 306 de Rome que les consuls L. Valérius et M. Horatius [4], ayant vaincu les Volsques et les Sabins, et ne

[1] Ou bien à cheval. (Dio Cass. lib. 4, cap. 8). E. B.

[2] « Triumphans de Sabinis Postumius Tubertus, qui, « primus omnium ovans, ingressus Urbem est, quoniam « rem leviter sine cruore gesserat, myrto Veneris Vic« tricis coronatus incessit..... Hæc postea ovantium fuit » corona » (Plin. lib. 15, cap. 29.)

[3] (Lib. 2, cap. 8.)

[1] Val. Max. lib. 2, cap. 2.

[2] Ce fait est rapporté dans le tome I.

[3] Dionys. Halic. lib. 6.

[4] Liv. lib 3, cap. 63.

pouvant engager le sénat, à qui ils étaient odieux, à leur rendre justice, introduisirent l'exemple de recourir au peuple en pareille matière, et triomphèrent en vertu d'un ordre du peuple. Le sénateur C. Claudius, dans le discours qu'il fit pour s'opposer à cette innovation, dit, en termes exprès, que jamais, jusque-là, on ne s'était adressé au peuple pour obtenir le triomphe [1], et qu'on avait toujours laissé au sénat le pouvoir d'accorder cet honneur à ceux qu'il en jugeait dignes.

Lorsque les généraux ne pouvaient obtenir le triomphe ni du sénat ni du peuple, et qu'ils croyaient néanmoins l'avoir mérité, ils se dédommageaient en triomphant, de leur autorité privée, sur le mont Albain, éloigné de Rome de douze milles, c'est-à-dire d'environ quatre lieues. Papirius Naso, l'an de Rome 521, fut le premier qui introduisit cet usage. Marcellus, après la prise de Syracuse, n'ayant pu obtenir du sénat que l'ovation, fit la cérémonie du grand triomphe sur le mont Albain.

L'un et l'autre triomphe s'accordait pour les victoires navales, aussi bien que pour celles remportées sur terre. Le consul Dullius fut le premier qui remporta le triomphe naval.

Le général qui aspirait au triomphe devait, pour l'obtenir, rendre compte auparavant au sénat de ses exploits et de la victoire qu'il avait remportée. Le sénat, pour cet effet, s'assemblait dans le temple de Bellone, hors de la ville. Si l'année de son consulat, ou de sa préture, était expirée, et qu'il n'eût par conséquent que la qualité de proconsul ou de propréteur, comme ces titres s'anéantissaient par l'entrée dans la ville, et que cependant le triomphateur devait être revêtu du droit de commandement, *esse cum imperio*, il fallait qu'un tribun proposât au peuple de dispenser le général de la loi commune, et de lui accorder le pouvoir du commandement pour le jour où il devait entrer en triomphe dans la ville.

Quand tous les préparatifs du triomphe étaient achevés, et que le jour pris était venu, on partait du Champ-de-Mars, et l'on se mettait en marche. On entrait ordinairement dans la ville par la porte Capène. Cette pompe était magnifique; j'en donnerai bientôt une description étendue et détaillée: ici je ne songe qu'à en tracer une légère image. La pompe commençait par un grand nombre de chariots chargés de différentes dépouilles et de toutes les richesses conquises sur l'ennemi. Le triomphateur était monté sur un char attelé de quatre chevaux. Immédiatement avant lui marchaient à pied les officiers, les généraux, souvent même des princes et des rois qu'on avait faits prisonniers. Les enfants du vainqueur, s'il en avait, partageaient avec lui l'honneur du triomphe, ou assis à ses côtés, ou montés à cheval, et le suivant de près avec les principaux officiers de l'armée et toutes les troupes victorieuses, qui étaient en possession de chanter des chansons, tantôt à la louange de leur général, et tantôt même contre lui. Le concours du peuple était infini. La pompe traversait la place publique et les plus grandes rues de Rome. Quand elle approchait du Capitole [1], on conduisait les prisonniers dans la prison, où souvent, le jour même, on ôtait la vie aux chefs des ennemis. Après que le triomphateur avait satisfait aux devoirs de la religion dans le Capitole, il donnait différentes marques d'honneur à ceux qui s'étaient distingués par leur courage dans le combat, et faisait distribuer certaines sommes d'argent à tous les soldats de l'armée. La cérémonie finissait par un repas qu'il donnait aux principaux des sénateurs et aux premiers officiers de l'armée: après quoi il était reconduit en grand cortége dans son logis, au bruit des clairons, des trompettes et de toute sorte d'instruments.

Plutarque, dans la ville de Paul Emile, a décrit fort au long, et d'un style également vif et éclatant, la marche et l'ordonnance du triomphe que ce général obtint après avoir vaincu et pris Persée, dernier roi de Macédoine. Ce triomphe est l'un des plus magnifi-

[1] « Nunquam antè de triumpho per populum actum. « Semper æstimationem arbitriumque ejus honoris pensè « senatum fuisse... Tum primùm, sine auctoritate sena- « tûs, populi jussu triumphatum est. » (Liv.)

[1] « Quum de foro in Capitolium currum flectere in- « cipiunt, illos (duces hostium) duci in carcerem jubent: « idemque dies et victoribus imperii, et victis vitæ finem « facit. » (Cic. Verr. u'l. n. 77.)

ques que l'on ait jamais vus à Rome. J'en copierai ici la description presque entière; elle donnera une juste idée de cette glorieuse cérémonie.

DESCRIPTION DU TRIOMPHE DE PAUL EMILE, TIRÉE DE PLUTARQUE.

Voici quelle fut l'ordonnance de ce triomphe. Dans tous les cirques, dans toutes les places et dans toutes les rues par où devait passer la pompe, on dressa des échafauds. Tous les citoyens, vêtus de robes blanches, s'empressèrent pour y prendre place. Tous les temples furent ouverts, on orna les statues des dieux de couronnes et de guirlandes, et l'encens fumait sur leurs autels. Quantité de licteurs et d'autres officiers publics marchaient de côté et d'autre, une verge à la main, pour écarter la foule et tenir les rues libres.

La marche fut partagée de manière qu'elle dura trois jours entiers. Le premier jour suffit à peine à faire passer en revue, sous les yeux du peuple, les statues et les tableaux que l'on avait chargés sur deux cent cinquante chariots : spectacle si plein de charmes, que les yeux ne pouvaient s'en rassasier.

Le second jour on vit passer les plus magnifiques et les plus belles armes des Macédoniens, dont l'airain et l'acier, nouvellement fourbis, jetaient un éclat qui éblouissait la vue. Elles étaient portées sur un nombre infini de chariots, et on les avait disposées avec un tel soin, qu'étant arrangées avec beaucoup d'ordre et de symétrie, il semblait pourtant qu'on les avait jetées là au hasard; et cette confusion apparente, mais étudiée et pleine d'art, faisait une illusion agréable aux sens, et causait un sensible plaisir. On voyait des casques avec des boucliers, des cuirasses avec des bottines, des pavois de Crète avec ceux de Thrace, des carquois pêle-mêle avec des mors et des brides : d'un côté, des épées nues, et, de l'autre, les longues sarisses, débordant à droite et à gauche, présentaient leurs pointes aiguës et menaçantes. Tous ces divers monceaux étaient liés, sans être ni trop serrés ni trop lâches, de manière que, le mouvement du chariot faisant heurter et froisser ensemble, dans le transport, tant de différentes pièces, elles rendaient un son guerrier et terrible; et ces armes, quoique vaincues et captives, inspiraient, même aux vainqueurs, une sorte d'horreur et de saisissement.

Après tous ces chariots pleins d'armes, marchaient trois mille hommes portant l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases, contenant chacun le poids de trois talents [1] et soutenus par quatre hommes. Ces trois mille hommes étaient suivis d'un grand nombre d'autres, qui portaient les urnes et les cuvettes d'argent, les gobelets faits en guise de cornes, les coupes et les flacons; le tout artistement arrangé, et chaque pièce remarquable en soi par la grandeur, par le poids, et par les ornements en relief dont elle était chargée.

Le troisième jour les trompettes commencèrent dès le matin à marcher à la tête de tout le cortége, jouant non les airs ordinaires aux jours de fêtes solennelles, mais ceux dont on se sert pour animer le courage des soldats lorsqu'on les mène au combat. Ils étaient suivis de six-vingts taureaux gras, dont les cornes étaient dorées et ornées de bandelettes et de guirlandes, conduits par des jeunes gens ceints de tabliers bordés de pourpre, qui devaient les immoler. Des enfants marchaient après eux, portant les vases d'or et d'argent nécessaires pour le sacrifice.

On voyait ensuite passer la monnaie d'or, portée dans soixante et dix-sept vases [2], dont

[1] M. Dacier évalue ainsi, dans sa traduction des Vies de Plutarque, les sommes, soit d'argent, soit d'or, ici mentionnées.

Dans chaque vase il y avait trois talents d'argent, qui valaient dix-huit mille drachmes, c'est-à-dire neuf mille livres de notre monnaie. Dans ces 750 vases il y avait donc six millions sept cent cinquante mille livres. — Le poids de trois talents est de 81 kilog. E. B.

[2] Les 77 vases contenaient chacun trois talents d'or : et comme dans ces temps l'or était estimé seulement dix fois plus que l'argent, les trois talents d'or en valaient trente d'argent. Ainsi, dans chaque vase, il y avait quatre-vingt-dix milla livres, et, par conséquent, dans les 77, il y avait en tout six millions neuf cent trente mille livres. A ce compte, tout l'or et l'argent monnayé montait à treize millions six cent quatre-vingt mille livres. Valérius Antias, cité par Tite-Live, lib. 45, cap. 40, fait monter cette somme à quinze millions [vingt-quatre

chacun contenait trois talents, et était soutenu par quatre hommes.

Ces vases étaient suivis de ceux qui portaient la coupe sacrée d'or massif, que Paul Emile avait fait faire du poids de dix talents[1], et qu'il enrichit de pierres précieuses. Après cette coupe marchaient ceux qui portaient les coupes appelées *les antigonides*, *les séleucides* (du nom d'Antigonus et de Séleucus, anciens rois macédoniens qui s'en étaient servis), et *les thériclées* (du nom de Thériclès, excellent ouvrier qui en avait imaginé et mis à la mode le dessin); et ceux qui portaient la vaisselle d'or du buffet de Persée.

Immédiatement après, l'on voyait le char de ce prince avec ses armes, et sur ses armes son bandeau royal. A quelque petite distance suivaient ses enfants avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs et tous les officiers de leur maison, qui, fondant tous en larmes, tendaient leurs mains au peuple, et enseignaient à leurs illustres mais infortunés élèves à implorer humblement la miséricorde des vainqueurs. Ces enfants étaient au nombre de trois, deux princes et une princesse, dont la condition semblait d'autant plus digne de pitié, qu'ils sentaient moins, dans le bas âge où ils étaient, tout le poids de leur misère. Un spectacle si triste, et capable d'attendrir les cœurs les plus durs, tira des larmes des yeux de presque tous les assistants, et leur fit oublier pour un moment la joie de la victoire.

Le roi marchait après ses enfants et toute leur suite, enveloppé d'un manteau noir, tout troublé et interdit, comme un homme à qui la grandeur de ses maux a ôté tout sentiment et aliéné l'esprit. La reine, sa femme, l'accompagnait, selon Zonare. Il était suivi d'une troupe de ses amis et de ses courtisans, qui, marchant la tête baissée, et les regards toujours attachés sur lui, faisaient assez connaître aux spectateurs que, peu touchés de leur propre infortune, ils ne sentaient que les malheurs de leur roi.

Après cette foule d'officiers et de domestiques de Persée, on voyait passer quatre cents couronnes d'or, que les villes avaient envoyées à Paul Emile par des ambassadeurs, comme le prix de sa victoire.

Enfin Paul Emile paraissait, monté sur un char superbe et magnifiquement orné. Quand il n'y aurait eu que sa personne, il aurait été très-digne d'attirer tous les regards sans toute cette majesté et cette pompe qui l'environnaient. Mais sa bonne mine était encore rehaussée par la robe de pourpre brochée d'or; et il portait à la main droite une branche de laurier. Entre les autres personnes illustres qui étaient à sa suite on remarquait ses deux fils, Q. Maximus et P. Scipion. Toute son armée suivait son char par compagnies rangées en bon ordre, portant aussi des branches de laurier, chantant tantôt des chansons pleines de brocards contre leur général, licence usitée et permise dans cette occasion, et tantôt des chants de triomphe remplis de louanges sur ses grands et glorieux exploits.

Il faut avouer qu'il n'y avait rien de plus flatteur pour des commandants qui avaient remporté d'illustres victoires sur les ennemis de l'état que de rentrer dans Rome avec un si majestueux appareil au milieu des acclamations et des applaudissements d'un peuple innombrable, et suivis de toutes leurs troupes victorieuses. Aussi cette pompe parut-elle aux empereurs trop brillante pour des particuliers. Agrippa, sans doute de concert avec Auguste, donna l'exemple de refuser le triomphe qui lui avait été décerné. Cet exemple devint une loi: et, depuis ce temps, les empereurs se réservèrent à eux seuls la gloire du triomphe, se contentant de donner aux particuliers les ornements de triomphateurs.

Mais si, par la pompe du triomphe, le mérite guerrier était dignement et glorieusement récompensé, combien croit-on qu'un tel spec-

millions cinq cent quarante-neuf mille francs]; Velleius Paterculus, lib. 1, cap. 9, à vingt-six millions deux cent cinquante mille livres [quarante-deux millions neuf cent soixante mille francs]; Pline, lib. 33, cap. 3; à vingt-six millions sept cent cinquante mille livres [quarante-trois millions sept cent soixante-trois mille francs]. Il fallait que les sommes, apportées de Macédoine par Paul Emile, fussent bien considérables, puisque, selon Cicéron, *Offic.* lib. 2, cap. 76, elles suffirent pour abolir les tributs que payait le peuple romain.

[1] C'est-à-dire du poids de six cents livres; car le talent pesait soixante livres. Ainsi à cette coupe il y avait de l'or pour cent mille écus. Voilà une coupe bien magnifique: mais que n'y ajoutaient point encore les pierres précieuses dont elle était enrichie!

tacle inspirait d'orgueil et de fierté aux citoyens romains, lesquels, accoutumés dès leur enfance à voir traîner ignominieusement, devant le char d'un vainqueur superbe, des généraux d'armées, des princes, des rois, se regardaient comme les maîtres et les arbitres souverains du sort de ce qu'il y a de plus grand et de plus respecté parmi les hommes! Paraissait-il quelque trace d'humanité dans une cérémonie où des rois et des reines, chargés de chaînes comme des criminels, étaient donnés en spectacle au public? N'était-ce pas marquer avec affectation un mépris injurieux pour la majesté du trône, et faire insulte à tous les rois de la terre, que d'humilier de la sorte des princes dont tout le crime souvent était d'avoir été vaincus? Le malheur des rois[1] n'a-t-il pas coutume, au contraire, d'exciter la compassion? et leur nom, toujours respectable et sacré, ne devait-il pas les mettre à l'abri d'un traitement si indigne? Je ne sais pas comment Rome pouvait justifier un acte d'inhumanité si contraire à tous les sentiments de bonté et de clémence qu'elle se piquait de montrer en toute autre occasion.

[1] « Hoc jam ferè sic fieri solere accipimus, ut regum « afflictæ fortunæ multorum opes alliciant ad misericor- « diam..... quòd regale iis nomen magnum et sanctum « esse videatur. » (Cic. *pro leg. Man.* 24.)

LIVRE XXIV.

Ce livre renferme l'espace de onze ans, 563–573. Il contient principalement la fin de la guerre des Etoliens, les victoires de Manlius sur les Gaulois d'Asie, l'accusation de Scipion l'Africain et sa retraite à Literne, le fanatisme des Bacchanales découvert et puni, les mécontentements de Philippe, roi de Macédoine, contre les Romains, la censure de Caton, et la mort funeste de Démétrius, fils de Philippe.

§ I. — MANIUS ACILIUS TRIOMPHE DES ETOLIENS. DÉFAITE DES ROMAINS EN ESPAGNE SOUS PAUL EMILE. JEUNESSE DE PAUL EMILE. FAMILLE DU MÊME GÉNÉRAL. LES AMBASSADEURS ÉTOLIENS SONT CHASSÉS DE ROME ET DE L'ITALIE SANS AVOIR OBTENU LA PAIX. MORT DU PRÉTEUR BÉBIUS. PAUL EMILE GAGNE UNE GRANDE BATAILLE SUR LES LUSITANIENS EN ESPAGNE. VIVE DISPUTE AU SUJET DE LA CENSURE. AMYNANDRE EST RÉTABLI DANS SON ROYAUME PAR LES ETOLIENS. LA NOUVELLE DE L'ARRIVÉE PROCHAINE DU CONSUL JETTE LES ETOLIENS DANS UN GRAND TROUBLE. LE CONSUL FULVIUS ARRIVE DANS LA GRÈCE. IL FORME LE SIÉGE D'AMBRACIE, QUI SE DÉFEND VIGOUREUSEMENT. LES ETOLIENS DEMANDENT ET OBTIENNENT ENFIN LA PAIX. AMBRACIE SE REND. LES AMBASSADEURS DES ETOLIENS PARTENT POUR ROME. LE TRAITÉ DE PAIX Y EST ENFIN RATIFIÉ. LE CONSUL MANLIUS ENTREPREND LA GUERRE CONTRE LES GALLO-GRECS. ORIGINE DE CE PEUPLE. MANLIUS MARCHE CONTRE LES GALLO-GRECS. IL ARRIVE SUR LEURS TERRES, ET EXHORTE SES SOLDATS A BIEN FAIRE LEUR DEVOIR. DEUX DES TROIS CORPS DES GAULOIS SE RETIRENT SUR LE MONT OLYMPE. ILS Y SONT ATTAQUÉS PAR LES ROMAINS, ET VAINCUS. LE CONSUL S'APPROCHE D'ANCYRE POUR ATTAQUER LE TROISIÈME CORPS DES GAULOIS. ACTION EXTRAORDINAIRE D'UNE PRISONNIÈRE GAULOISE. SECONDE VICTOIRE REMPORTÉE SUR LES GAULOIS. MANLIUS RETOURNE A EPHÈSE. CENSURE EXERCÉE AVEC BEAUCOUP DE DOUCEUR. LE CONSUL FULVIUS PREND D'ASSAUT SAMÉ, ET RÉDUIT TOUTE L'ILE DE CÉPHALLÉNIE. NOUVEAUX CONSULS. ECLIPSE DE SOLEIL. AMBASSADE DES PEUPLES DE L'ASIE VERS MANLIUS. AUTRES AMBASSADES D'ANTIOCHUS, DES GAULOIS ET D'ARIARATHE. CONDITIONS DU TRAITÉ CONCLU ENTRE LE PEUPLE ROMAIN ET ANTIOCHUS. RÉFLEXIONS SUR ANTIOCHUS. MORT FUNESTE DE CE PRINCE. DÉCRETS ET ORDONNANCES AU SUJET DES ROIS ET VILLES DE L'ASIE. MANLIUS REPASSE EN EUROPE, ET CONDUIT SON ARMÉE DANS LA GRÈCE.

L. CORNÉLIUS SCIPIO [1]
C. LÆLIUS.

Pour ne point interrompre la suite de ce qui regarde la guerre contre Antiochus, j'ai omis quelques faits, auxquels je reviens maintenant.

Pendant que les choses dont j'ai parlé dans le livre précédent se passaient en Asie [2], les deux proconsuls, Q. Minucius et Manius Acilius, revinrent à Rome à peu près dans le même temps; tous deux dans l'espérance de triompher, le premier des Liguriens, et l'autre des Etoliens, qu'ils avaient vaincus. Minucius fut refusé. Acilius, comme je l'ai déjà rapporté, triompha d'Antiochus et des Etoliens avec beaucoup de pompe et de magnificence.

La joie que causa ce spectacle fut bientôt troublée par la fâcheuse nouvelle que l'on reçut d'Espagne. Le proconsul L. Æmilius,

[1] An. R. 563; av. J. C. 190.
[2] Liv. lib. 37, cap. 46.

ayant été défait par les Lusitaniens[1], avait laissé six mille hommes sur la place et ramené les autres tout tremblants dans leur camp, qu'ils avaient eu beaucoup de peine à défendre, et où même ils n'osèrent rester, mais se retirèrent, marchant à grandes journées, en pays ami. C'est ce même Paul Emile qui se rendit depuis très-célèbre, et qui vainquit Persée, roi de Macédoine. Une défaite ne doit pas décrier un capitaine, à qui elle peut devenir fort utile, en l'engageant à faire de généreux efforts pour la réparer; et c'est en effet ce que fit Paul Emile l'année suivante. Comme il jouera un grand rôle dans la république, j'insérerai ici quelques traits de sa vie, que Plutarque nous a conservés.

L. Æmilius Paulus, son père, qui commandait et fut tué à la bataille de Cannes[2], eut une fille nommée Emilie, qui fut mariée au grand Scipion, et un fils appelé comme lui Paul Emile, c'est celui dont il s'agit ici. Il commença à entrer dans le monde dans un temps où florissaient un très-grand nombre de personnages illustres par leurs vertus et par leurs exploits; et il s'y distingua d'une manière particulière, quoique par une voie différente de celle que prenaient alors les jeunes gens pour s'illustrer. Il ne s'exerça point à l'éloquence du barreau; et il renonça aussi aux brigues, aux sollicitations, aux caresses, et à d'autres pareilles voies dont la plupart se servaient pour gagner la faveur du peuple, en s'insinuant dans ses bonnes grâces par un empressement marqué à lui plaire. Il ne songea à s'en faire connaître et estimer que par la valeur, par la justice, et par un ferme attachement à ses devoirs; en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

La première charge considérable qu'il demanda fut l'édilité; et il fut préféré à douze concurrents, tous d'une si grande naissance et d'un si grand mérite, qu'il n'y en eut pas un qui, dans la suite, ne parvint au consulat.

Ayant été associé au collége des augures, qui était un certain nombre de prêtres auxquels les Romains commettaient le soin et l'intendance des divinations qui se tiraient des oiseaux et de tous les signes et prodiges célestes, il donna une application extraordinaire à l'étude des rits anciens et des cérémonies de la religion. Comme il avait grand soin de n'y rien innover, il était aussi très-attentif à en faire garder exactement les plus légères observances, persuadé que, dans le gouvernement des affaires publiques, dont le ministère des augures faisait une partie considérable, quand on se relâche sur les petites choses, cette négligence entraîne peu à peu le violement des règles les plus importantes, et ouvre la porte à une pernicieuse licence.

Il ne fut ni moins exact, ni moins sévère, à rétablir et à faire observer tous les anciens réglements de la discipline militaire. Jamais, pendant qu'il commanda les armées, on ne le vit ni flatter ni caresser ses soldats, pour gagner leur amitié par de faibles et lâches complaisances, comme faisaient plusieurs généraux. Il expliquait à ses troupes jusqu'aux moindres devoirs de leur profession, se montrant terrible et inexorable à ceux qui désobéissaient, et tenant pour maxime que vaincre ses ennemis n'est presque que la suite et l'accessoire du soin que l'on a pris de bien dresser et discipliner ses citoyens.

Il avait épousé, en premières noces, Papiria, fille de Papirius Naso, qui avait été consul[1]. Après avoir vécu longtemps avec elle, et en avoir eu deux fils, il la répudia, sans que l'on puisse assigner, au juste, le motif qui le détermina à ce divorce. Mais, ajoute ici Plutarque, en fait de séparation de mariage, il me semble qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'un Romain qui venait de répudier sa femme dit à ses amis qui lui en faisaient des reproches et qui lui demandaient : *Votre femme n'est-elle pas sage? N'est-elle pas belle? Ne vous a-t-elle pas donné de beaux enfants?* Pour toute réponse à ces questions il leur montra son soulier, et, les questionnant à son tour : *Ce soulier*, leur dit-il, *n'est-il pas beau? n'est-il pas bien fait? Mais aucun de vous ne sait où il me blesse.*

[1] Liv. lib 37, cap. 46.
[2] Plut. in Æm. Paulo.

[1] Plut. in Æm. Paulo.

Le divorce était permis à Rome par la loi des Douze-Tables : cependant on n'y eu avait point vu d'exemple avant l'an 520. Jésus-Christ, en condamnant absolument le divorce, a rappelé le mariage à son institution primitive, et l'a rétabli dans sa première pureté.

A la place de Papiria, Paul Emile épousa une autre femme dont le nom ne nous est pas connu. Il en eut deux enfants mâles qu'il garda dans sa maison ; et les deux autres, qu'il avait de sa première femme, il les fit passer, par adoption, dans les premières et les plus illustres maisons de Rome. Son aîné fut adopté par le fils de Fabius Maximus, cinq fois consul et dictateur; et le second, par le fils de Scipion l'Africain, qui se trouva ainsi son père adoptif et son cousin en même temps. C'est ce second fils de Paul Emile qui est si connu dans l'histoire sous le nom de *second Africain*. Des deux filles de Paul Emile, l'une fut mariée au fils de Caton, le censeur, et l'autre à Tubéron, personnage très-vénérable par sa vertu, et celui de tous les Romains qui se maintint dans sa pauvreté avec le plus de magnanimité et de constance, comme nous le verrons dans la suite.

Cette distinction des enfants de Paul Emile sera nécessaire pour l'intelligence de plusieurs faits que nous rapporterons dans leur temps.

Tite-Live [1], après avoir marqué, en peu de mots, la défaite de ce général, dit que l'on repeupla les colonies de Plaisance et de Crémone en y envoyant six mille hommes, et que l'on en établit deux nouvelles dans le pays qui avait été conquis sur les Boïens.

Dans l'assemblée qui se tint pour créer des consuls, M. Fulvius Nobilior fut nommé seul, parce qu'aucun des autres candidats n'avait le nombre compétent de suffrages, c'est-à-dire plus de la moitié des centuries. Le lendemain Fulvius se donna pour collègue Cn. Manlius Vulso.

[1] Liv. lib. 37, cap. 46.

M. FULVIUS NOBILIOR [1].
CN. MANLIUS VULSO.

Les ambassadeurs des Etoliens ayant été introduits dans le sénat, auraient dû être engagés, par le souvenir de leur conduite passée et par l'état malheureux où ils se trouvaient actuellement, à avouer leur faute ou leur imprudence et à en demander humblement le pardon [2]. Mais, suivant leur caractère arrogant et intraitable, ils se mirent à vanter les services qu'ils prétendaient avoir rendus au peuple romain, et, lui reprochant presque que c'était à leur valeur qu'il était redevable de la victoire qu'il avait remportée sur Philippe, ils choquèrent les oreilles de tous leurs auditeurs par un discours si insolent, et, en rappelant des faits anciens et oubliés, ils firent si bien, qu'ils réveillèrent dans l'esprit des sénateurs la mémoire d'un plus grand nombre de traits désavantageux à leur nation qu'ils ne pouvaient en citer de favorables. Ainsi, au lieu d'exciter les sentiments de compassion qui pouvaient les sauver, ils ne firent qu'allumer le courroux et la haine qui causèrent leur perte. Un sénateur leur ayant demandé s'ils s'abandonnaient absolument à la bonne foi du peuple romain, et un autre, s'ils étaient résolus à n'avoir plus d'autres alliés et d'autres ennemis que ceux de Rome, ils ne répondirent rien de satisfaisant à ces questions, ce qui fit qu'on leur ordonna de sortir de la salle. Alors tous les sénateurs s'écrièrent, d'une commune voix, « que les « Etoliens étaient encore attachés à Antiochus « plus que jamais (le roi Antiochus n'avait « pas encore été vaincu par Scipion), et que « c'était là ce qui entretenait en eux l'esprit « de révolte : qu'ainsi il fallait leur faire la « guerre à toute outrance, jusqu'à ce qu'on « fût venu à bout de dompter leur fierté et « leur arrogance. » Ce qui mit le comble à l'indignation des Romains, c'est qu'on sut que, dans le temps qu'ils demandaient la paix au sénat, ils faisaient eux-mêmes la guerre aux Dolopes et aux Athamanes, peuples voisins de l'Epire, et attaquaient par conséquent

[1] An. R. 563 ; av. J. C. 189.
[2] Liv. lib. 37, cap. 49.

Philippe, alors ami de Rome. Le sénat rendit donc un décret qui leur ordonnait de sortir ce jour-là de la ville, et, dans l'espace de quinze jours, de toute l'Italie. A. Térentius Varron eut ordre de les accompagner jusqu'à la mer; et on leur déclara, avant qu'ils partissent, qu'on traiterait dans la suite comme ennemis tous les ambassadeurs qui viendraient de leur part, à moins qu'ils n'en eussent obtenu la permission du général romain qui commanderait dans la Grèce, et qu'ils ne fussent accompagnés d'un officier romain. C'est ainsi qu'ils furent congédiés.

Alors on traita dans le sénat [1] des départements des généraux. L'Etolie échut par le sort à M. Fulvius, et l'Asie à Cn. Manlius.

C'est pour lors que Cotta apporta à Rome la nouvelle de la victoire remportée sur Antiochus [2], et que l'on y donna audience aux ambassadeurs d'Eumène, des Rhodiens et d'Antiochus.

Peu de temps après, il y vint des ambassadeurs de la part des Marseillais, qui apprirent au sénat que L. Bébius, en partant pour aller en son département d'Espagne [3], avait été investi par les Liguriens, qui avaient tué la plus grande partie de ceux qui l'accompagnaient, et l'avaient blessé lui-même; que ce général, s'étant fait porter à Marseille sans licteurs, avec un petit nombre de personnes, y était mort au bout de trois jours. P. Junius Brutus, qui commandait en Toscane, fut envoyé en sa place, et chargé du commandement dans l'Espagne ultérieure.

On apprit en même temps que L. Æmilius Paulus [4], qui, l'année précédente, avait été battu dans cette province, ayant ramassé une armée à la hâte, longtemps avant que son successeur vînt le relever, avait donné bataille aux Lusitaniens, leur avait tué dix-huit mille hommes, fait treize cents prisonniers, et s'était emparé de leur camp.

La nomination des censeurs [5] excita dans Rome une dispute bien vive, parce que plusieurs des plus illustres citoyens demandaient cette charge avec beaucoup de chaleur. M. Porcius Caton était de ce nombre. Elle fut donnée à T. Quintius Flamininus et à M. Claudius Marcellus.

Pendant qu'on avait fait la guerre en Asie, l'Etolie [1] n'était pas demeurée tranquille. L'Athamanie avait occasionné de nouveaux troubles. Depuis qu'Amynandre avait été chassé de ses états, ils avaient été gouvernés par les lieutenants de Philippe, qui, par leur avarice, leur orgueil, leur cruauté, irritèrent si fort les peuples, qu'ils résolurent de rappeler leur ancien maître, dont ils regrettaient la douceur et la modération. Amynandre, soutenu par les Etoliens, rentra dans la possession de son royaume. Philippe n'eut pas plus tôt appris la révolte des Athamanes, qu'il partit avec six mille hommes et entra dans l'Athamanie. Mais ayant fait de vains efforts pour réduire les peuples, il fut obligé de retourner en Macédoine. Amynandre envoya des ambassadeurs à Rome au sénat, et, dans l'Asie, aux deux Scipions, qui s'étaient arrêtés à Ephèse pour s'y reposer après la défaite d'Antiochus. Il demandait la paix, et s'excusait d'avoir employé les armes des Etoliens pour rentrer en possession de ses états. Il se plaignait surtout des injustices de Philippe.

Les Etoliens [2], ayant soumis les Dolopes et les Amphilochiens, et ayant rétabli Amynandre dans l'Athamanie, commençaient à triompher de joie pour ces heureux succès, lorsqu'ils apprirent que les Romains avaient vaincu Antiochus dans l'Asie. Quelques jours après, les ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à Rome revinrent sans rapporter la paix qu'ils étaient allés demander, et leur apprirent que le consul Fulvius avait déjà passé la mer avec son armée. Effrayés de ces nouvelles, ils résolurent d'envoyer à Rome de nouveaux ambassadeurs qu'ils choisirent parmi les premiers de leur nation, après avoir engagé les Rhodiens et les Athéniens à y joindre les leurs. Ils espéraient que l'autorité de ces deux républiques ferait agréer au sénat les prières qu'il avait d'abord rejetées.

[1] Liv. lib. 37, cap. 50
[2] Liv. lib. 37, cap. 52-55.
[3] Liv. lib 37, cap. 57.
[4] Liv. lib. 39, cap. 57.
[5] Liv. lib. 37, cap 58.

[1] Liv. lib. 38, cap 1.
[2] Liv. lib. 38, cap. 3

Fulvius cependant aborda à Apollonie. La première chose qu'il fit fut de délibérer avec les principaux des Epirotes par quel côté il entamerait la guerre contre les Etoliens [1]. Ils lui conseillèrent de commencer par le siége d'Ambracie, qui pour lors s'était donnée aux Etoliens. Cette ville, outre qu'elle était défendue, d'un côté par la rivière Aréthon, et de l'autre par une montagne fort escarpée, était entourée d'un mur très-solide qui avait trois milles de circuit, c'est-à-dire près d'une lieue. Le consul employa tous les moyens que l'art de la guerre fournissait alors pour les siéges. Il lui importait extrêmement, pour sa propre réputation et pour le succès de toute la campagne, de réussir dans sa première entreprise. L'attaque fut des plus vives, et la défense ne le fut pas moins. Un renfort de cinq cents hommes d'élite, que les Etoliens trouvèrent moyen de faire entrer dans la place, malgré la vigilance des Romains, augmenta beaucoup le courage et la confiance des assiégés. Ils employaient tous les jours de nouvelles inventions pour brûler les machines des ennemis. Ils faisaient de fréquentes sorties, où ils avaient presque toujours l'avantage. Leur résistance fut si vigoureuse et si opiniâtre, que le consul se repentait presque de s'être engagé dans ce siége, dont le succès commençait à lui paraître douteux.

Les Etoliens [2], de leur côté, étaient dans des inquiétudes encore plus grandes. D'une part, Ambracie était vivement pressée; de l'autre, leurs côtes maritimes étaient ravagées par la flotte romaine : enfin l'Amphilochie et la Dolopie étaient en proie aux Macédoniens. Il leur était absolument impossible de soutenir la guerre en même temps dans trois endroits différents. Les choses étant en cet état, le préteur assembla les principaux de la nation pour savoir ce qu'ils lui conseillaient de faire. Tous furent d'avis « qu'il fallait demander la paix, « et la conclure à des conditions avantageuses, « s'il était possible, ou du moins tolérables, « si l'on ne pouvait faire autrement; qu'ils « avaient entrepris la guerre dans l'espérance « d'être appuyés des forces d'Antiochus; mais « comment la pourraient-ils continuer après « que ce prince avait été vaincu par mer et « par terre, et chassé presque hors des bornes « de l'univers au delà des sommets du mont » Taurus? Que Phénéas et Damotèle, revêtus « de pleins pouvoirs, fissent, suivant leurs lu- « mières et leur zèle, tout ce que, dans les « conjonctures présentes, ils jugeraient le « plus convenable à la patrie, puisque la for- « tune avait réduit les Etoliens à la nécessité « de recevoir la loi d'autrui. »

Les ambassadeurs, étant arrivés avec ces pouvoirs, prièrent le consul « d'épargner « Ambracie et d'avoir pitié d'une nation au- « trefois alliée, et qui depuis avait été portée « à de folles entreprises, sinon par les injus- « tices qu'on lui avait faites, au moins par les « calamités auxquelles on l'avait réduite; que « les Romains n'avaient pas plus à se plaindre « des injures qu'ils avaient reçues des Eto- « liens dans la guerre d'Antiochus, qu'à se « louer des services qu'ils en avaient tirés « dans celle de Philippe; et que, comme « dans celle-ci la récompense de la part des « Romains avait été médiocre, dans l'autre ils « ne devaient pas pousser la punition à la « dernière rigueur. »

Le consul leur répliqua « que les Etoliens « avaient souvent recours aux prières pour « obtenir la fin de la guerre, mais toujours « avec peu de bonne foi et de sincérité; « qu'en demandant la paix ils imitassent « Antiochus qu'ils avaient entraîné dans « la guerre; que ce prince n'avait pas seu- « lement renoncé à un petit nombre de « villes que l'on voulait mettre en liberté, « mais à toute la partie de l'Asie située en « deçà du mont Taurus, c'est-à-dire à une « étendue de pays qui pouvait former un « royaume opulent et considérable; que, pour « lui, il n'écouterait point les Etoliens qu'ils « n'eussent mis bas les armes; qu'il fallait « commencer par les livrer aux Romains avec « tous leurs chevaux; que, de plus, ils paie- « raient aux Romains mille talents (trois mil- « lions), moitié comptant, et s'engageraient, « par le traité, à n'avoir point d'autres amis « ni d'autres ennemis que ceux de Rome. »

Les ambassadeurs, trouvant ces conditions extrêmement dures, et se défiant du caractère

[1] Liv. lib. 37, cap. 4, 7.

[2] « Liv. lib. 38, cap. 8, 9

inconstant et indomptable de ceux qui les avaient envoyés, s'en retournèrent sans faire aucune réponse au consul, pour consulter de nouveau le préteur et les chefs de la nation. Ils furent fort mal reçus. On leur reprocha qu'ayant eu ordre de rapporter la paix, à quelque condition que ce fût, ils exposaient l'Etolie à un traitement plus dur par leur lenteur et leur retardement. Ils se remirent donc en chemin pour retourner à Ambracie; mais ils tombèrent dans une embuscade que leur avaient dressée sur la route les Acarnaniens, avec qui les Etoliens étaient en guerre, et furent conduits à Thyrium, où on les retint prisonniers. Voilà ce qui éloigna la conclusion de la paix.

Les ambassadeurs des Rhodiens et des Athéniens étaient déjà dans le camp du consul, à qui ils étaient venus demander grâce pour les Etoliens, quand Amynandre, roi des Athamanes, après s'être muni d'un sauf-conduit, s'y rendit aussi, afin d'intercéder, moins pour les Etoliens en général, qu'en particulier pour la ville d'Ambracie, où il avait passé la plus grande partie de son exil. Le consul, ayant appris d'eux l'accident des ambassadeurs, ordonna qu'on les lui amenât de Thyrium; et quand ils furent arrivés, on recommença à parler de paix. Amynandre sollicitait vivement les Ambraciens à se rendre, car c'était ce qu'il avait le plus à cœur; et, comme il avait peine à persuader leurs magistrats dans les conférences qu'il avait avec eux au pied des murailles, il entra dans la ville par la permission du consul; et, ajoutant les prières aux conseils, il les engagea enfin à ouvrir leurs portes aux Romains, après avoir tiré parole du consul, que la garnison étolienne pourrait sortir et se retirer en liberté.

La reddition d'Ambracie fut un grand acheminement à la paix. C. Valérius, fils de Lévinus, qui le premier des Romains avait fait amitié avec la nation étolienne, et frère utérin du consul, leur fut d'un grand secours en cette occasion pour leur faire obtenir des conditions plus supportables. « Fulvius n'exigea « d'eux que cinq cents talents euboïques (un « peu moins d'un million et demi), dont ils en « paieraient deux cents comptant, et le reste « en six paiements égaux de six mois en six « mois : qu'ils rendraient aux Romains leurs « prisonniers et leurs transfuges : qu'ils ne « retiendraient dans leur dépendance aucune « des villes qui, depuis l'arrivée de T. Quin- « tius dans la Grèce, eût été prise de force par « les Romains, ou qui se serait rendue volon- « tairement à eux : que l'île de Céphallénie « ne serait point comprise dans le traité. » Quoique les ambassadeurs n'eussent pas lieu de s'attendre à un traitement si doux, ils demandèrent cependant et obtinrent la permission d'aller encore consulter la nation. Les conditions de paix furent acceptées d'un consentement général.

Les Ambraciens firent présent au consul d'une couronne d'or pesant cent cinquante livres (un peu plus de deux cent trente-quatre de nos marcs); et ce général fit enlever toutes les statues de marbre et d'airain et tous les tableaux qui se trouvaient à Ambracie en plus grand nombre et d'un plus grand prix qu'en aucune autre ville du pays, parce que Pyrrhus y avait eu autrefois son palais; mais c'est à quoi il borna tout le butin qu'il fit en cette ville. Il aurait mieux fait encore de ne point transporter ces statues et ces tableaux à Rome, où ce goût, dont les suites furent si pernicieuses, commençait à s'établir; et l'on sait quel ravage il y fit.

Le consul, étant parti d'Ambracie, entra dans le cœur de l'Étolie. Les ambassadeurs des Etoliens vinrent l'y trouver[1]. Ayant appris d'eux que les conditions de la paix avaient été acceptées dans une assemblée générale, il leur ordonna d'aller à Rome, leur permit d'emmener avec eux les députés de Rhodes et d'Athènes, pour être leurs intercesseurs auprès du sénat; et, ayant aussi consenti que son frère C. Valérius les accompagnât, il passa dans la Céphallénie.

Les Etoliens, étant arrivés à Rome, y trouvèrent les esprits fort prévenus contre eux; par les lettres et les ambassadeurs que Philippe avait eu soin d'y envoyer. Les plaintes réitérées de ce prince avaient fermé les oreilles des sénateurs aux prières des Etoliens. Cependant le sénat écouta avec beaucoup d'at-

[1] Liv. lib. 38, cap. 10, 11.

tention les ambassadeurs de Rodes et d'Athènes. Léon, qui parlait au nom des Athéniens, usa d'une similitude qui les frappa, quoique assez commune. « Après avoir comparé l'Etolie à une mer tranquille quand les vents « ne l'agitent point[1], il ajouta que, lorsque « ces peuples étaient restés dans l'alliance et « l'amitié des Romains, ç'avait été par une « suite de la tranquillité qui faisait leur si« tuation naturelle ; mais que, Thoas et Di« céarque, Ménétas et Damocrite, en souf« flant, comme des vents impétueux, les deux « premiers du côté de l'Asie, et les deux « autres du côté de l'Europe, avaient excité « cette tempête, qui les avait poussés vers « Antiochus comme contre un écueil où ils « s'étaient brisés. » Après bien des difficultés et des traverses, les Etoliens obtinrent enfin que le traité de paix serait ratifié, tel, à peu de chose près, qu'il avait été dicté par Fulvius. On leur laissa la liberté de donner de l'or au lieu d'argent, s'ils l'aimaient mieux, pourvu que la différence d'une espèce à l'autre ne fût que de dix à un[2].

Pendant que le consul Fulvius faisait ainsi la guerre et ensuite la paix avec les Etoliens, Manlius, son collègue, entreprit aussi de son côté une guerre dans une région de l'Asie assez éloignée, contre les Gaulois établis dans ces contrées, et appelés par les Romains *Gallo-Grecs*. J'expliquerai bientôt pourquoi on les nommait ainsi, et où ils étaient situés.

Le consul était venu à Ephèse dès le commencement du printemps, et avait pris le commandement des troupes, que lui remit L. Scipion[3]. Après en avoir fait la revue, il assembla les soldats : « et ayant loué la valeur « avec laquelle ils avaient dompté Antiochus « dans un seul combat, il les exhorta à « l'employer encore contre les Gaulois, qui « avaient donné du secours à ce prince, et « dont le caractère était si féroce et si in« domptable, que c'était en vain qu'ils avaient « repoussé Antiochus au delà du mont Tau« rus, s'ils laissaient en deçà une nation si « fière et si puissante. Il parla de lui-même « en peu de mots et avec modestie, sans rien « dire dont tout le monde ne reconnût la vé« rité. » Aussi son discours fut généralement applaudi. Les soldats n'appréhendaient pas beaucoup les Gaulois, qui, ayant été vaincus lorsqu'ils étaient joints à la nombreuse armée d'Antiochus, seraient encore moins en état de résister seuls aux Romains.

Ce peuple, environ quatre-vingt-dix ans avant le temps où nous sommes, sortant en foule de la Gaule sa patrie[1], ou parce qu'il s'y trouvait trop serré, ou attiré par l'espérance du butin, persuadé d'ailleurs qu'il ne trouverait sur sa route aucune nation qui lui fût égale en valeur, arriva, sous la conduite de Brennus, jusque dans le pays des Dardaniens. Alors il s'éleva une sédition qui partagea la nation en deux corps. Les uns restèrent avec Brennus, leur premier chef ; ce sont ceux dont le désastre devant Delphes est si célèbre dans l'histoire : les autres au nombre de vingt mille, ayant choisi Léonorius et Lutarius pour les commander, passèrent avec eux dans la Thrace. Là, en combattant avec bravoure ceux qui voulaient les arrêter, et mettant à contribution ceux qui leur demandaient la paix, ils poussèrent jusqu'à Byzance, et, pendant un long temps, firent payer tribut à toute la côte de la Propontide, dont ils s'étaient rendus maîtres. Dans la suite, apprenant de près combien les terres de l'Asie étaient fertiles, il leur prit envie d'aller s'y établir. S'étant donc emparés par fraude de Lysimachie, et ayant soumis toute la Chersonèse par la force des armes, ils descendirent jusqu'aux bords de l'Hellespont. Apercevant de là ce riche pays, qui n'était séparé d'eux que par un bras de mer fort étroit, ils conçurent un désir encore plus violent d'y passer. Ils

[1] « Vulgatâ similitudine mari tranquillo, quod ventis « concitaretur, æquiparando multitudinem Ætolorum, « usus, quum in fide romanæ societatis mansissent, in« sitâ gentis tranquillitate quiesse eos aiebat : posteaquam « flare ab Asia Thoas et Dicæarchus, ab Europâ Mene« tas et Damocritus cœpissent, tum illam tempestatem « coortam, quæ ad Antiochum eos, sicut ad scopulum, « intulisset. » (Liv.)

[2] La différence de l'or à l'argent était auparavant de quinze à un. L'or, en se multipliant, avait perdu le tiers de sa valeur.

[3] Liv. lib. 38, cap. 12.

[1] Liv. lib. 38, cap. 16.

envoyérent donc des ambassadeurs à Antipater, gouverneur de cette côte, pour lui en demander la liberté. Mais comme ils les amusaient de promesses sans rien terminer, Lutarius passa le détroit, et entra en Asie, où Léonorius le suivit de prés. Réunis ensemble, ils donnérent du secours à Nicomède, roi de Bithynie, qui, par leur moyen, devint maître de tout le pays qui porte ce nom, dont Zybète occupait une partie. De Bithynie ils s'avancèrent dans l'Asie. De vingt mille hommes qu'ils étaient d'abord, il n'en restait pas plus de dix mille. Cependant ils imprimèrent tant de terreur à tous les peuples qui habitaient en deçà du mont Taurus, qu'il n'y en eut aucun qui ne se soumit à leur payer tribut, les plus éloignés comme les plus voisins, ceux qui n'avaient point encore éprouvé leur valeur comme ceux qu'ils avaient vaincus. Enfin, comme la troupe qui restait était composée originairement de trois peuples joints en un, les Tolistoboïens, les Trocmes et les Tectosages, ils divisèrent aussi l'Asie Mineure en trois parties, dont chacune paierait tribut à l'une des trois nations. Les Trocmes eurent pour leur part la côte de l'Hellespont; l'Eolide et l'Ionie échurent aux Tolistoboïens, et le milieu du pays aux Tectosages : en sorte qu'ils avaient rendu tributaire toute cette portion de l'Asie qui est en deçà du mont Taurus. Pour eux, ils établirent leur demeure aux environs du fleuve Halys, et c'est là proprement le pays qu's'appelait *Gallo-Grèce.* Comme la plupart des anciens habitants étaient des colonies venues de Grèce, ces Gaulois, mêlés avec eux, furent appelés par cette raison *Gallo-Grecs.* Par succession de temps ils se multiplièrent si fort et se rendirent si redoutables, qu'à la fin les rois mêmes de Syrie ne refusèrent pas de leur payer tribut. Attale, père d'Aumène, fut le premier de ceux qui habitaient alors dans l'Asie, qui osa le leur refuser; et, leur ayant livré bataille, il remporta sur eux, contre l'attente de tout le monde, une victoire considérable; mais elle n'abattit pas tellement leur courage, qu'ils renonçassent à l'empire du pays. Ils conservèrent leur domination jusqu'au temps de la guerre d'Antiochus et des Romains. Après même que ce prince eut été défait et chassé, ils comptaient bien qu'étant aussi éloignés de la mer qu'ils l'étaient, l'armée romaine n'entreprendrait pas de venir jusqu'à eux.

Ils se trompaient. Le consul forma le desdessein de les aller attaquer [1]. Il était fâché de l'absence d'Eumène, qui était encore à Rome, parce que ce prince connaissait parfaitement le pays et l'ennemi, et qu'il était de son intérêt qu'on le délivrât de voisins aussi incommodes pour lui que les Gaulois. A son défaut, il fit venir son frére Attale de Pergame, et, l'ayant exhorté à se joindre à lui contre des ennemis communs, il le renvoya préparer les secours qu'il était en état de fournir.

Quelques jours aprés, étant allé d'Ephèse à Magnésie, il y rencontra Attale qui venait audevant de lui avec mille hommes de pied et deux cents chevaux, et qui avait ordonné à son frère Athénée de le suivre avec le reste des troupes, se reposant de la garde de Pergame sur des ministres dont il connaissait le zèle et la fidélité. Manlius donna à ce jeune prince les louanges que méritait son attachement aux intérêts du peuple romain, et alla camper avec lui sur les bords du Méandre en attendant qu'on eût ramassé les barques dont il avait besoin pour transporter ses troupes à l'autre côté de ce fleuve, qu'elles ne pouvaient passer à gué à cause de sa profondeur. Athénée vint le trouver peu de temps après, lui amenant mille hommes de pied de différentes nations et trois cents chevaux. Quand le consul fut arrivé à Antioche, située sur le Méandre, Séleucus, fils d'Antiochus, vint le trouver dans son camp, faisant apporter le blé que son père, par le traité conclu avec Scipion, s'était obligé de fournir à l'armée romaine.

De là Manlius, marchant en avant, soumit de gré ou de force tout ce qu'il rencontra sur sa route. Il trouva en certains endroits quelque résistance; mais, étant infiniment supérieur par le nombre et le courage de ses troupes, il n'eut pas de peine à réduire les opiniâtres, et il mit tout le pays à contribution. Les sommes qu'il en tira, sans compter le blé qu'il se faisait fournir, montérent à deux cent vingt-cinq talents d'argent, c'est-à-dire à deux cent vingt-cinq mille écus.

[1] Liv. lib. 38, cap. 12-15.

Après une marche fort longue, il arriva enfin sur les terres des Tolistoboïens. La réputation des Gaulois était grande dans toute cette contrée, qu'ils avaient subjuguée par les armes, et où tout avait été obligé de plier sous leurs efforts. Il crut devoir prévenir ses troupes et détruire ce préjugé avant que de les mettre en action : « Je ne m'étonne pas, leur « dit-il, que les Gaulois aient répandu la ter- « reur de leur nom parmi des peuples aussi « mous et aussi efféminés que le sont ceux de « l'Asie. Leur haute taille, leur chevelure « blonde et qui descend jusqu'aux reins, leurs « boucliers d'une énorme grandeur, leurs « longues épées; outre cela les chants, les « cris et les hurlements qu'ils poussent en « commençant le combat, le bruit épouvan- « table qu'ils font avec leurs armes et leurs « boucliers, tout cela peut être un épouvan- « tail pour des hommes qui n'y sont point « accoutumés, non pour vous, Romains, qui « avez tant de fois triomphé de cette nation. « D'ailleurs, vous savez par votre expérience « qu'après que les Gaulois ont jeté leur pre- « mier feu, une résistance persévérante de la « part des ennemis émousse la pointe de leur « courage, aussi bien que la force de leurs « corps, et qu'incapables de soutenir les ar- « deurs du soleil, les fatigues, la poussière, « la soif, ils laissent tomber leurs armes de « leurs mains, et cèdent par lassitude et par « épuisement. Ne vous imaginez point que ce « soient ces anciens Gaulois endurcis à la fa- « tigue et aux dangers, et à qui une certaine « férocité naturelle tenait lieu de courage : « l'abondance du pays qu'ils ont envahi, la « douce température de l'air qu'ils y respirent, « la mollesse et les délices des peuples avec « qui ils habitent, les ont entièrement éner- « vés; car il en est des hommes comme des « plantes [2] : celles qui croissent dans leur sol « natal conservent toute leur vigueur et toute « leur vertu; au lieu que celles que l'on trans- « plante dans un terroir étranger ne sont pas « longtemps sans dégénérer. C'est avec jus- « tice qu'on appelle ces peuples *Gallo-Grecs*. « Ce ne sont plus que des Phrygiens couverts « d'armes gauloises; et tout ce que je crains, « c'est que la défaite d'ennemis si peu dignes « de vous ne vous fasse pas beaucoup d'hon- « neur. »

Après le discours de Manlius, l'armée témoigna par ses cris l'impatience où elle était qu'on la menât contre l'ennemi. Lorsqu'ils eurent passé le fleuve Sangarius, les prêtres gaulois de Cybèle vinrent de Pessinonte audevant du consul, revêtus de leurs habits sacerdotaux, et prononçant avec enthousiasme des vers prophétiques, dont le sens était que la déesse accordait aux Romains une route sûre et aisée, la victoire sur leurs ennemis, et l'empire de toute cette région. Le consul répondit qu'il acceptait l'augure, et poursuivit son chemin.

Enfin, étant arrivé sur les terres des ennemis, il apprit que les Tolistoboïens s'étaient réfugiés sur le mont Olympe, les Tectosages, à quelque distance de là, sur une autre montagne; et que les Trocmes, ayant mis leurs femmes et leurs enfants en dépôt dans le camp des derniers, avaient résolu d'aller secourir les Tolistoboïens [1]. Ce qui les avait déterminés à prendre ce parti, c'est l'espérance où ils étaient que les Romains n'iraient pas les chercher sur des sommets inaccessibles, et que, s'ils étaient assez téméraires pour l'entreprendre, il ne fallait qu'une poignée de monde pour les renverser et les défaire, et qu'enfin ils ne s'exposeraient pas à mourir de froid et de misère au pied de ces montagnes en s'obstinant à y rester. Quoiqu'ils se crussent déjà assez défendus par la hauteur des rochers et des montagnes, pour plus de sûreté ils tirèrent encore, autour des sommets où ils s'étaient retranchés, un fossé qu'ils fortifièrent d'une bonne palissade.

Le consul, qui s'était bien attendu qu'il lui faudrait combattre de loin, et bien plus contre la difficulté des lieux que contre les armes des ennemis, avaient fait une ample provisions de javelots, de flèches, de balles

[1] Liv. lib. 38, cap. 17, 28.

[2] « Hi jam degeneres sunt; mixti, et Gallogræci verè « quod appellantur : sicut in frugibus, non tantùm se- « mina ad servandam indolem valent, quantùm terræ proprietas cœlique, sub quo aluntur, mutat. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 38, cap. 19-23.

de plomb, et de pierres d'une grosseur à pouvoir être lancées avec la fronde; et, en cet état, il alla à camper cinq milles (une lieue et demie) du mont Olympe. Il arriva bientôt aux ennemis, non sans avoir essuyé beaucoup de dangers et de fatigues. Les deux partis engagèrent d'abord l'action de loin, les Gaulois ayant l'avantage du lieu, mais les Romains leur étant supérieurs par l'abondance et la variété des traits. On ne se battit pas longtemps avec égalité; car les boucliers des Gaulois, qui étaient longs sans beaucoup de largeur, ne couvraient qu'une partie de leurs vastes corps, et ils n'avaient point d'autres armes que leurs épées, dont ils ne pouvaient faire usage tant qu'on se battait de loin. Ils n'avaient pas eu de soin de faire amas de pierres, qui seules les pouvaient aider dans cette sorte d'attaque, et elles leur manquèrent bientôt. Les Romains, au contraire, les blessaient de toutes parts à coups de flèches, de javelots et de balles de plomb, sans qu'ils pussent les éviter. Lorsque les Gaulois se sentaient blessés, tâchant d'arracher le trait de leur corps, sans en pouvoir venir à bout, ils ne faisaient qu'augmenter la douleur dont ils étaient déchirés, et se roulaient par terre comme des furieux et des désespérés. Ceux qui prenaient le parti de fondre sur les ennemis n'en étaient que plus tôt et plus dangereusement percés, et, dès qu'ils étaient à portée, les vélites, c'est-à-dire les armés à la légère, les tuaient à coups d'épée. Ces sortes de soldats portaient des boucliers de trois pieds dans leur main gauche, et dans la droite une demi-pique (*hasta*) dont ils se servaient de loin; et, s'il fallait combattre de pied ferme main à main, ils passaient leur pique dans la gauche, et prenaient de la droite l'épée espagnole qui pendait à leur ceinture. Le peu qui restait de Gaulois, voyant qu'ils ne pouvaient résister aux soldats armés à la légère, et qu'ils allaient avoir les légions sur les bras, s'enfuirent en désordre dans leur camp.

La tête des légions étant arrivée sur les hauteurs, le consul ordonna aux soldats de faire halte pour reprendre haleine; et, leur montrant la colline jonchée des cadavres des Gaulois, « si des gens armés de flèches et de « frondes, leur dit-il, ont fait un tel carnage, « que ne doit-on pas attendre de légions ar« mées de toutes pièces? Les armés à la légère « ont repoussé les Gaulois jusque dans leur « camp; c'est à vous de les y forcer et d'ache« ver leur défaite. » Les Gaulois ne soutinrent pas longtemps le choc d'une infanterie si terrible. Voyant que ceux qui gardaient les portes de leur camp avaient tous été taillés en pièces, ils n'attendent pas que les vainqueurs y entrent, mais s'enfuient de toutes parts. Ils se précipitent en aveugles à travers les rochers les plus escarpés. Ils tombent la plupart dans des abîmes et y perdent la vie dans le moment ou y demeurent estropiés. Rien ne les arrête, l'ennemi est l'unique objet de la frayeur qui les emporte. Le consul poursuivit les fuyards dans tous les endroits qui étaient praticables, et en fit un grand carnage. On ne sut pas précisément le nombre de ceux qui furent tués : celui des prisonniers allait à quarante mille personnes, en comptant les femmes, les enfants, et autre troupe faible et inutile que les Gaulois avaient entraînée avec eux.

Le consul, à son retour, fit mettre en un tas et brûler les armes des Gaulois; et, ayant ordonné à ceux qui s'étaient emparés du butin, malgré sa défense, de le rapporter, il en vendit une partie au profit du trésor public, et partagea le reste entre les soldats, veillant avec grand soin à faire observer l'égalité. Alors, ayant assemblé l'armée, il donna publiquement à chacun les éloges et les récompenses convenables. Il loua surtout Attale; en quoi il fut généralement applaudi des officiers et des soldats, témoins et juges sincères du mérite des généraux. En effet, ce jeune prince ayant fait paraître dans les travaux et dans les périls une activité et une valeur extraordinaires, avait témoigné, après la victoire, une retenue et une modestie encore plus estimables.

Restait une seconde guerre contre les Tectosages [1], qui n'avaient point eu de part à la défaite de leurs compatriotes. Le consul, après avoir laissé prendre quelque repos à ses troupes, partit pour les aller chercher, et, le troisième jour, arriva à Ancyre, ville célèbre du

[1] Liv. lib. 38, cap. 24.

pays, dont les ennemis n'étaient éloignés que de dix milles (environ trois lieues).

Pendant le séjour qu'il y fit, une de ses prisonnières fit une action bien mémorable [1]. C'était une femme d'un haut rang, d'une rare beauté, et plus recommandable encore par sa vertu. Elle s'appelait *Chiomare*, et était épouse d'Ortiagon, l'un des chefs ou princes gaulois. Ayant été prise, avec plusieurs autres, à la déroute du mont Olympe, elle était gardée par un centurion, aussi passionné pour l'argent que pour les femmes. D'abord il tâcha de l'engager à consentir à ses infâmes désirs; mais, ne pouvant vaincre sa résistance et sa fermeté, il crut pouvoir employer la violence sur une femme que son malheur avait réduite à l'esclavage. Ensuite, pour lui faire oublier cet outrage, il lui offrit de la renvoyer en liberté, non cependant sans rançon. Il convint avec elle d'une certaine somme; et pour cacher ce complot aux autres Romains, il lui permit d'envoyer à ses parents tel des prisonniers qu'elle voudrait choisir, et marqua près du fleuve le lieu où se ferait l'échange de la dame et de l'or. Par hasard elle avait un de ses esclaves parmi les prisonniers. Ce fut lui sur qui elle jeta les yeux; et aussitôt le centurion le conduisit hors des corps de garde à la faveur des ténèbres. Dès la nuit suivante, des parents ou amis de la princesse se trouvèrent au rendez-vous, où le centurion amena aussi sa prisonnière. Quand ils lui eurent présenté le talent attique qu'ils avaient apporté, c'était la somme dont on était convenu, la dame dit en sa langue à ceux qui étaient venus pour la recevoir de tirer leurs épées et de tuer le centurion qui s'amusait à peser cet or. Alors cette femme, charmée d'avoir lavé par son courage l'injure faite à sa chasteté, prit la tête de cet officier qu'elle-même avait coupée, et, la cachant sous sa robe, elle alla retrouver son mari Ortiagon, qui s'en était retourné chez lui après la défaite des siens au mont Olympe. Avant que de l'embrasser, elle jeta à ses pieds la tête du centurion. Etrangement surpris d'un tel spectacle, il lui demanda de qui était cette tête, et ce qui l'avait portée à faire une action si peu ordinaire à son sexe. Le visage couvert d'une subite rougeur, et enflammé en même temps d'une fière indignation, elle avoua l'outrage qu'elle avait reçu, et la vengeance qu'elle en avait tirée. Pendant tout le reste de sa vie, elle conserva toujours le même attachement pour la pureté de vie et de mœurs, qui fait la principale gloire du sexe, et soutint merveilleusement l'honneur d'une action si mâle et si généreuse. Plutarque raconte le même fait dans le Traité des vertus et des belles actions des dames; et c'est lui qui nous a appris le nom de celle-ci, bien digne d'être transmis à la postérité.

Les Tectosages, ayant appris l'arrivée du consul, lui envoyèrent des députés pour lui demander une entrevue et pour traiter de paix [1]; mais leur véritable dessein était de le surprendre dans des embûches qu'ils lui avaient préparées, et où réellement il courut un grand risque. L'armée des Gaulois était composée de soixante-quatorze mille hommes. Celle des Romains, beaucoup inférieure pour le nombre, l'emportait infiniment pour le courage, auquel la perfidie des ennemis avait ajouté une nouvelle pointe et une nouvelle force. Aussi, déjà vaincus et abattus par la défaite de leurs compatriotes, ils ne soutinrent pas le premier choc des Romains et prirent la fuite. Les vainqueurs les poursuivirent vivement sans avoir pu cependant en tuer plus de huit mille, tous les autres ayant passé le fleuve Halys avant qu'on pût les joindre. La plupart des vainqueurs passèrent cette nuit-là dans le camp des Gaulois. Le consul ramena les autres dans le sien. Le lendemain il fit la revue des prisonniers et du butin, qui se trouva immense, comme ayant été accumulé par la plus avide de toutes les nations, qui, depuis un grand nombre d'années, avait soumis par les armes et pillé ces riches contrées qui sont en deçà du mont Taurus.

Les Gaulois, s'étant rassemblés de tous les lieux où la fuite les avait dispersés, la plupart blessés, sans armes et sans équipages, envoyèrent des ambassadeurs au consul pour lui demander la paix. Manlius leur ordonna de le

[1] Liv. lib 38, cap. 24.

[1] Liv. lib. 38, cap 25 27.

venir trouver à Ephèse [1]; car, comme on était au milieu de l'automne, il s'éloigna le plus promptement qu'il put de ces cantons, où la proximité du mont Taurus commençait à faire sentir la rigueur du froid ; et il ramena son armée hiverner le long des côtes maritimes.

Pendant que ces choses se passaient dans l'Asie, tout était tranquille dans les autres provinces [2]. A Rome les censeurs T. Quintius Flamininus et M. Claudius Marcellus firent la revue des sénateurs, et remplirent les places qui vaquaient. Ils donnèrent pour la troisième fois à P. Scipion l'Africain le nom et la qualité de *prince du sénat*. Ils n'en exclurent que quatre, dont aucun n'avait exercé de charge curule. Ils usèrent de la même indulgence dans la revue des chevaliers. Par le dénombrement qu'ils firent, le nombre des citoyens montait à deux cent cinquante-huit mille trois cents.

Toutes les villes de l'île de Céphallénie s'étaient remises au pouvoir du consul Fulvius [3]. Une seule refusa de se soumettre : c'était Samé. Il fut obligé d'en former le siége. Les habitants se défendirent avec beaucoup de vigueur, faisant de fréquentes sorties sur les assiégeants, où ils avaient presque toujours l'avantage, leur tuaient beaucoup de monde, et mettaient le feu à tous leurs ouvrages. Le consul ne put venir à bout de réprimer leur audace que par le secours d'une centaine de frondeurs qu'il fit venir de quelques villes des Achéens. On les appliquait dès l'enfance à cet exercice, en les accoutumant à tirer de loin dans un rond de médiocre grandeur. Ils s'y rendaient si habiles, qu'ils étaient sûrs de frapper les ennemis non-seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisait. Ils se servaient de frondes différentes de celles des Baléares, et les surpassaient beaucoup en adresse. Ils firent beaucoup souffrir les Saméens. Ceux-ci soutinrent le siége pendant quatre mois entiers. Enfin ils furent obligés de se rendre à discrétion. La ville fut livrée au pillage, et les habitants vendus comme esclaves.

[1] Liv. lib. 38, cap. 27.
[2] Liv. lib. 38, cap. 28.
[3] Liv. lib. 38, cap. 28, 29.

Il s'éleva en ce même temps une violente querelle entre les Achéens et les Lacédémoniens, et qui eut de tristes suites pour ceux-ci. Les deux partis envoyèrent leurs députés à Rome. Cette affaire, qui regarde proprement les Grecs, est traitée au long dans l'Histoire Ancienne [1].

M. VALÉRIUS MESSALA [2].
C. LIVIUS SALINATOR.

Les nouveaux consuls ayant tiré au sort les provinces [3], la Ligurie échut à Messala, et la Gaule à Salinator. On continua aux deux consuls de l'année précédente le commandement dans l'Etolie et l'Asie, sous la qualité de proconsuls

On ordonna des prières publiques pendant trois jours, pour une éclipse de soleil qui fut prise pour un prodige, tant l'astronomie était alors peu connue des Romains.

Pendant l'hiver où ces choses se passèrent à Rome [4], les ambassadeurs de tous les peuples qui habitent en deçà du mont Taurus se rendaient auprès de Manlius pour le féliciter, et se féliciter eux-mêmes de la victoire qu'il venait de remporter. En effet, si la défaite d'Antiochus avait plus d'éclat et était plus glorieuse pour les Romains que celle des Gaulois, d'un autre côté la dernière avait causé plus de joie à leurs alliés que la première : car la servitude sous les rois de Syrie leur paraissait plus supportable que la férocité de ces barbares, qui, toujours prêts à fondre comme un orage impétueux tantôt sur une contrée, tantôt sur une autre, les tenaient dans des inquiétudes et des alarmes perpétuelles. Ainsi, comme la défaite d'Antiochus leur avait procuré la liberté, celle des Gaulois leur avait rendu la paix. Ces peuples ne venaient donc pas simplement par devoir féliciter les Romains de ces glorieux avantages, mais ils leur apportaient par reconnaissance des couronnes d'or, chacun suivant leur pouvoir.

Manlius reçut encore des ambassadeurs de

[1] Tom. II.
[2] An. R. 564; av. J. C. 188.
[3] Liv. lib. 38, cap. 35. 36.
[4] Liv. lib. 38, cap. 37.

la part d'Antiochus et de celle des Gaulois même, qui lui envoyaient demander les conditions auxquelles le peuple romain voulait leur donner la paix. Ariarathe, roi de Cappadoce, lui envoya aussi les siens pour lui faire des excuses et lui offrir de satisfaire en argent pour la faute qu'il avait commise contre les Romains en donnant du secours à Antiochus contre eux. Ce prince fut taxé à deux cents talents d'argent (deux cent mille écus). Pour les Gaulois, Manlius leur répondit qu'ils seraient instruits de leur sort quand le roi Eumène serait de retour en Asie. Il fit aux ambassadeurs des peuples alliés des réponses très-obligeantes, et les renvoya beaucoup plus joyeux encore qu'ils n'étaient venus. Il ordonna à ceux d'Antiochus de faire porter dans la Pamphylie, où il devait se rendre avec son armée, de l'argent et du blé, conformément au traité fait entre L. Scipion et leur maître. Et en effet, au commencement du printemps, ayant fait la revue de ses troupes, il vint en huit jours à Apamée, où il séjourna trois jours; puis, en trois autres jours de marche, il arriva dans la Pamphylie. Là, il distribua à son armée le blé qu'il avait ordonné qu'on y voiturât, et fit porter à Apamée les deux mille cinq cents talents qu'il avait reçus (sept millions cinq cent mille livres).

Quand Manlius eut appris qu'Eumène et les dix commissaires étaient arrivés de Rome à Éphèse, il remena son armée à Apamée, où il ordonna aux ambassadeurs d'Antiochus de le venir joindre [1]. Ce fut là que, de l'avis des dix commissaires du sénat, il mit la dernière main au traité commencé avec Antiochus, et le conclut aux conditions suivantes. « Le roi ne donnera passage sur ses terres, ni « sur celles de ses vassaux, à aucune nation « qui soit en guerre avec le peuple romain, « ou avec les alliés des Romains; et il ne don- « nera à leurs ennemis aucun secours de vi- « vres ou d'argent, ni aucun autre support, « de quelque façon que ce soit. Les Romains « et leurs alliés en useront de même à l'égard « d'Antiochus. Le roi ne fera point la guerre « aux habitants des îles, et ne passera point « en Europe. Il abandonnera toutes les villes, « les campagnes, les bourgs et les châteaux « qui sont en deçà du mont Taurus jusqu'à la « rivière d'Halys [1], et depuis la vallée du Tau- « rus jusqu'aux sommets qui regardent la Ly- « caonie. Rien ne sera emporté des villes, « bourgs, campagnes cédées aux Romains, « sinon les armes que les soldats portent avec « eux; et, si l'on a enlevé quelque autre chose, « il faudra remettre le tout en état. Le roi ne « recevra dans les pays de son obéissance ni « les soldats ni les autres sujets du roi Eumène. « Si quelques citoyens des villes et pays qu'il « abandonne sont ou à sa cour, ou dans quel- « que autre partie de son royaume, ils auront « soin de revenir à Apamée avant un certain « jour qui sera fixé. Ceux des sujets d'Antio- « chus qui se trouvent parmi les Romains ou « leurs alliés auront la liberté d'y rester ou de « retourner dans leur patrie, à leur choix. Le « roi rendra aux Romains et à leurs alliés les « esclaves, les prisonniers et les transfuges « qu'il aura à eux. Il livrera Annibal, fils « d'Amilcar, Mnasiloque d'Acarnanie, Thoas « d'Etolie, Eubulidas et Philon de Chalcis, « et tous ceux qui ont exercé des charges en « Etolie, s'ils sont dans ses états et en son « pouvoir. Il livrera tous les éléphants qu'il a, « et ne leur en substituera point d'autre. Il « livrera tous ses vaisseaux de guerre avec « tous leurs agrès, et ne conservera que dix « petits bâtiments sans pont, dont aucun « n'aura plus de trente rames. Le roi ne na- « viguera point au delà des promontoires de « Calycadne ou de Sarpédon, si ce n'est pour « transporter plus loin l'argent, le tribut, ou « les otages qu'il devra fournir, ou les ambas- « sadeurs qu'il aura envoyés. Il ne lèvera point « de soldats parmi les nations qui seront sou- « mises au peuple romain, et ne recevra point « ceux qui se présenteront volontairement « pour servir dans ses armées. Les Rhodiens « et leurs alliés conserveront les maisons et « autres édifices qu'ils ont dans les états d'An- « tiochus, sur le même pied qu'ils les possé- « daient avant la guerre. Ils auront la liberté

[1] Liv. lib. 38, cap. 38. — Polyb. Excerpt. legat. lib. 35.

[1] Polybe et Tite-Live mettent le *Tanaïs* au lieu de l'*Halys*. C'est visiblement une faute de copiste. Le Tanaïs est bien éloigné du pays dont il s'agit ici.

« de poursuivre le paiement des sommes qui « se trouveront leur être dues, comme de re- « chercher et de reconnaître les effets dont ils « auront été dépouillés, et d'en demander la « restitution. Si quelqu'une des villes qu'An- « tiochus doit rendre se trouve entre les mains « de gens à qui il les ait données, il aura soin « d'en faire sortir les garnisons et de remettre « ces places à ceux à qui elles doivent appar- « tenir. Il paiera au peuple romain, en douze « ans et en douze paiements égaux, douze « mille talents attiques [1] d'argent de bon aloi « (trente-six millions), dont chacun pesera « quatre-vingts livres au poids des Romains, « et cinq cent quarante mille boisseaux de « froment; et au roi Euméne, dans l'espace « de cinq ans, trois cent cinquante talents « (un million cinquante mille livres), et cent « vingt-sept autres (trois cent quatre-vingt- « un mille livres) pour le blé qu'il lui doit, « suivant l'estimation que le roi Antiochus « lui-même en a faite. Il donnera aux Romains « vingt otages, qu'il changera tous les trois « ans, et qui ne pourront être au-dessous de « dix-huit ans, ni au-dessus de quarante-cinq. « Si quelques alliés du peuple romain décla- « rent les premiers la guerre à Antiochus, il « aura la liberté de se défendre et de repous- « ser la force par la force, à condition cepen- « dant de n'augmenter ses états d'aucune ville, « ni par droit de conquête, ni par alliance. « S'il naît des démêlés entre les alliés des « Romains et Antiochus, ils les termineront « à l'amiable, ou, s'ils l'aiment mieux, par la « voie des armes. Si l'on trouve à propos de « retrancher ou d'ajouter quelque chose aux « conditions de ce traité, il sera libre de le « le faire, pourvu que ce soit du consente- « ment des deux parties. »

Le consul ratifia ce traité par serment au nom des Romains, et il envoya Q. Minucius Thermus et L. Manlius à Antiochus, pour recevoir pareillement son serment. En même temps Fabius, commandant de la flotte, partit par ordre du proconsul, et, étant entré dans le port de Patares, il y mit en pièces ou brûla cinquante vaisseaux de guerre qui appartenaient au roi.

[1] Dans le traité de L. Scipion, c'étaient des talents euboïques, dont la valeur était un peu moindre.

Un prince aussi orgueilleux qu'Antiochus, qui avait vu jusque-là toutes ses entreprises suivies d'un succès éclatant, et à qui ses conquêtes avaient fait prendre le surnom fastueux de *Grand*, dut être bien mortifié quand il vit sa prétendue grandeur humiliée, anéantie et couverte d'opprobre par un traité tel que celui dont nous venons de rapporter les conditions. Peut-on croire qu'un tel événement ait été l'effet du hasard? Quinze ou vingt ans auparavant, ce prince, après la mort de Ptolémée Philopator, son allié et son ami, avait fait une ligue avec Philippe, roi de Macédoine, pour dépouiller de tous ses états le fils du roi d'Egypte, encore enfant, et âgé à peine de cinq ans [1]. On serait tenté, dit Polybe, en voyant un violement si ouvert des lois de la société les plus sacrées, suivi, du moins pour ce qui regarde Antiochus, d'une longue et brillante prospérité, d'accuser la Providence comme indifférente et insensible aux crimes les plus criants et les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement en punissant ces deux rois comme ils le méritaient, et elle en fit un exemple qui devait servir, dans les siècles suivants, à contenir dans le devoir ceux qui voudraient les imiter : car, pendant qu'ils ne songeaient qu'à déchirer par morceaux le royaume d'un enfant faible et abandonné, elle suscita contre eux les Romains, qui renversèrent de fond en comble les royaumes de Philippe et d'Antiochus, et qui firent sentir à leurs enfants et à leurs successeurs des maux aussi grands que ceux dont ces deux princes avaient voulu accabler le jeune pupille.

Voilà ce qu'un païen nous fait remarquer. Mais la Providence ne se contenta pas, à l'égard d'Antiochus [2], des châtiments marqués par Polybe dans l'endroit que je viens de citer : elle voulut le punir dans sa personne. Ce prince, après sa défaite, était retourné à Antioche, la capitale et la forteresse de son royaume. Bientôt après, fort embarrassé de trouver l'argent qu'il fallait payer aux Romains, il alla en Orient, dans la province d'Elymaïde, entra de nuit dans le temple de

[1] Polyb. lib. 15.
[2] Diod. in Excerpt. pag. 298. — Justin, lib. 32, cap. 2. — Hieron. in Dan., cap. 9.

Jupiter Bélus, et en enleva toutes les richesses qui y étaient gardées religieusement depuis un fort long temps. Le peuple, irrité de ce sacrilége, se souleva contre lui, et l'assomma avec toute sa suite. Le prophète Daniel, qui a prédit dans un détail étonnant toutes les entreprises d'Antiochus, comme on le peut voir dans le tome II de l'Histoire Ancienne [1], marque ainsi sa mort : *Il reviendra dans les fortifications*, ou *dans les terres de son empire. Il y trouvera un piége, il tombera enfin, et il disparaîtra pour jamais*. Cela arriva l'année même que son traité avec les Romains fut entièrement conclu.

Le proconsul Manlius, ayant reçu les éléphants qu'Antiochus lui devait remettre, et en ayant fait présent à Eumène, s'appliqua à connaître l'état des villes dans lesquelles les derniers troubles avaient apporté beaucoup de changement [2]. Le roi Ariarathe fut déchargé d'une partie de la somme à laquelle il avait été taxé, et reçu dans l'amitié du peuple romain, en faveur du mariage qu'Eumène venait de contracter avec sa fille. A l'égard des villes, lorsque chacun eut exposé ses raisons, les dix commissaires de Rome les traitèrent différemment. Celles qui avaient payé tribut à Antiochus et qui s'étaient déclarées pour les Romains furent mises en liberté et exemptées de toute imposition. Celles qui avaient suivi le parti d'Antiochus ou payé tribut au roi Attale furent toutes soumises à la domination d'Eumène. Ils gratifièrent plusieurs villes en particulier. Ils confirmèrent aux Rhodiens la donation qui leur avait été faite, par le premier décret, de la Lycie et de la Carie jusqu'au fleuve Méandre. Ils ajoutèrent au royaume d'Eumène la Chersonèse en Europe, et Lysimachie avec toutes ses dépendances, telles que les avait possédées Antiochus; et en Asie, les deux Phrygies, l'une près de l'Hellespont, et l'autre qu'on appelait *la grande Phrygie*. Ils lui restituèrent la Mysie, que le roi Prusias lui avait enlevée. Enfin ils lui firent encore présent de la Lycaonie, de la Myliade et de la Lydie; et nommément des villes de Tralles, d'Ephèse et de Telmisse. La Pamphylie, dont une partie était en deçà et l'autre au delà du mont Taurus, avait occasionné entre Eumène et les ambassadeurs d'Antiochus une dispute dont la décision fut entièrement renvoyée au sénat.

[1] Dan. ch. 9. v. 19.
[2] Liv. lib 38, cap. 39

Manlius, après avoir conclu les traités et fait les ordonnances dont nous venons de parler, partit avec toute son armée pour se rendre dans le voisinage de l'Hellespont [1]; et ayant appelé les princes gallo-grecs, il leur marqua les conditions suivant lesquelles il leur ordonnait de garder la paix avec Eumène, et leur déclara expressément qu'ils eussent à se tenir renfermés dans leur pays, sans plus courir en armes sur les terres de leurs voisins. Ensuite, ayant ramassé tous les vaisseaux de la côte, il y joignit la flotte qu'Athénée, frère d'Eumène, lui avait amenée d'Elée, et repassa en Europe avec toutes ses troupes. Puis, conduisant à petites journées par la Chersonèse son armée chargée d'un butin immense de toute espèce, il séjourna quelque temps à Lysimachie, pour y faire reposer ses bêtes de charge, et entrer ensuite dans la Thrace, dont le chemin était extrêmement difficile et fort redouté des soldats. Ce n'était point sans raison. Pendant toute cette marche, qui fut fort longue, ils eurent beaucoup à souffrir de la part des Thraces, qui ne cessèrent de les attaquer dans des défilés et dans des passages dangereux, et leur enlevèrent même une partie de leur butin. Il y eut particulièrement deux combats dont le succès fut désavantageux aux Romains, et dans l'un desquels fut tué Q. Minucius Thermus, personnage consulaire, et l'un des dix commissaires envoyés en Asie par le sénat. On soupçonna le roi Philippe d'avoir ameuté sourdement les Thraces pour attaquer les Romains. Enfin le proconsul, après avoir surmonté une infinité d'obstacles, sortit de la Thrace, et mena son armée par la Macédoine dans la Thessalie. De là, étant venu par l'Epire à Apollonie, il y passa l'hiver, la mer ne lui paraissant pas assez sûre pour s'embarquer.

[1] Liv. lib. 38, cap. 40, 41.

§ II — Deux Romains livrés aux Carthaginois. La Ligurie donnée pour département aux deux consuls. Fulvius accusé par les Ambraciens, à la sollicitation du consul Æmilius. Arrêt du sénat en faveur des Ambraciens. Départ des consuls. Manlius demande le triomphe, qui lui est contesté par les commissaires du sénat. Discours des commissaires contre Manlius. Réponse de Manlius. Le triomphe est décerné à Manlius. Scipion l'Africain est appelé en jugement. Griefs des tribuns contre Scipion l'Africain. Scipion, au lieu de leur répondre, entraîne avec lui au Capitole toute l'assemblée pour remercier les dieux de ses victoires. Il se retire à Literne. Ti. Sempronius Gracchus, ennemi de Scipion, se déclare pour lui contre ses collègues. Réflexions de Tite-Live sur P. Scipion. Variations des historiens sur ce qui regarde Scipion. Fille de Scipion mariée à Gracchus. Loi proposée sur les sommes d'argent reçues d'Antiochus. L. Scipion condamné comme coupable de péculat. On veut le mener en prison. Discours de Scipion Nasica en sa faveur. Gracchus empêche que L. Scipion ne soit mené en prison. La vente et la modicité des biens de L. Scipion le justifient.

M. ÆMILIUS LÉPIDUS [1].
C. FLAMINIUS.

Sur la fin de l'année précédente, L. Minucius Myrtilus et L. Manlius, accusés d'avoir porté la main sur des ambassadeurs carthaginois, leur furent livrés par ordre de M. Claudius [2], préteur de la ville, et conduits à Carthage.

Sur le bruit qui se répandit qu'il se faisait de grands préparatifs de guerre dans la Ligurie, le sénat la destina pour département aux deux consuls. Lépidus, mécontent de cette destination, se plaignit amèrement « de ce qu'on « renfermait les deux consuls dans les vallées « de la Ligurie, pendant que depuis deux ans « M. Fulvius et Cn. Manlius régnaient, l'un « dans l'Europe et l'autre dans l'Asie, en la « place de Philippe et d'Antiochus, portant par-« tout la terreur des armes romaines, et ven-« dant au poids de l'or la paix à des peuples « à qui l'on n'avait point déclaré la guerre. » Le sénat ne changea rien dans son décret : il ordonna seulement que Manlius et Fulvius quitteraient leurs provinces et ramèneraient leurs légions à Rome.

M. Fulvius et M. Æmilius étaient ennemis depuis longtemps [1]. Le consul suscita à Fulvius pour accusateurs les députés d'Ambracie, et, après leur avoir fait leur leçon, il les introduisit dans le sénat. Ils accusèrent Fulvius « de leur avoir déclaré la guerre dans le « temps qu'ils étaient en paix, quoiqu'ils eus-« sent exécuté ponctuellement tout ce que « les consuls précédents leur avaient ordon-« né, et qu'ils lui offrissent à lui-même une « soumission et une obéissance égales : qu'il « les avait assiégés, et qu'après que la ville « s'était rendue, il leur avait fait souffrir tous « les outrages et tous les maux les plus cruels « qu'il est possible d'imaginer dans la guerre; « que, non content d'avoir saccagé, brûlé et « abattu les maisons, confisqué les biens des « citoyens, et inondé les villes de leur sang, « il avait réduit les femmes et les enfants en « servitude ; et, ce qui leur était encore plus « sensible que tout le reste, enlevé tous les « ornements de leurs temples, n'épargnant « ni les statues des dieux, ni les dieux eux-« mêmes : en sorte que les malheureux Am-« braciens ne savaient plus à qui adresser leurs « prières et rendre leurs hommages, si ce « n'était aux murailles, qu'ils avaient laissées « nues et défigurées. » Le consul, après avoir entendu ces invectives, fit aux députés plusieurs questions dont il avait concerté les réponses avec eux, et par là il leur donna lieu d'en dire beaucoup davantage, comme si c'eût été sans dessein formé de leur part.

Les sénateurs paraissant touchés de ces plaintes, le consul C. Flaminius se crut obligé de prendre la défense de Fulvius en son absence. « Il fit des reproches au sénat de ce « qu'il souffrait qu'on exposât encore comme « autrefois les généraux romains à des accu-« sations frivoles et sans fondement. Il dit « qu'il était fort étonné qu'on fît un crime à « Fulvius d'actions qui devaient lui procurer

[1] An. R. 565 ; av. J. C. 187.
[2] Liv. lib. 38, cap. 42.

[1] Liv. lib. 38, cap. 43.

« l'honneur du triomphe : qu'Ambracie avait « éprouvé les malheurs ordinaires aux villes « prises de force ; que les Ambraciens affec- « taient en vain de séparer leur cause d'avec « celle des Etoliens ; qu'il n'y avait aucune « différence entre l'une et l'autre. Après plu- « sieurs autres raisons qu'il fit valoir, il dé- « clara qu'il ne souffrirait pas que l'on déci- « dât rien sur l'affaire des Ambraciens ou « des autres Etoliens en l'absence de Ful- « vius. »

L'opposition de Flaminius suspendait tout ; mais, malheureusement pour la cause de Fulvius, il tomba malade. Æmilius profita de cet accident, et remit l'affaire sur le tapis[1]. « Le « sénat donna un arrêt qui restituait aux Am- « braciens les biens qu'ils se plaignaient qu'on « leur avait ôtés, leur rendait leur liberté et « leurs lois, et leur permettait d'établir des « entrées et des péages partout où ils vou- « draient tant par mer que par terre, à con- « dition cependant que les Romains et leurs « alliés du nom latin en seraient exempts. A « l'égard des statues de leurs dieux, et des « autres ornements qu'ils se plaignaient qu'on « avait enlevés de leurs temples, ils voulu- « rent qu'on attendît le retour de Fulvius « pour traiter de cette affaire, et ils en lais- « sèrent la décision au collége des pontifes. » Æmilius ne se contenta pas d'un jugement si défavorable à son ennemi ; mais un jour qu'il se trouva peu de sénateurs à l'assemblée, il fit ajouter dans l'arrêt *qu'Ambracie n'avait point été prise par la force des armes*. De telles surprises, qu'on appelle ordinairement des coups fourrés, marquent-elles beaucoup de bonne foi, et sont-elles bien dignes de la gravité d'un consul romain ?

On célébra alors les féries latines ; et les consuls, s'étant acquittés de tous les devoirs de la religion, partirent pour leurs départements.

Immédiatement après, le proconsul Cn. Manlius arriva à Rome, et le préteur Ser. Sulpicius assembla le sénat dans le temple de Bellone pour lui donner audience. Là, après avoir raconté tout ce qu'il avait fait en Asie

[1] Liv. lib. 38, cap. 44.

pour l'avantage et la gloire du peuple romain[1], il demanda, premièrement que l'on rendît aux dieux immortels les actions de grâces qui leur étaient dues, et secondement qu'on lui accordât à lui-même l'honneur du triomphe. Mais la plupart des dix commissaires du sénat qui s'étaient trouvés avec lui dans ces provinces éloignées s'y opposèrent, et, plus que tous les autres, L. Furius Purpureo et L. Æmilius Paulus[2].

Ils disaient « qu'on les avait envoyés en « Asie pour y conclure et terminer, de con- « cert avec Manlius, le traité de paix que L. « Scipion avait commencé entre le peuple ro- « main et Antiochus : mais que Manlius avait « fait tous ses efforts pour empêcher la con- « clusion de la paix[3], jusqu'à vouloir porter « ses armes au delà du mont Taurus ; dessein « dont les dix commissaires avaient eu bien « de la peine à le détourner, en lui représen- « tant les malheurs dont la sybille menaçait « les Romains, s'ils osaient jamais passer ces « bornes fatales.

« Que, trouvant des obstacles insurmonta- « bles à cette entreprise, il avait tourné ses « vues et ses pas d'un autre côté, et avait « déclaré la guerre aux Gallo-Grecs, sans être « autorisé par le sénat ni par le peuple, et « sans pouvoir citer l'exemple d'un seul gé- « néral qui eût eu l'audace de former de pa- « reils projets de son chef ; que la coutume « du peuple romain, avant que de commen- « mencer les premières hostilités, était d'en- « voyer des ambassadeurs pour demander ré- « paration à ceux de qui on avait lieu de se « plaindre ; qu'il n'avait observé aucune des « formalités ordinaires qui pût le mettre en « droit de dire qu'il avait fait la guerre au « nom du peuple romain, et non pas exercé « un brigandage particulier.

« Mais puisqu'il était déterminé à cette en- « treprise, pourquoi ne pas marcher directe- « ment contre ces prétendus ennemis ? pour- « quoi se détourner à droite et à gauche, et « fureter tous les coins et recoins de la Pisi-

[1] Liv. lib. 38, cap. 45.

[2] Ce Paulus-ci n'est pas le célèbre Paul Emile, vainqueur de Persée.

[3] Liv. lib. 38. cap. 45, 46.

« die, de la Lycaonie, de la Phrygie, pour « rançonner avidement tous les seigneurs ou « tyrans des châteaux situés dans ces contrées? « Qu'avait-il à démêler avec ces peuples, qui « ne nous avaient jamais fait aucun mal, et « dont nous n'avions aucun sujet de nous « plaindre?

« Ils ajoutaient qu'à l'égard des ennemis « dont Manlius prétendait que la défaite mé« ritait le triomphe, les avantages qu'il avait « remportés sur eux ne devaient pas assuré« ment lui faire beaucoup d'honneur; qu'ou« tre que ces Gaulois, amollis par les délices « de l'Asie, n'étaient plus les mêmes pour le « courage que ceux contre qui les Romains « avaient combattu tant de fois dans l'Italie, « la chute récente d'Annibal, de Philippe et « d'Antiochus, les avait rendus tellement in« terdits, que les Romains n'avaient eu besoin « que des flèches et des frondes de leurs trou« pes légères pour abattre ces masses énor« mes, et que dans toute cette guerre ils n'a« vaient point rougi leurs épées du sang des « Gaulois.

« Qu'au reste, Manlius avait grande raison « de demander que l'on rendît des actions de « grâces publiques aux dieux immortels : qu'en « effet, sans une protection particulière des « dieux, l'armée romaine, étant campée dans « une vallée profonde et ayant les ennemis « au-dessus de sa tête, les Gaulois, sans se « servir de leurs armes, pouvaient l'accabler « et la défaire entièrement, en roulant sur « elle les grosses pierres que la montagne leur « fournissait en abondance; que dans la suite, « comme si les dieux avaient voulu faire sen« tir aux Romains ce qui leur serait arrivé « dans la Gallo-Grèce, s'ils avaient eu affaire « à des ennemis qui méritassent ce nom, « leurs troupes avaient été défaites, mises en « fuite, et dépouillées de leurs bagages par « quelques brigands de Thrace qui les atten« daient au passage : que c'étaient là les ex« ploits pour lesquels Manlius demandait le « triomphe.

« Les commissaires finirent par où ils « avaient commencé, en insistant fortement « sur les précautions prises de tout temps « pour déclarer la guerre, et demandant aux « sénateurs s'ils voulaient violer des règles si « sages, abolir des formalités qui apparte« naient à la religion, ôter au sénat et au « peuple le privilége dont ces deux ordres « avaient toujours joui, d'ordonner de la « guerre ou de la paix, et abandonner au ca« price et à l'ambition des généraux le pou« voir d'attaquer les peuples qu'il leur plai« rait. »

Quand ils eurent cessé de parler, Manlius leur répondit de la sorte [1] : « Jusqu'ici, mes« sieurs, on a quelquefois vu les tribuns du « peuple s'opposer aux triomphes qui vous « ont été demandés par vos généraux. C'est « ce qui m'oblige à rendre grâces à ceux « d'aujourd'hui de ce que, par considération « ou pour ma personne, ou pour mes actions, « non-seulement ils ont consenti tacitement « à mon triomphe, mais encore ont paru dans « la disposition de le proposer eux-mêmes, « s'il en était besoin. J'ai la douleur de trou« ver mes adversaires parmi ces commissaires « que nos ancêtres donnaient à leurs géné« raux pour honorer leur victoire, et en ré« gler les dépendances avec prudence et avec « justice.

« Leur accusation a deux chefs, messieurs, « comme vous avez pu le remarquer. Ils pré« tendent que je n'ai point eu droit de faire la « guerre aux Gaulois, et que je l'ai faite avec « témérité et imprudence.

« Les Gaulois, disent-ils, n'exerçaient con« tre nous aucun acte d'hostilité; vous les « avez trouvés paisibles et tranquilles, et n'a« vez pas laissé de les attaquer. Plût aux dieux « que le roi Eumène fût ici présent avec les « magistrats de toutes les villes de l'Asie! « Vous entendriez leurs plaintes, et je serais « dispensé d'accuser les Gallo-Grecs. Envoyez « des ambassadeurs dans toutes les parties de « l'Asie pour examiner la vérité sur les lieux, « et vous apprendrez d'eux que la servitude « dont vous avez délivré cette contrée en obli« geant Antiochus de se retirer au delà du « mont Taurus, n'était pas plus dure que « celle dont elle a été tirée par la réduction « des Gaulois. Tous ces peuples vous feront « connaître combien de fois cette nation fé« roce a ravagé leurs campagnes, combien de

[1] Liv. lib. 38, cap. 47-49.

« fois elle leur a enlevé tout ce qu'ils avaient « de plus précieux et de plus nécessaire, « combien elle a fait sur eux de prisonniers, « sans leur laisser la liberté de les racheter, « enfin combien de fois elle a immolé leurs « enfants à ses dieux aussi barbares qu'elle. « Quoi! si Antiochus n'avait pas retiré ses « garnisons des citadelles où elles demeu-« raient fort tranquilles, vous ne croiriez pas « avoir rendu la liberté à l'Asie; et vous vous « imaginez qu'Eumène jouirait paisiblement « des dons que vous lui avez faits, et les « autres villes de la liberté qu'elles ont reçue « de vous, pendant que les Gaulois auraient « une pleine licence de porter partout où ils « voudraient la terreur et la désolation ?

« Mais pourquoi raisonner plus longtemps « sur une fausse supposition, comme si je « n'avais pas trouvé les Gaulois actuellement « en guerre avec nous, et que je les eusse « forcés de nous la faire? Je vous prends à « témoin L. Scipion, vous à qui j'ai succédé « dans le commandement des troupes; et « vous, P. Scipion, qui, avec la simple qua-« lité de lieutenant, étiez respecté par l'ar-« mée et par votre frère comme son collègue, « dites-nous si vous ne savez pas que les lé-« gions des Gaulois ont servi dans l'armée « d'Antiochus, et si vous ne les avez pas vus « combattre aux ailes, où ils faisaient toute la « force de son armée? Les Romains vous « avaient chargé de faire la guerre non-seu-« lement à Antiochus, mais à tous ceux qui « se seraient joints à lui contre nous. Les « Gaulois étaient incontestablement de ce « nombre, aussi bien que quelques petits rois « et tyrans du pays. J'ai donc eu droit de les « traiter en ennemis. Cependant j'ai usé à leur « égard de toute la modération possible : j'ai « donné la paix à ces derniers en les forçant « de faire une satisfaction convenable à la di-« gnité de votre empire qu'ils avaient blessée. « D'un autre côté, j'ai fait tous mes efforts « pour amener les Gaulois à la raison, si leur « férocité naturelle avait pu s'adoucir; et ce « n'a été qu'après plusieurs tentatives que, « les trouvant toujours intraitables, j'ai cru « qu'il était de notre honneur d'employer la « force pour les réduire.

« Après avoir justifié les motifs qui m'ont « déterminé à entreprendre la guerre, il faut « maintenant parler de la manière dont je « l'ai faite; et, dans cette seconde partie, je « serais bien assuré de gagner ma cause, « quand même je la plaiderais devant le sénat « de Carthage, lequel, si ce que l'on dit est « vrai, punit du dernier supplice ses géné-« raux quand ils ont formé des entreprises « téméraires, quelque heureux qu'en ait été « l'événement. Mais quelle confiance ne dois-« je point concevoir, ayant affaire à une ré-« publique qui n'a jamais fait un crime aux « commandants des entreprises auxquelles « les dieux ont donné une heureuse issue, « parce qu'elle la regarde comme l'effet des « prières et des vœux qui ont précédé ces « entreprises; et qui, en décernant ou des « actions de grâces aux dieux ou des triom-« phes aux généraux, emploie toujours ces « termes remarquables, *pour avoir bien et « heureusement servi la république*[1] ! Quand « donc, de peur de provoquer l'envie, je « m'abstiendrais d'attribuer à mon courage « et à ma bonne conduite les succès que j'ai « eus, si je me contentais de demander qu'a-« près que j'ai vaincu une si puissante nation « sans avoir fait aucune perte, on rendît aux « dieux immortels, pour le bonheur dont ils « ont voulu que fussent accompagnées vos « armes sous mon commandement, les actions « de grâces qui leur sont dues, et qu'on m'ac-« cordât à moi-même la permission de ren-« trer triomphant dans le capitole, d'où je « suis parti après avoir fait les vœux accou-« tumés pour la prospérité de la république, « refuseriez-vous cet honneur aux dieux aussi « bien qu'à moi?

« On m'objecte que je n'ai pas choisi un « lieu favorable pour donner bataille. Cela « dépendait-il de moi? Les ennemis étant « les maîtres de la montagne, et ne voulant « pas en descendre, il fallait bien que j'allasse « les y attaquer, si je voulais vaincre. On « pourrait faire le même reproche à nos meil-« leurs généraux, qui, surtout dans les der-« nières guerres, n'ont pas toujours choisi « un poste favorable pour attaquer l'ennemi, « parce que la chose n'était point en leur

[1] Quòd benè ac feliciter rempublicam administra-« vit. »

« pouvoir. Je ne compreuds pas encore quelle « est l'idée qu'ils veulent vous donner et « qu'ils se forgent à eux-mêmes de l'ennemi. « S'il a si fort dégénéré qu'ils le disent, et « s'il est amolli par les délices de l'Asie, quel « danger y avait-il de l'aller chercher sur la « montagne? et s'il a conservé le courage et « la force de ses ancêtres, pourquoi refusent-« ils le triomphe à ceux qui ont vaincu un « ennemi si redoutable? L'envie est aveugle[1], « messieurs; elle ne s'attache qu'à décrier la « vertu pour lui faire perdre les honneurs et « les récompenses qu'elle mérite.

« Le même esprit d'euvie et de jalousie « paraît encore dans ce qu'ils m'objectent « touchant la Thrace. Ils insistent beaucoup « sur l'enlèvement d'une partie de nos ba-« gages par ces brigands, et sur la perte de « quelques soldats; et ils se donnent bien de « garde d'ajouter que le jour même que cet « inconvénient arriva, nos troupes défirent « un grand nombre de ces voleurs, et que les « jours suivants elles en tuèrent ou en prirent « encore davantage. Mais que gagnent-ils par « ce silence affecté? Toute l'armée est prête « à rendre témoignage de ces deux combats, « qui seuls pourraient mériter l'honneur du « triomphe.

« Je vous prie de me pardonner, messieurs, « si la nécessité d'une juste défense, et non « le désir de me faire valoir, m'a engagé dans « un si long discours. »

L'accusation l'aurait emporté ce jour-là sur l'apologie, si la dispute n'avait consumé le jour entier sans être décidée; car les sénateurs se retirèrent dans le sentiment de refuser le triomphe à Manlius[2]. Mais le lendemain les parents et les amis de ce général firent tant, qu'ils engagèrent dans leurs intérêts les plus anciens de l'ordre, dont l'autorité fit pencher la balance en faveur de Manlius. Ils représentèrent qu'il n'y avait point d'exemple qu'un général, après avoir vaincu les ennemis, laissé sa province en paix, et ramené ses troupes victorieuses à Rome, eût été privé de l'honneur du triomphe, et fût rentré dans la ville comme un simple particulier, sans aucune distinction. Enfin, la maligne jalousie de ses ennemis céda à des remontrances si sages; ils eurent honte de faire un affront si injurieux à un homme de mérite, et tous les sénateurs lui décernèrent le triomphe d'un consentement presque unanime. Il y avait pourtant quelque chose à dire sur la conduite de ce général, lequel, comme nous le verrons plus bas, avait laissé affaiblir la discipline et corrompre les mœurs de ses troupes; et il est étonnant que ses ennemis n'aient point employé contre lui ce moyen.

Une accusation beaucoup plus intéressante, et qui attaquait un personnage bien plus illustre et plus considérable[1], fit oublier le démêlé dont on vient de parler. Deux tribuns du peuple, nommés l'un et l'autre Q. Pétilius, appelèrent en jugement P. Scipion l'Africain.

On doit trouver cet événement bien étrange en le comparant avec les sentiments de reconnaissance, de respect, d'admiration, dont tous les Romains avaient été autrefois prévenus avec tant de justice et d'unanimité en faveur de Scipion[2]. Ils avaient voulu lui ériger des statues dans la place publique, dans la tribune aux harangues, dans le sénat, dans le temple même, et dans la chapelle du grand Jupiter; et leur zèle pour sa gloire avait été si loin, qu'ils l'avaient égalé en quelque sorte aux dieux, en ordonnant que sa statue, revêtue des ornements du triomphe, serait placée sur des coussins comme celles des dieux dans la cérémonie appelée *lectisternium*. Ils avaient même songé à le créer consul et dictateur perpétuel. Mais Scipion[3], moins empressé à recevoir des honneurs qu'à les mériter, ne souffrit point qu'on lui en décernât qui fussent au-dessus de la condition d'un citoyen; et par cette modération qui l'empêcha de se livrer

[1] « Cæca invidia est, patres conscripti, nec quidquam « aliud scit, quàm detrectare virtutes, corrumpere ho-« nores ac præmia earum. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 38, cap. 50.

[1] Liv. lib. 38, cap. 50.

[2] Liv. lib. 38, cap. 56. — Val. Max. lib. 4, cap. 1.

[3] « Quorum sibi nullum neque plebiscito dari, neque « senatus consulto decerni patiendo, penè tantum in « recusandis honoribus se gessit, quantum gesserat in « emerendis. » (Val. Max.)

« Hæc... ingentem magnitudinem animi moderandis « ad civilem habitum honoribus (significabant). » (Liv.)

à des transports si excessifs, il montra autant de sagesse que de grandeur d'âme.

En effet, ce premier feu s'étant amorti insensiblement, comme c'est l'ordinaire, quelques années après, le crédit de Scipion commença à déchoir. Le peuple, le voyant toujours sous ses yeux, diminua peu à peu de son admiration. Le consentement et l'approbation qu'il avait donnés pendant son consulat à la nouveauté introduite pour les places de sénateurs dans les jeux lui nuisirent auprès du peuple, et il fit une épreuve de ce déchet de son autorité lorsqu'il échoua vis-à-vis de Quintius par rapport au consulat qu'il demandait pour Nasica, son cousin.

C'est ainsi que s'était préparé peu à peu l'événement dont nous allons rendre compte. Ses envieux, voyant son crédit affaibli, crurent pouvoir l'attaquer. Leur accusation roulait sur un crime prétendu de péculat dans la guerre d'Antiochus; ils soutenaient qu'il avait reçu de ce prince de grandes sommes d'argent pour lui accorder la paix.

Chacun jugea de cette démarche suivant son caractère ou son inclination. Les uns s'élevaient non-seulement contre l'audace des accusateurs, mais encore contre la lâcheté des Romains en général, qui ne s'opposaient pas à une entreprise si indigne. « Les deux plus grandes villes « de l'univers, disaient-ils, ont témoigné dans « le même temps une ingratitude extrême à « l'égard de leurs premiers citoyens, mais « Rome d'une manière plus criante et moins « excusable; car enfin Carthage vaincue a « exilé Annibal vaincu et l'auteur de tous ses « maux; mais Rome victorieuse maltraite « Scipion à qui elle est redevable de sa vic« toire. Quelques-uns, au contraire, soute« naient qu'aucun citoyen ne devait être telle« ment élevé au-dessus des autres, qu'il ne « fût point permis de lui demander raison de « sa conduite; que le moyen de conserver la « liberté dans une république, c'était de ré« duire les plus puissants à la nécessité de pa« raître en jugement, et de se défendre quand « on le jugerait à propos. Quelle sûreté y au« rait-il à confier à qui que ce puisse être les « plus petits intérêts, et à plus forte raison « ceux de toute la république, si l'administra« teur n'était pas tenu de rendre compte de « sa gestion? qu'il n'était point injuste d'em« ployer la force contre quiconque ne pouvait « souffrir l'égalité. » Tels furent les entretiens du peuple en attendant le jour de la citation.

Jamais aucun citoyen, sans excepter Scipion lui-même pendant qu'il était consul ou censeur, ne vint dans la place publique escorté d'une plus grande multitude de citoyens de tous les ordres, qu'il y parut ce jour-là comme accusé.

Les tribuns du peuple, pour préparer les esprits à l'accusation présente, firent revivre les vieilles calomnies que l'on avait débitées contre lui à l'occasion du luxe et de la mollesse prétendue de son séjour à Syracuse[1], et des mouvements excités à Locres par rapport à Pléminius. Mais quand ils vinrent au crime de péculat, dont ils le chargeaient alors, ils ne purent l'appuyer que sur des soupçons et des conjectures, sans produire aucune preuve solide. « Ils disaient qu'Antiochus lui avait « renvoyé son fils sans rançon, et qu'il avait « eu pour lui les mêmes déférences que s'il eût « été le seul arbitre dans Rome de la guerre « et de la paix; que, dans la province, il avait « agi avec le consul en dictateur, et non en « simple lieutenant; qu'il ne l'y avait ac« compagné que pour apprendre à la Grèce, « à l'Asie, et à tous les rois et tous les peuples « de l'Orient, ce qu'il avait persuadé depuis « longtemps à l'Espagne, à la Gaule, à la Si« cile et à l'Afrique, qu'un seul homme était « l'appui et la colonne de l'empire romain; « que Rome, cette maîtresse de l'univers, ne « subsistait qu'à l'ombre du nom de Scipion; « que le moindre signe de sa volonté avait « toute l'autorité des arrêts du sénat et des « ordonnances du peuple. » Enfin, ne pouvant venir à bout de le faire paraître criminel, ils tâchaient de le rendre odieux.

Quand on eut ordonné à Scipion de répondre[2], sans dire un seul mot des crimes qu'on lui objectait, il parla de ses exploits avec taut d'élévation et de noblesse, que tous

[1] Liv. lib. 38, cap. 51.

[2] « Jussus dicere causam, sine ullâ criminum mentione, orationem adeò magnificam de rebus ab se « gestis exorsus est, ut satis constaret neminem unquam

ses auditeurs avouèrent que personne n'avait jamais été loué ni avec plus de magnificence, ni avec plus de vérité ; car il régnait dans son discours ce même esprit et ce même courage qui avait animé toutes ses actions[1], et les oreilles les plus délicates ne pouvaient être choquées d'une liberté dont il n'usait que pour se défendre et non pour se glorifier. Les discours ayant duré jusqu'à la nuit, on remit l'affaire à un autre jour.

Quand il fut arrivé, les tribuns du peuple montèrent, dès le matin, dans la tribune aux harangues. L'accusé, étant appelé, perça la foule, et se présenta accompagné d'une grande multitude de clients et d'amis ; et, dès qu'on eut fait silence pour l'entendre : « Tribuns du « peuple, dit-il, et vous, citoyens, c'est à « pareil jour qu'aujourd'hui que j'ai vaincu « Annibal et les Carthaginois en Afrique. Un « si heureux jour ne doit point se passer en « disputes, en discussions et en procès. Ainsi, « je m'en vais de ce pas au Capitole rendre « mes hommages au grand Jupiter, à Junon, « à Minerve et à tous les autres dieux qui pré- « sident dans ce temple et dans cette citadelle, « et les remercier[2] de ce qu'ils m'ont donné en « ce jour-ci même et en plusieurs autres le « désir et la faculté de servir utilement et glo- « rieusement la république. Suivez-moi, Ro- « mains, tous tant que vous êtes qui en avez « le temps et qui aimez la patrie, et priez ces « dieux de vous donner toujours des géné- « raux et des magistrats qui me ressemblent. « Je puis parler avec cette confiance, s'il est « vrai que, depuis l'âge de dix-sept ans jus- « qu'à la vieillesse où je suis parvenu, vous « avez toujours prévenu mon âge par vos « honneurs, et moi vos honneurs par mes « services. »

Après avoir tenu ce discours, il sortit de la place et marcha au Capitole. Dans le moment toute l'assemblée l'y suivit, jusqu'aux greffiers et aux huissiers des tribuns, qui restèrent seuls avec leurs esclaves et le crieur qu'ils avaient amené pour citer l'accusé devant eux. Scipion alla du Capitole dans tous les temples de la ville, toujours accompagné du peuple romain. A juger sainement de la véritable grandeur[1], ce jour fit plus d'honneur à Scipion, par l'estime et la vénération du public, que celui où il rentra triomphant dans la ville après avoir défait Syphax et les Carthaginois.

Ce fut là le dernier de ses beaux jours : car, prévoyant les démêlés qu'il lui faudrait avoir avec les tribuns du peuple[2], il profita du délai du jugement pour se retirer à Literne, bien résolu de ne plus comparaître pour se défendre. Il avait l'âme trop fière et de trop hauts sentiments[3], et d'ailleurs il avait passé sa vie dans une trop grande élévation pour s'abaisser à la qualité de suppliant, et apprendre à faire l'humble personnage d'accusé.

Quand le jour où devait se continuer l'affaire fut venu, et qu'on eut cité l'accusé, L. Scipion, son frère, dit que la maladie l'avait empêché de comparaître. Mais les tribuns ne reçurent pas cette excuse. Ils prétendaient qu'il s'était absenté pour ne pas répondre, par un effet du même orgueil qui l'avait porté à quitter le jugement, les tribuns et l'assemblée, pour entraîner avec lui comme en triomphe dans le Capitole ses juges mêmes, et pour leur ôter le droit et la liberté de porter leurs suffrages. Puis, s'adressant à la multitude : « Vous recevez, continuaient-ils, la « juste récompense de votre facilité à souffrir

« neque meliùs, neque veriùs laudatum esse. Dicebantur « enim ab eodem animo ingenioque, a que gesta erant ; « et aurium fastidium aberat, quia pro periculo, non « in gloriam, referebantur. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 38, cap. 51.

[2] « Hisque gratias agam, quòd mihi, et hoc ipso die et « sæpè aliàs, egregiè reipublicæ gerendæ mentem facul- « tatemque dederunt. Vestrûm quoque quibus commo- « dum est, ite mecum, Quirites ; et orate deos ut mei « principes similes habeatis : ita si ab annis septemde- « cim ad senectutem semper vos ætatem meam vestris « honoribus anteistis, ego vestros honores rebus gerendis « præcessi. » (Liv.)

[1] « Celebratior is propè dies favore hominum, et « æstimatione veræ magnitudinis ejus fuit, quàm quo « triumphans de Syphace rege et Carthaginiensibus Ur- « bem est invectus. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 38, cap. 52.

[3] « Major animus et naturâ erat, ac majori fortunæ « assuetus, quam ut reus esse sciret, et summittere se « in humilitatem causam dicentium. » (Liv.)

« une entreprise si téméraire. Vous nous avez « abandonnés pour le suivre; et voilà qu'il « vous abandonne aujourd'hui vous-mêmes. « Nous nous laissons tellement affaiblir tous « les jours, que celui vers qui, il y a dix-sept « ans, vous envoyâtes en Sicile des tribuns « du peuple accompagnés d'un édile pour le « saisir au corps et le ramener à Rome, quoi- « qu'il fût actuellement à la tête de l'armée et « de la flotte, aujourd'hui qu'il n'est qu'un « simple particulier, nous n'osons l'envoyer « prendre à sa maison de campagne pour « l'obliger à subir le jugement qu'on doit « rendre ici contre lui. » L. Scipion ayant imploré le secours des autres tribuns, ils rendirent un décret par lequel, acceptant l'excuse de maladie qu'on alléguait, ils déclaraient que leur intention était que l'on donnât du temps à l'accusé, et que le jugement fût différé.

Tibérius Sempronius Gracchus[1], ennemi particulier de Scipion, était du nombre des tribuns du peuple. Ce magistrat, ayant défendu que l'on mît son nom au décret de ses collègues, on s'attendait qu'il allait se déclarer contre Scipion de la manière la plus dure. Voici comme il parla : « Puisque L. Scipion apporte la ma- « ladie de son frère pour excuse de son ab- « sence, cela doit nous suffire. Je ne souf- « frirai pas que l'on procède contre lui avant « son retour; et alors même, s'il a recours à « moi, je le soutiendrai de mon autorité pour « le dispenser de répondre. Scipion, par la « grandeur de ses exploits, et par les hon- « neurs où vous l'avez tant de fois élevé, est « parvenu, de l'aveu des hommes et des « dieux, à un si haut degré de gloire, qu'il « est plus honteux pour le peuple romain que « pour lui qu'on le voie au bas de la tribune « aux harangues en butte aux accusations et « aux invectives d'une jeunesse indiscrète. « Quoi! continua-t-il en s'adressant aux tri- « buns avec un ton et un air d'indignation, « quoi! vous verrez sous vos pieds ce Scipion « vainqueur de l'Afrique? N'a-t-il donc défait « et mis en fuite, en Espagne, quatre des « plus célèbres généraux carthaginois et leurs « quatre armées; n'a-t-il fait Syphax prison- « nier, n'a-t-il vaincu Annibal, n'a-t-il rendu « Carthage tributaire de Rome; n'a-t-il en- « fin forcé Antiochus, par une victoire dont « L. Scipion son frère consent de partager la « gloire avec lui, à se retirer au delà du mont « Taurus, que pour succomber à l'animosité « des Pétilius et les voir triompher de lui? « Quoi! jamais la vertu des grands hommes « ne trouvera-t-elle[1], ni dans son propre mé- « rite, ni dans les honneurs où vous l'élevez, « un asile et comme un sanctuaire où leur « vieillesse, si elle ne reçoit pas les respects et « les hommages qui lui sont dus, soit du « moins à couvert de l'outrage et de l'injus- « tice! »

Le décret de Gracchus et le discours qu'il y ajouta firent impression sur toute l'assemblée et sur les accusateurs mêmes. Ils dirent qu'ils feraient leurs réflexions sur cette affaire, et verraient ce qui conviendrait à leur devoir et à leur autorité. Dès que le peuple se fut retiré, les sénateurs s'assemblèrent; et toute la compagnie, surtout les anciens et les consulaires, rendirent à Gracchus de vives actions de grâces de ce qu'il avait fait céder ses ressentiments particuliers à l'honneur de la république. Les Pétilius, au contraire, furent accablés de reproches : on ne pouvait leur pardonner d'avoir voulu écraser la vertu pour rendre leur nom célèbre[2], et d'avoir cherché, en triomphant de Scipion l'Africain, à se décorer de ses dépouilles. Cette affaire fut assoupie, et l'on n'en parla plus.

Quoique ce grand homme se soit rendu recommandable dans toutes les parties qui font les héros[3], cependant il excella dans la guerre plus que dans la paix. La première partie de sa vie fut plus mémorable que la dernière, parce qu'il passa tout le temps de sa jeunesse dans les camps et dans les armées; au lieu que pendant le reste de sa vie il eut peu d'occasions

[1] Liv. lib. 38, cap. 53.

[1] « Nullisne meritis suis, nullis vestris honoribus un- « quam in arcem tutam, et velut sanctam, clari viri per- « venient, ubi, si non venerabilis, inviolata saltem senec- « tus eorum considat? (Liv.)

[2] « Quòd splendere alienâ invidiâ voluissent, et spolia « ex Africani triumpho peterent. » (Liv.)

[3] Liv. lib. 38, cap. 53.

de mettre en œuvre les rares talents qu'il avait reçus de la nature. Qu'est-ce que son second consulat, en y joignant même sa censure, ajouta à la gloire qu'il avait acquise dans le premier? Qu'ajouta à l'éclat de ses premiers exploits sa lieutenance d'Asie, rendue inutile par sa maladie, triste à son égard par la prise de son fils, et par la nécessité où il se trouva à son retour, ou de subir un jugement injuste, ou de l'éviter en abandonnant pour jamais des citoyens ingrats? Le point de vue de sa grandeur et de sa gloire, c'est la seconde guerre punique heureusement terminée; guerre la plus grande et la plus dangereuse que les Romains aient eue sur les bras.

Scipion passa le peu de temps qu'il vécut encore dans une retraite obscure, si on la compare à l'éclat de ses exploits guerriers; mais non moins estimable ni moins glorieuse pour lui, si l'on considère la constance et l'égalité d'âme avec laquelle il soutint cette disgrâce. Souvent de pareils renversements de fortune deviennent, même pour les plus grands hommes, une occasion de tristesse, d'abattement, d'ennui. Le tumulte et l'agitation où ils ont toujours vécu leur rend le repos et la solitude insupportables. Scipion soutint la sienne avec le même courage qui l'avait rendu invincible aux fatigues et aux dangers. Il se réduisit à la vie des anciens Romains, c'est-à-dire à une vie simple et laborieuse, se faisant, à leur exemple, un honneur et un plaisir de cultiver la terre de ses mains victorieuses. Sénèque, dans une lettre qu'il date du lieu même où Scipion s'était retiré, s'écrie, à la vue du tombeau qui renfermait ses cendres, qu'il ne doute point que l'âme de ce grand homme ne soit retournée au ciel, sa véritable patrie, non parce qu'il a commandé de grandes armées, car on en peut dire autant de Cambyse, ce roi insensé et furieux, mais à cause de la modération et de la patience qu'il témoigna en quittant Rome. « J'ai un grand plaisir [1], dit-il, « lorsque je compare les mœurs de Scipion « avec les nôtres. Ce grand homme, la terreur « de Carthage et l'appui de Rome, après avoir « cultivé son champ de ses propres mains, venait prendre le bain dans cet obscur réduit « (*balneolum angustum*, *tenebricosum ex* « *consuetudine antiquâ*), habitait sous ce « petit toit, se contentait d'une salle pavée si « grossièrement! A qui maintenant une telle « médiocrité suffirait-elle? »

Je ne doute point qu'un petit nombre de bons amis ne le visitassent dans sa retraite, et ne lui tinssent lieu de Rome entière. Mais l'histoire n'en fait point mention; et il ne faut pas lui appliquer ce qui est dit de l'intime liaison du second Scipion l'Africain avec Lélius, et des divertissements qu'ils prenaient ensemble. Il est aisé, si l'on n'y fait une attention particulière, de confondre les deux Scipions et les deux Lélius, à cause de l'extrême ressemblance qui se trouve entre eux en plusieurs choses. Je suis bien persuadé que le célèbre poëte Ennius, pour qui notre Scipion [1], dont il avait célébré les victoires, avait une amitié particulière, n'aura pas manqué de rendre à cet illustre exilé pendant sa retraite tous les devoirs d'un bon ami. Il n'est pas étonnant que Scipion ait donné à ce poëte de grandes marques d'estime et de considération. Il était bien persuadé que, tant que Rome subsisterait et que l'Afrique serait soumise à l'Italie, la mémoire de ses grandes actions ne pourrait être abolie; mais il crut aussi que les écrits d'Ennius étaient fort capables d'en illustrer l'éclat et d'en perpétuer le souvenir [2].

Tite-Live dit que les historiens [3] variaient beaucoup sur plusieurs circonstances du jugement et de la mort de Scipion l'Africain. Je

[1] « Magna me voluptas subit contemplantem mores « Scipionis ac nostros. In hoc angulo ille Carthaginis « horror, cui Roma debet quòd tantùm semel capta est, « abluebat corpus laboribus rusticis fessum : exercebat « enim opere se, terramque (ut mos fuit priscis) ipse « subigebat. Sub hoc ille tecto tam sordido stetit; hoc « illum tam vile pavimentum sustinuit! At nunc quis est « qui sic lavari sustineat? (Sen. *Epist.*)

[1] « Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Ita-« que etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse con-« stitutus. » (Cic. *pro Arch.* n. 22.)

[2] Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domitâ nomen ab Africâ
Lucratus rediit, clariùs indicant
Laudes, quàm Calabræ Pierides.

(Horat. *Od.* 8, lib. 4.)

[3] Liv. lib. 38, cap. 56.

rapporterai seulement deux exemples de ces variations.

Les uns disent que ce fut à Rome, d'autres à Literne, qu'il finit ses jours et qu'il fut enterré. On montrait dans l'un et l'autre lieu son tombeau et sa statue. Tite-Live atteste qu'il avait vu à Literne son tombeau et sa statue qui avait été posée dessus, mais qu'une tempête avait renversée. Nous venons de voir que Sénèque croyait aussi que le tombeau de Scipion était à Literne. D'un autre côté, il y avait encore à Rome, du temps de Tite-Live, hors de la porte Capène, à l'endroit où était la sépulture des Scipions, trois statues, dont on disait que l'une était de P. Scipion, l'autre de L. Scipion, et la troisième du poëte Ennius. Il paraît assez vraisemblable que le second Scipion l'Africain avait fait ériger ces statues.

Scipion avait deux filles. Il maria lui-même l'aînée à P. Cornélius Nasica. On convient que la plus jeune fut mariée à Ti. Sempronius Gracchus; mais on n'est pas assuré si ce ne fut qu'après la mort de Scipion l'Africain que Gracchus la fiança et l'épousa, ou si cette alliance fut contractée entre les deux familles de la manière qui suit, et qui semble supposer que P. Scipion n'avait point été appelé en justice. On racontait que, comme on conduisait L. Scipion en prison, Gracchus jura qu'il était encore ennemi des Scipions, et qu'il n'avait nulle envie de regagner leurs bonnes grâces; mais qu'il ne souffrirait pas qu'on jetât L. Scipion dans la même prison où Publius, son frère, avait fait enfermer les rois et les généraux des ennemis. On ajoutait que les sénateurs, soupant par hasard ce jour-là dans le Capitole, se levèrent tous de concert, et demandèrent à Scipion l'Africain sa fille en mariage pour Ti. Gracchus, et le pressèrent de la lui promettre au milieu de ce festin solennel; que Scipion, s'étant rendu à leurs instances, dit à Emilie, sa femme, quand il fut de retour dans sa maison, qu'il avait promis en mariage leur cadette; que cette dame, fâchée qu'il ne lui en eût pas demandé son avis, ajouta que, quand ce serait Tibérius Gracchus qu'il aurait choisi pour gendre, il n'aurait pas dû en faire un secret à une mère; qu'alors Scipion, voyant que sa femme pensait comme lui de Gracchus, et charmé de trouver en elle un tel rapport de sentiments avec ce qu'il venait de faire, lui répondit que c'était à Gracchus lui-même qu'il l'avait accordée. C'était la célèbre Cornélie, mère des Gracques, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Au reste, je crois que, par rapport à l'accusation de P. Scipion, on doit s'en tenir à ce qui a été dit auparavant, et qui est tiré mot-à-mot de Tite-Live.

L'exil volontaire, ou, comme le dit Tite-Live, la mort de Scipion l'Africain releva le courage de ses ennemis, dont le plus considérable fut M. Porcius Caton, qui, du vivant même de ce grand homme[1], par un acharnement qui ne lui fait pas d'honneur[2], n'avait point cessé de le harceler, et de tâcher de rendre odieuses une puissance et une gloire si justement méritées. L'inimitié de Caton, fondée sur une différence de caractère assez marquée, avait éclaté, dès le temps qu'il fut questeur sous Scipion, à la guerre d'Afrique. C'était chez les Romains une coutume, et en quelque façon une loi[3], que le questeur respectât le commandant sous qui il servait comme son propre père. Caton n'en usa pas de la sorte. Choqué de la manière noble et grande dont vivait ce général, il le quitta dès la Sicile, si nous en croyons Plutarque[4], retourna à Rome, et cria sans cesse dans le sénat, avec Fabius, que Scipion faisait des dépenses immenses et inutiles. Cette inimitié fut portée aux derniers excès dans le temps dont nous parlons. On croit que ce fut à la sollicitation de Caton que les Pétilius entreprirent de l'accuser pendant sa vie, et qu'ils renouvelèrent l'affaire après sa mort, en proposant au peuple d'ordonner par une loi que l'on fît les informations nécessaires pour savoir ce qu'était devenu l'argent qui avait été tiré d'Antiochus et

[1] « Qui vivo quoque eo allatrare ejus magnitudinem « solitus erat. » (Liv.) Comment rendre en notre langue la force de ce mot, *allatrare*?

[2] Liv. lib. 38, cap. 54.

[3] « Sic a majoribus nostris accepimus, prætorem « quæstori suo parentis loco esse oportere. » (Divin. in *Verr.* n. 61.)

[4] Selon Tite-Live, lib. 29, cap. 25, Caton accompagna Scipion en Afrique. Mais le fait de la mésintelligence entre eux ne perd rien pour cela de sa vraisemblance.

de ses sujets, et qui n'avait point été porté dans le trésor public. L. Furius Purpureo, homme consulaire, l'un des dix commissaires que l'on avait envoyés en Asie, voulait que l'on comprît dans cette information les autres rois et peuples de ces contrées, afin d'avoir lieu de mettre en cause Cn. Manlius, son ennemi. L. Scipion, qui était intéressé plus que tout autre dans l'information que l'on demandait avec autant de chaleur, ne paraissant sensible qu'à l'honneur de son frère, se plaignit « qu'on eût proposé cette loi précisément « après la mort de ce grand homme; qu'on ne « s'était pas contenté de le priver de l'oraison « funèbre dont sa mort aurait dû être honorée, qu'on attaquait encore sa vie par des « accusations calomnieuses; que les Carthaginois, satisfaits par l'exil d'Annibal, ne « poussaient pas plus loin leur ressentiment; « mais que le peuple romain portait sa haine « contre Scipion jusqu'à déchirer sa réputation après sa mort, et à vouloir immoler son « frère à l'envie de ses ennemis. » Caton parla pour appuyer la loi proposée par les tribuns. Le discours qu'il prononça sur ce sujet subsistait encore du temps de Tite-Live. L'autorité d'un homme si accrédité obligea les Mummius, tribuns du peuple, à se désister de l'opposition qu'ils avaient formée; après quoi toutes les tribus donnèrent leurs suffrages conformément à l'intention des Pétilius, et la loi passa.

Le sénat nomma Q. Térentius Culléon, alors prêteur, pour connaître de cette affaire, ordonner les informations, et juger en conséquence. Aussitôt L. Scipion fut accusé devant lui avec ses deux lieutenants Aulus et Lucius Hostilius, portant le surnom de *Caton*, et son questeur C. Furius Aculéon; et, pour insinuer que tous ceux qui l'approchaient avaient part au péculat, on impliqua dans l'accusation deux greffiers et un huissier qui avaient exercé leur office sous ses ordres. Mais Lucius Hostilius et les bas officiers furent renvoyés absous avant que Scipion fût jugé. L. Scipion, son lieutenant A. Hostilius, et son questeur C. Furius, furent condamnés, sous prétexte qu'Antiochus, pour obtenir des conditions de paix plus favorables, avait donné à L. Scipion quatre cent quatre-vingts livres pesant d'or [1] et six mille livres pesant d'argent, de plus que le général romain n'en avait remis dans le trésor; et à A. Hostilius quatre-vingts livres d'or [2] et quatre cent trois d'argent; enfin, au questeur Furius, cent trente livres d'or [4] et deux cents d'argent.

Le préteur Q. Térentius ayant terminé ce fameux procès, Hostilius et Furius fournirent des cautions pour les sommes auxquelles ils avaient été condamnés. Pour L. Scipion, comme il protestait qu'il avait fait porter dans le trésor public tout l'or et l'argent qu'il avait reçu sans en rien retenir pour lui [5], on se mit en devoir de le conduire en prison. Alors P. Scipion Nasica implora le secours des tribuns contre cette violence, et prononça un discours dans lequel il fit un éloge vrai en même temps et magnifique, non-seulement de la maison Cornélia en général, mais en particulier de la branche dont il sortait.

Il dit « que les deux Scipions, savoir Publius et Lucius son frère, qui était menacé « de la prison, et lui, qui parlait actuellement, « avaient eu pour pères Cnéus et Publius, ces « deux illustres généraux qui avaient fait la « guerre pendant tant d'années en Espagne « contre les généraux et les armées des Carthaginois et des Espagnols, et qui, après « avoir augmenté la réputation du nom romain, non-seulement par leurs vertus guerrières, mais encore par les exemples de « tempérance, de justice et de bonne foi qu'ils « avaient donnés à ces peuples, avaient enfin « été tués l'un et l'autre en combattant pour « la gloire de la nation; que ç'aurait été beaucoup pour leurs enfants de soutenir la réputation de leurs pères; mais que Scipion « l'Africain avait tellement surpassé la gloire « du sien, et s'était si fort élevé au-dessus de la « condition des autres mortels, que les Romains s'étaient persuadé qu'il était issu du « sang des dieux; qu'à l'égard de L. Scipion,

[1] L'or forme la somme de deux cent quarante mille livres tournois.

L'argent trois cent mille livres.

[2] L'or, quarante mille livres.

[3] L'argent, vingt mille cent cinquante livres.

[4] L'or, soixante et dix mille livres. L'argent, dix mille livres.

[5] Liv. lib. 38, cap. 58, 59.

« dont il s'agissait alors, quand on voudrait « oublier tout ce qu'il avait fait en Espagne « et en Afrique, comme lieutenant de son « frère, le sénat, après qu'il eut été nommé « consul, avait conçu une si haute idée de sa « capacité, qu'il lui avait accordé extraor- « dinairement la province d'Asie, et l'avait « chargé de faire la guerre contre Antiochus; « et que son frère l'avait assez estimé pour « aller y servir sous lui en qualité de lieute- « nant, lui qui avait été deux fois consul et « censeur, et qui avait triomphé d'Annibal et « des Carthaginois; que dans cette guerre, « comme si la fortune eût voulu empêcher « que la gloire du lieutenant n'effaçât celle du « consul, P. Scipion était resté malade à Elée « le jour que son frère avait combattu et dé- « fait Antiochus auprès de Magnésie; que, « pour trouver dans la paix un sujet d'accuser « le vainqueur, on supposait qu'il l'avait ven- « due; qu'on ne voyait pas que le même re- « proche tombait sur les dix commissaires, de « l'avis desquels Scipion l'avait conclue; que « même parmi ces dix commissaires, il s'en « était trouvé qui avaient accusé Cn. Manlius, « non-seulement sans obtenir une pleine « créance, mais sans pouvoir apporter le « moindre retardement à son triomphe.

« Mais on prétend que les conditions de « paix que Scipion a accordées à Antiochus « rendent ce général suspect d'avoir favorisé « un prince ennemi aux dépens de la répu- « blique. On ose avancer que son royaume « lui a été laissé en entier, sans qu'il ait rien « perdu de ce qu'il avait avant sa défaite. « Enfin on ne craint point de dire que de tout « l'or et l'argent qui a été tiré de ce prince il « n'en est rien entré dans le trésor, et que « tout a tourné au profit des particuliers. « Quelle calomnie ! N'avait-on pas exposé « aux yeux de tous les citoyens, le jour du « triomphe de Scipion, une si grande quan- « tité d'or et d'argent, que toutes les dé- « pouilles de dix autres triomphes, tels qu'on « voudrait les choisir, jointes ensemble, ne « pourraient l'égaler? Qu'était-il besoin de « parler des bornes que l'on avait mises aux « états du vaincu, devant tout un peuple qui « savait qu'avant la bataille Antiochus était « maître de toute l'Asie et des contrées de « l'Europe qui en sont voisines? que per- « sonne n'ignorait que cet espace qui s'étend « depuis le mont Taurus jusqu'à la mer Egée « composait une grande portion de l'univers « et contenait un grand nombre non-seule- « ment de villes, mais de provinces et de na- « tions; que toute cette région, qui avait plus « de trente journées de chemin dans sa lon- « gueur, et plus de dix dans sa largeur entre « les deux mers, avait été ôtée à Antiochus, « et qu'on l'avait relégué à l'extrémité du « monde; et dans la supposition que la paix, « comme il est vrai, ne lui ai point été ven- « due, pouvait-on lui retrancher une plus « grande partie de ses états? qu'après avoir « vaincu Philippe et Nabis, on avait laissé au « premier la Macédoine, et à l'autre Lacédé- « mone; et qu'on n'en avait point fait un « crime à Quintius, sans doute parce qu'il « n'avait pas eu un frère comme Scipion l'A- « fricain, dont la gloire lui attirât l'envie au « lieu de le mettre à l'abri de la calomnie : « que, que quand on vendrait tous les biens « de L. Scipion, en y comprenant un grand « nombre de successions qui lui étaient échues, « à peine en retirerait-on la somme qu'il était « déclaré convaincu d'avoir diverti à son pro- « fit. Comment pouvait-on donc se persuader « qu'il eût reçu tant d'or d'Antiochus? que « dans une telle maison, que le luxe n'avait « point épuisée, on devrait trouver une aug- « mentation considérable de richesses, si « l'accusation formée contre Scipion avait « quelque fondement : que les ennemis de ce « général, ne pouvant pas trouver la somme « à laquelle ils l'avaient fait condamner par « la vente de ses biens, allaient assouvir leur « envie et leur haine sur sa personne, en « chargeant de chaînes un homme si illustre, « en le jetant dans un cachot où il serait con- « fondu avec les voleurs de nuit et les assas- « sins, et où il expirerait misérablement, « pour être ensuite jeté hors des portes de la « prison : qu'un traitement si indigne couvri- « rait la ville de Rome de honte encore plus « que la maison Cornélia. »

Le préteur Térentius se contenta d'opposer à Nasica la loi Pétilia [1], l'arrêt du sénat, et le

[1] Liv. lib 38, cap 60.

jugement rendu contre Scipion, dont il fit la lecture; ajoutant que, s'il ne faisait porter au trésor la somme à laquelle il avait été condamné il ne pouvait se dispenser de le faire mettre en prison. Les tribuns du peuple s'étant retirés pour délibérer, un moment après, Fannius revint et déclara, pour lui et pour ses collègues, excepté Gracchus, que les tribuns ne s'opposaient point à l'exécution du jugement.

Alors Ti. Gracchus dit « qu'il n'empêchait « pas que l'on prît sur les biens de Scipion « les sommes qu'il était condamné de remettre dans le trésor; mais qu'il ne souffrirait « jamais qu'on mît en prison avec les ennemis du peuple romain un général qui avait « vaincu le roi le plus opulent de la terre; « qui avait reculé les bornes de l'empire jusqu'aux extrémités de l'univers; qui avait attaché aux intérêts de la république Eumène, « les Rhodiens et tant d'autres villes et états « de l'Asie, par des bienfaits dont il les avait « comblés au nom du peuple romain; enfin, « qu'il avait fait enfermer dans les prisons « plusieurs généraux des ennemis, et qu'il « ordonnait qu'on le laissât en liberté. » Le décret de Gracchus fut reçu avec tant d'applaudissements, et la liberté de Scipion causa tant de joie à tout le peuple, qu'on eût dit que c'était ailleurs qu'à Rome qu'il avait été condamné.

Le préteur ordonna ensuite aux questeurs de confisquer et de faire vendre les biens de L. Scipion[1]. Non-seulement on n'y trouva aucun indice qui fît juger qu'il avait reçu de l'argent d'Antiochus, mais la vente ne produisit pas même les cinq cent quarante mille livres qu'on lui demandait. Ses parents, ses amis, ses clients, se cotisèrent, et lui offrirent une somme si considérable, que, s'il l'eût acceptée, il eût été beaucoup plus riche qu'il ne l'était avant sa condamnation. Il les remercia tous de leur générosité, et ne voulut rien recevoir: il souffrit seulement que ses proches parents lui rachetassent ses meubles les plus nécessaires pour vivre avec décence; et la haine publique dont les Scipions avaient été les victimes retomba tout entière sur le préteur, sur les juges et sur les accusateurs.

[1] Liv lib. 38, cap. 60.

En considérant les accusations formées contre ces deux grands hommes, on peut bien s'écrier avec Cicéron: « O que les citoyens les « plus zélés pour l'honneur de la république[1], « et qui lui ont rendu les services les plus « importants, sont souvent à plaindre, puisque non-seulement on oublie leurs plus « belles actions; mais qu'on va jusqu'à leur « imputer les plus grands crimes! »

§ III. — Description du pays des Liguriens, ennemis perpétuels des Romains. Les Liguriens domptés par les deux consuls. Justice rendue aux Gaulois Cénomans. Règlement par rapport aux alliés latins. M. Fulvius demande le triomphe, et l'obtient malgré les difficultés que lui suscite le consul Æmilius. Triomphe de Cn. Manlius. Étrange et abominable fanatisme des Bacchanales découvert à Rome, et puni. Q. Marcius est surpris, battu et mis en fuite par les Liguriens. Succès plus heureux en Espagne. Combat d'athlètes. Origine de la guerre contre Persée. Griefs de Philippe contre les Romains. Il se met en état de recommencer la guerre. Sur les plaintes de divers peuples contre Philippe, Rome envoie trois commissaires sur les lieux, qui, après avoir écouté les parties, prononcent. Heureux succès en Espagne et en Ligurie. Retour des commissaires de Grèce à Rome. Le sénat y envoie une nouvelle commission. Philippe fait égorger les premiers de Maronée. Il envoie Démétrius, son jeune fils, à Rome.

Pendant que se passait une partie des choses dont on vient de parler, les deux consuls faisaient la guerre dans la Ligurie[2]. Cette nation semblait être destinée à exercer les armes des Romains et à entretenir la discipline militaire dans leurs armées pendant les intervalles où ils n'avaient point de guerres importantes à soutenir. Il n'y avait point de province qui fût plus propre à tenir les soldats en haleine; car l'Asie, par la beauté et les charmes de ses villes, par l'affluence de

[1] « Miseros interdùm cives optimè de republicâ meritos! in quibus homines non modò res præclarissimas « obliviscuntur, sed etiam nefarias suspicantur » (*Pro Mil.* 63.)

[2] Liv lib. 39, cap. 1.

toutes les délices que lui fournissaient à l'envi la terre et la mer, par la mollesse des ennemis qu'elle leur opposait, et par l'opulence de ses rois, renvoyait les armées romaines plus riches, mais ne les rendait pas plus belliqueuses. C'est ce que l'on éprouva surtout sous le commandement de Cn. Manlius, qui, pour avoir abandonné dans ce pays-là ses troupes à une trop grande licence, reçut une perte très-considérable dans la Thrace, où il trouva des chemins plus difficiles et des ennemis plus aguerris. Dans la Ligurie, au contraire, tout contribuait à tenir les soldats alertes et attentifs à leur devoir; un pays rude et plein de montagnes, des routes escarpées, étroites, toujours remplies d'embuscades; des ennemis agiles et prompts, qui leur tombaient sur les bras quand ils s'y attendaient le moins; des châteaux fortifiés par la nature et par l'art, qu'ils étaient obligés d'attaquer en s'exposant à des travaux et à des dangers continuels; enfin un pays pauvre et stérile, où il fallait de toute nécessité vivre sobrement, sans espoir d'un riche butin.

Le consul C. Flaminius battit plusieurs fois sur leurs terres les Liguriens Friniates, les força de se soumettre à la puissance des Romains, et leur ôta leurs armes [1]. Mais, comme ils en avaient caché la meilleure partie, ils les reprirent bientôt, abandonnèrent leurs bourgs, se dispersèrent dans des routes inaccessibles et sur des rochers escarpés; et, ne s'y croyant pas encore assez en sûreté, ils passèrent au delà du mont Apennin. Le général les y poursuivit, et, après qu'ils se furent défendus quelque temps sur les hauteurs où ils s'étaient retirés, il les força à se rendre. Pour lors il fit une recherche plus exacte de leurs armes, et les leur ôta toutes. Ensuite il porta les siennes contre les Liguriens Apuans, qui avaient fait si souvent des courses sur les territoires de Pise et de Bologne, qu'il n'avait pas été possible aux habitants de les ensemencer. Ayant dompté aussi ce peuple, il assura la paix et la tranquillité de tous ceux du voisinage, qui le comblèrent de louanges et d'actions de grâces. Ces sortes d'expéditions, très-pénibles et dégoûtantes par elles-mêmes, mais en même temps très-utiles, rendent un général qui y donne tous ses soins, sans se laisser rebuter, d'autant plus estimable, qu'elles n'ont rien d'éclatant au dehors et qui flatte l'ambition. Il se croit dignement récompensé par le plaisir de faire du bien aux hommes et de leur procurer du repos. Nous voyons de notre temps quelque chose de pareil.

Flaminius, ne pouvant plus exercer les soldats à la guerre dans un pays où il n'avait point laissé d'ennemis, les occupa à conduire un chemin [1] depuis Bologne jusqu'à Arrezzo; coutume admirable des Romains, qui, regardant l'oisiveté et l'inaction comme une source funeste de mollesse, de relâchement, de désordre, tenaient leurs soldats toujours en action, toujours occupés ou aux travaux de la guerre, ou à des ouvrages publics! C'est ce qui conservait dans leurs troupes une discipline si exacte et si sévère, et qui les rendait en même temps infatigables et invincibles.

Le consul M. Æmilius attaqua d'autres Liguriens avec la même vivacité et le même succès. Il leur ôta à tous leurs armes, et les fit descendre des montagnes dans les plaines. Ayant pacifié la Ligurie, il mena ses troupes sur les terres des Gaulois, conduisit un grand chemin depuis Plaisance jusqu'à Rimini, et le joignit à la voie Flaminienne.

Furius, préteur de la Gaule, cherchant dans la paix un prétexte de faire la guerre aux Cénomans [2], qui étaient parfaitement tranquilles, les avait attaqués et leur avait ôté leurs armes. Ces peuples, étant venus à Rome se plaindre de cette injustice, furent renvoyés par-devant le consul Æmilius; et, ayant plaidé leur cause devant ce général, que le sénat en avait rendu l'arbitre, ils furent déclarés innocents, et Furius eut ordre de sortir de la province.

Le sénat donna ensuite audience aux députés des alliés, qui, de toutes les parties du Latium, étaient venus faire leurs représenta-

[1] Liv. lib. 39, cap. 6.

[1] Il ne faut pas confondre le grand chemin dont il est question ici avec celui qui porte le nom de *voie Flaminia*, et qui fut fait sous l'autorité du père de ce consul dont nous parlons maintenant, c'est-à-dire de Flaminius tué à la bataille de Trasimène.

[2] Liv. lib. 39, cap. 3.

tions sur ce qu'une grande partie de leurs citoyens s'établissaient à Rome, et se faisaient comprendre dans le dénombrement avec ceux de la ville. Le préteur Q. Térentius Culléon fut chargé d'en faire la recherche, et de renvoyer dans leur pays tous ceux que les députés prouveraient y avoir été enregistrés, eux ou leurs pères, pendant la censure de C. Claudius et de M. Livius, ou celle de leurs successeurs. Cette perquisition renvoya dans le Latium douze mille Latins, et déchargea Rome de la multitude d'étrangers qui commençait à lui être à charge.

Avant que les consuls revinssent à Rome, le proconsul M. Fulvius y arriva de l'Etolie[1]. Après qu'il eut exposé au sénat, dans le temple d'Apollon, ce qu'il avait fait dans l'Etolie et la Céphallénie, il pria les sénateurs, selon la formule accoutumée, d'ordonner que, pour les heureux succès de ses armes, on rendît aux dieux les actions de grâces convenables, et qu'on lui permît à lui-même d'entrer en triomphe dans la ville. Le tribun du peuple M. Aburius déclara qu'il s'opposait à tout ce qui pourrait être décidé là-dessus avant l'arrivée du consul Æmilius. Il ajouta « que ce « magistrat avait des raisons à alléguer contre « la demande de Fulvius, et qu'en partant « pour sa province il l'avait chargé d'empê- « cher qu'on ne prît aucun parti sur cette « affaire jusqu'à son retour : que ce délai ne « portait aucun préjudice à Fulvius, et que « le sénat serait toujours le maître, en pré- « sence même du consul, d'ordonner ce qu'il « jugerait à propos. »

M. Fulvius répliqua « que, quand le public « ne serait pas informé de l'inimitié que lui « portait Æmilius, de l'animosité et de la hau- « teur presque tyrannique avec laquelle ce « consul poussait les mauvais procédés contre « lui jusqu'à l'excès, il serait indigne que son « absence fît différer les hommages que l'on « devait aux dieux et la récompense qu'il avait « lui-même méritée: et que l'on arrêtât aux « portes de Rome un général qui avait avan- « tageusement combattu pour la gloire de la « république, l'armée victorieuse, les prison- « niers qu'elle amenait avec elle, et les dé- « pouilles dont elle était chargée, jusqu'à ce « qu'il plût au consul, qui s'arrêtait exprès en « chemin, de revenir dans la ville. Mais quelle « justice pouvait-il attendre d'un magistrat « qui s'était laissé dominer par la passion et « par la haine jusqu'au point de faire rendre « furtivement par un petit nombre de séna- « teurs un arrêt qui déclarait qu'Ambracie « n'avait point été prise de force, pendant « qu'il était constant qu'il avait fallu employer « les mantelets, les tours et les béliers pour « en abattre les murailles; qu'on avait été « obligé de faire de nouvelles batteries en la « place de celles que les assiégés avaient brû- « lées et détruites; qu'on avait combattu « pendant quinze jours autour des murs sur « terre et sous terre; que les soldats, déjà « maîtres des murailles, avaient eu encore à « combattre depuis le matin jusqu'à la nuit; « enfin, que dans le siége il avait péri plus « de trois mille des ennemis : qu'il avait porté « l'aigreur jusqu'à l'accuser devant les ponti- « fes d'avoir pillé les ornements des temples « dans une ville prise de force, comme s'il « avait été permis d'enlever les dépouilles de « Syracuse et des autres villes pour en orner « celle de Rome, et qu'Ambracie fût une ville « privilégiée et la seule dont on ne pût rien « emporter sans commettre un sacrilége! qu'il « suppliait les sénateurs et le tribun lui-même « de ne le pas exposer aux outrages que lui « préparait un ennemi plein de hauteur et « d'orgueil. »

Aussitôt les sénateurs commencèrent, les uns à prier le tribun de se désister de son opposition, les autres à lui en faire des reproches. Mais ce qui servit le plus à Fulvius, ce fut le discours de Ti. Gracchus, l'un des collègues d'Aburius. Il dit « qu'il était odieux « d'user du pouvoir de sa charge pour nuire « à ses propres ennemis, mais que rien n'était « plus honteux ni plus indigne d'un tribun du « peuple que d'employer l'autorité que lui « donnaient les lois sacrées, pour servir la « passion d'autrui : que c'était[1] par les senti-

[1] Liv. lib. 39, cap. 4.

[1] « Suo quemque judicio et homines odisse aut diligere, et res probare aut improbare debere, non pendere ex alterius vultu ac nutu, nec alieni momentis animi circumagi » (Liv.)

« ments de son cœur qu'on devait aimer ou « haïr, et par les lumières de son esprit qu'il « fallait approuver ou blâmer, et non sur le « caprice des autres, en le suivant comme sa « règle, et s'y livrant aveuglément sans faire « usage de sa raison : que le tribun avait tort « d'appuyer la haine injuste du consul, de se « souvenir des ordres particuliers qu'il lui avait « donnés, et d'oublier que le peuple romain lui « avait confié la puissance tribunitienne pour « secourir les citoyens dans le besoin, et les « maintenir dans la possession de leur liberté, « et non pour favoriser la tyrannie des con- « suls : qu'il ne faisait pas même réflexion que « la postérité apprendrait, à sa confusion, « que, de deux tribuns du peuple de la même « année, l'un avait sacrifié ses inimitiés par- « ticulières au bien général de la république, « et que l'autre avait vengé celle d'autrui sans « autre motif que d'obéir bassement à celui « qui le lui avait commandé. »

Le tribun se rendit à ces remontrances; et lorsqu'il fut sorti de l'assemblée, on décerna le triomphe à M. Fulvius. Celui-ci, ayant appris qu'Æmilius, à qui le tribun avait mandé qu'il s'était désisté, après être parti pour venir en personne s'opposer à cette cérémonie, était resté malade en chemin, avança le jour de son triomphe pour prévenir le retour du consul et les nouvelles contestations qu'il aurait eues à essuyer de la part d'un ennemi si acharné contre lui. Outre les sommes fort considérables en or et en argent; outre les armes, les machines de guerre, et autres dépouilles des ennemis; outre vingt-sept officiers considérables faits prisonniers de guerre, qui décoraient la pompe de ce triomphe, on y fit porter deux cent quatre-vingt-cinq statues de bronze, et deux cent trente de marbre, funeste aliment du goût pour ces ouvrages de l'art, qui commençait à prévaloir dans Rome, et qui y fit bientôt après de si grands ravages. Le triomphateur fit distribuer à chacun des soldats vingt-cinq deniers (douze livres dix sous), le double aux centurions, le triple aux cavaliers.

La mémoire de ce général doit être chère aux gens de lettres. Dans un siècle qui ne faisait que sortir de la barbarie [1], il aima la poésie et les poëtes, et il mena dans son expédition contre les Etoliens le célèbre Ennius, qui, avec plus de verve et de génie que de goût, commençait alors à dégrossir les muses latines. Ennius s'acquitta envers lui en chantant sa victoire [1].

Ce même Fulvius, à l'imitation de ce qu'il avait vu pratiquer en Grèce, consacra dans Rome un temple à Hercule, chef et protecteur des muses, et il y plaça les statues des neuf muses qu'il avait enlevées d'Ambracie. Il savait qu'un lien commun unit ensemble les guerriers et les gens de lettres [2]; et que, si la tranquillité des muses a besoin de la protection d'Hercule, les travaux d'Hercule demandent à être célébrés par les chants des muses.

Sur la fin de l'année Cn. Manlius Vulso triompha des Gaulois qui habitaient l'Asie. Ce qui lui avait fait différer son triomphe, c'était la crainte qu'il avait eue d'être appelé en jugement en vertu de la loi Pétilia pendant la préture de Q. Térentius Culléon, et d'être la victime de l'envie sous laquelle L. Scipion avait succombé. Il savait que les juges seraient encore plus inexorables à son égard qu'ils ne l'avaient été dans l'affaire de son prédécesseur, parce qu'il avait laissé vivre les soldats dans une licence générale, qui avait absolument ruiné la discipline militaire, que Scipion leur avait fait observer avec beaucoup de sévérité. Et ce n'était pas seulement le récit des excès auxquels ils s'étaient portés dans la province, et loin des yeux des citoyens, qui les rendait odieux, mais encore plus ceux auxquels ils s'abandonnaient tous les jours à la vue du peuple romain : car ce fut Manlius et ceux qui avaient servi sous lui qui introduisirent à Rome le luxe et les délices de l'Asie [3]. Ce furent eux qui y apportèrent des lits garnis d'airain, des tapis précieux, des rideaux de lits et de litière, et d'autres ouvrages travaillés avec art; et, ce qui était regardé alors comme un grand

[1] Cic. pro Archiâ, n. 27.

[1] Auct. de Vir. illust.

[2] « Quia mutuis operis et præmiis juvari ornarique « deberent, musarum quies defensione Herculis, virtus « Herculis voce musarum. » (EUMEN. *Schol. instit.*)

[3] « Luxuriæ peregrinæ origo ab exercitu asiatico in- « vecta in Urbem est... Tum psaltriæ sambucistriæque,

luxe, des tables soutenues sur un seul pied et des buffets. Ce furent eux qui ajoutèrent au plaisir de la bonne chère celui de la musique, ayant à leurs gages des joueuses de harpe et d'autres instruments, des farceurs, des comédies, et pareilles gens dont le métier est de divertir les convives pendant qu'ils sont à table. On commença aussi dans ce temps-là à préparer les mets avec plus de soin et de délicatesse. Et, en conséquence, un cuisinier, qui anciennement était le plus vil de tous les esclaves, fut regardé comme l'officier de la maison le plus nécessaire et le plus estimé; et ce qui n'était d'abord qu'un ministère bas et méprisable devint un emploi considérable et important. Mais ces excès, qui étonnaient alors par leur nouveauté, n'étaient qu'une légère ébauche du luxe effroyable dans lequel les Romains se sont plongés depuis.

Le triomphe de Manlius fut très-riche et très-magnifique. Toute l'armée en général, dans les chansons militaires qui accompagnaient ordinairement cette pompe, lui donnait des éloges qu'on jugeait aisément qu'il s'était attirés par sa facilité et son indulgence; ce qui fit que son triomphe fut plus applaudi des soldats que du peuple.

SP. POSTUMIUS ALBINUS[1].
Q. MARCIUS PHILIPPUS.

Une espèce de conjuration intestine, couverte du prétexte de la religion, retint cette année les deux consuls à Rome, et ne leur permit pas de s'occuper des soins de la guerre[2]. Un certain Grec sans naissance et sans nom vint d'abord en Toscane, et y apporta de nouveaux sacrifices, ou, pour mieux dire, de folles et criminelles superstitions. Il n'était pas de ceux qui, pour subsister, font profession publique de quelque culte religieux, et enseignent ouvertement au peuple des rits et des cérémonies qui n'ont rien de contraire aux intérêts et aux lois de la société. Ses mystères, qu'il appelait *bacchanales*, étaient inconnus et se célébraient dans le secret. Il n'y initia d'abord qu'un petit nombre de personnes, mais bientôt il y admit indifféremment tous ceux qui se présentèrent de l'un et de l'autre sexe; et pour y attirer un plus grand monde, il les assaisonna des plaisirs du vin et de la bonne chère. Les ténèbres de la nuit donnant lieu à une licence effrénée, il s'y commettait toutes sortes de crimes et d'abominations. Un libertinage si affreux n'était pas le seul vice de ces assemblées nocturnes. Il sortait de la même source une foule d'autres crimes, tels que sont les faux témoignages, les suppositions de testaments et autres actes pareils, les accusations inventées contre des innocents, les empoisonnements, et enfin les meurtres, exécutés si secrètement, que l'on ne trouvait pas même les corps des malheureux pour leur donner la sépulture.

Ces abominations passèrent de la Toscane à Rome, comme une maladie qui se communique de proche en proche. La grandeur de la ville les tint quelque temps cachées, comme il arrive d'ordinaire. Mais enfin le consul Postumius en eut connaissance de la manière qui suit. P. Ebutius, fils d'un chevalier romain, ayant perdu son père, et sa mère (elle se nommait Duronia) s'étant remariée, était tombé entre les mains et sous la tutelle de Sempronius, son beau-père. Celui-ci, qui avait administré les biens de son pupille de façon à n'en pouvoir rendre compte, songea à se défaire de ce jeune homme. Le moyen qui lui parut le plus propre pour arriver à son but, fut de faire initier Ebutius dans cette secte de bacchanales. Sa femme, à qui il avait fait part de son dessein, le proposa au jeune homme, et lui dit que, pendant qu'il avait été malade, elle avait promis aux dieux qu'elle l'initierait parmi les bacchanales aussitôt qu'il aurait recouvré sa santé. Il consentit volontiers à accomplir un vœu auquel il se croyait redevable de la vie, et il s'y disposa par certains préparatifs prescrits, dont un des principaux consistait à s'abstenir des femmes pendant dix

« et convivalia ludionum oblectamenta addita epulis. « Epulæ quoque ipsæ et curâ et sumptu majore apparari « cœptæ. Tum coquus, vilissimum antiquis mancipium, « et æstimatione et usu in pretio esse, et quod ministe- « rium fuerat, ars haberi cœpta. Vix tamen illa, quæ « tum conspiciebantur, semina erant futuræ luxuriæ. » (Liv.)

[1] An. R. 566; av. J. C. 186.

[2] Liv. lib. 39, cap. 8-19.

jours. Ce jeune homme avait lié commerce avec une courtisane qui demeurait dans son voisinage, nommée Hispala Fécénia. Elle était née avec des sentiments peu ordinaires aux personnes de sa profession, et s'était attachée au jeune Ebutius par estime et par affection, et point du tout par intérêt. C'était elle qui, par sa libéralité, le mettait en état de faire une dépense honnête que lui refusait l'avarice de son beau-père et de sa mère même, qui était devenue à son égard une véritable marâtre.

Comme le jeune homme n'avait rien de caché pour elle, il lui déclara qu'il songeait à se faire initier aux mystères du dieu Bacchus, et lui en expliqua la raison. *Que les dieux vous en préservent!* s'écria Hispala, effrayée de ce discours, *et qu'ils nous envoient plutôt la mort à vous et à moi que de permettre que vous exécutiez un dessein si funeste!* Ebutius, surpris du discours, et encore plus du trouble d'Hispala, la pria de s'expliquer. Elle lui avoua qu'étant esclave, elle avait accompagné sa maîtresse à ces mystères, où elle ne s'était jamais trouvée depuis qu'elle était libre; mais qu'elle en avait assez vu pour assurer qu'il n'y avait sorte d'infamies à laquelle on ne se livrât dans ces assemblées nocturnes. Elle ne le quitta point qu'il ne lui eût juré qu'il renonçait absolument à des mystères si détestables.

Après cet entretien, il vint chez sa mère; et comme elle prétendit lui expliquer ce qu'il devait faire ce jour-là et les suivants pour se préparer à la cérémonie dont elle lui avait parlé, il lui déclara en présence de son beau-père qu'il ne voulait point se faire initier. Aussitôt Duronia, indignée, s'écria que c'étaient là les conseils que lui donnait Hispala: qu'enchanté par les attraits empoisonnés de cette Circé, il ne respectait ni son beau-père, ni sa mère, ni les dieux. La dispute s'étant échauffée peu à peu, Sempronius et Duronia le mirent hors de la maison. Le jeune homme se retira du même pas chez Ebutia, sa tante paternelle, et lui dit la raison qu'avait eue sa mère de le chasser de chez elle. Dès le lendemain, par le conseil de cette dame, il alla trouver le consul Postumius, à qui il exposa en secret tout ce qu'il savait de ces mystères nocturnes. Ce magistrat, après l'avoir entendu, le congédia, avec ordre de revenir trois jours après. Il employa ce temps à faire les informations nécessaires. Il commença par Ebutia, tante du jeune homme, qu'il fit prier de vouloir bien se rendre chez Sulpicia, sa belle-mère, dame d'une grande considération. Aux premières questions qu'il lui fit, elle se mit à pleurer, plaignant le malheur de son neveu, qui, dépouillé de son bien par ceux-là mêmes qui auraient dû le protéger, était alors dans sa maison, ayant été chassé de celle de sa mère, par la seule raison qu'il avait trop de pudeur et de modestie pour vouloir participer à des mystères qu'on disait être remplis d'horreurs et d'obscénités.

Enfin il fit venir Hispala, laquelle pouvait mieux que tout autre le mettre au fait de toutes ces noires intrigues. Dès qu'elle aperçut le consul, elle tomba en faiblesse, et eut bien de la peine à revenir de sa frayeur. Postumius l'ayant rassurée, la conduisit dans l'endroit le plus secret de la maison, et là, en présence de Sulpicia, il lui dit « qu'elle n'avait « rien à craindre, si elle pouvait se résoudre « à dire la vérité; que lui-même, ou Sulpi- « cia, si elle l'aimait mieux, lui en donnerait « parole et entière assurance: qu'elle lui ap- « prît donc sans aucun déguisement ce qui « avait coutume de se passer aux sacrifices « nocturnes que faisaient les bacchantes dans « le bocage de *Stimula.* » (C'était le nom apparemment d'une déesse qu'on invoquait dans ces cérémonies.) A ces mots, l'affranchie fut agitée d'une si grandeur frayeur et d'un tel tremblement dans tout son corps, qu'elle demeura longtemps sans pouvoir ouvrir la bouche. Lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle avoua qu'étant encore esclave et fort jeune elle avait accompagné sa maîtresse à ces sacrifices; mais que, depuis plusieurs années qu'on l'avait mise en liberté, elle n'avait rien appris de ce qui s'y passait. Comme elle persistait à nier qu'elle en sût davantage, le consul, prenant le ton de souverain magistrat, lui déclara « que, parfaitement instruit de « tout, il n'avait pas besoin de son témoignage, « mais qu'il saurait bien punir son silence « criminel et ses mensonges effrontés comme « ils le méritaient. » Effrayée de ces mena-

ces, et en même temps un peu rassurée par les discours pleins de bonté de Sulpicia, elle commença par déclarer qu'elle craignait beaucoup les dieux dont elle allait révéler les mystères cachés, et encore plus les hommes, qui instruits de ce qu'elle aurait dit contre eux, la déchireraient et la mettraient en pièces. Le consul lui ayant promis toute sa protection, elle lui découvrit tout, en reprenant les choses dès la première origine. Elle dit « que « d'abord ces mystères avaient été célébrés « par des femmes, sans qu'on y admît aucun « homme : qu'il y avait en trois jours dans « l'année destinés à l'initiation de celles qui « se présentaient pour être admises dans l'association : que les dames parvenaient à la prêtrise chacune à leur tour : mais que Paculla « Minia de Capoue ayant été élevée à cette « dignité, avait introduit dans ces cérémonies « des changements et des nouveautés qu'elle « prétendait lui avoir été inspirés par les dieux : « que c'était elle qui y avait admis les premiers hommes, savoir ses deux fils Minius « et Hérennius : qu'elle avait voulu que ces « sacrifices se célébrassent la nuit, et non le « jour ; et qu'au lieu des trois jours consacrés « chaque année aux initiations, elle en avait « établi cinq par mois : que depuis que les « hommes y avaient été admis, et que les ténèbres de la nuit avaient permis une licence « que la lumière du jour en avait bannie auparavant, il n'y avait sortes de crimes, « d'infamies, d'abominations, auxquelles on « ne se fût abandonné sans scrupule : que « ceux qui refusaient d'y prendre part étaient « égorgés inhumainement comme des victimes pour apaiser la colère des dieux. » Après avoir rapporté d'autres cérémonies moins criminelles, elle ajouta « que la troupe « des initiés était déjà si nombreuse, qu'elle « composait à Rome un second peuple, dont « plusieurs personnes illustres de l'un et de « l'autre sexe faisaient partie. »

Elle finit en se prosternant aux pieds du consul et le conjurant de vouloir par pitié la faire transporter loin de l'Italie, dans quelque lieu où elle fût en sûreté contre la vengeance de ceux dont elle venait de lui découvrir les forfaits. Postumius l'assura qu'elle n'avait rien à craindre, et qu'il pourvoirait à sa sûreté sans la faire sortir de Rome. En attendant, Sulpicia la logea tout en haut de sa maison, dans un appartement séparé. Pour Ebutius, il eut ordre d'aller loger chez un des clients du consul. Postumius, s'étant ainsi assuré des deux dénonciateurs, informa le sénat de tout ce qu'il avait appris.

Quand il eut fait son rapport, les sénateurs furent frappés d'une double crainte. Ils appréhendèrent pour la république les suites d'un si pernicieux complot, et chacun en particulier craignit que quelqu'un qui lui appartînt ne s'y trouvât engagé. Il fut ordonné que le consul serait remercié des soins qu'il avait pris de découvrir le tout sans tumulte et sans bruit. Par le même décret, les sénateurs le chargèrent lui et son collègue d'informer extraordinairement contre les ministres de ces cérémonies nocturnes, et contre leurs complices et adhérents, prenant grand soin de mettre à couvert de leur cruauté Ebutius et Hispala, et promettant des récompenses à quiconque se joindrait à eux pour les aider à approfondir ce mystère d'iniquité. Ils ordonnèrent qu'on arrêtât, non-seulement à Rome, mais encore dans tous les bourgs et dans toutes les autres villes circonvoisines, les prêtres ou prêtresses qui présidaient à ces sacrifices, et qu'on les mît au pouvoir des consuls : qu'on défendît à Rome par un édit, qui serait aussi envoyé dans toute l'Italie, à tous ceux ou celles qui s'étaient fait initier parmi les bacchantes, de s'assembler pour raison de ces sortes de sacrifices, ou pour autre cérémonie qui y eût rapport. Surtout l'arrêt portait qu'on décrétât tous ceux qui auraient conspiré contre l'honneur ou contre la vie de quelque personne que ce pût être.

Les consuls commandèrent aux édiles curules de rechercher tous les prêtres de ces sacrifices, de les faire arrêter, et de les tenir renfermés, afin qu'on pût les interroger en temps et lieu ; et aux édiles du peuple de veiller à ce qu'il ne se fît aucun sacrifice secret. On chargea les *triumvirs capitaux* (officiers de justice employés dans les affaires criminelles) de disposer des sentinelles dans les différents quartiers de la ville, et d'empêcher les assemblées nocturnes : et afin de prévenir les incendies, on donna la commission à un dou-

ble collège de cinq officiers de police, les uns en deçà, les autres au delà du Tibre, de veiller, de concert avec les triumvirs et sous leurs ordres, à la conservation des édifices, chacun dans leur quartier.

Dès que ces arrangements eurent été pris, les consuls convoquèrent l'assemblée du peuple. Postumius porta la parole, et commença par la prière solennelle que les magistrats prononçaient avant que de haranguer la multitude. Cette coutume est remarquable, et montre que les Romains imploraient le secours de la Divinité dans toutes les occasions importantes. Le consul ajouta « que jamais « cette prière n'avait été plus nécessaire que « dans l'affaire dont il avait à leur parler, laquelle concernait également et le culte des « dieux, et le salut de la république : qu'il « s'était établi depuis quelques années non- « seulement dans les provinces, mais dans « Rome même, une nouvelle religion sous le « nom de *bacchanales*, et qu'il s'y tenait des « assemblées nocturnes où les hommes se « trouvaient pêle-mêle avec les femmes, et « où il se commettait toutes sortes de crimes « et d'infamies : que tout ce qu'il y avait en « depuis quelques années de libertinage, de « fraudes, de violences, d'impiétés, était sorti « de cette infâme société : que le nombre des « initiés dans ce culte impie croissait de jour « en jour, et pouvait devenir formidable à l'é- « tat même, si l'on n'en arrêtait le progrès : « que plusieurs s'étaient laissé surprendre à « l'erreur par faiblesse et par ignorance, « parce que rien n'est plus capable de séduire « qu'une superstition criminelle qui se couvre « du manteau respectable de la religion : « qu'il se pouvait faire que quelques-uns de « leurs proches ou de leurs amis se fussent « engagés par libertinage dans cette infâme « société ; mais qu'en ce cas ils ne devaient « plus les reconnaître pour parents ni pour « amis : que le scrupule ne devait point ici « les alarmer, ni leur faire craindre de blesser la religion en approuvant et secondant « la sévérité du sénat et des consuls contre « des infamies dont on tâchait de cacher l'horreur sous le voile de la piété envers les dieux : « que les dieux eux-mêmes, ne pouvant « souffrir que l'on commît sous leur nom tant « de crimes et de sacrilèges, avaient tiré ces « attentats du milieu des ténèbres pour les « exposer au grand jour, non dans le dessein « qu'ils demeurassent impunis, mais afin « qu'on vengeât, par la punition exemplaire « des coupables, leur majesté offensée : que « pendant que les magistrats s'occuperaient à « arrêter ce mal par leurs soins et leur vigilance, eux, de leur côté, s'acquittassent « exactement des ordres dont chacun en particulier pourrait être chargé par rapport à « la même fin. »

Ensuite les consuls firent faire lecture de l'arrêt du sénat, et proposèrent une récompense à quiconque amènerait devant eux ou leur dénoncerait quelqu'un des complices. « Ils déclarèrent en même temps que, si quel- « qu'un de ceux qui auraient été dénoncés « prenait la fuite, ils lui marqueraient pour « se représenter un certain temps, passé lequel il serait condamné par coutumace : « que, si on leur nommait quelqu'un qui fût « actuellement hors de l'Italie, ils lui accorderaient un plus long terme pour venir comparoir et se défendre. Ils défendirent de « plus, par un édit, à toute personne, de « quelque condition qu'elle fût, de rien vendre ou acheter dans le dessein de favoriser « la fuite des accusés, ou de les retirer dans « sa maison, de les y tenir cachés, ou de leur « donner support en quelque manière que ce « pût être. »

Aussitôt que l'assemblée du peuple eut été congédiée, la terreur se répandit par toute la ville, et passa bientôt dans le territoire de Rome, et de là dans toute l'Italie, à mesure que les citoyens écrivaient à leurs hôtes et à leurs amis pour leur apprendre l'arrêt du sénat, le discours des consuls au peuple, et l'édit qu'ils avaient fait publier. La nuit qui suivit immédiatement l'assemblée du peuple, quelques-uns des complices s'étant présentés aux portes de la ville pour se sauver, furent arrêtés par ceux à qui l'on en avait confié la garde et livrés aux triumvirs. On en ramena un grand nombre qui étaient déjà sortis. On en dénonça plusieurs tant hommes que femmes, parmi lesquels il y en eut qui prévinrent le supplice par une mort volontaire. On faisait monter à plus de sept mille le nombre des

initiés de l'un et de l'autre sexe. Quatre surtout, dont deux étaient de la populace de Rome, et les deux autres de deux villes voisines, étaient regardés comme les chefs de cette cabale impie, les souverains pontifes et les fondateurs de ces sacrifices, enfin les auteurs de tous les crimes et de tous les désordres qui s'y commettaient. On prit des mesures si justes qu'ils furent bientôt arrêtés. Dès qu'ils parurent devant les consuls, ils avouèrent leur crime, et n'apportèrent aucun délai au jugement.

Comme plusieurs de ceux qui avaient été dénoncés ne se trouvaient pas à Rome pour comparaître devant les consuls et se défendre, ces magistrats, dans la vue de terminer cette affaire le plus promptement qu'il serait possible, se transportèrent dans les villes voisines pour y continuer les informations, et ils y prononcèrent leurs jugements. Ceux qui ne furent convaincus que de s'être fait initier et d'avoir prononcé la formule de serment que le prêtre leur avait dictée, mais qui n'avaient commis aucun des excès auxquels ils s'étaient obligés par leur serment, restaient prisonniers. Mais on punissait de mort les corrupteurs, les meurtriers, les faux témoins, les faussaires, ceux qui avaient contrefait des testaments ou présenté en justice d'autres actes faux et supposés. Le plus grand nombre fut de ceux qui se trouvèrent mériter la mort. Les femmes que les consuls avaient condamnées étaient remises entre les mains de leurs parents ou de leurs tuteurs afin qu'ils les fissent exécuter. S'il ne se trouvait personne à qui ils pussent s'en rapporter de leur supplice, ils les faisaient mourir publiquement.

Le sénat rendit ensuite un arrêt[1] qui ordonnait de détruire et d'abolir, premièrement à Rome, puis dans tout le reste de l'Italie, ces lieux abominables où se célébraient les bacchanales : que si quelqu'un se croyait obligé en conscience de faire quelque acte pareil de religion, et ne pouvait s'en dispenser sans crime, il en donnât sa déclaration au préteur de la ville, qui en ferait son rapport au sénat : que si l'assemblée, composée au moins de cent sénateurs, le lui permettait, il pourrait offrir son sacrifice, à condition néanmoins qu'il n'y appellerait que cinq personnes au plus, qu'il n'y aurait point de bourse commune, et qu'aucun n'y prendrait la qualité de prêtre ou de maître des sacrifices.

On jugea à propos d'envoyer Minius Cerrinius, Campanien, l'un des quatre principaux chefs de l'association, dans les prisons d'Ardée, avec ordre aux magistrats de cette ville de le faire soigneusement garder, pour lui ôter tous les moyens non-seulement de s'enfuir, mais encore de se donner la mort.

Postumius, étant retourné à Rome après avoir achevé ses informations, et ayant proposé au sénat de pourvoir à la récompense de P. Ebutius et d'Hispala, il fut ordonné, par un arrêt, aux questeurs de la ville, de leur compter à chacun cent mille as, c'est-à-dire cinq mille livres. On leur accordait à l'un et à l'autre des privilèges singuliers. Entre autres choses, on permettait à Hispala, qui était une affranchie, comme nous l'avons dit, d'épouser un mari de condition libre, sans que celui qui l'aurait épousée fût censé s'être mésallié. On chargeait les consuls et les préteurs, présents et à venir, de la protéger et de la mettre à l'abri de toute insulte. Toutes ces dispositions et autres, de l'arrêt du sénat, furent confirmées par une ordonnance du peuple. Les consuls eurent ordre aussi de récompenser les autres dénonciateurs comme ils le jugeraient à propos.

L'événement que nous venons de rapporter marque de quels excès l'homme est capable quand il est abandonné à lui-même et à sa propre corruption. S'engager par serment, c'est-à-dire par ce que la religion a de plus sacré, à commettre les crimes les plus abominables, quel aveuglement ! quelle horreur !

Les deux consuls eurent pour département la même province ; savoir, la Ligurie. L'affaire des bacchanales étant terminée, ils songèrent à s'y rendre. Marcius partit le premier, et arriva chez les Liguriens Apuans[1]. Là, pendant qu'il les poursuivait jusque dans le fond de

[1] Cet arrêt s'est conservé, et des savants l'ont donné et commenté tel qu'il a été trouvé sur une planche de cuivre qui a survécu à tant de siècles.

[1] Liv. lib. 39, cap. 20.

leurs forêts, asile ordinaire de ces peuples contre les armées romaines, il tomba dans des embûches qu'on lui avait préparées, où il perdit quatre mille hommes, plusieurs drapeaux et grand nombre d'armes.

On apprit à Rome, presque en même temps, que C. Atinius, qui, deux ans auparavant, était allé en Espagne en qualité de préteur [1], y avait remporté un avantage assez considérable. Ayant donné un combat contre les Lusitaniens, dans le territoire d'Asta, il leur tua six mille hommes, mit tout le reste en déroute, et s'empara de leur camp. Il alla aussitôt assiéger la ville d'Asta avec les légions victorieuses, et il s'en rendit maître aussi facilement qu'il avait pris le camp des vaincus. Mais, s'étant approché des murailles avec un peu trop d'imprudence (faute considérable dans un général), il avait reçu une blessure dont il mourut peu de jours après.

Dans l'Espagne en deçà de l'Èbre, les Celtibériens livrèrent un combat à Manlius Acidinus auprès de Calagurris. Les Romains leur tuèrent douze mille hommes sur la place, firent plus de deux mille prisonniers et forcèrent leur camp. Si l'ardeur du vainqueur n'avait été arrêtée par l'arrivée de son successeur, les Celtibériens auraient été entièrement domptés. Cette mutation des généraux était un inconvénient considérable attaché à la forme du gouvernement des Romains, mais compensé d'ailleurs par de grands avantages.

M. Fulvius, pour accomplir un vœu qu'il avait fait dans la guerre d'Etolie [2], donna des jeux à Rome où l'on vit, pour la première fois, des combats d'athlètes et des chasses de lions et de panthères.

AP. CLAUDIUS PULCHER [3].
M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

La guerre que les Romains soutinrent quelque temps après contre Persée et les Macédoniens, eut, selon Tite-Live [4], une autre origine que celle que lui donnaient communément les historiens romains avant lui. Et ce ne fut pas Persée qui en conçut le dessein, mais son père Philippe, qui l'aurait commencée lui-même, si la mort ne l'eût prévenu.

De toutes les lois que ce prince avait été obligé de recevoir comme vaincu, celle qui lui faisait le plus de peine, c'est que le sénat lui avait ôté le droit de punir ceux des Macédoniens qui avaient quitté son parti pendant la guerre, quoique Quintius, en remettant à un autre temps la décision de cet article, lui eût fait espérer qu'il aurait là-dessus satisfaction. Il avait encore d'autres sujets de plaintes, tels que celui-ci. Après la défaite d'Antiochus aux Thermopyles, le consul Acilius et Philippe s'étaient séparés pour aller en même temps assiéger, l'un Héraclée, et l'autre Lamie. Or Acilius, après avoir réduit Héraclée, avait défendu à Philippe de continuer le siége de Lamie, qui se rendit ensuite aux Romains. Il est vrai que le consul, pour le consoler et l'adoucir, le laissa profiter de l'occasion de remporter quelques avantages, et même d'augmenter un peu ses domaines. Mais un roi ne digère et n'oublie pas facilement des manières si hautes et si dures, qui semblaient le réduire à une sorte d'esclavage.

Ainsi, quoique ces ménagements du consul semblassent avoir un peu calmé l'indignation que Philippe avait conçue contre la hauteur des Romains [1], ce prince ne cessa point de travailler pendant la paix à mettre sur pied de nouvelles forces pour être en état de faire la guerre dès qu'il s'en présenterait une occasion favorable. Non-seulement il augmenta les impôts qui étaient déjà établis sur les biens de la campagne et sur les marchandises qui entraient dans les ports de ses villes maritimes, mais encore il remit en valeur les anciennes mines qui avaient été abandonnées, et fit travailler à d'autres mines nouvellement découvertes. Et pour repeupler ses états, dont les malheurs de la guerre avaient emporté la plus grande partie des habitants, il ne s'en tint pas aux mesures qu'il avait déjà prises, en obligeant ses sujets à se marier et à élever des enfants; il

[1] Liv. lib. 39, cap. 21.
[2] Liv. lib. 39, cap. 22.
[3] An. R. 567; av. J. C. 185.
[4] Liv. lib. 39, cap. 23.

[1] Liv. lib. 39, cap. 21.

transporta, de plus, dans la Macédoine, une grande multitude de Thraces, et, pendant tout le temps qu'il n'eut point d'ennemis sur les bras, il mit tous ses soins à augmenter les richesses et les forces de son royaume.

Les Romains lui fournirent bientôt de nouveaux sujets de mécontentement : car les Thessaliens, les Perrhèbes, et le roi Eumène, ayant porté contre lui des plaintes à Rome par leurs ambassadeurs, le sénat écouta les uns et les autres de façon à faire juger qu'il était disposé à prendre le parti des complaignants. D'autres peuples étaient encore venus à la charge [1]. Philippe ne manqua pas d'envoyer de son côté des ambassadeurs à Rome pour se justifier, soutenant qu'il n'avait rien fait que de concert avec les généraux de la république et avec leur permission. Le sénat, ne croyant pas devoir rien décider en l'absence du roi, envoya trois commissaires pour terminer ces contestations sur les lieux.

Quand ils furent arrivés à Tempé de Thessalie, on y convoqua une assemblée où comparurent, d'un côté, les ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhèbes, des Athamanes, et, de l'autre, le roi Philippe en personne; démarche fort mortifiante déjà en soi-même pour un prince aussi puissant que lui. Les ambassadeurs exposèrent les divers sujets de plaintes qu'ils avaient contre Philippe, plus ou moins fortement, chacun selon son caractère et son génie. « Les uns [2], conjurant le « roi de Macédoine de ne point s'offenser de « plaintes qui ne partaient que de l'amour « que les hommes ont naturellement pour la « liberté, le suppliaient de vouloir bien quitter la rigueur insupportable de maître pour « prendre à leur égard la bienveillance d'ami « et d'allié; et d'imiter la conduite du peuple « romain, qui aimait mieux s'attacher les peuples par l'amitié que par la crainte. Les « autres, et surtout les Thessaliens, moins « retenus et moins mesurés, lui reprochaient « en face ses injustices, ses violences, ses « usurpations : que par là il avait jeté une si « grande terreur dans l'esprit de tous les « Thessaliens; qu'il n'y en avait aucun qui « osât ouvrir la bouche ni dans sa ville, ni « dans l'assemblée générale de la nation, les « Romains, qui pouvaient les maintenir en « liberté, étant éloignés; au lieu qu'ils avaient « à leurs côtés un maître impérieux, qui ne « leur permettait pas de jouir des bienfaits du « peuple romain. Or, qu'y avait-il dans les « hommes de libre, si la voix ne l'était point? « qu'actuellement, s'ils osaient gémir plutôt « que de parler, c'était à la présence et à la « protection des commissaires de Rome qu'ils « en étaient redevables; que si les Romains « ne trouvaient pas quelque moyen de faire « cesser l'asservissement des nations voisines « de la Macédoine, et de réprimer l'audace « de Philippe, c'était bien en vain qu'ils auraient vaincu Philippe et rendu la liberté « aux Grecs; que ce prince, comme un cheval fougueux [1], ne pouvait être retenu que « par un mors dur et serré. » Philippe, afin de paraître accusateur plutôt qu'accusé, fit de son côté quelques plaintes sur des places qu'il prétendait qu'on avait usurpées sur lui. Puis, après avoir répondu à sa façon aux reproches et aux demandes de ces différents peuples, il ajouta « que les Thessaliens [2], se livrant avec « avidité à la douceur d'une liberté entière et « sans bornes, dont ils avaient souffert impatiemment la soif pendant un fort long temps, « abusaient insolemment, et sans garder aucune mesure, de la bonté et de l'indulgence « du peuple romain : qu'en cela ils ressemblaient à des esclaves qui, dans les premiers « moments d'une liberté obtenue contre leur « espérance, commençeraient à en faire usage « par une licence effrénée, et tiendraient à « gloire de se répandre contre leurs maîtres « en reproches et en injures. »

[1] Liv. lib. 39, cap. 24-28.

[2] « Petentes ut ignosceret pro libertate loquentibus; « et ut, depositâ domini acerbitate, assuesceret socium « atque amicum sese præstare; et imitaretur populum « romanum, qui caritate, quàm metu, adjungere sibi socios mallet. » (Liv.)

[1] « Ut equum sternacem, frenis asperioribus castigandum esse. »

[2] « Insolenter et immodicè abuti Thessalos indulgentiâ populi romani, velut ex diuturnâ siti nimis avidè « meram haurientes libertatem. Ita, servorum modo, « præter spem repentè manumissorum, licentiam vocis « et linguæ experiri, et jactare sese insectatione et conviciis dominorum. » (Liv.)

Les commissaires, après avoir entendu les accusations et les réponses, dont j'ai cru devoir supprimer le détail, peu intéressant pour nous, firent quelques règlements particuliers au désavantage de Philippe, et différèrent à prononcer sur le surplus des demandes respectives de part et d'autre.

Ils passèrent de là à Thessalonique pour examiner ce qui regardait les villes de Thrace; et le roi, fort mécontent, les y suivit. Les ambassadeurs d'Eumène représentèrent aux commissaires « que, si Rome avait résolu de rendre la liberté aux villes d'Ène et de Maronée, le roi leur maître était bien éloigné de s'y opposer; mais que si elle ne s'intéressait point à l'état de ces villes conquises sur Antiochus, les services d'Eumène et ceux d'Attale, son père, semblaient demander qu'on les abandonnât plutôt à leur maître qu'à Philippe, qui n'y avait aucun droit par lui-même, et qui les avait usurpées par une violence ouverte : que d'ailleurs Eumène avait pour lui le jugement des dix commissaires, qui, en lui accordant la Chersonèse et la ville de Lysimachie, lui avaient sans doute accordé Ène et Maronée, que leur situation devait faire regarder comme l'accessoire d'un don plus considérable. » Les Maronites, qu'on entendit après, se plaignirent amèrement des injustices et des violences que la garnison de Philippe exerçait dans leur ville.

Ici Philippe ne parla plus comme il avait fait auparavant; mais, adressant son discours personnellement aux Romains, il déclara « que, depuis longtemps, il s'apercevait qu'ils étaient déterminés à ne lui rendre justice en rien. Il fit un long dénombrement des torts considérables qu'il prétendait avoir reçus, et des services qu'il avait rendus aux romains en différentes occasions, faisant beaucoup valoir l'attachement inviolable qu'il avait témoigné pour eux, jusqu'à refuser trois mille talents (neuf millions), cinquante vaisseaux armés en guerre, et un grand nombre de villes qu'Antiochus lui avait offertes pour entrer en alliance avec lui; que cependant il avait la douleur de voir qu'on lui préférait en tout Eumène, avec qui il ne daignait pas même se comparer; et que les Romains, loin d'ajouter quelque chose à son domaine, comme il croyait l'avoir bien mérité, lui enlevaient des villes qui lui appartenaient de droit, ou dont eux-mêmes l'avaient gratifié. » *C'est à vous, Romains*, leur dit-il en finissant, *à voir sur quel pied vous voulez que je sois avec vous. Si vous avez résolu de me traiter en ennemi et de me pousser à bout, vous n'avez qu'à continuer comme vous avez commencé. Mais, si vous respectez encore en moi la qualité d'un roi ami et allié, épargnez-moi, je vous prie, la honte d'un traitement si indigne, que je ne mérite certainement point.*

Ce discours du roi fit quelque impression sur les commissaires. Ils ne voulurent donc pas le condamner absolument, mais firent une réponse qui pouvait lui laisser quelque espérance. Ils déclarèrent « que si les villes en question avaient été adjugées à Eumène par les dix commissaires, comme il le prétendait, ils ne pouvaient rien changer à ce décret; que si Philippe les avait acquises par droit de conquête, il était juste qu'elles lui demeurassent; que si ni l'un ni l'autre n'était prouvé, il fallait réserver au sénat la connaissance de cette affaire, et cependant retirer les garnisons des villes, le droit des parties demeurant en son entier de côté et d'autre. »

Ce règlement, qui, par provision, ordonnait à Philippe de retirer des villes les garnisons qu'il y avait, loin de satisfaire ce prince, laissa dans le fond de son cœur un mécontentement et une aigreur qui auraient infailliblement éclaté par une guerre ouverte, si une plus longue vie lui en eût laissé le temps.

Les deux préteurs d'Espagne, qui avaient joint ensemble leurs troupes, reçurent d'abord un léger échec, mais bientôt après ils remportèrent une victoire considérable près du Tage. Les ennemis y perdirent plus de trente mille hommes[1]. On leur prit plus de cent trente drapeaux. La perte des Romains fut très-médiocre.

Les deux consuls eurent aussi d'heureux succès en Ligurie[2].

[1] Liv. lib. 39, cap. 30, 31.
[2] Ibid. cap. 32.

Il y eut une dispute bien vive au sujet du consulat pour l'année suivante, surtout entre les patriciens, qui sollicitaient, au nombre de quatre, l'unique place qu'ils pussent avoir; car il y en avait une réservée aux plébéiens. De ces quatre, trois avaient déjà demandé cette charge inutilement : P. Claudius était seul nouveau candidat. Le consul Appius Claudius, son frère, oubliant sa dignité en cette occasion, parcourut avec lui la place publique sans se faire suivre de ses licteurs, et comme un simple particulier. Les compétiteurs de P. Claudius, et la plus grande partie des sénateurs, lui représentèrent qu'il devait avoir plus d'égard à la qualité de consul du peuple romain qu'à celle de frère de l'un des candidats, et demeurer sur son tribunal pour être ou l'arbitre ou le spectateur tranquille de la nomination des consuls. Il n'en continua pas sa sollicitation avec moins de vivacité, et enfin il vint à bout de faire nommer son frère consul. On lui donna pour collègue L. Porcius Licinus, de l'ordre des plébéiens.

P. CLAUDIUS PULCHER [1].
L. PORCIUS LICINUS.

Les commissaires, au sortir de Macédoine, s'étaient rendus en Achaïe, d'où ils sortirent fort mécontents des Achéens, qui avaient refusé de convoquer une assemblée générale pour leur donner audience [2]. A leur retour à Rome, ils rendirent compte au sénat de leur commission, et en même temps ils y introduisirent les ambassadeurs de Philippe et d'Eumène, et ceux des autres peuples. On ne fit qu'y répéter, de part et d'autres, les mêmes plaintes et les mêmes réponses qu'on avait déjà faites dans la Grèce. Les sénateurs ordonnèrent une nouvelle commission, dont Appius Claudius fut le chef, pour aller dans la Macédoine et dans la Grèce examiner si l'on avait remis les Thessaliens et les Perrhèbes en possession des villes dont Philippe avait promis de se retirer, et pour lui ordonner d'évacuer Ene et Maronée, et, en un mot, de sortir de tous les châteaux, terres et villes qu'il occupait sur la côte maritime de la Thrace.

Quand Philippe eut appris de ses ambassadeurs, qui étaient revenus de Rome, qu'il fallait absolument qu'il évacuât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir sa domination resserrée de tous les côtés, il déchargea sa colère sur les habitants de Maronée [1]. Il ordonna à Onomaste, qui commandait le long de la côte maritime, de faire tuer les chefs de la faction qui lui était opposée. Cet officier se servit du ministère d'un certain Cassandre, l'un des partisans du roi, établi depuis longtemps à Maronée, pour exécuter la barbare ordonnance du prince. Il y fit entrer de nuit un corps de Thraces, qui égorgèrent ceux dont on demandait la mort, avec la même inhumanité que si c'eût été dans une ville prise d'assaut. Philippe, ainsi vengé de ceux qui n'étaient pas de sa faction, attendait tranquillement l'arrivée des commissaires, persuadé que personne n'aurait la hardiesse de se déclarer son accusateur.

Les commissaires arrivèrent bientôt après, et, informés de ce qui s'était passé à Maronée, reprochèrent vivement à Philippe cette exécution sanglante, aussi injuste à l'égard des Maronites innocents qu'insultante pour le peuple romain, dont la protection avait attiré une mort si cruelle à ceux à qui le sénat avait voulu procurer la liberté. Ce prince soutint que ni lui ni ses officiers n'avaient eu aucune part à ce massacre; qu'il était la suite d'une émeute qui s'était excitée entre les partisans d'Eumène et les siens. Il porta la confiance jusqu'à proposer aux commissaires d'interroger les Maronites. Mais qui aurait osé accuser ce prince, après le terrible exemple de vengeance que le roi venait de donner? *Il est inutile*, lui dit Appius, le chef de la commission, *que vous vous excusiez; je sais ce qui s'est passé, et qui en est l'auteur.* Ce mot jeta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa pas cependant la chose plus loin dans cette première entrevue.

[1] An. R. 568; av. J. C. 181.
[2] Liv. lib. 39, cap. 33.

[1] Liv lib. 39, cap. 34.

Mais le lendemain, Appius lui commanda d'envoyer sans délai Onomaste et Cassandre à Rome, pour être interrogés par le sénat sur le fait en question, ajoutant que c'était pour lui l'unique moyen de s'en justifier. A cet ordre, Philippe changea de couleur, chancela, hésita longtemps à répondre; enfin il dit qu'il enverrait Cassandre, qui s'était trouvé à Maronée dans le temps de l'action; mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, contre lequel, disait-il, on ne pouvait former aucun soupçon, puisque, dans le temps de ce meurtre, il était fort éloigné du pays. Sa véritable raison, c'est qu'il craignait qu'un homme qui avait sa confiance, et qu'il avait souvent employé à des commissions très-délicates, ne révélât au sénat bien des secrets, outre ce qui regardait les Maronites. Pour Cassandre, dès que les commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer; mais il envoya des gens à sa suite qui l'empoisonnèrent en Epire. Et voilà souvent la récompense de ceux qui se prêtent aux volontés injustes et tyranniques des mauvais princes.

Après le départ des commissaires, qui s'en allèrent bien convaincus que Philippe avait ordonné le massacre de Maronée, et qu'il était près de rompre avec les Romains [1], le roi de Macédoine vit bien tout ce qu'il avait à craindre. Faisant réflexion, seul et avec ses amis, que sa haine contre les Romains et le désir de s'en venger commençaient à éclater, il aurait bien voulu prendre incessamment les armes et leur faire ouvertement la guerre; mais comme ses préparatifs n'étaient pas encore achevés, il imagina un expédient pour gagner du temps. Il prit le dessein d'envoyer son jeune fils Démétrius à Rome, qui, ayant été longtemps en otage dans cette ville, et s'y étant acquis de l'estime, lui parut plus propre que personne, soit à faire recevoir ses justifications, soit même à lui obtenir grâce pour ce qu'il ne serait pas aisé d'excuser. Il disposa donc tout ce qui était nécessaire pour cette ambassade, et choisit des personnes de confiance entre les premiers de sa cour, dont il voulut que son fils fût accompagné.

[1] Liv. lib. 39, cap. 34.

Il promit en même temps aux Byzantins de les secourir contre les Thraces qui les inquiétaient, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leur secours, il jetterait la terreur parmi les petits souverains de Thrace voisins de la Propontide, et les empêcherait de mettre obstacle au dessein qu'il avait de faire la guerre aux Romains. En effet, ayant vaincu ces petits rois dans un combat et pris leur chef, il les mit hors d'état de lui nuire, et retourna en Macédoine.

J'omets la dispute qui s'éleva entre les Achéens et les Lacédémoniens, de laquelle prirent connaissance les mêmes commissaires qui avaient été envoyés par les Romains vers Philippe, parce que cette affaire a plus de rapport à l'histoire des Grecs qu'à celle des Romains. Elle est traitée assez au long dans le tome II de l'Histoire Ancienne.

§ IV. — Dispute fort vive au sujet de la censure. Caton est élu censeur malgré la violente brigue des nobles; il a pour collègue L. Valérius. Caton nomme prince du sénat son collègue. Il dégrade L. Quintius Flamininus. Efforts de Caton contre le luxe. Gaulois qui viennent s'établir en Italie. Ils entreprennent de bâtir une place. Plaintes contre Philippe portées à Rome. Démétrius, son fils, qui y était, est renvoyé en Macédoine avec des ambassadeurs. Mort de trois illustres capitaines. Gaulois chassés d'Italie, où ils voulaient s'établir. Nouvelles colonies. Divers bruits sur le retour de Démétrius en Macédoine. Il cause beaucoup d'inquiétude à son frère et de jalousie à son père. Démarches violentes et cruelles de Philippe par rapport à ses peuples. Philippe, sur la délation de faux témoins subornés par Persée, fait mourir Démétrius. Il meurt lui-même de chagrin. Persée lui succède. Dispute entre les Carthaginois et Masinissa. Heureuse expédition contre les Liguriens. Défaite considérable des Celtibériens. Le tombeau de Numa trouvé dans la terre. Première statue dorée à Rome. Les Liguriens demandent la paix. Otages rendus aux Carthaginois. Les Liguriens Apuans sont transportés dans le Samnium. Les Celtibériens sont défaits par Fulvius dans les embûches mêmes qu'ils lui avaient dressées. Fulvius, comblé de gloire, retourne à Rome. Expédition des consuls dans la Ligurie. Plaintes contre Gentius, roi d'Illyrie. Grand nombre d'empoisonneurs condamnés. Fulvius triomphe des Celtibériens et est nommé consul. Première

LOI ANNALE. JEUX CÉLÉBRÉS PAR LE CONSUL FULVIUS. RÉCONCILIATION DES DEUX CENSEURS, QUI DEPUIS LONGTEMPS ÉTAIENT ENNEMIS DÉCLARÉS.

P. CLAUDIUS PULCHER[1].
L. PORCIUS LICINUS.

Cette année, l'élection des censeurs donna lieu à des mouvements bien vifs et bien animés[2]. La censure était le comble des honneurs, et, pour ainsi dire, le couronnement de toutes les dignités où pouvait aspirer l'ambition d'un citoyen romain. Outre les grands pouvoirs qu'elle donnait par rapport à différentes sortes d'affaires publiques, elle mettait en droit ceux qui en étaient revêtus de s'enquérir des vies et mœurs des particuliers; car les Romains estimaient que l'on ne devait pas laissser à chacun la liberté de se conduire à sa fantaisie et de vivre au gré de ses passions et de ses désirs, et qu'il ne suffisait pas que les crimes qui attaquent directement la société fussent punis par les lois, si les vices et les traits de mauvaise conduite qui blessent la probité et l'honneur n'étaient soumis à l'animadversion publique de magistrats libres et affranchis des formalités ordinaires de la justice. Cette autorité presque sans bornes tenait en respect, non-seulement les gens du peuple, mais les premiers de l'état, qui pouvaient, après les actions les plus éclatantes, être flétris par le censeur d'une note infamante, s'ils avaient manqué contre la probité et contre les bonnes mœurs. C'était dans cette vue que les Romains avaient établi les censeurs, pour être comme gardiens, inspecteurs et réformateurs des mœurs, pour empêcher que l'on ne quittât le chemin de la vertu, et qu'on ne se jetât dans celui de la volupté et du vice. Nous avons expliqué ailleurs quelles étaient les différentes fonctions des censeurs.

Un grand nombre de compétiteurs des premières familles de Rome, cinq patriciens, quatre plébéiens, prétendaient à la censure. Mais, quelque illustre que fût la naissance des uns et des autres, il n'y en avait aucun que n'effaçât M. Porcius Caton. Il avait une telle grandeur d'âme et de génie, qu'en quelque rang que la fortune l'eût fait naître, dit Tite-Live, il se serait infailliblement élevé par son propre mérite. Il ne lui manquait aucun des talents qui sont nécssaires pour réussir dans les affaires, soit publiques ou particulières. Il était également au fait de ce qui appartient à la ville et de ce qui regarde la campagne. On a vu des citoyens parvenir aux plus grandes charges, les uns par l'éloquence, les autres par la science du droit, d'autres enfin par celle de l'art militaire. Pour lui[1] il avait un naturel si heureux et tellement propre à tout, un génie si universel, qu'à quelque objet qu'il s'occupât, on eût dit que c'était le seul pour lequel il fût né. Il était brave de sa personne, et il y avait peu d'officiers qui se fussent plus signalés que lui par des actions de valeur personnelle; et depuis qu'il fut parvenu aux grandes charges, il fut regardé comme un des plus grands et des plus habiles généraux. Pendant la paix, si on le consultait sur les matières de droit, on trouvait en lui un très-savant jurisconsulte; s'il s'agissait de plaider une cause, un orateur très-éloquent. Et il n'est pas du nombre de ceux qui se sont fait estimer pendant leur vie par le talent de la parole, mais qui n'ont laissé après eux aucun monument de leur éloquence. La sienne, après avoir brillé de son vivant par sa voix, a été après sa mort comme consignée à la postérité par des écrits de tout genre qui l'ont fait admirer. Il a laissé plusieurs discours composés ou pour lui-même, ou pour ses amis, ou contre ses adversaires; car il eut toujours les armes à la main, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Ses ennemis, qui étaient en grand nombre[2], lui donnérent bien de l'exercice,

[1] An. R. 568; av. J. C. 184.
[2] Liv. lib. 39, cap. 40.

[1] « Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, « ut natum ad id unum diceres, quodcumque ageret. »
[2] « Simultates nimiò plures et exercuerunt eum, et ipse, « exercuit eas. Nec facilè dixeris utrùm magis presserit « eum nobilitas, an ille agitaverit nobilitatem. Asperi pro- « cul dubio animi, et linguæ acerbæ et immodicè liberæ « fuit : sed invicti a cupiditatibus animi, et rigidæ inno- « centiæ; contemptor gratiæ, divitiarum; in parcimo-

et de son côté il ne leur en donna pas moins. Dans la guerre qui fut continuelle entre la noblesse et lui, l'on ne peut pas dire si elle le fatigua plus qu'il ne la fit souffrir. Il faut avouer qu'il était d'un caractère austère, et même dur, et qu'il porta la liberté dans ses invectives jusqu'à une aigreur outrée. Mais en récompense il était supérieur à toutes les passions qui dominent les hommes : d'une innocence de mœurs rigide et inaltérable; méprisant également et la faveur, et les richesses; ennemi de toute dépense superflue; si intrépide dans les périls, et si infatigable dans les travaux, qu'on pourrait presque dire qu'il avait un courage et un corps de fer, dont le temps, qui affaiblit tout, ne fut pas capable d'abattre ni d'altérer la vigueur; car à quatre-vingt-six ans, ayant été appelé en jugement, il plaida lui-même sa cause, et donna ensuite son plaidoyer par écrit; et à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il accusa Servius Galba devant le peuple.

Lorsque Caton se présenta pour demander la censure, les nobles, qui s'étaient déclarés contre lui dans toutes les occasions de sa vie, ne manquèrent pas alors de se réunir pour l'en écarter. Ils regardaient comme une flétrissure pour la noblesse de souffrir que des gens d'une naissance médiocre, et, comme ils les appelaient, *des hommes nouveaux*, fussent élevés au plus haut degré d'honneur et au comble des dignités. Indépendamment de cette jalousie qui leur était devenue comme naturelle, tous les compétiteurs de Caton qui demandaient cette charge conjointement avec lui faisaient les derniers efforts pour l'en exclure, afin de l'obtenir pour eux-mêmes. Il faut pourtant excepter de ce nombre L. Flaccus, qui avait été consul avec lui, et qui n'avait garde de lui être contraire, puisque c'était lui, comme nous l'avons marqué ailleurs, qui avait fait connaître Caton au peuple, et qui lui avait ouvert l'entrée aux honneurs. Enfin, et ceux-ci n'étaient pas le moins à craindre, plusieurs qui avaient pris à tâche d'offenser Caton en toute rencontre, et qui ne le croyaient pas homme à oublier les offenses; d'autres qui vivaient dans l'éclat et la magnificence, et dont plusieurs avaient à se reprocher une vie déréglée et des mœurs corrompues; tous les vicieux, en un mot, redoutaient l'austérité d'un censeur déclaré de tout temps contre tout faste et tout luxe, ennemi irréconciliable des méchants, et inflexible dans tout ce qui était du devoir de sa charge.

Au milieu d'intrigues si violentes, Caton, loin de recourir à la flatterie ou aux bassesses, comme c'était assez la coutume des candidats, paraissait dans la place publique d'un air presque menaçant, et reprochait à ses ennemis « qu'ils ne s'opposaient à lui que parce qu'ils « appréhendaient un censeur libre, ferme et « courageux. Il représentait en même temps « aux citoyens que, les désordres allant tou- « jours en croissant, et menaçant la répu- « blique d'une ruine prochaine, il ne fallait « pas se flatter de les pouvoir guérir par des « remèdes anodins, et qu'il était de leur sa- « gesse de choisir pour une opération si im- « portante, non les plus doux et les plus gra- « cieux des médecins, mais les plus fermes « et les plus vigoureux. Et il ne feignait pas « de dire que ces médecins intrépides, qui « leur étaient nécessaires, n'étaient autres « que lui-même, et, parmi les patriciens, « le seul Valérius Flaccus : que ce n'était « qu'avec un tel collègue qu'il pouvait es- « pérer de réformer les nouveaux abus, de « couper jusqu'à la racine le luxe et la mol- « lesse qui avaient déjà gagné toutes les par- « ties de l'état, et de rappeler l'austérité de « l'ancienne discipline. »

Il fallait qu'on eût à Rome une grande idée du mérite de Caton, qu'il eût un crédit extraordinaire sur tous les esprits, et que le peuple romain eût lui-même un grand fonds de sagesse et une grande élévation de sentiments, pour prendre le parti qu'il prit. Malgré la cabale, non-seulement il élut tout d'une voix Caton pour censeur, mais il lui donna pour collègue L. Valérius qu'il avait demandé, et presque exigé. La vertu, assez souvent méprisée, s'ouvre quelquefois un chemin à travers les plus grands obstacles.

L'ouverture de l'exercice de la censure

« nià, in patientià laboris periculique, ferrei propè cor- « poris animique : quem ne senectus quidem, quæ sol- « vit omnia fregerit. » (Liv.)

excita une grande attente[1], mêlée de crainte pour plusieurs. La première chose que fit Caton, ce fut de nommer prince du sénat son collègne et son ami, L. Valérius Flaccus. Ils privérent de leur dignité sept des sénateurs, dont il y en avait un non moins illustre par sa naissance que par les charges honorables qu'il avait exercées: c'était L. Quintins Flamininus, homme consulaire, et frère de celui qui avait vaincu Philippe. Sur la requête de ce dernier, Caton exposa la raison qu'il avait eue d'user d'une telle sévérité. Cette raison était fort grave. L. Qnintius, pendant qu'il commandait dans la Gaule avec l'autorité de consul, pour faire plaisir à une courtisane qui avait témoigné une grande envie de voir mettre à mort un homme, fit amener de la prison un criminel, et lui fit trancher la tête en présence de cette courtisane pendant qu'ils étaient à table. Les circonstances de cette action sont racontées diversement, mais le fond est le même. Le coupable nia le fait. Caton lui déféra le serment. Il n'osa passer outre, tant la religion du serment était respectée chez les anciens!

Sa conduite à l'égard de Scipion l'Asiatique[2] ne lui fit pas tant d'honneur. En faisant la revue des chevaliers romains, il lui ôta le cheval que lui entretenait la république, c'est-à-dire qu'il le dégrada dn rang de chevalier. Cette rigueur ne fut pas approuvée, et parut être une suite de sa jalousie et de sa mauvaise volonté à l'égard de Scipion l'Africain.

Le grand dessein de Caton, et il était bien digne de lui, s'il avait pu y réussir, c'était d'extirper entièrement le luxe, qu'il regardait comme devant un jour causer la ruine de la république. Il ne pouvait pas l'attaqner de front et de vive force; le mal commençait à devenir général, et avait déjà gagné presque tous les ordres de l'état. Sa ressource unique était de lui porter des coups indirects, et d'essayer de le faire tomber en le minant peu à peu. Une des principales fonctions des censeurs était d'exiger de tous les citoyens un état de leurs biens, pour être à portée d'y proportionner la taxe qu'on devait leur imposer. Ils avaient le droit de fixer l'estimation da bien des particuliers au prix qu'il leur plaisait. On faisait prêter serment aux citoyens avant qu'ils donnassent leur déclaration, et l'on a observé que jamais aucun n'avait énoncé faux: fidélité bien admirable, surtout dans la matière dont il s'agit, où l'on croit pour l'ordinaire que l'on peut tromper innocemment, pourvu qu'on le fasse impunément.

Avant Caton, les menbles, les équipages, les habits, la toilette des femmes, n'entraient point dans l'estimation des biens que les citoyens étaient obligés de fournir aux censeurs. Cependant c'est en quoi le luxe a grande occasion de se déployer. Caton les y comprit de la manière qui va être expliquée. Si les effets qni viennent d'être énoncés coûtaient d'achat plus de quinze mille as, ou, comme Plutarque l'exprime, plus de quinze cents dragmes, c'est-à-dire plus de sept cent cinquante de nos livres, alors ces effets entraient dans l'estimation. Après cela on les faisait estimer dix fois autant qu'ils avaient coûté d'argent, et l'on imposait trois as de taxe pour chaque mille de l'estimation: de sorte qu'une chose qui était, par exemple, du prix de seize mille as, ou de huit cents livres, il la faisait estimer cent soixante mille as, ou huit mille livres, et imposait vingt-quatre livres pour la taille. Ainsi l'on payait de taxe vingt-quatre livres pour un effet qui n'avait coûté et ne valait réellement que huit cents livres.

Les esclaves, avant Caton, étaient compris dans l'estimation des biens; et en effet ils en faisaient quelquefois une grande partie. Mais Caton ordonna que ceux qui, étant au-dessous de l'âge de vingt ans, auraient été achetés, depuis le dernier cens, dix mille as ou plus, seraient estimés dix fois autant qu'ils avaient coûté, et, par conséqnent, cent mille as pour dix mille; et il imposa, comme sur les effets dont on a parlé anparavant, trois pour mille.

Je ne sais pas si ces nouvelles impositions étaient un remède bien efficace contre le luxe, parce qu'il faudrait pour cela connaître jusqu'où allaient ces dépenses; et elles pouvaient aller fort loin. Mais il me paraît qne le principe de Caton était excellent en lui-même, et

[1] Liv. lib. 39, cap. 42.
[2] Liv. lib. 39, cap. 44.

que, si l'on pouvait charger de grosses taxes tout ce qui fait la matière du luxe, ce serait peut-être un moyen, sinon de le détruire, du moins de l'affaiblir et de le diminuer considérablement. Ne serait-ce pas rendre un grand service à la nation entière, et surtout à notre noblesse, si digne d'estime et de considération par son courage, encore plus par son zèle et son dévouement pour le prince, que d'abolir dans les armées ces dépenses folles et insensées dont personne n'ignore les inconvénients et les suites funestes?

Ces réformes qu'introduisit Caton, et quelques autres encore que j'omets, firent beaucoup crier contre lui. Mais comme c'était la vue seule du bien public qui le faisait agir, il ne fut point sensible à toutes ces clameurs, et demeura toujours ferme et inébranlable dans le parti qu'il avait pris [1]. Il paraît que le peuple, malgré toutes les contradictions des grands et des riches, applaudit généralement à la manière dont Caton s'acquitta de sa censure; car il lui érigea une statue dans le temple de la Santé, et mit au bas, pour inscription, non ses combats ni ses victoires, ni son triomphe, mais ce qui suit: *A l'honneur de Caton, parce que, ayant trouvé la république romaine dans un état de décadence pour les mœurs, il l'a rétablie et redressée pendant sa censure par de saintes ordonnances, par de sages établissements, et par de salutaires instructions.*

Le peuple, jusque-là, ne lui avait point encore fait un pareil honneur. Et comme plusieurs lui témoignaient leur étonnement de ce que beaucoup de gens sans mérite et sans nom avaient des statues, et que lui n'en avait point: *J'aime beaucoup mieux*, leur disait-il, *que l'on demande pourquoi l'on n'a point érigé de statue à Caton, que pourquoi on lui en a érigé.*

Les deux censeurs s'appliquèrent aussi à différents ouvrages pour la commodité du public. Ils firent paver de pierres plusieurs abreuvoirs, nettoyer les égouts dans les endroits qui avaient besoin de cette réparation, et ils ordonnèrent qu'on en fit de nouveaux dans le mont Aventin, et dans d'autres endroits de la ville où il n'y en avait point encore. Caton, en particulier, entreprit d'élever une basilique ou palais aux dépens du public, dans la place, au-dessous du lieu où se tenait le sénat. La noblesse le traversa beaucoup dans cette entreprise. L'édifice fut pourtant achevé, et appelé de son nom *la basilique Porcienne*: preuve que Caton, selon le grand principe du peuple romain, aimait autant la magnificence publique qu'il était ennemi du faste des particuliers [1]. *Odit populus romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit.*

Les consuls de cette année ne firent rien de remarquable.

M. CLAUDIUS MARCELLUS [2].
Q. FABIUS LABÉO.

Les deux nouveaux consuls eurent pour département la Ligurie.

Quelques troupes de Gaulois [3] ayant passé les Alpes, et étant entrés en Italie vers la fin de l'année 566 par des défilés inconnus jusqu'alors, s'étaient avancés dans le pays des Vénètes, et, sans y faire aucun ravage ni aucune hostilité, ils avaient choisi, assez près du lieu où fut bâtie, peu de temps après, Aquilée, une place propre pour s'y établir. Les Romains avaient envoyé sur-le-champ des ambassadeurs au delà des Alpes pour demander raison de cette démarche. Il leur fut répondu que cette entreprise n'avait point été faite de l'autorité ni du consentement de la nation, et qu'on ne savait pas ce qu'étaient allés faire en Italie ceux dont Rome se plaignait. Ils étaient [4] actuellement occupés à la construction de leur place. Le préteur eut ordre d'empêcher cette entreprise, sans employer la force des armes autant qu'il le pourrait: que, s'il était contraint de leur déclarer la guerre, il devait en avertir les consuls, l'intention du sénat étant que l'un des deux menât ses légions contre ces barbares.

[1] Plutarch. Cat. maj.

[1] Cic. pro Mur. lib. 76.
[2] An. R. 569; av. J. C. 183.
[3] Liv. lib. 39, cap. 22.
[4] Liv. lib. 39, cap. 45

Depuis que le bruit s'était répandu chez les peuples voisins de la Macédoine[1] que ceux qui allaient à Rome porter des plaintes contre Philippe y étaient écoutés, et que plusieurs s'étaient bien trouvés de l'avoir fait, grand nombre de villes, et même de particuliers, y vinrent proposer leurs griefs contre un prince dont le voisinage leur était fort à charge à tous, dans l'espérance ou d'être effectivement soulagés des torts qu'ils prétendaient avoir reçus, ou du moins de s'en consoler en quelque sorte par la liberté qu'ils auraient de les pouvoir déplorer. Le roi Eumène entre autres, à qui, par l'ordre des commissaires romains et du sénat, les places de Thrace devaient être remises, envoya des ambassadeurs, à la tête desquels était son frère Athénée, pour donner avis au sénat que Philippe ne retirait point ses garnisons de la Thrace, comme il avait promis de le faire, et pour se plaindre de ce qu'il avait envoyé du secours en Bithynie à Prusias, qui faisait la guerre à Euméne.

Démétrius, fils de Philippe, était actuellement à Rome, où nous avons vu que son pére l'avait envoyé pour veiller à ses intérêts. Il avait à répondre à un grand nombre de chefs d'accusation formés contre son père, dont le détail devenait fatigant et la discussion immense. Le sénat, voyant donc que ce jeune prince, peu accoutumé à parler en public, s'embarrassait et se déconcertait, lui fit demander, pour le tirer de cette peine, si le roi son père ne lui avait point donné quelques mémoires, et se contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe s'y justifiait le mieux qu'il lui était possible sur la plupart des faits qu'on lui objectait : mais il faisait sentir surtout combien il était mécontent des décrets portés à son sujet par les commissaires que Rome avait nommés, et de la manière dont il avait été traité. Le sénat comprit aisément où tout cela tendait : et, comme le jeune prince tâchait d'excuser certaines choses, et, par rapport à d'autres, assurait que tout se ferait selon le bon plaisir de Rome, le sénat lui répondit « que Philippe n'avait pu rien faire de « plus sage et qui fût plus agréable au sénat « que d'envoyer Démétrius son fils à Rome « pour apaiser les plaintes qui s'étaient élevées « contre lui : qu'à l'égard du passé, le sénat « pouvait dissimuler, oublier, souffrir beau« coup de choses ; que pour l'avenir il se fiait « aux paroles que donnait Démétrius : que, « quoiqu'il fût prés de quitter Rome pour re« tourner en Macédoine, il y laissait pour « otage de ses dispositions son bon cœur et « son attachement pour Rome, qu'il saurait « conserver inviolablement sans donner ja« mais atteinte au respect qu'il devait à son « père : que, par considération pour lui, on « enverrait des ambassadeurs en Macédoine, « pour rectifier sans bruit et sans éclat ce qui « jusque-là aurait pu être fait contre les règles : « qu'au reste, le sénat était bien aise que Phi« lippe sentît qu'il était redevable à son fils « Démétrius de la manière dont le peuple « romain agissait à son égard. » Après cette audience, le jeune prince partit pour la Macédoine. Ces marques de considération que lui donnait le sénat pour relever son crédit auprès de son père ne servirent qu'à exciter l'envie contre lui, et causérent dans la suite sa perte.

Tite-Live[1], en rapportant la triste fin de l'illustre Philopémen, que l'on trouvera décrite dans l'Histoire Ancienne, fait observer que plusieurs auteurs grecs et latins ont cru devoir avertir la postérité que cette année avait été célèbre par la mort des trois plus grands capitaines de leur temps, Philopémen, Annibal et P. Scipion ; observation qui fait grand honneur au général d'une petite république, mis de niveau avec les généraux des deux plus puissantes villes du monde.

Nous avons perdu de vue Annibal[2] depuis la paix honteuse qu'Antiochus conclut avec les Romains, dont une des conditions était qu'il leur livrerait ce grand homme. Annibal ne lui en laissa pas le temps, et se retira d'abord dans l'île de Créte, puis chez Prusias, roi de Bithynie, à qui il rendit de bons services dans la guerre que ce prince entreprit bientôt après contre Euméne, roi de Per-

[1] Liv. lib. 39, cap. 46, 47.

[1] Liv. lib 39, cap. 50. — Hist Anc. tom II.

[2] Liv. lib 39, cap. 51. — Corn. Nep. in Annib. cap. 9-11. — Justin. lib. 33, cap. 4.

game, ami et allié des Romains. Ceux-ci ne l'y laissèrent pas longtemps en repos, et firent porter des plaintes à Prusias de ce qu'il donnait chez lui un asile à l'ennemi déclaré des Romains. Prusias, pour leur faire sa cour, ne craignit point de trahir son hôte. Annibal, ayant trouvé fermées toutes les issues par lesquelles il essaya de se sauver, se fit apporter le poison qu'il gardait depuis longtemps pour s'en servir dans l'occasion, et, le tenant entre ses mains : *Délivrons*, dit-il, *le peuple romain d'une inquiétude qui le tourmente depuis longtemps, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. La victoire qu'il remporte aujourd'hui contre un homme désarmé et trahi ne lui fera pas beaucoup d'honneur dans la postérité.* Après avoir fait des imprécations contre Prusias, et invoqué contre lui les dieux protecteurs et vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, et mourut âgé de soixante-cinq ans.

Pour ne point interrompre la suite de l'histoire, je remets à un autre temps les réflexions sur le caractère d'Annibal et sur celui de Scipion, dont ce serait ici la place naturelle.

Il a été rapporté ci-dessus que les Gaulois avaient passé les Alpes pour s'établir en Italie, et qu'actuellement ils étaient occupés à y bâtir une ville dans le pays des Vénètes[1]. Dès que le consul Marcellus parut, ces barbares se rendirent à lui. Ils étaient au nombre de douze mille, n'ayant la plupart d'autres armes que celles qu'ils avaient enlevées dans les campagnes. Ils eurent beaucoup de peine à se résoudre de les lui livrer, aussi bien que les autres effets qu'ils avaient pillés dans le pays, ou qu'ils avaient apportés avec eux. Aussi envoyèrent-ils des ambassadeurs à Rome pour se plaindre. Quand ils eurent été introduits dans le sénat par le préteur C. Valérius, ils représentèrent « qu'ayant été obligés d'abandonner la Gaule, leur patrie, incapable de « nourrir la multitude d'habitants dont elle « était surchargée, ils avaient passé les Alpes « pour chercher ailleurs quelque établissement : qu'ils s'étaient arrêtés dans le premier lieu qu'ils avaient trouvé inculte et « inhabité, où ils avaient commencé à se bâtir « des maisons, ce qui marquait clairement « qu'ils n'étaient pas venus dans le dessein de « nuire à personne, ni d'usurper les villes ou « les campagnes des autres peuples : qu'ils « étaient dans cette situation lorsque Marcellus les avait envoyé sommer de se rendre, « ou de se préparer à la guerre : que, pour « eux, préférant une paix certaine, quoique « peu honorable, à la guerre dont on les menaçait, ils s'étaient d'abord confiés à la « bonne foi du peuple romain plus véritablement encore qu'ils ne s'étaient soumis à sa « puissance; que peu de jours après on leur « avait ordonné d'abandonner leur ville et leurs « terres, et que, dans le temps qu'ils songeaient « à se retirer sans faire bruit, et à aller chercher une demeure dans quelque autre contrée où l'on voudrait bien les souffrir, on « leur avait ôté leurs armes et tous les autres « effets qu'ils pouvaient emporter ou faire « marcher devant eux : qu'ils priaient le sénat « et le peuple romain de ne les pas traiter, « eux qui s'étaient rendus sans avoir commis « aucune hostilité, plus durement que des « ennemis qu'ils auraient vaincus par la force « des armes. »

Le sénat leur fit répondre « que, quoiqu'ils « eussent eu tort de passer en Italie, et de bâtir une ville dans un pays qui ne leur appartenait point, sans la permission des magistrats romains qui commandaient dans la « province, cependant il n'approuvait pas la « rigueur dont on avait usé à l'égard d'un « peuple qui s'était soumis : qu'ainsi il enverrait avec eux des ambassadeurs au consul « pour lui ordonner de leur restituer tout ce « qu'on leur avait pris, à condition qu'ils s'en « retourneraient dans leur pays : que les mêmes ambassadeurs passeraient les Alpes, « pour déclarer aux chefs des peuples qui habitent au delà qu'ils eussent à contenir leurs « sujets dans le pays : que les montagnes qui « les séparaient étaient des bornes que la nature elle-même semblait avoir placées à « dessein et rendues presque impraticables « pour séparer les deux régions, et que ceux « qui entreprendraient de les franchir dans la « suite s'en trouveraient mal. »

Les peuples qui habitaient au delà des Alpes firent aux ambassadeurs une réponse

[1] Liv. lib. 39, cap. 53-55.

pleine d'honnêtetés et de raison. « Leurs anciens se plaignirent même de la trop grande « douceur dont le peuple romain avait usé « avec une troupe de gens qui, étant sortis « de leur patrie sans l'ordre de la nation, « avaient entrepris de bâtir une ville dans un « pays étranger sans la permission des maîtres « du pays : que leur témérité méritait d'être « punie sévèrement, pour ôter à d'autres l'envie d'en faire autant. » Après ce discours, ils firent des présents aux Romains, et les accompagnèrent par honneur jusqu'aux confins de leur pays.

Marcellus, ayant ainsi chassé les étrangers de sa province, passa, avec la permission du sénat, en Istrie. Son unique exploit fut d'y fonder, à Aquilée, une colonie de Latins. On en établit aussi deux de Romains, l'une à Modène (*Mutine*), et l'autre à Parme; enfin une dernière de Romains aussi, à Saturnia, dans le territoire appelé *Caletran*, en Etrurie.

CN. BEBIUS TAMPHILUS [1].
L. ÆMILIUS PAULUS.

Paul Emile ne parvint au consulat qu'après avoir essuyé plusieurs refus, ce qui arrivait assez souvent aux plus gens de bien, et à ceux qui avaient le plus de mérite. Ces refus étaient apparemment une suite de son caractère froid, grave, sérieux, et ne sachant pas se plier ni prendre des manières insinuantes pour caresser et flatter le peuple.

Nous avons marqué auparavant que Démétrius, fils de Philippe, était retourné de Rome en Macédoine. Le retour de ce prince y produisit différents effets, selon la différente disposition des esprits. Le peuple, qui craignait extrêmement les suites de la rupture avec les Romains et de la guerre qui se préparait, voyait d'un bon œil Démétrius, dans l'espérance qu'il serait le conciliateur et l'auteur de la paix. D'ailleurs, il le regardait comme celui qui devait monter sur le trône après la mort de son père; car, quoique pour l'âge il fût le cadet, il avait sur son frère l'avantage d'être incontestablement légitime; au lieu que Persée, reconnu pour tel par Philippe, passait, ou pour être né d'une concubine, ou même pour avoir été supposé. On ne doutait point non plus que les Romains ne dussent placer Démétrius sur le trône de son père, Persée n'ayant aucun crédit auprès d'eux. C'étaient là les bruits communs.

Aussi, d'un côté, Persée avait beaucoup d'inquiétude, craignant que l'avantage de l'âge ne fût pour lui un faible titre, son frère lui étant supérieur dans tout le reste; et de l'autre, Philippe, jugeant bien qu'il ne serait pas maître de disposer du trône à son gré, regardait d'un œil jaloux et redoutait le trop grand crédit de son jeune fils. Il voyait aussi avec peine se former de son vivant même et sous ses yeux comme une seconde cour, par l'affluence et le concours des Macédoniens chez Démétrius. Il faut avouer que le jeune prince lui-même n'était pas assez attentif à prévenir ou à guérir l'indisposition des esprits. Au lieu de tâcher d'amortir l'envie par des manières douces, modestes, complaisantes, il ne faisait que l'aigrir et l'irriter par un certain air de fierté qu'il avait rapporté de Rome, faisant valoir les marques de distinction qu'il y avait reçues, et ne dissimulant point que le sénat lui avait accordé plusieurs choses qu'il avait auparavant refusées à son père. Voilà ce que produisent la vanité et l'aveugle complaisance en son propre mérite, vrai ou supposé : défaut assez ordinaire aux jeunes princes et aux jeunes seigneurs, et qui leur rend inutiles et souvent même pernicieuses leurs meilleures qualités!

Le mécontentement de Philippe augmenta encore beaucoup à l'arrivée des nouveaux ambassadeurs, auxquels Démétrius faisait presque plus régulièrement sa cour qu'à son père même; surtout lorsqu'il se vit obligé d'abandonner la Thrace, d'en tirer ses garnisons, et de subir d'autres désagréments conformément aux décrets des premiers commissaires, ou sur les nouveaux ordres qui lui étaient venus de Rome. Il n'obéissait qu'avec répugnance et frémissant en lui-même de colère; mais il obéissait néanmoins, pour ne pas s'attirer sur les bras une guerre à laquelle il ne s'était pas encore assez préparé. Pour ôter même tout soupçon qu'il y songeât, il porta ses armes jus-

[1] An. R. 570; av. J. C. 182.
[2] Liv. lib. 39, cap. 53.

que dans le milieu de la Thrace, contre des peuples pour lesquels les Romains ne s'intéressaient en aucune sorte.

Mais ses dispositions n'étaient pas inconnues à Rome. Marcius, l'un des commissaires qui avait signifié à Philippe les ordres du sénat, rapportait que tous les discours et toutes les démarches du roi annonçaient une guerre prochaine [1]. Pour s'assurer davantage des villes maritimes, ce prince en fit sortir tous les habitants avec leurs familles, les transporta dans la partie de la Macédoine la plus septentrionale, et mit à leur place des Thraces et d'autres peuples barbares, sur lesquels il croyait pouvoir compter davantage. Tout le pays retentissait de plaintes, de gémissements, d'exécrations contre Philippe. Il n'en devint que plus furieux, et exerça des cruautés inouïes contre ses peuples. On en peut voir la description dans l'Histoire Ancienne, et surtout la déplorable aventure de toute une illustre famille réduite au désespoir.

L'horreur de ce tragique événement alluma encore de nouveau la haine contre Philippe. On le détestait publiquement comme un tyran cruel ; et l'on faisait partout, contre lui et contre ses enfants, des imprécations horribles, qui eurent bientôt leur effet [2], dit Tite-Live, les dieux l'ayant livré à une fureur aveugle qui le porta à sévir contre son propre sang.

Persée voyait avec une peine et une douleur infinie que la considération de son frère Démétrius dans la Macédoine et son crédit chez les Romains augmentaient de jour en jour[1]. Nous avons rapporté fort au long dans l'Histoire Ancienne[3] le complot secret de ce prince scélérat contre Démétrius pour s'assurer le trône à son préjudice ; le procès qu'il lui intenta devant Philippe ; les plaidoyers de l'un et de l'autre ; l'arrêt de mort que prononça le roi contre Démétrius sur la déposition des témoins subornés par Persée, et l'exécution cruelle de cet arrêt par la voie du poison.

Il se passa près de deux ans sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frère[4]. Cependant Philippe, dévoré de chagrin et de remords, pleurait sans cesse la mort de son fils, et se reprochait à lui-même sa cruauté. Le fils qui lui restait, qui se comptait déjà pour roi, et à qui les courtisans commençaient à s'attacher, le regardant comme devant être bientôt leur maître, ne lui causait pas moins d'amertume. Il était outré de voir sa vieillesse méprisée, les uns attendant sa mort avec impatience, et les autres même ne l'attendant pas. La découverte entière du complot formé contre son fils Démétrius mit le comble à sa douleur. Tourmenté d'insomnies continuelles, il s'imaginait voir presque toutes les nuits l'ombre de ce fils innocent qui lui reprochait sa mort et le chargeait de malédictions. Il prenait des mesures pour empêcher que Persée, outre l'impunité, ne pût encore jouir du fruit de son crime ; mais le temps lui manqua. Il rendit l'âme en pleurant l'un de ses fils, et prononçant des exécrations contre l'autre. Il avait régné quarante-deux ans. Persée monta sur le trône.

Je reprends le fil de l'histoire, que j'ai interrompu pour mettre tout de suite ce que j'avais à dire sur Philippe.

Il ne se passa rien de considérable pendant l'année de Rome 570, ni dans la Ligurie, qui était le département des deux consuls, ni dans les deux Espagnes.

L'événement le plus remarquable de cette année fut un jugement rendu par les commissaires romains entre le peuple carthaginois et le roi Masinissa[2]. Il s'agissait de la possession d'un territoire que Gala, père de Masinissa, avait conquis sur les Carthaginois. Syphax en avait depuis chassé Gala, et dans la suite l'avait rendu aux Carthaginois, en considération d'Asdrubal, son beau-père. Enfin, cette année même, Masinissa venait de s'en emparer de nouveau. L'affaire fut débattue par les parties devant les commissaires de Rome envoyés sur les lieux, avec la même chaleur qu'elle avait été auparavant disputée les armes à la main. « Les Carthaginois se « croyaient bien fondés à revendiquer un bien

[1] Liv. lib. 40, cap. 3, 4.
[2] « Quæ diræ brevi ab omnibus diis exauditæ, ut sæ-« virel ipse in suum sanguinem, effecerunt. » (Liv.)
[3] Liv. lib. 40, cap. 5-15.
[4] Tome II.

[1] Liv. lib. 40, cap. 54 56.
[2] Liv lib. 40, cap. 17.

« qui avait d'abord appartenu à leurs ancê« tres, et que Syphax leur avait restitué. C'é« tait pour eux un double titre qu'ils faisaient « fort valoir. Masinissa, de son côté, disait qu'il « avait repris un canton qui avait fait partie « du royaume de son père, et qui lui appar« tenait par droit de succession, et même par « droit de conquête : qu'outre la bonté de sa « cause, il avait pour lui la possession. » Les députés la lui laissèrent sans prononcer sur le fond, dont ils renvoyèrent la connaissance au sénat.

P. CORNÉLIUS CÉTHÉGUS[1].
M. BÉBIUS TAMPHILUS.

Dès que L. Æmilius Paulus, auquel, après son consulat, on avait continué le commandement dans la Ligurie, vit le retour du printemps, il fit passer son armée dans le pays des Liguriens Ingaunes[2]. Les ennemis, le voyant campé sur leurs terres, lui envoyèrent des ambassadeurs, en apparence pour lui demander la paix, mais en effet pour reconnaître ses forces et la situation de son camp. Æmilius, ayant refusé d'entendre à aucun accommodement que premièrement ils ne se fussent rendus, ils parurent disposés à se soumettre, mais demandèrent du temps pour faire entrer dans les mêmes dispositions une nation, disaient-ils, indocile et barbare. Le consul leur donna une trêve de dix jours, à laquelle ils le prièrent d'ajouter une autre grâce, c'était qu'il n'envoyât point ses soldats chercher du bois et des fourrages au delà des montagnes voisines, parce que c'était le seul endroit de leur contrée qui fût cultivé. Dès qu'ils eurent obtenu ce point, ils rassemblèrent toutes leurs troupes au delà de ces mêmes montagnes dont ils avaient eu l'adresse d'écarter l'ennemi. Quand elles furent en état d'agir, ils vinrent avec une multitude infinie de soldats fondre sur le camp du proconsul, qui ne s'attendait à rien moins, et l'attaquèrent en même temps par toutes les portes. Ils continuèrent cet assaut pendant tout le jour avec tant de vigueur, qu'ils ne laissèrent aux Romains ni le moyen de faire sortir leurs troupes, ni l'espace nécessaire pour les étendre. Tout ce que pouvaient faire les Romains, c'était de s'amasser autour des portes, où ils arrêtaient l'ennemi, moins en combattant qu'en les lui fermant avec leurs corps.

Après le coucher du soleil, lorsque les ennemis se furent retirés, Æmilius envoya deux cavaliers à Pise avec des lettres adressées au proconsul Cn. Bébius, par lesquelles il le priait de venir le tirer d'un danger où l'avait jeté l'ennemi par une surprise frauduleuse à l'occasion d'une trêve. Malheureusement Bébius avait envoyé ailleurs ses troupes. Tout ce qu'il put faire fut d'écrire au sénat, pour lui apprendre le péril d'Æmilius. Les Liguriens revinrent à la charge dès le lendemain. Le proconsul aurait bien pu prévenir leur retour et sortir hors de ses lignes; mais il crut qu'il valait mieux tenir les soldats renfermés dans les retranchements, et traîner les choses en longueur, jusqu'à ce qu'il lui pût arriver des troupes de Pise.

Les lettres de Bébius causèrent une grande consternation dans la ville, d'autant plus qu'il ne paraissait pas qu'aucun secours pût arriver à temps. On fit néanmoins partir les consuls. Æmilius, n'apprenant aucune nouvelle de Bébius, crut que ses cavaliers avaient été arrêtés, et prit le parti de ne compter que sur lui-même. Les assauts des ennemis étaient beaucoup moins vifs que dans les premiers jours. Ils ne prenaient plus leurs armes qu'après s'être remplis de vin et de viandes. Au sortir de leurs retranchements, ils se dispersaient et ne gardaient aucun rang, se tenant assurés que les Romains n'oseraient s'avancer hors de leur camp pour les recevoir. Ils venaient en cet état, lorsque les Romains, qu'Æmilius avait rangés en bataille, et qu'il avait vivement exhortés à bien faire leur devoir, secondés des cris de tous ceux qui restaient dans le camp, soldats, valets, vivandiers, sortirent par toutes les portes, et se jetèrent sur les Liguriens. Ceux-ci, autant effrayés à cette attaque imprévue que s'ils étaient tombés dans quelque embuscade, demeurèrent d'abord tout interdits; puis, ayant soutenu à peine pendant quelques moments le combat ils s'enfuirent avec pré-

[1] An. R. 531 ; av. J. C. 181.
[2] Liv. lib. 40, cap 25-28.

cipitation. Æmilius ordonna à ses cavaliers de les poursuivre, et de ne faire aucun quartier à ceux qui leur tomberaient sous la main. Le carnage fut horrible. Les Liguriens, s'étant réfugiés en désordre dans leur camp, ne purent le défendre contre les vainqueurs. Il en fut tué ce jour-là plus de quinze mille, et il y en eut de pris environ deux mille cinq cents. Trois jours après, toute la nation des Liguriens Ingaunes se rendit au proconsul, et lui donna des otages. Les Liguriens exerçaient aussi la piraterie. C. Matiénus prit sur eux dans ce même temps trente-deux bâtiments.

Æmilius envoya ces nouvelles à Rome, et fit demander qu'il lui fût permis de sortir d'une province où il ne lui restait plus rien à faire, d'en ramener ses troupes avec lui, et de les congédier. Il obtint tout ce qu'il demandait du sénat, qui, de plus, à sa considération, ordonna trois jours de fêtes et d'actions de grâces dans tous les temples.

Les Romains remportèrent aussi un très-grand avantage dans l'Espagne citérieure[1]. Q. Fulvius, qui y commandait en qualité de préteur, donna bataille aux Celtibériens, près de la ville d'Ébora[2]. Il s'y conduisit avec autant de courage que de prudence. Les ennemis laissèrent sur la place vingt-trois mille hommes : on en fit quatre mille huit cents prisonniers. On leur prit plus de cinq cents chevaux et quatre-vingt-dix-huit drapeaux. Cette victoire fut suivie de la prise de Contrébie, et d'une nouvelle défaite des ennemis, qui y perdirent encore douze mille hommes, quatre cents chevaux, avec soixante et deux drapeaux. Le nombre des prisonniers monta à plus de cinq mille.

C'est dans la présente année qu'en fouillant dans la terre on y trouva le tombeau du roi Numa Pompilius avec ses livres[3]. Il en a été parlé ailleurs.

Manius Acilius Glabrion, en dédiant le temple de la Piété, fit élever, à l'honneur de son père Glabrion, la première statue dorée qu'on eût vue en Italie.

[1] Liv. lib. 40, cap. 31-33.
[2] Selon quelques-uns, *Talavera*, sur le bord septentrional du Tage, dans la Nouvelle-Castille.
[3] Liv. lib. 40, cap. 29.

Le proconsul L. Æmilius Paulus triompha des Liguriens Ingaunes[1]. Ce qui contribua à rendre ce triomphe plus célèbre, car on n'y porta ni or ni argent, ce fut une ambassade que les Liguriens avaient envoyée à Rome demander la paix pour toujours, et assurer le sénat que les Liguriens avaient bien résolu de ne prendre jamais les armes, si ce n'était par l'ordre et pour le service des Romains. Le préteur Q. Fabius leur répondit de la part du sénat « que ce langage des Liguriens n'était « pas nouveau, mais qu'il leur importait plus « qu'à personne qu'ils prissent une façon de « penser et d'agir nouvelle et conforme à leurs « paroles : qu'ils allassent trouver les consuls, « et qu'ils exécutassent ponctuellement ce qui « leur serait ordonné ; que ces magistrats « étaient les seuls à qui le sénat voulût s'en « rapporter de la sincérité des intentions des « Liguriens. »

Le peuple romain rendit cette année aux Carthaginois cent de leurs otages ; et de plus il leur procura la paix avec Masinissa, en empêchant qu'ils fussent attaqués par ce prince, qui était armé, et qui occupait avec des troupes le canton contesté entre lui et les Carthaginois.

A. POSTUMIUS ALBINUS LUSCUS[2].
C. CALPURNIUS PISO.

La mort du dernier de ces deux consuls retarda un peu le départ des troupes[3]. Cependant P. Cornélius et M. Bébius, qui n'avaient rien fait de mémorable dans leur consulat, passèrent avec leur armée dans le pays des Liguriens Apuans. Ces peuples, qui ne s'attendaient pas qu'on les dût attaquer avant l'arrivée des nouveaux consuls, se rendirent au nombre de douze mille. Les deux proconsuls, après en avoir écrit au sénat pour avoir son avis, résolurent de les transporter des montagnes dans les plaines, et de les éloigner si fort de leur pays, qu'ils perdissent l'espérance d'y retourner jamais. Ils étaient persuadés que c'était l'unique moyen de ter-

[1] Liv. lib. 40, cap. 34.
[2] An. R. 572, av. J. C. 180.
[3] Liv. lib. 40, cap. 38-40.

miner la guerre de ce côté-là. Ils commandèrent donc à tous les Liguriens Apuans de descendre des hauteurs qu'ils occupaient avec leurs femmes, leurs enfants, et tous leurs effets, pour être transplantés dans le Samnium. Les Liguriens envoyèrent d'abord des députés aux généraux romains pour les conjurer de ne les point contraindre d'abandonner le pays qui leur avait donné la naissance, leurs dieux pénates, et les sépulcres de leurs ancêtres, offrant au reste de livre● leurs armes et de donner des otages. Mais trouvant les proconsuls inexorables, et ne se sentant pas assez forts pour soutenir la guerre, ils se déterminèrent à obéir. On les fit donc passer aux dépens de la république dans la demeure qu'on leur avait destinée, au nombre de quarante mille hommes libres avec leurs femmes et leurs enfants. On leur donna une somme d'argent pour acheter les choses dont ils auraient besoin dans leur nouvel établissement[1]. Les deux proconsuls furent chargés de la distribution du nouveau terrain, et de tout ce qui y avait quelque rapport. Quand le tout fut terminé, ils ramenèrent à Rome l'armée qu'ils avaient commandée, et obtinrent l'honneur du triomphe. Ils furent les premiers commandants qui triomphèrent sans avoir fait la guerre.

Cette même année les Celtibériens[2], sachant que le propréteur Fulvius Flaccus devait passer par un certain défilé, lui dressèrent des embûches; et dès que les Romains y furent entrés, ils vinrent tout d'un coup les charger en même temps par deux endroits. Flaccus, ayant ordonné aux soldats de s'arrêter tout court, fait mettre tous les bagages en un tas; et sans faire paraître aucune crainte ni aucun embarras, il range ses troupes en bataille, en représentant aux soldats « qu'ils avaient affaire « à un ennemi qu'ils avaient déjà forcé deux « fois à se rendre : que ce qu'il avait de plus « qu'auparavant, ce n'était point la force ni « le courage, mais le crime et la perfidie : « qu'ils lui auraient l'obligation d'un retour « illustre et glorieux dans leur patrie; au lieu « qu'ils se préparaient à y rentrer seulement « avec la gloire de leurs anciens exploits : « qu'en arrivant à Rome ils y porteraient leurs « épées presque encore fumantes d'un sang « récemment versé, et décoreraient leur « triomphe de dépouilles fraîchement ensanglantées. »

Il n'en dit pas davantage. Les ennemis tombaient sur les Romains; et le combat, déjà engagé aux extrémités, passa bientôt à toutes les parties de l'armée. On se battait partout avec une égale animosité. Mais bientôt les Espagnols, voyant qu'ils ne pouvaient résister aux légions romaines en les combattant de front, tâchèrent de les enfoncer en les attaquant en pointe. C'est un genre de combat dans lequel ils avaient tant d'avantage, qu'en quelque endroit qu'ils attaquassent il n'était pas possible de les soutenir. Ils mirent en effet quelque désordre parmi les légions, et peu s'en fallut qu'ils n'ouvrissent le corps de bataille; mais Flaccus, poussant son cheval vers les cavaliers des légions : « Si vous n'arrêtez « pas l'effort des ennemis, leur dit-il, notre « infanterie sera bientôt en déroute. Doublez « vos rangs, en réunissant la cavalerie des « deux légions; et afin de tomber sur les ennemis avec plus de force, débridez vos chevaux et les poussez à toute outrance. » Cette pratique singulière était ordinaire aux Romains. Ils exécutèrent sur-le-champ ce qui leur était commandé, fondirent sur les Espagnols, rompirent toutes leurs lances, les repoussèrent fort loin, et en firent un grand carnage. La cavalerie des alliés, à l'exemple de celle des Romains, se jeta aussi sur ce bataillon à demi vaincu, et acheva de le renverser. Comme ce corps faisait toute l'espérance des ennemis, sa défaite entraîna celle de toute l'armée. Le carnage fut grand; il resta sur la place dix-sept mille Celtibériens : il y en eut plus de trois mille de pris avec deux cent soixante et dix-sept drapeaux, et près de onze cents chevaux. Cette victoire coûta cher à Fulvius. Il perdit quatre cent soixante et douze citoyens, mille dix-neuf alliés du nom latin, et trois mille Espagnols des troupes auxiliaires. Les Romains, après cet avantage qui les comblait d'une nouvelle gloire, s'en retournèrent à Tarragone.

[1] Le texte ici est vicieux, et l'on ne peut en conclure rien de fixe.

[2] Liv. lib. 40, cap. 39.

Le préteur Ti. Sempronius, qui y était arrivé deux jours auparavant, vint au-devant de Fulvius, et le félicita des grands avantages qu'il avait remportés sur les ennemis de la république. Ces deux généraux convinrent aisément des troupes qui seraient congédiées, et de celles qui resteraient dans la province. Après qu'ils eurent réglé le tout avec un parfait concert, Fulvius embarqua les soldats qui avaient leur congé, et Sempronius conduisit ses troupes dans la Celtibérie.

Les deux consuls avaient eu pour département la Ligurie[1]. Ils y menèrent leurs légions par des chemins différents. Postumius, avec la première et la troisième, s'empara des montagnes de Baliste et de Suismont; et, en fermant les passages étroits par où les ennemis recevaient leurs provisions, il les affama, et, par la disette de toutes les choses nécessaires à la vie, les réduisit à la nécessité de se soumettre. Fulvius, qui avait été nommé en la place de Calpurnius, ayant attaqué du côté de Pise, avec la seconde et la quatrième légion, les Apuans qui habitaient aux environs du fleuve Macra, les força à se rendre, et, en ayant embarqué jusqu'à sept mille, il les transporta à Naples en côtoyant la Toscane. De là il les fit passer dans le Samnium, et les incorpora avec leurs compatriotes, leur donnant aussi quelques terres à cultiver. A l'égard des Liguriens qui habitaient les montagnes, Postumius fit arracher leurs vignes, brûler leurs moissons, et à force de leur faire souffrir toutes les calamités de la guerre, il les contraignit à se rendre et à lui livrer leurs armes.

Cette même année, L. Duronius[2], préteur de l'année précédente, qui avait été chargé de réprimer les courses que faisaient les pirates illyriens sur les côtes de l'Italie, revint à Rome. Après avoir exposé dans le sénat ce qu'il avait fait dans sa province, il assura « que « le roi Gentius était l'auteur de tous les bri- « gandages qui s'exerçaient par mer : que « tous les vaisseaux qui avaient pillé les côtes « de la mer supérieure lui appartenaient : « qu'il avait envoyé des ambassadeurs à ce « prince pour se plaindre de ces hostilités, « mais qu'ils n'avaient pu parvenir jusqu'à « lui. » D'un autre côté Gentius avait envoyé les siens à Rome, pour représenter au sénat « que précisément dans le temps que les am- « bassadeurs de Rome étaient venus à sa cour « pour lui faire leurs remontrances, il était « à l'extrémité de son royaume, dangereuse- « ment malade : qu'il priait le sénat de ne « pas ajouter foi à de fausses accusations que « ses ennemis avaient imaginées pour lui « nuire. » Cependant Duronius ajoutait à ce qu'il avait dit que plusieurs citoyens romains ou alliés du nom latin avaient été maltraités dans ses états; que l'on disait même qu'il retenait à Corfou plusieurs Romains prisonniers. Le sénat ordonna que tous ceux qui se plaignaient de pareilles violences seraient amenés à Rome, et que le préteur C. Claudius prendrait connaissance de cette affaire avant que l'on rendît réponse à Gentius et à ses ambassadeurs.

C. Ménius[1], préteur de Sardaigne, à qui l'on avait donné la commission d'informer contre les empoisonneurs dans l'Italie à la distance de dix milles de Rome (plus de trois lieues), manda alors au sénat qu'il avait déjà condamné trois mille personnes convaincues de ce crime; mais que le nombre des coupables croissait à mesure qu'il faisait des recherches.

On accorda à ceux de Cumes qui étaient Grecs d'origine, la permission de se servir de la langue latine dans les actes publics, et de faire annoncer par les crieurs dans la même langue les marchandises qu'ils vendaient à l'encan.

En ce même temps, Q. Fulvius Flaccus revint d'Espagne à Rome, comblé de gloire; et dans le temps qu'il séjournait hors de Rome en attendant le jour de son triomphe, il fut créé consul avec L. Manlius Acidinus son frère[2]. C'est le seul exemple de deux frères collègues dans le consulat, comme le remarque Velleius

[1] Liv. lib. 40, cap. 41.
[2] Liv. lib. 40, cap. 42.

[1] Liv. lib. 40, cap. 43.
[2] Ce Manlius était propre frère de Fulvius, mais il était passé, par adoption, dans la famille des Manlius.

Paterculus, II. 8. Peu de jours après il triompha des Celtibériens.

Le tribun du peuple L. Villius porta alors la première loi[1], qui détermina l'âge nécessaire pour posséder chaque magistrature : ce qui fit donner aux Villius le surnom d'*Annalis*. Nous avons déjà remarqué ailleurs que l'âge requis pour la questure était vingt-sept ans; pour l'édilité curule, trente-sept; pour la préture, quarante; pour le consulat, quarante-trois. L'usage, pour l'ordinaire, était déjà tel auparavant : cette loi ne fit que le confirmer et le fixer.

Q. FULVIUS FLACCUS[1].
L. MANLIUS ACIDINUS.

Le consul Fulvius[2], dans son dernier combat contre les Celtibériens, s'était engagé par vœu à faire célébrer des jeux en l'honneur de Jupiter, et à faire bâtir un temple à la Fortune équestre. Les jeux furent célébrés pendant dix jours avec une grande magnificence.

On tint aussitôt après les assemblées pour nommer les censeurs[3]. Le choix du peuple tomba sur M. Æmilius Lépidus, qui peu auparavant avait été élevé à la dignité de grand-pontife, et sur M. Fulvius Nobilior, qui avait triomphé des Etoliens. Il y avait entre eux une inimitié réciproque, qui avait éclaté par des contestations violentes et dans le sénat, et devant le peuple. Alors donc les nouveaux censeurs étant venus, selon la coûtume, se placer sur leurs chaises curules dans le Champ-de-Mars, auprès de l'autel de ce dieu, les plus considérables des sénateurs les y suivirent avec une grande multitude de citoyens ; et Q. Cécilius Métellus leur parla en ces termes :

« Nous savons bien, censeurs, que le peuple romain vient de vous rendre les arbitres et les juges de notre conduite, et qu'en cette qualité, c'est nous qui devons recevoir vos avis et vos remontrances, et non pas vous les nôtres. Permettez-nous cependant de vous indiquer ce qui choque en vous tous les gens de bien, ou du moins ce qu'ils souhaiteraient que vous voulussiez bien réformer. Quand nous vous considérons chacun séparément, Æmilius, et vous Fulvius, nous ne connaissons personne dans Rome que nous voulussions vous préférer, si l'on nous renvoyait aux suffrages. Mais quand nous vous envisageons tous deux ensemble, nous ne pouvons pas nous empêcher d'appréhender que vous ne soyez mal assortis, et qu'ayant le cœur ulcéré l'un contre l'autre, inutilement ayez-vous et l'estime et l'affection de tout le reste des citoyens. « Depuis longtemps vous vous faites une guerre qui ne peut manquer de vous être à charge. Mais il est bien à craindre que de ce jour elle ne le devienne infiniment plus pour nous et pour la république qu'elle ne l'est pour vous. Nous pourrions vous rapporter plusieurs raisons qui justifieraient notre crainte, si ce n'était vous faire une sorte d'injure que de regarder votre dissension et votre haine comme irréconciliable. Nous venons tous ensemble vous conjurer de mettre fin aujourd'hui à vos inimitiés dans ce lieu saint et respectable. Après que le peuple romain vous a unis par l'association à une même charge, donnez nous la joie de pouvoir nous flatter que de notre côté nous vous aurons réunis par une sincère et parfaite réconciliation : vous avez à dresser le tableau des sénateurs, à faire la revue des chevaliers, à travailler au dénombrement des citoyens, à clore la cérémonie du lustre : dans ces fonctions, et dans presque toutes celles de votre charge, vous emploierez cette formule de prière : *Fassent les dieux que l'affaire que nous traitons tourne à l'utilité de mon collègue et à la mienne.* Faites ce qui est en vous pour persuader le public que vous avez dans le cœur, ausssi bien que dans la bouche, ces vœux solennels, et que vous désirez avec sincérité l'accomplissement des prières que vous adresserez aux dieux. T. Tatius et Romulus, après avoir combattu les armes à la main au milieu de Rome, régnèrent ensuite dans cette même ville en paix et en union : non-seulement les dissensions par-

[1] Liv. lib. 40, cap 44.
[2] An. R. 573; av. J. C. 179.
[3] Liv. lib. 40, cap. 45, 46 et 51, 52.

« ticulières, mais les guerres mêmes se ter-
« minent par un accord pacifique; et l'on a
« vu souvent des peuples, d'ennemis qu'ils
« étaient, devenir des alliés fidèles, et quel-
« quefois les concitoyens d'une même patrie.
« Les Albains, après la ruine de leur ville,
« passèrent à Rome, et furent incorporés avec
« ses habitants. Des Latins, des Sabins, ont
« été associés au peuple romain. Cette maxi-
« me : *Les amitiés doivent être immortelles,*
« *et les inimitiés mortelles*, n'est devenue un
« proverbe que parce qu'elle est d'une vérité
« qui a frappé tous les esprits. »

Un murmure d'applaudissement interrompit le discours de Métellus, et tous les assistants joignirent leurs prières aux siennes; et exhortèrent avec instance les censeurs à vouloir bien se réconcilier ensemble. Après quelques plaintes mutuelles de part et d'autre, chacun d'eux témoigna en son particulier que, si son collègue y consentait, il se rendrait à l'empressement de tant d'illustres citoyens. Sur les instances redoublées de tous les assistants, ils s'embrassèrent avec tendresse, et protestèrent qu'ils oubliaient de bon cœur tout le passé, et qu'ils renonçaient à tout ressentiment. La joie fut générale, et alla jusqu'à faire verser des larmes : on ne se lassait point de les louer, de les admirer : toute l'assemblée les suivit au Capitole, où ils se rendirent dans le moment même. Le sénat approuva beaucoup et le soin que les premiers de la ville avaient pris de réconcilier les deux censeurs, et la facilité de ces magistrats à se rendre à leurs désirs. Il parut, par la manière dont ils se conduisirent pendant toute leur magistrature, que c'était du cœur et sincèrement qu'ils s'étaient réconciliés : M. Æmilius Lépidus, l'un des deux censeurs, fut nommé par son collègue prince du sénat : ils firent plusieurs ouvrages, plusieurs bâtiments publics fort utiles et fort considérables.

De tels exemples sont d'un grand poids dans un état, et produisent de merveilleux effets sur les esprits, même dans les siècles postérieurs [1]. Je vois avec joie que Cicéron, longtemps après, cite le fait dont nous venons de parler, pour justifier sa démarche à l'égard de César, avec qui il avait cru devoir renouer l'amitié qui les avait liés longtemps ensemble, et qui depuis avait été interrompue. « Si, dit-
« il, je sacrifie mes ressentiments à la répu-
« blique, qui peut m'en savoir mauvais gré,
« surtout me piquant, comme je le fais, de
« régler ma conduite sur celle des grands
« hommes de l'antiquité ? L'histoire ne nous
« apprend-elle pas que M. Lépidus, qui fut
« élevé deux fois au consulat, et grand-pon-
« tife, le jour même qu'on le nomma censeur,
« se réconcilia dans le Champ-de-Mars avec
« M. Fulvius, son collègue, qui jusque-là avait
« été son ennemi déclaré, afin de remplir,
« d'un commun accord, les fonctions d'une
« charge qui leur était commune ? Et cette
« même histoire ne nous apprend-elle pas
« encore, aussi bien que les vers d'un grand
« poëte [1], que cette action fut généralement
« applaudie par tous les ordres de l'état ?.....
« J'ai toujours senti [2], vous le savez, mes-
« sieurs, un zèle incroyable pour la républi-
« que. C'est ce zèle qui me réunit aujour-
« d'hui, qui me réconcilie, qui me remet en
« bonne intelligence avec C. César. On en
« portera tel jugement que l'on voudra :
« mais je ne puis pas ne point être ami de
« quiconque rend service à cette république,
« notre commune mère. »

[1] De Prov. Caus. n. 20-21.

§ V. — Caractères et comparaison d'Annibal et de Scipion l'Africain.

Annibal et Scipion ayant joué un rôle éclatant dans l'histoire romaine, et méritant l'un et l'autre d'être étudiés attentivement et connus à fond, j'ai cru devoir placer ici ce que j'en ai dit ailleurs [3], et réunir sous un même

[1] Apparemment Ennius, qui était attaché à M. Fulvius Nobilior, et l'avait accompagné à la guerre d'Etolie.

[2] « Ardeo, mihi credite, Patres conscripti... incredibili quodam amore patriæ..... Hic me meus in rempublicam animus pristinus ac perennis cum C. Cæsare reducit, reconciliat, restituit in gratiam. Quod volent denique homines existiment; nemini ego possum esse benè de republicâ merenti non amicus. »

[3] Dans le *Traité des Etudes*.

point de vue les grandes qualités qui leur sont communes, et les différences qui se rencontrent entre eux. Je m'imagine, en comparant ainsi leurs caractères, les mettre encore en quelque sorte aux prises ensemble : mais je laisserai aux lecteurs le soin de donner la préférence et d'adjuger la victoire à celui des deux héros qu'ils en jugeront le plus digne. Je n'entreprends pas néanmoins d'en faire une comparaison exacte, mais seulement d'en marquer les principaux traits. J'examinerai dans ce parallèle les vertus militaires, et les vertus morales et civiles : ce qui fait le grand capitaine, et ce qui fait l'honnête homme.

VERTUS MILITAIRES.

1. Etendue d'esprit pour former et exécuter de grands desseins.

Je commence par cette qualité, parce que c'est, à proprement parler, celle qui fait les grands hommes, et qui a plus de part au succès des affaires : c'est ce que Polybe appelle σὺν νῷ πράττειν τὸ προτεθὲν. Elle consiste à avoir de grandes vues; à se former de loin un plan; à se proposer un but et un dessein dont on ne s'écarte jamais; à prendre toutes les mesures, et à préparer tous les moyens nécessaires pour le faire réussir, à savoir saisir les moments favorables de l'occasion, qui passent rapidement et ne se remontrent plus; à faire rentrer dans son plan les accidents même subits et imprévus; en un mot, à prévoir tout, et à veiller à tout, sans se troubler ni se déconcerter par aucun événement; car, comme le remarque le même Polybe [1], à peine le concours de toutes les mesures le plus sagement concertées et exécutées est-il suffisant pour faire réussir un dessein; au lieu que souvent l'omission d'une seule, quelque légère qu'elle paraisse, suffit pour en empêcher le succès.

Tel fut le caractère d'Annibal et de Scipion. Tous deux formèrent un projet grand, hardi, singulier, d'une vaste étendue, d'une longue suite, capable d'exercer les plus fortes têtes, mais seul salutaire, et seul décisif.

Annibal, dès le commencement de la guerre, comprit que le seul moyen de vaincre les Romains était de les aller attaquer dans leur propre pays. Il disposa tout de loin pour ce grand dessein. Il prévit toutes les difficultés et tous les obstacles. Le passage des Alpes ne l'arrêta point [1]. Un capitaine si sage, comme l'observe Polybe, n'aurait eu garde de s'y engager, si auparavant il ne s'était assuré que ces montagnes n'étaient point impraticables. Le succès répondit à ses vues. On sait quelle fut la rapidité de ses victoires, et combien Rome se vit près de sa perte.

Scipion forma un dessein qui ne paraissait guère moins hardi, mais qui eut un succès plus heureux; ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obstacles semblaient s'opposer à ce dessein! N'était-il pas naturel, disait-on, de défendre son pays avant que d'attaquer celui de l'ennemi, et d'assurer la paix dans l'Italie avant que de porter la guerre en Afrique? Quelle ressource resterait-il à l'empire, si Annibal vainqueur marchait contre Rome? Serait-il temps pour lors de rappeler à son secours le consul? Que deviendrait Scipion et son armée, s'il venait à perdre une bataille? et que ne devait-on pas craindre des Carthaginois et de leurs alliés réunis tous ensemble et combattant pour leur liberté et pour leur vie, sous les yeux de leurs femmes, de leurs enfants et de leur patrie? C'étaient les réflexions de Fabius, qui paraissaient fort plausibles, mais qui n'arrêtèrent point Scipion : le succès de l'entreprise fit assez voir avec quelle sagesse elle avait été formée, et avec quelle habileté elle fut conduite; et l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme rien ne venait du hasard, mais que tout était l'effet d'un solide raisonnement et d'une prudence consommée; ce qui fait le capitaine, au lieu que les coups de main ne font que le soldat.

2. Profond secret.

Un des moyens les plus nécessaires pour faire réussir une entreprise, est le secret [2],

[1] Pag. 552.

[1] Pag. 201, 202.
[2] Pag. 552.

et Polybe veut qu'un général soit tellement impénétrable sur cet article, que non-seulement l'amitié ni la familiarité la plus intime ne puisse jamais arracher de lui une seule parole indiscrète, mais qu'il ne soit pas possible, même à la plus subtile curiosité, de rien découvrir sur son visage ni dans son air de ce qu'il a dans l'esprit.

Le siége de Carthagène fut la première entreprise de Scipion en Espagne, et comme le premier degré à toutes ses autres conquêtes. Il ne s'en ouvrit qu'à Lélius seul, et il ne le mit dans sa confidence que parce que cela était absolument nécessaire. Ce ne put être aussi que par le silence et par un profond secret que réussit une autre entreprise encore plus importante, et qui entraîna la conquête de l'Afrique, lorsque Scipion brûla de nuit les deux camps et tailla en pièces les deux armées des ennemis.

Les fréquents succès qu'eut Annibal à dresser des embuscades aux Romains, et à faire périr tant de généraux avec leurs meilleures troupes; à leur dérober ses marches, à les surprendre par des attaques imprévues, à se porter d'un endroit de l'Italie à l'autre sans y trouver d'obstacles de la part des ennemis, sont une preuve du profond secret avec lequel il concertait et exécutait toutes ses entreprises. La ruse, la finesse, le stratagème, étaient son talent dominant; et tout cela ne peut réussir que par un secret impénétrable.

3. Bien connaître le caractère des chefs contre qui l'on a à combattre.

C'est une grande habileté, et une partie importante de la science militaire, de bien connaître le caractère des généraux qui commandent l'armée ennemie, et de savoir profiter de leurs défauts : car, dit Polybe, c'est l'ignorance ou la négligence des chefs qui fait échouer la plupart des entreprises. Annibal possédait cette science en perfection; l'on peut dire que son attention continuelle et suivie à étudier le génie des généraux romains fut l'une des principales causes qui lui firent gagner les batailles de Trébie et de Trasiméne. Il savait ce qui se passait dans le camp ennemi [1], comme ce qui se passait dans le sien. Quand on eut envoyé contre lui Paul Emile et Varron, il fut bientôt informé du différent caractère de ces deux chefs et de leurs divisions, *dissimiles discordesque imperitare ;* et il ne manqua pas de profiter du caractère vif et bouillant de Varron, en jetant un appât et une amorce à sa témérité par quelques légers avantages qu'il lui laissa remporter, qui furent suivis de la fameuse défaite de Cannes.

Ce que Scipion apprit du peu de discipline que les généraux des ennemis faisaient garder dans leurs camps, fut ce qui lui donna la pensée d'y mettre le feu pendant la nuit : entreprise dont le succès lui valut, comme je l'ai dit, la conquête de l'Afrique[2]. *Hæc relata Scipioni spem fecerant, castra hostium per occasionem incendendi.*

4. Entretenir dans les troupes une discipline exacte

La discipline militaire est comme l'âme de l'armée, qui en lie et unit ensemble toutes les parties, qui les met en mouvement ou les tient en repos selon le besoin, qui marque et distribue à chacune ses fonctions, et qui les contient toutes dans le devoir.

On convient que nos deux généraux excellèrent dans cette partie; mais il faut avouer que, dans ce genre, le mérite d'Annibal doit paraître fort supérieur à celui de Scipion. Aussi l'on a toujours regardé comme le dernier effort, et comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire, qu'Annibal, pendant seize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangère, si loin de sa patrie, avec des succès si différents, à la tête d'une armée composée, non de citoyens carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations, qui n'avaient rien de commun ni pour les coutumes, ni pour le langage; dont les habits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, les dieux même étaient différents : qu'Annibal, dis-je, les ait tellement liés ensemble, qu'il ne se soit jamais

[1] « Omnia ei hostium haud secùs, quàm sua, nota « erant. (Liv. 22, 41.) Nec quidquam eorum quæ apud « hostes agebantur, eum fallebat. » (Ibid. 28.)

[2] Liv. lib. 30 cap. 3.

élevé de sédition, ni entre elles, ni contre lui, quoique souvent les vivres leur eussent manqué, et que le paiement de leur solde eût été longtemps différé. Combien fallait-il pour cela que la discipline fût solidement établie et inviolablement observée parmi les troupes.

5. Vivre d'une manière simple, modeste, frugale, laborieuse.

C'est un bien mauvais goût, et qui marque peu d'élévation d'esprit et peu de noblesse d'âme, que de faire consister la grandeur d'un officier ou d'un général dans la magnificence des équipages, des meubles, des habits, de la table. Comment des choses si frivoles ont-elles pu devenir des vertus militaires ? Que supposent-elles, sinon de grandes richesses ? et ces richesses sont-elles toujours la preuve d'un mérite solide et le fruit de la vertu ? C'est la honte de la raison et du bon sens, c'est la dégradation d'un peuple aussi belliqueux que le nôtre, que de nous réduire aux mœurs et aux coutumes des Perses, en introduisant le luxe des villes dans le camp et dans les armées. Le temps, les soins, les dépenses que tout cet attirail entraîne nécessairement après soi, un officier, un commandant, ne trouvent-ils point à quoi les mieux employer? et ne les doivent-ils point à leur patrie ? Les anciens capitaines pensaient et agissaient bien autrement.

Tite-Live fait d'Annibal un éloge que nous avons déjà rapporté, dont je ne sais si plusieurs de nos officiers ne croiraient pas devoir rougir. « Il n'y avait point de travail, dit-il, « qui pût lasser son corps ou abattre son « esprit. Il supportait également le froid et le « chaud. C'était la nécessité et le besoin, non « le plaisir, qui réglaient son boire et son manger. Il n'avait point d'heure marquée pour « dormir; il donnait au sommeil le temps que « lui laissaient les affaires, et il ne se le procurait point par le silence ni par la mollesse « de son lit. On le trouvait souvent couché par « terre, dans une casaque de soldat, parmi « les sentinelles et les corps de garde. Il se « distinguait de ses égaux, non par la magnificence de ses habits, mais par la bonté « de ses chevaux et de ses armes. »

Polybe, après avoir loué Scipion sur les vertus éclatantes qu'on admirait en lui, sa libéralité, sa magnificence, sa grandeur d'âme, ajoute que ceux qui le connaissaient de près n'admiraient pas moins en lui [1] la vie sobre et frugale qu'il menait, qui le mettait en état de donner toute son application aux affaires publiques. Il n'était pas fort occupé de sa parure; elle était mâle et militaire, fort convenable à sa taille, qui était grande et majestueuse. *Præterquam quòd suâpte naturâ multa majestas inerat* [2], *adornabat promissa cæsaries habitusque corporis*, *non cultus munditiis*, *sed virilis verè ac militaris*. Ce que Sénèque [3] nous dit de la simplicité de ses bains et de sa maison de campagne nous laisse à juger de ce qu'il était dans le camp et à la tête des troupes.

C'est en menant de la sorte une vie sobre et frugale que les généraux peuvent remplir cette partie de leur devoir que Cambyse recommande à son fils Cyrus avec tant de soin [4], comme extrêmement propre à animer les troupes et à leur faire aimer leurs chefs, qui est de donner l'exemple du travail aux soldats, en supportant comme eux, et même plus qu'eux, le froid, le chaud et la fatigue. En quoi [5], dit-il, la différence sera toujours fort grande entre le général et le soldat, parce que celui-ci, dans le travail, n'y sent que le travail et la peine; au lieu que l'autre, exposé en spectacle aux yeux de toute l'armée, y trouve l'honneur et la gloire; motifs qui diminuent beaucoup du poids de la fatigue, et qui la rendent plus légère.

Ce n'est pas que Scipion fût ennemi d'une joie sage et modérée. Tite-Live, en parlant de la réception honorable [6] que lui fit le roi Phi-

[1] *Ἀγχίνους καὶ νήπτης, καὶ τῇ διανοίᾳ περὶ τὸ προτεθὲν ἐντεταμένος.* (Polyb. pag. 577.)

[2] Liv. lib. 28, cap. 35.

[3] Seneca, epist. 86.

[4] Xenoph. in Cyrop. lib. 1.

[5] « Itaque semper Africanus (*c'est le second Scipion*) « socraticum Xenophontem in manibus habebat : cujus « imprimis laudabat illud, quod diceret, eosdem labores « non esse æquè graves imperatori et militi, quòd ipse « bonos laborem leviorem faceret imperatorum. » (Cic. lib. 2, *Tusc. Quæst.* n. 62.)

[6] « Venientes regio apparatu accepit et prosecutus est « rex. Multa in eo et dexteritas et humanitas visa, quæ

lippe lorsqu'il passa, avec son frère, par ses états, pour marcher contre Antiochns, remarque que Scipion y fut très-sensible, et qu'il admira, dans le roi de Macédoine, l'esprit, la politesse, les grâces, dout il sut assaisonner les repas qn'il lui donna; qualités, ajoute Tite-Live, que cet illustre Romain, si grand dans tout le reste, trouvait estimables, pourvu qu'elles ne dégénérassent point en luxe et en faste

6. Savoir également employer la force et la ruse.

Ce que dit Polybe est bien vrai, qu'en fait de guerre, la ruse et la finesse peuvent beaucoup plns que la force onverte et les desseins déclarés.

C'est ici qu'excelle Annibal. Dans toutes ses actions, dans toutes ses entreprises, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruse et la finesse y eurent toujonrs la plns grande part. La maniére dont il trompa le plus avisé et le plus prudent de tous les chefs [1], en faisant allumer de la paille aux cornes de deux mille bœufs pour se tirer d'un mauvais pas où il s'était engagé, suffirait seule pour montrer combien Annibal était habile dans la science des stratagémes. Elle n'était pas non plns inconnue à Scipion [2]; et ce qu'il fit pour brûler les deux camps des eunemis en Afrique en est une grande preuve.

7. Ne hasarder jamais sa personne sans nécessité.

Polybe établit [3], comme une maxime essentielle et capitale pour nn commandant, que jamais il ne doit exposer sa personne quand l'action n'est point générale et décisive, et qu'alors même il doit s'éloigner du danger le plns qu'il lui est possible. Il fortifie cette maxime par l'exemple contraire de Marcellns, dont la bravoure téméraire, peu convenable à un chef de son âge et de son expérience, lui coûta la vie et pensa ruiner l'empire. C'est à cette occasion qu'il remarque qu'Annibal, qu'on ne soupçonnera pas sans doute de timidité et d'un trop grand amour de la vie, dans tous les combats qu'il donna, eut toujours soin de mettre sa personne en sûreté [1]. Et il fait la même remarqne au sujet de Scipion qui, dans le siége de Carthagène, fut obligé de payer de sa personne et de s'exposer au danger, mais qui le fit avec sagesse et circonspection.

Plutarque, dans la comparaison qu'il fait de Pélopidas et de Marcellus, dit que la blessure ou la mort d'un général ne doit pas être simplement un accident, mais un moyen qui contribne aux succès, et qui influe dans la victoire et le salut de l'armée, οὐ πάθος, ἀλλὰ πρᾶξις, et il regrette que les deux grands hommes dont il parle aient sacrifié à leur valeur toutes les autres vertns, en prodignant sans nécessité leur sang, et qu'ils soient morts pour eux-mêmes, et non pour la patrie, à laquelle les généraux sont comptables de leur mort aussi-bien qne de leur vie.

8. Art et habileté dans les combats.

Il faudrait être du métier, pour faire remarquer, dans les différents combats qn'ont donnés Annibal et Scipion, leur habileté, leur adresse, leur présence d'esprit, leur attention à profiter de tous les mouvements de l'ennemi, de toutes les occasions subites que le hasard présente, de toutes les circonstances dn temps et dn lieu; en un mot, de tout ce qui peut contribner à la victoire. Je comprends bien qu'un homme de guerre doit prendre un grand plaisir à lire dans les bons auteurs la description de ces fameuses batailles qui ont décidé du sort de l'univers, aussi bien que de la réputation des anciens capitaines, et qne c'est un grand moyen de se perfectionner dans la science militaire, que d'étudier sous de tels maîtres et de se mettre en état de profiter autant de leurs fautes que de leurs bonnes qualités. Mais de telles réflexions passent mes forces, et ne me conviennent point.

« commendabilia apud Africanum erant, virum, sicut « ad cætera egregium, ita a comitate, quæ sine injuria « esset, non aversum. » (Liv. 37, 7.)

[1] Liv. lib. 22, cap. 16 et 17.

[2] Id. lib. 30, cap. 2-6.

[3] Pag. 603.

[1] Pag. 587.

9. Avoir le talent de la parole, et savoir manier adroitement les esprits.

Je mets cette qualité parmi les vertus guerrières, parce qu'un général doit l'être en tout, et que, pour en remplir les fonctions, la langue, aussi bien que la tête et la main, est souvent pour lui un instrument nécessaire. C'est une des choses qu'Annibal estimait le plus dans Pyrrhus, *artem etiam conciliandi sibi homines miram habuisse* [1]; et il mettait ce talent de pair avec la parfaite connaissance de l'art militaire, par laquelle Pyrrhus se distinguait éminemment.

A juger de nos deux capitaines par les harangues que les historiens nous en ont laissées, ils excellaient tous deux dans le talent de la parole : mais je ne sais si ces historiens ne leur ont pas un peu prêté de leur éloqnence. Quelques reparties fort ingénieuses d'Annibal, que l'histoire nous a conservées, montrent qu'il avait un fonds d'esprit excellent, et que la nature seule aurait pu faire en lui ce que l'art et l'étude font dans les autres. Mais Cornélius Népos nous apprend qu'il avait des lettres [2], et qu'il avait même composé des ouvrages en grec. Pour Scipion, il avait l'esprit plus cultivé ; et quoique son siècle ne fût pas encore aussi poli que celui du second Scipion, surnommé *l'Africain* comme lui, son intime liaison avec le poëte Ennius, avec qui il voulut avoir un tombeau commun [3], fait juger qu'il ne manquait pas de goût pour les belles-lettres. Quoi qu'il en soit, Tite-Live remarque que, lorsqu'il fut arrivé en Espagne pour y commander les troupes, dans la première audience qu'il donna aux députés de la province il parla avec un certain air de grandeur qui attire le respect, et en même temps avec un air simple et naturel qui persuade et qui inspire la confiance ; de sorte que, sans laisser échapper aucune parole qui ressentît le moins du monde la hauteur, il gagna d'abord tous les esprits [1], et s'acquit une estime et une admiration universelles. Dans une autre occasion, où Scipion se trouva avec Asdrubal chez Syphax pour traiter d'affaires, le même historien observe que Scipion savait manier les esprits, et les tourner comme il lui plaisait avec tant de dextérité, qu'il charma également son hôte et son ennemi par la force et par les attraits de son éloquence ; et le Carthaginois avoua depuis que cet entretien particulier lui avait donné une plus haute idée de Scipion que ses victoires et ses conquêtes, et qu'il ne doutait point que Syphax et son royaume ne fussent déjà au pouvoir des Romains, tant Scipion avait d'art et d'habileté pour gagner les esprits ! Un seul fait comme celui-ci marque assez combien il importe aux personnes destinées à la profession des armes, de cultiver avec soin le talent de la parole : et il est difficile de comprendre comment des officiers, qui d'ailleurs peuvent avoir de grands talents pour la guerre, paraissent quelquefois avoir honte de savoir quelque chose au delà de leur métier.

[1] Liv. lib. 35, cap. 14.

[2] « Atque hic tantus vir, tantisque bellis districtus, nonnihil temporis tribuit litteris : namque aliquot ejus libri sunt græco sermone confecti. » (CORN. NEP. in *Annib.* cap. 13.)

[3] Liv. lib. 26, 91.

[1] Liv. 28, n. 18.

CONCLUSION.

Il s'agirait maintenant de décider entre Annibal et Scipion pour ce qui regarde les qualités militaires : mais une telle décision n'est pas de mon ressort. J'entends dire qu'au jugement des bons connaisseurs Annibal est le capitaine le plus consommé qu'on ait vu dans la science de la guerre. C'est à son école en effet que les Romains se sont perfectionnés, après avoir fait leur premier apprentissage contre Pyrrhus. Jamais général, il faut l'avouer, ne sut mieux ni profiter de l'avantage du terrain pour ranger une armée en bataille, ni mettre ses troupes à l'usage où elles étaient le plus propres, ni dresser une embuscade, ni trouver des ressources dans ses disgrâces, ni maintenir la discipline parmi tant de nations différentes. Il tirait de lui seul la subsistance et la solde de ses troupes, la remonte de sa cavalerie, les recrues de son infanterie, et toutes les munitions nécessaires pour soutenir une grosse guerre dans un pays éloigné,

contre de puissants ennemis, pendant l'espace de seize années consécutives, et malgré une puissante faction domestique qui lui refusait tout et le traversait en tout. Voilà certainement ce qu'on appelle un grand général.

J'avoue aussi qu'à faire une juste comparaison du dessein d'Annibal et de celui de Scipion, on doit convenir que le dessein d'Annibal était plus hardi, plus hasardeux, plus difficile, plus destitué de ressources. Il lui fallait traverser les Gaules, qu'il devait regarder comme ennemies; passer les Alpes, qui auraient paru insurmontables à tout autre; établir le théâtre de la guerre au milieu du pays ennemi, et dans le sein même de l'Italie, où il n'avait ni places, ni magasins, ni secours assurés, ni espérance de retraite. Ajoutez à cela qu'il attaquait les Romains dans le temps de leur plus grande vigueur, lorsque leurs troupes, toutes fraîches, encore fières et animées par le succès de la guerre précédente, étaient pleines de courage et de confiance. Pour Scipion, il n'avait qu'un court trajet à faire de Sicile en Afrique. Il avait une puissante flotte, et il était maître de la mer. Il conservait une communication libre avec la Sicile, d'où il tirait à point nommé toutes les munitions de guerre et de bouche. Il attaquait les Carthaginois sur la fin d'une guerre où ils avaient fait de grandes pertes, dans un temps où leur puissance penchait déjà vers son déclin, et où ils commençaient à être épuisés d'argent, d'hommes et de courage. L'Espagne, la Sardaigne, la Sicile, leur avaient été enlevées, et ils n'y pouvaient plus faire de diversions contre les Romains. L'armée d'Asdrubal venait d'être taillée en pièces: celle d'Annibal était extrêmement affaiblie par plusieurs échecs, et par une disette presque générale de toutes choses. Toutes ces circonstances paraissent donner un grand avantage à Annibal au-dessus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrêtent: l'une tirée des chefs qu'il a vaincus, l'autre des fautes qu'il a commises.

Ne peut-on pas dire que ces fameuses victoires qui ont rendu si célèbre le nom d'Annibal, il les a dues autant à l'imprudence et à la témérité des généraux romains, qu'à sa valeur et à sa sagesse? Quand on lui eut opposé un Fabius, puis un Scipion, le premier l'arrêta tout court, et l'autre le vainquit.

On prétend que les deux fautes que commit Annibal, la première en ne marchant pas droit à Rome aussitôt après la bataille de Cannes, supposé pourtant que c'en soit une, la seconde en laissant ses troupes s'amollir et s'énerver à Capoue, doivent beaucoup diminuer de sa réputation; car ces fautes paraissent à quelques-uns essentielles, décisives, irréparables, et toutes deux opposées à la principale qualité d'un général, qui est la tête et le jugement. Pour Scipion, je ne sache point que, dans tout le temps qu'il a commandé les armées romaines, on lui ait reproché rien de semblable.

Je ne m'étonne donc pas de ce qu'Annibal, dans le jugement que l'on dit qu'il porta des généraux les plus accomplis, s'étant adjugé à lui-même la troisième place après Alexandre et Pyrrhus, repartit à Scipion, qui lui demandait ce qu'il dirait donc s'il l'avait vaincu, « Alors, je prendrais le pas au-dessus d'A-« lexandre et de Pyrrhus, et de tous les gé-« néraux qui ont jamais été: » louange fine et délicate, et bien flatteuse pour Scipion, qu'elle distinguait de tous les autres capitaines, comme supérieur à tous, et comme ne devant être mis en comparaison avec aucun.

VERTUS MORALES ET CIVILES.

C'est ici le triomphe de Scipion, dont on vante avec raison la bonté, la douceur, la modération, la générosité, la justice, la chasteté même, et la religion: c'est ici, dis-je, son triomphe, ou plutôt celui de la vertu, infiniment préférable à toutes les victoires, les conquêtes, les dignités les plus éclatantes. C'est la belle pensée que nous avons vue dans Tite-Live[1], lorsqu'il parle de la délibération du sénat assemblé pour décider qui de tous les Romains était le plus homme de bien. *Haud parvæ rei judicium senatum tenebat, qui vir optimus in civitate esset. Veram certè victoriam ejus rei sibi quisque mallet, quàm ulla imperia honoresve suffragio seu Patrum seu plebis delatos.*

[1] Liv. lib. 29, cap. 14.

Le lecteur ne balancera pas beaucoup ici en faveur de qui il doit se déclarer, surtout s'il consulte l'affreux portrait que Tite-Live nous a laissé d'Annibal[1]. « De grands vices, dit cet « historien après avoir fait son éloge, éga- « laient de si grandes vertus : une cruauté « inhumaine, une perfidie plus que cartha- « ginoise, nul égard pour la vérité ni pour ce « qu'il y a de plus saint, nulle crainte des « dieux, nul respect pour les serments, nulle « religion. » *Has tantas viri virtutes ingentia vitia æquabant : inhumana crudelitas, perfidia plusquam punica, nihil veri, nihil sancti; nullus deûm metus, nullum jusjurandum, nulla religio.*

Voilà un étrange portrait. Je ne sais s'il est fidèlement tiré d'après nature, et si la prévention n'en a point beaucoup noirci les couleurs; car, en général, on peut soupçonner les Romains de n'avoir pas rendu assez de justice à Annibal, et d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. Ni Polybe, ni Plutarque, qui a souvent occasion de parler d'Annibal, ne lui donnent les vices horribles que Tite-Live lui impute. Les faits mêmes rapportés par Tite-Live démentent son portrait. Pour ne parler que de ce seul défaut, *nullus deûm metus, nulla religio*[2], il y a preuve du contraire. Avant que de partir d'Espagne, il se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il a faits à Hercule; et il lui en fait de nouveaux, si ce dieu favorise cette entreprise. *Annibal Gades profectus, Herculi vota exsolvit, novisque se obligat votis, si cætera prosperè evenissent*[3]. Est-ce là la démarche d'un homme sans religion et sans dieu? Qu'est-ce qui l'obligeait de quitter son armée pour entreprendre un si long pèlerinage? Si c'était hypocrisie pour imposer à des peuples superstitieux, il y aurait eu plus de gain pour lui à prendre ce masque de religion à la vue de toutes ses troupes assemblées, et à imiter les cérémonies religieuses que pratiquaient les Romains dans les lustrations de leurs armées. Bientôt après, Annibal a une vision qu'il croit lui venir de la part des dieux qui lui annoncent l'avenir et le succès de son entreprise. Il passa plusieurs années près du riche temple de Junon Lacinia; et non-seulement il n'en enleva rien dans les plus pressants besoins de son armée, mais, quoique ce temple fût hors de la ville, il le garantit de toute insulte, et empêcha que jamais aucun de ses soldats n'en tirât rien furtivement[1]; et lui-même, avant que de partir d'Italie, y laissa un superbe monument. C'était reconnaître bien clairement la puissance de la Divinité que de déclarer, comme il fit, que les dieux lui ôtaient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de prendre Rome[2]. Dans le traité qu'il fait avec Philippe[3], après avoir attesté ses dieux[4], il marque clairement que c'est de leur protection qu'il attend tout le succès de ses armes[5]. Et enfin, en mourant, il invoque les dieux vengeurs de l'hospitalité. Tous ces faits, et plusieurs autres détruisent absolument le crime d'irréligion dont Tite-Live le charge. Il en est de même de ses parjures et de ses infidélités dans les traités. Je ne sache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela soit arrivé aux Carthaginois, mais sans sa participation. Quoi qu'il en soit, je ne ferai point ici le parallèle de ces deux capitaines, par rapport aux vertus civiles et morales. Je me contenterai de rapporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

1. Générosité, libéralité.

C'est là la vertu des grandes âmes, comme l'amour de l'argent est le vice des âmes basses et sans honneur. Scipion connaissait le véritable prix de l'argent, qui est de s'en faire des amis, et d'acheter des hommes. Les largesses qu'il sut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreusement à ceux qui venaient racheter leurs enfants ou leurs proches, lui gagnèrent presque autant de peuples que ses victoires. Il entrait par là dans les vues et dans le caractère du peuple romain, qui aimait

[1] Id. lib. 21, cap. 4.
[2] Nulle crainte des dieux, nulle religion
[3] Liv. lib. 20, cap. 21.

[1] Liv. lib. 28, cap. 46.
[2] Id. lib. 26, cap. 11.
[3] Id. lib. 23, cap. 33.
[4] Polybe rapporte cette circonstance.
[5] Ib. lib. 39, cap 51.

mieux, comme Scipion le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits que par la crainte[1] : *qui beneficio quàm metu obligare homines malit.*

2. Bonté, douceur.

On ne peut pas faire du bien à tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'est une monnaie dont plusieurs se contentent, et qui n'épuise point les trésors du général.

Scipion avait un talent merveilleux pour se concilier les esprits et pour gagner les cœurs, par des manières douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitait les officiers avec politesse, faisait valoir leurs services, relevait leurs belles actions, les comblait de présents ou de louanges, et en usait ainsi avec ceux même qui auraient pu exciter en lui quelque mouvement de jalousie, s'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célèbre officier qui, après la mort de son père et de son oncle, avait maintenu les affaires d'Espagne, montrant par là, dit l'historien, combien il était éloigné de craindre que quelqu'un ne lui fît ombrage[2] : *ut facilè appareret nihil minùs quam vereri ne obstaret gloriæ suæ.*

Il savait assaisonner les réprimandes mêmes d'un air de bonté et de cordialité qui les rendait aimables[3]. Celle qu'il fut obligé de faire à Masinissa, qui, aveuglé par sa passion, avait épousé Sophonisbe, l'ennemie déclarée du peuple romain, est un modèle achevé de la manière dont on doit se conduire et parler dans des conjonctures aussi délicates. On y voit employés toutes les finesses de l'éloquence, toutes les précautions de la prudence et de la sagesse, tous les ménagements de l'amitié, toute la dignité et la noblesse du commandement sans aucun air de fierté.

Sa bonté éclatait jusque dans les châtiments : il ne les employa qu'une fois et bien malgré lui; ce fut dans la sédition de Sucrone, qui demandait nécessairement qu'on en fît un exemple.

[1] Liv. lib. 26, cap. 50.
[2] Liv. lib. 26, cap. 20.
[3] Liv. l.b. 30, cap. 11.

« Il avait cru[1], dit-il, s'arracher à lui-même « ses propres entrailles, lorsqu'il se vit obligé « d'expier par la mort de trente hommes la « faute de huit mille. » Il est remarquable que Scipion ici ne se sert pas de ces mots, *scelus*, *crimen*, *facinus*, mais du mot *noxa*, qui est beaucoup plus doux, et signifie *une faute*. Encore n'ose-t-il décider si c'est une faute, et il laisse la liberté de penser que ce n'a été qu'une imprudence et une légèreté : *octo millium seu imprudentiam, seu noxam.*

Il estimait infiniment plus de contribuer à la conservation d'un seul citoyen que de faire mourir mille ennemis. Capitolin remarque que l'empereur Antoninus Pius[2] répétait souvent cette maxime de Scipion et la mettait en pratique.

3. Justice.

L'exercice de cette vertu est proprement la fonction de ceux qui sont constitués en dignité et en autorité. C'est par elle que Scipion rendit la domination romaine si douce et si agréable aux alliés et aux nations conquises, et qu'il se fit lui-même aimer si tendrement par les peuples qui le regardaient comme leur protecteur et leur père. Il fallait qu'il eût un grand zèle pour la justice, puisqu'il se piqua de la rendre aux ennemis mêmes, après une action qui les en rendait tout à fait indignes. Les Carthaginois, pendant une trève qu'on avait accordée à leurs instantes prières, prirent et pillèrent, au su et par l'ordre de la république, quelques vaisseaux romains qui s'étaient mis en mer; et, pour mettre le comble à l'insulte, les ambassadeurs qu'on avait envoyés à Carthage pour en porter les plaintes, furent attaqués à leur retour et presque pris par Asdrubal. Les ambassadeurs de Carthage, qui revenaient de Rome, étaient tombés entre les mains de Scipion. On le pressait d'user du droit de représailles : « Non[3], dit-il : quoique

[1] Tum se haud secùs quàm viscera secantem sua, cum « gemitu et lacrymis, triginta hominum capitibus ex- « piàsse octo millium seu imprudentiam, seu noxam. » (Liv. lib. 28. cap. 32.)
[2] « Antoninus Pius Scipionis sententiam frequentabat « quâ ille dicebat, malle se unum civem servare, quàm « mille hostes occidere. » (Capitol. cap. 9.)
[3] « Etsi non induciarum modò fides a Carthaginien-

« les Carthaginois aient violé non-seulement « la foi de la trêve, mais encore le droit des « gens dans la personne de nos ambassadeurs, « je ne traiterai point les leurs d'une manière « qui soit indigne ou des principes de la grandeur romaine, ou des règles de la modération que j'ai toujours suivies jusqu'ici. »

4. Grandeur d'âme.

Elle éclatait dans toutes les actions et presque dans toutes les paroles de Scipion ; mais les peuples d'Espagne en furent surtout frappés lorsqu'il refusa le nom de roi qu'ils lui offraient, charmés de sa valeur et de sa générosité. Ils sentirent[1], dit Tite-Live, quelle grandeur d'âme il y avait à regarder ainsi avec mépris et dédain un titre qui est l'objet de l'admiration et des désirs du reste des mortels.

C'est avec ce même air de grandeur qu'étant obligé de se défendre devant le peuple[2], il parla si noblement de ses services et de ses exploits, et qu'au lieu de faire une timide apologie de sa conduite, il marcha vers le Capitole, suivi de tout le peuple, pour y remercier les dieux des victoires qu'ils lui avaient fait remporter.

5. Chasteté.

A peine pouvons-nous comprendre qu'un païen ait porté l'amour de cette vertu aussi loin que l'a fait Scipion. L'histoire de cette jeune princesse d'une si rare beauté, qui fut gardée chez lui comme elle l'aurait été dans la maison de son père, est connue de tout le monde. Je l'ai rapportée assez au long, aussi-bien que le beau discours qu'il tint à Masinissa sur la même matière.

« sibus, sed etiam jus gentium in legatis violatum esset, tamen se nihil nec institutis populi romani, nec suis moribus indignum in iis facturum esse. » (Liv. lib. 30, cap. 25.)

[1] « Sensère etiam barbari magnitudinem animi, cujus « miraculo nominis alii mortales stuperent, id ex tam « alto fastigio aspernantis. » (Liv. lib. 27, cap. 19)

[2] Liv. lib. 38.

6. Religion.

J'ai souvent cité le célèbre entretien de Cambyse, roi de Perse, avec son fils Cyrus, que l'on regarde avec raison comme un abrégé des plus utiles leçons qu'on puisse donner à quiconque doit commander les armées, ou être employé au gouvernement. Cet excellent discours commence et finit par ce qui regarde la religion, comme si tous les autres avis, sans celui-là, devaient être inutiles. Cambyse recommande à son fils, avant tout et surtout, de s'acquitter religieusement de tous les devoirs que la Divinité exige des hommes ; de ne former jamais aucune entreprise, petite ou grande, sans consulter les dieux ; de commencer toutes ses actions par implorer leur secours, et de les faire suivre par des actions de grâces, tout bon succès venant de leur protection, qui n'est due à personne, et devant par conséquent leur être rapporté. C'est en effet ce que Cyrus pratiqua toujours très-exactement ; et il avoue lui-même, dans l'entretien dont ceci est tiré, qu'il part pour sa première campagne, plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut se rendre à lui-même ce témoignage, qu'il n'a jamais négligé leur culte.

Je ne sais si notre Scipion avait lu la Cyropédie, comme cela est certain du second, qui en faisait son étude ordinaire ; mais il est visible qu'il a imité en tout Cyrus, et surtout dans le culte religieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-sept ans[1], il ne commença jamais aucune affaire, soit publique, soit particulière, sans avoir auparavant été au Capitole pour implorer le secours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la prière solennelle qu'il fit aux dieux en partant de Sicile pour l'Afrique[2] ; et le même historien ne manque pas de faire remarquer qu'aussitôt après la prise de Carthagène il remercia publiquement les dieux de l'heureux succès de cette entreprise : *postero die, militibus navalibusque sociis convocatis, primùm diis immortalibus laudesque et grates egit*[3].

[1] Liv. lib. 26, cap. 19.

[2] Liv. lib. 29, cap. 27.

[3] Id. lib 26, cap. 48.

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle était cette religion, ou de Cyrus ou de Scipion : on sait bien qu'elle ne pouvait être que fausse. Mais l'exemple qu'ils donnent à tous les commandants et à tous les hommes de commencer et de terminer toutes leurs actions par la prière et par l'action de grâces n'en est que plus fort ; car que n'auraient-ils point dit et fait, s'ils avaient été comme nous éclairés des lumières de la vraie religion, et s'ils avaient eu le bonheur de connaître le véritable Dieu! Après de tels exemples, quelle honte serait-ce pour des généraux chrétiens de n'oser paraître aussi religieux que ces anciens capitaines du paganisme!

§ VI. — *Affaires d'Espagne.* Celtibériens domptés. Ils sont vaincus de nouveau. Troubles apaisés chez les Celtibériens. — *Guerre d'Istrie.* L'armée du consul Manlius, après avoir été défaite par les Istriens, remporte sur eux une victoire considérable. Procédé violent du nouveau consul à l'égard des proconsuls. Claudius attaque Nésartie, dont les habitants se portent à un désespoir furieux. L'Istrie est entièrement soumise. — *Expéditions en Ligurie.* Liguriens vaincus par Fulvius, puis par Claudius. Ils sont vaincus une seconde fois par ce consul. Défaite des Liguriens par le consul Popillius, qui les traite fort durement. Le sénat condamne la conduite du consul. La contestation au sujet des Liguriens se renouvelle. On nomme commissaire le préteur Licinius pour informer contre Popillius et pour juger son affaire. Popillius, de retour à Rome, échappe au jugement par la facilité du préteur Licinius. Réflexion sur le procédé de ce préteur. — *Affaires de Sardaigne et de Corse. Affaires arrivées à Rome.* Vestale punie. Plaintes des alliés latins et de quelques autres. Choix d'un fils du grand Scipion pour préteur. Grande peste à Rome. Beaux ouvrages faits par les censeurs. Loi Voconia contre les femmes au sujet des successions. Les tuiles de marbre enlevées du temple de Junon Lacinienne y sont reportées par ordre du sénat. Dénombrement. Nuées de sauterelles. Les ambassadeurs des Carthaginois se plaignent dans le sénat des usurpations de Masinissa. Gulussa défend son père. Réponse du sénat. Mort funeste de Fulvius. Colonie de Cartéia en Espagne. Gulussa et les ambassadeurs carthaginois reviennent à Rome. Le consul Postumius commence à vexer les alliés. Vexations que les préteurs exercent en Espagne. Plaintes contre le consul Cassius, contre Licinius son collègue, contre les préteurs Lucrétius et Hortensius.

Réflexion sur le changement arrivé dans les moeurs et le gouvernement à Rome.

Le grand objet qui occupera notre histoire pendant les dix ou douze années suivantes, c'est la guerre des Romains contre Persée, dernier roi de Macédoine, laquelle se termine par la ruine de ce royaume et la fin de la puissance macédonienne. Cet événement est mêlé dans Tite-Live de quelques légères expéditions dans l'Espagne, l'Istrie, la Ligurie, la Sardaigne, la Corse, et quelques autres provinces. Je traiterai d'abord de ces expéditions séparément et de la manière la plus succincte qu'il me sera possible, sans pourtant rien omettre de ce qui me paraîtra digne d'attention. J'en userai de même à l'égard des affaires qui concernent en particulier l'intérieur et la police de Rome. De cette sorte, la guerre de Macédoine, n'étant point interrompue par des événements étrangers, pourra être exposée avec plus d'ordre et de clarté.

Affaires d'Espagne.

L. Postumius et Ti. Sempronius, propréteurs, partagèrent entre eux la Celtibérie [1], et, chacun de leur côté, ils gagnèrent plusieurs batailles et prirent un grand nombre de villes. Ils reçurent dans la suite l'un et l'autre l'honneur du triomphe. Sempronius, en particulier, méritait les plus grands honneurs, non-seulement par ses exploits, mais par la sagesse des lois qu'il donna aux peuples vaincus.

Ces nations vivaient alors dans toute la simplicité de la nature, et Tite-Live nous en a conservé un trait que je ne crois pas devoir omettre ici.

Sempronius assiégeait une ville considérable du pays, nommée *Certime.* Lorsqu'il commençait à pousser ses ouvrages, les habitants lui envoyèrent des députés, qui lui parlèrent avec une franchise parfaite; car ils ne dissimulèrent point qu'ils soutiendraient la guerre s'ils avaient des forces suffisantes, et ils demandèrent la permission d'aller dans le camp

[1] An. R. 573; av. J. C. 179. — Liv. lib. 40, cap. 47-50.

des Celtibériens assemblés en corps d'armée à peu de distance, et de tâcher d'en obtenir du secours. Sempronius le leur ayant permis, ils partirent, et revinrent peu de jours après avec dix autres ambassadeurs. C'était l'heure de midi; et, avant tout, ils prièrent le préteur de leur faire donner à boire : après qu'ils eurent bu un premier coup, ils en demandèrent un second, ce qui apprêta beaucoup à rire à toute l'assistance, étonnée d'une telle grossièreté de mœurs. Alors le plus âgé des ambassadeurs interrogea Sempronius, et lui demanda ce qui lui donnait la confiance de venir leur faire la guerre. Le préteur leur répondit qu'il comptait sur de bonnes troupes, sur une excellente armée, et qu'il leur donnerait la satisfaction de s'en convaincre par leurs yeux afin qu'ils pussent en parler savamment à ceux qui les avaient envoyés. En même temps il donna ses ordres pour que toute l'armée se mît sous les armes et se préparât à faire l'exercice. Les ambassadeurs, après avoir bien examiné toutes choses, retournèrent au camp des Celtibériens, et les dissuadèrent de tenter le secours; et la place se rendit.

Cinq ans après [1], les Celtibériens, que Sempronius paraissait avoir entièrement domptés, se révoltèrent avec beaucoup d'insolence, et osèrent même attaquer le camp des Romains, où ils jetèrent d'abord le trouble ; mais ils furent bientôt repoussés vigoureusement. Il y eut de leur part dans le combat quinze mille hommes tués, ou faits prisonniers.

Un mouvement de révolte excité parmi les Celtibériens par un soldat fanatique qui prétendait avoir reçu du ciel une javeline d'argent et qui voulait assassiner le préteur, fut apaisé par la mort du coupable, qui fut tué sur-le-champ, et par la sage modération qu'employa le préteur pour ramener les peuples à leur devoir.

[1] An. R. 578; av. J. C. 174. — Liv. lib. 41, cap. 26.
[2] An. R. 582; av. J. C. 170. — Flor. lib. 2, cap. 17.— Liv. lib. 43, cap. 4.

Guerre d'Istrie.

M. JUNIUS BRUTUS [1].
A. MANLIUS VULSO.

L'Istrie est une province d'Italie dans l'état de Venise, dont les villes principales sont : POLA, appelée aussi *Pietas Julia*; PARENTIUM, *Parenzo*; TERGESTE, *Trieste*, qui en faisaient anciennement partie.

Le consul Manlius avait eu pour son département la Gaule [2]. Ne trouvant point dans cette province de matière à mériter le triomphe auquel il aspirait, il saisit avec joie l'occasion qui se présenta de faire la guerre aux Istriens. Outre le secours qu'ils avaient autrefois accordé aux Etoliens contre les armées de la république, ils venaient tout récemment de faire sur les alliés de Rome quelques courses, qui avaient abouti au pillage, dont cette nation était très-avide. Manlius, sans avoir pris ordre du sénat, partit d'Aquilée, où il était, pour aller attaquer ces peuples. La république avait sur cette mer une escadre pour en défendre les côtes : le consul en envoya une partie dans le port le plus proche des confins de l'Istrie, avec des barques chargées de provisions. Il se rendit lui-même par terre au même endroit, et campa à cinq milles de la mer. Pour assurer les convois et soutenir les fourrageurs, il plaça plusieurs corps de troupes autour de son camp. Un de ces corps regardait l'Istrie, placé entre le camp et la mer; et il était composé d'une cohorte levée à la hâte dans la colonnie de Plaisance, et de quatre compagnies de la seconde légion.

Les Istriens avaient suivi l'armée ennemie par des chemins de traverse sans en être vus, épiant l'occasion de l'attaquer avec avantage. Ayant reconnu que les corps de garde qui environnaient le camp étaient peu nombreux, et observaient peu d'ordre, ils vinrent fondre sur la cohorte de Plaisance. Un brouillard qui s'était élevé le matin couvrit leur marche ; mais s'étant à moitié dissipé aux premiers rayons du soleil, il laissa paraître une lu-

[1] An. R. 574; av. J. C. 178.
[2] Liv. lib. 41, cap. 1-6.

mière sombre, qui, grossissant les objets présentait aux yeux des Romains l'apparence d'une armée beaucoup plus nombreuse que n'était réellement celle des ennemis. Les soldats effrayés s'enfuirent dans le camp, où ils causèrent encore plus de terreur qu'ils n'en avaient eux-mêmes apporté. Les cris que l'on jette aux portes, l'obscurité qui augmente encore le tumulte, l'agitation des soldats, qui, en courant chacun de leur côté, s'embarrassent et tombent les uns sur les autres, tout cela fait craindre aux plus éloignés que les ennemis ne soient entrés dans les retranchements. Une voix poussée au hasard exhorte les troupes à courir du côté de la mer. Comme si c'eût été le signal du départ, d'abord quelques soldats, la plupart sans armes, prennent le chemin du port, un plus grand nombre les imite, et enfin toutes les troupes les suivent, jusqu'au consul lui-même, qui avait inutilement employé pour les retenir son autorité, ses ordres, et même ses prières. Il ne resta que le seul M. Licinius Strabon, tribun légionnaire, avec environ cinq ou six cents hommes.

Les ennemis, étant entrés dans les lignes, se jetèrent sur cet officier, qui rangeait ses gens en bataille. Le combat fut sanglant, et ne finit que quand le tribun eut été tué avec tous les siens. Les Istriens, ayant trouvé dans le camp une grande abondance de toutes sortes de provisions, leur roi, nommé *Epulon*, se mit à table, et commença à faire bonne chère. Tous ceux qui l'accompagnaient, quittant leurs armes, en firent autant, sans songer aux ennemis. Comme ils n'avaient pas coutume de trouver des mets ni si choisis, ni si abondants, ils se remplirent de vin et de viandes avec une extrême avidité.

Les Romains étaient alors dans une situation bien différente. La consternation régnait parmi eux sur mer et sur terre. Les marins détendent leurs tentes, et portent au plus vite dans leurs vaisseaux les vivres et autres munitions qui avaient été débarqués sur le rivage. Les soldats de terre, pleins d'effroi, se jettent dans les esquifs, et tâchent de gagner la mer. Les pilotes et matelots, craignant que leurs bâtiments ne soient trop chargés, s'empressent les uns à repousser la foule qui se présente pour s'y réfugier, les autres à éloigner les vaisseaux du rivage, et à les faire avancer en pleine mer. De là naît entre les soldats et la chiourme un combat qui ne se passe pas sans blessures et sans effusion de sang; jusqu'à ce qu'enfin, par l'ordre du consul, la flotte s'éloigne du bord, et gagne le large.

L'armée romaine entière serait devenue la proie des ennemis, s'ils avaient su ce que c'était que faire la guerre. Le consul, mettant à profit leur ignorance, rassembla ce qui lui restait de troupes, après les avoir fait revenir des différents lieux où la fuite les avait dispersées. Sans perdre de temps, il les mène au camp. Le peu d'Istriens qui n'étaient pas encore ivres prennent la fuite; les autres passent du sommeil à la mort. Les Romains recouvrèrent tout ce qu'ils avaient laissé dans leur camp, à l'exception du vin et des viandes que les barbares avaient consumés. Il fut tué environ huit mille Istriens. Leur roi s'enfuit plus qu'à moitié ivre, à l'aide d'un cheval sur lequel les siens le jetèrent, après l'avoir tiré de table à la hâte. La perte des Romains ne fut pas considérable.

La nouvelle de la déroute de l'armée consulaire étant parvenue jusqu'à Rome, y causa une grande alarme. Comme la renommée grossit toujours les objets, surtout en mal, on crut l'armée entièrement défaite. On leva de nouvelles troupes avec une promptitude extraordinaire. On donna différents ordres pour envoyer de différents côtés des secours au consul. Junius, son collègue, passa de la Ligurie dans la Gaule; mais il apprit en chemin que l'armée romaine était en sûreté, et que les Istriens s'étaient retirés. Il dépêcha sur-le-champ un courrier à Rome pour y porter cette bonne nouvelle, qui délivra les esprits d'une grande inquiétude. Les deux consuls retournèrent à Aquilée pour y mettre les troupes en quartier d'hiver.

C. CLAUDIUS PULCHER [1].
TI. SEMPRONIUS GRACCHUS.

Dès que l'hiver fut fini, les deux consuls de l'année précédente, Manlius et Junius, firent

[1] An. R. 579; av. J. C. 177.

entrer leurs troupes dans le pays des Istriens, et y mirent tout à feu et à sang. Ceux-ci, ayant armé toute leur jeunesse, hasardèrent un combat où il en fut tué environ quatre mille. Ils se retirèrent dans leurs villes et dans leurs bourgs, d'où ils envoyèrent demander la paix aux généraux romains, puis leur fournirent les otages qu'on avait exigés d'eux.

Lorsque ces nouvelles eurent été annoncées à Rome par les lettres des proconsuls, le consul C. Claudius, à qui l'Istrie était échue pour son département, craignit que ces bons succès ne lui ôtassent l'occasion de se signaler [1]. Il partit donc brusquement de Rome pendant la nuit, sans avoir fait dans le Capitole les vœux accoutumés, sans se faire accompagner de ses licteurs, et n'ayant averti de son dessein que son collègue. Arrivé avec précipitation dans sa province, il s'y conduisit avec encore plus de témérité qu'il n'y était venu; car, après avoir assemblé l'armée, il commença par déclamer en termes violents contre la lâcheté avec laquelle Manlius avait abandonné son camp; en quoi il choqua tous les soldats, qui les premiers avaient pris la fuite. Il reprocha ensuite à Junius de s'être rendu complice de la mauvaise conduite de son collègue en se joignant à lui. Enfin il termina ses invectives par les ordres qu'il leur donna à l'un et à l'autre de sortir sur-le-champ de la province.

Ils lui répondirent que s'il avait prononcé dans le Capitole les vœux solennels pour le salut de l'empire, s'il était sorti de la ville revêtu de sa cotte d'armes et précédé de ses licteurs, comme la coutume et les lois l'exigeaient, ils ne feraient point de difficulté de lui obéir; mais que jusqu'à ce qu'il eût satisfait à ces obligations, il ne pouvaient reconnaître en lui l'autorité consulaire. Cette réponse mit le consul en fureur. Il fit appeler le questeur de Manlius, et lui commanda de lui apporter des chaînes, menaçant Junius et Manlius de les envoyer à Rome pieds et mains liés, s'ils n'obéissaient. Cet officier ne respecta pas davantage ses ordres. Toute l'armée entourant ses généraux, dont elle prenait hautement la défense, et ne séparant point leurs intérêts des siens, donnait la confiance et le courage de mépriser le commandement et les menaces d'un consul si violent et si déraisonnable.

Claudius, ne pouvant supporter la résistance qu'on lui opposait, et les railleries des soldats (car on ajoutait l'insulte à la désobéissance), s'en retourna à Aquilée dans le même vaisseau qui l'avait amené. De là il écrivit à son collègue d'ordonner aux troupes que l'on avait destinées pour l'Istrie de se rendre à Aquilée, afin que, quand il serait arrivé à Rome, et qu'il aurait prononcé dans le Capitole les vœux accoutumés, rien ne le retînt dans la ville, et qu'il pût sur-le-champ en sortir revêtu des marques du commandement. Son collègue exécuta le tout ponctuellement, et ordonna aux légions qui devaient servir sous Claudius de se rendre incessamment à Aquilée. Claudius suivit de près ses lettres, et ne fut pas plus tôt arrivé à Rome, qu'ayant assemblé le peuple pour l'instruire de ce qui s'était passé entre lui et les proconsuls Manlius et Junius, il fit sans différer la cérémonie du Capitole; et, dès le troisième jour, revêtu de la cotte d'armes, et accompagné de ses licteurs, il s'en retourna dans sa province, avec la même précipitation dont il avait usé auparavant.

Il y avait déjà quelques jours que Junius et Manlius attaquaient vigoureusement la ville de Nésartie, où les principaux des Istriens et leur roi Epulon lui-même s'étaient enfermés. Mais dès que Claudius fut arrivé avec deux nouvelles légions, il les congédia eux et les vieilles troupes; et, continuant le siége de cette ville, il entreprit de s'en rendre maître par le moyen des ouvrages et des machines. Pour cet effet, ayant, par un travail de plusieurs jours, fait passer dans un nouveau lit le fleuve, qui, coulant le long des murailles, était un obstacle à ses assauts et fournissait aux assiégés l'eau dont ils avaient besoin, il jeta autant de terreur que de surprise dans l'esprit des barbares, qui se voyaient privés d'un secours absolument nécessaire. Mais par cette extrémité à laquelle il les avait réduits, il ne put les engager à demander la paix. Plutôt que de se rendre, ces furieux prirent le parti de tuer leurs femmes et leurs enfants,

[1] Liv. lib. 41, cap. 10.

[1] Liv. lib. 41, cap. 11.

et, affectant de présenter aux assiégeants un spectacle si affreux, ils égorgeaient ces infortunées victimes sur leurs murailles, et ensuite les jetaient dans le fossé. Pendant que les barbares étaient occupés à ces horribles exécutions, sans que les cris des femmes et des enfants fissent aucune impression sur leurs cœurs, les Romains escaladèrent la muraille, et entrèrent dans la ville. Dès que le roi jugea par les cris de ceux qui fuyaient que la place était au pouvoir des ennemis, pour ne point tomber vivant entre les mains des vainqueurs, il se perça de son épée. Tout le reste fut tué ou pris. Le consul prit encore de force deux villes, et les rasa. Il trouva plus de butin qu'il n'en avait espéré d'une nation si pauvre, et l'abandonna tout entier aux soldats[1]. Il vendit à l'encan cinq mille prisonniers, fit battre de verges et décapiter les auteurs de la guerre. L'Istrie, par la mort de son roi et la ruine de trois villes, rentra dans sa première tranquillité, et tous les peuples, donnant des otages aux Romains, se soumirent à leur domination. On ordonna des actions de grâces à Rome pour ces heureux succès.

Expéditions en Ligurie.

Deux ans avant ce que nous venons de rapporter, la Ligurie avait été donnée pour département aux deux consuls, Q. Fulvius et L. Manlius[2]. Le premier, ayant vaincu les ennemis, les fit descendre dans les plaines pour s'y établir, et mit des troupes sur les montagnes pour s'assurer de ces postes. Son collègue, L. Manlius, ne fit rien de considérable. Trois mille Gaulois, ayant passé les Alpes sans commettre aucune hostilité, demandèrent au consul et au sénat une portion de terre en Italie où ils pussent s'établir, et vivre en paix sous la protection et dans la dépendance du peuple romain. Le sénat ordonna aux Gaulois de sortir d'Italie, et au consul Q. Fulvius de rechercher ceux qui avaient engagé cet essaim à passer les Alpes, et de les punir.

L'année suivante se passa sans qu'il fût question des Liguriens[1]. Mais l'an 575, Claudius n'eut pas plus tôt subjugué les Istriens, qu'il reçut ordre du sénat de conduire ses légions dans la Ligurie. Il livra un combat aux ennemis, leur tua quinze mille hommes, en prit plus de sept cents, et leur enleva cinquante-un drapeaux. De retour à Rome, il triompha de l'Istrie et de la Ligurie.

Les Liguriens ne demeurèrent pas longtemps tranquilles[2]. Claudius reçut ordre de nouveau de marcher contre eux. Il les vainquit une seconde fois. Ils se retirèrent sur leurs montagnes.

Le consul Pétilius les y attaqua[3]. Il fut tué dans un combat. Les ennemis ne s'en aperçurent point, et ils furent encore défaits. Ils perdirent cinq mille homm s.

Trois ans après, le consul M. Popillius combattit les Liguriens près de Caryste, dans le territoire des Statiellates, où leurs troupes s'étaient assemblées à l'arrivée des Romains[4]. D'abord ils se tinrent renfermés dans les murailles de cette ville; mais, s'apercevant que le consul se disposait à l'assiéger, ils se rangèrent en bataille devant les portes. C'est ce que demandait Popillius. Le combat dura trois heures, et fut fort sanglant. Les Liguriens laissèrent sur la place dix mille hommes : les Romains, victorieux, en perdirent plus de trois mille. Après cette défaite, les Liguriens se rendirent à discrétion, espérant que le consul ne les traiterait pas plus rigoureusement qu'avaient fait les généraux précédents. Mais il leur ôta à tous leurs armes, leur défendit sans doute d'en fabriquer de nouvelles, rasa leur ville, les vendit à l'encan eux et leurs effets, et écrivit au sénat tout ce qui s'était passé dans sa province.

Quand le préteur A. Atilius eut fait lecture de la lettre de Popillius dans le sénat, il n'y eut point de sénateur à qui le procédé du consul ne parût atroce et indigne[5]. On disait « que « les Statiellates, les seuls peuples de la Ligu- « rie qui n'avaient point porté les armes contre

[1] Liv. lib. 41, cap. 11.
[2] Lib. liv. 40, cap. 53.

[1] An. R. 575; av. J. C. 177.—Liv. lib. 41, cap. 12, 13.
[2] Liv. lib. 41, cap. 14-16.
[3] An. R. 576; av. J. C. 176. — Liv. lib. 41, cap 18.
[4] An. R. 579; av. J. C. 173. — Liv. lib. 42, cap. 7.
[5] Liv lib. 2, cap. 58, 9.

« la république, qui même, en cette dernière « occasion, n'avaient point été les agresseurs, « et n'avaient fait que se défendre contre le « consul qui les attaquait, méritaient sans doute « quelque ménagement; que néanmoins, après « qu'ils s'étaient soumis et abandonnés à la « bonne foi du peuple romain, il avait exercé « sur eux toutes les cruautés imaginables; « qu'en vendant comme esclaves tant de mil-« liers d'innocents qui imploraient la justice « du peuple romain, il avait laissé un exemple « pernicieux, qui ferait que, dans la suite, il « n'y aurait point d'ennemis qui n'aimassent « mieux combattre jusqu'à la dernière extré-« mité que de se rendre. »

Il fut donc ordonné « que le consul Popil-« lius remettrait les Liguriens en liberté, en « faisant reprendre à ceux qui les avaient ache-« tés l'argent qu'il avait reçu d'eux; qu'il au-« rait soin de leur restituer tout ce qui pour-« rait se retrouver de leurs biens; qu'il leur « serait permis de fabriquer des armes; et « qu'enfin le consul sortirait de la province dès « qu'il aurait rétabli les Liguriens dans leur « premier état. » La maxime du sénat était que ce qui rend une victoire illustre, c'est de dompter par la force des armes ceux qui résistent [1], et non de traiter cruellement ceux qui se soumettent.

Le consul ne se pressa pas d'exécuter des ordres si mortifiants pour lui. Il mit sur-le-champ ses légions en quartier d'hiver à Pise, et revint à Rome plein de colère et d'indignation. Ayant assemblé le sénat dans le temple de Bellone, il fit des plaintes amères sur le décret qui avait été rendu contre lui, auquel il ne manquait, disait-il, que de l'avoir livré aux vaincus : il demanda qu'il fût cassé, et condamna à une amende le préteur qui l'avait proposé et prononcé. Il insista beaucoup sur les actions de grâces publiques qu'il prétendait être dues aux Dieux pour l'heureux succès de ses armes. Il ne reçut pour réponse que des reproches aussi vifs qu'il les méritait, et retourna à son armée sans avoir rien obtenu de ce qu'il demandait.

C. POPILLIUS LÆNAS [1].
P. ÆLIUS LIGUR.

Au commencement de cette année, les contestations de l'année précédente se réveillèrent [2]. Les sénateurs voulaient qu'on remît en délibération l'affaire des Liguriens, et qu'on renouvelât l'arrêt du sénat qui avait été rendu en leur faveur; et c'était le consul Ælius qui en faisait la proposition. D'un autre côté, Popillius intercédait pour son frère auprès de son collègue et du sénat, déclarant qu'il s'opposerait à tout ce qui serait décerné contre lui. Il n'eut pas de peine à gagner son collègue; mais les sénateurs n'en furent que plus portés à persister dans leur sentiment [3]. Les consuls ne partaient point pour leurs provinces, parce qu'ils ne voulaient pas permettre au sénat, qui le demandait avec instance, de délibérer sur l'affaire de M. Popillius; et que, de son côté, le sénat voulait la décider avant qu'il fût question d'aucune autre.

Cependant M. Popillius se rendit encore plus odieux qu'auparavant, en écrivant au sénat qu'en qualité de proconsul, il avait livré contre les Liguriens Statiellates un second combat, dans lequel il leur avait tué dix mille hommes. Une guerre si injuste avait engagé tous les autres peuples de la Ligurie à reprendre les armes. Alors les sénateurs s'élevèrent avec force, non-seulement contre Popillius absent, qui, au mépris de la justice et du droit des gens, avait déclaré la guerre à un peuple soumis, et engagé à la révolte une nation qui se tenait en repos, mais encore contre les consuls, qui négligeaient de se rendre dans leur département.

Deux tribuns du peuple, animés par ce consentement unanime des sénateurs, déclarèrent qu'ils condamneraient les consuls à l'amende, s'ils n'allaient pas prendre le commandement des armées; et en même temps ils firent lecture, dans le sénat, de la loi qu'ils avaient

[1] « Claram victoriam vincendo pugnantes, non sæ-« viendo in afflictos fieri. » (Liv.) *C'est ce que marque également Virgile par ce beau vers connu de tout le monde*

Parcere subjectis, et debellare superbos.

[1] An. R. 580; av. J. C. 172.
[2] Liv. lib. 42, cap. 10.
[3] Liv. lib. 42, cap. 21.

dessein de proposer, au sujet des Liguriens qui s'étaient rendus à la bonne foi du consul Popillius[1]. Cette loi portait que, s'il se trouvait quelqu'un des Liguriens Statiellates que Popillius avait vendus depuis qu'ils s'étaient rendus à lui, qui n'eût pas été remis en liberté avant les calendes prochaines (le premier jour) du mois d'août, le sénat, assemblé sous le serment, nommerait un commissaire pour informer contre celui qui se trouverait coupable de les avoir frauduleusement réduits en servitude, et pour lui faire porter la peine de son injustice. Ils proposèrent en effet cette loi, avec l'autorité du sénat. Le peuple l'accepta avec joie; et, en conséquence, le préteur C. Licinius demanda aux sénateurs qui ils voulaient charger de faire les informations qu'elle ordonnait; et ils en donnèrent la commission à ce préteur lui-même.

Les consuls partirent enfin pour leur département, où ils prirent le commandement de l'armée, que leur remit M. Popillius. Mais ce général n'osait encore revenir à Rome, pour n'être pas obligé, odieux comme il était actuellement et au sénat et encore plus au peuple, de répondre de sa conduite devant un préteur qui avait mis en délibération dans le sénat la loi portée pour lui faire son procès. A cette désertion de l'accusé, les tribuns du peuple opposèrent les menaces d'une autre loi, qui portait que, s'il n'était pas revenu dans la ville avant les ides (le 13) de novembre, le préteur C. Licinius le jugerait par contumace.

Il fallut pour lors nécessairement obéir. Il revint donc à Rome. Dès qu'il parut dans le sénat, le mécontentement général de la compagnie, rallumé tout de nouveau par sa présence, lui attira mille reproches sanglants[2], suivis d'un arrêt qui portait que ceux des Liguriens qui n'avaient point été ennemis de la république depuis le consulat de Q. Fulvius et de L. Manlius seraient remis en liberté par les soins des préteurs C. Licinius et Cn. Sicinius, et que le consul C. Popillius, frère de l'accusé, les établirait au delà du Pô. Ce règlement rendit la liberté à plusieurs milliers d'hommes, à qui on fit passer le Pô pour y cultiver les terres qu'on leur assigna.

M. Popillius, en vertu de la loi portée par les tribuns en faveur des Liguriens, fut obligé de comparaître comme accusé devant le préteur, et de se défendre en deux audiences. Son affaire n'ayant point été jugée, elle fut appelée une troisième fois. Mais alors le préteur, gagné par la considération pour le consul C. Popillius absent, et par les prières de toute la famille de ces deux frères, remit le jugement aux ides (au 15) de mars, jour où les nouveaux magistrats devaient entrer en charge, et lui sortir de la sienne pour rentrer dans l'état de particulier : par là, n'étant plus en place pour juger, il laissait l'affaire indécise. Tel fut le détour artificieux qui fut pris pour éluder la loi et procurer l'impunité à Popillius.

Mais est-il donc permis à un juge d'éluder ainsi l'autorité des lois, et de soustraire à leur juste sévérité un accusé aussi coupable que celui-ci? Sans parler du mépris insolent qu'il fait d'une compagnie respectable comme l'était le sénat romain, peut-on envisager de sang-froid le malheur d'une infinité de personnes libres condamnées sans raison à un dur esclavage; et, ce qui est bien plus horrible, le meurtre de vingt mille hommes innocents, tués dans deux batailles que donne ce consul, malgré la défense du sénat? Quoi! dans un tel cas, la recommandation, l'amitié, le crédit l'emportent sur les vues du bien public[1]! N'est-ce pas une grande prévarication de renvoyer absous un coupable, que de condamner un innocent, puisque c'est ouvrir la porte à la licence que de laisser le crime impuni? Un magistrat, dans ses fonctions, se croit-il maître de faire tout ce qu'il voudra? Que devient donc cet admirable principe inculqué si fortement par un païen, que la république, en établissant un juge[2], ne lui livre

[1] Liv. lib. 42, cap. 22.
[2] Liv. lib. 42, cap. 22.

[1] « Ita bonum publicum, ut in plerisque negotiis solet, privatâ gratiâ devictum. » (Sallust. in *B. Jugurth.*)

[2] « Est sapientis judicis cogitare, tantùm sibi a populo romano esse permissum, quantùm commissum et creditum sit, et non solùm sibi potestatem datam, verùm etiam fidem habitam esse meminisse.... Tum verò illud est hominis magni atque sapientis, quum illam, judi-

pas absolument son pouvoir, mais le lui confie comme un dépôt dont elle le rend responsable; qu'il doit consulter, dans l'exercice de sa charge, non sa propre inclination, mais la régle inviolable de son devoir; que, quand même il n'aurait ni associés ni témoins, il ne doit point se considérer comme seul, mais envisager autour de lui la loi, la religion, l'équité, la bonne foi, comme autant d'assesseurs qui jugent avec lui, et qui le jugeront lui-même; et surtout écouter et respecter la voix secrète de la conscience, que l'on ne peut jamais entièrement étouffer. Licinius viole ici toutes ces régles. Je trouve bien faible l'expression de Tite-Live, qui qualifie simplement son procédé d'une adresse trompeuse : *Ita rogatio de Liguribus arte fallaci elusa est.*

Affaires de Sardaigne et de Corse.

Ce qui se passa dans ces îles est de peu de conséquence. Deux peuples de Sardaigne troublèrent la tranquillité qui y régnait[1]. Le consul Ti. Sempronius fit marcher ses troupes contre eux, et les défit dans une bataille où ils perdirent douze mille hommes[2]. Il leur livra encore plusieurs combats, et leur tua plus de quinze mille hommes en différentes actions. Ils se soumirent aux Romains, et leur donnèrent des otages. De cette sorte l'île fut pacifiée.

Le préteur Cicéréius vainquit ceux de Corse dans une bataille où il y eut, de leur part, sept mille hommes de tués et plus de dix-sept cents faits prisonniers[3]. On leur accorda la paix, qu'ils demandèrent avec instance, et l'on exigea de ces insulaires deux cent mille livres pesant de cire, qui équivalent à cent cinquante-six mille deux cent cinquante de nos livres de Paris. Cette victoire procura à Cicéréius l'honneur du triomphe.

« candi causâ, tabellam sumpserit, non se putare esse « solum, sed habere in consilio legem, religionem, « æquitatem, fidem..... maximique æstimare conscientiam mentis suæ, quam ab diis immortalibus acceptmus, quæ a nobis divelli non potest. » (Cic. in *orat. pro Cluent.* n. 159.)

[1] An. R. 575; av. J. C. 177. — Liv. lib. 41, cap. 6 et 12.

[2] Liv. lib 41, cap. 17.

[3] An. R. 779; av. J. C. 173.—Liv. lib. 42, cap. 7 et 21.

Affaires arrivées a Rome.

M. JUNIUS BRUTUS[1].
A. MANLIUS VULSO.

Une vestale, qui avait laissé éteindre le feu de Vesta, fut punie du fouet, selon l'usage.

Dans la clôture du dénombrement fait par les censeurs M. Æmilius Lépidus et M. Fulvius Nobilior, il se trouva deux cent soixante et treize mille deux cent quarant-equatre citoyens.

C. CLAUDIUS PULCHER[2].
TI. SEMPRONIUS GRACCHUS.

Les alliés latins portèrent leurs plaintes au sénat sur un abus qui devenait commun parmi eux. La loi permettait à ceux qui avaient famille, et qui laissaient quelque enfant dans leur patrie, d'aller s'établir à Rome, et de s'y faire inscrire dans le rôle des citoyens. Plusieurs, en éludant la loi par différentes fraudes, abandonnaient leur patrie sans y laisser d'enfants qui pussent les représenter. Les Latins remontrèrent que, si cet abus continuait, dans peu d'années leurs villes et leurs campagnes demeureraient désertes, et qu'ils ne pourraient pas fournir à la république le nombre ordinaire de soldats. Les Samnites et les Péligniens représentèrent aussi que quatre mille familles d'entre eux étaient allées s'établir à Frégelles, et que cependant on n'exigeait pas d'eux un moindre nombre de soldats. Le sénat trouva les plaintes des alliés justes et raisonnables, et y remédia en faisant observer avec exactitude la loi portée anciennement sur ce sujet.

CN. CORNÉLIUS SCIPIO HISPALUS[4]. Il mourut, et on lui substitua
C. VALÉRIUS LÆVINUS.
Q. PETILIUS SPURINUS.
P. MUCIUS SCÆVOLA[5].
M. ÆMILIUS LEPIDUS. II.

Dans l'élection des préteurs pour l'année suivante, il arriva une chose digne d'être re-

[1] An. R. 574; av. J. C. 178.

[2] Liv. Epit. lib. 41.

[3] An. R. 579; av. J. C. 177

[4] An. R. 575; av. J. C. 176.

[5] An. R. 577; av. J. C. 175.

marquee [1]. Cinq préteurs avaient déjà été nommés. La sixième place était disputée, d'un côté, par Lucius, ou, selon Valère-Maxime, Cn. Cornélius Scipion, fils du grand Scipion l'Africain, et, de l'autre, par C. Cicéréius, qui avait été greffier du même Scipion. Croirait-on que le peuple pût hésiter un moment à donner la préférence au fils de Scipion? Cependant celui-ci, par sa mauvaise conduite, avait tellement effacé l'impression que devait faire sur les esprits le souvenir de son père, que toutes les centuries se déclaraient pour Cicéréius. Mais il fut assez généreux pour ne pouvoir souffrir qu'on fît cet affront au fils de son patron; et, quittant la robe de candidat, il lui laissa la place vide, et lui prêta même son crédit. La charge fut donnée à Scipion, mais Cicéréius en eut tout l'honneur.

La gloire des pères est un poids pour les enfants quand ils n'y répondent point par leur mérite; et elle ne sert qu'à mettre leurs vices dans un plus grand jour, et à les rendre, par cet éclat même, plus méprisables. C'est ce qu'éprouva le Scipion dont il s'agit ici, et qui est le même qui, dans la guerre contre Antiochus, avait été fait prisonnier, et ensuite renvoyé par ce prince à son père. Il dégénéra tellement de la vertu de son père et de ses ancêtres, que ses proches furent obligés, selon Valère-Maxime, d'employer leur crédit pour lui faire défendre d'exercer les fonctions de la préture, et lui ôtèrent l'anneau, gravé du portrait de son père, qu'il portait au doigt, comme déshonorant, par sa conduite, la mémoire et le nom de ce grand homme.

Scipion eut un autre fils, par qui fut adopté le second Scipion l'Africain. Caton, dans le livre que Cicéron a composé sur la vieillesse, lui rend un témoignage bien avantageux. Il dit [2] que, sans la faiblesse de sa santé, qui était extrême, il aurait pu être une seconde lumière de Rome, et qu'il ajoutait à la grandeur d'âme de son père l'avantage de l'érudition et du goût pour les belles-lettres. En effet, Cicéron dit [1], dans un autre livre, que quelques discours qu'on avait de lui, et une histoire écrite en grec d'un style fort agréable, montrent que, si la force du corps eût répondu en lui à celle de l'esprit, il aurait pu être mis au nombre des orateurs les plus diserts.

SP. POSTUMIUS ALBINUS [2].
Q. MUCIUS SCÆVOLA.

Il y eut cette année à Rome une peste très-violente [3], qui emporta un grand nombre de citoyens, même des plus illustres. On eut recours aux dieux, suivant la religieuse coutume observée de tout temps à Rome. On leur fit des vœux, et on leur offrit un grand nombre de victimes.

La censure de Q. Fulvius Flaccus et d'A. Postumius Albinus [4] fut remarquable par la sévérité qu'ils exercèrent sur neuf sénateurs qui furent effacés du rôle de cette compagnie, et dont l'un était frère du censeur Flaccus. Le Scipion dont nous venons de parler était aussi de ce nombre. Cette punition ne lui faisait pas perdre la charge de préteur; mais il ne convenait pas qu'un homme déshonoré publiquement par une note flétrissante eût sous sa main l'administration de la justice; et c'est vraisemblablement ce qui mit ses proches en état d'obtenir que l'exercice de cette charge lui fût interdit. Plusieurs, parmi les chevaliers, furent aussi dégradés et effacés du tableau.

Ces mêmes censeurs se rendirent aussi fort célèbres par un grand nombre d'ouvrages publics qu'ils entreprirent et achevèrent. Entre autres, Tite-Live [5] marque qu'ils furent les premiers qui firent paver les rues de Rome de grès, qui firent mettre sous les pierres qui formaient les grands chemins hors de Rome du tuf et de la terre graveleuse, et qui bor-

[1] Val. Max. lib. 4, cap. 5, et lib 3, cap. 5.

[2] « Quàm fuit imbecillus P. Africani filius is, qui te adoptavit (*il parle au second Scipion l'Africain*)! quam tenui aut nullâ potiùs valetudine! Quod ni ita fuisset, alterum ille exstitisset lumen civitatis. Ad paternam enim magnitudinem animi doctrina uberior accesserat. » (*De Senect.* n. 35)

[1] « Si corpore valuisset, in primis habitus esset disertus: indicant quum oratiunculæ, tum historia quædam græca scripta dulcissimè. » (In *Bruto*, n. 77.)

[2] An. R. 578; av. J. C. 174.

[3] Liv. lib. 41, cap. 21.

[4] Liv. lib. 41, cap. 27.

[5] « Censores vias sternendas silice in Urbe, glareâ extra Urbem substernendas, marginandasque, primi omnium locaverunt. » (Liv.)

dèrent ces grands chemins de petites banquettes pour la commodité des gens de pied.

Ce que Tite-Live décrit ici en peu de mots est assez obscur peut être éclairci, ce me semble, par ce que j'ai rapporté dans le second tome de cette histoire, en parlant de l'édilité, et que j'ai tiré mot à mot du R. P. Montfaucon. On peut consulter l'endroit.

La fin de cette année fut célèbre par une nouvelle et importante loi qui regardait les femmes [1], et qui excita beaucoup de bruit et de mouvement dans la ville. Jusqu'ici elles avaient été admises à toutes sortes de successions comme les hommes. Il arrivait de là que souvent le bien des familles les plus illustres passait dans des maisons étrangères; ce qui causait un grand dommage à la république, à qui il importe que des revenus considérables se conservent et se perpétuent dans les grandes familles, pour mettre ceux qui en sont les chefs en état de soutenir avec honneur l'éclat de leur nom et les dépenses attachées aux grands emplois. Outre cette première raison, il y avait lieu de craindre que, le bien des particuliers croissant tous les jours à proportion que la puissance de l'état s'augmentait, si les dames venaient à s'enrichir considérablement, comme le sexe est naturellement porté à l'ornement et à la parure, ces richesses ne fussent pour elles une occasion de donner dans le luxe et la dépense, et de s'éloigner de l'ancienne pureté de mœurs en s'écartant de l'ancienne simplicité de vie. Pour obvier à ces inconvénients, Q. Voconius Saxa, tribun du peuple, proposa une loi *qui défendait à quiconque aurait fait inscrire son nom dans le rôle des citoyens de Rome, depuis la censure d'Aul. Postumius et de Q. Fulvius, d'instituer pour héritière aucune fille ou femme, et qui défendait aussi qu'aucune fille ou femme pût jamais recevoir d'aucune succession au delà de cent mille sesterces* (douze mille cinq cents livres). Il ajoutait encore un autre article, qui ne regardait pas particulièrement les femmes. Le premier, qui les excluait généralement de la succession de tout citoyen romain, souffrit de grandes difficultés. Caton, toujours déclaré contre les dames, âgé pour lors de soixante et cinq ans, parla contre elles, en faveur de la loi, avec une grande force de voix et une grande vivacité d'action, et il vint à bout de faire passer la loi.

Le censeur Q. Fulvius Flaccus faisait bâtir à Rome le temple de la Fortune équestre, pour accomplir le vœu qu'il avait formé en Espagne dans un combat contre les Celtibériens. Comme il avait l'ambition de le rendre l'édifice de la ville le plus superbe et le plus magnifique, il crut que des tuiles [1] de marbre ne contribueraient pas peu à l'embellir. Dans ce dessein, il s'en alla dans le Brutium, et fit enlever la moitié des tuiles qui couvraient le temple de Junon Lacinienne. Cette quantité lui parut suffisante pour couvrir celui qu'il construisait. Il avait des vaisseaux tout prêts pour enlever ces matériaux et les transporter à Rome; et les alliés, par respect pour sa dignité de censeur, n'osèrent s'opposer à ce sacrilége. Flaccus, étant de retour à Rome, fit tirer les tuiles des barques, et ordonna qu'on les portât au temple de la Fortune. Quoiqu'il n'eût point dit où il les avait prises, on le sut bientôt à Rome. Le sénat en murmura hautement, et chacun demanda que l'affaire fût mise en délibération. Le censeur y fut appelé. Dès qu'il parut, on commença à s'élever contre lui avec encore plus de force qu'auparavant. Chaque sénateur en particulier, et tous en général, lui faisaient les reproches les plus sanglants : « que, non content de manquer « de respect à la divinité la plus honorée « dans tout ce pays, que Pyrrhus et Annibal « même avaient toujours respectée, il avait « découvert son temple, et l'avait presque « ruiné; qu'il en avait enlevé la couverture, « et l'avait exposé à toutes les injures du « temps : qu'un censeur, chargé par son emploi de veiller sur la conduite des citoyens, « et dont une des principales fonctions était « de prendre soin des temples, courait de « ville en ville, parmi les alliés, renversant les « temples des dieux, et les dépouillant de leurs « plus beaux ornements : qu'une pareille violence, exercée sur des édifices profanes et par-

[1] Cic. in Verr. 1, 107; et de Sen. 14. — Dio, lib. 56.

[1] Liv. lib 42, cap. 3.

« ticuliers, paraîtrait indigne à tout le monde ; « mais qu'elle était, à l'égard des temples des « dieux, un sacrilège abominable, dont les « suites étaient à craindre pour tout le peuple « romain. Pouvait-il s'imaginer qu'il fût per- « mis d'orner un temple des ruines d'un au- « tre? comme si les dieux n'étaient pas par- « tout les mêmes, et que l'on pût outrager « celui-ci pour honorer celui-là. »

Avant qu'on allât aux voix, tous les sénateurs avaient déjà fait connaître évidemment ce qu'ils pensaient. Ainsi, d'un commun consentement, il fut décidé qu'on reporterait les tuiles dans le temple d'où on les avait tirées, et qu'on apaiserait la colère de Junon par des sacrifices. C'est ce qui fut ponctuellement exécuté. Mais les gens qui s'étaient chargés de reporter les tuiles déclarèrent au sénat qu'on les avait laissées en bas dans la cour du temple, parce qu'il ne s'était point trouvé d'ouvriers assez habiles pour les remettre en leur place.

Les censeurs Q. Fulvius Flaccus et A. Postumius Albinus fermèrent le lustre[1]. Ce fut le dernier, qui en fit la cérémonie. Il se trouva dans le dénombrement deux cent soixante et neuf mille quinze citoyens, nombre inférieur au précédent, parce que le consul L. Postumius avait ordonné, en pleine assemblée, à tous les alliés du nom latin, de se faire inscrire dans leur pays, et défendu qu'on les comprît dans le dénombrement qui se fit à Rome, le tout conformément à l'édit du consul C. Claudius.

Un vent impétueux, venant de la mer, porta tout d'un coup dans l'Apulie une si prodigieuse nuée de sauterelles, que toute la terre de cette contrée en fut couverte. C. Sicinius, l'un des préteurs désignés, fut envoyé dans l'Apulie pour détruire cette peste fatale aux productions de la terre. Avec un grand nombre de paysans qu'il avait rassemblés pour ramasser ces animaux, il eut encore bien de la peine, et employa beaucoup de temps à en délivrer le pays.

[1] Liv. lib. 42, cap. 10.
[2] Id. ibid.

L. POSTUMIUS ALBINUS[1].
M. POPILLIUS LÆNAS.

C. POPILLIUS LÆNAS[2].
P. ÆLIUS LIGUR.

Ces consuls étaient tous deux plébéiens, ce qui jusque-là n'était arrivé qu'une seule fois : mais les exemples en devinrent fréquents dans la suite.

Les ambassadeurs des Carthaginois, qui étaient alors à Rome, eurent dans le sénat de grandes contestations avec Gulussa, fils de Masinissa. Les premiers se plaignaient « qu'ou- « tre le territoire à l'occasion duquel le sénat « avait déjà envoyé des commissaires en Afri- « que pour examiner sur les lieux à qui il ap- « partenait[3], Masinissa, depuis deux ans, « s'était encore emparé, par la force des ar- « mes, de plus de soixante-dix villes ou châ- « teaux de la dépendance des Carthaginois : « que de pareilles usurpations étaient aisées à « un prince qui ne comptait pour rien la jus- « tice et les lois : que les Carthaginois repen- « dant demeuraient dans le silence et dans « l'inaction, liés pour ainsi dire par les clau- « ses du traité qui leur défendait de sortir en « corps d'armée hors de leurs frontières : qu'il « était vrai que, s'ils entreprenaient de chas- « ser ce prince numide des terres dont il s'é- « tait emparé, on ne pourrait pas les accuser « d'avoir fait la guerre hors de chez eux ; mais « qu'ils étaient retenus par une autre clause « qui n'était point équivoque, et qui leur dé- « fendait expressément de faire la guerre aux « alliés du peuple romain : qu'ils auraient « donc encore pris patience, s'il leur avait été « possible; mais que, ne pouvant supporter « plus longtemps l'orgueil, l'avidité et la « cruauté de Masinissa, ils étaient venus pour « prier les Romains de leur accorder l'une de « ces trois grâces, ou de vouloir bien enten- « dre dans un esprit d'équité les raisons de « deux parties, dont ils étaient également al- « liés; ou de permettre aux Carthaginois d'op- « poser des armes justes et légitimes à la vio- « lence dont on usait pour les accabler; ou

[1] An. R. 579; av. J. C. 173.
[2] An. R. 580; av. J. C. 172.
[3] Liv. lib. 42, cap. 23.

« enfin, si la faveur avait plus de pouvoir sur « eux que la raison et la justice, de leur déclarer, une fois pour toutes, en quoi précisément et jusqu'à quel point ils voulaient « gratifier Masinissa du bien d'autrui : qu'au « moins le sénat serait modéré dans sa libéralité, et s'en tiendrait à ce qu'il aurait ordonné; au lieu que le roi numide ne suivait « d'autre règle dans ses usurpations que celle « que lui prescrivaient son avidité et son ambition : que, s'ils n'obtenaient aucun de ces « trois points, et qu'ils eussent fait, depuis « la paix que Scipion leur avait donnée, quelque faute qui leur eût attiré l'indignation « du peuple romain, il ordonnât lui-même de « la punition qu'ils méritaient : qu'ils aimaient « mieux être esclaves sous des maîtres qui les « mettraient au moins en sûreté, que de conserver une liberté qui serait continuellement « en butte aux invasions injustes de Masinissa : « qu'enfin il leur était plus avantageux de périr une bonne fois que de languir dans une « vie malheureuse et toujours exposés à la « cruauté du plus violent des tyrans. » Après avoir ainsi parlé, ils se prosternèrent par terre les larmes aux yeux, et, par leur abattement et leur douleur, ils excitèrent autant d'indignation contre le roi que de compassion pour eux-mêmes.

On demanda ensuite à Gulussa ce qu'il avait à répondre aux objections des Carthaginois [1], à moins qu'il n'aimât mieux informer auparavant le sénat des raisons qui l'avaient amené à Rome. Ce jeune prince répondit « qu'il ne lui « était pas aisé de s'expliquer sur des affaires « au sujet desquelles son père ne lui avait « donné aucune instruction ni aucun pouvoir, et n'avait pas même pu lui en donner, « puisqu'il ne savait point ce qui amenait les « Carthaginois à Rome, et n'était pas même « assuré qu'ils eussent intention d'y venir : « que son père l'avait envoyé pour supplier le « sénat de ne point ajouter foi aux accusations d'un peuple qui était autant l'ennemi « des Romains que de Masinissa, et qui ne le « haïssait qu'à cause de sa fidélité constante et « de son attachement inviolable aux intérêts « du peuple romain. »

[1] Liv. lib. 42, cap. 24.

Après que les sénateurs eurent entendu les discours de part et d'autre, et délibéré sur les demandes des Carthaginois, ils répondirent « que leur intention était que Gulussa retournât sur-le-champ dans la Numidie pour « avertir son père d'envoyer incessamment des « ambassadeurs à Rome qui répondissent aux « plaintes que ceux des Carthaginois avaient « portées au sénat contre lui : qu'ils feraient à « sa considération tout ce qui leur paraîtrait « raisonnable, comme ils avaient fait jusque-là; mais qu'ils n'accorderaient rien à la faveur contre la justice : qu'ils voulaient que « chacun fût conservé en possession de ce qui « lui appartenait dans le pays qu'ils disputaient « entre eux, et qu'on s'en tînt aux anciennes « limites sans en établir de nouvelles : que le « peuple romain, après avoir vaincu les Carthaginois, ne leur avait pas rendu leurs villes « et leurs campagnes pour leur arracher injustement, en temps de paix, ce qu'il ne « leur avait pas ôté, comme il le pouvait, par « le droit de la guerre. » Voilà de belles paroles, mais qui demeureront sans effet.

Le sénat renvoya le prince numide et les ambassadeurs de Carthage avec les présents accoutumés, et après leur avoir donné tous les témoignages d'amitié et de bienveillance que des amis et des hôtes ont lieu d'attendre.

Fulvius Flaccus, qui, étant censeur, avait enlevé les tuiles du temple de Junon, mourut d'une mort bien funeste [1]. De deux fils qu'il avait, il apprit que l'un était mort, et l'autre attaqué d'une très-dangereuse maladie. Il succomba à la douleur et à la crainte que lui causèrent ces deux tristes nouvelles. Ses domestiques le trouvèrent mort dans sa chambre, où il s'était étranglé. L'opinion commune était que depuis sa censure il avait eu l'esprit troublé; et l'on regarda sa mort comme un effet de la colère de Junon, et une punition du sacrilége qu'il avait commis en dépouillant son temple.

P. LICINIUS CRASSUS [2].
C. CASSIUS LONGINUS.

Sous ces consuls il vint d'Espagne à Rome

[1] Liv. lib. 42, cap. 28.
[2] An. R. 581; av. J. C. 171.

une députation d'une espèce singulière. Plus de quatre mille hommes [1], qui se disaient nés de soldats romains et de femmes de ce pays, demandaient qu'on leur assignât quelque ville où ils pussent s'établir. Le sénat leur ordonna de se présenter au préteur Canuléius, et de lui donner leurs noms, avec pouvoir à ce magistrat d'affranchir ceux d'entre eux qu'il voudrait, et de les faire conduire à Cartéia sur les bords de l'Océan. On laissait aux habitants de cette ville la faculté de rester chez eux, à condition d'y former une colonie avec ces nouveaux venus, et de partager avec eux les terres qu'on leur désignerait. On donna à cette colonie le droit du Latium, et elle fut appelée *la colonie des Affranchis*.

A peu près dans le même temps arrivèrent d'Afrique Gulussa, fils du roi Masinissa, et des ambassadeurs envoyés par les Carthaginois. Le prince numide ayant été introduit le premier dans le sénat, y exposa les secours que son père avait déjà envoyés pour la guerre de Macédoine [2], et offrit, par son ordre, de fournir encore au peuple romain, par reconnaissance pour ses bienfaits, tous ceux qu'on lui demanderait. Au reste, « il avertit les sénateurs de ne se laisser pas surprendre par « les artifices des Carthaginois : qu'ils avaient « résolu d'équiper une flotte considérable, « sous prétexte d'en aider les Romains contre « les Macédoniens; mais que, quand une fois « ils l'auraient mise en état d'agir, ils seraient « les maîtres de choisir leurs ennemis et leurs « alliés. »

Après ces préliminaires, il en vint sans doute à ce qui faisait le sujet de la contestation entre Masinissa et les Carthaginois. Une lacune qui se rencontre ici dans Tite-Live fait qu'on ignore ce qui fut dit de part et d'autre, et ce qui fut décidé par le sénat. Il paraît seulement que cette contestation demeura assoupie pendant plusieurs années, jusqu'à ce que, venant à se rallumer, elle dégénéra en une guerre cruelle, qui, ayant commencé entre les Carthaginois et Masinissa, engagea insensiblement les Romains dans la querelle, et ne fut terminée que par la ruine de Carthage.

[1] Liv. lib. 43, cap. 3.
[2] Liv. lib. 43, cap. 3.

Pour achever ce qui me reste à recueillir des faits détachés et épars avant que d'entreprendre le récit de la guerre contre Persée, je vais ici rassembler plusieurs traits qui feront sentir combien Rome commença à dégénérer d'elle-même, dès que les richesses et les délices de la Grèce et de l'Asie s'y furent introduites.

Dans les temps passés, les magistrats romains envoyés dans les provinces s'étaient conduits avec beaucoup d'équité et de modération, et il était rare qu'ils abusassent de leur autorité. Mais depuis quelques années les choses avaient bien changé, et de tous côtés l'on portait des plaintes au sénat, contre la dureté, l'injustice et les malversations des magistrats.

L. Postumius, qui était consul l'an de Rome 579 [1], reçut ordre du sénat d'aller dans la Campanie pour y arrêter les usurpations des particuliers, qui, possédant des terres voisines de celles qui appartenaient à la république, s'agrandissaient peu à peu aux dépens de l'état, et gagnaient toujours du terrain. Ce magistrat était indigné contre les Prénestins de ce qu'un jour, étant allé simple particulier dans leur ville pour y offrir un sacrifice dans le temple de la Fortune, il n'y avait reçu aucun honneur ni du corps de ville, ni d'aucun particulier. Pour se venger de cette prétendue injure, il écrivit à leur premier magistrat avant que de partir de Rome, et lui ordonna de venir au-devant de lui, de lui préparer un hôtel dans la ville où il pût loger pendant tout le séjour qu'il y ferait, et de lui tenir des chevaux prêts, et autres bêtes de charge, afin qu'il pût s'en servir à son départ. C'est le premier des magistrats romains qui ait été à charge aux alliés; et c'était pour leur épargner ces sortes de dépenses et de corvées que la république fournissait à ses généraux les mulets, les tentes, et tous les autres ustensiles dont ils avaient besoin pour faire la guerre. Dans leurs routes, ils logeaient chez les particuliers avec qui ils étaient en liaison d'hospitalité, et à qui ils rendaient à leur tour les mêmes offices à Rome. S'il fallait dépêcher subitement des députés pour quelque affaire publique, les

[1] An. R. 579; av. J. C. 173. — Liv. lib. 42, cap. 1.

villes qui se trouvaient sur leur route étaient obligées de leur fournir un cheval; et c'était là toute la dépense à laquelle les alliés étaient tenus. Le ressentiment de Postumius, juste peut-être et légitime, dit Tite-Live, mais peu séant dans un magistrat, joint au silence trop modeste ou trop timide des Prénestins, laissa un exemple qui, n'ayant point été condamné, donna aux généraux une espèce de droit d'imposer aux alliés des fardeaux qui sont devenus plus pesants de jour en jour.

L'Espagne se sentit des maux que cette impunité causa [1], mais par une autre sorte d'abus. Les députés de cette province portèrent leurs plaintes au sénat, et, prosternés en terre, ils le supplièrent de ne pas souffrir qu'ayant l'honneur d'être alliés du peuple romain, ils fussent traités par ses magistrats avec plus de dureté que les ennemis mêmes. Entre autres vexations, les préteurs ou proconsuls romains en exerçaient une à l'occasion du blé. Les peuples des provinces étaient obligés de fournir gratuitement du blé aux magistrats pour leur propre usage et pour leur maison, et d'en fournir aussi au peuple romain pour les armées une certaine quantité qu'on leur marquait et dont on leur payait le prix. L'avarice des préteurs trouva dans ces deux impositions de blé une double occasion de vexer et de piller les alliés, mais par une voie toute différente. Au lieu de recevoir pour leur usage le blé en nature et en espèce, ils le recevaient en argent, en y mettant eux-mêmes le prix, qu'ils faisaient monter très-haut: ce blé s'appelait *frumentum æstimatum*. Au contraire, pour l'autre blé, appelé *frumentum emptum*, ils le mettaient à un très-bas prix, et le faisaient payer toute sa valeur au peuple romain.

Le sénat reçut très-favorablement les plaintes des Espagnols, nomma des commissaires pour en faire l'examen, et donna aux complaignants la liberté de choisir parmi les plus illustres citoyens de Rome des avocats pour plaider leur cause. Les plus estimés pour leur naissance et pour leur mérite se prêtèrent volontiers à un ministère si louable. L'un des accusés, après un long examen réitéré plus

[1] Liv. lib. 43. cap. 2.

d'une fois, fut renvoyé absous; deux autres, qui se sentaient trop coupables pour pouvoir espérer un pareil sort, se condamnèrent eux-mêmes à un exil volontaire.

Tite-Live donne à entendre que les Espagnols auraient encore pu en accuser d'autres; mais qu'on leur ferma la bouche, parce que c'étaient des citoyens puissants, et que le passé fut oublié. Le sénat, pour empêcher à l'avenir de semblables désordres, ordonna, sur la requête des Espagnols, que les magistrats recevraient en nature le b é qui leur était dû pour leur usage domestique, ou que, s'ils aimaient mieux le recevoir en argent, il serait estimé sur le prix courant dans les marchés; et que, par rapport aux blés achetés pour le public, ils seraient aussi payés sur le prix courant.

De tous côtés le sénat recevait des plaintes contre les généraux et les magistrats qui étaient envoyés dans les provinces.

Cassius et Licinius [1] avaient été consuls l'année de Rome 581. Cincibilus, roi d'une nation gauloise, au delà des Alpes, qui n'est point autrement désignée par Tite-Live, envoya son frère à Rome à la tête d'une ambassade pour accuser Cassius d'avoir pillé quelques peuples des Alpes, alliés de ce roi, d'en avoir enlevé un grand nombre, et de les avoir réduits en servitude. D'un autre côté, les Istriens et d'autres nations voisines représentèrent que le même consul Cassius avait mis tout leur pays à feu et à sang, et enlevé tout ce qu'il avait trouvé dans son chemin, sans qu'ils pussent deviner la raison qu'il avait eue de les traiter ainsi en ennemis. Le sénat répondit aux uns et aux autres qu'il n'avait pas prévu ces hostilités, et que, si elles avaient été commises, il les désapprouvait: qu'il n'était pas juste de condamner un homme consulaire sans l'entendre; mais que, si à son retour de Macédoine, où il servait actuellement comme tribun légionnaire, ils pouvaient le convaincre en personne des injustices qu'ils lui reprochaient, le sénat ne manquerait pas de leur donner satisfaction. Il envoya même des ambassadeurs au roi gaulois, et aux autres peuples, pour leur faire connaître sa disposition à leur rendre justice.

[1] An. R. 581; av. J. C. 171. — Liv. lib. 43, cap. 3.

Licinius[1], collègue de Cassius, comme s'il avait été envoyé pour faire la guerre, non à Persée, mais aux Grecs, alliés du peuple romain, fit souffrir aux habitants de Béotie, où il hivernait, et surtout aux Coronéens, toutes sortes de vexations. Ceux-ci s'en plaignirent au sénat, qui ordonna qu'on rétablit en liberté tous ceux qui avaient été vendus comme esclaves.

On s'imagine bien que les préteurs[2] n'étaient pas plus modérés que leurs consuls, dont l'exemple les autorisait et semblait les assurer de l'impunité. Le préteur Lucrétius, qui commandait la flotte pendant le consulat de Licinius, avait fait sentir aux alliés de tristes effets de sa cruauté et de son avarice. Les tribuns du peuple ne cessaient de déclamer contre lui avec beaucoup de véhémence dans toutes les assemblées. Ses amis demandaient un délai, alléguant qu'il était absent pour le service de la république; mais alors on ignorait si fort ce qui se passait dans le voisinage même de Rome, que ce même homme que les discours de ses défenseurs plaçaient en Grèce était actuellement dans la terre qu'il avait aux environs d'Antium, et employait une partie des sommes qu'il avait rapportées de Grèce à faire conduire dans cette ville les eaux de la rivière de Loracine, ouvrage qui coûta cent trente mille as (4062 liv. 10 s.). Il orna aussi le temple d'Esculape de tableaux qui faisaient partie de son butin.

La ville de Chalcis envoya contre lui à Rome des députés. Leur seul abord fit juger de l'extrémité des maux que cette ville avait soufferts. Miction, le chef des députés (c'était un ancien et fidèle allié des Romains), tourmenté d'une goutte qui ne lui permettait pas de marcher, se fit porter au sénat en chaise; preuve parlante d'une nécessité indispensable, puisque, malgré l'état où il était, il n'avait pas pu obtenir qu'on le dispensât de ce voyage, ou n'avait pas cru devoir le demander. Il commença par dire que, de toutes les parties de son corps, la maladie ne lui laissait que la langue de libre pour déplorer les calamités de sa patrie. « Puis il exposa les « services, tant anciens que récents, que sa « république avait rendus aux généraux et aux « armées des Romains, soit dans les guerres « précédentes, soit dans celle qui se faisait « alors contre Persée. Ensuite il vint aux « excès d'avarice et de cruauté auxquels le « préteur C. Lucrétius s'était porté contre les « habitants de Chalcis, et enfin à ceux qu'ils « souffraient actuellement de la part de L. Hortensius, qui lui avait succédé: ajoutant « qu'après tout, dût-on les traiter encore « avec plus d'inhumanité, ils étaient résolus à « tout souffrir plutôt que de se joindre au « parti du roi de Macédoine: qu'à l'égard de « Lucrétius et d'Hortensius, il aurait été bien « plus avantageux pour ceux de Chalcis de « leur fermer les portes que de les recevoir « dans la ville: que les habitants des villes « qui avaient pris ce premier parti avaient « conservé leur liberté et leurs biens; au lieu « que Lucrétius, par un sacrilége horrible, « avait pillé leurs temples, et en avait fait « porter à Antium tous les ornements: qu'après avoir privé de leurs biens des alliés du « peuple romain, il avait réduit leurs per« sonnes dans la servitude; et que, s'il était « échappé quelque chose à son avarice, Hor« tensius, en marchant sur ses traces, ache« vait de le leur enlever: que, l'hiver comme « l'été, il remplissait leurs maisons de ses « soldats et de ses matelots; de sorte que ces « infortunés citoyens avaient la douleur de « voir au milieu d'eux, de leurs femmes, et « de leurs enfants, des gens sans pudeur, « sans humanité, et sans foi. »

Le sénat crut qu'il était à propos de mander Lucrétius, afin qu'il entendît lui-même tout ce qu'on avançait contre lui, et qu'il le réfutât, s'il pouvait. Les reproches qu'on lui fit en face étaient encore plus sanglants que tout ce qu'on avait dit en son absence; et il eut à soutenir deux accusateurs beaucoup plus puissants et plus redoutables dans la personne de deux tribuns du peuple, qui, non contents de le déchirer en plein sénat, le traduisirent devant le peuple, et, après l'avoir accablé de reproches, l'assignèrent en forme à comparaître au tribunal souverain du peuple pour répondre à leurs accusations. Quant aux députés de Chalcis, le préteur Q. Ménius fut

[1] Liv. Epit. lib. 43

[2] Liv. lib. 43, cap. 4.

chargé de leur témoigner « que le sénat connaissait qu'ils n'avaient rien avancé que de « vrai en parlant des services qu'ils avaient « rendus au peuple romain dans la guerre « présente et dans les précédentes, et qu'il « en avait toute la reconnaissance qui leur en « était due. A l'égard des outrages qu'ils « avaient reçus de C. Lucrétius, et qu'ils re-« cevaient encore de L. Hortensius, on ne « pouvait pas soupçonner que le sénat les « approuvât, pour peu qu'on fît réflexion « que le peuple romain avait déclaré la guerre « à Persée, et auparavant à Philippe, son « père, pour délivrer les Grecs de la tyrannie « de ces princes, et non certainement pour « leur attirer ces mauvais traitements de la « part des Romains eux-mêmes: que le sénat « écrirait à L. Hortensius pour lui marquer « qu'il désapprouvait la conduite que ceux de « Chalcis l'accusaient d'avoir tenue à leur « égard; lui ordonner de faire chercher les « personnes libres de cette ville qui avaient « été réduites en servitude, et de leur rendre « au plus tôt la liberté; et lui défendre de lo-« ger chez les habitants aucun soldat ou offi-« cier de la flotte, excepté les capitaines de « vaisseaux. » Telle fut la substance des lettres qui furent écrites à Hortensius de la part du sénat. On fit les présents ordinaires aux députés, et l'on fournit aux dépens du public les voitures et les commodités nécessaires à Miction pour le conduire doucement jusqu'à Brindes.

Lorsque le jour où C. Lucrétius était assigné à comparaître fut venu, les tribuns l'accusèrent devant le peuple, et conclurent contre lui à une amende d'un million d'as (cinquante mille livres). Toutes les tribus, d'une commune voix, le condamnèrent à payer cette somme.

Quelle différence entre les magistrats dont nous venons de rapporter les injustices, les rapines, les violences, et les grands hommes dont l'équité, la sagesse, le désintéressement, on fait tant d'honneur au peuple romain, et ont plus contribué à ses conquêtes que la force des armes et le courage des troupes! Nous avons vu les deux Scipions qui périrent en Espagne autant et plus regrettés par les Espagnols que par les Romains mêmes. Leur successeur, fils de l'un, neveu de l'autre, était regardé par les mêmes Espagnols comme un homme envoyé du ciel pour faire le bonheur des peuples. Loin que les campements d'armées, les quartiers d'hiver et le séjour des généraux dans les villes parussent à charge aux alliés, ils se croyaient d'autant plus heureux qu'ils les conservaient plus de temps chez eux [1]: tant les Romains alors faisaient paraître de tempérance, de douceur, d'humanité! On pourrait appliquer à plusieurs commandants, et surtout au grand Scipion, ce que Cicéron dit de Pompée [2], que sous lui non-seulement on ne contraignait point les peuples de faire de la dépense pour le soldat, mais que même on ne leur permettait pas quand ils le souhaitaient, car, ajoute le même orateur, nos ancêtres ont voulu que les quartiers d'hiver que l'on passe dans les maisons et sous le toit des alliés servissent de retraite contre les rigueurs de la saison, et non d'occasion d'avarice.

Telles étaient les maximes des bons temps de la république: mais elles commencent depuis quelques années à s'affaiblir beaucoup; et nous les verrons dans la suite disparaître entièrement. En effet, les divers exemples de malversation que nous avons réunis ensemble montrent que l'on envoyait dans les provinces avec autorité des commandants [3], dont l'entrée dans les terres et villes des alliés ne différait guère d'une irruption d'ennemis, et n'y faisait pas moins de ravages.

Il est remarquable que ce changement dans les mœurs et dans le gouvernement, ces vexations des peuples, inouïes presque jusqu'ici, et qui commencent depuis quelque temps à devenir fort communes, cette licence effrénée de s'enrichir par les dépouilles des

[1] « Hunc audiebant antea, nunc præsentem vident, « tantâ temperantiâ, tantâ mansuetudine, tantâ humanitate, ut ii beatissimi esse videantur, apud quos ille « diutissimè commoratur. » (Cic. *de lege Man.* n. 13.)

[2] « Non modò, ut sumptum faciat in militem, ne-« mini vis affertur, sed ne cupienti quidem cuiquam « permittitur. Hiemis enim, non avaritiæ, perfugium « majores nostri in sociorum atque amicorum tectis esse « voluerunt. » (Ibid. 39.)

[3] « Ejusmodi in provinciam homines cum imperio « mittimus, ut..... ipsorum adventus in urbes sociorum « non multùm ab hostili impugnatione differant. » (Cic. *de lege Manil.* n. 39.)

dieux et des hommes ; que tout cela, comme nous l'avons déjà observé, est de même date que l'introduction du luxe dans Rome, et en est certainement l'effet. Ces désordres croissent peu à peu [1], et d'une manière qui d'abord se fait peu sentir. On y oppose des règlements ; on fait de temps en temps, mais faiblement, quelques exemples. Cependant le mal gagne et saisit toute une nation. Alors la face de l'état change ; et le gouvernement, de juste et sage qu'il était, devient tyrannique et insupportable. C'est ce que la suite de l'histoire nous rendra sensible.

[1] « Hæc primò paulatim crescere, interdùm vindicari. « Post, ubi contagio, quasi pestilentiæ, invasit, civitas « immutata ; imperium, ex justissumo atque optumo, « crudele intolerandumque factum. » (SALLUST. *Bell. Catil.*)

LIVRE XXV.

Ce livre contient l'histoire de Persée, roi de Macédoine, depuis l'an de Rome 573 qu'il monta sur le trône, jusqu'à l'an 585 qu'il fut mené en triomphe par Paul Émile.

§ I. — Dessein qu'avait formé Philippe de transporter les Bastarnes dans le pays des Dardaniens, voisin de la Macédoine. Ambassadeurs de Persée aux Romains. Ceux-ci accordent à ce prince la confirmation du traité fait avec Philippe, son père. Beaux commencements et qualités vertueuses de Persée. Ambassadeurs des Dardaniens à Rome au sujet des Bastarnes. Ambassadeurs de Persée à Carthage. Rapport des ambassadeurs romains revenus de Macédoine. Eumène vient à Rome pour exhorter le sénat à la guerre contre Persée. Ambassadeurs de Persée mal reçus. Ce prince aposte des meurtriers pour tuer Eumène. Le sénat, après avoir avéré les crimes de Persée, se prépare à la guerre, et la lui fait déclarer par des ambassadeurs. Gentius rendu suspect aux Romains. Dispositions des rois et des peuples libres à l'égard des Romains et de Persée dans la guerre de Macédoine. La guerre est déclarée dans les formes à Persée. Les levées se font avec un soin extraordinaire. Disputes au sujet des centurions. Discours d'un ancien centurion au peuple. Ambassadeurs de Persée renvoyés au consul, qui devait bientôt arriver en Macédoine. Ambassadeurs des Romains vers leurs alliés. Entrevue de Persée et des ambassadeurs romains. Trêve accordée à Persée pour envoyer à Rome de nouveaux ambassadeurs. Mouvements en Béotie. Elle se déclare presque entière pour les Romains. Secours que fournit la ligue achéenne. Les Rhodiens équipent une flotte considérable pour les Romains. Ambassade de Persée à Rhodes. Ruse des députés condamnés par les anciens sénateurs. Les ambassadeurs de Persée reçoivent ordre de sortie de Rome et de l'Italie.

J'en suis resté, dans le livre précédent, à la mort de Philippe, à qui Persée, son fils, succéda dans le royaume de Macédoine. J'ai ensuite réuni ensemble, sous différents titres, tous les événements qui se trouvent mêlés, pendant l'espace de onze années, avec l'histoire du règne de Persée, sans y avoir un rapport nécessaire, afin de n'être point obligé d'en interrompre plusieurs fois le fil, et de pouvoir la raconter tout entière de suite; ce qui la rendra plus claire et plus agréable.

Q. FULVIUS [1].
L. MANLIUS.

La mort de Philippe était arrivée fort à propos pour différer la guerre qui menaçait les Romains [2], et pour leur laisser le temps de s'y préparer. Ce prince avait formé un étrange dessein, et avait déjà commencé à le mettre à exécution : c'était de faire venir du pays des Bastarnes, peuple d'origine gauloise ou germanique, transplantés près des embouchures du Borysthène, un nombre considérable de troupes, tant d'infanterie que de cavalerie. Après qu'ils auraient passé le Danube, il devait les établir à la place des Dardaniens,

[1] An. R. 573; av. J. C. 179.
[2] Liv. lib. 40, cap. 57. — Oros. lib. 4, cap. 20.

qu'il avait résolu de détruire absolument, parce que, comme ils étaient très-voisins de la Macédoine, ils ne manquaient pas d'y faire des irruptions dès qu'ils en trouvaient l'occasion favorable. Les Bastarnes, laissant leurs femmes et leurs enfants dans ce nouvel établissement, devaient passer en Italie pour s'enrichir du butin opulent qu'ils espéraient y faire. Quel que dût être le succès, Philippe comptait y trouver de grands avantages. S'il arrivait que les Bastarnes fussent vaincus par les Romains, il se consolerait facilement de leur défaite en se voyant délivré par leur moyen du voisinage dangereux des Dardaniens : et si leur irruption dans l'Italie réussissait, pendant que les Romains seraient occupés à repousser ces nouveaux ennemis, il aurait le temps de recouvrer tout ce qu'il avait perdu dans la Grèce. Les Bastarnes s'étaient déjà mis en marche, et étaient assez avancés lorsqu'ils apprirent la mort de Philippe. Cette nouvelle, et divers accidents qui leur arrivèrent, suspendirent l'exécution de leur dessein, et plusieurs même y renoncèrent absolument, et s'en retournèrent en leur pays.

Persée, dans la vue de se mieux affermir sur le trône, envoya des ambassadeurs aux Romains leur demander qu'ils renouvelassent avec lui l'alliance qu'ils avaient faite avec son père, et que le sénat le reconnût pour roi [1]. Il ne cherchait qu'à gagner du temps.

M. JUNIUS BRUTUS [2].
A. MANLIUS VULSO.

Ce fut sous ces consuls qu'arrivèrent à Rome les ambassadeurs de Persée. Les Romains n'aimaient pas ce prince. Ils se défiaient de lui, et ne doutaient pas qu'à la première occasion favorable qu'il en trouverait, et lorsque ses forces le lui permettraient, il ne leur déclarât la guerre dont son père avait fait pendant tant d'années les préparatifs, quoiqu'il en cachât soigneusement le dessein. Cependant, afin qu'on ne pût pas leur reprocher de lui avoir cherché querelle pendant qu'il demeurerait en paix, ils lui accordèrent tout ce qu'il leur demandait.

[1] Liv. lib. 40, cap. 50.
[2] An. R. 574; av. J. C. 178.

Persée [1], croyant, par le renouvellement du traité, sa puissance solidement établie, ne songea plus qu'à se ménager des amis parmi les Grecs. Pour cet effet, il rappela dans la Macédoine tous ceux qui s'en étaient bannis pour éviter le paiement de leurs dettes, ou qui avaient été condamnés à cette peine par les juges. Il fit afficher en plusieurs villes de la Grèce les édits de leur rappel, qui leur promettaient non-seulement l'impunité, mais la restitution de leurs biens avec les fruits, à compter du jour que chacun s'était absenté. Il remit aux habitants de la Macédoine tout ce qu'ils pouvaient devoir au fisc, et il mit en liberté tous ceux qui étaient retenus dans les prisons pour affaires d'état. Par cette indulgence, il rendit la confiance à une infinité de personnes, gagna l'affection de tous les Grecs, et les remplit des espérances les plus flatteuses. D'ailleurs toute sa conduite, toute sa personne semblait annoncer un prince digne de régner. Sa taille était avantageuse, sa physionomie noble et prévenante ; et, comme il était dans la force de l'âge, il se trouvait en état de soutenir et les fatigues de la guerre et le travail des affaires et du gouvernement. Ajoutez qu'il ne se livrait point à ces excès de débauches et de dissolutions par lesquels son père s'était si souvent déshonoré. Ce fut par ces apparences de vertus que ce prince donna, au commencement de son règne, des espérances auxquelles il aurait été à souhaiter que la fin eût répondu.

CN. CORNELIUS SCIPIO HISPALUS [2].
Q. PETILLIUS SPURINUS.

Une partie des Bastarnes dont nous avons parlé auparavant avait poursuivi sa route, et était actuellement en guerre avec les Dardaniens [3]. Ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs à Rome, pour informer le sénat « que leur « province était inondée d'une multitude de

[1] Polyb. apud Vales. lib. 26.
[2] An. R. 576; av. J. C. 176.
[3] Polyb. leg. pag. 62.

« barbares d'une grandeur gigantesque et « d'une valeur extraordinaire, avec lesquels « Persée avait fait un traité d'alliance : qu'on « y craignait encore plus ce prince que les « Bastarnes : qu'ils venaient implorer le secours de la république contre tant d'ennemis. » Le sénat envoya sur les lieux une députation, dont A. Postumius était le chef, pour examiner si ces plaintes étaient fondées.

P. MUCIUS [1].
M. ÆMILIUS LÉPIDUS. II

Ces députés [2], ayant trouvé que les choses étaient telles que les Dardaniens les avaient exposées, firent sur ce pied leur rapport au sénat. Persée s'excusa par ses ambassadeurs, et fit entendre que ce n'était point lui qui avait mandé ces barbares, et qu'il n'avait influé en rien dans leur entreprise. Le sénat, sans approfondir davantage la chose, se contenta de le faire avertir qu'il eût soin d'observer inviolablement les conditions du traité fait avec les Romains. Les Bastarnes, après avoir remporté d'abord quelques avantages, furent enfin obligés, du moins pour la plupart, de retourner dans leur pays. On dit qu'ayant trouvé le Danube glacé[3], et ayant entrepris de le passer, la glace s'ouvrit sous leurs pieds, et qu'ils furent presque tous engloutis dans le fleuve. Ce fait, qui n'a qu'Orose pour auteur, demanderait peut-être un plus sûr garant.

SP. POSTUMIUS ALBINUS [4].
Q. MUCIUS SCÆVOLA.

Des ambassadeurs envoyés par les Romains en Afrique, après s'être abouchés avec le roi Masinissa[5], et avoir passé de sa cour à Carthage, revinrent à Rome. Ils avaient appris de ce prince ce qui s'était passé à Carthage, beaucoup mieux que des Carthaginois eux-mêmes. Cependant, malgré toute la dissimulation dont on avait usé à leur égard, ils avaient découvert avec certitude qu'il était venu dans cette ville des ambassadeurs de la part de Persée, et que le sénat de Carthage leur avait donné audience la nuit dans le temple d'Esculape. Masinissa, de plus, leur avait assuré que les Carthaginois, de leur côté, en avaient envoyé dans la Macédoine; et les Carthaginois ne le niaient que faiblement. On jugea à propos de faire passer des ambassadeurs en Macédoine pour veiller sur la conduite du roi.

[1] An. R. 577; av. J. C. 175.
[2] Liv. lib. 41, cap. 19.
[3] Oros. lib. 4, cap. 20.
[4] An. R. 578; av. J. C. 174.
[5] Liv. lib. 41, cap. 22.

L. POSTUMIUS ALBINUS [1].
M. POPILLIUS LÆNAS.

Ces ambassadeurs marquèrent [2], à leur retour, qu'ils n'avaient pu approcher de la personne du roi, qui s'était soigneusement tenu caché, sous des prétextes toujours également faux, ou d'incommodité ou d'absence : qu'au reste, il leur avait paru clairement que tout se préparait à la guerre, et qu'il fallait s'attendre qu'elle éclaterait au premier jour. En effet, l'on s'y disposa à Rome, et l'on commença par les cérémonies de la religion, qui, chez les Romains, précédaient toujours les déclarations de guerre; c'est-à-dire, par l'expiation des prodiges, et par divers sacrifices qu'on offrait aux Dieux.

C. POPILLIUS LÆNAS [3].
P. ÆLIUS LIGUR.

Sous ces consuls, Eumène, roi de Pergame, vint à Rome [4]. On l'y reçut avec toutes les marques de distinction possibles. Ayant été introduit dans le sénat, il déclara « qu'outre « le désir de venir rendre ses hommages aux « dieux et aux hommes, à qui il était redevable d'un puissant et glorieux établissement « qui ne lui laissait rien à désirer, il avait « exprès entrepris ce voyage pour avertir le

[1] An. R. 579; av. J. C. 173.
[2] Liv. lib. 42, cap. 2.
[3] An. R. 580; av. J. C. 172.
[4] Liv. lib. 42, cap. 11-13.

« sénat d'aller au-devant des entreprises de « Persée : que ce prince avait hérité de la « haine de Philippe son père contre les Ro- « mains aussi bien que de son sceptre, et qu'il « ne négligeait rien pour se préparer à une « guerre qu'il croyait lui être échue comme « par droit de succession : que la longue paix « dont la Macédoine avait joui lui fournissait « de nombreuses troupes et en très-bon état : « qu'il avait un riche et puissant royaume : « qu'il était lui-même dans la fleur de l'âge, « plein d'ardeur pour les expéditions guer- « rières, dont il avait fait l'apprentissage sous « les yeux et sons la conduite de son père, et « où il s'était depuis fort exercé en diverses « entreprises contre ses voisins : qu'il était « extrêmement considéré dans les villes de « la Grèce et de l'Asie, sans qu'on pût bien « dire par quelle sorte de mérite il avait acquis « ce crédit, si ce n'est que sa haine pour les « Romains lui en tenait lieu : que les plus « puissants rois recherchaient son alliance ; « qu'il avait épousé la fille de Séleucus, et « donné sa sœur en mariage à Prusias : qu'il « avait su s'attacher les Béotiens, nation fort « belliqueuse, que son père n'avait jamais pu « gagner ; et que sans l'opposition de quelques « particuliers affectionnés aux Romains, il « serait venu à bout de renouer commerce « avec la ligue achéenne : que c'était à Per- « sée que les Etoliens, dans leurs troubles « domestiques, s'étaient adressés pour lui de- « mander du secours, et non aux Romains : « que, soutenu par de si puissants alliés, il « faisait encore par lui-même des préparatifs « de guerre qui le mettaient en état de se pas- « ser de secours étrangers : qu'il avait trente « mille hommes de pied, cinq mille chevaux, « des vivres pour dix ans : qu'outre les reve- « nus immenses qu'il tirait chaque année des « mines, il avait en réserve de quoi stipen- « dier, pendant un pareil nombre d'années, « dix mille hommes de troupes étrangères, « sans compter celles du pays : qu'il avait « amassé dans ses arsenaux des armes pour « équiper trois armées aussi grosses que celle « qu'il avait actuellement ; et que, quand la « Macédoine serait hors d'état de lui fournir des « troupes, il avait à sa disposition la Thrace, « qui était une pépinière d'hommes inépuisa- « ble. » Eumène ajouta « qu'il n'avançait rien « ici sur de simples conjectures, mais sur la « connaissance certaine qu'il avait prise des « faits par d'exactes informations. Au reste, « dit-il en finissant, après m'être acquitté d'un « devoir que mon respect et ma reconnais- « sance pour le peuple romain m'imposaient, « et avoir, s'il m'est permis de parler ainsi, « délivré ma conscience, il ne me reste qu'à « prier les dieux de vous inspirer les pensées « et les desseins qui conviennent à la gloire « de votre empire, et à la sûreté de vos alliés « et de vos amis, dont le sort est attaché au « vôtre. »

Ce discours toucha fort les sénateurs. Au reste, on ne sut point pour le présent ce qui s'était passé dans le sénat, sinon que le roi Eumène y avait parlé, et rien ne transpira au dehors ; tant on gardait un secret inviolable dans cette sage compagnie, où il ne se trouvait pas moins de trois cents hommes. Ce ne fut qu'après la fin de la guerre que l'on divulgua et le discours de ce prince, et la réponse qu'on lui avait faite : grand et rare exemple de sagesse et de discrétion, et presque incroyable.

On donna audience quelques jours après aux ambassadeurs du roi Persée [1]. Ils trouvèrent le sénat fort prévenu contre leur maître, et à peine daignait-on les écouter. Le chef de l'ambassade, il s'appelait Harpale, aigrit encore les esprits par la fierté de son discours. Il dit « que Persée souhaitait qu'on « le crût sur sa parole lorsqu'il déclarait n'a- « voir rien dit ni fait qui pût le faire regarder « comme ennemi : qu'au reste, s'il s'aperce- « vait qu'on cherchât contre lui un sujet de « guerre, il saurait bien se défendre avec cou- « rage : que le sort des armes est toujours « hasardeux, et l'événement de la guerre in- « certain. »

Les villes de la Grèce et de l'Asie, inquiètes de l'effet que ces ambassades produiraient à Rome, y avaient aussi envoyé des députés sous divers prétextes ; les Rhodiens surtout, qui se doutaient bien qu'Eumène les aurait mêlés dans les accusations qu'il avait formées contre Persée ; et ils ne se trompaient pas.

[1] Liv. lib. 42, cap. 14.

Dans une audience qui leur fut accordée, ils s'emportèrent avec violence contre Eumène, en lui reprochant qu'il avait soulevé la Lycie contre les Rhodiens, et qu'il s'était rendu plus insupportable à l'Asie qu'Antiochus même. Ce discours flatta les peuples de l'Asie, qui favorisaient sous main Persée, mais déplut fort au sénat, et n'eut d'autre fruit que de rendre les Rhodiens suspects, et de faire considérer davantage Eumène par cette espèce de conspiration que son attachement aux Romains attirait contre lui. On le renvoya comblé d'honneurs et de présents.

Harpale, étant retourné en Macédoine avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, rapporta à Persée qu'il avait laissé les Romains dans la disposition de ne pas tarder longtemps à lui faire la guerre. Le roi n'en était pas fâché, se croyant en état, avec les grands préparatifs qu'il avait faits, de la soutenir avec succès. Il en voulait surtout à Eumène, par qui il soupçonnait que Rome avait été instruite de toutes ses démarches les plus secrètes [1]; et ce fut contre lui qu'il commença à agir, non par la voie des armes, mais par celle du crime et de la trahison. Il aposta Evandre de Crète, général de ses troupes auxiliaires, et trois Macédoniens qui lui avaient déjà prêté leur ministère en semblables occasions, pour assassiner ce prince. Persée savait qu'il se préparait à faire un voyage à Delphes. Les assassins, le voyant engagé dans un défilé fort étroit au milieu des montagnes, roulèrent sur lui, de la hauteur où ils s'étaient placés, deux grosses pierres, et lui en jetèrent encore d'autres plus petites, comme une grêle dont ils cherchaient à l'accabler : puis, l'ayant laissé pour mort, ils prirent la fuite. Lorsque le roi, qui fut longtemps sans mouvement et presque sans vie, fut un peu revenu à lui, ses officiers le transportèrent tout couvert de sang à Corinthe, et de là dans l'île d'Egine, où l'on travailla à le panser de ses blessures : et quand sa santé lui permit de se remettre en mer, il retourna à Pergame. Une femme chez qui les assassins avaient logé à Delphes fut menée à Rome, et découvrit au sénat tout ce noir complot. On fut averti en même temps d'un autre projet non moins odieux formé par Persée : c'était d'empoisonner les généraux et les ambassadeurs romains, qui logeaient tous à Brindes chez le premier citoyen de cette ville, nommé L. Rammius. Le roi de Macédoine avait voulu engager ce Rammius à lui rendre un si criminel service; mais celui-ci, ayant eu horreur d'un pareil dessein, en informa les Romains.

Sur ces avis, le sénat ne délibéra plus [1], après des traits si horribles, s'il fallait déclarer la guerre à un prince qui employait les assassinats et le poison pour se délivrer de ses ennemis. Le reste de cette année fut destiné aux préparatifs nécessaires pour réussir dans cette importante entreprise. On commença par envoyer des ambassadeurs vers Persée pour lui porter les plaintes de la république et lui demander satisfaction. Voyant que pendant plusieurs jours ils ne pouvaient obtenir audience, ils partirent pour retourner à Rome. Le roi les fit rappeler. Ils lui représentèrent que le traité conclu avec Philippe son père, et renouvelé depuis avec lui-même, portait en termes exprès qu'il ne pourrait faire la guerre hors de son royaume, ni attaquer les alliés du peuple romain. Ils lui citèrent ensuite toutes ses contraventions à ce traité, et le sommèrent de restituer aux alliés de la république tout ce qu'il leur avait enlevé de force. Le roi ne leur répondit que par des emportements et des injures, se plaignant de l'avarice et de l'orgueil des Romains, qui traitaient les rois avec une hauteur insupportable, et se croyaient en droit de faire la loi comme à des esclaves. Les ambassadeurs lui demandant une réponse positive, il les remit au lendemain, voulant la leur donner par écrit. Elle portait « que le traité conclu avec « son père ne le regardait point : que, s'il l'a« vait accepté, ce n'était point qu'il l'approu« vât, mais parce qu'il n'avait pas pu faire « autrement, n'étant pas encore bien affermi « sur son trône : que, si les Romains vou« laient songer à un nouveau traité, et pro« poser des conditions raisonnables, il déli« bérerait sur ce qu'il aurait à faire. » Le roi, après leur avoir remis cet écrit, se retira brusquement. Les ambassadeurs lui déclarè-

[1] Liv. lib. 42, cap. 15.

[1] Liv. lib. 42, cap. 25.

rent que le peuple romain renonçait à son alliance et à son amitié. Il se retourna plein de colère, et leur dénonça d'un ton menaçant qu'ils eussent à sortir de son royaume avant trois jours. De retour à Rome, ils rendirent compte de tout ce qui s'était passé dans leur ambassade, et ils ajoutèrent qu'ils avaient remarqué dans toutes les villes de Macédoine par où ils avaient passé qu'on travaillait fortement aux préparatifs de la guerre.

Le rapport des députés d'Issa[1], qui se présentèrent alors au sénat, donna lieu de craindre aussi que Gentius, roi des Illyriens, ne se déclarât contre Rome; car, après s'être plaints que ce prince avait ravagé leurs terres, ils avaient ajouté « qu'il vivait dans une parfaite « union avec le roi de Macédoine : que tous « deux de concert ils se préparaient à faire la « guerre aux Romains; et que les Illyriens, « qui étaient venus à Rome avec la qualité apparente « d'ambassadeurs, n'étaient en effet « que de véritables espions envoyés par Gentius « pour observer ce qui s'y passait. » Les Illyriens furent mandés; et comme leur réponse confirmait ce soupçon, ils furent congédiés, et le sénat nomma des députés pour aller se plaindre en son nom des griefs dont les alliés chargeaient Gentius.

On pensa en même temps à commencer tout de bon la guerre contre Persée : et, en attendant que l'on pût assembler de plus grandes forces, et les faire partir sous la conduite d'un consul, le préteur Cn. Sicinius fut envoyé en Macédoine avec quelques troupes de terre et de mer, suffisantes pour tenir le roi en inquiétude et pour entamer l'entreprise.

P. LICINIUS CRASSUS[2].
C CASSIUS LONGINUS.

Tous les rois et toutes les villes[4], tant de l'Europe que de l'Asie, avaient les yeux tournés sur les deux grandes puissances qui allaient entrer en guerre.

[1] Petite île dans la mer Adriatique
[2] Liv. lib. 42, cap. 26 et 27.
[3] An R. 581; av. J. C. 171.
[4] Liv. lib. 42, cap. 29, 30.

Eumène était animé par une ancienne haine contre Persée, et encore plus par l'attentat récemment commis sur sa personne dans son voyage à Delphes.

Prusias, roi de Bithynie, avait résolu de ne point prendre de parti, et d'attendre l'événement. Il se flattait que les Romains n'exigeraient pas qu'il prît les armes en leur faveur contre le frère de sa femme; et il espérait, si Persée était vainqueur, que ce prince se laisserait aisément fléchir aux prières de sa sœur.

Ariarathe, roi de Cappadoce, outre qu'il avait promis en son nom du secours aux Romains, se tenait inviolablement attaché, soit pour la guerre, soit pour la paix, au parti que suivait Eumène, depuis qu'il avait contracté avec lui affinité en lui donnant sa fille en mariage.

Antiochus songeait à s'emparer de l'Égypte, comptant sur la faiblesse du roi pupille, et sur l'indolence et la lâcheté de ses tuteurs. Il s'imaginait avoir trouvé un prétexte plausible de faire la guerre à ce prince en lui disputant la Célésyrie; et il se flattait que les Romains, occupés à la guerre de Macédoine, n'apporteraient point d'obstacle à ses desseins ambitieux. Cependant il avait offert au sénat, par ses ambassadeurs, toutes ses forces et toutes ses troupes pour le service de la république, et il avait répété la même promesse aux ambassadeurs que Rome lui avait envoyés.

Ptolémée, à cause de la faiblesse de son âge, n'était pas en état de disposer de lui-même. Ses tuteurs se préparaient à la guerre contre Antiochus pour s'assurer la possession de la Célésyrie, et ils promettaient tout aux Romains pour la guerre de Macédoine.

Masinissa aidait les Romains de blé, de troupes, d'éléphants; et il songeait à envoyer à cette guerre son fils Misagène; et voici quel était son plan et ses vues politiques, selon les différents succès que pouvait avoir cette guerre. Masinissa souhaitait de détruire la république de Carthage. Si les Romains étaient vainqueurs, il comptait demeurer dans l'état où il se trouvait actuellement sans aller plus loin, parce que les Romains ne souffriraient jamais qu'il poussât à bout les Carthaginois. Si au contraire la puissance romaine, qui seule, par politique, l'empêchait d'étendre ses conquêtes, et qui soutenait alors Carthage, venait à

succomber, il comptait se rendre maître de toute l'Afrique.

Gentius, roi d'Illyrie, n'avait réussi qu'à se rendre très-suspect aux Romains, sans savoir néanmoins lui-même encore quel parti il devait suivre ; et il paraissait que ce serait l'occasion plutôt qu'un plan fixe et un dessein suivi, qui le déterminerait à s'attacher aux uns ou aux autres.

Enfin Cotys de Thrace, roi des Odryses, s'était déclaré ouvertement pour les Macédoniens.

Telle était la disposition des rois à l'égard de la guerre entre Persée et les Romains.

Pour ce qui regarde les peuples et les villes libres, presque partout la multitude, qui prend pour l'ordinaire le plus mauvais parti, penchait du côté du roi et des Macédoniens. Les sentiments des principaux citoyens de ces peuples et de ces villes étaient partagés comme en trois classes.

Quelques-uns se livraient si bassement aux Romains, que, par un dévouement si aveugle et une partialité si déclarée, ils perdaient parmi leurs citoyens tout crédit et toute autorité ; et de ceux-là peu étaient touchés de la justice du gouvernement romain, le grand nombre n'envisageaient que leur propre intérêt, persuadés qu'ils auraient du crédit dans leurs villes à proportion des services qu'ils rendraient aux Romains.

La seconde classe était de ceux qui étaient absolument livrés au roi : les uns parce que leurs dettes et le mauvais état de leurs affaires leur faisaient souhaiter du changement, ne croyant pas pouvoir subsister sans quelque révolution; les autres, parce que leur caractère vain et avide de bruit et d'ostentation les déterminait à se ranger du côté de la multitude, dont le penchant était déclaré en faveur de Persée.

Une troisième classe, et c'était la plus sensée et la plus prudente, s'il eût fallu prendre nécessairement parti, et qu'on lui eût laissé le choix d'un maître, aurait préféré les Romains au roi : mais elle aurait encore mieux aimé, s'il eût été possible, qu'aucune des deux puissances n'accrût excessivement ses forces en opprimant l'autre, et que, conservant une sorte d'égalité et d'équilibre, elles demeurassent toujours entre elles en paix ; parce qu'alors l'une des deux prenant la protection des villes faibles que l'autre voudrait envahir, rendrait leur condition bien plus tranquille et plus assurée. Dans cette espèce de neutralité indécise, ils regardaient comme d'un lieu sûr les combats et les dangers de ceux qui avaient pris parti pour les uns ou pour les autres. Nous verrons, après la fin de la guerre, qu'ils se trompaient beaucoup en se croyant en sûreté par cette conduite.

Les Romains [1], après avoir satisfait, selon leur louable coutume, à tous les devoirs de la religion, avoir offert aux dieux des prières publiques et des sacrifices, et leur avoir fait des vœux pour l'heureux succès de l'entreprise à laquelle ils se préparaient depuis longtemps, déclarèrent en forme la guerre à Persée, roi de Macédoine, s'il ne donnait une prompte satisfaction sur divers griefs qu'on lui avait déjà expliqués plus d'une fois. Les levées se firent avec plus de soin que jamais. Les deux légions qui devaient servir en Macédoine étaient de six mille homme de pied, et de trois cents chevaux, au lieu que les légions ordinaires n'étaient que de cinq mille deux cents hommes de pied ; pour le nombre des cavaliers, il était toujours le même. On permit aussi au consul qui serait chargé de cette guerre d'incorporer dans son armée tous les centurions et les soldats vétérans qu'il voudrait choisir jusqu'à l'âge de cinquante ans. Enfin le peuple, en conséquence d'un arrêt du sénat, ordonna que cette année les tribuns légionnaires seraient choisis, non par les suffrages des citoyens, selon la coutume ordinaire, mais par les consuls et les préteurs. Toutes ces précautions donnaient beaucoup d'avantages aux légions destinées pour la Macédoine, et montraient combien cette guerre paraissait importante.

Les consuls ayant tiré au sort, la Macédoine échut à Licinius, et Cassius son collègue resta en Italie.

Ce qui venait d'être statué au sujet des centurions donna lieu à une dispute assez considérable [2]. J'ai marqué ailleurs [3] que dans chaque manipule il y avait deux centuries, et par conséquent deux centurions. Celui qui comman-

[1] Liv. lib. 42. cap. 30. 31.
[2] Liv. lib. 42, cap. 32-35.
[3] Hist. Anc. tom III, pag. 291, de notre édition.

dait la première centurie du premier manipule des *triaires* [1] était le plus considérable de tous les centurions, et avait place dans le conseil de guerre avec les premiers officiers : on l'appelait *primipilus* ou *primipili centurio*. Les autres centurions ou capitaines étaient aussi distingués par le rang de leur compagnie dans les différents ordres de la légion, et c'étaient de belles places que celles de premier capitaine des hastaires ou des princes. Ils passaient d'un ordre inférieur à un ordre supérieur, non simplement par l'antiquité, mais par le mérite.

Cette distinction de degrés et de places d'honneur, qui ne s'accordait qu'à la bravoure et à des services réels et connus, jetait parmi les troupes une émulation incroyable, qui tenait tout en haleine et dans l'ordre. Un simple soldat devenait centurion; et, passant ensuite par tous les différents degrés, il pouvait s'avancer jusqu'aux premières places. Cette vue, cette espérance les soutenait au milieu des plus rudes fatigues, les animait, les empêchait de faire des fautes ou de se rebuter, et les portait aux actions les plus courageuses. C'est ainsi que se forment des troupes invincibles.

Jusqu'ici nous n'avons aucun exemple que les officiers romains se piquassent de conserver toujours le rang qu'ils avaient eu une fois. Il parait au contraire constant qu'ils roulaient entre différentes places, tantôt plus élevées, tantôt inférieures, selon le bon plaisir des généraux, chacun se trouvant honoré de rendre service à la patrie, en quelque rang que ce fût. La délicatesse sur ce point d'honneur se fit sentir pour la première fois dans l'occasion dont il s'agit ici. Pendant que le consul Licinius, à qui le sénat avait donné le pouvoir de rappeler au service autant de centurions et de soldats vétérans qu'il lui plairait du nombre de ceux qui n'auraient pas cinquante ans passés, était occupé de ce soin, vingt-trois centurions qui avaient été *primipiles* refusèrent de servir, à moins qu'on ne leur accordât le même rang qu'ils avaient eu dans les campagnes précédentes.

[1] Les hastaires, les princes et les triaires étaient trois corps de troupes dont chaque légion était composée, et qui, dans un combat, étaient rangés sur trois lignes.

L'affaire fut portée devant les tribuns du peuple. M. Popilius, qui avait été consul deux ans auparavant, prenant la parole en faveur des centurions, représenta « que ces vieux « guerriers, outre qu'ils étaient émérites, « avaient le corps tout usé de vieillesse et des « travaux qu'ils avaient essuyés sans relâche « pendant un grand nombre d'années : que « néanmoins ils étaient prêts à donner le reste « de leur vie à la république, pourvu que leur « condition ne fût pas pire qu'elle avait été, ni « leur rang inférieur à celui qu'ils avaient eu « dans leur dernier service. »

Le consul représenta de son côté « que la « demande des centurions n'était fondée sur « aucun titre, et qu'elle était contraire au « droit qu'il avait par sa charge de distribuer « les places d'honneur selon le mérite; et, « pour preuve, il fit faire la lecture de l'arrêt « du sénat qui ordonnait d'enrôler le plus « grand nombre de centurions vétérans qu'il « se pourrait, et qu'aucun ne serait exempt « du service, à moins qu'il n'eût plus de cin- « quante ans; arrêt qui ne disait pas un mot « de la prétention nouvelle des centurions. » Il conclut, en priant les tribuns du peuple « de ne point troubler les tribuns des soldats « dans les levées dont ils étaient chargés, et « de ne point s'opposer au consul lorsqu'il « assignerait à chaque officier le rang et l'em- « ploi qu'il croirait lui convenir pour le bien « de la république. »

Après que le consul eut parlé, Spurius Ligustinus, l'un des centurions qui avaient imploré le secours des tribuns du peuple, pria le consul et ces mêmes tribuns de lui permettre de s'expliquer devant le peuple; et, ayant obtenu la permission qu'il demandait, il parla de la sorte : « Messieurs, je « m'appelle Spurius Ligustinus. Je suis de la « tribu Crustumine, du pays des Sabins. Mon « père m'a laissé un arpent de terre et une « petite cabane, où je suis né, et où j'ai été « élevé; et j'y habite actuellement. Dès que « je fus en âge de me marier, il me donna « pour femme la fille de son frère. Elle ne « m'a apporté pour dot que la liberté, la « chasteté, et une fécondité suffisante pour « les plus riches maisons. Nous avons six fils « et deux filles, mariées toutes deux. De

« mes six fils, quatre ont pris la robe virile, « et deux portent encore la robe de l'enfance [1]. « J'ai commencé à porter les armes sous le « consulat de P. Sulpicius et de C. Aurélius. « J'ai servi deux ans en qualité de simple sol- « dat dans l'armée qui fut employée en Ma- « cédoine contre le roi Philippe. La troisième « année, T. Quintius Flamininus, pour me « récompenser de mon courage, me fit capi- « taine de centurie dans le dernier manipule « des hastaires. Je servis ensuite comme vo- « lontaire en Espagne sous le consul M. Por- « cius Caton; et ce général, si juste estima- « teur du mérite, me jugea digne d'être mis « à la tête du premier manipule des hastaires. « Je redevins encore une fois soldat volon- « taire dans l'armée qu'on envoya contre An- « tiochus et les Etoliens, et ce fut en cette « guerre que Manius Acilius me fit premier « centurion du premier manipule des princes. « J'ai fait encore depuis, plusieurs campa- « gnes; et dans un assez petit nombre d'an- « nées j'ai été quatre fois primipile, j'ai été « récompensé trente-quatre fois par les géné- « raux. J'ai reçu six couronnes civiques [2], j'ai « fait vingt-deux campagnes, et je passe cin- « quante ans. Quand je n'aurais pas rempli « toutes mes années de service, quand mon « âge ne me donnerait pas mon congé, pou- « vant substituer quatre de mes enfants en ma « place, je mériterais bien d'être exempté de « la nécessité de servir; mais dans tout ce que « j'ai dit je n'ai prétendu que faire voir la jus- « tice de ma cause. Du reste, tant que ceux « qui font des levées me jugeront en état de « porter les armes, je ne refuserai point le « service. Les tribuns des soldats me mettront « au rang qu'il leur plaira, c'est leur affaire; « la mienne est de faire en sorte que personne « n'ait le rang au-dessus de moi pour le cou- « rage, comme j'en suis en possession, ne « craignant point de prendre ici à témoin et « tous les généraux sous qui j'ai servi, et tous « mes camarades. Pour vous, centurions, qui « êtes dans le même cas où je me trouve, « quoique vous ayez aussi bien que moi im- « ploré le secours des tribuns du peuple, « comme néanmoins pendant votre jeunesse « vous n'avez jamais résisté à l'autorité des « magistrats et du sénat, il me semble qu'à « l'âge où vous êtes il convient que vous vous « montriez soumis au sénat et aux consuls, et « que vous trouviez honorable toute place qui « vous mettra en état de rendre service à la « république. »

Quand Ligustinus eut fini, le consul, après l'avoir comblé de louanges devant le peuple, sortit de l'assemblée et le conduisit dans le sénat. Là on lui rendit de publiques actions de grâces au nom de cette auguste compagnie; et les tribuns militaires lui assignèrent, pour marque et pour prix de son courage et de son zèle, le *primipile*, c'est-à-dire la première place de centurion dans la premiere légion. Les autres centurions, suivant son exemple, se désistèrent de leur demande, et ne firent plus de difficulté d'obéir.

Rien n'est plus propre que de pareils faits à nous donner une juste idée du caractère romain. Quel fonds de bon sens, d'équité, de noblesse même et de grandeur d'âme dans ce soldat! Il parle de sa pauvreté sans honte, et de ses glorieux services sans vanité; il ne s'entête point mal à propos sur un faux point d'honneur; il défend modestement ses droits, et y renonce; il apprend à tous les siècles à ne point disputer contre la patrie, à faire céder ses intérêts particuliers au bien public; et il est assez heureux pour entraîner dans son sentiment tous ceux qui se trouvaient dans le même cas, et qui s'étaient associés à lui. De quelle force est l'exemple! Il ne faut quelquefois qu'un bon esprit dans une compagnie pour ramener tous les autres à la raison.

A peu près dans le temps dont nous parlons arrivèrent des ambassadeurs de la part de Persée, qui dirent que le roi leur maître était fort étonné qu'on eût fait passer des troupes en Macédoine, et qu'il était prêt à donner au sénat toutes les satisfactions que l'on exigerait de lui [1]. Comme on savait que Persée ne cherchait qu'à gagner du temps, on

[1] *Prætexta*, robe bordée de pourpre, que les enfants portaient jusqu'à l'âge de dix-sept ans, où ils prenaient la robe virile.

[2] C'étaient des couronnes de feuilles de chêne, données pour avoir sauvé la vie à un citoyen dans le combat.

[1] Liv. lib. 42, cap. 36.

leur répondit que le consul Licinius arriverait bientôt avec son armée en Macédoine, et que, si le roi demandait la paix de bonne foi, il pourrait lui faire ses propositions; mais qu'il ne songeât point à envoyer de nouveaux ambassadeurs en Italie, où ils ne seraient plus reçus; et pour ceux-ci, ils eurent ordre d'en sortir avant douze jours.

Les Romains n'omettaient rien de tout ce qui pouvait contribuer au succès de leurs entreprises. Ils envoyèrent de tous côtés des ambassadeurs dans toutes les parties de la Grèce, pour animer et fortifier ceux des alliés qui leur étaient constamment attachés[1], pour déterminer ceux qui étaient flottants et incertains, et pour intimider ceux qui paraissaient mal disposés.

Pendant que deux de ces ambassadeurs, Marcius et Atilius, étaient à Larisse, en Thessalie, il y arriva des envoyés de Persée, qui avaient ordre de s'adresser particulièrement à Marcius, de le faire souvenir de l'ancienne liaison et amitié que le père de ce Romain avait eue avec le roi Philippe, et de lui demander une entrevue avec leur maître. Marcius répondit qu'effectivement son père lui avait souvent parlé de l'amitié et de l'hospitalité qui le liait avec Philippe, et il marqua pour l'entrevue un endroit près du fleuve Pénée. Ils s'y rendirent peu de jours après. Le roi avait un grand cortége, et était environné d'une foule de grands seigneurs et de gardes. Les ambassadeurs n'étaient pas moins bien accompagnés, plusieurs des citoyens de Larisse et des députés des villes de Grèce, qui s'y étaient rendus, s'étant fait un devoir de les suivre, d'autant plus qu'ils étaient bien aises de rapporter chez eux ce qu'ils auraient vu et entendu. On était curieux d'assister à cette entrevue d'un grand roi et des ambassadeurs du plus puissant peuple de la terre.

Après quelques difficultés qui intervinrent sur le cérémonial, et qui furent bientôt levées à l'avantage du Romain, ils s'abouchèrent. L'abord fut très-gracieux de part et d'autre. Ils ne se traitèrent point comme ennemis, mais plutôt comme des amis liés par le droit sacré de l'hospitalité. Marcius, qui prit la première la parole « commença par s'excuser sur « la triste nécessité où il se trouvait de faire « des reproches à un prince pour qui il avait « une grande considération. Il déduisit en- « suite fort au long tous les sujets de plainte « que le peuple romain formait contre lui, et « les différentes atteintes que Persée avait « données aux traités. Il insista beaucoup sur « l'attentat commis contre Eumène; et finit « en témoignant qu'il désirait que le roi pût « lui fournir de bonnes raisons, et le mettre « en état de plaider sa cause et de le justifier « pleinement devant le sénat. »

Persée, après avoir coulé légèrement sur le fait d'Eumène, qu'il paraissait étonné qu'on osât lui imputer, sans aucune preuve, plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avait ce prince, descendit sur le reste dans un grand détail, et répondit le mieux qu'il lui fut possible à tous les chefs d'accusation formés contre lui[1]. « Ce « que je puis assurer, dit-il en finissant, c'est « que je n'ai point à me reprocher d'avoir « fait sciemment et de propos délibéré au- « cune faute contre les Romains; et, si j'en « ai commis quelqu'une par inattention, « averti comme je viens de l'être, je puis m'en « corriger. Je n'ai rien fait certainement qui « mérite qu'on me poursuive avec une haine « opiniâtre comme vous faites, en me sup- « posant, ce semble, coupable de crimes « énormes et atroces, qui ne peuvent s'expier « ni se pardonner. C'est bien sans fondement « qu'on vante partout la clémence et la bonté « du peuple romain, si, pour de si légers su- « jets, qui à peine méritent une explication, « vous prenez les armes et portez la guerre « contre des rois qui sont vos alliés. »

Le résultat de la conférence fut que Persée enverrait de nouveaux ambassadeurs à Rome, afin de tenter toutes les voies possibles pour n'en point venir à une rupture et à une guerre ouverte. C'était un piége que l'ambassadeur tendait au roi pour gagner du temps. Il feignit d'abord de trouver de grandes difficultés à la trêve que demandait Persée pour envoyer à Rome ses ambassadeurs, et il ne parut enfin s'y rendre que par considération pour le roi. Il la désirait néanmoins, et l'in-

[1] Liv. lib. 42, cap. 37, 38.

[1] Liv. lib. 42, cap. 39-43.

térêt des Romains l'exigeait. Ils n'avaient encore ni troupes, ni général en état d'agir; au lieu que du côté de Persée tout était prêt, et que, s'il n'eût point été aveuglé par une vaine espérance de paix, il aurait dû saisir ce moment, qui lui était si favorable et si contraire aux ennemis, et se mettre d'abord en campagne.

Après cette entrevue, les ambassadeurs romains s'avancèrent vers la Béotie, où il y avait eu de grands mouvements, les uns s'y déclarant pour Persée, les autres pour les Romains [1]. mais enfin ce dernier parti l'emporta. Les Thébains, et, à leur exemple, presque tous les autres peuples de la Béotie, firent alliance avec le peuple romain, chacun par leurs députés particuliers (car les Romains le voulaient ainsi), et non par le consentement du corps entier de la nation, selon l'ancien usage. C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris témérairement le parti de Persée, après avoir formé pendant longtemps une république, qui, en différentes occasions, s'était heureusement délivrée des plus grands périls, virent leur état pour ainsi dire mis en pièces, et gouverné par autant de conseils qu'il y avait de villes dans la Béotie : car elles demeurèrent toutes dans la suite indépendantes les unes des autres, et ne formèrent plus comme auparavant une seule ligne. Et ce fut un effet de la politique romaine, qui les divisa pour les affaiblir, sachant qu'il était bien plus aisé par là de les gagner et de les asservir, que si elles fussent demeurées toujours unies toutes ensemble.

De la Béotie les députés passèrent dans le Péloponnèse. L'assemblée de la ligue achéenne fut convoquée à Argos [2]. Ils demandèrent mille hommes seulement pour les mettre en garnison dans Chalcis, jusqu'à ce que l'armée romaine passât dans la Grèce; et ces mille hommes y furent envoyés sur-le-champ. Marcius et Atilius, ayant terminé les affaires de la Grèce, retournèrent à Rome au commencement de l'hiver.

Vers le même temps Rome envoya encore de nouveaux députés dans les îles de l'Asie les plus considérables, pour les exhorter à lui donner un puissant secours dans la guerre contre Persée [1]. Les Rhodiens se signalèrent dans cette occasion. Hégésiloque, qui pour lors était prytane (on appelait ainsi le premier magistrat), avait préparé les esprits, et avait représenté qu'il fallait effacer par des actions, et non simplement par des paroles, toutes les mauvaises impressions qu'Euméne avait tâché d'inspirer aux Romains sur leur fidélité. Ainsi, à l'arrivée des ambassadeurs, ils leur montrèrent une flotte de quarante galères tout équipée, et prête à se mettre en mer au premier ordre. Une surprise si agréable fit un grand plaisir aux Romains; et ils s'en retournèrent extrêmement contents d'un zèlo si marqué, qui avait même prévenu leurs demandes.

Persée, en conséquence de son entrevue avec Marcius, envoya des ambassadeurs à Rome pour y négocier le traité de paix qu'il supposait avoir ébauché dans cette conférence. En même temps il écrivit à différents peuples, leur faisant le récit de ce qui s'était passé dans l'entrevue, et tournant les choses de manière que l'avantage paraissait lui être resté. Il fit plus pour les Rhodiens; il leur dépêcha une ambassade pour les exhorter à demeurer en repos [2], et à attendre en simples spectateurs quel tour les affaires prendraient. « Si, malgré les traités, les Romains m'attaquent, vous serez, leur disait-il, médiateurs entre eux et moi. Ce personnage ne convient à aucun peuple mieux qu'aux Rhodiens [3]. Défenseurs non-seulement de votre liberté, mais de celle de toute la Grèce, plus vous l'emportez en gloire et en puissance sur tous les autres, plus vous avez d'intérêt à maintenir la balance. Vous sentez assez que c'est réduire les Grecs dans une véritable servitude que de les faire dépendre d'un seul peuple, sans leur laisser d'autre recours. » On reçut poliment les ambassadeurs : mais la réponse fut « qu'en

[1] Liv. lib. 42, cap. 43, 44. — Polyb. leg. pag. 68.
[2] Liv. lib. 42, cap. 43, 44.

[1] Liv. lib. 42, cap. 45. — Polyb. leg. pag. 64.
[2] Liv. lib. 42, cap. 46. — Polyb. leg. pag. 65.
[3] « Quum cæterorum id interesse, tum præcipuè Rhodiorum, quò plus inter alias civitates dignitate atque opibus excellant : quæ serva atque obnoxia fore, si nullus aliò sit quàm ad Romanos respectus. » (Liv.)

« cas de guerre, ce qu'on souhaitait qui n'ar- « rivât pas, on priait le roi de ne point « compter sur les Rhodiens, et de ne leur « rien demander qui fût contraire à l'amitié « qu'ils avaient vouée aux Romains. » Les mêmes ambassadeurs passèrent en Béotie, où ils n'eurent pas beaucoup plus de contentement, si ce n'est de la part de quelques petites villes[1], qui se séparèrent des Thébains pour embrasser le parti du roi.

Marcius et Atilius étant de retour à Rome, rendirent compte au sénat de leur commission. Ce qu'ils firent valoir, surtout, fut la ruse et l'adresse avec lesquelles ils avaient trompé Persée[2], en concluant avec lui une trève qui le mettait hors d'état de commencer dès lors la guerre à son avantge comme il le pouvait, et qui donnait aux Romains le temps d'achever entièrement leurs préparatifs et de se mettre en campagne. Ils n'oublièrent pas de se vanter aussi d'avoir dissipé habilement le corps de république que formaient les Béotiens, et mis ces peuples dans l'impossibilité de se réunir pour faire alliance avec les Macédoniens.

La plus grande partie du sénat leur sut bon gré d'une conduite si prudente, qui marquait une profonde politique et une dextérité non commune à manier les affaires. Mais les anciens, imbus d'autres principes, et qui s'en tenaient aux maximes des vieux temps, dirent « qu'ils ne reconnaissaient point ici le carac- « tère romain : que leurs ancêtres, comptant « plus sur le vrai courage que sur la ruse, « avaient coutume de faire la guerre ouverte- « ment, et non par des souterrains : qu'il « fallait laisser ces lâches et indignes arti- « fices aux Carthaginois et aux Grecs, chez « qui il était plus glorieux de tromper l'en- « nemi que de le vaincre les armes à la main : « qu'à la vérité quelquefois la ruse, dans le « moment même, paraissait mieux réussir « que le courage; mais qu'une victoire rem- « portée hautement dans un combat où l'on « mesurait de près ses forces, et que l'en- « nemi ne pouvait attribuer ni au hasard, ni « à la tromperie, était d'une durée beaucoup « plus stable, parce qu'elle laissait dans les « esprits une conviction intime de supério- « rité de force et de courage de la part du « vainqueur. »

Malgré les remontrances des anciens, qui ne pouvaient goûter ces nouvelles maximes de politique, la partie du sénat qui préférait l'utile à l'honnête eut assez de crédit pour faire passer à la pluralité des voix que l'ambassade de Marcius serait approuvée, et qu'il serait renvoyé dans la Grèce avec pouvoir d'achever ce qu'il avait commencé, et de faire tout ce qu'il jugerait convenable au bien de la république.

Aulus Atilius fut aussi envoyé dans la Thessalie, pour s'assurer de Larisse, dans la crainte qu'à l'échéance de la trève, Persée ne se rendît maître de cette importante place, qui était la capitale du pays. On envoya en même temps Lentulus a Thèbes pour veiller sur la Béotie.

Quoiqu'à Rome on fût déterminé à faire la guerre contre Persée, le sénat donna audience à ses ambassadeurs[1]. Ils répétèrent à peu prés les mêmes raisons que ce prince avait employées dans la conférence avec Marcius; et ils tâchèrent de justifier leur maître, principalement par rapport à l'attentat qu'on l'accusait d'avoir commis sur la personne d'Eumène, mais sans pouvoir convaincre les sénateurs de son innocence, le fait étant trop notoire pour être pallié. Le reste de leur discours se réduisait à des prières fort humbles : mais les esprits étaient tellement indisposés à leur égard, que, bien loin de se laisser fléchir à leurs supplications, à peine pouvait-on les écouter. On leur ordonna de sortir de la ville sur-le-champ, et de toute l'Italie dans l'espace de trente jours.

Le consul Licinius, qui devait commander en Macédoine, eut ordre de se préparer à partir au plus tôt avec son armée. Le préteur C. Lucrétius, qui avait le commandement de la flotte, partit avec quarante-cinq galères, et en cinq jours passa de Naples dans la Céphallénie, où il attendit que les troupes de terre fussent arrivées en Grèce, et commençassent à se mettre en action.

[1] Coronée et Haliarte.

[2] Liv. lib. 42, cap. 47.

[1] Liv. lib. 42, cap. 48.

§ II. — Départ du consul Licinius. Persée tient un conseil où la guerre est résolue. Il assemble ses troupes, et les harangue. Il se met en campagne, et s'arrête en Thessalie. Le consul s'y rend aussi. Eumène se joint au consul. Légère escarmouche. Action de cavalerie où Persée remporte l'avantage. Le consul fait passer de nuit le fleuve Pénée à ses troupes pour les mettre en sureté. Persée reconnait les fautes qu'il a commises. Douleur et honte des Romains. Joie et triomphe de Persée et de son armée. Il envoie demander la paix au consul. Sur sa réponse, il se prépare de nouveau à la guerre. Départ de prudence dans Persée. Les Grecs applaudissent à la victoire de ce prince. Prise d'Haliarte. Les deux armées, après quelques légères expéditions, se retirent en quartier d'hiver. L'Épire se déclare contre les Romains. Sentiment de Tite-Live sur les prodiges. Expédition de Persée contre l'Illyrie. Basse avarice de ce prince. Les Romains sont reçus dans Stratus au lieu de Persée. Le consul Marcius s'avance vers la Macédoine. Secours préparé par les Achéens pour le consul. Persée place des corps de troupes dans les passages des montagnes. Marcius passe par des chemins d'une difficulté incroyable. Manière dont on fit descendre les éléphants sur la pente escarpée de la montagne. Polybe expose au consul les offres des Achéens. Il part pour retourner en Achaïe. Extrême frayeur du roi à l'approche des ennemis. Le consul entre en Macédoine. Diverses expéditions. Retour de Polybe dans l'Achaïe. Prusias et les Rhodiens envoient des ambassadeurs à Rome en faveur de Persée. Réponse du sénat au discours insolent des Rhodiens. Lettre du consul Marcius au sénat. Onésime, Macédonien, passe dans le parti des Romains.

Le consul Licinius, après avoir offert ses vœux aux dieux dans le Capitole, partit de la ville revêtu d'une cotte-d'armes selon la coutume[1]. Cette cérémonie du départ des consuls, dit Tite-Live, se fait toujours avec beaucoup de solennité et un concours très-grand, surtout quand il s'agit d'une guerre importante et contre un puissant ennemi. Outre l'intérêt que plusieurs particuliers peuvent prendre à la gloire du consul qui part, les citoyens sont attirés à ce spectacle par la curiosité de voir le général à la prudence et au courage duquel ils confient le sort de la république. Mille pensées inquiètes s'offrent alors à l'esprit sur le succès de la guerre, qui est toujours douteux et incertain. On se représente les défaites arrivées par l'ignorance et la témérité des généraux, et au contraire les victoires que l'on a dues à leur prudence et à leur courage. *Qui des mortels*, dit-on, *peut savoir quel sera le sort du consul qui est près de son départ, et si on le verra de retour avec son armée victorieuse monter en triomphe à ce même Capitole d'où il est parti après y avoir offert ses prières aux dieux, ou si peut-être cette joie ne sera point pour les ennemis?* La gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe, qui s'était rendu célèbre par la guerre surtout qu'il avait faite contre les Romains, augmentaient beaucoup la réputation de Persée; et l'on se rappelait que, depuis qu'il était monté sur le trône, son nom n'avait point cessé d'occuper les esprits par l'attente d'une guerre prochaine. Pleins de ces pensées, les citoyens conduisirent en foule le consul hors de la ville. C. Claudius et Q. Mucius, qui tous deux avaient été consuls, et par conséquent avaient commandé des armées, ne crurent pas se dégrader en servant sous lui en qualité de tribuns des soldats (comme qui dirait en qualité de colonels ou de brigadiers), et partirent avec le consul. On remarquait encore parmi les tribuns militaires trois jeunes Romains illustres, P. Lentulus et deux Manlius Acidinus. Licinius se rendit avec eux à Brunduse, où était le rendez-vous de l'armée; et, ayant passé la mer avec toutes ses troupes, il arriva à Nymphée sur les terres des Apolloniates.

Peu de jours auparavant, Persée, sur le rapport des ambassadeurs revenus de Rome, qui assuraient qu'il ne restait plus aucune espérance de paix, tint un grand conseil[1]. Les avis y furent partagés. Quelques-uns croyaient qu'il fallait, ou payer un tribut, si on l'exigeait, ou céder quelque portion de son domaine, si on l'y condamnait; en un mot, souffrir, pour obtenir la paix, tout ce qui serait supportable, plutôt que d'exposer sa personne et son royaume au danger de périr absolument : que, pourvu qu'il restât en possession de son royaume, le temps et l'occasion pourraient lui faire naître des conjonc-

[1] Liv. lib. 42, cap. 49.

[1] Liv. lib. 42, cap. 50.

tures favorables, qui le mettraient en état, non-seulement de recouvrer tout ce qu'il aurait perdu, mais de se rendre formidable à ceux qui maintenant faisaient trembler la Macédoine.

Le plus grand nombre était d'un sentiment bien différent. Ils soutenaient « que, pour « peu qu'il cédât, il fallait se résoudre à per- « dre tout son royaume; que ce n'était pas « l'argent ni les terres qui piquaient l'ambi- « tion des Romains; qu'ils aspiraient à la sou- « veraineté et à la domination universelle; « qu'ils savaient que les plus grands royau- « mes et les plus puissants états étaient sujets « à bien des révolutions : qu'ils avaient abattu « l'empire des Carthaginois, et élevé sur leurs « têtes et dans leur voisinage un roi puissant « et belliqueux : qu'ils avaient relégué An- « tiochus et sa postérité au delà du mont « Taurus : qu'il n'y avait plus que le royaume « de Macédoine capable de faire ombrage aux « Romains, parce qu'étant placé dans leur « voisinage, il pouvait, au premier échec « qu'ils recevraient, reprendre sa première « vigueur, et rendre à ses rois la fierté et l'am- « bition de leurs prédécesseurs : que c'était « à lui de voir, pendant qu'il en était encore « temps, s'il voulait, en cédant diverses par- « ties de ses états l'une après l'autre, se voir « à la fin dépouillé de toute sa puissance, « chassé du royaume de ses pères, et obligé « de demander, comme par grâce, aux Ro- « mains, la permission d'aller se confiner « dans la Samothrace, ou dans quelque au- « tre île, pour y passer le reste de ses jours « dans le mépris et la misère, avec la douleur « de survivre à sa gloire et à son empire; ou, « s'il n'aimait pas mieux, en prenant les ar- « mes pour défendre sa fortune et son hon- « neur, s'exposer courageusement à tout ce « qu'il plairait aux dieux d'ordonner de son « sort; et, en cas qu'il fût vainqueur, avoir « la gloire de délivrer l'univers du joug des « Romains : qu'il pouvait les chasser de la « Grèce comme eux-mêmes avaient chassé « Annibal de l'Italie; que ce serait la plus « grande des indignités à Persée, après avoir « défendu avec courage son royaume contre « un frère, qui le lui disputait injustement, « de le céder lâchement à des étrangers qui « voulaient l'en dépouiller : qu'enfin, quoique « la paix fût préférable à la guerre, tout le « monde convenait qu'il n'y avait rien de plus « honteux que de céder l'empire sans résis- « tance, et rien de plus glorieux que d'avoir « mis tout en œuvre pour s'y maintenir. »

Ce conseil se tenait à Pella, dans l'ancien palais des rois de Macédoine. Persée, se déclarant sans hésiter pour le dernier avis : *Puisque vous en jugez ainsi*, dit-il, *faisons donc la guerre, et prions les dieux de nous être favorables*. Il donna ordre en même temps à tous ses généraux d'assembler leurs troupes à Citium, ville de Macédoine, et il s'y rendit, bientôt après, lui-même avec tous les seigneurs de sa cour et toute sa garde. Il y trouva l'armée déjà assemblée. Elle montait, en comptant les troupes étrangères et celles du pays, à trente-neuf mille hommes de pied, dont à peu près la moitié composait la phalange[1], et à quatre mille chevaux. On convenait[2], dit Tite-Live, que, depuis l'armée qu'Alexandre-le-Grand avait menée en Asie, nul roi de Macédoine n'en avait eu une si nombreuse.

Il y avait vingt-six ans que Philippe avait fait la paix avec les Romains; et comme pendant tout ce temps la Macédoine avait été tranquille et sans guerre considérable, elle se trouvait une nombreuse jeunesse en âge de porter les armes. Persée l'avait tenue en haleine par de légères expéditions contre les Thraces du voisinage, plus propres à l'exercer qu'à la fatiguer. D'ailleurs, Philippe en premier lieu, et, après lui, Persée, avaient depuis longtemps formé le dessein de renouveler la guerre contre les Romains. Ainsi tout était prêt pour la commencer avantageusement.

Persée, avant que de se mettre en campagne, crut devoir haranguer ses troupes[3]. Il monta donc sur un tribunal, qui lui avait été élevé au milieu du camp; et de là, ayant ses deux fils à ses côtés, il parla d'une manière

[1] On peut voir une description exacte de la phalange dans l'Histoire Ancienne, tom. II, pag. 145.

[2] Selon tous les auteurs, l'armée d'Alexandre n'était pas tout à fait si nombreuse que celle de Persée.

[3] Liv. lib. 42, cap. 52.

tout à fait propre à animer les soldats. « Il « commença par faire un long dénombrement « de toutes les injustices que les Romains « avaient commises à l'égard de son père, « lesquelles l'avaient engagé à prendre le « parti de leur faire la guerre, si la mort ne « l'eût empêché de mettre son dessein à exé- « cution. Il ajouta que lui-même il n'avait « pas de moindres sujets de plaintes, et que « les Romains l'avaient amusé par des entre- « vues trompeuses et par une trêve simulée, « sous prétexte de travailler à une réconci- « liation. Il comparait l'armée du consul, qui « était actuellement en marche, avec celle « des Macédoniens; et il donnait à celle-ci « une grande supériorité, et pour le nombre « et pour la valeur. Il ne vous reste donc, « Macédoniens, leur dit-il en finissant, que « de montrer maintenant le même courage « que firent paraître vos ancêtres lorsqu'ayant « dompté toute l'Europe, ils passèrent en « Asie, ne mettant d'autres bornes à leurs « conquêtes que celles de l'univers. Aujour- « d'hui il ne s'agit pas de porter vos armes « jusqu'au fond des Indes, mais de vous con- « server vous-mêmes dans la possession de la « Macédoine contre les Romains : ce peuple « ambitieux ne peut souffrir d'avoir pour « voisin aucun roi, ni laisser des armes entre « les mains d'aucune nation belliqueuse; car, « n'en doutez point, si vous ne soutenez la « guerre avec vigueur, si vous êtiez capables de « vouloir vous soumettre aux ordres de ces « maîtres orgueilleux, il faudrait vous ré- « soudre à leur livrer vos armes avec votre « roi et son royaume. »

A ces mots, toute l'armée, qui l'avait déjà interrompu plus d'une fois par des applaudissements, se livra plus vivement encore aux différents mouvements qui la transportaient, et jeta des cris de colère et d'indignation, exhortant le roi à concevoir d'heureuses espérances, et demandant avec instance qu'on la menât contre les ennemis.

Persée ensuite donna audience aux ambassadeurs des villes de Macédoine, qui venaient lui offrir de l'argent et des vivres pour les besoins de l'armée. Le roi les remercia avec bonté, mais n'accepta point leurs offres, disant que son armée était abondamment fournie de tout ce qui lui était nécessaire. Il leur demanda seulement des voitures pour transporter les béliers, les catapultes, et les autres machines de guerre.

Il partit ensuite avec toutes ses forces, et, marchant vers l'Eordée, il arriva le lendemain dans l'Elimée sur les bords du fleuve Haliacmon[1]; et, ayant passé les monts Cambuniens, il s'empara du pays appelé Pélagonie ou Tripolis. Il assiégea ensuite Cyréties et Myle, qu'il prit de vive force. N'ayant pas osé attaquer Gyrton, qu'il trouva trop bien défendu, il se saisit d'Elatée et de Gonne, villes situées à l'entrée du défilé qui conduit à Tempé, et enfin il s'arrêta à Sycnrie, au pied du mont Ossa, résolu d'y attendre l'ennemi.

Pendant le même temps le consul Licinius sortit des terres d'Apollonie, et, pour conduire son armée dans la Thessalie, il traversa l'Epire[2], où il trouva d'abord des chemins assez aisés; mais quand il fut passé dans l'Athamanie, le terrain raboteux et presque impraticable ne lui permit pas de faire de grandes journées, et ce ne fut qu'avec de grandes difficultés, et après bien du temps, qu'il arriva à Gomphes en Thessalie. Et si Persée eût pris son temps pour venir avec ses troupes rangées en bataille à la rencontre d'une armée nouvellement levée, et dont les hommes et les chevaux étaient épuisés de fatigue, les Romains eux-mêmes convenaient qu'ils n'auraient pu le combattre sans s'exposer à une défaite certaine. Quand Licinius vit qu'il avait gagné Gomphes sans aucun obstacle de la part des Macédoniens, la joie de s'être tiré d'un passage si dangereux ne lui laissa que du mépris pour un ennemi qui connaissait si peu ou qui savait si mal prendre ses avantages. Ayant appris que les Macédoniens couraient la Thessalie, et pillaient les terres des alliés de la république, comme il voyait ses soldats suffisamment remis de leurs travaux, il les conduisit du côté de Larisse, et campa sur les rives du fleuve Pénée.

Pour lors Eumène arriva à Chalcis avec ses frères Attale et Athénée : le quatrième, nommé Philétère, était resté à Pergame pour la

[1] Liv. lib. 42, cap. 53, 54.
[2] Liv. lib. 42, cap. 55.

défense du pays. Eumène et Attale se joignirent au consul avec quatre mille hommes de pied et mille chevaux. Ils avaient laissé à Chalcis deux mille hommes de pied sous la conduite d'Athénée pour fortifier la garnison de cette importante place. Il vint aussi de la part des autres alliés quelques troupes, mais dont le nombre était peu considérable, et quelques galères.

Persée cependant envoya plusieurs détachements pour ravager le pays voisin de Phères, espérant que, si le consul quittait son camp pour venir au secours des alliés de la république, il pourrait le surprendre et l'attaquer à son avantage. Mais son espérance fut vaine : il fit seulement quelque butin, particulièrement de bestiaux de toute espèce, qu'il distribua à ses soldats.

Le consul et le roi tinrent conseil dans le même temps, chacun de leur côté, pour décider par où ils devaient commencer la guerre[1]. Le roi, tout fier de ce qu'on lui avait laissé ravager impunément les terres des Phéréens, était d'avis d'aller, sans perdre de temps, attaquer les Romains dans leur camp. Les Romains sentaient bien que leur lenteur et leurs retardements les décriaient dans l'esprit des alliés, et ils se reprochaient à eux-mêmes de n'avoir point porté de secours à ceux de Phères. Pendant que le consul, avec les principaux officiers et avec Eumène et Attale, tenait conseil sur le parti qu'il convenait de prendre, on vient tout d'un coup leur annoncer que Persée approche avec toute son armée. Sur-le-champ on donne le signal pour faire prendre les armes aux soldats, et l'on détache pour aller à la découverte cent chevaux, et autant de fantassins, gens de trait. Persée, sur les dix heures du matin, ne se trouvant éloigné du camp des Romains que d'une petite demi-lieue, fait faire halte à son infanterie, et s'avance avec sa cavalerie et les soldats armés à la légère. A peine avait-il fait un quart de lieue, qu'il aperçoit le détachement romain. Il détacha de son côté un petit corps de cavalerie, soutenu de quelque infanterie légère. Comme le nombre était à peu près égal, et que ni de part ni d'autre on n'envoya point de nouvelles troupes à leur secours, le combat finit sans qu'on pût dire de quel côté était la victoire. Persée retourna à son camp de Sycurie.

Le lendemain, à la même heure, il fait avancer de nouveau toutes ses troupes vers le camp des Romains[1]. Elles étaient suivies de chariots chargés de vaisseaux remplis d'eau ; car pendant près de quatre lieues le pays était aride, et le chemin plein de poussière. Ainsi il aurait pu arriver que les troupes se fussent trouvées épuisées par la soif lorsqu'il aurait fallu combattre, ce qui les aurait fort incommodées. Les Romains s'étant tenus en repos, et ayant même fait rentrer les corps de garde dans les retranchements, les troupes du roi s'en retournèrent dans leur camp. Elles firent la même chose pendant quelques jours, dans l'espérance que la cavalerie romaine se détacherait pour venir attaquer leur arrière-garde ; et que pour lors, tournant tête tout à coup, ils l'engageraient au combat à une distance considérable de son camp. Et comme la cavalerie du roi l'emportait de beaucoup sur celle des Romains, aussi bien que ses troupes armées à la légère, ils comptaient qu'ils en viendraient aisément à bout.

Ce premier dessein ne réussissant pas, le roi alla camper plus près de l'ennemi, n'en étant guère plus éloigné que d'une lieue et demie. Dès la pointe du jour, ayant rangé son infanterie dans le même lieu où il avait coutume de le faire les jours précédents, c'est-à-dire à mille pas de l'ennemi, il mène toute sa cavalerie et ses troupes armées à la légère vers le camp des Romains. La poussière qui paraissait et plus proche que de coutume, et excitée par un plus grand nombre de troupes, y jeta l'alarme; et à peine le premier qui en apporta la nouvelle put-il faire croire que l'ennemi fût si près, parce qu'auparavant plusieurs jours de suite, il n'avait paru que sur les dix heures, et que pour lors le soleil ne commençait qu'à se lever. Mais les cris réitérés de plusieurs qui annonçaient la même chose ne laissant plus lieu d'en douter, le trouble fut fort grand dans le camp. Les officiers se rendent de toutes parts à la

[1] Liv. lib. 42, cap. 57.

[1] Liv. lib. 42, cap. 58, 59.

tente du général, et les soldats courent s'armer précipitamment. La négligence du consul, si mal instruit des mouvements d'un ennemi qui était tout prêt de lui, et qui devait jour et nuit le tenir en haleine, ne donne pas grande idée de son mérite.

Persée avait rangé ses troupes à moins de cinq cents pas des retranchements du consul. Cotys, roi des Odryses dans la Thrace, commandait la gauche avec la cavelerie de sa nation : les armés à la légère étaient distribués d'espace en espace dans les premiers rangs. La cavalerie macédonienne, mêlée de même de Crétois, formait l'aile droite. A côté et en dedans des deux ailes étaient distribuées des troupes de cavalerie que Tite-Live appelle *royales* (parce qu'elles faisaient peut-être partie de *la maison du roi*), et quelques auxiliaires de différentes nations. Le roi occupa le centre avec le corps de cavalerie qui accompagnait toujours sa personne, et il plaça devant lui les frondeurs et les gens de trait, qui pouvaient être au nombre de quatre cents.

Le consul, ayant rangé en bataille son infanterie dans le camp même, en fit sortir la cavalerie seule et les troupes armées à la légère, qu'il rangea devant les retranchements. L'aile droite, composée de toute la cavalerie d'Italie, était commandée par C. Licinius Crassus, frère du consul; la gauche, composée de la cavalerie des Grecs alliés, par M. Valérius Lévinus : l'une et l'autre étaient entremêlées de leurs troupes armées à la légère. Q. Murcius était placé au centre avec un corps choisi de cavalerie ; il avait devant lui deux cents cavaliers gaulois, et trois cents tirés des troupes d'Eumène. Quatre cents cavaliers de Thessalie étaient placés un peu au-dessus de l'aile gauche, comme un corps de réserve. Le roi Eumène et Attale, son frère, avec leurs troupes, occupaient l'espace entre les retranchements et les derniers rangs.

Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle, de part et d'autre, était à peu près égale pour le nombre, et pouvait monter de chaque côté à quatre mille hommes, sans compter les armés à la légère. L'action commença par les frondeurs et les gens de trait, qui étaient placés à la tête. Mais après ce prélude, les Thraces, comme des bêtes que l'on a tenues longtemps enfermées, et qui n'en deviennent que plus féroces, se jetèrent les premiers avec fureur contre la cavalerie d'Italie qui formait l'aile droite, et qui, malgré sa bravoure et son intrépidité, ne put soutenir un choc si rude et si violent. Les armés à la légère que les Thraces avaient parmi eux abattaient avec leurs épées les lances des ennemis, et tantôt ils coupaient les jarrets de leurs chevaux, tantôt ils les perçaient dans le flanc. Persée lui-même, attaquant les Grecs avec vigueur, les mit en désordre dès le premier choc, et les poursuivit vivement. La cavalerie thessalienne, laquelle, séparée de l'aile gauche par un médiocre intervalle, comme nous l'avons dit auparavant, formait un corps de réserve, et qui, dans le commencement de l'action, n'avait été que spectatrice et témoin du combat, fut d'un grand secours à l'aile gauche quand elle eut commencé à plier : car cette cavalerie, se retirant devant le roi à petits pas et en bon ordre, après qu'elle se fut jointe aux troupes auxiliaires d'Eumène, donna aux fuyards, aussi bien que ce prince, une retraite assurée dans ses rangs; et, voyant que l'ennemi ne les poursuivait plus si vivement, elle osa même aller en avant pour les soutenir et les rassurer. Et les Macédoniens, qui eux-mêmes s'étaient débandés dans leur poursuite, n'osèrent pas tenter un nouveau combat avec des gens qui marchaient en bonne disposition et de pied ferme.

Hippias et Léonat, qui étaient restés derrière avec l'infanterie de Persée, ayant appris l'avantage que sa cavalerie avait remporté, pour ne pas faire manquer au roi une occasion si favorable de mettre le comble à la gloire de cette journée, en poussant vivement les ennemis et allant les attaquer dans leurs retranchements, lui amenèrent, de leur propre mouvement et sans ordre, la phalange macédonienne. Il paraissait en effet que, pour peu d'efforts qu'eût fait le roi, il pouvait rendre sa victoire complète, et que, dans l'ardeur où étaient ses troupes, et dans l'effroi qu'elles avaient jeté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci était assurée.

Pendant que ce prince, partagé entre l'espérance et la crainte, hésitait sur le parti qu'il devait prendre dans une conjoncture si délicate, Evandre de Crète, en qui il avait beaucoup de confiance, ayant vu la phalange en marche, accourut promptement vers Persée, « et l'exhorta, dans les termes les plus forts, « à ne se pas livrer à la joie aveugle d'un léger avantage, et à ne pas engager témérairement une nouvelle action, qui n'était point « nécessaire, et où il risquait tout. Il lui représenta que ce premier succès, s'il se tenait « en repos, le mettrait en état, ou de conclure « la paix avec honneur, ou d'attirer dans ses « intérêts un plus grand nombre d'alliés, pour « faire ensemble la guerre aux Romains. » Le roi penchait déjà par lui-même vers cet avis. C'est pourquoi, ayant loué les vues et le zèle d'Evandre, il rappela sa cavalerie du combat, et donna ordre qu'on ramenât l'infanterie dans le camp.

Il périt ce jour-là, du côté des Romains, deux cents cavaliers et plus de deux mille hommes de pied; au lieu que Persée ne perdit pas plus de vingt cavaliers et le double de fantassins.

Les vainqueurs rentrèrent dans leur camp pleins de joie, les Thraces surtout, qui portaient au haut de leurs piques, en chantant et comme en triomphe, les têtes des ennemis qu'ils avaient tués. Les Romains, au contraire, plongés dans une profonde tristesse, gardaient un morne silence [1], et, frappés de terreur, s'attendaient à tout moment que l'ennemi allait venir les attaquer dans leur camp. Eumène était d'avis qu'on transportât le camp de l'autre côté du fleuve Pénée, afin que ce fleuve servît comme de rempart à leurs troupes, jusqu'à ce qu'elles fussent revenues de leur frayeur. Le consul avait quelque peine à prendre ce parti, qui, par un aveu si public de crainte, était tout à fait déshonorant pour lui et pour son armée; mais cependant, vaincu par la raison et cédant à la nécessité, il fit passer ses troupes sans bruit pendant la nuit, et alla camper sur l'autre rive du fleuve.

Persée, le lendemain, s'avança pour attaquer les ennemis et leur livrer combat; mais il n'en était plus temps, et il trouva leur camp abandonné [1]. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la rivière, il reconnut l'énorme faute qu'il avait commise la veille, de ne pas les poursuivre vivement aussitôt après leur défaite; mais il avoua que c'en était encore une plus grande d'être demeuré tranquille et sans action pendant la nuit : car, sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avait seulement détaché ses troupes armées à la légère contre les ennemis pendant qu'ils passaient la rivière avec précipitation, il aurait pu sans peine défaire une partie de leur armée.

Cette double faute, et surtout la dernière, a quelque chose de si étrange, qu'il est difficile de n'y pas reconnaître un esprit d'aveuglement envoyé par l'ordre de Dieu même, qui avait condamné Persée et son royaume à périr. Ni le roi, ni aucun de ses officiers, ne pense au moins à observer les démarches nocturnes de l'ennemi. Un tel engourdissement ne peut être comparé, ce semble, qu'à l'assoupissement des officiers de Saül, dont l'Écriture parle en ces termes [2] : *Il n'y en eut pas un seul qui vît rien, qui s'aperçût de rien, ou qui s'éveillât; mais tous dormaient parce que le Seigneur les avait assoupis d'un profond sommeil.*

Les Romains, à la vérité, ayant mis une rivière entre eux et l'ennemi, ne se voyaient plus dans le danger prochain d'être attaqués et mis en déroute; mais l'échec qu'ils venaient de recevoir, et l'atteinte qu'ils avaient donnée à la gloire du nom romain, les pénétraient de la plus vive douleur. Tous, dans le conseil de guerre qu'avait assemblé le consul, en rejetèrent la faute sur les Etoliens. On disait que c'étaient eux qui avaient pris l'alarme, que le reste des Grecs avait été entraîné par leur exemple, et qu'on avait vu cinq des principaux de leur nation prendre les premiers la fuite. Les Thessaliens au contraire furent loués pour leur courage, et leurs chefs gratifiés de plusieurs marques d'honneur.

Les dépouilles remportées sur les Romains étaient considérables [3]. On comptait plus de

[1] Liv. lib. 42, cap. 60.

[1] Liv. lib. 42, cap. 60.
[2] 1 Reg. cap. 26, v. 12.
[3] Liv. lib. 42, cap. 61

quinze cents boucliers, plus de mille cuirasses, et un bien plus grand nombre de casques, d'épées et de traits de toute sorte. Le roi en fit des récompenses d'honneur pour tous les officiers qui s'étaient le plus distingués; et, ayant assemblé l'armée, il commença par dire « que ce qui venait d'arriver était à leur égard « un présage heureux et un gage assuré de ce « qu'ils devaient espérer pour l'avenir. Il fit « l'éloge des troupes qui venaient de combat- « tre, rehaussa en termes magnifiques la vic- « toire remportée sur la cavalerie des Romains, « qui faisait la principale force de leur armée, « et qu'ils avaient crue jusque-là invincible. « Il s'en promit une encore plus considérable « sur leur infanterie, qui n'avait échappé de « leurs mains que par une fuite honteuse pen- « dant la nuit, mais qu'il serait aisé de forcer « dans les retranchements où la crainte la te- « nait renfermée. »

Les soldats victorieux, qui portaient sur leurs épaules les dépouilles des ennemis qu'ils avaient tués, écoutèrent ce discours avec un sensible plaisir, et se promettaient tout de leur courage, jugeant de l'avenir par le passé. L'infanterie, de son côté, surtout celle qui composait la phalange macédonienne, piquée d'une louable jalousie, prétendait bien égaler à la première occasion et même passer la gloire de leurs compagnons. Tous en un mot demandaient, avec une ardeur et un empressement incroyable, qu'on les mît seulement aux mains avec les ennemis. Le roi, après avoir renvoyé l'assemblée, se mit en marche le lendemain, et vint camper auprès de Mopsie : c'était une hauteur située entre Tempé et Larisse.

Les Romains, sans s'éloigner des bords du Pénée, allèrent s'établir un camp dans un poste plus sûr, où Misagène, fils de Masinissa, vint joindre le consul avec mille chevaux, autant de gens de pied, et vingt-deux éléphants.

La joie du succès heureux d'une si importante bataille s'était fait sentir d'abord à Persée dans toute son étendue. Il se regardait comme supérieur à un peuple qui lui-même l'était à l'égard de tous les princes et de toutes les autres nations. Ce n'était point une victoire surprise et comme dérobée par ruse et par adresse, mais enlevée à force ouverte par la bravoure et le courage de ses troupes, et cela sous ses yeux et par ses ordres. Il avait vu la fierté romaine plier devant lui jusqu'à trois fois dans une journée : d'abord en se tenant renfermée par crainte dans son camp; puis, dès qu'elle avait osé en sortir, en prenant honteusement la fuite, et enfin en fuyant de nouveau pendant l'obscurité de la nuit, et en ne trouvant de sûreté que dans l'enceinte de ses retranchements, asile ordinaire de la peur et de la lâcheté. Ces pensées étaient bien flatteuses, et capables de faire illusion à un prince déjà trop rempli de son propre mérite.

Mais quand ces premiers transports se furent un peu rassis, et que cette vapeur enivrante d'une joie subite se fut dissipée et eut fait place à la réflexion, Persée alors, rendu à lui-même et envisageant de sang-froid toutes les suites de sa victoire, commença à en être en quelque sorte effrayé [1]. Ce qu'il y avait de sages courtisans auprès de lui, profitant de ces heureuses dispositions, hasardèrent de lui donner un conseil dont elles le rendaient capable : c'était de se servir de l'avantage qu'il venait de remporter, pour obtenir des Romains une paix honorable. Ils lui représentèrent « que la marque d'un prince prudent « et heureux à juste titre était de ne point « compter sur les faveurs présentes de la for- « tune, et de ne se point livrer à l'éclat d'une « prospérité éblouissante : qu'ainsi il ferait « bien d'envoyer au consul pour renouveler « avec lui le traité aux mêmes conditions que « T. Quintius vainqueur avait imposées à Phi- « lippe son père : qu'il ne pouvait pas finir la « guerre plus glorieusement pour lui qu'après « une bataille si mémorable, ni espérer ja- « mais une occasion plus favorable de con- « clure une paix stable et assurée, que dans « une conjoncture où l'échec que venaient de « recevoir les Romains les rendrait plus trai- « tables et mieux disposés à lui accorder de « bonnes conditions : que, si, malgré cet « échec, les Romains, par une fierté qui ne « leur était que trop naturelle, rejetaient un « accommodement juste et équitable, ils se- « raient visiblement en tort, et qu'autant qu'ils « auraient à craindre la juste colère des dieux « ennemis de l'orgueil, autant la modération

[1] Liv. lib. 42, cap. 62. — Polyb. leg. pag. 69.

« de Persée lui rendrait-elle et les dieux et « les hommes favorables. »

Le roi se rendit à ces sages remontrances, et les conseils qui tendaient à la paix le trouvaient toujours disposé à s'y prêter. Le plus grand nombre aussi dans le conseil y applaudit. On envoya donc des ambassadeurs au consul, qui assembla un conseil nombreux pour leur donner audience. Ils dirent « qu'ils ve« naient demander la paix : que Persée paie« rait aux Romains le même tribut que Phi« lippe leur avait payé, et qu'il abandonnerait « les villes, les terres, et tous les postes que « Philippe avait abandonnés. »

Quand ils furent sortis, le conseil délibéra sur la réponse qu'il convenait de leur faire. La fermeté romaine parut ici avec éclat. C'était alors la coutume [1] de montrer dans l'adversité toute l'assurance et la fierté de la bonne fortune, et de faire paraître de la modération dans la prospérité. La réponse fut « qu'il n'y « avait point d'espérance de paix pour Per« sée, s'il ne laissait au pouvoir du sénat de « disposer de sa personne et de son royaume « comme il lui plairait. »

Cette réponse ayant été rapportée au roi, ceux qui composaient son conseil furent étrangement frappés d'un orgueil si extraordinaire, et, selon eux, si mal placé ; et la plupart crurent qu'il ne fallait plus parler de paix, et que bientôt les Romains seraient obligés de venir demander eux-mêmes ce qu'ils refusaient maintenant. Persée ne pensa pas de même. Il vit bien que Rome n'était si fière que parce qu'elle sentait sa supériorité ; et c'est ce qui lui inspira une extrême crainte. Il envoya de nouveau au consul, et offrit un tribut plus considérable que celui dont Philippe avait été chargé. Quand il vit que le consul ne rabattait rien de la hauteur de ses demandes, n'ayant plus de paix à attendre il retourna à son camp de Sycurie, d'où il était parti, déterminé à tenter de nouveau les hasards de la guerre.

Toute cette conduite de Persée donne lieu à penser qu'il fallait qu'il eût entrepris cette guerre bien imprudemment, et sans avoir comparé ses forces et ses ressources avec celles des Romains, puisqu'il se croyait heureux, après une victoire signalée, de pouvoir demander la paix, et de se soumettre aux conditions, si onéreuses, auxquelles son père Philippe ne s'était soumis qu'après une sanglante défaite. Il paraît clair qu'il n'avait guère bien pris ses mesures, ni bien concerté les moyens de réussir, lorsqu'on le voit, après une première action, dont tout l'avantage est pour lui, commencer par sentir toute sa faiblesse et son infériorité, et pencher en quelque sorte vers le désespoir. Pourquoi donc rompre le premier la paix ? pourquoi se rendre l'agresseur sans nécessité ? pourquoi se presser si fort pour s'arrêter au premier pas ? pourquoi attendre à connaître sa faiblesse jusqu'à ce que sa propre victoire l'en eût instruit ? Ce ne sont pas là les marques d'un prince sage et avisé.

La nouvelle du combat de cavalerie s'étant répandue dans la Grèce [1], fit connaître ce qu'on y pensait, et découvrit à nu la disposition des esprits : car non-seulement les partisans des Macédoniens, mais un grand nombre de ceux qui avaient reçu des Romains les bienfaits les plus considérables, ceux même qui avaient éprouvé la violence et l'orgueil des rois de Macédoine, firent éclater leur joie à cette nouvelle ; la plupart n'en ayant point d'autre raison qu'un caprice bizarre, mais assez commun, qui, dans les spectacles même, dit Tite-Live, où des combattants s'exercent pour le plaisir de la multitude, fait qu'on se déclare volontiers pour le plus faible contre le plus fort.

Le préteur Lucrétius assiégeait dans ce même temps Haliarte en Béotie [2]. Après une longue et vigoureuse résistance, cette ville fut prise enfin d'assaut, livrée au pillage, puis ruinée de fond en comble.

Persée cependant, qui n'était pas loin du camp des Romains, les incommodait fort, harcelant leurs troupes, et tombant sur leurs fourrageurs pour peu qu'il s'écartassent [3]. Il prit un jour jusqu'à mille chariots, remplis la plupart de blé que les Romains venaient de

[1] « Ita tum mos erat, in adversis vultum secundæ « fortunæ gerere, moderari animos in secundis. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 42, cap. 63.
[2] Liv. ibid.
[3] Liv. lib. 42, cap. 64-67.

moissonner, et fit six cents prisonniers. Il alla ensuite attaquer un petit corps de troupes qui était dans le voisinage, dont il espérait se rendre maître sans peine; mais il y trouva plus de résistance qu'il n'avait cru, et, le consul étant survenu avec toute son armée, Persée se retira, non sans quelque perte. Ayant laissé une forte garnison à Gonne, il remena ses troupes en Macédoine. Le consul, après avoir soumis la Perrhébie, retourna à Larisse. De là il renvoya tous les alliés, excepté les Achéens, répandit ses troupes dans la Thessalie, où il les laissa en quartier d'hiver, et passa dans la Béotie à la prière des Thébains, que ceux de Coronée inquiétaient.

Persée de son côté ne demeurait pas oisif: il remporta quelques avantages, soit sur la flotte romaine auprès d'Oréum, ville de l'Eubée, soit en Thrace, contre les ennemis de Cotys son allié.

Dans le même temps la nation des Epirotes passa dans son parti, déterminée par l'autorité surtout de Céphale, l'un des principaux de l'Epire, qui fut néanmoins plutôt forcé par la nécessité à se jeter entre les bras de Persée[1], qu'il ne s'y porta d'inclination : car ce Céphale était un homme sage et judicieux, et sa façon de penser avait été celle des plus honnêtes gens de la Grèce. Il avait souhaité que la rupture n'éclatât point entre les Romains et Persée, sentant bien que la Grèce serait la proie du vainqueur. Depuis que, contre ses vœux, la guerre avait été déclarée, il avait résolu d'agir en bon et fidèle allié des Romains, et de faire pour eux tout ce qui était dû, mais sans bassesse, et sans courir au-devant de la servitude.

Il ne lui fut pas possible de suivre un plan si bien concerté. Il y avait alors en Epire un certain Charopus, petit-fils d'un autre Charopus qui avait autrefois rendu un service signalé aux Romains en fournissant au consul Quintius le moyen de forcer le défilé où Philippe s'était retranché sur les bords du fleuve Aoüs. Le jeune Charopus fut envoyé à Rome par son aïeul pour y apprendre la langue et les lettres romaines. De retour en Epire, fier de l'amitié d'un grand nombre de Romains et d'ailleurs étant d'un caractère brouillon et malfaisant, il attaquait et harcelait sans cesse les chefs de la nation, soit par des déclamations et des invectives en public, soit par des délations secrètes, dans lesquelles, mêlant un peu de vrai à beaucoup de faux, il donnait un mauvais tour à toutes leurs actions, et travaillait non sans succès à les rendre suspects et odieux aux Romains. Céphale, et ceux qui pensaient comme lui, méprisaient d'abord ce jeune factieux, comptant sur la netteté de leur conduite, et se rendant ce témoignage, que s'ils avaient eu autrefois des liaisons avec la maison royale de Macédoine, ç'avait été sans préjudice de l'amitié des Romains, à qui ils avaient gardé une fidélité inviolable. Mais lorsqu'ils virent que les Romains prêtaient l'oreille aux discours de Charopus, frappés surtout de l'exemple de quelques Etoliens des plus illustres, qui sur des accusations vagues avaient été transportés à Rome, ils crurent devoir prévenir une pareille disgrâce; et, ne trouvant point d'autre ressource que l'amitié de Persée, ils furent contraints d'y avoir recours, et de faire entrer leur nation dans son alliance.

Nous verrons dans la suite quel malheur attira sur l'Epire cette fatale démarche, dont la cause ne doit être imputée qu'aux calomnies de Charopus; et c'est ainsi qu'un misérable délateur peut causer la ruine de toute une nation.

A. HOSTILIUS MANCINUS[1].
A. ATILIUS SERRANUS.

Le consul Hostilius, à qui la Macédoine était échue par le sort pour département, se hâtant d'aller joindre son armée dans la Thessalie, passa par l'Epire. Il ne savait pas le changement qui y était arrivé, parce qu'elle ne s'était pas encore déclarée ouvertement contre les Romains. Peu s'en fallut qu'il n'y fût surpris et arrêté par une trahison concertée avec le roi de Macédoine. Etant passé en Thessalie, Persée le vainquit dans un combat,

[1] Polyb. et Diod. apud Vales.

[1] An. R. 582; av. J. C. 170.

et l'obligea de prendre la fuite. Sa conduite ne fut pas plus sage ni plus heureuse pendant tout le reste de la campagne.

Q. MARCIUS PHILIPPUS II[1].
CN. SERVILIUS CÆPIO.

Le soin de la guerre de Macédoine occupait fort les Romains. Le consul Q. Marcius en fut chargé.

Tite-Live, avant que de rapporter, selon sa coutume, les prodiges, fait une réflexion qui nous fait connaître en lui une façon de penser religieuse en même temps et sensée, exempte de superstition, mais sans affectation d'esprit fort[2]. «Je sais, dit-il, qu'aujourd'hui l'on n'an« nonce plus guère de prodiges, et que les « historiens ne daignent pas en parler dans « leurs écrits. Cette négligence est un effet « de la même irréligion qui porte maintenant « bien des gens à assurer que les dieux ne se « mêlent point de ce qui se passe ici-bas, et « n'avertissent point les hommes de ce qui « doit leur arriver. Pour moi, en rapportant « les actions des anciens, je prends aussi le « goût antique; j'adopte les sentiments et les « maximes de nos pères, et je me ferais une « espèce de scrupule de juger indignes d'en« trer dans mes Annales des faits auxquels ces « personnages, les plus sages de leur temps, « ont cru que la république et la religion de« vaient faire une attention si sérieuse. »

Persée avait cru devoir profiter du temps de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie, qui était le seul endroit dont la Macédoine eût à craindre des irruptions pendant que le roi serait occupé contre les Romains[3]. Cette entreprise lui réussit fort heureusement et presque sans aucune perte de sa part. Il commença par le siége de la ville d'Uscana, qui était tombée au pouvoir des Romains, et il la prit après une assez longue résistance. Il se rendit maître ensuite de toutes les places fortes du pays, dont la plupart avaient garnison romaine, et il fit un grand nombre de prisonniers.

[1] An. R. 583; av. C. J. 169.
[2] Liv. lib. 43, cap. 13.
[3] Liv. lib. 43, cap. 18.

Il envoya dans le même temps des ambassadeurs à Gentius, un des rois d'Illyrie, pour l'engager à faire alliance avec lui[1]. Ces ambassadeurs, ayant franchi le sommet du mont Scordus, traversèrent la partie de l'Illyrie dont les Macédoniens avaient fait exprès une horrible solitude en y ravageant toute la campagne, pour ôter aux Dardaniens les moyens de passer dans l'Illyrie ou dans la Macédoine; et enfin, après des peines infinies, ils arrivèrent à Scodra. Le roi Gentius était alors à Lisse. Ce fut là qu'il leur donna audience, et les reçut d'une manière fort obligeante. Après avoir entendu les propositions qu'ils lui firent de la part de leur maître, il leur répondit qu'il était fort disposé par lui-même à faire alliance avec Persée : mais que, n'ayant ni préparatifs de guerre ni argent, il ne se trouvait point en état de se déclarer contre les Romains. C'était s'expliquer assez clairement. Persée, qui était avare, n'entendit point ou plutôt fit semblant de ne point entendre sa demande. Il lui envoya une seconde ambassade, sans parler d'argent; et il en reçut la même réponse.

Polybe observe que cette crainte de faire de la dépense dans des conjonctures importantes et décisives comme était celle dont il s'agit ici, crainte qui marque une âme basse et des sentiments indignes d'un prince, fit manquer à Persée plusieurs belles occasions, et que, s'il eût voulu sacrifier quelques sommes assez peu considérables, il aurait engagé dans son parti plusieurs républiques et plusieurs souverains. Il ne comprend pas comment un roi, pour conserver des richesses, qui ne sont estimables que par le bon usage que l'on en fait, peut s'exposer à se perdre lui-même et son royaume, et il regarde cet aveuglement comme une terrible punition de la part des dieux.

Persée, quelque temps après ce que nous venons de rapporter, fit marcher une partie de ses troupes vers Stratus, ville très-forte des Etoliens, à peu de distance du golfe d'Ambracie[2]. On lui avait fait espérer qu'elle se rendrait aussitôt qu'il paraîtrait devant ses murailles :

[1] Liv. lib. 43, cap. 19, 20. — Polyb. Leg. 17, pag. 87, 76, 77.
[2] Liv. lib. 43, cap. 21, 22.

mais les Romains le prévinrent, et y firent entrer du secours. Il se retira dans la Macédoine, regrettant fort la peine inutile qu'il avait prise de fatiguer ses troupes par une marche précipitée dans des chemins très-difficiles, pour se voir fermer les portes d'une ville où il s'était flatté d'entrer sans résistance. Tout ce que nous venons de raconter s'était passé pendant l'hiver.

Dès que le printemps fut venu, le consul Marcius partit de Rome [1], se rendit en Thessalie, et de là, sans perdre de temps, s'avança vers la Macédoine, persuadé que c'était dans le cœur de ses états qu'il fallait attaquer Persée. Le préteur C. Marcius Figulus, commandant de la flotte, ne fit pas moins de diligence.

Sur le bruit que les armées romaines étaient prêtes à se mettre en campagne, Archon, premier magistrat des Achéens, pour justifier par des faits sa république des soupçons et des mauvais bruits que l'on avait répandus contre elle, conseilla aux Achéens de dresser un décret par lequel il serait ordonné qu'on mènerait une armée dans la Thessalie, et qu'on partagerait avec les Romains tous les périls de la guerre [2]. Le décret ayant passé, l'on donna ordre à Archon de lever des troupes et de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoyer des ambassadeurs au consul pour l'informer de la résolution que la république avait prise, et pour savoir de lui où et quand il jugerait à propos que l'armée achéenne joignît la sienne. Polybe, notre historien, fut choisi pour cette ambassade avec quelques autres. Ils trouvèrent en arrivant les Romains hors de la Thessalie, campés dans la Perrhébie entre Azore et Doliché, et fort embarrassés sur le chemin qu'ils devaient tenir. Ils les suivirent, pour attendre une occasion favorable de parler au consul, et partagèrent avec lui tous les dangers qu'il courut pour entrer dans la Macédoine.

Persée [3], qui ignorait quelle route prendrait le consul, avait placé des troupes assez considérables dans deux endroits par lesquels il était vraisemblable qu'il tenterait le passage.

[1] Liv. lib. 44, cap. 1, 2.
[2] Polyb. Leg. pag. 78.
[3] Liv. lib. 44, cap. 2.

Il fit camper le reste de son armée près de Dium, parcourant lui-même avec un petit corps de cavalerie les rivages voisins, et marchant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, sans beaucoup de dessein.

Marcius [1], après une longue délibération, se détermina à passer les montagnes près d'un lieu qui se trouve nommé *Octolophe* dans le texte de Tite-Live, tel que nous l'avons aujourd'hui. On peut douter s'il n'y a point de faute dans ce nom [2]. Mais ce qui est constant, c'est qu'il ne faut point confondre le lieu dont il s'agit ici, avec Octolophe dans le pays des Dassarétiens, vers la partie occidentale de la Macédoine; et que notre historien a voulu parler d'un lieu situé à peu de distance du mont Olympe, de Dium, et de Phila. Quoi qu'il en soit, le consul eut des peines incroyables à surmonter, tant les chemins étaient escarpés et impraticables. Il avait eu la précaution de s'emparer d'une hauteur qui favorisait son passage, et d'où l'on découvrait le camp des ennemis, qui n'était pas éloigné de plus de mille pas, et les environs de Dium et de Phila; ce qui anima beaucoup les soldats, qui avaient sous les yeux des contrées si opulentes où ils espéraient s'enrichir. Hippias, que le roi avait placé dans ce passage pour le défendre avec un corps de douze mille hommes, voyant la hauteur occupée par un détachement de Romains, marcha à la rencontre du consul, qui s'avançait avec toute son armée, harcela ses troupes pendant deux jours, et les incommoda fort par les fréquentes attaques qu'il leur livrait.

Marcius était fort inquiet, ne pouvant ni avancer avec sûreté, ni reculer sans honte, et même sans beaucoup de danger. Il ne lui restait d'autre parti que de pousser vivement une entreprise formée peut-être trop hardiment et trop témérairement, mais qui pouvait réussir par une constance opiniâtre, seule ressource en pareil cas, et souvent heureuse. Il est certain que, si le consul avait eu affaire à un ennemi semblable aux anciens rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ses troupes se trouvaient enfermées, il aurait infailli-

[1] Liv. lib. 44 cap. 83, 35.
[2] Polyb. Leg. pag. 78.

blement reçu un grand échec. Mais Persée, au lieu d'envoyer des troupes fraîches pour soutenir celles d'Hippias, dont il était si voisin, que de son camp il entendait les cris qu'elles jetaient en combattant, au lieu d'aller lui même attaquer les ennemis, continuait ses courses inutiles avec sa cavalerie aux environs de Dium; et par cette négligence il donna lieu aux Romains de se tirer du mauvais pas où ils s'étaient engagés. Ce ne fut point sans des peines infinies, les chevaux chargés du bagage succombant sous le poids dans la descente de la montagne, et tombant presque à chaque pas qu'ils faisaient. Les éléphants surtout leur causèrent un grand embarras. Il fallut trouver un nouveau moyen de les faire descendre dans ces endroits extrêmement escarpés; et voici comme ils s'y prirent. Ils étendaient dans le penchant de la montagne deux longues poutres, soutenues par le haut sur la terre même, et à leur extrémité inférieure sur des étais enfoncés en terre, qui élevaient ce bout d'en bas à une hauteur telle, que la pente devînt douce et aisée. Ces poutres étaient distantes l'une de l'autre un peu plus que de la largeur du corps d'un éléphant. Ensuite ils traversaient ces deux poutres, qui étaient parallèles, de plusieurs solives de trente pieds de long qui formaient une espèce de pont, et on les couvrait de terre. Au bout de ce premier pont, mais à quelque distance, on en construisait un second tout semblable, puis un troisième, et ainsi de suite, partout où la pente était trop roide pour être descendue sans secours. L'éléphant passait de la terre ferme sur le pont; et avant qu'il fût arrivé au bout, on coupait les étais: le pont tombait, l'animal était obligé de glisser doucement, et avançait jusqu'à ce qu'il rencontrât le commencement d'un autre pont, où, trouvant un terrain égal et uni, il se remettait et marchait tranquillement comme il avait fait sur le premier pont; et l'on recommençait alors la même manœuvre. Il faut supposer, ce que ne dit point Tite-Live, que chaque pont était capable de contenir tout ce qu'il y avait d'éléphants dans l'armée romaine: et le nombre ne devait pas en être grand. La manière dont Annibal s'y prit pour faire passer le Rhône à ses éléphants a quelque rapport avec ce que pratiquent ici les Romains; mais l'embarras fut beaucoup moindre.

Il est difficile d'exprimer les fatigues que les Romains eurent à essuyer dans ce passage, les soldats étant souvent obligés de se glisser aussi par terre avec leurs armes, parce qu'ils ne pouvaient pas s'y soutenir en marchant sur leurs pieds. On convenait qu'avec une poignée de gens les ennemis auraient pu défaire entièrement toute l'armée romaine. Enfin, après bien des peines et des dangers, elle arriva dans la plaine, et se trouva en sûreté.

Comme le consul semblait alors avoir heureusement terminé ce qu'il y avait de plus difficile dans son entreprise, Polybe prit ce moment pour lui présenter le décret des Achéens[1], et pour l'assurer de la résolution où ils étaient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux et tous les périls de cette guerre. Marcius, après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvaient s'épargner la peine et la dépense où cette guerre les engagerait: que dans l'état où il voyait les affaires, il ne croyait point avoir besoin du secours des alliés. Après ce discours, les collègues de Polybe retournèrent dans l'Achaïe.

Polybe resta seul dans l'armée romaine, jusqu'à ce que le consul, ayant appris qu'Appius, surnommé *Centon*, avait demandé aux Achéens un secours de cinq mille hommes pour agir en Epire, le renvoya dans son pays en l'exhortant de ne pas souffrir que sa république donnât ces troupes, et s'engageât dans des frais qui étaient tout à fait inutiles.

Pendant que le roi était au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchaient[2]. Cette nouvelle le jeta dans une terrible alarme. Incertain du parti qu'il devait prendre, et de moment à autre changeant de résolution, il jetait des cris, et plaignait son sort de se voir vaincu sans combat. Il fit revenir les deux officiers à qui il avait confié la garde des passages, fit transporter sur sa flotte les statues dorées qui étaient à Dium[3], de peur qu'elles

[1] Polyb. Leg pag. 78.

[2] Liv. lib. 44, cap. 6.

[3] C'étaient les statues des cavaliers qui avaient été tués au passage du Granique, qu'Alexandre avait fait faire par Lysippe, et qu'il avait placées à Dium. Il sera encore parlé ailleurs de ces statues.

ne tombassent entre les mains des Romains; donna ordre qu'on jetât dans la mer les trésors qu'il avait à Pella, et qu'on brûlât à Thessalonique toutes ses galères. Pour lui, il se retira à Pydna. La frayeur et le trouble à la vue d'un danger subit décèlent le fond du cœur d'un prince, et le font paraître tel qu'il est.

L'armée romaine dut son salut à l'imprudente et stupide crainte de Persée, laquelle fit regarder comme une hardiesse louable la témérité qu'avait eue le consul de s'engager dans un pays d'où il ne se serait jamais tiré, si la tête n'avait pas tourné à ses ennemis. Il n'avait que deux chemins pour sortir de ce mauvais pas : l'un en perçant les vallons de Tempé pour entrer en Thessalie, l'autre en passant le long de Dium pour pénétrer dans la Macédoine. Or ces deux postes importants étaient occupés par de bons corps de troupes que le roi y avait placés. Si donc Persée eût eu un peu plus de résolution, et qu'il eût résisté seulement dix jours à la frayeur qui l'emporta à l'approche des Romains, le consul n'aurait pu ni se retirer par Tempé dans la Thessalie, ni faire arriver des provisions dans les défilés où il s'était avancé; car les chemins par Tempé sont bordés de précipices si profonds, que l'œil n'en saurait soutenir la vue sans éblouissement. Les troupes du roi gardaient ce passage en quatre endroits différents, dont le dernier était si étroit, que dix hommes seulement bien armés pouvaient en défendre l'entrée. Ainsi, les Romains ne pouvant ni recevoir des vivres par les défilés étroits de Tempé, ni passer eux-mêmes, il aurait fallu regagner les montagnes par où ils étaient descendus; ce qui leur serait devenu impraticable, si les ennemis avaient continué d'en occuper les hauteurs. Il ne leur serait donc resté d'autre ressource que de pénétrer dans la Macédoine du côté de Dium, en passant à travers les ennemis : ce qui ne leur aurait pas été moins difficile, *si les dieux*, dit Tite-Live, *n'eussent ôté à Persée le conseil et la prudence*; car, en faisant un fossé et des retranchements au défilé fort étroit qui se trouve au pied du mont Olympe, il leur eu fermait absolument l'entrée et les arrêtait tout court. Mais, *dans l'aveuglement où la terreur avait jeté le roi, il ne vit rien et ne fit rien de tout ce qui pouvait le sauver*, laissa toutes les entrées de son royaume ouvertes et libres à l'ennemi, et se réfugia avec précipitation à Pydna. Les expressions de Tite-Live sont ici fort remarquables, et nous expliquent quels moyens Dieu emploie pour détruire les plus grands empires. *Nisi dii mentem regi ademissent.... Quorum nihil quum dispexisset cæcata mens subito terrore.*

Le consul, voyant qu'il pouvait tout espérer de la frayeur et de l'imprudence des ennemis, donna ordre au préteur Lucrétius [1], qui était à Larisse, de s'emparer des postes voisins de Tempé, que Persée avait abandonnés, afin de préparer à ses troupes une issue en cas de besoin, et il envoya Popillius pour examiner les passages près de Dium. Quand il sut que les chemins étaient ouverts et libres, il avança; et, étant arrivé à Dium le second jour, il fit camper son armée près d'un temple de Jupiter qui était dans le voisinage, pour en empêcher le pillage. Étant entré dans la ville, qui était remplie d'édifices magnifiques et très-bien fortifiée, il fut dans le dernier étonnement de voir que le roi l'eût si facilement abandonnée. Il continua sa marche, et se rendit maître de plusieurs places sans éprouver presque aucune résistance. Mais plus il avançait, plus les vivres devenaient rares, plus la disette augmentait; ce qui le força de revenir à Dium. Il fut même obligé de quitter cette ville pour se retirer à Phila, où le préteur Lucrétius lui avait marqué qu'il trouverait des vivres en abondance. Cette dernière démarche fut mal reçue de l'armée, et donna lieu à des discours peu favorables au consul. En effet, son départ de Dium avertit Persée qu'il devait maintenant recouvrer par son courage ce qu'il avait perdu par son excessive timidité. Il se remit donc en possession de cette ville, et répara promptement le dégât que les Romains y avaient fait.

Popillius, de son côté, assiégea et prit Héraclée, qui n'était éloignée de Phila que d'un quart de lieue. Le consul alla camper près de cette ville, comme s'il eût eu dessein de chasser Persée de Dium, et de passer de là dans la Piérie. Mais, songeant dès lors à prendre

[1] Liv. lib 44, cap 7.

ses quartiers d'hiver, il envoya quelques corps de troupes pour s'assurer des chemins par où ses provisions lui viendraient de la Thessalie, et pour choisir des lieux où l'on pût établir des greniers et construire des logements de passage pour ceux qui conduiraient les convois.

Persée, revenu de sa frayeur, et ayant repris ses esprits, souhaitait fort qu'on n'eût pas exécuté les ordres qu'il avait donnés de jeter dans la mer les trésors qu'il avait à Pella, et de brûler à Thessalonique toutes ses galères. Andronic, chargé de ce dernier ordre, avait traîné en longueur, pour laisser lieu au repentir qui pourrait suivre de près ce commandement, comme en effet cela arriva. Nicias, moins précautionné, avait jeté dans la mer ce qu'il avait trouvé d'argent à Pella. Sa faute fut bientôt réparée, des plongeurs ayant retiré du fond de la mer presque tout cet argent. Pour récompense, le roi les fit tous mourir en secret, aussi bien qu'Andronic et Nicias; tant il avait honte de l'indigne frayeur à laquelle il s'était livré, dont il ne voulait laisser aucun témoin ni aucune trace! Mais une faute légère en un certain sens, puisqu'au moins elle ne faisait tort qu'à celui qui l'avait commise, devait-elle donc être couverte par une cruauté plus que barbare et tyrannique? Était-ce même un bon moyen pour y réussir? et quand il aurait pu venir à bout d'arrêter pour quelque temps les plaintes de ses sujets sur une action aussi noire, espérait-il pouvoir aussi en étouffer le souvenir?

Il se fit de part et d'autre plusieurs expéditions tant par mer que par terre, qui n'eurent pas beaucoup de suites, et ne furent pas fort importantes[1]. Le préteur C. Marcius forma quelques siéges, qu'il fut obligé de lever.

Quand Polybe revint dans le Péloponnèse après son ambassade, la lettre d'Appius[2], par laquelle il demandait cinq mille hommes, y avait déjà été portée. Peu de temps après, le conseil assemblé à Sicyone pour délibérer sur cette affaire, jeta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avait reçu du consul Q. Marcius, c'eût été une faute inexcusable : d'un autre côté, il était dangereux de refuser des troupes qui pouvaient être utiles aux Romains, et dont les Achéens n'avaient pas besoin. Pour se tirer d'une conjoncture si délicate, il eut recours à un décret du sénat romain, qui défendait qu'on eût égard aux lettres des généraux, à moins qu'elles ne fussent accompagnées d'un ordre du sénat, et Appius n'en avait pas joint aux siennes. Il dit donc qu'avant de rien envoyer à Appius, il fallait informer le consul de sa demande et attendre ce qu'il en déciderait. Par là Polybe épargna aux Achéens une dépense qui serait montée à plus de six-vingt mille écus.

Cependant il arriva à Rome des ambassadeurs de la part de Prusias[1], roi de Bithynie, et de celle des Rhodiens en faveur de Persée. Le discours des premiers n'avait rien que de modeste par rapport aux Romains, mais marquait peu de droiture à l'égard de celui pour lequel Prusias feignait de s'intéresser. Ils déclarèrent « que leur maître avait toujours été attaché au parti des Romains, et « ne cesserait point de l'être tant que durerait « la guerre : mais qu'ayant promis à Persée « d'employer pour lui ses bons offices auprès « des Romains pour en obtenir la paix, il les « priait, s'ils pouvaient se résoudre à mettre « bas leur ressentiment, de donner à entendre qu'ils le faisaient à sa considération, « en sorte qu'il pût s'en faire un mérite auprès du roi de Macédoine. » Les Rhodiens tinrent un langage bien différent. « Après « avoir étalé d'un style fastueux les services « qu'ils avaient rendus au peuple romain, et « s'être attribué la plus grande part dans les « victoires remportées avec leur secours sur « les ennemis de Rome, et particulièrement « sur Antiochus, ils ajoutèrent que, pendant « que la paix subsistait entre les Macédoniens « et les Romains, ils avaient commencé à « entrer en alliance avec Persée; qu'ils avaient « interrompu cette alliance malgré eux, et « sans aucun sujet de plainte contre le roi, « parce qu'il avait plu aux Romains de les en-

[1] Liv. lib. 44. cap. 10-13.
[2] Polyb. Leg. pag. 78.

[1] Liv. lib. 44, cap. 14, 15.

« gager dans la guerre : que depuis trois ans « que cette guerre durait ils en souffraient « beaucoup d'incommodités : que, le com« merce de la mer était interrompu, l'île « sentait une grande disette par le retranche« ment des revenus et des émoluments qu'ils « en retiraient : que, ne pouvant plus sup« porter des pertes si considérables, ils avaient « envoyé des ambassadeurs en Macédoine « au roi Persée, pour lui déclarer que les « Rhodiens jugeaient nécessaire, qu'il fît la « paix avec les Romains : qu'on les avait aussi « envoyés à Rome pour y faire la même dé« claration : que, si l'une ou l'autre des deux « puissances refusait de se rendre à une pro« position si raisonnable et de mettre fin à la « guerre, les Rhodiens verraient ce qu'ils au« raient à faire. »

On juge aisément de quelle manière fut reçu un discours si follement vain et si présomptueux. Il y a des historiens qui ont dit que, pour toute réponse, on fit lire en leur présence une ordonnance du sénat, qui déclarait les Cariens et les Lyciens libres. C'était les piquer au vif et les mortifier par l'endroit le plus sensible ; car ils regardaient comme leurs sujets ces deux peuples, qui leur avaient été soumis par un décret du sénat après la guerre contre Antiochus. Selon d'autres, le sénat répondit, en peu de mots, « qu'on connaissait depuis longtemps à Rome « la disposition des Rhodiens et leurs intelli« gences secrètes avec Persée : que, quand « Rome l'aurait vaincu, ce que l'on espérait « qui arriverait au premier jour, elle verrait à « son tour ce qu'elle aurait à faire, et traite« rait alors chaque peuple selon la conduite « qu'il aurait tenue dans cette guerre. » On offrit pourtant à leurs ambassadeurs les présents ordinaires ; mais ils ne les acceptèrent point.

On fit ensuite lecture de la lettre du consul Q. Marcius [1], dans laquelle il rendait compte de la manière dont il était entré dans la Macédoine, après avoir essuyé des peines incroyables dans le passage d'un défilé fort étroit. Il ajoutait que le préteur lui avait ramassé de tous les pays voisins des vivres pour l'hiver, et qu'en particulier il avait reçu des Epirotes [1] vingt mille mesures de froment et dix mille d'orge, dont le prix devait être payé à leurs ambassadeurs, qui étaient à Rome : mais qu'il fallait lui envoyer d'Italie des habits pour les soldats, et qu'il avait besoin de deux cents chevaux numides, s'il se pouvait : que le pays où il était ne lui fournissait rien de ce qui est nécessaire à une armée. Tous ces articles furent exécutés promptement et exactement.

On donna après cela audience à un seigneur de Macédoine, appelé *Onésime*[2]. Il avait toujours porté le roi à la paix ; et, le faisant souvenir que Philippe, son père, jusqu'au dernier jour de sa vie s'était toujours fait lire, régulièrement deux fois chaque jour, le traité qu'il avait conclu avec les Romains, il l'avait exhorté d'en faire autant, sinon avec la même régularité, du moins de temps en temps. Ne pouvant le détourner de la guerre, il avait commencé par se retirer des conseils sous différents prétextes, pour ne point être témoin des résolutions que l'on y prenait, et qu'il ne pouvait point approuver. Enfin, voyant qu'il était devenu suspect, et regardé tacitement comme un traître, il se réfugia chez les Romains, et fut d'un grand secours au consul. Ayant exposé au sénat tout ce que je viens de dire, il en fut très-bien reçu, et le sénat lui donna un établissement honnête à Tarente ; savoir, une belle maison dans la ville, et deux cents arpents de terre à la campagne.

§ III. — Inquiétude générale a Rome sur le choix prochain des consuls. Paul Emile est nommé consul avec Licinius Crassus. Sages précautions de Paul Emile. Ambassador d'Égypte a Rome. Les commissaires revenus de Macédoine rendent compte des armées de terre et de mer. On hate le départ des généraux. Dénombrement de leurs troupes. Attention sur le choix des tribuns légionnaires. Discours de Paul Emile au peuple avant son départ. Préparatifs de Persée contre les Romains. Différentes ambassa-

[1] Liv. lib. 44, cap. 16.

[1] Il a été dit plus haut que les Epirotes étaient entrés dans le parti de Persée. De deux choses l'une, ou il y a faute ici dans le texte de Tite-Live, ou une partie de la nation des Epirotes était demeurée fidèle aux Romains.

[2] Liv. lib. 44, cap. 16.

des de ce prince vers Gentius, les Rhodiens, Eumène et Antiochus. Persée se prive, par son avarice, du puissant secours des Bastarnes. Avarice et perfidie de Persée à l'égard de Gentius. Conquête rapide de l'Illyrie par le préteur Anicius. Persée se campe avantageusement. Paul Émile rétablit la discipline dans son armée. Il découvre des eaux dans un lieu qui en manquait. On apprend la nouvelle de la victoire remportée en Illyrie. Les ambassadeurs des Rhodiens arrivent dans le camp. Paul Émile délibère sur la manière d'attaquer Persée. Il envoie Scipion Nasica avec un gros détachement pour s'emparer de Pythium. Il amuse Persée par de légères escarmouches sur les bords de l'Énipée. Scipion s'empare de Pythium, et demeure maître du passage. Persée quitte l'Énipée, et s'avance vers Pydna, résolu d'y hasarder le combat. Paul Émile diffère sagement de le donner. Sulpicius Gallus prédit aux Romains une éclipse de lune. Paul Émile expose les raisons qu'il a eues de différer le combat. Enfin la bataille se donne. Persée est défait et mis en déroute.

Q. MARCIUS. II[1].
CN. SERVILIUS.

Le temps des assemblées pour l'élection des consuls approchant, tout le monde attendait avec inquiétude sur qui tomberait un choix si important, et l'on ne parlait d'autre chose dans toutes les conversations [2]. On n'était point content des consuls qui depuis trois ans avaient été employés contre Persée, et qui avaient assez mal soutenu l'honneur du nom romain. On se rappelait dans l'esprit les éclatantes victoires remportées sur Philippe son père, ce puissant roi de Macédoine qui avait été obligé de demander par grâce la paix ; sur Antiochus, prince célèbre par ses exploits, jusqu'à mériter le surnom de *grand*, qui avait été relégué au delà du mont Taurus, et forcé de payer un gros tribut ; enfin sur un ennemi plus redoutable qu'aucun roi du monde, c'est-à-dire sur Annibal, contraint, quelques années auparavant, de quitter l'Italie après plus de seize ans de guerre, et vaincu dans sa patrie presque au pied des murailles de Carthage. On trouvait qu'il y avait pour Rome une espèce de honte que ses consuls fussent si long-temps aux prises avec le roi Persée, lors même qu'il ne combattait contre eux qu'avec les misérables restes de la défaite de son père. Ils ne savaient pas que Philippe avait laissé la Macédoine plus puissante à sa mort qu'elle ne l'avait été avant sa défaite.

On sentait bien, surtout depuis les dernières nouvelles reçues de Macédoine, qu'il n'était plus temps de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, et que l'on devait apporter la dernière attention à choisir un général qui eût de la sagesse, de l'expérience et du courage ; en un mot, qui fût en état de conduire une guerre aussi importante que celle dont il s'agissait actuellement.

Tout le monde jetait les yeux sur Paul Emile. Il y a des occasions où un mérite singulier réunit tous les suffrages ; et rien n'est plus flatteur qu'un tel jugement, fondé, non sur la naissance ou le crédit, mais sur la connaissance des services qu'un homme a déjà rendus, sur l'estime que les troupes font de sa capacité, et sur le besoin pressant qu'a l'état de sa valeur et de sa sagesse. Paul Émile avait près de soixante ans : mais l'âge, sans rien diminuer de ses forces, n'avait fait que lui ajouter une maturité de conseil et de prudence, plus nécessaire encore à un général que le courage et la bravoure.

Il avait été nommé consul pour la première fois il y avait quatorze ans ; et, s'étant fait estimer généralement par sa bonne conduite, il avait terminé son consulat par une glorieuse victoire, qui lui avait mérité l'honneur du triomphe. Comme il se sentait encore en état de servir la patrie, il avait désiré un second consulat, et même il se mit une fois au rang de ceux qui demandaient cette charge. Le peuple se refusa à ses désirs ; et Paul Emile, déchu de cette espérance, substitua la douceur du repos à l'éclat des emplois. Comme augure, il s'appliqua uniquement aux choses de la religion, et, comme père, à l'éducation de ses enfants. Fort réservé et économe pour tout ce qui n'a trait qu'au luxe et au faste, mais noble et magnifique pour les dépenses d'honneur et de devoir, il n'épargna rien pour leur procurer une éducation digne de leur naissance : grammairiens, rhéteurs,

[1] An. R. 583 ; av. J. C. 169.
[2] Plut. in Æmil. pag. 259, 260.

philosophes, sculpteurs, peintres, écuyers habiles à dompter et à dresser des chevaux, veneurs destinés à instruire les jeunes gens aux exercices de la chasse, il donna à ses fils tous les secours et tous les maîtres propres à leur former l'esprit et le corps. Lui-même, lorsqu'il n'était point occupé aux affaires publiques, il assistait à leurs études et à leurs exercices, témoignant par ces soins assidus que, de tous les Romains, il était le père qui avait pour ses enfants le plus d'amour et de tendresse [1].

Il serait à souhaiter que cet exemple fût suivi par toutes les personnes constituées en dignité, qui sont à la vérité redevables de leur temps au public, mais qui ne sont pas par là déchargées du soin qu'elles doivent à leurs enfants par un droit naturel et imprescriptible; d'autant plus que travailler à leur instruction, c'est travailler pour le public.

Tous les parents et tous les amis de Paul Emile le pressaient de se rendre aux vœux du peuple qui l'appelait au consulat. Pour lui, il ne songeait qu'à se dérober aux vifs empressements de ce peuple, comme ne se souciant point de commander, et aimant mieux se renfermer dans la vie tranquille qu'il menait depuis un temps. Cependant, quand il vit que tous les matins on s'assemblait en foule à sa porte, qu'on l'appelait à la place, et qu'on se plaignait hautement de son refus opiniâtre, il ne put résister plus longtemps à de si fortes instances, et il se joignit à ceux qui aspiraient à cette dignité. Ce fut une grande joie et une espèce de triomphe pour le peuple romain, qui regarda comme un présage assuré de la victoire sur les ennemis celle qu'il venait de remporter sur Paul Emile en le forçant d'accepter le consulat. Cet honneur lui fut déféré d'un consentement unanime. On lui donna pour collègue C. Licinius Crassus. Le peuple ne voulut point abandonner au caprice du sort le département des provinces, et décerna à Paul Emile le commandement des armées de Macédoine. Licinius commanda en Italie. Tite-Live dit pourtant qu'ils tirèrent au sort: mais le récit de Plutarque paraît plus vraisemblable; car le sort aurait pu rendre inutile toute la bonne volonté et tout l'empressement du peuple.

On dit que Paul Emile, rentrant chez lui accompagné de la multitude qui le suivait en foule pour lui faire honneur, trouva sa fille Tertia, encore enfant, qui pleurait. Il l'embrasse, et lui demande le sujet de ses larmes. Tertia, le serrant avec ses petits bras et le baisant: *Vous ne savez donc pas, mon père*, lui dit-elle, *que notre Persée est mort?* Elle parlait d'un petit chien qu'elle élevait, et qui avait nom *Persée*. Paul Emile, frappé de ce mot, lui dit: *A la bonne heure, ma chère enfant; j'accepte de bon cœur cet augure.* Les anciens portaient fort loin la superstition sur ces sortes de rencontres fortuites.

La manière dont Paul Emile s'y prit pour se préparer à la guerre dont on l'avait chargé, fit juger du succès qu'on devait attendre [1]. Avant même que d'entrer en charge, il demanda au sénat qu'on envoyât des commissaires en Macédoine pour visiter les armées et les flottes, et pour faire ensuite leur rapport, après une exacte enquête, de ce qu'ils auraient appris, et de ce qu'il faudrait ajouter de troupes, soit par terre, soit par mer. Ils devaient aussi s'informer, autant que cela serait possible, à quel nombre montaient les troupes du roi, où elles étaient actuellement, aussi bien que celles des Romains; si ceux-ci avaient leur camp dans les gorges des montagnes, ou s'ils les avaient entièrement passées et étaient dans la plaine: sur quels alliés on pouvait certainement compter; qui étaient ceux dont la fidélité paraissait douteuse et chancelante, et quels peuples l'on devait regarder comme ennemis déclarés: pour combien de temps on avait de vivres, et d'où il fallait en faire transporter, soit par des voitures de terre, soit dans des vaisseaux: enfin ce qui s'était passé dans la dernière campagne, tant sur terre que sur mer. En général habile et expérimenté, il voulait qu'on descendît dans ce détail, persuadé qu'on ne pouvait former le plan de la campagne où il allait entrer, ni en bien régler les opérations, que sur toutes ces connaissances. Les militaires savent de quel prix est cet esprit de prévoyance et

[1] Φιλοτεκνότατος Ῥωμαίων γενόμενος.

[1] Liv. lib. 44, cap 18.

ce caractère d'exactitude qu'on ne peut porter trop loin. Le sénat approuva fort de si sages mesures, et nomma des commissaires au gré de Paul Emile, qui partirent deux jours après.

L. ÆMILIUS PAULUS. II [1].
C. LICINIUS CRASSUS.

Paul Emile et son collègue entrèrent en charge avant que les commissaires fussent de retour [2]. Dans l'intervalle on donna audience aux ambassadeurs de Ptolémée et Cléopatre, roi et reine d'Egypte, qui portaient des plaintes à Rome contre les entreprises injustes d'Antiochus, roi de Syrie. On envoya en Egypte trois députés. L'affaire est racontée au long dans l'Histoire Ancienne.

Les commissaires avaient fait une grande diligence [3]. Etant de retour à Rome, ils dirent que « Marcius avait forcé les passages « de la Macédoine, mais avec plus de péril « que d'utilité : que le roi était maître de la « Piérie, où l'armée romaine s'était engagée : « que les deux camps étaient fort voisins l'un « de l'autre, n'étant séparés que par le fleuve « Enipée : que le roi évitait le combat, et « que l'armée romaine n'était point en état « de l'y contraindre, ni de le forcer dans ses « lignes : qu'aux autres incommodités était « survenu un hiver fort rude, qui se faisait « sentir vivement dans un pays de montagnes, « et qui empêchait absolument d'agir ; et qu'il « ne restait de vivres que pour peu de temps : « qu'on faisait monter l'armée des Macédo- « niens à trente mille hommes : que si Ap- « pius Claudius avait eu aux environs de Ly- « chnide, dans l'Illyrie, où il était campé, « des forces assez considérables, il aurait pu « faire une diversion embarrassante pour « Persée, mais qu'actuellement ce général et « ce qu'il avait avec lui de troupes était en « grand danger, si on ne lui envoyait au plus « tôt un renfort considérable, ou si l'on ne « lui faisait quitter le poste qu'il occupait : « qu'après avoir visité le camp, ils s'étaient « rendus à la flotte ; qu'ils avaient appris « qu'une partie de l'équipage avait péri de « maladie, que ce qui en était échappé, sur- « tout les Siciliens, étaient retournés chez « eux, et que la flotte manquait absolument « de matelots et de soldats ; que ceux qui « étaient restés n'avaient point reçu leur paye, « et manquaient d'habits : qu'Eumène et sa « flotte, après s'être un peu montrés, avaient « disparu presque aussitôt sans qu'on en pût « dire de bonnes raisons, et qu'il ne parais- « sait pas qu'on pût ni qu'on dût compter sur « ses dispositions ; mais que, pour Attale, « son frère, sa bonne volonté n'était pas « douteuse. »

Sur ce rapport des commissaires, le sénat ordonna que le consul partirait incessamment pour la Macédoine [4], aussi bien que le préteur Cn. Octavius, qui avait le commandement de la flotte, et L. Anicius, autre préteur qui devait succéder à Appius Claudius, aux environs de Lychnide, dans l'Illyrie. Le nombre des troupes que chacun d'eux devait commander fut réglé de la manière qui suit.

Les troupes qui composaient l'armée de Paul Emile montaient à vingt-cinq mille huit cents hommes : savoir, deux légions romaines, chacune de six mille hommes de pied et de trois cents chevaux, ce qui faisait douze mille six cents hommes ; plus, autant d'infanterie, et le double de cavalerie des alliés du pays latin. On lui assignait encore d'autres troupes, dont la destination était de remplir les garnisons. L'armée du préteur Anicius, qui devait commander en Illyrie, montait à vingt et un mille huit cents hommes ; savoir, deux légions romaines, composées chacune de cinq mille deux cents hommes de pied, et de trois cents chevaux : dix mille hommes d'infanterie latine, et huit cents chevaux. On assigna au préteur Octavius, amiral de la flotte, cinq mille soldats qui y devaient servir sous lui.

Comme l'on se proposait de finir cette année la guerre de Macédoine, on prit toutes les précautions que l'on put imaginer pour le bien du service. Les tribuns des soldats étaient les premiers officiers de la légion, et la com-

[1] An. R. 584 ; av. J. C. 168.
[2] Liv. lib. 44, cap. 19.
[3] Liv. lib. 44, cap. 20.
[4] Liv. lib. 44, cap. 21.

mandaient tour à tour. Il fut dit qu'on ne choisirait pour cet emploi que des hommes qui eussent été en charge; et sur les quarante-huit tribuns qu'il s'agissait de nommer pour huit légions que la république avait actuellement sur pied, on donna à Paul Emile la liberté de choisir ceux qu'il lui plairait, au nombre de douze pour les deux légions qu'il devait avoir sous ses ordres.

Il faut avouer que Rome se conduisit ici avec une grande sagesse. Elle avait, comme on l'a vu, nommé d'un consentement unanime pour consul et pour général celui des Romains qui était incontestablement le plus habile guerrier de son temps. Elle veut qu'on élève à la charge de tribuns les officiers qui ont le plus de mérite, le plus d'expérience, le plus d'habileté reconnue par des services réels, avantages que ne donnent pas toujours ni la naissance ni l'ancienneté, auxquelles aussi les Romains n'étaient point du tout astreints. Rome fait plus; et par une exception singulière, compatible avec le gouvernement républicain, elle laisse Paul Emile maître absolu de choisir parmi les tribuns ceux qu'il lui plaira, sachant de quelle importance il est qu'il y ait une parfaite union entre le général et les officiers subalternes qui servent sous lui, afin que les ordres que donne le premier, qui est comme l'âme de toute l'armée, et qui en doit régler les mouvements, soient exécutés avec la dernière exactitude: ce qui ne peut se faire, s'il ne règne entre eux une parfaite intelligence, fondée sur l'amour du bien public, et que ni l'intérêt, ni la jalousie, ni l'ambition, ne soient capables de troubler.

Après que tous ces règlements eurent été faits, le consul Paul Emile passa du sénat à l'assemblée du peuple, et il y tint ce discours : « Il me semble, Romains, qu'en me chargeant du soin de la guerre de Macédoine « d'un consentement si unanime, vous avez « paru concevoir une espérance presque assurée que ce sera sous mes auspices que « l'on verra finir à la gloire du peuple romain « cette guerre qui traîne beaucoup en longueur. J'espère de la protection des dieux « qu'elle me soutiendra dans une si grande « entreprise, et remplira vos désirs : mais « de quoi je puis vous répondre avec assurance, c'est ce que je ferai tous mes efforts « pour ne point tromper votre attente.

« Le sénat a réglé sagement tout ce qui « est nécessaire pour l'expédition dont je suis « chargé; et comme il m'a ordonné de partir incessamment, si je laisse quelque chose « à faire par rapport à la levée et au départ « des troupes qui me sont destinées, je sais « que C. Licinius, mon collègue, plein de « zèle pour le bien public et d'affection pour « moi, y travaillera avec la même ardeur et « la même promptitude que si c'était pour « lui-même.

« J'aurai soin de vous mander exactement « tout ce qui arrivera, et vous pouvez compter sur la certitude et la vérité des nouvelles « que j'enverrai, soit au sénat, soit à vous. « Mais je vous demande en grâce de ne point « ajouter foi ni donner du poids par votre « crédulité à des bruits vagues et sans auteur « certain; car, de la manière dont les choses « se passent parmi vous, surtout depuis cette « guerre, il n'y a point de général, quelque « fermeté d'âme qu'il ait, que les discours « que l'on tient ici ne soient capables d'ébranler et de décourager.

« Il y a des gens qui dans les cercles, et les « conversations, et même au milieu des repas, conduisent les armées, règlent les démarches du consul, et prescrivent toutes « les opérations de la campagne. Ils savent « mieux que le général qui est sur les lieux, « où il faut camper, et de quels postes il faut « se saisir; où il est à propos d'établir des « greniers et des magasins; par où, soit par « terre, soit par mer, on peut faire venir des « vivres; quand il faut en venir aux mains « avec l'ennemi, et quand il faut se tenir en repos : et non-seulement ils prescrivent ce qu'il « y a de meilleur à faire, mais, pour peu qu'on « s'écarte de leur plan, ils en font un crime « au consul, et le citent à leur tribunal.

« Sachez, Romains, que cette licence qu'on « se donne à Rome apporte un grand obstacle « au succès de vos armes et au bien public. « Tous vos généraux n'ont pas la fermeté et « la constance de Fabius, qui aima mieux « voir son autorité insultée par la témérité

[1] Liv. lib 44, cap. 22.

« d'une multitude indiscrète et imprudente « que de ruiner les affaires de la république « en se piquant à contre-temps de bravoure « pour faire cesser les bruits populaires.

« Je suis bien éloigné de croire que les gé- « néraux n'aient pas besoin de recevoir des « avis; je pense, au contraire, que quicon- « que veut tout conduire par ses seules lu- « mières et sans consulter, marque plus de « présomption que de sagesse. Que peut-on « donc exiger raisonnablement? C'est que « personne ne s'ingère de donner des avis à « vos généraux, que ceux premièrement qui « sont habiles dans le métier de la guerre, « et à qui l'expérience a appris ce que c'est « que de commander; et secondement, ceux « qui sont sur les lieux, qui connaissent l'en- « nemi, qui sont en état de juger des diffé- « rentes conjonctures, et qui, se trouvant « comme embarqués dans un même vaisseau, « partagent avec nous les dangers. Si donc « quelqu'un se flatte de pouvoir m'aider de « ses conseils dans la guerre dont vous m'a- « vez chargé, qu'il ne refuse point de rendre « ce service à la république, et qu'il vienne « avec moi en Macédoine : galère, chevaux, « tentes, vivres, je le défraierai de tout. « Mais si on ne veut pas prendre cette peine, « et qu'on préfère le doux loisir de la ville « aux dangers et aux fatigues du camp, qu'on « ne s'avise pas de vouloir tenir le gouvernail « en demeurant tranquille dans le port. S'ils « ont une si grande démangeaison de parler, « la ville, par elle-même, leur fournit assez « d'autres matières : celle-ci n'est point de « leur compétence. En un mot, qu'ils sachent « que nous ne ferons cas que des conseils qui « se donneront dans le camp même. »

Il n'est pas imaginable combien ce discours, où Paul Emile parlait à ses maîtres avec une noble mais sage fierté, exigeant d'eux qu'il ne s'amusassent point, comme ils avaient coutume de le faire, à contrôler les actions de leur général, lui attira d'estime et de respect. Chaque citoyen, en particulier, s'applaudissait d'avoir eu le courage de mépriser, dans le choix d'un consul, la flatterie de ceux qui briguaient bassement ses suffrages, et d'avoir confié le commandement des armées à un homme plein de noblesse et de franchise, qui le refusait : tant, dit Plutarque, le peuple romain, pour dominer sur tous les autres peuples, se rendait esclave de la vertu et du vrai mérite !

Au reste, l'abus dont se plaint Paul Emile dans ce discours, dicté par le bon sens et la raison, nous montre que les hommes dans tous les temps se retrouvent les mêmes. On se fait un plaisir secret et comme un mérite d'examiner, de critiquer, de condamner la conduite des généraux; et l'on ne s'aperçoit pas qu'en cela l'on pèche visiblement et contre le bon sens, et contre l'équité : contre le bon sens; car quoi de plus absurde et de plus ridicule que de voir des gens sans aucune connaissance de la guerre et sans aucune expérience, s'ériger en censeurs des plus habiles généraux, et prononcer d'un ton de maîtres sur leurs actions? contre l'équité; car les plus experts même n'en peuvent juger sainement, s'ils ne sont sur les lieux, la moindre circonstance du temps, du lieu, de la disposition des troupes, des ordres même secrets qui ne sont pas connus, pouvant changer absolument les règles ordinaires. Mais il ne faut pas espérer que l'on se corrige de ce défaut, qui a sa source dans la curiosité et dans la vanité naturelles à l'homme; et les généraux, à l'exemple de Paul Emile, font sagement de mépriser ces bruits de villes et ces rumeurs de gens oisifs, sans occupation, et souvent même sans jugement.

Paul Emile [1], après avoir satisfait aux devoirs de religion, partit pour la Macédoine avec le préteur Cn. Octavius, destiné à commander la flotte. Jamais consul, partant pour sa province, ne fut accompagné d'une si grande multitude de citoyens. Dès ce jour-là, tous les Romains conçurent une espérance ferme qu'il terminerait la guerre de Macédoine, et reviendrait bientôt à Rome victorieux et triomphant.

Pendant qu'on avait travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, Persée [2], de son côté, ne s'était pas endormi. La crainte du

[1] Plut. in Æmil. Paul.

[1] Liv. lib. 44, cap. 22.
[2] Liv. lib. 44, cap. 23-25. — Polyb Leg pag. 85.

danger prochain dont il était menacé l'ayant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius, roi d'Illyrie, trois cents talents d'argent [1], (trois cent mille écus), et d'acheter à ce prix son alliance.

Il envoya en même temps des ambassadeurs à Rhodes, persuadé que, si cette île, très-puissante alors sur mer, prenait son parti, Rome serait fort embarrassée. Il en députa aussi vers Eumène et Antiochus, les deux plus grands rois de l'Asie, et qui étaient fort en état de le secourir. C'était sagesse à Persée de recourir à ces moyens, et de chercher à se fortifier par de tels appuis; mais il s'en avise trop tard. Il aurait fallu commencer par là, et en faire le premier fondement de son entreprise. Il ne songe sérieusement à remuer ces puissances éloignées que lorsque le péril le menace déjà de près. C'était appeler plutôt des spectateurs et des associés de sa ruine que des soutiens et des appuis. Les instructions qu'il donne à ses ambassadeurs sont très-solides et très-capables de persuader, comme on va le voir; mais il les fallait employer trois ans plus tôt, et en attendre l'effet avant que de s'embarquer seul dans la guerre contre un peuple si puissant, et qui avait tant de ressources dans ses malheurs.

Les ambassadeurs avaient les mêmes instructions pour Eumène et Antiochus. Ils leur représentèrent « qu'il y avait une inimitié naturelle entre les républiques et les monarchies: « que le peuple romain attaquait les rois l'un « après l'autre, et, ce qui était le comble de « l'indignité, qu'il employait les forces des « rois mêmes pour les ruiner successivement: « qu'ils avaient accablé Philippe son père par « le secours d'Attale; que par celui d'Eumène, « et en partie aussi de Philippe, Antiochus « avait été subjugué; qu'actuellement ils « avaient armé Eumène et Prusias contre lui « (Persée): qu'après que le royaume de Macédoine aurait été détruit, viendrait le tour « de l'Asie, dont ils avaient déjà envahi une « partie sous le spécieux prétexte de rétablir « les villes dans leur ancienne liberté; et que « la Syrie suivrait de près: qu'on commençait déjà à mettre Prusias au-dessus d'Eumène par des distinctions d'honneur particulières, et qu'on obligeait Antiochus de « renoncer au fruit de ses victoires en Egypte [1]. Persée les exhortait, ou à porter les « Romains à laisser la Macédoine en paix, ou, « s'ils persévéraient dans l'injuste dessein de « lui faire la guerre, à les regarder comme « les ennemis communs de tous les rois. » Les ambassadeurs agirent ouvertement et sans détour avec Antiochus.

Pour ce qui regarde Eumène, ils couvrirent leur voyage du prétexte de racheter les prisonniers, et ne traitèrent qu'en secret ce qui en était la véritable cause. Il y avait déjà eu sur le même sujet plusieurs pourparlers en différents temps et en différents lieux, qui avaient commencé à rendre ce prince fort suspect aux Romains. Ce n'est pas qu'Eumène, dans le fond, souhaitât que Persée pût remporter la victoire sur les Romains; l'énorme pouvoir qu'il aurait eu pour lors lui aurait fait ombrage, et aurait vivement piqué sa jalousie. Il ne voulait pas non plus se déclarer ouvertement contre lui, ni lui faire la guerre. Mais, croyant voir les deux partis également disposés à la paix, Persée par la crainte des maux qui pouvaient lui arriver, les Romains par l'ennui d'une guerre qui traînait fort en longueur, il cherchait à se rendre le médiateur de cette paix, et à vendre chèrement à Persée sa médiation, ou du moins son inaction et sa neutralité. On était déjà convenu du prix, qui était mille talents (trois millions) pour ne point donner de secours aux Romains ni par terre ni par mer; et quinze cent talents (quatre millions cinq cent mille livres) pour obtenir d'eux qu'ils laissassent Persée en paix. Il n'y avait plus de dispute que sur le temps du paiement. Persée voulait attendre que le service fût rendu, et cependant mettre l'argent en dépôt dans la Samothrace. Eumène ne croyait pas que par là la somme lui fût assurée, parce que la Samothrace dépendait de Persée, et il exigeait que dès lors on lui en payât une partie. C'est ce qui rompit le traité. Il n'était guère honorable ni pour l'un ni pour l'autre.

Persée en manqua encore un autre qui ne lui aurait pas été moins avantageux. Il avait

[1] Le fait auquel ces paroles font allusion sera raconté au commencement du livre suivant.

fait venir des pays au delà du Danube un corps de troupes gauloises composé de dix mille cavaliers et d'autant de fantassins[1] ; et il était convenu de donner dix pièces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantassin, et mille à leur général. Ces Gaulois étaient ceux dont nous avons déjà parlé sous le nom de *Bastarnes*, colonie gauloise établie sur les bords du Borysthène, appelé maintenant le *Niéper*. Cette nation n'était accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce : elle vivait de guerre, et vendait ses services aux peuples qui voulaient l'employer. Quand il les sut arrivés sur les frontières de ces états, il alla au-devant d'eux avec la moitié de ses troupes, et donna ordre que dans les villes ou les villages par où ils devaient passer on tînt des vivres préparés en abondance, du blé, du vin et des bestiaux. Il avait quelques présents pour les principaux officiers, des chevaux, des harnais, des casaques. Il y joignit aussi quelque argent, qui devait être distribué entre un petit nombre. Et pour ce qui est de la multitude, il croyait que l'espérance suffirait pour les attirer. Le roi s'arrêta auprès du fleuve Axius[2], et y campa avec ses troupes.

Il députa Antigone, l'un des premiers de sa cour, vers les Gaulois, qui étaient environ à vingt-cinq lieues de là. Antigone fut étonné quand il vit des hommes d'une taille extraordinaire, adroits à tous les exercices du corps, habiles à manier les armes, fiers et audacieux en paroles pleines de bravades et de menaces. Il leur fit beaucoup valoir les ordres que son maître avait donnés pour qu'ils fussent bien reçus par où ils passeraient, et les présents qu'il leur préparait ; ensuite il les invita à s'avancer jusqu'à un certain lieu qu'il leur marquait, et à envoyer les principaux d'entre eux vers le roi. Les Gaulois n'étaient pas gens à se payer de paroles. Clondicus, le chef et le roi de ces étrangers, alla droit au fait, et demanda si l'on apportait la somme dont on était convenu. Comme on ne lui donnait point de réponse positive : *Allez*, dit-il, *déclarer à votre prince qu'avant qu'il ait envoyé les otages et les sommes convenues, les Gaulois ne sortiront pas d'ici.* Le roi, au retour de son député, assembla son conseil. Il pressentit où iraient les avis ; et, comme il était meilleur gardien de son argent que de son royaume, pour colorer son avarice il s'étendit fort sur la perfidie et la férocité des Gaulois, ajoutant qu'il serait dangereux de donner entrée dans la Macédoine à une multitude si nombreuse de qui l'on aurait tout à craindre, et que cinq mille cavaliers lui suffiraient. On sentait bien qu'il ne craignait que pour son argent, mais personne n'osa le contredire.

Antigone retourna vers les Gaulois, et leur dit que son maître n'avait besoin que de cinq mille cavaliers. A cette parole, il s'éleva un frémissement et un murmure général contre Persée, qui les avait fait venir de si loin pour leur insulter. Clondicus, ayant encore demandé à Antigone s'il apportait de l'argent pour les cinq mille cavaliers, comme celui-ci cherchait des détours et ne répondait point nettement, les Gaulois entrèrent en fureur, et peu s'en fallut qu'ils ne se jetassent sur lui pour le mettre en pièces, et lui-même l'appréhendait fort. Cependant ils respectèrent la qualité de député, et le renvoyèrent sans lui avoir fait aucun mauvais traitement. Les Gaulois partirent sur-le-champ, reprirent le chemin du Danube, et ravagèrent la Thrace, qui se trouvait sur leur passage.

Persée, avec un renfort si considérable, aurait fort embarrassé les Romains. Il pouvait faire passer ces Gaulois dans la Thessalie, où ils auraient pillé le plat pays et pris les places les plus fortes. Par là, demeurant tranquille auprès du fleuve Enipée, il aurait mis les Romains hors d'état et de pénétrer dans la Macédoine dont il leur fermait l'entrée par ses troupes, et de subsister plus longtemps dans le pays, parce qu'ils n'auraient plus tiré, comme auparavant, leurs vivres de la Thessalie, qui aurait été entièrement ravagée. L'avarice qui le dominait, l'empêcha de profiter d'un si grand avantage.

Elle le priva encore du fruit qu'il aurait pu tirer d'une autre alliance qui devait lui être précieuse. Pressé par l'état de ses affaires,

[1] Liv. lib. 44, cap. 26, 27. — Plut. in Æmil. Paul. pag. 260, 261.

[2] Aujourd'hui *Vardari*. C'est sur ce fleuve qu'était située *Pella*, capitale de la Macédoine.

et par l'extrême danger dont il se voyait menacé[1], il avait enfin consenti de donner à Gentius les trois cents talents qu'il lui avait demandés depuis plus d'un an pour lever des troupes et équiper une flotte. Pantauchus avait ménagé ce traité de la part du roi de Macédoine, et avait commencé par faire toucher au prince illyrien dix talents (dix mille écus) sur la somme qui lui était promise. Gentius fit partir ses ambassadeurs, et avec eux des gens sûrs pour transporter le reste de l'argent. Il leur donna ordre aussi, quand tout aurait été terminé, de se joindre aux ambassadeurs de Persée, et d'aller ensemble à Rhodes pour porter cette république à faire alliance avec eux. Panthaucus lui avait représenté que, si les Rhodiens y consentaient, Rome ne pourrait tenir contre ces trois puissances réunies. Persée reçut ces ambassadeurs avec toutes les marques de distinction possibles. Après que de part et d'autre on eut livré les otages et prêté les serments, il ne restait plus qu'à fournir les deux cent quatre-vingt-dix talents. Les ambassadeurs et les agents de l'Illyrien se rendirent à Pella, où l'argent leur fut compté, et mis dans des caisses scellées du cachet des ambassadeurs pour être transporté en Illyrie. Le voilà, ce semble, bien en sûreté pour Gentius. Persée avait fait dire sous main à ses gens chargés de ce transport de marcher lentement et à petites journées; et, quand ils seraient arrivés aux frontières de Macédoine, de s'y arrêter et d'attendre ses ordres. Pendant tout ce temps-là, Panthaucus, qui était demeuré à la cour d'Illyrie, pressait fort le roi de se déclarer contre les Romains par quelque acte d'hostilité. Gentius avait déjà touché dix talents, comme des arrhes; et ayant reçu nouvelle que la somme entière était en chemin, il la comptait dans ses coffres. Sur les instances réitérées de Pantauchus, violant tous les droits divins et humains, il fit emprisonner deux ambassadeurs romains, qu'il avait actuellement auprès de lui, sous prétexte que c'étaient des espions.

Dès que Persée en eut reçu la nouvelle, le croyant engagé suffisamment et sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portaient les deux cent quatre-vingt-dix talents, se félicitant lui-même en secret de l'heureux succès de sa perfidie qui lui avait sauvé son argent. Mais il ne faisait que le garder et le mettre en réserve pour l'ennemi, au lieu qu'il aurait dû s'en servir pour se défendre contre lui et pour le vaincre. Il devait savoir que c'était la maxime de Philippe et d'Alexandre, les plus illustres de ses prédécesseurs, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, et non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Les ambassadeurs de Persée et de Gentius étant arrivés à Rhodes, y furent reçus d'une manière fort gracieuse. On leur fit part du décret par lequel la république avait résolu d'employer tout son crédit et toutes ses forces pour obliger les deux partis à faire la paix, et de se déclarer contre celui qui refuserait d'entrer dans des propositions d'accommodement.

Dès le commencement du printemps, les généraux romains s'étaient rendus chacun à leurs départements : le consul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flotte, Anicius dans l'Illyrie.

Ce dernier eut un succès aussi rapide qu'heureux. Il avait à faire la guerre contre Gentius : il la termina avant qu'on sût à Rome qu'elle était commencée; elle ne dura que trente jours[1]. Dès qu'il fût entré dans l'Illyrie, toutes les villes se soumirent à lui avec d'autant plus de facilité, qu'il montrait beaucoup de clémence et de justice envers les vaincus. Gentius se renferma dans Scodra, sa capitale; et, ayant tenté une sortie qui lui réussit mal, il perdit courage, et vint se jeter aux pieds d'Anicius, implorant sa miséricorde, et avouant, les larmes aux yeux, sa faute ou plutôt sa folie, d'avoir pris les armes contre les Romains. Le préteur le traita humainement. Son premier soin fut de tirer de prison les deux ambassadeurs. Il envoya l'un d'eux, nommé *Perpenna*, à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire; et, peu de jours après, il y fit conduire Gentius, sa mère, sa femme,

[1] Liv. lib. 44, cap. 27. — Plut. in Æmil. Paulo, pag. 261.

[1] Liv. lib. 44, cap. 30, 32.

ses enfants, son frère, avec les principaux seigneurs de son pays. La vue de prisonniers si illustres augmenta fort la joie du peuple. On rendit des actions de grâces publiques aux dieux, et il se fit aux temples un grand concours de personnes de tout âge et de tout sexe.

Paul Emile, de son côté, ne demeurait pas dans l'inaction. Quand il se fut approché des ennemis, il trouva Persée campé avantageusement près de la mer au pied du mont Olympe, dans des lieux qui paraissaient inaccessibles[1]. Il avait devant lui l'Enipée, qu'on pouvait passer à gué, mais dont les bords étaient fort élevés; et sur la rive qui était de son côté il avait construit de bons retranchements, avec des tours d'espace en espace, où il avait placé des balistes et d'autres machines pour lancer des traits et des pierres contre les ennemis, s'ils osaient en approcher. Persée s'y était fortifié de telle sorte, qu'il se croyait dans une entière sûreté, et qu'il espérait consumer et rebuter enfin Paul Emile par la longueur du temps, et par les difficultés qu'il aurait à faire subsister ses troupes dans un pays ennemi et à s'y maintenir.

Il ne savait pas quel adversaire on lui avait mis en tête. Paul Emile n'était occupé que du soin de tout préparer pour une action, et cherchait continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédients et de moyens pour rendre inutiles toutes les précautions de l'ennemi[2]. Il commença par établir une exacte et sévère discipline dans son armée, qu'il avait trouvée corrompue par la licence où on l'avait laissée vivre. Il réforma plusieurs choses, soit pour la manière dont les ordres du général devaient se distribuer dans l'armée, soit par rapport aux sentinelles et aux gardes. Les soldats étaient accoutumés à critiquer leur général, à examiner entre eux toutes ses actions, à lui prescrire ses devoirs, et à marquer ce qu'il devait faire ou ne pas faire. Il leur parla avec fermeté et dignité, comme il avait fait aux citoyens à Rome. Il leur fit entendre « que ces discours convenaient mal au soldat; « que trois choses seulement devaient l'occuper : le soin de son corps, pour le rendre « robuste et agile ; le soin de ses armes, afin « qu'elles fussent toujours propres et en bon « état ; le soin d'avoir toujours des vivres « cuits, afin d'être prêts à partir au premier « ordre : que du reste il devait s'en reposer « sur la bonté des dieux immortels et sur la « vigilance du général : que, pour lui, il n'o« mettrait rien de tout ce qui serait néces« saire pour leur donner occasion de montrer « leur courage : qu'ils eussent soin seulement, « quand on leur en donnerait le signal, de « bien faire leur devoir.

Quand les choses sont raisonnables par elles-mêmes, et qu'elles sont dites avec un air de dignité et d'autorité, elles font toujours impression sur les esprits. On ne peut dire combien ce discours, quoique mêlé d'une sorte de réprimande, plut aux troupes et les anima. Les vieux soldats avouaient que ce n'était que de ce jour qu'ils avaient appris leurs devoirs. On aperçut tout d'un coup un changement merveilleux dans le camp. Personne n'y demeurait oisif. On voyait les soldats aiguiser leurs épées, polir leurs casques, leurs cuirasses, leurs boucliers; s'essayer à se mouvoir aisément sous leurs armes; agiter avec bruit leurs javelots, et faire briller leurs épées nues; enfin, se rompre et s'endurcir dans tous les exercices militaires : de sorte qu'il était aisé de juger qu'à la première occasion qu'ils auraient d'en venir aux mains avec les ennemis, ils étaient déterminés à vaincre ou à mourir.

Le camp était placé dans un endroit très-favorable d'ailleurs, mais qui manquait d'eau; et c'était une grande incommodité pour l'armée[1]. Paul Emile, qui savait profiter de tout, voyant devant lui le mont Olympe très-haut, et tout couvert d'arbres fort verts et fort touffus, jugea, par la quantité, la qualité de ces arbres, qu'il y avait nécessairement dans les creux de cette montagne des sources d'eau vive, et donna ordre en même temps de faire des ouvertures au pied et de creuser des puits dans le sable. A peine en eut-on effleuré la surface, qu'on vit sortir de plusieurs sources des eaux, troubles d'abord et en petite quantité, mais

[1] Plut. in Æmil. Paulo. — Liv. lib. 41, cap. 32.
[2] Liv. lib. 41, cap. 33, 34. — Plutarch.

[1] Liv. lib. 44, cap 33. — Plut.

bientôt après très-claires et très-abondantes. Cet événement, qui était tout naturel, fut regardé par les soldats comme une faveur singulière des dieux, qui avaient pris Paul Emile sous leur protection; ce qui le leur rendit encore plus cher et plus respectable.

Quand Persée vit ce qui se passait dans le camp des Romains, l'ardeur des soldats, les mouvements qu'ils se donnaient, les divers exercices par lesquels ils se préparaient au combat, il entra dans une vraie inquiétude, et vit bien qu'il n'avait plus affaire à un Licinius, un Hostilius, un Marcius, et que dans l'armée romaine tout était changé avec le général. Il redoubla ses soins et son attention de son côté, anima ses soldats, s'appliqua aussi à les former par différents exercices, ajouta de nouveaux retranchements aux anciens, et travailla à mettre son camp hors d'insulte.

Cependant arrive la nouvelle de la victoire remportée sur les Illyriens [1], et de la prise du roi avec toute sa famille. Elle causa dans l'armée des Romains une joie incroyable, et excita parmi les soldats une ardeur extrême de se signaler pareillement de leur côté: car c'est l'ordinaire qu'entre deux armées qui agissent en divers endroits, l'une ne veuille point céder à l'autre en courage ni en gloire. Persée tâcha d'abord d'étouffer cette nouvelle; mais le soin qu'il prenait de la dissimuler ne servit qu'à la rendre plus publique et plus certaine. L'alarme fut général parmi ses troupes, et leur fit craindre un sort pareil.

Ce fut alors que les ambassadeurs rhodiens vinrent faire [2], touchant la paix, à Paul Emile la même proposition qui avait excité à Rome une si grande indignation dans le sénat. Il est aisé de juger comment elle fut reçue dans le camp. Quelques-uns, transportés de colère, voulaient qu'on les renvoyât avec insulte. Le consul crut leur marquer mieux son mépris en leur répondant froidement qu'il leur rendrait réponse dans quinze jours.

Pour montrer le peu de cas qu'il faisait de la médiation pacifique des Rhodiens, il assembla le conseil de guerre pour délibérer sur les moyens d'entrer en action [1]. Quelques-uns voulaient qu'on entreprît de forcer les retranchements des ennemis sur les bords de l'Enipée: ils prétendaient que les Macédoniens, qui l'année précédente avaient été chassés d'endroits plus élevés et plus fortifiés, ne pourraient soutenir le choc des légions romaines. D'autres étaient d'avis qu'Octavius, avec la flotte, allât vers Thessalonique ravager les côtes maritimes, afin d'obliger le roi, par cette diversion, à retirer une partie de ses troupes des bords de l'Enipée pour la défense de son pays, et à laisser ainsi quelque passage ouvert. Il est bien important qu'un général habile et expérimenté soit maître de prendre le parti qui lui plaît davantage. Paul Emile avait des vues toutes différentes. Il voyait que la rive de l'Enipée, tant par sa situation naturelle que par les fortifications qu'on y avait ajoutées, était inaccessible. D'ailleurs il savait, sans parler des machines disposées de toutes parts, que les troupes ennemies étaient beaucoup plus habiles que les siennes à lancer des javelots et des traits. Entreprendre de forcer des lignes aussi impénétrables que celles-là, c'eût été exposer les troupes à la boucherie; et un bon général épargne le sang des soldats, parce qu'il s'en regarde comme le père, et qu'il croit devoir les ménager comme ses enfants.

Il se tint donc quelques jours en repos sans faire le moindre mouvement. En tout autre temps, le soldat, plein d'ardeur et d'impatience, aurait murmuré; mais Paul Emile lui avait appris à se laisser conduire. Enfin, à force de chercher et de s'informer, il apprit de deux marchands perrhébiens, dont la prudence et la fidélité lui étaient connues, qu'il y avait un chemin qui conduisait à Pythium, ville située au plus haut du mont Olympe; que ce chemin n'était pas d'un difficile accès, mais qu'il était bien gardé: Persée y avait envoyé un détachement de cinq mille hommes. Paul Emile conçut que, si l'on pouvait surprendre ce corps de troupes par une attaque subite et imprévue, il serait peut-être aisé de les chasser de ce poste et de s'en emparer.

Il s'agissait de tromper l'ennemi, et de lui

[1] Liv. lib. 44, cap. 31, 35.
[2] Liv. lib. 44, cap. 35.

[1] Liv. lib. 44, cap. 35.

cacher son dessein. Il fait venir le préteur Octavius; et s'étant ouvert à lui, il lui ordonne d'aller à Héraclée avec sa flotte, et de prendre assez de vivres pour mille hommes pendant dix jours, afin de faire croire à Persée qu'on se proposait de ravager la côte maritime. En même temps il fait partir Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et Fabius Maximus, son fils, alors fort jeune, leur donne un détachement de cinq mille hommes de troupes choisies, et leur fait prendre le chemin de la mer vers Héraclée, comme s'ils devaient s'y embarquer, selon ce qui avait été proposé dans le conseil de guerre. Quand ils furent arrivés, Nasica découvrit aux principaux officiers les ordres dont il était chargé. Dès que la nuit fut venue, quittant le chemin de la mer, ils s'avancèrent, sans s'arrêter, vers Pytium, à travers les montagnes et les rochers, conduits par les deux guides de Perrhébie. On était convenu qu'ils y arriveraient le troisième jour, et qu'ils attaqueraient le fort vers la fin de la nuit.

Cependant Paul Emile, pour amuser l'ennemi, et l'occuper tellement des objets présents qu'il ne pensât à rien autre chose, le lendemain, dès le matin, détache ses troupes armées à la légère pour attaquer les Macédoniens qui gardaient l'entrée de la rivière, dont la rive avait dans sa pente de chaque côté, depuis le haut jusqu'en bas, trois cents pas d'étendue, et le lit en avait plus de mille de largeur. Ce fut dans cet espace que l'action se passa à la vue du roi et du consul, qui étaient, chacun avec leurs troupes, à la tête de leur camp. Le consul fit sonner la retraite vers le midi. La perte fut à peu près égale de part et d'autre. Le jour suivant le combat commença encore de la même sorte, et à peu près à la même heure; mais il fut plus vif et dura plus longtemps. Les Romains n'avaient pas affaire seulement à ceux avec qui ils en venaient aux mains; ils étaient encore accablés de traits et de pierres que lançaient contre eux les ennemis du haut des tours disposées le long du rivage. Le consul perdit beaucoup plus de monde ce jour-là, et fit retirer ses troupes plus tard. Le troisième jour, Paul Emile se tint en repos, et parut avoir dessein de tenter un autre passage plus près de la mer. Persée ne se doutait en aucune manière du danger qui le menaçait.

Scipion était arrivé la nuit du troisième jour près de Pythium [1]. Ses troupes étaient fort fatiguées : il les fit reposer pendant le reste de la nuit. Les officiers macédoniens qui gardaient le passage à Pythium étaient si négligents, que personne ne s'aperçut de l'approche des Romains. Scipion, selon Polybe, les trouva endormis, et n'eut pas de peine à les déloger de ce poste. La plupart furent tués: le reste se sauva par la fuite, et porta la terreur dans le camp.

Persée, saisi de frayeur, et craignant que les Romains, après s'être ouvert ce passage, ne vinssent l'attaquer par ses derrières, décampa sur-le-champ, pour se mettre en sûreté [2]. Ensuite il tint un grand conseil sur le parti qu'il fallait prendre. Il s'agissait de savoir s'il devait s'arrêter devant les murailles de Pydna, ville voisine et bien fortifiée, pour tenter le hasard d'une bataille; ou partager ses troupes dans ses places, et y attendre les ennemis, qui ne pourraient pas subsister longtemps dans un pays qu'il aurait pris soin de ravager, et qui ne fournirait ni fourrages pour les chevaux, ni vivres pour les hommes. Ce dernier parti avait de grands inconvénients, et marquait un prince réduit à la dernière extrémité, et à qui il ne restait ni ressource ni espérance, sans parler de la haine qu'exciterait contre lui le ravage des terres, commandé et exécuté par le roi même. Aussi les principaux officiers lui représentent que son armée est fort supérieure à celle des Romains: que les troupes sont résolues de bien faire leur devoir, combattant pour la défense de leurs femmes et de leurs enfants : qu'ayant leur roi lui-même pour témoin de toutes leurs actions, et le voyant combattre à leur tête, elles redoubleront de courage, et donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment le prince. Il se retire sous les murs de Pydna, y établit son camp, se prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, et donne tous les ordres nécessaires, résolu d'attaquer les Romains dès qu'il paraîtront.

[1] Plut. in Æmil. Paulo.
[2] Plut. ibid

Cependant Paul Emile, ayant rejoint le détachement de Scipion, marchait en ordre de bataille vers l'ennemi, en côtoyant toujours la mer, d'où la flotte romaine lui envoyait des vivres sur des barques. Quand il fut arrivé à la vue des Macédoniens, et qu'il eut considéré la bonne disposition de leur armée et le nombre de leurs troupes, il fit halte pour penser à ce qu'il avait à faire.

Le lieu où campait Persée était une campagne rase et unie, très propre à mettre en bataille un corps nombreux de gens de pied pesamment armés, telle qu'était la phalange. A droite et à gauche il y avait des coteaux, qui, touchant les uns aux autres, fournissaient une retraite sûre à l'infanterie légère et aux gens de trait, et leur donnaient aussi moyen de dérober leur marche, et d'aller envelopper l'ennemi en l'attaquant par les flancs.

On était dans le fort de l'été. Il était près de midi. Ses gens avaient fait une assez longue marche dans un chemin rempli de poussière et brûlé par le soleil. La chaleur et la lassitude se faisaient déjà sentir, et, à cette heure du jour, il était visible qu'elles augmenteraient encore. Il résolut donc, pour toutes ces considérations, de ne les pas mettre aux mains avec un ennemi frais et reposé.

Mais l'envie de combattre était si vive dans les deux armées, que le consul n'eut pas moins de peine à éluder l'ardeur de ses soldats qu'à réprimer la fougue des ennemis. Comme ils n'étaient pas encore tous rangés en bataille, il affectait de presser les tribuns de se mettre chacun dans son poste. Il parcourait lui-même les rangs, exhortant les soldats à se montrer gens de cœur. Et d'abord ils lui demandaient le signal avec empressement; mais insensiblement, et à mesure que le soleil devenait plus ardent, l'air de leur visage paraissait moins animé, le ton de leur voix s'affaiblissait, et quelques-uns même, déjà fatigués, s'appuyaient sur leurs boucliers ou sur leurs javelines. Alors il commanda ouvertement aux premiers capitaines des légions de prendre l'alignement du camp, et de placer les bagages. Les soldats reconnurent avec joie que leur général n'avait pas voulu les mener au combat las et fatigués comme ils étaient.

Le consul avait autour de lui ses lieutenants et les commandants des troupes étrangères, du nombre desquels était Attale, qui tous approuvaient le dessein de combattre qu'ils lui supposaient; car ils ne savaient pas encore sa pensée. Quand ils virent les arrangements changés, tous demeurèrent dans le silence. Scipion, dont le courage et la hardiesse étaient fort augmentés par le succès qu'il venait d'avoir sur le mont Olympo, osa seul prendre la parole et lui faire de vives instances. Il lui représenta « que les généraux qui l'avaient précédé avaient donné lien à l'ennemi, par leurs « délais, de s'échapper de leurs mains : qu'il « était à craindre que Persée ne s'enfuît pendant la nuit, et qu'on ne fût obligé de le « poursuivre avec grande peine et grand danger à travers les défilés impénétrables des « montagnes de la Macédoine, comme il était « arrivé les dernières années. Il lui conseillait « donc, pendant que l'ennemi était dans une « plaine campagne, de l'attaquer sur-le-champ, et de ne pas perdre une si belle « occasion de le vaincre. »

Autrefois, répondit le consul, adressant la parole à Nasica, *j'ai eu la même façon de penser que vous avez aujourd'hui, et un jour vous penserez comme je pense présentement. Je vous rendrai compte de ma conduite dans un autre temps : reposez-vous-en maintenant sur la prudence d'un ancien général.* Le jeune officier se tut, bien persuadé que le consul avait de bonnes raisons pour se déterminer au parti qu'il préférait.

Dans le moment Paul Emile commanda que les troupes qui étaient à la tête de l'armée exposées à la vue de l'ennemi se missent en bataille, et présentassent un front comme pour combattre. Elles étaient rangées, selon la coutume des Romains, sur trois lignes [1]. En même temps des pionniers, couverts par ces troupes, travaillèrent à former le camp. Comme ils étaient en grand nombre, l'ouvrage fut bientôt achevé. Alors le consul fit défiler peu à peu ses bataillons, en commençant par les derniers qui étaient les plus voisins des travailleurs, et retira toute son armée dans

[1] Liv. lib. 44, cap. 36.

[1] Hastati. Principes. Triarii.

ses retranchements, sans confusion, sans désordre, et sans que l'ennemi pût y mettre obstacle. Le roi, de son côté, après avoir été dans la disposition de combattre ce jour-là, fit aussi rentrer ses soldats dans leur camp, ne manquant pas de leur faire observer que c'était l'ennemi qui avait reculé.

C'était chez les Romains une loi inviolable [1], n'eussent-ils eu qu'un jour ou une nuit à séjourner dans un endroit, de s'enfermer dans un camp, et de s'y bien fortifier. Par là ils se mettaient hors d'insulte, et évitaient toute surprise. Les soldats regardaient cette demeure militaire comme leur ville : les retranchements leur tenaient lieu de murailles; et les tentes, de maisons. En cas de bataille, si l'armée était vaincue, le camp lui servait de retraite et d'asile; et si elle était victorieuse, elle y trouvait un repos tranquille.

Quand les Romains se furent mis en sûreté dans leurs retranchements, C. Sulpicius Gallus, tribun des soldats de la seconde légion, qui avait été préteur l'année précédente, assembla les soldats avec la permission du consul [2], et les avertit « que la nuit suivante « il y aurait éclipse de lune depuis la seconde « heure de la nuit jusqu'à la quatrième, afin « qu'ils ne fussent point effrayés d'un phéno- « mène qui arrivait en certains temps fixés « par des causes tout à fait naturelles, et « qu'il était aisé, par cette raison, de prévoir » et d'annoncer d'avance : qu'ainsi, comme « ils n'étaient point surpris du lever ni du « coucher du soleil et de la lune, parce que « l'un et l'autre arrivaient à certaines heures « marquées, non plus que des inégalités qu'ils « avaient coutume de voir dans le disque de « la lune, tantôt plus grand, tantôt plus petit, « de même ils ne devaient pas regarder comme « un événement prodigieux l'obscurcissement « de cet astre, qui n'était occasionné que par « l'ombre de la terre qui la cachait à nos « yeux. » Cette éclipse, arrivée la nuit du trois au quatre du mois d'août [1], fit regarder Sulpicius comme un homme inspiré des dieux, par tous les soldats de l'armée romaine, et remplit les Macédoniens de frayeur, comme si c'eût été un pronostic de la ruine du royaume et de toute la nation. On n'entendit dans leur camp que des cris et des hurlements, jusqu'à ce que la lune eut repris son éclat ordinaire.

Le lendemain au point du jour, Paul Emile, qui était fort religieux observateur de toutes les cérémonies prescrites pour les sacrifices, ou plutôt qui était fort superstitieux, se mit à immoler des bœufs à Hercule. Il en immola jusqu'à vingt de suite sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable. Enfin, au vingt et unième, il crut en voir qui lui promettaient la victoire, s'il ne faisait que se défendre sans attaquer. En même temps il fait vœu d'offrir à ce dieu un sacrifice de cent bœufs, et de célébrer des jeux publics en son honneur.

Ayant achevé toutes ces cérémonies de religion vers les neuf heures, il assembla le conseil de guerre. Il avait entendu les plaintes qu'on faisait de sa lenteur à attaquer les ennemis [2]. Il voulut bien, dans cette assemblée, rendre compte de sa conduite, surtout par rapport à Scipion à qui il l'avait promis. « Les « principales raisons qu'il avait eues de ne pas « donner le combat la veille étaient, premièrement, parce que l'armée ennemie était « beaucoup supérieure en nombre à la sienne, « qu'il avait été obligé d'affaiblir encore considérablement par le gros détachement destiné à garder les bagages; en second lieu, y « aurait-il eu de la prudence de mettre aux « mains avec des troupes toutes fraîches les « siennes qui étaient épuisées par une longue « et pénible marche, par le poids excessif de « leurs armes, par l'ardeur brûlante du soleil, « et par une soif qui les tourmentait violemment? » En dernier lieu, il insista fortement sur la nécessité indispensable pour un bon général, de ne point donner la bataille avant que d'avoir derrière lui un camp bien retranché, qui pût, en cas d'accident, servir de retraite

[1] « Majores vestri castra munita portum ad omnes « casus exercitûs ducebant esse..... Patria est militaris « hæc sedes; vallumque pro mœnibus, et tentorium « suum cuique militi domus ac penates sunt..... Castra « sunt victori receptaculum, victo, perfugium. » (Liv. lib. 44, cap. 9.)

[2] Liv. lib. 44, cap 37. — Plut. in Æm. Paulo.

[1] On peut consulter la note de M. Crevier sur les numéros 30 et 37 du livre 44 de Tite-Live.

[2] Liv. lib 44, cap. 38, 39. — Plutarch.

à l'armée. La conclusion de son discours fut de se préparer au combat pour ce jour-là.

On voit ici qu'autre est le devoir des soldats et des officiers subalternes [1], autre celui du général. Les premiers ne doivent s'occuper que du soin et du désir de combattre. C'est au général, qui a dû tout prévoir, tout peser, tout comparer, à prendre son parti après une mûre délibération. Et souvent, par un sage délai de quelques jours, ou même de quelques heures, il sauve une armée qu'un empressement inconsidéré aurait exposée au danger de périr.

Quoique des deux côtés la résolution de combattre fût prise, cependant ce fut plutôt une espèce de hasard qui engagea la bataille que l'ordre des généraux, qui de part ni d'autre ne se pressaient pas beaucoup [2]. Des soldats thraces chargèrent quelques Romains qui revenaient du fourrage. Sept cents Liguriens coururent au secours de ces fourrageurs. Les Macédoniens firent avancer des troupes pour soutenir les Thraces; et les renforts qu'on envoyait aux uns et aux autres grossissant toujours, enfin la bataille se trouva engagée.

Il est fâcheux que nous ayons perdu l'endroit où Polybe, et après lui Tite-Live, décrivaient l'ordre et les circonstances de cette bataille. C'est ce qui met hors d'état d'en donner une juste idée, ce que nous en dit Plutarque étant tout différent du peu qui eu reste dans Tite-Live.

La charge étant commencée, la phalange macédonienne se distingua parmi toutes les troupes du roi d'une manière particulière. Paul Emile alors s'avance aux premiers rangs, et trouve que les Macédoniens, qui formaient la tête de la phalange, enfonçaient le fer de leurs piques dans les boucliers de ses soldats, de sorte que ceux-ci, quelque effort qu'ils fissent, ne pouvaient les atteindre avec leurs épées; et il voit en même temps toute la première ligne des ennemis joindre ensemble leurs boucliers et présenter leurs piques. Ce rempart d'airain et cette forêt de piques impénétrables à ses légions le remplirent d'étonnement et de crainte. Il parlait souvent, depuis, de l'impression dont l'avait frappé ce terrible spectacle jusqu'à le faire douter de la victoire. Mais, pour ne pas décourager ses troupes, il leur cacha son inquiétude; et, leur montrant un visage gai et serein, il parcourut à cheval tous les rangs sans casque et sans cuirasse, les animant par ses discours, et encore plus par son exemple. On voyait le général, âgé de plus de soixante ans, s'exposer au danger et à la fatigue comme un jeune officier.

Les Péligniens [1], qui avaient attaqué la phalange macédonienne, ne pouvant la rompre avec tous leurs efforts, un de leurs officiers prit l'enseigne de sa compagnie et la jeta au milieu des ennemis. Les soldats s'élancent donc à corps perdu pour éviter la honte de perdre leur drapeau. Il se fait là des exploits inouïs de part et d'autre. Les Péligniens tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repousser avec leurs boucliers; ou ils essaient avec leurs mains de les arracher, ou de les détourner pour s'ouvrir une entrée. Mais les Macédoniens se serrant toujours, et tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer, et donnent de si grands coups à ceux qui s'avancent sur eux, que, perçant boucliers et cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Péligniens, qui sans aucun ménagement allaient comme des bêtes féroces s'enferrer eux-mêmes et se précipiter dans une mort qu'il voyaient devant leurs yeux.

Toute cette première ligne étant donc mise en désordre, la seconde, découragée, commença à se ralentir. Paul Emile vit avec une extrême douleur que les Romains rebutés n'osaient attaquer la phalange. Elle présentait un front redoutable, couvert de longues piques serrées les unes contre les autres; et l'on ne voyait aucun moyen de la rompre ni de l'entamer. Mais enfin l'inégalité du terrain et la grande étendue du front de la bataille ne permettant pas à l'ennemi de continuer partout cette haie de boucliers et de piques, Paul Emile remarqua que la phalange des Macédoniens

[1] « Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus « cupidinem pugnandi convenire : duces providendo, « consultando cunctatione sæpiùs quàm temeritate pro- « desse » (Tacit. *Hist.* III, 20.)

[2] Liv. lib. 44, cap. 40, 41. — Plutarch.

[1] C'est un peuple d'Italie qui fournissait, comme allié, des troupes aux Romains.

était forcée de laisser des ouvertures et des intervalles, et qu'elle demeurait en arrière d'un côté pendant qu'elle avançait do l'antre. Le consul, en habile capitaine qui observe tout, et qui sait prendre son parti sur-le-champ, séparant ses troupes par pelotons, leur ordonne de se jeter dans les espaces vides de la bataille des ennemis, et de ne plus attaquer tous ensemble de front et d'un commun effort, mais par troupes détachées, et par différents endroits tout à la fois.

Cet ordre, donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. Les Romaius s'insinnent d'abord dans les intervalles, et mettent par là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques. Ils le prennent en flanc et en queue, par où il était découvert. En un moment cette phalange est rompue, et tonte sa force, qui ne consistait que dans son union et l'impression qu'elle faisait toute ensemble, s'évanouit et disparaît. Qnand on en vint à combattre d'homme à homme, ou par pelotons séparés, les Macédoniens avec leurs petites épées ne frappaient que des coups faibles sur les boucliers des Romains, qui étaient forts et solides, et qui les couvraient presque depuis la tête jusqu'aux pieds : et au contraire ils n'opposaient que de petits pavois aux épées des Romains qui étaient lourdes et massives, et maniées avec tant de force et de roideur, qu'elles ne portaient et ne déchargeaient point de coup qui ne perçât ou ne fit voler en éclats et bouclier et cuirasse, et qu'on ne vit couler le sang. Ainsi les phalangites, tirés de leur avantage et pris par leur faible, ne résistèrent qu'avec beaucoup de peine, et furent enfin renversés.

Le roi de Macédoine, se laissant emporter à sa frayeur, s'était sauvé à toute bride dès le commencement du combat, et s'était retiré dans la ville de Pydna, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule : comme si, dit Plutarque, Hercule était un dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches et à exaucer des vœux injustes, car il n'est pas juste que celui qui n'ose attendre l'ennemi remporte la victoire; au lieu que ce dieu recevait favorablement les prières de Paul Emile, parce qu'il lui demandait la victoire les armes à la main, et qu'en combattant avec courage il s'en rendait digne.

Ce fut à l'attaque de la phalange que se fit le plus grand effort, et où les Romains trouvèrent le plns de résistance. Et ce fut là aussi que le fils de Caton, gendre de Paul Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement son épée, qui lui échappa de la main. A cet accident, hors de lui-même et inconsolable, il parcourt les rangs, et ramassant autour de lui une troupe de jeunes gens hardis et déterminés, il se jette avec eux tête baissée et à corps perdu sur les Macédoniens. Après des efforts extraordinaires et une boucherie horrible, ils les poussent, et, demeurés maîtres du terrain, ils se mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin, à grande peine, ensevelie sous des monceaux d'armes et de morts. Ravis de cette bonne fortune, et poussant des cris de victoire, ils se jettent sur ceux des ennemis qui font encore ferme; de sorte qu'enfin un corps de trois mille Macédoniens d'élite, qui étaient la fleur de la nation pour la force et pour le courage, fut entièrement taillé en pièces, sans qu'aucun qnittât son rang et cessât de combattre jusqu'au dernier sonpir.

Après cette défaite tout le reste prit la fuite; et on en tua un si grand nombre, que toute la plaine jusqu'au pied de la montagne était couverte de morts. On dit qu'il périt dans ce combat, du côté des Macédoniens, plus de vingt-cinq mille hommes : les Romains n'en perdirent que cent (cela paraît bien difficile à croire : il pourrait bien y avoir quelque erreur dans les chiffres). Ils fireut onze ou douze mille prisonniers.

La cavalerie, qui n'avait point eu de part au combat, voyant la déroute de l'infanterie, s'était retirée; et les Romains, acharnés sur les phalangites, ne songèrent point pour lors à la ponrsnivre.

Cette grande bataille fut décidée si promptement, qu'ayant commencé vers les trois heures après midi, la victoire se déclara avant quatre heures. Le reste du jour fut employé à courir après les fuyards, que l'on poursuivit fort loin, de sorte que l'on ne revint que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée coururent au-devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, et les ramenèrent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avait fait

des illuminations, et que l'on avait couvertes de festons de lierre[1] et de couronnes de laurier.

Mais, au milieu de cette joie[2], le général était plongé dans une extrême affliction. De deux fils qu'il avait à ce combat, le plus jeune qui n'avait que dix-sept ans, et qu'il aimait le plus tendrement, parce qu'il donnait dès lors une grande espérance, ne paraissait point. On craignit qu'il n'eût été tué. L'alarme fut générale dans le camp, et changea les cris de joie en un morne silence. On le cherche avec des flambeaux parmi les morts, mais inutilement. Enfin, comme la nuit était déjà fort avancée, et qu'on désespérait de le retrouver, il revint de la poursuite des fuyards, accompagné seulement de deux ou trois de ses camarades, tout couvert du sang des ennemis. Paul Emile crut le recouvrer d'entre les morts, et ne commença à sentir la joie de sa victoire que dans ce moment. Il était réservé à d'autres larmes et à d'autres pertes non moins sensibles. Le jeune Romain dont nous parlons ici est le second Scipion, qui dans la suite fut surnommé *l'Africain* et *le Numantin* pour avoir ruiné Carthage et Numance. Il avait été adopté par le fils de Scipion vainqueur d'Annibal. Le consul fit partir sur-le-champ trois couriers distingués (Fabius, son fils aîné, en était un) pour porter à Rome la nouvelle de cette victoire.

§ IV. — Persée s'enfuit de Pella a Amphipolis, et de la dans l'ile de Samothrace. Le consul marche a la poursuite de ce prince. Lettre de Persée a Paul Emile. La flotte romaine aborde a Samothrace. Evandre de Crète est accusé et cité devant les juges. Le roi le fait tuer. Il songe a s'enfuir : il est trahi par Oroandès. Il se livre a Octavius, qui le fait conduire au consul. Paul Emile le reçoit, et lui parle avec bonté. Discours de Paul Emile aux jeunes Romains. Fin de la guerre et du royaume de Macédoine. Sort de ce royaume. Nouvelle de la victoire de Paul Emile portée a Rome. Commissaires nommés pour la Macédoine et pour l'Illyrie. Réglements pour ces deux nouvelles conquêtes. Anicius, après avoir pacifié l'Epire, retourne en Illyrie. Promulgation des nouveaux réglements pour l'Illyrie. Paul Emile visite les villes de la Grèce. Il retourne en Macédoine. De concert avec les commissaires, il en règle les affaires. Le jeune Scipion s'occupe aux exercices de la chasse. Paul Emile donne des jeux magnifiques a Amphipolis. Son noble désintéressement. L'Epire abandonnée au pillage. Paul Emile arrive a Rome, et après lui Anicius et Octavius. Le sénat leur décerne le triomphe. Les soldats de Paul Emile, animés par Galba, complotent pour empêcher son triomphe. Discours de Servilius en faveur de Paul Emile. Le triomphe lui est accordé d'un consentement général. Il perd deux de ses enfants, l'un devant, l'autre après son triomphe. Son discours au peuple. Persée est gardé a Albe avec son fils Alexandre. Triomphe d'Octavius et d'Anicius. Le fils de Cotys lui est renvoyé.

Persée[1], après sa défaite, ne perdit point de temps. Continuant sa fuite, de Pydna il arriva sur le minuit à Pella. Alarmé par la désertion presque générale de ses officiers et de ses courtisans, il ne s'y crut pas en sûreté, et en partit la même nuit pour se rendre à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ses trésors. Quand il y fut arrivé, il envoya des députés à Paul Emile avec un caducée pour demander qu'il lui fût permis de faire ses propositions. D'Amphipolis il passa dans l'île de Samothrace, et se réfugia dans le temple de Castor et Pollux. Toutes les villes de Macédoine ouvrirent leurs portes au vainqueur, et firent leur soumission.

Le consul, étant parti de Pydna, arriva le lendemain à Pella, dont il admira l'heureuse situation. Le trésor du roi avait été dans cette ville; mais on n'y trouva alors que les trois cents talents (trois cent mille écus) que Persée avait fait partir pour Gentius, roi d'Illyrie[2], et qu'ensuite il avait fait revenir. Paul Emile, ayant appris que Persée était dans la Samothrace, se rendit à Amphipolis pour passer de là dans cette île. Il s'avança dans la con-

[1] C'était la coutume des Romains. César marque, dans le troisième livre de la Guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus et de quelques autres couvertes de lierre, *L. etiam Lentuli et nonnullorum tabernacula protecta hederâ.*

[2] Liv. lib. 44, cap. 24. — Plut.

[1] An. R. 584; av. J. C. 168. — Liv. lib. 44, cap. 44, 45. — Plutarch.

[2] Liv. lib. 49, cap. 46. — Plut.

trée Odomantique, au delà du Strymon, et campa à Sires[1].

Ce fut là qu'il reçut une lettre de Persée[2], qui lui fut présentée par trois députés d'une condition et d'un rang fort médiocres. Il ne put s'empêcher de verser des larmes en faisant réflexion à l'inconstance des choses humaines, dont l'état présent de Persée, comparé à ce qu'il était au moment auparavant, lui donnait un exemple bien sensible. Mais quand il vit que la lettre avait pour inscription et pour titre, *Le roi Persée au consul Paul Emile, salut*, l'ignorance stupide, dit Tite-Live, où était ce prince par rapport à son état, étouffa en lui tout sentiment de compassion; et, quoique la teneur de la lettre fût d'un style humble et suppliant, et qui convenait peu à la dignité royale, il renvoya les députés sans faire de réponse. Quelle hauteur dans ces fiers républicains, qui dégradent et déposent ainsi sur-le-champ un roi malheureux! Persée sentit alors quel nom désormais il devait oublier. Il écrivit une seconde lettre, où il ne mit que son nom simple sans qualité. Il demandait qu'on lui envoyât des commissaires avec qui il pût traiter; ce qui lui fut accordé. Cette négociation fut sans effet, parce que, d'un côté, Persée ne voulait point renoncer au titre de roi, et que, de l'autre, Paul Emile exigeait qu'il remît son sort absolument à la disposition du peuple romain.

Pendant ce temps-là[3], le préteur Octavius, qui commandait la flotte, était abordé à Samothrace. Il n'arracha pas Persée de cet asile, par respect pour les dieux qui y présidaient; mais il tâcha, mêlant les menaces aux promesses, de l'engager à sortir du temple et à se livrer aux Romains. Ses efforts furent inutiles.

Un jeune Romain (il s'appelait *Atilius*), soit de son mouvement propre, soit de concert avec le préteur, prit un autre tour pour tirer le roi de l'asile. Etant entré dans l'assemblée des Samothraciens qui se tenait actuellement: « Est-ce avec vérité, leur dit-il, « ou sans fondement, qu'on dit que votre île « est sacrée, et qu'elle est dans toute son « étendue une terre sainte et inviolable? » Tout le monde ayant rendu témoignage à la sainteté de l'île; « Pourquoi donc, continua-« t-il, un homicide, souillé du sang du roi « Eumène, a-t-il violé un séjour si auguste et « si sacré? et, pendant que l'on commence « toutes les cérémonies de religion par en « exclure ceux qui n'ont pas les mains pures, « comment pouvez-vous souffrir que votre « temple même soit souillé et profané par la « présence d'un infâme assassin? » Cette accusation regardait Evandre, que tout le monde savait avoir été le ministre de l'assassinat d'Eumène.

Les Samothraciens déclarèrent donc au roi qu'Evandre était accusé d'assassinat: qu'il vînt, selon les lois établies pour leur asile, se justifier devant les juges; ou, s'il craignait de le faire, qu'il prît ses sûretés et sortît du temple. Le roi ayant fait venir Evandre, lui conseilla fort de ne point subir un tel jugement. Il avait ses raisons pour lui donner ce conseil, craignant qu'il ne déclarât que c'était par son ordre qu'il avait entrepris cet assassinat. Persée lui fit donc entendre qu'il ne lui restait d'autre parti que de se donner à lui-même la mort. Evandre parut y consentir; et, témoignant qu'il aimait mieux employer pour cela le poison que le fer, il songea à se dérober par la fuite. Le roi l'ayant appris, et craignant que les Samothraciens ne fissent retomber sur lui leur colère, comme ayant soustrait le coupable au supplice qu'il méritait, il le fit tuer. C'était souiller la sainteté de l'asile par un nouveau crime; mais il corrompit à force d'argent le premier magistrat, qui déclara dans l'assemblée qu'Evandre s'était donné à lui-même la mort.

Le préteur[4], n'ayant pu persuader à Persée de quitter son asile, s'était réduit à lui ôter tous les moyens de s'embarquer et de s'enfuir. Cependant, malgré toutes ses précautions, Persée gagna secrètement un certain Oroandès de Crète, qui avait un vaisseau marchand, et lui persuada de le recevoir sur son bord avec toutes ses richesses: elles montaient à

[1] Ville obscure et inconnue, à l'extrémité orientale de la Macédoine.
[2] Liv. lib. 45, cap. 4.
[3] Liv lib. 45, cap. 6.

[4] Liv. lib. 45, cap. 6. — Plut. in Æm. Paulo.

deux mille talents, c'est-à-dire à six millions. Mais, soupçonneux comme il était, il ne se dessaisit pas du tout, n'en envoya qu'une partie, et réserva à faire porter le reste avec lui. Le Crétois, suivant en cette rencontre le génie de sa nation, fourbe et trompeur, embarqua sur le soir tout l'or et l'argent qu'on lui avait envoyé, et manda à Persée qu'il n'avait qu'à se rendre vers le minuit sur le port avec ses enfants et les gens qui lui étaient absolument nécessaires pour le service de sa personne.

L'heure du rendez-vous approchant, Persée se glissa avec des peines infinies par une fenêtre très-étroite, traversa un jardin, et sortit par une vieille masure avec sa femme et ses enfants. Le reste de son trésor le suivait. On ne saurait exprimer sa douleur et son désespoir lorsqu'il apprit qu'Oroandés avec sa riche charge était en pleine mer. Il fallut qu'il retournât à son asile, lui et Philippe, son fils aîné. Il confia ses autres enfants à Ion de Thessalonique, qui avait été son favori, et qui le trahit dans sa mauvaise fortune: car il les livra à Octavius; ce qui fut la principale cause qui obligea Persée à se remettre lui-même au pouvoir de ceux qui avaient ses enfants entre leurs mains.

Dès qu'Octavius[1] fut maître de la personne du roi, il le fit embarquer pour l'envoyer au consul, à qui auparavant il en avait donné avis. Paul Émile, regardant avec raison cet événement comme une seconde victoire, offrit aussitôt un sacrifice aux dieux; et, ayant assemblé le conseil, après y avoir fait la lecture des lettres d'Octavius, il envoya Q. Elius Tubéron, son gendre, au-devant du roi, ordonnant à tous les autres de rester avec lui dans sa tente, et de l'y attendre. Jamais spectacle n'attira tant de monde. Syphax, plusieurs années auparavant, avait été amené prisonnier dans le camp des Romains: mais, outre qu'il n'était pas comparable à Persée ni par lui-même, ni par la gloire de sa nation, il n'était alors qu'un accessoire de la guerre de Carthage, comme Gentius de celle de Macédoine; au lieu que Persée était l'objet capital de la présente guerre, et qu'il était recommandable par lui-même, par le souvenir de son père, de son aïeul, et de tant de rois qu'il comptait parmi ses ancêtres ou ses prédécesseurs, entre lesquels brillaient, par-dessus tous les autres, Philippe et Alexandre, qui avaient soumis l'univers aux Macédoniens.

Persée arriva dans le camp, vêtu de noir, accompagné seulement de son fils. Il ne pouvait avancer, tant il y avait de monde qui s'empressait de le voir et lui fermait le passage, jusqu'à ce que le consul envoya ses licteurs pour écarter la foule et lui ouvrir un libre accès à sa tente. Paul Emile se leva, et, ordonnant à tous les autres de demeurer assis, il alla quelques pas au-devant de lui, et lui présenta la main. Ce prince voulut se jeter aux pieds du vainqueur et embrasser ses genoux; mais le consul ne le souffrit pas, et, l'ayant relevé, il le fit asseoir vis-à-vis de ceux qui formaient l'assemblée.

Il commença par lui demander « quel sujet « de mécontentement l'avait porté à entre« prendre avec tant d'animosité contre le peu« ple romain une guerre qui l'exposait lui et « son royaume à une perte inévitable. » Comme, au lieu de la réponse que tout le monde attendait, le roi, tenant les yeux baissés en terre et versant des larmes, gardait le silence, Paul Emile continua de la sorte: « Si vous « étiez monté encore jeune sur le trône, je « m'étonnerais moins que vous eussiez ignoré « de quel poids était l'amitié ou l'inimitié du « peuple romain. Mais, ayant vous même eu « part à la guerre que votre père a faite contre « nous, et vous souvenant du traité de paix « dont elle a été suivie, et dont nous avons de « notre part observé les conditions avec une « entière exactitude, comment avez-vous pu « mieux aimer être en guerre qu'en paix avec « un peuple dont vous aviez éprouvé et la va« leur dans la guerre, et la fidélité dans la « paix? » Persée, ne répondant pas plus à ce reproche qu'à la première question; « De « quelque manière cependant, reprit le con« sul, que ces choses soient arrivées, soit par « une erreur dont tout homme est capa« ble, soit par un effet du hasard, soit par « l'ordre inévitable de la fatale destinée, pre-

[1] Liv. lib. 45, cap. 6, 7. — Plut.

[1] Liv. lib. 41, cap. 7, 8. — Plut.

« nez courage. La clémence dont le peuple « romain a usé à l'égard de beaucoup de rois « et de peuples doit vous inspirer, je ne dis « pas seulement quelque espérance, mais une « confiance presque assurée, qu'il vous trai- « tera d'une façon dont vous aurez lieu de « vous louer. » La suite fera juger de ce qu'il faut penser de cette flatteuse promesse.

Il parla ainsi en grec à Persée; puis se tournant vers les Romains, et reprenant la langue latine. « Vous voyez, leur dit-il, un grand « exemple de l'inconstance des choses hu- « maines. C'est à vous principalement, jeunes « guerriers, que j'adresse ce discours. L'in- « certitude de ce qui peut nous arriver d'un « jour à un autre doit nous apprendre à n'u- « ser jamais dans la prospérité de fierté ni de « violence à l'égard de qui que ce soit, et à ne point compter sur le bonheur présent. La « preuve d'un vrai mérite et d'un vrai cou- « rage, c'est de ne se laisser ni élever par les « bons succès, ni abattre par les mauvais. » Paul Emile, ayant renvoyé l'assemblée, chargea Tubéron de prendre soin du roi. Il le fit manger ce jour-là avec lui, et ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs qu'on pouvait lui rendre dans l'état où il se trouvait. Ensuite il distribua ses troupes dans les quartiers d'hiver, la plus grande partie à Amphipolis, le reste dans les villes voisines[1].

Ainsi fut terminée la guerre entre les Romains et Persée, après avoir duré quatre ans[1] : ainsi finit un royaume qui s'était rendu si célèbre, tant dans l'Europe que dans l'Asie. Persée avait régné onze ans. On le comptait pour le trente-neuvième[2] roi depuis Caranus, qui, le premier, avait régné en Macédoine. Une conquête si importante ne coûta à Paul Emile que quinze jours.

Le royaume de Macédoine avait été fort obscur jusqu'à Philippe, fils d'Amyntas. Sous ce prince, et par ses grands exploits, il prit des accroissements considérables, sans pourtant sortir des bornes de l'Europe : il embrassa une partie de la Thrace et de l'Illyrie, et acquit une sorte de domination sur toute la Grèce. Ce même royaume s'étendit ensuite dans l'Asie; et pendant les treize années du règne d'Alexandre, il se soumit toutes les provinces qui faisaient partie du vaste empire des Perses; il se porta d'un côté jusqu'à l'Arabie, et de l'autre jusqu'aux Indes, qui étaient regardées pour lors comme l'extrémité du monde. Cet empire, le plus grand qui fût sur la terre, partagé ou plutôt déchiré en différents royaumes, après la mort d'Alexandre, par ses successeurs, qui en tirèrent chacun à soi un morceau, subsista dans la Macédoine pendant l'espace d'un peu plus de cent cinquante ans, jusqu'à ce qu'il fût entièrement détruit par les armes des Romains. Voilà où se terminèrent les exploits si vantés de ce fameux conquérant, la terreur et l'admiration de l'univers, ou, pour parler plus juste, l'exemple de l'ambition la plus vaine et la plus insensée qui fut jamais.

Paul Emile, aussitôt après la bataille où Persée avait été vaincu, avait envoyé à Rome trois députés pour y porter l'heureuse nouvelle de cette victoire. Longtemps avant leur arrivée, et le quatrième jour seulement depuis la bataille, pendant qu'on célébrait les jeux dans le Cirque, il s'était répandu un bruit vague qu'on avait donné un combat dans la Macédoine, et que Persée avait été vaincu. Cette nouvelle causa dans tout le Cirque des battements de mains et des cris de victoire. Mais, quand les magistrats, après d'exactes enquêtes, eurent reconnu que ce bruit était sans auteurs et sans fondement, cette fausse et courte joie se dissipa, et laissa seulement une secrète espérance que c'était peut-être un pressentiment de la victoire, ou déja remportée, ou qui le serait bientôt.

L'arrivée des députés, quelques jours après, tira Rome d'inquiétude. On apprit que Persée avait été entièrement défait, qu'il était en fuite, et qu'il ne pouvait échapper aux mains du vainqueur. Alors la joie du peuple, qui jusque-là avait été suspendue, éclata sans bornes et sans mesure. Les députés lurent d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, le détail circonstancié de la bataille. On ordonna des prières publiques et des sacrifices en action de grâces, et tous les temples se trouvèrent

[1] Liv. lib. 45, cap. 9. — Id. ibid. cap. 41.

[2] Tite-Live, tel que nous l'avons, dit le vingtième. Mais il y a sans doute faute dans le chiffre. La chronique d'Eusèbe porte 39.

remplis dans le moment d'une foule infinie de personnes de tout âge et de tout sexe, qui allaient remercier les dieux de l'éclatante victoire qu'ils avaient accordée à la république. On apprit, quelque temps après, la prise de Persée; ce qui mit le comble à la joie publique. On ordonna de nouvelles actions de grâces et de nouveaux sacrifices.

Q. ÆLIUS PÆTUS [1]
M. JUNIUS PENNUS.

Pour ne point interrompre ce qui regarde la Macédoine et Paul Emile, j'omets quelques faits auxquels je reviendrai.

Après la nomination des nouveaux consuls à Rome, on prorogea le commandement des armées, dans la Macédoine à Paul Emile, et dans l'Illyrie à L. Anicius: puis on nomma dix commissaires pour aller terminer les affaires de la Macédoine, et cinq pour celles de l'Illyrie [2]; le tout de concert avec les généraux. Quoiqu'on eût choisi pour cette commission des personnes sur la prudence desquelles on pouvait sûrement compter, on crut que l'importance de l'affaire demandait qu'elle fût mûrement discutée dans le sénat, afin que le plan fût tracé aux généraux, et qu'ils n'eussent qu'à y mettre la dernière main.

Avant toutes choses, il fut ordonné « que « les Macédoniens et les Illyriens demeure- « raient libres, pour faire connaître à toutes « les nations que le but des armes du peuple « romain n'était point d'asservir les peuples « libres, mais de délivrer ceux qui étaient en « servitude; en sorte que les uns pussent, sous « la protection du nom romain, conserver « pour toujours leur liberté; et que les autres, « soumis à la domination des rois, en fussent « traités avec plus de douceur et d'équité, « par considération pour les Romains : ou « que, si jamais la guerre s'élevait entre ces « rois et le peuple romain, les nations sussent « que l'issue de ces guerres serait la victoire « pour les Romains, et la liberté pour elles.

« Le sénat abolit aussi les impôts sur les « mines et sur les revenus de certaines terres, « parce que ces impôts ne pouvaient se tirer « que par le ministère des fermiers appelés « communément publicains, et que partout « où il y a de ces sortes de fermiers il arrive « nécessairement de deux choses l'une : si on « leur commande de traiter les peuples avec « douceur, ces impôts se réduisent presque à « rien; si on leur permet d'employer la ri- « gueur et la dureté, c'est permettre ou plu- « tôt commander la ruine et l'oppression des « peuples. On aurait pu les faire lever par les « Macédoniens mêmes : mais on crut que le « maniement des deniers publics enrichissant « toujours ceux qui les touchent, ce serait « une occasion d'envie et de haine entre « eux, et une matière perpétuelle de sédition. « Ainsi le plus sûr parut de les supprimer « absolument et pour toujours.

« On ne voulut point qu'il y eût dans la « Macédoine un conseil commun à toute la « nation, de peur que la multitude insolente « ne fît dégénérer en une funeste licence la « liberté que le sénat lui aurait donnée, la- « quelle ne pouvait être salutaire qu'autant « qu'on en userait modérément. La Macé- « doine fut donc partagée en quatre régions, « dont chacune aurait son conseil particulier, « et paierait aux Romains la moitié des tri- « buts qu'elle avait coutume de payer à ses « rois. » En effet, ce partage d'un état unique en quatre parties en affaiblissait beaucoup la puissance, et paraît une suite, mais ici sage et équitable, de ce grand principe de gouvernement, qu'il faut diviser pour régner : *divide, ut regnes.*

On prit les mêmes mesures, et l'on donna les mêmes ordres pour l'Illyrie. Le reste fut abandonné à la prudence des généraux et des commissaires, qui, étant sur les lieux, verraient encore mieux que le sénat ce qu'il conviendrait d'ajouter à ces réglements.

Ceux qui étaient nommés pour l'Illyrie partirent les premiers, et s'y rendirent incessamment. Le propréteur Anicius était passé en Epire avec une partie de son armée [1]. Cette contrée, comme nous l'avons rapporté plus haut, avait embrassé le parti de Persée, et il

[1] An. R. 585; av. J. C. 167.
[2] Liv. lib. 45, cap. 17, 18.

[1] Liv. lib. 45, cap. 25

s'agissait de la soumettre aux Romains. La ville de Phanote se rendit d'abord à Anicius, et la plupart des autres en firent de même. Celle de Passaron refusa d'abord d'ouvrir ses portes. Deux des principaux citoyens de cette ville, qui, de concert avec Céphale, avaient fait soulever toute la nation contre les Romains, voyant bien qu'il n'y avait point de pardon à espérer pour eux, et résolus de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, engagèrent les habitants à se mettre en défense contre Anicius, les exhortant à préférer la mort à la servitude. Personne n'osait ouvrir la bouche contre deux hommes dont le pouvoir était absolu. Théodote, jeune citoyen, d'une naissance et d'un rang illustre, eut le courage de prendre la parole contre eux, les craignant moins que les Romains. « Quelle « rage vous possède, dit-il à ses compatriotes, « et vous porte à envelopper tant d'innocents « dans la punition de deux coupables? J'ai « bien ouï dire qu'il s'était trouvé des parti- « culiers qui étaient mort généreusement « pour leur patrie : ceux-ci sont les seuls, « jusqu'à ce jour, qui aient cru que leur pa- « trie devait périr pour eux et avec eux. Ou- « vrons plutôt nos portes aux Romains, et « soumettons-nous à une puissance à qui tout « l'univers est soumis. » Les deux auteurs de la révolte, voyant que la multitude suivait ce jeune citoyen, fondirent sur le corps de garde des ennemis le plus voisin, et, s'offrant eux-mêmes à leurs coups, ils y trouvèrent la mort qu'ils cherchaient. La ville aussitôt se rendit aux Romains. Céphale, dans celle de Tecmon, tint à peu près la même conduite, et eut le même sort que ceux dont je viens de parler; après quoi les Romains ne trouvèrent plus aucune résistance. Anicius, ayant pacifié l'Epire, et mis ses troupes en quartier d'hiver dans les villes les plus commodes, retourna dans l'Illyrie.

Il y trouva les commissaires de Rome à Scodra, capitale du pays, qui lui communiquèrent les ordres du sénat [1]. Après qu'Anicius eut pris leur avis, il convoqua l'assemblée des Illyriens, et, étant monté sur son tribunal, il déclara que le sénat et le peuple romain accordaient la liberté aux Illyriens, et qu'au premier jour on retirerait les garnisons de toutes les villes et de toutes les citadelles du pays. A l'égard de quelques peuples qui avant la guerre s'étaient déclarés pour les Romains, on ajoutait à la liberté l'exemption de tout tribut : les autres étaient déchargés de la moitié de ceux qu'ils payaient auparavant au roi Gentius. L'Illyrie fut divisée en trois régions ou parties, qui avaient chacune leur conseil public et leurs magistrats. Après y avoir établi cette forme de gouvernement, il retourna à son quartier d'hiver de Passaron, dans l'Epire.

Avant que les commissaires pour la Macédoine y fussent arrivés, Paul Emile, qui était de loisir, résolut de visiter pendant l'automne les plus célèbres villes de la Grèce [1], pour voir de ses propres yeux bien des choses dont tout le monde parlait sans les connaître. Ayant laissé le commandement du camp à Sulpicius Gallus, il partit avec un cortége peu nombreux, accompagné du jeune Scipion, son fils, et d'Athénée, frère du roi Eumène.

Il traversa la Thessalie pour aller à Delphes, l'oracle le plus célèbre de l'univers. La multitude et la richesse des présents, des statues, des vases, des trépieds, dont ce temple était rempli, le surprit extrêmement. Il y offrit un sacrifice à Apollon. Ayant vu une grande colonne carrée de pierres blanches où l'on devait poser une statue d'or de Persée, il ordonna qu'on y mît la sienne, disant *que les vaincus devaient céder la place au vainqueur*.

Il vit à Lébadie le temple de Jupiter, surnommé *Trophonius*, et l'entrée de la caverne où descendaient ceux qui consultaient l'oracle [2]. Il offrit un sacrifice à Jupiter et à la déesse Hercyuna. On croit qu'elle était fille de Trophonius.

A Chalcis, il fut curieux d'y voir l'Euripe, et d'examiner par ses yeux les singularités du flux et reflux de cette mer, dont les retours sont bien plus fréquents qu'ailleurs, et tout à fait irréguliers.

De là il passa à la ville d'Aulide, du port de

[1] Liv. lib 45, cap 26.

[1] Liv. lib. 27, 28, cap. 28. — Plut. in Æm. Paul.

[2] Il est parlé de cet oracle dans l'*Histoire Ancienne*, tom. 1, pag 720

laquelle partit autrefois pour Troie la célèbre flotte d'Agamemnon. Il visita le temple de Diane, sur l'autel de qui ce roi des rois immola sa fille Iphigénie pour obtenir de la déesse une heureuse navigation.

Après avoir passé par Orope, dans l'Attique, où le devin Amphiloque était honoré comme un dieu, il se rendit à Athènes, ville célèbre par son ancienne réputation, et qui présenta à sa vue beaucoup d'objets capables de piquer la curiosité : la citadelle, les ports, les murs qui joignaient le Pirée à la ville; les arsenaux, les monuments des grands capitaines; enfin les statues des dieux et des héros, dans lesquelles l'art l'emportait encore sur la richesse et la variété des matières. Il n'oublia pas d'offrir un sacrifice à Minerve, déesse tutélaire de la citadelle.

Pendant que Paul Emile était dans cette ville, il demanda aux Athéniens un excellent philosophe pour achever d'instruire ses enfants, et un habile peintre pour diriger les ornements de son triomphe. Ils jetèrent aussitôt les yeux sur Métrodore, qui excellait en même temps, et dans la philosophie, et dans la peinture. On voit ici quelle attention les grands hommes de l'antiquité donnaient à l'éducation de leurs enfants. Les fils de ce général romain étaient sortis de l'enfance, puisque le plus jeune, connu depuis sous le nom du second *Scipion l'Africain*, avait alors dix-sept ans. Cependant il songe encore à mettre auprès d'eux un philosophe capable de leur former l'esprit par l'étude des sciences, et le cœur par celle de la morale, qui est de toutes les études la plus importante, et cependant la plus négligée. Paul Emile, après avoir trouvé dans la personne de Métrodore le trésor qu'il cherchait, sortit d'Athènes bien content.

Il arriva en deux jours à Corinthe. La citadelle et l'isthme lui fournirent un spectacle curieux : la citadelle, élevée à une hauteur prodigieuse, et abondante en eaux qui sortaient d'une infinité de sources; l'isthme, qui séparait par une langue de terre fort étroite deux mers voisines, l'une au couchant, l'autre au levant.

Sicyone, et Argos, deux villes fort illustres, se rencontrèrent ensuite sur son passage; puis Epidaure, moins opulente que les deux autres, mais fort connue par le fameux temple d'Esculape, où l'on voyait alors une multitude infinie de riches présents offerts par les malades en reconnaissance de la guérison qu'ils prétendaient avoir reçue de ce dieu.

Sparte ne se distinguait point par la magnificence de ses édifices, mais par la sagesse de ses lois, de ses coutumes et de sa discipline.

Ayant passé par Mégalopolis, il arriva à Olympie. Il y vit beaucoup de choses dignes d'être admirées; mais quand il eut jeté les yeux sur la statue de Jupiter (c'était le chef-d'œuvre de Phidias), il en fut ému et frappé, dit Tite-Live, comme s'il avait vu ce dieu lui-même : *Jovem velut præsentem intuens, motus animo est*; et il s'écria que *ce Jupiter de Phidias était le véritable Jupiter d'Homère*[1]. Aussi rempli de vénération que s'il eût été dans le Capitole, il y offrit un sacrifice plus solennel que partout ailleurs.

Ayant ainsi parcouru la Grèce, sans s'informer en aucune sorte de ce que chacun avait pensé par rapport à Persée, pour ne point laisser d'inquiétude dans l'esprit des alliés, il retourna à Démétriade. Il avait trouvé en chemin une troupe d'Etoliens qui venaient l'informer d'une horrible violence exercée sur les principaux de la nation. Il leur donna rendez-vous à Amphipolis. Ayant appris que les dix commissaires avaient déjà passé la mer, il quitta toutes les autres affaires, et alla à leur rencontre à Apollonie, distante d'Amphipolis d'une journée seulement. Il fut fort surpris d'y rencontrer Persée, que ses gardes laissaient aller de côté et d'autre avec beaucoup de liberté. Il en fit de vifs reproches à Sulpicius, aux soins de qui il avait confié la garde de cet important prisonnier. Il le remit entre les mains de Postumius, aussi bien que Philippe, son fils, avec ordre de le mieux garder. Pour ce qui est de sa fille et de son second fils, il les fit venir de Samothrace à Amphipolis, où il ordonna que l'on en prît tout le soin que demandaient leur naissance et leur état.

Lorsque le jour fut arrivé où il avait mandé

[1] Voilà une grande louange pour Phidias, d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homère, mais elle est encore plus grande pour Homère, d'avoir si bien conçu toute la majesté d'un dieu.

à Amphipolis les dix principaux de chaque ville[1], et ordonné qu'on y apportât tous les registres publics, en quelque lieu qu'ils fussent déposés, avec tout l'argent du roi, il se plaça sur son tribunal au milieu des dix commissaires; et quoique la multitude des Macédoniens qui s'était répandue autour d'eux fût accoutumée à l'éclat de la majesté royale, cependant ces huissiers qui écartaient le peuple, ce hérault qui annonçait les ordres du souverain magistrat, ces licteurs avec leurs haches et leurs faisceaux, tous objets nouveaux pour leurs yeux et pour leurs oreilles, et capables d'intimider non-seulement des ennemis vaincus, mais même des alliés de la république, remplirent d'abord leurs esprits d'étonnement et de frayeur. Paul Emile, ayant fait faire silence, prononça en latin ce que le sénat, et ce que lui-même avec les commissaires avait réglé au sujet de la Macédoine; et le préteur Octavius, qui était présent, expliquait le tout à l'assemblée en langue grecque.

Les principaux articles étaient: « que les « Macédoniens seraient libres, conserveraient « leurs villes, leurs campagnes, leurs lois, et « qu'ils seraient gouvernés par des magistrats « qu'ils choisiraient eux-mêmes tous les ans: « qu'ils paieraient aux Romains la moitié des « tributs qu'ils avaient payés à leurs rois (Plu« tarque fait monter cette moitié à cent talents, « c'est-à-dire à cent mille écus): que la Macé« doine serait désormais divisée en quatre ré« gions, quatre cantons, qui auraient chacun « leur conseil, où ressortiraient toutes les af« faires. Les villes capitales où se devaient tenir « les assemblées de chaque canton étaient, pour « le premier, Amphipolis; pour le second, « Thessalonique; pour le troisième, Pella; « pour le quatrième, Pélagonie. Ce fut dans « ces quatre villes que les peuples de chaque « canton avaient ordre de s'assembler par « leurs députés, de porter leurs tributs, et « de créer leurs magistrats. Il n'était permis « à personne de contracter des mariages, ni « d'acheter des terres ou des maisons, hors « de son canton. Il leur était défendu de tra« vailler aux mines, soit d'or, soit d'argent: « on n'abandonna à leur industrie que celle « de cuivre et de fer, et l'on ne taxa ceux qui « s'en chargeaient qu'à la moitié des droits « qu'ils avaient payés au roi. On leur défen« dit aussi de se servir de sel étranger, et de « couper eux-mêmes ou de permettre à d'au« tres de couper des bois propres à construire « des navires. On permit aux régions qui « étaient voisines des nations barbares (et tou« tes l'étaient, à l'exception de la troisième) « de tenir des troupes armées sur leurs fron« tières ».

Ces règlements, publiés en pleine assemblée de la nation, firent différentes impressions sur les esprits. L'article de la liberté et celui de la diminution des tributs causèrent un extrême plaisir aux Macédoniens, qui s'y attendaient peu. Mais ils regardaient la Macédoine, partagée en diverses régions qui n'auraient plus aucun commerce entre elles, comme un corps déchiré par la séparation de ses membres, qui ne sont vivants et ne subsistent que moyennant le mutuel secours qu'ils se prêtent les uns aux autres.

Le proconsul[1] ensuite donna l'audience qu'il avait promise aux Etoliens; j'en parlerai ailleurs. Après un intervalle qui fut rempli par d'autres affaires, il tint une seconde assemblée générale des Macédoniens, pour mettre le nouveau gouvernement en train. Puis il fit lire publiquement les noms des principaux de la Macédoine, qu'on avait résolu de faire passer en Italie avec ceux de leurs enfants qui auraient plus de quinze ans. Cet ordre, qui parut d'abord dur et cruel, fut reconnu ensuite nécessaire à la liberté des peuples; car on ne nomma dans cette liste que les grands seigneurs[2], les généraux d'armées, les capitaines de vaisseaux, tous ceux qui avaient eu quelque charge, ou qui avaient été employés dans les ambassades; en un mot, tous les officiers considérables ou non, mais également accoutumés à faire bassement leur cour au roi, et à commander aux autres avec fierté et

[1] Liv. lib. 45, cap. 29, 30. — Plutarch.

[1] Liv. lib. 45, cap. 31, 32.

[2] « Nominati sunt enim regis amici purpuratique, du« ces exercituum, præfecti navium, aut præsidiorum, « servire regi humiliter, aliis superbè imperari assueti; « prædivites alii; alii, quos fortunâ non æquarent, his « sumptibus pares: regius omnibus victus, vestitusque; « nulli civilis animus, neque libertatis æquæ patiens. (Liv.)

insolence. Dans ce nombre il y en avait de fort puissants et de fort riches par eux-mêmes; d'autres qui, leur étant beaucoup inférieurs en naissance et en biens, s'efforçaient de les égaler et même de les surpasser par le luxe et la dépense, tous vivant presque comme des rois et pour la table et pour les équipages. De tels hommes ne se seraient pas facilement réduits à un genre de vie tout différent, où la liberté égale tous les citoyens, et où tout le monde est soumis aux lois sans distinction. Ils eurent tous ordre de sortir de Macédoine, et de passer en Italie sous peine de mort.

Les règlements que Paul Emile donna à la Macédoine étaient si sages et si judicieusement concertés, qu'ils paraissaient faits, non pour des ennemis vaincus par la force des armes, mais pour de fidèles alliés dont on aurait eu à récompenser les services; et l'usage, qui seul fait sentir ce qu'il peut y avoir de faible et de défectueux dans les lois, ne trouva rien, pendant un fort long temps, à corriger dans celles que ce sage magistrat avait établies.

Pendant que Paul Emile était occupé de ces soins importants, Scipion son fils[1], à qui l'âge ne permettait pas encore d'y prendre part, s'amusait aux exercices de la chasse, qu'il aimait fort. La Macédoine lui fournissait abondamment de quoi satisfaire son inclination, parce que la chasse, qui y faisait le divertissement ordinaire des rois, ayant été suspendue depuis quelques années à cause de la guerre, il y trouvait une grande quantité de gibier de toute espèce. Paul Emile, attentif à procurer à son fils d'honnêtes plaisirs pour le détourner de ceux que la raison lui interdisait, lui laissa goûter avec une pleine liberté celui de la chasse pendant tout le temps que les troupes romaines demeurèrent dans le pays depuis la victoire qu'il avait remportée sur Persée. Le jeune Romain employa son loisir à cet exercice si convenable à son âge; et il n'eut pas moins de succès dans cette guerre innocente qu'il déclara aux bêtes de Macédoine, que son père en avait eu dans celle qu'il avait faite contre les habitants de ce pays.

Paul Emile lui-même fit succéder à ses occupations sérieuses des jeux et des spectacles qu'il avait préparés de longue main[1], et auxquels il avait eu soin d'inviter tout ce qu'il y avait de personnes plus considérables dans les villes de l'Asie et de la Grèce. Il fit de magnifiques sacrifices aux dieux, et donna des fêtes superbes, tirant abondamment des trésors du roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre et le bon goût qui y régnaient; car, ayant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement et une connaissance si exacte de ce qui était dû à tous, que chacun y fut logé, placé, et traité selon son rang et son mérite, et qu'il n'y eut personne qui n'eût à se louer de sa politesse et de son honnêteté. Les Grecs ne pouvaient se lasser d'admirer que dans les jeux même, chose inconnue jusque-là aux Romains, il portât tant d'exactitude et d'intelligence, et qu'un homme occupé des plus grandes affaires ne négligeât pas la moindre bienséance dans les petites.

Il avait rassemblé en un monceau toutes les dépouilles qu'il ne voulait point transporter à Rome, des arcs, des carquois, des flèches, des javelines, enfin des armes de toutes sortes, et il les avait rangées comme en trophées. Le flambeau à la main il y mit le premier le feu, et les principaux officiers après lui.

Il exposa ensuite aux yeux des spectateurs, dans un lieu élevé et préparé pour cela, tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus magnifique dans le butin qu'il avait fait en Macédoine, et qui devait être porté à Rome: des meubles précieux, des statues et des tableaux de la main des plus grands maîtres, des vases d'or, d'argent, d'airain, d'ivoire, qui surpassaient en magnificence tout ce qui se voyait de plus beau en ce genre dans le palais même d'Alexandrie.

Mais la plus grande satisfaction que Paul Emile reçut de sa magnificence, et qui flattait le plus l'amour-propre, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, et de tant de spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvait rien de si merveilleux et de si digne d'attention et d'admiration que lui-même.

[1] Polyb. in Excerpt. pag. 161.

[1] Plut. in Æm. pag. 270. — Liv. lib. 45, cap. 32.

Et comme on était surpris de la belle ordonnance qui régnait à sa table, il disait agréablement que c'était le même esprit qui servait à régler l'ordonnance d'une bataille et celle d'un festin[1]; à rendre l'une formidable aux ennemis, et l'autre agréable aux conviés.

En louant sa magnificence et sa politesse on ne louait pas moins son désintéressement et sa magnanimité; car tout l'or et l'argent qu'on avait trouvé dans les trésors du roi, et qui montait à de très-grandes sommes, il ne daigna pas seulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des trésoriers pour le porter dans l'épargne. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliothèque de Persée. Les jeunes seigneurs pour lors, et ceux qui étaient destinés à commander un jour les armées, ne témoignaient donc pas de mépris pour l'étude, et ne la croyaient pas ou indigne de leur naissance, ou inutile à la profession des armes.

Paul Emile, en distribuant les prix de la valeur, ne donna à son gendre Tubéron qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce même Tubéron qui occupait, lui seizième de son nom et de sa famille, une seule maison dans Rome, et vivait du revenu d'une petite terre avec toute sa nombreuse parenté. Cette coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la famille des Elius; encore fallut-il que ce fussent la vertu et l'honneur qui l'introduisissent dans cette petite et pauvre maison, digne véritablement d'être appelée le palais et le temple de la pauvreté. Si Paul Emile, maître des trésors immenses de Persée, en avait détourné une partie pour s'enrichir, pourrait-on dire de même que ce seraient la vertu et l'honneur qui auraient introduit ces richesses dans sa maison? Il était bien éloigné d'un si honteux et si infâme procédé. Je l'appelle ainsi après Cicéron, qui déclare que l'avarice est le plus honteux de tous les vices[2], surtout dans ceux qui sont chargés du gouvernement de la république; et que de faire d'un si noble emploi un trafic et un moyen de s'enrichir, c'est la chose du monde non-seulement la plus honteuse, mais la plus noire et la plus criminelle. Il avait dit auparavant en parlant de Paul Emile, que de tous les trésors de Persée il n'en était rien entré dans la maison de ce général qu'une gloire immortelle pour son nom et pour sa vertu. *At hic nihil domum suam præter memoriam nominis sempiternam detulit.*

Quand Paul Emile eut fait embarquer toutes les précieuses dépouilles de Persée pour être transportées à Rome par les soins de Cn. Octavius[1], il prit congé des Grecs, et, après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuser de la liberté que les Romains leur avaient accordée, et à la conserver par le bon gouvernement et par l'union, il partit pour l'Epire, avec un décret du sénat qui lui ordonnait d'abandonner à ses troupes le pillage de toutes les villes de cette contrée qui s'étaient révoltées contre les Romains pour embrasser le parti du roi. Il avait aussi envoyé Scipion Nasica et Fabius son fils avec une partie de ses troupes pour ravager le pays des Illyriens, qui avaient donné du secours à ce prince.

Le général romain, arrivé en Epire, crut devoir s'y prendre prudemment pour exécuter sa commission, de sorte que l'on ne pût pas prévoir son dessein. Il envoya dans toutes les villes des officiers sous prétexte d'en tirer les garnisons, afin que les Epirotes jouissent de la liberté comme les Macédoniens. Voilà ce qu'on appelle prudence! En même temps il fit signifier à dix des principaux citoyens de chaque ville qu'ils eussent à apporter dans les places publiques à certain jour tout l'or et l'argent qui étaient dans toutes les maisons et dans les temples; et il distribua ses cohortes dans toutes les villes, comme pour s'emparer de ces sommes et les conduire sûrement. Le jour marqué étant venu, l'or et l'argent fut apporté dès le matin dans les places, et livré aux officiers romains; et à dix heures, le signal ayant été donné, tout le reste fut pillé

[1] « Vulgò dictum ipsius ferebant, et convivium instruere, et ludos parare ejusdem esse qui vincere bello sciret. » (Liv.)

[2] « Nullum vitium tetrius quàm avaritia, præsertim in principibus rempublicam gubernantibus: habere enim quæstui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam et nefarium.» (*De Offic.* lib. 2 n. 77.)

[1] Liv. lib. 45. cap. 34.

par le soldat. Il y eut cent cinquante mille hommes faits esclaves. Après avoir pillé les villes au nombre de soixante et dix, on en rasa les murailles. On vendit tout le butin, et de la somme qu'on en recueillit il en revint à chaque fantassin pour sa part cent francs (deux cents deniers[1]), et à chaque cavalier deux cents francs. Cette violente exécution fait bien voir que les Romains connaissaient les maximes des conquérants, cruels lorsqu'il s'agit d'établir leur domination, sauf à la faire goûter ensuite par la sagesse et la douceur de leur gouvernement.

Après que Paul Emile, contre son naturel, qui était doux et humain, eut fait exécuter ce décret, il descendit vers la mer à la ville d'Orique, fit embarquer toute son armée, et repassa en Italie. Quelques jours après, Anicius ayant rassemblé ce qui restait d'Epirotes et d'Acarnaniens, ordonna aux principaux, dont la cause avait été réservée au jugement du sénat, de le suivre en Italie.

Paul Emile étant arrivé à l'embouchure du Tibre[2], remonta cette rivière sur la galère du roi Persée, qui était à seize rangs de rames, et où l'on avait étalé, non-seulement les armes captives, mais encore les plus riches étoffes et les plus beaux tapis de pourpre trouvés parmi le butin. Tous les citoyens, sortis au-devant de cette galère, l'accompagnaient en foule de dessus le rivage, et semblaient rendre par avance au proconsul les honneurs du triomphe qu'il avait si bien mérité.

Peu de jours après arrivèrent Anicius et Octavius avec la flotte. Le sénat leur décerna le triomphe à tous trois, et ordonna au préteur Q. Cassius d'engager les tribus du peuple au nom du sénat à proposer la loi ou l'ordonnance usitée en pareil cas pour donner droit à ces généraux de conserver le titre du commandement le jour qu'ils entreraient en triomphe dans la ville. L'envie néglige ordinairement un mérite qui n'est que médiocre[3], et s'attache à ce qu'il y a de plus grand et de plus distingué. Anicius et Octavius ne trouvèrent aucun obstacle à leur triomphe : Paul Emile, à qui ils auraient eu honte eux-mêmes de se comparer, fut seul arrêté[1]. Ce général avait fait observer à ses soldats la discipline austère des premiers Romains. La part du butin qu'il leur avait accordée était infiniment au-dessous de leur espérance : pour satisfaire pleinement leur avidité, il aurait fallu abandonner tous les trésors du roi. Ainsi l'armée de Macédoine était peu disposée à s'intéresser en faveur de son général dans l'assemblée qui allait se tenir pour faire passer la loi. Mais Servius Galba, qui avait servi dans la Macédoine en qualité de tribun des soldats de la seconde légion, et qui était personnellement ennemi de Paul Emile, avait aigri sa légion contre lui, et, par son moyen, engagé toute l'armée à se trouver à l'assemblée, et à se venger d'un général dur et avare, en rejetant la loi que l'on proposait pour son triomphe. Il appelait dureté l'exactitude avec laquelle Paul Emile avait fait observer la discipline, et avarice son attention à réserver au trésor public les richesses du pays vaincu. Ces discours faisaient néanmoins grande impression sur les soldats; et leur mécontentement, fondé sur leur insatiable avidité, jetait un voile sur les excellentes qualités de leur général, à qui pourtant ils étaient tous forcés de rendre justice en eux-mêmes, en reconnaissant la supériorité de son mérite en tout genre.

Le jour de l'assemblée, comme le triomphe lui allait être décerné tout d'une voix, Galba, voyant que personne ne se présentait pour s'opposer à une loi qui ne paraissait souffrir aucune difficulté, s'avança, et dit que les particuliers étant en droit de parler pour ou contre les lois proposées, il demandait que l'affaire fût remise au lendemain, parce qu'il était déjà deux heures après midi, et que les quatre heures qui restaient ne lui suffisaient pas pour déduire tous les moyens qu'il avait à opposer au triomphe de Paul Emile. Les tribuns lui ayant ordonné de parler sur l'heure même, s'il avait quelque chose à dire, il entama un long discours tout rempli d'injures et de reproches, dont le but était d'animer et d'irri-

[1] 164 fr. E. B.
[2] Liv. lib. 45, cap. 35.
[3] « Intacta invidià media sunt : ad summa fermè « tendit. »

[1] Liv. lib. 45, cap 36, 35.

ter les soldats en exagérant la dureté des généraux à leur égard, et leur faisant entendre que, si tous de concert ils rejetaient la loi, ils apprendraient aux grands de Rome, par cette fermeté, à ménager les troupes plus qu'ils ne faisaient. Il consuma ainsi le reste du jour.

Le lendemain, les soldats se trouvèrent en si grand nombre à l'assemblée, qu'il n'était presque pas possible aux autres citoyens d'y aborder pour donner leurs suffrages. Les premières tribus rejetèrent absolument la proposition du triomphe. Alors les sénateurs, outrés d'indignation que l'on refusât à Paul Emile un honneur qu'il avait si bien mérité, et d'ailleurs alarmés par une conspiration qui allait à soumettre les généraux aux soldats, et à les rendre les victimes de leur licence et de leur avarice, firent grand bruit dans l'assemblée. Après que le tumulte eut été apaisé, M. Servilius, qui avait été consul, et qui était sorti vainqueur de vingt-trois combats singuliers contre des ennemis qui lui en avaient porté le défi, pria les tribuns de recommencer la délibération, et de lui permettre de parler au peuple. Ce qui lui ayant été accordé, il s'expliqua de la sorte :

« Il me semble, Romains[1], que nous pouvons aujourd'hui, plus que jamais, connaître jusqu'où va l'habileté de Paul Emile dans le métier de la guerre, puisque, ayant à conduire une armée si portée à la licence et à la révolte, il a su la contenir dans l'ordre, et faire avec elle de si grands et de si beaux exploits. Mais ce que je ne puis concevoir, c'est qu'après avoir témoigné une joie si vive et si générale, et rendu même des actions de grâces aux dieux sur la simple nouvelle de la victoire remportée en Macédoine, maintenant que cette victoire vous est en quelque manière mise sous les yeux et rendue présente par la présence du général à qui nous en sommes redevables, vous y paraissiez indifférents, et disposés à refuser à ces mêmes dieux les honneurs et la reconnaissance que vous leur devez pour une protection si éclatante.

« Aurait-on cru qu'il se fût trouvé quelqu'un à Rome qui pût être fâché qu'on y triomphât des Macédoniens, et que ce fussent les propres soldats de Paul Emile qui cherchassent à obscurcir l'éclat de leur victoire? Mais quelles plaintes font-ils donc de leur général? Il nous a obligés, disent-ils, à garder nos postes, avec une sévérité extrême; il nous a fait faire les sentinelles et les rondes avec plus de rigueur qu'aucun de ceux qui ont commandé avant lui; il a exigé de nous plus d'assiduité au travail qu'on n'en avait demandé auparavant, se trouvant partout en personne, et ne nous donnant aucun relâche; enfin, pouvant nous enrichir du butin que nous avions fait, il a mieux aimé garder les trésors du roi pour les exposer dans son triomphe, et les faire ensuite porter dans le trésor public. Vous auriez honte, soldats, de vous exprimer en ces termes. Voilà pourtant les seuls reproches que vous puissiez faire à votre commandant, et les seules raisons que vous ayez de vous opposer à l'honneur dont on veut le récompenser.

« Mais ne vous y trompez point, soldats; ce n'est point à Paul Emile que votre refus fera du tort. Le triomphe ne peut rien ajouter à sa gloire, reconnue généralement comme elle l'est, et attestée par des faits si éclatants. C'est au peuple romain même, c'est à la république entière, que vous faites injure. Il ne faut pas s'imaginer que le triomphe soit une cérémonie particulière et privée. C'est un honneur commun à toute la nation. Quoi! tant de triomphes remportés sur les Gaulois, sur les Espagnols, sur les Carthaginois, n'ont-ils rendu illustres que les généraux qui avaient vaincu ces peuples? La plus grande partie de leur éclat n'a-t-elle pas rejailli sur le nom du peuple romain?

« Y a-t-il pour lui un spectacle plus agréable et plus flatteur que de voir un nombre considérable de généraux d'armées, de grands seigneurs, et Persée lui-même avec ses enfants, ce roi le plus illustre et le plus opulent de l'Europe, chargés tous de chaînes, marcher devant le char et presque sous les pieds du triomphateur? Voilà le doux et sensible plaisir, voilà l'éclatante

[1] Liv. lib. 45, cap. 37-39. — Plut. in Æmil.

« gloire, dont une maligne envie travaille à « priver la nation.

« Au lieu de cet honneur, vous préparez « au peuple romain une honte et une infamie « qui ternira pour toujours sa réputation, en « le faisant regarder comme un peuple en« nemi du vrai mérite. Et vous faites en « même temps un tort irréparable à la répu« blique. Car, quel est le Romain qui s'ef« forcera d'imiter ou Scipion ou Paul Emile, « dans une ville qui ne paie que d'ingratitude « les plus importants services de ses géné« raux?

« Mais j'ai tort, soldats, de vous imputer « à tous des sentiments si éloignés de votre « caractère, et de la conduite que vous avez « gardée jusqu'ici. Une conspiration si noire « et si criminelle ne peut être l'effet que de « la haine et de la fureur de quelques parti« culiers personnellement ennemis de Paul « Emile. Les suffrages que vous allez porter « dans ce moment, et que je suis persuadé « ne pouvoir manquer de lui être favorables, « vous justifieront pleinement. »

Ce discours fit tant d'impression sur l'esprit des gens de guerre[1], que les tribus, ayant été rappelées, opinèrent toutes pour le triomphe de Paul Emile. Ainsi le mérite de ce général l'ayant emporté sur la mauvaise volonté et la jalousie de ses ennemis, il triompha de Persée et des Macédoniens pendant trois jours consécutifs.

Le triomphe dont nous parlons[2] l'emporta de beaucoup sur tous ceux qu'on avait vus jusque-là à Rome, soit par la grandeur du roi vaincu, soit par le nombre et l'excellence des statues et des tableaux qu'on y exposa en spectacle, soit par les sommes immenses qui furent portées dans le trésor public. On peut voir la description détaillée de cette pompe dans le petit Traité sur les triomphes inséré au livre xxiii[e]. Ces sommes étaient si considérables, que les citoyens ne payèrent plus aucun tribut jusqu'au temps d'Hirtius et Pansa, qui furent consuls l'année qui suivit la mort de César.

Il est aisé de comprendre combien la vue d'un roi aussi puissant que Persée réduit à un état si humiliant, accompagné de la reine sa femme, et suivi de ses enfants baignés de larmes, devait exciter la compassion des spectateurs. Ce prince avait fait prier Paul Emile de ne pas le donner en spectacle au peuple romain, et de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Paul Emile répondit froidement : *La grâce qu'il me demande est en son pouvoir, et il peut lui-même se la procurer.* On entend bien ce qu'il voulait lui dire par ces paroles.

Quand la pompe fut arrivée au bas du Capitole, les prisonniers furent conduits, selon la coutume, dans la prison publique.

Paul Emile donna à chaque fantassin cent deniers (cinquante francs), le double aux centurions, et le triple aux cavaliers.

Au reste Persée, chargé de chaînes et conduit par la ville devant le char de son vainqueur, ne fut pas le seul qui donna dans ces jours-là un grand exemple de l'inconstance des choses humaines. Paul Emile, au milieu de son triomphe [1], tout éclatant d'or et de pourpre, en donna aussi une preuve non moins triste ni moins touchante. De quatre fils qu'il avait, les deux du premier lit, Fabius et Scipion, étaient passés dans deux familles étrangères. Des deux autres qu'il avait eus de sa seconde femme, et qu'il avait retenus dans sa maison pour être les héritiers de son nom, de ses biens et de sa gloire, le plus jeune mourut à l'âge de douze ans, cinq jours avant son triomphe, et l'autre, qui en avait quatorze, lui fut enlevé trois jours après. Il n'y eut personne qui ne fût vivement touché de l'affliction de ce père infortuné, dont les prospérités et la joie étaient mêlées d'une si sensible perte et d'une si amère douleur.

Ayant laissé passer quelques jours, il se rendit à l'assemblée du peuple pour exposer ses services [2], selon la coutume ordinaire, et il y tint ce discours digne d'un vrai Romain : « Quoique mon triomphe et les funérailles de « mes enfants, qui vous ont servi alternative« ment de spectacles, n'aient pu vous per« mettre d'ignorer ni les heureux succès de « mon consulat, ni le triste sort d'une famille

[1] Liv. lib. 45, cap. 39.
[2] Liv. lib. 45, cap. 40. — Plut.

[1] Liv. lib. 45, cap. 40. — Plut. in Æmil.
[2] Liv. lib. 45, cap. 41. — Plut.

« frappée deux fois de la foudre en si peu de « jours, souffrez cependant, Romains, que je « vous expose en peu de mots le bonheur de « la république et l'infortune de ma maison. « Etant parti de Brunduse au lever du soleil, « j'arrivai à trois heures après midi à Corcyre « avec toute ma flotte. Cinq jours après j'offris « à Delphes un sacrifice à Apollon pour moi « et pour mes armées de terre et de mer. De « Delphes j'arrivai en cinq autres jours au « camp; je pris le commandement de l'armée, « et, après avoir réformé quelques abus qui « étaient un grand obstacle à la victoire, je « m'avançai jusqu'à la vue des ennemis. Mais « voyant qu'il n'était pas possible ni de forcer « le roi dans ses retranchements, ni de l'en-« gager à combattre, je m'emparai de la for-« teresse et des défilés de Pythium, malgré « les troupes qui les gardaient, descendis par « là dans les plaines, forçai Persée d'accepter « la bataille, la gagnai, réduisis tout son « royaume sous la puissance du peuple ro-« main, et enfin terminai en quinze jours une « guerre qui avait déjà duré trois ans, et que « les consuls précédents avaient conduite de « façon que le dernier la remettait toujours à « son successeur plus difficile et plus dange-« reuse qu'il ne l'avait reçue. La suite des « événements n'a pas été moins fortunée. « Toutes les villes qui avaient été sous la puis-« sance de Persée se sont rendues. Je me suis « saisi de tous les trésors de ce prince. Je l'ai « fait ensuite prisonnier dans le temple de Sa-« mothrace, où les dieux semblent avoir pris « soin de me le livrer avec ses enfants. Ce fut « alors que, jugeant moi-même que la for-« tune m'était trop favorable, je commençai « à me défier de son inconstance. Je craignis « qu'elle ne me tendît quelque piége sur mer « lorsque je me serais embarqué pour trans-« porter en Italie les riches dépouilles de la « Macédoine avec mon armée victorieuse : car « c'est sur mer que la fortune semble exercer « sa domination avec le plus d'empire. Mais « la navigation a été parfaitement heureuse; « mes trésors et mes troupes sont arrivés à « bon port en Italie. Il paraissait que je n'a-« vais plus rien à demander aux dieux. Cepen-« dant, persuadé que c'est souvent après ses « faveurs les plus signalées que la fortune se « plaît à faire sentir sa malignité, je priai les « dieux de faire tomber sur moi plutôt que sur « la république les disgrâces que de si grandes « prospérités semblaient annoncer. Mainte-« nant donc que les funérailles de mes en-« fants [1], comme pour insulter à la prospérité « humaine, sont venues se placer avant et « après mon triomphe, j'ai lieu d'espérer que « le désastre si marqué de ma famille a ac-« quitté la république envers les dieux, et ne « lui laisse plus rien à craindre de leur part. « Persée et moi nous sommes également don-« nés en spectacle au genre humain pour ap-« prendre à tous les mortels combien peu ils « doivent compter sur leur bonheur. Il y a « cependant une grande différence entre nous. « Réduit en captivité aussi bien que ses en-« fants, il les a vus traînés devant lui en « triomphe; mais enfin il a la consolation de « les voir pleins de vie. Et moi, qui ai triom-« phé de Persée, père encore plus infortuné « que lui, j'ai passé des funérailles de l'un de « mes fils sur mon char pour monter au Ca-« pitole, et n'en suis descendu que pour voir « l'autre tout près d'expirer sous mes yeux. « Ainsi, de quatre fils dont j'étais environné, « il ne m'en reste aucun qui porte mon nom, « les deux premiers étant passés par l'adoption « dans des familles étrangères. Mais votre « bonheur et la félicité publique me consolent « de mes pertes et de la solitude à laquelle ma « maison est réduite aujourd'hui. » Ce dis-cours, plein de fermeté et de courage, toucha plus ses auditeurs que s'il eût entrepris d'ex-citer leur compassion en déplorant son infor-tune d'un ton lugubre et plaintif.

Quelque sensible que fût Paul Emile aux malheurs de Persée, il ne put autre chose pour lui que de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus commode [2]. Il fut mené par ordre du sénat à Albe, où il fut gardé, et où on lui fournit de l'argent, des meubles, et des gens pour le servir. La plu-part des auteurs prétendent qu'il se fit mourir

[1] « Itaque defunctam esse fortunam publicam mea « tam insigni calamitate spero; quòd triumphus meus, « velut ad ludibrium casuum humanorum, duobus fu-« neribus liberorum meorum est interpositus. » (Liv)

[2] « Liv. lib. 45, cap. 42. — Plut.

lui-même en s'abstenant de manger. Il avait régné onze ans,

Des trois enfants de Persée, deux, savoir sa fille et son fils aîné, qui se nommait *Philippe*, et qui était son fils seulement par adoption, et son frère par la naissance, ne vécurent pas longtemps. Son plus jeune fils, qui se nommait *Alexandre*, par un revers plus triste que la captivité et la mort même, se vit réduit à travailler des mains pour gagner sa vie; et ensuite, comme il avait appris la langue latine, il devint greffier sous les magistrats de la ville d'Albe. Quelle chute pour le fils d'un des plus grands rois du monde! Quel exemple plus capable d'humilier l'orgueil humain!

Le triomphe fut aussi accordé à Cn. Octavius et à L. Anicius [1] : au premier, pour les avantages qu'il avait remportés sur mer; à l'autre, pour la conquête de l'Illyrie. Dans ce dernier triomphe, le roi Gentius fut conduit devant le char du vainqueur avec sa femme, ses enfants, son frère, et plusieurs des premiers de la nation

Cotys, roi de Thrace, envoya redemander son fils, qu'on avait enfermé en prison après l'avoir mené en triomphe. Il s'excusait de son attachement aux intérêts de Persée, et offrait une rançon considérable pour le rachat du jeune prince. Le sénat, sans recevoir ses excuses, répondit que, plus attentif à ses services anciens qu'à sa faute récente, il lui renverrait son fils, mais sans accepter de rançon; que les bienfaits du peuple étaient gratuits, et qu'il aimait mieux en laisser le prix dans le cœur et dans la reconnaissance de ceux qu'il obligeait, que d'en exiger un salaire qui les déshonorât.

[1] Liv. lib. 45, cap. 42, 43.

LIVRE XXVI.

Ce livre contient un espace de plus de vingt ans. Il renferme principalement une suite d'affaires qui naquirent de la guerre des Romains contre Persée, les commencements du second Scipion l'Africain, la troisième guerre punique, et la ruine de Corinthe.

§ I. — Ambassadeurs envoyés par le sénat en Égypte. Ils se détournent pour aller à Rhodes. En conséquence de leurs discours, on condamne à mort tous ceux qui s'étaient déclarés pour Persée contre les Romains. Fierté de Popillius : réponse du roi Antiochus. Retour des ambassadeurs à Rome. Ambassade des rois de Syrie et d'Égypte à Rome. Masgaba, fils de Masinissa, vient en ambassade à Rome. Il y est reçu fort honorablement. Honneurs rendus à son frère Misagène. Les affranchis sont rejetés dans une seule tribu. Ambassade d'Attale à Rome. Il profite des sages remontrances que lui fait le médecin Stratius. Les Rhodiens sont mal reçus à Rome. Harangue de leurs ambassadeurs. Caton se déclare en faveur des Rhodiens. Réponse du sénat. Enfin l'alliance avec Rome est accordée aux Rhodiens. Plaintes lamentables des Rhodiens à Paul Émile. Ils n'obtiennent point justice. Le crédit et la fierté des partisans de Rome augmentent extrêmement. Injuste et criante politique des Romains. Les Achéens, soupçonnés d'avoir favorisé Persée, sont envoyés à Rome, bannis et dispersés en différentes villes. Les Achéens font plusieurs députations à Rome en faveur des bannis, mais toujours inutilement. Enfin les bannis sont renvoyés dans leur patrie. Étroite liaison du jeune Scipion avec Polybe. Bassesse d'âme de Prusias. Fin de l'histoire de Tite-Live.

L. ÆMILIUS PAULUS. II [1].

C. LICINIUS CRASSUS.

Nous avons vu ci-dessus que Ptolémée Evergète [2], roi d'Egypte, et Cléopâtre sa sœur, vivement pressés par Antiochus-l'Illustre, roi de Syrie, avaient député vers les Romains pour implorer leur secours. Le sénat, touché de l'extrême danger où se trouvait l'Egypte, et persuadé d'ailleurs qu'il n'était pas de l'intérêt de Rome de laisser Antiochus s'agrandir si fort, résolut d'envoyer une ambassade pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Décimius et C. Hostilius furent chargés de cette importante affaire. Leurs instructions portaient qu'ils iraient trouver premièrement Antiochus, et ensuite Ptolémée; qu'ils leur déclareraient de la part du sénat qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités et à terminer la guerre; et que, si l'un des deux refusait de le faire, le peuple romain ne le regarderait plus comme son allié. Sachant que le danger était pressant, trois jours après la résolution prise dans le sénat, ils partirent de Rome avec les ambassadeurs d'Egypte.

Après s'être arrêtés quelque temps dans l'île de Délos, ils reprirent leur route [3]. Lorsqu'il furent arrivés au port de Lnryme, situé dans la Carie, vis-à-vis de Rhodes, les prin-

[1] An. R. 584; av. J. C. 168.
[2] Liv. lib. 44, cap. 19. — Polyb. Leg. pag. 90.
[3] Liv. lib. 45, cap. 10.

cipaux des Rhodiens les vinrent trouver, et les prièrent instamment de venir à Rhodes, leur représentant qu'il était important, pour le salut et l'honneur de leur république, qu'ils connussent par eux mêmes ce qui s'était passé jusque-là, et ce qui se passait encore actuellement à Rhodes, afin qu'ils en informassent le sénat, et le détrompassent des faux bruits qu'on pouvait avoir répandus contre eux à Rome. Les ambassadeurs refusèrent longtemps de s'arrêter; mais les Rhodiens les pressèrent si fortement, qu'ils consentirent enfin à ce qu'on leur demandait.

Ils vinrent donc à Rhodes, où il fallut leur faire encore de nouvelles instances pour les engager à venir dans l'assemblée. Mais la manière dont ils y parlèrent, surtout Popillius, augmenta encore les alarmes de ce peuple, déjà tremblant, bien loin de les diminuer. Popillius leur reprocha tout ce que leur république[1], ou même chacun d'eux en particulier, avait dit ou fait contre les intérêts des Romains, depuis la guerre déclarée au roi de Macédoine; le tout avec un visage enflammé de colère, et d'un ton d'accusateur qui lui était naturel, et leur faisait sentir davantage leur tort et le mécontentement des Romains; car ils jugeaient par l'aigreur d'un seul sénateur, qui n'avait aucune raison personnelle d'être irrité contre eux, de la disposition de tout l'ordre à leur égard. C. Décimius, le second des ambassadeurs, leur parla avec plus de modération. Sans diminuer les fautes qui leur avaient été reprochées par Popillius, il dit « qu'elles devaient être attribuées, non au « peuple de Rhodes en général, mais à quel- « ques brouillons qui l'avaient animé contre « les Romains; que ces adulateurs, qui avaient « une langue vénale, avaient dicté des décrets « remplis d'éloges outrés pour le roi de Ma- « cédoine, et chargé leurs ambassadeurs d'or- « dres insensés, qui causeraient toujours aux « Rhodiens autant de repentir que de confu- « sion, et dont la peine retomberait sans « doute sur les coupables. » Il fut écouté avec beaucoup d'applaudissements: et, en conséquence de l'ouverture qu'il avait donnée, on fit sur-le-champ un décret qui condamnait à la mort tous ceux qui seraient convaincus d'avoir dit ou fait quelque chose en faveur de Persée. Mais la plupart de ceux qui se trouvaient dans le cas, ou étaient sortis de la ville dans le temps que les Romains y entraient, ou s'étaient donné volontairement la mort. Les ambassadeurs ne restèrent à Rhodes que cinq jours, et en sortirent aussitôt pour se rendre à Alexandrie.

Ils y arrivèrent lorsque Antiochus se préparait à en former le siége. Ils allèrent à sa rencontre à Eleusis, bourg situé à un petit quart de lieue de la ville. Le roi voyant Popillius, qu'il avait connu très-particulièrement à Rome pendant qu'il y était en otage, lui tendit la main comme à un ancien ami[1]. Le Romain, qui ne se regardait plus en ce moment comme particulier, mais comme homme public, voulut savoir, avant que de recevoir sa civilité, s'il parlait à un ami ou à un ennemi de Rome. Il lui présenta le décret du sénat et lui demanda de le lire. Antiochus, après l'avoir lu, dit qu'il en délibérerait avec son conseil et lui rendrait sa réponse. Popillius, indigné que le roi parlât de délai, traça sur le sable un cercle autour de ce prince avec une baguette qu'il avait à la main; et prenant cet air fier et ce ton sévère qui lui étaient naturels, *Avant que de sortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez-moi la réponse que je dois rapporter de votre part au sénat.* Le roi, interdit d'un procédé si hautain, après un moment de réflexion, répondit humblement: *Je ferai ce que demande le sénat.* Alors Popillius lui offrit la main, comme à un prince ami et allié de la république. Quelle hauteur d'âme[2]! quelle fierté de langage! Ce Romain, d'un seul mot, jette dans l'effroi le roi de Syrie et sauve celui d'Égypte.

Ce qui inspirait à l'un tant de hardiesse, à l'autre tant de docilité, était la nouvelle qu'on avait reçue tout récemment de la grande victoire que les Romains avaient remportée sur Persée, roi de Macédoine. Depuis ce temps-là tout plia devant eux, et le nom romain de-

[1] Liv. lib. 45, cap. 10.

[1] Liv. lib. 45, cap. 32.

[2] « Quàm efficax est animi sermonisque abscissa gra- « vitas! Eodem momento Syriæ regnum terruit, Ægypti « texit. » (VAL. MAX. 6, 14.)

vint redoutable à tous les princes et à toutes les nations.

Antiochus étant sorti d'Egypte dans le jour marqué, Popillius, avec ses collègues, entra à Alexandrie, où il mit le sceau et la dernière main au traité d'accommodement entre les deux frères [1], qui n'était encore qu'ébauché. De là il passa dans l'île de Cypre, dont Antiochus avait déjà presque fait la conquête, la fit rendre aux rois d'Egypte, à qui elle appartenait de droit, et revint à Rome rendre compte du succès de son ambassade.

Il y arriva aussi presque en même temps des ambassadeurs de la part d'Antiochus, et de celle des deux Ptolémées et de Cléopâtre, leur sœur. Les premiers dirent « que la paix « qu'il avait plu au sénat d'établir entre leur « maître et les rois d'Egypte lui paraissait « préférable à toutes les victoires qu'il aurait « pu remporter, et qu'il avait obéi aux ordres « des ambassadeurs romains comme à ceux « des dieux mêmes. » Flatterie également basse et impie ! Ensuite ils félicitèrent le peuple romain au sujet de la victoire qu'il venait de remporter sur Persée.

Les ambassadeurs égyptiens, non moins excessifs dans leurs expressions flatteuses que ceux de Syrie, déclarèrent « que les deux « frères Ptolémées et Cléopâtre se croyaient « plus redevables au sénat et au peuple ro- « main qu'à leurs propres parents, et qu'aux « dieux mêmes, ayant été délivrés par la pro- « tection de Rome d'un siége très-fâcheux, « et rétablis sur le trône de leurs ancêtres, « dont ils étaient presque entièrement dé- « chus. »

Le sénat répondit « qu'Antiochus avait fait « sagement d'obéir aux ambassadeurs; que « le sénat et le peuple romain lui en savaient « bon gré. » Ne dirait-on pas qu'il y a ici un combat, d'une part, d'adulation et de bassesse, et, de l'autre, de hauteur et d'arrogance? Quant aux Ptolémées et à Cléopâtre, on répondit « que le sénat était fort aise d'avoir « contribué à rendre leur situation plus « heureuse, et qu'il tâcherait de leur faire « connaître qu'ils devaient regarder l'amitié « et la protection du peuple romain comme « le plus ferme appui de leur royaume. » Le préteur eut ordre de faire aux ambassadeurs les présents ordinaires.

Cet Antiochus, que nous voyons ici si bas et si rampant, était pourtant surnommé *Epiphane*, c'est-à-dire, *illustre et glorieux*. A son retour d'Egypte, outré de s'être vu arracher par les Romains une couronne sur laquelle il avait compté, et dont il était presque en possession, il fit tomber tout le poids de sa colère sur les Juifs, contre qui il exerça les dernières cruautés. Le dieu d'Israël, dont il avait entrepris d'abolir le culte à Jérusalem, appesantit sa main sur ce roi impie, et le fit mourir au milieu des plus vives douleurs. Tous les événements du règne de ce prince, et sa mort funeste, avaient été prédits par le prophète Daniel.

Il vint à Rome, de plusieurs côtés, des ambassades au sujet de la défaite de Persée. Masgaba, fils de Masinissa, ayant débarqué à Pouzzoles, y trouva le questeur L. Manlius, que le sénat, averti de son arrivée, avait envoyé au-devant de lui, pour le conduire de là à Rome aux dépens de la république [1]. Il y fut reçu d'une manière fort honorable, et eut d'abord audience. Les choses qu'il avait à dire au sénat, fort agréables déjà par elles-mêmes, le parurent encore davantage par les expressions respectueuses et soumises dont il les accompagna. « Après avoir dit un mot des troupes « de cavalerie et d'infanterie, des éléphants et « du blé que son père avait envoyés depuis « quatre ans aux armées du peuple romain, il « ajouta que deux choses lui avaient fait de la « peine et causé de la confusion: la première, « de ce que le sénat l'avait prié au lieu de lui « ordonner de fournir ces secours au peuple « romain; la seconde, de ce qu'il lui avait « envoyé de l'argent pour le prix du blé: que « Masinissa n'avait pas oublié que c'était au « peuple romain qu'il était redevable de son « royaume et de tous les accroissements qu'il « avait reçus; qu'ainsi, se regardant comme « le simple usufruitier de ses états, il comptait

[1] Les deux Ptolémée, Philométor et Évergète. Ces faits qui ne sont ici traités qu'incidemment, ont été racontés plus au long dans l'Histoire Ancienne [tom. II de cette édition.]

[1] Liv. lib. 45, cap. 13, 14.

« que la propriété en appartenait à ceux qui « les lui avaient donnés : qu'ils devaient donc « user avec lui de commandement, et non de « prières, et disposer comme de leur bien des « fruits que produisaient les terres qu'il te- « nait de leur libéralité ; que Masinissa serait « toujours content de la portion que les Ro- « mains lui laisseraient après avoir pris celle « dont ils auraient besoin : que tels étaient les « ordres que son père lui avait donnés à son « départ ; mais que depuis, ayant appris la « défaite de Persée, il lui avait envoyé de « nouveaux ordres, qui le chargeaient d'en « féliciter de sa part le sénat, et de lui pro- « tester que cette nouvelle lui avait causé tant « de joie, qu'il désirait de venir à Rome pour « offrir un sacrifice à Jupiter dans son tem- « ple du Capitole, en reconnaissance d'un si « grand bienfait, et qu'il priait le sénat de lui « permettre de faire ce voyage. »

Le sénat fit réponse à ce jeune prince, « que « le roi son père portait la reconnaissance « trop loin lorsqu'il paraissait si sensible à un « bienfait qui n'était que la juste récompense « de ses services : que dans la guerre de Car- « thage il avait secouru la république avec au- « tant de fidélité que de courage, et que les « Romains se savaient bon gré d'avoir secondé « sa valeur dans la conquête des états dont il « était en possession : que dans la suite il avait « aidé les Romains avec le même zèle et le « même attachement dans les guerres qu'ils « avaient eues à soutenir contre trois rois, « l'un après l'autre, sans jamais se démentir : « qu'il n'était pas étonnant qu'il prit part à la « victoire des Romains, lui qui avait attaché « son sort au leur, et avait résolu de parta- « ger avec eux la bonne et la mauvaise for- « tune : qu'il devait se contenter de remercier « les dieux de la victoire de ses alliés dans son « palais ; que son fils le ferait à Rome en son « nom : qu'il était inutile pour lui d'entre- « prendre un si long voyage, et que l'intérêt « même du peuple romain demandait qu'il ne « sortît point de son royaume et ne s'éloignât « point de l'Afrique. »

Quelque temps après son départ, le sénat reçut des lettres qui lui apprenaient qu'un autre fils de Masinissa, nommé Misagène, ayant été congédié par Paul Emile, et ramenant sa cavalerie en Afrique, avait été attaqué sur la mer Adriatique d'une tempête qui avait dispersé sa flotte et l'avait porté lui-même, avec trois de ses vaisseaux, à Brunduse, où il était resté malade. On lui envoya le questeur L. Stertinus, qui fut chargé de lui louer un hôtel dans cette ville, de lui fournir abondamment tous les secours dont il aurait besoin, et de lui préparer des vaisseaux pour le conduire sûrement en Afrique lorsqu'il aurait recouvré sa santé.

Cette même année, les censeurs Ti. Sempronius Gracchus et Claudius Pulcher réglèrent ensemble de concert une affaire sur laquelle ils avaient longtemps disputé sans pouvoir s'accorder entre eux. Elle regardait les affranchis, qui, après avoir été par deux fois rangés à part dans quatre tribus qu'on appelait les *tribus de la ville*, s'étaient une troisième fois répandus dans les autres tribus. Ces tribus de la ville, *urbanæ*, étaient les moins honorables, ne contenant que les gens de métier et les ouvriers de Rome ; au lieu que celles de la campagne, *rusticæ*, étaient composées de citoyens plus considérables, qui possédaient des fonds à la campagne, où plusieurs étaient établis, et où d'autres allaient souvent. Après de longues contestations, les censeurs convinrent de rejeter tous les affranchis dans une des quatre tribus de la ville, nommée *Esquiline*, ordonnant que désormais ils ne porteraient leurs suffrages que dans cette unique tribu. Cet arrangement fit beaucoup d'honneur aux censeurs dans le sénat. Cicéron l'attribue à Gracchus seul, qui réellement y eut la plus grande part ; et il nous donne une grande idée de la sagesse et de l'importance de ce règlement. « Nous avons ac- « tuellement bien de la peine[1], fait-il dire à « Scévola, à maintenir notre gouvernement « dans un état tolérable. Mais, si Gracchus « n'avait pas renfermé les affranchis dans les « seules tribus de la ville, il y a longtemps « que la république serait entièrement per- « due. »

[1] « Atque is (Ti. Gracchus)..... libertinos in urbanas « tribus transtulit : quod nisi fecisset, rempublicam, « quam nunc vix tenemus, jamdiù nullam haberemus. » (*De Orat.* lib. 1, n. 38.)

Q. ÆLIUS PÆTUS[1].
M. JUNIUS PENNUS.

Entre les diverses ambassades des rois et des peuples, qui venaient à Rome depuis la victoire remportée sur Persée, Attale attira sur lui, plus que tous les autres, les regards et l'attention des Romains[2]. Il venait, au nom de son frère Eumène, les féliciter sur leur victoire récente, et de plus implorer leurs secours contre les Gaulois de l'Asie, qui avaient fait de grands ravages dans les états du roi de Pergame. Il fut reçu à Rome avec toutes les marques de distinction et d'amitié que devait attendre un prince qui avait fait preuve, dans la guerre de Macédoine, d'un attachement constant et d'une fidélité au-dessus de tout soupçon.

Les honneurs extraordinaires que l'on rendit à Attale[3], dont il ne pénétrait pas la véritable raison, le flattèrent extrêmement: et en conséquence il ouvrit les oreilles à des propositions qui, dans d'autres circonstances, lui auraient tout d'un coup fait horreur.

La plupart des Romains n'avaient plus ni estime ni affection pour Eumène. Ses négociations secrètes avec Persée, dont ils avaient été avertis, leur faisaient croire que ce prince n'avait pas été de bonne foi dans leur parti, et qu'il ne s'était abstenu de se déclarer contre eux que faute d'occasion. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus distingués, dans les entretiens particuliers qu'ils eurent avec Attale, lui firent entendre « que « les jugements que l'on faisait à Rome de « lui et de son frère étaient bien différents: « que, pour lui, il y était regardé comme le « véritable ami des Romains, et Eumène au « contraire comme un allié qui n'avait été « fidèle ni à eux ni à Persée: qu'il était également assuré d'obtenir ce qu'il demanderait « pour lui-même, et ce qu'il demanderait « contre Eumène, tous les sénateurs étant « disposés à lui accorder au moins la moitié « du royaume de son frère: qu'il devait donc, « quand il paraîtrait devant le sénat, s'arrêter uniquement sur cette demande, et ne « parler que de ses propres intérêts, sans « faire mention du sujet pour lequel son frère « l'avait envoyé. » Quelle proposition faite à un frère contre son frère et son roi! Ces traits d'une politique intéressée, qui prenait alors le dessus chez les Romains, doivent nous servir de clef pour expliquer leur conduite en d'autres occasions où ils se cachent avec plus de soin.

La tentation était délicate pour un prince qui ne manquait point sans doute d'ambition, et à qui l'occasion de la satisfaire se présentait sans qu'il l'eût recherchée. Il écouta donc ces mauvais conseils, d'autant plus qu'ils lui étaient donnés par quelques-uns des principaux de Rome qui étaient en réputation de sagesse et de probité. Il leur promit qu'il demanderait dans le sénat qu'on lui donnât une partie du royaume de son frère.

Attale avait auprès de lui un médecin, nommé *Stratius*, qu'Eumène avait envoyé avec lui à Rome pour éclairer sa conduite, et pour le rappeler par de sages avis à son devoir, s'il venait à s'en écarter. Stratius avait de l'esprit, de la pénétration, et des manières insinuantes et propres à persuader. Ayant ou pressenti ou connu par Attale même le dessein qu'on lui avait inspiré, il profita de quelques moments favorables pour lui faire de judicieuses remontrances. Il lui représenta « que le royaume de Pergame, faible par « lui-même, et tout récemment établi, n'avait subsisté et ne s'était accru que par « l'union et la bonne intelligence des frères « qui en étaient possesseurs: qu'un seul d'entre eux à la vérité avait le nom de roi et « portait le diadème, mais que tous régnaient « véritablement: qu'Eumène n'ayant point « d'enfants mâles (car on ne connaissait point « encore un fils qu'il avait, et qui régna dans « la suite), il ne pourrait laisser son trône « qu'à celui de ses frères qui le suivait immédiatement: qu'ainsi le droit d'Attale à la « succession du royaume était incontestable; « et que, vu l'âge et les infirmités de son « frère, le temps de lui succéder ne pouvait « pas être fort éloigné. Pourquoi prévenir et « hâter par une entreprise injuste et criminelle ce qui devait bientôt lui arriver par

[1] An. R. 585; av. J. C. 167.
[2] Liv. lib. 45, cap. 19, 20. — Polyb. Leg. pag. 93.
[3] Liv. lib. 45, cap. 19, 20.

« une voie naturelle et légitime? Songerait-il « à partager le royaume avec son frère, ou à « le lui ravir entièrement? que s'il n'en avait « qu'une partie, tous deux, affaiblis par ce « partage, et exposés aux insultes de leurs « voisins, pourraient bientôt en être également dépouillés. S'il prétendait régner « seul, que deviendrait son frère aîné? Le « réduirait-il à vivre en homme privé? ou « l'enverrait-il en exil à son âge, et malgré « ses infirmités? ou enfin le ferait-il mourir? « qu'il ne doutait point que de telles pensées « ne lui fissent horreur: que, pour ne point « parler de ce qu'on lit dans les fables de la « fin tragique des discordes fraternelles, « l'exemple tout récent de Persée devait bien « le frapper; que ce malheureux prince, qui « avait répandu le sang de son frère pour « s'assurer le sceptre, poursuivi par la vengeance divine, venait de déposer ce même « sceptre aux pieds de son vainqueur dans le « temple de Samothrace, comme sous les « yeux et par l'ordre des dieux qui y président: témoins et vengeurs de son crime: « que ceux-là même qui sollicitaient l'ambition d'Attale, plus par haine pour Eumène « que par amitié pour lui, loueraient sa modération et son bon cœur, s'il demeurait « fidèle à son frère jusqu'au bout. »

De quel prix, dans une occasion pareille, doit paraître un ami sincère, prudent et désintéressé! quel bonheur a un prince de donner à ceux qui l'approchent la liberté de lui parler avec force, et d'être connu d'eux sur ce pied! Les sages représentations de Stratius firent leur effet sur l'esprit d'Attale. Ce prince, ayant été introduit dans le sénat, sans parler contre son frère, et sans demander qu'on partageât le royaume de Pergame, se contenta de féliciter le sénat au nom d'Eumène et de ses frères sur la victoire qui venait de terminer la guerre de Macédoine. Il exposa modestement les services qu'il avait rendus dans cette guerre. Il pria qu'on envoyât des ambassadeurs pour réprimer l'insolence des Gaulois qui ravageaient les terres dépendantes de Pergame, et pour faire cesser les hostilités de ces barbares. Il finit par demander pour lui en particulier l'investiture d'Enus et de Maronée, villes de Thrace, qui avaient été conquises par Philippe, père de Persé, et lui avaient été contestées par Eumène.

Le sénat, s'imaginant qu'Attale demanderait une seconde audience pour parler en particulier de ses prétentions sur une partie du royaume de son frère, promit qu'il enverrait des ambassadeurs, et fit au prince les présents accoutumés. Il lui promit encore de le mettre en possession des deux villes qu'il avait demandées. Mais, quand on sut qu'il était parti de Rome, le sénat, piqué de voir qu'il n'avait rien fait de ce qu'on attendait de lui, et ne pouvant s'en venger d'une autre manière, révoqua la promesse qui le regardait personnellement, et, avant que le prince fût hors d'Italie, déclara Enus et Maronée villes libres et indépendantes. On envoya cependant vers les Gaulois une ambassade: on ne sait point de quels ordres elle fut chargée.

La politique romaine se dévoile encore ici pleinement, et cela d'une manière qui couvre de honte, non quelques particuliers, mais le sénat entier, à qui Polybe attribue la basse et indigne vengeance dont il punit la louable fidélité d'Attale à l'égard de son frère, et le refus qu'il fit de le trahir par une aussi noire perfidie que celle qu'on lui conseillait. Tite-Live, admirateur outré des Romains, ne fait aucune mention de cette dernière circonstance, capable en effet de les décrier dans l'esprit de tout lecteur impartial; et il finit ce récit en disant: « Attale reçut à Rome, tant « qu'il y fut, et lorsqu'il en sortit, tous les « présents et tous les honneurs que le sénat « et le peuple romain ont coutume d'accorder « à ceux qu'ils estiment le plus. » Une telle omission n'est pas une petite faute pour un historien[1], dont le principal devoir est, premièrement, de n'oser jamais rien avancer de faux, et, en second lieu, d'oser dire tout ce qui est vrai; en un mot d'éviter jusqu'au soupçon de rien donner, soit à la faveur de personne, soit à la haine.

Les Rhodiens parurent ensuite sur la scène[2].

[1] « Prima est historiæ lex, ne quid falsi dicere audeat, deinde, ne quid veri non audeat: ne qua suspicio « gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 62.)

[2] Liv. lib. 45, cap. 20-25. — Polyb. Leg. pag. 93, 99, 103 et 104.

Pleins d'inquiétudes, ils avaient envoyé coup sur coup deux ambassades à Rome. Mais le sénat refusa d'abord de les entendre, comme s'étant rendus par leur conduite indignes de cet honneur, et l'on parlait même de leur déclarer la guerre. Enfin, après de grandes instances, ayant obtenu d'être admis à l'audience du sénat, ils y parurent comme suppliants, revêtus d'habits lugubres, et le visage baigné de larmes. Astimède porta la parole, et, avec tout l'appareil de la plus vive et la plus humble douleur, prit la défense de sa patrie infortunée. « Il se donna bien de garde de paraître « d'abord la vouloir justifier [1]. Il reconnut « qu'elle s'était justement attiré la colère du « peuple romain : il avoua les fautes qu'elle « avait commises ; il ne dissimula pas le tort « que leur pouvait faire cette indiscrète am- « bassade, que l'insolente fierté de l'orateur « qui portait la parole avait rendue encore « plus criminelle. Mais il pria le sénat de « mettre de la différence entre le corps entier « de la nation, et quelques particuliers déssa- « voués qu'elle était prête à leur livrer. Il « représenta qu'il n'y avait point de républi- « que, point de ville qui ne renfermât dans « son sein quelques citoyens insensés et « furieux : qu'après tout on ne lui objectait « d'autres crimes que des paroles, folles à la « vérité, téméraires, extravagantes (il avouait « que c'était le caractère et le défaut de sa « nation), mais dont les personnes sages font « ordinairement peu de cas, et qu'elles ne pu- « nissent pas avec la dernière rigueur, non « plus que Jupiter ne lance point sa foudre « contre tous ceux qui parlent de lui peu res- « pectueusement. On regarde, ajouta-t-il, la « neutralité que nous avons gardée dans la « dernière guerre comme une preuve certaine « de notre mauvaise volonté à votre égard. « Y a-t-il quelque tribunal au monde où « l'intention [2], quand elle est sans effet, soit « punie comme l'action même? Mais je veux « que vous poussiez la sévérité jusqu'à cet « excès : au moins le châtiment ne peut tom- « ber avec justice que sur ceux qui ont eu « cette intention, et le grand nombre parmi « nous en est innocent. En supposant même « que cette neutralité et cette inaction nous « rendent tous coupables, nos services réels « dans les deux guerres précédentes ne doi- « vent-ils être comptés pour rien, et ne peu- « vent-ils pas couvrir l'omission qu'on nous « impute par rapport à la dernière? Que Phi- « lippe, Antiochus et Persée soient comptés « dans notre cause pour trois suffrages : les « deux premiers seront certainement pour « nous, et nous donneront gain de cause ; et « le troisième, tout au plus et à la rigueur, « paraîtra douteux et incertain. Pouvez-vous, « dans cet état, porter un arrêt de mort con- « tre Rhodes? car votre sentence va décider « si elle subsistera encore, ou si elle sera en- « tièrement détruite. Vous êtes les maîtres « de nous déclarer la guerre, mais vous ne « pourrez pas nous la faire ; car aucun des « Rhodiens ne prendra les armes pour se dé- « fendre. Si vous persévérez dans votre colère, « nous vous demanderons le temps d'aller « rendre compte à Rhodes de notre funeste « ambassade : et dans le moment même, tout « ce qu'il y a dans la ville d'hommes, de fem- « mes, en général de personnes libres, nous « nous embarquerons avec tous nos biens et « tous nos effets : abandonnant nos dieux « pénates, publics et particuliers, nous vien- « drons à Rome ; et, après avoir jeté à vos « pieds tout notre or et tout notre argent, « nous sommes résolus de nous livrer tous à « votre discrétion. Nous souffrirons ici sous vos « yeux tout ce que vous nous ordonnerez de « souffrir. Si Rhodes est condamnée au pillage « et au feu, du moins le spectacle de son dés- « astre nous sera épargné. Vous pouvez par « votre sentence nous déclarer ennemis ; mais « une voix secrète, sortie du fond de notre « cœur, porte un jugement tout contraire ; et « quelque hostilité que vous exerciez contre « les Rhodiens, vous ne trouverez en eux que « des amis et des serviteurs. »

Après ce discours les députés se prosternèrent tous par terre, et, tenant des branches d'oliviers, ils tendaient les mains vers les sénateurs pour leur demander la paix. Quand

[1] Liv. lib. 45, cap 20, 25.

[2] « Neque moribus, neque legibus ullius civitatis ita « comparatum esse, ut, si quis vellet inimicum perire, si « nihil fecerit quo id fiat, capitis damnetur. » (Liv.)

[3] Liv. lib. 45, cap. 30-25.

on les eut fait sortir du sénat, on alla aux suffrages. Tous ceux qui avaient servi dans la Macédoine en qualité de consuls, ou de préteurs, ou de lieutenants généraux, et qui avaient vu de près leur sot orgueil et leur mauvaise volonté pour les Romains, leur furent très-contraires. Caton, si connu par la sévérité de son caractère, qui allait souvent jusqu'à la dureté, s'adoucit ici en faveur des Rhodiens, et parla pour eux d'une manière fort vive et fort éloquente[1], Tite-Live ne rapporte point son discours, parce qu'on le trouvait alors dans un ouvrage de Caton même, intitulé *des Origines*, où il avait inséré ses harangues sur les affaires publiques. Nous avons parlé de cet ouvrage dans le volume précédent.

Aulu-Gelle nous a conservé quelques fragments du discours de Caton, par lesquels il paraît qu'il employa à peu près les mêmes raisons que l'ambassadeur de Rhodes. J'en citerai en latin au bas de la page ce qui m'a paru le plus remarquable, pour présenter au lecteur des exemples du style mâle et énergique qui était le caractère de l'éloquence romaine dans ces temps anciens, où l'on était plus attentif à la force et à la solidité des pensées qu'à l'élégance et à l'agrément des paroles.

Caton commence son discours par représenter aux Romains qu'ils ne doivent pas, en conséquence de la victoire remportée sur le roi de Macédoine, s'abandonner aux transports d'une joie excessive. « Je sais [2], dit-il, que la « prospérité, pour l'ordinaire, inspire de l'orgueil et de l'insolence. C'est pourquoi je « crains que dans la délibération présente on « ne prenne une mauvaise résolution, qui attire sur Rome quelque malheur, et fasse « évanouir la joie frivole à laquelle on se sera « livré. L'adversité, en domptant l'esprit, nous « rappelle à nous-mêmes et nous apprend ce « qu'il convient de faire; la prospérité, au « contraire, nous jette comme à l'écart par la « joie qu'elle nous cause, et nous fait perdre « de vue le parti qu'une assiette d'âme tran- « quille nous laisserait apercevoir et suivre. « C'est pourquoi, messieurs, je suis absolu- « ment d'avis que nous différions de quelques « jours la décision de cette affaire, jusqu'à ce « que, revenus de l'émotion violente de notre « joie, nous nous possédions nous-mêmes, et « puissions délibérer plus mûrement... Je « crois bien que les Rhodiens auront souhaité « que les Romains n'eussent pas vaincu Per- « sée : mais ce sentiment leur est commun « avec tous les autres peuples; et ce n'a point « été l'effet de leur haine contre les Romains, « mais de l'amour de leur propre liberté, « pour laquelle ils ont un juste sujet de « craindre, s'il ne reste plus de puissance qui « soit en état de balancer la nôtre et de nous « empêcher de faire tout ce que nous vou- « drons... Au reste, les Rhodiens n'ont point « donné de secours à Persée. Tout leur crime « est, de l'aveu même de leurs plus violents « accusateurs, d'avoir songé à devenir nos « ennemis, et à se déclarer contre nous. Mais « depuis quand la seule volonté, la seule in- « tention est-elle devenue criminelle? Y a-t-il

[1] Liv. lib. 45, cap. 20 25.

[2] « Scio solere plerisque hominibus, rebus secundis « atque prolixis, animam excellere, superbiam atque fero- « ciam augescere atque crescere: quod mihi nunc magnæ « curæ est, quia hæc res tam secundè processit, ne quid « in consulendo adversi eveniat, quod nostras secundas « res confutet ; neve hæc lætitia nimis luxuriosè eveniat. « Adversæ res se domant et docent quid opus sit facto ; « secundæ res lætitiâ transversum trudere solent a rectè « consulendo atque intelligendo. Quò majore opere edico « suadeoque, uti hæc res aliquot dies proferatur, dum ex « tanto gaudio in potestatem nostram redeamus... Atque « ego quidem arbitror Rhodienses noluisse nos ita depu- « gnare uti depugnatum est, neque regem Persen vicisse. « Non Rhodienses id modò voluère, sed multos populos ac « multas nationes idem voluisse arbitror. Atque haud scio « an partim eorum fuerint, qui non nostræ contumeliæ « causâ id noluerint evenire. Sed enim id metuère, si « nemo esset homo quem vereremur, et quidquid luberet « faceremus, ne sub solo imperio nostro in servitute nos- « trâ essent. Libertatis suæ causâ in eâ fuisse sententiâ « arbitror..... Atque Rhodienses tamen Persen publicè « nunquam adjuvère. Qui acerrimè adversùs eos dicit, « ita dicit : hostes voluisse fieri. Et quis tandem est nos- « trûm qui, quod ad sese attinet, æquum censeat quem- « piam pœnas dare ob eam rem, quòd arguatur malè fa- « cere voluisse ? Nemo, opinor; nam ego, quod ad me « attinet, nolim..... Rhodienses superbos esse aiunt.... « Sint sanè superbi. Quid id ad nos attinet ? Idne irasci- « mini; si quis superbior est quàm nos ? » (CATO, *apud Gell.* VII, 3.)

« quelqu'un de nous qui voulût qu'on l'assu-
« jettît à cette règle? pour moi, je ne voudrais « pas m'y soumettre [1]... Les Rhodiens sont « fiers, dit-on. Que nous importe? Nous sied- « il bien de leur faire un crime d'être plus « fiers que nous? »

Le sentiment d'un sénateur aussi grave et aussi respecté que l'était Caton empêcha qu'on ne fît la guerre contre les Rhodiens. La réponse qu'on leur rendit ne les déclarait point ennemis, mais aussi ne les traitait point en alliés, et laissait encore les choses en suspens. On leur ordonna de faire sortir les commandants qu'ils tenaient dans les villes de Lycie et de Carie. Ces provinces leur avaient été abandonnées après la défaite d'Antiochus, et elles leur furent ôtées dans l'occasion présente, en punition de leur infidélité. On leur ordonna aussi quelque temps après d'évacuer les villes de Caune et de Stratonicée. Ils avaient acheté la première deux cents talents [2] des généraux de Ptolémée, et la seconde leur avait été donnée par Antiochus et Séleucus. Ils tiraient de ces deux villes six-vingts talents chaque année.

La réponse du sénat ayant dissipé à Rhodes la crainte que les Romains ne prissent les armes contre la république, fit paraître légers tous les autres maux; et c'est l'ordinaire que l'attente de grands malheurs dont on se voit délivré amortisse le sentiment de ceux qui, dans d'autres circonstances, auraient paru très-considérables. Quelque durs que fussent les ordres du sénat, les Rhodiens s'y soumirent, et les exécutèrent promptement. Sur-le-champ on décerna aux Romains une couronne de la valeur de dix mille pièces d'or, et l'on choisit pour la présenter l'amiral Théodote.

Il eut ordre de solliciter l'alliance avec les Romains [3]: des raisons de politique avaient empêché les Rhodiens jusque-là de la demander. Cette grâce ne leur fut point alors accordée. Ils ne l'obtinrent que l'année suivante, après de longues et de vives instances. Tibérius Gracchus, qui était tout récemment revenu d'Asie, où il avait été envoyé, en qualité de commissaire, pour en examiner l'état, leur fut d'un grand secours. Il attesta que les Rhodiens avaient ponctuellement obéi aux ordres du sénat, et qu'ils avaient condamné à mort les partisans de Persée. Après un témoignage si favorable, on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la république romaine.

J'ai marqué dans le livre précédent que les Etoliens s'étaient présentés à Paul Emile revêtus d'habits de deuil à son retour du voyage qu'il avait fait en Grèce [1]. Le sujet de leurs plaintes était que Licisque et Tisippe, tout-puissants en Etolie par le crédit des Romains, à qui ils étaient livrés, avaient environné le sénat étolien de soldats que leur avait prêtés Bébius qui commandait dans le pays pour les Romains; qu'ils avaient massacré cinq cent cinquante des principaux de la nation, dont tout le crime était d'avoir paru favorables à Persée; qu'un grand nombre d'autres avaient été envoyés en exil, et que les biens des uns et des autres avaient été donnés à leurs délateurs.

Si Paul Emile eût été seul juge dans cette affaire [2], il est à croire qu'il aurait rendu justice aux Etoliens. Dans toutes les occasions où il agit de son propre mouvement, on reconnaît en lui une âme généreuse et pleine de sentiments d'humanité. Mais le conseil des commissaires se conduisait par d'autres principes. Toutes les informations qui furent faites se réduisirent à savoir, non qui avait commis l'injustice ou l'avait soufferte, mais si l'on avait été pour Persée ou pour les Romains. Les meurtriers furent renvoyés absous. Les exilés n'obtinrent pas plus de justice que les morts. Bébius seul fut condamné, pour avoir prêté son ministère à cette sanglante exécution. Mais pourquoi le condamner, si elle était juste? et si elle ne l'était pas, pourquoi renvoyer absous ceux qui en étaient les principaux auteurs?

Ce jugement répandit la terreur parmi tous ceux qui avaient témoigné quelque attache-

[1] Liv. lib. 45, cap. 25.

[2] Deux cent mille écus. = 200 talents (sans doute euboïques) font 770,000 fr. E. B.

[3] Polyb. Leg. pag. 104.

[1] Liv. lib. 45, cap. 28.

[2] Liv. lib. 45, cap. 31.

ment pour Persée[1], et augmenta extraordinairement la fierté et l'insolence des partisans de Rome. Entre les principaux de chaque ville, il y en avait de trois sortes : les uns étaient entièrement dévoués aux Romains; les autres s'attachaient à l'amitié des rois; les uns et les autres, faisant leur cour par de basses flatteries à leurs protecteurs, se rendaient puissants dans leurs villes, qu'ils tenaient dans l'oppression : une troisième sorte de citoyens, opposée aux deux autres, gardait une espèce de milieu, ne prenant le parti ni des Romains ni des rois, mais dévouée à la défense des lois et de la liberté. Ces derniers, dans le fond, étaient fort estimés et aimés chacun dans leur ville ; mais ils n'y avaient aucun crédit. Toutes les charges, toutes les ambassades, les distinctions et les récompenses étaient, depuis la défaite de Persée, pour ceux qui avaient suivi le parti des Romains ; et ils employaient leur crédit à perdre sans ressource ceux qui pensaient autrement qu'eux.

Dans cette vue, ils se rendirent en grand nombre de toutes les parties de la Grèce auprès des dix commissaires nommés par le sénat pour en régler les affaires. Ils leur firent entendre qu'outre ceux qui s'étaient déclarés ouvertement pour Persée, il y en avait beaucoup d'autres secrètement ennemis des Romains, et qui, sous prétexte de maintenir la liberté, révoltaient contre Rome tous les esprits, et que jamais la Grèce ne demeurerait tranquille et parfaitement soumise aux Romains, à moins qu'après avoir abattu le parti contraire, on y établît fortement l'autorité de ceux qui n'avaient à cœur que les intérêts de la république romaine. Les dix commissaires goûtèrent parfaitement toutes ces réflexions, et en firent la règle de leur conduite.

Quelle justice peut-on attendre[1] d'un tribunal où l'on est déterminé à regarder et à traiter comme criminels tous ceux qui ne sont pas du parti romain, et à combler de toutes sortes de faveurs et de grâces ceux qui se déclareront leurs délateurs et leurs ennemis? Voilà où conduit l'ambition de dominer : elle aveugle sur tous les devoirs et sur toutes les bienséances; et la justice quand elle devient un obstacle aux projets que l'on a formés, est ellemême sacrifiée comme tout le reste. Plus nous avançons dans l'histoire des Romains, plus nous les voyons se corrompre, et abandonner les sentiments anciens de générosité et d'équité pour se livrer à une politique contraire à toutes les règles de la vertu. Les conséquences de ces nouvelles maximes vont se manifester par la plus injuste et la plus criante persécution qu'il soit possible d'imaginer.

Le général romain, sur des ordres qu'il n'approuvait pas, mais qu'il se croyait obligé d'exécuter, ayant reçu la liste des noms de ceux qui étaient suspects, les manda de l'Etolie, de l'Acarnanie, de l'Epire et de la Béotie, et leur ordonna de le suivre à Rome pour s'y défendre sur les chefs qui leur étaient imputés. On envoya aussi dans l'Asie des commissaires, pour faire des informations contre ceux qui avaient favorisé Persée ou publiquement ou en secret.

De tous les petits états de la Grèce[1] nul ne faisait tant d'ombrage à la république romaine que la ligue des Achéens, qui s'était jusque-là fait respecter par le nombre et la valeur de ses troupes, par l'habileté de ses généraux, et surtout par l'union qui régnait entre les villes dont elle était composée. Les Romains, dès longtemps jaloux d'une puissance qui pouvait mettre obstacle à leurs desseins ambitieux, surtout si elle s'était jointe au roi de Macédoine ou à celui de Syrie, avaient travaillé en différentes occasions à l'affaiblir en y mettant la division; mais c'est dans la conjecture dont nous parlons ici qu'ils commencèrent à agir avec une violence ouverte, et à fouler aux pieds les droits et la liberté de la république achéenne.

Après la défaite de Persée, Callicrate, pour achever de ruiner auprès des Romains, à qui il était vendu, les partisans de la liberté, qu'il regardait comme ses ennemis, déféra nommément aux dix commissaires tous ceux qu'il soupçonnait avoir eu des liaisons avec Persée. Ils ne crurent pas devoir se contenter d'écrire aux Achéens, comme ils avaient

[1] Liv. lib. 45, cap. 31.

[1] Liv. lib. 45, cap. 31. — Pausan. in Achaic. pag. 416, 417.

fait aux autres peuples, pour leur ordonner d'envoyer à Rome ceux de leurs citoyens qui étaient accusés d'avoir favorisé Persée, mais ils députèrent deux d'entre eux pour aller en personne déclarer cet ordre à la ligue. Deux raisons portèrent à en user ainsi : la première était la crainte que les Achéens, qui étaient fort jaloux de leur liberté et pleins de courage, ne refusassent d'obéir à de simples lettres qui leur auraient été écrites, et que Callicrate et les autres délateurs ne courussent risque de leur vie dans l'assemblée; la seconde, c'est que dans les papiers de Persée on n'avait rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncés; et cependant on voulait les perdre.

Les deux commissaires envoyés en Achaïe étaient C. Claudius et Cn. Domitius Ahenobarbus. L'un d'eux, plus vendu à l'injustice que l'autre (Pausanias, qui nous a conservé ce détail, ne le nomme point), se plaignit dans l'assemblée que plusieurs des plus puissants de la ligue avaient soutenu Persée contre les Romains, et demanda qu'on les condamnât à mort; après quoi il les nommerait. Cette proposition révolta toute l'assemblée. On se récria de toutes parts qu'il était inouï qu'on eût jamais condamné des personnes avant qu'elles eussent été dénoncées, et on le pressa de désigner les coupables. Forcé ainsi de s'expliquer, il répondit, à la suggestion de Callicrate, que tous ceux qui avaient été en charge et avaient commandé les armées, s'étaient rendus coupables de ce crime. Alors Xénon, qui était fort considéré parmi les Achéens, s'étant levé, parla ainsi : *Je suis du nombre de ceux qui ont été préteurs, et j'ai commandé les armées. Je proteste que je n'ai jamais agi en rien contre les intérêts des Romains, et je m'offre à le prouver, soit ici dans l'assemblée des Achéens, soit à Rome devant le sénat.* Le Romain saisit cette dernière parole comme favorable à ses desseins, et ordonna que tous ceux que Callicrate lui avait dénoncés en particulier, et il les nomma, seraient envoyés à Rome pour s'y justifier.

Ce fut une désolation extrême dans toute l'assemblée. Jamais on n'avait rien vu de pareil, non pas même sous Philippe, ni sous Alexandre son fils. Quoique tout puissants, ils ne s'avisaient point de faire venir en Macédoine ceux qui leur étaient contraires. Il y avait dans la Grèce des tribunaux réglés, où les affaires des Grecs se décidaient suivant toutes les formalités prescrites par les lois. Ces princes laissaient le jugement de pareilles affaires au conseil des amphictyons, leurs juges naturels. Les Romains n'en usèrent pas de la sorte. Par une entreprise qu'on peut appeler tyrannique, ils firent enlever et conduire à Rome plus de mille citoyens des plus considérables de la ligue achéenne. Callicrate devint plus que jamais un objet d'horreur et d'exécration à tous les Achéens. On fuyait sa présence et sa rencontre comme d'un infâme traître, et personne ne se baignait dans les bains publics après lui qu'on n'en eût fait vider toute l'eau.

Polybe, le célèbre historien, était du nombre de ces accusés. Quand ils furent arrivés à Rome, le sénat, sans les entendre, sans examiner leur cause, sans observer aucune formalité de justice, supposant sans aucun fondement, et contre la notoriété publique, qu'ils avaient été ouïs et condamnés dans l'assemblée des Achéens, les relégua dans l'Etrurie, où ils demeurèrent dispersés dans différentes villes. Polybe fut traité avec moins de rigueur. Les deux fils de Paul Emile, Fabius et Scipion, obtinrent pour lui la permission de demeurer à Rome. Ce service qu'ils rendaient à Polybe leur fut bien utile à eux-mêmes, comme je le marquerai bientôt; mais je crois devoir raconter tout de suite ce qui regarde le triste état de ces bannis.

Les Achéens, extrêmement surpris et affligés du sort de leurs compatriotes, députèrent à Rome pour demander qu'il plût au sénat d'entrer en connaissance de leur cause. On leur répondit qu'elle était finie, et que c'étaient eux-mêmes qui l'avaient jugée[1]. Sur cette réponse, les Achéens renvoyèrent les mêmes députés à Rome (Euréas était à leur tête) pour protester encore devant les sénateurs que jamais les accusés n'avaient été entendus dans le pays, et que jamais leur affaire n'y avait été jugée. Euréas donc entre dans le sénat avec les autres députés qui l'accompagnaient. Il expose les ordres qu'il avait reçus,

[1] Polyb. Leg. pag. 105.

et prie qu'on prenne enfin connaissance de l'affaire, et qu'on ne laisse pas périr des accusés sans avoir prononcé sur le crime dont on les chargeait : qu'il était à souhaiter que le sénat examinât l'affaire par lui-même et fît connaître les coupables; mais que, si ses grandes occupations ne lui laissaient pas ce loisir, il n'avait qu'à renvoyer l'affaire aux Achéens, qui en feraient justice de manière à faire sentir combien ils avaient d'aversion pour les méchants.

Rien n'était plus équitable que cette demande; aussi le sénat fut-il fort embarrassé comment il y répondrait. D'une part, il ne croyait pas qu'il lui convînt de juger, car l'accusation était sans fondement; de l'autre, renvoyer les exilés sans avoir porté de jugement, c'était condamner sa première conduite, et d'ailleurs perdre sans ressource les amis que Rome avait dans l'Achaïe. Le sénat, pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer leurs exilés, et les rendre par là plus dépendants et plus soumis à ses ordres, écrivit dans l'Achaïe à Callicrate, et dans les autres états aux partisans des Romains, qu'il ne lui paraissait pas qu'il fût de leur intérêt, ou de celui des peuples mêmes, que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna non-seulement les exilés, mais encore tous les peuples de la Grèce. Ce fut un deuil universel. On se persuada qu'il n'y avait plus rien à espérer pour les Achéens accusés, et que leur bannissement était sans retour.

Cependant la république achéenne, après quelque intervalle, envoya de nouveaux députés, qu'elle chargea de demander le retour des exilés, et surtout de Polybe et de Stratius[1] : car la plupart des autres, et notamment les principaux, étaient morts pendant leur exil. Ces députés avaient ordre de demander cette grâce en suppliants, de peur qu'en insistant sur l'innocence des bannis, ils ne parussent reprocher au sénat son injustice. Il ne leur échappa rien dans leur harangue qui ne fût très-mesuré. Malgré cela, le sénat demeura inflexible, et prononça qu'il s'en tenait à ce qui avait été réglé. Reconnaît-on dans une telle conduite l'ancien sénat de Rome?

[1] Polyb. Leg. pag. 122.

Les Achéens, sans se rebuter, ordonnèrent en différents temps plusieurs députations, qui n'eurent pas plus de succès[1]. Ils avaient raison de s'adresser ainsi persévéramment au sénat en faveur de leurs compatriotes. Quand leurs instances réitérées n'auraient eu d'autre effet que de mettre l'injustice des Romains dans un plus grand jour, on ne pourrait pas les regarder comme inutiles. Mais plusieurs des sénateurs en avaient été touchés, et avaient appuyé de leur suffrage une si juste demande.

Les Achéens, en ayant eu avis, crurent devoir profiter de cette favorable disposition des esprits, et ordonnèrent une dernière députation[2]. Il y avait déjà dix-sept ans que les Achéens étaient bannis, et il en était mort un grand nombre. Les contestations furent vives dans le sénat, les uns voulant que ces bannis fussent renvoyés dans leur patrie et rétablis dans leurs biens, et les autres s'y opposant. Scipion Emilien, à la prière de Polybe, avait sollicité Caton en faveur des exilés. Ce grave sénateur se levant pour parler à son tour : « A nous voir, dit-il, disputer tout un jour « pour savoir si quelques pauvres vieillards de « Grèce seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs que par ceux de leur pays, ne dirait-« on pas que nous n'avons rien à faire, et que « nous cherchons à tuer le temps? » Peut-être cette plaisanterie eut-elle son effet[3], et fit-elle honte au sénat de sa longue opiniâtreté. Peut-être aussi la politique eut-elle plus de part que la considération de la justice dans le parti que prirent les sénateurs de se laisser enfin fléchir. Ce fut lorsqu'ils étaient près d'entreprendre la guerre contre Carthage, qu'ils renvoyèrent ces exilés. Il y a de l'apparence qu'ils étaient bien aises de donner quelque satisfaction aux Achéens dans le temps qu'ils se mettaient sur les bras d'aussi puissants ennemis que les Carthaginois.

Polybe aurait encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs et les dignités qu'ils

[1] Polyb. Leg. pag. 129, 130.

[2] Plut. in Cat. pag. 341.

[3] .... Ridiculum acri
Fortiùs ac melius magnas plerumque secat res
(HORAT.)

avaient avant leur bannissement; mais, avant que de présenter sa requête au sénat, il crut devoir pressentir Caton, qui lui dit en souriant : « Vous n'imitez pas, Polybe, la sa« gesse d'Ulysse. Vous voulez rentrer dans « l'antre du Cyclope pour quelques méchantes « hardes que vous y avez laissées. » Les exilés retournèrent donc dans leur patrie; mais de mille qu'ils étaient venus il n'en restait alors qu'environ trois cents. Polybe n'usa pas de cette permission; ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque, trois ans après, il était au siége de Carthage avec lui.

Scipion[1], n'ayant pas encore plus de dix-huit ans, s'était lié étroitement avec Polybe à son retour de Macédoine. Il y avait déjà entre eux quelque commencement de connaissance. Mais ce fut sans doute à l'occasion du service important rendu à Polybe, comme nous l'avons dit ci-dessus, par les fils de Paul Emile, que Scipion forma avec lui cette amitié, qui devint si utile à ce jeune Romain, et qui ne lui a guère moins fait d'honneur dans la postérité que toutes ses victoires. Il paraît que Polybe demeurait et mangeait avec les deux frères. Un jour que Scipion se trouva seul avec lui, il lui ouvrit son cœur avec une pleine effusion, et se plaignit, mais d'une manière douce et tendre, de ce que Polybe, dans les conversations qu'on avait à table, adressait toujours la parole à son frère Fabius. « Je « sens bien, lui dit-il, que cette indifférence « pour moi vient de la pensée où vous êtes, « comme tous nos citoyens, que je suis un « jeune homme inappliqué, et qui n'ai rien « du goût qui règne aujourd'hui dans Rome, « parce qu'on ne voit pas que je m'attache « aux exercices du barreau et que je cultive « le talent de la parole. Mais comment le fe« rai-je? On me dit perpétuellement que ce « n'est point un orateur que l'on attend de « la maison des Scipions, mais un général « d'armée. Je vous avoue, pardonnez-moi la « franchise avec laquelle je vous parle, que « votre indifférence pour moi me touche et « m'afflige sensiblement. »

Polybe, surpris de ce discours, auquel il ne s'attendait point, le consola du mieux qu'il put, et l'assura « que, s'il adressait ordinai« rement la parole à son frère, ce n'était point « du tout faute d'estime ou d'affection pour « lui, mais uniquement parce que Fabius était « l'aîné, et que d'ailleurs, sachant que les « deux frères pensaient de même et étaient « fort unis, il avait cru que parler à l'un « c'était parler à l'autre. Au reste, ajouta« t-il, je m'offre de tout mon cœur à votre ser« vice, et vous pouvez disposer absolument « de moi. Par rapport aux sciences, de l'étude « desquelles on vous occupe actuellement, « vous trouverez assez de secours dans ce « grand nombre de savants qui viennent tous « les jours de Grèce à Rome : mais pour le « métier de la guerre, qui est proprement « votre profession aussi bien que votre pas« sion, je pourrai vous être de quelque utilité».

Alors Scipion, lui prenant les mains et les serrant avec les siennes : « Oh! dit-il, quand « verrai-je cet heureux jour où, libre de tout « autre engagement, et vivant avec moi, vous « voudrez bien vous appliquer à me former « l'esprit et le cœur? C'est alors que je me « croirai véritablement digne de mes ancê« tres. » Depuis ce temps-là, Polybe, charmé et attendri de voir dans un jeune homme de si nobles sentiments, s'attacha particulièrement à lui. Scipion, de son côté, ne pouvait le quitter : son grand plaisir était de s'entretenir avec lui; il le respectait comme un père, et Polybe le chérissait comme son fils. La suite nous montrera combien Scipion profita des conversations et des avis d'un si précieux ami; trésor inestimable pour de jeunes seigneurs, quand ils sont assez heureux pour trouver à l'acquérir, et assez sensés pour en connaître tout le prix!

Prusias, roi de Bithynie, étant venu à Rome pour faire au sénat et au peuple des compliments de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y déshonora la majesté royale par ses basses flatteries, qui allèrent jusqu'à l'impiété. De longue main il était fait à ce style : et lorsque des ambassadeurs romains lui avaient été envoyés, il avait été au-devant d'eux, la tête rasée, et avec le bonnet d'affranchi, habillé et chaussé à la romaine; puis, saluant les députés; « Vous « voyez, leur avait-il dit, un de vos affran-

[1] Polyb. apud. Vales. pag. 149, 150.

« chis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, « et à se conformer entièrement à tout ce qui « se pratique chez vous. » Il ne démentit pas cette bassesse de sentiments lorsqu'il vint lui-même à Rome. A son entrée dans le sénat, il se tint près de la porte, les mains abattues, vis-à-vis les sénateurs, qui demeurèrent assis; il se prosterna et baisa le seuil. Ensuite, s'adressant à l'assemblée, il s'écria : *Je vous salue, dieux sauveurs.* Le reste de son discours répondit à ce prélude. Polybe dit qu'il aurait honte de le rapporter. Prusias finit en demandant « que le peuple romain renouve« làt avec lui l'alliance, et qu'il lui accordât « certain territoire conquis sur Antiochus, « dont les Gaulois s'étaient emparés sans que « personne le leur eût donné. Enfin il re« commanda au sénat son fils Nicomède. » Tout lui fut accordé : on nomma seulement des commissaires pour examiner l'état du territoire en question, et s'assurer s'il avait appartenu à Antiochus, auquel cas le peuple romain le donnait volontiers à Prusias.

Tite-Live, dans le récit qu'il fait de cette audience, omet les bassesses rampantes de Prusias, dont il dit que les historiens romains ne parlaient point. Il se contente d'indiquer à la fin une partie de ce qu'en avait dit Polybe. Il avait quelque raison : car ces bassesses, si elles sont réelles, déshonorent du moins autant le sénat qui les souffrait que le prince qui les faisait.

Ici finit ce qui nous reste de Tite-Live. Son histoire romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux livres, s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort et aux funérailles de Drusus, qui tombe en l'an de Rome 743, et renfermait par conséquent ce même nombre d'années. De ces cent quarante-deux livres il n'en est parvenu jusqu'à nous, comme je l'ai déjà observé ailleurs, que trente-cinq, dont quelques-uns même ne sont point entiers. Ce n'est pas la quatrième partie de l'ouvrage. Quelle perte pour la république littéraire! Mon histoire, dans la suite, s'en sentira bien. Je ne dois pas m'étonner que jusqu'ici elle n'ait pas tout à fait déplu au public. Les beautés de Tite-Live, qui ont fait l'admiration de Rome dans un temps où le bon goût avait été porté à une souveraine perfection, et qui depuis ont été généralement admirées dans tous les siècles suivants; ces mêmes beautés, quoique beaucoup affaiblies dans une langue étrangère, ont dû avoir quelque succès, surtout dans un siècle comme le nôtre, qui a eu et qui conserve encore tant de rapport avec celui d'Auguste. Plutarque, qui sera maintenant mon principal guide, me consolera un peu de la perte que je fais de Tite-Live.

Je ferai dans la suite beaucoup d'usage des suppléments de Freinshemius. On peut voir ce que j'ai dit ailleurs de cet excellent ouvrage.

Mais, malgré les secours que pourront me fournir et les anciens et les modernes, il se trouvera de temps en temps des années stériles, et qui fourniront peu de matière, il se trouvera des faits dont il ne sera pas aisé d'assigner la date précise. Ainsi, je ne pourrai pas toujours ranger mon histoire par années avec la même exactitude que dans les livres précédents. Je ferai pourtant en sorte d'éviter la confusion; et sans déterminer toujours, puisque la chose n'est pas possible, l'année où chaque fait s'est passé, je lierai ensemble ceux qui auront du rapport les uns aux autres.

§ II. — DIVERSES AMBASSADES A ROME. LE SÉNAT IMAGINE UN DÉTOUR POUR EMPÊCHER EUMÈNE DE VENIR A ROME. PRUSIAS, PAR SES AMBASSADEURS, ACCUSE EUMÈNE DEVANT LE SÉNAT. ATTALE ET ATHÉNÉE JUSTIFIENT LEUR FRÈRE EUMÈNE. CONDUITE IMPRUDENTE DE SULPICIUS EN ASIE CONTRE EUMÈNE. ALLIANCE RENOUVELÉE AVEC ARIARATHE PHILOPATOR. CENSURE DE PAUL EMILE ET DE MARCIUS PHILIPPUS. HORLOGE. TROUBLES EN SYRIE APRÈS LA MORT D'ANTIOCHUS EPIPHANE. DÉMÉTRIUS DEMANDE INUTILEMENT AU SÉNAT LA PERMISSION DE RETOURNER EN SYRIE. MEURTRE D'OCTAVIUS. DÉMÉTRIUS SE SAUVE DE ROME, ARRIVE EN SYRIE, ET EST GÉNÉRALEMENT RECONNU POUR ROI. MALADIE ET MORT DE PAUL EMILE : SES FUNÉRAILLES; SON ÉLOGE. AMOUR ET ESTIME DE LA PAUVRETÉ DANS TUBÉRON ET DANS SA FEMME, FILLE DE PAUL EMILE. GÉNÉREUX ET NOBLE USAGE QUE SCIPION EMILIEN, FILS DE PAUL EMILE, FAIT DE SES RICHESSES EN PLUSIEURS OCCASIONS. TUBÉRON COMPARÉ AVEC SCIPION EMILIEN. NASICA OBTIENT DU PEUPLE LA DÉMOLITION D'UN THÉATRE DÉJA BIEN AVANCÉ. *Affaires de Rome.* DÉCRET POUR CHASSER DE ROME LES PHILOSOPHES ET LES RHÉTEURS. AMBASSADES DE CARNÉADE A ROME. DEUX CONSULS SE DÉMETTENT

POUR UN DÉFAUT DE FORMALITÉ RELIGIEUSE DANS LEUR ÉLECTION. TRIBUN DU PEUPLE PUNI POUR AVOIR MANQUÉ DE RESPECT AU GRAND PONTIFE. *Guerres* CONTRE LES DALMATES ET CONTRE QUELQUES PEUPLES LIGURIENS. LES DALMATES SONT VAINCUS PAR FIGULUS ET PAR NASICA. LES MARSEILLAIS SONT VENGÉS PAR LES ROMAINS DES OXIBIENS ET DES DÉCÉATES. *Affaires de Macédoine.* ANDRISCUS, QUI SE DISAIT FILS DE PERSÉE, S'EMPARE DE LA MACÉDOINE. ENFIN IL EST VAINCU, PRIS ET ENVOYÉ A ROME. DEUX NOUVEAUX IMPOSTEURS S'ÉLÈVENT EN MACÉDOINE, ET SONT VAINCUS.

M. CLAUDIUS [1].
C. SULPICIUS.

Nous avons déjà observé que depuis la défaite de Persée il venait tous les jours à Rome de nouvelles ambassades, soit pour féliciter les Romains sur cette victoire, soit pour se justifier ou s'excuser sur l'attachement que l'on avait paru avoir pour ce prince, soit enfin pour porter quelques plaintes devant le sénat.

A peine Prusias était-il parti, qu'on apprit qu'Eumène était sur le point d'arriver en Italie [2]. Cette nouvelle jeta le sénat dans l'embarras. Ce prince, dans la guerre contre Persée, s'était conduit de sorte qu'on ne pouvait le regarder ni comme ami, ni comme ennemi. On avait contre lui de violents soupçons, non des preuves certaines. L'admettre à l'audience, c'était le déclarer innocent; le condamner comme coupable, c'était se mettre dans la nécessité de lui faire la guerre, et annoncer comme à haute voix qu'ils avaient manqué de prudence en comblant de biens et d'honneurs un prince dont ils avaient peu connu le caractère. Pour éviter ces inconvénients, le sénat rendit une ordonnance par laquelle il défendit à tous les rois de venir à Rome; et il fit signifier cette ordonnance au roi de Pergame, qui n'eut pas de peine à en comprendre le sens. Il retourna donc dans ses états.

Cet affront donna du courage à ses ennemis, et refroidit l'affection de ses alliés [3]. Prusias envoya contre lui un ambassadeur à Rome, pour se plaindre des irruptions qu'il faisait dans la Bithynie. Il ajoutait que ce prince avait des intelligences secrètes avec Antiochus, qu'il maltraitait tous ceux qui paraissaient favorables aux Romains, et qu'en particulier il vexait les Gallo-Grecs ses voisins, n'observant point à leur égard les ordonnances du sénat. Ceux-ci avaient aussi envoyé à Rome des députés pour y porter leurs plaintes, qu'ils réitérèrent dans la suite plusieurs fois, aussi bien que Prusias. Le sénat ne se déclara point encore. Il se contenta d'aider et de soutenir sous main les Gallo-Grecs en tout ce qu'il put, sans faire d'injustice manifeste à Eumène.

Le roi de Pergame [1], à qui l'entrée dans Rome était interdite, y envoya Attale et Athénée, ses frères, pour répondre aux accusations dont on le chargeait. L'apologie qu'ils firent parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avait portées contre le roi; et l'on en fut si satisfait, qu'on les renvoya en Asie comblés d'honneurs et de présents. Cependant ils n'effacèrent pas entièrement les préjugés où l'on était contre leur frère. On ne pouvait se persuader qu'il n'y eût point d'intelligence et de complot formé entre lui et le roi de Syrie. Et quoique Ti. Gracchus, envoyé peu auparavant en Asie pour reconnaître les dispositions des rois et des peuples à l'égard de Rome, eût rendu un compte favorable de la conduite de ces deux princes, qui l'avaient accablé de témoignages de politesse et de respect, le sénat dépêcha de nouveau Sulpicius Gallus, qui n'était plus consul déjà depuis plus d'une année, et Manius Sergius, avec ordre d'approfondir les choses et d'examiner curieusement les démarches d'Eumène et d'Antiochus.

Sulpicius se conduisit dans cette commission d'une manière très-imprudente [2]. C'était un esprit vain, qui aimait le bruit, et qui cherchait à faire de l'éclat en bravant Eumène. Quand il fut arrivé en Asie, il fit afficher dans toutes les villes que ceux qui auraient à se plaindre de ce prince vinssent le trouver à Sardes. Et là, pendant dix jours, il écouta

[1] An. R. 586; av. J. C. 166
[2] Polyb. Leg. pag. 97.
[3] Polyb. Leg. pag. 101.

[1] Polyb. Leg. pag. 106.
[2] Polyb. in Excerpt. Vales. 115.

tranquillement toutes les accusations qu'on voulut former contre Eumène; liberté qui réveilla tous les mécontents, et ouvrit la porte à toutes sortes de calomnies.

Vers ce même temps-là mourut Ariarathe, roi de Cappadoce, dont Eumène avait épousé la sœur. Son fils Ariarathe, surnommé *Philopator*, lui succéda [1]. Le père avait projeté, quand son fils fut en âge, de lui céder son royaume; mais le jeune prince ne voulut jamais y consentir : c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Philopator*, c'est-à-dire *amateur de son père*. Action bien louable dans un siècle où c'était une chose commune de s'élever au trône par des parricides! Dès que le jeune Ariarathe fut devenu roi, il envoya des députés à Rome pour demander le renouvellement de l'alliance que son père avait eue avec les Romains : ce qui lui fut accordé avec de grands témoignages d'estime et de bienveillance. Le sénat était prévenu favorablement pour ces princes, en conséquence du rapport que Ti. Gracchus avait fait de leurs dispositions, à son retour de l'ambassade dont nous avons parlé plus haut.

Je passe plusieurs plaintes respectives des rois de Pergame, de Bithynie, de Cappadoce, aussi bien que diverses ambassades de part et d'autre à Rome. J'en ai parlé dans le tome II de l'Histoire Ancienne.

Dans la clôture qui se fit du dénombrement, l'an de Rome 588, par les censeurs Paul Emile et Marcius Philippus, il se trouva trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante-deux citoyens [2].

On substitua à Rome un nouveau cadran solaire en la place de l'ancien, qui avait été mis près de la tribune aux harangues cent ans auparavant [3]. J'en ai parlé tome I, page 577.

Je réserve à indiquer ailleurs quelques lois portées vers ce temps-ci contre le luxe de la table.

Les faits que nous venons de rapporter remplissent trois années, 586, 587, 588, et partie de 589.

[1] Polyb. leg. pag. 109.
[2] Plut. in Æmil. Paul.
[3] Plin. lib. 7, cap. 60.

TI. SEMPRONIUS GRACCHUS. II [1].
M. JUVENCIUS THALNA.

La mort d'Antiochus Epiphane [2], arrivée l'année précédente, donna lieu à de grands troubles en Syrie. Antiochus Eupator, son fils, âgé seulement de neuf ans, lui avait succédé sous la tutelle de Lysias. Mais Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui était actuellement en otage à Rome, prétendait que la couronne lui appartenait. Il demanda donc au sénat de lui laisser la liberté de retourner en Syrie, et le pria instamment de vouloir bien l'aider à monter sur le trône dont il était légitime héritier, comme fils de Séleucus, frère aîné d'Epiphane, et qui avait régné avant lui. Pour engager le sénat à lui être favorable, il représenta qu'ayant été élevé à Rome depuis l'âge de douze ans (il en avait alors vingt-trois), il regarderait toujours cette ville comme sa patrie, les sénateurs comme ses pères, et leurs fils comme ses frères. Le sénat [3] eut plus d'égard aux intérêts de la république qu'au droit de Démétrius, et jugea qu'il serait plus avantageux aux Romains qu'il y eût un roi mineur sur le trône de Syrie qu'un prince comme Démétrius, qui pourrait dans la suite leur devenir formidable. On voit de jour en jour dans le sénat un dépérissement sensible par rapport à l'équité et à bonne foi. Les sénateurs firent un décret pour confirmer Eupator, et envoyèrent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius et L. Aurélius, avec le caractère d'ambassadeurs, pour y régler toutes choses conformément aux articles du traité fait avec Antiochus-le-Grand. Leur vue était d'affaiblir ce royaume autant qu'ils le pourraient.

P. CORNELIUS SCIPIO NASICA [4].
C. MASCIUS FIGULUS.

Quand les ambassadeurs furent arrivés [5], ils

[1] An. R. 589; av. J. C. 163.
[2] Polyb. Leg. pag. 107. — Justin. lib. 34 cap. 3. — Appian. in Syr.
[3] « Senatu, tacito judicio, tutius apud pupillum, quàm « apud eum (Demetrium), regnum futurum arbitrante. » (JUSTIN.)
[4] An. R. 590; av. J. C. 162.
[5] Cic. Philip. lib. 9, cap. 4.

trouvèrent que le roi avait plus de vaisseaux et d'éléphants que le traité ne portait. Ils firent brûler les vaisseaux et tuer les éléphants qui se trouvèrent passer le nombre stipulé dans le traité, et dans tout le reste ils prirent les arrangements les plus avantageux aux Romains. Ce traitement parut insupportable et souleva l'esprit du peuple contre eux. Un nommé *Leptine* en fut si indigné, que de rage il se jeta sur Octavius [1] pendant qu'il était au bain, et le tua. On soupçonna Lysias, régent du royaume, d'avoir trempé sous main dans cet assassinat. On envoya des ambassadeurs à Rome pour justifier le roi, et protester qu'il n'avait eu aucune part à cet attentat. Le sénat les renvoya sans leur donner aucune réponse, n'ayant point de preuves certaines contre Lysias, et d'un autre côté ne croyant pas qu'il fût de la dignité du nom romain d'accepter une satisfaction légère pour un tel outrage de la part d'un homme légitimement suspect. Par son silence il se réservait l'examen et la vengeance du crime.

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator était pour lui une conjoncture favorable dont il fallait profiter, et il s'adressa une seconde fois au sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ses amis, qui lui conseillaient de se sauver sans rien dire. L'événement lui fit connaître qu'ils pensaient juste. Comme les mêmes raisons d'intérêt qu'avait eues d'abord le sénat de le retenir à Rome subsistaient toujours, il en reçut la même réponse, et eut la douleur d'essuyer un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis; et Polybe l'historien, qui était alors à Rome, fut un de ceux qui le pressèrent davantage de l'exécuter secrètement, mais promptement: il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, et s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau carthaginois qui allait à Tyr [1]. Tout ce que put faire le sénat fut de députer, quelques jours après, Ti. Gracchus, L. Lentulus et Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produirait le retour de Démétrius.

Démétrius, ayant débarqué à Tripoli en Syrie, fit répandre le bruit que c'était le sénat qui l'avait envoyé prendre possession de ses états, et qu'il était bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Eupator comme ruiné sans ressource, et tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator et Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés à leur ennemi, qui les fit mourir. Ainsi Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition et avec une rapidité prodigieuse.

Je parlerai peu dans la suite des affaires d'Orient et d'Egypte, sinon lorsqu'il se présentera des traits étroitement liés avec l'histoire romaine. Pour le reste, on me permettra de renvoyer à l'histoire ancienne.

M. VALÉRIUS MESSALA [2].
C. FANNIUS STRABO.

L. ANICIUS GALLUS [3].
M. CORNÉLIUS CÉTHÉGUS.

J'ai dit un mot, auparavant, de la censure de Paul Emile, où il s'acquit, comme dans toutes les autres places qu'il avait remplies, une grande réputation [4]. Au sortir de cette charge, il fut attaqué d'une maladie que l'on crut d'abord fort dangereuse, mais qui dans la suite parut devoir traîner en longueur. Les médecins lui ayant conseillé de changer d'air, il s'embarqua pour Vélie, où il demeura assez longtemps près de la mer, dans une maison fort solitaire et fort retirée. Les Romains se plaignirent bientôt de son absence, et ils témoignèrent, en plus d'une occasion, par leurs regrets, l'impatience où ils étaient de le re-

[1] Cet Octavius avait été consul quelque temps auparavant, et il était le premier de sa famille qui fût parvenu à cet honneur. (Cic. *Philipp.* IX, 4). Octavius César, qui devint empereur, si connu sous le nom d'*Auguste*, était de la même maison que cet Octavius, mais d'une autre branche, dans laquelle jamais le consulat n'était entré. (Suéton.)

[1] Ce vaisseau allait porter à Tyr, selon la coutume les prémices des fruits et des revenus de Carthage.
[2] An. R. 591; av. J. C. 161.
[3] An. R. 592; av. J. C. 160.
[4] Plut. in Æmil. Paul.

voir. Il ne put résister à des sentiments si flatteurs pour lui et revint à Rome. On n'y jouit pas longtemps du bonheur de le posséder, et il mourut généralement regretté de tous les citoyens.

Ses funérailles se firent avec une pompe véritablement digne du mérite et du caractère de ce grand homme. Elle ne consistait point dans la somptueuse magnificence qui accompagne ordinairement ces sortes de cérémonies, mais dans l'affection très-sincère, dans les véritables regrets, et dans la vive reconnaissance que témoignaient non-seulement les citoyens, mais les ennemis même. Les ambassadeurs de Macédoine, qui étaient pour lors à Rome, demandèrent par grâce qu'il leur fût permis de porter sur leurs épaules le lit funèbre de Paul Emile. Sur quoi Valère-Maxime fait cette réflexion : « Cette marque « d'estime paraîtra encore plus extraordi- « naire, si l'on considère que le devant de ce « lit était orné de tableaux où étaient repré- « sentés les triomphes que celui dont ils ho- « noraient la mémoire avait remportés sur la « Macédoine. En effet [1], quelle vénération et « quel respect ne marquèrent pas à Paul « Emile des hommes qui, pour l'amour de « lui, n'eurent pas horreur de porter eux- « mêmes au travers de tout un peuple les « témoignages des défaites de leur nation ! Ce « spectacle fit que ses funérailles parurent « moins une pompe funèbre qu'une espèce de « second triomphe. »

Mais ce qui fait le plus parfait éloge de Paul Emile, et ce qui est à peine croyable, c'est la modicité du bien qu'il laissa en mourant. La somme qu'il fit porter dans le trésor public le jour de son triomphe sur la Macédoine montait à plus de vingt-six millions [2]; et il fallait en effet qu'elle fût bien considérable, puisqu'elle suffit pour faire abolir les tributs que payaient les citoyens romains. Se croyant trop heureux d'avoir pu enrichir la république, il ne fit pas entrer dans sa maison [1], comme je l'ai déjà observé, la moindre partie de ces immenses dépouilles, mais il se contenta d'y laisser un souvenir de son nom et une gloire qui ne devait jamais périr. Pour que sa succession fût en état de payer la dot de sa femme [2], qui montait à soixante et quinze mille livres, il fallut vendre une partie de ses esclaves, de ses meubles, et quelques métairies, après quoi il ne resta pour tout bien que cent quatre-vingt-sept mille cinq cents livres.

Que Paul Emile, issu d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Rome, illustrée par les plus grandes charges et les plus grands emplois, n'ait hérité de ses pères qu'un bien si médiocre, cela fait honneur à cette longue suite d'aïeux ; mais qu'au milieu de tant d'occasions de s'enrichir par des voies légitimes, et dans un siècle où les anciennes maximes étaient presque généralement méprisées, il se soit constamment renfermé dans les bornes d'un modique patrimoine, c'est une gloire qui lui est propre. Il fallait assurément qu'il eût une force d'âme et une supériorité de courage extraordinaires pour ne point céder au torrent, et pour se mettre au-dessus des exemples et des discours.

L'ancien goût d'estime et d'amour pour la simplicité, et même pour la pauvreté, se conservait encore dans quelques familles par les bons exemples domestiques, et par l'extrême soin qu'on avait de ne point s'allier à des personnes qui eussent des principes opposés. C'est dans cet esprit que Paul Emile choisit pour gendre Ælius Tubéron, grand homme de bien [3], dit Plutarque, et qui soutint la pauvreté plus noblement et plus généreusement que nul autre Romain. Ils étaient seize proches parents, tous du même nom et de la famille Ælia, qui n'avaient qu'une pe-

[1] « Quantùm enim Paulo tribuerant, propter quem « gentis suæ cladium indicia per ora vulgi ferre non ex- « horruerunt ! Quod spectaculum funeri speciem alterius « triumphi adjecit. »

[2] Cic. de Offic. lib. 2, n. 76.

[1] « At hic nihil domum suam præter memoriam no- « minis sempiternam detulit. » (Cic.)

« Penates suos nullâ ex parte locupletiores fecit ; præ- « clarè secum actum existimans, quòd ex illa victoriâ alii « pecuniam, ipse gloriam occupasset. » (Val. Max. lib. 4 cap. 3.)

[2] Polyb et Diod. apud Vales.

[3] Ἀνὴρ ἄριστος καὶ μεγαλοπρεπέστατος Ῥωμαίων πενίᾳ χρησάμενος.

lite maison à la ville, et autant à la campagne, où ils vivaient tous ensemble avec leurs femmes, et un grand nombre de petits enfants. J'ai fait mention auparavant de ce même Tubéron au sujet de la coupe d'argent dont Paul Emile son beau-père lui fit présent, laquelle fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la famille des Ælius. Elle fut la seule que posséda jamais celui à qui elle avait été donnée en récompense de sa vertu[1]. Devenu consul[2], il mangeait dans de la vaisselle de terre; et des ambassadeurs étoliens, qui furent témoins de cette étonnante simplicité, lui ayant offert de l'argenterie, il renouvela l'exemple du désintéressement de Man. Curius, et refusa leur présent.

L'épouse de cet illustre amateur de la pauvreté ne dégénérait point de la noblesse de ses sentiments. Plutarque rapporte qu'Emilie, fille d'un père deux fois consul, et deux fois triomphateur, ne rougissait point de la pauvreté de son mari, mais admirait en lui la vertu qui le faisait consentir à rester pauvre; c'est-à-dire le motif qui le retenait dans sa pauvreté, en lui interdisant les moyens de s'enrichir, qui sont d'ordinaire peu honnêtes, et mêlés d'injustice; car les voies légitimes d'amasser du bien étaient très-rares pour un noble romain, à qui celles du négoce et des manufactures étaient fermées, et qui ne pouvait attendre, pour récompenses des services qu'il rendait à l'état, ni gratification, ni pension, ni aucun de ces bienfaits que les officiers ont coutume aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos rois. Il ne pouvait guère devenir riche qu'en pillant les provinces, comme le faisaient depuis quelque temps la plupart des magistrats et des généraux. Et c'est cette grandeur d'âme, ce désintéressement, ces sentiments d'honneur, cette préférence donnée hautement à la vertu sur les richesses, que cette dame admirait dans son mari, et avec grande raison. Infiniment élevée au-dessus de la façon de penser commune et ordinaire, elle démêlait à travers les voiles de la pauvreté et de la simplicité la vertu qui en était la cause, et se croyait obligée de le respecter encore davantage par l'endroit même qui l'aurait peut-être rendu méprisable à d'autres. Θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δι' ἧς πένης ἦν. C'est dans la maison de Paul Emile que cette illustre dame avait puisé ces grands principes; et nous allons voir que c'est en conséquence de ces mêmes principes que Scipion Emilien son frère fit des richesses le plus noble usage qu'il soit possible d'imaginer.

Il est plus d'un lieu où la grandeur d'âme peut paraître avec éclat, et elle ne renferme pas ses opérations dans les bornes du camp et des armées. Avant que de produire notre Scipion sur ce théâtre, j'ai cru qu'il était à propos de le montrer dans l'intérieur de sa famille et de son domestique, principalement par rapport à l'usage des richesses.

J'ai déjà marqué que Scipion, âgé à peine de dix-huit ans, s'était livré tout entier à Polybe, et qu'il regardait comme le plus grand bonheur de sa vie de pouvoir être formé par les conseils d'un tel ami, dont il préférait l'entretien à tous les vains amusements qui ont ordinairement tant d'attraits pour les jeunes gens. Que ne promet point pour l'avenir une telle disposition!

Polybe commença par lui inspirer une aversion extrême pour ces plaisirs également dangereux et honteux, auxquels s'abandonnait la jeunesse romaine, déjà presque généralement déréglée et corrompue par le luxe et les désordres que les richesses et les nouvelles conquêtes avaient introduits à Rome. Scipion, pendant les cinq premières années qu'il fut à une si excellente école, sut bien profiter des leçons qu'il y recevait. Aussi, ayant eu le courage de se mettre au-dessus des mauvais exemples des jeunes gens, il fut regardé dès lors dans toute la ville comme un modèle de retenue et de sagesse.

Toujours guidé par les sages conseils de Polybe, il joignit à l'innocence des mœurs la générosité, le noble désintéressement, le bel usage des richesses, vertus si nécessaires aux personnes d'une grande naissance, et que Scipion porta au suprême degré, comme on peut

[1] Plin. lib. 33, cap. 11; et Val. Max.

[2] Pline et Valère Maxime, qui racontent ce fait, ne donnent point la date du consulat de cet homme si recommandable. Dans la liste des consuls, depuis la défaite de Persée, je ne trouve point d'autre Elius que Q. Ælius Pætus, qui succéda immédiatement à Paul Emile. Rien n'empêche de croire que ce soit le Tubéron dont il s'agit. Il pouvait avoir plusieurs surnoms.

le voir par quelques faits que Polybe en rapporte, et qui sont bien dignes d'admiration.

Emilie[1], femme du premier Scipion l'Africain, et mère de celui qui avait adopté le Scipion dont parle ici Polybe, avait laissé à son petit-fils, en mourant, une riche succession. Cette dame, outre les diamants, les pierreries, et les autres bijoux qui composent la parure des personnes de son sexe et de son rang, avait une grande quantité de vases d'or et d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle était entrée. Quand elle fut morte, Scipion abandonna tout ce riche appareil à sa mère Papiria, qui, ayant été répudiée depuis plusieurs années par Paul Emile, et n'ayant pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance, menait une vie obscure, et ne paraissait plus ni dans les assemblées, ni dans les cérémonies publiques. Quand on l'y vit reparaître avec cet éclat, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion, surtout parmi les dames, qui ne s'en turent pas, et dans une ville où, dit Polybe, on ne se dépouillait pas volontiers de son bien.

Il ne se fit pas moins admirer dans une autre occasion. Il était obligé, en conséquence de la succession qui lui était échue par la mort de sa grand'mère, de payer en trois termes différents aux deux filles de Scipion son grand-père adoptif la moitié de leur dot; c'étaient vingt-cinq talents pour chacune (vingt-cinq mille écus). A l'échéance du premier terme, Scipion fit remettre entre les mains du banquier la somme entière. Tibérius Gracchus et Scipion Nasica, qui avaient épousé ces deux sœurs, croyant que Scipion s'était trompé, allèrent le trouver, et lui représentèrent que les lois, qui peut-être lui étaient inconnues, lui laissaient l'espace de trois ans pour fournir cette somme en trois différents paiements. Le jeune Scipion répondit qu'il n'ignorait pas la disposition des lois, qu'on en pouvait suivre la rigueur avec des étrangers, mais qu'avec des proches et des amis il convenait d'en user avec plus de simplicité et de noblesse, et il les pria d'agréer que la somme entière leur fût remise. Ils s'en retournèrent pleins d'admiration pour la générosité de leur parent, et se reprochant à eux-mêmes la bassesse de leurs sentiments par rapport à l'intérêt[1], quoiqu'ils fussent les premiers de la ville et les plus estimés. Cette libéralité leur paraissait d'autant plus admirable, dit Polybe, qu'à Rome, loin de vouloir payer cinquante mille écus trois ans avant l'échéance du terme, personne n'aurait voulu en payer mille avant le jour préfix.

Ce fut par le même esprit que, deux ans après, Paul Emile son père étant mort, il céda à son frère Fabius, qui était moins riche que lui, tout ce qui lui revenait de la succession de leur père, laquelle montait à plus de soixante talents (soixante mille écus), afin de corriger ainsi l'inégalité de bien qui se trouvait entre les deux frères.

Ce même frère, ayant dessein de donner un spectacle de gladiateurs après la mort de leur père pour honorer sa mémoire, comme c'était la coutume, et ne pouvant pas soutenir facilement cette dépense, qui allait fort loin, Scipion donna quinze talents (quinze mille écus) pour en porter du moins la moitié.

Les présents magnifiques que Scipion avait faits à sa mère lui rentraient de plein droit après la mort de cette dame; et ses sœurs, selon l'usage de ces temps, n'y pouvaient rien prétendre. Mais il aurait cru se déshonorer, et rétracter ses dons, s'il les avait repris. Il laissa donc à ses sœurs tout ce qu'il avait donné à leur mère, ce qui montait à une somme fort considérable; et il s'attira de nouveaux applaudissements par cette preuve qu'il donna de sa grandeur d'âme et de sa tendre amitié pour sa famille.

Ces différentes largesses, qui, réunies ensemble, montaient à de très-grandes sommes, tiraient, ce semble, un nouveau prix de l'âge où il les faisait (car il était fort jeune), et encore plus des manières gracieuses et obligeantes dont il savait les assaisonner: on pourrait ajouter, et de la circonstance du temps où il vivait, où l'amour de l'argent, excité et allumé par les folles dépenses du luxe, qui croissait de jour en jour, commençait à devenir

[1] Elle était sœur de Paul Emile.

[1] Κατεγνωκότες τῆς αὑτῶν μικρολογίας.

une façon de penser presque générale, et que l'on regardait en quelque sorte comme nécessaire.

Les faits que je viens de citer sont si éloignés de nos mœurs, qu'il y aurait lieu de craindre qu'on ne les prît pour une exagération outrée d'un historien prévenu, comme il arrive assez souvent, en faveur de son héros, si l'on ne savait que le caractère dominant de Polybe, qui les rapporte, était un grand amour de la vérité et un extrême éloignement de toute flatterie. Dans l'endroit même d'où j'ai tiré ce récit, il a cru devoir prendre quelques précautions pour en être cru dans ce qu'il dit des actions vertueuses et des rares qualités de Scipion; et il fait observer que ses écrits, devant être lus par les Romains, qui étaient parfaitement instruits de ce qui regarde ce grand homme, il ne manquerait pas d'être démenti par eux, s'il osait avancer quelque chose qui fût contraire à la vérité; affront auquel il n'est pas vraisemblable qu'un auteur qui a quelque soin de sa réputation voulût s'exposer gratuitement.

Au milieu du dépérissement des mœurs romaines, nous venons de voir deux hommes illustres montrer une grandeur d'âme extraordinaire, mais par des voies toutes différentes : Tubéron, dans la médiocrité d'une vie simple et pauvre, embrassée par choix et par goût; et Scipion Emilien, dans une opulence qui ne se signale que par des bienfaits : l'un par le mépris généreux des richesses; l'autre, par le sage et noble usage qu'il en a su faire. De quel côté y a-t-il plus de mérite et de gloire ? Faut-il plus de force d'esprit, plus de courage pour se roidir contre le torrent de la coutume et de l'exemple, qui semble autoriser tout moyen d'amasser [1], légitime ou non; pour ne point s'inquiéter sur les besoins d'une famille nombreuse comme était celle de Tubéron, pour mépriser une sorte d'opprobre et de mépris que l'opinion des hommes attache à la pauvreté, que pour ne point se laisser corrompre l'esprit ni le cœur par le secret poison des richesses, pour s'y conserver pur et exempt de tout reproche, pour n'y trouver d'autre avantage que le pouvoir qu'elles donnent de faire du bien aux autres; en un mot, pour faire servir à la libéralité, à la générosité, à la véritable magnificence, et à l'exercice des plus grandes vertus, ce qui est pour l'ordinaire l'aliment comme naturel du luxe, du faste, des folles dépenses, d'une estime ridicule de soi-même, et d'un mépris orgueilleux de quiconque n'est point riche ni opulent, quelque mérite qu'il puisse avoir d'ailleurs? Cette question est une belle matière pour une dissertation de philosophes; mais elle nous écarterait de notre but dans une histoire.

Je crois pouvoir placer ici un fait, qui ressent, comme ceux que je viens de rapporter, l'esprit de simplicité, de sévérité et de sagesse qui régnait anciennement à Rome. Scipion Nasica, fils de celui qui avait été jugé le plus homme de bien de Rome, se montra digne d'un tel père dès les premières années de sa vie par une probité et une innocence de mœurs singulière, et se rendit encore recommandable par la connaissance profonde du droit public et particulier, et par le talent de la parole [1]. Il fit usage de son éloquence dans une occasion importante, où il avait de grandes difficultés à vaincre, et où le succès qu'il eut montra combien sa vertu lui avait donné d'autorité sur les esprits. Les censeurs sortis récemment de charge (c'étaient M. Valérius Messala, et C. Cassius Longinus), entre autres ouvrages publics, avaient ordonné la construction d'un théâtre dans l'enceinte de la ville, et l'édifice était déjà fort avancé. Auparavant les citoyens assistaient tout debout aux jeux et aux pièces que l'on représentait à Rome. Nasica prévoyait que la commodité d'y être assis à son aise augmenterait l'ardeur du peuple pour les spectacles, qui n'était déjà que trop grande, et que la licence des pièces de théâtre, dans le dépérissement des mœurs, qui croissait de jour en jour, ne manquerait pas d'infecter toute la ville, et d'éteindre dans la jeunesse tout sentiment d'honnêté et de pudeur. Plein de zèle pour le bien public, il représenta au sénat les inconvénients et les suites funestes de ce nouvel établissement avec tant de

[1] .... Rem facias, rem,
Si possis, rectè ; si non, quocumque modo rem.
(Horat.)

[1] Freinshem. lib. 48, cap. 27.

orce et de vivacité, que sur-le-champ la démolition de l'édifice fut ordonnée et exécutée; et le sénat fit un décret pour défendre que désormais dans la ville, ou plus près qu'à mille pas de la ville, on plaçât des siéges ou des bancs pour être assis à la représentation des jeux, voulant que les citoyens n'y assistassent que debout, afin qu'au milieu même de leurs plaisirs et de leurs divertissements ils conservassent toujours quelque chose de mâle et une vigueur qui caractérisât les mœurs romaines [1]. Paterculus a raison de mettre ce règlement au nombre de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la gravité et à la sévérité romaine [2], particuliérement dans un siècle qui avait déjà si fort dégénéré des mœurs anciennes.

Avant que de passer aux guerres importantes que Rome a eues à soutenir contre les Carthaginois, contre les Achéens, contre Viriathus et contre les Numantins en Espagne, et pour n'être point obligé d'en interrompre la suite par le mélange de faits étrangers et souvent peu intéressants, je vais d'abord rappeler quelques événements qui se sont passés dans Rome même, et qui méritent de n'être pas omis : ensuite je dirai un mot de deux guerres peu importantes contre les Dalmates et contre quelques peuples liguriens : enfin j'anticiperai le récit de divers mouvements arrivés en Macédoine, et les réunirai tous sous un même point de vue.

AFFAIRES DE ROME.

Toute nouveauté est suspecte. Les arts des Grecs, qui commençaient, principalement depuis la défaite de Persée, à s'introduire dans Rome [3], y furent d'abord fort mal reçus.

[1] « Ut scilicet remissioni animorum juncta standi virilitas, propria romanæ gentis nota esset. » (VAL. MAX. lib. 2, cap. 4.)

[2] « Cui (Cassio theatrum facienti) eximia civitatis severitas et consul* Scipio restitère. Quod ego inter clarissima publicæ voluntatis ** argumenta posuerim. » (VELL. PATERC. lib. 1, cap. 5.)

[3] AD R. 591.

* Nasica n'était plus consul

** Ce mot paraît être peu juste; gravitatis conviendrait peut-être mieux.

L'an 591 il fut rendu par le sénat un décret pour bannir de la ville les philosophes et les rhéteurs.

J'ai parlé ailleurs [1] de la fameuse ambassade des Athéniens [2], composée de trois illustres philosophes, dont Carnéade est le plus célèbre. J'ai dit que la sévérité de Caton fut alarmée du concours de la jeunesse romaine autour de ces trois grands maîtres, et de l'empressement avec lequel on recueillait leurs discours. Il eut soin de presser la conclusion de l'affaire pour laquelle ils étaient venus à Rome, et de leur faire donner promptement leur audience de congé, « de peur, disait-il, « que notre jeunesse, corrompue par les subtilités des Grecs, ne s'écarte de la simplicité « des mœurs anciennes. »

Le respect pour la religion se conservait soigneusement dans Rome [3]; et j'en trouve deux beaux exemples dans les termes dont il s'agit ici.

Gracchus, étant consul l'an 589 pour la seconde fois, présida aux assemblées pour l'élection des consuls de l'année suivante, qui furent P. Cornélius Scipion Nasica et C. Marcius Figulus. Ces nouveaux consuls entrèrent en charge, tirèrent au sort leurs départements; et ils étaient déjà l'un en Corse, l'autre en Gaule, lorsqu'il vint un scrupule à Gracchus sur une cérémonie à laquelle il avait manqué, et dont le défaut rendait leur élection vicieuse. Il était alors en Sardaigne. Il écrivit donc au collége des augures pour l'instruire de ce fait; et les augures en rendirent compte au sénat. L'affaire parut très-sérieuse : sur-le-champ on expédia des ordres pour rappeler les deux consuls. Ceux-ci, qui étaient l'un et l'autre gens sages et modérés, obéirent avec une soumission parfaite : et, de retour à Rome, ils abdiquèrent le consulat, et on leur nomma des successeurs. « Ainsi, dit Cicéron, « Gracchus aima mieux avouer une faute [4]

[1] Voy. l'Histoire Ancienne, tom. II.

[2] An R. 597.

[3] An. R. 589. — Cic. de Nat. Deor lib. 2.

[4] « Gracchus peccatum suum quod celari posset confiteri maluit, quàm hærere in republicâ religionem : consules summum imperium statim deponere, quàm id tenere punctum temporis contra religionem. »

« qu'il pouvait cacher, que de laisser la ré- « publique responsable envers la religion « d'une négligence punissable peut-être par les « dieux; et les consuls ne firent pas difficulté « de se dépouiller à l'heure même de la pre- « mière dignité de l'état, plutôt que de la « garder un instant contre les règles de la « religion. » On ne souffrit pas que la modération de ces deux illustres citoyens leur portât préjudice, et on rendit à l'un et à l'autre le consulat quelques années après.

Nous ne sommes instruits de l'autre fait qui me reste à rapporter que par l'épitome du 47e livre de Tite-Live [1], qui ne nous donne aucun détail. Il nous apprend seulement que Cn. Trémellius, tribun du peuple, ayant eu une prise avec M. Æmilius Lépidus, grand pontife, dans laquelle il s'était servi de termes injurieux, fut condamné à une amende. On sait quelle était la puissance énorme des tribuns du peuple, qui rendait même leur personne sacrée et inviolable. Cependant le respect dû à la religion l'emporta sur cette magistrature, redoutable souvent aux consuls même, et à tout le sénat.

GUERRES CONTRE LES DALMATES ET CONTRE QUELQUES PEUPLES LIGURIENS. AFFAIRES DE MACÉDOINE.

Les Dalmates, qui avaient autrefois obéi à Gentius, s'étant rendus incommodes à leurs voisins par leurs courses, les Lissiens [2], qui souffraient beaucoup de ces incursions, et qui étaient alliés des Romains, en portèrent leurs plaintes au sénat. Aussitôt on fit partir des ambassadeurs, qui furent mal reçus des Dalmates. La guerre ayant donc été déclarée, deux consuls furent envoyés successivement contre ces peuples. Le premier fut C. Marcius Figulus [3], alors consul pour la seconde fois, qui avança tellement les choses, que son successeur Scipion Nasica [4], à qui l'on avait aussi donné un second consulat, n'eut pour terminer la guerre qu'à assiéger Delminium, la capitale du pays. Il prit cette ville et la rasa; et elle ne s'est point relevée depuis. Ce n'est aujourd'hui qu'une assez mauvaise bourgade, qui conserve encore le même nom, *Delminio* sur le Drin, dans la *Bosnie*. Ce qui mérite le plus d'être remarqué dans toute cette guerre, d'ailleurs peu importante, c'est la modestie du vainqueur [1], qui refusa le titre d'*imperator* que lui donnaient ses soldats par acclamation, et qui eut bien de la peine à se résoudre à accepter le triomphe que le sénat lui décerna. Il se rendait justice, car ses exploits n'étaient pas fort considérables. Mais qui est-ce qui se rend justice en pareille occasion?

L'année suivante les Romains passèrent pour la première fois les Alpes en armes [2], non pas encore pour faire la guerre aux Gaulois, mais contre des peuples liguriens d'origine, quoique établis dans les Gaules. Polybe les nomme Oxybiens et Décéates; et ils habitaient au delà du Var, le long des côtes de la mer, aux environs des villes de Nice, d'Antibes et de Fréjus [3]. Ces barbares attaquaient Nice et Antibes, colonies des Marseillais, et se rendaient même redoutables à Marseille. Une ambassade envoyée par le sénat de Rome sur les plaintes des Marseillais ne fut pas mieux reçue des Liguriens que celle dont nous venons de parler ne l'avait été des Dalmates. Ainsi il fallut que le consul Q. Opimius marchât contre eux avec une armée pour les ranger à la raison. L'entreprise n'était pas difficile à la puissance romaine. Opimius mit le siége devant la ville où l'insulte avait été faite aux ambassadeurs, la prit de force, en réduisit les habitants en esclavage, et envoya liés et garrottés à Rome les principaux auteurs de l'insulte pour y subir la peine de leur crime. Les Liguriens furent battus plus d'une fois et taillés en pièces. Le consul, pour assurer la tranquillité des Marseillais à l'avenir, leur donna une partie des terres conquises sur les vaincus, et ordonna que dans la suite ces barbares enverraient à Marseille des otages que l'on changerait de temps en temps.

[1] An. R. 592.

[2] Une des principales villes des Lissiens était *Tragurium*, aujourd'hui Trau en Dalmatie.

[3] An. R. 596.

[4] An. R. 597.

[1] Auctor de Vir. Illust.

[2] An. R. 598.

[3] Fréjus ne subsistait pas encore, au moins comme colonie romaine, et sous le nom de *Forum Julii*. Mais j'ai voulu déterminer clairement le pays dont je parle.

Je viens maintenant à ce qui regarde la Macédoine.

Quinze ou seize ans après la défaite et la mort de Persée, un certain Andriscus d'Adramytte, ville de Mysie, dans l'Asie Mineure, homme de la plus basse naissance, se donna pour fils de Persée, prit le nom de Philippe, et entra en Macédoine, dans l'espérance de s'y faire reconnaître roi par les habitants du pays. Il avait composé sur sa naissance une fable qu'il débitait partout où il passait [1], prétendant qu'il était né d'une concubine de Persée. Il s'était flatté qu'on le croirait sur sa parole, et qu'il se ferait dans la Macédoine un grand mouvement en sa faveur. Quand il vit que tout y demeurait tranquille, il se retira en Syrie chez le roi Démétrius Soter, dont la sœur avait épousé Persée. Ce prince, qui connut tout d'un coup la fourbe, le fit arrêter, et l'envoya à Rome, voulant par ce service s'attirer la protection des Romains, dont il avait pour lors un besoin particulier.

Les Romains ne firent pas grande attention à cet imposteur, qui ne leur parut digne que de mépris; de sorte qu'on ne se mit point en peine de le garder exactement, ni de le tenir resserré de fort près. Il profita de la négligence de ses gardes [2], et s'échappa de Rome. Ayant trouvé le moyen de lever une assez grosse armée chez les Thraces, qu'il sut faire entrer dans ses vues, il se rendit maître de la Macédoine, soit de gré, soit de force, et prit les marques de la dignité royale.

SP. POSTUMIUS ALBINUS [3].
L. CALPURNIUS PISO.

Andriscus, homme de néant, qui avait été élevé et avait vécu jusque-là dans la bassesse, et qui un moment auparavant était sans fortune, encouragé par la rapidité de ses premiers succès, et se trouvant trop resserré dans les bornes de la Macédoine, attaqua la Thessalie, et en soumit une partie à ses lois.

L'affaire pour lors commença à paraître plus sérieuse aux Romains. Ils nommèrent Scipion Nasica pour aller, avec la qualité d'ambassadeur ou de commissaire, apaiser ce tumulte dans sa naissance, le jugeant très-propre pour cet emploi. En effet, il possédait parfaitement l'art de manier les esprits et de les amener à son point par la persuasion; et, s'il était besoin d'employer la voie des armes, il était très-capable de former un projet avec sagesse, et de l'exécuter avec courage. Dès qu'il fut arrivé en Grèce, et qu'il se fut exactement instruit de l'état des affaires de la Macédoine, il en donna avis au sénat, et, sans perdre de temps, il parcourut les villes des alliés, afin de lever promptement des troupes pour la défense de la Thessalie. Les Achéens, qui formaient encore pour lors l'état le plus puissant de la Grèce, furent ceux qui lui en fournirent le plus grand nombre, oubliant leurs mécontentements passés. Il enleva bientôt au faux Philippe toutes les villes qu'il avait prises dans la Thessalie, en chassa ses garnisons, et le repoussa lui-même dans la Macédoine.

Cependant à Rome on vit bien, sur les lettres de Scipion, qu'il ne fallait pas différer davantage d'envoyer un général et des forces contre cet ennemi. Le préteur P. Juventius Thalna eut ordre de passer la mer au plus tôt avec une armée. Il partit sans tarder. Mais, ne regardant Andriscus que comme un roi de théâtre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, et il s'engagea témérairement dans un combat où il perdit la vie avec une partie de son armée : le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit.

Le vainqueur, enorgueilli par cet heureux succès, et croyant sa puissance solidement établie, s'abandonna à tous ses mauvais penchants sans mesure et sans retenue, comme si être véritablement roi c'était ne reconnaître d'autre loi ni d'autre règle que sa passion et son caprice. Il était avare, fier, cruel : on ne voyait partout que violences, que confiscations de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la défaite des Romains avait jetée dans les esprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avait perdu en Thessalie. Une ambassade que les Carthaginois, actuellement attaqués par les Romains, lui envoyèrent avec promesse d'un prompt secours, lui enfla extrêmement le courage.

[1] Freinshem. XLIX et L. — An. R. 600.
[2] An. R. 605.
[3] An. R. 604; av. J. C. 148.

Q. Cécilius Métellus [1], nommé récemment préteur, avait pris la place de Juventius, et était déjà près de l'ennemi. Andriscus avait résolu d'aller à sa rencontre : mais il ne crut pas devoir beaucoup s'éloigner de la mer, et il s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le préteur romain l'y suivit bientôt. Les deux armées étaient en présence. Il se donnait tous les jours des escarmouches. Andriscus remporta un avantage assez considérable dans un petit combat de cavalerie. Le succès aveugle ordinairement ceux qui ont peu d'expérience, et leur devient funeste. Andriscus, se croyant supérieur aux Romains, fit un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Ce fut une faute grossière; et Métellus, qui était attentif à tout, ne manqua pas d'en profiter. L'armée restée en Macédoine fut battue, et Andriscus obligé de prendre la fuite. Il s'était retiré chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hasarder une seconde bataille, qui fut aussi malheureuse pour lui que la première. Il y eut dans ces deux combats plus de vingt-cinq mille hommes de tués.

Il ne manquait à la gloire du Romain que de se saisir d'Andriscus; il s'était réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il se confiait. Mais les Thraces ne se piquaient pas trop de bonne foi, et la faisaient aisément céder à leur intérêt. Celui-ci remit son hôte et son suppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colère et les armes des Romains. Andriscus fut envoyé à Rome.

Un autre aventurier, qui se disait aussi fils de Persée, et qui se faisait nommer *Alexandre*, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put l'arrêter : il s'était retiré dans la Dardanie, où il se tint caché [2].

Ce fut pour lors que la Macédoine, qui avait si mal usé de la liberté à elle accordée par les Romains, fut réduite en province, c'est-à-dire traitée en pays de conquête.

Un troisième imposteur [3], quelques années après, parut encore sur les rangs, et se donna pour fils de Persée, sous le nom de *Philippe*. Sa prétendue royauté fut de peu de durée. Il fut vaincu et tué en Macédoine par Trémellius, qui reçut en cette occasion le surnom de *Scrofa* [1], parce qu'en encourageant ses soldats à bien faire, il les avait assurés qu'il dissiperait les ennemis, *ut scrofa porcos*.

[1] An. R. 605

[2] Freinshem.

[3] An. R. 610.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

§ III. — ORIGINE ET OCCASION DE LA TROISIÈME GUERRE PUNIQUE. ROME SE MONTRE PEU FAVORABLE AUX CARTHAGINOIS DANS LEURS DÉMÊLÉS AVEC MASINISSA. GUERRE ENTRE LES CARTHAGINOIS ET MASINISSA. INQUIÉTUDE ET VIVE CRAINTE DES CARTHAGINOIS PAR RAPPORT AUX ROMAINS. ON DÉLIBÈRE A ROME SI L'ON DÉCLARERA LA GUERRE A CARTHAGE. IL EST RÉSOLU DE LA LUI DÉCLARER. ALARME DES CARTHAGINOIS. ILS DÉPUTENT A ROME. DURES CONDITIONS QU'ON LEUR PROPOSE. ILS LES ACCEPTENT. ILS ENVOIENT TROIS CENTS CITOYENS DES PLUS QUALIFIÉS EN OTAGE. ILS LIVRENT TOUTES LEURS ARMES. ENFIN ON LEUR DÉCLARE QU'ILS AIENT A SORTIR DE CARTHAGE, QUI SERA DÉTRUITE. HORRIBLE DOULEUR DES DÉPUTÉS. DÉSESPOIR ET FUREUR DE CARTHAGE QUAND ON Y APPREND CETTE NOUVELLE. RÉFLEXION SUR LA CONDUITE DES ROMAINS. EFFORTS GÉNÉREUX DE CARTHAGE POUR SE PRÉPARER AU SIÉGE. ÉVOCATION DES DIVINITÉS TUTÉLAIRES DE CARTHAGE, ET DÉVOUEMENT DE CETTE VILLE. CARTHAGE ASSIÉGÉE PAR LES DEUX CONSULS. SCIPION SE DISTINGUE PARMI TOUS LES OFFICIERS. MORT DE MASINISSA. LE NOUVEAU CONSUL CONTINUE LE SIÉGE AVEC BEAUCOUP DE LANGUEUR. SCIPION, QUI NE DEMANDAIT QUE L'ÉDILITÉ, EST NOMMÉ CONSUL, ET CHARGÉ DE LA GUERRE D'AFRIQUE. IL ARRIVE EN AFRIQUE ET DÉLIVRE MANCINUS D'UN GRAND DANGER. IL RÉTABLIT LA DISCIPLINE DANS LES TROUPES. IL POUSSE LE SIÉGE AVEC VIGUEUR. DESCRIPTION DE CARTHAGE. BARBARE CRUAUTÉ D'ASDRUBAL. COMBAT NAVAL. SCIPION, PENDANT L'HIVER, ATTAQUE ET PREND NÉPHÉRIS, PLACE VOISINE DE CARTHAGE. CONTINUATION DU SIÉGE. LA VILLE ENFIN SE REND. ASDRUBAL SE REND AUSSI. SA FEMME ÉGORGE SES ENFANTS ET SE JETTE AVEC EUX DANS LE FEU. COMPASSION DE SCIPION SUR LA RUINE DE CARTHAGE. BEL USAGE QU'IL FAIT DES DÉPOUILLES DE CETTE VILLE. JOIE QUE RÉPAND A ROME LA NOUVELLE DE LA PRISE DE CARTHAGE. DIX COMMISSAIRES ENVOYÉS EN AFRIQUE. DESTRUCTION DE CARTHAGE. SCIPION RETOURNE A ROME, ET REÇOIT L'HONNEUR DU TRIOMPHE. CARTHAGE RÉTABLIE.

La troisième guerre punique, moins considérable que les deux premières par le nombre

[1] Macrobe rapporte une autre origine de ce surnom. (*Saturn.* lib. 1, cap. 6.)

et la grandeur des combats, et par sa durée, qui se borna à quatre ans, le fut beaucoup plus par le succès et l'événement, puisqu'elle se termina par la ruine et la destruction entière de Carthage.

Cette ville, depuis sa dernière défaite et le traité de paix qui en fut la suite, sentit bien ce qu'elle avait à craindre des Romains, en qui elle remarqua toujours beaucoup de mauvaise volonté toutes les fois qu'elle s'adressa à eux dans ses démêlés avec Masinissa.

J'ai rapporté dans les livres précédents plusieurs députations faites de part et d'autre, plusieurs commissions établies par les Romains, qui envoyaient sur les lieux des sénateurs pour prendre connaissance de ces disputes et pour les terminer, sans que jamais ils prononçassent aucun jugement définitif[1] Il est visible qu'à Rome on ne se mettait point du tout en peine de satisfaire les Carthaginois ni de leur rendre justice, et qu'on y traînait exprès la querelle en longueur pour laisser à Masinissa le temps de s'affermir dans ses usurpations et d'affaiblir ses ennemis.

Sur de nouvelles plaintes faites par les Carthaginois, on ordonna à Rome une députation pour aller sur les lieux faire de nouvelles enquêtes[2]. Caton était du nombre des commissaires. Quand ils furent arrivés, ils demandèrent aux parties si elles voulaient s'en rapporter à leur arbitrage. Masinissa y consentit volontiers. Les Carthaginois répondirent qu'ils avaient une règle fixe à laquelle ils s'en tenaient, qui était le traité conclu par Scipion, et demandèrent à être jugés en rigueur. Cette réponse fut un prétexte pour les députés de ne rien décider. Ils visitèrent tout le pays, qu'ils trouvèrent en fort bon état, surtout le ville de Carthage; et ils furent étonnés de la voir presque rétablie au même point de grandeur et de puissance où elle était avant sa dernière défaite. A leur retour ils ne manquèrent pas d'en rendre compte au sénat, déclarant que Rome ne serait jamais en sûreté tant que Carthage subsisterait.

Dès lors les esprits des sénateurs s'aigrirent extrêmement contre Carthage; et si la guerre ne fut déclarée qu'assez longtemps après, on peut croire que l'occasion et les prétextes manquèrent plutôt aux Romains que la volonté. Enfin Masinissa leur procura et un motif plausible d'attaquer Carthage, et l'espérance d'une victoire aisée. Voici comment la chose arriva.

La division s'était mise dans Carthage, et le roi numide y avait un parti puissant. Les zélés républicains, ayant trouvé un moment favorable, chassèrent de la ville les chefs de ce parti au nombre de quarante, et firent prêter serment au peuple que jamais il ne souffrirait qu'on parlât de rappeler les exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Masinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gulussa et Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville, et même Gulussa fut vivement poursuivi par Amilcar, l'un des généraux de la république. Nouveau sujet de guerre : on lève une armée de part et d'autre. La bataille se donne. Ce fut sous le consulat de Quintius et d'Acilius.

T. QUINTIUS FLAMINIUS[1],
M. ACILIUS BALBUS.

Scipion le jeune, qui depuis ruina Carthage, fut spectateur de cette bataille. Il était venu vers Masinissa de la part de Lucullus, qui faisait la guerre en Espagne, et sous qui il servait, pour lui demander des éléphants. Pendant tout le combat il se tint sur le haut d'une colline, qui était tout près du lieu où il se donnait. Il fut étonné de voir Masinissa, âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, monté à cru sur un cheval, selon la coutume du pays, donner partout les ordres, et soutenir comme un jeune officier les fatigues les plus dures. Le combat fut très-opiniâtre, et dura depuis le matin jusqu'à la nuit; mais enfin les Carthaginois plièrent. Scipion disait dans la suite qu'il avait assisté à bien des batailles, mais que nulle ne lui avait fait tant de plaisir que celle-ci, où, tranquille et de sang-froid, il avait vu plus de cent mille hommes en venir

[1] Polyb. Leg. 118.

[2] An. R. 595; av. J. C. 157. — Appian. de Bell. Pun. pag. 37.

[1] An. R. 602; av. J. C. 150.

ensemble aux mains, et se disputer longtemps la victoire. Et, comme il était fort versé dans la lecture d'Homère, il ajoutait qu'avant lui il n'y avait jamais eu que Jupiter et Neptune à qui il eût été donné de jouir d'un pareil spectacle[1], lorsque l'un du haut du mont Ida, l'autre du sommet le plus élevé de l'île de Samothrace, avaient eu le plaisir de voir un combat entre les Grecs et les Troyens. Je ne sais si la vue de cent mille hommes qui s'entre-coupent la gorge cause une joie bien pure, ni si cette joie peut subsister avec le sentiment d'humanité qui nous est naturel.

Les Carthaginois, après le combat, prièrent Scipion de vouloir bien terminer leurs disputes avec Masinissa[2]. Il écouta les deux parties. Les premiers consentaient à céder le territoire d'Empories, qui avait été le premier sujet de la querelle, à payer actuellement à Masinissa deux cents talents d'argent, et à y en ajouter dans la suite huit cents en différents termes dont on conviendrait. Mais, comme Masinissa demandait le rétablissement des exilés, les Carthaginois n'ayant point voulu écouter cette proposition, on se sépara sans rien conclure. Scipion, après avoir fait ses compliments et ses remercîments à Masinissa, partit avec les éléphants qu'il était venu chercher.

Le roi, depuis le combat, tenait le camp des ennemis enfermé sur une colline où il ne pouvait leur arriver ni vivres[3] ni troupes. Sur ces entrefaites arrivent des députés de Rome. Ils avaient ordre, en cas que Masinissa eût eu du dessous, de terminer l'affaire; autrement de ne rien décider et de donner de bonnes espérances au roi; et c'est ce dernier parti auquel ils s'en tinrent. Cependant la famine augmentait tous les jours dans le camp des Carthaginois; et pour surcroît de malheur la peste s'y joignit, et fit un horrible ravage. Réduits à la dernière extrémité, ils se rendirent, avec promesse de livrer à Masinissa les transfuges, de lui payer cinq mille talents d'argent[4] dans l'espace de cinquante années, et de rétablir les exilés malgré le serment qu'ils avaient fait au contraire. Ils furent tous passés sous le joug, et renvoyés chacun avec un habit seulement. Gulussa, pour se venger du mauvais traitement que nous avons dit auparavant qu'il avait reçu, envoya contre eux un corps de cavalerie, dont ils ne purent ni éviter l'attaque ni soutenir le choc dans l'état de faiblesse où ils étaient. Ainsi de cinquante-huit mille hommes il en retourna fort peu à Carthage.

Une défaite si considérable y répandit une grande alarme. On craignit surtout que les Romains, sous prétexte que les Carthaginois, au préjudice d'un des articles du traité, avaient pris les armes contre un roi allié de Rome, ne leur déclarassent la guerre; car ils ne pouvaient douter de la mauvaise volonté du sénat romain à leur égard. Pour en prévenir l'effet, les Carthaginois déclarèrent, par un décret du sénat, Asdrubal et Carthalon, qui avaient été, l'un général de l'armée, l'autre commandant des troupes auxiliaires[1], coupables de crime d'état, comme étant les auteurs de la guerre contre le roi de Numidie. Puis ils députèrent à Rome pour savoir ce qu'on pensait et ce qu'on souhaitait d'eux. On leur répondit froidement que c'était au sénat et au peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devaient aux Romains. N'ayant pu tirer d'autre réponse ni d'autre éclaircissement par une seconde députation, ils entrèrent dans une grande inquiétude; et, saisis d'une vive crainte par le souvenir des maux passés, ils croyaient déjà voir l'ennemi à leurs portes, et se représentaient toutes les suites funestes d'un long siége et d'une ville prise d'assaut.

Cependant à Rome on délibérait dans le sénat sur le parti que devait prendre la république; et les disputes entre Caton et Scipion Nasica, qui pensaient tout différemment sur ce sujet, se renouvelèrent[2]. Le premier, à son retour d'Afrique, avait déjà représenté vivement qu'il avait trouvé Carthage, non

[1] Hom. Iliad, VII, 51; et XIII, 12.
[2] Appian. de Bell. Pun. pag. 40.
[3] Ibid.
[4] Quinze millions. = 5 000 talents carthaginois valent 1 925 000 fr. E. B.

[1] Les troupes étrangères avaient chacune des chefs de leur nation, qui tous ensemble étaient commandés par un officier carthaginois, qu'Appien appelle βοήθαρχος.
[2] Plut. in Vitâ Cat. pag. 352.

dans l'état où les Romains la croyaient, épuisée d'hommes et de richesses, affaiblie et humiliée, mais au contraire remplie d'une florissante jeunesse, d'une quantité immense d'or et d'argent, d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes et d'un puissant appareil de guerre, et si fière et si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avait rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition et ses espérances. On dit même qu'après avoir tenu ce discours il jeta au milieu du sénat des figues d'Afrique qu'il avait dans le pan de sa robe; et que, comme les sénateurs en admiraient la beauté et la grosseur, il leur dit[1] : *Sachez qu'il n'y a que trois jours que ces fruits ont été cueillis. Telle est la distance qui nous sépare de l'ennemi.* Et depuis ce temps, sur quelque affaire qu'on délibérât dans le sénat, Caton ajoutait toujours : *Et je conclus de plus qu'il faut détruire Carthage.* Nasica au contraire voulait qu'on la laissât subsister.

Ils avaient tous deux leurs raisons pour opiner comme ils faisaient[2]. Nasica, voyant que le peuple était d'une insolence qui lui faisait commettre toutes sortes d'excès; qu'enflé d'orgueil par ses prospérités, il ne pouvait plus être retenu par le sénat même, et que sa puissance était parvenue à un tel point, qu'il était en état d'entraîner par force la république dans tous les partis qu'il voudrait embrasser, Nasica, dis-je, dans une pareille situation, se proposait de lui laisser la crainte de Carthage comme un frein, pour modérer et réprimer son audace : car il pensait que les Carthaginois étaient trop faibles pour subjuguer les Romains, et qu'ils étaient aussi trop forts pour en être méprisés. Caton, de son côté, trouvait que, par rapport à un peuple devenu fier et insolent par ses victoires, et qu'une licence sans bornes précipitaient dans toutes sortes d'égarements, il n'y avait rien de plus dangereux que de lui laisser pour rivale et pour ennemie une ville jusque-là toujours puissante, mais devenue par ses malheurs mêmes plus sage et plus précautionnée que jamais, et de ne pas lui ôter entièrement

[1] Plin. lib. 15, cap. 18.

[2] Plut. in Vitâ Cat. pag. 352.

toute crainte du dehors, lorsqu'il avait au dedans tous les moyens de se porter aux derniers excès.

Mettant à part pour un moment les lois de l'équité, je laisse au lecteur à décider qui de ces deux grands hommes pensait plus juste, selon les règles d'une politique éclairée, et par rapport aux véritables intérêts de l'état. Ce qui est certain, c'est que tous les historiens ont remarqué que depuis la destruction de Carthage le changement de conduite et de gouvernement fut sensible à Rome[1]; que ce ne fut plus timidement et comme à la dérobée que le vice s'y glissa, mais qu'il leva la tête, et saisit avec une rapidité étonnante tous les ordres de la république; et qu'on se livra, sans réserve et sans plus garder de mesures, au luxe et aux délices, qui ne manquèrent pas, comme cela est inévitable, d'entraîner la ruine de l'état. « Le premier « Scipion[2], dit Paterculus en parlant des « Romains, avait jeté les fondements de leur « grandeur future : le dernier, par ses con- « quêtes, ouvrit la porte à toutes sortes de « déréglements et de dissolutions. Depuis que « Carthage, qui tenait Rome en haleine en « lui disputant l'empire, eut été entièrement « détruite, la décadence des mœurs n'alla « plus lentement, ni par degrés, mais fut « prompte et précipitée. »

L. MARCIUS CENSORINUS[3].

M. MANILIUS.

Quoi qu'il en soit, il fut résolu dans le sénat qu'on déclarerait la guerre aux Cartha-

[1] Ubi Carthago, æmula imperii romani, ab stirpe in- « teriit .. fortuna sævire ac miscere omnia cœpit. » (SALLUST. in *Bello Cat.*)

« Ante Carthaginem deletam populus et senatus rom. « placidè modestèque inter se remp. tractabant,... Metus « hostilis in bonis artibus civitatem retinebat. Sed ubi « formido illa mentibus decessit, licet ea quæ secundæ « res amant, lascivia atque superbia incessére. » (Id. in *Bello Jugurth.*)

[2] « Potentiæ Romanorum prior Scipio viam aperue- « rat, luxuriæ posterior aperuit. Quippe, remoto Cartha- « ginis metu, sublatâque imperii æmulâ, non gradu, sed « præcipiti cursu a virtute descitum, ad vitia transcur- « sum. » (VELL. PATERC. lib. 2, cap. 1.)

[3] An. R. 603; av. J. C. 149.

glnois; et les raisons, ou les prétextes, qu'on en apporta, furent que, contre la teneur du traité[1], ils avaient conservé des vaisseaux, et conduit une armée hors de leurs terres contre un prince allié de Rome, dont ils avaient maltraité le fils dans le temps même qu'il avait avec lui un ambassadeur romain.

Un événement tout à fait heureux, qui concourut avec le temps où l'on délibérait sur l'affaire de Carthage, contribua sans doute beaucoup à faire prendre cette résolution. Ce fut l'arrivée des députés d'Utique, qui venaient se mettre eux, leurs biens, leurs terres, et leur ville, entre les mains des Romains. Rien ne pouvait arriver plus à propos. Utique était la seconde place d'Afrique, fort riche et fort opulente, qui avait un port également spacieux et commode, qui n'était éloignée de Carthage que de soixante stades[2], et qui pouvait servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors, et la guerre fut déclarée dans les formes. On pressa les deux consuls de partir le plus promptement qu'il serait possible, et on leur donna un ordre secret de ne terminer la guerre que par la destruction de Carthage. Ils partirent aussitôt, et s'arrêtèrent à Lilybée en Sicile. La flotte était considérable; elle portait quatre-vingt mille hommes d'infanterie et environ quatre mille de cavalerie.

Carthage[3] ne savait point encore ce qui avait été résolu à Rome. La réponse que les députés en avaient rapportée n'avait servi qu'à y augmenter le trouble et l'inquiétude. C'était aux Carthaginois, leur avait-on dit, à voir par où ils pouvaient satisfaire les Romains. Ils ne savaient quel parti prendre. Enfin ils envoient encore de nouveaux députés, mais avec plein pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeront à propos, et même, si les circonstances leur semblaient l'exiger, de déclarer que les Carthaginois s'abandonnaient eux et tout ce qui leur appartenait à la discrétion des Romains. C'était, selon la force de cette formule, *se suaque eorum arbitrio permittere*, les rendre maîtres absolus de leur sort, et se reconnaître pour leurs vassaux. Ils n'avaient jamais pu se résoudre, dans les guerres précédentes, à une si humiliante démarche; et néanmoins ils n'en attendaient pas un grand succès, parce que ceux d'Utique, les ayant prévenus, leur avaient enlevé le mérite d'une prompte et volontaire soumission.

[1] Appian. pag. 42.

[2] Trois lieues.

[3] Polyb. Excerpt. leg. pag. 972.

En arrivant à Rome, les députés apprirent que la guerre était déclarée et que l'armée était partie. Ils n'eurent donc pas à délibérer, et ils se remirent eux et tout ce qui leur appartenait entre les mains des Romains. En conséquence de cette démarche, il leur fut répondu que, puisque enfin ils avaient pris le bon parti, le sénat leur accordait la liberté, l'usage de leurs lois, toutes leurs terres, et tous les autres biens que possédaient, soit les particuliers, soit la république; à condition que dans l'espace de trente jours ils enverraient en otage à Lilybée trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, et qu'ils feraient ce que leur ordonneraient les consuls. Ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude; mais le trouble où ils étaient ne leur permit pas de rien répliquer, ni de demander aucune explication; et ç'aurait été bien inutilement. Ils partirent donc pour Carthage, et y rendirent compte de leur députation.

Tous les articles du traité étaient affligeants[1]; mais le silence gardé sur les villes, dont il n'était point fait mention dans le dénombrement de ce que Rome voulait bien leur laisser, les inquiéta extrêmement. Cependant il ne leur restait autre chose à faire que d'obéir. Après les pertes anciennes et récentes qu'ils avaient faites, ils n'étaient pas en état de tenir tête à un tel ennemi, eux qui n'avaient pu résister à Masinissa : troupes, vivres, vaisseaux, alliés, tout leur manquait; l'espérance et le courage encore plus que tout le reste.

Ils ne crurent pas devoir attendre l'expiration du terme de trente jours qui leur avait été accordé; mais, pour tâcher de fléchir l'ennemi par la promptitude de leur obéissance, quoique pourtant ils n'osassent pas s'en flatter, ils firent partir sur-le-champ les otages. C'é-

[1] Polyb. Excerpt. Leg. pag. 972.

tait l'élite et toute l'espérance des plus nobles familles de Carthage. Jamais spectacle ne fut plus touchant. On n'entendait que cris lugubres, on ne voyait que pleurs. Tout retentissait de gémissements et de lamentations: surtout les mères éplorées, toutes baignées de larmes, s'arrachaient les cheveux, se frappaient la poitrine, et, comme forcenées par la douleur et le désespoir, jetaient des hurlements capables de toucher les cœurs les plus durs. Ce fut encore tout autre chose dans le moment fatal de la séparation, lorsque, après avoir conduit leurs enfants jusqu'au bord du vaisseau, elles leur faisaient les derniers adieux, ne comptant plus les revoir jamais, les baignaient de leurs larmes, ne se lassaient point de les embrasser, les tenaient étroitement serrés entre leurs bras sans pouvoir consentir à leur départ, en sorte qu'il fallut les leur arracher par force; ce qui était plus dur pour elles que si on leur eût arraché leurs propres entrailles. Quand ils furent arrivés en Sicile, on fit passer les otages à Rome; et les consuls dirent aux députés que, quand ils seraient à Utique, ils leur feraient savoir les ordres de la république.

Dans de pareilles conjonctures il n'y a rien de plus cruel qu'une affreuse incertitude, qui, sans rien montrer en détail, laisse envisager tous les maux. Dès qu'on sut que la flotte était arrivée à Utique, les députés se rendirent au camp des Romains [1], marquant qu'ils venaient au nom de l'état pour recevoir leurs ordres, auxquels on était prêt à obéir en tout. Le consul Censorinus, qui portait la parole, après avoir loué leur bonne disposition et leur obéissance, leur ordonna de lui livrer sans fraude et sans délai généralement toutes leurs armes. Ils y consentirent, mais ils le prièrent de faire réflexion à quel état il les réduisait dans un temps où Asdrubal, qui n'était devenu leur ennemi qu'à cause de leur parfaite soumission aux ordres des Romains, était presque à leurs portes avec une armée de vingt mille hommes. On leur répondit que Rome y pourvoirait.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. On vit arriver dans le camp une longue file de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étaient dans Carthage: deux cent mille armures complètes, un nombre infini de traits et de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres et des dards. Suivaient les députés de Carthage, accompagnés de ce que le sénat avait de plus respectables vieillards, et la religion de prêtres plus vénérables, pour tâcher d'exciter à compassion les Romains dans ce moment critique où l'on allait prononcer leur sentence et décider en dernier lieu de leur sort. Le consul se leva un moment à leur arrivée avec quelque témoignage de bonté et de douceur; puis, reprenant tout à coup un air grave et sévère: « Je ne puis pas, leur « dit-il, ne point louer votre promptitude à « exécuter les ordres du sénat. Il m'ordonne « de vous déclarer que sa dernière volonté est « que vous sortiez de Carthage, qu'il a résolu « de détruire, et que vous transportiez votre « demeure dans tel endroit qu'il vous plaira de « votre domaine, pourvu que ce soit à quatre-« vingts stades (quatre lieues) de la mer. »

Quand le consul eut prononcé cet arrêt foudroyant [1], ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Frappés comme d'un coup de tonnerre qui les étourdit sur le champ, ils ne savaient ni où ils étaient, ni ce qu'ils faisaient. Ils se roulaient dans la poussière, déchirant leurs habits, et ne s'expliquant que par des gémissements et des sanglots entrecoupés. Puis, revenus un peu à eux, ils tendaient leurs mains suppliantes tantôt vers les dieux, tantôt vers les Romains, et imploraient leur miséricorde et leur justice pour un peuple qui allait être réduit au désespoir. Mais comme tout était sourd à leurs prières, ils les convertirent bientôt en reproches et en imprécations, les faisant ressouvenir qu'il y avait des dieux vengeurs aussi bien que témoins des crimes et de la perfidie. Les Romains ne purent refuser des larmes à un spectacle si touchant, mais leur parti était pris. Les députés même n'obtinrent pas qu'on sursît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent encore présentés au sénat romain pour tâcher

1 Polyb. pag. 975. — Appian. pag 41-46.
1 Appian. pag. 46.

1 Appian. 46-53.

d'en obtenir la révocation. Il fallut partir et porter la réponse à Carthage.

On les y attendait avec une impatience et un tremblement qui ne se peuvent exprimer[1]. Ils eurent bien de la peine à percer la foule qui s'empressait autour d'eux pour savoir la réponse, qu'il n'était que trop aisé de lire sur leurs visages. Quand ils furent arrivés dans le sénat, et qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avaient reçu, un cri général apprit au peuple quel était son sort; et dès ce moment ce ne fut plus dans toute la ville que hurlements, que désespoir, que rage et que fureur.

Qu'il me soit permis de m'arrêter ici un moment pour faire quelque attention sur la conduite des Romains. Je ne puis assez regretter que le fragment de Polybe, où cette députation est rapportée, finisse précisément dans l'endroit de cette histoire le plus intéressant; et j'estimerais beaucoup plus une courte réflexion d'un auteur si judicieux que les longues harangues qu'Appien met dans la bouche des députés et dans celle du consul. Or je ne puis croire que Polybe, plein de bon sens, de raison et d'équité comme il était, eût pu approuver, dans l'occasion dont il s'agit, le procédé des Romains. On n'y reconnaît point, ce me semble, leur ancien caractère; cette grandeur d'âme, cette noblesse, cette droiture, cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisements, des fourberies, qui ne sont point, comme il est dit quelque part, du génie romain: *minimè romanis artibus*. Pourquoi ne point attaquer les Carthaginois à force ouverte? pourquoi leur déclarer nettement par un traité, qui est une chose sacrée, qu'on leur accorde la liberté et l'usage de leurs lois, en sous-entendant des conditions qui en sont la ruine entière? pourquoi cacher, sous la honteuse réticence du mot de *ville* dans ce traité le perfide dessein de détruire Carthage, comme si, à l'ombre de cette équivoque, ils le pouvaient faire avec justice? pourquoi enfin ne leur faire la dernière déclaration qu'après avoir tiré d'eux, à différentes reprises, leurs otages et leurs armes, c'est-à-dire après les avoir mis absolument hors d'état de leur rien refuser? N'est-il pas visible que Carthage, après tant de pertes, tant de défaites, tout affaiblie et épuisée qu'elle est, fait encore trembler les Romains, et qu'ils ne croient pas la pouvoir dompter par la voie des armes? Il est bien dangereux d'être assez puissant pour commettre impunément l'injustice et pour en espérer même de grands avantages! L'expérience de tous les empires nous apprend qu'on ne manque guère de la commettre quand on la croit utile.

L'éloge magnifique que Polybe fait des Achéens est bien éloigné de ce que nous voyons ici. Ces peuples, dit-il, loin d'employer des ruses et des tromperies à l'égard de leurs alliés pour augmenter leur puissance, ne croyaient pas même qu'il leur fût permis d'en user contre leurs ennemis, et ne comptaient pour solide et glorieuse victoire que celle qui se remporte les armes à la main par le courage et la bravoure. Il avoue dans le même endroit, qu'il ne reste plus chez les Romains que de légères traces de l'ancienne générosité de leurs pères; et il se croit obligé, dit-il, de faire cette remarque contre un principe devenu fort commun de son temps parmi ceux qui étaient chargés du gouvernement, qui croyaient que la bonne foi n'est point compatible avec la bonne politique, et qu'il est impossible de réussir dans l'administration des affaires publiques, soit en guerre, soit en paix, sans employer quelquefois la fraude et la tromperie.

Je reviens à mon sujet. Les consuls ne se hâtèrent pas de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée[2]. On y profita de ce délai pour se mettre en état de défense; car il fut résolu d'un commun accord de ne point abandonner la ville. On nomma pour général au dehors Asdrubal, qui était à la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier en faveur de la patrie l'injustice qu'on lui avait faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa; puis on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les pa-

[1] Appian. pag. 53, 54.

[1] Polyb lib. 13, pag. 671, 672.

[2] App. pag. 55.—Strab. lib. 17, pag. 833.

lais, les places publiques furent changées en autant d'ateliers. Hommes et femmes y travaillaient jour et nuit. On faisait chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, mille traits, et un grand nombre de machines propres à les lancer; et parce qu'on manquait de matière pour faire des cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment.

Masinissa était mécontent de ce qu'après qu'il avait extrêmement affaibli la puissance des Carthaginois[1], les Romains venaient profiter de sa victoire, sans même qu'ils lui eussent fait part en aucune sorte de leur dessein; ce qui causa entre eux quelque refroidissement.

Cependant les consuls s'avancent vers la ville pour en former le siége. On peut croire que c'est alors que fut faite par les Romains la double cérémonie de l'évocation des divinités tutélaires de Carthage, et du dévouement de cette ville. Macrobe nous apprend que c'était une coutume ancienne chez les Romains[2], mais que l'on tenait fort secrète, lorsqu'ils assiégeaient une ville ennemie, d'en évoquer les dieux qui y faisaient leur habitation, soit qu'ils crussent ne pouvoir pas sans cela prendre la ville, soit qu'il leur parût irréligieux de faire des dieux prisonniers. Ils avaient une formule pour cette évocation, et une autre dont ils faisaient usage ensuite pour dévouer la même ville à la colère des dieux des enfers. Macrobe, qui nous a conservé ces deux formules, assure qu'on les employa à l'égard de Carthage. Je vais les rapporter l'une et l'autre, comme des monuments curieux et respectables de la persuasion où a été toute l'antiquité touchant le pouvoir que la Divinité exerce sur les choses humaines. Voici la première.

O vous, dieu ou déesse, sous la protection de qui est le peuple et l'état de Carthage, et vous surtout qui avez pris sous votre sauvegarde cette ville et son peuple, je vous prie, je vous conjure, je vous demande en grâce d'abandonner le peuple et l'état de Carthage, d'en quitter tous les lieux, les temples, les sacrifices et la ville, de vous en éloigner, de répandre sur ce peuple et sur cet état la terreur, la crainte et l'aveuglement. Abandonnés par vos anciens serviteurs, venez à Rome au milieu de mon peuple; que tout ce qui nous appartient, lieux, temples, sacrifices, ville, vous soit plus agréable et vous plaise davantage que votre ancienne demeure; soyez nos défenseurs, de moi, du peuple romain, de mes soldats, de façon que nous sentions et que nous reconnaissions les effets de votre protection. Si vous exaucez ma prière, je fais vœu de vous ériger des temples, et de célébrer des jeux en votre honneur.

Après avoir ainsi évoqué les dieux protecteurs de la ville ennemie, les Romains la dévouaient aux divinités de l'enfer par cette seconde formule, qui devait être, comme la première, prononcée par le général,

Dieu Pluton, Jupiter malfaisant, dieux mânes, ou de quelque autre nom qu'il faille vous appeler, je demande que vous remplissiez de désordre et de fuite, d'effroi, de terreur, toute cette ville de Carthage, et l'armée que je conçois et que j'entends; que vous entraîniez et priviez de la lumière du jour ceux qui porteront des armes défensives ou offensives contre nos légions et notre armée; que vous fassiez périr cette armée et ces ennemis que nous attaquons, hommes, villes, terres, et tous ceux qui habitent dans les lieux, régions, terres et villes qui appartiennent à nos ennemis; que vous regardiez comme vous étant dévouée et consacrée, selon toute la rigueur des dévouements les plus solennels, l'armée des ennemis, leurs villes, leurs terres, que je conçois et que j'entends, leurs têtes, et toutes les différences d'âges qui se trouvent parmi eux. Je vous les donne et vous les dévoue pour être substitués en la place de moi, de tout ce qui m'est confié, de ma magistrature, du peuple romain, de nos armées et de nos légions. Je vous demande enfin que vous permettiez que moi, tout ce qui m'est confié, mon commandement, nos légions, et notre armée actuellement occupée à cette guerre, nous n'éprouvions aucune disgrâce. Si vous faites ces choses, de manière que je sache, que je sente, que je reconnaisse que ma prière ait été exaucée; alors, qui que ce soit qui exécute ce vœu, et de quelque manière qu'il l'exé-

[1] Appian. pag. 55.
[2] Macrob. Sat. III, 9.

cute, en vous immolant trois brebis noires, qu'il soit censé bien exécuté. Je vous prie et vous atteste, terre qui êtes la mère des humains; et vous aussi, Jupiter.

La superstition respire de toute part dans ces formules. On y remarque qu'ils reconnaissaient deux sortes de divinités : les unes bienfaisantes, qu'ils évoquent de la ville ennemie, qu'ils invitent à venir habiter et protéger Rome; les autres malfaisantes, à la colère desquelles ils dévouent les ennemis, et à qui ils ne demandent pour eux-mêmes que de n'en recevoir aucun mal. Ces répétitions fatigantes des mêmes mots, ces dénombrements ennuyeux, cette attention scrupuleuse à ne laisser aucune ambiguité, jusqu'à ajouter cette clause, *que je conçois et que j'entends*, pour lever par là l'obscurité qui pourrait se trouver malgré eux dans leurs paroles, tout cela est assurément bien misérable. Mais à travers ces nuages brillent néanmoins la connaissance de la Divinité, et l'aveu solennel de sa puissance sur tous les événements humains. C'est un bon or, auquel l'alliage de la superstition ne saurait ôter son prix.

Toutes ces imprécations furent donc lancées contre Carthage [1]; après quoi les consuls l'attaquérent par la force des armes. Il ne s'attendaient à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance, et la hardiesse incroyable des assiégés les jeta dans un grand étonnement. Ce n'étaient que sorties fréquentes et vives pour repousser les assiégeants, pour brûler les machines, pour harceler les fourrageurs. Censorinus attaquait la ville d'un côté, et Manilius de l'autre. Scipion, dès lors la terreur de Carthage, servait alors en qualité de tribun, et se distinguait parmi tous les officiers autant par sa prudence que par sa bravoure. Les consuls firent plusieurs fautes pour n'avoir pas voulu suivre ses avis. Ce jeune officier tira les troupes de plusieurs mauvais pas où l'imprudence des chefs les avait engagées. Un illustre Carthaginois, nommé Himilcon Phaméas, chef de la cavalerie ennemie, qui harcelait sans cesse et incommodait beaucoup les fourrageurs, n'osait paraître en campagne quand le tour de Scipion était venu pour les soutenir, tant il savait contenir ses troupes dans l'ordre et se poster avantageusement. Une si grande et si générale réputation lui attira d'abord de l'envie : mais comme il se conduisait en tout avec beaucoup de modestie et de retenue, elle se changea bientôt en admiration; de sorte que, quand le sénat envoya des députés dans le camp pour s'informer de l'état du siége, toute l'armée se réunit pour lui rendre un témoignage favorable, soldats, officiers, généraux même, et ce ne fut qu'une voix pour relever le mérite du jeune Scipion : tant il est important d'amortir, pour parler ainsi, l'éclat d'une gloire naissante, par des manières douces et modestes; et de ne pas irriter la jalousie par des airs de hauteur et de suffisance, dont l'effet naturel est de réveiller dans les autres l'amour-propre, et de rendre la vertu même odieuse!

SP. POSTUMIUS ALBINUS [1].
L. CALPURNIUS PISO.

Masinissa, se voyant près de mourir, pria Scipion de vouloir bien se rendre auprès de lui, pour l'aider à prendre les arrangements convenables par rapport à sa succession, et au partage qu'il serait à propos d'en faire entre ses enfants. Scipion le trouva mort en arrivant. Ce prince leur avait commandé en mourant de s'en rapporter pour toutes choses à ce que réglerait Scipion, qu'il leur laissait pour père et pour tuteur. Je diffère à parler ailleurs avec plus d'étendue de la famille et de la postérité de Masinissa, pour ne point interrompre trop longtemps l'histoire de Carthage.

L'estime que Phaméas avait conçue pour Scipion l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains [2]. Il vint se rendre à lui avec plus de deux mille cavaliers, et il fut dans la suite d'un grand secours aux assiégeants.

Calpurnius Pison, consul, et Mancinus, son lieutenant, arrivèrent en Afrique au commencement du printemps [3]. La campagne se passa

[1] Appian. pag. 55-58.

[1] An. R. 604; av. J. C. 148
[2] Appian. pag. 62.
[3] App. pag. 60.

sans qu'ils fissent rien de considérable. Ils eurent même du dessous en plusieurs occasions, et ils ne poussèrent que lentement le siége de Carthage. Les assiégés, au contraire, avaient repris courage. Leurs troupes augmentaient considérablement; ils travaillaient à intéresser les peuples et les rois dans leur querelle. Ils envoyèrent jusque dans la Macédoine vers le faux Philippe[1] qui se donnait pour fils de Persée, et qui faisait pour lors la guerre aux Romains, l'exhortant de la presser vivement, et lui promettant de lui fournir de l'argent et des vaisseaux.

Ces nouvelles causèrent de l'inquiétude à Rome. On commença à craindre le succès d'une guerre qui devenait de jour en jour plus douteuse et plus importante qu'on ne se l'était d'abord imaginé[2]. Autant qu'on était mécontent de la lenteur des généraux, et qu'on parlait mal d'eux, autant chacun s'empressait à dire du bien du jeune Scipion, et à vanter ses rares vertus: et Caton même, qui ne louait pas volontiers, lui appliquait ce que dit Homère[3] de Tirésias comparé aux autres morts: « Seul il a du sens et de la tête; les autres ne « sont que des ombres. » Οἶος πέπνυται· τοὶ δὲ σκιαὶ ἀΐσσουσι. Il était venu à Rome pour demander l'édilité. Dès qu'il parut dans l'assemblée, son nom, son visage, sa réputation, la croyance commune que les dieux le destinaient pour terminer la troisième guerre punique, comme le premier Scipion, son grand-père adoptif, avait terminé la seconde, tout cela frappa extrêmement le peuple; et quoique la chose fût contre les lois, et que par cette raison les anciens s'y opposassent, au lieu de l'édilité qu'il demandait, le peuple lui donna le consulat, laissant dormir les lois pour cette année, et voulut qu'il eût l'Afrique pour département, sans tirer les provinces au sort, comme c'était la coutume, et comme Drusus son collègue demandait qu'on le fît.

[1] Andriscus.
[2] Appian. pag. 68.
[3] Hom. Od. lib. 10, v. 695.

P. CORNELIUS SCIPIO[1].
C. LIVIUS DRUSUS.

Dès que Scipion eut achevé ses recrues, il partit pour la Sicile, et arriva bientôt après à Utique. Ce fut fort à propos pour Mancinus, lieutenant de Pison, qui s'était engagé témérairement dans un poste où les ennemis le tenaient enfermé[2], et où ils allaient le tailler en pièces le matin même, si le nouveau consul, qui apprit en arrivant le danger où il était, n'eût fait remonter de nuit ses troupes dans ses vaisseaux, et n'eût volé à son secours.

Le premier soin de Scipion, à son arrivée, fut de rétablir parmi les troupes la discipline, qu'il y trouva entièrement ruinée[3]: nul ordre, nulle subordination, nulle obéissance; on ne songeait qu'à piller, qu'à faire bonne chère, et qu'à se divertir. Il chassa du camp toutes les bouches inutiles, régla la qualité des viandes que les vivandiers pourraient apporter, et n'en voulut point d'autres que de simples et de militaires, écartant avec soin tout ce qui sentait le luxe et les délices.

Quand il eut bien établi cette réforme, qui ne lui coûta pas beaucoup de temps ni de peine, parce qu'il donnait l'exemple aux autres, il compta pour lors avoir des soldats, et songea sérieusement à pousser le siége. Ayant fait prendre à ses troupes des haches, des leviers, des échelles, il les conduisit de nuit en grand silence vers une partie de la ville, appelée *Mégare*, et, ayant fait jeter tout d'un coup de grands cris, il l'attaqua fort vivement. Les ennemis, qui ne s'attendaient pas à être attaqués de nuit, furent d'abord fort effrayés. Néanmoins ils se défendirent avec beaucoup de courage, et Scipion ne put point escalader les murailles. Mais ayant aperçu une tour qu'on avait abandonnée, qui était hors de la ville fort près des murs, il y envoya un nombre de soldats hardis et déterminés, qui, par le moyen des pontons, passèrent de la tour sur les murs, pénétrèrent dans Mégare, et en brisèrent les portes. Scipion y entra dans le moment, chassa

[1] An. R. 603; av. J. C. 147.
[2] Appian. pag. 69.
[3] Ibid. pag. 70.

de ce poste les ennemis, qui, troublés par cette attaque imprévue, et croyant que toute la ville avait été prise, s'enfuirent dans la citadelle, et y furent suivis par les troupes mêmes qui campaient hors de la ville. Elles abandonnèrent leur camp aux Romains, et pensèrent devoir aussi se mettre en sûreté.

Avant que de passer outre, je dois donner ici quelque idée de la situation et de la grandeur de Carthage[1], qui contenait au commencement de la guerre contre les Romains sept cent mille habitants. Elle était située dans le fond d'un golfe, environnée de la mer, en forme d'une presqu'île, dont le col, c'est-à-dire l'isthme qui la joignait au continent, était large d'une lieue et un quart (vingt-cinq stades). La presqu'île avait de circuit dix-huit lieues (trois cent soixante stades). Du côté de l'occident il en sortait une longue pointe de terre, large à peu près de cinquante-deux toises (un demi-stade), qui, s'avançant dans la mer, la séparait d'avec les marais, et était fermée de tous côtés de rochers et d'une simple muraille. Du côté du midi et du continent, où était la citadelle, appelée *Byrsa*, la ville était close d'une triple muraille haute de trente coudées, sans les parapets et les tours qui la flanquaient tout alentour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque tour avait quatre étages; les murailles n'en avaient que deux; elles étaient voûtées, et dans le bas il y avait des étables pour mettre trois cents éléphants avec les choses nécessaires pour leur subsistance, et des écuries au-dessus pour quatre mille chevaux, et les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvait aussi de quoi loger vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre était renfermé dans les seules murailles. Il n'y avait qu'un endroit de la ville dont les murs fussent faibles et bas: c'était un angle négligé qui commençait à la pointe de terre dont nous avons parlé, et continuait jusqu'aux ports, qui étaient du côté du couchant. Il y en avait deux qui se communiquaient l'un à l'autre, mais qui n'avaient qu'une seule entrée, large de soixante et dix pieds, et fermée avec des chaînes. Le premier était pour les marchands, où l'on trouvait plusieurs et diverses demeures pour les matelots. L'autre était le port intérieur pour les navires de guerre, au milieu duquel on voyait une île nommée *Cothon*[1], bordée, aussi bien que le port, de grands quais, où il y avait des loges séparées pour mettre à couvert deux cent vingt navires, et des magasins au-dessus, où l'on gardait tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges destinées à retirer les vaisseaux était ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage ionique: de sorte que tant le port que l'île représentaient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette île était le palais de l'amiral; et comme elle était vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvait de là découvrir tout ce qui se passait dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisait dans l'intérieur du port. Les marchands de même n'avaient aucune vue sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille; et il y avait dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage[2]: le port, qui était double, appelé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite île de ce nom; la citadelle, appelée *Byrsa*; la ville proprement dite, où demeuraient les habitants, qui environnait la citadelle, et était nommée *Mégara*.

Asdrubal[3], général des Carthaginois, au point du jour, voyant la honteuse déroute de ses troupes, pour se venger des Romains et en même temps pour ôter aux habitants toute espérance d'accommodement et de pardon, forma et exécuta un projet digne de lui. C'était cet Asdrubal que nous avons vu proscrit d'abord par ses citoyens, puis chargé par eux de commander les troupes qui étaient hors de la ville, pendant qu'un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa par sa mère, commandait dans Carthage. Ce premier Asdrubal, homme

[1] Appian. pag. 66 et 57. — Strab. lib. 17, pag. 832.

[1] Selon Samuel Brochart, le *Cothon* n'était point une île, mais le port même, creusé de main d'homme.

[2] Boch. in Phal. pag. 512.

[3] App. pag. 72.

ambitieux et violent, enflé d'ailleurs de quelques succès qu'il avait eus d'abord contre les Romains, n'avait pu souffrir que l'autorité fût partagée entre lui et un collègue; et, pour la réunir tout entière en sa personne, et se délivrer d'un rival incommode, il avait suscité des délateurs pour l'accuser d'intelligence avec Gulussa son oncle; et l'ayant fait assommer dans la place publique, il était resté ainsi seul en possession du commandement, tant au dedans qu'au dehors de Carthage.

Dans l'occasion dont nous parlons, par une barbare et lâche vengeance, il fit avancer sur le mur tout ce qu'il avait en son pouvoir de prisonniers romains, en sorte qu'ils fussent à portée d'être vus de toute l'armée. Là, il n'y eut point de supplice qu'il ne leur fit souffrir. On leur crevait les yeux; on leur coupait le nez, les oreilles, les doigts; on leur arrachait toute la peau de dessus le corps avec des peignes de fer; et, après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitait du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux Carthaginois, bien loin d'augmenter leur courage: mais il ne les épargnait pas eux-mêmes, et il fit égorger plusieurs des sénateurs, qui osèrent s'opposer à sa tyrannie.

Scipion [1], se voyant maître absolu de l'isthme, brûla le camp que les ennemis avaient abandonné, et en construisit un nouveau pour ses troupes. Il était de forme carrée, environné de grands et de profonds retranchements armés de bonnes palissades. Du côté des Carthaginois il éleva un mur haut de douze pieds, flanqué d'espace en espace de tours et de redoutes, et sur la tour qui était au milieu s'en élevait une autre de bois fort haute, d'où l'on découvrait tout ce qui se passait dans la ville. Ce mur occupait toute la largeur de l'isthme, c'est-à-dire vingt-cinq stades [2]. Les ennemis, qui étaient à portée du trait, firent tous leurs efforts pour empêcher cet ouvrage; mais comme toute l'armée y travaillait sans relâche jour et nuit, il fut achevé en vingt jours. Scipion en tira un double avantage: premièrement, parce que ses troupes étaient logées plus sûrement et plus commodément; en second lieu, parce qu'il coupa par ce moyen les vivres aux assiégés, à qui l'on n'en pouvait plus porter que par mer; ce qui souffrait de très-grandes difficultés, tant à cause que la mer de ce côté-là est souvent orageuse, que par la garde exacte que faisait la flotte romaine; et ce fut là une des principales causes de la famine qui se fit bientôt sentir dans la ville. D'ailleurs Asdrubal ne distribuait le blé qui lui arrivait qu'aux trente mille hommes de troupes qui servaient sous lui, se mettant peu en peine du reste de la multitude.

Pour leur couper encore davantage les vivres [1], Scipion entreprit de fermer l'entrée du port par une levée qui commençait à cette langue de terre dont nous avons parlé, laquelle était assez près du port. L'entreprise d'abord parut folle aux assiégés, et ils insultaient aux travailleurs. Mais quand ils virent que l'ouvrage avançait extraordinairement chaque jour, ils commencèrent véritablement à craindre, et songèrent à prendre des mesures pour le rendre inutile. Femmes et enfants, tout le monde se mit à travailler, mais avec un tel secret, que Scipion ne put jamais rien apprendre par les prisonniers de guerre, qui rapportaient seulement qu'on entendait beaucoup de bruit dans le port, mais sans qu'on sût ce qui s'y faisait. Enfin, tout étant prêt, les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée d'un autre côté du port, et parurent en mer avec une flotte assez nombreuse, qu'ils venaient tout récemment de construire des vieux matériaux qui se trouvèrent dans les magasins. On convient que, s'ils avaient été sur le champ attaquer la flotte romaine, ils s'en seraient infailliblement rendus maîtres, parce que, comme on ne s'attendait à rien de tel, et que tout le monde était occupé ailleurs, ils l'auraient trouvée sans rameurs, sans soldats, sans officiers. Mais, dit l'historien, il était arrêté que Carthage serait détruite. Ils se contentèrent donc de faire comme une insulte et une bravade aux Romains, et rentrèrent dans le port.

Deux jours après ils firent avancer leurs

[1] Appian. pag. 73.
[2] Une lieue et un quart.

[1] Appian. pag. 74.

vaisseaux pour se battre tout de bon, et ils trouvèrent l'ennemi bien disposé. Cette bataille devait décider du sort des deux partis; elle fut longue et opiniâtre, les troupes de côté et d'autre faisant des efforts extraordinaires, celles-là pour sauver leur patrie réduite aux abois, celles-ci pour achever leur victoire. Dans le combat, les brigantins des Carthaginois, se coulant par-dessous le bord des grands vaisseaux des Romains, leur rompaient tantôt la poupe, tantôt le gouvernail, et tantôt les rames; et s'ils se trouvaient pressés, ils se retiraient avec une promptitude merveilleuse pour revenir incontinent à la charge. Enfin les deux armées ayant combattu avec égal avantage jusqu'au soleil couchant, les Carthaginois jugèrent à propos de se retirer, non qu'ils se comptassent vaincus, mais pour recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux ne pouvant entrer assez promptement dans le port, parce que l'entrée en était trop étroite, se retira devant une terrasse fort spacieuse qu'on avait faite contre les murailles pour y descendre les marchandises, sur le bord de laquelle on avait élevé un petit rempart durant cette guerre, de peur que les ennemis ne s'en saisissent. Là le combat recommença encore plus vivement que jamais, et dura bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y souffrirent beaucoup, et ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant venu, Scipion attaqua la terrasse, et, s'en étant rendu maître avec beaucoup de peine, il s'y logea, s'y fortifia, et y fit faire une muraille de brique du côté de la ville, fort proche des murs, et de pareille hauteur. Quand elle fut achevée, il y fit monter quatre mille hommes, avec ordre de lancer sans cesse des traits et des dards sur les ennemis, qui en étaient fort incommodés, à cause que, les deux murs étant d'une hauteur égale, ils ne jetaient presque aucun trait inutilement. Ainsi fut terminée cette campagne.

Pendant les quartiers d'hiver [1], Scipion s'appliqua à se débarrasser des troupes de dehors qui incommodaient fort ses convois, et facilitaient ceux qu'on envoyait aux assiégés. Pour cela il attaqua une place voisine, nommée *Néphéris*, qui leur servait de retraite. Dans une dernière action il périt du côté des ennemis plus de soixante-dix mille hommes, tant soldats que paysans ramassés; et la place fut emportée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de siége. Cette prise fut suivie de la reddition de presque toutes les places d'Afrique, et contribua beaucoup à la prise même de Carthage, où, depuis ce temps-là, il n'était presque plus possible de faire entrer des vivres.

[1] Appian. pag 75.
[2] Appian. pag. 78

CN. CORNÉLIUS LENTULUS [1].
L. MUMMIUS.

Au commencement du printemps [2], Scipion attaqua en même temps le port appelé *Cothon*, et la citadelle. S'étant rendu maître de la muraille qui environnait ce port, il se jeta dans la grande place de la ville, qui en était proche, d'où l'on montait à la citadelle par trois rues en pente bordées de côté et d'autre d'un grand nombre de maisons, du haut desquelles on lançait une grêle de dards sur les Romains : en sorte qu'ils furent contraints, avant que de passer outre, de forcer les premières maisons et de s'y poster, pour pouvoir de là chasser ceux qui combattaient des maisons voisines Le combat au haut et au bas des maisons dura pendant six jours et le carnage fut horrible. Pour nettoyer les rues et en faciliter le passage aux troupes, on tirait avec des crocs les corps des habitants qu'on avait tués ou précipités du haut des maisons, et on les jetait dans des fosses, la plupart encore vivants et palpitants. Dans ce travail, qui dura six jours et six nuits, les soldats étaient relevés de temps en temps par d'autres tout frais, sans quoi ils auraient succombé à la fatigue. Il n'y eut que Scipion qui, pendant tout ce temps-là, ne dormit point, donnant partout les ordres, et s'accordant à peine le temps de prendre quelque nourriture.

Les assiégés étaient aux abois [3]; et le sep-

[1] An. R. 606; av. J. C. 146.
[2] App. pag. 79.
[3] Appian. pag. 81.

tième jour on vit paraître des hommes en habits de suppliants, qui demandaient pour toute composition qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudraient sortir de la citadelle, ce qui leur fut accordé, à la réserve seulement des transfuges. Il sortit cinquante mille tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs avec bonne garde. Les transfuges, qui étaient environ neuf cents, voyant qu'il n'y avait point de quartier à espérer pour eux, se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et ses deux enfants, où, quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils ne laissèrent pas de se défendre pendant quelque temps, parce que le lieu était fort élevé, assis sur des rochers, et qu'on y montait par soixante degrés. Mais enfin, pressés de la faim, accablés de lassitude, il fallut succomber; et, abandonnant l'enceinte du temple, ils s'enfermèrent dans le temple même, résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant Asdrubal, songeant à sauver la sienne, descendit secrètement vers Scipion, portant en main une branche d'olivier, et se jeta à ses pieds. Scipion le fit voir aussitôt aux transfuges, qui, transportés de fureur et de rage, vomirent contre lui mille injures, et mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumait, on dit que la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put, et, se mettant à la vue de Scipion avec ses deux enfants, lui parla à haute voix en cette sorte : *Je n'invoque point contre toi, ô Romain, la vengeance des dieux; car tu ne fais qu'user des droits de la guerre. Mais puissent les dieux de Carthage, et toi de concert avec eux, punir comme il le mérite ce perfide qui a trahi sa patrie, ses dieux, sa femme et ses enfants!* Puis adressant la parole à Asdrubal : *Scélérat*, dit-elle, *perfide, le plus lâche de tous les hommes, ce feu va nous ensevelir moi et mes enfants; pour toi, indigne capitaine de Carthage, va orner le triomphe de ton vainqueur, et subir à la vue de Rome le supplice dû à tes crimes.* Après ces reproches, elle égorga ses enfants, les jeta dans le feu, puis s'y précipita elle-même : tous les transfuges en firent autant.

Scipion, voyant cette ville qui avait été si florissante pendant sept cents ans, comparable aux plus grands empires par l'étendue de sa domination sur mer et sur terre [1], par ses armées nombreuses, par ses flottes, par ses éléphants, par ses richesses; supérieure même aux autres nations par le courage et la grandeur d'âme; qui, toute dépouillée qu'elle était d'armes et de vaisseaux, lui avait fait soutenir pendant trois années entières toutes les misères d'un long siége : voyant, dis-je, alors cette ville absolument ruinée, on dit qu'il ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage. Il considérait que les villes, les peuples, les empires, sont sujets aux révolutions aussi bien que les hommes en particulier; que la même disgrâce était arrivée à Troie, jadis puissante, et depuis aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, dont la domination s'étendait si loin, et tout récemment encore aux Macédoniens, dont l'empire avait jeté un si grand éclat. Plein de ces tristes idées, il prononça deux vers d'Homère [2], dont le sens est : *Il viendra un temps où la ville sacrée de Troie et le belliqueux Priam et son peuple périront* [3]; désignant par ces vers le sort futur de Rome, comme il l'avoua à Polybe, qui le pria de lui expliquer sa pensée.

S'il avait été éclairé des lumières de la vérité, il aurait su ce que nous apprend l'Ecriture [4], « qu'un royaume est transféré d'un « peuple à un autre à cause des injustices, « des violences, des outrages, qui s'y com- « mettent, et de la mauvaise foi qui y règne « en différentes manières. » Carthage est détruite, parce que l'avarice, la perfidie, la cruauté, y étaient montées à leur comble. Rome aura le même sort, lorsque son luxe, son ambition, son orgueil, ses injustes usurpations, palliées sous le faux dehors de vertu et de justice, auront forcé le souverain maître et distributeur des empires à donner par sa chute une grande leçon à l'univers.

Carthage ayant été prise de la sorte [5], Scipion en abandonna le pillage aux soldats pen-

1 Appian. pag. 82.
2 Iliad. lib. 6, (448.)
3 Εἴσσεται ἦμαρ ὅτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ,
4 Καὶ Πρίαμος, καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.
5 Eccl. X. 8.
6 App. pag. 83.

dant quelques jours, à la réserve de l'or, de l'argent, des statues et des autres offrandes qui se trouveraient dans les temples. Ensuite il leur distribua plusieurs récompenses militaires, aussi bien qu'aux officiers, parmi lesquels deux s'étaient surtout distingués, Ti. Gracchus et C. Fannius, qui les premiers étaient montés sur le mur. Il fit parer des dépouilles des ennemis un navire fort léger, et l'envoya à Rome porter la nouvelle de la victoire.

En même temps il fit savoir aux différents peuples de la Sicile qu'ils eussent chacun à venir reconnaître et reprendre les tableaux et les statues que les Carthaginois avaient enlevés de leurs villes dans les guerres précédentes. Et, en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris[1], il leur dit que ce taureau, qui était en même temps un monument de la cruauté de leurs anciens rois et de la bonté de leurs nouveaux maîtres, devait leur apprendre s'il leur serait plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens que sous le gouvernement du peuple romain.

Plusieurs autres villes de Sicile recouvrèrent pareillement, par la libéralité de Scipion, leurs anciens ornements, ou les objets de leur culte. Diane fut rendue aux Ségestains, Mercure aux Tyndaritains, et ainsi du reste.

Ayant mis en vente une partie des dépouilles qu'on avait trouvées à Carthage[2], Scipion fit de sévères défenses à tous ceux qui lui étaient attachés de rien prendre ni même de rien acheter de ces dépouilles, tant il était attentif à écarter de sa personne et de sa maison jusqu'au plus léger soupçon d'intérêt.

Quand la nouvelle de la prise de Carthage fut arrivée à Rome, on s'y livra sans mesure aux sentiments de la joie la plus vive, comme si ce n'eût été que de ce moment que le repos public fût assuré. On repassait dans son esprit tous les maux qu'on avait soufferts autrefois de la part des Carthaginois en Sicile, en Espagne et même en Italie, pendant seize ans consécutifs, durant lesquels Annibal avait saccagé quatre cents villes, fait périr en diverses rencontres trois cent mille hommes, et réduit Rome même à la dernière extrémité. Dans le souvenir de ces maux, on se demandait l'un à l'autre s'il était donc bien vrai que Carthage fût ruinée. Tous les ordres témoignèrent à l'envi leur reconnaissance envers les dieux, et la ville pendant plusieurs jours ne fut occupée que de sacrifices solennels, de prières publiques, de jeux et de spectacles.

Après qu'on eut satisfait aux devoirs de la religion, le sénat envoya dix commissaires en Afrique pour en régler l'état et le sort à l'avenir, conjointement avec Scipion[1]. Le premier de leurs soins fut de faire démolir tout ce qui restait de Carthage. Rome[2], déjà maîtresse du monde presque entier, ne crut pas pouvoir être en sûreté tandis que le nom de Carthage subsisterait : tant une haine invétérée et nourries par de longues et de cruelles guerres dure au delà même du temps où l'on a à craindre, et ne cesse de subsister que lorsque l'objet qui l'excite a cessé d'être ! Défenses fureut faites au nom du peuple romain d'y habiter désormais, avec d'horribles imprécations contre ceux qui, au préjudice de cet interdit, entreprendraient d'y rebâtir quelque édifice, et principalement Byrza et Mégare. Ils exceptaient apparemment le port, comme pouvant leur être utile. Au reste on n'en défendait l'entrée à personne, Scipion n'étant pas fâché qu'on vît les tristes débris d'une ville qui avait osé disputer de l'empire avec Rome[3]. Ils arrêtèrent encore que les villes qui dans cette guerre avaient tenu le parti des ennemis seraient toutes rasées, et ils en donnérent le territoire aux alliés du peuple ro-

[1] « Quem taurum Scipio quum redderet Agrigentinis, « dixisse dicitur, æquum esse illos cogitare utrùm esset « Siculis utilius, suisne servire, an populo R. obtempe- « rare, quum idem monumentum et domesticæ crudeli- « tatis et nostræ mansuetudinis haberent. » (Cic. in *Verr.* lib. 4, n. 78.)

[2] Plut. Apophtheg. rom.

[1] Appian. pag. 84.

[2] « Neque se Roma, jam terrarum orbe superato, secu- « ram speravit fore, si nomen usquam maneret Carthagi- « nis. Adeò odium certaminibus ortum, ultra metum « durat, et ne in victis quidem deponitur, neque antè « invisum esse desinit, quam esse desiit. » (Vell. Paterc. lib. 1, cap. 12.)

[3] « Ut ipse locus, eorum qui cum hâc urbe de imperio « certârunt, vestigia calamitatis ostenderet. » (Cic. *Agrar.* lib. 2, n. 50.)

main : ils gratifièrent en particulier ceux d'Utique de tout le pays qui est entre Carthage et Hippone. Ils rendirent tout le reste tributaire, et en firent une province de l'empire romain, où l'on enverrait tous les ans un préteur. C'est ce qui fut appelé *la province d'Afrique*.

Quand tout fut réglé, Scipion retourna à Rome, où il entra en triomphe[1]. On n'en avait jamais vu de si éclatant; car ce n'était que statues, que raretés, que pièces curieuses et d'un prix inestimable, que les Carthaginois, pendant le cours d'un grand nombre d'années, avaient apportées en Afrique, sans compter l'argent qui fut porté dans le trésor public, et qui montait à de très-grandes sommes. Par cette importante conquête, Scipion se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portait déjà par droit de succession.

Quelques précautions qu'on eût prises pour empêcher que jamais on ne pût songer à rétablir Carthage[2]; moins de trente ans après, l'un des Gracques, pour faire sa cour au peuple, entreprit de la repeupler, et y conduisit une colonie composée de six mille citoyens. Le sénat, ayant appris que plusieurs signes funestes avaient repandu la terreur parmi les ouvriers lorsqu'on désignait l'enceinte et qu'on jetait les fondements de la nouvelle ville, voulut empêcher qu'on ne passât outre : mais le tribun, peu délicat sur la religion et peu scrupuleux, pressa l'ouvrage malgré tous ces présages sinistres, et le finit en peu de jours. Ce fut la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie.

Le malheureux sort du fondateur de cette colonie empêcha qu'elle ne pût se soutenir. Il fallait qu'il n'y eût encore que des espèces de cabanes lorsque Marius[3], dans sa fuite en Afrique, s'y retira ; car il est dit qu'il menait une vie pauvre sur les ruines et les débris de Carthage, se consolant par la vue d'un spectacle aussi étonnant, et pouvant aussi en quelque sorte, par son état, servir de consolation à cette ville infortunée.

Appien rapporte que Jules César, après la mort de Pompée, étant passé en Afrique, vit en songe une grande armée qui l'appelait en versant des larmes ; et que touché de ce songe, il écrivit sur ses tablettes le dessein qu'il avait formé à cette occasion de rétablir Carthage et Corinthe : mais qu'ayant été tué bientôt après, il n'eut pas le temps d'exécuter son projet, et que César Auguste, son fils adoptif, qui trouva ce mémoire parmi ses papiers, fit rétablir la ville de Carthage près du lieu où était l'ancienne, pour ne pas encourir les exécrations qu'on avait fulminées, lorsqu'elle fut démolie, contre quiconque oserait la rebâtir.

Strabon et Plutarque attribuent néanmoins le rétablissement de Carthage et de Corinthe à Jules César[1]; et Plutarque même remarque comme une singularité, par rapport à ces deux villes, que, comme il leur était arrivé auparavant d'être prises et détruites en même temps, il leur arriva aussi à toutes deux d'être en même temps rebâties et repeuplées. Apparemment le rétablissement de Carthage fut commencé par Jules César ; mais sa mort et les guerres civiles qui la suivirent ayant retardé l'exécution, Auguste mit la dernière main à l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, Strabon assure que de son temps Carthage était aussi peuplée qu'aucune autre ville d'Afrique; et elle fut toujours sous les empereurs suivants la capitale de tout le pays. Elle a encore subsisté avec éclat pendant environ sept cents ans ; mais elle a été enfin entièrement détruite par les Sarrasins, sur la fin du septième siècle. Tunis, par droit de voisinage, a profité de ses ruines. La presqu'île qu'elle occupait est encore aujourd'hui nommée par les gens de mer, *le cap de Carthage.*

Je parlerai dans la suite du caractère et des grandes qualités du second Scipion l'Africain. Je crois devoir maintenant traiter de la guerre d'Achaïe, et de la ruine de Corinthe, qui concourt pour le temps avec celle de Carthage.

[1] Appian. pag 84.
[2] Appian. pag. 85. — Plut. in Vit. Gracch. pag. 839.
[3] « Marius cursum in Africam direxit, inopemque vi« tam in tugurio ruinarum carthaginiensium toleravit; « quum Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Ma« rium, alter alteri possent esse solatio. » (VELL. PAT. lib. 2, cap. 19.)

[1] Strab. lib. 17, pag. 833. — Plut. in Cæs. pag. 738.

§ IV. — Troubles excités dans l'Achaïe. La ligue achéenne déclare la guerre a Lacédémone. La Béotie se joint aux Achéens. Métellus défait l'armée des Achéens. Il se rend maître de Thèbes et de Mégare. Le consul Mummius arrive devant Corinthe. Les assiégés livrent témérairement une bataille et la perdent. La ville de Corinthe est prise, brulée et entièrement détruite. L'Achaïe est réduite en province romaine. Grand butin fait dans Corinthe. Tableaux d'un grand prix. Désintéressement de Mummius. Simplicité du même consul. Zèle de Polybe pour l'honneur de Philopémen. Désintéressement du même Polybe. Il établit l'ordre et la tranquillité dans l'Achaïe. Triomphes de Métellus et de Mummius.

P. CORNELIUS SCIPIO[1].
C. LIVIUS DRUSUS.

Il s'était élevé dans la ligue des Achéens de violents troubles excités par la témérité et l'avarice de ceux qui y occupaient les premières places[2]. Ce n'était plus la raison, la prudence, l'équité, qui formaient les résolutions des assemblées, mais l'intérêt et la passion des magistrats, et le caprice aveugle d'une multitude intraitable. La ligue achéenne et Sparte avaient envoyé des ambassadeurs à Rome sur une affaire qui les partageait. Damocrite cependant (c'était le premier magistrat des Achéens) avait fait déclarer la guerre contre Sparte. Métellus, qui, après avoir vaincu le faux Philippe Andriscus, arrangeait actuellement les affaires de Macédoine, fit prier Damocrite de surseoir les hostilités, et d'attendre l'arrivée des commissaires que Rome avait nommés pour terminer leurs querelles. Il n'en fit rien, non plus que Diæus qui lui avait succédé. L'un et l'autre entrèrent à main armée dans la Laconie, et la ravagèrent.

Les commissaires étant arrivés, l'assemblée fut convoquée à Corinthe (Aurélius Oreste était à la tête de la commission). Le sénat leur avait donné ordre d'affaiblir le corps de la ligue, et pour cela d'en séparer le plus de villes qu'ils pourraient. Oreste notifia à l'assemblée le décret du sénat, qui tirait de la ligue Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée près du mont OEta, Orchomène d'Arcadie, sous prétexte que ces villes n'avaient point fait d'abord partie du corps des Achéens. Quand les députés qui composaient l'assemblée eurent rendu compte de ce décret à la multitude, elle entra en fureur, se jeta sur tous les Lacédémoniens qui se rencontrèrent à Corinthe, et les massacra, arracha de la maison des commissaires ceux qui s'y étaient réfugiés, et les aurait eux-mêmes maltraités, s'ils ne s'étaient dérobés à sa violence par la fuite.

Oreste et ses collègues, de retour à Rome, exposèrent ce qui leur était arrivé. Le sénat en fut très-indigné, et députa sur-le-champ Julius dans l'Achaïe avec quelques autres commissaires : mais il les chargea de se plaindre modérément, et d'exhorter simplement les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que par imprudence ils n'encourussent la disgrâce des Romains, malheur qu'ils pouvaient éviter en punissant eux-mêmes ceux qui les y avaient exposés. Carthage n'était pas encore prise, et l'on avait intérêt de ménager des alliés aussi puissants que les Achéens. Les commissaires trouvèrent en chemin un député que les séditieux envoyaient à Rome : ils le ramenèrent avec eux à Egium, où la diète de la nation avait été convoquée. Ils y parlèrent avec beaucoup de modération et de douceur. Dans leur discours ils ne se plaignirent point du mauvais traitement fait aux commissaires, ou ils l'excusèrent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auraient fait. Ils ne firent point mention non plus des villes qu'on voulait soustraire à la ligue. Ils se bornèrent à exhorter le conseil à ne pas aggraver leur première faute, à ne pas irriter davantage les Romains, et à laisser Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avait de gens sensés. Mais Diæus, Critolaüs, et ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avait de gens les plus scélérats, les plus impies, et les plus pernicieux, soufflaient dans les esprits le feu de la discorde, faisant entendre que la douceur des Romains ne ve-

[1] An. R. 603; av. J. C. 147.
[2] Pausan. in Achaic. pag. 421-428. — Polyb. Leg. 143, 144; id. in Excerpt. de Virt. et Vit. pag. 181-189. — Justin. lib. 34, cap. 1. — Flor. lib. 2, cap. 16.

nait que du mauvais état de leurs affaires en Afrique, où ils avaient eu du dessous en plusieurs rencontres, et de la crainte qu'ils avaient que la ligue achéenne ne se declarât contre eux.

Cependant on prit avec les commissaires des manières assez polies. On leur dit qu'on enverrait Théaridas à Rome, et on les pria eux-mêmes de se transporter à Tégée[1], pour y traiter avec les Lacédémoniens, et les disposer à la paix. Ils s'y rendirent en effet, et amenèrent ceux de Lacédémone à consentir à un accommodement avec les Achéens, et à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que de nouveaux commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous leurs différends. Mais, du côté des Achéens, Critolaüs seul se rendit au congrès, et même il n'y arriva que fort tard, et lorsqu'on ne l'attendait presque plus. Le reste de sa conduite répondit à ce début. Il ne voulut se relâcher sur rien : il dit qu'il ne lui était pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, et qu'il rapporterait l'affaire dans la diète générale, qui ne pourrait être convoquée que dans six mois. Cette mauvaise ruse, ou plutôt cette mauvaise foi choqua vivement Julius. Après avoir congédié les Lacédémoniens, il partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant et furieux.

Les commissaires ne furent pas plus tôt sortis du Péloponnèse, que Critolaüs courut de ville en ville pendant tout l'hiver, et convoqua des assemblées sous prétexte de faire connaître ce qui avait été dit aux Lacédémoniens dans les conférences tenues à Tégée, mais dans le fond pour invectiver contre les Romains, et pour donner un tour odieux à toute leur conduite, afin d'inspirer contre eux la haine et l'aversion dont il était animé luimême, et il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux juges de poursuivre aucun Achéen et de l'emprisonner pour dettes jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée entre la diète et Lacédémone. Par là il se concilia les esprits de la multitude, et la disposa à recevoir tous les ordres qu'il voudrait lui donner. Incapable de faire des réflexions sur l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui proposa.

Métellus, ayant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponnèse était agité, y députa quatre Romains d'une naissance disdistinguée, qui arrivèrent à Corinthe dans le temps que le conseil y était assemblé. Ils y parlèrent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légèreté imprudente et téméraire la colère des Romains. Ils furent moqués et chassés ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla une troupe innombrable d'ouvriers et d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étaient alors comme en délire ; mais Corinthe l'emportait sur toutes les autres, et était livrée à une espèce de fureur. On leur avait persuadé que Rome voulait les asservir toutes, et détruire absolument la ligue achéenne.

Critolaüs, voyant avec complaisance que tout réussissait à son gré, harangue la multitude, l'irrite contre ceux des magistrats qui n'entraient pas dans ses vues, s'emporte contre les ambassadeurs mêmes, soulève les esprits contre Rome, et fait entendre que ce n'est point sans avoir pris de bonnes mesures qu'il avait entrepris de faire tête aux Romains; qu'il avait des rois dans son parti, et que des républiques aussi étaient prêtes à s'y joindre. Par ces discours séditieux il vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, et par contre-coup aux Romains. Alors les ambassadeurs se séparèrent. Un d'eux se rendit à Lacédémone pour observer de là les démarches de l'ennemi; un autre partit pour Naupacte, et deux restèrent à Athènes, jusqu'à ce que Métellus y fût arrivé.

Le magistrat des Béotiens (il s'appelait *Pythéas*), aussi téméraire et aussi violent que Critolaüs, entra dans ses vues, et engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens; ils étaient mécontents d'un jugement que Rome avait rendu contre eux. La ville de Chalcis se laissa aussi entraîner dans leur parti. Les Achéens, avec de si faibles secours, se crurent en état de soutenir tout le poids de la puissance romaine, tant leur fureur les aveuglait!

Les Romains avaient choisi pour l'un des

[1] Ville située sur les bords de l'Eurotas.

consuls Mummius [1], et l'avaient chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus, qui désirait le prévenir et lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoya de nouveaux ambassadeurs aux Achéens, et leur promit que le peuple romain oublierait tout le passé et leur pardonnerait leur faute, s'ils rentraient dans leur devoir, et s'ils consentaient que certaines villes qu'on avait désignées auparavant fussent démembrées de la ligue. Cette proposition fut rejetée avec hauteur. Alors Métellus fit avancer ses troupes contre les Achéens. Il les atteignit près de Scarphée, ville de la Locride, et remporta sur eux une victoire considérable, où il fit plus de mille prisonniers. Critolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on ait su depuis ce qu'il était devenu. On croit qu'en fuyant il tomba dans des marais, où il fut noyé. Diæus prit le commandement à sa place, accorda la liberté aux esclaves, et arma tout ce qui se trouva d'hommes chez les Achéens et les Arcadiens, capables de porter les armes. Ce corps de troupes montait à quatorze mille hommes de pied et six cents chevaux. Il ordonna encore à chaque ville d'autres levées. Les villes épuisées étaient dans la dernière désolation. Plusieurs particuliers, réduits au désespoir se donnaient la mort, d'autres abandonnaient une patrie malheureuse, où ils ne voyaient pour eux qu'une perte assurée. Malgré l'extrémité de ces maux, ils ne songeaient point à prendre l'unique parti qui pouvait les en délivrer. Ils détestaient la témérité de leurs chefs, et cependant ils la suivaient.

Métellus, après le combat dont il a été parlé, rencontra mille Arcadiens dans la Béotie près de Chérouée, qui cherchaient à retourner dans leur pays : ils furent tous passés au fil de l'épée. De là il marcha avec son armée victorieuse vers Thèbes, qu'il trouva presque entièrement déserte. Touché du triste état de cette ville, il défendit qu'on touchât aux temples ou aux maisons, et qu'on tuât ou qu'on fît prisonnier aucun des habitants qu'on trouverait dans la ville ou dans la campagne. Il excepta de ce nombre Pythéas, l'auteur de tous leurs maux, qui lui fut amené et mis à mort.

De Thèbes, après avoir pris Mégare, dont la garnison s'était retirée à son approche, il fit marcher ses troupes vers Corinthe, où Diæus s'était enfermé. Il y envoya trois des principaux de la ligue qui s'étaient réfugiés vers lui, pour exhorter les Achéens à revenir à eux, et à accepter les conditions de paix qu'on leur offrait. Métellus souhaitait passionnément de terminer l'affaire avant l'arrivée de Mummius. Les habitants, de leur côté, désiraient avec ardeur de voir finir leurs maux : mais ils n'étaient pas leurs maîtres, et la faction de Diæus disposait de tout. Les députés furent jetés en prison, et ils auraient été mis à mort, si Diæus n'eût vu la multitude extrêmement irritée du supplice qu'il avait fait souffrir à Sosicrate, qui parlait de se rendre aux Romains. Ainsi les prisonniers furent relâchés.

Les choses étaient dans cet état lorsque Mummius arriva. Il avait hâté sa marche dans la crainte de trouver tout fini à son arrivée, et de se voir enlever par un autre l'honneur de la victoire. Métellus lui laissa le commandement, et retourna en Macédoine. Quand Mummius eut rassemblé toutes ses troupes, il s'approcha de la ville, et dressa son camp. Un corps de garde avancé se tenant négligemment dans son poste, les assiégés firent une sortie, l'attaquèrent vivement, en tuèrent plusieurs, et poursuivirent le reste jusque près des retranchements.

Ce petit avantage enfla le courage des Achéens, et par là leur devint funeste. Diæus offrit la bataille au consul. Celui-ci, pour augmenter sa témérité, retient ses troupes dans le camp, comme si la crainte l'arrêtait. La joie et l'audace des Achéens s'accrurent à un point qui ne peut s'exprimer. Ils s'avancent fièrement avec toutes leurs troupes, ayant placé leurs femmes et leurs enfants sur des hauteurs voisines pour être témoins du combat, et se faisant suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter le butin qu'on ferait sur les ennemis, tant ils comptaient sur une victoire assurée !

Jamais confiance ne fut plus téméraire ni plus mal fondée. Les factieux avaient écarté du service et des conseils tout ce qu'il y avait

[1] An. R. 606 ; av. J. C. 146.

de gens capables de commander les troupes et de conduire les affaires; et ils leur en avaient substitué d'autres sans talents et sans habileté, afin d'être plus maîtres du gouvernement et de dominer sans résistance. Les chefs, sans connaissance de l'art militaire, sans courage, sans expérience, n'avaient pour tout mérite qu'une fureur aveugle et frénétique. C'était déjà la dernière des folies de hasarder sans nécessité une bataille qui devait décider do leur sort, au lieu de songer à se défendre longtemps et bravement dans une place aussi forte qu'était Corinthe, et à obtenir de bonnes conditions par une vigoureuse résistance. Le combat se donna près do Leucopétra [1], à l'entrée même de l'isthme. Le consul avait placé une partie de sa cavalerie dans une embuscade, d'où elle sortit à propos pour attaquer en flanc celle des Achéens, qui, surprise par une attaque imprévue, plia dans le moment. L'infanterie fit un peu plus de résistance : mais, commo elle n'était plus ni couverte ni soutenue par la cavalerie, elle fut bientôt rompue et mise en fuite. Si Diæus s'était retiré dans la place, il aurait pu y tenir encore du temps, et obtenir une capitulation honorable de Mummius, qui ne cherchait qu'à terminer cette guerre. Mais, livré au désespoir, il courut à toute bride vers Mégalopolis sa patrie, et, étant entré dans sa maison, il y mit le feu, tua sa femme pour l'empêcher de tomber entre les mains des ennemis, avala du poison, et mit ainsi lui-même à sa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avait commis.

Après la déroute, les habitants perdirent l'espérance de se défendre. Comme ils se trouvaient sans conseil, sans chefs, sans courage, sans concert, personne ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque résistance, et pour obliger le vainqueur à leur accorder quelque condition supportable. Ainsi tous ceux des Achéens qui s'étaient retirés à Corinthe, et la plupart des citoyens, en sortirent la nuit suivante et se sauvèrent où ils purent. Le consul, étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main basse sur tout ce qui était resté d'hommes : les femmes et les enfants furent vendus : après avoir placé à l'écart les statues, les tableaux, les meubles les plus précieux, pour les envoyer à Rome, on mit le feu à toutes les maisons, et la ville entière ne fut plus qu'un incendie général qui dura plusieurs jours. On prétend, mais sans fondement, que l'or, l'argent, et l'airain, fondus ensemble dans cet incendie, formèrent un métal nouveau et précieux. Ensuite on abattit les murailles, et on les détruisit jusque dans les fondements. Tout cela s'exécutait par ordre du sénat, pour punir l'insolence des Corinthiens, qui avaient violé le droit des gens en maltraitant les ambassadeurs que Rome leur avait envoyés.

Ainsi périt Corinthe, la même année que Carthage fut prise et détruite par les Romains. Il ne paraît point, ni qu'on songeât à lever de nouvelles troupes pour la défense du pays, ni qu'on convoquât aucune assemblée pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, ni que personne se mît en devoir de proposer quelque remède aux maux publics, ni enfin qu'on cherchât à apaiser les Romains par quelques députés qui auraient imploré leur clémence. On aurait dit, à voir cette inaction, que la ligue achéenne entière avait été ensevelie sous les ruines de Corinthe, tant l'affreuse destruction de cette ville avait jeté l'alarme dans tous les esprits, et abattu généralement les courages!

On punit aussi les villes qui avaient pris part à la révolte des Achéens, en abattant leurs murailles et en leur ôtant les armes. Les dix commissaires, envoyés par le sénat pour régler, conjointement avec le consul, les affaires de la Grèce, abolirent dans toutes les villes le gouvernement populaire, et y établirent des magistrats, choisis entre les plus riches citoyens. Du reste ils leur laissèrent leurs lois et leur liberté. On abolit aussi toutes les assemblées communes qui se tenaient chez les Achéens, les Béotiens, les Phocéens, et autres peuples : mais elles furent rétablies peu de temps après. Depuis ce temps-là la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de *province d'Achaïe*, parce que, lors de la prise de Corinthe, les Achéens étaient le peuple le plus puissant de la Grèce : le peuple romain y envoyait tous les ans un préteur pour la gouverner.

[1] Ce lieu est inconnu.

Rome, en détruisant ainsi Corinthe, crut devoir donner cet exemple de sévérité pour jeter la terreur parmi les peuples que sa trop grande clémence rendait hardis et téméraires, par l'espérance qu'ils avaient d'obtenir du peuple romain le pardon de leurs fautes. D'ailleurs, la situation avantageuse de cette ville [1], où des peuples révoltés auraient pu se cantonner et en faire une place d'armes contre les Romains, les détermina à la ruiner absolument. Cicéron, qui n'improuvait point qu'on eût traité de la sorte Carthage et Numance, aurait souhaité qu'on eût épargné Corinthe.

On vendit le butin pris dans Corinthe, et l'on en tira des sommes considérables. Parmi les tableaux il y en avait un de la main d'un grand maître [2], qui représentait Bacchus [3]. Les Romains n'en connurent point le mérite : ils ignoraient alors tout ce qui regarde les beaux-arts. Polybe, qui était venu dans le pays pour soulager les maux de sa patrie, comme je le dirai bientôt, eut la douleur de voir ce tableau servir de table aux soldats pour jouer aux dés. Il fut adjugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour six cent mille sesterces, c'est-à-dire soixante-quinze mille livres. Pline parle d'un autre tableau du même peintre, que le même Attale acheta cent talents, ou cent mille écus. Les richesses de ce prince étaient immenses et avaient passé en proverbe : *Attalicis conditionibus*. Ces sommes néanmoins paraissent hors de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, le consul, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa d'autorité, et le retint contre la foi publique, et malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avait dans cette pièce quelque vertu cachée qu'il ne connaissait pas.

Ce n'était point pour son intérêt particulier qu'il agissait ainsi [1], ni dans le dessein de se l'approprier, puisqu'il l'envoya à Rome pour y servir d'ornement à la ville. Par où, dit Cicéron, il orna et embellit sa maison bien plus réellement que s'il y avait placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche et la plus opulente qui fût dans la Grèce ne l'enrichit pas d'une obole. Les exemples de ce noble désintéressement n'étaient pas encore devenus absolument rares dans Rome ; et d'illustres personnages y perpétuaient la tradition des anciennes maximes, selon lesquelles, profiter du commandement pour s'enrichir, c'était non-seulement une honte et une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont je parle fut placé dans le temple de Cérès, où les connaisseurs l'allaient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, et il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

Mummius était un grand homme de guerre et un grand homme de bien, mais sans littérature, sans connaissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture et de sculpture, dont il ne discernait point le mérite, ne croyant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau et tableau, statue et statue, ni que le nom des grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occasion dont il s'agit. Il avait chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux et plusieurs statues des plus excellents maîtres [2]. Jamais perte n'aurait été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chefs-d'œuvre

[1] « Majores nostri... Carthaginem et Numantiam funditùs sustulerunt. Nollem Corinthum. Sed credo aliquid « secutos, opportunitatem loci maximè, ne posset aliquandò ad bellum faciendum locus ipse adhortari. » (Cic. *de Offic.* lib. 1, n. 35.)

[2] C'était Aristide. Le tableau dont il est ici parlé, était si estimé, qu'on disait communément : *Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de Bacchus.*

[3] Strab. lib. 8, pag. 381. — Plin. lib. 7, cap. 38; et lib. 35, cap. 4 et 10.

[1] « Numquid L. Mummius copiosior, quum copiosissi- « mam urbem funditùs sustulisset? Italiam ornare, quàm « domum suam, maluit. Quanquam, Italiâ ornatâ, do- « mus ipsa mihi videtur ornatior... Laus abstinentiæ, non « hominis est solùm, sed etiam temporum..... Habere « quæstui remp. non modò turpe est, sed sceleratum « etiam et nefarium » (Cic. *de Offic.* lib. 2, n. 76 et 77.)

[2] « Mummius tam rudis fuit, ut, captâ Corintho, « quum maximorum artificum perfectas manibus tabulas « ac statuas in Italiam portandas locaret, juberet prædici « conducentibus, si eas perdidissent, novas eos redditu- « ros. Non tamen puto dubites, Vinici, quin magis pro « republicâ fuerit, manere adhuc rudem Corinthiorum « intellectum, quàm in tantum ea intelligi, et quin hâc « prudentiâ illa imprudentia decori publico fuerit conve- « nientior. » (Vell. Paterc. lib. 1, n. 13.)

de ces artisans rares qui contribuent presque autant que les grands capitaines à rendre leur siècle respectable à la postérité. Cependant Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confiait, les menaça très-sérieusement, si les statues, les tableaux et les choses dont il les chargeait de répondre venaient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais et dépens.

Ne serait-il pas à souhaiter, dit un historien qui nous a conservé ce fait, que cette heureuse ignorance subsistât encore; et une telle grossièreté ne serait-elle pas infiniment préférable, par rapport au bien public, à cette extrême délicatesse où notre siècle a porté le goût pour ces sortes de raretés? Il parlait dans un temps où ce goût pour les beaux ouvrages de l'art était aux magistrats une occasion d'exercer dans les provinces toutes sortes de vols et de brigandages.

J'ai dit que Polybe, en revenant dans le Péloponnèse, eut la douleur de voir la destruction et l'incendie de Corinthe, et sa patrie réduite en province de l'empire romain [1]. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen son maître dans la science de la guerre.

Un Romain, s'étant mis en tête de faire abattre les statues qu'on avait dressées à ce héros, eut la hardiesse de le poursuivre criminellement comme s'il eût été en vie, et de l'accuser devant Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, et d'avoir toujours traversé leurs desseins autant qu'il avait pu. Cette accusation était outrée; mais elle avait quelque couleur, et n'était pas tout à fait sans fondement. Polybe prit hautement sa défense. Il représenta Philopémen comme le plus grand capitaine que la Grèce eût produit dans ces derniers temps; qui pouvait avoir quelquefois porté un peu trop loin son zèle pour la liberté de sa patrie; mais qui, en plusieurs occasions, avait rendu des services considérables au peuple romain, comme dans les guerres contre Antiochus et contre les Etoliens. Les commissaires devant qui il plaidait une si belle cause, touchés de ses raisons, et encore plus de sa reconnaissance pour son maître, décidèrent qu'on ne toucherait point aux statues de Philopémen, en quelque ville qu'elles se trouvassent. Polybe, profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les statues d'Aratus et d'Achéus; et elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent déjà été transportées du Péloponnèse dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zèle que Polybe avait fait paraître en cette occasion pour conserver les monuments des grands hommes de son pays, qu'ils lui érigèrent à lui-même une statue de marbre.

Dans le même temps il donna une preuve de son désintéressement, qui lui fit autant d'honneur parmi ses citoyens que son courage à défendre la mémoire de Philopémen. Après la destruction de Corinthe, on songea à punir les auteurs de l'insulte faite aux ambassadeurs romains, et l'on mit leurs biens à l'encan. Lorsqu'on en vint à ceux de Diæus, qui y avait eu le plus de part, les dix commissaires ordonnèrent au questeur qui les mettait en vente, de laisser prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouverait à sa bienséance, sans rien exiger de lui, et sans en rien recevoir. Il refusa cette offre, quelque avantageuse qu'elle parût, et il aurait cru se rendre complice en quelque sorte des crimes de ce scélérat, s'il avait pris quelque partie de ses biens : outre qu'il regardait comme honteux de s'enrichir des dépouilles de son concitoyen. Non-seulement il ne voulut rien accepter : il exhorta encore ses amis de ne rien souhaiter de ce qui avait appartenu à Diæus; et tous ceux qui suivirent son exemple furent extrêmement loués.

Toute cette conduite de Polybe fit concevoir aux commissaires une si grande estime pour lui, qu'en sortant de la Grèce ils le prièrent de parcourir toutes les villes qui venaient d'être conquises [1], et d'accommoder leurs différends jusqu'à ce que l'on se fût accoutumé au changement qui s'y était fait, et aux nouvelles lois qui leur avaient été données. Polybe s'acquitta d'une commission si honorable avec tant de douceur, de justice et de

[1] Polyb. apud Vales. pag. 190-193.

[1] Polyb. ibid.

prudence, que, soit par rapport au gouvernement général, soit par rapport aux querelles particulières, tout se calma, tout rentra dans une parfaite tranquillité. En reconnaissance d'un si grand bienfait on lui érigea des statues en différents endroits, une entre autres dont la base portait cette inscription : *que la Grèce n'aurait pas fait de fautes si, dès le commencement, elle eût été docile aux conseils de Polybe; et qu'après ses fautes elle avait trouvé en lui seul une ressource à sa disgrâce.*

Polybe, après avoir ainsi établi l'ordre et la tranquillité dans sa patrie, retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, comme il l'avait accompagné devant Carthage.

Métellus, de retour à Rome, fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine et de l'Achaïe, et il prit le surnom de *Macedonicus*. L'imposteur Andriscus était traîné devant son char. Entre les dépouilles parut ce qu'on appelait *l'escadron d'Alexandre-le-Grand*. Ce prince, à la bataille du Granique, avait perdu vingt-cinq braves cavaliers de la compagnie d'élite, que l'on appelait *la compagnie des amis du roi*. Il leur fit faire à chacun, par Lysippe, le plus habile ouvrier en ce genre, une statue équestre, et il y joignit la sienne. Ces statues avaient été placées à Dium, ville de Macédoine. Métellus les fit transporter à Rome, et en décora son triomphe.

Mummius obtint aussi l'honneur du triomphe; et, en conséquence de la conquête qu'il avait faite de l'Achaïe, il prit le surnom d'*Achaïcus*. Il fit porter dans son triomphe un grand nombre de statues et de tableaux, qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome et de plusieurs autres villes d'Italie; mais aucune de ces précieuses dépouilles n'entra dans la maison du triomphateur.

LIVRE XXVII.

Ce livre renferme un espace d'environ vingt ans. Il contient principalement la guerre contre Viriathus, et celle de Numance, puis plusieurs faits détachés jusqu'aux mouvements des Gracques.

§ I. — L'Espagne cause beaucoup de peine et d'inquiétude aux Romains. Les Romains font plusieurs pertes dans la Celtibérie. Divers peuples d'Espagne envoient des députés a Rome pour demander la paix. Discours des députés. Le sénat les renvoie a Marcellus, mais ordonne secrètement la guerre. La jeunesse romaine refuse d'aller servir en Espagne. Le jeune Scipion offre ses services, et entraîne après lui toute la jeunesse. Marcellus conclut la paix avec les Celtibériens. Cruelle avarice du consul Lucullus. Siege et prise d'Intercatie. Combat singulier et victoire de Scipion. Lucullus forme et lève le siége de Pallantia. Le préteur Galba est défait en Lusitanie. Détestable perfidie de ce préteur. Viriathus échappe du meurtre. De simple berger il devient un terrible guerrier. Fécond en ruses, il bat les Romains en plusieurs rencontres. Le consul Fabius Emilianus marche contre Viriathus. Un mot de Scipion exclut les deux consuls du commandement des armées. Fabius remporte plusieurs avantages sur Viriathus. Métellus fait pendant deux ans la guerre contre les Celtibériens. Sa fermeté; son humanité. Mot de lui sur le secret. Éloge et caractère de Viriathus. Après avoir défait le consul Fabius, il se retire dans la Lusitanie. Q. Pompéius parvient au consulat par une mauvaise ruse. Excès auxquels Métellus se porte lorsqu'il apprend que Pompéius doit lui succéder. Diverses expéditions de Pompéius, peu considérables. Expéditions de Fabius dans l'Espagne ultérieure. Paix conclue entre Viriathus et les Romains. Cette paix est rompue. Viriathus se dérobe par ruse a la poursuite de Cépion. Il lui demande la paix inutilement. Cépion, devenu odieux a toute l'armée, court un grand risque. Il fait tuer Viriathus par trahison. Combien ce chef est regretté. Ses obsèques : son mérite. Pompée ruine ses troupes en continuant le siége de Numance pendant l'hiver. Il conclut un traité de paix avec les Numantins. Pompée ensuite nie avoir fait ce traité, et il a le crédit de se faire absoudre a Rome. Exemple de sévérité contre un déserteur. Les deux consuls mis en prison par les tribuns du peuple. Fermeté du consul Nasica a l'égard du peuple. Brutus batit Valence. Il purge la province de brigands. Popillius, défait par ruse devant Numance. Mancinus arrive devant cette ville. Il se retire de nuit et est poursuivi par les Numantins. Il fait avec eux un indigne traité par le ministère de Tibérius Gracchus. Il est mandé a Rome. Mancinus et les députés de Numance sont écoutés dans le sénat. Ti. Gracchus appuie fortement la cause de Mancinus. Le consul Æmilius attaque les Vaccéens, assiége Pallantia, et est enfin obligé de s'enfuir précipitamment. Heureux succès de Brutus dans l'Espagne. Passage du fleuve de l'Oubli. On ordonne a Rome que Mancinus soit livré aux Numantins. Ceux-ci refusent de le recevoir. Il revient a Rome. Noble confiance du consul Furius en sa vertu. Scipion Emilien est nommé consul. L'Espagne lui est donnée pour département. Il travaille et réussit a réformer son armée. Elle change entièrement de face. Jugurtha vient trouver Scipion. Marius sert sous lui. Scipion persiste a refuser le combat contre les Numantins. Il tire des lignes de contrevallation

ET DE CIRCONVALLATION AUTOUR DE LA VILLE. IL FERME LE PASSAGE OU FLEUVE DURIUS. MERVEILLEUX ORDRE QU'IL ÉTABLIT POUR ÊTRE INFORMÉ DE TOUT. VAINS EFFORTS DES NUMANTINS. ILS IMPLORENT LE SECOURS DES ARVAQUES. SCIPION PUNIT SÉVÈREMENT LA VILLE DE LUTIA. GÉNÉROSITÉ ET DÉSINTÉRESSEMENT DE SCIPION. LES NUMANTINS FONT DEMANDER LA PAIX. NUMANCE MASSACRE SES DÉPUTÉS. LA FAMINE Y FAIT D'HORRIBLES RAVAGES. ENFIN LA VILLE SE REND. PLUSIEURS SE FONT MOURIR. NUMANCE EST RUINÉE DE FOND EN COMBLE. TRIOMPHES DE SCIPION ET DE BRUTUS. RÉFLEXIONS SUR LE COURAGE DES NUMANTINS ET SUR LA RUINE DE NUMANCE. VIE PRIVÉE DE SCIPION L'AFRICAIN.

Pendant que les armes romaines prospéraient dans l'Afrique et dans l'Achaïe, où elles ruinèrent entièrement Carthage et Corinthe, elles n'eurent pas de si heureux succès dans l'Espagne, laquelle, bien que vaincue plusieurs fois, ne fut jamais domptée ni parfaitement soumise avant Auguste. Nous avons déjà remarqué ailleurs que, de toutes les provinces de l'empire, ce fut celle qui eut le plus de peine à subir le joug de l'obéissance, et qui, toujours prête à se révolter, fit une résistance et plus longue et plus opiniâtre. C'est le caractère qu'Horace lui donne en plus d'un endroit [1], en relevant les victoires qu'Auguste remporta sur les peuples de l'Espagne par lui-même ou par ses lieutenants, et la gloire qu'il eut enfin de la soumettre. Dans le temps dont nous allons parler, l'Espagne donna bien de l'exercice aux Romains. Viriathus d'une part, et les Numantins de l'autre, défirent souvent leurs armées, et couvrirent leurs généraux de honte et d'opprobre. Je ne ferai point deux titres différents de la guerre de Viriathus et de celle de Numance. Comme la durée de la première est renfermée dans celle de la seconde, et que les événements en sont mêlés jusqu'à un certain point, je comprendrai le tout sous le nom de *guerre d'Espagne*. Elle se fit de différents côtés pendant l'espace de vingt ans, avec quelque interruption, mais toujours avec une animosité et un acharnement extrêmes; et elle ne finit que par la destruction entière de Numance.

[1] Cantabrum indoctum juga ferre nostra. (Lib. 2, *od.* 6.)
Cantaber serâ domitus catenâ. (Lib. 3, *od.* 8.)
..... Cantaber non ante domabilis. (Lib. 4, *od.* 14.)

Q. OPIMIUS [1].
L. POSTUMIUS.

Une victoire remportée par les Lusitaniens sur le préteur Calpurnius Pison donna du courage aux peuples voisins, les entraîna tous dans la révolte, et leur fit prendre les armes contre les Romains.

La crainte que ce soulèvement n'eût des suites fâcheuses fit avancer la nomination des consuls et leur départ.

Q. FULVIUS NOBILIOR [2].
T. ANNIUS LUSCUS.

Les consuls de cette année entrèrent en charge, non plus le 15 mars, comme c'était l'usage depuis longtemps, mais le 1er janvier. Et cet exemple passa en règle.

Fulvius [3], ayant eu pour département l'Espagne, marcha contre les Celtibériens, surnommés *Belli*. Ces peuples occupaient Ségéda, ville fort grande et puissante, et ils la fortifiaient extrêmement malgré les défenses expresses du sénat. Quand ils apprirent l'approche du consul, qui venait à la tête d'une armée de trente mille hommes, n'ayant pas eu le temps d'achever leurs fortifications, ils se retirèrent avec leurs femmes et leurs enfants chez les Arvaques, dont la principale ville était Numance, implorant leur secours contre l'ennemi commun. Ceux-ci mirent à la tête de leurs troupes Carus, citoyen de Ségéda, l'un des plus habiles capitaines du pays. Ayant dressé des embûches aux Romains, il les attaqua avec vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux. L'action fut fort vive, et le succès douteux. Il périt de chaque côté six mille hommes. Les Arvaques se retirèrent la nuit suivante dans Numance. Le consul les y suivit le lendemain, et alla

[1] An. R. 598; av. J. C. 154.
[2] An. R. 599; av. J. C. 153.
[3] Appian. in Bello Hisp. pag. 279-281.

camper à trois milles de la ville. Il s'y donna un second combat. Les Romains eurent d'abord l'avantage, et poursuivirent les vaincus jusqu'aux portes de Numance. Mais les éléphants que Masinissa leur avait envoyés s'étant tournés contre eux-mêmes, les Numantins, qui virent que le désordre s'était mis dans les troupes ennemies, sortirent de leur ville, les attaquèrent vivement, et leur tuèrent plus de quatre mille hommes. Ils en perdirent aussi, de leur côté, près de la moitié. Les Romains eurent encore quelques autres mauvais succès. Ocilis, ville célèbre dans le pays, où le consul avait mis en dépôt son argent et ses vivres, se rendit aux Celtibériens.

Le préteur L. Mummius [1], dans l'Espagne ultérieure, reçut d'abord un échec considérable. Mais ensuite, ayant profité de sa disgrâce, il remporta plusieurs avantages, qui, sans être décisifs, lui méritèrent néanmoins l'honneur du triomphe. C'est le même Mummius qui, dans son consulat, dont nous avons déjà parlé, prit et détruisit Corinthe.

M. CLAUDIUS MARCELLUS. III [2].
L. VALÉRIUS FLACCUS.

Le consul Marcellus n'eut pas de grands succès contre les Celtibériens [3]. Il reprit pourtant la ville d'Ocilis, de qui il exigea des otages, et trente talents d'argent [4] (trente mille écus.) Comme il se préparait à mettre le siége devant Nergobrix, les habitants députérent vers lui pour lui demander la paix, à telles conditions qu'il lui plairait imposer. Il leur répondit qu'ils n'avaient point de paix à espérer, à moins que les Arvaques et les Celtibériens, surnommés *Belli*, ne se joignissent à eux pour faire la même demande. Ces peuples n'eurent pas de peine à y consentir. Le consul leur accorda une trêve pour leur laisser le temps d'aller se présenter au sénat.

[1] Appian. in Bello Hisp. pag. 279-281.
[2] An. R. 600; av. J. C. 152.
[3] Appian. ibid.
[4] 30 talents d'argent (euboïques sans doute) font 115000 fr. E. B.

D'autres peuples, alliés des Romains, envoyèrent aussi à Rome leurs députés pour s'opposer à la demande des premiers, ne croyant pouvoir être en sûreté qu'à l'abri des armes romaines.

Marcellus passa les quartiers d'hiver dans un lieu appelé *Corduba*, situé sur le fleuve Bétis, en un pays extrêmement fertile. Il agrandit la place, la fortifia, de sorte qu'il en a été regardé comme le fondateur. Et telle est l'origine de la colonie de Cordoue.

Mummius ayant quitté la Lusitanie pour aller demander le triomphe à Rome, le préteur M. Atilius prit le gouvernement de cette province en sa place. Le nouveau général, après quelques légers succès, s'étant retiré avec ses troupes dans les quartiers d'hiver, la révolte devint presque générale parmi ces peuples, et ils attaquèrent quelques villes qui s'étaient déclarées pour les Romains.

A. POSTUMIUS ALBINUS [1].
L. LICINIUS LUCULLUS.

Cependant les députés dont nous avons parlé arrivèrent à Rome [2]. Ceux qui étaient amis du peuple romain furent reçus dans la ville : pour les Arvaques, que l'on regardait comme ennemis, on leur ordonna de rester au delà du Tibre jusqu'à ce qu'on les mandât. Le consul introduisit, bientôt après, les premiers à l'audience du sénat. Tout barbares qu'ils étaient, ils firent un exposé très-net et très-sensé des différentes factions de leur contrée. « Ils représentèrent que, si l'on ne pu« nissait pas avec sévérité ceux qui avaient « pris les armes contre les Romains, ils ne « manqueraient pas, dès que l'armée consu« laire serait sortie du pays, de fondre sur « les amis des Romains, et de les traiter « comme des traîtres à leur patrie ; et qu'au « premier avantage qu'ils auraient, il leur « serait aisé d'entraîner dans leur parti toute « l'Espagne. Ils demandèrent en conséquence, « ou qu'il restât toujours une armée dans « l'Espagne, et qu'un consul fût envoyé cha-

[1] An R. 601 ; av. J. C. 151.
[2] Polyb. Leg. 151. — Appian.

« que année pour protéger les alliés et les « mettre à couvert des insultes des Arvaques; « ou qu'avant que d'en rappeler les légions « on tirât de la rébellion des Arvaques une « vengeance si éclatante, qu'elle inspirât de « la terreur à quiconque serait tenté de suivre leur exemple. »

On donna ensuite audience aux Arvaques. Quoique dans leurs paroles ils affectassent une espèce d'humiliation, il ne fut pas difficile d'apercevoir qu'ils ne se croyaient pas vaincus, et que le fond de leur cœur ne répondait pas à ces dehors de soumission. « Ils « relevaient les avantages qu'ils avaient remportés en plusieurs combats, et faisaient « ressouvenir les Romains de l'inconstance de « la fortune. Ils déclarèrent cependant que, « si on leur imposait quelque peine, ils la « subiraient volontiers, pourvu qu'après avoir « par là expié la faute qu'ils avaient pu commettre par inadvertance, on les rétablît « aux mêmes droits que Ti. Gracchus leur « avait accordés par le traité qu'il avait fait « avec eux. »

Quand le sénat eut entendu les députés de Marcellus, connaissant, par leurs discours et par les lettres mêmes du général, qu'il inclinait ouvertement pour la paix, il ne jugea pas à propos de s'expliquer avec les ambassadeurs des Espagnols, et il se contenta de leur répondre que Marcellus leur ferait connaître les intentions du sénat. Mais en même temps, persuadé que l'intérêt des alliés et la gloire de la république demandaient que l'on agît avec vigueur, il donna ordre sous main aux députés du proconsul, qui repartaient pour l'Espagne, de lui déclarer qu'il eût à faire vivement la guerre aux Arvaques, et d'une manière digne du nom romain.

Comme on comptait peu sur le courage de Marcellus, on songeait à lui envoyer au plus tôt un successeur avec de nouvelles troupes [1]. Les consuls ne manquaient point de zèle et d'ardeur; mais quand il s'agit de faire des levées, on y trouva des difficultés qui surprirent d'autant plus qu'on s'y attendait moins. On avait appris à Rome, par Q. Fulvius et par les soldats qui avaient servi sous lui en Espagne, qu'ils avaient été obligés d'avoir presque toujours les armes à la main; qu'ils avaient eu des combats sans nombre à livrer et à soutenir; qu'une infinité de Romains y avaient péri; que le courage des Celtibériens était invincible; que Marcellus tremblait qu'on ne lui ordonnât de leur faire plus longtemps la guerre. Ces nouvelles jetèrent la jeunesse dans une si grande consternation, qu'à entendre parler les plus vieux Romains, on n'en avait jamais vu une semblable. Au lieu qu'autrefois on trouvait plus de tribuns que l'on n'en demandait, il ne se présenta personne pour cet emploi. Ceux que le consul chargé de la guerre d'Espagne désigna pour ses lieutenants généraux refusèrent de le suivre. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que la jeunesse même, quoique citée selon l'usage, ne voulut pas s'enrôler.

Le sénat et les consuls, effrayés d'un événement si étrange et si peu attendu, ne savaient quel parti prendre, trouvant, dans une telle conjoncture, et la sévérité et la douceur également dangereuses. Scipion l'Africain, qui ne passait guère alors trente ans, seul intrépide et soumis au milieu de cette jeunesse également timide et indocile, fit paraître en cette occasion son courage, et se montra dès lors né pour soutenir la gloire ou effacer la honte du nom romain. Il se leva, et dit « qu'il « irait servir la république en Espagne, soit « comme tribun, soit dans quelque autre « grade qu'on voulût lui assigner: qu'il était « invité d'aller en Macédoine pour une fonction où il aurait eu moins de risques à courir (en effet, les Macédoniens l'avaient demandé nommément pour pacifier quelques troubles qui s'étaient élevés dans le pays); « mais qu'il ne pouvait abandonner la république dans de si pressantes conjonctures, « qui appelaient en Espagne tous ceux qui « avaient quelque amour pour la belle gloire. » Ce discours surprit et charma. On reconnut avec joie, dans cette généreuse résolution, l'héritier des Scipions et des Emiles. On courut sur-le-champ l'embrasser. Le lendemain les applaudissements redoublèrent. On vit pour lors combien le bon exemple est efficace. Ceux qui auparavant avaient eu peur d'être enrôlés, maintenant, dans la crainte que la

[1] Polyb. Appian.

comparaison, qu'ou ne manquerait pas de faire, du courage de Scipiou avec leur lâcheté, ne les perdît d'honneur, s'empressèrent ou à briguer les emplois militaires, ou à se faire inscrire sur les rôles.

Ce zèle générenx du jeune Scipion rappelle bien naturellement le souvenir de celui que fit paraître son aïeul adoptif, le premier Scipion l'Africain, dans une semblable conjoncture, et par rapport à la même Espagne.

Pendant que tout cela se passait à Rome, le proconsul Marcellns[1], plus fin que brave, désirant extrêmement de terminer la guerre avant l'arrivée de son successeur, pour se débarrasser des périls et s'assurer en même temps l'honneur d'avoir pacifié l'Espagne, engagea les Celtibériens, par douceur et par caresses, à faire la paix. Le traité fut conclu, et l'on convint « que les Celtibériens, après « qu'ils auraient donné des otages et fourni « la somme de six cents talents (six ceut « mille écus), vivraient selon lenrs lois, et « seraient réputés amis et alliés du peuple « romain. »

Le consul Lucullus était chargé de la gnerre d'Espagne, et il y venait dans le dessein de profiter des dépouilles d'nnesi riche province[2]. En arrivant il vit avec douleur que la paix était conclne avec les Celtibériens. Il n'osa pas donner atteinte à un traité tout récent, et tourna ses vues d'un autre côté. Il résolut d'attaquer les Vaccéens, voisins des Arvaques, quoiqu'il n'eût ni ordre du sénat, ni aucun sujet légitime de leur faire la guerre. Il ne laissa pas de venir mettre le siége devant Cauca, une de leurs villes principales. Après une légère et courte résistance, les habitants se rendirent. Il exigea d'eux des otages et cent talents, et voulut que leur cavalerie entrât au service des Romains; il introduisit aussi dans la ville une garnison de deux mille hommes. Les Caucéens ne se refusèrent à rien. Aussitôt la garnison ouvre les portes à l'armée entière, qui fait main basse sur toute la jeunesse capable de porter les armes : il y en eut vingt mille de tués. Les vieillards, les femmes, les enfants furent vendus et réduits en captivité, et presque personne ne put se sauver. Le bruit d'une si barbare exécution répandit l'effroi dans tout le pays, et fit abhorrer et détester partout le nom romain.

[1] Appian. de Bello Hisp. 283.

[2] Appian. Ibid.

De là Lucullus passa à Intercatie, autre ville des Vaccéens très-forte, où les Espagnols avaient vingt mille hommes de pied et denx mille chevaux. Le consul les exhortant à se rendre à des conditions raisonnables : *Il faudrait donc ignorer*, répliquèrent-ils en lui insultant, *la bonne foi dont vous avez fait preuve à Cauca.* Les assiégés faisaient de fréquentes escarmouches, mais évitaient d'en venir à un combat dans les formes. Un Espagnol, l'un des principaux du pays, d'une taille extraordinaire, et couvert d'armes brillantes, se présenta devant l'armée des Romains, défiant le plus brave d'entre eux de venir se mesurer avec lui; et comme personne n'osait accepter le défi, il insultait d'un air insolent et moqueur à toute l'armée. Le jeune Scipion, qui servait sous Lucullus en qnalité de tribun, ne pouvant souffrir un opprobre si outrageant, s'avance hardiment, et, en étant venu aux mains, perce son ennemi et le renverse mort par terre. Après cette glorieuse victoire, on ne songea plus qu'à presser le siége. Scipion donna encore ici des preuves de son courage intrépide, étant monté le premier sur le mur quand on donna l'assaut à la ville. Elle ne fut pourtant pas emportée. Le siége ensuite traînant en longueur, et la maladie se mettant dans les troupes de part et d'autre, on parla d'accommodement. Les assiégés ne voulurent se fier qu'à la parole de Scipion : l'accord fut fait. Les habitants fournirent au consul dix mille casaques de soldats, certain nombre de gros et menn bétail, avec cinquante otages; c'était de quoi l'on était convenu : car d'or et d'argent, unique objet que cherchait Lucullus dans ce pays, il ne s'en trouva point. Il rendit à Scipion tout l'honneur qui lui était dû en présence de l'armée, et le décora d'une conronne murale. C'est par ces degrés qu'on arrive enfin au premier rang, et c'est ainsi qne se forment les grands hommes.

Luculle, dont l'espérance avait été trom-

[1] Appian.

pée à la prise d'Intercatie[1], chercha à se dédommager en attaquant Pallantia, ville très-forte et très-opulente. On lui représenta en vain que cette entreprise, dans la saison où l'on était, pouvait devenir fort dangereuse : l'avarice n'écoute point de sages conseils. Il en reconnut enfin la vérité, mais à sa honte, étant obligé, faute de vivres, de lever le siége. Les assiégés le poursuivirent et le harcelérent dans sa marche, jusqu'à ce qu'il fut arrivé au fleuve Durius ou *Douro*. Les Espagnols s'étant retirés, le consul alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Turdétanie.

Du côté de l'Espagne ultérieure, c'est-à-dire dans la Lusitanie, le préteur Ser. Sulpicius Galba, qui succéda à M. Atilius, ayant fait une marche forcée pour aller secourir des alliés qui étaient fort pressés, arriva fort à propos près de l'ennemi, l'attaqua, et le mit en fuite. Néanmoins ses troupes, extrêmement fatiguées, n'ayant pas eu un moment de repos, ne poursuivirent les fuyards qu'avec beaucoup de langueur, et en s'arrêtant de temps en temps. L'ennemi s'en aperçut, revint sur ses pas, attaqua vivement les Romains, qui pouvaient à peine soutenir leurs armes, et leur tua environ sept mille hommes. Galba n'osa plus rien entreprendre depuis, et mit ses troupes en quartiers d'hiver, jusqu'à ce que Lucullus vînt le seconder.

Nous avons dit que Lucullus passait ses quartiers d'hiver dans la Turdétanie. S'étant aperçu que les troupes des Lusitaniens, qui étaient dans le voisinage, ne gardaient aucune discipline, il envoya contre elles un assez fort détachement, et en tua quatre mille. Ayant attaqué l'armée des mêmes ennemis près de Cadix, il en fit périr quinze cents, poussa les autres sur une hauteur, où bientôt après, faute de vivres, ils furent obligés de se rendre. Il ne trouva plus de résistance dans la Lusitanie après ces heureux succès, et ravagea tout le pays impunément.

Cet exemple donna du courage à Galba[1], et il en fit autant de son côté, portant partout le fer et le feu, ce qui fit rentrer les peuples révoltés dans leur devoir, du moins à l'extérieur. Ils demandèrent à Galba d'être admis à l'amitié du peuple romain aux mêmes conditions que leur avait prescrites M. Atilius l'année précédente. Galba, cachant un noir et détestable dessein sous un dehors gracieux et obligeant, leur témoigna « avoir compassion « de leur état, et être fâché de voir que, « plutôt par nécessité que par mauvaise vo- « lonté, ils fussent réduits à exercer des vols, « des brigandages, des pilleries : qu'il sentait « bien que c'était le besoin et la pauvreté « causés par la stérilité de leurs terres, qui « les forçaient à embrasser ce genre de vie : « qu'il pourrait, si cela leur paraissait conve- « nable, et qu'ils voulussent véritablement « devenir amis du peuple romain, les placer « dans un meilleur terrain, et les établir plus « avantageusement, en les partageant néan- « moins en trois bandes, parce qu'il n'avait « pas en sa disposition un espace de bonne « terre assez étendu pour les réunir tous en- « semble. » L'air de bonté et de bonne foi avec lequel il leur parlait les persuada. Ils acceptèrent sa proposition, se transportèrent dans les trois endroits qu'il leur indiqua, écartés l'un de l'autre, et là ils attendirent, selon ses ordres, qu'il fût de retour. Après cela, il va trouver les premiers, et, feignant de les regarder désormais comme des amis, il les engage à lui remettre leurs armes, dont ils n'ont plus de besoin ; ce qu'ils font sans peine. Après les avoir ainsi désarmés, il les environne de retranchements, et les fait tous égorger, pendant qu'ils imploraient vainement contre une telle perfidie la colère et la vengeance des dieux. Il en usa de même à l'égard des seconds, puis des troisièmes. Peu échappèrent au carnage, du nombre desquels se trouva Viriathus, réservé sans doute par un ordre exprès de la Providence pour ne pas laisser impuni, même sur la terre, un crime si contraire à toutes les lois divines et humaines. Les auteurs ne conviennent point entre eux sur le nombre de ceux qui périrent dans cette occasion, les uns le faisant monter seulement à neuf mille, d'autres à trente mille. Apparemment que les derniers ont réuni ensemble et ceux qui furent égorgés et ceux qui furent vendus. Galba distribua une part très-médiocre du butin à l'armée : son avarice insatiable absorba tout le reste.

[1] Appian. in Bello Hisp. pag. 288.

A son retour à Rome, il fut accusé devant le peuple pour cet horrible massacre. Caton fut sa plus forte et plus redoutable partie. Je rapporterai dans la suite tout ce qui regarde ce jugement.

L. MARCIUS [1].
M. MANILIUS.

L'exécution sanglante de Galba ne termina pas la guerre en Lusitanie. Les Romains payèrent bientôt de leur sang et de leurs défaites la perfidie dont ils s'étaient rendus coupables [2]. Croirait-on qu'un homme de néant, sorti de la poussière et de la plus basse condition, pût jamais avoir la pensée et former le dessein de faire la guerre au plus puissant peuple du monde? C'est pourtant ce que fit Viriathus, cet Espagnol échappé à la cruauté de Galba. Tout instrument est bon et suffisant entre les mains de Dieu, quand il veut châtier les hommes et faire éclater sa justice. Viriathus, de berger devenu chasseur, et de chasseur brigand, s'était longtemps exercé dans les forêts à une vie dure et pénible avec d'autres montagnards, tous gens de main et hardis comme lui, sans bien et sans espérance, ne vivant que de la pointe de leur épée, accoutumés à tomber brusquement du haut de leurs montagnes sur les passants et à disparaître dans le moment même, enfin endurcis aux plus grands dangers et aux plus rudes fatigues. Sa troupe insensiblement, sur la réputation du chef, qui augmentait de jour en jour, s'accrut à tel point, qu'elle devint une armée, avec laquelle il osa tenir tête aux généraux du peuple romain, comme nous allons le voir.

L'armée des Lusitaniens, composée de dix mille hommes, ravageait la Turdétanie [3]. Le préteur C. Vétilius arriva à propos, et les attaqua si vivement, qu'il en tua un grand nombre, et poussa les autres dans un endroit où il paraissait qu'ils ne pouvaient demeurer sans périr de faim, ni en sortir sans être taillés en pièces par les ennemis. Dans cette extrémité, ils envoient des députés vers le préteur, pour lui demander par grâce « qu'il leur accordât « des terres qu'ils pussent cultiver, et où ils « pussent s'établir : qu'en reconnaissance ils « emploieraient leurs bras et leurs armes au « service du peuple romain, dont ils deviendraient les plus zélés et les plus fidèles alliés. » Vétilius goûta fort cette proposition, et l'on était près de conclure le traité, lorsque Viriathus, s'adressant à ses camarades : « Ignorez-vous donc, leur dit-il, avec quels hommes vous allez traiter? Avez-vous oublié que « les Romains ne sont jamais plus à craindre « que quand ils témoignent quelque bonté? « et voulez-vous, par une aveugle et imprudente crédulité, vous exposer vous-mêmes « à une sanglante boucherie comme celle qui « nous a enlevé sous Galba tant de braves « compagnons? Si vous voulez me croire et « m'obéir, je saurai bien vous tirer du danger « qui vous jette dans le désespoir. » Il n'en fallut pas dire davantage; tous lui jurèrent sur-le-champ obéissance.

Il range aussitôt ses troupes, comme pour donner combat. Il choisit mille hommes de cheval pour demeurer auprès de lui. Il donne ordre aux autres, dès qu'ils le verront monter à cheval, de fuir le plus promptement qu'ils pourront en se répandant de différents côtés, et d'aller l'attendre à la ville de Tribola. Le préteur, surpris et déconcerté, n'osa pas les poursuivre, dans la crainte que les troupes qui restaient ne vinssent tomber sur ses derrières. Il tourna donc toutes ses forces contre Viriathus. Mais celui-ci, par la vitesse de ses chevaux, éluda toutes ses attaques, tantôt faisant semblant de fuir, tantôt s'arrêtant tout à coup, quelquefois même paraissant vouloir s'avancer contre lui. Par ce manége, il retint les Romains ce jour-là et le suivant dans le même endroit. Quand il crut le reste des troupes arrivé en lieu de sûreté, il se déroba de nuit par des sentiers inconnus aux autres, mais qui lui étaient très-familiers, et il échappa aux Romains, que l'ignorance des lieux, la pesanteur de leurs armes et le peu de légèreté des chevaux empêchèrent de le poursuivre longtemps et vivement. L'heureux succès de cette ruse lui attira une grande réputation et lui donna une grande autorité. Il vint de tous côtés des troupes se ranger sous ses étendards.

[1] An. R. 603; av. J. C. 149.
[2] Appian. in Hisp. 189.
[3] Appian.

Le préteur, sachant que Viriathus était à Tribola, marcha contre lui. Il fallut traverser une forêt. Le nouveau général espagnol y cacha une embuscade, et, s'étant montré avec un petit nombre de troupes, il prit la fuite précipitamment comme effrayé, et attira le préteur dans des lieux marécageux. Viriathus n'eut pas de peine à en sortir par des sentiers détournés qu'il connaissait : mais il n'en était pas de même des Romains, sur qui les troupes embusquées vinrent fondre en ce moment, les prenant par les flancs et par les derrières. Vétilius perdit la vie. Quatre mille Romains furent tués avec lui, ou faits prisonniers. Six mille se retirèrent à Carpessus [1] avec le questeur, qui, comptant peu sur ces troupes abattues et découragées par leur défaite, eut recours aux peuples voisins qui étaient alliés de Rome. Ceux-ci lui envoyèrent cinq mille hommes, que Viriathus tailla entièrement en pièces, sans qu'il en restât presque aucun.

SP. POSTUMIUS [2].
L. CALPURNIUS PISO.

C. Plautius, qui succéda à Vétilius, et qui avait amené dix mille hommes de pied et treize cents chevaux, ne fut pas plus heureux [3]. Dans une première action, où Viriathus lui avait dressé une embûche, il perdit quatre mille hommes, et presque tout le reste dans une seconde. A son retour à Rome, il fut accusé devant le peuple comme ayant donné lieu à ses disgrâces par sa mauvaise conduite, et envoyé en exil.

Les habitants de Ségobrige se laissèrent tromper deux fois par les ruses de Viriathus [4]. Voyant un petit nombre de soldats qui emmenaient des troupeaux, ils envoyèrent contre eux un assez gros détachement, qui tomba dans une embuscade, et fut entièrement défait. Quelque temps après, Viriathus s'étant éloigné de Ségobrige d'une marche de trois

[1] Appien croit que c'est la même ville que *Tartessus* où régna Arganthonius, à qui l'on donne cent cinquante années de vie.
[2] An. 604; av. J. C. 148.
[3] Diog. apud. Vales. 346.
[4] Front. Strat. 3, 10.

jours [1], et ayant par là inspiré aux habitants une fausse sécurité, revint brusquement en une seule journée, et surprit la ville, qui ne s'attendait pas à un si prompt retour.

Il eut plusieurs autres succès : et outre les deux préteurs dont nous venons de faire mention, l'histoire nomme encore Claudius Unimanus, et Nigidius Figulus, dont la défaite illustra les armes de Viriathus. Le sénat comprit enfin qu'il s'agissait d'une guerre sérieuse, et qu'il était nécessaire d'envoyer dans ces provinces un consul avec des forces considérables pour réduire un ennemi qui d'abord n'avait paru digne que de mépris.

Q. FABIUS ÆMILIANUS [2].
L. HOSTILIUS MANCINUS.

Le département de l'Espagne échut à Fabius, qui était fils de Paul Emile, et frère aîné du second Scipion l'Africain. Il n'emmena avec lui que de nouvelles levées, parce qu'on jugea raisonnable de laisser les soldats qui avaient servi en Afrique, en Grèce ou en Macédoine, jouir du repos qu'ils avaient mérité à si bon titre. Le nombre des troupes qui le suivirent en Espagne se montait à quinze mille hommes de pied, et près de deux mille chevaux. Quand il fut arrivé, il en confia le soin à ses lieutenants pour les former par des exercices continuels à toutes les fonctions de la milice, pendant qu'il irait à Cadix offrir un sacrifice à Hercule, qui était regardé comme le chef et l'auteur de la famille des Fabius; religion mal entendue! Il aurait mieux fait de ne pas quitter son armée, où son devoir le demandait. Pendant son absence, les ennemis battirent un de ses lieutenants, et firent sur lui un grand butin. Cette nouvelle hâta son retour. Viriathus, fier de la victoire qu'il venait de remporter, offrait chaque jour le combat à Fabius. Mais celui-ci, ferme et inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de ne point hasarder d'action générale, se contenta de quelques légères escarmouches, pour former et rassurer peu à peu ses troupes, qui étaient sans expérience, et que leur défaite avait fort inti-

[1] Ibid. 11.
[2] An. R. 607; av. J. C. 145.

midées. Il les accompagnait lui-même dans les fourrages, pour ne point donner lieu aux surprises d'un ennemi fécond en ruses et en stratagèmes, et à la vigilance duquel rien n'échappait.

SER. SULPICIUS GALBA [1].
L. AURÉLIUS COTTA.

Les nouveaux consuls avaient tous deux une extrême envie d'aller commander en Espagne, et leurs débats sur ce point partageaient tout le sénat. On attendait avec impatience l'avis de Scipion, à qui la gloire toute récente d'avoir détruit Carthage [2] donnait une grande autorité. *Je pense*, dit-il, *qu'ils doivent tous deux être exclus, parce que l'un n'a rien, et qu'à l'autre rien ne suffit*. Si Cotta, consul aujourd'hui, était, comme il est très-vraisemblable, celui qui, dix ans auparavant, avait voulu [3], à l'abri de la puissance du tribunat dont il était revêtu alors, se dispenser de payer ses dettes, la censure de Scipion se trouve parfaitement bien placée. Pour Galba, c'était celui qui avait égorgé par perfidie les malheureux Lusitaniens.

Le commandement fut donc prorogé à Fabius, qui recueillit cette année le fruit de la sage conduite qu'il avait tenue précédemment [4], et de l'exactitude avec laquelle il avait fait observer la discipline dans son armée. Les soldats formés par ses soins, et animés encore plus par son exemple que par ses discours, étaient devenus tout autres. Ils ne craignaient plus l'ennemi; ils ne fuyaient plus le combat. Viriathus le sentit bien : il lui fallut rabattre de sa fierté et de sa hardiesse, et il fut défait en plusieurs rencontres. Cette campagne fut aussi glorieuse pour les Romains que les précédentes leur avaient été ignominieuses, et elle rétablit leur réputation. Fabius mena ses troupes en quartiers d'hiver à Corduba, que j'appellerai dans la suite *Cordoue*.

[1] An. R. 608; av. J. C. 141.
[2] Val. Max. lib. 36, cap. 4.
[3] Il sera parlé ci-dessous de ce fait, § II
[4] Appian. pag. 291.

AP. CLAUDIUS PULCHER [1].
Q. CÆCILIUS METELLUS MACEDONICUS.

Viriathus, instruit par ses défaites, ne se fia plus sur ses armes seules, mais chercha du secours dans ses voisins. Il envoya des députés aux Arvaques, aux Tithes et aux Belliens, qui, depuis la paix faite huit ans auparavant avec Marcellus, ne paraissaient point avoir remué; et il les engagea à se soulever contre les Romains, et à se joindre à lui. Le plan de Viriathus lui réussit à merveille. Il se trouva déchargé de la plus grande partie du poids de la guerre. On n'envoya contre lui qu'un simple préteur, pendant que le consul Métellus marchait contre les Celtibériens. C'est ici que la plupart des historiens font commencer *la guerre de Numance*, la principale ville du pays des Arvaques, comme nous l'avons déjà dit.

Métellus fit pendant deux ans la guerre en Espagne avec de grands succès, mais dont le détail n'est pas venu jusqu'à nous [2]. Au défaut du récit circonstancié de ses exploits, les auteurs nous ont conservé, ce qui ne vaut pas moins, des traits qui le caractérisent, et nous donnent lieu de le regarder comme un homme supérieur.

C'était un esprit ferme et sévère dans le commandement. Lorsqu'il assiégeait Contrébie, ville importante du pays des Celtibériens, cinq cohortes romaines lâchèrent pied dans une occasion, et abandonnèrent le poste où il les avait placées. Métellus leur commanda d'y retourner sur-le-champ, donnant ordre en même temps au reste de l'armée de traiter en ennemi et de tuer quiconque reviendrait chercher par la fuite sa sûreté dans le camp. Un ordre si rigoureux alarma extrêmement les soldats de ces cohortes, et tous faisaient leur testament comme allant à une mort certaine. Le général demeura inflexible; et sa fermeté lui réussit [3]. Les soldats, qui étaient allés au

[1] An R. 609; av. J. C. 143.
[2] Val. Max. lib. 2, cap. 7.
[3] « Perseverantia ducis quem moriturum miserat millitem victorem recepit. Tantùm effecit mixtus timori pudor, spesque desperatione quæsita! » (VELL. lib. 2, cap. 5.)

combat pour y chercher la mort, en retournèrent vainqueurs; tant un sentiment de gloire réveillé par la crainte a de pouvoir! tant le sentiment donne quelquefois de courage!

La fermeté de Métellus ne dégénérait pas néanmoins en rigueur et en cruauté; et il était sensible à l'humanité jusqu'au point de la préférer à l'espérance de la victoire. Il avait fait brèche aux murailles de Nergobrige; et les assiégés se voyant près d'être forcés[1], s'avisèrent de mettre sur la brèche les enfants de Rhétogène, illustre Celtibérien qui avait quitté ses compatriotes pour s'attacher aux Romains. Le père n'était point arrêté par la vue du danger et de la mort de ses enfants; et il pressait le général de donner l'assaut. Métellus le refusa, et aima mieux renoncer à une conquête assurée que de faire périr d'innocentes victimes. Il abandonna donc le siége de Nergobrige. Mais, s'il manqua la prise d'une ville, il trouva de quoi se dédommager dans la soumission volontaire de plusieurs autres, qui ouvrirent avec joie leurs portes à un ennemi si plein de clémence et de générosité.

Il avait encore une autre qualité bien importante pour la conduite des grandes affaires; le secret[2]. Un jour qu'un de ses amis lui demandait ce qu'il allait entreprendre. *Je brûlerais*, lui répondit-il, *ma tunique si je croyais qu'elle sût mon dessein.*

Avec ces talents et par cette conduite, Métellus remporta de grands avantages sur les Celtibériens. Mais le préteur Quintius, qui avait succédé dans le commandement en Lusitanie à Fabius, n'eut pas les mêmes succès. Il avait néanmoins réussi dans les commencements, mis en fuite Viriathus, et obligé l'ennemi vaincu de se retirer sur une montagne, où il le tenait fort serré et fort à l'étroit. Mais ce rusé Espagnol, étant tombé brusquement sur lui dans un moment où il le vit peu attentif à se tenir sur ses gardes, lui tua beaucoup de monde, prit plusieurs drapeaux, et poursuivit les Romains jusque dans leur camp.

On est étonné avec raison de voir un homme sans naissance, sans éducation, comme nous l'avons déjà remarqué[1], sans appui ni protection, qui se trouve à la tête des troupes par une voie tout extraordinaire, et sans élection faite dans les règles, soutenir avec honneur pendant plusieurs années l'effort des armes romaines. Son mérite naturel suppléa à tout ce qui lui manquait d'ailleurs. Il avait un courage intrépide, une sagacité merveilleuse, une connaissance parfaite de l'art militaire, une habileté extraordinaire pour les ruses de guerre, et une patience à l'épreuve des plus grandes fatigues, auxquelles le mettaient en état de résister un corps robuste, et une longue habitude de vivre durement. Il avait ajouté à ces qualités beaucoup d'humanité, de modération et de justice[2]. Il partageait également entre ceux qui s'attachaient à lui tout le butin qu'il gagnait par la voie des armes. De quelques richesses qu'il se soit vu maître, jamais il ne songea à s'enrichir. Après avoir remporté tant de victoires, il demeura toujours tel qu'il avait été dès ses premières campagnes : mêmes armes, même habillement, même extérieur en tout. Nulle fête, nulle réjouissance, pas même celle des noces, si légitime et si permise, ne lui fit rien changer dans son train de vie ordinaire. Il se tenait toujours debout à table, ne mangeait que du pain et de grosses viandes, laissant les mets plus délicats pour ses convives. Par cette vie réglée et tempérante, il se conserva jusqu'à la fin un corps sain et vigoureux, un esprit toujours capable de vaquer aux affaires, une vertu et une réputation exemptes de tout reproche.

L. MÉTELLUS CALVUS[3].
Q. FABIUS MAXIMUS SERVILIANUS.

Fabius eut pour département l'Espagne ultérieure. Son armée montait à dix-huit mille hommes de pied et seize cents chevaux. Comme il se hâtait d'arriver à Ituque dans la Bétique[4], avec une partie de ses troupes, Viriathus s'avança à sa rencontre avec six mille

[1] Val. Max. lib. 5, cap. 1.
[2] Auctor. de Vir. illustr.

[1] Freinshem. LIII, 11.
[2] De Offic. lib. 2, n. 40.
[3] An. R. 610; av. J. C. 132.
[4] Appian 280.

hommes des siennes, tous soldats aguerris et accoutumés à vaincre. Les Romains eurent de la peine à soutenir le premier choc : cependant ils tinrent ferme, et le consul poursuivit sa marche. Le reste de l'armée l'ayant atteint avec dix éléphants et trois cents chevaux, que Micipsa, roi de Numidie, lui avait envoyés, il attaqua Viriathus, le vainquit et le mit en fuite. Mais l'Espagnol, à l'attention de qui rien n'échappait, ayant aperçu du désordre parmi les troupes qui le poursuivaient, retourne contre elles, les défait, en tue trois mille, et poursuit le reste jusqu'aux portes du camp, où les Romains se renfermèrent, sans que ni le consul ni les autres officiers pussent obtenir d'eux qu'ils marchassent contre l'ennemi. La nuit termina le combat. Viriathus après avoir harcelé longtemps le consul; tantôt de nuit, tantôt dans la grande chaleur du jour, et l'avoir fait beaucoup souffrir, se retira dans la Lusitanie.

Q. POMPEIUS [1].
CN. SERVILIUS CÆPIO.

Pompéius est le premier de son nom et de sa famille qui se soit élevé aux grandes charges [2]. La maison des Pompées, qui bientôt deviendra si puissante, et tiendra le premier rang dans Rome, n'est pas d'une plus ancienne noblesse.

La manière dont celui de qui nous parlons parvint au consulat ne fait pas grand honneur à sa probité et à sa droiture. Lélius demandait cette charge, soutenu de tout le crédit de Scipion. Pompéius, qu'ils comptaient au nombre de leurs amis, leur cacha le dessein qu'il avait de demander aussi le consulat, et même leur promit de solliciter avec eux pour Lélius. Mais au lieu de travailler pour celui-ci, il agissait puissamment pour lui-même, et fit si bien, qu'il supplanta Lélius, et fut nommé consul. Il perdit par là l'amitié de Scipion, c'est-à-dire un bien plus estimable que le consulat, surtout acquis par une perfidie.

Il réussit encore à se faire donner le commandement des armées dans l'Espagne citérieure, en la place de Q. Métellus, qui était son ennemi particulier. Métellus en fut outré, et il se porta à des excès qui déparent beaucoup les éloges dont l'histoire jusqu'ici l'a comblé [1]. Pour empêcher son ennemi de profiter de ses travaux, il ne craignit point de nuire au bien des affaires et au service de la république. Il diminua son armée en donnant des congés à tous ceux qui lui en demandèrent; il dissipa les magasins qu'il avait faits de munitions de guerre et de bouche; il fit briser et jeter dans la rivière les arcs et les flèches des Crétois, qui servaient comme auxiliaires dans ses troupes; il défendit que l'on donnât de la nourriture aux éléphants : déplorable exemple de la faiblesse des vertus humaines! elles tiennent bon contre les dangers ordinaires, et par là semblent longtemps pures et irrépréhensibles; mais dès que la passion favorite est mise en jeu, dès que l'endroit faible de l'âme est attaqué, elles rendent les armes, tout se dérange, tout se renverse, et il paraît bien clairement alors que ce n'était pas à la vertu que l'on tenait, mais à l'éclat et aux agréments qui en accompagnaient la pratique.

Métellus, en voulant faire tort à son ennemi, s'en fit beaucoup à lui-même : il ternit la gloire de ses exploits en Espagne, qui étaient grands, et se priva du triomphe qui en devait être la récompense.

Q. Pompéius n'était pas aussi habile à conduire une guerre qu'à manier une intrigue. En arrivant dans sa province, il se trouva, malgré toute la mauvaise volonté de Métellus, à la tête d'une armée forte de trente mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. Sans doute il avait amené avec lui de Rome un renfort considérable; mais il s'en fallut bien qu'il tirât de cette armée tout le service qu'on pouvait en attendre.

Les Arvaques [2], effrayés apparemment du nombre de ces troupes, avaient député vers le consul pour traiter de paix avec lui, et l'on était convenu de toutes les conditions, dont les principales étaient qu'ils mettraient au pouvoir

[1] An. R. 611. av. J. C. 241.
[2] Freinsheim. LIII, 35.

[1] Val. Max. lib. 9. cap. 3.
[2] Diod. apud. Fulv. Ursin.

des Romains Termeste et Numance, les plus fortes places du pays, et qu'ils livreraient toutes leurs armes. Mais ce dernier article, quand on en vint à l'exécution, leur parut si indigne et si honteux, que, se regardant les uns les autres, ils se demandaient mutuellement s'ils pourraient donc vivre sans armes et sans honneur. Leurs femmes même et leurs enfants, outrés de douleur et d'indignation, leur faisaient les reproches les plus sanglants, et déclaraient qu'ils ne leur serait plus possible de les reconnaître ni pour maris ni pour pères, s'ils étaient capables d'une telle lâcheté. Le traité fut donc rompu.

Alors Pompée forma le siége de Numance; mais, rebuté des difficultés qu'il y trouva, contre son attente, il le leva bientôt après, et fit passer son armée devant Termance [1], comptant qu'il en viendrait plus facilement à bout. Le succès ne répondit pas mieux à son espérance. Il fut plus heureux dans l'expédition qu'il entreprit contre plusieurs brigands qui ravageaient la Sédétanie, dont il purgea tout le pays.

Ensuite il mit le siége devant Lanci [2]. Les Numantins envoyèrent quatre cents jeunes gens au secours de cette ville voisine et amie. Les assiégés les reçurent avec toutes les marques de joie possible, comme leurs sauveurs et leurs libérateurs. Quelque temps après, se sentant fort pressés, ils offrirent de se rendre, demandant pour toute condition la vie sauve. Les Romains refusèrent d'abord constamment d'écouter cette proposition, exigeant que les Numantins leur fussent livrés. Mais enfin manquant de tout, et se persuadant qu'il n'y avait pas de loi contre la nécessité, ils firent savoir secrètement aux Romains qu'ils étaient déterminés à faire ce qu'on exigeait d'eux. Les Numantins l'apprirent. Ne voulant pas que cette honteuse trahison demeurât impunie, ils attaquent de nuit les habitants, et font main basse sur eux : le combat fut rude et sanglant. Le consul, averti par le bruit que ce tumulte excite, en profite pour faire escalader les murs, et se rend maître de la ville. Tous les habitants furent passés au fil de l'épée. Il laissa aux Numantins, qui étaient restés au nombre de deux cents, la liberté de retourner chez eux : soit qu'il fût touché de compassion pour le sort malheureux de ces braves gens, dont le service et le zèle n'avait été payé que d'ingratitude ; soit qu'il voulût par cet acte de clémence disposer les habitants de Numance à se soumettre aux Romains.

[1] Cette ville paraît être la même que celle qui a été appelée plus haut *Termeste*.

[2] Diod. apud. Vales. 358.

Dans l'Espagne ultérieure, le proconsul Fabius Servilianus, qui avait été continué dans le commandement, prit quelques places tenues par des garnisons de Viriathus, et se rendit maître d'un fameux chef de brigands [1], nommé *Connobas*, qui se livra à lui avec toute sa troupe. Le chef seul fut épargné : Fabius fit couper la main droite à tous ses soldats ; traitement qui parut injuste et cruel, parce qu'ils s'étaient livrés à la bonne foi du proconsul.

Il mena ensuite son armée devant Erisane, dont il forma le siége [2]. Viriathus, ayant trouvé le moyen de s'y glisser de nuit sans que les Romains s'en aperçussent, fit le lendemain matin une rude sortie contre eux, où il leur tua beaucoup de monde, et les poussa dans un poste d'où il était difficile à l'armée de se sauver. Viriathus [3] ne s'oublia point dans la bonne fortune ; il ne se laissa point éblouir par un avantage si flatteur, mais le regarda comme une occasion favorable de faire une bonne paix avec les Romains. En effet, il fut conclu un traité qui portait *qu'il y aurait paix et amitié entre le peuple romain et Viriathus, et que de part d'autre on conserverait ce que l'on possédait actuellement.* Ce traité, quoique peu honorable au nom romain, fut ratifié par le peuple ; tant la guerre d'Espagne lui était devenue à charge !

C. LÆLIUS SAPIENS [4].
Q. SERVILIUS CÆPIO.

L'Espagne ultérieure échut à Cépion, qui

[1] Appian. pag. 293.

[2] Id. pag. 294.

[3] Τὴν εὐτυχίαν οὐχ ὕβρισεν. A la lettre, *ne brava point la bonne fortune.* C'est *braver la bonne fortune* que de la regarder comme obligée de nous accompagner toujours, comme étant en quelque façon à nos gages.

[4] An. R. 612; av. J. C. 140.

était frère de Fabius Servilianus, et le commandement dans l'Espagne citérieure fut prorogé à Q. Pompéius.

Dès que Cépion fut arrivé dans sa province, il écrivit au sénat que le traité conclu par son frère avec Viriathus déshonorait le peuple romain [1]. Le sénat lui permit par sa réponse de molester Viriathus autant qu'il pourrait, mais sans faire d'éclat. Peu content de cette permission tacite, il revint à la charge, et insista si souvent et si vivement, qu'enfin le sénat consentit qu'on fît ouvertement la guerre à Viriathus. Chez les politiques les traités et les serments sont comptés pour rien quand ils deviennent incommodes.

Viriathus, hors d'état de résister à l'armée du consul, sortit d'Arsa, où il était quand il apprit le renouvellement de la guerre, et marcha en avant à grandes journées, ravageant tous les lieux par où il passait, pour retarder la poursuite de Cépion. Celui-ci ne put l'atteindre que sur les frontières de la Carpétanie. L'Espagnol eut recours à ses ruses ordinaires. Ayant choisi ce qu'il avait de cavaliers plus alertes, il les range en bataille sur une hauteur, comme s'il se préparait à donner le combat, et cependant il fait défiler, par un vallon obscur et tortueux, les restes de ses troupes, dont le détachement qu'il arrangeait couvrait la retraite. Quand il jugea qu'elles avaient pris assez d'avance, il partit lui-même à toute bride, bien sûr que la vitesse de ses chevaux mettrait les ennemis, quelque proches qu'ils fussent actuellement de lui, hors d'état de l'atteindre. Effectivement, ils ne purent pas même découvrir quelle route il avait prise. Le consul fit tomber sa colère sur les Vectons et les Gallèces, en ravageant absolument leur pays, pour ôter à l'ennemi toute espérance de pouvoir tirer d'eux aucun secours.

Viriathus, voyant que la guerre lui devenait de jour en jour plus difficile à soutenir, et que plusieurs de ses alliés, les uns par nécessité, les autres volontairement, quittaient son parti, crut qu'il était de sa sagesse de tenter des voies d'accommodement avant qu'il eût reçu quelque échec. Pour cet effet, il envoya des députés au consul, qui lui représentèrent « que, depuis quatorze ans que durait la « guerre, les avantages et les pertes avaient « beaucoup varié de part et d'autre ; que « leur chef, dans un temps où l'on ne pou- « vait pas dire que ses affaires fussent en « mauvais état, avait saisi la première occa- « sion qui s'était présentée de faire la paix « avec les Romains ; que le frère même du « consul la lui avait accordée, et qu'elle avait « été ratifiée par le peuple romain ; qu'il ne « croyait pas avoir donné aucun sujet de « plainte depuis la conclusion de ce traité ; « mais que, sans vouloir entrer aucunement « en discussion sur ce sujet, il priait le con- « sul de considérer qu'il était toujours de sa « part dans les mêmes sentiments de paix, « disposé même à accepter toute nouvelle « condition raisonnable qu'il plairait au peu- « ple romain de lui imposer. »

Le consul lui répondit en peu de mots avec hauteur et fierté : « Ce n'est pas d'au- « jourd'hui, Lusitaniens, leur dit-il, que « vous tenez un pareil langage. Depuis plu- « sieurs années vous demandez la paix avec « un empressement qui ferait croire que la « guerre vous paraît à charge ; et cependant « vous recommencez toujours la guerre avec « un acharnement qui montre que vous ne « pouvez souffrir la paix. Il est inutile de « parler d'un traité qui ne subsiste plus, « puisque le peuple romain l'a cassé. Il s'agit « de savoir si Viriathus est sincèrement dans « la disposition de se soumettre aux ordres « du sénat. Or, ce que nous exigeons prin- « cipalement de lui, c'est qu'ayant détourné « du parti des Romains plusieurs villes d'Es- « pagne, dont il tient auprès de lui en hon- « neur les principaux citoyens, il nous livre « ces rebelles. C'est à cette marque que nous « connaîtrons qu'il se repent véritablement « de sa conduite passée. »

Viriathus désirait passionnément la paix. Il résolut d'obéir, fit tuer une partie de ceux qu'on lui demandait, entre autres son beau-père, et remit les autres en la puissance du consul, qui leur fit couper les mains. Ensuite Cépion proposa une nouvelle condition, qui était que Viriathus et les Lusitaniens lui livrassent leurs

[1] Appian. pag. 294.
[2] Id. ibid.

armes. Pour cet article, ni le chef ni les soldats espagnols ne purent y consentir, et la guerre recommença.

Il paraît que Viriathus était prêt à tout sacrifier pour la paix, excepté sa liberté et celle de son pays. Il n'avait que trop fait pour l'acheter cette paix, lorsqu'il avait mis à mort ou livré au consul les principaux de ses alliés; et de toutes les actions que l'histoire rapporte de lui, c'est la seule qui ne puisse être excusée. Mais quand il fut question de livrer les armes, c'est-à-dire de subir le joug et de se mettre à la merci des Romains, il ne put s'y résoudre. Avait-il tort, ayant devant les yeux les exemples de la perfidie et de la cruauté d'un Lucullus et d'un Galba?

Cépion, à qui il avait affaire actuellement, n'était guère plus homme de bien: et il avait de plus une hauteur et une dureté qui le rendait odieux à toute l'armée, principalement à la cavalerie, de qui il se croyait plus méprisé [1], et qu'il traitait par cette raison avec encore moins de ménagement que le reste des troupes. Pour réduire ce corps et le mater, il ordonna aux six cents cavaliers des deux légions d'aller avec leurs valets seulement couper du bois vers les montagnes occupées par les ennemis. C'était les envoyer ouvertement à la boucherie. Les lieutenants et les tribuns le représentèrent au consul. Il ne les écouta point, et demeura ferme dans sa résolution. Son but était de mortifier ces cavaliers, en les obligeant de venir eux-mêmes lui demander grâce et s'humilier devant lui. Ils aimèrent mieux s'exposer à une mort certaine que de lui procurer cet injuste et malin plaisir. Ils partirent donc sur-le-champ. La cavalerie des alliés, et plusieurs autres soldats et officiers, qui ne pouvaient souffrir que tant de braves gens fussent ainsi sacrifiés à la bizarre humeur du consul, les accompagnèrent volontairement. Le détachement étant beaucoup fortifié par cette union des troupes, ils amassèrent du bois sans courir de risque.

Ce ne fut au retour que murmures, que plaintes, qu'imprécations contre le consul. Il échappa à quelqu'un, dans l'emportement où ils étaient, de dire qu'il mériterait bien que ce bois qu'ils rapportaient fût employé pour le brûler lui-même. Tous relevèrent et saisirent cette parole dans le moment; et dès qu'ils furent rentrés dans le camp, ils se mirent à ranger le bois autour de la tente de Cépion. S'il ne se fût dérobé à leur fureur par la fuite, on aurait vu, ce qui était sans exemple, un consul du peuple romain, brûlé dans sa tente par ses propres soldats.

Le danger où il s'était trouvé, et qui ne le laissait point sans crainte, lui fit désirer plus que jamais de voir la fin de cette guerre [1]. Mais, comme il ne comptait pas la pouvoir terminer par les voies d'honneur, il eut recours au crime et à la trahison. Il corrompit par argent et par promesses deux officiers dont Viriathus s'était servi pour traiter avec lui de paix, et il les engagea à égorger leur général. Ils le tuèrent en effet sans bruit, et sans qu'on s'en aperçût, étant entrés de nuit dans sa tente, où ils le trouvèrent endormi; et ils allèrent aussitôt en porter la nouvelle au consul, lui demandant la récompense qu'il leur avait promise. Il les renvoya au sénat, à qui seul, disait-il, appartenait de statuer si l'on devait récompenser des officiers qui avaient tué leur général. Quel monstre!

Quand la nouvelle de la mort de Viriathus se fut répandue dans son armée, tout le camp retentit de cris et de gémissements [2]. Ils déploraient le triste sort de leur général et leur propre malheur, se trouvant sans chef, sans forces, sans conseil. C'était pour eux un nouveau surcroît de douleur, de ne point connaître les auteurs du crime, et de ne point se consoler en exerçant sur eux une juste et légitime vengeance. Le visage couvert de larmes, ils lui rendirent les derniers devoirs avec toute la magnificence dont il étaient capables. Ils placèrent son corps sur un haut bûcher, où ils le brûlèrent après avoir immolé un grand nombre de victimes. Les troupes, tant infanterie que cavalerie, tournèrent plusieurs fois, rangées par bataillons et par escadrons, autour du bûcher, et chantant, à la manière des barbares, les louanges du mort. Quand le feu fut éteint, on recueillit

[1] Diod. apud Vales. pag. 618.

[1] Appian pag. 196.
[2] Appian. ibid.

ses cendres, et on les enferma dans un tombeau. La cérémonie finit par un combat de deux cents couples de gladiateurs.

Viriathus était également bon soldat et bon général, homme de main et de tête, plein de courage et en même temps de prudence. Uniquement occupé du bien de ses troupes, et indifférent sur ses propres besoins, il en fut toujours aimé comme un bon père l'est de ses enfants. Il savait les contenir dans le devoir par une discipline exacte, mais assaisonnée de douceur et toujours conduite par la raison. Aussi, pendant plus de dix ans de commandement, il ne s'éleva jamais dans son armée aucun mouvement, ni aucune sédition : rare talent dans un commandant, qui est sans naissance, de savoir se faire respecter ! Mais un mérite supérieur lui tenait lieu de noblesse.

La guerre contre Viriathus finit par sa mort, mais non celle d'Espagne, qui causa encore, pendant quelques années, de vives inquiétudes aux Romains. Pompée assiégea de nouveau Numance, qui se défendit vigoureusement. Les sorties des assiégés étaient si fréquentes, et ils attaquaient avec tant de vivacité tantôt les fourrageurs, tantôt ceux qui étaient occupés aux travaux, que les Romains n'osaient presque plus sortir de leurs retranchements. Il en périt beaucoup dans ces diverses attaques.

Il arriva de Rome de nouvelles troupes, que le sénat envoyait en Espagne pour relever ceux des soldats qui, y ayant servi pendant six ans, avaient mérité leur congé [1]. Quoique Pompée ne comptât pas beaucoup sur ces troupes, qui étaient de nouvelle levée et sans expérience, cependant, pour les endurcir aux fatigues de la guerre, et aussi pour rétablir sa propre réputation, qui était presque ruinée, il résolut de continuer le siége même pendant l'hiver. La rigueur du froid, l'air et les eaux du pays, auxquels ces soldats n'étaient point accoutumés, causèrent bien des maladies, et particulièrement des coliques fort douloureuses, qui firent un grand ravage dans l'armée. Pour surcroît de malheur, les assiégés, sachant que les Romains avaient fait sortir du camp un gros détachement pour aller au-devant d'un convoi considérable, placèrent une embuscade près du camp, et firent ensuite attaquer les corps de garde avancés par quelques troupes de soldats. Les Romains, ne pouvant souffrir cette insulte, sortirent en assez grand nombre de leurs retranchements. Les assiégés en firent autant, et il s'engagea entre eux une petite action, pendant laquelle les Numantins, s'étant levés brusquement de leur embuscade, défirent une grande partie des ennemis. Les vainqueurs, animés par cette petite victoire, marchèrent sans perdre de temps contre le gros détachement, et le taillèrent presque tout entier en pièces.

Pompée, reconnaissant qu'il avait pris un mauvais parti, se retira de devant Numance, et fit passer le reste de l'hiver à ses troupes en différentes villes où il les distribua [1]. Mais, comme il attendait un successeur au printemps, et qu'à son retour à Rome il craignait d'être accusé devant le peuple, il crut devoir prendre quelques mesures pour éviter ce danger. Dans cette vue il envoya secrètement quelques personnes de confiance aux Numantins pour les engager à demander la paix, en leur faisant espérer qu'on leur accorderait des conditions très-favorables. Quoiqu'ils eussent beaucoup d'avantages sur Pompée, cependant, fatigués eux-mêmes de la longueur de la guerre, et sans doute aussi parce qu'ils sentaient la disproportion de leurs forces à celles de l'empire romain, ils se prêtèrent volontiers à l'ouverture qu'on leur donnait. Quand leurs ambassadeurs parurent, Pompée, prenant un ton fier, leur déclara dans l'assemblée qu'il n'avait point d'autres conditions à leur proposer, sinon qu'ils s'abandonnassent eux et tout ce qu'ils possédaient à la discrétion du peuple romain ; mais sous main il leur fit dire ce qu'il entendait par ce langage. Le traité fut conclu : ils firent leur soumission en présence de l'assemblée ; mais on n'exigea d'eux autre chose sinon qu'ils rendraient les prisonniers avec les transfuges, et qu'ils donneraient des otages. On convint aussi qu'ils paieraient trente talents [2], une partie

[1] Appian. pag 298.

[1] Appian. 299.

[2] 30 talents (euboïques sans doute) valent 116 000 fr. E. B.

sur-le-champ, et le reste dans un certain terme assez court.

M. POPILLIUS LÆNAS [1].
CN. CALPURNIUS PISO.

Dès que Popillius, qui avait été donné pour successeur à Pompée dans l'Espagne citérieure, y fut arrivé, les Numantins vinrent offrir de payer ce qui restait de la somme qu'on leur avait imposée. Pompée, qui se voyait déchargé du soin de la guerre, nie qu'il ait fait aucun traité avec eux. Les Numantins, surpris au delà de tout ce qu'on peut dire, et s'imaginant presque que tout ce qui se passait était un songe, se récrient sur la mauvaise foi du proconsul, et prennent à témoin les dieux et les hommes : car des sénateurs et plusieurs officiers avaient été présents à la conclusion du traité. Le consul les renvoya au sénat pour discuter cette affaire ; et, en attendant la décision, il se jeta sur les Lusons, peuples voisins de Numance, contre lesquels il ne fit rien de considérable.

Les députés des Numantins plaidèrent leur cause à Rome, et la mirent dans une telle évidence, qu'il n'était pas possible de se dissimuler la mauvaise foi de Pompée. Il ne se démonta pas néanmoins, et s'appuyant sur son crédit, qui était énorme, il persista toujours à nier le fait avec la dernière impudence ; et il fut jugé qu'il n'y avait point eu de traité. A mesure que nous avançons dans l'histoire, nous nous apercevons clairement du progrès que la corruption des mœurs en tout genre fait dans Rome.

Elle éclata encore dans le même temps à l'égard du même Pompée. Il fut accusé de concussion ; et quatre personnages consulaires, les deux Cépions et les deux Métellus, déposèrent contre lui [2]. Cicéron dit que l'autorité de ces graves témoins n'eut pas son effet, parce qu'on les regardait comme ennemis de l'accusé. Mais, à juger de ce fait particulier par le reste de la conduite de Q. Pompéius, il est bien vraisemblable que le crédit de cet homme intrigant et factieux l'emporta encore ici sur la justice.

[1] An. R. 613 ; av. J. C. 139.
[2] Cic. pro Font. n. 13.

P. CORNÉLIUS SCIPIO NASICA [1].
D. JUNIUS BRUTUS.

Je ne puis m'empêcher, avant de continuer le récit de ce qui regarde l'Espagne, de rapporter ici quelques traits remarquables de ce qui se passa cette année dans Rome.

Les tribuns du peuple donnèrent un exemple de sévérité qui était bien capable de maintenir la discipline militaire [2]. C. Matiénus, nom connu d'ailleurs dans l'histoire romaine, s'était retiré de l'armée d'Espagne sans congé. Il fut accusé pour ce sujet devant les tribuns, et, par leur jugement, condamné à être battu de verges, ayant la fourche au cou, et à être ensuite vendu au plus vil prix [3], comme étant de moindre valeur que le plus vil de tous les esclaves. Ce jugement fut exécuté en présence des nouveaux soldats que levaient actuellement les consuls.

Cette action de sévérité, nécessaire dans un temps où la gloire des armes romaines s'avilissait de jour en jour, fit beaucoup d'honneur aux tribuns. Mais ils en perdirent bientôt le mérite par l'insolence de leur conduite à l'égard des consuls. Ils prétendirent s'attribuer le droit d'exempter dix citoyens, à leur choix, de la nécessité de s'enrôler et d'aller à la guerre. C'était une vieille querelle, qui avait déjà été poussée fort loin entre les tribuns et les consuls treize ans auparavant. Les consuls de l'année dont nous parlons résistèrent courageusement à cette entreprise : et les tribuns, poussés à bout, et animés surtout par l'un d'entre eux qui se nommait Curatius, homme de la plus basse origine, eurent l'audace de faire mettre en prison les deux consuls. C'est le premier exemple [4], mais ce ne sera pas le

[1] An. R. 614 ; av. J. C. 138.
[2] Liv. Epit.
[3] *Sestertio nummo*, deux sous et demi.
[4] Cicéron, *de Leg. lib.* 3, n. 20, le dit en propres termes. Cependant l'épitome du quarante-huitième livre de Tite-Live rapporte que les consuls Lucullus et Albinus avaient déjà été mis prison par les tribuns pour la même querelle.

dernier, d'une pareille insolence des tribuns. Le privilége qu'ils avaient d'être des personnes sacrées et inviolables les mettait en état de taut oser, sans qu'il fût possible de leur résister lorsqu'ils étaient tous d'accord. Nous verrons dans peu cette même puissance du tribunat se porter à des excès encore plus funestes à la république.

Ces deux consuls, traités si indignement, outre le respect dû à leur dignité suprême et à leur naissance, étaient recommandables personnellement par leur mérite. Scipion Nasica fit preuve d'une fermeté admirable, non-seulement dans l'occasion dont je viens de parler, mais encore en résistant et imposant silence à tout le peuple assemblé. Les vivres étaient chers dans Rome; et ce même Curatius, tribun du peuple, voulait forcer les consuls à prendre certains arrangements par rapport aux blés. Nasica s'y opposa; et comme son discours était mal reçu du peuple, et qu'on l'interrompait par des murmures et par des cris, *Romains*, dit-il en haussant la voix, *faites silence. Je sais mieux que vous ce qui est utile à la république.* A ce mot [1] toute l'assemblée se tut avec respect; et l'autorité d'un seul homme fit plus d'impression sur la multitude qu'un intérêt aussi vif et aussi puissant que celui des vivres et du pain.

Pour ce qui est de Brutus, il acquit beaucoup de gloire dans l'Espagne ultérieure, où il fut envoyé pour achever de pacifier le pays.

Après la mort de Viriathus, un grand nombre de ceux qui avaient servi sous lui s'étaient soumis volontairement. Cépion leur ôta leurs armes; mais il comprit que, pour les retirer de la vie de brigands qu'ils avaient menée jusqu'alors, il fallait les transplanter dans un autre pays, où on leur donnât un établissement et des terres à cultiver. Il n'eut pas le temps d'achever l'exécution de ce projet; Brutus y mit la dernière main, et leur fit bâtir la ville de Valence, les établissant ainsi dans un lieu, comme l'on voit, bien éloigné de la Lusitanie.

A l'exemple et sous la sauvegarde de Viriathus, plusieurs troupes de brigands s'étaient mises à courir la Lusitanie, et continuaient encore depuis sa mort. Brutus entreprit de leur donner la chasse, et ce ne fut pas sans peine qu'il en purgea la province. Accoutumés à vivre dans les montagnes, dont ils connaissaient tous les tours et les détours, ils tombaient tout d'un coup par bandes sur les voyageurs, ou même sur des corps de troupes, puis se retiraient dans leurs postes par des routes détournées et presque impraticables, avec une vitesse qui les dérobait à la poursuite des ennemis les plus vifs et les plus déterminés. C'est le métier que font encore les miquelets dans quelques provinces d'Espagne.

Le consul n'imagina point d'autre moyen d'arrêter leurs courses que d'attaquer les villes ou villages qui leur appartenaient et où ils étaient nés, espérant qu'ils viendraient peut-être au secours de leur patrie, comptant du moins qu'il abandonnerait ces villages à ses soldats pour les piller, et pour se dédommager, par le butin qu'ils y feraient, de toutes leurs peines et de toutes leurs fatigues. Il y trouva plus de résistance qu'il ne s'y était attendu; non-seulement les hommes, mais les femmes même prenaient les armes pour défendre leurs maisons et leurs biens. Ces femmes lusitaniennes allaient au combat comme les hommes, et supportaient, avec le même courage, et les blessures et la mort. Il fallut pourtant céder à la force; et les habitants de ces villages, voyant qu'ils ne pouvaient pas résister au nombre des ennemis, qui leur était infiniment supérieur, emportèrent sur les hauteurs tous leurs effets dont ils pouvaient se charger, et mirent ainsi leurs biens et leurs personnes en sûreté. Mais enfin, voulant prévenir la ruine totale de leur patrie, ils envoyèrent des députés au consul pour lui faire leurs soumissions. Il leur accorda volontiers le pardon et la paix.

D'un autre côté, Popillius, à qui l'on avait continué le commandement dans l'Espagne citérieure, recommença, suivant l'intention du sénat, le siége de Numance [1]. Les habitants n'allèrent point, comme ils avaient coutume de faire auparavant, à la rencontre des Romains, et ne firent point de sortie sur eux,

[1] « Quâ voce auditâ omnes, pleno venerationis silen-« tio, majorem ejus auctoritatis, quàm suorum alimento-« rum curam egerunt. » (VAL. MAX. lib. 3, cap. 7.)

[1] Strat. III, 17.

se tenant renfermés dans leur ville sans paraître et sans faire aucun mouvement. Cela dura ainsi quelques jours; ce qui fit croire au proconsul que les assiégés, las et rebutés de toutes les pertes qu'ils avaient faites auparavant, étaient absolument découragés. Il ordonna donc à ses troupes d'appliquer les échelles aux murailles pour escalader la ville; ce qu'elles firent sans délai, et avec une grande ardeur. La tranquillité qui était toujours la même dans la ville, sans qu'on vît paraître aucun soldat sur les murailles, fit naître du soupçon à Popillius; et sur-le-champ il donna ordre de sonner la retraite. Les soldats, qui s'étaient flattés d'emporter la ville d'assaut, et de s'enrichir du butin qu'ils y trouveraient en abondance, n'obéirent que lentement et avec peine. C'est dans ce moment que les assiégés sortirent par plusieurs portes, renversèrent tous ceux qui étaient montés sur les échelles, attaquèrent vivement les autres, qui n'eurent pas le temps de se mettre en ordre, et défirent une partie de l'armée.

M. ÆMILIUS LÉPIDUS [1].
C. HOSTILIUS MANCINUS.

Mancinus vint mettre le comble à l'ignominie des Romains devant Numance [2]. On a dit que, lorsqu'il partit de l'Italie, plusieurs présages sinistres lui annoncèrent le malheur qui l'attendait. Mais le vrai présage était son incapacité et son défaut de courage. Un auteur, qui n'est pas d'un grand poids, lui fait pourtant l'honneur de supposer qu'il résolut de rétablir la discipline parmi ses troupes avant que de les exposer au combat [3]. Mais ce qui est constant par le témoignage de tous les historiens, c'est qu'il n'y eut pas une rencontre, il ne se donna pas une escarmouche, où les Numantins n'eussent l'avantage, ce qui augmentait sensiblement leur fierté, et abattait le courage des Romains. Enfin la chose en vint au point que les soldats romains ne pouvaient plus soutenir ni la voix ni la vue d'un Numantin.

Mancinus, dans de si tristes conjonctures, crut ne pouvoir mieux faire que de quitter son camp de nuit, et d'éloigner pour quelque temps ses troupes de Numance, dans la vue de dissiper peu à peu leur frayeur, et de leur laisser le loisir de reprendre les sentiments de courage et de hardiesse naturels aux Romains. Appien dit qu'un faux bruit qui se répandit que les Cantabres et les Vaccéens venaient au secours de leurs compatriotes lui fit prendre cette résolution. Quoi qu'il en soit, il se retira de nuit dans un grand silence. Les Numantins [1], avertis de sa retraite, partirent au nombre seulement de quatre mille, coururent, sans perdre de temps, après les fuyards, donnèrent sur la queue, en firent un grand carnage, poussèrent le reste dans des lieux fort difficiles et qui étaient presque sans issue [2]; et, quoique l'armée des Romains fût de plus de vingt mille hommes, ils l'enveloppèrent de telle sorte, qu'il ne lui fut pas possible de se tirer de ce mauvais pas. A peine cela se peut-il concevoir.

Mancinus, désespérant de s'ouvrir un chemin par la force, envoya un héraut aux Numantins pour demander quelque composition. Ils répondirent qu'ils n'auraient créance qu'en Tibérius Gracchus seul, et demandèrent qu'on le leur envoyât : il servait alors sous Mancinus en qualité de questeur, c'est-à-dire de trésorier [3]. Cette grande confiance qu'ils témoignaient pour lui était fondée en partie sur son mérite personnel; car toute l'armée retentissait du bruit de son nom et de ses vertus. Elle venait aussi du souvenir qu'ils conservaient de son père, qui, ayant fait autrefois la guerre en Espagne, et subjugué plusieurs nations, avait accordé la paix aux Numantins, et les en avait fait jouir. Tibérius fut donc envoyé. Il s'aboucha avec les principaux officiers des ennemis. Le traité fut conclu. On n'en sait point les articles particuliers; mais les conditions furent égales entre les deux peuples. Les Numantins, instruits par l'exem-

[1] An. R. 615; av. J. C. 137.
[2] Liv. Epit. —App. pag. 300. —Auctor. de Vir. illustr.
[3] Appian. — Liv. Epit. — Plut. in Gracch.

[1] Plutarch.
[2] Liv. Epit.
[3] Plutarch.

ple de la perfidie de Pompée, prirent une précaution qui ne leur fut pas néanmoins d'une grande utilité; ce fut d'exiger que le consul, le questeur, et les principaux officiers, s'engageassent par serment à faire observer le traité qui venait d'être arrêté. Lorsque tout eut été ainsi réglé, les Romains partirent, laissant au pouvoir des Numantins toutes les richesses de leur camp.

Parmi le butin se trouvèrent les registres de Tibérius, où étaient tous les comptes de la recette et de la dépense qu'il avait faites en qualité de questeur. Comme c'était pour lui une affaire très-importante de les recouvrer, il quitta l'armée, qui était déjà en marche, et alla à Numance, accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Les Numantins le reçurent parfaitement bien, lui donnèrent toutes les marques de l'amitié la plus tendre, et le forcèrent de manger avec eux: après quoi ils lui rendirent ses registres, et le pressèrent de prendre tout ce qu'il voudrait dans le butin. Il n'accepta que l'encens, qu'il employait pour les sacrifices publics, et reprit le chemin de l'armée, bien content de toutes les honnêtetés qu'il avait reçues de la part des Numantins.

Dès que la nouvelle de ce traité fut arrivée à Rome[1], le sénat commença par révoquer Mancinus, et lui ordonna de revenir à la ville pour y rendre compte de sa conduite; et en même temps on fit partir M. Æmilius, son collègue, pour aller prendre sa place.

L'affaire de Mancinus[2], dès qu'il fut revenu à Rome, fut examinée dans le sénat. Il y justifia modestement sa conduite, imputant en partie tous les malheurs qui lui étaient arrivés au mauvais état où il avait trouvé l'armée; insinuant qu'il serait peut-être permis de les attribuer aussi à la colère des dieux, irrités de ce qu'on avait déclaré la guerre aux Numantins sans qu'il en parût aucun juste sujet; excusant le traité sur la nécessité indispensable d'y consentir pour sauver la vie à plus de vingt mille citoyens: qu'au reste, content d'avoir rendu ce service à la république, il attendrait en paix qu'elle décidât de son sort, prêt à sacrifier de bon cœur sa liberté et sa vie à l'utilité et à l'honneur de la patrie. Le sénat entendit aussi les députés de Numance. Mais le meilleur appui de toute cette cause était Ti. Gracchus, qui trouvait fort étrange qu'on lui fît un crime d'avoir conservé à la république un si grand nombre de citoyens. Il était soutenu de tous les parents et amis de ceux qui avaient servi dans cette guerre, c'est-à-dire de la plus grande partie du peuple. Tous vantaient la grandeur du service que Tibérius avait rendu à l'état; et quoiqu'ils abandonnassent volontiers Mancinus, sur qui seul ils rejetaient toute l'infamie de ce traité, les intérêts du questeur étaient si étroitement liés avec ceux du général, qu'il n'était pas possible que la protection que Tibérius trouvait parmi le peuple ne fît aussi quelque effet en faveur de Mancinus. L'affaire ne fut décidée que l'année suivante.

Pendant que tout cela se passait à Rome, le consul M. Æmilius[1], étant arrivé en Espagne, et cherchant à se signaler par quelque entreprise, porta la guerre contre les Vaccéens, qui étaient fort tranquilles, et forma le siége de Pallance, la plus forte place du pays. Il s'associa dans ce projet D. Brutus, qui commandait dans l'Espagne ultérieure en qualité de proconsul. Ils avaient déjà uni leurs troupes, lorsque deux députés du sénat arrivèrent de Rome, apportant un décret qui défendait expressément au consul de rien entreprendre contre les Vaccéens. Il leur exposa les raisons qu'il avait eues d'attaquer ces peuples; et, comptant que l'heureux succès de son entreprise, qu'il regardait comme assuré, le justifierait pleinement auprès du sénat, il persista opiniâtrément dans son projet, qui ne lui réussit pas comme il l'avait espéré.

Le siége traînait en longueur, et les vivres commençaient à manquer aux assiégeants. Un convoi considérable était près d'arriver sous les ordres d'un officier général qui se nommait *Flaccus*, lorsque malheureusement les ennemis, sortis tout à coup d'une embuscade où ils l'attendaient au passage, l'enveloppèrent de tous côtés. Flaccus y serait péri avec tout

[1] Appian.
[2] Appian. pag. 302.

[1] Appian. pag. 300-302.

son détachement, sans une ruse qui lui vint tout à coup dans l'esprit. Il répandit parmi ses troupes la nouvelle que le consul s'était enfin rendu maître de Pallance. Elles jetèrent de grands cris de joie, qui portèrent la désolation parmi les ennemis ; et, sur cette nouvelle, qu'ils crurent très-véritable, ils se retirèrent sur-le-champ. Flaccus, à la faveur de ce mensonge heureux, sauva son convoi et son détachement, et arriva comme triomphant dans le camp du consul.

Mais ce secours ne dura pas longtemps, et la famine se fit sentir de nouveau si violemment, que chaque jour il périssait grand nombre de bêtes et d'hommes. Le consul, réduit au désespoir, fait partir de nuit ses troupes. On conçoit aisément quel désordre et quelle confusion devaient régner dans un départ si subit et si précipité. Les cris des malades et des blessés qui imploraient inutilement le secours de leurs compagnons, et les chargeaient d'imprécations en se voyant abandonnés inhumainement à la merci des ennemis, avertirent bientôt les assiégés de la fuite nocturne du consul. Ils sortirent en foule de la ville, et, ayant atteint les fuyards vers le lever du soleil, ils ne cessèrent pendant tout le jour de les harceler, les attaquant, tantôt en queue, tantôt par les flancs. Ils auraient pu détruire toute l'armée, s'ils avaient continué de la poursuivre; mais l'approche de la nuit les obligea de retourner chez eux. Les troupes romaines se sauvèrent comme elles purent, en se dispersant de côté et d'autre. Six mille hommes périrent dans cette déroute.

Il n'y eut que Brutus qui consola Rome de ces tristes nouvelles par les heureux succès qu'il continua d'avoir dans l'Espagne ultérieure. Il réduisit en son pouvoir plus de trente places, et porta ses armes victorieuses jusqu'à l'Océan du côté du couchant[1]. Ce qui lui fit le plus d'honneur dans l'esprit des soldats, fut le passage du fleuve *de l'Oubli*. Ce nom, que portait aussi un fleuve des enfers, et dont les Romains jusque-là n'avaient point entendu parler, les effraya à un point qu'aucun n'osait en approcher. Brutus, sans se déconcerter, arracha des mains d'un porte-enseigne son drapeau, et, s'écriant, ***Bientôt ce drapeau et votre général seront sur l'autre bord***, il passa la rivière, et fut suivi de toute l'armée. Il passa ensuite le Minho (***Minius***), l'un des plus grands fleuves de la Lusitanie. Il trouva des peuples déterminés à se bien défendre. Les femmes même combattaient avec un courage mâle ; et, quand elles étaient faites prisonnières, elles se tuaient elles et leurs enfants, préférant la mort à la servitude. Il vint pourtant à bout de les soumettre[1]. On prétend que, les ayant fait tomber dans des embûches où leur audace téméraire les précipita, il leur tua cinquante mille hommes et en prit six mille. Ces heureux succès lui méritèrent le surnom de ***Gallæcus*** ou ***Gallaïcus***, vainqueur des peuples de la Galice.

P. FURIUS PHILUS [2].
SEX. ATILIUS SERRANUS.

Dès que les nouveaux consuls furent entrés en charge, le sénat prit enfin son parti sur Mancinus et sur le traité qu'il avait conclu. Le traité fut cassé, comme fait sans l'autorité du sénat et du peuple romain [3] ; et il fut ordonné que tous ceux qui l'avaient juré et s'en étaient rendus garants seraient livrés aux Numantins. Deux tribuns se chargèrent de proposer au peuple d'autoriser par ses suffrages ce décret du sénat.

Mancinus se fit ici admirer par son courage, et se montra aussi bon et généreux citoyen qu'il avait été timide général. Lorsque la loi eut été proposée par les tribuns conformément au décret du sénat, il harangua lui-même le peuple pour appuyer une loi qui devait lui être si funeste ; et il renouvela ainsi l'exemple qu'avait donné autrefois Sp. Postumius, en pareille occasion, après le traité des Fourches Caudines.

Tibérius ne se piqua point d'une semblable générosité. Il sépara sa cause de celle de son général ; et il fit si bien par son crédit, et par ses sollicitations et celles de ses amis,

[1] Freinshem.

[1] Oros. v. 5.
[2] An. R. 616; av. J. C. 136.
[3] Appian. 302. — Cic. de Offic. lib. 3. n. 109.

que le peuple n'autorisa qu'en partie le décret du sénat, et ne condamna que le seul Mancinus à être livré aux Numantins. Tibérius poussa la chose bien plus loin : il ne put pardonner au sénat l'injure qu'il prétendait en avoir reçue ; et le désir de se venger ne contribua pas peu à le porter à ces entreprises turbulentes et hasardeuses, qui causèrent tant de maux à la république, et à lui-même une mort funeste et déplorable.

En conséquence de l'ordre du peuple, Mancinus fut remis entre les mains du consul P. Furius pour être mené en Espagne, et livré aux Numantins par un des féciaux qui avait le titre de *pater patratus* [1]. Il fut donc présenté aux portes de Numance, nu-pieds et mains liées. Mais, les Numantins refusant de le recevoir, les Romains ne voulaient point le reprendre; de sorte que cet homme, qui s'était vu consul l'année précédente et à la tête d'une grande armée, passa le jour entier entre le camp et la ville abandonné des siens, rebuté par les ennemis ; jusqu'à ce qu'enfin, la nuit étant venue, les Romains lui permirent de rentrer dans le camp. Il retourna à Rome, et voulut entrer, comme il avait coutume auparavant, dans l'assemblée du sénat. Il y trouva de l'opposition. P. Rutilius, l'un des tribuns du peuple, prétendait qu'il n'était plus citoyen. Ce n'était point par mauvaise volonté que ce tribun agissait, mais parce qu'il croyait la chose contraire à l'esprit des lois. A la vérité, ceux qui, ayant été pris par les ennemis, revenaient ensuite dans leur patrie, rentraient dans tous les droits que la captivité leur avait fait perdre ; et c'est ce qu'on appelait *jus postliminii*. Mais le tribun représentait que c'était une tradition immémoriale[2], que quiconque avait été vendu par son père ou par le peuple, ou livré aux ennemis par le fécial, n'avait point de part au privilége et au droit de retour. Il fallut que l'autorité du peuple intervînt, qui réhabilita Mancinus, et déclara qu'il serait toujours regardé comme citoyen, et jouirait de tous les droits que cette qualité lui donnait. Il parvint même dans la suite à la préture [1]. Mancinus, pour conserver la mémoire de cet événement, se fit ériger une statue qui le représentait dans le même état et la même attitude où il était lorsqu'il fut livré aux Numantins.

Les monuments historiques qui nous restent ne nous apprennent rien touchant ce que fit ou tenta le consul P. Furius contre les Numantins. Ce que nous savons, c'est qu'il était homme sage et modéré [2]; et il en donna une preuve en choisissant pour ses lieutenants généraux Q. Métellus et Q. Pompéius, qui étaient ses ennemis, et ennemis réciproquement l'un de l'autre. Ils lui avaient reproché qu'il avait recherché le commandement des armées. Il les mena avec lui, bien sûr de sa vertu, puisqu'il ne craignait pas d'être éclairé par des témoins que la haine devait rendre bien attentifs à observer tout ce qui pourrait être censurable dans sa conduite.

SER. FULVIUS FLACCUS [3].
Q. CALPURNIUS PISO.

Il ne se passa encore rien de considérable sous ces consuls en Espagne. La guerre qui y durait depuis si longtemps, affligeait extrêmement le peuple romain et le déshonorait. Vainqueur de tant de peuples puissants, il avait la douleur et la honte de voir depuis plusieurs années tous ses efforts échouer devant une ville, et ses armées presque toujours battues par des ennemis qui d'eux-mêmes étaient très-faibles, et que la seule incapacité des généraux avait rendus jusque-là formidables. Pour remédier à de si grands maux, on songea sérieusement à mettre en place un homme d'un mérite connu et éprouvé [4], et qui fût capable de rétablir l'honneur de la république. Il ne fut pas besoin de délibérer beaucoup sur ce choix. Le destructeur de Carthage parut le seul en

[1] Cic. de Orat. lib. 1, n. 181. — Appian. 302.

[2] « P. Rutilius, tribunus plebis, de senatu jussit educi, « quòd eum civem negaret esse : quia memoriâ sic esset « proditum, quem pater suus aut populus vendidisset, « aut pater patratus dedidisset, ei nullum esse postliminium. » (Cic.)

[1] Plin. lib. 34. cap. 15

[2] Val. Max. lib. 3, cap. 7.

[3] An. R. 617; av. J. C. 135.

[4] Cic. de Amicit. n. 11.—Val. Max. lib. 8, cap. 15.

état de terminer la guerre de Numance. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'élire les magistrats de l'année suivante, Scipion étant venu dans le Champ-de-Mars pour solliciter en faveur de Fabius Butéon, fils de son frère, qui demandait la questure, le peuple romain le nomma lui-même consul. Le voilà donc deux fois élevé au consulat [1], toujours sans l'avoir demandé, ce qui était contre l'usage et très-rare : la première fois, avant le temps, eu égard à son âge; la seconde dans son temps, mais presque trop tard pour la république, qui, dans les années précédentes, aurait eu grand besoin d'un tel général. Il était destiné à détruire les deux villes que l'on peut regarder comme les plus grandes ennemies de Rome, et à s'acquérir ainsi la gloire, non-seulement d'éteindre les guerres présentes, mais encore de prévenir celles qui pouvaient naître.

P. CORNÉLIUS SCIPIO. II [2].
C. FULVIUS FLACCUS.

On n'abandonna pas au sort les départements des consuls : celui de l'Espagne fut donné par le sénat à Scipion. Beaucoup de citoyens s'offraient volontairement pour aller servir sous lui [3]; le sénat ne le leur permit point, apportant pour raison que c'était le moyen de déserter l'Italie, et que Rome avait plusieurs guerres à soutenir en même temps. Actuellement les esclaves révoltés en Sicile donnaient bien de l'exercice aux Romains; d'ailleurs l'Espagne paraissait avoir plus besoin d'un général que de troupes, les légions commandées par les consuls précédents y étant toujours restées. On permit seulement à Scipion de tirer les secours qu'il pourrait des villes et des peuples avec qui il avait des liaisons particulières. Il amassa de cette sorte environ quatre mille hommes, en comptant un escadron de cinq cents maîtres qu'il forma de gens d'élite et attachés à sa personne, et qu'il appelait *l'escadron des amis*. On ne lui fournit point d'argent comptant; on lui donna seulement des assignations sur les revenus de la république, dont l'échéance n'était pas encore arrivée. Il se consola plus facilement de ce dernier article, disant qu'il pouvait tirer de sa bourse et de celle de ses amis de quoi y suppléer; mais le refus de lever de nouvelles troupes le toucha plus vivement, celles qu'il devait trouver en Espagne ayant été battues plusieurs fois; et soit que ce fût par le courage des ennemis qu'elles eussent été vaincues, ou par leur propre lâcheté, dans l'un et dans l'autre cas la difficulté était grande pour lui d'en tirer un bon service.

Quand Scipion fut arrivé en Espagne, il trouva les troupes dans un pitoyable état, sans ordre, sans discipline, sans respect pour les officiers, et livrées entièrement au luxe [1], à l'oisiveté, à la licence. Il comprit d'abord qu'avant que de songer à attaquer et à vaincre les ennemis, il fallait travailler à la réforme de son armée; et c'est à quoi il donna tous ses soins et toute son application.

Il commença par écarter du camp tout ce qui ne servait qu'à entretenir le luxe, les marchands et les valets surnuméraires, surtout les femmes de débauche, qui se trouvèrent au nombre de deux mille. Il fit vendre un grand nombre de chariots et de bêtes de somme, dont les soldats se servaient pour porter leur bagage, et n'en réserva que ce qui était d'une absolue nécessité. Il ne leur laissa pour leur ménage qu'une broche, une marmite, un pot; et pour leur nourriture, que de la chair bouillie ou rôtie. Il retrancha les lits pour les repas, et ordonna qu'on mangeât sur des espèces de paillasses [2], leur en donnant lui-même l'exemple. Il leur faisait faire de longues marches, chargés de leur bagage, de la provision de blé pour quinze ou vingt jours, et de sept pieux. Il leur faisait creuser des fossés, élever des palissades, construire des murs, et ruinait le tout un moment après, ne

[1] « Consulatum petivit nunquam, factus est consul « bis : primùm, ante tempus : iterùm sibi suo tempore, « reipublicæ penè serò : qui, duabus urbibus eversis ini- « micissimis huic imperio, non modò præsentia, verùm « etiam futura bella delevit. » (Cic.)

[2] An. R. 618; av. J. C. 134.

[3] Appian. 302, 303. — Plut. in Apophth. 201.

[1] Appian. 303. — Frontin. Strat. IV. 1.

[2] Le mot grec signifie proprement un amas de feuillages et de roseaux enveloppés dans une toile.

se proposant d'autre but que de les endurcir à la fatigue. « Qu'ils se couvrent de boue [1], « disait-il, puisqu'ils craignent d'être couverts « de sang. » Il était lui-même présent à tous ces exercices, et exigeait le travail et l'obéissance avec une grande sévérité. Il avait coutume de dire « que les généraux austères et « rigides se rendaient utiles à leurs armées; « et les indulgents, aux ennemis. Car, ajou« tait-il, le camp de ces derniers respire la « gaîté, mais on y méprise les ordres du gé« néral : et celui des autres a un air triste, « mais on y est obéissant et prêt à tout. »

En peu de temps l'armée changea entièrement de face, et devint tout autre. Pour lors il s'approcha de Numance [2] : mais il ne voulut point encore attaquer ces redoutables ennemis avant qu'il eût aguerri ses troupes par diverses expéditions qu'il leur fit faire contre les peuples voisins. C'est à quoi se passa presque toute la campagne; et il ne crut pas avoir perdu son temps, ayant dissipé le mépris que les ennemis faisaient de son armée, et l'ayant mise en état de leur faire vigoureusement la guerre quand le temps en serait venu.

Après cela il revint près de Numance pour y passer ses quartiers d'hiver. C'est là que Jugurtha, petit-fils de Masinissa, vint le trouver [3]. Micipsa, envoyant en Espagne un secours d'éléphants, et d'un bon nombre d'archers et de frondeurs, mit Jugurtha à leur tête, non par considération pour ce jeune prince, mais au contraire pour s'en délivrer en l'exposant aux dangers d'une guerre aussi vive qu'était celle d'Espagne, d'où il comptait qu'il ne reviendrait point. La chose tourna tout autrement qu'il ne l'avait espéré, comme nous le verrons dans la suite. Marius, qui devait un jour vaincre Jugurtha [4], servait alors avec lui sous les ordres de Scipion, qui leur donna à l'un et à l'autre de grands témoignages d'estime. Il aimait à favoriser et à cultiver le mérite naissant. Les récompenses, les louanges, les marques d'une amitié particulière, tout était mis en œuvre pour encourager les jeunes guerriers et les faire entrer dans la route de la gloire.

P. MUCIUS SCÆVOLA [1].
L. CALPURNIUS PISO FRUGI.

Cette année fut célèbre par les mouvements que Ti. Gracchus excita dans la ville d'une part, et de l'autre par la prise de Numance, qui termina une longue et dangereuse guerre. Nous ne nous occuperons pour le présent que de ce dernier événement.

Le but et le plan suivi de Scipion par rapport aux Numantins pendant la campagne précédente, et dans celle que nous commençons, avait été et était encore de ne point hasarder de combat contre eux [2], pour amortir la vivacité de leur courage, et de les dompter par la famine, en ravageant leurs terres, et tâchant de leur enlever tous leurs convois. Une seule fois il en vint aux mains avec eux, parce que ses fourrageurs, sur qui les Numantins avaient fait une sortie, se trouvaient en danger. Il les força de prendre la fuite, mais il ne les poursuivit pas, content d'être parvenu à faire voir à ses soldats, ce qui paraissait presque un prodige, les Numantins fuyant devant eux. Les assiégés, ayant fait demander la paix à diverses reprises, mais toujours inutilement, sentirent bien qu'ils ne pouvaient l'obtenir qu'à la pointe de l'épée; et réduits presque au désespoir ils présentèrent plusieurs fois la bataille à Scipion, qui demeura toujours constamment attaché à son plan, sans être touché des reproches de crainte et de lâcheté qu'ils lui faisaient. Il répétait souvent avec éloge le mot de son père Paul Emile [3], « qu'il ne fallait point « donner bataille, à moins que l'on n'y fût « déterminé ou par une grande nécessité, ou « par une très-favorable occasion. »

Pour ôter aux Numantins toute espérance et toute ressource, il travailla à conduire une ligne de contrevallation autour de leur ville.

[1] Luto inquinari, qui sanguine nollent, jubebantur. » (FLOR.)
[2] Appian. 304-306.
[3] Sallust. in Bell. Jugurt. — Appian. 306.
[4] Vell. II, 9.

[1] A. R. 619; av. J. C. 133.
[2] Appian.
[3] « Negabat (Paulus) bonum imperatorem signis col« latis decertare, nisi summa necessitudo, aut summa « ei occasio data esset. (AUL. GELL. lib. 13, cap. 3.)

Il avait établi deux camps, et avait donné à son frère Fabius le commandement de l'un[1], s'étant réservé celui de l'autre pour lui-même. Une partie de l'armée fut employée à avancer l'ouvrage, et l'autre à défendre les travailleurs. Numance était située sur une colline, et avait de circuit vingt-quatre stades, c'est-à-dire à peu près une lieue. La ligne de contrevallation en eut le double. Les travailleurs avaient ordre, quand ils seraient attaqués par l'ennemi, de donner aussitôt un signal, pendant le jour, en élevant au bout d'une pique une casaque de pourpre, et pendant la nuit en allumant du feu, afin qu'on pût, dans le moment même, leur envoyer du secours.

Quand ce premier ouvrage fut achevé, non loin de là on travailla à un second. On creusa un fossé qui fut revêtu de pieux, et l'on construisit un mur qui avait huit pieds d'épaisseur, et dix de hauteur, sans compter les créneaux. Ce mur était flanqué de tours d'espace en espace dans toute son étendue. Dans un marais qui se rencontrait sur l'alignement du mur, il fit jeter une levée de pareille épaisseur et de pareille hauteur. Appien dit que Scipion fut le premier qui environna ainsi de lignes une ville qui ne refusait point d'en venir à un combat.

Restait le fleuve Durius (*Duero* ou *Douro*), lequel, passant le long des murs, était d'un grand secours pour la ville, et donnait moyen d'y faire entrer des vivres et des troupes. Les hommes y entraient sans être aperçus, ou en plongeant, ou dans de petites barques qui les y portaient rapidement à force de voiles ou de rames. Appien dit que le fleuve était trop large et trop violent pour y jeter un pont; ce qui n'est pas aisé à comprendre, vu que Numance était située assez près de la source du Douro. Quoi qu'il en soit, voici l'expédient qu'employa, selon lui, Scipion, pour fermer cette rivière. Il bâtit sur les deux rives deux forts, d'où il jeta sur toute la largeur du fleuve de longues et fortes poutres attachées des deux côtés à de gros câbles. Ces poutres étaient armées de longues pointes de fer, qui, étant perpétuellement agitées par le mouvement des eaux, fermaient le passage et aux nageurs et aux plongeurs, et à ceux qui auraient voulu passer dans des barques.

Par tous ces ouvrages Scipion mit les assiégés hors d'état de recevoir ni vivres, ni secours, ni conseil, et il les tenait dans une entière ignorance de tout ce qui se passait au dehors.

Quand tout fut bien préparé, qu'il eut placé dans les tours toutes sortes de machines, garni la muraille de pierres, de traits, de javelots, placé dans les deux forts des archers et des frondeurs, il établit sur toute l'étendue des retranchements, des soldats assez près les uns des autres, qui jour et nuit devaient donner avis chacun à son voisin de tout ce qui se passait et de tout ce qu'il apprenait. Chaque tour avait ordre, dès qu'elle serait attaquée, de donner le signal convenu, et toutes les autres aussitôt d'en faire autant. Ainsi le signal de la tour avertissait qu'il se faisait quelque mouvement, et les donneurs d'avis en apprenaient la cause et le détail.

L'armée, en comptant les troupes auxiliaires que Scipion avait ramassées des peuples d'Espagne alliés de l'empire, était composée de soixante mille hommes. La moitié était destinée à garder les murs; vingt mille à combattre, quand cela serait nécessaire; et dix mille à relever ceux-ci et à les soutenir. Chacun avait sa place et son devoir marqués; et les ordres qu'on recevait étaient exécutés sur-le-champ.

Les Numantins attaquaient fréquemment par différents endroits ceux qui gardaient les murs: mais le secours était aussi prompt que l'attaque; car les signaux se donnaient de tous côtés, les donneurs d'avis se mettaient aussitôt en mouvement, les soldats destinés pour le combat marchaient, dans le moment même, vers l'endroit du mur qui était attaqué, et les trompettes de dessus toutes les tours animaient les combattants. Ainsi toute cette étendue des lignes, qui était de cinquante stades (plus de deux lieues), répandait la terreur par tout ce mouvement et tout ce bruit; et Scipion ne manquait point de la parcourir entière chaque jour et chaque nuit. Il comptait bien que les ennemis, enfermés de la sorte, ne pourraient tenir longtemps con-

[1] Appian. 986-308.

tre lui : et il se tenait si assuré de les réduire par la famine, qu'ayant eu occasion de tailler en pièces un corps de Numantins qui étaient sortis pour aller au fourrage, il voulut qu'on les laissât rentrer dans la ville, disant que plus il y en aurait, et plus tôt leurs provisions seraient consumées.

Malgré tous ces soins et toutes ces précautions[1], un Numantin, homme de tête et de courage (il s'appelait *Rethogenes Caraunius*), profitant de l'obscurité d'une nuit sombre et nébuleuse, trouva le moyen, avec quelques amis, de passer sur les murs par le moyen d'échelles qu'ils avaient apportées avec eux, et de se transporter dans les différentes villes des Arvaques, pour implorer leur secours en faveur des Numantins, leurs proches et leurs frères, réduits à la dernière extrémité et menacés des malheurs les plus affreux. Mais la terreur était si grande dans tous le pays, que l'on ne voulut pas même écouter Réthogène, et que partout où il se présenta on lui donna ordre de se retirer sur-le-champ.

Il ne fut reçu favorablement qu'à Lutia[2], ville considérable, située à douze lieues de Numance. La jeunesse, s'intéressant vivement pour les Numantins, leur fit promettre du secours. Les anciens, qui avaient été d'un avis contraire, en donnèrent avis à Scipion sous main sans perdre de temps. Le Romain n'en perdit pas, non plus, de son côté. Il était deux heures après midi quand il reçut cette nouvelle; et le lendemain il se trouva devant la ville avant le lever du soleil avec un gros corps de troupes. Il demanda qu'on lui livrât les principaux de la jeunesse. Sur la réponse qu'on lui fit qu'ils s'étaient sauvés, il menaça de saccager la ville. Il fallut obéir. On lui en livra quatre cents, à qui il fit couper les mains. Il repartit sur-le-champ et rentra le lendemain dans son camp au lever de l'aurore.

Je ne dois pas omettre ici un nouveau trait de la générosité et du désintéressement de Scipion[3], quoiqu'il n'ait d'autre rapport à la guerre des Numantins que d'avoir concouru avec elle pour le temps. Pendant que ce général était campé devant Numance, il lui vint des présents considérables de la part d'Antiochus Sidète, selon l'épitome de Tite-Live, ou d'Attale, roi de Pergame, selon Cicéron. C'était alors l'usage des généraux de tenir secrets ces sortes de présents, et d'en faire leur profit. Mais Scipion, bien élevé au-dessus de cette basse avidité, voulut les recevoir en présence de toute l'armée : il les fit coucher sur les registres du questeur, et déclara qu'il s'en servirait pour récompenser ceux qui se distingueraient par leur bravoure.

Cependant la famine réduisait à l'extrémité les Numantins[1]. Ils députèrent six de leurs citoyens vers Scipion pour tâcher d'obtenir de lui des conditions favorables. Abarus était à leur tête, et porta la parole. « Il commença « par relever beaucoup le courage et la grandeur d'âme des Numantins, dont il donna « pour preuves tous les maux qu'ils avaient « soufferts jusqu'ici pour défendre leur liberté. Il ajouta qu'un général plein de générosité et de nobles sentiments, comme « Scipion, ne pouvait manquer d'honorer la « vertu partout où elle se trouvait, et ménagerait un peuple qui méritait certainement « son estime : que la grâce qu'il venait lui « demander pour ce peuple prêt à se rendre « aux Romains, était de le traiter humainement, ou de lui permettre de périr glorieusement dans le combat les armes à la « main. » Un discours si fier n'était pas propre à exciter la compassion. Scipion répondit en peu de mots « que l'unique condition à laquelle on pouvait les recevoir, était qu'ils « s'abandonnassent absolument à la discrétion des Romains, et qu'ils livrassent « toutes leurs armes. »

Les Numantins[2], accoutumés à une liberté sauvage et féroce, qui les rendait incapables de souffrir aucun joug, étaient déjà par eux-mêmes fort violents et emportés; et l'extrémité des maux qu'ils souffraient depuis longtemps avait encore aigri leurs esprits. La réponse de Scipion, quand elle leur fut portée, les mit en fureur, et les jeta dans une espèce de rage, qui fit qu'ils ne se possé-

[1] Appian. 308.
[2] Appian ibid.
[3] Liv. Epit. 57.— Cic. pro Dej. n. 14.

[1] Appian. 309.
[2] Appian. 309.

daient plus eux-mêmes. Outrés de désespoir, ils se jettent sur Abarus, le porteur d'une si triste réponse; et, s'imaginant que peut-être, pour ménager ses propres intérêts auprès de Scipion, il avait négligé et trahi ceux de la ville, ils le massacrèrent avec les autres députés.

Ils tentèrent plusieurs fois de faire des sorties, mais toujours inutilement[1]. Scipion demeurait ferme dans la résolution qu'il avait prise de ne point hasarder de combat. Cependant la famine faisait des ravages épouvantables dans la ville. Après avoir épuisé toutes les ressources qu'une extrême nécessité suggère dans ces temps de misère, ils en vinrent enfin à se nourrir de chair humaine; et, le désespoir étouffant dans plusieurs tout sentiment d'humanité, les plus faibles devenaient la proie des plus forts, qui ne craignaient point, pour prolonger de quelques moments une malheureuse vie, d'égorger et de dévorer leurs semblables et leurs concitoyens.

Ce n'étaient plus des hommes, mais des spectres, tant la misère, la faim, la maladie, et tous les maux réunis ensemble, avaient desséché leur visage[2], et jeté sur tout leur extérieur un air hagard et furieux! Enfin ils se rendirent à Scipion, qui leur ordonna d'apporter, ce jour-là même, toutes leurs armes. Ils demandèrent par grâce quelque délai, plusieurs ne pouvant se résoudre à faire le sacrifice de leur liberté, et voulant mourir libres dans leur patrie encore libre, en se donnant à eux-mêmes la mort. Scipion leur accorda deux jours. Rhétogène, de qui nous avons déjà parlé, le plus riche et le plus puissant des citoyens, occupait le plus beau quartier de la ville. Il y mit le feu, et, ayant amassé tous ceux qui comme lui étaient jaloux de leur liberté, il leur mit l'épée en main, pour s'entretuer les uns les autres, en combattant seul à seul, et mourir ainsi en gens de cœur. Il ferma cette barbare cérémonie, en se tuant lui-même, et se jetant dans les flammes. Le troisième jour, ceux qui restaient se rendirent au lieu qui leur avait été marqué. Scipion en réserva cinquante seulement[1], pour son triomphe, vendit tous les autres, renversa de fond en comble la ville, et distribua aux voisins les terres de Numance. Cette ville infortunée fut néanmoins rétablie dans la suite, puisqu'il en est fait mention dans les géographes des temps postérieurs. On en montrait encore les ruines, du temps de Mariana.

La nouvelle de la prise de Numance répandit une grande joie dans Rome. On rendit aux dieux les actions de grâces ordinaires, et le sénat nomma dix députés pour aller régler les affaires de l'Espagne, de concert avec Brutus et Scipion. Ces deux généraux, étant retournés à Rome, l'année suivante, triomphèrent, le premier des Gallèces et des Lusitaniens, peuples de l'Espagne ultérieure; le second des Numantins, peuple de la citérieure. Brutus prit le surnom de *Gallaïcus* : Scipion ajouta au surnom d'*Africain*, qu'il portait déjà à double titre, celui de *Numantin*.

Les Numantins sont un bel exemple de ce que peut la fierté de courage soutenue par un amour violent de la liberté. Il n'y avait en tout, au commencement de la guerre, dans la ville, que huit mille hommes qui portassent les armes. Cependant, avec ce petit nombre, pendant combien d'années ont-ils tenu tête aux Romains! combien de fois ont-ils battu leurs généraux! quel maux! quelle honte ne leur ont-ils pas fait souffrir! Dans cette dernière année même, Scipion, à la tête de soixante mille hommes, semblait encore les craindre en quelque sorte, et ne voulut jamais accepter le combat, qu'ils lui présentèrent plus d'une fois. C'était sagesse de sa part. Ce grand homme, sûr de remporter sur eux, par le bénéfice seul du temps, une pleine victoire, ne voulut point l'avancer de quelques jours en l'achetant au prix du sang de ses soldats, qu'il se croyait obligé de ménager comme un père ménage ses enfants. Mais c'était aussi une grande preuve du courage des Numantins, que cette circonspection dont usait Scipion à leur égard avec une telle supériorité de forces.

Il n'est personne, je pense, qui ne soit touché de compassion sur le sort déplorable

[1] Appian. 310.
[2] Appian. 310.

[1] Appian. 311.

de ces braves peuples, dont tout le crime semble avoir été de n'avoir pas voulu fléchir sous la domination d'une république ambitieuse, qui prétendait donner des lois à l'univers. Florus décide nettement que jamais les Romains n'ont fait de guerre plus injuste que celle contre Numance. Mais si le témoignage de cet écrivain, Espagnol d'origine, et dominé par une imagination échauffée, est récusable, au moins est-il constant que les Numantins, durant le cours de la guerre, firent plusieurs fois des propositions de paix raisonnables, et qu'ils montrèrent plus de franchise et de droiture que les Romains. Il ne me paraît donc pas aisé de justifier la ruine totale de cette ville. Que Rome ait détruit Carthage, je ne m'en étonne point; c'était une rivale qui s'était rendue redoutable, et qui pouvait le devenir encore, si on la laissait subsister. Mais les Numantins n'étaient point dans le cas de faire craindre aux Romains la ruine de leur empire, et je ne vois pas quo Cicéron ait eu un légitime fondement de les comparer aux Cimbres [1], qui venaient pour envahir l'Italie. Le dépit, l'esprit de vengeance, paraissaient avoir conduit les Romains dans le parti qu'ils prirent de détruire Numance, ou peut-être une politique de conquérants. Ils voulaient montrer, par un exemple signalé, que toute ville ou peuple qui leur résisterait opiniâtrément ne devait s'attendre qu'à une entière ruine.

Vie privée de Scipion l'Africain.

La prise de Numance, qui termina une guerre honteuse pour le nom romain, mit le comble aux exploits militaires de Scipion. Mais, pour avoir une idée plus complète de son mérite et de son caractère, il me semble qu'après l'avoir vu à la tête des armées, dans le tumulte des combats et dans la pompe des triomphes, il ne sera pas inutile de le considérer dans le repos d'une vie tranquille et privée, au milieu de ses amis et de sa famille, de son domestique. L'homme véritablement grand doit l'être partout. Le magistrat, le général d'armée, le prince, peuvent se contraindre pendant qu'ils se donnent comme en spectacle au public, et paraître tout autres qu'ils ne sont effectivement. Rendus à eux-mêmes, et délivrés de témoins qui les forcent de se masquer, souvent tout leur éclat, comme une grandeur de théâtre, les abandonne, et ne laisse voir en eux que bassesse et petitesse.

Scipion ne se dément par aucun endroit. Il n'était point semblable à certains tableaux, qui ne veulent être vus que de loin : il ne pouvait que gagner à être considéré de près. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit auparavant de la manière généreuse dont, encore tout jeune, il se conduisit dans sa famille; de ce noble désintéressement qui lui attira une si grande réputation; et, ce qui ne me paraît pas moins estimable, de ce respect sincère et constant pour un frère aîné [1], qui lui était de beaucoup inférieur en mérite. L'éducation excellente qu'il avait eue par les soins de Paul Émile son père, qui lui avait donné ce qu'il y avait alors de plus habiles maîtres, tant pour les belles-lettres que pour les sciences, et les instructions qu'il avait reçues de Polybe, l'avaient mis en état de remplir utilement les vides que lui laissaient les affaires publiques, et de soutenir avec dignité et agrément le loisir de la vie privée. C'est le glorieux témoignage que lui rend un historien. « Personne [2] « ne savait mieux que lui entremêler le repos « et l'action, ni mettre à profit avec plus de « délicatesse et de goût les vides que lui laissaient les affaires. Partagé entre les armes « et les livres, entre les travaux militaires « du camp et les occupations paisibles du « cabinet, ou il fortifiait son corps par les « exercices de la guerre, ou il cultivait son « esprit par l'étude des sciences. »

Le premier Scipion l'Africain avait coutume

[1] « Sic cum Celtiberis, cum Cimbris bellum, ut cum « inimicis, gerebatur, uter esset, non uter imperaret. » (Cic. *de Offic*, lib. 1, n. 38.)

[1] « Scipio Q. Maximum fratrem, omninò sibi nequaquam parem, quòd is anteibat ætate, tanquam superiorem colebat. » (Cic. *de Amic.* n. 69.)

[2] « Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit : semperque aut « belli aut pacis serviit artibus; semper inter arma ac « studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. » (Vell. Paterc. lib. 1, cap. 13.)

de dire qu'il n'était jamais moins oisif que quand il se trouvait de loisir [1], ni moins seul que quand il était seul. Belle parole, s'écrie Cicéron, et bien digne de ce grand homme ! Elle marque, en effet, que, dans l'inaction même, il était toujours occupé, et que, lorsqu'il était seul, il savait converser avec lui-même : disposition bien rare dans les personnes accoutumées au mouvement et à l'agitation [2], que le loisir et la solitude, lorsqu'elles s'y trouvent réduites, plonge dans un ennui et un dégoût universel [3], et remplit d'une noire tristesse : en sorte qu'elles se déplaisent en tout à elles-mêmes, et succombent sous *le pénible fardeau de n'avoir rien à faire* [4]. Il me semble que cette parole du premier Scipion convient encore mieux au second, qui, ayant sur l'autre l'avantage d'avoir été élevé dans le goût des belles-lettres et des sciences, y trouvait une puissante ressource contre l'inconvénient dont nous venons de parler. D'ailleurs, accoutumé à avoir toujours auprès de lui, même pendant ses campagnes, Polybe et Panétius, il est aisé de juger qu'en temps de paix sa maison était ouverte à tous les savants. Tout le monde sait qu'on lui attribuait, aussi bien qu'à Lélius, dont nous parlerons bientôt, les comédies de Térence, ouvrage le plus accompli que Rome ait jamais produit pour l'élégance et les grâces naturelles. C'était un bruit assez public, qu'ils aidaient ce poëte dans la composition de ses pièces ; et Térence s'en fait honneur lui-même dans le prologue des Adelphes. Je n'exhorterai sans doute personne, et encore moins des hommes du rang de Scipion, à travailler à des comédies. Mais ne considérons ici que le goût général des lettres. Est-il un plaisir plus honnête, plus intéressant, plus digne d'un homme sage et vertueux, je pourrais peut-être ajouter plus nécessaire à un homme de guerre, que celui que l'on trouve dans la lecture d'ouvrages d'esprit, et dans la conversation des savants ? La Providence a voulu, selon la remarque d'un païen [1], qu'il fût infiniment supérieur à ces fades plaisirs auxquels sont obligées de se livrer les personnes sans lettres, sans connaissances, sans curiosité, sans goût pour la lecture.

Une autre sorte de plaisir plus sensible encore, plus vif, plus naturel, plus intime au cœur de l'homme, faisait la plus grande douceur de la vie de Scipion : c'est celui de l'amitié, plaisir rarement connu des grands et des princes, parce que, pour l'ordinaire, ne s'aimant qu'eux seuls, ils ne méritent pas d'avoir des amis ! Cependant c'est le lien de la société le plus doux ; et le poëte Ennius a raison de dire que ce n'est pas vivre que de vivre sans amis [2]. Scipion en avait sans doute un grand nombre, et de fort illustres ; mais je ne parlerai ici que de Lélius, à qui sa probité et sa prudence méritèrent le surnom de *sage*.

Jamais peut-être amis ne furent mieux assortis que ces deux grands hommes ; même âge à peu près, mêmes inclinations, même douceur de caractère, même goût pour les lettres et pour les sciences, mêmes principes pour le gouvernement, même zèle pour le bien public. Scipion l'emportait sans doute pour la gloire des armes ; mais Lélius n'était pas sans mérite même de ce côté-là, et Cicéron nous apprend qu'il se signala beaucoup dans la guerre contre Viriathus. Pour les talents de l'esprit [3], il paraît que l'on donnait à Lélius la supériorité dans l'éloquence, quoique Cicéron ne convienne pas qu'elle lui fût due, et assure que le style de Lélius sentait plus le vieux et avait quelque chose de moins agréable que celui de Scipion.

[1] « Nunquam se minùs otiosum esse, quàm quum otiosus ; nec minùs solum quàm quum solus esset. » (*De Offic.* lib 3, n. 1.)

[2] « Itaque duæ res, quæ languorem afferunt cæteris, illum acuebant, otium et solitudo. » (Id. ibid.)

[3] « Hinc illud est tædium, et displicentia sui, et nusquam residentis animi volutatio, et otii sui tristis atque ægra patientia. » (SEN. *de Tranq. animi*, cap. 2.)

[4] Boileau.

[1] « Quantò plus delectationis habiturus, quàm ex illis ineruditis voluptatibus ! Dedit enim hoc Providentia munus hominibus, ut honesta magis juvarent. » (QUINTIL. lib. 1, cap. 11.

[2] « Cui potest vita esse vitalis, qui non in amici mutuâ benevolentiâ conquiescat ? » (*De Amicit.* 22.)

[3] De ipsius Lælii et Scipionis ingenio, quanquam ea jam est opinio, ut plurimum tribuatur ambobus, dicendi tamen laus est in Lælio illustrior.... sed multò vetustior et horridior ille quàm Scipio. » (In *Bruto*, n. 83.)

Il faut entendre Lélius lui-même (c'est-à-dire les paroles que Cicéron[1] lui met dans la bouche) sur la parfaite union qui régnait entre Scipion et lui. « Pour moi, dit Lélius, de « tous les présents de la nature et de tous « ceux de la fortune [2], je n'en trouve aucun « que je puisse mettre en comparaison avec « le bonheur que j'ai eu d'avoir Scipion pour « ami. Je trouvais dans notre amitié une par- « faite conformité de sentiments sur les af- « faires publiques, un fonds inépuisable de « conseils et de secours dans les affaires par- « ticulières; un repos, une paix, une dou- « ceur, qui ne se peuvent exprimer. Jamais je « n'ai blessé Scipion dans la moindre chose « dont j'aie pu m'apercevoir : jamais il ne lui « est échappé une seule parole que j'eusse « voulu ne point entendre. Nous n'avions « qu'une même maison et une même table à « frais communs, dont la frugalité était éga- « lement du goût de tous deux. A la guerre, « en voyage, à la campagne, nous avons tou- « jours été ensemble. Je ne parle point de nos « études, et du soin que nous avions l'un et « l'autre d'apprendre toujours quelque chose : « c'est à quoi nous passions toutes les heures « de notre loisir, loin des yeux et du com- « merce des hommes. »

Y a-t-il quelque chose de comparable à la douceur d'une amitié pareille à celle dont Lélius vient de nous tracer le tableau? « Quelle « consolation de trouver un second soi- « même [5], pour qui l'on n'ait rien de secret, « dans le cœur duquel on puisse répandre le « sien avec une pleine effusion! La prospérité « se ferait-elle si vivement sentir, si nous n'a- « vions personne qui en partageât la joie avec « nous? Et quel soulagement n'est-ce point « dans les disgrâces et les accidents de la vie, « que d'avoir un ami qui en soit encore plus « touché que nous-mêmes! » Ce qui relève extrêmement le prix de l'amitié dont nous parlons, c'est qu'elle n'était en aucune sorte fondée sur l'intérêt, mais uniquement sur l'estime qu'ils faisaient mutuellement de la vertu l'un de l'autre. « Quel besoin Scipion [1] « pouvait-il avoir de moi? dit Lélius. Nul « sans doute, ni moi de lui. Mais je me suis « attaché à lui par la haute estime et par « l'admiration que me donnait sa vertu; et « lui à moi, par l'idée favorable qu'il s'était « faite de mon caractère et de mes mœurs. « Cette amitié s'est ensuite augmentée de part « et d'autre par le commerce et par l'habi- « tude. Il est vrai que nous en avons tiré lui « et moi de grandes utilités : mais nous n'a- « vons eu en vue aucun de ces avantages « quand nous avons commencé de nous ai- « mer. »

Il semble qu'une amitié fondée sur de tels principes, surtout dans des hommes chargés des plus importantes affaires de l'état, devait être fort grave et fort sérieuse. Elle l'était sans doute, quand les occasions le demandaient; mais, dans d'autres temps, elle était accompagnée d'une gaîté et d'un innocent badinage qu'on a peine à concevoir. Lorsque, échappés de la ville [5], comme d'une prison, ils allaient respirer en liberté à la campagne, c'est une chose étonnante comment ces grands hommes ne dédaignaient pas de redevenir enfants. On

[1] Cic. de Amicit. 103, 104.

[2] « Equidem ex omnibus rebus quas mihi aut fortuna « aut natura tribuit, nihil habeo quod cum amicitiâ Sci- « pionis possim comparare. In hâc mihi de rep. consen- « sus; in hâc rerum privatarum consilium; in eâdem « requies plena oblectationis fuit. Nunquam illum ne mi- « nimâ quidem re offendi, quòd quidem senserim : nihil « audivi ex eo ipse quod nollem. Una domus erat, idem « victus, isque communis. Neque solum militia, sed etiam « peregrinationes rusticationesque communes. Nam quid « ego de studiis dicam cognoscendi semper aliquid et « discendi, in quibus, remoti ab oculis populi, omne « otiosum tempus contrivimus ? » (*De Amicit.*)

[3] « Quid dulcius, quàm habere quicum audeas sic lo- « qui, ut tecum? Quis esset tantus fructus in prosperis « rebus, nisi haberes qui illis, æquè ac tu ipse, gauderet? « Adversas verò ferre difficile esset sine eo qui illas etiam « graviùs, quam tu, ferret. » (*De Amicit.* n. 22.)

[4] « Quid enim Africanus indigens mei? minimè her- « clè : ac ne ego quidem illius. Sed ego admiratione « quâdam virtutis ejus : ille vicissim, opinione fortassè « nonnullâ quam de meis moribus habebat, me dilexit. « Auxit benevolentiam consuetudo. Sed, quanquam « utilitates multæ et magnæ consecutæ sunt, non sunt « tamen ab earum spe causæ diligendi profectæ. « (Ibid. n. 50.)

[5] « Sæpè ex socero meo audivi (*C'est Crassus qui « parle*), quum is diceret socerum suum Lælium sem- « per ferè cum Scipione solitum rusticari, eosque incre- « dibiliter repuerascere esse solitos, quum rus ex urbe,

les voyait sur le bord de la mer ramasser à l'envi des coquillages et de petites pierres rondes et plates, et se rabaisser aux jeux les plus simples, sans autre pensée que celle de se délasser. De pareils amusements montrent dans des personnes de ce mérite une candeur, une simplicité, une innocence de mœurs qu'on ne peut trop estimer.

Je ne puis mieux placer qu'ici cette célèbre ambassade de Scipion l'Africain en Orient et en Egypte, où nous verrons briller le même goût de simplicité et de modestie que nous venons de représenter dans sa vie privée [1]. C'était une maxime des Romains d'envoyer souvent des ambassadeurs chez leurs alliés pour prendre connaissance de leurs affaires et accommoder leurs différends [2]. Ce fut dans cette vue que l'on fit partir pour l'Egypte [3], où régnait Ptolémée Physcon, le plus cruel tyran dont il soit parlé dans l'histoire, trois illustres personnages, P. Scipion l'Africain, Sp. Mummius et L. Métellus. Ils avaient ordre aussi de passer dans le royaume de Syrie, que la nonchalance, et ensuite la captivité de Démétrius Nicator chez les Parthes, livraient en proie aux troubles, aux factions et aux révoltes. Ils devaient encore visiter l'Asie, la Grèce, voir en quel état se trouvaient toutes ces contrées, examiner comment on y observait les traités faits avec les Romains, et remédier autant qu'il serait possible à tous les désordres qu'ils y remarqueraient. Ils s'acquittèrent de leur commission avec tant d'équité, de sagesse et d'habileté, et rendirent de si grands services à ceux vers qui on les avait envoyés, en remettant l'ordre parmi eux, et en accommodant leurs différends, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassadeurs de tous les endroits où ils avaient passé, qui venaient remercier le sénat de leur avoir envoyé des personnes d'un si grand mérite, et dont ils ne pouvaient trop louer la sagesse et la bonté.

Le premier endroit où ils allèrent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils en affectèrent si peu, qu'à leur entrée, Scipion, qui était le plus riche et le plus puissant seigneur de Rome, n'avait avec lui qu'un ami (c'était le célèbre philosophe Panétius), et cinq domestiques. On comptait, dit un écrivain ancien, non ses domestiques, mais ses victoires; et l'on estimait en lui, non l'éclat de l'or et de l'argent, mais ses vertus et ses qualités personnelles [1].

Quoique pendant tout le séjour qu'ils firent en Egypte le roi leur fit servir à table tout ce qu'il y avait de plus délicat et de plus recherché, ils ne touchaient jamais qu'aux mets les plus simples et les plus communs, méprisant tout le reste, qui ne sert qu'à amollir le courage aussi bien qu'à affaiblir le corps. Mais n'est-ce pas dans de pareilles occasions que les ambassadeurs d'un état aussi puissant que celui de Rome doivent, pour en soutenir la réputation et la majesté chez les nations étrangères, paraître en public avec un nombreux cortége et de magnifiques équipages? Ce n'était point le goût des Romains, c'est-à-dire du peuple le plus juste estimateur, qui fût sur la terre, de la solide gloire et de la véritable grandeur.

Quand les ambassadeurs eurent bien vu Alexandrie et réglé les affaires qui les y amenaient, ils remontèrent le Nil pour visiter Memphis et les autres parties de l'Égypte. Ils virent de leurs propres yeux, ou connurent par d'exactes informations faites sur les lieux mêmes, le grand nombre de villes et la multitude prodigieuse d'habitants que contenait cet état, la force que lui donnait son heureuse situation, la fertilité de son terroir, et tous les autres avantages dont il jouissait. Ils trouvèrent qu'il n'y manquait rien, pour le rendre puissant et formidable, qu'un prince qui eût de la capacité et de l'application; car Physcon,

« tanquam e vinculis, evolavissent. Non audeo dicere de « talibus viris; sed tamen ita solet narrare Scævola, conchas eos et umbilicos ad Caietam et ad Laurentum legere consuesse, et ad omnem animi remissionem ludumque descendere. » (*De Orat.* lib 2, n. 22.)

[1] Freinshem. Suppl. LIII. 19.

[2] An. R. 609.

[3] Voy. Hist. Ancienne (tom. 11 de cette édition.)

[1] « Non mancipia ejus, sed victoriæ numerabantur: « nec quantùm auri et argenti, sed quantum amplitudinis pondus secum ferret, æstimabatur. » (VAL. MAX, lib. 4, cap. 34.)

qui y régnait alors, n'était rien moins qu'un roi. J'en ai fait le portrait d'après Justin dans l'Histoire Ancienne. Son ventre était d'une si énorme grosseur, qu'il ne pouvait porter cette pesante masse de chair, qui était le fruit de son intempérance, et ne paraissait jamais en public que sur un char. Il fit pourtant un effort pour accompagner Scipion. Celui-ci, se tournant vers Panétius, lui dit en souriant : *Les Alexandrins nous ont l'obligation de voir marcher à pied leur roi.* Quelle comparaison de ce prince livré à tous les vices, et de Scipion, rare modèle de sagesse et de vertu! Aussi Justin dit-il qu'au lieu que Physcon était un objet de mépris pour ses sujets, Scipion, pendant qu'il visitait avec curiosité et considérait tout ce qu'il y avait de beau dans Alexandrie, était lui-même le spectacle de toute la ville : *dum inspicit urbem, spectaculo Alexandrinis fuit.*

§ II. — *Affaires arrivées à Rome.* Censeurs. Généreuse fermeté des tribuns du peuple contre un de leurs collègues. Dénombrement. Mort du fils de Caton et du grand pontife Lépidus. Galba, accusé par Caton, est renvoyé absous. Condamnation de Tubulus. Jugement sévère de Manlius Torquatus contre son fils. Scipion l'Africain accusé. Il accuse Cotta, qui est absous. Fait singulier de Lélius dans une plaidoirie. Changement dans le gouvernement par rapport aux préteurs. Censure de Scipion. Nouvelles superstitions proscrites. Loi Calpurnia contre les concussions. Lois somptuaires sur les dépenses de la table, portées en différents temps. Abus des écoles publiques de saltation. Loi Licinia asoujet de la nomination des pontifes. Scrutin introduit a Rome dans l'élection des magistrats. La voie du scrutin est introduite aussi dans les jugements ; puis dans l'établissement des lois ; enfin dans les jugements des crimes d'état. *Guerres au dehors.* Appius Claudius fait la guerre aux Salasses, et triomphe par le secours de sa fille ; vestale. Ardyens vaincus et soumis aux Romains. Guerre des esclaves en Sicile. Guerre contre Aristonic.

J'ai omis plusieurs faits détachés du gros de l'histoire, qui sont arrivés pendant la troisième guerre punique et pendant celle de Numance. Je vais les reprendre avant que de passer outre.

Affaires arrivées a Rome.

On créa censeurs, l'année de Rome 598, M. Valérius Messala, et C. Cassius Longinus [1]. Le premier avait été flétri par les censeurs quelques années auparavant. Mais il profita si bien de cette peine humiliante, qu'il se rendit digne d'exercer lui-même la censure.

Pendant que Messala effaçait ainsi son ancienne ignominie par les nouveaux honneurs qui furent rendus à sa vertu, L. Cotta, tribun du peuple, déshonora la place qu'il occupait par une conduite bien indigne d'un magistrat [2]. Abusant de l'autorité du tribunat [3], qui le mettait à l'abri des poursuites de ses créanciers, il refusait opiniâtrément de les payer. Ses collègues, indignés que d'une place respectable et sacrée il en fît un asile à son avarice et à son injustice, s'élevèrent tous contre lui, et lui déclarèrent que, s'il ne payait ses dettes ou ne donnait une caution valable, ils se joindraient à ses créanciers pour le réduire à la raison. Ne serait-ce pas un déni de justice criant qu'aucun huissier n'osât signifier un exploit à un magistrat qui occuperait une place considérable?

Le lustre qui fut fermé sous les censeurs dont nous venons de parler, fut le cinquante-cinquième [4]. Il se trouva par le dénombrement trois cent vingt-quatre mille citoyens.

Caton perdit l'année suivante son fils, qui était actuellement préteur [5]. Ce fils lui était fort cher. Il pouvait s'en regarder comme doublement le père, puisque, outre la vie, il lui avait donné l'éducation, dont il n'avait voulu se décharger sur personne, lui ayant servi lui-même de maître pour les lettres, pour l'étude des lois, et même pour les exercices du corps. La chose est presque incroyable dans nos mœurs; mais Plutarque assure positivement que ce fut Caton qui apprit à

[1] An. R. 598. — Val. Max, lib. 2, cap. 9.
[2] Val. Max. lib. 6. cap. 5.
[3] Voyez ci-dessus, pag. 177.
[4] An. R. 599.
[5] An. R. 600. — Plut. in Cat.

son fils à lancer un javelot, à faire des armes, à monter à cheval, à frapper adroitement de la main, à supporter le froid et le chaud, à passer la rivière à la nage dans les endroits les plus rapides. Il s'était donné la peine d'écrire pour lui des histoires de sa propre main et en gros caractères, jaloux de procurer lui-même à son fils un aussi grand secours qu'est la connaissance des anciens faits de ses compatriotes. Il évitait en sa présence toute parole qui aurait pu blesser le plus légèrement la pureté des mœurs, comme il l'aurait évité devant les vestales. Tant de soins et tant de peines réussirent parfaitement; et Plutarque observe que Caton parlait de son fils, dans ses ouvrages, comme d'un excellent sujet, et également distingué par les vertus civiles et militaires. Le jeune homme fit une très-belle alliance, qu'il dut autant à son mérite qu'à la réputation de son père. Il épousa Tertia, fille de Paul Emile, et sœur du second Scipion l'Africain, et il en laissa, en mourant, des enfants. Son père fut fort sensible à sa mort; mais cependant il supporta ce malheur avec toute la fermeté d'un philosophe, et il n'en perdit pas un seul moment de son application aux affaires de la république. Il lui fit des funérailles modiques, toujours ennemi d'une vaine pompe et des dépenses fastueuses, qui n'ont aucune utilité.

La même année mourut aussi le grand pontife M. Æmilius Lépidus[1]. Il avait défendu dans son testament qu'on lui fît des obsèques magnifiques, méprisant, aussi bien que Caton, une vaine ostentation de dépense dans les funérailles des grands hommes. P. Cornélius Scipion Nasica fut nommé grand pontife en sa place.

Dans l'intervalle que je parcours ici, je trouve plusieurs jugements mémorables, que je vais rapporter tout de suite.

Le premier qui se présente est celui de Galba[2], accusé devant le peuple pour l'horrible boucherie qu'il avait faite des Lusitaniens avec autant de perfidie que de cruauté[3]. L. Scribonius Libo, tribun du peuple, était son

1 Liv. Epit.

2 An. R. 603.

3 Voyez ci-dessus page 451.

accusateur. Mais un adversaire plus redoutable, Caton, qui depuis son consulat, qu'il avait passé en Espagne, s'en était déclaré le défenseur et le patron, se joignit au tribun, et l'appuya de tout son crédit et de son éloquence. Il était alors, selon Tite-Live, dans sa quatre-vingt-dixième année[1]; mais son zèle pour le bien public et pour la justice anima sa voix[2], et il se trouva encore assez de force pour haranguer le peuple et l'exhorter à ne pas laisser le crime impuni.

Galba était l'un des plus célèbres orateurs de son temps : nous en citerons bientôt une preuve. Il excellait surtout dans l'art d'émouvoir les passions, qui est l'endroit par où l'éloquence paraît avec le plus d'éclat, et exerce sur les esprits un empire plus absolu. Son crime était notoire et excitait une indignation générale; mais il avait pour juge une multitude, qui passe aisément d'une extrémité à l'autre, et chez qui le sentiment l'emporte souvent sur la raison. Il profita de cet avantage, et mit tout en œuvre pour attendrir le peuple et le toucher de compassion. Il tâcha donc, dans sa défense, de déguiser le fait le mieux qu'il lui fut possible. Mais sa principale ressource fut un spectacle touchant qu'il présenta aux yeux de ses juges. C. Sulpicius Gallus[3], son proche parent, sénateur généralement estimé, l'avait institué par son testament tuteur d'un fils qu'il laissait en bas âge. Il fit paraître dans la place publique son jeune pupille, le portant presque lui-même sur ses

1 Selon Cicéron, il n'a vécu que quatre-vingt-cinq ans.

2 Cic. de Orat. 1, 227, 228; et Brut. 89, 90. — Val. Max. lib. 8, cap. 1.

3 « Reprehendebat Galbam Rutilius, quòd is C. Sulpicii Galli, propinqui sui, Q. pupillum filium ipse pene « in humeros suos extulisset, qui patris clarissimi recordatione et memoriâ fletum populo moveret, et duos « filios suos parvos tutelæ populi commendâsset, ac se « tanquam in procinctu testamentum faceret, sine librâ « atque tabulis populum romanum tutorem instituere « dixisset illorum orbitati. Itaque quum et invidiâ et odio « populi tum Galba premeretur, his quoque eum tra- « gœdiis liberatum ferebat. Quod item apud Catonem « scriptum video : *Nisi pueris et lacrymis usus esset*, « *pœnas eum daturum fuisse.* » (*De Orat.* lib. 1.)

« Eo facto mitigatâ concione, qui omnium consensu « periturus erat, penè nullum triste suffragium habuit. » (VAL. MAX.)

épaules, et il y amena en même temps ses deux fils, qui étaient aussi dans l'âge le plus tendre. Alors, après avoir exposé dans les termes les plus touchants, et les yeux baignés de larmes, le pitoyable état de toute cette famille infortunée, se regardant comme près de périr, il se comparait aux soldats qui faisaient leur testament avant le combat, et recommandait ces tendres enfants au peuple romain, les laissant sous sa tutelle et sous sa protection. Ce spectacle, accompagné du discours et des larmes du véhément orateur, attendrit et changea les esprits. De la juste indignation dont ils avaient été saisis au simple récit de la cruelle perfidie de Galba contre les Espagnols, ils passèrent tout d'un coup à la compassion et à l'indulgence, et celui que chacun en soi-même avait jugé indigne de grâce, fut renvoyé absous sans qu'il y eût presque aucun suffrage contre lui : tant l'éloquence a de force et d'empire sur les hommes.

Un autre criminel, quelques années après[1], ne fut pas si heureux. C'était L. Hostilius Tubulus, homme sans honneur, sans pudeur, qui, pendant l'année de sa préture, ayant été chargé de présider aux jugements qui regardaient les assassinats, avait vendu ouvertement la justice sans garder aucune mesure[2]. Dès qu'il fut sorti de charge, P. Scévola, tribun du peuple, l'attaqua; et l'instruction du procès fut renvoyée par-devant Cn. Servilius Cépion, l'un des consuls. Tubulus n'attendit pas le jour du jugement, et disparut. On avait coutume assez ordinairement à Rome de se contenter de cet exil volontaire, auquel les coupables se condamnaient eux-mêmes. Mais on crut qu'un scélérat tel que celui-ci ne devait pas en être quitte pour une peine si légère. Tubulus fut sommé de comparaître. Prévoyant bien que son sort serait d'être étranglé dans la prison, il aima mieux s'empoisonner lui-même.

L'année suivante[3] nous présente un exemple de sévérité paternelle capable de faire trembler. Les députés de Macédoine portèrent leurs plaintes devant le sénat contre D. Silanus, qui, pendant qu'il commandait dans cette province, y avait exercé beaucoup de concussions. Manlius Torquatus, père de l'accusé[1], sénateur d'un rare mérite, demanda par grâce qu'on ne prononçât rien contre son fils, qu'il n'eût examiné lui-même l'affaire : ce qui lui fut accordé sans peine, vu la confiance que l'on avait en ses lumières et en sa probité. Il écouta les parties pendant deux jours, et le troisième il déclara son fils coupable, et lui défendit en conséquence d'oser jamais paraître devant lui. Silanus, après une si triste sentence, ne put pas soutenir davantage la lumière du jour, et se pendit de désespoir. Le père, par une rigueur qu'il est difficile de louer, n'assista pas même à ses funérailles : et, comme il était jurisconsulte, il demeura tranquillement chez lui, répondant selon sa coutume à ceux qui venaient le consulter. C'est bien là l'héritier et le descendant de ce Torquatus qui avait fait trancher la tête à son fils victorieux. Le zèle de la justice lui avait dicté la condamnation qu'il avait prononcée contre son fils. Mais ce zèle devait-il aller jusqu'à étouffer les sentiments de la nature?

Nulle gloire, nuls services rendus à l'état, ne mettaient un citoyen romain à l'abri des vexations des tribuns. Nous en avons vu un éclatant exemple en la personne du premier Scipion l'Africain. Le second fut exposé à la même épreuve, mais il s'en tira plus heureusement. Il avait été censeur[2], et dans cette magistrature il avait voulu noter et dégrader du rang de chevalier romain un certain Claudius Asellus, qui n'avait été garanti de cette flétrissure que par l'opposition de l'autre censeur Mummius. Ce Claudius conserva un vif ressentiment contre Scipion, et, étant devenu tribun il l'accusa devant le peuple[3]. Sous quel prétexte, et de quel crime, c'est ce que les monuments qui nous restent ne nous apprennent point. Scipion soutint à merveille dans cette occasion son caractère de magnanimité. Il ne prit point le deuil, il ne parut point suppliant, et même il se joua de son adversaire avec un

[1] Freinshem. Suppl. LIII, 38.
[2] An. R. 611.
[3] An. R. 612. — Val. Max. lib. 5, cap. 8.

[1] Le fils de Manlius avait été adopté par un Silanus.
[2] Freinshem. Suppl. LIV, 32.
[3] An. R. 613, ou 614.

air de supériorité qui convenait bien à un si grand homme. Cette affaire n'eut point de suite.

Scipion lui-même, plusieurs années après[1], et lorsqu'il avait ajouté la destruction de Numance à celle de Carthage, se rendit accusateur de L. Cotta. Les auteurs qui parlent de cette accusation n'en marquent point l'objet : mais ils supposent que Cotta était indubitablement coupable. L'affaire fut plaidée jusqu'à sept fois avant que de parvenir à un jugement : car les Romains ne connaissaient point les procès par écrit ; et lorsqu'une cause, après avoir été plaidée de part et d'autre, ne paraissait pas suffisamment éclaircie, ils ordonnaient que l'on recommençât sur nouveaux frais. Enfin, la huitième fois que l'affaire de Cotta fut plaidée, il fut renvoyé absous. On prétend que la trop grande puissance de l'accusateur sauva l'accusé, les juges ayant appréhendé que l'on n'attribuât au crédit de Scipion la condamnation de Cotta. Faible prétexte ! Ce serait sans doute une horrible iniquité que la puissance de la partie adverse fît condamner un innocent : mais elle n'est pas une raison légitime d'absoudre un coupable.

Je ne puis mieux finir ce qui regarde les jugements[2], que par un fait très-honorable, ce me semble, au barreau romain, et encore plus à Lélius, l'ami de Scipion. Il s'était chargé de plaider une affaire criminelle, dans laquelle étaient impliqués quelques publicains ou fermiers de revenus publics, et dont le sénat avait renvoyé la connaissance aux consuls. Il la plaida avec son exactitude et son élégance ordinaires. Mais les consuls ne furent point persuadés, et ils ordonnèrent que l'affaire serait plaidée une seconde fois. Nouveau plaidoyer de Lélius, encore plus travaillé et plus précis que le premier : nouveau renvoi du jugement, et ordre de procéder à une troisième plaidoirie. Les fermiers reconduisirent Lélius à son logis, en lui marquant une vive reconnaissance, et le priant de ne point se rebuter. Il leur répondit : « qu'il était plein de considération pour eux, et qu'il le leur avait « prouvé en se chargeant de cette affaire : « qu'il y avait donné tout le soin et tout le « travail dont il était capable ; mais qu'ils « feraient mieux de s'adresser à Galba, qui, « étant orateur plus véhément, mettrait plus « de feu, plus de force dans la manière dont « il plaiderait leur cause, et emporterait vrai« semblablement l'affaire. » Ils prirent ce parti, et recoururent à Galba, qui, ayant à remplacer un homme d'un si grand mérite, refusa longtemps de s'en charger, et ne céda qu'avec peine à leurs vives sollicitations. Il employa le lendemain tout entier à étudier la cause, à s'en instruire à fond, à préparer et à arranger ses preuves. Le troisième jour, qui était celui où elle devait se plaider, il s'enferma dans un cabinet voûté qui était à l'écart, avec des esclaves lettrés qui lui servaient de secrétaires. Quand on lui eut annoncé que les consuls étaient en place, il sortit de son cabinet le visage et les yeux tout en feu, comme s'il venait de prononcer son plaidoyer. On remarqua même que ses esclaves avaient été rudement traités ; preuve qu'il était aussi violent maître que véhément orateur. L'auditoire était fort nombreux, et dans une grande attente, et Lélius présent. Galba commença à parler avec tant de vivacité et d'éloquence, que presque à chaque partie de son plaidoyer il était interrompu par des applaudissements ; et il employa si à propos et la force des preuves et la véhémence des passions, que les fermiers gagnèrent absolument leur cause et furent renvoyés absous.

Un succès si heureux dans de pareilles circonstances fit beaucoup d'honneur à Galba : mais on n'admira pas moins le caractère modeste et équitable de Lélius, qui fit connaître qu'alors dans le barreau ceux qui tenaient les premiers rangs, éloignés de toute basse jalousie, se rendaient mutuellement justice l'un à l'autre, et louaient avec joie le mérite et les talents dans autrui[1]. On vit aussi dans cette rencontre qu'il n'y a nulle égalité entre les deux genres d'éloquence, dont l'un se borne à

[1] Cic. Divin. in Cæc. n. 69, et pro Mur. n. 58. — Val. Max. lib. 8, cap 1.

[2] Brut. 85 89.

[1] « Erat omninò tum mos, ut in reliquis rebus melior, « sic in hoc ipso humanior, ut faciles essent in suum cui« que tribuendo. (In *Bruto*.)

instruire les juges avec netteté et précision[1], et l'autre travaille à enlever leur consentement par une espèce de violence; et que le dernier l'emporte infiniment sur le premier.

J'ai dit que Tubulus, qui fut condamné l'an 611, avait présidé comme préteur, l'année précédente, aux jugements en matière d'assassinat. C'est donc avant ce temps qu'il s'était fait dans la police du gouvernement de Rome et dans l'administration de la justice, un changement qui regarde les préteurs. Il consiste en ce qu'au lieu que ci-devant de six préteurs, deux seulement demeuraient dans Rome, chargés de présider aux jugements en matière civile, et que les quatre autres allaient gouverner les provinces de l'empire, ou commander des armées, il fut ordonné dans le temps dont nous parlons, que tous passeraient l'année entière de leur préture dans la ville, deux avec les fonctions ordinaires, et les quatre autres chargés de connaître de certains crimes. C'est ainsi que furent établies les *questions perpétuelles*, c'est-à-dire des tribunaux ordinaires pour juger des crimes de brigue, de péculat, etc. Après l'année de la préture passée dans ces fonctions, on les envoyait tous six gouverner les provinces avec la qualité de propréteurs. Tout cela a été expliqué plus au long dans une dissertation à la tête du second volume de l'Histoire Romaine.

Deux motifs vraisemblablement déterminèrent à faire ce changement : l'un, que l'empire étant accru considérablement par la conquête de l'Afrique, de la Macédoine, de l'Achaïe, quatre préteurs ne suffisaient pas pour le nombre des provinces; le second, c'est que, la licence et les désordres augmentant, on sentit le besoin de tribunaux ordinaires pour arrêter les crimes et punir les criminels.

Scipion, dans sa censure[2], lutta contre les mauvaises mœurs, et contre les abus de toute espèce qui s'introduisaient dans Rome. Mais tout son zèle fut rendu inutile par la trop grande facilité de son collègue L. Mummius, homme recommandable par bien des endroits, mais simple, aisé à tromper, et de ce caractère de bonté qui dégénère en faiblesse. Ainsi, pendant que Scipion examinait avec sévérité la conduite des sénateurs[1], des chevaliers, des gens du peuple, et usait de toute l'autorité de sa charge pour réprimer les vices, Mummius ne notait personne, ou même déchargeait ceux qu'il pouvait des notes à eux imposées par son collègue. Scipion ne put s'empêcher de s'en plaindre[2], et il dit un jour en pleine assemblée au peuple, « qu'il aurait « exercé la censure d'une manière digne de « la majesté de la république, si on ne lui « avait point donné de collègue, ou si on lui « en avait donné un. »

Scipion, néanmoins, n'outrait pas la sévérité[3]; et nous en avons une preuve dans la manière dont il se conduisit à l'égard d'un chevalier romain qui se nommait C. Licinius Sacerdos. Dans la revue des chevaliers, lorsque le tour de celui-ci fut venu, de se présenter devant les censeurs, Scipion dit à haute voix : *Je sais que C. Licinius s'est parjuré; et si quelqu'un veut l'accuser, je servirai de témoin.* Personne ne se présenta. Alors Scipion, adressant la parole à Licinius, lui ordonna de passer. *Je ne vous noterai point*, lui dit-il, *afin qu'il ne soit pas dit que j'aie fait à votre égard les fonctions d'accusateur, de juge et de témoin.* Sur quoi Cicéron fait cette belle réflexion : « Ainsi, ce grand homme, au ju- « gement duquel s'en rapportait le peuple « romain, et même les nations étrangères, « ne crut pas devoir s'en rapporter à lui seul « lorsqu'il s'agissait de flétrir un citoyen[4]. »

Je rapporterai encore un trait mémorable de la censure de Scipion[5]. Dans la clôture du lustre, il était d'usage de faire une prière aux dieux par laquelle on leur demandait d'aug-

[1] « Ex hac ruiiiianâ narratione suspicari licet, quum « duæ summæ sint in oratore laudes, una subtiliter dis- « putandi ad docendum, altera graviter agendi ad animos « audientium permovendos; multòque plus proficiat is « qui inflammet judicem, quàm ille qui doceat : elegan- « tiam in Lælio, vim in Galbâ fuisse. » (Ibid.)

[2] An. R. 610.

[1] Diod. apud. Vales.

[2] Val. Max. lib. 6, cap. 4.

[3] Idem, lib. 4, cap. 1.

[4] « Itaque is cujus arbitrio et populus romanus et ex- « teræ gentes contentæ esse consueverant, ipse suâ con- « scientiâ ad ignominiam alterius contentus non fuit. » (Cic. *pro Cluent.* n. 134.)

[5] An. R. 613. — Val. Max. lib. 1, cap. 3.

menter la puissance du peuple romain. Lorsque le greffier, selon l'usage, lut cette formule, *Notre puissance*, dit Scipion, *est assez grande. Tout ce que nous devons demander aux dieux, c'est qu'ils la conservent dans le même état*. Et sur-le-champ il fit réformer la formule : et elle resta depuis telle qu'il l'avait dictée.

Par le dénombrement que firent les censeurs Scipion et Mummius, il se trouva trois cent vingt-huit mille trois cent quarante-deux citoyens.

Je ne crois pas devoir omettre ici la sage précaution que prit le sénat de bannir de Rome les astrologues, et d'y interdire un culte nouveau de Jupiter *Sabazius*, qui s'y introduisait. Dans tous les temps nous avons vu des exemples de cette attention des Romains à éloigner les superstitions nouvelles et étrangères ; heureux si les anciennes, souvent aussi absurdes et aussi honteuses que celles qu'ils proscrivaient, n'avaient pas pris plus de crédit sur leurs esprits !

Tite-Live dit quelque part que [1], de même que les maladies ont été connues avant les remèdes qui les guérissent, aussi ce sont les vices qui occasionnent les lois [2]. Ainsi l'avarice et l'injustice des magistrats romains, qui allaient toujours croissant, donnèrent lieu à une loi très-sage, qui autorisait les peuples sur qui les gouverneurs de provinces avaient exercé des concussions à s'adresser aux juges pour se faire restituer ce qui leur avait été enlevé injustement. *Lex Capurnia de pecuniis repetundis*. Elle fut proposée par L. Calpurnius Piso Frugi, tribun du peuple, au commencement de la troisième guerre punique, sous le consulat de L. Marcius Censorinus et de M. Manilius. Peut-être est-ce cette loi qui valut à ce tribun l'honorable surnom de Frugi, *homme de bien*.

Les dépenses excessives que l'on faisait à Rome pour les repas furent aussi une occasion de porter différentes lois pour arrêter le luxe de la table.

[1] An. R. 603. — Brut. 106.

[2] « Sicut ante morbos necesse est cognitos esse, quàm « remedia eorum; sic cupiditates priùs natæ sunt, quàm « leges quæ iis modum facerent. » (Liv. lib. 24, cap. 3.)

La loi *Orchia* fut la première, ainsi appelée du nom de C. Orchius [1], tribun du peuple, qui la proposa l'an de Rome 569, sous le consulat de Q. Fabius Labéon et de M. Claudius Marcellus. Elle prescrivait seulement le nombre des convives. Caton se plaignait souvent dans ses harangues qu'elle n'était point observée.

Vingt-deux ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 591, parut la loi *Fannia* [2]. La précédente, loin de guérir le mal, n'avait fait que l'irriter, en laissant la liberté de faire telle dépense qu'on voulait, pourvu qu'on n'excédât pas le nombre de convivres qu'elle avait marqué : celle-ci alla à la racine du mal, en fixant la dépense même. Elle fut précédée d'un décret du sénat par lequel il était ordonné que les principaux citoyens de la ville, qui, dans les jours des jeux en l'honneur de la mère des dieux feraient entre eux des repas, s'engageraient par serment entre les mains des consuls à ne dépenser dans chaque repas que six-vingts as ou trente sesterces, c'est-à-dire trois livres quinze sous de notre monnaie [3], sans compter les légumes, la pâtisserie et le vin ; qu'ils n'useraient que du vin du pays, et n'auraient point en vaisselle d'argent plus de cent livres pesant, c'est-à-dire cent cinquante-six marcs de notre poids [4]. La loi *Fannia*, qui fut portée en conséquence de ce sénatus-consulte, entrait dans un plus grand détail sur la distinction des jours, permettant cent as par repas en certains jours de fête, trente as dix fois par mois, et les autres jours seulement dix as, qui ne font qu'un peu plus de six sous de notre monnaie. Cette loi fut appelée *Fannia*, du nom du consul Fannius, par qui elle fut proposée.

La loi *Didia* fut établie dix-huit ans après, l'an de Rome 609 [5]. On y déclarait que non-seulement la ville de Rome, mais toute l'Italie, et tous les convives, aussi bien que celui qui donnait le repas, étaient soumis aux peines portées par la loi Fannia.

[1] Macrob. lib. 2, cap. 13.

[2] Id. ibid. Aul. Gell. lib. 2, cap. 24.

[3] 6 francs 16 centimes. E. B.

[4] 32 kilogrammes. E. B.

[5] Macrob.

La loi *Licinia* est rapportée par plusieurs savants à l'an de Rome 642 [1]. Elle avait pour auteur P. Licinius Crassus Divès, alors tribun. L'empressement de la mettre à exécution fut si grand, que le sénat ordonna qu'elle serait observée aussitôt que proposée, sans attendre qu'elle eût reçu toute son autorité par les suffrages du peuple; ce qui ne se pouvait faire, selon l'usage, qu'après l'intervalle de trois jours de marché, c'est-à-dire après vingt-sept jours écoulés depuis la proposition. Elle différait peu de la loi Fannia, et n'en était qu'une espèce de confirmation. Elle ordonnait que les jours des calendes, des nones et de marchés, les citoyens ne pourraient dépenser par repas que trente as, c'est-à-dire moins de dix-neuf sous de notre monnaie; et que les autres jours qui n'étaient point exceptés, on ne pourrait employer que trois livres de viande sèche et une livre de saline, sans compter les fruits.

On fit encore dans la suite quelques autres règlements; mais le luxe, plus fort que toutes les lois, rompit toujours les barrières qu'on s'efforçait de lui opposer.

Je m'étonne que ces législateurs [2], si sévères contre le luxe de la table, n'aient pas porté leurs vues sur un autre abus contre lequel Scipion invective avec véhémence dans un discours dont Macrobe nous a conservé un fragment. Cet abus consistait en ce qu'il y avait à Rome des écoles publiques tenues par des comédiens, où l'on envoyait les jeunes gens de l'un et l'autre sexe pour apprendre l'art du geste et de la déclamation, l'art d'accompagner la récitation des vers par les mouvements du corps. Ces maîtres, peu réglés dans leurs mœurs, enseignaient souvent à leurs élèves à exécuter des mouvements lascifs et tout à fait propres à éteindre tout sentiment de pudeur. C'est de quoi Scipion se plaint amèrement. « Nos jeunes gens [3], dit-il, « vont dans l'école des comédiens apprendre « à déclamer des vers comme sur le théâtre, « exercice que nos ancêtres traitaient de pro- « fession d'esclaves. De jeunes garçons, des « filles de condition fréquentent ces écoles. « En quelle compagnie s'y trouvent-ils! J'ai « vu moi-même, ajoute-t-il, dans une de ces « écoles un jeune enfant (et cette vue m'a « attendri sur le sort de la république), j'ai « vu un jeune enfant, fils d'un homme qui « demandait actuellement une charge, exé- « cutant au son d'une espèce de tambour de « basque une déclamation ou une danse ca- « pable de faire rougir même un esclave sans « pudeur. » Il n'est pas douteux qu'une pareille éducation pouvait beaucoup influer dans la corruption des mœurs. Une jeunesse ainsi instruite, à quelles dissolutions ne devait-elle pas naturellement se porter!

Les lois dont il me reste à parler ont un autre objet que les précédentes: elles tendent à agrandir le pouvoir du peuple, ou à l'affranchir de la dépendance des grands.

Le tribun C. Licinius Crassus [1], pour faire sa cour au peuple, et mortifier le sénat, proposa de faire un changement dans la création des pontifes, et d'en transporter le choix au peuple, au lieu que jusque-là il s'était toujours fait par le collége des pontifes même. Lélius, alors préteur, parla fortement contre cette proposition, en montrant combien il était dangereux de faire des changements dans tout ce qui touche la religion. Ce motif, auquel la multitude est fort sensible, fit rejeter par les suffrages du peuple une proposition tout à fait populaire.

Suivant les lois sur le secret des suffrages [2], au sujet desquelles les gens de bien paraissent avoir été partagés de sentiments. Jusqu'à l'an de Rome 613, les suffrages avaient été donnés de vive voix dans le choix des magistats; et

[1] Aul. Gel. lib. 2, cap. 24. — Macrob.

[2] Saturn. lib. 2, cap. 10.

[3] « Eunt in ludum histrionum; discunt cantare: quæ « majores nostri ingenuis probro ducier voluerunt. Eunt, « inquam, in ludum saltatorium inter cinædos virgines « puerique ingenui... In his (vidi) unum, quod me rei- « publicæ maximè misertum est, puerum bullatum, pe- « titoris filium, non minorem annis duodecim cum cro- « talis saltare, quam saltationem impudicus servulus « honestè saltare non posset. » (*Scipio apud Macrob.*)

J'ai suivi, dans l'interprétation de ce morceau, le système de M. l'abbé Dubos sur la saltation. *Voy.* Réflexions sur la peinture et la poésie, tom. 3, sect. 13.

[1] An. R. 666. — Cic. de Amicit. n. 96.

[2] An. R. 603. — Cic. de Leg. lib. 3, n. 31.

il ne paraît point que cette manière de procéder à leur élection eût aucun inconvénient, puisque l'on n'avait jamais parlé d'y apporter de changements. Elle avait même un avantage[1], en ce que, lorsque quelque particulier proposait pour les charges des personnes sans mérite, les citoyens bien intentionnés pouvaient lui en faire sentir les conséquences, et le rappeler à un meilleur sentiment. Nous avons vu souvent que le peuple, surtout dans les occasions importantes, se rendait assez volontiers aux avis et aux remontrances des citoyens affectionnés pour le bien public.

Mais, lorsque les grands et les puissants commencèrent à abuser ouvertement de leur autorité pour se rendre maître des élections, employant non-seulement les promesses, mais les menaces et la violence, le peuple songea à mettre sa liberté à l'abri de leurs entreprises en donnant ses suffrages, non plus de vive voix, mais par scrutin, de manière que chaque citoyen jetât dans une capse, dans une boîte fermée, qui avait une ouverture au-dessus, un billet qui portait le nom de celui qu'il choisissait. Cicéron définit élégamment cette voie de procéder aux élections, *tabellam vindicem tacitæ libertatis*[1] : « Une « voie sûre de conserver la liberté des suffra- « ges par le silence et le secret du scrutin. » Mais d'un autre côté cette pratique n'en est que plus exposée à la corruption, délivrant ceux qui font mal de la honte d'avoir des témoins. Telles sont les choses humaines : elles ont toujours deux faces.

Quoi qu'il en soit, cette loi qui mit en usage la voie du scrutin pour l'élection des magistrats fut appelée *Gabinia*, du nom de Gabinius, tribun du peuple, qui la proposa. C'était un homme sans naissance et sans mérite.

Deux ans après, la même voie du scrutin fut introduite aussi dans les jugements par L. Cassius[2], tribun du peuple, et de son nom la loi fut appelée *Cassia*. Le consul Æmilius, célèbre par son éloquence, en employa en vain toute la force pour conserver l'ancien usage. Un des collègues de Cassius y avait fait aussi opposition, mais enfin il la leva, et

[1] De Leg. Agr. ad pop. n. 4.

[2] De Leg. lib. 3, n. 34, 35. — Brut. 95-97.

l'on crut qu'en se désistant il suivit le conseil de Scipion l'Africain. Ainsi, la loi fut acceptée.

Carbon, citoyen fort séditieux[1], l'étendit aux assemblées du peuple où il s'agirait de l'établissement des lois.

Il ne restait qu'une sorte d'affaire où le scrutin ne fût pas admis : c'était dans les jugements rendus par le peuple en matière de crimes de haute trahison. Cassius avait expressément excepté ce cas unique. Cœlius y introduisit aussi le scrutin ; et, si l'on en croit Cicéron, il s'en repentit toute sa vie.

Guerres au dehors.

Pour achever le récit de tout ce que j'ai laissé en arrière, il me reste à parler de deux guerres peu importantes, et de celle des esclaves en Sicile, qui donna bien de l'occupation aux Romains.

Ap. Claudius[2], étant consul avec Q. Métellus Macédonicus, eut pour département la Gaule. Les Salasses, qui habitaient le pays que l'on nomme aujourd'hui le *Val d'Aoste*, avaient une querelle avec leurs voisins au sujet d'une rivière nécessaire pour l'exploitation de mines d'or que l'on faisait valoir alors dans ce pays. Appius fut chargé de terminer cette contestation[3]. Mais, fier et hautain comme tous ceux de sa famille, et d'ailleurs jaloux de la gloire de son collègue, il voulait à toute force remporter l'honneur du triomphe. Il prit donc fait et cause pour le voisin des Salasses, qu'il força ainsi à prendre les armes. Il fut défait dans un premier combat, et perdit cinq mille hommes. Mais ensuite il eut sa revanche, et tua cinq mille hommes aux Salasses eux-mêmes. C'était une grande perte pour ces peuples. Ils se soumirent donc ; et Appius revint à Rome, si persuadé que le triomphe lui était dû, qu'il ne daigna pas même le demander, mais seulement une ordonnance qui lui permît de prendre dans le trésor public l'argent nécessaire pour en faire les frais. Ce qui lui ayant été refusé, il prit sur lui la dépense, et entreprit de triompher.

[1] De Leg. lib. 3. n. 34. — Ibid. n. 36

[2] An. R. 608.

[3] Suppl. LIII, 6-8.

Un tribun du peuple s'y opposait, et menaçait même de le faire arracher de dessus son char. Claudia, fille d'Appius, qui était vestale, sauva cet affront à son père. Elle se mit à côté de lui dans son char; et le tribun, respectant en elle le sacré caractère dont elle était revêtue, n'osa exécuter sa menace. Ainsi triompha Appius, avec plus de gloire pour sa fille que pour lui.

Les Ardyens[1], peuple de l'Illyrie, avaient ravagé les terres de quelques alliés des Romains, et même la partie de l'Italie qui était dans leur voisinage. Le sénat, leur ayant fait porter inutilement ses plaintes par des députés, envoya contre eux un corps de dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux. A la vue de cette armée, les barbares se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. Ils oublièrent bientôt leurs promesses, et recommencèrent leurs ravages[2]. On donna la commission de marcher contre eux au consul Serv. Fulvius Flaccus, qui les mit en peu de temps à la raison. Et, pour couper à jamais la racine à leurs brigandages, il les transporta du voisinage de la mer dans le milieu des terres. Là, forcés de s'occuper de l'agriculture pour trouver leur subsistance, ils devinrent aussi pacifiques qu'ils avaient été auparavant turbulents et inquiets.

Guerre des esclaves en Sicile.

Depuis la fin de la seconde guerre punique[3], c'est-à-dire depuis plus de soixante ans, la Sicile jouissait d'une profonde tranquillité, et, à l'ombre de la paix, elle s'appliquait uniquement à la culture des terres et au commerce des blés, qui faisait toute sa richesse. Aussi le sage Caton[4] l'appelait-il le grenier de la république et la mère nourrice du peuple romain. Ce commerce enrichissait non-seulement les habitants de l'île, mais encore un grand nombre de citoyens romains[1], lesquels, invités par le voisinage, allaient régulièrement tous les ans y faire des achats considérables de blés, ou s'y établissaient avec leurs familles, et faisaient valoir les terres qu'ils y avaient acquises.

On comprend aisément que, pour cultiver un terrain d'une aussi grande étendue et d'une aussi grande fertilité qu'était celui de la Sicile, où l'on ne laissait aucun espace inculte et inutile, il fallait un grand nombre d'esclaves. Nous verrons que le nombre de ceux qui prirent les armes se montait à près de deux cent mille. Cette multitude d'esclaves aurait été très-avantageuse à la Sicile, si les maîtres les avaient traités avec humanité, s'ils avaient eu quelque chose du caractère de celui à qui Sénèque écrit en ces termes : « J'apprends avec joie[2], de ceux qui viennent « de chez vous, que vous vivez familièrement « avec vos esclaves. Cela convient fort à un « homme de votre prudence, et dont l'esprit est « aussi cultivé. Mais, dit-on, ce sont des es- « claves. Il faudrait plutôt dire : Ce sont des « hommes, des commensaux, des amis d'un « ordre inférieur.... Continuez de vous faire « aimer et respecter par vos esclaves, plutôt « que de vous en faire craindre. C'est ainsi « que vivaient les anciens Romains. Nos pè- « res appelaient le maître de la maison le « père de famille; ses serviteurs et ses escla- « ves, sa famille. » La corruption des mœurs a changé ce bel ordre.

Quand le luxe, suite naturelle des grandes richesses, se fut introduit parmi les habitants de cette île, il éteignit dans les esprits tout sentiment d'équité et d'humanité; et les es-

[1] Freinshem. — Suppl. LIV, 19-21.
[2] An. R. 617.
[3] Diod. apud. Phot. et apud Vales.
[4] « Itaque ille M. Cato sapiens cellam penariam rei- « publicæ nostræ, nutricem plebis romanæ, Siciliam no- « minavit » (Cic. in Verr. lib. 2, cap. 5.)

[1] « Multis locupletioribus civibus utimur, quòd ha- « bent propinquam, fidelem, fructuosamque provin- « ciam... quos illa partim mercibus suppeditandis cum « quæstu compendioque dimittit; partim retinet, ut « arare, ut pascere, ut negotiari libeat, ut denique sedes « ac domicilium collocare. » (Id. ibid. cap. 6.)
[2] « Libenter ex his qui « te veniunt cognovi, familia- « riter te cum servis tuis vivere. Hoc prudentiam tuam, « hoc eruditionem decet. Servi sunt? Imò homines. Ser- « vi sunt? Imò contubernales. Servi sunt? Imò humiles « amici... Colant potiùs te, quàm timeant... Majores nos- « tri dominum patrem familiæ appellaverunt; servos, « familiares. » (Sen. epist. 47.)

claves furent traités [1], non comme des hommes, mais comme des bêtes et avec plus de dureté que des bêtes : car enfin l'on a soin de nourrir les chevaux et les bœufs pour en tirer tout le service qu'ils peuvent rendre ; au lieu que ces riches inhumains refusaient souvent à leurs esclaves les besoins de la vie les plus nécessaires et les plus indispensables, sans parler des coups et des mauvais traitements dont ils les accablaient.

Ces malheureux, poussés à bout et forcés par la nécessité, se mirent à voler ; et comme le crédit des maîtres empêchait les préteurs de faire justice de ces brigands, bientôt il n'y eut plus de sûreté dans toute la Sicile, qui devint un affreux coupe-gorge. Ce métier de brigandage était pour les esclaves un exercice qui les préparait à la guerre en les accoutumant à la rapine et aux violences, en endurcissant leurs corps aux fatigues, en rendant leurs courages plus farouches et plus brutaux. Dans leurs attroupements ils se reprochaient à eux-mêmes qu'une nombreuse et florissante jeunesse comme ils étaient ne fût employée qu'à nourrir le faste et le luxe d'un petit nombre de voluptueux. Tout se préparait à une révolte générale.

Un certain Eunus, natif de Syrie, actuellement esclave d'un citoyen d'Enna appelé Antigène, servit beaucoup à fomenter ces dispositions. Il se piquait de magie, se vantait de connaître l'avenir, et prétendait avoir commerce avec les dieux, qui l'avaient assuré qu'un jour il deviendrait roi. En débitant ses prétendus oracles il jetait des flammes par la bouche, où il tenait une noix percée par les deux bouts, et remplie d'une matière combustible qu'il avait allumée. Son maître prenait plaisir à lui voir faire ces prestiges ; et loin de s'y opposer, il le menait lui-même dans les maisons où il allait manger, pour divertir la compagnie. Là on l'interrogait sur sa royauté future : les convives le priaient en plaisantant de leur être favorable quand il serait roi ; et sur les assurances qu'il leur donnait d'un traitement doux et humain, ils le gratifiaient de quelque bon morceau pris sur la table. Tout ce badinage devint bientôt une affaire extrêmement sérieuse ; et la courtoisie de ceux qui s'étaient ainsi familiarisés avec cet esclave fut récompensée par des services bien effectifs et bien essentiels.

La conjuration éclata par la maison de Damophile. C'était un des plus riches habitants d'Enna, maître d'un nombre prodigieux d'esclaves, qu'il traitait avec une barbarie et une cruauté inouïe ; homme fier, insolent, brutal, qui avait un train et un équipage de prince, et donnait des repas qui passaient tout ce que l'on dit de la magnificence de ceux des Perses. Sa femme Mégallis, digne épouse d'un tel mari, imitait en tout sa hauteur et sa cruauté. Ce furent leurs esclaves qui, au nombre de quatre cents, levèrent les premiers l'étendard de la révolte. Après avoir consulté Eunus, qui leur promit de la part des dieux un heureux succès, ils le mirent à leur tête, et, s'étant armés le mieux qu'ils purent de bâtons, de pieux, de broches, et de tout ce qu'ils purent trouver, ils entrèrent en bon ordre dans Enna ; et, tous les esclaves de la ville s'étant joints à eux, ils pillèrent les maisons, et y commirent toutes sortes d'excès et de cruautés. Sachant que Damophile et sa femme étaient dans leur maison de campagne, qui était tout proche, ils les en firent arracher, les traînèrent dans la ville les mains chargées de chaînes, et, les ayant conduits sur le théâtre, qui était le lieu de l'assemblée, ils les accusèrent dans les formes, leur firent leur procès, massacrèrent sur-le-champ Damophile, et livrèrent Mégallis aux femmes esclaves, qui, après lui avoir fait souffrir mille indignités, la précipitèrent du haut d'une tour ou de quelque rocher.

Le sort de la fille de ces impitoyables maîtres est tout à fait remarquable. Elle était d'un caractère entièrement opposé à celui de ses père et mère, pleine de douceur, de bonté, de compassion pour ceux qui souffraient. Elle consolait ces malheureux esclaves lorsqu'ils avaient été outragés et battus cruellement. S'ils étaient enfermés en prison, elle leur portait de la nourriture. En un mot, elle les soulageait en tout ce qui pouvait dépendre d'elle. Par cette conduite elle avait gagné leurs cœurs ;

[1] « Alia interim crudelia et inhumana prætereo, quòd nec tanquam hominibus quidem, sed tanquam jumentis abutimur. » (SEN. epist. 47.)

et elle s'en trouva bien dans l'occasion présente. Cette multitude insolente et brutale, dans ses plus grandes fureurs, se souvint néanmoins des bontés qu'elle leur avait témoignées. Ils la respectèrent, ils lui rendirent toute sorte d'honneurs, et la firent conduire en sûreté chez des parents qu'elle avait à Catane.

Eunus tint aussi parole à ceux des habitants d'Enna à qui il avait promis sa protection. Il les sauva du carnage, dans lequel fut enveloppé tout le reste de la ville.

Comme il s'était acquis une grande autorité par ses prestiges et par son fanatisme, les esclaves révoltés le déclarèrent leur roi. Il ne fallut pas lui faire violence pour l'obliger à se rendre à leur choix. Il prit aussitôt le sceptre, le diadème, et les autres marques de la royauté. Il se nomma des officiers, donna le nom de reine à sa compagne [1], qui était de Syrie comme lui, se fit appeler *Antiochus*, et voulut que ses nouveaux sujets prissent le nom de *Syriens*. En moins de trois jours six mille hommes se joignirent à lui, qui s'armèrent comme ils purent. Il parcourut les villes et les bourgades, ouvrit tous les endroits où l'on tenait les esclaves renfermés, et grossit tellement ses forces, qu'il osa en venir aux mains avec les troupes romaines qu'on lui opposa, et les défit à plusieurs reprises.

A l'imitation d'Eunus, Cléon, d'un autre côté, s'étant mis à la tête d'une bande d'esclaves, commença à ravager les terres d'Agrigente; et dans l'espace de trente jours il ramassa autour de lui cinq mille hommes. On crut d'abord que ces deux corps d'esclaves, partagés d'intérêts, se détruiraient l'un l'autre. On se trompa. Au premier ordre que Cléon reçut d'Eunus, il se rangea auprès de lui, et vint se soumettre avec ses troupes aux commandements du nouveau roi.

Il est aisé de juger quels ravages, quelles cruautés horribles exerça dans toute la Sicile cette multitude d'ennemis domestiques qui ne connaissaient ni lois, ni pudeur, ni sentiments d'humanité. Diodore de Sicile rapporte qu'ils traitaient avec barbarie les prisonniers de guerre, leur coupant les mains, et même les bras en entier. Le même auteur nous a conservé la mémoire d'une aventure déplorable, et qu'il n'est pas possible de lire sans être attendri. Un certain Gorgus, l'un des plus illustres et des plus riches citoyens de Murgantia, étant sorti pour aller à la chasse, aperçut une troupe de ces brigands qui venait à lui. Aussitôt il se met à fuir vers la ville; mais comme il était à pied, il ne pouvait guère espérer d'échapper au danger. Dans ce moment arrive son père, qui, étant à cheval, en descend sur-le-champ et veut y faire monter son fils. Le fils ne peut se résoudre à sauver sa vie en livrant son père à la mort : le père était dans les mêmes sentiments par rapport à son fils. Ils se combattent, ils se pressent avec larmes, sans pouvoir rien gagner l'un sur l'autre. Cette tendresse mutuelle leur fut funeste à tous deux. Les brigands arrivent, et massacrent ensemble le père et le fils.

Les combats contre les Romains ne réussissaient pas moins aux rebelles que les courses et les brigandages. Florus nomme jusqu'à quatre préteurs qui furent battus par eux, Manilius, Lentulus, Pison, Hypsæus. Tant de victoires augmentèrent beaucoup l'armée d'Eunus, qui monta jusqu'à soixante et dix mille hommes; et l'on croit qu'en réunissant tous ceux qui s'étaient révoltés en différents endroits de l'île, ils formaient le nombre de deux cent mille. Les Romains comprirent alors que ces mouvements méritaient une grande attention, et ils envoyèrent en Sicile le consul C. Fulvius [1], collègue de Scipion l'Africain. Il ne paraît pas que ce général ait remporté de grands avantages.

Cet esprit de révolte, comme une maladie contagieuse, se répandit dans l'Italie, et même jusque dans la ville de Rome. On y découvrit une conjuration formée par cent cinquante esclaves. Ils furent arrêtés et mis à mort. On connut, par l'aveu qu'ils en firent, que les esclaves de plusieurs villes d'Italie étaient engagés dans la conjuration. On chargea de cette affaire Q. Métellus, et Cn. Servilius Cépion. Ils surprirent et dissipèrent quatre mille esclaves à Sinuesse : ils en firent pendre quatre cent cinquante à Minturnes.

[1] Je me sers de ce nom, parce qu'entre les esclaves il n'y avait point de mariage reconnu par les lois.

[1] An. R. 618.

Ce mal se fit sentir en plusieurs provinces; mais c'est en Sicile surtout qu'il continuait de faire d'étranges ravages [1]. Le consul L. Calpurnius Pison, qui avait succédé à Fulvius, en arrêta le cours par le bon ordre qu'il remit dans les troupes et par la sévérité de la discipline qu'il rétablit C. Titius [2], qui commandait un corps de cavalerie, s'étant laissé envelopper par les esclaves, s'était rendu à eux, et leur avait livré ses armes à condition d'avoir la vie sauve. Pison le condamna à demeurer pendant tout le temps qu'il servirait, depuis le matin jusqu'au soir, pieds nus dans la principale place du camp, avec une toge coupée ignominieusement, et une tunique sans ceinture; toutes notes d'infamies. Il lui fut défendu d'user des bains, ni de se trouver à aucun repas; et tous ses cavaliers furent démontés et obligés de servir dans les compagnies de frondeurs, qui étaient regardées comme les derniers corps de l'armée. Une punition si marquée retint toutes les troupes et tous les officiers dans le devoir, et fut suivie d'heureux succès. Les rebelles, indignés contre les Mamertins, qui seuls avaient contenu leurs esclaves dans l'obéissance et la soumission, parce qu'ils les avaient toujours traités avec bonté et douceur, assiégeaient actuellement leur ville, c'est-à-dire Messine, avec de nombreuses troupes. Pison fit marcher son armée contre eux, et leur donna bataille [2]. Huit mille restèrent sur la place, et tous ceux qu'on fit prisonniers expirèrent sur la croix. Dans la distribution des récompenses dues à ceux qui s'étaient signalés dans le combat, il déclara que son fils méritait une couronne d'or du poids de trois livres; mais que, comme il ne convenait pas qu'un magistrat fît faire à la république les frais d'un présent qui devait entrer dans sa maison, il distinguerait l'honneur du prix d'avec la valeur de la matière; que, comme son général [3], il lui en accordait actuellement l'honneur, et, comme son père, lui en assurerait la valeur par son testament. Une telle délicatesse vérifie bien le surnom de *Frugi* que portait Pison, et est digne de celui qui, le premier, établit la loi contre les concussions.

Ce fut le consul P. Rupilius [1] qui eut l'honneur d'avoir terminé la guerre des esclaves en Sicile. Ils étaient maîtres de plusieurs places; mais deux villes surtout faisaient leur force, Enna et Tauroménium; et Rupilius conçut que, s'il pouvait les leur enlever, c'était un moyen sûr d'en purger la Sicile et de les exterminer entièrement. Il commença par Tauroménium, ville très-bien fortifiée, et qui fit une longue et vigoureuse défense. Comme le consul était maître de la mer, elle ne put recevoir de vivres de ce côté-là, et tous les convois par terre étaient enlevés. La famine devint si horrible, qu'ils mangèrent leurs propres enfants et leurs femmes. Enfin la ville fut prise; et tout ce qui y restait d'esclaves, après avoir souffert les plus cruels supplices, fut mis à mort.

Le consul passa à Enna. Cette ville était regardée comme imprenable, et avait une nombreuse garnison; mais elle manqua bientôt de vivres. Cléon, qui y commandait, ayant fait une sortie avec ce qu'il avait de meilleures troupes, après avoir combattu longtemps en désespéré qui n'attendait aucun quartier de la part des ennemis, fut pris enfin, et mourut quelques jours après de ses blessures. Son cadavre, que l'on exposa en spectacle à la vue des assiégés, leur fit perdre courage. Quelques-uns, pour avoir la vie sauve, livrèrent la ville aux Romains par trahison. Il périt dans ces deux places vingt mille esclaves.

Eunus, ce roi imaginaire, se sauva dans des lieux escarpés et presque inaccessibles, avec six cents hommes qui composaient sa garde. Rupilius les y poursuivit et les attaqua vivement. Bientôt il les réduisit au désespoir, et ils se tuèrent tous les uns les autres, pour se dérober à la honte et à la cruauté des tourments qui leur étaient préparés. Eunus aimait trop la vie pour suivre leur exemple : il se cacha dans des cavernes obscures et profondes, d'où il fut tiré n'ayant plus avec lui que qua-

[1] An. R. 619.

[2] Val. Max. lib. 2, cap. 7. — Frontin. lib. 4, n. 1.

[3] Val. Max. lib. 4, cap. 3.

[4] Ut honorem publicè a duce, pretium a patre privatim acciperet. »

[1] An. R. 620.

tre compagnons de sa fortune, qui étaient (la chose est remarquable et propre à faire connaître la mollesse de ce roi de théâtre) son cuisinier, son boulanger, son baigneur, et le fou qui le divertissait à table. Il fut jeté dans un cachot, où bientôt après il périt de la maladie pédiculaire.

Rupilius, pour ne laisser dans la Sicile aucun reste ni aucun soupçon de trouble et de révolte, parcourut toute l'île avec un détachement de troupes choisies; et après l'avoir entièrement pacifiée, il s'appliqua, de concert avec les dix commissaires que le sénat y avait envoyés pour cet effet, à établir de sages règlements, qui furent fort approuvés des peuples, et regardés comme les fondements de la tranquillité publique. C'était, comme on le voit, un homme de tête et de mérite que ce Rupilius : il n'avait point de naissance. Les Siciliens étaient sans doute fort étonnés d'avoir à respecter [1], comme consul et comme législateur, celui qu'ils avaient vu dans leur île commis dans les fermes. La protection de Scipion l'Africain, qui se connaissait en hommes, avait beaucoup contribué à l'élever au consulat.

Après qu'il eut réglé les affaires de la Sicile, il retourna à Rome avec son armée. Il avait fait des actions qui méritaient bien certainement le triomphe. Mais on crut que la bassesse des ennemis qu'il avait vaincus avilirait en quelque façon un honneur si éclatant. On se contenta de lui déférer le petit triomphe, appelé *ovatio*.

J'anticiperai ici le récit de la guerre contre Aristonic, afin de pouvoir après cela suivre sans interruption le fil de l'histoire des Gracques.

Attale, roi de Pergame, mourut vers l'an de Rome 614. Son neveu, qui portait le même nom, et qui fut surnommé *Philométor*, lui succéda dans son royaume [2], mais non dans ses vertus; car, comme s'il eût cherché à le faire regretter de plus en plus par ses sujets, il s'abandonna à toutes sortes d'excès et de déréglements. Heureusement pour eux son règne fut court, et ne dura que cinq ans.

1 Val. Max. lib. 6, cap. 9.
2 Freinshem. Suppl. LIX.

N'ayant point d'enfants, il avait fait un testament par lequel il instituait le peuple romain son héritier. Eudème de Pergame le porta à Rome.

Mais Aristonic, qui se disait de la famille royale, travailla à s'emparer des états d'Attale. En effet, il était fils d'Eumène, mais non légitime.

Il eut bientôt formé un parti considérable, tant par la faveur des peuples, accoutumés à être gouvernés par des rois, qu'à l'aide des esclaves, qui se révoltèrent alors en Asie contre leurs maîtres, comme avaient fait ceux de Sicile, et par les mêmes raisons. Ni la résistance de plusieurs villes qui refusèrent de le reconnaître, ni les secours envoyés à ces villes par les rois de Bithynie et de Cappadoce ne purent arrêter ses progrès. Le sénat de Rome députa cinq ambassadeurs ou commissaires, dont l'autorité désarmée ne produisit aucun effet. Enfin les Romains firent partir une armée sous la conduite du consul P. Licinius Crassus, homme très-riche, d'une haute naissance, éloquent, habile jurisconsulte, grand-pontife, mais qui ne paraît pas avoir eu le mérite de guerrier [1]. C'est le premier grand-pontife à qui l'on ait donné un commandement hors de l'Italie.

Ses exploits en Asie se réduisirent à peu de chose. L'histoire ne raconte de lui rien de plus mémorable qu'un acte de sévérité, que l'on pourrait même qualifier de rigueur outrée. Voici le fait : Comme il assiégeait une ville d'Asie, il envoya demander dans une autre ville, alliée des Romains, le plus grand des deux mâts qu'il y avait vus. Il voulait en faire un bélier. L'ingénieur en chef de cette ville crut que le plus petit serait plus convenable pour le dessein du consul, et l'envoya. Sur quoi Licinius ayant mandé cet ingénieur, sans vouloir entendre ses raisons, il le fit dépouiller et battre de verges, disant qu'il lui demandait obéissance, et non pas conseil.

Il périt malheureusement, et même si l'on en croit Justin, par sa faute, ayant eu moins d'attention à bien conduire la guerre qu'à ramasser et à conserver les richesses des rois de

1 An. R. 621.

Pergame[1]. Son armée fut mise en déroute, et lui-même fait prisonnier. Il évita néanmoins la honte d'être livré au vainqueur en se faisant tuer par un barbare, dans l'œil duquel il poussa exprès, pour l'irriter, une baguette qu'il avait à la main.

Le consul Perperna, qui succéda à Crassus, vengea bientôt sa mort. Etant accouru en Asie, il livra un combat à Aristonic, défit entièrement son armée, l'assiégea peu après lui-même dans Stratonicée, et enfin le fit prisonnier.

Aussitôt il le fit partir pour Rome sur la flotte [3], qu'il chargea de tous les trésors d'Attale. Manius Aquillius, qui venait d'être nommé consul, se hâta d'aller prendre sa place pour terminer la guerre, et lui ravir l'honneur du triomphe. Il trouva Aristonic parti; et, peu de temps après, Perperna, qui s'était mis en chemin, mourut de maladie à Pergame. Aquillius n'eut pas de peine à achever les restes d'une guerre que Perperna avait portée si près d'une heureuse fin; encore déshonora-t-il, par un crime horrible et que toutes les nations détestent, les avantages qu'il remporta. Pour forcer quelques villes à se rendre, il empoisonna les sources d'où elles tiraient leurs eaux. Le fruit de cette guerre pour les Romains fut que la Lydie, la Carie, l'Hellespont, la Phrygie, en un mot tout ce qui composait le royaume d'Attale, fut réduit en province de l'empire sous le nom commun d'*Asie*.

Le sénat avait ordonné qu'on détruisît la ville de Phocée, qui s'était déclarée contre les Romains, et dans la guerre dont on vient de parler, et auparavant dans celle contre Antiochus. Les habitants de Marseille, qui était une colonie de Phocée, touchés du danger de leurs fondateurs, comme s'il se fût agi de leur propre ville, députèrent à Rome pour implorer la clémence du sénat et du peuple. Quelque juste que fut l'indignation des Romains contre Phocée, ils ne purent refuser sa grâce aux vives sollicitations d'un peuple pour lequel ils avaient dès longtemps une extrême considération, et qui s'en rendait encore plus digne par la tendre reconnaissance qu'il témoignait pour ses pères et ses fondateurs.

Manius Aquillius, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, au lieu de la juste peine qu'il aurait méritée pour les voies indignes et criminelles auxquelles il devait ses victoires. Et bientôt après, ayant été accusé de concussion, il obtint une absolution qui ne répara pas son honneur, mais qui déshonora ses juges. Pour ce qui est d'Aristonic, après avoir été donné en spectacle au peuple dans le triomphe d'Aquillius, il fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. Telles furent les suites du testament d'Attale.

Mithridate, dans la lettre qu'il écrivit, longtemps après, à Arsace, roi des Parthes, accuse les Romains d'avoir supposé un faux testament d'Attale pour frustrer Aristonic [1], fils d'Eumène, du royaume de son père, qui lui appartenait de droit : mais c'est un ennemi déclaré qui les charge de ce crime, et par conséquent son témoignage n'est pas ici d'un grand poids.

[1] « Intentior attalicæ prædæ quàm bello. » (Justin. lib. 36, cap. 4.)

[2] An. R. 622.

[3] An. R. 623.

[1] « Simulato impio testamento, filium ejus (Eumenis) « Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium « more per triumphum duxère. (Apud *Sallust. in frag.*)

LIVRE XXVIII.

Ce livre renferme l'espace d'environ vingt ans, depuis l'an de Rome 619, jusqu'en 638 et un peu au delà. Il contient principalement l'histoire des Gracques, quelques guerres au dehors, dont la plus importante est celle par laquelle les Romains se formèrent une province dans les Gaules ; et diverses affaires de la ville.

HISTOIRE DES GRACQUES.

§ I. — Ti. Gracchus et Cornélie, père et mère des Gracques. Merveilleux soin que Cornélie prit de l'éducation de ses deux fils. Ressemblance et différence de caractère entre les deux frères. Tibérius, encore tout jeune, est nommé augure. Il sert en Afrique sous Scipion ; puis en Espagne sous Mancinus, comme questeur. Traité de Numance, cause et origine de ses malheurs. Tibérius s'attache au parti du peuple. Devenu tribun, il renouvelle les lois agraires. Plaintes des riches contre Tibérius. Octavius, un de ses collègues, s'oppose à sa loi. Tibérius tâche de gagner son collègue par la douceur, mais inutilement. Il entreprend de faire déposer Octavius, et en vient à bout. Réflexion sur cette violente entreprise de Tibérius. La loi du partage des terres est reçue. On nomme trois commissaires pour l'exécuter. Mucius est substitué à Octavius. Tibérius persuade au peuple qu'on en veut à sa vie. Il fait ordonner que les biens d'Attale seront distribués aux pauvres citoyens. Il entreprend de justifier la déposition d'Octavius, et de se faire continuer tribun. Il est tué dans le Capitole. Réflexion sur cet événement. Complices de Tibérius condamnés. Réponse séditieuse de Blosius. P. Crassus est nommé triumvir à la place de Tibérius. On envoie Scipion Nasica en Asie pour le dérober à la fureur du peuple. Caïus se retire. Réponse de Scipion l'Africain sur la mort de Tibérius. Dénombrement. Discours de Métellus, censeur, pour exhorter les citoyens à se marier. Fureur du tribun Atinius contre Métellus. Difficultés du partage des terres. Scipion se déclare en faveur de ceux qui étaient en possession des terres. On le trouve mort dans son lit. Ses obsèques. Épargne déplacée de Tubéron. Éloignement du faste dans Scipion. Éloge de ce grand homme. Caïus s'exerce dans l'éloquence. Il passe en Sardaigne en qualité de questeur. Songe de Caïus. Sage conduite qu'il tient en Sardaigne. Sa grande réputation alarme le sénat. Desseins turbulents de Fulvius. Conjuration étouffée à Frégelles. Caïus revient à Rome. Il se justifie pleinement devant les censeurs. Il est nommé tribun malgré l'opposition des nobles. Son éloge. Il propose plusieurs lois. Il entreprend et exécute plusieurs ouvrages publics importants. C. Fannius est nommé consul par le crédit de Caïus. Caïus est nommé tribun pour la seconde fois. Il transporte les jugements du sénat aux chevaliers. Le sénat, pour ruiner le crédit de Caïus, lui oppose Drusus, un de ses collègues, et devient lui-même populaire. Caïus conduit une colonie à Carthage. Drusus profite de son absence. Caïus revient à Rome. Il change d'habitation. Ordonnance du consul Fannius contraire aux intérêts de Caïus. Caïus se brouille avec ses collègues. On empêche qu'il ne soit nommé tribun pour la troisième fois. Tout se prépare à sa perte. Le consul Opimius fait prendre les armes aux sénateurs. Licinia exhorte Caïus, son mari, à pourvoir à sa sûreté. Il tente inutilement des voies d'accommodement. Fulvius est tué sur le mont Aventin, et sa troupe mise en déroute. Triste fin de Caïus. Sa tête, qui avait été mise à prix, est portée à Opimius. Son corps est jeté dans le Tibre. Temple érigé à la Concorde. Honneurs rendus aux Gracques

PAR LE PEUPLE. LOIS AGRAIRES DES GRACQUES ANÉANTIES. RETRAITE DE CORNÉLIE A MISÈNE. SORT D'OPIMIUS. RÉFLEXION SUR LES GRACQUES.

Les mouvements des Gracques sont une triste époque dans l'histoire romaine. Ce sont les premières querelles qui se soient vidées par la violence et par les meurtres, et où le sang des Romains ait été versé par les Romains : exemple funeste, qui fut bientôt renouvelé et multiplié, qui amena les guerres civiles, les proscriptions, et enfin le changement du gouvernement, et la chute d'une liberté qui ne servait plus qu'à donner des tyrans à la république, sous le nom de défenseurs.

Les deux frères Tibérius et Caïus Gracchus, que j'appellerai ordinairement, pour abréger, l'un Tibérius et l'autre Caïus, étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, ayant été censeur et deux fois consul, et ayant eu deux fois l'honneur du triomphe, tirait encore plus de splendeur et d'éclat de sa vertu seule, que de toutes ses dignités. Son mérite, qui brilla de bonne heure, lui procura une alliance illustre. Il épousa Cornélie, fille du grand Scipion, vainqueur d'Annibal. Nous avons vu comment se fit ce mariage, qui fut le fruit de la générosité avec laquelle Ti. Gracchus, malgré une inimitié ancienne, se déclara hautement en faveur des Scipions, dans la persécution que leur suscitèrent les tribuns du peuple.

Cornélie, après la mort de son mari, qui lui laissa douze enfants, s'appliqua à la conduite de sa maison avec une sagesse et une prudence qui la firent beaucoup estimer. Plutarque dit que Ptolémée, roi d'Egypte (ce ne pouvait être que Ptolémée Physcon), voulut lui faire part de son diadème, et envoya la demander en mariage, mais qu'elle le refusa. Ç'aurait été un époux bien indigne assurément d'une femme si accomplie. Le fait a peu de vraisemblance. Dans son veuvage elle perdit presque tous ses enfants. Il ne lui resta qu'une seule fille, Sempronia, qu'elle maria au second Scipion l'Africain, et deux fils, Tibérius et Caïus, qu'elle éleva avec tant de soin, que, quoiqu'ils fussent généralement reconnus pour être nés avec le plus heureux naturel et les meilleures dispositions du monde, on jugeait qu'ils devaient encore plus à l'éducation qu'à la nature. La réponse qu'elle fit à leur sujet à une dame campanienne, est fort célèbre. Cette dame, qui était très-riche, et encore plus fastueuse, après avoir étalé aux yeux de Cornélie, dans une visite qu'elle lui rendit, ses diamants, ses perles et ses bijoux les plus précieux, la pria avec instance de lui montrer aussi les siens. Cornélie fit tomber adroitement la conversation sur une autre matière, pour attendre le retour de ses fils, qui étaient allés aux écoles publiques. Quand ils en furent revenus, et qu'ils entrèrent dans la chambre de leur mère, *voilà*, dit-elle à la dame campanienne, en les lui montrant de la main, *voilà mes bijoux et mes ornements* : parole bien mémorable, et qui renferme de grandes instructions pour les dames et pour les mères!

Les Gracques se distinguèrent beaucoup parmi les jeunes Romains de leur temps, par le talent de la parole; et l'on a remarqué qu'ils en furent redevables au soin particulier que prit Cornélie leur mère[1], de tenir auprès d'eux les plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome, pour leur enseigner la langue grecque, les belles-lettres, et toutes les sciences. Elle parlait elle-même sa langue très-purement[2], et le langage de ses enfants s'en ressentait, et faisait honneur à celle dont les soins maternels avaient, ce semble, moins eu pour objet de former leurs corps que leur style. Ses lettres sont citées avec éloge par Cicéron et par Quintilien. C'est une justice que l'on rend aux dames, qu'elles excellent dans le style épistolaire, qui doit avoir un air simple, intelligible, naturel, accompagné d'élégance et de délicatesse.

Cornélie avait beaucoup d'autres grandes

[1] Plut. in Grach.

[1] Gracchus diligentiâ Corneliæ matris a puero doctus, « et græcis litteris eruditus. Nam semper habuit exquisitos e Græciâ magistros. » (CIC. in *Brut.* n. 101.)

[2] « Legimus epistolas Corneliæ matris Gracchorum. « Apparet filios non tam in gremio educatos, quàm in « sermone matris. » (Idem. lib. n. 211.)

« Gracchorum eloquentiæ multùm contulisse accepi« mus Corneliam matrem, cujus doctissimus sermo in « posteros quoque est epistolis traditus. » (QUINT. lib. 1.)

qualités qui la rendaient très-respectable. Juvénal lui attribue un air de hauteur et de fierté, qui, selon lui, diminuait beaucoup de son mérite, lorsqu'il dit « que dans le choix « d'une épouse on devrait préférer une simple « citoyenne de Venouse à Cornélie, mère des « Gracques, si celle-ci, avec ses rares vertus, « apportait un front sourcilleux, et si elle « prétendait que les triomphes de son père « dussent être comptés dans sa dot : »

Malo Venusinam, quàm te, Cornelia, mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, et numeras in dote triumphos.

Il faut revenir à ses enfants. A travers la ressemblance de ces deux frères pour tout ce qui regardait le courage, la tempérance, la libéralité, la magnanimité, on ne laissait pas d'apercevoir en eux des différences très-marquées [1]. Premièrement, pour ce qui est des traits du visage, du regard, de la démarche et de tous les mouvements, Tibérius était plus doux et plus posé, Caïus plus vif et plus véhément : de sorte que, quand ils parlaient en public, le premier se tenait toujours dans la même place avec une contenance sage et rassise, et l'autre fut le premier des Romains qui commença à se donner du mouvement dans la tribune, allant et revenant d'un côté à un autre, et se servant de gestes forts et violents. Cette diversité s'observait aussi dans le caractère de leur éloquence, véhémente et enflammée dans Caïus, douce et plus propre à émouvoir la compassion, dans Tibérius. La diction de celui-ci était pure et extrêmement travaillée; celle de Caïus, libre et hardie. La même différence se trouvait encore dans leur table et dans leur dépense ordinaire. Tibérius était simple et frugal; Caïus, comparé aux autres Romains, était sobre et tempérant : mais, en comparaison de son frère, il paraissait donner dans le goût nouveau de faste et de somptuosité.

Leurs mœurs n'étaient pas moins différentes dans tout le reste. Tibérius était doux, modéré et poli; Caïus, rude, violent, emporté, s'abandonnant, dans ses harangues, à des mouvements excessifs de colère dont il n'était plus maître, et à des termes et des tons de voix qui y répondaient. Pour remédier à cet inconvénient [1], toutes les fois qu'il parlait en public, un joueur de flageolet se tenait toujours derrière lui; et quand le musicien sentait, à l'éclat de la voix de Caïus, qu'il s'emportait et se laissait dominer par son feu, il prenait sur son instrument un ton doux, qui ramenait l'orateur à une prononciation plus modérée. Quand au contraire il tombait dans la langueur, ce qui était bien plus rare, ce même musicien, prenant un ton plus haut et plus vif, le réveillait pour ainsi dire et le ranimait. C'était une chose bien extraordinaire [2], que dans une assemblée publique, au milieu de ces actions turbulentes où Caïus jetait la terreur parmi les nobles, et où il avait tout à craindre pour lui-même, il prêtât une oreille docile à ce joueur de flageolet, haussant ou baissant la voix, selon le ton qui lui était donné.

Tibérius était plus âgé que son frère, de neuf ans [3]. De là vint que leur entrée dans la conduite des affaires fut séparée par un intervalle considérable. Et c'est, comme l'observe Plutarque, ce qui contribua le plus à ruiner toutes leurs entreprises et tous leurs desseins, parce qu'ils ne purent unir leur puissance, qui serait devenue très-grande et peut-être même invincible par cette union.

Tibérius, presque au sortir de l'enfance, se rendit si célèbre et si recommandable, qu'on le jugea digne d'être associé au collége des augures, bien plus à cause de sa vertu qu'à cause de sa grande naissance. Et Ap. Claudius, qui avait été consul et censeur, et qui était actuellement prince du sénat, s'em-

[1] Plutarch.

[1] « C. Gracchus... quoties apud populum concionatus « est, servum post se musicæ artis peritum habuit, qui « occultè eburneâ fistulâ pronunciationis ejus modos « formabat, aut nimis remissos excitando, aut plus justò « concitatos revocando : quia ipsum calor et impetus « actionis attentum hujusce temperamenti æstimatorem « esse non patiebatur. » (Val. Max. lib. 8, cap. 10 — Vide Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 225.)

[2] « Hæc ei cura inter turbidissimas actiones, vel terreret optimates vel timeret fuit. » (Quintil. lib. 1, cap. 8.)

[3] Plutarch.

pressa de l'unir à sa famille en lui donnant sa fille en mariage. Il servit en Afrique sous Scipion, qui avait épousé sa sœur; et, vivant avec lui, il eut lieu d'étudier de près ce grand modèle, si capable d'enflammer son émulation. Il en profita, et fit preuve de bonne conduite et de bravoure. Il eut la gloire de monter, le premier de tous, sur le mur de Carthage. Sa douceur et ses manières prévenantes le firent aimer des troupes; et, quand il quitta l'armée, il laissa un très-grand regret dans les cœurs.

Devenu questeur, il eut pour département l'Espagne, et pour général l'infortuné Mancinus, dont les disgrâces donnèrent occasion à Tibérius d'augmenter sa réputation, en montrant non-seulement son activité et son intelligence dans les affaires, mais un respect qui ne lui permit jamais d'oublier ce qu'il devait à son consul, pendant que Mancinus lui-même, atterré par ses malheurs, oubliait presque ce qu'il était. Nous avons vu quelle confiance eurent en lui les Numantins, et comment il conclut avec eux un traité qui sauva l'armée romaine: événement fatal pour Tibérius, et qui fut la cause et l'origine de tous ses malheurs!

Ce traité fut reçu et interprété diversement à Rome, selon la diversité des intérêts. Les parent et les amis de ceux qui avaient servi dans cette guerre, lorsque Tibérius fut de retour à Rome, s'assemblèrent en foule autour de lui, criant que c'était à lui seul qu'on avait l'obligation de la vie de vingt mille citoyens, et rejetant sur le générat tout ce qu'il y avait de honteux dans ce traité. D'un autre côté, ceux qui regardaient la paix qu'il avait faite comme indigne et honteuse pour les Romains (et c'étaient les plus puissants et les plus autorisés du sénat), voulaient qu'en cette occasion on imitât leurs ancêtres, lesquels, en pareil cas, renvoyèrent aux Samnites non-seulement les généraux, mais encore tous ceux qui avaient eu part au traité de Caudium et qui l'avaient garanti, les questeurs, les tribuns et autres officiers, faisant tomber ainsi sur leurs têtes toute la haine des serments violés et de la paix rompue. Ici il n'en fut pas de même. Le peuple ordonna que le consul Mancinus serait livré seul aux Numantins, et excepta tous les autres de la peine en faveur de Tibérius.

Fier de cette espèce de victoire remportée sur le sénat, et piqué de ce que cette compagnie s'était déclarée contre lui, il quitta le parti des grands et des anciens [1], auxquels son père avait toujours été attaché, et se livra entièrement à la multitude, cherchant à lui plaire par toutes sortes de voies, pour affaiblir et ruiner le crédit de ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Il imagina pour cela un moyen, qui, loin d'avoir rien d'odieux, paraissait n'être l'effet que de son zèle pour la justice et pour le bien public, et pouvait l'être véritablement jusqu'à un certain point.

J'ai dit, la première fois que j'ai eu occasion de parler des lois agraires, que les Romains, dès les premiers temps, étaient dans l'usage, lorsqu'ils avaient vaincu un peuple, de confisquer une partie des terres et de les réunir au domaine de la république. On vendait quelques-unes de ces terres; on en distribuait d'autres aux pauvres citoyens que l'on envoyait en colonies; d'autres étaient données à cens. Par cet ordre, la république pourvoyait à la subsistance et à la multiplication de ses citoyens. Mais dans la suite des temps les grands et les riches s'emparèrent de presque toutes ces terres, originairement domaniales, soit en achetant, soit en se faisant adjuger, moyennant une plus forte redevance, celles qui n'avaient été chargées que d'un cens modique, soit enfin par la violence. On fit plusieurs règlements pour arrêter le cours de ces usurpations. Une loi fut portée par les tribuns Sextius et Licinius, qui défendait de posséder plus de cinq cents arpents de terre; mais la cupidité, industrieuse à inventer de nouveaux prétextes pour éluder la force des lois avait toujours franchi ces faibles barrières. Les riches d'abord faisaient cultiver ces terres

[1] « Ti. Graccho invidia numantini fœderis, cui feriendo, quæstor C. Maucini Cos., quum esset, interfuerat, « et in eo fœdere improbando senatûs severitas dolori et « timori fuit: istaque res illum fortem et clarum virum à « gravitate patrum desciscere coegit. » (*De Harusp. resp.* n. 43.)

« Ad quem (tribunatum) ex invidiâ fœderis numan« tini bonis iratus accesserat. » (In *Bruto*, n. 103)

par des gens du pays qui étaient libres; mais comme ces métayers de condition libre étaient souvent obligés, en temps de gurere, de porter les armes et d'interrompre la culture des terres, au lieu des naturels du pays ils employèrent des esclaves, qui leur rendaient plus de service, et le nombre s'en augmenta infiniment; mais celui des sujets de la république diminuait à proportion, et l'on comprend aisément quel malheur c'était pour l'état.

Tibérius en avait été témoin par lui-même [1], et vivement touché, lorsque, traversant la Toscane pour aller à Numance, il vit les terres désertes, et ne trouva d'autres laboureurs ni d'autres pâtres que des esclaves venus des pays étrangers, que leur condition exemptait d'aller à la guerre.

P. MUCIUS SCÆVOLA [2].
L. CALPURNIUS PISO FRUGI.

Lorsque Tibérius fut devenu tribun du peuple, il entreprit de remédier à ce désordre, et de rétablir les pauvres citoyens dans la possession des terres qui leur avaient été enlevées, en faisant revivre la loi Licinia dont je viens de parler. Cornélie, sa mère, qui ne cessait point de reprocher à ses deux fils qu'ils languissaient dans l'obscurité sans se distinguer par aucune action d'éclat, *et que les Romains ne l'appelaient que la belle-mère de Scipion, et non la mère des Gracques*, l'engagea fortement à proposer cette loi. Ce qui l'y détermina encore plus, ce fut le peuple, qui par des écriteaux affichés sur les portiques, sur les murailles, et sur les tombeaux, l'exhortait tous les jours à prendre sa défense contre ces riches impitoyables. Il ne crut pas pourtant devoir s'y déterminer sans prendre conseil. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ceux qui étaient regardés comme les premiers de Rome en réputation et en vertu. De ce nombre étaient Crassus, qui devint peu après souverain-pontife, le jurisconsulte Mucius Scévola, alors consul, et Appius Claudius, le beau-père de Tibérius.

Il semble, dit Plutarque, que jamais loi plus douce et plus humaine ne fut donnée contre une si grande injustice et contre une usurpation si énorme : car, au lieu que ces avides possesseurs du bien d'autrui devaient être chassés avec honte des terres dont ils jouissaient contre les lois, et condamnés à restituer tous les fruits qu'ils en avaient perçus injustement, il se contenta d'ordonner qu'ils en sortiraient après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenaient, et que les citoyens qui avaient besoin d'être soulagés y entreraient en leur place. Il paraissait au peuple que les riches devaient être bien contents qu'on ne leur imposât aucune peine pour le passé, et qu'on exigeât d'eux seulement qu'ils laissassent rentrer dans leurs biens ceux qu'ils avaient dépouillés. Mais les riches eux-mêmes étaient bien éloignés de penser ainsi. Ils représentaient que ces terres étaient des biens qui étaient d'un temps immémorial dans leurs familles [1]; qu'ils y avaient bâti; qu'ils les avaient plantées; qu'ils y avaient les tombeaux de leurs pères. C'étaient des partages entre frères; ou bien ils avaient employé la dot de leurs femmes pour les acquérir, ils les avaient données en mariage à leurs enfants; ou enfin ils avaient emprunté sur ces fonds, qui se trouvaient hypothéqués pour le paiement de leurs dettes. Grandes difficultés sans doute, et qui nous donnent lieu de penser que c'est avec raison que Lélius, dans son tribunat, ayant eu la même idée que Tibérius, l'abandonna, et mérita par cette circonspection le surnom de *sage*, qui lui a fait tant d'honneur dans la postérité. Les riches donc, justement alarmés, s'élevaient contre la loi, et passaient même jusqu'à attaquer la personne du législateur, entreprenant de persuader au peuple que Tibérius ne proposait ce nouveau partage des terres que pour susciter de grands troubles dans la république, et pour la mettre en combustion.

Ils ne gagnèrent rien par tous leurs cris et toutes leurs plaintes. Tibérius les battait en ruine; et soutenant une cause dont le coup

[1] Plutarch.
[2] An. R. 619; av. J. C. 133.

[1] Appian. Civil. lib. I.

d'œil était tout à fait honnête et juste, avec une éloquence qui aurait pu en faire passer une injuste et mauvaise, il se rendait terrible à ses adversaires, lorsque, tout le peuple étant assemblé autour de la tribune aux harangues, il venait à faire valoir en faveur des pauvres des raisons spécieuses et populaires, qui ne pouvaient manquer d'être applaudies par un auditoire intéressé à les trouver bonnes. « Les « bêtes sauvages qui sont répandues dans les « montagnes et dans les forêts d'Italie, disait-« il, ont chacune leurs forts et leurs tanières « pour s'y retirer; mais ces braves Romains « qui combattent et qui s'exposent à la mort « pour la défense de l'Italie ne jouissent que « de la lumière et de l'air qu'on ne peut leur « ravir, et ils ne possèdent ni toit ni chau-« mière qui puissent les mettre à couvert de « l'injure du temps. Sans maison, sans re-« traite, ils errent dans le sein même de leur « patrie avec leurs femmes et leurs enfants « comme des malheureux bannis. Leurs géné-« raux, dans les combats, les exhortent à « combattre pour leurs tombeaux et pour leurs « dieux domestiques; et parmi tout ce grand « nombre de Romains il n'y en a pas un seul « qui ait ni autel paternel, ni tombeau de ses « ancêtres. Ils ne font la guerre et ne meu-« rent que pour entretenir le luxe et pour « augmenter les richesses des autres; et l'on « ne rougit point de les appeler les maîtres de « l'univers, lorsque effectivement ils n'ont « pas un seul pouce de terre qui leur appar-« tienne. »

A ces paroles, qu'il prononçait avec une sorte d'enthousiasme, qui marquait qu'elles partaient du cœur [1], et qu'il était vivement touché des malheurs du peuple, il n'y avait aucun de ses adversaires qui osât rien opposer. Les inconvénients du renversement des fortunes et de la ruine des premières familles de Rome et de l'Italie pouvaient sans doute frapper des esprits capables de raisonner et de réfléchir; mais une multitude amorcée par l'espérance d'établissements commodes et gratuits, et prévenue de raisons telles que nous venons de les voir étalées par l'éloquent tribun, était absolument fermée à tout ce qu'on aurait pu lui représenter de plus fort au contraire. Ainsi les riches, abandonnant le parti de répondre à Tibérius, s'adressèrent à M. Octavius, l'un des tribuns, jeune homme grave dans ses mœurs, plein de modération et de sagesse, et d'ailleurs ami particulier de Tibérius. Aussi Octavius, par considération pour lui, refusa-t-il d'abord de s'opposer à son ordonnance. Mais la plupart des grands de Rome le pressant et le conjurant de les seconder; enfin, comme entraîné par cette violence, il s'éleva contre Tibérius, et s'opposa à sa loi. Or l'opposition d'un seul tribun arrêtait tout, et tant qu'elle subsistait on ne pouvait passer outre.

Tibérius, irrité de cet obstacle, retira cette loi, dans laquelle, comme nous l'avons remarqué, il avait gardé des ménagements, et en proposa une autre plus sévère contre les riches, et par cette raison plus agréable au peuple. Elle ordonnait *que tous ceux qui possédaient plus de terres que les anciennes lois ne le permettaient, les quitteraient sur-le-champ*, sans parler d'aucun dédommagement.

Tous les jours il se livrait des combats entre lui et Octavius dans la tribune. Mais, quoiqu'ils parlassent avec la dernière véhémence, ils ne se dirent jamais l'un à l'autre rien d'offensant, et dans la colère il ne leur échappa pas un mot que l'on pût taxer d'indécence : tant la bonne éducation a de force sur les esprits pour les contenir dans les bornes de la sagesse et de la modération !

Tibérius, craignant qu'une vue particulière d'intérêt ne fît agir Octavius, parce qu'il possédait lui-même une assez grande quantité de ces terres qui relevaient de la république, pour l'engager à se relâcher de son opposition, lui offrit de le dédommager de ses propres deniers, quoiqu'il ne fût pas des plus riches. Octavius n'accepta point cette offre. Alors Tibérius, pour ébranler la constance de ses adversaires, rendit une ordonnance par laquelle il défendait à tous les magistrats de faire aucun exercice de leurs charges jusqu'à ce que le peuple eût délibéré sur la loi. Il ferma même les portes du temple de Saturne, où était le trésor public, et mit son cachet sur les serrures, afin que les questeurs ou trésoriers n'en pussent rien tirer, ni rien y porter;

[1] « Scias sentire eum quæ dicit. » (QUINTIL.)

et il condamna à de grosses amendes ceux des préteurs qui refuseraient de se soumettre à cette ordonnance. Ainsi tous les magistrats, sans exception, craignant d'encourir cette peine, abandonnèrent leur ministère, et cessèrent toutes leurs fonctions. Quelle énorme puissance, dans un état républicain, que celle qui, entre les mains d'un jeune homme de trente ans, peut ainsi interdire d'un seul mot toutes les autres magistratures !

Cependant le jour marqué pour l'assemblée arriva. Mais lorsque Tibérius voulut envoyer le peuple aux suffrages, il se trouva que les riches avaient enlevé les urnes qui contenaient les bulletins nécessaires pour voter. Cet incident causa une grande confusion, qui pouvait avoir des suites très-funestes. Manlius et Fulvius, hommes consulaires, se jetèrent aux pieds de Tibérius, le conjurèrent de prévenir les affreux inconvénients où il allait se jeter, et l'engagèrent à venir prendre conseil du sénat. Il s'y rendit sur-le-champ ; mais, voyant que cette auguste compagnie ne déterminait rien à cause des riches qui y avaient le plus de crédit et autorité, il prit un parti qui fut généralement désapprouvé par tous les gens de bien, et il résolut de déposer Octavius de sa charge de tribun, désespérant de pouvoir jamais parvenir autrement à faire autoriser sa loi.

Avant néanmoins que de se porter à cette extrémité, il tenta les voies de douceur. Il le pria donc, en présence de toute l'assemblée, et employa les paroles les plus touchantes dont il put s'aviser, lui serrant les mains, et le conjurant « de se départir de son opposition, « et d'accorder cette grâce au peuple, qui ne « demandait que des choses justes, et qui, « en les obtenant, ne recevrait qu'une lé« gère récompense de tant de peines, de tra« vaux et de dangers qu'il essuyait pour la « république. » Octavius persista toujours dans son refus. Alors Tibérius manifesta son dessein. « Nous sommes, dit-il, deux collè« gues perpétuellement et diamétralement « opposés sur une affaire de la plus grande « conséquence. Je ne vois qu'un seul moyen « de terminer la querelle, c'est que l'un des « deux soit privé de sa charge. Je m'y sou« mets le premier. Octavius peut mettre en « délibération ce qui me regarde. Si le peuple « l'ordonne, je descendrai simple particulier « de la tribune aux harangues. » Octavius, n'ayant eu garde d'accepter une pareille proposition : « Eh bien, reprit Tibérius, demain « je proposerai au peuple de délibérer sur la « destitution d'Octavius. Le peuple décidera « si un tribun qui s'oppose opiniâtrément à « ses intérêts doit demeurer revêtu d'une « charge qu'il n'a reçue que pour le protéger. »

Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé, Tibérius monta sur la tribune, et tâcha encore, par les discours les plus tendres, de gagner Octavius. Mais, voyant qu'il était inflexible, il proposa l'ordonnance qui le destituait de sa charge, et envoya le peuple aux suffrages. Il y avait trente-cinq tribus. Dix-sept avaient déjà donné leur voix contre Octavius, et il n'en fallait plus qu'une, après laquelle, la pluralité étant formée, le tribun était déposé. Tibérius ayant ordonné qu'on s'arrêtât, recommença à le prier, l'embrassa devant tout le peuple, et lui fit toutes sortes de caresses et d'instances. « Ne vous exposez « pas, je vous en conjure, lui disait-il, à « l'affront d'être dépouillé de votre charge « par le peuple ; et épargnez à un ancien ami « le reproche d'avoir été l'auteur d'une façon « de procéder si rigoureuse. »

Octavius ne put entendre ces prières sans être ému et attendri. Quelques larmes coulèrent : il garda le silence pendant un assez long temps, comme délibérant sur le parti qu'il devait prendre. Mais enfin, ayant jeté un regard sur les riches et sur les possesseurs des terres, qui étaient en grand nombre autour de lui, il parut qu'il eut honte de manquer à la parole qu'il leur avait donnée ; et se tournant vers Tibérius, il lui déclara d'un ton ferme *qu'il pouvait faire tout ce qu'il voudrait.*

Sa déposition ayant donc passé, Tibérius ordonna à un de ses affranchis de l'arracher de la tribune : car il se servait de ses affranchis pour huissiers. Cette circonstance augmentait encore l'indignité du traitement que souffrait Octavius. Cependant le peuple, bien loin d'en être touché, commençait déjà à se jeter sur lui, si les riches n'eussent couru à son secours, et ne se fussent opposés à la fu-

reur de la multitude. Octavius se sauva à grande peine; mais un de ses esclaves des plus fidéles, qui s'était toujours tenu au-devant de lui pour le garantir et pour parer les coups, y eut les deux yeux crevés. Tibérius, ayant entendu le tumulte et appris ce qui venait d'arriver, en eut une grande donleur, et il y courut pour en empêcher les suites.

Tout ce qu'avait fait jusque-là Tibérius avait au moins une apparence de justice. Mais, par une entreprise inouïe et sans exemple, déposer, précisément pour avoir fait usage d'un droit attaché à sa charge, un magistrat dont la personne était sacrée et inviolable, c'est une action qui révolte tout d'un coup les esprits. On sent aisément que par là Tibérius énervait entièrement l'autorité du tribunat, et privait la république d'une ressource infiniment utile dans les temps de trouble et division ; car, comme l'observe Cicéron[1], pouvait-il arriver souvent que le collége entier des tribuns fût tellement corrompu et désespéré, que, de dix qu'ils étaient, il ne s'en trouvât pas un seul qui pensât sensément, et qui fût bien intentionné? Or l'opposition d'un seul arrêtait la mauvaise volonté des neuf autres. Ce droit d'opposition était donc la sauvegarde de la république, et Tibérins en l'anéantissant portait un coup mortel à l'état. Mais de plus il se fit aussi un grand tort à lui-même. Il donna prise à ses ennemis; il refroidit l'affection et le zéle de ceux même de son parti qui étaient remplis de respect et de vénération pour la puissance du tribunat, et qui ne pouvaient sans douleur la voir avilie et dégradée. Aussi attribua-t-on à ce violent procédé de Tibérius la principale cause de sa perte[2]. Nous verrons bientôt ce qu'il dira pour sa justification ; mais les faits, anssi bien que la raison et la justice, parlent contre lui.

Après la destitution d'Octavius, il ne restait plus d'obstacle qui pût empêcher la loi de passer. Elle fut reçue, le partage des terres ordonné, et l'on nomma trois commissaires ou triumvirs pour en faire la recherche et la distribution; savoir, Tibérius lui-même, son beau-père Appius Claudius, et son frére Caïus, âgé seulement pour lors d'nn peu plus de vingt ans, et qui servait actuellement au siége de Numance sous Scipion. Le peuple crut ne devoir choisir pour l'exécution d'une loi qui l'intéressait si fort que des hommes dont il fût bien sûr.

Tout ceci se passa assez tranquillement, personne n'osant plus s'opposer à Tibérius. Il fut aussi le maître de l'élection du tribun que l'on substitua à Octavius. Il ne prit point un homme de nom, mais un de ses clients, qui se nommait Mucius, et à qni sa recommandation tint lieu de mérite.

Les nobles cependant, nourrissant un vif ressentiment contre lui, et redoutant l'accroissement de sa puissance, lui firent dans le sénat tous les affronts imaginables. Sur ce qu'il demanda qu'on lui fournît aux dépens du public une tente, comme c'était la coutume, afin qu'il s'en servît à camper pendant qu'il vaquerait à la répartition des terres, ils la lui refusérent, quoiqu'on l'eût toujours accordée à des gens même qui allaient pour de moindres commissions.

Ils firent plus encore, ils ne lui ordonnèrent pour sa dépense que neuf oboles par jour, c'est-à-dire un denier et demi, ou quinze sous de notre monnaie. Ces mauvais traitements lni étaient suscités par P. Nasica[1], qui se déclara son ennemi sans aucun ménagement. Il possédait beaucoup de terres du public, et supportait avec peine d'être forcé à les abandonner.

Toutes ces difficultés ne faisaient qu'irriter le peuple de plus en plus. On lui faisait entendre que ses défenseurs avaient tout à craindre de la violence et de la haine des riches. Tibérius, à l'occasion de la mort subite d'un de ses partisans, que l'on sonpçonna avoir été empoisonné, ou feignit de craindre, ou craignit même réellement pour sa vie. Il prit un habit de deuil, et, menant ses enfants sur la place, il les recommanda au penple, et le

[1] « Quod enim est tam desperatum collegium, in quo « nemo e decem sanâ mente sit? » (*De Leg.* lib. 3. n. 24.)

[2] « Quid illum aliud perculit, nisi quòd potestatem « intercedendi collegæ abrogavit? » (Ibid.)

[1] Il avait été consul en 614. Nous avons parlé de lui sous cette année.

conjura d'avoir soin de ces jeunes infortunés et de leur mère, comme désespérant de pouvoir sauver sa vie et n'attendant que la mort. On conçoit aisément combien nn tel spectacle était capable d'émouvoir la mnltitude.

Dans ce temps-là, Attale Philométor, dernier roi de Pergame, étant mort, on apporta à Rome son testament, par leqnel il instituait le peuple romain son héritier. Quand on en eut fait la lecture, Tibérius saisit cette occasion, et proposa une loi qui portait *que tout l'argent comptant de la succession de ce prince serait distribué aux pauvres citoyens, afin qu'ils eussent de quoi s'emménager dans leurs nouvelles possessions, et se pourvoir des outils nécessaires à l'agriculture.* Il ajouta *que, quant aux villes et aux terres qui étaient de la domination d'Attale, il n'appartenait pas au sénat d'en ordonner, mais au peuple.*

C'est ainsi que Tibérins ne gardait aucun ménagement avec le sénat, attaquant l'autorité du corps entier, après avoir ébranlé les fortunes de presque tous les membres qui le composaient. Aussi fut-il exposé à mille invectives, mille reproches, de la part des grands et de ceux qui leur étaient attachés. Mais il n'eut point de plus rude assaut à soutenir que celui que lui livra un certain Annins, homme qui ne lui était nullement comparable, ni pour la naissance, ni pour les talents, ni pour les mœurs, mais qui, dans les altercations, avait un art singulier ponr embarrasser ses adversaires par des questions captieuses, ou par de fines et adroites reparties. Cet Annius eut l'audace de sommer Tibérius de convenir qu'il avait outragé un magistrat dont la personne était sacrée. Le tribun, offensé, convoque sur-le-champ l'assemblée du peuple, y traduit Annius, et se prépare à l'accuser. Mais celui-ci, sentant combien la partie serait inégale, eut recours à ce qui faisait sa force. Il demanda à Tibérius la permission de lni faire une question. Tibérius y consentit, et tout le peuple demeura en silence. Alors Annius dit ce peu de paroles : *Vous voulez vous venger de moi. Je suppose que j'implore le secours d'un de vos collègues : s'il me prend sous sa protection, et qu'en conséquence vous vous mettiez en colère, le dépouillerez-vous du tribunat?* Tibérius, à cette demande, fut tellement déconcerté, que, quoiqu'il fût l'homme du monde le plus en état de parler sans préparation, et le harangueur le plns hardi et le plus déterminé, il demeura muet, ne répondit pas une senle parole, et congédia l'assemblée sur-le-champ.

Il sentit bien que, de tout ce qu'il avait fait dans sa charge, la déposition d'Octavius était ce qui le rendait le plus odieux, et que le peuple même en était blessé. Il fit à ce sujet un grand discours, dont Plutarque rapporte quelques traits, pour faire voir quelle était la force de son éloquence, et son adresse à présenter les objets sous des couleurs favorables. Il serait à souhaiter que nous eussions ces morceaux dans la langue originale de l'orateur.

Il dit donc « que la personne du tribun n'é« tait sacrée et inviolable que parce qu'il était « l'homme du peuple consacré par état à sa « protection et à sa défense. Mais, ajoutait-« il, si le tribun, venant à changer sa desti« nation, fait tort au peuple, au lieu de le « protéger, qu'il affaiblisse sa puissance, et « qu'il l'empêche de donner ses suffrages, « alors il se prive lui-même des droits et des « privilèges qui lui ont été accordés, parce « qu'il ne fait pas les choses pour lesquelles « seules il les a reçus; car autrement il fau« drait souffrir qu'un tribun détruisît le Capi« tole, et qu'il brûlât nos arsenaux : encore « même pour lors serait-il tribun, mauvais « sans doute, mais toujours tribun; au lieu « que, quand il détruit et renverse l'autorité « et la puissance du peuple, il n'est plus tri« bnn.

« Et n'est-ce pas une chose bien étrange « qu'un tribun ait le droit, quand bon lui « semble, de traîner en prison nn consul, et « que le peuple n'ait pas celui d'ôter à un tri« bun sa magistrature, quand il ne s'en sert « que contre ceux qui la lui ont donnée? car « c'est le penple qui choisit également et le « consul et le tribun.

« La royauté même, outre qu'elle renferme « en soi toute l'autorité et toute la puissance « des autres magistratures qui émanent d'elle, « était encore consacrée aux dieux par les cé« rémonies les plus saintes et par la sacrifica« ture la plus auguste. Cependant Rome ne « laissa pas de chasser Tarquin à cause de son

« injustice. L'insolence d'un seul homme fut « cause que cette puissance, la plus ancienne « de cet empire, et celle qui avait donné la « naissance à Rome, fut entièrement abolie.

« Qu'y a-t-il de plus sacré et de plus véné-« rable dans Rome que les vierges qui veillent « incessamment à conserver le feu sacré? « Mais si quelqu'une d'elles vient à tomber en « faute, elle est enterrée toute vive sans mi-« séricorde; car, en péchant contre les dieux, « elles ne conservent plus ce caractère invio-« lable qu'elles n'ont qu'à cause des dieux. De « même, quand un tribun pèche contre le « peuple, il n'est plus juste qu'il conserve un « caractère qu'il n'a reçu qu'à cause du peu-« ple : car il détruit lui-même la puissance à « qui il doit toute sa force et toute son auto-« rité. En effet, s'il a été justement élu tribun « quand le plus grand nombre des tribus lui « ont donné leurs suffrages, comment ne « sera-t-il pas encore plus justement privé de « sa charge quand toutes les tribus auront « donné leurs suffrages pour le déposer?

« Il n'y a rien de si saint ni de si inviola-« ble que les choses qui ont été consacrées aux « dieux. Cependant jamais personne n'a em-« pêché le peuple de s'en servir, de les chan-« ger de place, et de les transporter à son gré. « Il lui est donc permis de faire du tribunat « ce qu'il fait des choses les plus saintes, et « de le transférer à qui il veut.

« Enfin, une preuve certaine que cette « charge n'est ni inviolable, absolument par-« lant, ni immuable, c'est que très-souvent « ceux qui en ont été pourvus s'en sont démis « d'eux-mêmes, et ont prié qu'on les en dé-« chargeât. »

Tels sont les raisonnements spécieux dont Tibérius tâchait de couvrir sa violence; faibles prétextes, armes à deux tranchants, qui tendent à ramener tout à la loi du plus fort; puisque celui des deux tribuns qui sera le plus accrédité et le plus puissant ne manquera jamais de raisons plausibles pour persuader que son adversaire attaque les droits du peuple.

Le temps de nommer de nouveaux tribuns approchant, les deux partis se donnèrent de grands mouvements, les uns pour en faire mettre en place qui fussent favorables aux riches, les autres pour faire continuer Tibérius. Celui-ci songeait de plus à se donner son frère Caïus pour collègue [1], et à porter au consulat Appius, son beau-père, croyant que c'était là le seul moyen de réussir dans ses entreprises. Il travailla donc à se concilier de plus en plus la faveur du peuple par de nouvelles lois [2], et à rabaisser en toutes manières l'autorité du sénat, plutôt par un esprit de contention et de vengeance que par aucun égard à la justice et au bien du gouvernement. Il proposa d'abréger le temps du service des soldats, d'établir le droit d'appeler au peuple de tous les jugements des différents tribunaux, de mêler parmi les juges, qui alors étaient tous pris dans le corps des sénateurs, un pareil nombre de chevaliers [3], et même de donner à tous les peuples d'Italie le droit de bourgeoisie romaine.

Cependant le jour marqué pour procéder à l'élection des tribuns arriva [4]. Tibérius et tout son parti, voyant qu'ils n'étaient pas les plus forts, parce que plusieurs citoyens du peuple, occupés aux ouvrages de la campagne, étaient absents, commencèrent d'abord à s'emporter et à faire des querelles aux autres tribuns pour gagner du temps, en leur reprochant que pour leurs intérêts particuliers ils trahissaient ceux du peuple; et enfin Tibérius congédia l'assemblée, en ordonnant qu'on se rassemblât le lendemain. Puis, s'étant rendu sur la place en robe de deuil dans l'état de la plus grande humiliation, et le visage baigné de larmes, il conjura le peuple de le prendre sous sa protection, disant qu'il craignait que ses ennemis ne vinssent la nuit l'attaquer par violence, et le poignarder. Par ce discours il émut tellement le peuple, qu'il y en eut plusieurs qui allèrent camper et faire la garde à sa porte pendant toute la nuit.

Le lendemain il sortit au point du jour pour se rendre au Capitole. A son arrivée tout parut très-favorablement disposé pour lui : du plus loin qu'on le vit, le peuple jeta un grand cri de joie pour marque de son affection; et quand il fut monté, on le reçut avec de grands

[1] Diod. apud Vales.
[2] Plutarch.
[3] Vell. II, 2.
[4] Plutarch.

honneurs, et l'on prit soin que personne ne l'approchât qui ne fût connu. J'omets plusieurs funestes présages, dont les historiens ne manquent pas d'accompagner les événements extraordinaires, et dont ils marquent que Tibérius fut effrayé, jusqu'au point de délibérer s'il ne retournerait point en arrière, et s'il ne renoncerait point à son entreprise. Mais C. Blosius de Cumes, qui était son grand confident, le ranima en lui représentant vivement quelle honte ce serait pour lui de céder ainsi à ses ennemis et de tromper l'attente publique.

Dans le même temps que le peuple était assemblé au Capitole, le sénat l'était aussi dans un temple voisin. Mais ni dans l'une ni dans l'autre de ces assemblées ne régnaient l'ordre et la tranquillité. Ce n'étaient que cris, qu'emportements, et que tumulte.

Mucius, ce tribun qui avait été substitué à Octavius, ayant commencé à appeler les tribus pour donner leurs suffrages, jamais il ne fut possible de parvenir à délibérer, tant le bruit et le vacarme étaient extrêmes. Dans ce désordre, Fulvius Flaccus, un des sénateurs, montant sur un lieu élevé pour être vu de toute l'assemblée, mais ne pouvant néanmoins, à cause du bruit, réussir à se faire entendre, fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna en même temps au peuple de s'ouvrir pour lui donner passage; et Fulvius, s'étant approché avec peine, l'avertit que, le sénat étant assemblé, les nobles et les riches avaient fait tous leurs efforts pour attirer le consul Scévola dans leur parti; que, n'ayant pu en venir à bout, ils avaient résolu de le tuer eux-mêmes; et que, pour cet effet, ils avaient déjà amassé grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves, tous armés.

Sur cet avis, ceux qui étaient autour de Tibérius songèrent à se mettre en défense. Ils ceignirent leurs robes, et, brisant les bâtons dont les huissiers se servaient pour écarter la foule devant le magistrat, ils en prirent les tronçons, n'ayant point d'autres armes.

En même temps Tibérius, qui ne pouvait faire entendre sa voix au loin, à cause du grand bruit qui continuait, porta la main à sa tête pour faire connaître par ce geste à la multitude le danger dont il était menacé [1], et que l'on en voulait à sa vie. Ses ennemis, donnant à ce geste innocent une noire et calomnieuse interprétation, s'écrièrent qu'il demandait ouvertement le diadème. Il y avait déjà du temps que Q. Pompéius avait préparé les voies à cette calomnie, en avançant que celui qui avait apporté à Rome le testament d'Attale avait remis entre les mains de Tibérius la pourpre et le diadème, et que le tribun avait reçu ces ornements de la royauté comme devant lui-même bientôt régner dans Rome.

La fausseté de cette accusation était visible. Mais de quoi ne profite-t-on pas pour perdre un ennemi? Scipion Nasica, qui s'était mis à la tête des plus violents adversaires de Tibérius, saisit l'occasion dans le moment dont nous parlons, et somma le consul Scévola de secourir la patrie, et de faire périr le tyran. Le consul, homme prudent et modéré, répondit avec douceur « que jamais il ne donnerait l'exemple des voies de fait, ni n'ôterait la vie à un citoyen sans que son procès lui eût été fait dans les formes; mais que, si le peuple, à la persuasion de Tibérius, prenait quelque délibération contraire aux lois, il n'y aurait aucun égard. » Alors Nasica, se levant avec emportement, s'écria : *Puisque le consul, par un attachement scrupuleux aux formalités des lois, expose la république et les lois mêmes à une perte certaine, tout particulier que je suis, je me mettrai à votre tête.* En même temps, enveloppant sa main gauche dans le pan de sa robe, et levant la droite : *Suivez-moi*, dit-il, *vous tous qui vous intéressez à la conservation de la république*. Presque tout le sénat s'ébranle, et se met à la suite de Nasica, qui marche droit au Capitole.

Peu de gens osaient s'opposer au passage d'une troupe composée de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans la ville. Ceux qui accompagnaient les sénateurs avaient apporté de leurs maisons de gros bâtons et des leviers; et eux-mêmes, saisissant les pieds et les débris des siéges que la foule du peuple avait rompus

[1] « Quum plebem ad defensionem salutis suæ, manu « caput tangens, hortaretur, præbuit speciem regnum « sibi et diadema poscentis. » (Flor. lib. 3, cap. 4.)

en fuyant, ils se faisaient jour pour joindre Tibérius, et frappaient à droite et à gauche tous ceux qui étaient devant lui, sans épargner personne. Tout prend la fuite, et il y en eut plusieurs de tués. Comme Tibérius lui-même s'enfuyait, quelqu'un le retint par sa robe. Il la laissa entre les mains de celui qui avait voulu l'arrêter, et continua à fuir en tunique. Mais étant tombé en courant; dans le moment qu'il se relevait, P. Saturéius, un de ses collègues, le frappa le premier, et lui donna un grand coup sur la tête avec le pied d'un banc; le second coup lui fut donné par L. Rubrius, autre tribun, qui s'en glorifiait comme d'une action qui lui faisait beaucoup d'honneur. Tibérius, lorsqu'il fut tué, n'avait que trente ans. Il y eut plus de trois cents personnes assommées à coups de bâtons et de pierres : personne ne périt par l'épée.

C'est ici, comme je l'ai déjà observé, la première sédition où depuis qu'on eut chassé de Rome les rois, le sang des citoyens ait été versé. Nous avons vu dans les meilleurs temps de la république des contestations très-vives et très-échauffées entre le sénat et le peuple; mais enfin, le sénat cédant par condescendance, ou le peuple par respect, tout se calmait, et les querelles se terminaient par des voies de conciliation. Peut-être n'aurait-il pas été difficile, dans l'occasion présente, aux sénateurs d'imiter la modération de leurs ancêtres, et de ramener Tibérius par la douceur : ou quand bien même il aurait fallu employer la force, il n'était pas nécessaire de pousser les choses jusqu'à de si cruels excès. Ce tribun n'avait pas autour de lui plus de trois mille hommes, qui n'avaient pour armes que des bâtons.

Les grands avaient sans doute le bon droit de leur côté. L'entreprise de Tibérius était condamnable en soi. Jamais il ne fut permis de dépouiller les possesseurs actuels et toute la plus illustre moitié d'un état, pour faire passer les biens dans les mains de l'autre. Et quand, dans l'origine, il y aurait eu quelque injustice, elle est couverte par la longue possession; et ce n'est pas sans raison que la prescription a été appelée la patronne du genre humain. D'ailleurs quel moyen d'espérer que tous les citoyens les plus puissants se laissassent tranquillement enlever toute leur fortune? La loi de Tibérius armait donc une partie de la ville contre l'autre, et par conséquent ne peut être regardée que comme pernicieuse.

Ces réflexions sont de Cicéron[1], qui oppose à la conduite des Gracques et de leurs semblables celle d'Aratus, fondateur de la ligue achéenne. Sicyone, sa patrie, avait été pendant cinquante ans opprimée par des tyrans. Aratus en ayant exterminé la tyrannie, et ayant ramené avec soi six cents bannis, se trouva fort embarrassé, parce que d'une part la justice semblait demander que l'on rétablît ces bannis dans leurs biens, et que de l'autre il ne paraissait guère équitable de dépouiller des possesseurs de cinquante ans. (Combien plus aurait-il respecté une possession de plusieurs siècles?) Que fit Aratus? Il obtint de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, une somme considérable, moyennant laquelle il concilia tous les intérêts. « O le grand homme[2], » s'écrie Cicéron, et digne d'être né romain! « C'est ainsi qu'il faut agir avec des citoyens. « La saine politique, la sagesse d'un véritable « homme d'état doit avoir pour objet de ne « point diviser les intérêts des citoyens, mais « de les embrasser et les réunir tous par une « équité salutaire. »

Ces principes, à l'évidence desquels il n'est pas possible de se refuser, sont la condamnation de Tibérius. La cause des grands et des riches était donc la meilleure. Mais ils la déshonorèrent par la cruauté, et donnèrent un exemple funeste, dont les suites le furent encore davantage.

[1] « Qui agrariam rem tentant, ut possessores suis sedibus pellantur... ii labefactant fundamenta reipublicæ « concordiam primum, quæ esse non potest quum aliis « adimuntur, aliis condonantur pecuniæ; deindè æquitatem, quæ tollitur omnis si habere suum cuique non « licet. Id enim est proprium civitatis atque urbis, ut « sit libera et non sollicita suæ rei cuique custodia.... « Quam habet æquitatem, ut agrum multis annis aut « etiam seculis antè possessum, qui nullum habuit, habeat; qui autem habuit, amittat? » (*De Offic.* lib. 2, n. 78, 79.)

[2] « O virum magnum, dignumque qui in nostrâ re« publicâ natus esset! Sic par est agere cum civibus... « eaque humana ratio et sapientia boni civis, commoda « civium non divellere; atque omnes æquitate eâdem « continere. » (*De Offic.* lib. 2, n. 83.)

Il est visible que la passion et la fureur se mêlèrent dans leur procédé. Car le meurtre de Tibérius, et son sang répandu si inhumainement, ne fut pas capable d'éteindre leur haine contre lui. Ils exercèrent sur son corps une cruauté qui va jusqu'à la barbarie. Ils refusèrent à Caïus son frère, malgré ses ardentes prières, la permission de l'enlever et de lui rendre les derniers honneurs pendant la nuit, et ils le jetèrent dans le Tibre avec tous les autres morts. Ainsi périt à la fleur de l'âge un sujet des plus brillants que jamais Rome eût produits, et qui pouvait devenir l'ornement de sa patrie, s'il eût dirigé par la sagesse l'usage de ses talents.

P. POPILLIUS LÆNAS[1].
P. RUPILIUS.

Les consuls furent chargés par le sénat de poursuivre les complices de Tibérius. Mais Rupilius, ayant eu pour département la Sicile, où nous avons vu qu'il termina heureusement la guerre contre les esclaves, laissa bientôt le soin des affaires de la ville à son collègue, qui exerça sa commission avec beaucoup de sévérité, ou plutôt de dureté. Plusieurs amis de l'infortuné tribun furent bannis sans aucune forme de procès, plusieurs mis à mort : du nombre de ces derniers fut Diophane le rhéteur. Plutarque ajoute qu'un certain C. Billius ou Villius fut enfermé dans un tonneau avec des serpents et des vipères, genre de supplice tout à fait étrange, et qui paraît peu vraisemblable ; à moins qu'il n'aient voulu le traiter comme coupable de parricide envers la patrie.

Avant le départ de Rupilius pour la Sicile, Lélius, qui était l'un des assesseurs des consuls et membre de la commission, raconte, dans Cicéron, que Blosius[2], qui avait eu grande part aux entreprises séditieuses de Tibérius, vint implorer son secours, le priant instamment de lui accorder son pardon. Il ne niait pas qu'il n'eût aidé et soutenu le tribun en tout ce qui avait dépendu de lui, et apportait pour unique excuse qu'il avait eu tant d'estime et d'attachement pour Tibérius, qu'il s'était cru obligé de faire tout ce qu'un tel ami avait voulu. *Mais*, lui dit Lélius, *s'il vous avait ordonné de mettre le feu au Capitole, l'auriez-vous fait? Oh!* répondit Blosius, *il n'était pas capable de me donner un tel ordre. Mais*, répliqua Lélius, insistant toujours sur la même question, *s'il vous l'avait commandé? — Je lui aurais obéi.* Parole atroce et criminelle ! s'écrie Lélius, qui prend de là occasion d'établir cet excellent principe, *que nous ne devons jamais demander à nos amis des choses injustes et illicites*[1], *ni les faire quand ils nous les demandent; l'amitié ne pouvant en aucune occasion être une bonne excuse ni une légitime raison de commettre quelque crime que ce soit, et encore moins de trahir les intérêts de sa patrie.* Aussi Lélius remarque-t-il dans le même endroit que les amis de Tibérius[2], et entre autres Q. Tubéron, l'abandonnèrent quand ils virent qu'il formait des desseins contre l'état. Il dit clairement qu'il avait entrepris de se faire roi[3], ou plutôt qu'il avait régné pendant quelques mois. Ces termes sont bien forts, mais ne marquent sans doute que la puissance exorbitante que Tibérius s'attribuait dans la république, et non le dessein formel de prendre le nom de roi avec le sceptre et le diadème. Lélius était trop judicieux pour adopter des bruits populaires aussi dénués de vraisemblance.

Cependant le sénat, voyant bien qu'il fallait donner quelque satisfaction au peuple, consentit que la loi pour le partage des terres fût exécutée, et trouva bon que l'on substituât un commissaire ou triumvir à la place de Tibérius. Le choix tomba sur P. Crassus, dont la fille Licinia était mariée à Caïus.

Cette démarche du sénat ne calma pas néan-

[1] An. R. 620; av. J. C. 132.
[2] De Amicit. n. 37.

[1] « Hæc igitur prima lex in amicitià sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, et minimè accipienda quum in cæteris peccatis, tum si quis contra remp. se amici causâ fecisse fateatur. » (*De Amicit.* n. 40.)
[2] « Tib. quidem Gracchum remp. vexantem a Q. Tuberone æqualibusque amicis derelictum videbamus. » (Ibid. n. 37.)
[3] « Ti. Gracchus regnum occupare conatus est : vel regnavit is quidem paucos menses.» (Ibid. n. 40.)

moins les esprits, et l'on voyait clairement que le peuple n'attendait qu'une occasion de venger la mort de Tibérius. Plusieurs menaçaient ouvertement Scipion Nasica de le poursuivre en justice; et dès qu'il paraissait, la multitude s'attroupait autour de lui, l'appelant impie, tyran, scélérat, qui avait souillé du sang d'un magistrat sacré et inviolable, le plus saint, le plus auguste, et le plus respectable des temples de Rome. Le sénat, alarmé au sujet d'un homme qui lui était si cher, se vit obligé, pour l'éloigner du péril et le mettre en sûreté, de le faire sortir de l'Italie, quoiqu'il fût revêtu du plus grand des sacerdoces; car il était souverain pontife. On l'envoya donc en Asie, avec une commission apparente qui cachait un véritable exil. Les troubles qu'excita dans ce pays Aristonicus après la mort d'Attale Philométor, dernier roi de Pergame, fournirent au sénat un prétexte plausible de l'y envoyer. Il n'y vécut pas longtemps. Accablé de chagrin de mener une vie errante hors de sa patrie, à peine fut-il arrivé près de Pergame, qu'il y mourut. Lélius ne pouvait songer au triste sort d'un personnage si recommandable, sans en être attendri et sans répandre des larmes[1]. Cicéron en parle partout avec éloge. Dans le plaidoyer pour Milon, il le compare à Ahala, qui tua Sp. Mélius, et dit que l'un et l'autre, en faisant périr de pernicieux citoyens, ont rempli l'univers de leur gloire[2]. Ailleurs il exalte son courage[3], sa sagesse, sa grandeur d'âme, et assure que les meilleurs citoyens l'ont regardé comme le libérateur de la république. Qui ne reconnaît dans ces louanges excessives données à l'auteur d'une violence si criminelle, l'esprit de parti, qui outre tout, et ne permet jamais de demeurer dans les justes bornes? Nasica avait eu raison de s'opposer à Tibérius : mais l'avoir massacré inhumainement, c'est une action inexcusable, bien loin qu'elle mérite des éloges.

[1] « Quid in P. Nasicam effecerint, sine lacrymis non « queo dicere. » (*De Amicit.* n. 41.)

[2] « Sp. Mælium...., Ti. Gracchum.... quorum interfec- « tores impleruni orbem terrarum sui nominis gloriâ. » (*Pro Milone*, n. 72.)

[3] « Pater tuus (*Cicéron parle à Fufius Calenus*), « homo severus et prudens, primas omnium civium P. « Nasicæ, qui T. Gracchum interfecit, dare solebat. Ejus « enim virtute, consilio, magnitudine animi, liberatam « rempublicam arbitrabatur. » (*Philipp.* 8, n. 13.)

P. LICINIUS CRASSUS[1].
L. VALÉRIUS FLACCUS.

Le premier de ces deux consuls est celui qui venait d'être créé triumvir pour le partage des terres, au lieu de Tibérius. Il fut envoyé en Asie contre Aristonicus, et il y périt comme je l'ai rapporté.

Caïus Gracchus, dans les temps qui suivirent immédiatement la mort de son frère, soit qu'il craignît ses ennemis, ou qu'il voulût attirer sur eux la haine publique par une crainte affectée, prit le parti de se retirer des assemblées, et de vivre tranquille dans son particulier. Mais cette retraite ne fut pas de longue durée; et il vint, cette année-ci même, à l'appui de Carbon, qui travaillait à réchauffer le parti de Tibérius.

C. Papirius Carbo actuellement tribun du peuple, était l'un des plus grands orateurs de son temps, et il faisait souvent usage de son talent pour déplorer la mort de Tibérius. Il proposa deux lois, toutes deux contraires aux désirs et à la puissance des grands. La première introduisait la voie du scrutin dans les délibérations sur les nouvelles lois. J'en ai parlé plus haut. La seconde souffrit de grandes difficultés, quoique appuyée par Caïus, et enfin fut rejetée. Elle ordonnait que le peuple eût la liberté de continuer ses tribuns aussi longtemps qu'il lui plairait. Lélius, et surtout Scipion l'Africain, revenu récemment de Numance, s'y opposèrent fortement. A cette occasion Scipion eut des prises très-vives avec le tribun, et même perdit l'amitié du peuple, qui lui avait été jusqu'alors extrêmement attaché. Voici comment la chose arriva.

Carbon revenait toujours sur le meurtre de Tibérius; et dans une contestation avec Scipion, il lui demanda ce qu'il pensait de cette mort[2]. Il espérait tirer de lui une réponse favorable à ses vues, dit Valère Maxime, parce

[1] An. R. 621; av. J. C. 131.

[2] Val. Max. lib. 6, cap. 2.

que Scipion était beau-frère des Gracques, dont il avait épousé la sœur : ou peut-être, sachant bien ce qu'il répondrait, il cherchait à le rendre odieux à la multitude. Quoi qu'il en soit, Scipion était bien au-dessus de l'une ou de l'autre de ces considérations. Lorsqu'il était encore devant Numance, il s'était déjà déclaré ouvertement sur ce sujet; car, ayant appris la nouvelle de la mort de Tibérius, il prononça à haute voix un vers d'Homère[1], dont le sens est, *Périsse comme lui quiconque imitera ses actions*. Dans l'occasion dont il s'agit il soutint son premier jugement, et dit qu'il croyait que Tibérius avait bien mérité la mort qu'il avait soufferte. Le peuple fut irrité de cette réponse : et Scipion, ce qui ne lui était jamais arrivé, fut interrompu par des cris d'indignation et de murmure. Mais ce grand homme, avec cette autorité que donne la supériorité du mérite; et que seule elle peut donner, leur imposa silence d'un ton de maître; et comme le bruit venait sans doute d'un amas de la plus vile canaille, mêlée même apparemment d'étrangers et d'esclaves, *Taisez-vous*, leur dit-il, *vous dont l'Italie est la marâtre, et non la mère*[2]. Ce ton impérieux, ces termes si forts, excitèrent de nouveaux cris parmi la multitude[3]. Mais Scipion, loin de leur céder, insista plus vivement encore sur ces premiers reproches. *Je vous ai*, dit-il, *amenés chargés de chaînes; et parce que maintenant vous n'en portez plus, vous prétendez m'intimider! N'espérez pas y réussir*[4]. Ce dernier mot fit son effet, et réduisit toute l'assemblée au silence. Mais de ce moment la faveur de Scipion auprès du peuple commença à diminuer, et ne fit plus que décheoir jusqu'à sa mort.

C. CLAUDIUS PULCHER[5].
M. PERPERNA.

Cette année se fit la cérémonie de la clôture du lustre. Par le dénombrement qui fut fait des citoyens romains, il s'en trouva trois cent treize mille huit cent vingt-trois.

Les censeurs étaient Q. Métellus Macédoniens, et Q. Pompéius, tous deux plébéiens. Dans l'origine, les censeurs étaient pris l'un et l'autre de l'ordre des patriciens. C. Marcius Rutilus fut le premier plébéien qui posséda cette charge, et pendant deux cent vingt ans la pratique subsista d'associer un patricien et un plébéien pour la censure. Cette année, pour la première fois, les deux censeurs furent pris de l'ordre du peuple.

Métellus pendant sa censure prononça un discours devant le peuple pour exhorter les citoyens à se marier. Le célibat, si honorable et si digne de louange dans le christianisme, n'était chez ces païens qu'une occasion de se livrer à la débauche avec une licence plus effrénée, et de se décharger des soins de l'éducation des enfants, objet si important pour la république! Cet abus commençait déjà à s'introduire dans Rome, tant les mauvaises mœurs y avaient fait de progrès en peu de temps! Aulu-Gelle nous a conservé deux morceaux du discours que fit Métellus à ce sujet[1]. L'un renferme une fort belle réflexion, que voici.

Il paraît que dans ce qui précède, et que nous n'avons point, Métellus se plaignait de la corruption des mœurs, et voulait faire appréhender au peuple d'attirer en conséquence sur soi la colère des dieux : et pour leur faire sentir qu'inutilement compterait-il sur la bonté céleste, « Les dieux immortels[2], dit-il, « ne sont pas obligés de nous vouloir plus de « bien que nos propres pères. Or les pères « déshéritent leurs enfants incorrigibles : « que devons-nous donc attendre de la part « des dieux immortels, si nous ne mettons « fin à nos désordre? Ceux-là seuls ont droit « de se promettre la faveur des dieux, qui ne

[1] Ὣς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος, ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι. (*Odyss.* II, 57.)

[2] « Taceant quibus Italia noverca est.

[3] Vell. II, 4. — Val. Max. lib. 6, cap. 2.

[4] « Non efficietis ut solutos verear quos alligatos adduxi. »

[5] An. R. 622; av. J. C. 130.

[1] A. Gell 1, 6.

[2] « Dii immortales... non plus velle debent nobis, « quàm parentes. At parentes, si pergunt liberi errare, « bonis exheredant. Quid ergo nos a diis immortalibus « diutiùs exspectamus, nisi malis rationibus finem faci« mus? His demum deos propitios esse æquum est, qui « sibi adversarii non sunt. Dii immortales virtutem ap« probare, non adhibere debent. »

« se nuisent point à eux-mêmes. » Il finit par ce principe si cher à l'orgueil humain : *car les dieux doivent récompenser, mais non donner la vertu.*

L'autre morceau est peu obligeant pour les dames. Je le donne en simple historien, sans approuver ce qu'il a de satirique. « Si la so« ciété humaine, dit le sévère censeur, pou« vait subsister sans les femmes[1] nous nous « épargnerions tous tant que nous sommes « les désagréments et l'embarras qu'elles nous « causent. Mais comme la nature a voulu « qu'on ne puisse ni vivre avec elles fort à « son aise, ni aussi vivre absolument sans « elles, il vaut mieux se déterminer en faveur « de la propagation du genre humain que de « ne songer qu'à se rendre plus commode « une vie qui dure si peu. »

Qui croirait qu'un homme du rang de Métellus, et actuellement censeur, ne fût pas en sûreté de sa vie dans Rome, et eût été exposé au danger de périr en plein jour par le supplice des plus grands criminels? Cet odieux excès fut encore le fruit des fureurs du tribunat. Métellus avait exclu du sénat C. Atinius, tribun du peuple. Celui-ci, rempli d'un désir forcené de vengeance, ayant observé le censeur qui revenait du Champ-de-Mars à midi, par la plus grande chaleur du jour, pendant que la place publique était déserte, aussi bien que le Capitole, le fit saisir pour le mener au haut du roc Tarpéien, et de là le précipiter. Les fils de Métellus (il en avait quatre, tous des premiers du sénat), ayant appris le péril où était leur père, volent à son secours. Mais que pouvaient-ils contre un magistrat dont la personne était sacrée et inviolable? Il fallut que le censeur se fît traîner pour gagner du temps par cette résistance. Il lui en coûta de mauvais traitements qui allèrent jusqu'à lui faire sortir le sang par les oreilles. Mais enfin on trouva un tribun qui vint le prendre sous sa protection, et le sauver des fureurs de son collègue. « Est-ce un éloge pour les « mœurs de ces temps[1]? dit Pline, qui nous « a conservé le détail de cet événement; ou « bien n'est-ce pas un nouveau sujet d'indi« gnation, qu'au milieu de tant de Métellus « l'audace criminelle d'Atinius soit toujours « demeurée impunie? »

C. SEMPRONIUS TUDITANUS[2].
M. AQUILLIUS.

Les trois commissaires nommés pour le partage des terres, savoir, C. Gracchus, C. Carbon, et M. Fulvius Flaccus (ces deux derniers avaient succédé, l'un à Appius Claudius, et l'autre à P. Crassus), commençaient à exciter de grands troubles dans Rome. La discussion dont ils étaient chargés était la plus difficile, la plus compliquée et la plus embarrassante qu'on puisse imaginer. Les divers changements arrivés dans les terres dont il s'agissait, par le transport des limites, par des mariages qui les avaient fait passer d'une famille dans une autre, par des ventes ou réelles et faites de bonne foi, ou simulées et couvertes par une longue et paisible possession, ne permettaient pas de discerner lesquelles de ces terres appartenaient au public ou aux particuliers, lesquelles étaient possédées par leurs maîtres sur des titres légitimes, ou en conséquence d'une injuste quoique ancienne usurpation. C'étaient ces difficultés, devenues insurmontables par la longueur du temps, qui, comme nous l'avons déjà observé, avaient toujours fait improuver aux plus sages et aux plus gens de bien de la république ces nouveaux partages de terres qui auraient causé dans la plupart des familles un bouleversement étrange et inévitable, quand même on en aurait chargé les personnes les plus intelligentes et les plus impartiales : que devait-on donc attendre des commissaires nommés pour cet examen, qui n'agissaient que par passion, par haine, ou par intérêt?

Aussi, de toutes les contrées d'Italie, alliés

[1] « Si sine uxore possemus, Quirites, esse, omnes eâ « molestiâ careremus. Sed quoniam ita natura tradidit, « ut nec cum illis satis commodè, nec sine illis ullo modo « vivi possit, saluti perpetuæ potiùs quàm brevi voluptati « consulendum. »

[1] « Quod superest, nescio morumne gloriæ, an indi« gnationis dolori accedat, inter tot Metellos tam sceleratam C. Atinii audaciam semper fuisse inultam. » (PLIN. lib. 7, cap. 44.)

[2] An. R. 623; av. J. C. 129.

et citoyens, consternés et réduits au désespoir par ces recherches, venaient en foule à Rome représenter au sénat le danger et l'extrême malheur dont ils étaient menacés. Ils s'adressaient principalement à Scipion l'Africain, sous qui la plupart avaient longtemps servi, comme à celui qu'ils croyaient avoir le plus de crédit dans l'état, et le plus de zèle pour le bien public. C'est ce qui est si bien marqué dans le songe de Scipion. *A votre retour de Numance*[1], dit le premier Scipion l'Africain à celui dont nous parlons ici, *vous trouverez la république dans un trouble affreux, causé par mon petit-fils* [Tibérius Gracchus]. *C'est là, mon cher Africain, qu'il faudra faire usage de vos lumières, de votre prudence, de votre courage pour la défense de votre patrie. Rome n'attendra de secours que de vous. Le sénat, tous les gens de bien, les alliés, les Latins, ne jetteront les yeux que sur vous. Vous serez regardé comme l'unique appui de la ville. En un mot, si vous pouvez vous dérober aux mains impies de vos proches, il faut que, revêtu de la souveraine autorité de dictateur, vous rétablissiez le bon ordre dans la république.*

C'était bien son dessein. Il ne put se refuser aux plaintes de tant de gens de bien, et il parla fortement en leur faveur dans le sénat, non en condamnant directement et en elle-même la loi de Tibérius, pour ne point irriter le peuple; mais se contentant de mettre dans tout leur jour les difficultés que l'on trouvait dans l'exécution de cette loi. Il se réduisit à demander que le jugement des contestations qui naissaient à ce sujet ne fût point laissé aux trois commissaires, qui étaient trop suspects aux parties intéressées. Le sénat suivit cet avis, et attribua la connaissance de toutes les affaires contentieuses qui regarderaient le partage de terres au consul Sempronius. Mais ce remède demeura sans effet, parce que le consul, qui sentit d'abord la difficulté de la commission qu'on lui avait donnée, ou plutôt l'impossibilité de la conduire à une bonne fin, partit pour l'Illyrie, qui était son département.

Le peuple, voyant que ses espérances s'éloignaient, et qu'une affaire qui le touchait si vivement commençait à languir, s'emporta avec violence contre Scipion[1], lui reprochant que, malgré toutes les faveurs dont il l'avait comblé, l'ayant choisi deux fois consul sans qu'il eût jamais demandé le consulat, il abandonnait les intérêts de ses citoyens. Les trois commissaires profitèrent de ces dispositions du peuple, et répandirent le bruit que l'on se préparait à abroger la loi par la force et par la voie des armes. Caïus alla jusqu'à dire, en parlant de Scipion dans l'assemblée[2], *qu'il fallait se défaire du tyran. Les ennemis de la patrie*, répliqua ce grand homme, *ont raison de souhaiter ma mort; car ils savent bien que Rome ne peut pas périr tant que Scipion vivra, ni Scipion vivre si Rome venait à périr.* La veille de sa mort, il fut attaqué par Fulvius, le plus insolent des triumvirs, qui invectiva contre lui dans l'assemblée du peuple sans garder aucune mesure. Scipion, inquiet des desseins qu'il savait que l'on tramait contre sa vie, ne put s'empêcher de s'en plaindre, et de dire « qu'il était bien mal récompensé de ses services par des citoyens « méchants et ingrats. » Le zèle des bons croissait pour lui dans la même proportion que la haine des séditieux; et l'on peut dire que ce jour fut pour lui le plus beau et le plus glorieux de tous les jours. Au sortir de l'assemblée, les sénateurs, les alliés du peuple romain, les Latins le reconduisirent en foule et comme en triomphe jusqu'à son logis. Ils ne savaient pas que c'étaient comme des honneurs funèbres qu'ils lui rendaient par avance. On le trouva mort le lendemain dans son lit. Il était âgé de cinquante-six ans. Quelle fut la douleur[3] de tout ce qu'il y avait

[1] « Quum eris curru Capitolium invectus, offendes « rempublicam perturbatam consiliis nepotis mei. Hic tu, « Africane, ostendas oportebit patriæ lumen animi, in- « genii, consiliique tui.... In te unum atque tuum no- « men se tota convertet civitas. Te senatus, te omnes « boni, te socii, te Latini intuebuntur. Tu eris unus in « quo nitatur civitatis salus. Ac, ne multa, dictator rem- « publicam constituas oportet, si impias propinquorum « manus effugeris. » (*Somn. Scip. in fragm. Cic.*)

[1] Appian.

[2] Plutarch. Apophth.

[3] « Quis tum non gemuit? quis non arsit dolore? « Quem immortalem, si fieri posset, omnes esse cupe-

de gens de bien à Rome[1] ! Quels gémissements ne poussèrent-ils pas en voyant que les ennemis de Scipion n'avaient pu attendre le terme naturel de sa vie, et que par un crime horrible ils avaient avancé la mort d'un citoyen qu'on eût souhaité pouvoir rendre immortel!

On ne peut pas douter que cet attentat n'ait été l'ouvrage de la faction des Gracques, et il est difficile de croire que Caïus n'y ait point eu de part, vu que tous ceux qui étaient le plus étroitement liés avec lui en ont été violemment soupçonnés. Plutarque le dit expressément de Fulvius[2]. Pompée en regardait Carbon comme certainement coupable. Sempronia, sœur des Gracques et femme de Scipion, est chargée par l'Epitome de Tite-Live et par Orose, et Appien lui associe Cornélie leur mère. En ramassant les témoignages de ces différents auteurs, il résulte que Sempronia, qui n'aimait point son mari, et n'en était point aimée, parce qu'elle était laide et stérile, s'étant prêtée sans peine aux instances de Cornélie et des triumvirs, ou donna du poison à Scipion, ou fit entrer de nuit dans sa maison des assassins qui l'étranglèrent. Paterculus ajoute qu'on trouva à sa gorge des marques de la violence qu'on lui avait faite; et la précaution inusitée que l'on prit de le porter au tombeau la tête voilée semble marquer que l'on craignait les regards des curieux[3]. Ce qui augmenta beaucoup les soupçons, et excita les plaintes de tous les gens de bien, c'est qu'on ne fit aucune information sur la mort d'un si grand homme; et Plutarque ne nous a point laissé ignorer la raison d'une omission si étonnante. « C'est, « dit-il, que le peuple craignait que, si l'on « venait à approfondir l'affaire, Caïus ne se « trouvât coupable. »

Voilà donc à quelles horreurs l'ambition est capable de porter les hommes! Caïus était né avec un très-beau génie et de très-heureuses dispositions à la vertu; et le désir effréné de s'agrandir à quelque prix que ce pût être le conduit à prendre part à l'assassinat le plus détestable, dans toutes ses circonstances, qui ait jamais été commis, au meurtre d'un allié, d'un parent, du premier citoyen de Rome.

On ne rendit point à Scipion un honneur qui était néanmoins d'usage pour les personnes illustres. On ne fit point de funérailles publiques, c'est-à-dire ordonnées par autorité publique, et aux frais de l'état. Mais les regrets vifs et sincères des citoyens les plus distingués dans tous les ordres qui accompagnèrent son convoi lui en tinrent lieu. Q. Métellus Macédonicus[1], qui avait toujours été opposé à Scipion, voulut néanmoins que ses fils allassent lui rendre les derniers devoirs. *Allez*, leur dit-il, *mes enfants: vous ne verrez jamais d'obsèques d'un plus grand homme, ni d'un meilleur citoyen.* Q. Fabius Maximus, son neveu, fit son oraison funèbre, dont Cicéron nous a conservé un trait mémorable. « Il remercia les dieux de ce qu'ils « avaient fait naître Scipion dans Rome[2]. » *Car*, ajouta-t-il, *c'était une nécessité infaillible que l'empire du monde suivît la destinée de ce grand homme, et appartînt à toute ville dont il aurait été citoyen.*

Le même Q. Fabius, donnant, selon la coutume, un repas au peuple en l'honneur de Scipion l'Africain son oncle paternel, pria Q. Tubéron[3], neveu du même Scipion, mais du côté maternel, de se charger d'une table. Tubéron poussait l'éloignement du luxe jusqu'à la simplicité antique, et même jusqu'à l'amour de la pauvreté. Ce zèle, d'ailleurs si louable, fut ici mal placé. Comme s'il se fût agi d'honorer la mort d'un philosophe cynique, et non du grand Scipion, il se contenta des lits de table les plus simples et les plus grossiers, qu'il couvrit de peaux de boucs; et au lieu de vaisselle d'argent, il fit servir les mets dans des plats de terres. On fut si choqué de cette indécence, que quelque temps

« rent, hujus necessariam quidem exspectatam esse « mortem ! » (Cic.)

[1] Cic. pro Mil. n. 16.

[2] Cic. ad Q. fr. lib. 2, cap. 3.

[3] Actor. de Vir. illustr.

[1] Plin. lib. 7, cap. 44.

[2] « Gratias egit diis immortalibus, quòd ille vir in hâc « republicâ potissimùm natus esset: necesse enim fuisse, « ibi esse terrarum imperium, ubi ille esset. » (*Pro Mur.* n. 75.)

[3] Cic. pro Muræn. n. 75, 76.—Val. Max. lib 7, cap. 5.

après[1], lorsqu'il demanda la préture, malgré son mérite personnel et l'éclat d'une illustre naissance, ses peaux de boucs lui attirèrent la honte d'un refus. Cicéron, à ce sujet, fait une judicieuse réflexion. *Le peuple romain*, dit-il, *hait le luxe dans les particuliers; mais il aime la magnificence dans ce qui regarde le public. Il n'approuve point dans les repas une somptuosité excessive, mais encore moins une épargne et une mesquinerie indécente. Il veut qu'on sache faire le discernement des temps et des devoirs.*

Scipion l'Africain était riche, mais infiniment éloigné du goût de dépense et de faste qui accompagne ordinairement les richesses[2]. On a remarqué que jamais il n'acheta rien, jamais il ne vendit, jamais il ne bâtit. A sa mort tout ce qu'on trouva chez lui d'argenterie ne se montait qu'à trente-deux livres pesant (50 marcs); et d'ouvrages en or, il n'en avait que le poids de deux livres et demie, ou quatre marcs : preuve évidente que ceux qui ont un mérite personnel et qui sont grands par eux-mêmes peuvent soutenir l'honneur des plus hautes places et des plus grandes dignités sans l'éclat de la pompe et de la magnificence.

Il était, comme nous l'avons déjà dit, fils du fameux Paul Emile, qui vainquit Persée, dernier roi de Macédoine. Il fut adopté par le fils du premier Scipion l'Africain, et nommé *P. Cornelius Scipio Africanus Æmilianus*, réunissant[3], selon l'usage des adoptions, les noms des deux familles. Il en soutint et même en augmenta la gloire par toutes les grandes qualités qui peuvent illustrer la robe et l'épée. Pendant tout le cours de sa vie, dit un historien, on ne vit rien en lui que de louable : actions, discours, sentiments.

En effet il peut être regardé comme le héros le plus accompli que jamais Rome ait porté. Dans la guerre, soldat et capitaine, il se distingua également et dans les emplois subalternes, et dans le commandement en chef. Au courage intrépide, à la grandeur des vues il joignit une fermeté à maintenir la discipline qui contribua plus à ses victoires que la force même des armes. Il sut et combattre et vaincre sans tirer l'épée. Le premier Africain son aïeul a gagné un plus grand nombre de batailles; mais sans vouloir entrer ici dans une comparaison qui est au-dessus de mes forces, il est certain que ce sont de grands et d'admirables exploits de guerre que la prise de Carthage et celle de Numance.

Dans le maniement des affaires civiles, notre Scipion ne se montra pas moins héros. Pénétré de l'amour de la patrie, toujours attaché au bien public, il fit céder à cet unique objet toute autre considération. Il y fit preuve de lumières supérieures, de constance, de grandeur d'âme, et de mépris des plus grands dangers; et enfin il y trouva la mort, qui l'avait épargné dans les hasards de la guerre.

Que dirai-je de sa conduite domestique et privée! Quelle générosité! quelle noblesse de sentiments! quelle simplicité, réunie avec la plus grande élévation de fortune et de génie! Il fut libéral, bienfaisant, bon fils, bon parent, bon ami, doux sans faiblesse, et ferme sans austérité.

Un trait qui nous avait échappé vient ici assez à propos [1]. Lorsqu'il partait pour l'Afrique, un homme qui lui était attaché depuis longtemps, et lui faisait très-assidûment sa cour, lui demandait la place de commandant des pionniers [2] dans son armée : c'était un emploi lucratif chez les Romains : et comme Scipion le lui refusait, cet homme était de fort mauvaise humeur. *Ne vous étonnez pas*[3],

[1] « Itaque homo integerrimus, civis optimus, quum « esset L. Pauli nepos, P. Africani sororis filius, his « hædinis pelliculis præturâ dejectus est. Odit populus « romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam « diligit. Non amat profusas epulas, sordes et inhuma- « nitatem multò minùs. Distinguit rationem officiorum « ac temporum. » (Cic.)

[2] Plut. Apophtheg. — Plin. lib. 33, cap. 11; — Auctor. de Vir. illust.

[3] « Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani pater- « nisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac « togæ dotibus, ingeniique ac studiorum, eminentissi- « mus seculi sui : qui nihil in vitâ nisi laudandum aut « fecit, aut dixit, aut sensit. » (Vell. Paterc. lib. 1, cap. 12.)

[1] Cic. in Verr. lib. 2, n. 28, 29.

[2] Præfectus fabrûm.

[3] « *Noli*, inquit, *mirari, si tu a me hoc non impe-* « *tras. Ego jampridem ab eo, cui meam existimatio-*

lui dit Scipion avec une tranquillité et un sens admirables, *si vous n'obtenez pas de moi l'emploi que vous désirez. Il y a longtemps que je presse d'accepter cette même charge un homme qui, je pense, aura à cœur le soin de ma réputation, et je n'ai pu encore obtenir son consentement.* Il savait, comme l'observe Cicéron, que les gens en place sont responsables de la conduite de ceux qu'ils attachent à leur personne; et par conséquent que, s'ils sont curieux de leur réputation, c'est à eux à prier des amis gens de bien d'accepter ces emplois de confiance, et non pas à les accorder comme des bienfaits.

Scipion aima les lettres, et, né avec une âme héroïque, il cultiva les dons de la nature par l'étude des belles connaissances. Esprit solide, il en recueillit tout le fruit; il y chercha moins l'agréable que l'utile, moins ce qui n'est que pour l'ornement que ce qui tend à perfectionner les mœurs. Sentant combien il devait aux lettres, il leur fut fidèlement attaché; et après s'y être livré avec ardeur dès sa jeunesse, il entretint toujours commerce avec elles, même dans le temps de ses plus grandes occupations. On peut voir ce que j'ai dit sur ce sujet en parlant de la vie privée de ce grand homme. J'ajouterai ici que Xénophon fut son auteur favori [1]. Il y trouvait tout ce qu'il pouvait désirer : délassement agréable, instructions solides, et pour la morale, et même pour la guerre, qu'il ne perdait jamais de vue.

A tous ces avantages inestimables qu'il retira de l'étude des beaux-arts, ajoutons qu'il se forma aussi par la même voie au talent de la parole, si nécessaire dans une république où les affaires de l'univers se décidaient par les délibérations du sénat et du peuple. J'ai déjà observé que Cicéron ne faisait pas moins de cas de l'éloquence de Scipion que de celle de Lélius; et il la caractérise par des traits tout à fait convenables à un aussi grand homme, la majesté [1], l'autorité, la force des pensées, la noblesse et l'élévation des sentiments. On y sentait un chef qui donnait le ton au peuple, bien loin de le prendre de lui.

Scipion rassemblait donc en lui seul toutes les vertus qui font l'homme de guerre, l'homme d'état et l'homme de bien. Mais ce qui est unique, c'est que sur une si belle vie l'histoire ne remarque aucune tache, elle le loue sans exception, et toute sa conduite n'offre rien qui ait besoin d'apologie.

L'autorité et les conseils de Polybe lui furent très-utiles, comme je l'ai déjà dit, pour parvenir à ce haut degré de gloire. Grand exemple pour les jeunes seigneurs. Ils trouveraient encore des Polybes, s'ils en cherchaient, et ils pourraient eux-mêmes devenir des Scipions.

Pendant les deux années qui suivirent la mort de Scipion l'Africain, l'histoire ne nous fournit rien touchant les contestations auxquelles donnait lieu la distribution des terres. Nous apprenons seulement de Plutarque que Caïus tenait toujours la noblesse en inquiétude par les vertus et les talents qu'il faisait paraître en sa personne. On le voyait infiniment éloigné de l'oisiveté et de la mollesse, ne se livrant ni à la débauche ni au soin de s'enrichir, et de plus s'exerçant à l'éloquence, qui lui fournissait des armes propres à soutenir les combats de la place publique. On sait qu'à Rome il n'y avait que deux voies pour arriver aux premières dignités [2], le mérite de bon général, et celui d'habile orateur. On mettait presque de niveau ces deux talents, dont l'un défendait l'état contre les ennemis du dehors, et l'autre secourait au dedans les citoyens et la république même.

Caïus donna des preuves du progrès qu'il avait fait par rapport à l'éloquence, dans une cause qu'il plaida pour un de ses amis, nommé

« *nem caram fore arbitror, peto ut mecum præfectus* « *proficiscatur, et adhuc impetrare non possum.* Et- « enim reverà multò magis est petendum ab hominibus, « si salvi et honesti esse volumus, ut eant nobiscum in « provinciam, quàm hoc illis in beneficii loco deferen- « dum. » (Cic.)

[1] « Africanus semper Socraticum Xenophontem in « manibus habebat. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 63.)

[1] « Quanta illi, dii immortales ! fuit gravitas ? (*C'est* « *Lélius qui parle d'un discours de Scipion*) quanta « in oratione majestas ! ut facilè ducem populi romani, « non comitem diceres. » (*De Amicit.* n. 96.)

[2] « Duæ sunt artes quæ possunt locare homines in « amplissimo gradu dignitatis : una imperatoris, altera « oratoris boni. Ab hoc enim pacis ornamenta retinen- « tur : ab illo belli pericula repelluntur. » (*Pro Mur.* n. 30.)

Vettius. Le peuple fut si ravi et si transporté du plaisir de l'entendre, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner publiquement sa joie. Il crut voir renaître en sa personne un second Tibérius, et un nouveau protecteur des lois agraires. Aussi, dit Plutarque, Caïus fit juger en cette occasion que les autres orateurs n'étaient que des enfants auprès de lui. Ce grand succès le rendit de plus en plus suspect et redoutable aux nobles, et dès lors ils convinrent qu'il fallait prendre toutes sortes de mesures pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

MAM. ÆMILIUS LEPIDUS [1].
L. AURELIUS ORESTES.

Caïus ayant été élu questeur, le sort lui donna pour département la Sardaigne, sous les ordres du consul Oreste. La questure était le premier degré qui menait ensuite aux autres dignités. Ses ennemis furent très-contents de le voir obligé par sa charge de s'éloigner de la ville et des assemblées du peuple; et lui, de son côté, n'en eut pas moins de joie qu'eux, parce qu'il aimait naturellement la guerre, et qu'il ne s'était pas moins exercé aux armes qu'à l'éloquence. D'ailleurs, redoutant encore la tribune, qui avait été si funeste à son frère, et ne se sentant pas assez de force pour résister au peuple et à ses amis qui l'y appelaient, il saisit avidement l'occasion de cette absence, qui lui était devenue nécessaire, et qui était fort selon son goût.

Si cela est, il paraîtrait que ce fut plutôt par nécessité que par choix qu'il se jeta dans les affaires du gouvernement. Il est certain au moins que Caïus voulait qu'on le crût [2]; car, au rapport de Cicéron, il racontait lui-même, à quiconque voulait l'entendre, un songe qui suppose en lui une répugnance vaincue par la seule fatalité. Il disait que, dans le temps qu'il demandait la questure, son frère Tibérius lui apparut en songe, et lui dit: *Caïus, tu as beau fuir, les destins te préparent un sort semblable au mien.*

[1] An. R. 626; av. J. C. 126.
[2] Cic. de Divin. lib. 1, n. 56. — Plutarch. — Val. Max. lib. 1, cap. 7.

Caïus, étant arrivé en Sardaigne, y donna toutes sortes de preuves d'un rare mérite. Il se distingua au-dessus de tous les jeunes gens par sa valeur contre les ennemis, par un caractère d'équité et de justice envers ceux qui dépendaient de lui, par son affection et son respect pour son général. Mais en ce qui regarde la tempérance, le goût de la simplicité, la sobriété et l'amour pour le travail, il surpassa même tous ceux qui étaient au-dessus de son âge.

Il arriva que cette année-là l'hiver fut très-rude et très-malsain en Sardaigne. Le général envoya demander aux villes des habits pour ses soldats. Les villes députèrent en même temps au sénat pour le prier de les décharger de cette imposition trop onéreuse, et qui passait leurs forces. Le sénat reçut favorablement leur requête, et ordonna au consul de chercher ailleurs de quoi habiller ses troupes. Cet ordre le jeta dans un embarras considérable, parce qu'il ne trouvait aucun moyen de fournir à cette dépense et de soulager les soldats qu'il voyait avec peine souffrir beaucoup de la rigueur du froid. Caïus, qui était fort estimé et fort aimé dans toute l'île, alla de ville en ville, et fit si bien par son éloquence, qu'il leur persuada à toutes d'envoyer d'elles-mêmes des habits et de secourir les Romains dans un besoin si pressant. Il paraît par cet exemple de quelle importance il est de bien traiter les peuples et de s'en faire aimer.

La nouvelle en étant portée à Rome, ce grand service parut un essai et un prélude de ce que Caïus saurait faire pour gagner l'affection du peuple, et troubla fort le sénat. Sa jalousie, ou plutôt sa mauvaise volonté, alla si loin que des ambassadeurs, arrivés en même temps à Rome de la part du roi Micipsa, ayant déclaré au sénat que le roi leur maître, par considération pour Caïus, envoyait en Sardaigne au général romain une grande provision de blé, on leur en sut fort mauvais gré, et on les chassa honteusement.

M. PLAUTIUS HUPSÆUS [1].
M. FULVIUS FLACCUS.

Fulvius, consul de cette année, était l'un des trois commissaires pour l'exécution de la loi agraire, homme turbulent et inquiet [2] qui, pour consoler les alliés de la perte des terres qu'on leur enlevait appuyait de toute l'autorité du consulat le projet mis en avant par Tibérius, comme je l'ai dit ci-dessus, de donner aux peuples d'Italie le droit de bourgeoisie romaine. Heureusement pour la tranquillité publique, les habitants de Marseille vinrent à Rome demander du secours contre les Gaulois, leurs voisins, qui les fatiguaient. Le soin de cette guerre, dont Fulvius se chargea volontiers, dans l'espérance du triomphe, délivra la ville pour un temps de ce factieux.

Dans ces circonstances, une conjuration, qui se tramait depuis longtemps éclata tout à coup par la révolte de Frégelles, ville du Latium [3]. Mais elle fut étouffée dans sa naissance par les soins du préteur L. Opimius, qui assiégea la ville et la prit. Si cette conjuration n'avait été découverte à propos, elle aurait pu dès lors donner lieu à la défection générale des alliés, qui depuis mit en grand péril la république. Ce préteur, qui était ennemi déclaré de la famille des Gracques, dans le compte qu'il rendit au sénat de cette conjuration, jeta des soupçons sur Caïus, et présenta les faits de manière à le faire regarder comme le chef muet de l'entreprise.

C. CASSIUS LONGINUS [4].
C. SEXTUS CALVINUS.

Il y avait déjà deux ans que L. Aurélius était en Sardaigne. Néanmoins on lui continua encore cette année le commandement de cette même province, et on lui envoya de nouvelles troupes à la place de celles qui jusque-là avaient utilement servi sous lui. Le principal dessein du sénat, en continuant le commandement à Aurélius dans la Sardaigne, avait été d'y retenir aussi Caïus, en qualité de proquesteur, et de l'empêcher, sous ce prétexte, de paraître à Rome, où sa présence était redoutée; mais Caïus ne donna pas dans le piége, et, s'étant embarqué, il se rendit à Rome, où il parut tout d'un coup dans le temps qu'on le croyait encore en Sardaigne. Ses ennemis ne manquèrent pas de lui en faire un crime, et saisirent cette occasion pour le rendre odieux comme un jeune homme hardi et entreprenant, qui se mettait au-dessus des lois. Le peuple même d'abord condamna un retour si précipité, et trouva fort étrange qu'un questeur fût revenu avant son général.

Obligé de comparaître devant les censeurs pour leur rendre compte de sa conduite, il se défendit avec beaucoup de modestie. Il leur représenta « qu'il avait servi dans les troupes « douze ans, quoique les lois n'en exigeassent « que dix ; qu'il était demeuré deux ans en-« tiers auprès de son général en faisant les « fonctions de la questure, quoique la loi « permît au questeur de se retirer après un « an de service ; que pendant tout ce temps-« là il n'avait pas reçu des alliés une obole « en présent [1], et qu'il n'avait pas souffert « qu'ils fissent aucune dépense pour lui ; « que, si l'on pouvait lui reprocher que ja-« mais femme de débauche fût entrée chez « lui, il consentait à être regardé comme le « dernier et le plus méprisable des mortels. « Il ajouta qu'il était le seul de cette armée « qui avait emporté sa bourse pleine d'argent « et qui la rapportait vide ; au lieu que tous « les autres avaient bu le vin qu'ils avaient « emporté dans des cruches, et qu'ils rappor-« taient ces mêmes cruches pleines d'or et « d'argent. » Il plaida si bien sa cause, qu'il changea les dispositions de tous ses auditeurs,

[1] An. R. 627 ; av. J. C. 125.
[2] Appian. de Bell. Civil.
[3] Freinshem.
[4] An. R. 628 ; av. J. C. 124.

[1] « Ita versatus sum in provinciâ, ut nemo possit verè « dicere assem aut eo plus in muneribus me accepisse ; « aut meâ operâ quemquam sumptum fecisse... Si ulla « meretrix domum meam introivit... omnium natorum « postremissimum nequissimumque existimatote. Itaque, « Quirites, quum Româ profectus sum, zonas, quas « plenas argento extuli, eas ex provinciâ inanes retuli. « Alii vini amphoras quas plenas tulerunt, eas ar-« gento plenas domum reportaverunt. » (Apud *Aul. Gell.* lib. 15, cap. 12.)

qu'il fut absous honorablement, et que ses juges demeurèrent persuadés qu'on lui avait fait une grande injustice.

Après cette affaire, on lui en suscita plusieurs autres, et on forma contre lui divers chefs d'accusations encore plus graves ; car on l'accusait d'avoir sollicité les alliés à se révolter contre les Romains, et d'avoir eu part au soulèvement qui était arrivé à Frégelles; mais il répondit si bien aux différents griefs dont on le chargeait, qu'il détruisit tous les soupçons qu'on avait fait naître contre lui. Quand il s'en fut lavé, il songea à demander le tribunat.

Tous les nobles et les riches généralement s'opposèrent à lui dans cette demande, dont ils craignaient extrêmement les suites. Mais le peuple le favorisa tellement, que de toute l'Italie il vint comme une inondation de gens qui se jetèrent dans la ville pour prendre part à son élection. La foule y fut si grande, qu'une infinité ne purent avoir de logement, et que, le champ de Mars s'étant trouvé trop petit pour contenir toute cette multitude, ils donnèrent leur suffrage à haute voix de dessus les toits et les tuiles des maisons. Tout le fruit que les nobles tirèrent des grands mouvements qu'ils s'étaient donnés, fut la petite mortification qu'ils causèrent à Caïus de n'être nommé que le quatrième, au lieu qu'il avait espéré être nommé le premier. Mais ils n'y gagnèrent pas beaucoup, car il ne fut pas plus tôt installé dans cette charge, qu'il devint le premier par la supériorité de son mérite au-dessus de tous ses collègues.

Cicéron ne fait pas difficulté de dire que Caïus avait de quoi égaler[1], s'il eût vécu plus longtemps, son père Gracchus, et son aïeul Scipion l'Africain. Il regrette amèrement qu'il ait mieux aimé faire preuve de son zèle pour la mémoire de son frère que de piété envers la patrie; et il reconnaît que l'état et les lettres ont également perdu à sa mort. Pour ce qui est de son éloquence, il en fait les plus grands éloges. Il loue en lui une expression noble, des pensées solides, une riche abondance, une force et une gravité majestueuse, qui l'avaient mis beaucoup au-dessus de tout ce qui avait paru jusque-là d'orateurs à Rome, et qui étaient capables de le porter à un degré de perfection où il n'aurait point eu à craindre d'avoir jamais de supérieur.

Ce qui faisait éclater surtout son éloquence[1], c'est la force que lui inspirait son respect et sa tendresse pour son frère, le souvenir de sa funeste mort qui lui était toujours présent et le pénétrait d'une vive douleur, enfin un violent désir de le venger. Car, quelque matière qu'il traitât, il trouvait toujours occasion de déplorer la mort de son frère, et ramenait sans cesse le peuple sur cette idée, qui lui fournissait les pensées et les expressions les plus touchantes. « Où me retirerai-« je ? disait-il[2]; où chercherai-je un asile ? « Sera-ce au Capitole? Mais ce temple si « saint est inondé du sang de mon frère. Irai-« je me cacher dans ma maison ? Mais j'y « trouverai une mère éplorée et réduite à la « dernière désolation. » A un discours si pathétique il joignait une déclamation animée, un ton de voix, des gestes, des regards qui tiraient les larmes des yeux, même de ses ennemis.

Quelquefois il opposait à la violence sanguinaire exercée contre Tibérius, la conduite bien différente des anciens Romains. « Vos « ancêtres, leur disait-il, déclarèrent autre-« fois la guerre aux Falisques pour venger « Génucius, tribun du peuple, qui avait été « maltraité en paroles seulement : ils con-« damnèrent à la mort C. Véturius, parce « que, un des tribuns passant par la place, il « avait été le seul qui eût refusé de se retirer

[1] « Noli putare, Brute, quemquam pleniorem et ube-« riorem ad dicendum fuisse... Damnum illius immaturo interitu res romanæ latinæque litteræ fecerunt. « Utinam non tam fratri pietatem quàm patriæ præstare « voluisset ! Quam ille facilè tali ingenio, diutius si vixis-« set, vel paternam esset vel avitam gloriam consecutus ! « Eloquentiâ quidem nescio an habuisset parem nemi-« nem. Grandis est verbis, sapiens sententiis, genere toto « gravis. » (In *Bruto*, n. 125, 126.)

[1] « C. Gracchum mors fraterna, pietas, dolor, magni-« tudo animi, ad expetendas domestici sanguinis pœnas « excitavit. » (Cic. *de Harusp. resp.* n. 43.)

[2] « Quò me miser conferam ? quò vertam ? In Capito-« liumne ? at fratris sanguine redundat. An domum ? « matremne ut miseram lamentantemque videam, et « abjectam ? » (*C. Gracchus* apud *Cic. de Orat.* lib. 3, n. 214.)

« pour lui laisser le passage libre. Au lieu « que ces gens (*en montrant les nobles*) ont « assommé devant vos yeux, à coups de bâ- « tons, mon frère Tibérius : acharnés sur son « corps, ils l'ont traîné au travers de la ville, « et l'ont jeté dans le Tibre pour le priver « des honneurs de la sépulture. Ils ont mis à « mort, saus aucune forme de justice, tous « ses amis qui sont tombés entre leurs mains. « Cependant, ajoutait-il, c'est une coutume « observée de tout temps à Rome, que, lors- « qu'un homme est poursuivi criminelle- « ment, s'il ne comparaît pas, on envoie dès « le matin à la porte de sa maison un officier « l'appeler à son de trompe, et jamais avant « que cette cérémonie ait été faite, les juges « ne procèdent à sa condamnation : tant nos « ancêtres avaient de retenue et de précau- « tion dans leurs jugements quand il s'agis- « sait de la vie d'un citoyen ! »

TRIBUNAT DE CAIUS.

Q. CÆCILIUS METELLUS [1].
T. QUINTIUS FLAMININUS.

Caïus, après avoir échauffé les esprits du peuple par de semblables discours, proposa deux lois, qui tendaient l'une et l'autre à attaquer les ennemis de Tibérius : l'une portait « que tout magistrat que le peuple aurait dé- « posé ne pourrait plus aspirer à aucune « charge ; » l'autre ordonnait « que le magis- « trat qui aurait banni un citoyen sans lui « avoir fait son procès dans les formes, se- « rait cité et poursuivi devant le peuple. » La première de ces lois regardait directement Octavius, que Tibérius avait fait déposer ; et l'autre tombait sur Popillius, qui, étant consul, avait banni les amis de Tibérius, sans observer fort exactement les formes de justice. Popillius n'attendit point le jugement du peuple, et s'exila volontairement de l'Italie. Son exil ne fut pas long. A peine Caïus eut-il été tué, que le tribun Calpurnius Bestia fit rappeler Popillius par le suffrage du peuple même.

[1] An. R. 629 ; av. J. C. 123.

Pour ce qui est de l'autre loi, Caïus la retira à la prière de sa mère, qui s'intéressait pour Octavius. Le peuple y consentit volontiers ; car il honorait fort Cornélie, autant en considération de ses deux fils que par rapport à son père : ce qui parut clairement quelque temps après par une statue de bronze qu'on lui éleva, et sur laquelle on mit cette inscription : *Cornélie, mère des Gracques.*

Ces deux premières lois ne furent que le prélude de beaucoup d'autres qui suivirent ; et Caïus n'omit rien de ce qui pouvait rabaisser l'autorité du sénat et relever celle du peuple.

Il renouvela la loi de son frère pour le partage des terres, et se fit établir ou confirmer triumvir pour cette distribution avec M. Fulvius et C. Crassus.

Il ordonna qu'on fournirait aux soldats des habits, sans rien retrancher pour cela de leur solde, et qu'on n'enrôlerait aucun citoyen qu'il n'eût dix-sept ans accomplis.

Il n'oublia pas la multitude qui habitait à Rome, et il ordonna qu'on distribuerait par mois, aux dépens du peuple, aux pauvres citoyens, une certaine quantité de blé sur le pied de moins de six deniers de notre monnaie par boisseau. Cette loi [1] fit un plaisir infini au peuple, qui se trouvait par là à son aise et dispensé de travailler. Mais tous les gens de bien généralement s'y opposaient, tant parce qu'elle épuisait le trésor que surtout parce que, s'il est d'un gouvernement sage de soulager ceux qui sont vraiment pauvres et hors d'état de se procurer le nécessaire, il n'est pas moins certain qu'en tirant indistinctement les gens du peuple de l'habitude et de la nécessité du travail on fait un tort infini à la république, que l'on surcharge d'une multitude de fainéants qui se livrent à toutes les espèces de désordres et d'excès [2]. Ces sortes de largesses sont donc louables, comme le remarque Cicéron, lorsqu'elles sont

[1] « Frumentariam legem C. Gracchus ferebat. Jucunda « res plebi romanæ : victus enim suppeditabatur largè « sine labore. Repugnabant boni, quòd et ab industrià « plebem ad desidiam avocari putabant, et ærarium ex- « hauriri videbant. » (CIC. *pro Sext.* n. 103.)

[2] (CIC. *de Offic.* lib. 2, n. 70.)

modérées et réglées sur les vrais besoins : excessives et indéfinies, comme celles de Caïus, elles ne peuvent être jugées que très-pernicieuses.

Les distributions de blé ordonnées par Caïus étaient vraiment indéfinies ; car il paraît qu'elles comprenaient les riches aussi bien que les pauvres. Le fait que je vais rapporter en est une preuve. L. Pison [1], surnommé *Frugi*, c'est-à-dire *homme de bien*, personnage alors consulaire, mais plus recommandable encore par sa probité généralement reconnue, avait été un de ceux qui s'étaient opposés le plus fortement à la loi de Caïus dont nous parlons. Quand cette loi eut vaincu tous les obstacles, et qu'elle commença à s'exécuter, Caïus, le voyant parmi ceux qui se présentaient pour la distribution, l'apostropha devant tout le peuple, et lui reprocha qu'il était en contradiction avec lui-même, demandant sa part de blé en conséquence d'une loi dont il avait combattu l'établissement. *Je ne voudrais pas*, lui répliqua Pison, *que vous distribuassiez* mon *bien aux citoyens. Mais, si vous le faisiez, je viendrais au moins en demander ma part.* Parler ainsi, c'était condamner ouvertement la loi de Caïus, comme ruinant le trésor et épuisant le patrimoine public, dont pourtant Caïus se vantait, dans tous ses discours, d'être le défenseur et le conservateur : mais ses actions prouvaient tout le contraire.

Il fit aussi des ordonnances pour établir des colonies, pour faire de grands chemins, pour bâtir des greniers publics ; et il se chargea lui-même de l'intendance et de la conduite de ces importants ouvrages, sans jamais succomber sous le travail, et sans paraître ni accablé, ni embarrassé de tant et de si grandes entreprises, mais au contraire les exécutant toutes avec autant de promptitude et de soin que si chacune eût été la seule dont il fût chargé. Le peuple était ravi de le rencontrer partout, et de le voir toujours suivi d'une foule d'entrepreneurs, d'ouvriers, d'ambassadeurs, d'officiers, de soldats, de gens de lettres, avec lesquels il s'entretenait familièrement d'un air de bonté, conservant toujours sa gravité et sa dignité au milieu de ces manières douces et polies, s'accommodant au génie des uns et des autres, et disant à chacun ce qui lui convenait ; talent rare, mais absolument nécessaire à ceux qui sont dans les grandes places.

L'ouvrage qu'il prit le plus à cœur, et auquel il s'appliqua avec le plus de soin, ce furent les grands chemins, dans lesquels il s'attacha particulièrement à la commodité, sans pourtant négliger la beauté, ni la grâce. Il poussa ces chemins en droite ligne au travers des terres, les pava de belles pierres de taille partout où il en était besoin, ou employa la pierraille et le sable pour former des chemins ferrés. Toutes les fondrières et tous les ravins que les torrents ou les eaux croupies avaient creusés, il les faisait combler, ou en joignait les deux côtés par des ponts solides. De plus, il partagea tous ces chemins par des espaces égaux, chacun de mille pas, et il fit construire des espèces de colonnes de pierres où le nombre de ces milles était marqué, en commençant à compter de Rome. Et de là viennent ces expressions, si ordinaires dans les auteurs latins, *tertio*, *quarto ab Urbe lapide.* Il fit aussi planter d'espace en espace des pierres de côté et d'autre, afin qu'elles aidassent les voyageurs à monter à cheval ; car pour lors on ne connaissait pas l'usage des étriers.

Le crédit de Caïus augmentait de jour en jour parmi le peuple, qui le comblait de louanges, et témoignait être prêt à lui donner les marques les plus essentielles de son affection. Caïus profita de cette bonne volonté pour éloigner du consulat Opimius, son ennemi mortel, qui avait autrefois voulu le faire regarder comme auteur de la conjuration de Frégelles, et pour mettre en place Fannius, de qui il espérait apparemment plus d'appui qu'il n'en reçut réellement. Il dit donc un jour au

[1] « Piso ille Frugi semper contra legem frumentariam « dixerat. Is, lege latâ, consularis ad frumentum accipiendum « venerat. Animadvertit Gracchus in concione « Pisonem stantem. Quærit audiente populo romano, qui « sibi constet, quum eâ lege frumentum petat, quam « dissuaserat ? *Nolim*, inquit, *mea bona, Gracche, tibi* « *viritim dividere liceat : sed si facias, partem petam.* « Parùmne declaravit vir gravis et sapiens, lege Semproniâ « patrimonium publicum dissipari ?... C. Gracchus, quum « largitiones maximas fecisset, et effudisset ærarium, « verbis tamen defendebat ærarium. Quid verba audiam, « quum facta videam ? (*Tusc. Quæst.* lib. 3, n. 48.)

peuple, en le haranguant, qu'il avait une seule grâce à lui demander le jour de l'élection des consuls, qui lui tiendrait lieu de toutes les récompenses, s'il l'obtenait, mais du refus de laquelle pourtant il ne se plaindrait jamais. Cette déclaration jeta les esprits dans une grande inquiétude, et causa, surtout parmi les sénateurs, de vives alarmes. Chacun interprêtait à sa mode l'intention de Caïus. Le jour de l'élection étant venu, et tout le monde étant dans l'attente de ce qu'il allait demander, on le vit arriver au Champ-de-Mars, menant par la main C. Fannius, et sollicitant pour lui avec tous ses amis. Le peuple n'hésita pas, et créa consul Fannius, lui donnant pour collègue Cn. Domitius. Il fit plus, et continua à Caïus lui-même le tribunat, quoiqu'il n'en eût point fait la demande et ne se fût donné aucun mouvement pour l'obtenir. Ses actions briguaient assez pour lui.

C. FANNIUS[1].
CN. DOMITIUS.

Caïus, toujours occupé du soin d'affaiblir l'autorité du sénat, et voyant que le privilége d'exercer seuls la justice donnait un grand pouvoir aux sénateurs, ne se contenta pas d'associer les chevaliers au sénat, pour le jugement des procès, comme le dit Plutarque, en quoi le savant Manuce montre qu'il s'est trompé, mais il l'ôta entièrement au sénat, et le donna aux chevaliers. Il se fit sur cela de fréquents changements dans la suite[2]. Les injustices criantes commises dans les jugements, où les coupables les plus décriés pour leurs vols et leurs concussions trouvaient une protection assurée en corrompant les juges à force de présents, servirent de prétextes spécieux à Caïus pour proposer sa loi, et au peuple pour l'autoriser par ses suffrages. Cette même raison fit que le sénat eut honte d'y résister.

Lorsque Caïus eut fait passer cette loi[1], il se vanta publiquement d'avoir ruiné de fond en comble la puissance du sénat : il ne se trompait pas. Les chevaliers, seuls maîtres des jugements, se rendirent redoutables aux sénateurs. Bientôt ils imitèrent et surpassèrent même la corruption et l'iniquité de ceux qu'ils avaient remplacés. Comme les fermiers des revenus publics étaient tirés de leur ordre, leur nouvelle puissance leur donna moyen d'exercer hardiment le péculat, et de piller la république avec une entière impunité. Ils ne se contentèrent pas de recevoir des présents pour absoudre des coupables, ils allèrent jusqu'à perdre des innocents. Nous en verrons des traits qui prouveront que, pour corriger les abus, il ne s'agissait pas de transférer les jugements d'un ordre à un autre ordre, mais de réformer tout l'état universellement corrompu, et de faire revivre, s'il eût été possible, les sentiments d'honneur et de probité des anciens Romains.

Un autre changement qu'il introduisit ou renouvela[2], quoique léger en apparence, découvre bien les intentions de Caïus, et fait voir que son plan était de changer totalement la face du gouvernement de Rome, et de le faire dégénérer en pure démocratie, privant le sénat du premier rang et de la première autorité. C'était l'usage que ceux qui haranguaient dans la tribune se tournaient toujours vers le sénat et vers le lieu qu'on appelait *Comice*. Caïus, en haranguant, affecta de se tourner vers l'autre bout, qui était la place publique; et depuis qu'il eut commencé, il suivit constamment cette méthode, pour faire voir que c'était dans le peuple que résidait la souveraine puissance, et que c'était le peuple, et non pas le sénat, que devaient envisager ceux qui avaient à parler des affaires publiques.

[1] An. R. 630; av. J. C. 122.

[2] Les chevaliers jouirent du pouvoir que leur avait accordé Caïus pendant seize ou dix-sept ans jusqu'au consulat de Servilius Cæpio, qui leur associa les sénateurs. Les chevaliers furent ensuite rétablis dans la pleine possession de la judicature, qui fut encore partagée quelque temps après entre les chevaliers et les sénateurs, jusqu'à Sylla, qui en priva entièrement les chevaliers.

[1] App. Civil. lib. 1.

[2] Cicéron et Varron nomment pour auteur de cette pratique un certain Licinius, tribun, l'an de Rome 607. Pour concilier Plutarque avec eux, on peut conjecturer que l'exemple de Licinius n'avait point été suivi par ses successeurs, et que Caïus le renouvela.

Caïus, voyant que le consul Fannius, malgré les obligations qu'il lui avait, était extrêmement refroidi à son égard, travailla à s'attacher de plus en plus le peuple par de nouvelles lois. Il proposa donc de conduire des colonies à Tarente et à Capoue, et il entreprit de faire accorder le droit de bourgeoisie et de suffrage à tous les peuples d'Italie, presque jusqu'aux Alpes; ce qui l'aurait mis en état de faire passer dans les assemblées tout ce qu'il aurait voulu.

Le sénat, effrayé du pouvoir de Caïus, qui de jour en jour devenait plus exorbitant, et craignant qu'il ne fût enfin porté à un point où il ne serait plus possible d'y mettre aucun obstacle, s'avisa d'un moyen tout nouveau, et jusque-là inouï, pour ruiner ou du moins pour affaiblir beaucoup son crédit dans l'esprit du peuple. Ce fut de se rendre plus populaire que Caïus même, et d'accorder au peuple, sans trop s'embarrasser de l'honnête, tout ce qui pouvait lui être agréable.

Parmi les collègues de Caïus il y en avait un bien capable de devenir son rival. C'était Livius Drusus, dont les heureuses dispositions naturelles avaient été cultivées par la plus excellente éducation, riche, éloquent, l'un des premiers citoyens de la ville, en tout genre. Les grands s'adressent à lui, et le pressent de s'opposer à Caïus et de se liguer avec eux, non en s'élevant avec violence contre le peuple, et en résistant à ses volontés, mais au contraire, en s'étudiant à lui plaire en tout, même dans les choses pour lesquelles il eût été plus glorieux de mériter sa haine. Ce n'était plus le temps où un consul disait au peuple : *Je souhaiterais fort, Romains, de vous plaire; mais j'aime encore mieux vous sauver, de quelque manière que vous deviez être disposés à mon égard.* Cette fermeté paraissait n'être plus de saison; et il en avait coûté la vie à Scipion l'Africain pour avoir voulu suivre ces anciennes maximes. Le sénat plie donc ici, et par là arrive à ses fins; mais, il faut l'avouer, c'est aux dépens de sa gloire.

Un sentiment de jalousie, assez ordinaire et comme naturel à ceux qui voient quelqu'un de leurs collègues s'élever au-dessus de tous les autres, soit par son mérite, soit par son crédit, et vouloir en quelque sorte les maîtriser, était un motif suffisant pour déterminer Drusus à se prêter à la proposition qu'on lui faisait. L'utilité publique, qu'on lui présentait, l'honneur de pacifier l'état et de réunir les deux partis, lui semblèrent même des raisons dignes d'un bon citoyen. Il se livra donc au sénat : il proposa et fit passer des lois qui n'avaient rien d'honnête ni de véritablement utile, mais dont le seul but était de faire pour le peuple encore plus que ne faisait Caïus, et de lui dérober ainsi l'affection de la multitude. L'approbation que le sénat donnait à toutes les entreprises de Drusus, fit bien voir, dit Plutarque, que ce n'étaient pas tant les lois de Caïus qui lui avaient déplu, que sa personne même, et sa trop grande autorité.

En effet, lorsque Caïus ordonnait l'établissement de deux colonies, pour lesquelles il voulait que l'on choisît les plus honnêtes gens des citoyens, le sénat s'élevait contre lui et le traitait de flatteur du peuple; et quand Drusus en établit douze, et envoya dans chacune trois mille des plus pauvres citoyens, il le favorisa de tout son pouvoir. Il en était ainsi de tout; et Drusus ne manquait jamais, en proposant ses lois, de déclarer qu'il se conduisait par l'avis du sénat, ce qui adoucit beaucoup le peuple à l'égard des principaux de cette compagnie, et éteignit presque entièrement l'animosité que les Gracques avaient fomentée entre les deux ordres.

Tel fut l'effet, salutaire sans doute, de la politique du sénat et des lois de Drusus; effet qui donne bien clairement la supériorité à la cause des grands sur celle des Gracques, puisque toutes les entreprises des deux frères ne tendaient qu'à semer la division, au lieu que les mesures que prenait le sénat rétablissaient la concorde. Ajoutons que, s'il était du bien de l'état, comme on ne peut le contester, que la principale autorité dans le gouvernement restât entre les mains de cette auguste compagnie, plutôt que d'être livrée aux caprices de la multitude, la fin que se proposait le sénat dans les lois de Drusus était bonne et louable, quoique les moyens qu'il employait ne fussent pas dignes de sa gravité.

Caïus devait sentir que son crédit diminuait. Une démarche qu'il fit dans ce temps-là laisse

lieu de douter qu'il s'en fût aperçu [1]. Q. Rubrius, l'un des tribuns, pour ne pas demeurer oisif pendant que ses collègues se donnaient tant de mouvement, et, pour se distinguer aussi par quelque action d'éclat, fit ordonner par le peuple que Carthage, détruite tout récemment par Scipion, serait rebâtie, et qu'on y enverrait une colonie. Lors de sa destruction, défenses avaient été faites, au nom du peuple romain, d'y habiter désormais, avec d'horribles imprécations contre ceux qui, au préjudice de cet interdit, entreprendraient de la rétablir. Caïus n'en fut point effrayé, et pour faire sa cour au peuple, peut-être aussi pour faire disparaître les trophées de Scipion, il entreprit de la repeupler, et y conduisit une colonie composée de six mille citoyens. S'éloigner de Rome dans l'état où étaient les affaires, et y laisser son rival, n'était pas d'un bon politique.

Aussi Drusus, profitant de son absence, travailla de plus en plus à gagner le peuple, et à se concilier sa faveur; en quoi il était merveilleusement aidé par la mauvaise conduite de Fulvius. C'était l'ami particulier de Caïus, et il était avec lui commissaire pour le partage des terres; esprit séditieux et turbulent, haï de tout le sénat, et suspect à tous les bons citoyens, comme soulevant les alliés, et excitant secrètement les peuples d'Italie à se révolter. Ce n'étaient que des bruits qui n'étaient appuyés d'aucune preuve certaine et évidente; mais il les rendait vraisemblables par ses travers, en ne prenant jamais un parti sage, et en se déclarant toujours contre celui de la paix. C'est ce qui contribua le plus à la ruine de Caïus : car toute la haine qu'on avait pour Fulvius retomba sur lui.

Caïus cependant était occupé à rebâtir et à repeupler Carthage, dont il changea le nom, et qu'il appela *Junonia*, c'est-à-dire *la ville de Junon*, divinité tutélaire de l'ancienne Carthage, comme Virgile l'a marqué près de cent ans depuis [2]. Le tribun trouva des obstacles à son projet, comme je l'ai rapporté au livre précédent. Il persista néanmoins, et ayant réglé et ordonné toutes choses dans l'espace de soixante-dix jours, il se rembarqua et revint à Rome. Entre autres motifs qui le pressaient de hâter son retour, un des principaux était la crainte du consulat d'Opimius, qu'il avait écarté l'année précédente, mais qui se remettait actuellement sur les rangs, et qui réellement fut nommé consul pour l'année suivante.

Caïus trouva du changement à Rome dans les esprits : ce qui dut lui faire connaître la faute qu'il avait faite de s'en éloigner. Pour ne rien omettre de ce qui pouvait lui regagner la faveur du peuple, il crut devoir changer d'habitation. Au lieu qu'il demeurait sur le mont Palatin, il alla loger au-dessous de la place, demeure beaucoup plus populaire, parce que c'était là le quartier des petites gens et des plus pauvres citoyens.

Il songea à un autre moyen plus efficace : c'était la promulgation de plusieurs nouvelles lois. Il est très-vraisemblable que les lois qu'il proposa, dans l'occasion présente, étaient celles qui avaient pour objet de communiquer le droit de bourgeoisie romaine et de suffrage aux Latins et aux autres peuples d'Italie. Les alliés, accourant donc de toutes parts à Rome, et se rangeant autour de Caïus, le sénat persuada au consul Fannius de chasser tout ce peuple qui n'était point habitant de Rome, et de ne laisser dans la ville que les seuls citoyens. On publia à son de trompe une ordonnance presque inouïe jusqu'alors, et qui parut bien étrange, portant *défense à quiconque n'était point citoyen, de rester dans la ville, ou d'en approcher plus près de cinq milles, pendant tout le temps qu'il s'agirait de délibérer sur les nouvelles lois*. Caïus, de son côté, fit mettre partout des affiches pour se plaindre de cette proclamation si injuste du consul, et pour promettre main forte à tous les alliés qui resteraient dans Rome. Il ne tint pourtant pas sa parole : car voyant un de ses amis et de ses hôtes maltraité pour raison de contravention à cette défense par les officiers du consul, il passa outre, et ne lui donna aucun secours, soit que, sentant son crédit diminué, il craignît de se commettre, soit, comme il le disait lui-même, qu'il ne

[1] Plutarch. — App. pag. 85.

[2] Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabitâ coluisse Samo.

(*Æn.* I, 20.)

voulût pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient d'en venir aux mains et d'engager quelque combat.

Il arriva en même temps qu'il se brouilla avec ses collègues à l'occasion que je vais dire. Le peuple devait assister à un combat de gladiateurs qu'on lui préparait dans la place publique. La plupart des magistrats firent dresser tout autour de la place des échafauds pour les louer. Caïus leur fit commandement de les abattre, afin que les pauvres pussent jouir librement et gratuitement du spectacle. Comme personne n'obéissait à son commandement, il attendit la nuit qui précéda immédiatement les jeux, et prenant avec lui tous les charpentiers et tous les ouvriers qu'il avait en sa disposition, il fit abattre lui-même tous ces échafands, et rendit ainsi la place libre pour tous les citoyens indifféremment. Cette action le fit regarder de la multitude comme un homme de résolution et de courage; mais ses collègues en furent mécontents, et le taxèrent d'audace et de violence.

LUCIUS OPIMIUS [1].
Q. FABIUS MAXIMUS.

Opimius avait manqué le consulat l'année précédente, comme je l'ai déjà observé, par le crédit de Caïus, qui pour lors fit nommer consul Fannius. Il en fut vengé cette année, et Caïus à son tour, qui comptait être nommé tribun pour la troisième fois, fut exclu de la charge qu'il espérait. Il avait pourtant, selon quelques auteurs, la pluralité des suffrages; mais ses collègues, de concert peut-être avec Opimius, par un esprit de jalousie et de vengeance, prévariquèrent trés-injustement dans le rapport qu'ils en firent. Ce fait ne fut pas avéré dans le temps, et demeura douteux. L'inimitié entre Caïus et Opimius, qui avait déjà paru auparavant, éclata pour lors avec plus de violence que jamais, et fut portée aux derniers excès.

Opimins ne se vit pas plns tôt consul, qu'il entreprit de faire casser plusieurs lois de Caïus. Il insistait particulièrement sur celle qui regardait le rétablissement de Carthage, reprochant fortement à Caïus d'avoir formé et exécuté cette entreprise malgré les anciennes défenses de relever les murs de cette rivale de Rome, et malgré la volonté des dieux, qui s'était déclarée manifestement par des prodiges et des augures funestes qui auraient dû sur-le-champ faire abandonner le projet. Un tribun, soutenu de l'autorité du sénat et du consul, proposa donc l'abolition de la loi qui regardait la colonie de Carthago, et peut-être encore de quelques autres lois de Caïus. L'assemblée fut indiquée, et le jour pris pour procéder à la délibération. Caïus supporta d'abord tous ces affronts avec patience, et il paraissait disposé à n'employer contre ses adversaires que les voies de douceur et de justice, soit qu'il se défiât de son crédit auprès du peuple, soit que, par sagesse, il évitât de donner au consul l'occasion qu'il cherchait d'exciter du trouble et de l'opprimer par la violence. Mais ses amis, et surtout Fulvius, l'animérent si fortement, qu'il rassembla ses partisans pour s'opposer au consul. Par là il commença à se mettre dans son tort; puisque, n'étant plus qu'un particulier, il résistait par la force à la puissance publique.

Le jour que devait se tenir l'assemblée, Opimius d'un côté, et Caïus de l'autre, s'emparèrent du Capitole dès le matin. Le consul ayant fait son sacrifice, un de ses officiers nommé Q. Antyllus, qui emportait les entrailles des victimes, dit à Fulvius et à ceux qui étaient en grand nombre autour de lui, *Méchants citoyens, faites place, et laissez passer les gens de bien.* Cette parole injurieuse les irrita à tel point, qu'ils se jetèrent sur Antyllus, et le tuérent sur-le-champ à coup de poinçons de tablettes, qu'ils avaient, dit-on, fait faire exprès plus grands que de coutume pour s'en servir comme d'armes dans le besoin.

Ce meurtre excita un grand tumulte. Caïus en fut très-affligé, et s'emporta contre ses gens, leur reprochant qu'ils avaient donné prise sur eux à leurs ennemis, qui ne cherchaient depuis longtemps qu'un prétexte pour répandre le sang. Opimius, au contraire, regardant cet événement comme favorable à

[1] An. R 631; av. J. C. 121.

ses desseins, se prépara à en profiter, et excita le peuple à la vengeance. Mais il survint une grosse pluie qui les obligea de se séparer.

Le lendemain le consul assembla le sénat, et pendant qu'il parlait, des gens apostés par lui, ayant mis le corps d'Antyllus sur un lit, le portèrent au travers de la place jusqu'au sénat en poussant de grands gémissements. Opimius, à ces cris plaintifs, feignit d'être étonné; et tous les sénateurs sortirent pour voir ce que ce pouvait être. Le lit, ayant été posé au milieu de la place, ils l'environnent, ils se lamentent sur ce meurtre comme sur un grand désastre; misérable comédie qui excita avec raison l'indignation du peuple. « Ils « ont massacré dans le Capitole, disait-on, « Ti. Gracchus, tribun du peuple, et ont « jeté son corps dans le Tibre; et maintenant « qu'un huissier, qui peut-être n'avait pas « mérité son malheur, mais qui du moins se « l'est attiré par son imprudence, est exposé « sur la place, le sénat romain entoure son « lit, pousse des plaintes lamentables sur sa « mort, et escorte en pompe le convol de « cet homme de néant pour parvenir à faire « périr le dernier défenseur qui reste encore « au peuple romain. »

Le sénat, étant rentré ensuite, fit un décret par lequel il ordonna au consul de pourvoir à la sûreté de la république : UTI L. OPIMIUS CONSUL REMPUBLICAM DEFENDERET. Cette formule lui donnait un pouvoir illimité. Alors le consul ordonna à tous les sénateurs de prendre les armes, et à tous les chevaliers de se rendre le lendemain matin auprès de lui, chacun avec deux domestiques bien armés[1]. En même temps il fit citer Caius et Fulvius à venir en personne rendre compte au sénat de leur conduite.

Ils n'avaient garde de répondre à cette citation, c'est-à-dire de se livrer eux-mêmes entre les mains de leurs ennemis. Fulvius rassembla et arma le plus de monde qu'il put. Caius ne paraissait point penser à sa défense; mais, en s'en retournant de la place, il s'arrêta près de la statue de son père, la regardant longtemps sans dire une seule parole, et ne put s'empêcher de verser quelques larmes et de pousser quelques soupirs, regrettant peut-être, mais trop tard, de n'avoir pas suivi l'exemple d'un père si illustre, qui avait toujours été attaché au parti de l'aristocratie, et qui s'en était si bien trouvé. Le peuple, qui vit Caius en cet état, fut touché de compassion. Tous ensemble, se reprochant leur lâcheté de ce qu'ils abandonnaient et trahissaient un tel protecteur, le suivent chez lui et passent la nuit devant la porte de sa maison. Ils y firent la garde, mais tristement, dans un morne silence, occupés des maux publics et de ceux qui les menaçaient en particulier. Chez Fulvius, au contraire, ce ne furent que festins et que bombances : il s'enivra lui-même le premier; et, échauffé par le vin, il n'y eut point de rodomontades, soit en actions, soit en paroles, par lesquelles il ne cherchât à se signaler.

Le lendemain au matin on eut bien de la peine à l'éveiller. Il se leva néanmoins encore tout étourdi des fumées du vin : et ses gens s'étant armés, ils se mirent tous en marche avec de grands cris, avec des menaces pleines de fierté, et allèrent se saisir du mont Aventin. Caius au contraire refusa de prendre des armes, et sortit en robe, comme s'il allait à une assemblée ordinaire, s'étant seulement muni d'un petit poignard. Comme il sortait, Licinia sa femme l'arrêta, et se jeta à ses genoux sur le seuil de la porte, le prenant d'une main, et tenant son fils de l'autre. « Elle lui « représenta d'une voix entrecoupée de san- « glots le péril certain où il s'exposait en al- « lant, dans l'éclat où il était, au-devant des « meurtriers de Tibérius son frère. Elle loua « sa générosité de ne vouloir point prendre « les armes contre ses concitoyens, mais elle « l'exhorta à mettre au moins sa vie en sû- « reté. Enfin, s'il était insensible à sa propre « mort, qui laissait la république sans défen- « seur, elle le conjurait au nom des dieux « d'avoir pitié d'une épouse infortunée et « d'un faible enfant, qui perdraient tout en « le perdant, et qui allaient être exposés à « toutes les indignités qu'on devait attendre « d'ennemis aussi acharnés et aussi inhu- « mains que l'étaient ceux qui persécutaient « sa famille. » Caius se débarrassa doucement d'entre ses bras, et marcha dans un profond

[1] Appian. Civ. pag. 365.

silence environné de ses amis. Sa femme, voulant s'avancer et le suivre pour le retenir par sa robe, tomba sur le pavé, où elle demeura sans voix et sans sentiment, jusqu'à ce que ses domestiques, la voyant évanouie, l'enlevèrent et la portèrent chez son frère Crassus.

Quand les gens de Caïus et de Fulvius furent assemblés sur l'Aventin, Caïus, pour n'avoir rien à se reprocher, engagea Fulvius à envoyer à la place le second de ses fils avec un caducée à la main. C'était un jeune homme d'une beauté singulière; et les grâces de son visage étaient encore relevées par l'air humble et modeste avec lequel il se présenta, et par les larmes qu'il répandait en faisant au consul et au sénat les propositions d'accommodement dont il était chargé. La plupart des sénateurs ne s'éloignaient pas de mettre l'affaire en négociation. Mais le consul Opimius ne voulut rien entendre. *Ce n'est point*, dit-il, *par des hérauts que ces rebelles doivent s'expliquer. Qu'ils viennent en personne subir le jugement comme des criminels, demander grâce en cet état, et désarmer la colère du sénat justement irrité de leur révolte.* En même temps il ordonna à ce jeune homme de s'en retourner, et lui défendit expressément de revenir, s'il n'apportait la soumission de Caïus et de Fulvius aux ordres du sénat. Le jeune homme ayant fait son rapport, Caïus voulait obéir, et se présenter au sénat pour se justifier; mais tous les autres s'y étant opposés, Fulvius renvoya encore son fils pour faire une seconde fois les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à terminer l'affaire par la voie des armes, impatient d'en venir aux mains, fit prendre le jeune Fulvius, et, l'ayant donné en garde à des gens sûrs, il marcha contre la petite armée de Fulvius avec une bonne infanterie et des archers crétois, qui, tirant sur cette troupe et en blessant plusieurs, la mirent bientôt en désordre. Dans un moment la déroute fut générale. Fulvius se retira dans un bain public qui était abandonné, où il fut découvert peu de temps après et égorgé avec l'aîné de ses enfants. Dans ce combat, et dans la fuite, il périt deux cent cinquante hommes du côté de Fulvius. L'histoire ne nous apprend point s'il y eut de la perte dans l'autre parti. Nous savons seulement que P. Lentulus, prince du sénat, y reçut une blessure considérable.

Pour Caïus [1], personne ne le vit combattre ni tirer l'épée. Très-affligé de tout ce qui se passait, il se retira dans le temple de Diane. Là il voulut se servir de son poignard pour se tuer lui-même, mais il en fut empêché par les plus fidèles de ses amis, Pomponius et Licinius, qui lui ôtèrent le poignard, et le portèrent à prendre la fuite. Caïus, avant que de sortir du temple, se jeta à genoux et levant les mains vers la déesse, il la pria que le peuple romain, en punition de son ingratitude et de sa noire trahison (car la plupart l'avaient abandonné sur la première publication de l'amnistie qu'on leur promit), ne sortît jamais de la dure servitude à laquelle il courait volontairement. Ceux qui poursuivaient Caïus l'atteignirent auprès du pont de bois. Ses deux amis, qui ne l'avaient point abandonné, tinrent ferme à la tête du pont pour lui donner le temps de se sauver, et combattirent avec courage jusqu'à ce qu'ils eussent été tués sur la place. Mais ce qui est tout à fait étrange, c'est ce que toute cette multitude qui était présente, ces milliers de gens du peuple qui avaient tant d'obligation à Caïus, se comportèrent ici en simples spectateurs, l'encourageant et l'exhortant à prendre les devants, comme s'il se fût agi d'une course ordinaire, sans qu'il s'en trouvât un seul qui osât, je ne dis pas prendre sa défense, mais lui donner un cheval pour l'aider à fuir plus promptement: exemple éclatant de l'infidélité et de la lâcheté de la multitude, et qui doit apprendre à tout homme sensé que la faveur populaire est un appui bien fragile, et qui fond sous la main de celui qui s'y est confié, dès que le danger devient sérieux! Caïus cependant s'était retiré dans un bois consacré aux Furies. Ses ennemis étaient près d'y entrer: un de ses esclaves, nommé Philocrate, qui seul l'avait suivi, lui ôta la vie, et ensuite se tua lui-même.

Le sénat n'avait point eu honte de mettre à prix les têtes de Caïus et de Fulvius, et de promettre par une proclamation publique, à quiconque les apporterait, une récompense

[1] Cic. Philip. lib. 8, n. 14.

en or, poids pour poids. Un des amis d'Opimius, nommé Septimuleius, ayant arraché la tête de Caïus au soldat qui l'avait coupée, la porta au consul au bout d'une pique ; il eut même la lâcheté et la barbarie d'en ôter toute la cervelle, et d'y mettre du plomb fondu en place. Elle se trouva peser dix-sept livres huit onces (environ quatorze livres de notre poids), qui lui furent données sur-le-champ en or. Cette action lui fut reprochée quelque temps après par un trait de plaisanterie, qui n'est pas indigne d'être rapporté ici. Il demandait à Scévola, nommé proconsul d'Asie, un emploi dans sa province. *Vous n'y pensez pas*[1], lui dit Scévola : *il y a tant de mauvais citoyens à Rome, que je vous assure qu'en y demeurant vous ne pouvez pas manquer de faire bientôt une grande fortune.* Ceux qui apportèrent la tête de Fulvius ne reçurent rien, parce que c'étaient des gens de néant.

Les corps de Caïus et de Fulvius, et ceux de tous les autres qui avaient été tués dans le combat ou exécutés dans la prison par ordre du consul, furent jetés dans le Tibre au nombre de trois mille. Tous leurs biens furent confisqués. On fit défense à leurs femmes de prendre le deuil. Licinia, femme de Caïus, fut privée de sa dot. Le second des fils de Fulvius, celui qui avait été arrêté par ordre du consul lorsqu'il venait proposer des conditions d'accommodement, jeune homme âgé seulement de dix-huit ans, très-innocent de tout ce que l'on reprochait à son père, qui n'avait ni combattu, ni même pu combattre, puisqu'il était prisonnier dans le temps que l'on en venait aux mains, fut néanmoins inhumainement mis à mort. On lui avait par grâce laissé la liberté de choisir tel genre de mort qu'il voudrait. Mais comme il ne pouvait se résoudre, il fut, malgré ses prières et ses larmes, étranglé dans la prison.

Ce qui choqua et affligea plus sensiblement le peuple, fut l'insolence qu'eut Opimius de bâtir, en mémoire de cet événement, un temple à la Concorde ; car il paraissait par là qu'il se faisait gloire de ses cruautés, et regardait comme un sujet de triomphe le meurtre de tant de citoyens. C'est pourquoi, au-dessous de l'inscription mise sur le frontispice du temple, quelqu'un grava pendant la nuit un vers dont le sens est tel : *Ce temple de la Concorde est l'ouvrage de la fureur.* On ne peut pas conserver dans le français l'allusion et l'élégance, soit du latin, soit du grec, *Vecordiæ opus ædem facit concordiæ.* Ἔργον ἀπονοίας ναὸν ὁμονοίας ποιεῖ.

Le peuple, qui avait abandonné si lâchement les Gracques à la fureur de leurs ennemis, leur rendit après leur mort des regrets tardifs et de stériles honneurs. On leur dressa des statues en public ; on consacra les lieux où ils avaient été tués, et on y portait les prémices des fruits dans chaque saison. Plusieurs même y offraient tous les jours des sacrifices, et y faisaient leurs prières prosternés à genoux comme dans les temples des dieux.

Les grands ne s'opposèrent pas à ces vaines démonstrations d'honneur et de respect, qui n'aboutissaient à rien. Mais ils s'attachèrent à anéantir les lois agraires, qui leur faisaient un tort réel. Ils y procédèrent par degrés. D'abord ils firent lever par un tribun la défense que Tibérius avait faite à ceux à qui l'on avait distribué des terres publiques, de les vendre ; ce qui donna moyen aux riches de les acheter des pauvres, et même quelquefois de s'en emparer par violence. Un autre tribun fit ordonner que toute recherche, tout partage des terres publiques cesserait, et qu'elles demeureraient à ceux qui en étaient en possession, moyennant une redevance qui serait payée en argent pour être distribuée aux pauvres citoyens. C'était une consolation au moins et un soulagement pour les pauvres. Mais, peu de temps après, il se trouva un troisième tribun qui délivra ces terres de la redevance qui venait de leur être imposée. Ainsi le grand projet des Gracques fut réduit au néant ; et cette entreprise, si funeste à ses auteurs, ne laissa plus aucune trace d'utilité ni pour les particuliers, ni pour la république.

Il me reste à dire un mot de Cornélie et d'Opimius. Le corps de Caïus ayant été retiré du Tibre, apparemment par quelque ami zélé des Gracques, fut porté à Misène, où

[1] « Quid tibi vis, insane? Tanta malorum est multitudo civium, ut tibi hoc ego confirmem, si Romæ manseris, te paucis annis ad maximas pecunias esse venturum. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 266.)

Cornélie s'était confiée depuis la mort de Tibérius. Elle y passa le reste de ses jours dans une maison de campagne, sans rien changer à sa manière de vivre. Son rare mérite lui procura toujours une bonne compagnie, soit de gens de lettres et de savants, soit des premiers personnages de la république. Elle charmait tous ceux qui venaient la voir, lorsqu'ils lui entendaient raconter les particularités de la vie de son père Scipion l'Africain, et la conduite domestique de ce grand homme. Mais elle les remplissait d'admiration, lorsque, sans donner aucune marque de douleur et sans verser une seule larme, elle faisait l'histoire de tout ce que ses enfants avaient fait et souffert, comme si elle eût parlé de personnes qui lui auraient été indifférentes. Elle avait même coutume de dire, en parlant des lieux sacrés où ils avaient été tués, que c'étaient des tombeaux dignes des Gracques. Cette fermeté parut si extraordinaire à quelques-uns, qu'ils crurent que la vieillesse et la grandeur de ses disgrâces lui avaient affaibli l'esprit et le sentiment. Insensés! dit Plutarque, qui ne savaient pas combien un excellent naturel et une heureuse éducation peuvent élever l'âme au-dessus de la fortune, et la mettre en état de triompher de la douleur!

Pour ce qui est d'Opimius, dès qu'il fut sorti du consulat, le tribun P. Décius l'accusa devant le peuple pour avoir fait mourir des citoyens qui n'avaient point été jugés ni condamnés dans les formes de la justice. Carbon, alors consul, celui-là même qui avait été uni si intimement à Caïus, qui avait été avec lui commissaire pour le partage des terres, qui avait poussé la fureur pour ce parti jusqu'à tremper ses mains dans le sang de Scipion l'Africain, ce même Carbon fut le défenseur d'Opimius. Ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'un accusé si légitimement odieux à ses juges évita la condamnation. Carbon était l'un des plus éloquents orateurs de ce temps. Mais enfin tout ce qu'il avait à dire, et tout ce qu'il alléguait réellement pour la justification d'Opimius, se réduisait à insister sur ce qu'il n'avait rien fait que par l'ordre du sénat, en sorte que sa cause était la cause du sénat même. C'était, ce semble, une raison au peuple pour le condamner; cependant il fut renvoyé absous. Peut-être la multitude n'était-elle pas encore revenue de la terreur que lui avaient imprimée les exemples récents de la redoutable vengeance des sénateurs.

Mais si Opimius se tira de ce danger, ce ne fut que pour succomber, quelques années après, à une accusation plus flétrissante. Ayant été envoyé commissaire à la cour de Numidie, il se laissa corrompre par l'argent de Jugurtha, et, à son retour, il fut condamné juridiquement. Il vieillit dans l'obscurité, également haï et méprisé du peuple. Cicéron lui donne partout de grandes louanges[1]. Cela n'est pas étonnant. Outre l'intérêt général du parti de l'aristocratie, Cicéron en avait un personnel dans la cause d'Opimius. Il avait été exilé lui-même pour avoir fait mourir, sans observer les formes de la justice, les complices de Catilina. Le cas d'Opimius avait trop de ressemblance avec celui où il se trouvait pour ne pas l'intéresser vivement. D'ailleurs, les juges qui condamnèrent Opimius étaient ces chevaliers romains établis dans la judicature par Caïus Gracchus; et la haine qu'ils avaient pour le meurtrier de Caïus eut une grande part à la condamnation du commissaire infidèle et avare. C'est ce qui a autorisé Cicéron à taxer ce jugement d'injustice.

Je ne puis terminer l'histoire des Gracques sans jeter encore sur eux un regard en arrière, et sans parcourir d'une vue générale leurs différentes qualités. L'éloquence, douce et insinuante dans l'un, vive et enflammée dans l'autre, et portée dans tous les deux au plus haut degré, ne fut que la moindre partie de leur mérite. Ils firent preuve de valeur et de conduite dans les guerres où ils furent employés; et ils avaient, au jugement de Plutarque, de quoi devenir comparables aux plus grands capitaines, s'ils avaient vécu plus longtemps. Ils étaient également aimés et estimés des troupes, vivaient familièrement avec les soldats, sans que cette familiarité

[1] « Hunc (Opimium) flagrantem invidià propter interitum C. Gracchi semper ipse populus romanus periculo liberavit. Alia quædam civem egregium iniqui judicii procella pervertit. (*Pro Sext.* n. 140.)

diminuât rien du respect que leur attiraient leur naissance et la supériorité de leurs talents. La gloire de leur famille ne servait qu'à leur inspirer des sentiments de noblesse et de grandeur, et un vif désir d'en soutenir l'éclat par leur conduite. Ils avaient toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement : un air d'autorité mêlé de douceur, une heureuse pénétration d'esprit, une grande étendue de vues et de desseins, une application infatigable aux affaires, un généreux désintéressement qui fit qu'ayant été dans les emplois les plus considérables ils conservèrent toujours leurs mains pures, enfin un grand amour du bien public, et une haine déclarée contre toute injustice.

Il faut même convenir, et leurs plus grands ennemis l'ont avoué, qu'entre tant d'établissements qu'ils entreprirent[1], tant de lois qu'ils portèrent, il y en eut de véritablement utiles à la republique. Quelques traits que je n'ai pu commodément insérer dans leur histoire fourniront la preuve de ce que j'avance. Qui peut ne pas louer, par exemple, la construction des greniers publics, moyennant lesquels la ville de Rome aurait toujours une provision suffisante de blé, et ne serait jamais exposée à la disette ? La loi que porta Caius pour mettre en sûreté la personne des citoyens contre la violence des magistrats, et pour soumettre aux plus grandes peines ceux qui les feraient battre de verges, ou qui leur ôteraient la vie, cette loi était la sauvegarde des faibles ; et nous voyons dans les Actes des Apôtres l'usage qu'en fit plus d'une fois S. Paul[2], et la frayeur qu'elle inspirait à ceux qui l'avaient violée. Il fut encore l'auteur d'une autre loi très-sage contre ceux qui, par leurs cabales et leurs intrigues, feraient condamner un innocent. Le sénat même lui eut obligation d'une loi qui attribuait à cette compagnie seule l'arrangement et la distribution des départements des généraux et des magistrats, et qui défendait que l'opposition des tribuns pût être admise lorsqu'il s'agirait des départements des consuls. Plutarque rapporte que le même Caius ouvrit souvent d'excellents avis dans le sénat, et il en cite un exemple. Fabius, propréteur en Espagne, ayant envoyé à Rome des blés qu'il avait levés dans sa province, Caius persuada au sénat de vendre ces blés, et d'en renvoyer l'argent aux villes d'Espagne qui les avaient fournis, faisant en même temps une forte réprimande au propréteur, qui rendait le gouvernement romain odieux aux sujets de l'empire.

Quel dommage que tant de belles qualités, tant de belles actions, aient été déshonorées par un seul vice ! L'ambition rendit les Gracques, non pas inutiles, mais funestes à leur patrie. « Une soif démesurée de gloire[1], et le « désir effréné de s'élever et de dominer sur « les autres, est, dit Cicéron, le grand dan« ger de ceux qui se piquent de noblesse et « de grandeur d'âme ; et c'est ce qui leur fait « commettre souvent de grandes injustices. » A quels excès ne se portèrent point les Gracques ! Quand même un motif d'équité aurait conduit Tibérius dans le projet de sa loi agraire, comment excuser son acharnement et celui de son frère à abaisser le sénat, qui était l'âme de la république, et à priver cette auguste compagnie de ses droits les plus précieux et les plus légitimes ? Le meurtre de Scipion l'Africain, qui fut le fruit de ces querelles, et dont il n'est pas à présumer que Caius fût innocent, ne doit-il pas inspirer de l'horreur pour le parti qui se rendit coupable d'un si noir attentat ? Aussi tout ce qu'il y a eu de têtes plus sages et plus sensées ont prodigué aux Gracques les titres de factieux, de séditieux, de méchants citoyens, et leur mort a été traitée de supplice justement mérité. Concluons qu'il ne peut rester aucun doute ni sur le mérite de ces deux frères, ni sur l'abus qu'ils en ont fait.

Ce n'est pas que j'approuve en tout la con-

[1] « (Gracchorum) consiliis, sapientiâ, legibus, mul« tas esse video reipublicæ partes constitutas. » (Cic. in *Rull.* lib. 2, n. 10.)

[2] Act. Apost. XVI, 37, 38 ; et XXII, 25, 26. — Cic. pro Cluent. 151 ; id. pro Domo, 24, et de Prov. cons. 3 et 17.

[1] « Illud odiosum est, quòd in hâc elatione et magni« tudine animi facillimè pertinacia, et nimia cupiditas « principatûs innascitur... Facillimè autem ad res injustas « impellitur, ut quisque est altissimo animo, et gloriæ « cupido ; qui locus est sanè lubricus. » (Cic. *de Offic.* lib. 1, n. 64, 65.)

duite de leurs adversaires. Le sénat dégénère ici d'une façon étrange de la douceur et de la sage condescendance qui lui avait fait autrefois tant d'honneur dans les dissensions civiles. C'est de ce côté que se trouve une violence sanguinaire, une cruauté détestable, à laquelle les Gracques, et surtout Caïus, n'opposent qu'une modération qui ne peut être assez louée. Ces deux frères, si braves contre les ennemis, n'ont point de courage pour verser le sang de leurs concitoyens. Les Gracques défendent une mauvaise cause par les voies par lesquelles le sénat aurait dû défendre la bonne.

§ II. — VINS DU CONSULAT D'OPIMIUS. L'AFRIQUE RAVAGÉE PAR LES SAUTERELLES, ET ENSUITE PAR LA PESTE QUE CAUSENT LEURS CADAVRES. SEMPRONIUS TRIOMPHE DES JAPODES, ET MÉTELLUS DES DALMATES. GUERRE CONTRE LES BALÉARES ET CONTRE QUELQUES PEUPLES DE LA GAULE TRANSALPINE. FULVIUS TRIOMPHE LE PREMIER DES GAULOIS TRANSALPINS. SEXTIUS DOMPTE LES SALLUVIENS, ET BATIT LA VILLE D'AIX. LES ALLOBROGES ET LES ARVERNIENS ATTIRENT CONTRE EUX LES ARMES ROMAINES. OPULENCE DE CES DERNIERS. AMBASSADE DU ROI DES ARVERNIENS A DOMITIUS. LES ALLOBROGES ET LES ARVERNIENS SONT VAINCUS PAR DOMITIUS. GRANDE VICTOIRE REMPORTÉE PAR FABIUS SUR LES MÊMES PEUPLES. PERFIDIE DE DOMITIUS A L'ÉGARD DE BITUITUS. PROVINCE ROMAINE DANS LES GAULES. TROPHÉES ÉLEVÉS PAR LES VAINQUEURS. LEURS TRIOMPHES. GUERRE CONTRE LES SCORDISQUES. LÉPIDUS NOTÉ PAR LES CENSEURS POUR ÊTRE LOGÉ A TROP HAUT PRIX. TRENTE-DEUX SÉNATEURS DÉGRADÉS PAR LES CENSEURS; ENTRE AUTRES CASSIUS SABACON, AMI DE MARIUS. COMMENCEMENTS DE SCAURUS. CARACTÈRE DE SON ÉLOQUENCE. SA PROBITÉ DOUTEUSE SUR LE FAIT DE L'ARGENT. IL AVAIT ÉCRIT SA VIE. SON CONSULAT. IL EST ÉLU PRINCE DU SÉNAT. BONHEUR DE MÉTELLUS MACÉDONICUS. ILLUSTRATION ÉCLATANTE DE LA MAISON DES MÉTELLUS. TROIS VESTALES SE LAISSENT CORROMPRE. ELLES SONT CONDAMNÉES. L'ORATEUR MARC-ANTOINE EST IMPLIQUÉ DANS CETTE AFFAIRE, ET RENVOYÉ ABSOUS. TEMPLE ÉRIGÉ A VÉNUS *Verticordia*. VICTIMES HUMAINES. CARBON ACCUSÉ PAR L. CRASSUS. GÉNÉROSITÉ DE CRASSUS. SA TIMIDITÉ. OCCASION UNIQUE OU CRASSUS PREND PARTI CONTRE LE SÉNAT. C. CATON CONDAMNÉ POUR CONCUSSIONS. EXACTITUDE SCRUPULEUSE DE PISON SUR LE FAIT D'UNE BAGUE D'OR.

Le désir de mettre sous un seul point de vue tout ce qui regarde les Gracques a obligé de laisser en arrière plusieurs faits qu'il est à propos de reprendre maintenant[1]. J'y joindrai les événements des années qui se sont écoulées depuis la mort de C. Gracchus jusqu'à la guerre de Jugurtha : ce qui fait un espace de neuf ans. Le tout ensemble ne nous offrira qu'une matière assez sèche et assez stérile. Les monuments qui nous restent sur les faits que je vais rapporter se réduisent, ou à des écrivains de si peu de valeur, que leurs ouvrages méritent plutôt le nom de gazettes que d'histoires; ou à quelques parcelles détachées d'auteurs plus dignes de notre estime. Freinshémius a rassemblé dans ses Suppléments de Tite-Live tous ces morceaux épars pour en former un tissu et une suite d'histoire. C'est un grand service qu'il a rendu à la littérature, et c'est pour moi un secours dont je me sers utilement.

Avant que d'entrer dans l'exposition des guerres que firent les Romains pendant l'espace de temps que je me propose de parcourir, je vais placer ici deux singularités qui ne tiennent à rien, et qui peuvent être regardées comme des faits d'histoire naturelle.

La première, c'est que l'année où Opimius fut consul fut une année unique pour les vins, qui, dans toutes les espèces, parvinrent au plus parfait degré de maturité et de bonté. On sait que les Romains gardaient leurs vins pendant un grand nombre d'années : mais ceux du consulat d'Opimius durèrent des siècles. Il en restait encore du temps de Pline[2], près de deux cents ans depuis qu'ils avaient été recueillis; mais ils avaient acquis la consistance du miel, et une amertume si forte, qu'il n'était pas possible d'en boire, si on ne les domptait par une très-grande quantité d'eau. Aussi n'en buvait-on guère. On ne les employait qu'à donner de la qualité aux autres vins, avec lesquels on les mêlait en très-petite dose. On peut bien juger que le prix en était devenu excessif. Le P. Hardouin, déduit du texte de Pline (qui me paraît fort obscur), que, cent soixante ans après le consulat d'Opimius, l'once de ce vin

[1] Tout ce morceau, jusqu'à la guerre de Jugurtha, est de l'éditeur. M. Rollin avait omis les faits qui y sont contenus, sans doute dans le dessein d'y revenir.

[2] Plin. lib. 14, cap. 4.

s'était vendue qnatre-vingt-seize livres de notre monnaie.

L'autre événement est antérieur de quelques années, et d'une espèce toute différente. Sous le consulat de M. Fulvius Flaccus, l'an de Rome 627, une affreuse quantité de sauterelles se répandit dans toute l'Afrique, c'est-à-dire dans ce que nous appelons aujourd'hui les côtes de Barbarie, et y rongea non-seulement les épis naissants, les herbes et les feuilles des arbres, mais les écorces mêmes, et le bois. Et ce ne fut encore là que la moindre partie du mal que le pays en souffrit. Un vent violent, s'étant élevé, les emporta toutes dans la mer, où elles furent submergées; mais les flots repoussant leurs cadavres sur les rivages, il s'en forma des monceaux immenses, qui infectèrent et corrompirent tellement l'air, que la maladie se mit et parmi les bestiaux et parmi les hommes. Je ne sais s'il faut en croire Orose[1]; mais cet écrivain assure qu'il périt huit cent mille hommes dans le royaume de Micipsa, c'est-à-dire dans la Numidie, et deux cent mille dans la province de Carthage. Il ajoute qu'une armée de trente mille hommes, que les Romains tenaient dans Utique pour la défense de la province, fut exterminée par le mal contagieux, sans qu'il en restât un seul homme, et qu'il y ent tel jour où, par une seule porte de cette ville, on emporta quinze cents corps morts. Je crains qu'il n'y ait de l'exagération dans ces nombres[2]; mais le fait de la peste occasionnée par les cadavres des sauterelles est constant, et suffit pour faire sentir que dans la main de Dieu, lorsqu'il veut punir les hommes, les plus vils et les plus petits insectes peuvent devenir d'épouvantables fléaux. Tite-Live parle[3], dans quelques endroits de son histoire, de dégâts causés par des nuées de sauterelles; et il rapporte même, sous l'an 579, qu'un préteur fut envoyé dans l'Apulie avec ordre de ramasser des gens de la campagne pour faire la guerre à cette nouvelle espèce d'ennemis. Mais l'exemple que je viens de rapporter ici est, je crois, le plus étrange que l'histoire de tous les temps nous fournisse.

[1] Oros. v., II.
[2] Liv. Epit. LX. — Jul. Obs.
[3] Liv. XXX, 2, 10; XLII, et 10.

GUERRES.

Parmi les guerres dont j'ai à rendre compte, celles contre les Japodes et contre les Dalmates furent peu considérables.

Les Japodes étaient une nation mêlée d'Illyriens et de Gaulois, qui occupaient à peu près le pays que nous appelons maintenant *Croatie*, entre la Save et la mer Adriatique. Ces peuples, ayant irrité les Romains par les rapines et les pillages qu'ils exerçaient sur les terres de l'empire dont ils étaient voisins[1] furent attaqués et vaincus en une campagne par le consul C. Sempronius Tuditanus, l'an de Rome 623. On accorda au vainqueur l'honneur du triomphe.

Cet honneur coûta encore moins à acquérir à L. Cæcilius Métellus, s'il est vrai, comme le dit Appien, que les exploits de ce Métellus se réduisent à être entré avec une armée dans le pays des Dalmates, auxquels il avait fait déclarer la guerre sans aucune cause légitime, et avoir passé tranquillement l'hiver à Salone[2], où il avait été reçu comme ami. L'Epitome LXII de Tite-Live porte néanmoins qu'il subjugua les Dalmates. Quoi qu'il en soit, L. Cæcilius Métellus, ayant été consul en 633, triompha des Dalmates en 634, et prit même le surnom de *Dalmaticus*.

Quintus Métellus, son proche parent, lui avait donné, quelques années auparavant, l'exemple de chercher des conquêtes aisées, par lesquelles on se fit un nom sans beaucoup de péril, et sans s'embarrasser aussi beaucoup de la justice. Il avait attaqué les Baléares; peuples jusqu'alors presque sauvages, et qui n'avaient paru dans les guerres que comme auxiliaires des Carthaginois.

Les Baléares[3] habitaient les deux îles que nous nommons maintenant *Majorque* et *Minorque*. Vivant presque dans toute la simplicité de la grossière nature, ils n'avaient pas assurément l'ambition de faire la guerre aux Romains. Les antres sous les rochers, ou des souterrains qu'ils se creusaient eux-mêmes,

[1] App. Illyr.
[2] Ville ruinée aujourd'hui. On en montre les ruines à quatre milles de Spalatro.
[3] Diod. Sic. lib. 5; et Straq. lib. 3.

leur servaient de demeures. Ils étaient presque nus, si ce n'est que pendant les froids de l'hiver ils se couvraient des peaux de leurs brebis. Ils trouvaient dans le pays, dont le terroir est fertile, les besoins de la vie, à l'exception néanmoins du vin, dont ils étaient très-avides. Aussi ceux d'entre eux qui avaient servi dans les armées carthaginoises ne manquaient pas d'employer en vin, lorsqu'ils s'en retournaient, tout l'argent qui pouvait leur rester; car il ne leur était pas permis de rapporter cet argent dans leur pays. L'usage en était interdit dans les deux îles. Ils disaient, au rapport de Diodore, que les trésors de Géryon autrefois lui avaient été funestes, en lui attirant Hercule pour ennemi; et qu'instruits par cet exemple, ils avaient, depuis l'antiquité la plus reculée, toujours appréhendé d'introduire parmi eux un métal capable d'irriter la cupidité des autres nations, et par là nuisible à leur repos.

Ils sont particulièrement célèbres par leur habileté à se servir de la fronde. Leur adresse en ce point était sans égale; aussi prenaient-ils une voie sûre pour l'acquérir. On les y accoutumait dès l'enfance; et les mères ne mettaient point le pain entre les mains de leurs enfants, mais le leur faisaient abattre avec la fronde. A l'adresse ils joignaient la roideur; et les armes de la meilleure trempe avaient peine à résister aux pierres qu'ils avaient lancées. Lorsqu'ils allaient au combat, ils portaient trois frondes de longueur inégale, selon les différentes distances auxquelles ils pouvaient avoir besoin de s'en servir contre les ennemis.

Ces peuples étaient pacifiques, comme nous l'avons dit. Néanmoins, quelques particuliers s'étant ligués avec les pirates qui couraient les mers, il n'en fallut pas davantage pour donner prétexte à Q. Métellus, qui fut consul l'an de Rome 629, d'aller porter la guerre dans leur pays. Ils voulurent s'opposer à la descente de l'armée romaine. Mais le consul leur rendit leurs frondes inutiles, en étendant sur les tillacs de ses vaisseaux des peaux qui en amortissaient le coup. Lorsque les troupes romaines furent une fois à terre, ils prirent la fuite, et se dispersèrent de tous côtés dans le pays, de sorte qu'il en coûta plus de peine pour les trouver que pour les vaincre.

Afin d'assurer sa conquête, Métellus établit dans l'île de Majorque deux colonies, Palma et Pollentia, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. Il triompha en 631, et il prit le surnom de *Balearicus*. Il paraît que dans la famille des Métellus on était avide de ces surnoms ambitieux. Le père de celui dont je viens de parler s'était fait surnommer *Macedonicus*, quoique ce qu'il avait fait en Macédoine ne fût pas comparable à la conquête de ce royaume par Paul Emile, qui cependant n'en avait pris aucun nouveau surnom. Voilà le fils et le neveu du Macédonique qui se décorent des titres de *Balearicus* et de *Dalmaticus*. Nous verrons bientôt dans la même famille ceux de *Numidicus* et de *Creticus*[1], etc. On reconnaît par là la vérité de ce qu'a observé Tite-Live, que l'exemple du premier Scipion l'Africain donna lieu à la vanité de ceux qui le suivirent de se parer de titres semblables, sans les avoir aussi bien mérités que lui.

La guerre contre quelques peuples de la Gaule transalpine fut plus considérable que celles dont j'ai parlé jusqu'ici, et amenée par des causes plus légitimes.

Les Romains n'avaient point encore fait de conquêtes dans la Gaule au delà des Alpes. Ils avaient déjà passé ces montagnes l'an de Rome 598; mais cette expédition, dont il a été fait mention en son lieu, n'eut aucune suite que d'assurer la tranquillité des Marseillais, à la prière desquels elle avait été entreprise contre les courses et les insultes de leurs voisins.

Ce fut encore à la prière des mêmes Marseillais que les Romains, dans les temps dont nous parlons, passèrent les Alpes. Mais ils ne se contentèrent pas d'avoir secouru leurs alliés; ils se firent un établissement durable dans les Gaules, et commencèrent à y former une province ou pays de conquête.

[1] Liv. lib. 30, n. ult.

M. PLAUTIUS HYPSÆUS[1].
M. FULVIUS FLACCUS.

Les Salluviens[2], peuples gaulois[3], dans le territoire desquels Marseille avait été bâtie, n'avaient jamais vu que d'un œil jaloux l'accroissement de cette colonie étrangère. Les Marseillais fatigués et harcelés par eux, eurent recours à la protection des Romains, l'an de Rome 627, sous le consulat de C. Fulvius, ami de Caïus, homme séditieux et turbulent, dont nous avons rapporté la fin malheureuse. Le sénat était bien aise de se débarrasser d'un consul factieux : Fulvius ne l'était pas moins de se procurer l'occasion de remporter le triomphe. Ainsi ses vœux et ceux du sénat furent également satisfaits par la commission qu'il reçut d'aller faire la guerre aux Salluviens.

C. CASSIUS LONGINUS[4].
C. SEXTIUS CALVINUS.

Les exploits de Fulvius en Gaule ne furent pas bien considérables. Il obtint néanmoins l'honneur du triomphe, soit par la faveur du peuple, soit que le sénat même regardât comme un heureux présage un premier triomphe sur les Gaulois transalpins. C. Sextius, consul en 628, fut envoyé pour le relever ; mais il ne partit que sur la fin de son consulat, ou même au commencement de l'année suivante, avec la qualité de proconsul.

Q. CÆCILIUS METELLUS[5].
T. QUINTIUS FLAMININUS.

Sextius, ayant trouvé la guerre contre les Salluviens plutôt entamée que bien avancée par Fulvius, la poussa avec vigueur. Il remporta sur eux divers petits avantages, et enfin une victoire considérable auprès du lieu où est maintenant la ville d'Aix. Ce général, par un sage tempérament bien nécessaire dans les nouvelles conquêtes, sut mêler la douceur à la force et à la terreur des armes. Diodore rapporte que[6], comme il faisait vendre les habitants d'une ville des ennemis, dont il s'était rendu maître, un certain Crato, que l'on menait enchaîné avec les autres, se présenta à lui, et lui dit qu'il avait toujours été ami des Romains, et que, pour cause de son attachement à leurs intérêts, il avait eu à souffrir beaucoup de mauvais traitements de la part de ses compatriotes. Sextius s'étant assuré de la vérité du fait, non-seulement fit mettre en liberté Crato et toute sa parenté, mais lui permit même de délivrer de la servitude neuf cents prisonniers à son choix.

Le proconsul prit ses quartiers d'hiver dans le lieu où il avait livré la bataille. Et comme le pays était beau, et même abondant en sources, dont quelques-unes donnaient des eaux chaudes, il y bâtit une ville, qui, à cause de ces eaux et du nom de son fondateur, fut appelée *Aquæ Sextiæ* : c'est la ville d'Aix, capitale de la Provence.

Il nettoya aussi toutes les côtes depuis Marseille jusqu'à l'Italie, en ayant chassé les barbares, qu'il recula à mille et à quinze cents pas de la mer : et il donna toute cette étendue de côtes aux Marseillais. Il revint à Rome l'année suivante, et triompha, ayant eu pour successeur Cn. Domitius, dont nous allons parler.

C. FANNIUS[2].
CN. DOMITIUS AHÉNOBARBUS.

Les Salluviens étaient domptés, mais la guerre n'était pas finie. Leur infortune, et sans doute la crainte d'éprouver un pareil sort, intéressèrent dans leur querelle des peuples voisins et puissants : et Domitius, en arrivant dans les Gaules, trouva plus d'ennemis que Sextius n'en avait vaincus. Teutomalius, roi des Salluviens, s'était retiré chez les Allobroges, qui entreprirent hautement sa dé-

1 An. R. 627 ; av. J. C. 125.
2 Ces peuples sont nommés *Salvi, Salvii, Salluvii.*
3 Quelques auteurs font ces peuples Liguriens d'origine : mais ils étaient établis dans la Gaule.
4 An. R. 628 ; av. J. C. 1 4.
5 An. R. 629 ; av. J. C. 123.

1 Diod. apud Vales. pag. 377.
2 An. R. 630 ; av. J. C. 122

fense; et Bituitus, roi des Arverniens, qui avait donné asile dans ses états à plusieurs des chefs de la nation vaincue, envoya même une ambassade à Domitius pour lui demander leur rétablissement.

Ces deux peuples réunis formaient une puissance très-considérable. Les Allobroges occupaient tout le pays entre le Rhône et l'Isère jusqu'au lac de Genève; et les Arverniens, non-seulement possédaient l'Auvergne, mais, si nous en croyons Strabon[1], ils dominaient presque dans toute la partie méridionale des Gaules, depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées, et même jusqu'à l'Océan. L'opulence de ces derniers répondait à l'étendue de leur domination[2]; et l'on a rapporté de Luérius leur roi, père de Bituitus actuellement régnant, que, pour faire parade de ses richesses et se gagner la faveur de la multitude, il semait en traversant une plaine, monté sur un char, les pièces d'or et d'argent que ramassaient les milliers de Gaulois qui le suivaient. On ajoute que, voulant donner une fête, il forma une enceinte de quinze cents pas en carré, dans laquelle il fit placer des cuves pleines d'une liqueur précieuse, et une si prodigieuse quantité de viandes de toute espèce, que, pendant plusieurs jours ceux qui voulurent trouvèrent de quoi manger, sans que jamais le service manquât d'un seul instant.

Nous avons dit que Bituitus envoya à Domitius une ambassade. Elle était magnifique, mais d'un goût singulier, et qui étonna les Romains[3]. L'ambassadeur, superbement vêtu et accompagné d'un nombreux cortége, menait de plus une grande meute de chiens; et il avait avec lui un de ces poëtes gaulois qu'ils nommaient *bardes*, destiné à célébrer dans ses vers et dans ses chants la gloire du roi, de la nation et de l'ambassadeur. Cette ambassade fut sans fruit, et ne servit même vraisemblablement qu'à aigrir les esprits de part et d'autre.

Un nouveau sujet de guerre fut fourni par les Éduens, qui habitaient le pays entre la Saône et la Loire, et dont les principales villes étaient celles que nous nommons aujourd'hui Autun, Châlons, Mâcon, Nevers. Ces peuples sont les premiers de la Gaule transalpine qui aient recherché l'amitié des Romains. Ils se faisaient un grand honneur d'être nommés leurs *frères*, titre qui leur a été donné souvent dans les décrets du sénat. De tout temps il y avait eu entre eux et les Arverniens une rivalité très-vive; ils se disputaient le premier rang et la principale puissance dans les Gaules. Dans les temps dont nous parlons, les Éduens, attaqués d'un côté par les Allobroges, et de l'autre par les Arverniens, eurent recours à Domitius, qui les écouta favorablement. Tout se prépara donc à la guerre, qui se fit vivement l'année suivante.

LUCIUS OPIMIUS [1].
Q. FABIUS MAXIMUS.

Les Allobroges et les Arverniens épargnèrent au général romain la peine de venir les chercher: ils marchèrent eux-mêmes à lui, et vinrent se camper au confluent de la Sorgue et du Rhône, un peu au-dessus d'Avignon. La bataille se donna en cet endroit. Les Romains remportèrent la victoire. Mais ils en furent principalement redevables à leurs éléphants, dont la forme étrange et inusitée effraya et les chevaux et les cavaliers. L'odeur des éléphants, insupportable aux chevaux, comme le remarque Tite-Live en plus d'un endroit, contribua aussi sans doute à ce désordre. Il resta, dit Orose, vingt mille Gaulois sur la place: trois mille furent faits prisonniers.

Une si grande défaite n'abattit point le courage des deux peuples alliés. Ils firent de nouveaux efforts; et, lorsque le consul Q. Fabius arriva en Gaule, les Allobroges et les Arverniens, soutenus des Rhuténiens (peuples du Rouergue), allèrent au-devant de lui avec une armée de deux cent mille hommes. Le consul n'en avait que trente mille: et Bituitus méprisait si fort le petit nombre des Romains, qu'il disait qu'ils ne pourraient pas résister seulement aux chiens qu'il avait dans son armée. Le succès fit voir en cette occasion,

[1] Strab. lib. 2, pag. 191.
[2] Posidonius, apud Athen. lib. 5, cap. 13.
[3] Appian. ap. Fulv. Ursin.

[1] An. R. 631; av. J. C. 121.

comme en bien d'autres, quel avantage a le bon ordre et la discipline sur la multitude.

Ce fut vers le confluent de l'Isère et du Rhône que les armées se rencontrèrent. Les mémoires qui nous restent nous instruisent peu sur le détail de cette grande action. Il faut que les Gaulois n'aient pas soutenu le premier choc des Romains, s'il est vrai, comme nous le trouvons dans les monuments historiques, qu'ils y perdirent au moins six-vingt mille des leurs, et que du côté des Romains il n'y eut que quinze hommes de tués. Le consul remplit merveilleusement les fonctions de général dans ce combat, quoiqu'il fût actuellement malade de la fièvre quarte, ou selon d'autres, encore faible d'une blessure qu'il avait reçue quelque temps auparavant. Il se fit porter en chaise de rang en rang ; ou, quand il était plus à propos qu'il mît pied à terre, soutenu par-dessous les bras, il donnait ses ordres, et animait ses soldats à bien faire. Il est à présumer qu'il attaqua les ennemis lorsqu'ils passaient le Rhône ou venaient de le passer, sans leur donner le temps de se former et de s'étendre. Une charge vigoureuse mit bientôt le trouble parmi les Gaulois, que leur multitude embarrassait, bien loin qu'ils en pussent tirer avantage. Mais la fuite était étrangement difficile. Il fallait repasser le Rhône sur deux ponts, dont l'un avait été fait de bateaux, à la hâte, et peu solidement. Il rompit sous le poids et la multitude des fuyards, et causa ainsi la perte d'un nombre infini de Gaulois, qui furent noyés dans ce fleuve, dont la rapidité, comme personne ne l'ignore, est extrême. Sans doute il y en eut d'autres qui furent acculés par les Romains, et poussés à force dans la rivière. Les eaux en firent beaucoup plus périr que le fer des vainqueurs. Cette grande victoire fut remportée par les Romains le 10 d'août[1] : le consul y gagna même, selon Pline, le rétablissement de sa santé, et du jour de la bataille il fut délivré de sa fièvre.

Les Gaulois, accablés d'un si rude coup, se résolurent à demander la paix. Il ne s'agissait que de savoir auquel des deux généraux romains ils s'adresseraient; car Domitius était encore dans la province[1]. La raison voulait qu'ils préférassent Fabius, qui était consul, et dont la victoire était plus éclatante que celle de Domitius. Ils le firent : mais Domitius, homme fier et hautain, s'en vengea sur Bituitus par une noire perfidie. Il engagea ce prince à venir dans son camp, sous prétexte d'une entrevue : et lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il le fit charger de chaînes, et l'envoya à Rome. Le sénat ne put approuver une action si condamnable; mais il ne voulut pas se priver du fruit d'une perfidie utile : tant ce que les politiques appellent raison d'état prévalait alors dans le sénat romain sur les lois de l'honneur et de la justice! Bituitus fut retenu. Il fut même ordonné que son fils Congentiatus serait pris et amené à Rome. On rendit néanmoins une demi-justice à ce jeune prince. Après qu'on l'eut fait élever et instruire soigneusement, on le renvoya dans le royaume de ses pères, où il cultiva fidèlement l'amitié qu'il avait vouée aux Romains.

Il paraît que les peuples vaincus furent diversement traités par les Romains. Les Allobroges[2] furent mis au nombre des sujets de l'empire. Pour ce qui est des Arverniens et des Rhuténiens, César assure que le peuple romain leur pardonna, ne les réduisit point en province, et ne leur imposa point de tributs. Ainsi il y a apparence que la province romaine dans les Gaules ne comprit d'abord que le pays des Salluviens et celui des Allobroges. Les années suivantes ne nous fournissent plus d'événements considérables, quoiqu'il soit vraisemblable que les consuls de ces années ont été envoyés en Gaule, et y ont peut-être étendu la province romaine le long de la mer jusqu'aux Pyrénées. Ce qui est constant, c'est que, trois ans après les victoires que nous venons de rapporter, le consul Q. Marcius fonda la colonie de Narbonne, à laquelle il donna son nom, *Narbo Marcius*. Nous ne pouvons mieux marquer le dessein de cet établissement que par les termes de Cicéron, qui appelle Narbonne la sentinelle du peuple romain[3], et le boulevard opposé aux nations gauloises.

[1] Plin. lib. 7, cap. 50.

[1] Val. Max. lib. 9, cap. 6.
[2] Diod. apud Vales. 386. — Cæs. de Bello Gall. lib. 1.
[3] « Narbo Marcius colonia nostrorum civium, specula

Je reviens à Domicius et à Fabius, qui passèrent encore dans la Gaule une partie de l'année 632. Ils élevèrent l'un et l'autre des trophées ornés des dépouilles des ennemis, chacun sur le champ de bataille où il avait vaincu. C'était une nouveauté pour les Romains, qui, comme le remarque un historien, n'ont jamais insulté par de semblables monuments aux peuples qu'ils avaient soumis [1], Pompée érigea aussi un trophée dans les Pyrénées, après avoir pacifié l'Espagne, et en fut blâmé. On a remarqué encore comme un trait de faste et d'arrogance dans Domitius, qu'il parcourut la province monté sur un éléphant. Ces sortes de traits, qui décèlent le caractère, ne doivent point être omis dans une histoire destinée à faire connaître les hommes.

Fabius et Domitius, de retour à Rome, obtinrent tous deux le triomphe. Celui de Fabius fut et le premier, et le plus éclatant. Bituitus en fut le principal ornement. Il y parut monté sur le char d'argent dont il s'était servi le jour de la bataille, avec ses armes bigarrées de diverses couleurs. Fabius, en conséquence de la victoire qu'il avait remportée, prit le surnom d'*Allobrogicus*, et il augmenta ainsi la gloire de la maison Fabia, dont il avait été l'opprobre par sa mauvaise conduite dans sa jeunesse: exemple rare, mais qui prouve néanmoins que, si les premières années passées dans la débanche donnent grand lieu de craindre pour tout le reste de la vie, elles ne forcent pas absolument d'en désespérer. Fabius Allobrogicus était fils de Q. Fabius, frère aîné de Scipion, et par conséquent petit-fils de Paul Emile.

Il me reste à parler de la guerre contre les Scordisques, nation gauloise d'origine [2], mais transplantée sur les bords du Danube [3]. Leurs pères avaient autrefois accompagné Brennus au pillage du temple de Delphes. Après l'horrible désastre qui dissipa cette armée, et qui a été rapporté ailleurs, les débris s'en séparèrent en diverses contrées. Une partie vint s'établir vers le confluent du Danube et de la Save, c'est-à-dire dans le pays où est aujourd'hui Belgrade, et prit le nom de *Scordisques*. Leur férocité naturelle, augmentée par la rigueur du climat qu'ils habitaient, et par le commerce avec les nations barbares dont ils étaient environnés, les porta à des excès de cruauté dont les historiens romains ne parlent qu'avec horreur [1]. Ils les décrivent immolant des victimes humaines à Bellone et à Mars, buvant dans le crâne de leurs ennemis (cette pratique était usitée chez les Gaulois), faisant périr leurs prisonniers par le feu, ou les étouffant par la fumée; enfin se portant à cet excès, dont le seul récit fait frémir, d'éventrer les femmes grosses, et d'arracher la vie tout à la fois aux mères et à leurs fruits.

On ne sait pas quelle occasion alluma la guerre entre les Romains et ces barbares. Mais C. Caton, le premier consul qui eut affaire aux Scordisques, fut entièrement défait, l'an de Rome 638. Il s'était laissé engager par les ennemis, qui joignaient la ruse à la force, dans des forêts et dans des montagnes, où l'armée romaine fut absolument détruite. Les vainqueurs se répandirent comme un torrent dans les provinces de l'empire, et vinrent jusqu'à la Dalmatie et à la mer Adriatique. Cette barrière les arrêta: mais de dépit et de rage, s'il en faut croire Florus, ils lancèrent leurs traits contre les eaux de la mer, qui opposaient un obstacle invincible à leurs courses.

Les généraux romains qui suivirent Caton réussirent plus heureusement; et l'histoire en nomme trois, T. Didius, M. Livius Drusus, M. Minucius, qui remportèrent différentes victoires sur les Scordisques: après quoi il n'est plus guère parlé de cette nation.

AFFAIRES DE LA VILLE, ET AUTRES FAITS DÉTACHÉS.

Deux censures nous offrent d'abord de grands exemples de sévérité [2].

Les censeurs Cn. Servilius Cépion et L. Cassius Longinus citèrent à leur tribunal M. Æmi-

« populi romani, ac propugnaculum istis nationibus « oppositum et objectum. » (*Pro Font.* n. 3.)

[1] « Nunquam populus romanus hostibus domitis victoriam suam exprobravit. » FLOR. III, 2.)

[2] Je suis Justin, sans me rendre garant de ce qu'il avance.

[3] Just. lib. 32, cap. 2.

[1] Flor. I, 4.

[2] An. R. 627.

lius Lépidus, comme coupable de luxe et de faste, parce qu'il louait six mille sesterces (750 liv.)[1] la maison qu'il occupait. Velléius Paterculus, qui rapporte le fait, ajoute cette réflexion : « Aujourd'hui[2], si quelqu'un de « nous se logeait à si bas prix, à peine le « reconnaîtrait-on pour sénateur ; tant la chute « est prompte de la vertu au vice, du vice au « goût faux et pervers, et du goût faux aux « plus grands excès ! » Le même Lépidus eut aussi dans ce même temps, ou avait eu quelque temps auparavant, une autre affaire aussi singulière[3]. Il fut accusé devant le peuple, et condamné à une amende, pour avoir élevé trop haut une maison de campagne qu'il bâtissait à quelque distance de Rome.

Tous les remèdes étaient trop faibles contre la dépravation des mœurs[4], qui gagnait de plus en plus : et, dix ans après ce que je viens de rapporter, Métellus Dalmaticus et Domitius Ahénobarbus, étant censeurs, dégradèrent trente-deux sénateurs : chose sans exemple, que dans cet illustre corps il se trouvât un si grand nombre de sujets dignes de censure ! Parmi ces sénateurs dégradés était un consulaire, C. Licinius Géta, qui lui-même devint censeur quelque temps après, soit que, par un changement de conduite, il eût rétabli sa réputation, soit que peut-être les mêmes vices qui lui avaient attiré cette flétrissure lui servissent de recommandation auprès d'un grand nombre de citoyens, qui pouvaient avoir de bonnes raisons pour souhaiter de mettre en place un censeur intéressé personnellement à ne pas pousser trop loin la sévérité.

Une autre note infligée par les mêmes censeurs Métellus et Domitius retombait sur Marius, qui était actuellement préteur, mais encore bien loin de la gloire à laquelle il parvint dans la suite. On prétendait que, pour s'élever à la préture, il avait corrompu les suffrages ; et ce qui autorisait ces soupçons, c'est que l'on avait vu se mêler parmi ceux qui donnaient leurs voix un esclave de Cassius Sabacon, qui était ami intime de Marius. Le préteur désigné fut accusé en forme, et ses juges interrogèrent Cassius, qui répondit qu'ayant une très-grande soif, il s'était fait apporter un verre d'eau par son esclave, qui sur-le-champ s'était retiré. La chose n'eut point d'autres suites de la part des juges. Mais les censeurs crurent que Cassius méritait d'être noté, soit pour son intempérance s'il avait dit la vérité, soit pour son parjure s'il avait menti ; et ils le dégradèrent du rang de sénateur.

Cette même année, M. Scaurus était consul, homme illustre, et dont il y aura lieu de faire souvent mention dans la suite. C'est pourquoi je saisis l'occasion qui se présente de le faire connaître. Il était patricien, de la maison des Emiles, mais d'une branche tombée dans une si grande pauvreté, que son père avait été réduit à se soutenir par le commerce du charbon. Lui-même il douta quelque temps s'il n'embrasserait point la profession de banquier. Mais, se sentant du mérite, il prit la route des honneurs, résolu de travailler avec courage à vaincre la mauvaise fortune, et à renouveler la gloire presque éteinte de son nom. Il s'appliqua à l'éloquence, et plaida beaucoup. Le caractère de son éloquence était conforme à celui de ses mœurs : grave, austère, sans aucun ornement. En voici le portrait de la main de Cicéron : « Scaurus[2], homme sage et amateur de la « droiture et de la simplicité, mettait dans « son discours une gravité singulière et une « certaine autorité qui lui était naturelle ; de « façon que, lorsqu'il défendait un accusé, « vous l'eussiez pris, non pour un avocat qui « plaidait, mais pour un témoin qui faisait sa

[1] 1 232 fr. E. B.[1]

[2] « At nunc si quis tanti habitat, vix ut senator agnoscitur. Adeò maturè a rectis in vitia, a vitiis in prava, « a pravis in præcipitia pervenitur. » (Vell. lib. 2, cap. 10.)

[3] Val. Max. lib. 8, cap. 1.

[4] An. R. 637.

[1] « In Scauri oratione, sapientis hominis et recti, « gravitas summa, et naturalis quædam inerat auctori- « tas : non ut causam, sed ut testimonium dicere putares, quum pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad pa- « trocinia mediocriter aptum videbatur : ad senatoriam « verò sententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè. « Significabat enim non prudentiam solùm, sed, quòd « maximè rem continebat, fidem. » (Cic. in *Bruto*, lib. 3, n. 112.)

« déposition. Ce goût paraissait peu propre à « la plaidoirie; mais pour opiner dans le sé« nat; où Scaurus a tenu longtemps le pre« mier rang, et s'était mis en possession de « donner le ton, il convenait à merveille; car « il marquait non-seulement de la prudence, « mais, ce qui est le plus important, un air « de vérité tout à fait propre à attirer la con« fiance. » Il paraît qu'il acquit de bonne heure cette grande autorité dans le sénat[1], dont parle Cicéron, puisque, plusieurs années avant qu'il fût consul, il est dit que ce fut sur son avis que fut rendu le décret qui arma Opimius contre C. Gracchus.

Pour ce qui est de la probité, il est constant qu'il en avait les dehors au suprême degré. Cicéron le loue partout comme un homme vraiment vertueux; mais il faut convenir que d'autres auteurs, Salluste, Pline, ne lui sont pas aussi favorables sur cet article, et l'accusent de n'avoir pas été délicat sur les moyens de s'enrichir. Sa réputation ne fut pas nette spécialement par rapport à l'or de Jugurtha. Il en sera parlé dans la suite. On pourrait encore regarder comme une tache dans sa vie d'avoir été accusé de brigue par le plus homme de bien qu'il y eût alors dans Rome, P Rutilius, si l'intérêt personnel que Rutilius avait dans cette poursuite ne diminuait le poids et l'autorité de son accusation. Ils avaient demandé ensemble le consulat, et, Scaurus ayant été préféré, on peut croire que l'animosité et la vengeance grossirent les objets aux yeux de Rutilius. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que Scaurus, ayant été absous, accusa du même crime de brigue Rutilius à son tour. Ce qu'on peut penser de plus honorable pour tous les deux, et peut-être de plus vrai, c'est qu'ils avaient tort l'un et l'autre dans leur accusation.

Du reste, Scaurus, plein d'une noble confiance en lui-même, et n'étant, aussi bien que Caton l'ancien, avec le caractère duquel il a de grands rapports, nullement porté à diminuer les éloges qu'il pouvait mériter[2], écrivit sa propre vie en trois livres; et Tacite remarque[1] qu'il ne trouva sur ce point, non plus que Rutilius, qui en fit autant, ni censeurs, ni incrédules.

Scaurus ne négligea point le métier des armes, et fit quelques campagnes dans sa jeunesse. Lorsqu'il fut édile, il se livra tout entier aux fonctions de sa charge, qui regardaient la police de la ville, et ne se piqua point, dans les jeux qu'il lui fallut donner au peuple, d'une folle magnificence, dont la modicité de sa fortune et son caractère l'éloignaient également. Sa préture est totalement ignorée. Sur son consulat nous n'avons que quelques traits détachés, que je vais rapporter.

Il soutint avec hauteur les droits de sa dignité; et P. Décius, qui était préteur, étant demeuré assis pendant qu'il passait, Scaurus lui ordonna de se lever, lui fit déchirer sa robe prétexte, fit mettre en pièces sa chaise curule, et défendit que qui que ce soit se présentât à son tribunal.

Il eut pour département la Gaule, et remporta sur des peuples peu connus quelques avantages, qui lui valurent néanmoins l'honneur du triomphe. Mais ce qui est beaucoup plus estimable, c'est la discipline exacte qu'il fit observer dans son armée[2], au point que, comme il l'avait rapporté lui-même, un arbre fruitier qui se trouva renfermé dans son camp fut respecté par les soldats, et que le lendemain, lorsque l'armée décampa, il n'avait pas perdu un seul des fruits dont il était chargé la veille.

Comme la guerre ne l'occupa pas pendant toute la campagne, il employa le loisir de ses troupes à des travaux utiles, et il fit dessécher des marais que formaient les inondations du Pô dans le Plaisantin et le Parmesan. Pour cet effet il fit des saignées, et tira des canaux assez profonds pour être navigables; ce qui déchargea les terres des eaux qui y séjournaient auparavant.

Scaurus, pendant qu'il était consul, fut élu prince du sénat par les censeurs Métellus

[1] Auctor. de Vir. illust.

[2] « Haud sanè detrectator laudum suarum. » (Liv. lib. 34, cap. 15.)

[1] « Plerique suam ipsi vitam narrare, fiduciam potiùs « morum, quàm arrogantiam arbitrati sunt: neque id « Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit. » (Tac. *Agric.* n. 1.)

[2] Frontin. Strat. III, 4.

et Domitius, en la place de Q. Métellus Macédonicus, qui venait de mourir.

Un grand nombre d'écrivains ont célébré à l'envi le bonheur de ce Métellus Macédonicus[1]. Que l'on parcoure, dit Velleïus Paterculus, toutes les nations, tous les âges, toutes les conditions humaines, à peine trouvera-t-on un seul homme que l'on puisse comparer pour le bonheur à Métellus. Si on le considère comme personne publique, on le verra décoré du triomphe et des plus hautes dignités; on le verra jouir pendant une longue vie du premier rang entre les citoyens, et soutenir des querelles vives par rapport aux affaires publiques, sans que sa réputation en ait souffert d'atteinte. Comme particulier, jamais pére de famille ne fut plus heureux. Il eut quatre fils, qu'il vit tous parvenir à un âge mûr, et qu'il eut la consolation en mourant de laisser tous en vie et comblés d'honneurs. Son lit funèbre fut porté par ses quatre fils, dont l'un était consulaire et actuellement censeur, le second aussi consulaire, le troisième consul, et le quatrième avait été préteur, et fut élevé au consulat deux ans aprés. Ajoutez ses gendres (car il avait trois filles, toutes mariées honorablement, et qui toutes lui donnèrent des petits-fils); ajoutez donc ses gendres, dont deux devinrent consuls dans la suite. *Est-ce là mourir*, s'écrie l'historien, ou *sortir heureusement de la vie?* Pensée peu solide, distinction frivole, chez des hommes qui, n'ayant point de certitude d'une autre vie, ne pouvaient voir dans la mort que l'anéantissement de toute félicité! C'est pour ceux qui envisagent une gloire éternelle que la mort est véritablement un heureux passage, selon la force du mot *migrare*, qu'emploie Paterculus: *Hoc est nimirùm magis feliciter de vitâ migrare, quàm mori.*

Ce bonheur même dont Métellus jouit pendant sa vie ne fut pas aussi complet que le représente Velleïus; et Pline[2], dont la misanthropie est quelquefois poussée trop loin, n'a pas tort de remarquer, sur le sujet dont nous parlons, que deux choses font une brèche considérable à cette prétendue félicité: l'une est l'indigne et cruelle aventure qui pensa le faire périr par la fureur du tribun Atinius; l'autre, c'est d'avoir été ennemi du grand Scipion l'Africain. Que sera-ce, si nous ajoutons le chagrin cuisant qu'il éprouva lorsqu'on lui donna pour successeur Q. Pompéius, son ennemi, et la petitesse et l'injustice du ressentiment qu'il témoigna en cette occasion? Ce dernier fait prouve également et que sa félicité n'a point été sans nuage, et que sa vertu n'a point été sans tache.

On peut néanmoins dire que le bonheur de Métellus Macédonicus a été réellement singulier, et il semble même que ce bonheur se soit répandu sur toute sa famille; car, dans l'espace de douze ans, on trouve plus de douze consulats ou censures ou triomphes des Métellus; et l'an 639, deux Métellus frères, et tous deux fils de Macédonicus, triomphèrent en un même jour, l'un de la Macédoine, et l'autre de la Sardaigne. Ce nombre étonnant de consulats accumulés dans une même maison donna lieu au mot du poëte Névius: *Fato Metelli Romæ fiunt consules:* « C'est le des- « tin, c'est la fatalité qui fait les Métellus « consuls à Rome: » mot qui piqua beaucoup les Métellus; comme si relever leur bonne fortune, c'eût été diminuer leur mérite.

L'an de Rome 638 fournit un exemple[3], inouï jusqu'alors, de corruption parmi les vestales. Dans les temps précédents il était arrivé assez rarement qu'une vestale eût été trouvée en faute, et le jour de son supplice était un jour de tristesse pour toute la ville de Rome; mais cette année-ci, de six qu'elles étaient en tout, trois se trouvèrent coupables, deux desquelles avaient même donné dans une dissolution presque publique. On crut que ce fâcheux événement avait été présagé par le malheur arrivé à une jeune fille, qui, étant à cheval avec son père dans la campagne, fut tuée du tonnerre, et jetée nue d'un côté et le cheval de l'autre. Les devins, ayant été consultés sur cet accident, répondirent, dit-on, que ce prodige prétendu menaçait les vestales et l'ordre des chevaliers d'une grande infamie. Peut-être ces devins avaient-ils quelque soup-

[1] Vell. lib. 1, cap. 11.
[2] Plin. lib. 7, cap. 44.

[3] An. R. 638.

çon de ce qui devint public peu après. Quoi qu'il en soit de la prédiction, voici le fait.

Un certain L. Butétins Barrus, chevalier romain, débauché de profession, las des conquêtes trop aisées, voulut rendre plus piquants ses infâmes plaisirs par l'attrait de la difficulté et du danger. Il attaqua donc une vestale qui se nommait Emilie; et lorsqu'il fut venu à bout de la corrompre, bientôt la contagion gagna, et deux autres vestales, Licinia et Marcia, suivirent l'exemple de leur compagne. Il y eut néanmoins cette différence, que Marcia ne lia commerce qu'avec un seul; au lieu qu'Emilie et Licinia admirent une foule de débauchés, parce qu'ayant commencé une fois à étendre leurs intrigues criminelles, lorsqu'elles virent que le secret s'éventait, tous ceux qu'elles craignirent pour témoins elles les engagèrent au silence en les rendant complices.

Tout ce mystère d'infamie, après avoir été longtemps caché, fut enfin mis au jour par un esclave, dont le maître était du nombre des coupables. Cet esclave était dans la confidence, et on lui avait promis la liberté et bien d'autres récompenses. Comme il vit qu'on ne lui tenait point parole, il alla tout découvrir. Le collége des pontifes, qui, par l'institution de Numa, était juge de ces sortes d'affaires, montra beaucoup d'indulgence. Emilie seule fut condamnée; Marcia et Licinia obtinrent une sentence favorable, dont elles furent apparemment redevables, l'une à ce qu'elle était réellement moins criminelle, l'autre à l'éloquence du célèbre L. Crassus, son parent, qui, pour lors âgé de vingt-sept ans, la défendit par un plaidoyer dont Cicéron parle avec éloge.

Mais l'affaire n'en demeura pas là. Tout le peuple se souleva contre cette mollesse des pontifes dans une occasion où le crime était également notoire et odieux; et le tribun Sex. Péducéus, s'étant mis à la tête de ceux qui se plaignaient du jugement, fit ériger par le peuple une commission extraordinaire pour revoir le procès de Marcia et de Licinia, et fit mettre à la tête de la commission L. Cassius, qui fut créé à cet effet préteur une seconde fois, après avoir été consul et censeur, homme d'une vertu rigide et d'une inflexible sévérité, et qui, suivant la remarque de Cicéron, s'était rendu agréable au peuple[1], non par la douceur et par les qualités aimables, comme la plupart des autres, mais par une austérité de mœurs qui lui attirait le respect. Il répondit bien à l'attente de ceux qui l'avaient mis en place; car il ne condamna pas seulement les deux vestales, mais encore un si grand nombre d'autres personnes[2], que son tribunal fut appelé l'écueil des accusés, *scopulus reorum*.

Il n'est pourtant pas à croire qu'un homme dont la vertu a reçu tant de louanges ait confondu l'innocence avec le crime[3]; et que, selon l'expression de Dion, l'on ait envoyé au supplice, en cette occasion, non-seulement ceux qui furent convaincus, mais tous ceux qui eurent le malheur d'être accusés. L'exemple de Marc-Antoine, cet orateur illustre, dont nous aurons à parler souvent dans la suite, est une preuve qu'il ne suffisait pas d'être accusé pour être réputé coupable. Il est vrai qu'il se conduisit avec un courage et une fermeté qui étaient de grands préjugés en faveur de son innocence.

Il était actuellement questeur, et, ayant eu l'Asie pour département, il allait partir de Brindes, lorsqu'il apprit qu'on l'avait accusé devant L. Cassius. Une loi mettait à l'abri de toute poursuite ceux qui étaient absents pour le service de la république. Mais Marc-Antoine ne voulut point profiter du bénéfice de la loi, et il revint de Brindes à Rome pour se représenter en justice et répondre aux accusations que l'on intentait contre lui. Le procès fut instruit; et une circonstance en rendit même l'instruction fort délicate pour l'accusé.

Les accusateurs demandèrent qu'il livrât, pour être appliqué à la question, un jeune esclave qu'ils prétendaient avoir porté devant lui le flambeau lorsqu'il allait pendant la nuit à de criminels rendez-vous. Cet esclave était extrêmement jeune, et Antoine craignait beaucoup et de la faiblesse de l'âge et de la violence des tourments. Mais l'esclave exhorta

[1] Homo, non, liberalitate, ut alii, sed ipsâ tristitiâ et « severitate popularis. » (Cic; in *Bruto*, n. 97.)

[2] Val. Max. lib. 3, cap. 7.

[3] Dio. apud Vales. pag. 626.

lui-même son maître à le livrer sans crainte, l'assurant que sa fidélité était au-dessus des douleurs les plus cruelles. Il tint parole ; et la question, qui était très-rigoureuse chez les Romains, les fouets, le chevalet, les lames ardentes, ne purent vaincre sa constance, ni le faire parler d'une manière qui nuisît à l'accusé. Exemple qui prouve que la vertu, et par conséquent la vraie noblesse, est de tous les états. Antoine fut absous, et partit pour sa province avec tranquillité d'esprit et avec honneur.

Le sénat regarda le débordement des mœurs comme une calamité publique, et eut recours, comme il était déjà arrivé en quelques occasions semblables, à la religion. On consulta les livres sibyllins, et, en conséquence de la réponse que l'on crut y trouver, on résolut d'élever un temple à Vénus sous le nouveau surnom de *Verticordia*, qui marquait qu'elle était invoquée pour *changer les cœurs*. Il fut dit aussi que la statue de Vénus serait placée et dédiée dans ce temple par la femme la plus vertueuse de Rome[1] ; disposition singulière en une matière aussi délicate. Pour faire ce choix, les dames en nommèrent cent d'entre elles : entre ces cent, dix furent tirées au sort, par le suffrage desquelles fut élue Sulpicia, fille de Sulpicius Paterculus, et femme de Q. Fulvius Faccus. Ce fait rappelle sans doute au lecteur celui de Scipion Nasica, déclaré par tout le sénat le plus homme de bien de tous les citoyens, et député, à ce titre si glorieux, pour recevoir la mère des dieux, qui arrivait de Pessinonte, ville de Phrygie.

Une autre superstition fut encore mise en œuvre, dans la même vue d'apaiser la colère des dieux ; mais une superstition cruelle et bien indigne de Rome, surtout dans un temps où la philosophie et les arts des Grecs commençaient déjà à éclairer les esprits des Romains et à adoucir les mœurs. Ils enterrèrent tout vivants dans une des places de la ville un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque. Et ce qu'il y a de tout à fait bizarre, c'est que, pendant qu'ils pratiquaient ces sacrifices abominables, ils les interdisaient sévèrement à des peuples barbares chez qui la coutume et la loi les autorisaient.

[1] Val. Max. lib. 8, cap. 15.

Je vais maintenant rendre compte de deux jugements célèbres, où succombèrent deux hommes illustres et revêtus des premières dignités.

Nous avons vu C. Carbon faire des personnages bien différents. Ami de C. Gracchus jusqu'à la fureur, il était ensuite devenu le défenseur de son meurtrier. Au sortir du consulat, c'est-à-dire l'an de Rome 633[1], il fut accusé, on ne dit pas de quel crime, par L. Crassus, qui n'était alors âgé que de vingt-un ans, et qui fit de cette accusation son coup d'essai ; car son plaidoyer pour la vestale Licinia dont j'ai parlé plus haut fut postérieur de six ans. C'était assez l'usage des jeunes gens qui aspiraient à la gloire de l'éloquence[2], de travailler à se faire connaître par quelque accusation d'éclat qui leur donnât occasion de faire briller leurs talents, et en même temps de prouver leur zèle pour la justice et leur haine contre les méchants citoyens. Carbon, auquel s'attaqua Crassus, était assurément bien en état de se défendre. Il joignait au crédit, à la puissance, aux honneurs, une grande éloquence, qui le faisait regarder comme le premier orateur de son temps. Mais il lui était arrivé apparemment ce qui arrive aux transfuges qui se rendent odieux à ceux qu'ils quittent[3], et suspects à ceux dans le parti desquels ils passent. Il ne fut pas sans doute soutenu par la faction populaire qu'il avait abandonnée, et les partisans de l'aristocratie ne se fiaient point à lui. Le jeune accusateur n'omettait rien pour diminuer le mérite de son retour au parti des gens de bien, en rappelant aux juges les excès dont il s'était rendu coupable lorsqu'il était attaché à la faction des Gracques. Il le poussa si vivement, que Carbon prévint une condamnation inévitable, en s'empoisonnant, à ce que l'on crut, avec des cantharides.

Crassus se fit beaucoup d'honneur dans cette affaire. On trouva fort beau que[4], dans

[1] An. R. 633.

[2] Auct de Caus. corr. eloq. n. 33.

[3] « Transfugæ nomen, execrabile veteribus sociis, novis suspectum. » (Liv. lib. 27, c. 17.)

[4] « Quâ ætate qui exercentur laude affici solent... eâ ætate L. Crassus ostendit id se in foro optimè jam facere,

un âge où ceux qui s'exercent méritent des louanges, ce jeune orateur pratiquât déjà excellemment dans le barreau ce qu'il pouvait encore étudier dans le cabinet avec honneur. Mais ce ne fût pas seulement son éloquence qui lui attira des applaudissements : on admira davantage, et avec raison, un trait de justice et de générosité à l'égard de son ennemi. Un esclave de Carbon vint trouver Crassus, lui apportant des papiers de son maître qui pouvaient servir à le convaincre. Crassus eut horreur de cette trahison, et renvoya à l'accusé son esclave chargé de chaînes, avec le portefeuille, qu'il ne voulut pas même ouvrir. Il savait que dans cette espèce de guerre, aussi bien que dans celle qui se fait par la force des armes, il y a des lois qui doivent s'observer même entre ennemis.

Mais sa trop grande timidité pensa lui faire perdre le fruit de tous ses travaux et sauver l'accusé. Lorsqu'il commença à parler, il se déconcerta, ses idées se confondirent. Ç'aurait été pour lui une nécessité de se retirer avec honte, si le président du tribunal ne fût venu à son secours. Q. Maximus (c'était le nom de ce président) eut compassion de l'état où il voyait ce jeune orateur, qui promettait infiniment. Il rompit l'audience, et remit la cause à un autre jour. Crassus eut ainsi le temps de reprendre courage ; et non-seulement il termina l'affaire entreprise contre Carbon, mais dans la suite il plaida, il parla devant le peuple, il parla devant le sénat, avec toute la fermeté nécessaire, ne conservant de sa timidité ancienne qu'une aimable modestie [1], qui non-seulement ne nuisait point à son discours, mais qui y servait de recommandation, par l'idée avantageuse qu'elle donnait de la probité de l'orateur. Cette modestie alla toujours jusqu'à une sorte de crainte ; et tout à la fin de sa carrière, Cicéron l'introduit encore déclarant que jamais il ne parle en public sans changer de couleur, surtout dans les commencements, et sans trembler de tout le corps. Plus on a de goût et d'intelligence [1], plus on sent la grandeur de l'art de la parole et la difficulté d'y réussir.

L. Crassus, l'année d'après qu'il eut fait condamner Carbon, sembla vouloir essayer du parti populaire dans l'affaire de la colonie de Narbonne, dont il prétendait être, comme il le fut en effet, l'un des fondateurs [2]. Il paraît que le sénat s'opposait à l'établissement de cette colonie ; et Crassus, dans un discours qu'il fit à ce sujet, et que Cicéron loue comme étant d'une maturité au-dessus de l'âge de l'orateur [3], attaqua vivement l'autorité du sénat, et mit tout en usage pour la rabaisser. C'est la seule démarche de cette nature qu'on puisse lui reprocher. Dans tout le reste de sa vie il fut un des zélés défenseurs du parti aristocratique, et mourut, comme nous le verrons, en le défendant.

L. Crassus, et Marc-Antoine, qui fut accusé dans l'affaire des vestales, sont les deux premiers orateurs romains que Cicéron croie pouvoir mettre en parallèle avec les Grecs. On peut voir ce qui en a été dit à la fin de l'Histoire Ancienne.

Nous n'avons pas un si grand détail à donner sur la condamnation de C. Caton. Nous l'avons vu défait honteusement par les Scordisques en 638. On prétendit qu'il ne s'était pas mieux conduit dans le gouvernement civil de la Macédoine sa province, et, à son retour à Rome l'an 639 [4], il fut accusé et condamné pour cause de concussion. Les dommages qu'il avait faits en ce genre aux sujets de l'empire étaient pourtant bien peu de chose, puisqu'ils ne furent estimés dans le procès que la valeur de dix-huit mille sesterces, ce qui revient à deux mille deux cent vingt-cinq livres de notre monnaie [5]. C'est un grand

quod poterat domi cum laude meditari. » (Cic. *de Offic.*, lib. 2, n. 47.)

[1] « Fuit mirifiens quidam in Crasso pudor, qui tamen non modò non obesset ejus orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 122.)

[1] « Ut quisque optimè dicit ita maximè dicendi difficultatem, variosque eventus orationis, exspectationemque hominum pertimescit. » (Id. ibid. n. 120.)

[2] C'était l'usage des Romains, quand ils fondaient une colonie, de nommer trois personnes de marque pour présider à son établissement. Ils étaient appelés *triumviri coloniæ deducendæ*.

[3] « Senior, ut ita dicam, quàm illa ætas ferebat, oratio. » (Cic. in *Bruto*, n. 160.)

[4] An. R. 639.

[5] 3 700 francs, E. B.

exemple de sévérité, qu'un personnage consulaire, petit-fils de Caton le censeur et de Paul Emile, et neveu de Scipion l'Africain, ait été condamné pour un si petit objet. Mais alors [1], dit Velleius, on pesait la volonté de mal faire, et non la mesure du mal qui avait été fait; on jugeait de l'action par l'intention, et l'on examinait la qualité de l'injustice commise, et non pas jusqu'où allait le tort que l'injustice avait causé. Peut-être aussi que la mauvaise conduite de C. Caton dans la guerre, et sa défaite, auront été le véritable motif du jugement prononcé contre lui.

Finissons tout ce morceau par un trait plus capable de satisfaire le lecteur qui s'intéresse à la gloire des mœurs. Vers le commencement de la guerre de Jugurtha, L. Pison, fils de celui qui avait le premier porté la loi contre les concussions, fut envoyé avec l'autorité de préteur en Espagne, où il s'était élevé quelques mouvements. Là, pendant qu'il s'exerçait à faire des armes, il arriva que la bague d'or qu'il portait au doigt se rompit. Il s'agissait d'en faire une autre. Pison, jaloux de se montrer digne de la vertu de son pére, et de l'honorable surnom de *Frugi*, ou homme de probité, qu'il avait hérité de lui, et ne voulant point que personne pût soupçonner que la bague dont il se servirait fût un présent qu'il eût reçu dans sa province, prit une précaution bien singulière. Il fit venir un orfèvre dans la place publique de la ville de Cordoue, où il était actuellement; il lui donna et lui pesa l'or à la vue de tous ceux qui étaient dans la place, et lui commanda de le façonner et de lui en faire une bague sur le lieu même, en présence de tout le monde. Ainsi, dit Cicéron, qui nous a conservé ce fait, « quoiqu'il ne fût question « que d'une demi-once d'or [1], Pison voulut « en constater l'origine, et que toute l'Espa- « gne sût qu'il l'avait fournie du sien et ne la « tenait de personne. » Cette délicatesse, que peut être bien des gens parmi nous regarderaient comme excessive, ne peut déplaire aux justes estimateurs de la vertu. S'il y a de l'excès, que cet excès est louable ! et qu'il serait à souhaiter que les hommes péchassent par avoir trop de respect pour les lois, et trop de soin de conserver pure leur réputation ! Ce Pison fut tué en Espagne, on ne sait pas comment, ni à quelle occasion.

[1] « Adeò illi viri magis voluntatem peccandi intuebantur, quàm modum, factaque ad consilium dirigebant; et quid, non in quantum, admissum foret æstimabant. » (VELL. lib. 2, cap. 8.)

[1] « Hic in auri semuncia totam Hispaniam scire voluit, « undè prætori annulus fieret. » (CIC. in *Verr. orat.* 4, n. 57.)

LIVRE XXIX.

Ce livre, à commencer depuis l'avénement de Jugurtha au trône, contient l'espace d'environ quatorze ans, depuis l'an de Rome 634 jusqu'en 647. Il renferme la guerre de Jugurtha, et un petit nombre de faits détachés.

GUERRE DE JUGURTHA.

§ I. — Préambule. Abrégé de l'histoire de Masinissa. Éloge de ce prince. Partage de sa succession. Caractère et grandes qualités de Jugurtha. Micipsa, fils de Masinissa, envoie Jugurtha servir au siége de Numance. Il s'y fait une grande réputation. Scipion renvoie Jugurtha en son pays avec une lettre pour Micipsa pleine de louanges. Micipsa, à son retour, l'adopte. Près de mourir, il exhorte ses trois fils à vivre dans une grande union. Mort de Micipsa. Hiempsal, cadet de ses fils, se brouille avec Jugurtha, qui le fait tuer. Adherbal, l'aîné, vaincu dans un combat par Jugurtha, se réfugie à Rome. Jugurtha envoie des députés à Rome, et corrompt par argent les principaux des sénateurs. Le sénat envoie des commissaires en Numidie pour faire un nouveau partage du royaume entre Jugurtha et Adherbal. Jugurtha attaque Adherbal et l'oblige de prendre les armes. Il défait l'armée de son frère et l'assiége dans Cirthe. Le sénat leur ordonne, par ses députés, de mettre bas les armes. Jugurtha, malgré ces ordres, continue et presse le siége. Adherbal écrit une lettre au sénat pour implorer son secours. On envoie des députés vers Jugurtha, qui reviennent sans avoir rien conclu. Adherbal se rend et est égorgé. La guerre est déclarée à Jugurtha. Le fils de Jugurtha, envoyé comme député à Rome, reçoit ordre de sortir de l'Italie. Le consul Calpurnius arrive en Numidie à la tête de l'armée. Jugurtha le gagne, aussi bien que Scaurus, et fait avec eux un traité simulé. Calpurnius retourne à Rome, et est généralement blamé. Le tribun Memmius anime le peuple par ses harangues contre Jugurtha et ses complices. L. Cassius est député vers Jugurtha, et l'engage à venir à Rome rendre compte de sa conduite. Jugurtha, arrivé à Rome, gagne le tribun C. Bébius. Memmius interroge juridiquement Jugurtha devant le peuple. Bébius, tribun, lui défend de répondre et rompt l'assemblée. Jugurtha fait égorger dans Rome Massiva. Il reçoit ordre de sortir de Rome et de l'Italie.

PRÉAMBULE.

La guerre de Jugurtha, dont je commence le récit, et que je continuerai, à mon ordinaire, jusqu'à la fin, sans en interrompre la suite par des événements étrangers, ne dura que six ans, mais donna beaucoup d'occupation et d'inquiétude aux Romains, dont les armées souffrirent les disgrâces les plus honteuses. Ce qui la rend encore fort considérable, c'est que ce fut comme dans le sein de cette guerre que prirent naissance les dissensions civiles entre Marius et Sylla, qui coûtèrent tant de sang à la république, et qui portèrent la désolation dans toute l'Italie.

C'est sans doute un grand avantage pour moi d'avoir pour guide, dans cette histoire, un écrivain tel que Salluste. Son mérite, universellement admiré depuis tant de siècles,

n'a pas besoin de mes éloges. Mais je ne puis omettre le jugement de Quintitien, qui, dans cet excellent chapitre où il peint avec des couleurs si vives et si naturelles le caractère de tous les auteurs ancieus, croit faire assez pour Tite-Live que de dire que[1], *par les différents genres de beauté qu'il a su réunir, il est venu à bout d'atteindre à la gloire immortelle qu'a méritée à Salluste la brièveté de son style, et est devenu son égal, sans lui être semblable.*

Si la brièveté et la concision du style de Salluste[2], qui renferme presque autant de pensées que de mots, comme on l'a dit de Thucydide son modèle, doit plaire beaucoup à un lecteur intelligent, elle est aussi bien capable de devenir le désespoir de celui qui prétend en faire passer les beautés dans une autre langue. Qu'on ne s'étonne donc pas de trouver souvent la copie infiniment éloignée de l'original. Je pourrais, pour m'épargner la honte de la comparaison, supprimer le latin, mais je n'ai garde de priver mes lecteurs d'un si grand plaisir.

Avant que d'entrer dans la guerre de Jugurtha, je dois reprendre les choses de plus haut, et donner une idée abrégée de l'histoire de Masinissa, de qui il descendait.

Histoire abrégée de Masinissa.

Deux princes, Syphax et Gala, père de Masinissa, régnaient en même temps dans la Numidie, mais sur différents peuples. Ceux qui obéissaient au premier s'appelaient *Masæsuli*, et occupaient la partie occidentale jusqu'à la Mauritanie. Les autres se nommaient *Massyli*, situés à l'orient des premiers, et confinant avec les états de la république de Carthage. Le nom de *Numides*, qui était commun aux uns et aux autres, est plus connu. La principale force de leurs armées consistait dans la cavalerie. Ils se tenaient à cru sur leurs chevaux, plusieurs même les conduisaient sans bride, d'où vient qu'ils sont appelés dans Virgile *Numidæ infreni.*

La sixième année de la seconde guerre punique, Syphax s'était attaché au parti des Romains[1]. Gala, pour prévenir les progrès d'un voisin déjà trop puissant, crut devoir s'appuyer de l'alliance des Carthaginois, et envoya contre lui une armée nombreuse sous la conduite de son fils Masinissa, âgé seulement alors de dix-sept ans. Syphax, vaincu dans une bataille, où l'on dit qu'il y eut trente mille hommes de tués, se sauva en Mauritanie. Mais dans la suite les choses changèrent bien de face.

Masinissa, ayant perdu son père[2], éprouva toutes les vicissitudes et toutes les rigueurs de la fortune, privé de son royaume, rétabli, détrôné de nouveau, poursuivi vivement par Syphax, près à chaque moment de tomber entre les mains des ennemis, sans troupes, sans armes, sans asile assuré. Dans ces tristes conjonctures, son courage et l'amitié des Romains furent ses ressources. S'étant attaché au premier Scipion l'Africain, il eut part à ses victoires sur les Carthaginois et sur Syphax. Depuis ce temps sa vie ne fut plus qu'une suite de prospérités, qui ne fut interrompue par aucun accident fâcheux. Non-seulement il recouvra son royaume, mais il y ajouta celui de Syphax son ennemi, et devint le prince le plus puissant de toute l'Afrique.

Comme il devait tout aux Romains, il demeura attaché à cette honorable alliance avec un zéle et une fidélité qui ne se démentirent jamais. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qui fut en partie le fruit et la récompense de l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire et le manger, et du soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail et à la fatigue[3]. Polybe fait remarquer (c'est Plutarque qui nous a conservé ce trait) que, le lendemain d'une grande victoire remportée sur les Carthaginois, on l'avait trouvé devant sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis.

Scipion le jeune, qui depuis ruina Carthage

[1] « Ideòque immortalem illam Sallustii velocitatem « diversis virtutibus consecutus est. Nam mihi egregiè « dixisse videtur Servilius Nonianus, pares, magis quam « similes » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

[2] « Illa sallustiana brevitas, quâ nihil apud aures va- « cuas atque eruditas potest esse perfectius. . » (Ibid.)

[1] Liv. lib. 21, cap. 48-49.

[2] Liv. lib. 29, cap. 29 31.

[3] An seni gerenda sit respubl. pag. 791.

et Numance, fut envoyé vers Masinissa par Luculle, sous qui il servait en Espagne, pour lui demander des éléphants. Il arriva précisément dans le temps que ce prince allait donner une bataille contre les Carthaginois. Il en fut spectateur du haut d'une colline qui était près du lieu où elle se donna. J'ai déjà observé ailleurs qu'il fut fort étonné de voir Masinissa, âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, monté à cru sur un cheval selon la coutume du pays, donner partout les ordres, et soutenir, comme un jeune officier, les fatigues les plus dures. Il fit une amitié particulière avec ce prince, qui fut charmé de l'avoir eu pour témoin de sa victoire, et qui lui rendit tous les honneurs dus à un si digne héritier de son bienfaiteur.

Peu d'années après[1], Masinissa étant tombé malade et se voyant près de mourir, écrivit au proconsul sous qui servait alors Scipion au siége de Carthage, pour le prier de vouloir bien lui envoyer cet illustre ami, ajoutant qu'il mourrait content, s'il pouvait expirer entre ses bras, après l'avoir rendu le dépositaire de ses dernières volontés. Mais, sentant que sa fin approchait avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir ses enfants, et leur dit « qu'il ne connaissait dans « toute la terre que le seul peuple romain, et « parmi ce peuple que la seule famille des « Scipions : qu'il laissait en mourant un pou- « voir suprême à Scipion Emilien, de dis- « poser de ses biens et de partager son « royaume entre ses enfants : qu'il voulait « que tout ce que ce jeune Romain aurait dé- « cidé fût exécuté ponctuellement, comme si « lui-même l'avait arrêté par son testament. » Après leur avoir ainsi parlé, il mourut dans une grande vieillesse[2], ayant conservé jusqu'à la fin toute la vigueur de sa tête et de son corps. Cicéron rapporte que[3], même dans les dernières années de sa vie, s'il avait commencé à marcher à pied, il ne montait point à cheval; que, s'il était à cheval, il n'en descendait point pour se mettre à pied; qu'il n'y avait ni froids ni pluies qui l'obligeassent à se couvrir la tête; en un mot, qu'il jouissait d'une santé robuste; en sorte qu'il remplissait toutes les fonctions et tous les devoirs de la royauté. Il laissa un nombre prodigieux d'enfants (quelques-uns disent quarante-quatre), dont un n'avait que quatre ans, et trois seulement étaient nés en mariage légitime, Micipsa, Gulussa, Manastabal.

[1] Val. Max. lib. 5, cap. 2. — Appian. pag. 63.

[2] La plupart des auteurs, lorsqu'ils parlent de sa mort, lui donnent au moins quatre-vingt-dix ans. Mais si la sixième année de la seconde guerre punique, il n'avait que dix-sept ans, comme nous l'avons dit d'après Tite-Live, lorsqu'il mourut il ne pouvait être que dans sa quatre-vingt-troisième année.

[3] Cic. de Sen. n. 34.

Ce prince[1] peut passer pour un des plus grands rois dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Guerrier, habile politique, il sut et acquérir et conserver un état puissant[1], qu'il gouverna pendant près de soixante ans avec une grande sagesse. Respecté de sa nombreuse famille, il y maintint toujours la paix et la bonne intelligence, et sa maison fut exempte de toutes ces jalousies, de toutes ces haines sanglantes, de toutes ces horreurs dont les cours des rois ses contemporains ont été remplies. Génie supérieur, il s'éleva au-dessus de la barbarie de sa nation, et travailla même à policer et à civiliser ses peuples, qui jusqu'à lui avaient été presque sauvages, ne vivant que de la chasse et du lait de leurs bestiaux. Il les disciplina, et de brigands qu'ils étaient auparavant il en fit des soldats. Il fit fleurir, ou plutôt il introduisit dans ses états l'agriculture. La Numidie était inculte avant lui, et passait même pour un pays ingrat et stérile. Mais ce n'était pas la terre qui se refusait aux habitants; c'était les habitants qui négligeaient une terre fertile, et qui la laissaient en proie aux bêtes, aimant mieux s'occuper à se piller les uns les autres. Masinissa reconnut la bonté du terroir, il le fit cultiver; et la Numidie se trouva par ses soins aussi riche en grains et en fruits qu'aucun autre pays du monde.

Sa succession fut réglée et partagée par Scipion, qu'il en avait laissé le maître et l'arbitre. Scipion voulut que le nom et l'autorité royale appartinssent en commun aux trois princes légitimes, et donna aux autres des revenus considérables. Selon Diodore, ils eurent

[1] Polyb. apud Vales. pag. 174.

chacun mille arpents de terre avec tout ce qui était nécessaire pour les faire valoir. Dans le partage des fonctions de la royauté entre les trois princes, il eut égard au caractère et au génie de chacun. Micipsa, qui était l'aîné, aimait la paix et les lettres : il lui donna la ville royale et les finances. Gulussa, qui était guerrier, eut pour sa part tout ce qui regardait la guerre et les troupes. Manastabal, grand justicier, fut chargé du soin de rendre la justice aux peuples. Mais bientôt Micipsa réunit en sa personne toute l'autorité par la mort de ses deux frères [1]. Il régna trente ans, toujours en paix, faisant ses délices de l'étude des lettres et de la philosophie, et se plaisant beaucoup dans la conversation des savants qu'il appelait de Grèce à sa cour, et qu'il attachait à sa personne.

Commencement de Jugurtha.

Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et il fit élever avec eux dans son palais Jugurtha son neveu, que Manastabal avait eu d'une concubine, et il en prit autant de soin que de ses propres enfants. Ce dernier avait des qualités excellentes, qui lui attirèrent une estime générale. Bien fait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit et de sens, il ne donna point, comme c'est l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe et le plaisir. Il s'exerçait avec ceux de son âge à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval. La chasse était son unique amusement, mais la chasse des lions, et d'autres bêtes farouches. Supérieur en tout à ses compagnons [2], il savait s'en faire aimer; plus attentif à mériter les louanges qu'à les rechercher; faisant beaucoup, et parlant peu de lui-même.

Un mérite si éclatant et si généralement approuvé commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyait âgé [3], et ses enfants fort jeunes. Il savait de quoi l'ambition est capable quand il s'agit d'un trône; et qu'avec beaucoup moins de talents et plus de modération que n'en avait Jugurtha, il est aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate, surtout quand elle est aidée de circonstances tout à fait favorables. Il s'aperçut avec douleur qu'il avait élevé dans sa maison un ennemi secret, et qui en serait peut-être le destructeur.

Afin d'éloigner un rival si dangereux pour ses enfants, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyait au secours des Romains, occupés alors au siége de Numance sous la conduite de Scipion Emilien. Il se flattait que Jugurtha, brave comme il était, pourrait bien s'engager mal à propos dans quelque action périlleuse, et y laisser la vie; mais il se trompa. Ce jeune prince acquit tant de réputation par son assiduité au service, par son exacte obéissance, par l'ardeur qu'il avait de se signaler en cherchant les occasions les plus dangereuses, qu'on ne pouvait dire s'il était plus estimé des Romains que redouté des ennemis. Il joignait [1], ce qui est fort rare à cet âge, à un courage intrépide dans l'action, une maturité extraordinaire de prudence pour le conseil; également éloigné, soit d'une prévoyance timide, soit d'une hardiesse téméraire. Aussi le général, ayant reconnu tout son mérite, le considéra toujours de plus en plus, et lui témoignant une amitié et une confiance particulière, il le chargeait ordinairement des commissions les plus difficiles et les plus hasardeuses. D'ailleurs Jugurtha était libéral et magnifique, avait des manières prévenantes, et possédait parfaitement l'art de s'insinuer dans les esprits; de sorte qu'il gagna le cœur d'un grand nombre de Romains, qui firent avec lui une liaison étroite et familière.

Il y en avait alors plusieurs dans l'armée, tant de la noblesse que d'autres familles moins considérées, qui préféraient de beaucoup les richesses à l'honneur et à la probité; d'un caractère factieux et turbulent; qui s'étaient fait par leurs intrigues du crédit à Rome et chez

[1] Diod. apud Vales. 386.

[2] « Quum omnes gloriâ anteiret, omnibus tamen carus esse. Plurimùm facere, et minumùm ipse de se « loqui. » (Sallust.)

[3] « Terrebat eum natura mortalium avida imperii, « et præceps ad explendam animi cupidinem : prætérea « opportunitas suæ liberorumque ætatis, quæ etiam mediocres viros spe prædæ transversos agit. » (Idem.)

[1] « Ac sanè, quod difficillumum imprimis est, et « prælio strenuus erat, et bonus consilio : quorum alterum ex providentia timorem, alterum ex audaciâ temeritatem adferre plerumque solet. » (Idem.)

les alliés, mais qui avaient une réputation plus étendue qu'avantageuse. Ces dangereux esprits, pour allumer l'ambition de Jugurtha, qui n'était déjà que trop vive, lui faisaient entendre que, Micipsa venant à mourir, il pourrait seul avoir le royaume de Numidie; qu'il en était digne par sa valeur, et qu'au reste tout se vendait à Rome.

Scipion, après la prise de Numance, songeant à renvoyer les troupes auxiliaires, et à retourner lui-même en Italie, donna de grandes louanges à Jugurtha, et l'honora de récompenses militaires en présence de toute l'armée. Ensuite il le mena seul dans sa tente; et, comme il n'ignorait pas les liaisons dangereuses qu'il avait faites, et les pernicieux conseils de ces jeunes Romains dont j'ai parlé, il lui donna de salutaires avis pour sa conduite, bien dignes de cette sagesse et de cette vertu qui rendaient Scipion encore plus admirable que la gloire des armes. Il lui dit « qu'il « fallait cultiver l'amitié du peuple romain « plutôt par des voies d'honneur que par de « sourdes pratiques, et en s'attachant moins « aux particuliers qu'au corps de l'état même : « qu'il y avait du danger de vouloir acheter de « quelques citoyens par des largesses ce qui « appartenait au public : que, s'il se soutenait « dans la route de vertu qu'il avait suivie jus« que-là, la gloire et la dignité royale ne « pouvaient lui manquer, et viendraient en « quelque sorte le chercher; au lieu que, si, « par un empressement précipité, il préten« dait y parvenir à force de présents, son ar« gent même deviendrait la cause de sa « ruine. »

Après lui avoir donné ces avis, auxquels il mêla beaucoup de marques d'estime et d'amitié, il le renvoya en son pays avec une lettre pour Micipsa, conçue en ces termes : *Jugurtha, votre neveu, s'est extrêmement distingué par son courage et par sa sagesse dans la guerre de Numance. Je sais que cette nouvelle vous fera un extrême plaisir. Son mérite me l'a rendu fort cher. Je tâcherai de faire en sorte qu'il soit aimé aussi du sénat et du peuple romain. Je croirais manquer à notre amitié, si je ne vous félicitais pas d'avoir dans la personne de Jugurtha un neveu digne de vous et de son aïeul Masinissa.*

Quand le roi vit que tout le bien qui lui était revenu de Jugurtha par le bruit public était confirmé par la lettre du général romain, touché d'un témoignage si authentique, il résolut de changer de conduite à son égard, et il ne songea plus qu'à le vaincre et à le gagner à force de bienfaits. Il commença par l'adopter, et par son testament il le nomma héritier avec ses deux fils.

M. PORCIUS CATO [1].
Q. MARCIUS REX.

Micipsa, se voyant près de mourir, manda les trois princes ensemble, et les fit approcher de son lit. Là, en présence des principaux de sa cour, il parla ainsi : « Vous vous souvenez, « Jugurtha, qu'ayant perdu votre père dans « un âge fort tendre, vous vous trouviez sans « espérance et sans appui, lorsque je vous « reçus dans ma maison, persuadé que par « mes bienfaits je ne vous deviendrais pas « moins cher que si je vous avais donné la « vie, et que vous feriez beaucoup d'honneur « à ma famille. Je n'ai point été trompé dans « mon attente; car, pour ne point parler ici « de beaucoup d'autres de vos actions, der« nièrement, par la conduite que vous avez « tenue dans la guerre de Numance, vous « m'avez comblé de gloire moi et mon « royaume : d'amis déclarés qu'étaient déjà les « Romains à notre égard, vous les avez enga« gés par votre mérite à le devenir encore « davantage : vous avez fait revivre en Espa« gne le nom et le souvenir de notre maison; « enfin, ce qui est très-rare et très-difficile « parmi les hommes, vous avez surmonté « l'envie par l'éclat de votre gloire. Mainte« nant [2] que je me vois près de finir mes « jours, je vous somme et vous conjure par

[1] An. R. 634; av. J. C. 118.

[2] « Nunc, quoniam mihi naturâ finem vitæ facit, per « hanc dexteram, per regni fidem moneo obtestorque, « uti hos, qui tibi genere propinqui, beneficio meo fra« tres sunt, caros habeas : neu malis alienos adjungere, « quàm sanguine conjunctos retinere. Non exercitus, « neque thesauri, præsidia regni sunt; verùm amici, « quos neque armis cogere, neque auro parare queas : « officio et fide pariuntur. Quis autem amicior, quam « fratres? aut quem alienum fidum invenies, si tuis hos-

« cette main qui vous a adopté, et qui vous « a associé à la royauté avec mes fils, de ché- « rir sincèrement ces deux princes, qui sont « vos proches par la naissance, et qui sont « devenus vos frères par mon bienfait, et de « ne leur pas faire l'injure d'aimer mieux « vous attacher des étrangers que de vous « conserver l'affection de ceux qui vous sont « liés par le sang. Ce ne sont ni les armées « ni les trésors qui sont les appuis d'un royau- « me, mais les amis, qui ne s'acquièrent ni « par les armes, ni par l'or, mais par des ser- « vices réels, et par une fidélité inviolable. Or, « peut-on trouver de meilleurs amis que des « frères? et quel fond peut faire sur des étran- « gers quiconque devient ennemi de ses pro- « ches? Je vous laisse un royaume, puissant « si vous êtes gens de bien, mais faible si « vous devenez méchants ; car les plus petits « états croissent par l'union, et les plus « grands se détruisent par la discorde. Au « reste, Jugurtha, comme vous avez plus « d'âge et plus de lumières que mes deux au- « tres fils, c'est à vous principalement de faire « en sorte que tout se passe dans les règles. « Souvenez-vous que, dans toute dispute, celui « qui est le puissant est toujours soupçonné « d'avoir fait l'injure, lors même qu'il l'a re- « çue, par cette raison même qu'il a plus de « pouvoir et d'occasion de la faire. Quant à « vous, Adherbal et Hiempsal, ayez soin de « ménager et de respecter un prince d'un « aussi grand mérite que Jugurtha ; imitez « sa vertu, et conduisez-vous de telle manière, « qu'on ne puisse pas dire que l'adoption « m'ait plus avantageusement partagé en en- « fants que la nature. » Micipsa finit en leur recommandant à tous de demeurer fidèlement attachés au peuple romain, et de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron, leur maître.

Jugurtha, qui sentait bien que le roi n'avait point parlé selon ses sentiments, et qu'il y avait eu dans la conduite de ce prince à son égard plus de crainte que de bonne volonté, lui rendit feinte pour feinte ; et, couvrant ses pensées d'une dissimulation profonde, il répondit avec des témoignages apparents d'amitié et de reconnaissance, comme la conjoncture du temps le demandait. Peu de jours après, Micipsa mourut. Aussitôt qu'on lui eut rendu les derniers devoirs avec une magnificence royale, selon la coutume du pays, les princes s'assemblèrent pour délibérer sur l'état présent des affaires. Hiempsal, le cadet des deux frères, prince d'un caractère fier et hautain, et qui avait toujours témoigné un grand mépris pour Jugurtha, à cause de la bassesse de sa naissance du côté maternel, dans cette occasion prit séance à la droite de son frère pour empêcher Jugurtha d'occuper au milieu la place d'honneur. Ce ne fut point sans grande peine qu'Adherbal l'engagea à passer à la gauche, en lui représentant qu'il fallait avoir quelque considération pour l'âge.

Après ce début, qui ne promettait pas beaucoup de concert, on agita plusieurs choses touchant l'administration de l'état ; et, entre autres propositions que fit Jugurtha, il dit qu'il était à propos de casser toutes les ordonnances que le feu roi avait faites dans les cinq dernières années de son règne, parce qu'étant usé de vieillesse, son esprit se ressentait de l'infirmité de son corps. Hiempsal, prenant la parole, répondit qu'il était tout à fait de cet avis, parce que son père n'avait adopté Jugurtha que trois années avant sa mort. Ce mot, dont Jugurtha sentit toute la force, ne tomba point par terre, et fit dans son cœur une plaie profonde. Depuis ce temps-là, livré aux mouvements d'une violente colère et d'une cruelle inquiétude, il ne s'occupait plus jour et nuit que des moyens de perdre Hiempsal, et il essayait par diverses voies de le faire tomber dans le piège. Hiempsal, de son côté, ne le ménageait pas, et, semblait prendre soin de nourrir sa haine. La chose ne traîna pas longtemps ; et dès l'année suivante, Jugurtha trouva le moyen de le faire égorger.

« tis fueris? Equidem ego regnum vobis trado, firmum « si boni eritis ; si mali, imbecillum. Nam concordiâ res « parvæ crescunt, discordiâ maxumæ dilabuntur. Cæte- « rùm ante hos te, Jugurtha, qui ætate et sapientiâ prior « es, ne aliter quid eveniat, providere decet. Nam, in « omni certamine, qui opulentior est, etiam si accepit « injuriam, tamen, quia plus potest, facere videtur. « Vos autem, Adherbal et Hiempsal, colite, observate « talem hunc virum : imitamini virtutem, et enitimini ne « ego meliores liberos sumpsisse videar, quàm genuisse. » (SALLUST.)

L. CÆCILIUS METELLUS [1].
Q. MUCIUS SCÆVOLA.

Le bruit du meurtre d'Hiempsal se répandit bientôt dans toute l'Afrique. Adherbal vit par-là ce qu'il avait à craindre pour lui-même. La Numidie se divise, et prend parti entre les deux frères. On lève de part et d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plupart de ses places, est vaincu dans un combat, et obligé de se réfugier à Rome.

Jugurtha, étant venu à bout de ses desseins, se voyait maître de toute la Numidie; mais il avait à craindre de la part de Rome. Le souvenir de ce qu'on lui avait dit de l'avarice des nobles, prêts à faire tout pour de l'argent, le rassura. Il fit partir sur-le-champ des députés chargés de grosses sommes, avec ordre de ne rien épargner, et de corrompre à force de présents les principaux des sénateurs. Ils reconnurent véritablement que tout était vénal à Rome. Ils s'acquittèrent sans délai de leur commission, et il se fit dans le moment un changement entier dans les esprits. La cause de Jugurtha, si odieuse et si criante par elle-même, et qui d'abord avait révolté tout le monde, devint tout à coup favorable.

Le sénat, ayant donné audience aux deux parties, Adherbal exposa « le malheureux « état où il se trouvait réduit, les injustices et « les violences de Jugurtha, le meurtre de « son frère, la perte de presque toutes ses « places, et la triste nécessité où il avait été « d'abandonner son royaume, et de venir « chercher un asile dans une ville qui s'était « toujours piquée de donner sa protection « aux princes injustement opprimés. Il insista principalement sur les derniers or- « dres que son père, en mourant, lui avait « donnés, de mettre uniquement sa con- « fiance dans le peuple romain, dont l'amitié « serait pour lui et pour son royaume un ap- « pui plus ferme et plus sûr que toutes les « troupes et tous les trésors du monde.» Son discours fut long et pathétique.

Les députés de Jugurtha répondirent, en peu de mots, « qu'Hiempsal avait été tué par les « Numides à cause de sa cruauté : qu'Adher- « bal avait été l'agresseur, et qu'après avoir « été vaincu, il venait se plaindre de n'avoir « pas fait tout le mal qu'il aurait souhaité ; « que leur maître priait le sénat de juger de « sa conduite en Afrique par celle qu'il avait « gardée à Numance, et d'avoir plus d'égard « à ses actions qu'aux discours de ses enne- « mis. »

Ils avaient employé en secret, comme je l'ai dit, une éloquence plus efficace que celle des paroles; et elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de sénateurs qui conservaient encore quelques sentiments d'honneur et n'étaient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Les délibérations du sénat se terminèrent à nommer dix commissaires pour aller sur les lieux faire un nouveau partage du royaume de Micipsa entre Jugurtha et Adherbal. Le chef de la commission fut L. Opimius, dont l'autorité alors était grande dans le sénat, depuis le service signalé qu'il avait rendu à cet ordre par le meurtre de Gracchus et de M. Fulvius, et par toutes les violences qu'il avait ensuite exercées sur les gens du peuple. Jugurtha lui fit une réception des plus honorables; et, connaissant combien il était avide, il l'attaqua par son faible, lui fit de grands présents et des promesses encore plus considérables. Enfin, il réussit tellement à le gagner, qu'il l'engagea à préférer les intérêts de ce prince à sa foi, à sa réputation, à son honneur. Il en usa de même à l'égard des autres commissaires, parmi lesquels il en trouva peu qui fissent plus de cas de leur devoir que de l'argent. Le partage se fit comme Jugurtha le souhaitait, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité. On lui donna les provinces voisines de la Mauritanie, peuplés des meilleurs hommes, mieux cultivées, plus fertiles. Adherbal eut celles qui, étant plus ornées de bâtiments et plus abondantes en ports de mer, avaient moins d'avantages solides que d'apparence.

Jugurtha, qui n'avait pas laissé d'être frappé d'abord de quelque crainte, se voyant récompensé de son crime, et ayant ainsi vérifié ce que ses amis lui avaient dit à Numance,

[1] An. R. 635; av. J. C. 117.

que l'argent pouvait tout dans Rome, en devint sans doute plus hardi pour achever ce qu'il avait si heureusement commencé. Cependant il demeura cinq ans en repos, par quelque raison que ce puisse être. Mais enfin, las de cette contrainte, il résolut d'envahir le royaume d'Adherbal. La chose lui paraissait aisée. Il était vif[1], entreprenant, et fort versé dans le métier de la guerre : Adherbal, au contraire, était un prince doux, tranquille, pacifique, sans goût pour la guerre comme sans expérience, exposé par toutes ces raisons à l'insulte, et plus capable de craindre les autres que de s'en faire craindre. Jugurtha entre donc tout à coup sur les terres de son frère avec un assez gros corps de troupes, enlève beaucoup d'habitants et de troupeaux, brûle les maisons, et, après avoir exercé dans le pays toutes sortes d'hostilités, il retourne dans son royaume avec un butin considérable. Ceci se passa sous le consulat de Drusus et de Pison.

M. LIVIUS DRUSUS[2].
L. CALPURNIUS PISO.

Jugurtha avait espéré qu'Adherbal, si vivement attaqué, userait de représailles, et lui donnerait par là occasion de pousser la guerre avec vigueur, et même de la justifier à Rome, s'il en était besoin. Mais ce prince, quoique fort irrité d'une telle conduite, se sentant le plus faible, et comptant plus sur l'amitié des Romains que sur la fidélité de ses sujets, se contenta d'envoyer faire des plaintes à son frère par des ambassadeurs, qui n'en rapportèrent qu'une réponse désobligeante. Malgré ce nouvel affront, Adherbal résolut de souffrir tout plutôt que d'entreprendre une guerre dont le premier essai lui avait trop mal réussi. Sa timidité, marquée si clairement, ne fit qu'allumer encore davantage l'audace de Jugurtha. Il entre en campagne, non plus avec un simple camp volant, mais avec une armée nombreuse. Il ravage tous les endroits par où il passe, et porte partout le fer et le feu, pour jeter la terreur parmi les ennemis et pour encourager ses troupes. Adherbal, forcé par la nécessité, et n'ayant plus d'autre parti à prendre que d'abandonner son royaume ou de faire la guerre, lève des troupes, et va au-devant de Jugurtha.

Les deux armées se rencontrèrent près de Cirte, non loin de la mer ; mais elles n'en vinrent pas d'abord aux mains, parce que le jour était sur son déclin. Quand la nuit fut avancée, avant que la lumière du jour parût, les soldats de Jugurtha, au premier signal qui leur en est donné, attaquant le camp des ennemis, et les trouvant les uns encore à demi endormis, les autres qui prenaient leurs armes, ils les mettent en fuite et en désordre. Adherbal se sauva dans Cirte avec quelque cavalerie ; et si les Romains et Italiens[1], qui se trouvaient dans cette ville en grand nombre, n'eussent arrêté la poursuite des vainqueurs, c'en était fait, Cirte était prise, et la guerre entre deux princes puissants aurait été commencée et finie en un seul jour.

Jugurtha, sans perdre de temps, met le siège devant la place, et fait avancer toutes les machines pour l'attaquer dans les formes. Il se hâtait de prévenir l'effet de l'ambassade qu'il savait qu'Adherbal avait envoyée à Rome avant le combat. Dès que le sénat eut appris la nouvelle de la guerre entre les deux frères, on députa trois jeunes sénateurs pour aller leur déclarer, au nom du sénat et du peuple romain, qu'ils eussent l'un et l'autre à mettre bas les armes sur-le-champ : que l'honneur de la république et leur propre intérêt le demandaient ainsi.

Ces députés firent diligence, d'autant plus que, lorsqu'ils étaient sur le point de partir, il s'était répandu un bruit sourd à Rome du combat et du siége de Cirte. Jugurtha, après les avoir ouïs, leur répondit « qu'il avait une « grande considération et un grand respect « pour l'autorité du sénat : que dès sa plus

[1] « Ipse acer, bellicosus : at is quem petebat, quietus, « imbellis, placido ingenio, opportunus injuriæ, metuens « magis quam metuendus. »

[2] An. R. 640 ; av. J. C. 112

[1] Toutes les villes de commerce, sujettes ou alliées de l'empire, étaient remplies de Romains et d'Italiens que le négoce y attirait, et qui y formaient des établissements.

« tendre jeunesse, il s'était appliqué à mériter « l'estime des plus gens de bien de la république : que ce ne pouvait être que par des « actions vertueuses qu'il avait eu le bonheur « de plaire à un aussi grand homme que Scipion : que c'était le même motif qui avait « porté Micipsa à l'adopter, puisqu'il ne manquait point d'enfants : qu'au reste, plus il « s'était conduit avec sagesse et générosité, « moins il était disposé à souffrir l'injure : « qu'Adherbal avait tenté les voies les plus « odieuses pour le faire périr ; que c'était un « danger si pressant qui l'avait obligé de « prendre les armes : que le peuple romain « était trop sage et trop équitable pour vouloir lui lier les mains dans une telle conjoncture, et l'empêcher de prendre de justes « précautions pour mettre sa vie en sûreté ; ce « qui serait contre le droit des gens : enfin « qu'il enverrait au premier jour des ambassadeurs à Rome pour instruire le sénat et le « peuple du véritable état des choses. » Après ce discours, ils se séparèrent sans que les ambassadeurs eussent pu obtenir la permission de voir Adherbal.

Dès que Jugurtha crut qu'ils pouvaient être hors d'Afrique, voyant que Cirte, à cause de sa situation, se défendait aisément contre toutes ses attaques, il fit une circonvallation, qu'il garnit de tours, avec ce qu'il fallait de monde pour les garder. Il ne cessait d'agir jour et nuit, soit à force ouverte, soit par stratagème. Tantôt il tâche de gagner la garnison par promesse, tantôt de l'intimider par menace. Il anime les siens continuellement, et, donnant ordre à tout, il est lui seul l'âme de son entreprise.

Adherbal, réduit à l'extrémité, ayant en tête un ennemi de qui il n'avait aucun quartier à attendre, se trouvant sans espérance de secours, et la disette de vivres ne lui permettant pas de traîner le siége en longueur, ne voit plus d'autres ressources que du côté des Romains. Il engage, par de grandes promesses, quelques Numides à traverser de nuit les quartiers des ennemis, pour gagner le bord de la mer, et aller porter à Rome une lettre de sa part. Elle fut lue en pleine assemblée du sénat : voici ce qu'elle contenait :

« Ce n'est point ma faute, messieurs, si je « me rends importun à votre égard en implorant si souvent votre secours ; c'est l'injustice et la violence de Jugurtha qui me force « de le faire. Il est tellement acharné à ma « perte, qu'il ne compte pour rien ni vous, ni « les dieux immortels ; il n'y a que mon sang « qui puisse satisfaire sa cruelle ambition. Il « me tient assiégé depuis cinq mois au mépris « de l'alliance et de l'amitié qui m'unit avec « le peuple romain. Ni les bienfaits dont mon « père Micipsa l'a comblé, ni vos décrets ne « me sont d'aucun secours. Je ne puis vous « marquer si je suis plus pressé par les armes, « ou par la famine. L'état présent de ma fortune m'empêche d'en dire davantage au sujet de Jugurtha ; j'ai déjà éprouvé que l'on « ajoute peu de foi aux plaintes des malheureux. Ce que je vois clairement, c'est qu'il « n'en veut pas à ma seule personne ; il porte « ses vues et ses projets plus haut. Il n'espère « point pouvoir conserver en même temps « votre amitié et mon royaume ; mais il n'est « point douteux lequel de ces deux avantages « lui tient le plus au cœur. Il a commencé « par tuer Hiempsal mon frère, ensuite il m'a « chassé de mes états. Soyez insensibles, j'y « consens, aux maux qui me sont personnels ; « mais ici c'est un royaume relevant de vous, « dont il s'est emparé par les armes ; c'est celui que vous avez établi roi des Numides « qu'il tient maintenant assiégé. La situation « où je me trouve marque le cas qu'il a fait de « vos ordres, qui lui ont été signifiés par vos « ambassadeurs. Que reste-t-il qui puisse le « faire rentrer dans le devoir, sinon la force « de vos armes ? Car, pour ce qui est de moi, « j'aimerais bien mieux que les plaintes que « je porte devant vous actuellement, et celles « que je vous ai faites auparavant en plein sénat, fussent sans fondement, que de vous « persuader par mes malheurs qu'elles ne « sont que trop véritables. Mais, puisque je « suis né pour mettre en évidence les crimes « de Jugurtha, je ne vous demande plus de « m'affranchir de la misère ou de la mort, « mais seulement d'empêcher que je ne tombe « entre les mains d'un si cruel ennemi, et « qu'il ne soumette mon corps à toutes sortes « de tortures et de supplices. Disposez comme « il vous plaira du royaume de Numidie, il est

« à vous; mais tirez-moi des mains de cet im-
« pie. Je vous en conjure au nom de la ma-
« jesté de l'empire, par les droits sacrés de
« l'amitié. Si vous conservez encore quelque
« souvenir de Masinissa, faites-le voir en sau-
« vant son petit-fils. »

Après qu'on eut fait la lecture de cette lettre, quelques sénateurs dirent qu'il fallait promptement envoyer une armée en Afrique, et ne point différer de secourir Adherbal : que l'on délibérerait après de la peine que méritait Jugurtha pour n'avoir pas obéi aux ordres qui lui avaient été signifiés. Ses amis empêchèrent que cette opinion ne passât; et l'intérêt particulier [1], comme il arrive dans la plupart des affaires, prévalut sur le bien public. On nomma cependant pour aller en Afrique des personnes d'âge et de naissance qui avaient passé par les plus grandes charges. De ce nombre était Scaurus, alors consulaire et prince du sénat. Salluste, qui ne lui est nullement favorable, comme nous l'avons observé plus haut, en fait ainsi le portrait : « C'était un homme de « grande naissance [2], d'un caractère ardent, « entreprenant, factieux; qui désirait avec « une égale avidité le crédit, les honneurs, les « richesses, mais qui cachait habilement ses « vices sous une apparence de vertu. » Comme l'affaire était criante, et que les Numides représentaient qu'il n'y avait pas un moment à perdre, les députés partirent trois jours après avoir été nommés, arrivèrent en peu de temps à Utique, et de là mandèrent à Jugurtha de les y venir trouver au plus tôt. Cet ordre le jeta d'abord dans un grand embarras, d'autant plus qu'il savait que ces députés étaient des personnages illustres et d'une grande autorité. D'un côté, il craignait d'irriter le sénat s'il refusait d'obéir; de l'autre, il ne pouvait se résoudre à quitter son entreprise. Après bien des réflexions, il se détermine à donner subitement un assaut général à la ville, dans l'espérance de l'emporter, et de déterminer ainsi l'affaire avant que les nouvelles défenses du sénat lui en eussent été notifiées. Mais n'ayant pas réussi, et craignant que Scaurus, qu'il redoutait principalement, ne se tînt offensé de ses délais affectés, il prit enfin le parti de se rendre, avec une suite de peu de gens à cheval, au lieu qui lui avait été marqué par les députés. Ils lui firent de vifs reproches, et de grandes menaces de la part du sénat, de ce qu'il n'avait pas encore levé le siége. On ne comprend pas quelles raisons il put apporter pour se justifier : l'histoire n'en parle point. Elle nous apprend seulement qu'après bien des discours de part et d'autre, les ambassadeurs s'en retournèrent sans avoir rien conclu : conduite extrêmement suspecte, et qui donne lieu de penser que dès lors Scaurus ne se maintint pas inaccessible aux présents de Jugurtha; car rien n'est plus contraire au caractère de hauteur et d'austérité inflexible qu'il faisait paraître en toute occasion, que cette mollesse avec laquelle il souffre qu'un prince numide méprise des ordres du sénat dont il est porteur. Florus assure positivement ce que nous donnons ici pour conjecture.

Quoi qu'il en soit, ce fut là le coup mortel porté à Adherbal. Les Romains établis dans Cirte, qui avaient eu la principale part à la défense de la place, voyant qu'ils n'avaient plus à attendre de secours de Rome, et ne craignant pas beaucoup pour eux-mêmes, parce qu'ils comptaient que la majesté du nom romain leur servirait de sauve-garde, engagèrent Adherbal à capituler, en stipulant seulement qu'il aurait la vie sauve. Ce malheureux prince sentait bien que c'était se livrer lui-même à la mort; mais, forcé par la nécessité, il se rendit, et sur-le-champ Jugurtha le fit périr dans les plus cruels tourments.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le sénat, et l'affaire, par les délais, par les obstacles, par les faux prétextes dont on cherchait à la couvrir et à l'embarrasser, prenait un train qui faisait craindre que le coupable n'échappât encore à la juste punition de ses crimes. Mais C. Memmius, désigné tribun, homme vif et déclaré contre la noblesse, avertit le peuple qu'il y avait une cabale puissante qui employait tout son crédit pour sauver Jugurtha; et il lui re-

[1] « Ita bonum publicum, ut in plerisque negotiis solet, privatâ gratiâ devictum. »

[2] « Æmilius Scaurus, homo nobilis, impiger, factiosus, « avidus potentiæ, honorum, divitiarum; cæterùm vitia « sua callidè occultans. »

présenta vivement quelle honte ce serait si l'on souffrait que tant d'attentats, connus de tout le monde, demeurassent impunis. Le sénat craignit les suites de la juste indignation du peuple. La guerre fut déclarée à Jugurtha.

P. SCIPIO NASICA[1].
L. CALPURNIUS BESTIA.

Le consul Calpurnius fut chargé de cette guerre. Quand Jugurtha vit que c'était tout de bon que Rome se préparait à l'attaquer, il demeura étrangement surpris; car il avait compté que l'argent le tirerait d'affaire. Il ne perdit pas néanmoins courage, et ne se laissa point déconcerter. Il fit partir sur-le-champ son fils et deux de ses plus intimes amis, avec ordre de répandre l'argent à pleines mains pour gagner les principaux des sénateurs. Comme ils approchaient de Rome, le consul Calpurnius demanda au sénat s'il jugeait à propos de les y recevoir. La réponse fut que, s'ils ne venaient pour livrer aux Romains et le roi et le royaume de Numidie, ils eussent à sortir de l'Italie dans l'espace de dix jours. Cette réponse leur fut signifiée, et ils s'en retournèrent sans avoir rien fait.

Cependant le consul faisait tous les préparatifs de la guerre. Mais comme il se proposait plutôt de s'enrichir que de vaincre, il se choisit pour lieutenants généraux des hommes accrédités, puissants, dont l'autorité pût lui servir d'abri et de gage de l'impunité. De ce nombre fut Scaurus, qui retourna ainsi en Numidie pour achever d'y perdre sa réputation. Calpurnius ne manquait pas de mérite[2]. Il était laborieux, avait beaucoup de pénétration d'esprit et de prévoyance. Il n'ignorait pas le métier de la guerre, et il n'y avait ni périls ni embûches capables de l'étonner. Mais l'amour de l'argent gâtait toutes ces bonnes qualités et les rendait inutiles. Quand il fut arrivé en Numidie, il fit d'abord la guerre avec vivacité, emporta plusieurs places, et fit un grand nombre de prisonniers. Le premier soin de Jugurtha fut de bien connaître le génie et le caractère du général auquel il avait à faire. Il lui envoya des députés, qui le sondèrent adroitement, et qui, après lui avoir représenté la difficulté de cette guerre, Jugurtha étant en état et dans la résolution de se bien défendre, lui firent entrevoir que ce prince ne manquait pas de reconnaissance à l'égard de ceux qui lui rendaient service. Le consul entendit bien ce langage[1], et il n'en fallut pas davantage pour réveiller et mettre en mouvement sa passion dominante.

Scaurus entra dans cette indigne négociation, dont il devait avoir d'autant plus d'éloignement, que dans les commencements, après le meurtre d'Hiempsal, il s'était montré un des plus ardents adversaires de Jugurtha. Mais Salluste ne fait point difficulté de dire que dès lors son zèle n'était qu'hypocrisie; qu'il craignait l'éclat, et non l'injustice; et que dans l'occasion présente la grandeur de la somme qui lui fut offerte démasqua sa fausse vertu. Florus, convenant du fait avec Salluste, s'exprime néanmoins d'une façon moins désobligeante pour Scaurus, et qui marque même qu'il en avait une haute idée: « Jugurtha, dit-il, triompha de la vertu romaine « en la personne de Scaurus. » *Quum in Scauro ipsos romani imperii mores expugnâsset.*

Le Numide d'abord n'avait songé qu'à gagner du temps pour donner le loisir à ses amis d'agir en sa faveur à Rome, et d'y fortifier son parti. Mais quand il se fut assuré des dispositions de Scaurus, et qu'il l'eut mis dans ses intérêts, il espéra obtenir la paix; et pour y parvenir il demanda une conférence. On la lui accorda, et même on lui donna un otage pour sa sûreté. Ce fut le questeur Sextius, qui fut conduit en une ville de Numidie, appelée Vacca. On feignit qu'il y allait pour en amener des vivres que Jugurtha s'était obligé de fournir.

Ce prince vint donc dans le camp du consul. On assembla le conseil de guerre. Il s'y pré-

[1] An. R. 641; av. J. C. 111.

[2] « In consule nostro multæ bonæque artes animi et « corporis erant: quas omnes avaritia præpediebat. Pa- « tiens laborum, acri ingenio, satis providens, belli « haud ignarus, firmissumus contra pericula et insidias.»

[1] « Animus æger avaritiâ facilè conversus est. »

senta, et, après avoir fait une courte apologie de sa conduite, il finit en protestant qu'il se remettait entre les mains du sénat et du peuple romain. Le reste de la négociation se trama secrètement avec Calpurnius et Scaurus; et le lendemain, le conseil ayant été assemblé, le consul, après une image de délibération, conclut que l'offre que faisait Jugurtha de se livrer aux Romains serait reçue. Aussitôt Jugurtha, comme pour entrer en exécution du traité, fit délivrer au questeur trente éléphants, quantité de bestiaux et de chevaux, et une assez petite somme d'argent. Ainsi fut conclue la paix en Numidie, sans l'autorité du sénat et du peuple; et le consul s'en retourna à Rome pour la création des magistrats. Son collègue P. Nasica [1] mourut pendant l'année de son consulat, aussi estimé que Calpurnius s'était fait mépriser et haïr. Nasica, sorti d'une maison où la vertu semblait héréditaire, soutint l'honneur de son nom par une intégrité parfaite, et qui se maintint toujours à l'épreuve de la corruption. Son esprit était cultivé par la philosophie; mais dans l'étude qu'il fit de cette science, il eut pour premier objet le soin de se former le cœur; de sorte qu'il fut plus philosophe par ses mœurs que par ses connaissances. Au reste, sa philosophie n'avait rien de dur ni d'austère; il était même gracieux et enjoué. C'est ce qui paraissait et dans sa conversation familière, et dans ses discours publics, dans lesquels, au rapport de Cicéron, il joignait à la pureté du langage le sel de la bonne plaisanterie [2]. Je reviens à son collègue, qui lui ressemblait si peu pour la conduite et pour les sentiments.

Quand on eut appris à Rome de quelle manière les choses s'étaient passées en Numidie, la conduite du consul fut blâmée généralement, et ce fut là le sujet commun des entretiens dans toute la ville. Le peuple témoignait hautement sa colère et son indignation. Les sénateurs étaient embarrassés, craignant de se déshonorer s'ils ratifiaient une paix si honteuse, et, d'un autre côté, ne se portant pas volontiers à casser un traité conclu par un consul qui était cher au parti des grands; car c'était ce Calpurnius qui, étant tribun du peuple, avait fait rétablir P. Popillius, exilé par la faction de C. Gracchus [1]. De plus, l'autorité de Scaurus, par les avis duquel on savait que le consul s'était conduit dans toute cette affaire, arrêtait les mieux intentionnés, et empêchait qu'on ne prît une résolution vigoureuse.

Cependant le tribun C. Memmius, déclaré de tout temps contre la noblesse, haranguait fortement le peuple, et l'exhortait à ne pas laisser anéantir et la gloire de la république et sa propre liberté, lui remettant devant les yeux une infinité d'actions superbes et cruelles des nobles, pour animer son zèle et lui inspirer des sentiments courageux dans l'importante affaire dont il s'agissait. Salluste insère ici une harangue qu'il dit avoir choisie entre plusieurs autres de cet orateur [2] fort célèbre en son temps, surtout pour les accusations: ce qui donne lieu de croire qu'elle est effectivement de Memmius. Elle devient par là précieuse et digne d'une particulière attention.

« Bien des raisons, Romains, m'empêche-
« raient de me présenter devant vous, si mon
« zèle pour le bien public ne l'emportait sur
« tout autre motif: le crédit de la faction qui
« règne ici, l'excès de votre indolence, le
« violement ouvert des lois et de la justice, et,
« ce qui me touche le plus, la douleur de voir
« que l'innocence, loin d'être honorée comme
« elle le mérite, n'attire que des dangers.
« J'ai honte de rapporter comment depuis
« quinze ou vingt ans vous avez été le jouet
« de l'orgueil d'un petit nombre de puissants;
« avec quelle lâcheté vous avez laissé périr vos
« défenseurs sans venger leur mort; jusqu'à
« quel point l'indifférence et l'insensibilité
« s'est établie parmi vous, et a abâtardi votre
« ancien courage; enfin comment, actuelle-
« ment encore que vos ennemis donnent prise
« sur eux, vous ne profitez pas de leur abat-
« tement pour vous relever, et vous ne ces-
« sez de craindre ceux à qui vous devriez
« vous rendre vous-mêmes formidables. Quoi-
« qu'il semble que toutes ces considérations

[1] Diod. apud Vales.
[2] Cic. in Bruto, n. 128.

[1] Cic. ibid.
[2] Cic. in Brut, n. 136.

« devraient me rebuter, un sentiment intérieur « de courage et de zèle pour le bien public » me presse de m'opposer à cette puissante « cabale. J'essaierai encore de faire usage de « la liberté que mon père m'a laissée. Que « mes efforts soient efficaces ou sans fruit, « cela dépend de vous.

« Je ne vous exhorte point, Romains, à « repousser par les armes l'injustice et la vio- « lence de vos adversaires, comme souvent « vos pères l'ont fait. Il n'est pas besoin « d'employer la force, ni d'abandonner la « ville. C'est d'eux-mêmes que viendra leur « ruine. Après que Tibérius Gracchus, qui « voulait, selon eux, se faire roi, eut été tué, « on fit de cruelles recherches contre le peu- « ple. Le meurtre de Caïus Gracchus et de « M. Fulvius fut suivi de l'emprisonnement « et de la mort de plusieurs d'entre vous. Ce « n'est point l'autorité des lois, mais le simple « caprice de vos adversaires qui a mis fin à « ces deux sanglantes exécutions. Je veux « qu'entreprendre de vous rétablir dans vos « droits ç'ait été un dessein formé de se faire « roi; je veux encore que, ne pouvant em- « pêcher ce coup sans répandre beaucoup de « sang, ils l'aient fait légitimement: mais de « quel prétexte pourront-ils colorer leurs dé- « prédations et leurs rapines? Souvenez-vous « avec quelle secrète indignation vous avez « vu, les années précédentes, vos finances « dissipées, les rois et les peuples libres payer « tribut à un petit nombre de nobles, les « mêmes hommes réunir sur leurs têtes et les « richesses et l'éclat des dignités. Ils ne s'en « sont pas tenus là: l'impunité les a rendus « encore plus hardis et plus entreprenants. « En un mot, les lois, la majesté de l'empire, « et le sacré et le profane, tout a été livré « aux ennemis. Et les auteurs de tous ces « excès n'en ont ni honte ni repentir! Ils « marchent devant vous la tête levée, avec « un train pompeux et magnifique, faisant « parade de leurs sacerdoces, de leurs con- « sulats, et quelques-uns de leurs triomphes, « comme si tout cela marquait un vrai mé- « rite, et non une insatiable ambition. Des « esclaves achetés à prix d'argent ne peuvent « souffrir l'injuste domination de leurs maî- « tres: et vous, Romains, nés pour com- « mander, vous souffrez tranquillement l'es- « clavage! Mais qui sont donc ceux qui ont « ainsi envahi la république? Des scélérats, « des meurtriers, en qui une énorme avidité « pour l'argent le dispute à la cruauté et à « la barbarie, et qui, avec tout cela, sont « pleins d'orgueil et de fierté; enfin, des « hommes sans foi, sans probité, sans hon- « neur, qui font trafic de tout, et des devoirs « même les plus sacrés. Les uns ont tué vos « tribuns, les autres vous ont persécutés par « d'injustes et impitoyables recherches; la « plupart ont les mains souillées de votre « sang, et ils considèrent leurs crimes comme « leur rempart et leur sauvegarde. Les plus « coupables d'entre eux sont ceux qui, par « cette raison même, se croient le plus en « sûreté. Au lieu que leurs crimes auraient dû « les tenir dans une crainte continuelle, votre « mollesse leur a donné lieu de faire passer la « terreur de votre côté. Tous réunis dans les « mêmes désirs, les mêmes haines, les mêmes « craintes, ils se tiennent étroitement liés « ensemble. Mais ce qui est amitié entre les « bons doit être appelé conspiration entre les « méchants[1]. Si vous aviez autant de zèle pour « conserver votre liberté qu'ils en ont pour « établir leur domination, la république cer- « tainement ne serait point livrée au pillage « comme elle l'est, et vos bienfaits seraient « la récompense du vrai mérite, non la proie « des audacieux. Vos ancêtres se sont retirés « deux fois en armes sur le mont Aventin « pour établir leurs droits et assurer la dignité « de leur ordre: et vous, à leur exemple, ne « ferez-vous point d'efforts pour conserver « la liberté qu'ils vous ont transmise? Vous « y êtes d'autant plus obligés, qu'il y a plus « de honte à perdre ce qu'on possède qu'à ne « l'avoir jamais possédé.

« Quelqu'un me demandera ce que je pense « donc qu'il y ait à faire. C'est de punir sévè- « rement ceux qui ont trahi la république, non « en employant contre eux la violence, ils le « mériteraient bien; mais les voies de fait ne « conviennent point au peuple romain. Il y a « des tribunaux et des lois. Ordonnez des infor-

[1] « Sed hæc inter bonos amicitia, inter malos factio « est. »

« mations pour vous assurer de la vérité par « des preuves certaines, et par le témoignage « de Jugurtha même. S'il s'est soumis de « bonne foi, il obéira à vos ordres; s'il les « méprise, vous connaîtrez par là ce que vous « devez penser de cette prétendue paix, et de « cette soumission, qui n'aura servi qu'à as- « surer à Jugurtha l'impunité de ses crimes, « à enrichir considérablement un petit nom- « bre de nobles, et, sans parler des dommages « infinis qui en seront la suite, à couvrir de « honte et d'opprobre la république.

« Est-ce donc que vous n'êtes point encore « las de leur injuste domination ? Vous avez « vu pendant plusieurs années les royaumes, « les provinces, les lois, les jugements, la « justice, la guerre, la paix, enfin toutes les « choses divines et humaines entre les mains « et au pouvoir d'un petit nombre de per- « sonnes; pendant que vous, invincibles jus- « qu'ici par rapport aux ennemis, maîtres de « toutes les nations (car c'est l'idée qu'on a du « peuple romain), vous vous contentiez qu'on « vous laissât traîner une vie obscure et lan- « guissante ! car, pour ce qui est de la servi- « tude, qui de vous osait s'y refuser?

« Au reste, quoique je sois persuadé que « c'est une honte extrême pour un homme « de cœur de souffrir qu'on l'offense impuné- « ment, je consentirais volontiers que vous « pardonnassiez à ces méchants parce qu'ils « sont citoyens, si je ne prévoyais que votre « clémence vous deviendrait funeste. L'amour « du crime est trop enraciné dans leur esprit. « Ils ne se contenteront pas de l'impunité « pour le passé, et si vous ne leur ôtez la « puissance de mal faire à l'avenir, vous vivrez « dans une éternelle inquiétude, toujours en- « tre deux extrémités cruelles, et réduits ou « à souffrir un honteux esclavage, ou à em- « ployer la force et les armes pour défendre « votre liberté.

« Car ne pensez pas que vous puissiez jamais « compter sur leur bonne foi, ni qu'il puisse « jamais y avoir entre eux et vous une sin- « cère et solide union. Ils veulent dominer, « et vous voulez être libres. Ils prétendent « exercer toutes sortes d'injustice, et vous êtes « déterminés à vous y opposer. Enfin ils trai- « tent vos alliés en ennemis, et vos ennemis « en alliés. Est-il possible qu'avec une telle « opposition de sentiments vous viviez en- « semble en paix et en bonne intelligence? « Je vous invite donc, et je vous exhorte à « ne point laisser impuni un attentat aussi « odieux que celui qui vient d'être commis « dans l'affaire de Numidie.

« Il ne s'agit point ici de péculat ni de con- « cussion, crimes certainement très-grands, « mais devenus si ordinaires qu'on ne les « compte plus pour rien. On a prostitué à un « ennemi audacieux l'autorité du sénat et la « majesté du peuple romain. Le bien et l'hon- « neur de l'état ont été vendus à prix d'ar- « gent dans votre armée, et au milieu de « Rome même. Si l'on n'établit point une « commission pour informer de toute cette « intrigue, si l'on ne punit point les coupa- « bles, quel parti nous restera-t-il, sinon de « nous soumettre à la tyrannie? car com- « mettre impunément tous les crimes que « l'on veut, c'est être tyran. Ce n'est pas « que, pour avoir le plaisir de la vengeance, « vous deviez souhaiter que vos concitoyens « se trouvent plutôt coupables qu'innocents : « mais craignez que, pour vouloir sauver des « méchants, vous ne perdiez les gens de bien. « D'ailleurs, l'oubli des bonnes actions n'est « pas d'une si dangereuse conséquence dans « un état que l'oubli des mauvaises. L'hon- « nête homme, quand il se voit négligé, de- « vient seulement moins vif et moins actif « pour le bien; mais le scélérat en devient « plus hardi et plus déterminé pour le mal. « Rien n'est plus important que d'arrêter les « crimes par la sévérité. S'il ne se commet « point d'injustices et de violences, on n'a pas « pas besoin du secours d'autrui pour vivre « en paix. »

Memmius, en réitérant souvent au peuple de pareilles représentations, obtint qu'on enverrait en Numidie L. Cassius, actuellement préteur, avec ordre d'amener Jugurtha en Italie sous la garantie du peuple romain, afin qu'il pût être interrogé, et que, sur ses réponses, on s'éclaircît de la vérité des faits dont Scaurus et les autres étaient soupçonnés.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, ceux que le consul avait laissés dans l'armée pour la commander en son absence, imitant

la conduite et l'exemple de leur général, commettaient toutes sortes de concussions et d'indignités. Les uns corrompus par l'or de Jugurtha, lui livrèrent ses éléphants; d'autres lui rendirent les transfuges, en les lui faisant bien acheter; plusieurs s'enrichissaient du pillage des peuples avec qui l'on n'était point en guerre : tant l'avarice [1], comme une malheureuse gangrène, avait saisi et infecté les esprits !

L'ordonnance du peuple qui commettait Cassius pour amener Jugurtha à Rome avait jeté la consternation parmi la noblesse. Ce commissaire arriva bientôt en Numidie, et il y trouva Jugurtha lui-même fort alarmé. Il lui persuada néanmoins sans beaucoup de peine de mieux aimer, puisqu'il s'était soumis aux Romains, faire épreuve de leur clémence que de s'attirer leurs armes. Il promit toute sûreté à ce prince en son propre et privé nom [2], assurance dont Jugurtha ne faisait pas moins de cas que de la foi publique. Telle était, dit Salluste, l'opinion que l'on avait de la probité de Cassius. Ajoutons : et c'est ainsi que le vice et le crime ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la vertu. La manière dont notre historien parle de ce Cassius donne lieu de penser que c'était le même qui avait été chargé de revoir le procès des vestales, dont il a été parlé ci-dessus, quoiqu'il y ait de la difficulté sur ces prêtures tant de fois réitérées.

Jugurtha arriva à Rome, non avec la magnificence d'un roi, mais dans le triste équipage d'un accusé. Quelque intrépidité qu'il eût par lui-même, et quelques protestations de service que pussent lui faire ses amis et ses protecteurs, il ne pouvait pas s'empêcher de sentir quelque inquiétude sur le succès de son affaire. Mais étant venu à bout de gagner à force d'argent le tribun C. Bébius, qui était d'une impudence propre à le soutenir contre l'évidence de la vérité et de la justice, il se rassura pleinement.

Memmius assemble le peuple, qui frémissait d'indignation contre le roi. Les uns voulaient qu'on le menât en prison; d'autres demandaient, s'il ne découvrait ses complices, qu'on le punît, selon les lois, comme ennemi de l'état. Le tribun, loin de se livrer à ces mouvements impétueux d'un peuple enflammé de colère, tint une conduite pleine de dignité, calmant les esprits, arrêtant les emportements, enfin protestant qu'il ne souffrirait jamais que la foi publique fût violée.

Quand on eut fait silence, et qu'on eut mandé Jugurtha, alors le tribun rapporte les crimes que ce prince avait commis, soit à Rome, soit en Numidie, soit contre son père adoptif, soit contre ses frères; et lui adressant la parole, il ajoute qu'encore que les Romains n'ignorent pas ses complices, ils sont bien aises de s'en assurer encore davantage par sa bouche : que, s'il déclare la vérité, il peut tout espérer de la bonne foi et de la clémence du peuple romain; mais que, s'il la cache, il ne sauvera pas ses complices et se perdra lui-même. Quand Memmius eut fini son discours, il ordonna à Jugurtha de répondre. Bébius, d'un autre côté (c'est ce tribun que nous avons dit auparavant avoir été gagné par Jugurtha), lui fit défense de parler. Le peuple, extrêmement irrité, témoignait par des clameurs tumultueuses, par des gestes et des regards menaçants, et par toutes les autres marques de colère combien il souffrait impatiemment le procédé de ce tribun. Bébius persista effrontément dans le parti qu'il avait pris. Ainsi le peuple, insulté par son propre magistrat, et devenu le jouet d'une impudence dont il n'y a point d'exemple, vit rompre l'assemblée sans conclusion. Ce fut un triomphe pour le roi, pour Calpurnius, et pour tous les autres qui appréhendaient extrêmement les suites de cette information. On s'aperçut bientôt de l'audace que ce succès avait inspirée à Jugurtha.

M. MINUCIUS RUFUS [1].
SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Il y avait pour lors à Rome un prince numide nommé Massiva, fils de Gulussa, et petit-

[1] « Tanta vis avaritiæ in animos eorum, veluti tabes, « invaserat. »

[2] « Privatim præterea fidem suam interponit, quam « ille non minoris, quam publicam, ducebat. »

[1] A. R. 642; av. J. C. 110.

fils de Masinissa, qui s'était déclaré ouvertement contre Jugurtha dans la querelle des rois, et qui, pour cette raison, après la prise de Cirte et le meurtre d'Adherbal, avait pris la fuite, et était sorti d'Afrique. Le consul Albinus, à qui le département de la Numidie était échu, et qui par cette raison souhaitait que la guerre s'y rallumât, conseilla à ce prince de demander le royaume de Jugurtha. Celui-ci, le sut, et fit égorger Massiva au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté, et mis entre les mains de la justice. Il confesse tout au consul Albinus, et marque que c'était Bomilcar, proche parent de Jugurtha et son homme de confiance, qui l'avait engagé à ce meurtre. Comme Bomilcar était venu à Rome avec Jugurtha, le droit des gens semblait le mettre à couvert des procédures : on ne laissa pas d'intenter une accusation contre lui, et l'on crut que les droits de la justice devaient ici l'emporter sur toute autre considération. Cinquante des amis du roi voulurent bien lui servir de caution, s'obligeant de le représenter quand il en serait besoin. Jugurtha, convaincu d'une action si noire, osa néanmoins tenir ferme encore quelque temps, comptant toujours tirer Bomilcar d'embarras par le moyen de ses amis. Mais il sentit que l'énormité criante d'un tel meurtre était au-dessus de tout son crédit, et de tout son or et son argent. Il fit évader Bomilcar, et le suivit de près, le sénat lui ayant fait signifier qu'il eût à sortir incessamment de l'Italie. Il partit donc ; et ce fut pour lors que, tournant à plusieurs reprises ses regards vers la ville, il dit *que Rome n'attendait pour se vendre qu'un acheteur*[1], *et qu'elle périrait bientôt s'il s'en trouvait un.*

§ II. — Jugurtha élude les attaques du consul Albinus. Réflexion de Salluste sur l'état actuel de Rome. Métellus est chargé de la guerre de Numidie. Il choisit Marius pour un de ses lieutenants. Arrivé en Afrique, il s'applique d'abord à rétablir la discipline dans l'armée. Jugurtha envoie des députés à Métellus, qui les engage à lui livrer leur maître. Métellus conduit son armée en Numidie avec beaucoup de précaution. Jugurtha, voyant qu'on le jouait, prend le parti de se défendre par les armes. Bataille où Jugurtha est vaincu. Il lève une nouvelle armée. Métellus ravage tout le plat pays. Jugurtha surprend une partie de l'armée romaine. Grande joie à Rome pour la victoire remportée sur Jugurtha. Nouvelle attention du consul à ne se pas laisser surprendre. Jugurtha continue ses escarmouches. Métellus met le siége devant Zama. Jugurtha attaque le camp des Romains. Le consul lève le siége de Zama. Pendant les quartiers d'hiver il travaille à gagner les confidents de Jugurtha. Le roi, trahi par Bomilcar, consent à se livrer à la discrétion des Romains. Dépouillé de tout, il reprend les armes. Métellus est continué dans le commandement. Jugurtha se prépare à la guerre. Les habitants de Vacca massacrent la garnison romaine. Cette ville est mise à feu et à sang par Métellus. Origine de l'inimitié entre Marius et Métellus. Commencements de Marius. Sa naissance. Son éducation et son caractère. Il fait ses premières campagnes sous Scipion l'Africain, et s'en fait estimer. Il est créé tribun des soldats, ensuite tribun du peuple. Il fait passer une loi malgré le sénat. Il empêche une largesse qu'un de ses collègues voulait faire au peuple. Il essuie deux refus en un seul jour. Il est nommé préteur à grande peine, et accusé de brigue. Il épouse Julie. Son courage contre la douleur. Il est choisi par Métellus pour son lieutenant général. Sa conduite dans cet emploi. Métellus lui refuse la permission d'aller à Rome demander le consulat. Marius le décrie. Conjuration de Bomilcar contre Jugurtha découverte. Il est mis à mort. Affreux trouble de Jugurtha. Métellus accorde à Marius son congé. Marius est nommé consul. Le soin de la guerre contre Jugurtha lui est confié. Jugement de Cicéron sur les voies que prit Marius pour se faire nommer consul. Perplexités de Jugurtha. Combat où il est vaincu. Il se retire à Thala, et en sort bientôt après. La ville est assiégée et prise par les Romains. Jugurtha arme les Gétules. Il engage Bocchus à se déclarer contre les Romains. Les deux rois marchent vers Cirte. Métellus s'y rend aussi. Douleur de Métellus quand il apprend que Marius est nommé pour lui succéder. Il entre en conférence par députés avec Bocchus.

La guerre recommença de nouveau. Le consul Albinus, qui devait revenir à Rome présider à l'élection des magistrats de l'année suivante, se hâta de passer en Afrique pour

[1] « Urbem venalem, et maturè perituram si emptorem invenerit. »

terminer promptement la guerre ou par la voie des armes, ou par un traité, ou de quelque autre manière; mais Jugurtha, de son côté, attendant tout du bénéfice du temps, ne cherchait qu'à la traîner en longueur. Tantôt il promettait de se rendre; puis il témoignait de la défiance. Il fuyait quelquefois devant les Romains; une autre fois, pour ne point décourager son armée, il les pressait vivement. Ainsi par les délais et cette lente alternative de négociations et de guerre, il jouait le consul et éludait tous ses efforts. Soit nonchalance, soit connivence, car il en fut soupçonné, Albinus réussit fort mal.

L'approche du temps des élections l'obligeant de retourner à Rome, il laissa pour commander l'armée son frère Aulus, en qualité de propréteur. Jugurtha en eut encore meilleur marché que du consul. Aulus était sans mérite, et sa présomption lui cachait son incapacité. Le désir aveugle de s'enrichir le porta à former au milieu de l'hiver le siége du Suthul, place très-forte, située sur la croupe d'une montagne escarpée et environnée d'un marais, dans laquelle le roi tenait une partie de ses trésors. La crainte simulée de ce prince, qui tantôt lui faisait faire des propositions d'accommodement, tantôt prenait la fuite devant lui, augmenta encore son aveuglement. Jugurtha, accoutumé de longue main à employer la ruse et l'artifice, joua si bien son personnage, qu'il l'engagea à quitter le siége du Suthul pour le suivre dans une région écartée, où il lui faisait espérer de transiger secrètement avec lui. Et, ce qui est presque incroyable, il gagna par des émissaires non-seulement une partie des troupes auxiliaires du propréteur, mais jusqu'à des Romains même, qui promirent de le servir dans l'occasion. En effet, Jugurtha étant venu attaquer le camp d'Aulus pendant la nuit, quelques compagnies de Liguriens et de Thraces passèrent de son côté: et un officier romain, premier capitaine d'une légion, ouvrit aux ennemis l'entrée des retranchements qu'il était chargé de défendre. Le camp fut pris et pillé: et tout ce que put faire Aulus, ce fut de se retirer avec une partie de ses troupes sur une hauteur voisine. Le lendemain il fallut en venir à une composition. Jugurtha, non content d'avoir vaincu, voulut encore insulter: et, dans une conférence qu'il eut avec le propréteur, employant une feinte modération, il lui dit qu'encore qu'il le tînt enfermé, et qu'il fût en son pouvoir de le faire périr avec toute son armée ou par la faim, ou par l'épée, néanmoins se ressouvenant que les armes sont journalières, et les choses humaines sujettes à bien des vicissitudes, si Aulus voulait faire la paix, il les renverrait tous la vie sauve après les avoir fait passer sous le joug, et à condition qu'ils sortiraient de Numidie dans l'espace de dix jours. Quelque dures et ignominieuses que fussent ces conditions, la crainte de la mort, qui paraissait inévitable, les fit accepter.

Quand cette nouvelle fut arrivée à Rome, elle y causa une grande consternation. Les uns plaignaient le nom romain déshonoré par une si honteuse paix: les autres craignaient même les suites de l'avantage remporté par le Numide. Tous généralement, et surtout les gens de guerre, blâmaient Aulus avec mépris et avec indignation de ce que, ayant les armes à la main, il avait mieux aimé devoir son salut à sa lâcheté qu'à son courage. Le consul Albinus, craignant qu'on ne le rendît responsable de la conduite de son frère, proposa au sénat de délibérer sur le traité qui venait d'être conclu. Il fut déclaré nul, comme ayant été fait sans l'autorité du sénat et du peuple. Le consul, n'ayant pu emmener avec lui les levées qu'il avait faites, parce que les tribuns s'y opposèrent, ne laissa pas de partir pour l'Afrique. Son armée, en exécution du traité, était sortie de Numidie; il la trouva dans un tel désordre et un tel dérangement, causé par la licence qui y régnait, qu'il n'osa la mener contre Jugurtha, quoiqu'il le désirât fort pour réparer la honte du traité conclu par son frère.

A Rome, cependant, le tribun Mamilius Limétanus propose au peuple d'établir une commission pour informer contre ceux qui avaient enhardi Jugurtha à mépriser les arrêts du sénat, qui avaient reçu de lui de l'argent dans les ambassades ou dans le commandement des armées, qui lui avaient rendu ses éléphants et ses transfuges, et qui enfin avaient fait des conventions avec l'ennemi au sujet de la guerre et de la paix. Bien des gens, qui craignaient pour eux-mêmes ou pour leurs amis, s'oppo-

saient sous main et sourdement à cette loi : car le faire ouvertement, c'eût été s'avouer coupable. Mais le peuple montra une fermeté extraordinaire dans cette occasion, moins par zèle et par affection pour le bien public, que par haine contre les nobles, qui redoutaient cette loi : tant la dissension des deux ordres était alors violente! Il fut donc ordonné qu'on nommerait trois commissaires pour présider à l'instruction du procès de tous ceux qui se trouveraient dans les cas mentionnés par la loi, et pour procéder à leur jugement.

Scaurus eut le crédit de se faire mettre du nombre de ces commissaires, quoiqu'il lui convînt mieux de paraître au rang des accusés que des juges; mais l'affaire n'en fut pas poussée avec moins de vigueur. Quatre consulaires furent condamnés, Calpurnius, Albinus, Opimius et C. Caton. Ni Salluste, ni aucun autre auteur ne nous apprend quelle part avait eue ce dernier dans les manéges de Jugurtha. Nous l'avons vu déjà condamné pour cause de concussion ; mais il en avait été quitte pour de légers dommages et intérêts. Ici il fut exilé, aussi bien que les trois que j'ai nommés avant lui. Il y en eut encore plusieurs autres d'un rang moins illustre, mais néanmoins personnages distingués : et en particulier C. Galba, qui fut le premier citoyen revêtu d'un sacerdoce public qui eût succombé dans un jugement en matière criminelle. Ce furent ici comme des représailles que prit sur la noblesse l'ordre du peuple, qui depuis la mort des Gracques n'avait pu se relever de l'oppression. Il n'est pas étonnant que Cicéron réclame contre ces condamnations, et les traite d'iniques [1], puisque Salluste, toujours favorable à la cause du peuple contre les nobles, convient que les bruits populaires et les caprices de la multitude influèrent dans les jugements qui furent rendus en cette occasion. Ce n'est pas à dire que tous ceux qui furent condamnés aient été innocents. Il nous a détaillé lui-même les mauvaises manœuvres de plusieurs. Mais en général ce fut l'esprit de parti qui dirigea les juges plus que l'amour de la justice. On peut voir ce que nous avons observé à la fin de l'histoire des Gracques touchant la condamnation d'Opimius.

[1] Cic. in Bruto, n. 127, 128.

Cet événement donne lieu à une digression que fait ici Salluste sur l'origine de ces animosités furieuses entre le sénat et le peuple, et qui devinrent enfin des guerres sanglantes. Il faut observer d'abord, comme cet historien l'a fait ailleurs, que les dissensions civiles sont aussi anciennes dans Rome que la liberté. Mais, outre que les querelles des premiers temps se terminaient toujours avec modération et avec douceur, il y avait eu un calme fort long, où les deux ordres se concertaient parfaitement pour travailler au bien commun. Ce temps, que l'on peut bien appeler l'âge d'or de la république romaine, dure depuis la seconde guerre punique jusqu'à la prise de Carthage. Alors non-seulement les factions commencèrent à renaître, mais devinrent plus violentes que jamais. C'est cette date que Salluste envisage dans la réflexion que je vais ici mettre sous les yeux du lecteur.

« Ce n'est, dit-il, que depuis quelques ans« nées qu'on voit à Rome des divisions atroces « entre le sénat et le peuple, et des factions « portées de part et d'autre aux derniers ex« cès : et ces maux n'ont point d'autre origine « que la douceur de la paix et l'abondance de « tout ce que les hommes regardent comme « les plus grands des biens. Avant la destruc« tion de Carthage, les deux corps de l'état, « traitant l'un avec l'autre sans violence et « sans passion, étaient de bonne intelligence « dans le maniement des affaires. L'amour de « la gloire, ni le désir de la domination, n'ar« maient point les citoyens les uns contre les « autres. La crainte des ennemis tenait tout « dans l'ordre. Quand Rome ne fut plus ar« rêtée par ce frein, aussitôt la licence et l'or« gueil, effets ordinaires de la prospérité, « s'introduisirent dans la ville. Ainsi le repos « et le loisir, que l'adversité lui avait fait dé« sirer avec tant d'ardeur, lorsqu'elle l'eut « obtenu, lui devint plus funeste que tous les « maux de la guerre. La noblesse d'une part, « et le peuple de l'autre, ont fait servir de « prétextes à leurs injustes prétentions, l'une « sa prééminence, l'autre sa liberté. Ainsi, « pendant que chacun veut être maître, que « chacun tire tout à soi, la république, qui se

« trouvait comme au milieu entre les deux « factions, a été déchirée par ce partage. Au « reste, le parti de la noblesse, se tenant uni, « avait plus de force; au lieu que celui du « peuple, divisé en une infinité de têtes, et « n'ayant point de lien commun, était beau- « coup moins puissant. Soit en guerre, soit « en paix, tout passait par les mains d'un pe- « tit nombre de nobles. Ils disposaient des « deniers publics, des gouvernements de pro- « vinces, des charges, des récompenses ho- « norables, des triomphes. Pendant que les « généraux partageaient avec peu de person- « nes le butin pris sur les ennemis, le peuple « demeurait accablé par les fatigues de la mi- « lice et par les misères de la pauvreté; et il « arrivait souvent que les pères ou les enfants « des soldats, s'ils avaient le malheur de se « trouver dans le voisinage des grands et des « nobles, étaient chassés de leurs maisons, et « dépouillés du peu de terres qu'ils avaient. « Ainsi l'avidité, croissant toujours avec la « puissance, ne gardait plus de bornes ni de « mesures. Tout devenait la proie du plus « fort. La noblesse violait les règles les plus « saintes, et sacrifiait tout à l'envie de se sa- « tisfaire, jusqu'à ce que, par ses excès, elle « s'attira des vengeurs qui sortirent de son « propre sein. »

C'est ainsi que Salluste désigne les Gracques, du projet desquels il parle avec beaucoup d'estime : et après avoir rapporté leur fin funeste, il ajoute: « On doit convenir que le désir de l'emporter sur leurs adversaires les « porta trop loin, et qu'ils ne firent point pa- « raître assez de modération : car il vaut mieux « être vaincu en s'attachant aux règles que de « vaincre l'injustice par de mauvaises voies[1]. « La noblesse, de son côté, abusant tyranni- « quement de sa victoire sur les Gracques, fit « périr par le fer, ou éloigna par l'exil un « grand nombre de citoyens; et, par ces vio- « lences, elle se fit plus craindre qu'elle n'aug- « menta son pouvoir. C'est ce qui cause la « ruine des états les plus puissants, lorsqu'on « veut vaincre absolument ses adversaires à « quelque prix que ce soit, et exercer sur eux, « après les avoir vaincus, une pleine et en- « tière vengeance. »

[1] « Sed bono vinci satius est, quàm malo more inju- « riam vincere. »

Il est remarquable que les historiens, comme de concert, attribuent la ruine des mœurs et de la discipline dans Rome à sa trop grande puissance, à l'augmentation de ses richesses, et au luxe qui en est une suite inévitable. Ils fixent l'époque de ce funeste changement à la destruction de Carthage. J'ai rapporté dans l'histoire de la troisième guerre punique un passage de Velleius Paterculus tout à fait conforme à ce que Salluste observe ici. Je reviens à mon sujet.

Q. CÆCILIUS METELLUS[1].
M. JUNIUS SILANUS.

On commença à concevoir de bonnes espérances pour la guerre de Numidie quand le soin en eut été confié à Métellus[2]. Ce consul avait tout ce qui peut rendre un homme estimable, mais particulièrement un désintéressement parfait et absolument incorruptible : qualité la plus essentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui, jusque-là, pour vaincre, avait moins employé l'épée que l'argent. Le choix que fit Métellus de deux excellents lieutenants généraux, Marius et Rutilius, confirma l'idée avantageuse que l'on avait de lui, et les heureux présages que l'on se formait de ses succès. En effet, souvent les desseins les mieux concertés échouent par le mauvais choix des officiers, quand il se fait par brigue et par cabale. Nous donnerons bientôt quelque détail sur ce qui regarde Marius. Maintenant nous allons suivre le fil de notre histoire.

Lorsque Métellus fut arrivé en Afrique, il trouva l'armée dans un état déplorable; plongée dans la paresse, mal aguerrie, craignant et le péril et le travail, plus brave en paroles qu'en effets, redoutable aux alliés, méprisable aux ennemis, enfin sans discipline, sans règle,

[1] An. R. 613; av. J. C. 109.

[2] « In Numidiam proficiscitur, magnâ spe civium, « quum propter artes bonas, tum maximè quòd adver- « sùm divitias invictum animum gerebat : et avaritiâ « magistratuum ante id tempus in Numidiâ nostræ opes « contusæ, hostiumque auctæ erant. »

sans soumission. Cette disposition de l'armée donna plus d'inquiétude au nouveau général que le nombre des troupes ne lui inspira de confiance. Quoiqu'il sût que Rome attendait avec impatience des nouvelles de ce qui se passait en Afrique, il prit néanmoins la résolution de ne point commencer les opérations de la guerre qu'il n'eût réformé son armée sur le pied de l'ancienne discipline. Il s'y prit en homme supérieur[1], gardant un sage milieu entre une rigueur outrée et une indulgence ambitieuse.

Les premiers ordres qu'il donna eurent pour objet de retrancher ce qui entretenait l'intempérance et la mollesse. Il fit défense aux soldats d'avoir avec eux dans la marche ni esclaves, ni chevaux de bagage; aux gonjats, de suivre l'armée; et à qui que ce fût, de vendre du pain[2], ni de la viande cuite dans l'enceinte du camp. Pour tout le reste, il réduisit chaque chose, autant qu'il put, au simple nécessaire. Il ne tenait pas longtemps ses troupes en un même lieu. Il les menait par des chemins de traverse, et les faisait incessamment camper et décamper. Il les obligeait de se retrancher avec autant de soin que s'ils eussent toujours été à la vue d'une armée ennemie. On relevait souvent la garde qu'il allait visiter en personne avec les principaux officiers, pour tenir tout le monde dans le devoir. Dans la marche, on le voyait partout, à la tête, au milieu, à la queue, prenant soin que le soldat ne sortît jamais de son rang, qu'il marchât toujours sous le drapeau, et qu'il portât en même temps sur lui ses armes et ses vivres. Par ce moyen[3], il rétablit bientôt la discipline, mettant en usage un principe admirable, qui est de prévenir les fautes plutôt que de les punir.

Quand Jugurtha fut informé de quelle façon se conduisait Métellus, il entra dans une grande inquiétude. D'ailleurs on lui avait mandé de Rome que les présents ne pouvaient rien contre ce général. Au défaut de cette ressource, qui jusque-là lui avait si bien réussi, il lui fallut tenter d'autres voies. Il envoie des députés à Métellus, qui, pour toutes conditions, demandent qu'on laisse la vie à ce prince et à ses enfants, ajoutant qu'il abandonne tout le reste au peuple romain. Le consul avait déjà connu par expérience qu'on ne pouvait pas se fier aux Numides, naturellement légers, inconstants et sans foi. Il crut, avec un prince trompeur et perfide, pouvoir employer la ruse et l'artifice. Il sonda ses députés, en les entretenant chacun en particulier; et, les trouvant assez disposés à ce qu'il souhaitait d'eux, il leur proposa et vint à bout de leur persuader de s'engager à lui livrer Jugurtha vif ou mort: conduite peu généreuse, et qui prouve que même les plus gens de bien du temps où nous en sommes se ressentaient du dépérissement des mœurs. Métellus, pour mieux couvrir son jeu, fait en public à ces députés une réponse favorable, et leur donne lieu d'entretenir leur maître dans de bonnes espérances.

Peu de jours après il partit de la province romaine, c'est-à-dire de la partie de l'Afrique qui était soumise aux Romains, et conduisit son armée en Numidie. On y trouve toutes choses dans le même état que si l'on n'eût pas été en guerre: point de maisons désertes, les troupeaux avec leurs bergers, les laboureurs au milieu des champs, et les officiers du prince sortant des villes et des villages pour offrir du blé et des provisions, et faire tout ce qui leur serait commandé. Métellus, pour tout cela, ne diminue rien de son attention. Il marche en aussi bon ordre, et ne se tient pas moins sur ses gardes que s'il eût été en présence de l'ennemi. En un mot, il prend toutes les précautions possibles, sachant que ces apparences de paix peuvent couvrir des artifices et des embûches. Aussi Jugurtha était si habile, si rusé, qu'on ne pouvait dire s'il fallait plus se défier de lui quand il était loin ou quand il était proche, lorsqu'il faisait ouvertement la guerre ou qu'il paraissait vouloir la paix.

Métellus, continuant sa marche, arriva près d'une ville appelée *Vacca*. C'était la plus marchande de toutes celles de Numidie. Il y mit garnison, soit pour profiter de l'avantage du

[1] « Sed in eâ difficultate Metellum non minùs, quàm « in rebus hostilibus, magnum et sapientem virum « fuisse comperior; tantâ temperantiâ inter ambitionem « sævitiamque moderatum. »

[2] Chaque soldat portait du blé pour douze ou quinze jours. Il le broyait lui-même, et en faisait du pain.

[3] « Ita prohibendo a delictis magis, quàm vindicando, « exercitum brevi confirmavit. »

lieu, soit pour connaître par cette démarche en quelles dispositions était Jugurtha.

Cependant il venait toujours de nouveaux envoyés de ce prince qui demandaient instamment la paix, et offraient, comme auparavant, d'abandonner tout aux Romains, pourvu qu'ils lui laissassent la vie à lui et à ses enfants. Le consul les recevait comme il avait reçu les premiers, c'est-à-dire en les sollicitant de trahir leur maître : après quoi il les renvoyait à Jugurtha, sans lui promettre ni lui refuser la paix; et, dans cet intervalle, il attendait le succès de ce qu'il avait négocié avec ses envoyés.

L'artificieux Jugurtha reconnut qu'on profitait contre lui de son exemple, et qu'on l'attaquait par ses propres armes, c'est-à-dire par la ruse et la tromperie, puisqu'en effet les paroles de Métellus ne s'accordaient point avec ses actions, et qu'en même temps qu'on lui donnait des espérances de paix on lui faisait une cruelle guerre. Il se détermina donc, puisqu'il ne lui restait point d'autre ressource, à se défendre par les armes.

Il assemble des troupes nombreuses, et, observant la marche des Romains, il se poste de manière à pouvoir les attaquer à son avantage. Le combat s'étant engagé, les Numides d'abord eurent la supériorité par la situation favorable du lieu où ils s'étaient mis en embuscade; mais les Romains reprirent bientôt courage. Le roi et le consul firent paraître toute la bravoure et toute l'habileté qu'on pouvait attendre de deux des plus grands capitaines qui fussent alors. Métellus avait pour lui la valeur des soldats, mais le désavantage du lieu. Tout était favorable à Jugurtha, excepté la nature de ses troupes, bien inférieures aux légions romaines. Enfin la valeur l'emporta, et le champ de bataille resta au consul. Dans le même temps, et à peu de distance, il y eut aussi une autre action entre Bomilcar et Rutilius, et le succès en fut le même. Ainsi la victoire fut entière du côté des Romains.

Métellus campa quatre jours à l'endroit où la bataille s'était donnée. Il prit soin des blessés, honora de présents ceux qui s'étaient distingués dans le combat, combla de louanges toute l'armée, et l'exhorta à finir la campagne avec le même courage, ajoutant qu'elle en avait assez fait pour la victoire, qu'il ne s'agissait plus que de recueillir le butin, qui en était la juste récompense.

Cependant il envoya des espions pour savoir où était Jugurtha, quel dessein il pouvait avoir, ce qui lui restait de troupes, et quelle était sa contenance après sa déroute. On apprit qu'il s'était retiré dans des lieux couverts de bois et d'un accès difficile, et que là il levait une armée plus nombreuse que la première, mais peu aguerrie, et composée pour la plus grande partie de laboureurs et de bergers. Il n'est pas étonnant qu'il fût réduit à faire de nouvelles levées : chez les Numides il n'y avait que ceux qui formaient la garde du roi qui le suivissent dans une défaite; tous les autres se dispersaient où il leur plaisait, sans qu'on leur en fît un crime; telle était la coutume de la nation.

Lorsque Métellus vit qu'il allait être obligé de recommencer une guerre où il fallait combattre des ennemis qui prenaient toujours leurs avantages par la connaissance qu'ils avaient du pays, et qui, lors même qu'ils étaient vaincus, perdaient moins que les vainqueurs, il conçut qu'il lui fallait changer de plan, et ne plus donner de bataille. Mais il entra dans les provinces les plus riches de Numidie; il y ravagea tout le plat pays, y prit et brûla beaucoup de villes et de châteaux peu fortifiés ou sans garnison, fit main basse sur tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, du reste abandonnant tout au pillage du soldat. La terreur qu'il répandit par ces hostilités fit qu'on vint de toutes parts lui donner ces otages. On lui apportait du blé et toutes sortes de munitions en abondance, selon qu'il l'ordonnait, et l'on recevait partout garnison romaine.

Jugurtha, plus effrayé de cette nouvelle manière de faire la guerre que de la défaite qui avait précédé, ne perdit pas néanmoins courage, et eut recours à ses ruses ordinaires. Il laissa dans son camp la plus grande partie de son armée, et avec l'élite de sa cavalerie il se mit à la suite de Métellus. Pour le mieux surprendre, il avait marché de nuit, et pris des chemins détournés, tellement que, pendant que les Romains le croyaient fort éloigné, et s'étaient répandus en grand nombre dans la campagne, il vint tout à coup fondre sur

eux, et les attaqua vivement. La plupart étaient sans armes. Il en tue beaucoup, en fait d'autres prisonniers. Puis, aussi circonspect que courageux, avant qu'on eût le loisir de sortir du camp pour venir au secours de ceux qu'il avait surpris, il se retire sur les collines prochaines avec ses Numides, selon les mesures qu'il avait prises et les ordres qu'il avait donnés avant le combat.

Pendant que tout cela se passait, la nouvelle des premiers succès du consul arriva à Rome. On y apprit avec une grande joie que Métellus avait rétabli dans son armée l'ancienne discipline, qu'en un lieu désavantageux il avait remporté la victoire, qu'il était en possession du pays ennemi, et que Jugurtha, si fier auparavant de la défaite d'Aulus, se voyait maintenant contraint de chercher son salut dans les déserts et dans la fuite. Il fut ordonné par le sénat qu'on rendrait aux dieux de solennelles actions de grâces, et toute la ville louait à l'envi le mérite de Métellus.

Le consul en était d'autant plus appliqué à son devoir; il savait que la gloire traîne après soi l'envie. Plus il acquérait de réputation, plus il travaillait à la soutenir. Il se hâtait d'achever cette guerre: mais il ne prenait pourtant pas de fausses mesures par impatience, et ne donnait point de prise à l'ennemi. Depuis la dernière embuscade que Jugurtha lui avait dressée, il ne permettait point à ses soldats de s'écarter. Quand il fallait faire provision de vivres ou de fourrages, ceux que l'on y envoyait étaient toujours soutenus par un bon corps d'infanterie avec toute la cavalerie. Il avait partagé ses troupes: il en commandait une partie, et avait donné la conduite de l'autre à Marius. Ainsi il y avait toujours deux corps d'armée, peu éloignés l'un de l'autre. Ils se joignaient ensemble quand il fallait combattre; mais hors de là ils tenaient des routes différentes, afin de porter la terreur et le ravage dans une plus grande étendue de pays. Du reste, on brûlait tout dans la campagne, et l'on ne s'y amusait guère à y faire du butin.

Jugurtha suivait les Romains par les collines, et cherchait le lieu et l'heure de les combattre à son avantage. Il faisait le dégât partout où il prévoyait que l'ennemi devait passer. Il brûlait les fourrages et corrompait l'eau des fontaines, qui sont très-rares dans ces régions. Il tenait en inquiétude, tantôt Métellus, tantôt Marius. Il donnait de temps en temps sur l'arrière-garde, et un moment après il regagnait ses collines. Il faisait mine de vouloir attaquer tantôt un corps, tantôt un autre. Ainsi, sans hasarder de combat en forme, il ne laissait néanmoins aucun repos aux ennemis, les harcelant sans cesse et rompant tous leurs projets.

Le consul, se trouvant fatigué par les ruses du Numide, fut contraint d'en revenir à désirer une bataille. Mais Jugurtha l'évitait avec soin. Pour l'y forcer, Métellus prend le parti d'attaquer Zama, place très-forte, située dans la partie occidentale de la Numidie, espérant que Jugurtha voudrait, à quelque prix que ce fût, empêcher la prise d'une ville aussi importante; ce qui pourrait engager une action. Ce prince, ayant découvert le dessein du consul par les transfuges, fit une marche si diligente, qu'il le prévint. Il alla exhorter les habitants de Zama à se bien défendre; et, pour renforcer leur garnison, il leur laissa tout ce qu'il avait de déserteurs romains dans son armée, comptant pleinement sur leur fidélité, parce qu'ils n'avaient aucun quartier à attendre de Métellus. Il promit d'ailleurs au peuple de cette grande ville que, dans le temps qu'il faudrait, il ne manquerait pas de venir à leur secours avec de puissantes forces.

Après avoir ainsi donné ses ordres, il se retira dans des lieux écartés, épiant la marche des ennemis. Il fut averti que Marius s'était détaché du gros de l'armée avec quelques cohortes pour aller chercher des blés et les amener au camp. Il vint fondre brusquement sur lui; mais la valeur des troupes romaines et la bonne conduite de leur commandant prévinrent le désordre, et Jugurtha manqua son coup.

Marius arrive devant Zama. C'était une ville située dans la plaine, moins fortifiée par la nature que par l'art, mais bien munie de toutes les choses nécessaires pour soutenir un siége. Métellus la fait investir, et, ayant distribué les postes à chacun des lieutenants généraux, il donne l'assaut à la place. L'armée romaine, selon la coutume, commença par pousser de grands cris, tout d'un coup et de toutes parts.

Les Numides n'en sont pas épouvantés ; ils paraissent en bonne posture. L'attaque commence. Les Romains lancent un grand nombre de traits et de pierres. Tantôt ils tâchent de saper le mur, tantôt de l'escalader. Ils souhaitent de joindre l'ennemi et d'en venir aux mains. Les assiégés de leur côté jettent sur eux des grès, des poutres, des javelots, de la poix fondue mêlée avec du soufre. Ceux des Romains que la crainte tenait plus éloignés ne sont pas à l'abri des coups. Les traits, ou lancés à la main, ou poussés par les machines de guerre, les vont chercher au loin. Ainsi les lâches partagent le danger avec les plus courageux [1], mais sans partager leur gloire.

Pendant que l'on combattait ainsi autour des murs de la ville, Jugurtha, bien accompagné, vient attaquer subitement le camp des Romains, où l'on ne s'attendait à rien moins ; et, ayant poussé la garde, il en force les portes. Le désordre se met dans les troupes ; plusieurs sont tués ou blessés ; le plus grand nombre prend la fuite. Métellus, qui pressait l'assaut avec ardeur, entendant derrière lui le bruit d'un combat, tourna bride aussitôt, et aperçut des troupes qui fuyaient de son côté. Il envoie sur l'heure même toute la cavalerie au camp, et y fait marcher Marius avec une partie de l'infanterie latine. Jurgurtha, à leur approche, se retira.

Le lendemain Métellus, avant que de livrer un nouvel assaut à la place, posta toute sa cavalerie autour des lignes ; puis il s'avança vers Zama. Jugurtha revient à la charge. Mais, comme on s'était préparé à le bien recevoir, son attaque n'interrompit point l'assaut que les Romains donnaient à la ville, et l'on se battit en même temps des deux côtés avec vigueur. Les assiégés, du haut des murs, voyaient tout ce qui se passait autour des lignes, et examinaient avec inquiétude les avantages et les désavantages de Jugurtha. Marius, qui le remarqua du côté où il commandait, voulant tourner entièrement leur attention vers l'objet sur lequel elle se portait déjà en partie, ralentit pendant quelque temps les efforts de ses soldats, comme désespérant de réussir. Puis, tout d'un coup, il fait planter les échelles et attaquer le mur avec plus de vivacité que jamais. Les Romains avaient presque gagné le parapet, lorsque les habitants font pleuvoir sur eux un orage de pierres, de feux et de dards. Ce n'est pas tout encore. Quelques échelles s'étant rompues, ceux qui étaient dessus furent écrasés dans leur chute, et les autres se sauvèrent comme ils purent, la plupart blessés. La nuit termina cet assaut, et obligea aussi Jugurtha à se retirer.

Métellus, considérant que l'été tirait vers sa fin, que la ville paraissait en état de se défendre encore longtemps, que Jugurtha ne combattait que par escarmouches et par embuscades, résolut de lever le siége. Il mit des garnisons dans les villes qui avaient quitté le parti du roi : après quoi il prit ses quartiers d'hiver dans la province romaine à portée de la Numidie.

Il ne donna pas ce temps-là à l'oisiveté et aux délices, comme faisaient souvent les autres généraux ; et, ne perdant point de vue Jugurtha, il dressa de nouvelles batteries pour parvenir à finir la guerre. Il serait vraiment louable, s'il n'eût employé que des voies d'honneur ; mais nous avons vu qu'il n'était pas scrupuleux sur cet article. Tout moyen lui était bon pour réussir. Il se proposa donc de surprendre un ennemi qu'il ne pouvait réduire par la force, et pour cela de gagner ceux en qui il avait plus de confiance, et de les engager à le trahir. Bomilcar, qui était le confident intime du roi, parut à Métellus plus capable qu'aucun autre de le servir dans son dessein. Il lui fit faire des propositions : il eut même avec lui une entrevue secrète ; et comme ce Numide était actuellement dans les liens de la justice à Rome, ayant été poursuivi criminellement, selon qu'il a été rapporté plus haut, pour le meurtre de Massiva, et s'étant dérobé par la fuite, le consul lui promit que, s'il livrait Jugurtha vif ou mort, le sénat non-seulement lui accorderait l'abolition de son crime, mais lui assurerait la possession de tous ses biens. Bomilcar se laissa aisément persuader, soit parce que c'était un esprit naturellement porté à la perfidie, soit qu'il craignît que, la paix venant à se faire, son supplice ne fût une des conditions.

[1] « Parique periculo, sed famâ impari, boni atque « ignavi erant. »

Il ne laissa donc pas échapper la première occasion qui s'offrit. Un jour qu'il aperçut Jugurtha inquiet sur l'état présent de ses affaires, il l'aborde, « et le conjure, les larmes aux « yeux, d'avoir pitié de lui-même, de ses en« fants, de la nation des Numides qui l'avait « si bien servi. Il lui représente que l'issue de « tous leurs combats leur a été funeste, que « la campagne est désolée, qu'il y a eu un « grand nombre d'hommes ou tués, ou faits « prisonniers; que tout le royaume est ap« pauvri ou ruiné; qu'il a assez mis à l'épreuve « la valeur des siens, et assez tenté la fortune; « qu'enfin il est à craindre que, pendant qu'il « délibère, les Numides ne prennent leur parti « et ne fassent leur accommodement. »

Jugurtha n'hésite plus. Il envoie des députés, qui déclarent que le roi était disposé à tout, et qu'il se remettait, sans condition, et lui et son royaume sous la foi de Métellus. Aussitôt le consul assembla tous ceux de l'ordre des sénateurs qui se trouvaient alors auprès de lui; et dans le conseil qu'il tint avec eux, selon la coutume, et avec quelques autres personnes qu'il jugeait propres pour cette délibération, il fut ordonné que Jugurtha donnerait deux cent mille livres d'argent pesant, qui font dix millions de notre monnaie, qu'il livrerait tous ses éléphants et une certaine quantité d'armes et de chevaux. Quand cela fut exécuté, Métellus lui ordonne encore de lui envoyer tous les transfuges chargés de chaînes. La plupart furent effectivement livrés; les autres, dès qu'ils avaient appris que Jugurtha songeait à se rendre, s'étaient sauvés en Mauritanie auprès du roi Bocchus. Ils avaient sagement fait; car Métellus enchérit encore sur la rigueur que les Romains avaient coutume d'exercer contre les déserteurs. Il y en eut plusieurs, au rapport d'Appien[1], qu'il fit enterrer jusqu'au milieu du corps, et en cet état servir de but aux flèches et aux traits, et enfin entourer de feux pendant qu'ils respiraient encore.

Lorsque Jugurtha eut été ainsi dépouillé d'argent, d'hommes et d'armes, le consul lui fit dire de venir recevoir en personne les ordres qu'on aurait à lui donner. Dans ce moment, toute l'horreur de ses crimes passés se présentant à son esprit, il commença à craindre que les Romains ne voulussent lui faire souffrir les supplices qu'il méritait. Occupé de ces tristes pensées, il tomba dans de terribles agitations et dans un trouble affreux. Nulle issue pour sortir de la détresse où il se voyait réduit. Reprendre les armes après tous les échecs qu'il avait essuyés, et dans le dénnement général où il se trouvait, lui paraissait de tous les partis le moins soutenable. La seule pensée de l'état où il allait être réduit, en tombant du trône dans la servitude, le faisait frémir. Après avoir passé quelques jours dans ces cruelles incertitudes, enfin il se détermina à recommencer la guerre.

SER. SULPICIUS GALBA [1].

Q. HORTENSIUS, désigné consul, ne prit point possession de sa charge. On lui substitua

M. AURÉLIUS SCAURUS.

Métellus fut continué dans le commandement de l'armée de Numidie sous le nom de proconsul.

Jugurtha se préparait à la guerre avec un grand soin, sans perdre un moment de temps. Il assemblait ses troupes, tâchait, ou par la crainte ou par l'espérance, de ramener dans son parti les villes qui l'avaient quitté, mettait en état de défense celles qui lui restaient encore, faisait raccommoder les vieilles armes, en achetait de nouvelles, sollicitait par argent les esclaves des Romains et les soldats eux-mêmes, et mettait tout en œuvre pour se bien défendre.

Nous avons vu que Métellus, au commencement de la campagne précédente, mit garnison dans Vacca. Les principaux habitants, pressés par les prières du roi, et d'ailleurs ayant toujours été bien disposés à son égard, forment une conspiration contre les Romains. Elle éclata un jour de fête solennel où toute la ville était en réjouissance, et où les bourgeois avaient invité à des repas tous les officiers de

[1] Appian. apud Vales.

[1] An. R. 644; av. J. C. 108.

la garnison. Le massacre fut général; et les officiers et tout ce qu'il y avait de soldats romains dans la ville furent égorgés. Turpilius, gouverneur de la place, trouva moyen de se sauver.

La nouvelle de ce massacre affligea extrêmement Métellus. Il partit au soleil couchant avec la légion qui était avec lui dans les quartiers d'hiver, et ce qu'il avait de cavalerie numide. Le désir de venger une si cruelle perfidie, et l'espérance du butin, leur font supporter généreusement la fatigue d'une marche forcée. Ils arrivent un peu après la troisième heure du jour devant la ville, qui ne s'attendait à rien moins. La peine suivit de près le crime. On mit tout à feu et à sang. La ville, qui était très-riche, fut abandonnée au pillage. Turpilius alors fut cité devant le conseil de guerre, comme suspect de trahison, et d'intelligence avec les habitants de Vacca, qui l'avaient épargné. Le cas où il se trouvait n'était pas favorable, et il se défendit mal. Ainsi, quoiqu'il fut hôte et ami de Métellus, qui fit tout ce qu'il put pour le sauver, il fut condamné à être battu de verges et à perdre la tête.

Ce fut en cette occasion qu'éclata la mésintelligence entre Marius et Métellus. Marius s'acharna à la condamnation de Turpilius, précisément parce que le général le protégeait. Et quelque temps après, l'innocence de ce malheureux officier ayant été reconnue, pendant que tous les autres témoignaient prendre part à la douleur du proconsul, Marius se fit un plaisir malin de lui insulter, et de se vanter d'avoir attiré sur la tête de Métellus la colère des dieux vengeurs des droits de l'hospitalité violée.

L'origine de cette animosité venait de plus loin [1]. Marius, qui se sentait un mérite supérieur, auquel il joignait une ambition effrénée, lorsqu'il eut été choisi par Métellus pour un de ses lieutenants généraux, ne se regarda pas comme redevable au consul d'un emploi important [2], mais comme placé par la fortune sur un grand théâtre, où ses talents pourraient briller et le porter à tout ce qu'il y avait de plus haut. Il suivit ce plan dans sa conduite; au lieu que les autres officiers travaillaient pour la gloire de leur général, il travaillait pour la sienne propre, cherchant à s'attirer l'estime, et à tourner les regards de l'armée sur lui, afin de s'élever ainsi au consulat, qui était le comble de ses vœux. Je crois que je ferai plaisir au lecteur de tracer ici, d'après Plutarque, un abrégé des premières années, et des commencements de l'élévation d'un homme qui va faire un grand et illustre personnage dans notre histoire, et qui est également célèbre par ses vertus et par ses vices, par ses prospérités et par ses disgrâces.

Marius était, comme tout le monde sait, un soldat de fortune, nés de parents très-pauvres et très-obscurs [1]. Le lieu de sa naissance fut Arpinum, ou quelque village dépendant de cette ville. Il passe dans l'histoire pour Arpinate; et Cicéron [2], qui était de ce même lieu, se fait en plus d'un endroit grand honneur d'un tel compatriote, et vante la gloire de sa ville natale, qui a donné deux libérateurs à l'empire, Marius et lui.

L'éducation de Marius répondit à la fortune de ses parents. Ils travaillaient de leurs mains; et lui-même aussi [3], pendant les premières années de sa jeunesse, gagna sa vie en travaillant à la terre comme homme de journée. Il est aisé de juger par là qu'il ne fut pas instruit dans les lettres grecques; et lorsque dans la suite, établi dans Rome, il fut à la source des belles connaissances, il affecta de mépriser ce qu'il ignorait. Possédé de l'ambition de dominer, il trouvait même ridicule d'étudier les sciences et les arts d'un peuple qui était actuellement soumis à une domination étrangère. Il aurait pourtant eu besoin, dit Plutarque, de sacrifier aux grâces et aux muses grecques; et s'il eût appris, par l'étude de la philosophie et des beaux-arts, à adoucir la violence de son caractère et à modérer

[1] Cet exposé des commencements de Marius est de l'éditeur.

[2] Plut. in Mario.

[1] Velléius est le seul, que je sache, qui fasse descendre Marius de chevaliers romains (lib. 2, cap. 11); encore ne se soutient-il pas, et lui donne-t-il ailleurs (lib. 2, cap. 128) une origine obscure et inconnue.

[2] Cic. de Leg. lib. 2, n. 6.

Arpinas alius Volscorum in monte solebat
Poscere mercedes alieno lassus aratro.
(Juven. Sat. 8.)

ses passions, il n'aurait pas déshonoré les plus grands exploits militaires, et les plus importants services rendus à la patrie, par des cruautés et des barbaries qui font de son nom un objet d'horreur. Mais dans les temps même les plus brillants et les plus glorieux de sa vie, on remarque toujours en lui quelque chose d'agreste et de féroce. Il eut tout le bon et tout le mauvais d'une éducation rustique. Ses mœurs furent toujours grossières; mais il fut sobre [1], austère endurci au travail et à la fatigue, méprisant les richesses et les plaisirs, uniquement avide de gloire. Pour ce qui est de la probité que Salluste lui attribue, il ne peut avoir mérité cet éloge que par le règlement de ses mœurs : car il ne connut jamais les lois de la droiture, de la franchise, de la reconnaissance, dès que sa fortune ou l'exécution de ses projets s'y trouva intéressée. C'est un homme qui n'eut qu'une passion, l'envie de s'agrandir; mais qui ne se fit jamais un scrupule d'y tout sacrifier.

Ce fut cette ambition qui le tira de la charrue pour lui faire prendre la profession des armes, par laquelle il espéra pouvoir s'élever. Il eut le bonheur d'être formé par un grand homme. Il fit ses premières campagnes au siège de Numance sous Scipion l'Africain. Ce grand homme, qui s'appliquait avec un extrême soin à connaître ses soldats, et qui avait la vue perçante et le jugement sûr, démêla le jeune Marius parmi les autres. Il remarqua qu'il se prêtait plus volontiers qu'aucun à toutes les réformes qu'il faisait dans son camp, et au rétablissement de la discipline. Il reconnut sa bravoure dans une occasion où Marius tua un ennemi sous ses yeux. En conséquence il se l'attacha par des louanges, par des récompenses d'honneur; et l'on rapporte même qu'un jour que Scipion avait soupé avec plusieurs officiers, comme on vint à parler des généraux, et que quelqu'un de la compagnie, soit pour lui faire sa cour, soit tout de bon et sincèrement, lui eût demandé qui serait celui qui pourrait le remplacer, Scipion, frappant doucement sur l'épaule de Marius, dit : *Ce sera peut-être celui-ci*. Si ce fait est vrai, il prouve assurément, comme l'observe Plutarque, une grande supériorité de génie, et dans celui qui tout jeune paraissait déjà si grand, et dans celui qui, sur de premiers commencements, jugeait si bien de l'avenir. L'historien ajoute que ce mot de Scipion fut recueilli par Marius comme un oracle qui lui éleva le courage, et l'enhardit à entrer dans la route des honneurs.

Il fut d'abord tribun des soldats; et Salluste remarque que, lorsqu'il fut nommé par le peuple à cet emploi [1], ses actions seules sollicitaient pour lui : car il avait paru bien plus dans les camps et dans les armées que dans la place publique, et la plupart de ceux qui lui donnaient leurs voix ne le connaissaient pas de visage.

Il devint ensuite tribun du peuple l'an de Rome 633 [2], non sans avoir précédemment essuyé un refus, au rapport de Valère Maxime, qui dit même qu'il avait déjà eu le même affront dans la petite ville d'Arpinum, où il n'avait pu s'élever à aucune charge municipale. Mais rien n'était capable de le rebuter; et le sentiment intérieur de son mérite, joint à son ambition, le soutenait contre tous les événements les plus capables de décourager. Il fut aidé, pour parvenir au tribunat, du crédit d'un Métellus, à la maison duquel lui et ses pères étaient attachés depuis longtemps.

Salluste dit que dans toutes les charges inférieures par lesquelles Marius passa [3], il se conduisit de manière à se montrer digne des plus relevées. C'est ce qui se vérifie particulièrement dans son tribunat, où il fit paraître une dignité, une fermeté, une hauteur au-dessus de son état présent et de sa fortune. A peine ses grands exploits dans la suite, et ses prospérités éclatantes purent-elles lui inspirer une plus noble fierté.

Il proposait une loi qui établissait une nouvelle précaution pour prévenir la brigue dans

[1] « Industria, probitas... animus libidinis et divitiarum victor, tantummodò gloriæ avidus. » (SALLUST.)

[1] « Stipendiis faciundis non græcâ facundiâ, neque urbanis munditiis sese exercuit... Ergo ubi primùm tribunatum militarem a populo petit, plerisque faciem ejus ignorantibus facilè (*ou plutôt* factis) notus per omnes tribus declaratur. »

[2] Val. Max. lib. 6, cap. 9.

[3] « Semper in potestatibus eo modo agitabat, ut ampliore quàm gerebat dignus haberetur. »

les assemblées du peuple et dans la manière de donner les suffrages. Cette loi déplaisait aux sénateurs, dont elle semblait diminuer le crédit, et le consul Cotta fit ordonner par le sénat que Marius serait mandé pour rendre raison de sa conduite. Il vint, et parut devant cette auguste assemblée, non en subalterne qui se justifie devant ses supérieurs, mais en maître qui donne la loi; et il déclara au consul que, si l'on ne retirait le décret qui venait d'être rendu, il le ferait mener en prison. On ne fut pas fort effrayé de cette menace, et Métellus, commençant à opiner, prit parti pour le consul. Alors Marius, ayant fait entrer son huissier, lui ordonna de saisir Métellus et de le mener lui-même en prison. Métellus implora le secours des autres tribuns, mais inutilement. Le sénat fut obligé de plier, et la loi passa. Cette action de vigueur fit grand honneur au tribun, et le peuple le regarda comme un défenseur qui allait en toute occasion prendre son parti contre le sénat. On se trompait, et bientôt on en eut la preuve.

Un de ses collègues mit en avant une loi qui ordonnait des distributions de blé aux citoyens. Marius s'éleva contre cette largesse, et, tenant ferme jusqu'au bout, empêcha que la loi ne fût reçue et autorisée. Par cette conduite il se fit également estimer des deux partis, comme ne cherchant à plaire ni aux uns ni aux autres, mais envisageant uniquement le bien public.

Après le tribunat, il demanda l'édilité curule. Mais il fallait[1], comme dit Valère Maxime, qu'il ne pénétrât dans le sénat qu'à force d'essuyer des refus. L'aventure est singulière et unique. Il voit qu'il va manquer l'édilité curule; il y renonce par nécessité. Mais le même jour on nommait les édiles plébéiens; il se présente pour cette seconde charge inférieure à l'autre, et est encore refusé; ainsi, seul de tous les Romains, il éprouva deux refus en un même jour. Il ne rabattit rien néanmoins ni de sa fierté ni de ses espérances, et peu de temps après il se mit sur les rangs pour la préture.

[1] « Patientiâ repulsarum irrûpit magis in curiam, « quàm venit. » (Val. Max. lib. 6, cap. 9.)

Il ne fut pas refusé, mais il ne s'en fallut pas beaucoup; car, de six préteurs que l'on élisait, il ne fut nommé que le dernier, et même avec grande peine. Et aussitôt après il fut accusé de brigue. J'ai parlé plus haut de Cassius Sabacon, qui fut flétri par les censeurs à cette occasion. Pour ce qui est de Marius, il soutint les risques du jugement avec sa hauteur accoutumée. Les accusateurs ayant demandé qu'Hérennius fût entendu comme témoin, celui-ci prétendit devoir en être dispensé, attendu que Marius et les parents de Marius étaient ses clients. Il était de l'intérêt de l'accusé de laisser passer ainsi doucement la chose, c'était un témoin dont il était débarrassé; mais c'est à quoi sa fierté ne put se résoudre. Il se leva et déclara qu'il n'était plus client de personne du moment qu'il avait possédé une magistrature: ce qui pourtant, selon la remarque de Plutarque, n'était pas exactement vrai; car il n'y avait que les magistratures curules qui affranchissaient les clients de la dépendance de leurs patrons. Or, Marius n'avait point encore eu le droit de la chaise curule. Quoi qu'il en soit, l'affaire prenait d'abord un fort mauvais train pour lui. Enfin néanmoins les suffrages des juges ayant été mipartis, il échappa ainsi à la condamnation, et demeura en possession de la préture.

Il l'exerça l'an de Rome 637, avec une médiocre réputation. L'année suivante il fut envoyé dans l'Espagne ultérieure, où il donna la chasse à quelques troupes de brigands.

De retour à Rome, n'ayant ni richesses, ni éloquence, il manquait des deux avantages qui attiraient alors le plus de considération. Cependant les vertus des vieux temps que l'on voyait briller en lui, une âme hautaine, un courage insurmontable au travail, une simplicité parfaite dans sa façon de vivre, en un mot, ses mœurs austères ne laissèrent pas de le mettre en honneur. Il se maria alors, et fit une belle alliance, ayant épousé Julie, qui fut tante de César: et c'est là le premier engagement qui jeta César dans la faction populaire.

Plutarque place ici un trait remarquable du courage de Marius contre la douleur. Il avait des varices qui lui défiguraient les jambes: il

résolut de se les faire couper. Il donna donc une de ses jambes au chirurgien sans vouloir être lié, et souffrit l'opération sans faire aucun mouvement, sans pousser le moindre cri, d'un visage tranquille, et dans un profond silence. La douleur était pourtant cruelle, et il ne voulut point permettre au chirurgien de travailler sur son autre jambe, disant que la réforme ne valait pas le mal qu'on lui faisait. Ainsi[1], dit Cicéron, il supporta la douleur en homme de courage; mais il crut qu'il convenait à la condition humaine de ne point souffrir de gaîté de cœur une douleur non nécessaire.

Marius avait passé cinq ans depuis sa préture sans faire de nouveaux pas vers la fortune. Il s'agissait pour lui de parvenir au consulat. Mais la noblesse en fermait l'entrée aux hommes nouveaux. Elle leur permettait de partager quelquefois avec elle les autres charges; mais elle se réservait cette dignité suprême, qu'elle aurait cru souillée, si elle était tombée entre les mains d'un homme sans naissance. Métellus fournit, contre son intention, à Marius le moyen de forcer cette barrière, en le faisant son lieutenant général dans l'armée de Numidie. C'était le mettre dans son élément: et il se conduisit dans cet emploi de la manière la plus propre à mériter une estime et une admiration universelle. Il n'y avait ni travail ni danger si grand qui fût capable de l'effrayer; aucune fonction utile, si basse et si petite qu'elle fût, qu'il dédaignât. Il l'emportait sur ceux de son rang pour la prudence et la supériorité des vues, et le disputait au dernier des soldats pour la simplicité dans le boire et dans le manger, et pour la patience dans les fatigues; et par là il s'en faisait extrêmement aimer: car, dit Plutarque[2], rien ne console ceux qui sont obligés à un travail pénible comme de voir qu'on le partage volontairement avec eux; c'est en quelque façon en ôter la nécessité et la contrainte. Aussi le plus agréable de tous les spectacles pour les soldats romains, c'est un général mangeant avec eux du pain bis, couché sur des feuillées, et mettant la main à l'œuvre pour creuser un fossé ou dresser une palissade. Ils n'estiment pas autant les commandants qui leur font part de la gloire et des richesses que ceux qui ne craignent point de prendre part avec eux aux fatigues; et c'est une voie plus sûre, pour gagner leur affection, de partager leur travail, que de leur permettre de ne rien faire. Telle était la conduite de Marius; et cette route pour parvenir au consulat eût été assurément bien louable, s'il n'y eût pas joint les sourdes menées, les mauvaises pratiques, et enfin l'inimitié déclarée contre un général plein de mérite et de vertu, et à qui il avait obligation.

Il est vrai que Métellus lui donna quelque sujet de plainte. Ce général avait d'excellentes qualités; mais il était fier[1], hautain, méprisant, défaut assez ordinaire à la noblesse.

Lors donc que Marius lui demanda son congé, et la permission d'aller à Rome demander le consulat, Métellus parut étonné de cette proposition comme d'une chose extraordinaire, et l'avertit en ami « de ne pas s'embarquer dans une entreprise si étrange, et « de ne pas former des desseins au-dessus de « son état. Il lui dit qu'il ne convient pas à « tous d'aspirer aux premières places: qu'il « devait être assez content de sa fortune; en- « fin qu'il était de sa sagesse de ne pas faire « au peuple une demande qui lui attirerait la « honte d'un juste refus: qu'au reste il lui « accorderait son congé dès que les affaires « publiques le permettraient. » Comme il se vit extrêmement pressé par la même demande que Marius réitéra dans la suite, il lui répondit avec insulte « qu'il ne devait pas

[1] « Ita et tulit dolorem, ut vir; et ut homo, majorem « ferre sine causâ necessariâ noluit. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 53.)

[2] Ὅλως μὲν γὰρ ἔοικε τοῦ κάμνειν ἑκάστῳ παραμυθία τὸ συγκάμνον ἑκουσίως εἶναι· δοκεῖ γὰρ ἀφαιρεῖν τὴν ἀνάγκην. Ἥδιστον δὲ Ῥωμαίῳ θέαμα στρατιώτῃ, στρατηγὸς ἐσθίων ἐν ὄψει κοινὸν ἄρτον, ἢ κατακείμενος ἐπὶ στιβάδος εὐτελοῦς, ἢ περὶ ταφρείαν τινὰ καὶ χαράκωσιν ἔργου συνεφαπτόμενος. Οὐ γὰρ οὕτω τοὺς τιμῆς καὶ χρημάτων μεταδιδόντας, ὡς τοὺς πόνου καὶ κινδύνου μεταλαμβάνοντας ἡγεμόνας θαυμάζουσιν, ἀλλὰ μᾶλλον ἀγαπῶσι τῶν ῥᾳθυμεῖν ἐπιτρεπόντων τοὺς συμπονεῖν ἐθέλοντας.

[1] « Inerat contemptor animus, et superbia, commune « nobilitatis malum. » (SALLUST.)

« tant se hâter de partir pour Rome, qu'il « serait assez temps pour lui de demander le consulat lorsque son fils le demanderait. » Ce jeune Métellus, qui servait alors sous son père, n'avait que vingt ans; et l'on ne pouvait être consul qu'à quarante-trois.

Un mépris si marqué ne servit qu'à augmenter encore le vif désir qu'avait Marius de devenir consul, et à l'aigrir contre son général. Il n'écouta plus que sa colère et son ambition[1], mauvais et dangereux conseillers. Il songea uniquement à gagner les soldats dans les quartiers d'hiver où il commandait, en se relâchant de la sévérité de la discipline, et les traitant avec plus d'indulgence. D'ailleurs, comme il y avait à Utique un grand nombre de négociants romains, il ne cessait de décrier dans leur esprit Métellus, comme un homme qui avait plus de faste que de mérite, qui était d'un orgueil insupportable, qui traînait exprès la guerre en longueur pour avoir le plaisir de commander plus longtemps: que, pour lui, avec la moitié des troupes qu'avait Métellus, il se faisait fort de prendre Jugurtha dans peu de jours, et de le mener à Rome pieds et poings liés. Ces discours faisaient d'autant plus d'impression sur l'esprit de ces marchands, qu'ils s'ennuyaient fort d'une guerre qui ruinait leur commerce. Ainsi tous, soldats et négociants, dans l'espérance de voir finir la guerre sous un autre général, écrivant à leurs amis de Rome, ils leur faisaient de grandes plaintes de Métellus, et relevaient fort le mérite de Marius.

Un caractère factieux s'aide de tout. Marius mit même dans ses intérêts un prince numide, nommé Gauda, petit-fils de Masinissa par Manastabal. Il lui présenta pour point de vue le royaume de Numidie, qui ne pouvait manquer de lui appartenir dès que Jugurtha serait pris ou tué. L'esprit de ce prince était baissé par de grandes et continuelles maladies: d'ailleurs il était mécontent de Métellus, qui l'avait refusé sur plusieurs prétentions chimériques et ridicules. Ainsi Gauda se laissa aisément persuader par Marius, et se mit au rang de ceux qui sollicitaient pour lui le consulat.

Cependant Jugurtha se trouva en grand danger de périr par les artifices du général romain et la trahison des premiers de sa cour. Nous avons dit auparavant que Bomilcar, gagné par Métellus, avait donné à ce prince le conseil de se rendre aux Romains. Jugurtha, n'ayant suivi ce conseil qu'en partie, et s'étant arrêté au moment de l'exécution, entra en défiance de celui qui le lui avait donné. Bomilcar s'en aperçut; et, pour prévenir la vengeance d'un prince violent et qui n'épargnait personne, il résolut d'achever son crime, et de sauver sa vie en tuant son maître. Il fit entrer dans son dessein un seigneur numide, fort considéré dans sa nation par sa naissance, par ses emplois et par ses richesses, et fort estimé du roi. Malheureusement pour eux la conspiration fut découverte. Elle coûta la vie à Bomilcar: digne récompense de sa perfidie.

Mais l'alarme que jeta dans le cœur de Jugurtha une conspiration formée par le plus cher et le plus intime de ses confidents, lui troubla tellement l'esprit, qu'il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvait nulle part de sûreté. Le jour, la nuit, le citoyen, l'étranger, tout lui était suspect, tout le faisait trembler. Il ne prenait le sommeil qu'à la dérobée, changeant même souvent de chambre et de lit sans garder les bienséances de son rang. Quelquefois s'éveillant en sursaut, il prenait les armes et jetait de grands cris, tant la crainte semblait lui avoir renversé la raison.

Quand Métellus sut par le rapport des transfuges que la conspiration avait été découverte, et Bomilcar mis à mort, il se prépara à recommencer la guerre tout de nouveau. Marius ne cessait de lui demander son congé. Comme Métellus n'espérait pas tirer beaucoup de service d'un homme qui se croyait offensé, et qui lui était désagréable, il lui permit enfin de partir pour l'Italie.

Marius fut reçu à Rome par le peuple avec de grandes démonstrations d'estime et d'affection. Tout ce qu'on y avait écrit d'Afrique avait fait beaucoup d'impression sur les esprits. La haute naissance de Métellus, qui auparavant lui attirait le respect, ne servait plus qu'à exciter contre lui l'envie; et au contraire, l'obscurité de l'extraction de Marius lui était

[1] « Ita cupidine atque irâ, pessumis consultoribus, « grassari. »

favorable auprès du peuple, qui se croyait méprisé lui-même par le mépris que l'on faisait de cet *homme nouveau*, comme l'appelaient les nobles. Les tribuns, de leur côté, travaillaient sans cesse à soulever la populace, et ne haranguaient jamais sans combler Marius de louanges, et accabler Métellus de reproches. Au reste, ce n'était point par les bonnes ou mauvaises qualités de l'un ou de l'autre que l'on se décidait. La cabale, l'esprit de parti, voilà ce qui gouvernait toute cette affaire.

Le crédit des nobles était fort tombé depuis que plusieurs d'entre eux avaient été condamnés, comme nous l'avons vu, pour crimes de péculat et de concussion; et le pouvoir du peuple, beaucoup augmenté. Il y parut bien dans l'élection des consuls. Le peuple se déclara ouvertement pour Marius, et l'on vit, ce qui n'était point arrivé depuis longtemps [1], un *homme nouveau* nommé à cette charge. On lui donna pour collègue L. Cassius Longinus. On ne s'en tint pas là: sur la réquisition d'un tribun, le commandement de l'armée de Numidie, qui avait été continué par le sénat à Métellus, fut déféré par le peuple à Marius.

Voilà donc le nouveau consul satisfait et triomphant: mais il n'a acquis cette grandeur qu'aux dépens de la probité et de la reconnaissance. Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici le jugement que Cicéron porte d'une telle conduite. Il met d'abord sous les yeux en abrégé les intrigues et les artifices dont Marius se servit pour décrier Métellus; puis il ajoute: « Il fut enfin nommé consul [2]: « mais il s'écarta des lois de l'honneur et de « la justice en calomniant un excellent et il« lustre citoyen qui l'avait fait son lieutenant « général. Pouvons-nous, dit-il, après cela, le « regarder comme homme de bien? Con« vient-il donc à l'homme de bien de mentir « pour son intérêt, de calomnier, de trom« per, d'enlever aux autres ce qui leur ap« partient? Rien moins assurément. Y a-t-il « au monde aucun avantage, si désirable qu'il « puisse paraître, auquel il soit permis de sa« crifier le titre et la gloire d'honnête homme? « Cette utilité prétendue, par où compen« sera t-elle la perte qu'elle vous cause en « vous ôtant la justice et la probité? Ne vous « métamorphosez-vous pas vous-même en « bête, lorsque sous la figure humaine vous « cachez toute l'avidité et toute la violence « d'une bête féroce? Le casuiste le plus célèbre s'exprimerait-il d'une façon plus énergique?

C. MARIUS [1].
L. CASSIUS LONGINUS.

Métellus ne savait point encore ce qui s'était passé à Rome, et, ne doutant point qu'on ne lui prorogeât le commandement de la Numidie, il poussait la guerre avec vigueur.

Jugurtha, ayant perdu ses amis, dont il avait fait mourir lui-même la plupart, et avait réduit les autres à se sauver chez les Romains ou chez Bocchus, roi de Mauritanie, se trouvait dans une étrange perplexité. Il ne pouvait pas faire la guerre seul et sans officiers. Venant d'éprouver la perfidie de ses anciens serviteurs, comment se fier à la foi de ceux qui ne faisaient que d'entrer à son service? Tout lui était suspect. Il changeait de route et d'officiers tous les jours. Tantôt il paraissait vouloir chercher l'ennemi, tantôt il allait se renfermer dans les solitudes. Souvent il

[1] On croit que Q. Pompéius était le dernier des hommes nouveaux qui fût arrivé au consulat trente-quatre ans auparavant.

[2] « Factus est ille quidem consul, sed a fide justitiâque discessit, qui optimum et gravissimum civem, cujus legatus fuerat, in invidiam falso crimine adduxerit.... Possumusne Marium virum bonum judicare....? « Cadit ergo in virum bonum mentiri emolumenti sui « causâ, criminari, præripere, fallere? Nihil profecto « minùs. Est ergo ulla res tanti, aut commodum ullum « tam expetendum, ut viri boni et splendorem et nomen « amittas? Quid est quod afferre tantum utilitas ista, « quæ dicitur, possit, quantum auferre, si boni viri no« men eripuerit, fidem justitiamque detraxerit? Quid « enim interest, utrum ex homine se quis conferat in « belluam, an in hominis figurâ immanitatem gerat « belluæ?« (Cic. *de Offic.* lib. 3, n. 79, 81, 82.)

[1] An. R. 645; av. J. C. 107.

prenait la fuite, et peu après il montrait de l'impatience pour le combat. Il ne comptait ni sur la fidélité de ses sujets, ni sur leur courage. De quelque côté qu'il tournât ses pensées et ses desseins, il n'envisageait rien que de sinistre.

Pendant qu'il était dans ces incertitudes, Métellus paraît tout d'un coup avec son armée, Jugurtha, dans cette surprise, met ses troupes en aussi bon ordre que le peu de temps qu'il avait le lui pouvait permettre. On en vint aux mains, et dans l'endroit où se trouvait le roi il y eut quelque résistance. Tout le reste fut renversé au premier choc et mis en déroute. Les Romains demeurèrent maîtres des drapeaux et des armes: mais il n'y eut que fort peu de prisonniers, parce que la plupart des Numides se sauvèrent par la fuite; car[1] dit Salluste, c'est ce qu'ils savent bien mieux faire que combattre.

Après cette défaite, Jugurtha désespéra encore davantage du succès de ses affaires, il gagna les déserts avec les transfuges et partie de sa cavalerie. De là il se rendit à Thala, ville grande et riche, où il tenait la plus grande partie de ses trésors, et faisait élever ses enfants. Quoique, pour y arriver, il fallût traverser plus de quinze lieues de pays aride et sans eau, Métellus l'y suivit, dans l'espérance d'achever la guerre par cette conquête, et il fit porter de l'eau dans des outres. La prompte arrivée de Métellus surprit extrêmement et Jugurtha et les habitants. Ce prince, voyant que rien n'était capable d'arrêter le général romain, se sauva de nuit de Thala, emmenant avec lui ses enfants, et emportant la plus grande partie de ses trésors. La fuite du roi n'empêcha pas la ville de se défendre: elle était très-fortifié et par la nature et par l'art. Le siége dura quarante jours; au bout desquels les Romains, après bien des fatigues et des dangers, se rendirent maîtres de la ville. Mais tout le butin fut perdu pour eux. Les transfuges, voyant que le bélier battait la muraille, et qu'il ne leur restait plus de ressource, avaient porté au palais du roi, l'or, l'argent, et tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la ville. Là, ils se remplirent de vin et de bonne chère: après quoi ils mirent le feu à ce palais, et se firent périr dans les flammes avec tout ce qui était dedans; se condamnant ainsi eux-mêmes au plus grand supplice qu'ils auraient pu appréhender de la part de leurs ennemis.

Jugurtha, depuis la prise de Thala, voyant que rien ne pouvait tenir contre Métellus, s'en alla, suivi de peu de gens, par de grandes solitudes, dans le pays des Gétules, peuple farouche et barbare, qui ne connaissait point encore le nom romain. Il les assemble, les accoutume peu à peu à garder leurs rangs, à suivre les enseignes, à exécuter les ordres du commandant, en un mot à s'acquitter de toutes les fonctions de la guerre.

D'un autre côté, il s'appuie de l'alliance de Bocchus. Ce prince, au commencement de la guerre, avait envoyé des ambassadeurs à Rome pour demander à être reçu dans l'amitié du peuple romain. C'était un avantage considérable par rapport à la guerre entreprise contre Jugurtha. Mais l'avarice d'un petit nombre de sénateurs fit échouer cette affaire, soit qu'ils fussent gagnés par l'argent de Jugurtha, soit qu'ils voulussent faire acheter à Bocchus l'alliance de la république; car Salluste ne s'explique pas clairement sur ce point. Ce refus avait indisposé contre les Romains l'esprit du roi de Mauritanie; et il en prêta d'autant plus aisément l'oreille aux sollicitations de ses proches et de ses amis, qui, gagnés par le Numide, le portaient à s'unir avec lui : d'ailleurs Jugurtha était son gendre. Mais il est vrai que ces alliances n'étaient pas comptées pour beaucoup parmi les princes africains, qui avaient plusieurs femmes. Les rois convinrent d'un lieu pour joindre leurs armées. Là, ils se donnent réciproquement leur foi. Jugurtha anime Bocchus en lui représentant « que les Romains sont le peuple le « plus injuste de la terre, d'une avidité insa-« tiable, ennemi de tout le genre humain, et « en particulier de tous les rois : que, comme « c'est l'ambition seule qui leur met les armes « entre les mains, ils attaquent successive-« ment tous les rois et tous les peuples, lui « (Jugurtha) actuellement, ci-devant Persée

[1] « Nam fermè Numidas in omnibus prœliis magis « pedes quàm arma tutâ sunt. »

« et les Carthaginois, et au premier jour Bocchus lui-même. »

Les deux rois alliés marchent ensemble vers la ville de Cirte, où Métellus avait mis son butin, ses prisonniers, et le bagage de son armée. Jugurtha comptait que, s'il prenait la ville, c'était un grand coup; ou que, si les Romains venaient au secours, il y aurait bataille, ce qu'il désirait fort : car il voulait par une action d'éclat engager tellement Bocchus dans son parti, que ce nouvel allié ne pût retourner en arrière.

Métellus, ayant appris l'alliance et la jonction des deux rois, alla camper près de la ville de Cirte, et prit soin de s'y bien retrancher. Son dessein n'était pas de présenter d'abord la bataille à Jugurtha, comme il avait coutume auparavant de le faire. Il crut devoir changer de conduite, et reconnaître avant toutes choses quels étaient ces nouveaux ennemis qui venaient de se joindre aux autres : après quoi il serait plus en état de prendre ses avantages dans un combat.

Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que Marius était nommé pour lui succéder : il savait déjà qu'il avait été fait consul. Quelque force d'âme qu'eût d'ailleurs Métellus, il fut abattu par ce coup imprévu, qui lui fit verser des larmes, et tenir des discours peu dignes d'un grand homme comme lui. C'était en effet une chose triste, qu'on lui arrachât des mains une victoire presque sûre et qu'il avait si fort avancée. Mais ce qui le piquait plus vivement, c'est qu'on en transportait l'honneur à son ennemi; car, si on lui eût ôté le commandement pour le donner à tout autre qu'à Marius, il en aurait été moins sensiblement affligé.

L'accablement où était Métellus l'empêchait de suivre son premier feu; outre qu'il trouvait que ce serait une folie à lui de poursuivre, à ses risques et périls, une entreprise dont un autre devait avoir la gloire et recueillir le fruit : il se contenta de représenter à Bocchus, par des envoyés, « qu'il ne devait pas se rendre sans sujet ennemi du peuple romain; « qu'il avait une belle occasion de faire avec Rome une alliance et une amitié préférables « pour lui à la guerre : que, quelque confiance « qu'il eût en ses forces, il n'y avait point de « prudence à hasarder le certain pour l'incertain : qu'il était aisé de s'engager dans une « guerre, et souvent très-difficile de s'en tirer; que l'entrée en était ouverte même aux « plus lâches, mais que l'issue n'était qu'en la « puissance du vainqueur : qu'ainsi il examinât bien ce qui lui convenait à lui et à son « royaume, et qu'il ne mêlât point sa fortune « florissante avec la malheureuse destinée de « Jugurtha. »

Bocchus répondit que la paix était ce qu'il désirait, mais qu'il avait pitié du malheur de Jugurtha; et que, si les offres qu'on lui faisait, on voulait aussi les faire à son allié, tout le monde serait bientôt d'accord. Le général renvoie encore à Bocchus, qui, entre les propositions qu'on lui faisait, approuve les unes et rejette les autres. Ces négociations consumaient le temps, et empêchaient, comme le désirait Métellus, qu'on entreprît rien de part ni d'autre.

§ III. — Marius prépare tout pour son départ. Il harangue le peuple. Il part de Rome, et arrive en Afrique. Métellus est parfaitement bien reçu a Rome. L'honneur du triomphe lui est accordé. Dans une accusation de concussion qu'on lui suscite, ses juges refusent d'examiner les registres de son administration. Marius commence par former et aguerrir ses nouvelles troupes; il assiége et prend Capsa, place importante; il forme le siége d'un chateau qui passait pour imprénable, et est presque rebuté des difficultés qu'il y trouve. Un Ligurien, en grimpant par des rochers, arrive au haut de la forteresse. Il y remonte avec un petit détachement que lui donne Marius. Le détachement entre dans la forteresse, et la place est prise. Sylla arrive dans le camp. Naissance et caractère de ce fameux Romain. Bocchus joint ses troupes a celles de Jugurtha. Ils attaquent Marius, et remportent d'abord quelque avantage. Puis ils sont taincus et mis en déroute. Attention de Marius dans les marches. Nouveau combat ou les Romains sont encore vainqueurs. Bocchus envoie des députés a Marius, puis a Rome. Marius, sur les instances de Bocchus, lui envoie Sylla. Après bien des incertitudes, il livre Jugurtha entre les mains de Sylla. Celui-ci s'attribue avec trop de hauteur la gloire de cet événement. Triomphe de Marius : misérable fin de Jugurtha. *Faits détachés.* Censure de Scaurus. Le fils de Fabius Servilius, relégué, puis mis a mort par son père, pour ses infamies. Le fils

de Fabius Allobrogicus interdit par le préteur. Caractère singulier de T. Albutius. Sa vanité. Il est condamné pour concussion. Scaurus, accusé devant le peuple, est absous avec assez de peine. Le tribun Domitius transporte au peuple la nomination des pontifes et des augures.

Pendant que ces choses se passaient en Afrique, Marius à Rome préparait avec un soin extrême tout ce qui lui était nécessaire pour la guerre dont il était chargé. Il levait les recrues pour les légions; il demandait des troupes auxiliaires aux alliés, aux peuples, aux rois; il invitait les plus braves d'entre les Latins, et il engageait même par ses instances ceux qui avaient fait leur temps et reçu leur congé, à le suivre dans cette expédition. C'était un empressement général à donner son nom pour servir sous lui. On tenait la victoire assurée, et le soldat ne doutait pas qu'il ne dût revenir chargé de butin. Ce zèle si déclaré du peuple pour Marius mortifiait beaucoup la noblesse. De son côté, il la bravait avec fierté, ne manquait point d'occasion de l'attaquer et de la décrier ouvertement, et se vantait à tout propos que le consulat était une dépouille qu'il avait remportée sur la mollesse et l'indignité des nobles. On peut juger de la véhémence de ses harangues devant le peuple, par celle que Salluste nous a conservée, ou peut-être lui a prêtée, et que je vais rapporter ici.

« Je sais, Romains, leur dit-il, que la plupart de ceux que vous élevez aux dignités « se conduisent tout autrement après les avoir « obtenues, qu'ils ne font en vous les demandant. D'abord ils se montrent laborieux, « suppliants, modestes; ensuite, dès qu'ils « sont revêtus de vos bienfaits, ils se livrent à « la mollesse et à l'orgueil. Il me semble qu'il « convient de tenir une conduite toute opposée; car, comme l'intérêt public est infiniment préférable à la préture et au consulat, il faut aussi apporter plus de soin dans « l'administration de l'état que dans la poursuite des charges. Je n'ignore pas combien « celle que vous m'avez accordée est pour « moi un pesant fardeau. Travailler aux préparatifs de la guerre, et en même temps « ménager les deniers publics; obliger au « service des personnes que l'on voudrait d'ailleurs ne pas offenser; être chargé de tout « au dedans et au dehors, et s'acquitter de « tous ces devoirs au milieu d'envieux, de « factieux, d'ennemis déclarés, c'est une situation plus rude et plus difficile qu'on ne « peut se l'imaginer. Ajoutez à tout cela « un inconvénient qui m'est propre et personnel. Si les autres font quelques fautes, leur ancienne noblesse, les actions glorieuses de leurs ancêtres, le crédit de leurs « proches et de leurs alliés, le grand nombre « de leurs clients, tout cela vient, pour ainsi « dire, à leur secours, et les met à couvert; « au lieu que toutes mes ressources sont en « moi-même, et que je ne puis trouver d'appui que dans la vertu et dans l'innocence, « car tout le reste me manque. Je vois que « tout le monde a les yeux sur moi. Les gens « équitables et judicieux me favorisent, parce « qu'ils sont persuadés que dans toutes mes « actions je n'ai en vue que le bien public; « mais les nobles ne cherchent que des occasions de me décrier et de me nuire. C'est « une raison pour moi de faire de nouveaux « efforts, pour ne point frustrer votre attente, « et pour rendre leurs mauvais desseins inutiles. Depuis ma plus tendre jeunesse je me « suis accoutumé et endurci au travail et au « danger. Ce que je faisais ci-devant par un « amour gratuit de la vertu, je dois à plus « forte raison, depuis que vous m'avez comblé de bienfaits, le faire par reconnaissance; « et c'est bien ma résolution. Il est difficile « que ceux qui, pour arriver aux charges, « ont pris le masque de la vertu, continuent « à se contraindre lorsque leur ambition est « satisfaite. Pour moi, qui m'y suis exercé « toute ma vie, je puis dire qu'une longue habitude me l'a rendue en quelque sorte « comme naturelle. Vous m'avez chargé de « la guerre contre Jugurtha, et c'est de quoi « la noblesse est extrêmement piquée. Or, je « vous prie, Romains, examinez en vous-mêmes si, au lieu du choix que vous avez fait, « il conviendrait mieux que vous allassiez prendre dans cette troupe de nobles, pour remplir l'emploi dont il s'agit, ou bien quelque « autre pareil, un homme d'une ancienne famille et décorée par les plus grandes char-

« ges de l'état, mais sans service et sans ex-« périence; afin que, dans la conduite d'une « guerre si importante, embarrassé faute d'u-« sage, et tout déconcerté, il prenne, parmi « ce même peuple qu'il méprise, un guide et « un moniteur qui lui montre son devoir. En « effet, il arrive souvent qu'un homme que « vous nommez général pour conduire une « armée aurait besoin d'un autre général pour « se conduire lui-même et lui tenir lieu de « maître. J'en connois qui, ayant été faits con-« suls, ont commencé à lire nos histoires et, « à étudier dans les livres grecs la science « militaire. C'est manifestement renverser « l'ordre des choses; car, bien qu'on ne com-« mande qu'après avoir reçu l'autorité, avant « que d'avoir l'autorité il faut avoir appris à « commander. Souffrez maintenant, Romains, « qu'à ces nobles si fiers je compare votre con-« sul, qu'ils prétendent rabaisser par le titre « d'*homme nouveau*. Ce qu'ils apprennent par « la lecture et par les préceptes, je l'ai appris « par l'exercice et par l'expérience même. « L'instruction que leur donnent les livres, « de nombreuses années de service me l'ont « donnée. Jugez maintenant de quoi il faut « faire le plus de cas, des actions, ou des pa-« roles. Ils méprisent mon peu de naissance, « et moi leur peu de valeur. On me reproche « ma fortune, et on leur reproche à eux l'in-« dignité de leur conduite. Mais, après tout, « je sais que les hommes sont tous de même « nature, et que par conséquent les plus bra-« ves sont les plus nobles. Et véritablement, « si l'on pouvait demander à présent aux pères « d'Albinus ou de Calpurnius qui ils aime-« raient mieux avoir eu pour fils, ou ceux qui « se trouvent descendus d'eux véritablement, « ou moi; est-il douteux qu'ils ne répondis-« sent qu'ils ont toujours souhaité des enfants « vertueux et estimables par leur mérite? « S'ils croient avoir droit de me mépriser, il « faut donc qu'ils méprisent aussi leurs ancê-« tres, qui, aussi bien que moi, ont commencé « leur noblesse par la vertu. Ils envient ma « dignité; qu'ils envient aussi mes travaux, « mes périls, l'innocence de ma vie, qui m'ont « servi de degrés pour y arriver. Mais ces « hommes, gâtés par un orgueil pervers, se « conduisent comme s'ils méprisaient vos di-« gnités, et les demandent avec hardiesse et « confiance, comme s'ils les avaient méritées « par une conduite sage et vertueuse. Ils sont « certainement dans une erreur bien gros-« sière, de vouloir unir en eux des choses si « incompatibles, et de prétendre aux récom-« penses de la vertu, en jouissant des plaisirs « de l'oisiveté. Quand ils parlent devant vous « ou dans le sénat, ils ont un extrême soin de « célébrer leurs ancêtres, et ils croient, en « rapportant leurs glorieux exploits, se faire à « eux-mêmes beaucoup d'honneur. C'est tout « le contraire; car, plus la vie de ces grands « hommes est remplie de belles actions, plus « celle de leurs descendants, si elle en est « vide, attire sur eux le mépris. La gloire des « ancêtres, il faut l'avouer, est une lumière « pour leur postérité, mais une lumière qui « en éclaire également les vices et les vertus. « Pour moi, je ne puis pas vanter mes ancê-« tres, mais je puis rapporter mes propres « exploits; ce qui est sans doute plus glorieux. « Voyez, je vous prie, combien ils sont injus-« tes. Ils prétendent tirer du lustre d'un mé-« rite étranger, et ils ne veulent pas que j'en « tire de celui qui m'est propre, parce que je « n'ai point chez moi ces anciennes images » dont ils parent leurs maisons, et parce que « mon illustration est récente. Mais ne vaut-il « pas mieux être soi-même l'auteur de sa no-« blesse que déshonorer celle qu'on a reçue « de ses pères? Je sais que, s'ils entrepre-« naient de me répondre, ils ne manqueraient « point de belles paroles, et feraient des dis-« cours fort éloquents. C'est une gloire que « je ne prétends point leur disputer. Mais « comme, pendant que vous prenez plaisir à « m'honorer, ils ne cessent en toute occasion « de nous déchirer vous et moi par des dis-« cours calomnieux, j'ai cru ne devoir pas me « taire, de peur qu'on ne prît mon silence « pour un aveu; car, dans le fond, je n'ai rien « à craindre, et nul discours ne me peut nuire. « S'il est véritable, il ne peut être qu'à ma « louange; et, s'il est faux, mes actions le dé-« mentent assez, et le détruisent. Mais, parce « que c'est à vous, Romains, que l'on s'en « prend, et que l'on ose vous blâmer de m'a-« voir confié d'abord la souveraine dignité de « la république, puis le commandement d'une

« guerre très-importante, examinez sérieuse« ment, je vous en conjure, si vous avez lieu « de vous en repentir. Je ne saurais, pour ga« rants de ce que vous devez attendre de moi, « vous donner les images, les consulats, les « triomphes de mes ancêtres : mais, s'il en « est besoin, je vous puis produire des ré« compenses militaires de toute espèce, pi« ques, enseignes, couronnes [1]; je puis vous « montrer les cicatrices des blessures honora« bles que j'ai toutes reçues par devant. Ce « sont là mes images, ce sont les titres de ma « noblesse, qui ne m'a point été laissée par « succession comme à mes adversaires, mais « que j'ai acquise par mes travaux et mes « dangers. Vous ne voyez rien d'arrangé dans « mes paroles, c'est un talent dont je ne me « pique point, et dont je ne fais pas grand « cas. La vertu se fait assez connaître par elle« même; d'autres peuvent avoir besoin de « beaux discours pour couvrir la honte de « leurs actions. Je ne me suis point appliqué « à étudier les lettres grecques, voyant que « ceux qui les enseignaient n'en sont pas de« venus plus gens de bien. Mais j'ai appris, et « c'est ce qui vaut beaucoup mieux pour le « service de la république, à manier l'épée, à « garder exactement mon poste, à bien atta« quer ou défendre une ville, à ne rien crain« dre que la mauvaise reputation, à souffrir « également le froid et le chaud, à n'avoir « point d'autre lit que la terre, à supporter en « même temps et la faim et le travail. Voilà à « quoi j'exhorterai mes soldats. Je ne les fe« rai point vivre à l'étroit pendant que je serai « dans l'abondance; je ne m'attirerai point « toute la gloire en ne leur laissant que le tra« vail : ce n'est point ainsi que l'on en doit « user par rapport à des citoyens. Vivre soi« même dans la mollesse, et exiger du soldat « avec rigueur de rudes travaux, c'est agir en « maître, non en général. C'est par une con« duite toute différente que nos ancêtres se « sont acquis tant de réputation, et ont fait « tant d'honneur à la république. Maintenant « la noblesse, après avoir entièrement dégé« néré de leur gloire, nous méprise, nous « qui tâchons de marcher sur leurs traces, et « exige de vous toutes les dignités comme de « droit, sans avoir songé à les mériter. Je le « répète, ces hommes, si fiers de leur nais« sance, se font illusion à eux-mêmes. Leurs « ancêtres leur ont laissé tout ce qui était de « nature à pouvoir être transmis, leurs ri« chesses, leurs images, la gloire de leur nom « et de leurs belles actions; mais ils ne leur « ont pas laissé leur vertu, et ils ne pouvaient « pas le faire, la vertu étant le seul de tous « les biens qu'on ne peut ni transmettre ni « recevoir par succession. Ils disent que je vis « grossièrement, et sans ce qu'ils appellent « politesse et belles manières, parce que je ne « m'entends pas fort à ordonner un festin, « que je ne fais aucun usage, dans les repas « que je donne, de comédiens ni de bouffons, « et que je n'achète pas plus cher un esclave « pour faire ma cuisine que pour cultiver « mon champ. Tout cela est vrai, j'en con« viens volontiers. J'ai appris de mon père « et d'autres personnes vertueuses, que la « parure est le partage des femmes, comme « le travail est celui des hommes; que les « gens de bien doivent plutôt aspirer à la « gloire qu'aux richesses; que de belles ar« mes font plus plus d'honneur que les vête« ments les plus magnifiques. Puisqu'ils pen« sent tout autrement, qu'ils suivent leur « goût; qu'ils passent leurs jours dans le vin « dans la débauche; qu'ils finissent leur vie « comme ils l'ont commencée; qu'ils nous « laissent à nous autres la poussière, la sueur, « et les autres fatigues militaires, que nous « préférons à toutes leurs délices. Mais ils n'en « usent pas de la sorte. Après qu'ils se sont « plongés dans de honteux plaisirs, ils vien« nent nous enlever la récompense de la vertu. « Ainsi il arrive, par une injustice intolérable, « que le déréglement des mœurs et une molle « oisiveté, qui devraient les exclure de toutes « les places, ne leur nuisent en rien, et ne « sont funestes qu'à la république, en lui « donnant d'indignes chefs.

« Après avoir répondu à mes envieux, non « autant que leur infâme conduite le mérite, « mais autant qu'il convenait à mon carac« tère, j'ajouterai un mot sur ce qui regarde « les affaires publiques. Avant tout, Romains,

[1] Le texte porte *phaleras*, qui étaient des ornements dont usaient les cavaliers.

« vous devez attendre, avec une espèce « d'assurance, un bon succès de la guerre de « Numidie. Vous avez écarté les obstacles qui « faisaient toute la force de Jugurtha, je veux « dire l'avarice, l'ignorance, la hauteur. Vous « avez une armée en Afrique, qui connaît « parfaitement le pays, qui a tout le courage « nécessaire, mais qui jusqu'ici n'a pas eu de « bonheur. Une grande partie des troupes a « péri par l'avarice ou par la témérité des « commandants. O vous donc qui êtes en âge « de porter les armes! venez joindre vos ef- « forts aux miens, et soutenir avec moi l'hon- « neur de la république. Ne vous rebutez « point par l'exemple des malheurs passés, « et ne craignez point que vos généraux vous « traitent avec hauteur et avec orgueil. « Après que je vous aurai donné les ordres, « vous me verrez dans la marche, dans le « combat, partager avec vous le travail et le « péril. Au commandement près je ne met- « trai point de différence entre vous et moi, « Vous pouvez vous flatter qu'avec l'aide des « dieux, la victoire, le butin, la gloire, vous « attendent, et semblent vous inviter. Mais, « quand vous n'auriez pas tous ces avantages « à espérer, l'intérêt seul de la république « suffirait pour porter de bons citoyens, « comme vous êtes, à la défendre avec cou- « rage. La lâcheté n'a exempté personne de la « mort. Jamais père n'a souhaité que ses en- « fants fussent immortels, mais bien qu'ils « devinssent des hommes pleins d'honneur « et de probité. J'en dirais davantage, Ro- « mains si les paroles pouvaient donner du « cœur aux lâches; car, pour les vaillants, « je crois en avoir dit assez. »

Plutarque donne lieu de penser que plusieurs traits de ce discours sont véritablement de Marius, et la chose en soi est vraisemblable. Au moins est-il certain que son caractère y est peint à merveille, sa vanité de soldat, son antipathie contre la noblesse, son mépris pour les beaux-arts. On le verra dans toute la suite tel qu'il paraît ici, grand homme de guerre, mais, hors de là, n'ayant rien qui puisse lui mériter l'estime.

Il se mit en état de répondre par les effets aux promesses qu'il avait faites. Il embarqua en toute diligence les provisions, les armes, la caisse militaire, et les autres choses nécessaires pour l'armée. Il fit partir en même temps A. Manlius, l'un de ses lieutenants généraux. Pour lui, cependant, il se hâta d'achever les levées, sans s'astreindre à la pratique ancienne, qui n'admettait à la milice que les citoyens qui avaient quelque bien, afin que la république eût dans leurs possessions comme un gage de la fidélité et du zèle de ses soldats. Marius reçut indifféremment tous ceux qui se présentèrent, même les plus pauvres, et ceux qui n'avaient rien absolument. Cette lie de la multitude lui fut toujours infiniment attachée; et ambitieux comme il était, il comptait en tirer un grand secours pour se faire dans Rome un parti considérable. Il se mit donc en mer avec des troupes beaucoup plus nombreuses qu'il n'avait eu ordre de lever, et il arriva en peu jours à Utique. Rutilius, lieutenant général, lui remit le commandement de l'armée; car Métellus avait pris soin d'éviter la rencontre d'un successeur dont la vue seule aurait été pour lui un cruel désagrément.

Ce général, en arrivant à Rome, s'attendait à y trouver les esprits fort indisposés contre lui, sachant combien son adversaire, par ses harangues emportées et calomnieuses, avait travaillé à le rendre odieux à la multitude. Il fut agréablement trompé. Le feu de l'envie étant éteint, il y fut reçu très-honorablement, non seulement par le sénat, mais par le peuple même. Un tribun néanmoins s'opposa à son triomphe; et Métellus fit à ce sujet un discours au peuple dont Aulu-Gelle nous a conservé un trait tout à fait noble, et de la plus grande élévation de sentiments. « Romains [1], leur dit-il, puisque c'est « une maxime constante qu'il est plus doux « aux gens de bien de souffrir l'injustice que « de la faire, ce tribun, qui veut que vous me « refusiez le triomphe, vous fait plus de tort « qu'à moi; car je souffrirais l'injustice, et « ce serait vous qui la feriez: en sorte que

[1] « Quantò probi injuriam faciliùs accipiunt, quàm « alteri tradunt, tantò illo vobis, quàm gratiam mihi, « pejorem honorem habuit. Nam me injuriam ferre, vos « facere vult, Quirites, ut hic conquestio, istic vituperatio relinquatur. » (AUL. GELL. lib. 12, cap. 9.)

« j'aurais véritablement lieu de me plaindre, « mais vous, vous mériteriez d'être blâmés. » Métellus obtint le triomphe, et prit même le surnom de *Numidicus*, qui perpétuait le souvenir de ses exploits dans la guerre de Numidie.

Il est assez vraisemblable que ce fut aussi dans ce même temps qu'étant accusé de concussion [1], il reçut de la part de ses juges un témoignage plus glorieux que le triomphe même ; car, comme il produisait pour sa justification les registres de son administration, aucun des juges ne voulut jeter les yeux dessus, ni paraître douter un instant si ce que Métellus avançait était vrai ou non, déclarant hautement n'avoir besoin, pour s'assurer de son innocence, d'aucun autre témoignage que de celui de toute sa vie, et de son intégrité universellement reconnue.

Le consul Marius, après avoir rendu complètes les légions et les troupes auxiliaires, mena son armée dans un pays abondant ; et tout le butin qui s'y fit, il le distribua aux soldats. Il attaqua et prit des villes et des châteaux de peu de défense, et donna en différents lieux quelques combats, la plupart assez légers. Par ce moyen, le soldat nouvellement levé s'accoutume à tenir ferme dans l'occasion : il voit que les fuyards sont ou pris ou tués ; que le plus brave a le moins à craindre ; que les armes sont la source de la gloire et des richesses, l'appui de la patrie, de la liberté, et de tout ce que l'on a de plus cher au monde. Ainsi, en peu de temps, il n'y eut plus de différence entre les vieilles et les nouvelles troupes.

Marius, après avoir ainsi aguerri ses soldats, et remporté divers avantages sur les ennemis, se voyant en état de former quelque grande entreprise, résolut d'aller surprendre Capsa. C'était une place importante, située avantageusement et fortifiée de bonnes murailles, défendue par un peuple nombreux, et munie de toutes sortes de provisions. L'horreur des lieux où elle était située en rendait la conquête encore plus difficile. Hors les environs de la ville même, tout le pays était désert, inculte, aride, et infesté de serpents très-venimeux. Cette situation semblait rendre l'accès de Capsa impraticable aux ennemis. Mais Marius pensa avec raison que ce serait précisément ce qui ôterait aux habitants toute prévoyance en leur ôtant toute crainte. Il eut donc grande attention à cacher son dessein ; et du reste, il prit ses mesures avec beaucoup de prudence. Il commença par enlever dans les campagnes tout le bétail, qu'il donna en garde à la cavalerie auxiliaire, avec ordre de le faire toujours avancer avec les troupes. Chaque jour on distribuait un certain nombre de pièces de ce bétail dans l'armée ; et du cuir des animaux qu'on avait tués, Marius en faisait faire des outres. Le sixième jour on arriva au fleuve Tana [1], près duquel fut dressé un camp, où on laissa tout le bagage, et l'on ne mit sur les bêtes de somme que les outres remplies d'eau. Chaque soldat aussi eut ordre de s'en charger. En cet état, on part environ au coucher du soleil. On marche toute la nuit, et le jour on s'arrête. La troisième nuit on arrive avant l'aurore à un lieu tout coupé de vallons et de petites hauteurs, qui n'était éloigné de Capsa que de deux milles, c'est-à-dire un peu plus d'une demi-lieue. Marius fit tenir ses troupes le plus cachées qu'il se pouvait entre ces petites éminences ; et, à la pointe du jour, plusieurs Numides, qui ne soupçonnaient aucun danger, étant déjà sortis de la ville, il ordonne tout d'un coup à sa cavalerie et à ceux des gens de pied qui étaient les plus légers à la course, de s'avancer promptement vers Capsa, et de se saisir des portes. Les habitants se rendirent aussitôt, soit par l'étonnement et la terreur où cette attaque inopinée les avait jetés, soit parce qu'ils voyaient plusieurs d'entre eux surpris hors des murs, et déjà tombés

[1] « Audivi hoc de parente meo puer : Quum Q. Me« tellus causam de pecuniis repetundis diceret..... quum « ipsius tabulæ circumferrentur inspiciendi nominis « causâ, fuisse judicem ex illis equitibus romanis, gra« vissimis viris, neminem quin removeret oculos, et se « totum averteret, ne forte, quòd ille in tabulas publi« cas retulisset, dubitasse quisquam, verumne an falsum « esset, videretur. » (Cic. *pro Balbo*, n. 11.)

« Non in tabulis, sed in vitâ Q. Metelli argumenta sin« cerè administratæ provinciæ legenda sibi judices cre« diderunt. » (Val. Max. V. lib. 2, cap. 10).

[1] Il n'est point parlé de ce fleuve dans les géographes.

entre les mains des ennemis. La ville fut brûlée. Tout ce qu'il y avait de Numides en âge de porter les armes furent tués, les autres vendus, le butin partagé entre les soldats. Cette rigueur, dit Salluste, était contre les lois de la guerre; ce ne fut pourtant ni avarice ni cruauté qui porta Marius à en user de la sorte : il considéra que cette place était d'un grand avantage pour Jugurtha ; que les Romains n'y pouvaient aborder que difficilement; que l'on avait affaire à une nation inconstante et infidèle, qu'il était impossible de retenir, ni par douceur, ni par crainte. Toutes ces raisons suffisent-elles pour justifier une cruauté contraire au droit des gens, exercée contre des habitants qui se sont rendus de bonne foi ? Ne pouvait-on pas se contenter de raser la place? Il y a longtemps que, dans la guerre, les motifs d'intérêt l'emportent sur la justice, et tiennent lieu de raisons.

Un succès si extraordinaire fit beaucoup d'honneur à Marius, et augmenta fort sa réputation. Ses entreprises les moins prudentes ne laissaient pas de lui tourner à gloire, parce qu'elles passaient pour des effets de son courage. Les soldats, charmés de la douceur avec laquelle ils étaient gouvernés, et d'ailleurs enrichis de butin, élevaient leur général jusqu'au ciel. Les Numides le redoutaient, comme s'il y eût eu en lui quelque chose au-dessus de l'homme. Enfin, tant alliés qu'ennemis, tous croyaient que les dieux le guidaient et l'inspiraient dans toutes ses entreprises.

Après cet heureux événement, il s'avança vers d'autres places : il en força quelques-unes, il en brûla plusieurs autres que le désastre de Capsa avait fait déserter ; et mettant tout à feu et à sang, il remplit le pays ennemi de désolation et d'horreur. Ces conquêtes coûtèrent fort peu de monde aux Romains.

Il forma une autre entreprise, dont l'exécution était d'une extrême difficulté. Non loin de la rivière de Mulucha, qui séparait les royaumes de Jugurtha et de Bocchus, au milieu d'une vaste plaine s'élevait une montagne, ou plutôt une roche d'un assez long circuit, d'une hauteur prodigieuse, sur le sommet de laquelle était un château de grandeur médiocre, qui n'avait qu'une seule avenue fort étroite, tout le reste n'étant que précipices, aussi escarpés que si ce n'eût pas été la nature, mais l'industrie des hommes, qui les eût taillés à plomb. La garnison ne manquait de rien : elle avait des vivres en abondance, et une fontaine d'eau vive dans le roc. C'était dans ce château que Jugurtha avait placé son trésor. Marius avait grande envie de s'en rendre maître. Il était fort difficile d'en faire les approches, d'y remuer la terre, et de s'y servir de machines. Quand on avait tant fait que d'avancer les batteries avec grande peine et avec grand péril, les assiégés ou les écrasaient à coups de pierres, ou y mettaient le feu et les réduisaient en cendres. Les soldats ne pouvaient se tenir fermes dans le travail à cause de l'inégalité du terrain. Les plus braves y demeuraient ou morts, ou blessés, et les autres perdaient courage.

Marius, après avoir consumé plusieurs jours inutilement, et sans que le travail avançât, se trouvait fort embarrassé, et ne savait quel parti prendre. Cependant le bonheur singulier qui l'avait accompagné dans toutes ses entreprises le soutenait. Il l'éprouva encore ici. Un soldat ligurien, en cherchant des limaçons qu'il aperçut dans des fentes de rochers, arriva insensiblement presque jusqu'au haut de la montagne. La curiosité, naturelle à l'homme, le porta à s'avancer encore davantage; et s'attachant tantôt aux branches d'un chêne qui se trouva là heureusement, tantôt aux rochers qui lui donnaient le plus de prise, il parvint jusqu'à la plate forme de la forteresse, et vit que ce lieu était entièrement abandonné, tous les Numides s'étant tournés du côté que les assiégeants attaquaient. Le Ligurien descendit promptement et vint rendre compte à Marius de ce qu'il avait vu. Le consul s'étant assuré de la vérité de ce rapport par d'autres soldats que le Ligurien conduisit au même endroit, songea à profiter d'une si heureuse découverte. Il choisit entre les trompettes de l'armée cinq des plus alertes. Il leur donna pour les soutenir quatre centurions avec leurs compagnies, et leur commanda à tous de suivre les ordres du Ligurien.

Dès le lendemain ils partirent, après s'être pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Les soldats, instruits par leur guide, se débarras-

sent de tout ce qui pouvait les retarder, quittent leurs casques pour avoir la vue plus libre, et se mettent les pieds nus pour être moins exposés à glisser. On leur avait attaché leurs épées derrière le dos, aussi bien que leurs boucliers, qui étaient de cuir, à la façon des Numides, et par conséquent plus légers et moins sujets à faire du bruit. Le Ligurien, marchant le premier, quand il trouvait des pointes de rochers ou des racines d'arbres qui avançaient, avait soin d'y attacher des cordes à nœuds coulants où les soldats pouvaient se prendre pour se guinder en haut et monter avec moins de peine. Il tendait de temps en temps la main à ceux qu'un si étrange chemin épouvantait. Dans les pas les plus rudes, il les faisait marcher devant lui un à un, et les déchargeait de leurs armes, qu'il portait lui-même en les suivant. Quand un endroit paraissait dangereux, il en faisait l'essai. On le voyait plusieurs fois remonter et redescendre, et par ce moyen il encourageait toute la troupe dont il avait la conduite. Ils arrivèrent enfin, après bien des fatigues et des dangers, au haut de la forteresse, qu'ils trouvèrent abandonnée de ce côté-là, parce que les Numides s'étaient tous portés vers l'endroit que les Romains attaquaient.

Marius avait harcelé les ennemis tout le jour; mais, lorsqu'il eut appris, par des courriers qui lui furent dépêchés sur-le-champ, l'arrivée du détachement conduit par le Ligurien, il anima de nouveau ses troupes, les mena lui-même à l'assaut, et leur commanda de se couvrir de leurs boucliers joints ensemble. Pour épouvanter les ennemis de loin aussi bien que de près, il donna ordre que les archers, les frondeurs et les machines de guerre fissent en même temps leur devoir. Les barbares, qui étaient souvent venus à bout de renverser et de brûler les batteries des assiégeants, étaient pleins de confiance. Bien loin de se tenir cachés derrière leurs parapets, ils étaient accoutumés à se montrer jour et nuit le long des murailles, insultaient les Romains avec hauteur, reprochaient à Marius la folie de son entreprise, et menaçaient les soldats de les rendre bientôt esclaves de Jugurtha.

Alors donc, voyant les assiégeants redoubler d'effort, ils redoublent eux-mêmes de constance et de courage. Mais voilà que tout d'un coup ils entendent derrière eux un grand bruit de trompettes. Aussitôt les femmes et les enfants, que la curiosité avait amenés sur le rempart, s'enfuient : ceux qui étaient les plus proches du danger les suivent bientôt; et peu après, tous, généralement, prennent l'épouvante et la fuite, tant ceux qui étaient armés que ceux qui étaient sans armes. Les Romains, voyant leur désordre, les pressent avec encore plus de vigueur, renversent tout, font tout passer au fil de l'épée, et s'avancent toujours en combattant, sans qu'il s'en trouvât un seul que le désir du butin fût capable d'arrêter. Ainsi la témérité de Marius, corrigée par un heureux effet du hasard, fit tourner sa faute à son honneur.

L. Sylla, questeur, arriva en ce temps-là dans le camp avec une nombreuse cavalerie. C'était pour la lever dans le Latium et chez les alliés d'Italie que Marius l'avait laissé à Rome. Ce questeur est le célèbre Sylla, dont il sera tant parlé dans la suite. Je crois devoir, par cette raison, le faire bien connaître. Il était de la maison de Cornélia, si féconde en grands hommes, et comblée de tant d'honneurs. Mais la branche dont il sortait était tombée dans l'obscurité. J'ai rapporté ailleurs la cause de la chute de cette branche, en parlant de la note infligée à P. Cornélius Rufinus, qui en était la tige, et qui, après avoir été deux fois consul et dictateur, fut chassé du sénat par les censeurs, l'an de Rome 477, parce qu'il s'était trouvé chez lui plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'impression de cette note passa en quelque façon à ses descendants, dont aucun, jusqu'à Sylla, ne parvint au consulat, quoique quelques-uns aient géré la préture. Cette décadence du côté de l'illustration était accompagnée de l'indigence. Sylla n'hérita qu'un très-petit bien de son père, et passa sa jeunesse fort à l'étroit. C'est ce qui lui fut reproché dans la suite par un homme de sens et de vertu, qui, l'entendant se vanter beaucoup des belles actions qu'il prétendait avoir faites en Numidie, lui dit : « Et comment seriez-vous « honnête homme, vous à qui votre père n'a « laissé aucun bien, et qui néanmoins êtes si « riche? » Car, ajoute Plutarque, quoique les

mœurs alors n'eussent pas conservé dans Rome leur ancienne sévérité, et qu'elles fussent déjà bien changées et bien gâtées par le luxe, il paraît que celui qui parlait ainsi à Sylla regardait comme également honteux [1], soit de dissiper un riche patrimoine, soit de ne point demeurer dans la pauvreté de ses pères. Au reste, si du côté des richesses Sylla fut d'abord mal partagé, il avait du côté des talents et du génie tout ce qui était nécessaire pour renouveler la gloire de son nom. Voici son portrait, tel que Salluste nous l'a tracé.

Sylla fut instruit avec soin dans les lettres grecques et latines [2], et il les possédait parfaitement. Il avait le cœur grand : il aimait le plaisir, mais il aimait encore plus la gloire. Dans les temps de repos, il se livrait à son goût pour les délices et pour les amusements, sans néanmoins que jamais les affaires en souffrissent. Il était éloquent, insinuant, ami commode, d'un secret et d'une dissimulation impénétrable. Il aimait à donner, et lorsqu'il se vit en état de faire des largesses, il en fit en tout genre; mais il répandait surtout l'argent avec profusion. Toujours heureux et même le plus heureux des hommes jusqu'à la victoire par laquelle il termina la guerre civile, jamais pourtant son mérite ne fut au-dessous de sa fortune, et l'on a douté quel titre lui était dû plus légitimement, celui de brave ou celui de fortuné. Mais, depuis cette époque funeste à sa vertu, ce ne fut plus le même homme; et jamais peut-être le venin de la prospérité ne produisit des effets ni plus prompts ni plus violents.

Quand Sylla arriva dans le camp de Marius, il était absolument novice dans le métier de la guerre, mais il ne fut pas longtemps sans s'y rendre un maître parfait. Une de ses grandes attentions fut de travailler à gagner les soldats par ses manières honnêtes et obligeantes. Il faisait plaisir à quiconque l'en priait, et souvent prévenait les demandes. Quand il avait reçu lui-même quelque service des autres, ce qu'il évitait autant qu'il lui était possible, pour n'être à charge à personne, il regardait la reconnaissance comme une dette dont il voulait s'acquitter promptement. Au contraire, quand il avait fait une grâce, il n'en exigeait point de retour; et plus il avait de débiteurs de cette espèce, plus il était satisfait. Il se familiarisait, soit dans les affaires sérieuses, soit dans les jeux et les exercices, jusqu'avec les personnes du dernier rang. Pour ce qui est des fonctions militaires, aux ouvrages, dans les marches, à la garde, il les remplissait avec ardeur, et se trouvait partout. Bien éloigné de décrier la conduite ou du consul ou de quelque autre personne de mérite, pour se faire valoir lui-même par une ambition mal entendue, il travaillait seulement à n'être surpassé par personne en prudence et en courage, et même à surpasser tous les autres, s'il le pouvait. De si bonnes qualités lui gagnèrent d'abord le cœur du général et des troupes. Sylla et Marius furent donc quelque temps amis. Mais la bonne intelligence ne pouvait pas durer longtemps entre deux ambitieux. Nous verrons bientôt y succéder une inimitié déclarée.

Jugurtha cependant, faisant réflexion sur la perte qu'il avait faite de ses meilleures places, et de la plus grande partie de ses trésors, sentit plus que jamais qu'il était hors d'état de soutenir la guerre, et qu'il fallait absolument vaincre en bataille rangée, ou se voir enlever pièce à pièce tout son royaume. Mais Bocchus, sans le secours duquel il ne pouvait rien, avait peine à prendre ce parti. Pour l'y faire entrer, il employa ses artifices ordinaires, en corrompant à force d'argent ceux qui avaient le plus de pouvoir sur l'esprit du roi de Mauritanie. De son côté, il promit à ce prince la troisième partie de la Numidie, si l'on venait à bout de chasser les Romains de l'Afrique, ou si la paix se faisait

[1] *Εἰς ἴσον ὄνειδος ἐτίθετο τοὺς ὑπάρχουσαν εὐπορίαν ἀπολέσαντες, καὶ τοὺς πενίαν πατρῴαν μὴ διαφυλάξαντας.*

[2] « Sulla litteris græcis atque latinis juxta atque doctissimè eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, gloriæ cupidior otio luxurioso esse, tamen ab negotiis nunquam voluptas remorata : ..... facundus, callidus, et amicitiâ facilis : ad simulanda negotia altitudo ingenii incredibilis ; multarum rerum, et maximè pecuniæ largitor : atque felicissimo omnium ante civilem victoriam nunquam super industriam fortuna fuit ; multique dubitavêre fortior an felicior esset. Nam quæ postcà fecit incertum habeo pudeat magis an pigeat disserere. »

sans qu'il lui en coûtât rien de ses états. Ces offres le déterminèrent.

Il vint joindre Jugurtha avec des troupes nombreuses; et dans le temps que Marius s'y attendait le moins et qu'il était en marche pour se retirer dans ses quartiers d'hiver, il lui tombent l'un et l'autre sur les bras, presque à la dernière heure du jour. Ils choisirent exprès ce temps, parce que les ténèbres de la nuit pouvaient beaucoup embarrasser les ennemis, à qui le pays était inconnu, au lieu que pour eux, victorieux ou vaincus, la nuit leur était favorable. La surprise causa d'abord quelque trouble parmi les Romains, qui n'eurent pas le temps de se former en ordre de bataille, ni de prendre leurs rangs à l'ordinaire, l'infanterie se trouvant pêle-mêle au milieu des chevaux. Ils perdirent beaucoup de monde dans cette première attaque, quelque valeur qu'ils fissent paraître. Ils étaient enveloppés de tous côtés par les Numides, dont le nombre surpassait le leur de beaucoup. Néanmoins les vieux soldats, instruits par une longue expérience, et les nouveaux par l'exemple des anciens, formant différents pelotons, selon que le hasard les rassemblait, se rangeaient en rond, se tenaient serrés et couverts, et, faisant front de tous côtés, contenaient avec un courage intrépide l'attaque des barbares.

Marius, dans une action si vive et si capable de déconcerter les généraux les plus expérimentés, conserva toujours son sang-froid. Avec la compagnie de cavalerie qui ne quittait jamais sa personne, et qu'il avait composée, non de ceux avec qui il avait le plus de liaison, mais des plus braves, il soutenait les siens, il se mêlait à tout moment dans le gros des ennemis, et, ne pouvant faire ouïr sa voix pour donner les ordres nécessaires, il tâchait de se faire entendre par divers signes de la main.

Le jour était déjà fini, sans que les barbares cessassent de combattre : au contraire, comptant que la nuit leur donnait un grand avantage sur les ennemis, ils redoublaient de plus en plus leur ardeur. Marius, occupé du soin d'assurer une retraite à son armée, s'empare de deux collines assez proches l'une de l'autre, y retire peu à peu ses troupes, et s'y fortifie. Les deux rois alors, par la difficulté de le suivre sur cette hauteur, mettent fin au combat. Ils n'éloignent pourtant pas leurs armées, mais les font demeurer au pied des collines, que leur multitude les mettait à portée d'environner.

Les barbares, enivrés en quelque sorte de leur prospérité et du succès qu'ils avaient eu dans le combat, passèrent une bonne partie de la nuit dans la joie et dans les danses, jetant de grands cris selon leur coutume. Marius, observant attentivement ce qui se passait chez les ennemis, donne ordre à son armée de garder un profond silence, et supprime, pour cet effet, même les différents signaux que donnait ordinairement la trompette pour les veilles de la nuit. Mais, dès que le jour approche, il ordonne que les trompettes sonnent tous ensemble la charge, et que les troupes sortent des retranchements en poussant de grands cris de tous côtés. Les Maures et les Gétules, fatigués des mouvements de la nuit, commençaient à peine à s'endormir. Réveillés donc en sursaut par ce bruit effrayant, ils ne pouvaient ni prendre leurs armes ni se sauver par la fuite, ni se déterminer à aucun parti salutaire. Se voyant pressés par l'ennemi sans que personne les encourageât et les fortifiât, le tumulte, la surprise, la crainte les avaient comme étourdis, et mis tout hors d'eux-mêmes. Leur déroute fut entière. Ils abandonnèrent la plupart de leurs drapeaux et de leurs armes, et l'on en fit un plus grand carnage dans ce combat qu'on n'avait fait dans tous les autres, parce que le sommeil et la peur leur ôtaient le moyen de se sauver.

Marius, après cette victoire, continua sa marche pour aller prendre ses quartiers d'hiver dans les villes maritimes. Le grand avantage qu'il venait de remporter ne l'avait rendu ni moins circonspect ni plus présomptueux. La marche se fit comme si l'on eût toujours eu l'ennemi en présence. Après avoir donné aux officiers tous les ordres nécessaires, il ne laissait pas d'agir avec autant de soin que s'il n'avait eu personne pour le seconder. On le voyait partout; il distribuait et les louanges et les réprimandes, selon le mérite de chacun. Sa vigilance n'était pas moindre dans le camp que dans la marche. Il faisait la ronde lui-

même [1], non par aucune défiance qu'il eût que ses ordres ne fussent pas exécutés, mais pour faire aimer le travail aux soldats en leur montrant que leur général le partageait avec eux. En effet Marius, pendant toute cette guerre, maintint plutôt la discipline par l'honneur et l'émulation que par les châtiments et la sévérité; et cette voie lui réussit. La république ne fut pas moins bien servie sous son commandement doux et indulgent que s'il avait conduit ses soldats avec rigueur.

Après quatre jours de marche, les Romains se trouvèrent près de Cirte. Là, Jugurtha et Bocchus vinrent les attaquer de nouveau, ayant pris leurs mesures pour fondre sur eux par quatre endroits différents en même temps. Mais Marius était en garde contre toutes les surprises, et les Numides et les Maures furent entièrement défaits. Sylla se distingua dans cette bataille. Jugurtha y fit des merveilles; et même ayant tué de sa main un ennemi, il alla montrer son épée ensanglantée à un corps considérable d'infanterie romaine, leur criant qu'ils combattaient en vain, qu'il venait de tuer Marius. Peu s'en fallut que ce mensonge ne jetât la terreur et le désordre parmi les Romains. Mais Sylla et Marius lui-même étant venus les ranimer, Jugurtha, après avoir épuisé toutes les ressources de son adresse et de son courage, après s'être opiniâtré à combattre jusqu'à demeurer presque seul, eut bien de la peine à se sauver.

Cette seconde défaite découragea Bocchus, et le fit penser à séparer ses intérêts de ceux de Jugurtha. Il fit donc savoir à Marius qu'il voulait s'accommoder, et le pria de lui envoyer deux hommes sûrs avec qui il pût entrer en conférence. Sylla et Manlius furent chargés de cette commission. Sylla était éloquent, comme nous l'avons dit; et cet avantage lui valut l'honneur de porter la parole. « Il marqua au roi la joie qu'il avait de ce que « les dieux lui avaient enfin ouvert les yeux « en lui inspirant la résolution de préférer la « paix à la guerre. Il lui représenta que l'al- « liance d'un prince couvert de crimes tel que « Jugurtha était indigne de lui : qu'au con- « traire celle des Romains lui était également « honorable et avantageuse. Il lui fit entendre « qu'il avait en main de quoi l'acheter, et finit « en disant que, comme le peuple romain « savait repousser les injures, il savait aussi « répondre aux bienfaits, et qu'il ne s'était « jamais laissé vaincre en générosité et en re- « connaissance. » Bocchus, de son côté, pour justifier sa conduite, se plaignit de ce qu'on avait refusé à Rome l'alliance qu'il avait demandée par ses ambassadeurs : il s'offrit néanmoins à en envoyer d'autres, si Marius le jugeait à propos. En effet, quelque temps après, entre ceux en qui il avait le plus de confiance il en choisit cinq, qu'il fit partir avec plein pouvoir de conclure la paix à quelque prix que ce fût.

Ces ambassadeurs furent rencontrés par des brigands gétules, qui les dépouillèrent et les maltraitèrent extrêmement. Ils se rendirent donc en fort mauvais équipage auprès de Sylla, qui commandait en l'absence de Marius, alors occupé à l'attaque d'un fort dans des lieux déserts et écartés. Sylla naturellement généreux et magnifique, au lieu de mépriser les ambassadeurs maures, dans le triste état où ils se rendirent auprès de lui, leur fit toute sorte d'accueil, et les traita splendidement pendant quarante jours que dura l'absence du général. Il gagna ainsi leur confiance, et par eux celle de leur maître, dont il tira dans la suite un grand avantage. Quand Marius fut de retour, les Maures, dirigés par les conseils de Sylla, demandèrent une suspension d'armes et la permission d'aller à Rome. On leur accorda leurs demandes; et aussitôt deux d'entre eux retournèrent vers Bocchus pour lui rendre compte de leur négociation, et les trois autres partirent pour Rome.

Quand ils y furent arrivés, ils s'adressèrent au sénat, et, conformément à leurs instructions, ils dirent que Bocchus avait été surpris par les artifices de Jugurtha, qu'il se repentait de sa faute, et qu'il demandait à faire alliance et amitié avec les Romains. On leur répondit en ces termes : *Le sénat et le peuple*

[1] « Ipse circuire, non tam diffidentiâ.... quàm uti mi- « litibus exæquatus cum imperatore labos volentibus es- « set. Marius, ... pudore magis quàm malo exercitum « coercebat... Nisi tamen respublica pariter, ac sævissu- « mo imperio, benè atque decorè gesta. »

romain n'oublient ni les services ni les injures[1]. *Puisque Bocchus se repent de sa faute, ils lui en accordent le pardon. Pour ce qui est de leur amitié et de leur alliance, il les obtiendra quand il les aura méritées.* Quel ton et quelle hauteur ! Croirait-on que c'est à un roi puissant que s'adresse une pareille réponse ?

Les nouveaux consuls étaient sans doute en charge lorsque ceci se passait.

C. ATILIUS SERRANUS[2].
Q. SERVILIUS CÆPIO.

Cette année est célèbre par la naissance de Cicéron et par celle de Pompée.

Quand Bocchus eut reçu la réponse du sénat, il écrivit à Marius, à qui le commandement avait été continué, pour le prier de lui envoyer Sylla, afin de pouvoir conférer ensemble. Marius le fait partir, escorté d'un petit corps de cavalerie et d'infanterie, avec quelques gens armés à la légère. Il eut plusieurs sujets d'inquiétude dans sa marche, d'abord par la rencontre inopinée de Volux, fils de Bocchus, qui parut avec mille chevaux ; et, peu après, par celle de Jugurtha même. Sylla se crut trahi par Volux, lorsqu'il vit si près de lui le roi numide avec des forces considérablement supérieures aux siennes. Il ne se livra pourtant ni au découragement, ni à une basse vengeance contre le prince maure; et il s'en trouva bien. Volux agissait de bonne foi, et ils passèrent ensemble tout au travers du camp de Jugurtha, sans que celui-ci osât attaquer les Romains, qu'il voyait escortés par le fils de celui en qui étaient toutes ses espérances. Sylla arriva donc heureusement auprès de Bocchus.

Dans la conférence secrète qu'ils eurent, ensemble, le roi de Mauritanie, d'abord pour mériter l'alliance du peuple romain, parut se borner à l'offre qu'il faisait de ne plus se mêler des affaires de Jugurtha, et de ne plus l'aider ni de troupes ni d'argent. Sylla lui fit entendre « que les Romains ne seraient pas « contents de cette espèce de neutralité; que, « pour obtenir leur amitié, il fallait leur ren« dre un service effectif : qu'il en avait le « pouvoir en main, et qu'il ne tenait qu'à lui « de livrer Jugurtha ; qu'alors les Romains « lui auraient obligation, que leur alliance « et leur amitié lui seraient assurées, et qu'ils « ajouteraient à son empire la partie de la « Numidie sur laquelle il prétendait avoir « des droits. » Bocchus témoigna beaucoup de répugnance pour cette proposition. Soit qu'il en fût véritablement choqué, soit pour garder certains dehors de probité auxquels les plus scélérats ne renoncent point absolument, soit enfin pour faire acheter plus cher son crime, il représenta « qu'il y avait amitié « entre lui et Jugurtha, affinité très-proche, « et même parenté ; et que, s'il lui manquait « de foi, il courrait risque d'aliéner les es« prits de ses propres sujets, qui haïssaient « les Romains et aimaient fort Jugurtha. » Sylla ne se rebuta point pour ce premier refus, et il revint si souvent à la charge, qu'à la fin il arracha de lui une promesse de faire ce qui était nécessaire pour mériter l'amitié des Romains.

Si Bocchus fit cette promesse bien sincèrement, et avec résolution de la tenir, c'est ce qui est fort douteux : car il traitait en même temps avec Jugurtha, dont il avait actuellement un ambassadeur à sa cour. Il lui promit même de lui livrer Sylla, sur ce que le Numidie lui fit remontrer que c'était l'unique moyen d'amener à une bonne paix le sénat de Rome, qui ne laisserait jamais dans les fers un homme illustre tombé dans cette disgrâce en s'exposant pour servir la république. Ainsi ce barbare s'engagea à une double perfidie, donnant de bonnes paroles à Sylla, et à l'ambassadeur de Jugurtha, promettant au Romain de lui livrer le Numide, et au Numide de lui livrer le Romain. On convint donc d'une conférence, sous prétexte de traiter de la paix, mais à laquelle Sylla et Jugurtha ne se rendirent que parce que chacun de son côté était persuadé qu'on allait lui livrer son ennemi.

La nuit qui précéda le jour déterminé pour l'entrevue, Bocchus se trouva dans une

[1] « S. Q. P. R. benificii et injuriæ memor esse solet. Cæ« terùm Boccho, quoniam pœnitet, delicti gratiam facit. « Fœdus et amicitia dabuntur, quum meruerit. »

[2] An R. 646; av. J. C. 106.

étrange perplexité. Plus le moment de se décider était proche, plus ses incertitudes augmentaient. L'inclination le portait à favoriser Jugurtha; la crainte le ramenait du côté des Romains. L'agitation de son esprit paraissait sur son visage. Ses gestes, son air, son maintien, qui changeaient à chaque instant, annonçaient les divers sentiments dont il était combattu au dedans de lui-même. Enfin la crainte, motif tout puissant sur les âmes basses, emporta la balance. Il fit appeler Sylla, et prit avec lui les dernières mesures pour lui livrer le Numide. La conférence se tint; et, Jugurtha y étant venu sans armes et avec peu d'escorte, des gens placés en embuscade tuèrent tous ceux qui l'accompagnaient, le saisirent lui-même, le chargèrent de chaînes, et le remirent dans cet état entre les mains de Sylla, qui le conduisit aussitôt à Marius.

Ainsi fut terminée la guerre d'une façon dont Sylla eut tout l'honneur, si pourtant il y a de l'honneur à vaincre par la perfidie d'un autre. Quoi qu'il en soit, Marius, par un juste retour, de même qu'il avait privé Métellus de la gloire d'achever la victoire, fut lui-même frustré de la gloire du dernier acte, qui en était la consommation.

L'aventure lui fut d'autant plus sensible, que Sylla en triompha hautement et sans garder aucune mesure. Il se conduisit dans cette occasion[1], dit Plutarque, en jeune homme immodérément avide et altéré de gloire, dont il commençait tout récemment à goûter la douceur[2]. Au lieu d'attribuer à son général l'honneur de cet événement, comme son devoir l'y obligeait, il s'en réserva la plus grande partie, et fit faire un anneau, qu'il portait toujours, et dont il se servait pour cachet, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus. Marius, piqué jusqu'au vif de cette espèce d'insulte, ne la lui pardonna jamais. Et ce fut là l'origine et la semence de cette haine implacable qui éclata depuis entre ces deux Romains, et qui coûta tant de sang à la république.

[1] Οἷα νέος φιλότιμος, ἄρτι δόξης γεγευμένος, οὐκ ἤνεγκε μετρίως τὸ εὐτύχημα. (Plut. *Præc. reip. ger.* pag. 806.)

[2] Plut. in Mar. et Syl.

P. RUTILIUS RUFUS[1].
CN. MALLIUS MAXIMUS.

Marius passa encore la plus grande partie de cette année dans l'Afrique, occupé sans doute à donner une forme à sa nouvelle conquête. Il est difficile de dire au juste quels arrangements il y établit. Mais la Numidie ne fut point alors réduite en province romaine, et nous y verrons paraître des rois de la race de Masinissa.

Marius était encore en Afrique lorsqu'il apprit qu'il avait été créé consul pour la seconde fois. Le péril extrême de l'Italie, qui craignait une invasion de la part des Cimbres après la sanglante défaite de Cépion et de Mallius dans la Gaule, avait forcé de passer par-dessus toutes les règles et tous les intérêts de parti, pour remettre en place au bout de trois ans un homme qui avait eu tant de peine à parvenir une première fois au consulat, mais qui alors était regardé comme la seule ressource de l'empire.

Il revint donc promptement en Italie, et entra en triomphe dans la ville le même jour qu'il entrait en charge, c'est-à-dire le premier janvier, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avaient de la peine à croire, même en le voyant, Jugurtha captif et chargé de chaînes; cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avait osé se flatter de voir la fin de cette guerre, tant son courage était mêlé de ruses et de finesses, et son génie fertile en ressources au milieu même des malheurs les plus désespérés. Ses deux fils le suivaient dans cette triste cérémonie. On dit que dans la marche il parut comme un homme dont l'esprit est égaré. Il fut jeté dans un cachot, où les geôliers, se hâtant d'avoir sa dépouille, lui déchirèrent toute sa robe, et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendants qu'il y portait. Il passa six jours entiers dans cette affreuse prison à lutter contre la faim, ayant conservé jusqu'au dernier moment un désir ardent de la vie; digne fin, ajoute Plutarque, digne récompense de ses forfaits! Il est avantageux, pour l'exem-

[1] An. R. 647; av. J. C. 105.

ple, que de tels scélérats n'échappent pas, dès cette vie même, à la vengeance divine.

Marius, soit distraction, soit hauteur, entra dans le sénat, après la cérémonie, avec sa robe triomphale ; ce qui était sans exemple. Il s'aperçut que toute la compagnie était surprise et choquée de cette nouveauté [1]. Il sortit de la salle dans le moment même, et revint avec l'habit ordinaire, c'est-à-dire la robe bordée de pourpre. Il portait néanmoins encore alors une simple bague de fer ; ce ne fut qu'à son troisième consulat qu'il prit l'anneau d'or.

FAITS DÉTACHÉS [2].

Avant que de passer à ce qui regarde la guerre des Cimbres, il est à propos de rendre compte de quelques faits qui tiennent peu à l'histoire générale, et qui méritent néanmoins de n'être pas oubliés.

Scaurus [3], dans sa censure, qu'il géra sous le consulat de Métellus Numidicus et de Silanus, donna une nouvelle preuve de son caractère opiniâtre et intraitable : car, son collègue M. Drusus étant mort, il prétendit, contre l'usage invariable, qui voulait qu'en pareil cas le censeur qui restait abdiquât, continuer l'exercice de sa magistrature. Mais, les tribuns du peuple le menaçant de le faire mettre en prison, il fut obligé de céder.

Sa censure, quoique ainsi abrégée, ne laisse pas d'être célèbre par des monuments qui lui font honneur. Il tira un grand chemin, qui commençait à Pise, et traversait une partie de la Ligurie. On lui attribue aussi la construction, ou du moins la réédification du pont Mulvius, aujourd'hui *Ponte-Mole*, sur le Tibre, à peu de distance de Rome.

Les mêmes temps à peu près nous offrent deux exemples des excès où la débauche jette quelquefois de jeunes gens, même d'un nom illustre, et des maux qu'elle attire. Le fils de Fabius Servilianus s'étant livré à la plus honteuse infamie, son père le relégua d'abord à la campagne, puis le fit mettre à mort par deux esclaves, à qui ensuite il donna la liberté pour les affranchir de toute recherche. Lui-même fut néanmoins poursuivi à ce sujet [1], et il s'exila à Nocère en Campanie.

Le second exemple est encore d'un Fabius, qui, ayant imité les déréglements de la jeunesse de son père Fabius Allobrogicus, n'en imita pas le retour à la vertu. Il poussa les excès de la débauche et de la dissipation si loin, qu'il fallut que le préteur Q. Pompéius l'interdît et lui donnât un curateur. Ainsi la puissance publique suppléa à ce qu'aurait dû faire l'autorité paternelle ; et celui à qui la trop grande indulgence de son père avait laissé la qualité d'héritier [2], la sévérité du magistrat le déshérita.

La date précise de ces deux faits n'est pas certaine ; mais ils ne peuvent pas être fort éloignés des temps que nous parcourons actuellement.

Je placerai ici deux jugements mémorables, au moins par rapport aux personnes qu'ils intéressent. Le premier regarde un T. Albucius, homme singulier, et qui est une preuve que si le savoir orne et perfectionne ceux qui ont de la solidité dans le caractère, il gâte les petits esprits. Cet Albucius était fou du grec, jusqu'à renoncer presque à sa langue maternelle, et aimer mieux passer, comme le poëte Lucile le lui reproche, pour Grec que pour Romain [3]. Ce même poëte rapporte comment, en une occasion, il fut tourné fort agréablement en ridicule sur cette fantaisie. Scévola [4], allant à son gouvernement d'Asie, passa par

[1] Plut. in Mar.

[2] Cet article de *faits détachés* est de l'éditeur.

[3] An. R. 645.

[1] Romulus avait donné pouvoir de vie et de mort au père sur ses enfants. Mais il paraît néanmoins par cet exemple et par quelques autres, que la rigueur excessive des pères était sujette à l'animadversion des lois et des magistrats.

[2] « Quem nimia patris indulgentia hæredem reliquerat, severitas publica exhæredavit. » (VAL. MAX. lib. 3, cap. 4.)

[3] Græcum te (*c'est Scévola qui parle*), Albuci, quàm Romanum atque Sabinum,
Malulsti dici. Græcè ergò prætor Athenis,
Id quod maluisti, te, quum ad me accedi', saluto,
Χαῖρε, inquam, Tite : lictores, turma omni' cohorsque,
Χαῖρε, Tite. Hinc hostis mi Albucius, hinc inimicus.
(LUCIL. ap. *Cic. de Fin.* lib. 1, n. 9.)

[4] C'est Scévola, l'augure, gendre de Lélius, qui est l'un des interlocuteurs du dialogue *de Amicitiâ*, et du livre 1er *de Oratore*.

Athènes. Albucius, qui était dans cette ville, étant venu lui rendre ses devoirs, Scévola le salua en grec; en même temps tout son cortége, tous ses officiers, jusqu'aux licteurs, en firent autant, de sorte qu'Albucius n'entendait retentir autour de soi que le mot Χαῖρε (je vous salue) répété par tous ceux qui étaient présents. Il sentit la plaisanterie, et, comme toute la philosophie qu'il avait étudiée dans les livres grecs ne le rendait pas plus modéré, ni plus maître de sa colère, il en conçut un tel dépit, qu'il résolut de se venger. Lorsque Scévola fut de retour à Rome, il l'accusa de concussion. Mais la probité de cet homme irréprochable repoussa aisément une telle accusation, qui ne tourna qu'à la confusion de l'accusateur.

Il ne fut pas aussi heureux lui-même lorsqu'il se trouva en pareil cas. Albucius fut préteur, vers l'an de Rome 647 ou 648, et, ayant été envoyé en Sardaigne, il donna la chasse à quelques misérables troupes de brigands. Après quoi, aussi glorieux que s'il eût gagné quelque importante victoire, il fait dans sa province la cérémonie d'une espèce de triomphe. En même temps il écrit au sénat pour demander qu'on ordonnât en son nom de solennelles actions de grâces dans Rome pour les avantages qu'il avait remportés sur les peuples de Sardaigne. Il n'y avait point d'exemple jusqu'alors qu'on eût refusé une semblable demande à un général. Mais, outre que les exploits de celui-ci méritaient peu un pareil honneur, la vanité avec laquelle il s'était couronné de ses propres mains lui attira un affront que personne n'avait essuyé avant lui. Il fut refusé. Ce n'est pas tout: au sortir de sa province, il fut accusé de concussion à la poursuite des peuples de Sardaigne. Il n'avait pas appris apparemment dans l'école d'Epicure, dont il suivait les sentiments, à respecter beaucoup la vertu, et à préférer son devoir à son intérêt. Il fut donc condamné, et s'exila à Athènes. Il y a des gens à qui un peu d'adversité fait grand bien: Albucius fut de ce nombre. Il soutint mieux et plus honorablement l'exil que la bonne fortune. Il se consola avec la philosophie, amusant aussi son loisir à composer quelquefois des satires dans le goût de Lucile.

Vers le même temps[1], Scaurus, prince du sénat, et qui avait été consul et censeur, fut accusé devant le peuple par Cn. Domitius, qui fut tribun pendant le troisième consulat de Marius. Il s'agissait d'un crime très-grave, mais qui ne nous est expliqué qu'en termes vagues par l'unique auteur qui en fasse mention. Domitius accusait Scaurus d'une espèce de profanation de plusieurs sacrifices du peuple romain, et en particulier de ceux que l'on célébrait à Lavinium en l'honneur des dieux pénates de Troie, transportés, disait-on, en Italie par Enée. L'accusateur était très-ardent, car il avait un motif de haine personnelle contre Scaurus, à qui il s'en prenait de n'avoir point été choisi pour succéder à son père dans la place d'augure. Cependant il eut assez de générosité pour refuser les mémoires secrets qu'un esclave de Scaurus lui apporta contre son maître. Il eut horreur non-seulement du traître, mais de la trahison, et renvoya ce misérable à Scaurus. Nous avons vu un trait semblable de l'orateur L. Crassus, par rapport à Carbon. Et ces deux exemples donnent lieu à Valére-Maxime de s'écrier: « Comment « alors la justice s'observait-elle entre amis[2], « puisqu'elle était si fort respectée même en- « tre accusateurs et accusés! » Scaurus fut absous, mais ce ne fut pas sans peine. Des trente-cinq tribus, trois le condamnèrent, et, dans celles même qui lui furent favorables, le nombre des suffrages d'absolution ne surpassa pas de beaucoup celui des suffrages contraires.

Domitius, n'ayant pu se venger de Scaurus, attaqua tout le corps des prêtres publics de Rome, qu'il priva d'un très-beau privilége. Les prêtres publics, c'est-à-dire les augures, les pontifes, étaient en possession de remplir les places vacantes dans leurs colléges par voie de cooptation. Le tribun irrité fit passer une loi qui transférait au peuple le droit de nommer à ces sacerdoces[3]. Mais comme le

[1] An. R. 649. — Asc. Ped. in orat. pro M Scauro.

[2] « Quo pacto igitur inter amicos viguisse tunc justi- « tiam credimus, quum inter accusatores quoque et reos « tantùm virium obtinuisse videamus! » (VAL. MAX. lib. 6, cap. 4)

[3] Cic. lib. 2, in. Rullum, n. 18.

respect de la religion ne permettait pas que le peuple conférât le titre, Domitius se régla sur ce qui était déjà en usage par rapport au grand pontife. On convoquait la plus petite moitié du peuple, c'est-à-dire dix-sept tribus seulement, tirées au sort, et celui qui avait la pluralité des suffrages dans cette assemblée des dix-sept tribus était coopté par les pontifes. Le tribun fit ordonner que la même chose se pratiquerait à l'égard de toutes les autres places de pontife et d'augure. Il en fut bien récompensé; car peu de temps après il fut lui-même élu grand pontife.

LIVRE XXX.

Ce livre, à commencer au consulat de Rutilius, contient l'espace de quatorze ans, depuis l'an de Rome 647 jusqu'en 660. Il renferme principalement la guerre contre les Cimbres, la seconde révolte des esclaves en Sicile, la sédition de Saturnin, l'exil et le rappel de Métellus Numidicus, et divers jugements mémorables.

§ I. — Les Cimbres et les Teutons, nations germaniques. Courses de ces peuples par différents pays. Ils sont attaqués dans le Norique par le consul Carbon, et le battent. Ils passent dans le pays des Helvétiens. Les Tigurins et les Tugéniens se joignent a eux. Ils vainquent en Gaule le consul Silanus. Les Tigurins remportent une grande victoire sur le consul L. Cassius. Le consul Cépion pille l'or de Toulouse. Cn. Mallius, homme sans mérite, est fait consul, et envoyé en Gaule pour soutenir Cépion. Dissension entre Cépion et Mallius. Aurélius Scaurus est défait et pris par les Cimbres. Horrible défaite des deux armées romaines. Les Cimbres prennent la résolution de marcher vers Rome. Alarme et consternation des Romains. Rutilius exerce et discipline parfaitement les troupes. Marius est nommé consul pour la seconde fois. Les Cimbres tournent du côté de l'Espagne. Le passage des Cimbres en Espagne laisse a Marius le temps de former ses troupes. Belle action de Marius. Nouveau canal du Rhône creusé par Marius. Il est nommé consul pour la troisième fois. Sylla engage les Marses a s'allier avec les Romains. Les Cimbres sont défaits en Espagne. Marius est nommé consul pour la quatrième fois. Les Cimbres et les Teutons se partagent, et les consuls aussi. Marius évite de combattre contre les Teutons. Marthe, femme syrienne donnée par Marius pour prophétesse. Marius refuse un combat particulier. Les Teutons continuent leur marche, et s'avancent vers les Alpes. Ils sont entièrement défaits par Marius près de la ville d'Aix. L'armée romaine fait présent du butin a Marius, qui le fait vendre a vil prix. Marius occupé a un sacrifice, apprend qu'il a été nommé consul pour la cinquième fois. Les Cimbres entrent en Italie. Ils forcent le passage de l'Adige. Marius joint son armée a celle de Catulus. Bataille donnée près de Verceil. Les Cimbres sont entièrement défaits. La nouvelle de cette victoire répand a Rome une joie incroyable. Marius triomphe conjointement avec Catulus. Malheurs de Cépion. Il s'était rendu agréable au sénat par une loi qui rendait a cet ordre la judicature en partie. Il est destitué du commandement et ses biens confisqués; puis exclu du sénat. Il est de nouveau condamné par le peuple pour le pillage de l'or de Toulouse. Suites de cette condamnation.

Les Cimbres et les Teutons[1], qui firent souffrir aux Romains les défaites les plus sanglantes, et devant qui Rome trembla dans le temps de sa plus grande puissance, étaient des peuples sortis du nord de la Germanie et des environs de la mer Baltique[2]. Je n'entre point sur les antiquités de ces peuples dans des recherches qui ne sont point de mon sujet. Qu'il me suffise d'observer que, dès les premiers temps, les nations celtiques

[1] Le début de ce livre, jusqu'au consulat de Rutilius, est de l'éditeur.

[2] Freinsheim. Suppl. lib. 63, 65, 67.

et germaniques ont été dans l'usage de se transplanter avec leurs femmes et leurs enfants, et d'aller chercher au loin des établissements. L'Europe et l'Asie étaient pleines de leurs colonies. Presque toujours les peuples du nord ont été la terreur de ceux du midi.

Ceux dont nous parlons, s'étant d'abord avancés du côté de la *Bohême*, furent repoussés par les Boïens, habitants du pays qui en porte encore aujourd'hui le nom[1]. Ils s'approchèrent donc du Danube, le passèrent et pénétrèrent jusqu'aux Scordisques, que l'on place sur la Save. De là, tournant vers l'occident, ils entrèrent dans le pays des Tauristes ou Tauriciens, qui répond à ce que nous appelons aujourd'hui la *Styrie*. Toutes les nations par lesquelles nous venons de tracer la route des Cimbres et des Teutons étaient gauloises d'origine. Il ne paraît point qu'ils aient pu ou voulu se fixer dans aucune de ces régions. Ainsi, continuant leur marche, ils entrèrent dans le Norique, y faisant leurs ravages ordinaires; et ce fut là qu'ils se trouvèrent pour la première fois commis avec les Romains.

Ce pays, qui renfermait à peu près ce que nous comprenons maintenant sous les noms de *haute Autriche* et de *cercle de Bavière*, mettait les Cimbres trop à portée de l'Italie pour ne pas donner de la jalousie aux Romains. Le consul Cn. Papirius Carbon se posta dans les gorges des Alpes pour leur fermer le passage. Puis, voyant que les barbares paraissaient avoir de tout autres desseins, il devint plus hardi, et envoya des députés leur demander avec menace pourquoi ils ravageaient les terres des Noriques, qui étaient amis et hôtes des Romains. Il n'y avait pourtant point de traité d'alliance qui obligeât les Romains à prendre la défense de ces peuples. Les Cimbres chargèrent des ambassadeurs d'aller porter leur réponse, qui fut très-modérée. Ils protestèrent « qu'ils respectaient le nom romain : qu'ils ne voulaient « attaquer aucune nation qui fût alliée de « Rome : qu'ils allaient sortir du Norique, et « se chercher un établissement dans des pays « auxquels les Romains n'eussent point de « raison de s'intéresser. » Le consul, prenant apparemment pour timidité ce qui était un effet de modération dans ces barbares, plus équitables que lui, crut faire un grand coup de prudence de tâcher de les surprendre. Il donna à leurs ambassadeurs des guides qui les conduisirent par de longs circuits; et lui, menant son armée par des chemins plus courts, il marcha contre les Cimbres, qu'il trouva campés près de Norcia, ville que Freinshemius croit être Gorice en Carinthie. Sa ruse lui réussit mal. Les barbares, quoique surpris et attaqués pendant la nuit, trouvèrent une ressource dans leur courage. Le consul fut repoussé avec perte; et si une grosse pluie n'eût mis fin au combat, l'armée romaine aurait été taillée en pièces. Les vainqueurs ne surent pas profiter de leur avantage; et sans qu'on en puisse dire la raison, ils tournèrent du côté de la Gaule et des Helvétiens.

Ces peuples, aujourd'hui *les Suisses*, bien différents alors de ce qu'ils sont maintenant, étaient fort riches, au rapport de Strabon, et possédaient beaucoup d'or. Mais, comme ils virent que leurs nouveaux hôtes, par le pillage de tant de contrées[1], étaient devenus encore plus riches qu'eux, le métier leur parut bon, particulièrement aux Tigurins (ceux de *Zurich*), et aux Tugéniens (ceux de *Zug*.) Les peuples de ces deux cantons se joignirent aux Cimbres; mais il est difficile d'assigner la date de cette jonction, qui pourrait bien ne s'être faite que quelques années après la défaite de Carbon, comme nous le dirons bientôt.

Nous perdons de vue les Cimbres pendant trois ou quatre ans[2], au bout desquels ils reparaissent dans la Gaule, demandant au consul Silanus des terres où ils pussent s'établir, et offrant aux Romains à ce prix le service de leurs armes et de leurs bras. On n'avait garde d'accepter de pareilles offres. Ils résolurent donc d'obtenir par la force ce qu'on refusait à leurs prières. Ils allèrent attaquer

[1] Du nom des *Boïens* s'est formé *Boiohemium*, dont nous avons fait *Boëme*.

[2] An. R. 639.

[1] Strab. lib. 4, pag. 193, et lib. 7, pag. 293.

[2] An. R. 643.

le consul, et remportèrent sur les Romains une seconde victoire.

Deux ans après, les Tigurins[1], traversant le pays des Allobroges, apparemment pour aller joindre les Cimbres, marchèrent encore sur le ventre à une armée romaine, commandée par le consul L. Cassius. Ce consul périt lui-même dans le combat avec un de ses lieutenants généraux, L. Pison, personnage consulaire. L'autre lieutenant général, qui se nommait C. Popillius, ne put sauver les débris de cette malheureuse armée qu'aux dépens de l'honneur. Ils obtinrent la vie sauve, à condition de passer sous le joug et de laisser tous leurs bagages au pouvoir de l'ennemi. Popillius, de retour à Rome, fut accusé devant le peuple, et prévint une condamnation inévitable en s'exilant lui-même.

Tant de défaites réitérées n'étaient que le prélude d'une plus sanglante et plus horrible, que bientôt après les Romains éprouvèrent de la part des mêmes ennemis, et sur laquelle il nous reste dans les monuments anciens un peu plus de lumières.

Le principal auteur du désastre affreux que je vais raconter fut Q. Servilius Cépion[2], homme téméraire, arrogant, avide de s'enrichir, jusqu'au point de compter pour rien le péculat et le sacrilége. Se trouvant consul l'année qui suivit la défaite de L. Cassius, et ayant été envoyé en Gaule contre les Cimbres, il signala le commencement de ses expéditions militaires par le pillage de l'*or de Toulouse*, si fameux dans l'antiquité. Les Toulousains, ci-devant alliés des Romains, s'étant laissé entraîner à la révolte par les promesses des Cimbres, surprirent et mirent dans les chaînes la garnison romaine qu'ils avaient dans leur ville. Cépion marcha contre eux, et, à l'aide d'une intelligence, il entra dans Toulouse, et livra la ville au pillage. Rien ne fut épargné: le sacré, comme le profane, devint la proie du soldat. Mais surtout il fut enlevé, soit des temples, soit d'un lac près de Toulouse, un poids immense d'or, que l'on fait monter à la valeur au moins de quinze mille talents, c'est-à-dire de quarante-cinq millions de livres de notre monnaie.

On a dit que cet or venait originairement du pillage du temple de Delphes[1], et que les Tectosages qui accompagnèrent Brennus dans cette expédition l'avaient rapporté avec eux dans leur pays. Mais les écrivains les plus judicieux ont regardé cette tradition comme une fable. Selon eux, les Gaulois étant fort riches, très-peu adonnés au luxe, et fort superstitieux, consacraient des trésors à leurs dieux, et les confiaient souvent à des lacs et à des marais, où ils jetaient leur or et leur argent en lingots. Et lorsque les Romains, maîtres du pays, vendirent ou louèrent ces lacs à des particuliers, il arriva souvent que ceux qui les avaient achetés ou pris à ferme y trouvaient de l'or en barres.

Cépion, maître d'une si riche proie, s'en appropria la plus grande partie. Il n'en revint que très-peu au trésor public de Rome[2]: et même Orose raconte que le consul, ayant fait partir ces trésors sous escorte pour être portés à Marseille, fit assassiner furtivement sur la route les soldats qui les gardaient, et s'empara ainsi de tout. Il fut bien puni, comme nous le verrons dans la suite, de son horrible avidité. Toute sa vie ne fut plus qu'une suite de malheurs[3]; et tous ceux qui avaient eu part au sacrilége finirent si misérablement, que, pour exprimer un homme souverainement malheureux, il passa en proverbe de dire *qu'il avait de l'or de Toulouse*.

Il eût été de la sagesse des Romains de rappeler un tel général après son année expirée, et de choisir contre des ennemis redoutables des consuls qui fussent en état de leur résister. On ne fit attention ni à l'un ni à l'autre de ces deux objets, si importants et si simples en même temps. Le commandement fut continué à Cépion dans la Gaule; et pour ce qui est de l'élection des consuls, le caprice de la multitude en décida. Deux candidats entre autres se présentèrent dignes de toute l'estime et de toute la confiance du peuple romain, Rutilius et Catulus. Rutilius était le

[1] An. R. 645.
[2] An. R. 646.

[1] Posid. apud Strab. lib. 4, pag. 188.
[2] Oros. V, 15.
[3] Aul. Gell. lib. 3, cap. 3.

plus vertueux citoyen de Rome; et, après avoir servi, dans sa jeunesse, sous Scipion l'Africain au siége de Numance, il avait achevé de se former à la science militaire sous Métellus Numidicus, dont il avait été lieutenant général avec Marius. Catulus était un personnage infiniment recommandable par toutes sortes d'endroits, et nous le verrons dans la suite partager avec Marius la gloire de la dernière victoire sur les Cimbres. Rutilius fut effectivement nommé consul; mais on préféra à Catulus un homme dont Cicéron fait le portrait en quatre mots, en disant qu'il était sans naissance [1], sans mérite, sans esprit, et d'une conduite qui n'avait rien que de bas et de méprisable. Il se nommait *Cn. Mallius.* Et comme si le sort eût été d'intelligence avec la bizarrerie de la multitude, des deux départements destinés aux deux consuls, l'un en Italie, l'autre en Gaule, Rutilius eut le premier; et le second, qui se rapportait aux Cimbres, échut à Mallius, qui fut ainsi envoyé en Gaule avec une nouvelle armée pour soutenir Cépion. Ainsi, des deux corps d'armée que les Romains opposent aux Cimbres, l'un se trouve avoir à sa tête un téméraire, et l'autre un homme sans talent. Pour comble de maux, la discorde se mit entre eux.

P. RUTILIUS [2].
CN. MALLIUS.

Jamais l'union entre les généraux n'avait été plus nécessaire que dans la circonstance où se trouvaient alors les Romains : mais jamais généraux ne furent plus mal assortis. Cépion était fier et méprisant; et malheureusement Mallius était trop digne de mépris. Il était néanmoins consul en charge, et en cette qualité c'était à lui à tenir le premier rang. Mais le proconsul, ne considérant que l'indignité du sujet, et non l'autorité de la place, ne voulut agir en rien de concert avec lui. Il prétendit avoir son département séparé, et mit le Rhône entre lui et le consul.

[1] « Non solùm ignobilem, verùm sine virtute, sine « ingenio, vitâ etiam contemptâ et sordidâ. » (Cic. *pro Planc.* n. 12.)

[2] An. R. 647; av. J. C. 105.

C'était le plus mauvais parti que l'on pût prendre : et bientôt on eut occasion de s'en convaincre. M. Aurélius Scaurus, homme consulaire, et l'un des lieutenants généraux du consul, fut défait par les barbares avec un assez gros détachement qu'il commandait, et resta prisonnier entre les mains des vainqueurs. Aussitôt après cet échec, le consul envoya vers Cépion le prier de venir sur-le-champ le joindre avec son armée. Celui-ci répondit brutalement que chacun devait se tenir dans son département pour le défendre. Mais, bientôt après, la crainte que le consul n'eût seul tout l'honneur de la victoire, qu'il regardait comme assurée, le fit changer de sentiment. Il se rapprocha donc, mais il ne campa point au même endroit que le consul, et n'eut aucune communication avec lui. Il plaça son camp entre l'armée de Mallius et celle des Cimbres, afin de pouvoir attaquer le premier les ennemis, et ne partager avec personne l'honneur de leur défaite.

Quand les Cimbres eurent appris la jonction des deux armées romaines, supposant qu'elle était l'effet de la réunion des esprits, car ils avaient été informés de la discorde qui régnait entre les généraux, ils envoyèrent des députés vers les Romains pour traiter de paix. Cépion, dans le camp duquel ils entrèrent d'abord, voyant que ce n'était point à lui, mais au consul, qu'ils avaient ordre de s'adresser, en conçut une basse et ridicule jalousie, et, bien loin de leur tenir un langage pacifique, peu s'en fallut qu'il ne les fît mettre à mort.

Cette manière violente dont il avait traité des députés fut extrêmement improuvée dans son camp. On sentit quelles suites funestes pouvait avoir la dissension des généraux, et l'on craignait qu'elle n'entraînait la perte entière des deux armées. On agit donc si fortement auprès de Cépion, qu'il vint, comme forcé et malgré lui, dans le camp du consul. On assembla le conseil de guerre pour délibérer sur le parti et sur les mesures que l'on devait prendre. On n'y convint de rien; tout le temps se passa de part et d'autre en disputes, en reproches, en injures grossières. Les deux généraux se séparèrent plus brouillés que jamais.

Une conduite si misérable eut le succès qu'elle devait avoir, et attira aux Romains la plus horrible défaite qu'ils eussent jamais éprouvée[1]. Il ne nous reste aucun détail de cette action sanglante. Nous ne savons pas même au juste le lieu où elle se donna, que l'on peut pourtant conjecturer n'avoir pas été loin d'Orange. Nous apprenons seulement de quelques abréviateurs que le carnage fut affreux et presque incroyable. Les deux armées furent absolument taillées en pièces : les deux camps furent pris. On fait monter le nombre des morts jusqu'à quatre-vingt mille soldats, tant Romains qu'alliés, entre lesquels on compte deux fils du consul, et quarante mille valets, ou autres gens suivant l'armée. On prétend qu'il ne s'échappa pas du carnage plus de dix hommes pour en aller porter la nouvelle. Les Cimbres, avant le combat, s'étaient engagés par un vœu, assez ordinaire alors parmi les Gaulois et les Germains, à sacrifier aux dieux et à détruire tout ce qui tomberait en leur pouvoir. Ils s'acquittèrent avec fidélité de ce vœu barbare. L'or et l'argent furent jetés dans le Rhône : le bagage fut mis en pièces, les armes et les cuirasses brisées, les brides des chevaux rompues, les chevaux eux-mêmes noyés, et les hommes pendus à des arbres. Le célèbre Sertorius, qui fort jeune alors servait dans l'armée de Cépion, eut assez de force et de courage pour passer le Rhône à la nage tout armé avec sa cuirasse et son bouclier.

Eutrope et Orose nomment quatre peuples qui eurent part à cette victoire, les Cimbres, les Teutons, les Tigurins et les Ambrons. Plutarque en attribue le principal honneur aux Ambrons, qui paraissent avoir été un canton helvétique. Il en parle comme du corps le plus brave et le plus terrible de toute l'armée liguée. Ils étaient au nombre de trente mille.

Après une si grande victoire, on délibéra sur ce qu'il convenait de faire pour en profiter. Les avis ne furent point partagés. On convint qu'il ne fallait pas laisser aux ennemis le temps de se reconnaître. Les barbares, ayant si facilement vaincu ceux qu'ils avaient rencontrés, résolurent de ne s'arrêter et de ne s'établir nulle part qu'ils n'eussent ruiné Rome et saccagé toute l'Italie. Ils voulurent néanmoins auparavant consulter Aurélius Scaurus, qu'ils avaient pris dans le premier combat. Ils le firent venir dans l'assemblée, où, selon la coutume de la nation, ils se rendaient tout armés. Les chaînes qu'il portait aux mains et aux pieds, ne liaient point sa langue. Consulté sur ce qu'il pensait du dessein de traverser les Alpes et d'aller attaquer Rome, il entreprit de les en détourner comme d'un projet chimérique et impraticable, relevant la puissance et la grandeur des Romains, que nulle force humaine n'était capable de vaincre. Boiorix, l'un des rois de cette nation, prince jeune et emporté, ne put entendre plus longtemps un captif parler avec cette liberté et cette hardiesse, et il le perça de son épée.

On comprend aisément quelle alarme et quelle consternation jeta dans Rome une perte si terrible, qui menaçait d'un danger encore plus grand. On voyait aux portes de l'Italie une nuée effroyable de barbares, trois cent mille hommes portant armes, marchant avec leurs femmes et leurs enfants, non pour subjuguer l'Italie, mais pour l'envahir, s'établir dans les villes, s'emparer des terres, et exterminer la plupart des habitants. La renommée, dès les commencements, avait publié des choses effrayantes de leur force, de la grandeur de leur taille, de leur valeur, ou plutôt de leur férocité, qui emportait et ravageait tout comme un torrent impétueux ; et les effets surpassaient encore ce que la renommée en avait d'abord annoncé.

On commença par révoquer Cépion, qui n'avait point eu honte de survivre à un désastre dont il avait été la première cause. Je ferai dans la suite un article à part des différentes condamnations qu'il essuya. Pour ce qui est du consul Mallius, il n'en est plus parlé dans l'histoire. Rutilius, son collègue, fut chargé de faire de nouvelles levées, pour les opposer aux barbares, et il s'acquitta parfaitement de cette commission ; car non-seulement il leva des soldats, mais il les exerça avec un soin infini. Il introduisit même l'usage inconnu avant lui de leur donner des maîtres d'escrime, qui leur apprissent à faire des armes, afin qu'ils fussent en état de join-

[1] Liv. Epist. 67. — Oros. v. 16.

dre l'adresse à la valeur. Il employa pour cela des maîtres de gladiateurs, tournant ainsi au service de la république un art qui jusque-là n'avait été destiné qu'au plaisir inhumain de la multitude. Cette pratique fut adoptée par les généraux qui le suivirent : et il est mention, dans les temps postérieurs, de ces maîtres d'escrime pour les soldats sous le nom de *campi doctores*. On peut juger aussi de la bonne discipline que Rutilius établit dans son armée, par la conduite qu'il garda à l'égard de son fils. Au lieu de le tenir près de lui avec plus de commodités et de distinction, il le fit simple soldat légionaire, voulant qu'il se formât au commandement en apprenant à obéir dans le dernier rang de la milice. C'est ainsi que Rutilius préparait des soldats à Marius, et des vainqueurs aux Cimbres. Car ce fut cette armée que Marius, chargé de la guerre contre les Cimbres, choisit par préférence à celle avec laquelle il avait lui-même vaincu Jugurtha.

Nous avons déjà dit que ce général, étant encore en Afrique, et trois ans seulement après qu'il avait été nommé consul pour la première fois, fut élevé de nouveau à cette suprême dignité, quoiqu'il ne fût point d'usage d'élire un absent, et que les lois exigeassent un interstice de dix ans entre un premier et un second consulat. Mais ici l'utilité publique l'emporta sur la coutume et sur les lois. On lui donna pour collègue C. Flavius Fimbria.

C. MARIUS II[1].
C. FLAVIUS FIMBRIA.

Les Romains, toujours sages dans l'adversité, avaient enfin pris les meilleures mesures pour arrêter la tempête qui les menaçait. Mais ces mesures auraient été peut-être tardives, si la Providence, qui veillait à la conservation de Rome, et qui destinait cette ville à devenir la capitale et la maîtresse de l'univers, n'eût pris soin d'écarter d'abord et d'éloigner le danger. Le temps n'était pas encore venu où l'empire romain devait être la proie des barbares. Nous avons laissé les Cimbres dans la résolution de marcher contre Rome : et s'ils eussent exécuté sur-le-champ cette résolution, tout était à craindre. Mais, sans qu'on en sache la raison, ils tournèrent le dos à l'Italie, et, après avoir ravagé tout le pays depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées, ils passèrent en Espagne. Ainsi les Romains eurent le temps de se remettre de leur frayeur, et Marius eut celui d'exercer et de former ses soldats, de les endurcir au travail, de leur élever et fortifier le courage, et surtout de se faire connaître à eux, et de les accoutumer à sa discipline : car, au lieu de cette indulgence et de cette douceur que Salluste lui attribue à l'égard des troupes de Numidie, comme nous l'avons vu[1], Plutarque le peint ici comme très-sévère par rapport à celles qu'il commandait actuellement. « Ses manières rudes et farouches, dit-il, qu'ils ne « pouvaient supporter d'abord, et son austé- « rité inflexible dans les punitions, dès qu'ils « furent accoutumés à la règle et à l'obéis- « sance, leur parurent non-seulement justes, « mais salutaires. Ils se familiarisèrent avec « tout ce qu'il avait de terrible, l'âpreté de sa « colère, la rudesse étonnante de sa voix, « la fierté de son regard, l'air farouche de « son visage ; et ils conçurent que tout cela « devait inspirer de la terreur non à eux, « mais aux ennemis. »

Une action de justice et d'équité lui concilia beaucoup les esprits[2]. Son neveu C. Lusius, qui servait sous lui en qualité de tribun des soldats, officier de mœurs corrompues, ayant employé à différentes reprises de vives sollicitations pour porter au crime un soldat qui était soumis à son commandement, et le trouvant toujours inflexible, eut enfin recours à la violence. Le soldat[3], aimant mieux s'exposer au danger de périr que de consentir à une telle infamie, perça Lusius de son épée. Il fut cité devant Marius, comme digne de mort pour avoir tué son officier. Lorsque ce général eut

[1] An. R. 648 ; av. J. C. 104.

[1] Plut. in Mar.

[2] Id. ibid.

[3] « Interfectus ab eo est cui vim afferebat. Facere « enim probus adolescens periculosè, quàm perpeti turpiter maluit. Atque hunc ille vir summus (Marius) « scelere solutum periculo liberavit. » (Cic. *pro Mil.* n. 18.)

appris ce qui s'était passé de la bouche même du soldat, car personne n'avait osé prendre sa défense, et qu'il se fut assuré par la déposition de quelques témoins que Lusius avait essayé plus d'une fois de séduire le jeune homme, il fit apporter une de ces couronnes destinées à récompenser les actions les plus glorieuses, et en couronna lui-même le soldat, l'exhortant à conserver toujours les mêmes sentiments de probité et l'honneur. Il faut se souvenir que ce sont des païens qui parlent et agissent ainsi.

Cette année ne fut pourtant pas tout à fait oisive pour les Romains par rapport aux expéditions militaires. Mais les monuments qui nous restent nous donnent si peu de détails, que tout ce que nous savons, c'est que Sylla, alors lieutenant général de Marius, battit les Tectosages, ce peuple voisin de la Garonne, dont nous avons déjà parlé, et prit vivant leur chef Copillius.

Je crois devoir rapporter à cette même année, ou à l'année suivante, le nouveau canal du Rhône, creusé par Marius, quoique Plutarque n'en parle que sous son quatrième consulat. Un ouvrage tel que celui-là convient au loisir que lui laissèrent d'abord les barbares. Comme il tirait de la mer par le Rhône ses principales provisions, il remarqua que l'entrée de ce fleuve était difficile, parce que les embouchures s'étaient remplies de vase et d'une grande quantité de sable que la mer y apportait. Il fit donc creuser par ses soldats un nouveau canal, qui, commençant au Rhône au-dessous d'Arles, traversait le champ de la Crau jusques au delà du village de Foz, dont le nom est un vestige subsistant de cet ancien ouvrage, que les Romains appelèrent *Fossa-Mariana*, et qui vraisemblablement se terminait à la tour de Bouc, ou d'Embouc. Après la victoire, Marius abandonna le canal aux Marseillais, en récompense de leurs bons et fidèles services. Ces peuples en tirèrent pendant un temps un revenu considérable. Mais depuis plusieurs siècles il s'est aussi rempli de sable. Honoré Bouche, en sa Chorographie de Provence, prétend que le Galéjon en est un reste. C'est un étang qui se décharge dans la mer, et qui communiquait autrefois avec le Rhône par un canal que l'on nomme *Bras-Mort*, et qui a été, depuis environ quatre-vingts ans, fermé par de grandes palissades.

Le temps de nommer de nouveaux consuls étant arrivé, tous les esprits se tournèrent encore du côté de Marius[1]. On attendait les barbares, et il paraissait que les Romains ne voulaient combattre des ennemis si terribles que sous ses ordres, et l'ayant à leur tête. Il fut donc nommé consul par le peuple pour la troisième fois, et le sénat lui décerna encore extraordinairement, et sans qu'il fût besoin de tirer au sort, le département des Gaules, et cela du consentement et par les avis de Scaurus, des Métellus, de toute la noblesse : dans les grands dangers, l'intérêt public l'emporte sur les ressentiments particuliers.

C. MARIUS III[2]
L. AURELIUS ORESTES.

Les Cimbres ne revinrent pas si tôt qu'on le croyait, et le troisième consulat de Marius se passa encore sans aucun événement considérable. Sylla néanmoins s'y acquit une nouvelle gloire. Servant cette année comme tribun des soldats, il attacha aux Romains la nation nombreuse des Marses, qui doivent sans doute avoir été un peuple germain de la ligue des Cimbres et des autres barbares.

La gloire de Sylla, qui croissait toujours, blessait de plus en plus les regards jaloux de Marius. Voyant donc que ce général le souffrait avec peine, qu'il ne lui donnait plus de commissions honorables, et qu'au contraire il s'opposait en toute occasion à son avancement, il le quitta, et s'attacha à Catulus, qui, l'année suivante, fut donné pour collègue à Marius dans le consulat.

Les Cimbres ne furent pas heureux dans leur expédition d'Espagne[3]. Les Celtibériens les vainquirent. Mais il faut que leur perte n'ait pas été considérable. Ils revinrent joindre les Teutons, et se préparèrent à faire enfin tomber tous leurs efforts sur l'Italie.

Avant que les barbares fussent réunis, Marius fut élu consul pour la quatrième fois.

[1] Plut. in Mar.
[2] An. R. 649, av. J. C. 103.
[3] Liv. Epit.

Son collègue L. Aurélius étant mort, il fallut qu'il vînt à Rome pour présider aux assemblées, laissant son armée sous les ordres de Manius Aquillius. Beaucoup de gens de bien et de mérite se présentaient pour demander le consulat; mais Saturnin, tribun du peuple, dont nous aurons bientôt lieu de parler amplement, ayant été gagné par Marius, tâchait, par toutes ses harangues, de porter le peuple à le nommer consul pour la quatrième fois. Comme Marius faisait le difficile, et disait ouvertement qu'il ne pouvait plus accepter cette charge, Saturnin, prenant un ton de reproche et d'indignation, l'appelait traître à la patrie, de refuser le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Il n'y avait personne qui ne vît que c'était un jeu joué entre eux et une véritable comédie, où Marius faisait le personnage du monde le plus indigne d'un homme d'honneur, et le plus capable de lui attirer un mépris universel. Mais on avait besoin d'un général qui eût de l'expérience et de la réputation. On nomma donc Marius consul pour la quatrième fois, et on lui donna pour collègue ce même Catulus à qui l'on avait préféré trois ans auparavant Cn. Mallius. Il était, comme nous l'avons dit, homme d'un vrai mérite, et qui avait beaucoup de crédit parmi la noblesse, sans être désagréable au peuple.

C. MARIUS. IV [1].
Q. LUTATIUS CATULUS.

Les consuls, qui avaient tout préparé pour se mettre en campagne, partirent de Rome dès qu'ils apprirent que les barbares étaient en marche. Ceux-ci, ayant partagé leurs troupes, s'avançaient par deux routes différentes. Les Cimbres prenaient par le Norique (Bavière et Tyrol) pour entrer dans l'Italie par le Trentin. Les Teutons et les Ambrons se proposaient de traverser la province romaine (Dauphiné et Provence), et de tourner par la Ligurie. Les consuls, sur ces nouvelles, se séparèrent aussi. Catulus se posta du côté des Alpes Noriques pour y attendre les Cimbres; et Marius alla camper au confluent de l'Isère et du Rhône pour s'opposer aux Teutons et aux Ambrons [1].

La marche des Cimbres fut longue, et nous n'entendrons parler d'eux que l'année prochaine; mais les Teutons se trouvèrent bientôt en présence de Marius. Ils avaient des troupes innombrables, qui embrassèrent une grande étendue de pays. Ils jetaient des cris ou plutôt des hurlements capables de porter la frayeur dans les esprits, et présentaient tous les jours la bataille à Marius, avec des insultes piquantes, lui reprochant sa lâche timidité. Il ne s'émut point de toutes leurs injures et de toutes leurs bravades. Il se tint toujours renfermé dans son camp, uniquement occupé à réprimer pour le présent l'ardeur de ses troupes, qui témoignaient un désir et une impatience incroyable d'en venir aux mains avec l'ennemi. Pour les accoutumer à soutenir la vue effrayante des barbares, et leur ton de voix brutal et sauvage, il envoyait les différents corps de son armée les uns après les autres sur les retranchements du camp, et les y faisait rester un temps considérable, persuadé que la nouveauté ajoute beaucoup aux objets déjà terribles par eux-mêmes, et qu'au contraire par l'habitude on se familiarise avec tout ce qu'il y a de plus effrayant.

Ils avaient de la peine à se voir ainsi tenus dans l'inaction, regardant ces longs délais comme des reproches de lâcheté. Pour les apaiser, il leur disait que ce n'était point qu'il se défiât de leur courage, mais qu'averti par les oracles des dieux, il attendait l'occasion et le lieu favorable pour la victoire; car il menait partout avec lui une femme syrienne, nommée *Marthe*, qui passait pour une illustre prophétesse. On la portait en litière avec de grands honneurs et de grands respects, et il prenait d'elle l'ordre pour les sacrifices. Elle avait une grande mante de pourpre qui s'attachait avec des agrafes, et elle portait à la main une pique environnée de bandelettes et de bouquets de fleurs. Et le stupide vulgaire,

[1] An. R. 650; av. J. C. 102.

[1] La date précise de tous ces mouvements des barbares et des consuls n'est pas bien assurée. Il est difficile de dire s'ils appartiennent au commencement ou au milieu de la campagne. Nous ne donnons que le gros des faits, parce que nous n'en savons pas davantage.

qui aurait eu peine à déférer à l'autorité d'un aussi grand général que Marius, se laissait gouverner par une devineresse.

Un officier des Teutons, remarquable par la grandeur de sa taille et par l'éclat de ses armes, défia personnellement Marius à un combat singulier. Le consul lui répondit *que, s'il avait si grande envie de mourir, il pouvait s'aller pendre*. Marius savait trop que la gloire d'un général n'est pas de se piquer d'une bravoure de soldat.

Les Teutons se lassèrent bientôt d'un repos pour lequel ils n'étaient pas faits. Ils tentèrent de forcer Marius dans son camp : mais ayant été accablés d'une grêle de traits, et ayant perdu beaucoup de monde, ils résolurent de continuer leur marche, dans la confiance qu'ils traverseraient les Alpes sans trouver de difficulté ni d'opposition. Ils s'avancent donc, et passent comme en revue devant le camp des Romains. Ce fut alors qu'on connut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du temps que dura leur marche; car ils furent six jours entiers à défiler devant les retranchements de Marius en marchant continuellement. Comme ils passaient fort près des Romains, ils leur demandaient par moquerie *s'ils ne voulaient rien mander à leurs femmes; qu'incessamment ils seraient en état de leur donner des nouvelles de leurs maris.*

Quand les barbares eurent achevé de passer, et qu'ils furent un peu avancés, Marius leva son camp, et les suivit en queue, se postant toujours près d'eux, choisissant toujours des lieux forts d'assiette, et se retranchant pour passer les nuits sans avoir rien à craindre. Les barbares, qui continuaient d'aller en avant, vinrent jusqu'à la ville d'Aix, d'où ils n'avaient pas beaucoup de chemin à faire pour arriver aux Alpes. Ils y établirent leur camp près d'une petite rivière. C'est apparement la rivière de l'Arc, qui passe à un quart de lieue d'Aix. Marius, résolu de leur livrer bataille en cet endroit, se posta dans un lieu très-avantageux, mais où il n'était pas aisé d'avoir de l'eau. On uesait pas s'il le fit exprès [1], comme le dit Plutarque, pour aiguillonner le courage de ses troupes en les mettant dans la nécessité d'en aller puiser dans la petite rivière voisine à la vue des barbares, ou si son habileté fit tourner à l'avantage de l'armée la faute qu'il avait commise. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est ce qui donna occasion à la victoire. Comme les soldats se plaignaient de manquer d'eau, le consul leur montrant de la main la petite rivière : *Voilà de l'eau devant vous*, leur cria-t-il, *mais il faut l'acheter par le sang*. Tous élèvent leurs voix à ce mot : *Menez-nous donc aux ennemis*, répliquèrent-ils, *pendant que notre sang n'est pas encore épuisé et desséché par la soif.* Marius le refusa en leur disant qu'il fallait auparavant fortifier leur camp. Il suivit en cela l'ancienne maxime des Romains, comme nous l'avons déjà remarqué en rendant compte de la conduite de Paul Émile dans la guerre contre Persée. Les soldats obéirent, et se mirent à travailler à leurs retranchements; et cependant les valets, s'étant armés comme ils purent, allérent pour faire leur provision d'eau. Les barbares étaient campés de l'autre côté de la rivière.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'ennemis qui tombèrent sur ces valets romains : car c'était précisément l'heure que les uns dînaient après le bain, et que les autres se baignaient encore, le lieu fournissant quantité de sources d'eaux chaudes. Il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir les soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs les Ambrons, qui étaient les meilleures troupes des ennemis, se levèrent promptement et coururent aux armes. Ils avaient le corps chargé et appesanti de la bonne chère qu'ils avaient faite, mais ils n'en avaient que plus de résolution; et, rendus plus gais par le vin qu'ils avaient bu, ils s'avancent, non point en barbares et avec des transports forcenés, mais en bon ordre, battant de leurs armes en cadence, et répétant à grands cris leur propre nom : *Ambrons! Ambrons!* soit pour s'encourager eux-mêmes, soit pour effrayer leurs ennemis, en leur annonçant à qui ils allaient avoir affaire. Il se trouva par hasard que les Liguriens marchaient à la tête de l'armée romaine; or ce nom, *Ambrons*, était l'ancien

[1] « Consultòne id egerit imperator, an errorem in consilium verterit; dubium; certè necessitate aucta virtus « causa victoriæ fuit. » (FLOR. lib. 3, cap. 3.)

nom de leur nation. Ils se mirent donc à le répéter de leur côté, de sorte que la plaine en retentit des deux parts. Les Ambrons avaient la rivière à passer, ce qui rompit leur ordonnance. Avant qu'ils pussent se remettre en bataille, les Liguriens chargèrennt avec furie les premiers, et commencèrent le combat. Les Romains accoururent en même temps, et, descendant des lieux avantageux qu'ils occupaient, ils tombèrent si rudement sur les barbares, qu'ils les renversèrent. La plupart furent tués sur le bord de la rivière, où ils s'entre-poussaient les uns les autres, et qui fut bientôt remplie de sang et de morts. Les Romains poursuivirent les fuyards, passant avec eux la rivière, et les poussant jusqu'à leur camp.

Mais ici une nouvelle espèce d'ennemis se présente aux uns et autres. Les femmes des Ambrons, venant contre eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, frappant également sur ceux qui fuient et sur ceux qui poursuivent, sur leurs maris, qu'elles appellent traîtres, et sur les ennemis. Elles se jettent au milieu de la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignent jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. Les Romains n'allèrent pas plus loin, et arrêtés soit par l'audace de ces femmes, soit par la nuit, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, ils se retirèrent.

On n'entendit point l'armée romaine retentir de chants de victoire, comme cela était naturel après un si grand succès. Ils passèrent toute la nuit dans la frayeur et dans le trouble ; car leur camp n'était ni fermé ni retranché. Le très-grand nombre des barbares n'avait point combattu ; mais la douleur qu'ils ressentaient de la défaite de leurs camarades ne fut pas moins vive que celle des Ambrons mêmes. Tous ensemble jetèrent pendant toute la nuit des cris affreux, qui ne ressemblaient point à des clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui étaient comme des hurlements et des gémissements de bêtes. Marius comptait de moment à autre qu'il allait être attaqué, et craignait beaucoup le tumulte et le désordre d'une action qui se passerait dans les ténèbres. Les barbares ne sortirent point cette nuit, ni le lendemain ; mais ils passèrent tout ce temps-là à se préparer à la bataille.

Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des barbares il y avait des creux et des ravins couverts de bois, y envoya Marcellus avec trois mille hommes d'infanterie pour s'y mettre en embuscade, et tomber sur les ennemis par derrière quand le combat serait engagé. Il donna ordre aux autres de prendre de la nourriture et du repos. Le lendemain, au point du jour, il les mit en bataille sur la hauteur devant son camp, et envoya sa cavalerie dans la plaine. Les Teutons n'attendirent pas que l'infanterie romaine fût aussi descendue, afin de la combattre de plain-pied avec un égal avantage pour le terrain, mais transportés de colère, ils prennent leurs armes, et vont l'attaquer sur la hauteur. Marius envoie partout les principaux officiers donner ordre aux soldats d'attendre l'ennemi sans branler, et, dès qu'il serait avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le repousser en le heurtant avec leurs boucliers ; car, le lieu allant en pente, il pensa avec raison que ni les coups que porteraient ces barbares n'auraient de roideur, ni leur ordonnance serrée ne pourrait se maintenir, leurs corps étant vacillants et sans assiette ferme, à cause du penchant et de l'inégalité du terrain.

Il ne se contenta pas de donner ces ordres ; mais il y joignit son exemple, étant lui-même accoutumé à combattre aussi bien qu'à commander. Les Romains, faisant tête aux barbares, et les arrêtant tout court comme ils tâchaient de monter, ceux-ci, pressés, furent contraints de reculer peu à peu et de regagner la plaine. Les premiers bataillons commençaient à se rallier et à se remettre en bataille, mais la confusion et le désordre régnaient dans les derniers : car Marcellus, attentif à tout ce qui se passait, aux premiers cris de la charge, qui retentirent jusqu'aux coteaux voisins, sous lesquels il était en embuscade, avait saisi le moment de partir, et était venu fondre impétueusement avec de grands cris sur les derniers, les attaquant par derrière et les taillant en pièces. Ceux-ci, poussés avec

cette furie, portent le désordre dans les rangs qui sont devant eux. En un moment toute leur armée fut remplie de trouble. Vivement pressés à la tête et à la queue, ils ne purent longtemps soutenir ce double choc; ils se débandèrent et prirent la fuite. Les Romains les poursuivirent et en tuèrent ou firent prisonniers plus de cent mille. L'épitôme de Tite-Live marque qu'il y eut deux cent mille hommes de tués et quatre-vingt-dix mille faits prisonniers, ce qui paraît bien difficile à croire.

Le butin fut immense, et toute l'armée[1], d'un commun consentement en fit présent à Marius. Et ce présent, si grand et si magnifique, paraissait encore au-dessous du service qu'il avait rendu dans un si pressant danger. Il en usa très-généreusement; et voulant récompenser de si braves troupes, il leur fit vendre tout ce butin à vil prix, aimant mieux prendre ce parti que de le donner en pur don, sans doute pour ne pas paraître estimer peu le présent qu'on lui avait fait, et de plus, afin que sa libéralité ne paraissant point gratuite, ne fût point à charge à ceux qui en profiteraient. Cette conduite acheva d'attirer à Marius une estime universelle; et les grands réunirent en sa faveur leurs applaudissements avec ceux du peuple.

Pour ce qui est des armes conquises sur les barbares, Marius, aussitôt après la bataille, choisit les plus riches, les plus entières, et celles qui pouvaient orner le plus son triomphe. Il les mit à part, et, ayant amassé toutes les autres sur un grand bûcher, il fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée était autour du bûcher, couronnée de branches de laurier; et lui, en habit de cérémonie, et dans l'appareil le plus auguste, il prit un flambeau allumé, et l'élevant vers le ciel avec ses deux mains, il allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit tout à coup des courriers venir à toute bride vers lui.

Quand ils furent près de Marius, ils descendirent de cheval, et, courant le saluer, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois, et lui remirent en même temps les lettres qui notifiaient son élection. Ce fut un nouveau surcroît de joie; toute l'armée, pour témoigner le plaisir qu'elle en ressentait, se mit à jeter de grands cris, qu'elle accompagnait du bruit guerrier de ses armes, et tous les officiers ornèrent de nouvelles couronnes la tête de Marius. Dans ce moment il mit le feu au bûcher et acheva le sacrifice.

[1] Dio apud Vales.

C. MARIUS. V[1].
M. AQUILLIUS.

Le consul Aquillius fut envoyé en Sicile contre les esclaves révoltés. Nous parlerons de cette guerre après que nous aurons fini ce qui regarde celle des Cimbres. Marius marcha contre ces barbares, pour achever ce qu'il avait si glorieusement commencé: et l'on continua aussi le commandement à Catulus sous le titre de proconsul.

Les Cimbres étaient enfin arrivés près des Alpes du côté du Trentin, et il se préparaient à entrer en Italie. Catulus qui s'était d'abord saisi des hauteurs pour y arrêter les barbares, craignit que, forcé de séparer son armée en plusieurs postes, il n'en fût trop affaibli. Il prit donc le parti de descendre en Italie, mit devant lui la rivière d'Athésis (*l'Adige*), et forma sur les deux rives deux camps pour en défendre le passage, le plus grand en deçà de la rivière, et l'autre au delà, du côté par où arrivaient les Cimbres; et pour la communication de ces deux camps, il jeta sur l'Adige un pont qui le mettait en état d'aller au secours de tout ce qui pourrait être attaqué par les ennemis. Ces barbares avaient tant de mépris pour les Romains, et étaient si pleins d'une folle arrogance, que, pour montrer simplement leur force et leur audace, sans aucune utilité ou nécessité, ils s'exposaient à la neige tout nus, grimpaient aux sommets des montagnes au travers des monceaux de neige et de glace, et quand ils étaient au haut, mettant leurs boucliers sous eux, ils s'abandonnaient ainsi aux penchants de ces monts, et se laissaient couler le long de ces rochers, dont la pente était fort roide, et qui avaient sous eux des fondrières et des abîmes épouvantables.

[1] An. R. 651; av. J. C. 101.

Enfin, après qu'ils se furent campés prés des Romains, et qu'ayant sondé la rivière, ils eurent vu qu'ils ne pouvaient là passer, ils entreprirent de la combler; et déracinant les plus gros arbres, détachant d'énormes masses de rocher, et roulant de grosses bottes de terre, ils les traînaient dans le fleuve, dont ils resserraient par là le cours. Et pour ébranler les poutres qui servaient comme de fondement au pont des Romains, ils jetaient dans la rivière de grosses masses, qui, étant rapidement entraînées par le fil de l'eau, battaient rudement le pont, et lui donnaient des secousses si terribles qu'il ne pouvait résister longtemps.

La plupart des soldats romains, saisis de frayeur à cette manœuvre des ennemis, abandonnèrent le grand camp et se retirèrent. Catulus tint en cette occasion une conduite qui a été louée par Plutarque, mais qui néanmoins est susceptible d'une interprétation peu avantageuse. Voyant qu'il ne pouvait retenir les fuyards, il se mit lui-même à leur tête, afin de sauver l'honneur de la nation, et ne voulant pas qu'il fût dit que les Romains eussent fui devant les Cimbres, mais qu'ils parussent plutôt avoir suivi leur général. Catulus sacrifia donc ici sa gloire à l'honneur du nom romain; et on ne peut se dispenser de l'en louer, s'il ne pouvait mieux faire. Mais il eût mieux valu sans doute ranimer le courage de ses soldats que de sauver ainsi leur honneur; et je ne pense pas que Marius, en une pareille occasion eût voulu mériter une pareille louange. Aussi Plutarque dit-il ailleurs que Catulus était peu guerrier.

Ceux qui étaient dans le petit camp au delà de la rivière[1], quoique plus exposés, montrèrent plus de résolution. Ils se défendirent si vigoureusement, que les barbares, admirant leur valeur, leur permirent de se retirer en leur accordant une capitulation honorable. Pétréius, centurion, fit plus. Comme la légion dans laquelle il était capitaine se trouva enveloppée, il l'exhorta à se faire jour à travers le camp ennemi[2]. Le tribun, à qui appartenait le commandement, balançait. Pétréius le tue de sa main, se met à la tête de la légion, et la tire du danger. Une action si courageuse fut récompensée d'une couronne obsidionale, distinction d'autant plus flatteuse, qu'il est le seul centurion à qui jamais elle ait été accordée[1].

Je ne dois pas omettre ici le triste sort du fils de Scaurus. Ce jeune homme, qui servait dans la cavalerie, à la vue du danger, manqua de cœur et prit la fuite. Lorsqu'il fut de retour à Rome, son père, dont la sévérité allait jusqu'à la dureté, lui ayant défendu de paraître en sa présence, il fut tellement pénétré de honte et de confusion, qu'il se tua lui-même.

Les barbares devenus maîtres du plat pays, le ravagèrent en toute liberté. Florus[2] prétend que, s'ils avaient marché droit à Rome, ils auraient pu y causer les mêmes désastres qu'avaient faits longtemps auparavant les Gaulois en pareille conjoncture. Mais, pour attendre leurs compagnons, comme ils en étaient convenus avant que de se séparer, ils s'arrêtèrent dans cette contrée, dont la douceur les charma. Cet agréable séjour, où ils trouvaient tout en abondance, leur devint funeste en énervant leurs corps, et amollissant leurs courages par des délices auxquels ils se livraient avec d'autant plus d'avidité et d'ardeur, qu'ils y étaient moins accoutumés.

Dans cette extrémité, Marius fut appelé à Rome. Il y fut reçu avec de grandes marques de joie. On lui décerna l'honneur du triomphe: mais il refusa de l'accepter, et le différa jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre, disait-il, par de nouveaux succès, encore plus éclatants que les premiers. Il était juste qu'il ne privât pas de leur part de cette gloire ses soldats, qui avaient eu tant de part aux grands exploits qui la lui avaient méritée; et en même temps il rassurait les esprits, parlant de sa victoire comme d'une chose certaine. Il partit aussitôt pour aller joindre Catulus, et fit venir ses troupes de la Gaule narbonnaise, où il les avait laissées après la défaite des Teutons. Il paraît que Catulus avait mis le Pô entre lui et les

[1] Plut. in Syl.
[2] Plin. lib. 22, cap. 6.

[1] Cette couronne était de gazon; et c'étaient les soldats tirés du péril qui la donnaient eux-mêmes à leur chef.
[2] Flor. lib. 3, cap. 3.

barbares, puisqu'il est dit que Marins, lorsqu'il se fut joint avec lui, passa cette rivière, et que ce fut auprès de Verceil que la bataille se donna.

Ces deux généraux se ressemblaient bien peu. Catulus avait autant de douceur et d'aménité dans l'esprit et dans les mœurs que Marius était rustique et féroce. C'était là une première source de désunion. Mais de plus, Marius, malgré sa supériorité infinie pour le mérite guerrier, était jaloux jusqu'à la petitesse de tout l'honneur qu'aurait pu s'attirer son compagnon. C'est de quoi nous trouverons la preuve dans la bataille même.

Sylla donna encore occasion à cette mésintelligence de croître et de s'aigrir. Il avait quitté Marius pour s'attacher à Catulus, comme nous l'avons dit; et même il rendit un service signalé dans la circonstance présente. Quoique le pays fût ravagé, il trouva moyen de mettre l'abondance dans l'armée de Catulus, au point que les soldats de Marius, se trouvèrent heureux de soulager par ce secours la disette dans laquelle ils étaient. Marius n'en fut que plus piqué d'avoir cette obligation à un ennemi. Toutefois ces divisions n'éclatèrent point alors. Le danger commun réunissait au moins pour un temps des esprits si disposés à la discorde.

Les barbares étaient à peu de distance des Romains. Mais ils différaient de donner la bataille, attendant toujours les Teutons avec impatience, soit qu'ils ignorassent, soit, ce qui est le plus vraisemblable, qu'ils ne voulussent pas croire leur défaite. Voyant que les deux généraux avaient réuni leurs troupes, ils envoyèrent à Marius des ambassadeurs lui demander pour eux et pour leurs frères des terres et des villes suffisantes pour les loger et les nourrir. Interrogés qui étaient ces frères dont ils parlaient, ils répondirent que c'étaient les Teutons. Toute l'assemblée se mit à rire, et Marius, en se moquant, leur dit : *Laissez là désormais vos frères, et ne vous en mettez point en peine. Ils ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la garderont éternellement.* Les barbares, piqués de l'ironie, lui dirent d'un ton menaçant qu'il se repentirait de cette insulte, et qu'il en serait puni incessamment par les Cimbres, et bientôt après par les Teutons, dès qu'ils seraient arrivés. *Ils sont arrivés*, reprit Marius, *les voici ; et il ne serait pas honnête que vous vous en allassiez avant que d'avoir salué et embrassé vos frères.* En même temps il ordonna qu'on amenât les rois des Teutons chargés de chaînes.

Quand les ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent la résolution de combattre : et Boiorix, un de leurs rois, à la tête d'un petit corps de cavalerie, s'approchant du camp du consul, l'appela à haute voix, et le défia à prendre jour et lieu pour en venir aux mains, et décider qui demeurerait maître du pays. Marius lui répondit, « que jamais les Romains ne prenaient con« seil de leurs ennemis sur ce qui regarde le « combat : mais que cependant il voulait bien « avoir cette complaisance pour les Cimbres. » Ils convinrent donc que ce serait le troisième jour après celui où ils parlaient actuellement, et dans la plaine de Verceil, qui paraissait commode aux Romains pour déployer leur cavalerie, et aux barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Ni les uns ni les autres ne manquèrent au rendez-vous. Ils se mettent en bataille. Catulus avait sous lui un peu plus de vingt mille hommes d'infanterie, et Marius trente-deux mille. Catulus fut placé au centre, et les troupes de Marius furent rangées sur les deux ailes. Nous ne pouvons guère annoncer comme certain le détail de cette grande journée, car nous n'avons pour ce détail que Plutarque ; et Plutarque lui-même ne cite que Catulus et Sylla, tous deux ennemis de Marius. Catulus avait composé une histoire de son consulat, que Cicéron loue comme écrite avec beaucoup de douceur et dans le goût de Xénophon [1]. Sylla avait laissé des mémoires de sa vie, qui sont souvent cités par Plutarque. Ces deux ouvrages seraient des monuments bien authentiques, s'il n'était à craindre que souvent l'animosité n'eût conduit la plume des écrivains. Mais d'un autre côté, et c'est précisément ce qui augmente l'incertitude, Marius était si immodérément avide de gloire, si violemment jaloux de quiconque s'élevait à côté de lui, que rien n'est difficile à croire de ce qui

[1] « Molli et xenophonteo genere sermonis. » (Cic. in *Bruto*, n. 131.)

lui sera attribué comme partant de ce principe. Ici, par exemple, l'ordonnance de ses troupes, rangées de façon qu'elles environnassent des deux côtés celles de Catulus, avait pour motif, selon Catulus et Sylla, l'espérance qu'il avait conçue qu'avec ses deux ailes il tomberait sur les ennemis, et les romprait, et qu'ainsi la victoire serait entièrement due à ses soldats, sans que l'autre armée y eût aucune part.

Les Cimbres donnèrent à leurs bataillons autant de profondeur que de front ; de sorte que c'était une bataille carrée, dont chaque face occupait trente stades de terrain [1]. Leur cavalerie, qui était de quinze mille chevaux, marchait en superbe équipage. Tous les cavaliers avaient des casques en forme de gueules ouvertes, et de mufles de toutes sortes de bêtes étranges et épouvantables ; et les rehaussant par des panaches faits comme des ailes, et d'une hauteur prodigieuse, ils en paraissaient eux-mêmes plus grands. Ils étaient armés de cuirasses de fer très-brillantes, et couverts de boucliers tout blancs. Ils portaient chacun deux javelots à darder de loin ; et, quand ils avaient joint l'ennemi, ils se servaient de grandes et lourdes épées. Dans cette rencontre, ils n'allèrent pas heurter les Romains de front, mais, prenant à droite, ils avançaient peu à peu, dans le dessein de les enfermer entre eux et leur infanterie, qu'ils laissaient sur leur gauche.

Les généraux romains s'aperçurent de cette ruse dans le moment même, mais ils ne purent retenir leurs soldats. L'un d'eux s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, tous les autres commencèrent aussitôt à courir pour les poursuivre. Cependant l'infanterie des barbares s'avançait comme des flots de la vaste mer. Marius et Catulus, levant les mains au ciel, firent vœu, l'un d'immoler une hécatombe aux dieux, l'autre de dédier un temple à la Fortune de ce jour. On n'eut pas plus tôt montré à Marius les entrailles des victimes, qu'il s'écria : *La victoire est à moi.* Il n'en faut pas davantage pour animer toute une armée.

Marius n'eut pourtant, si l'on en doit croire Sylla, aucune part à la victoire ; et sa basse jalousie fut bien punie par un accident qu'il n'avait pas prévu ; car, quand on se fut ébranlé pour en venir aux mains, une si grande poussière s'éleva, que les deux armées en furent couvertes et cachées l'une à l'autre. Marius, qui s'était avancé le premier pour charger avec ses troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité où les deux armées étaient ensevelies, et ayant poussé fort loin au delà de leur bataille, il fut longtemps errant dans la plaine sans pouvoir se retrouver.

La fortune fut aussi favorable à Catulus qu'elle était contraire au consul. Il joignit les barbares, et son armée, où Sylla avait un commandement distingué, soutint presque seule tout l'effort de la bataille. La chaleur du jour, qui était très-grande, et le soleil qui donnait dans le visage des Cimbres, aidèrent beaucoup aux Romains ; car ces barbares, accoutumés à supporter les plus grandes gelées, et nourris dans des lieux froids et couverts de bois, ne pouvaient résister au chaud, mais fondaient tout en eau, étaient tout haletants, et n'avaient que la force de mettre leurs boucliers devant leurs visages pour se garantir du soleil. On était alors dans les plus grandes chaleurs de l'été, sur la fin du mois de juillet.

La poussière fit encore un grand bien aux troupes de Catulus, et servit beaucoup à augmenter leur audace et leur confiance en leur cachant la plus grande partie des ennemis ; car il s'en fallut beaucoup qu'ils ne vissent leur multitude innombrable. Mais chaque corps ayant couru avec vitesse charger ce qui était devant lui, ils en étaient aux mains avant que le spectacle de toute l'armée ennemie eût pu frapper leurs yeux et les effrayer. D'ailleurs ils étaient si endurcis à la fatigue et au travail, qu'au rapport de Catulus, on ne vit pas un seul Romain suant ou haletant, quoique la chaleur fût extrême, l'attaque très-vive, et qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. La plupart donc des barbares, et les plus braves, furent taillés en pièces ; car tous ceux des premiers rangs, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance, étaient liés les uns aux autres par de longues

[1] Près d'une lieue et un quart.

chaînes qui tenaient à leurs boucliers, précaution bien singulière et tout à fait bizarre. Tous les autres furent renversés et poussés jusqu'à leur camp. En cette extrémité les femmes des Cimbres ne montrèrent pas moins de courage, ou, pour mieux dire, de fureur que celles des Ambrons, dont il a été parlé plus haut. Vêtues de robes noires, elles montent sur leurs chariots, et de là tuent les fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs frères ou leurs pères. Enfin, voyant qu'il n'était pas possible de résister aux vainqueurs, elles députent à Marius pour lui demander, sinon la liberté[1], du moins un esclavage convenable à leur sexe et à leur vertu, s'offrant d'être esclaves des vestales, à condition de garder comme elles une perpétuelle continence. Mais cette grâce leur ayant été refusée, elles se livrèrent au désespoir le plus affreux. Elles prennent leurs petits enfants, et les étouffent de leurs propres mains, ou les jettent sous les roues des chariots, sous les pieds des chevaux; et ensuite se tuent elles-mêmes. Plutarque rapporte que l'on en trouva une pendue au haut du timon d'un char, ayant ses deux petits enfants pendus eux-mêmes à ses jambes au-dessus du talon. Il est difficile de ne pas penser que les historiens ont ici outré le merveilleux, et cherché à frapper par des aventures plus que tragiques. Qui pourra croire, par exemple, ce que raconte Plutarque, que les barbares, ne trouvant point d'arbres auxquels ils pussent se pendre, s'attachaient par le cou, les uns aux cornes et les autres aux pieds des bœufs, et qu'ensuite, les pressant de l'aiguillon, ils se faisaient ainsi traîner et déchirer pour périr de la façon du monde la plus misérable?

Le nombre des prisonniers ne laissa d'être fort grand : on le fait monter à soixante mille, et celui des morts au double. Les soldats de Marius prirent les bagages ; mais les dépouilles, les enseignes et les trompettes furent portées dans le camp de Catulus; ce qu'il fit valoir comme une preuve que c'était à lui seul que la victoire était due. Il n'est point dit quelle part Marius prit à cette querelle, qui devait l'intéresser si vivement. Mais la dispute s'échauffant entre les soldats des deux armées, on choisit pour arbitres les ambassadeurs de Parme, qui se trouvèrent présents. Les soldats de Catulus les menèrent sur le champ de bataille visiter les morts ; et ils leur firent voir qu'ils étaient tous percés de leurs javelots, qui étaient aisément et sûrement reconnaissables, parce que Catulus avait pris soin de faire graver son nom sur le bois de toutes les piques de ses soldats. Si ces faits sont constants, on ne peut douter que Catulus ne soit le véritable vainqueur des Cimbres. Mais la renommée en a autrement décidé. Tout l'honneur de cette grande journée est resté à Marius[2] ; et Catulus n'est connu que des savants. Lors même que l'événement était tout récent, on crut lui faire assez d'honneur de l'associer en second à la gloire de Marius.

Quand la nouvelle de cette victoire fut arrivée à Rome, elle y causa une joie qui ne peut s'exprimer. Le peuple surtout, déclaré depuis longtemps pour Marius, qu'il regardait en quelque sorte comme sa créature, ne croyait pouvoir lui rendre d'assez grands honneurs. Il lui donna le glorieux titre de troisième fondateur de Rome, estimant que le service qu'il venait de rendre à la patrie n'était pas moins grand que celui que Camille lui avait autrefois rendu en vainquant les Gaulois. Dans leurs repas ils en offraient à Marius les prémices, et lui faisaient des libations en même temps qu'à leurs dieux. Ils voulaient qu'il triomphât seul; et même on lui décernait deux triomphes, l'un pour sa victoire sur les Teutons, l'autre pour celle sur les Cimbres. Marius se montra modéré dans cette occasion. Il n'accepta qu'un triomphe, et il y associa Catulus. Il sentit qu'il y aurait de l'injustice à priver un si illustre compagnon d'un honneur qui lui était certainement dû ; et de plus, il craignit d'être troublé dans son propre triomphe par les troupes de Catulus, si l'on faisait

[1] Flor. lib. 3, cap. 3. — Val. Max. lib. 5, cap. 1.

[2] Hic (Marius) tamen et Cimbros, et summa pericula rerum
Excipit, et solus trepidantem protegit Urbem.
Atque ideò, postquam ad Cimbros stragemque volabant
Qui nunquam attigerant majora cadavera corvi,
Nobilis ornatur lauro collega secundâ.
(JUVEN. *Sat.* 8.)

un si cruel affront à leur général. Entre les prisonniers qui furent menés en triomphe, on remarqua principalement le roi Teutobodus, qui avait été pris après la bataille d'Aix en Provence. Il était d'une taille si démesurément grande, qu'il passait les trophées, ce qui suppose, selon Gassendi, plus de dix pieds de haut. La chose n'est guère croyable.

Sertorius continuait à se distinguer de plus en plus[1], et il mérita l'estime de Marius et des récompenses d'honneur, pour s'être exposé à passer chez les Cimbres travesti en Gaulois, et en avoir rapporté des connaissances et des avis utiles à son général.

L'histoire fait encore mention de deux cohortes d'Ombriens, que Marius, pour honorer leur valeur, gratifia toutes entières du droit de bourgeoisie romaine; et comme dans la suite on lui représenta que la loi ne permettait pas d'accorder de pareilles récompenses, il répondit agréablement et fièrement tout ensemble que le bruit des armes ne lui avait pas permis d'entendre la voix de la loi.

Marius voulut en quelque façon perpétuer son triomphe par une pratique singulière et pleine de vanité. Il affecta de se servir dans la suite pour boire d'un vase semblable à celui que l'on attribuait à Bacchus vainqueur des Indes : « en sorte que chaque fois qu'il « buvait[2], dit Valère Maxime, il comparait « ses victoires à celles de ce fabuleux conqué- « rant.» Tel fut le faste de ce laboureur d'Arpinum[3], de ce soldat de fortune.

Un autre monument de sa victoire, qui n'était point sujet à une pareille critique, fut un temple qu'il érigea, comme avait déjà fait anciennement Marcellus, à l'honneur et à la vertu guerrière. Mais son caractère dur et sauvage, son aversion pour les arts et pour les connaissances des Grecs[4], parurent dans la construction de ce temple, où il ne voulut point qu'on employât le marbre, et où il ne fit entrer que les pierres les plus simples et les plus communes, sans aucun ornement ni de sculpture, ni de peinture, n'ayant même voulu se servir que d'un architecte romain. Et comme il fut obligé de donner au peuple des jeux et des spectacles grecs pour la dédicace de ce temple, il entra dans le théâtre, mais il ne fit que s'asseoir, et sortit un moment après. Catulus bâtit aussi un temple, selon le vœu qu'il avait fait dans la bataille même, *à la Fortune de ce jour.* L'inscription mise sur la façade portait ces propres termes, *Fortunæ hujusce diei.* Ainsi, quoique, dans la première intention, il s'agit du jour du combat contre les Cimbres, l'inscription était applicable à chaque jour à perpétuité.

[1] Flor. lib. 3, cap. 3.

[2] « Ut inter ipsum haustum vini, victoriæ ejus (Bacchi) suas victorias compararet. » (Val. Max. lib. 3, cap 6.)

[3] « C. Marius post victoriam cimbricam cantharo « potasse, Liberi patris exemplo, traditur ille arator Ar- « pinas, et manipularis imperator. » (Plin. lib. 33, cap. 11.)

[4] Vitr. Præf. lib. 7. — Plut. in Mar.

Condamnation de Cépion.

Pour achever tout ce qui a quelque rapport à la guerre des Cimbres, je vais placer ici[1] le récit des disgrâces de Cépion, que j'ai été obligé de différer pour ne pas interrompre le fil des événements.

Je remarquerai d'abord que la personne de Cépion fut toujours chère au sénat, parce qu'il fut le premier qui tenta de remédier à la plaie que C. Gracchus avait faite à l'autorité de cet ordre en ôtant les jugements aux sénateurs, et les attribuant aux chevaliers. Cépion dans son consulat, avant que de partir pour la guerre contre les Cimbres, fit passer une loi qui ordonnait que les compagnies de juges seraient mi-partie de sénateurs et de chevaliers romains. On peut juger du plaisir infini que cette loi fit au sénat, par la véhémence et l'énergie des expressions qu'employa l'orateur L. Crassus dans le discours qu'il fit pour appuyer la proposition du consul. Il peignit la puissance des chevaliers comme une vraie tyrannie, et la situation actuelle du sénat comme un état d'oppression. « Tirez-nous[2], disait-il au peuple, parlant

[1] Ce morceau sur Cépion et l'histoire de la seconde guerre des esclaves en Sicile sont de l'éditeur.

[2] « Eripite nos ex miseriis : eripite nos ex faucibus « eorum quorum crudelitas nostro sanguine non potest « expleri, eripite nos ex servitute. Nolite sinere nos cui-

« au nom du sénat; tirez-nous des misères « dans lesquelles nous gémissons. Délivrez-« nous de la fureur de ceux dont la cruauté « ne peut se rassasier de notre sang. Déli-« vrez-nous de la servitude. Ne souffrez point « que nous soyons esclaves de qui que ce « soit, si ce n'est de votre ordre, dont nous « pouvons et nous devons l'être. » Cette loi, tant désirée, n'eut pas d'exécution, ou du moins ne fut pas longtemps en vigueur ; car nous verrons dans quelques années les chevaliers encore seuls en possession des jugements [1]. Elle fit néanmoins tant d'honneur à son auteur, qu'elle lui valut le titre de protecteur du sénat, *senatûs patronus*.

C'est sans doute par cette raison que Cicéron, toujours fidèle aux sentiments aristocratiques, toutes les fois qu'il a occasion de faire mention de Cépion, en parle honorablement [2]. « Cépion, selon lui, fut un homme plein de « courage et de fermeté, à qui l'on fit un crime « des malheurs de la guerre ; mais la vraie « cause de sa disgrâce fut la haine du peuple.» Nous avons vu que les historiens ne lui sont pas à beaucoup près si favorables ; qu'ils le représentent comme très-criminel par rapport au pillage de l'or de Toulouse, et qu'ils imputent à sa témérité et à son arrogance la sanglante défaite des Romains par les Cimbres. Cépion, après cette défaite, fut destitué ignominieusement par le peuple, comme nous l'avons dit plus haut, et on ajouta encore à cette peine la confiscation de ses biens. Mais ce ne fut là que le commencement de ses malheurs.

L'année suivante [3], sous le second consulat de Marius, L. Cassius, tribun du peuple, fit ordonner par une loi que nul ne pourrait prendre séance dans le sénat, qui aurait été condamné et privé du commandement par le peuple. Il ne manquait à cette loi que le nom de Cépion; car il était seul dans le cas.

« quam servire, nisi vobis universis, quibus et possumus « et debemus. » (*Crassus* ap. Cic. lib. 1 *de Orat.* n. 225, et *Parad.* v.)

[1] Val. Max. lib. 6. cap. 9.

[2] « Q. Cæpio, vir acer et fortis, cui fortuna belli cri-« mini, invidiâ populi calamitati fuit. » (Cic in *Bruto*, n. 135)

[3] An. R. 648.

Jusqu'ici il ne paraît pas qu'il ait été encore question de l'or de Toulouse, à moins que la confiscation des biens de Cépion n'ait été la peine de son sacrilége [1]. Nous savons d'ailleurs que l'on fit des recherches très sévères sur ce crime, et dans lesquelles plusieurs furent impliqués ; mais l'on ne peut pas douter que ce ne soit à ce sujet que le tribun Norbanus traduisit une seconde fois Cépion devant le peuple, dix ans après sa première condamnation.

L'accusé trouva des amis et des protecteurs. Le même L. Crassus, dont nous venons de parler, et qui était actuellement consul, prit hautement sa défense. Scaurus, prince du sénat, et sans doute tout l'ordre des sénateurs, s'intéressèrent pour lui. Enfin deux tribuns L. Cotta et T. Didius firent une opposition en forme à la loi de leur collègue. La violence décida l'affaire, comme il n'était alors que trop ordinaire à Rome. Il s'excita une sédition furieuse. Scaurus fut mis en fuite, et même reçut un coup de pierre, les tribuns opposants furent chassés de la tribune aux harangues. La loi passa, et Cépion fut condamné.

Les suites de cette condamnation laissent quelque obscurité. Les témoignages de Cicéron et de Strabon combinés ensemble nous apprennent seulement qu'il fut exilé, et se retira à Smyrne [2]. Valère Maxime suppose qu'après le jugement il fut mis en prison, et il loue le zèle et la fidélité d'un ami de Cépion, alors tribun du peuple, qui se nommait Rhéginus, et qui força la prison, en tira son ami, et s'exila avec lui. Ce récit peut absolument se concilier avec Cicéron et Strabon. Mais le même Valère Maxime ajoute ailleurs [3] des choses qui ne s'accordent nullement avec le récit de ces deux auteurs, et dans lesquelles il paraît même contredire ce que je viens de rapporter d'après lui. Il dit que Cépion fut étranglé dans la prison, et son corps traîné ignominieusement aux gémonies [4]. Nul autre que lui ne parle d'une fin si funeste. Quoi qu'il en soit,

[1] Diod. apud Vales.—Cic. de Nat. Deor. lib. 3. n.74. — An. R. 657.

[2] Cic. pro Balbo, n. 28. — Strab. lib. 4, pag. 188. — Val. Max. lib. 4, cap. 7.

[3] Id. lib. 6, cap. 9.

[4] Lieu patibulaire dans Rome, où l'on traînait avec un croc les corps des suppliciés.

il est constant du moins que les malheurs de Cépion furent attribués à la vengeance des dieux[1], qui poursuivirent même, dit-on, le criminel jusqu'en la personne de ses enfants. On raconte qu'il ne laissa que des filles, qui déshonorèrent leur nom par une conduite tout à fait déréglée, et qui périrent misérablement.

§ II. — **Soulèvement d'esclaves en Italie, ameutés par Vettius, chevalier romain. Occasion de la révolte des esclaves en Sicile. Six mille esclaves révoltés se donnent Salvius pour roi. Ils forment une armée de vingt mille hommes de pied et deux mille chevaux. Autre révolte d'esclaves, dont Athénion est le chef. Salvius, qui avait pris le nom de Tryphon, réunit sous ses ordres toutes les forces des rebelles. Lucullus est envoyé en Sicile, et remporte une grande victoire sur les esclaves; mais il néglige d'en profiter. Servilius succède à Lucullus. Tryphon meurt, et Athénion est élu roi en sa place. Le consul M. Aquillius termine la guerre. Parricide commis par Publicius Malléolus. Supplice des parricides. Marius obtient, par brigue et par argent, un sixième consulat. Origine de la haine de Saturnin contre le sénat. Il devient tribun du peuple, et se lie avec Marius. Censure de Métellus Numidicus, et contestations violentes entre lui et Saturnin. Celui-ci insulte les ambassadeurs de Mithridate. Appelé en jugement, il est renvoyé absous. Ayant tué Nonius, il est élu en sa place tribun pour la seconde fois. Il propose et fait passer une nouvelle loi agraire. Noire fourberie de Marius. Métellus, seul de tous les sénateurs, refuse de faire un serment injuste. Il est exilé. Insolence de Saturnin. Indigne manoeuvre de Marius pour aigrir de plus en plus les esprits. Nouveaux excès de Saturnin. Tous les ordres de la république se réunissent contre lui; il est mis à mort. Sa mémoire est détestée. La faction de Marius empêche le retour de Métellus. Rappel glorieux de Métellus. Marius quitte Rome pour n'être pas témoin du retour de Métellus.**

Guerres des esclaves.

La seconde guerre des esclaves en Sicile concourut avec celle des Cimbres, et dura environ quatre ans. Quelques mouvements d'esclaves en Italie semblèrent y préluder. Il y en eut à Nocère, il y en eut à Capoue, qui furent aisément arrêtés. Le plus considérable eut pour chef un chevalier romain, qui se nommait Vettius.

Il était fils d'un père extrêmement riche[1], mais il n'y a point de richesse que la fureur de la débauche ne trouve aisément moyen de dissiper. Le mauvais état de ses affaires n'était pas néanmoins connu : il avait encore du crédit ; et étant devenu éperdument amoureux d'une jeune esclave, il l'acheta de son maître moyennant sept talents[2] (vingt et une mille livres) qu'il promit de payer à un certain terme. Le terme vint, et il n'avait point d'argent. Il demande un second délai, qui lui est accordé. Mais, comme à l'échéance il se trouvait de nouveau dans le même embarras, enivré de sa folle passion, pressé par son créancier, il prend un parti désespéré. Il achète, encore à crédit, cinq cents armures complètes, qu'il fait porter secrètement à la campagne; là il exhorte à la révolte ses propres esclaves, au nombre de quatre cents, et les arme; et lui-même prend le diadème, la pourpre et toutes les marques du commandement souverain, et se déclare roi. Pour premier exploit, il fait saisir et égorger ce créancier incommode, qui avait voulu à toute force être payé. Ensuite il court la campagne, attire à lui les esclaves par l'appât de la liberté, tue ceux qui lui résistent ; et ayant formé un corps de sept cents hommes, il dresse un camp pour servir d'asile à tous ceux qui voudront s'attacher à lui.

Quand on sut cette nouvelle à Rome, le sénat comprit tout d'un coup qu'il était plus besoin de célérité que de grandes forces. L. Lucullus, actuellement préteur, eut ordre de partir sur-le-champ avec six cents hommes, et de rassembler et enrôler tous ceux qu'il trouverait sur sa route en état de porter les armes. En arrivant à Capoue, il avait quatre mille hommes de pied et trois cents chevaux. Cependant le nombre des soldats de Vettius s'était grossi considérablement. Il était accompagné de trois mille cinq cents hommes; et, s'étant retranché sur une hauteur, il eut

[1] Strabo.

[1] Diod. Eclog. lib. 36.
[2] 40 000 francs. E. B.

même dans une petite action quelque avantage sur Lucullus. Mais celui-ci ayant gagné par l'espérance de l'impunité un certain Apollonius, que le prétendu roi avait fait son général d'armée, Vettius, qui se vit trahi, fut réduit à se tuer lui-même pour éviter la captivité et la honte du supplice. Tous ceux qui avaient pris les armes avec lui périrent pareillement. Apollonius seul, à qui l'on tint fidèlement parole, eut la vie sauve. Qui eût prédit à ce Vettius que ses parties de plaisir dans sa première jeunesse se termineraient à une résolution aussi désespérée et à une fin aussi funeste, il ne l'aurait jamais cru.

La révolte des esclaves en Sicile[1] paraît avoir commencé la même année qu'était arrivée l'affaire de Vettius. Voici quelle en fut l'occasion.

Marius chargé de la guerre contre les Cimbres, levait des troupes chez les rois alliés. Nicomède, roi de Bithynie, s'excusa sur l'impuissance où il était d'en fournir, parce que les publicains avaient enlevé un grand nombre de ses sujets, et les avaient réduits en servitude et dispersés en différentes provinces. Le senat défendit par un décret de retenir en servitude dans les provinces de l'empire aucun homme libre des pays alliés et amis du peuple romain, et donna ordre aux préteurs de rétablir au plus tôt en liberté ceux qui seraient dans ce cas. Licinius Nerva gouvernait alors la Sicile. Il se mit en devoir d'exécuter le décret du sénat, et, dans un assez court espace de temps, il s'en trouva plus de huit cents qui furent remis par lui en liberté. Comme les premiers et les plus puissants de l'île perdaient beaucoup par l'exécution de ce règlement, ils agirent auprès du préteur, qui, soit par considération pour leurs personnes, soit même gagné par leur argent, changea de conduite, et ne voulut plus donner audience aux esclaves qui venaient se présenter, les renvoyant même avec menaces à leurs maîtres.

Ces malheureux, à qui l'on refusait justice, résolurent de se la faire eux-mêmes. Ils s'attroupèrent d'abord en pelotons, qui furent aisément dissipés. Mais les premiers succès ayant rendu le préteur plus négligent, il s'assemblent de nouveau. Bientôt ils se trouvent plus de deux mille, et défont un corps de six cents hommes de troupes réglées que l'on avait envoyé contre eux. Cette victoire leur procura des armes, dont ils avaient grand besoin, et de plus acquit une telle réputation à leur entreprise, qu'ils se virent dans peu jusqu'à six mille. Alors ils résolurent de se donner une forme de gouvernement; et par délibération commune ils élurent pour roi l'un d'entre eux, qui se nommait Salvius, et qui s'était accrédité par son habileté prétendue dans la divination.

Ce nouveau roi se conduisit sensément. Il partagea ses troupes en trois corps, et, après leur avoir marqué un rendez-vous, il leur ordonna de battre la campagne, de solliciter partout les esclaves à la révolte, d'enlever les bestiaux, mais surtout de ramasser des chevaux; et tout lui réussit si bien, qu'il assembla enfin une armée de plus de deux mille chevaux, et vingt mille hommes de pied, qu'il eut soin de former à tous les exercices militaires. En cet état il alla mettre le siége devant une des plus importantes places de Sicile, que l'on appelait *Murgantia*.

Le préteur parut alors se réveiller comme d'une espèce d'assoupissement. Il marcha contre les rebelles avec dix mille soldats, tant venus d'Italie que levés en Sicile. Mais ils ne fit qu'augmenter la gloire du roi des esclaves, qui mit toute son armée en déroute, lui tua six cents hommes, et fit quatre mille prisonniers. Salvius ne put pourtant pas venir à bout de forcer Murgantia

Cependant, d'un autre côté de la Sicile, vers Ségeste et Lilybée, se forme une nouvelle conspiration d'esclaves, qui avaient pour chef Athénion, Cilicien de naissance, brave de sa personne, et qui se donnait pour habile dans l'astrologie judiciaire: car il est remarquable que la superstition et les chimères de la divination influèrent toujours beaucoup dans ces sortes de révoltes. Celui-ci, se voyant à la tête de mille hommes qui s'étaient rassemblés autour de lui en cinq jours, prit le diadème avec le nom de roi. Mais il se conduisit d'une manière toute différente des autres chefs de rebelles, qui ont coutume de faire des soldats de tous ceux qui s'attachent à eux. Pour lui, il ne donnait

[1] An. R. 648.

des armes qu'à ceux en qui il remarquait de la force de corps et du courage. Les autres, il les obligeait de continuer leur métier accoutumé, afin qu'ils fournissent à la subsistance et aux autres commodités de l'armée. Bientôt il eut assemblé dix mille hommes, avec lesquels il se crut assez fort pour assiéger Lilybée. Il se trompait, l'entreprise était trop difficile; et il lui convint de penser à faire retraite. Mais le mauvais succès, qui devait naturellement le décréditer, tourna à son avantage par un effet de sa ruse, secondée d'un heureux hasard. Il fit entendre à ses troupes que les astres les menaçaient d'un grand malheur, s'ils persistaient à demeurer devant la place. Effectivement, lorsqu'il décampait, arrive à Lilybée un secours de Maures, qui sur-le-champ font une sortie, tombent sur l'arrière-garde d'Athénion, et lui blessent bien du monde. Les esclaves ne doutèrent point que cet événement ne fût l'accomplissement de la prédiction de leur roi, et ils en conçurent pour lui d'autant plus de vénération.

Jusqu'ici les rebelles n'avaient aucune place forte. Salvius, qui se faisait nommer *Tryphon*, nom porté autrefois par un usurpateur de la couronne de Syrie, s'empara de Triocales, lieu extrêmement fort, et avantageux par toute sorte d'endroits. Alors il mande Athénion, comme un roi manderait son général. Celui-ci obéit, et par là fit évanouir l'espérance que l'on avait eue que, la division se mettant entre les rebelles, on en viendrait aisément à bout. Nous avons déjà vu arriver la même chose entre Eunus et Cléon dans la première guerre des esclaves. Tryphon ne fut pas néanmoins exempt de défiance par rapport à Athénion, et il le fit arrêter. Le gouvernement des esclaves prit alors une forme tout à fait réglée. Tryphon se revêtit de tous les ornements de la royauté, se donna des gardes, se forma un conseil, se bâtit un palais dans Triocales, et y fit faire une place propre à contenir une nombreuse assemblée. Il avait alors plus de trente mille hommes à ses ordres, sans compter les troupes d'Athénion.

Les choses étaient en cet état lorsque Lucullus fut envoyé en Sicile[1]. C'était sans doute le même qui, l'année précédente, étant préteur, avait dissipé la petite armée de Vettius, et qui, après l'année de sa préture passée à Rome, devait, selon l'usage établi déjà depuis longtemps, avoir un gouvernement de province. Il amena avec lui quatorze mille hommes, tant Romains que Latins, et deux mille auxiliaires. Avec ces troupes il marcha contre les rebelles.

A son approche, Tryphon tint conseil. Il était d'avis de se renfermer dans Triocales, et d'y attendre l'ennemi. Athénion, qui était rentré en grâce, crut qu'il fallait hasarder le combat. Cet avis l'emporta. Ils s'avancèrent donc au nombre de plus quarante mille hommes, et dressèrent leur camp à quinze cents pas de celui des Romains. Après plusieurs jours, qui se passèrent en escarmouches, on en vint à une action générale. Athénion justifia le conseil qu'il avait donné par des prodiges de valeur. Mais lorsqu'il eut été mis hors de combat par trois blessures, les esclaves perdirent courage, et prirent la fuite, laissant sur la place vingt mille des leurs. Les autres, avec Tryphon, se retirèrent dans Triocales. Athénion demeura caché parmi les morts, et ensuite, à la faveur de la nuit, il se sauva aussi dans la place.

Il eût été aisé à Lucullus de terminer la guerre, s'il eût attaqué sur-le-champ ce reste de rebelles entièrement découragés par leur défaite. Ils l'étaient au point, qu'ils délibérèrent s'ils ne prendraient point le parti de retourner chez leurs maîtres, et de se remettre à leur discrétion. Mais, le préteur leur ayant donné le temps de revenir de leur première frayeur, ils se ranimèrent de nouveau, et résolurent de combattre jusqu'à la mort plutôt que de se livrer eux-mêmes à leurs cruels tyrans. Lucullus vint au bout de neuf jours mettre le siége devant Triocales; et, après y avoir perdu bien du monde, il fut obligé de le lever. Depuis ce temps il laissa les rebelles assez tranquilles, et il fut soupçonné d'avoir plus songé à s'enrichir dans sa province qu'à la pacifier. Il y eut même plus que des soupçons; car, lorsqu'il fut retourné à Rome, il fut accusé et condamné comme concussionnaire. Ce Lucullus est le père de celui qui, dans la suite, fit la guerre contre Mithridate.

[1] An. R. 649.

Servilius fut envoyé l'année suivante pour lui succéder, et ne fit rien de mémorable[1]. Florus même dit que les rebelles le vainquirent et s'emparèrent de son camp. Pendant qu'il était en Sicile, Tryphon mourut, et Athénion, lui ayant succédé, ravagea toute l'île, assiégea des villes, en prit plusieurs, sans que le préteur se donnât presque aucun mouvement pour arrêter ses progrès.

Enfin on envoya de Rome un consul contre des ennemis qui devenaient toujours de plus en plus redoutables[2]. Ce consul fut Manius Aquillius, collègue de Marius dans son cinquième consulat. C'était un homme d'une bravoure héroïque. Il remporta sur les rebelles une victoire signalée, dans laquelle il tua de sa propre main Athénion, après avoir reçu lui-même une blessure à la tête.

Les esclaves, quoiqu'ils eussent perdu leur chef, ne laissèrent pas de se cantonner dans différentes places. Aquillius les y poursuivit, sans leur donner néanmoins occasion de combattre, mais s'appliquant à les réduire par la famine. Ils périrent tous par le fer et par la faim. Mille seulement se rendirent avec Satyrus leur commandant. Aquillius les fit conduire à Rome, et voulut les donner en spectacle au peuple en les faisant combattre contre les bêtes. Ces malheureux, voyant qu'on ne leur avait conservé la vie que pour les faire servir de jouet et de divertissement au peuple, lui donnèrent un spectacle bien différent de celui auquel il s'attendait. Ils tournèrent les uns contre les autres les armes qu'on leur avait mises en main, et s'égorgèrent mutuellement : Satyrus, qui resta le dernier, se tua lui-même. Aquillius eut l'honneur du petit triomphe ou ovation[3].

Ainsi finit la seconde guerre des esclaves en Sicile. On dit que le nombre des esclaves qui périrent, tant dans cette guerre que dans la précédente, se montait à un million.

FAITS DÉTACHÉS.

Pendant que la guerre des esclaves durait encore, et immédiatement après les triomphes de Marius et de Catulus sur les Cimbres, l'histoire fait mention d'un parricide, qui a été regardé par quelques-uns comme le premier crime de cette espèce qui ait été commis dans Rome ; mais l'exemple en est plus ancien. Plutarque nous apprend que, dans les temps qui suivirent la guerre d'Annibal[1], un L. Hostilius tua son père. Ici, celui qui se rendit coupable d'un pareil crime se nommait Publicius Malléolus. Il tua sa mère, aidé de ses esclaves.

Personne n'ignore quel était à Rome le supplice des parricides. Romulus n'en avait établi aucun, ayant eu peut-être la même pensée que Solon, qui, dans les lois qu'il donna aux Athéniens, garda un semblable silence sur le même sujet ; et qui, comme on lui en demandait la raison, répondit qu'il supposait qu'il ne se trouverait jamais personne capable de se porter à un si horrible excès. En effet, il peut paraître que statuer une peine contre un crime qui révolte si fort la nature, c'est plutôt enseigner aux hommes à le regarder comme possible que le prévenir. Mais il n'est point de crime dont la méchanceté des hommes ne soit capable, et L. Hostilius en ayant donné la preuve, par rapport à celui-ci, dans Rome, il est à croire que ce fut contre lui que l'on inventa le supplice singulier dont j'ai à parler. On enfermait le criminel dans un sac bien cousu, avec un chien, un coq, une vipère et un singe, et, en cet état, on le jetait dans la rivière.

Mais pourquoi le choix d'un supplice si extraordinaire ? C'est ce que Cicéron nous explique dans un de ses plaidoyers : et ce morceau, d'une éloquence plus ingénieuse que solide, fera peut-être ici comme une espèce d'intermède qui pourra ne pas déplaire au lecteur. « O que la sagesse de nos ancêtres[2], s'écrie-t-il, me paraît digne d'admiration dans le « supplice qu'ils ont établi contre les parri-

[1] An. R. 650.
[2] An. R. 651.
[3] Athen. lib. 6, cap. 20.

[1] Plut. in Rom.
[2] « O singularem sapientiam, judices ! Nonne videntur « hunc hominem ex rerum naturâ sustulisse et eripuisse « cui repentè cœlum, solem, aquam, terramque ademerunt, ut qui eum necâsset undè ipse natus esset, « careret iis rebus omnibus ex quibus omnia nata esse « dicuntur ? Noluerunt feris corpus objicere, ne bestiis « quoque, quæ tantum scelus attigissent, immanioribus

« cides! Ne vous semble-t-il pas qu'ils ont « tout d'un coup retranché le criminel du « milieu de la nature, en lui ôtant en même « temps le ciel, le soleil, l'eau, la terre, afin « qu'un malheureux qui aurait tué celui dont « il avait reçu la naissance fût privé en même « temps de tous les éléments qui ont donné la « naissance aux différents êtres dont est com- « posé cet univers? Ils n'ont voulu ni l'expo- « ser aux bêtes, de peur que les bêtes mê- « mes, par une espèce de contagion que leur « communiquerait un tel monstre, n'en de- « vinssent plus féroces; ni le jeter au dans la « rivière, de peur qu'il ne souillât les eaux, « destinées à laver et à expier toutes les souillu- « res. En un mot, il n'y a rien dans la na- « ture de si vil, ni d'un usage si ordinaire et « si général, dont ils lui aient laissé la jouis- « sance. Qu'y a-t-il en effet de plus commun « que l'air aux vivants, la terre aux morts, la « mer à ceux qui sont sur les flots, le rivage « à ceux qui sont poussés par les vagues? « Ces misérables vivent peut-être quelques « moments, mais sans pouvoir respirer l'air; « ils meurent sans que leurs os touchent à la « terre; ils sont continuellement agités par « les flots sans en être jamais lavés; enfin ils « sont poussés sur le rivage, mais sans pou- « voir jamais trouver auprès des rochers même « un lieu de repos. »

Il est assez vraisemblable que les instituteurs de ce supplice ont eu quelques-unes des vues que Cicéron étale et amplifie avec tant d'esprit et de fécondité. On y sent aisément une horreur qui cherche à se délivrer par la voie la plus courte d'un objet infiniment odieux. Au reste, si j'ai taxé l'endroit que je viens de rapporter d'être dans un goût d'éloquence qui court trop après le brillant sans faire assez d'attention à la justesse, je ne parle que d'après Cicéron lui-même. Il en a fait la critique, et, après avoir dit que, lorsqu'il le prononça étant encore fort jeune[1], il fut extrêmement applaudi, il le censure néanmoins comme se ressentant de la verdeur de la jeunesse, comme ayant plus besoin d'indulgence qu'il n'était digne d'éloges, comme plus louable par l'espérance de ce qu'on pouvait s'en promettre pour la suite que par un mérite réel et présent.

« nieremur : non sic nudos in flumen dejicere, ne, quum « delati essent in mare, ipsum polluerint, quo cætera « quæ violata sunt expiari putantur. Denique nihil tam « vile, neque tam vulgare est, cujus partem ullam reli- « querint. Etenim quid tam est commune quam spiritus « vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? « Ita vivunt, dum possunt, ut ducere animam de cœlo « non queant : ita moriuntur, ut eorum ossa terra non « tangat : ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur: « ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui « conquiescant. » (Cic. *pro Sex. Rosc.* n 71, 72.)

Revenons à Marius, que nous avons laissé comblé de gloire, et qui va se couvrir d'opprobre par une ambition insensée, et par toutes les noirceurs de la perfidie et de la trahison.

Ce n'était point assez pour lui d'avoir été élevé cinq fois au consulat, et, ce qui était sans exemple dans Rome, d'avoir géré cette charge suprême pendant quatre années consécutives. Il rechercha et poursuivit un sixième consulat avec plus d'ardeur que jamais personne n'avait eu pour y parvenir une première fois[2]; il tâchait de se rendre agréable au peuple en faisant le complaisant, en affectant des manières douces, aisées, affables, en quoi il avait tout à fait mauvaise grâce, parce qu'il forçait son caractère naturellement dur et impérieux. A toutes ces basses manœuvres il joignit un moyen plus efficace; il répandit l'argent à pleines mains dans les tribus, et vint ainsi à bout, non-seulement de se faire nommer consul pour la sixième fois, mais d'écarter Métellus Numidicus qui s'était mis sur les rangs, et de se faire donner L. Valérius Flaccus moins pour collègue que pour valet. Alors il se lia étroitement avec le plus mauvais citoyen de Rome, L. Apuléius Saturninus. C'est un homme qu'il est à propos ici de faire connaître. Pour cela je vais rapporter quelques faits qui le regardent, et que j'ai réservés jusqu'à présent.

La première mention qui soit faite de lui dans l'histoire, c'est à l'occasion de sa questure. Dans cette charge, il eut le département d'Ostie, et la commission de faire la provision

[1] « Quantis illis clamoribus adolescentuli diximus de « supplicio parricidarum! quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquantò sentire cœpimus... Sunt enim om- « nia sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quam « spe et expectatione laudati » (Cic. *de Orat.* n 107.

[2] Plut. in Mar.

des blés, dont on manquait alors dans Rome[1]. C'était un jeune débauché, fou du plaisir, de sorte qu'il s'acquitta très-négligemment de son emploi. Le sénat le lui ôta, et le transféra à M. Scaurus. Cet affront piqua Saturnin; il quitta la débauche, mais ce ne fut que pour devenir malfaisant, séditieux, turbulent; et de ce moment il ne perdit plus de vue le désir de se venger du sénat.

Bientôt, c'est-à-dire l'an de Rome 649, il parvint à la charge de tribun, et comme il avait une sorte d'éloquence populaire, il se fit du crédit, et servit Marius, ainsi que nous l'avons rapporté, pour son quatrième consulat. Il paraît que dès lors il s'attacha d'une manière particulière à Marius; car dans ce même tribunat il proposa une loi pour faire distribuer aux soldats vétérans qui avaient porté les armes sous ce général cent arpents de terres en Afrique. Un de ses collègues s'opposa à cette loi; mais la multitude, ameutée par Saturnin, le chassa à coups de pierres. Ce n'était là encore que le prélude des excès auxquels il se porta dans la suite.

L'amitié qu'il avait contractée avec Marius le portait naturellement à haïr Métellus Numidicus; et d'ailleurs il était bien digne par ses vices d'être l'ennemi d'un homme aussi vertueux. Orose raconte que Métellus ayant été créé censeur, Saturnin eut l'audace de le tirer par force de sa maison, et le poursuivit à main armée jusqu'au Capitole, où Métellus avait été contraint d'aller chercher un asile. Saturnin l'y assiégea[2], et il fallut que les chevaliers romains prissent les armes, et livrassent, pour sauver le censeur, un combat, dans lequel il y eut beaucoup de sang répandu. Probablement ce fait est une suite et une dépendance des autres contestations que Métellus eut dans sa censure avec Saturnin, et qui furent très-violentes.

Le censeur voulut l'exclure du sénat, aussi bien que Servilius Glaucia, qui, par l'indignité de sa conduite, était l'opprobre de cette compagnie. Mais, de plus, une autre querelle, suscitée encore par Saturnin, occasionna une sédition furieuse. Un certain L. Equitius se donnait pour fils de Ti. Gracchus, et se présentait aux censeurs pour être inscrit en cette qualité sur le rôle des citoyens romains. Métellus résistait, assurant que Tibérius n'avait eu que trois fils, qui tous trois étaient morts, l'un en Sardaigne dans le service, l'autre à Préneste, le dernier à Rome, et qu'il ne souffrirait pas que l'éclat d'une si illustre famille fût terni par un misérable imposteur. Le peuple, idolâtre du nom des Gracques, et flatté de l'espérance de le voir renaître, s'emporta avec violence : les pierres volèrent, le censeur fut en danger; mais il demeura ferme à rebuter le faux Gracchus. Un tribun, dont Valère Maxime nous a laissé ignorer le nom, soutenait Equitius[1]; et il entreprit de le faire reconnaître par Sempronia, sœur des Gracques. Il fit venir cette dame au milieu de l'assemblée, la fit monter dans la tribune aux harangues, et là, en la présence de ce peuple mutiné, il la somma de reconnaître son neveu, et de lui donner le baiser en signe de parenté. Sempronia fit paraître en cette occasion une fermeté digne de son nom et de son rang; et, malgré les clameurs de la multitude, elle ne témoigna que du mépris pour celui qui voulait faussement s'introduire dans sa famille. On ne sait pas comment cette affaire finit. Il est assez vraisemblable que le collègue de Numidicus, qui était en même temps son cousin-germain, mais qui ne lui ressemblait pas pour la constance, permit à Equitius de prendre la qualité qu'il prétendait sur les rôles publics. Il est certain au moins qu'il exempta de la flétrissure Glaucia et Saturnin, et qu'il les maintint dans le rang de sénateur.

La censure des deux Métellus, Numidicus et Caprarius, tombe sous l'an de Rome 650.

Peu de temps après, Saturnin s'attira une nouvelle affaire, qui aurait dû le perdre. Mithridate, si fameux par les guerres qu'il soutint depuis contre Rome, formait dès lors de grands desseins sur quelques états voisins de son royaume. Mais, sentant bien qu'il ne pourrait les exécuter[2], s'il ne faisait entrer les Romains dans ses intérêts, il envoya des am-

[1] Cic. de Har. resp. 43; et pro Sex. 31.
[2] Oros. v, 17.

[1] Val. Max. lib. 3, cap. 8.
[2] Diod. apud Fulv. Ursin.

bassadeurs à Rome avec de grosses sommes pour gagner les suffrages des principaux du sénat. L'unique auteur que nous ayons sur ce fait ne dit point positivement s'il y eut de l'argent donné ou reçu. La chose est par elle-même très-vraisemblable. Saturnin, qui crut avoir une occasion d'attaquer le sénat avec avantage, fit grand bruit à ce sujet, et il alla même jusqu'à insulter les ambassadeurs. Ceux-ci, animés par un grand nombre de sénateurs qui leur promirent de les appuyer de tout leur crédit, portèrent leurs plaintes au sénat, qui seul connaissait de ces sortes d'affaires. La personne des ambassadeurs avait toujours été extrêmement respectée dans Rome, et dans les cas semblables à celui-ci, les violateurs du droit des gens n'avaient jamais manqué d'être livrés à la nation qu'ils avaient offensée. Saturnin sentit donc la grandeur du danger auquel il était exposé; il mit tout en œuvre pour intéresser le peuple dans sa cause : il parut en habit de suppliant, se jetant aux pieds des citoyens, implorant leur secours les larmes aux yeux, tâchant de leur persuader que c'était son attachement aux intérêts du peuple qui lui avait attiré la haine du sénat, et que ses juges étaient ses parties. Le jour du jugement, un nombre infini de citoyens remplirent les environs du sénat, qui, intimidé apparemment par ce concours extraordinaire, n'osa condamner Saturnin.

Ce facticux, aigri de nouveau par le danger qu'il avait couru [1], vérifia bien la maxime avancée par Caton dans Tite-Live, qu'il y a moins d'inconvénient à ne point accuser un méchant homme qu'à le mettre dans le cas d'être absous [2]. Dès ce moment il ne mit plus de bornes à ses fureurs, et, ne respirant que la vengeance la plus outrée [3], il demanda une seconde fois le tribunat. Il en voulait surtout à Métellus Numidicus, et il se concerta avec Marius pour le perdre. Il fallait commencer par faire réussir son projet par rapport au tribunat, ce qui souffrait de grandes difficultés; et Marius, actuellement consul, et maître des troupes, s'engagea à le faire tribun à quelque prix que ce fût. Cependant, des dix places de tribun, neuf furent données sans qu'il y fût compris. Aulus Nonius lui disputait encore la dixième place, et même il l'emporta. Saturnin, à qui les plus grands crimes ne coûtaient rien, accompagné d'un grand nombre de gens de la lie du peuple et de soldats que lui fournit Marius, poursuivit Nonius, et le tua. La violence était criante, et ouvertement contraire à la liberté publique. Cela n'empêcha pas que le lendemain matin, dans une assemblée furtive, Saturnin ne fût créé tribun. Personne n'osa se plaindre, et le crime demeura non-seulement impuni, mais triomphant.

[1] An. R. 651.

[2] « Hominem improbum non accusari tutius est, quàm « absolvi. » (Liv. lib. 34, cap. 4.)

[3] Appian. Civ. lib. 1. — Liv. Epit. lib. 69. — Oros. v, 17.

Ainsi Marius, qui avait acheté le consulat, et Saturnin, qui s'était ouvert le chemin au tribunat par le meurtre, unirent leurs forces et leurs ressentiments; avec cette différence néanmoins, que l'un agissait à front découvert, au lieu que l'autre cachait son jeu.

C. MARIUS. VI [1].
L. VALÉRIUS FLACCUS.

Dès que Saturnin fut en place, il proposa plusieurs lois. Mais celle qui fit le plus de bruit, fut une nouvelle loi agraire qui ordonnait des distributions de terres et l'établissement de différentes colonies. Le sénat ne manqua pas de résister, selon sa coutume, à cette largesse pernicieuse. Le peuple se partagea, parce que la plupart des citoyens n'y avaient point d'intérêt, et que les soldats de Marius étaient presque les seuls qui dussent en profiter. Enfin une opposition en forme de la part de quelques tribuns semblait devoir tout arrêter. Mais il y avait longtemps que Ti. Gracchus avait montré l'exemple de ne point respecter l'opposition.

Saturnin chassa de la place publique les tribuns opposants, et envoya les citoyens aux suffrages. Alors les nobles et la plus saine partie du peuple s'écrient que l'on a entendu tonner. Or, en pareil cas, l'assemblée était

[1] An. R. 652; av. J. C. 100.

rompue de plein droit, et ne pouvait plus rien statner [1]. Le tribun, entrant en fureur, répond avec insulte : *Il grêlera dans peu si vous ne vous tenez en repos.* A ce mot, comme à une espèce de signal, on en vient aux mains; on s'arme de pierres et de bâtons. La faction de Saturnin fut la plus forte, et fit passer la loi.

Il y avait ajouté une clause tout à fait insolite [1], par laquelle il était ordonné qu'après que le peuple aurait accepté la loi, dans les cinq jours suivants le sénat en jurerait l'observation, et que quiconque refuserait de faire ce serment serait envoyé en exil [2]. Cette clause était un piége tendu à la franchise et à la fermeté de Métellus, et Marius employa l'artifice et la fourbe pour l'y faire tomber. Il déclara dans le sénat qu'il se donnerait bien de garde de prêter un serment si injuste, et qu'il ne pensait pas qu'aucun homme sage pût jamais s'y résoudre : car, ajouta-t-il, *si la loi est bonne et utile en elle-même, c'est faire injure au sénat de le forcer à en jurer l'observation, puisqu'il doit s'y porter par raison ou de plein gré ; et si elle est mauvaise, c'est la dernière injustice de vouloir extorquer de nous un serment pour nous contraindre d'y consentir.* Ce raisonnement était sans réplique, et le serment ajouté à la loi devait faire sentir l'injustice de la loi même. Aussi Métellus protesta-t-il hautement que jamais il ne ferait le serment exigé par le tribun. C'était là où Marius l'attendait, ne doutant point qu'une déclaration de lui en plein sénat, dans une matière juste et légitime, ne fût un engagement que rien au monde ne serait capable de lui faire révoquer.

Le cinquième jour depuis la loi reçue, dernier délai marqué par le tribun pour la prestation du serment, Marius assembla le sénat : affectant de paraître troublé et inquiet, il dit « qu'il craignait beaucoup que le peuple ne se « portât à de violentes extrémités, si le sénat « refusait le serment. Mais qu'il s'était avisé « d'un expédient qui remédiait à tout, et qui « consistait à jurer qu'on acceptait la loi en « cas qu'elle fût loi : que par ce serment on « ne s'engageait à rien, puisqu'il était de no« toriété publique qu'elle avait passé par vio« lence, contre les auspices, et après un coup « de tonnerre entendu et annoncé. » Il n'y avait personne qui ne sentît la faiblesse et le ridicule de ce subterfuge ; mais la crainte de l'exil l'emporta sur tous les autres motifs. Marius sortit pour aller prêter le serment, et tous les sénateurs généralement, à l'exception d'un seul, le suivirent. Cet homme unique était Métellus. Quelques prières et quelques instances que lui fissent ses amis, il ne fut point ébranlé; mais demeurant ferme dans ses principes, et prêt à tout souffrir pour ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnaient, et leur disant ces paroles remarquables : *Faire le mal, c'est l'effet d'un cœur corrompu. Faire le bien, lorsqu'il n'y a rien à craindre, c'est le mérite d'un homme du commun, mais faire le bien en s'exposant aux plus grands dangers, c'est le propre de l'homme véritablement vertueux.*

Quelle différence entre un homme et un homme, entre Marius et Métellus! l'un, faisant consister l'habileté et la sagesse politique dans la dissimulation et le mensonge; l'autre, mettant pour fondement de tout mérite et de toute vertu la sincérité et la droiture : l'un, songeant à devenir le plus grand dans sa république, même aux dépens de la probité et de la vertu; l'autre, à en être le plus homme de bien. C'est de Plutarque que j'emprunte ces différents traits.

Saturnin ne fut pas longtemps sans consommer son crime. Il fit rendre un décret par le peuple portant injonction aux consuls de faire publier qu'on interdisait le feu et l'eau à Métellus, et qu'on défendait à tous les sujets de la république de le recevoir chez eux : c'était la formule de l'exil. Tous les gens de bien, compatissant à sa disgrâce, se rendaient en foule auprès de lui, déterminés à le défendre : mais il ne voulut pas que pour son intérêt on en vînt à une sédition, et il sortit de la ville, consolant ses amis et leur faisant ce raisonnement : *Ou les affaires changeront, et alors, si le peuple vient à se reconnaître, je serai rappelé avec honneur ; ou elles demeureront au même état, et en ce cas*

[1] Auctor de Vir. Illustr.
[2] Plut. in Mar.

ne vaut-il pas mieux être éloigné de la vue de tant de maux? Les marques extraordinaires d'estime et d'affection qu'on lui donna dans les lieux par où il passait, firent sentir jusqu'à quel point on admirait un homme qui avait mieux aimé renoncer à sa patrie qu'à son devoir [1]. Il s'arrêta à Rhodes, où il vécut agréablement, remplissant son temps ou par la lecture pour laquelle il avait toujours eu beaucoup de goût, grande ressource pour un exilé ; ou par la conversation avec les gens de bien et les gens de lettres, qui se trouvaient en assez grand nombre dans cette île.

L'exil n'abattit donc en aucune manière son courage. C'est ce qui paraît bien par un mot d'une de ses lettres qu'Aulu-Gèlle nous a conservé. *Ce sont mes adversaires*[2] dit Métellus, *qui se sont interdit à eux-mêmes la jouissance de la vertu et de la justice. Quant à moi, je ne suis point privé de l'usage de l'eau et du feu : et je jouis d'une très-grande gloire.* On voit qu'il fait allusion à l'interdiction de l'eau et du feu qui avait été prononcée contre lui.

Marius, qui avait nourri les fureurs de Saturnin, en devint bientôt le vengeur. Mais il fallut qu'il y fût forcé. Ce séditieux, à qui il avait une fois lâché la bride, le fatiguait par les nouveaux excès auxquels il se portait tous les jours. Son insolence était extrême; et l'on en peut juger par la manière dont il traita Glaucia, qui était néanmoins son ami, et digne de l'être. Glaucia était préteur; et comme il rendait la justice dans la place en même temps que Saturnin haranguait le peuple, celui-ci prétendit que c'était un manque de respect pour sa qualité de tribun, et il lui mit en pièces sa chaise curule.

Marius ménageait cependant Saturnin, le regardant sans doute comme un instrument utile à ses vues. Il se plut même d'abord à attiser le feu de la discorde entre le sénat et ce tribun [3], et il joua pour cela le plus indigne rôle qu'il soit possible d'imaginer; car les premiers du sénat s'étant rendus chez lui pour l'exhorter à prendre la défense de la république contre un furieux qui la déchirait, il reçut en même temps Saturnin dans sa maison par une autre porte; et, prétextant une incommodité qui l'obligeait souvent de sortir, il passa et repassa d'un appartement à l'autre, et fit si bien, qu'il les renvoya tous plus aigris et plus animés qu'ils n'étaient venus. Mais Saturnin poussa si loin les choses, qu'enfin Marius fut obligé de l'abandonner.

Il demanda un troisième tribunat, et, dans le dessein de se rendre de plus en plus agréable au peuple[1], il mit aussi sur les rangs pour devenir son collègue ce faux Gracchus dont nous avons parlé. Marius agit alors en consul. Il ordonna à Equitius (c'était le nom de l'imposteur) de se désister de sa demande; et, sur son refus, il le fit mettre en prison. Mais le peuple, passionné pour le nom que ce misérable usurpait, força la prison, l'en arracha, et le nomma tribun avec Saturnin. Ce n'est pas tout encore. Saturnin voulait avoir un consul dévoué à ses volontés. Il jeta les yeux sur Glaucia, qui était réellement l'homme qui lui convenait le mieux par une bassesse d'âme qui répondait à celle de sa naissance [2]. Glaucia n'était point éligible, parce qu'il était actuellement préteur, et que les lois exigeaient un intervalle entre la préture et le consulat. Mais les lois n'arrêtaient pas Saturnin. Le jour de l'élection des consuls étant arrivé, l'orateur Marc-Antoine fut élu d'abord sans difficulté. La seconde place était disputée entre Memmius et Glaucia; et Memmius allait être préféré. Saturnin détacha sur lui quelques-uns des assassins qu'il avait à ses gages, et le fit assommer sur la place en présence de tout le peuple.

Ce dernier crime perdit le tribun Tous les ordres de l'état prirent feu. Tout ce qu'il y avait de citoyens bien intentionnés se réunirent pour reprimer une audace et une fureur qui menaçaient Rome de sa perte. Il fut impossible à Marius de protéger Saturnin contre

[1] « Cui patriæ salus dulcior quàm conspectus fuit ; « qui de civitate quàm de sententiâ decedere maluit. » (Cic. *pro Balbo*, n. 11.)

[2] « Illi verò omni jure atque honestate interdicti. Ego « neque aquâ, neque igne careo, et summâ gloriâ fruis- « cor. » (*Metellus* apud *A. Gell.* lib. 17, cap. 2.)

[3] Plut. in Mar.

[1] Appian. Civil. lib. 1.

[2] « Summis et fortunæ et vitæ sordibus. » (Cic. in *Bruto*, n. 224.)

l'indignation publique ; et toujours prêt à changer de parti, selon son intérêt, il se mit à la tête des ennemis de celui avec qui jusqu'alors il avait toujours agi de concert. Le sénat rendit un décret portant « que les consuls C. Marius et L. Valérius s'associassent « ceux des préteurs et des tribuns du peuple « qu'ils jugeraient à propos, et défendissent « l'état et la majesté du peuple romain par « toutes les voies convenables. » Ce décret donnait aux consuls un pouvoir illimité. Marius en usa dans toute son étendue. Il fit prendre les armes aux citoyens, distribua les postes, et marcha lui-même vers la place où Saturnin l'attendait avec sa troupe. Les forces n'étaient pas égales assurément. Mais il y avait encore plus de différence entre ces deux partis pour la dignité que pour les forces. D'un côté étaient les deux consuls, tous les préteurs excepté Glaucia, tous les tribuns, excepté Saturnin, toute la fleur de la noblesse, tout l'ordre des chevaliers, tout le sénat. On y remarquait particulièrement deux vénérables vieillards, M. Scaurus, prince du sénat, qui, pouvant à peine marcher, avait cru, dit Cicéron, que la goutte qu'il avait aux pieds n'était pas pour lui un obstacle, parce qu'elle ne l'empêcherait que de fuir; et Q. Scévola, accablé d'années et d'infirmités, paralytique, et presque sans aucun usage de ses bras et de ses mains, et qui, s'appuyant sur une pique, montrait en même temps et la vigueur de son courage et la faiblesse de son corps [1]. De l'autre côté, il n'y avait rien que de méprisable, à commencer par les chefs, un tribun factieux, un préteur qui déshonorait sa charge par son indignité, le faux Gracchus. Après ceux-là les seuls presque qui aient mérité d'être nommés, sont le questeur Sauféius, et un certain Labiénus, ami de Saturnin. Tout le reste n'était que canaille et troupe séditieuse.

La victoire ne pouvait pas être incertaine ; et Saturnin fut bientôt obligé de se réfugier dans le Capitole avec ceux que j'ai nommés et le gros de ses partisans. On les mit hors d'état de s'y défendre longtemps, en coupant les canaux qui y conduisaient de l'eau. Dans cette extrémité, Sauféius, réduit au désespoir, proposa de mettre le feu au Capitole, pour terminer, disait-il, leur noble et malheureuse entreprise par une fin illustre, en se donnant pour bûcher un si auguste temple. Mais Saturnin et Glaucia n'entrèrent pas dans ses vues ; et, comptant sur l'amitié et le crédit de Marius, qui les favorisait sous main, ils envoyèrent des députés aux consuls, se rendirent sous la foi publique, et sortirent du Capitole. Marius aurait bien voulu les sauver, mais il n'en fut pas le maître. La populace, s'écriant que c'étaient les ennemis de l'état à qui l'on n'avait pu, sans le consentement du sénat, donner de parole, se jeta sur ceux qui tombèrent sous sa main, et fit périr tous les chefs de la sédition. Saturnin eut beau protester qu'il n'avait rien fait que sous l'autorité et par les avis du consul Marius, il fut massacré par la multitude irritée, avec le préteur Glaucia et le faux Gracchus, qui ce jour-là même avait pris possession du tribunat, circonstance qui nous donne la date précise de cet événement, car les tribuns entraient en charge le dix décembre. Le corps de Saturnin fut mis en pièces, et Rabirius porta sa tête avec insulte de maison en maison par toute la ville. On accorda la liberté à l'esclave qui l'avait tué, et les biens des auteurs de la sédition furent confisqués.

La mémoire de Saturnin n'eut pas le même avantage que celle des Gracques, auxquels véritablement il ne ressemblait guère que par les mauvais côtés. Elle fut détestée après sa mort comme sa personne l'avait été de son vivant. Deux faits remarquables prouvent évidemment qu'il suffisait de paraître conserver pour lui quelque attachement et quelque estime pour être traité en criminel. Un certain C. Décianus [1], dans un discours qu'il faisait devant le peuple, ayant parlé honorablement de Saturnin, fut condamné. Sex. Titius fut aussi envoyé en exil, parce qu'il avait

[1] « Quum armatus M. Æmilius, princeps senatûs, in « comitio constitisset, qui quum ingredi vix posset, « non ad insequendum sibi tarditatem pedum, sed ad fu- « giendum impedimento fore putabat : quum denique « Q. Scævola, confectus senectute, præpeditus morbo, « mancus, et membris omnibus captus et debilis, hastili « nixus, et animi vim, et infirmitatem corporis ostende- « ret. » (CIC. *pro Rabir.* n. 21.)

[1] Val. Max. lib. 8, cap. 1.

chez lui un portrait de Saturnin. Cette rigueur peut sembler outrée. Cicéron ne la jugeait point telle. Voici comme il s'exprime en parlant de la condamnation de Titius. « Les juges regardèrent comme un méchant citoyen[1], comme un membre qui méritait « d'être retranché de la république, celui « qui, affectant de faire parade du portrait « d'un séditieux déclaré et d'un ennemi de la « patrie, témoignait ou vouloir rendre une « espèce d'hommage à sa mémoire, ou se « proposer d'exciter à son égard les regrets « et la compassion de la multitude, ou enfin « penser comme lui, et avoir dessein d'en « devenir l'imitateur. »

Dès que Saturnin fut mort, on parla beaucoup du retour de Métellus : c'était le vœu général de tous les gens de bien, et, ce semble, une suite nécessaire du traitement fait au tribun qui l'avait exilé. La faction de Marius empêcha l'effet de cette bonne volonté presque universelle. Le tribun P. Furius, que Métellus, pendant sa censure, avait privé du rang de chevalier, s'y opposa formellement; et cet homme d'une condition basse, fils d'un affranchi, rejeta avec une dureté inhumaine les prières du jeune Métellus, qui s'était jeté à ses pieds les larmes aux yeux pour solliciter le retour de son père.

M. ANTONIUS[2].
A. POSTUMIUS ALBINUS.

Métellus fut bientôt vengé de l'arrogance de Furius. Ce tribun ne fut pas plus tôt sorti de charge, que Canuléius, l'un de ses successeurs, l'ayant accusé, le peuple ne lui permit pas même de se défendre, et l'assomma surle-champ. Il méritait bien cette mort funeste; car c'était un citoyen pernicieux, d'abord partisan, puis déserteur de Saturnin : mais la violence dont on usa à son égard n'en est pas moins condamnable.

L'occasion était trop belle pour ne pas pousser l'affaire du rappel de Métellus Numidicus. Toute la maison de ce grand homme, si nombreuse, si puissante, tant de fois honorée des premières dignités de la république, tous ses alliés, qui étaient des premières familles de Rome, employèrent leur crédit pour faire révoquer le décret par lequel il avait été condamné à l'exil. Mais son fils eut la principale gloire du succès. Ce jeune homme[1], mémorable à jamais par sa tendresse filiale, alla de maison en maison, revêtu d'un habit de deuil, versant des larmes en abondance, et se prosternant aux pieds de tous les citoyens, solliciter une grâce qui lui était plus chère que sa propre vie. Marius s'opposa le plus qu'il lui fut possible au rétablissement de celui qu'il avait si indignement chassé. Ce fut en vain ; le peuple, sur la proposition de Calidius, l'un des tribuns, rappela Métellus. Le tendre et vif empressement que marqua son fils en cette occasion lui valut le surnom de *Pius*[2], comme qui dirait *bon fils*, *homme d'un bon naturel*, surnom moins éclatant, mais plus estimable que les titres de vainqueurs des nations.

Métellus assistait à des jeux lorsqu'on lui rendit les lettres qui lui apprenaient son rappel. Il attendit la fin du spectacle pour les lire. On ne remarqua aucune émotion sur son visage. Toujours égal dans l'une et l'autre fortune[3], toujours maître de lui-même, et supérieur à toutes les passions, comme son exil ne l'avait point plongé dans la tristesse, son rappel ne lui causa point une joie immodérée.

Quand on sut qu'il était près près d'arriver à Rome, le sénat, le peuple, les riches et les pauvres, en un mot, toute la ville s'empressa d'aller à sa rencontre, et de lui faire en quelque sorte réparation de l'injustice qu'on avait commise à son égard. On peut dire qu'il

[1] « Statuerunt equites romani improbum civem esse, « et non retinendum in civitate, qui hominis, hostilem in « modum seditiosi, imagine, aut mortem ejus honestaret, aut desideria imperitorum misericordiâ commoveret, aut suam significaret imitandæ improbitatis « voluntatem. » (CIC. *pro Rabir.* n. 24.)

[2] An. R. 653; av. J. C. 99.

[1] Diod. apud. Vales.

[2] « Metellus Pius, pertinaci erga exsulem patrem « amore, tam clarum lacrymis quàm alii victoriis nomen « assecutus. » (VAL. MAX. lib. 5, cap. 2)

[3] « Eumdem constat pari vultu et exsulem fuisse, et « restitutum : adeò moderationis beneficio, medius sem« per inter secundas et adversas res animi firmitate versatus est. » (VAL. MAX. lib. 4, cap. 1.)

n'y a eu ni charges[1], ni triomphes qui lui aient fait plus d'honneur que son exil, soit qu'on en considère la cause, ou la sage conduite qu'il garda, ou enfin la gloire de son retour.

Marius, ne pouvant soutenir la vue des honneurs qu'il prévoyait bien qu'on rendrait à son ennemi (car les hommages rendus à la vertu sont un véritable tourment pour l'envie), avait quitté la ville, et s'était embarqué pour la Cappadoce et la Galatie, alléguant pour prétexte qu'il allait s'acquitter des sacrifices qu'il avait voués à la mère des dieux[2]. Nous verrons dans la suite qu'il avait encore une vue secrète, qui était de provoquer et de hâter la guerre que l'on soupçonnait Mithridate de méditer contre les Romains, ne doutant pas qu'on ne lui donnât en ce cas le commandement des armées, et par conséquent l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire et de nouvelles richesses. Aussi, quoique ce roi si puissant eût pris à tâche de l'accabler de témoignages d'honneur, Marius ne se laissa point adoucir ni amener à lui rendre déférence pour déférence, mais lui dit avec sa hauteur accoutumée : *Roi de Pont, il faut ou devenir plus puissant que les Romains, ou vous soumettre à leurs ordres.* Mithridate, qui n'avait jamais entendu personne qui lui parlât de ce ton, conçut alors ce que c'était que la fierté romaine, qu'il ne connaissait jusque-là que par le rapport des autres.

§ III. — Naissance de César. Antoine avait triomphé des pirates. Aquilius, accusé de concussion, est sauvé par l'éloquence d'Antoine. Brigandage des magistrats romains dans les provinces. Conduite admirable de Scévola, proconsul d'Asie. Victimes humaines défendues. Duronius est chassé du sénat pour une raison fort remarquable. Le royaume de Cyrène donné aux Romains par testament. Sertorius, tribun des soldats, se signale en Espagne. Éloge de Crassus et de Scévola. Loi portée par ces consuls pour arrêter les usurpations du droit de citoyen romain. Scévola renonce au gouvernement de province qui lui était échu. Crassus désire inutilement de triompher. Intégrité et noble confiance de Crassus. Sédition de Norbanus. Il est appelé en jugement. Caractère de Sulpicius. Sages avis qu'Antoine lui donne. Préture de Sylla. Il donne un combat de cent lions déchaînés. Ordonnance des censeurs Crassus et Domitius contre les rhéteurs latins. Débats entre les censeurs. Luxe de l'orateur Crassus. Condamnation injuste de Rutilius. Il s'exile volontairement. Invité à revenir à Rome par Sylla, il refuse. Il avait embrassé toutes les belles connaissances.

M. ANTONIUS[1].
A. POSTUMIUS ALBINUS.

Le rappel de Métellus Numidicus, et la naissance de César, sont les seuls événements par lesquels soit marqué le consulat de Marc-Antoine.

Sa préture avait été plus illustre. Etant préteur[2], il vainquit les pirates, qui paraissent ici pour la première fois dans l'histoire, mais dont nous aurons lieu de parler beaucoup dans la suite. Il les poursuivit jusqu'en Cilicie, qui était leur asile et leur repaire; et des conjectures probables donnent lieu de croire qu'il remporta sur eux des avantages assez grands pour mériter le triomphe. Ce fut sous le troisième ou le quatrième consulat de Marius.

Q. CÆCILIUS METELLUS NEPOS[3].
T. DIDIUS.

Quelque honneur que le triomphe ait pu faire à Marc-Antoine, son éloquence l'a rendu bien plus recommandable, et de son vivant, et dans la postérité. Il en donna cette année une preuve magnifique dans la cause de M. Aquillus, qui avait terminé avec autant de bravoure que de bonheur la guerre contre les esclaves de Sicile, mais qui ne se piquait pas de probité comme de courage, et à qui l'amour de l'argent avait fait commettre bien des injustices. Il fut donc accusé de concussion. On citait des faits, on produisait des

[1] « Nec triumphis honoribusque, quàm ausi causâ « exsilii, aut exsilio, aut reditu, clarior fuit Numidicus.» (Vell. Patercul. lib. 2, cap. 15.)

[2] Plut.

[1] An. R. 653; av. J. C. 99.

[2] Pigh. Annal. ad an. 651.

[3] An R. 654; av. J. C. 98.

témoins, on employait contre lui des preuves qui étaient sans réplique. Il augmentait encore le péril où il était par sa fierté, n'ayant pu se résoudre à faire le personnage de suppliant, et à implorer la miséricorde des juges. Si jamais il y eut cause désespérée, c'était la sienne, et sa condamnation paraissait inévitable.

Mais il avait pour avocat un des plus habiles orateurs que Rome ait portés. Rien ne manquait à Antoine, ni du côté de la nature, ni du côté de l'art, qu'il dissimulait pourtant, affectant de paraître avoir l'esprit peu cultivé[1], dans la pensée que son discours ferait plus d'impression sur ses auditeurs, parce que l'on se défierait moins de lui. Il semblait plaider sans préparation[2]; il était néanmoins si bien préparé, que ses juges paraissaient ne l'être pas toujours assez pour se mettre sur leurs gardes contre l'art caché dans ses discours. Son grand talent était d'émouvoir les passions, et jamais ce talent ne parut avec plus d'éclat que dans une cause défavorable, comme était celle d'Aquilius. C'est lui-même, ou, si l'on veut, Cicéron par sa bouche, qui nous le fait remarquer. « Quand les juges[3] se « prêtent à moi, dit Antoine, et se portent « d'eux-mêmes où je les veux pousser, je « profite de cette heureuse disposition, et je « tourne mes voiles vers le côté d'où le veut « souffle. Mais quand je les trouve indiffé« rents et immobiles, la chose est plus dif« ficile; car il faut pour lors que l'orateur « produise et crée pour ainsi dire à neuf, par « la seule force de l'éloquence, tous les sen« timents qu'il a besoin d'exciter, sans qu'au« cune disposition précédente et indépendante « de lui l'aide et le favorise. Je ne désespère « pas néanmoins; car la parole, qu'un bon « poëte[1] appelle avec raison *une puissante* « *maîtresse qui domine sur les esprits, et une* « *reine qui exerce sur tous les hommes un* « *pouvoir souverain*, la parole a une force « invincible, que rien ne peut arrêter. Peu « contente d'elle-même lorsqu'elle n'a qu'à « pousser les hommes au penchant où leur « cœur est déjà enclin, ou à vaincre leur « tranquille indifférence, elle se fait gloire « de les terrasser malgré leur résistance, et « de les contraindre par des efforts victorieux « à rendre les armes. »

C'est ainsi qu'Antoine se conduisit en plaidant la cause dont je parle actuellement. Après avoir fait valoir dans son discours tout ce que l'on pouvait dire en faveur d'Aquilius, près de finir, il le saisit par le bras, le fit lever, lui déchira sa tunique par devant, et montra aux juges les cicatrices des glorieuses blessures qu'il avait reçues dans divers combats. Il s'étendit aussi beaucoup sur une autre blessure que lui avait faite à la tête en dernier lieu Athénion, ce brave chef des esclaves révoltés.

On conçoit aisément quel effet devait produire sur l'esprit des juges un tel spectacle, accompagné de discours vifs et touchants, qui marquaient un cœur pénétré de douleur et de commisération. « Je n'aurais pu[1], dit-il, ex-

[1] « Antonius probabiliorem hoc populo orationem fore « censebat suam, si omninò didicisse nunquam putare« tur. » Cic. *de Orat.* lib. 2, cap. 4.)

[2] « Erat memoria summa, nulla meditationis suspicio. « Imparatus semper ad dicendum ingredi videbatur; sed « ita erat paratus, ut judices, illo dicente, nonnunquam « viderentur non satis parati ad cavendum fuisse. » (Cic. in *Bruto*, n. 139.)

[3] « Si se dant (judices) et suâ sponte, quò impellimus, « inclinant atque propendent; accipio quod datur, et ad « id, undè aliquis flatus ostenditur, vela do. Sin est in« teger quietusque judex, plus est operis: sunt enim « omnia dicendo excitanda, nihil adjuvante naturâ. Sed « tantam vim habet illa, quæ rectè a bono poetâ dicta est « *flexanima atque omnium regina rerum oratio*, ut non « modò inclinantem * impellere, aut stantem inclinare, « sed etiam adversantem et repugnantem, ut imperator « bonus ac fortis, capere possit. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 187.)

* Je lis *impellere* au lieu de *erigere*, qui me paraît contraire à toute la suite du raisonnement de Cicéron.

[1] Ennius.

[1] « Nolite existimare..... quum mihi M. Aquillius in « civitate retinendus esset, me, quæ in illa causâ pero« randâ dixerim, sine magno dolore fecisse. Quem enim « ego consulem fuisse, imperatorem ornatum a senatu, « ovantem in Capitolium adscendisse meminissem, hunc « quum afflictum, debilitatum, mœrentem, in summum « discrimen adductum viderem, non priùs sum conatus « misericordiam aliis commovere, quam misericordiâ « sum ipse captus...

« Quum C. Marius mœrorem orationis meæ præsens « ac sedens multùm lacrymis suis adjuvaret, quumque « illum ego crebrò appellans, collegam ei suum commen-

« ciler ces sentiments dans les autres, si je « n'en avais été moi-même pénétré jusqu'au « cœur. Et comment ne l'aurais-je pas été en « voyant un homme honoré peu de temps « auparavant du consulat, du commande- « ment des armées, du triomphe, en le « voyant, dis-je, dans l'affliction, dans l'hu- « miliation, dans le danger de perdre son « honneur et sa patrie, et réduit à l'état du « monde le plus digne de pitié? Marius, qui « par sa présence marquait assez l'intérêt « qu'il prenait au jugement qui allait se pro- « noncer, m'aida beaucoup, et releva la force « de mon discours par ses larmes : je lui « adressai souvent la parole en lui recomman- « dant un ami et un ancien collègue, et en « lui représentant que la cause que je plaidais « était la cause commune de tous les généraux « d'armée : j'implorai en faveur de ma patrie « le secours des dieux et des hommes, des « citoyens et des alliés; et je mettais dans « tout ce que je disais une vérité de senti- « ment, une douleur qui partait du fond de « l'âme : sans quoi mon discours, loin de « toucher, aurait paru digne de risée. »

Le succès répondit aux vœux et à l'espérance du pathétique orateur. « Les juges[1], « dit Cicéron dans un de ses plaidoyers, « craignirent que, s'ils condamnaient un « homme que la fortune avait sauvé des traits « des ennemis, et qui lui-même n'avait « point épargné sa vie pour le salut de l'état, « il ne parût avoir échappé à tant de dangers, « moins pour être l'ornement et la gloire de « cet empire, qu'une victime de la rigueur « impitoyable des juges. » Aquilius fut renvoyés absous, et le gain de cette cause attira une admiration générale à son défenseur.

Je me suis permis d'autant plus volontiers un long détail sur ce fait, que Tite-Live en avait fait mention, comme il paraît par l'Epitome LXX. D'ailleurs il n'est pas inutile, même historiquement, d'observer dans un exemple célèbre, tel que celui-ci, que la façon de plaider des Romains était fort différente de la nôtre; et que, si notre plaidoirie est plus serrée, plus précise, plus renfermée dans les raisonnements et dans les preuves, la leur, en se donnant plus de champ, donnait lieu aussi à de plus grands traits d'éloquence.

Il eût peut-être été à souhaiter pour le bonheur des provinces que l'éloquence d'Antoine n'eût pas fait une si forte impression sur les juges d'Aquilius, et que l'accusé eût subi la condamnation qu'il méritait par les concussions dont il s'était rendu coupable, de même qu'il avait reçu par le triomphe la juste récompense qui était due à ses services et à sa valeur : car l'avidité des généraux et des magistrats romains croissait de jour en jour, et les sujets de l'empire étaient exposés à toutes sortes de vexations de leur part[1]. Le brigandage s'exerçait avec d'autant plus de licence, que les chevaliers romains, actuellement seuls en possession de la judicature dans Rome, avaient intérêt à le favoriser : car les publicains, ou ceux qui levaient les impôts, étaient, comme nous l'avons déjà observé plus d'une fois, de l'ordre des chevaliers. Ainsi les proconsuls et les propréteurs, en lâchant la bride à l'avidité des publicains dans les provinces, étaient sûrs de pouvoir satisfaire la leur impunément, puisqu'ils retrouvaient pour juges à Rome les amis, les confrères, les associés de ceux dont ils avaient appuyé les injustices.

Il restait néanmoins encore parmi les magistrats romains des hommes qui ne se laissaient point entraîner par le torrent des mauvais exemples, et qui même faisaient gloire de s'y opposer. L'histoire nous en offre deux de cette espèce dans les temps dont nous parlons, quoiqu'il ne soit pas aisé de déter-

« darem, atque ipsum advocatum ad communem impe- « ratorum fortunam defendendam invocarem; non fuit « hæc sine meis lacrymis, non sine dolore magno mise- « ratio, omniumque deorum, et hominum, et civium, et « sociorum imploratio. Quibus omnibus verbis, quæ a « me tum sunt habita, si dolor abfuisset meus, non modò « non miserabilis, sed irridenda fuisset oratio mea. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 104, 194, 195, 196.)

[1] « Eò adduxit eos qui erant judicaturi, vehementer « ut vererentur, ne quem virum fortuna ex hostium telis « eripuisset, quum sibi ipsi non pepercisset, hic, non ad « populi romani laudem, sed ad judicum crudelitatem « videretur esse servatus. » (*In Verr.* lib. 5, n. 3.)

[1] Diod. apud Vales. lib. 36.

miner au juste l'année où ils gouvernèrent leurs heureuses provinces.

Le premier est Q. Mucius Scévola[1], qui fut envoyé proconsul en Asie. Il commença par se donner un excellent lieutenant général, le vertueux Rutilius, qui était son ami, et dont il fit son conseil. L'intégrité, l'incorruptibilité, sont des vertus qui méritent à peine d'être relevées dans Scévola. Il n'exigea pas même des peuples les sommes que la coutume lui permettait de lever pour sa dépense et pour celle de sa maison. Il trouva une ressource meilleure : ce fut celle de la simplicité. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est que, malgré le crédit énorme des chevaliers romains, il attaqua généreusement les publicains qui avaient commis des vexations, et en fit une sévère justice. Il écoutait les plaintes que l'on portait contre eux, et si elles étaient prouvées, il les condamnait à des dédommagements envers ceux qu'ils avaient maltraités, et, pour les forcer au paiement, il les livrait, selon les lois romaines, à leurs parties adverses. C'était un spectacle bien inespéré et bien doux pour toute l'Asie de voir ces fiers oppresseurs traînés en prison à leur tour par ceux qu'ils avaient opprimés. S'il traitait ainsi les maîtres, on peut bien juger que les commis, qui souvent n'étaient que des esclaves, n'étaient pas épargnés. Il y en eut un qui était comme leur premier homme d'affaires, que Scévola fit mettre en croix, quoiqu'il eût déjà négocié sa liberté avec ses maîtres, et qu'il fût prêt à en donner le prix. Par cette conduite il regagna au peuple romain l'affection des peuples d'Asie : et il s'en fit lui-même tellement aimer, que, suivant une coutume impie, mais que l'idolâtrie autorisait[2], ils établirent une fête en son honneur, qui fut appelée la fête *Mucienne*. Et dans la suite le sénat proposait aux proconsuls la conduite de Scévola comme le modèle sur lequel ils devaient se régler. Nous verrons bientôt comment les chevaliers romains se vengèrent sur Rutilius, n'ayant pu apparemment trouver l'occasion de le faire sur Scévola.

[1] C'est Scévola le pontife, qu'il ne faut pas confondre avec Scévola l'augure, dont il a été parlé ailleurs.

[2] Cic. in Verr. lib. 2, n. 51.—Val. Max. lib. 1, cap. 15.

Le second exemple que j'ai à rapporter, est celui de L. Sempronius Asellio, préteur de Sicile. Pour donner en un mot une idée de la sagesse de son gouvernement[1], il suffit de dire qu'il fut le digne imitateur de Scévola. Mais une circonstance qui mérite extrêmement d'être remarquée; c'est l'attention particulière qu'il eut à protéger les faibles. Les autres préteurs donnaient des tuteurs aux pupilles, et aux femmes qui n'avaient point de parents proches. Pour lui, il se rendit le tuteur de tous ceux qui n'en avaient point; et, prenant par lui-même le soin de leurs affaires, il les préserva de l'oppression. Enfin, se montrant le vengeur de toutes les injustices, soit publiques, soit particulières, il ramena dans la Sicile ces siècles heureux dont elle avait perdu le souvenir.

CN. CORNELIUS LENTULUS[2].
P. LICINIUS CRASSUS.

Le second des deux consuls de cette année est le père du fameux Crassus, qui forma le premier triumvirat avec Pompée et César.

Il fut rendu sous ces consuls un sénatus-consulte qui défendait d'immoler des hommes : car jusque-là, à la honte de l'humanité[3], et de la nation romaine en particulier, ces sacrifices abominables avaient été pratiqués dans Rome par autorité publique. C'est ici la première fois qu'ils sont défendus; et même cette défense ne suffit pas pour les abolir. Si nous en croyons Dion, César en renouvela l'exemple[4] : et Pline rapporte que le siècle où il vivait avait encore été témoin plus d'une fois de ces horreurs.

La résolution ayant été prise de créer des censeurs[5], tout le monde s'attendait que Marius, qui était alors revenu à Rome, se mettrait sur les rangs. Mais, depuis l'affaire de Saturnin, il était tombé dans un tel discrédit auprès de la noblesse et du peuple également, qu'il n'osa pas se présenter, dans la crainte d'essuyer un refus. Il tournait néanmoins la

[1] Diod. ibid.

[2] An. R. 655; av. J. C. 97.

[3] Plin. Hist. nat. xxx. 1.

[4] Dio. lib. 43. — Plin. lib. 28, cap. 1.

[5] Plutarch.

chose à son avantage, disant qu'il n'avait pas voulu se rendre odieux par une sévérité dont la censure lui aurait imposé l'obligation. On nomma censeurs Marc-Antoine et L. Valérius Flaccus.

Le détail de ce qu'ils firent dans leur magistrature nous est inconnu. On sait seulement qu'ils nommèrent pour prince du sénat M. Æmilius Scaurus, et qu'ils effacèrent du catalogue des sénateurs M. Duronius, parce qu'étant tribun du peuple, il avait fait casser la loi[1] qui modérait les dépenses de la table. Valère-Maxime met dans tout son jour l'indignité de l'action de ce tribun. Il monta, dit-il, sur la tribune aux harangues, pour faire au peuple ces plaintes : « On a mis à votre luxe, « Romains, un frein que vous ne devez point « souffrir : on a fixé et contraint votre liberté « par un lien qui doit vous paraître insupportable. Quoi! on a fait une loi qui vous commande la frugalité : nous cassons et annulons cette ordonnance comme ressentant la « rouille de cette dure et sauvage antiquité ; « car enfin, de quel usage est pour vous votre liberté, si, voulant périr par le luxe, on « ne vous le permet pas? » En effet, c'est là le sens du discours qu'a dû tenir le tribun pour abroger la loi dont il s'agit.

CN. DOMITIUS AHENOBARBUS [2].
L. CASSIUS LONGINUS.

La grandeur romaine s'augmentait par toute sorte de voies. Nous avons vu Attale Philométor, roi de Pergame, léguer ses états aux Romains par testament. Cette année, Ptolémée Apion, qui régnait à Cyrène, fit un semblable legs en leur faveur. Il était fils naturel de Ptolémée Physcon, roi d'Égypte, qui en mourant avait pourvu à son établissement en lui donnant la Cyrénaïque et les pays adjacents. Ce démembrement du royaume d'Egypte paraissait devoir s'y rejoindre après la mort de celui pour qui il avait été fait. Apion préféra les Romains, et diminua d'autant la puissance des Ptolémées, qui ne s'affaiblissait déjà que trop par les divisions et par les guerres civiles. Les Romains donnèrent la liberté aux villes qui venaient de leur être léguées. C'étaient des villes grecques, à qui un pareil présent était infiniment agréable : et les Romains évitaient par là le soupçon d'avidité.

T. Didius, qui avait été consul en 654, faisait depuis deux ans la guerre en Espagne avec assez de succès. Mais nous ignorerions absolument tout le détail de ce qui s'est passé pendant son commandement, si Sertorius n'eût servi sous lui en qualité de tribun des soldats. C'est ce qui nous a conservé un trait rapporté par Plutarque, où l'on reconnaîtra le génie de Sertorius, homme de ressources, et qui savait joindre la ruse à l'audace.

Il était en garnison dans Castulo, ville située sur le Bétis (*Guadalquivir*), et qui est célèbre dans l'histoire dès le temps de la guerre d'Annibal. Les soldats romains, se trouvant dans l'abondance, en usaient sans mesure, et se livraient au vin et à toute sorte d'excès. Les habitants de Castulo profitèrent de cette négligence. Ils s'adressèrent aux Gyriséniens, leurs voisins et leurs alliés; et, en ayant obtenu un secours, qu'ils firent entrer secrètement dans leur ville, ils se jetèrent sur les Romains, dont ils tuèrent un grand nombre. Sertorius se sauva, et ayant ramassé ceux qui comme lui purent sortir de la ville, il en fit le tour, et alla à la porte par laquelle le secours était entré. Les barbares n'avaient point eu la précaution d'y mettre une garde. Sertorius s'en empara, y laissa un corps de garde, et, tombant sur les Espagnols, il les fit tous passer au fil de l'épée.

Ce n'est pas tout, il fit prendre aux Romains les habits de ceux qu'ils venaient de tuer, et les mena promptement à la ville des Gyriséniens. Ceux-ci, trompés par les habits à l'espagnole, crurent voir revenir leurs concitoyens et leurs amis victorieux, et ouvrirent toutes leurs portes. Sertorius en tua plusieurs, vendit les autres, qui s'étaient rendus à discrétion : et ainsi non-seulement il recouvra la ville qui avait été presque perdue pour les Romains, mais il y ajouta une nouvelle conquête.

[1] La dernière loi de cette espèce était la loi Licinia, dont il a été parlé au livre XXVII.
[2] An. R. 656, av. J. C. 96.

L. LICINIUS CRASSUS [1].
Q. MUCIUS SCEVOLA.

Les deux consuls de cette année sont extrêmement illustres. L'un est l'orateur Crassus, dont l'éloquence a été tant célébrée par Cicéron. J'en ai parlé ailleurs assez au long. L'autre est ce même Scévola dont je viens de raconter la conduite admirable dans le proconsulat d'Asie. Ils étaient fort unis, et avaient été collègues dans toutes les charges, excepté dans le tribunal, que Scévola n'avait exercé qu'une année après Crassus. Ils avaient de grands rapports pour les talents; car ils étaient [2] tous deux orateurs et jurisconsultes, mais avec cette différence, que Scévola excellait davantage dans la science du droit, et Crassus dans l'éloquence. Il en était de même de tout le reste. En tout ils se ressemblaient [3], réunissant, mais dans un degré inégal, des qualités qui se balançaient l'une l'autre; en sorte qu'on ne savait presque à qui l'on aurait donné la préférence. Crassus, parmi ceux qui recherchaient l'élégance et l'ornement du discours, était celui qui en usait avec le plus de sobriété et de réserve; et Scévola, entre ceux qui se piquaient d'être sobres et réservés par rapport aux ornements, était celui qui mettait le plus d'élégance dans son style. Crassus joignait à une grande politesse un air sérieux et un peu sévère; et Scévola tempérait la sévérité qui lui était naturelle par des manières douces et polies.

Le consulat de ces deux grands hommes ne nous fournit d'autre événement considérable qu'une loi qu'ils portèrent de concert pour empêcher l'usurpation du droit de citoyen romain, qu'un grand nombre de Latins et d'Italiens s'attribuaient sans titre ni fondement. Il y avait déjà longtemps que l'on avait été obligé d'aller au-devant des fraudes de cette nature, qui se multipliaient beaucoup. J'ai rapporté les précautions qui furent prises pour remédier à cet abus sous le consulat de C. Claudius et de Ti. Sempronius, l'an de Rome 575. La chose fut portée bien plus loin par M. Junius Pennus, tribun du peuple, qui, en 626, fit passer une loi pour obliger de sortir de la ville tous ceux qui n'étaient point citoyens; loi dure [1], loi contraire à l'humanité, que C. Gracchus, encore fort jeune, combattit de toutes ses forces, mais inutilement. La loi de nos deux consuls était sage. Il est injuste et contraire au bon ordre que ceux qui ne sont point citoyens se portent pour tels, et c'est tout ce qu'elle défendait. Elle a été néanmoins accusée d'avoir nui à la république [2], et d'avoir attiré la révolte des peuples d'Italie et la guerre sociale. Mais le mal venait de plus loin et avait de plus profondes racines.

Nous ne savons point quelle province échut à Scévola, mais il y renonça. Il ne pouvait rien ajouter à la gloire qu'il avait acquise dans son gouvernement d'Asie.

Crassus, après l'année de son consulat expirée, alla dans la Gaule cisalpine, qu'il avait pour département; et toute sa sagesse ne fut point à l'épreuve du désir de triompher. Il réprima les courses de quelques montagnards, qui de temps en temps infestaient la plaine. Mais ni les exploits n'étaient considérables, ni la guerre même en soi fort nécessaire, s'il est vrai [3], comme le dit élégamment Cicéron, qu'il voulut presque s'escrimer contre les rochers des Alpes, pour trouver matière de triomphe où il n'y avait point d'ennemi. Il demanda donc le triomphe, et même son crédit était si grand dans le sénat, qu'il l'aurait obtenu; mais l'austérité de Scévola l'arrêta tout court. Quoique son ami, quoique son col-

[1] An. R. 657; av. J. C. 95.

[2] « Eloquentium jurisperitissimus Crassus, jurisperitorum eloquentissimus Scævola putabatur. » (Cic. in *Brut.* n. 145.)

[3] « In reliquis rebus ita dissimiles erant inter sese, « statuere ut tamen non posses utrius te malles similio« rem. Crassus erat elegantium parcissimus, Scævola « parcorum elegantissimus. Crassus in summâ comitate « habebat etiam severitatis satis; Scævolæ multâ in se« veritate non deerat tamen comitas. » (Id. ibid. n. 148.)

[1] « Esse pro cive qui civis non sit, rectum est non li« cere : quam legem tulerunt sapientissimi consules, « Crassus et Scævola : usu verò urbis prohibere peregri« nos, sanè inhumanum est. » (Cic. *de Offic.* lib. 3, cap. 47.)

[2] Cic. pro Cornel. et ibi Ascon.

[3] « L. Crassus, homo sapientissimus nostræ civitatis, « spiculis propè scrutatus est Alpes : ut ubi hostis non « erat, ibi triumphi causam aliquam quæreret. » (Cic. in *Pis*, n. 62.)

lègue, il préféra l'honneur de la république aux liaisons particulières, et empêcha qu'on ne lui accordât sa demande.

Du reste, Crassus se conduisit dans son gouvernement avec beaucoup de vertu et d'intégrité [1]. Et Carbon, fils de celui qu'il avait accusé et fait condamner, étant venu dans la Gaule pour épier ses actions, ce sage magistrat le craignit si peu, qu'il lui assigna une place sur son tribunal, à côté de lui, et ne prononça sur aucune affaire qu'en sa présence et sous ses yeux : noble confiance, et qui lui fait plus d'honneur que ses talents!

Pendant que Crassus était encore à Rome, et consul, le tribun Norbanus y excita une sédition violente en accusant Cépion devant le peuple. J'en ai rapporté plus haut le détail et l'événement par rapport à Cépion. Cette affaire eut des suites pour Norbanus, dont je vais rendre compte.

L. DOMITIUS AHENOBARBUS [2].
C. COELIUS CALDUS.

Sous ces consuls, Norbanus fut appelé en jugement, comme s'étant rendu coupable de lèse-majesté publique, par la sédition dont il avait été l'auteur. On permet aux historiens de décrire fort au long des combats guerriers entre des généraux; pourquoi ne leur serait-il pas permis d'en rapporter aussi d'une autre espèce, mais non moins intéressants pour un grand nombre de lecteurs, ni moins instructifs? J'entends les combats d'éloquence entre les plus illustres orateurs de l'antiquité. Nous en allons voir un dont Cicéron nous a développé tout l'art et toute l'adresse. Sulpicius était l'accusateur de Norbanus, et Antoine défendait l'accusé. Ce qui a été dit jusqu'ici d'Antoine suffit pour le faire connaître.

Sulpicius était alors très-jeune [3]. Il était né pour devenir un grand et sublime orateur; il avait du feu, de la véhémence, de l'élévation. Quant à ce qui regarde toutes les parties de l'éloquence du corps, une physionomie noble et heureuse, de la grâce et de la dignité dans les gestes, une voix douce et en même temps sonore, il possédait tous ces avantages en un degré éminent. Mais écoutons ce qu'Antoine va nous en dire. « J'entendis Sulpicius plaider « encore tout jeune, dit-il, une petite cause. « Il me charma. Seulement son élocution se « sentait un peu de la vivacité de l'âge : « elle était hardie et trop abondante. Je « n'en fus pas choqué, car je veux voir et « j'aime dans un jeune homme cette fécondité de pensées et d'expressions, quoi« qu'elle passe les bornes, et s'écarte jus« qu'à un certain point de la justesse. Voyant « un naturel si heureux, je l'exhortai fort à « le cultiver avec soin, à regarder le barreau « comme la meilleure école où il pût se for« mer, et à prendre quelqu'un des plus il« lustres orateurs pour modèle, ajoutant que, « s'il voulait me croire, il n'en choisirait point « d'autre que Crassus. Il saisit mon avis, et « me dit, par politesse, qu'il souhaiterait « aussi m'avoir pour maître. A peine s'était« il passé une année depuis cet entretien, « qu'il accusa Norbanus, dont je pris la dé« fense. Je ne puis exprimer quel change« ment je trouvai entre ce qu'il était actuel« lement, et l'état où je l'avais vu un an aupa« ravant. Son naturel le portait à ce genre « d'éloquence grand et magnifique que nous « admirons dans Crassus; mais il n'y serait « point parvenu, si à cet heureux naturel il « n'eût joint un travail assidu, et si en plai« dant il n'eût employé toute son attention à « imiter l'excellent modèle qu'il s'était pro« posé. » [1]

Voilà le grand service que les anciens avocats du premier rang peuvent rendre à ceux qui entrent dans la noble carrière du barreau; et il me semble que c'est une grande consolation pour eux, de voir une brillante et laborieuse jeunesse marcher sur leurs traces, en profitant de leurs avis, et les suivre de près.

Je viens maintenant à la cause de Norbanus, sur laquelle Antoine s'explique admirablement. Il avait insisté beaucoup sur cette maxime fondamentale en éloquence, qu'il faut

[1] Val. Max. lib. 6, cap. 7.
[2] An. R. 658; av. J. C. 94.
[3] Cic. de Orat. lib. 1, n. 131, 132.

[1] Cic. de Orat. lib. 2, n. 88, 89.

que l'orateur soit lui-même vivement touché, s'il veut toucher les autres. Après quoi il continue ainsi, en s'adressant à Sulpicius : « Mais « qu'ai-je besoin de vous donner cet avertis- « sement, à vous, qui, lorsque vous vous por- « tâtes pour accusateur contre Norbanus, qui « avait été mon questeur, animâtes si puis- « samment les juges, non-seulement par la « force de votre discours, mais encore plus « par la vivacité des sentiments de douleur « et d'indignation dont vous parûtes pénétré, « qu'à peine osai-je entreprendre d'éteindre « cette espèce d'incendie que vous aviez al- « lumé dans tous les esprits?

« Il est vrai que tout vous était favorable « dans la cause que vous plaidiez. Vous por- « tiez devant les juges des faits tout à fait « graves : une violence ouverte, une assem- « blée obligée de se dissiper par la fuite, des « pierres lancées par les séditieux, une cruauté « odieuse qui s'acharnait sur l'infortuné Cé- « pion, le prince du sénat et le plus illustre « citoyen de Rome (Scaurus) frappé d'un coup « de pierre, enfin deux tribuns du peuple « chassés par force de la tribune aux haran- « gues, tout cela paraissait atroce et ne pou- « vait se nier. D'ailleurs on applaudissait gé- « néralement au zèle louable qu'un jeune « homme de votre âge témoignait pour le « bon ordre et pour l'honneur de la républi- « que; au lieu qu'il ne semblait guère con- « venable à un ancien conseur, comme je « suis, de défendre un citoyen séditieux, et « qui avait pris à tâche d'aggraver le malheur « d'un personnage consulaire. Nous avions « pour juges d'excellents citoyens; la place « publique était remplie d'honnêtes gens; en « sorte qu'à grande peine m'accordait-on quel- « que ombre d'excuse sur ce qu'après tout « celui que je défendais avait été mon ques- « teur.

« Voilà dans quelle disposition je trouvai « les esprits. S'il y eut de l'art ou non dans « mon discours, vous en jugerez. Pour moi, « je me contenterai de vous exposer simple- « ment ce que je fis. Je parcourus tous les « différents genres de séditions qui avaient « agité la république, en remontant jusqu'aux « temps les plus reculés : je n'en dissimulai « point les inconvénients et les dangers, et je « conclus que véritablement toutes ces sédi- « tions avaient été fâcheuses, mais que quel- « ques-unes devaient pourtant être regar- « dées comme justes et presque nécessaires. Je « montrai qu'on n'avait pu ni chasser les rois, « ni créer les tribuns, ni donner des bornes « à la puissance consulaire par les ordon- « nances du peuple, comme on avait fait si « souvent, ni établir le droit d'appel au peu- « ple, ce droit que l'on peut appeler la sau- « vegarde des citoyens et le rempart de la « liberté, sans trouver une forte résistance « de la part des nobles, accompagnée de trou- « bles violents : que par conséquent, si toutes « ces séditions avaient été salutaires à la ré- « publique, il ne fallait pas, sans examen, « faire un crime capital à Norbanus des mou- « vements tumultueux excités par le peuple « dans l'affaire dont il s'agissait.

« Après ce premier pas, j'en fis un second. « J'ajoutai que, si l'on reconnaissait que le « peuple eût eu, dans quelques occasions, « de justes raisons de s'émouvoir et de se sou- « lever, comme on n'en pouvait disconvenir, « jamais certainement il n'en avait eu de « cause plus légitime que dans le cas présent. « A cet endroit je pris de l'essor, j'invectivai « avec force contre la fuite honteuse de Cé- « pion; je déplorai la perte de l'armée. Par « là je renouvelais la douleur, je rouvrais la « plaie de ceux qui pleuraient leurs proches « tués dans ce malheureux combat; et en « même temps je rallumais et appuyais d'un « motif de bien public la haine des chevaliers « romains, nos juges, contre Cépion, qui avait « voulu leur ôter, au moins en partie les ju- « gements.

« Quand je sentis que je m'étais rendu maî- « tre de mon auditoire, et que les juges me « parurent devenus favorables à ma cause, « alors, aux passions vives et véhémentes que « j'avais employées jusque-là, je substituai « des sentiments plus doux. Je représentai « qu'il s'agissait ici de tout pour moi ; que je « parlais pour un ami qui, ayant été mon « questeur, devait, selon la maxime de nos « ancêtres, m'être aussi cher que s'il eût été « mon propre fils : qu'après avoir été de quel- « que secours souvent à des inconnus qui « n'avaient d'autre liaison avec moi que d'être

« citoyens d'une même ville, il me serait également douloureux et honteux de n'avoir « pu rendre le même service à un homme « qui m'était si étroitement lié. Je demandais « aux juges qu'ils se laissassent toucher par « la considération de mon âge, des charges « dont j'avais été honoré, des services que « je pouvais avoir rendus à la république, « enfin de la douleur si juste et si tendre « dont ils me voyaient pénétré : qu'ils ne me « refusassent pas une grâce, qui était la pre« mière que je leur eusse demandée pour « moi personnellement, ne m'étant jamais in« téressé pour les autres accusés que j'avais « défendus que comme pour des amis, au « lieu qu'ici je me regardais comme étant « moi-même en danger.

« Je traitai donc cette cause d'une façon « qui pourrait paraître contraire aux règles « de l'art, mais qui me réussit. Je ne fis qu'ef« fleurer légèrement la discussion du crime « de lèse-majesté, qui était le fond de l'affaire. « Tout le fort de mon plaidoyer roula sur les « passions et les mœurs; c'est-à-dire que je « m'attachai d'une part à ranimer avec véhé« mence les mouvements de haine contre Cé« pion, et de l'autre à me concilier l'affection « de mes juges en exprimant en moi les sen« timents d'un tendre et fidèle ami. C'est ainsi, « Sulpicius, qu'ayant plutôt remué les cœurs « qu'éclairé les esprits, je triomphai de votre « accusation. »

Cet exposé d'Antoine est confirmé et développé encore par la réponse de Sulpicius. « Rien n'est plus vrai, dit-il à Antoine, que « ce que vous venez de raconter : car si ja« mais j'ai cru être sûr de la victoire, c'est « dans cette occasion, où je la vis cepen« dant s'échapper subitement de mes mains. « Quand, après avoir allumé dans l'esprit des « juges ce que vous appelez *un incendie*, je « vous eus cédé la parole : grands dieux, quel « fut votre exorde! Quelle crainte, quel « embarras, quelle hésitation qui parurent « même dans la lenteur avec laquelle vous « traîniez vos syllabes! Comment saisîtes« vous l'unique ressource qui pouvait vous « ménager quelque excuse, en faisant valoir « la liaison intime que nos lois et nos usages « ont établie entre un consul et son questeur? « Combien profitâtes-vous habilement de « cette circonstance pour vous procurer une « entrée favorable auprès des juges! Je me « rassurais néanmoins, m'imaginant que tout « ce que vous pouviez gagner par les tours « fins et délicats d'une éloquence artificieuse, « c'était qu'en faveur des engagements qui « vous unissaient étroitement avec Norbanus, « on vous pardonnât d'avoir pris sa défense, « et de vous être chargé d'une si mauvaise « cause. Mais je fus bientôt détrompé. Vous « ne vous en tîntes pas là, et, vous insinuant « insensiblement dans les esprits, vous por« tâtes vos prétentions bien plus loin. Per« sonne ne s'en apercevait encore; mais je « commençai à craindre sérieusement, dès « que je vous vis donner à la cause une tour« nure moyennant laquelle tout ce qui s'était « passé n'était plus une sédition que l'on dût « imputer à Norbanus, mais un effet de la « juste colère du peuple romain. Quels res« sorts ne mîtes-vous pas en œuvre contre « Cépion! combien votre discours respirait-il « la haine et l'indignation contre l'auteur « d'une sanglante défaite, et en même temps « la commisération, soit par rapport à la ré« publique, soit par rapport aux particuliers « qui avaient péri dans le combat! Vous trai« tâtes de même tout ce qui regardait Scau« rus et mes autres témoins, non en réfutant « leurs dispositions, mais en rejetant le tout « sur le trop légitime ressentiment du peu« ple. »

Norbanus fut donc absous, et l'éloquence d'Antoine déroba encore un coupable à la juste peine qu'il méritait. Il semble qu'à Rome les juges se regardaient assez comme maîtres du sort des accusés plutôt que comme esclaves de la loi : heureux quand leur caprice se portait à faire grâce à un criminel, et non à perdre un innocent!

L'adresse de l'orateur ne laisse pas d'être louable en soi; et j'ai cru pouvoir en faire mention ici, d'autant plus que les faits purement historiques nous manquent absolument. Elle peut servir d'avertissement pour se tenir en garde contre de semblables artifices, et même d'exemple, si l'on se trouvait chargé d'une cause bonne et juste, mais qui, comme il peut arriver, fût chargée et enveloppée de

préjugés odieux. Sous ce point de vue, qu'il me soit permis de faire cette comparaison.

Il serait bien à souhaiter sans doute, pour former de jeune seigneurs destinés au métier de la guerre, que ces grands généraux qui, du consentement du public, s'y sont distingués par un mérite supérieur, prissent la peine, après que les événements sont passés, de nous tracer de leur propre main le plan général d'une campagne conçu et renfermé dans la tête d'un seul homme, les mesures prises de loin pour un siége ou pour une bataille, le profond secret qui en a dérobé la connaissance aux ennemis, les véritables causes qui ont fait réussir ou manquer une entreprise, et beaucoup d'autres circonstances pareilles, qui sont, à proprement parler, l'âme et d'une action et d'une histoire. Est-il moins utile pour des avocats qui commencent, et pour des jeunes gens qui se destinent au barreau, d'apprendre de la bouche même d'un des plus célèbres orateurs de l'antiquité, tout l'art qu'il a employé, et tous les ressorts secrets qu'il a fait jouer dans une cause, à la vérité mauvaise, mais à laquelle les meilleures peuvent ressembler pour la difficulté? Y a-t-il rhétorique qu'on puisse comparer à de pareilles observations? Aussi Sulpicius[1], qui avait pressé vivement Antoine de lui donner des préceptes d'éloquence, reconnaît que l'exposition qu'il a bien voulu lui faire de ce qu'il pratiquait lui-même dans ses plaidoyers lui paraît infiniment plus utile que tous les préceptes[2].

C. VALERIUS FLACCUS[3].
M. HERENNIUS.

Sylla, dont il n'est point parlé dans l'histoire depuis la bataille contre les Cimbres, où il servait sous Catulus, va reparaître sur la scène pour y jouer le premier rôle jusqu'à la fin de sa vie. Il fut préteur cette année ou la suivante[1]. Mais, ce qui est singulier, cet homme, destiné à voir dans peu tout l'empire romain fléchir sous sa loi[2], eut assez de peine à parvenir à la préture, et il ne l'obtint qu'après avoir essuyé un refus. Il tâchait, dans les mémoires qu'il avait faits de sa vie, de déguiser la vraie cause de ce refus, en disant que le peuple voulait le forcer de demander l'édilité, parce que ceux qui étaient revêtus de cette charge étaient obligés de donner des jeux, et que l'on en attendait de lui de magnifiques, à cause de ses liaisons avec Bocchus. La vérité est, selon Plutarque, qu'il avait cru emporter les suffrages de haute lutte par la seule recommandation de son mérite et de son nom. Il se trompa. Le peuple voulait être sollicité, et souvent même payé. Sylla, instruit à ses dépens, se remit sur les rangs sans autre délai que celui d'une année, et partie par des manières populaires qu'il savait fort bien employer, partie par argent, il obtint la préture. Aussi, comme dans une querelle qu'il eut avec César Strabon, homme d'esprit, et loué par Cicéron pour la bonne plaisanterie, il le menaçait d'user du pouvoir de sa charge : « Vous parlez juste, lui répliqua « César en riant, votre charge est bien à vous, « puisque vous l'avez achetée. »

Au reste, Sylla satisfit les désirs du peuple par rapport aux spectacles[3]. Il donna un combat de cent lions que Bocchus lui avait envoyés d'Afrique, avec des gens du pays accoutumés à combattre contre ces terribles animaux. Et, comme dans ces sortes de jeux le péril accroît le plaisir et l'admiration, on a remarqué que Sylla est le premier qui fit combattre les lions déchaînés, au lieu que jusqu'alors on avait pris la précaution, sage assurément, de ne les présenter au combat qu'avec leurs chaînes.

Cette année est celle de la naissance du poëte Lucrèce.

1 « Quæ quum abs te modò commemorarentur, equidem nulla præcepta desiderabam. Istam enim ipsam demonstrationem defensionum tuarum abs te ipso commemoratam, doctrinam esse non mediocrem puto. » (Cic. lib. *de Orat.* n. 204.)

2 Ici finit le manuscrit de M. Rollin.

3 An. R. 659; av. J. C. 93.

1 Pighius et Freinshemius mettent sous cette année la préture de Sylla. Une expression de Velleius, lib. 2, cap. 15, semble la retarder d'un an.

2 Plut. in Syl.

3 Plin. lib. 8, cap. 16; et Sén. de Brev. Vit. cap. 13.

C. CLAUDIUS PULCHER [1].
M. PERPERNA.

Sylla[2], après avoir passé dans Rome, selon l'usage, l'année de sa préture, fut envoyé en Cappadoce pour mettre sur le trône Ariobarzane, nouvellement élu avec l'agrément des Romains. Ces faits seront exposés ailleurs avec plus d'étendue. Sylla réussit sans beaucoup de peine, et établit Ariobarzane en possession de la Cappadoce.

Pendant qu'il était dans le voisinage de l'Euphrate, il reçut un ambassadeur du roi des Parthes. Jusque-là cette nation n'avait jamais rien eu à démêler avec les Romains; et l'on a compté parmi les traits du bonheur de Sylla qu'il ait été le premier Romain à qui les Parthes se soient adressés pour traiter d'amitié et d'alliance. Dans l'entrevue il montra une hauteur qui ne devait pas, ce semble, déplaire à Rome, et qui ne fut pourtant pas généralement approuvée. Ayant fait placer trois siéges, il prit celui du milieu entre le roi Ariobarzane et Orobaze. C'était le nom de l'ambassadeur, à qui il en coûta la vie, lorsqu'il fut de retour auprès de son maître, pour avoir mal soutenu l'honneur de la nation.

A Rome, l'orateur L. Crassus exerçait la censure avec Cn. Domitius Ahénobarbus[3]. Ces censeurs publièrent une ordonnance contre les rhéteurs latins qui commençaient à s'introduire dans la ville, au lieu qu'auparavant on n'y connaissait que les rhéteurs grecs. Ceux-ci avaient autrefois essuyé une pareille tempête; mais l'utilité de leurs leçons, et le goût du public, les avaient soutenus contre l'autorité des magistrats. Les écoles grecques jouissaient donc d'une pleine liberté, lorsque les censeurs dont nous parlons entreprirent de fermer les écoles latines, qui étaient nouvelles. Suétone nous a conservé la teneur de leur ordonnance, que je vais transcrire ici, quoiqu'elle ait déjà été rapportée dans l'Histoire Ancienne. « Nous avons appris qu'il y a des hommes « qui, sous le nom de *rhéteurs latins*, ont « établi une nouvelle forme d'étude et d'exercices, et que la jeunesse s'assemble dans « leurs écoles et y passe des journées entières « avec peu de fruit. Nos ancêtres ont réglé ce « qu'il convenait que leurs enfants apprissent, « et dans quelles écoles ils devaient aller. Ces « nouveaux établissements, opposés aux coutumes et aux usages de nos ancêtres, ne « peuvent nous plaire, et paraissent contre « le bon ordre. C'est pourquoi nous nous « croyons obligés de notifier notre sentiment, « et à ceux qui ont ouvert ces écoles, et à « ceux qui les fréquentent, et de leur déclarer que nous improuvons cette nouveauté. »

Cette ordonnance, quoique conçue en termes, ce semble, assez doux, interdisait néanmoins les écoles latines; et il n'est pas possible que l'on ne soit étonné de voir l'homme le plus éloquent de son siècle proscrire un établissement qui paraît si favorable aux progrès de l'éloquence : car quoi de plus utile et de plus sensé que de former de bonne heure les jeunes gens à écrire dans une langue dont ils doivent faire usage toute leur vie? Aussi Crassus, se justifiant dans Cicéron sur cette ordonnance, ne blâme point la chose en elle-même; il ne s'en prend qu'à l'impéritie de ces nouveaux maîtres [1], « qui n'apprenaient, dit-« il, à leurs disciples qu'à acquérir de la hardiesse, qualité dangereuse même avec le « savoir, mais funeste quand elle est jointe à « l'ignorance. »

Peut-être Cicéron prête-t-il ses sentiments à Crassus. Quoi qu'il en soit, si les rhéteurs latins furent terrassés par cette sévère ordonnance, ils se relevèrent et se rétablirent peu après : il y eut dans Rome concours d'écoles grecques et d'écoles latines pour l'éloquence, et on accoutumait les jeunes gens à composer dans les deux langues, pratique la plus utile, et peut-être même absolument indispensable pour une nation qui avait reçu toutes ses connaissances des Grecs, et à qui par conséquent il était nécessaire d'une part d'entretenir commerce avec ses maîtres pour ne pas retomber

[1] An. R. 660; av. J. C. 92.
[2] Plut. in Syl.
[3] Liv. lib. 26, pag. 11. — Sueton. de Claris Rhet.

[1] « Hos magistros nihil intelligebam posse docere, nisi « ut auderent; quod etiam cum bonis rebus conjunctum, per se ipsum magnoperè est fugiendum. » (*De Orat.* lib. 3, n. 94.)

dans l'ignorance, et de l'autre de transporter dans sa langue tout ce savoir étranger, de peur qu'il ne demeurât sans fruit.

Il ne paraît pas que la censure de Crassus et de Domitius ait été fort utile à la république, ni qu'elle leur ait fait beaucoup d'honneur à eux-mêmes. Elle se passa presque toute en querelles et en débats entre eux, dont la source était dans la diversité de leurs caractères. Domitius était dur; et Crassus au contraire donnait dans une élégance qui approchait fort du luxe, et qui ne lui laissait guère d'autorité pour condamner des excès dont il donnait lui-même l'exemple.

Son collègue lui reprochait surtout sa maison, qui était une des plus magnifiques de Rome[1]; et il insistait particulièrement sur l'article des six arbres que Pline appelle des *lotus*[2], et qui donnaient une ombre très-épaisse. Il fallait que l'ombre fût bien chère à Rome, ou que l'argent y fût prodigieusement commun, puisque Domitius, selon l'estimation de Valère Maxime[3], qui est la plus modeste, faisait monter le prix de ces arbres à trente[4] millions de sesterces, ou trois millions cent soixante et quinze mille livres de notre monnaie[5]. La maison de Crassus était encore décorée de six colonnes du marbre le plus beau, qui pouvaient bien passer pour un luxe condamnable dans la maison d'un particulier, en un temps où les colonnes de marbre étaient un ornement inconnu même aux édifices publics.

Tout le reste était chez lui du même goût. Il avait des lits de table garnis d'airain. Il était surtout très-curieux en argenterie[6]. On voyait sur son buffet des vases d'argent dont la façon était d'un si grand prix, qu'il les avait achetés sur le pied de six mille sesterces la livre[7]. Il avait en particulier deux gobelets, ouvrage de Mentor, célèbre artiste, qui lui avaient coûté cent mille sesterces (douze mille cinq cents livres)[1], prix énorme et qui faisait rougir l'acheteur lui-même, puisqu'il n'osa jamais se servir de ce qu'il avait payé si chèrement.

J'ai presque honte de rapporter ce que Macrobe a dit du même Crassus[2], qu'une des murènes[3] qu'il nourrissait dans son vivier étant morte, il eut la faiblesse d'en porter le deuil. Mais il n'est pas mal de voir, par de semblables exemples, combien ces hommes, qui brillent avec tant d'éclat, et qui paraissent si grands sur le théâtre du monde, sont souvent petits dans leur conduite privée.

Finissons tout ce détail par une réflexion de Pline. « Autrefois, dit-il, on reprochait « fortement de pareils excès. Aujourd'hui on « a cessé de faire des plaintes[4], devenues inutiles depuis que les mœurs sont entièrement « subjuguées. On a vu que nulle défense ne « pouvait arrêter le luxe, et on a mieux aimé « qu'il n'y eût point de lois que d'en faire « pour qu'elles fussent violées. Nos descendants feront notre apologie en se montrant « encore plus vicieux que nous. »

Il résulte de ce que je viens d'exposer, que les reproches de Domitius contre Crassus n'étaient que trop bien fondés. Aussi Crassus ne fit que les éluder par des plaisanteries, seule ressource d'un homme d'esprit qui sent qu'il ne peut se défendre.

Les chevaliers avaient commis bien des injustices depuis qu'ils étaient en possession des jugements. Mais il n'en est point de plus atroce ni de plus criante que la condamnation de Rutilius. Cet homme[5], le plus vertueux de son siècle, et qui a mérité d'être appelé un modèle de probité, s'était attiré leur haine, comme je l'ai déjà dit, en secondant de toutes ses forces le zèle courageux de Scévola, proconsul d'Asie, pour réprimer les vexations des publicains. Les chevaliers désiraient de se

[1] Plin. lib. 17, cap. 1.

[2] En français *micocouliers*, selon plusieurs savants.

[3] Val. Max. lib. 9, cap. 1.

[4] Le texte de Pline porte beaucoup davantage; mais il peut y avoir erreur dans le nombre.

[5] Un peu plus de 6 millions de fr. E. B.

[6] Plin. lib. 33, cap. 11.

[7] Six mille sesterces font sept cent cinquante livres de notre monnaie. La livre romaine ne pesait que douze onces et demie de notre poids. = 1 230 fr. E. B.

[1] 20 500 fr. E. B.

[2] Macrob. Sat. 11, 11.

[3] C'est un poisson fort estimé des Romains.

[4] « Nimirùm ista omisère moribus victis: frustràque « interdicta quæ veluerant cernentes, nullas potiùs quam « irritas esse leges maluerunt. Sed et qui sequentur, me- « liores esse nos probabunt. » PLIN. lib. 36, cap. 3.)

[5] Cic. de Orat. lib. 1, n. 229.

venger[1], et en même temps d'intimider par un exemple éclatant les magistrats qui ne voudraient point conniver à leurs brigandages dans les provinces. Rutilius donc, qui avait fait rendre gorge à tant de sangsues publiques, fut lui-même accusé de concussion. On joignit à ce premier chef d'accusation des reproches de débauche et d'infamies, démentis authentiquement par la pureté de ses mœurs. Mais devait-on attendre quelque sentiment de pudeur de la part d'un adversaire tel qu'Apicius[2], ce célèbre gourmand, le plus ancien de ceux qui ont rendu ce nom également méprisable et odieux à toute la postérité par les fureurs de la gloutonnerie? Il est cité comme ayant beaucoup contribué à faire condamner Rutilius. Et Marius, né pour être l'ennemi et le persécuteur de toute vertu, ne manqua pas aussi d'agir contre un homme dont le mérite lui était à charge, et qui d'ailleurs était ami de Métellus.

Rutilius soutint cet orage avec une constance héroïque. Il ne voulut ni prendre le deuil, comme c'était l'usage, ni s'humilier devant les juges. Il poussa même la fermeté peut-être trop loin; car il alla jusqu'à refuser les secours de l'éloquence. Le talent sublime d'Antoine et de Crassus fut auprès de lui un titre d'exclusion. Il ne voulut point se servir de leur ministère. Cotta fut néanmoins admis à plaider une partie de sa cause[3], quoiqu'il brillât entre les jeunes orateurs. Mais il était son neveu. Du reste il se défendit lui-même, et d'une façon peu propre à se concilier les juges, plaignant bien plus le sort de la république que le sien. Scévola appuya aussi l'innocence de son ami et son ancien lieutenant, et parla, à sa manière, avec netteté, avec élégance, avec précision, mais sans force. Rutilius fut condamné.

Antoine, qui fut pénétré de douleur de voir condamner injustement un si grand homme de bien, se plaint amèrement, dans Cicéron, de la sévérité stoïque avec laquelle il avait voulu s'en tenir rigoureusement au vrai seul; sans permettre à l'éloquence d'aider une si bonne cause. « Si vous eussiez parlé dans cette « affaire[1], dit-il à Crassus, et qu'il vous eût « été permis de la traiter dans votre goût, et « non pas dans celui des philosophes, oui, « je suis persuadé que quelque scélérats que « fussent les juges, quoique pernicieux ci- « toyens, quoique dignes de tous les suppli- « ces, la force et la véhémence de vos dis- « cours aurait triomphé de leur barbarie, et « l'aurait arrachée du fond de leurs cœurs. « Mais il nous a fallu perdre un si excellent « homme, parce que sa cause a été plaidée « comme si nous vivions dans la république « chimérique de Platon. »

Rutilius montra le même courage après sa condamnation que dans le danger. Quoiqu'il ne fût condamné qu'à la réparation des prétendus dommages causés par lui, il abandonna Rome, comme une caverne de brigands, et se retira dans la province qui avait été témoin de ses vertus, c'est-à-dire en Asie, où il s'établit d'abord à Mitylène, puis à Smyrne. Ses biens furent saisis et vendus[2], et l'on y trouva la preuve évidente de son innocence; car ils ne se montaient pas aussi haut que la somme à laquelle il avait été condamné; et dans ses papiers on eut de quoi se convaincre de l'origine juste et légitime de tout ce qu'il possédait.

On peut juger aisément que sa gloire ne souffrit point d'une condamnation si injuste. Il trouva même dans la libéralité de ses amis et de ceux à qui il avait rendu service de quoi se dédommager abondamment de la perte de ses biens. Scévola le força d'accepter des présents considérables. Et lorsqu'il approcha de l'Asie, tous les peuples et toutes les villes de cette province s'empressèrent de lui témoigner non-seulement leur affection et leur respect, mais une reconnaissance réelle que l'é-

[1] Cic. de Orat. lib. 1, n. 229, 230. — Liv. Epit. — Diod. apud Vales.

[2] Dict. de Bayle, au mot Apicius.

[3] Je suppose qu'on se souvient qu'à Rome une même cause était souvent partagée entre plusieurs avocats.

[1] « Quod si tu tunc, Crasse, dixisses, et si tibi pro P. « Rutilio non philosophorum more, sed tuo, licuisset « dicere, quamvis scelerati illi fuissent, sicut fuerunt « pestiferi cives supplicioque digni, tamen omnem eorum « importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dum causa ita « dicitur, ut si in illâ commentitiâ Platonis civitate res « ageretur. » (*De Orat.* lib. 1, n. 230.)

[2] Diod.

tat de sà fortune ne lui permettait pas de refuser : en sorte qu'il devint plus riche exilé en Asie qu'il n'avait été consulaire dans Rome.

Il renonça pour jamais à sa patrie; mais sans perdre les sentiments do bon citoyen. Et comme quelqu'un lui disait, prétendant le consoler, que bientôt il y aurait une guerre civile, et que les exilés seraient rétablis : *Quel mal vous ai-je fait*[1], lui répondit-il, *pour me souhaiter un retour plus funeste que ne l'a été pour moi la nécessité de partir? J'aime mieux voir ma patrie rougir de mon exil que s'affliger de mon retour.* Ce qu'il disait alors, il le pensait; car Sylla, victorieux de tous ses ennemis, l'ayant invité à revenir à Rome, il préféra son exil. Sans doute il voulait s'épargner le triste spectacle des maux que souffrait sa patrie. Peut-être aussi, en profitant de la victoire de Sylla, craignait-il de paraître approuver en quelque sorte la conduite d'un homme dont la cause lui semblait bonne, mais dont les procédés ne pouvaient manquer de lui faire horreur.

Il est certain au moins que cette façon de penser convenait fort à la probité exacte dont Rutilius a toujours fait profession, et à l'attention qu'il avait non-seulement à ne point commettre d'injustices, mais à ne point prendre part à celles des autres. Valère Maxime raconte qu'un de ses amis[1] lui demandant un jour une chose injuste, et s'offensant de son refus jusqu'à lui dire avec indignation, *Quel besoin ai-je de votre amitié, si vous ne faites pas ce que je vous demande?* Rutilius lui répondit du même ton : *Et moi, quel besoin ai-je de la vôtre, s'il faut que pour la conserver j'agisse contre les lois de la vertu?*[2]

Il avait toujours aimé et cultivé les belles connaissances. Il avait étudié la philosophie sous le célèbre stoïcien Panétius[3]. Il était grand jurisconsulte. Il n'avait pas même négligé l'éloquence, mais une éloquence accommodée à son goût austère, et qui pouvait plutôt faire impression par la probité de l'orateur que plaire par les agréments du discours. Il était néanmoins fort occupé au barreau, et plaidait beaucoup. Il avait aussi composé une histoire romaine en grec, outre sa propre vie qu'il avait écrite, vraisemblablement en latin[4]. Ce fonds et cet amour d'une érudition et d'une littérature en quelque façon universelle lui fut sans doute d'une grande ressource dans son exil.

Nous aurons encore lieu de parler de Rutilius à l'occasion du massacre des Romains en Asie, exécuté par les ordres de Mithridate.

[1] « Quid tibi, *inquit*, mali feci, ut mihi pejorem reditum quàm exitum optares? Malo ut patria exilio meo « erubescat, quàm reditu mœreat. » (SEN. *de Benef.* lib. 6, cap. 37.)

[1] « Quum amici cujusdam injustæ rogationi resisteret, « atque is per summam indignationem dixisset : *Quid « ergo mihi opus est amicitiâ tuâ, si quod rogo non « facis?* respondit, *Imò quid mihi tuâ, si propter te « aliquid inhonestè facturus sum?* »

[2] Val. Max. lib. 6, cap. 4.

[3] Cic. in Bruto, n. 113, 114.

[4] Athen. lib. 4, Liv. lib. 39, cap. 52.

LIVRE XXXI.

Guerre sociale, ou des alliés. Guerre civile entre Marius et Sylla, jusqu'à la mort du premier. Ans de Rome 661-666.

§ I. — Guerre sociale. Sa nature ; son origine ; sa durée. Désir passionné des alliés par rapport à la qualité de citoyen romain. Les sénateurs, pour recouvrer la judicature, s'appuient du tribun Drusus. Ce tribun travaille à gagner le peuple par des lois favorables à la multitude, et les alliés par la promesse de les faire citoyens. Le consul Philippe résiste aux lois de Drusus. Cépion, autre adversaire de Drusus. Violence de Drusus contre Cépion et contre Philippe. Les lois passent. Nouvelle loi de Drusus pour partager la judicature entre les sénateurs et les chevaliers. Embarras de Drusus, qui ne peut tenir aux alliés la parole qu'il leur avait donnée. Fermeté inflexible de Caton encore enfant. Mouvements des alliés. Mot de Philippe injurieux au sénat. Contestation à ce sujet entre Crassus et Philippe. Mort de Crassus. Réflexion de Cicéron sur cette mort. Mort de Drusus. Son caractère. Toutes ses lois sont annulées. Loi portée par Varius pour informer contre ceux qui avaient favorisé les alliés. Cotta accusé s'exile volontairement. Scaurus se tire de danger par sa fermeté et sa hauteur. Varius lui-même, condamné par sa propre loi, périt misérablement. Les alliés se préparent à la révolte. Ils s'arrangent en corps de république. Massacre d'Asculum. Révolte ouverte des peuples d'Italie. Ambassade des alliés aux Romains, avant que d'entrer en action. Cruautés exercées par les alliés. Ils ont d'abord l'avantage. Soupçons injustes du consul Rutilius contre plusieurs des nobles. L'exécution de la loi Varia suspendue. Marius conseille inutilement au consul d'éviter le combat. Rutilius est vaincu et tué. Douleur et consternation dans Rome. Cépion, trompé par Pompédius, périt dans une embuscade avec une grande partie de son armée. Victoire du consul Julius, qui fait reprendre à Rome les habits de paix. Victoire commencée par Marius et achevée par Sylla. Marius évite le combat. Il se retire avec peu de gloire. Sertorius se signale. Il a un oeil crevé. Ses sentiments à ce sujet. Deux esclaves, dans le sac de Grumentum, sauvent leur maîtresse. Victoire de Cn. Pompeïus, en conséquence de laquelle les magistrats à Rome reprennent les ornements de leurs dignités. Droit de bourgeoisie romaine accordé à ceux des alliés qui étaient demeurés fidèles. Affranchis admis dans le service de terre. Le consul Pompeïus pousse le siége d'Asculum. Il bat les Marses, et soumet d'autres peuples voisins. Un esclave de Vettius tue son maître, et se tue ensuite lui-même. Le consul Porcius est tué dans un combat. Le jeune Marius est soupçonné d'être l'auteur de cette mort. Sylla détruit Stabies, et assiége Pompeii. Il prend le commandement de l'armée de Postumius, et ne venge point la mort de ce général tué par ses soldats. Il détruit une armée de Samnites commandée par Cluentius. Il est honoré d'une couronne obsidionale. Il soumet les Hirpiniens. Il passe dans le Samnium, et y remporte divers avantages. Il retourne à Rome pour demander le consulat. Il se faisait gloire du titre d'*heureux*. Bizarrerie de son caractère. Les Marses posent les armes. Conseil général de la ligue transféré à Esernia. Judacilius, désespérant de sauver Asculum, sa patrie, se fait mourir par le poison. Prise d'Asculum par Cn. Pompeïus. Triomphe de Cn. Pompeïus, où Ventidius est mené captif. Pompédius entre en triomphe dans Bovianum,

EST BATTU ET TUÉ. AMBASSADE DES ALLIÉS A MITHRIDATE, SANS FRUIT. LA GUERRE SOCIALE NE FAIT PLUS QUE LANGUIR. HUIT NOUVELLES TRIBUS FORMÉES POUR LES NOUVEAUX CITOYENS. CENSEURS. ASELLIO, PRÉTEUR DE LA VILLE, ASSASSINÉ DANS LA PLACE PUBLIQUE PAR LA FACTION DES RICHES QUI PRÊTAIENT A USURE. LOI DE PLAUTIUS *de vi publicâ*. PAR UNE AUTRE LOI DU MÊME TRIBUN, LES SÉNATEURS RENTRENT EN POSSESSION D'UNE PARTIE DE LA JUDICATURE. SYLLA EST NOMMÉ CONSUL. DÉBAT A CE SUJET ENTRE LUI ET C. CÉSAR.

ORIGINE DE LA GUERRE SOCIALE.

Nous voici arrivés à une guerre que les Romains ont appelée *guerre des alliés* [1], pour déguiser, dit Florus, par un nom plus doux ce qu'elle a d'odieux ; car dans le fond c'était une guerre civile. Les peuples d'Italie contre lesquels Rome eut à soutenir cette guerre étaient unis aux Romains depuis tant de siècles, et par des nœuds si souvent et en tant de façons multipliés, que, si ce n'étaient pas citoyens qui prissent les armes contre citoyens, c'étaient amis contre amis, parents contre parents; et toutes les horreurs des guerres civiles se trouvent dans celle-ci.

L'origine en fut d'une part le désir passionné, et, ce semble, tout à fait légitime qu'avaient les alliés de devenir citoyens d'une république dont ils étaient l'appui et la force; et de l'autre, la hauteur des Romains, qui ne pouvaient se résoudre à mettre de niveau avec eux des peuples [2] qu'ils s'étaient accoutumés à regarder comme des sujets décorés du nom d'*alliés*.

Je dis que la prétention des Italiens paraît légitime; car il est de fait que c'était par leur secours que les Romains avait conquis toutes les provinces qui composaient leur empire. Il n'y avait point d'armée romaine dont les Latins et les alliés ne fissent plus de la moitié, fournissant toujours un nombre égal d'infanterie, et le double de cavalerie.

D'un autre côté, si j'attribue le refus des Romains à orgueil et à hauteur, ce n'est pas que je prétende qu'une sage politique ne pût fournir des raisons solides de s'opposer a ce mélange d'une foule de nouveaux citoyens. Mais ce problème est trop compliqué pour que j'entreprenne de le résoudre. Je m'en tiens aux faits. Il est constant que les Romains étaient très-fiers de leur prééminence. Il est constant qu'il a fallu enfin qu'ils en vinssent à accorder à tous ces peuples le droit si hautement refusé d'abord. Et ne valait-il pas mieux se prêter tout d'un coup de bonne grâce à ce que la nécessité les a obligés de faire après tant de sang répandu?

Car cette guerre fut très-sanglante [1]. Les peuples d'Italie, selon Velleius, y perdirent trois cent mille combattants. Il périt aussi un très-grand nombre de Romains par des défaites réitérées. Et il ne faut pas s'étonner que ceux-ci aient été souvent vaincus. Ils ne pouvaient avoir des ennemis plus capables de leur tenir tête. C'étaient de part et d'autre mêmes armes, même discipline, mêmes exercices, même connaissance de tout ce qui appartient à l'art militaire; et quoique depuis longtemps aucun Italien n'eût eu de commandement en chef, il se trouva néanmoins parmi eux des généraux.

La durée de la guerre des alliés fut très-longue, à la prendre dans toute son étendue. La grande fureur n'en est guère que de deux ans; mais elle continua longtemps encore, quoique avec moins de vivacité; elle se mêla avec les guerres civiles de Marius et de Sylla; et elle ne fut entièrement terminée que par ce dernier, lorsque, après avoir fait la paix avec Mithridate, il repassa dans l'Italie, et éteignit par ses victoires toutes les divisions qui la déchiraient depuis tant d'années.

Une guerre si importante, et remplie de tant d'événements, semblerait offrir une riche matière à notre histoire. Mais ceux des anciens qui l'avaient décrite avec soin sont perdus, et il ne nous reste que des abréviateurs si confus et si informes, que je ne puis promettre au

[1] « Sociale bellum vocetur licet, ut extenuemus invidiam; si verum tamen volumus, illud civile bellum « fuit. » (FLOR. III, 18.)

[2] L'état des peuples que les Romains traitaient d'alliés est très-bien exprimé dans un endroit de Tite-Live où il s'agit des Achéens. *Specie æquum est fœdus apud Achæos, re precariâ libertas; apud Romanos etiam imperium est.* (LIV. lib. 39, cap. 37.)

[3] Vell. lib. 2, cap. 15.

[1] Vell. lib. 2, cap. 15.

lecteur qu'une idée générale des choses, avec très-peu de détail sur les faits particuliers. J'entre en matière.

Les alliés de Rome avaient de tout temps ardemment désiré d'en devenir les citoyens. La guerre des Latins, plus de deux cent quarante ans avant celle dont j'entreprends le récit, n'avait point eu d'autre cause. Les Campaniens [1], après la malheureuse journée de Cannes, offrirent leurs secours aux Romains à cette même condition, et ne se révoltèrent que parce qu'elle leur fut refusée. Les Romains en effet ne suivirent pas pendant longtemps la politique tant louée dans leur fondateur, qui souvent transforma en citoyens de Rome ceux qui le même jour en avaient été les ennemis. Dès qu'il commencèrent à former un état considérable, ils se tinrent fort réservés à accorder cette faveur; et leur réserve sur ce point augmenta à mesure que s'accroissait leur puissance, et que par conséquent le droit de citoyen romain devenait un titre plus important et plus relevé. S'ils faisaient cette grâce, ce n'étaient guère qu'à de petites villes voisines, et jamais à des peuples entiers; encore séparaient-ils souvent la qualité de citoyen romain de l'exercice et des fonctions, et ils en donnaient le nom sans accorder le droit de suffrage. Il n'y avait donc plus que des particuliers d'entre les Italiens qui parvinssent à cet avantage tant désiré, et cela par ruse et par adresse [1]. Mais les magistrats romains étaient en garde contre ces fraudes, et renvoyèrent à leurs villes ces étrangers qui voulaient inonder Rome.

Les Gracques firent renaître dans le cœur des alliés l'espérance d'obtenir en corps de peuple le droit de bourgeoisie romaine. Tibérius en eut la pensée; mais, prévenu par la mort, il ne put pas pousser la chose fort loin. Son idée fut suivie et menée en avant par Fulvius Flaccus; et la révolte de Frégelles, à laquelle Caïus fut tant accusé d'avoir eu part, était un signal auquel toute l'Italie se serait mise en mouvement, si une prompte et sévère vengeance n'eût arrêté ce complot naissant.

[1] Tite-Live, 23, 6, doute de ce fait. Mais Cicéron le donne pour constant dans son second discours contre Rullus, n. 95.

Enfin la mine creva sous le tribunal de Drusus, comme je vais le raconter.

L. MARCIUS PHILIPPUS [1].
SEX. JULIUS CÆSAR.

La condamnation de Rutilius avait fait sentir plus vivement que jamais aux sénateurs la nécessité de s'affranchir de la tyrannie des chevaliers dans les jugements [2], et elle leur fournissait en même temps le motif le plus légitime de les dépouiller d'une puissance dont ils faisaient un abus si criminel. Pour réussir dans ce dessein, ils s'appuyèrent de M. Livius Drusus, actuellement tribun, jeune homme que sa naissance, son courage, et ses talents rendaient capable des plus grandes entreprises.

Il était fils de ce Drusus qui ruina les affaires de Caïus Gracchus en se montrant au nom du sénat plus populaire que lui. Il paraît que le fils suivit le même système de conduite. Son plan était de servir le sénat, et de lui attirer la faveur du peuple. C'est à quoi il travailla en proposant des lois agraires, des établissements de colonies, des distributions de blé, le tout avec une profusion si étrange, qu'il disait lui-même « qu'il n'avait laissé à « personne aucune largesse nouvelle à faire [3], « à moins qu'on ne voulût distribuer ou le « ciel ou la boue. » Et toutes ces lois si favorables au peuple, il déclarait qu'il les portait de concert avec le sénat, et sous son autorité.

Quoique les alliés ne concourussent point par leurs suffrages aux affaires du gouvernement de Rome, ils y pouvaient néanmoins beaucoup par leurs liaisons intimes avec tous les citoyens, grands et petits. Drusus voulut aussi les attacher au sénat, en leur promettant de leur faire obtenir enfin le droit de bourgeoisie, s'ils l'aidaient à faire passer ses lois, et en leur donnant le sénat pour garant de ses promesses.

[1] An. R. 661; av. J. C. 91.
[2] Flor. III, 17. — Liv. Epit. lib. 71.
[3] Le mot est plus joli en latin, à cause de la rencontre heureuse des sons semblables dans les mots qui signifient *ciel* et *boue*. *Nihil sed ad largitionem ulli reliquisse, nisi quis aut cœnum dividere vellet, aut cœlum.* (FLOR.)

Les chevaliers s'opposaient fortement aux lois do Drusus ; et cela n'est pas étonnant, puisqu'elles étaient des batteries dressées contre eux. Mais il trouva dans le sénat même deux redoutables adversaires, le consul Philippo, et Servilius Cépion, jeune homme de son âge, et autrefois son ami.

Philippe, outre les avantages de la naissance, des richesses, des grandes alliances, outre la dignité et l'autorité de sa place, était encore capable, par le talent de la parole, de donner du poids au parti qu'il embrassait. Après Crassus et Antoine, qui se disputaient le premier rang de l'éloquence, comme il a déjà été observé plus d'une fois, venait Philippe, mais à une grande distance. « Quoiqu'il « n'y eût personne, dit Cicéron, qui pût se « placer entre ces deux grands orateurs et lui, « je ne puis néanmoins l'appeler ni le se- « cond[1], ni le troisième; de même que dans « une course de chariots je ne compterais « point pour second ni troisième celui qui « serait à peine sorti de la barrière lorsque « le premier aurait déjà reçu le prix. » Mais à considérer Philippe en lui-même, indépendamment de toute comparaison, on ne pouvait lui refuser le titre et le mérite d'orateur. Il avait un tour libre et hardi, beaucoup de sel et d'enjouement. Il ne manquait ni d'invention pour trouver des pensées convenables, ni de facilité d'élocution pour les exprimer : avec cela beaucoup de connaissance des arts des Grecs; et dans les altercations, quand il était échauffé, quelque chose de piquant et de caustique, qui plaît toujours beaucoup aux auditeurs.

Je ne puis dire, faute de monuments, quel motif engagea Philippe, actuellement consul, à prendre parti contre Drusus et contre le sénat. Étant tribun, il avait autrefois proposé une loi agraire; et Cicéron cite d'un discours qu'il fit alors un trait séditieux[2]. Il dit *qu'il n'y avait point dans la ville deux mille hommes qui eussent de quoi vivre*. On sent assez les conséquences d'un mot tel que celui-là, prononcé par un tribun devant une multitude qui prétendait jouir des droits de la souveraineté. Du reste néanmoins la conduite de Philippe dans son tribunat avait été assez modérée, et il avait souffert sans beaucoup de peine que sa loi ne passât point. S'était-il donc convaincu pour toujours que les lois agraires étaient pernicieuses, et s'opposait-il par cette raison à celle que portait Drusus? ou avait-il quelque sujet personnel d'inimitié contre ce jeune tribun, ou de mécontentement contre le sénat? C'est ce que nous ne savons point. Mais ce qui est certain, c'est qu'il agit avec beaucoup de chaleur et même de passion.

Pour ce qui est do Cépion[1] c'était pique de jeune homme entre lui et Drusus. Ils avaient été d'abord amis au point de faire entre eux un échange réciproque de leurs femmes : pratique contraire à l'honnêteté publique et aux bonnes mœurs, mais autorisée, dit-on, par la coutume chez les Romains. Ils se brouillèrent pour une cause puérile, s'étant acharnés follement à enchérir l'un sur l'autre dans une vente où il s'agissait d'une bague qu'ils voulaient tous deux avoir. D'un si mince sujet naquit une inimitié irréconciliable, qui se porta entre eux jusqu'aux plus furieux excès, et causa les plus grands maux à la république. Ils avaient l'un et l'autre de l'ambition, de la hardiesse, le génie propre aux affaires, l'esprit turbulent et inquiet; et leur émulation s'étant changée en jalousie et en haine, l'attachement de Drusus aux intérêts du sénat fut pour Cépion une raison déterminante de se déclarer pour les chevaliers.

Les contestations furent très-violentes entre Drusus d'une part, et de l'autre Cépion et Philippe. Elles furent poussées si loin, que Drusus, dans une occasion, menaça Cépion de le faire précipiter du haut du roc Tarpéien[2]. Et pour ce qui est de Philippe, comme ce consul résistait de toutes ses forces aux lois proposées, et ne voulait pas souffrir qu'on en délibérât, Drusus le fit mener en prison, et traiter si outrageusement, que le sang lui

[1] « Nec enim in quadrigis eum secundum numeraverim aut tertium, qui vix e carceribus exierit, quum palmam jam primus acceperit, nec in oratoribus, qui tantum absit a primo, vix ut in eodem curriculo esse videatur. » (Cic. in *Bruto*, n. 173.)

[2] Cic. de Orat. lib. 2, n. 73.

[1] Diod. apud. Vales. —Strab. lib 11, pag. 515. — Plin. lib. 33, cap. 1.

[2] Vir. illustr. Val. Max lib. 9, cap. 5.

sortait par les narines en abondance. Encore le tribun ne fit-il qu'en plaisanter, disant *que ce n'était pas du sang, mais du jus de grives;* parce que Philippe passait pour aimer la bonne chère et les fins morceaux.

Après tant de combats, il fallut néanmoins que les lois passassent. Au jour marqué pour en délibérer, il s'était rendu de toutes parts à Rome un concours de peuple si prodigieux, que l'on eût dit que la ville était assiégée par une armée d'ennemis. Cette multitude força tous les obstacles: et les colonies, les partages de terres, les distributions de blé, tout fut ordonné conformément aux réquisitions de Drusus. Ce fut alors apparemment que ce tribun, pour mettre la république en état de subvenir à tant de dépenses, altéra les monnaies, et mit dans l'argent un huitième d'alliage.

Ces lois ainsi reçues n'étaient encore qu'un préliminaire des desseins de Drusus. Il s'agissait de rendre la judicature au sénat. C'était là le grand objet qu'il s'était proposé, et il y avait été encore encouragé récemment par Scaurus, qui, ayant été accusé par Cépion, s'était défendu avec sa fermeté ordinaire, et avait exhorté hautement Drusus à introduire dans les jugements un changement nécessaire, et dont la république avait un extrême besoin. Le tribun n'entreprit pas néanmoins de priver totalement les chevaliers du droit de juger, mais de le partager entre les deux ordres. Appien prétend que son plan était d'associer et d'agréger au sénat trois cents chevaliers; en sorte que cette compagnie, qui était de trois cents, se trouvât doublée. De ces six cents sénateurs, tant anciens que nouveaux, on devait former les tribunaux de juges. Mais je suis obligé d'avouer que je fais peu de fond sur Appien, écrivain de peu de jugement, et d'ailleurs fort éloigné des temps dont il s'agit. L'Epitome de Tite-Live ne parle que d'un partage de la judicature entre les sénateurs et les chevaliers: et l'autorité de Cicéron [1], supérieure à toute exception en cette matière, me détermine pour ce sentiment.

[1] Les plaintes des chevaliers, rapportées par Cicéron, *pro Cluent.* 153, 154, supposent manifestement qu'on ne les faisait point sénateurs. Voyez aussi *pro Rabir. Post.* n. 16 et 17.

Drusus porta donc une nouvelle loi pour ordonner que les compagnies des juges fussent dans la suite mi-parties de sénateurs et de chevaliers. Il ajouta à sa loi un article qui permettait de poursuivre tout juge qui aurait prévariqué dans l'exercice de son ministère: car jusqu'alors; par une singularité tout à fait étonnante, et dont je n'entreprends pas de rendre raison, les juges tirés de l'ordre des chevaliers [1] n'étaient point sujets à être inquiétés pour cause de prévarication dans les jugements.

Cette loi irrita horriblement les chevaliers, non-seulement parce qu'elle les dépouillait d'une moitié de l'autorité dont ils étaient en possession, mais par les peines auxquelles elle soumettait les prévarications, qui ne leur étaient que trop ordinaires. Ils ne craignirent point d'appeler ces peines un joug intolérable, auquel ils n'étaient point accoutumés, qu'ils n'avaient jamais porté, et qu'ils ne souffriraient jamais qu'on leur imposât. Mais ils avaient tout le monde réuni contre eux en faveur de la loi. Les sénateurs, quoiqu'ils eussent souhaité de recouvrer leur ancien droit en entier, comptaient que c'était quelque chose de rentrer en jouissance au moins d'une partie. Le peuple était gagné par les largesses qui venaient de lui être accordées. Les alliés, peu contents d'ailleurs de ces colonies et de ces partages de terres qui devaient leur faire perdre une partie de leurs possessions, étaient cependant leurrés par l'espérance de devenir citoyens. Ajoutez la hauteur du tribun qui employait la violence la plus ouverte quand elle lui était nécessaire. La loi passa donc, et fut autorisée par le suffrage des tribus.

Drusus avait réussi dans tout ce qu'il avait entrepris jusqu'alors: mais ses succès mêmes le jetèrent dans le plus cruel embarras; car les alliés, qui l'avaient si bien servi, ne manquèrent pas de le sommer de sa parole, et il se trouvait dans l'impossibilité de la tenir. On ne peut pas douter que la proposition d'adopter une si effroyable multitude de nouveaux citoyens ne déplût par elle-même au très-grand nombre des Romains: d'ailleurs

[1] Le fait que j'articule ici est constaté par Cicéron, *pro Cluent.* n. 144, 154.

le crédit de Drusus diminuait de jour en jour. Le sénat, qui n'avait obtenu par lui qu'une partie de ce qu'il souhaitait, ne l'appuyait que mollement. Nous avons parlé, dans l'histoire des Gracques, des difficultés immenses et des querelles sans fin qu'attiraient les nouveaux partages de terres; ainsi Drusus se trouvait avoir mécontenté presque toute la ville par ses lois, et ceux qu'il avait obligés ne lui en savaient qu'un gré médiocre. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de temporiser, et de tâcher d'amuser les alliés par de belles paroles.

Ce fut dans le temps de ces négociations que Caton[1], encore enfant, donna une preuve, par rapport à l'affaire dont je parle, de cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paraître dans toute sa vie. Comme il avait perdu ses parents de fort bonne heure, il était élevé dans la maison de Drusus, son oncle maternel. Là, Pompédius Silo, l'un des principaux chefs des alliés, et qui était en commerce étroit avec le tribun, s'avisa de demander en badinant au jeune Caton sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant, gardant le silence, témoigna par son regard et par un air de mécontentement sur le visage qu'il ne voulait point faire ce qu'on lui demandait. Pompédius insista sans pouvoir rien obtenir; enfin, il prit le jeune enfant par le milieu du corps, le porta à la fenêtre, et le balançant en dehors, il le menaça de le laisser tomber, s'il persévérait dans son refus; et la crainte ne fit pas plus d'effet que les prières. Aussi Pompédius, en le remettant dans la chambre, s'écria: *Quel bonheur pour l'Italie que ce ne soit là qu'un enfant! car, s'il était en âge d'homme, nous n'aurions pas un seul suffrage.*

Les alliés ne s'en tinrent pas longtemps aux voies de la négociation[2]. Ils songèrent bientôt à se faire justice par les armes; et même ils conçurent d'abord l'horrible dessein de massacrer les consuls le jour des féries latines, fête solennelle qui se célébrait avec un grand concours des Romains et des peuples du Latium, sur le mont Albin: mais Drusus eut la générosité d'en faire donner avis à Philippe[1], qui se précautionna contre la surprise. Un autre danger, qui n'était pas moins grand, fut dissipé par une heureuse circonstance. Pompédius avait assemblé dix mille hommes, et les menait à Rome avec des épées cachées sous leurs habits, résolu d'assiéger le sénat et de le forcer d'accorder aux alliés le droit de bourgeoisie. Domitius, ayant rencontré cette troupe en chemin, représenta à Pompédius qu'il prenait un mauvais parti, et que le sénat, qui était bien disposé en faveur des peuples d'Italie, accorderait tout aux bonnes manières, et rien à la force. Et le chef et ceux qui le suivaient se laissèrent persuader et se séparèrent. Mais tout cela ne faisait que suspendre le mal sans le guérir. D'une part, les alliés ne relâchaient rien de leur prétention; de l'autre, les Romains ne se mettaient point en devoir de les satisfaire. Dans toute l'Italie mécontente ce ne furent qu'assemblées secrètes, que conspirations, que complots, et tout se préparait à un soulèvement général.

Dans Rome les dispositions n'étaient guère plus pacifiques[2]. La brouillerie durait toujours entre le consul Philippe et le sénat, et ce magistrat, dans une assemblée du peuple, alla jusqu'à dire « qu'il lui fallait un autre « conseil pour administrer la république: « qu'avec le sénat tel qu'il était, il ne pouvait « pas faire le bien de l'état. » Sur le sujet de cette invective et de ces paroles si injurieuses au sénat, il se tint une assemblée de cette compagnie le 13 septembre, convoquée par Drusus. Le tribun s'y plaignit avec force de Philippe, et proposa de délibérer sur l'outrage fait au sénat par le consul, qui en était le chef et le président.

L'orateur Crassus, en opinant, signala son zèle et son courage, et jamais son éloquence n'avait brillé d'une façon plus éclatante qu'en cette occasion, qui fut la dernière de sa vie. « Il déplora le triste sort du sénat[3], qui de- « vrait trouver dans le consul un tuteur et un

[1] Plut. in Cat.
[2] Flor. III, 18.

[1] Auctor. de Vir illust. — Diod. apud Vales.
[2] Cic. de Orat. lib. 3, n. 2.
[3] « Deploravit casum atque orbitatem senatûs: cujus « ordinis a consule, qui quasi parens bonus aut tutor fi- « delis esse deberet, tanquam ab aliquo nefario prædone

« père attentif à le protéger, et qui n'y trou-
« vait qu'un ennemi acharné à le dépouiller
« de sa dignité et de son honneur. Il accusa
« Philippe d'être lui-même l'auteur des maux
« présents, et lui témoigna n'être point sur-
« pris qu'il rejetât les conseils du sénat, n'é-
« tant occupé que du soin de perdre et de
« ruiner la république. »

Ce discours si véhément fit naître une contestation des plus vives. Philippe qui avait de l'éloquence, du feu, de la vigueur, surtout lorsqu'il se sentait attaqué, fit valoir hautement les droits de sa place. Il prétendit que Crassus lui avait manqué de respect; et sur-le-champ il le condamna à une amende, exigeant en même temps, selon l'usage établi à Rome, des gages pour sûreté du paiement de l'amende qu'il lui imposait.

Ce procédé, loin d'intimider Crassus, ne servit qu'à l'animer davantage. Il soutint qu'il avait droit de ne point regarder Philippe comme consul, puisque Philippe ne le regardait pas lui-même comme sénateur. *Quoi!* ajouta-t-il[1], *pendant que vous en usez à l'égard de la réputation et de l'honneur de la compagnie comme vous feriez par rapport à un gage abandonné, dont il vous serait permis de disposer à discrétion, et que vous la déchirez en présence du peuple romain, vous vous imaginez m'effrayer par ces gages frivoles que vous exigez de moi? Non: si vous voulez réduire Crassus au silence, ce n'est point une amende qu'il lui faut imposer, c'est cette langue qu'il faut que vous lui arrachiez; et, quand même elle serait coupée, la liberté qui respirerait encore sur mon visage suffirait pour vous reprocher la tyrannie que vous exercez sur nous.* Il conclut qu'il fallait que la compagnie se lavât de l'insulte qui lui avait été faite par le consul, et que l'on prouvât au peuple romain que jamais le sénat n'avait manqué ni de sagesse ni de zèle pour le service de la république. Et cet avis fut suivi de tous les sénateurs.

Ce fut là le dernier et en même temps le plus éclatant triomphe de l'éloquence de cet homme divin[1], comme l'appelle Cicéron. Il s'était extrêmement échauffé en parlant, et sentait déjà une douleur de côté. Cela ne l'empêcha pas de rester pendant que l'on rédigeait l'arrêté conforme à son avis. Il souffrit du froid, le frisson le prit, et, étant revenu chez lui avec la fièvre, il mourut de pleurésie le septième jour.

Cicéron, de qui nous tenons ce récit, fait les réflexions les plus touchantes sur la mort de Crassus, qui le privait du fruit qu'il avait envisagé dans tous les travaux de sa vie. « O
« trompeuses espérances des hommes[2]! s'é-
« crie-t-il; ô fragilité et inconstance de la
« fortune! ô inutilité de nos efforts et de nos
« projets, qui sont souvent renversés au mi-
« lieu de la carrière, ou qui font un triste
« naufrage avant que nous ayons pu aperce-
« voir le port! car jusqu'alors la vie de Cras-
« sus avait été tout occupée ou des soins
« qu'entraîne après soi la poursuite des char-
« ges, ou des fatigues du barreau, et la
« gloire qu'il avait acquise était plutôt celle
« d'homme d'esprit et utile par ses talents à
« beaucoup de particuliers, que celle d'homme
« d'état et de grand sénateur. Et la première
« année qui terminait pour lui la carrière des
« honneurs par la censure qu'il venait d'exer-
« cer, cette année qui lui ouvrait l'entrée, du
« consentement de tous, à la plus grande
« considération et au premier rang dans la
« république, est précisément celle qui, par

« diriperetur patrimonium dignitatis. Neque verò esse
« mirandum, si, quum suis consiliis rempublicam profli-
« gasset, consilium senatûs in republicâ repudiaret. »

[1] « An tu, quum omnem auctoritatem universi ordinis
« pro pignore putaris, eamque in conspectu populi ro-
« mani concideris, me his pignoribus existimas posse
« terreri? Non tibi ista sunt cædenda, si L. Crassum vis
« coercere: hæc tibi est excidenda lingua; quâ vel evulsâ,
« spiritu ipso libidinem tuam libertas mea refutabit. »

[1] « Illa tanquam cycnea fuit divini hominis vox et
« oratio. »

[2] « O fallacem hominum spem fragilemque fortu-
« nam, et inanes nostras contentiones! quæ in medio
« spatio sæpè franguntur et corruunt, et antè, in ipso
« cursu, obruuntur, quàm portum conspicere potuerunt.
« Nam quamdiù Crassi fuit ambitionis labore vita dis-
« tricta, tamdiù privatis magis officiis et ingenii laude
« floruit quàm fructu amplitudinis aut reipublicæ digni-
« tate. Qui autem ei annus primus ab honorum perfunc-
« tione aditum, omnium concessu, ad summam auctori-
« tatem dabat, is ejus omnem spem atque omnia vitæ
« consilia morte pervertit. »

« une mort imprévue, trompe toutes ses es-
« pérances et anéantit tous ses projets. »

Il est vrai que de pareils exemples devraient guérir les ambitieux, si l'ambition était un mal qui pût se guérir. Mais Cicéron, qui fait cette belle réflexion, se l'appliqua peu à lui-même. Et en général ce qui arrive aux autres ne nous instruit que faiblement. En morale, plus encore qu'en toute autre matière, *les sottises de nos devanciers sont perdues pour nous*, comme l'a dit agréablement un des plus illustres et des plus ingénieux écrivains de nos jours. Heureux si nous profitons de notre propre expérience!

La mort de Drusus suivit de près celle de Crassus, et elle fut sans comparaison plus déplorable. Toute l'Italie était en feu, et l'alarme qu'en concevaient les Romains se tournait en haine contre Drusus, à qui l'on attribuait la cause de ces dangereux mouvements. L'indignation était générale contre le tribun; et le sénat même, pour qui il avait tant combattu, ne voyait plus en lui que l'auteur de la révolte des peuples d'Italie.

Drusus était au désespoir; et comme il lui arriva vers ces temps-là de tomber tout d'un coup en défaillance au milieu d'une assemblée du peuple, et de perdre connaissance, on a dit qu'il s'était procuré lui-même cet accident en buvant du sang de chèvre[1], dans le dessein de se faire croire empoisonné, et de rendre par là odieux ses adversaires, et surtout Cépion[2]. Il est plus vraisemblable que c'était un accès d'épilepsie, mal auquel il avait été sujet dans sa première jeunesse, et dont il s'était guéri par l'usage de l'ellébore. Quoi qu'il en soit, toute l'Italie s'intéressa vivement à cet événement, et les villes firent des vœux publics pour le rétablissement de sa santé.

Ses ennemis n'en furent que plus acharnés à le perdre. Ils conspirèrent contre sa vie; et malgré les précautions qu'il prit de se communiquer plus rarement, de rendre l'accès auprès de sa personne plus difficile, de paraître moins souvent en public, il ne put leur échapper. Un soir qu'il rentrait chez lui environné d'un cortége très-nombreux[1], il reçut un coup de couteau dont il mourut peu de temps après. L'assassin se cacha dans la foule, et n'a jamais été connu. Les soupçons tombèrent sur Philippe[2], sur Cépion et sur le tribun Q. Varius, qui va bientôt remplir la scène. Cicéron accuse positivement ce dernier[3]. Il ne fut fait aucune recherche au sujet de cette mort; ce qui prouve que ceux qui en étaient les auteurs étaient des hommes puissants, et en état d'arrêter par leur crédit le cours de la justice.

Ainsi périt M. Drusus à la fleur de l'âge[4], victime d'une ambition inquiète, qui, avant de lui attirer une mort violente, l'avait tourmenté pendant toute sa vie. Nous pouvons bien l'en croire. Il s'était plaint lui-même dans un moment de chagrin sur les difficultés horribles où il se trouvait, *qu'il était le seul qui, même enfant, n'eût jamais eu de congé*[5]. En effet, portant encore la robe de l'enfance, il avait recommandé des accusés à leurs juges, et avait emporté certaines affaires par ses sollicitations. « Que devait-on attendre[6], s'écrie « Sénèque, d'une ambition si précoce, sinon « ce qui arriva effectivement, de grands « maux et pour la république et pour lui-« même en particulier? »

Il eut de grands talents, mais une présomption encore plus grande, qui ne l'abandonna pas même au dernier moment de sa vie. Près d'expirer, il dit à ceux qui l'environnaient: *Mes amis*[7], *quand est-ce que la république retrouvera un citoyen qui me remplace?*

Avec ces sentiments il n'y a pas lieu de s'étonner de la hauteur dont il usa toujours à l'égard de ses adversaires. Le sénat même l'avait éprouvée. Et un jour que cette auguste compagnie le mandait[8]: *Pourquoi*, dit-il, *le sénat ne vient-il pas plutôt lui-même s'assem-*

1 Plin. lib. 28, cap. 9.
2 Auctor. de Vir. illustr.

1 Appian.
2 Auctor. de Vir. illust.
3 Cic. de Nat. Deor. lib. 3, n. 81.
4 Sen. de Brevit. Vitæ, cap. 6.
5 « Uni sibi, ne puero quidem, ferias contigisse. »
6 « Quò non irrumperet tam immatura ambitio? Scires in malum ingens, et privatum et publicum, evasuram illam tam præcocem audaciam. »
7 Vell. II, 14.
8 Val. Max. lib. 9, cap. 5.

bler dans le palais Hostilien, qui est près de la tribune aux harangues? et le sénat obéit aux ordres du tribun impérieux, qui avait compté pour rien les ordres du sénat.

On trouve néanmoins dans Drusus des actions et des traits vraiment louables. L'avis qu'il fit donner à Philippe de la conspiration des Latins contre lui est une belle preuve de sa générosité. Et l'on ne peut refuser son admiration à la noble confiance qui paraît dans un mot de lui, que Velleïus nous a conservé[1]. Il faisait bâtir sur le mont Palatin une maison, qui depuis a appartenu à Cicéron; et comme son architecte lui promettait de la tourner de manière qu'aucun des voisins n'aurait vue sur lui, *Bien loin de cela*[2], dit Drusus, *vous me ferez plaisir d'employer ce que vous avez d'habileté dans votre art à faire en sorte que tout le monde puisse voir tout ce que je ferai.*

Il résulte de tous ces faits[3], que Drusus laissa une réputation au moins équivoque; et je ne sache aucun écrivain qui le loue sans exception, si ce n'est Velleïus, vil adulateur, qui par là faisait bassement sa cour à Livie et à Tibère, issus de ce tribun.

La mort de Drusus fut un plein triomphe pour ses ennemis : et le consul Philippe fit casser toutes ses lois par un seul décret du sénat, comme portées contre les auspices, et dès là nulles de plein droit. Ainsi toutes choses retombèrent aussitôt dans l'ancien état, et les chevaliers restèrent seuls en possession des jugements.

Ils résolurent de profiter de l'occasion pour écraser leurs adversaires. Ils avaient un tribun prêt à les servir selon leurs vues. C'était ce Q. Varius, qui venait de les défaire de Drusus, homme vaste, déplaisant dans toute sa personne, et néanmoins qui avait du crédit auprès du peuple par le talent de la parole, qu'il possédait en un degré au-dessus du médiocre. On prétendait qu'il aurait eu peine à prouver sa qualité de citoyen romain : cependant il osait trancher de l'important dans Rome. Et ce *métif*[4], car c'est ainsi qu'on le surnommait, se rendit redoutable aux plus illustres personnages de la ville et du sénat.

Il proposa une loi pour ordonner que l'on informât contre ceux dont les mauvaises pratiques avaient forcé les alliés de prendre les armes[2]. Cette accusation regardait les premiers sénateurs, qui avaient eu tant de liaisons avec Drusus, et par lui avec les alliés. Jusqu'où avaient été ces liaisons, c'est ce qu'il nous est impossible de deviner dans les épaisses ténèbres qui enveloppent les temps que nous traitons. Mais il est hors de doute qu'au moins ces illustres Romains n'avaient eu aucune part à une révolte qui mit Rome dans un des plus grands dangers qu'elle ait jamais courus.

Le sénat[3], se voyant ainsi attaqué, fit tous ses efforts pour empêcher que la loi ne passât. On trouva même des tribuns qui s'opposèrent en forme. Mais les chevaliers se rendirent maîtres de la place publique et de la tribune l'épée nue à la main, et firent autoriser la loi par les suffrages du peuple.

Ceux qui faisaient passer la loi Varia par des voies si violentes étaient en même temps les juges destinés à la faire exécuter. Ainsi il est aisé de voir quelle justice les accusés pouvaient attendre. Le nombre en fut très-grand : et, pendant que la guerre, qui éclata bientôt après, faisait fermer tous les tribunaux, celui qui connaissait de cette espèce de crime privilégié était seul en exercice.

Cotta est le plus connu de ceux qui succombèrent à cet orage. Le neveu de Rutilius ne pouvait pas échapper à la vengeance des chevaliers. Nous avons déjà observé qu'il était orateur, mais plus recommandable par la netteté et la solidité du discours que par la force et la véhémence. Il s'anima néanmoins en plaidant pour lui-même dans de si tristes circonstances. Il n'entreprit point de fléchir ses juges, de qui il n'espérait rien; mais, imitant la fermeté de son oncle, il leur reprocha leur injustice : il parla avec noblesse de

[1] Vell. II, 14.

[2] « Tu verò, si quid in te artis est, ita compone domum meam, ut quidquid agam ab omnibus perspici « possit. »

[3] Cic. pro Domo, n. 41.

[4] Hybrida.

[2] « Quorum dolo malo socii ad arma ire coacti essent. » (Val. Max. lib. 9, cap. 5.)

[3] Appian. Civil. lib. 1.

la pureté de sa conduite, te ses vues de bien public, de son zèle pour ta patrie; et après avoir plutôt insulté des juges vendus à l'iniquité, que fait son apologie, il s'exila volontairement. C'était la seconde disgrâce que lui attirait la cabale, qui peu de temps auparavant lui avait fait manquer le tribunal. Rutilia, sa mère, l'accompagna dans son exil, et ne revint à Rome qu'avec lui : car il fut, au bout de quelques années, rétabli par Sylla, et il parvint aux premières dignités et à la réputation d'un des plus grands orateurs de Rome.

Scaurus fut aussi appelé en jugement sous le même prétexte ; mais il en sortit plus heureusement. Cépion [1], qui l'avait accusé peu de temps auparavant de concussion, fut encore ici son accusateur : et de plus, il engagea le tribun Q. Varius à citer ce vénérable vieillard devant l'assemblée du peuple, et à invectiver contre lui. Scaurus, accablé sous le poids des années, et relevé depuis peu de maladie, malgré tous ses amis qui voulaient le détourner de s'exposer, dans l'état où il était, à la fougue de la multitude, comparut au jour marqué. Il écouta patiemment toute la déclamation du tribun ; et lorsqu'il eut été sommé de répondre, il ne dit que ce peu de mots : *Q. Varius, Espagnol de naissance, accuse M. Scaurus, prince du sénat, d'avoir soulevé les alliés. M. Scaurus, prince du sénat, le nie. Il n'y a point de témoins. Auquel des deux, Romains, voulez-vous en croire?* Cette défense si courte, mais si pleine de dignité, fit impression sur le peuple, déconcerta le tribun, et rendit inutiles tous ses efforts et ceux de Cépion. L'affaire n'alla pas plus loin.

Marc Antoine ne se tira pas du danger à si peu de frais. Se voyant accusé, il mit en œuvre toutes les forces de son éloquence, et il employa pour lui-même ces ressorts dont il s'était servi si utilement pour les autres. Il s'attendrit, supplia, il parla avec tant de contention, que Cicéron [2], témoin oculaire, assure l'avoir vu toucher la terre du genou, dans l'ardeur et dans l'instance de ses prières.

[1] Ascon. in Orat. pro M. Scauro.

[2] Cic. Tuscul. lib. 2, n. 57.

Il fut absous, et même eut un commandement l'année suivante dans la guerre contre les alliés.

Pour achever ce qui regarde les suites de la loi Varia [1], j'ajouterai que, par un retour des plus surprenants, Varius, lorsqu'il fut sorti de charge, fut accusé et condamné comme étant lui-même dans le cas de sa propre loi. Il n'en fut pas quitte pour l'exil, mais il périt misérablement au milieu des plus cruels supplices. Freinshemius conjecture avec beaucoup de vraisemblance que, réduit à errer dans l'Italie, il tomba entre les mains de quelques-uns des alliés qui lui firent subir la juste peine de tous ses crimes; car, outre le meurtre de Drusus, Cicéron l'accuse encore d'avoir fait périr Q. Métellus par le poison [2]. Mais ce que je raconte ici n'arriva qu'au bout de quelque temps.

Sur la fin du consulat de Philippe, les peuples d'Italie prirent les dernières mesures pour concerter leur révolte. La mort de Drusus et la loi Varia avaient achevé de lear persu[illegible] qu'ils n'avaient rien à attendre de R[illegible] ; ils avaient perdu leur protecteur; et même le plus grand de tous les crimes était alors celui de les avoir favorisés. Ils conçurent donc qu'il ne leur restait absolument que la voie des armes pour emporter de force ce que jamais on ne leur accorderait volontairement.

Comme les Romains étaient assez occupés de leurs dissensions intestines, les alliés eurent le temps de s'arranger entre eux et de faire leurs préparatifs [3]. Ainsi ce ne furent point des mouvements tumultueux : tout fut conduit avec ordre, avec système, et par des délibérations mûrement pesées. Ils formèrent le plan d'une république italique sur celui de la république romaine. Ils établirent pour capitale et pour siége de leur gouvernement la ville de Corfinium [4] dans le pays des Péligniens, et ils la nommèrent *Italique*, comme la com-

[1] Cic. in Bruto, n. 305 ; et de Nat. Deor. lib. 3, c. 81.

[2] Je n'ose décider qui était ce Métellus. La famille des Métellus était alors très-nombreuse.

[3] Dio. Eclog lib. 37.

[4] Cette ville, qui est ruinée, était à peu de distance de *Sulmo*, aujourd'hui *Salmona*, dans l'Abbruze citérieure.

mune patrie et la métropole de tous les peuples de l'Italie ligués ensemble. Ils y tracèrent une grande place, et un palais pour le sénat, qu'ils composèrent de cinq cents députés. Ils eurent soin aussi de fortifier cette ville, et d'amasser toutes sortes de provisions, argent, vivres, munitions de guerre. Enfin on y amena de toutes les parties de l'Italie les otages des différents peuples qui entraient dans l'association. Leur sénat, comme celui de Rome, devait avoir l'administration générale des affaires, c'était aussi de ce même corps que l'on tirait les magistrats et les commandants des armées. Ils créèrent deux consuls et douze préteurs. Les consuls étaient Q. Pompedius Silo; de la nation des Marses, et C. Aponius, ou, selon d'autres, Papius Mutilus, Samnite. Ces deux chefs, ayant chacun six préteurs sous leurs ordres, partagèrent l'Italie en deux provinces ou départements. Le premier eut pour son partage le pays le plus voisin de Rome vers l'occident et le nord, le second commanda dans le reste de l'Italie du côté de l'orient et du midi.

Les principaux des peuples qui se révoltèrent furent les Marses et les Samnites. Les premiers ont même donné leur nom à cette guerre, qui est souvent appelée *la guerre des Marses*. Les Samnites, qui avaient autrefois défendu leur liberté contre les Romains pendant plus de soixante et dix ans, se montrèrent aussi les plus opiniâtres dans la révolte, et furent les derniers à poser les armes, après avoir été en grande partie exterminés, surtout par Sylla, qui était leur ennemi implacable. Avec ces deux peuples, tous les autres qui remplissaient le pays entre les deux mers depuis le Liris, aujourd'hui *Garigliano*, jusqu'à la mer Ionienne, c'est-à-dire à peu près tout ce que nous appelons le royaume de Naples, prirent les armes pour la querelle commune. Il ne resta presque d'alliés aux Romains que les Ombriens, les Toscans et les Latins. La Gaule cisalpine, ou *Lombardie*, ne prit point de part à cette guerre. Les Gaulois qui l'habitaient n'étaient point alliés, mais sujets: et leur pays était traité en province, c'est-à-dire, en pays de conquête. Il n'était pas même compris dans ce que les Romains appelaient alors *Italie*.

L. JULIUS CÆSAR [1].
P. RUTILIUS LUPUS.

Le premier sang fut versé à Asculum [2], aujourd'hui *Ascoli*, dans la Marche d'Ancône. Les Romains, sur les avis qui leur venaient de toutes parts que les peuples d'Italie se préparaient à se soulever, envoyèrent dans différents cantons des hommes sûrs pour épier ce qui se passait. L'un d'eux ayant vu un jeune homme que l'on menait en otage d'Asculum à Corfinium, en avertit Q. Servilius, qui commandait dans le pays. Servilius accourt, et, par la plus grande de toutes les imprudences, prend un ton de hauteur avec des esprits aigris, qui ne cherchaient qu'une occasion d'éclater. Il traita les Asculans comme s'ils eussent été des esclaves, et leur fit les plus grandes menaces. Mais les menaces sont bien frivoles quand elles ne sont pas soutenues par la force. Les Asculans irrités se jettent sur lui, le massacrent avec son lieutenant Fonteïus, et ensuite font main basse sur tous les Romains qui se trouvèrent dans leur ville.

Ce massacre fut le signal de la révolte générale de l'Italie. Tous les peuples que j'ai marqués ci-devant prirent les armes. Mais les premiers qui se signalèrent, furent les Marses, à la tête desquels était Pompédius Silo, le principal boute-feu de cette guerre. Les autres ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Tous leurs arrangements, minutés de longue main, furent bientôt exécutés. Armées et généraux se mirent en campagne; et le péril parut si grand aux Romains, qu'il fut déclaré qu'il y avait *tumulte*, c'est-à-dire guerre importante et dangereuse. En conséquence toute affaire cessa dans la ville: tous les tribunaux, à l'exception néanmoins de celui qui était établi par la loi Varia, furent fermés: le peuple quitta la toge, habit de paix, et prit la casaque militaire; et Rome devint comme une ville de guerre. Les consuls partirent l'un et l'autre pour aller faire tête aux ennemis, mais prenant la précaution de laisser des troupes dans la ville en cas d'insulte. Ils se firent accompagner de lieutenants généraux choisis

[1] An R. 662; av. J. C. 90.
[2] Appian. Civil lib. 1. — Flor. lib. 3, cap. 18.

entre les plus illustres guerriers, Marius, Sylla, Cn. Pompeïus Strabo, qui fut père du grand Pompée, T. Didius, qui avait triomphé deux fois des Scordisques après sa préture, et des Espagnols après son consulat. L'histoire fait encore mention de Q. Métellus Pius, de Cépion, et de plusieurs autres. Rutilius eut pour département les Marses, et Julius le Samnium. Dès cette première campagne il y eut de part et d'autre cent mille hommes sous les armes, sans compter les garnisons des places.

Avant néanmoins que d'entrer en action, les alliés envoyèrent une ambassade aux Romains faire un dernier effort et représenter la justice de leurs prétentions, puisqu'ils ne demandaient qu'à devenir les citoyens d'une ville dont la grandeur était en partie leur ouvrage. Ils pensaient vraisemblablement que leurs prières, soutenues de leurs armes, auraient plus d'effet que par le passé. Mais le sénat, toujours fidèle à la maxime romaine de ne se laisser jamais donner la loi, répondit « que, « si les alliés reconnaissaient leur faute et « se soumettaient, on pourrait les écouter; « qu'autrement ils n'entreprissent pas d'en« voyer des ambassades à Rome. » Ainsi toute espérance de paix étant bannie, les hostilités commencèrent.

Au reste, il ne faut pas croire que parmi les peuples qui se soulevèrent, le concert fût entièrement unanime, et qu'il n'y restât aucun ami des Romains. La chose en soi n'est pas possible; et Velleius cite avec complaisance l'exemple de son trisaïeul Minatius [1], qui descendait de Décius Magius, ce fidèle et constant allié de Rome lors de la révolte de Capoue. Minatius, héritier des sentiments de son aïeul, leva dans le pays des Hirpiniens [2] une légion qu'il joignit aux troupes romaines, et se signala dans le cours de la guerre par plusieurs exploits importants. Aussi en fut-il récompensé : il fut fait citoyen romain nommément, et ses deux fils furent créés préteurs dans un temps où, comme Velleius a soin de le remarquer, la république n'en avait que six.

[1] Vell. II, 16.

[2] Ce pays faisait partie de celui que nous appelons la *Principauté ultérieure*, dans le royaume de Naples.

Nulles guerres ne se font plus cruellement que les guerres civiles; et c'en était une ici véritablement, comme je l'ai observé d'abord [1]. Plus les hommes sont liés par des nœuds étroits et sacrés, plus les haines, si ces nœuds sont une fois rompus, deviennent violentes. Les alliés se portèrent à toute sorte d'inhumanités et contre les Romains, et contre ceux des Italiens qui demeuraient fidèles à Rome; et pour avoir un digne instrument de leurs cruautés, ceux d'Asculum mirent en liberté un Cilicien, chef des pirates, que les Romains avaient pris et mis sous la garde des habitants de cette ville. Rien ne fut épargné, non pas même les femmes et les enfants. Ils s'étaient avisés d'un supplice inouï pour les femmes, à qui ils arrachaient les cheveux et la peau de la tête; et ceux de Pinna [2], n'ayant point voulu prendre part à la révolte, virent leurs enfants, qui étaient tombés par malheur entre les mains des rebelles, égorgés à leurs yeux. Il est bon que l'histoire conserve le souvenir de ces faits horribles, pour faire honte au genre humain de sa barbarie.

Le lecteur est en droit d'attendre ici un récit d'opérations guerrières très-importantes, rencontres sans nombre, batailles, siéges de villes. Mais j'ai déjà averti que le temps que nous traitons est peut-être de toute l'histoire de la république romaine le plus stérile en mémoires un peu instructifs. Nous n'avons que des abrégés faits même avec peu de goût; et Appien, qui fournit plus de détails que les autres, n'offre presque qu'une liste sèche et chétive d'actions ou petites, ou racontées petitement, sans liaison, sans exposition des causes et des circonstances, sans aucun de ces traits qui peignent les hommes et qui rendent l'histoire utile et agréable en même temps. Je serai donc obligé de me contenter de donner une idée en gros de la suite des faits, et de choisir ceux qui seront les plus intéressants.

Dans le commencement, les alliés eurent presque partout l'avantage; et Freinshemius trouve assez heureusement la cause de cette supériorité, dans l'union [3], la concorde, le zèle,

[1] Diod. et Dio apud Vales.

[2] *Civita di Penna*, dans l'Abbruze ultérieure.

[3] Freinshem. Suppl. lib. 72, cap. 41.

qui accompagnent ordinairement les nouvelles entreprises : au lieu que les dissensions dont Rome était pleine refluaient jusque dans les armées.

Le consul Rutillus aigrit le mal par ses soupçons injustes et mal fondés. Comme il remarqua que les ennemis étaient instruits à point nommé de tout ce qui se passait dans son camp [1], il se persuada que c'étaient les premiers officiers, les nobles, qui, toujours d'intelligence avec les alliés, leur donnaient ces avis ; et, sans plus ample examen, il en écrivit au sénat. Ces lettres allaient tout mettre en combustion dans Rome. Heureusement on découvrit des espions marses, qui se mêlaient avec les fourrageurs romains, qui entraient même dans le camp, comme il est bien aisé dans une guerre où la langue, les habillements, les armes sont les mêmes des deux parts ; et qui ensuite avertissaient leurs généraux de tout ce qu'ils avaient pu apprendre. Ainsi les soupçons se calmèrent, et la tranquillité se rétablit. Pour la cimenter, le sénat ordonna que l'exécution de la loi Varia demeurerait suspendue tant que la guerre durerait : c'était une source de divisions [2], que le sénat arrêta fort à propos par la sagesse de son décret.

Il paraît que le consul Rutilius était un petit esprit, jaloux, ombrageux, et plus avide de gloire que capable de la mériter. Marius, qui était son parent, lui conseillait de traîner la guerre en longueur [3], sans doute pour donner le temps au premier feu des alliés de s'amortir; et de plus, il représentait que les vivres abondaient dans le camp romain, et ne pouvaient leur manquer pendant qu'ils avaient la communication libre avec Rome et avec toute cette grande partie de l'Italie qui était derrière eux; au lieu que les ennemis, dans le pays desquels se faisait la guerre, seraient bientôt réduits à la disette. Rutilius s'imagina que Marius, en proposant ce plan de conduite, ne consultait que les intérêts de son ambition; qu'il voulait que l'année se passât dans l'inaction, afin d'être créé consul pour la septième fois, et d'avoir l'honneur de terminer la guerre.

[1] Dio apud Vales.
[2] Ascon. in Or. pro Cornel.
[3] Dio.

Dans cette pensée il rejeta bien loin les conseils de Marius, et il s'en trouva mal.

Il était campé sur le Tolénus [1], petite rivière des Marses ; et au-dessous de lui, du même côté, à quelque distance, était Marius [2]. Ils avaient l'un et l'autre un pont sur cette rivière ; et vis-à-vis d'eux, mais plus près du pont de Marius, était sur l'autre bord Vettius Caton, l'un des préteurs des alliés. Celui-ci, conjecturant que le consul passerait le Tolénus pour venir l'attaquer, plaça une embuscade sur le chemin dans un vallon fort obscur. Sa ruse lui réussit. Rutilius vint à lui; et pendant qu'ils en étaient aux mains, les troupes embusquées parurent tout d'un coup, attaquèrent l'armée romaine, et y mirent le désordre. Il périt dans ce combat huit mille Romains, soit tués par le fer, soit poussés par les ennemis dans la rivière, et noyés misérablement. Le consul lui-même reçut une blessure à la tête dont il mourut.

Marius fit bien voir alors qu'il en savait plus que ni l'un ni l'autre de ces deux généraux. J'ai dit qu'il était campé au-dessous du consul. Ayant donc deviné ce qui se passait par la vue des corps des Romains que portait vers lui le courant de l'eau, il part dans le moment, et, trouvant le camp de Vettius dégarni, il s'en empara presque sans résistance. Ainsi le vainqueur, privé de son camp et de ses bagages, fut obligé de passer la nuit sur le champ de bataille, et se retira dès le lendemain sans pouvoir tirer aucun fruit de sa victoire.

On peut juger que la défaite et la mort de Rutilius causèrent une grande douleur dans Rome; mais cette douleur fut bien augmentée, lorsque le corps de ce consul et ceux de plusieurs autres illustres personnages tués dans le même combat y furent rapportés pour être mis dans les tombeaux de leurs pères. Ce fut dans toute la ville un deuil et une consternation générale qui durèrent plusieurs jours. Le sénat appréhenda que de pareils spectacles, s'ils se renouvelaient, ne décourageassent tout à fait les citoyens; et il ordonna qu'à l'avenir ceux qui seraient tués à la guerre fussent in-

[1] Le Turano, dans l'Abbruze ultérieure.
[2] Appian.

humés sur les lieux. Les alliés firent un semblable décret de leur côté.

Cépion commandait un corps d'armée comme lieutenant de Rutilius, et remporta avec ses troupes un avantage assez considérable, qui fut la cause de sa perte; car, en conséquence de ce succès, le sénat ayant ordonné que ce qui restait de soldats de l'armée de Rutilius fussent partagés entre Marius et lui, il se crut tout d'un coup devenu aussi grand général que celui auquel on semblait l'égaler dans ce décret; et cette présomption le disposa d'autant mieux à donner aveuglément dans le piége que lui tendit Pompédius.

Ce rusé Italien, qui avait son camp assez peu éloigné de Cépion, vint le trouver pendant la nuit, lui donnant à entendre qu'il voulait changer de parti et s'attacher aux Romains. Pour gage de sa foi, il lui amenait comme otages deux enfants qu'il disait être les siens, mais qui n'étaient que des esclaves. De plus, feignant de craindre que les alliés ne se vengeassent de sa désertion en le dépouillant de ses biens, et de prendre par cette raison la précaution de sauver au moins quelque débris de sa fortune, il apportait avec lui de prétendus lingots d'or et d'argent, c'est-à-dire du plomb doré et argenté.

Sur ces preuves, Cépion prit confiance en lui; et le fourbe l'ayant exhorté à venir sur-le-champ attaquer le camp des alliés, qui seraient bien déconcertés lorsqu'ils se verraient sans chef, le Romain suivit ce conseil avec une pleine sécurité, et se mit en marche. Mais Pompédius avait placé dans l'intervalle des deux camps une embuscade; et lorsqu'il fut près de l'endroit, il monta sur une colline, sous prétexte d'aller découvrir la contenance des ennemis, mais en effet pour donner à ses gens le signal dont il était convenu. En un moment Cépion se trouve attaqué, vaincu, tué lui-même, et la plus grande partie de son armée taillée en pièces. Marius recueillit ceux qui purent échapper, et les joignit aux troupes qu'il commandait.

Jusqu'ici les affaires des Romains allaient fort mal. Le consul L. Julius eut le premier la gloire d'un succès important, qui commença à relever leurs espérances. Il était chargé de la guerre contre les Samnites, qui lui donnaient tant d'occupation, qu'il ne lui fut pas possible de trouver le temps d'aller à Rome pour se donner un collègue en la place de Rutilius: en sorte que depuis le 12 juin, jour de la défaite et de la mort de cet infortuné consul, Julius demeura seul jusqu'à la fin de l'année à la tête de la république.

Il avait reçu d'abord un échec, qui contribua vraisemblablement à le rendre plus précautionné. Il vint donc se camper près de Papius, général des Samnites, qui assiégeait la ville d'Acerres en Campanie: mais, content de lui donner de la jalousie et de l'incommoder dans les opérations de siége, il évitait d'en venir à une bataille, il se vit même obligé d'affaiblir son armée par la ruse de l'ennemi. Les Romains avaient avec eux des Numides auxiliaires. Papius fit amener dans son camp Oxyntas, fils de Jugurtha, qui avait été mis en garde à Venouse, et, lui ayant fait prendre tous les ornements de la royauté, il le montrait souvent aux Numides. Ceux-ci désertèrent en foule pour aller se rendre auprès de leur roi; et Julius n'eut d'autre parti à prendre que de renvoyer en Afrique tout ce qu'il avait de Numides dans son armée.

Papius, fier de ses avantages, résolut d'engager le combat avec le consul romain; et, voyant qu'il ne sortait point de son camp, il le méprisa assez pour entreprendre de forcer ses retranchements. Les Romains se défendirent avec courage, et pendant qu'ils arrêtaient les ennemis à l'endroit de l'attaque, le consul fit sortir par une autre porte la cavalerie, qui, prenant les Samnites en queue, les mit entièrement en désordre: en sorte qu'il en resta six mille sur la place. Cette victoire rendit la joie et l'espérance aux Romains. Le consul fut proclamé *imperator* par ses soldats; et à Rome on quitta l'habit de guerre pour reprendre la toge.

Le bonheur n'accompagna pas Julius jusqu'à la fin de la campagne. Il souffrit encore une perte considérable, mais à laquelle contribua peut-être une maladie qui le mettait hors d'état d'agir, et qui l'obligeait de se faire porter en litière au milieu de son armée. Au reste, tous ces combats, et plusieurs que j'omets, n'opéraient rien de décisif; et la guerre se soutenait avec une égale chaleur et des

forces à peu près égales de part et d'autre.

Marius ne s'y distingua pas par de grands exploits. Soit nécessité des conjonctures, soit peut-être lenteur et glaces de l'âge, il paraît que le système général de sa conduite était de temporiser, de ne rien hasarder. Il vainquit néanmoins les Marses dans un combat ; mais ils étaient venus l'attaquer : et lorsqu'il les eut poussés dans des vignes environnées de haies, ayant remarqué qu'ils avaient de la peine à les traverser en se retirant, il craignit de rompre lui-même ses rangs, et cessa de les poursuivre. Sylla, comme s'il eût été destiné à achever ce qui était commencé par Marius, se trouva par hasard avec le corps d'armée qu'il commandait de l'autre côté de ces vignes. Il tomba sur les malheureux Marses, et en fit un grand carnage. On fait monter le nombre de leurs morts, dans les deux actions de cette journée, à six mille. Dans ce combat périt Hérius Asinius, l'un des principaux commandants des alliés, qui est vraisemblablement le grand-père du fameux Asinius Pollion.

Cette nation des Marses était très-belliqueuse ; et l'on disait communément dans Rome que l'on n'avait jamais triomphé ni des Marses ni sans les Marses[1]. Peut-être cette considération rendait-elle Marius plus circonspect à les attaquer. Quoi qu'il en soit, hors les occasions dont j'ai parlé, il se tint opiniâtrément renfermé dans son camp, sans être touché ni des plaintes de ses soldats ni des insultes des ennemis. Et comme un jour Pompédius Silo, s'avançant à portée de se faire entendre, lui criait à haute voix : *Si vous êtes grand général, Marius, que ne combattez-vous donc?* Marius lui répondit : *Mais plutôt vous, si vous êtes un grand général, forcez-moi de combattre.*

Plutarque parle encore d'une action dans laquelle les soldats de Marius le secondèrent mal, et ne profitèrent point de l'avantage que les ennemis leur donnaient sur eux, en sorte que les deux armées se retirèrent dos à dos. Peu de temps après, Marius demanda son congé, et revint à Rome, ayant beaucoup perdu de sa réputation. Il alléguait pour motif de sa retraite des rhumatismes qui le tourmentaient beaucoup, prétendant que depuis longtemps il ne se soutenait que par un courage au-dessus de ses forces, mais qu'enfin le mal devenait si violent, qu'il ne lui était plus possible d'y résister.

Sertorius[1], quoiqu'il n'ait point eu de commandement en chef dans cette guerre, se signala néanmoins par un grand nombre d'actions dignes de mémoire. Mais Salluste se plaignait lui-même de n'en être pas suffisamment instruit, parce que d'abord l'obscurité de celui qui les avait faites, et ensuite la malignité de ses envieux, les avaient ensevelies dans l'oubli. Il était questeur cette année, et avait pour province la Gaule cisalpine[2]. Ayant reçu ordre d'y lever des soldats et d'y faire fabriquer des armes, il s'acquitta de cette double commission avec une activité et une vigueur qui le distinguèrent beaucoup des autres jeunes gens de son âge, mous, inappliqués, et qui regardaient une charge comme un titre pour faire travailler les autres, et se dispenser eux-mêmes de tout travail.

Il ne s'en tint pas à ces fonctions tranquilles qui demandent des soins, mais qui n'exposent à aucun danger. Il se trouva à plusieurs combats, où il paya de sa personne avec la même bravoure dont il avait donné des preuves dès ses premières années. Comme il allait aux coups sans se ménager, il reçut souvent des blessures, et une en particulier qui lui fit perdre un œil. Mais cette difformité de son visage était pour lui un sujet de joie et de triomphe[3]. Il disait que les autres ne pouvaient pas toujours porter avec eux les témoignages de leur bravoure[4]; qu'il leur fallait quitter les bracelets, les couronnes, et les autres récompenses militaires. Mais que, pour lui, les preuves de sa valeur l'accompa-

[1] Plut. in Mar.

[1] Sallust. apud Gell. lib. 2, cap. 26.

[2] Plutarch. in Sertor.

[3] « Quo ille dehonestamento corporis maximè lætabatur. » (SALLUST.)

[4] Τοὺς μὲν γὰρ ἄλλους οὐκ ἀεὶ τὰ μαρτύρια τῶν ἀριστείων περιφέρειν, ἀλλὰ καὶ ἀποτίθεσθαι στρεπτὰ καὶ δόρατα καὶ στεφάνους· αὐτῷ δὲ τῆς ἀνδραγαθίας παραμένειν τὰ γνωρίσματα, τοὺς αὐτοὺς ἔχοντι τῆς ἀρετῆς ἅμα καὶ τῆς συμφορᾶς θεατάς. (PLUT.)

gnaient partout; et que personne ne pouvait être spectateur de sa disgrâce sans être en même temps l'admirateur de sa vertu. Le peuple lui rendit justice; et un jour qu'il entrait au théâtre, il y fut reçu avec des applaudissements et des acclamations que n'obtenaient pas toujours aisément les plus anciens généraux et les citoyens les plus accrédités.

La vertu est de toutes les conditions; et à la suite de l'un des plus grands hommes que Rome ait produits, je ne craindrai point de citer ici une action admirable de deux esclaves. Je ne puis en marquer le temps précis; mais elle appartient certainement à la guerre dont j'écris l'histoire. Les Romains assiégeaient Grumentum[1] dans la Lucanie; et comme la ville était aux abois, deux esclaves se sauvèrent dans le camp des assiégeants. Bientôt après la place fut emportée d'assaut et livrée au pillage. Alors les deux esclaves coururent promptement à la maison de leur maîtresse[2]; ils la saisissent avec une sorte de violence, et l'emmènent, en la menaçant du geste et de la voix; et lorsqu'on leur demandait qui elle était, ils disaient que c'était leur maîtresse, et une maîtresse très-cruelle, sur qui ils allaient se venger de tous les mauvais traitements qu'ils en avaient soufferts. Ils la firent ainsi sortir de la ville, et la conduisirent dans une sûre retraite, où ils la cachèrent avec grand soin. Puis, quand la fureur du soldat fut passée, et que tout fut calme dans la ville, ils l'y firent rentrer, prêts à lui obéir comme auparavant. Elle leur donna la liberté, qui était la plus grande récompense qu'elle pût leur accorder, mais fort au-dessous sans doute du bienfait qu'elle en avait reçu. Je reprends la suite des faits.

Cn. Pompeïus Strabo avait eu pour département le Picénum[3]. Dans les commencements il réussit mal, comme il était arrivé dans cette guerre à la plupart des généraux romains. Aussitôt après le massacre d'Asculum, il avait voulu attaquer la place, et il fut repoussé avec perte. Ensuite, ayant été attaqué lui-même auprès de la rivière de Tenna[1], par trois généraux des alliés[2], Afranius, Ventidius et Judacilius, il fut défait et obligé de se retirer dans la ville de Fermo. Il y fut assiégé par Afranius seul, les deux autres préteurs italiens ayant tourné leurs efforts d'un autre côté. Pompeïus se tint pendant assez longtemps sur la défensive. Mais enfin, ayant appris que Sulpicius approchait à la tête d'une armée romaine, il fit son plan avec lui pour tomber ensemble sur l'ennemi. Au jour et au temps marqué, il fait une vigoureuse sortie. Afranius, qui croyait n'avoir affaire qu'à Pompeïus, emploie toutes ses forces pour le repousser. Mais pendant qu'on se battait à avantage à peu près égal, voici que Sulpicius arrive et met le feu au camp des alliés. La vue des flammes qui frappa les combattants jeta la terreur parmi les Italiens, et pour comble de malheur, Afranius ayant été tué sur la place, toute l'armée se débanda. Ceux qui purent échapper au vainqueur s'enfuirent dans Asculum; et sur-le-champ Pompeïus alla mettre le siége devant cette ville.

La victoire que je viens de rapporter rétablit le calme et la tranquillité dans Rome. Après celle du consul Julius on avait repris les toges ou habits de paix; celle-ci fit reprendre aux magistrats leurs robes prétextes et les ornements de leurs dignités. Ainsi tout rentra dans l'ordre accoutumé; et la guerre, dans l'état où elle était, ne fut plus regardée que comme une guerre ordinaire, qui n'empêchait point que la ville ne jouît des douceurs de la paix.

Cependant un nouvel événement fit comprendre aux Romains qu'ils ne pouvaient pas espérer de se tirer du péril uniquement par la force des armes. La plupart des Ombriens et quelques peuples toscans se détachèrent de leur alliance, et se joignirent aux rebelles. L'exemple pouvait devenir funeste; et les Romains appréhendèrent de rester seuls, s'ils se refusaient opiniâtrément au vœu général de l'Italie. Ainsi le consul Julius, de l'avis et par l'autorité du sénat, porta une loi pour donner le droit de bourgeoisie à ceux des alliés qui

[1] Cette ville était dans le pays que l'on nomme aujourd'hui *Basilicate*.
[2] Sen. de Benef. 11, 23.
[3] Marche d'Ancône.

[1] Le Tinge.
[2] Appian.

étaient jusque-là demeurés fidèles. Par cette loi, le Latium et partie de la Toscane et de l'Ombrie acquirent enfin le droit qui les égalait aux Romains. Ils s'attachèrent d'autant plus fortement à la république; et les autres peuples d'Italie conçurent aussi l'espérance de partager avec eux ce privilége au moins en posant les armes. Et ce fut réellement par cette voie que la guerre fut terminée. Mais pour amener les choses à ce point, il fallut encore qu'il y eut bien du sang répandu.

La grandeur du danger et la disette des hommes forcèrent encore les Romains d'admettre dans leurs troupes de terre les affranchis, qui jusqu'alors en avaient été exclus, ou n'y avaient été employés que très-rarement. Ils en levèrent douze cohortes, qu'ils distribuèrent le long de la mer pour garder les côtes depuis Cumes jusqu'à Rome.

CN. POMPEIUS STRABO [1].
L. PORCIUS CATO.

Pompeius et Porcius avaient mérité par des services considérables le consulat qui leur fut déféré. Nous avons parlé de la victoire que remporta le premier sur Afranius dans le Picénum; et Porcius, sur la fin de l'année précédente, avait aussi vaincu en bataille rangée les peuples de Toscane qui s'étaient révoltés.

Pompée, dans son consulat, s'attacha particulièrement à pousser le siége d'Asculum, qu'il avait, comme je l'ai dit, déjà commencé avant que d'être nommé consul [2]. Ce siége fut une des plus importantes opérations de la guerre. Les Romains s'y acharnaient, parce que c'était cette ville qui avait donné le signal de la révolte; et les alliés la défendaient avec la même vigueur. On vit des armées, l'une de soixante et quinze mille Romains, l'autre de soixante mille Italiens, en venir aux mains devant Asculum pour en hâter ou en empêcher la prise.

Les efforts des alliés ne purent faire lever le siége, mais ils le firent traîner en longueur; et il paraît que Pompée en laissa pendant quelque temps le commandement à L. Julius [1], consul de l'année précédente, pour tenir lui-même la campagne, et s'opposer aux divers mouvements des ennemis. Il remporta sur les Marses une grande victoire. Il réduisit les Vestiniens et les Péligniens à se soumettre et à quitter les armes [2]. Mais nous savons peu de détails sur ces faits. Sénèque [3] nous a conservé un trait mémorable qui se rapporte au temps de la réduction des Péligniens. C. Vettius, qui était de cette nation, et l'un des principaux chefs des alliés, avait été fait prisonnier, et on le menait au consul. Un de ses esclaves prit l'épée du soldat même qui le traînait, et tua d'abord son maître : puis tournant la pointe de l'épée contre lui-même, *il est temps*, dit-il, *que je pense à moi. J'ai mis mon maître en liberté.* En disant ces mots, il s'enfonce l'épée dans le sein, et tombe mort. « Quel esclave [4], s'écrie Sénèque, a « jamais délivré son maître d'une façon plus « magnifique? » Mais pour nous, quelque brillante que soit cette action, la sévérité de la morale chrétienne sur l'homicide ne nous permet pas de la louer. Et combien d'événements possibles qui auraient délivré Vettius d'une façon plus douce et plus heureuse?

L. Porcius faisait, aussi bien que son collègue, la guerre avec succès. Il remporta divers avantages sur les Marses, qu'il s'était, ce semble, attaché à dompter. Mais enfin, comme il attaquait leur camp auprès du lac Fucin [5], il fut tué, et par sa mort donna la victoire aux ennemis. Orose attribue cette mort au jeune Marius [6], qui voulut venger l'insulte prétendue faite par le consul à son père; car Porcius, qui avait les mêmes troupes qu'avait commandées ce vieux général l'année précédente, s'était vanté *que Marius n'avait pas fait de plus grandes choses que lui.* Ce mot lui fut funeste; et dans le tumulte du combat

[1] An. R. 663; av. J. C. 89.
[2] Appian. Vell. 11, 21.

[1] Appian.
[2] Les Vestiniens habitaient le long de l'*Artenus*, rivière que l'on nomme aujourd'hui *Pescara*, dans l'Abruzze.
[3] Seneca de Ben. III, 23.
[4] « Da mihi quemquam qui magnificentiùs dominum » servârit. »
[5] Aujourd'hui *lac de Celano*.
[6] Oros. v. 18.

un coup perdu, mais qui partait de l'armée romaine, et selon la force des termes d'Orose, de la main même du jeune Marius, le renversa mort au pied des retranchements des ennemis. Un crime si atroce serait incroyable, si ce jeune homme n'avait que trop prouvé dans la suite, par les plus horribles cruautés, qu'il était capable de celle-ci.

Dion [1] rapporte que ce consul avait irrité ses soldats contre lui par des reproches durs et des manières hautaines, qui avaient même donné lieu à une sédition dans laquelle il avait pensé périr. Le ressentiment des troupes peut avoir été ou la seule cause de la mort de Porcius, ou une occasion à Marius de cacher mieux son attentat.

Sylla fut celui de tous les généraux romains qui se signala le plus dans cette guerre. J'ai raconté, sous l'année précédente, comment il avait mis le comble à une victoire que Marius laissait imparfaite. Cette année-ci sera plus féconde en événements glorieux pour lui. Il commandait, comme lieutenant du consul Porcius, un corps d'armée en Campanie, où il détruisit la ville de Stabies le dernier jour d'avril [2]. De là il alla assiéger *Pompeii*, ville située à l'embouchure du Sarno. Pendant qu'il était occupé à ce siége, ses forces se grossirent à l'occasion que je vais rapporter.

Les Romains avaient une flotte sous le commandement de Postumius Albinus. C'était un homme hautain et violent, qui se fit haïr de ses soldats au point qu'ils se soulevèrent contre lui, et, l'accusant de trahison et d'intelligence avec les ennemis, ils l'assommèrent à coups de pierres. Sylla prit le commandement de ces soldats couverts du sang de leur général [3], et il les joignit à son armée, sans tirer aucune vengeance du crime qu'ils venaient de commettre. Il palliait cette indulgence condamnable d'un mauvais prétexte, et disait que ces troupes n'en auraient que plus d'ardeur à bien faire, ayant à laver par leurs services la faute qu'elles avaient commise. Mais son véritable motif était ambition et intérêt propre. La haine entre lui et Marius était alors portée à l'excès, et il se proposait de pousser à bout et de détruire son ennemi. D'ailleurs, comme la guerre des alliés tirait vers sa fin, il aspirait à se faire donner le commandement de celle qui se préparait contre Mithridate. Par ces vues, il s'étudiait à gagner l'affection de ses soldats aux dépens même des lois les plus inviolables de la discipline militaire. Il est en effet le premier des généraux romains qui ait donné le pernicieux exemple de s'attacher les troupes au préjudice de la république, et de se substituer aux droits de la patrie, en sorte que les soldats qu'il commandait devinssent les soldats de Sylla et non ceux du peuple romain. La conduite ambitieuse de ce général se développera plus pleinement dans la suite. Pour le présent, il se rendit réellement utile à la république.

Cluentius, l'un des généraux des alliés, vint avec une grande armée de Samnites au secours de la ville de *Pompeii*, et se campa fièrement à quatre cents pas des Romains. Sylla, qui se crut méprisé et insulté, sortit sur les ennemis [1], quoiqu'il eût envoyé une grande partie de ses troupes aux fourrages. Il eut lieu de se repentir de sa hardiesse, et fut repoussé avec perte. Mais bientôt il prit sa revanche; et, dès que ses fourrageurs l'eurent rejoint, il livra un second combat, dans lequel Cluentius fut vaincu et obligé de se retirer.

Ce premier avantage ne fut pas décisif, et le général italien, ayant reçu un renfort de Gaulois, revint à la charge. Nous avons vu dans l'Histoire romaine plusieurs combats singuliers de Gaulois, dont aucun ne leur réussit. Elle nous en offre encore un ici avec le même succès. Un Gaulois d'une très-haute taille s'avança hors des rangs, défiant au combat le plus brave des Romains. On lui opposa un Maure, aussi petit que le Gaulois était grand, et qui néanmoins tua son adversaire. Il arriva en conséquence ce qui est une suite naturelle de ces sortes d'événements : la mort du Gaulois effraya ceux de sa nation. Ils se défendirent mal, furent bientôt mis en désordre, et entraînèrent ensuite le reste de l'armée. La victoire de Sylla fut complète : il prit le camp des ennemis, qui s'enfuirent au loin, et ne se

[1] Dio apud Vales.
[2] Plin. lib. 3, cap. 5
[3] Liv. Epit. lib. 75. — Plut. in Syl.

[1] Appian.

crurent en sûreté que lorsqu'ils se virent près de Nole. Le vainqueur les y poursuivit: et, sans leur donner le temps de se reconnaître, il les attaque de nouveau, et achève de détruire cette armée avec son chef, qui fut tué sur la place. Appien fait monter le nombre des morts, dans la première bataille, à trente mille, et dans celle-ci à vingt mille. Et ce qu'il y a de plus surprenant, et même d'incroyable, c'est que Sylla, selon Eutrope, ne perdit qu'un seul homme. Mais il faudrait une autorité plus grande que celle de ce mince écrivain pour faire croire un fait si éloigné de toute vraisemblance.

Sylla avait écrit dans ses mémoires que ses soldats l'honorèrent auprès de Nole d'une couronne obsidionale [1]. Cette couronne n'était point, comme les autres, accordée par le général à des soldats qui se fussent distingués, mais au contraire déférée par les soldats à leur chef qui les avait tirés d'un pas dangereux. Elle n'était que de gazon; et l'herbe dont on la formait devait être prise dans le lieu même où l'armée avait été enveloppée par les ennemis, et d'où la sagesse et la valeur du commandant l'avait tirée. On ne voit pas clairement, par les faits que j'ai rapportés d'après Appien, comment Sylla avait mérité cette couronne. Mais nous devons nous en prendre à la négligence de cet auteur, et des autres auxquels on est obligé d'avoir recours pour ces temps-là. Cette couronne était le plus grand honneur qui pût être déféré à un citoyen; et Sylla, qui voulut perpétuer la mémoire d'un événement si glorieux pour lui, le fit peindre dans sa maison de campagne de Tuscule, qui appartint ensuite à Cicéron. Mais [2], comme le remarque Pline, c'est bien en vain que l'auteur de la proscription se faisait honneur d'une couronne obsidionale. Il se l'arracha lui-même de dessus la tête, lorsqu'il fit périr dans la suite un beaucoup plus grand nombre de citoyens qu'il n'en avait jamais sauvé.

[1] Plin. lib. 22, cap. .

[2] « Quod si verum est, hoc execrabiliorem eum « dixerim : quandoquidem eam capiti suo proscriptione « suâ ipse detraxit, tantò paucioribus civium servatis, « quam posteà occisis. »

Sylla, après une si grande victoire, poussa ses avantages. Il entra dans le pays des Hirpiniens [1]; et les habitants d'Eculanum, qui en était comme la capitale, ne s'étant pas rendus assez promptement, il livra la ville au pillage. Cet exemple de sévérité intimida les autres, et en peu de jours toute la nation se soumit.

De là il passa dans le Samnium, où d'abord il se trouva dans une situation embarrassante. Il s'était engagé dans un défilé auprès de la ville d'Esernia, ayant en tête une armée de Samnites commandée par Papius Mutilus. Sylla était homme de ressource. Il fit si bien, qu'il lia une conférence avec le général des ennemis, comme pour convenir d'un accommodement. Il ne se conclut rien. Mais la trêve, par un effet tout naturel, produisit parmi les Samnites une sécurité qui diminua d'autant leur attention et leur vigilance. Le Romain en profita, et à la faveur du silence et de l'obscurité de la nuit, il fit partir ses troupes, ne laissant dans son camp qu'un trompette pour sonner selon l'usage le commencement de chaque veille de trois heures en trois heures. A la quatrième veille, le trompette partit lui-même, et alla rejoindre l'armée, qui sortit ainsi heureusement du défilé.

Sylla ne se contenta pas de s'être tiré du péril. Ayant tourné le camp des Samnites, il vint les attaquer par l'endroit où ils l'attendaient le moins, les vainquit, et prit leur camp. Papius se sauva blessé dans Esernia. Sylla finit cette glorieuse campagne par une conquête importante. Il attaqua Bovianum [2], ville très-considérable où se tenait l'assemblée générale de la nation des Samnites, et qui était fortifiée de trois citadelles. Il y fit donner l'assaut par plusieurs endroits en même temps, et en trois heures de combat il emporta la place.

Après tant de beaux exploits, Sylla retourna à Rome pour demander le consulat [3], auquel rarement aucun candidat s'était présenté avec la recommandation d'aussi grands et aussi glorieux services. Il y apportait une réputation

[1] Appian.

[2] *Boviano*, dans le comtat de Molise.

[3] Plut. in Syl.

toute formée. Tout le monde le regardait comme grand homme de guerre : ses amis le vantaient comme le premier général de Rome; ses ennemis ne pouvaient lui refuser au moins le titre d'heureux capitaine.

Il ne s'offensait point du tout de ce langage de ses envieux; au contraire, il était charmé de se faire passer pour le favori de la fortune, soit par ostentation et pour se faire honneur de la protection du ciel, soit peut-être par persuasion. Plutarque rapporte à ce propos des traits des mémoires de Sylla tout à fait singuliers. Il y disait que les entreprises aventurées lui réussissaient mieux que celles qu'il avait méditées et prétendu diriger par la prudence. Il y avouait qu'il était né plus heureux que guerrier. Il y conseillait à Lucullus, à qui il les dédiait, de ne compter sur rien comme sur ce qui lui était inspiré par les dieux en songe. Tout cela semble prouver qu'il croyait tout de bon et sérieusement à la fortune. Et la chose peut ne pas paraître si étrange dans un caractère aussi bizarre que le sien. Plutarque nous en fait au même lieu un portrait que je ne dois pas laisser échapper aux lecteurs curieux de bien connaître les hommes.

Il était inconséquent et perpétuellement en contradiction avec lui-même. Il enlevait avec violence et donnait avec profusion; il honorait sans raison, et outrageait de même, il faisait habilement sa cour à ceux dont il avait besoin, et se montrait fier à ceux qui avaient besoin de lui : de sorte que l'on doutait s'il était né plus superbe ou plus flatteur. Inégal dans ses ressentiments et ses vengeances, quelquefois pour les plus minces sujets il envoyait au supplice, et dans d'autres occasions il souffrait patiemment les plus grandes offenses : il se réconciliait volontiers avec ceux qui lui avaient fait les plus mortelles injures, et il vengeait les plus légères imprudences par le meurtre et la confiscation des biens. Peut-être, dit Plutarque, expliquerait-on cette inégalité de conduite par rapport à ceux qui l'avaient offensé, en disant qu'alternativement son naturel et son intérêt le gouvernaient, et que, porté par inclination à la vengeance, il se retenait et se modérait par réflexion, lorsque le bien de ses affaires le demandait. Cette même clef ne pourrait-elle pas donner aussi la solution de la plupart de ses autres bizarreries? Je reviens à la guerre sociale, dont il me reste encore quelques événements à décrire, tous de plus en plus défavorables à la ligue italique.

Les Marses [1], qui en avaient été l'un des plus fermes appuis, s'en détachèrent, fatigués et domptés par leurs anciennes pertes, et par les nouvelles que leur firent souffrir Muréna et Métellus Pius. Les Péligniens s'étaient aussi soumis, comme je l'ai rapporté. Ainsi, les Romains étant maîtres de Corfinium, dont les rebelles avaient fait leur métropole, il fallut transférer le conseil général de la ligue à Esernia, ville des Samnites, qui, par la retraite des Marses [2], se trouvaient seuls à la tête de tout ce qu'il restait encore de peuples fidèles à l'association. Ils se nommèrent cinq préteurs ou généraux, entre lesquels ils donnèrent la principale autorité à Pompédius Silo. Il méritait cette préférence par son habileté dans la guerre, par son courage, et surtout par son opiniâtreté dans la révolte, dont il avait été le premier auteur, et qui n'avait pu lui faire abandonner l'exemple même de sa nation, c'est-à-dire des Marses, qui venaient de rentrer dans l'obéissance. Il assembla une armée de trente mille hommes de pied et de mille chevaux. Forcé par la nécessité à tenter toute sorte de ressources, il donna même la liberté aux esclaves qui voulurent se joindre à lui; et en ayant ramassé environ vingt mille, il les arma du mieux qu'il lui fut possible. Avec ses troupes, il retarda encore de quelque temps la ruine entière de son parti.

Cependant le siége d'Asculum, qui avait duré une grande partie de l'année, se termina enfin à l'avantage des Romains. Lorsque la ville était aux abois [3], Judacilius, qui en était natif, fit un dernier effort pour la délivrer. Il était l'un des principaux chefs des Italiens, homme de vigueur et de courage. Il assembla donc huit cohortes [4], et, en se mettant en

[1] Liv. Epit. lib. 76.
[2] Diod. Eclog. lib. 37.
[3] Appian.
[4] La cohorte était ordinairement de cinq cents hommes.

marche, il dépécha un coursier aux Asculans, pour les avertir de se rendre attentifs à son arrivée, et de faire une sortie sur les assiégeants pendant qu'il attaquerait leurs retranchements par dehors. Il espérait que les Romains, enfermés entre les deux attaques, pourraient se trouver déconcertés, et que peut-être aurait-il occasion de les bien battre et de les forcer ainsi à lever le siége. Le plan n'était pas mal conçu; mais le courage manqua aux habitants : en sorte que tout ce que put faire Judacilius, ce fut de pénétrer dans la ville avec une partie de ceux qui l'avaient accompagné. Il fit à ses compatriotes les plus vifs reproches de leur lâcheté : et, voyant qu'il ne restait plus d'espérance, il résolut de mourir; mais auparavant il voulut se venger de ses ennemis, qui s'étaient fait souvent un plaisir de s'opposer à ses desseins, et qui tout récemment avaient empêché l'exécution de ses derniers ordres. Comme il était le plus fort dans la ville, il les fit tous arrêter et mettre à mort. Après avoir satisfait sa vengeance, il crut travailler pour sa gloire en renouvelant l'exemple que Vibius Virius avait donné lors de la prise de Capoue. Il invita ses amis à un grand repas, et là il les exhorta à prévenir avec lui, par une mort volontaire, le désastre de leur commune patrie. Tous louèrent son courage, mais aucun ne voulut l'imiter. Il prit donc seul du poison : et comme il avait eu la précaution de faire dresser un bûcher, il se fit porter au haut, et ordonna à ses amis d'y mettre le feu. Ainsi périt ce brave homme, séduit sans doute par l'idée de gloire que l'antiquité païenne attachait à l'homicide de soi-même. Mais quelle gloire mérite, selon les lumières même de la simple raison, une mort inutile au public et à la cause commune, et dont tout le fruit ne peut jamais se terminer qu'à préserver celui qui se la donne de maux qu'il redoute encore plus que la mort?

Quoique les auteurs qui ont parlé de la mort de Judacilius semblent mettre cet événement dès le commencement du siége, j'ai mieux aimé le rapporter à la fin, parce qu'il ne m'a nullement paru vraisemblable que ce général eût pris une résolution si désespérée, s'il avait vu sa patrie en état de résister encore longtemps. Je me persuade donc que la prise d'Asculum suivit de près cette mort, et que le désespoir du chef ayant entraîné celui de la multitude, la ville, ou se rendit à discrétion, ou, étant mal défendue par des habitants découragés, fut forcée et prise d'assaut. Le consul Pompeïus fit un exemple de sévérité sur cette malheureuse ville. Les principaux citoyens et tous les officiers de guerre furent battus de verges et eurent la tête tranchée : il laissa aux autres la vie sauve, mais en leur enlevant et leurs esclaves et toutes leurs richesses; la ville elle-même fut détruite et rasée. Ainsi fut vengé le sang des citoyens romains qui y avaient été massacrés au commencement de la guerre.

Ce n'avait point été jusqu'ici l'usage d'accorder le triomphe pour avoir seulement reconquis ce qui avait auparavant appartenu à la république. Néanmoins Pompée triompha des Asculans et des peuples du Picénum, le sixième jour avant les calendes de janvier[1], c'est-à-dire le 25 décembre[2]. Entre les prisonniers qu'il mena en triomphe, plusieurs écrivains ont remarqué P. Ventidius, qui était sans doute fils de celui que nous avons nommé parmi les plus illustres chefs des alliés. Ce même Ventidius, aujourd'hui mené en triomphe, triomphera lui-même dans cinquante ans[3] : exemple mémorable de la vicissitude et de l'instabilité des choses humaines, en bien comme en mal.

Pompée avait fait vendre tout le butin d'Asculum[4] : mais quoique le trésor public fût épuisé, il n'y porta rien de tout l'argent qu'il retira de cette vente. C'était un homme qui n'avait de louable que son habileté dans la guerre ; du reste, excessivement avide et peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir. Et ce n'est pas le seul vice que l'histoire lui reproche, comme nous aurons lieu de l'observer dans la suite.

¹ Appian. — Oros.

¹ Dans le calendrier de Numa, que suivaient alors les Romains, décembre n'avait que 29 jours.

² Fasti Capit. — Vell. II, 65. — Plin. lib. 7, cap. 43. — Aul. Gell. lib. 15, cap. 4.

³ Oros.

⁴ Plut. Pomp.

La ligue italique était extrêmement affaiblie [1], et elle perdit l'année suivante celui qui lui donnait l'âme et le mouvement, Pompédius Silo. Il avait néanmoins d'abord eu quelques succès, et même avait repris la ville de Bovinnum. Attentif à suivre le système qu'il avait pris de mettre sa république en parallèle et de niveau avec la république romaine, il voulut triompher, et entra réellement en triomphe dans sa nouvelle conquête. Mais l'antiquité superstitieuse a remarqué que par là il donnait lui-même un présage de sa future défaite, parce que c'était dans la ville victorieuse qu'on entrait en triomphe, et non pas dans une ville vaincue [2]. Peu de temps après, il perdit une grande bataille dans laquelle il fut tué; et avec lui périt toute la gloire de son parti, qui depuis ce temps ne fit que languir.

Il me paraît fort vraisemblable que l'on doit attribuer à cet ennemi si obstiné du nom romain [3], l'ambassade envoyée par les alliés à Mithridate pour implorer son secours, et l'inviter à s'unir à eux contre Rome. Au reste, si l'auteur de cette délibération n'est pas certainement connu, le fait du moins est constaté par Diodore de Sicile. Il fallait que la haine de ces Italiens allât jusqu'à la fureur, pour les porter à rechercher une protection si éloignée, et qui devait leur être suspecte et odieuse par tant d'endroits; et il paraît par là que c'est d'après l'exacte vérité historique qu'un de nos plus grands poëtes introduit Mithridate disant à ses enfants :

Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers :
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Le roi de Pont ne fit pas beaucoup d'attention à cette ambassade, et répondit froidement que, quand il aurait terminé les affaires d'Asie, qui l'occupaient actuellement, il irait joindre ses forces à celles des Italiens.

Ce fut là la dernière démarche d'éclat des rebelles [1]. Depuis ce temps, quoique les Lucaniens et les Samnites restassent encore en armes, je ne vois plus d'événement qui appartienne directement et uniquement à la guerre sociale : ils ne font plus seuls un parti, et ils se confondront avec celui de Marius et de Cinna.

Presque tous les peuples d'Italie jouissaient alors du droit de bourgeoisie romaine; car on le leur avait toujours accordé à mesure qu'ils avaient posé les armes [1]. Il en résultait un nombre prodigieux de nouveaux citoyens dont Rome se trouvait extrêmement embarrassée. Comme leur multitude était immense [2], les distribuer dans les trente-cinq tribus c'était les rendre maîtres de tout; c'était anéantir toute la dignité et tout le pouvoir des anciens, et ces nouveaux venus, adoptés par grâce, auraient écrasé ceux de qui ils tenaient leur privilége. On prit le parti de former huit nouvelles tribus, dans lesquelles seraient renfermés tous les nouveaux citoyens. Ce plan, imité de celui qu'avait suivi le roi Serv. Tullius dans l'établissement et la distribution des centuries, remédiait à tous les inconvénients. Les anciens conservaient pleinement leur supériorité, puisque étant en nombre beaucoup moindre, ils se trouvaient avoir trente-cinq voix pendant que les nouvelles n'en avaient que huit : et de plus, comme ces nouvelles tribus ne devaient être appelées à voter que les dernières, il était naturel que la pluralité fût très-souvent formée avant que l'on fût arrivé jusqu'à elles. Les alliés, devenus citoyens, en passèrent pour lors par tout ce que l'on voulut, soit qu'ils ne s'aperçussent point du grand avantage que cet arrangement donnait sur eux à leurs anciens, soit qu'ils fussent contents d'acquérir le droit de bourgeoisie à quelque prix que ce pût être. Il y a apparence que ce fut pour cette opération que l'on créa, dès l'année du consulat de Cn. Pompeius, deux censeurs, qui furent P. Crassus et L. Julius César, consul de l'année

[1] An. R. 664. — Jul. Obseq.
[2] Liv. Epit. LXXVI.
[3] Diod. Eclog. lib. 37.

[1] Appian.
[2] « Ne potentia eorum et multitudo veterum civium « dignitatem frangeret, plusque possent recepti in bene« ficium quàm auctores beneficii. » (Vell. lib. 2, cap. 20.)

précédente. On ne sait rien autre chose de leur censure, sinon qu'ils firent quelques ordonnances contre le luxe des tables.

Cette même année 663, il s'était commis dans la place publique de Rome, un crime inouï jusqu'alors, et qui faisait bien voir que les lois avaient perdu tout crédit et toute autorité, contraintes de céder à la force qui tenait lieu de droit et de justice. De tout temps les dettes avaient causé de grands troubles dans Rome; il en a été souvent parlé dans cette histoire. L'avidité de ceux qui prêtaient ne se contentait pas des usures permises par les lois romaines, et en exigeait de plus fortes. Le débiteur était accablé et ne payait point. Ce mal se fit violemment sentir dans le temps dont je parle, parce que la circonstance d'une guerre si voisine, si périlleuse, et qui demandait de si grands frais, avait rendu l'argent fort rare, et avait épuisé les fortunes d'un grand nombre de particuliers. Les impitoyables créanciers ne relâchaient rien néanmoins de leur rigueur; de sorte que les débiteurs réclamèrent la protection des lois, et prétendirent non-seulement obtenir des délais aux paiements à raison du mauvais état de leurs affaires, mais faire condamner leurs créanciers comme violateurs des lois, et exigeant de plus gros intérêts qu'il n'était permis.

A. Sempronius Asellio, préteur de la ville, et eu cette qualité juge suprême de ces sortes de contestations, entreprit d'abord de calmer les esprits, et de terminer la querelle par des voies d'accommodement. Mais la chose n'ayant pas été possible, comme il était homme équitable, il ouvrit les tribunaux aux débiteurs, et leur fit rendre justice. Sur cela les créanciers entrèrent en fureur, et, ne pouvant espérer de vaincre la constance du magistrat, ils résolurent de s'en défaire, et exécutèrent leur dessein avec une audace incroyable. Animés par L. Cassius, tribun du peuple (car il fallait que les tribuns eussent part à toutes les violences qui s'exerçaient dans Rome), ils attaquèrent Asellio dans la place même pendant qu'il faisait un sacrifice. L'infortuné préteur, se sentant frappé d'un coup de pierre, et voyant autour de lui une multitude forcenée, jeta la coupe sacrée qu'il tenait à la main, et voulut se réfugier dans le temple de Vesta. On lui coupa le chemin; et forcé de se retirer dans un cabaret, il y fut assommé. Quelques-uns de ceux qui le poursuivaient, et qui l'avaient vu aller du côté du temple de Vesta, crurent qu'il y était entré; et ils ne craignirent point de forcer les barrières de cet asile sacré, et, malgré les lois les plus saintes, qui n'en permettaient point l'entrée aux hommes, ils visitèrent curieusement ces lieux que la religion devait leur rendre redoutables. Ainsi périt un préteur actuellement occupé d'un sacrifice, revêtu des ornements sacrés, et cela en plein jour, au milieu de la place publique; et les auteurs de cet attentat avaient si bien lié leur partie, et su fermer toutes les bouches qui auraient pu les accuser, qu'il ne fut pas possible d'avoir des preuves contre aucun. En vain le sénat fit publier une ordonnance pour inviter tous ceux qui auraient quelque connaissance des coupables à déclarer ce qu'ils savaient, leur promettant même des récompenses; la liberté, s'ils étaient esclaves; une somme d'argent s'ils étaient libres; l'impunité, s'ils étaient complices : personne ne vint à révélation, et un crime si atroce demeura impuni. Quelle justice pouvaient attendre les particuliers dans une ville où il en coûtait la vie à un magistrat pour l'avoir rendue? Rome ne retombait-elle point ainsi dans la confusion attribuée par les poëtes aux premiers hommes encore sauvages avant l'établissement des sociétés?

Ce fut apparemment pour prévenir de semblables excès dans la suite que M. Plautius Sylvanus, tribun du peuple, proposa et fit passer une loi touchant la violence publique, *de vi publicâ*. Les jurisconsultes interprètent diversement cette expression. Qu'il nous suffise d'observer que la force du mot désigne toute violence qui trouble l'ordre public; et cette idée embrasse bien des choses, et peut avoir une très-grande étendue.

Le même tribun du peuple fit aussi rentrer enfin les sénateurs en possession d'une partie de la judicature. Cépion et Drusus avaient tenté la même chose, mais inutilement; et les chevaliers seuls avaient jugé depuis la loi de C. Gracchus. Plautius donna à sa proposition une nouvelle tournure, qui contribua peut-

être à la faire passer plus aisément[1]. Il ordonnait que chaque tribu nommerait quinze citoyens chaque année pour faire la fonction de juges. Suivant ce plan, les juges pouvaient être indifféremment sénateurs, chevaliers, ou même de l'ordre du peuple. La loi fut acceptée, et elle eut son exécution jusqu'à la dictature de Sylla.

Pour achever ce qui reste des événements de l'année 665, je n'ai plus à parler que de la nomination des consuls. J'ai dit que Sylla était revenu à Rome pour demander le consulat; ses services parlaient hautement pour lui. Néanmoins il trouva un concurrent qu'il eut bien de la peine à vaincre. C'était C. César, frère de L. César, qui avait été consul la première année de la guerre sociale, et qui était actuellement censeur. C. César était encore frère utérin de Catulus, le vainqueur des Cimbres. Appuyé du crédit de deux frères si illustres, et avec beaucoup de mérite personnel, il crut pouvoir s'élever au-dessus des règles, et prétendre au consulat, quoiqu'il n'eût géré que l'édilité[2], et n'eût point été préteur. Il y a apparence qu'il était soutenu de Marius[3], qui voulait donner l'exclusion à Sylla; car, comme Sylla et César étaient tous deux patriciens, ils ne pouvaient pas être consuls ensemble.

P. Sulpicius, ce jeune orateur dont il a été parlé à l'occasion de la cause de Norbanus, étant alors tribun, s'opposa à la demande irrégulière de C. César, qui cependant était son ami. La contestation fut des plus violentes; ils étaient tous deux éloquents, mais dans des genres tout à fait opposés. La véhémence faisait le caractère de Sulpicius, comme nous l'avons dit. César avait l'enjouement et les grâces en partage[4]; son style était d'une urbanité charmante, et jamais personne ne sut mieux assaisonner le discours par le sel de la bonne plaisanterie. La force et le nerf lui manquaient. Il montra néanmoins de la vigueur dans l'occasion dont nous parlons, aussi bien que son adversaire. Il y eut discours pour et contre devant le peuple, débats, sédition. Enfin, C. César fut obligé de céder, et Sylla fut nommé consul avec Q. Pompeius Rufus.

Le succès qu'avait eu Sulpicius dans cette affaire lui enfla le courage, et le perdit. Nous le verrons l'année suivante se retourner en faveur de Marius contre Sylla, devenir une des principales causes des maux publics, et s'attirer enfin à lui-même une mort funeste.

[1] Ascon. in Or. pro Corn.

[2] Ascon. in Or. pro Scauro.

[3] Diodore de Sicile, qui seul nomme Marius dans cette affaire (lib. 27), dit qu'il agissait contre César. Mais le compétiteur de Sylla ne pouvait avoir contre lui Marius.

[4] « C. Julius orator fuit, minime ille quidem vehe« mens; sed nemo unquam urbanitate, nemo lepore, nemo suavitate conditior. » (Cic. in *Bruto*, n. 177.)

§ II. — Jalousie de Marius contre Sylla aigrie par un présent que Bocchus avait fait au peuple romain. Ils ambitionnent tous deux le commandement de la guerre contre Mithridate. Marius s'appuie de P. Sulpicius. Caractère de ce tribun. Le sénat ayant donné à Sylla le commandement de la guerre contre Mithridate, Sulpicius entreprend de le faire donner à Marius par le peuple. Sédition à ce sujet. Marius l'emporte, et est nommé par le peuple à l'emploi qu'il souhaitait. Sylla marche avec son armée contre Rome. Embarras de Marius, députations envoyées par lui au nom du sénat à Sylla. Celui-ci s'empare de Rome. Marius s'enfuit. Sylla empêche que Rome ne soit pillée. Il réforme le gouvernement, relève l'autorité du sénat, et abaisse celle du peuple. Il fait déclarer ennemis publics Marius, Sulpicius et dix autres sénateurs. Sulpicius est pris et tué. Fuite de Marius. Modération de Sylla. Il souffre que Cinna soit nommé consul. Les partisans de Marius reprennent courage. Le consul Q. Pompeius est tué par ses soldats. Cinna, pour forcer Sylla de sortir de l'Italie, le fait accuser par un tribun du peuple. Il travaille au rappel de Marius. Pour y parvenir, il entreprend de mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Sédition à ce sujet. Cinna est chassé de la ville. Il avait avec lui Sertorius. Cinna est privé du consulat, et Mérula mis à sa place. Il gagne l'armée qui était en Campanie. Il intéresse dans sa cause les peuples d'Italie. Embarras des consuls. Marius revient en Italie, et est reçu par Cinna. Il marche contre Rome. Pompéius Strabo vient enfin au secours de Rome. Combat où un frère est tué par son frère. Les Samnites se joignent au parti de Cinna. Mort de Pompéius Strabo. Haine publique contre lui. Marius présente la bataille à Octavius, qui n'ose accepter le défi. Députés envoyés à Cinna par le sénat. Mérula abdique

LE CONSULAT. NOUVELLE DÉPUTATION A CINNA. CONSEIL TENU PAR MARIUS ET CINNA, OU LA MORT DE CEUX DU PARTI CONTRAIRE EST RÉSOLUE. MARIUS ET CINNA ENTRENT DANS LA VILLE, QUI EST LIVRÉE A TOUTES LES HORREURS DE LA GUERRE. MORT DU CONSUL OCTAVIUS. MORT DES DEUX FRÈRES L. ET C. CÉSAR ET DES CRASSUS PÈRE ET FILS. MORT DE L'ORATEUR MARC-ANTOINE, DE CATULUS ET DE MÉRULA. CARNAGE HORRIBLE DANS ROME. CORNUTUS SAUVÉ PAR SES ESCLAVES. HUMANITÉ DU PEUPLE ROMAIN. DOUCEUR DE SERTORIUS. NOUVELLES CRUAUTÉS DE MARIUS. SA MORT. SCÉVOLA BLESSÉ D'UN COUP DE POIGNARD AUX FUNÉRAILLES DE MARIUS. RÉFLEXION SUR LE CARACTÈRE DE MARIUS ET SUR SA FORTUNE. RÉFLEXION SUR L'ÉTAT DE ROME.

L. CORNÉLIUS SYLLA[1].
Q. POMPEIUS RUFUS.

Sous le consulat de Sylla, l'inimitié entre lui et Marius fut porté aux derniers excès, et devint une guerre en forme. Peu s'en était fallu que deux ans auparavant les épées n'eussent été tirées à l'occasion d'un présent fait par Bocchus au peuple romain[2]. C'étaient des statues de la Victoire portant des trophées, et accompagnées d'un groupe en or qui représentait Jugurtha livré à Sylla par Bocchus. Ces statues furent placées dans le Capitole, ce qui piqua la jalousie de Marius. Il ne pouvait souffrir que Sylla tirât à sa gloire d'avoir terminé la guerre contre le roi de Numidie. Il voulut faire enlever les statues du Capitole; Sylla s'y opposa. Déjà les amis de l'un et de l'autre se rangeaient chacun autour de leur chef: on était près d'en venir aux mains lorsque la guerre sociale, qui éclata dans ces circonstances, força les deux factions de se réunir au moins pour un temps contre l'ennemi commun.

Ce feu mal éteint se réveilla dès que le danger fut passé. Un nouvel objet irritait la cupidité des deux chefs de parti : c'était le commandement de la guerre contre Mithridate, qu'ils ambitionnaient l'un et l'autre comme une occasion d'acquérir, sans de grands périls, beaucoup de gloire et beaucoup de richesses. Dans Sylla ce désir n'avait rien d'extraordinaire, et qui ne fût conforme aux règles. Il était encore dans la force de l'âge (il avait quarante-neuf ans); il venait de rendre de grands services, et de se signaler extrêmement dans une guerre difficile, périlleuse et ingrate. Enfin, il était consul, et, en cette qualité, général-né des armées romaines, et fondé en titre pour s'attribuer le premier et le plus brillant département.

Marius n'avait d'autres titres que son ambition et son avidité, passions qui ne vieillissent point. Il ne pouvait supporter d'être regardé dans la république comme ces vieilles armes rouillées, selon l'expression de Plutarque, dont on ne compte plus faire usage. N'ayant aucun des talents qui pouvaient faire briller un citoyen dans la paix, et voulant briller à quelque prix que ce fût, il soupirait après la guerre, et il ne considérait aucune des raisons qui l'en rendaient désormais incapable. Il n'était pas loin alors de soixante-dix ans; il était devenu pesant et excessivement gros; il n'y avait que peu de temps qu'il avait été forcé, par les infirmités de la vieillesse, de renoncer à une guerre voisine dont il ne pouvait supporter les fatigues. Maintenant il voulait traverser les mers et porter la guerre dans le fond de l'Asie. Pour détruire l'idée qu'il avait donnée lui-même de son dépérissement, il venait tous les jours au Champ-de-Mars s'exercer avec la jeunesse, et il affectait de montrer qu'il avait encore et de l'agilité pour manier les armes, et de la vigueur pour se tenir ferme à cheval. Quelques-uns lui applaudissaient; mais[1] les plus sensés avaient pitié de l'aveuglement d'un homme qui, de pauvre étant devenu très-riche, et d'une basse et obscure naissance s'étant élevé au faîte de la grandeur, ne savait point mettre de borne à sa fortune, ni jouir en paix de sa réputation et de son opulence;

[1] An. R. 664; av. J. C. 88.

[2] Plut. in Mar. et Syll. — Appian. Civ. lib. 1.

[1] Τοῖς δὲ βελτίστοις ὁρῶσιν οἰκτείρειν ἐπῄει τὴν πλεονεξίαν καὶ τὴν φιλοδοξίαν, ὅτι πλουσιώτατος ἐκ πένητος καὶ μέγιστος ἐν μικροῦ γεγονώς, ὅρον οὐκ οἶδεν εὐτυχίας, οὐδὲ θαυμαζόμενος ἀγαπᾷ καὶ ἀπολαύων ἐν ἡσυχίᾳ τῶν παρόντων, ἀλλ', ὥσπερ ἐνδεὴς ἁπάντων, εἰς Καππαδοκίαν καὶ τὸν Εὔξεινον Πόντον ἄρας ἐκ θριάμβων καὶ δόξης ἐκφέρει τοσοῦτον γῆρας, τοῖς Μιθριδάτου σατράπαις διαμαχούμενος. (PLUT. in *Mar.*)

et qui, comme s'il eût manqué de tout, voulait du sein de la gloire et des triomphes transporter une faible et pesante vieillesse en Cappadoce et au delà du Pont-Euxin, pour combattre contre les satrapes de Mithridate. Il tâchait de couvrir sa cupidité d'un prétexte spécieux, en disant qu'il se proposait d'instruire lui-même son fils dans le métier de la guerre. Mais personne n'était la dupe de ce beau discours : on savait quel motif le faisait agir, et on le renvoyait tout publiquement à sa maison de campagne, et à la côte de Baïes, prendre les eaux chaudes et guérir ses fluxions. Il avait effectivement à Misènes, près de Baïes, une maison de campagne très-délicieuse, et ornée dans un goût de mollesse qui ne convenait guère à un soldat élevé durement, et dont toute la vie s'était passée dans les plus pénibles travaux de la guerre.

Le conseil que l'on donnait à Marius était bon, mais il s'en fallait bien qu'il fût disposé à le suivre. Au contraire, résolu de pousser son projet avec ardeur, il attira dans ses intérêts P. Sulpicius, à qui jusque-là une bonne conduite, soutenue de talents sublimes, avait attiré une estime universelle, et qui tout à coup[1], comme s'il se fût lassé d'être heureux avec la vertu, se précipita dans les plus grands malheurs, en se rendant le plus furieux tribun du peuple qui eût jamais été.

P. Sulpicius était un homme, dit Plutarque, à qui personne ne pouvait être comparé pour l'excès de la méchanceté; en sorte qu'il ne s'agissait pas d'examiner s'il surpassait les autres en toute sorte de vices, mais en quel genre de vices il se surpassait lui-même. On trouvait en lui cruauté, audace, avidité insatiable ; et cela sans remords, sans pudeur, sans aucune attention à sauver au moins les dehors. Il vendait publiquement le droit de bourgeoisie romaine aux affranchis et aux étrangers, et il tenait une banque ouverte dans la place pour cet infâme négoce. Il avait à ses ordres, et pour ainsi dire à sa solde, trois mille hommes portant armes; et de plus il ne paraissait jamais en public qu'accompagné de six cents jeunes chevaliers romains prêts à tout oser, qu'il appelait *le contresénat.* Il est aisé de juger à quelle énorme dépense tout cela le conduisait. Aussi, quoiqu'il eût porté lui-même une loi qui défendait qu'aucun sénateur dût plus de deux mille dragmes[1], il se trouva à sa mort en devoir trois millions[2]. Enfin, pour le peindre par un seul trait, rappelons-nous quel homme avait été Saturnin. Sulpicius en faisait son héros, si ce n'est qu'il le trouvait trop circonspect et trop timide. Tel était le tribun que Marius appela à son secours.

Sylla avait reçu du sénat le commandement de la guerre contre Mithridate, avec ordre de partir dès qu'il aurait nettoyé la Campanie de quelques troupes de Samnites qui tenaient encore la ville de Nole et ses environs. Déjà il avait joint son armée, et il s'occupait avec succès à donner la chasse à ce reste de rebelles; Marius et Sulpicius crurent que son absence était une occasion favorable pour le faire dépouiller par le peuple de l'emploi que le sénat lui avait donné; mais il fallait commencer par gagner la faveur de la multitude. Ainsi, sans montrer encore où ils voulaient aller, Sulpicius proposa une loi qui, si elle passait, le rendait absolument maître dans les assemblées du peuple. L'objet en était de distribuer les nouveaux citoyens dans toutes les tribus. Cette loi mit toute la ville en combustion. Les anciens citoyens, ayant le consul Q. Pompeïus à leur tête, résistaient de toutes leurs forces à un établissement qui les privait de toute autorité et de tout pouvoir. Sulpicius n'était pas de caractère à reculer. Il avait été ci-devant étroitement lié avec Pompeïus. Mais ici cette amitié se change en une haine furieuse ; bientôt les choses sont poussées aux dernières violences, et Sylla est obligé de revenir à Rome pour soutenir son collègue, qui se trouvait extrêmement embarrassé.

Les deux consuls réunis conférèrent ensemble, et ils crurent avoir trouvé un expédient assuré pour éluder sans bruit et sans

[1] « Quasi pigeret eum virtutum suarum, et benè consulta ei malè cederent, subitò pravus et præceps. » (Vell. lib. 2, cap. 18.)

[1] Mille livres tournois. = 1610 fr. E. B.

[2] Quinze cent mille livres. — Près de deux millions et demi de francs. E. B.

effort toutes les fureurs du tribun. Ils publièrent une ordonnance qui interdisait pendant plusieurs jours toute assemblée du peuple, toute délibération publique, en un mot, qui introduisait une cessation générale de toute affaire, comme il se pratiquait dans les jours de fêtes : ce sont les termes d'Appien. Leur vue était de gagner du temps, et de procéder doucement à ramener les esprits.

Mais Sulpicius ne leur en donna pas le loisir. Pendant qu'ils haranguaient[1] la multitude devant le temple de Castor, le tribun survient avec ses satellites armés de poignards sous leurs robes, et qui avaient ordre de n'épargner personne, non pas même les consuls. Il attaque leur ordonnance comme injuste, et veut les forcer de la révoquer. Sur la résistance des consuls, il s'élève un tumulte affreux : les gens de Sulpicius tirent leurs poignards; plusieurs citoyens sont tués sur la place, et entre autres le fils du consul Pompeïus, qui était en même temps gendre de Sylla. Les consuls, dans un si pressant danger, cherchent à s'enfuir; et, en effet, Q. Pompeïus trouva moyen de se sauver. Pour ce qui est de Sylla, il est constant qu'il entra dans la maison de Marius; mais les amis de celui-ci disaient qu'il y était entré de lui-même pour y chercher un asile, et que Marius eut la générosité de le faire sortir par une porte de derrière. Sylla racontait la chose tout autrement dans ses mémoires. Il prétendait que Sulpicius, l'ayant fait environner de ses gens, qui avaient l'épée nue à la main, l'avait ainsi conduit dans la maison de Marius; et qu'après une délibération telle qu'elle pouvait être en pareille circonstance, il avait été forcé de revenir sur la place annuler son ordonnance, et rendre ainsi au tribun la liberté de faire délibérer le peuple sur la loi qu'il proposait. Quoi qu'il en soit de ces deux écrits, dont le dernier paraît le plus vraisemblable, Sylla sortit promptement de Rome, et alla se mettre à la tête de son armée, qu'il avait laissée en Campanie.

Sulpicius, demeuré maître du champ de bataille, fit passer sa loi; et aussitôt, dévoilant le motif secret de toute sa conduite, il proposa au peuple de donner à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. La chose ne souffrit point de difficulté, et on lui donna même les troupes que commandait actuellement Sylla; en sorte que Marius dépêcha sur-le-champ deux tribuns légionnaires pour aller prendre possession en son nom du commandement de cette armée.

Mais Sylla ne fut pas aussi docile que son rival se l'imaginait, et il résolut de défendre son droit par la force : ce plan le menait loin. La délibération du peuple annulait son titre, qui était le décret du sénat. Il ne pouvait conserver le commandement tant que subsisterait cette délibération. Ses adversaires, qui en étaient les auteurs, dominaient dans Rome. Il n'était donc question de rien moins que de marcher contre Rome avec son armée. Ces conséquences ne l'effrayèrent point; et il est vrai que la conduite injuste et violente de la faction ennemie lui fournissait des prétextes plausibles pour se persuader qu'il s'agissait moins d'aller attaquer la patrie que de la délivrer de l'oppression. Mais il appréhenda que ses soldats ne fussent effarouchés d'un projet nouveau et inouï, et dont le premier coup d'œil devait naturellement inspirer de l'horreur. Il les assembla donc, et d'abord il leur rendit compte de la violence qui lui avait été faite à Rome, et de l'injustice qu'on se préparait à lui faire en le privant d'un commandement qui lui avait été donné par le sénat, et auquel il avait droit comme consul. Il les intéressa ensuite eux-mêmes dans sa cause, en leur insinuant qu'ils avaient à craindre que, si Marius était chargé de cette guerre, il ne leur préférât d'autres troupes, et qu'ils ne perdissent ainsi l'occasion de s'enrichir de dépouilles de l'Asie.

Ce discours fut reçu avec applaudissement. Néanmoins Sylla n'osa pas leur exprimer en termes clairs le dessein qu'il avait formé, et il se contenta de leur recommander de se tenir prêts à exécuter les ordres qu'il conviendrait de leur donner dans la situation où étaient les affaires. Les soldats comprirent parfaitement sa pensée, et ils lui crièrent qu'il les menât droit à Rome, et qu'ils lui feraient rendre justice. C'était ce qu'attendait Sylla :

[1] Pendant les jours de fêtes on pouvait haranguer le peuple, quoiqu'il ne fût pas permis de l'envoyer aux suffrages.

la chose est résolue et exécutée dans le moment, et l'on vit alors, pour la première fois, un consul romain marcher contre Rome avec une armée. Les tribuns de Marius s'étant présentés, furent assommés à coups de pierres. Cependant les officiers généraux qui servaient sous Sylla l'abandonnèrent tous, respectant le nom de la patrie, et ne pouvant se résoudre à tourner contre elle ses propres armes. Il ne resta auprès de lui que son questeur.

Marius et Sulpicius ayant appris la mort des deux tribuns, usèrent de représailles sur les amis que Sylla avait dans Rome. Ainsi on se croisait mutuellement; et pendant que les uns quittaient le camp de Sylla pour retourner à la ville, les autres fuyaient de la ville pour chercher un asile dans le camp de Sylla.

Mais ces représailles n'avançaient point les affaires de Marius, qui se trouvait dans un cruel embarras. Sylla amenait avec lui six légions, faisant trente mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Il était aussi appuyé de son collègue, qui était sorti de sa retraite pour venir se joindre à lui, réunissant ainsi dans ce parti toute l'autorité du consulat. Ce n'était pas un médiocre renfort, quoique Pompeius n'eût apporté que son nom; et Sylla faisait tant de cas de ce concert, qu'il l'attribuait, dans ses mémoires, à la protection des dieux sur lui, et à ce bonheur singulier dont toutes ses entreprises étaient accompagnées. Marius avait pour lui le sénat, qu'il tenait actuellement comme captif; car les compagnies ne résistent guère à la violence, et subissent presque toujours le joug du plus fort. Il fit donc envoyer par le sénat à Sylla députation sur députation, d'abord pour lui demander quel motif le portait à s'avancer ainsi contre Rome avec son armée, ensuite pour le lui défendre. Sylla se contenta de répondre à ceux qui l'interrogeaient, qu'il venait pour délivrer la patrie de tyrans qui la tenaient opprimée. Mais les préteurs Brutus et Servilius, qui étaient chargés d'ordres plus sévères, ayant entrepris de parler avec hauteur et sur un ton d'autorité, les soldats de Sylla, qui savait parfaitement les faire agir et cacher son jeu sous leurs mouvements, se jetèrent sur eux, brisèrent leurs faisceaux, mirent en fuite leurs licteurs, leur arrachèrent à eux-mêmes leurs robes prétextes : de sorte que les préteurs se crurent trop heureux de s'enfuir la vie sauve, annonçant à Rome, par le triste état où ils parurent, la fureur du soldat et l'extrémité du danger.

Il fallut donc que Marius eût recours aux prières; et de nouveaux députés du sénat vinrent demander en grâce à Sylla de ne point faire avancer ses troupes plus près de la ville, et de vouloir bien attendre que l'on trouvât quelque voie de conciliation, lui promettant en même temps qu'il aurait lieu d'être satisfait. Il témoigna être disposé à faire ce qu'on souhaitait de lui, et même il ordonna en présence des députés, aux officiers que ce soin regardait, de prendre les alignements du camp. Mais par une perfidie qui ne serait pas excusable même dans une guerre contre l'étranger, à peine les députés étaient-ils partis, qu'il continua sa marche, et arriva devant Rome au moment où l'on s'y attendait le moins.

Comme il se présentait en ennemi, il fut reçu en ennemi par les habitants; et outre les soldats que Marius et Sulpicius avaient pu ramasser à la hâte, toute la multitude, montant sur les toits, faisait pleuvoir sur les troupes de Sylla une grêle de pierres et de tuiles qui ne leur permettait point d'avancer. Alors Sylla ne fit pas difficulté de crier aux siens qu'ils missent le feu aux maisons, et lui-même s'armant d'une torche ardente, il leur en montra l'exemple; en même temps il ordonna à ses archers de lancer leurs pots à feu : agissant[1], dit Plutarque, en forcené, qui ne se connaissait plus, et qui se laissait absolument dominer par la passion, puisque oubliant ses amis, ses parents, ses partisans, il ne pensait qu'à ses ennemis, et qu'il employait le feu, qui ne peut pas faire la distinction de l'innocent et du coupable.

Marius n'avait pas de forces suffisantes pour résister à une armée. Il fit les derniers

[1] Κατ' οὐδένα λογισμὸν, ἀλλ' ἐμπαθὴς ὢν καὶ τῷ θυμῷ παραδεδωκὼς τὴν τῶν πρασσομένων ἡγεμονίαν, ὅσγε τοὺς ἐχθροὺς μόνον ἑώρα, φίλους δὲ καὶ συγγενεῖς καὶ οἰκείους εἰς οὐδένα λόγον θέμενος, οὐδ' οἶκτον, κατῄει διὰ πυρὸς, ᾧ τῶν αἰτίων, καὶ μὴ, διάγνωσις οὐκ ἦν. (PLUT. in *Sylla.*)

efforts, il appela à lui et les citoyens qui étaient dans les maisons, et même les esclaves, à qui il promit la liberté. Mais tout fut inutile, et il n'y eut que trois esclaves qui se laissèrent tenter à ses promesses. Il se retira donc dans le Capitole; et, voyant qu'il allait y être forcé, il s'enfuit de la ville avec Sulpicius et quelques autres, laissant la victoire à Sylla. Ce fut là le premier combat en forme qui se donna dans Rome entre citoyens, non plus à la manière d'une sédition tumultueuse, mais au son des trompettes et enseignes déployées, comme on se bat entre ennemis.

Sylla usa avec modération de sa victoire. Maître de la ville, il la sauva du pillage; et ayant remarqué quelques soldats qui pillaient contre sa défense, il les fit punir dans le moment et sur le lieu même. Il plaça des corps-de-garde dans tous les postes importants, et passa toute la nuit, lui et son collègue, à visiter tous les quartiers, pour empêcher que la frayeur des uns et l'audace des autres ne causât quelque désordre.

Il ne se contenta pas d'avoir mis fin aux troubles excités par Marius : il voulut prévenir ceux qui pouvaient renaître dans la suite, et, en réformant le gouvernement, assurer, s'il était possible, la tranquillité de la république. Le plan qu'il suivit dans cette réforme fut de relever l'autorité du sénat et de la noblesse, et de diminuer d'autant le pouvoir du peuple, dont la témérité et les caprices causaient depuis longtemps de si grands maux. Il assembla donc le peuple; et, après avoir déploré la triste nécessité à laquelle l'avait réduit l'injustice de ses ennemis, il plaignit le malheur de la république livrée en proie à des hommes pervers, qui, en flattant la multitude pour leurs propres intérêts, la portaient souvent à prendre les partis les plus contraires, au bien commun. Pour remédier à cet inconvénient, qui en entraînait tant d'autres à sa suite, il renouvela premièrement un ancien usage, qui était aboli depuis des siècles, et fit ordonner que rien ne fût proposé au peuple qui n'eût été auparavant délibéré et approuvé dans le sénat. En second lieu, il fit encore un autre changement fort important, qui fut qu'à l'avenir le peuple, au lieu d'opiner par tribus, opinât par centuries. La différence était grande. La division des tribus ayant été faite à raison des quartiers de la ville ou des cantons de la campagne qu'occupaient les citoyens, tout y était confondu, les nobles avec les gens obscurs, les riches avec les pauvres; et comme le nombre de ceux-ci est toujours le plus grand, le petit peuple dominait dans les tribus. Au contraire, la distribution par centuries avait pour base la différence des richesses que chacun possédait; et cette distribution avait été ménagée de manière que les riches seuls formaient un plus grand nombre de centuries, et avaient par conséquent plus de voix que toute la multitude des pauvres.

Les changements introduits par Sylla diminuaient déjà beaucoup l'autorité des tribuns. Il y fit encore d'autres brèches que l'histoire n'a point détaillées. Mais ce fut lors de sa dictature qu'il porta contre la puissance du tribunat les plus rudes coups, comme nous le dirons en son lieu.

Enfin il fit casser et annuler, comme contraires aux lois, toutes les ordonnances que Sulpicius avait fait passer depuis les vacations prescrites par les consuls; et par là il se rétablit en pleine et légitime possession du commandement de la guerre contre Mithridate.

Restait à Sylla le soin de satisfaire sa vengeance. Il assembla le sénat, et proposa de déclarer ennemis publics les deux Marius, père et fils, Sulpicius et neuf autres sénateurs leurs principaux partisans [1]. Tout tremblait devant le consul. Cependant Q. Scévola, l'augure, beau-père du jeune Marius, osa lui résister. Il refusa premièrement de dire son avis. Puis, comme Sylla le pressait, ce vénérable vieillard, forcé de s'expliquer, le fit avec tout le courage et toute la constance possibles. *Ni ces soldats*, lui dit-il, *dont vous avez environné le sénat, ni vos menaces ne m'effraient point. Ne pensez pas que, pour conserver quelques faibles restes d'une vie languissante, et d'un sang glacé dans mes veines, je puisse me résoudre à déclarer ennemi de Rome Marius, par qui je me souviens que la ville de Rome et toute l'Italie a été sauvée.* L'exemple de Scévola fut admiré,

[1] Val. Max. lib. 3, cap. 8.

mais il ne trouva point d'imitateurs[1]. Le décret du sénat fut conforme à la proposition du consul, et il fut dit que les deux Marius, Sulpicius, P. Céthégus, Junius Brutus, deux Granius, Albinovanus, Lætorius, Rubrius, et encore deux autres, qui étaient spécifiés nommément, mais dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous, pour avoir excité une sédition, fait la guerre aux consuls, et appelé les esclaves à la liberté, étaient déclarés ennemis publics; qu'en conséquence il serait permis à tous de leur courir sus, de les tuer, ou de les amener aux consuls, et que leurs biens seraient confisqués. Il paraît qu'il y eut même des récompenses promises à ceux qui apporteraient leurs têtes. Mais il n'est point dit que cette promesse fût comprise dans le décret du sénat.

Pour exécuter cette sanglante délibération, Sylla dépêcha des gens de guerre à la poursuite de ceux qu'il venait de faire condamner[2]. Sulpicius ne tarda pas à tomber entre leurs mains, ayant été décélé par un de ses esclaves. La tête de ce malheureux tribun fut apportée à Rome, et mise sur la tribune aux harangues, présage funeste, dit Velleius, de la proscription qui suivit peu après. Au reste Sylla fit à cette occasion un acte de justice. Comme dans l'ordonnance qu'il avait publiée pour notifier le sénatus-consulte, il avait promis la liberté aux esclaves qui découvriraient quelqu'un de ceux qui y étaient dénommés, le traître qui avait livré Sulpicius fut déclaré libre; mais sur-le-champ, avec le chapeau, symbole de la liberté, et la récompense de son crime, il fut, par ordre de Sylla, précipité du haut du roc Tarpéien.

Pour ce qui est de Marius[3], les aventures de sa fuite fourniraient la matière d'un roman des plus intéressants. Au sortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnaient s'étant dispersés, il se retira avec son fils dans une maison de campagne qu'il avait près de Lanuvium. Son dessein était de gagner la mer, et de sortir de l'Italie. Mais, comme il n'avait aucunes provisions, il envoya son fils à une terre de Scévola, qui était voisine, afin qu'il prît chez son beau-père tout ce qui serait nécessaire pour le voyage. Pendant que le jeune Marius faisait ses préparatifs, la nuit se passa; et le jour étant venu, on aperçut de loin des cavaliers, qui, suspectant une maison si liée aux Marius, s'avançaient pour y faire la recherche. Mais le fermier ou intendant de Scévola, aussi fidèle que son maître avait été généreux, cacha le fugitif dans une charrette remplie de fèves; et menant sa charrette vers Rome, il passa tout au travers de ceux qui cherchaient Marius, et qui le laissèrent continuer sa route sans en avoir le moindre soupçon. Le jeune Marius entra ainsi dans la ville, et jusque dans la maison de sa femme, où, ayant pris toutes les choses dont il pouvait avoir besoin, il sortit heureusement de Rome; et ne songeant qu'à lui seul, il vint à la mer, s'embarqua, et passa en Afrique.

Son père ne fut pas si heureux. De sa première retraite, où il n'aurait pu rester longtemps sans être découvert, il s'était rendu à Ostie; et là, ayant trouvé un vaisseau qu'un de ses amis lui avait fait tenir prêt, il y entra avec Granius, son beau-fils. Il paraît que ce bâtiment était fort petit, et peut-être une espèce de paquebot[1], avec lequel Marius côtoya le rivage, ayant d'abord un assez bon vent. Mais bientôt le vent fraîchit, la mer devint furieuse; et les mariniers, ayant beaucoup de peine à manœuvrer, et craignant que leur bâtiment ne pût pas résister aux vagues, voulaient aborder. Marius le leur défendait, parce qu'ils étaient près de Terracine, où il avait un ennemi puissant, qui se nommait Géminius. Enfin le gros temps ne cessant point, et même augmentant, et de plus Marius se trouvant violemment incommodé des nausées qui fatiguent ordinairement ceux qui se mettent sur mer, il fallut céder à la nécessité; et Marius fut débarqué à terre avec toute sa compagnie.

Ils ne savaient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Tout leur était contraire : la terre, où ils appréhendaient d'être surpris par leurs ennemis, la mer, parce qu'elle était toujours orageuse. Rencon-

[1] Appian.
[2] Val. Max lib. 6, cap. 5.
[3] Plut. in Mar.

[1] Plutarque l'appelle πορθμεῖον.

trer des hommes, était pour eux un sujet de crainte; n'en point rencontrer, c'était manquer d'un secours absolument nécessaire, car ils n'avaient plus de vivres, et ils commençaient à sentir la faim. Dans cette détresse, ils aperçurent des bergers, dont ils s'approchèrent pour leur demander quelque soulagement. Mais ces pauvres gens n'avaient rien à lanr donner. Seulement, ayant reconnu Marius, ils l'avertirent de se sauver promptement, parce qu'ils avaient vu peu auparavant des cavaliers qui le cherchaient. Il quitta donc le grand chemin, et s'enfonça dans un bois épais où il passa la nuit fort mal à son aise, d'autant plns que la faim tourmentait ceux qui étaient avec lui, et les mettait de fort mauvaise humeur. Pour lui, quoique faible et épuisé de besoin et de fatigue, il avait encore assez de courage pour en donner aux autres. Il exhortait les compagnons de sa fuite à ne point renoncer à une dernière espérance qui lui restait, et pour laquelle il se réservait lui-même; c'était un septième consnlat, qu'il prétendait lui être assuré par les destins. Et à cette occasion il lenr raconta un fait, ou une fable, plus propre que les meilleures raisons à inspirer de la confiance à des esprits superstitieux.

Il leur dit que, lorsqu'il était encore enfant, il vit tomber un nid d'aigle, et le reçut dans un pan de sa robe; qu'il y avait sept aiglons; et que son père et sa mère ayant consulté les devins sur cet événement qui lenr parut un prodige, il leur fut répondu que leur fils deviendrait le plus illustre des hommes, et posséderait sept fois la souveraine magistrature[1]. Quoi qu'il en soit de ce fait, duquel même les naturalistes contestent la possibilité, prétendant qne les aigles n'ont jamais que deux aiglons, ou trois au plus, nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendus présages, amorces des charlatans, et amusements des dupes. Mais Marius y avait grande foi, et il est constant que dans sa fuite, et dans les plus grandes extrémités où il se trouva, il parla souvent du septième consulat que les dieux lni destinaient.

Pendant qu'il errait avec sa troupe fugitive sur le bord de la mer, n'étant pas loin de Minturnes, ville située près de l'embouchure du Liris[1], ils aperçoivent une troupe de cavaliers qui venaient à eux. Dans le même moment, tournant les yeux vers la mer, ils voient denx vaisseaux marchands, seule ressource pour eux dans un si extrême danger. C'est à qui courra le plus vite vers la mer. Ils se jettent à l'eau, et tâchent de gagner les deux vaisseaux à la nage. Granius avec quelques autres arrivent à l'un des vaisseaux, et passent dans l'île d'Enarie[2]. Marius était vieux et pesant; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que deux esclaves, le portant au-dessus de l'eau, atteignirent l'autre vaisseau, dans lequel il fut reçu. Cependant les cavaliers étaient arrivés sur le bord, et criaient aux matelots d'amener à terre, ou de jeter dehors Marius, et de s'en aller où ils voudraient. Marius implore avec larmes la pitié des maîtres du vaisseau, qui, après avoir délibéré quelque temps, fort embarrassés, fort incertains du parti qu'ils devaient prendre, enfin touchés des larmes d'un si illustre suppliant, répondirent aux cavaliers qu'ils ne livreraient point Marius. Ceux-ci se retirèrent fort en colère.

Marius se croyait hors de péril. Il ne savait pas qu'il était destiné à se trouver dans de plus cruelles perplexités que toutes celles qu'il avait éprouvées, et à voir la mort encore de plus près. En effet, la générosité de ceux qui lui avaient donné un asile dans leur vaisseau ne fut pas de longue durée; la peur les saisit, et, s'étant approchés de la terre, ils jetèrent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors ils lui proposèrent de descendre, pour se reposer un moment après tant de fatigue. Marius, qui ne se défiait de rien, y consentit. On le porte sur le rivage, on le place en un endroit où il y avait de l'herbe; mais pendant qu'il y était tranquille, et ne songeant à rien moins qu'au malheur qui le menaçait, il voit tout d'un coup lever l'ancre et le vaisseau partir. Ces marchands, comme la plupart des hommes, n'étaient ni assez méchants pour faire le mal, ni assez vertueux pour faire le bien en s'exposant au danger. Ils avaient eu

[1] Plin. lib. 10, cap. 3.

[1] Le Garigliano.
[2] Ischia.

honte de livrer Marius, mais ils ne croyaient pas qu'il fût sûr pour eux de le sauver.

Quelle fut la désolation de Marius lorsqu'il se vit sur ce rivage, seul, sans secours, sans défense, abandonné de tout le monde! Il ne s'abandonna pas cependant lui-même; il se leva, et comme le Liris, qui serpente en cet endroit dans les terres, y forme des marais, il traversa avec une fatigue incroyable des fosses pleines d'eau, des terres bourbeuses, et enfin arriva à la cabane d'un pauvre bûcheron. Il se jette à ses pieds et le conjure de sauver un homme qui, s'il échappe au danger, peut le récompenser au delà de ses espérances. Le bûcheron, soit qu'il le connût, soit qu'il fût frappé de l'air de fierté et de majesté que ses malheurs ne lui avaient point fait perdre, lui répondit que, s'il n'avait besoin que de repos, il en trouverait dans sa cabane; mais que, s'il fuyait des ennemis, il lui montrerait une plus sûre retraite. Marius ayant accepté cette dernière offre, le bûcheron le mène près d'un marais, dans un endroit creux, où il le couvre de feuilles, de roseaux et de joncs.

Me sera-t-il permis ici d'inviter le lecteur à considérer attentivement Marius dans le déplorable état où nous le voyons en ce moment? Quelles pouvaient être alors ses pensées? Combien devait-il détester une ambition funeste, qui, du faîte de la grandeur et de la gloire, l'avait précipité dans un abîme de misère au-dessous de la condition du dernier des hommes! Quelle leçon pour ceux qui ne savent jamais être contents de leur sort, et qui s'imaginent manquer de tout dès qu'un seul objet manque à leur insatiable cupidité!

Marius n'eut pas le loisir de s'entretenir longtemps de ces tristes réflexions; car bientôt il entendit un grand bruit qui venait du côté de la cabane. C'étaient des cavaliers envoyés par Géminius de Terracine, son ennemi, et qui ayant rencontré le bûcheron, l'interrogeaient, le pressaient, et lui faisaient des menaces sur ce qu'il recélait un ennemi public, condamné à mort par le sénat romain. Il ne restait plus de ressource à Marius. Il sort de sa retraite, se déshabille, et s'enfonce dans l'eau noire et bourbeuse de la mare. Ce sale asile ne put le cacher. Ceux qui le poursuivaient accourent, et l'ayant tiré de l'eau nu et tout couvert de boue, ils lui mettent une corde au cou, et le traînent sur-le-champ à Minturnes, où ils le livrent aux magistrats; car l'ordre était arrivé dans toutes les villes de l'arrêter et de le tuer, en quelque lieu qu'on le trouvât.

Cependant les magistrats de Minturnes voulurent délibérer préalablement, et déposèrent leur prisonnier dans la maison d'une femme qui se nommait Fannia, et qui avait de longue main des raisons de ne pas l'aimer. Voici de quoi il s'agissait : Fannia, s'étant séparée de son mari Titinius, demandait la restitution de sa dot. Titinius refusait de la lui rendre pour raison de mauvaise conduite, et le fait était vrai. L'affaire fut portée à Rome devant Marius, alors consul pour la sixième fois. Il examina le procès, et trouva que Titinius avait connu le caractère et les déportements de Fannia avant que de l'épouser, et avait passé outre pour jouir de ses richesses. Ainsi Marius, également indigné contre l'un et contre l'autre, condamna le mari à la restitution de la dot, et la femme à une amende très-petite, mais infamante. Fannia montra néanmoins de la générosité dans le besoin que Marius avait de son secours. Elle le soulagea avec tout le zèle imaginable, et même tâcha de le consoler et de l'encourager. Il lui répondit qu'il avait bonne espérance, et cela en vertu d'un présage si puéril et si ridicule, qu'il n'est pas possible, en le lisant, de n'avoir pas honte et pitié de la sottise humaine. Il lui dit que, lorsqu'on l'amenait à sa maison, un âne en était sorti en courant, et, s'étant arrêté devant lui, l'avait regardé d'une manière qui marquait de la gaîté, puis s'étant mis à braire d'un ton d'allégresse, et enfin sautant et gambadant, avait passé à côté de lui pour aller boire à une fontaine voisine. Ainsi les mouvements de gaîté d'un âne rassuraient ce personnage six fois consulaire; et de plus, il inférait de ce que l'animal, en le quittant, avait été chercher l'eau, que c'était par eau que les dieux voulaient qu'il se sauvât, et qu'il devait passer la mer pour se mettre à l'abri des dangers qui menaçaient sa vie. Plein de confiance en ce beau raisonnement, il voulut reposer, et,

s'étant mis sur un lit, il fit fermer la porte de la chambre où il était.

La délibération des magistrats et du sénat de Minturnes n'avait pas été longue, et ils avaient résolu d'obéir. Mais il ne se trouva pas un seul citoyen qui voulût se charger de cette odieuse exécution. Un étranger, Gaulois ou Cimbre de naissance, fut envoyé pour tuer Marius, et entra dans la chambre l'épée à la main. Le lit sur lequel reposait Marius était placé dans un enfoncement fort sombre. Du milieu de cette obscurité il lança sur le barbare un regard étincelant, ayant les yeux tout en feu, et en même temps il lui cria d'une voix terrible: *Malheureux, tu oses tuer Marius!* Ce fut un coup de tonnerre pour le soldat, qui s'enfuit sur-le-champ, jetant son épée à terre et criant: *Je ne puis point tuer Marius.*

Cet exemple non-seulement étonna, mais toucha et attendrit les Minturnois. Ils se reprochèrent à eux-mêmes d'avoir été plus barbares que ce Barbare, et de s'être rendu coupables de cruauté et d'ingratitude envers le libérateur de l'Italie, qu'il leur était même honteux de ne pas défendre. *Qu'il se sauve*, s'écrièrent-ils, *qu'il se sauve, et qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes destinées. Hélas! nous n'avons que trop lieu de prier les dieux de nous pardonner la faute involontaire que nous commettons en renvoyant Marius hors de notre ville, sans défense et sans secours.* Ils entrent en foule dans la maison où il était, ils l'environnent, et le conduisent à la mer. Chacun s'empresse de lui témoigner son zèle, en portant au vaisseau qu'on lui destinait les provisions dont il avait besoin. Mais un obstacle retardait leur marche et leur faisait perdre du temps. Sur le chemin, entre la ville et la mer, était un bois consacré à la nymphe Marica, par rapport auquel ils observaient cette pratique superstitieuse, de ne rien emporter de ce qui y était entré une fois. Ainsi il leur fallait faire un long circuit, que leur impatience supportait avec peine. Enfin un vieillard s'étant écrié que toute voie était bonne et autorisée des dieux pour sauver Marius, ose le premier traverser le bois, et est suivi de tous les autres. Bientôt tout est prêt, et Marius s'embarque sur un très-petit bâtiment, au milieu des vœux de tous les Minturnois, qui levaient les mains au ciel, et priaient les dieux de prendre ce grand homme sous leur protection. Il fit dans la suite, lorsqu'il fut de retour en Italie, peindre toute cette aventure, et en plaça le tableau dans le temple de Marica.

De Minturnes Marius passa dans l'île d'Énarie, où il rejoignit Granius. Ensuite ils firent route ensemble vers l'Afrique; mais comme ils manquaient d'eau, ils furent obligés de relâcher en Sicile du côté du mont Eryx[1]. Le malheur poursuivait partout notre fugitif. Le questeur de la province, se trouvant dans ces quartiers, tomba sur les gens de Marius qui étaient descendus pour faire eau, en tua dix-huit, et pensa le prendre lui-même. Ce fut une nécessité pour Marius de se rembarquer au plus vite, et il passa dans l'île de Méninge[2], où il apprit pour la première fois des nouvelles de son fils. Il sut que, s'étant sauvé avec Céthégus, l'un des douze compris dans le décret du sénat, il s'était retiré auprès d'Hiempsal, qui régnait dans une partie de la Numidie. Ce prince était vraisemblablement de la postérité de Masinissa, et avait obligation des états qu'il possédait à Marius, qui l'y avait établi, lui ou son père, après la défaite et la prise de Jugurtha. C'était cette raison qui avait fait espérer au jeune Marius de trouver un asile sûr auprès de ce Numide; et le vieux Marius aussi, un peu ranimé par cette même espérance, osa passer de l'île de Méninge dans la province de Carthage.

Le magistrat romain qui commandait dans cette province n'avait jamais eu de relation particulière avec Marius, et n'en avait reçu ni bien ni mal; et dès-là qu'un homme était indifférent, il semblait que l'humanité seule et la compassion naturelle dût l'attendrir sur le sort déplorable où était réduit un si grand et si illustre personnage; mais il n'est que trop ordinaire de mépriser les malheureux. A peine Marius était-il débarqué, qu'il vit venir à lui un officier du préteur qui lui dit d'un ton menaçant: *Le préteur Sextilius vous défend de mettre le pied dans sa province. Si vous contrevenez à ses ordres, il vous déclare qu'il est résolu d'exécuter le décret du sénat*, *et de*

1 Monte di san Giuliano, ou di Trapani.

2 Ile des Gerbes, ou de Zerbi.

vous traiter en ennemi public. La surprise, l'indignation, la douleur saisirent tellement Marius, qu'il demeura fort longtemps sans rien dire, regardant fixement celui qui était venu lui faire ce message. Enfin, comme l'officier le pressait, et lui demandait quelle réponse il rendrait au préteur: *Va*, lui dit-il, *rapporter à celui qui t'envoie que tu as vu Marius fugitif assis au milieu des ruines de Carthage.* Cette réponse était une excellente leçon de l'instabilité des choses humaines, sous un même point de vue la destruction d'une des plus puissantes villes du monde, et le renversement de la fortune du premier des Romains. Marius ne se pressa pas d'exécuter l'ordre du préteur, et il était encore autour de Carthage lorsqu'il recueillit son fils, qui avait été obligé de s'enfuir des états d'Hiempsal.

Car ce prince, plus sensible à la crainte d'un mal présent qu'à la reconnaissance d'un bienfait passé, était embarrassé de son suppliant. Il lui rendait des honneurs, mais il le retenait malgré lui, et l'empêchait de sortir de son royaume. Cette conduite donna de l'inquiétude au Romain, qui vit bien que les prétextes qu'alléguait le roi pour le retenir n'avaient rien de sincère, et ne lui pronostiquaient rien d'avantageux. Pour se tirer de peine, il profita de l'occasion qui se présenta, sans qu'il eût pensé à se la ménager. Il était jeune et bien fait. Le péril auquel il était exposé toucha une des concubines du roi, et bientôt elle passa, comme il est fort aisé, de la pitié à l'amour. D'abord Marius la rejeta avec dédain. Mais lorsqu'il reconnut d'une part qu'il n'avait d'espérance de s'enfuir que par son moyen, et de l'autre que les sentiments de cette femme avaient quelque chose de fort élevé au-dessus d'une folle et aveugle passion, il se fia à elle, et s'en trouva bien; car, aidé de son secours, il se sauva avec ses amis des mains d'un prince à qui une perfidie utile n'aurait peut-être pas beaucoup coûté.

Il rejoignit son père, comme je l'ai dit, auprès de Carthage: et ce fut sans doute une grande joie pour le père et pour le fils de se retrouver ensemble après une séparation mêlée de tant de dangers. Pendant qu'ils marchaient le long de la mer, Marius aperçut des scorpions qui se battaient. Il se piquait d'habileté dans l'art prétendu de la divination. Il jugea ce présage mauvais, et il en conclut qu'ils étaient menacés de quelque péril: comme si le bon sens tout seul, sans que les scorpions s'en mêlassent, n'eût pas suffi pour l'avertir qu'ils avaient à craindre et la politique timide de Sextilius, et le ressentiment d'Hiempsal. Ils se jettent donc dans une barque de pêcheur, qui les mène dans l'île de Cercine[1]. Il était temps de partir: car à peine étaient-ils embarqués, qu'ils virent des cavaliers numides envoyés par Hiempsal à la poursuite du jeune Marius. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent, mais il fut le dernier. Ils passèrent le reste de l'hiver assez tranquillement dans les îles de la mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune qui leur donnât moyen de retourner en Italie.

Cependant Sylla réglait toutes choses dans Rome avec beaucoup de modération. Il avait senti que sa conduite à l'égard de Marius avait dépiu à plusieurs membres du sénat, et en général à tout le peuple. Au lieu de s'en irriter, il aima mieux travailler à regagner les esprits par des procédés populaires et pleins de douceur[2]. Ayant tenu les assemblées pour l'élection des magistrats de l'année suivante, il souffrit que Nonius son neveu, et Ser. Sulpicius, qu'il appuyait de sa recommandation, essuyassent tous deux un refus. Il dit même à cette occasion, qu'il était bien aise de voir le peuple faire usage de la liberté qu'il lui avait rendue. Par une suite de cette même modération, il n'empêcha point que l'on ne nommât consul L. Cornélius Cinna, qui était de la faction opposée à la sienne, quoique patricien et son parent. Seulement il prit la précaution de le mener au Capitole, et là de lui faire prêter serment qu'il n'agirait point contre ses intérêts. Cinna fit le serment prescrit en présence de plusieurs témoins, et tenant en la main une pierre, il pria Jupiter, s'il manquait à ses engagements, de le chasser de la ville comme il jetait lui-même cette pierre hors de sa main. Il est étonnant que Sylla pût prendre quelque confiance aux serments d'un ambitieux. Il ne s'y fia pas néanmoins tellement,

[1] Cercare.
[2] Appian. — Plut. in Syl.

qu'il ne prît encore la précaution de lui donner pour collègue Cn. Octavius, homme de bien, amateur de la paix et du bon ordre, mais trop doux pour résister à un furieux. Sylla eut bientôt lieu de se repentir de tous ces ménagements : et si quelque chose est capable de diminuer l'horreur des cruautés qu'il exerça dans la suite, c'est le mauvais succès des mesures de douceur qu'il prit dans l'occasion présente.

En effet, dès que ces troupes furent sorties de Rome pour aller l'attendre en Campanie, et pendant qu'il était encore consul, les partisans de Marius commencèrent à agir pour le rappel des exilés : et la première démarche qu'ils firent pour y parvenir, fut de tendre des embûches à la vie des consuls. Sylla avait moins à craindre, ayant une armée qui devait lui servir de défense, lors même qu'il serait sorti du consulat. Q. Pompeïus crut se procurer une semblable sûreté en se faisant donner le commandement des troupes du Picénum, à la tête desquelles était actuellement Cn. Pompeius Strabo, avec la qualité de proconsul, pour achever de pacifier le pays. Mais le consul ne fit par là que hâter sa mort.

Strabo feignit d'abord de le recevoir avec respect, lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée, et se retira, comme n'étant plus qu'un simple particulier. Mais dès le lendemain, une sédition, excitée par l'ambitieux proconsul, le délivra de son concurrent : et pour la première fois (le temps où nous en sommes est fécond en crimes jusqu'alors inouïs) une armée romaine se souilla du sang de son consul. Strabo, s'étant ensuite montré aux soldats, affecta de faire paraître beaucoup de colère; mais il s'apaisa bientôt. Sa prompte réconciliation avec les meurtriers le trahit ; et tous les historiens lui attribuent la mort violente d'un consul [1], qui de plus était son proche parent. Le sénat, qui, dans des temps de trouble, tels que ceux-ci, avait moins de pouvoir que les soldats, fut contraint de laisser ce crime impuni. Sylla, moins occupé du soin de venger la mort de son collègue que de celui de mettre sa propre vie en sûreté, rassembla ses amis, et les engagea à faire la garde autour de sa maison et de sa personne tant qu'il fut obligé de rester encore à la ville ; et dès qu'il lui fut possible, il en sortit, et alla en Campanie se mettre à la tête de son armée.

CN. OCTAVIUS [1].
L. CORNELIUS CINNA.

A peine Cinna fut-il en charge, qu'il fit voir combien Sylla avait eu tort de prendre quelque confiance en lui, et de le croire capable de respecter son serment [2]. Il n'eut rien plus à cœur que de le presser de partir, alléguant pour raison la nécessité d'arrêter les progrès de Mithridate, mais, dans le fond, ne cherchant qu'à se délivrer d'un tel surveillant pour exécuter ses projets en toute liberté. Sylla, par cette même raison, ne se hâtait pas. Le consul s'avisa [3], pour vaincre ses retardements, de le faire accuser par le tribun M. Virgilius. Une loi mettait à l'abri de ces sortes de poursuites ceux qui étaient employés pour le service de la république. Sylla donc, laissant là et le consul et le tribun, se mit en mer, et passa en Grèce. Je rendrai compte, dans la suite, de ses exploits contre Mithridate.

Cinna ne se vit pas plus tôt débarrassé du seul obstacle qui le retenait, qu'il commença à travailler au rappel de Marius. Turbulent et inquiet, il ne pouvait supporter le repos et le calme : de plus, une ambition insensée le portait à vouloir se rendre maître de la république; enfin, à ces motifs se joignirent trois cents talents [4], qui lui furent donnés par les partisans de Marius. C'est Appien qui rapporte ce dernier fait, et qui avait observé un peu auparavant que des personnes très-riches, hommes et femmes, s'intéressaient pour cet illustre fugitif.

Cinna prit donc en main sa cause, et sembla prendre en même temps son esprit : car il eut soin de déguiser sa marche, et d'aller à son but par des voies obliques. Il ne manifesta

[1] Liv. Epit. — Vell. II, 20. — Val. Max. lib. 9, cap. 6. — Appian.

[1] An. R. 665; av. J. C. 87.
[2] Diod. apud Vales.
[3] Plutarch.
[4] Trois cent mille écus. = 1 700 000 fr. E. B.

point d'abord le dessein qu'il avait de rétablir les exilés [1], mais il entreprit de remettre en vigueur la loi qu'avait portée le tribun Sulpicius pour mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. A ce signal, une multitude immense de ces nouveaux citoyens accourent dans la ville, et Rome redevient le théâtre d'une division furieuse, les anciens résistant aussi vigoureusement qu'ils se voyaient attaqués. Les deux partis avaient chacun un consul à leur tête; les deux partis prennent les armes. Cinna, comme le plus audacieux, en fit usage le premier.

Le plus grand nombre des tribuns du peuple s'opposait à la loi; il n'y avait pas moyen de passer outre sans employer la violence. Aussi vit-on dans le moment briller les épées, et une foule de séditieux, Cinna à la tête, se jeter sur les magistrats opposants pour les chasser de la tribune. Alors Octavius, autour duquel s'étaient rangés en armes les anciens citoyens et tous ceux qui aimaient la tranquillité publique, entre dans la place, attaque les factieux, les coupe en deux bandes, et les disperse; puis, respectant la dignité consulaire dans Cinna, et ne voulant point en venir aux mains avec son collègue, il tourne vers le temple de Castor. Mais ceux qui l'accompagnaient n'imitèrent pas sa timide circonspection; ils poussent leur avantage, tuent un grand nombre des adversaires, et mènent battant les autres jusqu'aux portes de la ville. Cinna, qui était supérieur par le nombre, étonné de se voir vaincu, a recours à la dernière ressource des désespérés: il appelle à lui les esclaves, en leur promettant la liberté. Ce fut inutilement; personne ne se joignit à lui, et il fut obligé de se retirer en Campanie. Le combat avait été très-sanglant [2]. Cicéron assure que la place publique regorgea du sang des citoyens, et fut toute remplie de monceaux de corps morts; et Plutarque fait monter à dix mille le nombre de ceux qui périrent du côté seulement de Cinna [3].

Il emmena avec lui quelques sénateurs, dont le plus illustre sans comparaison était Sertorius. Des circonstances malheureuses pour ce grand homme l'avaient jeté dans ce parti; sa naissance même l'y semblait porter; et, homme nouveau comme il était, dans une division entre la noblesse et le peuple, la faction plébéienne était celle à laquelle il devait naturellement s'attacher. De plus, nous avons vu qu'il avait servi sous Marius dans la guerre des Cimbres, et qu'il en avait reçu beaucoup de témoignages d'estime: c'était encore un engagement. Ce qui acheva de le déterminer, ce fut qu'ayant demandé le tribunat, Sylla l'en fit exclure. Freinshémius conjecture, avec beaucoup de raison, qu'outre les liaisons de Sertorius avec Marius, Sylla, qui voulait abaisser la puissance du tribunat, sentit qu'il ne convenait pas à ses vues de souffrir que cette charge tombât à un homme de courage, et qui même dans sa jeunesse s'était fait de la réputation par le talent de la parole. Ce fut cet enchaînement de conjonctures qui entraîna Sertorius dans le parti malheureux, et qui en conséquence fit de sa vie une suite de disgrâces. Ses infortunes n'ont rien diminué de sa gloire: mais, sans ce funeste engagement, il avait du côté des talents, de la grandeur d'âme et de la science militaire, de quoi devenir le premier homme de la république; au lieu qu'il lui a fallu toute sa vie faire usage de tant de vertus contre ses propres concitoyens, et enfin périr misérablement par la trahison de ses amis: grande leçon, qui doit bien avertir de prendre garde aux premières démarches que l'on fait souvent assez inconsidérément dans la jeunesse, et qui ensuite influent sur tout le reste de la vie!

Le sénat fit le procès à Cinna, et déclara la place de consul, qu'il occupait, vacante, tant par désertion que pour le crime d'avoir appelé les esclaves à la liberté: affront dont Cinna était bien digne, mais d'un exemple qui pouvait être fâcheux [1]. On lui substitua L. Cornélius Mérula, qui était prêtre de Jupiter, *flamen dialis*.

Cinna, ainsi poussé à bout, n'avait plus de ressource que dans les gens de guerre. Comme l'Italie n'était pas encore entièrement pacifiée,

[1] Appian.

[2] Cic. in Cat. lib. 3, n. 14; et pro. Sext. n. 77.

[3] Plutarch. in Sertor.

[1] « Hæc injuria homine quàm exemplo dignior fuit. » (Vell. lib. 2, cap. 20.)

et que les Samnites étaient toujours en armes, les Romains tenaient aussi des armées de différents côtés, et il y en avait une actuellement en Campanie que commandait Ap. Claudius. Cinna, ayant gagné les principaux officiers de cette armée, entra dans le camp; et les soldats s'étant assemblés autour de lui, il renvoya ses licteurs, comme n'étant plus qu'un simple particulier. En même temps, versant des larmes en abondance, il adressa ce discours à la multitude : « Chers citoyens, j'avais « reçu de vous la première dignité de la ré- « publique, et le sénat m'en a privé sans vo- « tre consentement : ce ne sont pas néanmoins « mes disgrâces personnelles qui me touchent « le plus; je plains vos droits violés, votre « pouvoir anéanti, car, qui désormais s'em- « pressera de solliciter les suffrages des tri- « buns? qui se donnera des mouvements pour « mériter vos bonnes grâces? Comment vous « sera-t-il permis de vous regarder comme « les maîtres des élections, comme les distri- « buteurs des emplois et des dignités, si vous « ne pouvez assurer la jouissance de vos bien- « faits à ceux que vous en avez revêtus, et si « vos créatures sont exposées à se voir dé- « pouillées sans vous de ce que vous seuls leur « avez donné? » Il ajouta plusieurs autres choses dans le même sens, et termina son discours par descendre du tribunal, déchirant ses habits et se jetant aux pieds des soldats. Tous, attendris d'un tel spectacle, le relèvent, le font remonter sur le tribunal, l'invitent à rappeler ses licteurs, et lui protestent qu'ils le reconnaissent toujours pour consul. En même temps, les officiers qui avaient été gagnés s'avancent, et lui prêtent serment les premiers, comme à leur général, puis font faire le même serment chacun aux troupes qu'il commandait.

C'en était assez pour mettre Cinna en état de ne rien craindre. Mais il voulait de plus se rendre redoutable à ses adversaires, et reprendre sur eux l'autorité du gouvernement dont ils s'étaient mis en possession. Ainsi, pour grossir son parti, il courut dans toutes les villes d'Italie, représentant aux nouveaux citoyens que c'était leur querelle qu'il avait soutenue, et qu'il avait été la victime de son zèle pour leurs intérêts. Il fut écouté sans doute favorablement [1] : il trouva et hommes et argent en abondance; et il vit à ses ordres jusqu'à trois cents cohortes ou trente légions, formées de différents peuples d'Italie; puissance formidable, et qu'il n'est pas à croire qu'il ait réunie ensemble en corps d'armée, mais qui doit faire concevoir combien grandes étaient ses forces, et combien avaient lieu de trembler ceux qui l'avaient chassé de Rome.

Octavius et Mérula songèrent donc à fortifier la ville et à la mettre en état de défense. En même temps, comme ils avaient peu de troupes autour d'eux, ils écrivaient de tous côtés pour rappeler au secours de la patrie les armées qui reconnaissaient encore l'autorité du sénat. Mais les chefs des deux plus puissants corps de troupes dont on pût espérer de l'assistance leur manquaient l'un et l'autre, par des raisons différentes. Métellus Pius, qui était plein de bonne volonté, était trop éloigné, et assez occupé par les Samnites [2]. Pompeïus Strabo, qui aurait été à portée de secourir les consuls, et promptement et efficacement, tenait une conduite équivoque, et donnait à Cinna le temps de se fortifier, cherchant à se rendre nécessaire, et mécontent de n'avoir point obtenu un second consulat qu'il désirait.

Cependant Marius, qui jusque-là s'était tenu en Afrique, profita d'une conjoncture si favorable pour lui [3]. Il repassa la mer, et vint aborder à un port de Toscane, amenant avec lui environ mille hommes, partie cavaliers maures, partie aventuriers italiens [4], que son nom ou des disgrâces semblables à la sienne avaient attachés à sa fortune. Il portait sur son visage et dans toute sa personne un air de tristesse convenable à ses malheurs; et la compassion qu'excitait sa vue, jointe à sa grande réputation, lui donna moyen d'assembler bientôt six mille hommes, d'autant plus aisément qu'il recevait tous ceux qui se présentaient, jusqu'aux esclaves mêmes, à qui il donnait la liberté. Alors il envoya offrir ses services à Cinna; et celui-ci, qui avait affecté de paraît-

1 Vell. II, 10.

2 Liv. Epit. Vell. II, 20.

3 Appian. — Plut. in Mar. Syl. et Sertor.

tre n'avoir aucune intelligence avec lui, quoique réellement ils fussent d'accord en tout, assembla le conseil de guerre comme pour délibérer sur la proposition de Marius.

Personne ne balançait à accepter ses offres. Sertorius seul fut d'un avis contraire, soit qu'il appréhendât d'être éclipsé par l'éclat et la gloire d'un si grand guerrier, soit que, plein de douceur comme il était, il craignît les excès terribles auxquels se porterait la vengeance d'un homme naturellement féroce et aigri par ses infortunes. Il représenta que, leur entreprise étant tellement avancée qu'ils pouvaient se regarder comme sûrs de vaincre, ils n'avaient nul besoin de Marius, et que néanmoins, s'il se joignait à eux, il emporterait seul toute la gloire du succès : que d'ailleurs on connaissait son caractère jaloux et ombrageux, qui pourrait bien faire repentir de leur bienfait ceux qui auraient partagé avec lui l'autorité. L'opposition de Sertorius contraignit Cinna de se découvrir. Il avoua que les raisons alléguées étaient frappantes, mais il ajouta qu'il avait honte de refuser Marius, après l'avoir lui-même appelé. *Que ne le disiez-vous d'abord?* reprit Sertiorus. *Si vous l'avez mandé, c'est une affaire finie, il n'est plus question de délibérer*. Marius fut donc reçu ; et Cinna le déclara proconsul, et voulut lui donner des faisceaux et des licteurs : mais il les rejeta, disant que de tels honneurs ne convenaient pas à la fortune d'un exilé ; et pour tâcher de se rendre un objet de pitié, il prenait une contenance affligée et des manières tristes, à travers lesquelles néanmoins il était aisé de sentir une fierté de courage, irritée et non pas abattue par les maux qu'il avait soufferts.

Dans le conseil il fut résolu d'aller attaquer Rome. L'exemple en avait été donné par Sylla; et Marius ne se piquait pas d'être plus délicat que son ennemi sur l'amour et le respects dus à la patrie. Cinna et lui comptaient réussir sans peine. Outre qu'ils étaient en force, la froide et lente circonspection d'Octavius leur donnait une grande supériorité. C'est le sort des gens de bien d'être presque toujours attaqués avec avantage, parce que la probité leur interdit bien des ressources dont leurs adversaires se servent sans scrupule. Octavius ne manquait ni de constance, ni même d'habileté ; mais il s'attachait à l'observance rigide des lois : et quelqu'un lui ayant conseillé d'armer les esclaves et de les engager par l'espérance de la liberté à la défense de la ville, il répondit « qu'il ne violerait point les « lois en donnant aux esclaves le droit[1] de « citoyens de Rome, pendant que par respect « pour elles il en privait Marius. »

Dans le parti contraire, on pensait d'une façon bien différente. On se fortifiait par toutes sortes de voies, et Cinna vint mettre le siége devant Rome avec quatre armées, qui se postèrent, l'une ayant Marius pour chef, au-dessous de la ville, du côté de la mer; l'autre commandée par Sertorius, au-dessus. Cinna lui-même, et Carbon, que nous verrons dans la suite jouer un grand rôle dans tous ces troubles, prirent leurs quartiers entre ceux de Marius et de Sertorius. Leur première attention fut d'affamer la ville : ce qui leur était aisé, vu qu'ils étaient maîtres de la rivière. Leurs partis battaient la campagne, ils avaient des bâtiments légers qui couraient les côtes; et ainsi ils empêchaient qu'on ne pût apporter aucune provision aux assiégés. Marius surprit même par intelligence Ostie, à l'embouchure du Tibre, et livra cette malheureuse place au pillage et à la fureur du soldat.

Je place ici les mouvements tardifs de Pompeïus Strabo en faveur des consuls et du sénat. Il avait, par une connivence perfide, donné le temps, comme je l'ai déjà dit, à Cinna d'acquérir des forces redoutables, et il ne vint au secours de la patrie que lorsqu'elle était aux abois. Si même nous en croyons Orose, avant que de se déclarer pour le parti du sénat, il s'était offert à Cinna et à Marius, et en avait été rebuté. Il livra aux portes de Rome un combat qui ne fut point décisif, et dont tout ce que nous savons de plus digne de mémoire, c'est qu'il y arriva que deux frères qui servaient dans les deux armées ennemies[2], s'étant rencontrés dans la mêlée, se battirent sans se connaître. Celui

[1] Les esclaves affranchis par les Romains, devenaient eux-mêmes citoyens romains.

[2] Tac. Hist. III, 51. — Liv. Epit. — Oros. V, 19.

qui était du côté de Pompée ayant tué l'autre, le reconnut en le dépouillant. Sa douleur alla jusqu'au désespoir ; et après l'action, ayant fait dresser un bûcher, sur lequel il plaça le mort, il y monta lui-même, se perça de la même épée dont il l'avait tué, et, ayant ordonné qu'on y mit le feu, il mêla ainsi ses cendres avec celles de son frère : événement horrible, qui fit gémir les deux armées, pendant qu'elles se rendaient elles-mêmes coupables de crimes qui n'étaient pas beaucoup moindres !

Les consuls ne se croyaient pas encore assez forts avec les troupes de Pompée, quand même ils auraient pu compter sur le zèle et la fidélité de leur chef. Ils cherchèrent donc à se procurer d'autres secours. Métellus Pius, qui était entièrement dévoué au sénat, comme je l'ai déjà observé, faisait actuellement la guerre contre les Samnites. Ils lui envoyèrent ordre de traiter avec ces peuples, et de leur offrir le droit de bourgeoisie romaine. Ils espéraient par là acquérir un double renfort : l'armée de Métellus qui, dès qu'il serait libre, ne manquerait pas de venir au secours de Rome, et celle même des Samnites, qui d'ennemis deviendraient citoyens. Mais ceux-ci, pleins de haine contre le nom romain, et fiers de se voir recherchés, demandèrent des conditions si avantageuses pour eux, si dures et si déshonorantes pour les Romains, que Métellus ne voulut point les accorder. Marius et Cinna, qui furent avertis de cette négociation, donnèrent carte blanche aux Samnites, et par là les attirèrent à leur parti. Métellus ne laissa pas de s'approcher de Rome, et de se joindre à l'armée d'Octavius.

Cependant la ville pensa être prise par trahison. Un Ap. Claudius, tribun des soldats, qui avait autrefois reçu quelque service de Marius, lui livra le Janicule, dont il avait la garde. Déja Cinna et Marius étaient maîtres de ce poste qui commandait la ville et y était joint par un pont, lorsqu'Octavius et Pompeïus accoururent et repoussèrent les ennemis.

Ce fut là le dernier service que la patrie tira de l'armée de Pompeïus. Peu de temps après la maladie s'y mit, et en fit périr une grande partie. La mort inopinée du général, qui, dans un orage effroyable fut tué du tonnerre, acheva de dissiper cette armée. Il n'en est plus parlé depuis cet événement [1]; et il est vraisemblable que les soldats se dispersèrent, ou même prirent parti dans les troupes de Cinna. Je ne dois pas omettre ici la manière dont la haine publique se déclara contre Pompeïus Strabo après sa mort. Il se l'était attirée par son avidité, par son ambition effrénée, et surtout par l'indifférence criminelle qu'il avait témoignée pour les dangers qui menaçaient Rome. Lors donc que l'on célébrait ses funérailles, la populace se jeta sur le lit de parade dans lequel on le portait au bûcher, elle en arracha et jeta à bas son corps, et, après lui avoir fait mille outrages, le traîna dans les rues avec un croc. C'est d'un père si détesté qu'était fils le grand Pompée, qui fut chéri du peuple romain jusqu'à l'adoration.

Marius travaillait à ôter aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres et des rafraîchissements [2]. Dans cette vue il alla prendre toutes les places des environs de Rome où il y avait des magasins, Antium, Aricie, Lanuvium, et quelques autres. Après quoi, ayant rejoint Cinna, Sertorius et Carbon, il vint avec eux présenter la bataille au consul. Cn. Octavius était sorti de Rome, et tenait la campagne, ayant des forces considérables, savoir ses propres troupes, celles de Métellus Pius, et une troisième armée commandée par P. Crassus, père de celui que ses richesses et sa puissance ont rendu si fameux. Il semble que le consul, dans l'état où étaient les choses, ne devait pas balancer à accepter le défi des adversaires. Il n'y avait qu'une bataille gagnée qui pût sauver Rome. Mais aussi une bataille perdue la livrait en proie à la violence, au pillage, et à toutes les horreurs de la guerre. Cette dernière considération, conforme aux inclinations douces et un peu timides d'Octavius, le retint. Il n'osa exposer la patrie à un si grand péril, et perdit tout en ne voulant rien hasarder. Les désertions devinrent fréquentes : la disette, augmentant dans Rome, commençait à y exciter les plaintes et les murmures de la multitude; de sorte que le sénat découragé, et appréhendant que la ville ne fût

[1] Plut. in Pomp. — Jul. Obseq.
[2] Appian. — Plut. in Mar.

prise de force, ou livrée par trahison, envoya des députés à Cinna pour traiter d'accommodement.

Cinna les arrêta tout court en leur demandant si ceux qui les envoyaient le reconnaissaient pour consul. Ils n'avaient point, ce qui est assez surprenant, d'instructions sur cet article, et s'en retournèrent sans avoir même entamé la négociation. Cette démarche de faiblesse que le sénat avait faite n'eut donc d'autre fruit que d'accroître la consternation de ceux qui lui étaient attachés, et de hausser le courage des partisans de Marius, qui étaient en grand nombre dans la ville. L'armée d'Octavius diminuait de jour en jour par les désertions. Son crédit s'affaiblissait encore davantage. Ni lui-même ne pouvait compter sur la plupart de ceux dont il se voyait environné, ni les soldats n'avaient de confiance en un général irrésolu, formaliste, et qui toujours craignait d'en trop faire. Pour ce qui est de Métellus, il avait abandonné la patrie; at, voyant la supériorité que prenait Marius, il s'était retiré en Ligurie, d'où il passa bientôt après en Afrique. Il ne restait d'autre ressource au sénat que de transiger avec les adversaires aux conditions les plus douces qu'ils serait possible d'obtenir. Mais il fallait rendre à Cinna le consulat; et ce préliminaire indispensable était l'injustice la plus criante contre Mérula, homme de bien, respectable par l'éminence du sacerdoce dont il était revêtu, et qui n'avait pas assurément mérité l'affront d'être déposé.

Ce consul les tira d'embarras quant à ce qui le regardait, en se sacrifiant lui-même avec une générosité digne des plus grandes louanges[1]. *Je n'ai garde*, dit-il dans le sénat, *de souffrir que ma personne et mes intérêts soient un obstacle à la paix. J'ai reçu les faisceaux consulaires par votre autorité*, *et pour travailler au salut de la patrie. Puisque le bien de la patrie demande aujourd'hui que je les dépose, je donne à mes citoyens cette preuve de mon amour pour eux, et de mon zèle pour les tirer de danger.* Il monta ensuite à la tribune aux harangues, et fit solennellement devant le peuple son abdication. Alors on envoya de nouveaux députés à Cinna, avec ordre de le reconnaître pour consul.

[1] Diod. apud Vales.

Leurs instructions étaient fort courtes. Ils n'étaient chargés de demander autre chose à Cinna sinon qu'il jurât d'épargner la vie des citoyens[1]. Il ne daigna pas faire de serment, et voulut qu'on se contentât de la parole qu'il donnait de ne causer volontairement la mort à personne. On verra comment il tint cette parole; mais il n'aurait pas été plus fidèle au serment. Il ajouta un avis pour Octavius qui était rentré dans la ville : *qu'il ne se hasarde point à paraître en public*, dit-il aux députés, *de peur que, contre mon gré, il ne lui arrive malheur*. Il donna cette audience étant assis sur son tribunal, ayant devant lui ses licteurs, et environné de tout l'appareil de la majesté consulaire. Marius était debout auprès de la chaise curule du consul, affectant, comme il avait toujours fait depuis son retour, un air d'abattement dont il était aisé de reconnaître l'hypocrisie, et qui laissait échapper des traits d'un ressentiment profond et d'une vengeance sanguinaire.

En effet Marius et Cinna, se voyant vainqueurs, tinrent un grand conseil avec les principaux chefs de leur parti pour délibérer sur la manière dont ils useraient de la victoire. Il n'est pas permis de douter que Sertorius n'y ait opiné à la douceur[2]. Nous en verrons la preuve plus bas. Mais il ne fut pas le maître; et il fut conclu que, sans s'embarrasser des paroles données aux députées du sénat, ils feraient main basse sur tous leurs ennemis, afin que leur faction, demeurant seule maîtresse du gouvernement, disposât de tout avec une entière autorité. Ravager la ville par d'horribles carnages, c'était ce qu'ils appelaient y établir la paix. Ainsi Marius, qui avait imité Sylla en attaquant Rome et la forçant à main armée, fut bien éloigné d'imiter son humanité et sa modération à l'égard des citoyens; comme il arrive d'ordinaire que les seconds exemples enchérissent sur les premiers.

Cependant le sénat, qui ignorait cette cruelle délibération, ne tarda pas à envoyer de nouveaux députés pour inviter Cinna et Marius

[1] Appian. — Plut. in Mar.
[2] Diodor. lib. 38.

à entrer dans la ville; car on avait ajouté expressément le nom de Marius, parce qu'on savait fort bien que c'était lui qui était l'âme de tous ces mouvements [1], et que Cinna, à proprement parler, ne faisait que lui prêter son nom. Cinna fit donc son entrée, précédé de ses licteurs, et environné de ses gardes. Mais Marius s'arrêta à la porte, disant avec une ironie pleine d'insulte, que les exilés n'avaient point droit d'entrer dans la ville, et qu'il fallait qu'une nouvelle loi abrogeât celle par laquelle il avait été condamné à l'exil. Les tribus s'assemblèrent donc au plus tôt; mais à peine trois ou quatre eurent-elles donné leur suffrage, que Marius, las de cette comédie, entra subitement et livra Rome à toutes les horreurs de la guerre. Toutes les portes de la ville furent fermées, afin que personne ne pût s'enfuir; et, sous prétexte de chercher les ennemis de Marius, les soldats se répandirent dans tous les quartiers. Surtout une troupe d'esclaves que Marius avait affranchis, et dont il avait fait comme sa garde, ayant reçu de lui pleine licence, commirent les plus horribles excès. Un très-grand nombre de citoyens furent tués, les femmes déshonorées, les maisons pillées. C'était avoir été ennemi de Marius que d'être riche, en un mot, Rome fut traitée comme une ville prise d'assaut.

Le consul Octavius ne fut pas témoin de ces maux; car il avait été tué avant même que les vainqueurs entrassent dans la ville. Il s'était retiré sur le Janicule avec un petit nombre d'amis, et quelques troupes qui lui étaient encore restées fidèles. Tous ceux qui l'accompagnaient l'exhortaient à fuir: mais il déclara qu'étant consul, jamais il n'abandonnerait Rome. Je ne sais s'il comptait sur les serments de Marius et de Cinna, qui l'avaient fait assurer qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais ce qui est certain, c'est qu'il avait grande confiance aux prédictions des astrologues, qui lui avaient toujours promis d'heureux succès; car ce magistrat, le plus modéré et le plus équitable des Romains, d'ailleurs homme ferme dans les maximes des ancêtres, et qui soutint toujours avec hauteur les droits de la dignité consulaire sans jamais l'avilir par d'indignes complaisances, ce même homme avait un faible ridicule pour l'astrologie et la divination; et ce qui contribua beaucoup à sa ruine, c'est qu'il passait plus de temps avec les charlatans et les devins qu'avec les meilleures têtes du sénat et avec les gens de guerre.

Marius et Cinna ne lui avaient fait donner de bonnes paroles que pour empêcher qu'il ne pensât à leur échapper; ils se hâtèrent de détacher un officier nommé *Censorinus* avec un gros de cavaliers, pour aller le tuer sur le Janicule. Censorinus le trouva assis sur sa chaise curule avec les ornements du consulat, ayant devant lui ses licteurs comme si tout eût été en pleine paix. Dès que ses amis aperçurent les cavaliers, ils le pressèrent de nouveau de s'enfuir; mais il ne daigna pas même se lever, et reçut ainsi la mort avec une constance dont la gloire est néanmoins diminuée par une réponse d'astrologue que l'on trouva sur lui après sa mort. Sa tête fut portée à Cinna, et ensuite mise sur la tribune aux harangues, sans doute en vengeance d'un pareil traitement qui avait été fait par Sylla au tribun Sulpicius. Les vainqueurs continuèrent de faire ainsi trophée de toutes les autres cruautés qu'ils exercèrent; et il n'y eut point de sénateur égorgé par leur ordre dont la tête ne fût portée sur la tribune, en sorte que ce lieu respectable devint comme un lieu patibulaire, et même quelque chose de beaucoup plus affreux, puisqu'on y voyait des têtes sanglantes, non de scélérats exécutés pour leurs crimes, mais de tout ce qu'il y avait à Rome de plus illustre par les dignités, les talents et les vertus.

De ce nombre furent les deux frères L. et C. César, dont le premier avait été consul et censeur, et le second était celui qui avait disputé le consulat contre Sylla. Il y eut même ceci d'atroce dans la mort de Lucius, que Marius [1], par une lâche barbarie, le fit tourmenter cruellement devant le tombeau de ce

[1] Plut. in Mar. — Appian.

[1] « Marius iram suam nefariè distrinxit, L. Cæsaris « consularis et censorii nobilissimum corpus ignobili sæ- « vitiâ trucidando; et quidem apud seditiosissimi et ab- « jectissimi hominis bustum. Id enim maiorum miserri- « mæ tunc reipublicæ deerat, ut Vario Cæsar piaculum « caderet. » (Val. Max. lib. 9, cap. 2.)

misérable tribun Q. Varius qui avait causé tant de maux à l'état. Il ne manquait, pour mettre le comble aux infortunes et à la honte de la république, dit Valère Maxime, que d'immoler César aux mânes de Varius. C. César fut découvert et livré par celui chez qui il était allé chercher un asile, et pour la défense duquel il avait autrefois utilement employé son éloquence dans une affaire criminelle. Telle fut la reconnaissance que ce scélérat rendit à son bienfaiteur. Plusieurs autres illustres personnages périrent aussi malheureusement. Je ne parlerai que des plus considérables, et de ceux sur la mort desquels nous avons quelques détails.

P. Crassus[1], ayant vu son fils aîné tué sous ses yeux, se perça lui-même de son épée, pour ne point être exposé à des insultes indignes de son courage et de sa vertu. Son second fils se sauva, et devint dans la suite le plus riche et l'un des plus puissants des Romains.

L'orateur Marc-Antoine avait trouvé un ami fidèle, mais qui le perdit par trop de zèle et de bonne volonté[2]. C'était un homme du peuple, pauvre, et qui, voyant chez lui un hôte de cette importance, voulut le bien traiter. Il envoya donc son esclave au cabaret avec ordre de prendre du meilleur vin. Le cabaretier, qui vit l'esclave goûter le vin avec plus de soin que de coutume, et vouloir y mettre un très-haut prix, lui demanda pourquoi son maître ne se contentait pas du vin ordinaire. L'esclave, qui crut parler à un ami, découvrit le secret fatal; et aussitôt le perfide cabaretier courut à Marius, qui était actuellement à table, lui déclarer qu'il venait lui livrer Marc-Antoine. C'est une chose qui fait horreur que les transports de joie avec lesquels Marius reçut cette nouvelle. Il se récria, il battit des mains, il voulait aller lui-même sur le lieu, si ses amis ne l'eussent retenu. Il se détermina donc à envoyer le tribun militaire Annius avec des soldats, le chargeant de lui apporter sur-le-champ la tête de Marc-Antoine. Annius arrive, et, demeurant en bas pour garder la porte, il fait monter ses soldats. Mais à la vue d'Antoine le respect arrêta ces cœurs féroces; et l'éloquent orateur, ayant employé dans une nécessité si pressante ces douces insinuations et ce pathétique qu'il savait si bien manier, acheva de les attendrir, de sorte qu'aucun n'osait porter la main sur lui. Enfin le tribun, qui s'impatientait d'attendre, monte lui-même, et voit ses soldats comme enchantés et suspendus, baissant les yeux, versant des larmes, et Antoine qui les haranguait. Pour lui, aussi barbare que celui qui l'envoyait, il n'écouta point les prières d'un si respectable suppliant, et lui trancha la tête, qu'il alla porter aussitôt à Marius. Ce présent funeste fut reçu avec une satisfaction égale à l'impatience avec laquelle il était attendu. Marius embrassa le tribun Annius tout sanglant, il prit de ses mains la tête d'Antoine, et ne craignit point de souiller la table, qui était regardée par les anciens comme quelque chose de sacré, du sang d'un si illustre citoyen et d'un si grand orateur. Quand il eut donné le temps à ses yeux de se repaître de ce cruel spectacle, il la rendit pour être placée sur la tribune aux harangues; de façon que « sur ces mêmes « Rostres[1], d'où Marc-Antoine étant consul « avait défendu la république avec tant de « courage, fut placée cette tête à qui tant « de citoyens étaient redevables de leur con- « servation. » Ainsi parlait Cicéron, qui ne pensait guère en écrivant ceci faire son histoire; ni qu'un pareil sort lui fût réservé à lui-même de la part du petit-fils de celui dont il déplorait si amèrement l'infortune.

Après tant de meurtres exécutés avec une violence qui ne connaissait ni frein ni bornes, comme si les lois eussent pu encore avoir lieu dans un désordre si affreux, ou plutôt pour ajouter l'insulte à la cruauté, Marius et Cinna firent accuser en forme Catulus et Mérula. Catulus, qui avait été collègue de Marius, et avait triomphé avec lui des Cimbres, essaya de le fléchir, et lui fit demander pour lui par ses amis la liberté de sortir de Rome et de

[1] Liv. Epit. — Plut. in Crasso.

[2] Plut. in Mar. — Appian.

[1] « M. Antonii in his ipsis rostris, in quibus ille rem- « publicam constantissimè consul defenderat.... positum « caput illud fuit, a quo erant multorum civium capita « servata. (Cic. *de Orat.* lib. 3, cap. 10.)

s'en aller en exil. Mais il avait affaire au plus impitoyable de tous les hommes ; et toutes les prières qu'on lui fit n'en purent tirer que cette seule parole, répétée par lui plusieurs fois : *Qu'il meure*[1]. Catulus donc s'étant enfermé dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu, et s'étouffa ainsi lui-même.

Pour ce qui est de Mérula[2] il voulut rendre témoin de sa mort le dieu même dont il était le prêtre ; et, s'étant mis au pied de l'autel de Jupiter, il s'ouvrit les veines, en sorte que son sang rejaillit jusque sur la statue du dieu. Sans doute il voulait attirer sa vengeance sur les cruels ennemis qui le forçaient à mourir. Une circonstance singulière[3], et qui fait honneur à sa piété, quoique superstitieuse, et à son zèle pour la patrie, c'est que, comme on pensait que c'était une chose de mauvais présage et capable de déplaire aux dieux que le prêtre de Jupiter mourût avec le bonnet sacré sur la tête, Mérula eut la précaution d'écrire sur des tablettes qu'il attacha sur lui qu'avant que de s'ouvrir les veines, il avait déposé ce bonnet sacré. Au reste, la mort de ce prêtre de Jupiter entraîna presque l'extinction du sacerdoce ; car la vacance fut de soixante et dix-sept ans. Le grand César, alors fort jeune, fut destiné par Marius pour succéder à Mérula. Mais la victoire de Sylla rendit inutile et sans effet cette nomination.

Outre ces morts célèbres, et quelques autres dont l'histoire fait mention en particulier[4], mais qui sont moins connus, il se fit un carnage effroyable d'un très-grand nombre de citoyens. Un mot, un signe de tête de Marius coûtait la vie à ceux qui se présentaient devant lui. Enfin un sénateur, qui se nommait Ancharius, l'ayant abordé et n'ayant point reçu de réponse à son compliment, fut massacré sur-le-champ. Et cela passa en règle. Tous ceux qui venaient saluer Marius, et à qui il ne rendait pas le salut, étaient tués par les esclaves qui lui servaient de gardes : en sorte que ses amis mêmes ne l'approchaient qu'en tremblant. Et il ne se rassasiait point de tant de sang répandu. Cinna était las de tuer, et se rendait ; mais, pour lui, toujours impitoyable, toujours altéré de sang et de meurtre, il ne faisait grâce à aucun de ceux qui lui avaient été suspects en quelque façon que ce pût être. Le carnage[1], accompagné du pillage des maisons et des plus criminelles violences, dura cinq jours et cinq nuits dans Rome, dont l'aspect était devenu un objet d'horreur. Pendant que les têtes de ceux que l'on massacrait étaient exposées, comme nous l'avons dit, sur la tribune aux harangues, les corps étaient jetés dans les rues, où on les foulait aux pieds ; car il était défendu de leur donner la sépulture.

Toute l'Italie se ressentait pareillement des fureurs de Marius[2]. Les grands chemins et les villes étaient remplis de ses satellites, qui suivaient à la piste ceux qui s'étaient enfuis et se cachaient. Et très-peu échappèrent. Les malheureux ne trouvaient ni amis ni parents fidèles ; et presque tous furent trahis par ceux chez qui ils s'étaient retirés pour se mettre en sûreté.

C'est ce qui doit nous rendre plus admirable la fidélité des esclaves de Cornutus, qui, après l'avoir caché dans un lieu sûr, prirent un mort, qu'ils attachèrent par le cou au plancher, pour faire croire que c'était leur maître qui s'était pendu lui-même, et le montrèrent en cet état, et avec un anneau d'or au doigt, aux soldats qui cherchaient Cornutus. Ils firent ensuite toute la cérémonie des funérailles, sans que personne eût aucun soupçon de la vérité ; et pendant ce temps-là Cornutus passa en Gaule.

Métella[3], femme de Sylla, fut aussi assez heureuse pour échapper avec ses enfants à la cruauté de Marius, qui déchargea sa vengeance sur les maisons de ville et de campagne de son ennemi.

Je ne dois pas omettre ici l'exemple de modération et d'humanité que donna tout le peuple, et qui reprochait bien fortement aux vainqueurs leur barbarie et leur férocité ; car,

[1] Cic. Tuscul. Quæst. v. 56.
[2] Vell. lib. 2, cap. 22. — Flor. lib. 21.
[3] Appian.
[4] Plut. in Mar.

[1] Dio apud Vales.
[2] Plutarch.
[3] Plut. in Syl. — Appian in Mithrid.

quoiquo Marius livrât au pillage les maisons de ceux qu'il avait fait tuer[1], aucun citoyen ne voulut se souiller de ces funestes dépouilles; et tous respectèrent les maisons des malheureux, comme si elles eussent été des temples sacrés et inviolables.

Mais personne ne se fit plus d'honneur par sa douceur dans ces déplorables circonstances que Sertorius[2]. Ni le ressentiment, ni l'orgueil de la victoire ne le portèrent à commettre aucune violence ou à insulter aux vaincus. Il alla même plus loin. Comme sa douceur venait do raison, et non de faiblesse, elle se changea en sévérité redoutable contre les scélérats. Outré des excès et des cruautés qu'exerçaient ces esclaves à qui Marius avait lâché la bride, il se concerta avec Cinna, qui était plus traitable; et ayant obtenu son consentement, il les fit attaquer pendant la nuit dans le camp où ils avaient coutume de se renfermer, et il les tua tous, au nombre de quatre mille.

Cependant Marius arrangeait les affaires du gouvernement, ou plutôt les siennes, déposant les magistrats qui lui étaient suspects, et renversant les lois de Sylla. Et l'année approchant de sa fin, Cinna et lui se nommèrent eux-mêmes consuls, sans aucune forme d'assemblée ni d'élection.

C. MARIUS. VII[3].
L. CORNELIUS CINNA. II.

Le premier jour de la nouvelle année fut signalé par d'horribles cruautés. Le fils de Marius tua de sa main un tribun du peuple, et en envoya la tête aux consuls; deux préteurs furent exilés; et un sénateur, qui se nommait Sex. Licinius[4], fut précipité par ordre de Marius du haut du roc Tarpéien.

Rien que la mort ne pouvait arrêter les fureurs de ce sanguinaire vieillard. Elle ne tarda pas à venir. L'état de prospérité où il se trouvait ne calmait point les inquiétudes que lui donnait la crainte du retour de Sylla, qui faisait la guerre avec beaucoup de succès contre les généraux de Mithridate. Un si redoutable vengeur faisait trembler Marius; qui ne put même dissimuler ses frayeurs. Un jour qu'il s'entretenait avec ses amis après le souper, ayant rappelé toutes les aventures de sa vie, et cette vicissitude de prospérités éclatantes et d'affreuses disgrâces, il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sensé de s'exposer de nouveau, après de telles expériences, aux caprices de la fortune.

Ces pensées le tourmentaient, et lui causaient des insomnies dont il était extrêmement fatigué. Il s'avisa d'un remède qui ne convenait guère ni à sa dignité, ni à son âge. Ce fut de se livrer sans mesure aux excès de la table, et de passer les nuits à boire avec ses amis. Par ce régime bientôt il s'échauffa le sang. La fièvre le prit, qui porta tout d'un coup à la tête; et dans ses délires il ne pensait qu'à la guerre de Mithridate. Il s'imaginait en avoir la conduite; et non-seulement il en parlait, mais il faisait les gestes et prenait les attitudes d'un homme qui combat, ou d'un général qui donne ses ordres; tant était violente et incurable, tant avait pénétré jusque dans les moelles la passion que lui avaient inspirée pour ce commandement l'ambition et la jalousie agissant de concert. Ainsi, dit Plutarque, âgé de soixante et dix ans, seul entre tous les hommes parvenu à être sept fois consul; enfin, possédant des richesses qui auraient suffi à plusieurs rois, il se lamentait comme souffrant l'indigence, et il mourut avant que d'avoir pu exécuter ses projets. Insensé! qui, au lieu de conserver par la reconnaissance les bienfaits de la fortune, se laissait enlever le présent pour ne s'occuper que d'un fol avenir! Tel est le sort[1], ajoute cet historien philosophe, de ceux qui, n'ayant pas eu soin de préparer d'abord dans leur âme, par l'étude et par les belles connaissances, comme un fondement et une base solide

[1] Val. Max. lib. 4, cap. 3.
[2] Plut. in Sert.
[3] An. R. 666; av. J. C. 86.
[4] Dio apud Vales. — Liv. Epit.

[1] Πρὶν ἐκ λόγου καὶ παιδείας ἕδραν ὑποβαλέσθαι καὶ κρηπῖδα τοῖς ἔξωθεν ἀγαθοῖς, συνάγοντες αὐτὰ καὶ συμφοροῦντες, ἐμπλῆσαι τῆς ψυχῆς οὐ δύνανται τὸ ἀκόρεστον.

pour recevoir les biens du dehors, versent inutilement et les richesses et les honneurs dans un abîme insatiable, et où jamais il ne se trouve de fond. Marius mourut le 13 janvier.

Sa mort ne rendit pas le calme à la ville; et il parut dans ses funérailles mêmes que la fureur de ses partisans n'était pas éteinte avec sa vie[1]. Fimbria, l'un des plus violents ministres de ses cruautés, qui avait massacré L. César et le fils de P. Crassus, chargea quelqu'un de tuer dans la pompe même du convoi Q. Scévola le pontife, ce personnage si vénérable par sa vertu. Scévola n'ayant été blessé que légèrement, Fimbria le cita à comparaître devant le peuple; et comme on lui demandait quel crime il reprocherait à un homme qu'il n'était pas même possible de louer dignement : *Je l'accuserai*, dit ce forcené, *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps le poignard dont il devait être tué sur la place.* Tels étaient les dignes instruments dont Marius s'était servi pour satisfaire son ambition et sa vengeance; et c'est ainsi que par ses satellites il continuait après sa mort les maux qu'il avait faits pendant sa vie.

Presque tous ceux qui ont parlé de Marius ont observé qu'il ne fut pas moins funeste à ses citoyens dans la paix qu'utile dans la guerre[2]. Valère Maxime va plus loin[3], et juge avec raison que ses victoires ne sont pas une suffisante compensation pour les horreurs dont il s'est rendu coupable[4], et qu'il mérite moins l'admiration pour ses grandes actions contre les ennemis de Rome que la haine et la détestation publique pour les crimes qu'il a commis contre la patrie. En effet, il eut tous les vices des grands scélérats : il fut sans foi, sans honneur, sans humanité; ingrat, ennemi de toute vertu, jaloux de tout mérite, cruel comme une bête féroce. Qu'on traite encore après cela Marius de grand homme et de héros : c'est peut-être l'exemple le plus marqué de l'imbécillité du genre humain, qui entend assez peu ses intérêts pour attacher l'idée de l'héroïsme à l'art funeste de le détruire, et qui veut que cet héroïsme subsiste avec les vices les plus nuisibles à la société.

Sa fortune ne me paraît guère plus digne d'envie que sa conduite n'est digne de louange. Il devint sans doute le plus fameux des Romains. Mais si, au lieu de nous laisser éblouir par ce vain éclat des richesses et des dignités, nous considérons ce qu'il lui en a coûté pour les acquérir, et pour s'en assurer la possession, que d'intrigues, de cabales, d'inquiétudes! Ajoutez le tourment de l'envie, les craintes, le dépit d'être souvent forcé de céder, et enfin les déplorables aventures de sa fuite. N'aurait-il pas été plus heureux, si, tranquille dans l'état obscur où il était né, labourant lui-même un petit champ ou laissé par ses pères, ou même acquis par son travail, il eût mené une vie exempte de soucis et de périls?

Qu'il me soit permis de porter ma vue encore plus loin, et de joindre à l'exemple de Marius celui de la république elle-même, dont il fut et le sauveur et le bourreau. Quelle affreuse situation que celle de Rome au milieu de toutes ses prospérités et de toutes ses grandeurs! Elle est victorieuse de tous ses ennemis, et tyrannisée par ses propres citoyens. Elle fait fuir et taille en pièces les armées étrangères, et elle est noyée dans son propre sang. Elle donne des lois à tous les peuples, et elle ne peut maintenir les siennes, qui changent à chaque instant selon les caprices des tyrans qui l'oppriment. Et c'est de ses prospérités mêmes que naissent tous ses maux. Modeste et heureuse tant qu'elle a été faible, c'est sa fortune qui introduit chez elle et les vices et les calamités les plus horribles : tant il y a d'erreur et d'incertitude dans toutes les choses humaines! tant les hommes se connaissent peu dans ce qui fait le véritable bonheur! Concluons qu'il n'y a de félicité solide ni pour les états, ni pour les particuliers, que dans la pratique de la vertu, et que la vertu est bien plus amie de la médiocrité que de la trop grande élévation.

[1] Cic. pro Sex. Rosc. n. 33.—Val. Max. lib. 9, cap. 11.

[2] « Quantùm bello optimus, tantùm pace pessimus...., « vir in bello hostibus, in otio civibus infestissimus. » (VELL.)

[3] Liv. Epit. lib. 80. — Vell. lib. 2, cap. 2 et 23. — Val. Max. lib. 9, cap. 1.

[4] « Penè tanti victoriæ ejus non fuerunt : quarum « oblitus, plus criminis domi, quàm laudis militiæ me- « ruit. » (VAL. MAX.)

LIVRE XXXII.

Commencements de Mithridate. Sa première guerre contre les Romains jusqu'à la paix que lui accorda Sylla. Retour de Sylla en Italie, qui tombe sous l'an de Rome 668.

§ I. — Ancêtres et noblesse de Mithridate. Comètes, prétendus présages de sa grandeur future. Il est exposé dans son enfance aux embûches de ses tuteurs. Elles tournent à son avantage. Sa cruauté. Il était grand buveur et grand mangeur. Son ambition et ses premières conquêtes. État actuel de l'Asie Mineure. Mithridate médite longtemps le projet de la guerre contre les Romains. Il partage la Paphlagonie avec Nicomède. Après avoir exterminé la race des rois de Cappadoce, il met un de ses fils en possession de ce royaume. Concurrent opposé par Nicomède au fils de Mithridate. Le sénat ayant offert la liberté aux Cappadociens, ils aiment mieux avoir un roi, et élisent Ariobarzane, qui est mis en possession par Sylla, puis détrôné par Tigrane. Nicomède, fils de Nicomède Philopator, est détrôné par Mithridate. Aquillius est envoyé par le sénat pour rétablir les rois détrônés. Mithridate forme une puissante ligue contre les Romains. Nicomède est engagé par Aquillius à faire une incursion sur les terres de Mithridate. Celui-ci en porte ses plaintes aux Romains. Réponse ambigue des Romains. Mithridate détrône Ariobarzane. Il envoie une nouvelle ambassade aux généraux romains, les appelant en jugement devant le sénat. Les généraux romains assemblent trois armées pour rétablir Ariobarzane et défendre Nicomède. Forces de Mithridate. Nicomède est vaincu par les généraux de Mithridate. Aquillius est aussi vaincu. Tout le pays demeure ouvert à Mithridate, qui se gagne l'affection des peuples par sa douceur et sa libéralité. Discours de Mithridate à ses soldats. Toute l'Asie Mineure se soumet à lui. Il fait prisonnier Oppius, général romain; puis Aquillius qu'il traite outrageusement, et à qui il fait souffrir un cruel supplice. Il épouse Monime. Le sénat et le peuple romain lui déclarent la guerre. Il fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains. Rutilius échappe. Horrible calomnie de Théophane contre Rutilius. Les Rhodiens demeurent seuls fidèles aux Romains. Mithridate assiége Rhodes en personne, et est obligé de lever le siége. Deux traits remarquables de son caractère. Mesures qu'il prend pour pousser la guerre et envahir la Grèce. Histoire d'Aristion, sophiste, qui rendit Mithridate maître d'Athènes. Bruttius Sura arrête les progrès de Mithridate.

Depuis longtemps de tristes objets nous occupent. Rome et l'Italie ne nous présentent que des spectacles d'horreur. Ce sera, je pense, un soulagement pour le lecteur, du moins je sens que c'en est un pour moi, de passer à une guerre étrangère, où la valeur des Romains soit employée contre une puissance ennemie de Rome, et non plus contre des alliés ou contre des citoyens. Sylla faisait la guerre à Mithridate pendant que son parti était accablé en Italie par la faction de Marius. Ainsi l'ordre des temps exige que nous entrions maintenant dans le récit de cette grande guerre, en reprenant néanmoins les choses d'un peu plus haut.

Mithridate, surnommé d'abord *Eupator*, et ensuite *le Grand*, avait reçu de ses pères un royaume d'une étendue considérable, puisqu'il comprenait tout le pays qui borde le Pont-Euxin depuis les environs du fleuve

Halys jusqu'à la Colchide. Néanmoins aucun de ses prédécesseurs et de ses ancêtres ne s'est rendu extrêmement célèbre. On peut voir dans l'Histoire Ancienne de M. Rollin[1], ou dans l'Histoire des Juifs de M. Prideaux[2], tout ce que nous savons de ces rois, qui se réduit à assez peu de chose. Ce qui en résulte de plus remarquable par rapport à Mithridate, c'est qu'il était sorti d'un sang des plus illustres de l'univers, puisqu'il remontait jusqu'à l'un des sept nobles persans qui tuèrent le mage Smerdis[3]. Appien[4] nomme expressément pour auteur de son origine Darius, fils d'Hystaspe, qui, après avoir tué le mage, devint roi de Perse; ce que quelques savants expliquent en supposant que les rois de Pont descendaient d'Artabane, ou Artabazane, fils de Darius et frère aîné de Xerxès, qui, ayant été obligé de céder l'empire des Perses à son cadet, né dans la pourpre, obtint, pour avoir de quoi se consoler, un établissement sur la côte du Pont-Euxin.

Le père de Mithridate Eupator se nommait aussi Mithridate, et était surnommé *Evergète*. Ce prince est le premier de sa race qui ait fait alliance avec les Romains. Il leur avait fourni quelques secours dans la troisième guerre de Carthage et dans celle contre Aristonicus. Il reçut en récompense la grande Phrygie, démembrée des états des rois de Pergame, sur laquelle il avait déjà d'anciennes prétentions. Son père Pharnace avait ajouté à son royaume la ville de Sinope, conquête importante, et qui devint la résidence des rois de Pont, et la capitale de leurs états. Mithridate Evergète périt dans cette ville par la conspiration de quelques seigneurs de sa cour, laissant deux fils, dont l'aîné, qui est notre Mithridate, était dans sa douzième année. Cette mort, et par conséquent le commencement du règne de Mithridate-le-Grand, peuvent se rapporter à l'an de Rome 629.

L'histoire a remarqué que l'année de l'avénement de Mithridate Eupator à la couronne[5], aussi bien que celle de sa naissance, fut signalée par l'apparition d'une comète qui fut vue pendant soixante et dix jours, et dont l'éclat était si vif, que tout le ciel semblait être en feu. Car, dit-on, sa grandeur (en y comprenant sans doute la chevelure ou la queue), remplissait la quatrième partie du ciel; sa lumière effaçait celle du soleil même; et lorsqu'elle se levait ou se couchait, il lui fallait l'espace de quatre heures soit pour se développer, soit pour se cacher entièrement. Je laisse aux astronomes à juger si cette description n'est pas exagérée, et si la flatterie n'a pas embelli la comète pour relever la gloire du prince dont on prétendait qu'elle avait présagé la grandeur. Ce qu'il me convient d'observer, c'est que les comètes ont avec raison perdu beaucoup aujourd'hui de leur crédit, qui n'a jamais eu d'autre fondement qu'une admiration stupide pour tout ce qui est extraordinaire, et la manie de vouloir pénétrer l'avenir, dont Dieu seul s'est réservé la connaissance.

Il est certain que la situation où se trouva Mithridate commençant à régner n'annonçait pas ce qu'il devint dans la suite. Rien ne paraissait moins terrible : un royaume nullement comparable à plusieurs de ceux dont les Romains avaient déjà triomphé; un roi enfant, et exposé aux embûches continuelles de tuteurs perfides, qui tentèrent toutes les voies imaginables pour le faire périr. C'est pourtant dans cet état d'obscurité et de faiblesse que se forma le plus grand roi de l'univers[1], supérieur infiniment à tous les princes ses contemporains, et dont les exploits égalent ceux des plus illustres conquérants des siècles qui l'avaient précédé : ennemi le plus redoutable que Rome ait eu depuis Annibal; qui soutint contre les Romains, parvenus alors au plus

[1] Voy. Hist. Anc. tom. II, pag. 332, de notre édition.
[2] Tome V, liv. XIII.
[3] Hist. Anc., tom. I, pag. 275.
[4] Appian. Mithrid. p. 249.
[5] Justin., lib. 37, cap. 2.

[1] « Cujus ea magnitudo fuit, ut non sui tantùm temporis, verùm etiam superioris ætatis omnes reges majestate superaverit, bellaque cum Romanis per XXX* « annos variâ victoriâ gesserit : quum eum summi imperatores, Sylla, Lucullus, Pompeius, ita vicerint, ut « major clariorque in restaurando bello resurgeret, « damnisque suis terribilior redderetur. » (JUSTIN. lib. 37, cap. 1.)

* Le texte de Justin porte XLVI : mais c'est une faute visible.

haut degré de leur puissance, une guerre de trente ans avec différents succès; et qui, ayant eu en tête les plus habiles généraux, Sylla, Lucullus, Pompée, à mesure qu'il était vaincu, acquérait de plus grandes forces, et devenait plus terrible par ses pertes et par ses disgrâces.

La mauvaise volonté de ses tuteurs tourna à son avantage. Ils essayèrent de lui faire monter un cheval farouche et indompté, l'obligeant de courir et de s'exercer au javelot en même temps. Sa force et son adresse le préservèrent de tout danger; et il devint le meilleur cavalier de son royaume. Ils eurent recours ensuite au poison; mais le jeune prince, qui se défiait d'eux, se précautionna par l'usage des contre-poisons; et, seul entre tous les hommes[1], il contracta l'habitude de prendre du poison tous les jours, après s'être muni d'antidotes; si bien que, dans le désespoir de ses affaires, lorsqu'il voulut s'empoisonner, il ne put parvenir à mourir par cette voie. La nécessité lui avait même fait acquérir de grandes connaissances en ce genre; et il fut l'inventeur de plusieurs espèces de contre-poisons, dont un avait retenu son nom. Enfin, comme il appréhenda que ses ennemis ne voulussent exécuter par le fer ce qu'ils avaient manqué par le poison, il s'éloigna entièrement des villes; et, sous prétexte d'une forte passion pour la chasse, il vécut, s'il en faut croire Trogue Pompée abrégé par Justin, sept ans entiers dans les forêts, sans entrer non-seulement dans aucune ville, mais même sous aucun toit rustique, passant les nuits au milieu des bois, souvent sans que personne connût l'endroit de sa retraite, du reste s'exerçant à poursuivre, à fuir, à combattre les bêtes féroces; et, par ces violents exercices il acquit plus de force de corps et une vigueur de santé qui le mirent en état de résister à toutes les fatigues, et qui ne l'abandonnèrent point même dans la vieillesse.

Cette vie était fort propre à lui inspirer une férocité de caractère qui dégénérât en cruauté; et les dangers auxquels il se voyait continuellement exposé de la part de ceux qui avaient le plus de raisons d'être attachés à sa personne devaient encore aigrir son humeur[1]. Aussi fut-il cruel à l'excès. Non-seulement il fit mourir, lorsqu'il eut repris l'autorité, ses tuteurs, qui le méritaient bien, mais il n'épargna pas même sa mère, qu'il soupçonna apparemment d'avoir trempé dans leurs mauvais desseins. Il ôta aussi la vie à son frère, craignant sans doute en lui un concurrent. Ses fils, ses filles, ses femmes éprouvèrent en différents temps sa barbarie, comme nous le dirons dans la suite. Je ne parle pas de ses cruautés contre les Romains, quoique la guerre aussi ait ses lois[2], et que même entre ennemis on doive respecter les droits de l'humanité.

Il devint encore, par une suite de cette même éducation sauvage et laborieuse, grand buveur et grand mangeur: et c'est ce qui, selon quelques-uns, lui fit donner le surnom de *Dionysus* ou de *Bacchus*. D'autres auteurs donnent à ce surnom une origine plus honorable, selon les idées païennes. Ils disent que, lorsqu'il était encore au berceau, le tonnerre tomba si près de lui, qu'il brûla ses langes et quelque partie de ses cheveux sans lui faire aucun mal; et que cette aventure, qui ressemble à ce que la fable raconte de Bacchus, lui fit appliquer le nom de ce dieu[3]. Quoi qu'il en soit, ce qui est constant, c'est que Mithridate non-seulement buvait et mangeait beaucoup, mais s'en piquait; tellement qu'un jour, dans un repas, il fit proposer un prix pour celui qui l'emporterait par cet endroit sur les autres convives, et le prix lui fut adjugé. Belle victoire pour un roi! Au reste, il ne paraît pas que les plaisirs de la table lui aient fait négliger ses affaires. L'ambition était sa passion dominante; et elle se manifesta de bonne heure.

Il ne se vit pas plutôt paisible possesseur de ses états, qu'il songea non à les gouverner[4], dit Justin, mais à les agrandir. Si cet auteur a prétendu en cela, comme il y a apparence, lui donner un éloge[5], il s'est assurément bien

[1] Plin. lib. 25, cap. 2.

[1] Freinshem. Supplem. lib. 63, cap. 46.

[2] « Sunt et belli sicut pacis jura.» (Liv. lib. 5, cap. 27.

[3] Nicol. Damasc. apud Athen. lib. 10, cap. 3.

[4] « Statim non de regendo, sed de augendo regno cogitavit. » (Justin.)

[5] Justin. lib. 37, cap. 3.

trompé. Les premiers exploits de Mithridate furent contre les Scythes et les autres nations barbares, et même quelques colonies grecques, qui habitaient le nord du Pont-Euxin; et il subjugua toute cette côte jusqu'au Bosphore et aux Palus-Méotides. De si grands succès lui enflèrent le courage, et lui firent concevoir le projet de la monarchie universelle [1]. Strabon, auteur très-judicieux et très-bien instruit de ce qui regarde ce prince, dit que dès lors il pensa à pénétrer par cette route jusqu'à la mer Adriatique, pour aller attaquer les Romains. Mais les affaires d'Asie l'appelèrent ailleurs, et lui offrirent des conquêtes plus faciles et plus sensées.

Dans ces premières guerres, où il avait eu affaire à des peuples féroces, son corps s'était endurci de plus en plus contre les fatigues, et son courage contre les dangers. Ses troupes, accoutumées à traverser les déserts et de grands pays incultes, et à souffrir la faim et la rigueur du froid, étaient devenues invincibles sous un roi puissant et belliqueux, qui le plus souvent marchait à leur tête. Ainsi elles devaient avoir bon marché des Asiatiques, nations de tout temps efféminées et amollies à l'excès par les délices du pays.

Mais, pour bien entendre ce que nous avons à raconter, il faut se rappeler l'état où était pour lors l'Asie Mineure, et les principales puissances qui la partageaient. Les Romains possédaient l'Asie proprement dite, c'est-à-dire le royaume de Pergame, qui leur avait été légué par le testament d'Attale Philométor, et conquis par eux sur Aristonic. Nicomède Philopator [2], fils de Prusias, régnait en Bithynie. La Paphlagonie avait eu longtemps ses rois, dont le nom commun était Pylémène. Comme elle était située entre les états des rois de Pont et de Bithynie, elle avait beaucoup souffert de ses voisins trop puissants; et ses anciens rois paraissent avoir été réduits fort bas dès le temps de Mithridate Evergète. Après la Paphlagonie, en côtoyant le Pont-Euxin, venait le royaume de Pont. La Cappadoce obéissait à Ariarathe, fils d'un autre Ariarathe qui mourut au service des Romains dans la guerre d'Aristonic. La Galatie était divisée entre plusieurs tétrarques. Mais tous ces états, et les autres parties de l'Asie Mineure, sans être sous la domination directe des Romains respectaient néanmoins leur grandeur, et en recevaient presque la loi. Surtout dès qu'il naissait quelque trouble, quelque querelle entre les princes ou les peuples de ces contrées, les Romains ne manquaient pas de s'en rendre les arbitres, et leurs avis étaient des ordres.

Mithridate, prince fier et ambitieux, bien loin de souffrir patiemment cette domination, ne pensait à rien moins qu'à se substituer en leur place. Il comptait pour peu d'envahir les états de ses voisins, dont réellement aucun n'était capable de lui résister. C'était aux Romains qu'il en voulait; et, ne pouvant douter qu'il ne se les attirât pour ennemis dès qu'il entreprendrait de s'étendre, parce qu'ils étaient toujours attentifs à empêcher l'oppression des faibles et l'agrandissement de ceux qui pouvaient leur faire ombrage, il forma tout d'un coup son plan de les chasser entièrement de l'Asie. Pour être à portée d'attaquer avec avantage la province romaine [1], il voulut s'instruire par ses yeux. Il en fit le voyage, déguisé, avec quelques amis; il la parcourut tout entière sans être reconnu de personne, examinant les villes, les postes importants, le passage des rivières, et tout ce qui pouvait lui en faciliter la conquête.

Il avait contre eux un sujet de guerre tout prêt, fondé sur ce qu'ils lui avaient ôté la grande Phrygie [2], qui avait été donnée à son père en récompense des services rendus par lui dans la guerre contre Aristonic. Les Romains prétendirent que c'était Aquillius qui, de son chef, et gagné par les présents de Mithridate Evergète, lui avait fait don de cette province; et ils profitèrent du bas âge de son fils pour l'en priver et déclarer la Phrygie un pays libre. En effet, Aquillius avait été accusé de concussion à son retour d'Asie, comme on l'a remarqué dans son lieu. Ainsi, la conduite

[1] Strabo, lib. 7, pag. 309.
[2] Ce surnom, qui signifie *amateur de son père*, était un reproche sanglant contre Nicomède, qui avait fait tuer Prusias.

[1] Justin. lib. 37 cap. 3.
[2] Justin. lib. 38, cap. 5. — Appian. Mithrid. p. 208.

des Romains n'était pas destituée d'une apparence au moins de justice. Mais il est aisé de penser quelle plaie un pareil traitement avait faite dans le cœur de Mithridate, et quel ressentiment il en conservait. Il ne suivit pas néanmoins aveuglément les mouvements de sa vengeance. Il aima mieux qu'elle fût plus lente, pourvu qu'elle en devînt plus sûre. Il laissa à son projet le temps de mûrir, et il résolut de s'agrandir de proche en proche, et d'acquérir le plus de forces qu'il lui serait possible, pour être en état d'attaquer une puissance aussi formidable que celle des Romains.

Il avait des prétentions sur la Paphlagonie; et, ayant fait un traité avec Nicomède, ils la conquirent à frais communs, et la partagérent entre eux. Aussitôt les Romains prennent l'alarme, et envoient une ambassade pour ordonner aux deux rois de remettre la nation des Paphlagoniens en son premier état. Mithridate répondit fièrement que ce pays lui appartenait, et avait appartenu avant lui à son père par droit de succession; et, sans s'effrayer des menaces des ambassadeurs, il s'empara en même temps de la Galatie. Nicomède, qui ne se sentait pas si fort, feignit d'obéir. Mais, ayant fait prendre à un de ses fils le nom de *Pylémène*, il l'établit roi des Paphlagoniens, comme si faire revivre le nom de leurs anciens rois c'eût été les rétablir dans leur ancien état. Ainsi fut éludée l'ambassade des Romains. C'est peut-être à cette occasion que Mithridate envoya à Rome cette ambassade qu'insulta Saturnin, comme il a été rapporté plus haut.

L'affaire de la Paphlagonie n'eut pas de suites importantes[2]; mais les entreprises de Mithridate sur la Cappadoce opérèrent enfin une rupture ouverte entre lui et les Romains. Il n'y eut point de crime qu'il ne commît pour se rendre maître de ce royaume, qui était tout à fait à sa bienséance, et qui confinait au sien. Il fit assassiner le roi Ariarathe[3], qui était son beau-frère, ayant épousé Laodice, sœur du roi de Pont. Il tua de sa propre main l'aîné des fils du même Ariarathe, dans une entrevue qu'il avait ménagée frauduleusement. Il détrôna le second de ses neveux, qui en mourut de chagrin. Enfin, n'osant pas se mettre en possession de la Cappadoce en son propre nom, il en établit roi un de ses fils, âgé seulement de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, et qu'il voulait faire passer pour fils[1] ou plutôt petit-fils de celui qui était mort dans la guerre d'Aristonic.

Nicomède voyait d'un œil jaloux cet agrandissement de Mithridate. Il fit de grands efforts pour l'empêcher, ou du moins pour avoir sa part de la proie. Enfin, n'ayant pu y réussir par la force, il eut recours à la fourberie. Laodice, sœur du roi de Pont, et mère des deux derniers rois légitimes de Cappadoce, outrée de se voir persécutée par son frère, s'était jetée entre les bras de Nicomède, et l'avait épousé. L'ambition et la vengeance leur suggérèrent le dessein de supposer un troisième Ariarathe, frère des deux précédents, à qui ils prétendirent que le royaume de Cappadoce appartenait; et Laodice fit exprès un voyage à Rome pour appuyer la fraude auprès du sénat. Mithridate ne céda point en impudence à ses ennemis, et envoya à Rome des ambassadeurs pour assurer que le roi établi par lui était véritablement du sang royal de Cappadoce, et issu de l'ancien Ariarathe.

Le sénat ne fut point la dupe de ces fraudes grossières, qui se détruisaient et se démas-

[1] Justin. lib. 37, cap. 4.

[2] An. R. 651.

[3] Justin. lib. 38. cap 1. et 2.

[1] L'expression de Justin est équivoque, *ex Ariarathe genitum*. Mais l'âge du prince dont il s'agit demande qu'on le regarde plutôt comme petit fils de l'ancien Ariarathe. Cet Ariarathe avait eu six fils, dont les cinq aînés avaient été empoisonnés par leur mère. Mithridate donnait son Ariarathe pour fils de quelqu'un de ces cinq princes. Pour éclaircir davantage tout ceci, un arbre généalogique ne sera pas inutile.

ARIARATHE,
mort dans la guerre d'Aristonic.

Cinq aînés empoisonnés par leur mère, de l'un desquels on faisait passer pour fils.	ARIARATHE assassiné par ordre de Mithridate.	LAODICE, sœur de Mithridate.

ARIARATHE, prince de Cappadoce supposé, réellement fils de Mithridate.	ARIARATHE tué de la main de Mithridate.	ARIARATHE détrôné par Mithridate, et mort de maladie.	Prince supposé par Nicomède.

quaient mutuellement ; et conformément aux anciennes maximes de la politique romaine, toujours attentive à affaiblir les rois et à se gagner les peuples par le don d'une liberté qui avait moins de réalité que d'apparence, il fut dit que Mithridate et Nicomède abandonneraient, l'un la Cappadoce, l'autre la Paphlagonie, et que ces deux pays seraient libres à l'avenir. Nous ne savons pas quel effet eut le décret du sénat pour ce qui regarde la Paphlagonie. Mais les Cappadociens étonnèrent extrêmement les Romains par la déclaration qu'ils firent que la liberté leur serait à charge[1], et que leur nation ne pouvait subsister sans roi. Le sénat, surpris au delà de ce qu'on peut penser, permit néanmoins aux Cappadociens de s'attacher au genre de gouvernement qui leur convenait davantage, et de s'élire un roi tel qu'ils le jugeraient à propos. Leur choix tomba sur Ariobarzane, qui fut confirmé par le sénat, et dont la postérité régna jusqu'à la troisième génération.

Sylla, qui avait été préteur l'année d'auparavant[2], fut chargé de mettre le nouveau roi en possession de la Cappadoce. La chose n'était pas sans difficulté. Mithridate, il est vrai, n'osait pas résister ouvertement aux décrets du sénat[3], mais il faisait agir sous main un certain Gordius, dont il s'était servi autrefois pour assassiner le roi Ariarathe son beau-frère, et qu'il avait depuis établi tuteur de son faux Ariarathe. Il avait en dernier lieu travaillé à le faire élire roi par les Cappadociens; et, quoique l'affaire eût manqué, Gordius ne laissa pas d'avoir un parti dans le royaume, avec lequel il osa tenir tête à Sylla. Le Romain n'eut pas de peine à le vaincre et à le chasser; et la Cappadoce, soumise à un roi ami de Rome et dépendant des Romains, échappait entièrement à Mithridate. C'est ainsi que Sylla commençait à s'essayer contre le roi de Pont, et préludait, pour ainsi dire, à la vive guerre qu'il devait lui faire quelques années après.

Le nouvel affront que les Romains avaient fait souffrir à Mithridate irrita ce courage altier. Mais, comme il n'était pas moins politique qu'entreprenant, avant que de se déclarer ouvertement leur ennemi, il résolut de s'assurer d'un allié puissant et voisin. Tigrane, roi d'Arménie[1], avait fort étendu par ses conquêtes, le royaume de ses pères, et formé un grand état. Mithridate lui fit d'abord épouser sa fille Cléopâtre. Après quoi, craignant encore que le projet d'une guerre contre les Romains ne l'effrayât, il résolut de le commettre avec eux sans qu'il s'en aperçût; et il lui détacha Gordius, qui vint implorer son secours pour être rétabli dans la Cappadoce, qu'il prétendait lui appartenir, faisant envisager en même temps à Tigrane la facilité de détrôner un roi faible et mal affermi tel qu'Ariobarzane. Le roi d'Arménie, amorcé par cette proposition qui flattait son ambition et sa vanité, se laissa engager à ce que souhaitait Mithridate. Il envoya deux de ses généraux avec une armée contre Ariobarzane, qui, sentant la partie trop inégale, et d'ailleurs n'étant pas guerrier, dès qu'il vit l'orage près de fondre sur lui, rassembla ses effets et s'enfuit à Rome.

Dans le même temps, Nicomède Philopator étant venu à mourir[2], sa succession causa des troubles dans la Bithynie. Il laissait deux fils, dont l'aîné, nommé Nicomède comme son père, fut reconnu et appuyé des Romains : Mithridate soutint l'autre, qui se nommait Socrate; et comme il était sur les lieux, il lui donna de si puissants secours, que Nicomède fut détrôné, et vint à Rome joindre ses plaintes à celles d'Ariobarzane.

Les Romains étaient alors dans un très-grand embarras. C'était le fort de la guerre sociale, qui les mettait dans l'impossibilité de pourvoir aux besoins de pays si éloignés. Ils envoyèrent néanmoins des commissaires, à la tête desquels était ce M. Aquillius, qui avait terminé la guerre des esclaves en Sicile, brave guerrier, mais avide, comme il a été remarqué ailleurs. Ces commissaires avaient ordre de rétablir les rois Nicomède et Ariobarzane, et pour cela de se faire aider non-seulement par L. Cassius, proconsul d'Asie, mais par Mithridate lui-même; car ce prince n'avait point paru directement dans tous ces mouve-

[1] Strab. lib. 12, pag. 540.
[2] An. R 660.
[3] Plut. in Syl.

[1] Justin. lib. 38, cap. 3.
[2] Appian. Mithridat.

ments, dont il était cependant l'âme ; et les Romains, qui ne s'y trompaient pas, avaient apparemment mis cet article dans leur décret, pour le forcer de se déclarer. Depuis longtemps ils sentaient bien qu'il se préparait à leur faire la guerre; et nous avons vu que les chefs de la république et ceux qui pouvaient prétendre au commandement, souhaitaient passionnément d'avoir cette occasion d'acquérir de la gloire et de s'enrichir des dépouilles de l'Asie.

Mithridate se conduisit avec beaucoup de sagesse[1]. Il n'avait garde de contribuer à rétablir dans leurs états des princes qu'il avait détrônés. Mais ne voulant pas paraître rompre le premier avec les Romains, il demeura tranquille, et laissa Aquillius et Cassius avec les troupes qu'ils purent ramasser, remettre Nicomède sur le trône de Bithynie, et Ariobarzane sur celui de Cappadoce. Pendant cette inaction apparente, il se fortifiait puissamment. Il fit une ligue avec Tigrane, par laquelle il fut convenu entre eux que, dans les conquêtes qu'ils feraient ensemble, les villes et les pays appartiendraient à Mithridate, et que les hommes et tout le butin seraient pour le roi d'Arménie. Mithridate, comme l'on voit par ce traité, ne prenait pas mal ses avantages; mais Tigrane avait aussi son objet, qui était de peupler Tigranocerte, qu'il bâtissait actuellement, et dont il voulait faire une des plus grandes villes de l'univers. Le roi de Pont fit aussi entrer dans ses intérêts les Gallo-Grecs, les Sarmates, les Bastarnes, les Scythes. Il tira de nombreuses troupes de ces différents peuples, et il arma en un mot presque toute la haute Asie contre les Romains. Avec de si puissants préparatifs, il se contentait néanmoins d'observer leurs démarches, sans faire aucun acte d'hostilité, cherchant à mettre de son côté les apparences de la justice et du bon droit. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut une ambassade des peuples d'Italie qui l'invitaient à venir joindre ses forces aux leurs[2]. Mais les affaires d'Asie étaient trop brouillées pour qu'il lui fût possible de s'en éloigner, et le fruit qu'il en espérait était plus présent et plus certain.

L'occasion qu'il attendait lui fut bientôt fournie par l'avidité des généraux romains. Dès qu'ils eurent rétabli les rois de Bithynie et de Cappadoce, ils ne cessèrent de les presser de faire quelque entreprise contre Mithridate pour engager la guerre. Ces deux princes n'y avaient aucune inclination, craignant d'irriter de nouveau un ennemi dont ils avaient déjà éprouvé les forces. Mais enfin Nicomède, qui avait promis de grandes sommes aux généraux et aux commissaires romains pour obtenir son rétablissement, et qui les leur devait encore, pressé d'ailleurs par un grand nombre d'autres Romains qui lui avaient prêté de l'argent, se résolut, malgré ses répugnances, à leur donner satisfaction. Il entra donc en armes dans le pays qui obéissait au roi de Pont, et fit le ravage jusqu'à la ville d'Amastris, sans trouver de résistance; car Mithridate, fidèle à son plan, était bien aise d'avoir de justes sujets de plaintes, et de laisser aux Romains le personnage d'agresseurs.

Dès que Nicomède se fut retiré, Mithridate, pour mettre les Romains dans leur tort, leur fit porter ses plaintes par un ambassadeur, qui eut grand soin d'abord de faire valoir la qualité d'allié du peuple romain, que Mithridate et son père avaient constamment portée. Il allégua en preuve de la fidélité de son maître à garder cette alliance, la soumission avec laquelle il s'était laissé dépouiller de la grande Phrygie et de la Cappadoce, sur lesquelles il prétendait avoir des droits bien acquis. Il ajouta que c'était dans ce même esprit de respect pour les Romains qu'il avait souffert la dernière insulte de Nicomède, quoiqu'il eût des forces plus que suffisantes pour la repousser. Il conclut qu'il fallait ou que les Romains forçassent le roi de Bithynie à lui faire satisfaction, ou qu'ils consentissent que Mithridate se fît justice lui-même.

Après que Pélopidas, c'était le nom de l'ambassadeur de Mithridate, eut ainsi parlé, les ambassadeurs de Nicomède, qui étaient présents à l'audience, prirent la parole. Il n'eurent pas de peine à prouver la justice des ar-

[1] Justin. et Appian,
[2] Diodor. lib. 37.
[1] Appian.

mes de leur maître, et de la vengeance qu'il avait tirée d'un ennemi qui avait armé contre lui son propre frère. Mais ils triomphèrent surtout à faire voir, et par toute la conduite du roi de Pont, et par les immenses préparatifs qu'il avait faits, que ses desseins avaient un objet plus haut et plus important que la Bithynie, et que c'était aux Romains qu'il en voulait. Ils terminèrent leur discours en exhortant les Romains à ne point prendre le change. « Il est de votre sagesse, leur dirent-« ils, de ne point attendre qu'il plaise à Mi-« thridate de s'avouer votre ennemi; mais « vous devez considérer plutôt ses actions « que son langage. Gardez-vous de livrer vos « vrais et solides amis à un prince qui n'ob-« serve avec vous que les dehors d'une amitié « simulée; et ne souffrez pas que celui qui « est autant votre ennemi que le nôtre, an-« nule le jugement porté par vous touchant « la Bithynie, et empêche le roi légitime de « jouir de vos bienfaits. »

Pélopidas répliqua, consentant à prendre les Romains pour arbitres par rapport aux anciennes querelles entre Mithridate et Nicomède, mais persistant à leur demander justice des derniers actes d'hostilité du roi de Bithynie, dont ils avaient été eux-mêmes témoins.

Les Romains ne laissèrent pas de se trouver embarrassés sur la réponse qu'ils avaient à faire. Ils étaient très-résolus d'appuyer Nicomède, et ce n'était que pour la forme qu'ils avaient écouté l'ambassadeur de Mithridate. Mais, d'un autre côté, l'alliance avec ce prince subsistait encore. Ils n'avaient point d'infraction des traités, au moins évidente, à lui reprocher. Ils s'enveloppèrent donc dans une réponse ambiguë, qu'Appien rapporte en ces termes : « Si Mithridate a « été lésé par Nicomède, nous en sommes « fâchés; mais nous ne souffrirons pas que « Nicomède soit attaqué, ce qui serait tout à « fait contraire aux intérêts de la républi-« que. » Pélopidas, qui sentit que les Romains évitaient de s'expliquer, eut beau presser pour obtenir une déclaration précise, il fallut qu'il s'en retournât sans autre éclaircissement.

Mithridate prit la réponse des Romains pour un déni de justice. Ainsi, ne ménageant plus rien, il envoya son fils Ariarathe en Cappadoce avec une puissante armée; et quoique Mancinus, l'un des commissaires du sénat, fût présent sur les lieux, et soutînt Ariobarzane, le combat se livra, et Ariarathe victorieux rentra en possession du royaume de Cappadoce.

Mithridate, après avoir fait ainsi sentir aux Romains qu'il ne les craignait pas, leur renvoya le même Pélopidas, chargé d'instructions plus fières que les précédentes. Il avait ordre de se plaindre hautement, non de la république et du sénat, mais des généraux romains qui étaient en Asie, et devant qui il parlait. Il prétendit que ce qui venait d'arriver en Cappadoce était le fruit et le digne salaire de leur injustice et de leurs mauvais procédés envers son maître, dont il exalta la puissance, l'étendue de ses domaines, les alliés qu'il s'était faits, les forces de terre et de mer qu'il avait assemblées. Il leur reprocha que c'était à eux une grande imprudence d'engager leur république dans une guerre contre un roi si puissant, pendant qu'ils avaient peine à résister aux armes de leurs alliés d'Italie, qui attaquaient le centre de leur empire. Il les menaça de porter contre eux ses plaintes au sénat, et les somma d'y venir rendre compte de leur conduite. Enfin, comme Mithridate se disait toujours ami de Rome, Pélopidas déclara en son nom que, si on lui faisait justice de Nicomède, il était prêt à donner du secours aux Romains contre les Italiens révoltés. *Sinon*, ajouta-t-il en finissant, *renoncez enfin à de faux semblants d'amitié, ou bien allons en jugement devant le séna'.*

Les généraux romains furent extrêmement piqués de la hauteur de ce discours, qui les attaquait personnellement. Ils répondirent avec non moins de fierté qu'ils défendaient à Mithridate, soit d'attaquer Nicomède, soit de s'immiscer dans les affaires de la Cappadoce, où ils allaient eux-mêmes rétablir incessamment Ariobarzane. Et en congédiant l'ambassadeur avec cette réponse, ils lui déclarèrent qu'il était inutile qu'il revînt davantage, s'il n'apportait la soumission entière de son maître aux lois qu'ils lui prescrivaient. Mais, comme ils ne comptaient guère sur cette soumission, ils assemblèrent des forces de toutes

parts, dans la Phrygie, dans la Paphlagonie, et dans les autres pays voisins; et, joignant ces troupes avec les troupes romaines qu'avait à ses ordres L. Cassius, proconsul d'Asie, ils en formèrent trois corps d'armée, dont ils se partagèrent le commandement. Cassius, avec l'une de ces armées, vint camper sur les frontières de la Bithynie et de la Gallo-Grèce; Aquillius se chargea de s'opposer à l'entrée de Mithridate dans la Bithynie; et Q. Oppius marcha vers la Cappadoce. Ils avaient aussi une flotte auprès de Byzance, pour fermer à celle de Mithridate la sortie du Pont-Euxin. Nicomède, de son côté, assembla une armée de cinquante mille hommes de pied et six mille chevaux. C'est ainsi que trois généraux romains, sans ordre du sénat ni décret du peuple, entreprirent une guerre d'une si grande importance, et dont les suites furent funestes à tant de peuples. L'imprudence de ces généraux romains était d'autant plus grande, que la puissance et les préparatifs de Mithridate étaient formidables. Il avait de ses propres forces deux cent cinquante mille hommes de pied, quarante mille chevaux, cent trente chariots armés de faux, trois cents vaisseaux pontés, et cent autres de moindre forme. Ajoutez d'habiles généraux, tels que Néoptolème et Archélaüs, qui étaient frères, Dorylaüs et quelques autres, tous formés par un long exercice de la guerre; et sur lesquels néanmoins Mithridate ne se reposait pas tellement, qu'il ne voulût tout voir par ses yeux, et conduire lui-même toutes les entreprises importantes. La plupart des rois d'Orient étaient dans ses intérêts. Tigrane était son gendre, et lui fournissait des troupes. Les rois des Parthes, de Syrie et d'Egypte le favorisaient. Il avait amassé à grands frais des provisions immenses de toute espèce; et pour sa flotte il avait fait venir des pilotes d'Egypte et de Phénicie, pays où la marine avait été de tout temps cultivée avec succès. De si grandes forces promettaient de grands avantages sur des ennemis mal préparés et presque pris au dépourvu; et il ne se trompa pas dans ses espérances.

Ses généraux remportèrent d'abord une illustre victoire sur Nicomède, près d'un fleuve nommé *Amnias*, dans la Paphlagonie. Le camp du roi de Bithynie fut pris avec un très-riche butin et un grand nombre de prisonniers. Cette victoire si complète fut l'ouvrage de la seule infanterie légère, soutenue de la cavalerie, la phalange n'ayant pas pu se trouver à la bataille; et dès lors les généraux romains commencèrent à entrer en crainte, voyant avec étonnement que le moindre nombre avait vaincu le plus grand, et cela non par l'avantage des lieux, non par la faute et la lâcheté des Bithyniens, mais par l'habileté des généraux de Mithridate et par la valeur de son armée. Le fruit de cette même victoire fut pour Mithridate la conquête de la Paphlagonie; il la soumit en passant, et vint se camper au mont Scoroba[1], sur les frontières de la Bithynie.

Les Romains éprouvèrent bientôt eux-mêmes la valeur de cet ennemi, qu'ils avaient d'abord méprisé. Nicomède, ayant ramassé les débris de sa défaite, s'était joint avec Aquillius. Mais aux approches de l'armée de Mithridate, et en conséquence d'une petite action où cent cavaliers sarmates en avaient défait huit cents bithyniens, la peur saisit ces troupes déjà effrayées de leur première disgrâce : elles se dispersèrent; et Aquillius n'étant plus assez fort pour résister aux ennemis, fut entièrement défait, perdit son camp, s'enfuit vers le fleuve Sangarius, et, l'ayant passé pendant la nuit, il ne se crut en sûreté que lorsqu'il se vit dans Pergame.

Cette seconde victoire ouvrit tout le pays à Mithridate. Cassius se retira à Apamée, Nicomède à Pergame, Mancinus à Rhodes, Oppius à Laodicée. Ils se renfermaient dans les villes, ne pouvant plus tenir la campagne. En même temps, la flotte qui gardait l'entrée du Pont-Euxin se sépara, et plusieurs vaisseaux de Nicomède furent même livrés par leurs commandants à Mithridate. Ainsi ce prince, maître de tous les passages et par terre et par mer, n'eut qu'à se présenter pour recevoir les soumissions de tous les peuples, qui venaient avec empressement lui rendre leurs hommages : car, en conquérant habile, il avait pris soin de se gagner leur affection[2], traitan

[1] Quelques-uns soupçonnent que ce pourrait être le mont Hypius, mentionné par Pline, lib. 5, cap. 32.

[2] Diod. apud. Vales.

avec beaucoup de douceur tous les prisonniers asiatiques qui étaient tombés entre ses mains. Ainsi, autrefois Annibal, en même temps qu'il exerçait les plus grandes rigueurs sur les prisonniers romains, avait accablé de caresses et de témoignages de bonté ceux des Latins et des autres peuples d'Italie que le sort des armes réduisait sous sa puissance. Cette conduite réussit parfaitement à Mithridate. Les villes à l'envi l'invitaient à les honorer de sa présence[1], l'appelant, selon l'usage impie de ces temps de ténèbres, leur dieu et leur sauveur. Toute la Bithynie fut soumise en peu de jours. De là Mithridate entra dans la Phrygie, qui appartenait aux Romains, et il voulut prendre son logement où l'avait autrefois pris Alexandre; présage heureux, et en même temps comparaison qui flattait sa vanité.

Il n'oublia rien pour faire goûter sa domination à tant de pays nouvellement conquis[2]; et, joignant la libéralité effective aux caresses, il accorda aux villes une remise générale de tout ce qu'elles devaient, soit au gouvernement, soit à des particuliers, et une exemption de tributs pour cinq ans. Les trésors immenses de leurs anciens rois, dont il s'empara, et les amas de provisions de guerre et de bouche qu'il trouva partout, le mirent en état de se montrer bienfaisant et magnifique, sans se priver des ressources nécessaires pour avancer la guerre et ses conquêtes.

Jusqu'à son entrée dans la Phrygie[3], Mithridate n'avait point attaqué directement les Romains, mais seulement leurs alliés. Ce fut alors qu'il leva le masque, et se déclara ouvertement ennemi de Rome. Entreprenant la guerre contre un peuple redouté, il crut devoir encourager ses troupes; et Justin nous a conservé la harangue que Trogue Pompée lui mettait à la bouche dans cette occasion. Comme ce discours est extrêmement long, et qu'il rappelle, en un mot, quantité de faits soit anciens, soit récents, qui ont déjà passé sous les yeux du lecteur, je me contenterai d'en donner un abrégé et d'en rapporter seulement les traits qui m'ont paru les plus remarquables.

Mithridate prouve d'abord à ses soldats que les Romains ne sont point invincibles, leur citant à ce sujet non-seulement les avantages qu'ils viennent eux-mêmes de remporter sur ces fiers ennemis; mais les grandes victoires de Pyrrhus, d'Annibal, des Gaulois. Il leur peint la situation actuelle de Rome luttant avec peine contre les Italiens rebelles, et déchirée par les divisions domestiques. Il conclut de cet exposé qu'il faut profiter de l'occasion[1], saisir le moment de s'agrandir à leurs dépens, « de peur, ajoute-t-il, que, si nous demeu« rons tranquilles pendant qu'ils sont em« barrassés, nous n'ayons ensuite plus de « peine à soutenir leurs efforts lorsqu'ils se« ront libres et dégagés de tout ce qui les oc« cupe aujourd'hui; car il n'est point ques« tion de délibérer s'il nous faudra avoir la « guerre avec eux, mais si nous prendrons « notre temps, ou si nous attendrons le leur. »

C'est ainsi qu'il passe au dénombrement de tous les outrages qu'il prétend lui avoir été faits par les Romains, et qui équivalent, selon lui, à une déclaration de guerre : la Phrygie, la Paphlagonie, qu'ils lui ont enlevées; la Cappadoce, qu'il avait conquise, et dont ils l'ont forcé de faire sortir son fils. « Ils m'ont « ravi ma conquête[2], dit-il, eux qui ne pos« sèdent rien qui ne soit acquis par les ar« mes. » Il termine ce détail par les insultes qu'ils lui ont fait faire en dernier lieu par Nicomède, l'attaquant ainsi de gaîté de cœur et sans sujet : « car, ce n'est point, ajoute-t-il, « aux prétendues injures que les rois leur ont « faites[3], c'est à la majesté même de ce titre « auguste qu'ils en veulent. C'est ainsi qu'ils « ont maltraité Eumène, dépouillé son fils « Aristonic, et fait une guerre implacable au

[1] Cic. pro Flacco, n. 60. — Appian

[2] Justin. lib. 38, cap. 3.

[3] Justin. lib. 38, cap. 4.

[1] « Utendum igitur occasione, et rapienda incrementa « virium : ne si illis occupatis quieverint, mox adver« sùs vacuos et quietos majus negotium habeant. Non « enim quæri an capienda sint arma, sed utrùm suâ po« tiùs occasione, an illorum. »

[2] « Raptam sibi esse victoriam ejus (Cappadociæ) ab « illis, quorum nihil est nisi bello quæsitum. »

[3] « Quippè non delicta regum illos, sed vires ac ma« jestatem insequi. »

« petit-fils du grand roi Masinissa [1], l'infortuné Jugurtha, en qui ils ont si peu respecté la mémoire de son aïeul, qu'ils l'ont donné ignominieusement en spectacle dans leur triomphe pour le faire périr ensuite dans une prison. Telle est la haine qu'ils ont déclarée à tous les rois, sans doute parce qu'eux-mêmes ils n'ont eu que des rois dont les noms les font rougir, des pâtres [2] aborigènes, ou des augures [3] du pays des Sabins, des exilés [4] de Corinthe, des esclaves [5] des Toscans, ou enfin des superbes [6], titre le plus honorable et le plus distingué entre leurs rois. Ils ont raison de raconter avec complaisance que leurs fondateurs ont été allaités par une louve; car ce peuple est tout entier un peuple de loups, insatiables de sang et de carnage, toujours faméliques, ravisseurs altérés de richesses et d'empires. »

A cet odieux portrait qu'il fait des Romains Mithridate oppose un éloge magnifique de sa propre noblesse, qui remonte, du côté paternel, jusqu'à Cyrus et à Darius; et par les femmes, jusqu'à Séleucus Nicator [7], fondateur du royaume de Syrie, et à Alexandre-le-Grand: de la noblesse des nations qui lui obéissent, et qui n'ont jamais éprouvé le joug d'une domination étrangère: de ses exploits contre des peuples indomptables, tels que les Scythes, qui avant lui n'avaient jamais trouvé de vainqueur.

[1] « Cum hujus (Masinissæ) nepote bellum modò in « Africâ gestum adeò inexpiabile, ut ne victum quidem « memoriæ avi donorent, quin carcerem ac triumphi « spectaculum experiretur. Hanc illos regibus omnibus « legem odiorum dixisse, scilicet quia ipsi tales reges ha- « buerint quorum etiam nominibus erubescant, aut pas- « tores Aboriginum; aut haruspices Sabinorum, aut « exsules Corinthiorum, aut servos vernasque Tuscorum, « aut, quod honoratissimum nomen fuit inter hæc, su- « perbos. Atque ut ipsi ferunt conditores suos lupæ « uberibus altos, sic omnem illum populum luporum « animos, inexplebiles sanguinis atque imperii, divitia- « rumque avidos ac jejunos, habere. »

[2] Romulus.

[3] Numa.

[4] Tarquin l'Ancien.

[5] Servius Tullius.

[6] Tarquin le Superbe.

[7] La bisaïeule de Mithridate était fille de fille de Séleucus Callinicus, roi de Syrie.

Enfin il flatte ses soldats par l'espérance des riches dépouilles de l'Asie [1], dont il vante la douceur du climat, la fertilité du terroir, la multitude et la beauté des villes, « en sorte, leur dit-il, que je vous mène moins à une guerre qu'à un perpétuel jour de fête; et que sur cette entreprise il ne peut vous rester qu'un seul doute, c'est de savoir si elle est plus facile ou plus capable de vous enrichir. »

Ce discours, qui respire la haine et le mépris contre les Romains, et en même temps la confiance de vaincre, n'était pas de la part de Mithridate une vaine rodomontade [2]; les effets y répondirent. Tout plia sous ses armes, ou brigua son amitié. Il soumit la Phrygie, la Mysie, l'Asie proprement dite, la Lycie, la Pamphylie, la côte d'Ionie, en un mot, tout le pays qui s'étend jusqu'à la mer; et afin qu'il ne manquât rien à sa gloire, deux généraux romains tombèrent en sa puissance et devinrent ses prisonniers.

J'ai dit qu'Oppius s'était retiré à Laodicée. Il n'en coûta à Mithridate, pour se rendre maître de la personne de ce Romain, que d'envoyer un héraut aux habitants leur promettre l'impunité s'ils lui livraient Oppius. Sur-le-champ il fut saisi et mené avec ses licteurs au roi de Pont, qui ne lui fit aucun mauvais traitement, mais le promena partout à sa suite, montrant avec faste, et en dérision de la grandeur romaine, un général romain réduit en captivité.

Aquillius n'en fut pas quitte pour une peine si légère. Comme il était le chef de la commission, et le principal auteur de la guerre, Mithridate le haïssait personnellement. C'est pourquoi ce malheureux général, qui était malade à Mitylène [3], lui ayant été livré par les Lesbiens, il n'y eut point d'indignités ou d'outrages que le roi de Pont ne lui fit souf-

[1] « Nam neque cœlo Asiæ esse temperatius aliud, nec « solo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; ma- « gnamque temporis partem, non ut militiam, sed ut « festum diem acturos, bello dubium facili magis an « ubrei. »

[2] Appien.

[3] Mitylène était la capitale de l'île de Lesbos, et elle a donné son nom à l'île même, que l'on appelle aujourd'hui Métélin.

frir. Il fut chargé de chaînes, battu de verges, mené de tous côtés sur un âne, et forcé en cet état de se faire connaître à tous ceux qui le voyaient, et de crier de temps en temps qu'il était Aquillius [1]. Dans d'autres occasions, attaché par une chaîne avec un Bastarne haut de cinq coudées, il était obligé de suivre à pied ce Barbare qui était à cheval. Enfin, Mithridate l'ayant conduit à Pergame [2], lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, pour insulter à son avidité et à celle de tous les Romains. Ainsi porta la peine de ses concussions et de ses injustices cet homme insatiable, qui sembla n'avoir été dérobé par l'éloquence d'Antoine à la sévérité des juges que pour être réservé à de plus grands et de plus rigoureux supplices.

Mithridate parcourait ses nouvelles conquêtes [3], et était reçu partout avec les acclamations les plus flatteuses. Les Éphésiens se distinguèrent entre les autres par des marques singulières de haine contre les Romains, comme nous le dirons plus bas; de quoi ils furent bientôt après punis sévèrement.

Ce fut dans cette course que Mithridate, ayant pris Stratonicée, ville de Carie, vit la vertueuse Monime, que l'Euripide de la France a rendue si célèbre parmi nous. L'ambition ne remplissait pas tellement le cœur de ce prince que l'amour n'y trouvât place. Frappé de la beauté de Monime, il lui envoya quinze mille pièces d'or [4], croyant par cet indigne salaire triompher de sa vertu. Elle refusa ses offres et résista à toutes ses sollicitations [5]. Il fallut que Mithridate l'épousât solennellement, et lui donnât le titre de reine avec le diadème.

Lorsque les nouvelles de ce qui se passait en Asie furent venues à Rome, on n'y délibéra pas un moment sur le parti qu'il fallait prendre [6]. La guerre fut résolue malgré l'extrême détresse où s'était trouvée la république à

[1] Athen. v. 13.
[2] Plin. lib. 33, cap. 3.
[3] Appian.
[4] Ce sont plus de quatre cent soixante et huit marcs d'or de notre poids.
[5] Plut. in Lucullo.
[6] Appian.

l'occasion de la révolte des peuples d'Italie, qui n'était pas encore bien apaisée. Sylla, comme nous l'avons dit [1], fut chargé de la guerre contre Mithridate. Mais tandis que les discordes civiles retiennent ce général en Italie, Mithridate eut tout le temps et d'étendre sa puissance et d'inonder l'Asie du sang des Romains.

Car ce fut pour lors qu'il fit cet horrible massacre qui rendra son nom détestable à jamais. Il envoya des ordres à tous les gouverneurs des provinces ou des villes qui lui obéissaient, portant qu'à un certain jour marqué, qui devait être le même partout, ils fissent main basse sur tout ce qui se trouvait de Romains ou d'Italiens en Asie, hommes, femmes, enfants, affranchis. Le même décret ordonnait qu'on jetât les corps sans sépulture; que les biens fussent partagés entre ceux qui les tueraient et le roi; que ceux qui entreprendraient de les cacher ou de les ensevelir fussent condamnés à une amende; et qu'au contraire on accordât des récompenses à ceux qui les découvriraient, la liberté aux esclaves, aux débiteurs la remise de la moitié de leurs dettes, et ainsi des autres.

La manière dont cet ordre sanguinaire fut exécuté fit bien voir, comme le remarque Appien, que la révolte de l'Asie était moins l'effet de la crainte des armes de Mithridate que de la haine contre les Romains. Les Asiatiques se portèrent à les égorger avec une barbarie et une fureur incroyables. On les arrachait des asiles les plus sacrés; on coupait les mains de ceux qui embrassaient les statues; on tuait les enfants en présence de leurs mères, puis on les massacrait elles-mêmes avec leurs maris: et cette cruauté était universelle. De tous ceux qui reconnaissaient Mithridate [2], il n'y eut que les peuples de la petite île de Cos qui épargnèrent les malheureux Romains, et leur permirent de demeurer en sûreté dans le temple d'Esculape.

Il périt dans ce carnage quatre-vingt mille Romains. Quelques-uns néanmoins échappèrent, ou se déguisèrent, entre autres le célè-

[1] An. R. 663.
[2] Tac. Ann. IV., 14.

bre Rutilius[1], qui était pour lors à Smyrne, exilé, comme nous l'avons rapporté ailleurs. Il quitta la toge et prit un habit à la grecque ; et ce déguisement, joint peut-être au respect que lui attirait l'intégrité de ses mœurs, le sauva dans un si pressant danger.

L'honneur de la vertu ne nous permet pas de passer sous silence l'atroce calomnie dont un écrivain mercenaire avait entrepris de noircir la réputation de cet homme irréprochable[2]. Théophane, qui était attaché à Pompée, avait osé écrire que c'était par le conseil de Rutilius que Mithriade avait formé le dessein de la sanglante boucherie dont nous parlons. Il avait voulu ainsi venger la mémoire du pére de son maître[3], duquel Rutilius, dans ses mémoires, avait dit beaucoup de mal avec un trop juste fondement. Mais par cette imputation insensée Théophane n'a gagné autre chose que de s'attirer à lui-même la réputation de calomniateur et de plume vénale, sans faire tort à une vertu aussi pure que celle qu'il attaquait, et sans diminuer l'ignominie de celui qu'il prétendait venger.

La cruauté des Asiatiques contre les Romains ne demeura pas longtemps impunie[4]. Bientôt Mithridate lui-même leur donna lieu de s'en repentir par la tyrannie violente qu'il exerça sur eux ; et dans la suite Sylla, vainqueur, les traita de manière à leur apprendre qu'il fallait toujours respecter les Romains jusque dans leurs plus extrêmes disgrâces.

Entre toutes les villes, soit de la terre ferme, soit des îles d'Asie, deux seules demeurérent fidéles aux Romains, Magnésie et Rhodes. Nous avons peu de détails sur ce qui regarde la première. L'histoire nous a mieux servis sur celle de Rhodes, fameuse dans tous les temps, et par les talents et par les vertus, jusqu'à ce que l'esclavage où elle gémit depuis plus de deux siècles sous la domination des Turcs lui ait ôté les moyens de soutenir son ancienne gloire. Dans l'occasion présente, l'île et la ville de Rhodes servirent d'asile à un grand nombre de Romains, et entre autres à L. Cassius, proconsul d'Asie.

Mithridate, pour ne point laisser sa conquête imparfaite, résolut de réduire par la force ce petit état, qui presque seul lui résistait. Il vint d'abord dans l'île de Cos, voisine de Rhodes; et comme son approche ne rendait pas les Rhodiens plus dociles à ses volontés, il manda sa flotte, qui était très-nombreuse. Les Rhodiens sortirent au-devant avec courage; mais l'inégalité du nombre était si grande, que tout ce que put faire l'habileté aidée de la valeur, ce fut d'empêcher la flotte rhodienne d'être enveloppée. Elle rentra dans le port, que l'on eut soin de fermer avec des chaînes; et les Rhodiens, qui avaient pris la précaution de détruire leurs faubourgs de peur que l'ennemi ne s'y logeât, se préparérent à repousser de dessus leurs murs les attaques de Mithridate.

Ce prince n'avait pas encore ses forces de terre ; et les troupes navales qu'il débarqua, dans les petits combats qui se donnèrent autour de la ville, ayant toujours eu du dessous, les assiégés reprirent courage, tenant toujours leurs vaisseaux prêts pour tomber sur les ennemis dès qu'ils en trouveraient l'occasion. En effet il s'engagea un combat naval, dans lequel les Rhodiens eurent tout l'avantage malgré leur petit nombre. Cependant les troupes de terre de Mithridate arrivérent, portées sur des vaisseaux de différente forme ; et comme un vent violent les força de passer à la vue de la ville, au lieu d'aborder à l'endroit qui leur était marqué, les assiégés firent sortir leur flotte du port; et, profitant du désordre que causaient en même temps l'orage et la difficulté du débarquement, ils prirent, ou coulérent à fond, ou brûlérent quelques vaisseaux ennemis, et rentrérent victorieux. Mithridate, ayant alors toutes ses forces de terre et de mer, livra des assauts, tenta la surprise, toujours inutilement. Il fut contraint de lever le siége ; et les Rhodiens, outre la gloire de la fidélité pour leurs alliés, eurent encore celle d'avoir les premiers arrêté ce torrent qui s'était répandu sur toute l'Asie.

Je crois qu'il leur est dû encore des louanges pour la modération dont ils usèrent à l'é-

[1] Cic. pro Rabir. Post. n. 17.
[2] Plut. in Pomp.
[3] Pompeius Strabo. Voyez ce qui a été dit au livre précédent.
[4] Appian.

gard de la statue de Mithridate[1], qu'ils conservèrent sur pied au milieu de leur ville, pendant que ce prince les attaquait le plus violemment, et qu'ils avaient bien de la peine à se défendre contre lui. Cicéron, de qui nous tenons ce fait, observe que cette conduite des Rhodiens paraît inconséquente, et qu'il ne semble pas convenable de faire la guerre à la personne, et de ménager la statue. Mais les Rhodiens eux-mêmes, à qui il faisait cette objection, lui répondaient premièrement que chez tous les Grecs on était persuadé que la religion ne permettait pas de renverser des statues une fois posées, même pour des hommes. Ils ajoutaient une seconde réflexion, qui n'est pas la moins bonne, et disaient qu'ils avaient distingué les temps[2]; qu'ils devaient sans doute repousser Mithridate devenu leur ennemi, mais qu'ils devaient respecter la statue mise en place dans un temps où ce prince était ami de leur république.

Pendant ce siége, deux traits nous donnent lieu de remarquer dans Mithridate un caractère prompt à la vengeance, mais reconnaissant des services qui lui avaient été rendus. Dans le combat naval dont il a été fait mention, pendant que Mithridate fait avancer son vaisseau tantôt vers un endroit, tantôt vers l'autre, pour animer les siens, ou leur donner du secours, un vaisseau de sa flotte, qui était de l'île de Chio, par la malhabileté sans doute de ceux qui le montaient, vint frapper le sien et le mit en quelque danger. Le roi irrité fit pendre le pilote et le contre-maître, et étendit dans la suite les effets de sa colère sur toute l'île de Chio, comme nous le dirons en son lieu. Cette rigueur est sans doute condamnable; mais on ne peut s'empêcher de louer beaucoup ce qu'il fit par rapport à Léonicus, sujet fidèle, qui avait témoigné un grand zèle pour son prince dans des occasions périlleuses[3]. Ce Léonicus ayant été pris dans quelqu'une des actions de ce siége, Mithridate, pour le ravoir seul, rendit tous les prisonniers rhodiens qu'il avait dans son camp.

[1] Cic. 2 in Verr. n. 169.

[2] « Cum statuâ se ejus habuisse rationem tempo« ris quo posita esset; cum homine verò, quo bellum « gereret atque hostis esset. »

[3] Val. Max. lib. 5, cap. 2.

Lorsqu'il eut été forcé d'abandonner l'entreprise sur Rhodes, il se retira à Pergame, laissant Pélopidas en Lycie avec une armée pour réduire la ville de Patare, et quelques autres de ces quartiers, qui refusaient de le reconnaître. Pendant le séjour qu'il fit à Pergame[1], partagé entre les affaires et les plaisirs, si les charmes de Monime dont il était épris l'occupaient beaucoup, il pensait néanmoins aussi à augmenter ses troupes, à amasser toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, et de plus, à pourvoir à la sûreté de ses conquêtes au dedans, en récompensant ses amis et ses serviteurs, et leur distribuant des trésors, des villes, des états; en écartant les ennemis domestiques; en dissipant les conjurations qui s'étaient faites contre sa personne, et en faisant une perquisition exacte de tous ceux qui conservaient de l'attachement pour les Romains, qu'il regardait par cette raison comme capables de remuer en leur faveur et contre la nouvelle domination.

En même temps il travaillait à étendre encore sa puissance, devenant plus avide, selon le caractère de l'esprit humain, à mesure qu'il acquérait davantage. Maître de l'Asie, il forma le dessein d'envahir la Grèce. Il n'y passa pas néanmoins en personne[2]. Pergame lui était un centre d'où il gouvernait toute sa vaste monarchie, et dirigeait ses nouvelles entreprises. Un de ses fils résidait par son ordre dans l'ancien domaine de ses pères : un autre fut envoyé en Thrace et en Macédoine avec une armée; et plusieurs de ses généraux, dont le principal était Archélaüs, vinrent par mer en Grèce, et commencèrent par soumettre les Cyclades, l'île d'Eubée, et toutes les autres îles qui se trouvent dans ces mers jusqu'au promontoire de Malée. La ville même d'Athènes reconnut Mithridate : et ce prince fut redevable d'une si importante conquête à un misérable sophiste, qui se nommait Ariston.

Cet homme, d'une naissance obscure, fils, disait-on, d'une femme esclave, et agrégé par grâce au nombre des citoyens d'Athènes, était un de ces caractères nés pour imposer à la multitude par des manières fastueuses, par

[1] Appian.

[2] Plut. in Syl.

une éloquence populaire et emphatique[1], et par une intrépidité de présomption qui ne manque jamais de faire impression sur le vulgaire. Il avait eu soin de décorer ses talents et de couvrir ses vices du masque de la philosophie. On sait combien le nom de philosophe donnait de crédit et de relief dans Athènes. Les uns le disent formé dans l'école d'Aristote, d'autres dans celle d'Epicure. Quoi qu'il en soit, il fut député par les Athéniens vers Mithridate, qui, ayant reconnu en lui un instrument propre à ses desseins, lui fit tout l'accueil possible, dans la vue de se gagner par son moyen l'affection de ceux qui l'envoyaient.

Ariston seconda à merveille les intentions du prince; écrivant à ses amis d'Athènes des lettres par lesquelles il relevait la puissance de Mithridate, et vantait sa magnificence et ses bienfaits. Et comme les Athéniens avaient donné aux Romains quelque sujet de mécontentement, qui n'est pas expliqué dans l'histoire, mais qui doit avoir été grave, puisqu'ils étaient condamnés à une amende, et leurs magistrats interdits de leurs fonctions, Aristion promettait aux Athéniens que, s'ils embrassaient l'amitié du roi, non-seulement ils seraient exemptés de l'amende que les Romains leur avaient imposée, mais que le gouvernement populaire serait rétabli, et que la ville en général, et tous les citoyens en particulier, tireraient des avantages infinis de l'alliance d'un prince si puissant et si généreux[2]. Il n'en fallut pas davantage pour renverser les esprits du peuple d'Athènes, toujours volage, toujours léger et inconstant : et les meilleures têtes, les principaux citoyens, voyant où tout cela tendait, prirent sagement le parti de quitter une ville qui voulait se perdre, et se retirèrent à Rome.

Cependant Mithridate envoya ses flottes en Grèce[3] : et l'île et le temple de Délos, qui jusqu'alors, sans murailles et sans armes, avaient trouvé dans le seul respect de la religion une défense assurée, ayant été pillés par Métrophane, l'un des généraux du roi, Aristion avec ces trésors sacrés et une escorte de deux mille hommes que lui donna Archélaüs, revint à Athènes[1]. Il est incroyable quelles folies fit le peuple d'Athènes pour recevoir cet illustre personnage. Comme la tempête l'avait jeté du côté de Cariste en Eubée, on lui envoya des vaisseaux de guerre pour l'amener, et de plus, une chaise d'honneur ou une espèce de trône soutenu sur des pieds d'argent. Lorsqu'il arriva, toute la ville courut au-devant de lui, en particulier, ceux qui étaient consacrés au culte de Bacchus ne manquèrent pas de rendre toutes sortes de respects à l'ambassadeur du nouveau Bacchus. (Nous avons dit que l'on donnait ce nom à Mithridate.) Ce n'étaient qu'acclamations, sacrifices, libations, auxquelles invitait la voix d'un héraut, comme dans les cérémonies les plus joyeuses et les plus saintes.

Aristion, étant allé loger dans une des plus belles maisons de la ville, parut le lendemain en public avec un habillement superbe et un anneau sur lequel était gravée l'image de Mithridate. La foule fut aussi grande que le jour précédent : on s'étouffait dans les rues, surtout autour de lui, quoiqu'il fût précédé de gens en armes, qui d'office, et pour plaire à la multitude, s'étaient constitués comme ses gardes et accompagnaient sa marche. En cet équipage il monta sur le tribunal d'où les magistrats romains avaient coutume de haranguer le peuple d'Athènes; il y fit un discours rempli de fanfaronnades, d'éloges outrés de Mithridate, de présages insensés sur les exploits futurs de ce prince, qui devaient anéantir les Romains; et il finit par exhorter la multitude à donner une forme certaine à leur gouvernement, que le sénat de Rome voulait abolir. Ces dernières paroles étaient un piége. Le but de l'ambitieux sophiste était de se faire donner la souveraine puissance dans Athènes. Le peuple en fut la dupe, et ne manqua pas de proclamer Aristion préteur. Il leur fit sentir tout d'un coup ce qu'ils devaient se promettre de son gouvernement. Car, après les avoir remerciés de l'honneur qu'ils lui avaient fait, il ajouta : « Puisque vous m'avez élu vo- « tre chef, il est juste que j'aie seul autant de « pouvoir que vous en avez tous ensemble. »

[1] Pisodon. apud Athen. v, 13.
[2] Cic. in Bruto, n. 306.
[3] Appian.

[1] Posidon.

Et pour se mettre sur-le-champ en possession de ses droits, il désigna lui-même les collègues qu'il prétendait se donner.

Le reste de sa conduite répondit à ce début, et devint une tyrannie décidée. Les plus riches et les plus gens de bien, comme il ne manque pas d'arriver en semblables occasions, étaient les plus exposés à la violence. Il leur imputait d'être partisans secrets des Romains; et sous ce prétexte, il faisait mourir les uns, et envoyait les autres à Mithridate. Être accusé et être condamné, c'était une même chose; car, afin qu'ils ne pussent lui échapper, il se rendait lui-même leur juge. Plusieurs, pour se sauver de la persécution, s'enfuirent de la ville. Mais il fit courir après eux : ceux qui furent ramenés périrent dans les tourments. Il fit mettre des gardes aux portes de la ville pour empêcher que personne ne pût en sortir sans ordre. Enfin les malheureux Athéniens vivaient comme prisonniers dans leurs propres maisons, où ils étaient obligés de se renfermer au coucher du soleil, sans qu'il leur fût permis d'en sortir après ce temps, même avec un flambeau. On peut juger que parmi ces violences il n'oubliait pas le soin de s'enrichir. Les confiscations de biens, les rapines de toute espèce lui produisirent de si grandes sommes, que l'on dit qu'il remplit d'argent des puits entiers.

Cette tyrannie, exercée par un homme qui se disait philosophe, ne fait pas beaucoup d'honneur à la philosophie : et Appien, à l'occasion d'Aristion, rappelle ici le souvenir des trente tyrans si célèbres dans l'histoire d'Athènes, et dont plusieurs étaient disciples de Socrate. Mais la philosophie n'est pas responsable des crimes de ceux qui en font profession : on abuse des meilleures choses; et il y aurait de l'injustice à attribuer les vices des personnes à une discipline innocente et utile par elle-même.

Ce fut donc par le ministère d'Aristion que Mithridate devint maître d'Athènes [1]; et Archélaüs en fit comme sa place d'armes, d'où, s'étendant de tous côtés, il détacha des Romains et attira au parti du roi Lacédémone, l'Achaïe, la Béotie, et plusieurs autres peuples de la Grèce. En même temps Métrophane, autre général de Mithridate, qui tenait la mer avec une flotte, tenta une descente en Thessalie, du côté de Démétriade. Et si l'on se rappelle qu'il y avait encore une armée de terre destinée par Mithridate à entrer dans la Thrace et la Macédoine, on concevra que l'entreprise était fort bien conduite de sa part, et que la Grèce, attaquée par tant d'endroits, pouvait aisément être enlevée aux Romains.

Sylla n'avait pas eu encore le temps d'arriver. Mais Bruttius Sura, détaché avec un corps de troupes par C. Sentius, proconsul de Macédoine, vint au secours de la Grèce. C'était un très-brave homme, et qui entendait la guerre. Il commença par repousser de la Thessalie Métrophane, et il l'obligea à s'éloigner des côtes. De là il passa en Béotie, où, ayant trouvé Archélaüs avec Aristion, près de Chéronée, il combattit contre eux pendant trois jours consécutifs; et s'il ne les défit pas entièrement, au moins il les empêcha de s'étendre. Les choses étaient en cet état lorsque Lucullus, questeur de Sylla, vint lui dénoncer qu'il eût à sortir d'un département qui ne le regardait pas, et qui avait été donné par le sénat à Sylla. Bruttius ne balança pas un moment; et, aussi fidèle à obéir aux lois de son pays que plein de courage dans les actions militaires, il se retira en Macédoine et rejoignit son général.

§ II. — Sylla passe en Grèce. Prétendus présages des mauvais succès de Mithridate. Sylla forme le siége d'Athènes. Il dépouille les temples d'Olympie, d'Epidaure et de Delphes. Comparaison de la conduite de Sylla avec celle des anciens généraux romains. Railleries des Athéniens contre Sylla et sa femme. Résistance vigoureuse d'Archélaüs. Famine dans Athènes. Aristion ne songe qu'à se divertir, et ne veut point entendre parler de se rendre. La ville est prise de force. Sylla, résolu d'abord de la raser, se laisse fléchir. Aristion est forcé dans la citadelle et mis à mort. Le Pirée est pris et brûlé. Sylla marche à la rencontre des généraux de Mithridate. Bataille de Chéronée. Nouvelle armée envoyée par Mithridate en Grèce. Elle est défaite devant Orchomène. Lucullus assemble une flotte, et passe dans la mer Égée. Tétrarques des Gallo-Grecs mis à mort par ordre de Mi-

[1] Plut. in Syl. — Appian.

THRIDATE. L'ÎLE DE CHIO TRAITÉE CRUELLEMENT. RÉVOLTES DE PLUSIEURS VILLES D'ASIE, ET NOUVELLES CRUAUTÉS DE MITHRIDATE. NÉGOCIATION ENTAMÉE PAR ARCHÉLAUS DANS UNE ENTREVUE AVEC SYLLA. FLACCUS ARRIVE EN GRÈCE. SON CARACTÈRE ET CELUI DE FIMBRIA, SON LIEUTENANT. MÉSINTELLIGENCE ENTRE FLACCUS ET FIMBRIA, ET MEURTRE DE FLACCUS. SYLLA S'AVANCE VERS L'HELLESPONT. SOUPÇONS CONTRE ARCHÉLAUS. RÉPONSE DE MITHRIDATE. FIERTÉ DE SYLLA. FIMBRIA MET MITHRIDATE EN UN EXTRÊME DANGER. MITHRIDATE SE RÉSOUT A CONCLURE AVEC SYLLA. LEUR ENTREVUE. SYLLA SE JUSTIFIE AUPRÈS DE SES SOLDATS D'AVOIR FAIT LA PAIX AVEC MITHRIDATE. IL POURSUIT FIMBRIA, ET LE RÉDUIT A SE TUER LUI-MÊME. ARRANGEMENTS DE SYLLA APRÈS LA VICTOIRE. IL DONNE UNE GRANDE LICENCE A SES SOLDATS. IL CONDAMNE L'ASIE A PAYER VINGT MILLE TALENTS. LES PIRATES DÉSOLENT LES CÔTES D'ASIE. PRÉFÉRENCE DONNÉE PAR SYLLA A LA GUERRE CONTRE MITHRIDATE SUR SES INTÉRÊTS PROPRES. IL TROUVE ATTICUS A ATHÈNES, ET LUI PROPOSE INUTILEMENT DE LE SUIVRE. IL SE PRÉPARE A REPASSER EN ITALIE.

CN. OCTAVIUS [1].
L. CORNELIUS CINNA.

Sylla était parti d'Italie vers les commencements du consulat de Cinna et d'Octavius [2]. Il n'amenait avec lui que cinq légions avec quelques autres troupes en petit nombre. Pour les frais d'une si grande guerre on ne lui avait donné que neuf mille livres pesant d'or, valant un peu plus de quatorze mille soixante-deux marcs de notre poids; encore, pour lui faire cette somme, avait-il fallu vendre un emplacement et des édifices qui avaient été consacrés par Numa au culte des dieux et à l'entretien des prêtres et des sacrifices.

On a dit qu'au même temps que Sylla partait d'Italie, Mithridate, qui était pour lors à Pergame, eut des présages effrayants; entre autres, qu'une Victoire que l'on faisait descendre avec des machines pour mettre une couronne sur la tête de ce prince, lorsqu'elle était tout près de lui, se démonta, et que la couronne, étant tombée, roula sur le théâtre, et se brisa en morceaux. Cet accident, qui n'avait rien que de très-naturel, et qui prouvait seulement le peu d'habileté du machiniste, fut regardé comme un présage funeste qui fit frissonner toute l'assemblée et découragea Mithridate lui-même. Pour nous, contentons-nous d'observer dans ce petit événement comment ce qui avait été imaginé par une flatterie raffinée pour satisfaire la vanité du roi de Pont ne servit qu'à le chagriner et à l'humilier.

Bientôt Sylla lui donna d'autres inquiétudes. Dès qu'il fut arrivé en Grèce, où il reçut quelques renforts de troupes étoliennes et thessaliennes, il marcha droit à Athènes, résolu d'en former le siége, et d'ôter cette importante place à Mithridate. L'entreprise n'était pas aisée. La ville d'Athènes était forte, et de plus elle avait son port, le célèbre Pirée, qui faisait une place à part très-bien fortifiée. La ville et le port étaient joints par un double mur qui en assurait la communication. Ces murs et le port étaient l'ouvrage de Périclès. Il s'agissait donc pour Sylla de faire deux siéges à la fois, et d'attaquer en même temps deux places bien munies et défendues par de nombreuses garnisons. Le Pirée surtout lui annonçait une vigoureuse résistance; car Archélaüs, le plus habile des généraux de Mithridate, s'y était renfermé : Aristion commandait dans la ville. Sylla ne fut point rebuté de tant de difficultés. Il attaqua le Pirée en personne, et fit en même temps assiéger la ville par une partie de son armée. Plutarque prétend qu'il aurait pu se contenter de bloquer la ville, et qu'il l'aurait prise sûrement par famine. Mais les nouvelles qu'il recevait de Rome et d'Italie, où tout était en désordre, et où son parti était écrasé, l'obligeaient de se hâter; et avec les efforts qu'il fit, le siége ne laissa pas encore d'être très-long.

Il tenta d'abord l'escalade, quoique les murs du Pirée eussent quarante coudées [1] (dix toises) de hauteur. Mais cette voie n'ayant pas réussi, il fallut recourir aux ouvrages et aux machines. Tout fut mis en œuvre, béliers, tours, galeries couvertes, terrasses élevées contre les murs, mines, contre-mines, catapultes qui lançaient de grosses pierres et des masses de plomb. Il trouva sur le lieu la plu-

[1] An. R. 665; av. J. C. 87.
[2] Appian. pag. 69.

[1] 13 mètres et demi. E B.

part des matériaux nécessaires à la construction ou réparation des ouvrages, ayant abattu les murs de communication eutre le Pirée et la ville, et coupé tous les arbres de l'Académie et du Lycée. Quant aux autres provisions, dix mille attelages de mulets étaient perpétuellement en marche de Thèbes à Athènes pour les lui apporter. Il était besoin de sommes immenses pour suffire à des frais si prodigieux. Sylla ne fit point difficulté de dépouiller les temples les plus saints de la Grèce[1], il se fit apporter d'Olympie et d'Epidaure les plus riches et les plus magnifiques dons consacrés à Jupiter et à Esculape.

Il écrivit aussi à Delphes, aux Amphictyons, qu'il était à propos de lui envoyer le trésor du dieu. « Car, leur disait-il, ou je les garde« rai, et ils seront entre mes mains plus en « sûreté que dans le temple, ou, si je suis « obligé de m'en servir, je rendrai au moins « l'équivalent. » Il chargea de l'exécution de ses ordres un Grec nommé Caphis, en qui il avait confiance, et lui commanda de tout enlever, prenant chaque pièce au poids. Caphis vint à Delphes, bien affligé de la commission qui lui avait été donnée, et il déplora beaucoup avec les Amphictyons la triste nécessité où il était réduit. Il profita même d'un bruit qni se répandit, que l'on avait entendu le son de la lyre du dieu qui était dans le sanctuaire; et soit qu'il ajoutât foi à ce prétendu prodige, qui, s'il avait quelque chose de réel, pouvait bien être une ruse des prêtres, soit qu'il espérât jeter quelque scrupule dans l'âme de Sylla, il lui manda le fait. Sylla ne fit qu'en rire, et lui répondit : « que jouer da la lyre « était une marque de joie, et non pas de « mécontentement, et que par conséquent il « devait tout prendre avec confianca, puis« qu'il paraissait que le dieu lui-même don« nait ses biens avec plaisir. » Il fallut donc obéir, envoyer dans le camp des Romains toutes les richesses du temple do Delphes. On prenait cependant des précautions pour qne la chose ne fît point trop d'éclat; mais il ne fut pas possibla de cacher l'enlèvement d'un tonneau d'argent, qui était si gros et si pesant, que, pour le transporter, on fut obligé de le mettre en pièces[1]. Sylla reçut ces trésors avec grande joie; et bien loin d'être sensible au moindre remords, il disait en plaisantant, « qu'il ne pouvait plus douter de la victoire, « puisque c'étaient les dieux eux-mêmes qui « soudoyaient ses troupes. »

Les Amphictyons, au contraire, qui avaient été obligés de prêter leur ministère à un brigandage si odieux, se rappelaient, dit Plutarque, les anciens généraux romains, Flaminius, Acilius-Glabrio, Paul Emile, qui, étant venus en Grèce pour faire la guerre aux rois de Macédoine et de Syrie, bien loin de piller les temples, les avaient encore enrichis de nouvelles offrandes, témoignages de leur religieuse vénération. Mais[2], ajoute l'historien, ces généraux de l'ancieu temps, qui conduisaient en vertu et sous l'autorité de la loi des armées composés d'hommes accoutumés à vivre avec frugalité, et à obéir avec soumission à leurs légitimes commandants, qui d'ailleurs étaient aussi simples dans leurs dépenses que nobles et magnifiques par l'élévation de leurs sentiments, ne faisaient de l'argent qu'un usage modéré et réglé sur de véritables besoins; et ils auraient cru plus honteux pour eux de flatter leurs soldats que de craindre leurs ennemis. Du temps de Sylla les choses étaient bien changées. Les généraux, voulant emporter le premier rang par la force, et non pas s'y élever par le mérite, et ayant plus besoin d'armes les uns contre

[1] Touchant les Amphictyons, voyez l'Histoire Ancienne, tom. I, pag. 609, de notre édition.

[1] Diod. apud. Vales.

[2] Α'λλ' ἐκεῖνοι μὲν, ἀνδρῶν τε σωφρόνων καὶ μεμαθηκότων σιωπῇ τοῖς ἄρχουσι παρέχειν τὰς χεῖρας ἡγούμενοι κατὰ νόμον, αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ καὶ ταῖς δαπάναις εὐτελεῖς ὄντες, μετρίοις ἐρχῶντο καὶ τεταγμένοις ἀναλώμασι, τὸ κολακεύειν τοὺς στρατιώτας αἴσχιον ἡγούμενοι τοῦ δεδιέναι τοὺς πολεμίους. Οἱ δὲ τότε στρατηγοὶ, βίᾳ τὸ πρωτεῖον καὶ οὐκ ἀρετῇ κτώμενοι, καὶ μᾶλλον ἐπ' ἀλλήλους δεόμενοι τῶν ὅπλων, ἢ ἐπὶ τοὺς πολεμίους, ἠναγκάζοντο δημαγωγεῖν ἐν τῷ στρατηγεῖν, εἶθ' ὧν εἰς τὰς ἡδυπαθείας τοῖς στρατευομένοις ἀνήλισκον, ὠνούμενοι τοὺς πόνους αὐτῶν, ἔλαθον ὤνιον ὅλην τὴν πατρίδα ποιήσαντες, ἑαυτούς τε δούλους τῶν κακίστων ἐπὶ τῷ τῶν βελτιόνων ἄρχειν. Plutarch.

les autres que contre les ennemis de l'état, étaient contraints de faire leur cour aux troupes, au lieu de leur commander avec autorité; et achetant leurs services par les largesses dont ils favorisaient leurs plaisirs, ils mirent à prix et rendirent vénale, peut-être sans y penser, toute la république, se faisant eux-mêmes les esclaves des deniers des citoyens pour dominer sur ceux qui méritaient le plus d'estime. Ce désordre fut la source de tous les maux qui affligèrent Rome dans ces malheureux temps : et Sylla doit être regardé comme y ayant contribué plus que personne; car il eut toujours pour maxime de donner à ses troupes avec profusion, pour gagner et attirer à soi celles de ses rivaux. Ainsi, corrompant les soldats du parti contraire, dont il faisait des traîtres, et les siens dont il faisait des voluptueux, il lui fallait des sommes d'argent prodigieuses pour remplir ses desseins.

Dans l'occasion présente, c'était le désir de prendre Athènes qui lui faisait fouler aux pieds tous les égards dus aux choses saintes : car ce désir allait en lui jusqu'à la passion; et aux raisons publiques se joignait un motif personnel de ressentiment et de vengeance, parce qu'Aristion, dont l'âme était pétrie en même temps de cruauté et d'insolence, le faisait insulter de dessus les murs par les railleries les plus piquantes. Comme Sylla était haut en couleur, et avait un rouge rude répandu par endroits sur le visage, les mauvais plaisants d'Athènes le comparaient à une mûre parsemée de farine. Ils n'épargnaient pas même Métella, sa femme, qui était actuellement dans son camp, dame tout à fait respectable et par sa naissance et par sa vertu. Son nom marque assez sa noblesse; et elle était tellement estimée, que Sylla, l'ayant épousée lorsqu'il venait d'être nommé consul, le peuple, qui l'avait jugé digne de la première charge de la république, le croyait à peine digne d'être le mari de Métella. Aussi Sylla eut-il toujours pour elle une grande considération, et les Athéniens ne pouvaient l'offenser par un endroit plus sensible qu'en attaquant sa femme.

C'est ainsi que se battaient les Athéniens : de vains discours, des plaisanteries étaient leurs armes ordinaires; mais Archélaüs défendait vigoureusement le Pirée. Comme il avait beaucoup de monde, et même plus que Sylla qui l'assiégeait, il faisait des sorties fréquentes et nombreuses, qui devenaient presque des batailles. Dans une de ces occasions, les assiégés ayant brûlé une des galeries couvertes des Romains, et toutes les machines qui étaient dessous, Sylla punit sévèrement la cohorte et les centurions qui étaient de garde, et leur imposa une peine ignominieuse, qui devait durer jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur honte par quelque action de valeur. La chose ne tarda pas, et dans une autre sortie ces mêmes troupes ayant fait des merveilles, et repoussé les ennemis presque déjà vainqueurs, elles furent rétablies dans tous leurs droits. Archélaüs, en cette dernière occasion, fit preuve de bravoure, peut-être au delà de ce qui convient à un gouverneur de place assiégée. Non-seulement il sortit avec ses gens; mais, les voyant pressés, et disposés à prendre la fuite, il tenta de rappeler leur courage, et de les ramener au combat, et il s'y opiniâtra tellement, que les portes de la place ayant été fermées lorsqu'il était encore dehors, il fallut le retirer par-dessus les murs avec des cordes.

Ce qui donnait à Archélaüs un grand avantage pour tenir longtemps, c'est qu'il avait la mer libre, et pouvait recevoir par conséquent des vivres, des munitions de guerre, des troupes fraîches, tout autant qu'il en avait besoin. Sylla, pour lui ôter cette ressource, fit partir Lucullus avec ordre d'aller chez les rois et les peuples alliés de Rome demander des vaisseaux et rassembler une flotte. Lucullus trouva bien des obstacles et des retardements; et avant qu'il eût pu exécuter sa commission, Sylla eut le temps de mettre fin à son entreprise.

Pendant tout le cours du siége, il avait souvent reçu du Pirée de très-bons et très-utiles avis. Deux esclaves, qui étaient enfermés dans la place, espérant sans doute une grande récompense, écrivaient sur des balles de plomb tout ce qui venait à leur connaissance des desseins que formaient les assiégés, puis lançaient ces balles avec des frondes dans le camp des Romains. Sylla profita plus d'une fois de ces avis, et particulièrement pour empêcher

qu'Archélaüs ne fit entrer des convois dans la ville, où la famine était extrême. Une mesure de blé contenant un peu plus de quatre de nos boisseaux se vendait mille dragmes[1] (cinq cents francs). Plusieurs étaient réduits à arracher les herbes qui croissaient autour des murs, ou à faire amollir dans l'eau des cuirs, des souliers, pour en tirer une faible et misérable subsistance. Il y en avait même qui se nourrissaient de chair humaine, et mangeaient les cadavres dont la ville était remplie.

Et ce qui portait à l'excès le sentiment des maux publics, c'est que, pendant que les citoyens périssaient de faim, le tyran Aristion faisait grande chère, passant les jours entiers à boire, à se divertir, et à danser avec ses satellites. Il faisait distribuer pour quatre jours un *chénix* d'orge par tête, c'est-à-dire une mesure qui passe un peu la dixième partie d'un de nos boisseaux, nourriture à peine suffisante pour des poulets; et la prêtresse de Minerve lui ayant fait demander une très-petite mesure de blé, il lui envoya du poivre. Cependant il ne voulait point entendre parler de mettre fin à une calamité si horrible en se rendant aux Romains; et les sénateurs et les prêtres étant venus le prier d'avoir pitié de la ville, et de demander à capituler, il fit tirer sur eux. Enfin il se détermina à députer vers Sylla deux ou trois de ses compagnons de crapule, qui encore à demi ivres, au lieu de tenir des discours convenables à la circonstance, s'amusèrent à vanter la gloire d'Athènes, et à citer Thésée, Codrus, et les trophées de Marathon et de Salamine. Le général romain les écouta avec le dernier mépris : *Allez*, leur répondit-il, *heureux et glorieux mortels; reportez tous ces beaux discours dans vos écoles. Quant à moi, je ne suis point venu ici pour apprendre votre histoire, mais pour soumettre des rebelles.*

Ainsi le misérable Aristion mit le comble aux maux qu'il avait fait souffrir à Athènes, en réduisant cette ville infortunée à être prise de force; car quelques vieillards de la ville s'entretenant sur l'état présent des choses, et remarquant ensemble que le tyran avait grand tort de ne pas faire garder avec soin un certain endroit par lequel les ennemis pouvaient aisément entrer, ce discours fut recueilli par des espions, et rapporté au général romain, qui ne négligea point l'avis. Il alla examiner par lui-même le lieu indiqué, et l'ayant trouvé réellement très-faible, il le fit attaquer pendant la nuit et l'emporta. Ses soldats étant une fois dans la place, il fit abattre un grand pan de mur entre deux portes, et ensuite entra avec toutes ses troupes en ordre de bataille; au bruit des trompettes et des autres instruments de guerre. La ville fut livrée au pillage et à toute la fureur du soldat. Le carnage fut si grand, qu'on le mesura non par le nombre des morts, mais par l'espace qui fut inondé de sang, et que l'on montrait encore du temps de Plutarque. Et outre ceux qui périrent par l'épée des vainqueurs, il y en eut beaucoup qui se donnèrent la mort à eux-mêmes, ne voulant pas survivre à leur patrie, dont ils ne doutaient point que Sylla n'ordonnât la destruction. Athènes fut prise le premier mars de l'année où Marius, s'étant fait consul pour la septième fois, au bout de dix-sept jours, eut pour successeur L. Valérius Flaccus.

C. MARIUS. VII[1]; et après sa mort
L. VALERIUS FLACCUS.
L. CORNELIUS CINNA. II.

Sylla, naturellement excessif dans sa colère et dans ses vengeances, n'était que trop porté à raser Athènes. Mais quelques-uns des plus illustres Athéniens que leur fidélité pour les Romains avait forcés à s'exiler eux-mêmes, s'étant jetés à ses pieds pour le conjurer avec larmes d'avoir pitié de leur malheureuse patrie, et tous les sénateurs romains qui étaient dans son camp s'étant joints à leurs prières il se laissa fléchir; et après avoir fait l'éloge des anciens Athéniens, il conclut en disant « qu'il pardonnait à un grand nombre « d'ennemis en faveur d'un petit nombre » d'alliés fidèles, et aux vivants en considéra- « tion des morts. » Les esclaves furent vendus; les citoyens eurent non-seulement la vie sauve, mais la liberté de leurs personnes[2].

[1] 958 fr. E. B.

[1] An. R. 666; av. J. C. 86.
[2] Plut. Apophthegm. rom.

Dans la suite Sylla se sut bon gré d'avoir usé de clémence à l'égard d'une ville si fameuse; et il comptait au nombre des bienfaits des dieux et de sa bonne fortune, de ce qu'il avait pu en cette occasion se rendre maître de sa colère. Les malheurs d'Athènes finirent donc avec le siége; mais elle eut bien de la peine à se relever d'un si rude coup, et elle ne recouvra de longtemps son ancienne splendeur.

Aristion avait bien compris qu'il n'y avait point de grâce à espérer pour lui; et dès qu'il vit la ville prise, il se retira dans la citadelle[1]. Il fallut l'y assiéger. Mais enfin la disette d'eau et de vivres l'ayant forcé de se rendre, il reçut la juste peine de ses crimes, et fut mis à mort avec tous ceux qui s'étaient rendus les ministres de sa tyrannie.

Restait le Pirée, où Archélaüs tenait encore. Ce brave commandant disputa pas à pas, reconstruisant toujours de nouveaux murs en la place de ceux que les ennemis avaient forcés. Il recommença cette manœuvre, si l'on en croit Florus, jusqu'à six fois; et ce ne fut qu'après la sixième muraille emportée par les Romains, dont le courage s'irritait à proportion des difficultés, qu'Archélaüs abandonna le Pirée, conservant néanmoins le poste de Munychie sur la mer. Sylla qui n'avait point de flotte, n'entreprit point de l'y attaquer; et de plus, d'autres affaires l'appelaient ailleurs. Avant néanmoins que de s'éloigner de l'Attique, il brûla le Pirée, sans épargner ces arsenaux tant vantés, qui pouvaient contenir tous les agrés nécessaires pour l'équipement de mille vaisseaux. Il avait si peu de monde, que, ne pouvant garder cette place. il n'eût pas été prudent de la laisser en état de recevoir de nouveau les ennemis, qu'il avait eu tant de peine à en chasser. Lors donc qu'il eut assuré ses derrières par la prise d'Athènes et la destruction du Pirée, il marcha du côté de la Béotie, pour aller au-devant des généraux de Mithridate qui s'avançaient vers lui à grandes journées.

Nous avons dit que Mithridate avait envoyé sous la conduite d'un de ses fils, qui se nommait Arcathias, une armée nombreuse qui devait passer dans la Grèce par la Thrace et la Macédoine. Cette armée s'était grossie des forces des Thraces, qui, sous la conduite de Dromichétès, prince issu du sang de leurs rois, s'étaient joints à Arcathias. Ce fut comme un torrent qui inonda la Macédoine, l'Épire, et tout le nord de la Grèce. Arcathias étant mort de maladie, Taxile prit le commandement en sa place: et il était déjà dans la Phocide lorsque Sylla partit de l'Attique. Taxile avait avec lui cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, et quatre-vingt-dix chariots armés de faux. Il s'en fallait bien que l'armée romaine fût aussi nombreuse. Elle n'était que de seize mille cinq cents Romains, savoir quinze mille hommes d'infanterie, et quinze cents chevaux; et avec les secours que différents peuples de la Grèce avaient fournis, elle ne faisait pas encore le tiers de celle de Mithridate.

Aussi Plutarque observe-t-il que bien des gens blâmaient le parti que prit Sylla de quitter l'Attique, pays rude et entrecoupé de vallons et de montagnes, pour venir dans les plaines de la Béotie, où les forces des ennemis avaient tout l'espace nécessaire pour s'étendre. Mais il faut qu'un général porte ses vues vers plus d'un objet. Premièrement, Sylla méprisait souverainement ces barbares, et se croyait sûr de les battre partout. En second lieu, il ne pouvait subsister dans l'Attique, qui était stérile, et de plus, fermée du côté de la mer par la flotte d'Archélaüs. Enfin il voulait aller audevant d'un de ses lieutenants généraux, Hortensius, homme brave et entreprenant, qui venait par la Thessalie le joindre avec un petit renfort, et qui pouvait être aisément enveloppé par les ennemis. Tout réussit à Sylla; la jonction se fit, et il se campa avantageusement sur une colline qui s'élevait au milieu d'une plaine très-fertile, et au pied de laquelle coulait un ruisseau.

Malgré le petit nombre des Romains, Archélaüs, qui s'était rendu dans le camp de Taxile, ne voulait point hasarder le combat. Son plan était de couper les vivres à l'ennemi, et de le miner par le temps. Mais les autres généraux, fiers de la supériorité de leur nombre, n'écoutèrent point un si sage conseil; et rangeant leurs troupes en bataille, ils remplirent la plaine d'hommes, d'armes, de chevaux, de chariots. Comme cette armée était

[1] Appian.

composée de toutes sortes de nations qui parlaient des langues différentes, leurs cris divers mêlés ensemble avaient quelque chose d'effrayant. Leur faste même et leur magnificence jetait un éclat qui n'était pas inutile, ni incapable d'augmenter l'effroi; et ces armes brillantes et décorées d'ornements d'or et d'argent, ces casaques médoises et scythiques, dont les vives couleurs étaient entremêlées de la lueur du fer et de l'airain, tout cela lançait comme des éclairs, qui, joints à la variété des mouvements de tant de milliers d'hommes, confondaient les regards, et frappaient les esprits de terreur.

Ce spectacle fit effet sur les Romains; ils se resserraient vers leur camp, ne voulant point combattre; et Sylla, qui n'osait les y forcer dans le découragement où il les voyait, fut obligé de souffrir les moqueries et les insultes des barbares. Il en était très-piqué, et néanmoins rien ne lui fut plus avantageux. Car ces troupes déjà mal disciplinées, et qui, ayant plusieurs chefs, n'obéissaient proprement à aucun, se dérangèrent de plus en plus par le mépris qu'elles conçurent contre les Romains; et se débandant pour piller, des pelotons considérables s'écartaient quelquefois du camp de plusieurs journées de chemin. Ce ne furent pas seulement les campagnes qui se sentirent de ces pillages, il y eut des villes prises et ravagées; et Sylla, au désespoir de voir ainsi désoler un pays ami sans pouvoir l'empêcher, s'avisa d'un expédient pour amener ses soldats à désirer le combat. Il les fit travailler à détourner le Céphise de son lit, et à creuser des fossés, ne leur accordant ni exemption, ni relâche, et punissant avec sévérité ceux qui s'y portaient mollement, afin que, rebutés de ces ouvrages pénibles, ils préférassent les dangers.

C'est en effet ce qui arriva; et dès le troisième jour, pendant que Sylla visitait les travaux, il s'éleva un cri pour lui demander le combat. Il feignit de ne vouloir point les écouter, et leur répondit que ce cri ne marquait pas qu'ils voulussent combattre, mais seulement qu'ils ne voulaient point travailler; et comme ils continuaient à le presser: *Eh bien*, leur dit-il, *si c'est tout de bon que vous souhaitez de vous servir de vos armes, voici un poste où il faut vous loger*. En parlant ainsi il leur montrait de la main une colline escarpée, et avantageuse pour l'assiette d'un camp, vers laquelle s'avançait actuellement Archélaüs pour s'en emparer. Sylla le prévint, moyennant l'ardeur qu'il avait su inspirer à ses soldats.

Chéronée, patrie de Plutarque, courut alors un grand risque: car Archélaüs, ayant manqué son coup, se rabattit dans l'instant vers cette ville, dans laquelle il n'y avait point de troupes capables de la défendre. Dans l'armée romaine servait un corps de Chéronéens, dont les officiers attentifs aux dangers de leur patrie, en avertirent Sylla. Il leur permit d'aller la secourir, et en même temps il détacha aussi, dans ce dessein, un tribun à la tête d'une légion, qui exécuta avec tant de vivacité l'ordre de son général, qu'il arriva avant les troupes mêmes de Chéronée; et le secours fit plus de diligence que ceux qui avaient besoin d'être secourus.

Ce fut auprès de cette ville que se livra enfin la bataille. Le lieu était avantageux aux Romains. Archélaüs avait abandonné la plaine, et s'était campé dans un terrain de difficile accès, sans doute parce qu'il se proposait toujours d'éviter le combat. Mais uniquement occupé de la vue de se mettre hors d'état d'être attaqué il se procura deux grands désavantages: le premier, c'est que dans un pays coupé il ne pouvait faire agir toutes ses forces ensemble; et en second lieu, étant tout environné de précipices, s'il se trouvait pressé il ne lui était plus possible de faire retraite, et ses troupes, pliant une fois, n'avaient plus d'espace ni pour se reformer, ni même pour reculer en faisant bonne contenance.

Sylla profita de la faute de son ennemi; et, s'étant approché de Chéronée pour reprendre le détachement qu'il y avait envoyé, il marcha droit aux barbares, résolu de les attaquer malgré la difficulté des lieux. Un poste occupé par les ennemis l'inquiétait: c'était une colline fort escarpée, que Plutarque nomme *Thurium*. Mais il est d'une grande ressource à un général d'avoir l'amitié de ceux dans le pays desquels on fait la guerre. Deux officiers chéronéens l'avertirent qu'ils connaissaient un sentier détourné par lequel

ils monteraient sans être aperçus jusqu'au dessus de la tête des ennemis, et qu'avec un très-petit nombre de soldats ils lui répondaient de les chasser de ce poste. Sylla, après cette assurance, rangea son armée en bataille, distribua la cavalerie sur les deux ailes, prenant le commandement de la droite, et donnant la gauche à Muréna. Il forma un corps de réserve, composé d'un nombre de cohortes choisies, sous les ordres de Sulpicius et d'Hortensius, à qui il recommanda de se tenir alertes pour empêcher que les ennemis, profitant de leur multitude, n'enveloppassent quelque partie de son armée.

Cependant les barbares se mettaient aussi en ordre de bataille, cherchant à s'étendre pour déborder les Romains et les enfermer. Dans le moment, ils entendent les cris et aperçoivent le désordre de leurs gens postés sur la colline Thurium. Les deux Chéronéens avaient exécuté bravement et heureusement leur promesse. Les ennemis surpris n'avaient point fait de défense, et n'avaient songé qu'à fuir. Il en périt trois mille, soit enferrés dans leurs propres lances, soit écrasés en tombant dans les précipices, soit tués par le fer des vainqueurs. De ceux qui se sauvèrent dans la plaine, une partie fut coupée et taillée en pièces par Muréna; et les autres, s'étant jetés dans leur phalange, y portèrent le trouble et le désordre, et retardèrent considérablement les opérations de leurs généraux. Sylla s'en aperçut; et, traversant promptement l'intervalle qui le séparait des ennemis, il se mit si près de leurs premiers rangs, que les chariots armés de faux n'avaient point l'espace dont ils ont besoin pour acquérir du mouvement et de la rapidité; de sorte qu'ils arrivaient lentement, et n'étaient capables de produire aucun effet. Ce fut un jeu pour les Romains de les repousser; et, ne faisant qu'en rire, ils en demandaient d'autres avec de grands cris, comme si c'eût été un spectacle et une course de chariots dans le Cirque.

Alors les troupes d'infanterie s'entre-choquèrent. Les barbares étaient armés et disposés à la macédonienne, ayant de longues sarisses, et formant une phalange d'une très-grande profondeur. Ceux que les Romains trouvèrent les premiers en tête, étaient quinze mille esclaves, mis en liberté et armés par ordre de Mithridate; en sorte qu'un centurion s'écria qu'il croyait être aux Saturnales. On sait que c'étaient des jours de fêtes, pendant lesquels les esclaves jouissaient des droits de la liberté. Ces esclaves néanmoins se battirent mieux qu'on eût dû, ce semble, l'attendre de troupes de cette espèce; et l'infanterie romaine aurait eu de la peine à les enfoncer et à les rompre, si une grêle de traits lancés de loin ne les eût troublés et déconcertés.

Pendant que ceci se passait au centre, Archélaüs étendait sa droite pour envelopper Muréna. Hortensius, qui aperçut ce mouvement, vint avec ses cohortes de réserve pour le prendre lui-même en flanc. Mais Archélaüs, ayant fait faire un demi-tour à deux mille chevaux qui l'acccompagnaient, mit Hortensius en très-grand danger, et il était près de lui ôter la communication avec le reste de l'armée, lorsque Sylla, qui veillait à tout, accourut pour le secourir. Archélaüs le reconnut, et aussitôt, changeant de dessein, il va attaquer l'aile droite des Romains, comptant en avoir bon marché, pendant que le général en était absent; et en même temps Taxile s'avance contre Muréna. Au cri des combattants qui venait des deux parts à la fois, et qui était encore multiplié par les échos de montagnes, Sylla douta quelque moment de quel côté il devait aller. Bientôt il se détermina à retourner à son poste, et envoya Hortensius, qu'il venait de dégager, au secours de Muréna. Sylla, en arrivant à la droite, trouva ses gens en bonne disposition; et sa présence les anima tellement, que sur-le-champ ils mirent en fuite les ennemis. Il se transporte de nouveau à la gauche, qu'il trouve aussi victorieuse. Les deux ailes des barbares étant ainsi en déroute, le centre fut aisément enfoncé, et la fuite devint générale.

La plupart fuyait vers leur camp, qui seul offrait une retraite: car, comme nous l'avons remarqué, ils ne trouvaient autour d'eux que roches et précipices. Archélaüs, ayant pris les devants, s'opiniâtra mal à propos à vouloir les forcer de retourner au combat. Ils firent donc volte-face. Mais alors, pressés entre les Romains qui les poursuivaient, et le camp qui leur était fermé, d'ailleurs troublés, mal en

ordre, ne pouvant plus démêler ni leurs commandants, ni leurs enseignes, ils ne firent que d'inutiles efforts, et bientôt ils se virent contraints de nouveau de tourner le dos, demandant en grâce qu'on voulût bien les recevoir dans le camp. Archélaüs leur en fit ouvrir les portes. Il était trop tard; les Romains y entrèrent pêle-mêle avec eux, en firent un horrible carnage, prirent le camp, et rendirent leur victoire complète. De cette multitude infinie, à peine dix mille hommes se sauvèrent à Chalcis avec Archélaüs; le reste périt ou fut fait prisonnier. Mais ce qui passe toute croyance, c'est le peu qu'il en coûta aux Romains pour une si grande victoire. Sylla avait écrit dans ses mémoires qu'il n'avait trouvé de manque que quatorze soldats, et que même deux de ces quatorze revinrent sur le soir. Peut-on se persuader que cent mille hommes se soient laissé égorger sans tuer plus de douze ennemis? Quand il serait vrai, comme on l'a soupçonné, qu'Archélaüs trahissait son maître et était d'intelligence avec les Romains, la chose ne deviendrait pas encore vraisemblable; et il est plus naturel de penser que Sylla, dont la fantaisie dominante était de se faire regarder comme heureux, a plus cherché ici le merveilleux que le vrai. Ce qui est certain, c'est qu'il voulut que les trophées même qu'il dressa sur le champ de bataille rendissent témoignage à son bonheur autant qu'à son habileté; et c'est pour cela qu'il les consacra non-seulement à Mars et à la déesse de la victoire, mais aussi à Vénus.

Ce fut alors qu'il dédommagea les temples d'Olympie et de Delphes; mais aux dépens des Thébains, dont il confisqua la moitié du territoire au profit de Jupiter et d'Apollon.

Bientôt il eut occasion de remporter une seconde victoire aussi éclatante que la première. Car Mithridate, qui avait fait des levées immenses, avait une armée de quatre-vingt mille hommes toute prête, qu'il fit partir sous la conduite de Dorylaüs, dès qu'il eut avis de la défaite de Chéronée. Le nouveau général joignit l'ancien à Chalcis, et ils passèrent ensemble dans la Béotie, d'où Sylla était sorti pour entrer en Thessalie et aller au-devant de Flaccus. Ce Flaccus était actuellement consul, ayant été mis en place par Cinna après la mort de Marius, comme nous l'avons dit; et il venait en Grèce avec une armée, sous prétexte de faire la guerre à Mithridate, mais réellement pour la faire à Sylla. La situation où se trouvait alors Sylla est tout à fait singulière, et peut-être unique. Il se voyait à la veille d'avoir tout à la fois sur les bras une armée romaine et une armée de Mithridate. Mais il ne douta jamais ni de sa supériorité sur tous les ennemis qu'il pouvait avoir en tête, ni de sa bonne fortune; et, ayant appris que Flaccus se préparait à passer la mer, il allait à sa rencontre, et était déjà à Mélitée, ville de Thessalie, lorsque la nouvelle de l'entrée de Dorylaüs dans la Béotie l'obligea de revenir sur ses pas. Il le trouva campé avec Archélaüs devant Orchomène, dans un pays plat et découvert, qui leur donnait moyen de s'étendre et de faire usage de leur cavalerie, très-supérieure à celle des Romains.

Dorylaüs voulait combattre, et n'écoutait point les remontrances d'Archélaüs qui l'en détournait, ne dissimulant pas même ses soupçons sur la conduite d'un général qui, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, s'était laissé battre par un ennemi de beaucoup inférieur. Mais, lorsqu'il eut éprouvé dans une petite action ce que savaient faire les Romains, il changea de langage, et conçut que l'avis de son collègue était dicté par la prudence. Cependant une cavalerie nombreuse, un terrain uni et spacieux, c'étaient là de grands motifs d'espérance. Mais Sylla sut leur ôter ces avantages par la manière dont il s'y prit pour les attaquer.

La plaine d'Orchomène était bordée par des marais. Sylla entreprit d'y tirer des lignes avec des redoutes d'espace en espace, pour resserrer les ennemis du côté des marais, et leur ôter l'usage de la plaine. Archélaüs comprit parfaitement le dessein du général romain, et résolut d'empêcher, à quelque prix que ce pût être, qu'il n'achevât l'ouvrage commencé: il sortit de son camp, et mit ses troupes en ordre de bataille[1]. Sylla rangea aussi son armée sur trois lignes, et ordonna à ceux qui occupaient le front de la seconde ligne de planter chacun devant soi de bons pieux fort près les

[1] Frontin. Strateg. II, 3.

uns des autres. Lors donc que les chariots des ennemis, lancés avec impétuosité, commencèrent à approcher, il fit retirer sa première ligne derrière cette palissade, par laquelle les chariots se trouvèrent arrêtés et devinrent tout à fait inutiles.

Cependant la cavalerie des barbares attaqua vigoureusement ceux qui gardaient les travaux[1]. Ils ne purent en soutenir le choc; et, ayant été mis en fuite, ils communiquèrent le trouble et le désordre, même au corps de troupes qui était chargé de les soutenir. Tout fuyait. Sylla accourt; et, descendant de cheval, il prend une enseigne, et s'avance contre les ennemis en criant aux siens: *Pour moi, il m'est glorieux de mourir ici. Vous, si l'on vous demande en quel endroit vous avez abandonné votre général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène.* Ce reproche, et l'exemple du général, raniment les fuyards. En même temps deux cohortes de l'aile droite arrivent; et avec ce secours Sylla, ayant repoussé les ennemis, se contenta de cet avantage et continua ses travaux.

Les barbares revinrent bientôt à la charge en meilleur ordre que la première fois. Le combat fut opiniâtre, jusque-là que les tireurs d'arc, se trouvant pressés par les Romains, se servaient de leur flèches comme d'épées pour frapper de près. Mais enfin la victoire resta à Sylla: les barbares furent forcés de rentrer dans leur camp, laissant quinze mille morts sur la place, parmi lesquels était le beau-fils d'Archélaüs.

Sylla, en conséquence de ces succès, poussa toujours ses lignes en avant: et déjà il n'était plus qu'à six-vingts pas du camp des ennemis. Ceux-ci, indignés de se voir enfermés par une armée moins nombreuse que la leur, tentèrent un nouvel effort, mais qui leur réussit encore plus mal que les précédents. Les Romains, non contents de les avoir repoussés, attaquent le camp, et l'emportent l'épée à la main. Les vaincus n'avaient de retraite que du côté des marais, où il en périt un si grand nombre, que Plutarque rapporte que de son temps encore, près de deux cents ans après ce combat, on trouvait dans le limon des arcs des barbares,

[1] Plut. In Syl. — Appian.

des casques, des fragments de cuirasses et des épées. Archélaüs demeura deux jours caché dans ces marais, et ensuite il se sauva à Chalcis, où il s'occupa à recueillir et à rassembler les débris de ses deux défaites. Sylla retourna en Thessalie pour y prendre ses quartiers d'hiver; et, comme il n'avait point de nouvelles de Lucullus, il prit le parti de faire construire lui-même des vaisseaux, voyant bien qu'il ne pouvait sans flotte pousser ses avantages et achever la victoire.

Ce n'était point négligence qui avait empêché Lucullus d'exécuter promptement l'importante commission dont il avait été chargé[1]. Divers obstacles arrêtèrent son activité. Etant parti d'Athènes avec quelques petits bâtiments légers, il traversa heureusement la flotte ennemie et vint d'abord en Crète, puis à Cyrène. En arrivant dans cette dernière ville, il y trouva tout en désordre. Nous avons rapporté, sous l'an 656, que Ptolémée Apion, dernier roi de Cyrène, avait légué ses états aux Romains, qui, au lieu de s'en rendre maîtres, donnèrent aux Cyrénéens la liberté, exigeant seulement une légère redevance. Les Cyrénéens, accoutumés à être gouvernés par des rois, ne purent se gouverner eux-mêmes: séditions, tyrannie cruelle[2], meurtre des tyrans, renouvellement des factions, toutes les suites funestes d'une liberté qui dégénère en licence,

[1] Plut. In Lucullo.

[2] Une femme, dont le courage et le zèle pour la patrie ont paru aux Grecs mériter les plus grands éloges, quoique ces sentiments l'aient portée à des actions atroces, une femme délivra Cyrène de deux tyrans, dont l'un était son mari, et l'autre son gendre. Elle forma seule, et exécuta, malgré mille obstacles, des projets si hasardeux. Elle fit d'abord tuer son mari par son gendre, quoique ce gendre fût le propre frère du tyran. Ensuite, comme ce dernier se montrait aussi cruel que l'avait été son frère, elle le fit périr à son tour. Le récit détaillé de ces faits, que Plutarque nous a conservés dans son traité *des vertus des femmes*, n'étant pas de mon sujet, je me contente d'en faire ici mention en passant. Cette héroïne se nommait Arétaphile. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur que son courage, c'est qu'après avoir prouvé la supériorité de son génie par ces deux grands coups d'éclat, quoique invitée à prendre part au gouvernement de la ville, elle se renferma dans les occupations ordinaires à son sexe, contente de voir sa patrie jouir de la liberté qu'elle lui avait procurée.

se firent sentir tour à tour dans cette malheureuse ville. Elle était en proie aux dissensions entre les premiers citoyens, lorsque Lucullus y aborda. Avant que de lui donner les vaisseaux qu'il demandait, ils le conjurèrent de rétablir parmi eux la tranquillité et le bon ordre. Il ne put se refuser à une prière si juste. Il les trouvait dans une situation qui lui promettait du succès. Car autrefois ceux de Cyrène ayant fait la même demande à Platon [1], ce philosophe leur répondit qu'il n'était guère possible de leur donner des lois dans l'état de prospérité dont ils jouissaient. En effet, rien n'est plus difficile à gouverner et à plier que l'homme [2], lorsqu'il est dans la bonne fortune; et rien, au contraire, de plus souple et de plus docile lorsqu'il est battu de la disgrâce. C'est là ce qui disposa les Cyrénéens, dans l'occasion dont je parle, à se soumettre volontiers aux ordonnances de Lucullus. Il séjourna quelque temps parmi eux; et, ayant fait revivre les lois de leurs anciens législateurs et ajouté les règlements convenables aux besoins de leur situation présente, il se remit en mer et passa en Egypte. Son trajet ne fut pas heureux: plusieurs de ses vaisseaux furent pris et coulés à fond par les pirates, qui commençaient à infester toutes ces mers. Lucullus leur échappa, et arriva à Alexandrie.

Ptolémée Lathurus y régnait alors. Ce prince fit tout l'accueil possible, et rendit les plus grands honneurs à Lucullus. Mais, craignant sans doute la trop grande puissance des Romains, et favorisant sous main dans Mithridate le défenseur de la cause commune des rois, il refusa de prendre aucune part à la guerre contre lui, et il donna seulement à Lucullus quelques bâtiments d'escorte pour le conduire en Chypre. Le Romain fut donc réduit à ramasser ce qu'il put de vaisseaux des villes maritimes d'Asie. Les Rhodiens le secondèrent avec toute la magnanimité et la fidélité dont ils avaient déjà donné de si grandes preuves. Leur flotte, jointe à ce qu'il avait rassemblé de vaisseaux de différents endroits, le mit en état de tenir la mer Égée pour faciliter le trajet en Asie à Sylla, qui, pendant ce temps, avait remporté les deux victoires de Chéronée et d'Orchomène, et purgé la Grèce des troupes et des généraux de Mithridate.

Les affaires de ce roi n'allaient pas bien en Asie. Les victoires de Sylla avaient réchauffé le parti romain dans ce grand pays: et Mithridate, ayant voulu arrêter le mal par des cruautés de toute espèce [1], n'avait fait que l'aigrir. Il avait commencé par s'assurer de tous ceux qui lui étaient suspects: entre autres, il avait fait amener ou engagé à se rendre près de lui les tétraques des Gallo-Grecs, et tous leurs enfants et leurs proches, au nombre de soixante. Ces princes, se voyant éloignés de leur pays, gardés étroitement, et traités avec beaucoup de rigueur, conspirèrent contre lui: leur complot fut découvert, et ils furent tous massacrés, à l'exception de trois, qui se sauvèrent avec beaucoup de peine, dont l'un était le célèbre Déjotarus. Mithridate s'empara de leurs richesses, mit garnison dans leurs villes, et envoya Eumachus pour gouverner en son nom et sous son autorité la Gallo-Grèce. Mais les trois princes qui avaient échappé à sa cruauté eurent bientôt rassemblé sous leurs drapeaux leurs anciens sujets. Ils chassèrent Eumachus, et se remirent en possession de tout le pays.

L'île de Chio éprouva aussi de la part de Mithridate les plus horribles traitements. Il se souvenait toujours de ce vaisseau chiote qui, au siége de Rhodes, avait heurté violemment le sien. De plus, il paraît que dans cette île, il y avait un grand nombre de partisans des Romains. Il confisqua d'abord les biens de plusieurs qui s'étaient enfuis dans le camp de Sylla: puis envoya des commissaires pour faire des recherches contre ceux qui pouvaient être encore soupçonnés de favoriser le parti de Rome. Enfin il s'en prit à toute la ville; et Zénobius, s'étant transporté dans l'île par son ordre avec des troupes comme pour passer en Grèce, se rendit maître pendant la nuit et des murs et de tous les postes importants. Le lendemain il assembla les habitants, leur fit connaître les

[1] [Plutarch. Op. mor. pag. 779]

[2] Οὐδὲν γὰρ ἀνθρώπου δυσαρκτότερον εὖ πράσσειν δοκοῦντος· οὐδ' αὖ πάλιν δεκτικώτερον ἐπιστασίας, συσταλέντος ὑπὸ τῆς τύχης. Plut. in *Lucullo*.

[1] Appian.

soupçons que le roi avait contre eux, et ajouta que pour s'en purger, il fallait, qu'ils livrassent leurs armes, et donnassent en otage les enfants des principaux citoyens. Ils obéirent forcément, croyant au moins, comme on les en flattait, que Mithridate s'apaiserait par là, et ne demanderait rien davantage. Mais une lettre de ce prince leur fit bien voir qu'ils se trompaient dans leur espérance. Il leur reprochait leur attachement aux Romains. Il faisait regarder l'accident du vaisseau comme un dessein formé et presque exécuté contre sa personne. En conséquence, il leur déclarait que son conseil les avait jugés dignes de mort; mais qu'il voulait bien se contenter d'une amende de deux mille talents [1] (six millions de livres). Les Chiotes, alarmés, imploraient la clémence du roi, et ils eussent souhaité lui envoyer une ambassade. Mais Zénobius leur en ayant refusé la permission, ils se virent contraints de prendre tous les ornements de leurs femmes, et de dépouiller même leurs temples pour faire la somme imposée. Encore Zénobius, par une nouvelle perfidie, prétendit-il qu'il manquait quelque chose au poids : et sous ce prétexte, il les convoqua de nouveau au théâtre, qui était le lieu d'assemblée dans les villes grecques. Là il les environna de gens armés, et les fit embarquer sur des vaisseaux pour les transporter en Colchide, mettant à part les femmes et les enfants, qui furent ainsi exposés aux insultes et aux violences des barbares entre les mains desquels on les livrait. Les malheureux Chiotes trouvèrent néanmoins quelque soulagement à leurs disgrâces dans la compassion de ceux d'Héraclée[1], leurs alliés et leurs amis, car, lorsque les vaisseaux qui les emmenaient vinrent à passer devant cette ville, les Héracléotes sortirent tout d'un coup sur eux, et se rendirent maîtres des captifs, qu'ils recueillirent avec grand soin, et gardèrent fidèlement jusqu'à ce que Mitrhidate, ayant abandonné l'Asie par la paix avec Sylla, la liberté leur fut rendue de retourner dans leur patrie.

Zénobius ne tarda pas à porter la peine de sa cruauté. Ayant entrepris de traiter la ville d'Éphèse comme il avait fait de celle de Chio, il tomba dans ses propres piéges; et non-seulement les Éphésiens se précautionnèrent contre la surprise, mais ils surprirent le perfide lui-même, et, l'ayant mis en prison, ils l'y firent mourir [1]. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres grandes villes de ces cantons, qui chassèrent les gouverneurs de Mithridate : de sorte que ce prince fut obligé d'employer la force pour les réduire. Et malheur à celles qui succombèrent : il sévit contre elles avec la plus grande rigueur. En même temps, pour prévenir de semblables révoltes dans les pays qui lui obéissaient encore, il accordait aux débiteurs l'abolition de leurs dettes, aux esclaves la liberté, et aux étrangers le droit de bourgeoisie dans les villes où ils étaient établis; comptant se faire ainsi des créatures qui lui demeureraient d'autant plus fidèles, qu'un changement de maître les priverait infailliblement des bienfaits dont ils les faisait jouir. Toutes ces rigueurs, toutes ces mesures d'une politique habile, ne purent empêcher qu'il ne se fît plusieurs conspirations contre lui, à l'occasion desquelles il y eut jusqu'à seize cents personnes mises à mort dans les différentes villes de l'Asie. Ainsi furent punis les Asiatiques par Mithridate lui-même, de l'infidélité qu'ils avaient faite aux Romains. Sylla acheva la vengeance; et en particulier les ministres des cruautés de Mithridate, ou périrent par les ordres du général romain, ou prévinrent le supplice par une mort volontaire, ou enfin s'exilèrent eux-mêmes, et s'enfuirent dans le Pont : Mais ceci n'arriva que dans la suite.

L. CORNELIUS CINNA III [2].
CN. PAPIRIUS CARBO.

Quant aux temps dont nous parlons, Mithridate, alarmé de la défaite entière de deux aussi grandes armées que celles qu'il avait envoyées en Grèce, donna ordre à Archélaüs d'entamer une négociation avec Sylla qui en reçut les premières ouvertures avec une grande joie. Cinna et

[1] 11 500 000 fr. E. B.
[1] Memnon, apud. Phot

[1] Appian.
[2] An. R. 667; av. J. C. 85.
[3] Plut, in Syl. et Appian.

Carbon exerçaient dans Rome une tyrannie injuste et cruelle contre tout ce qu'il y avait de plus illustres citoyens ; et la plupart obligés de fuir, n'avaient d'autre asile que le camp de Sylla, où ils se rendirent en si grand nombre, qu'ils y formaient presque un sénat. Ce général se trouvait dans une extrême perplexité. Il ne pouvait se résoudre ni à laisser tant de gens de bien et la patrie elle-même dans l'oppression. ni à abandonner la guerre de Mithridate qu'il avait si heureusement commencée. Dans ces inquiétudes qui l'agitaient, la demande qu'Archélaüs lui fit faire d'une conférence lui parut le dénouement le plus favorable qu'il pût espérer. Il en saisit l'occasion ; et les deux généraux s'abouchèrent à Délium, ville de Béotie, sur le bord de la mer.

Le Cappadocien connaissait parfaitement l'embarras de Sylla, et il voulut d'abord en profiter. C'est pourquoi il lui proposa de ne plus songer à l'Asie, ni au roi de Pont, mais de passer en Italie, où ses affaires l'appelaient lui promettant un secours, tel qu'il le souhaiterait, d'argent, d'hommes, et de vaisseaux. Sylla, dont la hauteur se trouvait infiniment offensée d'une pareille proposition, ne montra pas d'abord ce qu'il en pensait, mais il invita Archélaüs à abandonner Mithridate et à se faire roi en sa place ; et lui offrait de l'aider dans ce dessein, s'il voulait lui livrer la flotte dont il avait le commandement. Archélaüs se récria qu'il était incapable de trahison. « Hé quoi, « reprit alors le Romain, vous qui êtes un Cap- « padocien, et l'esclave, ou, si vous le voulez, « l'ami d'un roi barbare, vous pensez qu'une « couronne serait achetée trop cher par la « honte d'une infidélité ! Et ayant affaire à un « général romain et à Sylla, vous osez lui par- « ler de trahison ! comme si vous n'étiez pas « cet Archélaüs qui, d'une armée de six-vingt « mille hommes devant Chéronée, en avez « sauvé à peine de quoi assurer votre fuite, « qui depuis êtes demeuré caché dans les ma- « rais d'Orchomène, et qui avez laissé les « plaines de Béotie couvertes de vos morts. »

Archélaüs, frappé de cette réponse foudroyante, changea de ton, et, se jetant aux genoux de Sylla, il le pria de cesser la guerre et de se réconcilier avec Mithridate. « J'y « consens, répondit Sylla : et pourvu que votre « maître nous livre la flotte que vous com- « mandez ; qu'il nous rende tous les prison- « qu'il a faits sur nous et les esclaves fugi- « tifs ; qu'il renvoie dans leur patrie les Chio- « tes, et tous les autres qu'il a transportés « dans le Pont ; qu'il fasse sortir ses garnisons « de toutes les places excepté celles qu'il oc- « cupait avant que d'avoir rompu le traité « avec nous, qu'il nous dédommage des frais « que nous a coûtés cette guerre ; enfin qu'il se « renferme dans le royaume de ses aïeux, « j'espère obtenir son pardon du peuple ro- « main. » Archélaüs n'incidenta sur rien : et il fut convenu que Mithridate abandonnerait l'Asie proprement dite et la Paphlagonie ; qu'il rendrait la Bithynie à Nicomède et la Cappadoce à Ariobarzane ; qu'il paierait aux Romains deux mille talents (six millions de livres, et qu'il leur donnerait soixante-dix vaisseaux armés en guerre : que Sylla, de son côté, lui confirmerait la possession de ses anciens états, et le ferait reconnaître allié des Romains.

Tel fut le projet du traité que Mithridate ne se hâta pas de ratifier. Les conditions devaient lui en paraître bien dures ; et on peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, que l'arrivée de Flaccus en Grèce lui donna des espérances, et qu'il voulut voir si les deux généraux romains ne se feraient point la guerre l'un à l'autre, et ne lui donneraient pas ainsi moyen ou de rétablir ses affaires, ou du moins d'obtenir une paix moins désavantageuse.

Flaccus était débarqué en Grèce avec deux légions, soit à la fin de l'année précédente, soit au commencement de celle-ci ; et il avait commission de Cinna, comme nous l'avons dit, pour prendre le commandement de la guerre au lieu de Sylla qui avait été déclaré ennemi de la république. Mais il était plus facile de rendre un pareil décret que de l'exécuter, surtout par le ministère de Flaccus, l'homme du monde le moins propre à vaincre ou à supplanter Sylla. Il était très-ignorant dans le métier de la guerre [1], et il avait tous les vices les plus propres à le faire haïr des troupes, une avarice insatiable qui allait jusqu'à piller sur la paye du soldat, et à s'approprier, autant qu'il lui était possible, tout le

[1] Appian. Mithrid. — Dio et Diodor. apud Vales.

butin; de plus, un commandement capricieux et fantasque, accompagné d'une rigueur excessive dans les châtiments. Il n'eût pas été sûr, pour un général de ce caractère, de s'approcher même de trop près de Sylla; et Flaccus en fit l'épreuve tout en arrivant : car un détachement qu'il envoya en Thessalie passa dans le camp de son adversaire. Si tout le reste de son armée n'en fit pas autant, il en fut redevable à Fimbria, qu'on lui avait donné pour lieutenant général, afin de suppléer à son incapacité.

Fimbria savait la guerre, et n'avait rien de la basse avarice ni de la dureté odieuse de son général. Il donnait même dans l'excès opposé, et flattait le soldat par une indulgence tout à fait contraire à la bonne discipline. D'ailleurs c'était le plus audacieux, le plus téméraire, le plus insolent de tous les hommes. Nous avons vu un trait de ce qu'il savait faire, dans l'assassinat de Scévola, aux funérailles de Marius. Il était difficile que la bonne intelligence se conservât entre deux hommes tels que Flaccus et Fimbria. Flaccus haïssait son lieutenant, Fimbria méprisait son général, et tous deux avaient raison.

Ils s'accordèrent néanmoins à s'éloigner de Sylla; et, ayant traversé la Macédoine et la Thrace, ils vinrent à Byzance, pour passer de là en Asie et pousser Mithridate. Ce fut là que leur mésintelligence éclata. Flaccus était entré dans la ville, et faisait camper les troupes dans les dehors. Sur cela Fimbria ameute les soldats : il leur persuade que le général a reçu l'argent des Byzantins pour les exempter de loger l'armée, et qu'il s'embarrasse peu que les troupes soient exposées aux injures de l'air pendant que lui il se divertit tout à son aise dans des maisons bien commodes. Ce discours fit effet; et les soldats, ayant pris les armes, entrent dans la ville, tuent les premiers qui se présentent, et s'établissent dans les maisons.

Il survint encore d'autres querelles entre Flaccus et Fimbria, soit à l'occasion de la licence que celui-ci donnait aux troupes de piller indifféremment amis et ennemis, soit pour quelques autres sujets moins importants. Enfin les choses en vinrent au point que Fimbria, qui se croyait nécessaire, menaça de se retirer. Flaccus, irrité, lui répondit qu'il l'y forcerait bien, et sur-le-champ il le cassa et donna son emploi à Thermus; et peu après, par une grande imprudence, il passa le détroit pour aller à Chalcédoine. Fimbria profita de son absence pour se présenter aux soldats. Il tâcha d'abord de les attendrir en leur disant tristement adieu, et en leur demandant des lettres pour les parents et les amis qu'ils avaient à Rome et dans l'Italie. Ensuite, devenu plus hardi, il entreprit d'animer leur colère contre un général dur et avare, prétendant qu'il n'en était maltraité qu'à cause de son affection pour eux. Lorsqu'il vit que tout ce qu'il disait était bien reçu, il monte sur le tribunal, d'où il fait une invective en forme contre Flaccus, et exhorte les soldats à se défier de lui comme d'un homme capable de les trahir et de les livrer à Mithridate pour de l'argent. Enfin il les échauffe si bien, qu'ils chassent Thermus, et reconnaissent Fimbria pour leur commandant. A la nouvelle d'une sédition si furieuse, Flaccus accourt : mais il n'était plus temps; le mal était trop grand pour qu'il pût y apporter remède, et il lui convint de se retirer au plus vite, se faisant même descendre par-dessus les murs. Fimbria le poursuit d'abord à Chalcédoine, puis à Nicomédie. Dans cette dernière ville, l'ayant trouvé qui se cachait dans un puits, il l'en fit tirer et égorger. Ensuite, comme si le meurtre de son général eût été un titre pour lui succéder, il prit le commandement de l'armée.

Cependant Sylla avançait par la Thessalie et la Macédoine vers l'Hellespont, ayant avec lui Archélaüs, qu'il accablait de caresses, et dont il prit un très-grand soin dans une maladie dangereuse qui attaqua ce général cappadocien près de Larisse. Ces attentions de Sylla pour Archélaüs, le don qu'il lui fit de dix mille arpents de terres dans l'île d'Eubée, et quelques autres circonstances, firent naître ou confirmèrent les soupçons que l'on avait déjà, qu'il y avait de la collusion entre eux dès la bataille de Chéronée. Sylla n'en convenait pas, et même il réfutait, dans ses mémoires, les bruits qui s'étaient répandus à ce sujet. Il ne nous est pas possible de déterminer au juste ce qu'il en faut penser. Ce qu'il y a de certain, c'est que Sylla possédait en un haut degré, et a exercé en toute occasion le talent de débau-

cher les créatures, les officiers, et les soldats de ceux contre qui il a fait la guerre.

Quoi qu'il en soit, dans cette marche il reçut la réponse de Mithridate qui acquiesçait à la plupart des conditions du traité, mais voulait retenir la Paphlagonie, et refusait absolument de livrer ses vaisseaux. Les ambassadeurs ajoutaient que le roi aurait obtenu meilleure composition de Fimbria, s'il se fût adressé à lui. Cette comparaison piqua Sylla jusqu'au vif; et, bien loin d'admettre les restrictions proposées, *Que dites-vous?* répondit-il aux ambassadeurs. *Votre maître nous chicane sur la Paphlagonie et sur quelques vaisseaux, lui que je pensais devoir me remercier à genoux si je lui laissais la main droite dont il a signé l'ordre pour massacrer cent mille Romains. Qu'il cesse de me citer Fimbria. Je vais passer en Asie; et tout à la fois je châtierai Fimbria, et je forcerai Mithridate de changer de langage.* Archélaüs, qui était présent à cette audience, se jeta aux pieds de Sylla, le priant avec larmes d'apaiser sa colère, et s'offrant d'aller trouver Mithridate. *Je lui ferai*, dit-il, *ratifier le traité en entier, ou je me tuerai à ses yeux.* Ceci prouve, pour le remarquer en passant, qu'Archélaüs ne craignait pas que Mithridate eût des soupçons de sa foi. Il partit donc, et Sylla tourna du côté de la Thrace pour réprimer les courses que les peuples de cette contrée faisaient dans la Macédoine.

Fimbria avança bien la conclusion du traité par la vive guerre qu'il fit à Mithridate. Ce prince avait chargé un de ses fils, de même nom que lui, de défendre la Bithynie, et lui avait donné pour conseil trois de ses plus illustres généraux, Taxile, Diophante et Ménandre. Le jeune Mithridate eut d'abord quelque léger avantage sur Fimbria; mais bientôt, battu à plate couture, il fut contraint de s'enfuir à Pergame auprès de son père, et d'abandonner tout le pays au vainqueur. Fimbria ne perdit point de temps, et ayant marché droit à Pergame, il obligea le roi de Pont de sortir de cette ville avec précipitation, et de se retirer à Pitane sur la mer. Le Romain l'y poursuivit encore, et l'ayant assiégé du côté de la terre, comme il n'avait point de vaisseaux, il fit proposer à Lucullus qui actuellement, était avec sa flotte dans la mer Egée[1], de venir fermer le port de Pitane, lui représentant que Mithridate ne pouvait leur échapper, et qu'ils auraient conjointement la gloire de prendre prisonnier le plus grand ennemi de Rome, et de terminer la guerre par un exploit qui effacerait ceux de Sylla. C'en était fait de Mithridate, si Lucullus eût prêté l'oreille à cette proposition; mais, soit par attachement pour Sylla, à qui il ne voulait pas enlever sa conquête, soit par aversion pour Fimbria, dont la scélératesse lui faisait horreur, il refusa d'entrer dans ce projet, et Mithridate passa par mer à Mitylène.

L. CORNELIUS CINNA. IV[2].

CN. PAPIRIUS CARBO. II.

Dans une si grande extrémité, ce prince sentit qu'il ne lui restait plus d'autre ressource que de conclure la paix avec Sylla. Archélaüs fut renvoyé pour annoncer à ce général que Mithridate se soumettait et demandait seulement une entrevue. Ce fut près de la ville de Philippes qu'Archélaüs trouva Sylla, qui continua sa route jusqu'à Sestos. Là, Lucullus, qui était maître de la mer, et qui s'était rendu à Abyde, fit passer l'armée sur ses vaisseaux.

Mithridate et Sylla se virent près de Dardanum[3], dans la Troade, chacun à la tête de leurs troupes, mais à quelque distance, n'ayant amené que peu de personnes pour les accompagner au lieu même de la conférence. Le roi vint au-devant du proconsul, et lui présenta la main. Sylla, avant que de recevoir sa politesse, lui demanda s'il exécuterait les articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate ayant quelque temps gardé le silence: *Parlez*, lui dit le Romain, *c'est à celui qui a demandé l'entrevue à s'expliquer. Pour le vainqueur, il lui suffit d'écouter.* Mithridate entreprit alors de se justifier, et de rejeter tout ce qui était arrivé, partie sur les destinées, partie sur la faute même des Romains. *J'avais en-*

[1] Plutarch. in Lucullo.
[2] An. R. 668; av. J. C. 84.
[3] Plut. in Syl. Appian.

tendu dire, reprit Sylla, *que vous étiez un habile orateur ; mais vous venez de m'en donner à moi-même une bonne preuve, en trouvant des couleurs spécieuses à une aussi mauvaise cause que la vôtre.* Il réfuta ensuite toutes ses cruautés, et il termina son discours par lui demander encore une fois s'il tiendrait tout ce qu'Archélaüs avait promis en son nom. Mithridate lui ayant répondu qu'il s'y soumettait, alors Sylla lui tendit la main, et l'embrassa. Il lui présenta en même temps Nicomède et Ariobarzane, qu'il avait amenés pour les réconcilier avec lui. Mithridate exécuta sur-le-champ les conditions du traité, livra à Sylla soixante et dix vaisseaux de guerre, lui remit les prisonniers romains, lui paya la somme convenue, c'est-à-dire deux mille, ou, selon quelques-uns, trois mille talents, et s'en retourna dans le royaume de Pont, n'ayant tiré d'autre fruit de ses vastes et ambitieuses entreprises qu'une puissance momentanée, qui disparaissait comme un songe, et dont il ne restait rien de réel que les maux infinis qu'il avait faits à une grande partie de l'univers.

Sylla eut à se justifier devant ses soldats de la paix qu'il venait de conclure [1]. Ils trouvaient étrange qu'on laissât ainsi le plus cruel ennemi du nom romain s'en retourner tranquillement dans ses états, emportant les richesses de l'Asie, qu'il avait pillée et mise à contribution pendant quatre ans. Ces murmures étant parvenus aux oreilles du général, il ne crut pas devoir les négliger ; et ayant assemblé son armée, il représenta « qu'il ne « lui aurait pas été possible de soutenir en « même temps la guerre contre Mithridate « et contre Fimbria, et qu'il avait fallu qu'il « s'accommodât avec un ennemi pour être « en état de vaincre l'autre. » Il se mit effectivement en marche pour aller attaquer Fimbria, qui était campé près de Thyatire en Lydie.

Quand même ce général n'aurait pas été ennemi personnel de Sylla [2], ses crimes et ses violences méritaient de ne pas demeurer impunis. Il avait abusé de la victoire avec toute l'insolence qu'inspirent la supériorité et le succès à une âme basse et sans humanité. Il exhortait lui-même ses troupes à piller et ravager les campagnes ; il exigeait des villes de grosses sommes, qu'il distribuait à ses soldats. Si quelqu'une lui faisait résistance, après l'avoir forcée, il la livrait au pillage ; et tel fut en particulier le sort de Nicomédie. Il entra dans Cyzique comme ami [1] ; mais à peine y eut-il été reçu, qu'il suscita querelle aux plus riches habitants, et prétendit qu'ils étaient dignes de mort. En effet, il en condamna et fit exécuter deux pour effrayer les autres, et contraignit ainsi les malheureux Cyzicéniens de lui abandonner tous leurs biens pour racheter leurs vies. Sa cruauté était si horrible, qu'au rapport de Dion [2], ayant fait un jour planter plusieurs croix, comme le nombre s'en trouva beaucoup plus grand que celui des personnes destinées à la mort, il fit prendre au hasard parmi les assistants de quoi remplir les croix qui demeuraient vides.

La ville d'Ilion éprouva sur toutes les autres sa fureur et sa barbarie [3]. Les habitants, à son approche, avaient eu recours à Sylla, qui, étant alors fort éloigné, ne put que leur promettre sa protection. C'était un crime irrémissible auprès de Fimbria. Aussi, dès qu'il fut maître de la ville, soit qu'il l'ait prise de force, soit qu'il ait employé la perfidie pour s'y faire recevoir comme ami et comme allié (car on raconte la chose des deux manières), il donna ordre de passer au fil de l'épée tout ce qui avait vie ; il brûla et rasa les murailles, les maisons, les temples, sans épargner celui de Minerve ; et le lendemain de cette cruelle exécution, il eut même soin de rechercher curieusement ce qui pouvait encore rester sur pied des édifices de cette malheureuse ville. On a dit que le Palladium s'était conservé dans cette destruction générale, ayant été enseveli et caché sous des ruines. Il faudrait que ce Palladium se fût bien multiplié, pour avoir été enlevé par Diomède durant le siége de Troie, avoir été porté par Enée en Italie, et se retrouver encore dans

[1] Plut. in Syl.
[2] Appian.

[1] Diod. apud. Vales.
[2] Dio. ibid.
[3] Appian.

Ilion au temps dont nous parlons. On le montrait encore en d'autres lieux.

Fimbria comptait par tous ces pillages, qui enrichissaient ses soldats, avoir bien gagné leur affection. Il se trompa, et éprouva que c'est une mauvaise voie pour s'assurer de la fidélité des troupes que de leur donner toute sorte de licence. Dès que Sylla parut à la vue de son camp, et qu'il l'eut fait sommer de lui céder le commandement de l'armée, auquel il n'avait nul droit, les désertions commencèrent, et Fimbria se vit en danger d'être abandonné. Il répondit néanmoins fièrement que c'était Sylla lui-même qui n'avait point d'autorité légitime, ayant été déclaré ennemi public, et il se préparait à faire une vigoureuse défense ; mais ses soldats refusèrent nettement de combattre contre leurs concitoyens. Il n'y eut point de prières et d'instances qu'il ne mît en usage pour les fléchir. Il se jetait à leurs pieds, il les conjurait avec larmes de ne le point livrer à son ennemi, il allait de tente en tente faire ses tristes lamentations aux officiers. Aucun ne l'écouta, non pas même ceux qui avaient le plus profité de ses brigandages, et qui lui avaient donné auparavant les plus grands témoignages d'affection. Réduit au désespoir, il tenta de faire assassiner Sylla; mais l'esclave qui s'était chargé de faire le coup fut découvert. Enfin, n'ayant plus aucune ressource, il demanda une entrevue. Sylla ne voulut point le voir, et il lui envoya un officier nommé Rutilius. Les scélérats deviennent bien bas et bien petits lorsqu'ils se trouvent dans le péril. Fimbria s'humilia jusqu'à demander pardon, s'excusant sur sa jeunesse. Rutilius lui répondit que, s'il voulait sortir de l'Asie, Sylla lui en laissait la liberté. Fimbria ne compta pas apparemment beaucoup sur cette parole; et ayant dit qu'il avait une meilleure voie pour sortir de tant de misères, il se retira à Pergame, et là, dans le temple d'Esculape, il se perça de son épée. Le coup n'était pas mortel, et un esclave, à sa prière, l'acheva, et se tua ensuite lui-même sur le corps de son maître. Ses affranchis ayant demandé la permission de lui rendre les derniers devoirs, Sylla y consentit, déclarant qu'il ne voulait point imiter Marius et Cinna, qui avaient porté la cruauté au delà de la vie de leurs ennemis, et leur avaient refusé la sépulture. L'armée de Fimbria se soumit à Sylla, qui se vit ainsi seul arbitre de l'Asie et de la Grèce.

Son premier soin fut d'écrire au sénat et au peuple romain pour leur rendre compte de ses exploits et de sa victoire, feignant d'ignorer le décret par lequel il avait été déclaré ennemi de la patrie. En même temps il chargea Curion d'aller remettre sur leurs trônes Nicomède et Ariobarzane; et pour lui, il s'appliqua à distribuer dans les provinces qu'il venait de reconquérir les peines et les récompenses. Il trouva bien moins à récompenser qu'à punir. Ceux d'Ilion, de Chio, de Magnésie, les Rhodiens et les Lyciens, furent les seuls qui, ayant ou beaucoup souffert de la part de Mithridate, ou montré une fidélité inviolable pour les Romains, lui parurent mériter d'être ou soulagés et rétablis, ou décorés des plus beaux priviléges. Tous les autres peuples et villes s'étaient rendus coupables envers les Romains : et pour les en punir, Sylla commença par distribuer ses légions dans toute l'Asie [1], ordonnant que les soldats non-seulement fussent logés, mais reçussent seize dragmes[2] (huit francs) par jour, et les centurions cinquante[3] (vingt-cinq francs), avec le droit d'être nourris eux et ceux de leurs amis qu'ils voudraient inviter, et encore d'exiger deux habits, l'un pour porter dans la maison, l'autre pour sortir en public. Son dessein était, en châtiant des rebelles, de gratifier ses soldats et de se les attacher. Il y réussit, mais il introduisit parmi eux le luxe et la débauche; et, efféminés par les délices de ces riches contrées, ils apportèrent à Rome les vices auxquels ils s'étaient familiarisés en Asie. C'est Salluste qui en fait la remarque. « Les soldats de Sylla[4], dit-il,

[1] Plutarch.

[2] 18 dragmes (sans doute euboïques) valent 10 francs. E. B.

[3] 31 fr. 50 c. E. B

[4] « Sulla exercitum, quem in Asiâ ductaverat, quò « sibi fidum faceret, contra morem majorum luxuriosè « nimisque liberaliter habuerat. Loca amœna, voluptaria, « facile in otio feroces militum animos molliverant. Ibi « primùm insuevit exercitus romanus amare, potare ; si- « gna, tabulas pictas, vasa cælata mirari, ea privatim ac pu-

« traités par leur général avec une indulgence « coutraire à toutes les maximes de nos an- « cêtres, s'amollirent dans un pays où les vo- « luptés s'offraient de toutes parts en abon- « dance, et où le repos dans lequel on les « laissait les invitait à en jouir. C'est de là « que les armées du peuple romain apprirent « à se livrer aux excès de la débauche et de « l'ivrognerie; à prendre du goût pour les « statues, les tableaux, les vases ciselés; à « dépouiller de tous ces ornements les par- « ticuliers, les villes, les temples des dieux; « enfin, à piller et enlever sans distinction le « sacré et le profane. » L'Asie, de tout temps, avait été funeste aux mœurs des Romains. Dès la première fois qu'ils y entrérent sous les ordres de Scipion l'Asiatique, Tite-Live atteste la même corruption remarquée ici par Salluste[1].

Le logement des gens de guerre, ordonné par Sylla avec les conditions que nous venons de rapporter, fut une peine commune à toutes les villes de l'Asie[1]. Mais en particulier celles qui avaient signalé leur attachement pour Mithridate, et leur haine contre les Romains, furent punies avec une extrême rigueur, et surtout Ephèse, dont les habitants, par une indigne et honteuse flatterie pour le roi de Pont, avaient arraché avec insulte les monuments que les Romains avaient consacrés dans leurs temples. Sylla condamna aussi à rentrer dans la servitude les esclaves que Mithridate avait affranchis : et, comme le nombre en était très-grand, plusieurs s'attroupérent, et se défendirent par les armes, et ce fut une nouvelle occasion de sévir contre les villes dont ils s'étaient rendus les maîtres. Il y en eut de démantelées, et dont les habitants furent réduits en captivité.

Enfin, Sylla ayant convoqué à Ephèse les députés de toute l'Asie, leur fit un long discours rapporté par Appien, dans lequel il étala d'abord les bienfaits des Romains envers les Asiatiques, et l'ingratitude dont ils avaient été payés. Il leur reprocha surtout le carnage horrible qui avait été fait dans leurs villes de tant de milliers de Romains. Il ajouta que de si grands excès mériteraient la plus sévère vengeance, mais que, par un reste de considération pour le nom grec, et pour l'ancienne alliance, il se contentait d'exiger d'eux qu'ils lui payassent actuellement les impôts et les tributs de cinq années Plutarque évalue la somme imposée alors par Sylla à vingt mille talents, ce qui fait soixante millions, selon notre manière de compter. Heureusement pour l'Asie, ce fut Lucullus qui fut chargé de ce recouvrement[1]; et quoiqu'il fût obligé d'exécuter des ordres rigoureux, il en tempéra néanmoins l'amertume, autant qu'il lui fut possible, par sa douceur et sa modération. Ce fut aussi un bonheur pour Lucullus luimême, qui, moyennant cette commission, fut absent de l'Italie pendant que Sylla y combattait contre le parti de Marius, et ainsi ne prit aucune part aux horreurs de la guerre civile.

Un autre fléau affligeait encore l'Asie; c'étaient les pirates, dont la puissance commença alors à devenir formidable[2]. Mithridate, qui était d'intelligence avec eux, ne se mit point en peine de défendre de leurs incursions un pays qui allait lui être enlevé. Sylla eut la même indifférence, quoique pendant qu'il était encore sur les lieux ils eussent eu l'audace d'attaquer et de forcer plusieurs villes considérables, telles qu'Iassus, Samos, Clazoméne, et Samothrace, dont ils pillèrent le temple, et en enlevérent les richesses, qui se montaient à mille talents (trois millions). Il croyait peut-être que l'Asie méritait bien ce qu'elle souffrait; ou plutôt, forcé de retourner en Italie, il ne voulut point s'engager dans une nouvelle entreprise, qui ne lui paraissait pas absolument nécessaire, et qui aurait pu le retenir longtemps. Il laissa donc en Asie Muréna avec les légions qui avaient servi sous Fimbria; et partit d'Éphèse avec celles qui lui avaient fait remporter toutes ses victoires.

Il n'y a peut-être rien de plus louable dans toute la vie de Sylla[3], que la tranquillité avec

« blicè rapere; delubra deorum spoliare, sacra profana « que omnia polluere.» (SALLUST. in *Catilina*, cap. 11.)

[1] Voyez ci-devant.

[1] Appian.

[1] Plutarch in Lucullo.

[2] Appian.

[3] « Vix quidquam in Sullæ operibus clarius duxerim, « quàm quòd, quum, per triennium cinnanæ marianæ-

laquelle il se donna le temps d'achever glorieusement la guerre contre Mithridate, pendant que ses intérêts propres le rappelaient en Italie. La faction de Marius et de Cinna domina seule dans Rome durant trois ans: et Sylla, ni ne dissimula jamais qu'il se préparât à lui faire la guerre, ni n'abandonna celle qu'il avait sur les bras. Il crut devoir réprimer l'ennemi avant que de se venger du citoyen; délivrer l'empire du péril qui le menaçait de la part de l'étranger, avant que d'attaquer ceux qui étaient ses ennemis personnels. Plutarque le compare en ce point à ces chiens courageux qui ne lâchent jamais prise [1], et qui, frappés et même blessés, ne quittent point l'adversaire qu'ils ont saisis, jusqu'à ce qu'ils l'aient atterré.

Sylla, en trois jours de navigation, arriva d'Éphèse au Pirée. Dans le séjour qu'il y fit, il acquit la bibliothèque d'Apellicon, qui contenait les originaux des ouvrages d'Aristote. Sur ce fait on me permettra de renvoyer à ce qui est dit dans le tome III de l'Histoire Ancienne [2].

Sylla trouva à Athènes le célèbre Pomponius Atticus [1], alors fort jeune, mais ayant déjà formé et commencé même à exécuter en partie le plan de vie qu'il suivit constamment de préférer à l'éclat des dignités la tranquillité d'une condition privée, et de se ménager entre les différentes factions qui déchiraient la république, de manière que, sans manquer à ses amis, il ne s'exposât pas à être enveloppé dans leurs disgrâces. Dès qu'il avait vu naître les troubles entre Marius et Sylla, il s'était retiré à Athènes; ce qui ne l'empêcha pas d'aider de secours effectifs la fuite précipitée du jeune Marius.

Pomponius se livrait aux douces occupations de la littérature et de la philosophie, lorsque Sylla, vainqueur de Mithridate, arriva à Athènes. Ce général, qui aima toujours beaucoup les lettres, était charmé de sa conversation, et il voulut l'engager à l'accompagner en Italie. « Non, lui dit Pomponius [2], ne « me menez point faire la guerre contre ceux « avec lesquels je n'ai pas voulu rester, de « peur d'être obligé de la faire contre vous. »

D'Athènes Sylla prit sa route par terre à travers la Thessalie et partie de la Macédoine, et vint à Dyrrachium [3], où, pendant qu'il se préparait à passer en Italie, Plutarque dit qu'on lui amena un satyre, qui avait été trouvé endormi. Il n'est point de notre plan de nous arrêter sur un fait de cette nature, qui ne peut être que fabuleux, ou altéré par l'ignorance et l'illusion. Mais avant que de suivre Sylla en Italie, il faut reprendre le récit de ce qui s'y était passé pendant qu'il faisait la guerre à Mithridate.

« que partes Italiam obsiderent, neque illaturum se bel« lum iis dissimulavit, nec quod erat in manibus omisit, « existimavitque antè frangendum hostem, quàm ulcis« cendum civem; repulsoque externo metu, ubi quod « alienum esset vicisset superaret *, quod erat domesti« cum. » (Vell. lib. II, cap. 24.)

[1] Καθάπερ οἱ γενναῖοι κύνες, οὐκ ἀνιεὶς τὸ δῆγμα καὶ τὴν λαβὴν πρότερον ἢ τὸν ἀνταγωνιστὴν ἀπειπεῖν. (Plut. in *compar. Lysandri et Sullæ.*)

[2] J'avertis seulement qu'il paraît qu'on ne doit entendre que des originaux ou autographes d'Aristote, ce que M. Rollin, d'après Strabon, a dit d'une façon un peu trop générale des écrits de ce philosophe. Il n'est pas possible de croire que ses ouvrages soient demeurés absolument inconnus depuis sa mort. Mais la bibliothèque d'Apellicon en renfermait les originaux, et peut-être plusieurs écrits dont le public n'était point en possession. Ainsi l'édition qui fut faite à Rome sur les manuscrits transportés par Sylla fut et plus authentique et plus complète que les précédentes. J'emprunte ces remarques d'un livre imprimé à Paris en 1717, sous le titre d'*Aménités de la critique*, où le fait dont je parle est traité et discuté avec beaucoup de soin, mais peut-être avec trop peu de ménagement pour Strabon, auteur très-judicieux et très-sensé.

* Je crois qu'on doit lire *superandum*.

[1] Corn. Nep. in Attic.

[2] « Noli, oro te, adversùs eos velle me ducere, cum « quibus, ne contra te arma ferrem, Italiam reliqui. »

[3] Plut. in Syl.

LIVRE XXXIII.

Guerre entre Sylla et la faction de Marius. Proscription, dictature et mort de Sylla. Guerre de Muréna contre Mithridate. Ans de Rome 666-674.

§ I. — Banqueroute universelle. Loi injuste de Valérius Flaccus. Altération des monnaies. Décret pour les fixer. Fraude de Marius Gratidianus. Pompée accusé de péculat a cause de son père. Son caractère. Ses graces dans le temps de sa jeunesse. Il avait empêché l'armée de son père de le quitter. Censeurs. Lettres de Sylla au sénat. Députation du sénat a Sylla. Les consuls assemblent de grandes forces. Mort de Cinna. Carbon reste seul consul. Réponse de Sylla aux députés du sénat. Carbon veut exiger des otages des villes d'Italie. Fermeté de Castricius, magistrat de Plaisance. Aventures de Crassus. Il fait quelques mouvements en Espagne. Métellus Pius, chassé d'Afrique, se retire en Ligurie, puis revient joindre Sylla. Décret du sénat pour licencier toutes les armées. Préparatifs des consuls contre Sylla. Affection des soldats de Sylla pour leur général. Sylla aborde en Italie, et pénètre jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacle. Défaite de Norbanus. Le Capitole brulé. Céthégus passe dans le parti de Sylla. Trahison de Verrès envers Carbon. Sylla débauche l'armée de Scipion. Sertorius passe en Espagne. Mot de Carbon touchant Sylla. Mot de Sylla a Crassus. Pompée, agé de vingt-trois ans, lève une armée de trois légions. Ses premières victoires. Il vient joindre Sylla, qui lui rend de grands honneurs. Antipathie entre Pompée et Crassus. Modestie et égards de Pompée pour Métellus Pius. Carbon consul pour la troisième fois avec le jeune Marius. Fabius, préteur, est brulé dans son palais a Utique. Avantages remportés par les lieutenants de Sylla. Il fait un traité avec les peuples d'Italie. Sa confiance. Massacres ordonnés par le consul Marius, et exécutés par Damasippus. Mort de Scévola, grand-pontife. Bataille de Sacriport, où Marius est défait par Sylla. Siége de Préneste. Sylla est reçu dans Rome. Efforts inutiles pour secourir Préneste. Norbanus et Carbon abandonnent l'Italie. Dernière bataille, livrée aux portes de Rome, entre Sylla et les Samnites. Changement dans les moeurs de Sylla. Six mille prisonniers sont massacrés par ses ordres. Rome remplie de meurtriers. Proscription. Cruauté de Catilina. Supplice horrible de Marius Gratidianus. Oppianicus exerce ses vengeances particulières a la faveur de la proscription. Caton, agé de quatorze ans, veut tuer Sylla. César proscrit, et sauvé par l'intercession d'amis puissants. Mot de Sylla a son sujet. Fin du siége de Préneste. Mort du jeune Marius. Sylla prend le surnom d'*Heureux*. Massacre exécuté par Sylla dans Préneste. Villes proscrites, vendues, rasées par Sylla. Pompée est envoyé en Sicile pour poursuivre les restes du parti vaincu. Mort de Carbon. Mort de Soranus. Douceur de Pompée. Générosité de Sthénius. Conduite tout a fait louable de Pompée en Sicile.

AFFAIRES DE ROME.

Pendant l'intervalle qui s'écoula depuis la mort de Marius jusqu'au retour de Sylla en Italie, la ville de Rome jouit d'une espèce de calme, n'étant tyrannisée que par une seule des deux factions qui déchiraient la républi-

que. Il y eut des exils, des violences, qui contraignirent les premiers du sénat de s'enfuir et de se disperser en différentes retraites, surtout dans le camp de Sylla; mais il n'y eut point de combat entre les citoyens.

Un autre mal, moins funeste sans doute qu'une guerre civile, mais néanmoins très-fâcheux en soi, affligea la ville et l'état : ce fut la chute du crédit public, et une banqueroute universelle. Au milieu des alarmes et des défiances continuelles qui régnaient dans Rome, on conçoit bien que les bourses durent se resserrer, et l'argent devenir rare. De plus, la perte de l'Asie, enlevée aux Romains par Mithridate, entraîna la ruine d'un grand nombre de citoyens, fermiers généraux et autres, qui avaient leurs établissements dans cette riche province. Le contre-coup s'en fit ressentir dans Rome. « Car il ne peut pas arriver [1], « comme le remarque Cicéron en parlant du « fait même dont il s'agit ici, que dans un état « plusieurs éprouvent des renversements de « fortune, qu'ils n'en enveloppent un plus « grand nombre encore dans leur disgrâce. » Ainsi personne ne payait; tout commerce, toute affaire était cessée : et le consul Flaccus [2], au lieu de remédier au mal, l'autorisa et l'augmenta en faisant ordonner par une loi que les débiteurs ne seraient obligés de payer que le quart de ce qu'ils devaient à leurs créanciers. Cette loi a été avec raison regardée comme infâme, abolissant la foi des conventions, sur laquelle est fondée toute la société humaine : et Velléius remarque que celui qui en était l'auteur en porta bientôt la juste peine, ayant été égorgé l'année suivante par Fimbria, dans Nicomédie, comme nous l'avons rapporté d'avance.

La rareté de l'argent et la difficulté des paiements firent penser à un remède qui est toujours dangereux : c'était d'altérer les monnaies, et d'en changer la valeur. Les diminutions et les augmentations successives devinrent si fréquentes, que personne ne pouvait savoir ce qu'il possédait. Les tribuns du peuple et les préteurs [1], s'étant assemblés pour délibérer sur cette affaire, dressèrent une ordonnance par laquelle ils fixaient les monnaies; et ils convinrent tous de monter, dans l'après-dîner, à la tribune aux harangues, et d'y publier en commun leur décret. Mais M. Marius Gratidianus, l'un des préteurs, et neveu du fameux Marius, au sortir de ce petit conseil, pendant que les autres s'étaient retirés chacun chez eux, vint à la place publique, et ayant publié l'ordonnance en son nom, il eut seul tout le mérite de ce qui avait été délibéré en commun.

Il est incroyable quel honneur ce décret lui fit auprès de la multitude [2]. On lui dressa des statues dans tous les coins des rues : et devant ces statues on offrait du vin et de l'encens, on y faisait brûler des cierges, comme s'il se fût agi d'honorer quelque divinité. Il comptait que le consulat ne pouvait lui manquer. Mais tous ces avantages qui revenaient à Gratidianus de sa fourberie n'empêchent pas Cicéron de le condamner avec une extrême sévérité. «Voilà, « dit-il, les cas qui déroutent souvent la plupart des hommes [3]; lorsque l'injustice ne « paraît pas atroce, et que le fruit qui en re« vient est très-grand. Ici, par exemple, Gra« tidianus ne trouvait pas que ce fût un grand « crime d'enlever à ses collègues et aux tri« buns du peuple le mérite de ce décret; et il « lui semblait extrêmement utile de parvenir « au consulat, comme il se flattait de s'y éle« ver par cette voie. Mais que les hommes « sachent une bonne fois qu'il faut que ce « qu'on juge utile ne renferme rien de vi« cieux, ou que ce qui est vicieux ne doit « point paraître utile. »

C'est à cette même année que Freinshémius rapporte, avec beaucoup de probabilité, l'affaire que Pompée eut à soutenir pour la défense de la mémoire et des biens de son père [4].

[1] « Non possunt unâ in civitate multi rem atque for« tunas amittere, ut non plures secum in eamdem cala« mitatem trahant. » (*Pro L. Manil.* n. 29.)

[2] Au. R. 666. — Vell. II, 23.

[1] Cic. de Offic. lib. 3, n. 80.

[2] [Plin. XXXIII, 9, pag. 627. — Sen. de Ira, III, 18.]

[3] « Hæc sunt quæ conturbant homines in delibera« tione nonnunquam, quum id in quo violatur æquitas, « non ita magnum; illud autem quod ex eo paritur, per« magnum videtur... sed omnium una regula est : aut il« lud quod utile videtur turpe ne sit; aut, si turpe est, « ne videatur esse utile. » (Cic. *de Offic.* lib. 3, cap. 81.)

[4] Plutarch. in Pomp.

Un accusateur prétendait que Pompeius Strabo s'était rendu coupable de péculat, et demandait qu'on recherchât dans ses biens ce qu'il s'était approprié des deniers publics. Nous avons vu que la conduite de ce général n'avait donné que trop de fondement à une pareille accusation. Le jeune Pompée était impliqué personnellement dans cette affaire, mais pour de bien petits objets, pour quelques filets de chasseur, et quelques livres, que l'on disait qu'il avait reçus à la prise d'Asculum. Les plus célèbres orateurs de Rome parlèrent pour Pompée dans cette cause, Philippe, alors assez avancé en âge, Carbon, qui fut consul l'année d'après celle-ci, et Hortensius, dont la gloire naissante effaçait déjà celle de ses anciens. Pompée lui-même, qui n'avait alors que vingt ans, s'y acquit beaucoup de réputation. Il eut lieu d'y parler plusieurs fois, et le fit toujours avec des grâces infinies, tempérant la vivacité de la jeunesse par un air de gravité et de maturité anticipée. Le préteur Antistius, qui présidait au jugement, en fut si charmé, que pendant l'instruction du procès il conclut le mariage de sa fille avec le jeune accusé. La chose fut sue, et lorsqu'il prononça sentence d'absolution, tout le monde y répondit par l'acclamation usitée chez les Romains pour les noces [1]. Réellement le mariage se fit, et Antistia fut la première femme de Pompée.

Ce fut donc en cette occasion que Pompée reçut les premiers témoignages de cette bienveillance du peuple romain, qui s'accrut toujours dans la suite, et qui l'accompagna non-seulement pendant sa vie, mais même au delà du tombeau. Bien des qualités, dit Plutarque, lui méritèrent cette affection universelle : une conduite sage et modeste, beaucoup de goût et d'adresse pour les exercices de l'art militaire, une éloquence naturelle et insinuante, un caractère de fidélité propre à lui attirer la confiance, un commerce doux et aisé. Car jamais personne ne demanda d'une façon moins importune ni ne rendit service de meilleure grâce. Il savait donner sans faste [2], et recevoir avec dignité.

Tel est le portrait que Plutarque fait de Pompée. C'est dommage que la vérité y manque par rapport au trait le plus essentiel : je veux dire le caractère de droiture et de bonne foi. Nous verrons dans sa vie bien des faits qui démentent cet éloge, le plus difficile de tous à mériter, pour quiconque veut parvenir à une grande élévation, ou s'y soutenir. Il paraîtra au contraire qu'il ne cherchait le plus souvent qu'à sauver les dehors de la probité, mais au fond il était homme sur l'amitié et sur les paroles duquel il n'y avait pas lieu de compter beaucoup.

Je reviens à sa jeunesse, qui à la réalité du mérite joignait la puissante recommandation de toutes les grâces de cet âge. Sa physionomie était douce et majestueuse : un air plein de feu et tout à fait aimable découvrait en même temps des sentiments nobles et élevés. Il n'y avait pas jusqu'à sa manière de rejeter ses cheveux en arrière, aux mouvements tendres et vifs de ses yeux dont on ne fût charmé : on lui trouvait de la ressemblance avec les statues d'Alexandre ; on lui donnait même le nom de ce grand conquérant, et il en était très-flatté. L'orateur Philippe en plaidant pour lui dans la cause dont je viens de parler, dit qu'il ne fallait pas s'étonner si un Philippe aimait un Alexandre.

Pompée était fait pour être aimé ; et il n'avait pas plus tôt commencé à paraître dans les armées, qu'il s'était gagné le cœur des soldats. Son père s'en trouva bien dans une occasion des plus importantes. Lorsqu'il était campé en présence de Cinna qui assiégeait Rome, comme je l'ai rapporté plus haut, Cinna, par ses intrigues, entreprit de débaucher les troupes de son adversaire. Un certain L. Térentius, qui logeait dans la même tente avec le jeune Pompée, devait le tuer ; et d'autres s'étaient chargés de mettre le feu à la tente du général. Pompée fut averti de ce noir projet en soupant, et il fut assez maître de lui-même pour ne laisser paraître aucun trouble et ne donner aucun soupçon à Térentius qui était à la même table : il continua même le repas avec encore plus de gaîté qu'auparavant. Le temps de se coucher étant venu, il se déroba de sa tente sans que son compagnon s'en aperçût, et alla doubler la garde autour

[1] Thalassio.

[2] Προσῆν αὐτοῦ ταῖς χάρισι καὶ τὸ ἀνεπαχθὲς διδόντος, καὶ τὸ σεμνὸν λαμβάνοντος. (*Pomp.* § 1.)

de celle de son père. Cependant Térentius s'étant levé, s'approcha du lit de Pompée, et donna plusieurs coups d'épée dans les matelas. En même temps tous ceux qui étaient du complot soulevèrent l'armée, et comme le général en était fort haï, déjà tous se préparaient à l'abandonner, et on pliait les tentes pour partir. Strabo n'osait se montrer, mais son jeune fils, courant par tout le camp, travaillait à apaiser les esprits, et mêlait les larmes aux prières. Enfin, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait les fléchir, il se coucha par terre tout le long de la porte du camp, leur déclarant que s'ils voulaient sortir, il faudrait qu'il lui passassent sur le corps. Ce spectacle les attendrit; et excepté huit cents qui se rendirent auprès de Cinna, tous demeurèrent fidèles. Voila ce que Plutarque rapporte de plus mémorable sur les premiers commencements du grand Pompée. Nous allons bientôt le voir à la tête des armées général presque avant d'avoir été soldat.

L'année 666 eut des censeurs, qui furent L. Marius Philippus et M. Perperna[1]. Ces magistrats se gouvernèrent selon les impressions de Cinna; et Philippe n'eut pas honte de rayer du catalogue des sénateurs Ap. Claudius, son oncle, dont le mérite égalait la naissance: mais il avait été accusé par un tribun et dépouillé du commandement qu'il exerçait, en haine de son attachement pour le parti de la noblesse et de Sylla. Voilà ce qui lui attira la dégradation du rang de sénateur, et une flétrissure honteuse, non pas pour lui, mais pour Philippe qui, ayant accepté la censure des mains du tyran de Rome, agissait conséquemment en approuvant les actes de la tyrannie. Ces mêmes censeurs firent le dénombrement des citoyens, qui se trouvèrent monter à quatre cent soixante-trois mille: nombre beaucoup plus grand que les précédents, sans doute à cause des peuples d'Italie nouvellement associés au droit de bourgeoisie romaine. Ils nommèrent prince du sénat L. Valérius Flaccus, qui était de la même famille que le consul. Cette nomination prouve que Scaurus, ci-devant prince du sénat, était mort; car celui qui avait une fois reçu ce titre d'honneur le gardait pendant toute sa vie.

[1] Cic. pro domo, 83, 84.

L'année suivante[1], pendant laquelle Cinna fut consul pour la troisième fois avec Carbon, on reçut à Rome des lettres de Sylla qui répandirent l'alarme. Ce général, après la prise d'Athènes, et les victoires de Chéronée et d'Orchomène, se voyant en état de se faire craindre, écrivit au sénat une lettre de plaintes et de reproches, conservant toujours néanmoins le caractère de modération dont il s'était fait honneur jusqu'alors. Il rappelait tous les services rendus à la république, soit dès le temps qu'il n'était encore que questeur dans la guerre de Numidie, soit depuis, en différents grades, contre les Cimbres, en Cilicie, dans la guerre sociale, soit enfin pendant son consulat. Il relevait beaucoup ses exploits récents contre Mithr date, et faisait un dénombrement de toutes les provinces qu'il avait conquises sur ce prince, la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie. Il insistait particulièrement sur l'asile donné par lui dans son camp à ces illustres fugitifs que les violences de Cinna avaient chassés de Rome et de l'Italie. Il opposait à tant de services si importants les traitements indignes qu'il avait soufferts, son honneur flétri par un décret qui le déclarait ennemi de la patrie, sa maison détruite, ses amis massacrés, sa femme et ses enfants réduits à s'enfuir à travers mille périls pour venir chercher auprès de lui leur sûreté. Il terminait sa lettre par dire qu'il allait revenir incessamment pour venger et les siens et la république, et punir de tant d'injustices et de cruautés ceux qui en étaient les auteurs; mais que tous les autres citoyens, anciens et nouveaux, n'avaient rien à craindre de sa part.

Les ennemis de Sylla avaient déjà fait de grands préparatifs et amassé des troupes de terre et de mer, des provisions de guerre et de bouche, pour se mettre en état de lui résister lorsqu'il repasserait en Italie. Ils ne purent néanmoins empêcher que sa lettre ne fût lue dans le sénat, et que les esprits n'y inclinassent à la paix. L. Valérius Flaccus, prince du sénat, fit un discours à ce sujet pour exhorter la compagnie à travailler à la réconciliation des deux partis; et ceux qui aimaient

[1] An. R. 667.
[2] Appian. Civil. lib. 1.

Sylla, ceux qui le craignaient, et tout ce qu'il y avait de gens de bien s'étant rangés à l'avis de Flaccus, il fut résolu d'envoyer une députation à Sylla, pour le prier, au nom du sénat, de vouloir bien se réconcilier avec ses adversaires, et pour lui promettre toutes les sûretés qu'il pouvait souhaiter.

Le sénat exigea aussi des consuls qu'ils promissent de ne plus faire de nouvelles levées jusqu'à ce que Sylla eût répondu aux propositions qu'on lui faisait : mais, bien loin de tenir leur parole, s'étant fait continuer consuls l'un et l'autre pour l'année suivante, ils coururent toute l'Italie, assemblant des troupes et les faisant passer en diligence sur les côtes de Dalmatie, dans le dessein d'aller de là par terre à la rencontre de Sylla. La mort de Cinna dérangea ce projet. Voici comment elle arriva.

La première division de son armée était déjà en Dalmatie [1]; mais la seconde, ayant été battue de la tempête et rejetée sur les côtes d'Italie, les soldats se débandèrent, disant qu'ils ne voulaient point aller faire la guerre contre leurs concitoyens. Les autres, qui étaient à Ancône, suivirent cet exemple, et déclarèrent qu'ils ne passeraient point la mer. Cinna, alors consul pour la quatrième fois, s'emporte violemment contre les mutins, et, les ayant assemblés, il entreprend de leur faire des reproches et d'agir d'autorité. Il ne savait pas qu'une puissance usurpée est toujours précaire et dépendante, et que la fermeté est dangereuse, et le plus souvent impraticable à l'égard de ceux qui ne se croient point obligés par les lois à demeurer soumis. D'ailleurs ses soldats étaient aigris contre lui à l'occasion du jeune Pompée [2], qui, étant venu dans son camp, et s'y croyant en péril, s'était dérobé secrètement. Comme il avait disparu tout d'un coup, les troupes, qui l'aimaient, en furent extrêmement inquiètes, et ne doutèrent point que Cinna ne l'eût fait tuer. Ainsi, lorsqu'il prétendit les réprimander, bien loin de l'écouter avec soumission, elles se soulèvent et commencent à lancer sur lui des pierres. Cinna veut s'enfuir : mais, se voyant poursuivi par un centurion qui avait l'épée nue à la main, il se jette à ses genoux, et lui présente une bague de grand prix qu'il avait au doigt. « Je ne suis point venu ici, lui dit brutale« ment l'officier, pour signer un acte [1], mais « pour délivrer la république du plus cruel et « du plus injuste de tous les tyrans; » et en même temps il le perça de son épée [2]. C'était un gain pour Cinna, comme le remarque Velleïus, de périr dans une sédition de soldats : il méritait les plus grands supplices, et il ne pouvait les éviter, s'il fût tombé entre les mains de Sylla vainqueur. Mais, quant aux éloges que le même Velleïus donne à son courage et à sa bravoure, je doute que l'on doive y souscrire. Dans tout ce qu'a fait Cinna je ne vois que les intrigues d'un factieux; et s'il domina pendant trois ans dans Rome, il en fut redevable à l'absence de Sylla, et non pas à son propre courage.

Carbon, resté seul à la tête du parti, se trouva d'abord fort embarrassé. Il fit revenir les troupes qui étaient en Dalmatie [3]; mais, pour lui, il ne se hâtait point d'aller à Rome tenir les assemblées, et se faire élire un collègue en la place de Cinna. Il fallut que les tribuns le menaçassent d'une ordonnance du peuple qui le destituerait lui-même. Il vint enfin. Mais différents empêchements, de prétendus mauvais présages, quelques coups de tonnerre ayant rompu par deux fois les assemblées, il demeura seul consul. C'était là sans doute son but. Carbon n'avait point appris par le malheur de Cinna à modérer son ambition, et il le surpassa en cruauté [4]. Sex. Lucilius, tribun du peuple de l'année précédente, qui lui avait résisté en quelques occasions, fut précipité du haut du roc Tarpéien par ordre de Popillius Lænas, actuellement tribun, et sans doute à l'instigation du consul; et les collègues de ce même Lucilius, se voyant accusés, et ayant pris le parti de s'enfuir auprès de Sylla, furent condamnés à l'exil.

Cependant arriva la réponse de Sylla. Il déclarait « qu'il ne pouvait jamais être ami de

[1] An. R. 668.
[2] Plutarch. in Pomp.

[1] Les anciens mettaient leur cachet ou leur sceau aux actes qu'ils signaient, et ce cachet était ordinairement la bague qu'ils portaient au doigt.
[2] Vell. II, 24.
[3] Appian.
[4] Vell. II, 24.

« gens couverts de crimes, et auteurs de tant « de violences [1] : que néanmoins, si la répu« blique voulait leur sauver la vie, il ne s'y « opposait point : que, pour ce qui était de sa « propre sûreté, il s'en reposait sur la bien« veillance de son armée. » (Paroles remarquables, dit Appien, et qui faisaient entendre clairement qu'il ne prétendait point licencier ses troupes, et que son dessein était de se rendre maître de la république). Il ajoutait « qu'il « était juste qu'on lui rendit ses biens, le sa« cerdoce, et tous les autres honneurs dont « ses ennemis l'avaient dépouillé. » Il chargea quelques-uns des siens d'aller porter cette réponse à Rome; et ils partirent avec les députés du sénat. A leur arrivée à Brindes, ils apprirent la mort de Cinna, et le trouble où toutes choses étaient dans la ville. En conséquence ils ne jugèrent pas à propos d'aller plus avant, et ils s'en retournèrent sur-le-champ vers leur général. Les députés du sénat portèrent donc seuls la réponse de Sylla, qui parut équitable et modérée; mais Carbon voulait la guerre, et il l'emporta. Ainsi tout se prépara dans l'Italie pour faire une vigoureuse résistance à Sylla qui approchait.

Carbon même voulut prendre une précaution singulière, et exiger des otages de toutes les villes et de toutes les colonies pour s'assurer de leur fidélité. Mais le sénat s'opposa avec vigueur à un projet dont l'exécution allait mettre entre les mains d'un cruel toute la fleur de la jeunesse de l'Italie [2]; et Carbon fut obligé de céder. Il avait même trouvé de la résistance dans un magistrat municipal, dont la fermeté a été justement vantée : car, ce consul étant venu à Plaisance pour demander des otages, M. Castricius, qui était revêtu de la première charge dans cette ville, refusa nettement d'obéir. Carbon, indigné, usa de menaces, et lui dit qu'il avait bien des épées à ses ordres. *Et moi*, répondit tranquillement Castricius, *j'ai bien des années* : témoignant qu'il craignait peu de perdre ce faible reste de vie qu'il pouvait encore espérer. Soit que cette réponse imposât à Carbon, et le touchât de quelque pudeur, soit qu'il fût mal accompagné, soit enfin qu'il craignît le sénat, il n'osa pas pousser la chose plus loin, et Castricius en fut quitte pour la menace.

Pendant cette même année il s'était fait en Espagne et en Afrique quelques légers mouvements en faveur de Sylla, mais qui n'avaient point eu de suite. Crassus, alors fort jeune, était auteur de ceux d'Espagne.

Nous avons dit que son père et son frère aîné avaient été tués lorsque Marius et Cinna se rendirent maîtres de Rome. Il eut lui-même de la peine à se sauver avec trois amis et dix esclaves; et comme il avait été quelques années auparavant en Espagne [1], et qu'il s'y était fait des connaissances lorsque son père y commandait les armées, il résolut de s'y retirer. Mais en arrivant il trouva la terreur répandue partout; et la cruauté de Marius n'y était pas moins redoutée que si on l'eût vu lui-même présent sur les lieux. Crassus n'osa donc se faire connaître; et ayant rencontré proche de la mer dans les terres d'un certain Vibius, une grande caverne, il s'y enferma avec son monde. Mais il fallait vivre : il envoya donc un esclave pour sonder les dispositions de Vibius. Celui-ci, généreux ami, fut charmé d'apprendre que Crassus eût échappé aux fureurs de Marius; et, pour ne le point découvrir, il s'abstint de l'aller voir, et chargea l'intendant de sa terre de faire préparer tous les jours de quoi manger pour quatorze personnes, de porter ce qu'il aurait préparé auprès d'une certaine pierre, et de se retirer ensuite sans rien examiner, le menaçant de la mort s'il se montrait curieux, et lui promettant la liberté, s'il était fidèle. La chose s'exécuta ainsi. L'intendant apportait tous les jours la provision sans voir personne; mais il était vu. Crassus et ses gens étaient bien attentifs au moment où le pourvoyeur devait paraître. Lorsqu'il s'était retiré, on allait prendre ce qu'il avait apporté, et on faisait bonne chère; car Vibius avait donné ses ordres pour que son hôte fût bien traité. Du reste ils n'étaient point mal logés. La caverne était spacieuse et commode. Elle avait une fontaine d'eau très-claire et très-bonne; et on y recevait le jour par de grandes fentes en plusieurs endroits. Crassus passa

[1] Appian.
[2] Liv. Epit lib. 84. — Val. Max. lib. 6, cap. 1-10.

[1] Plut. in Crasso.

huit mois dans cette retraite. Lorsqu'il eut appris la mort de Cinna, il se fit connaître ; et bientôt il eut assemblé deux mille cinq cents hommes, avec lesquels il parcourut différentes villes d'Espagne. Mais comme ces forces n'étaient pas suffisantes pour qu'il pût se maintenir dans le pays, il passa en Afrique, où Métellus Pius avait formé un corps d'armée considérable. Il n'y resta pas longtemps; et s'étant brouillé avec Métellus, il alla se rendre auprès de Sylla, qui l'accueillit et le considéra beaucoup.

Métellus ne fit pas non plus de grands exploits en Afrique. Il en fut chassé par le préteur C. Fabius, et obligé de venir regagner sa première retraite des montagnes de Ligurie [1], où il demeura caché jusqu'à l'arrivée de Sylla. Alors il alla le joindre; et comme il avait le titre de proconsul, Sylla le traita d'égal, et lui fit rendre les mêmes honneurs qu'on lui rendait à lui-même. Ce ne fut que l'année suivante, sous le consulat de Scipion et de Norbanus, que Sylla arriva en Italie.

L. CORNELIUS SCIPIO ASIATICUS [2].
C. NORBANUS.

Si Carbon ne s'était pas fait continuer dans le consulat pour la troisième fois, du moins il avait eu attention à se donner des successeurs entièrement dévoués à son parti [3]. Le premier usage que les nouveaux consuls firent de leur autorité, ce fut de faire rendre par le sénat un décret pour ordonner que toutes les armées fussent licenciées. C'était bien entendre leurs intérêts : car, si cet ordre eût été exécuté, il était indubitable que ceux qui étaient actuellement en possession du gouvernement ne manqueraient pas de s'y maintenir. Ils eurent soin aussi de faire leur cour aux nouveaux citoyens : ils distribuèrent les affranchis dans les trente-cinq tribus. Ces mesures de politique étaient bien prises : mais la force seule pouvait décider la querelle.

Ils le savaient ; aussi firent-ils des amas prodigieux de troupes ; et Sylla avait écrit dans ses mémoires qu'en passant en Italie il se trouva en tête quinze généraux, et quatre cent quarante cohortes, c'est-à-dire, deux cent vingt mille hommes de pied [1]. Pour lui, il n'avait que ses cinq légions avec quelques troupes auxiliaires d'Achaïe et de Macédoine, et six mille chevaux : le tout faisant environ quarante mille hommes. Cependant, avec des forces si inégales, il était plein de confiance.

Une seule chose l'inquiétait ; c'est qu'il craignait que ses soldats, dès qu'ils seraient arrivés en Italie, ne se débandassent et ne se retirassent chacun chez soi. Ils prirent soin de lui ôter cette crainte en s'offrant d'eux-mêmes à lui prêter serment qu'ils demeureraient à leur drapeau, et qu'ils n'exerceraient aucun ravage dans l'Italie. Bien plus, comme ils pensérent qu'il pouvait avoir besoin d'argent, ils voulurent se cotiser pour lui faire une somme considérable; mais il les remercia de leur bonne volonté, déclarant que leur fidélité et leur attachement tenaient lieu de tout.

Sylla partit de Dyrrachuim avec une flotte de douze cents voiles, et aborda heureusement, les uns disent à Brindes, les autres à Tarente. Peut-être sa flotte se partagea-t-elle, et entra moitié dans l'un de ces ports, moitié dans l'autre. Il ne perdit point de temps; et dès que ses troupes se furent reposées, il marcha en avant et traversa une grande partie de l'Italie, faisant observer une si exacte discipline, que l'on eût dit qu'il venait comme ministre de paix plutôt que comme chef de guerre. Les villes, les campagnes, les hommes, tout fut ménagé avec un extrême soin : ce qui fit grand honneur à ses armes, et commença à prévenir en faveur de son parti. La tyrannie injuste et cruelle de ses adversaires lui avait préparé les voies. Rome et l'Italie ne regardaient pas comme un médiocre avantage de changer de maître ; et désespérant du retour de la liberté, elles soupiraient après une douce servitude. Sylla pénétra jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacle; et ce fut là que Métellus Pius le joignit, lui amenant non un grand renfort de troupes, mais un accroissement d'honneur et de réputation : car, comme Métellus était fort estimé, et passait pour un excellent citoyen,

[1] Liv. Epit. — Appian.
[2] An. R. 669; av. J. C. 83.
[3] Liv. Epit.

[1] Plut. in Syl.

on ne doutait point que le parti qu'il embrassait ne fût le meilleur [1], et un associé tel que lui en valut un grand nombre d'autres à Sylla.

Ce général, aussi habile politique que grand homme de guerre, voulant continuer à mériter la bienveillance par des procédés pacifiques [2], ne se vit pas plus tôt en présence du consul Norbanus dans la Campanie, qu'il lui envoya des députés pour traiter d'accommodement. Le consul se conduisit brutalement, et maltraita les députés de Sylla. Il ne pouvait pas mieux le servir. Les soldats de Sylla, entrant en indignation, attaquèrent l'armée de Norbanus avec tant de furie, qu'ils la renversèrent en un moment. Sept mille hommes restèrent sur place, le camp fut pris, le consul fut obligé de s'enfuir à Capoue; et du côté de Sylla, la perte ne fut que de six-vingts hommes. Cette victoire, si grande en elle même, fut encore très-importante par ses suites. Elle confirma les troupes de Sylla dans l'attachement pour leur général, et rien ne contribua plus à les rendre fidèles à leur serment et à les empêcher de penser à se débander.

Peu de temps après cette action, le Capitole fut brûlé en une nuit, sans que l'on ait jamais pu découvrir les auteurs de l'incendie. Il est difficile de croire que le hasard ait été la seule cause de ce fâcheux événement, surtout si l'on observe qu'il avait été prédit à Sylla. Car un esclave, qui se prétendait inspiré, vint le trouver dans son camp, et après lui avoir promis la victoire de la part de la déesse Bellone, il ajouta que, s'il ne se hâtait, le Capitole serait brûlé; et il fixa le jour, qui fut réellement, comme il l'avait prédit, le 6 juillet. Cette prédiction pourrait bien marquer un complice, ou du moins un homme informé du complot. L'incendie du Capitole passa pour un présage sinistre et une preuve de la colère céleste, aussi bien que plusieurs autres événements prétendus merveilleux, que la superstition des anciens historiens leur fait accumuler sans mesure. Pour nous, il ne nous convient que de les mépriser, ou comme fabuleux, ou comme des accidents naturels qu'ils interprétaient arbitrairement, et qui le plus souvent n'effrayaient que parce qu'on n'en connaissait pas la cause. Avec le Capitole furent brûlés les livres sibyllins, gardés jusque-là religieusement, parce qu'on était persuadé qu'ils contenaient les destins de l'empire.

Le premier succès qu'avait eu Sylla dut sans doute lui donner beaucoup de nouveaux partisans. C'est à ce temps que je rapporte, d'après Freinshemius, le changement de Céthégus, qui avait été autrefois violent adversaire de Sylla, tellement qu'il était l'un des douze qui furent déclarés ennemis publics avec Marius par décret du sénat, et dont la tête fut mise à prix. Ce même homme vint alors se présenter comme suppliant devant Sylla, et offrit ses services pour tout ce qui lui serait ordonné. C'était un caractère intrigant et factieux, dont nous aurons lieu de parler encore dans la suite.

C'est à ce même temps aussi qu'il faut rapporter la trahison de Verrès [1], questeur de Carbon. Quoique Carbon ne fût plus consul, il avait un commandement dans la Gaule cisalpine. Verrès, que le sort lui avait donné pour questeur ou trésorier dès l'année précédente, reçut l'argent, vint dans le camp de son général; et à la première occasion il passa du côté des adversaires, sans oublier la caisse militaire, dont il fit son profit. C'est ainsi que ce brigand, qui devait un jour ravager la Sicile, faisait son apprentissage de vols et de rapines dans les circonstances les plus odieuses; car, selon ce que nous avons remarqué ailleurs, les lois romaines mettaient une liaison étroite entre le questeur et son consul. On la comparait à celle que la nature a mise entre un fils et son père. Ainsi, l'infidélité de Verrès envers Carbon devenait infiniment criminelle. Le traître la colorait du prétexte de zèle pour le meilleur parti. Mais Cicéron lui montre ce qu'il aurait dû faire, si c'eût été là son motif, par l'exemple de M. Pison, qui, étant destiné par le sort à être questeur de L. Scipion, successeur de Carbon dans le consulat, ne voulut point toucher l'argent, ni aller à l'armée, satisfaisant ainsi à son incli-

[1] Diod. apud. Vales.
[2] Plut. in Syl.

[1] Appian.
[2] Cic. in Verr. lib. 1, n. 34-40.

nation pour la cause des nobles sans préjudicier à des engagements, que tout homme de bien regardait comme sacrés. L'action de Verrès est donc une trahison des mieux caractérisées, et Cicéron en fait sentir l'énormité per des maximes tout à fait judicieuses. « Il n'y a point[1], dit-il, d'embûches plus cachées ni plus inévitables que celles qui se « déguisent sous les dehors de l'amitié et des « liaisons les plus saintes. Car, pour ce qui « est de celui qui se déclare votre adversaire, « vous pouvez aisément vous garantir de ses « coups avec de la précaution ; au lieu que la « perfidie domestique et intestine, non-seu- « lement ne se découvre point, mais vous « accable avant que vous ayez pu vous mettre « sur vos gardes. La trahison doit par consé- « quent révolter tous les hommes. C'est l'en- « nemi commun de tous[2], que celui qui s'est « montré l'ennemi des siens. Jamais aucun « homme sensé n'a cru devoir se fier à un « traître. Aussi Sylla éloigna-t-il Verrès de « sa personne ; et si dans la suite il lui per- « mit de s'enrichir des biens de quelques « proscrits, il le récompensa comme un traî- « tre, mais il se donna bien de garde d'avoir « confiance en lui comme en un ami. »

Le premier avantage que Sylla avait remporté fut bientôt suivi d'un second, plus considérable encore, et qui lui coûta moins[3]. Se trouvant campé vis-à-vis de L. Scipion près de Téanum[4], il entama avec lui une seconde négociation, soit de bonne foi, soit, comme il y a plus d'apparence, pour l'amuser et avoir le temps et l'occasion de lui débaucher son armée. Les deux généraux eurent une entrevue dans laquelle on convint apparemment de quelques préliminaires, puisqu'il y eut suspension d'armes, et des otages donnés de part et d'autre. Seulement le consul dit qu'il ne pouvait rien conclure sans prendre l'avis de son collègue; et Sertorius fut dépêché pour ce sujet à Norbanus. Sertorius n'était pas aisé à tromper : il avertit Scipion d'être en garde contre les ruses de son ennemi ; et, chemin faisant, ayant trouvé l'occasion de s'emparer de la ville de Suessa, qui avait pris le parti des adversaires, il le fit moins peut-être pour se rendre maître d'un poste important que pour troubler une paix qu'il craignait plus que la guerre. La suite vérifia ses soupçons. Sylla s'étant plaint de la prise de Suessa comme d' une infraction de la trêve, Scipion lui rendit ses otages, convenant ainsi qu'il était en tort, et qu'il avait manqué à ses engagements. Ce fait est une époque remarquable, qui sera rappelée par Sylla lors de la proscription.

Toute cette conduite de Scipion indisposa contre lui son armée, qui était déjà à demi gagnée par les soldats du parti contraire; car ceux-ci, dressés à ce manége par leur général, et semblables, dit Plutarque, à des oiseaux privés qui attirent les autres dans le piége, avaient profité de la trêve pour corrompre les troupes du consul par argent, par promesses, par toute sorte de voies. Ainsi Sylla s'étant présenté avec vingt cohortes aux portes du camp ennemi, elles lui furent ouvertes; il entra sans tirer l'épée, et toute l'armée de Scipion, composée de vingt mille hommes, passa sous ses drapeaux. Le consul, dupe de sa crédulité et abandonné de tous, resta seul dans sa tente avec son fils. Sylla usa généreusement de ses avantages, et renvoya les deux prisonniers en toute liberté. Il traita de même, soit dans cette occasion, soit dans quelque autre, le brave Sertorius, qui, voyant quel train les affaires prenaient en Italie, et jugeant, par l'incapacité des généraux, que tout irait de mal en pis, résolut de se retirer en Espagne, dont le commandement lui était échu après sa préture, et là de s'assurer un asile et pour lui-même et pour ses amis.

Sylla, par la retraite de Sertorius, eut le champ libre; et débarrassé du seul adversaire qui aurait été capable de lui tenir tête, s'il eût

[1] « Nullæ sunt occultiores insidiæ, quàm eæ quæ latent in simulatione officii, aut in aliquo necessitudinis « nomine. Nam eum qui palam est adversarius, facilè « cavendo vitare possis. Hoc verò occultum, intestinum « ac domesticum malum, non modò non existit, verùm « etiam opprimit antequàm prospicere atque explorare « potueris. » (Cic. lib. 1, *in Verr.* n. 39)

[2] « Omnium est communis inimicus, qui fuit hostis « suorum. Nemo unquam sapiens proditori credendum « putavit. Sylla habuit honorem ut proditori, non ut « amico fidem. » ; Ibid., n. 38.)

[3] Plutarch. et Appian.

[4] Tiano dans la terre de Labour, province du royaume de Naples.

eu autant de considération et d'autorité que de mérite, il n'eut pas de peine à vaincre les autres, mêlant toujours la ruse et la force, l'épée et l'intrigue. Carbon le connaissait bien, et disait « que dans le seul Sylla il avait à com« battre un lion et un renard ; mais qu'il crai« gnait bien plus le renard que le lion. »

La puissance des ennemis de Sylla était néanmoins formidable, et il avait besoin de plusieurs corps d'armée et de plusieurs généraux pour leur résister. Il chargea donc Crassus d'aller dans le pays des Marses lui lever et assembler des troupes. Comme il fallait passer à travers les ennemis, Crassus lui demanda une escorte. *Je vous donne pour escorte*, lui répondit Sylla, *votre père*, *votre frère*, *et tous vos proches*, *tués indignement et dont je poursuis la vengeance*[1]. Crassus, piqué de cette vive repartie, se mit en marche sur-le-champ; et, ayant traversé courageusement et heureusement les ennemis, il arriva dans le pays des Marses, fit des levées considérables, et rendit en plusieurs occasions d'importants services à Sylla.

Un autre jeune Romain, plus jeune encore que Crassus, se distingua bien davantage. C'est Pompée, qui, alors âgé seulement de vingt-trois ans, prouva que dans les génies supérieurs la vertu n'attend pas la maturité de l'âge[2]. Il était dans le Picénum[3]; et voyant que les citoyens les plus illustres et les plus gens de bien se rendaient de toutes parts dans le camp de Sylla, comme dans un port où ils allaient chercher leur sûreté, pour lui, il crut ne devoir pas s'y présenter comme ayant besoin de secours, mais au contraire y mener du renfort, et s'y faire considérer sur le pied d'un ami utile et en état de rendre service. Le Picénum était plein de ses clients[4]; et il s'était acquis une estime universelle en ce qui regarde le mérite militaire, ne connaissant ni l'oisiveté ni les délices, mais occupé nuit et jour des exercices les plus propres à former un guerrier. Simple et même austère dans son genre de vie, jusqu'à s'abstenir du bain, qui passait dans ces temps-là presque pour une nécessité, il ne mangeait point couché sur un lit selon l'usage, mais assis; il donnait au sommeil moins que la nature n'exige, et il ne connaissait, en un mot, d'autre délassement que le changement de travail.

S'étant donc fait un grand nom par cette conduite, dès qu'il commença à sonder les habitants du Picénum, il les trouva prêts à marcher sous ses ordres, et un certain Vindius[1]; l'ayant traité de jeune écolier qui voulait faire le harangueur, fut sur-le-champ mis en pièces par les assistants, Pompée profita de cette disposition des esprits; et, sans avoir reçu de personne le droit de commander, mais s'établissant lui-même général[2], il se fait dresser un tribunal au milieu de la place d'Auximum : de là il chasse les Ventidius, premiers citoyens de cette ville, qui tenaient pour Carbon; puis il lève des soldats, les distribue par compagnies et par cohortes; et, ayant parcouru les villes du voisinage, qui toutes allèrent au-devant de ses désirs, il eut bientôt formé trois légions, bien pourvues de vivres, de chariots et de toutes les munitions nécessaires. Alors il partit pour aller joindre Sylla, non pas en diligence, ni comme cherchant à se dérober à la poursuite des ennemis, mais séjournant autant qu'il pouvait lui être commode, ravageant les terres de ceux du parti contraire, et attirant au sien tous ceux qui étaient capables de se laisser gagner.

Trois armées commandées par trois généraux, Brutus, Cœlius, et Carrinas, se concertèrent pour l'envelopper. Pompée prit son parti en habile capitaine. Il alla avec toutes ses forces attaquer le seul Brutus, et le mit en fuite, ayant fait preuve de bravoure personnelle dans le combat, et tué de sa main un cavalier gaulois qui s'avançait hors des rangs. Après qu'il se fut ainsi débarrassé de cette armée, la mésintelligence entre les chefs le délivra des deux autres, qui s'en allèrent chacune de leur côté. Le consul Scipion, qui avait profité de la liberté que Sylla lui avait rendue pour se mettre à la tête d'une nouvelle armée,

[1] Plutarch. in Crasso.
[2] Plutarch. in Pomp.
[3] Marche d'Ancône.
[4] Dio apud Vales.

[1] Plutarch.
[2] Osime.

vint aussi à la rencontre du jeune général. Mais il éprouva en cette occasion le même sort qu'il avait eu vis-à-vis de Sylla ; toutes ses troupes l'abandonnèrent. Enfin, auprès de la rivière d'Esis [1], Pompée défit un gros corps de cavalerie commandé par Carbon en personne.

Sylla ne savait encore rien de tous ces succès ; et, à la première nouvelle qu'il eut des mouvements de Pompée, craignant pour un jeune homme sans expérience, qu'il voyait environné de tant d'ennemis, il se mit en marche pour aller le secourir. Lorsque Pompée le sut peu éloigné, il commanda aux officiers de faire prendre les armes aux soldats, et de les ranger dans le meilleur ordre, afin que le coup d'œil pût être agréable à Sylla ; car il espérait en recevoir de grands honneurs, et il en reçut qui passaient encore son attente. En effet, lorsque Sylla le vit s'avancer vers lui avec des troupes lestes, bien équipées, pleines de courage, et à qui leurs victoires avaient encore inspiré un air de joie et de triomphe, il en fut si charmé, que Pompée l'ayant salué en lui donnant, comme il convenait, le nom d'*imperator* [2], il lui rendit le même salut et le qualifia du même titre ; et il garda toujours avec lui dans la suite cette manière de procéder. Pompée était presque le seul entre toute cette noblesse et tant d'hommes illustres qui environnaient Sylla, pour qui il se levât et se découvrît.

Ces honneurs singuliers piquèrent de jalousie Crassus, qui n'en recevait pas de pareils ; et ce fut là la source d'antipathie qui régna longtemps entre eux. Crassus n'avait pourtant pas lieu de se plaindre [3]. Ses services n'égalaient pas ceux de Pompée; et de plus son avarice et son âpreté pour l'argent, vices qui parurent en lui dès la première jeunesse, et qui s'accrurent toujours avec l'âge, déparaient tout ce qu'il pouvait faire de louable.

Pompée ne s'oublia pas au milieu de tant

[1] Le Fiumesino.

[2] Ce mot signifie *général* : et, dans un sens plus étroit, c'était un titre d'honneur qui se donnait à ceux qui avaient remporté quelque victoire considérable. C'est dans ce second sens que Sylla le donne à Pompée.

[3] Plutarch. in Crasso.

de gloire [1]; et Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule cisalpine pour y prendre la place de Métellus Pius, qui manquait de feu dans les opérations, et n'avançait pas beaucoup les affaires, il eut assez de modération pour représenter qu'il ne convenait pas de déplacer un homme qui le surpassait par l'âge et par une réputation faite depuis longtemps. Il ajouta que cependant, si Métellus le demandait pour collègue, il ne refuserait pas de marcher. La chose s'exécuta selon ce plan ; et Pompée étant venu en Gaule, non-seulement y fit de belles actions par lui-même, mais ranima et réchauffa par son activité la lenteur de Métellus.

Cependant de nouveaux consuls entrèrent en charge, Marius le fils, et Carbon, qui reprit les faisceaux consulaires pour la troisième fois. Marius était fort jeune, et les auteurs qui lui donnent le plus d'âge ne vont pas au delà de vingt-six à vingt-sept ans. Rien n'était plus irrégulier qu'une pareille élection. Mais alors on ne connaissait plus de lois [2]. La mère du jeune consul fut assez sensée pour pleurer cet honneur prématuré, qu'elle prévoyait devoir être funeste à son fils [3].

C. MARIUS [4].
CN. PAPIRIUS CARBO. III.

Cette année, ou même dès la précédente, Muréna, qui avait été laissé par Sylla en Asie, comme nous l'avons dit, renouvela la guerre contre Mithridate. Je remets à en parler dans un autre lieu.

Un autre fait trouvera ici sa place. C. Fabius [5], qui avait chassé Métellus Pius de l'Afrique, qu'il gouvernait comme préteur, digne ministre des Marius et des Carbon, se rendit si odieux par ses rapines, par ses cruautés, par l'horrible projet de soulever les esclaves et de les porter à égorger leurs maîtres, que les citoyens romains, établis en

[1] Plut. in Pomp.

[2] Vell. lib. 2, cap. 16. — Appian.

[3] Auctor de Vir. illustr. in Mar. filio.

[4] An. R. 670; av. J. C. 82.

[5] Freinsheim. Suppl. lib. 86, cap. 3.

grand nombre dans Utique, le brûlèrent vif dans son propre palais. Et cette violence ne fut regardée que comme une vengeance légitime, au sujet de laquelle il ne fut fait à Rome ni information ni poursuite. Peut-être aussi les Romains étaient-ils trop occupés des maux qui les pressaient pour penser à un objet si éloigné; car la guerre civile continuait en Italie avec plus de fureur que jamais; et les consuls, manquant d'argent pour payer leurs troupes, firent rendre un décret du sénat pour enlever et convertir en monnaie tous les ornements d'or et d'argent qui étaient dans les temples de Rome.

Je ne m'étendrai point sur les avantages que remportèrent les lieutenants de Sylla, Métellus, Pompée, Crassus, M. Lucullus, frère de celui dont nous avons déjà parlé plus d'une fois, et qui était actuellement en Asie. Nous avons peu de détails sur tous ces faits. Qu'il me suffise de remarquer que presque partout le parti de Sylla fut victorieux, et que sur un très-grand nombre d'actions il n'y en eut que très-peu où il souffrit quelque échec. Je m'attacherai aux exploits de Sylla lui-même. C'est ce qu'il y a de plus important et de plus capable d'intéresser.

Sylla[1], toujours attentif à diminuer le nombre de ses ennemis, s'engagea par un traité solennel avec les peuples d'Italie, à les faire jouir du droit et des prérogatives de citoyens romains, qui leur avaient été accordés. Ce traité, qui détachait de la faction de Marius un si grand nombre de partisans, ne fut pas un des événements les moins propres à augmenter la confiance que Sylla avait de vaincre, et qui était si grande, que, si des plaideurs venaient se présenter devant lui pour lui demander justice, il remettait à juger leur affaire lorsqu'il serait dans Rome; et cela pendant que ses adversaires dominaient dans la ville et remplissaient l'Italie de leurs armées.

Il semble que le consul Marius avait la même pensée, et qu'il ne doutait point que Sylla ne fût à la fin victorieux. Ce fut pour lui un motif de se porter à une horrible barbarie; et, craignant que ceux qu'il voulait perdre ne lui échappassent, il hâta sa vengeance pendant qu'il était encore le maître[1]. Le préteur Brutus Damasippus commandait dans Rome en l'absence des consuls, qui tous deux en étaient sortis pour se mettre à la tête des armées. Marius écrivit de son camp à ce préteur pour lui ordonner de massacrer les chefs de la faction de Sylla, c'est-à-dire les premiers du sénat et de la noblesse. Damasippus était un scélérat, dévoué à toutes les fureurs du parti qu'il avait embrassé. Il exécuta donc sans scrupule cet ordre inhumain; et, joignant la perfidie à la cruauté, il convoqua le sénat sous prétexte, et ensuite il y fit entrer des meurtriers qui égorgèrent un très-grand nombre de sénateurs. L'histoire nous a conservé les noms de quatre des principaux: Carbon Arvina, proche parent de Carbon consul de l'année dont je raconte les événements, et seul de cette famille qui ait été un bon citoyen au jugement de Cicéron; P. Antistius, beau père de Pompée; L. Domitius; et enfin le grand pontife Q. Scévola.

Ce respectable vieillard avait bien prévu que c'était là le sort qui l'attendait[2]; mais, attaché à l'observance la plus exacte de tous les devoirs, quoiqu'il trouvât le parti de Sylla le meilleur, il ne pouvait approuver la violence et la guerre civile; et il disait qu'il aimait mieux s'exposer à périr par le fer de ses ennemis que de venir les armes à la main assaillir les murs de sa patrie. Lorsqu'il se vit près d'être attaqué, il voulut s'enfuir; il gagna même le vestibule du temple de Vesta. Mais il y fut atteint et égorgé par les meurtriers.

Damasippus, selon la barbare coutume établie depuis quelque temps à Rome, étendit sa cruauté au delà même de la mort de ces illustres personnages. Le corps de Carbon Arvina, dont on avait coupé la tête, fut attaché au bout d'une potence, et porté en cet état par la ville. Les autres furent traînés avec le croc par les rues, et jetés dans le Tibre. La femme d'Antistius, qui se nommait Calpurnia, désespérée de la mort funeste de son mari, se tua elle-même.

Ces cruautés ne précédèrent pas de beau-

[1] Liv. Epit.

[1] Appian. — Vell. lib. 2, cap. 26.
[2] Cic. ad Att. lib. 7, n. 3.

coup la défaite entière de Marius par Sylla[1]. La bataille se donna auprès d'un lieu nommé par les Latins *Sacriportus*, entre Signia et Préneste[2]. La nuit d'auparavant Sylla avait eu un songe qui lui donnait de grandes espérances. Il avait cru voir le vieux Marius qui recommandait à son fils de craindre le jour du lendemain comme un jour qui devait être malheureux pour lui. En conséquence, Sylla, prévenu comme il était en faveur des présages et des songes, et de toute espèce de divination, désirait extrêmement de combattre. Mais ses soldats, lorsqu'ils se trouvèrent en présence de l'ennemi, étaient si fatigués d'une longue marche pendant laquelle ils avaient essuyé une grande pluie, qu'ils se jetaient par terre, se couchant sur leurs boucliers pour prendre quelque repos. Il fallut donc que Sylla consentît à leur donner l'ordre de se retrancher; et ils se mirent sur-le-champ en devoir de se dresser un camp. Mais, Marius étant venu les attaquer avec fierté et avec menaces pendant qu'ils travaillaient, ces vieux soldats se crurent insultés. L'indignation leur fit retrouver leurs forces; et, plantant leurs demi-piques sur le bord du fossé qu'ils avaient déjà creusé, ils marchent à l'ennemi l'épée à la main. Le combat fut vif; mais bientôt l'aile gauche de Marius commençant à plier, cinq cohortes et deux escadrons passèrent du côté de Sylla. Cette désertion découragea les autres; en un moment la fuite fut générale, et tous cherchent à se retirer dans Préneste. Sylla les poursuit vivement; de sorte que les Prénestins craignirent qu'il n'entrât avec les fuyards dans leur ville, et fermèrent leurs portes. C'est là que se fit le plus grand carnage. Marius, qui trouva en arrivant les portes fermées, fut tiré dans la ville par-dessus les murs avec une corde. Sylla, dans ses mémoires, disait qu'il n'avait perdu dans cette action que vingt-trois soldats, et qu'il en avait tué vingt mille des ennemis, et fait huit mille prisonniers. Parmi ces prisonniers tout ce qui se trouva de Samnites fut égorgé par son ordre; il regardait cette nation comme l'ennemie implacable du nom romain.

[1] Plut. in Syl. — Appian.
[2] Segni et Palestrina.

La ville de Préneste était très-forte; il fallut l'assiéger dans les formes. Sylla donna le commandement de ce siége à Lucrétius Ofella, qui depuis peu avait quitté le parti de Carbon pour passer dans le sien. Appien dit que cet Ofella n'était qu'un simple chevalier romain: Velleius assure qu'il avait été préteur. Quoi qu'il en soit, il paraît que c'était un homme obscur, et que ce fut précisément à raison de son obscurité que Sylla le choisit pour lui donner un commandement de cette importance[1]. Dion remarque que Sylla commença alors à se démasquer; et qu'au lieu que jusque-là il avait témoigné toute sorte de considération pour cette noblesse qui l'environnait, et qui faisait la gloire et la force de son parti, dès qu'il se vit au dessus de ses affaires, il la négligea et lui préféra des hommes sans naissance, qui se prêtaient plus aisément à toutes ses volontés, et qui ne lui enlevaient point l'honneur des succès. Conduite pleine d'ingratitude, mais trop ordinaire aux ambitieux, qui ne considèrent les hommes qu'à proportion du besoin qu'ils en ont, et qui, dès qu'ils peuvent s'en passer, comptent pour rien les services reçus.

Pendant que Lucrétius Ofella assiégeait Marius dans Préneste[2], Sylla marchait vers Rome, sentant de quelle importance il était pour lui d'enlever à ses ennemis la capitale de l'empire, et regardant avec raison cette conquête comme le fruit de toutes ses autres victoires. Il y fut reçu sans difficulté. La disette était dans la ville; et on y était accoutumé, par tant de vicissitudes successives en un assez petit nombre d'années, à subir la loi du plus fort. Tous les adversaires de Sylla s'étaient enfuis à son approche. Il fit vendre leurs biens à l'encan; et, ayant assemblé le peuple, il déplora la nécessité où il s'était trouvé de se venger par les armes: il exhorta tous les citoyens à prendre courage, et leur promit que dans peu la tranquillité serait rétablie dans la ville, et le gouvernement remis sur l'ancien pied. Belles promesses! qui furent bien démenties par ses actions.

Cependant le parti de Marius se mettait en

[1] Dio apud Vales.
[2] Appian.

mouvement pour secourir Préneste; mais ce fut inutilement. Sylla, ou par lui-même, ou par ses lieutenants, défit en toute occasion les différents corps d'armée qui tentèrent le secours. Et, les disgrâces se réitérant et s'accumulant sans cesse les unes sur les autres, enfin les principaux chefs désespérèrent totalement des affaires, et abandonnèrent l'Italie. Norbanus se retira à Rhodes, et Carbon en Afrique. Ils laissaient néanmoins des forces encore formidables; et, outre plusieurs légions romaines, une armée de quarante mille, tant Lucaniens que Samnites, commandée par trois chefs courageux et expérimentés, M. Lamponius, Pontius Télésinus, et Gutta de Capoue, donna de terribles alarmes à Sylla.

Cette armée, jointe à Carrinas, Damasippus, et quelques autres chefs du même parti, avait tenté sans succès de forcer des gorges par lesquelles il fallait passer pour pénétrer jusqu'à Préneste, et qui étaient gardées par Sylla. Enfin, se voyant Sylla en tête, et sachant que Pompée s'avançait pour le prendre en queue, Télésinus, grand capitaine et homme de ressources, forma subitement le dessein d'aller attaquer Rome même, qui était actuellement sans défense, et peu s'en fallut qu'il ne réussît: car étant parti de nuit, il déroba si adroitement sa marche aux adversaires, qu'il arriva à une demi-lieue de la ville, du côté de la porte Colline, sans avoir trouvé d'obstacle, bien fier et bien glorieux d'avoir trompé de si habiles généraux. La terreur fut aussi grande dans Rome que lorsque autrefois on avait vu Annibal aux portes, et le danger n'était pas moindre. Ce n'étaient que courses incertaines, que cris lamentables des femmes et des enfants qui déploraient leur infortune, et appréhendaient tout ce que peut craindre une ville prise d'assaut. Au point du jour la plus brillante jeunesse de Rome sortit à cheval pour aller reconnaître l'ennemi, et pour escarmoucher. Plusieurs furent tués, et entre autres un Ap. Claudius. Enfin, on vit arriver Balbus, envoyé par Sylla avec sept cents chevaux. Il était venu à toute bride; et n'ayant pris qu'un moment haleine, il alla sur-le-champ harceler et amuser les Samnites, en attendant Sylla, qui vint réellement peu après avec toute son armée, et qui, à mesure que les troupes arrivaient, les faisait repaître à la hâte et les rangeait en même temps en bataille. Dolabella et Torquatus, deux des principaux officiers, voulurent lui représenter qu'il serait plus à propos de ne point exposer sur-le-champ au combat des troupes fatiguées d'une marche forcée. Il ne les écouta point, et fit sonner la charge. C'était le premier novembre, sur les trois heures après midi.

Le combat fut des plus rudes. La haine échauffait les courages de part et d'autre; et jamais l'intérêt ne fut plus grand, puisqu'il s'agissait du sort de la ville de Rome, devant laquelle ils combattaient. L'aile droite de Sylla, que commandait Crassus, fut pleinement victorieuse; mais elle s'éloigna du champ de bataille, et poursuivit fort loin les fuyards. La gauche, où était le général en personne, souffrit beaucoup, et avait peine à résister. Sylla ne se ménageait pas; il allait de rang en rang, monté sur un beau cheval blanc, plein de feu et très-léger à la course. Deux des ennemis le reconnurent, et se mirent en disposition de lancer sur lui leurs javelines. Heureusement son écuyer les aperçut, et d'un coup de fouet animant le cheval de son maître, il le fit avancer si à propos, que les deux javelines vinrent tomber à peu de distance de la croupe du cheval.

Cependant Télésinus encourageait ses Samnites, en leur criant[1], « que c'était ici le dernier jour des Romains: qu'il fallait prendre « et ruiner leur ville: que jamais on ne se « délivrerait de ces loups ravissants, de ces « fiers ennemis de la liberté de l'Italie, si l'on « ne détruisait leur repaire. » Sylla se trouvait alors dans le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Soit superstition, soit pour faire reprendre cœur à ses troupes, il tira de son sein une petite figure d'Apollon Pythien, qu'il avait enlevée de Delphes, et qu'il portait toujours sur lui; et la baisant, et lui adressant la parole: « O Apollon, disait-il, après avoir

1 Plut. in Syl.

1 « Adesse Romanis ultimum diem: eruendam delendamque urbem: nunquam defuturos raptores Italicæ libertatis lupos, nisi sylva in quam refugere solerent « esset excisa. » (VELL. lib. 2, cap. 27.)

« rendu l'heureux Sylla victorieux en tant « d'occasions, ne l'avez-vous amené aux portes de sa patrie que pour l'y faire périr honteusement avec ses concitoyens? » En même temps il animait les siens à bien faire, par prières, par menaces, et en prenant même quelques-uns par le bras pour les forcer de tourner tête. Tout fut inutile : le désordre augmenta de plus en plus; et lui-même, entraîné par les fuyards, fut obligé de céder à l'ennemi vainqueur, ayant perdu un grand nombre de personnes de marque. Plusieurs, qui étaient sortis de Rome pour être spectateurs du combat, payèrent bien chèrement leur curiosité, et furent tués ou écrasés. L'alarme fut si grande, que peu s'en fallut que le siége de Préneste ne fût levé, parce que la fuite en porta quelques-uns de ce côté-là qui dirent à Lucrétius Ofella que tout était perdu, que Sylla était vaincu, et que la ville de Rome était prise.

Enfin Sylla reprit le dessus, sans que nous puissions trop dire comment, faute de mémoires assez instructifs. Ce que nous savons, c'est qu'après une heure de nuit, les Romains commencèrent à respirer, et les Samnites à avoir du désavantage; que l'on se battit bien avant dans la nuit; que Pontius Télésinus fut blessé à mort, et trouvé le lendemain sur le champ de bataille, ayant encore un reste de vie, et avec un air de fierté que les approches mêmes de la mort n'avaient pu lui faire perdre. Son camp fut pris, son armée taillée en pièces ou dissipée [1]. Il échappa peu de Samnites; car Sylla avait défendu qu'on leur fît aucun quartier.

Lorsque la nuit était déjà bien avancée, Sylla reçut des nouvelles de Crassus[3], qui avait poursuivi les ennemis jusqu'à la ville d'Antemnes, à plus de deux lieues au delà de Rome. Il demandait des rafraîchissements pour ses soldats, qui s'étaient campés au lieu même où ils avaient cessé de poursuivre. Il aurait épargné bien des dangers et de vives inquiétudes à son général, si, après avoir mis en fuite l'aile des ennemis qui lui était opposée, il eût seulement envoyé après eux ce qu'il fallait de troupes pour les empêcher de se rallier, et fût venu avec ses principales forces au secours de l'aile gauche des Romains.

Cette victoire de Sylla porta le dernier coup au parti de Marius et à la ligue sociale; et le vainqueur aurait été le plus heureux et le plus glorieux des hommes [1], s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre[2]. Mais il déshonora sa victoire par les plus odieuses et les plus détestables cruautés : ce qui doit paraître d'autant plus étonnant, que jusque-là il avait montré de la modération et de la douceur, et qu'il était même naturellement gai et enjoué, caractère qui ne semble pas annoncer une disposition à devenir cruel. Au contraire, il avait paru compatissant, et on l'avait vu s'attendrir souvent jusqu'aux larmes. Car pour ce qui est de Marius, il était né féroce, et la souveraine puissance avait fortifié et non changé son caractère. Il n'en est pas de même de Sylla, et son exemple est tout à fait propre à décrier la prospérité et la puissance absolue[3], comme rendant les hommes fastueux, insolents et inhumains, soit qu'elle change véritablement leurs mœurs, soit qu'elle découvre seulement des vices qui sans elle seraient demeurés cachés.

Le premier trait par lequel il manifesta le goût qu'il avait pris pour la cruauté fut le meurtre de six à sept mille prisonniers. Trois mille hommes après le combat s'étant offerts de se rendre à lui, il leur promit la vie sauve, s'ils voulaient mériter leur grâce en attaquant leurs compagnons, qui n'étaient pas encore soumis. Ils le firent; et dans le combat qui se livra, plusieurs ayant été tués de part et d'autre, tout ce qui resta des deux corps, au nombre de six mille hommes, se livrèrent à lui

[1] Vell. II, 27.
[2] Strab. lib. 5, cap. 204.
[3] Plutarch.

[1] « Felicis nomen usurpâsset justissimè, si eumdem « et vincendi et vivendi finem habuisset. » (Vell. lib. 2, cap. 27.)
[2] Plutarch.
[3] *Εἰκότως προσετρίψατο ταῖς μεγάλαις ἐξουσίαις διαβολὴν, ὡς τὰ ἤθη μένειν οὐκ ἐπὶ τῶν ἐξ ἀρχῆς τρόπων, ἀλλ' ἔμπληκτα, καὶ χαῦνα καὶ ἀπάνθρωπα ποιούσαις... εἴτε κίνησίς ἐστι καὶ μεταβολὴ φύσεως ὑπὸ τύχης, εἴτε μᾶλλον ὑποκειμένης ἀποκάλυψις ἐν ἐξουσίᾳ κακίας.* (Plut. in *Sylla* [31].)

sur sa parole. Il les assembla tous dans un même lieu, leur faisant espérer qu'il les distribuerait dans ses légions. Mais il donna ordre qu'on les massacrât dans le temps que, non loin de cet endroit, il tenait le sénat dans le temple de Bellone. Et cette action, si horrible en elle-même, n'est pas encore ce qu'il y a ici de plus affreux. Mais au cri effroyable que jetèrent ces malheureux lorsqu'ils virent qu'on les allait égorger, tout le sénat s'étant troublé, Sylla ne changea point de visage; et avec un sang-froid et une tranquillité qu'à peine attendrait-on d'un tyran endurci dans le crime dès l'enfance: *Messieurs*[1], dit-il aux sénateurs, *prêtez-moi attention*; *c'est un petit nombre de séditieux que l'on met à mort par mon ordre.*

Ce carnage fut comme le signal des meurtres dont la ville fut remplie les jours suivants[2]. Une des premières victimes de la vengeance de Sylla fut le cruel Damasippus, à la mort duquel tout le monde applaudit. Si le vainqueur n'eût fait périr que de semblables pestes publiques, la joie eût été universelle. Mais il poursuivait avec acharnement tous les restes du parti vaincu; et de plus, ceux qui l'approchaient, et qui avaient du crédit auprès de lui, se défaisaient, sous son autorité et de son aveu, de leurs ennemis particuliers, ou même de ceux dont les biens leur faisaient envie.

Au milieu de tant d'horreurs le sénat s'étant assemblé, il y eut des murmures et des plaintes[3]; et Q. Catulus, fils de celui que Marius avait fait périr, osa élever sa voix, et dire tout haut : *Avec qui donc prétendons-nous vivre, si nous tuons dans les combats ceux qui ont les armes à la main, et dans la paix ceux qui ne les ont plus!* Un jeune homme qui se nommait C. Métellus, alla plus loin; et, s'adressant à Sylla lui-même, il lui demanda quelle serait la fin des maux publics. *Car*, ajouta-il, *nous ne cherchons point à sauver ceux que vous avez condamnés à périr; mais il est juste de tirer d'inquiétude ceux à qui vous laissez la vie.* Sylla ayant répondu qu'il n'avait pas encore déterminé qui étaient ceux à qui il devait faire grâce, un certain Furfidius, homme de bas lieu et indigne flatteur, prit la parole, et lui dit : *Eh bien! faites-vous connaître qui sont ceux que vous avez condamnés.* Sylla répondit qu'il le ferait; et c'est ainsi que fut amenée cette horrible proscription, qui fait encore aujourd'hui frémir après tant de siècles.

[1] « Hoc agamus, P. C. seditiosi pauculi meo jussu « occiduntur. » (Sen. de Clement. lib. 1, cap. 12.)

[2] Sallust. Cat. n. 51.

[3] Plut. in Syl. Oros. v. 21. — Flor. lib. 3, cap. 21.

Car le lendemain[1], Sylla, sans avoir pris l'avis d'aucun de ceux qui étaient en charge, fit dresser et afficher dans la place publique une liste de quatre-vingts noms, à la tête desquels étaient les deux consuls actuellement en charge, Carbon et Marius; puis Scipion et Norbanus, qui avaient exercé le consulat l'année précédente; ensuite Sertorius, et enfin ceux qui se faisaient distinguer davantage entre les ennemis du parti victorieux. Le jour suivant, nouvelle liste de deux cent vingt; et le troisième, un pareil nombre; et Sylla, haranguant le peuple à ce sujet, dit qu'il avait proscrit ceux dont il s'était souvenu, et qu'à mesure que les noms des autres se présenteraient à sa mémoire, il les proscrirait[2]. Il ajouta qu'il ne pardonnerait à aucun de ses ennemis, et qu'il traiterait avec la dernière rigueur tous ceux qui, depuis le jour que le consul Scipion avait rompu le traité avec lui et manqué à sa parole, avaient rendu service au parti contraire, ou en commandant des armées, ou comme questeurs, ou comme tribuns des soldats, enfin de quelque manière que ce pût être.

On voit quelle étendue il donnait à sa vengeance, et combien le nombre des coupables devait être grand. On en fit la recherche et dans Rome et dans toute l'Italie. C'était un crime d'avoir porté les armes sous Carbon, Norbanus, ou Marius; d'avoir payé les taxes qu'ils avaient imposées; en un mot, de les avoir aidés de conseils, de vivres, ou d'argent. Les liaisons d'amitié et d'hospitalité, société d'affaires, avoir prêté à quelqu'un des ennemis de Sylla, ou en avoir emprunté quelque somme, il n'en fallait pas davantage pour être condamné. Bien entendu que c'était princi-

[1] Plutarch.

[2] Appian.

palement contre les riches que l'on faisait valoir toutes ces accusations. Après cet exposé, il est aisé de concevoir que le nombre des proscrits se soit grossi tellement, qu'on le fasse monter à quatre mille sept cents, dont deux mille tant sénateurs que chevaliers. Et le tyran était si éloigné d'avoir honte d'une si détestable barbarie, qu'il fit mettre les noms de cette multitude de proscrits sur les registres publics, comme s'il se fût agi de quelque exploit glorieux dont il eût fallu conserver le souvenir à la postérité.

L'édit de proscription punissait la compassion et l'humanité comme un crime, imposant peine de mort à quiconque recevrait un proscrit et lui donnerait un asile, sans excepter ni frère, ni père, ni fils. Au contraire, on promettait aux assassins deux talents pour récompense du meurtre, quand même ce serait un esclave qui tuerait son maître, ou un fils qui tuerait son père. De plus, les biens des proscrits étaient confisqués, et, ce qui parut le plus injuste, leurs fils et leurs petits-fils déclarés incapables de posséder aucune charge. Cette dernière iniquité a été relevée par plusieurs écrivains : mais nul ne l'a peinte avec plus de force que Salluste, qui fait ainsi parler Lépidus : ***Sylla est le seul*[2], *depuis que le genre humain subsiste, qui ait préparé des supplices à ceux mêmes qui ne sont pas encore nés, en sorte qu'avant que la vie leur soit assurée, la vexation est déjà toute prête et les attend par avance.***

La proscription ne se renferma pas dans Rome; elle s'étendit, comme nous l'avons dit, dans toutes les villes d'Italie, et il n'y avait ni temple, si saint qu'il pût être, ni foyer domestique, ni maison paternelle, qui fût un lieu de sûreté. Les maris étaient égorgés entre les bras de leurs femmes, et les fils entre ceux de leurs mères. Il y eut même des femmes comprises dans cette funeste boucherie, et livrées à l'épée des meurtriers; et le nombre de ceux qui furent sacrifiés à la vengeance et au ressentiment n'égalait pas à beaucoup près ceux qui étaient proscrits à cause de leurs richesses. Souvent les assassins eux-mêmes disaient que tel devait sa condamnation et sa mort à une belle maison qu'il possédait, un autre à ses jardins, un troisième à ses bains chauds.

Plutarque cite en particulier un certain Q. Aurélius, homme paisible, qui ne s'était jamais mêlé d'aucune affaire, et qui croyait n'avoir de part à la calamité publique que par la compassion qu'il ressentait pour le malheur des autres. Cet homme s'étant mis à lire la liste des proscrits, uniquement par curiosité, y aperçut son nom. *Ah! malheureux!* s'écria-t-il, *c'est ma terre d'Albe qui me proscrit;* et à quelques pas de là il fut massacré.

Un autre se trouva dans le même cas[1], mais avec une différence essentielle : c'est qu'il insultait aux malheureux, et qu'à chaque nom qu'il lisait, il donnait l'essor à ses réflexions malignes et odieuses. La justice divine[2], comme le remarque Diodore de Sicile, l'en punit sur-le-champ. Son nom était sur la liste fatale. Réduit au silence lorsqu'il le vit, il voulut se dérober furtivement; mais il fut reconnu et poignardé.

Les historiens nous ont laissé peu de détail des faits particuliers qui regardent cette proscription. Ce que nous savons de plus circonstancié, ce sont les exploits de Catilina, qui fit dès lors l'apprentissage des plus grands crimes[3]. Il commença par tuer son frère, et ensuite il obtint de Sylla qu'il fût mis au rang des proscrits. Pour témoigner sa reconnaissance de cet horrible bienfait, il se chargea du supplice de M. Marius Gratidianus[4], que Sylla avait condamné à être immolé sur le tombeau de Catulus[5], homme plein de douceur, et qui eût été bien éloigné de souhaiter une pareille vengeance. Mais c'étaient comme des représailles de la mort de L. César, égorgé

[1] Plutarch.

[2] Quin solus omnium, post memoriam hominum, « supplicia in postfuturos composuit, quis priùs inju- « ria quàm vita certa esset. » (SALLUST. *Hist.* lib. 1.)

[1] Diod. apud Vales.

[2] Ἔνθα δὴ δαιμονίου τινὸς νέμεσις τῷ διασύροντι τὴν τῶν ἀκληρούντων τύχην ἐπέθηκε τὴν πρέπουσαν τῇ κακίᾳ τιμωρίαν (DION.)

[3] Plutarch.

[4] Sen. de Ira, lib. 3, cap. 18.—Val. Max. lib. 9, cap 2.

[5] « Catilina M. Marium ante bustum Q. Catuli carpebat, gravissimus mitissimi viri cineribus. » (SENECA.)

quelques années auparavant par la faction contraire sur le tombeau de Q. Varius.

L'infortuné Gratidianus, qui avait été presque adoré par le peuple romain, fut donc traîné par les rues de Rome jusqu'au delà du Tibre, et frappé de verges par les bourreaux pendant tout le chemin. Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice, Catilina lui fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et après l'avoir ainsi tourmenté dans toutes les parties de son corps, enfin il termina, en lui tranchant la tête, son supplice et sa vie. Un sénateur présent à cet horrible spectacle, s'étant trouvé mal et étant tombé en défaillance, fut tué sur-le-champ. Catilina prit la tête toute sanglante de Gratidianus, et l'apporta aux pieds de Sylla dans la place publique : après quoi, pour joindre l'impiété à l'inhumanité, il alla laver ses mains dans le bassin d'eau lustrale du temple d'Apollon.

Catilina méritait d'être récompensé par Sylla. Il fut donc mis à la tête des soldats gaulois, qui faisaient la plupart de ces cruelles exécutions. Aidé de leur ministère, il fit périr un grand nombre de chevaliers des plus distingués, entre lesquels on compte Q. Cécilius son beau-frère, qu'il tua de sa propre main.

Cicéron nous fournit encore un trait qui fera voir comment les vengeances particulières s'exerçaient à l'ombre de celles de Sylla. Oppianicus, chevalier romain de la ville de Larinum dans l'Apulie, homme couvert de crimes, ayant fait assassiner secrètement le frère de sa femme[1], afin que son fils recueillît seul la succession d'une grand'mère, se vit menacé par les parents du mort, qui lui déclarèrent que, s'ils pouvaient recouvrer des preuves, ils l'accuseraient et le poursuivraient en justice. Ce scélérat vient à Rome, prend une commission de Sylla, et étant retourné à Larinum avec des soldats, il fait massacrer tous ceux qui l'avaient menacé de l'accuser.

On ne peut douter que tant de cruautés ne révoltassent infiniment les esprits contre celui qui en était l'auteur. Mais la crainte[2] étouffait tous les autres sentiments; et ces fiers Romains, dominateurs superbes des nations, gémissaient eux-mêmes indignement sous l'esclavage du tyran le plus impitoyable qui fut jamais. Nous ne pouvons citer pour exemple de générosité, dans ces temps-ci, qu'un seul enfant. Caton, alors âgé de quatorze ans, sembla seul avoir conservé les maximes anciennes et le cœur romain. Sylla était ami de sa famille, et lui permettait par cette raison de venir le voir quelquefois. C'était une faveur signalée; et le précepteur du jeune Caton, homme sage, et qui sentait combien cette distinction était et honorable et utile pour son élève, le menait souvent à la maison de Sylla. Tout y respirait l'horreur : on n'y voyait que têtes sanglantes que l'on y apportait de toutes parts, ou de malheureux citoyens que l'on en emmenait pour les faire périr dans les tourments. L'enfant, frappé de cet horrible spectacle, et voyant tout le monde gémir secrètement, demanda à son précepteur pourquoi personne ne tuait un tel tyran. *C'est*, lui répondit-il, *qu'on le craint encore plus qu'on ne le hait. Et que ne m'avez-vous donc*, reprit l'enfant, *donné une épée, afin que je tuasse le tyran, et que je délivrasse ma patrie de la servitude?* Il prononça ces mots d'un ton de voix et d'un air de visage qui firent trembler Sarpédon. C'était le nom du précepteur, qui, depuis ce moment, observa soigneusement son disciple, dans la crainte qu'il ne se portât à un coup hardi, auquel alors personne n'osait penser.

Entre ceux qui échappèrent à la proscription, aucun nom n'est plus célèbre que celui de César, qui n'avait alors que dix-huit ans. J'ai déjà dit qu'il était neveu de la femme de Marius, et en conséquence cousin-germain du jeune Marius, actuellement consul. Il avait contracté un nouvel engagement avec ce parti en épousant la fille de Cinna, que toute la puissance de Sylla vainqueur ne put l'engager à répudier. Il fut donc obligé de se cacher, et, quoiqu'il eût actuellement la fièvre quarte, de changer presque toutes les nuits de retraite. Il fut même, dans une occasion, reconnu par les satellites de Sylla; mais il se tira de leurs

[1] Cic. pro Cluent.
[2] Plut. in Cat.
[1] Suet. Cæs. 1. — Plut. Cæs. 1.

mains à force d'argent. Il avait des amis puissants qui sollicitaient pour lui. Sylla néanmoins demeura longtemps inflexible. Enfin, comme ils le pressaient et lui demandaient ce qu'il pouvait craindre d'un enfant : *Vous le voulez*[1] ? leur dit Sylla, *eh bien, je vous accorde sa grâce ; mais je vous avertis que vous sauvez le destructeur futur de notre ouvrage et de tout le parti de la noblesse : car cet enfant vaut lui seul plusieurs Marius.* Jamais prédiction ne fut plus exactement vérifiée, et elle prouve que Sylla avait une grande pénétration et se connaissait bien en hommes. On rapporte encore de lui un autre mot dans le même sens au sujet du même César, qui, dans sa jeunesse, avait des manières fort molles, prenait des airs de petit-maître, et en particulier laissait toujours sa ceinture fort lâche. Sylla ne fut pas la dupe de ces dehors efféminés [1] et il avait coutume de dire à ses amis[2] : *Donnez-vous de garde de cet enfant dont la ceinture lâche semblerait annoncer la mollesse ; il n'est rien moins que ce qu'il paraît.* La grâce de César fut donc en quelque façon arrachée à Sylla. Il fallut au moins que César s'éloignât de l'Italie, et il alla en Asie faire ses premières armes sous Minucius Thermus.

Cependant, le siége de Préneste finit, et donna une nouvelle matière aux cruautés de Sylla[3]. Il y avait envoyé à Lucrétius Ofella, son lieutenant, la tête de Télésinus, tué à la bataille de la porte Colline, et celles des deux commandants romains, Carrinas et Marcius, massacrés par ses ordres après le combat ; il y envoya encore la tête de Gratidianus : de sorte que les assiégés, voyant qu'ils avaient perdu tous leurs chefs, sachant la désertion de Norbanus et de Carbon, et n'ayant aucune ressource, prirent le parti d'ouvrir les portes au vainqueur. Le consul Marius ne voulut pas néanmoins se rendre ; mais ayant tâché de se sauver par des souterrains qui conduisaient de la ville à la campagne, et trouvant les issues fermées et gardées par des soldats, il se battit avec le jeune Télésinus, frère de celui dont nous venons de parler. Leur dessein était de se délivrer tous deux à la fois, par une mort honorable, des supplices que leur préparait Sylla ; mais Marius, après avoir tué son ami se trouvant simplement blessé, se fit achever par un de ses esclaves. Sa tête fut portée à Sylla, qui la fit mettre sur la tribune aux harangues, et qui, en la considérant, insulta à la jeunesse de ce consul, qui aurait dû, disait-il, *manier la rame, avant d'entreprendre de conduire le gouvernail*[1].

Le jeune Marius ne s'était guère montré imitateur de son père que par rapport à la cruauté. Du reste, après avoir donné quelques signes de bravoure, qui l'avaient même fait appeler *fils de Mars*, il démentit tellement ses premiers essais, qu'il mérita d'être surnommé *fils de Vénus*.

On remarque néanmoins comme une preuve de la haute idée que Sylla avait de ce jeune ennemi, qu'il ne prit le surnom d'*Heureux* que lorsqu'il s'en vit défait. Mais je ne trouve cette observation et cette date précise que dans un auteur dont le jugement n'est pas sûr[2]. Ce qui est vrai, c'est que Sylla, qui toute sa vie s'était fait honneur, comme nous l'avons marqué, d'être favorisé de la fortune, et ce qu'on appelle un homme *heureux*, en prit solennellement le surnom vers ce temps-ci[3] : de sorte qu'il se faisait appeler *L. Cornélius Sylla Félix* ; en écrivant aux Grecs, et dans les actes qui devaient être mis en langue grecque, il traduisait le mot *Félix* par celui d'Ἐπαφρόδιτος, qui veut dire *aimé de Vénus*. Et sa femme Métella étant accouchée de deux enfants jumeaux, garçon et fille, il fit appeler l'un *Faustus*, l'autre *Fausta*, c'est-à-dire *heureux* et *heureuse*. Quel bonheur que celui d'un homme couvert du sang de ses compatriotes, et qui s'est rendu l'horreur du genre humain !

Dès que la ville de Préneste fut prise, Sylla s'y transporta. Lucrétius avait déja fait tuer

[1] « Vincerent, ac sibi haberent : dummodò scirent « eum quem incolumem tantoperè cuperent, quandoque « optimatium partibus, quas secum simul defendissent, « exitio futurum ; nam Cæsari multos Marios inesse. » (SUET.)

[2] Unde emanâsse Syllæ dictum (ferunt) optimates « sæpiùs admonentis, ut malè præcinctum puerum caverent. » (SUET. *Cæs.* cap. 16.)

[3] Appian. — Plut. in Syl. — Liv. Epit.

[1] Plut. in Mar.

[2] Vell. II, 27.

[3] Plut. in Syl. — Appian.

plusieurs sénateurs du parti de Marius, qu'il avait trouvés dans cette ville. Sylla acheva et condamna à mort ceux que son lieutenant avait fait mettre en prison; ensuite il ordonna à tous ceux qui étaient dans Préneste de se partager en trois bandes, Romains, Prénestins et Samnites. Il dit aux Romains qu'ils avaient mérité la mort, mais qu'il voulait bien leur faire grâce en considération de la commune patrie. A l'égard des Prénestins, il commença à examiner les différens cas où ils pouvaient être, pour régler sur ces différences sa conduite à leur égard. Puis, trouvant la discussion trop longue, et n'ayant pas le temps d'y vaquer, il ordonna qu'ils fussent tous massacrés avec les Samnites, auxquels il ne pardonnait jamais. Il n'excepta qu'un seul Prénestin, qui était celui chez qui il logeait; mais cet homme généreux, disant qu'il ne voulait point être redevable de la vie au bourreau de ses concitoyens, se jeta au milieu d'eux, et fut égorgé. Le nombre de ceux qui périrent en cette occasion se monta, selon Plutarque, à douze mille; les femmes et les enfants furent seuls épargnés, la ville fut livrée au pillage, et le territoire confisqué au profit du peuple romain.

Ce n'était plus assez pour Sylla de proscrire les têtes des particuliers, il proscrivit les villes entières. Sans parler de celles dont il abattit les murailles [1], ou détruisit les citadelles, ou qu'il accabla de taxes et d'amendes, plusieurs furent vendues à l'encan avec leurs territoires, Préneste dont nous venons de parler, Spolète, Intéramna, Florence. Il fit faire le procès à la ville de Sulmo dans le pays des Volsques, avant même qu'elle fût prise, et la fit condamner à être rasée. Il exerça la même rigueur sur les villes du pays des Samnites; et Strabon témoigne que de son temps elles n'étaient plus que des bourgades, ou même avaient été entièrement ruinées [2], et nomme entre autres Bovianum, Esernia, Télésia.

L'Italie était réduite, et personne n'y résistait plus à Sylla. Mais il restait encore de grands débris du parti vaincu répandu dans les provinces, Perperna en Sicile, Carbon et Domitius en Afrique, Sertorius en Espagne.

[1] Flor. III, 31.

[2] Strab. lib. 5, pag. 249.

Pour ce qui est de ce dernier, il fallut bien des efforts et bien des années pour le détruire; nous en parlerons amplement dans la suite. Pompée fut envoyé par Sylla à la poursuite des autres.

Dès qu'il parut en Sicile, Perperna se retira, et Carbon vint lui-même se jeter entre ses mains [1]; car étant parti d'Afrique avec plusieurs sénateurs et autres gens de marque qui lui étaient demeurés fidèles, et s'étant avancé jusqu'à l'île de Cossura [2] pour tâcher d'avoir des nouvelles sûres d'Italie, il détacha L. Brutus dans une barque de pêcheur, avec ordre d'aller à Lilybée s'informer si Pompée était en Sicile. La barque fut arrêtée, et Brutus, voyant qu'il ne pouvait échapper, se tua lui-même, ayant appuyé la garde de son épée contre le banc des rameurs, et se jetant sur la pointe de tout le poids de son corps. Pompée, averti que Carbon était dans l'île de Cossura, l'envoya prendre lui et tous ceux qui l'accompagnaient, et il les fit sur-le-champ mettre à mort sans vouloir les voir, hors Carbon, à l'égard duquel il se conduisit d'une manière qui a été justement blâmée d'orgueil et d'inhumanité. Il est vrai, dit Plutarque, qu'il ne pouvait guère se dispenser de lui ôter la vie; mais on ne pardonna pas à un jeune homme de vingt-quatre ans, et à un simple chevalier romain, comme il était encore d'avoir fait traîner devant lui un consul actuellement revêtu pour la troisième fois de cette dignité suprême, et qui même lui avait autrefois rendu service dans le procès qu'il avait eu à soutenir pour la mémoire et les biens de son père. Pompée invectiva du haut de son tribunal contre ce malheureux prosterné à ses pieds, et ensuite ordonna qu'on le menât au supplice [3]. Carbon montra autant de lâcheté en mourant qu'il avait fait paraître de cruautés et d'insolence dans le temps de sa propérité. Pour gagner quelques misérables moments de vie il feignit une colique qui l'obligeait de se retirer dans un lieu à l'écart; comme il y demeurait trop longtemps, un soldat alla lui couper la

[1] Plut. in Pompeio. — Appian.

[2] Pantalarée.

[3] Val. Max. lib. 4, cap. 3.-5, et lib 6, cap. 2.2. — Plutarch.

tête dans ce honteux asile. Cette tête fut envoyée à Rome pour être présentée à Sylla.

La mort de Q. Valérius Soranus a attiré aussi des reproches à Pompée : et il les mériterait, si les faits étaient constants. Soranus était homme de condition, et il avait été préteur ; d'ailleurs le plus docte des Romains, et parfaitement instruit, soit dans la philosophie, soit dans ce qui regardait les anciens rits et les pratiques de la religion de son pays. Pompée, dit-on, après l'avoir beaucoup questionné en se promenant avec lui, et avoir tiré de lui ce qu'il voulait savoir, l'envoya au supplice. Il y aurait sans doute dans cette façon d'agir de la noirceur et de la perfidie ; mais ce fait a pour garant C. Oppius, ami de César, et dès lors justement suspect lorsqu'il s'agit de Pompée. En effet Plutarque assure qu'il ne se prêta que forcément à la vengeance de Sylla, et que s'il fut obligé de faire mourir ceux qui furent pris au vu et au su du public, il ferma les yeux sur plusieurs qui demeurèrent cachés en différentes retraites, et en aida même quelques-uns à se sauver.

Il fit plus, il osa montrer de la générosité dans une occasion éclatante. Il avait résolu de châtier la ville d'Himéra, qui avait suivi le parti de Marius. Le premier citoyen de cette ville qui se nommait *Sthénius*, se présenta à lui, et le pria instamment de ne point faire tomber sur une multitude innocente la peine due à un seul coupable. *Et qui est ce coupable?* dit Pompée. *C'est moi*, reprit Sthénius. *Je suis le seul, qui ai engagé mes citoyens dans le parti contraire au vôtre. J'y ai amené mes amis par la persuasion; j'y ai contraint mes ennemis par la force. Ainsi je suis seul responsable d'une faute que j'ai seul commise.* Pompée jugea qu'un homme d'un courage si héroïque était plus digne de son amitié que du supplice ; et non-seulement il lui pardonna, mais, en sa considération, à toute la ville.

Tout le reste de sa conduite se soutint, et la Sicile eut grand lieu de se louer de lui en toute manière. Depuis longtemps on n'y rendait point la justice, sans doute parce que les guerres civiles empêchaient que l'on n'y jouît de la tranquillité nécessaire[1]. Pompée jugea et les différends entre les villes, et les procès entre les particuliers avec une équité et une intelligence parfaite. Seulement il parla avec hauteur aux Mamertins, qui voulaient décliner son tribunal et qui alléguaient leurs priviléges. *Il n'est point question*[1], leur dit-il, *de citer les lois à un homme qui a les armes à la main.* Ce discours était fier, mais ses actions étaient réglées par la justice ; et de plus, ses mœurs, tout à fait pures et éloignées de ces plaisirs licencieux auxquels l'âge donne un si furieux penchant, lui attirèrent l'admiration. Il eut aussi grand soin d'empêcher que les vexations dont il s'abstenait lui-même ne fussent exercées par ceux qui étaient sous ses ordres. Il porta cette attention jusqu'à une précaution singulière par rapport aux soldats : car ayant appris que dans les marches ils se débandaient pour piller, il fit cacheter leurs épées à l'entrée du fourreau, et celui qui avait rompu le cachet était puni.

§ II. — Sylla se fait nommer dictateur. Pouvoir sans bornes donné à Sylla. Il se montre avec l'appareil le plus terrible. Il fait massacrer dans la place Lucrétius Ofella qui demandait le consulat malgré sa défense. Il triomphe de Mithridate. Lois de Sylla. Il affaiblit et abaisse le tribunat. Il agrandit l'enceinte de la ville. Il vend les biens des proscrits d'une manière tyrannique. Bonne volonté d'un mauvais poète récompensée par Sylla. Sylla homme de plaisir. Crassus s'enrichit des biens des proscrits. Produit qui revient au trésor public de la vente de ces biens. Affaire de Sex. Roscius. Commencements de Cicéron. Sa naissance. Ses premières études. Il se fait dès lors admirer. Ses travaux au sortir des écoles : philosophie, droit, exercices propres de l'éloquence. Il est chargé de la cause de Sex Roscius, et la plaide avec beaucoup de courage et de liberté. Il fait un voyage en Asie. Douleur d'Apollonius Molon à son sujet. Il s'exerce à l'action avec Roscius le comédien. Mort de Norbanus. Prise de Nole et de Volaterre. Pompée est envoyé en Afrique contre Domitius. Aventure risible qui le retarde quelques jours. Bataille où Domitius est vaincu et tué. Pompée porte la guerre dans la Numidie. Sylla le rappelle. Émotion des soldats de Pompée à ce sujet. Surnom de *Grand* donné à Pompée par

[1] Dio apud Vales.

[1] Plutarch.

Sylla, qui lui refuse néanmoins le triomphe. Mot hardi de Pompée. Son triomphe. Sylla consul en même temps que dictateur. Tendre reconnaissance de Métellus envers l'auteur du rétablissement de son père. Triomphe de Muréna, et récit de la guerre qu'il avait faite a Mithridate. Mithridate apaise la révolte des peuples de la Colchide en leur donnant son fils pour roi; puis il le tue. Occasion de la guerre que Muréna déclare a Mithridate. Evénements de cette guerre peu considérables. Fin de la guerre. Verrès, lieutenant de Dolabella, proconsul de Cilicie. Il veut enlever la fille de Philodamus, et ensuite fait condamner a mort Philodamus lui-même et son fils. Dix mille esclaves affranchis par Sylla. Terres distribuées aux officiers et aux soldats de vingt-trois légions. Sylla abdique la dictature. Réflexions sur cet événement. Cérémonie de l'abdication. Sylla est insulté par un jeune homme. Il reproche a Pompée d'avoir fait Lépidus consul. Il donne une fête et des repas au peuple. Mort de Métella. Sylla se remarie avec Valéria. Il est attaqué de la maladie pédiculaire. Il donne des lois aux habitants de Pouzzole. Il travaille aux mémoires de sa vie jusqu'a deux jours avant sa mort. Son testament. Dernière violence de Sylla. Il meurt. Réflexion sur le surnom d'*Heureux* pris par Sylla. Ses obsèques.

Sylla avait jusqu'ici régné de fait, mais sans titre [1]. Il voulut colorer sa domination de quelque nom respecté, afin qu'elle ne parût pas une pure tyrannie. D'ailleurs il fallait donner un chef à la république, qui n'en avait plus depuis la mort des consuls Marius et Carbon. Il profita donc de cette occasion; et étant sorti de la ville, il écrivit au sénat, qu'il croyait qu'il était à propos d'élire un interroi. Cette charge n'était usitée chez les Romains que lorsqu'il n'y avait point de magistrats curules dans la république. Ainsi la proposition de Sylla est une preuve que l'année 670, étant révolue, avait mis fin à la magistrature des préteurs et des édiles, et que nous sommes maintenant dans l'année 671.

L'élection se fit [2], selon la coutume, par les patriciens, et L. Valérius Flaccus, actuellement prince du sénat, fut élu interroi. Alors Sylla se découvrit. On s'était imaginé qu'il ne s'agissait, en nommant un interroi, que de parvenir à élire des consuls. Mais Sylla fit connaître ses intentions par une lettre qu'il écrivit à Flaccus, dans laquelle il le chargeait de déclarer en son nom et de sa part au peuple qu'il jugeait nécessaire de nommer un dictateur, et cela, non pour un temps déterminé, mais jusqu'à ce que la ville, l'Italie, et la république fussent remises des violentes secousses dont la guerre civile les avait agitées. Il était assez clair que c'était à lui-même qu'il prétendait qu'on donnât la dictature. Mais, afin de ne laisser aucune ambiguité sur ce point, il ajoutait au bas de la lettre que, si on voulait le charger de ce fardeau, il consentirait à rendre encore ce service à la république.

Il n'y avait point de liberté à espérer. Le peuple en saisit au moins l'ombre et l'image en faisant la cérémonie de donner ses suffrages comme pour une élection dont il aurait été le maître. Ainsi fut renouvelée dans Rome la dictature, après un intervalle de plus de six-vingts ans, et avec deux différences remarquables : l'une, que ce fut le peuple [1] qui créa Sylla dictateur, au lieu que la nomination à cette charge avait toujours été faite jusqu'alors par le souverain magistrat de la république, c'est-à-dire, par un consul, ou par un tribun militaire. L'autre différence, bien plus importante, est que les autres dictateurs n'avaient jamais été mis en place que pour six mois, et qu'ici le temps était illimité.

Le pouvoir ne l'était pas moins : car, quoique dans les meilleurs siècles de la république la dictature soit appelée par les historiens une puissance monarchique, et même tyrannique, Sylla ne se contenta point des droits attachés ordinairement à cette charge formidable [2]. Il fut spécifié expressément dans la loi qui fut portée par l'interroi pour son élection, non-seulement que tout ce qu'il avait fait par le passé était ratifié et approuvé, mais que pour l'avenir il aurait plein pouvoir de faire tout ce qu'il voudrait, de priver de la vie les citoyens

[1] An. R. 670; av. J. C. 82. — Appian.
[2] An. R. 671; av. J. C. 81.

[1] Fabius Maximus avait été revêtu par le peuple du pouvoir de la dictature, mais avec le titre seulement de prodictateur.
[2] Plut. in Syl.

sans forme de procés, de confisquer leurs biens, d'établir des colonies, de bâtir ou de détruire les villes, de donner ou d'ôter les royaumes à qui il lui plairait : loi la plus inique [1], au jugement de Cicéron, et la moins digne du nom de *loi* qui fut jamais. Sylla, ayant pris possession de la dictature, récompensa la bassesse d'âme avec laquelle Flaccus s'était prêté à toutes ses volontés, en le faisant son maître de la cavalerie.

Il parut donc dans la place publique avec l'appareil le plus capable d'inspirer la terreur. Il était précédé de vingt-quatre licteurs [2], qui portaient la hache au milieu des faisceaux : spectacle nouveau pour tous ceux qui vivaient alors, et qui n'avaient jamais vu de dictateur. Il est vrai que les consuls avaient chacun douze licteurs : mais il n'y avait jamais qu'un de ces deux magistrats qui fît marcher les siens dans la ville ; l'autre n'avait qu'un simple huissier; et de plus les haches, symboles du pouvoir de vie et de mort, ne paraissaient point dans Rome aux faisceaux consulaires. Sylla, outre les licteurs, avait encore autour de lui une garde nombreuse : et il usait dans toute son étendue du pouvoir qui lui avait été attribué. Il en donna un terrible exemple dans l'élection des consuls.

Car, pour conserver à la république son ancienne forme, il voulut que l'on créât des consuls, des préteurs, et les autres magistrats à l'ordinaire. Lucrétius Ofella, qui venait de prendre Préneste, s'étant mis au nombre des aspirants au consulat [3], le dictateur lui défendit de prétendre à cette charge. Lui, qui se voyait des amis et du crédit, qui avait de l'ambition, qui venait de rendre tout récemment un si grand service au parti de Sylla par la réduction de Préneste, crut pouvoir mépriser impunément cette défense. Mais, pendant qu'il continuait ses poursuites auprès des citoyens dans la place, le dictateur, qui de dessus son tribunal voyait ce qui se passait, envoya à lui un centurion [1] qui le tua sur-le-champ. A ce meurtre toute la foule s'émut : on saisit le centurion, et on l'amena aux pieds de Sylla. *Laissez-le aller en liberté*, dit le dictateur, *il n'a fait qu'exécuter mes ordres.* Puis il conta au peuple assemblé un apologue, que je rapporterai d'après Appien comme fort propre à faire connaître la hauteur inconcevable et l'esprit tyrannique de Sylla, quoiqu'il soit peu digne de la majesté de l'histoire. Il dit qu'un paysan, qui se sentait mordu de vermine, nettoya une et deux fois sa chemise, mais qu'à la troisième fois il la jeta au feu. *Appliquez-vous cet exemple*, ajouta-t-il : *et que les vaincus, après avoir été châtiés deux fois, ne me forcent pas par une troisième folie de recourir au feu, pour n'être plus obligé d'y revenir.* On peut bien juger que personne ne se présenta plus pour demander le consulat que sous la permission de ce terrible dictateur. Il fit élire M. Tullius Décula, et Cn. Cornélius Dolabella, qui n'eurent que le titre de consuls, sans en avoir la puissance.

M. TULLIUS DECULA.
CN. CORNELIUS DOLABELLA.

Sylla, vers les derniers jours du mois de janvier, fit son entrée dans Rome en triomphe. Il triompha de Mithridate seulement [2], et il a été loué avec raison de ce qu'il ne fit paraître dans cette pompe ni le nom d'aucun citoyen vaincu par lui, ni la représentation d'aucune ville des Romains, quoiqu'il en eût pris et forcé plusieurs. Son triomphe fut magnifique, et orné des plus riches dépouilles de l'Asie : mais ce qui en faisait le principal ornement, c'étaient une longue file des plus illustres et des premiers du sénat et de la ville, qui, ayant été mis par sa protection à l'abri des fureurs de Marius et de Cinna, suivaient son char, l'appelant leur père et leur sauveur, et protestant qu'ils lui étaient redevables du retour dans leur patrie, de la joie si douce

[1] « Omnium legum iniquissimam dissimillimamque « legis esse arbitror eam quam L. Flaccus interrex de « Sullâ tulit, ut omnia quæcumque ille fecisset essent « rata. » (Cic. in *Rull.* lib. 3, n. 5.)

[2] Appian.

[3] Plutarch. Liv. Epit. — Appian.

[1] Je suis Plutarque. Néanmoins Asconius Pédianus dit que Lucrétius Ofella fut tué par Belliénus, oncle de Catilina.

[2] Val. Max. lib. 11, cap. 8. — Plutarch.

qu'ils avaient de revoir leurs femmes et leurs enfants, enfin de la vie même. La cérémonie du triomphe dura deux jours : le premier, on porta quinze mille livres pesant d'or [1], et cent quinze mille d'argent [2], qui étaient le fruit de la guerre contre Mithridate ; le second treize mille livres d'or [3], et six mille d'argent [4], qui avaient été sauvées de l'incendie du Capitole, ou enlevées de différents temples, et ensuite transportées à Préneste par le jeune Marius ; et cette origine était exprimée dans un tableau que l'on porta en pompe, suivant l'usage, aux yeux de tout le peuple.

Le dictateur s'appliqua ensuite à réformer l'état par l'établissement de nouvelles lois ; et il le fit avec une sagesse par laquelle il eût été bien à souhaiter qu'eût été dirigée tout le reste de sa conduite.

Quelques-unes de ces lois regardaient les crimes contraires à toute société policée, le crime de faux, celui de l'altération des monnaies, les outrages faits aux citoyens, les empoisonnements, les assassinats. Par rapport à tous ces crimes, qui ne pouvaient manquer de s'être multipliés beaucoup pendant les troubles et les horreurs des guerres civiles, il renouvela ou amplifia les peines portées par les anciennes lois : seulement il ajouta aux lois contre les assassinats une exception en faveur de ceux qui avaient tué les proscrits.

D'autres lois avaient pour les charges publiques, les dignités, les sacerdoces. Il défendit que personne demandât la préture avant que d'avoir été questeur, ou le consulat avant la préture : il renouvela les anciennes défenses de conférer le consulat une seconde fois au même citoyen, sinon après un intervalle de dix ans. Cette loi avait été souvent violée dans les années précédentes ; et si elle fut portée cette année-ci par Sylla, il viola lui-même sa propre loi l'année suivante en se faisant nommer consul pour la seconde fois, quoiqu'il n'y eût que sept ans révolus depuis la fin de son premier consulat : peut-être ne porta-t-il cette loi qu'après s'être mis dans le cas de n'avoir plus besoin de l'enfreindre.

Il augmenta aussi le nombre des pontifes, des augures, des prêtres chargés de la garde des livres sibyllins [1], et fit monter ces colléges jusqu'au nombre de quinze. Il voulut qu'au lieu de six préteurs on en créât huit tous les ans : il ordonna que l'on choisît chaque année vingt questeurs, afin d'avoir comme une recrue de sénateurs toujours prête pour remplacer ceux qui périssaient par divers accidents. Comme les séditions et les guerres avaient extrêmement diminué le sénat [2], il le remplit en y faisant entrer les plus illustres des chevaliers romains au nombre de trois cents, et cela du consentement et par les suffrages des tribus assemblées. Toutes ces dispositions n'avaient rien que de louable, ou du moins de très-convenable ; et tout le monde, amis et ennemis, devait en être content.

On ne sera pas étonné qu'il ait relevé le crédit et l'éclat de la noblesse, dont il avait été le défenseur et le vengeur. Il rendit donc au sénat la judicature, et ordonna qu'à l'avenir les juges seraient tirés uniquement du nombre des sénateurs ; c'était remettre les choses sur l'ancien pied. Il prit à tâche surtout d'affaiblir le tribunat [3], qui avait été la source de tant de divisions funestes ; et, n'osant l'abolir en entier, il le réduisit au moins à n'être presque plus qu'une ombre vaine : il ôta aux tribuns le pouvoir de porter des lois : il voulut que tout tribun fût tiré du corps du sénat, afin que l'intérêt de compagnie balançât l'inclination qui portait ces magistrats à favoriser le peuple en toute chose. Enfin, pour exclure du tribunat tous ceux que leur naissance ou leurs talents pouvaient rendre redoutables dans cette charge, il ordonna que quiconque aurait été tribun ne pût prétendre à aucune dignité supérieure. Le peuple fut extrêmement mécontent de cet affaiblissement du tribunat. Mais, après tous les maux que

[1] 23,437 marcs 4 onces. = 4860 kilogrammes. E. B.
[2] 179,687 marcs 4 onces. = 37 260 kilog. E. B.
[3] 20,312 marcs 4 onces. = 4 212 kilog. E. B.
[4] 9,373 marcs. = 1,914 kilog. E. B.

[1] Quelques-uns doutent que l'augmentation de ce dernier collége jusqu'au nombre de quinze soit due à Sylla. Je suis le sentiment le plus vraisemblable.
[2] Appian.
[3] Vell. II, 30. — Liv. Epit. — Appian.

nous avons vu sortir de cette origine, peut-on blâmer Sylla d'avoir renfermé les tribuns dans l'unique fonction pour laquelle ils avaient été établis, qui était de secourir les citoyens opprimés ?

Je ne dois pas omettre, en parlant des actes de la dictature de Sylla, qu'il recula les limites de la ville et en agrandit l'enceinte[1]. C'était un honneur et un privilége qu'il n'était pas permis à tous de s'arroger, et qui n'était dû qu'à ceux qui avaient agrandi l'empire même. Sylla méritait bien cet honneur par ses victoires ; et il est le dernier des généraux de la république qui ait été curieux de se le procurer.

Ces différents soins, si dignes d'un souverain magistrat et d'un réformateur de la république, étaient entremêlés de soins d'une tout autre espèce, et qui ne convenaient qu'à un tyran[2]. Il vendait les biens des proscrits comme des dépouilles, et il ne craignait point de les appeler de ce nom odieux. Il les vendait, il les donnait de dessus son tribunal, d'une façon si despotique et si hautaine, que les largesses qu'il en faisait blessaient encore plus les esprits que la violence par laquelle il s'en était emparé. Il faisait don presque de provinces entières, ou des revenus de toute une ville, à des femmes qui avaient plus de beauté que de vertu, à des musiciens, à des comédiens, à de misérables affranchis.

Un des dons de ce genre, peut-être des mieux placés, est celui dont Cicéron nous fait le récit dans son plaidoyer pour le poëte Archias. Pendant que Sylla présidait aux ventes dont nous parlons[3], un mauvais poëte lui présenta une pièce de prétendus vers hexamètres et pentamètres, mais qui, selon Cicéron, n'étaient que des lignes mesurées, dont la seconde était moins longue que la première. Sylla ne crut pas néanmoins devoir laisser sans récompense la bonne volonté de cet homme, et il lui donna quelqu'une des choses qu'il faisait vendre actuellement, mais sous la condition expresse qu'il ne ferait plus de vers. Trait plaisant, et où l'on sent un homme d'esprit.

Mais son goût pour la compagnie des bateleurs ne peut s'excuser. C'était en lui un goût de jeunesse, qui, interrompu par les guerres, se réveilla lorsque, après tant d'agitation et de combats, il se vit enfin tranquille et maître de vivre à son gré. Il ramassa donc une troupe de gens de théâtre, et les plus effrontés étaient ceux qui lui convenaient le mieux. C'étaient ses compagnons de table : il buvait avec eux tous les jours ; il faisait assaut avec eux de plaisanteries et de railleries bouffonnes d'une manière bien peu séante et à son âge et à sa dignité ; car, pendant le repas, il n'était question pour Sylla de rien de sérieux : actif, vigilant, et surtout dur à l'excès dans tout le reste du temps, ce n'était plus le même homme dès qu'il se mettait à table. Alors des farceurs, des danseurs, le trouvaient doux, facile, et ne se refusant à rien.

Sylla ne répandit pas néanmoins ses largesses uniquement sur cette espèce d'hommes. Il était bien aise que les premiers et les plus illustres citoyens partageassent avec lui la haine de ces ventes tyranniques[1]. Aucun n'entra mieux dans ses vues que Crassus, qui, possédé de l'avidité des richesses, ne connaissait point le scrupule sur la manière de s'enrichir. Il s'engraissa avec joie du sang des misérables, achetant beaucoup au-dessous de leur valeur, ou recevant même en pur don les confiscations des proscrits ; et ce fut de cette source odieuse que lui vinrent principalement ces possessions immenses qui le rendirent le plus riche citoyen de Rome. Il avait même poussé les choses si loin, qu'il en perdit l'amitié de Sylla ; et, ayant proscrit de son autorité privée et sans ordre un homme fort riche, pour s'emparer de son bien, il encourut la disgrâce du dictateur, qui ne lui donna plus aucun emploi.

Quoique beaucoup de particuliers fissent de grands profits sur ces ventes, et même qu'une partie des biens fût donnée gratuitement, il

[1] Tac. XII, Ann. 23. — Sen. de Brev Vitæ, cap. 14.

[2] Cic. de Offic. lib. 2, n. 8. — Plutarch.

[3] « (Sullam) in concione vidimus, quum ei libellum « malus poeta de populo subjecisset, quod epigramma in « eum fecisset tantummodo alternis versibus longiusculis, statim ex iis rebus quas tunc vendebat jubere ei « præmium tribui, sed eâ conditione, ne quid postea « scriberet. » (Cic. *pro Arch.* n. 25.)

[1] Plut. in Crasso.

en revint cependant un produit très-considérable au trésor public. L'Epitome de Tite-Live évalue ce produit à trois cent cinquante millions de sesterces, qui font quarante-trois millions sept cent cinquante mille livres de notre monnaie [1]. Qu'aurait-ce été si les biens eussent été vendus leur prix ?

La différence de leur valeur réelle et du prix de l'adjudication était souvent énorme, comme nous pouvons nous en convaincre par un fait dont Cicéron ne nous a laissé ignorer aucune circonstance, et qui de plus renferme une complication d'injustices et de crimes propres à nous faire bien connaître la dureté de ces malheureux temps.

La cessation des proscriptions et des ventes était fixée par la loi au premier juin. Plusieurs mois après, Sex. Roscius, l'un des premiers citoyens d'Amérie [2], fut assassiné dans Rome par des ennemis qui en voulaient encore plus à ses biens qu'à sa vie. Il ne devait plus être question alors de proscription. Cependant les assassins de Roscius firent mettre son nom sur la liste des proscrits par le moyen de Chrysogonus, affranchi de Sylla, et qui avait tout crédit sur l'esprit de son patron. Dès là les biens de Roscius étaient confisqués. Chrysogonus s'en rendit l'adjudicataire, et acheta deux mille sesterces, c'est-à-dire deux cent cinquante livres, des biens qui valaient six millions de sesterces, ou sept cent cinquante mille livres de notre monnaie. Ce n'est pas tout encore. Roscius laissait un fils qui pouvait un jour revenir contre une aussi énorme et aussi manifeste injustice, et rentrer peut-être dans les biens paternels. Les assassins, pour se délivrer d'inquiétude, de concert avec Chrysogonus, accusent le fils d'être lui-même le meurtrier de son père. Chrysogonus comptait, tout-puissant comme il était, emporter aisément l'affaire, et obtenir la condamnation d'un accusé que personne n'osait défendre. En effet, les premiers orateurs de Rome refusèrent de se charger de sa cause. Cicéron seul, âgé pour lors de vingt-six à vingt-sept ans, eut le courage de défendre un innocent opprimé : il réussit même à le faire absoudre ; et cette cause, plaidée par lui d'une façon très-brillante, jeta les fondements de sa réputation dans le barreau.

[1] 72 000,000 fr. E. B.

[2] Amélia, dans le duché de Spolette.

Puisque j'ai eu occasion de parler de Cicéron [1], qui commence maintenant à entrer sur le théâtre du monde, qu'il me soit permis, pour faire diversion à tant d'horreurs, qui nous noircissent l'imagination depuis longtemps, d'insérer ici quelques détails sur les premières années d'un si grand homme. L'importance du personnage qu'il fera dans la suite, et, plus que cela, l'intérêt vif que tous ceux qui ont quelque goût de littérature ne peuvent s'empêcher de prendre à cet aimable écrivain, avec qui nous nous familiarisons dès l'enfance, et qui est si capable, soit d'amuser agréablement, soit d'occuper utilement l'âge le plus mûr, voilà sans doute des titres plus que suffisants pour donner place à tout ce qui le regarde dans une histoire romaine.

Cicéron était né le trois janvier de l'an de Rome 646, dans Arpinum, ville municipale du pays des Volsques. Il sortait d'une famille honnête, et ses ancêtres depuis longtemps étaient chevaliers romains de père en fils ; mais aucun n'avait possédé de charge curule dans Rome. Le surnom de Cicéron lui venait de ses pères. Il avait été donné à celui de cette famille qui le transmit à ses descendants, à cause d'un signe au bout du nez qui ressemblait à un pois, car *cicer*, en latin, veut dire *pois chiche*. Selon Pline, ce surnom avait une autre origine. Il prétend que, comme l'agriculture était en honneur anciennement à Rome et dans tout le Latium, et que la plupart cultivaient la terre de leurs propres mains, le nom de *Cicero* [2], aussi bien que celui de *Fabius* et de *Lentulus*, venaient des légumes que quelqu'un de ces familles aimait ou excellait à cultiver, *pois*, *fèves*, *lentilles*. Quoi qu'il en soit, lorsque Cicéron se mit sur la route des honneurs, ses amis lui conseillèrent de quitter ce surnom, qui leur parais-

[1] On retrouvera ici une partie des choses que M. Rollin a dites touchant Cicéron dans son Traité des Etudes. Le point de vue est pourtant différent. Cicéron a été considéré par M. Rollin uniquement comme orateur. Ici c'est un abrégé des premières années de sa vie.

[2] Plin. lib. 18, cap. 3. — Plutarch.

sait avoir quelque chose d'ignoble. Mais il leur répondit avec cette confiance qu'inspirent le mérite et la jeunesse, qu'il prétendait rendre le surnom de *Cicéron* plus noble que ceux de *Catulus* et de *Scaurus*. La comparaison était juste, quant aux surnoms considérés en eux-mêmes ; car *Catulus* signifie *petit chien*, et *Scaurus*, *pied-bot*.

On a dit que sa mère, qui se nommait *Helvia*, et qui était femme de condition et de mérite, accoucha de lui sans douleur. On a dit que sa nourrice vit un fantôme qui lui prédit que l'enfant qu'elle allaitait serait la gloire de Rome, et se rendrait extrêmement utile à sa patrie ; mais Plutarque traite lui-même ces prétendus présages de contes et de bagatelles. Dès que le jeune Cicéron fut en état de faire usage de son esprit, il donna des présages tout autrement solides de ce qu'il serait un jour.

Car, lorsqu'il parut dans les écoles publiques, il s'y distingua tellement par le plus beau naturel qui fut jamais, que souvent les pères de ses compagnons se transportaient dans les classes pour voir ce prodige naissant dont ils entendaient faire de si surprenants éloges. Et ceux qui avaient une sotte et rustique vanité trouvaient mauvais que leurs enfants rendissent des honneurs singuliers à leur jeune camarade, qu'ils le missent au milieu d'eux, et lui déférassent partout la première place ; car à cet âge on se rend justice les uns et les autres avec bien plus de franchise et de candeur qu'il ne se pratique dans le monde entre hommes faits. Dans ses premières études il s'appliqua beaucoup à la poésie, et même il passa pour y réussir. Mais on sait assez que ce n'était point son talent. Du reste, né avec un génie propre à tout, il embrassa la philosophie, le droit et l'éloquence, qui était le but auquel il rapportait toutes ses autres études. Il essaya aussi de la profession des armes, et servit dans la guerre sociale sous Pompeïus Strabo. Mais il était encore moins fait pour les armes que pour la poésie, et il se rendit bientôt aux études pacifiques.

Son goût pour la philosophie alla jusqu'à la passion[1], et il se livra tout entier, comme il le dit lui-même, aux leçons de Philon l'académicien, que les troubles de la Grèce, aux approches des armées de Mithridate, avaient forcé de sortir d'Athènes et de se retirer à Rome. Cicéron suivit d'autant plus volontiers et pleinement son penchant pour l'étude de la philosophie, que l'état déplorable où se trouvait la ville, déchirée par les factions de Marius et de Sylla, puis opprimée par la tyrannie de Cinna et de Carbon, semblait avoir anéanti pour jamais et les lois et les exercices du barreau.

Cependant, ne perdant point entièrement son objet de vue, il s'appliqua d'une façon particulière à la dialectique, qui est une éloquence resserrée, de même que l'éloquence est une dialectique développée et étendue. Et comme les stoïciens cultivaient soigneusement cette partie de la philosophie, il avait pris pour maître en ce point un philosophe de cette secte, qui se nommait Diodote, et qui passa sa vie avec lui, et mourut dans sa maison pendant la domination de César.

Pour ce qui est du droit[1], ses maîtres et ses modèles furent les deux Scévola, l'augure et le pontife, les plus grands jurisconsultes et les plus gens de bien de la république. Son père, suivant l'usage très-sagement établi chez les Romains, l'avait présenté, dès qu'il eut pris la robe virile, à Scévola l'augure, pour accompagner partout ce vénérable vieillard, et recueillir toutes ses paroles : en sorte que le jeune Cicéron venait le prendre le matin chez lui, le conduisait à la place publique ou au sénat, et ensuite le ramenait sur le soir à sa maison. Après la mort de l'augure, il s'attacha de son propre choix au pontife. Combien un jeune homme pouvait-il profiter et se former à tout bien dans de telles compagnies !

Pendant que Cicéron travaillait ainsi nuit et jour (c'est son expression) à s'enrichir et s'orner l'esprit de toutes les belles connaissances[2], il n'oubliait pas les exercices propres

[1] « Totum ei (Philoni) me tradidi, admirabili quodam ad philosophiam studio concitatus. » (Cic. in *Bruto*, n. 306.)

[1] Droit. Cic. de Amic. 1.

[2] « Ego hoc tempore omni noctes et dies in omnium doctrinarum meditatione versabar. »

de l'éloquence, et ancun jonr ne se passait qu'il ne composât et en latin, et plns souvent en grec, « soit, dit-il, parce que la langue « grecque, plns riche que la nôtre, et fonr« nissant plus d'ornements, me donnait lieu « d'acquérir la facilité de parler de même en « latin; soit parce que, les plus grands mal« tres de l'art étant Grecs, et n'entendant « point ma langue, j'étais obligé de leur par« ler la leur. » Il avait soin aussi de suivre assidument tous les oratenrs qui avaient quelqne nom, soit qn'ils plaidassent devant les juges, soit qn'ils fissent des harangues sur les affaires publiqnes devant le peuple assemblé. C'est par tant de travaux qu'il se prépara à la plaidoirie : de sorte que[1], lorsqu'il vint au barreau, ce ne fut pas pour y apprendre son métier comme faisaient la plupart des antres, mais il y apporta nn riche fonds de doctrine acquis par nne étnde précédente.

Après qu'il eut plaidé quelques causes de moindre importance, le malheur des temps fit qu'on s'adressa à lui pour celle de Roscius; parce que ceux sur qui l'on avait les yeux plus ouverts, et dont les discours auraient pu être regardés comme portant conp, craignirent, ainsi que je l'ai déjà dit, de choquer Chrysogonns, qui pouvait tout auprès du dictateur, et qni, ne paraissant point dans l'affaire comme partie, en était pourtant l'âme et le chef. Cicéron, qui était jeune et encore peu capable d'attirer sur lui l'attention, crut que ce qu'il serait obligé de dire pour la défense de l'accusé tirerait moins à conséquence, et il voulut profiter de l'occasion pour se faire connaître.

Il plaida cette cause sons le second consulat de Sylla, étant dans sa vingt-septième année, et il la plaida avec beaucoup de courage et de liberté. Nous avons le discours qu'il prononça en cette occasion. Il y ménage le dictateur, et a soin de le mettre hors d'intérêt; mais il frappe sur Chrysogonus à bras racconrci, non-seulement développant tout ce mystère d'iniqnité que j'ai exposé en peu de mots, mais invectivant contre sa personne, et exposant son insolence au mépris et à la haine publique. Il décrit ses maisons de ville et de campagne, ses meubles somptueux, sa vaisselle d'argent; ses vases précieux d'airain de Corinthe ou de Délos, la multitnde de ses esclaves, sa musique, ses repas de débauche. Il peint ensuite son insolence en ces termes : « Le voyez-vous[1], comment avec une belle « chevelure bien frisée et bien parfumée il « voltige de côté et d'antre dans la place pu« bliqne, partout accompagné d'une conr « nombreuse; comment il méprise tout le « monde, et ne jnge personne digne d'entrer « en comparaison avec lui : comment il se « croit seul puissant, seul heurenx, seul ar« bitre de toutes les fortunes? »

Cicéron s'explique même sur les affaires publiqnes avec beaucoup de franchise. Il ne blâme pas sans doute le fond de la cause des nobles, à laquelle il déclara au contraire avoir tonjours été attaché par principe et par inclination; mais il se plaint hautement des vexations qui s'exercent à l'abri et sous la sauvegarde de cette cause. « Si l'on a pris les « armes[2], dit-il, afin que les derniers des « hommes s'enrichissent du bien d'antrui et « usnrpassent les possessions de chaque ci« toyen, et si non-seulement on ne peut « s'opposer de fait à ces injustices, mais même « les improuver dans ses discours, en ce cas « la république ne se trouve pas relevée ni « rétablie par cette guerre, mais subjugnée « et opprimée. »

On voit qne Cicéron[3] n'a pas eu tort de se faire honneur d'avoir élevé sa voix contre la puissance de Sylla en protégeant l'innocence opprimée. En effet, Plutarque dit que cette

[1] « Non ut iu foro disceremus quod plerique fecerunt, « sed nt, quantùm nos efficere potuissemus, docti in « forum venlremus. »

[1] « Ipse verò quemadmodùm compos'to et delibuto « capillo passim per forum volitet cum magnâ catervâ « togatorum, videtis, judices : ut omnes despiciat, ut « hominem præ se neminem putet, ut se solum beatum, « solum potentem putet. » (Cic. *pro Sex. Rosc.* n. 135.)

[2] « Si id actum est, et idcircò arma sumpta sunt, ut « homines postremi pecuniis alienis locupletarentur, et « in fortunas uniuscujusque impetum facerent, et id non « modò re prohibere non licet, sed ne verbis quidem « vituperare, tùm verò in isto bello non recreatus, neque « restitutus, sed subactus oppressusque populus roma« nus est. » (Ibid. n. 137.)

[3] Cic. de Offic. lib. 2, n. 31.

liberté avec laquelle parla Cicéron, et la crainte de la vengeance de Sylla, furent les motifs qui le déterminèrent à s'éloigner de Rome et à faire un voyage en Asie ; mais c'est ce qu'il est difficile de concilier avec le récit de Cicéron lui-même, qui met entre son plaidoyer pour Roscius et son voyage d'Asie plusieurs autres causes qu'il travailla avec autant d'ardeur et autant de soin que la première. Ce fut donc raison de santé qui lui fit faire le voyage dont nous allons dire un mot.

Il était extrêmement maigre et fluet ; il avait le cou fort long et menu ; en sorte que l'on craignait beaucoup que le travail n'achevât de ruiner une santé si délicate : d'autant plus que, lorsqu'il plaidait, emporté par son feu, il poussait sa voix avec effort et sans aucun ménagement, gardant toujours le plus haut ton depuis le commencement jusqu'à la fin. Ses amis donc et ses médecins l'exhortaient à quitter un métier qui le tuait[1] ; mais, pour lui, il aima mieux s'exposer aux risques de tout ce qui pourrait en arriver que de renoncer à la gloire de l'éloquence, qui était l'objet de ses espérances et de ses vœux. Il comprit néanmoins que, s'il pouvait se modérer, il n'en dirait que mieux, et ne courrait plus les mêmes dangers pour sa santé. Il alla donc en Asie pour s'exercer à un genre plus doux et plus tranquille, et pour travailler à retrancher de sa vivacité ce qu'elle avait de trop impétueux.

Il vit tout ce qu'il y avait de plus habiles philosophes et de plus célèbres orateurs, soit à Athènes, soit en Asie. Mais celui à qui il s'attacha principalement, fut Apollonius Molon, Rhodien, dont il avait déjà pris des leçons à Rome, et qui était en même temps et grand avocat et grand rhéteur. Il lui arriva avec cet Apollonius une aventure tout à fait remarquable[2]. Il composait en grec, afin que son maître l'entendît. Un jour qu'il avait déclamé devant lui, et en présence d'un grand nombre d'auditeurs, un très-beau discours, lorsqu'il eut fini, tout le monde y applaudit et le combla d'éloges. Apollonius seul avait paru rêveur pendant le discours, et à la fin il garda le silence. Cicéron, qui faisait plus de cas de son approbation que de celle de tous les autres ensemble, fut contristé de ce silence, et lui en demanda la cause. *Ah! Cicéron*, lui dit Apollonius, *je vous loue sans doute et vous admire ; mais je plains le sort de la Grèce, à qui il ne restait plus que la gloire de l'éloquence ; et je vois que vous allez lui enlever ce dernier avantage et le transporter aux Romains.*

Ce grand maître rendit d'importants services à un si excellent disciple[1]. Cicéron se livrait volontiers à l'essor de son génie, et montrait quelquefois plus de fécondité que de justesse, semblable, comme il le dit lui-même, à un fleuve qui se déborde au-dessus de ses rives. Apollonius lui apprit à réprimer ses saillies, quelque heureuses qu'elles fussent, et à se renfermer dans les bornes du besoin de la cause. Ainsi, après deux ans, le jeune orateur revint à Rome, non-seulement mieux exercé dans l'art de la parole, mais presque entièrement changé. Son ton de voix était adouci, son style plus sage, et son action plus modérée.

Pour achever de se perfectionner dans cette dernière partie, je veux dire l'action, dont on sait quel cas faisait Démosthène, Cicéron se lia avec le célèbre comédien Roscius, qui dans une profession décriée avait retenu une probité digne de l'estime et de l'amitié des gens de bien, et qui d'ailleurs possédait son art dans la souveraine perfection. Macrobe[2] nous raconte un trait singulier à ce sujet. Il dit que Cicéron et Roscius s'exerçaient à l'envi à qui rendrait une même pensée et un même sentiment, l'un en plus de tours de phrase différents, et néanmoins heureux, l'autre par une plus grande variété de gestes et de mouvements.

Un naturel admirable, cultivé avec tant de

[1] « Itaque quum me et amici et medici hortarentur, « ut causas agere desisterem, quodvis potius periculum « mihi adeundum, quàm a speratâ dicendi gloriâ recedendum putavi. » (Cic. in *Bruto*, n. 314.)

[2] Plutarch.

[1] « Is dedit operam, si modò id consequi potuit, ut « nimis redundantes nos et superfluentes juvenili quâdam impunitate et licentiâ dicendi reprimeret, et quasi « extra ripas diffluentes coerceret. » (Ibid. n. 316.)

[2] Macrob. Sat. lib. 2, cap. 10.

soin, acquit à Cicéron un éclat de réputation qui effaça tous les autres orateurs, excepté Hortensius, qui lui disputa assez longtemps le premier rang; et il se vit à portée de s'élever aisément au-dessus des discours de ceux qui [1], conservant encore des restes de l'ancienne rusticité romaine [2], jetaient un ridicule sur les arts de Grecs, et le traitaient lui-même de Grec et d'homme formé dans les écoles. Ses succès le vengèrent abondamment de ces injustes mépris.

Je reviens à la suite de notre histoire. Et d'abord, pour finir tout ce qui regarde les proscriptions, je dirai que Norbanus, qui avait été consul avec Scipion, s'étant retiré chez les Rhodiens, et se voyant redemandé par Sylla, se tua lui-même au milieu de la place publique de la ville de Rhodes. En Italie les villes de Nole et de Volaterre se défendirent opiniâtrément pendant un temps assez considérable contre le parti vainqueur. Enfin elles furent réduites par la force des armes et obligées de se soumettre. Je coule légèrement sur ces faits moins importants pour en venir aux exploits de Pompée.

Lorsque ce jeune guerrier eut pacifié la Sicile [3], il reçut ordre de passer en Afrique, où Cn. Domitius Ahénobarbus, gendre de Cinna, assemblait des forces, et, soutenu d'Hiertas ou Hiarbas, roi d'une partie de la Numidie, paraissait être en état de se faire craindre. L'exemple de Marius, qui, réduit à une situation bien plus déplorable, et sorti de cette même Afrique avec une poignée de fugitifs, avait pu redevenir maître de Rome et de l'Italie, était une leçon qui avertissait Sylla de ne laisser subsister aucun reste du parti vaincu. Pompée partit donc de Sicile avec six légions, six-vingts vaisseaux de guerre, et huit cents bâtiments de charge, qui portaient des munitions de toute espèce. Une partie de la flotte aborda à Utique, et l'autre à Carthage.

En arrivant, Pompée se trouva retardé de quelques jours par un événement risible. Des soldats ayant trouvé un trésor dans le champ où ils étaient campés, toute l'armée se persuada que tout était plein d'or et d'argent caché sous terre par les Carthaginois du temps de leur désastre. Aussitôt les voilà tous la bêche à la main qui fouillent et creusent à l'envi, sans que Pompée pût les en empêcher; de sorte qu'il prit le parti de rire du spectacle que lui donnaient tant de milliers d'hommes occupés à remuer la terre, et ne trouvant rien. Ils se rebutèrent enfin d'un travail inutile, et déclarèrent à Pompée qu'ils étaient prêts à marcher sans délai à ses ordres, bien punis, comme ils l'avouaient eux-mêmes, de leur sotte crédulité. Pompée les mena donc à l'ennemi.

Bientôt les armées furent en présence, séparées par une ravine dont la descente était rude et le sol raboteux. Survint une pluie accompagnée d'un grand vent, qui, ayant commencé dès le matin, dura tout le jour; en sorte que Domitius, désespérant de pouvoir combattre, donna le signal de la retraite. Pompée conçut que ce moment lui était favorable. Sur-le-champ il s'avança, passa la ravine, et attaqua les adversaires, qui, ne songeant alors qu'à se retirer, se troublèrent aisément, d'autant plus que le vent et la tempête leur donnaient dans le visage. Ils furent donc repoussés dans leur camp, et les soldats de Pompée le proclamèrent *imperator*. Mais il leur déclara qu'il ne recevrait point cet honneur tant que le camp des ennemis subsisterait, et qu'il ne croirait point mériter ce titre si glorieux qu'auparavant ils n'eussent forcé les ennemis dans leurs retranchements. Il était déjà tard, et de plus les nuages formaient une telle obscurité, qu'ils avaient peine à se reconnaître les uns les autres; et Pompée lui-même avait couru risque, dans le combat, d'être tué par un de ses soldats, qui lui avait demandé le mot, et à qui il n'avait pas répondu assez promptement. Néanmoins ces troupes, animées et par la victoire et par le courage de leur général, marchent au camp des ennemis. Pompée combattait à leur tête sans casque, pour prévenir un second accident pareil au premier,

[1] Plutarch.

[2] Horace se plaignait encore de son temps de ces restes de rusticité:

Sed in longum tamen ævum
Manserunt hodièque manent vestigia ruris.
(Horat. Ep. II. 1. 159.)

[3] Plut. in Pomp.

Le camp est emporté, et Domitius tué sur la place. Le carnage fut grand, et de vingt mille hommes à peine s'en sauva-t-il trois mille. Une victoire si complète soumit tout le pays, dont les villes ou reçurent le vainqueur ou furent bientôt forcées.

Pompée entra même dans la Numidie. Hiertas fut tué, son royaume donné à Hiempsal, et la terreur du nom romain renouvelée dans ce pays, où le souvenir commençait à s'en effacer. Toute cette expédition si heureuse fut terminée en quarante jours, après lesquels Pompée revint à Utique.

En arrivant, il reçut des dépêches de Sylla, par lesquelles il lui était ordonné de renvoyer toute son armée, et de ne garder qu'une seule légion, avec laquelle il resterait dans la province jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé un successeur. Pompée fut très-piqué de ces ordres, qui semblaient marquer que Sylla commençait à prendre quelque ombrage de lui. Il cacha néanmoins son dépit, et résolut d'obéir. Mais il n'en fut pas de même des soldats, qui se soulevèrent hautement, et qui s'emportant jusqu'à traiter le dictateur de tyran, ne voulaient point souffrir que leur général se remît seul et sans défense entre ses mains. Pompée tenta toutes les voies imaginables de les fléchir, jusqu'à quitter l'assemblée et s'enfuir dans sa tente. Mais tout fut inutile; et malgré ses prières, et même ses larmes, ils le replacèrent plusieurs fois sur son tribunal. Enfin il protesta que, s'ils ne cessaient de lui faire violence, il allait se tuer lui-même. Cette menace les contraignit de se calmer.

La nouvelle de cette émeute vint à Rome un peu altérée, et on en faisait Pompée le chef et l'auteur. Sylla le crut, et dit *que c'était sa destinée d'être obligé dans sa vieillesse de faire la guerre contre des enfants*, se rappelant le jeune Marius, qui lui avait donné bien de l'inquiétude, et lui associant Pompée. Mais, lorsque la vérité des faits fut éclaircie, le dictateur, voyant la faveur publique déclarée pour ce jeune guerrier, résolut de lui faire toute sorte d'honneurs. Lors donc que Pompée arriva à Rome, Sylla alla au-devant de lui; et, lui ayant donné tous les témoignages possibles d'amitié, il le salua du nom de *grand*. Telle est, selon Plutarque, l'origine de ce surnom attribué à Pompée[1]. Tite-Live, qui est pour le moins aussi croyable en ce fait, dit que l'usage en commença par la flatterie de ses amis. Cette discussion est peu importante : mais il est bon d'observer que Pompée craignit le faste d'un tel surnom[2], et qu'il laissa passer quelques années avant que de le prendre lui-même. Ce ne fut que dans le temps qu'il faisait la guerre contre Sertorius en Espagne que, l'usage de ce surnom étant reçu dans le public, et n'ayant plus rien d'odieux, il commença à l'ajouter à son nom.

Quelque accueil qu'eût fait Sylla à Pompée, il ne crut pas devoir lui complaire par rapport à la demande du triomphe auquel ce jeune général aspirait. Il lui représenta « que les « lois n'accordaient cet honneur qu'à ceux « qui avaient été préteurs ou consuls; que par « cette raison le premier Scipion l'Africain, « qui avait fait de très-grandes choses en Es« pagne, mais sans être revêtu d'aucune ma« gistrature, n'avait point triomphé: et que, « si Pompée, qui était encore dans la pre« mière jeunesse, et à qui son âge ne permet« tait pas même d'entrer dans le sénat, obte« nait le triomphe, ce serait de quoi rendre « odieux en même temps et celui qui l'ob« tiendrait contre la disposition expresse des « lois, et le souverain magistrat qui les aurait « violées pour le lui accorder. » Sylla termina ces représentations en lui déclarant d'une façon nette et précise, qu'il l'arrêterait tout court, et empêcherait l'effet d'un désir trop ambitieux. Pompée ne plia point sous l'autorité du dictateur, et le pria de considérer *que le soleil levant avait plus d'adorateurs que le couchant*. Sylla ne l'entendit pas; et ce mot hardi, qui l'avertissait qu'il était sur le déclin de sa puissance, et Pompée dans le temps de l'accroissement, n'avait point frappé ses oreilles. Mais, voyant un air d'étonnement sur tous les visages, il voulut en être éclairci; et, quelqu'un lui ayant répété les paroles de Pompée, il fut si frappé de la hardiesse de ce jeune homme, qu'il cria par deux fois: *Qu'il triomphe! qu'il triomphe!*

Cet honneur inouï fit bien des envieux à

[1] Liv. lib. 30, cap. 45.
[2] Plutarch.

Pompée ; et pour le mortifier encore davantage, il eut dessein d'atteler à son char de triomphe quatre éléphants; car il en avait amené plusieurs de Numidie. Mais, la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il renonça à ce projet, et s'en tint aux chevaux, selon l'usage accoutumé.

Ses soldats lui suscitèrent encore un embarras. Comme il ne leur donnait pas autant que leur avidité leur avait fait espérer, ils se mutinèrent, et menacèrent de troubler la cérémonie de son triomphe. Mais Pompée tint ferme, et déclara qu'il renoncerait plutôt au triomphe que de flatter ses soldats. Cette conduite généreuse lui réconcilia les esprits de ceux qui lui avaient été le plus contraires ; et Servilius, l'un des premiers du sénat, dit qu'il reconnaissait maintenant Pompée pour vraiment *grand* et digne du triomphe !

Il triompha donc du roi Hiertas et des Numides, n'étant encore que chevalier romain. Plutarque observe qu'il lui aurait été sans doute bien aisé de devenir sénateur. Mais ce n'eût été qu'une distinction peu éclatante que d'être fait sénateur avant l'âge, au lieu que c'était une singularité sans exemple que de triompher avant que d'avoir entrée dans le sénat. Cette circonstance ne fut pas même inutile pour lui attirer la bienveillance du peuple, qui fut charmé de le voir prendre le rang de simple chevalier romain après avoir triomphé.

L. CORNELIUS SULLA FELIX, II [1].
CÆCILIUS METELLUS PIUS.

Sylla, gardant toujours la dictature, voulut néanmoins être consul cette année, sans doute pour montrer des sentiments républicains, et prouver que la dictature ne le portait ni à dédaigner ni à vouloir abolir le consulat [2]. Son exemple a été suivi par César et par les empereurs, qui ont cru se rendre plus populaires en associant souvent en leur personne le consulat à la puissance monarchique.

Métellus, qu'il se donna pour collègue, et dont la probité et le bon cœur ont toujours reçu les plus grands éloges en fit preuve dans une occasion remarquable pendant son consulat. Il était fils, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, de Métellus Numidicus, qui, ayant été envoyé en exil par Saturnin, avait été rétabli en vertu d'une loi proposée par Calidius, tribun du peuple. Ce Calidius [1], demandant la préture, Métellus Pius non-seulement s'intéressa vivement pour lui, et fit de pressantes supplications au peuple en sa faveur ; mais quoique actuellement consul, et de la plus haute noblesse il ne feignit point d'appeler Calidius son patron et le protecteur de sa famille, se déclarant ainsi, par reconnaissance, le client d'un homme extrêmement au-dessous de lui.

On peut placer avec assez de vraisemblance sous cette année le triomphe de Muréna sur Mithridate ; et c'est ce qui m'oblige à rendre compte maintenant de la guerre qu'il avait faite à ce prince [2]. Ce compte sera bien court et bien peu circonstancié. Nous n'avons presque sur cette guerre qu'un morceau d'Appien, et quelques phrases détachées de Cicéron en différents endroits de ses discours. Le récit d'Appien donne une idée bien mince des exploits de Muréna, et il serait difficile d'y trouver rien qui méritât le triomphe. Cicéron en parle en orateur, et peut-être en fait-il de trop grands éloges. Comme ses expressions sont vagues et ne spécifient rien en particulier, c'est une nécessité de nous en tenir à Appien.

Mithridate, aussitôt après la paix conclue avec Sylla, alla faire la guerre aux habitants de la Colchide, qui s'étaient révoltés. Ceux-ci lui demandèrent son fils Mithridate pour roi ; et, dès qu'il leur eut accordé leur demande, ils mirent bas les armes et rentrèrent dans le devoir. Le roi de Pont, défiant et soupçonneux, s'imagina que la révolte de la Colchide pouvait être l'effet des intrigues de son fils, qui avait voulu se procurer un royaume. Il

[1] An. R. 672; av. J. C. 80.
[2] Appian.

[1] « De Calidio tibi respondeo, quod ipse vidi ; Q. Me« tellum Pium, consulem, prætoriis comitiis, petente « Q. Calidio, populo romano supplicâsse, quum quidem « non dubitaret et consul, et homo nobilissimus, patro« num illum esse suum, et familiæ suæ nobilissimæ, « dicere. » (CIC. *pro Plancio*, n. 69.)
[2] Appian. in Mithridat.

était dangereux de devenir l'objet des soupçons de Mithridate. Sa politique cruelle ne pardonnait à personne. Il manda son fils; et ce jeune prince, trop crédule, étant venu se remettre entre ses mains, il le fit charger de chaînes d'or, et peu de temps après lui ôta la vie.

Il entreprit ensuite de réduire les habitants du Bosphore, qui s'étaient révoltés en même temps que ceux de la Colchide; et à cette occasion il fit de si grands préparatifs et d'hommes et de vaisseaux, qu'il donna lieu à tout le monde de penser qu'il avait bien plus les Romains en vue que ses sujets rebelles. D'ailleurs, quoiqu'il eût promis par le traité de rendre la Cappadoce à Ariobarzane, il y conservait encore plusieurs places fortes.

Muréna, qui avait été laissé par Sylla dans l'Asie, comme je l'ai dit, avec les légions de Fimbria, fut bien aise d'avoir ces raisons ou ces prétextes de renouveler la guerre; car, selon Appien, il désirait passionnément le triomphe.

Pendant qu'il s'occupait de ce dessein, Archélaüs vint se retirer près de lui avec sa femme et ses enfants, ne se croyant pas en sûreté à la cour de Mithridate. Ce général était devenu suspect à son maître dès le temps de la bataille de Chéronée. Sa négociation avec Sylla augmenta encore les soupçons; et Mithridate, à qui cette paix était dure et honteuse, se persuada qu'Archélaüs, en la traitant, avait sacrifié les intérêts de son prince à ceux des Romains. Il n'en fallait pas tant à Mithridate pour se porter aux extrémités les plus rigoureuses; et Archélaüs qui le connaissait bien, étant venu se jeter entre les bras de Muréna, l'exhorta puissamment à recommencer la guerre.

Muréna se rendit aisément à un conseil auquel il était déjà fort enclin de lui-même; et, étant entré dans la Cappadoce, il marcha vers Comane, ville célèbre par un temple de Bellone, qui était extrêmement révéré dans le pays, et prodigieusement riche. Il tailla en pièces quelques troupes de cavalerie de Mithridate, s'empara de la ville, et pilla le temple.

A ces premières hostilités, le roi de Pont envoya une ambassade vers Muréna pour lui représenter qu'il agissait contre le traité tout récemment conclu, et pour le sommer de s'y conformer. Il avait mal choisi ses ambassadeurs. C'étaient des philosophes grecs, qui, au lieu de soutenir les intérêts de leur maître, travaillaient à le décrier et à le rendre odieux. Le Romain, qui voulait la guerre, ne devait pas en être détourné par une pareille ambassade. Il usa même en cette occasion d'une insigne mauvaise foi, si le récit d'Appien est véritable. Comme le traité entre Sylla et Mithridate n'avait point été écrit, et que l'on s'était contenté d'en exécuter les conditions de part et d'autre, Muréna dit qu'il ne le connaissait point, continua ses courses et ses ravages, et prit des quartiers d'hiver dans la Cappadoce. Tout ce que je viens de raconter s'était passé vraisemblablement sous le consulat de Scipion et de Norbanus, l'an de Rome 669.

Mithridate porta ses plaintes à Rome[1]; et, en attendant la réponse, il eut même la patience de laisser Muréna poursuivre librement ses hostilités. Enfin Calidius arriva, apportant, non un décret du sénat par écrit, mais un simple ordre verbal à Muréna de cesser de faire la guerre à Mithridate. Au moins tel fut le langage que Calidius lui tint en public. Mais ils se virent tête à tête, et Muréna continua la guerre. Peut-être le sénat n'était-il pas fâché que ce général harcelât le roi de Pont, résolu de l'approuver s'il réussissait, ou de le désavouer si le succès était contraire[2]. Muréna traversa donc le fleuve Halys, comme pour aller à Sinope, qui était le lieu de la naissance de Mithridate, et la capitale du royaume de ses pères.

Mithridate[3], se voyant poussé à bout, envoya Gordius contre le général romain, et il le suivit bientôt lui-même avec de grandes forces. Les armées se rencontrèrent près de l'Halys, la rivière entre deux. Le roi de Pont la passa malgré la résistance des ennemis, et leur livra un rude combat[4]. Ce qui résulte du récit le plus favorable à Muréna, c'est que Mithridate eut d'abord l'avantage, mais qu'en-

[1] An. R. 670.
[2] Memnon. ap. Phot.
[3] Appian.
[4] Memnon.

suite les Romains s'étant ranimés, on se sépara à armes égales. Il paraît que les deux partis s'attribuèrent la victoire, sans qu'ils eussent néanmoins grand lieu de s'en glorifier, puisqu'ils s'éloignèrent comme de concert, et se retirèrent de deux côtés bien opposés, Mithridate vers la Colchide, et Muréna dans la Phrygie.

Cependant Mithridate [1], qui était fastueux, voulut célébrer cette prétendue victoire par un sacrifice solennel à la manière des Perses, dont il tirait son origine. Voici la description que nous en donne Appien. On élève sur une haute montagne un amas prodigieux de bois; et les rois eux-mêmes portent les premiers bois qui doivent servir comme de fondement à tout l'édifice. Au-dessous et autour de ce bûcher on en dresse un second, qui occupe moins d'espace. Sur celui d'en haut on place les offrandes qui doivent être consumées en l'honneur des dieux, miel, vin, lait, huile et parfums. Sur celui d'en bas on sert un repas pour ceux qui prennent part au sacrifice. Ensuite on allume ces piles énormes; et c'est un véritable incendie, dont la flamme s'aperçoit de dessus la mer à quarante lieues de distance, et qui embrase tellement l'air des environs, qu'il n'est pas possible pendant plusieurs jours d'approcher de l'endroit où la fête a été célébrée.

L'action que je viens de rapporter fut la dernière de cette guerre [2]. Sylla, étant devenu dictateur, envoya défense à Muréna de la pousser davantage. Le même Gabinius, qui lui portait cette défense, était aussi chargé de réconcilier les rois Mithridate et Ariobarzane. Tout s'exécuta conformément aux ordres du dictateur; et Mithridate, pour mettre le sceau à la réconciliation, donna un grand repas à Ariobarzane et à Gabinius. Dans ce repas il proposa des prix, selon sa coutume, pour ceux qui boiraient ou mangeraient plus que les autres, ou qui l'emporteraient, soit par le chant, soit en combat de plaisanteries. Gabinius fut le seul qui ne prit aucune part à ces disputes indécentes, et il conserva ainsi la dignité de son caractère et de sa nation.

[1] Appien.
[2] An. R. 671.

Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de la guerre de Muréna contre Mithridate, qui dura à peu près trois ans. Dans ce récit nous ne trouvons rien qui soit fort digne du triomphe: à moins que Sylla, sachant quels trophées faisait Mithridate de la victoire qu'il prétendait avoir remportée, n'ait voulu, pour soutenir l'honneur du nom romain, y opposer le triomphe de Muréna.

Quoique la paix eût été faite, ou plutôt renouvelée avec Mithridate, l'Asie n'était pas tranquille. Les pirates, dont nous aurons lieu de parler beaucoup dans la suite [1], en désolaient les côtes par leurs ravages. Il est probable que ce fut pour les réprimer que Dolabella, qui avait été préteur l'année précédente, et qu'il ne faut pas confondre avec le consul du même nom, fut envoyé en Cilicie avec le titre et le pouvoir de proconsul. Mais, chargé de faire la guerre aux pirates, il mena avec lui un pirate plus redoutable aux alliés en la personne de Verrès, qu'il prit pour son lieutenant. Cicéron raconte dans un grand détail les déprédations et les violences de ce scélérat. J'en extrairai un fait unique, qui montrera combien était déplorable la condition des sujets de l'empire. Elle était devenue encore plus triste depuis les proscriptions. Les magistrats dans les provinces se croyaient autorisés par cet exemple à tyranniser les peuples; car, après une si horrible cruauté exercée sur des citoyens, qu'y avait-il qui pût paraître injuste envers des sujets [2]?

Verrès, s'étant fait donner par Dolabella une commission pour aller trouver Nicomède, roi de Bithynie, vint à Lampsaque, ville de l'Hellespont. C'était un monstre composé de l'assemblage de tous les vices, voleur, cruel, débauché à l'excès. Arrivé à Lampsaque, il donna ordre à ses officiers et à son monde d'enlever la fille de l'un des plus illustres citoyens de la ville, qui se nommait Philodamus. Le père, homme vénérable par son âge, et le frère de la jeune personne, se mettent en défense. Il se livre un combat, où les gens

[1] Cic. in Verr. 1, n. 44 et seqq.
[2] « Desitum est enim videri quidquam in socios iniquum, quum exstitisset in cives tanta crudelitas. » (Cic. *de Offic.* lib. 2, n. 27.)

de Verrès furent extrêmement maltraités, et même l'un de ses licteurs fut tué. Ce n'est pas tout. L'horreur d'un tel attentat met en mouvement toute la ville ; le peuple s'ameute, et amasse du bois autour de la maison qu'occupait Verrès. Il courait risque d'être brûlé vif, si les citoyens romains qui étaient établis dans la ville n'eussent employé leurs prières et leurs représentations auprès des Lampsacéniens, qui se laissèrent fléchir, et permirent à Verrès de se retirer.

Lampsaque n'était point de la province de Dolabella. Cette ville était du gouvernement de l'Asie proprement dite, qui avait pour propréteur C. Néron. Ce magistrat ne put se dispenser de prendre connaissance d'une émeute populaire, où il y avait eu du sang répandu, un licteur tué, et un lieutenant général mis en danger d'être brûlé vif. Verrès craignit les suites de cette affaire ; et, non content de travailler à se mettre lui-même à l'abri, il résolut d'étouffer les preuves de son crime en perdant ceux qu'il avait forcés de s'armer contre lui. Pour y parvenir, il prie Dolabella de venir assister à l'instruction du procès. Dolabella, qui n'était guère plus homme de bien que son lieutenant, et qui, au retour de son gouvernement, fut condamné à Rome pour crime de concussion, quitte sa province, son armée, la guerre dont il était chargé, et se transporte auprès de Néron, menant avec lui ses tribuns et autres officiers, qui tous avec lui devinrent juges dans cette affaire. Verrès lui-même, ce qui passe toute croyance, Verrès fut aussi du nombre des juges, pendant qu'il faisait encore le personnage de témoin, et qu'il avait pris soin d'aposter un accusateur. Philodamus, au contraire, ne pouvait trouver de défenseur qui osât élever sa voix en faveur de l'innocence contre une oppression si manifeste. Cependant, malgré le crédit de Dolabella, premier opinant, malgré le nombre de juges qu'il avait amenés avec lui, et qui étaient dans sa dépendance, malgré les mouvements et les sollicitations pressantes de Verrès, l'injustice était si criante, que tout ce que put faire d'abord le crédit, ce fut d'obtenir, non une condamnation contre Philodamus, mais un jugement qui déclara que la cause n'était pas suffisamment éclaircie, et qu'il fallait qu'elle fût plaidée une seconde fois.

Verrès, alarmé de n'avoir pu emporter l'affaire du premier coup, redouble d'activité et d'instance. Dolabella le prend sur le haut ton avec Néron, qui était d'un caractère timide. Ils font tant, qu'ils extorquent un second jugement, par lequel, à la pluralité de peu de suffrages, Philodamus et son fils sont condamnés à avoir la tête tranchée.

« Quel douloureux spectacle[1], s'écrie Cicéron, pour toute la province d'Asie ! On « dresse dans Laodicée un échafaud sur le« quel on fait monter un père avancé en âge, « et de l'autre côté son fils, condamnés tous « deux au supplice, l'un pour avoir préservé « sa fille des attentats d'un ravisseur infâme, « et l'autre pour avoir défendu la vie de son « père et l'honneur de sa sœur. Ils versaient « l'un et l'autre des larmes en abondance, « pleurant chacun non pas sur soi ; mais le « fils pleurait la mort de son père, et le père « celle de son fils. Néron lui-même, qui les « avait condamnés, ne put refuser des larmes « à leur infortune ; toute l'Asie en fut pénétrée de douleur ; les Lampsacéniens surtout « en poussèrent jusqu'au ciel de tristes gémis« ments, voyant sacrifier à la vengeance et « à la sûreté d'un misérable, d'un audacieux « coupable de la plus criminelle violence, des « hommes innocents, illustres dans leur patrie « alliés et amis du peuple romain. »

Tels étaient les excès horribles auxquels se portaient alors les magistrats romains dans les provinces ; et c'est ainsi qu'avait dégénéré en tyrannie cet empire autrefois si modéré[2], que

[1] « Constituitur in foro Laodiceæ spectaculum acer« bum, et miserum, et grave toti Asiæ provinciæ : gran« dis natu parens, adductus ad supplicium, ex alterâ parte « filius ; ille, quòd pudicitiam liberûm, hic, quòd vitam « patris famamque sororis defenderat. Flebat uterque, « non de suo supplicio, sed pater de filii morte, de patris « filius. Quid lacrymarum ipsum Neronem putatis profu« disse ? quem fletum totius Asiæ fuisse ? quem luctum « et gemitum Lampsacenorum ? Securi percussos esse ho« mines innocentes, nobiles, socios populi romani atque « amicos, propter hominis flagitiosissimi singularem ne« quitiam, atque improbissimam cupiditatem ! » (Cic. *in Verr.* lib. 1, n. 76.)

[2] « Illud patrocinium orbis terræ veriùs quàm impe« rium poterat nominari. » (Cic. *de Offic.* lib. 2, n. 27.)

les Romains pouvaient passer plutôt pour les protecteurs que pour les maîtres de l'univers.

Cependant Sylla travaillait dans Rome à affermir le parti qu'il avait rendu dominant, et à donner une consistance durable au plan de gouvernement qu'il avait établi. Outre tant de sang répandu, tant de têtes abattues, et l'autorité de la république remise entre les mains du sénat et des premiers de la noblesse, il voulut aussi se faire des créatures parmi le peuple. Pour cela il affranchit dix mille esclaves, jeunes et vigoureux, qui devinrent tous citoyens romains [1], et prirent, suivant l'usage, le nom de leur patron, *Cornélius*.

Mais le plus puissant soutien qu'il prépara à son parti, ce furent des colonies militaires qu'il distribua dans toute l'Italie. Ayant confisqué les terres d'un grand nombre de villes municipales qui avaient favorisé ses ennemis, il partagea les terres confisquées aux officiers et aux soldats de vingt-trois légions. C'était plus de cent mille hommes de guerre qui, lui devant leur établissement, avaient par conséquent un intérêt très-pressant à soutenir ses lois, auxquelles on ne pouvait porter atteinte sans mettre en risque toute leur fortune.

Par tous ces arrangements, Sylla se mettait en état d'abdiquer la souveraine puissance, et de rentrer dans la vie privée, comme il fit l'année suivante. Il commença par refuser le consulat, que le peuple offrait de lui continuer, et il fit nommer consuls P. Servilius Vatia, et Ap. Claudius.

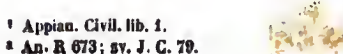
P. SERVILIUS VATIA, qui fut dans la suite surnommé ISAURICUS [2].
AP. CLAUDIUS PULCHER.

Ce fut donc cette année que Sylla, sans que personne l'y contraignit, et dans le temps où le consentement des citoyens semblait légitimer son usurpation, renonça à la plus haute fortune qu'aucun mortel eût possédée avant lui, et abdiqua volontairement la dictature. Il n'est pas besoin de dire que tout l'univers fut étrangement surpris d'un événement si peu attendu. Aujourd'hui même on n'y pense, on n'en parle encore qu'avec étonnement. On ne peut concevoir ni qu'un homme qui avait tant affronté de dangers, tant essuyé de travaux pour parvenir à la domination, s'en soit ensuite dépouillé de son plein gré; ni même qu'il y eût sûreté pour lui à se livrer sans défense à la merci de ce nombre prodigieux d'ennemis qu'il s'était faits en inondant Rome et l'Italie de fleuves de sang; ayant tué cent mille Romains dans les combats; ayant fait périr d'une manière encore plus odieuse, par les proscriptions, quatre-vingt-dix sénateurs, dont quinze consulaires, et plus de deux mille chevaliers; enfin ayant exercé sa redoutable vengeance sur des villes entières, dont il avait démantelé les unes, détruit totalement les autres, en sorte qu'il avait cru faire grâce à celles dont il n'avait que confisqué les terres ou rasé les citadelles.

S'il m'est permis de donner mes réflexions sur un fait si singulier, je dirai d'abord que le danger n'était pas aussi grand pour Sylla qu'il peut le paraître. Il avait mis toute la puissance de l'état sur la tête de ses partisans. Tous ceux qui possédaient quelque charge, ou qui avaient quelque crédit dans la république, tous ceux qui avaient acheté les biens des proscrits, tous ceux qui avaient reçu de lui des établissements et des terres étaient vivement intéressés à défendre et Sylla et ses lois. L'événement justifie cette observation. Sylla mourut dans son lit; au lieu que César, qui s'était moqué de lui [1], et qui suivit une conduite contraire, fut poignardé dans le sénat. Et pour ce qui est des lois de Sylla, elles furent respectées longtemps après sa mort, comme nous aurons lieu de le remarquer souvent.

Quant à ce qui regarde le dégoût de la souveraine puissance, il est encore moins surprenant que Sylla en ait ressenti les atteintes. Il

[1] Appian. Civil. lib. 1.
[2] An. R 673; av. J. C. 79.



[1] Suétone (*Cæs.* cap 77) rapporte que César disait : *Sullam nescisse litteras, qui dictaturam deposuerit.* Ce mot est difficile à rendre en français, parce que César y joue sur le terme *dictatura*, qui signifie la *dictature*, et qui en même temps a rapport à la fonction des maîtres de grammaire et autres, qui dictent à leurs écoliers des modèles et des leçons.

avait toujours aimé le plaisir; et l'embarras des affaires est bien à charge à un voluptueux. Tant que son ambition fut irritée par la difficulté et les périls, elle vainquit sa paresse naturelle. Mais lorsque, satisfaite, elle ne lui offrit que des biens vides et imaginaires, mêlés d'angoisses et de toute sorte de tourments, elle le laissa retomber dans son penchant, et il corrigea un vice par un autre.

La cérémonie de son abdication se passa de la façon du monde la plus unie. Il vint dans la place publique avec ses licteurs et sa garde, monta à la tribune aux harangues, et de là déclara au peuple assemblé qu'il abdiquait la dictature[1]. Il osa même ajouter qu'il était prêt à rendre compte de son administration à quiconque voudrait le lui demander. Il descendit ensuite, renvoya ses licteurs et ses gardes, et se promena tranquillement sur la place, accompagné d'un petit nombre d'amis. Tout le peuple le regardait avec une espèce de saisissement, et même d'effroi; et à peine pouvait-on en croire ses yeux sur un changement si étrange.

Il n'y eut qu'un jeune homme qui, lorsque Sylla se retirait, commença à l'attaquer par des discours injurieux; et, comme personne ne se mettait en devoir de lui imposer silence, enhardi par l'impunité, il le poursuivit jusqu'à sa maison, l'accablant toujours de reproches. Sylla, qui tant de fois avait fait éprouver les terribles effets de sa colère aux plus grands personnages et aux villes les plus puissantes, souffrit avec une tranquillité parfaite les emportements de ce jeune audacieux. Seulement, en rentrant chez lui, il dit, « Voilà un jeune « homme qui empêchera qu'un autre qui se « trouvera dans une place semblable à la « mienne ne songe à la quitter. » Réflexion de bon sens, et qu'il n'est point du tout nécessaire de prendre avec Appien pour une prédiction de ce que fit César dans la suite.

Sylla, en renonçant à sa magistrature, ne renonça point entièrement à la ville ni aux soins des affaires; et Plutarque raconte qu'ayant voulu empêcher que Lépidus ne fût nommé consul pour l'année suivante[2], et n'ayant pu réussir parce que Pompée avait appuyé le candidat de tout son crédit et l'avait emporté, il appela à lui ce jeune homme tout fier de sa victoire, et lui dit: « Vous avez grand lieu de « triompher; c'est une belle action que d'a- « voir fait nommer Lépidus consul, et même « avant Catulus, c'est-à-dire, d'avoir fait don- « ner la préférence au plus violent de tous les « séditieux sur le plus vertueux citoyen de « Rome. Au reste, tenez-vous sur vos gardes, « car vous venez d'armer contre vous un ad- « versaire. » Il disait vrai, et l'événement le prouvera.

Sylla voulut ensuite offrir à Hercule la dixième partie de son bien. Il fit à ce sujet une fête, dans laquelle il donna des repas au peuple pendant plusieurs jours, avec une telle profusion, qu'il y eut une très-grande quantité de viandes jetées chaque jour dans le Tibre, et que l'on y but du vin de quarante feuilles, et au delà.

Dans un homme tel que Sylla tout est intéressant; et je ne craindrai point d'insérer ici ce que Plutarque raconte de la mort de sa femme et de son nouveau mariage.

Pendant que durait encore la fête dont je viens de parler, Métella tomba dangereusement malade. Il ne fallait pas qu'une réjouissance de religion fût troublée et souillée par l'appareil lugubre de la mort et du deuil. C'est pourquoi Sylla, homme fort pieux, de l'avis des pontifes, répudia Métella, et la fit transporter encore vivante dans une maison étrangère. Il lui fit néanmoins des obsèques magnifiques, et cela au mépris des lois qu'il avait portées lui-même pour fixer ces sortes de dépenses. Il ne fut pas plus exact à observer celles qu'il avait faites contre le luxe des tables. Pour étourdir sa douleur et consoler son veuvage, c'étaient tous les jours de grands et somptueux repas avec sa compagnie ordinaire de bateleurs et de comédiens.

Peu de temps après la mort de Métella, Sylla, étant au théâtre, se trouva assis auprès d'une jeune dame de condition, qui se nommait *Valéria*, sœur de l'orateur Hortensius, et nouvellement séparée d'avec son mari. Cette dame passant derrière Sylla pour aller à sa

[1] Appian.
[2] Plut. in Syl. et Pomp.

[1] Plut. in Syl.

place, appuya la main sur lui, et lui arracha une frange de son habit. Sylla s'étant retourné : « Il n'y a rien d'étrange dans ce que « je fais, lui dit-elle. Vous êtes heureux, et je « suis bien aise d'avoir quelque chose de vous « qui me porte bonheur. » Ce début plut à Sylla, et fut suivi d'œillades et de souris réciproques tant que dura la pièce. La conclusion fut un mariage, sur lequel Plutarque remarque avec raison qu'en supposant[1], comme il veut bien le croire, que Valéria fût sage et vertueuse, au moins il n'y avait guère de sagesse ni de vertu dans ce qui détermina Sylla à l'épouser; et qu'il seyait bien mal à ce vieux guerrier de se laisser prendre comme un jeune damoiseau à de pareilles amorces, qui sont ordinairement la source des passions les plus honteuses et les plus effrénées.

M. ÆMILIUS LEPIDUS[2].
Q. LUTATIUS CATULUS.

Sylla ne jouit pas longtemps du repos qu'il s'était procuré en abdiquant la dictature; car il mourut vers le commencement de cette année.

Il s'était retiré à sa maison de campagne de Cumes[3]; et là il amusait son loisir, soit par des divertissements innocents, tels que la chasse et la pêche, soit par des repas qui respiraient la dissolution et la débauche. Au milieu de ces plaisirs, il fut frappé d'une horrible maladie, qu'il se dissimula à lui-même pendant longtemps, et qu'il nourrit même, et augmenta par son intempérance. C'est la maladie qu'on nomme *pédiculaire*. Ses entrailles se corrompirent, et sa chair se remplit de poux, mais en telle abondance, que, malgré les services assidus de plusieurs personnes qui s'employaient la nuit et le jour à le nettoyer, ce que l'on emportait n'était rien en comparaison de ce qui renaissait sans cesse. On avait beau le laver, le changer, tout était inutile. Ses habits, les linges dont on le frottait dans le bain, sa nourriture même était inondée de cette dégoûtante vermine, dont la multitude et la propagation, rapide au delà de toute croyance, empêchaient l'effet de tous les soins que l'on pouvait prendre.

Dans cet état Sylla, sans doute pour se distraire, s'il y eût eu moyen, sur un mal affreux et sur sa fin prochaine, cherchait à se procurer de l'occupation ; faible ressource ! quoique la seule que la sagesse humaine soit capable de fournir. N'admirons point un courage frivole et inutile contre un Dieu vengeur. La religion seule offre des consolations solides à un chrétien, qui connaît et adore dans les plus rudes épreuves la main d'un père, et qui convertit par la patience les châtiments qu'il souffre en offrandes méritoires et capables de désarmer la colère de celui qui le châtie. Sylla s'occupait même d'affaires publiques; et dix jours avant sa mort, ayant appris que ceux de Pouzzole, dans son voisinage, étaient en division entre eux, il leur dressa un code de lois suivant lesquelles ils pussent se gouverner. Il travaillait aussi aux mémoires de sa vie, que j'ai cités plusieurs fois d'après Plutarque, et il y mit la main encore deux jours avant sa mort : de sorte que, par une singularité remarquable, non-seulement il prévit sa fin, mais même il en avait parlé en quelque façon ; car, ayant eu foi toute sa vie aux astrologues et aux songes, il ne perdit pas ce faible aux approches de la mort. Il finissait donc ses mémoires par dire que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir vécu heureux, il mourrait dans la fleur de ses succès et de sa prospérité. Il ajoutait qu'il avait vu la nuit précédente en songe un enfant qu'il avait eu de Métella, et qui était mort un peu avant sa mère; et que cet enfant l'exhortait à bannir toute inquiétude, et à venir le rejoindre lui et Métella pour jouir tous ensemble d'une tranquillité parfaite. Sylla était bien éloigné de penser aux supplices que la justice divine lui réservait.

Le lendemain de ce songe, il fit son testament, dans lequel, donnant des marques de

[1] Σύλλας εἰ καὶ τὰ μάλιστα σώφρονα καὶ γενναίαν, ἀλλ' οὐκ ἐκ σώφρονος καὶ καλῆς ἔγημεν ἀρχῆς, ὄψει καὶ λαμυρίᾳ μειρακίου δίκην παραβληθεὶς, ὑφ' ὧν τὰ αἴσχιστα καὶ ἀναιδέστατα πάθη κινεῖσθαι πέφυκεν.

[2] An. R 674; av. J. C. 78.

[3] Appian. — Plutarch.

son souvenir à tous ses amis par quelques legs qu'il leur faisait [1], il omit Pompée, et ne le nomma point non plus au nombre des tuteurs du fils qu'il laissait presque encore au berceau. Il semble que la gloire de ce jeune capitaine inspirât quelque jalousie à Sylla, et l'eût disposé à se refroidir à son égard. Au contraire il chérit beaucoup Lucullus, à qui il adressa ses mémoires, et qu'il fit tuteur de son fils; et ce fut là un commencement de pique entre Lucullus et Pompée, dont les suites furent portées très-loin.

La veille du jour qu'il mourut, il apprit que Granius, magistrat de Pouzzole, et débiteur de la commune de cette ville [2], différait de payer, attendant sa mort pour refuser hautement et faire impunément banqueroute. Sylla, dans ses derniers moments, se retrouva encore lui-même, tant les hommes changent peu. Violent et sanguinaire, il fit amener Granius dans sa chambre, et ordonna à ses esclaves de l'étrangler. La colère et l'agitation qu'il se donna firent crever un abcès, et il jeta beaucoup de sang et de pus. Les forces lui manquèrent; il passa fort mal la nuit, et mourut le lendemain, âgé de soixante ans.

Telle fut la mort de l'heureux Sylla. « Il est « le seul entre les mortels [3], comme Pline « l'a observé, ou du moins le premier, qui « ait osé prendre ce surnom, si peu conve- « nable à la condition humaine. Et sur quels « titres se l'est-il attribué? Pour avoir versé « le sang de ses concitoyens; pour avoir deux « fois pris et forcé sa patrie; pour avoir eu « le pouvoir de proscrire tant de milliers de « Romains! O félicité mal entendue! Mais « de plus, son genre de mort n'a-t-il pas été « plus affreux que le sort de ceux qu'il avait « proscrits? Quel bonheur que celui d'un « homme dont les entrailles se corrompent et « se dévorent elles-mêmes, et font pulluler sans « cesse des millions de bourreaux qui les ron- « gent [1]! » Il s'est vanté d'avoir été celui des hommes qui a le mieux récompensé ses amis, et qui s'est le mieux vengé de ses ennemis. Mais lui-même a éprouvé dès cette vie la vengeance divine, et une vengeance bien capable d'humilier l'orgueil humain.

La mort de Sylla donna lieu sur-le-champ à de grandes et vives contestations. Le sénat, ayant à sa tête Catulus, l'un des consuls [2], voulait faire rendre à Sylla les derniers honneurs avec pompe et magnificence, et ordonnait qu'on célébrât ses obsèques, et qu'on l'inhumât dans le Champ-de-Mars; l'autre consul, Lépidus, s'y opposait. Pompée se montra en cette occasion généreux ami [3]; et, oubliant la froideur que Sylla avait eue pour lui dans les derniers temps, il témoigna tout le zèle possible pour honorer sa mémoire. Il employa tout son crédit; il mit en œuvre et les prières et les menaces, et enfin il contribua plus que personne à procurer aux funérailles magnifiques qu'on préparait à Sylla toute la tranquillité nécessaire.

Son corps fut porté de sa maison de Cumes [4], où il était mort, jusqu'à Rome sur un lit de parade tout brillant d'or. Il était revêtu des ornements de triomphateur. Vingt-quatre licteurs marchaient devant avec les faisceaux et les haches comme lorsqu'il gérait la dictature. Il était escorté d'un grand nombre de gens à cheval et de trompettes. Ceux qui avaient autrefois servi sous lui s'empressaient de venir de toutes parts rendre les derniers devoirs à leur général; et à mesure qu'ils arrivaient, ils prenaient leur rang, marchaient en ordre, et formaient plutôt une nombreuse armée qu'un convoi.

Lorsque toute cette pompe fut arrivée à Rome, elle s'accrut encore beaucoup, et en nombre et en magnificence. Le jour des obsèques on porta plus de deux mille couronnes d'or, présents des villes et des provinces où Sylla avait commandé et fait la guerre, des légions qui avaient servi sous ses ordres, et même de plusieurs particuliers. Les colléges des prê-

[1] Appian. — Plut. in Pomp. et Lucullo.

[2] Plut. in. Syll.

[3] « Unus hominum ad hoc ævi, Felicis sibi cognomen « asseruit L. Sylla, civili nempè sanguine, et patriæ op- « pugnatione adoptatum..... O prava interpretatio!.... « Age, non exitus vitæ ejus, omnium proscriptorum ab « illo calamitate crudelior fuit, erodente se ipso corpore, « et supplicia sibi gignente.» (Plin. lib. 7, cap. 43.)

[1] Plutarch.

[2] Appian.

[3] Plut. in Syl. et Pomp.

[4] Appian.

tres et des vestales environnaient le corps. Puis marchait le sénat avec les magistrats revêtus des ornements de leurs dignités. Ensuite venaient les chevaliers romains. Les troupes, avec leurs aigles d'or et des armes toutes brillantes d'argent, fermaient la marche. Un nombre prodigieux de trompettes sonnaient des airs lugubres et conformes à cette triste cérémonie; et on y répondait par des acclamations, non pas tumultueuses, mais faites en ordre : le sénat commençait et était suivi des chevaliers, de l'armée, et enfin du peuple, dont la foule était innombrable.

C'était l'usage que les convois passassent par la place publique ; et là, le plus proche parent, montant sur la tribune aux harangues, faisait l'éloge du mort et de ses ancêtres. Faustus, fils de Sylla, étant alors en bas âge, on choisit pour cette fonction le plus habile orateur de Rome. Appien ne le désigne pas autrement.

Après l'oraison funèbre, des sénateurs jeunes et vigoureux, prirent le lit de parade sur leurs épaules [1], et le portèrent au Champ-de-Mars, où était dressé le bûcher. Il est incroyable quelle quantité d'aromates fut consumée en cette occasion [1]. C'étaient les dames qui en faisaient la dépense, et elles se piquèrent d'égaler ou même de surpasser par cet endroit la magnificence de tout le reste de la cérémonie : car, outre deux cent dix brancards chargés de parfums de toute espèce, on fit, avec l'encens le plus précieux et le cinnamome [2], une statue de Sylla de grandeur médiocre, et celle d'un licteur placé devant lui. Les chevaliers et les principaux officiers des troupes mirent le feu au bûcher.

Sylla avait ordonné que son corps fût brûlé [3], contre l'usage de sa maison ; car jusqu'à lui tous les Cornélius, patriciens, avaient été ensevelis et mis en terre. Mais, comme par une lâche vengeance, il avait fait déterrer le cadavre de Marius, il appréhenda le même traitement pour le sien, et voulut qu'il ne restât de lui que des cendres. Son tombeau se voyait encore dans le Champ-de-Mars au temps de Plutarque; et on y lisait une épitaphe qu'il avait, dit-on, composée lui-même, et qui marquait en substance ce que nous avons déjà dit, « qu'il avait surpassé et amis et ennemis, les uns par le bien, les autres par le mal qu'il leur avait fait. »

[1] Je crains qu'Appien n'ait transporté à Sylla ce qu'il voyait pratiquer de son temps par rapport aux empereurs. Il ne me paraît guère vraisemblable que, du temps de la république, les sénateurs s'abaissassent jusqu'à porter sur leurs épaules le corps d'un mort.

[1] Plut. in Syl.

[2] C'est ce que nous appelons aujourd'hui *cannelle*.

[3] Cic. de Leg. lib. 2, n. 56-57.—Plin. lib. 7, cap. 54.

LIVRE XXXIV.

Guerres de Lépidus, de Sertorius, de Spartacus. Plusieurs faits détachés, parmi lesquels on trouvera quelques détails sur Cicéron et sur César. Ans de Rome 674-681.

§ I. — Histoire de Salluste perdue. Exemple de Sylla funeste a la liberté. Caractère de l'ambition de Pompée. Lépidus entreprend de relever le parti vaincu. Idée de son caractère et de sa conduite. Discours de Lépidus au peuple. Réflexion sur son projet. Catulus et tous les gens de bien s'opposent a lui. Lépidus assemble des troupes et se met a leur tête. Accommodement conclu avec lui. Il revient une seconde fois avec des troupes devant Rome, et demande un second consulat. Discours de Philippe contre Lépidus. Catulus et Pompée livrent bataille a Lépidus et remportent la victoire. Nomination des consuls. Pompée fait tuer Brutus, père de celui qui tua César. Lépidus, vaincu une seconde fois, passe en Sardaigne et meurt. Modération du parti vainqueur. Pompée est envoyé en Espagne contre Sertorius. Histoire de la guerre de Sertorius reprise depuis l'origine. Sertorius part d'Italie et passe en Espagne. Il s'y fortifie, et surtout gagne l'affection des peuples. Annius, envoyé par Sylla, le chasse d'Espagne et l'oblige de tenir la mer. Sertorius pense a se retirer dans les Îles Fortunées. Il passe en Afrique. Il est invité par les Lusitaniens a venir se mettre a leur tête. Grandes qualités de Sertorius. Idée de ses exploits en Espagne. Métellus Pius, envoyé contre lui, éprouve d'extrêmes difficultés. Il entreprend un siége que Sertorius lui fait lever. Grand succès de Sertorius. Son habileté a conduire les barbares. Biche de Sertorius. Il discipline et police les Espagnols. Il prend soin de l'éducation des enfants des premières familles. Attachement incroyable des Espagnols pour lui. Il conserve aux Romains tous les droits de la souveraine puissance. Son amour pour sa patrie, pour sa mère. Les troupes de Perperna forcent leur chef de se joindre a Sertorius. Il corrige, par un spectacle comique, mais instructif, l'impétuosité aveugle des barbares. Il dompte les Characitains par un stratagème ingénieux. Pompée arrive en Espagne. Il essuie un affront devant la ville de Lauronr. Action de justice de Sertorius. Quartiers d'hiver. On se remet en campagne. Métellus remporte une grande victoire sur Hirtcléius. Bataille de Sucrone entre Sertorius et Pompée. Mot de Sertorius sur Métellus et Pompée. Biche de Sertorius perdue et retrouvée. Bonne intelligence entre Métellus et Pompée. Action générale entre Sertorius d'une part, et Métellus et Pompée de l'autre. Sertorius licencie ses troupes, qui se rassemblent peu après. Joie immodérée de Métellus au sujet de la victoire qu'il s'attribuait sur Sertorius. Faste et luxe des fêtes qu'on lui donne. Il met a prix la tête de Sertorius. Métellus et Pompée, fatigués par Sertorius, se retirent en des quartiers fort éloignés. Mithridate envoie une ambassade a Sertorius pour lui demander son alliance. Réponse fière de Sertorius. Surprise de Mithridate. L'alliance se conclut. Lettre menaçante de Pompée au sénat, qui lui envoie de l'argent. Perperna cabale contre Sertorius. Désertions et trahisons punies avec rigueur. Cruauté de Sertorius a l'égard des enfants qu'il faisait élever a Osca. Réflexion de Plutarque a ce sujet. Conspiration de Perperna contre la vie de Sertorius. Mort de Sertorius. Perperna devient chef du parti. Il est défait par Pompée, qui le fait tuer sans vouloir le voir, et brule

TOUS LES PAPIERS DE SERTORIUS. L'ESPAGNE PACIFIÉE. TROPHÉE ET TRIOMPHE DES VAINQUEURS.

M. ÆMILIUS LEPIDUS[1].
Q. LUTATIUS CATULUS.

L'histoire du consulat de Lépidus et des années suivantes, non-seulement était renfermée dans le grand ouvrage de Tite-Live, mais avait été traitée par Salluste. Si les écrits, au moins de l'un ou de l'autre de ces deux grands historiens fussent venus en entier jusqu'à nous, nous n'aurions pas tant de sujet de nous plaindre. Mais tout a péri, et il faut que je continue, toujours aidé par Freinshemius, à ramasser des parcelles détachées des faits épars çà et là, pour en composer un corps le moins mal qu'il me sera possible.

Sylla était mort, mais son exemple subsistait, et nuisit en bien des manières à la liberté de Rome.

Premièrement il avait appris aux généraux romains à attacher les troupes à leur personne, et à les amener au point de servir l'ambition d'un chef, même contre la république qui les lui avait confiées.

En second lieu, en distribuant les terres des citoyens aux soldats, il les corrompit pour jamais, comme le remarque un écrivain de beaucoup d'esprit. Car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

Enfin la dictature, exercée par lui paisiblement pendant plus de deux ans, et dont il ne s'était défait que par son choix, était un objet qui ne pouvait manquer d'irriter la cupidité de tout ambitieux qui serait à portée d'y prétendre. Le préjugé que les Romains fussent incapables d'être asservis était détruit. Le plan pour les assujettir était tout dressé, il ne s'agissait que de le suivre ; aussi Pompée travailla-t-il toute sa vie dans ce point de vue. Il manqua son coup, mais César réussit.

Quand je compare Pompée à Sylla et à César, c'est avec une différence qui a été judicieusement observée par Velleïus. « Il était « avide de puissance[1], mais ne voulait pas la « ravir. Son désir était qu'elle lui fût déférée « volontairement. C'est pourquoi, autant qu'il « était grand général dans la guerre, autant « se montrait-il citoyen modeste dans le gouvernement intérieur de la république, si ce « n'est lorsqu'il craignait que quelqu'un ne « se rendît son égal. En tout autre cas sa con« duite était pleinement louable. Il était ami « constant, et nullement implacable ennemi ; « fidèle et sincère dans les réconciliations, peu « difficile s'il s'agissait d'une satisfaction qui « lui fût due ; communément modéré dans « l'usage de sa puissance ; en un mot, exempt « presque de tout vice, si ce n'en était un « très-grand de ne pouvoir souffrir que dans « une ville libre et maîtresse de l'univers, dont « tous les citoyens étaient égaux de droit, il « s'en trouvât un seul qui lui disputât le pre« mier rang. » Cette idée du caractère et de la conduite de Pompée sera utile pour la suite; car c'est lui qui va faire le principal personnage dans la république, jusqu'à ce que César partage d'abord sa puissance et ensuite la renverse. Le consul Lépidus, en entreprenant de relever le parti vaincu, donna lieu à Pompée de continuer à acquérir de la gloire par les armes et d'augmenter son crédit.

Ce consul n'était rien moins que capable d'exécuter un aussi grand dessein que celui qu'il avait formé. Homme sans mœurs et sans talents, il ne ressemblait à ceux dont il voulait occuper la place que par l'ambition. Quelques années auparavant, il avait gouverné la Sicile comme préteur, et y avait exercé des concussions qui lui attirèrent un procès criminel lorsqu'il fut revenu à Rome. Mais il

[1] An. R. 678, av. J. C. 64.

[1] « Fuit (Pompeius) potentiæ quæ honoris causâ ad « eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissi« mus; dux bello peritissimus, civis in togâ, nisi ubi « vereretur ne quem haberet parem, modestissimus ; « amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconci« liandâ gratiâ fidelissimus, in accipiendâ satisfactione « facillimus ; potentiâ suâ nunquam aut rarò ad impo« tentiam usus; penè omnium vitiorum expers, nisi nu« meraretur inter maxima, in civitate liberâ dominâque « gentium, indignari, quum omnes cives jure haberet « pares, quemquam æqualem dignitate conspicere. » (VELL. lib. 2, cap. 29.)

trouva le secret de mettre le peuple dans ses intérêts ; et ses accusateurs, le voyant favorisé de la multitude, n'osèrent poursuivre l'action qu'ils avaient intentée contre lui [1]. Pendant la dictature de Sylla, Lépidus, qui voulut se faire regarder dans la suite comme le vengeur des proscrits, ne se fit point un scrupule de profiter de l'occasion pour s'enrichir de plus en plus, et il s'engraissa du sang des malheureux. Il convient lui-même du fait dans le discours que nous avons de lui parmi les fragments de Salluste, et il tâche seulement de s'excuser sur le frivole prétexte d'y avoir été forcé par la crainte de s'attirer l'indignation du vainqueur. Le pillage de la Sicile et les dépouilles des proscrits le mirent à portée d'acheter le consulat; et dès qu'il se vit en place, du vivant même de Sylla, il commença à brouiller.

Dans la disette des mémoires où nous sommes sur les faits dont j'ai à rendre compte ici, je ne puis mieux faire, pour donner une idée du projet de Lépidus, que d'extraire les principaux endroits du discours dont je viens de parler. C'est une harangue au peuple, dans laquelle, sans se découvrir entièrement, il fait néanmoins suffisamment entendre quelles sont ses vues.

Il y suppose partout Sylla maître de la république, parce que réellement, quoiqu'il eût abdiqué la dictature, c'était son parti qui dominait. Après avoir commencé par invectiver contre sa personne et contre la tyrannie sous laquelle il fait gémir la république, Lépidus attaque ses partisans. « Je ne puis assez m'étonner [2], dit-il, lorsque je vois les satellites de « Sylla, personnages d'un grand nom, et à qui « leurs ancêtres ont laissé les plus beaux « exemples, se rendre les esclaves d'un tyran « pour acheter à ce prix le droit de vous tyranniser. Ils aiment mieux être doublement « injustes envers vous et envers eux-mêmes « que de vivre en citoyens d'une ville libre. « Digne postérité des Brutus, des Emiles, « et des Lutatius, ils semblent nés pour « enlever à cet empire tout ce que la vertu « de leurs aïeux nous a acquis. Car qu'a-t-on « prétendu défendre contre les armes de Pyrrhus, d'Annibal, de Philippe et d'Antiochus, sinon la liberté publique, et un état « tranquille où chacun possédât en sûreté « l'héritage de ses pères, et ne connût d'autre maître que la loi ? Or, c'est là précisément ce que ce cruel tyran tient en sa main, « comme des dépouilles qu'il aurait conquises sur une nation étrangère. Altéré de « sang et de carnage, il n'a point été satisfait par la perte de tant d'armées, ni par la « mort d'un consul et de tant d'illustres citoyens qui ont péri dans les combats. La prospérité, qui adoucit les autres, et qui fait « succéder la commisération à la colère, n'a « fait qu'aigrir et enflammer sa cruauté. »

D'une invective si véhémente il tire la conclusion qui s'ensuit naturellement, et exhorte le peuple à se soulever contre une telle tyrannie, et à en secouer le joug odieux. Et après avoir décrit en termes énergiques la servitude où ils sont actuellement réduits, la nation entière privée de ses droits les plus légitimes, les particuliers dépouillés de leurs biens et de leurs terres, les lois, les jugements, les finances, les provinces, le sort des rois, au pouvoir d'un seul, il ajoute : « Reste-t-il à « des hommes de cœur [1] un autre parti à « prendre que celui de se délivrer de l'in« justice, ou de mourir avec courage, puis« que après tout la mort est une loi inévita-

[1] Ascon. Ped.

[2] « Satellites quidem ejus (Syllæ), homines maxumi « nominis, non minùs optumis majorum exemplis, ne« queo satis mirari, dominationis in vos servitium suum « mercedem dare; et utrumque per injuriam malunt, « quàm optimo jure liberi agere : præclara Brutorum, « atque Æmiliorum, et Lutatiorum proles, geniti ad ea « quæ majores virtute peperêre subvertunda. Nam quid « a Pyrrho, Annibale, Philippoque, et Antiocho defen« sum est aliud, quàm libertas, et suæ cuique aedes; neu « cui, nisi legibus, pareremus? quæ cuncta sævus iste « Romulus quasi ab externis rapta, tenet; non tot exer« citnum clade, neque consulis, et aliorum principum « quos fortuna belli consumpserat, satiatus : sed tum « crudelior, quum plerosque secundæ res in miseratio« nem ex irâ vertunt. (SALL. *Hist.* lib. 1.)

[1] « Es'ne viris reliqui aliud quàm solvere injuriam, « aut per mori virtutem? quoniam quidem unum omni« bus finem natura, vel ferro septis, statuit; neque quis« quam extremam necessitatem nihil ausus, nisi mulie« bri ingenio, exspectat. »

« ble, dont les barrières et les gardes armés « ne peuvent garantir personne ; et que c'est « lâcheté et infamie que d'attendre les der« nières extrémités sans rien oser pour s'en « défendre. »

On conçoit bien que Sylla devait traiter de séditieux un homme capable de tenir un pareil langage. Lépidus, pour refuter ce reproche, profite habilement de tout ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite de son adversaire. « Je suis un séditieux [1], dit-il, si on s'en rap« porte à Sylla, parce que je me plains des « récompenses acquises par la sédition et par « les guerres civiles; et parce que je revendi« que les droits d'une paix libre et véritable, « je dois être regardé comme voulant renou« veler la guerre. Sans doute vous ne pourrez « pas subsister, ni posséder sûrement et tran« quillement l'empire, si les derniers des « hommes, si de misérables affranchis ne « jouissent paisiblement du bien d'autrui, et « ne dissipent en prodigalités ce qui a coûté « bien des sueurs aux maîtres légitimes; si « vous n'approuvez les meurtres de tant d'i« nocents, proscrits à cause de leurs richesses, « les supplices horribles des hommes les plus « illustres, la désolation de la ville rendue dé« serte par les exils et les carnages, les pos« sessions des citoyens infortunés vendues, ou « données encore plus indignement, comme si « c'était un butin pris sur les Cimbres. »

Lépidus, pour encourager les Romains à se soulever contre la domination de Sylla, représente son parti comme faible; il insiste sur ce que cet injuste arbitre des honneurs et des grâces a fait un grand nombre de mécontents par les indignes préférences qu'il a accordées à des gens de néant, encore plus méprisables par leurs mœurs que par la bassesse de leur naissance. A l'entendre, Sylla n'est soutenu que par un petit nombre de satellites couverts de crimes, et les troupes mêmes qui ont servi sous lui ne manqueront pas de prendre le parti de la liberté. « Ma plus grande con« fiance [1], dit-il, est dans l'armée victorieuse, « qui par tant de périls et tant de blessu« res n'a gagné rien autre chose que de se « donner un tyran : à moins que vous ne vous « imaginiez qu'ils aient prétendu renverser la « puissance du tribunat, que leurs ancêtres « ont établie par les armes; ou que leur des« sein ait été de se priver de la protection des « lois et de l'autorité de la judicature. Ils en « seraient assurément bien récompensés par « ces marais et ces forêts incultes où on les « relègue ; en sorte que la haine et l'infamie « sont pour eux, et les récompenses pour un « petit nombre de lâches flatteurs. Pourquoi « donc, ajoute-t-il, Sylla paraît-il si bien es« corté et avec un si grand faste ? C'est que « la prospérité couvre merveilleusement les « vices et les endroits faibles. Mais à la pre« mière disgrâce, vous le verrez tomber dans « un aussi grand mépris qu'il est maintenant « redouté. »

Il ne manquait rien à une exhortation si vive et si véhémente, sinon que Lépidus s'offrît pour chef. Il le fait et termine ainsi son discours. « Je pouvais me contenter [2] de cette « souveraine magistrature à laquelle vous « m'avez élevé par vos suffrages. C'en était « assez pour soutenir la gloire de mes ancê« tres, pour satisfaire mon ambition, et même « pour ma sûreté. Mais je n'ai pas cru devoir

[1] « Verùm ego seditiosus, uti Sulla ait, quia præmia « turbarum queror; et bellum cupiens, quia jura pacis « repeto. Scilicet quia non aliter salvi satisque tuti in im« perio eritis, nisi Vettius Picens, scriba Cornelius, « aliena benè parata prodegerint; nisi approbaveritis « omnes proscriptiones innoxiorum ob divitias, cruciatus « virorum illustrium, vastam Urbem fugâ et cædibus, « bona civium miserorum, quasi Cimbricam prædam, « venum aut dono data. »

[1] « Maxumam mihi fiduciam parit victor exercitus, « cui per tot vulnera et labores nihil præter tyrannum « quæsitum est. Nisi fortè tribunitiam potestatem ever« sum profecti sunt, per arma conditam a majoribus « suis; utique jura et judicia sibimet extorquerent : egre« giâ scilicet mercede, quum relegati in paludes et syl« vas, contumeliam atque invidiam suam, præmia penes « paucos intelligerent. Quare igitur tanto agmine atque « animis incedit ? Quia secundæ res mirè sunt vitiis ob« tentui : quibus labefactatis, quàm formidatus antea « est, tam contemnetur. »

[2] « Mihi quanquam per hoc summum imperium satis « quæsitum erat nomini majorum, dignitati, atque « etiam præsidio, tamen non fuit consilium privatas opes « facere : potiorque visa est periculosa libertas quieto « servitio. Quæ si probatis, adeste, Quirites, et benè ju« vantibus diis M. Æmilium consulem ducem et auto« rem sequimini ad recipiundam libertatem. »

« penser uniquement à mon avantage parti-
« culier; et j'ai préféré la liberté accompagnée « de dangers à un eslavage sûr et tranquille. « Si donc vous approuvez mes sentiments, « accourez à ma voix, Romains; et avec l'aide « des dieux, suivez le consul M. Emilius, qui « est prêt à se mettre à votre tête pour le ré- « tablissement de la liberté publique. »

On voit par ce discours que le dessein de Lépidus était de détruire tout ce qu'avait fait Sylla; de se faire un parti en soulevant le petit peuple, toujours disposé par sa misère à écouter ceux qui lui promettent un changement; de faire espérer le rétablissement dans leurs biens à ceux qui en avaient été dépouillés, et de rappeler ce qui restait encore de proscrits. Tout cela avait une couleur de justice. Mais, outre que les intentions de Lépidus n'étaient pas telles qu'il les montrait, et qu'il ne travaillait que pour lui en feignant un grand zèle pour le bien public, il est des occasions où une justice trop exacte devient elle-même injuste, et où c'est une nécessité que les particuliers souffrent, si l'on veut que l'état puisse subsister. Sylla avait abusé insolemment de sa victoire; mais enfin, en soutenant ses établissements, la république pouvait jouir de quelque tranquillité. Les casser, c'était la replonger dans toutes les horreurs dont à peine elle était sortie. Florus la compare à un malade qui a besoin de repos [1]; à un blessé, dont il est à craindre qu'on ne rouvre les plaies en y portant la main, même sous prétexte de les guérir.

Aussi tous les gens de bien, et Catulus à leur tête, s'opposèrent-ils aux desseins de Lépidus dès qu'il commença à les manifester. Mais, comme il arrive assez communément, ils agirent d'abord avec mollesse; et au lieu qu'un peu de vigueur aurait tout d'un coup arrêté le mal dans sa naissance, ils lui donnèrent par leurs ménagements le temps de s'accroître et de se rendre formidable.

Les mouvements de Lépidus n'eurent pas de grandes suites durant la vie de Sylla. Il tenta aussi inutilement, comme nous l'avons dit, d'empêcher et de troubler ses obsèques. Mais à peine furent-elles célébrées, que la division éclata ouvertement entre lui et Catulus [1]. Lépidus avait gagné la populace par des largesses. Il soulevait l'Etrurie, où les derniers restes du parti de Marius s'étaient conservés et même défendu vigoureusement pendant deux ans dans Volaterre [2]. Il rassemblait tous les proscrits qui avaient pu échapper à la mort. Et lorsque ses partisans furent en assez grand nombre pour former un corps d'armée, il leva le masque, et alla se mettre à leur tête.

Ses forces n'étaient point encore considérables, et Catulus était d'avis qu'on le poussât à bout; mais la plus grande partie du sénat inclina à la douceur. L'affaire fut tournée en négociation; on envoya des députés à Lépidus, et l'on conclut un accommodement, dont les principales conditions étaient que les deux consuls prêteraient serment de ne point employer les armes l'un contre l'autre, et que Lépidus aurait le gouvernement de la Gaule narbonnaise avec le commandement d'une armée. Ainsi de même que ses rapines lui avaient valu le consulat [3], la sédition qu'il avait excitée fut récompensée par un gouvernement de province. C'étaient là de puissants encouragements pour un factieux, et bien capables de le porter à continuer des pratiques qui lui avaient si bien réussi.

Aussi Lépidus, étant allé prendre le commandement des troupes qu'il devait conduire dans sa province ne se hâtait pas de revenir à Rome, quoique ce fût à lui à tenir les assemblées pour l'élection des consuls. Il voulait laisser passer l'année de son consulat, dans la pensée que son serment ne le liait que pendant qu'il était en charge, et que, dès qu'il en serait sorti, il serait libre de faire usage contre ses adversaires des forces qu'on avait eu l'imprudence de lui mettre entre les mains. En effet, l'année expira sans qu'il y eût de consuls nommés; il fallut établir des interrois pour gouverner successivement la république; et Lépidus, ayant laissé dans la Gaule cisalpine

[1] « Expediebat quasi ægræ sauciæque reipublicæ re- « quiescere quomodocumque, ne vulnera curatione ipsâ « rescinderentur. » (Flor. lib. 3, cap. 23.)

[1] Sall. Hist. lib. 1.—Appian. Civ. lib.—Flor. III, 23.

[2] Voltera en Toscane.

[3] « Ex rapinis consulatum, ob seditionem provinciam « cum exercitu adeptus est. » (Sal. Hist. 1. *in orat. Phil.*)

un corps de troupes sous les ordres de M. Brutus pour maintenir ce pays dans ses intérêts, s'approcha lui-même de Rome avec ses principales forces, demandant un second consulat.

INTERRÈGNE [1].

Nous avons parmi les fragments de Salluste le discours que prononça à ce sujet dans le sénat l'orateur Philippe, de qui j'ai eu déjà plusieurs fois occasion de parler; et c'est principalement sur les lumières que j'ai pu tirer de ce discours que j'ai disposé les faits dont je viens de rendre compte.

Philippe y reproche d'abord aux sénateurs la mollesse de la conduite qu'ils ont tenue à l'égard d'un séditieux, et dont il a profité pour se rendre redoutable. « Lorsqu'au lieu d'agir « avec fermeté [2], dit-il, pour dissiper une « faction qui ne faisait que de naître, vous « êtes entrés en négociations avec Lépidus, « il n'était encore qu'un brigand, soutenu de « quelque canaille, et d'un petit nombre de « coupe jarets, dont il n'est aucun qui ne soit « prêt à vendre son sang et sa vie pour avoir « du pain. Maintenant c'est un proconsul, re« vêtu d'un commandement qu'il n'a point « acheté, mais reçu de vous; accompagné de « lieutenants généraux, qui lui obéissent « comme à leur commandant légitime. Et de « toutes parts s'est attroupé autour de lui tout « ce qu'il y a de plus corrompu dans les dif« férents ordres de l'état : des hommes que « l'indigence et des passions effrénées rendent « capables de tout oser; tourmentés sans « cesse par le souvenir de leurs crimes; qui « ne connaissent de repos que dans les sé« ditions, et pour qui la paix est une situation « violente. Ce sont ces hommes qui font suc« céder soulèvement à soulèvement, guerre « civile à guerre civile; satellites autrefois de « Saturnin, puis de Sulpicius, ensuite de « Marius et de Damazippe, et enfin de Lé« pidus. »

Voici maintenant le portrait que Philippe fait de Lépidus et de sa conduite. L'invective est des plus véhémentes. « Seriez-vous tou« chés [1], dit-il aux sénateurs, des propositions « que vous fait Lépidus? Il exige que l'on « rende à chacun ce qui lui appartient, et il « n'est riche que du bien d'autrui : il veut que « l'on casse les lois fondées sur le droit de la « guerre, et il nous y force par les armes; et « il demande que, pour le bien de la paix et « de la concorde on rétablisse la puissance du « tribunat, de laquelle sont nées toutes les « dissensions civiles. »

Puis lui adressant la parole comme s'il était présent : « O toi, s'écrie-t-il, le plus scélérat « et le plus impudent des hommes [2], nous « persuaderas-tu que l'indigence et les larmes « des citoyens te touchent, pendant que tu ne « possèdes rien qui ne soit acquis par les ar« mes ou par l'injustice? Tu demandes un se« cond consulat, comme si tu avais remis le « premier à la république. Tu veux rétablir « l'union et la concorde par la guerre, qui « n'est propre qu'à troubler la paix dont nous « jouissons. Traître au parti des grands qu'il « te convenait de défendre, perfide envers « ceux même dont tu affectes de soutenir les « intérêts, ennemi de tous les gens de bien,

[1] An. R. 675; av. J. C. 77.

[2] « At tum erat Lepidus latro cum calonibus et pau« cis sicariis, quorum nemo non diurnâ mercede vitam « mutaverit. Nunc est proconsul cum imperio, non « empto, sed dato a vobis, cum legatis adhuc ju‑e paren« tibus : et ad eum concurrêre homines omnium ordinum « corruptissimi, flagrantes inopiâ et cupidinibus, sce« lerum conscientiâ agitati, quibus quies in seditioni« bus, in pace turbæ sunt. Hi tumultum ex tumultu, « bellum ex bello serunt, Saturnini olim, post Sulpicii, « dein Marii Damasippique, nunc Lepidi satellites. »

[1] « An Lepidi mandata animos movent? qui placere « ait sua cuique reddi, et aliena tenet; belli jura rescin« di, quum ipse armis cogat;.... concordiæ gratiâ plebi « tribunitiam potestatem restitui, ex qua omnes discor« diæ accensæ. »

[2] « Pessume omnium atque impudentissume, tibine « egestas civium et luctus curæ sunt, cui nihil est domi, « nisi armis partum, aut per injuriam? Alterum consu« latum petis, quasi primum reddideris : bello concor« diam quæris, quo parta disturbatur : nostri proditor, « istis infidus, hostis omnium bonorum, ut te neque ho« minum, neque deorum pudet quos perfidia aut per« jurio violâsti! Qui quandò talis es, maneas in senten« tia, et retineas arma, te hortor; neu prolatandis se« ditionibus, inquies ipse, nos in sollicitudine retineas. « Neque te provinciæ, neque leges, neque dii penates « civem patiuntur. Perge quæ cœpisti, ut quàm matu« rumè merita invenias. »

« tu ne sais donc respecter ni les dieux, ni « les hommes, qué tu as mis également contre « toi par tes perfidies et par ton parjure. Puis- « que tel est ton pernicieux caractère, va, je « t'exhorte à ne point te désister de ton en- « treprise, et à demeurer armé, au lieu de « nous donner de perpétuelles inquiétudes en « remettant à un autre temps les séditions, « dont ton esprit inquiet ne te permet point « de t'abstenir. Les provinces, les lois, les « dieux pénates de la patrie élèvent contre « toi leur voix, et ne peuvent te souffrir au « rang de nos concitoyens. Continue ce que tu « as commencé, afin que tu éprouves promp- « tement la juste peine que tu mérites. »

Philippe ne veut donc aucun accommodement avec Lépidus, et voici comme il conclut: « Puisque Lépidus s'avance avec une armée « contre la ville[1], s'étant associé avec des « scélérals et des ennemis publics, au mépris « de l'autorité de cette compagnie, je suis « d'avis qu'Appius Claudius, actuellement « interroi, avec Q. Catulus proconsul, et « avec les autres qui sont revêtus du droit de « commandement, défendent la ville, et veil- « lent à la sûreté de la république. »

L'avis de Philippe fut suivi, et le sénat rendit contre Lépidus un décret qui, dans la formule que nous venons de rapporter, donnait une puissance presque illimitée à ceux que l'on chargeait de s'opposer à ses entreprises. Catulus se mit donc en état de le combattre. Et comme il excellait plus par les vertus civiles que dans la science militaire, on lui joignit Pompée, qui avait contribué à élever Lépidus au consulat, mais qui préféra sans balancer l'intérêt du repos public à ses liaisons particulières. La bataille se donna sous les murs de Rome, près du pont Mulvius[2]. La victoire ne fut pas longtemps incertaine; et Lépidus, ayant été défait sans beaucoup de résistance, se retira en Etrurie. Il fut sur-le-champ déclaré ennemi public, et Catulus envoyé pour le poursuivre, pendant que Pompée allait dans la Gaule cisalpine, que Brutus tenait, comme je l'ai dit, pour Lépidus.

[1] « Quare ita censeo, quoniam Lepidus exercitum..... « cum pessumis et hostibus reipublicæ, contra bujus « ordinis auctoritatem, ad Urbem ducit, ut Ap. Clau- « dius interrex, cum Q. Catulo proconsule, et cæteris « quibus imperium est, urbi præsidio sint, operamque « dent ne quid respublica detrimenti capiat. »

[2] Pontemole.

Il est vraisemblable que Rome profita du premier moment de tranquillité dont elle put jouir pour faire l'élection des consuls. Le choix du peuple tomba sur Décimus Brutus et Mamercus Æmilius[1]. Ce dernier était très-riche: mais il craignait la dépense; et pour s'épargner celle des jeux, qui était véritablement énorme, il avait évité l'édilité. Le peuple s'en souvint lorsqu'il demanda le consulat, et le refusa une première fois. Cette année-ci même Mamercus eut assez de peine à réussir.

D. JUNIUS BRUTUS.
MAMERCUS ÆMILIUS LEPIDUS LIVIANUS.

Pompée ne trouva nulle difficulté à faire rentrer la Gaule cisalpine dans le devoir[2]. Seulement il fut arrêté un temps assez considérable devant Modène, où Brutus s'était enfermé. Enfin l'affaire se termina à la satisfaction de Pompée, et Brutus se remit entre ses mains, soit volontairement, soit forcé par la désertion des troupes qui l'accompagnaient. La conduite que tint le vainqueur à l'égard de son prisonnier ne lui a pas fait d'honneur. car, après l'avoir envoyé à Reggio avec une escorte, le lendemain il dépêcha Géminius pour le tuer. Et ce qui rend cette action encore plus inexcusable, c'est qu'il avait d'abord écrit au sénat que Brutus s'était rendu de bonne grâce et de sa pleine volonté. Mais, après qu'il l'eut fait tuer, il changea de style, et dans une seconde lettre il chargea beaucoup sa mémoire. C'est une tache dans la vie de Pompée; et le fameux Brutus, qui était fils de celui dont je parle, ne pardonna à Pompée la mort de son père que lorsqu'il s'y crut obligé par des vues du bien public.

Cependant Catulus serrait de près Lépidus; et, l'ayant acculé près de Cosa[3], ville maritime d'Etrurie, il le força d'en venir au com-

[1] Cic. de Offic. lib. 1, n. 58.

[2] Plut. in Pomp.

[3] Cette ville était située près de *Porto-Hercole*.

bat. Il paraît[1] que l'armée de Lépidus était considérable et pour le nombre et pour la valeur, et qu'elle aurait été capable, sous un autre chef, de donner bien de l'inquiétude au parti contraire. Elle combattit dans l'occasion présente avec vigueur, et elle avait même quelque avantage. Mais Pompée, qui arrivait de la Gaule cisalpine, détermina la victoire en faveur de Catulus. Le vaincu n'eut d'autre parti à prendre que de se sauver avec ses troupes délabrées en Sardaigne. Il ne réussit pas mieux dans cette île; et Valérius Triarius, qui en était préteur, le désolait en le harcelant continuellement, et l'empêchant de s'emparer d'aucune place. Un chagrin domestique acheva de l'acabler[2]. Il apprit que sa femme Apuléia lui était infidèle. Il voulut s'en venger par un divorce. Mais comme il l'aimait toujours, la douleur et le regret le firent tomber dans une langueur dont il mourut. Perperna ramassa les débris de l'armée demeurée sans chef; et, en ayant formé un corps, qui ne laissait pas d'être uombreux, il passa en Espagne, où Sertorius soutenait les restes du parti de Marius.

Ainsi finit le mouvement excité par Lépidus. Les vainqueurs se contentèrent d'avoir rétabli la paix[3]: rare exemple de modération dans une guerre civile! Le sénat, par un décret, accorda l'amnistie à ceux qui avaient pris part aux derniers troubles; et ce décret fut appuyé d'une ordonnance du peuple dont César fut presque regardé comme l'auteur. Outre l'intérêt général de la faction de Marius, qu'il ne perdit jamais de vue, il avait eu son beau-frère L. Cinna[4] engagé dans le parti de Lépidus, et il lui obtint par cette ordonnance la liberté de revenir à Rome. Le sénat avait aussi son objet dans la douceur dont il usa en cette occasion : c'était d'empêcher que ces fugitifs, réduits au désespoir, ne grossissent les forces de Sertorius, déjà assez redoutable par lui-même. Mais une politique douce est un mérite; et il n'est que trop ordinaire aux vainqueurs de se persuader que la cruauté leur est utile.

De toutes les branches du parti de Marius il ne restait plus que celle dont Sertorius était le chef en Espagne, et contre laquelle Métellus Pius faisait actuellement la guerre avec assez peu de succès. Ce général avait toute la science militaire que l'on pouvait désirer : mais sa lenteur[1] le rendait visiblement incapable de réduire un ennemi aussi habile et aussi alerte que Sertorius. Comme néanmoins sa naissance, sa réputation, et la haute estime que l'on faisait de sa vertu, ne permettaient pas de lui faire l'affront de le rappeler, il ne s'agissait que de lui donner un collègue qui, menant de nouvelles forces, eût encore dans le caractère de quoi suppléer à ce qui manquait à Métellus du côté de l'activité. Pompée ambitionnait cet emploi, et en conséquence, au lieu de licencier ses troupes, comme Catulus le lui ordonnait, il les tenait assemblées, sous divers prétextes, à peu de distance de Rome. Il était effectivement le seul alors en qui le sénat pût prendre confiance pour un commandement si difficile et si important. On se résolut donc enfin à lui donner l'ordre de partir pour l'Espagne avec le titre de proconsul. La chose ne se passa pas sans difficulté; et quelques sénateurs représentèrent qu'il était bien étrange que l'on revêtît un chevalier romain du rang et de l'autorité de proconsul. *Ce n'est pas simplement*[2] *comme proconsul qu'il faut l'envoyer*, dit Philippe, *mais comme tenant la place de deux consuls à la fois :* mot aussi honorable à Pompée qu'injurieux aux consuls qui étaient actuellement en charge.

Mais, avant que de rendre compte de ce que fit Pompée dans ce nouveau commandement, il est nécessaire de reprendre le récit

[1] Jul. Exsuperant.

[2] Plut. in Pomp. — Plin. lib. 7, cap. 36.

[3] « Victores, quod non temerè aliàs in civilibus bellis, « pace contenti fuerunt. » (Flor. lib. 3, cap. 23.)

[4] Suet. in Cæs. 5.

[1] Plutarque attribue souvent cette lenteur de Métellus à sa vieillesse. Mais ce général n'avait alors guère plus de cinquante ans, puisque en l'an 644, lorsqu'il servait sous son père en Numidie, il n'en avait que vingt, comme il a été dit en son lieu.

[2] « Quum esset non nemo in senatu qui diceret, *non « debere mitti hominem privatum pro consule.* L. Philippus dixisse dicitur, *non se illum suâ sententiâ pro « consule, sed pro consulibus mittere.* » (Cic. *pro lege Man.* n. 62.)

des aventures et des exploits de Sertorius depuis son départ d'Italie. Nous y verrons un homme toujours luttant avec avantage contre la mauvaise fortune, acharnée à le persécuter, et digne d'être mis au nombre des plus grands ornements de Rome, quoique son malheur l'ait forcé d'en devenir l'ennemi.

J'ai dit que Sertorius, aussitôt après que Sylla eut débauché l'armée du consul Scipion[1], désespérant du succès d'une guerre conduite par des généraux dont il sentait l'incapacité, s'était retiré en Espagne, qui lui était échue pour département après sa préture. Ce ne fut pas sans peine qu'il y entra. Il trouva les gorges des Pyrénées occupées par des barbares, que l'argent seul pouvait rendre traitables. Ceux qui l'accompagnaient trouvaient indigne qu'un proconsul du peuple romain payât une espèce de tribut et de droit de passage à de misérables montagnards[2]. Mais Sertorius, l'homme du monde qui savait le mieux tenir son rang quand il le fallait, se moquant ici de cette hauteur déplacée; et disant « qu'il achetait le temps, qui est tout « ce qu'il y a de plus précieux pour quicon« que tend à de grandes choses, » il donna de l'argent aux barbares, passa les montagnes, et par sa diligence se trouva maître de l'Espagne.

Résolu de s'y fortifier et de s'y faire un établissement solide, il prit à tâche de gagner la bienveillance des naturels du pays. L'avidité et les injustices des derniers préteurs leur avaient inspiré de l'aversion pour le gouvernement romain. Sertorius s'attacha les principaux et les chefs des différents peuples par des manières affables et pleines de bonté, la multitude par la diminution des impôts. Mais surtout ce qui charma le plus les Espagnols, ce fut qu'il les exempta du logement des gens de guerre, obligeant les troupes qu'il avait sous ses ordres à se bâtir des casernes aux environs des villes, et s'y logeant lui-même le premier. En même temps il arma tout ce qu'il trouva en Espagne de Romains en âge de servir; il fit construire et des machines de toute espèce, et des galères à trois rangs de rames : terrible dans l'appareil de la guerre, doux et humain dans le gouvernement civil.

Il avait raison de se précautionner et de faire de grands préparatifs; car, dès que le parti de Carbon et de Marius fut détruit, comme il l'avait bien prévu, et que Sylla se vit maître de la république, Annius fut envoyé de Rome pour lui faire la guerre. Il comprit qu'il était de la dernière importance de fermer les passages des pyrénées, et il les fit occuper par Livius Salinator, qui avait sous lui six mille hommes d'infanterie. Annius fut donc arrêté au pied des montagnes, et il aurait été fort embarrassé si la trahison ne fût venue à son secours. Un certain Calpurnius Lanarius assassina Salinator : les troupes, ayant perdu leur chef, se débandèrent; et Annius, passant alors les défilés, força Sertorius, qui n'était pas en état de tenir la campagne, à se renfermer dans Carthagène avec trois mille hommes. Il n'y demeura qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour embarquer son monde sur les vaisseaux qu'il avait fait construire, et il gagna le large. Il courut quelque temps les côtes d'Espagne et d'Afrique, et tenta des descentes en différents endroits, toujours avec un succès malheureux. Enfin, ayant joint à sa flotte quelques petits bâtiments de pirates ciliciens, il passa le détroit, et prit terre un peu au delà de l'embouchure du Bétis, aujourd'hui *Guadalquivir*.

Lorsqu'il était en ce lieu, des navigateurs nouvellement arrivés des Iles Atlantiques ou Fortunées lui en firent une description qui le charma. Ils lui dirent que le climat en était doux; qu'il n'y tombait que rarement des pluies médiocres[1], mais que la terre y était rafraîchie par des vents de mer qui répandaient une agréable rosée; que le terroir en était fertile au point que non-seulement il payait avec une abondante usure le soin que l'on prenait de le labourer et de le planter, mais que sans travail et sans culture il pro-

[1] Plutarch. in Sertor.

[2] On appelle aujourd'hui *miquelets* les brigands qui occupent les montagnes des Pyrénées.

[1] Ainsi s'exprime Plutarque. Nos observateurs modernes assurent qu'il ne pleut point du tout dans le plat pays des Canaries. (*Voy.* Nieuventyt, *de l'Existence de Dieu*, lib. 2, cap. 4.)

duisait de lui-même des fruits qui, par leur multitude et leur bonté, suffisaient pour nourrir un grand nombre d'habitants : en un mot, que c'étaient là, selon l'opinion commune des barbares même, les champs Elysées célébrés par Homère.

La description qu'Horace a faite de ces mêmes îles se rapporte parfaitement avec ce que nous venons de tirer de Plutarque. « Dans « ce fortuné climat[1], dit Horace, la terre, « sans être cultivée, se couvre tous les ans de « riches moissons; la vigne fleurit sans avoir « besoin d'être taillée; l'olivier ne trompe ja- « mais l'espérance qu'ont donnée ses premiers « boutons; et le figuier est sans cesse orné « de fruits mûrs dont la pourpre charme les « yeux. Là on voit le miel couler du creux « des chênes, et du haut des montagnes des- « cendent en cascade avec un agréable mur- « mure des ruisseaux d'une eau claire et « abondante. Là les chèvres et les brebis « viennent elles-mêmes présenter leurs ma- « melles pleines de lait. Ni les ours ne rôdent « sur le soir autour des bergeries, les ef- « frayant de leurs cris, ni les vipères ne sou- « lèvent la terre en s'y creusant une retraite. « Quand nous habiterons, ajoute-t-il, ce « charmant séjour, nous y trouverons encore « de nouvelles merveilles. Nous admirerons « comment jamais aucun vent n'y amène de « ces pluies violentes qui entraînent la bonne « terre; comment jamais les chaleurs exces- « sives n'y brûlent le grain déja tout formé. « Le roi des cieux veille sur cette terre chérie « pour y maintenir toujours une douce tem- « pérature. On n'y connaît point les maladies « qui emportent tout d'un coup les troupeaux « entiers : les bestiaux y sont à l'abri des in- « fluences malignes que versent ailleurs les « astres brûlants. Jupiter a séparé ces contrées « pour être l'asile de la vertu. »

C'est ainsi que parlait Horace en invitant les Romains à se retirer dans ces heureuses régions, pour fuir les horreurs des guerres civiles. Mais ce qui ne fut qu'un jeu d'imagination chez le poëte, Sertorius pensa sérieusement à l'exécuter. On lui peignait ces îles (qui de l'aveu de presque tous les géographes ne sont autres que les Canaries, pays véritablement agréable et délicieux, mais bien embelli par les mensonges des anciens voyageurs et des poëtes), on les lui peignait comme un séjour enchanté. Naturellement doux, ennemi de l'injustice et de la violence, et n'étant point aigri par ses infortunes, mais dégoûté des hommes, il conçut le dessein d'aller passer dans ces riches contrées une vie heureuse et innocente, loin du tumulte des guerres, et loin de la tyrannie. Il en fit la proposition à ceux qui l'accompagnaient. Cette morale n'était pas faite pour des pirates. Ils le quittèrent, et passèrent en Mauritanie, où, ayant trouvé deux partis qui se faisaient la guerre, ils offrirent à l'un des deux leurs services.

Sertorius, qui craignait d'être abandonné de tout ce qui lui restait d'amis et de troupes, en fit autant, et il s'attacha à l'autre parti, qu'il rendit aisément victorieux. Etant devenu maître du pays par la prise de Tingis[1], il ne trompa point ceux qui s'étaient confiés à sa foi : et, leur ayant remis tout ce qui leur appartenait, villes, terres, richesses, il en reçut seulement une récompense légitime, moyennant laquelle il eut de quoi faire subsister pendant quelque temps le petit corps d'armée qui était toute sa ressource.

Mais ce n'était là qu'un secours passager, qui ne tirait pas Sertorius d'embarras; et il

[1] .... Arva, beata
Petamus arva, divites et insulas,
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret usque vinea,
Germinat et nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus ornat arborem.
Mella cava manant ex ilice; montibus altis
Levia crepante lympha desilit pede.
Illic injussæ veniunt ad mulctra capellæ,
Refertque tenta grex amicus ubera:
Nec vespertinus circumgemit ursus ovile,
Neque intumescit alta viperis humus.
Pluraque felices mirabimur: neque largis
Aquosus Eurus arva radat imbribus;
Pinguia nec siccis urantur semina glebis,
Utrumque rege temperante cœlitum.....
Nulla nocent pecori contagia: nullius astri
Gregem æstuosa torret impotentia.
Jupiter illa piæ secrevit littora genti.
(HORAT. Epod. 16.)

[1] Tanger.

était fort en peine de ce qu'il allait devenir, lorsqu'il reçut tout à propos une ambassade des Lusitaniens qui venaient le supplier de se mettre à leur tête. Ces peuples défendaient encore leur liberté contre les Romains; et, se trouvant alors très-pressés, sur la réputation que Sertorius s'était faite en Espagne dans le peu de temps qu'il y avait paru, ils recouraient à lui comme au seul général qui pût les sauver.

Ils ne se trompaient pas. Sertorius était vraiment un grand homme, incapable de se laisser ou amollir par les voluptés, ou ébranler par la crainte; intrépide dans les dangers, et modéré dans la bonne fortune. Aucun des généraux de son temps ne le surpassa par la hardiesse dans les actions en rase campagne, et aucun ne l'égala pour tout ce qui dépend de la ruse, de l'habileté à se donner la supériorité par l'avantage des postes, de la célérité pour passer des défilés et des gorges de montagnes. En ce genre c'était un autre Annibal; et les Espagnols, chez qui la gloire du général carthaginois n'était pas encore oubliée [1], en donnaient le nom à Sertorius, qui s'en trouvait avec raison flatté et honoré. Il savait aussi parfaitement gouverner les esprits des soldats, récompensant libéralement les actions de bravoure [2], et ne punissant les fautes qu'à regret et le plus légèrement qu'il était possible.

Les qualités du corps répondaient, chez Sertorius, à celles de l'âme. Il avait naturellement beaucoup de force et d'agilité, qu'il prenait soin d'entretenir par une vie simple et frugale. Il ne connut jamais les excès du vin, même dans son plus grand loisir; et au contraire il était accoutumé à supporter, avec une nourriture très-commune et en petite quantité, les plus grandes fatigues, les longues marches et les veilles continuelles. S'il avait quelques moments de repos, son délassement était la chasse, qui ne lui était pas même inutile pour la guerre, parce qu'il y acquérait une parfaite connaissance des lieux.

Tel était le général que les Lusitaniens eurent le bonheur de trouver dans leur pressant besoin, et sous lequel ils firent des prodiges. Sertorius partit d'Afrique avec deux mille six cents hommes qu'il nommait *Romains*, et sept cents Africains ramassés de différents peuples. Les Lusitaniens lui fournirent quatre mille hommes de pied armés légèrement, et sept cents chevaux. Avec ce peu de forces Sertorius fit la guerre contre quatre généraux romains, qui avaient à leurs ordres six-vingt mille hommes d'infanterie, et six mille de cavalerie, deux mille tireurs d'arc et frondeurs, et un nombre infini de villes; pendant que lui, en arrivant, à peine en avait-il vingt qui le reconnussent. Cependant il les battait en toute occasion, et remporta, soit par lui-même, soit par son questeur Hirtuléius, qui était un très-brave homme, de si grands avantages, qu'il accrut prodigieusement sa puissance, et soumit à ses lois la plus grande partie de l'Espagne.

Métellus Pius est le plus illustre des capitaines qui furent d'abord opposés à Sertorius. Mais il était lent, comme nous l'avons dit; et d'ailleurs, ayant toujours commandé des troupes pesamment armées, et qui se battaient de pied ferme, il ne savait quelle conduite tenir à l'égard d'un ennemi qui évitait une action générale, et qui se tournait en toute sorte de formes; qui venait l'attaquer au moment qu'il s'y attendait le moins, puis se retirait en diligence, et dont les soldats, accoutumés à vivre de peu, à supporter le froid et la faim, et à gravir contre les montagnes, ne laissaient aucun repos, et ne donnaient aucune prise aux troupes qui leur étaient opposées. De là il arrivait que Métellus, sans combattre, souffrait tout ce que souffrent les vaincus, et que Sertorius, en fuyant, avait tous les avantages de ceux qui poursuivent leurs ennemis. Il les empêchait de se pourvoir d'eau, il les troublait dans leurs fourrages. S'ils s'avançaient, ils trouvaient Sertorius sur leur chemin : s'ils s'arrêtaient en quelque endroit, il venait les assaillir. S'ils assiégeaient une ville, ils se voyaient eux-mêmes assiégés par la disette de toutes choses : en sorte qu'ils étaient entièrement rebutés et découragés; et Sertorius, ayant défié Métellus à un combat singulier, les soldats de celui-ci le pressaient à cris redoublés d'accepter le défi, et de combattre

[1] Appian. Civil. lib. 1.

[2] Plutarch. in Sertor.

général contre général, Romain contre Romain; et sur le refus qu'il en fit, ils le tournaient en raillerie. Mais Métellus ne tint aucun compte de leurs insultes, sachant qu'un général doit mourir en général, et non pas en aventurier.

Il voulut néanmoins rétablir sa réputation en assiégeant la ville des Laccobriges [1]. C'eût été une conquête importante, parce que Sertorius en tirait beaucoup de secours; et en même temps elle paraissait aisée, parce qu'il n'y avait qu'un seul puits dans la ville : les autres eaux dont se servaient les habitants étaient dans les faubourgs, et tombaient tout d'un coup au pouvoir des assiégeants. Ainsi Métellus comptait que ce serait une affaire de deux jours, et il ne fit porter des vivres que pour cinq jours par ses soldats.

Mais Sertorius sut bien rompre ses mesures. Il ordonna de remplir d'eau deux mille outres, promettant pour chaque outre une récompense considérable : ce fut à qui briguerait cette commission. Il choisit les plus robustes et les plus agiles d'entre ceux qui se présentèrent, Maures et Espagnols, et les envoya par les défilés des montagnes, avec ordre, lorsqu'ils auraient remis leurs outres aux assiégés, de faire sortir toutes les bouches inutiles, afin que la provision d'eau pût suffire à ceux qui étaient en état de porter les armes. Lorsque Métellus fut instruit de ce rafraîchissement introduit dans la place, il se trouva fort en peine, car il commençait lui-même à manquer de vivres. Il envoya donc un officier général avec six mille hommes pour ramasser et apporter au camp tout ce qu'il pourrait rencontrer de vivres dans les environs. Sertorius, toujours alerte, place une embuscade sur le chemin par où devait revenir cet officier avec sa troupe : il l'attaque lui-même de front, et, l'enveloppant ainsi en tête et en queue, il lui tue beaucoup de monde, lui enlève son convoi, et le force lui-même à prendre la fuite après avoir perdu ses armes et son cheval. Métellus n'eut pas d'autre parti à prendre que de lever honteusement le siége et d'appeler à son secours L. Manilius, qui commandait dans la Gaule narbonnaise. Celui-ci réussit encore plus mal. Il se fit battre à plate-couture avec les trois légions qu'il avait amenées; et il fut réduit à se sauver presque seul dans Ilerda [1]. Cette dernière victoire ouvrit la Gaule à Sertorius [2]. Il y fit reconnaître ses lois, et poussa même jusqu'aux Alpes, dont il occupa les passages, soit pour arrêter les troupes qui seraient envoyées d'Italie contre lui, soit peut-être pour y porter la guerre, si la fortune continuait à lui être favorable.

Il est aisé de juger quelle admiration de pareils succès attirèrent à Sertorius de la part des Espagnols [3]. Il y joignit toute l'habileté d'une fine et adroite politique pour se rendre maître de leurs esprits et de leurs cœurs. Et d'abord, sachant combien le merveilleux frappe, surtout des barbares, il entreprit de se faire passer pour un homme extraordinaire, et qui avait commerce avec les dieux; artifice que l'utilité justifie en vain, puisque la sincérité le condamne : aussi ne prétendons-nous le donner que comme une preuve de l'adresse de Sertorius, et non pas comme un modèle à suivre.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la biche de Sertorius. Elle était toute blanche; et comme elle lui avait été apportée lorsqu'elle ne faisait presque que de naître, il l'apprivoisa si bien, qu'elle connaissait sa voix, et venait à lui quand il l'appelait, le suivait partout, et s'était accoutumée à n'avoir aucune peur du fracas et du tumulte d'un camp. Il n'avait eu d'autre vue d'abord en caressant cette bête que de s'amuser. Mais, lorsqu'il la vit si docile, il conçut qu'elle pourrait lui être d'une grande utilité. Il la fit regarder comme un présent de Diane, et il donnait à entendre que sa biche l'instruisait souvent des choses les plus cachées. Et voici comment il s'y prit pour accréditer cette opinion. S'il avait reçu avis secrètement de quelque course des ennemis ou de quelque entreprise qu'ils fissent sur une ville de son obéissance, il feignait que la biche l'avait averti pendant qu'il dormait de tenir ses troupes prêtes pour marcher de tel

[1] Cette ville était dans le pays que l'on nomme aujourd'hui *Castille vieille*, au nord du *Douro*.

[1] Lerida.

[2] Epist. Pomp. ad Sen. li 3, — Hist. Sallust.

[3] Plut. in Sertor.

côté : ou bien, s'il avait appris que quelqu'un de ses lieutenants eût remporté une victoire, il cachait le courrier et faisait paraître la biche couronnée comme pour une bonne nouvelle, et il exhortait les Espagnols à se réjouir et à sacrifier aux dieux, les assurant que bientôt ils auraient avis de quelque grand succès. Par cette ruse, il rendit ces peuples si soumis à ses ordres, qu'ils l'écoutaient comme si les dieux eux-mêmes eussent parlé par sa bouche.

Ce n'était là qu'une comédie, qui pourtant procurait à Sertorius des avantages bien sérieux. Mais de plus il savait encore s'attacher ces barbares en les armant à la romaine, en leur faisant sentir l'avantage d'une discipline exacte, en les accoutumant à garder leurs rangs, et à attendre le signal et les ordres de leurs officiers; de façon qu'ôtant à leur valeur ce qu'elle avait de féroce et de brutal, d'une grande troupe de brigands il en fit une armée. D'ailleurs il leur fournissait de quoi s'équiper magnifiquement; il faisait briller l'or et l'argent sur leurs casques, sur leurs boucliers, sur leurs cuirasses; il leur donnait des tuniques et des cottes d'armes des plus belles étoffes. Tout cela charmait ces peuples, qui n'avaient jamais connu qu'une vie presque sauvage et les plus vils accoutrements.

Mais rien ne contribua davantage à lui gagner les cœurs, surtout des principaux de la nation, que le soin qu'il prit de faire instruire leurs enfants; car il rassembla tous ceux de la plus haute naissance dans Osca [1], ville alors très-considérable, et il leur donna des maîtres pour leur apprendre les arts des Grecs et des Romains. C'étaient réellement des otages; mais il ne montrait que le dessein de les bien élever pour les rendre capables, lorsqu'ils seraient en âge d'exercer des emplois et d'avoir part au gouvernement. Ainsi les pères étaient charmés de voir d'une part leurs enfants avec des robes bordées de pourpre allant modestement et en bon ordre aux écoles publiques, et de l'autre Sertorius qui payait leurs maîtres, qui souvent prenait par lui-même connaissance de leurs progrès, donnait des prix à ceux qui en avaient mérité, et leur faisait porter le petit ornement d'or [1] pendant sur la poitrine, qui était en usage pour les enfants de condition chez les Romains.

Il fut récompensé d'une si sage conduite par un attachement incroyable des Espagnols pour sa personne, et qui allait presque jusqu'à l'adoration. C'était un usage chez ces peuples, aussi bien que chez les Gaulois et les Germains, que chaque seigneur eût un grand nombre de clients qui se dévouaient pour lui à la vie et à la mort, faisant serment de ne lui point survivre et de prodiguer leurs vies pour défendre la sienne. Les autres chefs avaient un petit nombre d'hommes qui s'étaient attachés à eux sous ces conditions. Mais pour Sertorius, on les comptait par milliers : et dans une occasion où ils avaient été battu, et où les ennemis les pressaient, on rapporte que les Espagnols, uniquement occupés du soin de le sauver, le prirent sur leurs épaules pour l'élever aiosi jusqu'au haut des murs de la ville près de laquelle ils se trouvaient; et ce ne fut que lorqu'ils le virent en sûreté qu'ils pensèrent à s'y mettre eux-mêmes.

Ce qu'il y a d'extrêmement remarquable ici, c'est que Sertorius, si tendrement aimé des Espagnols, conservait néanmoins aux Romains toute la supériorité qui leur appartenait et tous les droits de la souveraine puissance. Il avait formé un sénat, composé de sénateurs proscrits qui s'étaient retirés auprès de lui, et de l'élite du reste de ses partisans, jusqu'au nombre de trois cents. Il prétendait que ce sénat était le vrai sénat romain, traitant celui qui était à Rome d'assemblée d'esclaves de Sylla. C'était de ce sénat qu'il tirait les questeurs, les lieutenants généraux et les autres commandants, imitant autant qu'il lui était possible le gouvernement de la république. Ainsi aucun Espagnol n'avait de commandement dans ses armées, et il ne se proposait pas de fortifier les barbares contre Rome, mais, de se servir de leurs forces pour rétablir la liberté romaine; car il aimait sa patrie, et désirait passionnément d'y retourner. Souvent il fit des démarches pour en obtenir la permission; mais ce n'était pas lorsqu'il était dans l'infor-

[1] Hesca, dans l'*Aragon*

[1] Bulla.

[2] Appian. Plutarch.;

tune ; alors il ranimait sa vertu et agissait avec hauteur à l'égard des ennemis. Ensuite, lorsqu'il avait remporté quelque avantage, il s'offrait à mettre bas les armes pourvu qu'on lui accordât la liberté de vivre comme simple particulier au milieu des siens, déclarant qu'il aimait mieux être le plus obscur citoyen de Rome qu'exilé de sa patrie commander à tout l'univers.

De si beaux sentiments étaient soutenus en lui par un autre qui n'est pas moins estimable; je veux dire la tendresse pour sa mère. Elle était demeurée veuve de bonne heure, et avait élevé avec grand soin son enfance. Sertorius était pénétré de reconnaissance et d'amour pour elle; c'était principalement le désir de la revoir qui lui inspirait cette forte passion de retourner à Rome : et lorsqu'il apprit sa mort, il en fut tellement accablé de douleur, qu'il passa sept jours sans se montrer et sans donner aucun ordre; jusqu'à ce que ses amis lui représentant que les affaires périssaient, il se laissa persuader d'en reprendre le soin ordinaire. Qui peut ne pas plaindre une si belle âme, un homme si vertueux, et si peu fait pour être l'ennemi de sa patrie, d'avoir été forcé par la haine de ceux qui le persécutaient de recourir à la guerre, comme au seul moyen de mettre sa personne et sa vie en sûreté ?

Avec de si grandes qualités et un cœur si romain, il n'est pas étonnant que Sertorius fût admiré et aimé des Romains qui étaient en Espagne autant que des Espagnols. Ceux qui étaient venus de Sardaigne avec Perperna en sont une grande preuve. Perperna, qui était d'une famille consulaire et fort riche, méprisait Sertorius, dont la naissance était obcure; et en même temps il était jaloux de sa gloire, à laquelle il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre et il craignait avec raison d'être éclipsé par ce grand homme, s'il se joignait à lui. Il voulut donc faire seul un parti, et demeura réellement séparé de Sertorius jusqu'à ce que l'on eût appris que Pompée était envoyé en Espagne. Alors ses troupes lui déclarèrent que, s'il ne les menait à Sertorius, elles iraient le joindre sans lui. Il vint donc forcément avec cinquante-trois cohortes, qui, si elles étaient complètes, se montaient à plus de vingt-cinq mille hommes. Mais il fit tout seul, par son mauvais caractère, plus de tort à la cause commune que le puissant renfort qu'il amenait ne put y faire de bien.

Avant l'arrivée de Pompée, Plutarque raconte encore deux traits de Sertorius qui sont bien propres à faire connaître son habileté et son esprit de ressource.

Les barbares, enflés de leurs succès, voulaient combattre à toute force, et ne pouvaient souffrir les délais prudents de leur général, qui attendait de favorables occasions. Il voulut d'abord les ramener doucement par les discours et les représentations. Mais, voyant qu'il n'y gagnait rien, et que, leurs humeurs s'aigrissant, ils demandaient le combat avec de grands cris, il résolut de les laisser recevoir des ennemis une leçon qui les rendît plus sages et plus modérés. La chose arriva comme il l'avait prévu. L'action s'étant engagée, les Espagnols eurent du dessous ; et ils auraient été entièrement taillés en pièces, si Sertorius ne leur eût ménagé une retraite, et n'eût si bien manœuvré qu'il les ramena dans son camp.

Le découragement comme il arrive d'ordinaire, allait succéder à la confiance présomptueuse. Sertorius pour prévenir cet inconvénient, et pour leur faire comprendre d'une manière sensible les raisons de la conduite qu'il jugeait la meilleure, s'avisa de frapper leurs yeux d'un spectacle qui a quelque chose de comique, mais qui était bien imaginé pour instruire des barbares. Il les convoqua, et fit placer au milieu de l'assemblée deux chevaux l'un maigre et déjà vieux, l'autre gras et plein de vigueur, et qui avait surtout une queue très bien garnie de beaux et long crins. Auprès du cheval maigre était un homme grand et robuste; auprès de celui qui était vigoureux, un petit homme qui n'avait ni force ni vertu. Lorsque le signal eut été donné, voici nos deux hommes qui se mettent en fonction. Celui qui était fort empoigne la queue de son cheval, et la tire à lui de toute sa force ; le fluet arrache les crins de la queue du sien l'un après l'autre. On conçoit que le premier ne fit que se fatiguer inutilement, et apprêter à rire à l'assemblée ; il fut bientôt forcé de se rendre : le second en très-peu de temps eut fini son ouvrage. Alors Sertorius prit la parole : « Vous

« voyez, mes chers alliés, dit-il, combien la « persévérance est plus efficace que la force; « et comment ces grands corps, qu'il n'est pas « possible de vaincre, si on veut les abattre « d'un seul coup, cèdent à celui qui sait les « attaquer partie par partie. La continuité « vient à bout de tout; le temps détruit les « plus grandes puissances, se montrant bon « et fidèle allié de ceux qui attendent avec « prudence le moment d'agir; au lieu qu'il « est l'ennemi mortel de ceux qui se hâtent « sans raison et mal à propos ».

L'autre trait que nous avons à rapporter de Sertorius n'est pas moins ingénieux. C'est un stratagème qu'il imagina pour dompter les Characitains, peuple situé au nord du Tage, et, à ce que l'on croit, près de la petite rivière de *Hénarès*. Ce peuple n'habitait point dans des villes, ni dans des bourgades. Il occupait une colline assez étendue et fort haute, qui avait un grand nombre d'antres et d'enfoncements tournés vers le nord. La campagne qui est au pied de la colline n'est qu'une espèce de boue argileuse et friable, qui se résout aisément en poussière; en sorte qu'elle ne peut point fournir au pied un appui solide, et que, dès qu'on la presse un peu, elle s'écarte et s'éparpille comme de la chaux vive ou de la cendre. Ces peuples donc, se regardant comme inattaqoables, faisaient impunément des courses dans le pays voisin, puis reportaient le butin dans leurs cavernes, d'où ils insultaient leurs ennemis. Sertorius, se trouvant de loisir parce que Métellus était éloigné, résolut de réduire ces brigands; et voici comment il s'y prit.

Il observa que la terre formait d'elle-même une poudre menue, que le vent portait du côté des barbares; car le vent de nord, qui règne beaucoup dans ce canton, y souffle même pendant l'été, où l'on était alors; et les Characitains le recevaient avidement pour se rafraîchir cux et leurs bestiaux. Sertorius ordonna donc à ses soldats d'enlever le plus qu'ils pourraient de cette terre poudreuse et d'en faire un grand amas tout vis-à-vis de la colline. Les barbares, qui crurent qu'on prétendait élever une terrasse pour les attaquer, se moquèrent d'abord de l'ouvrage. Mais ils changèrent bien de ton le lendemain matin, lorsqu'ils virent que le petit vent qui s'était levé avec le soleil leur apportait une grande quantité de poussière. Ce fut encore bien pis quand le vent, devenu plus violent, forma des nuages de poudre très-épais, que les soldats de Sertorius avaient soin d'augmenter, soit en remuant la terre, soit en passant et repassant à cheval au travers de cet amas qu'ils avaient élevé. Bientôt les cavernes des barbares furent si pleines de celte poudre, qu'ils en étaient aveuglés, et de plus étouffés, ne respirant qu'un air extrêmement chargé de parties terreuses; car leurs antres n'avaient point d'autres ouvertures que celles qui regardaient le nord. Ils tinrent bon néanmoins pendant deux jours; mais au troisième ils furent obligés de se rendre, et augmentèrent ainsi non pas tant les forces que la gloire de Sertorius, qui triomphait par adresse de ce qui était invincible par les armes.

Ce général était donc au comble de la gloire[1], et dans sa plus grande prospérité, lorsque Pompée fut envoyé contre lui. Celui-ci eut d'abord à déboucher les passages des Alpes qui étaient fermés par des troupes de Sertorius, et il se fit même au travers de ces montagnes une route différente de celle d'Annibal, et plus commode. Il continua sa marche par la Gaule narbonnaise, et reprit tous les postes qu'y occupait l'ennemi. Enfin, ayant traversé les Pyrénées[1], il remplit toute l'Espagne d'une grande attente. Comme son nom était très-célèbre par bien des victoires dont sa jeunesse rehaussait encore l'éclat, les esprits se prévinrent en sa faveur; on crut que l'on allait voir une révolution; et la fidélité de ceux qui étaient attachés à Sertorius commença à s'ébranler. Mais, dès la première fois que Pompée se trouva commis avec ce rusé capitaine, le succès n'ayant pas répondu à l'opinion publique, Sertorius se raffermit, et sa réputation prit un nouvel accroissement et dans l'Espagne et dans Rome même.

L'événement[2] dont je parle se passa auprès de la ville de Laurone[3], qu'assiégeait actuel-

[1] Epist. Pomp.

[2] Plut. in Pomp. et Sert.

[3] On croit que celle ville était assez peu éloignée de Valence.

lement Sertorius. Pompée s'en approcha dans le dessein de secourir la place, et d'en faire lever le siége. Et ayant remarqué une colline, qui donnerait un grand avantage aux assiégeants, il voulut s'en emparer : mais Sertorius le prévint et s'y logea. Pompée resta derrière, et ne fut pas fâché de l'aventure, croyant tenir son ennemi enfermé entre la ville et son armée. Il s'en vanta même, et invita les Lauronites à jouir de dessus leurs murailles de la satisfaction de voir assiégés ceux qui les assiégeaient. Sertorius l'ayant su, ne fit qu'en rire, et dit *qu'il apprendrait à l'écolier de Sylla*, c'était ainsi qu'il appelait Pompée, *qu'un général doit plus regarder derrière que devant soi*. En effet, il avait laissé dans le camp, d'où il était parti pour s'emparer de la colline, six mille hommes de bonnes troupes, qui tenaient Pompée en échec, et ne lui permettaient pas d'attaquer Sertorius, s'il ne voulait s'exposer à voir les ennemis en même temps en tête et en queue. Le jeune général s'aperçut trop tard qu'il s'était vanté mal à propos, et se trouva fort embarrassé, n'osant livrer combat à l'ennemi, et ayant honte d'abandonner ceux qu'il était venu secourir.

Le mauvais succès d'un fourrage qu'il avait entrepris acheva de le déconcerter[1] : car ses fourrageurs étant tombés dans une embuscade que Sertorius leur avait habilement préparée, la perte fut très-grande, parce qu'une légion, qui vint au secours de ces fourrageurs, fut elle-même enveloppée, et périt presque tout entière avec son commandant.

Les assiégés, voyant donc qu'il ne leur restait aucune espérance, se rendirent à discrétion ; et Sertorius, laissant la vie aux habitants, fit néanmoins brûler leur ville, non par cruauté (jamais général n'en fut plus éloigné), mais pour couvrir de honte et Pompée, et ceux qui l'avaient si fort admiré, et afin qu'il fût dit par toute l'Espagne qu'une ville qu'il avait prétendu secourir avait été brûlée sous ses yeux, et si près de lui, qu'il avait presque pu se chauffer au feu qui en consumait les murailles.

[1] Frontin. II, 4

[2] Plutarch..

Dans la prise de Laurone[2], Sertorius fit une action de justice qui montre son zèle pour la bonne discipline et pour les lois de la vertu ; car, ayant appris qu'un soldat avait abusé brutalement d'une femme sa prisonnière, qui même pour se venger lui avait crevé les yeux avec ses doigts, non-seulement il envoya le coupable au supplice, mais, sachant que toute la compagnie était sujette à de pareils excès, il la fit passer par les armes tout entière, quoiqu'elle fût romaine.

Ainsi finit cette campagne. Les armées de part et d'autre entrèrent en quartiers d'hiver. Pompée et Métellus les passèrent dans les Pyrénées sous des tentes, au milieu d'un grand nombre d'ennemis qui les harcelaient. Sertorius, accompagné de Perperna, se retira en Lusitanie.

CN. OCTAVIUS[2].
C. SCRIBONIUS CURIO.

Avec le printemps commencèrent les opérations de la guerre ; et il paraît, autant que l'on en peut juger par ce qui nous est resté de monuments historiques sur ces temps-là, que les armées des deux partis ne réunirent point toutes leurs forces, mais se partagèrent de façon qu'Hirtuléius, ce brave questeur de Sertorius dont j'ai déjà parlé, resta dans la Bétique[3] pour s'opposer à Métellus, et que Sertorius marcha vers le pays que nous appelons maintenant *le royaume de Valence*, pour faire tête à Pompée.

Hirtuléius était plein de courage, mais il n'avait pas une prudence qui égalât celle de son général[4]. Métellus prit avec habileté ses avantages, et gagna sur lui une bataille dont il dut tout le succès à la sagesse de sa conduite ; car les armées s'étant rencontrées près de la ville nommée *Italique*[5], et Hirtuléius ayant fait sortir la sienne de ses retranchements dès le lever du soleil pour présenter le

[1] Appian.

[2] An. R. 676 ; av. J. C. 76.

[3] L'Andalousie.

[4] Oros. v, 23. — Frontin. II, 3.

[5] *Sevilla vieja* sur le Guadalquivir, à peu de distance de Séville.

combat à l'ennemi, Métellus lui laissa supporter tout le poids de la chaleur, qui était très-forte, jusqu'à midi. Il sortit alors de son camp avec ses troupes, qui, ayant pris de la nourriture, et étant bien reposées, avaient par cela seul une grande supérorité sur des soldats que la faim, la lassitude et le chaud avaient extrêmement fatigués. De plus, sachant que les meilleures troupes ennemies étaient au centre, il fit beaucoup avancer ses ailes, pendant que son corps de bataille demeurait en arrière ; moyennant quoi les deux ailes de l'armée d'Hirtuléius ayant été aisément défaites, il attaqua ensuite le centre de trois côtés en même temps[1]. Là on combattit vigoureusement, et les chefs eux-mêmes se ménagèrent si peu, que Métellus reçut un trait dans sa cotte d'armes, et Hirtuléius dans le bras. Mais enfin celui-ci fut obligé de prendre la fuite, laissant vingt mille des siens sur la place. Et quelque temps après, cherchant sans doute à réparer son honneur dans une autre occasion, et combattant en désespéré, il fut tué avec son frère.

C'était là une grande perte pour Sertorius[2]; et l'on dit qu'il tua de sa main le barbare qui lui en apporta la nouvelle, parce que, étant sur le point de combattre, il craignit que le bruit ne s'en répandit dans ce moment critique, et ne décourageât ses soldats[3]. Du reste, ce malheur ne servit qu'à mettre dans une plus grande évidence le talent admirable qu'il avait pour trouver des ressources dans les disgrâces. Toujours invincible quand il commandait en personne, il savait remédier avec tant d'habileté aux suites des défaites de ses lieutenants, qu'il en tirait souvent plus de gloire que n'en avaient acquis les vainqueurs.

Il fit bien voir auprès de Sucrone[4] que celle d'Hirtuléius ne lui avait point abattu le courage. Pompée, ayant vaincu Hérennius et Perperna auprès de Valence, était venu chercher Sertorius. Ils étaient bien aises l'un et l'autre de combattre avant que Métellus, qui revenait de la Bétique, fût arrivé ; l'un pour avoir moins d'ennemis sur les bras, l'autre pour ne point partager avec un collègue la gloire du succès qu'il espérait. L'action s'engagea donc, mais sur le soir ; car Sertorius voulut attendre que le jour commençât à baisser, parce que, comme les ennemis ne connaissaient point les lieux, la nuit devait leur être également désavantageuse, soit qu'ils leur fallût fuir, soit qu'ils eussent à poursuivre.

Dans ce combat Sertorius, qui s'était posté à son aile droite, ne se trouva point d'abord opposé à Pompée, mais à Afranius : et déjà il commençait à prendre le dessus, lorsqu'il fut averti que sa gauche se défendait mal contre les efforts de Pompée. Il y courut ; et, ayant trouvé une partie de ses troupes qui fuyait, et l'autre qui ne résistait qu'avec peine, il les ranime tous, et fait changer la face des choses. La fuite et la terreur passent du côté des ennemis ; et Pompée courut un très-grand danger de sa personne, car il fut attaqué, quoiqu'à cheval, par un homme qui combattait à pied, mais qui était d'une grande taille, et les coups qu'ils se portèrent mutuelement furent si rudes, que Pompée coupa le bras de son ennemi, et fut lui-même blessé. Il n'en fut pas quitte pour le premier péril, et, une troupe de Libyens s'étant jetée sur lui, il allait être pris ou tué ; mais il leur abandonna son cheval, qui avait un riche harnais. Pendant que les barbares se disputaient la dépouille du cheval, Pompée s'échappa.

C'était à Sertorius que la victoire était attachée. Dès qu'il eut été obligé d'abandonner sa droite, elle plia : et Afranius, l'ayant entièrement défaite, poussa jusqu'au camp de l'ennemi, que ses soldats commencèrent à piller. Dans le moment Sertorius vainqueur arrive, et tue un grand nombre de ces pillards, qui se retirèrent en désordre.

Ainsi finit la bataille de Sucrone, avec un avantage presque égal des deux côtés, puisque chaque armée eut une aile victorieuse et une vaincue. Mais l'honneur de la journée était

[1] Nous avons vu un semblable stratagème employé avec un pareil succès par le premier Scipion l'Africain dans une bataille contre Asdrubal et Magon en Espagne. (Tome II, liv. 9, § 1.)

[2] Frontin, II, 7

[3] Plutarch.

[4] Ville ruinée depuis plusieurs siècles, qui était à l'embouchure du *Xucar*.

clairement pour Sertorius, qui avait été vainqueur partout où il s'était montré.

Il se préparait à recommencer le lendemain, s'il n'eût appris que Métellus avait joint Pompée. Cette jonction le fit changer de sentiment. Il craignit de ne pouvoir soutenir les deux armées réunies ensemble, et il se retira en disant, avec cet air de supériorité et d'insulte qu'il garda toujours par rapport à Pompée, *Si cette vieille n'était survenue, j'aurais renvoyé ce petit garçon à Rome, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Il licencia ses troupes, non sans prendre la précaution de leur marquer un rendez-vous pour se rassembler : car telle était sa pratique; et les barbares y étaient si bien accoutumés, que quelquefois Sertorius était dans les montagnes presque seul; et peu après, son armée se réunissant subitement en un corps, comme un torrent qui se forme par une fonte de neiges, il se trouvait à la tête de cent cinquante mille hommes.

Mais il avait pour lors un grand chagrin. Dans le tumulte de la dernière action et le pillage du camp sa biche s'était perdue. C'était une puissante machine qui lui manquait pour gouverner ces barbares. Heureusement quelques-uns de ses gens la rencontrèrent dans un bois, et, l'ayant reconnue à la couleur, ils la ramenèrent à leur général. Il leur promit une bonne récompense s'ils lui gardaient le secret; et l'ayant tenue cachée pendant quelques jours, un matin il parut avec un air gai, et dit aux chefs des Espagnols qui étaient auprès de lui qu'il avait eu pendant la nuit un songe qui lui annonçait de la part des dieux quelque heureux événement. Il donna ensuite audience selon sa coutume à ceux qui avaient affaire à lui. Tout d'un coup on lâche la biche, qui, ayant aperçu Sertorius, vient à lui en bondissant, et, s'étant approchée, mit la tête sur ses genoux, et lui lécha la main droite qu'il lui tendit. Sertorius la caressant de son côté, et versant même quelques larmes, les barbares demeurèrent d'abord très-surpris; puis, avec mille cris de joie et d'applaudissement, ils le conduisirent chez lui, comme un homme divin et chéri du ciel.

Cependant Métellus et Pompée réunis résolurent de chercher l'ennemi pour l'attaquer avec toutes leurs forces. Ces deux généraux agissaient avec un concert parfait, et qui est digne de servir d'exemple à tous ceux qui se trouvent en pareil cas. Lorsque Métellus arriva, Pompée voulut faire baisser ses faisceaux devant lui, pour témoigner qu'il regardait en lui un supérieur, et non pas un égal. Métellus s'y opposa; et, ne prenant aucun avantage ni de son âge, ni des honneurs par lesquels il avait passé, il traita toujours avec Pompée comme un collègue : si ce n'est que lorsqu'ils campaient ensemble, Métellus seul donnait le mot. Pompée de son côté déférait volontiers à ses avis. Et lorsqu'ils furent en présence de Sertorius, qu'ils voulaient forcer à combattre, et qui l'évitait avec soin, un jour que Métellus remarqua une ardeur incroyable dans les Espagnols, qui, selon la coutume des barbares, plus démonstratifs que les nations policées, parce qu'ils suivent davantage les impressions de la simple nature, témoignaient le désir qu'ils avaient d'en venir aux mains en remuant leurs lances, en levant le bras, et par d'autres gestes semblables; Métellus fit remarquer tout cela à Pompée, et lui représenta que ce moment n'était pas favorable pour attaquer les ennemis. Pompée le crut, et d'un commun accord ils se retirèrent dans leur camp.

Enfin Sertorius fut contraint d'engager une action générale, qu'il avait évitée pendant longtemps. Il s'était contenté d'envoyer des partis, qui coupaient les vivres, qui enlevaient les convois, et réduisaient les deux généraux à une extrême disette. Ils prirent donc la résolution de sortir avec toutes leurs troupes, pour s'étendre dans un pays où ils pussent avoir commodément des vivres et des fourrages : et Sertorius, qui voulait les en empêcher, n'eut d'autre moyen que de les combattre. Les armées se rencontrèrent auprès de Segontia[1], et se choquèrent avec fureur. L'action dura depuis midi jusqu'après le soleil couché. Sertorius eut encore l'avantage sur Pompée, qui perdit dans ce combat Memmius, son questeur, et le plus brave officier de son armée. Mais Perperna, qui commandait l'autre aile, ne pouvant résister à Métellus, et étant déjà presque entièrement défait, il fallut que Sertorius quittât Pompée pour

[1] *Siguença*, près de la source du *Hénarès*.

aller au secours des siens. Il vint, et, ayant fait un grand carnage des ennemis, il perça jusqu'à Métellus, qui combattit en cette occasion avec toute la vigueur qu'on eût pu attendre d'un jeune homme. Il fut même blessé : mais ce fut là précisément ce qui lui donna la victoire ; car ses soldats, voyant couler le sang d'un général qu'ils respectaient et qu'ils aimaient, s'animèrent tellement de douleur et de colère, qu'il ne fut pas possible aux Espagnols de soutenir leur effort : et la victoire échappa à Sertorius, lorsqu'il la croyait presque certaine.

Il eut donc recours à sa ressource ordinaire ; et ayant donné ordre à ses barbares de se débander, il s'enferma avec un petit nombre de braves gens dans une ville forte et capable de faire une longue défense, pour amuser autour de lui les ennemis, et donner cependant le temps aux Espagnols de fuir à l'aise, et ensuite de se rassembler. La chose fut exécutée selon son plan : et lorsqu'il fut averti qu'il s'était formé un corps d'armée capable de tenir la campagne, il sortit ; et s'étant fait jour sans peine à travers les ennemis, il alla se mettre à la tête des troupes qui l'attendaient, laissant Métellus faire de vains trophées de la victoire qu'il s'attribuait.

Car ce général, qui affectait de mépriser Sertorius, et qui le traitait dans ses discours de *fugitif de Sylla*, et de *réchappé du naufrage de Carbon*, fut pourtant si fier de l'avoir vaincu, qu'il se fit proclamer *imperator* par ses soldats ; et il se laissa rendre à ce sujet les honneurs divins par les villes où il passait, et qui le recevaient en lui dressant des autels et lui offrant des sacrifices. On lui faisait partout des entrées superbes, avec un concours étonnant de personnes de tout sexe et de tout âge, qui remplissaient les rues et jusqu'aux toits des maisons. Et lorsqu'on vit que ce faste lui plaisait, et qu'on lui faisait par là sa cour, ce fut à qui lui donnerait des fêtes plus magnifiques. On ornait comme des temples les salles où il devait être reçu, on y répandait des eaux de senteur, on y brûlait de l'encens : d'un autre côté on dressait des théâtres pour représenter des comédies, qui faisaient, comme on le sait, partie de la célébrité des fêtes chez l'antiquité superstitieuse. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient des hymnes à sa louange. Et il n'avait pas la délicatesse d'Auguste, qui, selon le témoignage d'Horace[1], ne pouvait souffrir les éloges, s'ils n'étaient assaisonnés d'un tour fin et ingénieux. Des poëtes nés à Cordoue[2], dont les vers sentaient le terroir et n'avaient aucune grâce, ne laissaient pas d'attirer l'attention de Métellus. On faisait aussi descendre par des machines des statues de la Victoire, qui lui mettaient au milieu des tonnerres et des éclairs une couronne sur la tête. A tous ces honneurs se joignaient des repas solennels, où il paraissait revêtu d'une robe brodée, et avec toute la pompe d'un triomphateur. On avait soin que dans ces repas la profusion régnât conjointement avec la délicatesse : et non-seulement on ramassait de toute l'Espagne ce qu'elle pouvait fournir de plus exquis pour couvrir la table, mais on allait chercher jusqu'au delà des mers et dans la Mauritanie des gibiers jusqu'alors inconnus.

Salluste, de qui nous tenons la plus grande partie de ce détail, remarque que Métellus se fit un grand tort en autorisant ces excès[3], et qu'il en perdit une grande partie de sa réputation, surtout auprès de ceux qui conservaient la probité et le goût antiques, et qui trouvaient que ce luxe et ces honneurs outrés avaient quelque chose de superbe, d'odieux, et d'indigne de la gravité de l'empire romain. Pompée soutenait bien mieux la gloire de la république par la dignité de ses mœurs. Naturellement sobre et éloigné des plaisirs, il avait encore augmenté la sévérité de sa façon de vivre dans une guerre si difficile : et le contraste de la sagesse d'un jeune homme condamnait plus fortement le goût que Métellus, dans un âge mûr, témoignait pour les délices et pour le faste.

Peut-être passerait-on encore plutôt à Mé-

[1] Qui, malè si palpere, recalcitrat undique tutus.
(HORAT, *Sat.* II, 1.)

[2] « Etiam Cordubæ natis poetis, pingue quiddam sonantibus atque peregrinum, tamen aures suas dedebat. » (CIC. *pro Arch.* n. 26.)

[3] « Quibus rebus aliquantam partem gloriæ dempserat, maxumè apud veteres et sanctos viros, superba illa, gravia, indigna romano imperio æstumantes. » (SALLUST. apud *Macrob. Saturn.* lib. 2, cap. 9.)

tellus cette ivresse de joie, que l'inhumanité qu'il eut de mettre à prix la tête de Sertorius, promettant cent talents et vingt mille arpents de terre à tout Romain qui le tuerait, et la liberté de retourner à Rome, si c'était un exilé : procédé lâche[1], qui marquait le désespoir de vaincre par la force celui dont on achetait le sang à prix d'argent. Il est à croire que cette proclamation fit grand tort à Sertorius, qu'elle tenta la fidélité de plusieurs de ceux qui lui étaient demeurés attachés jusqu'alors; et qu'elle fut l'occasion du changement que l'histoire remarque dans ses mœurs, et des cruautés qu'elle lui reproche. Nous en parlerons plus au long dans la suite.

L. OCTAVIUS[2].
C. AURELIUS COTTA.

La guerre n'en réussissait pas moins bien à Sertorius. Nous ne trouvons plus qu'il ait donné de batailles générales. Apparemment il les évitait avec plus de soin que jamais, sentant combien les coups fourrés et les entreprises furtives lui étaient plus avantageuses[3]. Nous n'avons aucun détail sur les opérations de cette campagne, sinon au sujet du secours de la ville de Pallantia[4], que Pompée avait réduite aux abois. Déjà il en avait miné les murailles, qui n'étaient plus soutenues que par des étançons, lorsque Sertorius arriva. Pompée ne jugea pas à propos de l'attendre : mais, ayant mis le feu aux étançons, il se retira en sûreté auprès de Métellus. Sertorius donna ses ordres pour relever les murs de Pallantia : et de là étant venu tomber tout à coup sur un corps d'ennemis campé auprès de Calaguris[5], il leur tua trois mille hommes. Mais son plus grand exploit, sans difficulté, fut d'avoir fatigué les deux armées ennemies par des marches et des contre-marches, de les avoir tenues perpétuellement en inquiétude par des embuscades fréquentes, de leur avoir coupé les vivres par terre, d'avoir empêché, par le moyen de ses armateurs, que la mer ne pût leur en apporter, et par toutes ces voies de les avoir réduites l'une et l'autre au point d'abandonner toute la partie de l'Espagne qui lui obéissait : en sorte que Métellus se retira dans une province de l'Espagne ultérieure, qui n'est point nommée; et Pompée[1], dans la Gaule narbonnaise.

Cette même année, Mithridate donna lieu à Sertorius de faire éclater sa magnanimité. Ce prince, qui songeait à renouveler pour la troisième fois la guerre contre les Romains, cherchait de toutes parts des appuis et des alliés pour soutenir le poids d'une pareille entreprise. Il avait alors à sa cour deux Romains fugitifs, L. Fannius et L. Magius, anciens compagnons et amis de Fimbria[2]. Leur haine pour Sylla leur avait servi de recommandation et d'entrée auprès de Mithridate, et ils se maintenaient dans sa faveur par la flatterie. Comme ils avaient été autrefois attachés au parti dont Sertorius soutenait les restes, et que la gloire de ce capitaine volait jusqu'aux extrémités de l'Orient, ils inspirèrent à Mithridate la pensée de faire alliance avec lui. Le roi de Pont saisit cette idée, et les flatteurs ne manquèrent pas de lui en exagérer les avantages. Ils le comparaient à Pyrrhus, et Sertorius à Annibal; et ils avançaient avec confiance que Rome attaquée à l'orient et à l'occident jamais ne serait en état de faire face des deux côtés, ni de résister au plus grand des rois appuyés du plus habile des généraux. Mithridate envoya donc des ambassadeurs à Sertorius, avec ordre de lui offrir de l'argent et des vaisseaux, et de demander pour le roi la restitution de l'Asie, qu'il avait été obligé d'abandonner par le traité avec Sylla.

Sertorius donna audience à ces ambassadeurs à la tête de son sénat; et lorsqu'ils furent retirés il mit l'affaire en délibération. Tous furent d'avis d'accepter les offres du roi, qui leur paraissaient extrêmement avantageuses, puisqu'il ne leur demandait qu'une ombre,

[1] Ὡς ἀπογνώσει τῆς φανερᾶς ἀμύνης ὠνούμενος τὸν ἄνδρα διὰ προδοσίας.

[2] An. R. 677; av. J. C. 75.

[3] Appian.

[4] *Palencia* dans le royaume de Léon.

[5] *Calahora* dans la Castille vieille, à la droite de l'Ebre.

[1] Liv. Epit. XCIII.

[2] Appian. in Mithrid. — Plut. in Sertor.

qu'un vain titre, rien, en un mot, qu'ils pussent regarder comme étant à eux; et qu'en échange il leur accordait les secours qui leur étaient le plus nécessaires. En effet, l'Espagne fournissait des hommes à Sertorius autant qu'il en pouvait souhaiter : mais on conçoit bien que l'argent devait lui manquer : et sa marine était trop faible, quoiqu'il ait conservé jusqu'à la fin un poste important sur la mer. C'était Dianium, colonie des Marseillais, aujourd'hui *Denia*, dans le royaume de Valence.

Sertorius, qui sentait ce double besoin aussi bien que ses conseillers, ne pensa pourtant pas comme eux sur les propositions de Mithridate. Il dit qu'il ne prétendait point l'empêcher de s'emparer de la Bithynie et de la Cappadoce, pays toujours gouvernés par des rois, et sur lesquels les Romains n'avaient aucune ancienne prétention ; mais que, pour l'Asie Mineure, qu'ils possédaient légitimement lorsque ce prince avait entrepris de la leur enlever, dont il avait été ensuite chassé par Fimbria, et à laquelle il avait renoncé par un traité solennel, jamais il ne consentirait qu'elle retombât au pouvoir de Mithridate. « Car, ajouta-t-il, je dois faire servir ma puis« sance à l'agrandissement de la république[1], « et non pas m'agrandir de ses pertes et de « son abaissement. Un homme de courage « désire sans doute de vaincre avec gloire; « mais s'il faut employer des voies honteuses, « il croirait même acheter la vie trop cher à « ce prix. »

Telle fut la réponse que rapportèrent à Mithridate ses ambassadeurs, qui le surprit étrangement. *Quels ordres*, s'écria-t-il, *m'enverrait donc Sertorius présidant au sénat de Rome, puisque banni, proscrit, et relégué sur les côtes de la mer Atlantique, il met des bornes à mon royaume, et me menace de la guerre si j'entreprends sur l'Asie?*

Le traité se conclut aux conditions prescrites par Sertorius. Il fut dit que Mithridate aurait la Bithynie et la Cappadoce; que Sertorius lui enverrait un général et des troupes, et qu'il recevrait du roi trois mille talents et quarante vaisseaux. Sertorius fit partir effectivement pour l'Asie un de ces sénateurs, qui se nommait *M. Marius*; et ce qui est singulier, et qui marque extrêmement la prééminence du nom romain, ce proconsul de la création de Sertorius avait tous les honneurs dans l'armée de Mithridate. Si quelque ville d'Asie avait été prise, il y entrait en pompe, précédé de ses faisceaux et de ses haches, et suivi du roi de Pont, qui se réduisait au second rang. Il donnait la liberté à quelques-unes de ces villes; il accordait à d'autres des immunités et des exemptions, le tout au nom de Sertorius, sans qu'il fût permis à Mithridate de faire aucun acte de souveraineté dans une province romaine.

C'est là le dernier trait éclatant de la vie de Sertorius. Quoiqu'il ait vécu encore environ deux ans, toujours soutenant la guerre contre de puissants ennemis, son histoire ne nous fournit plus rien qui réponde à la gloire de ses premières années. Pompée, obligé par lui, comme je l'ai dit, de prendre des quartiers d'hiver dans la Gaule narbonnaise, écrivit de là au sénat une lettre très-haute et très-menaçante, se plaignant qu'on le laissait manquer de tout, et que, depuis trois ans qu'il faisait la guerre en Espagne, à peine avait-il reçu l'argent nécessaire pour la dépense d'une année. Il leur reprochait amèrement ses services si mal récompensés, et finissait par cette déclaration : *J'ai épuisé non-seulement mon bien, mais mon crédit*[1]. *Il ne me reste plus de ressource que de votre part. Si vous me manquez, soyez-en bien avertis, malgré moi mon armée, et sur nos pas celle de Sertorius, passeront en Italie.*

Lorsque cette lettre arriva à Rome, Lucullus était consul; et, comme il souhaitait extrêmement d'être chargé de la guerre contre

[1] Δεῖν γὰρ αὔξεσθαι τὴν πόλιν ὑπ' αὐτοῦ κρατοῦντος, οὐκ ἐλαττώσει τῶν ἐκείνης κρατεῖν αὐτόν· γενναίῳ γὰρ ἀνδρὶ μετὰ τοῦ καλοῦ νικᾷν αἱρετὸν, αἰσχρῶς δὲ οὐδὲ σώζεσθαι.

[1] « Ego non rem familiarem modò, sed etiam fidem « consumpsi. Reliqui vos estis : qui nisi subvenitis, in« vito et prædicente me, exercitus hinc, et cum eo omne « bellum Hispaniæ, in Italiam transgredietur. » (SAL. *Hist.* lib. 3.)

[2] An. R. 678. — Plutarch. in Pomp. et Lucullo.

Mithridate, il craignit que Pompée ne cherchât un prétexte de quitter celle d'Espagne pour venir à Rome lui disputer l'autre emploi, bien plus brillant, et en même temps plus aisé. Le consul n'oublia donc rien pour donner satisfaction à un rival qu'il voulait tenir éloigné, et lui fit envoyer tout l'argent qu'il demandait. Ce secours mit Pompée en état de retourner en Espagne et d'y faire la guerre avec avantage; mais nous n'en savons aucun détail.

Cependant Sertorius s'affaiblissait et par les trahisons, et par la rigueur dont il usait pour les arrêter et les punir. L'esprit de sédition s'était glissé parmi les principaux des Romains attachés à lui, dès que les affaires du parti avaient commencé à prospérer[1]. Tant que le danger fut pressant, la crainte les avait tenus soumis à celui qui seul pouvait les en délivrer. Quand la crainte fut passée, la jalousie prit la place. Surtout Perperna, le plus illustre d'entre eux, et qui, enflé de sa noblesse, prétendait au commandement, aigrissait les esprits par ses discours factieux. Il disait à ses confidents: « Quel mauvais génie nous a fait « quitter un état fâcheux pour nous jeter dans « un pire? Nous n'avons pas voulu, demeu« rant dans notre patrie, obéir à Sylla, à qui « tout l'univers obéissait, et nous sommes ve« nus ici pour y vivre en liberté. Et voici que « nous nous rendons volontairement esclaves, « et consentons à devenir les satellites d'un « exilé obscur et sans nom. Il nous nomme « sénat, titre vain et qui nous expose à la ri« sée; et dans la réalité nous ne sommes pas « traités avec moins de hauteur ni moins im« périeusement que les barbares. »

Ces discours firent effet; et Sertorius, qui s'aperçut que les esprits des Romains s'aliénaient de lui, donna toute sa confiance aux Espagnols et en forma sa garde; nouveau sujet de plainte pour les Romains, et qui indisposa plusieurs de ceux même qui jusque-là étaient demeurés fidèles. Ils ne pouvaient souffrir qu'on leur préférât des barbares; et la défiance de Sertorius leur paraissait une injure d'autant plus offensante qu'elle n'était point méritée, et qu'ils s'étaient eux-mêmes pleinement confiés à lui. Leur dépit était encore augmenté par la fierté des Espagnols, qui, se voyant préférés, leur insultaient avec mépris, et les taxaient ouvertement d'infidélité. Ainsi dans l'armée de Sertorius tout était plein de murmures, de divisions, d'aigreur, soit contre le général, soit de nation à nation; et il se serait vu abandonné, sans le besoin que tous sentaient qu'ils avaient de lui. Plusieurs néanmoins désertèrent: il se forma même des conspirations contre la vie de Sertorius qui attirèrent de sa part des rigueurs, peut-être nécessaires, mais toujours infiniment odieuses par rapport à d'anciens amis, qui, proscrits avec lui, avaient dans tous les temps partagé sa bonne ou mauvaise fortune.

Ses ennemis cachés, dont ces supplices augmentaient le nombre, achevèrent, par leurs pratiques, de porter le mal, qui était déjà très-grand, jusqu'aux derniers excès. Ils gâtaient à dessein les affaires, et surtout ils travaillaient à exciter contre Sertorius la haine des Espagnols, en les maltraitant et les accablant de tributs comme par son ordre. De là naissaient des révoltes et des troubles parmi ces peuples; et ceux qui étaient envoyés pour apporter des remèdes aux désordres, ne revenaient qu'après avoir agrandi les plaies et multiplié les rebelles. Il n'est pas besoin d'observer qu'à la faveur de ces dissensions les ennemis faisaient des progrès considérables. Ainsi Sertorius, irrité par les mauvais succès, poussé à bout par les révoltés, oublia sa première douceur, jusqu'au point de sévir contre les enfants des Espagnols qu'il faisait élever à Osca, dont il tua une partie et vendit les autres.

Plutarque a remarqué qu'en conséquence des cruautés auxquelles se porta Sertorius dans les derniers temps, quelques-uns ont cru que jamais il n'avait eu de véritable douceur, et que la conduite modérée qu'il avait tenue d'abord n'était que déguisement et artifice, fruit de la reflexion et de la nécessité des affaires. Pour lui, il pense autrement. « Je crois « bien[1], dit-il, qu'une vertu pure et appuyée

[1] Appian. Civil, lib. 1. — Plutarch. in Sertor.

[1] Ἐμοὶ δὲ ἀρετὴν μὲν εἰλικρινῆ καὶ κατὰ λόγον συνεστῶσαν οὐκ ἄν ποτε δοκῇ τύχη τις ἐκστῆσαι πρὸς τοὐναντίον· ἄλλως δὲ προαιρέσεις καὶ φύσεις

« sur de solides principes tiendra bon contre « la fortune, et jamais ne se démentira. Mais il « n'est pas impossible que des naturels doux, « s'ils sont mis à de fâcheuses épreuves, et se « trouvent persécutés par des disgrâces qu'ils « n'ont point méritées, changent de caractère « quand la fortune change par rapport à eux : « et c'est ce que je pense qui arriva à Serto- « rius. Dans le délabrement de ses affaires, « aigri par ses malheurs, il devint méchant « avec des hommes méchants eux-mêmes et « injustes. »

Ainsi parle ce sage historien, qui, par un jugement très-équitable, sans rien diminuer du blâme que méritent les dernières actions de Sertorius, conserve toute la gloire de sa conduite passée. C'est en effet ne pas connaître les hommes que de les croire incapables de se démentir ; et s'il y a quelque chose à reprendre dans la réflexion de Plutarque, c'est peut-être qu'il donne trop à la vertu humaine lorsqu'il la fait supérieure à toutes les attaques de la fortune.

Si nous en croyons Appien, Sertorius se livra encore à d'autres excès, et le vin et les femmes corrompirent sa vertu. Mais Plutarque y est formellement contraire, comme nous allons le voir dans l'instant, et son autorité me paraît indubitablement préférable.

Perperna, que le démon de l'ambition et celui de la jalousie animaient contre Sertorius, parvint enfin à former une conspiration qui lui réussit. Les conjurés étaient tous Romains. L'histoire en nomme plusieurs, dont les principaux sont Aufidius, Grécinus, un Antoine, un Fabius, un Manlius. L'indiscrétion de ce dernier, qui s'ouvrit témérairement à un jeune homme, pensa éventer la mine ; mais Perperna, qui en fut averti, hâta l'exécution de son projet. Pour avoir occasion d'inviter Sertorius à souper chez lui, il aposta un courrier qui lui vint donner la nouvelle d'une victoire remportée par quelqu'un de ses lieutenants. Sertorius, plein de joie, offre un sacrifice d'action de grâces aux dieux, à l'issue duquel Perperna le pria de venir achever la fête avec lui et avec ses amis là présents (qui étaient tous de la conspiration) ; et il le pressa tant, qu'il ne fut pas possible de résister à ses instances.

Les repas où se trouvait Sertorius se passaient toujours avec gravité et avec décence. Il n'y souffrait rien qui blessât la pudeur, et il accoutumait ses convives à s'égayer modestement et sans sortir des bornes de la retenue ; mais dans ce dernier repas, lorsque l'on fut en pointe de vin, les conjurés, cherchant querelle, commencèrent à tenir des discours pleins de dissolution ; et, feignant d'être ivres, ils se portaient à toute sorte de licence, dans le dessein d'irriter Sertorius. Pour lui, soit par une suite de son caractère ennemi de la débauche, soit même qu'il soupçonnât quelque chose de leur intention par ce manque de respect pour sa personne, il se contenta de changer de posture sur son lit et de se coucher sur le dos, comme ne prenant aucune part à ce qui se passait. Alors Perperna prit une coupe pleine de vin qu'il laissa tomber en buvant : c'était le signal dont on était convenu. Aussitôt Antoine, qui était sur le même lit que Sertorius, le frappe d'un coup d'épée. Sertorius veut se relever, mais Antoine se jette sur lui et lui saisit les mains ; et tous les autres conjurés accourant, le poignardent de plusieurs coups, sans qu'il pût faire aucune résistance.

Ainsi périt Sertorius [1], l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, et qui, ayant eu à combattre contre deux des plus illustres généraux que Rome eût alors, Métellus Pius et Pompée, se soutint longtemps leur égal, et souvent même eut l'avantage ; et s'il succomba à la fin, ce ne fut que parce que les siens l'abandonnèrent et le trahirent : il était dans la huitième année de son commandement. Si c'est donc sous le consulat de Varro Lucullus et de C. Cassius qu'il fut tué [2], comme il y a de l'apparence, il faut qu'il ait été appelé par les Lusitaniens sous le second consulat de Sylla. La guerre ne fut pas entièrement finie par sa

χρηστάς, ὑπὸ συμφορῶν μεγάλων παρ᾽ ἀξίαν κακωθείσας, οὐκ ἀδύνατον τῷ δαίμονι συμμεταβαλεῖν τὸ ἦθος· ὃ καὶ Σερτώριον οἶμαι παθεῖν, ἤδη τῆς τύχης αὐτὸν ἐπιλειπούσης, ἐκτραχυνόμενον ὑπὸ τῶν πραγμάτων, γινόμενον πονηρὸν πρὸς τοὺς ἀδικοῦντας.

[1] Liv. Epit. XCVI.
[2] An. R. 679.

mort ; mais, pendant deux ans qu'elle traîna encore, elle ne fut plus pour le parti qu'il avait défendu qu'une suite de disgrâces ; tant un seul homme de moins fait quelquefois une étrange différence !

Perperna, dès qu'il eut achevé son crime, voulut en recueillir le fruit en se mettant en possession du commandement. Il eut bien de la peine à faire reconnaître son autorité[1]. L'assassinat cruel de Sertorius avait effacé la haine de tous les cœurs, et y avait fait succéder la compassion. On ne pensait plus aux sujets de plaintes auxquels il avait paru donner lieu; on ne se rappelait que ses vertus. Les Espagnols surtout, qui avaient tant d'obligations à ce grand homme, et dont il s'était fait passionnément aimer, le regrettaient amèrement et ne regardaient son meurtrier qu'avec horreur. Plusieurs peuples se détachèrent dans le moment, et coururent se soumettre à Pompée ou à Métellus. Cependant Perperna fit si bien par promesses et par argent, par menaces et même par les supplices employés à propos contre les plus opiniâtres, qu'il empêcha l'armée de se débander; et comme il était incontestablement le plus distingué de tout ce qu'il y restait de Romains, et qu'il avait toujours joui pendant la vie de Sertorius des honneurs du second rang, personne ne lui disputa le premier, et il eut enfin la satisfaction de se voir chef de parti.

Mais s'il conserva la plus grande partie des forces de Sertorius, il s'en fallait bien qu'il eût le même talent pour les gouverner, et il fit bientôt connaître qu'il n'était pas plus capable de commander que d'obéir. Ce fut un jeu pour Pompée que de le vaincre. Il lui tendit un piége, dans lequel Perperna s'étant précipité téméràirement, fut entièrement défait, son armée dissipée, les principaux officiers tués sur la place, et lui-même fait prisonnier.

La cruauté est un vice qui est joint ordinairement avec la lâcheté. Perperna, dans l'état désespéré où il se trouvait, au lieu de souffrir avec courage une mort inévitable, tenta une vaine espérance de sauver sa vie, ou du moins de la prolonger. Il fit dire à Pompée, qu'étant devenu maître des papiers de Sertorius, il y avait trouvé des preuves d'intelligences secrètes qu'entretenaient avec lui quelques-uns des principaux sénateurs de Rome, et même des personnages consulaires. Il assurait qu'il avait entre les mains leurs lettres originales, par lesquelles ils invitaient Sertorius à passer en Italie. Pompée tint en cette occasion la conduite, non d'un jeune homme, mais d'une bonne tête bien mûre et bien sage : car, jugeant que ces lettres pouvaient être une semence de nouveaux troubles et de nouvelles querelles qui empêcheraient la république de jouir du calme dont elle avait besoin, il se les fit apporter toutes avec les autres papiers de Sertorius, et il les brûla sans les lire, et sans souffrir que personne en prît lecture. Et de peur que Perperna ne dît ce qu'il savait, et ne nommât les personnes, il le fit tuer promptement sans avoir voulu le voir. Pompée fut donc le vengeur de Sertorius, et la peine suivit d'assez près le crime; car Perperna ne peut pas avoir joui plus d'un au du commandement[1]. Les autres meurtriers de Sertorius n'eurent pas un meilleur sort. Plusieurs furent pris par les soldats de Pompée et tués par son ordre. Quelques-uns s'enfuirent en Libye, où les Maures les percèrent à coups de flèches. Un seul échappa, mais ce ne fut que pour traîner dans quelque chétive bourgade d'Espagne une vie misérable, haï de tous ceux qui le connaissaient, et réduit à la mendicité.

Après la défaite et la mort de Perperna, les restes du parti n'eurent plus de ressource que dans la clémence du vainqueur. Les villes d'Espagne se soumirent avec empressement, deux seules osèrent résister, Uxama[2] sur le Douro, et Calaguris sur l'Èbre. Il fallut les assiéger en forme. Pompée prit et détruisit la première. Calaguris, assiégée par Afranius, souffrit les plus grandes horreurs de la faim, et les habitants se portèrent jusqu'à cet excès abominable[3], de tuer et de manger leurs femmes et leurs enfants, et d'en saler les chairs pour pouvoir les conserver plus longtemps.

[1] Appian. Plutarch.

[1] An. R. 680.
[2] Osma.
[3] Val. Max. lib. 7, cap. 6.

Enfin leur opiniâtreté fut vaincue, et la ville fut emportée et brûlée sous le consulat d'Aufidius Orestes et de Lentulus Sura. Ainsi fut terminée la guerre de Sertorius[1], après avoir duré dix ans, et avec elle s'éteignirent les derniers restes de la faction de Marius. Le parti de Sylla demeura seul maître de la république, sans qu'aucun adversaire lui en disputât la possession. Néanmoins la faction vaincue, et en apparence exterminée pour jamais, fut renouvelée peu de temps après par César, dont les premières démarches s'autorisèrent de la faveur que le nom de Marius avait conservé parmi le peuple, et qui enfin vint à bout non-seulement de renverser tout le plan du gouvernement que Sylla avait établi, mais d'anéantir même la liberté.

La guerre de Sertorius, comme on le voit, est mixte, moitié civile, moitié étrangère; mais les vainqueurs, afin d'avoir lieu de triompher, la firent passer pour une guerre contre les peuples d'Espagne[2], mettant à l'écart le nom de Sertorius, qui en avait pourtant fait toute la force, et d'où ils tiraient eux-mêmes leur principale gloire. Pompée érigea dans les Pyrénées un illustre monument de ses exploits[3]. C'étaient des trophees avec une inscription qui portait que, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne ultérieure, il avait soumis huit cent soixante et seize villes. Il comptait pour villes sans doute bien des bourgades et des châteaux. On dit que l'on voit encore aujourd'hui des restes de ces trophées dans les vallées d'*Andore* et d'*Altavaca*. Plusieurs regardent aussi la ville de Pampelune comme un monument de Pompée, et veulent qu'il en ait été le fondateur; mais la chose n'est pas sans difficulté.

Métellus et lui, de retour à Rome, triomphèrent. Ce qu'il y eut de singulier, et même d'unique par rapport à Pompée, c'est qu'il triomphait pour la seconde fois, n'étant encore que chevalier romain.

[1] An. R. 681.
[2] Flor. III, 22.
[3] Plin. lib. 7, cap. 26.

§ II. — Multitude et complication de faits. Ordre dans lequel ils seront distribués. Origine de la guerre de Spartacus. Caractère de ce chef et son premier état. Ses premiers succès. Accroissement de ses forces. Armes grossièrement fabriquées. Excès auxquels se portent les esclaves malgré Spartacus. P. Varinius, préteur, vaincu par Spartacus. Modération et sagesse de Spartacus dans la prospérité. Les deux consuls et un préteur envoyé contre lui. Division entre les esclaves rebelles. Crixus est défait et tué. Victoires remportées par Spartacus sur les trois généraux romains. Trois cents prisonniers forcés de combattre comme gladiateurs pour honorer les funérailles de Crixus. Spartacus marche contre Rome. Luxe et mauvaise discipline dans les armées romaines. Crassus, préteur, est chargé de la guerre contre Spartacus. Sa sévérité. Il fait décimer une cohorte. Il force Spartacus de se retirer vers le détroit de Sicile. Spartacus tente inutilement de faire passer quelque partie de ses troupes en Sicile. Crassus l'enferme dans le Brutium par des lignes tirées d'une mer à l'autre. Spartacus force les lignes. Effroi de Crassus. Il remporte un avantage qui lui rend l'espérance. Nouvelle victoire de Crassus. Un de ses lieutenants et son questeur sont défaits. Dernière bataille où Spartacus est vaincu et tué. Vanité de Pompée, qui, ayant défait un petit corps de fuyards, veut s'attribuer la gloire d'avoir mis à fin la guerre. Petit triomphe décerné à Crassus. *Faits détachés.* Varron Lucullus fait des conquêtes en Thrace et triomphe. Autres proconsuls de Macédoine qui, avant lui, avaient fait la guerre contre les Thraces. Nouveau recueil de vers sibyllins ramassés de toutes parts. Contestation sur le tribunat. Curion, orateur d'une espèce singulière. Brèche à la loi de Sylla contre les tribuns. Le tribunat rétabli dans tous ses droits par Pompée. Disette de vivres dans Rome tant que les pirates furent maîtres de la mer. Questure de Cicéron. Mortification qu'il essuie à ce sujet. Il prend le parti de se fixer pour toujours à Rome. Jeunesse de César. Il se retire en Asie. Il revient à Rome après la mort de Sylla. Il accuse Dolabella. Il retourne en Asie. Il est pris par des pirates, qu'il fait ensuite mettre en croix. Revenu à Rome, il travaille à gagner la faveur du peuple. Il allie la débauche avec l'ambition. Il suit constamment le plan de faire revivre la faction de Marius. Sa questure en Espagne. Effet que fait sur lui la vue d'une statue d'Alexandre. *Guerre des pirates.* Origine et progrès de la puissance des pirates. Servilius Isauricus leur fait la guerre avec suc-

MAIS SANS LES DÉTRUIRE. COMMANDEMENT DES MERS DONNÉ AU PRÉTEUR MARC-ANTOINE. IL ÉCHOUE DANS UNE ENTREPRISE CONTRE L'ÎLE DE CRÈTE. IL EN MEURT DE CHAGRIN. SON CARACTÈRE FACILE ET PRODIGUE. LES PIRATES REDEVIENNENT PLUS PUISSANTS QUE JAMAIS.

En faisant l'histoire des temps précédents, je me suis plaint de la disette des faits; ici c'est la multitude qui m'embarrasse. La disposition d'un sujet aussi vaste que le devient maintenant l'histoire romaine est une des grandes difficultés que j'éprouve en écrivant. La guerre de Spartacus concourt avec la fin de celle de Sertorius. La guerre des pirates s'est fait continûment pendant une longue suite d'années avant et après les événements dont je viens de rendre compte. La troisième guerre de Mithridate commence deux ou trois ans avant la mort de Sertorius. Dans ces mêmes temps les Romains ont fait la guerre en Thrace et en Macédoine. Ajoutez les faits qui regardent l'intérieur de la république et qui se passent dans Rome, et encore les traits particuliers qui concernent d'illustres personnages, de qui tout est intéressant; voilà sans doute une multitude de matières où il est bien difficile d'éviter la confusion.

Le parti le plus convenable me paraît être de suivre, comme j'ai déjà fait, la route que m'a tracée M. Rollin, mon maître et mon modèle, et à son exemple de ne point m'astreindre si rigoureusement à l'ordre chronologique, que je n'aie égard en même temps à la liaison des faits. Je dégagerai donc, autant qu'il me sera possible, les grands objets, et comme la guerre de Mithridate est la plus importante de toutes celles que je viens d'indiquer, je me réserve à la traiter séparément. Celle des pirates, dont l'ordre que je me suis fait ne m'a pas permis jusqu'ici de parler, est d'une date plus ancienne. Je la ferai donc marcher devant, au moins pour tout ce qui précède le commandement de la mer donné à Pompée. Je vais commencer par la guerre de Spartacus, qui fait comme un corps à part, et je mettrai à la suite un article où je traiterai, soit des autres guerres moins considérables, soit d'un assez grand nombre de faits détachés.

GUERRE DE SPARTACUS.

M. TERENTIUS VARRO LUCULLUS [1].
C. CASSIUS VARUS.

Nous avons vu la Sicile deux fois désolée par des révoltes d'esclaves. L'Italie, à son tour, éprouva les mêmes malheurs, et eut tout lieu de sentir combien la multitude des esclaves est un grand mal dans un état.

Un certain Lentulus faisait instruire et dresser dans la ville de Capoue un grand nombre de gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces de naissance, réduits à cette triste destination, non pour aucun forfait, mais uniquement par l'injustice de celui qui les avait achetés [2]. De ce nombre deux cents formèrent entre eux le complot de s'enfuir; mais leur dessein ayant été découvert, il n'y en eut que soixante et dix-huit qui purent l'exécuter et qui se sauvèrent, n'ayant pour toute arme que des couteaux de cuisine et des broches qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Rien de plus méprisable en apparence, ni de moins propre à faire trembler la capitale de l'univers. Mais outre que, dans tout gouvernement où une grande multitude d'hommes est mécontente de son sort, les moindres mouvements sont à craindre, ces esclaves fugitifs avaient à leur tête un homme qui valait seul une armée, homme de tête et de courage, intrépide dans les dangers, sachant employer également la ruse et la force, capable de ressources dans les disgrâces et d'une sage modération dans la prospérité, un homme, en un mot, à qui la fortune semble avoir fait injustice en alliant en lui la condition servile avec les talents d'un héros.

Spartacus (on voit bien que c'est de lui que je parle) était né en Thrace, et avait servi parmi les troupes auxiliaires des Romains. Ayant été fait prisonnier, sans que nous sachions en quelle occasion, il fut vendu comme esclave, et destiné par ses maîtres à devenir gladiateur. Mais il avait le courage trop haut pour s'accommoder d'une profession si in-

[1] An. R. 679; av. J. C. 73.

[2] Plut. in Crasso.—Appian. Civ. lib. 1.—Flor. III, 20. — Oros. v. 24.

fâme, et ce fut lui qui engagea ses compagnons de fortune à risquer plutôt leurs vies pour la défense de leur liberté que pour le plaisir cruel des spectateurs. Il ne fut pas néanmoins le seul chef de la bande. On lui associa Crixus et OEnomaüs : et ce partage de l'autorité ne fut pas une des moindres difficultés qu'éprouva Spartacus dans la suite de son entreprise.

Dès qu'ils furent sortis de Capoue, ils rencontrèrent un chariot qui portait dans une autre ville des armes de gladiateurs. Ils les pillèrent, et s'en saisirent : ces armes, quoique peu avantageuses pour la guerre, encore valaient-elles mieux que leurs broches et leurs couteaux. Mais ceux de Capoue étant venus les attaquer dans un lieu fort où ils s'étaient retirés, Spartacus les vainquit, en tua le plus grand nombre, et, les ayant dépouillés, se vit par là en état de donner à sa petite troupe des armes vraiment militaires. Ce fut une joie pour eux de renoncer à une armure qu'ils regardaient comme déshonorante; et ces gladiateurs devinrent soldats.

Ce premier succès augmenta leur nombre, mais non pas encore assez pour leur donner la hardiesse de tenir la campagne : et Claudius Pulcher, envoyé de Rome contre eux avec trois mille hommes, les trouva postés sur le mont Vésuve. Il plaça son camp au pied de la montagne, gardant la seule route praticable qui conduit au sommet, et comptant tenir les rebelles bien enfermés, parce que tout le reste n'était que rochers escarpés et précipices. Mais nul chemin n'est impraticable à la valeur animée par le désespoir. Les esclaves firent des échelles très-fortes et très-hautes avec des ceps de vignes sauvages qu'ils trouvèrent sur le lieu en abondance, et par ce moyen ils descendirent tous le long des rochers, excepté un seul, qui demeura d'abord en haut pour avoir soin des armes, et qui, les leur ayant jetées lorsqu'ils furent dans la plaine, descendit aussi à son tour, et vint rejoindre la troupe. Spartacus ne se contenta pas d'échapper à l'ennemi; il vint attaquer les Romains lorsqu'ils s'y attendaient le moins, les défit, prit leur camp, et remporta ainsi une seconde victoire.

Ce fut alors que de tous les pays des environs les esclaves accoururent se ranger autour de leur libérateur. Bientôt le nombre s'en accrut jusqu'à dix mille; et comme Spartacus n'avait pas de quoi armer une si grande multitude, il fallut s'aider d'industrie. Ils firent des boucliers avec de l'osier entrelacé, sur lequel ils appliquaient ensuite des peaux de bêtes récemment écorchées, et tout ce qu'ils purent recouvrer de fer, ils le reforgèrent, et en firent des épées et d'autres armes offensives. Ils s'emparèrent aussi de quelques haras, pour avoir de la cavalerie.

Avec ces forces ils exercèrent des ravages effroyables dans toute la Campanie. Horace avait regret aux vins excellents [1] dont ces esclaves frustrèrent alors par leurs pillages le luxe et la délicatesse des tables romaines. Mais c'eût été là un bien petit objet, s'ils s'en fussent contentés. Dans les bourgades, dans les villes même importantes, telles que Cora, Nucérie, Nole, qu'ils prirent et saccagèrent, ils firent souffrir toutes sortes de cruautés et d'outrages à ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains. Spartacus s'opposait de tout son pouvoir à ces excès; il employait et les représentations et les prières : mais tout était inutile auprès de ces âmes basses, dont le succès et la victoire nourrissaient l'insolence, et qui goûtaient avec avidité le plaisir inhumain de se venger, par toutes les indignités et tous les supplices imaginables, de ceux qu'ils avaient craints autrefois.

On comprit enfin à Rome que c'était ici une guerre sérieuse, et l'on fit partir le préteur P. Varinius avec une armée. Mais, tout en arrivant, un de ses lieutenants généraux qui se nommait Furius, et qui commandait un détachement de deux mille hommes, fut défait par Spartacus. Quelque temps après, Cossinius, que Plutarque qualifie conseiller et collègue de Varinius, se laissa surprendre en Lucanie. Peu s'en fallut que les ennemis ne le prissent dans le bain : ses troupes furent vaincues, son camp forcé, et lui-même tué sur la place.

Il y eut néanmoins une occasion où Sparta-

[1] Spartacum si quà potuit vagantem
Fallere testa.
(HORAT. *Od.* III, 14.)

cus se trouva enfermé dans un défilé par le préteur [1]. Mais il se tira par ruse de ce mauvais pas. Pour tromper et amuser les Romains, il fit dresser des pieux devant la porte de son camp, qui soutenaient des corps morts habillés et armés de toutes pièces, afin que de loin on pût les prendre pour des gardes avancées et des sentinelles. Il persuada ainsi aux ennemis que son armée restait dans le camp pendant qu'il la faisait défiler par les derrières à la faveur de la nuit. Sorti de ce péril, il reprit toute sa supériorité, battit Varinius en plusieurs rencontres, et enfin s'empara même de ses faisceaux, qu'il fit depuis ce temps porter devant lui.

Dans ce comble de prospérité, Spartacus pensa en homme modéré et judicieux. Il voyait bien qu'il ne pouvait pas triompher de la puissance romaine, et qu'il lui faudrait de toute nécessité succomber tôt ou tard [2]. Il prit donc la résolution de mener son armée vers les Alpes, afin qu'après avoir passé ces montagnes, les Gaulois et les Thraces, qui étaient les deux principales nations dont son armée était composée, se retirassent chacun chez eux, pour y jouir en toute sûreté d'une liberté qui leur avait tant coûté à acquérir. Un si sage conseil fut rebuté. Ces esclaves, jusque-là toujours vainqueurs, et qui se voyaient au nombre de quarante mille, pleins d'une confiance insensée, et amorcés par le butin, trouvèrent plus doux de piller l'Italie, sans trop s'embarrasser des suites.

L. GELLIUS POPLICOLA [3].
CN. CORNELIUS LENTULUS CLODIANUS.

Rome se trouvait menacée d'un danger très-grand et très-prochain, pendant que ses armées prospéraient dans les pays les plus éloignés. Pompée achevait la défaite du parti de Sertorius en Espagne : Lucullus remportait de grandes victoires en Orient sur Mithridate. Et cependant cette ville, si puissante au dehors, appréhendait de devenir la proie d'un gladiateur; car les troupes de Spartacus grossissaient sans cesse, et déjà se montaient à soixante et dix mille hommes. Les Romains, effrayés, mirent trois armées en campagne, deux commandées par les deux consuls, et une troisième sous la conduite du préteur Q. Arrius. Et ils pouvaient d'autant mieux espérer de réussir avec de si grandes forces, que la division s'était mise parmi les ennemis.

J'ai dit que les esclaves rebelles étaient pour la plupart Gaulois ou Thraces de naissance. Cette différence de nation formait deux partis, qui avaient chacun leur chef. Les Gaulois s'étaient attachés à Crixus leur compatriote, et les Thraces à Spartacus. (Le troisième chef, OEnomaüs, avait été tué dans quelqu'une des rencontres de l'année précédente.) Spartacus ne put contenir les Gaulois dans leur devoir. Leur fierté et leur audace les porta à se séparer de lui; et, sous les ordres de Crixus, ils se jetèrent dans la Pouille, et y firent le dégât. Mais ils eurent bien lieu de se repentir de leur imprudence. Le consul Gellius et le préteur Arrius tombèrent sur eux aux environs du mont Gargan [1], et, de trente mille hommes qu'ils étaient, en tuèrent vingt mille. Crixus lui-même perdit la vie dans l'action en combattant vaillamment.

Un si grand désastre ne déconcerta point Spartacus. Il dirigeait sa marche par l'Appennin, suivant toujours son plan de gagner les Alpes, et de sortir de l'Italie. Le consul Lentulus vint à sa rencontre. Mais ce consul, en qui Salluste a douté s'il y avait moins d'esprit ou plus de légèreté et de témérité [2], n'était pas un adversaire capable de tenir tête à Spartacus. Il fut vaincu, et son armée mise en déroute. Le vainqueur se retourna alors contre l'autre consul Gellius, qui revenait de la Pouille pour l'enfermer entre lui et son collègue. Spartacus lui épargna la moitié du chemin : et, quoique Arrius fût joint avec le consul, il les défit l'un et l'autre en bataille rangée.

Ce fut peu pour Spartacus en cette occasion de vaincre, il voulut insulter. On sait que

[1] Frontin. Strateg. II, 5-22.
[2] Plutarch.
[3] An. R. 680; av. J. C. 72.

[1] Mont Saint-Ange.
[2] « Perincertum stolidior an vanior. » (SALLUST. *Hist.* lib. 4.

c'était l'usage des Romains de donner des combats de gladiateurs aux funérailles des hommes illustres. Spartacus fit rendre ce même honneur aux mânes de son compagnon Crixus[1] : et, ayant choisi trois cents des plus braves entre les prisonniers qu'il avait faits dans ces deux victoires, il les força de combattre autour d'un bûcher qu'il dressa ; sans doute pour apprendre aux Romains que, s'ils se jouaient du sang des hommes, ils pouvaient être exposés eux-mêmes à un semblable traitement. Il fit tuer tout le reste des prisonniers et les bêtes de somme qui n'étaient point en état de service : il brûla tous les bagages inutiles qu'il avait pris sur les ennemis; et, voyant que ses prospérités avaient augmenté le nombre de ses soldats jusqu'à six-vingt mille hommes, il osa former le dessein de marcher contre Rome.

Il n'en était pas fort loin, puisque les consuls réunis allèrent, avec ce qu'ils avaient pu rassembler de troupes, se poster devant lui dans le Picénum[2]. Cet obstacle paraît avoir rompu le projet de Spartacus. Mais il s'en vengea sur le proconsul C. Cassius et le préteur Cn. Manlius, qu'il battit et força de prendre la fuite.

Le sénat était extrêmement mécontent de tous les généraux de cette année, et avec raison; car tant de défaites arrivées coup sur coup ne venaient pas seulement de la bravoure et de la bonne conduite des ennemis[3] : le luxe et la mollesse régnaient dans les armées romaines; la discipline y était sans vigueur; on prodiguait les récompenses militaires sans attendre qu'elles fussent méritées, et Caton refusa celles que lui offrait le consul Gellius, sous les ordres duquel il servait, ne voulant point d'un honneur qu'il disait ne lui être pas dû.

CN. AUFIDIUS ORESTES[4].
P. CORNELIUS LENTULUS SURA.

Les nouveaux consuls n'auraient pas vraisemblablement mieux conduit les affaires que ceux de l'année précédente, Aufidius n'est connu par aucun endroit. Lentulus Sura est celui qui dans la suite conjura avec Catilina, et qui fut étranglé pour ce sujet sous le consulat de Cicéron[1]. Toute la ressource de la république fut donc Crassus, qui était préteur, et qui dans la guerre de Sylla avait fait preuve d'habileté et de courage. Il reçut ordre de marcher contre Spartacus; et sa réputation engagea plusieurs des premiers citoyens à l'accompagner dans cette guerre.

Il se montra tout d'un coup digne de la confiance que l'on avait eu de lui : car, étant venu prendre le commandement de l'armée du Picénum, il détacha Mummius à la tête de deux légions, avec ordre d'observer les mouvements des ennemis, mais sans hasarder de combat, ni même d'escarmouche. Mummius exécuta mal cet ordre ; et, croyant avoir trouvé une belle occasion, il engagea un combat dont le succès justifia la sagesse du préteur. Les soldats romains prirent lâchement la fuite, et plusieurs revinrent au camp sans y rapporter leurs armes, qu'ils avaient jetées pour fuir plus commodément. Crassus agit alors en grand capitaine, qui sait que la discipline est absolument nécessaire dans une armée, et que le nerf en est la sévérité. Il ne se contenta pas de faire une forte réprimande à Mummius, mais, sur le nombre des soldats qui avaient le plus mal fait leur devoir, il en choisit cinq cents qu'il fit décimer. Cinquante furent exécutés ignominieusement à la vue de toute l'armée, sur qui cet exemple fit d'autant plus d'impression qu'il était comme nouveau, et que depuis longtemps il ne s'était pratiqué rien de pareil. De plus, en rendant les armes à ceux qui les avaient perdues, Crassus les obligea de donner des répondants pour ces armes, puisqu'ils avaient si mal gardé les premières. Cette précaution humiliante, et qui les menaçait en même temps d'être châtiés par la bourse, les rendit plus soigneux de garder leurs armes, et par honneur et par intérêt.

Ces troupes, ayant appris à craindre la sévérité de leur général plus que le fer des ennemis, réparèrent bientôt leur honte. Crassus tailla en pièces un corps de dix mille esclaves,

[1] Appian.
[2] Marche d'Ancône.
[3] Plut. in Cat.
[4] An. R. 681; av. J. C. 71.

[1] Plutarch. in Crasso.

dont les deux tiers demeurèrent sur le champ de bataille ; et, peu de temps après, il remporta un avantage sur Spartacus lui-même, et le força de gagner la Lucanie et de se retirer vers la mer.

Spartacus avait son dessein en s'approchant de Rhége et de la Sicile. Cette île avait déjà été le théâtre de deux guerres d'esclaves; et il ne désespérait pas, s'il pouvait seulement y faire passer quelque partie de ses troupes, d'y rallumer un feu mal éteint, et qui ne demandait qu'un peu d'aide pour reprendre avec autant de vivacité que jamais. La fortune sembla même d'abord favoriser ses espérances. Il se trouva dans le détroit quelques bâtiments de pirates, avec lesquels il fit marché pour transporter deux mille de ses soldats dans la Sicile. Mais les pirates, ayant reçu son argent, lui manquèrent de parole, et s'en allèrent d'un autre côté[1]. Il avait un si grand désir de passer en Sicile, qu'il essaya même de traverser le détroit avec des trains et des radeaux. Ce fut en vain : la rapidité de la mer, resserrée en cet endroit par les terres, détruisit de trop fragiles ouvrages, et lui fit sentir tout d'un coup l'impossibilité de réussir. Cependant Crassus l'avait suivi dans sa marche. Ainsi Spartacus se trouva acculé dans la péninsule du Bruttium[2]; pays étroit pour une si grande armée, et où son ennemi entreprit de l'enfermer.

Ce fut la nature même des lieux qui fit naître cette idée à Crassus. L'extrémité de l'Italie, du côté de la Sicile forme une presqu'île qui n'est jointe à la terre ferme que par un isthme d'environ douze lieues, Crassus fit fermer cet isthme d'une mer à l'autre par un fossé de quinze pieds de profondeur sur autant de largeur, fortifié d'une bonne et haute muraille. Et cet ouvrage, assurément très-grand et très-difficile, fut achevé en fort peu de temps.

Spartacus avait d'abord fait peu d'attention à l'entreprise des ennemis, et n'avait tenu compte d'inquiéter les travailleurs. Il avait songé seulement à armer son monde; et, comme il était à portée de la mer de tous côtés, il invitait les marchands à apporter à son camp, non de l'or et de l'argent, mais du fer. Il en amassa une grande quantité, fit fabriquer des armes, et en fournit abondamment toutes ses troupes. Mais lorsqu'il vit les lignes achevées, pressé par la disette, et ne pouvant pas tirer des vivres du pays qu'il occupait et qu'il avait mangés, ni d'ailleurs parce qu'il ne lui était plus possible de sortir et de s'étendre, il sentit la grandeur du péril, et résolut de forcer la barrière qu'on lui avait opposée. Ses premières tentatives ne furent pas heureuses; il y perdit beaucoup de soldats, et fut repoussé. Pour empêcher que le courage de ses gens ne se rebutât, et pour le ranimer par le désespoir, il fit mettre en croix un prisonnier à la tête de son camp, afin qu'ils vissent de leurs yeux le supplice auquel ils étaient tous réservés, s'ils ne mettaient de leur côté la victoire, et s'ils tombaient entre les mains du préteur. Enfin, ayant observé une nuit que la neige et le vent rendaient très-rude et très-fâcheuse, il trouva moyen de combler un endroit du fossé avec de la terre et des fascines, et y fit passer toute son armée.

Crassus, qui avait cru tenir Spartacus bien enfermé, et vaincre sans coup férir, fut si consterné de voir que sa proie lui échappait, et si frappé de la crainte des maux dont l'Italie semblait de nouveau menacée, que dans un premier mouvement de frayeur il écrivit au sénat qu'il fallait appeler au plus tôt et Varron Lucullus qui revenait de la guerre de Thrace, et Pompée qui, ayant entièrement pacifié l'Espagne, était sur son retour. Il ne mit pas néanmoins toute sa confiance en ces secours qu'il demandait ; et, ayant remarqué que les esclaves gaulois de nation, à qui le malheur même et la mort de leur ancien commandant Crixus n'avaient pu apprendre à se soumettre avec docilité à la conduite de Spartacus, s'étaient séparés de cet habile chef, et faisaient corps à part, il tomba sur eux ; et, les ayant mis en désordre, il les aurait absolument taillés en pièces, si Spartacus, qui n'était pas loin, ne fût promptement accouru pour les tirer de danger. Ce succès rendit le courage à Crassus; et, se repentant alors d'avoir montré de la timidité, et d'avoir invité à le joindre des généraux qui viendraient lui enlever la gloire de

[1] Flor. III, 20.

[2] Calabre ultérieure.

terminer cette guerre, il se hâta de les prévenir.

Les Gaulois campaient toujours séparément de Spartacus, et ils avaient même leurs chefs particuliers, Gannicius et Castus[1]. Le préteur trouva moyen de tromper Spartacus, et de lui persuader que les principales forces romaines étaient vis-à-vis de lui, pendant qu'elles marchaient réellement contre les deux autres commandants. Il remporta une victoire signalée. Trente-cinq mille des ennemis, selon l'Epitome de Tite-Live, restèrent sur la place. Plutarque ne fait monter le nombre des morts qu'à douze mille trois cents. Mais il observe que ces esclaves s'étaient battus avec tant de courage, que sur une si grande multitude de morts il ne s'en trouva que deux qui fussent blessés par derrière. Cette victoire répara glorieusement la honte des défaites précédentes que les Romains avaient souffertes. Ils recouvrèrent des aigles romaines au nombre de cinq, vingt-six drapeaux, et cinq faisceaux avec les haches.

Spartacus, après une perte si considérable, crut devoir s'éloigner du vainqueur, et tira vers la Pouille. Crassus détacha, pour le poursuivre et le harceler dans sa retraite, un de ses lieutenants et son questeur[2]. Ceux-ci, méprisant un ennemi qui fuyait, le suivirent de si près, qu'ils lui présentèrent une occasion de se retourner contre eux et de les combattre avec avantage. Les Romains prirent la fuite fort en désordre, et le questeur, ayant été blessé, eut bien de la peine à se sauver.

Ce succès causa la perte de Spartacus, parce que ses soldats en devinrent si fiers, qu'ils ne voulurent plus continuer la route qu'il leur avait fait prendre, et le forcèrent de revenir sur ses pas pour chercher Crassus. Une autre raison encore contribua à déterminer Spartacus à ce parti : c'est qu'il apprit que Varron Lucullus était arrivé de Macédoine à Brindes; ce qui lui fit appréhender d'être enveloppé entre deux armées ennemies. Crassus ne souhaitait pas moins une bataille décisive. Pompée approchait; et, comme ce général était extrêmement agréable au peuple, les amis qu'il avait dans Rome disaient publiquement dans les assemblées qu'il fallait l'envoyer contre Spartacus, et que lui seul était né pour terminer les guerres honteuses au nom romain. Ainsi, et Crassus et Spartacus désirant également le combat, on en vint bientôt à une action générale, où de part et d'autre on déploya toutes ses forces.

Spartacus, déterminé à vaincre ou mourir dans cette occasion, témoigna sa résolution par une action remarquable. Il tua son cheval à la tête de son armée, disant que, s'il était vainqueur, il ne manquerait point assurément de chevaux; et que, s'il était vaincu, il n'en aurait plus besoin. Il combattit en désespéré, cherchant à joindre Crassus, et perçant pour aller à lui les bataillons les plus épais. Il tua de sa main deux centurions : mais il ne put parvenir jusqu'au général; et, ayant été blessé, il continua de se défendre avec un courage invincible, jusqu'à ce qu'enfin il tomba percé de coups. Après sa mort, tout fuit; et comme les vainqueurs ne faisaient quartier à personne, le carnage fut horrible : il resta quarante mille esclaves sur la place. Du côté des Romains la perte fut de mille hommes : mais elle se trouva compensée par trois mille citoyens romains qui était tenus dans les fers de Spartacus, et qu'on recouvra par la victoire. Le corps de cet illustre gladiateur, comparable aux plus grands généraux, fut cherché en vain, et ne pût être démêlé dans la foule des morts.

De ce désastre il se sauva néanmoins un assez grand nombre d'esclaves, dont plusieurs se rallièrent et formèrent diverses bandes. Un de ces pelotons, composé d'environ cinq mille, ayant été rencontré par Pompée, fut taillé en pièces; et sur un si léger fondement, ce général, par une vanité qui ne lui fait pas d'honneur, voulut s'attribuer et ravir au véritable vainqueur la gloire d'avoir mis fin à la guerre[1]. Il écrivit au sénat « que Crassus avait « mis en fuite les esclaves, mais que, pour « lui, il avait coupé jusqu'aux racines de la « rébellion. » Cicéron, en plus d'un endroit, a flatté cette injuste prétention de Pompée, parce qu'il l'aimait, et qu'au contraire il haïs-

[1] Frontin. II, 5-34.
[2] Plutarch.

[1] Plut. in Crasso et Pompeio. — Cic. in Verr. et pro L. Manil. n. 30.

sait Crassus. Mais l'histoire a été plus équitable; et Crassus est demeuré en possession de l'honneur qui lui appartient à juste titre, d'avoir, par sa vigilance, par son habileté et par son courage, terminé heureusement dans l'espace de six mois une guerre qui n'avait pas donné de beaucoup moindres alarmes aux Romains que celle d'Annibal. Il poursuivit tous les restes des fugitifs [1], et en purgea entièrement l'Italie. Six mille d'entre eux, qui tombèrent vivants entre ses mains, furent mis en croix tout le long du chemin depuis Capoue jusqu'à Rome.

Crassus n'obtint que le petit triomphe, ou *ovation*, à cause de la condition méprisable des ennemis qu'il avait vaincus. On lui accorda néanmoins une distinction qu'il avait ambitionnée; c'est qu'on lui permit de porter dans la cérémonie, non la couronne de myrte, selon l'usage de l'*ovation* [2], mais celle de laurier, qui avait jusque-là été réservée au grand triomphe.

FAITS DÉTACHÉS.

L'année de la défaite de Spartacus fut féconde en triomphes pour les Romains. Métellus Pius et Pompée, comme nous l'avons dit plus haut, y triomphèrent de l'Espagne, Crassus de Spartacus et des esclaves, et Varron Lucullus de la Thrace.

Ce Lucullus était frére de celui dont nous aurons bientôt à raconter les exploits contre Mithridate. Il se nommait M. Térentius Varron Lucullus [3], parce qu'il avait été adopté par un Varron dont il prit les noms, ajoutant pour dernier surnom celui de la famille à laquelle il appartenait par sa naissance. Les deux frères s'aimaient tendrement; et L. Lucullus, qui était l'aîné, attendit pour demander l'édilité, que son frére fût en état de la demander et de l'exercer avec lui.

M. Lucullus, dont nous parlons ici, succéda à son frère dans le consulat; et, après l'année de sa magistrature, ayant eu la Macédoine pour province, il s'y comporta en brave homme et en grand capitaine. Il porta les armes romaines bien avant dans la Thrace [1], attaqua les Besses, peuple célèbre chez les anciens par sa férocité, et prit sur eux la ville de Philippopolis, qui garde encore aujourd'hui le même nom, et est située sur l'Hèbre [2], et celle d'Uscudama, que plusieurs croient être la même qu'*Andrinople*. Il semble qu'il ait eu dessein de faire la guerre à Mithridate d'un côté, pendant que son frère la lui faisait de l'autre: car il poussa, si nous en croyons Florus, jusqu'au Tanaïs et aux palus Méotides [3]. Il soumit aussi toute la côte du Pont-Euxin, depuis les bouches du Danube jusqu'au bosphore de Thrace, et enleva d'Apollonie, ville située sur cette côte, un colosse d'Apollon de trente coudées de haut [4], qu'il plaça dans le Capitole. Il n'employa que deux campagnes à toutes ces expéditions, et vint ensuite recevoir à Rome l'honneur du triomphe qu'il avait bien mérité.

Son prédécesseur lui avait frayé le chemin à toutes ces conquêtes. C'était Curion, qui, ayant été consul en 676, avait été envoyé l'année suivante en Macédoine. Il avait subjugué les Dardaniens, nation belliqueuse, et qui avait de tout temps fatigué les Macédoniens, au nord desquels elle habitait. Il conquit aussi la Mésie, et pénétra jusqu'au Danube et à la Dacie. Voilà à peu près tout ce que nous savons de ses exploits. Mais Frontin nous a conservé un trait de sa fermeté à maintenir la discipline [5] qui mérite de n'être pas oublié.

Lorsqu'il se préparait à partir pour son expédition contre les Dardaniens, de cinq légions qu'il avait sous ses ordres, une se mutina, et déclara qu'elle ne suivrait point un général téméraire, qui menait ses troupes à une perte certaine. Curion, loin de céder à leurs plaintes, résolut de les réduire; et, ayant fait mettre sous les armes les quatre au-

[1] Oros. v, 24. — Appian.
[2] Plin. lib. 15, cap. 29.
[3] An. R. 681.
[4] Plutarch. in Lucullo.

[1] Freinshem. XCVII, 16.
[2] Ce fleuve est appelé par les Turcs *Mariza*.
[3] Flor. III, 41.
[4] Près de 14 mètres. E. B.
[5] Frontin. Strateg. IV, 1-43.

tres légions, il obligea les mutins à venir sans armes et sans ceinture hacher de la paille et creuser un fossé. Ensuite il cassa la légion séditieuse, sans se laisser fléchir par toutes les protestations de soumission et les prières les plus humbles, et il en distribua les soldats dans les autres légions. Un général si ferme, et qui savait si bien se faire obéir de ses troupes, était bien propre à vaincre les ennemis. De retour à Rome, il triompha.

Avant lui deux autres proconsuls de la Macédoine avaient aussi fait la guerre aux peuples barbares voisins de cette province [1], Appius Claudius et Dolabella, qui avaient été consuls, l'un en 673, et l'autre deux ans auparavant. Appius n'eut pas de succès ; et dans le chagrin qu'il en conçut, ayant été attaqué d'une maladie, il mourut dans la province même, Dolabella, plus brave, ou plus heureux, avait mieux réussi, et avait remporté l'honneur du triomphe.

Par le peu que nous venons de dire il paraît que Cicéron a eu raison d'assurer que le gouvernement de Macédoine était une pépinière de triomphateurs [2]. Cette province était sans cesse infestée par des nations inquiètes et féroces ; et leurs courses présentaient une belle matière à l'avidité qu'avaient presque tous les généraux romains d'obtenir un honneur qui était pour eux le comble de la gloire.

Les événements de l'intérieur de la république nous fournissent, pendant les années que nous parcourons, un assez grand nombre d'objets intéressants. Le premier qui s'offre, ce sont les soins que se donna le sénat pour réparer la perte des livres sibyllins consumés dans l'incendie du Capitole. Ce fut sous le consulat de Cn. Octavius et de Curion, l'an de Rome 676, que l'on envoya des députés du sénat en Asie pour rassembler tout ce qu'ils pourraient trouver d'oracles de la sibylle [3]. Peut-être un tremblement de terre qui se fit sentir cette même année à Réaté [4] contribua-t-il à tourner l'attention des Romains du côté de la religion et des dieux. Il fut très-violent, et accompagné d'un phénomène singulier. On vit comme une étincelle se détacher d'une étoile [1], puis se grossir en s'approchant de la terre jusqu'à former un disque égal à celui de la lune. Le ciel en fut éclairé comme en un jour sombre et couvert de nuages ; et quand cette espèce d'astre remonta, il parut s'allonger et prendre la forme d'une traînée de lumière. Je n'ai pas besoin d'observer que ce phénomène fut pris pour un prodige. Soit à cette occasion, soit pour quelque autre motif, on songea alors aux livres sibyllins perdus depuis sept ans. On ramassa d'Erythre, ville d'Eolide qui passait pour la patrie de la sibylle, de Samos, d'Ilion, d'Afrique même et de Sicile, et enfin de différentes villes d'Italie, tous les vers qui couraient sous le nom de *sibyllins*. On en fit un choix, mais avec peu de critique; et Varron trouvait dans ce recueil beaucoup d'interpolations, qu'il reconnaissait aux acrostiches. Cependant cette compilation, faite assez au hasard, était consultée comme contenant les volontés des dieux, si ce n'est que les gens d'esprit s'en moquaient souvent, comme nous le verrons dans la suite.

Un autre objet plus important, et qui remua les esprits pendant un espace de temps considérable, c'est le tribunat. J'ai dit que Sylla en avait extrêmement affaibli la puissance et diminué les droits. Mais le peuple était idolâtre de cette magistrature, qu'il regardait comme le rempart de sa liberté. Aussi, dès que Sylla fut mort, les tribuns mirent tout en œuvre pour rentrer dans leurs anciens privilèges, et la guerre fut ouverte à ce sujet entre eux et les consuls. Elle se fit surtout vivement sous le consulat de Curion, qui soutint la réforme de Sylla contre le tribun Sicinius.

Ce tribun eut de fréquentes prises avec le consul; et comme il avait le talent de la plaisanterie, il tournait très-bien en ridicule son adversaire, qui lui donnait beau jeu [2]. Curion, orateur unique dans son espèce, était profondément ignorant, et sans aucune teinture des connaissances que doit avoir quiconque a reçu

[1] Freinshem. xci, 21.
[2] « Provincia ex omnibus una maximè triumphalis. » (Cic. in *Pis.*)
[3] Freinshem. xci, 22-24.
[4] Rieti.

[1] Plin. lib. 2, cap. 35.
[2] Cic. in Bruto, 213 et seq.

une éducation honnête. Il avait peu d'invention, nul ordre dans ses discours. Sa mémoire lui était souvent infidèle; et Cicéron rapporte qu'un jour qu'ils plaidaient l'un contre l'autre, Curion, en se levant pour prendre la parole, oublia dans le moment tout son plaidoyer, de sorte qu'il fut réduit à dire que c'étaient les enchantements et les sortiléges de la partie adverse qui lui avaient fait perdre la mémoire. Pour ce qui est de l'action, elle était ridicule chez lui. Il se balançait sans cesse en parlant, et donna lieu par cet endroit à une mauvaise plaisanterie de Sicinius : car les deux consuls ayant paru devant le peuple sur la tribune aux harangues, et Cn. Octavius, qui avait la goutte, étant demeuré assis et enveloppé de linges avec des cataplasmes et des fomentations, Curion parla au nom des deux. Lorsqu'il eut fini, le tribun adressant la parole à Octavius, lui dit : *Jamais vous ne pourrez reconnaître les obligations que vous avez à votre collègue. S'il ne s'était balancé à son ordinaire, les mouches vous auraient mangé.* Il est étonnant que, destitué de tant de parties si nécessaires à l'éloquence, Curion ait pu passer pour un orateur. Mais il avait une élocution abondante et ornée; et cette seule vertu couvrait jusqu'à un certain point le défaut de toutes les autres. Sicinius, son adversaire, était aussi un fort mauvais orateur, et n'avait en partage que beaucoup d'effronterie, avec le talent de saisir le ridicule des gens et d'en faire des peintures très-plaisantes. Au reste, ce ne fut point par des discours que la querelle fut terminée. On employa une voie plus courte et plus efficace[1]. Sicinius fut assassiné; et sa mort fut, avec bien de la vraisemblance, attribuée à Curion.

Malgré la fin funeste de ce tribun, la cause qu'il avait soutenue trouva encore des défenseurs; et l'année suivante le consul Cotta fut obligé de consentir que l'on fît une brèche considérable à la loi que Sylla avait portée au sujet du tribunat[2]. On en abrogea l'article qui excluait des charges supérieures ceux qui avaient été tribuns.

C'était avoir gagné quelque chose; mais il restait beaucoup à faire. Plusieurs tribuns poussèrent successivement l'entreprise avec chaleur. Cicéron nous en fait connaître deux particulièrement, L. Quintius, et M. Lollius Palicanus, hommes sans naissance et sans vrai talent[1], mais capables d'imposer à la multitude par leur ton de hardiesse, par un babil impétueux[2], que les ignorants prenaient pour éloquence, par leurs clameurs éternelles et leurs véhémentes invectives contre le sénat et les grands. L'affaire traîna néanmoins encore six ans; et peut-être n'aurait-elle pas réussi sans la faiblesse ou plutôt l'ambition de Pompée, qui, dans la vue de se gagner la faveur populaire, abandonna les maximes de Sylla et les intérêts de l'aristocratie. Devenu consul après deux triomphes à l'âge de trente-quatre ans, ce qui eût été pour un autre le faîte des grandeurs, il ne le regardait que comme le commencement de sa grandeur et de sa fortune. Son plan était de se perpétuer, comme il fit, dans le commandement, en passant d'emploi en emploi, et de charge en charge. Il ne pouvait exécuter ce projet que par le peuple. Les sénateurs étaient trop attentifs et trop intéressés à empêcher l'élévation excessive de l'un d'entre eux, pour ne pas traverser ses vues : au lieu que l'on obtient tout d'une multitude en la caressant[3]. Il saisit donc l'occasion de s'attacher le peuple pour jamais par un bienfait unique et désiré avec passion. Lorsqu'il revenait d'Espagne, tout le peuple l'attendait comme son libérateur et son sauveur. Il ne trompa point ses espérances; et à peine eut-il pris possession du consulat, qu'il rétablit la puissance des tribuns dans tous ses droits; démarche ambitieuse, dont il eut plus d'une fois dans la suite sujet de se repentir.

Cicéron fait néanmoins l'apologie de Pompée par rapport à cet article, et l'excuse sur la nécessité. Il prétend qu'il n'était pas possible d'obtenir du peuple qu'il consentît à se passer du tribunat[4], et qu'il fallait tôt ou tard

[1] Sallust. Hist. III, in Orat. — Macri.

[2] An. R. 677. — Freinshem. XCII, 27.

[1] Cic. in Bruto, 223, et pro Cluent. 110.

[2] « Palicanus, loquax magis quàm facundus. » (SALL. apud *Quint.* lib. 4, cap. 2.)

[3] Plut. in Pomp. — Liv. Epit. XCVII.

[4] « Sensit (Pompeius) non posse deberi huic civitati « illam potestatem. Quippè quam tantoperè populus

que cette charge reprît toute son ancienne autorité. De là il conclut qu'il était avantageux que Pompée, qui était sage et modéré, s'acquît auprès du peuple le mérite de cette affaire, plutôt que de le laisser à quelque citoyen pernicieux, qui en aurait abusé pour renverser la république. Pompée peut avoir eu cette vue qui diminuera son tort. Mais il est difficile de croire que l'intérêt personnel ne l'ait pas déterminé en grande partie.

La disette de vivres causa aussi beaucoup de troubles et de mouvements dans Rome pendant les temps dont nous parlons[1]. Nous voyons, par un discours du consul C. Cotta, qui s'est conservé parmi les fragments de Salluste, que le mécontentement et le soulèvement du peuple alla jusqu'à mettre en danger la personne même des consuls. Du reste, nous n'avons aucun détail sur les circonstances particulières de ces séditions, et la cause du mal nous est plus connue que ses effets. C'étaient les pirates qui, couvrant alors de leurs vaisseaux toute la Méditerranée, en interrompaient absolument le commerce, et enlevaient très-souvent les provisions de blé que l'on envoyait par mer à Rome. On tenta divers remèdes. Les magistrats firent des largesses de blé à la multitude. La république, conformément à un décret du sénat[2], et à une loi portée par les consuls Varron Lucullus et C. Cassius, en acheta une grande quantité en Sicile, et dépensa pour cet article seul du blé de Sicile quarante millions cinq cent mille livres pendant les trois ans de la préture de Verrès. Mais tous ces soulagements de détail ne produisirent qu'un bien momentané. Il s'agissait d'arrêter les incursions des pirates; et ce ne fut que lorsque Pompée en eut purgé les mers que l'abondance fut rétablie dans Rome.

Dans cette calamité publique, Cicéron signala son zèle pour le service de l'état selon l'étendue de la sphère dans laquelle il était alors renfermé; car il ne faisait que commencer à prendre part aux affaires du gouvernement. Il fut nommé à la questure, qui était le premier degré des honneurs, sous les consuls Cn. Octavius et Curion[1], étant pour lors âgé de trente et un ans; et il ne nous a pas laissé ignorer que dans cette nomination il eut une des premières places[2]. Il exerça la questure l'année suivante en Sicile, sous le consulat de L. Octavius et de C. Cotta[3]. La Sicile avait deux questeurs, dont l'un résidait à Syracuse, et l'autre à Lilybée. Ce fut ce dernier département qui échut à Cicéron[4]. Il s'y montra très-ardent à presser les Siciliens de fournir la quantité de blé qu'ils devaient envoyer à Rome; et son activité, qui les gênait et les incommodait un peu, excita d'abord des plaintes. Mais lorsqu'ils eurent reconnu son équité, sa douceur, et l'attention qu'il apportait aux affaires, ils changèrent leurs murmures en louanges et en applaudissements, et ils lui témoignèrent leur reconnaissance par des honneurs qu'ils n'avaient rendus à aucun de ceux qui l'avaient précédé.

Voici le plan qu'il nous a tracé lui-même de son administration. « Pendant ma questure de Sicile[5], « dit-il, j'envoyai à Rome une « grande quantité de blé. Je méritai par ma « conduite que les négociants se louassent de « ma justice et de la facilité de mes mœurs; « les citoyens, de la noblesse de mes procé- « dés; les alliés, de mon désintéressement: « tous enfin me rendirent témoignage d'une « exactitude parfaite à remplir toutes les par- « ties de mon devoir. » Une conduite si louable partait de principes plus nobles encore et plus élevés, et dignes d'être proposés pour modèle à tous ceux qui participent, en quelque façon que ce puisse être, à l'autorité publique. On ne peut pas lire sans admiration ce portrait qu'il nous fait de son cœur et de ses

« noster ignotam expelisset, qui posset carere cognitâ? « Sapientis autem civis fuit, causam nec perniciosam, « et ita popularem, ut non posset obsisti, perniciosè « populari civi non relinquere. » (Cic. *de Leg.* lib. 3, cap. 26.)

[1] An. R. 677.

[2] An. R. 679. — Cic. in Verr. lib. 3, n. 163.

[1] An. R. 676.

[2] Cic. in Pis. 2.

[3] An. R. 677.

[4] Plut. in Cic.

[5] « Frumenti in summâ caritate maximum numerum « miseram. Negotiatoribus comis, mercatoribus justus, « municipibus liberalis, sociis abstinens, omnibus eram « visus in omni officio diligentissimus. » (Cic. *pro Plancio*, n. 64.)

sentiments : « Dans toutes les magistratures « dont j'ai été honoré[1], dit-il, j'en ai tou- « jours regardé les devoirs comme des obli- « gations sacrées et religieuses. Lorsque j'ai « été nommé questeur, j'ai pensé que cette « charge n'était pas un don que le peuple me « faisait pour me décorer, mais un dépôt « dont je devais lui rendre compte. Envoyé « pour exercer la questure en Sicile, je me « suis figuré que tous les regards étaient at- « tachés sur moi ; que j'étais comme placé « sur un théâtre exposé aux yeux de l'uni- « vers ; et en conséquence, bien loin de lâ- « cher la bride à des passions effrénées, je « me suis fait une loi de me priver même des « plaisirs et des douceurs que la nature et le « besoin semblent indispensablement exiger.»

Comme M. Rollin a traité dans l'Histoire[2] Ancienne le fait de la découverte du tombeau d'Archimède par Cicéron pendant sa questure, je n'en parlerai point ici. Mais je ne puis me dispenser de rapporter la petite mortification qu'essuya la vanité de notre nouveau magistrat à son retour en Italie, et qu'il nous a racontée lui-même fort naïvement.

Par ce que nous avons dit, on voit assez que Cicéron se faisait grand honneur de sa questure ; et il avoue qu'il en était si plein lorsqu'il partit de Sicile, qu'il croyait qu'à Rome on ne parlait d'autre chose. Il fut donc bien étonné lorsqu'en passant par Pouzzole dans la saison où on y prenait les eaux, ce qui rassemblait en ce lieu beaucoup de monde, la première personne qu'il rencontra lui demanda quand il était parti de Rome, et ce qu'il y avait de nouveau à la ville. *Je ne viens point de Rome*, répondit-il d'un air assez fâché, *mais de province. Il est vrai*, lui dit celui qui l'avait interrogé : *c'est d'Afrique, je pense.* Cicéron se trouva encore plus piqué, et répliqua vivement qu'il avait eu la Sicile pour province, et non pas l'Afrique. Alors un tiers se mêla dans la conversation ; et reprochant au premier qu'il n'était point au fait des choses : *Eh ! ne savez-vous pas*, lui dit-il, *que Cicéron a été questeur à Syracuse ?* Or c'était à Lilybée, comme nous l'avons dit. A cette dernière attaque, Cicéron prit son parti en galant homme ; et renonçant à la fantaisie de vouloir être regardé comme un personnage important, il se confondit dans la foule[1], et voulut bien passer pour être venu à Pouzzole prendre les eaux avec les autres.

Cette petite aventure lui fit faire des réflexions fort sérieures. Il conçut que le peuple romain était peu sensible à ce qui ne frappait que ses oreilles[2], et que c'était sur ses yeux qu'il fallait agir. De ce moment il fit son plan de se fixer dans la ville, de se rendre assidu sous les yeux de ses concitoyens, de faire de la place publique comme son domicile : et, fondant sur son éloquence toutes les espérances de sa fortune, non-seulement il travailla à se faire un grand nom par de fréquentes et brillantes plaidoiries, mais il se livra tellement aux besoins de tous ceux qui recherchaient son appui, qu'à toute heure du jour et de la nuit il était accessible, et que jamais personne ne trouva sa porte fermée.

Le seul rival que Cicéron eût eu à craindre par rapport à l'éloquence, tout le monde le sait, c'est César ; il s'y exerça beaucoup dans sa jeunesse. Mais son ambition était bien différente de celle de Cicéron. Celui-ci ne cherchait qu'à briller dans la république ; et pour cela l'éloquence lui suffisait. César aspirait à s'en rendre maître ; et les armes seules pouvaient l'y faire parvenir.

S'il avait été capable de se contenter de la

[1] « Ego, quos adhuc mihi magistratus populus romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor sum « factus, ut mihi honorem illum, non solùm datum, « sed etiam creditum ac commissum putarem. Sic obtinui quæsturam in provinciâ Siciliâ, ut omnium « oculos in me unum conjectos arbitrar, ut me quæsturamque meam quasi in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem ; ut omnia semper quæ jucunda videntur esse, non modò his extraordinariis « cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denegarem. » (Cic. in *Verr.* lib. 5, n 35)

[2] Tom II, pag. 71, de cette édition.

[1] « Destiti stomachari, et me unum ex iis feci qui « ad aquas venissent. » (Cic. *pro Planc.* n 65.)

[2] « Posteaquam sensi populum romanum aures hebetiores, oculos acres atque acutos habere, destiti quid « de me audituri essent homines cogitare ; feci ut posteà « quotidiè me præsentem viderent : habitavi in oculis, « pressi forum ; neminem a congressu meo neque janitor « meus, neque somnus absterruit. « (Idem, ibid. n. 66.)

plus haute fortune à laquelle puisse aspirer un citoyen dans un état libre, sa naissance soutenue du plus grand génie qui fut jamais, et de l'assemblage de tous les talents, ne pouvait manquer de l'y porter. La maison des Jules[1], dont il sortait, était patricienne; et ayant été transportée d'Albe à Rome par le roi Tullus Hostilius, elle avait été décorée dès le commencement de la république par les plus hautes dignités: voilà ce qui est incontestable. Mais comme toutes les grandes noblesses ont leurs chimères, les Jules faisaient remonter leur origine jusqu'au temps des fables, et jusqu'à Iule, fils d'Enée, et par conséquent petit-fils de Vénus. Le surnom de *César* n'était pas fort ancien dans cette maison. Le premier que je trouve le porter dans l'histoire est Sex. Julius César, qui fut préteur l'an de Rome 544. On croit assez communément que ce surnom désigne un enfant pour la naissance duquel il a fallu ouvrir avec le fer le sein de sa mère[2]; et cette opération, très-périlleuse et très-rare, en a même retenu le nom d'*opération césarienne*[3]. Selon une autre étymologie, pour le moins aussi vraisemblable, *César* signifie un enfant qui est né avec une longue chevelure[4].

C'était donc de cette branche de la maison des Jules qu'était issu celui dont nous parlons, et qui a rendu le nom de *César* le plus illustre de l'univers. Tout ce que nous savons de son père[5], c'est qu'il avait été préteur, et qu'il mourut subitement le matin en se chaussant, lorsque son fils n'était encore que dans sa seizième année. La mère de César se nommait Aurélia, dame de mérite et de vertu, et d'une famille très-noble, quoique plébéienne. Elle est louée pour avoir veillé avec grand soin à l'éducation de son fils[6]: mais elle réussit bien mieux pour les talents que pour les mœurs.

Nous avons déjà parlé de César à l'occasion des dangers qu'il courut sous la dictature de

[1] Liv. lib. 1, cap. 30.
[2] *A cæso matris utero.* (Plin. lib. 7, cap. 9.)
[3] Plin lib. 7, cap. 9.
[4] *A cæsarie.*
[5] Plin. lib. 7, cap. 53.
[6] Auctor de caus. corr. eloq. n. 28.

Sylla[1]; et nous l'avons laissé presque fugitif, et obligé d'aller servir en Asie sous Thermus pour éviter la colère du terrible dictateur. Pendant qu'il était en ce pays, il fit à sa réputation une tache ineffaçable. Il alla par deux fois à la cour de Nicomède, roi de Bithynie; et ses liaisons avec un prince de mœurs très-corrompues donnèrent lieu à de mauvais bruits, qui lui ont attiré, tant qu'il a vécu, des reproches sanglants, et de la part de ses ennemis, et même de la part de ses soldats. Il s'en tenait très-offensé, et fit souvent les déclarations et les protestations les plus fortes pour apaiser ces fâcheux soupçons, et il ne put y réussir. Au reste il se distingua dès lors par sa bravoure; et dans la prise de Mitylène, qui seule de toutes les villes d'Asie n'avait pas encore posé les armes depuis que Mithridate avait été vaincu par Sylla, il mérita l'honneur d'une couronne civique qui lui fut donnée par son général.

Il passa ensuite dans l'armée de Servilius, qui faisait la guerre en Cilicie contre les pirates: mais il n'y demeura pas longtemps. Dès qu'il sut la mort de Sylla, il revint promptement à Rome, attiré surtout par l'espérance d'y voir renaître de nouveaux troubles, et de profiter des mouvements de Lépidus. Son dessein était donc de se joindre à cette faction; et il fut de plus fortement sollicité d'y entrer: mais l'incapacité qu'il reconnut dans le chef, et le peu de forces du parti, l'en dégoûtèrent; et il ne crut pas sage de s'embarquer dans une entreprise si mal concertée. Son inclination pour cette cabale se manifesta néanmoins par l'ardeur avec laquelle il travailla, comme nous l'avons remarqué en son lieu, à obtenir une amnistie en faveur de ceux qui y avaient pris part.

Tout étant calme dans la république, César, qui n'avait pas encore assez de pouvoir pour y exciter des tempêtes, suivit la route que prenaient d'ordinaire les jeunes gens curieux de se faire un nom, et il accusa un homme illustre et puissant: c'était Dolabella, consul en 671, et qui, au retour de son gouvernement de Macédoine, avait obtenu l'honneur du triomphe. César, âgé seulement de

[1] Suet. in Cæs. cap. 2.

vingt et un ans, entreprit cette grande affaire [1], et prétendit faire condamner Dolabella comme coupable de concussion. La cause était bonne en soi, et il produisit un grand nombre de témoins qui chargeaient l'accusé : il la plaida parfaitement, et son discours est cité plus de cent ans après sa mort comme se faisant lire avec admiration : il succomba néanmoins. Hortensius et Cotta, qui tenaient alors le haut bout dans le barreau, sauvèrent Dolabella par leur éloquence, et firent perdre à César une cause qu'il croyait infaillible.

Le mauvais succès de cette affaire lui causa du chagrin [2]; et partie pour laisser assoupir le grand éclat qu'elle avait fait, partie pour achever de se former à l'éloquence, il résolut de s'absenter, et d'aller à Rhodes prendre des leçons d'Apollonius Molo, célèbre rhéteur, dont le goût et les lumières avaient aussi été utiles à Cicéron ; mais dans le trajet il fut pris par les pirates auprès de l'île Pharmacuse, qui est située vis-à-vis de la ville de Milet en Asie.

César, prisonnier de misérables pirates, se conduisit avec eux comme s'il eût été leur maître. Premièrement, sur ce qu'ils lui demandèrent vingt talents pour sa rançon, il se moqua d'eux [3], et leur dit qu'ils ne savaient pas qui était celui qu'ils avaient pris : il leur en promit cinquante. Il fit partir ensuite tout son monde, qu'il envoya dans les villes voisines pour lui ramasser cette somme, et demeura trente-huit jours au milieu de ces scélérats, n'ayant auprès de lui que son médecin et deux domestiques, et conservant pendant tout ce temps non-seulement une sécurité parfaite, mais un air d'empire ; en sorte que, lorsqu'il reposait, s'ils l'incommodaient par leur bruit, il leur envoyait ordre de faire silence. Cherchant à passer son temps, il s'amusait à composer quelque morceau de poésie, ou des discours oratoires, qu'il lisait ensuite à ces pirates ; et s'ils n'admiraient pas ces pièces, il les traitait d'ignorants et de barbares ; du reste, il se familiarisait avec eux, et prenait part à leurs jeux et à leurs exercices, mais gardant néanmoins si bien son rang, que de temps en temps il les menaçait de les faire mettre en croix. Les pirates goûtaient fort les façons aisées de leur prisonnier, et ils étaient bien éloignés de prendre ses menaces pour sérieuses : il les vérifia néanmoins; et lorsqu'on lui eut apporté la somme qu'on lui avait promise, s'étant fait conduire à Milet, aussitôt, avec cette activité qui est un des traits des plus marqués de son caractère, il assemble et équipe ce qu'il trouva des petits bâtiments dans le port des Milésiens, et vient surprendre les pirates, qui étaient encore à l'ancre auprès de l'île de Pharmacuse : il les bat, coule à fond quelques-uns de leurs vaisseaux, en prend d'autres qu'il amène à Milet, et fait mettre les pirates en prison. Sur-le-champ il va trouver le proconsul d'Asie Junius, qui était en Bithynie, et lui demande ses ordres pour le supplice des prisonniers. Ce proconsul était faible et avide : la gloire que s'acquérait ce jeune homme le piquait de jalousie, et il n'eût pas été fâché de mettre la main sur le butin, qui était considérable. Il répondit donc qu'il ne prétendait point faire exécuter ces prisonniers, mais les vendre. Ce n'était pas là le compte de César. Il repart avec la même diligence, revient à Milet ; et avant que les ordres du proconsul eussent pu y arriver, de son autorité privée il fait mettre en croix les pirates, comme il les en avait souvent menacés : seulement, pour adoucir leur supplice, il leur fit auparavant couper la tête.

De là il passa à Rhodes, selon son premier plan, et il y fit quelque séjour. Mais des exercices d'éloquence ne suffisaient pas pour occuper César, surtout lorsqu'il y avait lieu de faire usage des armes. Comme donc Mithridate [4], qui se préparait alors à sa troisième guerre contre les Romains, commençait à soulever les peuples d'Asie, César passa dans cette province ; et quoique particulier, ayant ramassé quelques troupes, il donna la chasse à un commandant de Mithridate, et raffermit dans l'alliance romaine les villes d'Asie qui s'étaient laissé un peu ébranler.

De retour à Rome, il n'est point de voie de se faire des amis, de se gagner la multitude,

[1] Auct. de caus. corr. elo. cap. 34. — Plut. in Cæs.
[2] Sueton.
[3] Suet. et Plut.

[4] Suet. cap. 4.

d'attirer sur soi les regards, qu'il ne mit en œuvre[1] : plaidoiries fréquentes, manières affables et pleines de politesse envers les derniers du peuple, magnificence dans son train, dans ses équipages et dans sa table. Ses ennemis n'augurèrent pas juste des suites que son faste devait entraîner. Ils crurent que par des dépenses aussi excessives il se ruinerait bientôt, et qu'avec son patrimoine périrait son crédit. Il est vrai qu'il se ruina ; et avant que de posséder aucune magistrature, il devait déjà treize cents talents, c'est-à-dire, trois millions neuf cent mille livres de notre monnaie. Mais lorsqu'il en fut là, sa puissance avait déjà jeté de si profondes racines, qu'il ne fut pas possible de la détruire. Les plus faibles commencements[2], dit Plutarque, si l'on néglige d'y mettre ordre, deviennent à la longue redoutables, acquérant, par le mépris même que l'on en fait, la facilité de s'accroître impunément. Il se trouva donc qu'au lieu qu'on avait cru que César achetait à grnnds frais un éclat de peu de durée, dans la réalité ce qu'il sacrifiait n'était rien en comparaison de ce qu'il avait gagné.

Les projets ambitieux qu'il roulait dès lors échappèrent d'autant plus aisément à la pénétration même des plus clairvoyants, qu'il était homme de plaisir, ou, pour parler plus juste, livré à la débauche. Tout le monde sait ce mot qui donne l'idée la plus horrible de ses mœurs, *qu'il était le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris*[3]. Dès sa première jeunesse il était déjà en intrigue avec Servilie, sœur de Caton et mère de Brutus : et l'âge ne le corrigea pas. On ne pouvait donc se persuader qu'il pût allier un dessein aussi sérieux et aussi difficile que celui de changer la forme de la république avec une vie qui paraissait tout occupée de folies et de débauches[4]. Cicéron même, dont la vue était si perçante, et qui prévoyait de si loin les événements, était embarrassé sur ce qui regardait César : « J'ai reconnu, disait-il, dans « toutes ses entreprises, dans toute sa con« duite, un plan suivi pour s'élever à la « tyrannie. Mais, lorsque je le voyais si « mou dans son maintien, avec des gestes « efféminés, une chevelure si bien arran« gée, je ne pouvais croire qu'un tel homme « fût capable de former et d'exécuter le « dessein de renverser la république ro« maine. »

On ne peut pas douter qu'il n'ait eu cet objet en vue dès ses premières années : car on ne voit aucune démarche de lui qui ne tende à ce bnt, et qui n'y tende par une voie déterminée et constamment suivie. Toujours il se montra attentif à ranimer la façon populaire, à faire revivre le parti de Marius, et à combattre celui de Sylla. J'en ai déjà rapporté divers traits, et la suite y sera conforme[1]. La première charge qu'il obtint par les suffrages du peuple, c'est le tribunat des soldats ; et dans cette charge il appuya de tout son crédit ceux qui voulaient rendre aux tribuns du peuple tous les droits et toute l'autorité dont Sylla les avait dépouillés.

Il se découvrit encore bien davantage dans les funérailles de Julie[2], sa taote, veuve du vieux Marius. Il fit l'éloge de cette dame dans la place, suivant la coutume, et il osa faire porter à la suite du convoi les images des Marius, qui n'avaient point paru dans le public depuis la dictature de Sylla. Cette hardiesse excita des clameurs contre César ; mais le peuple y répondit par des applaudissements, et ne pouvait se lasser de battre des mains, admirant avec des transports de joie le courage de celui qui rappelait en quelque façon des enfers, après tant d'années, les honneurs des Marius.

A l'occasion de la mort de sa femme Cornélie, fille de Cinna, César augmenta encore l'affection et la bienveillance que le peuple avait conçue pour lui. Jusque-là l'usage nvait été de ne faire l'éloge funèbre que des dames âgées, et non de celles qui mouraient jeunes. César rendit le premier cet honneur à la mé-

[1] Plutarch

[2] Οὐδεμίαν ἀρχὴν πράγματος ἡγητέον οὕτω μικράν, ἣν οὐ ταχὺ ποιεῖ μεγάλην τὸ ἐνδελεχές, ἐκ τοῦ καταφρονηθῆναι τὸ μὴ κωλυθῆναι λαβοῦσαν.

[3] Suet. cap. 52.

[4] Plutarch.

[1] Suet. cap. 5.

[2] Plutarch.

moire de sa femme; et par là, outre qu'il réveillait toujours la tendresse du peuple pour la faction de Marius, dont Cinna avait été un des principaux soutiens, il se fit regarder lui-même comme un homme qui avait des sentiments, et qui n'était pas moins recommandable par le bon cœur que par mille autres qualités brillantes.

Il fit les éloges de sa tante et de sa femme étant questeur, et partit ensuite pour l'Espagne, où il devait exercer sa questure sous le préteur ou proconsul Antistius Vétus. Par les lois romaines, la liaison entre un questeur et le magistrat supérieur était sacrée, comme je l'ai remarqué ailleurs. César fut fidèle à cette maxime, et il étendit même dans la suite jusqu'au fils de Vétus l'amitié et la reconnaissance qu'il croyait devoir au père.

Ce fut dans cette province, que rencontrant une statue d'Alexandre, il poussa un soupir, se reprochant à lui-même de n'avoir encore rien fait à un âge où le roi de Macédoine avait déjà subjugué la plus grande partie de l'univers[1]. Frappé de cette pensée, il demande son congé, et quitte l'Espagne avant le temps, animé d'un nouveau désir de se signaler et d'agrandir sa fortune. En arrivant en Italie, il saisit la première occasion qui se présenta de troubl r; et comme il sut que les peuples de la Gaule transpadane[2], qui jouissaient seulement des privilèges et du titre de Latins, souhaitaient passionnément d'acquérir le droit de bourgeoisie romaine, il les parcourut pour les exhorter à agir; et il les aurait soulevés et leur aurait fait prendre les armes, si les consuls n'eussent retenu en Italie les troupes qui devaient aller faire la guerre à Mithridate. Ainsi cette tentative de César demeura inutile; mais il n'en eut pas moins de hardiesse pour essayer de nouvelles entreprises, comme nous le verrons en reprenant son histoire, lorsqu'il sera temps de parler de son édilité. Je vais maintenant rendre compte des commencements de la guerre des pirates, pour passer ensuite à celle que Mithridate renouvela pour la troisième fois contre les Romains.

[1] Suet. cap. 7.

[2] La Gaule cisalpine, que nous appelons aujourd'hui *Lombardie*, était partagée par les Romains en Gaule *cispadane*, c'est-à-dire en deçà du Pô, du côté de Rome, et *transpadane*, ou située au delà du Pô

Commencements de la guerre des pirates.

Les pirates sortaient originairement de Cilicie. Ils durent leurs premiers commencements aux discordes civiles qui déchirèrent pendant un très-long temps la maison des Séleucides et le royaume de Syrie[1]. A la faveur de ces troubles affreux, et de l'affaiblissement de l'autorité royale, les Ciliciens enlevèrent de ces pays un nombre prodigieux d'esclaves. C'était pour eux un commerce sûr, et extrêmement avantageux, parce que les Romains, devenus riches depuis la prise de Carthage et celle de Corinthe, multiplièrent leurs esclaves à l'infini. L'île de Délos était le marché où se faisait ce commerce, et souvent des dix mille esclaves que l'on y amenait à la fois étaient vendus le même jour. Les rois de Chypre et d'Egypte, qui avaient toujours été en guerre avec ceux de Syrie, virent avec joie un royaume ennemi désolé par les pirates, et favorisèrent leurs accroissements: les Romains les négligèrent. L'éloignement des lieux, d'autres soins plus importants et plus pressants, les empêchèrent d'arrêter dans ses commencements une puissance qui paraissait d'abord méprisable, mais contre laquelle ils eurent besoin dans la suite de toutes les forces de leur empire.

La guerre de Mithridate, au service duquel les pirates s'attachèrent, leur donna moyen de se fortifier et de s'accroître[2]. Dès le temps du siége d'Athènes par Sylla, leurs courses commençaient à rendre la navigation difficile et périlleuse. Lucullus en fut fatigué, et se vit plus d'une fois obligé de se précautionner contre leurs embûches, lorsque, par ordre de Sylla, il travaillait à lui rassembler une flotte de tous les pays maritimes alliés ou sujets des Romains.

Alors néanmoins ils ne s'étendaient pas en-

[1] Strab. lib. 14. pag. 668, 669.

[2] Plutarch. in Pomp. — Appian. Mithridat.. — Flor. III, 6. — Oros. V, 33

core beaucoup. Ils se renfermaient dans la mer entre la Crète et Cyrène, et encore entre le Pirée et le promontoire de Malée, appelé aujourd'hui *le cap Malio*. Quoique cet espace ne soit pas fort grand, ils s'en contentaient volontiers, parce qu'ils y faisaient tant et de si riches prises, que cette mer leur paraissait être pour eux toute d'or, et c'est le nom qu'ils lui donnaient. D'ailleurs ils n'étaient pas encoro assez puissants pour oser insulter la Sicile et l'Italie; et Mithridate, avec lequel ils agissaient do concert, étant alors maître de l'Asie, ne leur aurait pas permis d'en infester les côtes. Mais, lorsque ce prince fut contraint d'abandonner ses conquêtes, ne prenant plus d'intérêt à l'Asie, qui passait dans une main étrangère, il lâcha la brido aux pirates; et la guerre civile n'ayant point permis à Sylla d'y mettre ordre, leur puissance s'augmenta prodigieusement.

Enrichis par le pillage des côtes de l'Asie, ils furent bientôt en état d'armer non plus de petites barques, mais de gros bâtiments et des trirèmes. Leur nombre s'accrut infiniment par cette multitude de gens qu'avait ruinés la guerre entre Mithridate et les Romains, et qui cherchèrent sur mer un revenu que la terre leur refusait. Alors les pirates formèrent des armées; leurs capitaines devinrent des généraux. Ce fut peu pour eux d'attaquer les navigateurs; ils firent des descentes, surprirent les villes qui n'étaient point fortifiées, emportèrent de force, ou même assiégèrent dans les formes celles qui étaient en état de défense, et par ces exploits militaires ils prétendirent même avoir ennobli leur profession. Déjà des hommes considérables et par leur richesse et par leur naissance, vaillants et pleins de cœur, prenaient parti avec eux, et, bien loin de s'en faire uno honte, s'imaginaient pouvoir y acquérir de l'honneur.

Enfin, ils s'arrangèrent en une espèce de république, dont la Cilicie était le centre, pays d'un abord difficile et dont les côtes ne présentaient que des rochers et des écueils. C'était donc pour eux une sûre retraite; et et ils en tirèrent leur nom. On les appelait tous *Ciliciens*, quoiqu'ils fussent un assemblage de presque toutes les nations de l'Orient. Comme ils s'éloignaient souvent de ce centre, ils avaient eu soin de se ménager sur les côtes qu'ils avaient coutume de parcourir des entrepôts pour décharger leur butin : ils y avaient même des arsenaux de marine, très-bien fournis de fers, de cuivres, de bois de cordages, en un mot de toutes les provisions nécessaires pour des vaisseaux. Ils construisirent aussi des tours fort exhaussées, d'où ils découvraient une grande partie de la mer, et apercevaient de loin leur proie. Enfin, ils parvinrent à mettre dans leurs intérêts de grandes et puissantes villes telles que Phasélis, Olympe et plusieurs autres, que la douceur d'un commerce dont les pirates faisaient tous les frais et couraient tous les risques, et dont elles tiraient un profit considérable, engagea à uno indigno alliance avec les ennemis du genre humain.

Muréna, que Sylla avait laissé en Asie, fit quelques légers efforts pour arrêter les progrès rapides de cette puissance, mais en vain[1]. Il fallut envoyer de Rome des forces de terre et de mer sous la conduite de P. Servilius, qui, ayant été consul l'an de Rome 673, partit au sortir de son consulat pour cette guerre. Les pirates osèrent tenir tête à une flotte romaine; et si le proconsul remporta sur eux la victoire, ce ne fut pas sans avoir perdu beaucoup de monde. Après les avoir battus sur mer, il les poursuivit dans leurs retraites : il prit et rasa plusieurs de leurs forts, et même les deux plus grandes villes qui leur fussent alliées, Phasélis et Olympe. Il pénétra aussi jusque dans les terres; força avec beaucoup de peine et de péril la ville d'Isaure, et subjugua la nation des Isauriens. Mais le fruit de toutes ces conquêtes et d'une guerre faite sur les lieux pendant trois ans se réduisit presque au surnom d'*Isauricus*, que prit le vainqueur, et à l'éclat d'un triomphe dans lequel il satisfit beaucoup le peuple par la vue d'un grand nombre de pirates faits prisonniers et chargés de chaînes. Du reste, il avait si peu coupé la racine du mal, que sur-le-champ il reparut plus terrible que jamais, et exigea de la part des Romains de nouveaux efforts qui eurent encore moins

[1] An. R. 671.

de succès que les premiers [1]. Servilius triompha probablement sous le consulat de Lucullus et de Cotta ; et cette année même, on chargea de faire la guerre aux pirates Marc-Antoine, actuellement préteur, avec la commission la plus étendue que jamais eût exercée aucun général romain, et telle à peu près qu'elle fut donnée dans la suite à Pompée pour le même objet.

Antoine eut l'intendance et le commandement sur toutes les côtes maritimes qui reconnaissaient l'empire romain: emploi brillant mais difficile, et dont il fut redevable au crédit du consul Cotta et à la faction de Céthégus, dont nous parlerons ailleurs. Il eût été à souhaiter que la recommandation et la cabale, en lui faisant donner la charge, eussent pu lui donner le mérite. Ce préteur était fils de l'orateur Marc-Antoine, et père du triumvir; mais il n'eut ni l'éloquence de son père, ni les vertus militaires de son fils. Salluste le dépeint comme le plus négligent de tous les hommes [2], dissipateur et prodigue à l'excès, incapable d'aucune attention; sinon lorsque le moment pressait.

Les pays maritimes qu'il était chargé de défendre ne se sentirent de l'autorité qui lui avait été donnée que par les rapines qu'il y exerça ; et ce commandant général, dont le pouvoir s'étendait sur toutes les mers, se borna à attaquer l'île de Crète, qui avait fourni quelques troupes au roi de Pont et une retraite aux pirates [3]. Encore conduisit-il l'entreprise avec une sécurité et une présomption qui attirèrent un affront au nom romain. Il se croyait si assuré de la victoire, qu'il portait, dit Florus, presque plus de chaînes que d'armes sur ses vaisseaux. Les Crétois qui jusqu'alors, malgré les accroissements immenses de la puissance romaine, et au milieu de tant de royaumes et d'états forcés de subir le joug, avaient toujours conservé leur liberté, firent voir à Antoine qu'ils savaient se défendre. Ils s'avancèrent en mer au devant de lui, le battirent, lui prirent plusieurs vaisseaux : et pour insulter aux vaincus, ils suspendirent leurs prisonniers aux voiles et aux cordages de leurs bâtiments, et rentrèrent ainsi en triomphe dans leurs ports.

[1] An. R. 678. — Cic. in Verr. lib. 1, d. 4. et ibi Ascon.

[2] « Perdundæ pecuniæ genitus; vacuusque curis, nisi « instantibus. » (SALLUST. *Hist.* lib. 3.)

[3] Flor. III, 7.

Antoine, aussi prompt à se décourager qu'il avait été enflé d'une confiance téméraire, fit la paix avec les Crétois, et mit par là le comble à son infamie. Au moins y fut-il sensible, et même trop. La honte et le chagrin le saisirent, et, se joignant à une mauvaise disposition dans l'habitude du corps, le suffoquèrent. Il mourut, emportant le surnom de *Créticus*, qui lui fut donné par dérision, comme un monument du mauvais succès de son expédition en Crète.

Ce fut un homme d'un caractère facile, et qui ne fut méchant que par faiblesse. S'il pilla les alliés de l'empire, c'est que sa prodigalité le réduisit au point d'être toujours aux expédients pour avoir de l'argent; c'est qu'il ne savait rien refuser à ceux qui l'environnaient [1] et qu'ayant autour de sa personne des gens avides, il se rendait le ministre et l'appui de leurs injustices. Plutarque nous a conservé un trait qui fait bien voir jusqu'à quel point il était porté à donner. Il n'était pas riche, et sa femme Julie, dame d'un très-grand mérite, qui était de la maison des Césars, mais d'une autre branche que le dictateur, avait d'autant plus d'attention à l'économie, qu'elle voyait son mari plus prodigue. Elle avait même pris de l'ascendant sur lui, et il la craignait. Un jour un de ses amis vint lui demander de l'argent, et il n'en avait point. Il s'avisa de feindre de vouloir se raser; et, s'étant fait apporter par son esclave son plat à barbe, qui était d'argent, il se lava le visage; puis, ayant renvoyé l'esclave sous quelque prétexte, il donna le plat à son ami, et lui dit de l'emporter. Cette pièce d'argenterie ne se trouvaut plus dans la maison, Julie fit grand bruit, et voulait interroger tous les esclaves. Antoine fut obligé de lui avouer le fait, et Julie de prendre patience. Marc-Antoine le triumvir ressembla parfaitement sur cet article à son père.

Il paraît que l'on doit rapporter la mort de

[1] Plut. in Ant.

notre Antoine à l'an de Rome 681[1]. Les pirates, après tant de tentatives que les Romains avaient faites inutilement pour les réprimer, en devinrent et plus fiers et plus puissants que jamais. C'est sur quoi nous entrerons dans le détail lorsqu'il sera temps de parler de la commission donnée à Pompée de leur faire la guerre. Maintenant nous allons rendre compte des exploits de Lucullus contre Mithridate.

[1] Liv. Epit. XCVII.

LIVRE XXXV.

Exploits de Lucullus contre Mithridate et contre Tigrane. Affaires de la ville jusqu'au commandement de la guerre contre Mithridate donné à Pompée. Ans de Rome 678-686.

§ I. — Disposition de Mithridate et des Romains pour la guerre. Mithridate se tient en haleine par diverses expéditions. Tigrane, de concert avec lui, envahit la Cappadoce. Mithridate se déclare ouvertement à l'occasion du testament de Nicomède, qui donnait la Bithynie aux Romains. Préparatifs de Mithridate, mieux entendus que dans les guerres précédentes. Commencements de Lucullus. Ses père et mère. Son habileté dans les arts et dans toutes les belles connaissances. Science militaire de Lucullus. Qualités du cœur. Il réprime un tribun inquiet. Il se fait donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Cotta, son collègue, est envoyé en Bithynie. Lucullus corrige la mutinerie de ses troupes. Il soulage les villes d'Asie vexées par les financiers romains. Cotta se fait battre par Mithridate. Lucullus marche au secours de son collègue. Il évite le combat, et entreprend de miner l'ennemi. Mithridate décampe et va assiéger Cyzique. Lucullus le suit. Siége de Cyzique. Famine dans l'armée de Mithridate. Fuite de ce prince. Désastre de son armée. Toute la Bithynie reconquise, hors Nicomédie, où se renferme Mithridate. Lucullus détruit en deux combats une flotte que Mithridate envoyait en Italie. Mithridate se retire dans son royaume. Il se rend maître, en passant, d'Héraclée. Lucullus le poursuit, et porte la guerre dans ses États. Il fait bloquer Amisus et Eupatorie. Murmures de ses soldats. Raisons pour lesquelles il laissait le temps à Mithridate de rassembler une nouvelle armée. Noble fierté d'un officier romain prisonnier, et générosité de Mithridate à son égard. Combat fortuit, où Mithridate a quelque avantage. Danger que court Lucullus d'être assassiné par un transfuge. Deux combats où les Romains sont vainqueurs. Consternation des troupes de Mithridate et fuite de ce prince. Il s'échappe à grand'peine et se sauve en Arménie. Forts et châteaux de Mithridate livrés à Lucullus. Prisonniers d'état mis en liberté. Mort de Roxane et de Statira, sœurs de Mithridate. Mort de Bérénice, l'une des femmes de ce prince. Mort de Monime. Lucullus revient aux siéges d'Eupatorie et d'Amisus. Prise de ces deux villes. Générosité de Lucullus par rapport à la ville et aux habitants d'Amisus. Le grammairien Tyrannion fait prisonnier et affranchi par Muréna.

Troisième guerre de Mithridate.

Mithridate[1] avait déjà fait deux fois la paix avec les Romains, mais sans renoncer jamais au dessein de leur faire la guerre. Les Romains de leur côté n'avaient pas des intentions plus pacifiques. De part et d'autre les traités de paix étaient, à proprement parler, des intervalles et des moments de repos donnés au besoin de leurs affaires, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent en occasion et en force pour recommencer.

Cependant, après la guerre de Muréna[2],

[1] « Mithridates omne tempus, non ad oblivionem « veteris belli, sed ad comparationem novi contulit. » (Cic. *pro lege Manil.* n. 9.)

[2] Appian. Mithrid.

Mithridate fit des démarches qui auraient semblé marquer un dessein de cimenter la paix et de la rendre durable. Il n'avait point de traité par écrit ni avec Sylla ni avec Muréna. Il envoya donc des ambassadeurs à Rome pour demander un décret du sénat qui autorisât ce qui avait été réglé entre lui et les généraux romains, et qui fixât d'une manière authentique les conditions de la paix. Mais Ariobarzane avait aussi envoyé des ambassadeurs pour se plaindre de ce que Mithridate ne lui avait point restitué la Cappadoce en entier, et en retenait encore la plus grande partie. Sylla, qui était alors dictateur, ayant entendu les ambassadeurs des deux rois, ordonna qu'avant tout Mithridate ferait la restitution pleine et entière de la Cappadoce, selon qu'il en était convenu. Le roi de Pont obéit et renvoya une nouvelle ambassade pour conclure enfin l'affaire des traités. Sylla était mort, et les Romains étaient si occupés de leurs troubles et de leurs divisions intestines, que les ambassadeurs de Mithridate ne purent avoir audience du sénat. Ils revinrent donc sans réponse trouver leur maître, qui ne fut pas fâché d'avoir ce prétexte pour accuser les Romains de ne vouloir point finir, et de chercher l'occasion de renouveler la guerre.

Il avait eu soin de se tenir en haleine, en faisant la guerre à divers peuples autour du Phase et du Caucase, et encore à ceux du Bosphore cimmérien, qu'il subjugua, et auxquels il donna pour roi son fils Macharès. Il se crut donc en état de profiter de l'embarras où la guerre de Lépidus, puis celle de Sertorius, jetaient la république; mais il eut soin d'abord de ne point paraître lui-même, et il fit agir Tigrane, qui, étant entré en Cappadoce, la prit tout entière comme d'un seul coup de filet, y ruina douze villes grecques, et en enleva les habitants, au nombre de trois cent mille, pour peupler sa ville favorite de Tigranocerte.

Vers ce même temps mourut Nicomède[1], roi de Bithynie, qui par son testament fit le peuple romain son héritier; nouveau sujet de querelle avec Mithridate, dont l'ambition dévorait depuis longtemps ce royaume, et qui devait trouver surtout très-mauvais que les Romains s'en emparassent. Ils le firent néanmoins; et M. Junius Silanus, ce proconsul d'Asie dont j'ai parlé à l'occasion des pirates pris par César, eut ordre de se transporter en Bithynie, et de la réduire en province romaine.

Ce fut alors que Mithridate éclata[1], et qu'ayant envoyé à Sertorius cette célèbre ambassade dont j'ai rendu compte ailleurs, il entreprit sa troisième guerre contre les Romains, avec plus de confiance encore que les précédentes, parce que ses préparatifs étaient, sinon plus grands, du moins bien mieux entendus : car dans la première guerre il avait eu plus de faste que de forces réelles; ses troupes étaient belles à l'œil; mais, hors ce vain éclat, tout en était méprisable. Le mauvais succès l'instruisit, et dans l'occasion présente il s'en tint à l'essentiel et au solide. Au lieu de cette multitude innombrable de barbares de différentes nations et de différentes langues, dont les cris confus et les fanfaronnades ne pouvaient épouvanter tout au plus que des Asiatiques; au lieu d'armes toutes brillantes d'or et de pierres précieuses, qui sont de riches dépouilles pour les vainqueurs plutôt qu'une défense pour ceux qui les portent, il mit sur pied six-vingt mille hommes de bonnes troupes, formées en légions à la romaine, et leur donna des épées semblables à celles des Romains et des boucliers fermes et épais. A ces troupes de pied il joignit seize mille hommes de cavalerie, dont les chevaux étaient forts et bien exercés plutôt qu'ornés superbement, et cent chariots armés de faux. Ajoutez un nombre prodigieux de valets, de prisonniers, de vivandiers, et autres sortes de gens nécessaires pour le service d'une si grande armée. Le tout ensemble se montait à plus de trois cent mille hommes. Il équipa aussi une flotte de quatre cents voiles dans le même goût; c'est-à-dire que ses bâtiments n'étaient plus ornés de tentes dorées, ni de chambres et de bains magnifiques pour ses femmes et ses concubines, mais remplis d'armes offensives et défensives, et montés par de braves guerriers. Il fit enfin d'abondantes provisions de vivres, et distribua en différents

[1] Liv. Epit. lib. 93.

[1] Plut. in Luc. — Appian. Memnon apud. Phot.

magasins, le long des côtes, plus de neuf millions de boisseaux de blé. Ce fut avec cet appareil qu'il attaqua la Bithynie par terre et par mer en même temps, après avoir tâché de se rendre les dieux favorables en offrant un sacrifice à Jupiter, arbitre de la guerre, selon le rit accoutumé, et en faisant jeter dans la mer, pour honorer Neptune, un attelage de chevaux blancs. Les Romains envoyèrent contre lui les deux consuls M. Cotta et L. Lucullus, chargeant l'un de défendre la Bithynie, l'autre de pousser Mithridate et de porter la guerre dans son royaume. Mais, avant que d'entrer dans le détail de ce qu'ils firent, je crois qu'il est bon de faire connaître plus particulièrement Lucullus, qui va figurer d'une façon bien éclatante.

Cet illustre Romain ne dut point aux exemples domestiques les vertus qui l'ont rendu recommandable[1]. Son père, qui avait été préteur en Sicile, fut accusé et condamné pour crime de concussion; et la première action d'éclat qui fit connaître Lucullus, et d'une façon très-honorable, ce fut, qu'étant encore très-jeune, il accusa à son tour Servilius, l'accusateur de son père. Sa mère, qui était une Métella, et sœur de Métellus Numidicus, ne répondit pas par la sagesse de sa conduite au sang dont elle sortait. Lucullus n'en est que plus louable d'avoir pu se préserver de la contagion du vice, qui s'offrait à lui de si près et avec une sorte d'autorité.

Il joignit, comme la plupart des grands personnages de son temps, la guerre et les lettres, la science militaire et l'étude des beaux-arts; et, pour commencer par ce dernier article, Cicéron relève par les expressions les plus fortes la grandeur de son génie[2], son zèle pour l'étude, l'étendue de ses connaissances; et il atteste que non-seulement dans ses premières années et lorsqu'il était à Rome, mais dans sa questure en Grèce et en Asie, et lors même qu'il fut chargé de la guerre contre Mithridate, dans un temps où les occupations militaires semblent ne pas laisser à un général un moment de respirer, il étudiait beaucoup, singulièrement la philosophie, et avait auprès de sa personne un philosophe célèbre qui se nommait Antiochus, et dans la conversation duquel il se délassait des fatigues des combats. Avec cette ardeur il avait l'avantage d'une mémoire excellente, plus encore pour les choses que pour les mots; ce qui fait que Cicéron préfère avec raison sa mémoire à celle d'Hortensius, qui était plus heureuse pour les mots que pour les choses. Ainsi Lucullus, comprenant avec facilité, et retenant tout ce qu'il avait appris une fois, se trouva avoir l'esprit fort orné, quoiqu'il ne fût pas rompu dans ces matières comme un savant de profession. Plutarque ajoute que la philosophie, qui avait fait le délassement de Lucullus dans le tumulte des affaires, devint sa consolation et sa ressource lorsque sa vieillesse, et encore plus le dégoût, l'eurent obligé de renoncer à l'administration de la république; mais de plus cet historien nous donne sur les talents littéraires de Lucullus un détail qui mérite de n'être pas omis.

Il ne lui attribue pas seulement une éloquence propre aux actions publiques; il le loue encore comme capable de parler et d'écrire également bien dans les deux langues, la grecque et la latine. Sylla, qui s'y connaissait, faisait une si grande estime du mérite de Lucullus en ce genre, qu'il lui adressa ses mémoires comme des matériaux qui en passant par ses mains recevraient une meilleure forme qu'il n'aurait pu leur donner lui-même. Lucullus avait aussi composé en grec l'histoire de la guerre des Marses; et cet ouvrage était le fruit d'une gageure, dont il serait à souhaiter que notre noblesse nous fournit bien des exemples. Étant encore jeune, en plaisantant avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, il s'engagea à écrire cette histoire, soit en vers, soit en prose grecque ou latine, selon que le sort en déciderait. De pareils jeux ne ruinent pas la fortune, et décorent la réputation.

Quant à ce qui appartient à la science militaire, Cicéron assure qu'on n'attendait pas beaucoup de Lucullus sur ce point avant son consulat: il prétend même que les occasions

[1] Plutarch.

[2] « Magnum ingenium L. Luculli, magnumque optimarum artium studium, tum omnis liberalis et digna « homine nobili ab eo percepta doctrina. » (Cic. *Acad.* lib. 1, n. 1.)

de l'acquérir lui avaient manqué. Enfin il ne craint point d'avancer que Lucullus[1], ayant employé tout le temps du trajet de Rome en Asie à lire les histoires, et à s'instruire en interrogeant les gens du métier, il arriva en Asie général tout formé, quoiqu'il fût parti de Rome avec très-peu d'expérience dans la guerre. Mais que l'on me pardonne si je mets ici quelque restriction aux expressions trop fortes de Cicéron. Qui croira qu'un homme puisse, uniquement par la lecture et par la conversation, devenir général, et un général digne de l'admiration de Mithridate, qui déclarait que dans tout ce qu'il avait jamais lu il n'avait point trouvé de guerrier comparable à Lucullus? Dans le fait, il est constant que Lucullus, après avoir servi dans la guerre des alliés avec beaucoup de distinction, fit son apprentissage du commandement sous un grand maître, lorsqu'il fut questeur de Sylla[2]. Encore revêtu de cet emploi, il commanda même en chef la flotte qu'il avait eu charge de rassembler, et il livra plusieurs combats, dont il sortit toujours victorieux. On peut dire néanmoins que Lucullus n'avait pas eu assez d'occasions de se signaler par les armes, pour que l'on attendît de lui d'aussi grandes choses qu'il en a faites, si par le talent naturel, joint à l'étude, il n'eût suppléé à ce qui pouvait encore lui manquer du côté de l'expérience.

Le portrait de Lucullus serait imparfait, si nous ne parlions point des qualités de son cœur: il l'avait très-noble et très-généreux, et, par une conséquence nécessaire, tout à fait, porté à la douceur. L'amitié constante et parfaite qui régna toujours, comme je l'ai dit ailleurs, entre son frère et lui, fait l'éloge de l'un et de l'autre. Sa fidélité pour Sylla et pour le parti de l'aristocratie prouve un caractère solide et élevé. Et pour ce qui regarde l'argent, il effaça la tache paternelle par une intégrité au-dessus de tout soupçon: il est vrai qu'il s'enrichit beaucoup à la guerre; mais ce fut aux dépens des ennemis de la république. Les alliés n'eurent jamais qu'à se louer de son gouvernement. L'Asie, et pendant sa questure, et ensuite lorsqu'il y eut le suprême commandement en qualité de proconsul, le vit si éloigné d'exercer aucune rapine, qu'il vengeait même avec sévérité les injustices de l'avide financier; et il gouverna de même l'Afrique après sa préture avec beaucoup de justice. Avant tout cela, il avait déjà fait preuve de désintéressement, lorsque, chargé par Sylla de lui former une flotte, il alla en Égypte demander des vaisseaux à Ptolémée Lathurus. Ce prince le reçut avec une extrême magnificence, et lui assigna pour sa dépense le quadruple de ce qu'on avait coutume de donner aux ministres étrangers. Lucullus n'accepta que le simple nécessaire: il refusa les présents que le roi lui offrait, et dont la valeur était de quatre-vingts talents[1]. Enfin, lorsqu'il partait, Ptolémée lui ayant présenté une émeraude montée en or, il voulait se dispenser de la recevoir; et il ne se rendit que parce que ce prince lui fit observer que c'était son portrait qui était gravé sur cette pierre: de sorte que Lucullus, qui n'avait point obtenu le secours qu'il demandait, craignit de paraître mécontent, et d'être en conséquence traité comme ennemi.

Voilà ce que nous savons de plus important touchant Lucullus jusqu'à son consulat.

L. LICINIUS LUCULLUS.
M. AURÉLIUS COTTA[2].

Lucullus ne fit rien de considérable dans la ville, si ce n'est qu'il réprima le tribun L. Quintius, qui avait entrepris de relever le tribunat de l'humiliation à laquelle Sylla l'avait réduit. Le consul s'éleva contre lui publiquement: il lui fit même en particulier des remontrances; et enfin il engagea ce tribun séditieux à se calmer, et à laisser jouir la république de quelque tranquillité.

[1] « Incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit... usus disciplinam. Itaque quum totum iter et navigationem consumpsisset, partim in percunctando à peritis, partim in rebus gestis legendis, in Asiam factus imperator venit, quum esset Romà profectus rei militaris rudis. » (Cic. *Acad.* lib. 4, n. 2.)

[2] Plutarch.

[1] Deux cent quarante mille livres. — 80 talents d'Alexandrie valent près de 800 000 fr. E. B.

[2] An. R. 678; av. J. C. 74.

Tout étant ainsi paisible au dedans, il n'eut à penser qu'à se faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Les départements des consuls étaient déjà déterminés; et la Gaule cisalpine lui était échue, province où il n'avait nulle gloire à acquérir. Dans ces circonstances la nouvelle vint à Rome que le gouvernement de Cilicie était vacant par la mort de L. Octavius, qui y avait succédé à Servilius Isauricus. C'était une belle occasion pour Lucullus: car, comme la Cappadoce est voisine de la Cilicie, s'il obtenait ce département, la guerre contre Mithridate en devenait une suite naturelle. Mais il avait un grand obstacle à vaincre.

Un certain Céthégus, qui n'est guère connu d'ailleurs dans l'histoire, si ce n'est qu'il paraît être le même que ce déserteur du parti de Marius[1] dont il a été parlé plus haut, s'était rendu tout-puissant dans Rome en flattant la multitude et en étudiant tout ce qui pouvait lui plaire. Lucullus n'avait point du tout ménagé cet homme, qu'il méprisait et haïssait également, comme factieux, insolent, et dérangé dans ses mœurs. Il fallut pourtant qu'il eût recours à son crédit dans le dessein qu'il avait d'obtenir la Cilicie : et pour ajouter bassesse sur bassesse, il força son généreux courage à aller faire sa cour à la maîtresse de Céthégus; tant l'ambition avilit et dégrade les âmes même les plus hautes et les plus vertueuses! Cette femme, qui se nommait Précia, dominait alors absolument dans la ville, parce que rien ne s'y faisait que par Céthégus, et l'on n'avait accès auprès de Céthégus que par Précia. Lucullus lui fit des présents; et c'était déjà par soi-même quelque chose de bien flatteur pour une femme vaine et arrogante, de voir un consul, et un homme tel que Lucullus, dépendre d'elle et implorer sa protection. Elle se fit donc un plaisir et un honneur de le servir. La province de Cilicie fut donnée par le peuple à Lucullus; et, comme il l'avait prévu, il fut chargé en conséquence de la guerre contre Mithridate. Son collègue néanmoins voulut partager avec lui cet emploi, et se fit envoyer par le sénat avec une flotte pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

Lucullus n'emmena d'Italie qu'une seule légion. Il en trouva quatre en Asie; ce qui lui fit une armée de trente mille hommes de pied, et de seize cents chevaux. Ce nombre de troupes n'était pas considérable. Mais de plus, entre les quatre légions qui étaient sur les lieux avant lui, il y en eut deux qui lui donnèrent bien de la peine. C'étaient celles de Fimbria, qui autrefois avaient tué Flaccus, leur général; qui ensuite avaient trahi Fimbria lui-même : toutes composées de braves soldats, sachant la guerre et endurcis aux fatigues, mais indociles, séditieux et accoutumés, non à obéir à leurs commandants, mais à en être flattés. Lucullus leur fit sentir pour la première fois ce que c'était d'avoir un général : il les réduisit au devoir, et sut les rendre souples et obéissantes. Nous verrons néanmoins dans la suite que ces mêmes troupes lui arrachèrent par leur mutinerie le fruit de ses victoires.

Un autre soin qui l'occupa encore beaucoup dans les commencements, ce fut d'empêcher les révoltes des villes de l'Asie. Cette province, condamnée par Sylla à payer des sommes excessives, tourmentée par les publicains et les usuriers, trouvait le joug romain insupportable; et à l'arrivée de Mithridate, tous les esprits s'étaient tournés de nouveau vers lui, comme vers un libérateur. Lucullus commença, autant que le lui permirent les besoins de la guerre qui l'appelaient ailleurs, à remédier au mal. Il modéra les injustices des gens d'affaires, en attendant qu'il pût chasser entièrement ces harpies, comme les appelle Plutarque; ce qu'il fit quelque temps après. Il s'attira l'amour des peuples par sa douceur et par son équité : l'Asie demeura tranquille, et lui laissa la liberté de marcher sans crainte au secours de son collègue.

Cotta était dans un très-grand danger, où il s'était jeté par son imprudence. Etant venu en Bithynie, et se trouvant vis-à-vis de Mithridate, qui avait aussi fait entrer son armée dans ce royaume[1], il voulut avoir seul la gloire

[1] Liv. xxxiii.

[1] Appian. Memnon — Plutarch.

de vaincre l'ennemi. Il crut que les occupations qui retenaient Lucullus dans la province d'Asie étaient une circonstance favorable dont il devait profiter pour s'assurer le triomphe. Mais, aussi lâche dans l'exécution que téméraire dans se projet, il se fit battre auprès de Chalcédoine par mer et par terre en un même jour, et perdit dans ces deux malheureuses actions quatre mille Romains et plus de soixante vaisseaux. Obligé donc de se renfermer dans les murs de Chalcédoine, il n'avait plus de ressource qu'en celui à qui il avait voulu enlever l'honneur de la victoire.

Bien des gens dissuadaient Lucullus de marcher de ce côté-là, et voulaient l'engager à tourner vers le Pont, qu'il trouverait, disaient-ils dégarni et sans défense. Mais Mithridate y avait laissé des troupes sous la conduite de Diophante, en cas d'insulte. Ce ne fut pourtant pas ce motif qui détermina Lucullus. Sachant que ses soldats murmuraient beaucoup, et trouvaient tout à fait indigne que Cotta non-seulement se fût perdu luimême par sa témérité, mais qu'il les privât de l'avantage de vaincre sans coup férir. Lucullus les assembla, et leur déclara *qu'il aimerait mieux sauver du péril un seul citoyen romain que de conquérir tous les états de Mithridate.* Parole bien digne d'une grande âme, et qui exprime le vrai goût de la solide gloire ! Archélaüs, qui avait passé, comme je l'ai dit, dans le parti des Romains du temps de la guerre de Muréna, insista dans le particulier auprès de Lucllus, l'assurant que, dès qu'i' paraîtrait dans le Pont, tout plierait devant lui. Mais le consul lui répondit « qu'il « ne prétendait pas être plus timide que les « chasseurs, ni laisser la bête pour courir à la « tanière demeurée vide. » Il s'avança donc vers la Bithynie ; cette marche eut son effet. Mithridate laissa Chalcédoine et Cotta, et vint à la rencontre de Lucullus, qu'il joignit auprès d'Otryes, ville de Phrygie.

Le Romain, considérant la multitude des ennemis, crut devoir éviter le combat et traîner la guerre en longueur. Cependant M. Marius, que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate avec la qualité de proconsul, s'étant avancé près du camp de Lucullus pour engager une action, il ne voulut pas refuser le défi. Mais, lorsqu'ils étaient près d'en venir aux mains, un phénomène surprenant les arrêta. Tout d'un coup le ciel parut s'ouvrir ; et il en tomba entre les deux armées une grosse masse de feu, semblable pour la figure à un tonneau, et pour la couleur à de l'argent qui serait enflammé. Ce phénomène, qui fut pris pour un prodige, effraya les deux armées, et elles se séparèrent comme de concert.

Du reste Lucullus suivit constamment son système, persuadé qu'il n'y avait ni magasins ni richesses qui pussent suffire à nourrir pendant longtemps près de trois cent mille hommes qu'avait Mithridate, en présence d'une armée ennemie. Pour agir plus sûrement, il se fit amener un prisonnier, et lui demanda combien il avait de camarades avec qui il fit chambrée, et combien il avait laissé de blé dans sa tente. Il en interrogea pareillement un second, puis un troisième ; et, comparant ensemble leurs réponses, il reconnut que dans trois ou quatre jours les vivres manqueraient à Mithridate. Il se fortifia donc de plus en plus dans la résolution qu'il avait prise de gagner du temps ; et il eut soin de faire amener de toutes parts des provisions dans son camp, afin de pouvoir attendre tranquillement dans l'abondance le moment où la disette obligerait l'ennemi de se retirer.

Ce moment ne tarda pas ; et bientôt Mithridate, forcé de décamper, se rabattit sur Cyzique, ville importante, et qui était une des clefs de l'Asie. Il comptait l'emporter aisément, parce que les Cyzicéniens avaient reçu un échec considérable dans la bataille navale de Chalcédoine, où ils avaient perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Le roi de Pont déroba habilement sa marche à Lucullus, étant parti pendant une nuit obscure et pluvieuse. Il arriva devant Cyzique sans obstacle : et tout ce que put faire le Romain, ce fut de venir se camper à peu de distance, sur une hauteur qui le mettait et à l'abri d'insulte de la part de l'ennemi, et en même temps à portée de lui couper les vivres.

La ville de Cyzique[1], comparable aux plus belles et aux plus importantes de l'Asie, était

[1] Strab. lib. 12, pag. 575.

située dans une île de la Propontide d'environ vingt lieues de tour. Cette île est si voisine de la terre ferme de l'Asie, qu'elle y était jointe par deux ponts. Les Cyzicéniens, colonie de Milet, étaient un peuple courageux et industrieux. Strabon les compare, pour la vigilance, pour l'activité, pour le bon gouvernement, à ceux de Rhodes, de Marseille et de Carthage. Leur ville n'était pas seulement ornée de beaux édifices : ils avaient eu soin de la fortifier; et une police sage était attentive à la tenir toujours pourvue de tout ce qui est nécessaire pour une bonne défense. Deux arsenaux remplis, l'un d'armes, et l'autre de machines de guerre, de grands magasins où l'on gardait en tout temps d'amples provisions de blé, mettaient Cyzique en état de faire une longue résistance, quelque ennemi qui vînt l'attaquer. Ce n'était donc pas une petite entreprise pour Mithridate que d'assiéger cette ville; et la double circonstance de l'approche de l'hiver et de la présence d'une armée ennemie en augmentait encore étrangement la difficulté. Mais le roi de Pont, se fiant sur la grandeur de ses forces de terre et de mer, crut que rien ne pourrait lui résister. Il forma par terre dix camps autour de la ville, et par mer il fit environner de sa flotte les deux issues du détroit qui séparait l'île du continent.

Lucullus ne s'effraya point de ces immenses préparatifs[1]; et, se fondant sur l'impossibilité de faire subsister une si grande armée, il se regarda comme sûr de vaincre sans tirer l'épée, et il osa même le promettre à ses soldats. Les Cyzicéniens le secondèrent au mieux par le courage avec lequel ils soutinrent le siége. Une seule chose les alarmait : c'est qu'ils n'avaient point de nouvelles du général romain. Ils voyaient son camp, qui était, comme je l'ai dit, placé sur une hauteur. Mais les ennemis leur faisaient croire que c'étaient des troupes d'Arméniens et de Mèdes que Tigrane avait envoyés au secours de Mithridate. Lucullus ne laissa pas longtemps les Cyzicéniens dans cette inquiétude, et il leur fit porter de ses nouvelles par un soldat adroit et courageux, qui se servit pour passer le bras de mer d'une invention singulière. Il fit une espèce de petit radeau, composé d'une planche légère, et de deux outres pleins de vent qui la soutenaient. Ces deux outres étaient assujettis par deux régles, qui allaient de l'un à l'autre, et les empêchaient de se rapprocher. Le courrier, assis sur ce radeau, et le gouvernant avec ses pieds, avait de loin plutôt l'air d'un monstre de la mer que d'un homme. Sa figure trompa en effet les vaisseaux ennemis, dont il eut grand soin de ne pas trop s'approcher, et il fit ainsi heureusement un trajet de deux lieues.

Sa présence et les lettres même de Lucullus ne rassurérent pas entièrement les assiégés. Ils craignaient qu'on n'eût voulu les consoler par un mensonge. Dans le moment arriva un jeune enfant qui avait été fait prisonnier par les troupes de Mithridate, et qui ensuite s'était sauvé. Ils lui demandèrent où était Lucullus. D'abord l'enfant se mit à rire, croyant qu'ils se moquaient. Mais lorsqu'il vit qu'ils parlaient sérieusement, il leur montra du doigt le camp des Romains. Les Cyzicéniens alors, sûrs d'un secours voisin, redoublèrent de courage, et bientôt Lucullus fit même passer quelques troupes dans la ville pour les renforcer.

Cependant Mithridate battait vigoureusement la place. Il était servi par un fameux ingénieur, Nicomède, Thessalien, qui lui avait fait des machines de toute espèce et en très-grand nombre, tortues, béliers, tours de différentes grandeurs, et une en particulier appelée *hélépole*[1], haute de cent coudées, et de laquelle s'élevait encore une autre tour, qui lançait des pierres, des feux et des nuées de traits. Du côté de la mer, deux galères à cinq rangs de rames, unies ensemble, soutenaient une tour, de laquelle partait un pont volant, prêt à être jeté sur la muraille, lorsque l'on en serait à peu de distance.

Mais, avant que de faire jouer ces batteries, le roi de Pont voulut essayer une voie plus courte. Dans la bataille de Chalcédoine il avait fait un grand nombre de Cyzicéniens

[1] Plutarch. — Appian.

[1] C'est un mot grec, qui, selon la force de l'étymologie, signifie *machine pour prendre des villes.*

prisonniers. Il les fit approcher des murailles, vers lesquelles ils tendaient les bras, priant leurs concitoyens d'avoir pitié d'eux. Cette tentative fut sans fruit ; et Pisistrate, magistrat de la ville, leur déclara que tout ce qu'il pouvait faire pour eux, c'était de les plaindre et de les exhorter à prendre leur sort en patience.

Alors Mithridate, voyant qu'il n'y avait que la force qui pût réduire ces courages obstinés, ordonna que l'on commençât l'attaque du côté de la mer. La machine fit son effet : le pont fut jeté sur la muraille, et quatre hommes sortirent fièrement de la tour, l'épée à la main. Les assiégés furent d'abord effrayés de voir tout d'un coup l'ennemi sur leurs murs : mais, les quatre premiers n'ayant point été assez promptement soutenus, les Cyzicéniens reprirent cœur, repoussèrent les assaillants, et, lançant sur les vaisseaux des feux et de la poix fondue, ils les forcèrent de se retirer.

Ils n'étaient pas encore remis d'une si chaude alarme, lorsque les machines destinées à l'attaque de terre commencèrent leur jeu. Il n'est point d'effort que ne fissent les assiégés, ni de moyens qu'ils ne tentassent pour y résister. Ils jetaient de grosses pierres pour briser le toit des tortues qui couvraient les béliers, puis ils tâchaient avec des lacs et des nœuds coulants de saisir le bélier même, et de l'élever en l'air, ou bien ils y opposaient des sacs de laine à l'endroit du coup pour le rompre. Pour ce qui est des pots à feu, ils faisaient en sorte de les éteindre avec de l'eau et du vinaigre, et ils étendaient des pièces d'étoffes et des toiles pour amortir les traits qu'on leur lançait. Avec tous ces efforts, ils ne purent empêcher que sur le soir une partie de leurs murailles ne fût brûlée et ne tombât, ouvrant une brèche considérable. Heureusement pour eux le feu était si violent, que les ennemis n'osèrent s'y jeter. Ainsi, les Cyzicéniens eurent le temps pendant la nuit de reconstruire un nouveau mur.

Le succès de cette première journée, quoique dans le total favorable aux assiégés, avait néanmoins de quoi leur faire craindre extrêmement ces furieuses machines, qui avaient déjà entamé leurs murailles. Un événement imprévu les en délivra. On était dans l'hiver; il survint tout d'un coup un ouragan d'une si horrible violence, que d'abord toutes les machines commencèrent à craqueter, et enfin furent brisées et renversées, jusqu'à la grande hélépole, qui avait coûté tant de frais et tant de travaux. On a dit que cette tempête avait été annoncée aux Cyzicéniens par un songe qu'eut Aristagoras, l'un des premiers magistrats de la ville. Cet homme, dit-on, rapporta qu'il avait vu pendant la nuit Proserpine, protectrice de Cyzique, qui lui déclarait *qu'aux trompettes de Pont elle allait opposer le joueur de flûte de Libye*. Ce joueur de flûte était le vent du midi, qui excita l'orage. Nous aurions plus d'obligation aux anciens historiens si, au lieu de nous entretenir de songes, qui peuvent aisément avoir été forgés après coup, ils nous eussent donné plus de détails sur les événements du siége. Ils ont même négligé de nous apprendre combien il dura. Nous savons néanmoins par Appien et par Strabon que Mithridate, après que ses machines eurent été fracassées, fit creuser des mines, qui furent éventées par les assiégés, et qu'il s'y donna même quelques combats sous terre, dans l'un desquels le roi, qui était entré dans la mine, pensa être fait prisonnier.

Rien ne réussissait à Mithridate, et les Cyzicéniens avaient tout lieu de bien espérer. Leur confiance s'augmentait de plus en plus par la persuasion où ils étaient que les dieux se déclaraient pour eux. Outre le songe d'Aristagoras, voici encore un événement de même genre, que je donne tel que je le trouve dans mes auteurs. J'ai dit que Proserpine était la divinité tutélaire de Cyzique. Le jour de sa fête approchait, où on devait lui immoler une génisse noire; et comme les bestiaux avaient coutume de paître dans la terre ferme, la victime destinée à la déesse y était actuellement, et manquait aux Cyzicéniens. Pour y suppléer, ils en firent une représentation avec de la farine. Mais, au jour préfix, la génisse noire se détache du troupeau, traverse seule le détroit à la nage, et vient se présenter elle-même pour être sacrifiée. Ce fut le sujet d'une très-grande joie parmi les assiégés, qui ne doutèrent plus de la protection des dieux.

Un avantage plus réel pour eux était la disette que souffrait l'armée de Mithridate. Ce

prince l'ignora pendant un temps, trompé par ceux qui l'approchaient. Mais enfin le mal devint si pressant, qu'il fallut de nécessité l'en avertir. Alors tombèrent ces fières bravades qui lui faisaient traiter d'insolence la résistance des Cyzicéniens; il fut effrayé, voyant qu'il avait affaire à un général qui ne cherchait point l'éclat et le brillant dans sa façon de faire la guerre, mais qui allait au solide en lui coupant les vivres et l'attaquant par la famine.

Il ne voulut pas néanmoins encore abandonner son entreprise; et il se contenta de chercher quelque soulagement à la disette, en envoyant en Bithynie presque toute sa cavalerie, les bêtes de charge, et la partie de son infanterie qui avait le plus souffert, et était le moins en état de faire le service. Il choisit, pour faire partir ce détachement, le moment de l'absence de Lucullus, qui était allé attaquer un fort dans le voisinage. Mais le Romain, ayant été promptement averti de ce qui se passait, revint dès la nuit même dans son camp, et au point du jour, ayant pris dix cohortes avec toute sa cavalerie, malgré la neige et les frimas il se mit à la poursuite de ce corps d'ennemis. Il les atteignit auprès du fleuve Rhyndacus, les tailla en pièces, et les dissipa tellement, que les femmes d'une ville voisine en sortirent pour enlever les bagages et dépouiller les morts. Il en resta beaucoup sur la place; quatre mille furent faits prisonniers, avec six mille chevaux, et une multitude innombrable de bêtes de somme. Lucullus ramena le tout dans son camp, passant comme en triomphe à la vue des assiégeants.

La famine augmentait toujours parmi eux; et, pour comble de malheur, la mer, qui jusqu'alors leur avait fourni quelques provisions, devenait impraticable à cause des mauvais temps. Ainsi plusieurs mouraient de faim; quelques-uns se nourrissaient de chair humaine; et les autres, qui avaient horreur de cette barbarie, réduits à manger des herbes, tombaient de faiblesse : enfin la multitude des morts qu'on laissait sans sépulture amena la peste dans le camp. Mithridate s'acharnait cependant encore à continuer le siége, et attendait le succès des batteries qu'il avait dressées sur une montagne qui dominait la ville. Mais les Cyzicéniens, qui savaient le mauvais état de ses troupes, ayant fait une sortie vigoureuse, eurent bon marché de gens à demi morts de maladie et de misère, détruisirent les ouvrages, et brûlèrent ce qui restait de machines. Ainsi ce fut une nécessité pour le roi de Pont de prendre enfin le parti de la fuite.

Elle était bien difficile en présence d'une armée victorieuse. Mithridate, pour donner le change à Lucullus et l'occuper ailleurs, fit préparer une escadre qui devait aller vers la mer Egée sous le commandement de l'amiral Aristonicus. Ce même amiral portait avec lui dix mille pièces d'or, pour tâcher de corrompre les légions de Fimbria, que Mithridate espérait depuis longtemps attirer à son parti. En effet, elles étaient mutines et séditieuses, comme je l'ai dit, et, de plus, attachées originairement à la faction de Marius. Comme le roi avait auprès de lui des Romains de cette même faction, c'est-à-dire ceux qui lui avaient été envoyés par Sertorius, son espérance n'était pas sans quelque fondement. Mais on s'expose toujours à être dupe quand on se fie à des perfides. Les soldats de Fimbria feignirent de prêter l'oreille aux propositions d'Aristonicus, et, l'ayant attiré dans un lieu où ils étaient les maîtres, ils le prirent avec son or, et tuèrent ceux qui l'accompagnaient.

Cependant Mithridate prenait ses derniers arrangements pour partir de devant Cyzique. Il chargea deux de ses généraux de conduire à Lampsaque ses troupes de terre, au nombre encore d'environ trente mille hommes. Pour lui, il résolut d'aller par mer à Parium. L'embarquement se fit avec tout le tumulte et tout le désordre d'une fuite précipitée. Mais le trajet, qui était fort court, fut tranquille et heureux. Ceux qui étaient restés sur terre n'eurent pas le même sort. Premièrement les malades demeurés dans le camp furent égorgés par les Cyzicéniens, qui sortirent en armes dès qu'ils eurent appris la fuite de Mithridate. Lucullus, de son côté, poursuivit ceux qui se retiraient à Lampsaque, et, les ayant atteints auprès du Granique [1], d'autres disent l'Esèpe, il les tailla

[1] Le Granique est célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta sur ses bords. L'Esèpe est une rivière voisine.

en pièces, en tua près de vingt mille, et en fit plusieurs prisonniers. Les débris de cette déplorable armée s'enfermèrent dans Lampsaque; mais ils n'auraient pu échapper à Lucullus, qui vint se poster devant la ville, si Mithridate n'eût envoyé des vaisseaux pour les emmener avec tous les habitants. De là Lucullus revint à Cyzique jouir des applaudissements d'une si belle victoire. Il fut reçu au milieu des acclamations des Cyzicéniens, qui éternisèrent même leur reconnaissance en instituant en son honneur des fêtes qu'ils appelèrent de son nom *Lucullea*. On prétend que Mithridate ne perdit guère moins de trois cent mille hommes dans cette malheureuse entreprise, tant soldats que gens nécessaires à la suite d'une armée.

Ce grand événement tomba sous le consulat de M. Lucullus et de C. Cassius. Le siége paraît avoir commencé sur la fin de l'année où L. Lucullus était consul; et il fut levé dans les commencements de l'année suivante.

M. TERENTIUS VARRO LUCULLUS [1].
C. CASSIUS VARUS.

Lucullus, sans perdre de temps, se mit en devoir de profiter de sa victoire, et de chasser entièrement Mithridate de la Bithynie. Mais il avait besoin d'une flotte contre un ennemi qui était maître de la mer. Pour en équiper une [2], le sénat lui offrait trois mille talents [3]. Il les refusa généreusement, et répondit que, sans être à charge au trésor public, il trouverait des ressources suffisantes dans le zèle et la fidélité des alliés de l'empire. En effet, il rassembla des villes d'Asie un grand nombre de vaisseaux, et se vit ainsi en état de pousser Mithridate par mer et par terre en même temps. Ses lieutenants généraux, Voconius Barba, et Valérius Triarius, prirent les principales villes de Bithynie, Apamée, Prusa [4], Prusias [5], Nicée; et Mithridate, après un naufrage, qui lui avait fait perdre un grand nombre de vaisseaux près de Parium, fut obligé de se renfermer dans Nicomédie, où Cotta, qui voulait réparer l'affront qu'il avait reçu auprès de Chalcédoine, et ensuite Triarius, vinrent l'assiéger.

Ce prince craignait peu leurs efforts; et, bien loin d'être découragé par tant de mauvais succès et de se tenir sur la défensive, il faisait partir actuellement une flotte pour aller exciter ou entretenir la révolte dans l'Italie, qui était en ce même temps-ci désolée par Spartacus. Il avait donné le commandement de cette flotte à deux de ses généraux, et à M. Marius, que Sertorius lui avait envoyé avec le titre de proconsul. Lucullus, sans doute pour s'opposer à l'exécution de ce dessein, était resté sur les côtes de l'Hellespont. Lorsqu'il était dans la Troade, ayant passé la nuit dans un temple de Vénus, il crut voir en songe cette déesse qui lui disait : *Pourquoi dors-tu, lion magnanime? Voilà de timides faons près de toi?* Lucullus avait peut-être appris de Sylla à ajouter foi aux songes. Lorsqu'il rendait compte de celui-ci à ses amis, il reçut avis que l'on avait vu passer treize vaisseaux qui faisaient route vers l'île de Lemnos. Sur-le-champ il part, les joint près de Ténédos, les prend, tue leur commandant Isidore, et de là fait voile vers Lemnos, où était la grande flotte.

Il trouva les ennemis à la rade, et si près de terre, qu'il ne pouvait ni les tourner, ni les attaquer de front avec avantage, parce que ses vaisseaux, obéissant aux mouvements de la mer, étaient vacillants, et ne portaient que de faibles coups à ceux de Mithridate, qui étaient appuyés d'une manière stable contre le rivage, et de plus défendus par de braves gens. Enfin Lucullus, ayant remarqué un endroit de l'île d'un abord aisé, y débarqua une partie de ses soldats, qui vinrent prendre les ennemis par derrière. Ceux-ci, se voyant en même temps attaqués par mer et par terre, ne firent point une longue résistance. S'ils s'éloignaient de la terre, ils se heurtaient souvent les uns les autres, ou rencontraient les éperons des vaisseaux de Lucullus : s'ils demeuraient en place, ils étaient en prise aux Romains débarqués. Tout périt; trente-deux vaisseaux de guerre avec plusieurs bâtiments

[1] An R. 679; av. J. C. 75.
[2] Plutarch. — Appian.
[3] Neuf millions. = Environ 17 millions de fr. E. B.
[4] Bourse.
[5] Anciennement *Cius*.

de charge furent pris ou coulés à fond. Les trois généraux furent faits prisonniers. Lucullus ne fit aucun quartier à Marius, qu'il regardait comme traître à la patrie. Il le fit mourir dans les tourments. Craignant même qu'il n'évitât le supplice en mourant les armes à la main, il avait pris la précaution de recommander à ses soldats, avant le combat, de ne tuer aucun des ennemis qui manquât d'un œil; car ce Marius était dans ce cas.

Cette victoire fut regardée comme importante pour la tranquillité de l'Italie [1]; et Cicéron loue en plus d'un endroit Lucullus de l'avoir préservée, par son courage et par sa bonne fortune, de l'invasion des amis et partisans de Sertorius.

L'évacuation entière de la Bithynie par Mithridate fut aussi une suite de cette même victoire; car ce prince, qui était dans Nicomédie [2], ayant appris que Lucullus venait à lui en toute diligence, ne jugea pas à propos de l'attendre, et se mit en mer pour regagner son royaume. Il ne l'aurait pu faire, si les ordres de Lucullus eussent été exécutés. Ce général avait chargé Voconius Barba de fermer le port de Nicomédie avec l'escadre qu'il commandait, pendant que Cotta et Triarius bloquaient la ville du côté de la mer. Mais Voconius, par une superstition tout à fait déplacée, était allé en Samothrace se faire initier aux mystères des grands dieux. Mithridate partit donc sans obstacle : mais lorsqu'il approchait d'Héraclée [3], il fut assailli d'une si furieuse tempête, qu'un grand nombre de ses vaisseaux furent dispersés et écartés, d'autres coulèrent bas; et pendant plusieurs jours toute la côte fut couverte des débris de ce naufrage, qui acheva de ruiner ses forces maritimes. Lui-même montait un vaisseau trop grand pour approcher sûrement des côtes pendant que la mer était agitée, et qui de plus commençait à faire eau de toutes parts. Il fut donc réduit à passer dans un brigantin de pirate, et trop heureux de se sauver ainsi à Héraclée.

Cette ville n'était pas même à lui. C'était une petite république grecque [1], qui, mécontente des exactions des Romains, et craignant de l'autre côté leur puissance, demeurait comme flottante et incertaine entre les deux partis. Ce ne fut donc qu'à l'aide d'une intelligence avec l'un des principaux citoyens que Mithridate y entra; et lorsqu'il y fut une fois, il détermina aisément les Héracléotes à se déclarer en sa faveur; après quoi il passa outre, et mit dans la ville, sous prétexte de la défendre contre les Romains, une garnison de quatre mille hommes, et Connacorix pour la commander. Il poursuivit ensuite sa route, et alla à Sinope, puis à Amisus.

Lucullus avait reconquis toute la Bithynie, et plusieurs lui conseillaient de se reposer au moins quelque temps sur ses lauriers. Il ne les écouta pas; et, ayant conféré avec Cotta, il lui laissa le soin de mettre le siége devant Héraclée [2], donna à Triarius le commandement de sa flotte; et pour lui, il résolut de poursuivre Mithridate par terre, et de porter la guerre dans ses états.

Ce prince ne s'oublia pas dans un si pressant danger. Il envoya et des ambassadeurs et des lettres pour demander du secours aux rois des Scythes, à Tigrane, au roi des Parthes. Mais, outre que toutes ces ressources étaient bien éloignées, la plupart lui manquèrent. Celui qui était chargé d'aller en Scythie, trahit son maître, et passa avec l'or et les présents dont il était porteur dans le camp de Lucullus. Le roi des Parthes ne voulut point prendre part à une querelle qui lui paraissait étrangère. Tigrane seul, sollicité par la fille de Mithridate, qui était l'une de ses femmes, fit des promesses, mais ne se hâta pas beaucoup de les effectuer. Ainsi le roi de Pont, réduit à mettre toutes ses espérances en soi-même, entreprit de traverser la marche de Lucullus, envoyant des troupes légères qui le harcelaient et lui enlevaient ses convois. Il paraît même qu'il avait fait faire le dégât dans le pays par où les Romains devaient passer. Car Lucullus, pour avoir des vivres, fut obligé de faire marcher avec son armée trente mille Gallo-Grecs, qui portaient chacun sur leurs

[1] Cic. pro leg. Manil. n. 21. pro Mur. n. 33.
[2] Plutarch. — Appian.
[3] Aujourd'hui *Eragri* ou *Penderaghi*.

[1] Memnon.
[2] Plutarch. — Appian. Memnon

épaules un médimne[1] de blé. Mais cette disette dura peu. Bientôt l'armée romaine se trouva dans un pays riche, et qui, depuis longtemps n'ayant point éprouvé les maux de la guerre, mit ses vainqueurs dans une telle abondance, qu'un bœuf se vendait une dragme[2], un esclave quatre dragmes, et que le reste du butin était compté pour rien, parce qu'on n'avait point occasion de s'en défaire, tous étant dans l'opulence.

Lucullus, ne trouvant aucune résistance dans les campagnes, mit le siége devant deux villes voisines, Amisus et Eupatorie. Amisus était une des villes royales de Mithridate, qui y avait un palais. Eupatorie avait été fondée par lui, et portait même son nom; car le premier des surnoms de Mithridate était Eupator. Le général romain ne s'attacha pas néanmoins à presser ces villes; et, se contentant de les bloquer, il avança toujours dans le pays, et vint jusqu'à Thémiscyre auprès du Thermodon, ce fleuve que les Amazones ont rendu si célèbre.

Ses soldats, avides de pillage, étaient fort mécontents de sa façon de faire la guerre. Plusieurs places s'étaient rendues à lui, et il les avait reçues à composition : aucune n'avait été prise de force. Le siége même d'Amisus allait mollement; et il était clair que Lucullus voulait épargner cette grande et belle ville. *Où nous mène-t-il?* disaient les mutins; *dans les déserts pour donner la chasse à Mithridate, pendant que, s'il attaquait vivement Amisus, il pourrait nous enrichir par le pillage d'une ville royale.* Lucullus méprisa ces murmures, dont il ne prévoyait pas alors les suites. Il se croyait plus obligé de se disculper envers ceux qui pensaient qu'il ne serrait pas d'assez près Mithridate, et que, s'amusant dans un pays où il n'y avait rien d'important à faire, il donnait à ce prince le temps de se fortifier de nouveau, et de rassembler des troupes.

« C'est précisément ce que je demande, « leur disait-il, que Mithridate, se voyant « encore une fois à la tête d'une nombreuse « armée, croie pouvoir nous attendre et ne « s'enfuie pas à notre approche. Ne voyez-« vous pas qu'il a derrière lui des déserts « immenses, et le mont Caucase, dont les « gorges et les profondeurs pourraient cacher « et mettre à l'abri de notre poursuite mille « rois qui auraient dessein d'éviter le combat? « Autre ressource pour Mithridate: il est main-« tenant à Cabire; de là il n'y a que quelques « journées de chemin pour arriver en Armé-« nie, dont le roi Tigrane est son gendre. Ce « roi, le plus puissant de l'Asie, dont l'em-« pire s'étend depuis les frontières des Par-« thes jusqu'à la Palestine, ne cherche qu'une « occasion de nous faire la guerre. Et quel « plus spécieux prétexte pouvons-nous lui « fournir que celui de défendre un prince « allié qui implorera sa protection? Qui peut « douter que Mithridate, si nous le poussons « à bout, n'aille se jeter entre les bras de « Tigrane? Est-ce à nous à lui montrer la res-« source dont il doit s'aider pour nous résister? « Au lieu qu'en lui donnant le temps de trou-« ver chez lui des forces qui raniment sa con-« fiance, nous n'aurons affaire qu'à des Cap-« padociens, que nous avons déjà battus en « toute occasion, et non pas à des Arméniens « et à des Mèdes, que nous ne connaissons « pas. »

Par toutes ces raisons, Lucullus laissa passer le reste de la campagne sans faire d'entreprise considérable; et réellement Mithridate profita de ce temps de relâche pour rassembler pendant l'hiver quarante mille hommes de pied et quatre mille chevaux, avec lesquels au commencement du printemps il passa le Lycus[1], et marcha à la rencontre des Romains, qui de leur côté s'étaient avancés pour venir le chercher.

L. GELLIUS POPLICOLA[2].
CN. CORNELIUS LENTULUS CLODIANUS.

Les deux armées furent assez longtemps en présence[3]; et elles semblaient se craindre

[1] Le médimne valait près de cinq de nos boisseaux. = Près de 520 litres. E. B.

[2] Dix sous de notre monnaie. = 96 centimes.

[1] Aujourd'hui le *Tocansou*, en rivière de *Tocat*.

[2] An. R. 680; av. J. C. 72.

[3] Plutarch. — Appian. — Memnon.

réciproquement, car il n'y eut point d'action générale. Il se donna seulement quelques combats, et d'abord un de cavalerie, où Mithridate eut tout l'avantage. Parmi les prisonniers, on lui amena un officier romain qui se nommait Pomponius, et qui était blessé dangereusement. Le roi lui demanda si, en lui sauvant la vie, il pourrait compter l'avoir pour ami. *Oui*, répondit le prisonnier, *si vous faites la paix avec les Romains. Sinon, je n'ai pas même à délibérer*. Ceux qui étaient présents, irrités de cette fière réponse, poussaient Mithridate à le faire mourir. Mais ce prince eut la générosité de rejeter ce lâche conseil, et dit qu'il ne fallait pas maltraiter une vertu malheureuse.

L'événement de ce combat fit comprendre à Lucullus que les ennemis lui étaient supérieurs pour la cavalerie, et que par conséquent il devait éviter la plaine. Instruit par ceux qui connaissaient le pays, il transporta son camp sur une hauteur d'où il était à portée d'attaquer, et ne pouvait être forcé de combattre malgré lui. Le hasard engagea pourtant encore une action sans ordre des chefs. Comme quelques officiers de Mithridate poursuivaient un cerf, des Romains qui se trouvèrent sur le chemin les coupèrent. De là on en vint aux mains. Les pelotons, qui étaient d'abord peu considérables, se grossirent par les renforts que chacun recevait, et les Cappadociens avaient la supériorité. Les Romains, qui du camp voyaient fuir leurs camarades, étaient fort indignés, et demandaient à Lucullus le signal de la bataille; mais il voulut leur faire comprendre ce que peut la présence d'un général habile et respecté. Il leur donna ordre de se tenir en repos; et pour lui, descendant dans la plaine avec peu de monde, il cria aux premiers fuyards qu'il rencontra de s'arrêter et de retourner au combat. Ils obéirent; et leur exemple ayant encouragé les autres, il repoussa sans peine les ennemis dans leur camp. Lucullus, sévère observateur de la discipline, imposa à ceux qui avaient fui une peine militaire usitée chez les Romains, et les condamna à creuser en tuniques, et sans armes ni ceintures, un fossé de douze pieds.

Dans ce même temps sa bonne fortune le préserva d'un péril que toute sa prudence n'aurait pu ni prévoir ni éviter. Il avait reçu dans son camp un transfuge d'importance, qui se nommait Olthacus, prince des Dardaniens, nation voisine des Palus-Méotides. Ce transfuge était un traître, qui avait promis à Mithridate de le défaire de Lucullus; d'ailleurs homme brave, intelligent, actif, insinuant: de sorte que le général romain, qui reconnut bientôt en lui ces qualités, l'admettait souvent à sa table, et même au conseil. Lorsque le Dardanien crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait, il commanda à ses gens de lui tenir son cheval prêt hors du camp: et sur l'heure de midi, pendant que la chaleur, qui était très-grande, invitait tout le monde, soldats et officiers, à prendre quelque repos, il va à la tente de Lucullus, comptant entrer sans obstacle par droit de familiarité. C'en était fait, si le sommeil, qui a causé la perte de tant de généraux, n'eût sauvé Lucullus. Comme il avait beaucoup fatigué les jours précédents, et passé les nuits sans dormir, il reposait alors; et son valet de chambre refusa de laisser entrer Olthacus. Celui-ci insista, disant qu'il était nécessaire qu'il parlât au général pour affaire pressée. Mais l'esclave lui répondit qu'il n'y avait rien de plus nécessaire que la santé de son maître, et sans vouloir l'écouter, il le poussa dehors par les épaules. Olthacus craignit d'être soupçonné; et ne croyant pas qu'il fût sûr pour lui de rester plus longtemps dans le camp de celui qu'il avait voulu assassiner, il se retira promptement auprès de Mithridate, qui n'eut ainsi que la honte d'avoir donné son consentement à une trahison criminelle et contraire à toutes les lois de la guerre.

Cependant les deux armées commençaient à se ressentir de la disette. Le pays qu'elles occupaient était mangé: les Romains ne tiraient leurs vivres que du royaume d'Ariobarzane, et ils étaient obligés de faire de gros détachements pour accompagner et assurer leurs convois. Mithridate comprit que, s'il pouvait enlever ces convois, il rendrait le change à Lucullus, et le réduirait dans un état pareil à celui où il s'était vu lui-même devant Cyzique. Il envoyait donc des troupes sur les chemins par où devaient arriver les

vivres de l'armée romaine. Il y eut à ce sujet deux grands combats, dans lesquels les Romains furent vainqueurs. Le second surtout fut important et décisif. Les Cappadociens étaient au nombre de six mille : quatre mille hommes de pied et deux mille chevaux. Les généraux qui les commandaient eurent l'imprudence d'attaquer les Romains dans un défilé, où leur cavalerie, qui faisait leur principale force, ne pouvait être d'aucun usage. Fabius Adrianus, qui était à la tête des Romains, sut profiter parfaitement de l'avantage des lieux. La défaite des gens de Mithridate fut entière; et à peine s'en sauva-t-il assez pour aller porter à leur maître la nouvelle de ce désastre. Le roi de Pont, effrayé, voulut au moins empêcher que le bruit ne s'en répandit dans son armée. Mais le vainqueur passa fièrement devant son camp, faisant filer un grand nombre de charrettes chargées de provisions et de dépouilles.

Cette vue jeta la consternation parmi les troupes de Mithridate; et le roi lui-même, qui voyait que son camp manquait de vivres, et qu'il ne lui était pas possible de compter sur le service de soldats ainsi découragés, prit un parti, excusable peut-être par la nécessité, mais peu digne de la hauteur qu'il avait affectée jusqu'alors. Il résolut de se dérober par la fuite, et d'abandonner son armée. Il fit même confidence de cette résolution aux principaux de son conseil, qui sur-le-champ songèrent à sauver leurs équipages en les faisant partir diligemment. Les soldats, qui virent les préparatifs de cette fuite désespérée, voulurent retenir les équipages. De là naquit une querelle. La multitude irritée pille les chariots et tue ceux à qui ils appartenaient. Dorylaüs, l'un des premiers généraux de Mithridate, fut tué uniquement à cause de l'habit de pourpre qu'il portait. Un certain Hermæus, sacrificateur, fut foulé aux pieds des hommes et des chevaux. A ce tumulte le roi sort de sa tente, et veut apaiser les troupes. Mais personne ne lui prête l'oreille; et forcé de se sauver par la fuite, n'ayant auprès de lui ni officiers, ni esclaves, il fut lui-même renversé par terre, et il aurait couru risque de périr, si un de ses eunuques, qui l'aperçut dans ce triste état ne lui eût donné son cheval pour l'aider à se mettre promptement en sûreté.

Il était temps, car Lucullus, instruit de ce qui se passait, avait envoyé sa cavalerie à la poursuite des fuyards, pendant que lui-même avec les légions il entrait dans le camp, et y faisait main-basse sur tous ceux que le désir d'emporter au moins ce qu'ils avaient de plus précieux y avait encore retenus. Un corps de cavaliers gallo-grecs poursuivait Mithridate de si près, qu'il était impossible qu'il leur échappât. Heureusement pour lui, ou plutôt par un effet de son adresse, un mulet chargé d'or se trouva à la rencontre de ces cavaliers. Attirés par l'avidité d'une si riche proie, ils en oublièrent une bien plus importante : pendant qu'ils pillaient l'or, Mithridate se sauva, et arriva d'abord à Comanes, d'où il passa auprès de Tigrane en Arménie. C'est cette fuite de Mithridate que Cicéron compare à celle de Médée [1], qui, poursuivie par son père, répandit sur toute la route les membres déchirés de son frère Absyrte. Autant que ces déplorables restes d'un fils tendrement aimé avaient apporté de retardement à son malheureux père, autant les richesses éparses à dessein sur tout le chemin par Mithridate en causèrent aux Romains.

Ce fut bien là le plus grand, mais non pas le seul tort que l'avidité et l'insolence des troupes romaines firent à leur général. Le secrétaire d'état de Mithridate avait été pris, et Lucullus avait ordonné qu'on le gardât soigneusement. Mais ceux qui le menaient, s'étant aperçu qu'il avait sur lui cinq cents pièces d'or, le tuèrent et le volèrent.

En entrant dans le camp des ennemis, Lu-

[1] « Ex suo regno sic Mithridates profugit, ut ex eodem Ponto Medea illa quondam profugisse dicitur : « quam prædicant in fuga fratris sui membra in iis locis « quà se parens persequeretur dissipavisse, ut eorum « collectio dispersa mœrorque patrius celeritatem persequendi retardaret. Sic Mithridates, fugiens, maximam « vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum « omnium quas et a majoribus acceperat, et ipse bello « superiore ex totâ Asiâ direptas in suum regnum congesserat, in Ponto omnem reliquit. Hæc dum nostri « colligunt omnia diligentiùs, res ipse e manibus effugit. « Ita illum in persequendi studio mœror, hos lætitia retardavit. » (Cic. *pro lege Manil.* n. 22.)

cullus donna ordre de tuer tout, et de ne point piller. Son bnt était sans doute, selon l'ancienne discipline, de faire apporter tout le butin en un monceau, et d'en faire une distribution égale entre toutes les troupes. Mais ce n'était plus le temps où les soldats romains gardaient fidèlement un riche butin par esprit d'équité pour leurs camarades, et de soumission pour leurs généraux. La vue des vases d'or et d'argent, des tapis de pourpre, et de tant d'autres riches dépouilles, fit oublier aisément les défenses de Lucullus, et tout fut pillé.

Du reste, la victoire fut complète et soumit aux Romains tout le Pont. Lucullus prit la ville de Cabire, où Mithridate avait passé l'hiver précédent; et de tontes parts ceux qui commandaient dans les châteaux et les forts s'empressaient d'en apporter les clefs au vainqueur. Le Romain trouva dans ces châteaux de grands trésors; il y trouva aussi des prisons affreuses, où étaient enfermés, depuis plusieurs années, bien des Grecs, bien des princes de la famille royale, qui passaient la plupart pour morts, et à qui l'arrivée et les bontés de Lucullus procurèrent, non pas la liberté, mais comme une nouvelle vie, et une espèce de résurrection. Nysa, sœur de Mithridate, et veuve de Nicomède[1], devint aussi prisonnière de Lucullus en cette occasion : ce qui fut un grand bonheur pour elle; car les sœurs et les femmes de Mithridate, qui paraissaient fort loin du danger, et qui étaient gardées près de Pharnacie[2], périrent misérablement, pour n'être point tombées sous la puissance de leur généreux ennemi.

Le roi de Pont s'était retiré, comme je l'ai dit, à la cour de Tigrane : et ne trouvant point cet allié fort empressé à le secourir, il se crut perdu sans ressource, et envoya l'eunuque Bacchide à Pharnacie porter aux princesses qui y étaient enfermées l'ordre de mourir; précaution cruelle et bien digne des mœurs sanguinaires de Mithridate. Il avait en ce lieu deux sœurs, Roxane et Statire, âgées d'environ quarante ans, et qui n'avaient point été mariées. Elles reçurent la mort avec des dispositions bien différentes. Roxane accabla d'imprécations un frère barbare qui lui arrachait la vie après la lui avoir fait tristement passer dans une prison. L'autre, au contraire, montra un courage héroïque, et se loua beaucoup des dernières bontés du roi, qui, ne pouvant les sauver, leur épargnait au moins la honte de la captivité, et peut-être les traitement les plus indignes de leur rangs.

Deux des femmes du roi périrent dans ce même château. L'une était Bérénice, qui avait auprès d'elle sa mère, alors fort âgée. Cette mère désolée ne voulut point survivre à sa fille, et la pria de partager avec elle la coupe de poison. La chose se fit ainsi, et il y en eut assez pour faire mourir promptement une femme vieille et infirme. Mais la dose ne se trouva plus assez forte pour Bérénice, qui était jeune; et comme elle souffrait beaucoup et ne paraissait pas devoir mourir assez tôt, Bacchide, qui avait hâte, l'étouffa.

Reste la fameuse Monime, dont nous avons parlé ci-dessus. Depuis longtemps elle était plongée dans une noire tristesse, pleurant une beauté funeste, qui lui avait donné un maître au lieu d'un époux, et une prison où elle était gardée par des barbares, au lieu d'une maison et d'un établissement tranquille et heureux. Elle regrettait sans cesse la Grèce, dont elle se voyait éloignée, n'ayant reçu que des biens chimériques, et qui n'ont pas plus de réalité qu'un songe, en échange des biens les plus doux, la liberté et la vue de sa patrie. Lors donc que Bacchide lui eut signifié l'ordre du roi, qui lui permettait néanmoins comme aux autres de choisir le genre de mort qu'elle voudrait, elle arracha le diadème qui lui ceignait le front; et se l'étant mis autour du cou, elle se suspendit pour s'étrangler. Mais le poids de son corps ayant rompu aisément le diadème, elle le jeta, crachant dessus, et disant : *Misérable bandeau, ne pouvais-tu au moins me rendre un déplorable service?* En même

[1] Plutarque ne donne point cette qualité à la sœur de Mithridate dont il parle ici. Mais la veuve de Nicomède est nommée *Nysa* dans la lettre de Mithridate au roi des Parthes, parmi les fragments de Salluste. C'est ce qui donne lieu de conjecturer que Nysa sœur de Mithridate, et la veuve de Nicomède, ne sont qu'une seule et même princesse.

[2] C'est la même ville que Cérasonte, ou une ville voisine.

temps elle présenta la gorge au fer de l'eunuque.

Toutes ces cruautés affligèrent extrêmement Lucullus, qui avait toute la douceur d'une belle âme. Mais il n'était pas en son pouvoir d'y apporter ni obstacle ni remède. Il suivit Mithridate à la trace, jusqu'à ce qu'il eut appris que ce prince était entré sur les terres de Tigrane. Alors il revint sur ses pas; et, après avoir réduit la petite Arménie et quelques nations voisines de la Colchide, il se rabattit sur les villes d'Amisus et d'Eupatorie, qui résistaient encore, n'ayant été que bloquées pendant l'absence du général.

CN. AUFIDIUS ORESTES[1].
L. CORNELIUS LENTULUS SURA.

Eupatorie ne tint pas longtemps contre Lucullus; il la prit par escalade, et la rasa.

Amisus avait un gouverneur qui donna plus de peine aux Romains (il se nommait Callimaque), bon machiniste et habile ingénieur, sachant parfaitement employer tous les moyens connus alors pour la défense des places. Il se laissa néanmoins surprendre par une ruse assez simple et assez usitée. Lucullus l'avait accoutumé à voir pendant plusieurs jours consécutifs livrer l'attaque à peu près à la même heure : au bout d'un certain temps les assiégeants se retiraient, et la garnison prenait du repos. Ce fut ce moment de repos que le général romain choisit pour donner tout d'un coup un assaut furieux à la place. Callimaque, qui ne s'y attendait pas, n'avait pas eu soin de se tenir sur ses gardes; et la muraille fut forcée. Le mal n'était peut-être pas sans ressource, si le gouverneur eût rassemblé promptement son monde, et qu'il eût fait ferme avec courage : mais il ne pensa qu'à s'enfuir promptement par mer; et en partant il mit le feu à la ville, soit pour empêcher les Romains de s'enrichir par le pillage, soit pour assurer sa retraite.

Ce fut une vraie douleur pour Lucullus lorsqu'il vit la flamme s'élever en l'air. En effet, Amisus était une ville non-seulement très-belle, mais grecque d'origine, colonie d'Athènes[1]; et par ces raisons le vainqueur n'épargna rien pour la sauver. Il voulut exiger de ses soldats qu'ils éteignissent le feu, et qu'ils ne pillassent point; mais comme il les vit prêts à se mutiner, et frappant de leurs lances contre leurs boucliers en même temps qu'ils jetaient des cris d'indignation, il leur permit le pillage, dans la pensée qu'au moins le désir du butin les engagerait à arrêter l'incendie. Il se trompa. La plupart, au contraire, prenant en main des flambeaux et visitant curieusement tous les endroits où ils s'imaginaient que l'on pouvait avoir caché des choses de prix, mirent eux-mêmes le feu à un grand nombre d'édifices. Heureusement pour cette ville infortunée il survint une grosse pluie qui en sauva les restes. Lucullus fut inconsolable de cet événement; et lorsqu'il entra le lendemain pour prendre possession de sa conquête, il dit à ses amis les larmes aux yeux « qu'il avait toujours admiré le « bonheur de Sylla, mais que surtout en ce « jour il le trouvait tout à fait heureux d'avoir « pu sauver Athènes comme il le désirait. » *Au lieu que moi*, ajouta-t-il, *qui voulais être son imitateur, je me trouve réduit à la gloire de Mummius, qui a pris Corinthe, mais qui l'a détruite.*

Ce vainqueur si plein d'humanité fit tout ce qui dépendait de lui pour réparer au moins le désastre qu'il n'avait pu prévenir. Il donna ses ordres pour rebâtir ce qui avait été brûlé. Il recueillit avec bonté tous ceux des habitants qui avaient pu échapper au fer et aux flammes : il invita les autres Grecs à venir repeupler la ville; et, pour les y attirer, il en augmenta le territoire d'un espace de quinze mille pas. Il prit un soin particulier des Athéniens qui s'y étaient réfugiés du temps de la tyrannie d'Aristion : car, comme Amisus était une colonie athénienne, elle avait paru à plusieurs une retraite favorable; et ils étaient venus s'y établir en assez grand nombre, ne s'attendant pas que les mêmes maux qu'ils auraient eus à souffrir dans leur patrie les poursuivraient jusque dans l'asile qu'ils allaient chercher si loin. Lucullus leur donna à

[1] An R. 681; av. J. C. 71.

[1] Fondée, à ce qu'on croit, du temps de Périclès.

chacun des habits honnêtes et deux cents dragmes [1], et les renvoya ainsi à Athènes.

Parmi les prisonniers qui tombèrent entre les mains des Romains se trouva le célèbre grammairien Tyrannion, qui se fit dans la suite une grande réputation dans Rome. Muréna, le plus distingué des lieutenants de Lucullus, et qui avait commandé le siége d'Amisus en son absence, demanda ce prisonnier à son général, qui lui accorda sa requête, comptant qu'il en userait bien avec un homme de ce mérite, et qu'il aurait pour lui les égards dus aux gens de lettres. Mais Muréna, pour acquérir sur lui les droits de patron, l'affranchit : ce qui était une injure, et non pas un bienfait, puisque, pour l'affranchir, il commençait par le faire esclave et qu'ainsi il ne lui donnait pas la liberté, mais le privait de celle dont il avait toujours joui. Plutarque blâme fort cette action, et observe qu'elle n'est pas la seule où Muréna ait paru demeurer fort au-dessous de la noblesse des sentiments qu'on admirait dans son général ; ce qui doit nous avertir de rabattre quelque chose des grands éloges que donne Cicéron à ce même Muréna dans le plaidoyer qu'il a fait pour lui. Il ne se contente pas de dire « que « ce lieutenant de Lucullus a livré des com- « bats [2], mis en fuite des corps de troupes « considérables, et pris des villes ; mais, « qu'ayant parcouru l'Asie, pays si riche et « si voluptueux, il n'y a laissé aucune trace « ni d'avidité, ni de mauvaise conduite ; qu'il « a fait de grandes choses sans son général, « et que son général n'en a fait aucune sans « lui. » Ces louanges pourraient bien avoir été plutôt dictées par l'intérêt de la cause que par l'exacte vérité.

Lucullus, après avoir donné ses soins au rétablissement d'Amisus, revint passer l'hiver en Asie, envoyant en même temps Appius Claudius son beau-frère vers Tigrane, pour lui demander qu'il livrât Mithridate aux Romains.

[1] Cent francs. = 192 dragmes. E. B.

[2] « Signa contulit, manum conseruit, copias magnas « hostium fudit, urbes partim vi, partim obsidione ce- « pit. Asiam istam refertam et eamdem delicatam sic « obiit, ut in eâ neque avaritiæ, neque luxuriæ vestigium « reliquerit : maximo in bello sic est versatus, ut hic « multas res et magnas sine imperatore gesserit, nul- « lam sine hoc imperator. » (Cic. *pro Mur.* n. 20.)

§ II. — Vexations horribles exercées en Asie par les financiers et les usuriers romains. Sages ordonnances de Lucullus pour soulager l'Asie. Plaintes des financiers. Joie des peuples de l'Asie. Grande puissance de Tigrane. Son faste. Il donne audience a Appius, envoyé par Lucullus pour redemander Mithridate. Entrevue et réconciliation de Mithridate et de Tigrane. Héraclée prise et ravagée par Cotta. Ce proconsul, de retour a Rome, est privé de la dignité de sénateur. Prise de Sinope par Lucullus. Songe de Lucullus. Le Pont entièrement subjugué. Lucullus y passe l'hiver. Il se prépare a marcher contre Tigrane. Plusieurs blament cette entreprise comme téméraire. Lucullus passe l'Euphrate et le Tigre. Sot et incroyable orgueil de Tigrane. Un de ses généraux défait et tué. Tigrane abandonne Tigranocerte. Lucullus, pour le forcer a combattre, va mettre le siége devant cette ville. Tigrane, d'abord un peu humilié, reprend courage, et vient chercher Lucullus. Lucullus vient a sa rencontre. Plaisanteries des Arméniens sur le petit nombre des troupes romaines. Bataille. Fuite de Tigrane. Carnage incroyable de son armée. Observation importante sur la conduite de Lucullus. Mithridate rejoint Tigrane. Prise et destruction de Tigranocerte. Lucullus gagne le coeur des barbares vaincus. Tigrane envoie des ambassadeurs au roi des Parthes. Lettre de Mithridate a ce même prince. Lucullus veut attaquer les Parthes ; mais il en est empêché par la désobéissance de ses soldats. Tigrane et Mithridate lèvent une nouvelle armée. Lucullus passe le mont Taurus pour aller a eux. Voulant les forcer a une bataille, il se prépare a assiéger Artaxate. La bataille se donne, et Lucullus remporte la victoire. La mutinerie de ses soldats l'empêche d'achever la conquête de l'Arménie. Il assiége et prend Nisibe. Epoque des mauvais succès de Lucullus. Sa hauteur avait aliéné les esprits de ses soldats. Origine du mécontentement des troupes. Les soldats se trouvent appuyés par un décret du peuple, qui donne le congé a une partie des troupes de Lucullus, et lui nomme des successeurs. La révolte des soldats est portée a l'excès par les discours séditieux de P. Clodius. Mithridate et Tigrane se relèvent. Sanglante défaite de Triarius. Opiniatreté invincible des soldats de Lucullus. Ils se portent a une insolence incroyable, et l'abandonnent. Réflexion de Plutarque. Les victoires de Lu-

CULLUS ONT OCCASIONNÉ LE MALHEUR DE CRASSUS. POMPÉE EST NOMMÉ POUR SUCCÉDER A LUCULLUS. MAUVAIS PROCÉDÉS DE POMPÉE A L'ÉGARD DE LUCULLUS. ENTREVUE DES DEUX GÉNÉRAUX. LEUR CONVERSATION COMMENCE PAR DES POLITESSES ET FINIT PAR DES REPROCHES. DISCOURS QU'ILS TENAIENT L'UN DE L'AUTRE. LUCULLUS RETOURNE EN ITALIE.

M. LICINIUS CRASSUS [1].
CN. POMPEIUS MAGNUS.

L'Asie était dans un état d'oppression et de calamité qui avait grand besoin de la sagesse et des bontés de Lucullus. L'amende de vingt mille talents [2] à laquelle Sylla l'avait condamnée avait donné lieu à une infinité de vexations de la part des financiers et usuriers romains, toutes plus horribles les unes que les au res [3]. Les villes étaient obligées de vendre les ornements de leurs temples, les tableaux et les statues sacrées qui décoraient les édifices publics. Les pères vendaient leurs fils et leurs filles. Eux-mêmes, après toutes ces misères, n'avaient à attendre pour fin que l'esclavage : mais, avant que d'en venir là, il leur fallait souffrir des traitements encore plus rigoureux, les estrapades, les chevalets, les tortures de différentes espèces : on les forçait de demeurer au grand soleil dans les plus fortes chaleurs, ou, au contraire pendant les froids on les tenait enfoncés dans la boue, ou sur la glace ; en sorte que la servitude où ils tombaient enfin leur paraissait une délivrance et un état de paix.

Lucullus s'appliqua efficacement à remédier à tant de maux et à soulager les peuples. Pour cela il fit plusieurs ordonnances, qui toutes respiraient la sagesse et la douceur. Premièrement il défendit d'exiger les intérêts au-delà de douze pour cent, ce qui était, selon l'usage des Romains, le denier légitime de l'argent prêté. En second lieu, il abolit totalement les dettes dont les intérêts avaient excédé le principal. Enfin le règlement le plus utile et le plus important fut qu'il statua que le quart du revenu du débiteur serait abandonné au créancier jusqu'à fin de paiement; déclarant en outre que quiconque joindrait les intérêts au principal pour exiger la rente des deux réunis ensemble, perdrait sa créance en entier. Par ces tempéraments, en moins de quatre ans les dettes se trouvèrent payées, et les biens revinrent francs et quittes à leurs premiers possesseurs. Les usuriers ne laissèrent pas de retirer le double de la somme principale : mais ils l'avaient portée jusqu'au sextuple, et prétendaient qu'il leur était dû six vingt mille talents, c'est-à-dire, selon notre façon de compter, trois cent soixante millions de livres tournois.

Aussi s'élevèrent-ils avec fureur contre Lucullus, et non-seulement en Asie, où ils ne pouvaient lui faire aucun mal, mais à Rome, où ils suscitèrent contre lui des orateurs mercenaires; et comme ceux qui ont l'argent à commandement ne manquent jamais de crédit et d'amis, nous verrons dans la suite qu'ils lui nuisirent beaucoup : tant les actions les plus justes et les plus louables sont souvent sujettes à être mal récompensées ! Lucullus méprisa ces clameurs, et se livra à la douce joie d'être comblé de bénédictions par les peuples qu'il avait tirés de la misère. La renommée de sa justice se répandit aussi dans les provinces voisines, qui toutes portaient envie au bonheur de celles qui avaient un tel commandant.

Aux sages règlements par lesquels il établissait le bon ordre et la tranquillité dans l'Asie, Lucullus joignit même les divertissements publics et les spectacles; et pour célébrer sa victoire il donna des jeux à Ephèse, où il fit combattre des athlètes et des gladiateurs. Ces jeux attirèrent un concours infini de peuples, qui chantaient avec des transports de joie les louanges de leur libérateur. Ils célébrèrent aussi de leur côté avec grande pompe, dans toutes leurs villes, des fêtes qu'ils instituèrent en son honneur, comme avaient déjà fait les Cyzicéniens, sous le nom de *Lucullea;* et l'affection sincère d'où partaient ces honneurs et ces respects avait quelque chose de plus doux pour Lucullus que les honneurs mêmes.

Cependant Ap. Claudius arriva de la cour de Tigrane, vers lequel il avait été envoyé,

[1] An. R. 682; av. J. C. 70.
[2] Soixante millions. = 115 millions de fr. E. B.
[3] Plut.

comme je l'ai dit, pour redemander Mithridate[1]. Tigrane était alors le plus puissant roi de l'Asie, et c'était lui-même qui était l'artisan de sa fortune et de sa grandeur. Avant et après lui jamais l'Arménie n'a été dans une situation si brillante. Son père, qui se nommait comme lui, ne régnait que dans une partie de l'Arménie. Lui-même il passa sa jeunesse comme otage chez les Parthes, et ne fut relâché par eux qu'en leur cédant une partie considérable du royaume de ses ancêtres. Mais, dès qu'il se vit sur le trône, il songea à s'agrandir. Il subjugua plusieurs petits princes ses voisins; ce qui lui fit prendre le titre fastueux de *roi des rois*. Ayant augmenté ses forces par ces conquêtes, il reprit sur les Parthes le pays qu'il avait été obligé de leur céder: il entra même sur leurs terres, et y fit de grands ravages. Jamais aucun ennemi n'avait autant affaibli leur puissance. Il soumit la Mésopotamie, qu'il remplit de Grecs transplantés de Cilicie et de Cappadoce. Il tira les Arabes Scénites de leurs déserts, et, les ayant établis dans des demeures fixes, il s'en servit pour le commerce des différentes parties de ses vastes états. Enfin l'éclat de son nom était si grand, que les Syriens, fatigués des divisions cruelles qui renaissaient sans cesse entre les princes de la maison des Séleucides, se jetèrent entre ses bras: et ce fut dans la ville d'Antioche, capitale du royaume de Syrie, qu'il donna audience à Ap. Claudius.

Ce cours de prospérités, qui n'avait été interrompu par aucune disgrâce, avait enivré Tigrane d'un fol orgueil, qui rendait sa domination insupportable aux Grecs[2]. Rien n'égalait le faste et la hauteur de sa personne et de sa maison. Il avait parmi ses officiers plusieurs rois par lesquels il se faisait servir; et en particulier quatre qui, lorsqu'il était à cheval, l'accompagnaient à pied, vêtus de simples tuniques; et s'il donnait audience assis sur son trône, ils se tenaient debout autour de lui, ayant les mains croisées, pour témoigner par cette attitude qu'ils étaient d'humbles esclaves prêts à souffrir tout ce qu'il plairait à leur maître impérieux d'ordonner.

[1] Plut. in Luc. — Strab. lib 11, pag. 532.
[2] Plutarch.

Cet appareil théâtral n'imposa point à Appius: et lorsqu'il fut admis à l'audience de Tigrane, il lui dit nettement et en quatre paroles « qu'il venait pour emmener Mithri« date, comme un ennemi vaincu, destiné à « orner le triomphe de Lucullus; ou, en cas « de refus, pour lui déclarer la guerre à lui« même. » A ce compliment si court et si fier, Tigrane fit ce qu'il put pour affecter un air serein et tranquille. Mais son visage le trahit: et il fut aisé d'apercevoir que, n'ayant jamais entendu une parole de liberté depuis vingt-cinq ans qu'il régnait, ou plutôt qu'il exerçait une insolente tyrannie sur tant de peuples, il avait été déconcerté par la hardiesse de ce jeune Romain. Il se posséda néanmoins, et répondit « qu'il ne lui convenait point d'aban« donner son beau-père; et que, si les Ro« mains jugeaient à propos de l'attaquer lui« même, il saurait se défendre. » Il donna à l'ambassadeur une lettre pour Lucullus, qui contenait cette réponse; et se tenant offensé de ce que le général romain ne lui avait point donné le titre de *roi des rois*, mais simplement celui de *roi*, il ne mit sur la suscription de sa lettre que le nom seul de Lucullus, sans ajouter la qualité de général. Du reste, il ne laissa pas d'envoyer, selon l'usage, des présents à Appius, qui les refusa: et comme Tigrane insista, et lui en envoya de plus considérables, le Romain ne voulant point paraître de mauvaise humeur, ni agir déjà avec le roi sur le pied d'ennemi, reçut une coupe, renvoya tout le reste, et se rendit en diligence auprès de Lucullus.

Cette ambassade fit un bon effet pour Mithridate. Jusque-là Tigrane s'était montré bien froid sur les intérêts de son beau-père; et si autrefois il l'avait servi en entrant dans la Cappadoce, son but n'était que de travailler à son propre agrandissement. En dernier lieu, il ne lui avait point envoyé de secours contre Lucullus; et depuis un temps considérable que Mithridate était retiré dans ses états, Tigrane l'avait négligé au point de ne le pas même voir, et de le laisser dans des lieux écartés, où on le gardait plutôt en prisonnier qu'on ne le traitait en roi. Alors l'Arménien changea de conduite à son égard, l'invita à venir à sa cour, et eut de fréquentes conférences avec lui.

Les deux rois commencèrent par s'expliquer à cœur ouvert sur les soupçons qu'ils avaient conçus l'un contre l'autre : et il en coûta cher à quelques-uns de leurs amis et conseillers, sur lesquels ils rejetèrent la faute de leur mésintelligence. Du nombre de ceux qui périrent à ce sujet fut Métrodore de Scepsis, homme qui à beaucoup de connaissances joignait le talent de la parole, et qui avait été admis si avant dans l'amitié et la confidence de Mithridate, que ce prince l'appelait son père. Métrodore avait réellement oublié dans une occasion importante et délicate ce qu'il devait à son maître. Car, ayant été envoyé par Mithridate vers Tigrane pour lui demander du secours, et le roi d'Arménie lui ayant dit, *Mais vous, Métrodore, que me conseillez-vous?* il lui avait répondu : *Comme ambassadeur, je vous y exhorte; comme votre ami, je ne vous le conseille pas.* Tigrane, dans l'entretien dont nous parlons, rendit ce mot à Mithridate, qui, étant déjà depuis quelque temps indisposé contre Métrodore, le fit mourir sur-le-champ. Tigrane n'avait pas cru que la chose dût aller si loin, et il fut fâché de la mort de celui dont il avait trahi le secret. Il lui fit des obsèques magnifiques; réparation tardive et frivole pour la vie qu'il lui avait fait perdre par son indiscrétion.

Lucullus n'eut pas plus tôt reçu par Appius la réponse de Tigrane, qu'il se disposa à porter la guerre dans les états de ce prince. Il partit de l'Asie, alla rejoindre son armée dans le Pont, et trouva en arrivant que Cotta avait enfin pris Héraclée après un siége de deux ans [1]. Encore ce proconsul n'avait-il pas eu la principale part au succès. Il avait mandé Triarius avec sa flotte pour assiéger la place par mer, pendant que lui il l'attaquerait du côté de la terre. Triarius vainquit dans un combat naval les Héracléotes, qui étaient sortis en mer au-devant de lui. Cet avantage ne fut pas décisif, le siége dura encore longtemps. Enfin la famine et la maladie qui vient à sa suite, désolant cette malheureuse ville, pour comble de maux la défiance se mit entre le commandant de la garnison que Mithridate y avait laissée et les habitants. Connacorix, c'était le nom de ce commandant, ne cherchant qu'à se tirer de péril aux dépens de la ville, entra en négociation avec les Romains; mais ce fut à Triarius qu'il s'adressa, parce qu'il se défiait de la perfidie de Cotta. Triarius fut donc introduit par trahison dans la ville, qu'il livra au pillage, et Cotta n'en apprit la nouvelle que par ceux des Héracléotes qui s'enfuirent dans son camp. Il en fut très-irrité, et peu s'en fallut que les deux généraux romains n'en vinssent à un combat. Enfin Triarius apaisa le proconsul et ses soldats, qui n'étaient pas moins irrités que leur chef, en leur promettant de partager avec eux le butin. Cotta acheva de ravager Héraclée; il emmena grand nombre des habitants en captivité, et, recherchant tout ce qui avait pu échapper à Triarius, il ne laissa rien qui fût de quelque prix, n'épargnant pas même les offrandes consacrées dans les temples et les statues des dieux. Il n'oublia pas surtout un Hercule que les Héracléotes regardaient comme leur divinité tutélaire, mais qui était trop riche pour ne pas exciter la cupidité de Cotta; car ils lui avaient donné une massue d'or, avec une peau de lion, et un carquois du même métal rempli de flèches. Après avoir enlevé toutes les richesses d'Héraclée, Cotta fit mettre le feu à la ville, dont la plus grande partie périt ainsi par les flammes. Il s'en retourna ensuite par mer en Italie, laissant à Lucullus ce qu'il avait eu de troupes sous son commandement.

Il fut fort mal reçu à Rome. Les Héracléotes y avaient envoyé des ambassadeurs pour se plaindre de ses violences; et les trésors avec lesquels on le voyait arriver, quoiqu'il eût perdu une partie de son butin par les naufrages, déposaient contre lui. Le sénat rendit la liberté aux prisonniers héracléotes. Le peuple, devant qui l'affaire fut aussi portée, rétablit la ville dans la possession de son territoire et de son port, et défendit qu'aucun habitant fût retenu en esclavage. Avec ces adoucissements, Héraclée eut bien de la peine à se relever d'un désastre si affreux. Pour ce qui est de Cotta, il fut perdu de réputation, et même, si nous en croyons Memnon, historien d'Héraclée, on le priva de la dignité de sénateur. Il méritait, et par son impéritie qui avait causé

[1] Memnon.

de grandes pertes aux Romains, et par sa cruauté et son avarice, un traitement plus rigoureux; mais ce qui est bien injuste, c'est que les envieux et les ennemis de Lucullus faisaient retomber sur ce général, si digne de toutes sortes de louanges, une partie du décri que s'était attiré son collègue.

Lucullus continuait à augmenter sa gloire de plus en plus. Peu de temps après qu'il fut rentré dans le Pont, il prit Sinope, ville importante[1], dans laquelle Mithridate était né et avait passé son enfance, et dont il avait fait par cette raison la capitale de ses états. La multiplicité des commandants qu'il y avait mis en facilita la conquête à Lucullus. L'un d'eux, sans attendre que le général romain fût arrivé devant la place, entama une négociation avec lui; mais il fut découvert et égorgé par ses collègues. Les deux restants, Cléocharès, eunuque, Séleucus, chef de pirates, se préparèrent d'abord à se bien défendre; et même, ayant attaqué un convoi qui venait aux Romains par mer avec une escorte de quinze vaisseaux de guerre, ils eurent l'avantage dans le combat, et emmenèrent les bâtiments de charge. Mais, lorsque Lucullus se fut rendu en personne devant Sinope, et qu'il eut commencé à battre vigoureusement la place, les deux commandants désespérèrent de pouvoir résister. Ils prirent donc le parti de s'enfuir par mer, sans oublier de faire auparavant piller la ville par leurs troupes pendant la nuit, et charger sur leurs vaisseaux tout ce qu'ils purent emporter de richesses. En partant ils mirent le feu aux bâtiments qu'ils étaient obligés de laisser. Lucullus voyant la flamme s'élever en l'air, fit appliquer les échelles aux murailles, et s'en rendit aisément le maître. Il ne put empêcher que ses soldats ne fissent d'abord bien du désordre et du carnage dans une place prise par escalade; mais enfin il arrêta la fougue du soldat, empêcha la ruine entière de la ville, et soulagea du mieux qui lui fut possible ceux des habitans qui avaient pu se sauver.

Plutarque ajoute à ce récit une circonstance que j'omettrais volontiers, si je ne me croyais autant obligé à faire l'histoire de l'esprit humain que celle des faits. Lucullus, dit-il, la veille de la prise de Sinope, avait eu pendant la nuit un songe dans lequel il crut entendre quelqu'un qui lui disait : *Avance un peu; Autolycus vient à ta rencontre.* Il ne comprit point ce que signifiaient ces paroles; mais après avoir forcé la ville, s'étant mis à la poursuite de quelques pirates traîneurs qui n'étaient pas encore sortis du port, il vit sur le rivage une belle statue que les pirates n'avaient pas eu le temps de mettre dans leur vaisseau. Il demanda qui représentait cette statue, et il lui fut répondu que c'était Autolycus, fondateur de Sinope. Lucullus se rappela alors, continue Plutarque, ce que Sylla lui avait recommandé dans ses mémoires, et l'avertissement qu'il lui avait donné de ne regarder rien comme plus sûr et plus digne d'une entière créance que ce qui lui serait prédit en songe : belle philosophie, et digne de la superstition païenne! Lucullus emporta la statue d'Autolycus : du reste, il laissa à la ville tout ce qu'elle avait de pareils ornements.

Sinope étant prise, il ne restait plus de place considérable qui tînt encore pour Mithridate que la ville d'Amasée. Bientôt elle se soumit, et le Pont fut entièrement subjugué. Il paraît que Lucullus passa l'hiver dans ce pays pour affermir sa conquête et accoutumer les peuples à la domination romaine. Pendant qu'il y était il reçut des ambassadeurs d'un des fils de Mithridate, Macharès, qui régnait dans le Bosphore. Ce prince, voyant son père abandonné de tous ses sujets, l'abandonna aussi lui-même; et ayant déjà recherché l'amitié de Lucullus pendant le siége de Sinope, il lui envoya, dans le temps dont nous parlons une couronne d'or. Lucullus, de son côté, le reconnut roi allié et ami du peuple romain.

Q. HORTENSIUS[1].
R. CÆCILIUS METELLUS, qui fut depuis surnommé CRETICUS.

Il n'était bruit que des préparatifs de Tigrane et l'on publiait qu'on le verrait incessamment entrer en Lycaonie et en Cilicie avec Mithri-

1 Plut. Appian. Memnon.

1 An. R. 683; av. J. C. 69.

date, pour venir ensuite attaquer les Romains jusque dans leur province d'Asie. Lucullus fut peu effrayé de ces bruits, auxquels il ne voyait nul fondement. Mais il était fort étonné de la conduite de Trigane, et trouvait avec raison tout à fait étrange que ce prince eût attendu, pour secourir Mithridate, qu'il le vît entièrement ruiné, s'exposant ainsi à s'envelopper dans un même naufrage avec lui; au lieu qu'il eût dû l'appuyer pendant qu'il se soutenait encore, et, joignant les forces de l'Arménie à celle du Pont, prévenir et empêcher le désastre de son allié.

Lucullus, méprisant un tel ennemi, ne crut pas qu'il lui convînt de se tenir sur la défensive, et, voyant la première guerre finie par la soumission entière du royaume de Pont, et par l'alliance de Macharès, il laissa l'un de ses lieutenants, Sornatius, avec six mille hommes dans le pays, pour le tenir dans le devoir, et pour résister à Mithridate, en cas que ce prince voulût tenter de rentrer dans ses états à la tête de dix mille hommes que Tigrane lui avait donnés; et pour lui, n'ayant pas plus de douze mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, il se prépara à aller attaquer dans le cœur de son royaume un des plus puissants souverains qu'il y eût alors au monde.

Son entreprise parut téméraire à plusieurs. On ne concevait pas comment avec si peu de troupes il allait se jeter au milieu de nations belliqueuses dont la cavalerie était innombrable, et s'engager dans un pays immense, coupé de fleuves profonds et environné de montagnes toujours couvertes de neige. Ses soldats, qui d'ailleurs n'étaient pas dociles, ne le suivaient qu'avec peine, et il eut besoin de toute son autorité pour les obliger à marcher. Dans Rome, lorsqu'on fut informé de son dessein, les orateurs, gagnés par ses ennemis, criaient « que Lucullus faisait naître guerre sur « guerre, non pour le besoin ou pour le ser« vice de la république, mais afin d'être tou« jours à la tête des armées, de se perpétuer « dans le commandement, et de ne cesser de « s'enrichir en exposant l'empire à de grands « dangers. » Ces clameurs ne furent que trop écoutées, et eurent leur effet dans la suite.

Cependant Lucullus suivait son plan, et, après avoir traversé le royaume d'Ariobarzane, prince allié et ami des Romains, il s'avança vers l'Euphrate. On sortait de l'hiver, et il trouva ce fleuve enflé et bourbeux à cause des neiges fondues, ce qui l'affligea fort, dans la pensée qu'il eut qu'il lui faudrait beaucoup de temps et de travail pour ramasser des barques et construire des radeaux : mais sur le soir les eaux commencèrent à baisser, et elles s'écoulèrent si bien durant la nuit, qu'au point du jour non-seulement le fleuve était rentré dans son lit, mais on découvrait de petites îles qui marquaient que les eaux étaient fort basses. Cet événement parut un prodige aux gens du pays; ils regardèrent Lucullus comme un homme divin, au désir duquel le fleuve semblait se ranger, contre toute apparence, pour lui procurer un trajet facile et commode. Le général romain se hâta de profiter du moment, et passa l'Euphrate sans difficulté. Il campa ce jour-là sur le bord du fleuve. Le lendemain et les jours suivants, il traversa la Sophène, ne faisant aucun dégât dans le pays, ce qui lui concilia l'affection des habitants, en sorte qu'ils recevaient les troupes romaines avec joie, et leur fournissaient toutes les provisions dont elles avaient besoin. Il se pressait d'aller en avant; et ses soldats, ayant témoigné désirer d'attaquer un fort qui passait pour être rempli de richesses : *Voici le fort qu'il s'agit d'emporter*, leur dit Lucullus en leur montrant le mont Taurus, qui était fort loin; *ce que nous laissons derrière nous sera le prix de nos victoires.* Il continua donc sa marche, et ayant passé le Tigre, il se mit à portée de tomber sur Tigranocerte.

Il n'est pas possible qu'on ne soit étonné de voir Lucullus pénétrer ainsi sans obstacle dans le centre du pays ennemi. Le sot et incroyable orgueil de Tigrane en est la cause. Le premier qui lui apporta la nouvelle de l'approche de Lucullus, pour recompense de son bon office eut la tête tranchée. Après un pareil exemple on ne se pressa pas sans doute de donner avis à ce prince des mouvements de l'armée romaine; et pendant que ses états étaient déjà en proie à l'ennemi, il était flatté des discours de ses courtisans, qui lui disaient « que Lucullus serait un grand général s'il « osait l'attendre à Ephèse, et s'il ne s'en« fuyait pas promptement de l'Asie dès qu'il

« verrait la multitude immense de combattants « qu'il aurait en tête. » Tel était l'aveuglement dont était frappée cette âme trop faible [1], dit Plutarque pour soutenir le poids de la fortune comme ces tempéraments peu robustes que le vin altère et fait succomber.

Enfin l'un de ceux qui avaient le plus d'accès auprès de lui, Mithrobarzane, osa lui dire la vérité et lui annoncer l'arrivée de Lucullus. Tigrane, toujours ivre de sa grandeur, lui donna trois mille chevaux et un corps nombreux de fantassins, avec ordre de lui amener vif le général des ennemis, et de marcher sur le ventre aux autres. La commission était plus aisée à donner qu'à exécuter; Mithrobarzane s'y comporta en brave homme. Lorsqu'il approchait, une partie de l'armée de Lucullus dressait le camp, et l'autre était encore en marche. Ce général craignit d'être attaqué dans cette position, et il détacha Sextilius à la tête de seize cents chevaux et d'un pareil nombre tant des soldats des légions que d'infanterie légère, le chargeant d'observer les Arméniens, et de les empêcher d'avancer, mais sans combattre. Il ne fut pas possible à Sextilius de suivre cet ordre. Mithrobarzane vient fondre sur lui avec furie, et le força de se mettre en défense. Le combat s'engagea; Mithrobarzane y fut tué sur la place : le reste s'enfuit, et fut taillé en pièces.

Tigrane commença alors à concevoir qu'il pouvait y avoir du danger pour lui; et, contraint d'abandonner Tigranocerte, il se retira vers le mont Taurus pour rassembler ses forces de toutes les parties de ses états, envoyant en même temps avertir Mithridate de se rendre auprès de lui. Lucullus fit divers détachements, soit pour empêcher, autant qu'il serait possible, la jonction des corps de troupes qui arrivaient de tous côtés à Tigrane, soit pour le harceler lui-même dans sa retraite. Muréna tomba sur lui dans une gorge où il était obligé de faire filer les troupes qui l'accompagnaient; il les mit en désordre, en tua un grand nombre, et força le roi lui-même à prendre la fuite avec précipitation, laissant tous ses bagages au pouvoir du vainqueur.

Ces avantages remportés par les Romains étaient d'heureux commencements, mais ne suffisaient pas pour leur donner une supériorité décidée. Lucullus ne craignait rien tant que de n'avoir pas occasion de combattre : car il ne pouvait se soutenir dans un pays ennemi que par des victoires continuelles. Ainsi, pour engager Tigrane à en venir à une bataille générale, il resolut d'assiéger Tigranocerte, qui était la ville chérie de ce prince, son ouvrage, sa gloire; persuadé qu'il ne souffrirait jamais tranquillement le danger d'une place qui lui était si précieuse. C'était lui qui l'avait fondée, comme je l'ai dit, et il lui avait donné son nom [1]. Il l'avait fortifiée de murailles de cinquante coudées de haut, et d'une telle épaisseur qu'elles renfermaient, dans les bas, des écuries pour une très-grande multitude de chevaux; il y avait ajouté une citadelle. Il s'y était construit un palais, et dans les faubourgs il avait des parcs d'une vaste étendue pour la chasse et de grandes pièces d'eau. Ses sujets à l'envi, pour faire leur cour au prince, s'étaient efforcés de la décorer de beaux édifices. Elle était remplie de richesses, de tableaux et de statues des plus grands maîtres. Il avait porté la passion pour peupler cette ville jusqu'à y porter par force les habitants de presque toutes les nations, Grecs, Assyriens, Gordyéniens, Arabes, dont il détruisait les villes, et forçait les peuples à venir s'établir à Tigranocerte.

Lucullus avait pensé juste, et l'événement fut tel qu'il l'avait prévu. Tigrane, d'abord un peu humilié par les échecs qu'il avait reçus prêtait l'oreille aux conseils de Mithridate, qui lui écrivait et lui faisait dire par Taxile, l'un de ses meilleurs généraux, qu'il ne fallait point livrer de bataille aux Romains; qu'ils étaient invincibles dans une action, mais qu'il les ferait périr en se servant de sa nombreuse cavalerie pour leur couper les vivres; rien n'était plus sage ni mieux entendu. Mais lorsque Tigrane vit se rassembler autour de lui un si grand nombre de peuples différents, Arméniens et Gordyéniens, Mèdes et Adiabéniens amenés par leurs rois, Arabes venus du voisinage de

[1] Οὕτως οὔτε σώματος παντός ἐστι πολὺν ἄκρατον ἐνεγκεῖν, οὔτε διανοίας τῆς τυχούσης ἐν εὐτυχήμασι μεγάλοις μὴ ἐκστῆναι τῶν λογισμῶν.

[1] *Tigranocerte* veut dire ville de *Tigrane*.

la mer qui est près de Babylone, Albaniens et Ibères des bords de la mer Caspienne, et même des nations libres et nomades des environs de l'Araxe, qui, n'obéissant à aucun prince, étaient attirées par les présents et les largesses du roi d'Arménie, alors ce prince reprit confiance, et cette confiance était encore augmentée par les discours de tous ceux qui l'environnaient, et qui, dans les repas, dans les conseils, ne faisaient entendre que fanfaronnades et que menaces présomptueuses. L'orgueil de Tigrane se ranima si bien, que peu s'en fallut qu'il n'en coutât la vie à Taxile pour avoir continué de s'opposer au dessein de donner bataille. Mithridate, qui l'en détournait pareillement, lui devint suspect de jalousie. Dans cette pensée, il voulut faire diligence, de peur que le roi de Pont ne vînt partager avec lui la gloire d'avoir vaincu les Romains; et bien fâché, disait-il, de n'avoir à combattre que le seul Lucullus et non pas tous les généraux romains réunis ensemble, il se mit en marche avec toute son armée.

Ces forces étaient en effet si nombreuses qu'il est moins étonnant qu'elles lui inspirassent une grande confiance. Il avait vingt mille archers et frondeurs, cinquante-cinq mille hommes de cavalerie, dont dix-sept mille étaient bardés de fer. Son infanterie se montait à cent cinquante mille hommes, et les pionniers et autres travailleurs à trente-cinq mille. Lorsque cette multitude prodigieuse eut passé le mont Taurus, et fut à portée d'être aperçue de Tigranocerte, les assiégés poussèrent des cris de joie, et de dessus leurs murailles ils menaçaient les Romains en leur montrant cette nuée de vengeurs; mais leur joie fut de courte durée.

Lucullus tint conseil sur le parti qu'il convenait de prendre. Les uns voulaient qu'il levât le siége et marchât à Tigrane, les autres qu'il continuât de presser la ville, et ne laissât pas derrière lui une place si importante et une si forte garnison. Il leur dit que chacun des deux avis était mauvais, et que les deux ensemble étaient bons. Il partagea son armée, laissa Muréna devant Tigranocerte avec six mille hommes de pied; et prenant avec lui le reste de l'infanterie, qui ne se montait guère à plus de dix mille hommes, toute sa cavalerie et les gens de trait au nombre d'environ mille, il alla hardiment au-devant des Arméniens, et se campa dans une grande plaine, sur le bord d'un fleuve qui n'est pas nommé.

Quand les ennemis découvrirent cette petite troupe, ce fut à qui en ferait des plaisanteries. Il y en avait qui, déjà sûrs des dépouilles, jouaient entre eux aux dés à qui les aurait. Chacun des généraux et des rois qui composaient la cour de Tigrane venait s'offrir pour aller seul avec son monde attaquer cette poignée de Romains, contre laquelle il ne convenait pas, disaient-ils, au roi des rois de se mesurer. Tigrane lui-même voulut faire le bel esprit, et dit ce mot, qui est devenu célèbre : *En voilà trop, si ce sont des ambassadeurs; et trop peu, si ce sont des soldats.* La journée se passa ainsi en bons mots et en bravades.

Le lendemain matin Lucullus, ayant fait prendre les armes à ses troupes, se prépara à passer la rivière. Les barbares étaient à l'orient; mais comme le fleuve faisait un coude vers l'occident, à l'endroit où le trajet était plus facile, Lucullus, allant chercher ce gué, paraissait tourner le dos à l'ennemi. Tigrane, qui aperçut ce mouvement, commença à triompher; et appelant Taxile, *Les voyez-vous*, lui dit-il, *vos invincibles Romains, qui fuient devant nous?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je souhaite que votre bonne fortune opère ici ce qui m'a toujours semblé incroyable. Mais je vois briller leurs armes; et je sais que, lorsqu'ils sont en marche, ils les couvrent de surtouts de cuir. C'est pour aller à l'ennemi, qu'ils portent à découvert leurs boucliers et leurs casques fourbis et resplendissants.* Pendant qu'il prononçait encore ces mots, la première aigle romaine parut faire un demi-tour, et le reste des troupes marcher à sa suite, se disposant à passer la rivière. *Eh quoi!* s'écria Tigrane deux ou trois fois, frappé du plus grand étonnement, *ces gens-là viennent à nous!* Il se mit alors à ranger son armée avec beaucoup de précipitation. Il prit le centre, donna la gauche au roi des Adiabéniens, et la droite à celui des Mèdes. Il plaça à la tête de l'aile droite sa lourde et pesante cavalerie, dont on faisait grand cas parmi ces barbares.

Lorsque Lucullus était près de traverser le fleuve, quelqu'un lui fit observer qu'il allait

combattre en un jour malheureux. C'était le six octobre, jour auquel Cépiou, autrefois, avait été défait par les Cimbres, et qui depuis ce temps passait pour être de mauvais présage, et était marqué comme tel dans le calendrier romain. *Eh bien*, dit Lucullus, *je vais en faire un jour heureux.* En même temps il passa la rivière, et marcha le premier aux ennemis, ayant une cuirasse travaillée en façon d'écailles couchées les unes sur les autres, et une cotte d'armes à grandes franges. Il tenait son épée nue à la main pour montrer aux siens qu'il fallait joindre de près un ennemi accoutumé à combattre de loin, et lui ôter par une approche prompte et vigoureuse l'espace dont il avait besoin pour lancer ses traits et ses flèches.

Il tourna tout d'un coup vers ces cavaliers bardés de fer, qui paraissaient à la droite des ennemis; et, ayant observé qu'ils occupaient le pied d'une colline, au haut de laquelle se trouvait un espace de terrain uni, et dont l'accés n'était pas difficile, il donna ordre à ce qu'il avait de cavaliers thraces et gaulois de prendre cette pesante cavalerie en flanc, et de tâcher avec leurs épées de leur faire tomber des mains les longues piques qu'ils portaient et qui faisaient toute leur force : car du reste, emprisonnés en quelque façon dans leur armure, ils ne pouvaient sans leurs piques ni s'aider eux-mêmes, ni faire aucun mal aux ennemis. En même temps Lucullus, se mettant à la tête de deux cohortes, s'efforce de gagner le haut de la colline, secondé de l'ardeur de ses soldats, qui, voyant leur général marcher le premier à pied, et ne craindre ni la fatigue ni le péril, le suivaient avec courage et avec une pleine confiance.

Quand il se vit arrivé au haut, il s'écria par deux fois : *La victoire est à nous, soldats! la victoire est à nous!* et il donna ordre à ceux qui l'accompagnaient de ne point lancer leurs javelines, mais de les tenir à la main pour en frapper les ennemis aux jambes et aux cuisses, qui étaient les seules parties du corps qu'ils eussent découvertes : il ne fut pas besoin d'en venir là. Ces braves cavaliers, tout couverts de fer, n'eurent pas même le courage d'attendre les Romains; et dès qu'ils les virent s'approcher, ils s'enfuirent honteusement en poussant de grands cris : ce n'est pas tout encore; éperdus et déconcertés, ils se jetèrent eux et leurs chevaux tout à travers leur infanterie, qu'ils renversèrent et mirent en désordre; en sorte que, sans qu'il y eût ni blessure, ni sang répandu, cette multitude infinie d'hommes se trouva dissipée et vaincue. Les Romains n'eurent la peine que de tuer ces barbares, qui fuyaient devant eux, ou plutôt qui voulaient fuir : car ils ne le pouvaient pas, parce que, leurs rangs étant serrés et ayant beaucoup de profondeur, ils s'embarrassaient eux-mêmes, et ne pouvaient se démêler les uns d'avec les autres.

Tigrane s'était enfui des premiers avec peu de monde; et voyant son fils qui courait la même fortune que lui, il ôta son diadême, et le lui donna en pleurant, l'exhortant en même temps à se sauver par une autre route. Le jeune prince n'osa pas ceindre le diadême, et le remit à l'un de ses pages en qui il avait le plus de confiance. Ce page, ayant été fait prisonnier, fut mené à Lucullus, et le diadême de Tigrane fit partie du butin et passa entre les mains des vainqueurs.

Le carnage fut horrible, d'autant plus que Lucullus avait pris la précaution de défendre à ses soldats de s'amuser à dépouiller les morts. Ainsi, marchant sur les bracelets et les haussecols enrichis de pierreries, ils poursuivirent les barbares très-loin, tuant toujours, jusqu'à ce que leur général, voyant la victoire bien assurée, donna le signal de la retraite. Alors les Romains, revenant sur leurs pas, ramassèrent à l'aise les dépouilles. On prétend qu'il périt du côté des Arméniens plus de cent mille hommes de pied, et presque toute leur cavalerie. Du côté des Romains cent furent blessés, et cinq seulement tués.

Nous trouvons donc ici renouvelé le prodige de la victoire remportée par Sylla à Chéronée. On est tenté de croire de deux choses l'une, ou que la perte des Arméniens a été étrangement exagérée, ou celle des Romains diminuée à plaisir. Ce qui est certain, c'est que les anciens qui ont parlé de cet événement se sont épuisés en expressions énergiques pour témoigner leur surprise. L'un disait, au rapport de Plutarque, *que jamais le soleil n'avait éclairé une semblable journée*; l'autre, *que les Romains avaient eu honte eux-mêmes d'avoir*

tiré l'épée contre d'aussi méprisables esclaves. Tite-Live remarquait que jamais les Romains n'avaient remporté de victoire où leur nombre fût autant inférieur à celui des ennemis; car il s'en fallait beaucoup que les vainqueurs ne fissent la vingtième partie des vaincus.

Mais une observation plus importante est celle que faisaient les gens du métier sur la conduite de Lucullus. Ils admiraient comment, ayant eu successivement à combattre deux grands et puissants rois, il les avait vaincus par deux voies tout opposées, la lenteur et la célérité : car il consuma Mithridate auprès de Cyzique, et ensuite sous Cabires, en temporisant et presque sans combattre; et il écrasa Tigrane en se hâtant. Ainsi il a la gloire, peu commune parmi les généraux, d'avoir su employer, soit une lenteur agissante, soit une audace qui écarte le danger en le prévenant.

Mithridate y fut trompé; et, pensant que Lucullus userait de sa réserve et de sa circonspection ordinaire, il ne crut pas être obligé de faire diligence pour joindre Tigrane. Il apprit la déroute de son allié par les fuyards qui vinrent à sa rencontre. Il chercha le roi d'Arménie; et l'ayant trouvé dans un triste état, abattu, consterné, manquant de tout, il n'insulta point à son infortune; et, étant descendu de cheval, il pleura avec lui leurs communs malheurs, lui donna une suite, un cortége convenable à son rang, et tâcha de lui rehausser le courage pour l'avenir. Ces deux princes s'occupèrent donc à rassembler de nouvelles forces.

La suite naturelle de la victoire de Lucullus fut la prise de Tigranocerte. Cette ville ne se rendit pas néanmoins sur-le-champ. Mancéus, qui en était gouverneur, entreprit de la défendre; et il ne laissa pas d'embarrasser quelque temps les Romains [1], surtout à l'aide du naphte qu'il faisait lancer sur eux. C'est une sorte de bitume qui prend feu aisément, qui s'attache à tout, et que l'eau même a peine à éteindre. Mais la division se mit dans la ville. Mancéus, se défiant des Grecs, et avec raison (car ils voulaient tous que l'on ouvrît les portes au général romain), les désarma. Ceux-ci, craignant quelque chose de pis, s'attroupèrent; et ayant pris des bâtons, et mis leurs habits autour de leur bras gauche pour leur servir de boucliers, ils combattirent les barbares, qui, tout armés qu'ils étaient, ne purent leur résister; et les vainqueurs, à mesure qu'ils en avaient renversé quelqu'un, s'emparaient de ses armes. Alors ils furent en état de se faire craindre; et, s'étant rendus maîtres de quelques-unes des tours dont la muraille était flanquée, ils appelèrent les Romains, et les aidèrent à entrer.

Lucullus, ayant pris ainsi Tigranocerte, mit sous la garde du questeur les trésors du roi seulement, et abandonna la ville au pillage. Il s'y trouva, sans compter le reste, huit mille talents d'argent ou d'or monnayé [1]; et le général distribua encore huit cents deniers [2] à chaque soldat. Tigrane avait amassé beaucoup de comédiens, de musiciens, de danseurs, pour la dédicace d'un théâtre qu'il avait fait construire. Le vainqueur les destina pour célébrer les jeux qu'il donnerait lors de son triomphe. Il renvoya tous les Grecs, chacun dans leur patrie, en leur fournissant de quoi faire le voyage. Il traita de même les barbares, que Tigrane avait forcés malgré eux de venir s'établir dans Tigranocerte, qui fut ainsi détruite avant que d'être entièrement achevée. Lucullus la réduisit à l'état d'une chétive bourgade; et, en dispersant les habitants d'une seule ville, il en repeupla un grand nombre, qui le regardèrent comme leur bienfaiteur et leur second fondateur.

Tout le reste réussissait de même à ce général [3], plus curieux de la gloire de la justice et de l'humanité que de celle qui s'acquiert par les armes. En effet, dit Plutarque, son armée,

1 Xiphil. ex Dione.

1 Vingt-quatre millions. = 64 millions. E. B.

2 Quatre cents francs. = 657 fr. E. B.

3 Προὐχώρει δὲ καὶ τἆλλα κατ' ἀξίαν τ' ἀνδρί, τῶν ἀπὸ δικαιοσύνης καὶ φιλανθρωπίας ἐπαίνων ὀρεγομένῳ μᾶλλον ἢ τῶν ἐπὶ τοῖς πολεμικοῖς κατορθώμασιν· ἐκείνων μὲν γὰρ οὐκ ὀλίγον ἡ στρατιά, καὶ πλεῖστον ἡ τύχη μετεῖχε. Ταῦτα δ' ἦν ἡμέρου ψυχῆς καὶ πεπαιδευμένης ἐπιδείξεις, οἷς ὁ Λούκουλλος τότε χωρὶς ὅπλων ἐχειροῦτο τοὺς βαρβάρους. (Plut. in *Lucullo*, [29].)

et encore plus la fortune, partageaient la dernière avec lui ; au lieu que l'autre était due tout entière à ses qualités personnelles, à la douceur d'une âme généreuse, perfectionnée encore par l'étude et par les connaissances [1]. Aussi soumettait-il par cette voie les barbares, sans même employer la force. Il avait trouvé dans Tigranocerte plusieurs illustres princesses, qu'il traita avec tous les égards dus à leur sexe et à leur rang ; et par là il se gagna l'amitié des princes leurs époux, qui étaient au service de Tigrane. Les rois arabes vinrent d'eux-mêmes le trouver pour remettre tous leurs intérêts entre ses mains [2]. La nation des Sophéniens lui promit obéissance ; et celle des Gordyéniens conçut pour lui une telle affection, qu'ils voulaient laisser leur pays et leurs villes pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants. Voici ce qui leur avait inspiré cet attachement si vif pour Lucullus.

Lorsque Appius Claudius fut envoyé en ambassade vers Tigrane, il avait fait un séjour assez long à Antioche, attendant ce prince, qui était actuellement occupé au siége de Ptolémaïs. Le Romain ne perdit pas son temps; et, sachant que Zarbiénus, roi des Gordyéniens, supportait impatiemment l'orgueilleuse tyrannie de Tigrane, il le sonda, et trama avec lui une négociation. Mais l'intrigue fut découverte, et le roi des Gordyéniens fut mis à mort avec sa femme et ses enfants avant que les Romains entrassent dans l'Arménie. Lorsque Lucullus fut maître du pays, il n'oublia point ce malheureux allié. Il vint dans la Gordyène, lui fit célébrer des obsèques, lui dressa un bûcher qu'il orna magnifiquement, soit de ce que le Gordyénien avait possédé de plus précieux, soit des dépouilles conquises sur Tigrane ; il y mit lui-même le feu, et fit les libations accoutumées avec les parents et les amis de Zarbiénus. Enfin il lui construisit un monument superbe, employant à cet usage une partie des trésors qu'il avait trouvés dans le palais de ce prince. La récompense de ces attentions pleines d'humanité fut l'affection que conçurent pour lui les anciens sujets de Zarbiénus. Il trouva aussi dans ses magasins trois millions de médimnes de blé [1]; en sorte que l'armée romaine était dans une pleine abondance, et que l'on admirait infiniment un général qui, sans recevoir une dragme du trésor public, soutenait les frais de la guerre par la guerre même.

Cependant Tigrane et Mithridate travaillaient à attirer dans leur alliance le roi des Parthes, qui était alors Sinatruce [2]. Tigrane lui envoya des ambassadeurs, offrant de lui céder la Mésopotamie, l'Adiabène, et cette partie de l'Arménie que les Parthes lui avaient autrefois enlevée, et qu'il avait ensuite reconquise sur eux [3]. Mithridate écrivit de son côté à Sinatruce. Nous avons sa lettre parmi les fragments de Salluste. Il y montre beaucoup d'adresse et d'habileté, et présente les choses sous la face la plus avantageuse à ses intérêts, et la plus propre à faire impression sur le prince qu'il veut gagner. Il y avait eu des guerres entre Tigrane et les rois des Parthes, et la situation présente des affaires des deux rois de Pont et d'Arménie n'invitait pas à se joindre à eux. Mithridate prévient ces deux objections et tâche de les tourner en preuves. « Tigrane [4], dit-il, maintenant humilié, recevra de vous la loi, et achètera « votre alliance par toutes les conditions que « vous voudrez lui prescrire; et pour ce qui « est de mes malheurs, si la fortune m'a enlevé bien des choses, elle m'a fait acquérir « l'expérience, source du bon conseil ; et « rien n'est plus désirable pour un grand roi « comme vous, dont les affaires sont actuellement florissantes, que d'avoir en moi un « exemple qui lui montre la voie de se maintenir et de réussir plus heureusement que « je n'ai fait. »

Suit une violente invective contre les Ro-

[1] Dio, lib. 35.
[2] Plutarch.

[1] Près de quinze millions de nos boisseaux. = Environ 155 millions de litres. E. B.
[2] Quelques auteurs disent Phraate fils de Sinatruce. Je suis le sentiment d'Ussérius.
[3] Plutarch. — Appian. — Memnon. — Dio.
[4] « Ille obnoxius, qualem tu voles, societatem accipiet : mihi fortuna, multis rebus ereptis, usum dedit « benè suadendi ; et, quod florentibus optabile est, ego « non validissimus præbeo exemplum quo rectiùs tua « componas. » (SALL.)

mains, dans laquelle Mithridate prétend prouver par toute leur histoire leur ambition insatiable et leur cupidité effrénée. C'est à ces motifs qu'il attribue la guerre qu'ils lui ont faite, et dont il rapporte en abrégé les événements, faisant un exposé artificieux de ses disgrâces, qu'il rejette sur des circonstances malheureuses, sur les trahisons, sur les naufrages. De là il passe à faire sentir au roi des Parthes qu'il est menacé des mêmes dangers. « Ignorez-vous [1], lui dit-il, que les Ro« mains, depuis que l'Océan a borné leurs « conquêtes du côté de l'occident, ont tour« né leurs armes vers ces contrées que nous « habitons ; que dès le commencement ils « n'ont rien eu qui ne fût le fruit de l'injustice « et de la violence, maisons, femmes, terres, « empire ? Vil amas de misérables dans leur « origine, sans patrie, sans parents, fondés « pour le malheur de l'univers, rien ne les « arrête : ni les lois divines, ni les lois hu« maines, ne peuvent les empêcher d'attaquer « et de renverser tout ce qui leur fait obstacle, « leurs alliés même et leurs amis, états voi« sins ou éloignés, faibles ou puissants ; ils « regardent, en un mot, comme ennemi tout « ce qui ne subit pas le joug de la servitude, « et principalement les rois. Leurs armes en « veulent à tous, mais particulièrement à « ceux dont la défaite leur promet de plus ri« ches dépouilles. Devenus grands par l'au« dace, par la fourberie, par les guerres qu'ils « ont su perpétuer, il faut qu'en suivant cette « conduite ils oppriment tout ou périssent « eux-mêmes. »

Enfin Mithridate fait envisager à Sinatruce un succès facile et assuré, s'il veut s'unir à lui et à Tigrane ; et en même temps il le pique d'honneur en lui proposant pour dernier motif la double gloire de secourir de grands rois, et de détruire les oppresseurs de l'univers [1].

Lucullus fut informé de cette négociation, et chercha à la traverser. Le roi des Parthes prêta l'oreille aux propositions des deux partis, résolu de ne se livrer ni à l'un ni à l'autre, mais de demeurer neutre. Il craignait trop les Romains, soit pour se les attirer sur les bras, soit pour travailler à les agrandir et à les rendre excessivement puissants dans son voisinage. Lucullus, mécontent de cette conduite flottante et ambiguë, et d'ailleurs avide de gloire, résolut de l'attaquer. Il lui semblait beau de détrôner trois rois par une suite d'une même guerre, et de faire passer successivement ses armes, toujours invincibles, toujours victorieuses, à travers les trois plus grands empires qu'il y eût alors sous le ciel.

Il envoya donc ordre à Sornatius, qu'il avait laissé dans le Pont, comme il a été dit, avec six mille hommes, de lui amener ces troupes dans la Gordyène, d'où il prétendait entrer dans le pays des Parthes. Mais les soldats de Sornatius, depuis longtemps difficiles à gouverner et mutins, montrèrent alors à découvert leur insolence ; car il n'y eut ni persuasion, ni autorité, qui pût les forcer à marcher. Au contraire, ils déclaraient qu'ils ne demeureraient pas même dans le Pont, mais qu'ils l'abandonneraient pour s'en retourner en Italie. L'exemple de cette désobéissance fut comme une contagion qui gagna le camp de Lucullus. Ses soldats, enrichis et accoutumés aux délices, voulaient enfin renoncer aux fatigues de la guerre et jouir du repos. Ainsi, dès qu'ils furent instruits de la révolte de ceux du Pont, ils se mirent à les louer comme gens de cœur. « Imitons-les, di« saient-ils. N'avons-nous pas servi assez long« temps et avec assez de gloire pour mériter « notre congé, et pour songer à une douce « et honorable retraite ? » Ces murmures forcèrent Lucullus à renoncer au dessein de

[1] « An ignoras Romanos, postquam ad occidentem « pergentibus finem Oceanus fecit, arma huc convor« tisse ? neque quidquam a principio nisi raptum babere; « domum, conjuges, agros, imperium : convenas olim, « sine patriâ, sine parentibus, peste conditos orbis terrâ« rum : quibus non humana ulla neque divina obstant, « quin socios, amicos, procul, juxtà sitos, inopes poten« tesque trahant excidantque ; omniaque non serva, et « maximè regna, hostilia ducant..... Romani in omnes « arma habent ; acerrima in eos quibus victis spolia « maxima sunt. Audendo, et fallendo, et bella ex bellis « serendo, magni facti, per hunc morem esst nguent « omnia, aut occident. »

[1] To illa fama sequetur, auxilio profectum magnis re« regibus latrones gentium oppressisse. »

[2] Plutarch,

faire la guerre aux Parthes, et il se disposa à marcher contre Tigrane.

Q. MARCIUS REX [1].
L. CÆCILIUS METELLUS.

Les deux rois avaient passé l'hiver à faire de nouveaux préparatifs. Ils se trouvèrent, au commencement du printemps, avoir rassemblé une armée de soixante et dix mille hommes de pied, et de trente-cinq mille chevaux. Mithridate, à qui Tigrane, instruit par ses malheurs, laissait prendre la principale autorité, avait levé ces troupes dans l'Arménie, les avait distribuées selon la milice romaine, et les avait fait exercer par des officiers ses sujets, qui avaient de l'expérience. Il avait fait aussi fabriquer une grande quantité d'armes dans toutes les villes. Avec tout cela néanmoins les deux rois ne cherchèrent point Lucullus, et ce fut le général romain qui traversa le mont Taurus pour aller à eux.

Il partit en plein été, et fut bien surpris, lorsqu'il eut passé les montagnes, de trouver de l'autre côté les campagnes encore toutes vertes. Les montagnes et les bois dont l'Arménie est pleine y rendent la belle saison plus tardive. Ces restes d'hiver ne l'empêchèrent point d'agir; et, suivant toujours son plan d'attirer les ennemis à la bataille, il se mit à ravager le pays, et tâcha aussi de s'emparer des magasins que les deux rois avaient faits pour leurs armées. Il y eut à ce sujet différents petits combats, dans lesquels l'infanterie romaine garda toujours la supériorité [2]. Mais la cavalerie arménienne incommodait fort les Romains, se battant à la manière des Parthes, et devenant souvent plus terrible lorsqu'elle prenait la fuite. Ils se servaient aussi de flèches, dont les blessures étaient tout à fait fâcheuses; parce que ces flèches avaient un double fer, dont l'un, attaché faiblement à la principale lame, entrait dans la plaie; mais comme il était fort petit, et garni de dents, on ne pouvait l'en tirer qu'avec beaucoup de difficulté et de péril.

[1] An. R. 684; av. J. C. 68.
[2] Dio.

Lucullus, à tout prendre, avait néanmoins l'avantage : il était maître du plat pays; et Mithridate, campé sur une hauteur, évitait constamment une action générale, pendant que Tigrane avec la cavalerie harcelait les Romains dans la plaine [1]. Cette façon de faire la guerre ne convenait point du tout au général romain. Il se détermina donc à user du même expédient qu'il avait employé l'année précédente pour forcer les ennemis à hasarder la bataille; et il se mit en marche pour aller assiéger Artaxate, l'une des villes royales de Tigrane, où étaient ses femmes et ses enfants en bas âge. Il comptait avec raison qu'un intérêt aussi cher ne permettrait pas au roi d'Arménie de demeurer tranquille. En effet, Tigrane n'eut pas plus tôt reconnu le dessein de Lucullus, qu'il marcha à sa rencontre, et vint se camper sur les bords du fleuve Arsanias que les Romains devaient passer pour aller à Artaxate.

Lucullus pensait que voir les ennemis et les vaincre c'était la même chose. Ainsi, plein de confiance, il passa la rivière, et rangea son armée en bataille. Son front était de douze cohortes, faisant six mille hommes d'infanterie. Les autres cohortes formaient le corps de réserve pour se porter partout où il serait besoin; car la multitude des ennemis faisait craindre au général romain qu'ils n'entreprissent de l'envelopper. Lorsqu'on en vint aux mains, l'infanterie romaine eut bientôt décidé la victoire. Les barbares, soit gens de pied, soit même de cavalerie, ne pouvaient tenir contre elle; et dès qu'elle paraissait, ils prenaient aussitôt la fuite. Trois rois furent présents à cette bataille, Tigrane, Mithridate, roi de Pont, et un autre Mithridate, roi des Mèdes. Des trois aucun ne montra moins de fermeté que le roi de Pont : il s'enfuit honteusement, accoutumé de longue main à ne point résister à Lucullus. La déroute des barbares fut entière. Le carnage néanmoins ne fut pas si grand que dans la bataille de l'année précédente : mais il y eut plus de gens de marque parmi les morts.

C'en était fait de Tigrane, si les troupes romaines eussent répondu à l'ardeur et à l'ac-

[1] Plutarch.

tivité de leur chef. Lucullus voulait pousser l'ennemi vaincu, et achever la conquête des vastes états du roi d'Arménie. La saison fâcheuse rebuta totalement ses soldats. On était à l'équinoxe d'automne; et déjà les neiges et les glaces couvraient les campagnes, et rendaient les rivières impraticables. Ces difficultés n'arrêtaient point Lucullus. Mais une armée indocile, et qui avait donné une première fois la loi à son général, ne pouvait manquer de se prévaloir d'un prétexte aussi spécieux. Ainsi, après avoir marché avec assez de tranquillité pendant peu de jours, bientôt ils commencèrent à montrer de la résistance. Ils s'y prirent d'abord avec quelque sorte de modestie, envoyant leurs tribuns porter leurs représentations à Lucullus. Lorsqu'ils virent qu'ils n'obtenaient rien par cette voie, ils s'attroupèrent tumultueusement, et pendant la nuit on entendait des cris confus et menaçants partir de leurs tentes: de façon que le général, voyant tous les apprêts d'une révolte, se trouva fort embarrassé.

Il eut recours aux exhortations et aux prières, conjurant ses soldats de prendre un peu de patience, jusqu'à ce qu'ils eussent pu détruire la Carthage d'Arménie. C'était ainsi qu'il appelait la ville d'Artaxate, que l'on disait avoir été bâtie par Annibal, lorsque cet illustre fugitif, après la défaite d'Antiochus, se fut retiré à la cour d'Artaxias, le chef de la maison d'où Tigrane descendait. Lucullus voulait donc animer ses troupes par le motif de renverser le monument du plus grand ennemi que jamais eussent eu les Romains. Mais rien ne fut capable de les fléchir: il fallut qu'il repassât le mont Taurus, et qu'il vînt se rabattre sur Nisibe, ville située sous un climat doux et au milieu d'un pays fertile.

Dans cette place, dès lors importante, et qui dans la suite est devenue bien célèbre sous les empereurs, Guras, frère de Tigrane, avait les honneurs de commandant: mais celui qui en faisait réellement les fonctions était ce même Callimaque qui avait défendu Amisus contre les Romains, et qui, en l'abandonnant, y avait mis le feu. Lucullus fit battre vigoureusement Nisibe, et au bout de peu de jours il l'emporta de vive force. Guras, qui devint son prisonnier, fut traité avec douceur et humanité. Mais Callimaque, quoiqu'il promît de découvrir des trésors cachés, ne put obtenir sa grâce. Le vainqueur le fit charger de chaînes, et garder en cet état à la suite de l'armée jusqu'à son triomphe, résolu de lui faire subir alors la juste peine qu'il méritait pour l'incendie d'Amisus. Il ne pouvait lui pardonner de l'avoir privé de la satisfaction de témoigner sa clémence et sa générosité à l'égard d'une ville grecque des plus illustres.

L'armée romaine prit ses quartiers d'hiver dans sa nouvelle conquête, et passa commodément et tranquillement la mauvaise saison dans une bonne ville et un beau pays.

M. ACILIUS GLABRIO [1].
C. CALPURNIUS PISO.

Jusqu'ici une prospérité éclatante avait partout accompagné Lucullus. Mais de ce moment, comme si le vent favorable qui l'avait fidèlement secondé l'eût abandonné tout à coup, il lui fallut lutter sans cesse contre les obstacles, et il trouva partout des écueils. Sa vertu se soutint, c'était toujours le même homme et le même courage: mais ce brillant, cette grâce de succès manqua à toutes ses entreprises; et peu s'en fallut qu'échouant dans tout ce qu'il tentait, il ne perdît même la gloire de ses victoires passées.

Il pouvait s'en prendre à lui-même en grande partie, n'ayant eu aucun soin de se concilier l'affection de ses soldats. Il ne savait point se rendre aimable, et il regardait toute démarche faite pour plaire à ceux qui devaient lui obéir comme un avilissement et une dégradation du commandement. Sa hauteur allait jusqu'à ne ménager pas même les premiers officiers de son armée, et ceux qui pouvaient devenir ses égaux. C'est ainsi que nulle vertu humaine n'est sans quelque tache. Lucullus, à le considérer par tout autre endroit, paraît un homme accompli: grand général, grand orateur, aimant et cultivant les sciences, plein de probité et de nobles sentiments; capable de se faire estimer et même admirer, soit dans la guerre, soit dans la paix. Rien

[1] An. R. 685; av. J. C. 67.

ne lui eût manqué, s'il eût eu l'art de se faire aimer.

Les mécontentemeuts de ses soldats venaient de fort loin. Deux hivers consécutifs, où ils avaient éprouvé de grandes fatigues, d'abord auprés de Cyzique, puis devant Amisus, avaient commencé à donner lieu à leurs plaintes. Les hivers qui suivirent ne leur apportèrent pas beaucoup d'adoucissement. Il les leur avait fallu tous passer ou en terre ennemie, ou, s'ils étaient en pays ami, sous des tentes, car jamais Lucullus ne distribua ses troupes en quartiers dans aucune ville grecque ou alliée de l'empire. Cette discipline était certainement sévère; et, se trouvant accompagnée de manières hautaines, il n'était pas possible qu'elle n'aliénât des soldats qui savaient qu'ils n'étaient soumis que pour le temps de leur service, et que, retournés dans leur patrie, et de soldats redevenus citoyens, ils rentraient dans une espèce d'égalité avec leur général.

Ces esprits ainsi aigris, apprenaient qu'ils étaient soutenus dans Rome par des harangueurs que l'envie suscitait contre Lucullus[1], et qui l'accusaient publiquement d'une avidité insatiable de commander et de s'enrichir. On faisait entendre au peuple que Lucullus n'avait poursuivi vivement ni Mithridate, ni Tigrane, après les avoir vaincus, afin de laisser à ces rois le temps de se relever: ce qui le rendait nécessaire, et lui donnait un prétexte de garder pendant une longue suite d'années un commandement immense, qui embrassait la Cilicie, la province d'Asie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, et la Colchide jusqu'au Phase. *Il vient encore en dernier lieu*, disait un de ces misérables déclamateurs, *de piller la ville royale de Tigrane, comme si nous l'avions envoyé pour dépouiller les rois, et non pour les vaincre.* Un autre, c'était Gabinius[2], étalait aux yeux du peuple un tableau où était peinte la maison de campagne que Lucullus s'était fait bâtir; digne censeur d'un luxe qu'il surpassa bientôt lui-même, et qu'il ne blâmait que par envie! Ces discours, ces manœuvres firent leur effet; et le peuple ordonna premièrement que les plus vieilles troupes de Lucullus, et spécialement les légions de Fimbria, auraient leur congé; en second lieu, qu'on lui nommerait des successeurs, qui furent Q. Marcius Rex, consul de l'année précédente, pour la Cilicie, et M. Acilius Glabrio, actuellement consul, pour la Bithynie, le Pont, et la conduite de la guerre contre les rois Mithridate et Tigrane.

Enfin ce qui porta le dernier coup à l'autorité de Lucullus, et qui contribua peut-être plus que toute autre chose à révolter contre lui ses soldats, ce furent les discours et les intrigues d'un homme dont nous aurons lieu de parler souvent dans la suite, et dont nous n'aurons jamais à dire que du mal. Cet homme était P. Clodius, que ses inimitiés contre Cicéron ont rendu si fameux : vrai scélérat, qui ternissait l'éclat de sa naissance et de son nom par l'assemblage de tous les vices : sans honneur, sans pudeur, sans aucun sentiment de probité; audacieux et téméraire jusqu'à tout oser, et débauché jusqu'à être soupçonné, non sans fondement, d'inceste avec toutes ses sœurs, dont l'une était femme de Lucullus. Clodius était alors dans l'armée de son beau-frère, fort mécontent de n'en être pas autant considéré qu'il le souhaitait. Il avait assez d'ambition pour vouloir primer; et néanmoins ses mauvaises mœurs et son indignité déterminaient Lucullus à lui en préférer plusieurs autres. Ce factieux chercha donc à se venger en soulevant les soldats contre leur général.

Il s'adressa particulièrement à ceux qui avaient servi sous Fimbria, et qui étaient par eux-mêmes, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, très-portés à la sédition. Il feignait de s'intéresser pour eux, demandant « si jamais « des soldats qui avaient vieilli sous les armes « ne verraient de fin à tant de guerres et à tant « de fatigues; s'il leur faudrait passer leur vie « à attaquer toutes les nations les unes après « les autres, à parcourir successivement tout « l'univers; et cela sans retirer aucun autre « fruit de tant de travaux et de dangers que « d'être employés à escorter les chariots et les « chameaux de Lucullus, chargés de vases « d'or tout brillants de pierreries. Les soldats « de Pompée, au contraire, disait-il, qui

[1] Dio. — Plutarch.

[2] Cic. pro Sex. n. 93. — Plutarch.

« n'ont ni repoussé Mithridate et Tigrane « dans des déserts inhabitables, ni forcé les « villes royales d'Asie, mais qui ont eu à com- « battre des exilés en Espagne et des esclaves « en Italie, jouissent aujourd'hui d'un plein « repos avec leurs femmes et leurs enfants, « ayant de bonnes terres et habitant de belles « villes. Si donc, ajoutait-il, notre destinée « est de ne jamais cesser de faire la guerre, « réservons ce que nous avons encore de for- « ces pour un général qui met sa plus grande « gloire à enrichir les soldats dont il a tiré du « service. »

Il est aisé de concevoir quel effet produisirent parmi les troupes de pareils discours. Lucullus n'en fut plus le maître, et leur désobéissance le réduisit à se laisser enlever ses conquêtes par des ennemis vaincus [1]; car Tigrane et Mithridate ne manquèrent pas de profiter de son inaction involontaire. Le premier rentra dans l'Arménie, et obligea L. Fannius, qui y commandait pour les Romains, de se renfermer dans un château, où il l'assiégea, et où il l'aurait bientôt forcé, si Lucullus n'y eût envoyé du secours.

Mithridate, de son côté, avec quatre mille hommes de ses propres troupes, et un égal nombre d'Arméniens que lui fournissait Tigrane, se mit en devoir de reconquérir ses états; et il y réussit en partie, aidé moins encore de son courage et de l'affection des peuples pour leur roi légitime et naturel, que des vices de ses ennemis : car les commandants que Lucullus avait laissés dans ces pays nouvellement soumis s'y conduisirent avec négligence, et de plus firent haïr par leurs exactions le gouvernement romain. Ainsi Mithridate trouva une entrée facile dans le Pont. Fabius Adrianus, étant venu à sa rencontre, fut vaincu et mis en déroute, de façon que le corps de troupes qu'il commandait aurait été entièrement dissipé ou détruit, si le roi de Pont, pendant qu'il paie de sa personne et s'expose avec la hardiesse d'un jeune guerrier, quoique âgé de près de soixante et dix ans, n'eût reçu deux blessures qui le mirent hors de combat, l'une au genou d'un coup de pierre, l'autre d'une flèche qui vint le frapper un peu au-dessous de l'œil. Cet événement ralentit l'ardeur et le feu des vainqueurs; et ce qui restait de Romains avec leur chef Adrianus purent gagner le fort de Cabires, où ils se renfermèrent.

Mithridate ne fut pas longtemps retenu par ses blessures. Il se fit panser par des Agariens, nation scythique, qui avait, dit Appien, le secret de guérir les plaies avec le venin des serpents. Je laisse à discuter aux maîtres de l'art ce fait, que je rapporte tel que je le trouve dans mon auteur. Le roi de Pont ne fut pas plus tôt guéri, qu'il alla assiéger Adrianus. Mais bientôt il apprit que Triarius arrivait avec tout ce qu'il avait pu rassembler promptement de troupes. Il ne crut pas devoir l'attendre, et se retira. Triarius le poursuivit jusqu'à Comane, et remporta même sur lui un petit avantage qui termina la campagne; car tout ce que je viens de raconter des mouvements de Tigrane et de Mithridate appartient à l'année précédente et au temps où Lucullus d'abord assiégea Nisibe, puis, après l'avoir prise, y mit ses troupes en quartier d'hiver.

Au retour du printemps, Mithridate, qui avait sans doute reçu des recrues considérables, entreprit de chasser entièrement Triarius du royaume de Pont avant que Lucullus eût le temps de venir à son secours. Le Romain se tint quelque temps sur la défensive, et il évitait le combat. Le roi, pour l'y forcer, se prépara à aller attaquer un château où étaient tous les gros bagages de l'armée romaine. Cette démarche lui réussit. Les soldats de Triarius, ne voulant pas perdre leurs bagages, forcèrent à combattre leur commandant, qui lui-même se laissa aussi flatter de l'espérance de vaincre en l'absence de son général. Les deux armées se rencontrèrent à trois mille pas de distance de Ziéla, ou Zéla, ville qui est devenue célèbre par cette action dans l'histoire romaine. Triarius fut entièrement défait, et il ne se sauva du carnage quelques restes de son armée que parce que Mithridate fut encore blessé. Comme ce prince avait parmi ses troupes beaucoup de gens habillés et armés à la romaine, il ne se défia point d'un centurion qui s'approcha de lui, et qui, dans le temps qu'il y pensait le moins, lui perça la cuisse de son épée. Le centurion fut tué sur-le-champ; mais le roi

[1] Plutarch. — Appian. — Dio.

était si violemment blessé, qu'il fallut l'emporter en hâte, et ses généraux firent sonner la retraite, et cessèrent de poursuivre les vaincus. Cette défaite fut la plus sanglante que les Romains aient éprouvée dans tout le cours de la guerre contre Mithridate; et Cicéron a eu raison de dire que ce prince [1], après avoir été vaincu, fit plus qu'il n'eût osé espérer lorsqu'il avait toutes ses forces. Il resta sept mille Romains sur le champ de bataille, parmi lesquels on compta vingt-quatre tribuns et cent cinquante centurions. Le même Cicéron [2], sans entrer dans aucun détail, nous donne encore une idée plus forte de la perte que firent les Romains en cette occasion, lorsqu'il dit que Lucullus en apprit la nouvelle par le bruit public, et non par aucun soldat qui fût échappé de la bataille.

Lucullus n'avait pu empêcher ni prévenir ces malheurs, parce que ses soldats avaient refusé de le suivre. Quand ils surent que Triarius était en danger, la honte les rendit dociles, et ils consentirent à se mettre en marche : mais il était trop tard, et Lucullus n'arriva dans le Pont qu'après le désastre. Il eut bien de la peine à sauver Triarius de la fureur des soldats, qui voulaient le mettre en pièces. Il lui procura les moyens de se dérober par la fuite.

Mithridate avait toujours craint Lucullus; et dès qu'il l'eut en tête, il chercha à temporiser, se contentant de se mettre hors d'insulte, d'autant plus qu'il attendait Tigrane, qui, étant rentré en possession de la plus grande partie de ses états, avait rassemblé un corps d'armée considérable, et venait à son secours. Le général romain, ne pouvant forcer Mithridate à hasarder une action, résolut d'aller au-devant de Tigrane, dans l'espérance de trouver ses troupes fatiguées d'une longue marche, et de les défaire aisément en les attaquant subitement et lorsqu'elles ne s'y attendraient point. Ce plan était bien pris, mais les soldats romains le dérangèrent par leur indocilité opiniâtre; car, après avoir suivi leur chef pendant quelque temps, lorsqu'ils virent qu'il tournait vers la Cappadoce, ils refusèrent obstinément de marcher. Il n'y eut point de bassesse à laquelle ne se soumît Lucullus pour tâcher de les fléchir. Il allait de tente en tente, les suppliant avec larmes, leur prenant les mains, les caressant en toutes les manières dont il pouvait s'aviser. Mais le mal était fait, et désormais sans remède. Ils lui présentaient avec des reproches amers leurs bourses vides, et lui disaient qu'il devait faire lui seul une guerre dont il savait seul s'enrichir.

Ce qui nourrissait l'insolence, surtout des légions de Fimbria, c'est qu'elles étaient informées du décret qui leur donnait leur congé, et qui nommait Glabrion pour succéder à Lucullus. Ce consul était déjà en Bithynie, et faisait publier dans tous les pays circonvoisins que le peuple romain avait mis fin au commandement de Lucullus, et qu'il défendait de le suivre et d'obéir à ses ordres, sous peine de confiscation de biens. Ainsi les soldats de Fimbria ne regardaient plus Lucullus que comme un particulier, sans pouvoir et sans autorité légitime. Tout ce que purent obtenir de ces mutins les soldats des autres légions qui respectaient encore leur général, ce fut qu'ils resteraient jusqu'à la fin de la campagne, sous la condition expresse que, si l'ennemi ne paraissait pas dans cet intervalle, ils auraient pleine liberté de se retirer.

Il fallut bien que Lucullus agréât ce qu'on lui accordait, s'il ne voulait être entièrement abandonné et voir tout le pays retourner sous la puissance des barbares. Ainsi, trop heureux d'avoir autour de lui un corps d'armée dont il ne tirait néanmoins aucun service, il fut contraint de laisser ravager la Cappadoce par Tigrane, et de souffrir les insultes de Mithridate, après avoir écrit au sénat qu'il avait vaincu et dépouillé ces deux rois, et qu'il était à propos de lui envoyer, selon l'usage, dix commissaires pour régler avec lui l'état de ses nouvelles conquêtes. Ils arrivèrent en effet dans le temps dont nous parlons; et ils trouvèrent Lucullus si peu maître du pays ennemi, qu'il n'était pas même maître de ses troupes, qui le dominaient au contraire et lui faisaient

[1] « Victus tantùm efficere potuit, quantùm incolumis « nunquam est ausus optare. » (Cic. *pro lege Manil.* n. 25.)

[2] « Sinite me præterire nostram calamitatem : quæ « tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli non ex prælio « nuncius, sed ex sermone rumor afferret. » (Id. ibid.)

la loi. Il était réduit à dire que les suites de la guerre ne le regardaient plus, mais regardaient Glabrion, qui avait été nommé pour lui succéder; pendant que Glabrion, de son côté, qui avait montré beaucoup d'empressement lorsqu'il croyait n'avoir qu'à recueillir le fruit des victoires de son devancier, reculait et demeurait en arrière depuis qu'il avait senti la difficulté et le danger.

Cependant arriva la fin de l'été, qui était le terme que les soldats de Fimbria avaient marqué à Lucullus. Ils ne se contentèrent pas d'exécuter leur menace, mais ils bravèrent leur général avec une insolence qui est à peine croyable. Ils sortirent du camp; et ayant tiré leurs épées, ils appelèrent à grands cris l'ennemi, qui ne paraissait point; et après s'être escrimés en l'air et avoir fait tous les mouvements de gens qui combattent, ils prétendirent avoir rempli leurs engagements, et déclarèrent qu'ils voulaient se retirer. Ce fut une nécessité pour Lucullus de leur donner leur congé. Il envoya aussi à Glabrion une partie des autres troupes, et ne garda auprès de lui qu'un assez petit nombre de soldats, avec lesquels il ne lui était plus possible de ne rien entreprendre.

Voilà à quoi se terminèrent toutes les victoires de Lucullus. Un seul défaut lui fit perdre le fruit d'un grand nombre de vertus ; et sans avoir jamais éprouvé personnellement aucune défaite, sa hauteur lui nuisit plus que n'aurait fait la perte de plusieurs batailles. « Si à toutes les grandes qualités qu'il avait, « dit Plutarque, la bravoure, l'activité, l'in- « telligence, l'amour de la justice, il eût « joint la plus essentielle de toutes, qui est « l'art de se faire aimer, l'empire des Romains « n'aurait pas eu pour bornes l'Euphrate, « mais les extrémités de l'Orient et la mer « Caspienne : car, en vainquant Tigrane, ils « profitaient de ses victoires, et soumettaient « toutes les nations que ce prince avait domp- « tées ; et pour ce qui est des Parthes, ils « n'étaient pas alors aussi puissants que lors- « que, dans la suite, Crassus les attaqua. Dé- « chirés par des guerres civiles, et harcelés « par leurs voisins, ils n'étaient pas même ca- « pables de résister à un roi d'Arménie. »

Les avantages que remporta Lucullus, tournèrent dans la suite au malheur du nom romain. Car, comme l'observe ce même historien, dont les réflexions sont toujours justes et toujours intéressantes, « les trophées éri- « gès en Arménie, les conquêtes de Tigrano- « certe et de Nisibe, les richesses immenses « qui furent apportées de ces pays à Rome, « et le diadème de Tigrane, porté en pompe « dans le triomphe de Lucullus, voilà ce qui « fit naître à Crassus l'idée et le désir de por- « ter les armes romaines du côté de l'Orient. « Il s'imagina que ces barbares n'étaient « qu'une proie toute prête pour quiconque « irait seulement l'enlever. Mais bientôt les « flèches des Parthes lui prouvèrent le con- « traire ; et sa défaite déplorable fait voir « que Lucullus devait ses victoires, non pas « à l'imprudence et à la mollesse des ennemis, « mais à son propre courage et à son habileté. »

M. ÆMILIUS LEPIDUS[1].
L. VOLCATIUS TULLUS.

Tout demeurait comme en suspens dans l'Asie. Lucullus ne pouvait plus agir : Glabrion avait, à ce qu'il paraît, peu de tête et de capacité. Un nouveau général, qui fut nommé dans l'année où nous entrons, réchauffa la guerre, et enfin la termina. C'est Pompée, qui avait reçu, l'année précédente, un commandement presque sans bornes pour attaquer et détruire les pirates, et qui, après avoir mis fin glorieusement à cette entreprise, obtint encore un surcroît énorme de puissance par le commandement de la guerre contre Mithridate, qu'une loi portée par le tribun Manilius lui donna, en lui laissant tout ce qu'il avait déjà sous sa main. Je parlerai de ces faits dans la suite avec étendue. Maintenant je ne les touche que pour achever ce qui regarde Lucullus.

Rien ne pouvait être plus désagréable à ce général que d'avoir Pompée pour successeur. Il y avait eu entre eux de tout temps, et du vivant même de Sylla[2], une émulation qui approchait fort de la pique et de la jalousie.

[1] An. R. 686; av. J. C. 66.
[2] Plut. in Luc. et Pomp.

Jusqu'ici Lucullus avait pu prétendre à l'égalité. Mais maintenant Pompée triomphait, et se plaisait même à profiter de tous ses avantages pour humilier son rival. Ainsi, faisant afficher des ordonnances dans toutes les villes, il enjoignait aux troupes romaines de se rendre auprès de lui : en quoi il fut obéi ponctuellement, et au delà même de ce qu'il avait droit de prétendre ; car les légions de Fimbria, qui avaient obtenu leur congé par un décret du peuple, et, en conséquence, forcé Lucullus de les renvoyer, se rangèrent volontairement sous les drapeaux de Pompée.

Il en était de même de tout le reste. Pompée mandait les princes et les magistrats des nations asiatiques, et leur défendait d'avoir aucun égard aux ordres de Lucullus. Celui-ci, avec le conseil des dix commissaires, avait fait quelques arrangements, décerné des récompenses aux uns, des peines contre les autres, selon qu'ils avaient bien ou mal mérité de la république. Pompée cassait tous ces décrets, et partout où il allait, il ne laissait rien subsister de ce qu'avait ordonné Lucullus, affectant en tout de le rendre, s'il eût pu, méprisable, et de se faire regarder comme le seul arbitre de toutes choses.

Lucullus, poussé à bout, fit faire des plaintes à Pompée par des amis communs ; et à ce sujet les deux généraux se virent près d'une bourgade de Galatie. Là il arriva une chose de peu d'importance, mais qui fut regardée comme un présage. Comme ils avaient l'un et l'autre remporté de grandes victoires, les faisceaux de leurs licteurs étaient entourés de lauriers. Ceux de Lucullus se trouvèrent être frais et verts, parce qu'il venait d'un pays couvert et rempli d'arbres : ceux de Pompée au contraire étaient fanés, parce que le pays par où il avait passé était sec et sans aucune verdure. Les licteurs de Lucullus, s'étant donc piqués de politesse envers ceux de Pompée, et leur ayant fait part des belles branches de laurier qu'ils portaient, cela fut remarqué, et pris pour un augure qui annonçait que les trophées de Lucullus serviraient à rehausser la gloire de Pompée.

La conversation commença entre les deux généraux par des compliments. Ils se félicitèrent réciproquement sur leurs victoires : la matière était riche de part et d'autre. Ils avaient même des motifs de se respecter mutuellement. Lucullus était le plus âgé et le plus ancien consul ; Pompée avait par devers lui plus de commandements différents, et deux triomphes. Mais, lorsqu'ils vinrent à parler d'affaires, bientôt ils changèrent de ton. La conversation dégénéra en reproches pleins d'aigreur et peu dignes de la gravité de deux si grands personnages. Pompée reprocha à Lucullus sa passion pour l'argent, et les richesses prodigieuses qu'il avait amassées dans la guerre : Lucullus faisait honte à Pompée de son ambition effrénée, qui voulait tout envahir. Un historien observe qu'ils avaient tous deux raison [1]. Il fallut que leurs amis les séparassent, et ils partirent plus acharnés que jamais l'un contre l'autre. Lucullus voulut continuer à agir en arbitre des grâces et des peines : Pompée annula toutes ses ordonnances, et lui enleva toutes ses troupes, hors seize cents hommes qui étaient les plus intraitables, et qu'il jugea par cette raison inutiles pour lui, et désagréables à Lucullus.

Leur animosité ne pouvait se contenir, et éclatait dans tous les discours qu'ils tenaient l'un de l'autre. Pompée rabaissait les exploits de son prédécesseur, disant « qu'il n'avait eu « à combattre qu'un vain appareil, plein de « pompe et de faste, mais sans aucune force « véritable : au lieu que lui il aurait à vaincre « de bonnes troupes, bien armées, que Mithridate, devenu sage par ses malheurs, « avait appris à ne plus décorer d'or et d'argent, mais à hérisser de fer, ne mettant « plus sa confiance que dans les boucliers, « les épées, les chevaux, et dans tout ce qui « donne le moyen de faire une vigoureuse « résistance. » Lucullus lui rendait bien le change. Il traitait d'ombre et de fantôme de guerre ce qu'il laissait à faire à Pompée, et ne craignait point de comparer ce général à ces oiseaux également avides et lâches qui se jettent sur les corps tués par d'autres, et en déchirent les restes. « C'est ainsi, ajoutait-il, « qu'il est venu achever les guerres de Lépidus, de Sertorius, de Spartacus, et qu'il

[1] Vell. II, 31. — Plutarch.

« s'en est attribué la gloire, qui appartenait « à Catulus, à Métellus, à Crassus; et comment l'éclat des trophées d'Arménie et de « Pont ne le tenterait-il pas, lui qui n'a pas « eu honte de vouloir s'approprier une part « dans un triomphe sur des esclaves? »

Quel honneur ne se seraient pas fait ces deux grands hommes, si, au lieu de chercher à se décrier l'un l'autre par une basse malignité, ils s'étaient étudiés au contraire à relever mutuellement leurs exploits! Mais la passion aveugle les hommes, et fait qu'on se nuit à soi-même en voulant nuire à son adversaire.

Lucullus, de retour en Italie, trouva de grands obstacles à son triomphe, qui fut différé de près de trois ans. J'en parlerai en son lieu. Maintenant il faut revenir sur nos pas, et placer ici un assez grand nombre de faits que nous avons été obligés de laisser en arrière. La suite de ces faits nous ramènera aux exploits de Pompée contre Mithridate.

§ III—Rivalité de Crassus et de Pompée. Richesses de Crassus. Voies par lesquelles il les acquit. Manières populaires et obligeantes de Crassus. Réserve et proidece de Pompée. Motifs de cette conduite. La rivalité entre Pompée et Crassus fut toujours exempte de violence. Caractère variable de la conduite de Crassus. Son gout pour les lettres et pour les sciences. Ils demandent ensemble le consulat, et sont élus. Manuel instructif composé par Varron pour Pompée. Mésintelligence entre les consuls. Pompée passe en revue comme chevalier romain devant les censeurs. Il rétablit le tribunat dans tous ses droits. Corruption des jugements. Hortensius avait grande part à cette corruption. Loi pour partager la judicature entre le sénat, les chevaliers et les tribuns du trésor. Accusation de Verrès; ses crimes. Confiance de Verrès en son argent et en la protection d'Hortensius. Conduite louable de Cicéron. Verrès s'exile lui-même, sans attendre le jugement. Soupçon peu vraisemblable jeté par Plutarque sur Cicéron. Cet orateur composa après coup les cinq livres de l'accusation contre Verrès. Soixante-quatre sénateurs rayés du tableau par les censeurs, dont C. Antonius, P. Lentulus Sura, et Q. Curius. Clôture du lustre. Plus de neuf cent mille citoyens. Les deux consuls se réconcilient, et licencient leurs armées. Naissance de Virgile. Dédicace du Capitole. Édilité de Cicéron. On déclare la guerre aux Crétois. Premiers succès d'Hortensius au barreau; sa mémoire, son geste, son ardeur au travail. Il déchoit de son vivant, et sa réputation tombe totalement après sa mort. Mollesse et luxe d'Hortensius. Douceur de ses moeurs, et son amitié avec Cicéron. Q. Marcius seul consul. Il va commander en Cilicie. Pompée chargé de la guerre contre les pirates. Troubles dans la ville. Loi de Roscius au sujet des chevaliers romains. Contestations entre Cornélius, tribun, et Pison, consul, par rapport à leurs lois contre la brigue. Pison exclut Palicanus du consulat. Loi de Cornélius au sujet des dispenses accordées par le sénat seul. Autre loi pour obliger les préteurs à juger conformément à leur édit. État violent de la république. Cornélius accusé. Cicéron le défend. Pompée chargé de la guerre contre Mithridate. Motif de Manilius en faisant donner ce commandement à Pompée. Cicéron préteur. Il condamne Licinius Macer. Il se charge de défendre Manilius.

Rivalité de Crassus et de Pompée.

Je reprends les affaires de la ville par le consulat de deux hommes bien fameux, Crassus et Pompée [1]. C'étaient deux rivaux de gloire, ou du moins de puissance. Leur émulation avait commencé dès le temps qu'ils faisaient ensemble la guerre sous les ordres de Sylla contre les chefs de la faction de Marius; et la préférence que Sylla avait donnée hautement à Pompée, quoique le plus jeune de beaucoup, avait vivement piqué Crassus. Elle était juste néanmoins, cette préférence, et fondée tant sur la supériorité du mérite guerrier, qui éclatait d'une façon brillante dans Pompée, que sur le vice dominant de Crassus, je veux dire son insatiable avidité pour les richesses, qui le rendait odieux et méprisable. Après tout, il faut convenir que Crassus n'était pas sans talents pour la guerre. Nous l'avons vu se signaler sous Sylla en plus d'une occasion; et la manière dont il termina la guerre de Spartacus, si malheureusement et ignominieusement conduite jusqu'à lui, doit assurément lui faire honneur. D'un autre côté il n'est pas moins certain qu'il aurait été

[1] Plut. in Syl. et Crasso et in Pomp.

entièrement effacé par les victoires éclatantes de Pompée, et serait toujours demeuré fort au-dessous de lui, s'il ne l'eût balancé par ses richesses immenses, et de plus par une affabilité populaire, un caractère obligeant, qui faisait qu'on le trouvait toujours prêt lorsqu'on avait besoin de son crédit et de ses services. Plutarque nous donne sur ces deux articles des détails qui me paraissent intéressants, et qui nous feront connaître et le génie de Crassus et les voies par lesquelles, sans avoir aucune qualité éminente, il acquit une si grande puissance dans Rome.

Tout le monde a entendu parler des richesses de Crassus. Mais Plutarque nous en donne une idée juste et précise, et nous apprend qu'après avoir consacré à Hercule la dîme de ses biens, après avoir donné un repas à tout le peuple romain, après avoir fait distribuer à tous les citoyens du blé pour trois mois, ayant voulu compter avec lui-même, lorsqu'il partit pour aller faire la guerre aux Parthes, il se trouva posséder sept mille cent talents, c'est-à-dre vingt et un millions trois cent mille livres, selon notre façon de compter.

Il s'en fallait de beaucoup qu'il eût reçu tout ce grand bien de ses pères. Son patrimoine ne se montait originairement qu'à trois cent mille écus. Mais une avidité extrême, jointe à une économie pratiquée constamment et avec intelligence, lui donna moyen d'acquérir ces prodigieuses richesses. Toute voie lui était bonne. Non-seulement il s'engraissa des misères publiques par les confiscations des biens des proscrits, mais il fut accusé auprès de Sylla d'avoir tourné à son profit la plus grande partie du butin de Tudertum, ville d'Ombrie, qu'il avait prise de force, et, dans une autre occasion, d'avoir proscrit de son autorité privée un riche Brutien, pour s'emparer de sa dépouille. Ce furent ces deux traits d'une basse et cruelle avarice qui dégoûtèrent Sylla de Crassus, et le déterminérent à ne plus lui donner d'emploi. Cette espèce de disgrâce ne le guérit pas; et si nous en croyons Cicéron, qui le dépeint, sans le nommer, dans son sixième paradoxe, il n'est point de sorte d'injustices ni de moyens odieux qu'il n'ait employés pendant toute sa vie pour augmenter sans cesse ses possessions.

Il s'était fait une étude de l'art de s'enrichir, et il y était très-entendu. Ainsi, ayant remarqué que les maisons de Rome étaient sujettes à périr souvent par le feu et par les tremblements de terre, il acquit des esclaves architectes et maçons, au nombre de plus de cinq cents; et lorsqu'une maison était brûlée ou tombée en ruine, il l'achetait à bon marché, avec les maisons voisines qui se trouvaient endommagées : de façon qu'il devint peu à peu le propriétaire de la plus grande partie du terrain de Rome. Mais, quoiqu'il eût parmi ses esclaves un si grand nombre d'ouvriers propres aux bâtiments, jamais il ne bâtit rien pour lui, si ce n'est sa propre maison; et il avait coutume de dire que ceux qui aimaient à bâtir se ruinaient eux-mêmes, sans avoir besoin que leurs ennemis les y aidassent.

Outre les acquisitions dont je viens de parler, il possédait des biens de toute espèce, mines d'argent, terres bien exploitées. Mais sa principale richesse consistait dans ses esclaves. Il est incroyable quel nombre il en avait pour toutes sortes d'emplois, lecteurs, secrétaires, intendants, banquiers, maîtres-d'hôtel; et il prenait un très-grand soin à les faire instruire chacun dans leur métier, y veillant par lui-même, et suivant attentivement leurs progrès. En général il pensait que rien ne demande plus l'œil du maître que les esclaves, qu'il regardait comme les instruments vivants et animés de l'économie; et il disait que le maître doit gouverner ses autres possessions par ses esclaves, et ses esclaves par lui-même. Il leur faisait sans doute exercer les différents métiers qu'il leur avait appris, et en tirait profit; car, sans cela, cette multitude d'esclaves lui aurait été plutôt à charge que capable de l'enrichir.

Au milieu de toutes ces richesses, Cicéron lui reproche qu'il n'était pas riche [1]; et il en apporte pour preuve sa fureur d'accumuler, et ses désirs augmentant sans cesse avec ses revenus. Crassus était sur ce point d'accord avec Cicéron, puisqu'il disait « qu'un homme « n'était pas riche à moins qu'il ne pût lever « et entretenir une armée à ses dépens, »

[1] Parad. VI.

Parole insensée et bien différente, comme l'observe Plutarque, de la façon de penser de Marius : car celui-ci, ayant distribué à des soldats quatorze arpents de terre par tête, et apprenant qu'ils en demandaient davantage, les réprimanda en ces termes remarquables : *Aux dieux ne plaise qu'il se trouve un Romain qui regarde comme insuffisante une portion de terre qui le peut nourrir !*

On sent assez que ces énormes richesses devaient donner un grand crédit à Crassus. Ce qui y contribua encore davantage, c'étaient ses manières populaires, comme je l'ai dit, et son inclination à obliger. Il prêtait à ses amis sans intérêts : ce qui était une grande générosité chez les Romains, attentifs comme ils étaient, même ceux qui passaient pour les plus gens de bien à faire profiter leur argent. Il est vrai qu'il exigeait qu'on lui rendît exactement à l'échéance les sommes qu'il avait prêtées; et sa rigueur sur ce point était si grande, que quelquefois on aimait mieux s'adresser aux usuriers.

Sa maison était ouverte à tout le monde, sa table toujours environnée d'un grand nombre de personnes. On n'y faisait pas bonne chère; mais néanmoins elle était servie proprement et honnêtement : et les manières douces et aimables du maître, la gaîté et la liberté qui y régnaient, étaient des assaisonnements préférables aux mêts les plus exquis.

Il portait partout ce caractère de douceur. Jamais il ne rencontra un citoyen, si pauvre et si obscur qu'il pût être, qu'il ne lui rendît le salut en l'appelant par son nom; ce qui était une politesse suivant l'usage des Romains.

Il s'était assidûment exercé à l'éloquence, qui était, comme tout le monde le sait, si nécessaire dans Rome; et quoiqu'il n'eût pas beaucoup de talent naturel, par le travail et par l'application il vint à bout de surpasser des hommes que la nature avait bien plus avantagés que lui : car quelque petites que fussent les causes, il n'en plaida jamais aucune sans s'être préparé avec soin. Mais surtout il se faisait aimer par sa facilité à recevoir toutes celles qu'on lui présentait. Pompée, César, Cicéron lui-même, en refusaient. Mais Crasse chargeait de toutes, et par là il s'attirait la réputation d'homme populaire et bienfaisant.

Ce fut principalement par cet endroit qu'il eut un grand avantage sur Pompée, qui tenait une conduite toute différente. Pompée, lorsqu'il était à la ville, se montrait peu, ne se laissait pas aisément aborder, paraissait rarement dans la place publique, et toujours avec un grand cortége, gardant son rang, et craignant de se commettre. Il recevait fort peu de causes; et lorsqu'on avait enfin obtenu de lui qu'il en plaidât quelqu'une, on voyait qu'il ne s'y portait qu'avec une sorte de répugnance. En général il ne s'intéressait guère pour les affaires des autres, ménageant son crédit pour lui-même, et ne voulant pas l'user pour autrui. Cette réserve avait un air de dignité, mais était peu propre à lui faire des créatures parmi la multitude. C'était laisser le champ libre à ceux qui se proposaient pour but le crédit dans l'intérieur de la ville et auprès des citoyens. Pompée le savait, et, par une politique raffinée, il n'était pas fâché que la chose fût ainsi, afin de se maintenir plus aisément dans la possession de tout son éclat et de toute sa supériorité par rapport aux affaires de la guerre. Car la vie de simple citoyen est bien périlleuse pour la réputation d'un général d'armée qui a acquis de la gloire dans les armes, et qui est, pour me servir de l'expression de Plutarque, incommensurable avec l'égalité populaire [1]. La plupart veulent primer dans la ville comme dans le camp. Or, c'est une chose insupportable pour ceux qui se voient inférieurs dans le militaire, de n'avoir pas au moins leur revanche dans la paix. Lors donc qu'ils trouvent en leur chemin dans le maniement des affaires civiles celui qui s'est illustré à la tête des armées, ils le renversent et le mettent

[1] Ὁ γὰρ ἐν ἱματίῳ βίος ἐπισφαλής ἐστι πρὸς ἀδοξίαν τοῖς ἐκ τῶν ὅπλων μεγάλοις, καὶ πρὸς ἰσότητα δημοτικὴν ἀσυμμέτροις· αὐτοὶ μὲν γὰρ καὶ ἐνταῦθα πρωτεύειν ὡς ἐκεῖ δικαιοῦσι· τοῖς δὲ ἐκεῖ φερομένοις ἔλαττον, ἐνταῦθα γοῦν μὴ πλέον ἔχειν οὐκ ἀνεκτόν ἐστι· διὸ τὸν ἐν στρατοπέδοις καὶ θριάμβοις λαμπρὸν, ὅταν ἐν ἀγορᾷ λάβωσιν, ὑπὸ χεῖρα ποιοῦνται καὶ καταβάλλουσι· τῷ δὲ ἀπολεγομένῳ καὶ ὑποχωροῦντι τὴν ἐκεῖ τιμὴν καὶ δύναμιν ἀνεπίφθονον φυλάττουσιν. (Plut. in *Pompeio.*)

sous leurs pieds ; mais, s'il est assez sage pour ne point entrer en lice avec eux, et pour leur abandonner le prix qu'ils ambitionnent, il épargne à sa gloire militaire les attaques de l'envie, et se conserve plus aisément la supériorité par l'endroit qui lui est le plus cher, en consentant à être inférieur dans l'autre.

Ainsi raisonnait et agissait Pompée. Crassus, en suivant un plan tout contraire, se montrant toujours prêt à rendre service, accessible, affable à tous, disposé à prendre en main les intérêts de quiconque reconrait à sa protection, se faisait un très-grand nombre d'amis et de partisans; de façon que, par une singularité assez remarquable, Pompée absent effaçait Crassus, et se trouvait effacé à son tour lorsqu'ils étaient tous deux sous les yeux de leurs concitoyens.

Cette rivalité, qui avait commencé de bonne heure, et qui dura toute leur vie, ne produisit pourtant point une inimitié violente ni irréconciliable. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup d'ambition; et les ambitieux règlent leur conduite, non pas sur leurs sentiments, mais sur leur intérêt. Crassus était piqué de l'essor qu'il avait vu prendre à Pompée au-dessus de lui : et un jour que quelqu'un lui disait, *Voici Pompée-le-Grand qui arrive*, il demanda en riant de combien de pieds était sa taille. Ils eurent donc ensemble bien des différends, bien des querelles ; mais ils ne se portèrent à aucun excès, et ils redevenaient toujours amis.

Crassus tint la même conduite par rapport à César, comme j'aurai lieu de l'observer ailleurs. Et en général, il était toujours flottant et mitoyen entre tous les partis ; et changeant souvent de système dans les affaires publiques, il ne se montrait ni ami constant, ni ennemi implacable. Partout où il voyait l'utile, l'amitié ni le ressentiment n'avaient plus aucun pouvoir sur lui : en sorte qu'il lui arriva souvent, dans un assez court intervalle, d'attaquer et de défendre, soit les mêmes lois, soit les mêmes personnes. Caractère bien peu estimable, et aussi éloigné que les grands vices, de la véritable vertu, qui est nécessairement accompagnée de fermeté, parce qu'elle se fonde sur des principes immuables.

J'ai cru que ces traits, empruntés de Plutarque, qui font connaître parfaitement Crassus, et les voies par lesquelles il s'égala à Pompée, feraient plaisir au lecteur, et lui serviraient à suivre avec plus de goût et de fruit ce que j'aurai à raconter des manœuvres de l'un et de l'autre.

Je ne dois pas omettre qu'ils aimaient tous deux les lettres et les sciences. Crassus en particulier passait pour savant dans l'histoire; et il s'appliqua à l'étude de la philosophie d'Aristote. Son maître en philosophie fut un certain Alexandre, dont l'attachement à Crassus prouvait bien, dit Plutarque, la douceur et la facilité : car il était difficile de décider s'il était plus pauvre en entrant dans la maison de ce riche seigneur, ou s'il le devint davantage depuis qu'il y fut entré. Seul de tous les amis de Crassus, lorsqu'il l'accompagnait en voyage, il recevait un manteau, qui lui était redemandé quand on était de retour. Lequel doit le plus étonner, ou de la lésine du patron, ou de la patience du philosophe?

Lorsque Crassus et Pompée se préparaient à demander le consulat, ils venaient de terminer, l'un la guerre de Sertorius, l'autre celle de Spartacus. Ils avaient donc chacun une armée; et bien des gens craignaient dans Rome que Pompée ne gardât la sienne, et ne voulût avec les forces qu'il avait en main se rendre maître de la république, à l'exemple de Sylla. Il n'est pas à croire qu'il eût cette pensée. Mais en tout cas Crassus avait soin de le tenir en respect, déclarant qu'il ne licencierait point ses troupes que Pompée ne donnât aussi congé à celles qui lui obéissaient. Cette querelle, qui fournit matière à bien des discours et à bien des craintes, se calma tout d'un coup par la promesse que fit Pompée de renvoyer ses soldats dès qu'il aurait triomphé.

Restait l'affaire du consulat. Pompée n'avait que trente-quatre ans, et il fallait en avoir quarante-trois pour pouvoir être nommé consul. Il n'avait encore exercé aucune charge, et les lois voulaient qu'on ne s'élevât au consulat qu'en passant par les degrés des dignités inférieures. Mais sa gloire était si grande, et l'admiration pour lui si universelle, qu'il fut dispensé, sans peine, de toutes les lois. Crassus n'osa pas se mettre sur les rangs sans avoir son agrément, et il le fit sonder sur

cela. Pompée, charmé d'être recherché par Crassus, et désirant depuis longtemps d'avoir lien de le servir, saisit cette occasion, et alla jusqu'à déclarer dans nne assemblée dn peuple qu'il n'aurait pas moins d'obligation à ses concitoyens de lui donner Crassus pour collègue qne de sa propre nomination. Ils furent donc élus tout d'une voix et de la façon la plus honorable. Après qu'ils eurent triomphé l'un et l'antre, ainsi que je l'ai rapporté ailleurs, ils entrèrent en charge.

M. LICINIUS CRASSUS [1].
CN. POMPEIUS MAGNUS.

Comme Pompée, qui n'avait eu jusqu'alors d'autre rang dans la ville que celui de chevalier romain, n'était jamais par conséquent entré dans le sénat [2], il ne connaissait qu'imparfaitement les usages de cette auguste compagnie, et il n'était point au fait des droits et des devoirs des consuls lorsqu'ils présidaient au sénat et en formaient les décrets. Il eut recours au docte Varron : et celui-ci lui dressa nn mannel [3] qui pût lui servir de guide, et, comme il l'appela lni-même, d'introduction dans des fonctions toutes nonvelles pour nn homme qni ne se trouvait sénateur que parce qu'il était consnl.

La mésintelligence commença bientôt à renaître entre Pompée et Crassus, et dura autant que leur magistrature : aussi ne firent-ils rien de mémorable [4]. Crassus consacra alors à Hercnle cette dîme de ses biens, et fit au peuple ces largesses dont j'ai parlé. Pompée, qui était vain, eut de quoi se satisfaire le jour que les chevaliers, suivant la coutume, passèrent en revue devant les censeurs.

Un ancien usage ordonnait qne les chevaliers romains, lorsqu'ils avaient fini leur temps de service, qui était de dix ans, se présentassent aux censeurs, lenr fissent le dénombrement de toutes leurs campagnes et des généraux sous qui ils avaient servi, et leur rendissent compte de la conduite qu'ils avaient tenue : ensuite de quoi on leur distribuait les témoignages d'honneur ou d'ignominie qni étaient dus à la manière dont ils s'étaient gouvernés. Alors donc, les censeurs L. Gellius et Cn. Lentulus étant assis sur leurs chaises curules à la porte du temple de Castor, on aperçut Pompée qui descendait dans la place avec tonte la pompe dn consulat, mais menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut à la vue des censeurs, il fit écarter les licteurs qui marchaient devant lui, et amena son cheval aux pieds des censeurs. Tout le peuple était en silence et en admiration, et un spectacle si singulier inspirait aux magistrats eux-mêmes des sentiments de joie et de respect. L'ancien des censeurs lui fit cette question : *Pompée, je vous demande si vous avez rempli toutes les années de service que vous devez à la république. Oui*, répondit-il en élevant sa voix, *je les ai toutes remplies, et sans avoir d'autre général que moi-même*. A ces paroles le peuple ne put contenir sa joie, et toute la place retentit de cris d'applandissements. Les censeurs se levèrent, et reconduisirent Pompée à sa maison, sachant bien qu'en cela ils faisaient grand plaisir à la multitude, qui les accompagna avec des transports d'allégresse et en battant sans cesse des mains.

Pompée, qui de tout temps en avait été aimé, s'était acquis un redoublement d'affection populaire par le rétablissement du tribunat, comme je l'ai déjà dit : car c'était proprement son ouvrage; et quoique Crassus y ait concouru, ne pouvant pas apparemment l'empêcher, c'est à Pompée que l'attribuent et Plutarque et Cicéron.

La noblesse ne pouvait que savoir très-mauvais gré à Pompée d'avoir contribué à relever cette puissance ennemie; et après cela il n'est pas étonnant qne pendant qu'il était adoré du peuple, Crassus eût un plus grand crédit dans le sénat. Pompée se relâcha encore, au préjudice du sénat, snr un autre article très-important; et il souffrit que la judicature que Sylla avait rendue aux seuls sénateurs, leur fût enlevée en grande partie.

Il est vrai que la corruption des jugements était telle, qu'il n'y avait plus de justice dans

1 An. R. 682; av. J. C. 70.
2 Aul. Gell. XIV, 7.
3 Commentarius Εἰσαγωγικός.
4 Plut. in Crasso et Pomp

Rome. C'était un affreux brigandage : les juges vendaient publiquement leurs voix; et il était passé en maxime qu'un homme riche, quelque coupable qu'il fût, ne pouvait pas être condamné [1]. L'abus allait au point que Q. Calidius, qui avait gouverné l'Espagne avec l'autorité de préteur, ayant été accusé au retour et condamné, reprochait à ses juges, non pas de l'avoir condamné précisément [2], mais d'avoir fait trop bon marché de sa condamnation. *Vous deviez*, leur disait-il, *vous faire mieux payer pour perdre un homme qui a été revêtu de la préture* [3]. *Vous m'avez vendu pour un morceau de pain.* Un trait peut-être unique en ce genre est celui que Cicéron raconte dans son plaidoyer pour Cluentius. J'abrégerai son récit autant qu'il me sera possible.

Oppianicus, dont j'ai parlé à l'occasion de la proscription de Sylla, homme souillé des plus grands crimes, empoisonneur de ses femmes et de ses proches, corrupteur de la jeunesse, fabricateur de faux testaments, enfin capable de violer toutes les lois les plus saintes dès qu'il pouvait en espérer du profit, avait tenté d'empoisonner son beau-fils Cluentius. La chose fut découverte, et Cluentius le poursuivit en justice : il s'y prit habilement. Avant que d'accuser Oppianicus, il mit en cause un affranchi entre les mains duquel le poison avait été surpris en présence de témoins. Cet affranchi, qui se nommait *Scamandre*, fut condamné. Cluentius accusa ensuite le patron de Scamandre, qui avait été l'entremetteur de cette criminelle intrigue, et il le fit condamner aussi. Ce fut alors qu'il attaqua Oppianicus, qui se trouvait ainsi condamné d'avance par les jugements prononcés contre ses deux complices. Oppianicus [4], dans un si extrême danger, s'adresse à Stalénus, l'un de ses juges, et l'engage, moyennant soixante et quatre mille livres qu'il fait porter chez lui, à lui acheter seize voix, qui suffisaient pour l'absolution : car le tribunal était composé de trente-deux juges. Stalénus, aussi scélérat que celui avec qui il négociait, voyant cette somme entre ses mains, chercha les moyens de se l'approprier; et, s'étant persuadé que, si Oppianicus était condamné, personne ne la lui redemanderait, il travaille à rendre certaine la condamnation de celui de qui il avait reçu de l'argent pour le faire absoudre. Pour cela il promet quatre mille livres, au nom d'Oppianicus, à ceux des juges qui n'étaient pas plus gens de bien que lui; et, après quelques jours, quand le moment presse, il leur dit qu'Oppianicus lui a manqué de parole, et ne lui a point remis d'argent. Ainsi les honnêtes gens ayant donné leurs voix contre l'accusé parce qu'il était coupable, et les mauvais juges parce qu'ils croyaient en avoir été les dupes, Oppianicus fut condamné. Les suites de cette affaire, qui furent grandes, ne sont pas de mon sujet. Ce qui me reste à ajouter, c'est que ce fait, déjà si étrange, le deviendrait encore davantage, s'il était vrai, comme il pourrait bien être, et comme Cicéron l'avait dit lui-même dans un plaidoyer précédent [1], que Stalénus, muni de l'argent de l'accusé, en avait encore reçu de l'accusateur.

Hortensius avait grande part à cette corruption universelle de la justice. Il régnait dans les jugements, et il ne s'en tenait pas à employer en faveur des accusés qu'il défendait ses talents et son éloquence; il n'y avait point de moyen qu'il ne mît en œuvre, les sollicitations, les caresses, les menaces, l'argent. Comme il se défiait avec raison de ces misérables juges qui vendaient leurs suffrages, il prenait pour s'assurer d'eux les précautions les plus singulières. Alors on opinait dans les jugements par scrutin. On distribuait aux juges trois petites tablettes enduites de cire, dont l'une portait un *A*, marque d'absolution; l'autre un *C*, qui signifiait la condamnation; la troisième les lettres *N. L.* dont le sens est, *Non liquet*, *L'affaire n'est pas assez éclaircie; il faut la plaider de nouveau.* Les juges mettaient dans une urne ou capse celui de ces

[1] « Inveteravit jam opinio... his judiciis quæ non sint, « pecuniosum hominem, quamvis sit nocens, neminem « posse damnare. » (Cic. *in Verr.* act. 1, n. 1.)

[2] Cic. in Verr. act. 1, n. 38; et ibi Ascon.

[3] « Vel idoneam mercedem pro meo capite pacisci « debuistis. Hoc saltem honestatis esset in vobis, ut ho- « minem prætorium non vili pretio venderetis. »

[4] Cic. pro Cluent. n 66 76.

[1] Cic. in Verr. act. 1, n 39.

trois bulletins qu'ils jugeaient convenable. Hortensius donc, pour être sûr que ceux qui avaient reçu de l'argent de ses parties lui tenaient parole, non-seulement avait parmi eux quelqu'un de confiance qui leur servît de surveillant et d'espion, mais, dans une affaire qu'il avait à cœur [1], il se porta jusqu'à faire donner aux juges des tablettes enduites de cire diversement colorée, afin que, lorsqu'on tirerait les bulletins de la capse, il pût voir par ses yeux, en remarquant la différence des couleurs, si les juges qui lui avaient promis d'absoudre l'accusé avaient été fidèles à leur parole.

De si grands désordres ne pouvaient pas être tolérés; et Pompée, dans la harangue qu'il avait faite au peuple avant son consulat, en promettant de rétablir la puissance des tribuns [2], s'était aussi engagé à réformer les abus qui se commettaient dans l'administration de la justice. On peut donc conjecturer que ce fut de concert avec lui que L. Aurélius Cotta, actuellement préteur, proposa une loi qui ordonnait que les juges fussent pris à l'avenir, non plus du corps seul des sénateurs, mais des trois ordres de la république, du sénat, des chevaliers romains, et des tribuns du trésor public, qui étaient de l'ordre du peuple. Tout ce que nous savons des fonctions de ces tribuns, c'est qu'ils tiraient du trésor de l'argent qui devait être distribué aux troupes, et le remettaient aux questeurs. La loi passa, et fut observée, avec quelques changements de peu d'importance, jusqu'à la dictature de César; mais elle ne remédia qu'imparfaitement au mal. Ce n'était pas l'ordre seul du sénat qui était infecté de corruption, comme il a été déjà remarqué ailleurs sur un pareil sujet, c'était toute la république. Nous verrons, par des exemples éclatants, combien ce remède fut peu efficace.

On sent assez que cette loi apportait une diminution considérable à la puissance des grands. Mais elle accréditait Pompée auprès du peuple, sans le brouiller néanmoins totalement avec le sénat, parce qu'elle gardait un certain équilibre entre les deux ordres, et que, si elle étendait les droits de l'un, elle ne dépouillait pas entièrement l'autre, comme avait fait la loi de C. Gracchus. C'était la politique de Pompée de se rendre populaire, mais de ne se livrer pas tellement au peuple que le sénat le regardât comme un ennemi.

Pendant que l'affaire de cette loi s'agitait, et avant qu'elle fût entièrement conclue, Cicéron accusa Verrès. Ce fait, quoiqu'il paraisse n'intéresser qu'un particulier, est extrêmement important, et j'espère que le lecteur me saura gré d'en tracer une idée un peu étendue. La célébrité des deux avocats, Cicéron, accusateur, et Hortensius, défenseur de Verrès; l'oppression horrible des peuples de la Sicile, qui fera connaître jusqu'où les magistrats romains poussaient souvent la tyrannie à l'égard des sujets de l'empire; enfin la façon de procéder des Romains dans ces sortes de jugements, tout cela me paraît digne de curiosité. Je tâcherai cependant de n'être pas trop long.

J'ai déjà parlé de Verrès, et j'ai raconté quelques-uns de ses crimes lorsqu'il était questeur de Carbon, et lorsqu'il fut ensuite lieutenant de Dolabella en Cilicie. Il fut préteur sous le consulat de Lucullus; et le sort lui donna le plus beau département, celui que les Romains appelaient *la préture de la ville*. Cette place, qui le mettait à la tête de toute la justice civile de Rome, ne servit que d'occasion à cet homme corrompu de commettre impunément toute sorte de vexations. Pour peindre sa conduite en un mot, il suffit de dire qu'une courtisane [1], qui se nommait *Chélido*, gouvernait absolument le préteur, et par lui tous les tribunaux de la ville; « et cela, dit « Cicéron, d'une manière si publique, qu'il « n'est point de campagnard venu à Rome « pendant cette année-là, pour quelque pro- « cès que ce puisse être, qui n'en ait été in- « formé. »

Après qu'il eut passé l'année de sa préture,

[1] Cic. Divin. n. 24, et in Verr. act. 1, n. 40, et utrobique Ascon.

[2] Cic. in Verr. act. 1, n. 42. — Ascon. in Divin.

[1] « Nemo tam rusticanus homo, L. Lucullo, M. Cotta « consulibus, Romam ex ullo municipio vadimonii causâ « venit, quin sciret jura omnia populi romani nutu atque « arbitrio Chelidonis meretriculæ gubernari. » (Cic. *in Verr.* lib. 5, n. 34.)

non à rendre justice, mais à user du pouvoir de la magistrature pour opprimer le bon droit et piller tous ceux qui avaient affaire à lui, le gouvernement de la Sicile lui échut pour le malheur de cette province; et il arriva même, par des circonstances particulières, que son administration, qui ne devait être que d'un an, dura trois années entières. Il est bon de se rappeler ici ce qui a été observé ailleurs, que les magistrats romains réunissaient en eux toute la puissance civile et militaire. Un préteur était comme roi dans sa province. Les finances, les jugements, la guerre et les troupes de terre et de mer, tout était en sa main. Verrès profita de ce pouvoir illimité pour tourmenter les Siciliens en toutes les façons imaginables. Il foula aux pieds leurs priviléges et toutes les lois; et son caprice fut la seule règle qui le guida dans les jugements qu'il rendit. Cette île est, comme tout le monde sait, très-fertile, et elle fournissait à la ville de Rome une grande partie des blés nécessaires pour la faire subsister. Il n'est point d'avanies ni de vexations qu'il ne fît souffrir aux infortunés laboureurs, qu'il aurait dû protéger et encourager. Sa passion pour les statues, pour les tableaux, et pour les autres ouvrages des beaux-arts, allait jusqu'à la fureur : il en dépouilla et les villes, et les temples, et les maisons des particuliers. A tous ces excès ajoutez la lâcheté et la négligence par rapport à la guerre et aux pirates, une mollesse inconcevable, des débauches infâmes par lesquelles il déshonora les meilleures familles de la Sicile, enfin une cruauté tyrannique [1]. Ce fut un monstre, en un mot, plus funeste à cette île malheureuse que tous ceux qu'avait pu imaginer la fable, que les Cyclopes, les Charybde et les Scylla; et il y faisait regretter les Denys et les Phalaris.

Ce portrait, tracé d'après Cicéron, n'est point chargé : les faits en attestent la ressemblance. Sur la multitude de ceux que présentent les cinq livres de l'accusation contre Verrès, j'en choisirai deux seulement, et j'aurai soin d'en abréger même le récit.

Le premier regarde Sthénius [2], cet excellent citoyen d'Himère, dont la générosité se montra si admirable lorsque Pompée fut envoyé par Sylla en Sicile pour y poursuivre les restes de la faction de Marius. Ce Sthénius, qui était riche, et curieux en vases d'airain de Corinthe, et en belle argenterie, ayant reçu et logé chez lui le préteur, la première récompense dont Verrès paya l'hospitalité exercée très-noblement à son égard, ce fut d'enlever toute cette précieuse vaisselle. Le Sicilien le souffrit [1]. C'était le préteur qui le volait; et il ne pouvait opposer que le silence à son injustice : c'était un hôte, et il croyait même lui devoir de la modération et de la douceur.

La patience de Sthénius enhardit Verrès, et il lui proposa de l'aider à obtenir des Himériens de très-belles statues qu'ils avaient dans leur ville. On sait combien les Grecs étaient jaloux de ces sortes d'ouvrages, dans lesquels leur nation excellait. D'ailleurs parmi ces statues il y en avait qui étaient chères aux Himériens par les objets qu'elles représentaient. Telle était celle de la ville même d'Himère, sous la figure d'une femme, et celle de Stésichore, grand poëte lyrique, leur compatriote. Enfin elles étaient pour eux des monuments de la bonté de Scipion, qui les leur avait rendues après avoir pris Carthage, et de leur alliance avec les Romains. Ainsi Sthénius, toujours généreux dès qu'il s'agissait du bien et de la gloire de sa patrie, répondit nettement au préteur que ce qu'il demandait était impossible, et que, bien loin de l'aider, il s'y opposerait de toutes ses forces.

Verrès ne laissa pas d'aller en avant, et il fit proposer la chose au sénat d'Himère. Sthénius lui tient parole : et comme il était éloquent, il parla avec beaucoup de vigueur, soutenant « qu'il vaudrait mieux que les Himériens abandonnassent toute leur ville que de se laisser « enlever les monuments de leurs ancêtres [3], « les dépouilles reconquises sur leurs anciens

[1] Cic. in Verr. act. I, n. 145, 146.

[2] Id. act. II, n. 83-117.

[1] « Prætoris injurias tacitè, hospitis placidè ferendas « arbitrabatur. » (Ibid. n. 84.)

[2] « Urbem relinquere Thermitanos * esse honestius « quàm pati tolli ex urbe monumenta majorum, spolia « hostium, beneficia clarissimi viri, indicia societatis po- « puli romani atque amicitiæ. » (Ibid. n. 88.)

* Thermes avait été bâtie en la place de l'ancienne ville d'Himère. La nouvelle ville se nommait *Thermæ-Himerenses*; et les habitants, *Thermitani*.

« ennemis, les dons du plus grand homme qui « fut jamais, les témoignages de leur alliance « et de leur amitié avec le peuple romain. » Tous furent frappés de ces véhémentes représentations ; et il n'y en eut pas un seul qui ne déclarât qu'il souhaiterait mourir plutôt que de consentir à une telle indignité.

Verrès, outré de trouver une résistance qu'on n'avait osé lui faire dans aucune ville de Sicile, rompt l'hospitalité avec Sthénius, sort de chez lui, et va se loger dans une maison ennemie. Il engage le chef de cette maison, qui était un des premiers citoyens d'Himère, à accuser Sthénius d'avoir corrompu les registres publics. Cette affaire était de nature à être jugée par les Himériens mêmes, et Sthénius s'offrit à répondre devant ses juges naturels. Mais Verrès évoque la cause à soi, et s'en rend le maître contre toute justice. En même temps Sthénius apprend que le dessein du préteur est de le faire battre cruellement de verges. Dans cette extrémité, il prend le parti de s'enfuir, et, quoique la saison fût déjà fâcheuse, (on était à la fin du mois d'octobre), il passa la mer et vint à Rome. Verrès fut au désespoir que sa victime lui eût échappé. Il envoya des satellites, et à la ville et à la campagne, pour chercher Sthénius, et le lui amener, en quelque lieu qu'on le rencontrât. Enfin, s'étant assuré de sa fuite, il le condamna, sans aucune discussion, sans aucun examen, à une amende de cinquante mille livres ; et il aurait fait vendre tous ses biens, si on ne lui eût trouvé cette somme dans le moment.

Ce n'est pas tout ; il déclara de dessus son tribunal que quoique Sthénius fût absent, si quelqu'un voulait le poursuivre comme coupable de quelque crime digne de mort, il admettrait la requête et rendrait justice. Celui qui s'était porté pour accusateur dans la première affaire eut assez de modération pour dire qu'il ne demandait point le sang de son ennemi. Un homme obscur, et que sa misère rendait capable de tout, s'offrit à servir la passion du préteur, et Sthénius fut ajourné à comparaître devant Verrès à Syracuse, au premier décembre.

Cependant Sthénius, qui avait beaucoup d'amis dans Rome, fait porter des plaintes au sénat contre une procédure si inique ; et, sur la proposition des consuls, on était près de statuer qu'il n'était point permis d'intenter une action criminelle dans les provinces contre des absents, et que ce qui serait fait au préjudice du présent sénatus-consulte serait nul de plein droit. Mais le père de Verrès se donna tant de mouvement et fit naître tant d'obstacles, que la nuit survint avant que le décret pût être formé. Il apaisa ensuite les amis de Sthénius en leur promettant que la chose n'irait pas plus loin. Il écrivit fortement à son fils pour lui représenter qu'il allait se perdre. Ni les prières d'un père, ni la considération de son propre danger ne purent arrêter Verrès. Au jour marqué il fait citer Sthénius. L'accusateur ne se présenta point : et l'accusé, n'ayant point de partie, devait être renvoyé. Verrès fait en même temps la fonction d'accusateur et de juge, et prononce contre Sthénius une condamnation que personne ne lui demandait.

Après qu'il eut pleinement satisfait sa vengeance, il fit pourtant quelque réflexion : il craignit les suites de cette affaire ; et, pour les prévenir, il commit un nouveau crime en falsifiant ses propres registres. On y avait écrit d'abord, comme il était vrai, que Sthénius avait été accusé étant absent : Verrès y fit mettre qu'il était présent ; et afin qu'on ne pût pas lui reprocher d'avoir condamné un homme qui n'eût pas été défendu, il lui donna sur le même registre un procureur, qui était un misérable dévoué aux volontés de Verrès, et ennemi personnel de Sthénius. Quelle complication de crimes et d'injustice ! quelle tyrannie ! Le fait que je vais raconter est encore plus atroce.

Comme les pirates infestaient les côtes de Sicile, il était nécessaire de mettre en mer une flotte pour leur donner la chasse [1]. Verrès commença par violer toutes les maximes du gouvernement romain, qui réservaient absolument aux Romains seuls le commandement suprême ; et il fit généralissime un Syracusain nommé *Cléomène*, dont il entretenait la femme. De plus, cet armement fut pour lui une occasion de voler de la façon la plus basse et la plus contraire au bien du service. Les vaisseaux de cette flotte étaient fournis par les villes de Sicile, qui les équipaient, et

[1] Cic. in Verr. v. 80-121.

les montaient de soldats et de matelots, dont elles payaient et la solde et la subsistance. Tout cet argent avait coutume d'être administré par les capitaines de vaisseau, qui étaient eux-mêmes tirés de la ville à laquelle chaque vaisseau appartenait. Verrès se rendit maître de ces sommes, et voulut qu'elles passassent par ses mains. On conçoit que ce n'était pas dans le dessein qu'elles en sortissent, au moins pour la plus grande partie. Tout soldat ou matelot obtenait son congé en payant un certain prix fixe et connu. Par ces congés le préteur gagnait doublement, profitant et de l'argent donné par le soldat ou matelot, et de celui qu'il avait reçu de sa ville pour le payer et le nourrir. Ajoutez qu'il ne fit nulles provisions, point de magasins, point d'amas de blé sur les vaisseaux; en sorte que des Siciliens, des enfants de laboureurs, étaient réduits à vivre de racines de palmier sauvage, qu'ils arrachaient quand ils pouvaient en trouver.

Une flotte en cet état, composée de vaisseaux presque vides, et où ceux qui restaient mouraient de faim, n'était pas capable de se faire craindre. Aussi, ayant rencontré les pirates en mer, quoiqu'ils fussent sept vaisseaux contre quatre brigantins, ils ne rendirent aucun combat. Cléomène le premier prit la fuite, les autres le suivirent, et, lorsqu'ils furent près de la terre, ce fut à qui se sauverait le plus précipitamment. Les pirates, qui les avaient poursuivis, brûlèrent les vaisseaux; et non contents de la victoire qu'ils avaient remportée, ils voulurent en aller annoncer eux-mêmes la nouvelle à Syracuse. Ils voguèrent vers cette capitale de l'île, où était actuellement le préteur : ils entrent dans le port, c'est-à-dire dans le cœur de la ville, car le port était tout environné d'édifices devant et derrière; ils s'y promènent tranquillement, jetant sur les quais avec insulte les racines de palmier sauvage qu'ils avaient trouvées dans les vaisseaux siciliens, et faisant presque rejaillir l'eau avec leurs rames jusque dans les yeux du lâche et indigne préteur [1].

[1] « Quum prætoris nequissimi inertissimique oculos, « prædonum remi respergerent. » (Cic. in *Verr.* act. v. n. 100.)

Une si grande infamie, jointe au danger, pensa exciter une sédition dans Syracuse : du moins les murmures éclatèrent de toutes parts contre Verrès; et les capitaines de vaisseau, qui s'étaient retirés dans cette ville, ne faisaient mystère à personne des vraies causes qui avaient attiré ce désastre, et ils en faisaient retomber toute la faute sur le préteur. Il fut instruit de ces discours; et comme il comptait être accusé dès qu'il serait de retour à Rome, et qu'il ne doutait pas que ce ne fût là un des principaux chefs sur lesquels on lui ferait son procès, il voulut se précautionner. Il mande les capitaines, il se plaint à eux de la façon dont ils parlaient de lui; il les prie de changer de langage, et de dire qu'ils avaient eu chacun sur leur bord le nombre complet de soldats et de matelots. Ils consentent à tout; et sur-le-champ Verrès les interroge en présence de témoins, et fait dresser un procès-verbal de leurs réponses, qui furent telles qu'il les leur avait dictées. Mais bientôt, soit de lui-même, soit averti par quelqu'un, il comprit qu'un acte mendié, et qui portait des caractères visibles de suggestion, ne pouvait lui être d'aucune utilité.

J'ai déjà remarqué quelque part que les lâches sont cruels. Verrès, résolu d'étouffer, à quelque prix que ce pût être, les preuves de sa mauvaise administration, prend le parti de faire mourir ces infortunés capitaines, comme traîtres, et coupables d'avoir livré la flotte aux pirates. Une seule difficulté le retint quelques moments; c'est qu'il ne savait quel traitement faire à Cléomène, qui, étant général, et ayant fui le premier, se trouvait dans un cas encore plus défavorable que les autres. Mais quel moyen de faire trancher la tête au compagnon de ses débauches, à un mari qui avait eu pour lui les plus criminelles complaisances? Verrès avait tellement perdu toute pudeur, qu'il met hors de cause le général, pendant qu'il fait le procès aux capitaines; et dans le même temps que ces malheureux étaient arrêtés et chargés de chaînes par son ordre dans la place publique, Cléomène était à ses côtés, lui parlant familièrement à l'oreille, selon sa coutume.

Les pères et mères des accusés, avertis du danger de leurs enfants, viennent en diligence

à Syracuse. Mais ni le grand âge et les prières des uns, ni la jeunesse et l'innocence des autres, ne peuvent fléchir ce cœur impitoyable. Verrès, accompagné de quelques assesseurs, aussi grands scélérats que lui, condamne les capitaines à avoir la tête tranchée. La fin de ce récit dans Cicéron est quelque chose de si touchant et de si pathétique, que je ne puis me dispenser de transcrire ici ce morceau. Le lecteur y trouvera un mélange incroyable de cruauté et d'avarice.

« On enferme dans la prison ces innocents « condamnés[1]; on fait les apprêts de leur « supplice; et on tourmente d'avance les tris-« tes parents, en les privant de la consola-« tion de voir leurs fils et de leur porter la « nourriture et les autres soulagements dont « ils pouvaient avoir besoin. Les pères et les « mères de ces infortunés se couchaient à « la porte de la prison, et y passaient des « nuits entières, ne pouvant obtenir la liberté « d'embrasser leurs enfants, ni avoir même « l'espérance de recueillir leurs derniers sou-« pirs. Devant la porte se tenait le geôlier de « la prison, le bourreau du préteur, la terreur « et la mort des alliés et des citoyens; en un « mot, le licteur Sestius, qui tirait un tribut « de toutes les larmes qu'il faisait verser. « *Pour entrer, vous donnerez tant : pour* « *avoir la permission de porter de la nour-* « *riture, tant.* Personne ne refusait de se « soumettre à tout ce qu'il lui plaisait d'exi-« ger. *Mais que me donnerez-vous pour tuer* « *votre fils d'un seul coup, afin qu'il ne souf-* « *fre pas longtemps, afin qu'il ne soit pas* « *frappé plusieurs fois, afin qu'il perde la* « *vie sans aucun sentiment de douleur?* On « payait encore ce misérable pour un si fu-« neste service. O douleur inconcevable! ô « situation la plus cruelle qui fut jamais! « des pères étaient contraints de donner de « l'argent, non pour sauver la vie de leurs « fils, mais pour hâter leur mort; et les fils « eux-mêmes négociaient avec Sestius cette « grâce d'un coup unique; et pour dernière « marque de tendresse, ils demandaient à « leurs parents de rendre, par de l'argent, « ce licteur plus traitable, et de diminuer « ainsi leurs tourments.

« Voilà sans doute bien des rigueurs exer-« cées contre des pères malheureux; mais « au moins que la mort de leurs fils soit la « dernière. Non; elle ne le sera pas. La « cruauté peut-elle donc s'étendre au delà de « la vie? On en trouvera le moyen : car, « après que leurs fils auront été exécutés, on « exposera leurs corps aux bêtes. Si c'est là « le comble de la douleur pour un père, « qu'il achète à prix d'argent la liberté de « donner la sépulture au corps de son fils. » Ce ne fut qu'après toutes ces conventions faites et réglées que les capitaines de vaisseaux furent menés au supplice et exécutés publiquement, au milieu des larmes et des gémissements d'une multitude infinie de spectateurs, pendant que le seul Verrès triomphait, et se livrait à la joie de s'être délivré des témoins de sa mauvaise conduite.

Cet homme, si cruel pour les autres, qui n'épargnait pas même les citoyens romains, dont plusieurs furent battus de verges ou décapités, ou même mis en croix par son ordre,

[1] « Includuntur in carcerem condemnati : supplicium « constituitur in illos; sumitur de miseris parentibus « nauarchorum : prohibentur adire ad filios suos; pro-« hibentur liberis suis cibum vestitumque ferre. Patres... « jacebant in limine, matresque miseræ pernoctabant ad « ostium carceris, ab extremo conspectu liberûm exclu-« sæ; quæ nihil aliud orabant, nisi ut filiorum extremum « spiritum ore excipere sibi liceret. Aderat janitor car-« ceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum et « civium, lictor Sestius, cui ex omni gemitu doloreque « certa merces comparabatur. *Ut adeas, tantum dabis:* « *ut cibum tibi introferre liceat, tantum.* Nemo recu-« sabat. *Quid! ut uno ictu securis afferam mortem filio* « *tuo quid dabis? ne diù crucietur; ne sæpiùs feriatur;* « *ne cum sensu doloris aliquo, aut cruciatu spiritûs* « *auferatur?* Etiam ob hanc causam pecunia lictori da-« batur. O magnum atque intolerandum dolorem! O « gravem acerbamque fortunam! Non vitam liberûm, « sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur pa-« rentes. Atque ipsi etiam adolescentes cum Sestio de « eâdem plagâ, et de uno illo ictu loquebantur : idque « postremum parentes suos liberi orabant, ut levandi « cruciatûs sui gratiâ pecunia lictori daretur.

« Multi et graves dolores inventi parentibus et pro-« pinquis multi : verum tamen mors sit extrema. Non « erit. Estne aliquid ultrà, quò progredi crudelitas pos-« sit? Reperietur. Nam illorum liberi quum erunt se-« curi percussi et necati, corpora feris objicientur. Hoc « si luctuosum est parenti, redimat pretio sepeliendi po-« testatem. » (Cic. in *Verr.* act. v. n. 117, 118, 119.)

était d'une mollesse inexprimable pour lui-même [1]. Je crois que le lecteur verra ici avec plaisir les principaux traits du tableau qu'en fait Cicéron. Il suit Verrès dans la distribution que ce préteur s'était faite des saisons de l'année ; et comme Hortensius lui attribuait le titre de grand général, Cicéron joue sans cesse sur cette idée, qui est pour lui une source inépuisable de plaisanteries.

Pendant l'hiver, il dit que Verrès avait fixé son séjour à Syracuse, ville située sous un climat si pur et si serein, qu'il n'y a point de jour, quelque pluvieux et quelque orageux qu'il puisse être, où le soleil ne se montre au moins pour quelque temps. « Là cet excellent « général vivait de façon [2], qu'il n'était pas « aisé de le voir hors de son palais, ni même « hors du lit. Le court espace des jours se « passait à table, et les longues nuits de « cette saison dans les débauches les plus « honteuses.

« Le printemps était sa saison de travail. « Il en déterminait le commencement, non « par le retour réglé des vents, ou par quel-« que constellation, mais lorsqu'il avait vu « une rose : c'était de ce moment que le « printemps commençait pour lui. Alors il se « livrait à la fatigue des marches pour visiter « sa province ; et il y faisait preuve d'une vi-« gueur si laborieuse, que jamais personne « ne le vit à cheval. Car, suivant la pratique « des rois de Bithynie, il se faisait porter sur « les épaules de huit hommes, dans une li-« tière, où était un coussin d'une étoffe trans-« parente tout rempli de roses. Il en avait « une couronne sur la tête, une autre autour « du cou, et tenait à la main un sachet de fin « lin, pareillement plein de roses, qu'il por-« tait de temps en temps à son nez. Il faisait « ainsi son entrée dans les villes, et il ne sor-« tait point de sa litière qu'il ne fût arrivé « dans la chambre où il devait loger. Là se « rendaient ceux qui avaient affaire à lui, « magistrats siciliens, chevaliers romains, et « autres auxquels il donnait de courtes au-« diences ; et après qu'il avait vaqué pendant « quelques moments rapides, à rendre des « jugements pesés au poids de l'argent, et « non à celui de la justice, il comptait que le « reste du temps était dû à ses deux divinités « favorites, Bacchus et Vénus. »

L'été avait toujours paru aux autres préteurs de Sicile la saison de l'année qu'ils devaient choisir pour faire leur ronde, afin de connaître par eux-mêmes l'état de la récolte, et d'empêcher les attroupements d'esclaves, que l'on craignait beaucoup dans cette île depuis les maux horribles que deux guerres serviles y avaient causés. Verrès, général d'une nouvelle espèce, établissait alors ses quartiers de rafraîchissement sur le rivage de Syracuse, sous les tentes de fin lin, à l'ombre d'un bosquet délicieux, où il se renfermait deux mois entiers, sans sortir, pendant un si long intervalle, hors de ce lieu charmant, et sans que personne y eût accès auprès de lui, si ce n'est les compagnons de ses débauches.

C'est ainsi que Verrès passait son année, ne se détournant de ses honteux plaisirs que pour commettre des injustices et des violences. Comme les concussions et les vols faisaient l'objet propre de l'accusation que Cicéron intenta contre lui, et qu'il ne me serait pas possible d'en faire ici le détail, je vais en tracer l'idée générale par rapport aux ouvrages de peinture, de sculpture, d'orfèvrerie, et autres semblables, telle que l'orateur nous la donne à la tête de son quatrième discours.

[1] Cic. in Verr. v. 26-30.

[2] « Hic ita vivebat iste bonus imperator hibernis mensibus, ut eum non facile, non modò extra tectum, sed « ne extra lectum quidem quisquam videret. Ita diei bre-« vitas conviviis, noctis longitudo stupris et flagitiis « conterebatur. »

« Quum autem ver esse cœperat (cujus iste initium, « non a Favonio, neque ab aliquo astro, notabat, sed « quum rosam viderat, tunc incipere ver arbitrabatur), « dabat se labori atque itineribus : in quibus usque eò « se præbebat patientem atque impigrum, ut eum nemo « unquam in equo sedentem videret. Nam ut mos fuit « Bithyniæ regibus, lecticâ octophoro ferebatur ; in quâ « pulvinus erat perlucidus, melitensi rosâ fartus : ipse « autem coronam habebat unam in capite, alteram in « collo, reticulumque ad nares sibi admovebat, tenuis-« simo lino, minutis maculis, plenum rosæ. Sic confecto « itinere, quum ad aliquod oppidum venerat, lecticâ eâ-« dem usque in cubiculum deferebatur. Eò veniebant « siculi magistratus, veniebant equites romani... Deindè, « ubi paulisper in cubiculo, pretio, non æquitate, jura « descripserat, Veneri jam et Libero reliquum tempus « deberi arbitrabatur. » (Cic. in *Verr.* act. v, n. 26, 27.)

« Je passe maintenant [1], dit-il, à ce que Verrès appelle son goût pour les belles choses, « ce que ses amis nomment sa folie et sa ma« ladie, les Siciliens ses brigandages : pour « moi, je ne sais quel nom y donner. Voici « le fait, la Sicile est une province bien « grande, bien riche, qui jouit depuis long« temps de la paix sous notre empire : elle « renferme bien des villes et bien des mai« sons opulentes. J'avance et je soutiens que « dans toute cette île il n'y a aucun vase d'ar« gent ou d'airain, soit de Corinthe, soit de « Délos ; aucune pierre précieuse, aucun ou« vrage d'or ou d'ivoire [2] ; aucune figure « d'ivoire, d'airain ou de marbre ; aucun ta« bleau, aucune tapisserie à personnages ; « rien de précieux, en un mot, que Verrès « n'ait convoité, qu'il n'ait fait passer sous ses « yeux, s'appropriant tout ce qui a eu le mal« heur de lui plaire. Vous soupçonnez de « l'exagération dans ce que je dis ; il n'y en « aucune. Ce n'est point ici un langage d'ac« cusateur ; je parle uniment et simplement. « Non, messieurs, il n'y a eu aucun ouvrage « rare de l'espèce de ceux que je viens de « détailler ni dans les maisons particulières, « ni dans les villes, ni dans les places pu« bliques, ni dans les temples, ni chez les « Siciliens, ni chez les citoyens romains éta« blis dans l'île, que Verrès ait laissé, dans « toute l'étendue de sa province. Il a tout « enlevé, public et privé, sacré et profane. »

Qu'il me soit permis d'ajouter un dernier trait à ce tableau de la conduite de Verrès. Les anciens avaient coutume d'appliquer sur leur vaisselle et sur leurs autres pièces d'argenterie, des ornements d'orfèvrerie et de ciselure travaillés et recherchés avec soin, et qui pouvaient s'en séparer. Cicéron assure qu'il n'y avait pas une maison un peu aisée en Sicile où il n'y eût une soucoupe et une coupe pour les libations, et une cassolette pour brûler des parfums en l'honneur des dieux, le tout d'argent, avec les ornements dont j'ai parlé ; et il assure avec la même confiance que, depuis la préture de Verrès, il ne restait pas en Sicile une seule de ces pièces qui eût conservé ses ornements. Le préteur les enlevait tous et rendait l'argenterie nue et dégarnie. Il fit cette opération dans plusieurs villes de la Sicile d'un seul coup et par un seul ordre, donnant commission à quelqu'un d'aller de maison en maison, et de dépouiller toutes les pièces d'argenterie. Il s'y prit mieux encore dans une certaine occasion. Il était arrivé près de la ville d'Haluntium, qui était située sur une hauteur, et dont l'accès, par cette raison, était un peu difficile. Il ne voulut pas se donner la peine d'y monter ; mais, ayant mandé l'un des premiers citoyens, il le chargea de lui apporter toute l'argenterie de la ville, en arracha les incrustations, et lui permit de remporter le reste.

Voici maintenant l'usage qu'il faisait de tous ces ornements volés avec tant d'injustice et d'impudence. Lorsqu'il en eut assemblé un amas prodigieux, il établit un atelier dans le palais des préteurs à Syracuse, y appela une très-grande multitude d'ouvriers, orfèvres, ciseleurs, et autres semblables, et se fit faire par eux de la vaisselle d'or. Pendant huit mois consécutifs, l'ouvrage ne leur manqua pas, quoiqu'ils ne travaillassent qu'en or. Le préteur présidait à leur travail, et trouvait le moyen d'appliquer et d'enchâsser sur ces vases d'or les figures qu'il avait volées, et qui étaient comme autant de petits chefs-d'œuvre. Il joignait

[1] « Venio nunc ad istius quemadmodùm ipse appel« lat, studium ; ut amici ejus, morbum et insaniam ; ut « Siculi, latrocinium : ego quo nomine appellem nescio. « Rem vobis proponam..... Nego in Siciliâ totâ, tam lo« cupleti, tam vetere provinciâ, tot oppidis, tot familiis, « tam copiosis, ullum argenteum vas, aut corinthium, « aut deliacum, fuisse, ullam gemmam aut margaritam, « quidquam ex auro aut ebore factum, signum ullum « æneum, marmoreum, eburneum ; nego ullam pictu« ram, neque in tabulâ, neque textilem fuisse, quin « conquisierit, inspexerit, quod placitum sit abstule« rit..... Quum dico nihil istum ejusmodi rerum in totâ « provinciâ reliquisse, latinè me scitote, non accusato« riè loqui. Etiam planiùs. Nihil in ædibus cujusquam, « ne in oppidis quidem ; nihil in locis communibus, ne « in fanis quidem ; nihil apud Siculum, nihil apud ci« vem romanum : denique nihil istum, quod ad oculos « animumque acciderit, neque privati, neque publici, « neque profani, neque sacri, totâ in Siciliâ reliquisse. » (Cic. in *Verr.*, IV. 1, 4.)

[2] L'ivoire était une matière très-précieuse chez les anciens, et infiniment plus estimée qu'elle ne l'est parmi nous.

[1] Cic. in Verr. IV. 54.

ainsi les beautés de l'art à la richesse de la matière.

J'ai été bien aise d'entrer dans quelques détails sur ces faits, parce qu'ils me paraissent extrêmement singuliers, et que pareilles choses ne se devinent point. Accoutumés à posséder nos biens sûrement et tranquillement sous la protection des lois, nous n'avons point d'idée d'une tyrannie poussée à un excès aussi étrange. Je sais que Cicéron est ici un accusateur dont il paraît qu'on ne doit point prendre le témoignage à la lettre. Mais il ne parle que d'après des pièces et des dépositions de témoins, et l'événement du procès autorisera ses discours.

Que si l'on s'étonne que Verrès ait osé commettre tant de crimes odieux et manifestes, et qu'il n'ait pas craint de s'exposer à la sévérité des lois, Cicéron me fournit la réponse. Le criminel, sachant qu'il n'y avait point de justice dans Rome, comptait sur l'impunité ; il s'était persuadé qu'en partageant ses vols avec les juges qui devaient le punir, il se mettrait à l'abri de toute recherche. Il ne s'en cachait point, et ne feignait point de dire que ceux-là devaient craindre, « qui n'a- « vaient volé que pour eux seuls : mais que, « lui, il avait volé pour satisfaire la cupidité « de plusieurs [1]. » Ayant eu, dans les commencement de son affaire, un petit succès, qui consistait en ce qu'il avait trouvé moyen de gagner du temps, il se félicitait lui-même d'avoir connu de bonne heure le prix de l'argent dont il tirait dans l'occasion un si grand service. Enfin, dans sa province même, il lui était arrivé de dire souvent en présence de témoins « qu'il avait un ami puissant [1], c'était « Hortensius, avec l'appui duquel il comptait « pouvoir impunément piller les peuples : et « qu'il n'amassait pas des richesses pour lui- « même seulement, mais qu'il avait fait le « partage des trois années de sa préture, de « façon qu'il se trouverait bien heureux d'en « avoir une année pour lui seul ; qu'il en des- « tinait une à ses avocats et défenseurs, et ré- « servait la troisième récolte, qui était la plus « abondante, pour les juges. »

[1] Cic. in Verr. act. 1, n. 4 et 8.
[1] Cic. in Verr. act. 1, n. 40.

Ce n'était pas sans raison que Verrès mettait sa confiance dans Hortensius. Cet orateur ne se piquait pas d'imiter la netteté de la conduite de ses devanciers, dont Cicéron lui rappelle plus d'une fois les exemples, L. Crassus et et Marc-Antoine, qui n'employaient pour la défense des causes dont ils se chargeaient qu'un zèle plein d'honneur et les talents de leur esprit. Nous avons vu qu'il était accoutumé à corrompre hardiment les juges. Il n'imita t pas non plus le désintéressement de ces anciens, comme Cicéron le lui reproche d'une façon très-piquante. Crassus et Antoine [1], « lui dit-il, n'auraient point entrepris la défenso « d'un accusé tel que Verrès. Ils auraient ap- « préhendé, en soutenant un homme sans « pudeur, de s'exposer eux-mêmes à passer « pour en manquer. Aussi avaient-ils grand « soin de se conserver dans une parfaite liberté « à l'égard de leurs clients, et ils ne se mettaient « point dans le cas ou de paraître peu délicats « sur l'article de la probité en défendant une « cause manifestement mauvaise ; ou d'être « accusés d'ingratitude en abandonnant un « homme dont ils auraient éprouvé la libé- « ralité. »

Hortensius avait reçu des présents de Verrès, ce qui était regardé alors comme contraire à la noblesse de la profession. Il était mention en particulier d'un Sphinx d'ivoire, qui donna lieu à un bon mot de Cicéron. Car, comme celui-ci attaquait son adversaire d'une façon un peu fine et cachée, Hortensius, qui feignit de ne pas l'entendre, lui dit qu'il ne savait pas expliquer les énigmes. *Cela est étonnant* [2], *vu que vous avez chez vous le Sphinx* [3].

La conduite de Cicéron était bien différente. Rien de plus honorable que lo motif qui le por-

[1] « Ad hanc causam non accederent, ne in alterius im- « pudentiâ sui pudoris existimationem amitterent. Li- « beri enim ad causas solutique veniebant : neque com- « mittebant, ut, si impudentes in defendendo esse « noluissent, ingrati in deserendo existimarentur. » (Cic. in *Verr.* act. II, n. 192.)

[2] « Atqui debes, quum Sphingem domi habeas. » (Quintil. lib. VI, n. 3.)

[3] Le Sphinx, dans la fable, propose une énigme : et qui propose une énigme la sait expliquer. C'est sur cela que roule le mot de Cicéron. Si quelqu'un n'avait pas la fable du Sphinx assez présente à l'esprit, qu'il me soit permis de le renvoyer à ce qu'en dit Corneille dans son *OEdipe*.

tait à accuser Verrès. Il en était prié par les Siciliens [1], qui, après avoir reconnu son désintéressement et son intégrité pendant qu'il avait été questeur en Sicile, voulaient maintenant faire épreuve de son zèle et de ses talents. Il combattait pour une province opprimée, contre un misérable, qui avait néanmoins pour lui une partie de ce qu'il y avait de plus grand dans Rome, Hortensius, Sisenna, les Métellus, les Scipions. Et du moment qu'il eut entrepris l'affaire, il la poussa avec un courage qu'aucun obstacle ne peut diminuer ni retarder.

La première chicane qu'Hortensius lui suscita, ce fut de lui faire contester la fonction même d'accusateur par un certain Q. Cécilius qui avait été questeur de Verrès, et qui prétendait être chargé de l'accuser préférablement à Cicéron. Cette difficulté fit un procès en règle; et notre orateur fut obligé de plaider d'abord pour faire valoir le choix des Siciliens, qui s'étaient adressés à lui, et pour écarter cette homme de paille, qui ne demandait à accuser Verrès qu'afin de lui procurer le moyen de se faire absoudre. Hortensius se donna des mouvement infinis par rapport à ce préliminaire, dont il sentait la conséquence; et rien ne fait plus d'honneur à Cicéron que la crainte qu'avait de lui un adversaire qui régnait alors dans le barreau. Les discours que Cicéron lui met dans la bouche pour solliciter les juges en faveur de Cécilius sont quelque chose de curieux. Il l'introduit parlant à un des juges, et lui disant : « Je ne vous demande « point ce que j'ai coutume d'obtenir lors- « que je m'anime un peu vivement [2]. Il ne « s'agit point ici d'absoudre l'accusé, mais « seulement d'ordonner que ce soit celui-ci « plutôt que celui-là qui fasse le personnage « d'accusateur : faites cela pour moi. Accor- « dez-moi une chose qui est aisée, qui n'a rien « que d'honnête, qui n'est point sujette à la « critique; et lorsque vous me l'aurez accor- « dée, sans que votre réputation coure aucun « risque, j'aurai obtenu ce que je désire, et « celui pour qui je m'intéresse sera absous. » Cicéron rendit toutes les sollicitations d'Hortensius inutiles; et les juges lui déférèrent le titre et le caractère d'*accusateur*, comme à celui que les Siciliens demandaient, et que Verrès craignait le plus.

Il s'agissait alors pour Cicéron de faire des informations et de rassembler des preuves contre l'accusé [1]. Pour cela, après avoir pris une commission du préteur qui présidait au jugement des crimes de concussion, il fit un voyage en Sicile. En cinquante jours il parcourut toute la province, et ramassa un nombre prodigieux de pièces et de mémoires, avec lesquels il se hâta de revenir à Rome; mais ce qui fait beaucoup d'honneur à son désintéressement, c'est qu'il ne profita point du titre de *défenseur de la cause commune* pour se procurer des réceptions honorables et somptueuses. Partout il ne logea que chez ses anciens amis, chez ceux avec lesquels il était, depuis sa questure, en liaison d'hospitalité. Ses courses ne coûtèrent ni frais ni soins, soit aux villes, soit aux particuliers.

Verrès, qui se voyait en tête un ennemi vigilant, laborieux, incorruptible, craignait beaucoup quoiqu'il affectât des airs de confiance [2]. Pour semer la division entre l'avocat et ses clients, il fit courir le bruit que Cicéron s'était laissé gagner par une grosse somme d'argent; qu'il n'accuserait que pour la forme, et de manière à ne point faire de tort à celui qu'il feignait de poursuivre. Cicéron détruisit bientôt ce soupçon injurieux. C'était l'usage chez les Romains, dans les causes criminelles, que l'on tirât au sort un plus grand nombre de juges qu'il n'en devait rester pour le jugement. Entre ceux que le sort avait désignés, l'accusateur et l'accusé avaient droit d'en rejeter chacun un certain nombre, qui était égal pour l'un et pour l'autre. Dans cette espèce de triage, Cicéron

[1] « Quum hanc causam Siculorum rogatu recepissem, « idque mihi amplum et præclarum existimâssem, eos « velle meæ fidei diligentiæque periculum facere, qui « innocentiæ abstinentiæque fecissent; cum, etc. » (Cic. in *Verr.* act. 1, n. 34.)

[2] « Non illud peto, quod soleo, quum vehementiùs « contendi, impetrare : reus ut absolvatur non peto; sed « ut ab hoc potiùs quàm ab illo accusetur, id peto. Da « mihi hoc; concede quod facile est, quod honestum, « quod non invidiosum; quod quum dederis, sine ullo « tuo periculo, sine infamiâ illud dederis, ut is absol- « vatur. cujus ego causâ laboro. » (Cic. *Divin.* n. 23.)

[1] Cic. in Verr. act. 1, n. 16.

[2] Id. ibid. n. 17.

tint une conduite parfaitement nette et au-dessus de tout reproche. Les juges qu'il retint étaient d'une probité reconnue, et il ne donna l'exclusion qu'à ceux dont la réputation était équivoque; en sorte que le tribunal devant lequel il avait à plaider se trouva, comme il le témoigne lui-même d'un façon aussi obligeante pour les juges qu'honorable pour lui, le mieux composé et le plus respectable que l'on eût vu depuis la dictature de Sylla [1].

L'intégrité des juges déconcerta les projets de Verrès [2]. La corruption s'exerçait si publiquement dans Rome, qu'en arrivant de sa province il avait fait marché avec une compagnie qui s'était chargée, moyennant une somme convenue et déposée en main tierce, de le faire absoudre par les juges devant lesquels il serait accusé. Mais lorsqu'on vit quels hommes formeraient ce tribunal, le marché fut rompu, et Verrès retira son argent.

Un événement de grande conséquence pour lui ranima cependant ses espérances. Hortensius, son défenseur, fut nommé consul [3]. Non-seulement Verrès compta dès lors être tiré d'affaire, mais tout le monde pensa comme lui. Curion, homme illustre et personnage consulaire, dans le moment que l'assemblée finissait, au lieu de faire compliment au consul désigné, courut à Verrès, l'embrassa, et lui dit : *Je vous annonce que, par l'élection qui vient de se faire, vous êtes absous.* Ajoutez d'autres circonstances, toutes plus favorables les unes que les autres à Verrès. J'ai dit que les Métellus le soutenaient et s'intéressaient vivement pour lui. Trois frères de cette famille étaient dans des places qui leur donnaient moyen de le servir puissamment : Q. Métellus, désigné consul avec Hortensius; M. Métellus, nommé aussi préteur pour l'année suivante, et dont le département devait être de connaître du crime de concussion; enfin L. Métellus, actuellement préteur en Sicile, et qui avait succédé à Verrès. Le consul désigné, Q. Métellus, ne fit pas même difficulté de mander chez lui les Siciliens qui étaient à Rome pour la poursuite de leur affaire, et de les intimider par différentes considérations, les assurant qu'ils ne réussiraient pas. Il se montrait reconnaissant, s'il est vrai, comme Cicéron le dit fort clairement, que Verrès lui avait acheté des suffrages pour le porter au consulat.

[1] Cic. in Verr. act. 1, n. 48.
[2] Id. ibid. n. 16.
[3] n. 18.

Tant d'obstacles ne diminuaient point le zèle de Cicéron [1], qui se vit même attaqué personnellement, et en danger de manquer l'édilité. Verrès remua beaucoup contre lui, et promit de l'argent à ceux qui étaient accoutumés à se mêler de ces sortes d'intrigues, s'ils pouvaient empêcher son accusateur de parvenir à la charge à laquelle il aspirait; mais tous ces mouvements demeurèrent sans effet. Le peuple romain ne voulut pas souffrir [2] que celui dont les richesses n'avaient pu séduire Cicéron, ni l'écarter des voies de l'honneur et du devoir, réussît à lui fermer par argent l'entrée aux dignités.

Cicéron, ayant donc été nommé édile, et se trouvant ainsi libre de tout autre soin que celui de son accusation, résolut de la pousser avec vivacité. Le jeu d'Hortensius était de traîner l'affaire en longueur, et de tâcher de gagner le mois de janvier, qui était celui où les nouveaux magistrats entraient en charge. Alors Verrès aurait eu pour lui les deux consuls et le préteur qui devait présider à son jugement [3]. Quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois d'août, l'espérance d'Hortensius n'était pas mal fondée, parce qu'une cause aussi importante et aussi chargée de faits devait naturellement consumer un très-grand nombre d'audiences. Or, depuis le mois d'août jusqu'à la fin de l'année, presque tout cet espace était rempli par des jeux et des spectacles, qui étaient des temps de vacation.

Cicéron prit son parti, non-seulement en habile homme, mais en homme de bien qui préfère l'intérêt de sa cause à celui de la gloire. S'il eût traité cette affaire avec étendue [4], il aurait eu le plus beau champ qui fut

[1] In Verr. act. 1, n. 25.
[2] « Fecit animo libentissimo populus romanus, ut cujus divitiæ me de fide deducere non potuissent, ne « ejusdem pecuniis de honore dejiceret. » (Cic. in Verr. act. 1, n. 25.)
[3] Act. 1, n. 31.
[4] Act. 1, n. 32, 33.

jamais pour déployer son éloquence ; mais il était à craindre que l'accusé ne lui échappât. Il renonça donc à l'avantage qui lui était propre et personnel ; et, après un court exorde, il produisit sur-le-champ les témoins, disant un mot pour expliquer les faits et en tirer les inductions. Par cette méthode, l'affaire fut bientôt instruite ; et la multitude des témoins, jointe à l'atrocité des faits, déconcerta tellement Verrès et son défenseur, qu'ils n'entreprirent presque pas même de répondre. Avant que les jeux commençassent, la cause fut finic ; et l'accusé, voyant qu'il lui était impossible d'éviter la condamnation, n'attendit pas le jugement, et s'exila lui-même.

Ainsi fut terminée cette grande affaire, qui fit un honneur infini à Cicéron, par les preuves qu'il y donna, non de son éloquence, mais de qualités plus précieuses que toute l'éloquence imaginable, d'un amour vif pour la justice, pour le soulagement des peuples indignement opprimés, pour l'honneur du sénat, dont il était membre ; d'activité, de vigilance, d'un courage qui surmonta tous les obstacles ; enfin, d'une intégrité parfaite à l'égard d'un adversaire à qui les plus grandes profusions n'auraient rien coûté pour se tirer de péril.

Je suis fâché que Plutarque jette un nuage sur ce dernier article, en rapportant que Cicéron fut soupçonné de s'être laissé corrompre par rapport à l'estimation des dommages et intérêts, qui, selon cet historien, ne furent portés qu'à sept cent cinquante mille dragmes, c'est-à-dire trois cent soixante et quinze mille livres de notre monnaie [1]. S'il était vrai que Verrès en eût été quitte pour une somme si modique, il serait difficile de justifier son accusateur ; mais qui croira que Cicéron se soit contenté de trois cent soixante et quinze mille livres de dommages et intérêts, pendant qu'en commençant l'affaire il avait déclaré aux juges qu'il répétait douze millions cinq cent mille livres [2] ? D'ailleurs, la somme énoncée par Plutarque est démentie par Asconius Pédianus [3], qui dit qu'il en coûta à Verrès cinq millions. Enfin toute la vie de Cicéron, toujours infiniment éloignée de ce qui s'appelle bassesse et sordide intérêt, fait hautement son apologie contre un bruit populaire que Plutarque a recueilli avec trop peu de précaution.

Au reste, après avoir satisfait à ce qu'il devait aux Siciliens et à la république, Cicéron crut qu'il lui était permis de faire quelque chose pour lui-même. Il ne voulut pas perdre une si riche matière, qui lui donnait occasion de déployer tous ses talents, et il composa les cinq livres d'accusation que nous avons sous le titre d'*Actio secunda in Verrem*. Il suppose que Verrès, au lieu de se retirer, comme il fit effectivement, avait eu l'impudence de se représenter, et que les juges avaient ordonné une seconde plaidoirie. Ces cinq livres, et surtout les deux derniers, étaient des chefs-d'œuvre, dans lesquels on ne sait ce qui doit charmer davantage, ou la richesse et la fécondité des expressions et des tours, ou la sagacité des vues et la force des raisonnements, ou la véhémence des mouvements et des passions, ou l'élévation des sentiments, ou enfin l'art ingénieux avec lequel l'orateur sait jeter de la variété dans un sujet uniforme, et de l'agrément dans une matière triste par elle-même. Il n'est personne, entre ceux qui ont eu de l'éducation, qui ne connaisse et n'admire ces discours. Ce qui contribua à déterminer Cicéron à les composer, c'est qu'il n'avait pas dessein d'accuser souvent ; et réellement Verrès est le premier et le seul qu'il ait jamais accusé.

Il me reste peu d'événements pour achever le récit de ce qui s'est passé dans la ville sous le consulat de Pompée et de Crassus. Les censeurs L. Gellius et Cn. Lentulus [1], avant la magistrature desquels il s'était écoulé un intervalle de quinze ans sans qu'il y eût eu de censeurs dans la république, firent la revue du sénat avec sévérité, et effacèrent du tableau soixante et quatre sénateurs, le double du nombre que nous avons remarqué avec étonnement sous l'an 637. L'un des exclus était C. Antonius, second fils de l'orateur Marc-Antoine [2], homme sans mœurs et sans con-

[1] 718 000 francs. E. B.
[2] Divin. n. 19.
[3] Ascon. in Act. 1 in Verr.

[1] Liv. Epit. XCVIII.
[2] Ascon. in Tog. Cand.

duite, dissipateur, et cherchant à remplacer par des concussions exercées sur les sujets de l'empire le vide que laissaient dans sa fortune ses prodigalités insensées.

Les censeurs chassèrent encore du sénat P. Lentulus Sura, qui avait été consul l'année précédente [2]. La cause qui lui fit donner, ou du moins qui lui confirma le surnom de *Sura* [3], montre tout d'un coup quel homme c'était. Lentulus, étant questeur pendant la dictature de Sylla, avait dissipé les deniers publics qui lui avaient été confiés. Le dictateur lui en ayant demandé compte en plein sénat, il eut l'impudence de répondre qu'il n'était pas en état de rendre son compte, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de présenter le gras de la jambe, *præbere suram;* faisant une allusion misérable et indécente à la pratique des enfants, qui, lorsqu'ils avaient fait quelque faute au jeu, recevaient sur cette partie un coup de main de quelqu'un de leurs camarades. De là lui vint, ou lui fut rendu propre d'une manière spéciale, le surnom de *Sura*, qui signifie en latin *le gras de la jambe*. Ce même Lentulus ayant été accusé, et s'étant servi de la voie toute commune alors, qui était de corrompre les juges, se trouva avoir deux suffrages favorables au-delà du nombre de ceux qui lui furent contraires. Il se plaignit d'avoir fait une dépense inutile. *J'ai acheté*, disait-il, *une voix de trop : il me suffisait d'avoir exactement mon nombre.* On ne sera pas étonné de voir entrer un homme de ce caractère dans la conjuration de Catilina.

Un troisième sénateur, qui fut encore dégradé, était un joueur de profession, et se nommait Q. Curius. Nous le verrons aussi parmi les complices de Catilina. Pour ce qui est des soixante et un restants, il y en a peu que nous connaissions; mais, à juger de tous par ceux qui viennent d'être nommés, ils méritaient bien la note dont ils furent flétris.

Les censeurs firent la cérémonie de la clôture du lustre. Le nombre des citoyens, extrêmement augmenté par les alliés qui avaient été admis au droit de bourgeoisie, se trouva monter à plus de neuf cent mille, c'est-à-dire à près du double du dernier lustre, qui était déjà plus nombreux que les précédents.

La fin de l'année fut mémorable par la réconciliation des deux consuls. Ils avaient été en discorde pendant toute leur magistrature; et Pompée, malgré sa promesse [1], ayant retenu ses troupes sous leurs drapeaux auprès de la ville, Crassus n'avait point non plus licencié les siennes; en sorte que l'on craignait dans Rome de voir renaître une guerre civile semblable à celle de Marius et de Sylla. Dans les derniers jours de décembre, le peuple, étant assemblé, priait inutilement les consuls de terminer leurs différends et de se réconcilier ensemble, lorsqu'un chevalier romain, qui se nommait C. Aurélius, homme qui ne s'était jamais mêlé des affaires publiques, se présenta à eux, et leur dit qu'il avait vu en songe Jupiter qui lui ordonnait de déclarer au peuple, de sa part, qu'il ne fallait point souffrir que les consuls sortissent de charge qu'ils ne fussent redevenus amis. Quelque chose que l'on doive penser de cette apparition, à laquelle je n'oblige personne d'ajouter foi, le peuple en fut frappé, et redoubla ses instances auprès des consuls; mais Pompée demeurait toujours fier, et ne s'ébranlait pas de dessus sa chaise curule. Crassus, plus traitable et moins haut, se leva, et s'approcha de son collègue en disant : *Romains, je ne crois pas m'avilir en faisant les premières avances vers un homme que vous avez honoré du surnom de Grand lorsqu'il était encore dans sa première jeunesse, et de deux triomphes avant qu'il fût sénateur.* En même temps il tendit la main à Pompée, qui, de son côté, répondit à une invitation si obligeante. Ainsi se fit la réconciliation; et le peuple ne voulut point se séparer qu'ils n'eussent l'un et l'autre fait affi-

[1] Plut. Cic.

[2] Je mets cette alternative, parce que d'habiles critiques ont observé qu'il est fait mention d'un P. Sura dans Tite-Live, liv XXII, n. 31, près de cent quarante ans avant le fait dont il s'agit ici. C'est une preuve indubitable que le surnom de *Sura* ne fut pas inventé pour ce Lentulus dont nous parlons actuellement. Mais je ne vois pas qu'il s'ensuive que le fait rapporté par Plutarque doive nécessairement passer pour faux. Lentulus pouvait faire une double allusion, et à la pratique des enfants dans le jeu, et au surnom qu'il avait hérité de ses pères.

[1] Plut. in Crass. et Pomp. — Appian. Civil. lib. 1, fin.

cher l'ordonnance pour congédier leurs armées.

Ils abdiquèrent leur magistratnre le dernier décembre, selon l'usage, et rentrèrent tons deux dans l'état de simples particnliers. Pompée ne s'était presque point encore trouvé dans ce cas. Depuis qu'il avait commencé à prendre part aux affaires publiques, il avait toujours été revêtu de quelqne commandement. Il craignit enfin l'envie que lui attirerait cette perpétuité de pouvoir et d'emplois; et il jura, étant consul, qu'au sortir de charge il ne prendrait point de gouvernement[1]. Il tint parole, et son exemple fut suivi par son collègue.

Cette année est celle de la naissance de Virgile.

Q. HORTENSIUS[2].

Q. CÆCILIUS METELLUS, qui fut depuis surnommé CRETICUS.

Le capitole étant enfin achevé, quatorze ans après l'incendie qui l'avait détruit, Catulus, qui avait présidé à la reconstruction de ce superbe édifice, eut l'honneur d'en faire la dédicace. Je dis l'honneur, car c'est ainsi que pensaient les Romains. Les plus graves écrivains ont observé qu'il a manqué quelque chose au bonheur de Sylla[3], en ce qu'il n'a pas dédié le Capitole; et on peut se rappeler combien Publicola ambitionna cette fonction religieuse la première fois que le Capitole fut bâti, et combien ses proches furent jaloux de la voir déférée à M. Horatius, son collègue. Le nom de celui qui avait fait la dédicace était gravé sur le frontispice du temple, et cette circonstance n'était pas indifférente pour des hommes si curieux de transmettre leur souvenir à la postérité. Catulus, dans les jeux qu'il donna ponr accompagner cette cérémonie, introduisit un luxe jusqu'alors inconnu dans Rome[4]. Comme leurs théâtres étaient en plein air, il couvrit le sien de voiles

[1] Vell. 2, 31.
[2] An R. 683; av. J. C. 69.
[3] Plin. lib. 7, cap. 43. — Tac. Hist. lib. 3, cap. 72.
[4] Plin. lib. 19, cap. 1. — Val. Max. lib. 2, cap. 4.

de fin lin, teints en diverses couleurs. Cet exemple fut suivi et porté bien plus loin.

Il ne gâta point Cicéron[1], qui était pour lors édile, et qui en cette qualité avait trois jeux ou spectacle à donner au peuple. Il se glorifie lui-même avec raison d'avoir fait peu de dépenses dans son édilité. Il sut mieux placer sa libéralité en travaillant à diminuer la cherté des vivres[2]. Les Siciliens voulaient lui témoigner leur reconnaissance pour les services qu'il lenr avait rendus contre Verrès. Il ne tourna à son profit aucun de leurs présents, mais il les employa à soulager la disette qui affligeait toujours la ville en conséquence des courses des pirates.

Cette année la guerre contre les Crétois fut entreprise par autorité publique. J'ai raconté plus haut comment le préteur Marc-Antoine les avait attaqués de son chef, prétendant qu'ils étaient d'intelligence avec Mithridate et avec les pirates. Ce général, souverainement négligent, comme je l'ai dit, fut vaincu[3]; et les Crétois, ayant eu grand soin du questeur et des autres prisonniers romains qui tombèrent en leur puissance, croyaient être en droit de s'attendre à des témoignages de reconnaissance et d'amitié de la part du sénat. En effet, leurs députés, au nombre de trente, étant venus à Rome, sollicitèrent si habilement les sénateurs, et firent si bien valoir leur ancienne alliance avec le peuple romain, et les secours qu'ils lui avaient donnés dans toutes les occasions, que peu s'en fallut qu'ils n'obtinssent un décret qui les eût reconnus pour bons et fidèles alliés et amis de la république.

La brigue des consuls, qui désiraient la guerre ponr avoir occasion de se signaler et de mériter le triomphe, empêcha l'effet de la bonne volonté du sénat. Par lenrs manœuvres ils vinrent à bont de faire passer à la pluralité un sénatus-consulte foudroyant contre les Crétois, par lequel il leur était ordonné de rendre tous les prisonniers romains et les transfuges, de payer quatre mille talents d'argent[4], de donner trois cents otages

[1] Cic. de Offic. lib. 2, n. 59.
[2] Plut. in Cic.
[3] Diod. Appian. et Dio apud. Fulv. Ursin.
[4] Douze millions. = 23 millions de fr. E. B.

de livrer tous leurs gros vaisseaux, et d'envoyer à Rome deux des principaux et des plus illustres chefs de la nation, Lasthénès et Panarès, que l'on prétendait punir comme auteurs de la guerre. Et, pour l'exécution de ce décret, on n'attendit pas que les députés des Crétois eussent été en porter la nouvelle dans leur île, et qu'ils rapportassent la réponse; il fut dit que sur-le-champ l'un des deux consuls partirait pour aller recevoir la soumission des Crétois, ou les y forcer par les armes. Les Romains ne voulaient point qu'il restât de pays libre dans l'univers, tout devait céder à leur puissance[1]. Et cette ambitieuse prétention favorisa sans doute beaucoup le projet des consuls. Un trait qui me paraît singulier, c'est qu'il était si public qu'avec de l'argent on venait à bout de tout dans Rome, que les consuls, qui appréhendèrent que les députés ne gagnassent par cette voie quelque tribun qui s'opposât au sénatus-consulte, firent défendre par le sénat que personne leur prêtât de l'argent.

Lorsque le décret du sénat fut connu en Crète, les plus sages et les plus âgés voulaient qu'on se soumît, représentant, ce qui était sensible, que leurs forces n'étaient pas capables de résister à une puissance qui engloutissait même les plus grands royaumes. Mais Lasthénès et Panarès, qui se voyaient menacés personnellement de la vengeance des Romains, aimèrent mieux entraîner leur patrie dans leur ruine que de périr seuls. Ils ameutèrent la multitude, et, par des discours propres à l'enflammer, ils l'engagèrent à ne point trahir lâchement une liberté qu'ils avaient conservée depuis les temps les plus reculés. Ils faisaient valoir la victoire remportée sur Antoine, et exagéraient la honte qu'il y aurait à subir, étant vainqueurs, les conditions les plus dures qui pourraient leur être imposées s'ils eussent été vaincus. La guerre fut donc résolue, et les Crétois se préparèrent à bien recevoir Métellus, qui arrivait dans leur île avec une armée romaine.

Métellus avait eu ce département par la cession volontaire d'Hortensius, qui d'abord s'était fort empressé pour faire déclarer la guerre, dans l'espérance d'avoir cet emploi, comme en effet le sort le lui donna; mais il était trop accoutumé à cette espèce de royauté dont il jouissait dans les jugements, pour pouvoir aisément s'en détacher. Il préféra donc les douceurs du séjour de la ville aux fatigues de la guerre[1], et céda à son collègue un commandement qu'il avait ambitionné en l'envisageant de loin, mais qui, toute réflexion faite, ne lui parut pas valoir le sacrifice qu'il lui aurait coûté. Comme les événements de la guerre de Crète se croisent, dans ce qu'ils ont de plus important, avec celle de Pompée contre les pirates, je remets à traiter les deux ensemble. Ici, je vais ramasser quelques faits anecdotes sur Hortensius, afin de faire mieux connaître le caractère d'un homme si célèbre.

C'est surtout par son éloquence qu'il est fameux. Il brilla dès sa plus grande jeunesse, et la première cause qu'il plaida à l'âge de dix-neuf ans lui fit tout d'un coup une éclatante réputation. « Le talent d'Hortensius[2], « dit Cicéron, dès qu'il parut, fit le même ef- « fet qu'une belle statue de Phidias, dont le « premier coup d'œil charme et enlève dans « le moment. » Il avait toutes les parties d'un grand orateur; mais il en possédait deux en un degré rare et presque unique, la mémoire et le geste.

Sa mémoire était si sûre[3], qu'après avoir médité en lui-même un discours sans en écrire un seul mot, il le rendait dans les mêmes termes dans lesquels il l'avait préparé. Rien ne lui échappait; ce qu'il avait arrangé dans son esprit, ce qu'il avait écrit, ce qu'avaient dit les adversaires, tout lui était présent[4]. Cette faculté allait en lui jusqu'au prodige; et l'on rapporte qu'en conséquence d'une gageure faite avec Sisenna, il passa un jour entier à une vente, et lorsqu'elle fut finie, il rendit compte de toutes les choses qui avaient été vendues, du prix de chacune, du nom des

[1] « Creticum bellum... nos fecimus, solâ vincendi no- « bilem insulam cupiditate. » (Flor.)

[1] Xiphilin.

[2] « Q. Hortensii admodùm adolescentis ingenium, « ut Phidiæ signum, simul adspectum et probatum est. » (Cic. in *Bruto*, n. 228.)

[3] Cic. in Bruto, n. 301.

[4] Sen. prof Controv. lib. 1.

acheteurs, et cela par ordre, sans se tromper dans une seule circonstance, comme il fut vérifié par l'huissier priseur, qui le suivait sur son livre à mesure qu'il parlait.

Pour ce qui est de son geste[1], il était si parfait que, lorsqu'il plaidait, on était aussi curieux de le voir que de l'entendre, tant les mouvements du corps accompagnaient admirablement ses discours. Esope et Roscius, les deux plus fameux acteurs qui aient jamais été, l'un dans le tragique, l'autre dans le comique, venaient assister à ses plaidoiries pour se perfectionner dans leur art en étudiant le modèle que leur en donnait cet orateur[2]. Il faut avouer néanmoins qu'il poussait ce talent trop loin, et au delà de ce qui convenait à la gravité de sa profession. On l'eût pris souvent moins pour un orateur que pour un comédien ; et il s'en attira le reproche de la part de Torquatus, qui, plaidant contre lui, le compara publiquement à une danseuse fort connue de ce temps-là.

Aux heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, il joignit pendant longtemps une ardeur incroyable pour le travail[3], sans lequel en effet, comme le remarque ailleurs Cicéron, il n'est pas possible de rien faire d'excellent en aucun genre, mais surtout en éloquence. Hortensius ne laissait passer aucun jour sans plaider dans la place publique, ou s'exercer dans son cabinet ; souvent même il faisait lesdeux choses en un même jour. C'est ainsi qu'il parvint à effacer tous ceux qui l'avaient précédé, et tous ceux qui concouraient avec lui ; il fut pendant un temps en possession paisible du premier rang entre tous les orateurs.

Son consulat est une époque funeste à son éloquence, comme M. Rollin l'a remarqué d'après Cicéron. Je ne représenterai point ici ce qu'on peut aisément trouver dans le Traité des Etudes, tome premier. J'observerai seulement que, s'il se vit décheoir les dernières années de sa vie, sa gloire tomba presque totalement après sa mort. Il lui est arrivé ce qu'éprouvent toujours ceux qui joignent à un goût d'antithèses, de pensées brillantes et de fleurs recherchées, une déclamation séduisante. Ils ont du succès en prononçant, mais à la lecture, leurs discours ne se soutiennent point. Tel fut le sort des ouvrages d'Hortensius, que Quintilien[1], qui les avait sous les yeux, trouvait extrêmement au-dessous de la réputation qu'il avait eue de son vivant.

S'il est vrai, comme le pense Sénèque, qu'il y a un rapport infaillible et nécessaire entre les mœurs et le goût d'éloquence[2], ce que nous savons du luxe et de la délicatesse excessive d'Hortensius, et de ses attentions sur des bagatelles, nous donnera une idée de ses discours, qui ne s'écartera pas du jugement qu'en portait Quintilien.

Il était d'une si curieuse propreté sur sa personne[3], qu'il s'habillait devant un miroir, compassant les plis de sa toge de façon qu'ils eussent de la grâce, et les serrant ensuite avec la ceintre qui les tenait en état, et dont le nœud, artistement formé, se perdait dans un des pans de la robe, qui semblait tomber négligemment. On ajoute (mais la chose est-elle croyable ?) qu'un jour qu'il avait mis ainsi beaucoup de peine et d'étude à s'arranger, s'étant trouvé dans un passage étroit où son collègue le foula un peu, il traita d'affaire capitale le dérangement des plis de sa robe, et fit assigner devant les juges l'auteur d'une si singulière injure.

Il était fou de ses arbres, au point qu'il arrosait lui-même ses planes avec du vin ; et l'on rapporte qu'ayant à plaider avec Cicéron, il le pria de changer d'heure avec lui, parce qu'il lui fallait aller promptement à sa maison de Tuscule pour arroser avec du vin un plane qu'il y avait planté.

Sa passion pour les poissons qu'il avait dans ses viviers n'était pas moins extravagante. Cicéron s'en moque en plus d'un endroit de ses lettres à Atticus. Varron entre dans le détail,

[1] Val. Max. lib. 8, cap. 10.

[2] Aul. Gell. lib. 1, cap. 5.

[3] « Studium et ardorem quem jam amoris : sine quo « quum in vitâ nihil quidquam egregium, tum certè hoc « tu expetis (eloquentiam) nemo unquam assequetur. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 131.)

[1] Lib. 11, cap. 3.

[2] « Talis hominibus oratio qualis vita. » (Seneca, *Epist.* 114.)

[3] Macrob. Sat, 1, 9.

et rapporte qu'Hortensius se conduisait à l'égard de ses poissons comme les avares par rapport à leur argent [1]; il n'osait y toucher. Et ce n'était pas assez pour lui de ne s'en pas nourrir; il les nourrissait lui-même de sa main. Vous eussiez plutôt tiré de lui une mule de son écurie qu'un beau surmulet de son vivier. Quand ses poissons étaient malades, il en avait autant de soin que de ses esclaves. Il leur faisait tiédir l'eau, de peur que, si elle était froide, elle ne les incommodât [2]. On a dit de lui, comme de l'orateur Crassus, qu'il pleura la mort d'une murène.

Voilà bien des petitesses, que je ne rapporte qu'à regret, mais que la fidélité de l'histoire ne m'a pas permis de supprimer. Je rendrai plus volontiers justice à la douceur de ses mœurs, dont nous avons une grande preuve dans l'amitié qu'il entretint toujours avec Cicéron, malgré leur rivalité par rapport à la gloire de l'éloquence, et surtout malgré l'essor que Cicéron avait pris au-dessus de lui; car il me paraît qu'il en devait moins coûter à celui-ci pour continuer d'aimer un ennemi vaincu qu'à Hortensius pour pardonner à un rival par qui il se voyait effacé [3]. Le célébre Atticus, cet homme si insinuant et si aimable, et ami de l'un et de l'autre, était le lien de leur amitié mutuelle. Cicéron parle, presque en toute occasion, très-obligeamment d'Hortensius. Mais particuliérement, en déplorant sa mort, il rend témoignage à la cordialité de leur affection réciproque. «J'ai perdu [4], dit-il, « non point un rival jaloux de ma gloire, « comme quelques-uns se l'imaginaient, mais « un compagnon fidèle dans des travaux uti- « les et glorieux. Dans la carrière que nous « courions ensemble, je n'ai jamais cherché à « lui faire obstacle; jamais je n'en ai éprouvé « de sa part. Mais plutôt nous nous étions fait « une loi de nous aider mutuellement par des « avis et des conseils, par l'intérêt sincère que « nous prenions à la réputation l'un de l'au- « tre, et qui nous portait chacun à regarder « notre gloire et nos succès comme un bien « commun entre nous. Nous avons ainsi passé « les douze ans qui se sont écoulés depuis mon « consulat jusqu'à sa mort, plaidant ensem- « bles les plus grandes causes, et nous déférant « l'un à l'autre la palme et le premier rang. »

Dans une seule rencontre il y eut un nuage sur leur amitié. Cicéron crut n'avoir pas été servi fidèlement par Hortensius dans son affaire avec Clodius; et de son exil il en écrit à son frére et à Atticus dans les termes les plus durs. Mais il me semble qu'il ne faut pas prendre à la lettre les discours d'un homme accablé de sa disgrâce, qui s'en prend à tout le monde, et souvent à lui-même plus qu'à personne. Je reviens à la suite de l'histoire.

Q. MARCIUS REX [1].
L. CÆCILIUS METELLUS.

Q. Marcius géra seul le consulat cette année. Son collègue, qui était ce Métellus que nous avons dit avoir succédé à Verrès dans la préture de Sicile, mourut dans les premiers jours de janvier; et le successeur que l'on substitua à Métellus pour le consulat était mort aussi avant même que d'entrer en charge, on ne jugea pas à propos de procéder à une nouvelle élection.

Le consul unique, Q. Marcius, ne s'est pas rendu fort célèbre dans l'histoire; et tout ce que nous avons à en dire, c'est qu'aprés son consulat il alla se mettre en possession du gouvernement de Cilicie, que l'on ôtait à Lucullus, et où Marcius ne se distingua pas extrêmement.

M. ACILIUS GLABRIO [2].
C. CALPURNIUS PISO.

Ce fut cette année que Gabinius, tribun du peuple, fit donner à Pompée le commande-

1 Varr. lib. 3, de Re Rust. cap. 17.
2 Plin. lib. 9, cap. 55.
3 Corn. Nep. in Vitâ Attici.
4 « Dolebam, quòd non, ut plerique putabant, adversarium, aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs et consortem gloriosi laboris amiseram... « Quum præsertim non modò nunquam sit aut illius a « me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà « semper alter ab altero adjutus et communicando, et « monendo, et favendo. » (Cic. in *Bruto*, n. 3.)
« Duodecim post meum consulatum annos in maximis « causis, quum ego mihi illum, sibi me ille anteferret, « conjunctissimè, versati sumus. » (Ibid. n. 323.)

1 An. R. 684; av. J. C. 68.
2 An. R. 685, av. J. C. 67.

ment de la guerre contre les pirates. Je traiterai ce fait avec étendue dans la suite.

Le même Gabinius acheva de dépouiller Lucullus, en faisant ordonner par le peuple que le consul Glabrion aurait la Bithynie et le Pont pour département, et prendrait la conduite des troupes que Lucullus avait depuis plusieurs années sous ses ordres. Nous avons vu que cette commission était au-dessus du mérite et de la capacité de celui que l'on en chargeait.

Dans la ville il y eut beaucoup de troubles et de tumulte. Le tribunat, rétabli dans tous ses droits par Pompée, se remit en possession d'allumer le feu dans la république. Outre le bruit et les querelles violentes qu'excita la loi de Gabinius, qui donnait à Pompée, comme nous le verrons, un commandement d'une immense étendue, plusieurs autres entreprises des tribuns, quoique colorées d'un zèle apparent pour la justice et pour le bien public, quoique utiles pour la plupart et raisonnables en soi, ramenèrent les anciennes divisions.

L. Roscius Othon, tribun du peuple, proposa et fit passer une loi qui est souvent citée dans les auteurs. Elle regardait les chevaliers romains, et fixait à quatre cent mille sesterces (cinquante mille livres) le bien que devait avoir un citoyen pour être admis dans cet ordre. De plus, au lieu que jusqu'alors les chevaliers n'avaient point eu de places distinguées au théâtre, mais étaient confondus avec la foule, cette même loi leur assigna quatorze rangs de siéges au-dessus de ceux des sénateurs. Ce dernier article, qui fit grand plaisir aux chevaliers, indisposa le peuple. Il a été rapporté plus haut qu'une semblable distinction accordée plus de cent ans auparavant aux sénateurs avait fait beaucoup murmurer la multitude, qui se croyait par là méprisée. Elle ne fut pas moins mécontente de la loi de Roscius, et son indignation éclata dans une occasion où toute l'éloquence de Cicéron, comme nous le dirons dans la suite, fut nécessaire pour l'apaiser.

C. Cornélius, autre tribun, causa de bien plus grands mouvements. Ce n'est pas qu'il fût méchant par inclination, ni facticux; mais, s'étant trouvé piqué de ce que le sénat avait rejeté une proposition qu'il avait faite, et n'avait point voulu en délibérer, il résolut de se venger [1], et s'acharna à mortifier cette auguste compagnie.

La brigue pour arriver aux honneurs était alors porté à de grands excès. Outre les motifs ordinaires qui l'animaient, il y en avait un récent qui en augmentait l'activité. Le grand nombre de sénateurs dégradés par les derniers censeurs souhaitaient avec passion de recouvrer leurs dignités, et la voie pour y réussir était d'obtenir du peuple une des charges curules, en vertu desquelles on avait de droit l'entrée au sénat. C. Cornélius saisit cette occasion, et proposa contre la brigue une loi plus sévère que les précédentes. Le sénat ne pouvait pas s'opposer honnêtement à une pareille loi; mais il ne voulait pas se laisser insulter par un tribun. Il engagea le consul Pison, qui était resté seul dans Rome, son collègue étant parti pour la Bithynie, à porter lui-même une loi contre cet abus, mais un peu différente de celle du tribun. Cette loi consulaire était très-rigoureuse, et condamnait celui qui serait coupable de brigue à perdre non-seulement la charge qu'il aurait briguée, mais le rang de sénateur, et à payer encore une amende. Ni Cornélius ne renonça pour cela au projet de sa loi, ni la brigue ne cessa d'aller son train avec une telle fureur, qu'il y eut des hommes tués dans la place publique. Le consul et le sénat, obligés donc de résister en même temps et aux désordres de la brigue, et à l'opiniâtreté du tribun, s'armèrent de courage. Le sénat ordonna qu'il fût informé contre les auteurs des meurtres commis dans les assemblées qui s'étaient tenues pour l'élection des magistrats. Le consul prit une garde; et, dans une vive contestation entre lui et Cornélius, se voyant poussé à bout, il éleva sa voix, et employa cette formule consacrée à marquer l'extrémité du péril: *Que tous ceux qui aiment le salut public se rangent autour de moi, et se réunissent pour faire passer la loi que je propose.* Il l'emporta enfin; et sa loi fut autorisée par les suffrages du peuple.

Ce consul était, comme on le voit, homme de tête; et c'est de quoi il donna une nouvelle

[1] Ascon. in Orat. pro C. Cornel., et Dio lib. 36.

preuve lorsqu'il s'agit de l'élection de ses successeurs au consulat. La faveur populaire et la recommandation des tribuns portaient à cette suprême dignité un certain Palicanus [1], dont j'ai parlé à l'occasion des mouvements qui avaient pour objet le rétablissement du tribunat, homme fort propre à se faire écouter d'une multitude ignorante, mais du reste sans mérite, sans naissance, sans probité, sans honneur. Les tribuns, qui s'intéressaient pour lui, amenèrent le consul Pison à la tribune aux harangues; et là, en présence du peuple assemblé, ils lui demandèrent s'ils déclarerait Palicanus consul, supposé que ce candidat eût la pluralité des voix ; car il appartenait au consul qui présidait à l'élection de prononcer le résultat des suffrages donnés par les centuries, et de déclarer ou consul, ou préteur, ou censeur, celui que le peuple venait d'élire. A la question captieuse des tribuns, Pison répondit qu'il ne croyait pas que le peuple romain pût être assez aveugle pour conférer la première charge de l'état à un sujet aussi indigne. *Mais si le cas arrivait*, reprirent les tribuns, *que feriez-vous? Je proteste*, répliqua Pison, *que je refuserai de conclure, et ne nommerai jamais consul un homme tel que Palicanus.* Cette fermeté du consul donna l'exclusion à ce séditieux, et épargna à la république la honte et le malheur d'avoir un si méprisable et si dangereux chef.

Les dissensions et les troubles domestiques n'en demeurèrent pas là. Le tribun Cornélius était très-piqué d'avoir succombé dans l'affaire de sa loi contre la brigue [2] : il chercha par où il pourrait trouver prise sur le sénat. Un abus introduit depuis quelque temps lui présenta l'occasion qu'il souhaitait. Autrefois personne ne pouvait être dispensé des lois que par le concours de l'autorité du sénat et de celle du peuple. Le sénat donnait son décret, et le peuple y opposait le sceau par ses suffrages. Cette clause même du recours au peuple était exprimée à la fin du sénatus-consulte. Depuis un temps on avait cessé de porter ces sortes d'affaires devant le peuple, et même la clause ne se mettait plus. Souvent un petit nombre de sénateurs rendaient ces sortes de décrets : ce qui donnait aux grands beaucoup de facilité pour obliger différentes personnes et se faire des créatures. Cornélius s'éleva contre cet abus, et proposa une loi qui ordonnait qu'aucun citoyen ne pût être dispensé des lois que par l'autorité du peuple.

La chose était raisonnable. Néanmoins les grands, dont cette réforme diminuait la puissance, s'y opposèrent, et trouvèrent un tribun disposé à les servir : il se nommait P. Servilius Globulus. Lors donc que Cornélius entreprit de faire annoncer sa loi au peuple selon l'usage, par la voix d'un crieur public, à qui un greffier, lisant sur un papier qu'il avait en main, suggérait chaque mot, Servilius ordonna et au crieur et au greffier de se taire. Cornélius, hardi et opiniâtre, ne se démonta point ; et prenant lui-même le papier il le lut à haute voix. Le consul Pison, qui était présent, se récrie contre cette entreprise insolite, qui anéantissait le droit d'opposition. Il s'excite à ce sujet des clameurs ; et quelques-uns de ceux qui étaient en bas dans la place eurent l'insolence de menacer le consul d'un geste de la main. Le consul veut les faire arrêter : la multitude se soulève, brise les faisceaux du consul; il y eut même des pierres jetées contre lui. Cornélius, qui ne laissait pas d'être capable de modération, rompit l'assemblée. Il fit plus; et adoucissant sa loi, il proposa seulement d'ordonner que les dispenses ne pussent être accordées par le sénat, à moins qu'il n'y eût deux cents sénateurs présents à la délibération, et que, lorsque l'affaire serait portée au peuple, il ne fût permis à personne de s'opposer au décret du sénat. La loi passa avec ces tempéraments ; mais les grands ne laissèrent pas d'en conserver du ressentiment contre Cornélius.

Une autre loi très-sage et très-nécessaire lui fit encore beaucoup d'ennemis, quoique personne n'osât s'y opposer ouvertement. Les préteurs, qui présidaient à toute la justice civile dans Rome, avaient coutume en entrant en charge de publier un édit dans lequel ils annonçaient quelle jurisprudence ils prétendaient suivre dans le jugement des affaires qui seraient portées devant eux. Comme les

[1] Val. Max. lib. 3, cap. 8.
[2] Ascon. et Dio.

lois n'avaient pas prévu tous les cas, et que d'ailleurs la puissance des magistrats romains était très-grande dans la sphère de leur magistrature, ils pouvaient suppléer à ce que les lois avaient omis, ou même y faire des changements. Chaque préteur donnait donc son édit; et ce qu'il y avait de pis, c'est que souvent ils ne s'en tenaient pas à ce qu'ils avaient annoncé, et variaient dans leurs jugements selon les personnes. C'est à ce dernier abus que Cornélius prétendit remédier, en faisant ordonner par une loi que les préteurs fussent astreints à juger conformément à l'édit qu'ils auraient publié en entrant en exercice. Cette loi fut reçue, au grand mécontentement de ceux qui étaient accoutumés à faire trafic de la justice. Dans la suite la réforme fut poussée plus loin; et sous l'empereur Adrien d'habiles jurisconsultes, par ordre de ce prince, rédigèrent un édit perpétuel, pour servir de règle, dans l'administration de la justice, à tous les préteurs.

Cornélius proposa encore d'autres lois, qui toutes souffrirent beaucoup de contradictions. Mais on voit par l'exposé de celles dont la mémoire s'est transmise jusqu'à nous, que la république était bien véritablement alors dans l'état[1] que Tite-Live déplore lorsqu'il dit que de son temps on ne peut plus supporter ni les maux ni les remèdes. Les abus étaient grands: mais ceux qui entreprenaient de les réformer s'y portaient souvent plutôt par animosité et par pique, que par un amour sincère du bien public. Et d'ailleurs ces abus avaient de puissants protecteurs. Ainsi rien ne se proposait de salutaire qui n'excitât du trouble, et les remèdes devenaient souvent pires que les maux. L'état était toujours en convulsion; et il ne sortit de cette situation violente que par l'anéantissement d'une liberté qui ne servait plus que d'occasion et de nourriture à toutes sortes de désordres.

Dès que Cornélius fut sorti de charge, il ne manqua pas d'être accusé. Mais, partie par la violence d'un tas de populace attroupée en sa faveur, partie par la connivence du préteur et des accusateurs, l'affaire ne fut point plaidée, et conséquemment il n'y eut point de jugement. L'année d'après, sous le consulat de Cotta et de Torquatus, l'instance fut reprise et suivie assez tranquillement. Les premières personnes du sénat, Hortensius, Catulus, Métellus Pius, et plusieurs autres, déposèrent contre lui. Cicéron le défendit avec une adresse merveilleuse, évitant de blesser de si illustres témoins, et cependant n'omettant rien de ce qui pouvait aller à la décharge de l'accusé. Cornélius fut renvoyé absous. Outre qu'on ne pouvait lui reprocher que trop d'opiniâtreté à soutenir des entreprises qui n'avaient rien de condamnable en soi, il avait été questeur de Pompée; et c'était alors une puissante recommandation.

M. ÆMILIUS LEPIDUS[1].
L. VOCATIUS TULLUS.

Cette année le tribun Manilius fit donner par le peuple à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate. Je remets au livre suivant le détail de cette affaire. Je dirai seulement ici que ce ne fut point le zèle pour la gloire des armes romaines qui détermina Manilius à proposer cette loi; il eut en vue de faire sa cour à Pompée, et de se délivrer lui-même d'une mauvaise affaire qu'il s'était attirée par sa faute.

Car, sur la fin de décembre de l'année précédente[2], étant à peine entré en charge, il proposa une loi séditieuse pour distribuer les affranchis dans toutes les tribus, et donner ainsi un très-grand crédit à cette canaille dans les assemblées populaires. Comme tout se faisait alors par violence, la faction du tribun s'empara des avenues du Capitole. Mais L. Domitius Ahénobarbus, alors fort jeune et qui n'était encore que questeur, ayant formé un gros de braves gens, se jeta sur cette populace ramassée, la dissipa et en tua plusieurs. Dès que les nouveaux consuls furent en charge, ils proposèrent au sénat de délibérer sur le fait de Manilius; et le sénat ayant improuvé la loi,

[1] « Donec ad hæc tempora, quibus nec vitia nostra, nec remedia pati possumus, perventum est. » (Liv. Præf.)

[1] An. R. 686; av. J. C. 66.
[2] Dio. et Ascon. in Orat. pro Corn. et pro Mil.

le tribun fut si effrayé, qu'il voulut d'abord s'autoriser du nom de Crassus, disant qu'il avait agi par son conseil. Et comme personne ne le croyait ou ne voulut l'en croire, il chercha à se donner un appui en vendant [1] son ministère à l'ambition de Pompée.

Si Cicéron n'eût pas été préteur cette année, nous n'aurions rien à ajouter ici touchant les affaires de la ville. Il eut l'honneur d'être nommé le premier sur huit préteurs que l'on élisait alors. Le sort ne lui fut pas si favorable que les suffrages du peuple : il lui donna pour département la commission de juger des crimes de concussion, emploi triste et dans lequel il avait peu d'occasion de faire briller ses talents. Il s'y conduisit avec équité et intégrité. La condamnation de Licinius Macer en est une preuve.

Cet homme, qui avait été préteur, ayant été accusé devant Cicéron [2], comptait si fort sur l'appui de Crassus son ami, et peut-être son parent [3] que, pendant que les juges étaient aux voix, il s'en retourna dans sa maison, se fit raser, quitta toutes les marques de deuil, et déjà se préparait à reparaître dans la place publique tout triomphant, lorsque Crassus vint lui annoncer qu'il était condamné. Il fut tellement saisi, qu'il rentra aussitôt, se mit au lit, et mourut peu de temps après. Cette affaire fit beaucoup d'honneur à Cicéron, qui se félicite lui-même [4], dans une lettre à Atticus, d'avoir pu, en rendant justice, s'attirer les applaudissements et l'estime de la multitude. Licinius Macer ne manquait pas de talents pour l'éloquence; et il fut père de Calvius, l'un des grands orateurs du bon siècle.

[1] « Venalis alienæ potentiæ minister.» (Vell. II, 33.)

[2] Plut. in Cic.

[3] Macer et Crassus portaient tous deux le même nom de famille, *Licinius*.

[4] Cic. ad Att. 1, 3.

Manilius, qui cessa d'être tribun le dix décembre, selon l'usage [1], fut accusé aussi devant Cicéron lorsqu'il ne restait plus à celui-ci que deux ou trois jours de sa préture. C'étaient les adversaires de Pompée qui suscitaient cette affaire à Manilius en haine de son dévouement à ce général. L'accusé ayant demandé au préteur le temps nécessaire pour se mettre en état de répondre, Cicéron lui ordonna de comparaître dès le lendemain, quoique l'on accordât ordinairement au moins dix jours de délai. Sur cela les tribuns s'emportent contre Cicéron, et le font paraître devant le peuple pour rendre raison de sa conduite. Il monte tranquillement à la tribune aux harangues, et dit qu'il s'étonne extrêmement des plaintes des tribuns ; que personne ne s'intéresse plus vivement que lui à la cause de Manilius, et qu'il ne pouvait le faire mieux connaître qu'en voulant être son juge. Le peuple applaudit à ce discours. Néanmoins, comme il était nécessaire de différer le jugement, et que Cicéron allait sortir de charge, on le pria avec de grands cris de se charger de défendre Manilius. Il le promit, et, conformément au ton qu'il avait pris en parlant pour la loi Manilia, il s'étendit sur les louanges de Pompée, et fit une sortie contre ceux qui par jalousie s'opposaient à la grandeur d'un si illustre et si excellent citoyen. L'affaire de Manilius traîna et n'eut pas de suite.

Cicéron, au sortir de sa préture, ne voulut point prendre de gouvernement de province. C'était une suite de la résolution qu'il avait formée en revenant de sa questure de Sicile.

Je m'arrête ici pour passer à décrire les exploits de Pompée contre les pirates et contre Mithridate : ce qui fera la matière du livre suivant.

[1] Plut. et Dio.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE ROMAINE.



TABLE DES MATIERES

DU TOME DEUXIÈME.

LIVRE XVIII.

LIVRE XIX.

LIVRE XX.

LIVRE XXIII.

LIVRE XXIV.

LIVRE XXVII.

LIVRE XXVIII.

LIVRE XXIX.

LIVRE XXX.

LIVRE XXXI.

LIVRE XXXII.

LIVRE XXXIII.

LIVRE XXXIV.

LIVRE XXXV.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

